

LES MERVEILLES DE LA NATURE

LES MAMMIFÈRES

★★

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

A.-E. BREHM

LES MERVEILLES DE LA NATURE

L'HOMME ET LES ANIMAUX

DESCRIPTION POPULAIRE DES RACES HUMAINES ET DU RÈGNE ANIMAL

CARACTÈRES, MŒURS, INSTINCTS, HABITUDES ET RÉGIME

CHASSES, COMBATS, CAPTIVITÉ, DOMESTICITÉ, ACCLIMATATION, USAGES ET PRODUITS

10 volumes

LES RACES HUMAINES

Par R. VERNEAU

1 volume grand in-8, avec 531 figures.

LES MAMMIFÈRES

Édition française par Z. GERBE

2 volumes grand in-8, avec 728 figures et 40 planches.

LES OISEAUX

Édition française par Z. GERBE

2 volumes grand in-8, avec 482 figures et 40 planches.

LES REPTILES ET LES BATRACIENS

Édition française par E. SAUVAGE

1 volume grand in-8, avec 524 figures et 20 planches.

LES POISSONS ET LES CRUSTACÉS

Édition française par E. SAUVAGE et J. KUNCKEL D'HERCULAI

1 volume gr. in-8, avec 789 figures et 20 planches.

LES INSECTES

LES MYRIAPODES, LES ARACHNIDES

Édition française par J. KUNCKEL D'HERCULAI

2 volumes gr. in-8, avec 2068 figures et 36 planches.

LES VERS, LES MOLLUSQUES

LES ÉCHINODERMES, LES ZOOPHYTES, LES PROTOZOAIRES

ET LES ANIMAUX DES GRANDES PROFONDEURS

Édition française par A.-T. DE ROCHEBRUNE

1 vol. grand in-8, avec 1302 figures et 20 planches.

LA TERRE

2 volumes

LA TERRE, LES MERS ET LES CONTINENTS

Par FERNAND PRIEM

1 vol. grand in-8, avec 757 figures.

LA TERRE AVANT L'APPARITION DE L'HOMME

Par FERNAND PRIEM

1 vol. grand in-8, avec 856 figures.

LES PLANTES

3 volumes

LE MONDE DES PLANTES

Par PAUL CONSTANTIN

2 volumes grand in-8, avec 1752 figures.

LA VIE DES PLANTES

Par PAUL CONSTANTIN et E. D'HUBERT

1 volume grand in-8, avec 1340 figures.

Ensemble 15 volumes grand in-8 de chacun 800 pages avec 11.129 figures intercalées dans le texte et 176 planches tirées sur papier teinté, 180 fr.

CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT

Broché, 12 fr. — Relié en demi-chagrin, plats toile, tranches dorées, 17 fr.

A.-E. BRÉHM

MERVEILLES DE LA NATURE

LES

MAMMIFÈRES

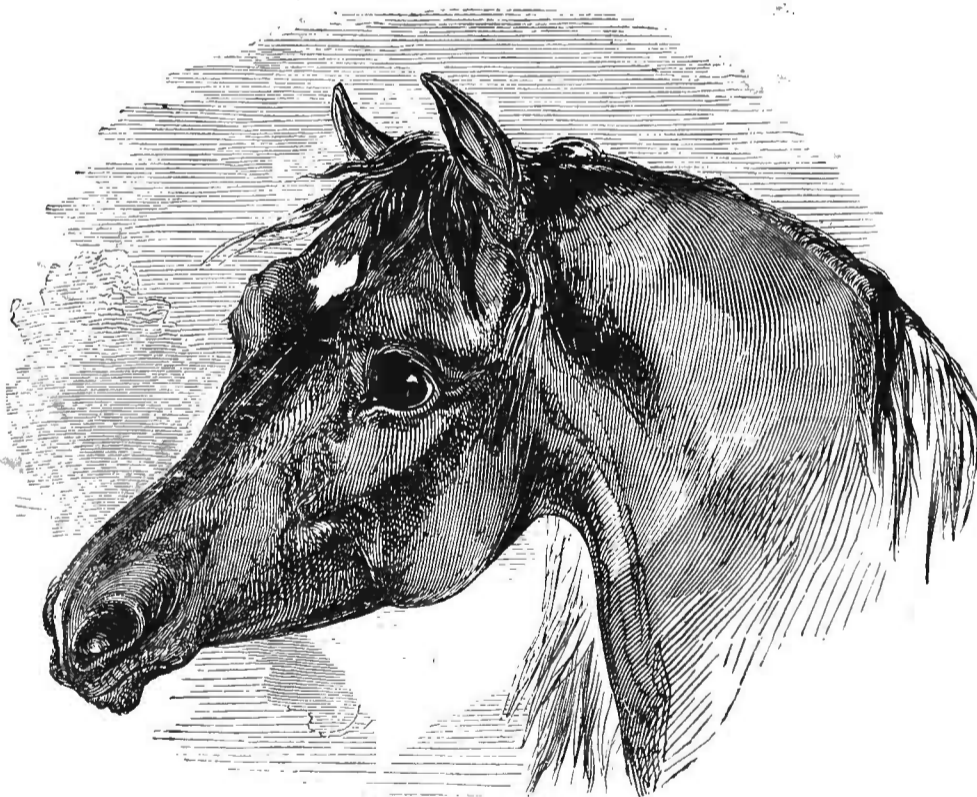
CARACTÈRES, MŒURS, CHASSES, COMBATS, CAPTIVITÉ, DOMESTICITÉ
ACCLIMATATION, USAGES ET PRODUITS

EDITION FRANÇAISE

PAR

Z. GERBE

★★



PARIS

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

49, rue Hautefeuille, près du boulevard Saint-Germain



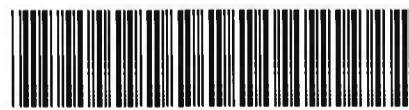
Tous droits réservés.

55/59
M576
V.3.

DEDALUS - Acervo - MZ

Merveilles de la nature.

55/59
M576



12400002951

MAMMIFÈRES

LES MARSUPIAUX — MARSUPIALIA

Die Beutelthiere, the Marsupials.

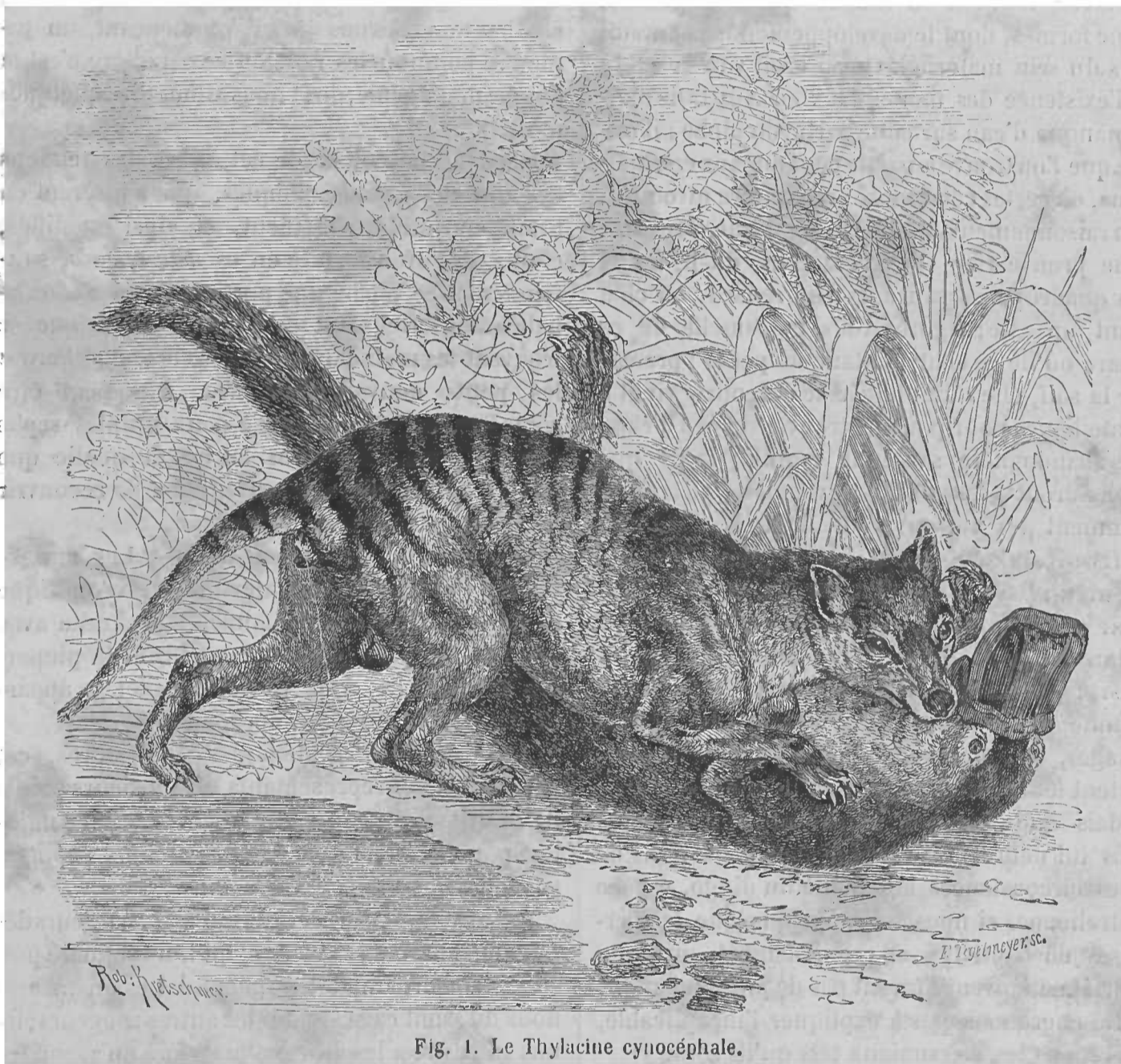


Fig. 1. Le Thylacine cynocéphale.

Les marsupiaux nous représentent un ordre bien limité d'animaux remarquables, qui n'ont qu'un caractère commun, la présence d'une bourse marsupiale. A peine si dans le reste de leur organisation, on trouve quelque autre ressemblance. Ils représentent divers ordres : les uns appartiennent à des types spéciaux, les autres rappellent les chiens, les martes, les musaraignes, les lièvres, les gerboises, les écureuils.

BREHM.

A première vue, on les rangerait parmi les carnassiers et les rongeurs, n'étaient la présence de la bourse marsupiale et la naissance prématurée des petits. Il en résulte que les marsupiaux forment un ordre qui est intermédiaire aux rongeurs et aux carnassiers, mais un ordre indépendant et nettement séparé des uns et des autres.

Bien des choses en eux méritent notre atten-

tion. Dans l'opinion d'un grand nombre de naturalistes, ils passent pour les animaux les plus anciens de notre globe; ils seraient en quelque sorte le résultat de la première tentative de la nature s'essayant à produire des mammifères, à côté des gigantesques reptiles qui, dans ces époques reculées, couvraient le continent, des ptérodactyles qui habitaient les airs, des sauriens monstrueux qui peuplaient les mers. L'imperfection de ces premiers mammifères se montre en ce qu'ils ne mettent au monde que des petits à peine formés, dont le développement se poursuit hors du sein maternel. Owen croit voir la cause de l'existence des marsupiaux en Australie dans le manque d'eau sur cette partie du globe; il oublie que l'on trouve aussi de ces animaux en Amérique, où certes cette cause ne peut être invoquée. Son raisonnement, d'ailleurs, n'est que spécieux; il ne prouve rien. « Figurez-vous, dit-il, un de nos quadrupèdes sauvages, un renard, un chat ayant un gîte; figurez-vous la femelle de ce renard ou de ce chat allaitant ses petits: pressée par la soif, elle sera obligée de parcourir vingt à trente lieues pour pouvoir trouver un peu d'eau; elle abandonnera sa jeune famille; mais que deviendront ses petits aveugles, délaissés? comment les retrouvera-t-elle à son retour? Morts sans aucun doute. Des animaux qui habitent un pays comme l'Australie, doivent donc avoir une organisation en rapport avec les conditions climatiques où ils vivent. Et il en est ainsi: les mammifères de ce pays, destinés comme ils le sont à accomplir de grands voyages, ont une poche dans laquelle ils emportent leurs petits partout où ils vont. »

Mais que répondra le savant naturaliste, si nous lui demandons ce que deviendra dans de telles circonstances la femelle du dingo, espèce australienne; si nous lui rappelons que les gerboises en captivité, et probablement aussi en liberté, ne boivent souvent pas de plusieurs mois. — Ne cherchons pas à expliquer l'inexplicable, et prenons les marsupiaux tels qu'ils sont.

Caractères. — Il est difficile de donner une description générale de la forme de ces animaux. Les différences qu'ils présentent entre eux sont aussi tranchées qu'elles peuvent l'être. La dentition est tantôt celle d'un rongeur, tantôt celle d'un carnassier; la disposition du reste de l'appareil digestif et la structure des membres se trouvent répondre à ces caractères tirés des dents. Nous voyons dans cet ordre de vrais carnassiers, de vrais herbivores; nous trouvons même des animaux qui nous rappellent les ruminants. Tout

ce qu'on peut dire, au point de vue général, c'est que les marsupiaux sont des mammifères de petite ou de moyenne taille, à corps ramassé, à pattes faibles ou élancées. Leur tête est ordinairement allongée et pointue; leurs oreilles sont grandes et dressées; leur queue est très-longue; leur pelage mou et couché. Les autres caractères varient au plus haut degré, et la structure des pattes autant que la dentition. Ils nous faut donc renvoyer pour ces particularités à la description de chaque famille. Cependant, comme nous l'avons dit en commençant, un caractère commun les relie, et ce caractère c'est la bourse marsupiale, dont nous allons dire quelques mots.

Chez les animaux de cet ordre, les tendons des muscles grands obliques, qui s'insèrent en avant au pubis, s'ossifient, et ainsi modifiés, c'est à-dire transformés en *os marsupiaux*, soutiennent une poche que porte la paroi abdominale antérieure. C'est dans cette poche que se trouvent les mamelons, sur lesquels se grefferont les petits nouvellement nés. Elle peut être complète, ou être réduite à deux simples replis cutanés; mais, dans tous les cas et quelle que soit sa forme, elle a pour fonction de recouvrir les petits attachés aux tétines.

Distribution géographique. — Les marsupiaux ne se trouvent maintenant qu'en Amérique et dans la Nouvelle-Hollande. L'Australie avec ses îles est leur véritable patrie, et la plupart des animaux de cette partie du monde appartiennent à l'ordre qui nous occupe.

Aux époques géologiques antérieures, cet ordre avait des représentants sur plusieurs points de l'Europe, notamment en France et en Angleterre, mais ils en ont disparu depuis l'époque silurienne.

Mœurs, habitudes et régime. — Les mœurs des marsupiaux sont si diverses, qu'il n'est guère possible d'en faire un tableau général. Les uns, avons-nous dit, sont carnassiers, les autres rongeurs; les uns terrestres, les autres aquatiques ou arboricoles; les uns diurnes, les autres nocturnes. Ils se nourrissent de feuilles, de racines, de fruits, d'insectes, de vertébrés; les plus carnassiers et les plus forts attaquent même les animaux domestiques, tels que les moutons. La plupart habitent les forêts et les buissons, et les préfèrent aux campagnes découvertes.

Les sens des marsupiaux sont inégalement développés. La vue, l'odorat et l'ouïe paraissent être les plus parfaits. Leur caractère est en harmonie avec leur genre de vie; les marsupiaux

carnassiers sont rusés, méchants; les marsupiaux herbivores sont bons, doux, stupides.

Le nombre des petits n'est pas le même pour toutes les espèces; il varie de un à quatorze; mais, quel qu'en soit le nombre, ces petits, chez tous les marsupiaux, naissent dans un état d'imperfection qu'on ne rencontre chez aucun autre mammifère. Ils sont nus, aveugles et sourds; leur anus est imperforé, et leurs membres sont rudimentaires. Cette naissance prématurée ou plutôt cet avortement normal, paraît être la conséquence d'une sorte d'arrêt de développement de l'organe qui, chez les autres mammifères, réalise le gâteau vasculaire à l'aide duquel le fœtus se soude à la mère. Cette adhérence ne pouvant s'établir, un avortement naturel s'ensuit.

D'après Owen, Leining et Weinland, après une gestation utérine très-courte, la femelle met bas ses petits, à l'état rudimentaire dont nous venons de parler, les prend avec ses lèvres, et les dépose dans sa bourse. Là, ils se greffent chacun à un mamelon assez semblable à une verrue allongée, et y restent adhérents jusqu'à ce que leurs membres et leurs organes des sens se soient développés. La bourse marsupiale est donc comme un second utérus dans lequel s'achève leur évolution. Lorsqu'ils ont pris un certain accroissement, les petits se détachent de la tétine, mais ils n'abandonnent pas pour cela l'abri protecteur que leur offre la poche abdominale. S'ils en sortent quelquefois,

ils se hâtent bien vite d'y rentrer, et l'on peut dire que c'est dans cette poche qu'ils passent toute leur enfance. Ainsi, plus d'un animal de cet ordre n'a qu'une gestation utérine d'un mois, pendant que le produit de cette gestation séjournera six ou huit mois dans la bourse. Chez le kangaroo géant, sept mois se passent depuis le moment où le petit y est déposé, jusqu'à celui où il montre sa tête pour la première fois; et ce n'est que neuf semaines après cette première apparition qu'il commencera à sortir. Pendant neuf semaines encore, le jeune kangaroo vit tantôt au dehors, tantôt au dedans de la poche marsupiale.

Usages et produits. — Les marsupiaux ne sont pour l'homme ni très-utiles ni très-nuisibles. Cependant leur chair entre dans l'alimentation, et leur peau sert à faire des vêtements; d'un autre côté, quelques espèces causent des dégâts dans les troupeaux et les basses-cours.

Eu égard à leur régime, les marsupiaux ont été distribués en deux grandes divisions: l'une renfermant les espèces carnassières, c'est-à-dire les dasyuridés, les didelphes, les péramèles et les phalangistes; l'autre, les espèces herbivores, c'est-à-dire, les halmatures et les phascolomyes. Certains auteurs n'admettent que deux familles, tandis que d'autres, et notamment Fitzinger, en reconnaissent six; nous adopterons cette classification, qui est d'ailleurs celle du plus grand nombre des naturalistes.

LES DASYURIDÉS — *DASYURI*.

Die Raubbeutelthiere, die Beutelmarder, the Dasyurines.

Caractères. — Cette première famille comprend des marsupiaux qui ont toute la structure externe et interne des carnassiers sans os marsupiaux. Leur dentition est complète; ils ont des dents carnassières supérieures et inférieures fortes et longues, les molaires supérieures pointues, les inférieures tranchantes.

Distribution géographique. — On ne les rencontre plus maintenant qu'en Australie. Ce sont les premiers mammifères qui aient paru sur la surface du globe, et on trouve en Europe de leurs restes à l'état fossile.

Mœurs, habitudes et régime. — Ils habitent les forêts, les lieux rocheux ou le voisinage de la mer, et se réfugient dans des cavernes, entre des racines, dans des crevasses de rochers, ou dans des troncs d'arbres creux.

Les uns ne vivent qu'à la surface du sol; les autres grimpent à merveille; quelques-uns même

sont exclusivement arboricoles. Leur marche est lente et traînante; ils appuient toute la plante à terre. Leurs mouvements sont cependant rapides et agiles, comme ceux des carnassiers. Presque tous sont nocturnes. Ils dorment tout le jour dans leurs retraites, et se mettent en chasse au crépuscule. Ils rôdent le long des rivages, et dévorent tous les animaux, frais ou en décomposition, que la mer y a rejetés. Ceux qui habitent sur les arbres se nourrissent d'œufs, d'insectes et de petits animaux. Les plus grandes espèces pénètrent jusque dans les habitations humaines; comme les martes, elles saccagent les poulaillers, ou, comme les renards, elles pillent les celliers et les chambres de provisions. Les petites espèces se glissent à travers les ouvertures les plus étroites, et sont aussi détestées que la marte ou le putois; les grandes attaquent et ravissent les moutons. Beaucoup portent leur

nourriture à la bouche avec leurs pattes de devant. Leur voix consiste en un grognement particulier et en un aboiement clair.

Leurs qualités varient : ceux de grande taille sont sauvages, méchants, indomptables ; lorsqu'on les attaque, ils se défendent vigoureusement avec leurs dents ; ceux de petite taille sont doux, peuvent être facilement apprivoisés, mais ne montrent jamais un grand attachement à leur maître.

Au printemps, la femelle met bas de quatre à cinq petits, relativement assez développés.

L'utilité dont peuvent être ces animaux, est surpassée et de beaucoup par les dégâts qu'ils causent ; aussi sont-ils poursuivis avec acharnement.

Les dasyuridés comprennent les genres suivants :

LES THYLACINES — *THYLACINUS*.

Die Beutelhunde.

Caractères. — Les thylacines se distinguent des autres groupes de la famille par leurs formes générales, qui rappellent celles des chiens ; par la disposition, la forme et le nombre de leurs dents, ce nombre étant de quarante-six : quatorze incisives, huit à la mâchoire supérieure, six à la mâchoire inférieure, quatre canines et vingt-huit molaires.

Les thylacines ont des os marsupiaux rudimentaires et cartilagineux, et leur marche est plantigrade.

Le seul représentant actuellement vivant du genre est l'espèce suivante. Aux époques géologiques antérieures il existait d'autres animaux qui en étaient voisins et n'en différaient que peu par la dentition.

LE THYLACINE CYNOCÉPHALE — *THYLACINUS CYNOCEPHALUS*.

Der Beutelhund, der Beutelwolf, der Zebrawolf, the Tasmanian Wolf.

Caractères. — Le thylacine cynocéphale (*fig. 1*), qu'on a aussi nommé *Chien* ou *Loup à bourse*, *Loup zébré*, est le plus remarquable des marsupiaux carnassiers. C'est avec juste raison que les divers noms qu'il porte lui ont été donnés. A première vue, on dirait un chien. Son corps allongé, la forme de sa tête, son museau obtus, ses oreilles dressées, ses yeux, sa queue relevée, tout indique un chien ; mais ses jambes sont plus courtes, et sa dentition diffère de celle des canidés.

Le thylacine cynocéphale est le plus grand de

tous les marsupiaux carnassiers. Il a à peu près la taille du chacal. Il mesure environ 1 mètre de long et 80 cent. de haut ; sa queue a 50 cent. On admet que des mâles très-vieux peuvent même atteindre une longueur totale de 2 mètres. Son poil court, lâche, est gris-brun, marqué sur le dos de douze à quatorze bandes transversales. Les poils du dos sont brun foncé à la racine, brun-jaunâtre à la pointe ; les poils du ventre sont d'un brun clair à la racine, d'un brun blanchâtre à la pointe. La tête est plus claire que le dos ; les yeux sont blanchâtres ; une tache foncée occupe l'angle antérieur de l'œil, et une bande obscure s'étend au-dessus de l'œil. Les ongles sont bruns. Les poils de l'arrière-train ont plus de longueur que les autres. Le pelage est court et laineux. La queue est recouverte dans sa partie antérieure de poils mous, et de poils roides dans le reste de son étendue. La physionomie du thylacine n'est pas tout à fait celle du chien ; la bouche, notamment, est plus fendue, et l'œil est plus grand.

Distribution géographique. — Cet animal n'habite que la Tasmanie ou Terre de Van Diémen : on ne trouve sur le continent australien que les ossements fossiles de ses congénères. Il était très-abondant lors de l'établissement des colons européens, au grand détriment des émigrants, dont il ravageait les troupeaux. Mais il a été peu à peu repoussé dans l'intérieur de l'île, dans les montagnes du Hampshire et du Woolnorth, où on le trouve encore très-fréquemment, à une altitude de 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Mœurs, habitudes et régime. — Le thylacine cynocéphale reste le jour dans des crevasse de rochers, dans des gorges sombres, inaccessibles à l'homme, dans des cavernes ou dans des tanières qu'il s'est creusées. Il a des habitudes essentiellement nocturnes. La contraction continue de sa pupille montre combien ses yeux sont sensibles ; aussi aucun hibou ne cherche plus que lui à se mettre à l'abri de la lumière. C'est sans doute cette sensibilité qui fait que l'animal est lent et maladroit pendant le jour ; mais, la nuit, il en est tout autrement. Il est éveillé, vif, sauvage, et même dangereux ; il ne recule pas devant un combat avec les chiens, les ennemis les plus terribles qu'il puisse rencontrer, et en sort victorieux. Sans être le plus féroce de tous les marsupiaux carnassiers, il est le plus fort, le plus hardi. C'est un véritable loup, et, en proportion de sa taille, qui est moins forte, il cause autant de dégâts dans sa patrie que le loup en cause chez nous.

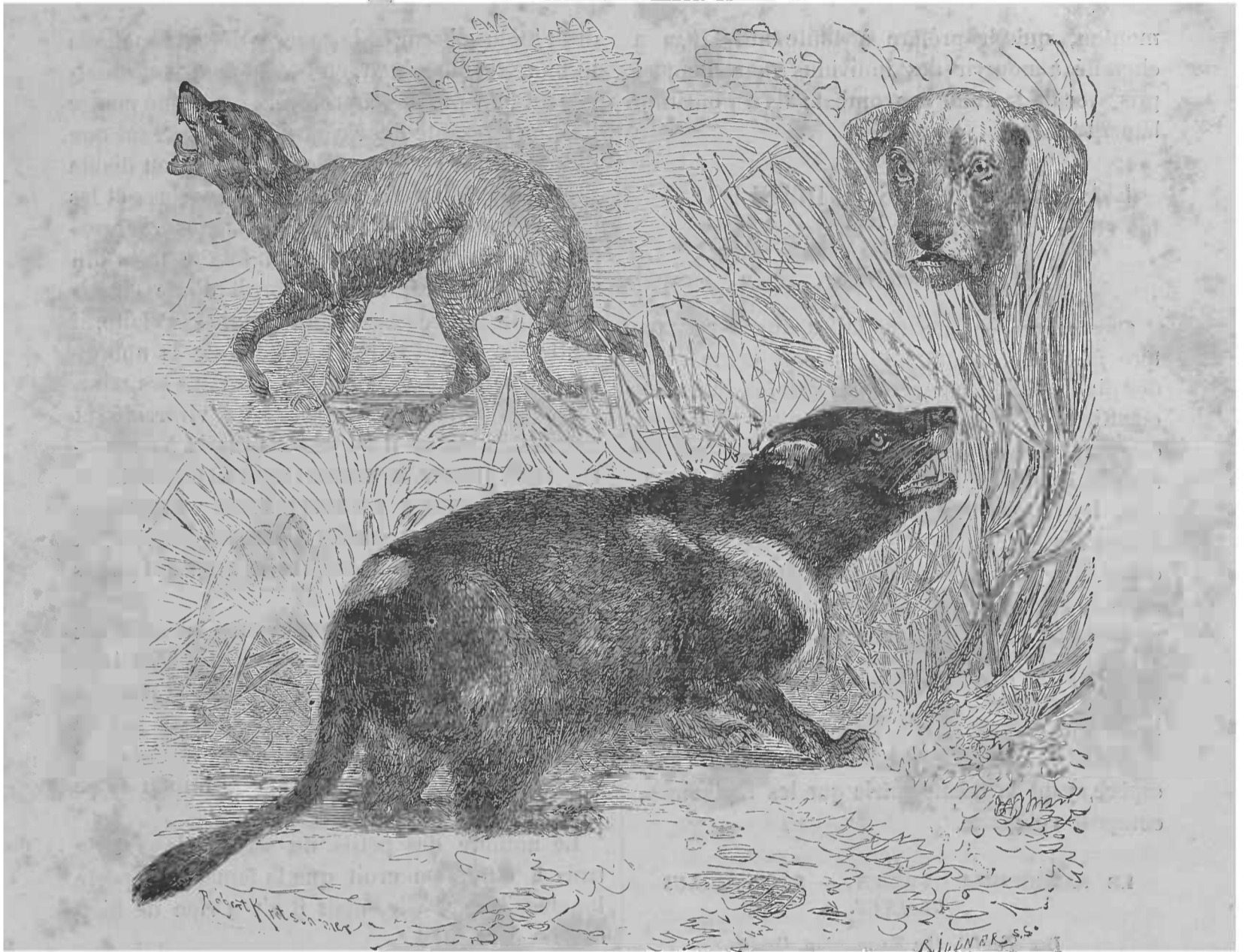


Fig. 2. Le Sarcophile ursien.

Le thylacine cynocéphale se nourrit de petits animaux de toute espèce : vertébrés, insectes, mollusques et même annélides. Là où les montagnes arrivent jusqu'au bord de la mer, et où les Européens n'ont pas encore mis pied, il rôde pendant la nuit sur le rivage, cherchant les animaux qui y ont été rejetés par les flots. A moins que le hasard ne lui fasse rencontrer sur la plage quelque phoque ou quelque poisson à demi pourri, les coquillages paraissent être le fond de ses repas habituels. Mais le thylacine entreprend aussi des chasses plus pénibles. Il poursuit les kangourous dans les prairies et dans les forêts, les ornithorhynques (*fig. 1*) dans les rivières et les marais. Lorsqu'il est affamé, il ne dédaigne aucune nourriture, et ne se laisse même pas arrêter par les piquants de l'échidné ; quelque incroyable que cela puisse paraître, il mange cet animal, malgré les piquants acérés dont il est couvert, car on trouve ces mêmes piquants dans son estomac.

Chasse. — On prend le thylacine dans des

pièges, ou bien on le chasse avec des chiens. Il sait parfaitement se défendre contre ceux-ci, et montre une férocité et une méchanceté qui sont bien au-dessus de sa petite taille. Il combat en désespéré, et tient tête à toute une meute ; il lui est même arrivé de mettre des chiens en fuite.

Captivité. — On sait très-peu de chose sur la vie du thylacine cynocéphale en captivité. Quelques personnes affirment qu'il est craintif, stupide, indomptable, difficile à entretenir, etc. Des faits récents infirment ces assertions, au moins en partie. La Société zoologique de Londres possède dans le Jardin de Regent's-Park trois thylacines, les seuls que l'on ait encore vus en Europe, et une femelle y est depuis 1849. Cette femelle fut prise dans un lacet, à 30 milles anglais au nord-est de Launigston, près de la rivière Patrick. On la mit d'abord dans une maison à demi construite. Elle était très-excitée, faisait des bonds de plus de 2 mètres de hauteur, grimpait dans les charpentes avec l'agilité d'un chat. On lui donne, comme aux autres thylacines, de la viande de

mouton, qu'elle préfère à toute autre. On a cherché à nourrir des individus nouvellement pris avec de la chair de wombat; ils n'y ont nullement touché.

LES SARCOPHILES ou DIABLES — *SARCOPHILUS.*

Die Raubbeutler.

Caractères. — Les sarcophiles, que leur caractère farouche, indomptable, a fait comparer à des diables (d'où le générique *Diabolus*, que Gray en a tiré), ont le corps ramassé comme celui d'un ours, la tête courte et large, les jambes de moyenne hauteur, la plante des pieds et les doigts nus, les ongles longs, recourbés en faux, la queue épaisse, de la moitié de la longueur du corps, les yeux petits, continuellement étincelants de fureur, les oreilles courtes et larges, les moustaches fortes. Les dents se suivent sans interruption; les canines sont très-fortes. Le crâne est remarquable par son peu de longueur et par la largeur du museau.

Distribution géographique. — Une seule espèce ayant la même patrie que les thylacines, compose ce genre.

LE SARCOPHILE URSIEN — *SARCOPHILUS* *URSINUS.*

Der Teufel, the Tasmanian Devil.

Caractères. — Le sarcophile ursien (*fig. 2*) ou *devil* (diable), comme l'ont nommé les émigrants, à cause de sa sauvagerie, de ses appétits carnassiers, est intermédiaire par ses formes générales à un ursidé et à un mustélidé. Il a 60 cent. de long et sa queue en a 30. Son pelage est grossier; la tête, le ventre et la queue sont d'un brun noir; des taches blanches, variables pour la forme et les dimensions, ornent la poitrine, les pattes de devant, la région du sacrum et les cuisses.

Distribution géographique. — Cette espèce est propre à la Tasmanie.

Mœurs, habitudes et régime. — De l'aveu de tous les observateurs, on ne peut voir un animal plus méchant, plus insensé, plus furieux; jamais il ne met de trêve à sa colère ou à sa mauvaise humeur; la moindre cause l'irrite, et c'est la seule marque d'activité qu'il donne. Il a des habitudes complètement nocturnes, et il craint autant la lumière que les thylacines et les hiboux. On a remarqué que les individus captifs se réfugient toujours avec une certaine anxiété dans l'en-

droit le plus obscur de la cage, se détournent de la lumière, et cherchent, en contractant continuellement leur pupille, à protéger leur rétine contre l'action blessante des rayons lumineux. Tant que le soleil est à l'horizon, le sarcophile ou diable se retire dans les endroits les plus sombres et les plus reculés, dans les crevasses des rochers, entre des racines d'arbres, et tombe dans un sommeil profond, dont le bruit d'une chasse même ne le tire pas. Quand la nuit s'est faite, il quitte son gîte et rôde, cherchant de la nourriture; il se montre agile et rapide dans ses mouvements, moins cependant que les viverridés et les mustélidés, qu'il remplace dans la Nouvelle-Hollande. Il marche comme l'ours, en posant toute la plante du pied sur le sol; il s'assied comme un chien, en reposant sur les pattes de derrière, et porte sa nourriture à la bouche avec ses pattes de devant.

Il se précipite avec rage sur tous les animaux dont il lui est possible de s'emparer, et fait sa proie des vertébrés aussi bien que des invertébrés. Tout lui est bon; sa voracité n'a pas de bornes. En chassant, il donne de la voix; et cette voix est quelque chose qui tient le milieu entre un aboiement et un grognement.

Le nombre des petits du sarcophile est de trois à cinq. On croit que la femelle les porte longtemps avec elle, mais il n'y a rien de bien certain à ce sujet.

Chasse. — Le sarcophile est d'autant plus facile à attraper qu'il est très-vorace. Il tombe dans chaque piège, mord à chaque amorce, que ce soit un morceau de viande, un morceau de poisson, ou un mollusque. Il est plus difficile de le chasser avec des chiens; il combat contre eux avec une rage incroyable, jusqu'à son dernier soupir, et grâce à la grande force de ses mâchoires, à ses dents terribles, à sa fureur, à son intrépidité, il peut leur opposer une résistance qui le rend parfois vainqueur. Il n'y a pas de chien de chasse qui ose lutter avec cet animal.

Dans les premiers temps de leur établissement, les colons de la terre de Van-Diémen eurent beaucoup à souffrir des ravages que le sarcophile exerçait dans leurs basses-cours. Comme les martes, il se glissait la nuit dans les poulaillers et égorgait tout ce qu'il y trouvait. Aussi ne tardèrent-ils pas à le considérer comme un ennemi qu'ils devaient poursuivre avec acharnement. Les mille pièges qu'ils lui dressèrent, les chasses qu'ils organisèrent contre lui, contraignirent bientôt cette espèce à se réfugier dans les forêts les plus épaisses, les plus impénétrables

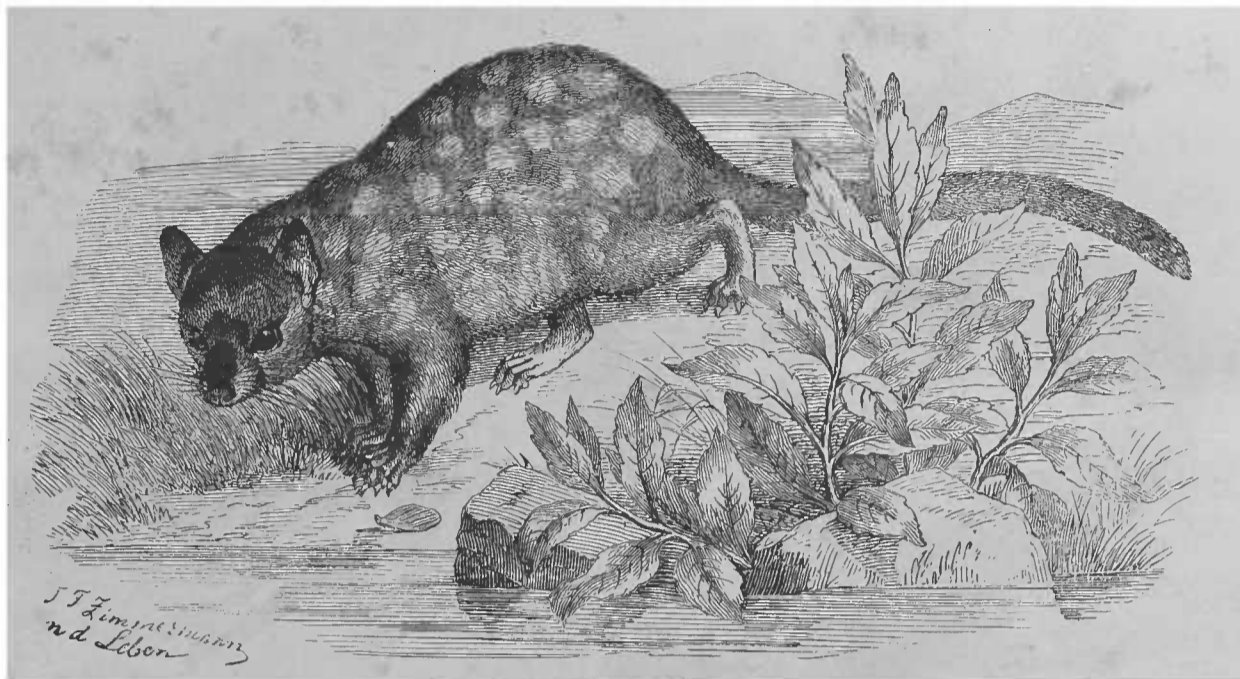


Fig. 3. Le Dasyure de Maugé.

des montagnes. Aujourd'hui il a complètement disparu de bien des endroits, et, là même où il est abondant, il ne se montre plus qu'assez rarement.

Captivité. — En captivité, le sarcophile ne modifie pas son caractère. Après plusieurs années, il est encore aussi furieux qu'au jour où il est tombé au pouvoir de l'homme. Il se précipite sans motif contre les barreaux de sa cage, donne autour de lui des coups de patte, comme s'il voulait déchirer quiconque s'approche. Ses éclats de colère sont souvent inexplicables ; jamais il ne montre le moindre attachement pour la personne qui lui prodigue ses soins, et l'attaque avec tout autant de haine et de fureur que les étrangers ou que les animaux les plus inoffensifs qui l'approchent. En même temps, il est paresseux et stupide. Il dort dans le coin le plus sombre de sa cage, quand ses accès de rage sont passés. On peut le nourrir facilement et ne lui donner pendant plusieurs jours que des os, qu'il brise entre ses dents.

Usages et produits. — Les colons chassent le sarcophile pour en avoir la chair qui, dit-on, est très-bonne et assez semblable, pour le goût, à celle du veau.

LES DASYURES — *DASYURUS*.

Die Beutelmarder, the Dasyures.

Caractères. — Un troisième genre de marsupiaux carnassiers renferme les dasyures. Par leur poil, ces animaux paraissent intermédiaires aux renards et aux martes, sans ressembler spécialement ni à celles-ci ni à ceux-là. Leur corps

est allongé, élané ; leur cou est assez long ; leur museau effilé ; leurs jambes sont basses, de moyenne épaisseur, celles de derrière sont un peu plus longues que celles de devant ; ils ont quatre doigts séparés, armés d'ongles forts, recourbés, pointus, et un pouce rudimentaire ; leur queue est longue, touffue ; leurs mâchoires sont armées de quarante-deux dents, parmi lesquelles vingt-quatre molaires seulement, douze à chaque mâchoire.

Distribution géographique. — Les dasyures sont exclusivement propres à l'Australie, et l'on en connaît quatre espèces, parmi lesquelles :

LE DASYURE DE MAUGÉ — *DASYURUS MAUGÉI*.

Der gefleckte Beutelmarder, the Dasyure.

Caractères. — Le dasyure de Maugé (*fig. 3*) est une des espèces les plus connues. Elle est d'un brun fauve, plus ou moins clair, avec le ventre blanc. Sur le dos se trouvent des taches blanches, irrégulières, variées, plus petites sur la tête que sur le dos. Ses oreilles pointues, de moyenne grandeur, sont couvertes de poils courts et noirs. Le bout du museau est couleur chair. L'animal a 15 cent. de haut sur 40 cent. de long, et la longueur de la queue est de 30 cent.

Distribution géographique. — On rencontre le dasyure de Maugé dans la Nouvelle-Hollande, où il est partout assez commun.

Mœurs, habitudes et régime. — Il habite les forêts au bord de la mer. Le jour, il se cache entre des racines, des pierres, ou dans des troncs d'arbres creux, et sort à la tombée de la nuit pour chercher sa nourriture. Il se nourrit surtout



Fig. 5. L'Antéchine a pattes jaunes.

analogues à celles des insectivores. Enfin ils ont huit mamelles disposées en cercle.

Distribution géographique. — Ces animaux habitent tous l'Australie.

Mœurs, habitudes et régime. — Les mœurs et les habitudes des phascogales ne sont pas encore bien connues. On sait seulement qu'ils vivent sur les arbres et se nourrissent d'insectes.

LE PHASCOGALE Tafa — PHASCOGALE
PENICILLATA.

Die Tapoa-tafa, The Phascogale.

Caractères. — Le phascogale, que les indigènes nomment *Tapoa-tafa* (fig. 4), a à peu près la taille de l'écureuil; il mesure 25 cent. de long, et la queue a 22 cent. Son poil est long, mou, laineux, gris sur le dos, blanc ou gris-blanchâtre sous le ventre; les yeux sont entourés d'un cercle noir et surmontés d'une tache claire. Le milieu du front et de la tête est foncé, les poils étant noirs au bout. Les doigts sont blancs. La queue est recouverte dans son premier cinquième d'un poil lisse, analogue à celui qui revêt le reste du corps; les quatre autres cinquièmes sont couverts de poils longs, touffus, foncés, ce qui fait que la queue diffère du reste du corps.

Distribution géographique. — Cet animal est très-répandu dans toute l'Australie. On le rencontre dans le pays plat aussi bien que dans

la montagne, tandis que la plupart des autres mammifères australiens habitent une certaine altitude.

Mœurs, habitudes et régime. — Le phascogale tafa est en apparence un petit être élégant, innocent, incapable de nuire et destiné à devenir le favori de l'homme; mais aucun animal ne dément aussi complètement la première impression qu'il produit, car c'est un vrai fléau pour les colons, un carnassier sauvage, féroce, audacieux, qui s'enivre de sang, et qui exerce ses méfaits jusque dans l'intérieur des habitations. Sa petite taille, sa tête étroite et mince, lui permettent de passer comme une belette par les ouvertures les plus étroites; dans un poulailler, il cause les plus affreux ravages. Aucun mur, aucun enclos n'arrête cet animal. La plus légère fente suffit à l'introduire; il grimpe, il saute par-dessus les murs et les haies; en un mot, il pénètre partout. Heureusement pour les colons qu'un être aussi dangereux n'a pas les dents des rats, et qu'il ne peut rien contre une bonne porte qui s'adapte bien. Mais il faut avoir la précaution de fermer soigneusement les poulaillers et les pigeonniers. Si le phascogale tafa avait la taille du thylacine et une férocité proportionnée à cette taille, il dépeuplerait des contrées entières et deviendrait le plus terrible de tous les carnassiers.

Les colons disent que la poursuite acharnée à laquelle cet animal est en butte de la part des

blancs et des indigènes ne résulte pas seulement de la voracité qui le caractérise ; elle aurait encore un autre motif. Un phascogale que l'on attaque se défend avec acharnement et fait des blessures douloureuses et même dangereuses, de là vient que la simple vue de l'animal allume la soif de la vengeance de l'homme. On redoute donc le phascogale tafa, et les indigènes eux-mêmes n'osent pas entrer en lutte avec lui.

C'est la nuit que le phascogale tafa quitte sa retraite et cherche sa nourriture. On le rencontre cependant parfois durant le jour, en plein soleil. Il est très-agile, surtout dans les branches d'arbres. Cet animal vit plus là que sur la terre ; il saute et bondit de branche en branche, de cime en cime, comme un écureuil. Sa longue queue lui sert de gouvernail et de balancier. Les troncs creux des arbres lui servent de retraite.

LES ANTÉCHINES — ANTECHINUS.

Die Beutelmäuse.

Caractères. — Ce genre se distingue du précédent par une taille qui atteint à peine celle d'une souris ou d'un petit rat, une queue moins longue que le corps, à poils courts et tous de même longueur, des dents incisives moyennes, souvent allongées.

Distribution géographique. — Les antéchine, dont on compte de douze à quinze espèces, habitent surtout le sud de la Nouvelle-Hollande, où ils sont très-répandus, très-multipliés.

Mœurs, habitudes et régime. — Ils représentent parmi les marsupiaux les musaraignes, auxquelles ils ressemblent par leurs mœurs et leur genre de vie. Ce sont des animaux arboricoles, qui grimpent à merveille, et sont les plus agiles d'entre tous les grimpeurs ; ils courent non-seulement sur la face supérieure, mais encore sur la face inférieure des troncs, le corps en bas, comme les paresseux. Ils descendent la tête la première, sautent de branche en branche avec une habileté remarquable et souvent à de grandes distances.

L'ANTÉCHINE A PATTES JAUNES — ANTECHINUS FLAVIPES.

Der gelbfüssige Beutelmilch, The Yellow-footed pouched Mouse.

Caractères. — Notre figure 5 représente cet animal, qui n'a guère plus de 20 cent. de long, sur lesquels 8 appartiennent à la queue. Il a

un poil assez abondant et mou ; le fond en est gris foncé, les parties supérieures sont noirâtres, avec des taches jaunes, les côtés roux-jaune, ocre-jaune, ou jaune clair ; le menton et la poitrine blanchâtres, la queue est claire, marquée par-ci par-là de taches foncées.

LES MYRMÉCOBIES — MYRMECOBIUS.

Caractères. — Ce genre, que quelques auteurs rangent parmi les dasyuridés, que d'autres font type d'une famille à part, celle des *myrmécobies*, est caractérisé par un corps allongé, un museau pointu, une queue moyenne, velue, non préhensile, cinq doigts aux pieds, séparés, armés de fortes griffes, couverts de poils en dessous, une langue extensible. La femelle n'a pas de bourse marsupiale, mais ses mamelles, au nombre de huit, sont disposées en cercle. On compte cinquante-deux dents petites, sauf les canines et les arrière-molaires, et surmontées, à la couronne, par des tubercules émoussés. Si l'on excepte les armadilles et quelques cétacés, aucun autre mammifère n'en offre autant.

L'espèce unique sur laquelle ce genre repose est :

LE MYRMÉCOBIE A BANDES — MYRMECOBIUS FASCIATUS.

Der Ameisenbeutler ou Spitzbeutler, The Myrmecobius.

Caractères. — Le myrmécobie (*fig. 6*) peut à bon droit être regardé comme un des marsupiaux les plus remarquables. Il a à peu près la taille de l'écureuil. Son poil le rapproche des marsupiaux carnassiers, mais sa dentition l'en éloigne. Il a 27 cent. de long et autant de haut ; la longueur de sa queue est de 20 cent. Son corps est couvert d'un pelage abondant. Sa tête est courte ; sa queue, longue et touffue. Sous des poils soyeux, longs et assez grossiers se trouve un duvet court et épais ; la lèvre supérieure porte des moustaches ; de longs poils roides se trouvent au-dessous de l'œil. La couleur et les dessins de la robe rappellent le thylacine. Le train de devant est jaune-ocre clair, par suite d'un mélange de poils blancs ; il passe peu à peu au noir, qui est la couleur de la plus grande partie de la moitié postérieure du corps, laquelle est marquée de neuf bandes transversales blanches ou gris blanc. Les deux premières de ces bandes, qui correspondent à peu près au milieu du corps, sont peu visibles, et se confondent avec la couleur fondamentale ; les deux suivantes ont une teinte plus nette ; les quatre sui-

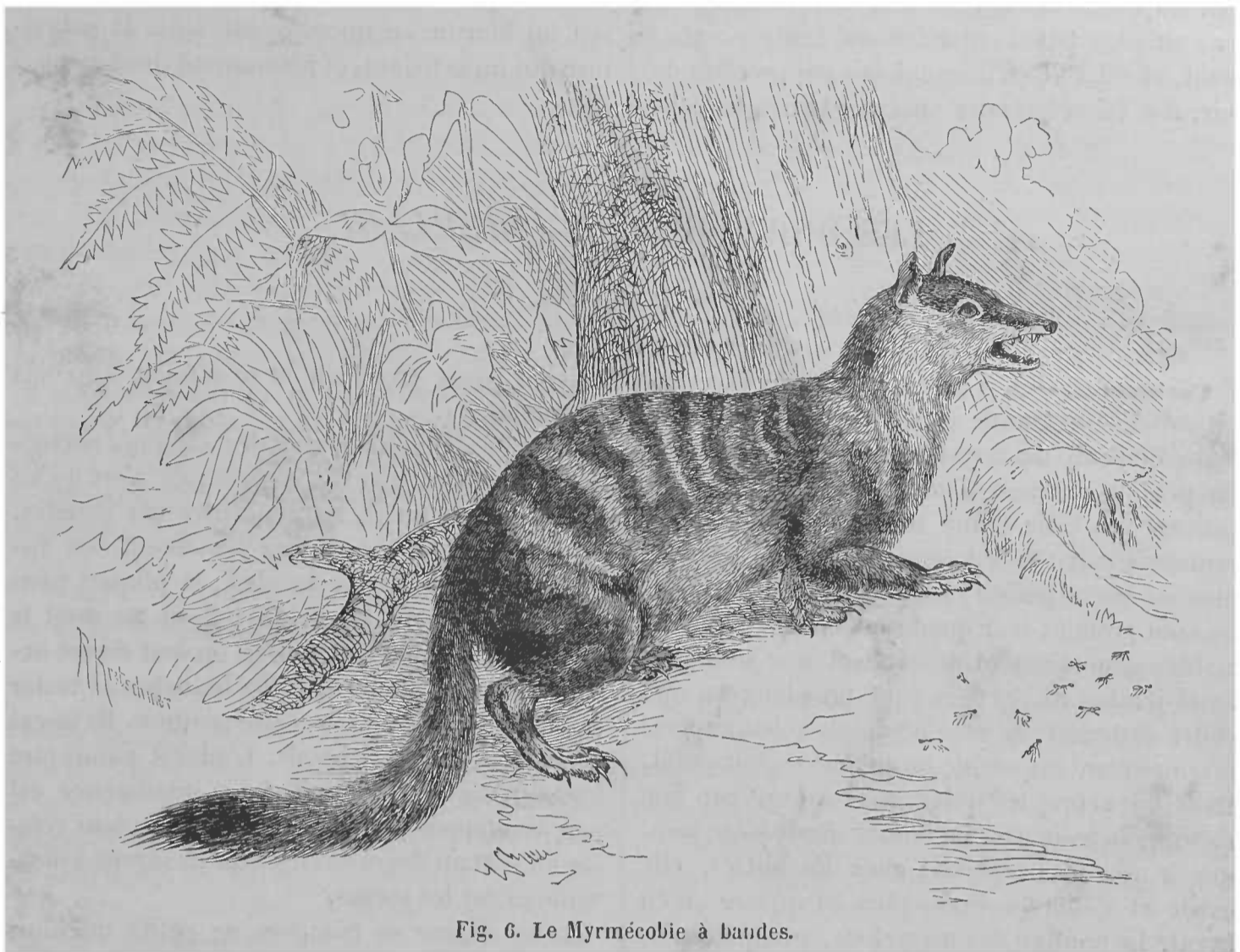


Fig. 6. Le Myrmécobie à bandes.

vantes sont de nouveau moins tranchées, et la neuvième est très-nette. On rencontre certaines variations dans la disposition et la coloration de ces bandes. Toute la partie inférieure du corps est blanc-jaunâtre ; les joues sont d'un jaune fauve clair, les pattes d'un jaune brun clair en dehors, blanches en avant. La tête est brune, par suite du mélange de poils noirs, jaune fauve et blancs. Les poils de la queue sont noirs, blancs et ocre jaune ; ceux de la face inférieure sont d'un jaune fauve à la racine, ceux de la face supérieure noirs, tous ont le bout blanc. Le duvet est gris-blanc. Le museau, les lèvres, les ongles sont noirs.

Distribution géographique. — Le myrmécobie à bandes, que l'on connaît depuis une vingtaine d'années seulement, a été découvert aux environs de la rivière des Cygnes, dans l'Australie orientale.

Mœurs, habitudes et régime. — Par les couleurs diverses qui le parent, cet animal plaît à la vue, et l'impression agréable qu'il produit est encore augmentée quand on le voit en vie.

Il est agile et court en faisant de petits sauts, et en tenant sa queue comme l'écureuil. Sa course

n'est pas très-rapide, mais il compense cette imperfection par sa ruse et sa vivacité. Dans les forêts vierges, où il se tient de préférence, il trouve à chaque pas une cavité, un tronc d'arbre creux, une fente de rocher, qui peuvent lui servir de lieu de repos et de refuge lorsqu'il est poursuivi ; il sait habilement se blottir dans de pareilles retraites, et y reste avec obstination lorsqu'un danger le menace. L'enfumer même ne sert alors de rien, et souvent l'homme se lasse en attendant que l'animal cède à l'action suffocante de la fumée.

Comme son nom l'indique, le myrmécobie se nourrit principalement de fourmis. Aussi les lieux où il y a le plus de fourmilières sont-ils ceux qu'il préfère. Ses ongles aigus, sa langue très-longue sont des instruments en harmonie avec son genre de nourriture. Il allonge celle-ci comme le fourmilier à crinière, et la retire rapidement dans sa bouche quand un nombre suffisant de fourmis s'y est fixé. Il se nourrit encore d'autres insectes ; au besoin, de la manne qui suinte des branches des eucalyptées et même d'herbe.

Au contraire des autres marsupiaux carnassiers, cet animal est très-innocent. Lorsqu'on

s'en empare, il ne cherche ni à mordre ni à griffer ; au plus fait-il entendre un faible grognement, et s'il voit qu'il ne lui soit pas possible de fuir, il se laisse prendre sans résistance. La cap-

tivité est pour lui la mort, car l'homme ne pourrait lui fournir en quantité suffisante la nourriture qui lui convient, et notamment des fourmis.

LES DIDELPHIDÉS — *DIDELPHI*.

Die Beutelratten.

Caractères. — Les divers genres que l'on réunit dans cette famille comprennent des marsupiaux de petite ou moyenne taille, qui atteignent au plus la grosseur d'un chat, et ne dépassent souvent pas celle d'une souris. Leur corps est ramassé ; leur tête est terminée par un museau plus ou moins pointu ; leurs yeux et leurs oreilles sont grands ; leur queue est de longueur variable, généralement prenante et nue au bout ; leurs jambes de derrière sont plus longues que celles de devant ; ils ont cinq doigts à chaque pied, le pouce étant opposable jusqu'à un certain point. Dans un genre, les doigts sont réunis par une membrane palmaire. La bourse marsupiale manque à quelques espèces ; chez les autres, elle existe et s'ouvre souvent plus en arrière qu'en avant. Le nombre des mamelons, quoique variable, est généralement élevé.

La dentition des didelphidés est celle des carnassiers. Ils ont des canines assez développées, des molaires plus ou moins pointues et tranchantes ; de fausses molaires pourvues de deux racines et d'une couronne dentelée et pointue ; des molaires supérieures à trois racines, et ayant une couronne à deux, rarement à quatre pans ; des incisives grandes ou petites, mousses ou aiguës, les deux médianes supérieures étant généralement très-grandes. La colonne vertébrale comprend sept vertèbres cervicales, treize vertèbres dorsales, cinq à six lombaires, deux sacrées et de dix-huit à trente et une vertèbres caudales.

Distribution géographique. — Tous les didelphidés connus et actuellement vivants sont propres à l'Amérique. On trouve en Europe des restes fossiles qui témoignent de leur existence dans cette partie du monde à des époques géologiques antérieures.

Mœurs, habitudes et régime. — Les marsupiaux de cette famille vivent dans les forêts et les buissons épais, et établissent leur demeure dans des trous d'arbres, des cavernes souterraines, dans les hautes herbes, parmi les broussailles. Une espèce habite le bord des ruisseaux et des petites

rivières, nage très-bien et se réfugie dans des terriers.

Tous les didelphidés sont des animaux nocturnes, et mènent une vie errante ; ce n'est qu'au temps du rut qu'on les rencontre par couples. Ils marchent à terre assez lentement, en appuyant toute la plante du pied ; la plupart peuvent grimper sur les arbres ; il en est dont la queue est prenante, et qui se servent de cet organe pour se suspendre aux branches et rester des heures entières dans cette position. Ils fuient en faisant de petits bonds. L'odorat paraît être leur sens le plus parfait. Leur intelligence est peu développée ; on ne peut cependant leur refuser un certain degré de ruse, car ils savent à merveille éviter les pièges.

Leur régime se compose de petits mammifères, d'oiseaux, d'œufs, de petits reptiles, d'insectes, de larves, de vers ; au besoin, ils mangent aussi des fruits. Ceux qui fréquentent l'eau se nourrissent de poissons. Les grandes espèces pénètrent jusque dans les habitations, égorgent les animaux domestiques dont elles peuvent s'emparer, et s'enivrent de leur sang.

Les didelphidés ne se font entendre que lorsqu'on les maltraite ; ils poussent alors un sifflement caractéristique. Quand on les poursuit, ils ne se défendent pas, et la plupart, lorsqu'ils ne peuvent se cacher, simulent la mort. Sont-ils sous l'empire de la frayeur, ils répandent une odeur forte, détestable, presque alliécée.

Ils sont très-féconds ; le nombre de leurs petits varie de quatre à seize. Ces petits viennent au monde dans un très-grand état d'imperfection. Les femelles qui ont des poches complètes les y mettent et les portent pendant longtemps ; les autres prennent leurs petits sur leur dos dès qu'ils sont un peu grands, et ceux-ci s'y maintiennent solidement en s'accrochant au pelage de leur mère, ou, ce qui est le plus fréquent, en enroulant chacun leur queue à la sienne.

Chasse. — Les grandes espèces sont des animaux très-nuisibles ; les petites sont très inoffen-

sives, mais toutes sont également détestées et poursuivies avec acharnement; celles-ci, à cause de leur laideur; celles-là, à cause des dégâts qu'elles font. D'après Burmeister, on les prend au Brésil, en plaçant de l'eau-de-vie à leur portée dans un lieu convenable. Ils la boivent avec avidité, s'enivrent et se laissent prendre sans résistance.

Captivité. — Le plus grand nombre des espèces de cette famille s'habitue rapidement à la captivité; mais ce sont des animaux peu agréables, qui passent toute leur vie à manger et à dormir.

Usages et produits. — Les nègres mangent leur chair. Quelques espèces fournissent un poil que l'on file; mais leur fourrure n'est pas à employer; on dirait, en la voyant, qu'elle a été dévorée par des mites.

LES SARIGUES — DIDELPHIS.

Die Beutelratten.

Nous étudierons d'abord les didelphes proprement dits ou sarigues, car ce sont ceux qui sont les mieux connus, et qui ont été l'objet de nombreuses et consciencieuses études.

Caractères. -- Ils sont caractérisés par une queue longue, nue dans sa partie visible, écaillée et préhensile, et par l'absence de palmures à leurs pieds postérieurs.

C'est parmi les sarigues que se trouvent les plus grandes espèces de la famille des didelphidés; cependant la taille des plus fortes n'excède pas celle de nos chats.

Distribution géographique. — Ce genre de marsupiaux est exclusivement propre à l'Amérique intertropicale.

Mœurs, habitudes et régime. — Les sarigues sont des animaux nocturnes, qui se tiennent sur les arbres, dont elles mangent les fruits et où elles poursuivent les insectes. Ils se nourrissent aussi d'œufs d'oiseaux, de mollusques et d'autres petits animaux.

D'après Rengger, qui a fait des observations très-intéressantes sur la reproduction des didelphes sauvages du Paraguay, c'est au milieu de l'hiver, c'est-à-dire au milieu d'août, que commence la période du rut, chez ces animaux; du moins est-ce à cette époque que l'on rencontre souvent les deux sexes réunis, et c'est au mois suivant que l'on trouve les femelles pleines. « Elles ne mettent bas, dit-il, qu'une fois l'an. Le nombre de leurs petits varie suivant les espèces et suivant les individus. J'ai vu des femelles d'une même espèce avoir quatorze, huit, quatre ou même un seul

nourrisson. La gestation est de trois semaines. Au commencement d'octobre, les petits viennent au monde et passent immédiatement dans la bourse de leur mère, ou dans les replis cutanés du ventre; ils se greffent aux mamelons et y restent un peu plus de cinquante jours. Alors les petits quittent la poche où ils ont subi leur second développement, mais n'abandonnent pas pour cela leur mère; ils lui montent sur le dos, se cramponnent à son pelage, et se font porter par elle pendant un certain temps. »

La seule espèce sur laquelle Rengger ait pu faire ses observations paraît ne pas avoir de saison d'amour bien déterminée, car il a rencontré des femelles pleines à toutes les époques de l'année.

« Cette espèce, poursuit-il, porte en octobre, et la durée de la gestation est de vingt-cinq jours. Pendant ce temps, un afflux de sang se manifeste sur les parois de la bourse, qui s'agrandit, tandis que ses bords se boursoufflent. Les embryons se trouvent en partie dans les cornes, en partie dans le corps de l'organe gestateur interne, mais jamais dans ses prolongements.

« Dans les premiers temps de leur développement, ces embryons, enfermés dans leurs membranes, se montrent sous forme de corpuscules arrondis, gélatineux, libres de toute adhérence avec l'organe qui les renferme. Puis, comme premier signe d'organisation appréciable à la vue simple, on y remarque une raie fine, sanglante, origine du système vasculaire. Vers la fin de la gestation, les embryons ont atteint une longueur de près de 1 cent. et demi. Ils sont toujours entourés de membranes et possèdent un cordon ombilical très-contourné, qui s'insère à l'utérus à l'aide de plusieurs fibres. On peut parfaitement alors distinguer, à l'œil nu, la tête, les quatre membres et le corps. Tous les petits ne sont pas au même degré de développement; il y a entre eux une sorte de gradation; ceux qui sont le plus près des trompes, par conséquent les plus voisins de l'ovaire, étant en retard sur ceux qui sont plus bas.

« Chez une femelle que je tuai dans les premiers jours d'octobre, je trouvai dans sa poche deux petits très-jeunes, entièrement dépourvus des membranes qui les enveloppaient dans le sein maternel. Indépendamment de ceux-ci, deux autres embryons, dont le cordon ombilical n'était pas encore détaché, occupaient l'organe gestateur interne, qui n'offrait d'autre changement qu'une dilatation dans les points où se trouvaient les embryons. Ceux-ci, pour venir

au dehors, traversent les conduits annexés à l'utérus en forme d'anses.

« Comme on le voit, les petits ne naissent pas tous en même temps. Il s'écoule souvent trois ou quatre jours entre la naissance du premier et celle du dernier. Je n'ai pas pu voir comment ils arrivaient dans la bourse.

« Les nouveau-nés sont et restent quelque temps de vrais embryons. Ils ont au plus 1 cent. et demi de long; leur corps est nu, leur tête en proportion du reste du corps, leurs yeux sont fermés, leurs narines et leur bouche ouvertes, les oreilles pliées longitudinalement et transversalement, les pattes de devant sont croisées sur la poitrine, celles de derrière sur le ventre, la queue est roulée en bas. Lorsqu'on les touche et qu'on les excite, ils paraissent insensibles, car on ne leur voit faire aucun mouvement. Cependant, à peine sont-ils arrivés dans la bourse, qu'on les trouve greffés aux mamelons. On s'explique difficilement que des animaux, dans un pareil état embryonnaire, puissent trouver la tétine et s'y attacher, et il faut croire que c'est la mère qui les y pose et qu'elle se sert à cet effet de son pouce opposable. Les petits restent près de deux mois dans la bourse sans quitter le mamelon. Dans ces deux premiers mois, ils ne font que s'accroître et les moustaches commencent à leur pousser. Au bout de quatre semaines, ils ont à peu près la taille d'une souris, et commencent à remuer les pattes de devant. D'après d'Azara, ils seraient déjà capables de se tenir sur leurs jambes. A sept semaines, ils ont la taille d'un rat, et leurs yeux s'ouvrent alors. A partir de ce moment, ils ne restent plus tout le jour attachés au mamelon, et ils quittent souvent la bourse, mais pour y rentrer au moindre indice de danger. Enfin, la mère ferme sa bourse, qui n'est plus assez vaste pour les contenir et les porte sur son dos, où ils restent jusqu'à ce qu'ils soient en état de trouver leur nourriture.

« Pendant les premiers temps après la naissance, les mamelles ne sécrètent qu'un liquide incolore, un peu poisseux, que l'on trouve dans l'estomac des petits; peu à peu, ce liquide se concentre et devient enfin de véritable lait. Lorsque les petits ont quitté les mamelons, ils cessent de téter, et la mère partage avec eux les proies dont elle parvient à s'emparer, surtout les oiseaux et les œufs.

« Je rappellerai encore une observation faite par le docteur Parlet. Ni lui, ni moi, nous n'avions pu savoir comment les petits évacuaient leurs excréments. Il observa une femelle qui

avait mis bas pendant mon absence, et continua ses observations durant cinq semaines. A mon retour, il me dit que, dans les premiers jours, les petits ne s'étaient nullement vidés; que les évacuations n'avaient commencé que vingt-quatre jours après la naissance, et que, dans ces occasions, la mère ouvrait sa bourse de temps à autre pour expulser les déjections. »

Chasse. — Les sarigues sont des animaux nuisibles, et les ennemis les plus dangereux des basses-cours, même lorsqu'elles sont en captivité. Aussi leur fait-on partout une chasse de destruction. On les prend dans des pièges; on les guette pendant la nuit, et, au moment où elles s'approchent du poulailler, on leur présente une lumière. Éblouies par son éclat, elles ne pensent pas à s'enfuir, et on les assomme facilement.

Captivité. — « Tous les didelphes que j'ai vus au Paraguay, dit encore Rengger, peuvent être apprivoisés, c'est-à-dire qu'ils s'habituent assez à l'homme pour qu'on puisse les toucher, les prendre sans en être mordu; mais jamais ils ne reconnaissent leur gardien, et ne font nullement preuve d'intelligence. Au Paraguay, personne n'a seulement eu l'idée d'apprivoiser un didelphe: indépendamment de leur laideur, l'odeur qu'ils répandent est trop repoussante. »

LE SARIGUE OPOSSUM — *DIDELPHIS VIRGINIANA*

Das Opossum, The Virginian ou Common Opossum.

Caractères. — Ce sarigue (*fig. 7*), que l'on nomme aussi *sarigue des Illinois, sarigue de la Virginie*, ou simplement *opossum*, est une des plus grandes espèces de ce genre et la plus connue. Son pelage n'a rien de remarquable; il est assez grossier, généralement d'un blanc jaunâtre pâle, avec du brun aux pattes. Quelques soies brunes sortent du milieu des poils en bourre qui recouvrent le dos et les flancs; les oreilles sont bicolores. Sa taille est à peu près celle du chat domestique. Il mesure 50 cent. de long et 22 cent. de haut; sa queue a 30 cent. Il a le corps peu allongé, lourd, le cou court et épais, la tête longue, le front plat, le museau long et pointu, les jambes courtes, les doigts d'égale longueur, un pouce opposable aux pattes de derrière. Sa queue, assez épaisse, surtout à la base, arrondie et pointue, n'est couverte de poils qu'à la racine; dans le reste de son étendue, elle est couverte d'écailles, entre lesquelles se trouvent parsemés quelques poils courts. C'est une queue prenante, que l'ani-

mal porte enroulée, et dont il se sert pour grimper. La femelle a une bourse complète.

Distribution géographique. — L'Amérique du Nord est la patrie de l'opossum ; on le trouve depuis le Mexique jusqu'aux régions froides des États-Unis, la Pensylvanie et les grands lacs. Il est très-abondant dans la partie moyenne de ce vaste espace.

Mœurs, habitudes et régime. — Audubon (1), qui a observé l'opossum dans sa vie de liberté, a écrit sur cet animal quelques pages sur lesquelles je veux tout d'abord appeler l'attention bienveillante du lecteur.

« Ses mouvements, dit-il, sont lents d'habitude, et quand il s'en va l'amble, en se promenant avec sa queue préhensile et singulière, qu'il porte juste au-dessus du sol, et ses oreilles rondes, dirigées en avant, il a soin d'appliquer son museau pointu sur chaque objet qu'il rencontre en son chemin, pour reconnaître quelle sorte d'animal a passé par là. Il me semble, en ce moment, en voir un sautillant doucement et sans faire de bruit, sur la neige fondante, au bord d'un étang peu fréquenté, et flairant tout ce qui l'entoure, pour dépister la proie que sa voracité préfère. Mais il vient de tomber sur la trace fraîche d'une perdrix ou d'un lièvre, il relève son museau, aspire l'air subtil et piquant ; enfin, il a pris son parti : c'est de ce côté qu'il faut aller, et il s'élançe du train d'un homme marchant bon pas. Bientôt il s'arrête, comme ayant fait fausse route et ne sachant plus dans quelle direction avancer. Sans doute que le gibier s'est dérobé par un grand saut, ou bien a rebroussé tout court, avant que l'opossum ait repris la piste. Il se dresse tout droit, se hausse sur ses jambes de derrière, regarde un instant aux environs, flaire encore à droite et à gauche, et puis repart. Maintenant, ne le perdez pas de vue : au pied de cet arbre majestueux, il a fait halte ; il tourne autour du noble tronc, en cherchant parmi les racines couvertes de neige, et trouve au milieu d'elles une ouverture dans laquelle il s'insinue. Quelques minutes s'écoulent, et le voilà qui reparait, tirant après lui un écureuil déjà privé de vie ; il le tient dans sa gueule, commence à monter sur l'arbre et grimpe lentement. Apparemment qu'il n'a pas trouvé la première bifurcation à sa convenance, peut-être s'y croirait-il trop en vue ; et il monte toujours,

jusqu'à ce qu'il ait trouvé un endroit où les branches, entrelacées avec des vignes sauvages, forment un épais berceau ; là, il se fait une place commode, s'arrange à son aise, enroule sa longue queue autour d'une des jeunes pousses, et, de ses dents aiguës, déchire le pauvre écureuil, qu'il tient avec ses griffes de devant.

« Les beaux jours du printemps sont revenus ; les arbres poussent de vigoureux bourgeons ; mais l'opossum est presque nu et semble épuisé par un long jeûne. Il visite les bords des criques et prend plaisir à voir les jeunes grenouilles dont il se régale en attendant. Cependant, le phytolacca et l'ortie commencent à développer leurs boutons tendres et pleins de jus, qui lui seront une précieuse ressource. L'appel matinal du dindon sauvage frappe délicieusement ses oreilles, car il sait, le rusé, qu'il va bientôt entendre la voix de la femelle, et qu'il pourra la suivre à son nid pour sucer ses œufs, qu'il aime tant. Et tout en rôdant ainsi à travers les bois, tantôt par terre, tantôt sur les arbres, de branche en branche, il entend aussi le chant d'un coq ; et son cœur tressaille d'aise, en se rappelant le bon repas qu'il a fait l'été dernier dans une ferme du voisinage. Doucement, l'œil attentif, il s'avance et parvient à se cacher jusque dans le poulailler.

« Honnête fermier, pourquoi aussi, l'an passé, avez-vous tué tant de corneilles ? Oui, des corneilles ; et, par-dessus le marché, pas mal de corbeaux ! Vous en avez fait à votre guise ; c'est très-bien ! Mais maintenant, courez au village, achetez des munitions, nettoyez votre vieux fusil, apprêtez vos trappes, et recommandez à vos chiens paresseux de faire bonne garde, car voici l'opossum ! Le soleil est à peine couché, mais l'appétit du maraudeur est toujours éveillé. Entendez-vous le cri de vos poulets ? il en tient un, et des meilleurs, et il l'emporte sans se gêner, le fin compère. Qu'y faire, maintenant ? Oui, guettez le renard et le hibou, et félicitez-vous, encore une fois, à la pensée d'avoir tué leur ennemi, et votre ami à vous, le pauvre corbeau. Sous cette grosse poule, n'est-ce pas, vous aviez mis, il y a huit jours, une douzaine d'œufs ; allez les chercher, à présent ! Elle a eu beau crier et hérissier ses plumes, l'opossum les lui a ravis l'un après l'autre. Et voyez-la, la malheureuse, courant à travers votre cour, hébétée et presque folle : elle gratte la terre, cherche du grain, et ne cesse, tout ce temps, d'appeler ses petits. Mais aussi, vous avez tué des corbeaux et des corneilles ! Ah ! si vous aviez été moins cruel et

(1) Audubon, *Scènes de la nature dans les États-Unis et le nord de l'Amérique*, trad par Eug. Bazin. Paris, 1857, t. II, p. 281.



Fig. 7. Le Sarigue op ossum.

plus avisé, l'opossum n'aurait pas quitté ses bois, et il eût dû se contenter d'un écureuil, d'un levraut, des œufs du dindon sauvage, ou des grappes de raisin qui pendent, avec tant de profusion, de chaque arbre de nos forêts. Inutiles reproches! vous ne m'écoutez pas.

« La femelle de l'opossum peut être citée comme un modèle de tendresse maternelle. Plongez du regard au fond de cette singulière poche où sont blottis ses jeunes, chacun attaché à sa tétine. L'excellente mère! non-seulement elle les nourrit avec soin, mais les sauve de leurs ennemis; elle les emporte avec elle, comme fait le chien de mer, de sa progéniture; et, d'autres fois, à l'abri sur un tulipier, elle les cache parmi le feuillage. Au bout de deux mois, ils commencent à pouvoir se subvenir à eux-mêmes; chacun alors a reçu sa leçon particulière, qu'il lui faut désormais pratiquer. Mais, supposez que le fermier ait surpris l'opossum sur le fait, égorgeant l'une de ses plus belles volailles: exaspéré, furieux, il se rue sur la pauvre bête, qui, sachant bien qu'elle ne peut résister, se roule en boule et reçoit les coups. Plus l'autre enrage, moins l'animal manifeste l'intention de se ven-

ger; et il reste là, sous les pieds du fermier, ne donnant plus signe de vie, la gueule ouverte, la langue pendante, les yeux fermés, jusqu'à ce que son bourreau prenne le parti de le laisser en se disant: Bien sûr, il est mort. Non! lecteur, il n'est pas mort; seulement, il faisait le mort; et l'ennemi n'a pas plutôt tourné les talons, qu'il se remet, petit à petit, sur ses jambes, et court encore pour regagner les bois. »

Je crois n'avoir que peu à ajouter à cette description animée, pour faire connaître à mes lecteurs les mœurs et le genre de vie de l'opossum.

L'opossum est un animal arboricole, et les forêts les plus épaisses, les buissons les plus touffus, sont ses habitations préférées. Sur la terre, il est lent et maladroit. Il marche en appuyant toute la plante à terre. Sa course, qui consiste en une série de bonds, est peu rapide. Mais il grimpe avec agilité sur la cime des arbres. Le pouce opposable de ses pattes de derrière, et sa queue prenante, lui rendent d'excellents services. Souvent, il se suspend par la queue, (*fig. 7*), et reste ainsi pendant des heures entières. Il n'a pas l'agilité des rongeurs et des quadru-



Fig. 8. Le Philander cancrivore.

mânes, cependant il se trouve, sur les arbres, assez en sûreté contre ses ennemis. A terre, il est obligé de recourir à la ruse lorsqu'il est poursuivi.

L'odorat est le plus développé de ses sens; il sait très-bien suivre une piste, comme nous l'a dit Audubon. Il est très-sensible à la lumière, et l'évite avec soin, ce qui prouve que sa vue est assez bonne. Ses autres sens paraissent très-imparfaits.

Dans les forêts sombres et épaisses qui lui offrent une obscurité suffisante, l'opossum rôde jour et nuit. Là où il a quelque danger à craindre, par exemple dans des lieux trop éclairés, il dort, tout le jour, dans un terrier ou dans un tronc d'arbre creux, et ne sort qu'à la nuit. Ce n'est qu'au temps du rut qu'on le rencontre avec sa femelle; tout le reste de l'année, il est solitaire. Il n'a pas de demeure fixe et se réfugie dans la première retraite qu'il rencontre au lever du soleil. Si la chance lui est favorable, s'il

BREHM.

trouve un terrier où un faible rongeur a établi sa demeure, il s'en empare et en mange le propriétaire. Comme Audubon nous l'a dit, il mange tous les petits mammifères, les oiseaux, leurs œufs, des reptiles de diverses espèces, des insectes, des larves, des vers; cette nourriture lui fait-elle défaut, il se contente de végétaux, de maïs, de racines succulentes. Il préfère à tout le sang; aussi tue-t-il tant qu'il peut. Il égorgera tous les habitants d'un poulailler, et sans toucher à leur chair, il en sucera le sang. Il s'enivre de ce liquide, et souvent, le matin, on le trouve endormi au milieu de ses victimes. Prudent d'ordinaire, il devient sourd et aveugle lorsqu'il peut assouvir sa soif sanguinaire; il ne connaît plus alors le danger; les chiens peuvent l'égorger sans qu'il se défende, le paysan l'assommer sans qu'il quitte sa proie.

On a pu, sur des opossums captifs, observer le mode de reproduction de l'espèce. La femelle porte

pendant vingt-quatre jours. Elle met bas de quatre à seize petits, complètement informes, ayant l'apparence d'une masse gélatineuse plutôt que d'un animal. Ils ont à peu près la grosseur d'un pois et ne pèsent que 25 centig. Ils n'ont ni yeux ni oreilles, la fente buccale est à peine indiquée ; elle existe cependant, car c'est par elle que vont s'établir les rapports entre le petit et sa mère. La bouche se développe avant le reste du corps ; les yeux et les oreilles ne se dessinent que bien plus tard. Au bout de quinze jours, la bourse, dont la mère peut à volonté dilater ou contracter les bords, s'ouvre. Vers le cinquantième jour environ, les petits sont complètement formés. Ils ont alors la taille d'une souris, sont couverts de poils, et leurs yeux sont ouverts. Après soixante jours d'allaitement leur poids primitif a plus que centuplé ; ils pèsent maintenant 40 grammes. La mère ne souffre jamais qu'on lui ouvre forcément la bourse. Lorsque les petits ont atteint la taille d'un rat, ils quittent la poche protectrice, mais ils restent encore quelque temps avec leur mère, qui continue à les soigner et à chasser pour eux.

Chasse. — Les dégâts que cause l'opossum parmi les volailles, le font détester partout et exterminer sans miséricorde.

Captivité. — En captivité, l'opossum ne répond pas à l'idée que l'on a peut-être pu s'en faire d'après la description d'Audubon. Il me paraît un animal encore plus ennuyeux que le sarcophile ursien ou les dasyures. Indifférent à tout, il reste toute la journée couché dans sa cage, enroulé sur lui-même. A peine fait-il un mouvement quand on l'excite ; il ouvre sa gueule autant qu'il peut tout le temps qu'on reste devant lui, et ne donne pas la moindre preuve de l'intelligence qu'Audubon prête à l'animal libre. Il est lent, paresseux, endormi, stupide.

Usages et produits. — Les nègres sont pour l'opossum les ennemis les plus ardents ; car ils se nourrissent de sa chair. Cette chair, peu faite pour le palais d'un Européen, à cause d'une odeur alliée repoussante qui a sa source dans deux glandes anales, est, paraît-il, assez du goût des nègres.

La peau de l'opossum, d'après M. Delessert (1), sert à faire des manteaux excellents, dont se servent avec avantage les bergers qui vivent continuellement exposés à l'air.

(1) E. Delessert, *Voyage dans les deux Océans*. Paris, 1819, p. 113.

LES PHILANDERS — *PHILANDER*.

Die Schupatis.

Les philanders se distinguent des sarigues ou didelphes proprement dits, par la bourse incomplète de la femelle. Cet organe n'est ici formé que de deux replis cutanés, qui passent par-dessus les petits encore suspendus aux mamelons.

LE PHILANDER CANCRIVORE — *PHILANDER CANCRIVORUS*.

Der Krebsbeutler, The Crab-Eating Opossum.

Caractères. — Le philander cancrivore (*fig. 8*) est la plus grande espèce du genre et même de toute la famille. Il a 84 cent. de long, dont 40 appartiennent à la queue. Il est surtout remarquable par ses poils épineux, longs de plus de 8 cent., d'un jaune blanchâtre à la racine, d'un brun foncé dans le reste de leur étendue ; les flancs sont jaunes ; le ventre varie du brun jaune au blanc jaunâtre. Les poils de la tête sont courts et d'un brun foncé ; une bande jaune va de l'œil à l'oreille ; les oreilles, les pattes et la moitié antérieure de la queue sont noires ; la moitié postérieure est blanchâtre.

Les jeunes sont très-différents des vieux. A leur naissance, ils sont complètement nus ; mais au moment où ils peuvent quitter la poche de leur mère, ils sont recouverts d'un poil court et soyeux, d'un brun luisant, qui, plus tard, passe peu à peu au brun mat et foncé de leurs parents.

Distribution géographique. — Le philander cancrivore paraît être répandu dans toute l'Amérique tropicale ; on le trouve surtout dans les forêts du Brésil, au bord des marais.

Mœurs, habitudes et régime. — Il vit presque exclusivement sur les arbres, et ne descend sur la terre que pour y chasser. Sa queue prenante lui permet de grimper facilement, de s'accrocher partout, et, quand il se repose, il commence toujours par prendre un point d'appui solide en l'enroulant autour d'une branche. Sur le sol, il marche mal et lentement ; il sait cependant y attraper de petits mammifères, des insectes, des crustacés, notamment des écrevisses, dont il fait sa nourriture de prédilection. Dans les branches d'arbres, il poursuit les oiseaux, pille leurs nids ; il se nourrit aussi de fruits. Il rend parfois visite aux basses-cours, et y égorge les poules et les pigeons.

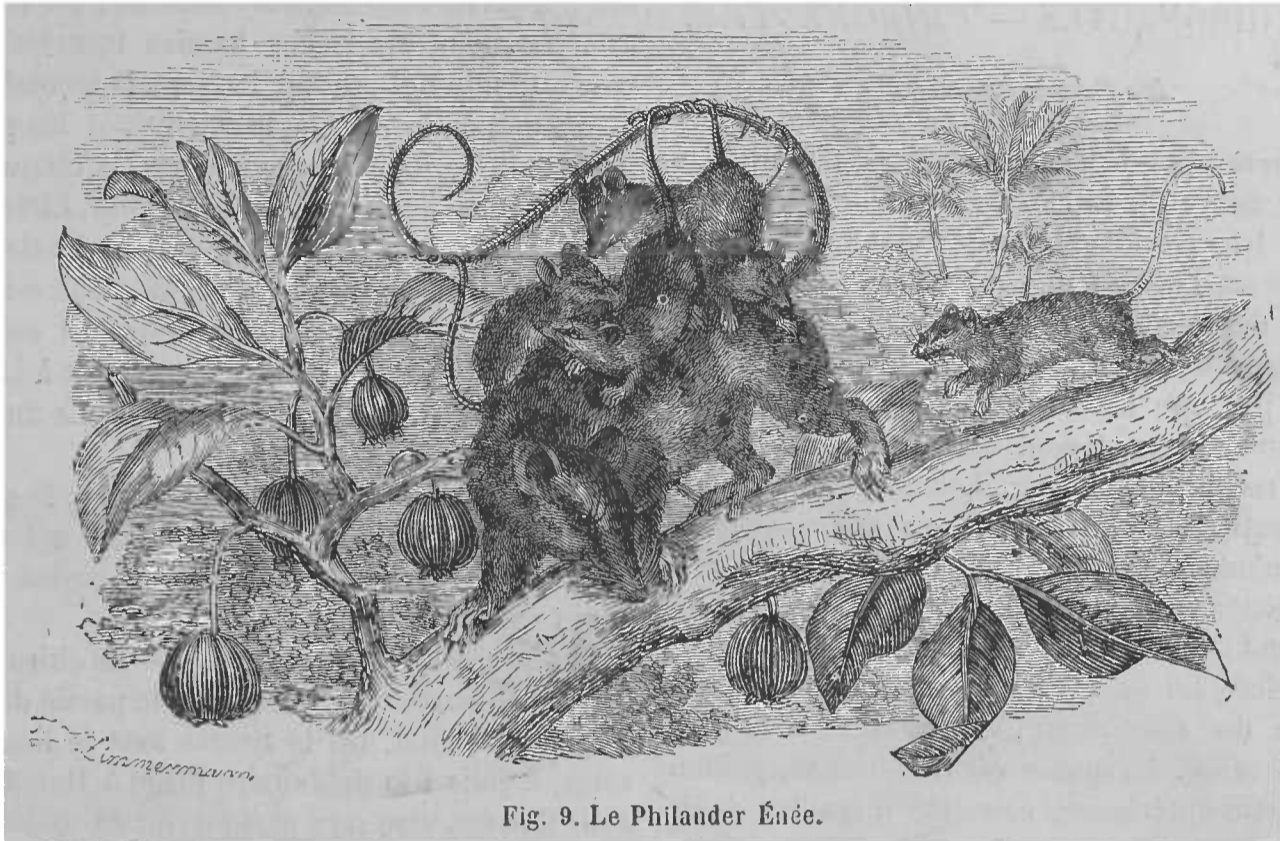


Fig. 9. Le Philander Énée.

LE PHILANDER ÉNÉE — PHILANDER DORSIGER.*Der Æneas Ratte, The Merian's Opossum.*

Caractères. — Ce philander (*fig. 9*), très-voisin du précédent, est l'espèce dont la bourse marsupiale est la moins parfaite. Il a 15 cent. de long, 4 cent. de haut, et sa queue en mesure 19. Il est donc un peu plus petit que le rat domestique, auquel il ressemble beaucoup. Il a le corps allongé ; le cou court et épais ; les jambes assez courtes, celles de derrière un peu plus longues que celles de devant ; la plante des pieds nue ; les doigts séparés, armés d'ongles courts, peu recourbés et pointus ; aux pattes de derrière, un pouce opposable, dépourvu d'ongle, et relié au second doigt par une membrane ; une queue longue, mince, arrondie, pointue, poilue à la racine, nue et écailleuse dans le reste de sa longueur, et formant un véritable organe de préhension ; le pelage est court, épais, mou, laineux, sans poils soyeux proprement dits ; le dos est gris brun, le ventre blanc-jaunâtre. L'œil est entouré d'une tache d'un brun foncé ; le front, le dos du nez, les joues et les pattes sont d'un blanc jaunâtre.

Distribution géographique. — Cette espèce est propre à la partie Nord-Est du Brésil, dont elle habite les plaines basses, couvertes de forêts vierges.

Mœurs, habitudes et régime. — Le philander Énée a le genre de vie et toutes les habitudes

du philander cancrivore. C'est un animal arboricole, mais peu agile, surtout lorsqu'il est sur le sol. Il va de cime en cime, d'arbre en arbre, et parcourt les divers cantons de la forêt, sans avoir de retraite déterminée. Il passe le jour dans les buissons les plus épais, parmi les branches les plus touffues, dans un trou d'arbre creux ; la nuit, il se met en quête de nourriture.

Ce n'est qu'à l'époque du rut qu'on rencontre le mâle avec sa femelle. Le reste de l'année, les deux sexes vivent séparés. La femelle met bas de cinq à six petits informes, qui s'attachent à ses mamelons et y pendent comme des fruits à un arbre. Lorsqu'ils sont couverts de poils, ils montent sur le dos de leur nourrice et s'y tiennent en enroulant leur queue autour de la sienne. Même lorsqu'ils sont presque adultes, alors qu'ils n'ont plus besoin du lait maternel, ils restent encore avec leur mère, se réfugient sur son dos au moindre danger, se font emporter par elle dans un lieu plus sûr. C'est à cela que l'animal doit le nom d'Énée qui lui a été donné. Lorsqu'elle est effrayée, la mère hérissé son poil, pousse des sifflements, et répand une odeur alliécée, très-désagréable.

Usages et produits. — Ces animaux ne sont ni très utiles, ni très-nuisibles ; ils sont indifférents. Les nègres cependant mangent leur chair.

LES CHIRONECTES — *CHIRONECTES*.*Die Schwimmbeutler.*

Caractères. — Les chironectes forment le dernier genre de la famille des didelphidés, et ont de très-grands rapports avec les sarigues, dont ils se distinguent toutefois par la conformation des pieds. Ils ont cinq doigts à chaque patte ; ceux des membres de derrière sont grands, réunis par une forte membrane palmaire, formant une rame, et sont armés d'ongles forts, longs, recourbés en faux. Les doigts des pattes de devant sont longs, minces, entièrement séparés, et n'ont que des ongles courts et faibles, enfoncés dans les chairs et ne touchant pas le sol quand l'animal marche. Le pouce est allongé, et derrière lui se trouve encore une apophyse osseuse du calcanéum, formant comme un sixième orteil. La queue est très-longue, poilue à sa partie antérieure, couverte d'écailles dans le reste de sa longueur. La tête est petite, le museau long et pointu, la plante des pieds nue. La femelle a une bourse complète, le mâle un scrotum couvert de poils épais. La dentition est la même que celle des sarigues. On ne sait rien de suffisant sur la structure des organes internes. Ce genre ne renferme qu'une espèce.

LE CHIRONECTE VARIÉ — *CHIRONECTES*
VARIEGATUS.*Der Yapok, The Yapock Opossum.*

Cet animal, connu depuis bien longtemps, n'a cependant pas encore été parfaitement observé. Buffon, le prenant pour une véritable loutre, à cause des palmures des pieds postérieurs, en a parlé sous le nom de *petite loutre de la Guyane*. D'autres naturalistes l'ont désigné sous celui de *loutre du Demerara*. Les Anglais lui ont conservé le nom indigène de *yap'cte*.

Caractères. — Le chironecte varié (*fig. 10*) est un des marsupiaux le plus curieux. Sa physiologie est à peu près celle du rat. Il a les oreilles assez grandes, ovales, membraneuses et nues ; les yeux petits. De grandes abajoues, qui s'ouvrent très en arrière dans la cavité buccale, font paraître la face plus large qu'elle ne l'est réellement. Le corps allongé, cylindrique, sans être élancé, repose sur des pattes courtes ; la queue a la longueur du corps ; elle est enroulante, sans être prenante. Le pelage est mou, lisse, couché, formé de poils soyeux, longs, épars, et d'un duvet épais.

La partie supérieure du corps est d'un gris cendré ; la partie inférieure est blanche ; sur le fond gris tranchent six larges bandes transversales, passant, la première sur la face, la seconde sur le sommet de la tête, la troisième sur les pattes de devant, la quatrième sur le dos, la cinquième sur les reins, la sixième sur le sacrum. Elles sont toutes reliées par une bande longitudinale médiane. Les oreilles sont noires, la queue est également noire, sauf à l'extrémité qui est couleur de chair. Les pieds sont d'un brun clair à la face dorsale, d'un brun foncé à la plante. Le museau est noir.

L'animal adulte a 50 cent. de long ; la queue a à peu près la longueur du corps ; il a à peine 10 cent. de haut. Quelques vieux mâles atteignent une longueur de 66 cent.

Distribution géographique. — Le chironecte varié est répandu dans une grande partie de l'Amérique du Sud. On le trouve tout le long des côtes, depuis Rio de Janeiro jusqu'à Honduras ; mais il paraît être rare partout, ou du moins fort difficile à attraper ; aussi n'est-il pas très-commun dans les collections. Natterer, dans les dix-sept ans qu'il passa au Brésil, n'arriva à s'en procurer que trois, et encore les dut-il au hasard.

Mœurs, habitudes et régime. — L'histoire d'un animal aussi rare, aussi difficile à observer doit nécessairement laisser beaucoup à désirer, et il n'est pas étonnant que nous ne connaissions presque rien de ses mœurs. On sait cependant qu'il se tient surtout dans les forêts, près des ruisseaux et des petites rivières, caché dans les trous de la rive ; qu'il nage admirablement et se meut avec célérité au sein de l'eau, et qu'il cherche sa nourriture de jour comme de nuit.

Il se nourrit principalement de petits poissons, de frai et de petits animaux aquatiques. Les abajoues dont il est pourvu indiquent qu'il peut aussi adopter un régime végétal. On prétend qu'il remplit ses poches buccales de nourriture, puis qu'il se rend à terre pour en manger le contenu. Cependant, ces assertions manquent encore de certitude.

La femelle met bas cinq petits, les porte dans sa bourse, les conduit de bonne heure à l'eau, leur apprend à nager, à plonger, à chercher leur nourriture. On ne sait si, en cas de danger, ceux-ci se réfugient dans la bourse de leur mère, ou se cramponnent à son dos, ou se cachent dans des trous.

Chasse. — On ne chasse point cet animal, que l'on ne pourrait d'ailleurs tirer que lorsqu'il se montre au milieu des flots, et sa capture est un



Fig. 10. Le Chironecte varié.

pur effet de hasard. On en trouve quelquefois qui se sont pris dans des filets et s'y sont noyés.

Avec ces animaux rares et merveilleux nous

quittons l'Amérique et retournons dans la véritable patrie des marsupiaux, dans l'Australie : toutes les familles suivantes n'ont de représentants que dans cette partie du monde.

LES PÉRAMELIDÉS — PERAMELÆ.

Die Beuteldachse.

Caractères. — Il n'est pas difficile de distinguer les péramélidés des didelphidés, car on est immédiatement frappé du trait saillant qui les caractérise, de la grande inégalité de leurs doigts.

Des cinq doigts des pattes de devant, l'interne et l'externe sont comme atrophiés, et réduits à un simple tubercule dirigé en arrière et muni ou dépourvu d'un ongle ; les trois moyens sont au contraire très-grands, libres, et armés d'ongles forts, recourbés en faux et propres à fouir. Aux pattes de derrière, le pouce est atrophié ; le deuxième et le troisième doigt sont soudés jusqu'à l'ongle ; la plante des pieds est nue. Le corps est ramassé ; la tête, très-pointue ; les oreilles sont moyennes ou très-grandes ; la queue

est courte, peu poilue, exceptionnellement longue et touffue. La poche de la femelle renferme huit mamelons, et s'ouvre en arrière. La dentition est celle des didelphidés, avec cette différence qu'il n'existe ici que trois incisives.

Distribution géographique. — Toutes les espèces de péramélidés connues sont australiennes.

Mœurs, habitudes et régime. — Elles habitent les montagnes élevées, froides ; elles se creusent des terriers et s'y réfugient au moindre danger. Parfois, on rencontre ces animaux dans le voisinage des plantations et des établissements ; d'ordinaire, cependant, ils fuient l'homme.

La plupart sont sociables et mènent une vie

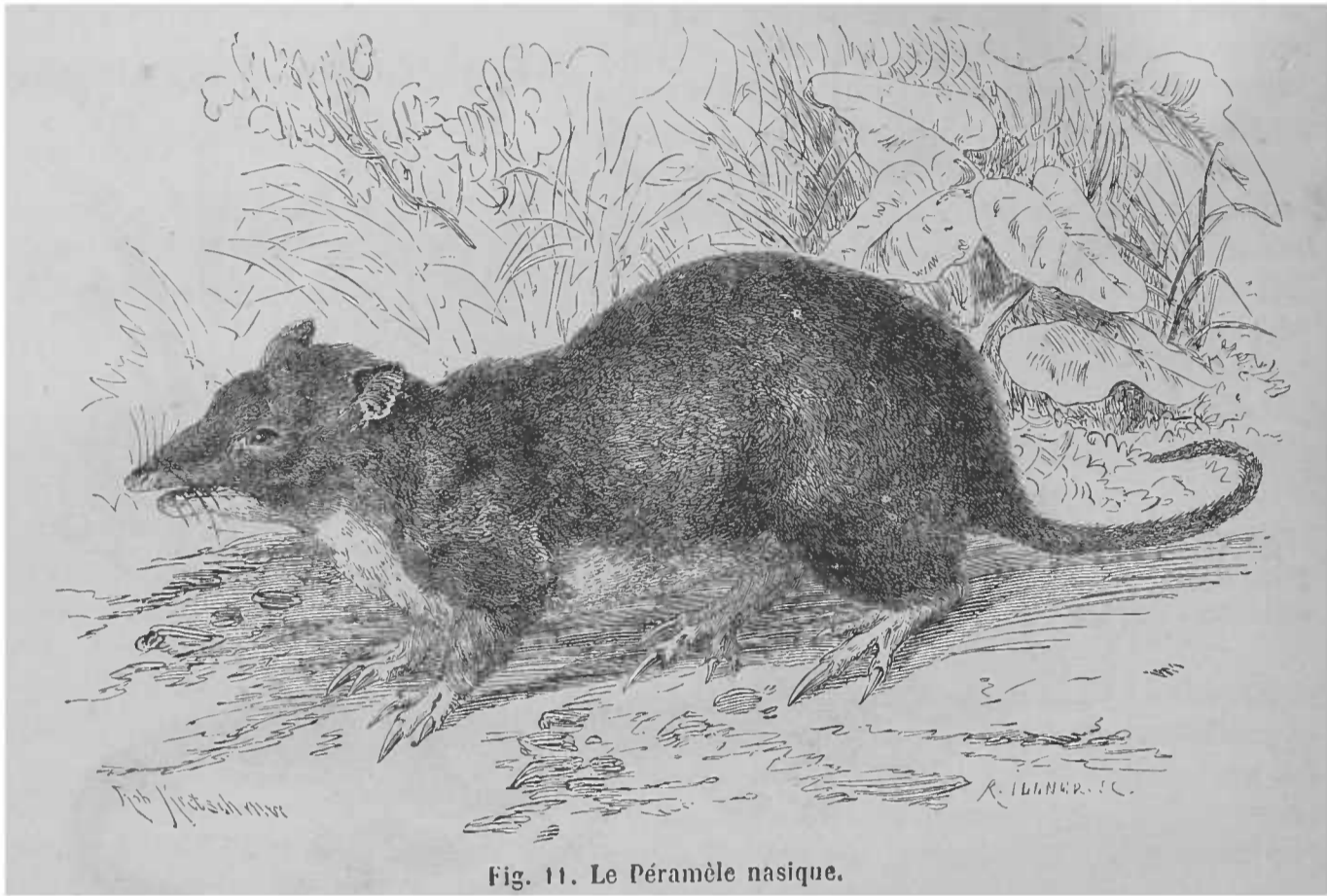


Fig. 11. Le Péramèle nasique.

nocturne. Leurs mouvements sont très-rapides ; leur marche consiste en une suite de bonds plus ou moins étendus. Aucun ne marche ni ne grimpe. Ils se nourrissent principalement de plantes, de racines et de tubercules ; ils mangent en outre des insectes et des vers. Ils portent leurs aliments à la bouche avec leurs pattes de devant, se tenant à demi dressés, appuyés sur leur queue et sur leurs pattes de derrière.

Tous les péramélidés sont méfiants, craintifs, doux, paisibles, innocents ; ils fuient le danger et évitent l'homme.

Les dégâts qu'ils commettent sont parfois assez considérables. Ils fouillent les champs, et saccagent les plantations ; quelques-uns pénètrent dans les greniers et mangent les provisions qui y sont accumulées.

Captivité. — Ils supportent assez bien la captivité, s'apprivoisent facilement, et plaisent par leur gentillesse.

C'est là la seule utilité dont ils puissent être pour l'homme, car on ne mange pas leur viande et on n'utilise pas leur fourrure.

Les péramélidés comprennent plusieurs genres.

LES PÉRAMÈLES — PERAMELES.

Die Beuteldachse, The Bandicoot.

Caractères. — Les péramèles ont les trois doigts intermédiaires des pattes antérieures bien

développés et armés d'ongles puissants. Les pieds de derrière ont quatre doigts seulement, les deux plus internes étant très-petits, réunis et enveloppés par la peau jusqu'aux ongles. Ils n'ont pas de trace extérieure de pouce. Leur queue est peu épaisse, médiocrement longue, peu prenante, pointue, velue, mais un peu dégarnie de poils en dessous. Leur pelage est composé de deux sortes de poils.

Parmi les espèces que ce genre renferme nous citerons les deux suivantes.

LE PÉRAMÈLE NASIQUE — PERAMELES NASUTA.

Der spitznasige Beuteldachs ou *spitze Bandikut*,
The long-nosed Bandicoot.

Caractères. — Le péramèle nasique ou à nez pointu (fig. 11), est un animal curieux, qui ressemble à la fois au lapin et à la musaraigne. Il a le museau très-pointu ; le nez dépasse de beaucoup la lèvre inférieure ; les oreilles, courtes et poilues, sont larges en bas, mais elles s'amincissent bientôt et deviennent pointues ; les yeux sont petits ; le corps est allongé, la queue de moyenne longueur, couverte de poils courts ; les pattes sont assez fortes, et celles de derrière aussi longues que les antérieures.

Le pelage, peu épais, mais long et roide, est formé d'un duvet court et rare et de longs poils soyeux. La partie supérieure du corps est mêlée de brun fauve et de noir, les poils étant gris à la



Fig. 12. Le Péramèle rayé.

base, puis noirs et souvent d'un brun fauve à la pointe. Le ventre est blanc-jaunâtre sale et la partie supérieure des pattes de derrière est jaune-brun clair. La queue est d'un brun noir à la partie supérieure, d'un brun châtain clair à la partie inférieure. Les bords des oreilles sont couverts de poils bruns, mais assez clair-semés pour qu'on aperçoive la peau à travers. Les individus adultes ont 60 cent. de long, dont 16 cent. appartiennent à la queue ; ils mesurent 10 cent. en hauteur.

Distribution géographique. — Le péramèle nasique habite, comme ses congénères, les hautes et froides montagnes de l'Australie et surtout de la Nouvelle-Galles du Sud. Il manque dans les plaines chaudes, mais descend quelquefois jusqu'aux bords de la mer. Il est partout très-commun dans sa patrie.

Mœurs, habitudes et régime. — Il creuse de vastes espaces, soit pour se faire un logement, soit pour chercher sa nourriture, et couvre de la sorte toute une grande plaine d'un réseau de ses couloirs, allant d'un trou à un autre trou. Ses ongles longs et forts lui permettent de miner facilement le sol ; et, comme il se nourrit de racines et de tubercules, il doit, comme la taupe, agrandir et prolonger continuellement ses galeries pour pouvoir vivre. Son muscau lui sert aussi à fouir la terre.

Outre les racines, il mange encore des vers et

des insectes, mais tant qu'il trouve une nourriture végétale, il paraît la préférer. Il cause souvent de grands dégâts dans les champs de pommes de terre et dans les greniers où sont renfermées les céréales ; il y est aussi nuisible que les rats et les souris. Heureusement il n'a pas les dents tranchantes de ces rongeurs, et, avec quelques précautions, le planteur peut se mettre à l'abri de ses visites ; il n'y a, du reste, qu'à faire des murs assez profonds, pour que le péramèle nasique ne puisse passer par-dessous.

La marche de cet animal tient de la course et du saut, et ressemble un peu à celle du lapin. Il pose alternativement sur le sol les pattes de devant et celles de derrière, au lieu de se soutenir seulement sur ces dernières comme les kangaroos. Il porte les aliments à sa bouche avec les pieds de devant, assis sur son derrière et appuyé sur sa queue. Ce n'est que lorsqu'il est blessé qu'il fait entendre sa voix, consistant en un sifflement analogue à celui du rat.

La femelle met bas une fois l'an de trois à six petits, et les porte longtemps dans sa bourse.

Captivité. — En captivité, le péramèle nasique devient bientôt confiant et familier. Il est doux, inoffensif, ne réclame aucun soin, est très-facile à nourrir. Mais les colons semblent avoir pour lui la même horreur que nous pour les rats, et le tuent quand ils le rencontrent. Quelques auteurs ont prétendu qu'on mangeait sa viande ; d'autres



Fig. 13. Le Chéropé sans queue.

ont contredit le fait. Toujours est-il que les planteurs européens ne doivent pas manger sans répugnance un animal qu'ils considèrent comme un rat et auquel ils donnent ce nom.

LE PÉRAMELE RAYÉ — *PERAMELES FASCIATA*.

Der streisige Beuteldachs, The banded Bandicoot.

Caractères. — Le péramèle rayé (fig. 12) est long de 43 cent., dont 10 appartiennent à la queue. Il a les oreilles grandes, la queue peu poilue. Son pelage est noir, mêlé de jaune, le noir dominant sur le dos, le jaune sur les flancs. L'arrière-train est coupé par quelques bandes foncées peu distinctes, séparées par des bandes plus claires. La partie supérieure de la queue est marquée d'une ligne foncée ; le reste a la couleur du corps. La tête, le cou, les pattes sont mêlés de gris (1).

Distribution géographique. — Le péramèle rayé habite une grande partie de l'est et du sud de l'Australie, surtout les montagnes rocheuses, si étendues et si peu visitées, de l'intérieur du continent.

Mœurs, habitudes et régime. — Sa course est très-rapide et rappelle celle du lapin.

Les indigènes mangent sa chair.

(1) La conservation de l'animal mort, pour les collections, offre des difficultés considérables ; on dit que la peau, très mince, est très-adhérente aux muscles et qu'on ne peut l'enlever que par lambeaux, ce qui est un grand obstacle pour le montage.

LES CHÉROPES — *CHOEROPUS*.

Die Stutzbeutel, The Chæropus.

Caractères. — Les chéropes, par leurs formes générales, rappellent beaucoup les macroscélides. Ils ont pour caractères génériques un corps élancé, reposant sur des pattes minces et élevées, les postérieures étant plus longues que les antérieures ; un museau pointu ; des oreilles longues ; une queue moyenne, peu poilue ; deux doigts courts, égaux, armés d'ongles courts, mais solides, aux pattes de devant ; un seul grand doigt à celles de derrière, les autres étant complètement atrophiés.

C'est de cette forme de pied, qui a de grossiers rapports avec celle du pied d'un cochon, qu'est tiré le nom de *chæropus*, ce nom, en grec, voulant dire *pied de porc*.

Ce genre n'a pour représentant qu'une espèce.

LE CHÉROPE SANS QUEUE OU CHATAIN — *CHOEROPUS ECAUDATUS* ou *CASTANOTOS*.

Der Stutzbeutel, The pig-footed Perameles.

Le nom spécifique *ecaudatus* (sans queue) que porte cet animal, a sa légende. Thomas Michel, qui découvrit l'espèce, prit vivant le premier et unique individu qu'il vit dans le



Fig. 14. Le Belidé sciurien (page 27).

creux d'un tronc d'arbre où il s'était réfugié ; il l'en retira à sa grande stupéfaction, non moins qu'à celle des indigènes, qui déclarèrent n'avoir jamais vu un animal semblable. Le manque de queue frappa surtout le naturaliste, aussi lui donna-t-il le nom de *sans queue*. Mais on envoya plus tard, en Europe, d'autres exemplaires de ces animaux possédant une queue de 14 cent. de long. Le premier qui avait été pris avait évidemment dû perdre la sienne par accident ou par toute autre cause. Le nom d'*ecaudatus* consacrant une erreur, Gray le changea en celui de *castanotos* (châtain), d'après la couleur de l'animal. Mais on s'est fait une loi, en histoire naturelle, de respecter autant que possible le nom le plus ancien ; c'est pourquoi, aujourd'hui encore, ce marsupial est qualifié de *chérope sans queue*.

Caractères. — Notre animal (*fig. 13*) a à peu près la taille d'un petit lapin ; il a 30 centimètres de long, et sa queue en a 14. Son poil,

long, lâche, mou, est gris-brun sur le dos, blanc ou blanc-jaunâtre sous le ventre. Il a les oreilles grandes, couvertes de poils jaune-rouille, et de poils noirs à leur partie supérieure ; les pattes de devant blanchâtres ; celles de derrière roux pâle ; les doigts d'un blanc sale ; la queue noire à sa face dorsale, d'un blanc brunâtre à son extrémité et à la face inférieure.

Distribution géographique. — Le chérope châtain ou sans queue habite principalement la Nouvelle Galles du Sud, les bords de la Murray.

Mœurs, habitudes et régime. — Il se plaît de préférence dans les plaines couvertes d'herbes roides et hautes. Ses mœurs sont les mêmes que celles des péramèles. Il se construit un nid artificiel avec des feuilles et des herbes sèches, l'établit sous des buissons, des touffes d'herbes, et sait si bien le cacher qu'un chasseur, même expérimenté, a de la peine à le découvrir. Il se nourrit de plantes et d'insectes. On ne sait rien de plus sur son genre de vie.

LES PHALANGISTIDÉS — *PHALANGISTÆ*.*Die Kletterbeutelthiere.*

Caractères. — Cette quatrième famille comprend une série d'animaux remarquables par leurs formes. Ils sont en général de petite taille ; quelques espèces seules atteignent 60 cent. de long, et ces dimensions doivent être regardées comme exceptionnelles. Leurs membres sont tous de même longueur ; ils ont cinq doigts à tous les pieds et le doigt interne des pattes de derrière est le plus gros, et forme un pouce opposable, dépourvu d'ongle ; le second et le troisième doigt sont soudés l'un à l'autre. La queue est généralement très-longue et prenante, mais elle manque dans un genre. La tête est courte ; la lèvre supérieure est fendue, comme celle des rongeurs. Les femelles ont de deux à quatre mamelons dans la bourse marsupiale. La dentition, caractère commun à toutes les espèces, comprend six grandes incisives à la mâchoire supérieure, deux à la mâchoire inférieure ; les canines manquent ou sont mousses ; les fausses molaires sont également mousses ; les vraies molaires, au nombre de trois ou quatre, ont une couronne à quatre pans, avec divers tubercules. Le squelette présente de douze à treize vertèbres dorsales, six ou sept vertèbres lombaires, deux vertèbres sacrées, et jusqu'à trente vertèbres caudales. L'estomac est simple, glanduleux, le cœcum extraordinairement développé. Le cerveau n'a pas de circonvolutions.

Distribution géographique. — Les phalangistidés habitent l'Australie et quelques îles de l'Asie du Sud.

Mœurs, habitudes et régime. — Ce sont des animaux arboricoles, ne vivant, par conséquent, que dans les forêts. Quelques-uns ne se montrent à terre que par exception ; la plupart séjournent constamment dans les cimes des arbres. A de rares exceptions près, tous ont des habitudes nocturnes ; ils dorment au moins la plus grande partie du jour, ne se réveillant que quand ils ont faim. A la tombée de la nuit, ils sortent de leurs retraites, et vont à la recherche des fruits, des feuilles, des bourgeons, dont ils se nourrissent. Même ceux qui ressemblent aux renards et aux ours, sont herbivores, et ce n'est que par exception que quelques-uns mangent des oiseaux, des œufs ou des insectes. Il en est qui ne se nourrissent absolument que de jeunes

pousses ; d'autres ne s'attaquent qu'aux racines qu'ils déterrent. Ces derniers se creusent des terriers souterrains, où ils passent la saison froide.

Ces animaux diffèrent beaucoup dans leurs mouvements. Les uns ont une marche très-lente, très-prudente, ils rampent presque ; les autres, au contraire, se distinguent par leur agilité. Tous grimpent à merveille et quelques-uns font des bonds considérables. La présence, chez eux, d'une queue prenante et d'une membrane aliforme, sont des indices d'agilité. En marchant, ils appuient toute la plante à terre. En grim pant, ils cherchent à appuyer le plus qu'ils peuvent le corps contre la branche qu'ils embrassent.

La plupart sont des animaux sociables ou vivant par paires. Quelques-uns mettent bas de deux à quatre petits par portée ; d'autres n'en ont qu'un seul, que la mère soigne avec tendresse et qu'elle porte longtemps sur le dos.

Tous les phalangistidés sont doux, innocents, craintifs. Sont-ils poursuivis, ils se suspendent par la queue à une branche et y restent longtemps immobiles, cherchant ainsi à se dissimuler. C'est là le seul signe d'intelligence qu'ils donnent.

Captivité. — En captivité, ils témoignent un certain attachement à leur maître ; mais c'est à peine si un grand nombre d'entre eux arrivent seulement à le connaître. En les soignant bien, on peut les conserver longtemps en captivité. Ils sont très-faciles à nourrir.

Usages et produits. — Quelques-uns, lorsqu'ils envahissent en grand nombre les plantations, sont nuisibles ; d'autres donnent à l'homme leur chair et leur fourrure ; leur utilité compense à peu près les dégâts qu'ils peuvent causer.

LES PÉTAURISTES — *PETAURUS*.

Caractères. — Parmi les marsupiaux grimpeurs, les pétauristes sont les plus agiles. Ils ressemblent beaucoup aux écureuils volants, mais ils en diffèrent essentiellement par leur dentition. Ils ont une membrane aliforme couverte de poils, attachée à leurs flancs, entre leurs pattes de devant et leurs pattes de derrière. Leur corps est allongé ; leur tête petite, leur museau pointu ;

leurs yeux sont grands et saillants; leurs oreilles, dressées, plus ou moins pointues; leur queue est longue, touffue, et présente quelquefois deux lignes de poils; leur pelage est mou et fin. Aucune espèce n'atteint une longueur de 50 cent, c'est à peine si la plupart ont 30 cent. de long.

On a subdivisé les pétauristes, d'après la dentition, la forme des oreilles, de la membrane aliforme et de la queue, en *Bélidés*, en *Pétauristes* proprement dits, et en *Acro'ates*.

1° LES BÉLIDÉS — *BELIDEUS*.

Die Flugbeutelbilche.

Caractères. — Ils ont les oreilles longues, nues et échancrées sur le bord externe; la membrane interfémorale étendue jusqu'au petit doigt du membre antérieur, et quatre paires de molaires gemmiformes inférieures.

LE BÉLIDÉ SCIURIEN — *BELIDEUS SCIUREUS*.

Das Zuckereichhorn ou *fliegende Eichhorn von Norfolk*,
The Norfolk Island flying Squirrel.

Caractères. — L'espèce la plus remarquable de ce genre est celle qui a reçu le nom vulgaire d'*écureuil des sucres* ou d'*écureuil volant de Norfolk* (fig. 14). Elle a le port et la taille de l'écureuil d'Europe, ou encore plus du taguan ou du polatouche. Son corps mince et élancé paraît plus épais par suite de la présence de la membrane aliforme qui s'étend entre les pattes. Le cou est court et gros, la tête plate, le museau court, la queue arrondie, pendante et touffue, les oreilles sont grandes, médiocrement pointues, les jambes courtes, les doigts des pattes de devant séparés, le deuxième et le troisième doigt des pattes de derrière soudés l'un à l'autre. Tous les doigts sont armés d'ongles recourbés, sauf le pouce qui en est dépourvu. La bourse de la femelle est complète. La fourrure est épaisse, très-fine et très-molle; les oreilles, nues à leur face externe, sont recouvertes de poils à leur face interne, mais rien qu'à la partie inférieure. La partie supérieure du corps est d'un gris cendré; la membrane aliforme d'un brun foncé, bordée de blanc; le ventre est blanc avec des reflets jaunâtres. Une bande d'un brun rouille va d'une oreille à l'autre en passant sur les yeux; une autre bande pareille se trouve sur le dos du nez, le front et le milieu du dos. La queue est d'un gris cendré clair à la racine, noire au bout. L'animal adulte a 26 cent. de long, 9 cent. et demi de haut; la queue mesure 27 cent.

Distribution géographique. — On trouve le bélidé sciurien principalement dans la Nouvelle-Galles du Sud, la Nouvelle-Guinée, l'île de Norfolk et quelques autres îles.

Mœurs, habitudes et régime. — C'est un animal sociable, qui vit par petites familles, se nourrit de substances végétales et d'insectes, et fait des arbres son unique demeure. Ses habitudes sont absolument celles de la plupart des autres animaux de la même famille. Tout le jour, il se tient caché dans la cime des arbres les plus touffus; il se blottit dans un creux ou entre deux branches, se roule en boule, s'enveloppe dans sa membrane aliforme et s'endort. A la tombée de la nuit, il s'éveille. Il grimpe sur les branches avec une agilité surprenante; pour descendre, il saute en s'aidant de sa membrane aliforme qu'il ouvre comme un parachute. De jour, il n'est plus le même animal: il paraît être inanimé. Grognon, fuyant la lumière, il dort toute la journée; de temps à autre, il s'éveille pour manger; il va incertain, chancelant; il évite avec soin, on dirait même avec crainte, les rayons blessants du soleil. Mais qu'on l'observe par une de ces belles nuits claires de sa patrie, et l'œil aura de la peine à le suivre. Ses mouvements sont lestes et rapides comme ceux du singe le plus agile, de l'écureuil le plus souple. Tous les observateurs sont unanimes sur ce point. Ils disent que l'animal déploie dans ses mouvements autant de grâce que d'aisance, et qu'il serait difficile d'en trouver qui lui soient supérieurs à cet égard. A terre, il est maladroit et marche mal; mais il ne s'y risque qu'à la dernière extrémité, quand les arbres sont trop éloignés pour que, même avec le secours de sa membrane, il puisse sauter de l'un à l'autre. Il fait des bonds énormes, et peut changer sa direction à volonté. En sautant d'une hauteur de 40 mètres, il lui est possible d'atteindre un arbre éloigné de 25 ou 30 mètres.

On connaît d'autres exemples de son agilité. A bord d'un navire qui revenait de la Nouvelle-Hollande se trouvait un individu de cette espèce, assez apprivoisé pour qu'on pût le laisser courir librement sur le navire. Il faisait la joie de l'équipage; il était tantôt au plus haut des mâts, tantôt sous le pont. Un jour de tempête, il grimpa au plus haut du mât: c'était sa place favorite. On craignait que le vent ne l'enlevât pendant qu'il exécuterait un de ses sauts, et ne l'entraînât dans la mer. Un matelot se décida à aller le chercher. Au moment où il allait le saisir, l'animal chercha à s'échapper et voulut sauter sur le pont. Mais au même moment le navire s'inclinait et le bé-

lité allait tomber dans l'eau ; on le considérait comme perdu, lorsque, changeant de direction à l'aide de sa queue faisant office de gouvernail, on le vit se détourner, décrire une grande courbe et atteindre heureusement le pont.

On ne connaît rien de sa reproduction.

Chasse. — Il n'est possible de s'emparer du béliidé sciurien que pendant son sommeil. Un grimpeur habile peut alors facilement l'atteindre. Cependant il est bon d'être plusieurs, ou tout au moins deux, l'un au haut, l'autre au bas de l'arbre. Souvent l'animal cherche à fuir avant qu'on soit arrivé jusqu'à lui ; mais, ébloui par un jour trop vif, il manque la branche qu'il croyait atteindre et tombe par terre, où le second chasseur peut facilement s'en rendre maître.

Captivité. — Le béliidé sciurien est un animal charmant en captivité. Il est très-inoffensif, très-doux, facile à apprivoiser, très-vif, très-éveillé, très-gai la nuit, seulement il est toujours un peu craintif. Il vit en bonne harmonie avec les animaux qui partagent sa captivité et s'attache même à l'homme.

On en trouve souvent dans les maisons des colons, et on en a amené fréquemment de vivants en Europe. L'intelligence de cet animal est faible, mais sa gaieté, sa douceur, sa grâce y sont une ample compensation. En cage, il ne cesse de sauter toute la nuit, en prenant les attitudes les plus curieuses. Il s'habitue sans peine à toute nourriture ; cependant il préfère les fruits, les feuilles, les bourgeons, les insectes. Il aime beaucoup le miel des eucalyptes ou arbres à gomme, et, dans bien des endroits, il dévaste les pêchers et les orangers. On a vu, par les béliidés captifs du jardin zoologique de Londres, qu'ils mangeaient avec plaisir les oiseaux morts et les morceaux de viande qu'on leur donnait, ce qui fait supposer, non sans quelque fondement, qu'ils doivent comme les loirs s'approcher sans bruit des oiseaux endormis et les égorger.

Bennett nous a laissé quelques renseignements sur la manière de vivre du béliidé sciurien femelle, qu'il amena en Europe. « Quoique très-jeune, dit-il, mon captif était très-sauvage et farouche. Il ne se bornait pas à crier, à gronder, à cracher dès qu'on le prenait, il griffait et mordait aussi. Ses ongles acérés faisaient des blessures comme celles du chat ; mais ses faibles dents ne lui permettaient pas de faire grand mal. Il est certain, cependant, qu'un animal qui, tout jeune, se défend énergiquement, doit, lorsqu'il est âgé, faire des morsures redoutables. Peu à peu il s'apprivoisa, se laissa prendre sans griffer

ni mordre. Il léchait la main qui lui tendait des sucreries, dont il était très-friand ; il souffrait qu'on lui touchât le museau, qu'on examinât sa fourrure. Mais dès qu'on voulait le prendre, il devenait furieux, mordait, griffait, faisait entendre un grognement particulier et crachait comme les chats. Il était plus tranquille quand on le prenait par la queue et qu'on ne le tenait pas longtemps. Il étendait alors sa membrane aliforme comme pour se protéger d'une chute. Dans cette situation, on voyait surtout bien la beauté de son pelage. Quoique très-apprivoisé, il ne montrait cependant pas le moindre attachement à la personne qui le nourrissait ; il était aussi bon et aussi méchant vis-à-vis des amis que vis-à-vis des étrangers.

« Tout le jour, il restait enroulé en boule, sa queue touffue lui recouvrant tout le corps. Il paraissait alors ne voir qu'à demi, et montrait ainsi que la lumière du jour lui était très-désagréable. Mais, au crépuscule, il devenait actif. Il courait sans cesse dans sa cage, montait, descendait, s'accrochait après les barreaux et n'avait pas un instant de repos. Le laisse-t-on libre dans une chambre, il grimpe tout au haut des lambris et paraît s'y bien trouver. Il semble alors que l'on ait devant soi un animal tout différent de celui qu'on avait pendant le jour. Je n'ai vu qu'une fois un individu de cette espèce éveillé durant la journée : c'était au jardin zoologique de Londres ; le jour obscur du climat de l'Angleterre lui avait peut-être fait croire qu'il était nuit.

« Nous nourrissions le béliidé dont je parle, de raisins secs, de lait et d'amandes. Il préférait les sucreries et les fruits cuits, dont il suçait la pulpe et ne laissait que l'enveloppe. Il n'avait que peu de besoins. Il engraisa rapidement, et sa santé ne laissait rien à désirer.

« Une nuit, il s'échappa de sa cage, mais le lendemain on le vit dans les branches les plus élevées d'un saule. Un garçon y fut envoyé, et le trouvant profondément endormi, put l'approcher facilement : il le prit par la queue et le jeta par terre d'une hauteur d'environ 20 mètres. L'animal ouvrit son parachute, arriva heureusement sur le sol, et on s'en empara.

« Dans sa cage, il se couchait souvent sur le dos pour manger. Il buvait en tenant le vase dans ses pattes de devant, et léchait comme un jeune chat. Pendant le voyage, je pus heureusement me procurer continuellement du lait et bien l'entretenir. Il devint peu à peu assez apprivoisé pour que je pusse, le soir, le laisser courir librement sur le pont. Il y jouait comme un chaton, et

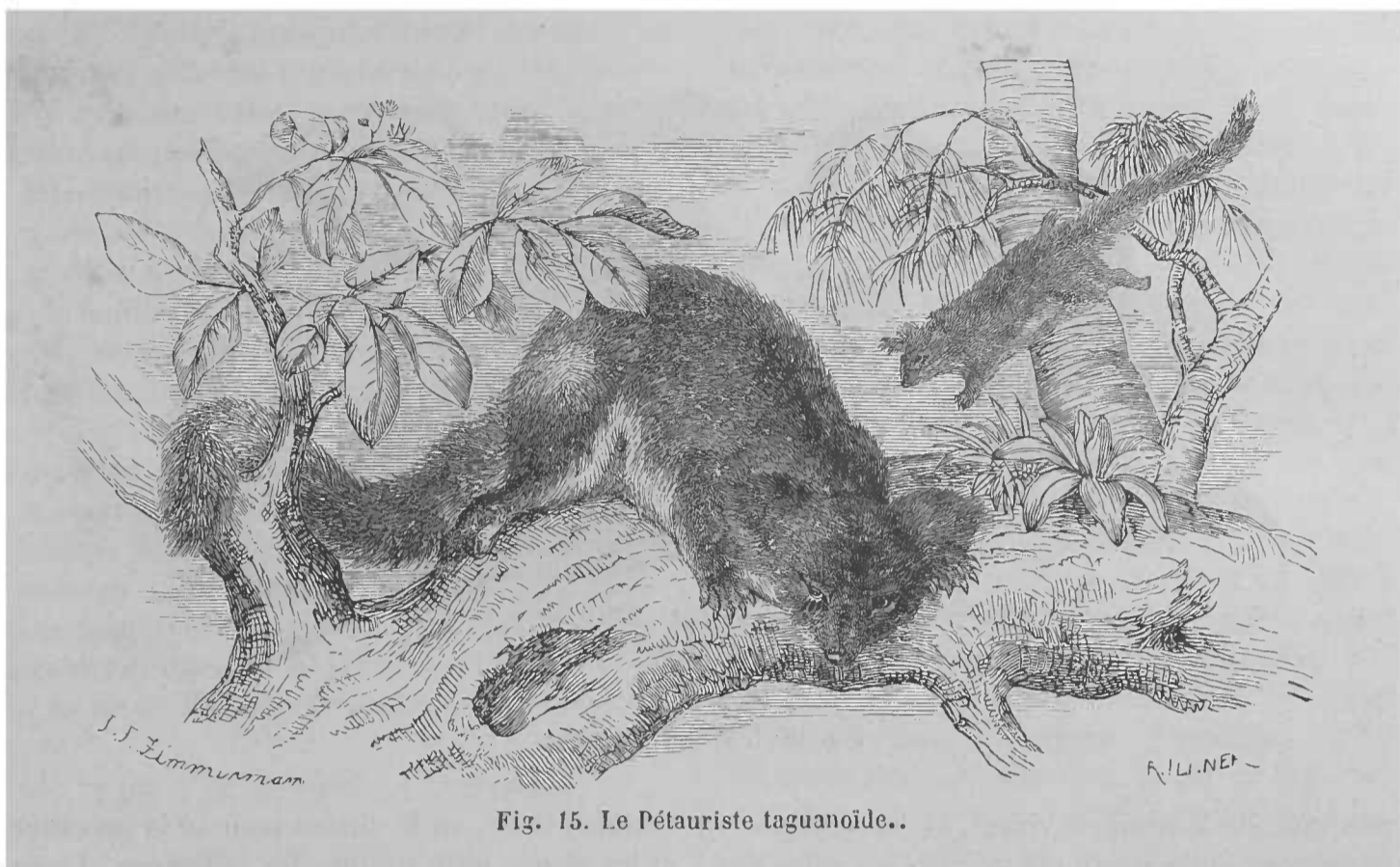


Fig. 15. Le Pétauriste taguanoïde..

paraissait très-heureux quand on le grattait. Il ne se laissait prendre qu'avec peine, et crachait et grondait quand on voulait s'en emparer. »

2° LES PÉTAURISTES VRAIS — *PETAURUS*.

Die Beuteleichhörnchen.

Caractères. — Ils diffèrent des bélidés en ce que leurs oreilles sont velues en dehors et à bord externe entier, et que leurs membranes aliformes ne s'étendent que des carpes aux genoux.

LE PÉTAURISTE TAGUANOÏDE OU TAGUAN. *PETAURUS TAGUANOIDES.*

*Das Beuteleichhorn, der Taguan, The Taguan
ou Petaurist.*

Caractères. — Le taguan (*fig. 15*), comme le nomment les colons, est le plus grand des marsupiaux volants. Son corps a environ 50 cent. de long, et la queue a la même longueur que le corps; sa tête est petite; son museau, court et pointu; ses yeux sont très-grands; ses oreilles, larges et épaisses, presque touffues; ses pattes, armées d'ongles forts, aigus et recourbés; sa fourrure est longue, molle; sa queue, touffue. Le pétauriste taguanoïde varie beaucoup sous le rapport de la coloration. D'ordinaire, il a le dos brun-noir, la tête brune, la membrane aliforme marquée de blanc, le museau, le menton et les pattes noirs, la queue noire ou d'un noir brun, plus pâle à la racine, jaunâtre à la face inférieure. Le

menton, la gorge, la poitrine et le ventre sont blancs. Mais les variations de coloration sont si prononcées, qu'on ne trouve pas deux individus absolument semblables. Les uns ont une teinte noire; les autres sont tout gris, et quelques-uns même sont entièrement blancs. Mais toujours le ventre et la face interne des membres sont blancs.

Distribution géographique. — Le taguan habite la Nouvelle-Hollande. Il est surtout abondant dans les grandes forêts qui se trouvent entre Port-Philippe et Moreton-Bay, quoiqu'on ne le voie que rarement mort ou captif en la possession des indigènes.

Mœurs, habitudes et régime. — Comme toutes les autres espèces de la même famille, le taguan est un animal nocturne, qui reste tout le jour caché et endormi dans le creux d'un tronc d'arbre, où il se trouve à l'abri de ses ennemis.

Ses mouvements sont agiles, lestes, sûrs, bien plus que ceux de tous les autres phalangistidés. Il vole réellement d'une branche à l'autre, fait des bonds prodigieux, grimpe avec rapidité, voyage ainsi d'arbre en arbre, de cime en cime. Dans ses bonds, on voit son poil long, soyeux et lustré, sur lequel la pâle clarté de la lune vient se réfléchir et se jouer, briller d'un éclat magique.

Le taguan se nourrit de feuilles, de bourgeons, de jeunes pousses, et peut-être aussi de racines. Très-rarement il descend à terre pour y chercher sa nourriture. Il n'y va guère que pour gagner un arbre éloigné.

Il supporte longtemps la captivité, mais il est



Fig. 16. L'Acrobate pygmée.

très-difficile à attraper vivant, et les voyageurs européens ont souvent offert, mais en vain, des sommes considérables pour se le procurer.

Chasse. — L'indigène de la Nouvelle-Galles du Sud est toujours affamé, toujours en quête de quelque proie ; ses yeux se promènent continuellement de tous côtés pour voir s'il ne trouvera pas quelque chose à manger, et il a juste assez d'intelligence pour découvrir, à de légères traces l'endroit où le taguan a fait sa demeure. Une légère fente dans l'écorce de l'arbre, quelques poils demeurés à l'entrée du trou où l'animal a pénétré, lui sont des indices sûrs et précieux ; il sait reconnaître si l'animal y est depuis peu, ou si ce n'est qu'une ancienne retraite. Dans le premier cas, il grimpe sur l'arbre avec l'agilité d'un singe, en frappe le tronc, reconnaît au son où se trouve le taguan, plonge son bras, saisit l'animal par la queue, le retire rapidement avant qu'il n'ait pu faire usage de ses griffes ou de ses dents, le tourne en cercle, lui fracasse la tête contre une branche, et jette à terre le cadavre. Il est à remarquer que le taguan ne quitte pas sa retraite, même lorsqu'il est éveillé par les coups de hache avec lesquels l'homme se quelquefois fraye un chemin jusqu'à lui. La peur, probablement, éteint en lui toute présence d'esprit. Lorsqu'on le saisit, il se défend vigoureusement à coups d'ongles, aussi faut-il le prendre et le tuer rapidement, pour ne point en recevoir de fortes blessures. On assure qu'excité, le taguan se bat avec le courage du désespoir, et sait faire usage et de ses griffes et de ses dents. Sa chair est très-estimée ; comme l'animal a une

certaine taille, on le chasse pour se la procurer, et les blancs tout comme les indigènes. Le secours de ceux-ci est nécessaire : dans une pareille chasse, il faut toute l'habileté qu'ont acquise dès leur enfance, leur œil perçant, leur main adroite. Aussi les chasseurs ou les voyageurs sont-ils toujours accompagnés d'une bande de naturels.

3° LES ACROBATES — ACROBATES.

Die fliegende Mäuse.

Caractères. — Ils ont les oreilles médiocrement velues ; les membranes aliformes très-larges et ne s'étendant que jusqu'aux carpes, et les poils de la queue disposés sur deux lignes, c'est-à-dire distiques.

L'ACROBATE PYGMÉE — ACROBATES PYGMÆUS.

*Der Opossummaus, The Opossum Mouse
ou Pigmy Petaurist.*

Caractères. — L'acrobate pygmée (*fig. 16*), est la plus petite de toutes les espèces de marsupiaux volants. Ce gracieux animal a la taille de la souris, et à le voir assis, la membrane aliforme ramassée contre le corps, on dirait ce rongeur ; aussi a-t-il reçu le nom vulgaire de *souris volante*. Il a à peine 15 cent. de long, dont la moitié à peu près, appartient à la queue. Son pelage est court et mou, gris brun sur le dos, blanc-jaunâtre sous le ventre ; les yeux sont entourés de noir ; les oreilles, noires en avant, sont blanchâtres en arrière ; la queue est gris-brun à sa face supérieure, gris pâle à sa face inférieure. Les deux couleurs principales sont nettement séparées

l'une de l'autre. Lorsque l'animal est assis, sa membrane aliforme tombe des deux côtés de son corps en formant des plis, et sa bordure blanche dessine comme un manteau jeté sur ses épaules.

Distribution géographique. — L'acrobate pygmée est propre à la Nouvelle-Galles du Sud.

Mœurs, habitudes et régime. — Il se nourrit de feuilles, de fruits, de bourgeons et d'insectes. Il ne le cède pas aux autres animaux de la même famille en vivacité et en agilité. Comme eux, il peut, à l'aide de sa membrane, parcourir d'un bond des espaces considérables.

Captivité. — On dit qu'aux environs de Port-Jackson, les colons et les indigènes aiment beaucoup cet animal et l'appriivoisent souvent. Nous manquons cependant d'observations précises sur sa manière d'être en captivité, comme sur sa vie en liberté, et sur sa reproduction.

LES COUSCOUS — *CUSCUS*.

Die Kusus, die Kuskuten.

Caractères. — Les couscouos ou *coèscoès*, comme on les a nommés quelquefois, forment dans la famille des phalangistidés un genre bien distinct. Les animaux qui le composent, de taille assez forte et massive, ont une queue velue à la racine, entièrement nue et papilleuse dans le reste de son étendue, des oreilles toujours courtes et souvent non apparentes, une tête arrondie, un museau pointu, une pupille verticale, un pelage épais plus ou moins laineux.

Distribution géographique. — On trouve les couscouos dans les forêts d'Amboine, de Banda, de la Nouvelle-Guinée.

Mœurs, habitudes et régime. — Ce sont des animaux nocturnes, lents et paresseux, qui se nourrissent de fruits. On les connaît depuis longtemps, mais nous manquons à leur sujet de données précises. Leur histoire laisse donc encore à désirer.

LE COUSCOUS TACHETÉ — *CUSCUS MACULATUS*.

Der gefleckte Kusu, The spotted Cuscus.

Caractères. — Le couscouos tacheté, que notre figure 17 représente, est nommé *cuscus* à Amboine, *gébuns* dans la Nouvelle-Hollande, *zambares* ou *scham-scham* à Waigiou. Il a la taille du chat; son corps est long de 86 cent., et sa queue de 50; son pelage est épais, laineux, de couleur variée; l'animal vieux est généralement blanc, avec des reflets jaunâtres ou grisâtres, et de grandes taches irrégulières, noires ou d'un

brun foncé, qui disparaissent sur la face externe des membres; chez le jeune animal, les taches sont grises et passent peu à peu au brun clair, puis au brun foncé. Le ventre est toujours d'un blanc uniforme; les jambes sont couleur de rouille; la queue est blanche, avec des taches rares. Le tour des yeux et le front sont jaunerouille chez les jeunes animaux, jaune vif chez les vieux. Les oreilles sont souvent blanches, et toutes les parties nues sont colorées en roux variable. Le pelage est mou, soyeux, très-fin.

Distribution géographique. — Il vit aux îles Moluques et particulièrement à Amboine.

Mœurs, habitudes et régime. — Le Hollandais Valentyn est le premier qui ait décrit l'espèce et donné quelques détails sur le genre de vie de l'animal. Il dit qu'à Amboine, habite une belette très-remarquable, le *cuscus* ou *cusu*, comme les Malais l'appellent. « La tête ressemble à celle d'un raton ou d'un renard. Le poil est épais et fin comme celui du chat, mais plus laineux, et mélangé de roux et de gris, comme celui du lièvre. Quelques-uns sont tout roux, d'autres blancs. Les femelles sont généralement grises. Les grands individus sont méchants, dangereux; si on les prend par la queue, quand ils sont assis sur un arbre, ils sont en état de soulever l'homme et de le faire ensuite tomber à terre. Ils se défendent avec leurs fortes pattes, qui sont nues en dessous, comme la main d'un enfant, et dont ils se servent à la façon des singes; ils ne mordent pas, quoique ayant de très-bonnes dents. Avec la queue, qui est nue et recourbée au bout, ils se cramponnent fortement aux branches et on ne peut les en enlever qu'avec beaucoup de force. On les trouve dans les Moluques, où ils habitent, non pas des terriers comme les belettes des Indes occidentales, mais les forêts, les arbres, surtout les arbres à fruits. On en trouve plus à Céram et à Bulo qu'à Amboine, car ils s'y défient des hommes qui les chassent pour les manger; leur viande est un régal pour les indigènes, et a le goût de celle du lapin. Mais les Hollandais n'en mangent pas. Ils se suspendent à un arbre par la queue; pour les prendre, il faut les regarder fixement; la frayeur qu'ils en éprouvent est telle qu'ils lâchent prise et tombent à terre. Mais il n'est que certaines personnes qui aient le pouvoir de fixer le cuscus. Ces animaux sautent d'un arbre à l'autre comme les écureuils, portant la queue recourbée en hameçon. Ils se suspendent aux branches, pour pouvoir attraper les fruits dont ils se nourrissent. Ils mangent des feuilles vertes,

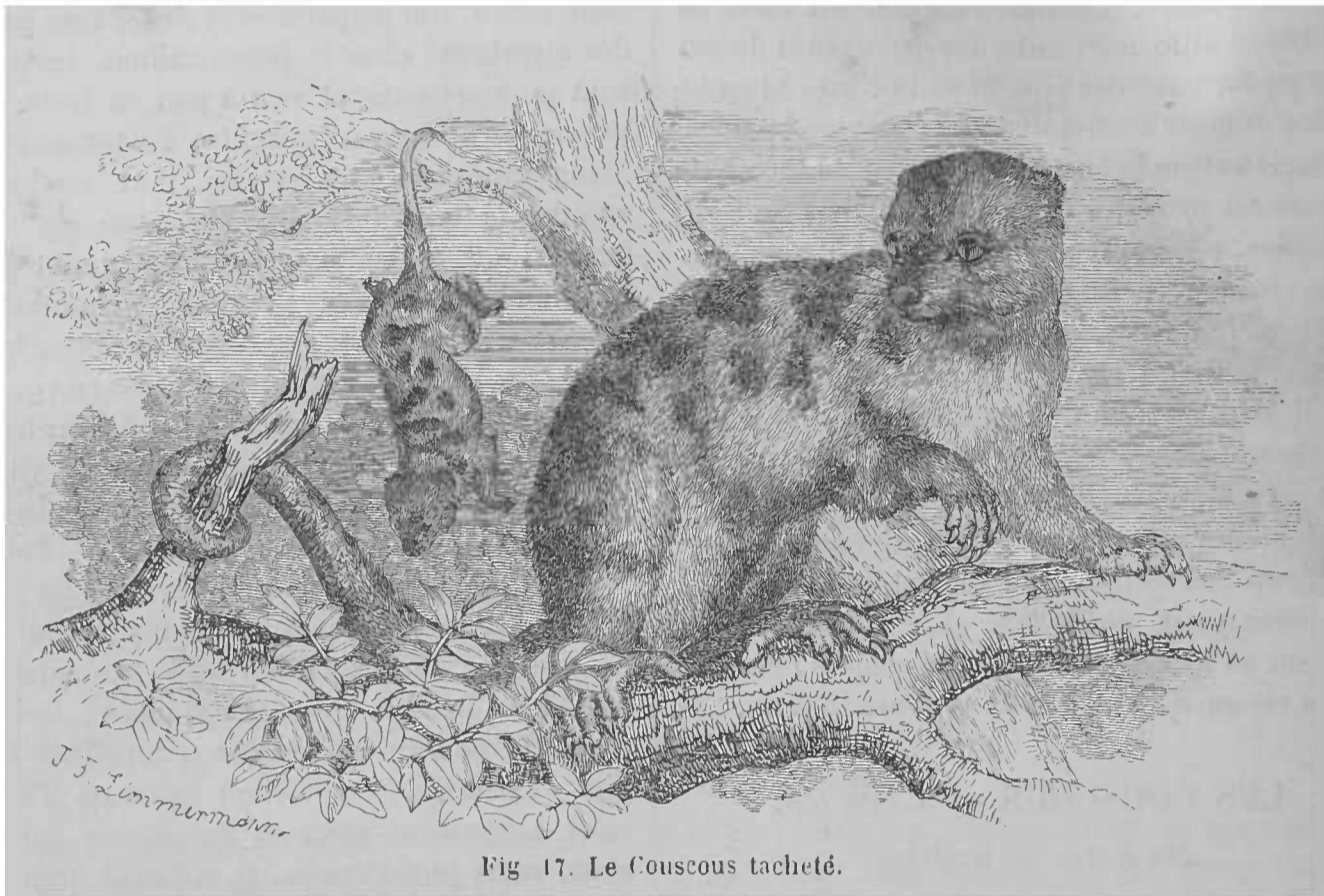


Fig 17. Le Couscous tacheté.

des bananes et d'autres fruits succulents. Ils s'asseyent comme les écureuils. Quand ils sont surpris étant à terre, ils se réfugient sur les arbres. Quand on les effraye, ils urinent de peur. Entre les pattes de derrière, la femelle porte une bourse avec deux ou quatre petits, qui adhèrent si solidement aux mamelons, qu'ils saignent quand on les enlève. Presque chaque femelle que l'on trouve a des petits dans sa poche. »

Plus tard, Lesson et Garnot ont eu l'occasion d'observer les cuscous dans la Nouvelle-Irlande. Voici ce que le premier (1) nous apprend sur ces animaux. « Leurs mouvements décèlent une grande paresse, et ils ne s'animent que lorsqu'ils sont contrariés; ils grognent en sifflant alors à la manière des chats, et cherchent à mordre. En général, même en captivité, ils sont très-doux; ils préfèrent les recoins les plus obscurs, et le grand jour paraît les affecter péniblement: ils se nourrissent de fruits, de moelle de sagou, boivent en lappant, se frottent sans cesse la face et les mains, et aiment à enrouler leur queue et à se tenir sur le bassin et sur les deux pieds de derrière. En domesticité, deux cuscous que nous cherchâmes à apporter en France mangeaient du pain et même de la viande. Mais on ne peut rien conclure de ce dernier fait; car un kangaroo que nous avions préférât aussi, à toute autre substance, les chairs cuites qu'on lui présentait.

(1) Lesson, *Complément aux OEuvres de Buffon*, 1830 T. VI, p. 454.

« Les cuscous laissent exhaler une odeur fragrante, très-expansive, que sécrète un appareil glanduleux placé sur le pourtour de l'anus. Souvent dans les immenses forêts des Moluques et de la Nouvelle-Guinée nous avons été saisis par cette odeur fétide, qui nous avertissait de la présence d'un de ces animaux, que nous dérobaient à la vue un feuillage pressé et touffu. L'on a imprimé qu'on faisait tomber les cuscous des branches où ils se tiennent par leur queue enroulée, en les regardant longtemps. Ce fait est très-probable, car les nègres du port Praslin, à la Nouvelle-Irlande, en apportaient un si grand nombre à bord de la corvette *la Coquille*, qu'ils ne devaient pas avoir beaucoup de peine pour s'en emparer. Ils leur passaient toutefois un morceau de bois dans la bouche, afin sans doute de les empêcher de mordre. »

Quoy et Gaimard ont fait de leur côté, sur les cuscous tachetés, des observations qui confirment ce qu'en avaient dit leurs prédécesseurs.

Pour eux, ces animaux représentent dans les Indes les paresseux. Ils sont tout aussi stupides que ceux-ci, et passent la plus grande partie de leur vie dans l'inaction et l'obscurité. Roulés sur eux-mêmes, la tête entre leurs pattes, ils ne changent de position que quand ils veulent manger. Ils sont très-voraces et se nourrissent en liberté des fruits savoureux que les forêts leur fournissent.

Captivité. — En captivité, les cuscous sont

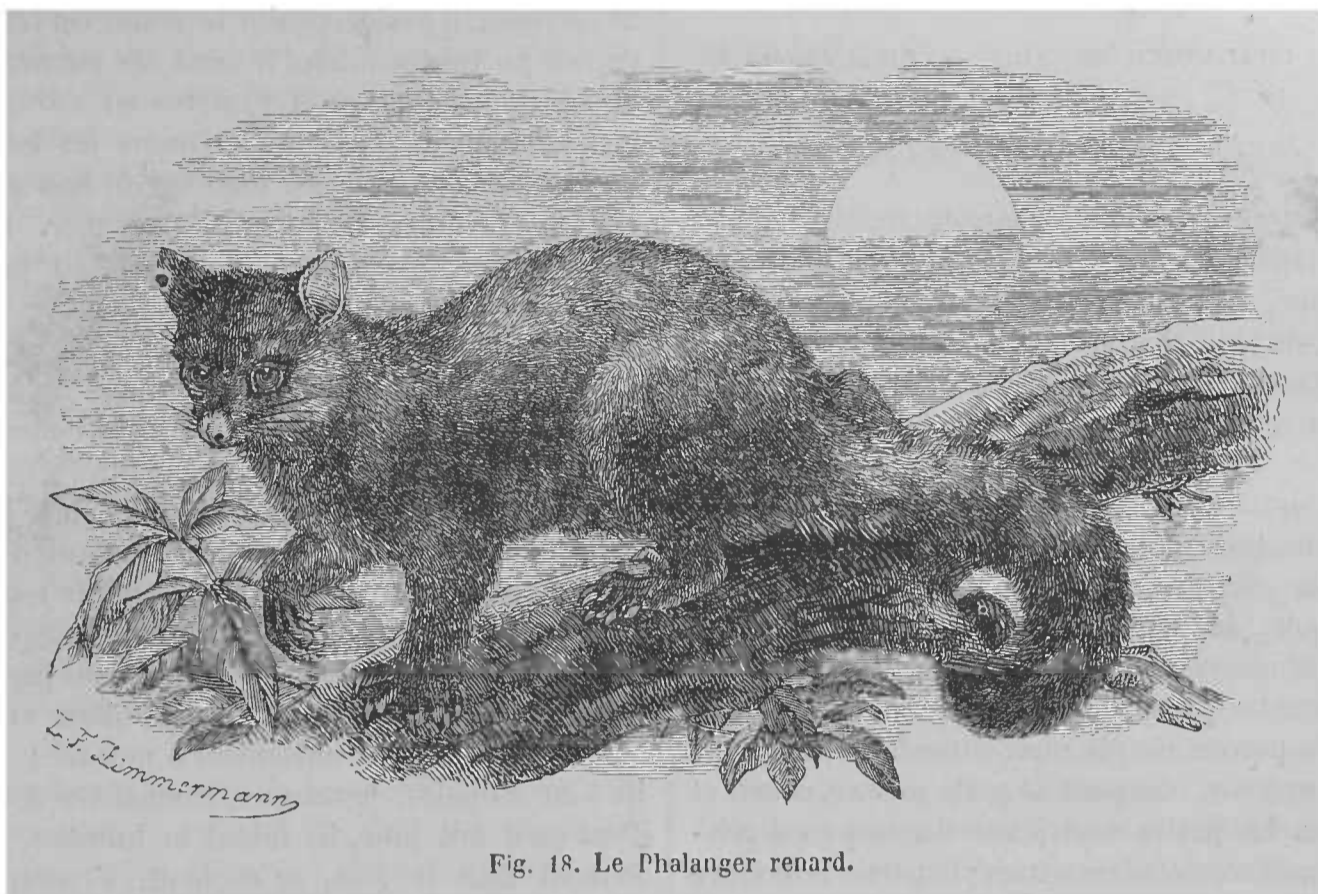


Fig. 18. Le Phalanger renard.

gracieux et plaisants. Ils sont aussi indolents, silencieux, dormeurs, maussades qu'en liberté; ils mangent et boivent avec avidité. Ils vivent en mauvais rapports avec leurs semblables. Quand on en met deux dans une cage, ils s'élancent l'un sur l'autre, poussent de grands cris, soufflent comme des chats, s'arrachent, se déchirent de grands lambeaux de peau. Du reste, leur peau est si mince qu'elle se lacère quand on cherche à attirer à soi un couscou qui se cramponne à un corps. Stupides comme ils sont, ils ne lâchent pas avant qu'une partie de leur peau leur ait été enlevée. Pendant le jour, leurs grands yeux rouges, dont la pupille est réduite à une fente, ont une expression bête et stupide; mais, la nuit, ils sont aussi brillants que ceux des autres animaux nocturnes; et dans ces conditions, les couscous rappellent les loirs des Indes orientales. Quand ils ne dorment ni ne mangent, ils se lèchent les pattes ou la queue: ils ne connaissent aucun autre passe-temps.

Usages et produits. — « Les naturels de la Nouvelle-Irlande, dit Lesson, aiment singulièrement la chair grasse des couscous; ils la font rôtir sur des charbons avec les poils, et ne rejettent que les intestins. Avec les dents, ils forment des ceintures et autres ornements; et leur abondance est telle, que j'ai vu beaucoup d'habitants avoir des cordons de plusieurs brasses de longueur, qui attestent la destruction qu'on en fait.» Leur fourrure est très-recherchée.

BREHM.

LES PHALANGERS — PHALANGISTA.

Die Phalangisten.

Caractères. — Les phalangers font la transition de certains carnassiers à certains rongeurs; les uns ressemblent aux martes, les autres aux renards, mais en même temps aux écureuils. On ne saurait où les placer, sans la présence de la bourse. Leur caractère dominant consiste dans la soudure, jusqu'à la dernière phalange, du deuxième et du troisième doigt des pieds postérieurs. Ils ont cinq doigts à chaque patte; un pouce opposable à celles de derrière; la queue touffue et prenante, nue dans sa partie terminale; une dentition intermédiaire à celle des carnassiers et des rongeurs, des incisives allongées comme chez ceux-ci, mais suivies de canines et de fausses molaires.

Distribution géographique. — Les quelques espèces que ce genre renferme habitent l'Australie, les îles avoisinantes et les Moluques.

Mœurs, habitudes et régime. — Les phalangers sont des animaux nocturnes, lents, paresseux et stupides, qui passent leur vie sur les arbres, au sein des forêts épaisses.

LE PHALANGER RENARD — *PHALANGISTA VULPINA*.

Der Fuchskasu, The Vulpine Phalangist.

Caractères. — Le phalanger renard (*fig. 18*) est l'espèce la plus connue. Il a la taille du chat sauvage, le port du renard, avec la gracieuseté de l'écurcuil. Il a 66 cent. de long; et sa queue mesure 43 cent.; d'après Bennett, sa longueur totale serait de 83 cent. Il a le corps long et élancé, le cou court et grêle, la tête allongée, le museau court et pointu, la lèvre supérieure fendue, les oreilles dressées, de moyenne longueur, pointues, les yeux latéraux, la pupille allongée, la plante des pieds nue, les ongles comprimés et recourbés, celui du pouce aplati. La femelle porte une poche incomplète, représentée par un simple repli cutané. Le pelage est mou et épais, composé de poils soyeux, courts et roides. La partie supérieure du corps est gris-brun, avec reflets fauve-roux; la partie inférieure est jaune-ocre clair; la gorge et le ventre sont roux de rouille; le dos de la queue et les moustaches sont noirs; les oreilles sont nues en dedans, leur face externe est couverte de poils ocre-jaune clair, et leur bord interne est garni de poils d'un brun noir.

Les petits sont d'un gris cendré clair, mêlé de noir.

L'espèce, d'ailleurs, offre de nombreuses variétés de coloration.

Distribution géographique. — Le phalanger renard habite la Nouvelle-Hollande et la terre de Van-Diémen; c'est un des marsupiaux les plus communs.

Mœurs, habitudes et régime. — Il vit presque exclusivement dans les forêts et sur les arbres. Ses mœurs sont absolument nocturnes, car il ne quitte sa retraite que deux ou trois heures après le coucher du soleil, et ne se montre jamais durant le jour. Il grimpe à merveille, mais ses mouvements sont lents et inhabiles à côté de ceux des écureuils. Sa queue prenante lui rend de grands services; il ne fait jamais un pas sans s'être auparavant bien fixé au moyen de cet organe. Sur la terre, il marche bien plus lentement que sur les arbres. Sa nourriture est essentiellement végétale; à l'occasion, cependant, il ne dédaigne pas de croquer un oiseau ou quelque autre petit animal. Il tourmente longtemps sa proie, la frotte, la retourne entre ses pattes de devant avant de la porter à la bouche; d'un coup de dents, il ouvre le crâne et mange

le cerveau; il avale ensuite le reste. On n'a pas encore pu voir comment il saisit des animaux en liberté; on admet qu'il y arrive en s'avancant prudemment et sans bruit, comme les loirs et les makis. Sa lenteur est telle qu'un bon grimpeur peut assez facilement l'attraper. Lorsqu'un danger le menace, il se suspend par la queue à une branche, reste immobile dans cette position et se dérobe souvent de la sorte aux regards; s'il est découvert, il n'a aucun moyen d'échapper à son ennemi. Comme le coucou, on le prend en le regardant fixement.

La femelle met bas deux petits et les porte longtemps dans sa bourse, et plus tard sur son dos.

Captivité. — Les phalangers renards sont faciles à apprivoiser. Dans ces derniers temps, on en a vu plusieurs en Europe. Il y en a dans presque chaque jardin zoologique. Ils sont doux et paisibles, ne cherchent nullement à mordre; mais ils sont stupides, paresseux, insensibles à tout. Tant qu'il fait jour, ils fuient la lumière, s'enfoncent sous le foin, se cachent, s'enroulent, mettent la tête entre leurs pattes, se cachent la face contre leur ventre, et dorment. Les réveille-t-on, ils sont maussades, de mauvaise humeur et se retirent au plus vite dans leur cachette. Mais à la nuit close, rarement, en été, avant onze heures du soir, ils se montrent vifs et éveillés. On les nourrit sans peine de pain, de viande, de fruits, de racines. Il faut les mettre dans une cage assez spacieuse et assez forte, si l'on ne veut qu'ils la rongent. Deux phalangistes renards que nous avions à Hambourg rongèrent des barreaux épais de 3 cent.; deux autres percèrent les planches de leur cage et prirent la fuite. Ils se réfugièrent dans un tas de perches qui était près de là. La nuit, ils couraient dans le jardin et les bâtiments, grimpaient sur les arbres. On reprit l'un d'eux; chaque nuit, il appelait son compagnon par ses cris : *coue, coue, coue*. Celui-ci accourait à ces appels, mais évitait avec prudence les pièges qu'on lui tendait. Il passa ainsi quinze jours dans le jardin, venant chaque nuit chercher la nourriture qu'on avait disposée pour lui et disparaissant de nouveau. Enfin, il se laissa reprendre.

Nous reçûmes une femelle, qui avait eu un petit pendant le voyage. Elle le soignait avec tendresse, le tenait nuit et jour dans ses bras. Au moment où j'écris ces lignes, elle vit encore en très-bonne harmonie avec ce petit, maintenant adulte.

Il est très-possible que cet animal puisse se reproduire dans nos climats; mais nous manquons d'observations à ce sujet.

Les phalangistes renards, en captivité, sont désagréables par l'odeur de camphre qu'ils répandent, et qui est insupportable dans un appartement.

Usages et produits. — Les indigènes chassent le phalangiste renard avec ardeur et regardent sa chair, malgré la forte odeur de camphre qu'elle exhale, comme un régal des plus délicieux. Ils utilisent aussi sa peau. Ils l'estiment autant que nous la peau de marte ou de zibeline. En réalité, c'est une fourrure très-bonne, de l'avis de tous les connaisseurs. Un jour, peut-être, le phalangiste renard deviendra-t-il un des animaux à pelleteries. Les indigènes ne connaissent encore qu'un moyen très-primitif pour en préparer la peau. Après en avoir dépouillé l'animal, ils l'étendent sur le sol, les poils en dessous, l'attachent solidement et la raclent avec une coquille jusqu'à ce qu'elle ait le degré voulu de souplesse; ils la cousent ensuite avec un os pointu, auquel ils ont fixé un fil fait avec un tendon d'écureuil, et se fabriquent ainsi une sorte de manteau dont ils se revêtent avec fierté. Il pourrait se faire que, comme les naturels de l'Afrique centrale, ils se servissent de certaines plantes à tan, d'écorces, de fruits pour tanner la peau. En tout cas, c'est l'utilité dont leur est cet animal qui fait qu'ils le chassent avec ardeur, car les dégâts qu'il cause ne sont pas appréciables.

LES KOALAS — PHASCOLARCTOS.

The Koalas.

Caractères. — Les koalas forment dans la famille des phalangistidés un dernier et singulier genre, caractérisé par un corps trapu; des jambes courtes; une tête grosse; un museau court, des oreilles grandes et très-velues; une queue réduite à un tubercule caché; cinq doigts à chaque patte, les deux doigts internes des pieds de devant étant réunis et opposables aux trois autres; des plantes nues; des ongles acérés, longs et recourbés, sauf aux pouces de derrière qui en sont dépourvus; trois paires d'incisives supérieures, très-inégales, la première étant la plus grande et la plus forte; une seule paire d'incisives inférieures; une seule petite canine en haut et cinq paires de molaires à chaque mâchoire, les quatre dernières étant multituberculeuses.

Ce genre repose sur une seule espèce australienne.

LE KOALA CENDRÉ — PHASCOLARCTOS CINEREUS.

Der Koala, der australische Bär, The Koala
ou *Australian Bear.*

Caractères. — Le koala, que l'on a aussi nommé *wombat de Flinders* (fig. 19), a tout à fait l'apparence d'un petit ours. Sa taille est celle du glouton: soit 66 cent. de long et 33 cent. de haut. Sa tête épaisse, ses petites oreilles distantes et très-touffues, ses yeux brillants, son museau large et obtus lui donnent une physionomie toute particulière, que rendent encore plus étrange l'absence de queue et la forme des pieds; son pelage est long, épais, presque crépu, mais fin, mou et laineux. Il a le nez et le museau nus, la partie supérieure du corps d'un gris cendré, lavé de roux, la partie inférieure d'un blanc jaunâtre, et le côté externe des oreilles d'un gris noir.

Distribution géographique. — Le koala habite les forêts de la Nouvelle-Galles du Sud, au sud-ouest de Port-Jackson, mais il n'y est pas très-commun.

Mœurs, habitudes et régime. — On le trouve ordinairement par couples. Il grimpe sur les arbres les plus élevés, mais avec une lenteur qui l'a fait nommer le *paresseux d'Australie*. Ce qui lui manque en rapidité, il le rachète par la prudence, l'attention avec laquelle il exécute tous ses mouvements; il monte sur les branches les plus minces. Ce n'est que très-rarement, et lorsqu'il y est forcé par le manque de nourriture, qu'il quitte les arbres et descend à terre, — où il marche encore plus lentement, plus maladroitement, — pour gagner un autre arbre qui lui promet de nouveaux aliments.

Le koala a des mœurs à demi nocturnes. Pendant la grande chaleur, il dort caché de préférence dans la cime des arbres à gomme. Vers le soir, il commence son repas. Tranquille, sans être dérangé par les autres animaux, il paît les jeunes pousses des arbres, les tenant avec ses pattes de devant et les coupant avec ses incisives. A la nuit, il descend quelquefois à terre et recherche des racines, dont il est très-friand.

Dans tout son être se révèle une placidité remarquable, ou, pour mieux dire, une stupidité sans exemple. On le dit très-doux et très-paisible malgré son apparence farouche. Il se met difficilement en colère, et va son train sans s'inquiéter de ce qui se passe autour de lui. De temps à autre il fait entendre sa voix, consistant en un sourd aboiement, qui se transforme en cri perçant lorsqu'il est affamé ou forte-

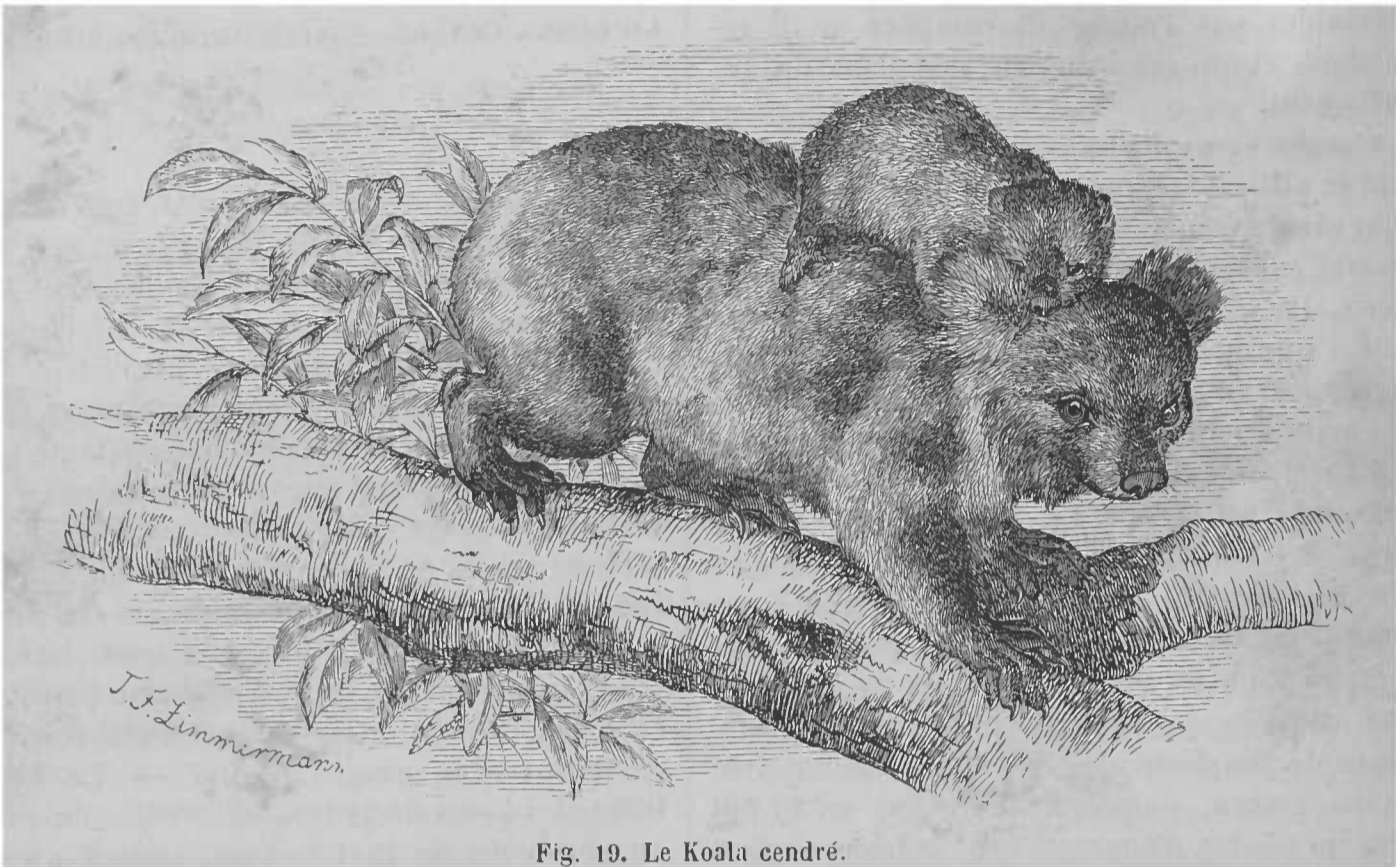


Fig. 19. Le Koala cendré.

ment excité. Est-il très-en colère, il peut prendre un aspect menaçant, ses yeux peuvent briller de méchanceté, mais ce n'est là qu'une apparence ; il ne pense ni à mordre ni à griffer.

La femelle ne met bas qu'un petit. Après qu'il est sorti de sa bourse, elle le porte longtemps sur son dos et lui témoigne beaucoup d'amour et de tendresse. Le petit se cramponne au cou de sa mère et paraît ne pas se soucier de ce qui l'environne, pendant que celle-ci circule avec prudence dans les branches des arbres.

Chasse. — Les Européens connaissent le koala depuis 1803. Les indigènes, qui le nomment *goribun*, le regardent comme un de leurs meilleurs gibiers. Ils le chassent avec ardeur pour se procurer sa chair. Un tronc de 15 mètres de

haut ne les arrête pas, ils y grimpent, atteignent la cime de l'arbre et s'y livrent à une chasse qui ferait honneur à un singe. Ils poussent ainsi le koala jusque dans les branches les plus élevées, le jettent, de là, à terre ou le tuent à coups de massue.

Captivité. — Stupide comme il l'est, le koala n'est donc pas bien difficile à prendre ; d'un autre côté, il se soumet sans peine à la captivité. Il s'apprivoise très facilement, reconnaît son gardien et s'attache bien vite à lui. On le nourrit de feuilles, de racines, de fruits, etc. Pour manger, il s'assied sur son arrière-train et porte les aliments à sa bouche avec ses pattes de devant. Dans le repos, sa posture est celle d'un chien couché.

LES MACROPODIDÉS OU KANGUROOS — *HALMATURI*.

Die Springbeutelthiere, die Kängurus, The Kangaroos.

Caractères. — Les kanguroos, ou marsupiaux sauteurs, sont les plus grands animaux de cet ordre. Ce sont des êtres remarquables et d'un aspect tout particulier. A partir de la tête, le tronc augmente rapidement de grosseur, la partie la plus forte étant la région lombaire, par suite du grand développement des membres postérieurs. La tête et le haut du tronc paraissent comme atro-

phiés ; le train de derrière est presque exclusivement affecté aux mouvements, ce qui explique son développement extrême ; les pattes de devant ne servent que d'une manière très-secondaire aux kanguroos pour marcher et pour saisir leur nourriture. A l'aide de leurs longues jambes de derrière et de leur forte queue, ils peuvent faire des bonds prodigieux et avec une

vitesse qui égale celle du cerf. La forme de ces jambes et la queue sont caractéristiques. La cuisse est très-forte, le tibia long, le tarse prolongé d'une manière extraordinaire; les doigts, au nombre de quatre seulement, le pouce manquant, sont très-forts et très-longs; celui du milieu porte un ongle en forme de sabot. La queue est plus longue et plus épaisse que chez aucun autre mammifère de même taille; les muscles en sont très-vigoureux. A côté de ce développement exagéré, les membres antérieurs paraissent comme rachitiques; ce n'est pas à dire qu'ils le soient, car leur volume est en rapport avec les mouvements qu'ils exécutent. Ces pattes de devant, terminées par cinq doigts armés d'ongles arrondis, ne sont pour ainsi dire plus que des espèces de mains, et servent comme telles à l'animal. La tête, par sa forme, tient de celle du cerf et de celle du lièvre. Ces quelques mots suffisent pour caractériser les kanguroos. D'ailleurs, un seul coup d'œil jeté sur une quelconque de nos figures en dira plus au lecteur qu'une description longue et détaillée.

Distribution géographique. — L'Australie est la patrie des kanguroos.

Mœurs, habitudes et régime. — Les uns habitent les vastes plaines herbeuses de cette partie du monde; les autres vivent de préférence dans les endroits buissonneux; d'autres, sur les montagnes rocheuses; d'autres encore, dans les forêts les plus impénétrables, où ils sont obligés de se frayer un passage en cassant les branches et les racines; il en est même qui habitent sur les arbres. La plupart vivent solitaires: ce n'est qu'accidentellement qu'ils se trouvent réunis en grand nombre dans certains endroits où la nourriture est abondante, mais ce ne sont pas là des sociétés durables. Le voyageur peut bien rencontrer de ces réunions temporaires, où l'on compte quatre-vingts individus et plus; mais quelques heures après tout s'est dissipé; chacun s'en est allé de son côté, ou s'est réuni à une nouvelle bande, sans plus s'inquiéter de ses compagnons. La plupart sont des animaux diurnes. Les petites espèces sont nocturnes et passent le jour dans des endroits cachés. Quelques-uns habitent les creux des rochers, en sortent pour se repaître, et y retournent quand leurs besoins sont satisfaits.

Les habitudes, le genre de vie des kanguroos méritent notre attention, car tout en eux est curieux: mouvements, repos, nourriture, régime, reproduction, développement, intelligence.

Leur allure, telle qu'on la voit quand ils sont à paître, est un saut lourd et maladroit. L'animal appuie toute la main sur le sol et place ses pattes de derrière près de celles de devant, et même entre elles. Il s'appuie en même temps sur sa queue; mais cette position est trop fatigante pour qu'il la garde longtemps. Pour arracher les plantes, il s'assied sur la queue et les pattes de derrière, en laissant retomber ses membres antérieurs, et lorsqu'il en a pris une, il se redresse pour la manger. Son corps paraît alors reposer sur un trépied dont les branches seraient formées par les membres de derrière et par la queue. Très-rarement, on le voit se tenir sur trois pattes à la fois et sur la queue; il ne prend cette attitude que lorsqu'il a à faire quelque chose sur le sol avec une de ses mains. Quand il est à demi rassasié, il se couche à terre, les jambes de derrière étendues. Lui prend-il fantaisie de manger, il reste couché, se soulève seulement un peu et s'appuie sur ses courtes pattes de devant. Pour dormir, les petites espèces prennent la même posture que les lièvres au gîte; ils s'asseyent sur leurs quatre pattes, la queue étendue en arrière; cette position leur permet de prendre rapidement la fuite.

Au moindre bruit, le kanguroo se lève, surtout le mâle adulte, et regarde tout autour de lui, en se dressant sur la pointe des pieds. Aperçoit-il quelque chose de suspect, il se hâte de prendre la fuite. Alors se montre toute son agilité. Il saute exclusivement sur ses pattes de derrière, et fait des bonds comme nul autre animal. Il ramasse ses jambes de devant contre sa poitrine, étend sa queue en arrière, fléchit, puis étend brusquement avec toute la force de ses muscles fémoraux ses membres postérieurs longs et grêles, et file dans l'air comme une flèche, en décrivant une courbe. Quelques-uns, en sautant, tiennent leur corps dans une position horizontale, les autres dans une position oblique, les oreilles étant ordinairement couchées. Lorsque rien ne le trouble, le kanguroo fait de petits bonds de 2 mètres et demi de long, mais s'il est effrayé, ses sauts sont deux et trois fois plus grands. Dans ce mode de locomotion, le pied droit précède un peu le pied gauche. A chaque bond, il lève et abaisse sa queue, et cela d'autant plus que le bond est plus vigoureux. Il change de direction en faisant deux ou trois petits bonds; la queue ne paraît donc pas lui servir de gouvernail. Il ne touche la terre qu'avec les doigts de derrière; jamais il ne tombe sur ses pattes de devant; certaines espèces les portent collées contre les flancs, les

autres les croisent sur la poitrine. Un bond suit l'autre immédiatement, et chaque bond est de 2 mètres au moins. Quelques espèces en font de 6, 8 et même 10 mètres de long, et de 2 à 3 mètres de haut. Des kanguroos captifs, poursuivis dans un espace assez grand, franchissent en bondissant un espace de 8 mètres. On comprend donc qu'il faille un chien excellent pour attraper un de ces animaux, et il n'y en a que peu qui en soient capables. Sur un sol couvert d'arbres et de broussailles, la poursuite n'est pas de longue durée, le kanguroo franchissant les obstacles que le chien est obligé de tourner; sur un sol incliné, le kanguroo se meut plus péniblement, il lui est notamment très-difficile de descendre une pente sans culbuter. Il peut sauter ainsi plus de deux heures, sans se fatiguer.

De tous les sens, l'ouïe paraît être le plus parfait chez les kanguroos. On les voit continuellement remuer les oreilles comme les cerfs. Leur vue est faible, leur odorat assez obtus.

Leur intelligence est peu développée. Le kanguroo est méfiant sans prudence; il n'a pas de mémoire; il est curieux, timide, facile à exciter et à apaiser; il vit en bons ou en mauvais rapports avec ses semblables; difficile à apprivoiser, il ne s'attache pas à son maître; son intelligence, en un mot, est très-bornée. Il montre son excitation par des inspirations rapides, et par une salivation abondante. Alors même qu'il est en proie à la plus grande terreur, lorsque, par exemple, il est chassé, que les chiens sont sur ses talons, il ne peut retenir sa curiosité. Il se retourne pour regarder ses poursuivants, et il lui arrive quelquefois, dans ce cas, de heurter avec tant de violence un arbre ou un rocher, qu'il tombe étourdi.

Les kanguroos ont un régime très-varié. Ils se nourrissent d'herbes, de feuilles, de racines, d'écorces d'arbre, de bourgeons, de fruits. Quelques naturalistes ont cru qu'ils étaient ruminants. Je n'ai pu trouver chez eux trace de rumination. Ils mâchent longtemps certains végétaux, mais le bol alimentaire, une fois avalé, ne leur revient plus dans la bouche.

La reproduction et le développement des kanguroos sont très-remarquables. Leur rut a des saisons déterminées, du moins si l'on en juge par les individus captifs.

Quand deux mâles poursuivent une même femelle, un combat acharné s'ensuit. Les deux rivaux menaçants sautent l'un sur l'autre et cherchent à se saisir. S'ils y parviennent, ils se soulèvent sur leur queue et se donnent avec

leurs pattes de derrière, devenues libres, des coups terribles qui portent particulièrement sur le ventre; pendant ce temps, les pattes de devant ne restent pas inactives et frappent à leur tour. Quelques auteurs ont dit qu'ils se donnaient aussi des coups de queue; c'est possible, quoique je ne l'aie jamais vu, car un gardien de notre jardin zoologique a reçu plusieurs coups de queue d'un kanguroo de Bennett.

Les petites espèces, surtout, paraissent très-excitées; elles s'arrachent les poils et se dénudent des parties entières.

Les kanguroos ne sont pas très-féconds. Les grandes espèces ont rarement plus d'un petit par portée. Malgré leur grande taille, les femelles n'ont pas une longue gestation: celle du kanguroo géant n'est que de trente-neuf jours. Au bout de ce temps, le petit naît. La mère le prend dans sa bouche, ouvre sa bourse avec ses pattes de devant et greffe le petit être à un de ses mamelons. Douze heures après la naissance, le petit du kanguroo géant n'a que 32 millimètres de long, et ne peut être comparé qu'aux embryons des autres animaux. C'est une masse molle, transparente, vermiforme; les yeux sont fermés; le nez et les oreilles sont à peine indiqués, et les membres sont loin d'avoir leur forme. Il n'y a pas la moindre ressemblance entre cet être et sa mère. Les membres antérieurs sont d'un tiers plus longs que les postérieurs; la queue est courte et recourbée entre les pattes de derrière. Il pend ainsi à la tétine comme un corps inerte. Il est même incapable alors de teter, et le lait, par suite d'une disposition organique particulière, lui est versé directement dans la bouche par le mamelon: ce n'est que plus tard qu'il exercera lui-même la succion.

Il reste ainsi huit mois à se nourrir du lait de sa mère; de temps à autre, cependant, il montre la tête, mais il n'est pas encore capable de se mouvoir tout seul. Owen a vu un jeune kanguroo géant respirer profondément mais lentement, et agiter les pattes de devant quand on le touchait. Quatre jours après la naissance, cet observateur enleva le petit du mamelon, pour voir comment il était en rapport avec la mère, comment se faisait la lactation, pour savoir enfin si un être aussi imparfait avait une force à lui appartenant, s'il pouvait de lui-même retrouver le mamelon, ou si la mère l'y remettait. Voici quel fut le résultat de son expérience. Le petit enlevé, une goutte de liquide blanc

apparut au mamelon. Le petit s'agita, mais ne parut pas faire d'efforts pour s'attacher à la peau de la mère, et il fut absolument impuissant à se mouvoir. On le déposa au fond de la poche et on l'abandonna à la mère. Celle-ci se montra très-irritée, se courba, gratta la face externe de sa bourse, l'ouvrit avec ses pattes, y plongea la tête et l'y promena de divers côtés. Owen conclut que la mère doit prendre son petit dans sa bouche et le tenir au mamelon jusqu'à ce qu'elle sente qu'il y est greffé. Il faut ajouter que ce petit mourut, la mère ne l'ayant pas remis à la tétine, et aucun gardien n'ayant voulu se charger de l'y mettre.

On a vu, depuis, un jeune kangaroo détaché ainsi de la tétine, par violence ou par hasard, la reprendre de nouveau de lui-même. Leisler dit avoir trouvé sur la paille un jeune kangaroo un peu plus fort que celui dont parle Owen, déjà presque froid, l'avoir remis au mamelon, et l'avoir vu poursuivre son développement. Owen obtint aussi, plus tard, le même résultat. Geoffroy Saint-Hilaire a démontré l'existence d'un muscle placé autour du mamelon et capable, par ses contractions, de faire pénétrer le lait dans la bouche du petit. Il résulte des observations les plus récentes que le jeune kangaroo, lorsqu'il a atteint une certaine taille, s'accroît très-rapidement, surtout lorsque ses poils ont poussé. Ses oreilles, qui étaient pendantes sur les côtés de la tête, sont maintenant droites, et il se montre souvent quand sa mère est au repos. Il sort alors sa tête, ses petits yeux regardent de tous côtés, ses petites pattes se promènent sur le foin, et il commence à manger. La mère le soigne avec tendresse, mais se montre moins craintive qu'auparavant. Au commencement, elle ne souffre pas qu'on tente de le voir, et à plus forte raison de le toucher. Elle éloigne même le mâle que la curiosité pousse à voir son rejeton. Elle répond aux tentatives qu'il fait pour satisfaire son envie, par un murmure de mauvaise humeur et même par des coups. Une fois que le petit a montré sa tête, elle cherche moins à le cacher. Celui-ci est d'ailleurs très-craintif : un rien le fait aussitôt rentrer au fond de la bourse où il prend toutes les positions imaginables ; il en laisse sortir tantôt la tête, tantôt les pattes de derrière, ou la queue. C'est un spectacle curieux que de voir la mère, lorsqu'elle veut se déplacer, forcer son petit à gagner les profondeurs de la bourse, en lui donnant de petits coups avec ses mains. Au bout d'un certain temps, le jeune kangaroo aban-

donne la poche marsupiale et saute autour de sa mère ; mais, au moindre indice de danger, il arrive en toute hâte, et se précipite la tête la première dans sa cachette ; en un instant il se retourne et, certain maintenant d'être à l'abri de tout péril, regarde au dehors avec une expression comique.

« A la fin de septembre, dit Weinland, que j'ai suivi en donnant cette description ; à la fin de septembre, j'ai aperçu pour la dernière fois dans la bourse marsupiale le petit kangaroo femelle née en janvier ; il ne quitta cependant pas sa mère, et se fit nourrir par elle. Le 22 octobre, je le vis encore teter, et, à ma grande surprise, j'aperçus dans sa bourse des mouvements qui ne me laissèrent pas de doute sur son contenu : déjà mère et allaitant un petit, elle tétait encore sa mère ! Ce fait curieux est positif ; mais je fis une découverte bien autrement curieuse. La mère s'étant tuée contre les barreaux de sa cage, je la disséquai et trouvai dans sa bourse un petit à peine mort, encore nu, de 8 cent. de long, âgé par conséquent d'au moins deux mois. Il en résulte que la femelle du kangaroo peut allaiter simultanément deux petits de portées différentes, et même médiatement son petit-fils. »

Les voyageurs disent que le kangaroo femelle cherche, dans le danger, à sauver son petit, surtout lorsqu'elle est blessée. Si elle ne se sent plus la force d'échapper au sort qui la menace, elle retire rapidement son nourrisson, le dépose à terre et, tout en se retournant de temps à autre vers lui, s'en éloigne le plus qu'elle peut ; elle se sacrifie ainsi pour sa progéniture, et souvent elle atteint son but, le chasseur ne voyant que la mère et passant à côté du petit sans le remarquer.

Chasse. — Les kanguroos sont le gros gibier de l'Australie ; indigènes et colons le chassent avec passion ; les premiers cherchent à aborder un troupeau de kanguroos sans être aperçus, et presque chaque fois ils réussissent à se saisir de quelque pièce. Dans les grandes chasses, les uns se cachent, les autres rabattent le gibier, l'approchent le plus possible, puis se dressent subitement en poussant des cris. Les animaux effrayés s'enfuient dans la direction laissée libre par les rabatteurs et deviennent la proie des chasseurs. Les indigènes s'emparent encore des kanguroos, et cela très-habilement, à l'aide de lacets et de diverses espèces de pièges.

Les colons anglais emploient spécialement pour la chasse du kangaroo une race particulière de chiens, obtenue par le croisement du braque anglais et du bouledogue, race remarquable par sa

force, son courage et sa persévérance. Trois à quatre de ces chiens suffisent généralement pour s'emparer d'un kangaroo ou pour l'amener à la portée du fusil du chasseur. Cette chasse n'est cependant pas sans dangers. Le kangaroo sait faire usage des ongles vigoureux de ses pieds de derrière, et les grandes espèces opposent souvent une forte résistance aux chiens et même à l'homme. Si un cours d'eau se trouve aux environs, le kangaroo s'y réfugie et y attend tranquillement les assaillants. Sa grande taille lui permet d'avoir pied, là où les chiens sont obligés de nager, et c'est ce qui fait son avantage. Le premier chien qui approche est saisi, et maintenu sous l'eau jusqu'à ce qu'il soit asphyxié. Un fort mâle est capable de tenir tête à une meute nombreuse. Il laisse tranquillement les chiens arriver l'un après l'autre, et profite à chaque fois du moment favorable pour se débarrasser de son adversaire. Une fois sous la patte du kangaroo, le chien est perdu, si un autre chien ne vient à son secours, et même s'il en échappe, ce bain involontaire lui a suffi; il retourne à la rive, et on ne peut lui faire recommencer son attaque. Même à terre, un vieux kangaroo mâle n'est pas un adversaire à dédaigner. Il cherche un arbre, s'y adosse pour couvrir ses derrières, et se sert très-habilement de ses quatre pattes. Les chiens de kangaroo sont dressés à ne jamais attaquer seuls un animal dans cette position. Ils se précipitent en masse sur lui de tous côtés, le saisissent à la gorge, le renversent, l'entraînent de telle façon qu'il ne puisse faire usage de ses armes, et l'égorgent ou le maintiennent jusqu'à l'arrivée du chasseur.

Captivité. — Toutes les espèces supportent facilement la captivité. On les nourrit sans peine de fourrages verts, de feuilles, de racines, de grains, de pain; en hiver, ils n'ont pas besoin d'une écurie très-chaude. Lorsqu'ils sont bien soignés, ils se multiplient rapidement. On en élève beaucoup dans tous les jardins zoologiques d'Europe.

Usages et produits. — Les kangaroos peuvent être considérés comme des animaux plutôt utiles que nuisibles; leur chair est estimée, et entre dans l'alimentation. Aussi propose-t-on depuis quelques années de multiplier certaines espèces dans nos contrées et de créer avec elles un gibier qui serait d'autant plus précieux, que sa chair, indépendamment de ses qualités, est très-abondante, et que sa peau fournirait de bonnes pelleteries. Quant aux dégâts que les macropodidés peuvent causer, ils sont à peu près nuls.

Les macropodidés ont entre eux les plus grands rapports de forme; aussi les genres que l'on a proposé d'établir parmi eux ne reposent-ils souvent que sur des différences légères. Nous n'admettrons que les groupes qui sont le mieux caractérisés.

LES KANGUROOS — *MACROPUS*.

Die eigentliche Kangurus, The Kangaroos.

Caractères. — Ce genre renferme les plus grandes espèces de la famille des macropodidés, et ces espèces sont celles dont les membres sont le plus disproportionnés. Leur nez est couvert de poils; leur queue est longue et forte, et leurs mâchoires sont dépourvues de canines.

L'espèce suivante peut être prise pour type du genre.

LE KANGUROO GÉANT — *MACROPUS MAJOR*.

Das eigentliche Kanguru, The Kangaroo.

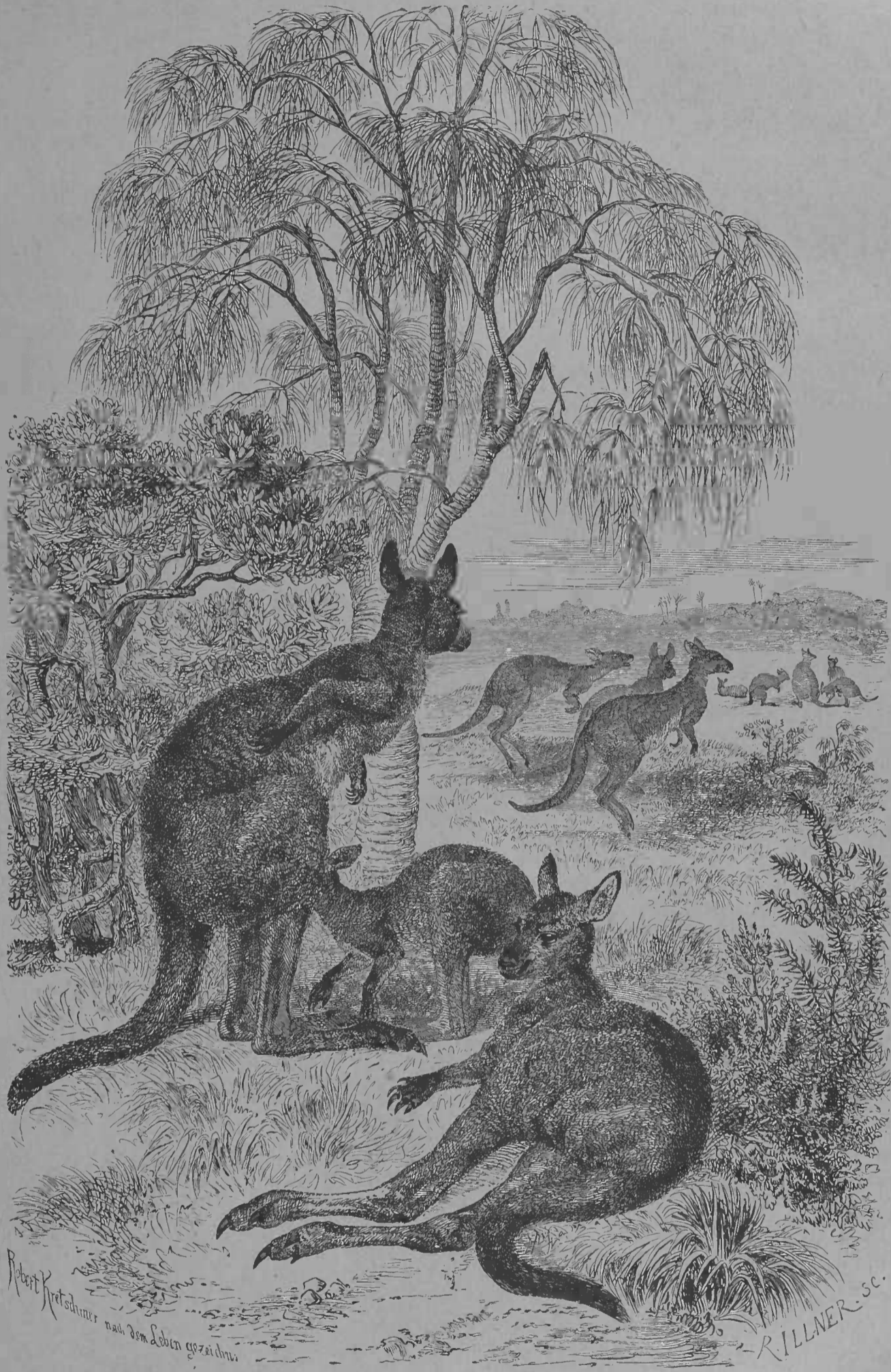
Caractères. — Le kangaroo géant, le *boomer* des colons (pl. XIX), est un des plus grands animaux, non-seulement du genre, mais de la famille, et celui qui a été l'objet du plus grand nombre d'observations. Un mâle adulte, assis, a la hauteur d'un homme. Il a plus de 2 mètres de longueur totale, sur lesquels 90 cent. appartiennent à la queue. Il pèse de 75 à 110 kilogrammes. La femelle est à peu près d'un tiers plus petite.

Son pelage est abondant, épais, lisse, mou, presque laineux, d'un brun difficile à définir et mêlé de gris. Il a l'avant-bras, la jambe et le tarse d'un brun jaune clair; les doigts noirs; la tête plus claire sur le museau que sur les côtés; la lèvre supérieure blanchâtre. Les oreilles sont brunes à la face externe, blanches à la face interne. La queue, de la racine en son milieu, est de la couleur du dos et noire au bout.

Distribution géographique. — Cook découvrit le kangaroo géant en 1770, sur les côtes de la Nouvelle-Galles du Sud, et lui donna le nom sous lequel les indigènes le désignaient.

Mœurs, habitudes et régime. — Il vit dans les vastes pâturages, ou dans les cantons couverts de buissons touffus, si abondants en Australie, et c'est dans ces buissons qu'il se retire l'été pour se mettre à l'abri des rayons brûlants du soleil.

Quoiqu'on le rencontre par petites troupes, le kangaroo géant est cependant moins sociable



Paris, J.-B. Baillière et fils, édit.

Corbeil, Crété, imp.

LE GRAND KANGUROO.



Fig. 20. L'Halmature Thétis.

qu'on ne l'a cru jadis. On en voit d'ordinaire trois ou quatre réunis, mais, même dans cette petite bande, aucun ne s'inquiète des autres, chacun mène une vie indépendante. Un bon pâturage en réunit quelquefois un plus grand nombre, cependant, ici encore, tous se séparent quand les ressources sont épuisées. On croyait que les mâles conduisaient la troupe; leur haute stature paraissait les rendre propres à cette fonction; des observations ultérieures ont montré que cette opinion était erronée.

Tous les voyageurs et les naturalistes s'accordent à dire que le kanguroo géant est craintif, méfiant, et ne se laisse que rarement approcher par l'homme. Gould, qui a écrit une histoire très-complète des animaux de ce genre, dit, en parlant de l'espèce dont il s'agit : « Je me souviens toujours avec plaisir d'un beau kanguroo qui se leva tout à coup en plaine devant les chiens et se mit à détalier. Il dressa d'abord la tête, pour voir qui le poursuivait et par où il pouvait fuir; il s'élança alors, et je pus assister à la course la plus furibonde que j'aie jamais vue. Il parcourut ainsi, d'un trait, quatorze milles anglais; et, comme il avait pleine carrière, je ne doutais pas qu'il ne nous échappât. Malheureusement pour lui, il s'était engagé sur une langue de terre qui s'avancait environ de deux milles dans la mer, et le chemin lui fut coupé; il avait

devant lui un bras de mer de deux milles de large, et une forte brise agitait les flots. Il n'y avait plus de salut pour lui que dans la nage ou dans un combat heureux avec les chiens. Sans hésiter, il s'élança dans les flots et se mit à nager contre le vent. Mais, enfin, il fut forcé de s'en retourner, et fatigué, épuisé, il revint au rivage, où il ne tarda pas à succomber sous les attaques des chiens. En y comprenant les détours qu'il avait faits, il avait bien parcouru dix-huit milles à la course, et deux milles à la nage. Je ne puis dire au juste le temps qu'il y mit, mais je crois qu'au bout de deux heures il avait atteint la langue de terre, et, à ce moment, sa course était aussi rapide qu'au début. »

Captivité. — Avant que les chasses actives que l'on a faites au kanguroo géant en eussent diminué le nombre, et eussent repoussé le reste dans l'intérieur des terres, on rencontrait dans nos ménageries un plus grand nombre d'individus qu'aujourd'hui. Ceux que l'on y voit encore peuvent y être conservés longtemps lorsqu'on les soigne bien : on en cite qui ont vécu dix et quinze ans en Europe. Jamais ce kanguroo ne s'apprivoise complètement. Il ne dépouille jamais sa timidité native et ne s'habitue pas à ses gardiens. Des oiseaux mêmes peuvent lui causer un effroi mortel.

LES HALMATURES — *HALMATURUS*.

Caractères. — Les kanguroos que F. Cuvier a réunis sous ce nom générique, se distinguent particulièrement des kanguroos proprement dits par leur museau, c'est-à-dire, par leur nez dépourvu de poils. Ils ont d'ailleurs des habitudes essentiellement sylvestres.

L'HALMATURE THÉTIS — *HALMATURUS THETIDIS*

Das Pademelon.

Caractères. — L'halmature Thétis (*fig. 20*) a environ le tiers de la taille du kangaroo géant. Sa longueur est de 1^m,16, sur lesquels 50 cent. appartiennent à la queue. Son poil est long et mou; il a le dos gris-brun, passant au roux sur la nuque, le ventre blanc ou blond jaunâtre, les flancs roux, les pattes de derrière brunes, celles de devant grises; la queue est couverte de poils courts et touffus, bruns à la face supérieure, d'un brun blanchâtre à la face inférieure.

Distribution géographique. — D'après Gould, ce charmant animal habite seul ou par petites bandes les cantons buissonneux, au voisinage de Morton-Bay.

Captivité. — J'ai pu voir chez des halmatures captifs, qu'en sautant ils écartaient leurs pattes de devant, tandis que d'autres espèces les fléchissent sur la poitrine : ceci peut déjà les faire distinguer au premier coup d'œil.

Le jardin zoologique de Hambourg en possède deux qui vivent entre eux en très-bonne harmonie, mais non pas avec les autres espèces. Un halmature de la Billardièrre mâle (*halmaturus Billardieri*), pénétra un jour dans leur enclos; l'halmature Thétis mâle l'attaqua, probablement par jalousie, mais sans succès. Il y perdit beaucoup de ses poils, son dos était presque chauve, et par endroits même sa peau avait été entamée. Il avait été renversé par le wallaby, qui l'avait ainsi déchiré avec ses pattes de derrière. La femelle, elle aussi, avait quelques égratignures.

Usages et produits. — Les indigènes comme les colons le chassent avec activité, pour se procurer sa chair, qui a à peu près le goût de celle du lièvre.

LES LAGORCHESTES — *LAGORCHESTES*

Die Hasenspringer.

Caractères. — Gould a séparé sous ce nom, des kanguroos proprement dits, des espèces dont les formes rappellent celles des lièvres. Ils ont le corps allongé, les pattes de derrière longues et grêles, celles de devant petites, les doigts armés d'ongles faibles, pointus, acérés, et leur museau est couvert de petits poils veloutés.

LE LAGORCHESTE LÉPOROÏDE — *LAGORCHESTES LEPOROÏDES*.

Der gemeine Hasenspringer, The Kangaroo Hare.

Caractères. — Il a 66 cent. de long, dont un peu plus de la moitié appartient à la queue (*fig. 21*). Ses oreilles sont recouvertes en dedans de longs poils blancs, en dehors de poils courts, noirs et blancs; ces deux couleurs sont aussi celles des poils du museau. Le reste du pelage rappelle celui des lièvres; les poils du dos sont noirs à la racine, puis brun-roux, blanc-roux et noirs au bout; ceux du ventre sont gris ou blanc-roux; la jambe est marquée d'une tache foncée et les pattes sont variées de gris.

Distribution géographique. — Cette espèce habite la plus grande partie de l'intérieur de l'Australie, on l'a rarement vue dans le voisinage des côtes.

Mœurs, habitudes et régime. — Elle a les mœurs du lièvre d'Europe; est comme lui un animal nocturne, passe le jour dans un gîte profondément creusé, et ne se lève que sous les pieds du chasseur ou des chiens, comme si elle espérait échapper à leur vue, grâce à son pelage couleur du sol. Très-souvent le lagorcheste dérouté les chiens qui le poursuivent; comme le lièvre, il fait des crochets brusques et fuit rapidement en revenant sur ses pas. « Dans une plaine de l'Australie du Sud, raconte Gould, je chassais un lagorcheste avec l'aide de deux bons chiens. Après avoir parcouru environ un quart de mille, il se détourna subitement et revint vers moi. Les chiens le suivaient de près. Je restai tranquille, l'animal arriva jusqu'à environ vingt pieds de moi sans me voir. A ma grande surprise, il ne se détourna ni à droite ni à gauche, mais d'un bond vigoureux me passa par-dessus la tête. Je n'eus pas le temps de le tuer. »

Il ne paraît pas qu'on ait encore vu cet animal vivant en Europe; du moins je ne sais rien à ce sujet.

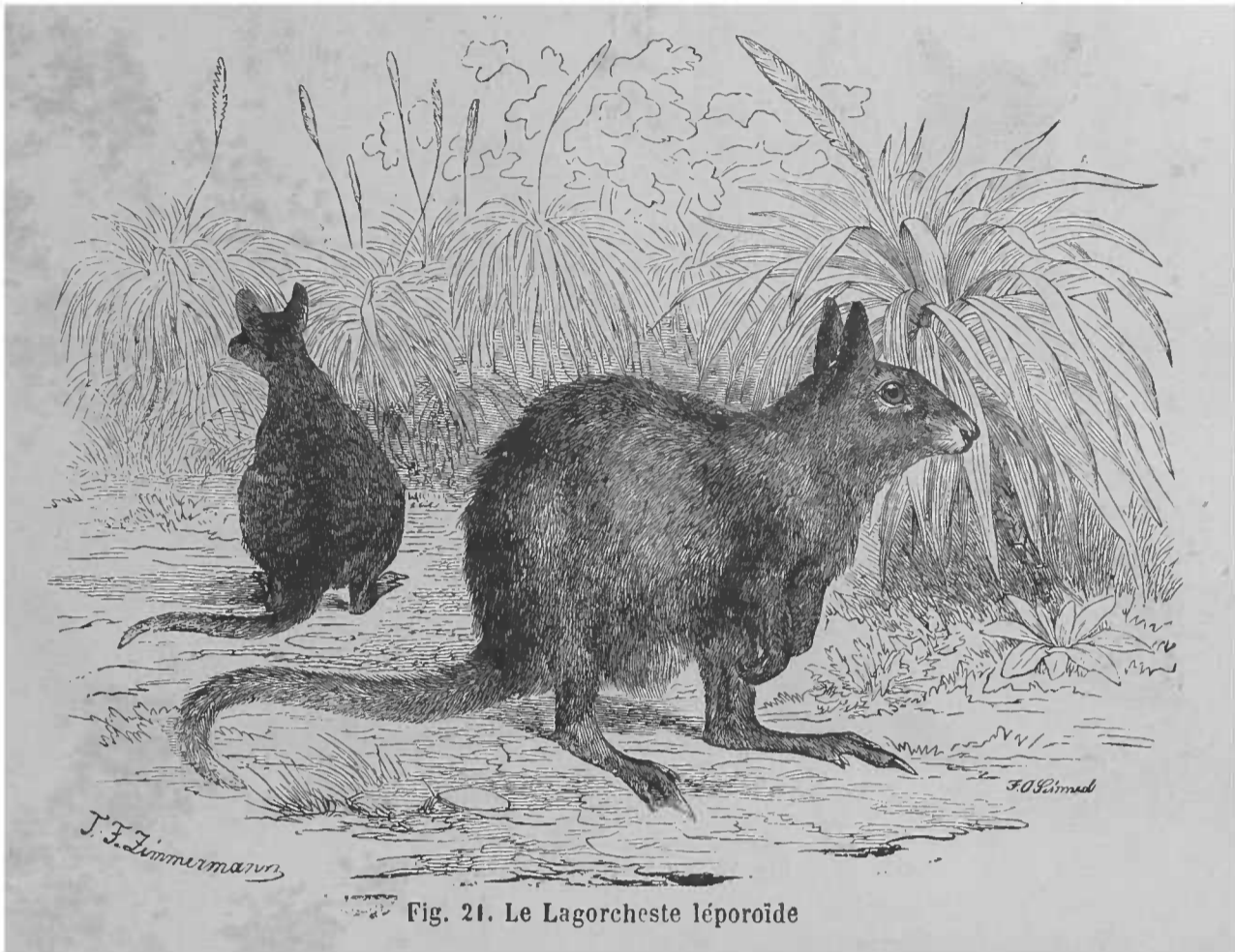


Fig. 21. Le Lagorcheste léporoïde

LES PÉTROGALES — PETROGALE.

Caractères. — Les pétrogales, que l'on a aussi nommés *Hétéropes*, se distinguent, parmi les macropodidés, par leur nez dénudé en avant sous forme de mufle, et surtout par la touffe de poils roides qui terminent la queue.

Mœurs, habitudes et régime. — Toutes les espèces de ce petit groupe vivent parmi les rochers, d'où le nom générique de *Pétrogale* qu'ils ont reçu.

LE PÉTROGALE PÉNICILLÉ — PETROGALE PENICILLATA.

Das Felsenkanguru, The Rock Kangaroo.

Caractères. — Le pétrogale (*fig. 22*) est un animal élégant, de 1^m,30 de long, dont la moitié environ revient à la queue; celle-ci est à son extrémité terminale couverte de poils noirs et touffus. Son pelage long, mais rude et grossier, est très-variable quant aux teintes. Le plus ordinairement, il offre un mélange de pourpre et de gris; le train postérieur et la queue surtout sont pourpres; le menton est blanc, la poitrine grise, avec des taches blanches; une bande blanche, nettement marquée, revient du menton à la poitrine. Les oreilles sont d'un jaune pâle en

dans, noires en dehors, avec des bords jaunes; les pattes sont noires.

Distribution géographique. — Le pétrogale pénicillé habite en assez grande quantité les parties rocheuses des montagnes de la Nouvelle-Galles du Sud.

Mœurs, habitudes et régime. — On a rarement occasion de le voir, car il a comme ses congénères des habitudes nocturnes; il ne sort pas avant le coucher du soleil, et passe tout le jour dans des cavernes ou dans les anfractuosités obscures des rochers. Au dire des indigènes, il habite de préférence les grottes qui ont plusieurs issues. L'agilité avec laquelle cet animal parcourt les pans de rocs les plus à pic et les plus dangereux, la facilité avec laquelle il grimpe sur les sommets les plus élevés, les plus inaccessibles, ferait honneur à un singe, et l'Européen, qui, pour la première fois, aperçoit un individu de cette espèce à la demi-obscureté du crépuscule, croit voir un cynocéphale. Cette agilité le met plus que tous les autres macropodidés à l'abri des attaques de l'homme. Le dingo, qui fait souvent ses refuges des mêmes cavernes que le pétrogale, est de tous ses ennemis le plus redoutable. Cependant il ne peut s'en emparer que par surprise, car si le prudent animal découvre le carnassier, il est en quelques bonds hors de l'atteinte de sa dent.

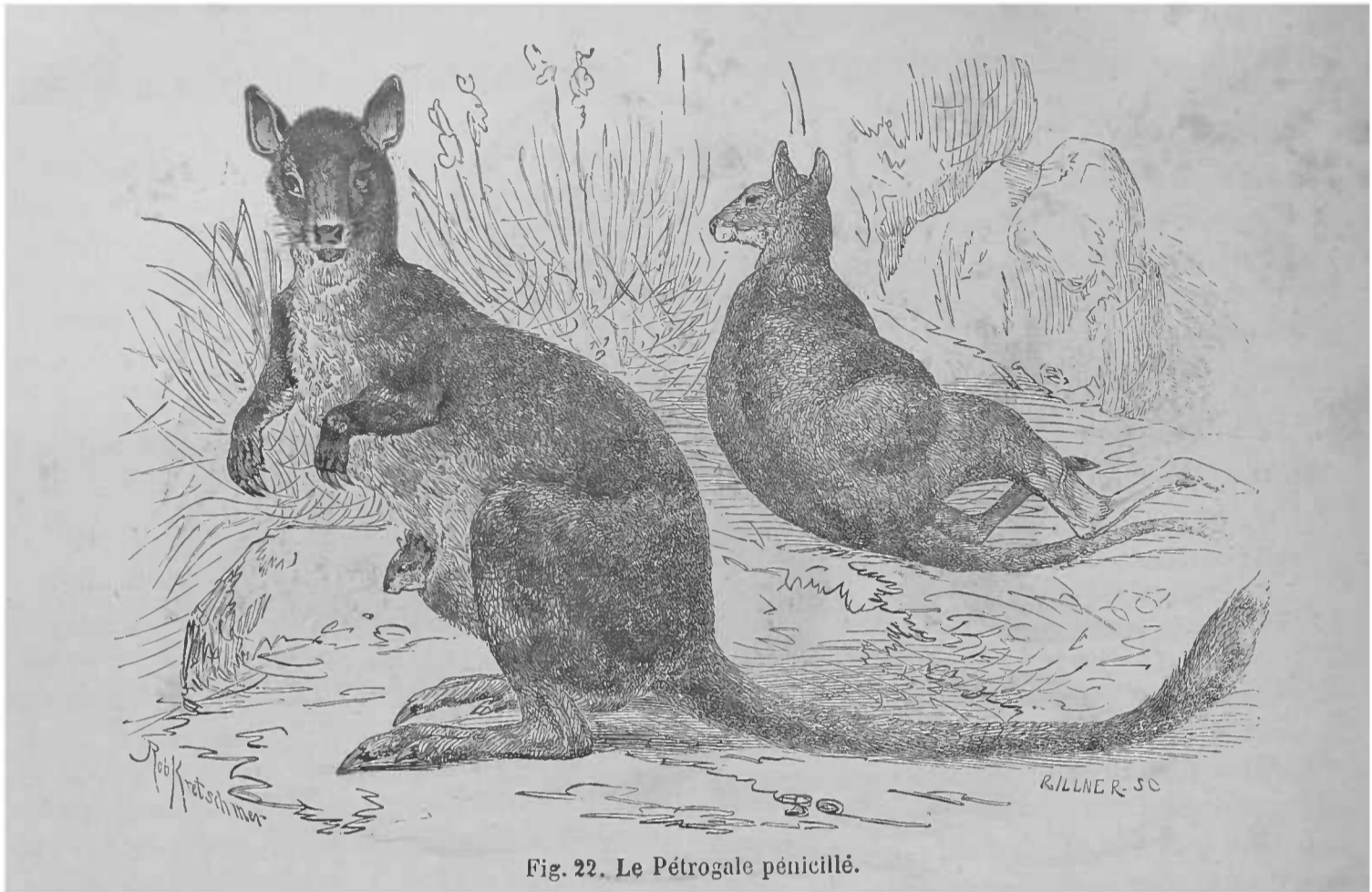


Fig. 22. Le Pétrogale pénicillé.

Chasse. — Cette espèce est quelquefois l'objet des poursuites de l'homme ; mais, pour la tuer, il faut un chasseur expérimenté, qui connaisse toutes ses remises. Les indigènes suivent sa piste jusqu'à la caverne où il se réfugie ; toute la patience des sauvages est nécessaire pour une pareille chasse ; un Européen ne tarde pas à s'en lasser.

Si l'animal n'est que blessé, il est rare qu'il devienne la proie du chasseur ; il se glisse dans une caverne inaccessible et y périt.

LES DENDROLAGUES — *DENDROLAGUS*

Die Kletterkängurus.

Caractères. — Les espèces de ce genre s'éloignent du type commun des vrais kangourous par le grand développement des membres antérieurs, ces membres n'étant pas de beaucoup plus courts que ceux de derrière ; leurs doigts sont armés d'ongles forts et recourbés, ce qui leur permet de grimper, et leur corps est trapu. Elles ont à la mâchoire supérieure une paire de petites dents canines.

Distribution géographique. — Les dendrolagues sont propres à la Nouvelle-Guinée.

LE DENDROLAGUE URSIEN — *DENDROLAGUS URSINUS.*

Der Kängurubär.

Caractères. — Le dendrolague-ursien (*fig. 23*) est un animal assez grand ; il a 1^m,30 de longueur totale, dont la moitié environ appartient à la queue. Il a le corps ramassé, robuste ; la tête courte, les oreilles proportionnées. Ses poils sont roides, d'un noir brun à la racine. Le bout des oreilles, la face, le ventre sont bruns, les joues jaunâtres ; l'œil est entouré d'un cercle plus foncé.

Mœurs, habitudes et régime. — De l'aveu de tous les observateurs, rien n'est plus curieux que de voir un dendrolague courant joyeusement parmi les branches avec autant de hardiesse et de sûreté que n'importe quel autre mammifère arboricole. Il grimpe le long des troncs d'arbre, et les descend avec l'assurance d'un écureuil. Cependant il paraît peu fait pour un tel exercice ; aussi comprend-on que le spectateur soit stupéfait lorsqu'il voit cet animal au pelage sombre, aux membres allongés, s'élaner tout d'un coup sur un arbre et en parcourir les branches. Il se nourrit de feuilles, de bourgeons, de jeunes pousses et de fruits.

Captivité. — On ne le rencontre que rarement en captivité. Le seul que j'aie jamais vu

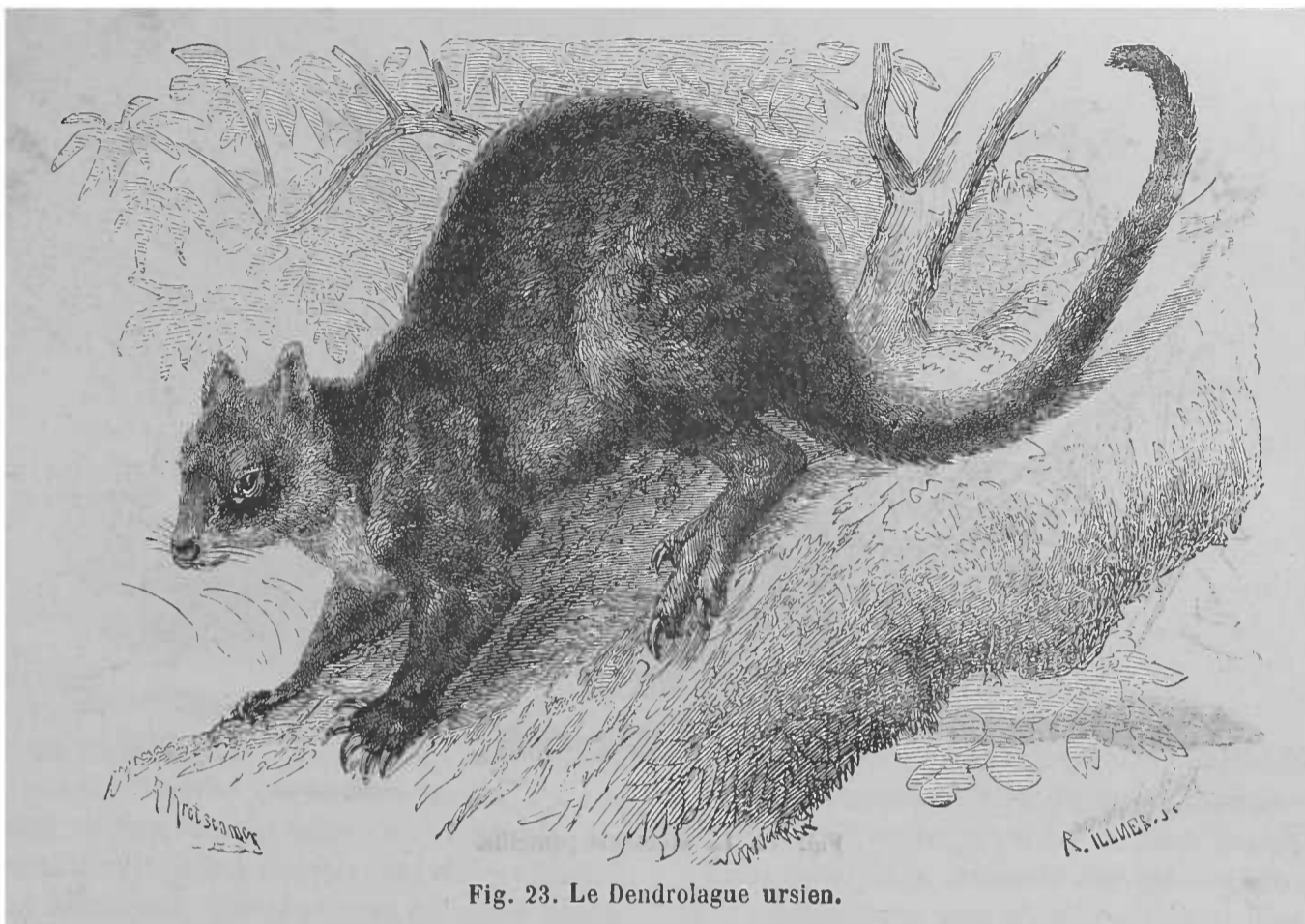


Fig. 23. Le Dendrolague ursien.

appartenait au jardin zoologique de Rotterdam. Il y était enfermé dans une cage si peu convenable, qu'il ne pouvait déployer ses talents. J'essayai, mais en vain, de l'acquérir pour notre ménagerie. Mon collègue de Rotterdam ne le connaissait pas ; il savait cependant que c'était une espèce peu ordinaire de kangouroo, et ne voulut me le céder à aucun prix.

LES POTOROOS — *HYPSIPRYMNUM*.

Die Kängururatten.

Caractères. — Les potoroos, que l'on a aussi nommés *Kanguroos-rats*, sont les plus petits des marsupiaux sauteurs. Ils se distinguent des autres macropodidés non-seulement par une taille plus faible, mais encore par une queue plus courte, des ongles longs aux doigts médians des pattes de devant, une lèvre supérieure fendue. Ils ont les oreilles petites, rondes comme celles de la souris, et une paire de petites canines à la mâchoire supérieure, comme les dendrolagues.

Les potoroos ont été distribués dans deux sous-genres :

A. LES BETTONGIES — *BETTONGIA*.

Caractérisés par une queue très-velue et des tarsi encore fort longs.

L'espèce suivante est une des plus grandes de ce petit groupe.

LE BETTONGIE PÉNICILLÉ — *BETTONGIA* *PENICILLATA*.

Die quastenschwänzige Kangururatte, The brush-tailed Bettong.

Caractères. — Il a la taille du lapin, les poils assez longs et gris-brun, le dos marqueté de noir et de blanc, le ventre d'un blanc sale ou jaunâtre. Le dernier tiers de la queue est couvert de poils longs, noirs, formant une touffe. Il mesure 66 cent. de longueur totale, sur lesquels 30 appartiennent à la queue (*fig. 24*).

Distribution géographique. — Cet animal habite la Nouvelle-Galles du Sud.

Mœurs, habitudes et régime. — Voici ce que Gould nous apprend sur les habitudes de cette espèce :

« Comme ses congénères, ce kangouroo-rat se creuse dans le sol une cavité où il construit son nid, qui se confond tellement avec le milieu environnant, qu'on ne peut l'apercevoir si l'on n'y prête une grande attention. Il choisit une place entre des touffes d'herbes, auprès d'un buisson. Tout le jour, l'animal y reste couché, seul ou avec sa femelle, complètement caché aux regards, car il a toujours soin de fermer l'ouverture qui y conduit. Les indigènes ne s'y laissent pas tromper.

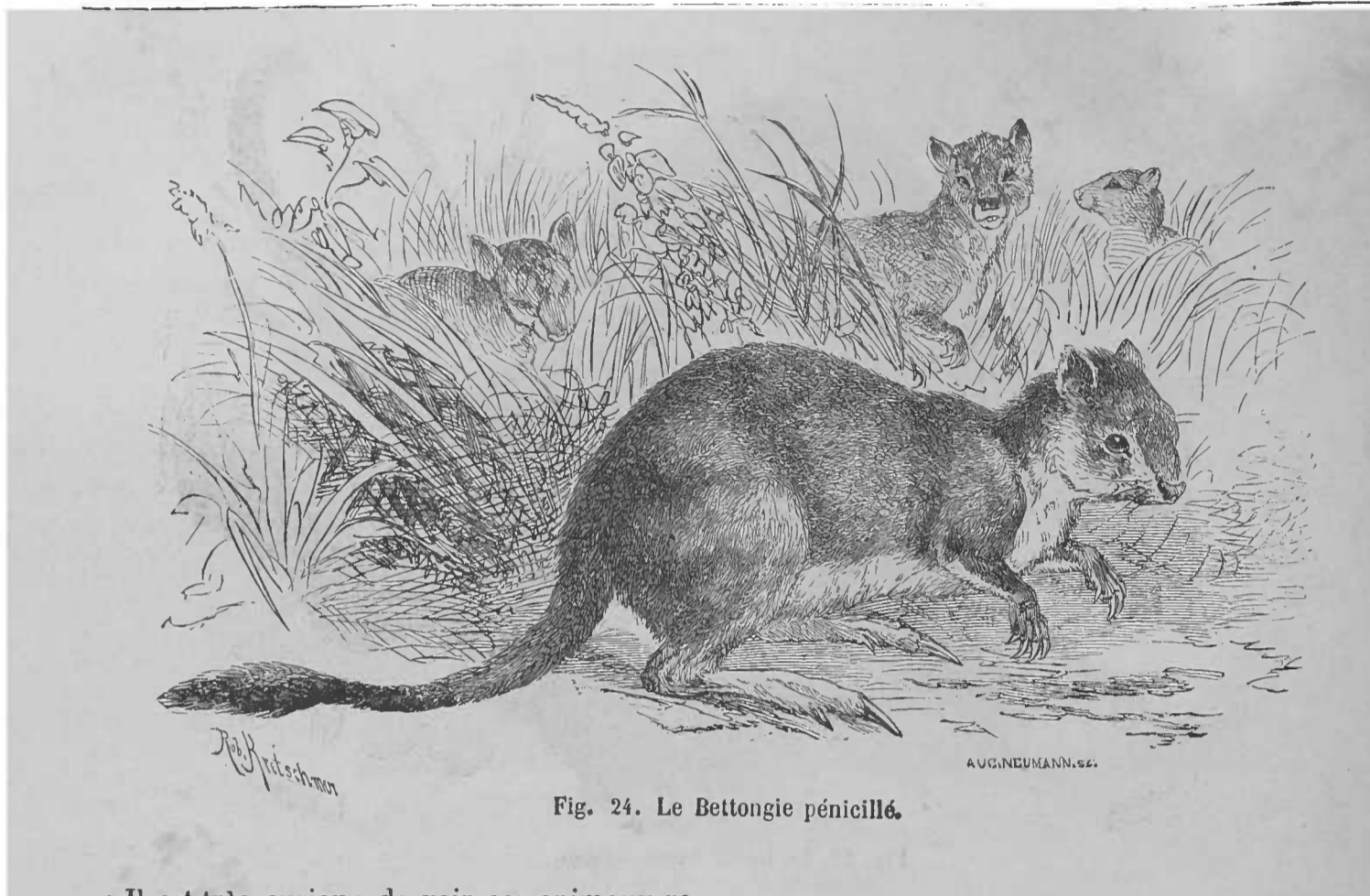


Fig. 24. Le Bettongie pénicillé.

« Il est très-curieux de voir ces animaux recueillir l'herbe nécessaire à la construction de leur nid. Ils se servent à cet effet de leur queue, qui est prenante. Ils saisissent avec elle une touffe d'herbe et la transportent à l'endroit convenable. En captivité, ils emportent de même à leur gîte divers matériaux; c'est du moins ce que faisaient quelques-uns que lord Derby avait dans son parc à Knowsely, dans les conditions se rapprochant le plus possible de celles dans lesquelles ils vivent en liberté.

« En Australie, ils habitent les plaines sèches et les collines couvertes d'arbres et de buissons espacés. Ils ne vivent pas en bandes; on en trouve cependant toujours un certain nombre réunis aux mêmes endroits. Ce n'est qu'à la tombée de la nuit qu'ils se mettent en quête de nourriture. Ils mangent des herbes et des racines qu'ils déterrent très-adroitement. Les trous creusés autour des buissons révèlent leur présence aux chasseurs. Quand ils sont troublés pendant le jour, ils courent avec une rapidité surprenante vers le premier trou, la première crevasse, le premier tronc d'arbre creux qu'ils voient, et s'y cachent. »

B. LES POTOROOS PROPREMENT DITS — *HYPSIPRYMNUM*.

Les potoroos proprement dits se distinguent des précédents par des tarses plus courts et une queue peu velue, en partie écailleuse.

LE POTOROO RAT — *HYPSIPRYMNUM MURINUS*.

Die eigentliche Kangururatte, The Kangaroo Rat.

Caractères. — Ce potoro (fig. 25), le plus anciennement connu, a une tête allongée, des pattes courtes, une queue semblable à celle du rat. Il mesure 41 cent. de long, 14 cent. de haut, et sa queue 28 cent. Il a le corps ramassé, le cou court, les doigts des pattes de devant séparés, le deuxième et le troisième doigt des pattes de derrière soudés l'un à l'autre jusqu'à la dernière phalange. Tous ces doigts sont armés d'ongles longs et recourbés. La queue est longue, plate, assez forte, écailleuse et recouverte de poils courts, ras, épars, sauf sur une partie de son étendue qui est toute nue; il en est de même de la lèvre supérieure. Son poil est long, peu serré, un peu brillant, d'un brun foncé, mêlé de noir et de brun clair sur le dos, d'un blanc sale ou blanc jaunâtre sur le ventre. Les poils sont foncés à la racine; ceux du dos ont, les plus longs, le bout noir, les plus courts, le bout jaune. La racine et la face supérieure de la queue sont brunâtres, les côtés et la face intérieures sont noirs.

Distribution géographique. — Le potoro rat habite la Nouvelle-Galles du Sud et la terre de Van-Diémen. Il est commun à Port-Jackson.

Mœurs, habitudes et régime. — Les potoroos rats fréquentent les cantons buissonneux, et évitent les pâturages découverts. Ils creusent

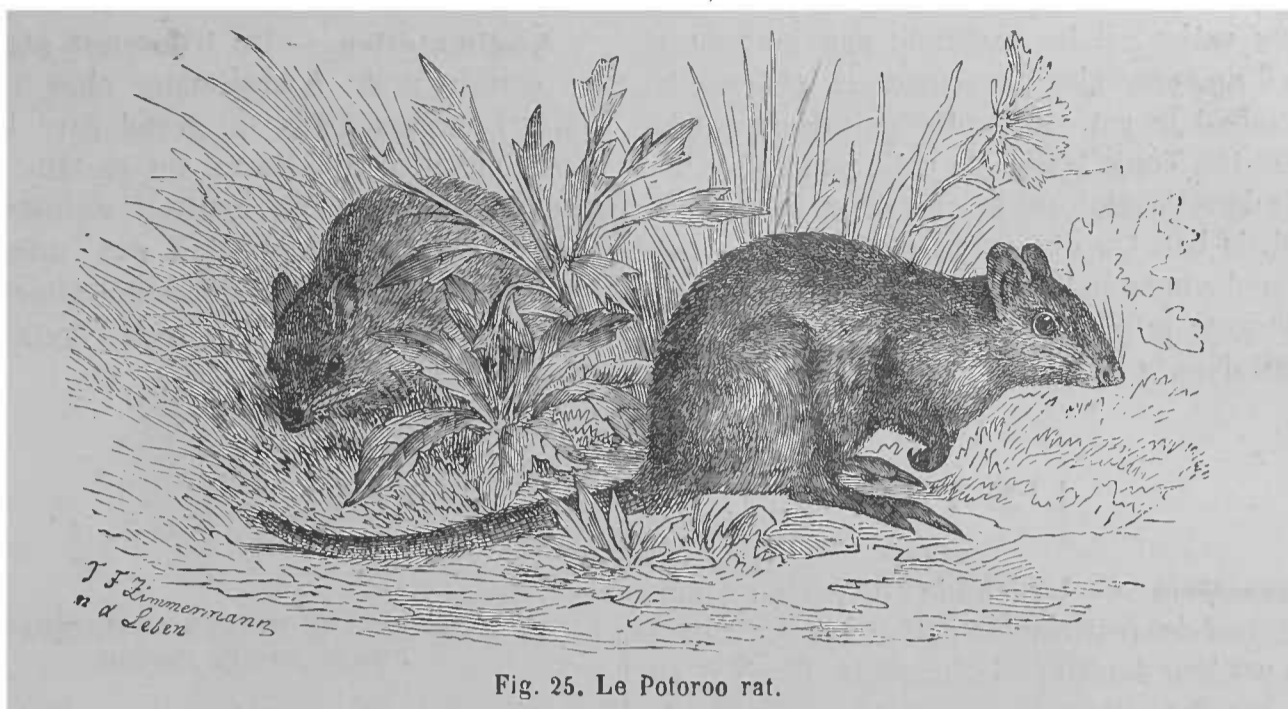


Fig. 25. Le Potoroo rat.

sent un trou entre les touffes d'herbes, le tapissent soigneusement de feuilles sèches, s'y réunissent ordinairement plusieurs ensemble et y passent tout le jour à dormir ; car ce sont des animaux nocturnes, qui ne sortent qu'après le coucher du soleil. Ce gîte est disposé avec une telle habileté qu'il échappe facilement à la vue de l'Européen, en fût-il à deux pas. L'indigène, par contre, dont l'œil pénétrant saisit la moindre inégalité du sol, passe rarement près d'un de ces gîtes sans le voir, le fouiller, et en tuer l'habitant endormi.

Mœurs, habitudes et régime. — D'après ce que j'ai pu voir, les potoroos rats ont d'autres allures que les autres marsupiaux sauteurs. Ils courent tout différemment, ils étendent leurs pattes de derrière l'une après l'autre comme les gerboises, et non les deux en même temps. Ce trépignement, comme on pourrait l'appeler, se fait très-rapidement, et permet à l'animal de montrer une plus grande agilité que les autres kanguroos. L'espèce dont il est question est vive, très-active, court avec une telle rapidité, qu'elle passe sur le sol comme une ombre. Un chien bien dressé s'en empare difficilement ; le chasseur inexpérimenté essaierait vainement de l'atteindre une fois qu'elle a quitté son gîte. Ce n'est que là, et pendant son profond sommeil, qu'elle est assez facile à prendre. Son régime diffère un peu de celui des espèces précédentes ; il consiste surtout en tubercules, en bulbes, en racines qu'elle déterre, et elle cause ainsi de grands ravages dans les plantations.

Captivité. — Les potoroos rats se trouvent dans presque tous nos jardins zoologiques d'Europe. Ils se contentent d'une nourriture très-

simple et ne réclament point de soins particuliers. Une caisse remplie de foin, une petite maisonnette en terre leur suffisent ; si on ne leur donne pas d'habitation, ils se creusent eux-mêmes un gîte et le rembourrent avec du foin et des feuilles sèches. Ce gîte est presque sphérique, plus étroit dans le haut que dans le milieu, à parois lisses et couvert avec tant d'art que l'on ne devinerait que difficilement la présence de l'habitation d'un animal sous ces touffes d'herbes sèches. Quand on enlève la partie supérieure, on voit le potoroo enroulé sur lui-même, ou entrelacé avec un de ses semblables. Mais ce spectacle n'est pas de longue durée : dès que la lumière réveille l'animal, il se dresse, d'un bond il est en liberté et s'éloigne le plus qu'il peut.

A Hambourg les potoroos rats se montrent en été une demi-heure ou deux heures avant le coucher du soleil, et sautent joyeusement dans leur enclos. Autant le jour ils n'aiment pas à être troublés, autant le soir ils se montrent curieux, et regardent quiconque s'approche des grilles. Ils se laissent volontiers caresser, tandis que dans le jour ils répondent à ces témoignages d'amitié par des grognements de mauvaise humeur, par la fuite, et souvent par des morsures. Les voyageurs anglais qui ont observé les potoroos rats en Australie, disent qu'ils sont très-craintifs ; mes observations ne confirment pas cette allégation : je les ai vus, au contraire, plus courageux que les grands kanguroos. On peut surtout dire que les mâles sont audacieux et méchants. Ils ne craignent pas l'homme ; ils l'attaquent même impudemment quand ils en sont tourmentés. Souvent aussi le mâle est très-méchant vis-à-vis de ses petits, surtout vis-à-vis des

jeunes mâles ; il les maltraite par jalousie, et plus d'un succombe à ces mauvais traitements.

Pendant le rut, les potoroos rats sont très-surexcités. Toute la nuit, le mâle poursuit sa femelle dans l'enclos qui les renferme, la roule, la mord, la bat. Un des mâles que possède le Jardin zoologique de Hambourg tua même une femelle avec le jeune, déjà assez grand, qu'elle portait dans sa bourse.

Acclimatation. — On trouverait sans doute un certain profit à acclimater chez nous cet animal curieux. Dans un grand parc bien enclos, on pourrait élever un certain nombre d'individus, que l'on mettrait ensuite en liberté en les abandonnant à eux-mêmes. On se procurerait ainsi un nouveau gibier nullement nuisible, dont la chasse serait certainement très-attractive.

LES PHASCOLOMIDÉS — PHASCOLOMYES.

Caractères. — La famille qui porte ce nom comprend des marsupiaux parfaitement caractérisés par leur dentition de rongeurs. Ils n'ont en effet que des incisives (une paire à chaque mâchoire) et des molaires. Ils sont plantigrades et leurs membres antérieurs ont la longueur des membres postérieurs.

Cette famille ne renferme qu'un genre.

LES PHASCOLOMES OU WOMBATS — PHASCOLOMYS.

Die Wombats, die Beutelmäuse, The Wombats.

Caractères. — Les phascolomes sont des marsupiaux rongeurs, comme il vient d'être dit. Leur corps est lourd et gros, leur cou court et fort, leur tête massive, leurs pattes courtes, courbées, terminées par cinq doigts réunis, armés en grande partie, sauf le pouce des pattes de derrière, d'ongles longs, forts, recourbés ; la plante des pieds est large et nue. Leur queue n'est qu'un moignon presque nu. Leur dentition est remarquable : leurs incisives sont larges, comme de véritables dents de rongeurs, et ils ont en outre cinq longues molaires recourbées, repliées et séparées des incisives par un grand espace vide. Les vertèbres portant des côtes sont au nombre de quinze. Le sacrum est formé de sept vertèbres d'après les uns, de trois d'après les autres ; les vertèbres de la queue varieraient de neuf à douze. Les parties molles ressemblent étonnamment à celles du castor.

Les deux ou trois espèces que l'on croit reconnaître ont entre elles la plus grande ressemblance. Nous nous bornerons à faire l'histoire de la plus anciennement connue.

LE PHASCOLOME MINEUR OU WOMBAT — PHASCOLOMYS FOSSOR.

Der Wombat, die gemeine Beutelmaus, The Wombat ou Australian Badger.

Caractères. — Le wombat (*fig. 26*) que l'on connaît aussi sous le nom vulgaire de *rat à bourse*, *blaireau d'Australie*, ne ressemble en aucune façon, pas même de loin, ni à un blaireau ni à un rat. Il a bien le type d'un rongeur, mais le type des rongeurs les plus lourds et les plus paresseux. En l'examinant, on voit de suite que l'on a affaire à un animal curieux. Sa taille, qui est à peu près celle du blaireau, a de 80 cent. à 1 mètre de long ; sa hauteur est de 30 cent. ; il pèse rarement moins de 30 kilog., son poil est épais, assez mou, blanchâtre sous le ventre, d'un brun passant tantôt au jaunâtre, tantôt au grisâtre sur le dos. Ses oreilles, larges et petites, sont d'un brun rouille en dehors, blanches en dedans ; ses doigts sont brun-rouille, ses moustaches noires.

Distribution géographique. — La terre de Van-Diémen et les côtes méridionales de la Nouvelle-Galles du Sud, sont la patrie du phascolome Wombat.

Mœurs, habitudes et régime. — Il vit dans les forêts épaisses, s'y creuse un terrier profond dans le sol, et y dort tout le jour.

Ce n'est qu'à la nuit close que le wombat quitte sa demeure pour chercher sa nourriture. Celle-ci consiste principalement, en feuilles, en racines qu'il déterre et en une herbe dure, ressemblant au jonc, qui couvre de vastes espaces.

Le wombat est un animal maladroit, paraissant même plus maladroit qu'il ne l'est en réalité. Ses mouvements sont lents, mais assurés. Stupide, indifférent, il n'est pas facile de le troubler. Il va droit son chemin, sans se laisser arrê-

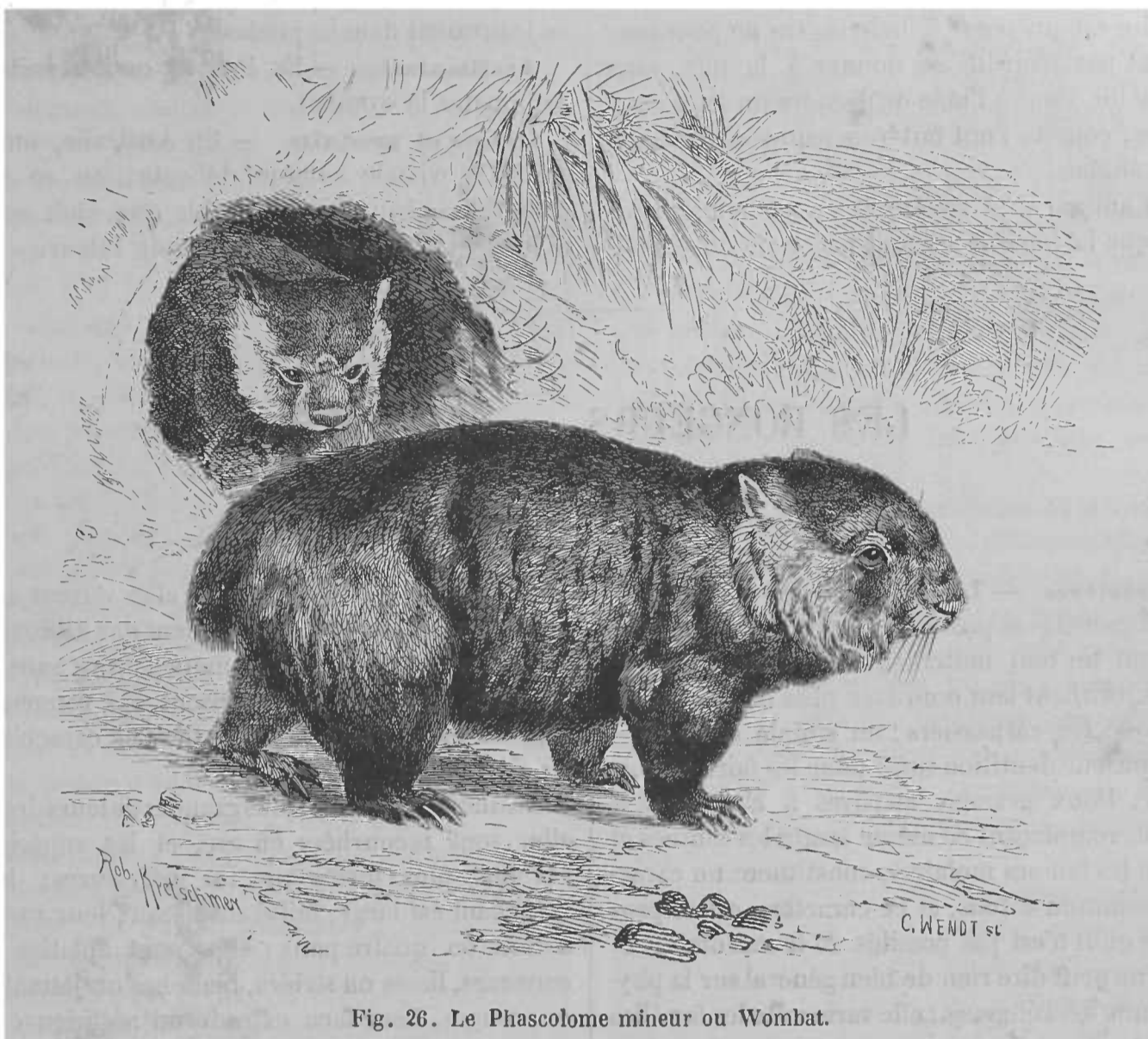


Fig. 26. Le Phascolome mineur ou Wombat.

ter par aucun obstacle. Les indigènes racontent que, dans ses excursions nocturnes, il tombe souvent comme une pierre roulante dans la rivière dont il parcourt la rive, mais que, sans se troubler, il poursuit son chemin sur le lit du fleuve, gagne l'autre rive, et y continue sa marche, comme si rien ne lui était arrivé. Depuis que j'ai observé des wombats captifs, ces histoires ne me paraissent plus incroyables. Il est très-difficile d'exciter un wombat, quoique parfois on arrive à le mettre en colère. Il n'a pas son égal pour l'obstination : ce qu'il a une fois entrepris, il s'efforcera de le mener à bonne fin, malgré tous les obstacles. Il a commencé à creuser un terrier, et il le recommencera cent fois, avec une patience inaltérable, si cent fois, on le lui obstrue. Les colons australiens disent qu'il est très-pacifique, qu'il se laisse prendre et emporter sans témoigner ni inquiétude, ni mécontentement, mais que s'il s'est mis dans la tête de résister, il devient un adversaire sérieux, faisant des morsures dangereuses. Je suis à même de confirmer ces dires. Le wombat du jardin zoo-

BREHM.

logique de Hambourg montre tout à fait ces mœurs. Quand on lui attache les pattes de derrière, ou qu'on le prend seulement par une patte, il se fâche, fait entendre un sifflement menaçant et mord profondément.

Captivité. — Comme la plupart des autres animaux d'Australie, le phascolome mineur supporte très-bien la privation de liberté. Bien soigné, convenablement nourri, il paraît se trouver très-bien de la captivité ; il s'apprivoise même jusqu'à un certain point, c'est-à-dire qu'il s'habitue assez à l'homme pour qu'on puisse le laisser librement courir dans la maison. Son indifférence lui fait oublier son esclavage, et supporter sans peine sa destinée ; jamais, du moins, il ne lui vient à l'idée de fuir. Dans l'île de Van-Diemen, il est le compagnon habituel des pêcheurs ; il rôde autour de leurs cabanes, comme un chien. Mais qu'on ne croie pas qu'il s'attache à son maître. L'homme lui est aussi indifférent que n'importe quoi. Pourvu qu'il ait à manger, il ne s'inquiète de rien, et se trouve bien partout.

Chez nous, on le nourrit de fourrages, de ca-

II — 106

rottes, de raves, de fruits, de grains ; le lait surtout lui est un régal délicieux. On ne peut seulement pas trop lui en donner à la fois, sans quoi il lui vient à l'idée de prendre un bain dans le vase, comme l'ont fait remarquer les naturalistes anglais.

Cet animal s'est reproduit en Angleterre ; on a vu que la femelle mettait bas trois ou quatre

petits, et les soignait avec tendresse tant qu'ils se trouvaient dans sa poche.

Acclimatation. — En France, on a cherché à acclimater le wombat.

Usages et produits. — En Australie, on regarde sa viande comme délicate ; on se sert aussi de sa peau. Il est probable que, chez nous, ni l'une ni l'autre n'auraient grande valeur.

LES RONGEURS — RODENTIA.

Die Näger, The Rodents.

Caractères. — La troisième grande division des onguiculés se présente encore à nous comme formant un tout nettement déterminé. Les rongeurs justifient leur nom avec plus de raison encore que les carnassiers ; un simple coup d'œil jeté sur leur dentition suffit pour les faire reconnaître. Deux grandes incisives à chaque mâchoire, remplaçant en même temps les canines et même les fausses molaires, constituent un caractère commun à tous, et ce caractère est si prononcé qu'il n'est pas possible de le méconnaître.

On ne peut dire rien de bien général sur la physiologie des rongeurs ; elle varie avec les familles et les genres. Leur corps est tantôt allongé et élancé, tantôt court et ramassé ; il est tantôt couvert de poils, tantôt de piquants ; chez les uns, la queue est longue, chez les autres, elle est réduite à un moignon rudimentaire ; il en est qui l'ont nue et écaillée, d'autres l'ont couverte de poils longs et touffus. Leurs oreilles varient considérablement de forme et de grandeur : cachées et nues chez les uns, elles sont saillantes, velues, et quelquefois surmontées de pinceaux de poils chez les autres. Leurs membres servent à la marche, à la nage ou au saut ; en un mot, ces animaux présentent d'énormes différences. On peut cependant admettre les caractères généraux suivants : corps cylindrique reposant sur des jambes d'inégale longueur ; cou court et gros ; yeux grands et saillants ; lèvres charnues, très-mobiles, fendues en avant, couvertes de moustaches ; généralement quatre doigts aux pattes de devant, cinq aux pattes de derrière, armés d'ongles plus ou moins forts, et parfois réunis par une membrane palmaire ; pelage égal sur tout le corps.

Mais ces caractères, pour être généraux, ne sont pas communs à toutes les espèces et les dif-

férences très-considérables qu'elles offrent sous ces divers rapports, présenteraient des difficultés pour leur réunion en un même ordre sans les incisives. Celles-ci caractérisent les rongeurs, plus encore que la dent carnassière ne caractérise les carnassiers.

Les incisives sont les plus grandes de leurs dents ; elles sont recourbées en arc, et les supérieures sont plus fortes que les inférieures ; leur tranchant est large, taillé en biseau ; leur racine a trois ou quatre pans ; elles sont aplaties ou convexes, lisses ou striées, blanches ou jaunâtres ou rouges. Leur face externe ou antérieure est recouverte d'un émail très-dur, qui forme le bord tranchant du biseau. Le reste de la dent est formé par l'ivoire. L'usage continu que l'animal fait de ses dents les aurait bien vite usées, si la nature n'y avait pourvu. Les incisives des rongeurs se distinguent de toutes les autres dents des mammifères, non-seulement en ce qu'elles sont implantées plus solidement dans la mâchoire, mais encore en ce que leur croissance est indéfinie. La racine est renfermée dans une alvéole, creusée profondément dans l'os maxillaire, ou incisif ; son extrémité postérieure présente une cavité renfermant un germe persistant, par lequel la dent s'accroît à mesure qu'elle s'use à son autre extrémité. Le tranchant de ces dents est conservé par le frottement continu qu'elles exercent l'une sur l'autre. La mâchoire n'exécute que des mouvements d'avant en arrière. Ces dents réunissent donc tous les caractères nécessaires pour des organes destinés à ronger. On démontre facilement leur croissance indéterminée en faisant subir à une des incisives d'un rongeur quelconque, d'un lapin par exemple, une déviation qui puisse la soustraire à l'ac-

tion de l'incisive qui lui est opposée ; cette dent n'étant plus usée par frottement, pousse très-rapidement, sort de la bouche, se roule comme une corne, gêne le jeu des autres dents et par suite la nutrition de l'animal (1).

Les lèvres des rongeurs sont très-mobiles, et garnies de moustaches. Dans beaucoup d'espèces, à la face interne de la bouche s'ouvrent des abajoues qui s'étendent jusqu'à la région scapulaire, et dans lesquelles l'animal peut ensermer sa nourriture. Un muscle spécial tire ces poches en arrière : une fois qu'elles sont remplies, l'animal les vide en les pressant avec ses pattes de devant.

Les glandes salivaires sont très-développées. L'estomac est simple, quelquefois divisé en deux loges par un étranglement. L'intestin a de quinze à seize fois la longueur du corps. Chez la femelle, l'utérus est double. La conformation de l'encéphale indique une intelligence obtuse. Les hémisphères cérébraux sont petits, les circonvolutions peu marquées ; les organes des sens sont également développés, et assez parfaits.

Distribution géographique. — Les rongeurs ont apparu isolés au commencement de l'époque tertiaire ; ils étaient abondants à l'époque diluvienne. Aujourd'hui, ils sont répandus sur toute la surface de la terre. On les trouve dans tous les climats, à toutes les altitudes, partout où la végétation n'est pas absolument éteinte.

« Au milieu des neiges et des glaces éternelles, dit Blasius, partout où un rayon du soleil peut faire éclore pour quelques semaines, quelques plantes de peu de durée, sur les pics neigeux solitaires et élevés des Alpes, comme dans les plaines désertes et étendues des régions polaires, partout on trouve des rongeurs, qui ne demandent pas un ciel plus clément. Mais plus la végétation devient riche et abondante, plus nombreux, plus variés, se montrent ces animaux, qui ne manquent dans aucun endroit de la terre. »

Mœurs, habitudes et régime. — Ces animaux ont des mœurs très-diverses. Les uns sont arboricoles, les autres exclusivement terrestres ; ceux-ci vivent dans l'eau, ceux-là se creusent des terriers souterrains ; les uns habitent les forêts, les autres les campagnes. Tous sont plus ou moins agiles, courent, grimpent, nagent, fouissent selon le milieu qu'ils habitent.

La plupart ont des sens très-fins et sont vifs,

(1) Voyez Oudet, *De l'accroissement continu des dents incisives chez les Rongeurs*, in : *Recherches anatomiques, physiologiques et microscopiques sur les dents*. Paris, 1862, p. 47.

éveillés, actifs. Ils sont généralement craintifs, ne font preuve ni de beaucoup de prudence, ni de beaucoup de ruse, ni d'une bien grande intelligence.

Beaucoup vivent par paires, d'autres se réunissent en grandes bandes. Leurs rapports avec d'autres animaux, sans être intimes, n'ont rien d'hostile. Plusieurs sont très-joueurs. Quelques-uns seulement sont méchants, féroces, impudents ; de ce nombre sont les rats. En cas de danger, ils se retirent aussitôt dans leurs cachettes ; mais il en est bien peu qui sachent dérouter les poursuites.

Tous les rongeurs se nourrissent principalement de végétaux, de racines, d'écorces d'arbres, de feuilles, de fleurs, de fruits, de légumes, d'herbes, de tubercules amylicés, même de bois. Quelques-uns s'attaquent aux substances animales, et sont omnivores. Un grand nombre, en prévision des rigueurs de l'hiver, amassent des provisions dans des chambres souterraines. La plupart sont sédentaires, quelques-uns entreprennent à des époques indéterminées de très-longes voyages.

Les rongeurs sont les mammifères les plus habiles dans l'art des constructions ; quelques-uns se bâtissent des demeures remarquables, qui ont excité, dès les temps les plus reculés, l'admiration de l'homme. Mais, c'est moins l'intelligence qui les guide qu'un instinct irraisonné, comme celui des oiseaux.

Plusieurs passent l'hiver dans un sommeil léthargique, se nourrissant de la graisse accumulée pendant l'été dans les tissus.

Relativement à leur petite taille, les rongeurs remplissent un rôle considérable dans l'économie de la nature. Ils seraient les dominateurs de la terre et la saccageraient, s'ils n'avaient un nombre considérable d'ennemis, s'ils n'étaient sujets à des maladies et à des sortes de pestes. Une paire de rongeurs, au bout de quelques années, a produit des milliers de descendants. Heureusement les causes nombreuses de destruction auxquelles ils sont soumis balancent leur trop grande fécondité.

Des animaux aussi féconds sont souvent des ennemis redoutables pour l'homme. Ils dévastent les champs et les jardins ; ils rongent et détruisent mille plantes, mille objets précieux ; ils pillent les provisions, et l'utilité dont ils peuvent être ne compense pas les dégâts qu'ils causent. L'homme est donc forcé de se joindre à leurs ennemis, et il met en usage tous les moyens pour les détruire.

Usages et produits. — Quelques rongeurs seulement s'habituent à l'homme, et il en est bien peu qui valent la peine d'être apprivoisés. Il n'y a qu'un très-petit nombre d'espèces dont on puisse manger la chair et utiliser la peau.

Les naturalistes ne sont pas d'accord sur la classification des rongeurs. Ils établissent, les uns plus, les autres moins de familles. Les rongeurs dont je vais faire l'histoire, suffiront pour donner une idée de cet ordre.

LES SCIURIDÉS ou ÉCUREUILS — *SCIURI*.

Die Eichhörnchen, The Squirrels.

Les plus nobles, les plus éveillés, les plus vifs, les plus prudents de tous les rongeurs sont bien les sciuridés ou écureuils. Beaucoup de naturalistes rangent parmi eux les spermophiles et les marmottes, dont nous formons une section à part, et augmentent ainsi le nombre, déjà considérable, des espèces de cette famille. En la restreignant comme nous le faisons, ce nombre est encore très-grand, puisqu'il s'élève aujourd'hui à plus de quatre-vingt-dix espèces, parmi lesquelles plusieurs, il est vrai, doivent probablement être éliminées comme formant double emploi.

A la vérité, les écureuils et les marmottes ont plus d'un caractère commun, notamment dans la dentition et la structure du crâne; mais leurs différences sont sensibles : les marmottes sont des animaux lourds et tranquilles, autant que les écureuils sont vifs et gracieux.

Caractères. — Les diverses espèces de sciuridés présentent de grandes variétés dans leur structure comme dans leurs mœurs. Toutes ont le corps allongé, la queue plus ou moins longue, à poils souvent disposés sur deux rangs, les yeux grands et saillants, les oreilles petites ou grandes, couvertes de poils courts ou formant pinceau à leur sommet. Les membres postérieurs sont plus longs que les membres antérieurs; les pattes de devant ont quatre doigts et un pouce rudimentaire; celles de derrière ont cinq doigts. A quelques exceptions près, la mâchoire supérieure porte cinq molaires, la mâchoire inférieure quatre, assez amples; la première molaire supérieure est la plus petite, les autres ont à peu près la même conformation. Le front est large et plat. La colonne vertébrale est formée de douze vertèbres dorsales, cinq vertèbres lombaires, trois vertèbres sacrées, et de seize à vingt-cinq vertèbres caudales. L'estomac est simple, l'intestin de longueur très-variable.

Distribution géographique. — Les écureuils habitent toute la terre, la Nouvelle-Hollande exceptée. Ils montent assez haut dans le Nord, et se trouvent dans les régions tropicales.

Mœurs, habitudes et régime. — Ils habitent indifféremment les vallées et les hauteurs, les montagnes et les plaines. Ils se tiennent de préférence dans les forêts et les lieux boisés, car la plupart sont des animaux arboricoles; quelques-uns se creusent des terriers.

Chaque écureuil vit pour soi; quelquefois, cependant, ils se réunissent par paires ou en bandes plus ou moins nombreuses. Quelques espèces, poussées par la faim, entreprennent de longs voyages, et se réunissent, à cet effet, en troupes considérables. Les écureuils proprement dits sont des animaux diurnes et nocturnes; les ptéromys et les polatouches ou écureuils volants ont des mœurs absolument nocturnes.

Ils se nourrissent tous de matières végétales; de fruits, de grains, de jeunes pousses, de feuilles, de bourgeons, au besoin même d'écorces d'arbres et de champignons. En mangeant, ils s'asseyent sur leur derrière et portent leur nourriture à leur bouche avec leurs pattes de devant. Ils apaisent leur soif en buvant de l'eau, en léchant la neige ou en suçant le suc de divers fruits.

Sur les arbres, comme à terre, leurs mouvements sont lestes, rapides, gracieux. Les écureuils volants seuls paraissent embarrassés lorsqu'ils sont sur le sol; par contre, quand ils sont sur les arbres, ils peuvent faire des bonds prodigieux, mais seulement, de haut en bas. Le plus grand nombre marchent en sautant et en appuyant toute la plante des pieds à terre. Presque tous grimpent à merveille et sautent d'un arbre à l'autre. Pour dormir, ils se roulent en boule, et cherchent un endroit convenable, soit un terrier, soit un tronc d'arbre creux, soit un nid qu'ils ont approprié, s'ils ne l'ont pas entièrement construit. Ceux qui habitent les pays froids émigrent à l'entrée de l'hiver ou s'endorment d'un sommeil hibernale; ils ont soin d'amasser des provisions pour leurs besoins futurs.

Leur voix est un sifflement et une sorte de groguement, de murmure difficile à décrire.

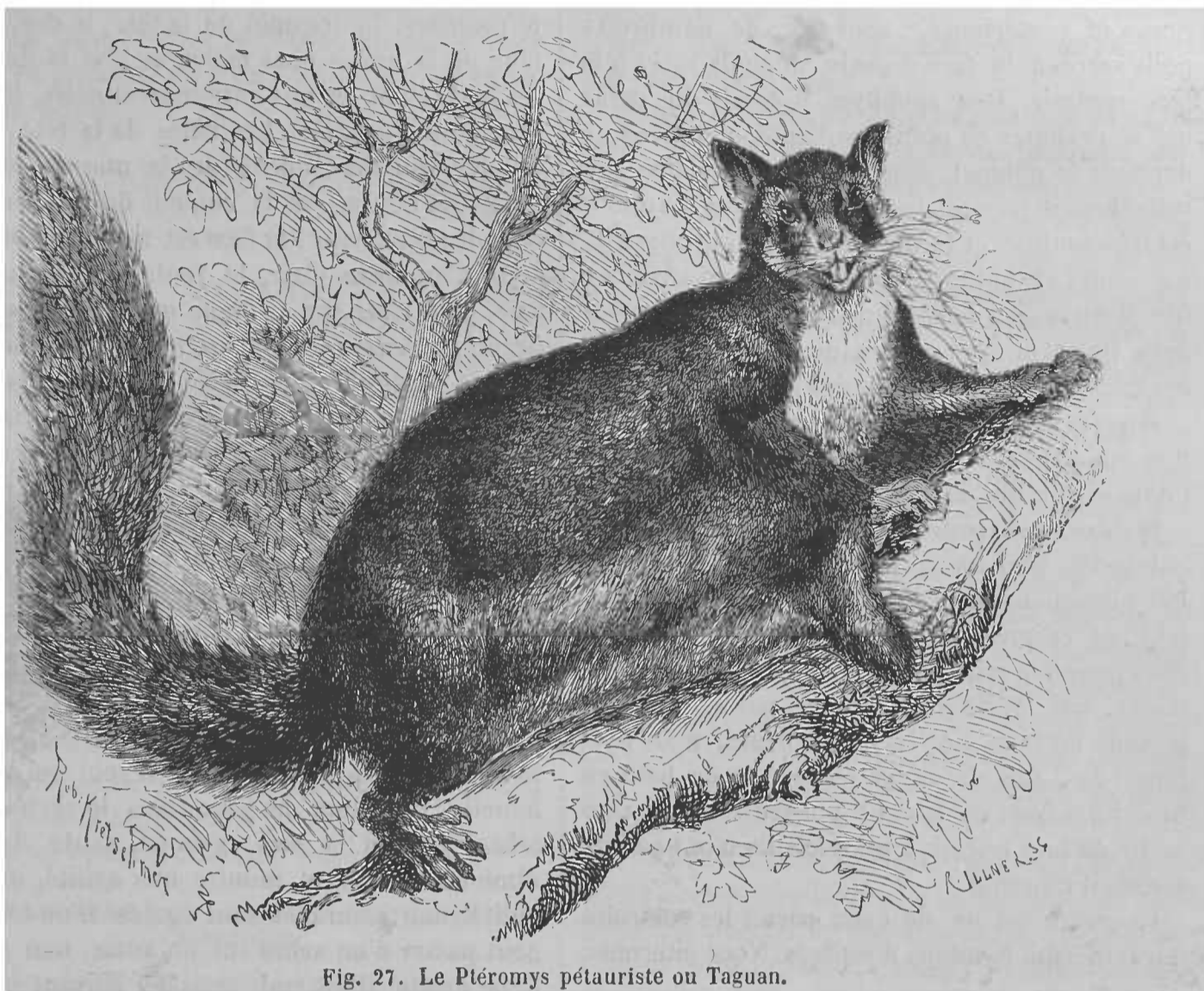


Fig. 27. Le Pteromys pétauriste ou Taguan.

Leur intelligence est bornée, mais elle est considérable, relativement aux autres rongeurs. La vue, l'ouïe et l'odorat sont les plus développés de leurs sens; quelques-uns font preuve d'un toucher très-délicat, et paraissent pressentir les changements de température. Ils sont méfiants, craintifs et s'enfuient à la moindre apparence de danger; partant, ils sont très-inoffensifs. Cependant, si on les attaque, ils se défendent et peuvent faire d'assez profondes blessures.

La plupart des espèces paraissent avoir plusieurs portées par an. Au moment de l'accouplement, le mâle vit avec sa femelle, l'aide à construire la demeure dans laquelle elle élèvera ses petits. Le nombre de ceux-ci varie de deux à sept par portée. Ils naissent presque nus et aveugles; ils ont besoin d'un lit bien chaud et de beaucoup de soins de la part de leur mère.

Captivité. — Pris jeunes, les sciuridés, à l'exception toutefois des écureuils volants, s'apprivoisent facilement et supportent longtemps et sans peine la captivité. Beaucoup s'habituent à leur maître, lui témoignent un certain attachement. Mais l'éducation ne modifie jamais beaucoup leur naturel; en vieillissant, ils deviennent

aussi grognons, chagrins et méchants, qu'ils étaient auparavant doux et inoffensifs.

Usages et produits. — A tout considérer, et malgré les quelques dégâts qu'ils causent dans les champs et dans les plantations, quand ils y pénètrent en trop grand nombre, les sciuridés sont des animaux plus utiles que nuisibles. La fourrure de presque toutes les espèces septentrionales, sans être des meilleures, est estimée, et leur chair n'est pas désagréable, même pour des palais délicats.

LES PTÉROMYS — PTEROMYS.

Die Flugeichhörnchen, The flying Squirrels.

Avant de faire l'histoire des animaux nocturnes d'une famille, nous avons toujours, jusqu'ici, fait d'abord celle des espèces diurnes; cette fois nous suivons l'ordre inverse, et nous nous occuperons en premier lieu des ptéromys et des sciuroptères ou polatouches, dont les formes nous rappellent celles des marsupiaux volants.

Caractères. — Les ptéromys sont caractérisés par la présence d'une membrane épaisse, insérée à leurs flancs et à leurs membres anté-

rieurs et postérieurs, couverte de nombreux poils serrés à la face dorsale, de poils rares à la face ventrale. Une apophyse osseuse du carpe qui se prolonge en pointe saillante et très-aiguë derrière le poignet, donne plus de solidité aux rattaches antérieures de cette membrane. La queue est très-touffue, et forme panache. Leur museau est court et obtus, et leurs dents molaires sont très-flexueuses à la couronne et faiblement rubanées. Ils ont douze vertèbres dorsales, sept lombaires, trois sacrées et de dix-huit à dix-neuf caudales.

Distribution géographique. — Les ptéromys appartiennent aux contrées méridionales de l'Asie et aux îles de l'archipel indien.

Mœurs, habitudes et régime. — Ils ont des habitudes nocturnes, passent le jour dans un nid placé dans le tronc d'arbres creux, en sortent au crépuscule et courent dans les branches pour chercher leur nourriture. Leur membrane, qui forme une sorte de parachute, leur permet de faire des bonds énormes, mais toujours dans une direction oblique et de haut en bas. En hiver, ils restent plusieurs nuits sans sortir de leur retraite ; toutefois ils n'ont pas de sommeil hibernant.

Ce genre est un de ceux parmi les sciuridés qui renferme le moins d'espèces. Nous citerons :

**LE PTÉROMYS PÉTAURISTE OU TAGUAN —
PTEROMYS PETAURISTA.**

Der Taguan, The Taguan.

Caractères. — Le taguan (*fig. 27*) est un des écureuils volants les plus connus et la plus grande espèce de toute la famille ; il a à peu près la taille du chat domestique. Son corps mesure 66 cent., sa queue 58, et sa hauteur à l'épaule est de 22 cent. Il a le corps allongé ; le cou court ; la tête petite ; le museau obtus ; les oreilles courtes, larges, dressées, pointues ; les yeux grands et saillants ; les pattes de derrière notablement plus longues que celles de devant ; les doigts des pattes antérieures, excepté le pouce qui est rudimentaire, armés d'ongles courts, recourbés, pointus ; la queue longue, pendante et couverte de poils épais et touffus ; les poils du corps et des membres sont courts, serrés, aplatis, grossiers, surtout sur le dos ; ceux de la membrane aliforme sont fins, courts et font paraître cette membrane comme frangée. Derrière les oreilles se trouve une petite touffe de poils d'un brun foncé, et sur la joue est une verrue couverte de soies roides. Les moustaches sont également roides et de moyenne longueur. Comme chez tous les animaux nocturnes, l'œil est surmonté de longs sourcils qui servent à

le protéger. Le sommet de la tête, le dos, la racine de la queue sont mêlés de gris et de noir, les poils étant les uns entièrement noirs, les autres à pointe grise. Les côtés de la tête et les bandes qui descendent de la nuque sur les pattes de devant ont la couleur du dos, ou sont d'un brun châtain ; la face est noire, les oreilles sont d'un brun clair, le ventre est blanc-gris sale, plus clair sur la ligne médiane. La membrane aliforme est brun-noir ou brun-châtain à sa face supérieure, d'un gris passant au jaune à sa face inférieure ; elle est bordée de gris. Les pattes sont d'un brun châtain ou d'un noir roux ; la queue est noire.

Distribution géographique. — Le ptéromys pétauriste habite le continent indien, Malabar, Malacca et le royaume de Siam. Les espèces de ce genre que l'on trouve dans les îles de la Sonde, quoique très-voisines de celle-ci, en sont cependant bien distinctes.

Mœurs, habitudes et régime. — Il fréquente les forêts les plus épaisses, vit seul ou avec sa femelle, dort tout le jour dans le creux d'un arbre, en sort la nuit, grimpe, saute dans la cime des arbres, et montre une agilité, une rapidité, une assurance sans égales. D'un bond, il peut passer d'un arbre sur un autre, non pas en ligne droite, il est vrai, mais en suivant une ligne déclive de haut en bas.

Dans ces circonstances, sa membrane aliforme, qu'il tend en écartant horizontalement ses pattes, représente un vaste parachute à l'aide duquel il se soutient. Sa queue lui sert de gouvernail. Comme certains singes, il peut changer brusquement de direction dans le saut. Ses mouvements sont si rapides, que l'œil, dit-on, a de la peine à les suivre.

L'ouïe et la vue sont les sens les plus parfaits du taguan.

Il a bien moins d'intelligence, il est bien plus méfiant et plus craintif que les autres sciuridés. Le moindre bruit lui fait prendre la fuite. Cette crainte continuelle le met assez à l'abri des carnassiers grimpeurs ; mais il devient souvent la proie des grands oiseaux rapaces nocturnes, qui le saisissent au bond, et contre lesquels il est sans défense.

La rareté du taguan explique le peu que nous connaissons de ses mœurs. Les voyageurs ont peu d'occasions de l'observer, et les indigènes n'ont pas grand'chose à en dire.

Captivité. — En captivité, cet animal est un être ennuyeux. Il est très-timide, dort tout le jour, s'agite brusquement la nuit, ronge les

planches de sa cage, et périt au bout de quelques jours ou de quelques semaines, quelques soins qu'on en prenne ; aussi ne l'a-t-on jamais vu vivant en Europe.

LES POLATOUCHES — *SCIUROPTERUS*

Die Flattereichhörnen.

Caractères. — Les polatouches, que l'on connaît aussi sous le nom de *Sciuroptères*, et vulgairement sous celui d'*Écureuils volants*, ont comme les ptéromys une membrane aliforme velue, étendue de chaque côté du corps d'un membre à l'autre en passant sur les flancs ; mais cette membrane se termine au poignet par un lobe arrondi au lieu de se prolonger en une pointe saillante ; leur tête est plus effilée ; les poils de leur queue sont implantés sur deux lignes ; et leurs molaires ont la forme de celles des écureuils. Quant à leurs autres caractères, ils ne diffèrent pas de ceux des ptéromys.

Distribution géographique. — Les polatouches se rencontrent dans le nord de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique.

L'on en connaît plusieurs espèces.

LE POLATOCHE DE LA SIBÉRIE — *SCIUROPTERUS SIBIRICUS*.

Der Ljutaga, das gemeine Flattereichhorn.

Caractères. — Cet animal (*fig. 28*), que les Russes nomment *Ljutaga*, est plus petit que notre écureuil. Il a 18 à 19 cent. de long, 5 à 6 cent. de haut, et sa queue mesure 16 cent., y compris les poils. Les individus adultes pèsent rarement plus de 170 grammes.

Son poil est épais et mou ; en été ; le dos est brun fauve ; la membrane aliforme et la face externe des pattes sont d'un gris brun foncé ; le ventre est blanc ; la face supérieure de la queue gris fauve, la face inférieure roux clair. Les poils de la partie supérieure du corps sont gris-noir, et leur pointe est jaune fauve ; ceux de la partie inférieure sont uniformément blancs. En hiver, le poil s'allonge, s'épaissit, et le dos devient plus clair.

Distribution géographique. — Ce polatouche habite encore maintenant la partie septentrionale de l'Europe orientale et toute la Sibérie. On le trouvait autrefois en Pologne, en Lithuanie, en Livonie, en Finlande et en Laponie.

Mœurs, habitudes et régime. — Il vit dans les grandes forêts de bouleaux, et dans celles où alternent les pins et les bouleaux. Ces derniers arbres paraissent nécessaires à l'existence de cet

animal ; son pelage a la couleur de leur écorce, comme celui de notre écureuil a celle de l'écorce des pins et des sapins.

L'espèce devient de plus en plus rare et elle a déjà complètement disparu de plusieurs endroits où elle était autrefois très-commune.

Comme le ptéromys pétauriste, le polatouche de Sibérie vit seul ou par paires et ne quitte pas les bois. Il dort toute la journée dans le creux d'un tronc d'arbre, enroulé sur lui-même, la queue ramenée par-dessus la tête. Il en sort au crépuscule, et c'est à ce moment que commence sa véritable vie. Il est aussi leste que l'écureuil ; il grimpe à merveille, saute de branche en branche, et avec l'aide de sa membrane aliforme fait des bonds de 20 à 25 mètres d'étendue. Il s'élève jusqu'à la plus haute branche et s'élanche de là sur les branches les plus basses d'un autre arbre voisin. On a comparé ces bonds à un vol et avec raison. A terre, il est aussi maladroit qu'il est agile sur les arbres ; sa marche est chancelante ; sa membrane aliforme, qui lui pend sur les côtés en formant des plis, le gêne dans sa course.

Il se nourrit des bourgeons, des jeunes pousses et des chatons du bouleau : au besoin, il se contente des pousses et des bourgeons des pins. Il s'assied pour manger, comme le font les écureuils, et porte sa nourriture à la bouche avec ses pattes de devant. Il a toutes les habitudes de notre écureuil, si ce n'est qu'elles sont absolument nocturnes. Il est très-propre, se nettoie sans cesse, et ne dépose ses ordures qu'à terre.

A l'entrée de l'hiver il s'endort, mais d'un sommeil interrompu ; les jours où la température est un peu plus douce, il court pendant quelques heures pour chercher de la nourriture.

En prévision de la mise bas, il approprie un de ses nids, ou le nid abandonné d'un oiseau, ceux principalement qui sont construits dans le tronc creux d'un arbre, et à la plus grande hauteur possible. Il en remplit toute la cavité de mousse, et en bouche avec soin l'ouverture.

C'est dans ce nid que la femelle met bas, en été, deux ou trois petits. Ceux-ci naissent nus et aveugles, et pendant longtemps ils ne peuvent se suffire à eux-mêmes. Le jour, la mère les enveloppe dans sa membrane pour les réchauffer et les allaiter facilement ; quand elle sort à la nuit, elle a soin de les recouvrir de mousse. Six jours après leur naissance, leurs incisives apparaissent, mais ce n'est que dix jours plus tard que leurs yeux s'ouvrent, et que leurs poils commencent à pousser. Plus tard, la mère les

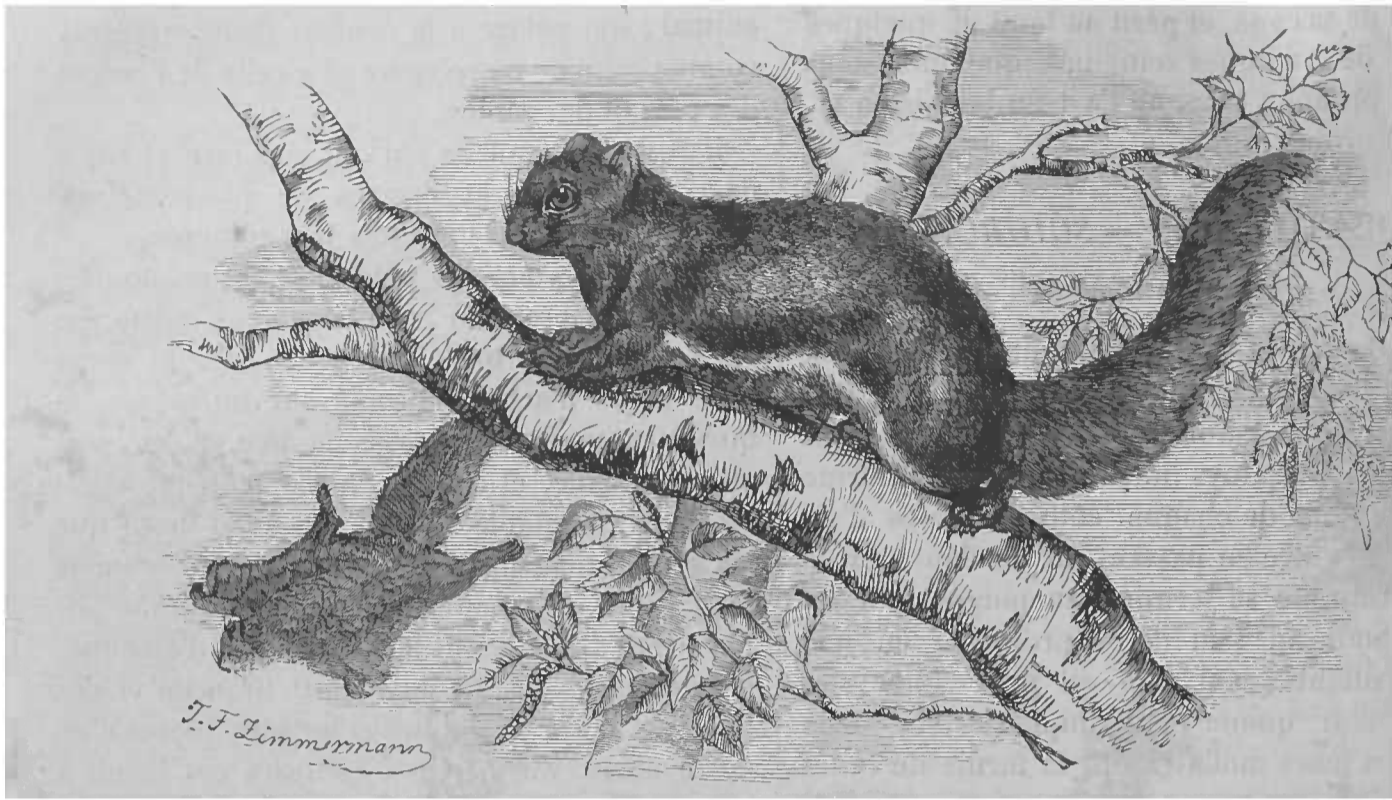


Fig. 28. Le Polatouche de la Sibérie.

emmène avec elle, mais pendant longtemps elle revient passer le jour dans le même nid, et s'y reposer en toute sûreté. En hiver, ces animaux se réunissent plusieurs ensemble pour construire un grand nid dans lequel ils habitent en commun.

Chasse. — Sa peau mince, à poils mous, ne constitue qu'une mauvaise fourrure, qui n'est estimée que des Chinois; néanmoins on chasse activement cet animal, surtout en hiver. On le prend dans des lacets et dans des trappes. Ses excréments, amassés en grande quantité au pied d'un arbre, trahissent sa présence; sans cet indice, il serait difficile de l'apercevoir à cause de la conformité de la teinte de son pelage avec la couleur de l'écorce.

Captivité. — Le polatouche de la Sibérie ne supporte pas longtemps la captivité. On ne peut lui donner une nourriture qui remplace celle qu'il a en liberté; il est, en outre, très-délicat. On a cependant pu en conserver quelques-uns pendant longtemps, et l'on en a vu qui étaient apprivoisés jusqu'à un certain point.

**LE POLATOUCHE ASSAPAN — SCIUROPTERUS
VOLUCELLA.**

Der Assapan, The Assapan.

Caractères. — L'assapan représente en Amérique le genre polatouche. C'est une des plus petites espèces de ce genre; il n'a que 14 cent. de long, et sa queue en mesure 11; il se distingue par sa tête très-grosse, ses yeux grands,

noirs et saillants. Son pelage mou et fin est d'un jaune brunâtre, mêlé de gris à la face supérieure du corps; il est plus clair sur les côtés du cou, d'un blanc d'argent aux pattes, et blanc sur le ventre; la queue est d'un gris cendré à reflets bruns; la membrane aliforme est bordée de noir et de blanc; le tour des yeux est d'un gris noirâtre.

Distribution géographique. — Cet animal habite les forêts des régions chaudes et tempérées de l'Amérique septentrionale.

Mœurs, habitudes et régime. — Il vit comme le précédent; se fait un grand nid en feuilles sèches, qu'il établit dans un tronc d'arbre creux, et dans lequel des bandes entières dorment ensemble.

Captivité. — Pris jeune, l'assapan s'apprivoise facilement.

LES ÉCUREUILS — SCIURUS.

Die Eichhörnchen.

Les écureuils proprement dits ont été subdivisés en plusieurs groupes, plus ou moins distincts, d'après des caractères tirés de leur pelage et de leur dentition. Mais leurs mœurs sont les mêmes, du moins pour toutes les espèces arboricoles.

Caractères. — Les écureuils proprement dits ont le corps allongé; la queue longue, touffue, les poils parfois placés sur deux rangs; les oreilles assez longues; un pouce rudimentaire aux pattes de devant, couvert par un ongle; de chaque côté

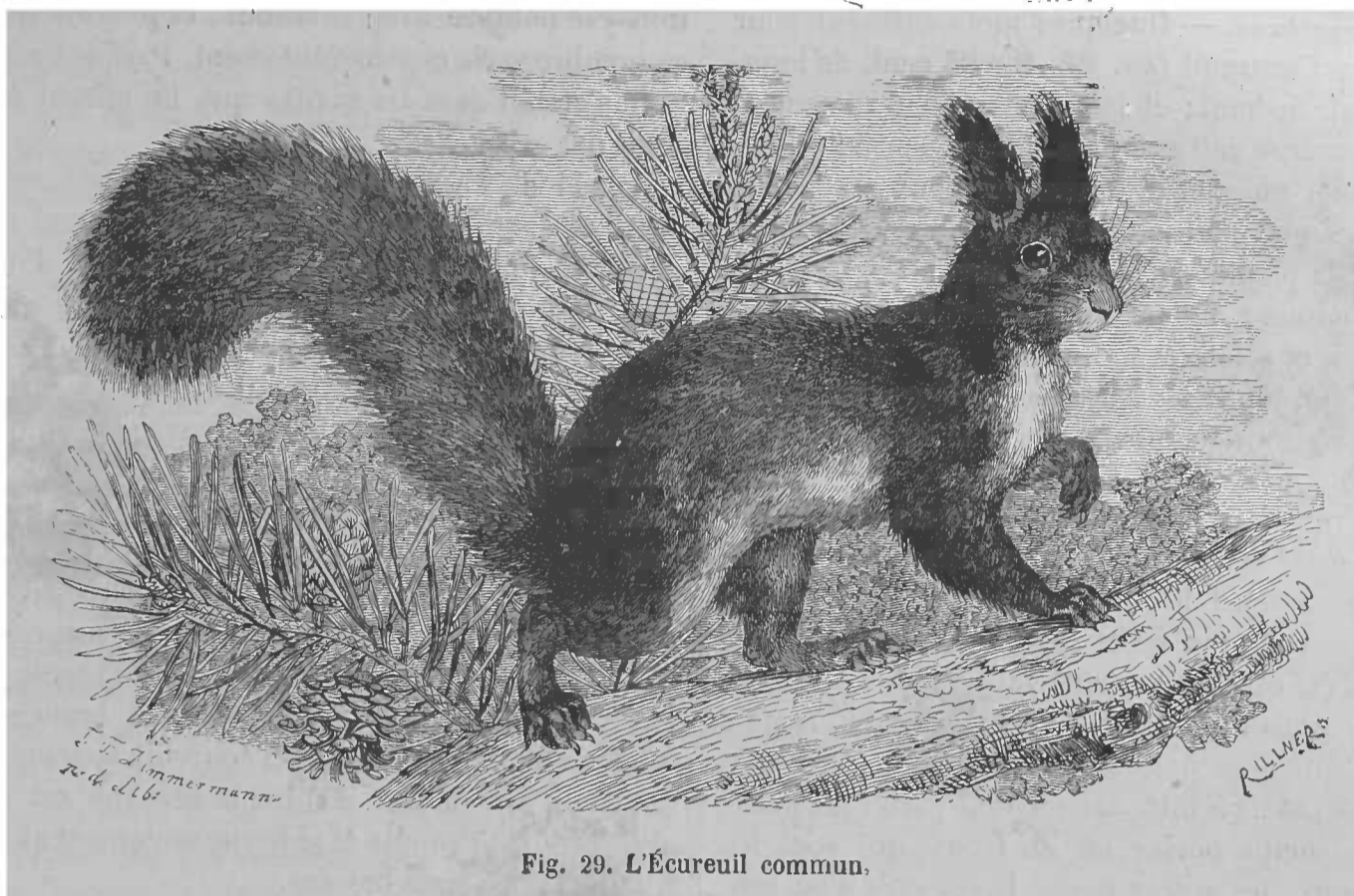


Fig. 29. L'Écureuil commun.

de la mâchoire, quatre molaires, au moins chez l'adulte, les jeunes animaux en ayant cinq.

L'ÉCUREUIL COMMUN — *SCIURUS VULGARIS*.

Das gemeine Eichhorn, The Squirrel.

L'écureuil commun est le type du genre et de toute la famille.

C'est un des rares rongeurs qui soient l'ami de l'homme. Nous aimons tous, jeunes et vieux, à le rencontrer dans la forêt. Malgré quelques inconvénients, c'est un compagnon agréable. Les poètes de l'antiquité l'ont chanté. Les Grecs l'ont déjà caractérisé en lui donnant ce beau nom par lequel la science désigne maintenant tout le groupe auquel il appartient. A ce nom, qui signifie : « Celui qui s'ombrage avec sa queue, » on se figure immédiatement ce petit animal vif et éveillé, assis au haut d'une branche, en train de casser une noix. Les poètes modernes eux-mêmes ont célébré la gloire de l'écureuil. Qui, en Allemagne, ne connaît les beaux vers de Rückert (1) ?

Du naissant univers quand souriait l'aurore,
Sous les bosquets fleuris, écureuil, je vécus ;
Si les beaux jours d'Éden, hélas ! sont disparus,
Leur souvenir me charme et me console encore.

Fils de roi, si gentil sous ton fauve manteau,
Lestement tu parcours ton verdoyant domaine,
Ton trône est chancelant et le vent s'y promène,
Mais peut-il ébranler le chêne, ton château !

(1) Rückert, Traduction inédite de M. Ch. Meaux Saint-Marc.

BREHM.

Un diadème d'or ne pare point ta tête :
Ta grâce l'embellit d'un plus simple ornement ;
Pour l'ombrager, ton art recourbe sagement
Le panache ondoyant de ta queue en trompette.

Sur l'espoir du printemps, sur le bourgeon nouveau
Caché dans son étui, ta dent lève une dime,
Puis d'un bond tu franchis l'aérienne cime
Où dans son nid jaseur ton œil guette l'oiseau.

Tu n'as fait aucun bruit : pourtant toute la bande
Des chanteurs emplumés s'envole sur tes pas,
Et d'un concert flatteur approuvant tes ébats,
Ils égayent tes jeux avec leur sarabande.

L'automne si prodigue au loin répand ses dons ;
Aux faines, glands et noix tu fais joyeuse fête,
Puis, mollement couché, tu laisses sur ta tête,
Du soleil déclinant glisser les doux rayons.

C'est le temps où sa feuille au chêne est arrachée ;
Tu la suis dans sa chute, et, ravissant aux bois
Cette dépouille chère, en tapisses tes toits,
Lieux charmants où fleurit sa jeunesse attachée.

Ton nid, palais d'hiver, de la bise bercé,
Se défend par tes soins contre vents et froidure ;
D'ailleurs t'enveloppant d'une double fourrure,
Tu braves sans effort l'aquilon repoussé.

Les grands combats des vents sont prévus avant l'heure ;
Et chaudement tapi dans un logis bien clos,
Tu ris de leur courroux, plus tranquille et dispos
Qu'un monarque enfermé dans sa noble demeure.

Comme le tien, mon cœur, à l'automne, est tenté
D'amasser au dehors et rentrer sous ma tente,
De mon foyer décent la flamme me contente,
Mais ai-je, comme toi, ma pleine liberté ?

Qu'ajouter à pareille description !

II — 107

Caractères. — Quelques mots suffisent pour décrire l'écureuil (*fig. 29*). Il a 25 cent. de long, 40 cent. de haut ; et sa queue mesure 22 cent. Il pèse environ 250 grammes. Sa queue est touffue, les poils en sont disposés sur deux rangs ; ses oreilles sont surmontées d'un pinceau de longs poils ; la plante des pieds est nue.

Sa couleur change avec les climats, avec les saisons, et selon les individus.

En été, toutes les parties supérieures sont d'un brun roux, mêlé de gris sur la tête ; la gorge, la poitrine et le ventre sont blancs.

En hiver, dans nos climats, le dos est brun-roux mêlé de gris, le ventre blanc ; en Sibérie et dans le nord de l'Europe, le pelage d'hiver est gris, sans aucun reflet roux, tandis que le pelage d'été est le même que celui de notre écureuil.

On rencontre parfois des écureuils noirs, dont quelques naturalistes ont voulu faire une variété, mais à tort, car souvent parmi les petits d'une même portée, on en trouve qui sont les uns roux, les autres noirs. Il est rare d'en rencontrer qui soient ou blancs, ou tachetés de blanc et qui aient la queue blanche.

Distribution géographique. — L'écureuil vulgaire se trouve en Grèce et en Espagne aussi bien qu'en Sibérie et en Laponie. Il est répandu dans toute l'Europe ; il s'étend à travers l'Oural et le Caucase jusqu'à l'Altaï et l'Asie centrale. La région des arbres détermine son cercle de dispersion, il ne manque dans aucune forêt. Il n'est cependant pas partout et toujours également commun.

Mœurs, habitudes et régime. — Sans émigrer réellement, l'écureuil vulgaire entreprend néanmoins de grands voyages. Il préfère les grandes forêts sombres, sèches et composées d'arbres verts. Il fuit l'humidité et le trop grand jour. Lorsque les fruits et les noix sont mûrs, il pénètre dans les jardins, qui sont contigus à la forêt, ou n'en sont séparés que par des buissons. Il s'établit surtout dans les forêts de pins, qui lui fournissent une nourriture abondante. Il a ordinairement une ou plusieurs demeures. Souvent il se loge temporairement dans des nids abandonnés de corbeaux, d'éperviers ou de tout autre oiseau de proie ; mais l'habitation dans laquelle il passe la nuit, où il se met à l'abri du mauvais temps, où la femelle dépose ses petits, il l'édifie de toutes pièces, en empruntant cependant la plupart des matériaux qu'il fait entrer dans sa construction à des nids d'oiseaux.

On a dit que chaque individu avait au moins quatre retraites ; cependant on n'a pu en déter-

miner le nombre avec certitude, et je crois que ce nombre varie considérablement. Parfois l'écureuil s'établit dans les cavités que lui offrent les trous des arbres.

Le nid de l'écureuil vulgaire est intelligemment et assez artistement construit. Le fond de ce nid est disposé comme le fond d'un nid d'oiseau, et un dôme de bûchettes, légèrement conique, assez épais pour s'opposer au passage de l'eau de pluie, le surmonte : il a donc dans son ensemble la plus grande analogie avec un nid de pie. L'entrée principale se trouve à la partie inférieure, du côté du soleil levant ; vers l'extrémité opposée, dans l'épaisseur du dôme, par conséquent, une petite ouverture est ménagée pour la fuite de l'animal en cas de surprise. L'intérieur est mollement rembourré avec de la mousse. Au dehors, se trouvent des branches solidement entrelacées. Si l'écureuil rencontre un vieux nid de pie, comme la besogne est en partie faite, il l'adopte et se borne seulement alors à l'approprier à ses besoins.

L'écureuil est sans contredit un des ornements de nos forêts. Par le beau temps, il est continuellement en mouvement ; il court, va, vient sur les arbres, descend, remonte en grimpant, et tout cela pour chercher sa nourriture et souvent par simple passe-temps. Il est, l'on peut dire, le singe de nos forêts, et rappelle dans bien des circonstances cet animal capricieux des pays tropicaux. Sa vivacité et son agilité sont extraordinaires. Bien peu d'autres mammifères sont toujours aussi éveillés, aussi actifs. Il court et saute d'arbre en arbre, de cime en cime, de branche en branche ; même à terre, où il est étranger, il court avec rapidité. Il ne marche ni ne trotte, mais il s'avance par bonds ; un chien a de la peine à l'attraper, et un homme doit bientôt abandonner sa poursuite. C'est principalement quand il grimpe que se montre toute son agilité. Il glisse le long des troncs d'arbres avec une sûreté et une rapidité incroyables. Ses ongles longs et aigus lui sont dans cette circonstance d'un très-grand secours. Pour grimper, il se cramponne des quatre pattes à l'écorce, prend un élan, s'accroche plus haut ; et ainsi successivement ; mais ses bonds se suivent si rapidement, qu'on a de la peine à saisir les temps d'arrêt. On dirait que l'animal glisse le long de l'arbre ; et, pendant qu'il grimpe ainsi, il produit un bruit de frottement continu qu'on entend d'assez loin. D'ordinaire, l'écureuil grimpe jusqu'à la cime de l'arbre ; arrivé là, il court jusqu'à l'extrémité d'une branche, et saute sur un autre arbre, en franchissant une distance de

4 à 5 mètres, mais toujours dans une direction oblique de haut en bas. Sa queue lui est très-utile pour sauter. Des écureuils captifs auxquels on la coupe, font des sauts moitié moins étendus que ceux qu'ils peuvent exécuter. Les pattes ne rendent pas à l'écureuil les mêmes services que les mains aux singes ; néanmoins elles lui suffisent pour se tenir sur les branches les plus vacillantes. Jamais il ne tombe à terre, ni ne fait un faux pas. Au moment où il atteint l'extrémité d'une branche, il la saisit solidement, résiste au balancement, et court avec grâce et agilité vers le tronc de l'arbre. L'eau lui est très-désagréable, et cependant il nage très-bien. On a dit que, quand les circonstances le forçaient à traverser l'eau, il se servait d'un morceau d'écorce comme d'un canot, et que sa queue relevée lui tenait lieu à la fois de mât et de voile. Mais ce n'est là qu'une de ces fables ridicules propagées par des écrivains trop crédules : l'écureuil, lorsque la nécessité l'y oblige, nage comme les autres rongeurs.

Les grains, les bourgeons, les jeunes pousses des arbres, les baies, les graines, les cônes des pins et des sapins, forment le fond de la nourriture de l'écureuil. Après avoir détaché de sa tige un cône de pin, il s'assied sur ses pattes de derrière, porte le cône à sa bouche avec ses pattes de devant, le tourne et le retourne, coupe une à une les écailles qui couvrent les amandes, s'empare successivement de celles-ci, avec sa langue, à mesure qu'elles se montrent, et les ouvre pour en dévorer le contenu. Il est très-gracieux quand il peut se procurer en quantité suffisante son mets favori, les noisettes. Il visite les buissons de coudriers, choisit les fruits les plus mûrs, prend dans une grappe une noisette, la dépouille, la saisit entre ses pattes de devant, en perce la coquille de quelques coups de dent, la tourne entre ses pattes très-rapidement, jusqu'à ce que la noisette se fende en deux, et en retire l'amande qu'il broie entre ses molaires. L'écureuil mâche longuement ses aliments, et ne les amasse pas dans ses joues, comme le font beaucoup d'autres rongeurs. Il mange encore des feuilles de myrtilles, d'airelles, des graines d'éradable, de sureau, des champignons, des truffes même, d'après Tschudi. Il ne mange pas les fruits et ne s'attaque à eux que pour avoir le noyau ou les graines. Tient-il une pomme ou une poire, il en rejette toute la chair pour en manger seulement les pepins. Il est très-friand d'œufs ; il pille les nids, mange les petits oiseaux, s'attaque même aux parents. Lenz enleva un jour à un

écureuil une grive adulte, qui n'était pas malade, et qui s'enfuit au loin dès qu'elle fut mise en liberté. Les amandes amères sont un poison pour l'écureuil ; deux suffisent pour le tuer.

On pourrait croire, d'après ses appétits, que l'écureuil est un animal très-nuisible ; il n'en est rien cependant. Il détruit, sans doute ; mais ses dégâts ne sont sensibles que là où il se trouve en très-grandes troupes ; chez nous, les préjudices qu'il peut causer sont insignifiants.

Quand la nourriture abonde, l'écureuil se met à amasser des provisions pour les temps de disette. Il établit ses greniers dans les fentes ou les creux des troncs d'arbres et des racines, dans des trous qu'il fait en terre, sous des buissons, sous des pierres, dans l'un de ses nids, et va chercher quelquefois fort loin les substances qu'il y entasse. Cet instinct montre combien cet animal est sensible aux variations de température. Par le beau temps, lorsque le soleil est plus chaud que de coutume, l'écureuil dort pendant la grande chaleur, et ne quitte son nid que le matin ou le soir ; mais ce qu'il redoute plus encore que la chaleur, ce sont les pluies, les orages, les tempêtes, les tourmentes de neige. Il présente les changements de temps. Une demi-journée avant l'orage, il montre déjà son inquiétude, en sautant sans cesse dans les branches, et en faisant entendre un sifflement particulier, qu'il ne pousse que quand il est agité. Dès que les premiers signes du mauvais temps se manifestent, chaque écureuil se retire dans sa demeure ; souvent plusieurs se réunissent dans un même nid. Si le vent vient du côté où se trouve l'ouverture du nid, l'animal bouche soigneusement cette ouverture et, désormais à l'abri, il reste en repos, tranquillement enroulé sur lui-même. Il peut garder ce repos pendant des jours ; mais, enfin, la faim le fait sortir et il va à l'un de ses greniers chercher des provisions.

Un mauvais automne est fatal aux écureuils, en ce qu'il les empêche de ramasser leurs provisions d'hiver. Si un pareil automne est suivi d'un hiver rigoureux, beaucoup périssent, car les neiges, en recouvrant la plupart de leurs greniers, les privent de leurs ressources ; aussi trouve-t-on par-ci par-là, un écureuil mort dans son nid ; d'autres tombent épuisés du haut des arbres ou n'ont plus la force d'échapper aux martes. Dans les forêts de chênes et de hêtres, les écureuils sont dans de meilleures conditions ; ils peuvent encore rencontrer des fâines et des glands sur les arbres, et, en écartant la neige, en découvrir suffisamment pour leurs besoins.

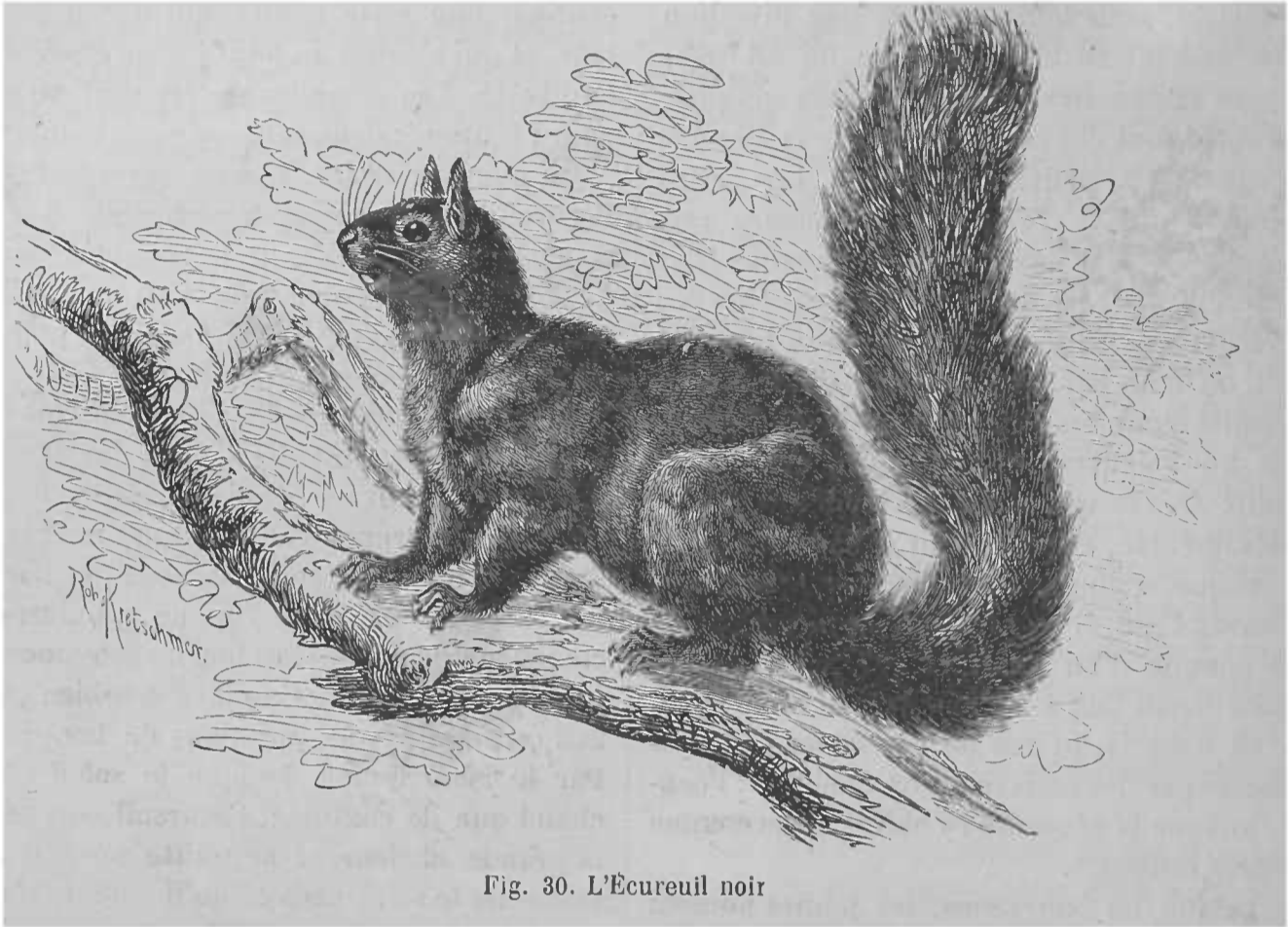


Fig. 30. L'Écureuil noir

A la tombée de la nuit, l'écureuil se retire dans son nid, et y dort jusqu'au lever du jour; il sait cependant se tirer d'affaire dans l'obscurité, comme Lenz en a été témoin. Par une nuit très-obscur, il se rendit dans la forêt, avec deux journaliers portant une longue échelle qu'il fit dresser contre un arbre où se trouvait un nid de jeunes écureuils : le tout se fit aussi silencieusement que possible. Les deux journaliers restèrent au pied de l'échelle, avec une lanterne, et Lenz monta. A peine eut-il touché le nid, que les animaux s'échappèrent avec la rapidité du vent; deux grimperent au haut de l'arbre, un descendit, un troisième s'élança d'un bond par terre, et en un instant tout redevint silencieux.

Lorsqu'il est effrayé, l'écureuil pousse un cri perçant, que l'on peut exprimer par « *douck, douck;* » s'il est content ou colère, il fait entendre un murmure qu'il est difficile de rendre. Il manifeste de la joie ou de l'excitation par une sorte de sifflement.

L'écureuil est plus intelligent que les autres rongeurs. Tous ses sens sont développés, surtout la vue, l'ouïe et l'odorat. Quant au toucher général, il doit aussi être très-fin : on ne pourrait exprimer autrement le pressentiment qu'il a des changements de temps. Sa mémoire, la ruse avec laquelle il dérouté ses ennemis, sont des preuves de son intelligence. Lorsqu'il cherche un refuge sur un arbre, il a la précaution de toujours

grimper du côté opposé à celui par lequel arrive son ennemi; il se glisse dans les branches, montre au plus sa tête, se dissimule, se tapit, fait preuve, en un mot, de beaucoup de jugement.

Les vieux écureuils s'accouplent une première fois en mars; les jeunes sont un peu moins précoces. Dix mâles, et plus quelquefois, se rassemblent autour d'une femelle et se livrent en son honneur des combats sanglants. La femelle se donne au vainqueur, et reste quelque temps avec lui. Quatre semaines après, elle met bas dans celui de ses nids qui est le mieux situé, le plus mollement rembourré, de trois à sept petits, qui restent aveugles pendant neuf jours et qu'elle soigne avec tendresse. Elle s'établit de préférence dans les creux des troncs d'arbres, et quelquefois, d'après Lenz, dans ceux que des étourneaux ont choisis pour y faire leur nid. Elle l'approprie à ses besoins, en le garnissant de substances molles et en rendant son entrée plus facile.

« Avant la naissance des petits, et pendant qu'ils tettent, dit Lenz, les parents jouent autour du nid. Lorsque les petits commencent à sortir, ce sont, par le beau temps, des jeux, des sauts, des agaceries, des chasses, des murmures, des sifflements; cela dure cinq jours, puis tout d'un coup la jeune famille disparaît, émigre dans la forêt voisine. » Si on la trouble dans ses fonctions de nourrice, la mère porte ses petits

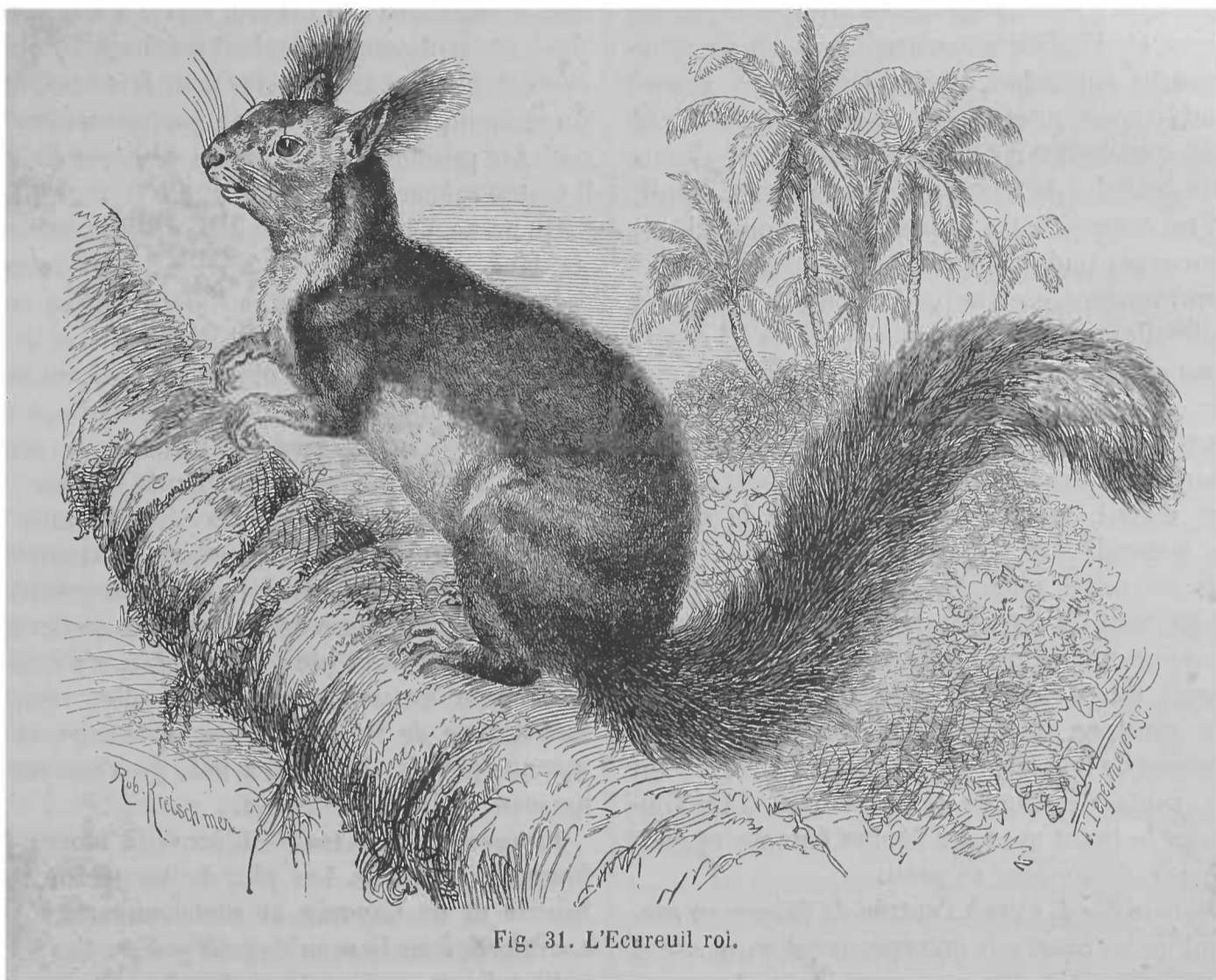


Fig. 31. L'Écureuil roi.

dans un autre nid, souvent très-éloigné du premier. Il faut donc beaucoup de prudence pour prendre de jeunes écureuils, et ne jamais visiter un nid sans être certain de pouvoir enlever la nichée.

Les petits sont nourris par leurs parents, pendant quelque temps encore après leur sevrage ; puis ils sont abandonnés à eux-mêmes, et le mâle et la femelle s'accouplent de nouveau.

En juin, la femelle met bas pour la seconde fois, un nombre de petits moindre que la première. Quand ceux-ci sont assez grands pour l'accompagner, elle rejoint souvent avec eux ceux de sa portée précédente, et on rencontre toute la bande, composée de douze à seize individus, jouant et exploitant le même canton de la forêt.

Indépendamment de l'homme, l'écureuil a bien d'autres ennemis, et la marte est parmi eux le plus redoutable. Souvent aussi il devient la proie de quelques-uns de nos oiseaux rapaces nocturnes. Il échappe plus facilement à la dent du renard, en gagnant le haut d'un arbre, et aux serres du milan, de l'épervier, en montant rapidement en spirale autour d'une branche ; ou bien encore il trouve son salut dans le premier

trou qu'il rencontre. Il en est autrement avec la marte : celle-ci grimpe aussi bien que sa victime ; elle la suit pas à pas, dans la cime des arbres, aussi bien qu'à terre, et pénètre dans les trous où elle cherche un refuge. L'écureuil a beau fuir en poussant des sifflements d'angoisse, le carnassier est toujours à ses trousses, rivalisant d'agilité avec lui. La seule chance qui lui reste est de sauter du haut de l'arbre à terre, de gagner un autre arbre et de recommencer le même jeu tant que dure la poursuite. C'est aussi ce qu'il fait. On le voit, devant de bien peu la marte, gagner la cime d'un arbre, grimper avec une rapidité incroyable, en décrivant des spirales, et, au moment où son ennemi va le saisir, s'élançer dans l'air les quatre membres étendus, franchir l'espace en décrivant une courbe, et, aussitôt arrivé à terre, courir à la recherche d'une cachette inaccessible à son ennemi. S'il ne peut en rencontrer, la marte le poursuit jusqu'à ce qu'il succombe.

Les jeunes écureuils, moins rusés, moins expérimentés, moins agiles que les vieux, sont bien plus que ceux-ci exposés au danger. Un bon grimpeur peut attraper les jeunes écureuils. Lorsque j'étais enfant, je me suis amusé avec mes

camarades à les chasser. Nous grimpons sur les arbres, et l'indifférence avec laquelle ils nous laissaient approcher causait leur perte. Quand nous pouvions atteindre la branche où ils étaient assis, c'en était fait de leur liberté. Nous agitions cette branche de toutes nos forces, et l'écureuil, qui ne songeait qu'à se bien tenir, nous laissait approcher; toujours agitant la branche et toujours avançant, nous finissions enfin par atteindre l'animal et par nous en emparer. Nous ne regardions pas à un coup de dent, nos écureuils apprivoisés nous en donnaient déjà tant !

Chasse. — Aux bords de la Léna, les paysans, à partir des premiers jours de mai jusqu'au milieu d'avril, ne s'occupent que de la chasse des écureuils, et l'on dresse pour cette chasse plus de mille pièges. Ceux-ci consistent tout simplement en deux planches entre lesquelles se trouve un morceau de bois dressé verticalement, auquel est attaché un peu de poisson gâté. L'écureuil, en touchant à l'appât, fait tomber le morceau de bois, et la planche supérieure, n'étant plus soutenue, tombe et l'assomme. Les Tongouses le tuent avec des flèches émoussées pour ne pas endommager sa peau.

Dans le Nord, c'est à l'entrée de l'hiver, au moment où les écureuils entreprennent en masse et régulièrement des voyages assez longs, des montagnes vers les plaines, que leur chasse est le plus facile et le plus productive. Dans nos contrées nous tuons l'écureuil à coups de fusil, quand nous voulons nous le procurer; mais, à vrai dire, ce n'est là qu'une chasse accidentelle et peu destructive. L'amour que nous portons à notre gai singe du Nord nous le fait épargner.

Captivité. — La propreté de l'écureuil est remarquable et le rend un des rongeurs les plus agréables en captivité. Dès que l'animal est tranquille, il se lèche et se nettoie sans cesse. En liberté on ne trouve jamais ses excréments dans son nid; il les dépose toujours au pied de l'arbre. Aussi peut-on tenir un écureuil dans la chambre, et l'y tient-on souvent. On prend à cet effet des petits au nid, que l'on nourrit d'abord avec du pain et du lait. Si l'on a une chatte de bon caractère, on lui donne à allaiter les jeunes écureuils, et ce traitement leur convient à merveille. J'ai déjà dit combien la chatte se prête volontiers à cette tâche, et je répète encore qu'on ne peut voir un spectacle plus gracieux que celui de ces deux animaux, si différents, dans une telle intimité.

Pendant le jeune âge, l'écureuil est gai, vif, très-inoffensif, et se laisse volontiers cares-

ser. Il reconnaît son maître, arrive à son appel. Mais, en vieillissant, il devient méchant, il mord, et ses dents sont assez fortes pour faire des blessures douloureuses et même parfois dangereuses. Au printemps, surtout au moment du rut, il faut se méfier de ces animaux.

On ne peut laisser un écureuil librement courir dans la maison; il flaire tout, fouille tout, ronge tout, vole tout. On le tient dans une cage doublée en fer-blanc, et il faut avoir soin de lui donner à ronger des objets qui puissent user ses dents, sans quoi elles pousseraient trop, écorcheraient ses mâchoires, et l'animal ne serait plus en état de mâcher ni même de manger. On lui livre, à cet effet, des noix, des pommes de pin, des morceaux de bois même. C'est surtout en mangeant que l'écureuil est le plus gracieux. Il prend sa nourriture entre ses pattes de devant, choisit l'endroit le plus convenable, s'y assied, ramène la queue par-dessus sa tête, regarde tout autour de lui pendant qu'il mange, et ne manque jamais, lorsqu'il a fini, de s'essuyer le museau et les moustaches.

Usages et produits. — L'écureuil fournit des fourrures estimées. Les plus belles viennent de Sibérie et de Laponie, et sont connues dans le commerce sous le nom de *petit-gris*. Le ventre de *petit-gris* est aussi très-recherché. On exporte tous les ans de la Russie plus de deux millions de peaux de *petit-gris*; la plus grande partie est envoyée en Chine. Des poils de la queue on fait des pinceaux pour les peintres, et les gourmets estiment la chair blanche, tendre, délicate de l'écureuil.

Les anciens croyaient avoir dans le cerveau et la chair de l'écureuil des remèdes précieux, et, encore aujourd'hui, c'est une croyance populaire dans bien des endroits, qu'un écureuil mâle brûlé est le meilleur remède pour guérir les chevaux, un écureuil femelle les juments. Plus d'un jongleur et d'un danseur de corde se croit à l'abri du vertige en faisant usage de la poudre de cervelle d'écureuil.

Quelques espèces d'écureuils exotiques méritent notre attention. Parmi elles, nous signalerons :

L'ÉCUREUIL NOIR — *SCIURUS NIGER*.

Das schwarze Eichhorn, The black Squirrel.

Cette espèce, que nous représentons figure 30, ne serait, selon les uns, qu'une simple variété de l'écureuil gris (*Sciurus cinereus*), tandis qu'il

constituerait, pour les autres, une espèce distincte. Toujours est-il que ces deux variétés ne présentent point de différence quant aux mœurs.

Caractères. — L'écureuil noir est un gracieux animal, dont le corps mesure 36 cent. et la queue autant. Sa fourrure, molle et estimée, est d'un noir brillant; quelques poils noirs se montrent sur le ventre. Sa queue est touffue, longuement poilue et forme un large gouvernail. Avec l'âge, la première molaire supérieure tombe, en sorte que l'animal finit par ne plus en avoir que quatre de chaque côté.

Distribution géographique. — On trouve cette espèce à la Caroline du Sud, à la Floride et au Mexique.

Mœurs, habitudes et régime. — L'écureuil noir est moins répandu que notre écureuil d'Europe, mais il se multiplie tellement que l'on a dû quelquefois entreprendre de véritables campagnes contre lui. En 1749, les plantations de maïs avaient attiré une telle quantité de ces animaux, en Pensylvanie, que le gouvernement fut forcé d'établir une prime de trois pence par tête d'écureuil. Cette mesure eut son effet : en cette seule année, on en tua un million deux cent quatre-vingt mille. James Hall raconte que, dans tout l'ouest de l'Amérique septentrionale, les écureuils se multiplient en quelques années à un tel point qu'ils sont forcés d'émigrer. Ils forment alors de grandes bandes, analogues aux nuées de sauterelles, qui s'avancent dans la direction du sud-ouest en pillant les champs, les jardins, et en dévastant les forêts. Les montagnes, les rivières sont impuissantes à les arrêter. Ils sont suivis par des troupes d'ennemis, et cependant leur nombre ne paraît pas diminuer. Les renards, les putois, les faucons, les oiseaux de proie nocturnes rivalisent avec l'homme pour détruire ces bandes; les enfants se réunissent le long des rivières, et y tuent les animaux par centaines à mesure qu'ils passent d'une rive à l'autre. Chaque paysan en assomme le plus qu'il peut, et, malgré cette destruction, leurs rangs ne s'éclaircissent pas. Au commencement de leurs voyages, ils sont gros et gras, mais, à mesure qu'ils avancent, ils se ressentent des fatigues et des privations qu'ils éprouvent; ils deviennent malades, maigrissent et succombent en masse. La nature elle-même se charge de les détruire, ce que l'homme seul serait impuissant à faire.

Tant que le besoin de nourriture ne le force pas à émigrer, l'écureuil noir est un animal vif, éveillé, jouant sans cesse avec ses semblables dans la cime des arbres; il descend souvent vers

les rivières pour s'y rafraîchir. On a remarqué qu'il choisit toujours une branche qui descend jusqu'à l'eau; qu'il s'y suspend, atteint la surface du liquide, boit à longs traits, et se lave ensuite le museau avec ses pattes de devant, qu'il trempe l'une après l'autre dans l'eau.

L'ÉCUREUIL ROI — *SCIURUS MAXIMUS*.

Das Königseichhorn, The long-eared Squirrel.

Caractères. — L'écureuil roi ou écureuil de Malabar (*fig. 31*), dont on a fait le type d'un genre particulier sous le nom de *Funambulus*, a un pelage très-variable, et les naturalistes ne sont pas d'accord sur la question de savoir si ces variations correspondent à des espèces ou à de simples variétés.

L'animal adulte a environ un demi-mètre de long et 14 cent. de haut; sa queue mesure 44 ou 48 cent., y compris les poils. Il a la taille du chat domestique. Son port est aussi élégant que celui de notre écureuil. C'est le plus grand et l'un des plus beaux représentants de toute la famille. Son poil est long, mou, abondant. Sa queue est épaisse et touffue; ses oreilles, courtes, arrondies, sont surmontées d'un pinceau de poils longs. Le plus ordinairement, toute la partie supérieure du corps est d'un noir brillant; le milieu du dos et les flancs passent peu à peu au roux de rouille ou au rouge-cerise foncé; la partie supérieure de la tête et du cou, les pinceaux qui surmontent les oreilles, et une raie qui descend de l'oreille sur le cou sont d'un roux vif; le ventre, la face externe des pattes et le museau sont d'un jaune-ocre fauve; une bande jaune, plus claire, va d'une oreille à l'autre.

Dans une variété que quelques naturalistes considèrent comme espèce, le dos est châtain vif, le ventre blanc-roux, ces deux couleurs étant nettement séparées l'une de l'autre, sur les flancs.

Distribution géographique. — Il habite le continent indien. On le trouve surtout sur la côte de Malabar, et dans la presqu'île de Malacca. On l'a aussi signalé à Ceylan et à Java. Il paraît surtout habiter les montagnes des Cardamomes et une partie des montagnes de Rhat.

Mœurs, habitudes et régime. — L'écureuil de Malabar est un véritable animal arboricole, et diurne, comme l'écureuil d'Europe. Il se nourrit de fruits de toute espèce, et a assez de puissance dans les mâchoires pour percer les noix de coco. On prétend même qu'il préfère le lait que ces noix renferment à toute autre nourriture. Il en ronge l'épaisse et dure enveloppe, y pratique un

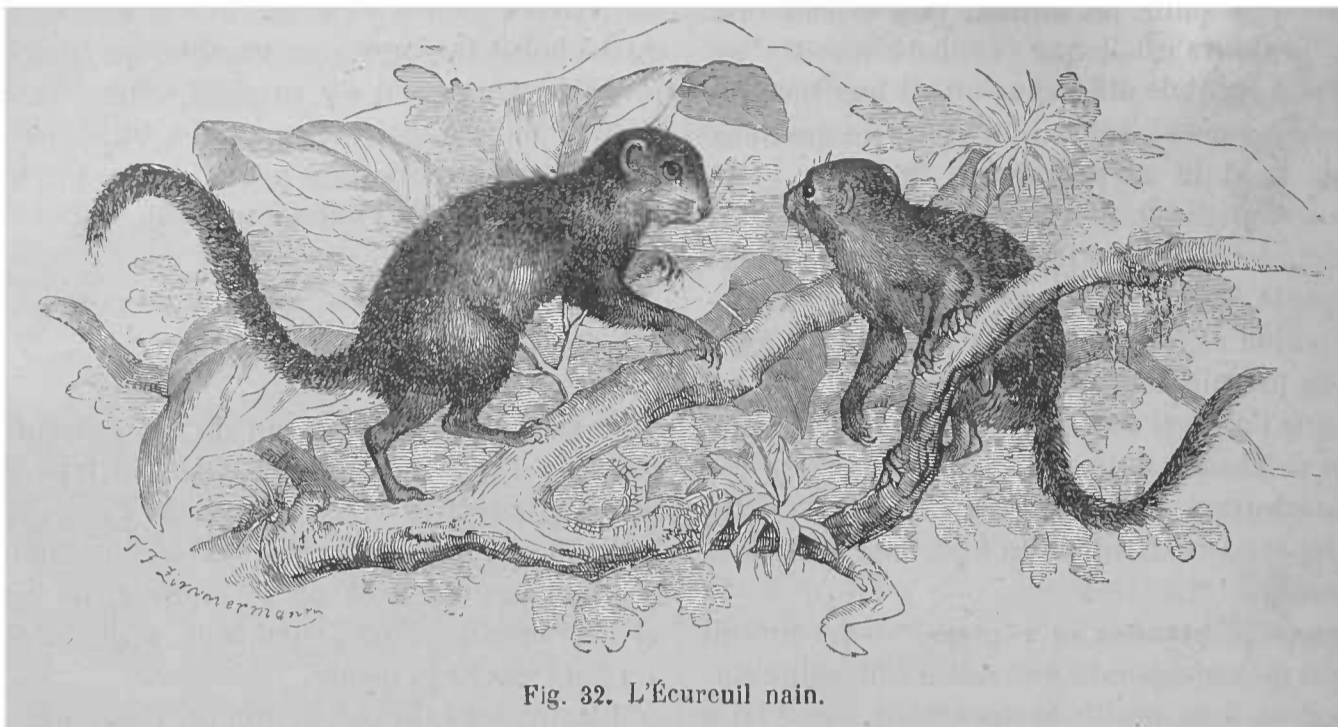


Fig. 32. L'écureuil nain.

petit trou par lequel il suce le lait; après quoi il abandonne le fruit, qui reste suspendu comme s'il n'était pas altéré.

Captivité. — Cet écureuil supporte facilement la captivité; on peut le conserver même en Europe. Il s'apprivoise bientôt et s'habitue à l'homme. Il faut cependant toujours se tenir sur ses gardes, car il pourrait lui prendre fantaisie de faire usage de ses fortes dents. Le jardin zoologique de Hambourg a possédé un très-bel écureuil roi mâle, qui ne vécut malheureusement pas longtemps. L'été rigoureux de 1863 fut sans doute la cause de sa mort. Il avait toutes les habitudes de l'écureuil d'Europe; il relevait comme lui la queue, ce que je n'ai jamais vu faire à un autre écureuil de l'Inde, l'écureuil bicolore (*Sciurus bicolor*). Comme tous ses congénères, il paraissait très-doux, et, pendant sa longue maladie, il jouait avec son gardien. Il vivait aussi en bons rapports avec les autres écureuils de la ménagerie.

L'ÉCUREUIL NAIN — *SCIURUS EXILIS*.

Das Zwerg Eichhörn.

Caractères. — Il nous faut encore citer au moins l'écureuil nain (*fig. 32*), qui ne mesure que 12 cent., sur lesquels la queue en prend 6; il est donc plus petit qu'une souris. Son pelage est assez abondant; sa queue est touffue, les poils en sont irrégulièrement disposés sur deux rangs. Il a le dos brun, le ventre gris-blanc, la queue noire.

Distribution géographique. — Cet animal habite les montagnes des îles de Bornéo et de Sumatra, avec d'autres espèces naines.

Il y a encore d'autres espèces, qui ont, les unes, les poils annelés de diverses couleurs, les autres des bandes longitudinales sur les flancs, etc. Toutes ont les mêmes mœurs et le même genre de vie que celles dont il vient d'être question.

LES TAMIAS — *TAMIAS*.

Die Erdeichhörnchen ou Backeneichhörnchen, The Tamias.

Caractères. — Un genre remarquable, et bien distinct du précédent, est celui que forment les écureuils terrestres ou écureuils à abajoues, génériquement désignés sous le nom de *tamias*. Leurs caractères et leurs habitudes en font des animaux de transition des écureuils, dont ils ont presque l'apparence, aux spermosciures.

Ils ont la queue peu touffue, généralement moins longue que le corps; des oreilles courtes toujours sans pinceaux; cinq doigts à chaque patte; le poil court, un peu roide; le dos marqué de bandes longitudinales; mais ce qui les caractérise par-dessus tout, ce sont des poches dilatables aux joues, qu'ils peuvent remplir d'aliments. Leur dentition ne diffère pas de celle des écureuils.

Distribution géographique. — Les quelques espèces que l'on connaît, habitent toutes l'Europe orientale, la Sibérie et l'Amérique du Nord.

Mœurs, habitudes et régime. — Les tamias se distinguent encore des vrais écureuils, en ce que leurs habitudes sont à moitié terrestres; qu'ils grimpent peu ou point et seulement sur les arbres inclinés.

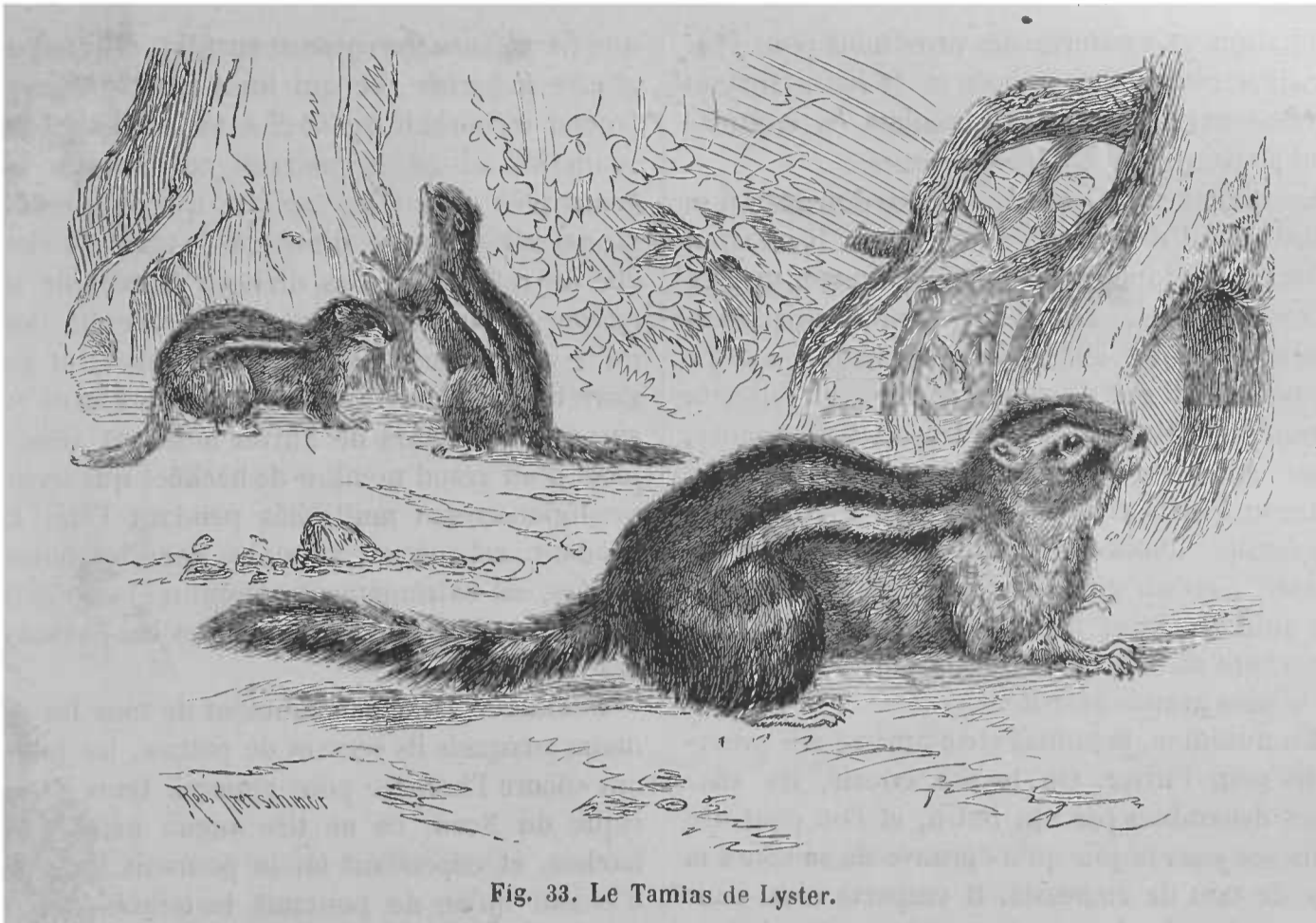


Fig. 33. Le Tamias de Lyster.

LE TAMIAS STRIÉ — TAMIAS STRIATA.*Der Burunduk.***LE TAMIAS DE LYSER — TAMIAS LYSERI.***Der Hacki, The Ground Squirrel ou Hackee.*

Ce tamias, que l'on connaît aussi sous le nom d'*écureuil terrestre rayé de Sibérie*, est un animal des plus remarquables.

On trouve en Amérique un de ses congénères, qui lui ressemble au point qu'on ne sait encore s'ils sont spécifiquement distincts : nous voulons parler du tamias de Lyster que les Anglo-Américains nomment *hackée*, les Hurons *ohioin*, et que le Père Charlevoix appelait *écureuil suisse* ; c'est celui que représente notre figure 33, figure très-exacte, mais qui est la représentation non moins fidèle du tamias strié, dont nous allons faire l'histoire.

Caractères. — Le tamias strié est plus petit, mais plus trapu et plus vigoureux que l'écureuil d'Europe : il mesure 15 cent. de long, 6 cent. de haut, et sa queue a 10 cent. Il a la tête allongée ; le museau peu saillant, arrondi, couvert de poils fins ; les yeux grands, noirs ; les oreilles courtes, petites ; les membres vigoureux ; le pouce rudimentaire des pattes de devant recouvert d'une lamelle cornée ; la plante des pieds nue ; la queue longue, annelée, peu touffue ; le poil

BREHM.

court, grossier et couché ; les moustaches fines, plus courtes que la tête, placées sur cinq rangs ; quelques longs poils roides sur la joue et au-dessus de l'œil.

La tête, le cou, les flancs sont jaunes, mêlés de poils longs, à pointe blanche ; sur les côtés de la tête alternent des bandes claires, gris-jaune et brun foncé. Le long du dos courent cinq bandes noires, inégalement espacées, la moyenne dessinant l'épine dorsale ; les deux suivantes, de chaque côté, vont de l'épaule à la cuisse, et renferment entre elles une bande jaune-clair ou blanc-jau-nâtre ; le ventre est gris-blanc ; la queue est noire à la face supérieure, jaune à la face inférieure ; les moustaches sont noires, les ongles bruns.

Distribution géographique. — Le tamias strié habite une grande partie de l'Asie septentrionale et une partie de l'Europe orientale. Son aire de dispersion est bornée, à l'ouest, par la Dwina et la Kana ; à l'est, par la mer d'Ochotzk et le golfe d'Anadyr.

Mœurs, habitudes et régime. — Il vit exclusivement dans les forêts de bouleaux et surtout de pins. Il se construit entre les racines des arbres un terrier médiocrement grand, relié à deux ou trois chambres de provisions, et s'ouvrant à l'extérieur par un couloir long et sinueux. Ce terrier est rarement profond à cause de l'humidité du sous-sol. L'animal en fait son

habitation et y enserme des provisions pour l'hiver. Il se nourrit de graines et de baies, surtout de semences de pin; ses greniers en contiennent souvent de 5 à 8 kilogrammes.

Le tamias strié a des habitudes diurnes; il se retire la nuit dans son terrier et dort. Il est vif et lesté, et grimpe avec assez d'adresse sur les arbres inclinés. Les Anglo-Américains comparent l'agilité du hackée ou haki, comme ils nomment cet écureuil, à celle du roitelet; comme cet oiseau, il saute à travers les branches, passe entre les feuilles, poussant de temps à autre un petit cri joyeux. En automne, lorsque les feuilles tombées masquent l'entrée de son terrier, c'est un spectacle charmant que de voir cet animal sauter inquiet, de côté et d'autre, cherchant où se cacher, et faisant preuve alors de la plus grande activité.

En automne, le tamias strié amasse des provisions pour l'hiver. On le voit courir, les abajoues distendues par son butin, et l'on peut lire dans ses yeux la joie qu'il éprouve de se voir à la tête de tant de richesses. Il emporte ainsi dans ses greniers des faines, des noisettes, des graines d'érable, du maïs, qui formeront sa nourriture quand l'hiver le contraindra à rester dans sa garenne. Il dort d'un sommeil hivernal, mais non continu. Audubon ouvrit un de ces terriers au mois de janvier, et trouva à une profondeur d'environ 1 mètre et demi trois tamias couchés dans un grand nid fait avec des herbes et des feuilles sèches; d'autres habitants du terrier paraissaient s'être enfuis dans les couloirs. Ces trois tamias étaient encore assoupis, mais ils ne dormaient pas comme les animaux hibernants, ils mordirent au contraire lorsqu'on voulut les prendre. Le tamias strié ne se retire jamais dans son terrier avant le mois de novembre, et il le quitte dès les premiers jours du printemps.

La femelle met bas une première fois en mai, et une seconde fois en août. Au moment du rut, les mâles se livrent des combats acharnés, et il n'y a pas, dit-on, d'animal plus excité, à ce moment, que ce petit rongeur.

En Sibérie, le tamias strié ne cause aucun dégât; il n'en est pas de même du hackée dans l'Amérique du Nord. Il pénètre dans les granges comme les souris, et y pille les récoltes.

Les tamias ont des ennemis naturels redoutables. La belette les poursuit par terre et dans leur retraite; l'opossum leur fait une chasse continuelle; le chat domestique en fait sa proie comme des rats et des souris; tous les oiseaux de proie s'en nourrissent; un butéonien d'Améri-

que (*Archibuteo ferrugineus*) surtout, leur fait une guerre acharnée, ce qui lui a valu le nom de faucon d'écureuil (*squirrel hawk*). Le serpent à sonnettes lui-même poursuit ces pauvres rongeurs avec autant de rapidité que de persévérance. « D'ordinaire, dit Geyer, le tamias a cherché un refuge dans les diverses entrées de son terrier; partout le serpent le suit, et enfin, lorsqu'il veut gagner le large il le saisit, et sans s'arrêter, disparaît avec lui dans un fourré voisin. » Les rigueurs de l'hiver amènent aussi la mort d'un grand nombre de hackées qui se sont prodigieusement multipliés pendant l'été. Cependant, cet animal, au moins dans les bonnes années, est extrêmement commun; la fécondité de la femelle l'emporte sur toutes ces causes de destruction.

Chasse. — Indépendamment de tous les animaux auxquels ils servent de pâture, les tamias ont encore l'homme pour ennemi. Dans l'Amérique du Nord, on ne tire aucun bénéfice du hackée, et cependant on le poursuit avec plus d'ardeur qu'on ne poursuit le tamias strié en Sibérie. Les jeunes Hurons font leur apprentissage de chasseurs en chassant le hackée, les jeunes Jakoutes font de même la chasse au tamias strié. A l'époque où cet animal est en rut, ils se cachent derrière les arbres et l'attirent en imitant avec un sifflet d'écorce de bouleau le cri de la femelle.

Captivité. — La beauté du pelage, la grâce, la légèreté des mouvements feraient du tamias strié un compagnon très-agréable, s'il supportait la captivité. Il résiste pendant quelques semaines, puis il tombe en langueur et dépérit; jamais, non plus, il ne s'apprivoise au même degré que l'écureuil vulgaire; il reste toujours craintif, et mord. En outre, il a la rage de tout ronger; ses dents sont tranchantes comme celles du rat, et il ne laisse rien d'entier dans la pièce où on le tient. Il ne vit pas en bons rapports avec ses semblables; plusieurs mâles mis dans une même cage se livrent des combats acharnés. On nourrit facilement cet animal avec des grains de toute sorte.

Usages et produits. — Les provisions que le tamias strié entasse dans ses greniers, deviennent des ressources pour l'homme: les paysans défoncent ces greniers et pillent ce qu'ils contiennent, comme ils font chez nous pour ceux du hamster. Les Sibériens estiment les peaux de cette espèce et les expédient en Chine, où l'on s'en sert pour garnir des fourrures plus chaudes. Le mille de ces peaux vaut de huit à dix roubles.

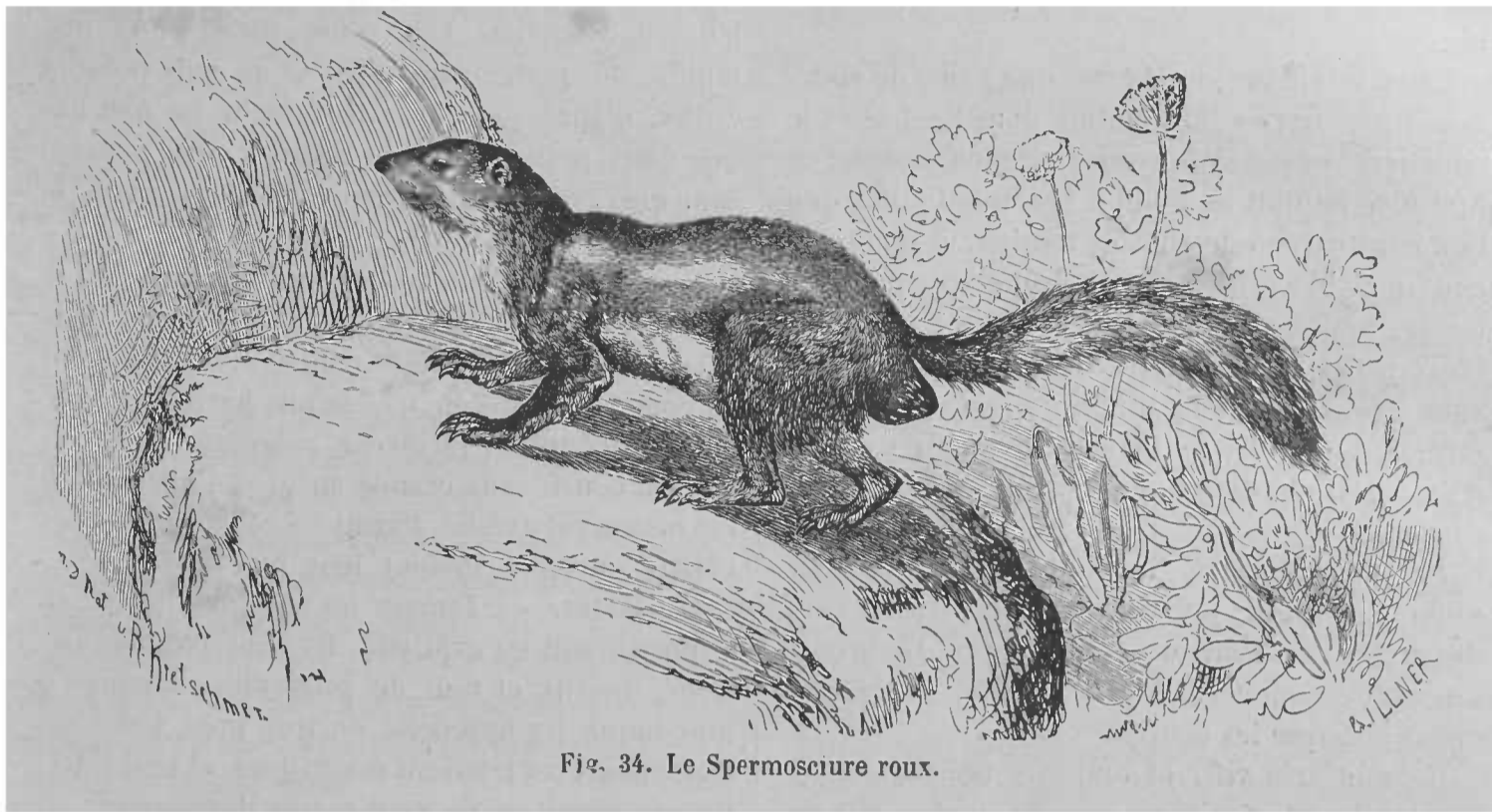


Fig. 34. Le Spermosciure roux.

LES SPERMOSCIURES — *SPERMOSCIURUS*.

Die Zieseleichhörnchen.

Caractères. — Les spermosciures nous présentent un type bien moins élégant que celui des écureuils et des tamias.

Ils ont le corps allongé ; leur queue, à poils disposés sur deux rangées, a à peu près la longueur du corps. Leur tête est pointue, longue, uniformément déprimée ; leurs oreilles sont courtes, nues, arrondies ; leurs jambes relativement longues ; leurs doigts armés d'ongles forts et comprimés. Leur pelage est rare, et couvre à peine la peau ; les poils en sont très-roides, aplatis à la racine, sillonnés dans le sens de leur longueur, terminés par un bout large.

Distribution géographique. — Ce genre est exclusivement propre à l'Afrique.

Mœurs, habitudes et régime. — Les spermosciures vivent dans les forêts des steppes de l'intérieur, dans les plaines même nues, dans les cantons montagneux, sur les collines peu boisées. Ils se creusent des terriers profonds, sous les buissons, entre les racines des arbres, sous des blocs de rochers.

Ce sont des animaux nocturnes. Comme Rüppell nous l'apprend, ils grimpent sur des arbres peu élevés ; au moindre indice de danger, ils se réfugient dans leurs terriers. Ils sont sales, laids, ne peuvent paraître gracieux que de loin.

LE SPERMOSCIURE ROUX — *SPERMOSCIURUS RUTILUS*.

Die Schilla.

LE SPERMOSCIURE SABÉRA — *SPERMOSCIURUS LEUCUMBRINUS*.

Die Sabera.

Caractères. — Le spermosciure roux, ou *schilu* des Abyssins (fig. 34), a un demi-mètre de long, mais 23 cent. appartiennent à la queue. Il a le dos jaune-roux, les flancs et le ventre plus clairs, presque blanchâtres. Sa queue est blanche sur les côtés, et au bout ; elle est rousse, tachée de blanc au milieu, le blanc occupant l'extrémité de beaucoup de ses poils. Il en est de même pour les poils du dos.

Dans les steppes, on rencontre une autre espèce, la *sabéra* des Arabes, beaucoup plus nombreuse que ne l'est le *schilu*.

Mœurs, habitudes et régime. — Ces deux animaux ont le même genre de vie. On les voit rôder pendant le jour seuls ou par paires, souvent tout près des villages. Les effraye-t-on, ils se réfugient dans un de leurs terriers. Quand le sol n'est pas rocheux, ils se creusent sous les arbres des couloirs très-étendus, à en juger du moins par la quantité de terre qu'ils rejettent. Il est difficile de fouiller complètement un de ces terriers, car, le plus ordinairement, ils sont établis au milieu des racines. S'ils sont creusés sous des blocs de rochers, la difficulté est encore plus grande. Toujours est-il que l'animal a l'instinct

de terrer dans les endroits les plus impénétrables.

Dans le village de Mensa, une paire de spermosciures roux s'était établie dans l'église et le cimetière, et courait joyeuse et sans crainte en présence de tout le monde. Les monticules que l'on construit au-dessus des tombes, et qu'on recouvre de blocs de quartzite aveuglants de blancheur, leur fournissaient des retraites convenables; je les y ai souvent vus disparaître à mes yeux; souvent aussi j'ai admiré leurs gracieuses formes, lorsqu'ils se tenaient assis au sommet d'un pareil monticule, dans la posture de notre écureuil.

J'ai constamment rencontré le schilu et le sabéra sur le sol; jamais je n'ai pu les voir sur des arbres. Ils sont aussi agiles que l'écureuil. Leur progression est légère, facile, et ils marchent plus que les écureuils.

Ils sont très-vifs, et toujours insatiables; ils examinent et fouillent chaque fente, chaque trou; leurs yeux sont continuellement en mouvement pour chercher quelque nourriture. Les bourgeons et les feuilles paraissent composer le fond de leur régime; mais ils mangent aussi de petits oiseaux, des œufs, des insectes. Il y a peu de rongeurs plus enclins à mordre que ceux-ci. On les voit regarder tout autour d'eux, cherchant une querelle; ils attaquent et se défendent avec rage.

Je n'ai rien pu savoir de précis au sujet de leur reproduction. Une seule fois j'ai vu une famille de quatre individus, et je suis porté à croire, d'après cela, que la femelle ne met bas que deux petits. C'est, du reste, à cette conclusion que l'on arrive, lorsque l'on considère le nombre des mamelons.

Le plus grand ennemi des spermosciures est le spizaïte huppé (*Spizaëtos occipitalis*), rapace aussi hardi que dangereux de ces contrées. Ils paraissent au contraire vivre en très-bonne harmonie avec l'autour-chanteur (*Melierax polyzonus*); car on les voit courir sans crainte au pied de l'arbre où cet oiseau est perché. Parmi les mammifères, les chiens sauvages surtout leur font la chasse.

Captivité. — Jamais les spermosciures ne s'appriivoisent en captivité. Ils sont toujours colères, furieux et font de profondes morsures à quiconque les approche de trop près. Les bons traitements les trouvent insensibles, et leur intelligence paraît on ne peut moins développée.

Usages et produits. — Les mahométans et les chrétiens de l'intérieur de l'Afrique laissent vivre en paix les spermosciures, qu'ils considèrent comme impurs. A l'abri de ces superstitions, les nègres, au contraire, les regardent comme un mets qui n'est nullement à dédaigner et les mangent.

LES ARCTOMYDÉS OU MARMOTTES — ARCTOMYS.

Die Murmelthiere.

Caractères. — Les marmottes, dont nous faisons une famille à part, diffèrent des écureuils par leur port lourd, massif, leur queue courte, leurs membres à peu près égaux, et surtout par leurs mœurs et leur genre de vie. Elles se rapprochent un peu des tamias; mais les autres sciuridés n'ont à peu près rien de commun avec elles.

Disposition géographique. — On trouve les marmottes dans l'Europe centrale, l'Asie septentrionale et le nord de l'Amérique, et elles y sont représentées par un certain nombre d'espèces.

Mœurs, habitudes et régime. — La plupart habitent les plaines; quelques-unes se trouvent dans les montagnes. Les cantons secs, argileux, sablonneux ou pierreux, et les vastes prairies, les steppes, les champs et les jardins même, sont les lieux qu'elles préfèrent. La marmotte des Alpes, seule, se plaît mieux dans les pâturages

élevés au-dessus de la limite des arbres, ou dans les gorges rocheuses comprises entre cette limite et celle des neiges éternelles. Toutes ont une demeure fixe, et n'émigrent pas; toutes se creusent des terriers profonds, et vivent en sociétés, souvent très-nombreuses. Beaucoup ont plusieurs terriers, qu'elles habitent successivement suivant les saisons. Les autres restent toute l'année dans la même habitation.

Les arctomydés sont des animaux diurnes, vifs et agiles, moins cependant que les écureuils; quelques-uns même sont lourds. Ils sont malhabiles à grimper et à nager.

Ils se nourrissent d'herbes, de nouvelles pousses, de jeunes plantes, de graines, de baies, de fruits, de racines, de tubercules, de bulbes; quelques-uns se traînent péniblement sur les arbres et les buissons, et mangent des bourgeons et de jeunes feuil-

les. Aucun, probablement, ne dédaigne dans l'occasion une nourriture animale. Ils mangent des insectes, de petits mammifères, des oiseaux, dont ils pillent les nids. Beaucoup causent des dégâts dans les champs et les jardins; mais, en somme, ils sont peu nuisibles. Pour manger, ils s'asseyent, comme les écureuils, sur leur derrière, et portent leurs aliments à la bouche avec leurs pattes de devant. Lorsque les fruits sont mûrs, ils commencent à amasser des provisions, et, suivant les localités, emplissent divers compartiments de leurs terriers, l'un d'herbe, l'autre de feuilles, de graines, de fruits, etc.

Leur voix est un sifflement plus ou moins fort, ou une sorte de murmure, indiquant tantôt le contentement, tantôt la colère.

Le toucher et la vue sont leurs sens les plus développés; ils pressentent admirablement les changements de temps, et prennent leurs dispositions en conséquence.

Leur intelligence surpasse celle des écureuils. Toutes les marmottes sont très-attentives, très-prudentes, craintives et méfiantes. Beaucoup placent des sentinelles, qui veillent sur le salut de la bande, et, au moindre signe de danger, elles se réfugient dans leurs habitations souterraines. Très-peu sont assez hardies pour résister à un ennemi; les autres, malgré leurs fortes dents, se soumettent sans défense; aussi, dit-on que ce sont des animaux doux, paisibles et inoffensifs. Leur intelligence se montre dans la facilité qu'on a de les apprivoiser. La plupart apprennent à connaître leur maître, s'attachent à lui; quelques-unes deviennent très-obéissantes, très-dociles, et apprennent divers tours d'adresse.

A l'entrée de l'hiver, toutes se cachent au fond de leur terrier et tombent dans un sommeil profond, suspendant en quelque sorte leur activité vitale.

Leur multiplication est assez grande. La femelle ne met généralement bas qu'une fois l'an, mais de trois à dix petits, qui sont aptes à se reproduire dès le printemps suivant.

Usages et produits.— La peau de quelques espèces est employée comme fourrure, ou sert à confectionner divers autres objets; la chair de quelques autres entre dans l'alimentation des peuples; il en est enfin dont on fait des animaux domestiques. La marmotte des Alpes devient le gagne-pain de plus d'un enfant des montagnes, qui voyage avec elle par le monde, la montrant pour vivre et pour faire vivre les siens.

Cette famille comprend trois genres : les sper-

mophiles, les cynomys et les marmottes proprement dites.

LES SPERMOPHILES — *SPERMOPHILUS*.

Die Ziesel.

Caractères. — Les spermophiles forment la transition entre les tamias et les marmottes proprement dites. Leur queue courte, mais égalant encore environ le quart de la longueur du corps, n'est touffue qu'à son extrémité, et les poils en sont disposés sur deux rangs : leur corps est allongé, couvert de poils courts. Ils ont quatre doigts et un pouce rudimentaire aux pattes de devant; cinq doigts aux pattes de derrière; des abajoues assez grandes, et une pupille allongée.

Distribution géographique. — Ce genre renferme diverses espèces, qui vivent toutes dans l'hémisphère nord.

Mœurs, habitudes et régime. — Elles habitent, dans les plaines ouvertes et buissonneuses, les unes en société, les autres isolées, des terriers qu'elles se sont creusés.

Tous les spermophiles se nourrissent de graines, de baies, d'herbes tendres, de racines, et ne dédaignent pas les petits rongeurs ou les petits oiseaux.

LE SPERMOPHILE SOUSLIK — *SPERMOPHILUS CITILLUS*.

Der gemeine Ziesel.

Caractères. — La seule espèce européenne de ce genre est le spermophile vulgaire, dans laquelle Buffon voyait deux animaux distincts qu'il nommait, l'un *souslik*, l'autre *ziesel*. C'est un animal charmant, de la taille du hamster, mais avec un corps plus allongé et une tête plus jolie; il a de 20 à 25 cent. de long, 7 cent. de haut, et la queue mesure 8 cent., mais les poils la font paraître encore plus longue. Il pèse à peu près un demi-kilogramme. La femelle n'atteint pas ces dimensions. Le dos est gris-jaune, irrégulièrement tacheté de jaune roux; le ventre est jauneroix; le menton et la gorge sont blancs; le front et le sommet de la tête sont mêlés de jaune roux et de brun, le tour des yeux est plus clair; les pattes sont d'un jaune roux, avec l'extrémité plus claire. Le duvet de la partie supérieure du corps est gris-noir, celui du ventre gris-brun clair, celui de la gorge blanc; les poils soyeux du dos sont annelés de brun en leur milieu. Le

bout du museau, les moustaches et les ongles sont noirs ; les incisives supérieures jaunâtres, les inférieures blanchâtres, l'iris est brun-noir.

Les nouveau-nés sont plus clairs et leurs taches sont plus nettement marquées.

Le pelage présente d'ailleurs de nombreuses variations. La variété la plus jolie est celle où le brun du dos est interrompu par un grand nombre de petites taches rondes, blanches. Comme la plupart des animaux qui habitent des terriers, le spermophile souslik a les oreilles petites, comme tronquées, cachées dans le poil, et formées seulement d'un repli cutané, couvert de poils épais. La peau des joues est pendante ; la lèvre supérieure est profondément fendue et l'œil est surmonté de quatre soies courtes.

Distribution géographique. — Le spermophile souslik se trouve dans l'est de l'Europe et dans une partie de l'Asie. Albert le Grand l'a signalé comme se trouvant aux environs de Ratisbonne, et cela contredit l'assertion de plusieurs naturalistes qui le disent originaire d'Asie. Récemment, Martin nous a appris que le souslik s'étend de plus en plus en Silésie, dans la direction de l'ouest. On ne l'y connaissait pas il y a une trentaine d'années ; mais, depuis vingt ans, il a fait apparition dans la partie occidentale de la province, notamment dans le district de Liegnitz, et il s'étend toujours plus dans la direction de l'est à l'ouest. De tous les spermophiles, le souslik paraît être celui qui a le plus grand cercle de dispersion. On le rencontre dans la Russie méridionale et centrale, dans la Galicie, la Silésie, la Hongrie, la Styrie, la Bohême, la Moravie, la Carinthie, la Carniole, la Sibérie centrale, et les provinces russes au nord de la mer Noire.

Le nom de *souslik* ou *suslik* qu'il porte est d'origine russe ; de ce nom les Polonais ont fait *susel*, les Bohêmes *sisel*, les Allemands *ziessel*. Les anciens appelaient cet animal *souris-du-Pont* ou *simor*. Brisson le nommait *lapin d'Allemagne*.

Mœurs, habitudes et régime. — Les sousliks forment généralement de nombreuses colonies et peuvent causer beaucoup de dégâts dans les cultures. Ils fuient les forêts et les marécages, et n'aiment que les lieux secs, découverts, surtout à sols sablonneux ou argileux ; ils recherchent donc, de préférence, les champs et les prairies.

Quoique vivant en troupes, chaque individu construit son terrier, le mâle à fleur de terre, la femelle plus profondément. Le donjon est à un

mètre et demi ou deux mètres sous terre ; il est ovale, et son grand diamètre mesure environ 30 cent. ; des herbes sèches y forment une couche épaisse et molle. Il n'en part qu'un couloir assez étroit et tortueux, courant souvent parallèlement à la surface du sol. A son ouverture extérieure est un petit tas de terre. Ce couloir ne sert que pendant un an ; aux premiers froids, le souslik le ferme, en creuse un autre qui va du donjon, ou chambre de repos, à la surface du sol, et l'ouvre quand il sort de son sommeil hivernal. D'après le nombre des couloirs, on peut déterminer l'âge du terrier, mais non celui de l'animal, car il arrive souvent qu'un souslik s'empare de l'habitation d'un de ses semblables décédé. Le terrier renferme diverses chambres latérales, où l'animal enserre ses provisions d'hiver. Le compartiment dans lequel la femelle met bas, est toujours plus profond que les autres, pour que la jeune famille y soit en sûreté.

Tous les observateurs décrivent le souslik comme un animal charmant, élégant. Malgré les dégâts qu'il cause, ils en parlent avec une certaine complaisance, tandis que le hamster, qui a le même genre de vie, ne compte pas un seul ami.

La nuit ou par le mauvais temps, le souslik dort dans son terrier. Dans les chaudes journées de l'été, il le quitte au lever du soleil, rôde pendant tout le jour, se dresse de temps à autre, regardant de tous les côtés si rien ne le menace. Ses mouvements sont plus lents que ceux de l'écureuil ; sa marche est sautillante et peu rapide et il glisse à travers toutes les ouvertures dans lesquelles il peut fourrer sa tête. Souvent il joue avec ses semblables à l'entrée de son terrier ; dans ces circonstances, on entend les sifflements aigus du mâle, les sifflements plus faibles et comme plaintifs de la femelle ; mais le mâle ne siffle que quand il est effrayé ou excité, tandis que la femelle fait très-souvent entendre sa voix. Leurs mœurs sont à l'unisson ; les mâles sont plus doux, les femelles sont plus vives, et ont plus de tendance à mordre. Cependant, à l'époque du rut, c'est-à-dire en mars ou en avril, les premiers se livrent de violents combats. C'est ordinairement au mâle qu'est confié le soin de veiller au salut commun. Sa prudence lui en impose la charge. A la moindre apparence de danger, il pousse un sifflement, et à ce signal toute la bande disparaît sous terre.

Des herbes, des racines, du trèfle, du sainfoin, des grains, des pois, des légumes, des fruits de toute espèce forment la nourriture habituelle

du souslik. En automne, il en amasse des provisions, et les transporte dans ses abajoues, comme le hamster. Il mange aussi des souris, des oiseaux qui nichent à terre; il pille les nids, prend même les parents, les tue de quelques coups de dent, leur mange la cervelle, et les dévore ensuite en entier. Il tient sa nourriture entre ses pattes de devant, et mange à demi debout, assis sur son derrière. Après avoir mangé il s'essuie le museau et la tête, se lèche, se nettoie, se lisse. Il boit peu, et seulement après ses repas.

Les dégâts que causent les spermophiles sousliks ne prennent d'importance que quand ces animaux sont très-nombreux. Comme chez tous les rongeurs, la femelle est très-féconde. Elle met bas en avril ou mai, après une gestation de vingt-cinq à trente jours, de trois à huit petits nus et aveugles. Elle leur témoigne la plus grande tendresse, les allaite, les soigne, et lorsqu'ils sont devenus plus grands, qu'ils sortent du terrier, elle veille à leur sûreté. Les jeunes sousliks croissent très-rapidement; au bout d'un mois, ils ont atteint la moitié de leur taille; à la fin de l'été, on a de la peine à les distinguer des vieux; en automne, ils sont parfaitement adultes. Jusqu'en automne, ils habitent le terrier de leurs parents; mais alors chacun se creuse une demeure particulière, y enserme des provisions, et y vit dans l'isolement.

N'était le nombre de leurs ennemis, ces animaux seraient innombrables, moins cependant que les rats, les souris ou les campagnols. Mais les martes, les belettes, les fouines, les putois, les oiseaux de proie tant diurnes que nocturnes, les corbeaux, les hérons, les chats, les chiens, les poursuivent sans relâche. L'homme n'est pas de tous leurs ennemis le moins acharné, il les chasse pour se procurer leur peau ou leur chair. Ainsi se trouve empêchée la trop grande multiplication des sousliks.

Mais ce n'est pas tout : un hiver rigoureux est encore leur plus cruel ennemi. Avec l'automne, leur vie sociale a pris fin. Alors gros et gras, leurs chambres à provisions étant bien remplies, chacun se retire dans son terrier, en bouche l'ouverture extérieure, creuse un nouveau couloir et s'endort. Mais beaucoup ne se réveilleront plus. Si la saison est trop humide, si la température baisse trop, l'humidité et le froid tuent rapidement l'animal.

Chasse. — Il n'est pas difficile de prendre des sousliks : quand ils sont dans leurs terriers, quelques coups de bêche les mettent à découvert et les livrent tout vivants aux mains de l'homme.

On les prend encore à l'aide de pièges à détente que l'on place à l'entrée de leur demeure, et qui les saisissent lorsqu'ils font effort pour sortir; enfin, on les force à abandonner leur retraite et à venir se livrer au chasseur en versant de l'eau dans leur terrier.

Captivité. — En captivité, le souslik est très-agréable. Il se soumet sans résistance à sa nouvelle position et s'habitue rapidement à son maître. Un seul jour suffit pour apprivoiser un individu adulte, quelques heures pour un jeune. Les vieilles femelles seules sont méchantes et mordent fortement. Lorsqu'il est bien soigné, le souslik supporte la captivité pendant plusieurs années; et, après l'écureuil, c'est un des animaux que l'on tient le plus volontiers dans les appartements. Il égaye son maître par la gracieuseté de ses mouvements, sa gentillesse et surtout sa propreté. On le nourrit facilement avec des graines, des fruits, du pain; il ne dédaigne pas la viande, et aime beaucoup le lait.

Usages et produits. — Les Sibériens, les Bohémiens, les classes pauvres, parmi le peuple, se nourrissent seuls de la chair grasse du souslik; on emploie quelquefois sa peau comme doublure, et on en fait des bourses et des blague à tabac. Ses entrailles entrent aussi dans la confection de plusieurs remèdes populaires.

LE SPERMOPHILE DE HOOD — *SPERMOPHILUS HOODII*.

Der Leopardenziesel, The Hood's Marmot.

Caractères. — Le spermophile de Hood (*fig. 35*) est remarquable par la beauté de son pelage, qui est épais, mou, lisse; d'un roux foncé ou brun châtain sur le dos, mêlé de poils noirs, et marqué de cinq bandes longitudinales d'un jaune clair, enserrant cinq rangées de taches quadrangulaires, jaunâtres; le fond brun châtain ou roux est ainsi sillonné par treize bandes claires, huit continues, et cinq interrompues. La tête est d'un brun roux, avec des taches d'un blanc jaunâtre; le tour des yeux, les côtés des lèvres, la mâchoire inférieure, la gorge, le côté interne des pattes, le côté externe des pieds sont blanchâtres, le ventre et la moitié antérieure de la cuisse et de la jambe sont jaune-ocre; le bord interne des pattes est roux de rouille. Les poils sont bruns à la racine, noirs au milieu, jaune clair au bout. L'animal a 22 cent. de long, 6 cent. de haut, et la queue mesure 8 cent. et 10 avec les poils.

Distribution géographique. — Le spermophile de Hood est propre à l'Amérique du Nord.

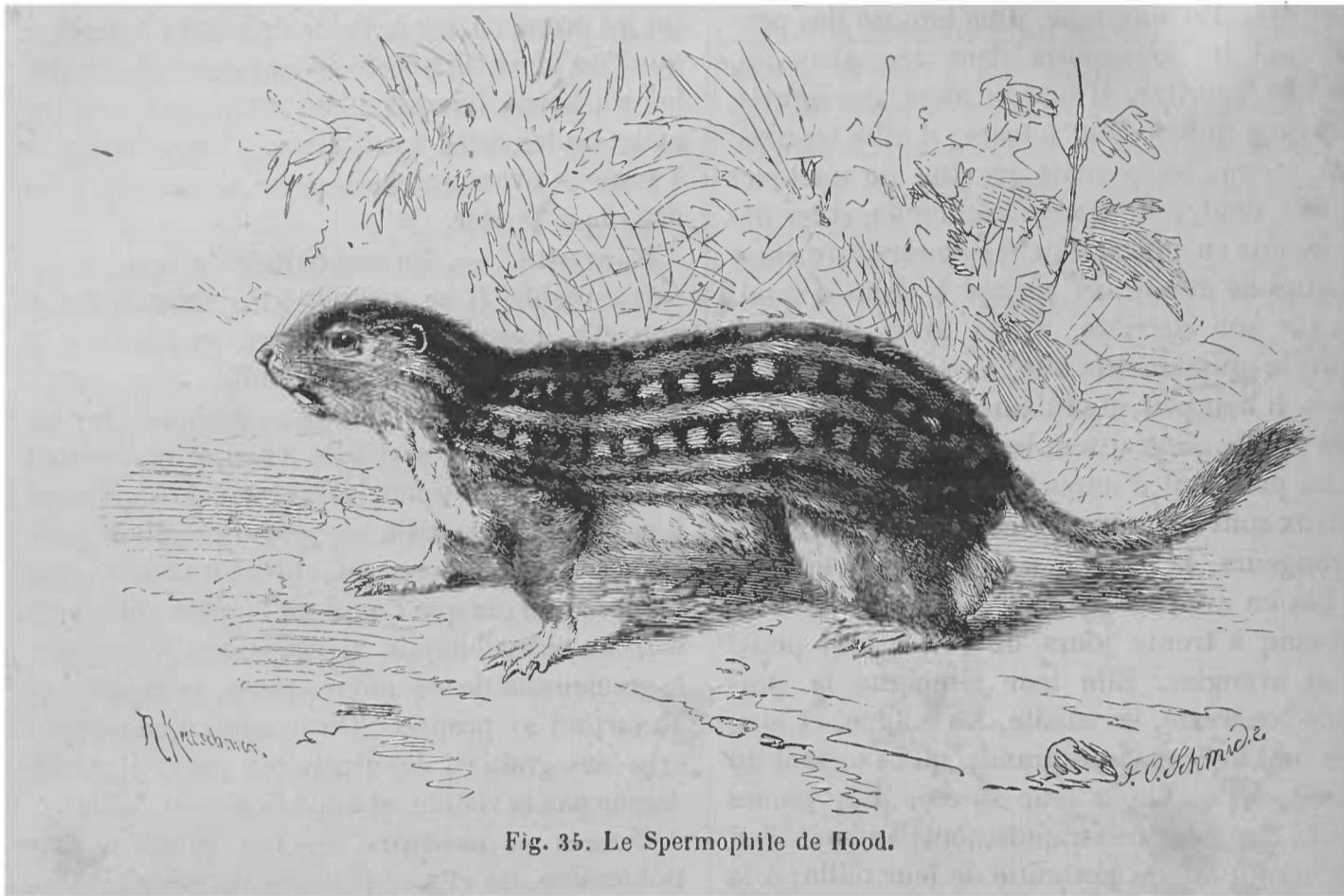


Fig. 35. Le Spermophile de Hood.

On le trouve dans le bassin du Missouri et de la rivière Saint-Pierre, surtout dans les vastes plaines aux environs de Fort-Union, sur le Missouri ; il s'étend de là jusqu'à l'Arkansas.

Mœurs, habitudes et régime. — Il fréquente en grand nombre les endroits plats et sablonneux, et a le même genre de vie que le souslik, seulement son terrier est moins étendu et moins profond. Il s'y retire au commencement de l'automne, et y dort jusqu'au printemps. En mai, la femelle met bas de cinq à dix petits. Pendant tout l'été, le *siksik*, comme l'appellent les Américains, à cause de son cri, mène la vie éveillée et agitée du souslik d'Europe.

LES CYNOMYS OU CHIENS RATS — CYNOMYS.

Die Marmelziesel.

Caractères. — Les cynomys sont rangés par les uns dans le genre des spermophiles, par les autres dans celui des marmottes ; cependant ils se distinguent des uns et des autres en ce qu'ils ont cinq doigts armés d'ongles forts aux pieds de devant, aussi bien qu'aux pieds de derrière. Si leur corps trapu, leur tête grosse, leurs oreilles larges, leur pupille ronde les font plus ressembler aux marmottes qu'aux spermophiles, chez lesquels la pupille est oblongue et les formes encore assez sveltes, d'un autre côté, ils se rap-

prochent de ceux-ci, pour s'éloigner de celles-là, par leurs petites abajoues. Il en résulte que les cynomys ne sont ni de vrais spermophiles, ni de vraies marmottes, mais composent un petit groupe qui lie les uns aux autres.

Distribution géographique. — Les cynomys sont exclusivement propres à l'Amérique du Nord.

On n'en connaît qu'une espèce.

LE CYNOMYS DE LA LOUISIANE OU SOCIAL — CYNOMYS LUDOVICIANUS.

Der Prairiehund, The Prairie dog ou Wish-ton-Wish.

Caractères. — Le cynomys de la Louisiane (fig. 36) que les premiers trappeurs du Canada ont nommé *chien des prairies*, à cause de sa voix aboyante, et que l'on connaît encore sous le nom vulgaire d'*écureuil jappant*, a plus de 33 cent. de long, et sa queue mesure 40 cent. Il a le dos brun-roux clair, mêlé de gris et de noir, le ventre blanc sale ; le bout de la queue brun.

Distribution géographique. — Cette espèce semble confinée dans les plaines herbeuses du Missouri.

Mœurs, habitudes et régime. — Les habitations du cynomys social que les chasseurs appellent des *villages* (*prairie's dog villages*), tant elles occupent de vastes étendues, se trouvent régulièrement dans des prairies basses, couvertes d'un tapis de gazon formé par la *Sesleria dac-*

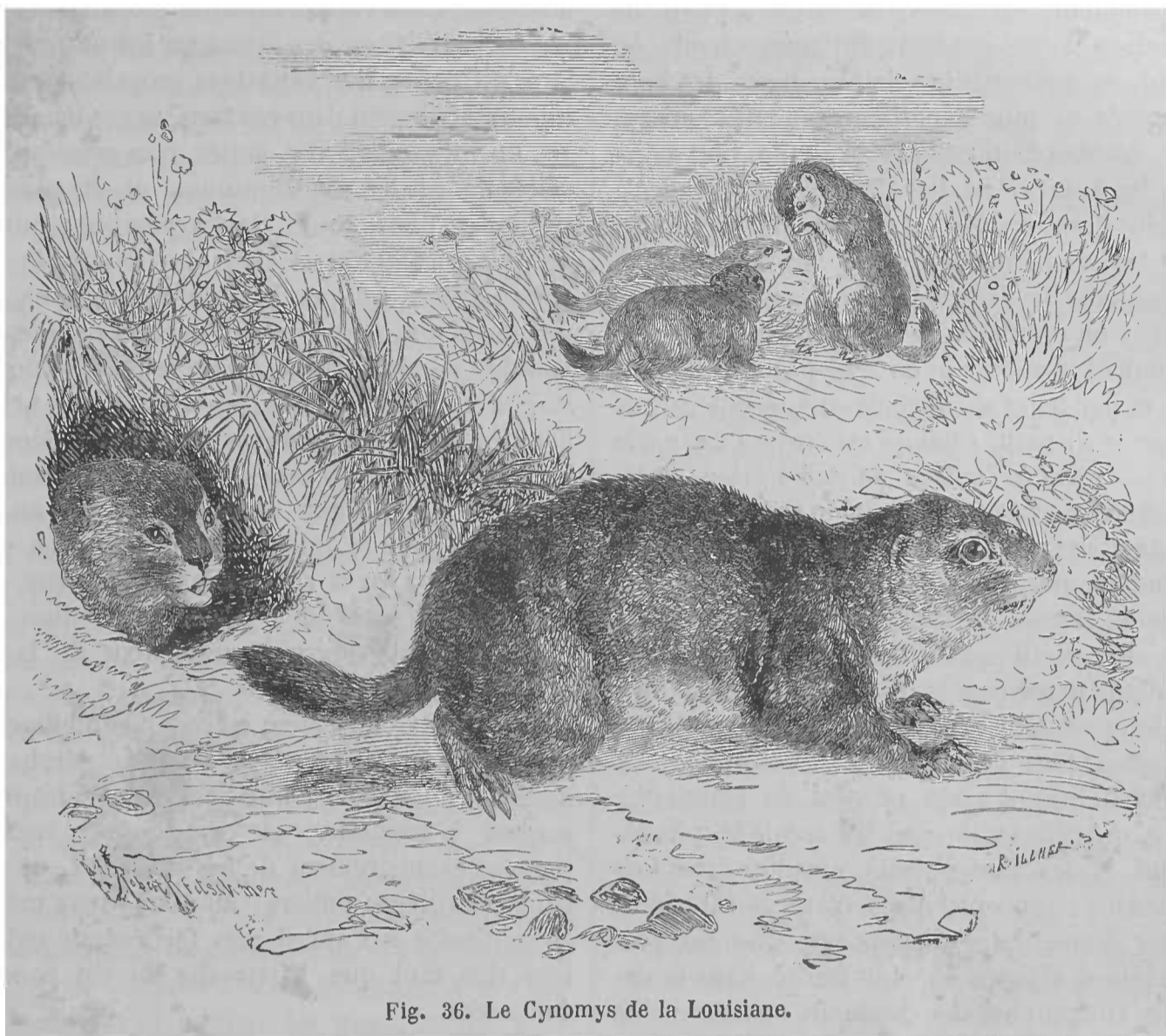


Fig. 36. Le Cynomys de la Louisiane.

tyloïdes. « On ne se fait une idée, dit Balduin Mœllhausen, de l'étendue des habitations de ces animaux paisibles, qu'en cheminant des journées entières entre les petits monticules qui servent chacun de demeure à deux individus, ou à un plus grand nombre.

« Elles sont généralement éloignées l'une de l'autre de 5 à 6 mètres; le petit monticule qui est devant l'entrée de chacune d'elles et qui représente la valeur d'un bon tombereau, est formé de la terre qu'ils ont réjetée de leurs couloirs souterrains. Ces habitations ont une ou deux ouvertures. Un sentier battu va de l'une à l'autre, et à leur vue, on se figure aussitôt l'amitié et les rapports intimes qui doivent exister entre ces animaux. Ils choisissent, pour l'emplacement de leurs villages, un lieu où se trouve une herbe courte, rude, qui croît surtout sur les hauts plateaux, et qui, avec certaine racine, est la seule nourriture de ces animaux. Sur les hauts plateaux du Nouveau-Mexique, là où, sur plusieurs milles d'étendue, on ne trouve pas une goutte d'eau, à moins de creuser à plus de 30 mètres de profondeur, et où, pendant plusieurs mois, il

BREHM.

ne tombe pas de pluie, on rencontre des colonies de chiens des prairies très étendues; il faut donc admettre qu'ils n'ont pas besoin d'eau, et qu'une forte rosée suffit pour les désaltérer. Il est certain qu'ils ont un sommeil hivernal; car ils n'amassent aucune provision pour l'hiver; d'un autre côté, en automne, l'herbe se dessèche et la gelée durcit le sol de telle façon qu'ils ne pourraient plus se procurer leur nourriture habituelle. Quand le cynomys social sent les prodromes de son sommeil léthargique, ce qui arrive à la fin d'octobre, il ferme toutes les ouvertures de son habitation pour se garantir du froid, et il s'endort pour ne se réveiller qu'aux premières chaudes journées du printemps. Au dire des Indiens, il ouvre quelquefois son habitation avant la fin des froids, et c'est là un signe certain du prochain adoucissement de la température.

« Une pareille colonie offre un spectacle curieux à celui qui peut s'en approcher sans être aperçu. Aussi loin que l'œil s'étend, la vie et la joie règnent partout; sur chaque monticule est assis un individu dans la posture d'un écureuil; sa queue dressée est en mouvement continuel,

II — 109

les aboiements des uns répondent aux aboiements des autres et font concert. En approchant, on entend, on distingue la voix plus basse des individus âgés et plus expérimentés, puis, subitement, comme d'un coup de baguette, tout a disparu. De distance en distance, on voit poindre à l'entrée d'un terrier la tête d'une sentinelle, dont les aboiements répétés préviennent ses compagnons de l'approche de l'homme. Se dissimule-t-on et attend-on patiemment, les gardes reprennent possession de leur poste d'observation, et par leurs aboiements annoncent que le danger a disparu. Chaque cynomys, l'un après l'autre, arrive à l'entrée de son terrier, et les jeux recommencent. Un individu âgé, à l'air respectable, va rendre visite à son voisin ; celui-ci l'attend au sommet de son monticule et, agitant la queue, semble l'inviter à prendre place à ses côtés. On dirait qu'ils aboient pour communiquer leurs pensées et leurs sentiments ; ils mettent de la vivacité dans leurs entretiens ; ils disparaissent dans l'intérieur de l'habitation, en sortent un instant après et vont de compagnie visiter un autre voisin, qui les reçoit hospitalièrement et les accompagne ensuite dans leur promenade ; rencontrent-ils d'autres individus, ils leur donnent des témoignages d'amitié, puis la société se sépare, chacun rentre dans sa demeure. On peut assister des heures entières à ce spectacle, seulement on désirerait connaître le langage des animaux pour se mêler à eux et entendre leurs conversations.

« Le chien des prairies court sans crainte entre les pieds des buffles ; mais le moindre mouvement du chasseur, celui-ci serait-il même éloigné, fait disparaître sous terre toute la société. De légers aboiements, semblant partir des profondeurs du sol, témoignent seul encore de l'existence de ces animaux.

« Leur chair est très-bonne, mais leur chasse est si difficile et si rarement fructueuse, qu'on ne cherche guère à la faire ; si on en tue parfois, c'est par simple curiosité. D'ailleurs, leur taille n'étant pas plus grande que celle de l'écureuil, l'on peut se figurer quelle énorme quantité il faudrait en abattre pour nourrir même une petite caravane. »

L'homme n'est donc pas l'ennemi que les cynomys aient le plus à craindre. Ses villages sont habités par des êtres bien plus redoutables pour lui. « Des hiboux, des serpents à sonnettes, dit Washington Irving (1), y établissent aussi leur

(1) Washington Irving. *Voyage dans les prairies de l'ouest des États-Unis*, 32^e chap. New-York, 1835.

domicile ; mais reste à savoir si ce sont des hôtes bien accueillis, ou des étrangers introduits sans la participation des véritables propriétaires. Les hiboux qui logent dans ces terriers ont un regard vif, un vol rapide, des pattes plus grandes que celles de nos hiboux communs, et, de plus, ils sortent en plein jour. Des voyageurs assurent qu'ils ne s'établissent dans les demeures des chiens de prairie que lorsque ces derniers les ont abandonnées par suite de la mort de quelque membre de leur famille, car la sensibilité de ces singuliers petits quadrupèdes les porte à fuir l'endroit où ils ont perdu un des objets de leur attachement. Diverses personnes prétendent même que le hibou est une sorte d'intendant ou de concierge pour le chien de prairie, et l'on prétend encore, vu la ressemblance de leur cri, que l'oiseau apprend à japper aux jeunes cynomys et qu'il est ainsi le précepteur de la famille. »

Le hibou vivrait donc en bonne intelligence avec le chien des prairies ; au plus déroberait-il de temps à autre un jeune encore maladroit. Le serpent à sonnettes, au contraire, se nourrit presque exclusivement de ces animaux, et détruit des villages entiers ; aussi les vieux mâles, en sentinelle aux abords des terriers, ne redoutent rien tant que l'approche de cet ennemi dangereux.

« J'ai pu me convaincre, dit Geyer, que le serpent à sonnettes, une fois qu'il s'était établi dans une de ces demeures, finissait par en être le seul habitant. On m'assura qu'aux bords de la rivière Jeton, à vingt-cinq milles environ de son confluent avec le Missouri, se trouvait un grand village de chiens des prairies, très-peuplé autrefois, où ne se trouvaient plus maintenant que des serpents à sonnettes. Je fis le voyage pour m'en convaincre. Un vaste tapis de gazon s'étendait devant nous, déjà à une certaine distance, nous trouvions sous nos pas des serpents à sonnettes en nombre plus considérable que d'habitude. Enfin, nous arrivâmes à l'endroit désigné, au coucher du soleil. Les serpents se montraient plus nombreux. Nous ne jugeâmes pas prudent de passer la nuit dans le voisinage immédiat du village, et nous ne reçûmes pendant la nuit la visite d'aucun de ces reptiles. Au lever du soleil, je me rendis dans le village ; la chaleur n'était pas encore forte ; la rosée était très-abondante ; rien ne se mouvait. Tout l'endroit ressemblait à un jardin. Les *sesleria* étaient en fleur, et leur couleur orange clair brillait d'un éclat charmant à travers les gouttelettes de rosée. Cet aspect me

fit oublier les reptiles; mais tout à coup j'entendis près de moi un fort serpent à sonnettes, puis un second, puis un troisième. Je jetai une pierre au premier, qui se dirigea sur moi, et continuai mon chemin jusqu'au haut des monticules. Mais le nombre des serpents croissait de plus en plus; je dus enfin quitter le village. J'y revins une autre fois et je n'y fus encore accueilli que par les serpents à sonnettes. Ces reptiles venimeux avaient complètement détruit les chiens des prairies. »

Geyer rapporte aussi que des gens dignes de toute confiance l'ont assuré que, dans les prairies du cours supérieur de l'Arkansas, l'on trouvait souvent la grenouille cornue dans les terriers des cynomys.

Je veux encore citer quelques particularités remarquables de l'histoire de ces curieux rongeurs que j'emprunterai à Wood. « Le chien des prairies, dit ce naturaliste, a un grand courage et montre beaucoup d'amitié à ses semblables. Un trappeur avait pu tirer un de ces animaux qui se trouvait en sentinelle devant son terrier et l'avait tué. Mais, à ce moment, apparut un compagnon de la victime, qui s'était tenu caché jusque-là; sans crainte de s'exposer au feu du chasseur, il saisit le cadavre de son compagnon et l'emporta dans son terrier. Le trappeur fut tellement saisi de cette marque de dévouement qu'il refusa toujours, depuis, de chasser le chien des prairies.

« Cet animal a la vie très-dure. Alors même qu'il est mortellement blessé, il est perdu pour le chasseur, s'il peut se traîner jusqu'à l'entrée de ses galeries: il s'y laisse couler et disparaît.

« La manière dont le cynomys, en temps ordinaire, pénètre dans son terrier est très-curieuse. Il ne court pas, mais il saute, fait une culbute, agite ses pattes de derrière, remue sa queue et s'évanouit comme par enchantement. Le spectateur n'est pas revenu de son étonnement, que la tête de l'animal reparaît à l'entrée du terrier, et que le même jeu recommence. » Audubon confirme pleinement ces assertions.

Captivité. — On prétend que le chien des prairies ne supporte pas longtemps la captivité: mais s'est-on jamais donné la peine de le bien soigner?

LES MARMOTTES — *ARCTOMYS*.

Die Marmelthiere, The Marmots.

Caractères. — Les marmottes proprement dites, types de la famille des arctomydés, ont

un corps lourd et bas sur jambes; la tête grosse, arrondie; des oreilles médiocrement longues; une queue relativement courte et touffue; un pouce aux pieds de devant, tout à fait rudimentaire; la pupille ronde. Elles n'ont pas d'abajoues.

Distribution géographique. -- Les espèces connues appartiennent à l'Europe, à l'Asie et à l'Amérique septentrionale.

LA MARMOTTE BOBAC — *ARCTOMYS BOBAC*.

Der Bobak, The Bobac ou Poland Marmot.

Ce n'est que dans ces derniers temps qu'on a été amené à séparer le bobac de la marmotte commune. Son habitat, qui n'est plus le même que celui de cette dernière; son pelage, qui est autrement coloré, ont fait penser qu'il devait en différer spécifiquement, ce que sont venues confirmer des observations attentives.

Caractères. — Le bobac (*fig. 37*) a le tour des yeux et le museau d'un brun jaune; le dos et le ventre d'un gris roussâtre, et les incisives blanches. Sa longueur totale est de 50 cent., sur lesquels 10 appartiennent à la queue.

Distribution géographique. — Le bobac se trouve dans la Galicie, la Pologne méridionale, la Bukhowine, dans toute la Russie et dans la Sibérie méridionale. On n'a pas pu fixer la limite orientale de son aire de dispersion.

Mœurs, habitudes et régime. — Le bobac habite les grandes plaines découvertes et les collines peu élevées. Il choisit, dans des expositions méridionales, un sol sec et ferme dans lequel il creuse des couloirs de 4 à 6 mètres de profondeur, pourvus de divers compartiments. Cette habitation sert à toute une famille.

Comme le cynomys, le bobac sort dès le matin de sa demeure. Il aime à se chauffer au soleil, et à jouer avec ses semblables. En cas de danger, il pousse un sifflement d'alarme très-aigu. Sa nourriture consiste en racines et en herbes. A l'entrée de l'hiver, il rembourre son terrier avec du foin, puis toute la famille s'y endort jusqu'au printemps.

C'est à cette époque qu'a lieu l'accouplement. Au milieu de l'été, on trouve des petits déjà à moitié adultes. Le bobac paraît moins fécond que les autres marmottes; une femelle n'a ordinairement pas beaucoup de petits, souvent même on ne lui en voit qu'un seul.

Captivité. — Il supporte très-bien la captivité, s'habitue rapidement à l'homme et s'apprivoise aisément.

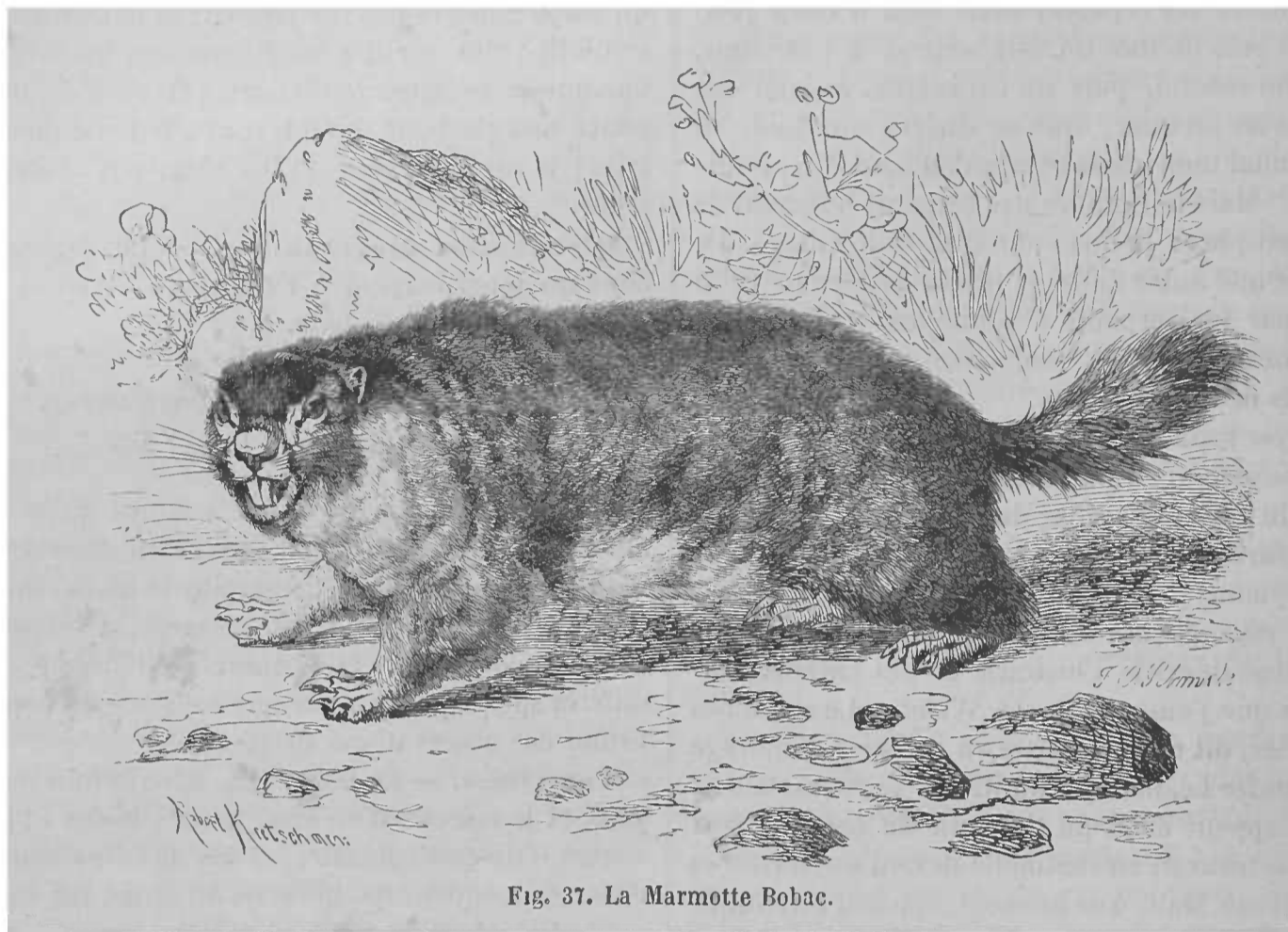


Fig. 37. La Marmotte Bobac.

Usages et produits. — On mange sa chair ; on utilise sa peau.

**LA MARMOTTE VULGAIRE — ARCTOMYS
MARMOTTA.**

Das Murmelthier, The Marmot.

La marmotte a depuis longtemps attiré l'attention de l'homme ; les Romains la connaissaient déjà ; mais on ne s'est pas toujours fait une idée exacte de sa nature. D'après Tschudi, le jésuite Kircher la regardait comme un métis du blaireau et de l'écureuil, et Attmann, s'élevant contre une telle opinion, en faisait un petit blaireau et la rangeait avec cet animal parmi les cochons.

Les noms divers qu'a reçus la marmotte diffèrent peu les uns des autres. Les Italiens la nomment *mure montana* ; les Savoyards, *marmotta* ; les habitants de l'Engadine, *marmotella* ; à Glaris, on l'appelle *munk* ; dans le canton de Berne, *murmeli* ; dans le Valais, *murmentli* et *mistbelleri* ; dans les Grisons, *murbetle* ou *murbeutle*.

Caractères. — Le corps de la marmotte (fig. 38) est court et ramassé ; sa tête, plate et grosse, est assez expressive ; sa lèvre fendue dans le milieu et recouverte d'une barbe épaisse, laisse voir les dents qui lui servent à ronger ; celles-ci sont longues d'un pouce et fortement recourbées ; la couleur

en est blanche chez les jeunes et jaune chez les adultes. Les yeux, d'un noir brillant, sortent un peu de la tête ; les oreilles, petites et rondes, s'aplatissent contre le crâne ; les joues, couvertes de longs poils, sont assez fortes ; le cou est court et épais ; les pieds, ramassés, annoncent une forte organisation. La fourrure, épaisse et grossière, est jaune et gris-roux sur le long du dos, d'un brun de rouille sous le cou et aux parties inférieures, et noirâtre sur le crâne. Les poils du nez et du museau sont à moitié noirs, à moitié blancs ; ils deviennent jaunâtres sur les joues et sur les pieds de devant ; ceux-ci n'ont que quatre doigts ; ceux de derrière, plus longs et plus faibles, en ont cinq ; et la plante est garnie de semelles qui leur facilitent beaucoup la course sur les rochers. La queue, couverte d'une fourrure très-épaisse, d'un roux brunâtre, se termine par une grosse touffe noire. La longueur du corps est de 40 à 48 cent.

On trouve des variétés noires, blanches ou tachetées de blanc.

Distribution géographique. — Toutes les récentes observations ont démontré que la marmotte vulgaire est un animal exclusivement européen. On ne la trouve pas en Asie, comme on l'a cru ; elle y est remplacée par d'autres espèces, parmi lesquelles le bobac, dont nous avons déjà parlé. La marmotte vulgaire habite les hautes

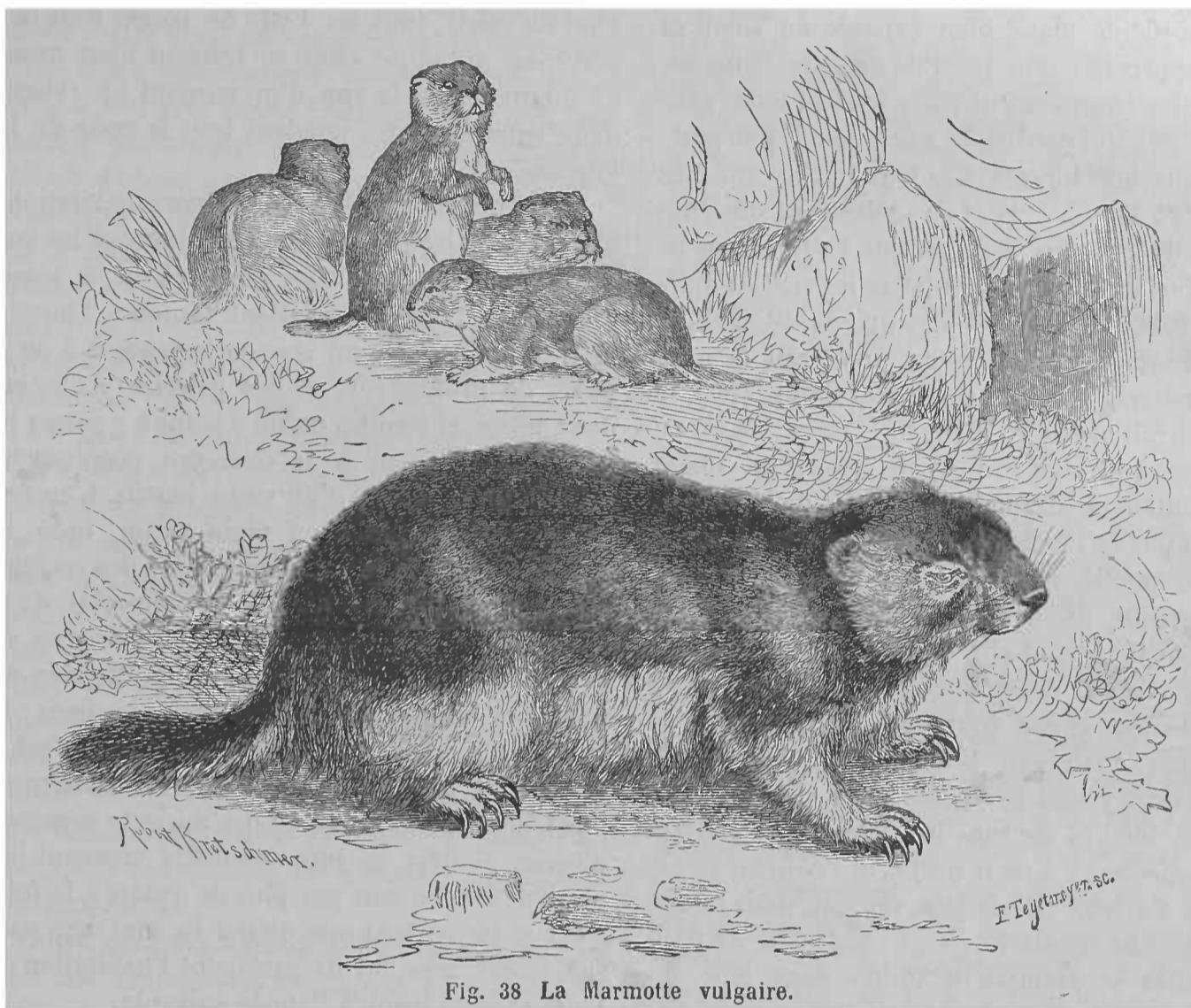


Fig. 38 La Marmotte vulgaire.

cimes des Alpes, des Pyrénées et des Carpathes.

Mœurs, habitudes et régime. — Peu de nos rongeurs indigènes ont été le sujet d'autant d'observations que la marmotte, et pourtant on ne connaît pas encore toutes les particularités de la vie de cet intéressant habitant de nos montagnes, ce qui peut s'expliquer par la difficulté que l'on a à le suivre dans les régions où il est confiné. C'est, en effet, sur les pics les plus élevés des Alpes, à la limite des neiges éternelles, là où ne croît plus aucun arbre, aucun buisson, où le bétail ne monte plus, où la chèvre elle-même n'arrive pas; c'est là, sur les petits îlots des rochers, au milieu des glaciers qui, pendant six semaines au plus, ne sont pas couverts de neiges, qu'habite la marmotte. Elle séjourne donc dans les lieux les plus inaccessibles à l'homme. Plus les montagnes sont désertes, plus elle les recherche. Elle a à peu près complètement disparu des endroits que l'homme fréquente. Elle habite généralement les versants méridionaux, orientaux et occidentaux; comme la plupart des animaux diurnes, elle aime le soleil. Elle creuse là ses terriers, les uns simples, petits, pour l'été;

les autres profonds, étendus, pour l'hiver. Les premiers lui fournissent un abri passager pendant le mauvais temps; les autres, un refuge pour l'hiver qui, dans les hautes régions, règne six, huit et même dix mois.

Dans ces régions élevées, la marmotte n'a qu'une vie active de courte durée, son sommeil persistant tant que règnent les froids; mais ses mœurs, durant cette période, sont curieuses à observer.

« L'été, dit Tschudi (4), s'écoule gaiement pour elles. A la pointe du jour, les vieilles sortent de leurs terriers, avancent la tête avec précaution, prêtent l'oreille et guettent de tous côtés pour s'assurer s'il ne se passe rien d'extraordinaire dans le voisinage; elles se hasardent enfin à faire quelques pas et se mettent à déjeuner. Ce repas est promptement expédié; l'herbe verte et surtout les jolies fleurs des Alpes en font les principaux frais, et on les voit disparaître rapidement autour des établissements des marmottes. Les jeunes suivent de près les parents. Dès qu'elles sont toutes rassasiées, elles se rangent en cercle

(4) Tschudi, *les Alpes*, p. 632.

sur une pierre plate, bien exposée au soleil et aussi rapprochée que possible de leur demeure. Alors elles commencent leurs jeux et leurs plaisirs (*fig. 39*), qui consistent à se peigner, à se gratter, à faire leur toilette, à se taquiner les unes les autres et à faire les belles en se dressant sur leurs jambes de derrière. Pendant que les jeunes se livrent ainsi à leur humeur folâtre, les vieilles marmottes font sentinelle, et dès que paraît quelque chose de suspect, un homme, un oiseau de proie ou un renard, fût-ce à des lieues de distance, le sifflet se fait entendre clair, fort, retentissant. Ce son, quoique aigu et perçant, a quelque chose de plaintif et de profond (1). Le reste de la troupe, n'ayant pas vu l'ennemi, ne répond pas au signal de la sentinelle, mais s'attache à suivre tous les mouvements de celle-ci, restant tant qu'elle reste, fuyant quand elle fuit. Les avertissements se renouvellent de moment en moment; mises ainsi sur leur garde, toutes les marmottes de la montagne cherchent à découvrir l'ennemi, et, quand elles y sont parvenues, elles sifflent à leur tour, et bientôt de tous les côtés les vigilantes sentinelles sont à leur poste. Si l'ennemi se cache ou s'arrête, les signaux cessent, mais la surveillance ne se relâche pas; à l'approche du danger, elles se précipitent toutes dans leur demeure et ne se hasardent à sortir de nouveau que quand tout sujet de crainte a disparu. Celles qui n'ont pas vu l'ennemi sont les premières à paraître. On ne sait pas si les marmottes ont des sentinelles proprement dites, comme les chamois; les chasseurs ne le croient pas. Ils pensent que la petitesse et la couleur grise de ces animaux, et plus encore leur vue perçante, qui leur fait découvrir un homme à une distance telle que le meilleur télescope nous permettrait seul de le distinguer, les gardent mieux que la plus grande vigilance. Dès que le temps est froid, elles restent des jours entiers dans leurs trous; la nuit elles ne sortent jamais. Aussitôt après le cou-

(1) Un pâtre tessinois, qui passe chaque été dans le voisinage des marmottes, nous a assuré que toutes les vieilles ne sifflent jamais. Nous venions à peine de le quitter que nous avons pu nous apercevoir de la justesse de cette remarque. Près de la hutte du Prosa, nous vîmes à trente pas de nous un de ces animaux d'une grandeur extraordinaire et qui paraissait d'un âge très-avancé. Il était occupé à manger et ne se dérangeait point à notre approche; les sifflets et les appels de ses compagnons ne le troublèrent pas davantage; enfin, nous voyant tout près de lui, il se décida à s'éloigner, mais sans grande hâte et sans pousser un son. Peut-être que les marmottes familiarisées avec les lieux habités et la vue des humains perdent l'habitude de siffler.

cher du soleil, tous les lieux de plaisir sont déserts; en automne elles se retirent bien avant ce moment, et la vue d'un ennemi les retient dans leur demeure, pendant tout le reste de la journée.

« Les marmottes établissent leurs habitations d'été sur les oasis de gazon qu'entourent les rochers et les abîmes; elles recherchent le soleil plutôt que l'ombre et évitent toujours l'humidité. Leurs trous sont souvent creusés à 3 ou 4 pieds de profondeur, et des galeries d'une ou deux toises, si étroites qu'on a peine à y passer le poing, conduisent à la demeure proprement dite, qui a la forme d'un vaste bassin. L'entrée se trouve quelquefois en plein gazon, mais, le plus souvent, elle se cache au milieu des rochers ou sous des pierres où il est impossible de la découvrir. Les galeries vont en montant ou en descendant; elles sont simples ou divisées en plusieurs embranchements, dans lesquels la terre est si bien pressée et tassée que c'est à peine s'il a fallu en enlever pour les construire.

« L'accouplement a lieu peu après le sommeil d'hiver, et déjà en juin les petits viennent au monde; il n'en naît pas plus de quatre à la fois. Ceux-ci ne sortent que quand ils sont déjà passablement gros, et ils partagent l'habitation de leurs parents jusqu'à l'année suivante.

« Les marmottes n'ont quelquefois qu'une demeure pour les deux saisons; dans ce cas, elles la construisent sur le plan des habitations d'hiver, qui sont plus vastes que les résidences d'été. Mais, en général, elles aiment à passer la belle saison, autant que possible, dans les hautes prairies, à 3,000 mètres environ. C'est là leur séjour préféré, parce qu'elles y sont à l'abri de tout dangereux voisinage. Cependant le moment arrive où il faut le quitter; elles descendent alors dans les pâturages que le berger vient d'abandonner et s'y creusent leurs terriers d'hiver, vaste construction qui contient quelquefois une famille de quinze individus. Avant le milieu d'octobre, qui est l'époque où elles s'enferment définitivement, elles transportent une grande quantité de foin dont elles tapissent leurs trous et qui leur sert aussi, avec de la terre et des pierres, à fermer les canaux. Les demeures d'été et celles qui ne sont pas habitées restent ouvertes. L'entrée même des canaux est d'ailleurs toujours libre; ce n'est que 1 ou 2 pieds plus bas que se trouve la porte si solidement bâtie. De là, les canaux se divisent. L'un n'est qu'un embranchement accessoire, creusé sans doute après la construction de la porte pour décharger les maté-

riaux qui n'étaient plus utiles. Cet embranchement existe aussi parfois dans les terriers d'été ; alors il n'a évidemment pas cette destination, mais il sert sans doute d'échappatoire aux marmottes poursuivies par le chasseur, ou bien il devait d'abord former l'entrée principale, et la rencontre d'une pierre a forcé à l'abandonner. La grande avenue qui conduit à l'habitation d'hiver a rarement moins de 10 pieds de long, à partir de l'entrée, et assez souvent elle a 8 à 10 mètres. Elle remonte un peu vers l'extrémité et aboutit au terrier, qui ne mesure pas moins de 3 à 6 pieds de diamètre, et qui est rempli d'un foin tendre et sec, renouvelé en partie tous les automnes. La prudente marmotte commence déjà en août ses approvisionnements ; elle coupe avec ses dents tranchantes de l'herbe et des plantes, qu'elle fait sécher et qu'elle transporte ensuite chez elle. Bien des gens croient encore, comme Plin, que l'une d'elles se couche sur le dos et se laisse charger de foin par les autres, qui la traînent ensuite dans leur trou en la tirant par la queue ; on explique ainsi le triste état de la fourrure de leur dos, qui est en effet très-râpée ; mais cela vient uniquement de l'entrée trop étroite des canaux. »

Outre ces deux habitations, la marmotte a encore des couloirs de refuge qui lui servent en cas de danger ; si elle ne peut les atteindre, elle se cache sous des pierres ou dans des crevasses de rochers.

Les habitants d'un même terrier paraissent vivre en bonne harmonie tant qu'ils ont leur liberté ; il n'en est pas de même en captivité. Le comte Bräuner, le fondateur du jardin zoologique de Vienne, m'a raconté qu'une marmotte en avait attaqué une autre dans son terrier, l'avait tuée et l'avait mangée. Étonné de ne point voir reparaître cet animal, on avait éventré le terrier, et découvert ainsi le crime.

Les allures de la marmotte sont très-curieuses. Lorsqu'elle marche, — ce qu'elle fait en se dandinant lourdement, — le ventre touche à terre, et la tête est un peu penchée. Elle ne la dresse que quand elle s'assied. Les jeunes la font balancer gaiement, en mesure avec la queue, pendant qu'elles se livent à leurs jeux. Malgré la brièveté de ses jambes et la masse de son corps, cet animal court avec une grande vitesse et fait des sauts prodigieux ; il grimpe dans les fissures des rochers absolument comme les ramoneurs dans les cheminées, en s'appuyant tantôt sur les épaules, tantôt sur les reins, et arrive bientôt en haut. Il est surtout plaisant à voir quand il s'assied sur

son derrière, droit comme un cierge, la queue horizontale, les pattes de devant pendantes, et qu'il regarde tout autour de lui.

La marmotte creuse avec lenteur, et d'ordinaire avec une seule patte. Quand elle a détaché une certaine quantité de terre, elle la rejette rapidement avec ses pattes de derrière et la pousse ensuite hors de son terrier. Elle apparaît souvent au dehors pendant ce travail pour secouer le sable qui reste attaché à ses poils, puis elle creuse de nouveau avec ardeur.

Elle se nourrit de plantes alpines succulentes, de feuilles, de racines, et recherche principalement les oreilles-d'ours, les gnaphaliums, le trèfle, les asters, le plantain ; au besoin, elle se contente de l'herbe verte ou même sèche qui croît aux alentours de son terrier. Elle broute l'herbe comme les lapins, mais lorsqu'elle a de gros morceaux à manger, tels que des fruits ou des raisins, elle s'assied et les mange en les tenant entre les pattes de devant, comme les écureuils.

Elle boit rarement, mais beaucoup à la fois, avec un certain bruit, et lève la tête à chaque gorgée, comme les oies et les canards. Sacc avance cependant qu'elle lappe les liquides comme les chiens et les chats. Son inquiétude continuelle fait qu'elle ne mange pas une bouchée tranquillement ; à chaque instant, elle se dresse et regarde autour d'elle ; jamais elle ne se repose sans s'être bien assurée auparavant qu'aucun danger ne la menace.

Plusieurs naturalistes croient que la marmotte se nourrit du foin qu'elle a ramassé dans son terrier, lorsque le soleil du printemps vient la réveiller trop tôt et que tout est encore couvert de neige et de glace. Mais on ne connaît rien de positif à ce sujet. On sait cependant qu'immédiatement après son réveil, si son terrier est encore entouré de neige, elle entreprend de longues excursions pour chercher sa nourriture.

D'après toutes les observations, les marmottes paraissent pressentir les variations atmosphériques. Les montagnards sont persuadés que le sifflement des marmottes annonce un changement de temps, et que quand on ne voit pas ces animaux jouer au soleil, c'est un indice de pluie pour le lendemain. En tous cas, elles font preuve d'une sensibilité instinctive particulière. C'est ce que montre le soin avec lequel, en été, elles prennent leurs précautions pour l'hiver, et l'opportunité avec laquelle elles s'enfoncent sous terre en automne, pour n'en sortir qu'au printemps.

Sommeil hivernal. — Beaucoup de natura-

listes se sont préoccupés du singulier phénomène connu sous le nom de *sommeil hivernal*, et ont cherché la cause de ce mystérieux sommeil dans les particularités anatomiques que présentent les animaux qui le subissent, et notamment la marmotte, chez laquelle le phénomène est le plus prononcé. « Le secret de cette léthargie prolongée, dit Sacc (1), gît tout entier dans les conditions climatériques auxquelles est soumise la marmotte, appelée à vivre à près de 3,000 mètres au-dessus de la mer, dans des régions où l'hiver dure au moins sept mois, souvent neuf, et où, par conséquent, une alimentation de trois à cinq mois au plus doit suffire à l'entretien de la vie pour toute l'année. A peine réveillées, les marmottes se gorgent de nourriture; elles recherchent les herbes les plus succulentes, les racines les plus riches en fécule, et en consomment des masses vraiment prodigieuses. Après chaque repas bien copieux, elles boivent, puis s'endorment quelques heures et ne se réveillent que pour manger derechef. Sous l'influence de ce régime, les marmottes acquièrent bientôt un embonpoint considérable, et pèsent alors, dit-on, jusqu'à 10 kilogrammes; à mesure que l'embonpoint se développe, le besoin de sommeil augmente, et devient si impérieux en automne, que, quelle que soit la température, les marmottes passent souvent des journées entières à dormir sans rien manger. Ce besoin de sommeil s'accroît sans cesse, jusqu'à ce qu'il s'établisse régulièrement, pour ne plus s'interrompre que de quinze en quinze jours environ, quand la vessie, pleine d'urine, force l'animal à s'en débarrasser. La marmotte sort alors à moitié de sa torpeur, se rend, les yeux en général fermés, à l'endroit qu'elle a choisi, et qu'elle ne change jamais, pour y laisser ses déjections, et puis regagne paisiblement son matelas de foin.

« Pendant huit années qu'ont duré nos observations, il nous a été impossible de saisir un rapport quelconque entre la léthargie hivernale des marmottes et l'état de l'atmosphère; elles s'éveillent ou s'endorment en hiver, indifféremment, par un temps froid ou chaud, ou humide. Il y a, par contre, un rapport frappant entre l'intensité de la léthargie et la richesse en graisse de l'animal; car le sommeil des marmottes maigres est beaucoup moins profond et soutenu que celui des marmottes grasses; de là vient aussi que le poids des premières diminue d'une façon beaucoup plus sensible. Il ne faut pas croire, du

(1) Sacc, *Notice sur la Marmotte des Alpes*. (Revue et Magasin de zoologie. Paris, 1858, t. X, 2^e série.)

reste, que le poids de ces animaux change beaucoup pendant leur sommeil hivernal; il ne diminue que de 2 à 300 grammes au plus, en sorte que, gras en automne, ils se réveillent encore bien en chair au commencement de l'été. »

C'est dans leurs grands terriers, que les marmottes s'engourdissent. Quand les frimas reviennent, elles s'y installent après les avoir préalablement bourrés de foin, en ferment l'entrée sur une étendue de 60 cent. à 2 mètres avec de la terre, des pierres, des herbes, et cela avec tant d'habileté que le tout ressemble à un mur. Elles se couvrent totalement de foin et s'endorment le front entre les jambes de derrière, de telle sorte que le nez touche au nombril; la queue repliée sur le nez; les jambes de derrière étendues de chaque côté de la tête, les jambes de devant sur celles de derrière, et le tout recouvert par le large pli de la peau, garni de graisse, qui s'étend et flotte de chaque côté du ventre.

L'animal, selon les observations de Sacc, est alors si totalement replié sur lui-même, qu'il est absolument impossible de deviner où se trouvent la tête et les membres; la température du corps s'abaisse rapidement au-dessous de celle de l'air ambiant, même dans les appartements chauffés, en sorte que le toucher des marmottes engourdies est aussi froid, aussi glacial que celui du marbre. Des individus qu'il a tenus constamment dans une chambre dont la température se maintenait entre + 10° et + 15° c., ont continué à dormir aussi régulièrement que d'autres qui étaient renfermés dans une cave, à une température plus basse, et ne se sont jamais réveillés que pour satisfaire le besoin d'uriner, et se rendormir ensuite jusqu'au réveil définitif du mois d'avril. Il a constaté que l'animal, aussi longtemps que dure le sommeil d'hiver, ne rend jamais des déjections solides; que l'estomac ne fonctionne plus; et que la respiration travaille seule, quelque lente qu'elle soit. En effet, la marmotte respire alors quatre-vingt-dix fois moins que quand elle est éveillée et n'a plus que quinze inspirations par heure. Comme conséquence, les mouvements circulatoires sont de moins en moins actifs et les pulsations de l'organe central diminuent considérablement. Mais, chose curieuse, l'on a vu le cœur d'une marmotte décapitée pendant son sommeil d'hiver continuer à battre pendant trois heures, en donnant seize à dix-sept pulsations par minute, et la tête du même animal présentait, une demi-heure après la décapitation, des traces de sensibilité.

La température intérieure de la marmotte



Fig. 39. La Marmotte vulgaire (p. 78).

pendant le sommeil est de 8° à 9° centigrades, c'est-à-dire celle de l'air ambiant du terrier. Si l'on réchauffe un individu dans un état d'engourdissement, à 17° , la respiration devient plus manifeste ; à 20° , l'animal commence à ronfler ; à 22° , il étend les membres ; et à 25° , il se réveille.

D'après Sacc, « rien, absolument rien ne peut tirer les marmottes de leur sommeil, qu'un changement brusque et considérable de température. Un froid vif les réveille beaucoup plus vite qu'une température élevée ; mais, dans les deux cas, elles ne tardent pas à s'engourdir de nouveau. Pour tirer les marmottes de leur léthargie, il n'y a donc pas de meilleur moyen que de les exposer à un froid très-vif ; elles se réveillent de suite, cherchent précipitamment quelque

réduit où elles puissent s'abriter, et meurent bientôt si on ne se hâte de les rapporter dans un endroit chaud.

« Le réveil du printemps est vraiment extraordinaire, parce qu'il permet de voir la vie renaître lentement dans l'animal, et d'en suivre les progrès tout aussi facilement que lorsqu'on étudie l'œuf soumis à l'incubation ; le procédé naturel est absolument le même, c'est-à-dire que la vie nerveuse apparaît d'abord, puis l'activité circulatoire, et enfin seulement la sensibilité et l'excitabilité musculaire. La marmotte se déroule d'abord en poussant de gros soupirs, mais elle est encore froide au toucher ; bientôt elle ouvre ses beaux gros yeux, aussi doux que limpides, puis le mouvement gagne les pattes de devant, et l'animal commence à marcher, tirant

après lui son train de derrière, comme le colimaçon sa coquille.

« Le sommeil prend le corps dans un sens opposé à celui du réveil, c'est-à-dire que, commençant par le train de derrière, il finit par la tête.

« Pendant le sommeil hivernal, chose extraordinaire, le poids des marmottes augmente lentement jusqu'au moment où elles se réveillent pour uriner, et diminue alors d'une quantité correspondante à celle du liquide expulsé. Cette augmentation de poids est due à une fixation d'oxygène qui se combine aux éléments du corps sous l'influence d'une respiration qui, tout imperceptible qu'elle soit, existe bien réellement.

« Toutes ces observations conduisent à admettre que le sommeil hivernal des marmottes n'est pas autre chose qu'un profond engourdissement produit à la fois par la fatigue et par l'obésité ; il est absolument semblable à celui qu'on remarque chez les serpents gorgés de nourriture, et chez les bestiaux parvenus au dernier degré de graisse. »

Au commencement de l'été, les marmottes, quoique maigres, se réveillent encore bien en chair ; elles sortent de leurs terriers et sont souvent obligées, comme nous l'avons dit, de parcourir de longs trajets pour trouver un peu d'herbe sèche sur les flancs des montagnes, là où le vent a balayé les neiges. Mais bientôt poussent les jeunes plantes alpines, fraîches, succulentes, et l'animal redevient gros et gras.

C'est en sortant de leur sommeil d'hiver que les marmottes s'accouplent. Cinq semaines plus tard, elles mettent bas de quatre à six petits au plus, suivant leur âge. Dès que les jeunes sont en état de suivre leurs parents, toute la famille quitte le quartier d'hiver, descend dans les pâturages fertiles placés le long des ruisseaux et s'y établit.

L'âge des marmottes est facile à reconnaître à la couleur de leurs dents incisives, qui, blanches la première année, deviennent jaune-citron la seconde et orange vif la troisième ; plus tard, on ne peut plus apprécier leur âge que d'après la couleur du ventre, qui est d'un roux-orangé d'autant plus vif que l'animal est plus vieux.

Les marmottes vivent de neuf à dix ans.

Chasse. — La chasse des marmottes offre de grandes difficultés. Le chasseur est-il aperçu par un individu de la bande, sa présence est aussitôt annoncée par un coup de sifflet, et tout disparaît ; vainement alors passerait-on la journée à les guetter ; rien ne se montrerait plus. Il faut être à l'affût avant le lever du soleil, si on

veut en tirer une. Bien peu de marmottes tombent d'ailleurs sous le plomb du chasseur ; presque toutes sont prises dans des pièges ou dans les terriers, pendant leur sommeil léthargique.

Dans les temps anciens, on poursuivait avec acharnement ce pauvre animal ; du reste, il en est à peu près de même de nos jours. On en détruit partout beaucoup en les déterrants. Ce procédé fait disparaître des familles entières. Aussi, dans plusieurs cantons de la Suisse, où les marmottes constituent l'unique revenu communal, a-t-on soin de le régler ou de le défendre : c'est ce qu'on fait dans le canton d'Uri, d'après ce que nous apprend Sacc. Là, sous peine de 400 francs d'amende, la chasse est interdite pendant toute la belle saison. L'été venu, les paysans vont marquer soigneusement chaque terrier, en plantant au-dessus de lui une longue perche, puis ils attendent les premières neiges. Dès qu'elles ont envahi la contrée, une délégation communale va ouvrir quelques-uns des terriers marqués, pour estimer l'abondance de la récolte ; car, suivant la fertilité de l'année, chaque famille se compose de trois à quatre, ou bien de dix à douze individus. Le chiffre connu, on assigne à chaque ménage un certain nombre de marmottes, et la chasse commence. On ouvre les terriers, dont on n'enlève que les bêtes âgées, grasses et de sexe masculin ; on les jette dans des sacs pour les apporter au village, où on les assomme. L'on comprendra aisément que, sans toutes ces sages mesures, les marmottes disparaîtraient complètement en peu d'années. Pour ce qui est de la chasse ordinaire, la prudence innée de ces animaux la rend moins destructive. Sur l'alpe du glacier de la vallée de la Saass, dans le Valais, les montagnards qui ont, comme ceux d'Uri, tout intérêt à ménager cet animal, à cause des ressources qu'il leur fournit, sont assez avisés pour ne dresser de pièges qu'aux vieux individus ; aussi les marmottes y sont-elles abondantes, les jeunes étant toujours épargnés.

En été, on ne peut déterrer la marmotte, l'animal creusant alors beaucoup plus rapidement que ne peut le faire l'homme.

Lorsqu'elle est serrée de trop près, la marmotte se défend avec courage, elle fait usage de ses dents et de ses griffes. Une bande est-elle trop poursuivie, elle émigre d'une montagne à l'autre.

Captivité. — Prises vieilles, les marmottes sont indomptables, tandis que jeunes elles s'appriivoisent aisément, et deviennent aussi douces, aussi caressantes que des chiens. Cependant on a d'autant plus de peine à les nourrir qu'elles

sont plus jeunes. Par exemple, des marmottes qui tettent encore s'élèvent plus difficilement que celles qui ont acquis la moitié de leur croissance.

Nous emprunterons encore à Sacc (1) quelques détails intéressants sur la vie des marmottes en captivité. « Ces animaux, dit-il, sont faciles à nourrir ; ils mangent, de préférence à tout, le pain, les fruits et les racines, mais se contentent aussi de trèfle, de luzerne, de feuilles de chou, et ne mangent les feuilles dures et sèches des graminées que lorsqu'ils sont pressés par la faim. Ils refusent la viande crue et cuite, ainsi que les œufs, mais boivent avidement le lait, qu'ils aiment beaucoup mieux que l'eau.

« Peu d'animaux craignent autant l'humidité, dont il faut les garantir avec le plus grand soin, car elle les tue promptement. Dès que la pluie s'annonce, les marmottes remplissent leur cage de foin, de chiffons et de toutes les choses molles qu'elles rencontrent, pour en construire un lit bien douillet, sur lequel elles restent étendues aussi longtemps que la faim ne les en chasse pas ; c'est à cette cause qu'il faut attribuer la rareté des marmottes durant les années pluvieuses, qui les font périr par milliers.

« Quoiqu'elles multiplient aisément en domesticité, nous ne les avons pas vues se reproduire sous nos yeux.

« Malgré leur intelligence assez peu développée, les marmottes reconnaissent facilement leur maître et obéissent à sa voix ; celles que nous possédions vaguaient dans un grand jardin et accouraient au premier appel, se jetaient dans nos bras, grimpaient sur nos épaules pour lécher nos joues avec leur langue satinée, ou liser nos cheveux avec leurs longues incisives et la paume moelleuse de leurs pattes de devant. »

L'on sait aussi que la marmotte s'habitue facilement à prendre les postures les plus comiques, à marcher debout sur les pattes de derrière, à danser autour d'un bâton. Elle se sert de ses mains avec une adresse extraordinaire ; elle peut, par exemple, embrasser le doigt qu'on lui tend, et s'y suspendre, saisir le brin de paille le plus délié, faire le poing et lutter debout, corps à corps, avec ses semblables, ainsi qu'on le voit faire aux ours. Il n'est donc pas étonnant qu'avec toutes ces qualités, un animal aussi inoffensif ait de nombreux amis.

Quand elle est contente, la marmotte fait entendre un bruit intérieur analogue à celui d'un

(1) Sacc, *Notice sur la Marmotte des Alpes*, dans la *Revue et Magasin de zoologie*. Paris, 1858, t. X, 2^e série.

chat qui file ; lorsqu'on l'irrite, qu'on l'effraye ou qu'elle joue, elle pousse un sifflement aigu d'une violence extraordinaire, et que tous les voyageurs qui ont franchi le passage de la Furca, dans le Valais, connaissent parfaitement bien.

La marmotte vit en bonne harmonie avec les autres animaux ; celle de notre jardin zoologique en est une preuve. Elle permet à divers pacas et agoutis d'habiter le terrier qu'elle a construit ; si elle sait repousser les indiscrets, jamais elle n'attaque.

On ne peut laisser une marmotte captive courir dans une maison, par la raison qu'elle ronge tout ce qu'elle trouve ; il faut avoir soin de doubler sa cage avec des feuilles de tôle, pour qu'elle ne s'en échappe pas. On a de la peine à la retenir dans les cours et les jardins, car elle se creuse sous les murs de clôture un chemin qui lui donne sa liberté.

Les marmottes captives ne vivent pas toujours entre elles dans d'excellents rapports. Il n'est pas rare de les voir s'attaquer, et la plus forte tuer la plus faible. Dans une chambre chaude, elles sont aussi actives l'hiver que l'été ; dans une pièce froide, elles ramassent tout ce qu'elles peuvent trouver, se bâtissent un nid et s'endorment, mais d'un sommeil interrompu.

On peut enfermer une marmotte endormie dans une caisse bien remplie de foin et l'envoyer au loin. Mon père en reçut une ainsi emballée, qui lui était expédiée par le professeur Schinz. Elle supporta parfaitement le voyage de Suisse en Thuringe, et arriva profondément endormie. Il est bon de dire que l'envoi se fit par les voies ordinaires, et bien avant que les chemins de fer eussent rendu les communications rapides.

Une marmotte captive, même avec les meilleurs soins, ne peut vivre plus de cinq ou six ans.

Usages et produits. — La marmotte, si intéressante par ses mœurs, est encore indispensable aux populations confinées dans les régions les plus élevées des Alpes. « Elle est le lapin des montagnes froides et élevées, comme dit Sacc, mais elle a sur celui-ci l'immense avantage de ne rien coûter durant l'hiver, et d'accumuler dans son épiploon des masses énormes de graisse excellente, qui en font un trésor irremplaçable pour les habitants de ces contrées désolées. » Cette graisse, en effet, est fondue pour tenir lieu de beurre.

Sa chair est mangée fraîche ou fumée : fraîche, elle est blanche et délicate comme celle du lapin, sans avoir un goût bien prononcé ; aussi

est-elle fort estimée des touristes. Salée et fumée, elle est le régal des jours de fête. Pour lui faire subir cette préparation, on échaude la marmotte, puis on la racle comme on le fait d'un porc ; ensuite on la sale et on la fume pendant quelques jours. Cet apprêt en fait un mets excellent, fort apprécié des gourmets, et pour lequel les moines du monastère de Saint-Gall avaient déjà, en l'an 1000, cette bénédiction spéciale : « Que la bénédiction te rende gras ! » A cette époque, la marmotte était désignée dans les couvents sous le nom de *Cassus alpinus*.

La peau de la marmotte, soigneusement séchée, sert à confectionner des pelleteries grossières, mais durables.

Enfin, dans l'esprit du vulgaire, la marmotte passe pour avoir des vertus thérapeutiques. Sa chair est réputée un excellent fortifiant pour les femmes en couches ; sa graisse rendrait l'accouchement plus facile, guérirait les coliques, la toux, les affections de poitrine ; et sa peau, lorsqu'elle est fraîche, calmerait les attaques de goutte. Il est inutile de faire remarquer que ce sont là de simples préjugés.

LES GÉOMYDÉS — GEORYCHI.

Die Erdgräber ou Wurfmäuse.

Caractères. — Cette petite famille renferme des animaux fouisseurs, qui ont beaucoup de rapports avec la taupe par leurs formes et par leurs habitudes. Ils ont le corps cylindrique ; les oreilles peu visibles ; les yeux cachés ; les pattes fortes, larges, pourvues chacune de cinq doigts ; des ongles puissants, surtout aux doigts de devant ; la fourrure molle et courte ; le museau cartilagineux ; des incisives fortes et très-saillantes ; la plante des pieds nue.

Leur structure interne offre diverses particularités, mais moins caractéristiques que celles que présente leur conformation extérieure.

Une espèce est complètement aveugle, comme l'est aussi une espèce de taupe.

Distribution géographique. — Ils habitent les plaines sèches et sablonneuses de l'ancien et du nouveau monde, l'Australie exceptée.

Mœurs, habitudes et régime. — Les géomydés ne sont point sociables ; ils vivent solitaires dans leur terrier, fuient la lumière, ne quittent que rarement leurs demeures souterraines, pour venir à la surface du sol, et creusent avec une rapidité incroyable de longs couloirs auxquels ils travaillent tout le jour et surtout toute la nuit.

Lourds, maladroits à la surface du sol, ils se meuvent dans leurs galeries souterraines avec la plus grande rapidité.

Ils se nourrissent de plantes, de racines, de tubercules, de bulbes qu'ils trouvent dans la terre. Quelques-uns, par exception, mangent aussi de l'herbe, de l'écorce, des graines, des noix.

Ceux qui habitent les régions froides, amassent des provisions, mais n'ont pas de sommeil

hivernal, et continuent toute l'année à dévaster les champs, les jardins, les prairies. Heureusement leur multiplication est bornée, car ils n'ont qu'un ou deux petits par portée. Beaucoup construisent un nid.

Les géomydés ont tous les défauts de la taupe, sans avoir aucune de ses qualités : ce sont des animaux laids et nuisibles.

LES GÉOMYS — GEOMYS.

Die Taschenratten.

Caractères. — Ce premier genre, qui compose à lui seul une famille pour quelques auteurs, renferme des animaux qui ressemblent à la fois aux écureuils et aux spalax. Ils ont des abajoues très-amples ; le museau comprimé ; les yeux médiocres ; les oreilles très-courtes et arrondies ; cinq doigts à chaque patte, armés d'ongles, longs et forts aux pattes de devant, courts à ceux de derrière ; une queue médiocre, poilue à la racine, nue à l'extrémité.

LE GÉOMYS A POCHEs OU CENDRÉ — GEOMYS BURSARIUS SEU CINEREUS.

Die kanadische Taschenratte, The Canada pouched Rat.

Caractères. — Le géomys cendré (*fig. 40*), le rat à abajoues du Canada, ou *goffer*, comme on le nomme dans sa patrie, est un peu plus petit que le hamster ; il a 30 cent. de long, y compris les 8 cent. qui appartiennent à la queue, et 8 cent. de haut ; il a donc une taille intermédiaire entre celle du hamster et celle de la taupe. Sa fourrure est très-épaisse, molle, fine ; sur le dos, les poils sont gris-bleu à la racine, roux à la pointe ;

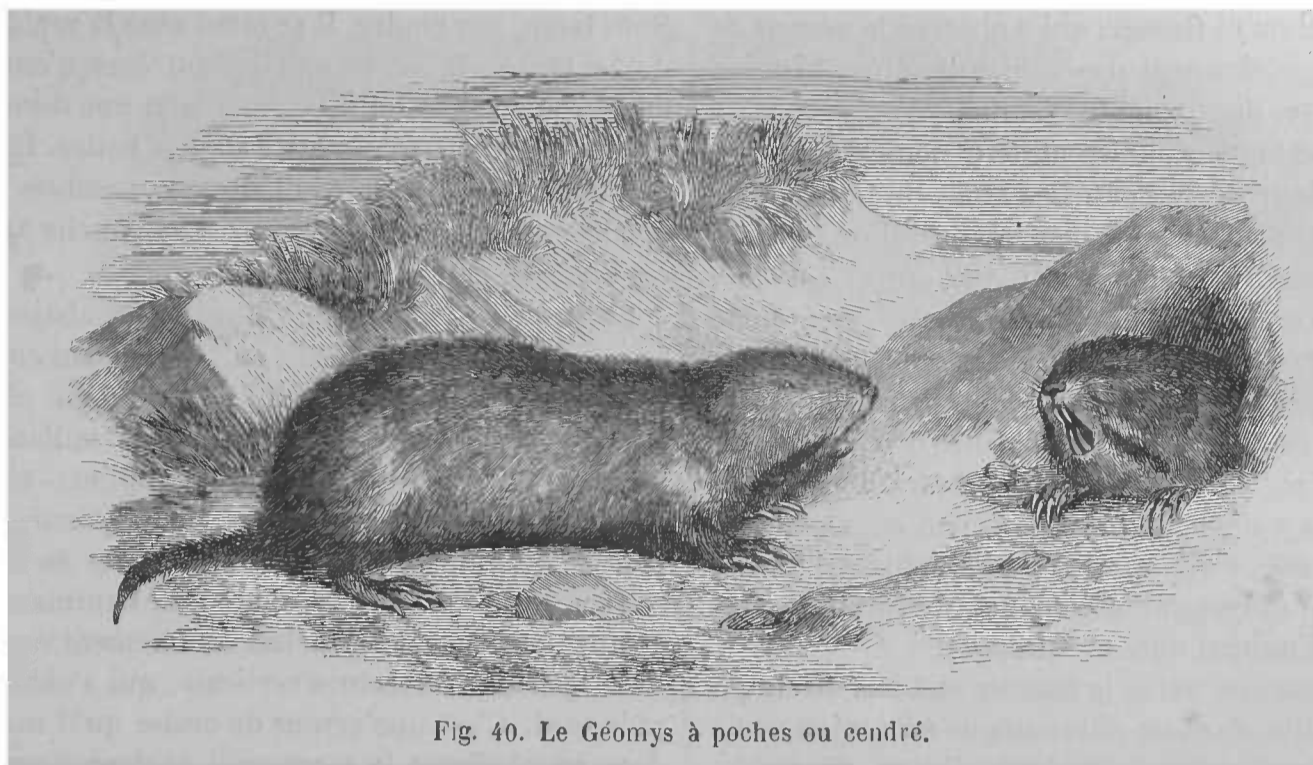


Fig. 40. Le Géomys à poches ou cendré.

ils sont gris-jaune à la face inférieure du corps ; la queue est blanche, et les pattes sont couvertes de poils rares et blancs.

Pendant longtemps, on a parlé des abajoues comme de la partie la plus remarquable des géomys. Les premiers naturalistes qui décrivent ces animaux se les étaient procurés par des Indiens, et ceux-ci s'étaient amusés à remplir les abajoues de terre, à les dilater de telle sorte qu'elles traînaient sur le sol. De là, les divers noms de *rat à poches*, à *bourse*, à *abajoues*, ayant tous la même signification, qui ont été donnés à cet animal ; les empailleurs s'évertuèrent à reproduire la forme provoquée par la manœuvre des Indiens, et les dessinateurs, de leur côté, ne furent que de trop fidèles copistes. Aussi, encore aujourd'hui, la plupart des dessins qu'on a de cet animal sont de véritables monstruosités. Mais Lichtenstein réduisit les abajoues à de simples dilatations, et montra qu'elles ne différaient pas de celles de bien d'autres animaux. Les incisives fortes et saillantes du géomys, nous frappent maintenant bien plus que la présence des abajoues.

Distribution géographique. — Le géomys cendré a une aire de dispersion assez étendue ; on le rencontre dans la région comprise entre le 34° et le 54° degré de latitude nord, bornée par les Montagnes Rocheuses à l'ouest, et par le Mississipi à l'est.

Mœurs, habitudes et régime. — Cet animal mène une existence de taupe ; en d'autres termes, il vit sous terre, dans une obscurité profonde, se creuse des couloirs nombreux, ramifiés, et rejette au dehors des amas de terre. Sou-

vent, le sol prend l'aspect d'une terre labourée ; d'autres fois, notamment en hiver, c'est à peine si l'on remarque ses travaux. Ce n'est que pendant la saison chaude qu'il se montre de temps à autre à la surface du sol. Il paraît dormir pendant toute la durée des froids.

Quoique l'espèce soit connue depuis la fin du siècle dernier, ce n'est bien que dans ces derniers temps que ses mœurs ont été parfaitement observées par d'habiles naturalistes. « Dans un jardin, racontent Audubon et Bachmann, où nous avons remarqué plusieurs amas de terre tout frais, nous déterrâmes un *goffer* et découvrîmes ainsi plusieurs de ses conduits souterrains. Un des couloirs principaux était à une profondeur d'environ un pied sous terre (30 cent.) sauf sur les points où il passait au-dessous d'une allée ; là, il était plus profond. Nous le suivîmes : il traversait dans un parterre deux allées et pénétrait dans un second parterre. Un grand nombre de plantes, et des meilleures, avaient péri, l'animal en ayant coupé et rongé les racines à ras du sol. Le couloir aboutissait sous un buisson de roses. De là partait un second couloir, qui conduisait jusqu'aux racines d'un gros hêtre ; le *goffer* en avait rongé l'écorce. En poursuivant nos recherches, nous trouvâmes qu'il existait plusieurs cavités, quelques-unes placées hors du jardin, dans les champs, et dans une forêt voisine ; nous dûmes abandonner notre chasse. Les tas de terre rejetés par l'animal sont hauts de 12 à 15 pouces (30 à 40 cent.) ; ils sont placés très-irrégulièrement, tantôt tout rapprochés, tantôt très-éloignés. D'ordinaire, ils sont ouverts à leur partie supérieure et recouverts de gazon et de diverses plantes. »

Audubon et Gesner, qui a observé le *géomys de la Géorgie*, donnent de cette espèce une histoire collective, dont voici le résumé.

Les géomys établissent leur demeure à une profondeur de 30 cent. Les amas de terre qu'ils rejettent sont souvent disposés en zigzags, éloignés d'environ 1 mètre l'un de l'autre. Les anciens couloirs ont des parois tassées, que n'ont pas les couloirs nouveaux. Ils se ramifient de distance en distance. Le donjon, ou chambre principale, est placé entre des racines d'arbres, à environ 1 mètre et demi de la surface du sol; les couloirs y descendent, en formant généralement une spirale. Ce donjon est grand, tapissé d'herbes tendres, et ressemble à un nid d'écureuil : c'est là que l'animal dort et se repose.

En mars ou avril, la femelle met bas de cinq à sept petits, dans un nid analogue au donjon, mais tapissé avec des poils dont elle se dépouille. Comme dans un terrier de taupe, le donjon est entouré de galeries circulaires, d'où partent les couloirs longitudinaux. Gesner a vu un boyau se rendre du donjon à une grande chambre à provisions, remplie de racines, de pommes de terre, de noix, de graines.

Le matin, de quatre à dix heures, le goffer travaille avec ardeur à étendre son habitation, sans doute pour chercher de la nourriture. Si l'endroit est riche, il se creuse un couloir de 3 à 5 mètres de long, avec deux ou cinq amas de terre; dans le cas contraire, il parcourt plus de chemin et travaille plus longtemps. Parfois, il interrompt ses travaux pendant des semaines entières; il paraît se nourrir pendant ce temps des provisions qu'il a amassées. Il rejette la terre hors de son terrier comme le fait la taupe. Il se montre le moins qu'il peut au dehors, et lorsqu'il y vient, ce n'est que pour un temps très-court, et pour disparaître au plus tôt dans la profondeur de la terre. Lorsqu'il sort, c'est simplement, au dire d'Audubon, pour recueillir l'herbe nécessaire à la confection de son nid, et quelquefois pour se chauffer au soleil.

Son odorat très-fin, son ouïe très-subtile le mettent à l'abri des surprises; à la moindre apparence de danger, il gagne le fond de ses galeries et, au besoin, creuse rapidement un conduit de fuite.

Sur la terre, le géomys trotte lourdement; il ne fait pas de bonds; il renverse en bas, en marchant, les ongles de ses pattes de devant, et laisse traîner la queue. Il court presque aussi vite à reculons qu'en avant, mais sa vitesse ne dépasse pas celle de la marche d'un homme.

Sous terre, par contre, il se meut avec la rapidité de la taupe. Il est très-maladroit lorsqu'on le couche sur le dos, et il lui faut bien une minute avant d'arriver à se remettre sur ses pattes. Pour manger, il s'assied souvent sur ses membres de derrière, et porte la nourriture à sa bouche avec ses pieds de devant.

Lorsqu'il paît, il bourre d'aliments ses abajoues avec sa langue, et les vide en les pressant entre ses pattes de devant. Ces abajoues, comme chez d'autres rongeurs, sont d'autant plus saillantes en dehors, qu'elles sont plus remplies; elles deviennent ovoïdes, allongées, mais jamais ne pendent comme des sacs des deux côtés du museau et ne gênent les mouvements de l'animal. Le géomys y fait parfois pénétrer directement les aliments par une ouverture verticale, qui s'oblitére plus tard. C'est une erreur de croire qu'il mette dans ces abajoues la terre qu'il déblaye pour la transporter hors de son terrier. La fantaisie de l'Indien qui, pour la première fois, apporta un goffer à un naturaliste, a donné cours à cette croyance erronée.

Le géomys à poches est susceptible de causer des dégâts très-considérables. En rongant les racines, il peut, en quelques jours, détruire des centaines d'arbres précieux; il ravage des champs entiers de plantes tuberculeuses; aussi l'homme devient-il son ennemi le plus dangereux. On lui dresse des pièges de toute espèce. Mais lorsqu'il s'y trouve pris, il fait des efforts inouïs pour reconquérir sa liberté, et il y arrive souvent, en laissant une patte dans le piège. Il se défend à coups de dents et fait de profondes morsures.

Captivité. — Audubon a gardé plusieurs fois des géomys en captivité, pendant des semaines. Il les nourrissait facilement avec des tubercules. Ils étaient très-voraces, mais ne buvaient ni eau ni lait. Ils cherchaient continuellement à s'échapper, à ronger les parois et la porte de leur cage; ramassaient des chiffons de toute nature pour s'en faire un nid, et rongeaient le cuir. Un de ces animaux s'égara un jour dans une botte d'Audubon; au lieu de sortir par où il était entré, il rongea le bout de la botte et s'échappa par la brèche qu'il avait faite. Cette habitude invincible de tout ronger, et le bruit qui en résulte, rendent cet animal très-désagréable.

LES BATHYERGUES — *BATHYERGUS*.

Die Strandmolle, The Sand Moles.

Caractères. — La famille des géomydés est représentée en Afrique par les bathyergues, que l'on

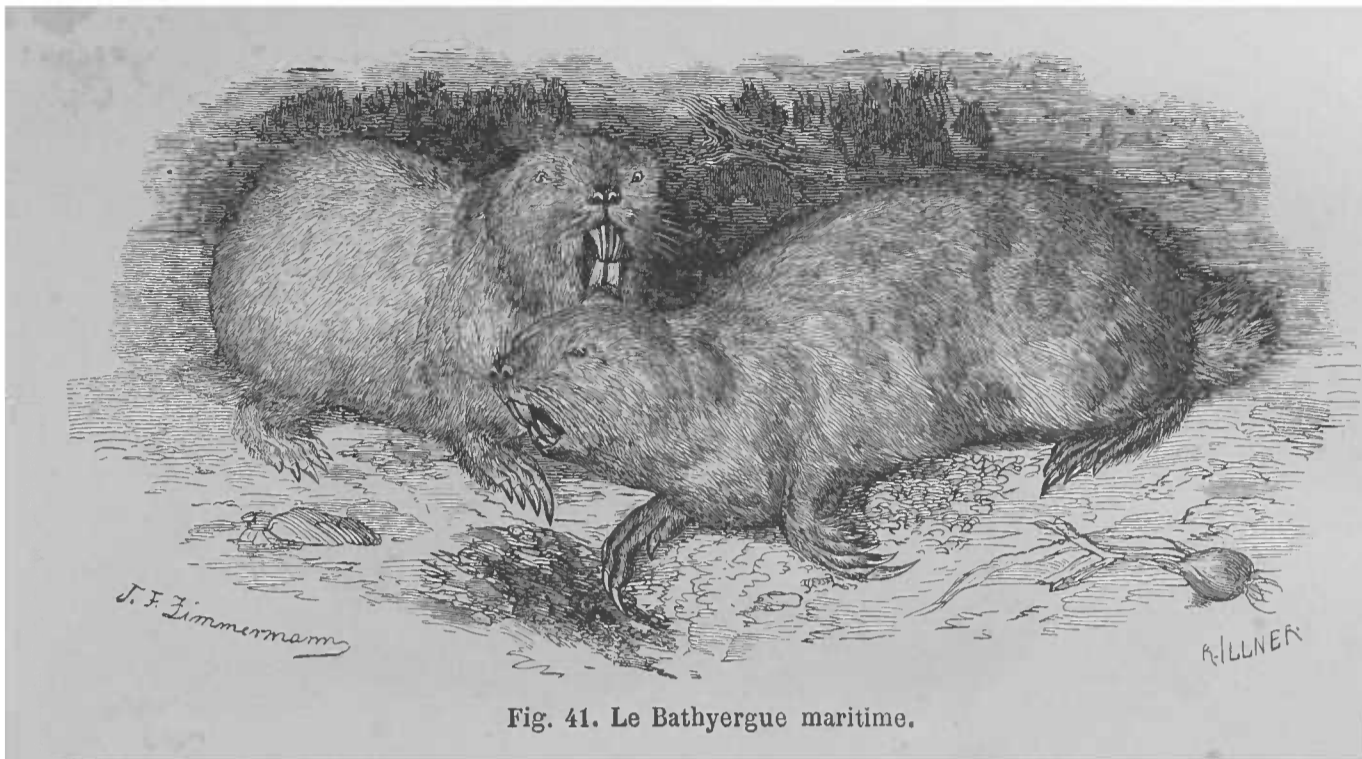


Fig. 41. Le Bathyergue maritime.

a aussi nommés *éryctères*. Ce sont des animaux à corps lourd, bas sur jambes ; à tête large, obtuse ; à oreilles dépourvues de pavillon ; à yeux extrêmement petits. Leur queue est réduite à un court moignon, portant une touffe de poils ; et leurs incisives sont très-longues, très-saillantes, faiblement recourbées ; les supérieures sont creusées d'un sillon profond en avant.

L'espèce la mieux connue est :

LE BATHYERGUE MARITIME — BATHYERGUS MARITIMUS.

Der Strandmoll, The Coast Rat ou Sand Mole.

Caractères. — Cette espèce (*fig. 41*) que Buffon nommait *grande taupe du Cap*, que, depuis, on a aussi appelée *rat-taupe des dunes*, a un pelage épais, mou, fin, d'un blanc roux aux parties supérieures du corps ; blanchâtre ou grisâtre aux parties inférieures. Sa tête est entourée de soies longues et roides. Elle a le port de la taupe d'Europe.

Distribution géographique. — Cet animal se trouve dans une partie relativement peu étendue de l'Afrique du Sud ; on le rencontre surtout au cap de Bonne-Espérance.

Mœurs, habitudes et régime. — Il se tient dans les plages sablonneuses, et évite avec soin les terrains solides, riches en végétaux. On le voit assez fréquemment dans les dunes, aux bords de la mer.

Le bathyergue maritime ou de rivage, le *kauw-howbo*, comme les Hottentots l'appellent, vit souterrainement comme les géomys, et creuse à une grande profondeur dans le sable des dunes des couloirs longs, ramifiés, rayonnant autour

de divers points centraux, reliés plusieurs fois les uns aux autres, et que trahissent à l'extérieur de petits monticules alignés. Ces couloirs sont plus larges que ceux de la taupe, l'animal étant plus grand qu'elle. Le bathyergue de rivage paraît prendre toutes les précautions pour fermer à l'air l'entrée de sa demeure. La lumière lui est d'ailleurs très-désagréable ; aussi ne vient-il qu'accidentellement à la surface du sol, et, lorsqu'il s'y montre, c'est à peine s'il peut s'enfuir. Il cherche, mais bien maladroitement, à ramper et s'efforce de gagner de nouveau les profondeurs du sol. Le saisit-on, il remue vigoureusement son avant-train et mord tout autour de lui. C'est là tout ce que l'on sait de ses habitudes. Son mode de reproduction n'est pas connu.

Chasse. — Les colons cultivateurs détestent au plus haut point cette espèce ; elle mine le sol au point de rendre la marche du cheval ou de l'homme incertaine et même dangereuse par les chutes qui peuvent en résulter. C'est une des raisons pour lesquelles on lui fait la chasse. Les paysans, qui savent que l'animal travaille à ses galeries le matin à six heures et le soir vers minuit, choisissent ces moments pour lui dresser un piège. Ils enlèvent un des tas de terre qu'il a faits, mettent à découvert la galerie qui y correspond, y placent une carotte ou une autre racine et l'attachent à une ficelle communiquant avec la détente d'un fusil dont le canon est dirigé vers le trou fait à la galerie. Dès que le bathyergue touche l'appât, le coup part et le tue. On le tue aussi en le faisant sortir de son terrier en l'inondant.



Fig. 42. Le Spalax zemmi.

LES SPALAX — SPALAX.

Die Blindmolle.

Caractères. — Les spalax, que l'on nomme aussi *rats-taupes*, sont les plus singuliers des animaux fouisseurs, et leur organisation est parfaitement appropriée à leur vie souterraine. Ils ont un corps trapu ; une tête plus grosse que le tronc ; un cou court et comme immobile ; des oreilles externes nulles ; des yeux rudimentaires, situés sous la peau, qui ne s'ouvre point devant eux pour former des paupières, par conséquent tout à fait impropres à la vision ; des pieds épais, larges, armés d'ongles vigoureux ; une queue réduite à un tubercule saillant ; des abajoues nulles. Leurs dents et surtout leurs molaires sont à peu près de même forme et de même nombre que chez les rats.

Ce genre est fondé sur une espèce européenne, la plus laide peut-être de toutes les espèces de fouisseurs.

LE SPALAX ZEMMI — SPALAX TYPHILUS.

Der gemeine Blindmoll, The Spelez ou Common Mole Rat.

Caractères. — Le spalax zemmi (fig. 42) ressemble beaucoup à la taupe par son port, comme par ses mœurs, mais il est encore plus

laid qu'elle. Il a le crâne et surtout le front aplatis ; le museau obtus, arrondi ; le nez large, épais, cartilagineux ; les narines rondes et écartées ; sur les côtés de la tête un repli cutané, saillant, allant du museau jusqu'aux tempes ; les incisives fortes et saillantes, larges, tranchantes, en biseau ; les doigts des pattes de devant très-écartés en avant et réunis à la base par une courte membrane palmaire. Le poil est épais, mou, couché, un peu plus long sur le dos que sous le ventre. Le repli cutané de la tête est couvert de soies roides, inclinées, convergentes. Les moustaches sont courtes et fines. Les doigts sont nus, et la plante des pieds est entourée de poils longs, roides, inclinés en arrière. La couleur de l'animal est, en dessus, d'un brun jaunâtre, à reflets gris de cendre ; la tête est plus pâle et la nuque est brune ; le tour de la bouche, le menton, les pattes sont d'un blanc sale, le ventre est gris-cendré sale, avec des bandes longitudinales blanches et des taches blanches entre les pattes de derrière. Sa taille est de 20 à 22 cent. et il pèse environ 300 grammes.

Distribution géographique. — Le spalax zemmi se trouve dans une petite partie du sud-est de l'Europe et de l'Asie occidentale ; on le rencontre dans la Russie méridionale, dans les bassins du Don et du Volga, dans la Moldavie, dans une partie de la Hongrie et de la Galicie, en Grèce et en Turquie. En Asie, le Caucase limite

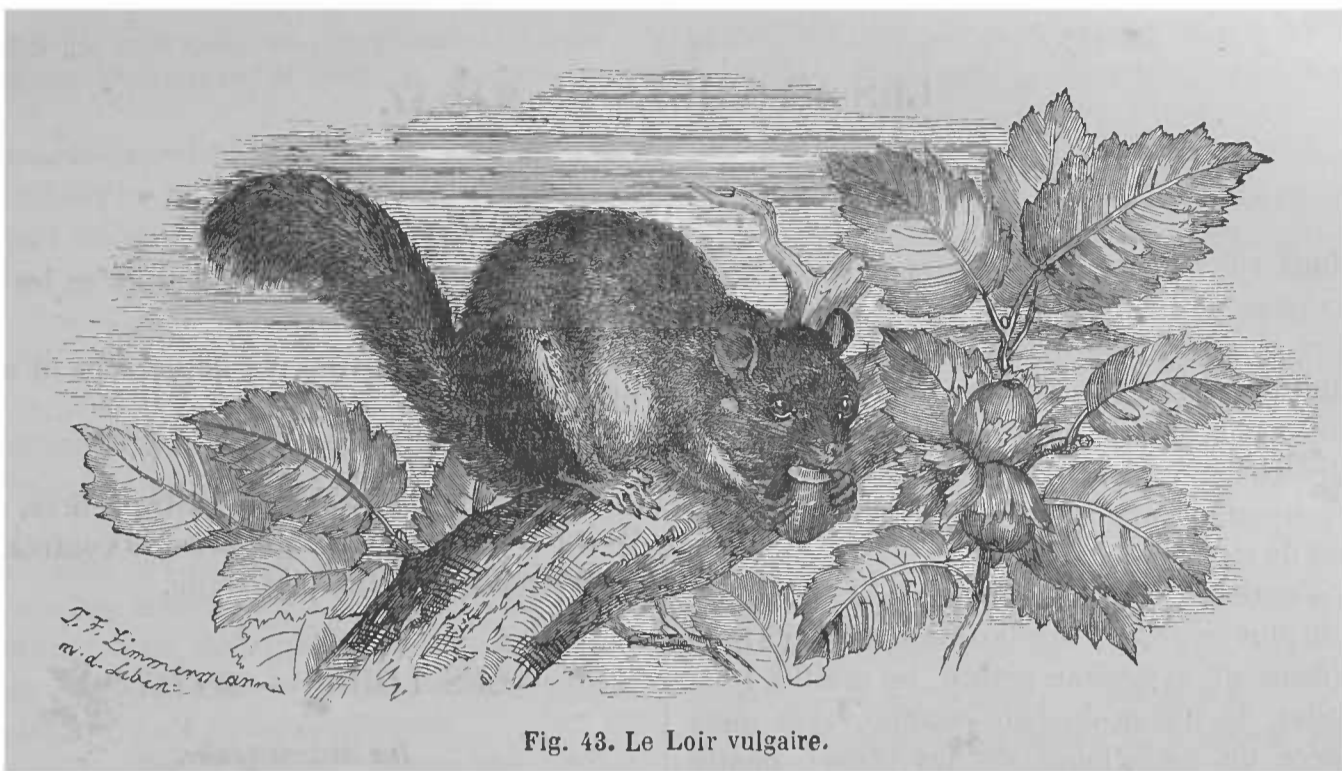


Fig. 43. Le Loir vulgaire.

son aire de dispersion. Il est surtout commun dans l'Ukraine et dans l'Asie Mineure.

Mœurs, habitudes et régime. — Sa manière de vivre ne diffère pas de celle des autres espèces de la famille. Il habite indifféremment les plaines stériles et fertiles. Il habite des terriers assez profonds, d'où rayonnent des couloirs qui s'ouvrent à la surface du sol. Il rejette aussi des amas de terre, très-près les uns des autres. Ses incisives fortes et solides lui servent à ronger et à couper les racines, et la terre qui est entre ces racines. Il rejette avec sa tête la terre qu'il a détachée, et la pousse en arrière avec ses pattes.

Il vit solitaire comme la taupe, mais son terrier est moins éloigné de ceux de ses semblables. Au moment du rut, il se montre souvent à la surface du sol, et se chauffe au soleil, en compagnie de sa femelle. Au premier danger qui le menace, il court à son terrier, ou se creuse rapidement un passage; en un instant, il a disparu. C'est surtout la nuit ou de bon matin qu'il sort de ses galeries.

A la surface du sol, les mouvements de cet animal sont extrêmement maladroits; sous terre, il avance par secousses, et va aussi facilement en avant qu'en arrière. En tous cas, il ne le cède pas à la taupe en vitesse.

Ses sens sont peu développés; de tous l'ouïe paraît être le plus parfait. Il est très-sensible au bruit. En liberté, il se tient assis à l'entrée d'un de ses couloirs, la tête droite, écoutant attentivement de

tous côtés. Au moindre bruit, il relève plus encore la tête, prend une posture menaçante ou s'enfuit dans le sol. Il est méchant et se défend vigoureusement à coups de dents quand on l'attaque. Lorsqu'il est en colère, il mord de tous côtés, souffle et grince des dents; jamais on n'entend sa voix.

Le spalax mange des racines et des tubercules; en cas de besoin, il ronge les écorces des arbres et des buissons. A l'entrée de l'hiver, il s'enfonce plus profondément sous terre, mais ne paraît pas s'endormir d'un sommeil hivernal; toujours est-il qu'il continue à creuser tant que le sol n'est pas fortement gelé. On n'a pas encore trouvé de provisions dans son terrier; on y a vu seulement des nids, formés de radicelles. C'est dans l'un d'eux, qu'en été, la femelle met bas deux ou quatre petits.

Usages et produits. — Cet animal n'est que peu nuisible, quoi qu'on en ait dit; mais il n'est nullement utile. Les Russes cependant sont convaincus qu'il possède des vertus merveilleuses. Ils croient que celui qui a le courage de placer un spalax sur la main nue, de s'en laisser mordre et de le tuer ensuite lentement en l'étouffant, acquiert la propriété de guérir les écrouelles par la simple imposition des mains. De là, le nom vulgaire de cet animal, qui signifie *médecin des écrouelles*. Les Russes le nomment encore *slapetz*, l'aveugle; les Galiciens *ziemni-bisak*; les Hongrois, *földi-kælak*.

LES MYOXIDÉS — *MYOXI*.*Die Bilche, die Schlafmäuse.*

Nous voici avec des rongeurs qui exciteront davantage notre intérêt.

Les myoxidés ou loirs sont des animaux de petite taille, gracieux, élégants, comme les écureuils, et présentent dans leurs mœurs diverses particularités curieuses. On les rangerait parmi les écureuils, n'étaient certaines différences sensibles de structure.

Caractères. — Ils ont le corps assez mince, la tête plus semblable à celle de la souris qu'à celle de l'écureuil, le museau pointu, les oreilles très-grandes, la queue épaisse, touffue, avec deux rangées de poils longs sur les côtés, quatre doigts et un tubercule représentant le pouce aux pattes de derrière.

Leur structure interne est celle des écureuils. Ils ont 13 vertèbres dorsales, 6 lombaires, 3 sacrées et 22 à 25 caudales. Ils n'ont pas de cœcum.

Distribution géographique. — Tous les myoxidés que l'on connaît habitent l'ancien monde.

Mœurs, habitudes et régime. — On les trouve sur les collines et les montagnes; ils fréquentent les forêts, les bruyères, les jardins, vivent sur les arbres, plus rarement dans des terriers, dans les fentes des murs ou des rochers, mais toujours dans des endroits cachés.

La plupart dorment tout le jour, et ne se mettent qu'au crépuscule en quête de leur nourriture; c'est ce qui fait qu'on ne les aperçoit que rarement. Une fois réveillés, ils sont très-agiles; ils courent très-bien, grimpent encore mieux, sautent, mais moins bien que les écureuils.

Dans les contrées tempérées, ils tombent à l'entrée de l'hiver dans un sommeil léthargique, et passent ainsi toute la saison froide. Beaucoup font des provisions, qu'ils mangent quand ils se réveillent; d'autres n'en ont pas besoin, et vivent aux dépens de leur graisse. Ils se nourrissent de fruits, de graines; la plupart joignent à ce régime des insectes, des œufs, de jeunes oiseaux. Pour manger, ils s'asseyent comme les écureuils, et portent la nourriture à la bouche avec leurs pattes de devant.

La plupart sont sociables, et vivent par paires; d'autres sont solitaires. En été, la femelle met bas, dans un nid, de quatre à cinq petits qu'elle élève et soigne avec tendresse.

Captivité. — Pris jeunes, ils s'appriivoisent

facilement; mais ils n'aiment pas qu'on les touche.

Usages et produits. — Ils ne sont ni utiles ni très-nuisibles.

On divise les myoxidés en quatre genres, dont trois ont des représentants dans nos contrées; le quatrième appartient à l'Afrique.

LES LOIRS — *MYOXUS*.*Die Siebenschläfer.*

Caractères. — Les loirs forment un premier genre dans la famille des myoxidés. Ils sont particulièrement caractérisés par leurs molaires à couronne plane, marquée de plusieurs sillons et de saillies transversales, au nombre, selon la dent, de 6 à 8, et par une queue longue, très-touffue dans toute son étendue, à poils distiques.

L'Europe possède l'espèce type du genre et de la famille.

LE LOIR VULGAIRE — *MYOXUS GLIS*.*Der grosse Bilch ou Siebenschläfer.*

Le loir est un de ces animaux qui sont plus connus de nom que de fait. Quiconque s'est occupé d'histoire ancienne a entendu parler de ce favori des Romains, pour lequel on construisait des parcs destinés à l'élever. Un endroit couvert de buissons, de chênes ou de hêtres, était entouré de murs lisses, contre lesquels les loirs ne pouvaient grimper; on les nourrissait de glands et de châtaignes, puis on les retirait du parc, on les plaçait dans des vases en terre nommés *gliriarum*, et on les y engraisait. Les fouilles d'Herculanum nous ont fait connaître ces sortes de prisons. C'étaient de petits vases, demi-sphériques, à bords en gradins et fermés supérieurement par une grille. On y renfermait plusieurs loirs et on leur donnait abondamment de la nourriture. Puis, quand ils étaient bien gras, on les servait rôtis, et ils étaient pour les riches gourmands de cette époque un des mets les plus délicieux. Martial ne dédaigne pas de chanter cet animal.

L'hiver qui nous endort nous gorge aussi de graisse ·
Et de quoi vivons-nous ? de somme et de paresse (1).

Caractères.— Le loir vulgaire (*fig. 43*) a 30 cent. de long, sur lesquels 14 appartiennent à la queue ; son poil est long et assez épais. Il a le dos gris cendré, tantôt plus clair, tantôt plus foncé, avec des reflets d'un brun noir ; les flancs gris-brunâtre clair ; le ventre et la partie interne des pattes blancs, à reflets argentés, le blanc du ventre tranchant assez nettement sur la couleur du dos ; le dessus du museau, la partie médiane de la lèvre supérieure gris-brun ; la partie inférieure du museau, les joues et la gorge blanches ; les moustaches noires ; les oreilles d'un gris brun foncé en dehors, avec une bordure plus claire ; la queue d'un gris brun avec une bande longitudinale blanchâtre à sa face inférieure.

L'espèce offre d'ailleurs, quant aux teintes, diverses variétés.

Distribution géographique.— L'Europe méridionale et l'Europe orientale sont la patrie du loir vulgaire. On le trouve en Espagne, en France, en Grèce, en Italie, dans le sud de l'Allemagne, en Autriche, en Styrie, en Carinthie, en Moravie, en Silésie, en Bohême, en Bavière. Mais il est surtout commun en Croatie, en Hongrie et dans la Russie méridionale. En Asie, il arrive jusqu'au Caucase. Il manque dans le nord de l'Europe, en Angleterre, en Danemark, dans l'Allemagne du Nord.

Mœurs, habitudes et régime.— Il habite la région moyenne des montagnes, et préfère aux forêts d'arbres verts les forêts de chênes et de hêtres.

Tout le jour il se tient caché dans des troncs d'arbres creux, dans des crevasses de rochers, de murs, dans des trous creusés entre des racines d'arbres, dans un terrier de hamster abandonné, un nid de pie ou de corbeau. Le soir, il sort de sa cachette, et va à la recherche de sa nourriture ; revient à son gîte pour digérer et se reposer ; en ressort de nouveau pour manger encore, et, le matin, il regagne enfin sa demeure, accompagné généralement de sa femelle ou d'un de ses semblables. Ce n'est que la nuit que son naturel se manifeste : on le voit alors, vif et agile, grimper sur les arbres et les parois des rochers, avec toute l'adresse d'un écureuil, bondir de branche en branche, sauter du haut d'un arbre sur terre, courir avec rapidité. On ne peut parvenir à l'apercevoir qu'autant que l'on connaît la

(1) Martial, traduction inédite de M. Ch. Meaux-Saint-Marc.

place qu'il occupe ; car sa protectrice, la nuit, le soustrait aux regards de l'homme, plus encore qu'à ceux de ses ennemis.

Il y a peu de rongeurs qui l'emportent sur le loir vulgaire en voracité. Il mange tant qu'il peut, et fait sa principale nourriture des glands, des faines, des noisettes ; il ne dédaigne pas les noix, les châtaignes, les fruits doux et savoureux ; il se nourrit même d'animaux, et pille les nids qu'il trouve. Il boit très-peu d'eau, et, s'il a des fruits succulents, il n'en boit même point.

Durant tout l'été, il rôde ainsi chaque nuit, à moins que le temps ne soit par trop mauvais. Dans ses excursions, il s'arrête à chaque instant, s'assied, et de ses pattes de devant porte à sa bouche l'aliment qu'il vient de rencontrer. On entend continuellement le craquement des noix qu'il brise, le bruit de la chute des fruits qu'il a dévorés à moitié. En automne, il amasse des provisions d'hiver, et les enserre dans un trou. A ce moment, il est extrêmement gras ; cependant il mange encore tant qu'il peut, et songe à se préparer un abri pour y passer l'hiver. Il se fait un nid de mousse fine ; il l'établit dans un trou profond, creusé en terre, dans une fente de rocher, dans la crevasse d'un mur, dans le creux d'un tronc d'arbre ; il s'y couche enroulé, généralement en compagnie de plusieurs de ses semblables, et s'endort longtemps avant que la température soit descendue à zéro ; en août dans les montagnes, en octobre dans la plaine. Il devient insensible comme tous les animaux hibernants, et peut-être même est-il celui de tous qui a le sommeil le plus profond. On peut le prendre dans son gîte, l'emporter, il reste immobile. Dans une pièce chaude, il se réveille peu à peu, remue ses membres, rend quelques gouttes d'urine, s'agite ensuite avec un peu plus de vivacité, sans cependant s'éveiller tout à fait. En liberté, il s'éveille spontanément de temps à autre, grignotte quelque peu de ses provisions, mais sans paraître conscient de ses actions. Les loirs, que Lenz conservait pendant l'hiver dans un endroit froid, se réveillaient à peu près toutes les quatre semaines, mangeaient et se rendormaient profondément. Galvani en avait qui ne se réveillaient pour manger que tous les deux mois.

Le loir vulgaire ne se réveille que très-tard au printemps, rarement avant la fin d'avril. Son sommeil hivernal dure donc sept mois pleins, ce qui rend vrai ce dicton : *Dormir comme un loir*, appliqué aux personnes qui dorment beaucoup.

Peu de temps après le réveil, l'accouplement a lieu, et après une gestation de six semaines

environ, la femelle met bas de trois à six petits, nus, aveugles; elle les dépose sur une couche bien molle, dans le creux d'un tronc d'arbre ou dans une autre cavité; mais jamais ce nid n'est placé sur un arbre, comme celui de l'écureuil; il est toujours plus ou moins caché. Les petits croissent très-rapidement, ne tettent que peu de temps, et cherchent bientôt eux-mêmes leur nourriture. Là où les faines abondent, cet animal se multiplie rapidement. Partout, d'ailleurs, sa multiplication est en proportion de l'abondance de nourriture.

Beaucoup d'ennemis, du reste, viennent s'opposer à cette multiplication. La marte, le putois, le chat sauvage, la belette, les oiseaux de proie nocturnes, sont ses ennemis les plus dangereux; il se défend contre eux avec courage, à coups de dents, à coups de griffes, mais il finit toujours par succomber.

Chasse. — Dans les endroits où le loir vulgaire est commun, l'homme le poursuit, pour s'en procurer soit la chair, soit la fourrure. On l'attire dans des demeures d'hiver artificielles; on creuse à cet effet des fosses, dans un lieu sec, exposé au midi, dans une forêt, sous des buissons ou au pied d'une paroi de rocher; on les tapisse de mousse, on les recouvre de paille et de feuilles sèches et on y met des faines en grande quantité. Amorcés ainsi, les loirs s'y réunissent en grand nombre, s'y rassasient, y établissent leur demeure d'hiver, s'y endorment et on les prend alors facilement. Dans la Carniole inférieure, les paysans, au rapport de Fitzinger, prennent les loirs dans des trappes qu'ils suspendent aux arbres, ou qu'ils dressent à l'entrée de leurs gîtes; une poire ou une prune bien savoureuse leur sert d'appât. On en retire les loirs la nuit. Les paysans parcourent la forêt avec des torches allumées, ramassent les individus tombés dans le piège, et relèvent les trappes. Ils enterrent aussi des tonneaux, les amorcent avec des fruits, et n'y laissent qu'une ouverture, garnie d'un tuyau dans lequel sont disposés des fils de fer, de telle façon que l'animal puisse y entrer, mais non en sortir. On en détruit ainsi de grandes quantités; dans un seul automne, un chasseur peut prendre de deux à quatre cents loirs.

Captivité. — On voit rarement le loir en captivité. Il n'est d'ailleurs ni très-agréable ni très-intelligent, ce que sa grande voracité ferait préjuger. Sa plus grande qualité est la propreté. Quand il ne dort pas, il passe son temps à se nettoyer. A part cela, il est très-ennuyeux. Il

est toujours irrité; jamais il ne joue avec son gardien; il gronde contre quiconque l'approche, et, si l'on n'est prudent, les morsures profondes et répétées qu'il fait vous apprennent qu'il n'est nullement disposé à se laisser tourmenter. La nuit, les sauts continuels qu'il fait dans sa cage, finissent par devenir très-fatigants à entendre. Il faut le bien soigner et lui donner assez à manger, pour qu'il ne ronge pas sa cage ou ne dévore pas la queue d'un de ses compagnons de captivité; car, lorsqu'il a faim, le loir attaque ses semblables, les tue et les mange.

LES LÉROTS — *ELIOMYS*.

Die Gartenbilche, The Garden Dormouses.

Caractères. — Ce genre ne diffère du précédent que par quelques caractères, notamment par ceux tirés de la dentition. Nous avons vu que, chez les loirs, les molaires ont la couronne plate; elle est concave chez les lérots, et les saillies transversales qu'elle présente ne sont qu'au nombre de cinq. En outre, les lérots ont une queue bicolore, couverte de poils courts et couchés dans la première moitié de son étendue à partir de la racine, et de poils longs et touffus dans la moitié postérieure.

Distribution géographique. — Les lérots sont propres à l'ancien continent. Ce genre est représenté, en Europe, par deux espèces: le lérot commun et le lérot dryade ou lérotin (*Eliomys dryas*), qui habite la Russie et la Hongrie.

Mœurs, habitudes et régime. — Ces deux espèces ont des mœurs qui diffèrent peu de celles du loir: il nous suffira d'esquisser l'histoire de l'une d'elles.

LE LÉROT COMMUN — *ELIOMYS NITELA*.

Der gemeine Gartenschläfer ou *die grosse Haselmaus*,
The Lerot ou *Garden Dormouse.*

Caractères. — Le lérot commun (*fig. 44*), que les anciens Romains connaissaient sous le nom de *nitela* et que le vulgaire appelle encore de nos jours *grand muscardin*, *loir des jardins*, a 16 cent. de long et 6 cent. de haut; la longueur de la queue est de 12 cent. Mais, le plus souvent, on trouve des individus qui n'ont, en totalité, que 22 cent., dont 14 appartiennent au corps. Le dos et la tête sont d'un gris brun-roux; le ventre est blanc; autour de l'œil est un anneau noir brillant, partant de l'oreille et descendant sur les côtés du cou. Devant et derrière l'oreille se trouve une

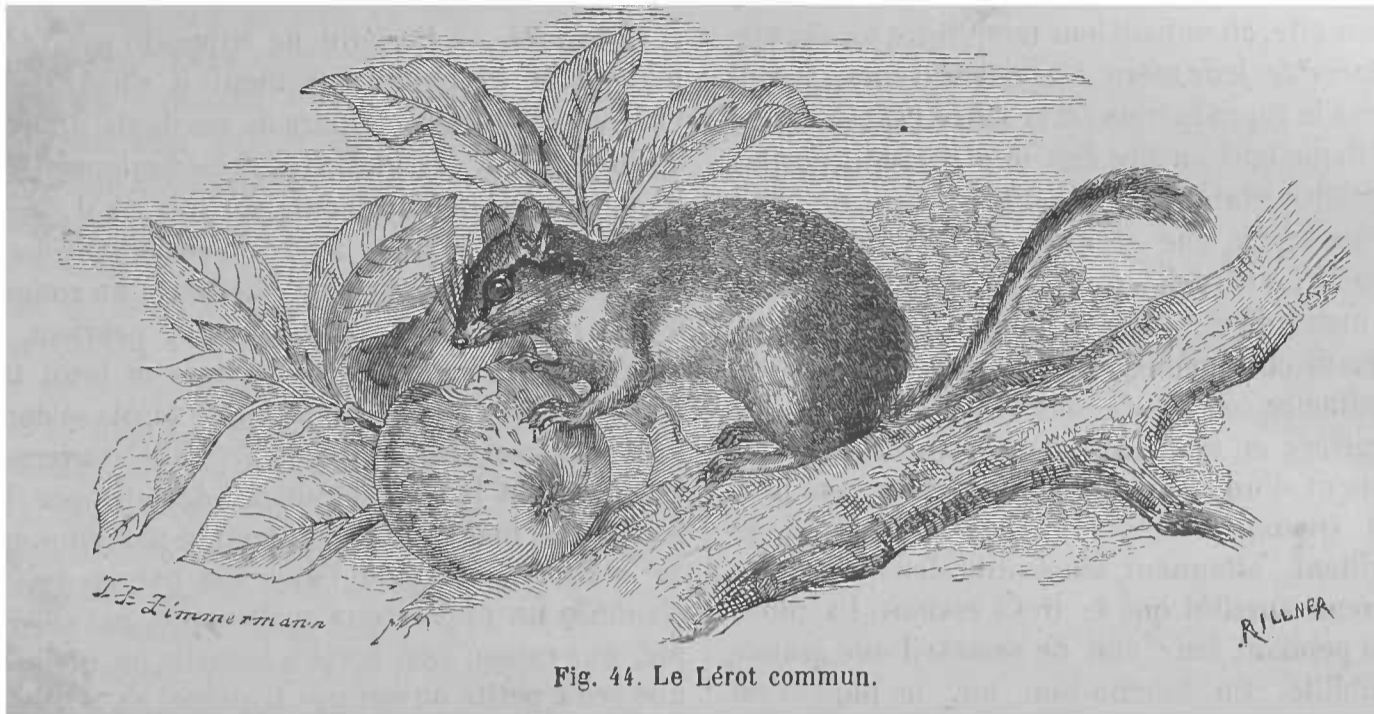


Fig. 44. Le Lérot commun.

tache blanchâtre et au-dessus une tache noire. La moitié antérieure de la queue est gris-brun ; la moitié terminale est noire en dessus, blanche en dessous. Les poils du ventre sont gris à la racine, d'un blanc à reflets jaune pâle ou gris à la pointe. Les oreilles sont couleur de chair, les moustaches noires, avec la pointe blanche, les ongles couleur de corne claire, les incisives supérieures d'un brun clair, les inférieures d'un jaune clair. Les yeux sont d'un noir foncé, et donnent à l'animal un air éveillé et intelligent.

Distribution géographique. — Le lérot appartient à la région tempérée de l'Europe centrale et occidentale, et est remplacé dans l'Europe orientale par le lérotin ou lérot dryade. On le trouve en France, en Belgique, en Suisse, en Italie, en Allemagne, en Hongrie, en Galicie, en Transylvanie, en Russie aux bords de la Baltique. En Allemagne, le lérot est très-commun, surtout dans le Harz.

Mœurs, habitudes et régime. — Il habite les plaines comme les collines, mais il préfère les forêts des montagnes. En Suisse, il arrive jusqu'au voisinage des glaciers. On le trouve assez souvent dans les buissons, dans les jardins, et même dans les maisons.

Son régime diffère peu de celui du loir. Il pénétré dans les habitations et y vole de la graisse, du beurre, du lait ; il pille les nids, mange les œufs et les petits oiseaux. Il grimpe et saute à merveille et ne le cède en rien, sous ce rapport, à l'écureuil. L'été, il prend son repos dans un nid à découvert sur un arbre ; parfois, cependant, il se réfugie dans des murs, dans d'anciens trous de rats, dans des taupinières abandonnées qu'il convertit en une demeure commode et agréable, en

les tapissant de mousse. Il s'installe volontiers dans un ancien nid d'écureuil. En cas de besoin, il construit lui-même son nid entre deux branches d'arbre.

L'accouplement a lieu dans la première moitié de mai. Plusieurs mâles se disputent pour la possession d'une femelle ; ils se poursuivent en sifflant, en grondant, et souvent roulent ensemble du haut des arbres. Autant ils sont doux et paisibles d'ordinaire, autant alors ils se montrent querelleurs, méchants, disposés à mordre, et se livrent des combats acharnés, dans lesquels un des adversaires trouve souvent la mort et est mangé par son rival. Après une gestation de vingt-quatre jours à un mois, la femelle met bas de quatre à six petits nus, aveugles, dans un nid à découvert et généralement dans de vieux nids d'écureuil, de corbeau, de merle ou de grive, dont elle a pris possession, et qu'elle répare et rembourre de mousse et de poils, en ayant le soin de n'y ménager qu'une petite ouverture. La mère allaite longtemps ses petits, et, quand ils peuvent manger, elle leur apporte de la nourriture en grande quantité. Découvre-t-on le nid, veut-on en enlever les petits, elle grogne, ses yeux étincellent, elle grince des dents, saute aux mains ou à la figure du ravisseur et fait de profondes morsures. Ce qui a lieu de surprendre, c'est que cet animal, très-propre du reste, tient toujours son nid très-salement. Il y laisse s'accumuler ses excréments fétides, de telle sorte que l'odeur qui s'en exhale le décèle de loin non-seulement à un chien, mais même à un homme un peu expérimenté. Après quelques semaines, les petits ont la taille de leurs parents ; ils rôdent encore quelque temps autour

de leur gîte, cherchant leur nourriture sous la surveillance de leur mère. L'année suivante, ils sont aptes à la reproduction ; si la saison est favorable, la femelle met encore bas une seconde portée.

Le lérot établit son gîte d'hiver dans un tronc d'arbre creux, une crevasse de mur, une taupinière ; d'autres fois, il pénètre dans les fermes, les maisonnettes des jardins, les granges, les huttes de charbonniers et y cherche une cachette. D'ordinaire, on trouve plusieurs de ces animaux entrelacés et endormis dans le même nid. Ils dorment d'un sommeil continu, mais peu profond. Quand la température se radoucit, ils se réveillent, attaquent leurs provisions et se rendorment aussitôt que le froid revient. Ils montrent pendant leur état de sommeil une grande sensibilité. En touche-t-on un, le pique-t-on avec une épingle, il témoigne aussitôt de sa sensibilité par une faible convulsion, un sourd grognement. Le lérot ne se montre que rarement avant la fin d'avril. Il finit alors de manger ses provisions, et commence à vivre de sa vie d'été.

Le lérot commun est un animal détesté à cause des dégâts qu'il fait dans les vergers. Un seul suffit pour détruire toute une récolte de pêches ou d'abricots. En choisissant les fruits les plus mûrs, les plus savoureux, il montre un tact qui fait honneur à son goût, mais souvent il entame ceux qui n'ont pas toute leur maturité, et détruit ainsi plus qu'il ne mange. Tous les moyens que l'on emploie pour l'empêcher d'arriver aux fruits sont inefficaces. Il surmonte tout obstacle ; il grimpe aux arbres et aux espaliers, passe entre les mailles des filets qu'on a tendus, les ronge si elles sont trop étroites ; il passe même à travers les toiles métalliques. Les fruits qui mûrissent tard sont seuls à l'abri de ses atteintes, car, au moment de leur maturité, il est plongé dans son sommeil hivernal.

Chasse. — Pour mettre les récoltes à l'abri de ses déprédations, l'homme poursuit le lérot avec acharnement et le détruit sans pitié. Les meilleurs pièges que l'on puisse employer contre lui sont des lacets en fil de fer, que l'on pend au-devant des espaliers, ou de petites trappes que l'on dispose en un lieu convenable.

Mais ce qui vaut encore mieux que tous ces pièges, c'est un bon chat. Le chat, la marte, la belette, le chat-huant, sont ses ennemis les plus redoutables, et contre lesquels il est impuissant à se défendre. Les propriétaires qui habitent près des forêts et qui auraient à souffrir des ravages du lérot, feront donc bien d'épargner les ennemis naturels de cet animal nuisible.

Captivité. — Le lérot ne supporte pas facilement la captivité. Rarement il s'habitue à l'homme, il se sert toujours de ses dents aiguës, et fait souvent des blessures très-dououreuses. Il a tous les inconvénients du loir ; s'il reste tranquille tout le jour, la nuit, il se démène dans sa cage comme un forcené, cherche à en ronger les barreaux et les parois, et s'il y parvient, il court dans la chambre en faisant un bruit tel que l'on jurerait qu'une dizaine de lérots se donnent la chasse. Ce qu'il rencontre, il le renverse, le déchire, et il est très-difficile de rattraper le fugitif. Le meilleur moyen pour y parvenir est de mettre le long de l'une des parois de la chambre un objet creux quelconque, par exemple, une caisse, une boîte à laquelle on ménage une seule petite ouverture. L'animal s'y engage, et il est alors facile de s'en rendre maître.

Si l'on pouvait avoir des doutes sur la voracité des lérots, ceux que l'on retient captifs les dissiperaient. Ils se précipitent avec rage sur tous les petits animaux. En un instant, ils égorgent un oiseau ; une souris même, malgré la défense qu'elle oppose, succombe en quelques minutes ; on peut dire qu'ils ont la voracité du loir avec la soif de sang insatiable de la belette.

LES MUSCARDINS — *MUSCARDINUS*.

Die Haselmäuse, The Dormouses.

Caractères. — Le genre muscardin se distingue des deux précédents surtout par sa dentition. La première molaire supérieure a deux saillies transversales, la seconde en a cinq, la troisième sept, la quatrième six, la première molaire inférieure trois et les trois autres six. Les oreilles sont aussi plus petites, et la queue est unicolore et couverte de poils assez courts et égaux.

Distribution géographique. — L'espèce type et unique du genre appartient à l'Europe.

LE MUSCARDIN DES NOISETIERS — *MUSCARDINUS AVELLANARIUS*.

Die Haselmaus, The Dormouse.

Le muscardin (*fig. 45*) est un des rongeurs les plus gracieux, les plus agréables, les plus vifs ; qui intéresse autant par l'élégance de ses formes et la beauté de son plumage que par sa propreté, sa gentillesse, sa douceur. Peu d'autres animaux se prêtent mieux que lui à habiter les appartements, à charmer les personnes qui s'en occupent.

Caractères. — Sa taille est à peu près celle

de la souris ; il a, au plus, 16 cent. de long, dont la moitié environ appartient à la queue ; la plupart des individus n'ont même pas plus de 14 cent. Son pelage épais, lisse, à poils de moyenne longueur, brillants et mous, est roux-jaune, un peu plus clair au ventre qu'au dos, avec la poitrine et la gorge blanches. Les poils sont gris cendré à leur racine, sauf aux parties blanches, où ils sont unicolores. Il a le tour des yeux et les oreilles d'un roux clair, la face supérieure de la queue d'un brun roux foncé, les pattes rousses, les doigts blancs. En hiver, le dos prend un faible reflet noirâtre, remarquable surtout dans la portion terminale de la queue. Cela provient de ce que les poils soyeux ont un bout noir qui, plus tard, s'use et disparaît.

Les jeunes animaux sont jaune-roux vif.

Distribution géographique. — Le muscardin est un animal de l'Europe centrale. La Suède et l'Angleterre forment sa limite septentrionale ; la Toscane et le nord de la Turquie, sa limite méridionale. Du côté de l'est, il ne dépasse pas la Galicie, la Hongrie et la Transylvanie. Il est surtout commun dans le Tyrol, la Carinthie, la Styrie, la Bohême, la Silésie, l'Esclavonie et l'Italie septentrionale. Il est plus commun dans le sud que dans le nord.

Mœurs, habitudes et régime. — Il se tient dans les mêmes endroits que les autres myoxidés, dont il partage les mœurs. On le trouve dans la plaine comme dans la montagne, mais il ne s'élève pas à plus de 600 ou 1000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les buissons, les haies et surtout les fourrés de noisetiers, sont les lieux qu'il préfère.

Le muscardin a des habitudes nocturnes : il se tient caché le jour et dort. La nuit, il se met en quête de nourriture, qui consiste en noix, en glands, en semences dures, en fruits succulents, en baies, en bourgeons ; mais il préfère à tout les noisettes, qu'il ouvre et vide très-adroitement, sans en faire éclater la coquille. Il est très-friand des baies du sorbier, aussi se prend-il souvent dans les lacets disposés pour attraper des grives.

Les muscardins vivent en petites bandes, mais sans qu'il y ait jamais entre eux d'étroits rapports. Chaque animal, seul, ou quelquefois réuni à un de ses semblables, se construit dans un buisson épais un nid bien mou, bien chaud, fait avec de l'herbe, des feuilles, de la mousse, des racines, des poils ; il l'occupe le jour et en sort le soir pour accomplir ses pérégrinations nocturnes en compagnie de ses voisins.

Les muscardins sont de véritables animaux ar-

boricoles ; ils grimpent à merveille ; ils courent sur les branches les plus minces, non-seulement à la façon des écureuils et des loirs, mais encore à la manière des singes ; on les voit tantôt se suspendre à une branche par leurs pattes de derrière pour saisir et croquer une noisette placée plus bas, tantôt courir à la face inférieure de la branche avec autant de rapidité qu'à la face supérieure. Même à terre, le muscardin est encore très-agile.

L'accouplement n'a lieu qu'au milieu de l'été, très-rarement avant le mois de juillet. Après une gestation de quatre semaines, en août, par conséquent, la femelle met bas trois ou quatre petits nus, aveugles, dans le même nid où elle a passé l'été. Les petits croissent très-rapidement ; ils têtent pendant un mois, quoi qu'ils soient déjà assez grands pour pouvoir quitter leur nid. Au commencement, toute la famille va dans les buissons de noisetiers les plus voisins, y jouant, y cherchant des noisettes. Au moindre bruit, tous se réfugient dans leur nid. Avant l'époque où ils vont s'endormir, les petits sont presque aussi gros et grands que leurs parents, et se sont amassés des provisions d'hiver.

Au milieu d'octobre, chaque muscardin se retire dans l'endroit où il a établi ses greniers ; se construit une loge sphérique avec de petites branches, des feuilles, des aiguilles de sapin, de la mousse, de l'herbe, s'y enroule en boule, et s'endort d'un sommeil plus profond encore que celui des loirs. On peut le prendre, le tourner dans sa main, le retourner sans qu'il donne le moindre signe de vie. Suivant que l'hiver est plus ou moins rude, il passe ainsi six à sept mois à dormir d'un sommeil plus ou moins interrompu, jusqu'à ce que le soleil du printemps le réveille et lui redonne la vie.

Captivité. — Il est difficile de s'emparer d'un muscardin, tant qu'il est éveillé ; ce n'est que par hasard que l'on peut en prendre dans des pièges, placés sur les noisetiers, et amorcés avec une noisette ou quelque autre fruit. Mais l'on peut dire qu'aussitôt qu'on l'a dans la main, il est à peu près apprivoisé. Il ne cherche nullement à se défendre ; jamais il n'essaye de mordre ; c'est au plus s'il fait entendre un sifflement plus ou moins aigu, lorsqu'on l'effraye. Il se résigne bien vite à son sort, se laisse emporter, et se soumet à la volonté de l'homme. Il ne tarde pas à perdre sa méfiance innée, mais il se montre toujours craintif quand on joue avec lui, qu'on le caresse, qu'on le prend dans la main.

On le nourrit de noix, de noisettes, de noyaux,

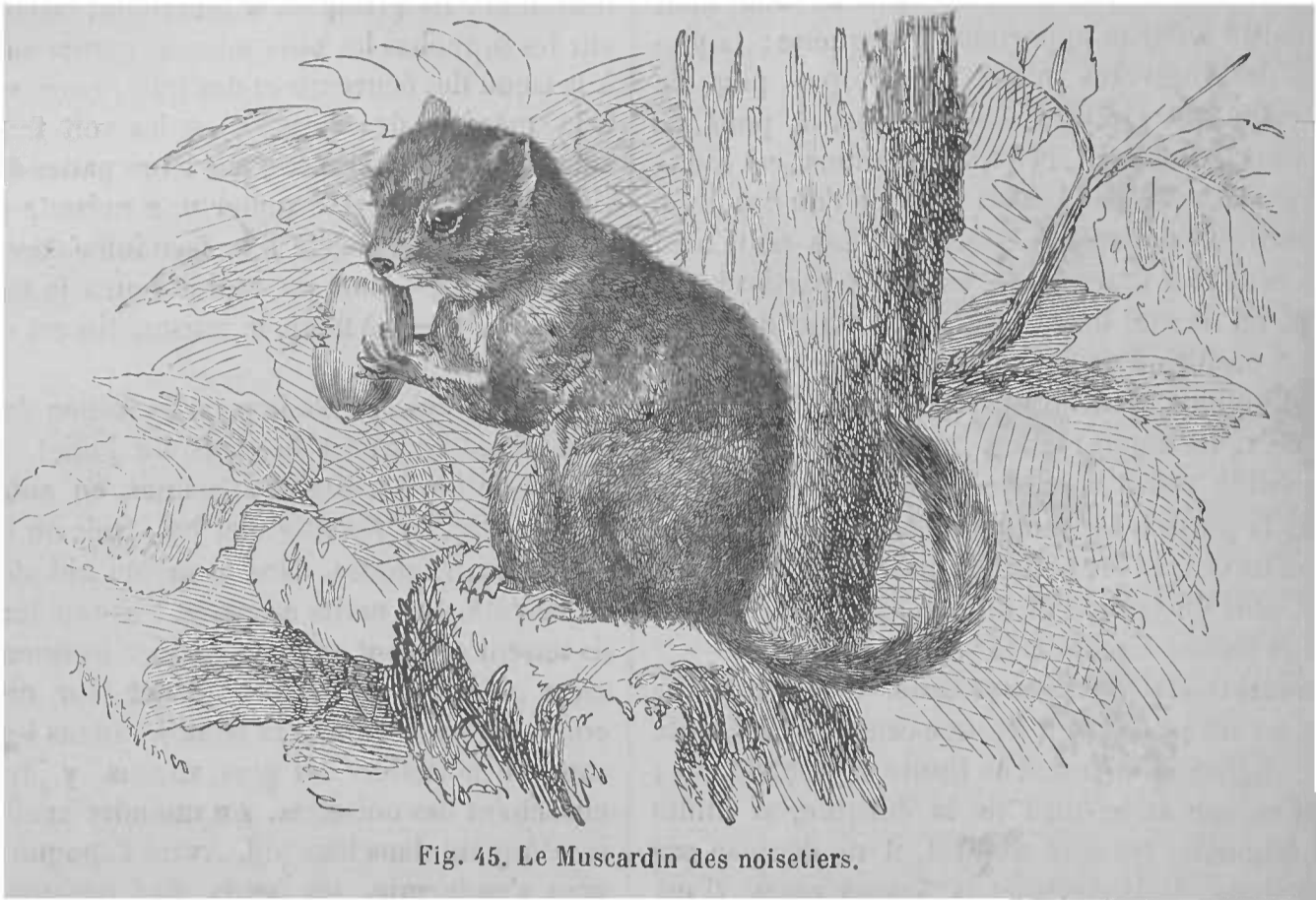


Fig. 45. Le Muscardin des noisetiers.

de fruits de toute espèce, de pain, de grains de blé. Il mange peu, et, au commencement de sa captivité du moins, il ne mange que la nuit. Il ne boit ni eau ni lait.

Sa grande propreté, sa gentillesse, sa douceur, la grâce de ses mouvements en font bientôt le favori de l'homme. En Angleterre, on tient les muscardins dans des volières, et on les vend au marché, comme des oiseaux. On peut les renfermer dans les appartements les mieux tenus; ils ne sentent point mauvais.

L'été, cependant, ils exhalent une odeur musquée, mais trop faible pour qu'elle soit désagréable. Malheureusement, ce n'est qu'au crépuscule que commence la vie de cet animal, et, par conséquent, on n'a que peu l'occasion d'en jouir.

Même en captivité, le muscardin s'endort du sommeil hivernal, à moins qu'on ne le tienne dans une pièce à température constante et assez élevée. Il se construit un nid où il couche, ou bien il s'endort dans un coin de sa cage. Si on le réchauffe, entre les mains par exemple, il se réveille, mais pour se rendormir bientôt. Mon ami, le docteur F. Schlegel, a pendant longtemps observé le sommeil léthargique des muscardins; il a eu la bonté de me communiquer les faits suivants. « Le muscardin est couché, dit-il, enroulé en boule, la tête appuyée sur les pattes de derrière, la queue ramenée sur la face; celle-ci exprime le plus profond sommeil, l'angle de la bouche est tiré

en haut et en dedans, les moustaches, élargies en éventail pendant la veille, forment un long pinceau dirigé en haut et en dehors. Entre l'œil et l'angle de la bouche, les joues font saillie; les doigts des pattes de derrière, fortement fléchis, y appuient avec tant de force, que la place en devient chauve. L'animal a un aspect comique; il l'est tout autant quand il se réveille. Le met-on dans le creux de la main, la chaleur ne tarde pas à l'impressionner. Il commence à respirer, il se redresse, il s'étend, les pattes de derrière tombent de dessus les joues, les doigts des pattes de devant apparaissent sous le menton, la queue s'allonge; le muscardin pousse de petits sifflements, plus perçants encore que ceux de la musaraigne. Il cligne des yeux, il en ouvre un, mais, comme ébloui, il le referme aussitôt. Il y a là un combat entre la vie et le sommeil; la lumière et la chaleur finissent par triompher. On voit entre les paupières à demi ouvertes briller une noire prunelle; le jour paraît l'attirer. La respiration devient plus active, plus profonde; la face est encore fortement contractée et ridée; mais peu à peu la chaleur se fait plus sentir, l'animal revient à la vie. Les rides s'effacent, la joue s'allonge, les moustaches s'écartent. Après de longs clignements, le second œil s'ouvre aussi à la lumière. L'animal regarde, encore étourdi; peu à peu il se souvient, il cherche une noisette, il la mange pour se dédommager de son long jeûne. Le muscardin est-il éveillé?

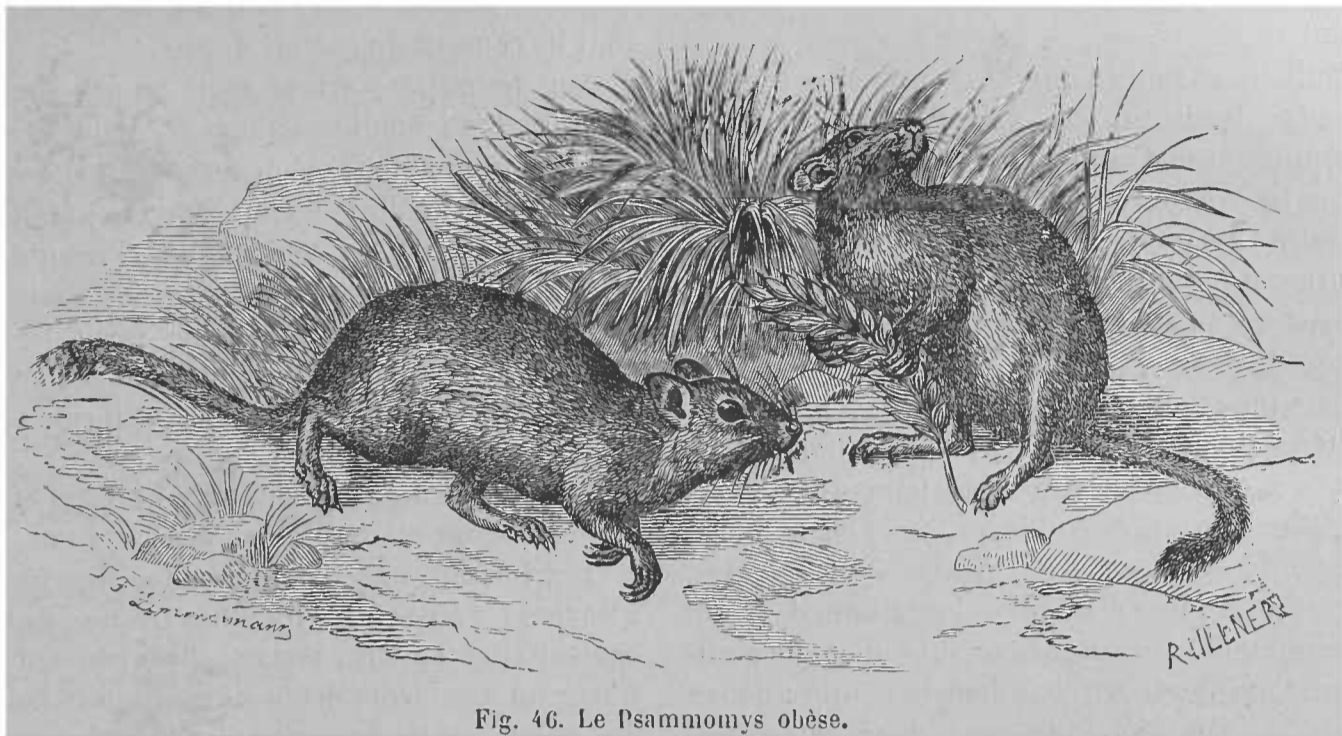


Fig. 46. Le Psammomys obèse.

Non; il est comme dans un songe, il pense aux plaisirs du printemps qui s'avance; mais bientôt il reconnaît son erreur, il regagne sa couche, et se rendort, enroulé de nouveau en boule. »

Schlegel croit que la graisse que l'on trouve en si grande abondance chez les animaux hibernants provient du ralentissement de la respiration et de la moindre absorption d'oxygène, par conséquent d'une combustion incomplète. Il est donc d'avis que les muscardins, comme tous les autres animaux hibernants, n'ont beaucoup de graisse que lorsqu'ils sont endormis depuis quelque temps. « Bien loin d'être la cause du sommeil, dit-il, la graisse ne paraît en être qu'une conséquence; le processus est le même que celui de l'obésité chez l'homme. Celle-ci se produit par un emploi incomplet de la graisse contenue dans le sang pour la reconstruction du corps (assimilation) et par son excrétion (combustion) incomplète par les poumons, qui doivent l'exhaler, chimiquement combinée à l'oxygène de l'air,

c'est-à-dire sous forme d'eau et d'acide carbonique. Ces faits se produisent chez les individus lymphatiques, qui se donnent peu de mouvement, dormant trop, à activité respiratoire trop faible; et les animaux hibernants sont dans des conditions analogues.

« L'assimilation chez eux est diminuée, mais surtout l'apport d'oxygène par la respiration est presque insensible. C'est là la seule explication scientifique de ce fait de l'accumulation de la graisse chez les animaux hibernants. En les pesant, on trouve, il est vrai, une diminution de poids constante et progressive; mais le professeur Saci et Valentin ont trouvé chez des marmottes, et lorsque leur sommeil était le plus profond, une augmentation de poids, tandis que, si comme on l'admet pour tous les animaux hibernants, elles se nourrissaient aux dépens de leur graisse, tout apport de nouveaux matériaux cessant, elles devraient présenter une diminution de poids. »

LES MURIDÉS — MURES.

Die Mause.

Nulle autre famille ne nous montrera aussi bien que celle-ci ce que sont les rongeurs; nulle autre n'est aussi répandue et n'est plus riche en genres et en espèces, quelques-unes de ces espèces suivent continuellement l'homme, et se multiplient de plus en plus. Cette famille ne renferme que de petits animaux, mais chez eux

BREHM.

le nombre compense la faiblesse de la taille.

Caractères. — Si l'on veut donner une idée générale de la famille des muridés, on peut dire qu'un museau pointu; des yeux grands, noirs; des oreilles larges, creuses, couvertes de poils rares; une queue longue, poilue ou plus souvent nue et écailluse; des pattes effilées, terminées par cinq

doigts; un pelage court et mou, la caractérisent.

Mais ce ne sont là que des caractères très-généraux; beaucoup de muridés ont des traits communs avec d'autres familles du même ordre; on en trouve qui ont des soies piquantes comme le porc-épic; des membranes natatoires, des oreilles et des pattes très-courtes, comme chez le castor; une queue touffue comme celle de l'écureuil, etc. A ces variations de forme, coïncident plus ou moins des variations dans les caractères tirés de la dentition. Généralement, les incisives sont étroites, plus épaisses que larges, pointues et coupées en biseau, lisses ou bombées sur leur face antérieure, blanches ou colorées, parfois marquées d'un sillon longitudinal. Ils ont généralement trois molaires, diminuant de grandeur d'avant en arrière; mais le nombre de ces dents descend quelquefois à deux ou s'élève jusqu'à quatre; tantôt elles sont tuberculeuses, à racines séparées; tantôt elles présentent des saillies transversales, ou des encoches latérales; souvent elles s'émousent par l'usage et, par suite, présentent des plis avec ou sans dessins.

Les muridés ont de douze à treize vertèbres dorsales, de trois à quatre vertèbres sacrées, et de dix à trente-six vertèbres caudales. Chez quelques espèces, on trouve des abajoues; elles manquent complètement chez d'autres; chez les unes, l'estomac est simple, il présente chez les autres un étranglement.

Distribution géographique. — Les muridés habitent toute la surface du globe. On en rencontre dans toutes les parties du monde, et les quelques îles heureuses, qui n'en sont pas encore infestées, seront sûrement habitées dans un certain temps, au moins par celle des espèces qui a déjà accompli des voyages énormes.

Mœurs, habitudes et régime. — Les muridés se rencontrent sous tous les climats; cependant ils préfèrent les plaines des zones tempérée et torride aux hautes montagnes ou aux contrées polaires; on les trouve aussi loin que croissent des végétaux, c'est-à-dire jusqu'à la limite des neiges éternelles. Les endroits habités, les champs, les plantations, sont les lieux qu'ils préfèrent. On en rencontre dans les cantons marécageux, au bord des fleuves, des ruisseaux, et même dans les endroits secs, stériles, couverts de quelques rares buissons ou d'une herbe courte. Les unes fuient l'homme, les autres partagent sa demeure, le suivent partout où il s'établit, traversent même les mers avec lui. Ils peuplent les maisons, les cours, les granges, les étables, les

champs, les jardins, les prairies, les forêts; partout ils causent de grands dégâts.

Peu de muridés vivent seuls ou par couples; le plus grand nombre aiment la société; beaucoup se réunissent en troupes innombrables, mais dans lesquelles chaque individu paraît plus songer à lui qu'à ses compagnons. Presque tous se multiplient d'une manière extraordinaire. Le nombre des petits d'une portée varie de six à vingt et un; la plupart ont plusieurs portées par an, et l'hiver même ne met pas un terme à leur reproduction.

Les espèces de cette famille sont lestes et agiles dans leurs mouvements; elles courent, sautent, grimpent, nagent à merveille; elles passent à travers les ouvertures les plus étroites; ne trouvaient-elles aucun passage, elles peuvent s'en frayer un avec leurs dents aiguës. Leurs habitudes nocturnes les mettent à l'abri des poursuites auxquelles sont exposés les animaux diurnes. Elles sont assez prudentes, mais en même temps hardies, impudentes, rusées et courageuses. Leurs sens sont développés, l'ouïe et l'odorat paraissent être les plus parfaits.

Les muridés se nourrissent de toutes les substances, soit animales, soit végétales. Ils s'attaquent aux graines, aux fruits, aux racines, aux écorces d'arbres, aux feuilles, aux herbes, aux fleurs, aussi bien qu'aux insectes, aux viandes, aux graisses, au sang, au lait, au beurre, au fromage, aux peaux, aux os, et ce qu'ils ne peuvent manger, comme le bois et le papier, ils le rongent et le déchirent. Ils ne boivent de l'eau que rarement; par contre ils sont très-friands de tous les liquides nutritifs et se les procurent souvent par ruse. La plupart portent leurs aliments à la bouche avec leurs pattes de devant, comme les autres rongeurs; d'autres, les rats par exemple, se servent aussi de leur queue pour atteindre et attirer des objets qu'ils ne pourraient avoir autrement; ainsi ils la trempent dans des vases remplis d'huile ou de lait, et la lèchent ensuite. Ils détruisent plus encore qu'ils ne mangent. Les muridés sont donc pour l'homme un vrai fléau et par conséquent des ennemis détestables, qu'il doit nécessairement poursuivre de sa haine. Aussi s'explique-t-on qu'il cherche à les détruire par tous les moyens possibles.

Il en est très-peu qui soient inoffensifs et qui, par leur gentillesse, la grâce de leurs mouvements, fassent oublier leurs méfaits et désarment la main de l'homme. Parmi les muridés se trouvent des architectes très-habiles à construire des

nids. Ceux-ci ne sont pas très-redoutables : leur petit nombre, le peu de nourriture qu'ils consomment ne les rendent pas très-nuisibles. D'autres se creusent des terriers plus ou moins profonds, ont un sommeil d'hiver, et amassent des provisions souvent en grande quantité; il en est enfin qui se réunissent en bandes innombrables et entreprennent des émigrations dont beaucoup sont victimes.

Captivité. — Dans cette famille, les espèces qui supportent la captivité, qui sont apprivoisables, et vivent en bonne harmonie avec leurs semblables sont en petit nombre. En général, elles sont désagréables, insupportables, toujours disposées à mordre, et reconnaissent fort mal les soins qu'on peut leur prodiguer.

Usages et produits. — Les muridés n'offrent pas à l'homme de bien grandes ressources; on emploie la peau de quelques espèces, on mange la chair de quelques autres, mais ce qu'on en tire est loin de compenser les dégâts qu'ils causent.

LES PSAMMOMYS — *PSAMMOMYS*.

Die Rennmäuse.

Ce genre, que Fitzinger range parmi les muridés, est pris pour type d'une famille particulière par quelques naturalistes, qui cependant reconnaissent que ses caractères ont les plus grands rapports avec ceux des rats.

Caractères. — Les psammomys ont le corps plus ramassé qu'allongé, le cou court et gros, la tête assez courte, large en arrière, amincie en avant, le museau pointu, la queue de la longueur du corps, très-poilue, souvent terminée en pinceau, jamais nue. Les membres postérieurs sont plus longs que les membres antérieurs; tous sont terminés par cinq doigts, mais aux pieds de devant, le pouce est remplacé par un tubercule pourvu d'un ongle plat; les autres ongles sont courts, pointus, légèrement recourbés. Ils ont les yeux et les oreilles très-grands, le pelage épais, couché et mou; leurs autres caractères sont ceux de la famille.

Distribution géographique. — Les psammomys représentent dans le sud de l'ancien continent divers genres de muridés. On les trouve en Afrique, dans le sud de l'Asie et dans le sud-ouest de l'Europe.

Mœurs, habitudes et régime. — Ce sont de vrais rats par leurs mœurs et leur manière de vivre. Ils fréquentent généralement les lieux habités, mais souvent aussi on les voit en très-

grande quantité dans les steppes et dans les plaines les plus arides. Plusieurs espèces sont sociales, et se réunissent en grandes bandes; ils sont alors aussi nuisibles que les rats. La plupart se creusent une demeure souterraine, et y dorment tout le jour. Au crépuscule, ils la quittent pour chercher leur nourriture. Leurs mouvements sont très-vifs et ils courent avec une grande rapidité. Quelques-uns, au dire de plusieurs naturalistes, font des bonds de 4 à 5 mètres d'étendue. Ils sont craintifs, méfiants, et, au moindre bruit, se réfugient dans leurs trous.

Ils se nourrissent de toute espèce de semences et de racines, et surtout de céréales, ils causent dans les champs de très-grands dégâts, coupent les épis, les traînent jusque dans leur demeure, et là ils les mangent ou les battent, et ramassent les grains pour des temps plus mauvais. Les provisions qu'ils amassent sont en telle abondance qu'elles deviennent une ressource pour les pauvres gens qui vont les déterrer. Dans un espace qui n'a pas vingt pas de diamètre, on trouve souvent plus d'un boisseau de grains, et des plus beaux, enfouis sous terre. Comme les rats, les psammomys se nourrissent aussi d'animaux; les insectes trouvent en eux des ennemis redoutables. Ils paraissent pouvoir se passer d'eau, toujours est-il qu'on les trouve dans les plaines les plus sèches, à plusieurs milles de tout ruisseau, de toute fontaine, sans qu'ils paraissent le moins du monde incommodés.

Les grands dégâts que causent les psammomys font que les indigènes les détestent et les poursuivent autant que nous détestons et poursuivons les rats. Les détruire est impossible, leur fécondité est telle qu'elle comble rapidement les vides que l'homme peut faire dans leurs rangs. On manque de détails précis au sujet de leur reproduction, mais on sait que la femelle met bas plusieurs fois l'an, et un grand nombre de petits à chaque portée.

Captivité. — Les psammomys en captivité sont plaisants. Ils sont remarquables par leur agilité, leur propreté, leur douceur, la bonne harmonie qui règne entre eux, autant du moins que rien ne leur manque, car, s'ils sont affamés, ils se battent et se mangent la queue les uns aux autres.

LE PSAMMOMYS OBÈSE — *PSAMMOMYS OBESUS*.

Die feiste Rennmaus.

Caractères. — Le psammomys obèse (*fig. 46*) a à peu près la taille d'un rat; il mesure 33 cent. de long, sur lesquels 14 appartiennent à la queue.

Il a le dos roux, couleur de sable, varié de noir, les flancs et le ventre d'un jaune clair; les joues d'un blanc jaune, marquées de noir; les oreilles d'un jaune clair; les pattes d'un ocre clair, les moustaches blanches ou noires à la racine, blanches au bout.

Distribution géographique. — Cet animal est commun en Égypte, dans les sables du désert et dans les monticules de ruines qui entourent toutes les villes de cette contrée.

Mœurs, habitudes et régime. — Il creuse des couloirs ramifiés, assez profonds, principalement sous les buissons et les quelques herbes rampantes qui croissent sur ces terrains, herbes auxquelles il demande sa nourriture quotidienne.

Le psammomys obèse sort le jour de son trou; on peut donc facilement l'observer. Très-souvent on en voit de dix à quinze courir, jouer ensemble, ronger une plante. Qu'un homme ou un chien sauvage se montre, et toute la bande disparaît aussitôt; mais bientôt une tête se montre, puis une autre, et, si tout est tranquille, la société est de nouveau bien vite réunie.

Les psammomys, pour les Arabes, sont des animaux impurs, aussi ne les poursuivent-ils pas. Les chiens sauvages les chassent avec ardeur; souvent on les voit à l'aguet devant un de leurs trous.

Captivité. — Dehne a décrit tout au long la vie de ces animaux en captivité. Je le laisse parler. « Il faut, dit-il, tenir les psammomys très-chaudement, car ils sont très-sensibles au froid. On est arrivé plusieurs fois à les faire se reproduire en captivité, au jardin zoologique de Berlin, par exemple; cependant ils sont encore rares dans les collections particulières et dans les musées. Je reçus un individu mâle de Berlin, sans indication d'âge; il mourut bientôt; son obésité était extrême. On le nourrissait de prunes, de pommes, de cerises, de poires, de framboises, de fraises, de maïs, d'avoine, de chènevis, de pain, de lait, de gâteaux, etc. Il ne touchait que rarement aux pommes de terre, aux raves, aux carottes cuites; il ouvrait avec avidité les noyaux de prunes, et en mangeait l'amande, qui paraissait lui servir de remède, propre à activer la digestion. Il était très-propre, et avait dans sa cage une place à part pour y déposer ses ordures. Il ne répandait aucune mauvaise odeur et n'urinait que très-peu, car la sciure de bois qui couvrait le fond de sa cage restait toujours sèche. Pendant des heures entières on le voyait ronger les barreaux de sa cage, mais jamais il ne chercha à y faire une ouverture. Il s'asseyait sur ses

pattes de derrière, à la manière des gerboises, et dans cette position ses pattes de devant disparaissaient presque entièrement sous ses longs poils soyeux. Je ne lui ai jamais entendu pousser de cri particulier, si ce n'est une sorte de toux répétée et comprimée.

« Je reçus plus tard une jeune femelle à demi adulte. Elle était bien plus vive que le mâle que j'avais eu d'abord. Toute la nuit, elle courait dans sa cage, et dormait le jour. Pour dormir, elle s'asseyait sur ses pattes de derrière, la tête cachée entre les cuisses, la queue ramenée par-dessus la tête.

« Le 1^{er} septembre, une femelle âgée d'un an mit bas six petits. J'éloignai aussitôt le mâle de la cage, et donnai du foin frais à la femelle, qui s'en construisit un nid.

« Les petits ressemblaient à de jeunes rats, mais étaient un peu plus grands. Ils faisaient entendre un pialement, même lorsqu'ils furent âgés de quelques semaines. La mère les soignait avec tendresse. Quittait-elle le nid, elle les recouvrait de foin. Souvent, pendant la grande chaleur, elle se couchait sur le flanc pour les allaiter. On pouvait donc très-bien les observer. Ils étaient très-vifs et tetaient avidement. Quatre jours après leur naissance, ils étaient déjà tout gris, le sixième jour, ils avaient à peu près la taille de la souris naine et leur peau était recouverte d'un duvet bleu ardoisé. Leur croissance fut très-rapide. A treize jours, ils étaient vêtus de poils courts; leur dos avait la couleur fauve des animaux adultes, et la teinte noire du bout de leur queue devenait visible. Ils couraient autour de leur couche, mais assez maladroitement; ils se dressaient, se poussaient, quoique encore aveugles. La mère cherchait continuellement à les dérober aux regards, elle les prenait l'un après l'autre dans sa gueule, les portait dans son nid et les y cachait soigneusement. Restait-on longtemps près d'elle, elle se montrait inquiète, courait dans la cage, en portant un de ses nourrissons dans la gueule. On aurait pu craindre qu'elle ne le blessât, mais jamais aucun d'eux ne donna le moindre signe de douleur. A seize jours, leurs yeux s'ouvraient. Les petits psammomys mangèrent alors de l'avoine, de l'orge, du maïs, et au bout de quelques jours on entendait le bruit qu'ils faisaient en ronger. A vingt et un jours, ils avaient la taille d'une souris domestique; à vingt-cinq, celle d'un mulot. Ils ne prenaient plus que rarement la mamelle, quelques-uns cependant tetaient encore à l'âge de plus d'un mois. Ils mangeaient tout ce que la

mère mangeait : du pain, des gâteaux ramollis dans l'eau, de l'avoine, de l'orge, du maïs, surtout du maïs frais et encore tendre ; ils aimaient beaucoup le chènevis, les graines de melon, et n'étaient pas très-friands de poires, de pommes ou d'autres fruits ; à peine y goûtaient-ils.

« Le 5 octobre, le mâle, qui était enfermé seul depuis le 1^{er} septembre, fit, pour la première fois, entendre sa voix. C'étaient des trilles plaintifs, même un peu mélodieux, assez semblables aux cris du cochon d'Inde. Cela dura bien un quart d'heure.

« Le 6 octobre, je remarquai, à ma grande surprise, que la femelle avait de nouveau mis bas cinq petits. Elle avait eu une gestation de trente-six jours, et avait dû par conséquent s'accoupler immédiatement après sa première délivrance. Ainsi peut s'expliquer la grande multiplication des rongeurs.

« Le psammomys obèse est un des rongeurs les plus gracieux dont on puisse faire un animal d'agrément. Il s'apprivoise parfaitement, sort de sa cage, court sans souci sur la table, se laisse prendre sans chercher à mordre. Il est très-propre et n'exhale aucune odeur désagréable ; les jeunes, surtout, sont charmants. Ses yeux, grands sans être trop saillants, son beau pelage contribuent pour beaucoup à l'impression agréable qu'il produit sur le spectateur ; sa queue touffue, à bout noir, lui est un très-bel ornement.

« Le psammomys, ayant des habitudes nocturnes, est toute la nuit en activité, passant son temps à chercher sa nourriture, à courir, à sauter, à jouer. Dans la cage étroite où on le renferme, il n'a pas assez d'espace pour s'y mouvoir à son aise sans déranger son nid. Ainsi, tant que les petits étaient aveugles, on ne voyait trace du nid pendant la nuit ; toutes les parties de la prison étaient également foulées. Les petits étaient cachés, et, s'ils n'avaient trahi leur présence par leurs mouvements, on n'aurait pu croire qu'ils se trouvaient dans la cage. »

LES RATS — MUS.

Die Ratten ou *Mäuse*.

Les animaux-types de toute la famille des muridés, les rats et les souris, ne sont que trop connus, grâce à leur importunité. Ce sont les seuls rongeurs qui se soient répandus avec l'homme sur toute la surface de la terre, et qui soient maintenant établis jusque dans les îles les plus désertes. Cette dispersion a eu lieu dans

des temps qui ne sont pas très-éloignés de nous dans bien des endroits, on connaît encore la date de leur apparition : maintenant, ils ont accompli leurs voyages autour de tout le globe.

Mais nulle part l'homme ne leur sait gré de l'attachement qu'ils lui montrent ; partout il les hait et les poursuit sans miséricorde ; tous les moyens lui sont bons pour s'en débarrasser. Et cependant ils lui restent fidèles, plus fidèles encore que le chien. Malheureusement, les motifs de cet attachement ne sont pas des plus désintéressés ; les rats et les souris suivent l'homme, parce qu'ils trouvent auprès de lui de quoi se nourrir et s'abriter ; ce sont les voleurs domestiques les plus odieux, les plus effrontés ; partout ils exercent leurs vols et leurs rapines ; leur hôte n'éprouve de leur part que perte sur perte, dégât sur dégât. C'est peut-être ce qui les fait généralement considérer comme des animaux hideux, quoique tous ne le soient réellement pas. Beaucoup, au contraire, sont jolis, élégants, et nous les aimerions probablement s'ils voulaient moins nous visiter qu'ils ne le font.

Caractères. — Les espèces du genre rat ont été distribuées en plusieurs groupes, d'après des attributs différentiels de bien peu de valeur ; on a eu principalement égard, pour les subdiviser, à la longueur de la queue et à la forme de la mâchoire ; mais ce sont évidemment là des caractères insuffisants.

En général, les rats ont le museau pointu, couvert de poils ; la lèvre supérieure large, fendue ; les oreilles saillantes ; la queue longue, couverte de poils rares et épars, et d'écaillés quadrangulaires et imbriquées ; trois molaires à chaque mâchoire, diminuant de grandeur d'avant en arrière, à couronne tuberculeuse, s'aplatissant avec le temps, et présentant des bandes d'émail transversales qui peuvent disparaître chez les individus âgés. La fourrure est composée d'un duvet court et de soies longues, roides, aplaties. Les couleurs prédominantes sont le noir brun et le blanc jaunâtre.

Déjà le vulgaire établit dans le genre rat deux sous-genres : les rats proprement dits et les souris, et la science accepte aussi cette division. Les rats sont plus lourds, plus laids, les souris plus gracieuses, plus légères. Ceux-là ont de 200 à 260 écaillés à la queue ; celles-ci en ont de 120 à 180 ; les premiers ont les pattes lourdes et épaisses, les secondes les ont minces et élancées ; les uns atteignent plus de 33 cent. de long, les

autres 25 cent. seulement. Les rats ont au palais des plis transversaux fendus ; les souris ont le premier pli transversal entier, les autres fendus. On voit que ces caractères nécessitent un examen assez minutieux, et n'ont de valeur que pour un naturaliste de profession.

Mœurs, habitudes et régime. — Les différences de mœurs sont plus sensibles.

LES RATS

Die Ratten.

Considérations historiques. — Dans tous les temps et dans tous les lieux, les rats, ces fléaux des demeures de l'homme, ont dû nécessairement attirer l'attention des peuples. Les livres les plus anciens en parlent déjà et les signalent comme les auteurs principaux de la plaie qui frappa le pays des Philistins après l'enlèvement de l'Arche. Cependant, il est douteux qu'il faille la leur attribuer, car les campagnols, ces grands dévastateurs de nos campagnes, pourraient bien être ici les vrais coupables, et l'accusation portée contre les rats n'être que la conséquence d'une réputation détestable, et, il faut en convenir, bien méritée.

Comme les animaux dont nous avons fait la conquête pour nos besoins ou pour nos plaisirs, et ceux qui, s'imposant en parasites, sont venus partager nos demeures et nos ressources alimentaires, les rats ont joué un certain rôle dans l'antiquité. De ce qu'ils étaient sortis en foule d'Hélice (Péloponèse) un peu avant que cette ville ne fût bouleversée par un tremblement de terre, on leur attribuait un pressentiment infailible de l'avenir, et Pline n'était que l'écho des croyances populaires lorsqu'il disait qu'une maison que les rats abandonnent est menacée d'une ruine prochaine.

On leur donnait des significations allégoriques dans les emblèmes et les énigmes. Ainsi, Hérodote nous apprend que les Scythes, en guerre avec Darius, envoyèrent à ce roi, entre autres choses, un rat, ce qui voulait dire, selon l'explication qu'en donna Gobrias, qu'à moins de se cacher sous terre comme les rats, les Perses, commandés par Darius, n'échapperaient pas aux flèches des Scythes.

Mais c'est surtout dans les présages que les rats ont joué un grand rôle. Ils étaient regardés comme prophétiques, aussi bien que les corbeaux et les poulets sacrés ; on étudiait religieusement les signes favorables ou sinistres qu'ils pouvaient donner. Le cri aigu d'un rat, ou même

d'une souris, suffisait pour rompre et annuler les auspices, lorsque les augures étaient assemblés. Il n'en fallut pas davantage à Fabius Maximus pour abdiquer la dictature, et à Caius Flaminius, général de la cavalerie, pour se démettre de sa charge, comme si ces animaux leur en eussent donné l'ordre exprès de la part de Jupiter. Les chaussures de Papirius Carbon ayant été rongées par les rats, cet événement fut considéré comme l'avant-coureur de sa mort, et Marcellus fut plus troublé avant sa dernière campagne de ce que les rats avaient porté leurs dents sacrilèges sur l'or du temple de Jupiter, que de tous les autres signes funestes qui l'avaient inquiété.

Les idées superstitieuses étaient si répandues et dans le bas peuple et parmi les grands, que Cicéron se crut obligé de les prendre à parti et de s'en moquer publiquement. « Nous sommes, dit-il (1), si légers et si imprudents, que si les rats viennent à ronger quelque chose, quoique ce soit leur métier, nous en faisons un prodige. Avant la guerre des Marses, sur ce que les rats avaient rongé des boucliers à Lavinium, les aruspices prononcèrent que c'était un prodige horrible, comme s'il importait beaucoup que les rats, qui rongent jour et nuit, eussent rongé des boucliers ou des cribles. Si nous donnons à cela de l'importance, il s'ensuit que parce que les rats ont rongé chez moi les livres de la république de Platon, je dois craindre pour la République, ou que s'ils venaient à ronger les livres d'Epicure sur la volupté, je devrais craindre la cherté des vivres. »

Le grave Caton s'égayait aussi sur les présages qu'on tirait des rats. Consulté par des gens qui le pressaient de leur expliquer ce que signifiaient des chaussures rongées par les rats : « Rien, leur répondit-il. Quoi d'étonnant que les rats aient mangé des chaussures ? Par exemple, ce serait un prodige inouï si les chaussures avaient mangé les rats. »

Enfin, dans l'ancienne Rome, les rats ont contribué aux divertissements publics et ont servi aux jeux de l'enfance. D'après Lampride, l'empereur Héliogabale en fit rassembler dix mille pour figurer dans le cirque, où tant de gladiateurs, tant de bêtes féroces de toute espèce avaient déjà provoqué les applaudissements ou les huées de la populace ; et Horace nous apprend que les enfants s'amusaient à atteler les rats à de petits chariots ; ce qui, pour le dire

(1) Cicéron, *De divinatione*, lib. II.

en passant, devait être moins curieux que les rats danseurs de corde que l'on a vus en Europe vers le milieu du siècle dernier.

De nos jours, les rats n'ont plus de pareils rôles à jouer, mais ils sont toujours une plaie qui va se répandant partout où l'homme s'établit.

Chez nous, on trouve deux espèces de rats, vivant l'une à côté de l'autre ; dans bien des endroits, cependant, la plus forte a complètement expulsé la plus faible. Ces deux espèces sont les suivantes :

LE RAT ORDINAIRE OU RAT NOIR — *MUS RATTUS*.

Die Hausratte, The Black Rat.

LE RAT SURMULOT — *MUS DECUMANUS*.

Die Wanderratte, The Brown Rat.

Caractères du rat ordinaire. — Ce rat (*fig. 47*) est d'une couleur assez uniforme ; le dos et la queue sont d'un brun noir foncé, passant peu à peu à la teinte gris-noir du ventre. La queue est un peu plus longue que le corps ; elle a de 250 à 260 écailles ; les plis du palais sont lisses.

Un mâle adulte a une longueur totale de 36 cent., dont 16 appartiennent à la queue.

Distribution géographique. — Quand cet animal a-t-il fait son apparition en Europe ? C'est ce qu'il est impossible de fixer avec précision. On ne trouve dans les auteurs anciens aucun passage qui puisse s'appliquer au rat ordinaire. Albert le Grand est le premier naturaliste qui en fasse mention comme d'un animal se trouvant en Allemagne ; il était donc déjà établi dans nos contrées au douzième siècle. Comme le rat surmulot, il est probablement originaire de la Perse, où il existe en quantité innombrable. Jusque dans la première moitié du siècle dernier, il régnait seul en Europe ; mais, depuis, le surmulot est venu lui disputer la place, l'a refoulé, et l'a détruit dans certains endroits.

Le rat ordinaire est répandu sur toute la terre, les régions les plus froides exceptées ; mais il ne s'y montre plus en grandes bandes, on ne l'y trouve qu'isolément. Il a suivi l'homme dans tous les climats ; il a parcouru avec lui les terres et les mers. Il est hors de doute qu'il n'existait pas en Amérique, en Australie et en Afrique, mais les vaisseaux l'ont apporté sur toutes les plages, et de là il a gagné l'intérieur des terres. On le trouve maintenant dans tout le sud de

l'Asie, surtout en Perse et aux Indes ; en Afrique, en Egypte, en Barbarie, au cap de Bonne-Espérance, dans toute l'Amérique, l'Australie, et non-seulement dans les colonies européennes, mais encore dans toutes les îles de l'océan Pacifique.

Caractères du rat surmulot. — Le surmulot (*fig. 48*) est un peu plus grand que le précédent ; il a 52 cent. de long, sur lesquels 19 appartiennent à la queue. Les plis du palais sont verruqueux. D'ordinaire, le milieu du dos est plus foncé que les flancs ; ceux-ci ont une teinte gris-jaunâtre. La partie supérieure du corps est gris-brun, la partie inférieure est gris pâle, et les deux couleurs sont nettement tranchées, quelquefois on trouve sur la face supérieure des poils bruns.

On rencontre des rats blancs avec les yeux rouges.

Distribution géographique. — Le surmulot est très-probablement originaire de l'Asie centrale, de l'Inde ou de la Perse. On connaît exactement la date de son apparition en Europe. Il serait possible, à la vérité, qu'Élien eût déjà parlé de lui. Cependant, la chose est encore incertaine, car la taille qu'il assigne à l'animal qu'on pourrait assimiler au surmulot est en désaccord avec les dimensions de ce rat. Il dit que, à certains moments, les *rats caspiens*, comme il nomme l'animal dont il parle, entreprennent de grands voyages, réunis en bandes innombrables ; qu'ils traversent les cours d'eau à la nage, chacun se tenant par les dents à la queue de celui qui le précède. « Arrivent-ils dans un champ, dit-il, ils en détruisent la moisson et grimpent sur les arbres pour en manger les fruits, mais ils sont souvent détruits par les nuées d'oiseaux de proie qui les suivent, et par les renards. Ils ont la taille de l'ichneumon ; sont farouches, mordent, ont des dents assez fortes pour ronger le fer, comme les souris Canautanes de Babylone, dont on envoie les fourrures en Perse, et dont on se sert pour doubler les vêtements. » Pallas est le premier qui ait décrit le surmulot comme un animal d'Europe. Il dit que dans l'automne de 1727, après un tremblement de terre, ces rats ont fait irruption en grandes masses depuis les bords de la mer Caspienne et les steppes de la Koumanie. Ils traversèrent le Volga près d'Astrakhan, et de là se répandirent rapidement dans l'ouest. Presque à la même époque, en 1732, des navires les transportèrent des Indes orientales en Angleterre, et ils commencèrent alors à faire le tour du monde. En 1750, ils parurent dans la Prusse orientale ; en 1753 à Paris ; en 1780, ils étaient communs



Fig. 47. Le Rat ordinaire ou Rat noir.

dans toute l'Allemagne; en Danemark, on ne les connaît que depuis une soixantaine d'années; et seulement depuis 1809, en Suisse. En 1775, ils furent transportés dans l'Amérique du Nord, et s'y répandirent rapidement; cependant, en 1825, ils n'avaient que peu dépassé Kingston dans le Canada supérieur, et, il y a quelques années, ils n'avaient pas atteint le haut Missouri. On ne sait pas à quelle époque ils ont fait leur apparition en Espagne, au Maroc, à Alger, à Tunis, au cap de Bonne-Espérance. Dans tous les cas, ils sont maintenant répandus sur toutes les côtes de l'Océan; on les trouve dans les îles les plus désertes, les plus arides. Plus grands et plus forts que les rats ordinaires, ils se sont emparés des lieux que ceux-ci habitaient, et augmentent à mesure que les autres diminuent.

Mœurs, habitudes et régime. — Ces deux espèces de rats ont les mêmes mœurs, les mêmes habitudes; nous les comprendrons, par conséquent, dans une seule et même description.

Le surmulot habite les étages inférieurs des habitations, les caves, les sous-sols, les égouts, les puisards, les canaux, le bord des rivières; tandis que le rat ordinaire habite les étages supérieurs, les greniers, les granges, etc.; c'est à peu près là la seule différence que nous ayons à signaler.

Le premier comme le second fait sa demeure de toute habitation humaine où il pourra trouver de la nourriture. On les rencontre de la cave jusqu'au grenier, du salon jusqu'aux cabinets d'aisances, du palais jusqu'à la chaumière. Ils vivent dans les écuries, les granges, les cours, les jardins, au bord des cours d'eau, des canaux, de la mer, dans les égouts, partout en un mot où ils peuvent vivre; le rat ordinaire ou rat domestique, cependant cherche toujours à rester le plus près possible des lieux habités.

Admirablement organisés pour la destruction, ils sont occupés sans cesse à tourmenter, à affliger l'homme, à lui causer les dégâts les plus sensibles. Palissades, murs, portes, serrures, rien ne sert pour se mettre à l'abri de leurs atteintes. Ne trouvent-ils pas de chemin, ils s'en frayent un: ils percent les planches de chêne les plus épaisses, et finissent même par percer les murs. Des fondations profondes, du ciment solide, ou une couche de morceaux de verre associés aux pierres peuvent seuls les arrêter. Mais si, par malheur, une seule pierre vient à se détacher, la brèche est bientôt faite, et l'obstacle est franchi.

Cependant, ce n'est là que le moindre des ennuis qu'ils causent. Leur voracité les rend plus redoutables encore. Tout leur est bon. L'homme

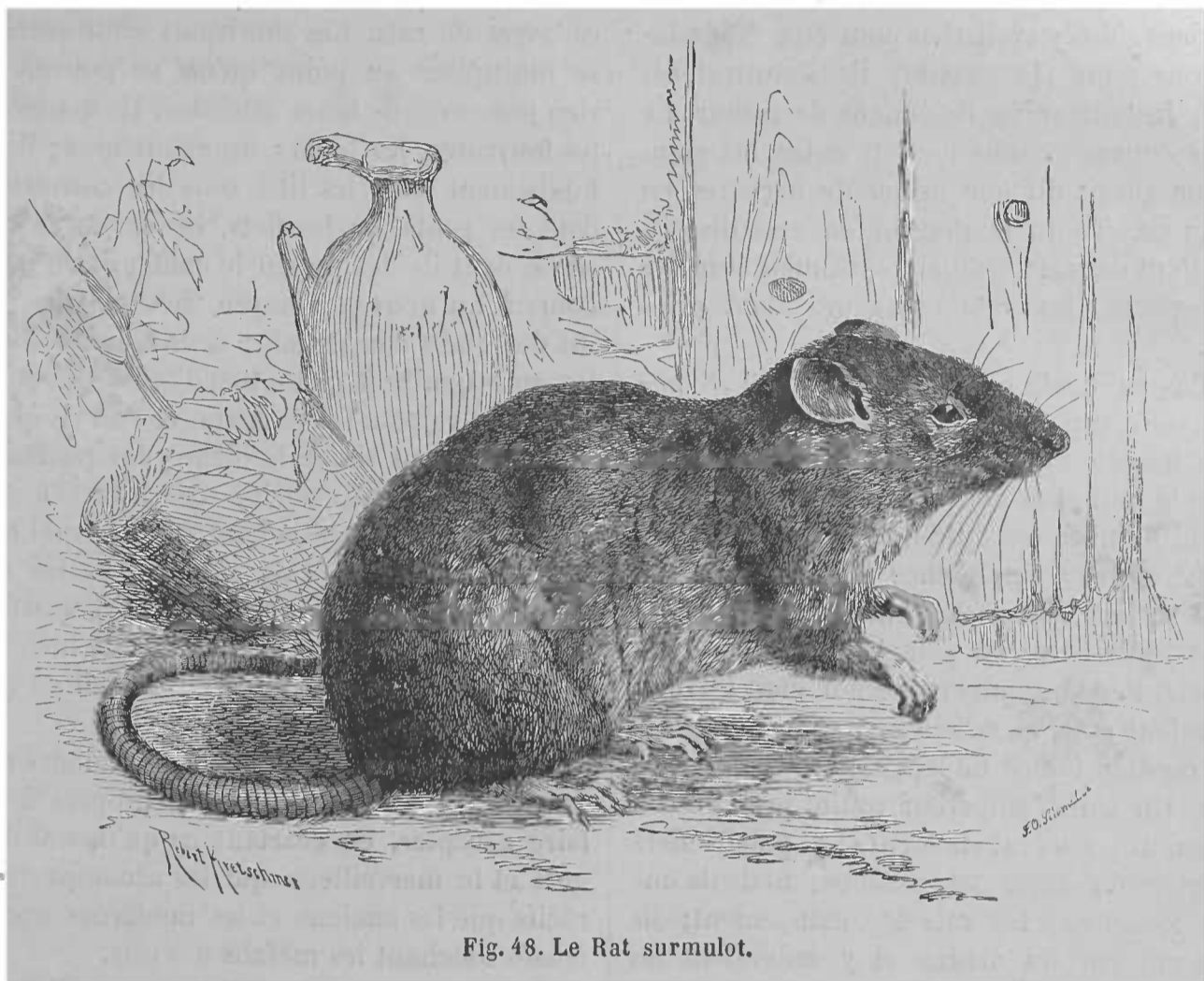


Fig. 48. Le Rat surmulot.

n'a aucune substance alimentaire que les rats ne mangent aussi. S'ils aimaient l'eau-de-vie, l'on pourrait dire qu'ils prendraient leur part de tous nos aliments, de toutes nos boissons. Mais cela ne leur suffit pas : ils s'attaquent à bien d'autres choses encore, à des animaux vivants et morts, aux charognes les plus puantes, aux ordures même. Ils mangent du cuir, de la corne, des grains, des écorces d'arbre, toute substance végétale en un mot, et ce qu'ils ne mangent pas, ils le rongent. On en a vu dévorer en partie des enfants endormis dans leur berceau.

S'il faut en croire la tradition, Poppiel, qui régnait en Pologne au commencement du neuvième siècle, devint la proie des rats ; et ce furent aussi des rats, qui, au neuvième siècle, dévorèrent, dit-on, dans la Tour des Souris (*Mäuse-turm*) située au milieu du Rhin, non loin de Bingen, Hatto II, archevêque de Mayence, dont l'avarice et l'impiété avaient excité le courroux du ciel.

Il n'est pas de propriétaire qui ne sache par expérience combien les rats sont dangereux pour les animaux domestiques. Aux cochons qu'un excès de graisse rend insensibles ou incapables de se défendre, ils entament la peau, les oreilles, la queue ; ils mangent la membrane palmaire des oies ; ils enlèvent aux dindes couve-

ses des portions du dos ou des cuisses ; ils entraînent les canotons dans l'eau, les noient, puis les ramènent sur le rivage et les dévorent sous les yeux de la mère. Ils sont un vrai fléau partout où ils se trouvent en grand nombre. Il est tels lieux où ils apparaissent quelquefois en telle quantité, que l'on se refuserait à y croire si les preuves n'étaient là comme témoignage. Ainsi, à Paris, on en tua en quatre semaines, dans un seul abattoir, seize mille. Qui ne sait qu'à Montfaucon, champ d'équarrissage de la capitale, ils dévorèrent en une nuit les cadavres de trente-cinq chevaux (1).

Remarquent-ils que l'homme ne peut rien contre eux, leur impudence s'en accroît et passe toutes les bornes. C'est au point que l'on serait tenté d'admirer leur hardiesse et leur témérité, si l'on n'avait des raisons sérieuses de les haïr.

Quand j'étais enfant, il n'y avait à la maison aucun chat qui attaquât les rats. Ceux que nous avions étaient comme des enfants gâtés du logis et se permettaient au plus d'attraper quelques souris. Aussi les rats se multiplièrent-ils de façon à ne pas nous laisser de repos. Quand nous dînions, ils descendaient les escaliers, entraî-

(1) Voyez Parent-Duchatelet, *des Chantiers d'équarrissage de la ville de Paris* (*Annales d'Hyg.*, 1832, t. VIII, p. 93.)

dans la salle à manger, venaient jusqu'à la table, regardaient s'il n'y avait rien pour eux. Nous levions-nous pour les chasser, ils s'enfuyaient, mais un instant après ils étaient de retour. La nuit, ils couraient sous le toit, entre les planchers; on aurait dit une armée de barbares en mouvement. Toute la maison en retentissait. Et c'étaient des rats ordinaires, la meilleure des deux espèces, les rats voyageurs étant pires encore.

Las Cases raconte que, le 27 juin 1816, Napoléon et ses compagnons durent se passer de déjeuner; les rats avaient pénétré dans la cuisine pendant la nuit et avaient tout dévoré. Ils étaient en grand nombre à Sainte-Hélène, et leur méchanceté et leur impudence étaient extrêmes. Quelques jours leur suffisaient pour percer les murs et les cloisons en planches de l'habitation impériale. Pendant que l'empereur était à table, ils entraient dans la salle à manger, et, après le repas, on était obligé de leur faire une véritable guerre. Un soir, l'empereur voulut prendre son chapeau, un gros rat en sortit. Les palefreniers auraient voulu élever des volailles; mais ils durent y renoncer; les rats les mangeaient; ils grimpaient sur les arbres et y enlevaient les oiseaux endormis.

Les marins surtout ont beaucoup à souffrir de ces animaux: pas un navire n'est sans rats. Il n'y a pas moyen de les détruire à bord des anciens bâtiments, et les nouveaux en sont infestés dès leur premier chargement. Dans de longues traversées, ils se multiplient d'une manière effrayante, s'ils ont des vivres à souhait, et le navire en devient presque inhabitable. Lorsque Kane, dans son voyage dans les mers polaires, était retenu par les glaces, les rats s'étaient tellement multipliés, qu'ils lui causèrent les dégâts les plus considérables. On résolut de les enfumer; pour ce faire, on ferma toutes les issues et l'on brûla dans la cale un mélange de soufre, de cuir et d'arsenic; tout l'équipage passa sur le pont la froide nuit du 30 septembre. Le lendemain matin, on vit que ce moyen n'avait produit aucun effet. On alluma une grande quantité de charbon, espérant tuer ainsi les rats. En quelques instants, la cale et l'entrepont étaient remplis de gaz toxique; deux matelots furent assez imprudents pour y descendre, et tombèrent asphyxiés, l'on eut beaucoup de peine à les en retirer. Une lanterne que l'on y plongea s'éteignit aussitôt, mais le navire prit feu, et ce ne fut qu'avec les plus grands efforts, le capitaine et les matelots exposant plus d'une fois leur vie, qu'on parvint à l'étein-

dre. Le jour suivant, on ne trouva que vingt-huit cadavres de rats. Les survivants continuèrent à se multiplier au point qu'on ne pouvait plus rien préserver de leurs atteintes. Ils mangeaient les fourrures, les habits, les chaussures; ils s'établissaient dans les lits, sous les couvertures, dans les gants, les bonnets, les caisses à provisions, dont ils dévoraient le contenu. On eut recours à un nouveau moyen. Le meilleur chien fut descendu dans la cale; mais bientôt ses hurlements apprirent qu'au lieu d'être le vainqueur il était le vaincu. On le retira, et l'on vit que les rats lui avaient rongé la plante des pieds. Plus tard, un Esquimau s'offrit à tuer les rats à coups de flèches, et il fut assez heureux pour que Kane, qui faisait cuire les rats, eût tout l'hiver de la viande fraîche. Enfin, un renard que l'on attrapa, fut enfermé dans la cale: il parut s'y bien trouver et il y vécut des rats qu'il prenait en quantité suffisante.

Ces divers faits, sur lesquels le moindre doute ne saurait s'élever, sont bien propres à nous faire accepter, en écartant ce qu'ils ont d'exagéré et le merveilleux qui les accompagne, les récits que les anciens et les modernes nous ont laissés touchant les méfaits des rats.

C'est à des rats, selon Hérodote, qu'il faudrait attribuer la victoire que Sethon ou Sévéchus, roi des Égyptiens, remporta sur Sennachérib, roi des Arabes et des Assyriens. Celui-ci s'était avancé jusqu'à Péluse et était sur le point d'en venir aux mains avec l'armée de Sethon, trop faible pour s'opposer à ses progrès, lorsqu'une multitude effroyable de rats se répandit dans son camp, et y rongea les cordes des arcs et toutes les courroies des boucliers. Ainsi désarmés et hors d'état de se défendre, les Assyriens furent obligés de se retirer avec grande perte d'hommes.

Dans l'une des Cyclades, si l'on en croit Strabon, et Plin, après lui, les rats furent cause d'un désastre bien autrement mémorable. Ils ravagèrent les terres, coupèrent les moissons, les légumes, dévastèrent les greniers, en un mot, affamèrent l'île, ensuite ils attaquèrent les hommes et les animaux jusque dans les villes. Ils étaient en si grande quantité, que les habitants, ne pouvant espérer de tuer, même sans résistance, tant de milliers de rats, qui semblaient sortir de terre, prirent le parti d'abandonner ce qu'ils ne pouvaient conserver et quittèrent l'île.

Des événements semblables ont eu lieu en Italie. Les historiens de l'antiquité, les poètes, rapportent que les habitants de Cosa, à présent Or-

bitello, furent contraints de fuir devant des légions de rats qui avaient envahi leur ville. « Les habitants de Ceretto, petite ville du royaume de Naples, se souviennent, dit Misson qui écrivait vers la fin du xvii^e siècle, d'avoir été obligés, il n'y a pas cinquante ans, de disputer le terrain avec les rats, comme avaient fait les Abderites. Les tremblements de terre causés par les embrasements du mont Vésuve, donnèrent lieu à cet événement. La ville de Ceretto en fut presque toute bouleversée, une bonne partie de ses habitants demeurèrent sous les ruines, et ceux qui eurent le bonheur de se sauver, se retirèrent dans la plaine, où ils établirent une espèce de camp; mais bientôt il ne fut pas de beaucoup plus sûr que la ville: une armée de rats vint les y menacer d'un sort plus triste que celui qu'ils avaient évité, c'est-à-dire de les manger tout vifs. On opposa le fer et le feu à ces légions furieuses; on fit de bons retranchements et l'on exerça durant plusieurs nuits une surveillance active, crainte de surprise: jamais alarme ne fut plus chaude. »

Les rats sont passés maîtres dans tous les exercices corporels. Ils courent avec une très-grande rapidité; ils grimpent à merveille, même sur des parois très-lisses; ils nagent admirablement; ils font des bonds considérables; ils savent même creuser la terre. Le surmulot paraît plus vigoureux et plus adroit que son congénère; toujours est-il qu'il nage et grimpe mieux que lui. Il plonge presque aussi bien que les animaux aquatiques, et peut même atteindre les poissons en les poursuivant dans l'eau. On dirait, dans bien des cas, que l'eau est son véritable milieu. S'il est poursuivi, il se réfugie dans une rivière, un étang, un fossé, et, s'il le faut, il les traverse, soit en nageant à la surface, soit en courant au fond de l'eau, et cela pendant longtemps. Le rat ordinaire n'en fait autant que dans un cas d'absolue nécessité.

De tous leurs sens, l'odorat et surtout l'ouïe sont les plus parfaits; leur vue cependant n'est point mauvaise, et trop souvent ils font preuve d'un goût assez développé. Ainsi, lorsqu'ils pillent une chambre de provisions, ils savent choisir les mets les plus délicats.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'on ne saurait leur refuser de l'intelligence: il faut aussi leur accorder de l'astuce et un certain jugement, qui leur permet d'éviter bien des dangers.

Ainsi, un rat qui tombe dans un piège fait quelquefois usage de la ruse, il simule le mort, comme l'opossum. Un jour mon père en prit un

qui restait immobile dans la ratière, se laissant rouler à droite et à gauche. Cependant son œil brillait encore, et trop pour qu'un observateur aussi habile que mon père s'y laissât prendre. Il jeta l'animal dans la cour, mais il le fit en présence d'un chat; aussitôt le mort de reprendre vie et de chercher à s'enfuir; le chat ne lui en laissa pas le temps, en deux sauts, il l'avait saisi.

Non-seulement, comme nous l'avons déjà fait remarquer, les deux espèces de rats sont en lutte continuelle; mais les individus d'une même espèce se livrent également de fréquents combats. Là où ils sont abondants, le bruit et les cris ne cessent pas de toute la nuit; la bataille continue encore quand une partie a déjà pris la fuite. Les mâles vieux et méchants sont bannis de la société, et vivent solitaires.

L'accouplement a lieu au milieu du bruit et des cris; plusieurs mâles combattent toujours pour une femelle. Un mois après, la femelle met bas de cinq à vingt et un petits, très-gracieux, qui plairaient à chacun, s'ils n'étaient des rats.

Voici ce que Dehne, qui a fait des observations sur des surmulots albinos, dit à propos de leur reproduction.

« Le 1^{er} mars 1852, une femelle de rat blanc mit bas sept petits. Elle s'était fait dans sa cage un épais nid de paille. Les petits avaient la taille d'un hanneton, étaient rouges de sang, et faisaient entendre un léger pialement à chaque mouvement de la mère. Le 8, ils étaient déjà blancs. Du 13 au 16, leurs yeux s'ouvrirent. Le 18 au soir, ils sortirent pour la première fois; mais quand la mère vit qu'on les observait, elle les prit dans sa bouche, l'un après l'autre, et les transporta dans son nid. Quelques-uns s'échappèrent de nouveau par une autre ouverture. C'étaient des animaux charmants, gros comme une souris naine, avec des queues longues de 8 cent. Le 21, ils avaient la taille d'une souris ordinaire, le 28 celle d'un mulot. Ils étaient encore le 2 avril, jouaient ensemble, se chassaient, s'agaçaient de la façon la plus gracieuse et la plus amusante; ils s'asseyaient sur le dos de leur mère, et se faisaient porter par elle. Les souris blanches ne sont pas, il s'en faut, aussi plaisantes.

« Le 9 avril, je séparai la mère d'avec ses petits, et la mis avec le mâle. Le 11 mai, j'eus une seconde portée.

« Je mis au commencement d'avril une paire de ceux qui étaient nés le 1^{er} mars dans un grand bocal, pourvu d'une ouverture de 12 cent. Dans

l'après-midi du 1^{er} juin, j'en obtins une portée de six petits : le couple était alors âgé de 103 jours. Malgré la grandeur du vase, la mère paraissait se trouver à l'étroit. Elle fit de vains efforts pour agrandir sa demeure. Ses petits, qu'elle cachait de telle façon qu'on ne pouvait les voir, mais qu'elle savait où retrouver, furent allaités jusqu'au 22; ils étaient alors tout blancs. Un jour, ils disparurent, la mère avait dévoré jusqu'au dernier. »

Reichenbach a plusieurs fois été témoin du même fait. « J'ai eu divers accidents, dit-il, avec mes rats blancs. Quatre fois déjà ils avaient eu des petits, de quatre à sept par portée, et toujours les parents les avaient dévorés. La dernière fois, je remarquai que c'était le père surtout qui les mangeait ; je l'éloignai donc, mais je le perdis. Trois semaines durant, il courut dans la chambre, et je ne pus l'attraper : il n'entraît dans un aucun piège, et je ne pouvais déplacer tous les meubles ; enfin, il se sauva une nuit par une fenêtre qu'on avait laissée ouverte. »

Chasse et moyens de destruction. — Les moyens que l'on a employés pour détruire les rats sont innombrables et chacun a servi au moins pendant quelque temps. Ces animaux remarquent-ils qu'ils sont poursuivis avec acharnement, ils émigrent ; mais la poursuite se relâche-t-elle, ils reviennent ; et une fois qu'ils se sont établis de nouveau dans un endroit, ils s'y multiplient avec une telle rapidité que les anciens dégâts se renouvellent. Le procédé le plus usité est le poison, sous différentes formes, qu'on place dans les endroits fréquentés par ces rongeurs ; mais ce moyen, outre qu'il est cruel, est toujours dangereux ; les rats vomissent une partie du poison, et peuvent ainsi empoisonner diverses substances, par exemple des grains, des pommes de terre. Le mieux est de leur donner un mélange de malt et de chaux vive, qui excite leur soif, et les tue dès qu'ils ont bu la quantité d'eau nécessaire pour éteindre la chaux.

Dans beaucoup d'endroits, on croit que la présence d'un coq (Kaulhahn) noir ou blanc chasse les rats.

Lenz a voulu examiner le fait, et raconte qu'un aubergiste, qui avait acheté l'auberge de Schnepfenthal, ayant mis un coq noir dans sa basse-cour, aussitôt sa maison fut débarrassée des rats qui l'avaient infestée de tous temps. Mais, d'un autre côté, il a vu qu'un coq noir, enfermé dans une cage et mis dans la cave, ne préservait nullement les pommes, les légumes, le lard des atteintes des rats : chez un de

ses amis, les rats mangèrent même un coq blanc. D'autres personnes de sa connaissance avaient à la fois et des coqs bigarrés et des rats ; d'autres, auxquels Lenz donna de ces coqs, furent les uns débarrassés, les autres encore plus infestés de rats. Ces expériences n'ont donc donné aucun résultat satisfaisant.

Mais ce qui détruit le mieux les rats ce sont encore leurs ennemis naturels, les busards, les oiseaux de proie nocturnes, les corbeaux, les belettes, les chats et les chiens ratiés. Souvent, cependant, les chats n'osent pas attaquer les rats. Dehne a vu à Hambourg au bord des canaux, chiens, chats et rats errer de société, aucun ne songeant à faire de mal à l'autre, et, pour mon compte, je connais beaucoup de chats qui n'attaquent pas les rats. Il y a cependant parmi les chats quelques bonnes races qui chassent le rat avec passion, malgré les difficultés qu'ils rencontrent souvent. J'en ai vu un qui n'avait pas encore atteint le tiers de sa taille, se livrer à cette chasse et y mettre une telle ardeur qu'il se laissa entraîner par un gros rat jusqu'au haut d'un mur sans lâcher prise ; à la fin il s'en rendit maître. Du reste, une telle ardeur n'est pas nécessaire ; un chat éloigne les rats par sa seule présence. Il doit leur être fort désagréable de sentir dans leur voisinage un ennemi avec lequel ils n'ont pas un instant de sécurité ; qui rôde dans l'ombre de la nuit, sans que le plus léger bruit le trahisse, sans que rien annonce son approche ; dont les yeux pénétrants sondent chaque trou, chaque coin ; qui est à l'affût auprès de tous les passages ; qui les saisit avant qu'ils l'aient vu, les écrase sous ses griffes et le déchire à belles dents. Les rats n'aiment naturellement point de tels voisins, et ils émigrent vers un endroit où ils auront plus de tranquillité. Nous pouvons donc dire que le chat est toujours le meilleur auxiliaire que l'homme puisse avoir pour se débarrasser de ces hôtes importuns.

Le putois, dans les maisons, la belette, dans les jardins et aux alentours des habitations, ne rendent pas de moindres services. Ils volent, il est vrai, de temps à autre un œuf, un gâteau, une poule, mais on n'a, pour empêcher ces rapt, qu'à bien fermer les portes ; contre les rats, au contraire, il n'est précautions qui vaillent ; aussi faut-il, partout où on le peut, protéger et ménager ces carnassiers.

Un moyen de destruction passablement barbare est le suivant. Sur un point fréquenté par les rats, près d'une écurie, d'un lieu d'aisance,

d'un égout, on creuse une fosse dont on forme le fond avec une dalle ayant un mètre carré, et les côtés avec quatre autres dalles. La fosse a 1^m,20 de profondeur, et l'ouverture tout au plus la moitié des dimensions du fond. Les pans en sont donc inclinés de telle sorte que les animaux n'y puissent grimper. Un peu de graisse fondue, du miel étendu d'eau, ou quelque autre substance dont les rats sont friands sont les amorces dont on garnit la fosse; on y place aussi un vase de terre, d'environ 5 centimètres de haut, pourvu d'une ouverture très-étroite, et que l'on remplit de maïs, d'avoine, de chènevis, de lard, etc., après l'avoir préalablement trempé dans du miel. Pour qu'une poule ou quelque autre animal domestique encore inexpérimenté ne puisse tomber dans la fosse, on place un grillage autour de l'ouverture. Cela fait, on n'a plus à s'inquiéter de rien. « L'odeur qui s'en exhale, dit Lenz, excite le rat à sauter dans la fosse. Tout y sent le lard, le miel, le blé, mais il doit se contenter de l'odorat, il ne peut arriver à ces mets, et il faut forcément que les captifs s'entre-dévorent.

« Le premier rat qui y tombe devient bientôt très-affamé; il s'efforce, mais en vain, de sortir de sa prison. Un second y arrive; quelle heureuse visite! On se flaire de part et d'autre; on se consulte; mais le premier a trop faim, et n'a pas le temps de délibérer; il commence donc le combat, un combat furieux, qui ne se termine que par le trépas de l'un des combattants. Si le premier est victorieux, il dévore aussitôt le cadavre du vaincu; si c'est le second, au contraire, il ne le mange qu'au bout de quelques heures. Très-rarement on trouve trois rats en même temps dans un pareil piège. Le lendemain on peut être certain que l'un d'eux a disparu. En un mot, un captif dévore l'autre, la fosse ne porte aucune trace de meurtre, mais c'est bien un coupe-gorge et de la plus terrible nature. »

Captivité. — Je citerai encore quelques observations de Dehne au sujet des rats captifs. « Le jour et au milieu de la nuit, dit-il, les surmulots dorment; le matin et le soir ils sont très-vifs. Ils boivent du lait avec plaisir; ils sont très-friands de chènevis et de graines de melon. Je leur donne comme nourriture ordinaire du pain trempé dans de l'eau ou dans du lait, et des pommes de terre cuites, qu'ils mangent avec plaisir. Je les prive complètement, comme d'ailleurs tous les autres rongeurs que j'ai eus en captivité, de viande et de graisse, car leur urine et leurs excréments en prennent une odeur pénétrante et repoussante. Les surmulots n'ont pas

cette odeur particulière et désagréable de la souris, odeur qui pénètre tous les objets que l'animal a touchés.

« Les rats surmulots font preuve de beaucoup de ruse. Quand leur cage est doublée de fer-blanc en dehors, ils cherchent à ronger le bois, et, après avoir travaillé un certain temps, ils tâtent avec leurs pattes, à travers les barreaux, quelle épaisseur ils ont encore à traverser. Pour nettoyer leur cage, ils repoussent leurs excréments avec leur museau et avec leurs pattes, et les font tomber au dehors.

« Ils aiment la société de leurs semblables, font un nid commun et s'y réchauffent mutuellement, en entrelaçant leurs corps. Quand l'un meurt, les autres se précipitent sur lui, lui ouvrent le crâne, mangent la cervelle, puis les chairs et ne laissent que la peau et les os.

« Lorsque la femelle est pleine, il faut en éloigner le mâle; il ne lui laisserait aucun repos et dévorerait les petits. La mère soigne ceux-ci avec beaucoup de tendresse, veille sur eux, et les petits savent répondre à son amour par des témoignages d'un vif attachement.

« Ces animaux ont la vie très-dure. Je voulus un jour tuer un rat albinos en le noyant. Il avait à la nuque depuis quatre mois un trou de la grosseur d'un pois, au bord duquel on voyait ses muscles cervicaux. La plaie, au lieu de se cicatrifier, semblait au contraire s'agrandir. Les environs de la blessure étaient très-enflammés, et dépourvus de poils. Je plongeai l'animal une douzaine de fois, pendant plusieurs minutes, dans de l'eau glacée; il en sortit vivant et se mit à enlever avec ses pattes de devant l'eau qui était à ses yeux. A la fin, ayant ouvert le vase dans lequel j'avais essayé de l'asphyxier, il prit son élan et chercha à s'enfuir. Je le mis dans une cage sur une couche de foin et de paille et l'apportai dans une chambre chaude. Je vis avec surprise son mal diminuer, l'inflammation disparaître, et la guérison complète arriver au bout de quinze jours. Le bain avait produit ces effets. Je suis peu disposé à croire qu'un autre rongeur eût pu supporter une pareille immersion à l'eau glacée, et l'on ne peut attribuer cette résistance qu'à la vie à demi amphibie du surmulot.

« Les incisives inférieures croissent souvent d'une manière incroyable chez le rat captif; elles se contournent en spirale. Je les ai vues percer la joue, et entraver la mastication, de telle sorte que l'animal mourut de faim. »

Maladies : roi-de-rats. — En liberté, les rats

sont quelquefois sujets à une maladie des plus curieuses. Un grand nombre se soudent par la queue et forment ainsi ce que le vulgaire a nommé un *roi-de-rats*, dont l'imagination faisait autrefois un être bien différent de ce qu'il est en réalité. On croyait que le *roi-de-rats*, orné d'une couronne d'or, trônait sur un groupe de rats entrelacés, et gouvernait de là tout l'empire souriquois. Ce qui est positif, c'est que parfois un grand nombre de rats se soudent ensemble par la queue, et que, ne pouvant se mouvoir, ils sont nourris par leurs semblables. La cause de ce fait curieux nous est encore inconnue. On croit que c'est une exsudation particulière de la queue qui maintient ces organes collés ensemble. A Altenbourg, on conserve un *roi-de-rats*, formé par vingt-sept individus. A Bonn, à Schnepfenthal, à Francfort, à Erfurth, à Lindenau, près de Leipzig, on a trouvé de pareils groupes. Le dernier connu a été bien décrit dans un procès dont il fut la cause. Je crois devoir rappeler ici cette histoire.

« Le 17 janvier 1774, se présente devant le tribunal de Leipzig Christian Kaiser, meunier à Lindenau, il déclare : que le mercredi d'auparavant il a trouvé dans le moulin de Lindenau un *roi-de-rats*, formé de seize individus attachés par la queue, et qu'il a tués parce qu'ils voulaient sauter sur lui.

« Que Jean-Adam Fasshauer, de Lindenau, est venu demander à son maître, Tobias Jaegern, meunier à Lindenau, ce *roi-de-rats*, disant qu'il voulait le peindre ; que depuis il ne l'a plus rendu ; qu'il a gagné, avec, beaucoup d'argent. Il prie en conséquence le tribunal de condamner Fasshauer à lui rendre son *roi-de-rats*, l'argent qu'il a gagné, et aux frais du procès.

« Le 22 février 1774, comparait de nouveau devant le tribunal Christian Kaiser, garçon meunier à Lindenau, et dépose : il est parfaitement vrai que le 12 janvier j'ai trouvé dans le moulin de Lindenau un *roi-de-rats* formé de seize individus. Ce jour, ayant entendu du bruit dans le moulin, près d'un escalier, je montai et vis quelques rats regarder sous une poutre, je les tuai avec un bâton. J'appliquai ensuite une échelle à l'endroit pour voir s'il y avait encore des rats et je trouvai le *roi-de-rats* que je tuai sur place à coups de hache. Seize rats étaient entrelacés, quinze par la queue, le seizième était retenu par sa queue entortillée dans les poils du dos de l'un des quinze premiers. En tombant de la poutre où ils étaient, aucun ne se détacha, plusieurs vécutent encore quelque temps, mais

sans pouvoir se détacher. Ils étaient entrelacés si solidement, que je crois qu'il eût été impossible de les détacher, si ce n'est à grand'peine. »

Puis viennent quelques dépositions de témoins, qui confirment la précédente, et enfin le rapport du médecin qui, sur la réquisition du tribunal, a examiné l'objet. Voici ce rapport :

« Afin de déterminer ce qu'il y avait de vrai au milieu des fables qu'on raconte au sujet du *roi-de-rats*, je me suis rendu le 16 janvier à Lindenau.

« A l'auberge du Cor de poste, dans une chambre froide, je vis sur la table seize rats morts ; dont quinze avaient les queues réunies en un gros nœud ; quelques-unes de ces queues étaient prises dans le nœud jusqu'à 1 ou 2 pouces du tronc. Les têtes étaient dirigées vers la périphérie, les queues vers le centre, le nœud occupait ce centre. A côté de ces rats était couché le seizième, lequel, au dire du peintre Fasshauer, qui était présent, avait été détaché d'avec les autres par un étudiant.

« Je n'adressai pas de longues questions : du reste, aux nombreux curieux qui venaient prendre des informations sur cet étrange phénomène, on faisait les réponses les plus discordantes et les plus ridicules ; j'examinai seulement le corps et les queues des rats, et trouvai :

« 1° Que tous les rats avaient la tête, le tronc et les pattes à l'état normal ;

« 2° Qu'ils étaient les uns gris cendré, les autres un peu plus foncés, les autres presque noirs ;

« 3° Que quelques-uns avaient la grandeur d'une bonne palme ;

« 4° Que leur grosseur était proportionnée à leur longueur ; ils paraissaient cependant plutôt maigris qu'engraissés.

« 5° Que leurs queues avaient une longueur d'un quart ou d'une demi-aune de Leipzig, un peu plus ou un peu moins ; elles étaient un peu sales et humides.

« J'essayai de soulever avec un morceau de bois le nœud et les rats, et je vis qu'il me serait très-difficile de séparer les queues enroulées ; j'en fus d'ailleurs empêché par le peintre qui était présent. J'ai parfaitement vu que sur le seizième rat la queue n'avait nullement souffert, qu'elle tenait à l'animal et devait avoir été facilement détachée.

« Après mûr examen, je suis parfaitement convaincu que ces seize rats ne forment point un *roi-de-rats* d'une seule pièce, mais que c'étaient seize rats différents de grandeur, de force,

de couleur, et, à mon avis, d'âge et de sexe. Voici comment je suppose qu'a pu avoir lieu cette réunion. Par les grands froids qu'il faisait quelques jours avant la découverte de ce rassemblement, ces animaux s'étaient blottis dans un coin, pour chercher ainsi à se réchauffer mutuellement, ils avaient pris évidemment une position telle que leurs queues étaient tournées vers l'ouverture de leur trou, et la tête vers l'endroit le plus protégé. Dans cette position, les excréments des rats placés au-dessus étant tombés sur les queues de ceux qui étaient au-dessous, n'ont-ils pas pu se geler et maintenir les queues ensemble ? N'est-il pas possible que ces rats, ayant ainsi la queue gelée, quand ils voulurent chercher leur nourriture, ne purent se débrouiller, et par leurs efforts causèrent un tel entrelacement qu'ils ne purent plus se défaire, même en danger de mort.

« Sur la réquisition du tribunal j'ai exposé ainsi et mon opinion et ce que j'ai observé, en compagnie du sieur Eckolden ; en foi de quoi, j'ai signé de ma propre main. »

Il est possible que de pareilles réunions soient plus communes qu'on ne le croit généralement ; cependant on en voit très-rarement dans les collections. A la vérité, les gens du peuple sont tellement superstitieux à l'endroit du roi-de-rats, qu'ils s'empressent de le détruire quand ils en rencontrent.

Lenz en donne un exemple. A Dœllstedt, village à deux milles de Gotha, on trouva en même temps deux rois-de-rats, en décembre 1822. Trois batteurs en grange entendirent un léger piaulement dans la grange du forestier, ils cherchèrent avec l'aide du domestique, et virent qu'une poutre était creuse. Dans sa cavité se trouvaient quarante-deux rats vivants. Cette cavité avait été probablement faite par eux ; elle avait environ 15 cent. de profondeur ; on ne voyait aux alentours ni excréments ni débris de nourriture. Elle était d'un accès facile surtout pour des rats, et restait couverte de paille toute l'année. Le domestique retira les rats qui ne voulaient ou ne pouvaient quitter leur demeure. Les quatre hommes virent alors avec horreur vingt-huit de ces rats attachés par la queue, et formant un cercle autour du nœud ; les quatorze autres présentaient la même disposition. Ces quarante-deux rats paraissaient tous souffrir de la faim, et piaulaient continuellement ; du reste, ils paraissaient bien portants. Ils étaient tous de même grandeur, et, d'après leur taille, on pouvait conclure qu'ils étaient nés le printemps précédent.

Leur couleur était celle des rats ordinaires. Aucun ne paraissait mort. Ils étaient très-tranquilles et supportaient paisiblement tout ce que leur faisaient les hommes qui les trouvèrent. Les quatorze rats furent portés vivants dans la chambre du forestier, où arrivèrent bientôt une foule de gens, curieux de voir cette monstruosité. Quand la curiosité publique fut satisfaite, les batteurs les transportèrent en triomphe dans la grange, et les tuèrent tous à coups de fléau. Ils prirent ensuite deux fourches, les transpercèrent, tirèrent de toutes leurs forces en sens opposé, et sous cet effort trois rats se séparèrent du groupe. Leur queue n'en fut point arrachée ; elle paraissait intacte, et montrait seulement l'empreinte des autres queues, à la façon d'une courroie qui aurait été longtemps serrée par une autre. Les vingt-huit furent apportés à l'auberge, et exposés aux yeux de tous les curieux. Finalement, ils les tuèrent aussi, puis jetèrent leurs cadavres sur un tas de fumier et les abandonnèrent.

Ces gens-là auraient certainement veillé à la conservation de ces rois-de-rats, s'ils avaient pu prévoir que de pareilles monstruosité pouvaient les enrichir, en les montrant dans toutes les villes d'Allemagne.

Usages et produits. — Comme compensation des dégâts qu'ils lui causent, les rats n'ont rien à donner à l'homme. On ne peut pas même dire qu'ils lui soient médiatement utiles en détruisant ce qui pourrait nuire à ses récoltes, car ils dédaignent les mauvaises semences pour ne s'attaquer qu'aux bonnes, les fruits sauvages pour ceux de nos espaliers et de nos vergers.

Toutefois, les siècles d'ignorance leur ont emprunté des remèdes.

Les anciens traités de médecine sont pleins de leurs propriétés : leur tête, leur cœur, leurs cendres, jusqu'à leurs excréments passaient pour avoir des effets admirables, dans bien des maladies.

D'un autre côté, la nécessité en a fait dans maintes occasions une précieuse ressource. Il est arrivé plus d'une fois, en mer, que les provisions venant à manquer, les hommes de l'équipage ont dû se rabattre sur les rats. De quelle ressource n'ont-ils pas été aussi dans bien des sièges ! A celui de Casilinum par Annibal, un rat, s'il faut en croire Pline, fut vendu deux cents écus, ce qui n'était point trop pour celui qui l'acheta, car il lui sauva la vie, au lieu que celui qui le vendit mourut de faim. Au siège de Melun, sous Charles VI, la chair des rats était un vrai régal, et les habitants de Calais furent

loin de la rebuter lorsque Édouard, roi d'Angleterre, assiégeait leur ville. Lorsque Henri IV bloquait Paris, un rat, nous dit Cornejo (1), fut mieux payé, qu'un morceau délicat, par une femme de qualité. Tout le monde sait qu'au siège de Mayence, plus d'un soldat de la République fut contraint de se nourrir de rats. C'est seulement dans de telles extrémités que ces animaux peuvent nous être de quelque utilité.

LES SOURIS

Die Mäuse.

Les souris, qu'on peut nommer des rats de la petite espèce, ont une physionomie douce, spirituelle, enfin toute charmante. Leurs petits yeux étincellent sans avoir rien de rude. C'est un vrai plaisir de les voir aller et venir, jouer, bondir dans une chambre où elles se croient seules; toujours prêtes à s'enfuir au moindre bruit et à revenir au moindre calme, elles s'attaquent, s'évitent, se poursuivent, et font mille tours d'adresse et d'agilité. On a dit des enfants vifs et pétulants qu'ils sont éveillés comme une portée de souris; jamais comparaison ne fut plus juste.

Mais, avec toute leur gentillesse, les souris sont pour l'homme des ennemis aussi redoutables que les rats et qu'il poursuit de la même haine. C'est qu'aussi elles sont par trop désagréables. Rien n'est à l'abri de leurs dents, et leur effronterie égale leur gourmandise. Avec elles, malgré serrures et verrous, nulle provision n'est en sûreté, elles pénètrent partout et là même où les rats ne peuvent arriver.

Chez nous, habitent quatre espèces de souris : la souris domestique, la souris des bois ou mulot, la souris des champs et la souris naine. La première et la dernière méritent une description étendue. Les souris des bois et des champs se trouvent trop souvent en rapport avec l'homme, pour que nous ne devions pas au moins les faire connaître. Les trois premières espèces sont poursuivies partout et sans pitié; la dernière, par sa gentillesse, ses mœurs douces, sa nature inoffensive, a trouvé grâce devant l'homme, tout autant, du moins, qu'elle n'approche pas trop de ses habitations.

Toutes ces souris ont entre elles beaucoup de rapports, au point de vue de l'habitat et des mœurs, quoique chaque espèce présente des particularités caractéristiques; mais toutes ont de commun leur attachement pour l'homme;

(1) Pierre Cornejo, *Histoire de la Ligue et du siège de Paris.*

en hiver surtout, on les trouve très-abondantes dans les maisons, depuis la cave jusqu'au grenier. Aucune espèce n'habite exclusivement le lieu dont elle porte le nom; le mulot vit dans les granges, dans les maisons, comme dans les champs; la souris des champs se trouve reléguée dans les campagnes, et la souris des maisons dans les habitations humaines : leur nom n'indique que l'endroit où on les trouve le plus ordinairement.

LA SOURIS DOMESTIQUE — *MUS MUSCULUS.*

Die Hausmaus, The Common Mouse.

Caractères. — La souris domestique (*fig. 49*) ressemble beaucoup au rat ordinaire, toutefois elle est plus élégante, mieux proportionnée, plus petite. Elle a 20 cent. environ de longueur totale, et sa queue, qui porte 180 écailles, est aussi longue que le corps. Son pelage est uniformément gris-noir, lavé de jaunâtre; cette teinte va en s'affaiblissant un peu en allant du dos au ventre; le bout des pattes est gris-jaunâtre. Les oreilles ont la moitié de la longueur de la tête, et, rabattues sur les joues, elles atteignent l'œil.

Distribution géographique. — La souris domestique est la fidèle compagne de l'homme depuis les temps les plus reculés. Aristote et Plin en font mention, et Albert le Grand l'a parfaitement décrite. Elle est répandue maintenant sur toute la surface de la terre. Elle a traversé les mers avec l'homme, l'a suivi jusque dans les régions les plus froides du pôle, et s'est élevée avec lui jusqu'aux fermes les plus élevées des Alpes. Il n'y a que peu d'endroits où elle n'ait pas encore été signalée et peut-être s'y trouve-t-elle quoiqu'on ne l'ait pas vue. Elle doit manquer complètement dans les îles de la Sonde.

Mœurs, habitudes et régime. — Dans les lieux habités, il n'est pas de coin où elle ne puisse se trouver; dans la campagne, elle s'établit parfois en plein air, dans les jardins, dans les champs voisins d'une habitation. Dans les villes, on ne la rencontre que dans les maisons et leurs dépendances. Chaque trou, chaque fente sert à la loger, et devient le centre de ses excursions.

La souris domestique est un petit animal très-vif, très-éveillé, qui court avec une très-grande rapidité, grimpe à merveille, saute souvent fort loin, et marche parfois par bonds. L'on n'a qu'à observer une souris apprivoisée, pour voir avec quelle légèreté elle exécute tous ses mouvements. Perd-elle un peu l'équilibre lorsqu'on la fait marcher sur un bâton ou sur une ficelle tendue,

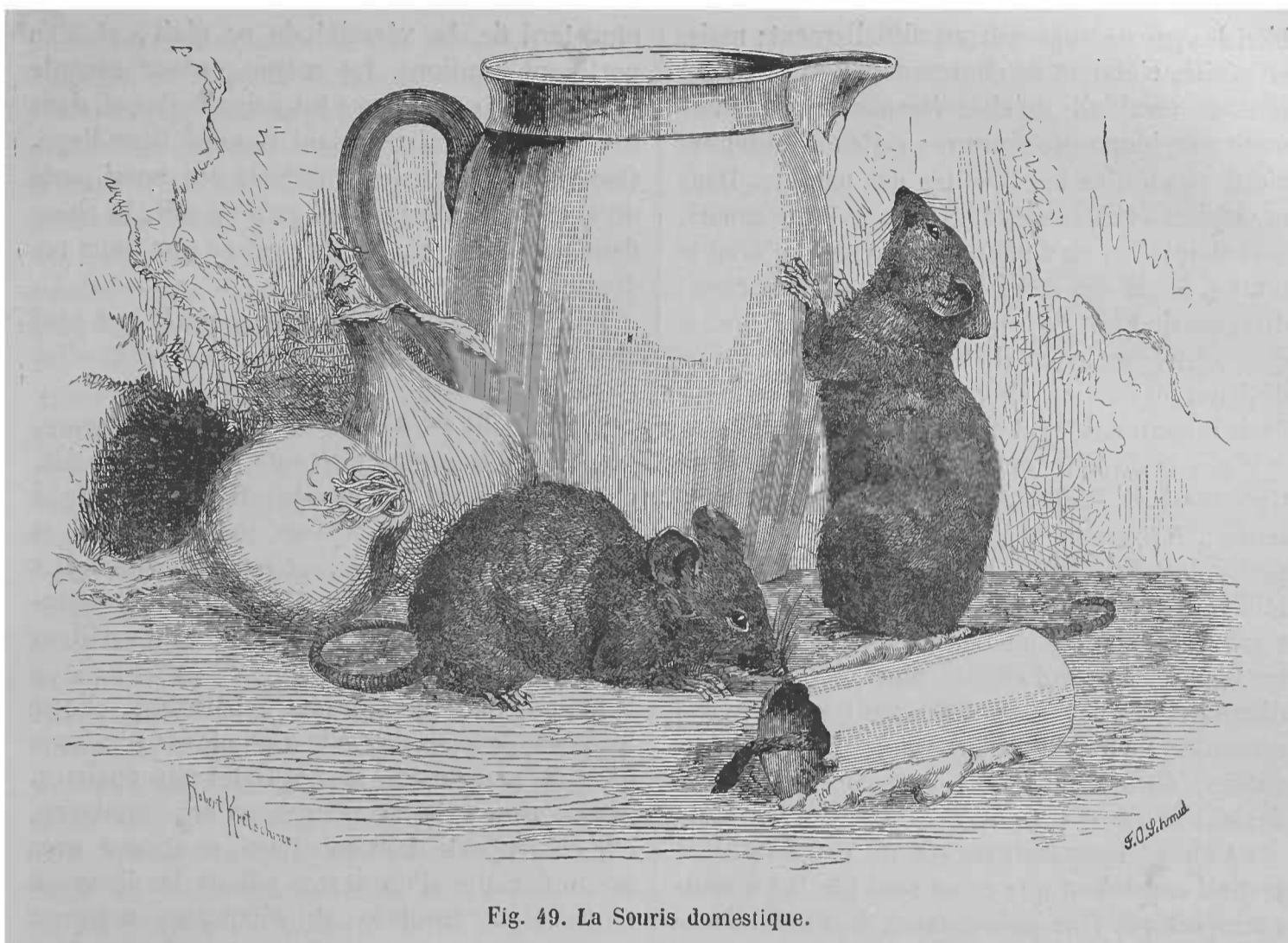


Fig. 49. La Souris domestique.

aussitôt elle enroule sa queue, comme les animaux à queue prenante, reprend son équilibre et continue sa marche. Elle prend les positions les plus charmantes; tous ses mouvements sont gracieux. Elle peut se dresser sur ses pattes de derrière, marcher quelques pas en se tenant debout et en s'appuyant légèrement sur la queue. Elle sait nager, quoiqu'elle n'aille à l'eau qu'en cas d'absolue nécessité. La jette-t-on dans un étang ou dans un ruisseau, on la voit fendre l'eau avec la rapidité de la souris naine ou du campagnol amphibie, gagner la rive la plus rapprochée et y grimper.

Tous ses sens sont excellents; elle entend le moindre bruit; son odorat est exquis, et elle voit bien, peut-être mieux la nuit que le jour.

Son caractère contribuerait à la faire aimer, si ses petits larcins et les autres méfaits dont elle se rend coupable pouvaient être oubliés. Elle est douce, inoffensive, et n'a rien du rat sous ce double rapport; sa curiosité la porte à tout examiner soigneusement; elle est joyeuse et prudente; elle s'aperçoit bien vite si on la ménage, et finit par s'habituer à l'homme, par courir sous ses yeux, par accomplir devant lui tous ses actes.

En cage, les souris s'y comportent très-bien.

BREHM.

au bout de quelques jours; les vieux individus s'approprient facilement, et les jeunes surpassent en douceur tous les autres rongeurs. Ce qu'il y a de curieux, c'est leur amour pour la musique. Elle les fait sortir de leurs trous, et leur fait oublier toute crainte. Elle paraissent en plein jour dans les chambres où l'on joue d'un instrument, et ce sont les derniers endroits qu'elles quittent. On prétend que lorsqu'elles arrivent la nuit dans un salon où l'on a laissé un piano ouvert, elles prennent plaisir à courir sur les touches et sur les cordes pour satisfaire leur passion musicale. Plusieurs personnes dignes de foi parlent de souris qui auraient appris à chanter, c'est-à-dire à faire entendre leur cri d'une manière à peu près analogue au chant des canaris ou des autres oiseaux d'appartement. Des naturalistes croient que ce chant n'est autre qu'un cri d'angoisse; d'autres, au contraire, disent que les souris font entendre leur chant lorsqu'elles sont contentes. Wood (1) raconte le fait suivant, qui lui a été communiqué par le Rév. R. L. Bampffield. « Quelques souris s'étaient logées derrière les lambris de ma cuisine. Je les y laissai en paix, pour des motifs que

(1) Wood, *Illustrated Natural History*. London, 1860, p. 558.

bien des gens comprendront difficilement; mais, en vérité, c'étaient de charmantes petites bêtes! Il nous semblait qu'elles élevaient soigneusement une jeune progéniture; celle-ci, toutefois, n'eut pas toutes les qualités des parents. Dans la cuisine était suspendue la cage d'un canari, bon chanteur, et nous remarquâmes qu'avec le temps, le cri des souris venait à imiter le chant du canari. Était-ce par admiration de la musique, ou, comme je suis tenté de le croire, une dérision ou une imitation? Le résultat néanmoins était incontestable, et si le chant des souris n'avait pas la force, l'éclat, la plénitude de celui du canari, il était peut-être plus doux et plus tendre. Très-souvent je les ai entendues avec plaisir, le soir, tandis que le canari dormait, la tête sous son aile, et plus d'une fois un visiteur, regardant l'oiseau, me demanda: « Est-ce le canari, Monsieur, qui chante ainsi? » Un homme digne de foi m'a assuré qu'il avait eu aussi des souris mélomanes, et je crois que de jeunes souris, élevées avec des canaris, en apprendraient le chant.»

La chose me paraît encore un peu douteuse; je dirai cependant que ce ne sont pas là les seuls exemples que l'on puisse citer de souris chanteuses. Un voyageur en Chine raconte que les habitants de l'Empire du Milieu ont, au lieu de canaris, des souris, dont les chants frappent les Européens d'étonnement. Le docteur Eichelberg (1) a publié des observations analogues, qu'il eut tout le loisir de faire dans sa prison. En novembre 1846, vers le crépuscule, il entendit pour la première fois le chant d'un canari, croyait-il, qui partait de la cheminée. Il pensa que l'oiseau s'était égaré, et il en était persuadé, lorsque quelques jours après il entend et à la même heure, le même chant, partant de la même place. Plus tard, la musique lui sembla venir du plancher, et finalement elle le réveilla pendant la nuit. « Elle ne différait pas, dit-il, du chant d'un canari; le timbre en était doux, mélodieux, les roulades étaient prolongées, sans interruption. » Le captif fit de la lumière, visita sa chambre en se dirigeant d'après le bruit, et finit par trouver une petite souris, dont la bouche paraissait vibrer encore. A partir de ce moment, l'animal se montra fréquemment, la nuit comme le jour. Durant le jour, il chantait, au plus, pendant une dizaine de minutes; la nuit son chant durait un quart d'heure et plus. Le geôlier et le commandant se convainquirent.

(1) Eichelberg, *Die Gartenlaube*.

plus tard de la véracité de ce récit, et s'en portèrent cautions. Le même auteur raconte qu'une souris chanteuse fut prise, à Cassel, dans la boutique d'un négociant nommé Grundlach. Quelques naturalistes autorisés ont aussi parlé du chant des souris. Quoi qu'il en soit, la chose demande à être étudiée, ne fût-ce que pour redresser une erreur.

Malheureusement, toutes les qualités que peut avoir la souris s'effacent devant sa gourmandise et ses vols.

On ne peut se figurer un animal plus gourmand. Des douceurs de toute espèce, du lait, de bons morceaux de viande, du fromage, de la graisse, des fruits, sont ses mets préférés, et quand elle a le choix, c'est aux morceaux les meilleurs et les plus délicats qu'elle s'attaque. On ne saurait faire preuve d'un meilleur goût.

Flaire-t-elle quelque plat appétissant, elle se fraye un passage, dût-elle y employer plusieurs jours, et perce même les portes les plus épaisses. Si elle trouve de la nourriture en abondance, elle en emporte dans son trou, et amasse avec toute l'avidité d'un avare. « Dans les lieux où elle n'est pas troublée, dit Fitzinger, on trouve souvent des amas de noix et de noisettes bien rangés en un coin, atteignant quelquefois jusqu'à 30 cent. de haut, recouverts de papiers et d'étoffes; on ne croirait pas, à les voir, que ce soit là l'œuvre d'une souris.

La souris boit très-peu d'eau, ou même pas du tout, si sa nourriture est succulente. Par contre, elle est très-friande de toutes les boissons douces; elle boit même des spiritueux, comme le montre le fait suivant: « En 1843, m'écrivit M. le forestier Block, je fus troublé, pendant que j'écrivais, par un léger bruit, et je vis une souris qui cherchait à monter au pied uni d'une table. Étant parvenue à grimper sur cette table, elle mangea les miettes de pain qui se trouvaient sur une assiette, au milieu de laquelle était un petit verre, à demi rempli d'eau-de-vie. D'un bond la souris sauta dessus, se pencha, but, descendit, mais pour remonter bientôt et prendre une nouvelle dose. Troublée par un bruit que je fis, elle sauta au bas de la table et disparut derrière une armoire. Cependant l'alcool produisait son effet; un instant après, elle reparaisait, faisant les mouvements les plus comiques; elle essaya, mais en vain, de remonter sur la table. Je me levai et me dirigeai vers elle, sans qu'elle en fût nullement effrayée; j'allai chercher un chat, alors elle se sauva, mais pour reparaitre bientôt

après. Le chat s'élança de mes bras, et n'eut pas de peine à s'emparer de la souris ivre. »

Les dégâts que causent les souris en mangeant des provisions sont peu importants en somme ; elles sont bien plus nuisibles en rongant des choses précieuses. Dans les bibliothèques, dans les musées, elles causent des dégâts considérables et amènent des pertes inestimables. On dirait qu'elles ne rongent souvent que par passe-temps. Toujours est-il qu'elles rongent beaucoup plus quand elles ne trouvent pas de quoi satisfaire leur soif ; aussi, dans les bibliothèques, doit-on mettre des grains et des vases remplis d'eau pour qu'elles aient de quoi boire et manger.

La souris domestique se multiplie d'une manière extraordinaire. Après une gestation de vingt-deux à vingt-quatre jours, elle met bas de quatre à six et même huit petits ; elle a de cinq à six portées par an, ce qui fait au moins une lignée de trente individus. Une souris blanche, que Struve avait en captivité, mit bas le 17 mai six souriceaux, le 6 juin six autres, et le 3 juillet huit ; ce jour-là elle fut séparée du mâle, et ne fut remise avec lui que le 28 ; le 21 août, elle avait de nouveau six petits, autant le 1^{er} octobre et cinq le 24 du même mois. Elle se reposa pendant tout l'hiver, mais le 17 mars elle mettait bas de nouveau deux petits. Une femelle de la deuxième portée, par conséquent née le 6 juin, eut pour la première fois, quatre petits, le 18 juin. Ces fréquentes gestations expliquent suffisamment la grande multiplication de ces rongeurs, malgré le nombre de leurs ennemis.

La femelle met bas partout où elle trouve une couche molle et une certaine sûreté. Très-souvent, on trouve qu'elle a fait son nid dans du pain, des choux, des sacs, des têtes de mort, même dans des souricières. Ce nid est d'ordinaire rembourré de paille, de foin, de papier, de plumes, quelquefois de copeaux et de coquilles de noix. Lorsque les jeunes souris viennent au monde, elles sont très-petites, presque transparentes. Elles croissent très-rapidement ; à l'âge de sept à huit jours, leurs poils apparaissent, à treize jours leurs yeux s'ouvrent. Elles restent encore quelques jours dans le nid, puis elles se mettent en quête de nourriture.

La mère les soigne avec une grande tendresse, et s'expose au danger pour elles. Weinland raconte un exemple touchant de son amour maternel. « On trouva un jour une souris dans son nid avec ses neuf petits. Elle eût pu s'enfuir, et

cependant ne fit aucun mouvement. On mit les petits et la mère sur une pelle, elle ne bougea pas ; on les porta ainsi jusque dans la cour, en descendant plusieurs escaliers, elle demeura avec eux. »

Le pire ennemi de la souris domestique est le chat. Il a pour auxiliaires, dans les maisons en ruines, le hibou ; dans les campagnes, le putois, la belette, le hérisson, la musaraigne, qui, malgré sa petite taille, est ardente à faire la chasse à ce rongeur plus faible qu'elle.

LA SOURIS DES BOIS OU MULOT — *MUS SYLVATICUS*.

Die Waldmaus.

Caractères. — Le mulot ou souris des bois (*fig. 50*) a à peu près 25 cent. de long, dont la moitié appartient à la queue, qui a 150 écailles. La partie supérieure du corps et de la queue est d'un gris brun jaunâtre ; le ventre et les pattes sont blancs ; les deux couleurs sont nettement tranchées sur les flancs. Les oreilles, comme chez la souris domestique, ont la moitié de la longueur de la tête, et leur pointe peut être ramenée jusqu'à l'œil.

Distribution géographique. — La souris des bois est répandue dans toute l'Europe, à l'exception des régions les plus septentrionales.

Mœurs, habitudes et régime. — Dans les montagnes, elle arrive jusqu'à une altitude de 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle vit dans les forêts, sur la lisière des bois, dans les jardins, rarement dans les champs découverts. En hiver, elle vient dans les maisons ; mais elle en préfère les étages supérieurs, et se loge dans les greniers ou sous les toits. Elle est aussi agile que la souris domestique et a à peu près le même régime. En liberté, elle se nourrit d'insectes, de vers, de petits oiseaux même, de fruits, de noyaux de cerises, de noix, de glands, de faïnes, et au besoin d'écorces d'arbres. Elle amasse des provisions d'hiver, mais n'a pas de sommeil hivernal ; ses provisions lui servent pour les jours de mauvais temps. Dans les maisons, elle cause souvent des dégâts sensibles.

Elle pénètre de nuit dans les cages, égorge les serins, les alouettes, les pinsons, etc. Elle recouvre de débris de paille, de papier, etc., les friandises qu'elle ne peut emporter. Elle fait preuve de beaucoup de goût. Lenz en cite un exemple. Sa sœur entendit un soir dans la cave un pialement particulier, musical même ; elle chercha avec une lanterne d'où ce pialement pouvait provenir, et trouva, assis à côté d'une

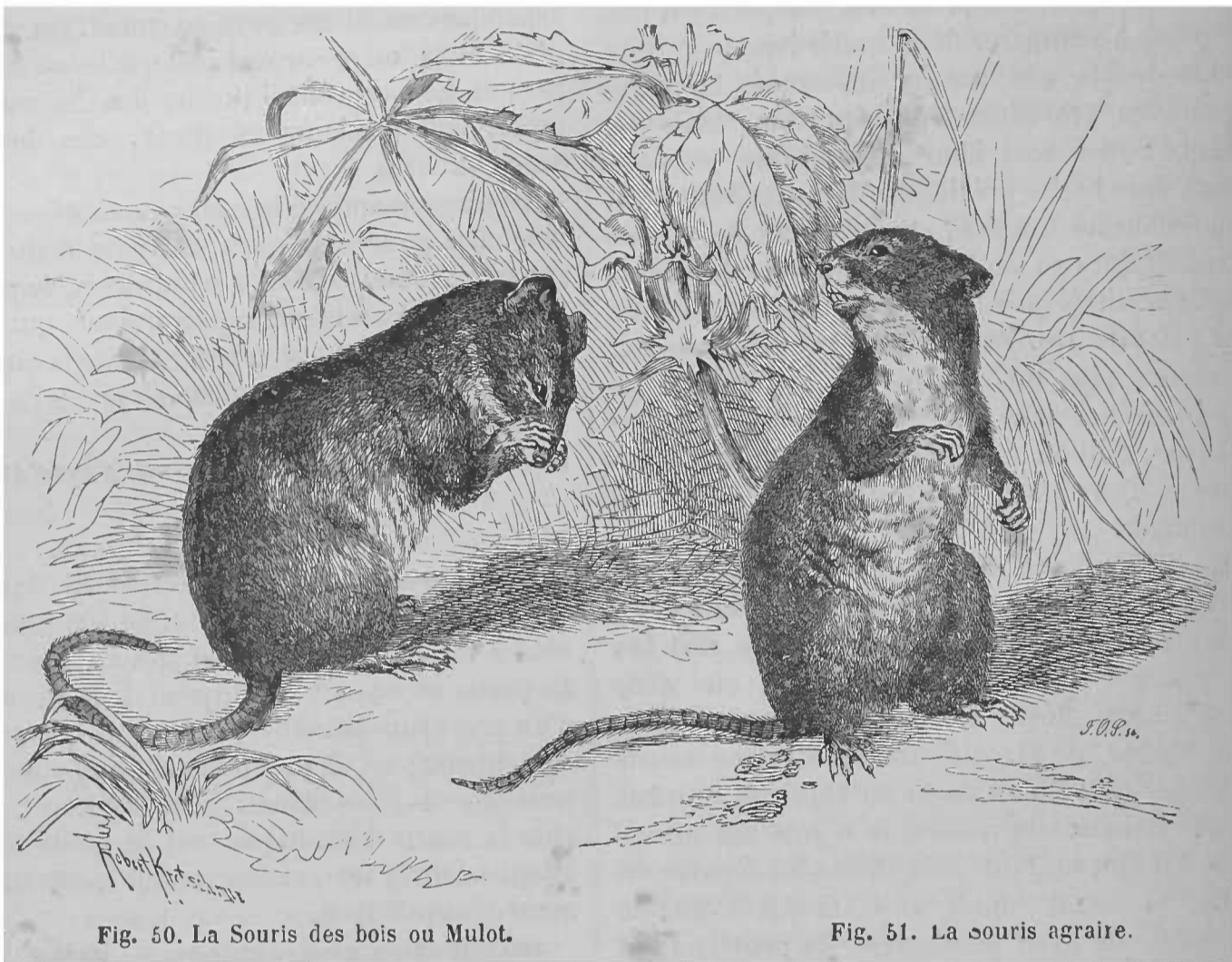


Fig. 50. La Souris des bois ou Mulot.

Fig. 51. La souris agraire.

bouteille de Malaga, un mulot qui la regarda en face, sans manifester la moindre crainte, sans se laisser troubler. La jeune dame courut chercher aide; plusieurs personnes entrèrent avec elle dans la cave; le mulot n'en continua pas moins sa chausse, resta fort tranquillement assis, et parut très surpris quand on le prit avec une pince. On trouva que la bouteille coulait un peu, et, à l'endroit où les gouttes tombaient, on vit tout un tas d'excréments de souris; le mulot que l'on venait de surprendre en état d'ivresse devait donc festoyer depuis longtemps.

La souris des bois met bas deux ou trois fois par an; chaque portée est de quatre à six ou même huit petits, qui naissent aveugles, croissent assez lentement, et n'ont que dans leur seconde année les beaux reflets jaune-roux qui caractérisent cette espèce.

LA SOURIS AGRAIRE — *MUS AGRARIUS*.

Die Brandmaus.

Caractères. — La souris agraire (fig. 51) a 20 cent. de long, sur lesquels 9 appartiennent à la queue. La partie supérieure du corps est brun-roux, avec des bandes longitudinales noires, le ventre et les pattes sont blancs, la queue a 120

écailles. Son oreille n'a que le tiers de la longueur de la tête et ne peut atteindre l'œil, lorsqu'on la rabat sur la joue.

Distribution géographique. — L'aire de dispersion de la souris agraire est moins étendue que celle des espèces précédentes. On la trouve entre le Rhin et la Sibérie occidentale, le Holstein septentrional et la Lombardie. Elle est commune dans toute l'Europe centrale, et manque dans les hautes montagnes.

Mœurs, habitudes et régime. — Elle se tient dans les champs, au bord des forêts, dans des buissons peu touffus; en hiver, elle se réfugie dans les meules de blé, dans les écuries et dans les étables. Elle vit aussi dans des trous. Lors de la moisson, on voit souvent ces souris courir en bandes à travers les sillons. Pallas dit qu'en Sibérie elles entreprennent souvent des voyages irréguliers.

La souris agraire est plus maladroite, plus douce et plus sotte que les espèces précédentes. Elle se nourrit principalement de céréales, de grains, de plantes, de tubercules, d'insectes et de vers. Elle amasse des provisions. En été, elle a trois ou quatre portées de quatre à huit petits chacune; ceux-ci ne prennent que l'année suivante la livrée de leurs parents. Lenz raconte le



Paris, J.-B. Baillière et fils, edit.

LA SOURIS NAINE.

Corbeil, Créte, imp.

fait suivant au sujet de leur reproduction : « Il n'y a pas longtemps, je pris dans ma chambre une souris agraire femelle avec ses petits qui commençaient à voir ; je mis toute la famille dans un endroit sûr et la nourris bien. La mère se construisit un nid et allaita ses petits. Au bout de quinze jours d'une captivité qui avait commencé au moment où les petits devenaient indépendants, elle mit bas sept autres petits. Elle avait dû, par conséquent, s'accoupler en liberté avant que je l'eusse prise. Quand cette souris allaitait et que je la tourmentais de manière à lui faire prendre la fuite, ses petits restaient pendants à ses mamelles, quelque rapide que fût sa course. Des souris en liberté m'ont également rendu témoin de ce fait curieux. »

La souris agraire et le mulot ont les mêmes ennemis que la souris domestique, et les moyens employés pour les détruire sont trop connus pour qu'ils méritent de nous occuper.

LA SOURIS NAINÉ — *MUS MINUTUS*.

Die Zwergmaus, The harvest Mouse.

Caractères. — Quelque gracieuses et élégantes que soient les précédentes espèces, quelque charmantes qu'elles soient en captivité, la souris naine (Pl. XX) les dépasse néanmoins. Elle est encore plus vive, plus éveillée, plus adroite. Elle n'a que 14 cent. de long, sur lesquels 6 cent. appartiennent à la queue ; n'est haute que de 3 cent., et pèse de 3 à 7 grammes. Elle mérite donc bien son nom de souris naine : un seul mammifère, la pachyure étrusque, est plus petit qu'elle.

La couleur du pelage varie beaucoup ; d'ordinaire, la partie supérieure du corps et le dessus de la queue sont d'un brun roux jaunâtre, les parties inférieures et les pattes étant blanches ; mais ces teintes, selon les individus, sont ou plus claires ou plus foncées, ou plus rousses ou plus brunes, ou plus grises ou plus jaunes ; d'autres fois la couleur du ventre diffère peu de celle du dos ; enfin les jeunes animaux n'ont pas les proportions des vieux et sont beaucoup plus gris.

Distribution géographique. — La distribution géographique de cet animal est très-étendue.

Pallas, le premier qui l'ait décrit et figuré, l'avait découvert en Sibérie ; beaucoup des naturalistes qui en ont parlé après lui en ont fait chacun une nouvelle espèce, et chacun se croyait fondé dans son opinion. Indépendamment des différences de taille et de coloration que l'on in-

voquait, on ne pouvait se persuader qu'un animal de la Sibérie pût se rencontrer sous notre ciel.

Mais les observations ont maintenant démontré que la souris naine non-seulement habite les contrées où l'a trouvée Pallas, mais aussi la Russie, la Pologne, la Hongrie, l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Italie, et ce n'est que par exception qu'elle manque dans certaines localités.

Mœurs, habitudes et régime. — On la trouve dans toutes les plaines cultivées, dans les jonchaies, dans les roseaux, dans les steppes. En été, on la rencontre dans les moissons, en compagnie du mulot et de la souris agraire ; en hiver, elle se réfugie dans les tas de bois et dans les granges.

Quand elle passe l'hiver en pleine liberté, elle dort pendant la plus grande partie des froids, mais jamais elle ne tombe en léthargie ; pendant l'été, elle amasse des provisions, dont elle se nourrit quand la campagne ne fournit plus suffisamment à ses besoins. Sa nourriture, comme celle des autres souris, consiste en céréales, en grains, en herbes, en insectes de toute espèce.

Dans ses mouvements, la souris naine se distingue de toutes les autres espèces. Sa course est très-rapide ; elle grimpe avec la plus grande agilité ; court sur les branches les plus minces, sur les chaumes qui fléchissent sous son poids ; sa queue fonctionne comme queue prenante, et elle s'en sert avec autant d'adresse que le font les singes ; elle nage et plonge à merveille.

Mais ce en quoi, surtout, la souris naine excelle et se montre non-seulement supérieure à tous les autres mammifères, mais encore la rivale même des oiseaux, c'est dans la construction de son nid. Elle le bâtit comme nul autre mammifère n'a l'art de le faire. On dirait que la fauvette des roseaux, les pouillots ou le roitelet lui ont donné des leçons. Ce nid est arrondi et de la grosseur du poing ou d'un œuf d'oie. Suivant les endroits, il est placé sur vingt ou trente feuilles de graminées, réunies de manière à l'entourer de tous les côtés, ou bien il est suspendu à près d'un mètre de terre, aux branches d'un buisson, à une tige de roseau, et se balance dans l'air. L'enveloppe extérieure est formée de feuilles de roseaux ou d'autres graminées, dont les tiges forment la base de tout l'édifice. Le petit architecte prend chaque feuille entre ses dents, la divise en six, huit, dix lanières, qu'il entrelace et tisse en quelque façon de la manière la plus remarquable. L'intérieur est tapissé avec le duvet des épis des roseaux, avec des chatons, des pétales de fleurs. L'ouverture est petite et laté-

rale. Toutes les parties sont si étroitement unies, que le nid en a une forme solide. Quand on compare les organes imparfaits de la souris avec le bec bien mieux approprié des oiseaux, on ne peut assez admirer cette construction, et l'on est forcé d'attribuer plus d'adresse à la souris naine qu'à bien des volatiles.

Ce nid étant toujours construit, au moins en très-grande partie, avec les feuilles des végétaux qui lui servent de support, il en résulte qu'il a la même couleur que les plantes environnantes. La souris naine ne se sert de cette habitation que pour y déposer ses petits, par conséquent elle n'est que très-temporaire; les petits l'ont même quittée avant que les feuilles soient fanées et aient pris une couleur différente de celle de la plante.

Les vieilles femelles construisent des nids plus parfaits que les jeunes, mais celles-ci tendent déjà à imiter leurs aînées, et, au bout d'un an, elles se font des nids de repos assez solides et réguliers.

On croit que la souris naine a deux ou trois portées par an, chacune de cinq à neuf petits. Ceux-ci restent ordinairement dans le nid jusqu'à ce qu'ils puissent y voir. La femelle les recouvre chaudement, ou pour mieux dire ferme la porte de la loge qui les recèle, quand elle doit la quitter pour chercher de la nourriture. Elle s'accouple quelquefois tout en allaitant, et comme la gestation n'est que de vingt et un jours, une seconde mise bas suit presque le sevrage de la première portée. Dès que les petits peuvent se nourrir eux-mêmes, elle les abandonne.

Lorsque l'on est assez heureux pour surprendre une mère sortant pour la première fois avec sa progéniture, on assiste à une des scènes de famille les plus charmantes. Quelque adroites que soient les jeunes souris naines, elles ont cependant besoin de quelques leçons avant de pouvoir faire leur entrée dans le monde. Une d'elles est grimpée au haut d'un chaume, une seconde sur un autre, celle-ci appelle sa mère, celle-là lui demande à teter; l'une se lave et se nettoie, l'autre a trouvé un grain de blé, elle le tient entre ses pattes de devant et le croque; la plus faible est encore dans le nid; la plus hardie, un mâle généralement, s'est déjà éloigné, il nage dans l'eau de laquelle s'élèvent les joncs. En un mot, toute la famille est en mouvement, et la mère est au milieu, veillant sur elle, l'aidant, l'appelant, la conduisant, la guidant.

Captivité. — On peut observer ces animaux à loisir en emportant chez soi tout le nid, et en

le mettant dans une cage à treillis serré. On nourrit les souris naines très-facilement avec du chènevis, de l'avoine, des poires, des pommes douces, de la viande, des mouches. Leur gentillesse dédommage de toutes les peines qu'on en prend. Rien de plus charmant que quand on leur donne une mouche. Elles se précipitent sur l'insecte en faisant des bonds, le saisissent entre leurs pattes, le portent à la bouche, le tuent avec une telle rage, qu'on dirait qu'elles terrassent un lion ou un taureau; puis elles prennent leur proie entre les pieds de devant, et la mangent. Les jeunes s'appriivoisent très-facilement, mais, en grandissant, si l'on ne s'occupe continuellement d'elles, elles deviennent craintives.

A l'époque où, en liberté, elles se retireraient dans leur demeure, elles se montrent très-inquiètes, et cherchent à s'échapper, comme font les oiseaux voyageurs au moment de la migration. Il en est de même au mois de mars: à cette époque, elles montrent aussi la plus grande envie de s'enfuir. A part cela, elles s'habituent facilement à leur sort, construisent leur nid, fendent les feuilles, les entrelacent, les tissent, ramassent toute sorte de substances, en un mot, cherchent à s'arranger le mieux possible.

LA SOURIS DE BARBARIE — *MUS BARBARUS*.

Die berberische Maus, The Barbary Mouse.

Dans ces derniers temps, on a essayé d'établir sur la souris de Barbarie, un genre particulier; mais les caractères différentiels qu'elle présente sont trop peu accusés pour légitimer un genre.

Cette espèce (*fig. 52*) est une des plus jolies parmi les souris, et même parmi les muridés.

Caractères. — Son corps a 10 cent. de long et 4 cent. de haut; la queue est un peu plus longue que le reste du corps. Sa couleur fondamentale est un beau jaune brun ou un jaune roux; la tête est marquée de noir, et elle porte une bande longitudinale d'un brun foncé, qui descend jusqu'à la racine de la queue; d'autres bandes pareilles marquent les flancs. Le ventre est blanc. Les oreilles sont d'un jaune roux, les moustaches noires, à pointe blanche; la queue est d'un brun foncé à sa face supérieure, d'un brun jaune à sa face inférieure.

Distribution géographique. — Cette espèce habite le nord et le centre de l'Afrique; elle est surtout commune dans les pays de l'Atlas, et n'est pas rare non plus dans les steppes. Je la vis plusieurs fois dans le Kordofan, mais toujours par instants, quand elle passait entre les

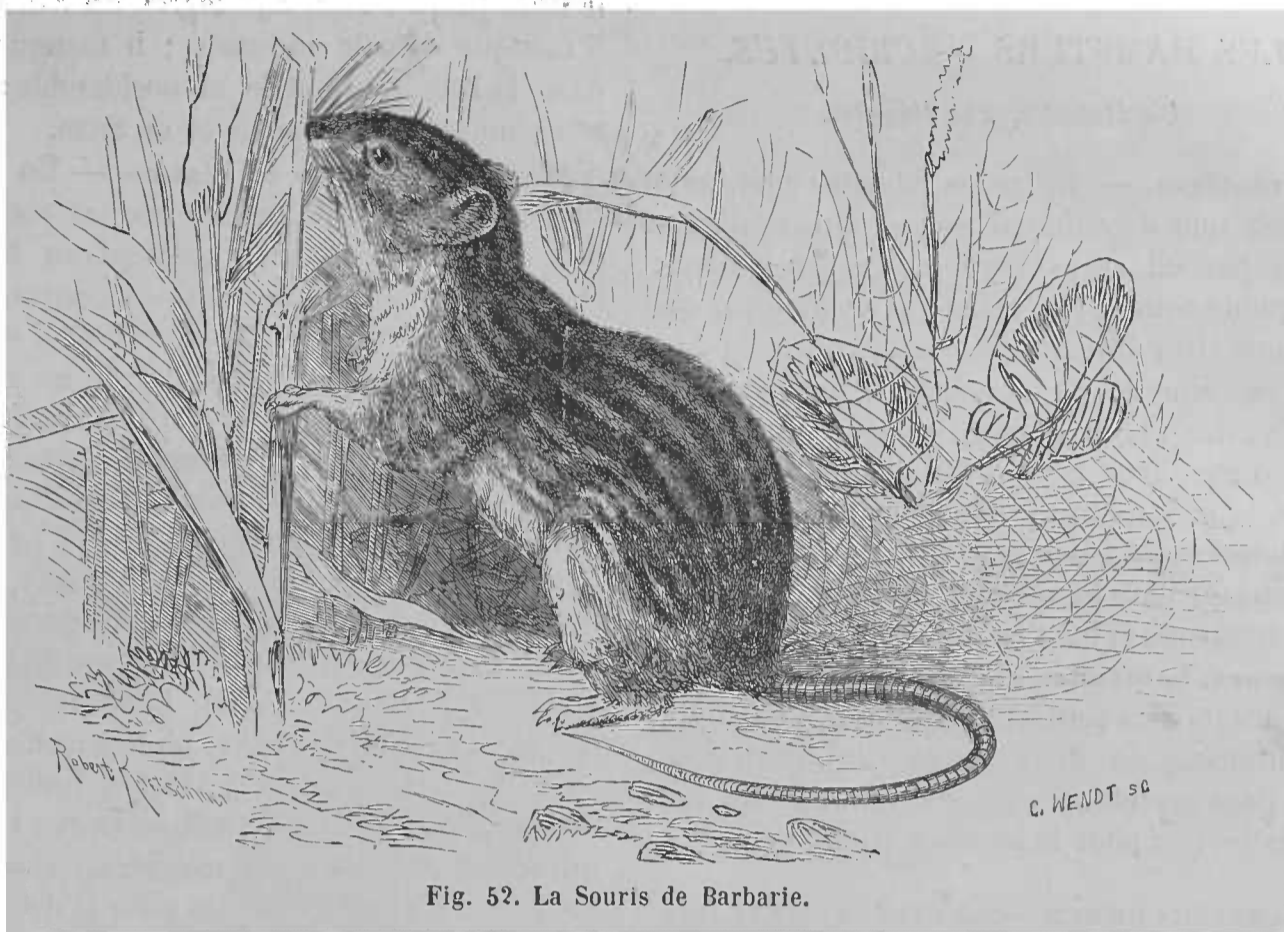


Fig. 52. La Souris de Barbarie.

hautes herbes. On ne la trouve pas en Égypte.

Mœurs, habitudes et régime. — Voici ce que m'écrit mon ami Buvry au sujet des mœurs et des habitudes de cet animal : « Comme toutes ses congénères qui habitent les steppes, la souris de Barbarie est traitée de souris du désert par les Arabes, qui la méprisent et, par conséquent, ne l'ont que peu observée. Les indigènes ne peuvent rien nous apprendre sur elle. On la trouve le long de toutes les côtes de l'Algérie, surtout dans les endroits rocheux, et là où des montagnes arides viennent limiter la plaine fertile. Elle se creuse des couloirs sur les flancs des collines, et ces couloirs aboutissent à une chambre assez profonde. C'est là que pendant l'été l'animal amasse ses provisions, qui consistent en grains, en herbes, dont il se nourrira par les temps froids ou pluvieux. Les balles qui tombent des épis servent à rembourrer cette chambre. Selon la saison, cette souris se nourrit de céréales ou d'autres substances végétales. Elle est très-friande de fruits. J'en ai souvent pris dans des pièges amorcés avec une tranche de pastèque. Je ne sais si elle mange aussi des insectes.

« La souris de Barbarie a beaucoup des habitudes des rats. Elle est vorace, elle mord, et quand elle est en rut ou qu'elle a des petits, elle ne craint pas d'aller au-devant de son ennemi, dans l'espérance de l'épouvanter. Pour le reste, elle est une véritable souris ; elle a toute

l'adresse, l'agilité, la grâce et l'élégance de ces animaux.

« Je ne connais rien de sa reproduction ! »

Captivité. — Grâce à sa beauté, on a souvent amené la souris de Barbarie en Europe. Elle supporte parfaitement notre climat, car dans sa patrie elle a aussi à essuyer des froids assez rigoureux. On ne peut en mettre plusieurs ensemble qu'à la condition de leur donner abondamment à manger, sans quoi la plus forte attaque et dévore la plus faible.

Faire pour les autres muridés ce que nous avons fait pour les mérions, les rats et les souris, c'est-à-dire entrer dans les détails de leur vie et les décrire, exigerait un gros volume, tant la famille est riche en espèces étrangères. D'ailleurs, la plupart sont loin d'être parfaitement déterminés, et d'autres ne sont connus que sous le rapport des formes extérieures, leurs habitudes étant complètement ignorées. Quant aux espèces dont on a pu observer les actes, nous n'aurions à répéter, en faisant leur histoire, que ce que nous avons déjà dit de nos rats et de nos souris, ce qui nous paraît superflu. Cependant, il est encore, parmi les muridés, deux genres intéressants, qui méritent toute notre attention : nous voulons parler des hamsters et des hydromys.

LES HAMSTERS — *CRICETUS*.*Die Hamster, The Hamster.*

Caractères. — Le genre hamster comprend environ une douzaine d'espèces qui se distinguent par un corps lourd et bas sur jambes ; une queue courte, peu velue ; et surtout par des abajoues très développées. Leurs pieds de derrière ont cinq doigts ; ceux de devant n'en ont que quatre et un pouce rudimentaire. Ils ont seize dents, deux incisives très-grandes, et trois molaires simples et tuberculeuses.

Distribution géographique. — Les hamsters se trouvent dans les champs de céréales de l'Europe tempérée et de l'Asie.

Mœurs, habitudes et régime. — Ils se creusent des terriers souterrains, avec des chambres nombreuses, où ils enserrent des provisions ; c'est dans ces retraites qu'ils vivent, comme nous allons le voir pour le hamster commun.

LE HAMSTER COMMUN — *CRICETUS FRUMENTARIUS**Der gemeine Hamster, The Hamster.*

Caractères. — Ce bel animal (*fig. 53*) a environ 33 cent. de long, sur lesquels 3 cent. à peine appartiennent à la queue. Il a le corps ramassé, le cou épais, la tête assez pointue, les oreilles membraneuses, de moyenne longueur, les yeux clairs, les pattes courtes, les doigts minces, les ongles courts, la queue conique, mais un peu tronquée au bout ; son pelage épais, couché, un peu brillant, est formé d'un duvet court et mou, et de soies longues et roides. Le dos est brun-jaune clair, avec reflets qui proviennent des bouts noirs des soies. La partie supérieure du museau, le tour des yeux, le cou, sont d'un brun roux ; les joues portent une tache jaune ; la bouche est blanche ; le ventre, les pattes, sont noirs, un trait noir coupe le front ; les pieds sont blancs. Ordinairement, aussi, des taches jaunes existent derrière les oreilles, en avant et en arrière des pattes de devant. Du reste, la coloration du hamster commun varie considérablement. On trouve des individus complètement noirs ; ou noirs à gorge blanche, à sommet de la tête gris ; ou d'un gris jaune clair, à ventre gris foncé, à tache scapulaire jaune pâle ; ou fauves sur le dos, gris clair sous le ventre, et à épaules blanches. On en rencontre même qui sont complètement blancs.

Distribution géographique. — Le hamster commun habite les champsensemencés, depuis

le Rhin jusqu'à l'Ob, en Sibérie. En Allemagne, il manque dans le sud-ouest ; il manque aussi dans la Russie orientale et occidentale ; il est très-commun en Thuringe et en Saxe.

Mœurs, habitudes et régime. — Un sol fertile, gras et sec, offrant de bonnes conditions pour un terrier solide, convient au hamster beaucoup mieux qu'un terrain sablonneux, susceptible de s'affaisser. Aussi évite-t-il ceux-ci, autant qu'il recherche ceux-là. Il ne s'établit donc pas non plus dans les endroits rocailleux et dans les forêts, où il aurait trop de peine à creuser sa demeure, soit à cause des rocaillies, soit à cause des pierres qu'il rencontrerait. Il ne saurait non plus s'accommoder d'un sol aqueux, et il le fuit soigneusement. Là où se rencontrent pour lui de bonnes conditions, il se montre en nombre vraiment prodigieux. Ainsi, Lenz rapporte que dans la banlieue de Gotha, où le hamster paraît se plaire, on tua, en 1817, 441,847 individus de cette espèce ; de 1818 à 1828, on en tua 129,754, qui furent présentés aux magistrats chargés de distribuer les primes offertes pour la destruction d'un animal aussi nuisible. Mais que l'on tienne compte de ceux qui durent être tués sans que les magistrats aient pu les enregistrer ; que l'on considère que bien des hamsters ont dû succomber sous la dent de leurs ennemis naturels, et l'on se fera une idée de l'excessive multiplication de l'espèce, dans les lieux où les conditions lui sont favorables.

Le terrier du hamster commun est assez artistement construit. Il consiste en une grande chambre, située à une profondeur de 1 à 2 mètres, en un couloir de sortie oblique et un couloir d'entrée vertical. Des galeries profondes mettent le réduit principal, ou chambre de repos, en communication avec les chambres de provisions. Les terriers varient suivant l'âge et le sexe de l'animal ; ceux des jeunes sont les plus courts, les plus superficiels ; ceux des femelles sont plus grands, et ceux des vieux mâles ont le plus de développement et de profondeur. Un terrier de hamster se reconnaît facilement à l'amas de terre qui est devant le couloir de sortie, et qui est généralement recouvert de grains de blé. Le couloir d'entrée est vertical, on peut y plonger souvent un bâton de 1 à 2 mètres de long ; ce couloir n'arrive pas directement à la chambre de repos, il s'infléchit et y arrive tantôt obliquement, tantôt horizontalement. Le couloir de sortie, par contre, est toujours sinueux. Les deux ouvertures sont distantes de 1^m20 au moins, souvent même de 1^m50 à 4 mètres. On peut voir facilement si un terrier est habité ou non. Est-il revêtu de

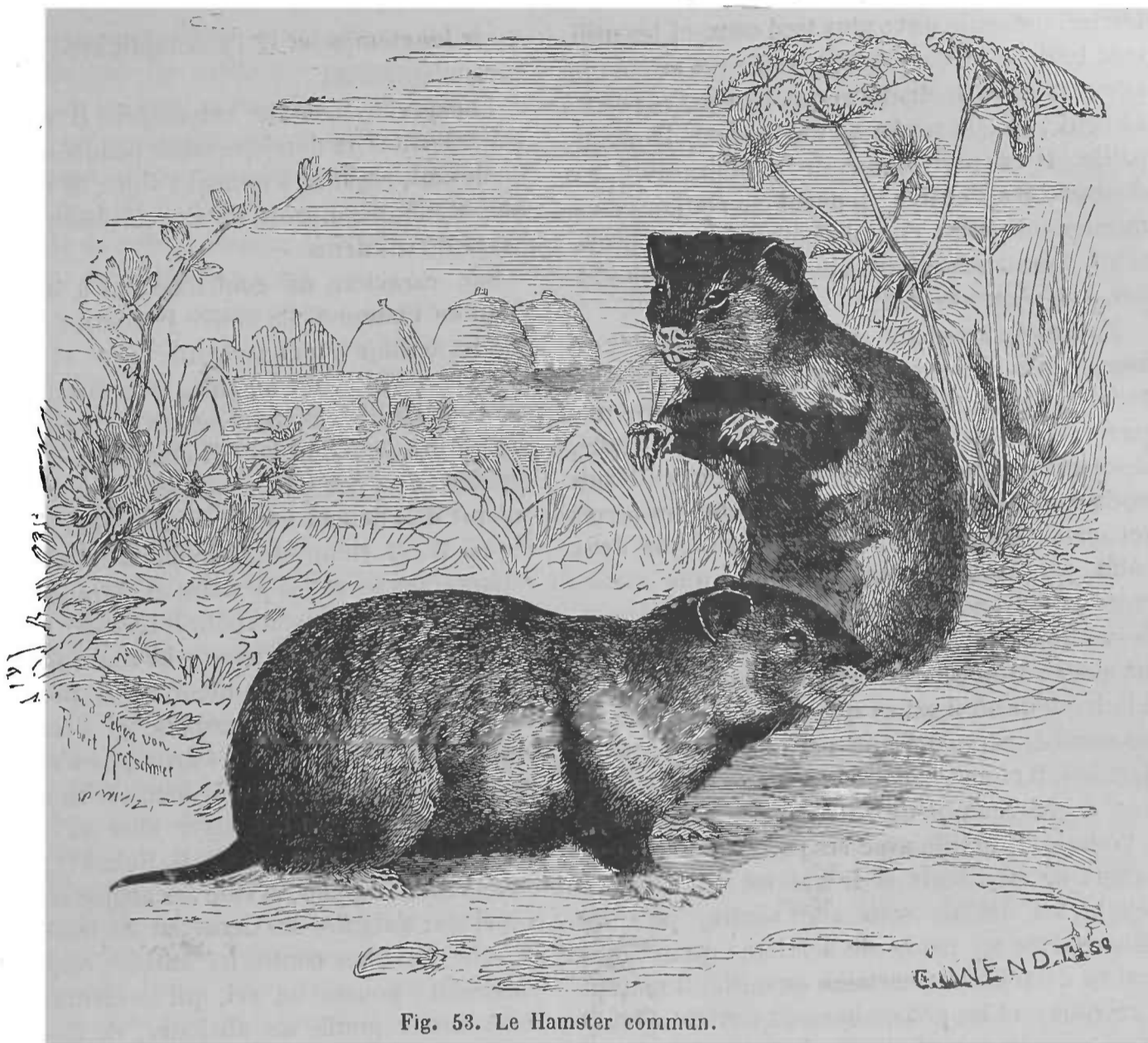


Fig. 53. Le Hamster commun.

mousse, de champignons, d'herbes, les parois en sont-elles dégradées, il est abandonné ; car le hamster tient toujours son habitation en parfait état. Dans un terrier qui est habité depuis longtemps, le frottement de l'animal polit les parois, les fait paraître même brillantes. Les ouvertures sont un peu plus larges que les conduits qui y aboutissent ; ceux-ci ont au plus 5 à 8 cent. de diamètre. Les chambres varient sous le rapport des dimensions. Celle qui sert de demeure habituelle à l'animal est la plus petite. Elle est remplie de paille fine, de gaines de chaumes, qui forment une couche molle ; les parois en sont lisses et polies. Trois couloirs y aboutissent, celui d'entrée, celui de sortie et celui qui conduit à la chambre aux provisions. Celle-ci ressemble à la première pour la forme. Elle est ovale ou arrondie ; sa partie supérieure est bombée ; ses parois sont lisses. A la fin de l'automne, elle est remplie de blé. Les jeunes hamsters n'en construisent qu'une, les vieux en creusent de trois à cinq, et l'on y trouve de 2 à 4 hectolitres de

BREHM.

grains. Souvent le hamster bouche avec de la terre le couloir qui conduit à cette chambre ; parfois il le remplit aussi de grains. Ceux-ci sont comprimés de telle sorte que l'homme qui découvre un terrier de hamster doit y porter la pioche avant de pouvoir les ramasser. On croyait autrefois que le hamster séparait les diverses espèces de semences ; c'est une erreur : il prend les grains et les enterre tels qu'il les recueille. Ils sont souvent mélangés de débris d'épis. Si l'on trouve les diverses espèces séparées dans un terrier, cela ne provient pas de l'instinct d'ordre qui présiderait aux opérations du hamster ; on ne peut l'attribuer qu'à ce que ces diverses espèces ont été récoltées dans différentes saisons. Dans le couloir d'entrée, on trouve souvent avant d'arriver à la chambre de repos une place élargie où l'animal dépose ses ordures.

Le terrier de la femelle diffère un peu ; il n'a qu'une ouverture de sortie, mais le nombre de ses ouvertures d'entrée varie de deux à huit ; cependant, tant que les petits ne sortent pas du

II — 115

terrier, une seule sert ; plus tard ceux-ci les utilisent toutes. La chambre de repos est circulaire, elle a 33 cent. de diamètre ; sa hauteur est de 8 à 14 cent., et elle renferme une couche de menue paille. Il en part autant de couloirs qu'il y a d'ouvertures d'entrée ; souvent ces couloirs communiquent entre eux. Les chambres à provisions y sont rares. Tant que la femelle a des petits, elle n'amasse rien.

Malgré sa lourdeur apparente, le hamster est assez agile. Sa marche est rampante comme celle du hérisson, son ventre traînant presque à terre. Il fait de petits pas. Lorsqu'il est excité, il se meut plus rapidement, et fait des bonds assez considérables. Il grimpe le long des parois verticales, surtout s'il peut se soutenir de deux côtés, par exemple dans le coin d'une caisse, entre une armoire et un mur, le long d'un rideau. Il se cramponne à la moindre saillie, et il est assez adroit pour se retourner et se maintenir à la hauteur où il est en quelque sorte suspendu, ne serait-il accroché que par une des pattes de derrière. Il creuse à merveille. Le place-t-on dans une caisse remplie de terre, il se met aussitôt à l'œuvre. Il fouille avec ses pattes de devant, et se sert de ses dents si le sol est trop dur. Il rejette les déblais sous son ventre, puis les pousse avec ses pattes de derrière ; quand il en a ainsi détaché une certaine quantité, il marche à reculons, et les pousse hors du terrier. Jamais il ne remplit ses abajoues de terre, comme on l'a prétendu. Il n'est pas maladroit dans l'eau, quoiqu'il évite soigneusement d'y entrer. L'y jette-t-on, il nage rapidement, mais en faisant entendre des grognements de mauvaise humeur. Cependant ce bain lui est si désagréable, qu'il oublie toute sa méchanceté naturelle quand il se trouve de nouveau à sec. Il se nettoie alors avec soin.

Le hamster est très-habile de ses pattes de devant, il s'en sert, comme de mains, pour porter sa nourriture à sa bouche, pour retourner les épis jusqu'à ce que les grains en sortent, pour enserrer ces grains dans ses abajoues, pour lisser son poil. Lorsqu'il est sorti de l'eau, il se secoue, s'assied sur son derrière, se lèche et se nettoie. C'est toujours par la tête, comme du reste tous les animaux, qu'il commence sa toilette. Il met ses pattes sur ses oreilles, les ramène sur la face, prend chaque mèche de poils l'une après l'autre, et la frotte jusqu'à ce qu'elle soit sèche. Pour mettre en ordre les poils du dos et des cuisses, il se sert de ses dents, de ses pattes et de sa langue. Cette opération dure

assez longtemps, et il l'accomplit avec assez de mécontentement.

Lorsque le hamster est surpris, il se dresse sur ses pattes de derrière, laisse pendre ses pattes de devant, regarde fixement l'objet de son trouble, se montre disposé à s'élaner dessus, à faire usage de ses dents.

Son caractère ne contribue pas à le rendre l'ami de l'homme. La colère le domine, comme elle ne domine aucun rongeur, le rat et le lemming exceptés. Pour un rien, le hamster se met sur la défensive, pousse de forts grognements, grince des dents, et les fait claquer à plusieurs reprises. Son courage n'est pas moindre que sa colère : il se défend contre tout animal qui l'attaque. Il est victorieux d'un chien inhabile ; les ratiers seuls savent le prendre et l'étrangler aussitôt. Tous les chiens ont pour le hamster la même haine que pour le hérisson ; ils sont furieux de ne pouvoir toujours dominer un si petit être. Ils le poursuivent avec ardeur, lui livrent des combats acharnés, et bien souvent ce n'est qu'après une longue lutte que le hamster succombe, mais non sans avoir fait payer cher sa capture. « Dès qu'il remarque, dit Fr. G. Sulzer (1), que le chien veut l'attaquer, il vide ses abajoues, s'il les a pleines ; s'aiguise les dents en les frottant vivement les unes contre les autres ; respire rapidement ; pousse un cri, qui ressemble à un ronflement, gonfle ses abajoues, de façon que sa tête et son cou paraissent plus gros que le corps ; puis se dresse et s'élanche sur son ennemi. Celui-ci s'enfuit-il, il le poursuit en sautant comme une grenouille. La lourdeur de ses mouvements, l'ardeur qu'il met à sa poursuite, sont telles qu'on ne peut s'empêcher de rire. Le chien ne remporte la victoire que s'il peut arriver sur le hamster par derrière ; ille prend alors par la nuque, le secoue et l'étrangle. »

Le hamster attaque même l'homme, et quelquefois sans motif. On passe tranquillement près d'un terrier de hamster, et tout à coup le petit animal rageur est pendu à vos habits. Il mord aussi les chevaux ; et, lorsqu'il est enlevé par un oiseau de proie, il cherche encore à se défendre. Une fois qu'il a mordu, il ne lâche prise qu'avec la vie.

On comprend qu'un animal aussi méchant ne supporte rien. Les petits, en grandissant, ne peuvent plus vivre avec leur mère, et hors du temps du rut, le mâle tue la femelle. Rarement, des hamsters captifs vivent en bonne harmonie ; les

(1) Fr. G. Sulzer, *Versuch einer Naturgeschichte des Hamsters*. Göttingen, 1774, in-8.

vieux ne peuvent jamais se supporter ; les jeunes ont entre eux de meilleurs rapports. J'en ai élevé assez longtemps trois dans une cage ; jamais ils ne se disputèrent, et restèrent toujours étroitement unis. Quand ils se reposaient, ils étaient souvent l'un sur l'autre. De jeunes hamsters, nés de nids différents, s'attaquent aussitôt, se livrent des combats à mort.

Rien n'est plus amusant que d'enfermer ensemble un hérisson et un hamster. Tout d'abord, celui-ci regarde avec curiosité l'être singulier auquel on l'associe, lequel ne paraît s'inquiéter guère de lui. Mais bientôt le repos est troublé. Le hérisson est arrivé près de son compagnon de captivité, un grognement de mauvaise humeur le salue, et aussitôt il se roule sur lui-même. Le hamster s'avance, flaire cette boule hérissée de piquants, mais son museau est en sang ; il donne un coup de patte, sa patte est blessée. Il grince des dents, il crie, il grogne, il saute sur le hérisson, cherche à le pousser avec son épaule, son épaule est piquée ; il emploie tous les moyens pour se débarrasser de ce monstre ; il se blesse encore les pattes, la bouche et, plus stupéfait encore qu'irrité, il s'assied, regardant son adversaire avec une expression comique de terreur et de rage concentrée, ou bien il se précipite sur n'importe quel autre objet, sur un autre hamster bien innocent, pour assouvir la colère dans laquelle l'a mis le hérisson. Celui-ci bouge-t-il de nouveau, la même scène recommence, au grand amusement du spectateur.

Le hamster supporte encore moins la présence de petits animaux que celle de ses semblables ; il leur fait une véritable chasse. Il se nourrit de jeunes oiseaux, de souris, de lézards, d'orvets, de couleuvres, d'insectes, autant que de végétaux. Lui jette-t-on un oiseau dans sa cage, il se précipite dessus, lui arrache les ailes, le tue d'un seul coup de dent à la tête et le dévore. Il s'attaque à tout ce que fournit le règne végétal. Les herbes, les légumes, les fruits de toute espèce, mûrs ou non, les carottes, les pommes de terre, les racines, tout lui est bon. En captivité il mange du pain, des gâteaux, du beurre, du fromage ; en un mot, il est omnivore.

Le hamster est un animal hibernant ; dès que la terre se réchauffe et se ramollit, il se réveille. Ce réveil a lieu en mars, et quelquefois en février. Il n'ouvre pas immédiatement son terrier ; il y reste encore quelque temps, et se nourrit des provisions qu'il a amassées. Au milieu de mars les mâles, au commencement de février les

femelles, quittent leur demeure, pour aller à la recherche de jeunes pousses de blé, de coquelicots, des grains nouvellement semés, qu'ils rapportent dans leur terrier ; un peu plus tard toutes les plantes fraîche leur sont bonnes.

En abandonnant leur retraite d'hiver, les hamsters se creusent un nouveau terrier, où ils passent l'été, et, dès que leur travail est fini, l'accouplement a lieu. Ce terrier d'été a 30 ou, au plus, 60 cent. de profondeur ; dans la chambre principale est établi un nid où la femelle met bas. Il ne renferme qu'une seule chambre à provisions.

A la fin d'avril, le mâle se rend dans la demeure de la femelle ; l'un et l'autre vivent quelque temps en très-bons rapports ; ils se donnent même des témoignages d'attachement et se défendent mutuellement, au besoin. Deux mâles qui se rencontrent dans le terrier d'une femelle, se livrent un combat acharné, jusqu'à ce que le plus faible succombe ou s'enfuie : on trouve souvent de vieux hamsters mâles, couverts de cicatrices, restes de ces luttes. Mais, après l'accouplement, les deux époux deviennent aussi étrangers l'un à l'autre qu'auparavant.

Quatre ou cinq semaines après le rapprochement des sexes, la femelle met bas, dans un nid mollement et chaudement rembourré, de 6 à 8 petits. Elle a au moins deux portées par an : la première a lieu en mai. Les petits naissent nus et aveugles, mais avec des dents, et pèsent alors un peu plus de 4 grammes. Ils grandissent très-rapidement, et leur poids est de 50 grammes, que leurs yeux sont encore fermés : ils ne s'ouvrent que du huitième au neuvième jour. Dès ce moment, les petits commencent à marcher autour de leur nid. La mère les élève avec tendresse ; du reste, elle adopte et soigne avec tout autant de dévouement d'autres nourrissons qu'on lui donne à élever, lors même qu'ils sont plus âgés que les siens. Le quinzième jour, les jeunes hamsters se mettent déjà à creuser, et, dès cet instant, la mère les émancipe, c'est-à-dire qu'elle les chasse de son terrier, et les force ainsi à se tirer d'affaire tout seuls, ce qui ne leur est pas difficile. Cinq ou six jours après la naissance, alors que leurs poils commencent à peine à se montrer, que leurs yeux sont encore fermés, les petits hamsters savent déjà prendre un grain de blé entre leurs pattes de devant, et le ronger avec leurs dents aiguës. En cas de danger, ils sautent dans le terrier avec assez d'agilité, les uns suivent leur mère, les autres se cachent qui dans un trou, qui dans un autre. La mère, quelque méchante et courageuse

qu'elle paraisse d'ordinaire, se montre très-lâche quand il s'agit de défendre sa progéniture ; elle s'enfuit, s'enfonce avec ses petits dans un de ses couloirs, cherche à le boucher avec de la terre, ou creuse rapidement pour l'étendre.

Les hamsters nouveau-nés paraissent presque rouges de sang et font entendre un léger murmure, analogue à celui des chiens. Le deuxième ou le troisième jour, ils sont revêtus d'un léger duvet, qui s'épaissit peu à peu ; mais ils mettent un an à atteindre leur taille définitive. Il paraît cependant que, nés en mai, ils sont déjà, en automne, aptes à se reproduire.

Dès que les moissons jaunissent, les hamsters courent affairés dans les champs. Les capsules du lin, les vesces, les pois, paraissent être leurs aliments de préférence. Un hamster qui habite un champ de lin ou de pois, n'enserme généralement pas d'autre récolte dans son terrier ; cependant, ce n'est pas là un fait absolu. On a remarqué que les vieux hamsters mâles savent mieux choisir leurs provisions, mieux les éplucher que les femelles ; ils y emploient d'ailleurs plus de temps. Celles-ci, après leur dernière portée, ont à se construire rapidement un terrier et à y entasser de la nourriture.

Ce n'est que dans les endroits où il n'est pas dérangé que le hamster travaille, le jour, à amasser des provisions ; d'ordinaire, il emploie à le faire la première moitié de la nuit, et les premières heures de la journée. De ses pattes de devant, il recourbe les chaumes ; de ses dents, il coupe les épis, les pend entre ses pattes, les tourne, les retourne, dépouille les grains de leurs enveloppes, les fait passer dans ses abajoues, et rentre dans sa demeure quand celles-ci sont pleines. Il peut emporter de la sorte, en une fois, jusqu'à 100 grammes de grains. Ainsi chargé, le hamster a une physionomie réellement comique, et il est le plus maladroit de tous les animaux. On peut alors le prendre sans crainte, car il ne peut plus mordre ; seulement on ne doit pas lui laisser le temps de vider ses abajoues et de se mettre sur la défensive.

En octobre, la température baisse, les champs sont vides, le hamster prépare sa demeure d'hiver. Il en bouche d'abord l'ouverture de sortie, puis l'ouverture d'entrée, en les remplissant de terre. En a-t-il encore le temps, ou craint-il les gelées, il se creuse un nid et des chambres à provision à une plus grande profondeur. L'animal se gorge de nourriture, s'enroule en boule au milieu du petit lit de paille qu'il s'est préparé et s'endort. Il se couche d'ordinaire sur le côté, la tête entre les pattes de derrière, les poils

en bon ordre, mais un peu hérissés. Un hamster en léthargie a les membres froids, rigides comme un cadavre ; quand on les a étendus de force, ils reprennent leur position primitive ; ses yeux sont clos, mais limpides comme ceux d'un animal vivant ; les paupières se referment d'elles-mêmes ; la respiration et les battements du cœur sont insensibles, ce dernier n'a plus que de 14 à 15 pulsations par minute. L'animal paraît mort. Quelque temps avant le réveil, la rigidité disparaît ; la respiration devient sensible ; l'animal fait quelques mouvements ; il ronfle, se dresse, ouvre les yeux, fait quelques pas en trébuchant comme s'il était ivre, essaye de s'asseoir, tombe, se relève, revient à lui, court lentement, mange, se nettoie, se lisse les poils ; il est enfin complètement réveillé. Il faut user de prudence lorsqu'on veut s'assurer si un hamster est revenu à la vie active. Souvent il paraît mort, quand tout à coup une morsure vient apprendre que cette mort n'était qu'apparente. En liberté, les hamsters doivent se réveiller pendant l'hiver. Au mois de décembre, par une température de plusieurs degrés au-dessous de zéro, il leur arrive fréquemment d'ouvrir leurs terriers et de courir les champs. Dans une chambre continuellement chauffée, ils restent éveillés toute l'année, mais ils n'y sont pas à leur aise, et meurent rapidement.

Il est heureux qu'un animal aussi nuisible que le hamster soit poursuivi par beaucoup d'ennemis. Plusieurs oiseaux de proie, tant diurnes que nocturnes, les corbeaux, le putois, la belette lui font une poursuite continuelle, le tuent et le mangent quand ils peuvent s'en emparer. Le putois et la belette le suivent jusque dans son terrier, et sont par conséquent ses ennemis les plus redoutables. Quelque résistance qu'il leur oppose, le rongeur finit par succomber à leurs attaques. Chaque cultivateur ménagerait donc ces deux carnassiers, s'il savait reconnaître ses vrais intérêts ; mais, au lieu de cela, il les tue sans pitié.

Chasse. — Dans bien des endroits, l'homme fait une guerre en règle au hamster. En Thuringe, par exemple, il est des gens qui ont pour profession de le déterrer et de le détruire. La commune paye, pour chaque hamster, une prime qui est plus forte pour une femelle que pour un mâle. Mais le principal rapport de cette chasse est fourni par les provisions que l'animal a rassemblées ; on sèche les grains, et on les moud.

Usages et produits. — La peau du hamster est utilisée comme fourrure. Quoique cette four-

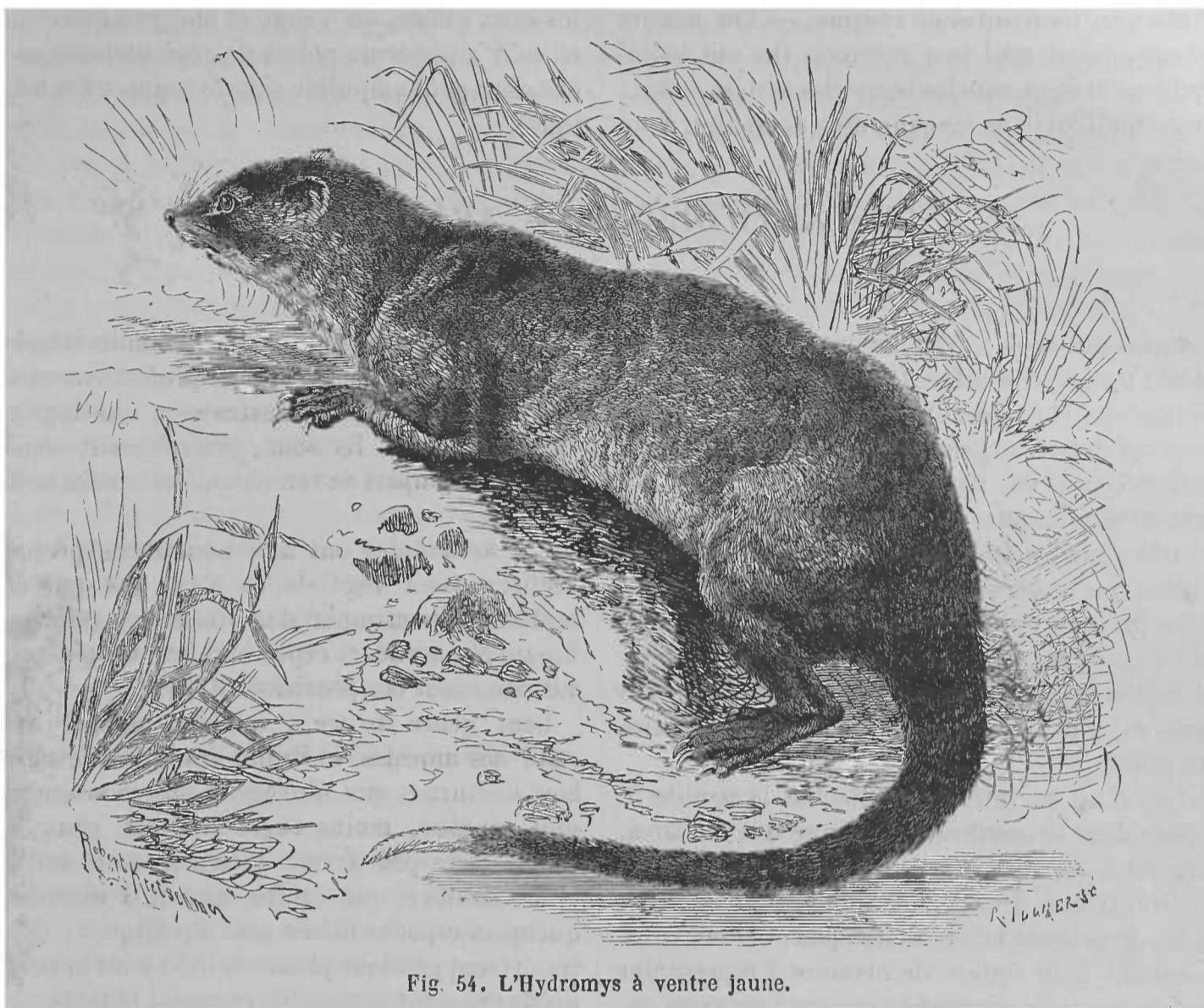


Fig. 54. L'Hydromys à ventre jaune.

rure soit bonne, légère et durable, elle n'est cependant pas d'une grande valeur. Dans plusieurs localités, on se nourrit de sa chair, et l'on n'a certes pas de motifs pour ne point le faire, car elle est tout aussi bonne que celle de l'écreuil et de plusieurs autres rongeurs, que l'on mange avec plaisir. On voit que le hamster est d'une certaine utilité. Disons, toutefois, que les profits qu'on en retire sont loin de compenser les dégâts qu'il cause.

LES HYDROMYS — *HYDROMYS*.

Die Sumpfratten.

Caractères. — Nous avons encore à mentionner, parmi les muridés, un genre fort remarquable par la dentition. On ne compte plus ici que quatre molaires à chaque mâchoire, deux à droite, deux à gauche. Du reste, les hydromys ressemblent par le corps à des rats; leur tête est allongée; leur museau assez obtus; leurs jambes sont courtes, et leur queue est longue; ils ont les oreilles arrondies; cinq doigts à chaque patte, ceux des pieds de derrière réunis à la

base par une petite membrane natatoire; des moustaches fournies et aussi longues que la tête.

Distribution géographique. — La seule espèce sur laquelle repose ce genre est exclusivement propre à la Nouvelle-Hollande.

L'HYDROMYS A VENTRE JAUNE — *HYDROMYS CHRYSOGASTER*.

Die gemeine Sumpfratte.

Caractères. — L'hydromys à ventre jaune (fig. 54) a près de 66 cent. de long, mais les deux cinquièmes environ appartiennent au corps. Il a le dos d'un brun noir brillant, marqueté de fauve; les flancs et le ventre d'un gris fauve à reflets jaune orangé; les poils duveteux d'un gris clair, les poils soyeux entièrement noirs, ou d'un jaune doré, à pointe noire. Les pattes sont d'un brun foncé, et les poils qui recouvrent la queue sont roides et grisâtres.

Distribution géographique. — Cette espèce est du petit nombre des mammifères monodelphes qui habitent l'Australie. On le trouve sur les îles du détroit de Bass et à la terre de Van-Diemen.

Mœurs, habitudes et régime. — Les mœurs de cet animal sont peu connues. On sait seulement qu'il fréquente les bords des fleuves et de la mer ; qu'il vit dans les eaux douces comme dans

les eaux salées ; qu'il nage et plonge à merveille, et qu'il a plusieurs points de ressemblance avec le campagnol amphibie sous le rapport des habitudes.

LES ARVICOLIDÉS — *ARVICOLINI*.

Die Wühlmäuse.

Caractères. — La famille des arvicolidés renferme un grand nombre de petits rongeurs, assez semblables entre eux et ayant plus d'un rapport avec les muridés, parmi lesquels on les rangeait jadis. Toutefois, ils s'en distinguent par des formes plus trapues ; une tête plus grosse et plus courte ; un museau plus large, généralement obtus ; des oreilles moins proéminentes, arrondies, presque nues, en totalité ou en partie cachées par les poils ; des yeux moins volumineux et moins saillants ; un pelage généralement plus long et plus moelleux, et une queue couverte de poils.

Quant au caractère essentiel de la famille, il réside dans le nombre et la forme des molaires. Ces dents, au nombre de six pour chaque mâchoire, trois à droite, trois à gauche, sont formées de prismes triangulaires placés alternativement sur deux lignes, de manière à représenter des zigzags à la couronne ; et, sauf de rares exceptions, n'ont pas de racines proprement dites.

Les arvicolidés ne diffèrent pas beaucoup les uns des autres sous le rapport de la coloration. Leurs teintes sont fort peu vives et le plus ordinairement rembrunies. Les jeunes ont toujours un pelage plus sombre que les vieux, et les espèces qui habitent les montagnes l'ont généralement plus foncé que celles qui vivent dans les plaines.

Les différences de mœurs, d'habitat, de distribution géographique sont souvent plus prononcées que celles qu'offre le pelage.

Distribution géographique. — Les arvicolidés sont répandus dans les régions septentrionales de l'ancien et du nouveau continent.

Mœurs, habitudes et régime. — Ils vivent dans des galeries souterraines, qu'ils creusent généralement eux-mêmes ; ils habitent les plaines comme les montagnes, les terrains en culture aussi bien que les lieux les plus sauvages, les prairies les plus incultes ; ils fréquentent les champs, les jardins, les bords des rivières, des ruisseaux, des lacs, des étangs. Presque tous évitent l'homme, et bien peu se rencontrent dans les granges et les étables.

Leurs demeures consistent en couloirs simples ou ramifiés, et plus ou moins profondément situés. Quelques-uns se construisent une loge en forme de hutte. Ils sont généralement sociaux, et la plupart se réunissent en bandes nombreuses.

Les arvicolidés ont une nourriture presque exclusivement végétale ; ce n'est que par exception qu'ils mangent des substances animales. Aucun n'hiberne, et cependant beaucoup d'entre eux amassent des provisions d'hiver.

Leur genre de vie a quelque rapport avec celui des muridés, et ils ont des habitudes aussi bien nocturnes que diurnes. Leurs mouvements sont rapides, moins cependant que ceux des souris. Très-peu savent grimper ; mais le plus grand nombre, par contre, nagent à merveille, quelques espèces même sont aquatiques ; d'autres vivent pendant plusieurs mois sous la neige, qu'ils creusent comme ils creusent la terre.

Quelques espèces, poussées sans doute par le besoin de nourriture, entreprennent de grands voyages, et c'est à la suite de pareils déplacements que plusieurs espèces, originaires de l'Asie, se sont acclimatées et sont devenues indigènes en Europe.

La vue et l'odorat sont les plus parfaits de leurs sens ; l'ouïe ne paraît pas très-développée ; leur intelligence est faible.

Toutes les espèces d'arvicolidés se multiplient très-rapidement, quelques-unes même d'une manière incroyable et fâcheuse pour nous.

Usages et produits. — Sauf les grandes espèces qui, dans quelques pays, entrent exceptionnellement dans le régime de l'homme, les autres ne lui sont d'aucune utilité, et deviennent au contraire excessivement nuisibles partout où il les laisse trop se multiplier.

LES ONDATRAS — *FIBER*.

Die Bisamratten.

Caractères — Les ondatras semblent établir une transition des arvicolidés aux castors, mais

ils appartiennent bien certainement aux premiers par tous leurs caractères. Ils ont des oreilles operculées, très-peu saillantes, couvertes de poils courts ; quatre doigts aux pattes de devant et un pouce rudimentaire ; cinq doigts aux pattes de derrière, bordés de poils natatoires, et armés d'ongles assez forts ; une queue longue, arrondie à l'extrémité, comprimée dans le reste de son étendue, et recouverte de petites écailles, entre lesquelles passent des poils courts, rares, cachés ; de petits yeux ; la lèvre supérieure fendue ; des moustaches longues. Les vieux individus ont les molaires pourvues de vraies racines.

Une glande particulière, s'ouvrant à l'extérieur, sécrétant un liquide blanc, oléagineux, à forte odeur de civette, occupant le voisinage des organes génitaux externes, est encore un caractère propre aux ondatras.

On a cru pendant longtemps que ce genre renfermait plusieurs espèces, mais une étude plus attentive les a fait réduire à une seule.

L'ONDATRA MUSQUÉ — *FIBER ZIBETHICUS*.

Die Bisamratte ou Ondatra.

Caractères.—L'ondatra (*fig. 55*), vulgairement connu sous le nom de *rat musqué du Canada*, le *musquasch* des Anglo-Américains, est le plus grand des arvicolidés connus, et a beaucoup de rapports de forme avec le campagnol amphibie. Son pelage ressemble à celui du castor ; il est épais, couché, mou, brillant. Les poils laineux en sont fins, courts, duveteux ; les poils soyeux sont luisants et du double plus longs que ceux-ci. Le dos est brun ; le ventre est gris, à reflets roux. Quelquefois le dos a une teinte plus ou moins jaune. La queue est noire. Les poils qui bordent les doigts sont blonds ; les ongles, roux de corne. Les mâles adultes ont près de 66 cent. de long, les deux cinquièmes environ appartenant à la queue.

L'ondatra musqué offre quelques variétés. Richardson (1) en signale trois : l'une est complètement noire, l'autre tachetée, et la troisième entièrement blanche.

Distribution géographique. — L'ondatra musqué habite l'Amérique du Nord, entre le 30 et le 69° de latitude nord.

On le trouve surtout dans le Canada, d'où l'on envoie chaque année plusieurs milliers de ses peaux en Europe.

Mœurs, habitudes et régime. — Il fréquente

les prairies au bord des grands lacs, des grands fleuves à cours lent, des ruisseaux, des marais, mais surtout des étangs peu étendus, recouverts de roseaux et de plantes aquatiques.

C'est là qu'on le trouve en familles ou en tribus. Son genre de vie a beaucoup d'analogie avec celui du castor, si bien que, pour les sauvages, ces animaux sont frères ; le castor, comme aîné, étant plus industrieux et plus sage, l'ondatra musqué étant plus inexpérimenté.

Comme le castor, l'ondatra est éminemment sociable, car il forme une grande partie de l'année des colonies quelquefois considérables, et, comme lui aussi, il se construit des habitations qui font saillie à la surface du sol, mais auxquelles aboutissent souvent des galeries profondes, telles que nous en trouvons dans les retraites souterraines des campagnols.

C'est ordinairement sur les bords d'un lac, d'un fleuve ou d'une rivière dont les eaux ont un cours insensible et dont les rives, couvertes de joncs, s'inclinent en pente douce, que les ondatras s'établissent de préférence pour y construire leurs huttes. Ils font preuve dans ces circonstances d'un instinct admirable : on dirait qu'ils savent quel est le point extrême qu'atteignent les plus grandes crues, car c'est toujours sur la ligne du plus haut niveau des eaux, qu'ils élèvent leurs habitations. En outre, en prévoyance de crues exceptionnelles, ils les étagent de façon à ce que l'un des compartiments soit assez élevé pour ne jamais être envahi par l'eau. Extérieurement, les huttes des ondatras simulent un dôme. Les matériaux qui les composent sont des joncs assez profondément enfouis en terre, enchevêtrés les uns dans les autres avec une grande régularité, et recouverts extérieurement d'une épaisse couche de terre glaise, que l'animal gâche et transporte avec ses pieds, et qu'il applique et aplanit ensuite à l'aide de sa queue. Une couverture de joncs entrelacés, ayant quelquefois jusqu'à 22 cent. d'épaisseur recouvre cette première cloison, qui elle-même a de 11 à 16 cent. ; en sorte que ces diverses couches donnent aux parois de l'habitation une épaisseur totale de 23 cent. environ. Les dimensions d'une hutte varient selon le nombre de ses habitants. Son diamètre intérieur est de près de 66 cent., pour une famille de sept à huit individus. Un couloir souterrain, partant du fond de la demeure commune, conduit au sein de l'eau, et de ce couloir naissent plusieurs galeries, ayant des destinations différentes : les unes sont de simples boyaux plus ou moins étendus, terminés en

(1) Richardson, *Fauna borealis Americana*.

cul-de-sac, que l'animal creuse pour découvrir les racines des plantes aquatiques dont il se nourrit l'hiver; les autres aboutissent à des compartiments profonds, exclusivement destinés à recevoir les ordures. Quand les colonies sont nombreuses, les huttes, groupées les unes à côté des autres, forment de véritables villages.

Ces établissements, si habilement et si laborieusement construits, ne sont cependant que des abris d'hiver pour beaucoup d'entre les colons, et notamment pour les mâles. Au printemps les ondatras les abandonnent et gagnent par couples les hautes terres. Il paraîtrait, toutefois, qu'après l'accouplement, la plupart des femelles retournent aux huttes pour y mettre bas.

Pendant la saison froide, l'ondatra tapisse son habitation avec des nénuphars, des feuilles, des herbes, des roseaux. Il a soin, d'après Audubon, de ne recouvrir le sommet de sa hutte que d'une couche de plantes assez lâches pour que l'air puisse s'y renouveler facilement. Tant que l'étang n'est pas gelé jusqu'au fond, l'ondatra vit tranquillement dans sa chaude demeure, recouverte d'une épaisse couche de neige. Mais si le froid augmente, si toutes les issues lui sont fermées, l'animal tombe en souffrance, beaucoup même succombent, car ils ne peuvent creuser dans la glace des trous pour le renouvellement de l'air. Richardson, auquel nous sommes redevables de ce fait, ajoute que cela n'arrive que dans des hivers excessivement rigoureux; car les ondatras s'établissent dans des marais ou des étangs profonds, ou au voisinage de sources qui ne gèlent pas facilement.

L'ondatra musqué se nourrit principalement de végétaux aquatiques; on a cependant trouvé dans ses demeures des restes de coquillages. Audubon a vu des animaux captifs manger volontiers les mollusques; ils ouvraient avec leurs dents ceux à coquille molle; quant à ceux à coquille dure, ils attendaient qu'ils s'ouvrisent d'eux-mêmes pour se précipiter rapidement sur eux, et les tuer à coups de dents. Les plantations voisines d'une colonie d'ondatras sont souvent visitées et saccagées par ces rongeurs. Ils détruisent plus qu'ils ne mangent: en minant le sol, ils coupent les racines, renversent et font périr ainsi un grand nombre de plantes.

Les propriétaires d'étangs ont souvent aussi beaucoup à se plaindre de leurs dégâts. En creusant leurs galeries, ils percent les digues qui retiennent les eaux, ce qui cause les inondations des prairies environnantes à l'époque des grandes eaux.

Audubon et Bachmann ont donné une description excellente des mœurs de ces *rats-castors*, comme ils les nomment. « Les rats-castors, disent-ils, sont des animaux vifs, enjoués, lorsqu'ils se trouvent dans leur élément, c'est-à-dire dans l'eau. Par une belle nuit, on peut les voir dans les étangs des moulins, dans les pièces d'eau profondes et tranquilles; ils jouent, ils nagent de tous côtés, laissant dans l'eau des sillons brillants; ils s'arrêtent près des touffes d'herbes, sur les pierres d'où ils peuvent atteindre les objets qui flottent; ils s'asseyent sur la rive, et de là ils sautent à l'eau, l'un après l'autre, comme des grenouilles. De temps à autre on en voit un couché, immobile, à la surface liquide; il donne par moments un léger coup avec sa queue, comme le fait le castor, puis il disparaît subitement pour reparaître de nouveau à 10 ou 20 mètres de là, et recommencer le même jeu, ou se joindre à ses camarades. D'autres, sur la rive, ramassent des herbes, déterrent des racines et les transportent ensuite dans l'endroit le plus tranquille. On dirait que ces animaux forment une petite communauté pacifique, et ne demandent autre chose, pour être heureux, que le repos et la tranquillité.

« Un coup de feu tiré dans ces circonstances les fait tous fuir avec une précipitation sans égale; tous plongent sous l'eau, et se réfugient dans leurs demeures. Pendant le jour, alors même qu'il n'est pas très-secondé par la vue, l'ondatra est très-difficile à tirer lorsqu'il nage, car il a plongé avant que le plomb l'ait atteint. »

Nous ne savons que peu de chose sur la reproduction de l'ondatra. C'est en avril et mars, lorsqu'il a quitté sa demeure d'hiver, que l'accouplement a lieu. La femelle met bas dans sa hutte ou dans son terrier de trois à six petits. Au dire des uns, elle n'aurait qu'une portée par an; au rapport des autres, elle en aurait de trois à quatre. On ne sait combien de temps les petits restent avec leur mère, ni combien dure leur croissance.

Chasse. — On chasse les ondatras moins à cause des dégâts qu'ils font que pour les profits qu'on en retire.

On les prend dans des pièges amorcés avec des pommes, dans des trappes placées près de leurs demeures, ou encore on les tue dans leurs huttes. Les Indiens savent parfaitement reconnaître si une hutte est habitée ou non. Lorsqu'elle est habitée, ils s'en approchent sans bruit, enfoncent leur lance à travers ses parois et embrochent généralement ainsi l'individu

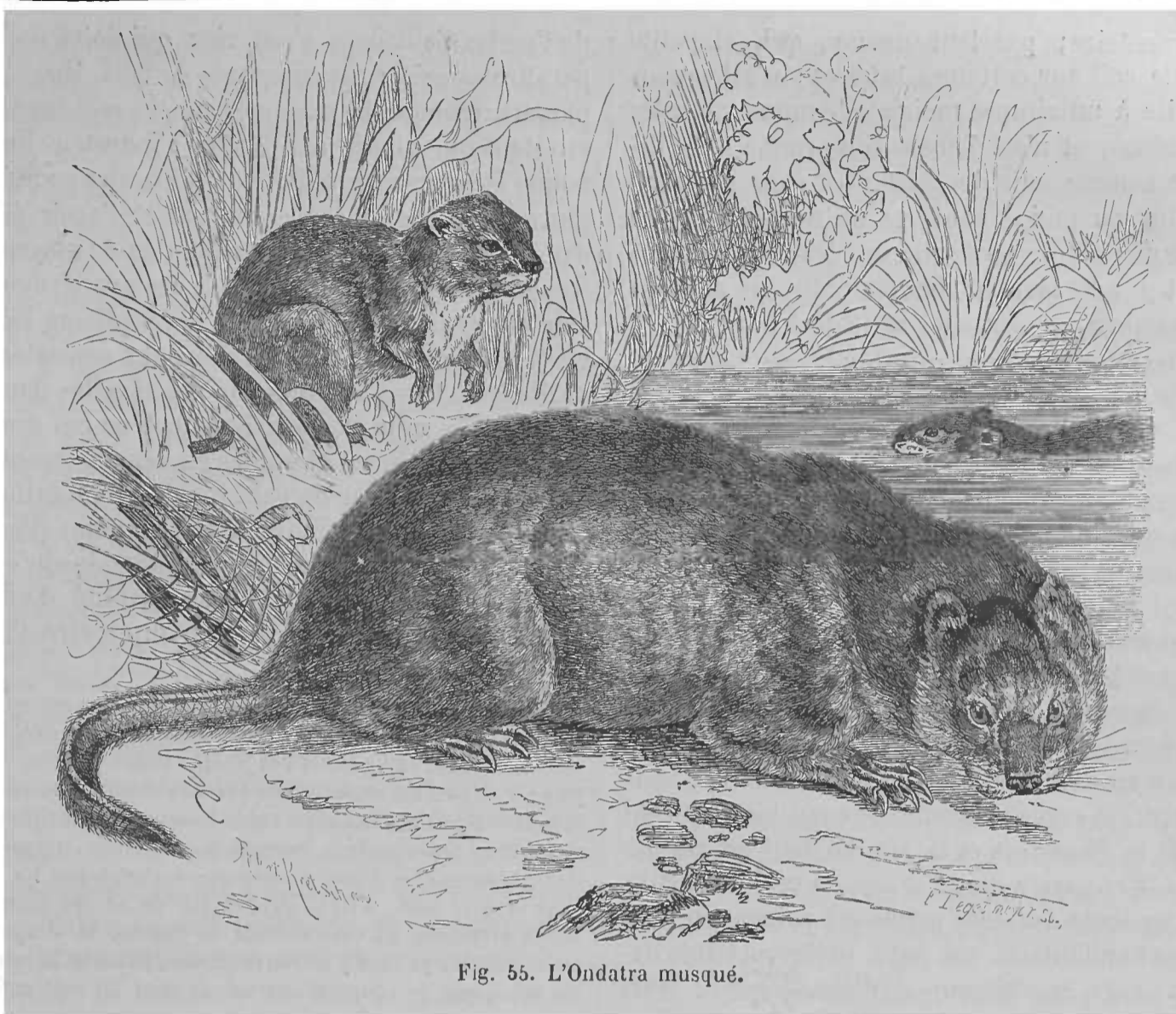


Fig. 55. L'Ondatra musqué.

qui s'y trouve. On dispose les trappes de façon qu'elles tombent dans l'eau, et noient l'animal. Si l'on abandonne un ondatra qui vient de se prendre, il est aussitôt entouré par ses camarades, qui se comportent à son égard comme le font les rats, c'est-à-dire le déchirent et le dévorent. Un ondatra qui vient de périr d'une façon quelconque doit être ramassé de suite, sans quoi ses compagnons font disparaître son cadavre qui est perdu pour le chasseur. On capture encore des ondatras en les enfumant dans leurs demeures avec du soufre. En un mot, l'homme met tous les moyens en usage pour s'en emparer.

Le lynx, le renard, le vison, la marte, les oiseaux de proie, diurnes et nocturnes, poursuivent aussi l'ondatra.

Captivité. — Pris jeunes, les ondatras s'appriivoient facilement. L'animal est du reste très-doux ; Audubon dit qu'on peut lui donner sa main à téter, sans crainte d'en être mordu. Les vieux animaux, par contre, sont méchants et mordent. On ne peut les garder que dans des caisses doublées en fer-blanc. Sarrazin a eu un ondatra qui, en l'espace d'une nuit, fit dans du bois dur, sur une longueur de 30 cent., un trou de 8 cent.

BREHM.

de profondeur, par lequel il s'échappa ; il pratiqua donc une ouverture plus grande que celle qui lui était nécessaire.

Usages et produits. — Les Indiens mangent la chair de l'ondatra avec plaisir, et sa fourrure est assez estimée, malgré la forte odeur de civette qui la rend désagréable pour bien des personnes. Cette odeur pénètre aussi la viande, au point de la rendre immangeable pour un Européen ; elle peut même être assez forte pour incommoder. Sarrazin en ressentit plusieurs fois l'effet et s'évanouit même en disséquant de vieux ondatras mâles. Il fut, par la suite, obligé de les exposer à une forte chaleur avant de les disséquer. Audubon, par contre, prétend que cette odeur est bien plus supportable que celle du vison et surtout de la mouffette.

LES CAMPAGNOLS — ARVICOLA.

Die Wühlratten.

Caractères. — Les campagnols se distinguent des autres arvicolidés par leurs pieds de devant qui n'ont que quatre doigts, le pouce n'étant représenté que par un tubercule ou par un ongle

rudimentaire; par leur queue, qui, si petite qu'elle soit sur certaines espèces, n'est jamais réduite à un simple moignon comme chez les lemmings, et n'est jamais comprimée ni écaillée comme celle des ondatras, mais arrondie et plus ou moins couverte de poils; enfin par leurs dents qui, sauf une ou deux exceptions, n'ont pas de racines chez les individus adultes. Le nombre des mamelles varie de 4 à 8.

Distribution géographique. — Le genre campagnol a des représentants en Europe, en Asie et dans l'Amérique septentrionale.

Mœurs, habitudes et régime (1). — Si les mœurs des animaux qui nous sont utiles ont pour nous un intérêt tout particulier, celles des espèces qui nous sont nuisibles ne doivent pas moins nous intéresser; car la connaissance de ces mœurs peut seule nous indiquer les moyens propres à atténuer ou à prévenir les dommages que ces espèces nous causent. A ce point de vue, les campagnols ont droit à toute notre attention. Ils sont essentiellement préjudiciables à l'agriculture, et certains d'entre eux ont bien souvent porté la désolation et la famine dans les campagnes. Des pays entiers, si l'on en croit les récits des anciens, auraient même été ruinés par eux, et les habitants de ces pays, obligés de fuir devant ces envahisseurs, d'abandonner leurs champs devastés, seraient allés demander à d'autres contrées des moyens de subsister. C'est ce qu'auraient été contraints de faire les habitants de quelques villes d'Ionie, d'après le témoignage de Pausanias; ceux de Cosa (actuellement Orbitello), selon Diodore et Rutilius Rufus; et les insulaires de Chrysa, l'une des Cyclades, d'après Strabon. L'histoire des temps fabuleux nous dit aussi que les Éoliens, les Crétois, les Troyens eurent également à pâtir maintes fois des ravages de certains rats des champs, qui ne sauraient être que des campagnols; que l'apparition de ces animaux dans leurs campagnes était considérée comme un fléau envoyé par Apollon, en punition de leurs fautes, et que, pour apaiser ce dieu, auquel ils donnaient le surnom de Sminthien, du nom des rats nommés *Sminthes*, ils lui offraient des sacrifices dans un temple que les Crétois lui avaient dédié.

A part le merveilleux dont ils sont accompagnés, ces récits, qui rappellent la plaie dont le pays des Philistins fut frappé après l'enlèvement

de l'arche d'alliance, n'ont rien qui doive nous paraître exagéré; car une foule de faits, dont la plupart remontent à quelques années seulement, attestent que si, de nos jours, l'industrie humaine était restée indifférente et inactive en présence du fléau, comme elle paraît l'avoir été dans les temps anciens, ou qu'au lieu de moyens énergiques, elle se fût bornée à des exorcismes, comme on en a fait jusqu'au dix-septième siècle (1), nous aurions eu bien souvent à constater, en Europe, la ruine complète des récoltes dans les contrées soumises aux invasions de ces destructeurs. Quelques exemples en témoigneront.

En 1792, la ferme de l'abbaye de Dommartin, située dans la commune de Tournefontaine (Pas-de-Calais), fut ravagée depuis juillet jusqu'en septembre par une prodigieuse quantité d'une espèce de campagnols que l'on croit être l'a-

(1) Aldrovande (*) donne le texte d'une pièce fort curieuse dont on se servait dans le quatorzième et le quinzième siècles, pour écarter les campagnols des jardins et des champs. On y lit : « *Adjuro vos omnes mures qui hic consistitis, ne mihi inferatis injuriam. Assigno vobis hunc agrum, in quo si vos posthac deprehendero, matrem deorum testor, singulos vestrum in septem frustra discerpam;* » c'est-à-dire : « Je vous conjure tous, ô Rats qui êtes ici, de ne me causer aucun préjudice. Je vous défends ce champ, et si après cette défense, je vous y retrouve jamais, j'atteste la mère des dieux que je couperai chacun de vous en sept morceaux. »

Les campagnols étant les seuls rongeurs qui ravagent les champs, il est certain qu'Aldrovande fait ici allusion à ces animaux; les anciens, du reste, les confondaient, sous la dénomination collective de *mures*, avec les rats proprement dits, les souris, les loirs, etc. Ajoutons que cette adjuration paraît avoir été une formule générale qui, à l'aide du simple changement de nom de l'animal, s'appliquait tout aussi bien aux campagnols qu'aux autres bêtes malfaisantes, telles que les rats, les chenilles, les sauterelles.

Cette sorte de talisman, écrit en latin, sans doute pour plus d'efficacité, était attaché au bout d'un bâton, que l'on fichait au milieu du champ envahi. Le mal, bien entendu, allait son train; alors le peuple, dans son ignorance, demandait le grand remède de ces temps de superstition, c'est-à-dire l'excommunication. C'est ainsi qu'à la fin du quinzième siècle, l'évêque d'Autun fut contraint d'excommunier les campagnols, accusés de ravager les campagnes environnantes. Chassanée (**) raconte qu'il a vu dans cette ville des sentences d'anathème et d'excommunication portées, en 1501, contre les rats, par l'official du diocèse; il donne le modèle de la requête des paroissiens, parle de l'avocat nommé pour conseil aux animaux et rapporte enfin la formule ordinaire d'anathème. Berriat-Saint-Prix (***) cite de son côté trois procès ou jugements relatifs aux rongeurs : à Berne en 1451, à Nîmes en 1479, en Espagne au seizième siècle.

(1) Les considérations générales qui suivent sont empruntées à un travail que nous avons publié dans le *Dictionn. universel d'hist. naturelle*, article CAMPAGNOL. — (Z. GERBE.)

(*) Aldrovande, *De quadrupedibus viviparis*, 1637, in-fol.

(**) Chassanée, *De excommunicatione animalium*, 1568, in-fol. Dans Berriat-Saint-Prix, *Repert. et recherches sur les procès et jugements relatifs aux animaux*. Paris, 1829, p. 15.

(***) Berriat-Saint-Prix, *ibid.* Tableau.

greste. Tout le terrain, principalement sur une étendue de 30 hectares, était sillonné par les galeries de ces animaux; l'herbe, les graines, les semis, les plantations, tout était dévasté. Après bien des moyens essayés sans résultats, le propriétaire s'avisa d'offrir *un denier* par tête de campagnol, et, en moins de deux mois, 53,114 lui furent apportées. Un grand nombre avaient déjà été détruits par les gens de la ferme.

A une époque plus rapprochée de nous, plusieurs contrées de l'Europe furent envahies à la fois par le campagnol vulgaire ou des champs, et quelques-unes ravagées au point que de secondes semailles devinrent nécessaires. En 1818 l'espèce était en nombre si considérable sur la rive droite du Rhin, qu'il fut prescrit à chaque cultivateur de livrer, par jour, au magistrat, douze têtes de campagnol, qui étaient payées un florin. Cette prescription en fit détruire dans le seul bourg d'Offenbach, 47,000 dans l'espace de trois jours. La même année, un agriculteur des environs de Lausanne en capturait, à lui seul, 15,000 en trois mois, et plus de 200,000 étaient tués dans le duché de Saxe-Gotha, où déjà, l'année précédente, 89,565 avaient été détruits. Ces hécatombes ne sont cependant pas à comparer à celle qui eut lieu en 1822, dans les districts de Nidda, de Putzbach et dans le canton de Saverne. La défense qui fut organisée dans ces localités pour mettre fin aux ravages du campagnol vulgaire, fit périr en quinze jours plus de 2,000,000 d'individus de cette espèce: 1,570,000 furent tués dans le canton de Saverne; 500,327, dans le district de Nidda, et 271,941 dans celui de Putzbach.

L'invasion la plus désastreuse, dont les annales de l'agriculture aient conservé le souvenir, est celle de l'été 1801, à la fin de l'automne 1802. Durant près de dix-huit mois, la Vendée, les Deux-Sèvres, la Charente-Inférieure, en furent le théâtre; les départements de Maine-et-Loire, de la Loire-Inférieure, de la Gironde, de la Dyle, de Sambre-et-Meuse, du Bas-Rhin, du Loiret, virent aussi une partie de leurs récoltes perdues. Mais c'est surtout en Vendée, dans le *Marais* d'abord, puis dans la *Plaine* et dans une partie du *Bocage*, que la dévastation prit des proportions vraiment alarmantes. Les semences enlevées à mesure qu'on les confiait au sol, les récoltes anéanties sur pied, des taillis entiers dévorés, les prairies minées et ravagées au point qu'il devint impossible d'engraisser, comme à l'ordinaire, des bœufs pour la boucherie: telle y fut l'œuvre du campagnol vulgaire. Justement émue

des plaintes que soulevait un pareil fléau, l'autorité supérieure demanda à la première classe de l'Institut des moyens propres à en arrêter le cours (1), et envoya sur les lieux une commission spéciale pour en mesurer l'étendue. Cette commission, après avoir constaté les dégâts, dénonça pour la Vendée seule, la perte de près de trois millions de francs (2,723,730 fr.). Nul ne peut dire à quel chiffre se seraient élevées ces pertes, si les poisons, les engins de toute sorte dont on fit usage contre un ennemi si redoutable, et, surtout, si les pluies abondantes et les neiges qui survinrent dans les premiers mois de 1802, n'en avaient considérablement diminué le nombre; toutefois, on peut se demander si l'on n'aurait pas vu se renouveler, en partie du moins, ces émigrations forcées, dont parlent les auteurs anciens.

Mais comment des animaux d'une si petite taille, avec des moyens en apparence si faibles, peuvent-ils commettre d'aussi grands dégâts? Comment expliquer ces invasions qui dans quelques circonstances paraissent subites, et cette multiplication à laquelle il serait difficile de croire, si des chiffres indiscutables n'en étaient une preuve éclatante? C'est ce que va nous dévoiler l'histoire générale de leurs habitudes naturelles.

Les diverses espèces de campagnols ont entre elles de nombreux rapports de mœurs: toutes habitent des terriers; toutes sont plus crépusculaires que diurnes, détruisent au delà de leurs besoins, font acte de prévoyance en emmagasinant des provisions, construisent un nid particulier pour leurs petits, etc.; mais avec ces rapports généraux se manifestent, moins d'espèce à espèce que de groupe à groupe, des différences qui paraissent avoir pour principale cause le genre de nourriture. Celles qui recherchent de préférence les baies, les fruits, les graines de certains végétaux, comme les campagnols murins, viennent fréquemment à la surface du sol où les appellent les besoins de la vie; il en est de même des espèces herbivores et séminivores auxquelles appartient le campagnol vulgaire. Celles qui vivent principalement de bulbes et de racines, telles, par exemple, que le campagnol économe, ont des habitudes essentiellement souterraines. Ce n'est pas à dire cependant qu'elles ne se montrent jamais à découvert; elles sortent, au con-

(1) L'Institut (Académie des sciences) nomma, à cet effet, une commission composée de Richard, Fourcroy, Huzard et Teissier, qui fit un rapport *Sur les ravages exercés par les Campagnols et les Mulots et sur les moyens de détruire ces animaux*, le 1^{er} ventôse an X.

traire, assez souvent de leurs terriers, même en plein jour ; mais les substances dont elles se nourrissent étant cachées dans le sein de la terre, c'est au sein de la terre qu'elles exercent leur industrie pour les y découvrir. Elles font, à une certaine profondeur, ce que les espèces herbivores font à la superficie ; celles-ci tracent dans les herbes ou sur le sol plusieurs sentiers le long desquels elles rencontrent partout à butiner ; celles-là creusent de nombreuses galeries souterraines pour rencontrer des bulbes ou des racines.

L'on peut dire aussi que l'habitat des campagnols, — ce qui du reste est vrai, d'une manière générale, de tous les animaux, — est déterminé par leur genre de nourriture ; que telle espèce ne se trouve que là où abondent les substances qui entrent dans son régime, et que si elle s'écarte de ce milieu, ce n'est qu'accidentellement et pour y rentrer bientôt. Ainsi voyons-nous faire aux campagnols amphibies, qui s'égarerent parfois sur les terrains secs, mais qui ne tardent pas à revenir sur les bords des ruisseaux, des rivières, dans les marécages, où croissent les plantes dont ils dévorent les racines, les arbustes dont ils rongent l'écorce. Cependant il est des espèces qui vivent au milieu de conditions fort variées ; de ce nombre est le campagnol vulgaire que l'on rencontre sur les plateaux élevés et secs, aussi bien que dans les plaines basses, humides et même marécageuses ; sur les terres les plus fertiles, comme sur les sols les plus ingrats. S'il s'établit de préférence dans les emblavures, dans les prairies naturelles et artificielles, dans les potagers, partout où il peut se procurer aisément et en toutes saisons, une nourriture abondante et appropriée à sa nature, on le voit aussi dans des cantons où la végétation est en quelque sorte éteinte.

Tous les campagnols sont fouisseurs, mais à des degrés différents. Les espèces qui souvent s'établissent dans la garenne abandonnée d'un de leurs congénères ou d'un autre petit mammifère, qui parfois même se bornent à approprier à leurs besoins l'abri que leur offrent des tas de pierres, des trous de murs, des crevasses de rochers, sont généralement peu fouisseuses. A côté de celles-ci il en est d'autres, au contraire, — et c'est le plus grand nombre, — qui sont mineuses par excellence. Les terriers qu'elles creusent, dont elles prolongent et multiplient les galeries par des fouilles qu'interrompent seulement les grandes chaleurs ou les fortes gelées, ces terriers sont d'autant plus compliqués que les espèces ont des habitudes plus souterraines. Celui de ces derniers est comme un dédale de voies qui s'em-

branchent, se croisent, montent, descendent ; dont les unes, sauf les sinuosités déterminées le plus souvent par des obstacles, courent horizontalement à quelques centimètres de la surface du sol, en se divisant et se subdivisant un grand nombre de fois ; dont les autres, en plus petit nombre, s'enfoncent obliquement à la profondeur de 33 à 48 cent. et aboutissent à des cavités spéciales. L'une de ces cavités, de forme généralement sphérique, de 8 à 10 centimètres de diamètre, garnie dans toute sa périphérie d'une épaisse couche de brins secs de graminées, d'autant plus émiettés, si l'on peut ainsi dire, qu'ils sont plus près du centre, sert de lieu de repos ; l'autre, ordinairement située à une petite distance de celle-ci, tantôt sur le même plan, tantôt un peu plus haut ou plus bas, de capacité variable et de forme irrégulière, constitue le grenier ou magasin à provisions. Comme dépendance de ce magasin principal, l'on rencontre parfois à côté de lui des chambres plus petites. Enfin, du fond de la loge de repos, naît un boyau qui descend perpendiculairement à 10 ou 15 centimètres plus bas, et se réfléchit ensuite brusquement pour venir se jeter, par une ou plusieurs routes tortueuses, dans quelques-unes des nombreuses galeries dont il a été question. Ce boyau n'est pas la pièce la moins importante de la garenne, car c'est la voie ménagée pour fuir. Dans le terrier des campagnols aquatiques, le chemin de fuite se prolonge le plus souvent au-dessous du niveau de l'eau, de telle sorte que son ouverture est immergée. Grâce à cette disposition, qu'un merveilleux instinct semble avoir dictée, ces espèces, étant douées de la faculté de plonger, peuvent abandonner leur retraite, s'ils y sont contraints, ou la gagner, en se dérochant complètement à la vue d'un ennemi.

Des indices certains trahissent à l'extérieur le terrier d'un campagnol et le font distinguer du terrier d'un mulot. Celui-ci n'a jamais qu'une issue ; celui des campagnols en a toujours plusieurs, et ces issues, plus ou moins distantes l'une de l'autre, sont reliées par des coulées ou tranchées peu profondes. A la vérité, un froid piquant, une pluie imminente, un vent incommode obligent quelquefois les individus qui l'habitent à boucher temporairement la plupart de ces ouvertures avec un tampon de mousse, d'herbe, ou avec de la terre ; mais l'une d'elles reste constamment perméable : c'est celle par laquelle les possesseurs du lieu déblayent les galeries ; c'est aussi celle par laquelle ils sortent

le plus souvent, soit pour aller se vider, soit pour aller butiner. Il est rare que des débris de végétaux, fraîchement coupés, n'y soient pas engagés. Le terrier des espèces dont les habitudes sont essentiellement souterraines offre ceci de particulier, que la surface du terrain qu'il occupe présente, par-ci par-là, des monticules de terre semblables à des taupinières, que chacun de ces monticules cache l'embouchure d'une galerie, et qu'un seul trou de sortie y est ménagé. Ces espèces veillent si bien à ce que leur retraite n'ait pas d'autre issue que si l'on met à découvert l'ouverture de quelque galerie, soit en enlevant la taupinière qui l'obstrue, soit en ouvrant des tranchées profondes, elles se hâtent d'y amener de la terre et de la boucher.

Pour exécuter leurs travaux, les campagnols n'ont absolument à leur service que les ongles grêles dont sont armés les pieds de devant, les dents incisives, et, comme auxiliaires, les pieds de derrière et le museau. Cependant, c'est avec des instruments aussi faibles, mis en jeu, il est vrai, avec une énergie, une activité, une persévérance incroyables, que les animaux dont il s'agit parviennent à pénétrer profondément dans les terrains les plus compactes; à creuser en une nuit les parties principales de leur habitation. Pendant que leurs ongles émiettent la terre petit à petit, que leurs incisives taillent les racines dans le rayon du boyau qu'ils ouvrent et prolongent, leurs pieds de derrière expulsent les débris, et lorsque ces débris commencent à encombrer, l'ouvrier interrompt son travail de mineur, les balaye plus loin et finit par les pousser au dehors à l'aide du museau. C'est de la sorte que les campagnols aquatiques minent, labourent les digues, les chaussées, les bords des rivières, qui s'affaissent ensuite ou s'éboulent sous l'action de l'eau, après des pluies abondantes. D'ailleurs, le travail souterrain des campagnols a aussi un résultat funeste pour la végétation : les plantes dont les racines sont coupées, celles qui ne rencontrent plus qu'un terrain miné, dépérissent ou fructifient peu.

Autant dans les galeries souterraines et malgré la profonde obscurité qui y règne, dans les tranchées superficielles ou dans les coulées pratiquées parmi les herbes, les campagnols marchent avec assurance et courent avec une extrême rapidité, autant ils paraissent hésitants lorsqu'ils sont accidentellement en dehors de ces voies. Ils semblent n'avoir toute la liberté de leurs mouvements que dans des routes battues, et surtout dans celles qu'eux-mêmes ont tracées.

Quoique peu favorablement organisés pour grimper, les campagnols jouissent pourtant de cette faculté, mais à un degré moindre que nos autres petits rongeurs. Ils montent sur les arbustes, sur les plantes, et même le long de parois verticales, pour peu qu'elles soient rugueuses.

Les campagnols vivent par couples, lorsqu'ils sont adultes; aussi, à part les petits qui sont encore sous la tutelle de leurs parents, ne rencontre-t-on ordinairement dans chaque terrier qu'un mâle et une femelle. Cependant les cas de polygamie ne sont pas sans exemple, et l'on trouve parfois deux ou trois femelles vivant paisiblement sous la protection d'un seul mâle. Ce que l'on voit plus rarement, c'est une femelle cohabitant avec plusieurs mâles, à moins que ceux-ci ne soient jeunes. Jaloux à l'excès, les adultes ne sauraient s'accommoder d'un pareil partage. Un mâle ne s'introduit jamais impunément dans la retraite d'un autre mâle. A peine celui-ci l'a-t-il reconnu qu'il se précipite sur lui avec fureur, le mord à belles dents, s'acharne à sa poursuite, le tue s'il ne parvient à se soustraire à ses attaques, et le dévore en partie. Les femelles agissent souvent de même vis-à-vis d'une femelle étrangère, et souvent aussi une mère, qui vient de mettre bas, ne souffre plus à côté d'elle une compagne avec laquelle elle avait jusques alors vécu en bonne harmonie.

Contrairement à l'opinion généralement admise que les campagnols, et notamment le campagnol vulgaire ou des champs, ne mettent bas que deux fois par an, au printemps et à l'été, la plupart d'entre eux, sinon tous, se reproduisent en toutes saisons; car on trouve des nichées de diverses espèces depuis janvier jusqu'en décembre. Il semblerait donc que les influences qui déterminent le rut, au lieu d'être temporaires, comme on le croit, sont, au contraire, permanentes pour ces animaux, comme elles le sont en général pour les petits rongeurs qui vivent à l'abri de nos demeures. Toutefois, l'on peut dire que les campagnols ont aussi leur saison d'amour et que cette saison comprend une partie de l'hiver et le printemps. En effet, c'est plus particulièrement du milieu de janvier à la fin de juin que les sexes se recherchent; c'est aussi durant cette période que l'on rencontre le plus de femelles en gestation, et que les jeunes se montrent en plus grand nombre. Il n'y a sous ce rapport aucune différence entre les individus que l'on retient captifs, dans de bonnes conditions, et ceux qui vivent en pleine liberté.

Deux couples de campagnol incertain, gardés en expérience pendant plus d'un an, ont eu l'un cinq portées, en quatre mois (du 24 février au 21 juin), l'autre six portées en cinq mois (du 8 décembre au 12 mai). Plusieurs autres couples de campagnols vulgaire, souterrain, etc., ont donné à peu près le même résultat, c'est-à-dire de quatre à cinq portées dans les six premiers mois de l'année, et deux ou trois au plus de juillet en janvier.

Une telle faculté générative, sans exemple peut-être dans l'histoire des Mammifères, exercée un grand nombre de fois, en aussi peu de temps, a certainement de quoi surprendre ; mais le fait, sans perdre de son intérêt, paraîtra moins étonnant, si l'on veut considérer que les campagnols ne portent que vingt jours et que l'allaitement n'a que peu d'influence sur les autres fonctions génitales, puisque souvent la femelle reçoit de nouveau le mâle quatre ou cinq jours après avoir mis bas.

Lorsque la gestation touche à son terme, la femelle et le mâle creusent ordinairement à côté de l'une des galeries du terrier, et à quelques centimètres seulement de profondeur, une loge particulière qu'ils garnissent, comme la loge de repos, de brins d'herbe grossiers à la périphérie, déliés et très-finement découpés au centre. Toutefois, durant la belle saison, les individus établis dans les prairies, sur les bords des ruisseaux et des étangs, quelle qu'en soit l'espèce, ne font pas toujours leur nid dans la terre ; assez fréquemment elles le construisent au milieu d'une épaisse touffe d'herbes, parmi les roseaux, lui donnent une forme sphérique, et n'y ménagent qu'une ouverture à laquelle aboutissent plusieurs des coulées pratiquées dans les herbes. Quoique les matériaux employés soient peu cohérents de leur nature, ils forment cependant, lorsqu'ils sont coordonnés et tassés, une paroi aussi solide que celle du nid du muscadin ou de la souris naine.

Le nombre de petits n'est pas le même chez tous les campagnols : il varie aussi, pour chaque espèce, d'une portée à l'autre. Pour expliquer l'apparition de ces hordes innombrables dont on a de si fréquents exemples, les auteurs admettaient que les campagnols, et notamment l'espèce vulgaire, mettaient bas jusqu'à douze petits ; c'est là une exagération. Les espèces à huit mamelles ont rarement plus de six petits, et les espèces à quatre mamelles n'en ont jamais plus de quatre.

Les petits naissent entièrement nus, avec les

paupières et les oreilles closes. De ces imperfections originelles, la cécité est la dernière à disparaître : le méat auditif s'ouvre le cinquième ou le sixième jour ; vers le troisième, quelques poils excessivement fins percent, surtout à la place qu'occuperont les moustaches, et vers le sixième jour, la peau est entièrement à couvert. Cependant les paupières restent toujours soudées et ne commencent à s'ouvrir que neuf ou dix jours après la naissance. Avant qu'ils puissent y voir, les petits font en tâtonnant des excursions dans les galeries qui communiquent avec la loge où ils sont nés ; déjà aussi ils s'exercent à manger, quoique la mère les allaite encore.

Ce n'est que du quinzième au dix-huitième jour qu'ils cessent de teter.

Si l'on ne savait combien l'instinct de conservation est développé chez les êtres qui n'ont pas la force en partage, les actes dont on est témoin, les manœuvres auxquelles on assiste lorsqu'une mère croit ses petits menacés, étonneraient à bon droit. Chez les campagnols, la sollicitude maternelle se trahit alors par certains mouvements de trépidation brusque, et fréquents. A ce signal, qui probablement est pour eux l'indice d'un danger imminent, les petits, trop faibles encore pour fuir, saisissent aussitôt avec leur bouche les tétines de leur nourrice, s'y greffent en quelque sorte, et se laissent entraîner loin du nid sans faire résistance. Le danger a-t-il disparu, la mère les ramène de la même manière, et si, par cas fortuit, l'un d'eux s'est détaché de la mamelle, elle va à sa recherche et le rapporte entre ses lèvres, à l'exemple d'une foule d'autres mammifères. Cet instinct de conservation constitue, sans contredit, le fait le plus curieux de l'histoire des campagnols.

Cependant la sollicitude de la mère tiédit, se convertit en indifférence à mesure que les petits peuvent se passer de ses soins. Enfin vient le moment où ceux-ci, après s'être formés par couples, abandonnent leurs parents, creusent un terrier non loin de celui où ils sont nés et se livrent bientôt eux-mêmes à l'acte de la reproduction. Ils sont aptes à engendrer et la plupart engendrent réellement un mois et demi ou deux mois après la naissance, bien avant qu'ils aient acquis leur complet développement.

Doit-on être surpris de la prompte et prodigieuse multiplication des campagnols, lorsqu'à cette précoce aptitude générative est jointe faculté de procréer à peu près en toutes les saisons de l'année, et le fâcheux privilège d'avoir plusieurs portées dans un temps assez limité ? Que

l'on suppose un couple de campagnol vulgaire, produisant en quelques mois douze petits seulement, soit, en moyenne, quatre par gestation ; que les six couples que ces petits formeront, en admettant un nombre égal de mâles et de femelles, donnent eux-mêmes trois portées de quatre petits, soit soixante et douze ; que ceux-ci, s'accouplant à leur tour, aient la même fécondité, ce que les faits viennent confirmer, et l'on comptera pour la troisième génération, avant que l'année soit écoulée, plus de cinq cents individus d'âge, pour la plupart, à se reproduire, et descendant d'un seul couple. Que de milliers n'en compterait-on pas, si, au lieu d'un couple unique, l'on supposait l'existence simultanée sur le même terrain de quelques centaines de couples ! Ainsi s'expliquent, sans qu'il soit nécessaire d'exagérer, comme on l'a fait, le produit des gestations, ces nombres prodigieux de campagnols qui ont été dénoncés à diverses époques. Ainsi s'expliquent également ces migrations à la suite desquelles des contrées où la présence de ces animaux était à peu près nulle, ont été subitement envahies et dévastées.

Les migrations des campagnols ont lieu, en effet, toutes les fois que par leur trop grand nombre ils ont épuisé les ressources d'une contrée : la disette en est donc la cause principale. C'est après la ruine du Marais, qu'en 1801, le campagnol vulgaire se répandait dans d'autres contrées de la Vendée, et se portait des rives de la Lay vers la Sèvre-Nantaise ; c'est aussi après avoir exercé ses ravages dans quelques contrées du nord de la France, qu'en 1818, la même espèce faisait irruption, au commencement de l'été, en Belgique, et poussait de là ses excursions jusqu'au nord de la Hollande, où on la rencontrait vers les mois d'août et de septembre. Les innombrables légions d'un campagnol inconnu, qui envahissaient subitement, en 1854, les environs d'Hohennauth, en Moravie, sur une étendue d'environ deux milles carrés, venaient on ne sait d'où, mais très-probablement d'une contrée dont ils avaient fait un désert et qui leur était désormais inhospitalière.

Ces déplacements, qui rappellent ceux des lemmings et qui, pour certaines espèces, comme le campagnol économe, s'étendent parfois jusqu'à 25 degrés de l'est à l'ouest, se font toujours par bandes innombrables, qui poussent droit devant elles, sans qu'aucun obstacle, pas même les fleuves les plus larges, les lacs, les bras de mer puissent les arrêter. Ainsi, d'après Houttuyn, des troupes du campagnol vulgaire ont quelque-

fois traversé le Zuiderzée à la nage, et Bruch rapporte qu'en 1822, cette espèce passait le Rhin près d'Oppenheim : il a lui-même vu, en 1819, une de ses nombreuses cohortes franchir le Mein, à quelque distance du village de Kostheim.

L'on croirait difficilement que les campagnols aient pu ruiner des cantons entiers, au point de les rendre inhabitables pour eux, si les exemples qui en témoignent n'abondaient. L'on comprend d'ailleurs que d'aussi petits animaux puissent épuiser les ressources d'une contrée où ils sont trop multipliés, lorsque l'on voit tout ce qu'ils détruisent sans nécessité, indépendamment de ce qu'ils consomment.

La consommation journalière d'un campagnol, d'après des expériences faites sur des individus captifs d'espèces différentes, est en moyenne de 20 grammes, par conséquent de 7,300 grammes pour l'année entière ; et encore, devons-nous ajouter que cette moyenne varie selon que l'on nourrit les animaux avec des végétaux peu développés ou ayant pris tout leur accroissement : elle s'élève jusqu'à 30 grammes lorsqu'à des carottes vieilles, à des tiges de luzerne ou de graminées bien formées, on substitue des carottes nouvelles et petites et de jeunes pousses de luzerne.

Mais ce même campagnol, à l'état de nature, butine bien au delà de ce qui lui est nécessaire pour ses besoins actuels. Sans parler des semences, des graines, des racines qu'il entasse dans ses greniers et dont une bonne partie pourrit sans utilité (1), ce qu'il dévore des végétaux dont il se nourrit, n'est presque rien en comparaison de ce qu'il néglige : il coupe une tige près de la racine, l'emporte, la ronge sur une étendue de quelques centimètres à partir de la section et l'abandonne pour aller en recueillir une autre, et ainsi successivement jusqu'à ce qu'il soit repu. En sorte que les restes dont l'animal fait litière,

(1) Si minime que soit la quantité de substances que les campagnols emmagasinent, il y aurait cependant lieu d'en tenir compte, pour apprécier l'étendue de leurs dégâts. D'ailleurs, si ce que l'on rapporte du campagnol économe est vrai, cette espèce entasserait quelquefois, dans les divers compartiments de son terrier, jusqu'à 15 kilogrammes de bulbes et de racines de *Phlomis tuberosa*, de *Polygonum bistorta* et *viviparum*, de *Poterium sanguisorba*. Nous avons nous-même retiré d'un des magasins du campagnol incertain près de 2 kilogrammes de bulbes de plusieurs liliacées. Dans d'autres magasins moins abondamment pourvus, nous avons rencontré, mêlés à ces bulbes, une assez grande quantité de racines tuberculeuses de la renoncule ficaire ou petite chélidoine, des racines de trèfle, de luzerne, de sarriette des champs, coupées par fragments de 2 à 3 centimètres.

soit à l'une des entrées du terrier, soit sur un point des coulées qui s'y rendent, sont plus considérables que ce qu'il a réellement consommé. Mais supposons que ces restes n'égalent que la moitié de ce qui a passé dans l'alimentation, et nous arriverons encore à constater que les végétaux annuellement détruits par un seul campagnol représentent un poids de près de 44 kilogrammes (10,950 grammes).

Comprend-on maintenant que plusieurs milliers de campagnols puissent faire, même en peu de temps, une ruine complète de la prairie artificielle ou naturelle, de l'emblavure, du potager, etc., où ils se seront établis? Heureusement, leur trop grande multiplication est souvent arrêtée par les intempéries des saisons; heureusement aussi des agents destructeurs, des ennemis naturels acharnés à leur poursuite, en diminuent notablement le nombre.

Le plus grand ennemi des campagnols, celui qui en détruit le plus, parce qu'il a tout intérêt à le faire, est l'homme. L'eau est après l'homme l'agent le plus redoutable pour eux. Les inondations qui surviennent à la suite de pluies abondantes en font périr un grand nombre dans leurs terriers, et chassent au loin ceux qui ont pu se sauver. Les froids intenses et durables qui gèlent la terre à une certaine profondeur, n'en font pas moins disparaître. Enfin les chats, les belettes, les renards, les buses, les cresserelles, tous nos oiseaux de proie nocturnes, le scops excepté, l'œdicnème même, les serpents, en détruisent aussi leur bonne part (1) : eux-mêmes s'entre-tuent parfois.

S'il est vrai, comme l'a avancé Buffon, que la durée de la vie des mammifères soit à peu près sept fois plus considérable que celle du développement complet de leur corps, les campagnols qui ne périssent pas par accident ou qui ne succombent pas sous la dent d'un ennemi, ne doivent pas atteindre la fin de la troisième année; car, trois mois et demi ou quatre mois après la

(1) De tous ces ennemis naturels, ceux qui, par leurs chasses de tous les jours, deviennent nos plus grands auxiliaires pour la destruction des campagnols, sont sans contredit les oiseaux de proie, et notamment les espèces nocturnes qui vivent exclusivement aux dépens des petits rongeurs. Ces oiseaux, auxquels nous devrions accorder toute notre protection, sont au contraire ceux que la loi proscriit et permet d'abattre en tout temps, parce qu'on les considère comme grands prédateurs de gibier. Pour hâter leur disparition, tels et tels préfets ont même donné une prime pour chaque oiseau tué. N'était-ce pas agir contre l'intérêt général, à la satisfaction de quelques intérêts particuliers?

naissance ils ont déjà acquis tout leur accroissement. Pour élucider une pareille question les faits font naturellement défaut; toutefois, des observations faites sur des individus captifs, tendraient à faire supposer que les campagnols ne vivent réellement pas longtemps : on ne peut conserver au delà de trente mois ceux que l'on élève.

Cette courte existence des campagnols ne serait-elle pas, en partie, la raison de leur disparition presque aussi subite que leur apparition, à certaines époques, paraît prompte? Il suffirait, en effet, de deux années peu favorables à leur multiplication pour qu'un canton en fût purgé à quelques couples près.

Usages et produits. — Les campagnols n'offrent aucune compensation pour le mal qu'ils font : ni leur chair ni leur fourrure ne nous sont d'aucune utilité. Dans quelques contrées de la Sibérie, de l'Espagne, de la France, de l'Italie, les grandes espèces servent cependant à la nourriture de l'homme. La chair de ces espèces est même, paraît-il, très-délicate et de fort bon goût; aussi trouve-t-on dans la Provence, le Languedoc, le Roussillon, des personnes qui font une chasse assidue aux campagnols aquatiques uniquement pour les manger. Ce n'est du reste pas d'aujourd'hui que l'on se livrerait chez nous à une pareille chasse, car le naturaliste Jonston, qui écrivait en 1657, rapporte d'après des auteurs antérieurs à lui que « dans quelques contrées de la France, on mange le *rat d'eau*, » c'est-à-dire l'un de nos grands campagnols.

Le genre campagnol, même en n'y admettant que les espèces sur lesquelles il n'y a pas de doutes à conserver, est un des plus riches après celui que forment les rats. On a essayé de le diviser en plusieurs sous-genres, basés celui-ci sur la forme des molaires à l'âge adulte, celui-là sur la brièveté des oreilles, cet autre sur les habitudes aquatiques; mais ces caractères ont réellement trop peu d'importance pour devenir génériques et pourraient tout au plus servir à grouper les espèces selon leurs affinités. Une division établie sur le nombre des mamelles serait peut-être plus naturelle : nous l'adopterons pour les quelques espèces dont nous croyons devoir faire la description.

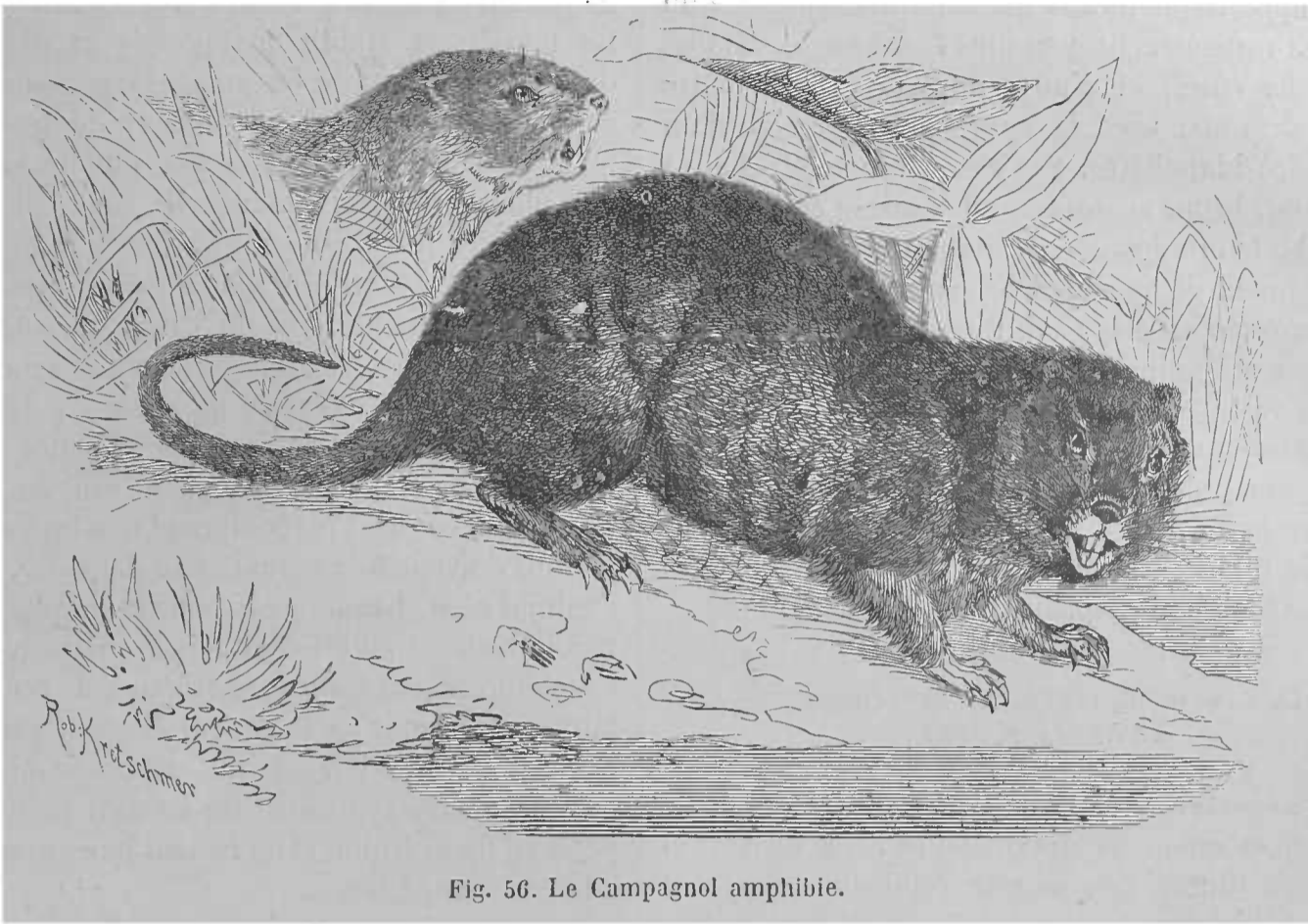


Fig. 56. Le Campagnol amphibie.

1° Campagnols pourvus de huit mamelles.

LE CAMPAGNOL AMPHIBIE — ARVICOLA AMPHIBIUS.

Die Wasserratte, The Water Rat ou Water Vole.

Les campagnols aquatiques, connus depuis des siècles sous le nom vulgaire et collectif de *rats d'eau*, sont encore aujourd'hui pour les naturalistes un sujet de discussion : les uns ne reconnaissent qu'une espèce, dont le campagnol de Musignano ou destructeur, le campagnol terrestre ou *Schermaus*, et le campagnol monticole ne seraient que des formes secondaires ou locales; tandis que d'autres voient dans ces diverses formes autant d'espèces ou tout au moins de races locales constantes.

A l'exception du dernier qui ne saurait en aucune façon être confondu, les trois autres ont, en effet, entre eux beaucoup de conformités; toutefois on ne peut nier qu'ils ne présentent des différences assez caractéristiques, tant sous le rapport de la taille que de la forme du crâne et de la coloration du pelage. En voici, du reste, la description sommaire.

LE CAMPAGNOL AMPHIBIE PROPREMENT DIT — ARVICOLA AMPHIBIUS.

Die Wasserratte, The Water Rat ou Water Vole.

Caractères. — Il a de 29 à 30 cent. de longueur totale, sur lesquels 10 à 11 cent. appartiennent à la queue (fig. 56). Il est d'un brun ferrugineux sombre en dessus, avec la croupe mélangée de nombreux poils noirâtres, roides et beaucoup plus longs que les poils ordinaires; d'un brun roux sur les côtés du corps; d'un cendré foncé plus ou moins glacé de fauve ou de jaunâtre sur le ventre; ses pieds sont d'un gris noirâtre, et sa queue, d'un brun noirâtre en dessus, est d'un gris foncé en dessous. La boîte crânienne est médiocrement développée; le museau est mince; les os du nez étroits et se terminant presque en pointe en arrière, sont très-débordés sur les côtés par les os incisifs, enfin le trou occipital a son diamètre transverse moins grand que son diamètre vertical.

Distribution géographique. — Cette espèce habite une grande partie de l'Europe occidentale et paraît manquer à l'Irlande. Elle a été observée jusqu'en Sibérie.

LE CAMPAGNOL DE MUSIGNANO OU DESTRUCTEUR — ARVICOLA MUSIGNANI.

Caractères. — Un peu plus grand que le précédent, celui-ci mesure jusqu'à 32 cent. dont

12 appartiennent à la queue. Son corps est d'un brun roussâtre, un peu plus foncé en dessus que sur les côtés, et d'un cendré lavé de jaunâtre en dessous, avec la gorge et la poitrine d'un cendré blanchâtre. Ses pieds sont cendrés et sa queue, brune en dessus, est cendrée en dessous. La boîte crânienne est notablement plus longue et plus large que chez le campagnol amphibie, le museau est plus épais ; les os du nez sont plus larges et moins débordés, et le trou occipital, plus vaste, a ses diamètres égaux.

Distribution géographique. — Il remplace l'espèce précédente dans une partie de l'Italie et dans la Provence, vit dans quelques localités de la Bourgogne et des environs de Paris, et se trouve aussi en Espagne et en Portugal.

LE CAMPAGNOL TERRESTRE OU SCHERMAUS —
ARV. COLA TERRESTRIS.

Caractères. — Il n'a que 23 à 25 cent. de long, sa queue comptant pour 7 à 8 cent. Son pelage diffère très-peu de celui du campagnol amphibie sous le rapport de la coloration. Ses pieds sont généralement plus noirâtres. Son crâne et surtout son museau sont notablement plus courts que chez les deux précédents, et ses incisives supérieures sont bien plus proclives.

Distribution géographique. — Il habite les montagnes de la Suisse, du Jura, de l'Alsace et de l'Allemagne occidentale.

Mœurs, habitudes et régime. — Soit que l'on considère les campagnols amphibie, de *Musignano* et *schermamus* comme appartenant à la même espèce, ou comme constituant autant d'espèces distinctes, toujours est-il que leur genre de vie, leur régime ont de si grands rapports, que l'histoire de l'une est à peu de chose près l'histoire des autres. Le *schermamus* aurait peut-être des habitudes un peu moins aquatiques, et s'élèverait plus haut que ses congénères, car on le trouve jusqu'à 4,300 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Ces trois campagnols ont dans leur manière de vivre plus d'un rapport avec les taupes d'un côté, avec les ondatras et les divers rongeurs aquatiques de l'autre. Les terriers établis près de l'eau sont toujours plus simples que ceux creusés dans les jardins ou les champs à sol plus sec. Dans le premier cas, un couloir oblique arrive à la chambre de repos, qu'une couche molle tapisse ; dans le second cas, l'animal se creuse un couloir qui mesure parfois plusieurs centaines

de pas ; il rejette des tas de terre, comme le font les taupes, et établit quelquefois sa demeure dans le plus grand de ces amas. Le plus souvent, ces couloirs sont presque à fleur de terre, jamais ils ne se trouvent plus bas que les racines des plantes ; parfois, même, ils sont tellement superficiels que le sol en est soulevé, et que, sur beaucoup de points, ils sont à peine recouverts par une couche de terre de 3 cent. d'épaisseur. De pareils couloirs sont naturellement exposés à être souvent défoncés et, par suite, à devenir impraticables ; mais l'animal les a bientôt réparés. Quelquefois, le couloir passe sous un chemin ; dans ce cas, l'on comprend que les pas des piétons doivent fréquemment le dégrader. Mais l'animal n'en changera pas pour cela le tracé ; il recommencera plutôt cent fois le même travail. Ces couloirs sont faciles à distinguer de ceux des taupes ; les amas de terre qui existent sur leur trajet sont plus irréguliers, composés de fragments de terre grossière ; ils ne sont point disposés en ligne droite, et ne restent jamais ouverts à la partie supérieure.

Le mâle habite ce terrier avec sa femelle, mais on ne trouve que rarement plusieurs couples l'un près de l'autre. Les campagnols aquatiques n'ont pas une course très-vive, ils creusent avec une très-grande rapidité et nagent à merveille ; la musaraigne d'eau, cependant, leur est supérieure dans cet exercice. Dans les endroits tranquilles, on peut les voir de jour comme de nuit, mais ils sont très-prudents. Voient-ils qu'on les guette, ils se réfugient dans leur terrier. On peut mieux les observer quand ils circulent au milieu des roseaux.

Les campagnols amphibies semblent avoir surtout la vue et l'ouïe développées. Leur intelligence, quoique assez bornée, paraît supérieure à celle des rats. Ils sont d'un naturel très-doux.

Ils se nourrissent principalement de végétaux, et deviennent parfois très-nuisibles. Le *schermamus* surtout, lorsqu'il s'établit dans les champs et dans les jardins, est à redouter. Une fois, d'ailleurs, qu'il a envahi un terrain, il ne le quitte souvent qu'après avoir mangé tout ce qui s'y trouve.

« Un campagnol terrestre, raconte mon père, s'était établi dans notre jardin. Sa demeure était dans un carré de choux, mais elle était si profonde qu'il aurait fallu détruire tout le plant pour la découvrir. Plusieurs couloirs partaient de la chambre principale, et aboutissaient à divers points du jardin. Quand tout était tranquille, le campagnol sortait de son trou, coupait une feuille de chou et allait la dévorer dans sa demeure. Il

mangeait les racines des arbres, même celles qui avaient une certaine épaisseur. J'avais fait greffer des roses blanches sur un églantier, et, à ma grande joie, j'avais vu cent cinquante-trois roses fleurir dans une seule année. Mais soudain la plante périt, et, en la déterrant, je vis que les racines avaient été rongées presque entièrement. Je laisse à penser combien ces dégâts m'irritèrent. Atteindre le coupable n'était pas chose facile. Je le voyais bien tous les jours, de la fenêtre, piller mes plantations de choux; mais j'étais trop loin pour le tuer, et, dès que quelqu'un se montrait, il disparaissait aussitôt. Ce ne fut qu'au bout de quinze jours que je parvins à le tuer de derrière un abri établi dans ce but. Pendant ce temps, il n'avait pas moins saccagé presque tout mon jardin. »

Sur les bords des étangs, les campagnols amphibies font des dégâts d'un autre genre, ils minent les digues, qui s'affaissent ensuite ou s'écroulent sous l'action des grandes eaux. Ils se nourrissent principalement de tiges et de racines de roseaux, qu'ils vont dévorer sur une espèce de table à manger. « Cette table, dit mon père, qui a beaucoup observé les campagnols aquatiques, est placée sur des tiges de roseaux recourbées, à quelques centimètres au-dessus de la surface de l'eau. Elle est formée d'une masse solide, épaisse, d'herbes vertes, et a de 28 à 30 cent. de diamètre, la surface en est parfaitement lisse; l'animal s'ensert à la fois comme table à manger et comme lit de repos. Dans l'étang de Renthendorf, les campagnols ne se nourrissaient, en été, que de tiges de roseaux. Ils les coupaient au niveau de l'eau, les prenaient dans leur bouche et les portaient jusqu'à la table la plus voisine. Là, ils s'asseyaient, saisissaient la tige avec leurs pattes de devant, et la tiraient à eux jusqu'à ce qu'ils arrivassent à la partie supérieure, succulente; ils la tenaient alors solidement et la mangeaient tout entière. Avaient-ils fini avec une tige, ils en recherchaient une autre, la traitaient de même, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'ils fussent rassasiés. Pendant qu'ils sont ainsi occupés à prendre leur repas, les campagnols n'aiment pas à être dérangés. Aperçoivent-ils quelqu'un, même de loin, ils sautent aussitôt dans l'eau, plongent, et vont se cacher dans un de leurs couloirs. Ont-ils pu achever leur repas sans être distraits, ils se reposent sur leur table à manger. »

Le campagnol amphibie ne se contente pas seulement de tiges de roseaux, il mange encore des racines de toute espèce, des herbes succulentes, des fruits même.

Les schermaus se nourrissent de toutes sortes de légumes, et détruisent encore plus qu'ils ne consomment. « On a vu, dit Blasius, ces animaux détruire plus de la moitié d'une moisson. Ils coupent les chaumes au niveau de la racine pour faire tomber les épis; ils grimpent sur les tiges de maïs pour en prendre les grains, sur les arbres et les espaliers pour en manger les fruits. » On prétend aussi qu'ils ne dédaignent pas une nourriture animale, qu'ils mangent des insectes aquatiques, des larves, des grenouilles, des poissons, des crustacés, qu'ils rongent souvent des morceaux entiers des peaux que les tanneurs plongent dans l'eau, et qu'ils mangent les œufs des oiseaux qui nichent à terre.

En automne, ils agrandissent leur terrier, creusent une chambre de provisions et la relient à leur ancienne demeure au moyen d'un couloir. Ils remplissent cette chambre de pois, d'oignons, de pommes de terre dont ils se nourrissent à la fin de l'automne et au printemps.

Lorsque le froid est très-intense, ils s'endorment, sans toutefois tomber en léthargie. Très-rarement on voit la piste d'un campagnol amphibie ou d'un campagnol terrestre marquée sur la neige; ce qui démontre qu'ils ne quittent pas leur terrier pendant les froids. Les fortes gelées leur sont nuisibles et en font périr un grand nombre.

Les campagnols aquatiques se multiplient très-rapidement. Ils mettent bas trois ou quatre fois par an, dans un nid bien mollement rembourré, de deux à sept petits. Ce nid est le plus généralement à une certaine profondeur; on le trouve par exception, l'été, dans des buissons épais, à la surface du sol, et très-rarement dans les roseaux. Blasius dit y en avoir vu un.

« C'était à un mètre au-dessus du niveau de l'eau et à trente pas du bord. Lié à trois tiges de roseaux, comme celui de la calamoherpe, il avait une forme sphérique et était composé de fines feuilles de graminées. Un tampon de ces mêmes feuilles en bouchait l'entrée; son diamètre, à l'extérieur, était de 10 cent. et le vide intérieur mesurait un peu plus de 5 cent. Il contenait deux jeunes rats d'eau, à demi adultes, d'un noir de charbon. Un des deux parents était également noir; il avait abandonné la place à mon arrivée, et avait sauté à l'eau. Il nageait et plongeait avec beaucoup d'habileté. L'étang ayant de 70 à 80 cent. de profondeur, les parents ne pouvaient atteindre le nid qu'à la nage, et devaient ensuite grimper le long des tiges de roseaux.

« La situation ordinaire du nid des campagnols

amphibies en est toute différente ; ceux-ci avaient toute facilité pour établir souterrainement leur nid dans les champs ou les prairies avoisinantes, ou bien encore sur le sol, dans les buissons qui couvraient la digue de l'étang ; aussi je ne sais comment m'expliquer ce fait. J'ai trouvé ce nid par hasard, en fouillant les roseaux pour découvrir celui de l'effarvate ; jamais je n'aurais eu l'idée de chercher à pareil endroit un nid de campagnol amphibie. »

Avant l'accouplement, le mâle et la femelle jouent longtemps ensemble. Le mâle surtout se tourne et se retourne dans l'eau : on dirait, à le voir, qu'il est entraîné par un tourbillon. La femelle le regarde avec une indifférence apparente, mais, quand il a fini ses jeux, elle nage à côté de lui, et l'accouplement a lieu.

La mère soigne ses petits avec tendresse, et les défend en cas de danger. Quand elle ne trouve pas un nid assez sûr, elle les prend dans sa bouche et les transporte dans un autre endroit, au travers souvent de larges rivières. Oubliant le danger qu'elle court elle-même, elle se laisse quelquefois prendre avec la main, mais on ne peut lui enlever que difficilement le petit qu'elle porte dans sa gueule. « Lorsque les petits sont découverts par la charrue, dit Fitzinger, et ne sont pas tués de suite, on voit la mère accourir, chercher à les entraîner dans une autre demeure, à les transporter sous le buisson le plus voisin. Les petits sont-ils menacés, elle les défend avec courage, elle s'élance sur les chiens, sur les chats, sur l'homme lui-même, et ses dents aiguës font souvent de profondes morsures. Au bout de trois semaines, elle les fait sortir au dehors, et, tandis qu'ils paissent le gazon, elle porte dans son terrier de jeunes pousses d'herbes et des pois dont les petits sont très-friands. Ceux-ci commencent bientôt à s'exercer à creuser et ne tardent pas à devenir très-nuisibles dans les champs et les jardins.

Captivité. — Les campagnols amphibies ne sont pas des animaux à tenir en captivité ; ils sont assez délicats, réclament beaucoup de soins, et ne s'appriivoisent jamais complètement.

LE CAMPAGNOL DES NEIGES — *ARVICOLA NIVALIS*.

Die Schneemaus.

Caractères. — Le campagnol des neiges (*fig. 57*) est un des plus intéressants du genre à cause de son habitat. Il a 20 cent. de long, le corps en ayant 14 et la queue 6. Son pelage a deux cou-

leurs : le dos est gris-brun clair, plus foncé le long de la ligne médiane que sur les côtés, et le ventre est blanchâtre.

Cette espèce offre quelques variétés locales constantes. La forme type a un poil roide, grossier, gris roussâtre, avec la queue d'un gris roussâtre plus clair ; une autre variété, le *campagnol à queue blanche*, a le poil noir, gris-blanc, avec la queue blanche ; une troisième, le *campagnol des Alpes*, a le poil noir, à reflets d'un roux affaibli, et la queue grise.

Peut-être ne sont-ce là, comme on le pense, que trois variétés locales ; cependant il se pourrait aussi que chacune représentât une espèce indépendante ; nous n'avons pas assez de matériaux pour pouvoir nous prononcer à ce sujet ; du reste, elles paraissent avoir toutes le même genre de vie.

Distribution géographique. — Le campagnol des neiges, selon Blasius, a, de toutes les espèces du genre, l'aire de dispersion la moins grande, mais aussi la plus curieuse. On le trouve dans toute l'étendue de la chaîne des Alpes ; Selys le cite dans les Pyrénées (1). Je ne sais pas que, dans les Alpes, on l'ait vu à moins de 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer ; à 1,300 mètres même, il n'est pas encore abondant. A partir de cette altitude, on le rencontre jusqu'à la limite supérieure des végétaux.

Mœurs, habitudes et régime. — Il vit surtout à la limite des neiges, et la dépasse même pour aller visiter les îlots recouverts de quelques rares plantes alpines que l'on trouve sur les versants exposés au sud, entre les champs de neige, là où pendant deux ou trois mois, au plus, la chaleur du soleil peut un peu fondre la couche de neige toujours renouvelée et mettre à nu quelques mètres carrés de terre. Dans ces vastes solitudes, il ne vit pas seulement pendant le court été des hautes régions, mais il supporte encore le long et rigoureux hiver, car il n'émigre pas. Quand les provisions qu'il a amassées ne lui suffisent pas, il se creuse des couloirs sous

(1) Si, comme le pensent quelques naturalistes, le campagnol à queue blanche était identique au campagnol des neiges, l'espèce aurait une aire de dispersion plus grande que ne le pense Blasius. Non-seulement on la trouverait dans les Alpes et les Pyrénées, mais encore sur une zone qui s'étend de l'une à l'autre de ces chaînes de montagnes, en passant par le Languedoc et le Roussillon. En outre, son habitat aurait eu altitude des limites très-variables, car si on rencontre le campagnol à queue blanche à 1,500 mètres au-dessus du niveau de la mer, on le voit aussi sur les coteaux des environs de Montpellier et de Nîmes qui sont à peine à quelques centaines de mètres.

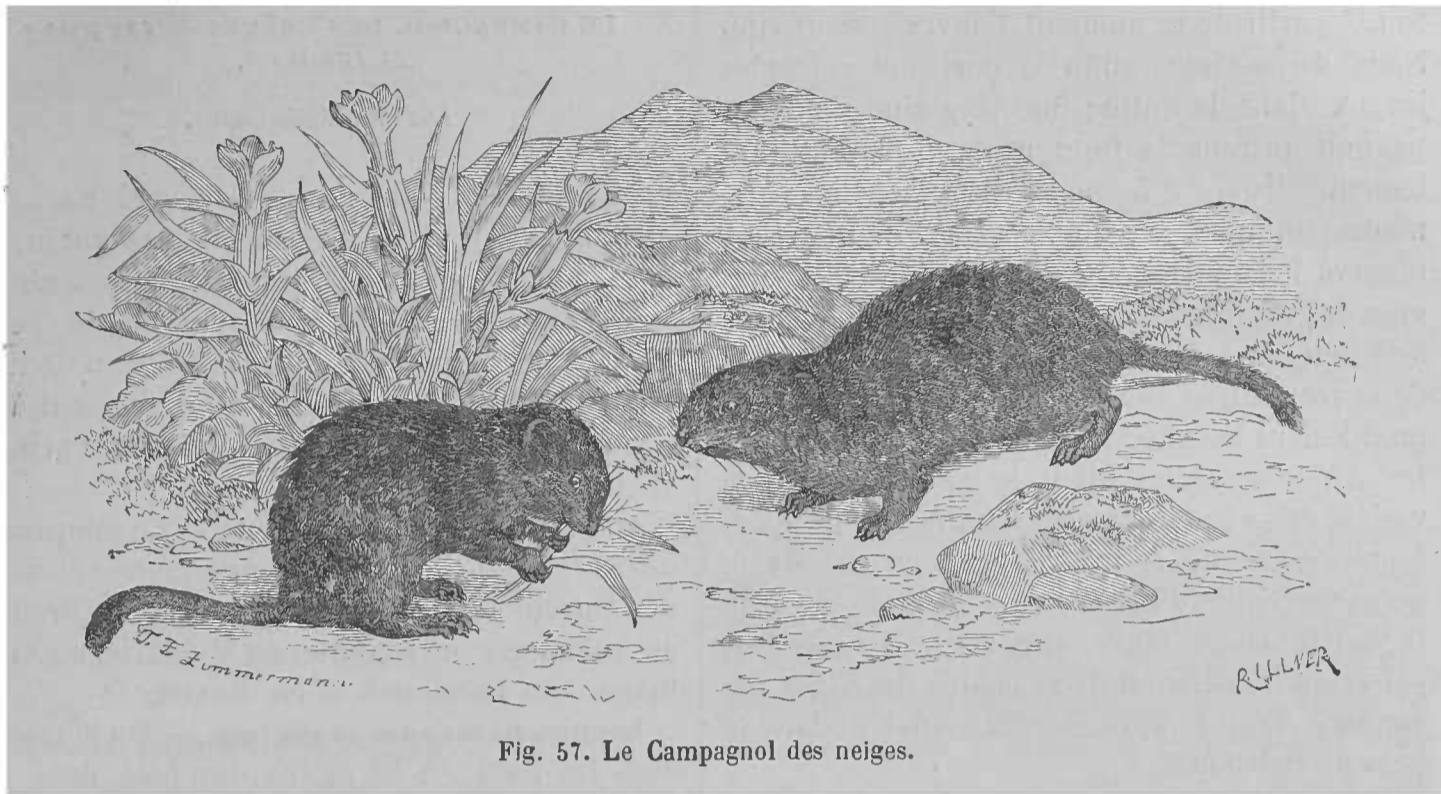


Fig. 57. Le Campagnol des neiges.

la neige, pour récolter des racines. Aucun autre mammifère ne le suit dans ces parages élevés ; de temps à autre seulement une belette ou une hermine vont l'y poursuivre.

Le campagnol des neiges n'est connu des naturalistes que depuis quelques années. Ch. Martins(1), qui le premier l'a décrit, raconte comment il en fit la découverte en 1841, pendant une excursion au Faulhorn.

« Curieux, dit-il, de comparer les climats que j'avais étudiés au Spitzberg et en Laponie avec un climat tout aussi rigoureux, non plus à cause de sa latitude, mais à raison de son élévation au-dessus de l'Océan, je m'étais établi avec mon ami A. Bravais dans cet observatoire aérien pendant les mois de juillet et d'août 1841. Tandis que nous nous livrions à nos expériences, nous apercevions souvent un petit animal passer rapidement près de nous, et se glisser furtivement dans son terrier. Nous remarquâmes qu'il se trouvait aussi dans l'auberge et se nourrissait de plantes alpines. Au premier abord, sa ressemblance avec la souris commune nous fit croire que cet hôte incommode avait suivi l'homme dans sa demeure sur le Faulhorn, comme il a jadis traversé les mers à bord des navires. Mais un examen plus attentif me prouva que, loin d'être une souris, c'était une espèce du genre campagnol qui avait échappé jusqu'ici aux recherches des naturalistes. Je le désignai sous le nom de cam-

pagnol des neiges (*Arvicola nivalis*). Ce n'est pas la première fois cependant que ce petit animal avait été remarqué par des voyageurs. En 1811, le major Weiss, ayant dressé au sommet du Faulhorn un signal géodésique, dit y avoir vu une espèce de souris qu'il n'avait jamais aperçue autre part. Ce fait prouve que ce campagnol habitait le sommet du Faulhorn avant qu'on eût bâti l'auberge qui date de 1832 ; mais on l'a encore observé ailleurs dans les hautes Alpes. Les guides de M. Pictet lui assurèrent avoir trouvé des souris aux rochers des Grands-Mulets, à 3,050 mètres au-dessus de la mer. Ces souris sont des individus de cette espèce, qui ressemblent, à s'y méprendre, à la souris domestique. Or, les Grands-Mulets sont des rochers où l'on passe la nuit en montant au mont Blanc, après avoir marché pendant plusieurs heures sur la neige et sur la glace. Ainsi c'est dans cette île entourée d'un océan de neige et où végètent à peine quelques plantes alpines, que de nombreuses générations de ces animaux se sont reproduites. Enfin, un explorateur intrépide des hautes Alpes, Hugi, a rencontré ce même rongeur sur le Finsteraarhorn, à une hauteur de 3,900 mètres au-dessus de la mer. »

Après une ascension des plus pénibles, Hugi et ses compagnons de voyage, arrivés à la Finsteraarhorn, se mirent à chercher la hutte qu'y habite, pendant l'été, un gardeur de chèvres, pour s'en faire un abri. « Un monticule de neige nous l'enseigna, dit notre hardi géologue, nous nous mîmes à creuser. Il faisait nuit déjà de-

(1) Ch. Martins, *Du Spitzberg au Sahara*. Paris, 1866, p. 311.

puis longtemps lorsque nous découvrîmes le toit. A partir de ce moment, l'ouvrage se fit vite. Nous dégagâmes enfin la porte, et entrâmes joyeux dans la hutte ; une vingtaine de campagnols prirent la fuite et ne parurent nullement disposés à nous disputer leur demeure, et nous en tuâmes sept. » Blasius a observé le campagnol des neiges sur les montagnes des environs de Chambéry, au mont Blanc, à la Remina, à 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur la cime la plus élevée du pic Linguard, dans la vallée supérieure de l'Étz. « Dans les Alpes centrales, dit-il, je n'ai trouvé que la variété grise, à poils grossiers. La variété blanche, à poils noirs, ne se trouve, à ma connaissance, qu'aux environs d'Interlaken, et je n'ai rencontré la variété jaune fauve, que dans les Alpes calcaires du nord-ouest de la chaîne des Alpes bavaroises, dans le Tyrol septentrional et dans le pays de Salzbourg. »

Comment le campagnol des neiges vit-il dans sa patrie pauvre et inhospitalière ? C'est ce qui n'est pas encore parfaitement connu. On sait qu'il mange des herbes, des racines, des plantes alpines, du foin ; qu'il en amasse des provisions, mais on comprend à peine de quoi il peut se nourrir dans plusieurs endroits : ici, il ne trouve qu'une seule espèce de plante ; là, toute nourriture semble lui faire défaut. En été, il est à l'abri du besoin, car il visite alors les huttes et mange de tout ce qu'il y trouve, à l'exception de la viande.

Il se loge tantôt dans des trous creusés en terre, tantôt dans des amas de pierres ou dans des murs. Ses habitudes étant en partie diurnes, on peut le prendre durant le jour dans les pièges que l'on place aux environs de sa demeure, ou même l'assommer ou le tirer. L'effraie-t-on, il disparaît entre les rochers ; mais il ne tarde pas à reparaitre. Lorsqu'on fouille son terrier, on y trouve du foin, des chaumes, des racines de pimprenelle, de gentiane et d'autres plantes alpines.

La femelle a deux portées dans l'été, de quatre à sept petits. Blasius a trouvé encore des tout jeunes à la fin de septembre.

En hiver, le campagnol des neiges descend un peu, mais jamais jusqu'à la région habitée. Il se nourrit alors des provisions qu'il a amassées ; ne lui suffisent-elles plus, il se creuse des couloirs sous la neige, va de plante en plante, de racine en racine. Il trouve ainsi, avec peine, sa nourriture quotidienne.

LE CAMPAGNOL DES GRÈVES — *ARVICOLA GLAEROLUS*.

Die Waldwühlmaus.

Caractères. — Le nom sous lequel nous décrivons cette espèce, n'est pas le seul qui lui ait été donné ; il porte aussi ceux de *campagnol des bois*, *campagnol fauve*, *campagnol roussâtre*, etc.

Ce joli petit animal a de 14 à 15 cent. de longueur totale, sur lesquels 5 appartiennent à la queue. Il a le dos brun-roux, les flancs gris, le ventre et les pattes blancs.

Distribution géographique. — Le campagnol des grèves est répandu sur une grande étendue de l'Europe tempérée. Il est commun en France, en Angleterre, en Hongrie, en Moldavie, en Allemagne, en Danemark et en Russie.

Mœurs, habitudes et régime. — On le trouve dans les forêts, à la lisière des bois, dans les buissons, dans les parcs. Il vit dans des trous creusés en terre, et s'y construit un nid avec des herbes, des poils, du duvet.

Sa nourriture principale consiste en graines, en fruits, tels que glands, châtaignes, faines, et en racines savoureuses. Quand l'hiver est rigoureux, il s'attaque à l'écorce des arbustes, et, dans l'occasion, dévore ses semblables et les autres petits animaux pris aux pièges. En 1813 et 1814, cette espèce causa des dégâts considérables dans les forêts de l'Angleterre, par sa trop grande multiplication. Elle détruisit les jeunes plantations d'un à deux ans, dont elle rongea non-seulement l'écorce, mais aussi les racines, ce qui amenait la perte des arbres. C'est au point que l'administration dut prendre des mesures sérieuses pour arrêter ces dévastations.

On voit parfois le campagnol des grèves, dans la journée, courir parmi les herbes, sous les buissons, ou le long des fossés ; mais c'est surtout le soir qu'il sort de sa retraite. Plus agile que ses congénères, il court, grimpe et saute presque aussi bien qu'une souris. Il n'est pas trop méfiant.

La femelle a trois ou quatre portées par an, chacune de quatre à six petits. Ceux-ci naissent nus et aveugles ; en six semaines ils ont déjà presque atteint la taille de leurs parents.

Captivité. — Cet animal supporte très-bien la captivité ; il n'est pas trop farouche, s'apprivoise rapidement, se laisse caresser et les jeunes se laissent même prendre dans la main ; mais les vieux, quoique doux et familiers, cherchent de temps en temps à mordre. Il vit en

très-bonne harmonie avec ses semblables ou avec ses congénères.

LE CAMPAGNOL AGRESTE — *ARVICOLA AGRESTIS*.

Die Erdmaus.

Caractères. — Le campagnol agreste (*fig. 58*) a la taille du campagnol des grèves, c'est-à-dire 14 cent. de longueur totale; mais sa queue n'a que 4 cent. Il a le dos brun foncé, les flancs d'un brun plus clair, le ventre et les pattes gris-blanc; la queue, d'un brun foncé à sa face supérieure, est d'un gris blanc à sa face inférieure.

Distribution géographique. — Le campagnol agreste habite le nord de l'ancien continent, la Scandinavie, le Danemark, la Grande-Bretagne, la Belgique, l'Allemagne du Nord et la France.

Mœurs, habitudes et régime. — On le trouve dans les buissons, les forêts, à la lisière des bois, dans les fossés, sur les digues, assez fréquemment près de l'eau. D'ordinaire, on le rencontre par colonies, plus ou moins nombreuses. Blasius l'a souvent vu établi avec la musaraigne aquatique dans les nids de la poule d'eau.

Son régime est surtout végétal: il se nourrit de racines, d'écorces, de fruits. Ses mouvements sont très-gauches, sa course n'est pas très-rapide, aussi peut-on le prendre facilement sur un terrain qui ne lui offre aucun refuge. Il n'est nullement craintif et se montre souvent, de jour, à l'entrée de son terrier. Son nid est arrondi et se trouve presque à fleur de terre; il est placé généralement au-dessous d'une épaisse touffe d'herbes.

La femelle met bas trois ou quatre fois par an, de quatre à six petits, qui croissent rapidement, et qui, même tout jeunes, ressemblent beaucoup à leurs parents.

Captivité. — Il est facile de conserver le campagnol agreste en captivité. Il vit en bons rapports avec ses congénères. « J'ai eu, dit Blasius, un campagnol agreste, un campagnol des bois et un campagnol des champs qui habitaient la même cage. Ils s'y étaient fait chacun un nid qu'ils changeaient chaque jour, et dans lequel ils se retiraient pour dormir, ou pour se coucher quand quelque chose les effrayait. Ils s'asseyaient hors du nid pour manger et pour se nettoyer, et aimaient beaucoup à se chauffer au soleil. Le campagnol agreste paraissait être plus nocturne que ses congénères. Il courait encore, que les deux autres dormaient depuis

longtemps. Ceux-ci, cependant, se montraient aussi de temps à autre pendant la nuit. Je n'en ai vu aucun dormir plusieurs heures sans se réveiller. »

LE CAMPAGNOL DES CHAMPS — *ARVICOLA ARVALIS*.

Die Feldmaus, The Short-tailed Field Mouse.

Caractères. — Le campagnol des champs ou campagnol vulgaire a de 12 à 14 cent. de long, sur lesquels 3 à 4 cent. appartiennent à la queue. Il a le dos brun jaunâtre, les flancs plus clairs, le ventre blanc ou d'un blanc roux sale, les pattes blanches.

Distribution géographique. — Ce petit animal habite toute l'Europe centrale, une partie de l'Europe septentrionale, et la partie occidentale de l'Asie centrale et septentrionale. En Europe, on le trouve jusque dans le nord de la Russie; en Asie, il atteint la Perse au sud, l'Ob à l'est. Il manque complètement en Islande, en Irlande, en Corse, en Sardaigne, en Sicile, et dans le midi de la France où il est remplacé par d'autres espèces. Il appartient aux montagnes comme à la plaine qu'il paraît cependant habiter de préférence. Dans les Alpes, il monte jusqu'à 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Mœurs, habitudes et régime. — Il se tient surtout dans les endroits découverts, dans les champs, les prairies, rarement dans les clairières et à la lisière des forêts; il habite indifféremment les endroits secs, humides, et marécageux. Les couloirs souterrains de son terrier débouchent à l'extérieur par plusieurs ouvertures, reliées les unes avec les autres par des sentier battus légèrement excavés. En automne, il se retire sous les meules de blé, quelquefois dans les maisons, dans les granges, dans les écuries, surtout dans les caves, et y vit à la manière des souris. En hiver, il se creuse de longs couloirs dans la neige.

Le campagnol vulgaire est autant diurne que nocturne. On le voit hors de son terrier par la plus grande chaleur; cependant il s'y montre plus fréquemment le matin et le soir: il redoute moins la sécheresse que l'humidité, les années pluvieuses lui sont fatales.

Sa nourriture consiste principalement et presque exclusivement en substances végétales. Quand il est dans un champ nouvellement semencé, il se nourrit des grains confiés au sol. Ordinairement, il mange des herbes fraîches, des feuilles de graminées, de trèfle, de luzerne, des racines, des fruits, des baies, il est très-



Fig. 58. Le Campagnol agreste.

friand de fâmes, de noix, de graines de diverses sortes, des raves, des carottes. Quand les céréales commencent à mûrir, les campagnols des champs coupent les chaumes près de la racine, les renversent, en détachent les épis qu'ils portent dans leurs terriers. Pendant la moisson, ils vont glaner à la suite des moissonneurs, mangent les grains restés entre les chaumes, ramassent les épis oubliés et amassent des provisions pour l'hiver. Dans les forêts, ils recherchent les fruits de l'églantier, les baies de sureau, les fâmes, les glands, etc.

Pendant les grands froids, ils sortent peu de leurs terriers et y vivent aux dépens des substances qu'ils ont entassées dans leurs greniers. On a pu croire qu'ils tombaient en léthargie, mais il n'en est rien : si, l'hiver, ils sont moins actifs que durant les autres saisons, jamais ils ne dorment comme les loirs ou les marmottes.

Le campagnol vulgaire est un des plus sociaux du genre. On le trouve ordinairement par colonies et souvent par bandes innombrables, et dans ce cas leurs terriers sont placés les uns à côté des autres.

Leur multiplication est extraordinaire : les femelles n'ont pas moins de six portées dans l'an-

née, et, comme nous l'avons vu plus haut, les petits sont déjà aptes à se reproduire à l'âge de deux mois. Aussi, ce campagnol est-il de tous le plus nuisible. C'est lui qui maintes fois a détruit, sur une grande étendue, les moissons, les plantations d'arbres. « Qui ne les a pas vus dans ces circonstances, dit Blasius, se figurera difficilement en quelles quantités ils apparaissent dans les champs et dans les forêts ; souvent ils se montrent dans une localité, sans qu'on ait remarqué une augmentation progressive, ils paraissent sortir de terre comme par enchantement. Ordinairement, le nombre croissant des buses dans un canton peut faire prévoir, plusieurs semaines à l'avance, cette grande multiplication des campagnols.

« Cette plaie a frappé plusieurs fois les pays du Bas-Rhin dans ces vingt dernières années. Le sol, dans certains endroits, était tellement sillonné de couloirs, qu'on ne pouvait y poser le pied sans couvrir un trou, et entre les trous, se trouvaient des sentiers profonds, innombrables. Tout, pendant le jour même, était couvert de campagnols qui couraient sans crainte de côté et d'autre. S'approchait-on, six, huit, dix se précipitaient vers un de ces trous, et se bouchaient mutuelle-

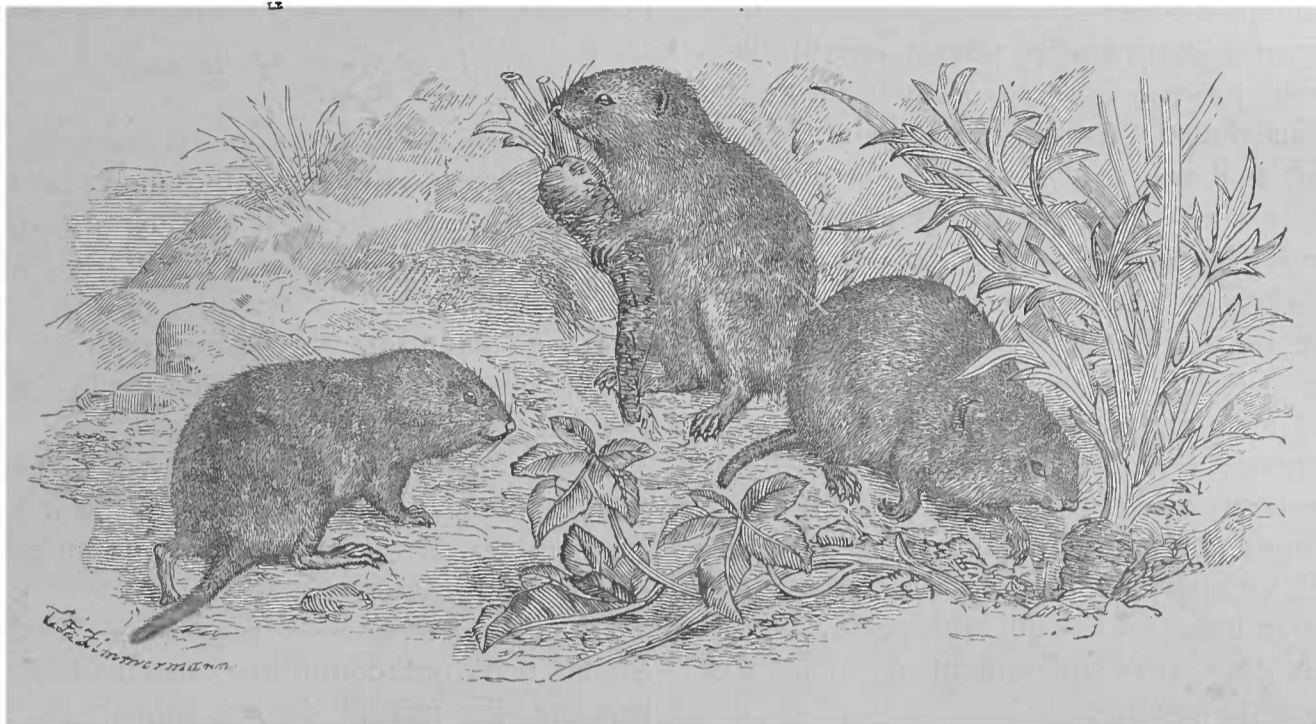


Fig. 59. Le Campagnol économe.

Fig. 60. Le Campagnol souterrain.

ment le passage. Il n'était pas difficile d'en tuer alors plusieurs d'un seul coup de bâton. Tous ces campagnols, quoique de petite taille, paraissent robustes et bien portants; la masse était composée de jeunes. Trois semaines plus tard, je retournai au même endroit. Les campagnols étaient encore plus nombreux, mais ils paraissent malades. Beaucoup étaient couverts de chancres et d'ulcères, occupant quelquefois tout le corps; chez d'autres, la peau était si lâche et si mince, qu'on ne pouvait la toucher sans la déchirer. Quatre semaines plus tard, ils avaient tous disparu. Mais les couloirs, les trous vides causaient une impression plus désagréable encore que lorsqu'ils étaient peuplés. On aurait dit que toute une génération avait disparu comme par un pouvoir magique. Beaucoup sans doute avaient succombé à la maladie; beaucoup s'étaient entre-dévorés, et on parlait de bandes innombrables qui-avaient traversé le Rhin à la nage. Cependant, nulle part dans les environs on ne remarqua une multiplication extraordinaire de ces animaux; ils ne se montraient plus sur aucun point. La nature doit avoir évidemment un moyen d'arrêter cette trop grande fécondité. La chaude température de l'automne paraissait, dans ce cas, avoir favorisé leur développement. »

Pour donner une idée du nombre de campagnols vulgaires qui peuvent apparaître ainsi dans une localité, nous avons déjà parlé, en faisant l'histoire générale de ces rongeurs, de tout ce qui fut tué, en 1817, 1818 et 1822, dans le bourg d'Offenbach,

BREHM.

dans le duché de Saxe-Gotha, dans les districts de Nidda et de Putzbach, et dans le canton de Saverne; voici deux autres exemples: nous empruntons le premier à Lenz. « Dans l'automne de 1856, dit-il, il y eut tant de campagnols que sur une étendue de quatre lieues, entre Erfurth et Gotha, 12,000 arpents durent être labourés de nouveau. Dans une grande propriété près de Breslau, on en prit 200,000 qui furent livrés à la fabrique d'engrais de Breslau, laquelle les payait à raison de un pfennig (environ un centime) la douzaine. Quelques paysans en livrèrent de 1,400 à 1,500 par jour. »

Pendant l'été de 1861, on prit 409,523 campagnols aux environs d'Alsheim, dans la Hesse-Rhénane; la caisse de la commune paya 2,593 florins (5,556 francs) de primes. Plusieurs familles gagnèrent ainsi 50, 60 florins (110, 130 francs) et plus; un individu même dont les enfants avaient gagné de la sorte 142 florins (environ 300 francs), avec cette somme acheta un champ, auquel il donna le nom de *Mäuseäckerchen*, c'est-à-dire *champ des souris* (campagnols).

Moyens de destruction. — L'homme seul est impuissant contre ces petits animaux, lorsque leur multiplication est extrême; tous les moyens de destruction qu'il emploie sont alors insuffisants, et il a besoin que les mammifères et les oiseaux carnassiers, qui lui sont si utiles, et qu'il traite cependant en ennemis, lui viennent en aide. Mais ses plus grands auxiliaires dans ces circonstances sont, comme nous l'avons dit, les

inclémences du ciel, les grandes pluies, les fortes et longues gelées.

Pour en débarrasser un terrain envahi, on a conseillé, lorsque le sol le permet, de creuser des trous de 60 cent. de profondeur, de 10 à 15 cent. de diamètre; les campagnols dans leurs courses y tombent, ne peuvent plus en sortir et on peut facilement les y tuer; souvent même ils s'entre-dévoient. La charrue a été aussi employée comme moyen de destruction. Pendant qu'un laboureur trace des sillons dans le champ infesté, des enfants, armés de bâtons, le suivent et tuent les campagnols que le soc met à découvert. On emploie encore contre ces animaux les fumigations, les grains empoisonnés, les solutions de noix vomique, les engins de toutes sortes; en un mot, on met en usage tout ce qui est capable, sinon de les faire disparaître entièrement, du moins d'en diminuer le nombre.

Les animaux domestiques deviennent aussi d'utiles agents d'extermination. Les cochons que l'on fait pâturer dans les champs, après la récolte, rendent déjà d'excellents services; ils ne s'y nourrissent guère que de campagnols; d'un autre côté, ils contribuent à éloigner ceux qu'ils ne peuvent atteindre en bouleversant leur demeure. Des griffons bien dressés sont encore de bons auxiliaires. Ils chassent ces animaux par plaisir, avec une ardeur sans exemple, les déterrent, les saisissent à la nuque, les étranglent et les abandonnent ensuite. Mais les véritables ennemis du campagnol vulgaire, aussi bien que de tous ses congénères, sont le putois, la belette, la fouine, le chat, les hiboux et surtout les buses. La quantité de campagnols que ces dernières détruisent est incroyable. Blasius en a disséqué qui avaient trente rongeurs dans l'estomac; et ce repas n'est pour elles, si nous pouvons ainsi dire, qu'un déjeuner: au bout de quelques heures, la buse a tout digéré et recommence sa poursuite. Les propriétaires intelligents doivent par conséquent protéger ces animaux et faciliter leur chasse. Le comte Paleske a fait établir dans tous ses champs de hautes perches avec un appui transversal au haut. Cet exemple mérite d'être suivi, je ne peux assez le conseiller. Ce sont là des perchoirs excellents pour les oiseaux de proie, et on les y voit presque continuellement à l'affût. Quiconque se donnera la peine d'observer la buse, verra qu'un campagnol n'échappe que difficilement à ses yeux perçants, et qu'il est perdu dès qu'il se risque hors de son trou.

LE CAMPAGNOL ÉCONOME — *ARVICOLA OECONOMUS*.

Die sibirische Wurzelmaus.

Caractères. — Le campagnol économe (*fig. 59*) a environ 12 cent. de long, sur lesquels 3 cent. appartiennent à la queue. Il a le dos brun-jaune clair, le ventre gris, la queue brune à sa face supérieure, blanche à sa face inférieure. Il se distingue du campagnol ordinaire par sa tête plus courte, ses yeux plus petits, ses oreilles moins saillantes et presque cachées.

Distribution géographique. — Le campagnol économe n'a encore été signalé qu'en Sibérie. On l'y trouve dans tous les lieux en plaine, depuis l'Obi jusqu'au Kamtschatka.

Mœurs, habitudes et régime. — Pallas et Steller nous ont donné une histoire très-intéressante des mœurs de cet animal. Ils nous apprennent qu'on le rencontre souvent en très-grand nombre, et que les habitants des contrées peu fortunées où il vit le regardent comme un bienfaiteur. A l'inverse du campagnol de nos contrées, il travaille pour le bien de l'homme. Il se creuse des conduits souterrains, qui aboutissent à un nid profond, rond, d'un pied de diamètre, et qui communique avec une ou plusieurs chambres à provisions très-spacieuses. Le nid est rembourré avec diverses substances végétales; c'est là que l'animal dort, que la femelle met bas ses petits, et les autres compartiments sont des greniers qu'il remplit de racines de toute espèce.

« On a peine à comprendre, dit Pallas, comment d'aussi petits animaux peuvent déterrer et amasser une telle quantité de racines. On en trouve souvent de 8 à 10 livres dans une seule chambre, et parfois à un nid correspondent trois ou quatre chambres pareillement remplies. Ces rongeurs vont souvent très-loin pour chercher leurs provisions; ils creusent de petits fossés dans les gazons, arrachent les racines, les nettoient avec le plus grand soin sur place, les coupent par morceaux longs de trois pouces et les transportent dans leurs demeures. Pour les faire arriver jusqu'à la chambre qui leur est destinée, ils les traînent le long des sentiers et dans les galeries souterraines, en marchant à reculons.

« Nulle part cet animal n'est aussi utile à l'homme que dans la Daourie et dans d'autres régions de la Sibérie orientale. Les indigènes ne cultivent pas la terre; ils se comportent vis-à-vis de ces animaux, comme les seigneurs vis-à-vis de leurs serfs. En automne, lorsque les chambres de pro-

visions sont remplies, ils les découvrent, choisissent parmi les racines qui y sont entassées celles qui sont comestibles, et s'en nourrissent pendant tout l'hiver. Ce qu'ils laissent, les porcs sauvages le déterrent, et le mangent avec les campagnols. »

Ces animaux accomplissent des migrations curieuses, au grand chagrin des indigènes. Ils partent souvent au printemps, se dirigent vers l'ouest, marchant toujours en ligne droite, traversant les fleuves et les montagnes. Des milliers d'individus se noient et sont dévorés par les poissons et les canards ; d'autres, en quantité plus considérable encore, deviennent la proie des zibelines et des renards qui suivent ces caravanes. Après avoir traversé une rivière, assez fréquemment ils se couchent épuisés sur la rive qu'ils viennent d'atteindre, et après s'y être reposés quelque temps, ils continuent leur route. Ils marchent souvent deux heures sans s'arrêter. Après s'être ainsi avancés jusqu'aux environs de Penschina, ils se dirigent vers le sud, et arrivent à Ochota au milieu de juillet. Ils reviennent ordinairement au Kamtschatka en octobre, après avoir accompli un voyage considérable eu égard à leur petite taille. Les Kamtschadales disent que le départ de ces campagnols annonce une année humide, et ils le voient arriver avec déplaisir ; c'est avec joie, au contraire, qu'ils saluent leur retour.

Nous ne savons rien de leur reproduction : leur fécondité, dans tous les cas, doit être très-grande, si nous en jugeons par les bandes que l'on voit.

LE CAMPAGNOL SOUTERRAIN — *ARVICOLA SUBTERRANEUS*.

Die europäische Wurzelmaus.

Caractères. — Le campagnol souterrain (*fig. 60*) a 12 cent. de long, sur lesquels 3 cent. appartiennent à la queue. Son dos est gris d'ardoise, lavé de roussâtre, et son ventre est gris cendré ou blanchâtre ; ces deux couleurs sont nettement séparées l'une de l'autre. Sa queue est noirâtre en dessus, cendrée en dessous.

Distribution géographique. — En 1831, Sélys découvrit ce campagnol en Belgique, dans les prairies humides, dans les jardins potagers près des rivières. Depuis, il a été rencontré en Auvergne, en Champagne, en Bretagne, dans les environs de Paris, en Normandie. Blasius l'a trouvé dans les champs et les prairies des montagnes de la Prusse rhénane et dans le Bruns-

wick ; et d'autres naturalistes l'ont signalé en Saxe.

Mœurs, habitudes et régime. — Cette espèce, comme son nom l'indique, passe pour avoir une vie plus souterraine que ses congénères. Néanmoins, elle sort souvent de son terrier, même le jour, et vient butiner sur le sol. Ses couloirs sont nombreux, et ramifiés comme ceux de la plupart des autres campagnols. Chaque couple vit solitaire. Dans la chambre à provisions d'une de ces demeures, Dehne trouva, en décembre, 560 grammes de racines de dent-de-lion, de chiendent, d'anémone, de rumex, de tubercules de renoncules, d'oignons, de carottes, de bulbes d'ornithogalum, chaque espèce séparée des autres. Cette chambre était à 30 cent. environ de profondeur, et avait de 15 à 20 cent. de diamètre. Plusieurs couloirs en zigzag, presque à fleur de terre, venaient y aboutir.

Le campagnol souterrain a la fécondité bornée des espèces à quatre mamelles. Ses portées ne vont pas au delà de quatre petits et ne sont pas aussi nombreuses que celles du campagnol vulgaire.

Captivité. — On élève facilement les petits de cette espèce et on les conserve longtemps en captivité, en leur donnant des raves, des carottes, du céleri, des patates, des pommes de terre, des pommes, des graines de melons. Dehne en apprivoisa un, qu'il pouvait prendre dans sa main, mais qui ne se laissait pas caresser ; lorsqu'il essayait de le faire, l'animal cherchait à le mordre. Le campagnol souterrain ne vit pas en bons rapports avec ses congénères : il leur livre des combats acharnés, qui ne se terminent que par la mort du plus faible.

LES LEMMINGS — *MYODES*.

Die Lemminge, The Lemmings.

Caractères. — Les lemmings sont aux campagnols, ce que les hamsters sont aux rats. Ils se distinguent essentiellement des campagnols par cinq doigts complets aux pieds de devant, par des racines aux molaires, et par une queue rudimentaire. Ils ont aussi un corps plus trapu.

Distribution géographique. — Les lemmings sont propres à l'Europe, à l'Amérique septentrionale et à l'Asie.

Parmi les espèces que l'on connaît, la suivante est celle qui nous intéresse le plus.

LE LEMMING DE NORWÈGE — MYODES LEMMUS.*Der norwegische Lemming, The Lemming.*

Historique.— Le lemming de Norwège (*fig. 64*) est l'animal le plus énigmatique de toute la Scandinavie. Aujourd'hui encore, les montagnards croient qu'il tombe du ciel, qu'on ne saurait s'expliquer autrement le nombre extraordinaire qu'on en voit à certains moments ; et que sa disparition est en quelque sorte la conséquence de sa voracité, cette voracité amenant des altérations des voies digestives qui le font périr. Olaüs Magnus, le célèbre évêque d'Upsal, est le premier qui ait fait mention de cet animal. Il raconte qu'en 1518, traversant à cheval une forêt, il y vit une telle quantité d'hermines que toute la forêt était remplie de leur puanteur. Ce rassemblement était dû à la présence de petits quadrupèdes, que l'on nomme *lemmar*, quadrupèdes qui tombent parfois du ciel au milieu d'un orage et de la pluie, sans que l'on sache s'ils arrivent d'îles éloignées, ou s'ils se forment dans les nuages. « Ces animaux, dit-il, apparaissent comme les sauterelles, en bandes innombrables, ils dévorent tout ce qui est vert, et ce qu'ils ont mordu périt, comme empoisonné. Ils vivent tant qu'ils n'ont pas d'herbes nouvellement poussées à manger. Lorsqu'ils veulent partir, ils se réunissent comme les hirondelles. Mais un grand nombre meurent, et les cadavres empestent l'air, ce qui cause aux hommes des vertiges et la jaunisse ; beaucoup sont dévorés par les hermines, qui s'en engraisent. »

Les autres auteurs n'ont fait que répéter ce récit, et en 1633 Olaüs Wormius écrivit tout un livre pour démontrer que les lemmings naissent dans les nuages et tombent à terre. Il ajoute qu'on a cherché, mais en vain, à écarter ces animaux par des exorcismes et des conjurations. Linné le premier, en 1740, donna une description exacte du lemming, si exacte et si complète qu'il n'y a rien à y ajouter.

Caractères.— Le lemming de Norwège a 16 cent. de long, la queue n'en mesurant que 2. Le museau est couvert de poils ; la lèvre supérieure est profondément fendue ; les moustaches sont courtes ; les oreilles petites, rondes, cachées sous le pelage ; les doigts sont armés d'ongles fousseurs vigoureux, surtout aux pattes de devant, et ils sont plus forts chez le mâle que chez la femelle. Le poil est long et abondant. La robe est brun jaunâtre, marquée de taches foncées ; la queue et les pattes sont jaunes ; deux raies jau-

nes, partant de l'œil, vont à l'occiput ; le ventre est jaune, presque couleur de sable.

Distribution géographique.— Cette espèce habite non-seulement la Norwège, comme son nom l'indique, mais aussi la Laponie et le Groënland.

D'après ce qui m'a été dit en Norwège, on les trouve sur toutes les hautes montagnes de ce pays, et dans les îles montueuses. Plus au nord, ils descendent jusque dans la Tundra. Dans les vastes marais qui s'étendent entre l'Altenfjord et la Tana, je trouvai leurs excréments partout où il y avait un endroit sec, mais je ne vis pas un seul individu. En mai, ils étaient très-communs sur le Dovrefeld, où je pus les observer ; on les trouve surtout dans la zone qui s'étend de 1,300 à 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire de la limite des pins à celle des neiges éternelles. Cependant j'en rencontrai quelques-uns dans le Gulbrandsdal, à quelque cent mètres seulement au-dessus du niveau de la mer, dans les endroits humides.

Mœurs, habitudes et régime.— Ces animaux ressemblent à de petites marmottes ou à des hamsters ; ils ont beaucoup des mœurs de ces derniers. On les trouve dans les endroits secs des marais qui recouvrent une grande partie de la Norwège. Ils y habitent de petits couloirs, sous les pierres ou dans la mousse, et on les voit parfois rôdant entre les petites collines qui s'élèvent du milieu des marais. Il est rare de voir sur le sol des sentiers creux, conduisant d'un terrier à l'autre ; ce n'est que dans la neige qu'ils se creusent de grands couloirs.

Les lemmings sont jour et nuit en mouvement, ils marchent en trottant et assez rapidement pour qu'un homme ait de la peine à les atteindre à la course. Ils se montrent très-intelligents dans leurs déplacements, savent découvrir la moindre place sèche, et s'en servir comme d'un pont pour traverser les marais. L'eau ne leur est pas agréable : les jette-t-on dans un baquet plein d'eau ou dans un ruisseau, ils grognent, ils crient, et cherchent à gagner le plus vite possible un endroit sec.

D'ordinaire, ils trahissent eux-mêmes leur présence. Ils sont souvent tranquillement couchés dans leurs trous, bien à l'abri des regards des passants ; mais l'apparition d'un homme les excite trop pour qu'ils puissent se taire. Ils saluent son arrivée par des cris, des grognements analogues à ceux du cochon d'Inde. Quand ils sont hors de leurs terriers, ils ne prennent la fuite que lorsqu'on marche sur eux. Ils se précipitent alors vers le premier trou qu'ils aperçoivent, s'y blot-



Fig. 61. Le Lemming de Norwège.

tissent, et ne veulent plus en sortir, aussi peut-on les y tuer ou les y prendre sans difficulté. Leur courage est extraordinaire ; à cet égard, ils m'amusaient beaucoup, et je ne pouvais me lasser de les provoquer. Dès qu'on arrive près de leur terrier, ils s'élancent au dehors, crient, grognent, se dressent, relèvent la tête, et lancent à leur adversaire des regards si menaçants, que l'on se demande s'il faut les attaquer ou les laisser tranquilles. Du reste, ils font bonne contenance devant un assaillant. Si on leur tend sa botte, sa canne, le canon de son fusil, ils le mordent solidement ; plusieurs prirent entre leurs dents mes pantalons avec tant de force, que j'eus beaucoup de peine à les en détacher. Dans de pareilles occasions, leur colère est extrême, et, sous ce rapport, ils ressemblent tout à fait aux hamsters. Quand on s'avance rapidement sur eux, ils se retirent à reculons, en criant et en grognant, la tête toujours levée. Rencontrent-ils un obstacle, ils tiennent tête, et se laissent prendre plutôt que de faire un détour. Quelquefois même ils s'élancent sur leur adversaire. Ils ne paraissent craindre aucun animal, et il en est peu qu'ils n'osent attaquer. Beaucoup sont écrasés dans les rues, au

milieu desquelles ils s'arrêtent sous les pieds des passants et sans chercher à les éviter. Les chiens en tuent un grand nombre, les chats en mangent tant, qu'ils en sont toujours rassasiés ; je ne peux m'expliquer autrement ce fait, qu'au relais de Fogstuen, sur le Dovre, les chats se promenaient au milieu des lemmings sans avoir l'air de s'en occuper.

Les lemmings déploient le même courage, la même énergie dans les combats qu'ils se livrent entre eux, combats dans lesquels il y a souvent des victimes, qui sont en partie dévorées par les vainqueurs. Ch. Martins nous apprend que lorsqu'il mettait dans une cage deux lemmings pris dans des terriers différents, la lutte commençait aussitôt et ne cessait que par la mort de l'un des deux combattants ; pour en garder plusieurs ensemble, il fallait les prendre dans le même terrier. Nous avons vu que les campagnols n'agissent pas autrement. Mais il y a plus ; Scheffer assure que deux colonnes émigrantes qui se rencontrent le long des lacs, des prés et des fleuves, se livrent de grandes batailles, dans lesquelles beaucoup succombent.

En hiver, les lemmings se creusent de longs

couloirs dans la neige : ils y construisent, et j'ai pu le voir lors de la fonte des neiges, un nid à parois épaisses, en herbes mâchées. Ces nids sont à 20 ou 25 cent. de profondeur, il en part de longs couloirs dans divers sens. La plupart de ces couloirs ont pour base la couche de mousse, et pour voûte la couche de neige ; ils sont donc creusés entre l'une et l'autre. Les lemmings courent aussi à la surface de la neige, du moins traversent-ils les grands champs de neige des montagnes.

D'après mon vieux chasseur, la femelle ne construit pas un nid particulier pour ses petits ; elle met bas dans celui qu'elle habite. Je n'ai pas été assez heureux pour rencontrer un de ces nids ; je dirai, d'ailleurs, que, lors de mon séjour au Dovrefjeld, on ne voyait pas de jeunes.

L'on ne sait pas combien de portées les lemmings ont dans l'année ; mais elles doivent être au moins aussi fréquentes que chez les campagnols, si l'on en juge par leur multiplication ; Scheffer dit seulement, sans plus d'indications, qu'ils en ont plusieurs par an.

Le nombre des petits par portée est mieux connu. Linné avait fixé ce nombre à cinq ou six ; Ch. Martins (1) est venu le confirmer : il n'a pas trouvé plus de cinq petits dans les femelles qu'il a ouvertes. Ce dernier chiffre doit être certainement le plus fréquent et peut-être même la moyenne n'est-elle que de quatre, comme chez la plupart des campagnols. Gunner et Rycout, qui font monter le nombre des petits l'un à sept au moins, l'autre à huit ou neuf, tombent sans aucun doute dans l'exagération, ou ne basent leur opinion que sur des cas tout à fait exceptionnels. S'il faut en croire Linné et Rycout, les femelles qui mettent bas pendant le voyage ne seraient pas pour cela arrêtées dans leur marche : elles continueraient à suivre la colonne en portant un petit dans la gueule et un autre sur le dos. Ce fait, qui suppose l'abandon d'une partie de la portée, mérite confirmation.

Les lemmings se nourrissent des rares plantes qui végètent dans leur patrie, d'herbes, de lichens, de chatons de bouleaux nains, de diverses racines. On ne les trouve que là où croît le lichen des rennes ; où manque ce lichen le lemming manque aussi. Cela indique bien que cette plante est leur principale nourriture. D'après ce que j'ai pu voir, ils n'amassent pas de provisions, mais vivent en hiver de ce qu'ils peuvent encore trouver sous la neige, notamment de bourgeons.

(1) Ch. Martins, *Voyage en Laponie*, in : *Du Spitzberg au Sahara, Etapes d'un naturaliste*. Paris, 1866, p. 175.

Linné rapporte qu'il a un goût si prononcé pour un fromage que les Lapons composent avec du lait de rennes et des feuilles de la *Rumex acetosa*, qu'on est obligé de l'enterrer profondément pour le soustraire à leur voracité. Les individus que le docteur Guyon a conservés en captivité mangeaient volontiers du pain, du biscuit de matelot, des noix, des noisettes, des amandes, des raisins secs, des figues, et des fruits du *Rubus arcticus* et de plusieurs *Vaccinium*.

Dans la vie sédentaire, les lemmings ne causent pas de grands dégâts ; car les contrées qu'ils habitent sont à peu près sans cultures ; ils ne pénètrent pas dans les habitations, et ce n'est même que par hasard qu'un individu égaré se montrera dans une cour. Cependant, un habitant des îles Lofotes m'a assuré que parfois les lemmings ravageaient les champs de pommes de terre, qu'ils s'établissaient dans ces champs, creusaient de longs couloirs à travers les racines et se nourrissaient des tubercules. Quelque pauvre d'ailleurs que paraisse leur patrie, elle est cependant assez riche pour subvenir à tous leurs besoins.

Dans certaines années, les lemmings entreprennent de grandes émigrations. En rapportant ce fait, dont les naturalistes ont parlé depuis si longtemps, je dois faire remarquer que les habitants du Dovrefjeld n'ont point connaissance de ces déplacements, et que les Lapons mêmes n'ont nullement pu me renseigner à ce sujet. Des Finlandais, que je questionnais dans ce but, n'en savaient rien non plus, et si ce n'était Linné qui se porte garant du fait, je ne le mentionnerais même pas.

Les migrations du lemming de Norwège paraissent n'avoir lieu que de loin en loin : tous les dix ou vingt ans, selon les uns ; un peu plus fréquemment, selon les autres ; mais, dans tous les cas, jamais d'une manière périodique. Ceux des naturalistes qui ont eu la bonne fortune d'observer une partie du phénomène, — car personne jusqu'ici n'a pu le suivre dans son entier, — sont d'accord sur ce point : que c'est généralement en automne, et par exception en été, que les lemmings émigrent. C'est de la chaîne des Alpes scandinaves que, d'après les observateurs, partiraient les bandes émigrantes. Les unes tendraient vers la mer du Nord, les autres vers le golfe de Bothnie, en suivant, le plus souvent, une direction parallèle au cours des rivières et des fleuves.

Quelle peut être la cause de ces migrations ? Cette question a dû nécessairement préoccuper les naturalistes. Les uns les ont attribuées à

l'imminence d'un hiver rigoureux, dont l'animal aurait le pressentiment, et auquel il chercherait à se soustraire à l'avance en gagnant des régions plus hospitalières. Cette opinion, qui est généralement répandue parmi les peuples du Nord, n'est pas toujours en accord avec les faits, car on a vu des hivers relativement doux succéder à des migrations de lemmings. Brunnick et Pallas, qui ont pour eux l'assentiment des Norwégiens, pensent, au contraire, que ces déplacements ont pour cause le manque de nourriture. Certains vents desséchants ruinaient la végétation des plateaux habités par les lemmings, ce qui déterminerait ceux-ci à aller chercher pâture ailleurs. Mais la disette, dont il faut certainement tenir grand compte, ne paraît pas être la cause unique des migrations, par la raison que la végétation, comme on l'a constaté, n'est pas absolument éteinte sur les régions alpines au moment où les lemmings les abandonnent. Enfin, pour d'autres observateurs, les déplacements de ces animaux seraient la conséquence de leur trop grande multiplication. Il est probable, en effet, que c'est là, sinon l'unique, du moins la principale cause des migrations qui nous occupent. L'excès du nombre pouvant amener et amenant, par le fait, l'insuffisance de nourriture, les lemmings, poussés par le même instinct qui, dans des circonstances analogues, guide les campagnols, abandonnent une contrée en partie déjà ravagée et qui ne tarderait pas à l'être complètement, pour des contrées mieux pourvues.

Quoi qu'il en soit, les voyages entrepris par les lemmings sont un des phénomènes naturels les plus curieux à observer. A un moment donné, et comme s'ils obéissaient à un signal, tous descendent de leurs montagnes pour se réunir dans les vallées ou dans les plaines, et former des colonnes immenses qui, généralement, prennent des directions diverses. Tous les auteurs qui ont parlé avec connaissance de cause des déplacements des lemmings, s'accordent à dire que ces animaux, réunis en troupes, s'avancent droit devant eux, dévorant tout sur leur passage et creusant sur le sol et dans les herbes des sillons profonds de 4 à 6 cent. et distants l'un de l'autre de plusieurs pieds. Il en résulte que les champs par lesquels ils passent ont l'apparence de champs labourés. Rien ne peut les détourner de leur route, rien ne les arrête, ils franchissent tout audacieusement; un homme se met-il dans leur passage, ils glissent entre ses jambes; une meule de blé, de foin, leur fait-elle obstacle, ils s'ouvrent un chemin au travers, à l'aide de leurs

dents; si c'est un rocher, ils le contournent en demi-cercle, et reprennent leur direction rectiligne. Un lac se trouve-t-il sur leur route, ils le traversent en ligne droite, quelle que soit sa largeur, et très-souvent dans son plus grand diamètre. Un bateau est-il sur leur trajet au milieu des eaux, ils grimpent par-dessus et se rejettent dans l'eau de l'autre côté. Un fleuve rapide ne les arrête pas, ils se précipitent dans les flots, dussent-ils tous y périr. Ces détails, en grande partie dus à Linné, sont confirmés par tous les auteurs qui, depuis, ont assisté aux déplacements des lemmings. Zetterstedt dit que dans la migration qui eut lieu en 1823, ils faillirent faire sombrer plusieurs bateaux en traversant l'Angermanely, près d'Hernoesand; un fait semblable a été recueilli par Ch. Martins, à Bossekop, et en 1833 on a vu les émigrants de cette époque monter dans les bateaux près de Dupvig.

On a prétendu que, dans leurs excursions, les lemmings n'entraient jamais dans les maisons. Rycaut, l'un des premiers historiens de ce petit rongeur, a avancé le fait, et Ch. Martins semble le confirmer, lorsqu'il dit qu'ils virent beaucoup de lemmings autour de Karesuando (septembre 1839), mais pas un seul dans les habitations. Cependant le docteur Guyon, qui, à la fin de juillet 1863, était témoin d'une émigration de ce genre, affirme qu'à Lillehamar (Norwège), on en tuait tous les jours dans les dépendances du jardin où il était logé; et qu'un matin, dans la même ville, il lui est arrivé d'en poursuivre dans les rues où ils s'étaient attardés: « Ils se réfugiaient tous, ajoute-t-il, dans les maisons les plus voisines de leur parcours. »

Les lemmings conservent pendant le voyage les habitudes qu'ils ont dans la vie sédentaire: inactifs, ou à peu près, durant une partie de la journée, ils ne commencent à se mettre en marche qu'au coucher du soleil. Ceux mêmes que l'on retient captifs, aussitôt que la nuit se fait, s'agitent, errent et rongent les barreaux de leur cage. Après avoir voyagé la nuit et une partie de la matinée, ils font halte et se reposent. Mais ce repos ne va pas jusqu'à respecter les champs où ils se trouvent, car ils y exercent de tels ravages qu'il semble que l'incendie y ait passé.

Ces innombrables légions d'émigrants, qui portent la désolation sur leur passage, et dont rien n'a pu arrêter la course, trouvent enfin deux barrières infranchissables: la mer du Nord et le golfe de Bothnie; mais elles y arrivent considérablement diminuées. Quoique excellents nageurs, les lemmings périssent en grand nombre

en voulant traverser les fleuves ; beaucoup, surtout, deviennent la proie d'une foule d'ennemis naturels qui se mettent à leur suite. Les renards, les ours, les gloutons, les martres, les hermines, les oiseaux de proie, diurnes et nocturnes, leur font une chasse continuelle et en détruisent une immense quantité ; les rennes mêmes, à ce qu'on prétend, se détournent de leur route pour les poursuivre ; parmi les animaux domestiques, le porc, le chat et le chien doivent être aussi comptés parmi leurs ennemis ; mais l'on pourrait dire que le chien les tue plutôt par plaisir que par nécessité, car il ne les mange pas, ou n'en dévore que la tête. Enfin, il n'est pas jusqu'aux goëlands, aux pies, aux corneilles qui ne s'attaquent aux lemmings. Il est même assez curieux de voir un de ces animaux aux prises avec un des grands oiseaux qui les poursuivent. J'ai eu la bonne fortune d'assister à un pareil combat. Une corneille mantelée, qui se tenait immobile sur un rocher, fondit tout à coup sur la mousse et chercha à enlever quelque chose. Ce quelque chose n'était autre qu'un lemming, qui se défendait de toutes ses forces, en grondant, grognant, soufflant, sifflant ; il s'élança même plusieurs fois contre l'oiseau, qui dut reculer, mais sans

crainte, cependant ; car, loin d'abandonner la lutte, il redoubla ses attaques, fatigua, épuisa le lemming, et finit par lui donner un coup de bec qui le tua.

Tant de causes de destruction, s'exerçant la nuit comme le jour, doivent nécessairement éclaircir d'une manière considérable les rangs des émigrants, et l'on comprend que bien peu d'entre eux puissent revoir les hauts plateaux qu'ils ont abandonnés, s'il est vrai que la rémigration ait lieu comme Hoegstroem l'assure. D'après cet auteur, le seul jusqu'ici qui ait observé ce retour, une centaine, à peine, reviendraient dans les montagnes.

Usages et produits. — L'homme ne devient l'ennemi du lemming que quand le besoin le presse. Dans toutes les contrées fortunées de la Scandinavie, il laisse cet animal en paix. Il ne l'utilise pas, sa fourrure n'ayant nulle valeur, et le Norvégien ayant autant horreur de la chair du lemming que nous de celle du rat. Le pauvre Lapon est le seul qui soit poussé par la faim à chasser le lemming. Tout autre gibier lui manquant, sa carabine, qu'il manie si adroitement, devenant dans ses mains un instrument inutile, il s'arme d'un bâton et tue les lemmings, pour prolonger son existence.

LES CASTORIDÉS — *CASTORES*.

Die Biber, The Beavers.

Caractères. — Les castoridés, que l'on a associés tantôt aux myopotames, tantôt aux ondatras, d'autres fois aux hydromys, forment une famille bien distincte, caractérisée par la palmature des pieds postérieurs, et surtout par une queue élargie en forme de palette.

Un seul genre la compose.

LES CASTORS — *CASTOR*.

Die Biber, The Beavers.

Caractères. — Les castors ont le corps lourd et vigoureux ; le train de derrière plus large que celui de devant ; le dos bombé ; le ventre pendant ; le cou court et gros ; la tête large en arrière, étroite en avant, aplatie au sommet, à museau court et obtus ; les jambes courtes et épaisses ; cinq doigts à chaque patte, ceux des pieds de derrière étant complètement réunis par une membrane natatoire ; une queue de forme ovale, étranglée et arrondie à la naissance, très-large au milieu, arrondie du bout, aplatie de haut

en bas, écaillée, et à bords presque tranchants ; des oreilles arrondies, petites, presque entièrement cachées sous le pelage environnant, velues sur les deux faces, pouvant être ramenées contre la tête, de manière à fermer presque complètement le conduit auditif ; des yeux petits, pourvus d'une membrane clignotante, à pupille presque verticale ; des narines munies d'ailes très-fortes, susceptibles de se fermer à la volonté de l'animal.

La structure interne présente plusieurs particularités caractéristiques. Les incisives sont très-grandes, très-fortes, aplaties à la partie antérieure, lisses, à tranchant en biseau ; sur une coupe transversale, elles paraissent triangulaires. Elles sont très-proéminentes. On compte, en outre, quatre paires de molaires de dimensions à peu près égales. La colonne vertébrale est formée de 10 vertèbres dorsales, de 9 lombaires, de 4 sacrées et de 24 caudales. Tous les os sont forts, larges, et donnent insertion à des muscles vigoureux. Les glandes salivaires, sur-



Robert
Pilschner sculp.

Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

LE CASTOR.

Richard
ILLNER sc.

Corbeil, Crété, imp.

tout les parotides, sont très-développées. L'estomac est long, étranglé, très-glanduleux. Les organes génito-urinaires s'ouvrent dans le rectum, et, chez les deux sexes, on trouve, à la partie inférieure de l'abdomen, au voisinage de l'anus, deux glandes, qui débouchent dans les parties génitales, et dont la face interne est tapissée d'une muqueuse à plis écaillés (fig. 62). C'est

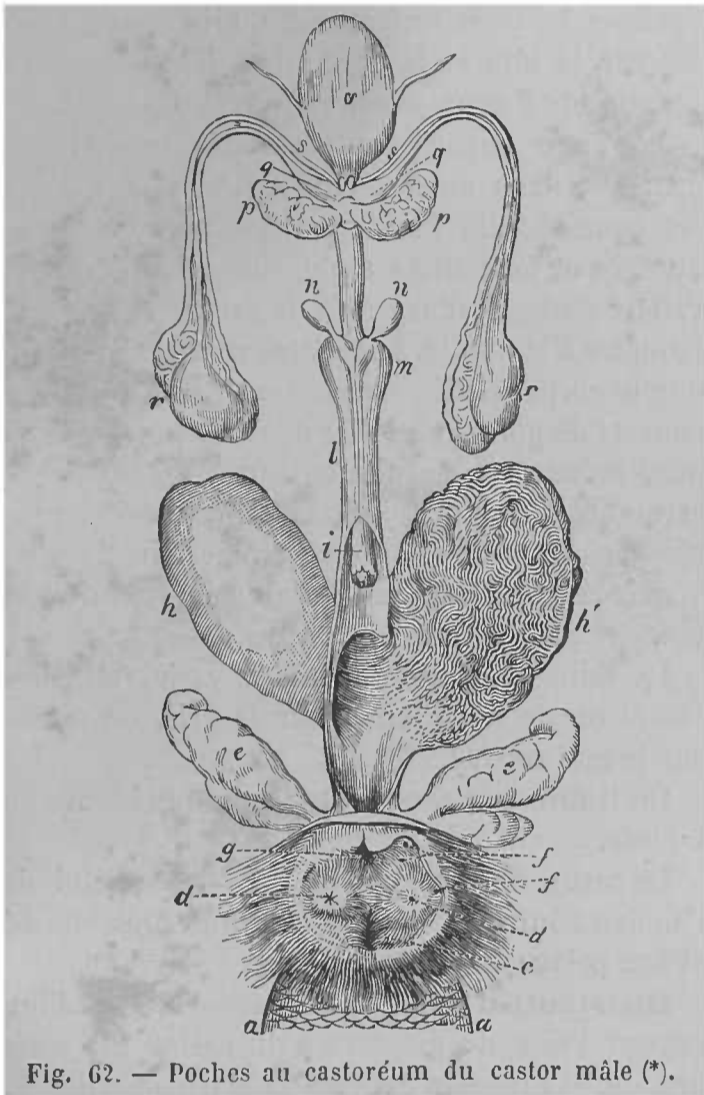


Fig. 62. — Poches au castoréum du castor mâle (*).

là que se sécrète le *castoréum*, substance molle, unguentacée, d'un rouge brun, d'un jaune brun ou d'un noirbrun, à odeur forte, pénétrante, généralement désagréable, à goût amer et balsamique.

(*) a, partie de la queue. — c, ouverture de l'anus. — d, d, ouverture des glandes anales e, e, qui sécrètent une matière huileuse jaune, différente du castoréum. Chacune de ces glandes est ordinairement accompagnée d'une ou plusieurs glandes plus petites, renfermées avec elle dans un même tissu cellulaire et dans une enveloppe musculaire commune; de sorte que, avant que cette enveloppe soit ouverte, les glandes anales paraissent être au nombre de deux seulement. — f, f, ouvertures des petites glandes anales. — g, ouverture du canal dans lequel viennent s'ouvrir les deux glandes à castoréum, dont l'une h est entière et dont l'autre h' est représentée coupée longitudinalement, afin de montrer les replis membraneux de sa surface interne d'où suinte la substance du castoréum. — i, membrane cylindrique couverte de petites papilles noirâtres, pointues, dirigées en arrière. — l, os cartilagineux triangulaire. — m, prostate. — nn, glandes de Cowper. — p, p, vésicules. — q, q, vaisseaux déférents. — r, r, testes. — v, vessie (Guibourt).

BREHM.

Distribution géographique. — Les castors (pl. XXI) sont propres à l'hémisphère boréal.

Avant notre époque, il existait, dans le même hémisphère, plusieurs castors dont on trouve les restes à l'état fossile.

Aujourd'hui, on n'en connaît qu'un, mais, comme il est propre à la fois à l'Amérique et à l'Europe, quelques naturalistes seraient disposés à reconnaître en lui deux espèces. D'autres naturalistes ne trouvent pas que les différences qui existent entre les castors d'Amérique et ceux d'Europe soient assez grandes pour justifier leur séparation. Nous nous rangerons à cette opinion.

LE CASTOR FIBER — *CASTOR FIBER*.

Der Biber, The Castor Fiber.

Historique. — Le castor est connu depuis les temps les plus anciens. Élien le nomme *castor*, Plinie, *fiber*. Linné, tout en conservant ces deux dénominations, a affecté la première au genre, et a fait de la seconde le nom de l'espèce. Les anciens naturalistes n'entrent pas dans beaucoup de détails au sujet de cet animal. Aristote dit que, comme la loutre, il cherche sa nourriture dans les lacs et les rivières. Plinie, après avoir parlé des propriétés du castoréum, avance que le castor mord fortement; qu'il ne lâche pas l'homme qu'il a saisi avant de lui avoir broyé les os; qu'il coupe les arbres comme avec une hache, et qu'il a une queue comme les poissons et la loutre.

En 1520, l'évêque d'Upsal, Olaüs Magnus, donna une description du castor dans son remarquable ouvrage (1). On y trouve toutes les fables qui ont eu cours sur cet animal. Le savant ecclésiastique nous apprend que, contrairement à l'opinion de Solinis, qui disait que le castor ne se trouve que dans la mer Noire, on le rencontre sur les bords du Rhin, du Danube, dans les marais de la Moravie, et plus encore au nord, où les rivières ne sont pas troublées par le passage continuel des bateaux, comme le sont le Rhin et le Danube. Il nous dit aussi que, dans le Nord, instruit par la seule nature, le castor construit ses demeures avec un art incomparable; que plusieurs se réunissent pour renverser les arbres; qu'après les avoir coupés avec leurs dents, ils les portent dans leur gîte, et que, dans ces occasions, un vieux castor, paresseux, qui se tient toujours éloigné de la société, est mis en réquisition. Les autres le renversent sur le dos, lui

(1) Olaüs Magnus, *Historia de gentibus septentrionalibus*. Romæ, 1555, in-fol.

chargent le bois entre ses pattes comme sur une voiture, le traînent jusqu'à leurs huttes, le déchargent, pour recommencer ce manège jusqu'à ce que leurs constructions soient finies. Toujours d'après Olaus, les dents des castors sont si aiguës, qu'elles coupent les arbres comme un couteau, et malheur à l'homme qui se laisse prendre par elles, l'animal ne lâche que quand il a coupé les os. La hutte que construit le castor est formée de deux ou trois chambres superposées, et sa disposition est telle que l'animal a le corps hors de l'eau, la queue en atteignant la surface. Cette queue, écailleuse comme celle d'un poisson, couverte d'une peau coriace, est, au rapport de l'évêque d'Upsal, un excellent mets et un bon remède pour ceux qui ont l'intestin faible. On la mange souvent, ainsi que les pattes, en guise de poisson.

« Il est faux, ajoute l'auteur que nous citons, que, poursuivi, le castor, comme l'a dit Solinis, se coupe lui-même avec les dents la poche à castoréum, et la jette aux chasseurs pour se sauver; tous les castors captifs ont encore cette poche, et on ne peut la leur enlever sans les tuer. Le castoréum est le meilleur spécifique pour la peste, la fièvre; il est utile dans toutes les maladies. Mais le castor a encore une autre utilité. De la plus ou moins grande élévation des huttes, on peut préjuger la hauteur qu'atteindront les plus grandes eaux, et les paysans savent, en observant les castors, et selon qu'ils ont établi leurs demeures plus ou moins haut, jusqu'où ils peuvent labourer; s'il leur convient de pousser les cultures jusqu'au bord des fleuves, ou de les arrêter à une certaine distance, de peur d'une inondation. »

Tous les auteurs crurent à ces fables, et ne firent qu'y ajouter. Jean-Marius Mayer, médecin à Ulm, puis à Augsbourg, écrivit, en 1640, sur les usages médicaux du castor, un petit livre qui ne se compose presque que de recettes. Jean Frank, en 1685, l'augmenta considérablement (1). La peau, la graisse, le sang, les poils, les dents du castor, y sont donnés comme d'excellents remèdes; mais le castoréum a par-dessus tout une vertu souveraine. Des poils, on fait des chapeaux qui préservent de toutes maladies; on met aux enfants des colliers de dents de castor, pour faciliter leur dentition; on emploie le sang de mille manières. Ces vieux traités ont cela

(1) J. Marius, *Traité du castor*, avec de nouvelles observations par J. Frank, trad. du latin par Eidous. Paris, 1746.

de bon, qu'ils nous indiquent où existait le castor autrefois, et nous montrent qu'aucun autre animal n'a disparu aussi promptement.

Caractères. — Le castor (*fig. 63*) est un des plus grands rongeurs. Un mâle adulte a de 80 cent. à 1 mètre de long, et 30 cent. de haut; sa queue mesure 33 cent.; il pèse de 20 à 25 kilogrammes. Le castor est entièrement recouvert d'un duvet très-épais, soyeux, floconneux, et de soies plus épaisses, longues, fortes, raides, brillantes; courtes sur la tête et la partie inférieure du dos; longues de 5 cent. sur le reste du corps.

La lèvre supérieure porte des moustaches épaisses, mais médiocrement allongées. Le dos est brun-châtain foncé, passant plus ou moins au gris, et le ventre est plus clair. Les poils duveteux sont gris d'argent à la racine, d'un brun jaunâtre à la pointe. Les pattes sont plus foncées que le corps. Le tiers supérieur de la queue est couvert de poils longs; les deux autres tiers sont nus, recouverts de petites squames allongées, arrondies, presque hexagonales; entre ces squames passent des poils courts, roides, inclinés en arrière. Ces parties nues ont une couleur qui est noirâtre pâle, à reflets bleuâtres.

La teinte générale du pelage varie, elle tire tantôt sur le noir, tantôt sur le gris, ou même sur le gris roux.

On trouve très-rarement des castors blancs ou tapirés.

Le castor d'Amérique ne diffère de celui de l'ancien continent que par son profil plus bombé et son pelage un peu plus foncé.

Distribution géographique. — Aujourd'hui encore, l'aire de dispersion du castor est assez grande. On trouve l'espèce dans trois parties du monde, du 33° au 68° de latitude boréale. Mais, autrefois, son habitat a dû être bien plus étendu. On croit l'avoir reconnu dans les hiéroglyphes égyptiens; il aurait donc existé en Afrique. La religion des mages de l'Inde défend de tuer le castor; il a donc dû se trouver dans les Indes. Gesner écrivait en 1583: « C'est un animal commun dans tous les pays, mais on le trouve surtout auprès des grands cours d'eau; en Suisse, dans l'Aar, la Reuss, la Limmat, la Birse, près de Bâle, dans presque tous les cours d'eau de l'Espagne, comme le dit Strabon, en Italie, là où le Pô se jette dans la mer. » On le trouvait partout en France et en Allemagne. Il existait aussi en Angleterre, mais c'est la première contrée d'où il ait disparu.

Maintenant, on ne le rencontre plus en Allemagne qu'isolément, sur les bords du Danube,

de la Nab, de la Moselle, de la Meuse, de la Lippe, du Weser, de l'Aller, de la Riss, du Bober, et l'on peut dire que sur tous ces points il tend à disparaître. En 1848, on en trouvait encore un bon nombre dans l'Elbe et l'Hovel, ils y étaient protégés par les lois sur la chasse ; mais, depuis qu'il est permis à chaque paysan de les tirer, ils ont diminué très-rapidement. Quelques-uns cependant se sont établis récemment à Wörlitz, et y vivent sous la protection spéciale du duc d'Anhalt. On en rencontre en Autriche, en Pologne, en Russie, en Suède et en Norwège. Il y a trois ou quatre ans, quelques-uns avaient élevé des constructions près d'Arendal. A la vérité, ils y étaient protégés par un grand propriétaire, M. Aal. Mais les grandes eaux ont enlevé leurs demeures, et les ont dispersés ; leur protecteur espère néanmoins qu'ils reviendront.

En France, le castor était jadis très-commun, et existait dans beaucoup de localités d'où il a depuis longtemps disparu. Il vivait sur la plupart de nos grands cours d'eau et de leurs affluents, notamment sur la Saône, le Gardon, la Durance, l'Isère, la Somme, etc. Il se trouvait même sur la petite rivière de Bièvre, qui se jette dans la Seine, à Paris : de là son nom, *bièvre* étant l'ancien nom français du castor. Aujourd'hui, on ne le voit plus qu'en petit nombre sur le Rhône, depuis son embouchure jusqu'au pont Saint-Espirit. On le tue encore de temps en temps en Camargue, et jusques auprès d'Arles, de Beaucaire, de Tarascon, d'Avignon.

Le castor est plus abondant en Asie qu'en Europe. On le trouve, en quantité, dans les grands fleuves de la Sibérie, et il n'est pas rare dans les cours d'eau qui se jettent dans la mer Caspienne.

Il était très-commun en Amérique, mais les chasses continuelles qu'on lui a faites en ont beaucoup diminué le nombre. La Hontan, qui voyageait en Amérique il y a environ cent quatre-vingt ans, raconte qu'on ne peut marcher quatre ou cinq heures dans les forêts du Canada sans rencontrer un étang de castors. Les territoires de chasse sont fermés par des étangs nombreux ; ainsi, au fleuve Puang, à l'ouest du lac Illinois, se trouvent placés, sur une étendue de vingt lieues, plus de soixante étangs à castors. Depuis plusieurs siècles, on exporte chaque année du Canada plus de 4,000 peaux de castors ; on comprend donc que ces animaux aient diminué considérablement. Audubon, en 1849, ne donne plus comme patrie du castor que le Labrador, Terre-Neuve, le Canada, quelques parties du Maine et du Mas-

sachusetts ; il ajoute cependant qu'on peut encore rencontrer des castors isolés dans diverses parties habitées des États-Unis. Mais il faut maintenant parcourir des milliers de lieues avant de pouvoir observer leurs mœurs.

Mœurs, habitudes et régime. — Nous allons décrire les mœurs du castor en les dégageant de toutes les fables qui ont eu cours pendant si longtemps.

Le castor, dans les localités que nous venons d'indiquer, vit généralement par couples. Ce n'est que dans les cantons les plus tranquilles qu'on le trouve en familles (Pl. XXI). Dans tous les pays fréquentés par l'homme, on ne le rencontre qu'isolé. Comme la loutre, il habite des terriers, sans songer à se construire des huttes. Cependant, pendant l'été de 1822, on trouva des constructions de ce genre près de la Nuthe, non loin de la ville de Barby, dans un endroit désert, couvert de roseaux, qui n'était parcouru que par un cours d'eau de six à huit pas de large, et qui était connu de tout temps sous le nom de : *l'Étang aux castors*. L'inspecteur des forêts de Meyerinck, qui y observa pendant longtemps une petite colonie de ces animaux, dit à ce sujet : « Plusieurs paires de castors y habitent maintenant (1822) dans des terriers ressemblant aux terriers du blaireau, longs de trente à quarante pas ; ils sont à la hauteur du niveau de l'eau, et ont plusieurs ouvertures du côté de la terre. Près de ces terriers, les castors établissent leurs huttes. Celles-ci ont de 2 mètres et demi à 3 mètres, elles sont construites en fortes branches, que les castors coupent aux arbres voisins, et dont ils enlèvent l'écorce, qu'ils mangent. En automne, ils les recouvrent de vase et de terre qu'ils détachent de la rive, et qu'ils transportent entre leurs pattes de devant et leur poitrine : ces huttes ressemblent à un four ; les castors ne les habitent pas, ils s'y réfugient lorsque les grandes eaux les chassent de leurs terriers. Pendant l'été, la colonie se composait de quinze à vingt sujets : on remarqua qu'ils construisaient des digues. A cette époque, la Nuthe était si basse que l'on voyait, partout sur la rive, les ouvertures des terriers, à plusieurs centimètres au-dessus du niveau de l'eau. Les castors avaient profité d'un petit barrage qui se trouvait au milieu de la rivière ; de chaque côté, ils avaient jeté dans l'eau de fortes branches, avaient comblé les intervalles avec de la vase et des roseaux ; en sorte que le niveau de l'eau se trouvait de 30 cent. plus haut en amont de cette digue qu'en aval. La digue céda plusieurs fois, mais la nuit suivante elle était réparée. Quand

les grandes eaux de l'Elbe remontaient dans la Nuthe, que les demeures des castors étaient submergées, on pouvait voir ces animaux durant le jour. Ils se tenaient sur leurs huttes ou sur les saules environnants.»

A ce récit véridique, on peut encore ajouter ceux de Sarrazin, qui passa plus de vingt ans au Canada; de Hearne, qui resta trois ans dans la baie d'Hudson; de Kartwright, qui fit un séjour de douze ans au Labrador; d'Audubon, qui rapporte ce que lui ont dit les trappeurs, et enfin celles du prince de Wied. D'après ces naturalistes, les castors se choisissent un cours d'eau dont les rives leur fournissent de la nourriture et des matériaux propres à élever leurs huttes. Ils commencent par construire un barrage, qui maintient le niveau de l'eau à la hauteur du sol de leurs huttes; ce barrage est épais de 3 à 4 mètres à la base, de 60 cent. à sa partie supérieure. Ils l'établissent avec des pièces de bois de la grosseur de la cuisse ou du bras, de 1 mètre et demi à 2 mètres de long; ils les fichent dans le sol par une de leurs extrémités, l'une contre l'autre; placent dans leurs intervalles des branches plus petites, plus flexibles, et remplissent les vides avec de la vase. Ils travaillent à cette digue jusqu'à ce que l'eau ait atteint le plancher de leurs huttes. En amont, la digue est inclinée; en aval, elle est verticale. Elle est assez solide pour qu'un homme puisse s'y aventurer. Dès qu'un trou s'y montre, les castors le bouchent avec de la vase. Leurs demeures s'ouvrent à 1^m,20 au moins au-dessous de la surface de l'eau, de telle façon que jamais elles ne soient fermées par les glaces. Quand l'eau n'a qu'un faible courant, la digue est presque droite; quand le courant est fort, elle est recourbée, offrant sa convexité au cours de l'eau.

C'est en amont de la digue, le plus souvent sur le côté sud des îles, ou au milieu même de la rivière, que les castors bâtissent leurs huttes. Ils creusent un couloir oblique qui part de la rive, au haut de laquelle ils construisent un monticule en forme de four, à parois très-épaisses, de 1^m,30 à 2^m,30 de haut, de 3 à 4 mètres de diamètre. Les parois en sont formées de morceaux de bois dépouillés de leur écorce, réunis par du sable et de la vase. Cette demeure renferme une chambre voûtée, dont le plancher est couvert de débris de bois. Près de l'ouverture est un compartiment destiné à recevoir des provisions. On y trouve souvent plusieurs charretées de racines de nénuphar.

Les castors travaillent continuellement à leurs demeures, à amasser des provisions jus-

qu'à ce que la glace les en empêche. L'eau monte-t-elle et pénètre-t-elle dans l'intérieur des habitations, ils percent la voûte et prennent la fuite par cette voie. Souvent, un castor reste trois, quatre ans dans la même demeure; mais, souvent aussi, il se construit une nouvelle habitation, ou restaure une ancienne hutte; il arrive encore qu'il élève une nouvelle demeure à côté de l'ancienne, et qu'il les fait communiquer entre elles. Les naturalistes des deux derniers siècles prétendaient avoir observé que le castor se sert de sa queue comme d'une truelle; Kartwright, qu'on peut regarder comme l'observateur le plus fidèle et le plus consciencieux, n'est pas de cet avis, et croit que les castors lissent les parois de leurs demeures avec leurs pattes.

Ce ne sont que les castors réunis en sociétés qui bâtissent des digues et des huttes; ceux qui vivent solitaires habitent des terriers, comme la loutre. On peut dire, malgré cela, que ce sont des animaux sociables, et, quelque grossières que soient leurs constructions, on n'en a pas moins à admirer l'art avec lequel ils les élèvent.

C'est avec les dents que le castor récolte ses matériaux: quelques coups donnés dans le même sens lui suffisent pour couper les petites branches; quant aux grands troncs, il les abat ordinairement en les rongéant tout autour et plus profondément du côté de l'eau. Les grands arbres ne sont pas plus épargnés que les petits, et il en renverse quelquefois dont le tronc a plus de 30 cent. de diamètre. Le prince Max. de Wied dit avoir vu des peupliers de 50 cent. de diamètre rongés par les castors; les troncs étaient épars, couchés les uns sur les autres.

« Il n'est pas rare, dit Crespon, qu'une paire de castors, dans une seule nuit, renverse une cinquantaine de jeunes saules de la grosseur du bras ou de la jambe. Lorsqu'ils en ont jonché le sol, ils choisissent les morceaux qui sont le plus de leur goût. Un jour du mois de mai 1843, sur la rive gauche du Rhône, mon frère et moi, nous nous amusâmes à compter les arbres victimes de leurs ravages, et nous pûmes nous convaincre que, dans deux saussaies voisines, il y avait de onze à douze cents jeunes saules coupés par les castors. Ces animaux rongent l'arbre à environ 1 mètre de hauteur, selon leur taille; ils se posent sur leur train de derrière, et, sans changer de place, taillent l'arbre en sifflet, et le renversent toujours du côté qui leur est opposé, en le poussant avec un de leurs pieds de devant qu'ils tiennent appuyé au-dessus de l'endroit qu'ils ont entamé. Dès la première aurore, ils ont soin de charrier avec



Fig. 63. Le Castor.

leur gueule un certain nombre de branches dans leur terrier, pour les ronger tout à leur aise, à l'abri de tout danger, pendant le jour. »

Dietrich de la Winkell a eu la bonne fortune d'assister à une petite scène de famille, de pouvoir observer près de Dessau une femelle de castor accompagnée de ses petits. « Au crépuscule, dit-il, la famille se montra à la surface de l'eau et nagea vers la rive. La femelle se risqua la première à gagner terre, et après s'être assurée que tout était tranquille, entra dans la saussaie. Les trois petits, qui avaient la taille d'un chat à demi adulte, la suivirent. On entendit bientôt le bruit qu'ils faisaient en rongant, et au bout de quelques minutes, un arbre tomba. Toute la famille aussitôt se mit à couper les branches et à en manger l'écorce. Peu de temps après, la femelle apparut, traînant dans sa gueule une branche de saule, que les petits l'aidèrent à transporter jusqu'au bord de l'eau. Après un instant de repos,

chacun reprit la branche, et tous ensemble parcoururent à la nage le même chemin que celui par lequel ils étaient venus. » Meyerinck dit de son côté que plusieurs castors se réunissent pour prendre une branche d'arbre entre les dents et la traîner à l'eau, mais il ajoute qu'ils la coupent auparavant en morceaux de 1 mètre à 1^m,30.

Les castors préfèrent les saules, les peupliers, les aunes, les frênes, les bouleaux, pour s'en nourrir et pour construire leurs demeures. Rarement, ils s'en prennent aux chênes et aux ormes, dont le bois est plus dur.

Comme la plupart des rongeurs, les castors ont des habitudes plutôt nocturnes que diurnes. Ce n'est que dans les endroits retirés, où l'homme n'arrive que très-rarement, qu'ils se hasardent à sortir pendant le jour. « Peu après le coucher du soleil, dit Meyerinck, ils abandonnent leurs demeures, font entendre des sifflements, et se précipitent à l'eau avec bruit. Ils

nagent quelque temps autour de leur hutte, descendant le courant, le remontant, selon qu'ils se sentent plus ou moins en sûreté; ils montrent soit leur museau, soit toute la tête et le dos. Lorsque tout est tranquille, ils gagnent la rive, s'éloignent jusqu'à cinquante pas de la rivière, et plus encore, pour couper les arbres dont ils ont besoin.

« En nageant, ils vont jusqu'à un demi-mille de leurs huttes, mais ils y reviennent toujours la même nuit. L'hiver, c'est également la nuit qu'ils abandonnent leur gîte; parfois ils le quittent pour huit ou quinze jours. Durant cette saison, ils mangent l'écorce des branches de saules terriers, et avec lesquelles ils ont bouché toutes les issues du côté de la terre. »

Ils rongent la glace, comme le dit le prince de Wied; et là où l'eau gèle jusqu'au fond, ils se creusent sous la glace des conduits dans la vase.

Le castor n'est pas aussi lourd, aussi maladroit qu'il le paraît. Dans l'eau, ses mouvements sont vifs, rapides, assurés. Il nage avec ses pattes de derrière, et sa queue fonctionne comme gouvernail; les pattes de devant lui servent rarement de rames, il les étend d'ordinaire sous son menton. A terre, le castor trotte assez maladroitement; sa marche et tous ses mouvements rappellent ceux du hamster. Pour explorer les environs, il se dresse sur ses jambes de derrière; pour manger, il s'assied sur son arrière-train, prend les branches entre ses pattes de devant, les tourne et les retourne en en rongant l'écorce. Il meut ses mâchoires plus rapidement que ne le font l'écureuil et le hamster. C'est ordinairement près de l'eau profonde qu'il se place pour prendre ses repas, en ayant soin de tourner la face du côté du fleuve, pour pouvoir s'y réfugier promptement, en cas de danger. Il ne mange jamais l'écorce des arbres et des buissons qui sont encore debout, comme le font les autres rongeurs; son premier soin est d'abattre les branches avant d'en ronger les parties qui entrent dans son alimentation, et il en coupe ordinairement plus qu'il n'en a besoin pour satisfaire sa faim et pour construire sa demeure.

En liberté, les castors se montrent très-prudents, très-craintifs. Au moindre danger, ils disparaissent dans l'eau. Lorsqu'ils sont réunis en colonie, ils placent pendant la nuit des sentinelles qui signalent un péril par une sorte de claquement tout particulier.

Le castor a tous les sens très-développés, notamment la vue, l'ouïe et l'odorat. Il s'aperçoit généralement à temps du danger, et sait y

échapper, grâce à son habileté extraordinaire à la nage. Il n'a pas à craindre beaucoup d'autres animaux; les grands carnassiers mêmes ont bien de la difficulté à l'attraper; ses dents lui sont des armes terribles, avec lesquelles il peut tenir tête à la plupart des autres mammifères. Tous les observateurs s'accordent à dire que, d'un coup de dents, le castor peut couper la patte d'un chien ou d'un chat. Il n'a donc pas d'ennemis parmi les animaux, la loutre exceptée. Ce carnassier nage et plonge mieux encore que le castor; il peut l'atteindre dans ses demeures aquatiques, profiter d'un moment favorable pour le saisir et l'égorger, et il est très-probable que sa voracité, son instinct de meurtre le portent souvent à l'attaquer.

L'époque des amours varie selon les contrées que l'espèce habite. Certains auteurs disent que l'accouplement a lieu au commencement de l'hiver, d'autres en février ou en mars. C'est à ce moment surtout que le castoréum, dont l'odeur conduit les sexes l'un vers l'autre, est abondamment sécrété. Un chasseur raconta à Audubon que lorsqu'un castor a vidé ses glandes anales dans un endroit, un second castor, guidé par l'odeur, arrive, recouvre la matière odorante de terre, vide ses glandes à son tour, et ainsi de suite de plusieurs autres; aussi trouve-t-on souvent de petits monticules qui exhalent une forte odeur de castoréum. Cette substance ayant la propriété d'attirer les castors, on en enduit les trappes.

Deux ou quatre mois après l'accouplement (la durée de la gestation n'est pas encore bien déterminée), la femelle met bas de deux à quatre petits aveugles, les allaite pendant un mois et les soigne avec tendresse. Le mâle, qui reste fidèle à sa femelle, quitte la chambre où elle a mis bas, et va habiter un simple couloir. Au bout de quatre semaines, la mère apporte à ses petits de jeunes pousses d'arbres, et au bout de six semaines, elle sort avec eux.

A deux ans, les petits sont capables de se reproduire; à trois ans, ils sont complètement adultes. Ils gardent généralement la demeure de leurs parents, et ceux-ci s'en construisent une nouvelle.

Chasse. — Aucun autre animal ne rapporte plus aux chasseurs que le castor, aussi est-il partout poursuivi avec ardeur. En Amérique, on le tue, on le prend avec des trappes ou dans des trous faits dans la glace. Le tirer est un moyen incertain: s'il est dans l'eau ou si, en étant éloigné, on ne le tue pas sur le coup, il est à peu près perdu. Les trappes amorcées avec des brau-

ches fraîches, sont un moyen plus sûr. En hiver, on fait des trous dans la glace et on tue les castors quand ils s'y montrent pour respirer ; ou bien, on casse la glace de la rivière qu'ils habitent, près de leurs demeures, on y place un filet grand et solide, on renverse les huttes et on chasse les animaux effrayés dans le filet. Les trappeurs intelligents laissent toujours quelques castors ; mais sur les limites des territoires de chasse, chacun prend autant de castors qu'il le peut. Ces chasses amènent entre les différentes bandes de chasseurs de grandes contestations, qui se terminent souvent par des combats sanglants et meurtriers. La chasse du castor a d'ailleurs ses dangers ; l'animal se défend vigoureusement, et fait parfois à ses ennemis de profondes blessures.

Captivité. — Le castor s'apprivoise parfaitement lorsqu'il est pris dans le jeune âge. Les auteurs qui ont écrit sur l'Amérique, parlent de castors que les Indiens élèvent comme animaux domestiques. « Je ne vis dans les villages, dit La Hontan, rien de plus surprenant que des castors aussi apprivoisés que des chiens, nager dans les ruisseaux, courir dans la campagne. Ils ne vont souvent pas à l'eau de toute une année, sans être pour cela ce que l'on nomme des *castors de terriers*, qui ne s'approchent jamais des cours d'eau que pour y boire, et qui, au dire des Indiens, ont été chassés par les autres castors à cause de leur paresse. » Hearne a eu des castors captifs pendant longtemps, ils arrivaient quand il les appelait, le suivaient comme des chiens, et aimaient à être caressés. Ces castors paraissent bien se trouver dans la société des femmes et des enfants des Peaux-Rouges. Ils se montrent inquiets lorsqu'on les laisse seuls quelque temps ; ils sont joyeux, au contraire, quand leur maître revient, ils grimpent sur lui, se couchent sur le dos, se dressent, font en un mot comme les chiens, qui témoignent à leur maître le plaisir qu'ils ont de le revoir après une longue absence. Dans les chambres, ils sont très-propres ; ils vont toujours à l'eau ou sur la glace pour se vider. Ils se nourrissent des mêmes aliments que leurs maîtres ; ils aiment beaucoup les puddings au riz et aux raisins secs ; mangent des poissons et de la viande, quoique cette nourriture ne leur soit pas naturelle. On nourrit de même, dans le nord de l'Europe et de l'Amérique, les chevaux et les bœufs avec des têtes de poissons et d'autres mets analogues. Klein avait un castor apprivoisé, qui le suivait partout comme un chien, et le cherchait lorsqu'il était absent. Buffon en reçut un du Canada et le garda longtemps. Au

commencement, il le tenait même éloigné de l'eau. Ce castor ne s'attacha à personne, mais il était très-doux et se laissait prendre et transporter. A table, il poussait un petit cri plaintif, agitait sa patte pour demander quelque chose à manger, emportait sa nourriture et allait la dévorer dans un endroit caché. Le prince Max. de Wied trouva un castor captif à Fort-Un'on ; il avait la taille d'un porc de deux ans, était bien long de 1^m,20, et était aveugle. Il se promenait dans toute la maison, se montrait confiant vis-à-vis des personnes qu'il connaissait, mais cherchait à mordre tous les étrangers.

Acclimatation. — En diverses localités, on a cherché à empêcher la destruction de ces animaux et à les acclimater dans des cours d'eau ou des étangs. Une colonie de castors se trouve encore maintenant à Rothenhof sur la Moldau, en Bohême, dans les propriétés du prince Schwarzenberg ; d'autres colonies existent dans les châteaux de Hallbrunn, dans le pays de Salzbourg, et de Schœnau, en Autriche. A Nymphenburg, en Bavière, on a des castors depuis de longues années. Lenz en vit là plusieurs en 1837. Ils habitaient un petit étang, entouré de murs, ils y avaient construit leurs huttes à sec. L'un d'eux vivait en captivité depuis trente-trois ans, un autre depuis trente-cinq ans, et le gardien assura au naturaliste qu'un troisième avait été conservé pendant cinquante ans. « Ces castors, dit Lenz, avaient une charmante habitation, composée de longs copeaux de bois de saule, qu'ils avaient coupés avec leurs dents, comme avec un couteau. Ils préfèrent les saules, dont ils mangent les feuilles et l'écorce, à toutes les autres espèces d'arbres ; ils se nourrissent aussi volontiers de noisettes, de pain, de fruits. Une femelle eut cinq portées, quatre de deux et une d'un seul petit. » Malheureusement ces colonies sont en déclin, et il est même difficile maintenant d'avoir de ces animaux pour les jardins zoologiques. Dans les endroits habités il est à peu près impossible d'acclimater le castor.

Usages et produits. — Les dégâts que cause le castor sont bien compensés par les profits que l'on retire de l'animal. Il faut d'ailleurs faire remarquer qu'il habite des contrées désertes, qu'il ne détruit que de jeunes plants d'arbres qui poussent très-rapidement. Sa peau, sa chair, son castoréum payent non-seulement ses dégâts, mais encore toutes les peines et toutes les fatigues occasionnées par sa chasse.

La fourrure du castor, réduite à son duvet, est très-estimée, et cela depuis les temps les plus

anciens. Avant de l'employer, on en retire tous les poils soyeux, dont on fait des chapeaux en feutre ; ou bien que l'on file, que l'on tisse pour en faire des gants, des rubans, des étoffes. Une peau fournit jusqu'à 750 grammes de ces poils, qui ont une valeur d'environ 67 francs. Une peau brute vaut de 30 à 75 francs. Mais la consommation en est considérablement diminuée, soit parce qu'on lui substitue presque entièrement les poils de lièvre ou de lapin, soit parce que la fabrication des chapeaux de soie a remplacé en grande partie celle des chapeaux feutrés.

La chair du castor passe pour être excellente, lorsque l'animal s'est nourri de nénuphars ; celle de la queue surtout est regardée comme un mets très-délicat, et on payait autrefois une queue jusqu'à 12 francs. L'Église assimilait jadis la chair du castor à celle des poissons, et en autorisait l'usage pendant le carême et en temps de jeûne.

Très-usité autrefois comme antispasmodique, le castoréum est loin d'avoir aujourd'hui un pareil emploi.

C'est néanmoins une substance de grande valeur, malgré les falsifications qu'on lui fait subir. Il y a quarante ans, on payait 2 francs les 15 grammes de cette substance, aujourd'hui on les paye 20 francs et au delà.

« Il reste encore un objet de commerce assez important, dit Guibourt (1). On en distingue deux espèces principales, celui d'Amérique et celui de Russie. Ce dernier est le seul qui soit employé en France et en Angleterre.

« Le castoréum d'Amérique est onctueux et presque fluide dans l'animal vivant, mais le commerce nous le présente desséché dans ses deux poches, encore unies ensemble, à la manière d'une besace, et plus ou moins ridées et aplaties. Il a encore une odeur très-forte et même fétide ; une couleur brune noirâtre à l'extérieur ; brune, fauve ou jaunâtre à l'intérieur ; une cassure résineuse entremêlée de membranes blanchâtres ; une saveur âcre et amère.

Le castoréum d'Amérique varie beaucoup en qualité suivant l'âge de l'animal, l'abondance et la nature de sa nourriture, et surtout, probablement, suivant l'époque à laquelle il a été tué.

« Nous donnons ici trois figures remarquables de castoréum d'Amérique. Dans la figure, 64 les deux poches, longues de 8 à 9 centimètres, sont accompagnées de l'appareil génital *ab*. La figure 65 présente la réunion de quatre poches

(1) Guibourt, *Hist. nat. des drogues simples*, 6^e édition. Paris, 1869, tome IV.

dont les deux supérieures, longues de 13 centimètres, sont les poches ordinaires du castoréum. Les deux autres poches, plus petites et plus étroites, sembleraient ne pouvoir être que les glandes anales, destinées à la sécrétion de la matière grasse et onctueuse qui sert probablement au castor à enduire sa queue et sa fourrure ;

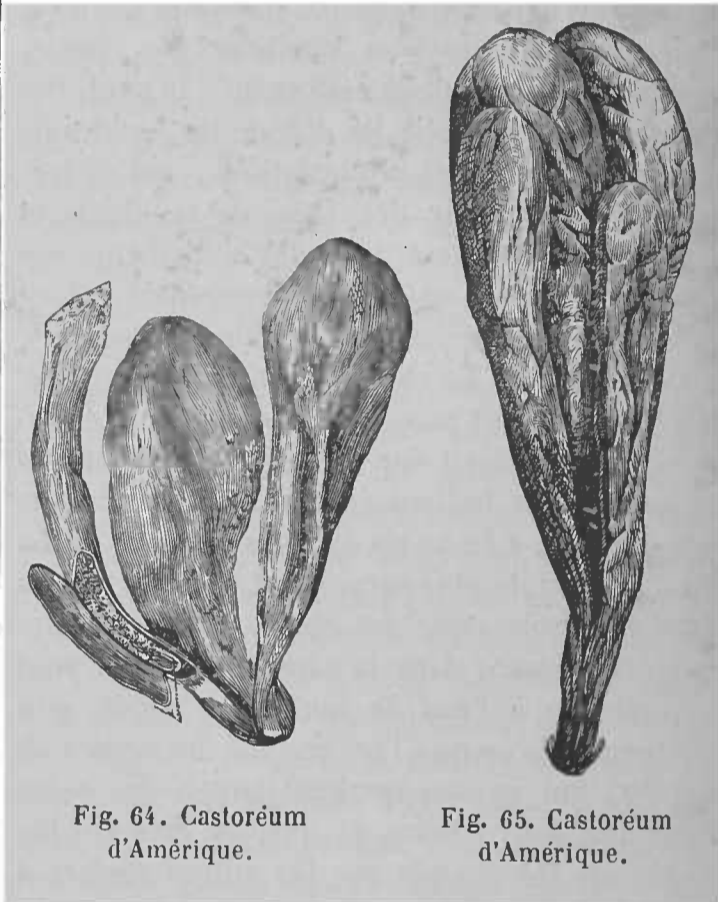


Fig. 64. Castoréum d'Amérique.

Fig. 65. Castoréum d'Amérique.

et cependant elles sont conformées comme les premières, et la matière qu'elles renferment est

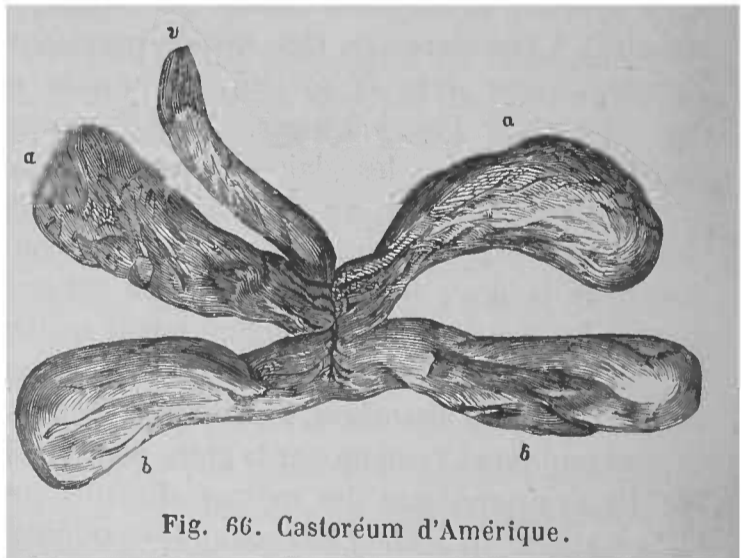


Fig. 66. Castoréum d'Amérique.

semblable à celle contenue dans les grandes poches. La figure 66 représente les quatre poches d'un jeune castor. L'appareil génital *v* était collé contre l'une des poches *a*, qui sont épaisses, charnues, d'une couleur brune noirâtre à l'intérieur, et remplies d'un suc résineux de même couleur. Ces poches paraissent être les vraies poches au castéorum non encore déve-

loppées. Les deux poches *b* sont beaucoup plus sèches à l'intérieur et d'un jaune rougeâtre. Ce sont les poches dites *inférieures* ou *anales*.

« Le castoréum de Russie ou de Sibérie est usité en Pologne et en Gallicie, où il est très-estimé et fort cher. Voici les caractères que je lui ai trouvés.

« Au lieu d'être en poches isolées, allongées, piriformes et ridées, comme le castoréum du Canada, celui de Sibérie était en poches pleines, arrondies, plus larges que longues, et comme formées de deux poches confondues en une seule. Un échantillon unique sur les 40 onces offrait deux poches ovoïdes aux trois quarts sépa-

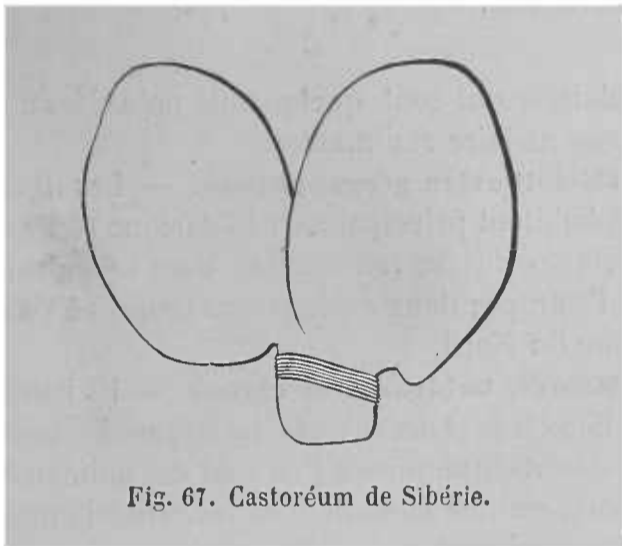


Fig. 67. Castoréum de Sibérie.

rées (*fig. 67*), et la forme de quelques autres indiquait une division intérieure (*fig. 68*); mais

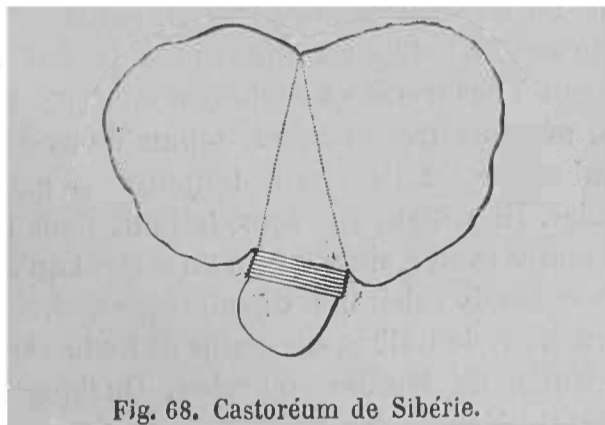


Fig. 68. Castoréum de Sibérie.

la presque totalité offrait une fusion complète de deux poches en une seule (*fig. 69*).

« Ce castoréum a une odeur d'empyreume aromatique, analogue à celle du cuir de Russie, très-forte et susceptible d'une grande expansion. Ce n'est que lorsque cette odeur s'est dissipée que les doigts qui l'ont touché laissent apercevoir l'odeur propre au castoréum du Canada. Il a une consistance solide, presque sèche et friable; il est jaunâtre, graveleux sous la dent, d'une saveur peu sensible d'abord, puis très-amère et aromatique.

BREPW.

« M. Pereira (1) a décrit un castoréum (*fig. 70*) dont les poches sont accolées deux à deux, mais complètement distinctes, comme celles du castoréum d'Amérique; elles ne paraissent pas atteindre le volume des plus grandes poches d'Amérique; elles sont plus courtes et plus

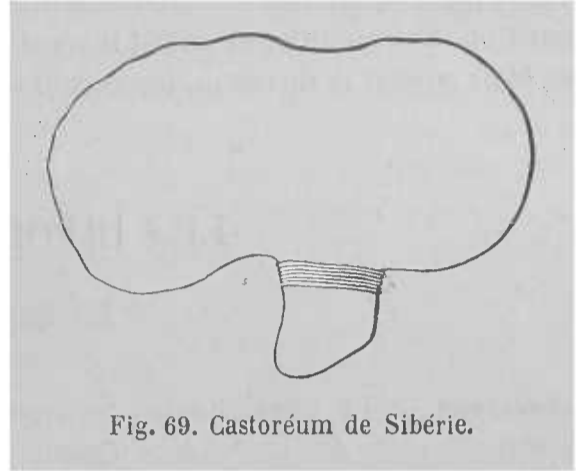


Fig. 69. Castoréum de Sibérie.

arrondies, diversement comprimées par la dessiccation.

« La pellicule extérieure est sèche, transparente et d'un gris brunâtre. On trouve au-dessous une

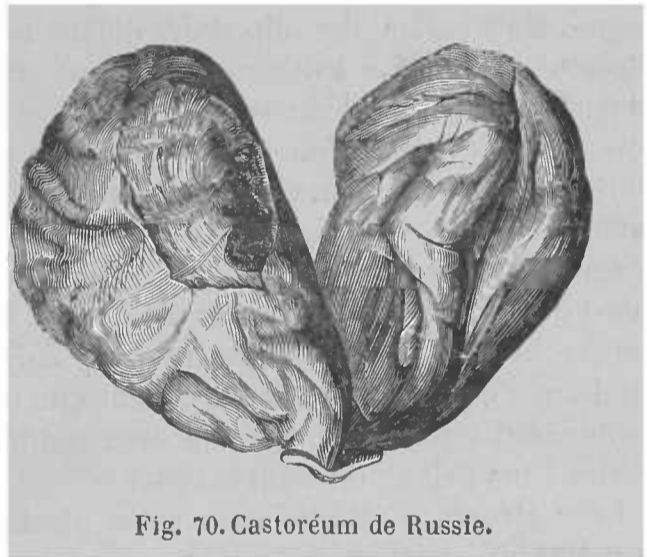


Fig. 70. Castoréum de Russie.

membrane fibreuse, opaque, blanche et *nacrée*, dont les plis pénètrent dans l'intérieur de la poche et paraissent la diviser en plusieurs chambres. Par la dessiccation, ces plis intérieurs se contractent et forment des *brides*, entre lesquelles la substance du castoréum se boursoufle au dehors et donne à la surface de la poche une apparence mamelonnée. La substance même du castoréum est d'une couleur rougeâtre, d'une apparence terne et grumeleuse, n'offrant pas la cassure résineuse du bon castoréum du Canada. Elle offre une odeur mixte de castoréum et de cuir de Russie. »

De même que le castoréum, les remèdes que l'on tirait des différentes parties du castor, et

(1) *London medical Gazette*, t. XVII, p. 206.

auxquels les préjugés attribuaient des vertus diverses, sont tombés en désuétude. Dans quelques endroits, cependant, on se sert encore de la graisse et du sang du castor pour combattre certaines affections. Les Sibériennes prétendent que les os de cet animal guérissent les maux de pieds ; qu'un collier de dents de castor facilite la dentition des enfants, et guérit les maux de dents. Mais ce sont là de ces préjugés, qui n'exis-

tent plus que chez les peuples d'une civilisation arriérée. Les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, qui, dans leur haute estime pour le castor, lui accordent presque autant d'intelligence qu'à l'homme et lui donnent une âme immortelle, sont tout aussi fondés dans leur croyance que les femmes de la Sibérie à l'égard de l'efficacité de telle ou telle partie du castor, pour prévenir ou guérir telle ou telle maladie.

LES DIPODIDÉS — *DIPODES*.

Die Springmäuse, The Gerboas.

Caractères. — La physionomie des dipodidés nous rappelle celle des kanguroos. Comme chez ces animaux, nous voyons l'arrière-train très-développé ; les pattes de derrière beaucoup plus longues que celles de devant, une queue relativement aussi longue, généralement ornée, à l'extrémité, d'une touffe de poils disposés sur deux lignes. Mais la tête des dipodidés diffère notablement de celle des kanguroos. Elle est grosse et porte une moustache aussi longue souvent que tout le corps. Leurs grands yeux sont plus vifs, plus expressifs que ceux d'aucun autre animal nocturne. Leurs oreilles sont droites, de moyenne longueur, et en forme de cuiller ; leur cou est court et immobile. Leurs pattes de devant sont petites et portent ordinairement cinq doigts ; tandis que celles de derrière n'en ont que trois complets et généralement un ou deux rudimentaires. Leur pelage est mou et épais.

Leur structure interne offre aussi plusieurs particularités curieuses. Le crâne se fait remarquer par une boîte cérébrale très-large, une caisse du tympan très-grande. Les vertèbres cervicales, l'atlas excepté, sont souvent soudées en une seule pièce. La colonne vertébrale est formée de onze ou douze vertèbres dorsales, sept ou huit vertèbres lombaires, trois ou quatre vertèbres sacrées ; le nombre des vertèbres caudales s'élève jusqu'à trente. Le squelette nous offre encore à considérer la structure du métatarse ; les os en sont soudés en une seule pièce, très-longue, présentant à son extrémité inférieure des facettes pour les articulations des phalanges. C'est le seul exemple que nous trouverons, chez les mammifères, de cette disposition qui est propre à tous les oiseaux. La dentition ne diffère guère de celle des autres rongeurs : les incisives sont lisses ou sillonnées ; il y a généralement trois

molaires, qui sont quelquefois précédées d'une fausse molaire rudimentaire.

Distribution géographique. — Les dipodidés habitent principalement l'Afrique et l'Asie ; quelques-uns se rencontrent dans le sud-ouest de l'Europe ; deux espèces sont propres à l'Amérique du Nord.

Mœurs, habitudes et régime. — Ils habitent les lieux secs et découverts, les steppes herbeuses, les déserts sablonneux ; ce sont des animaux du désert, comme la couleur de leur robe l'indique. Ils recherchent les terrains argileux ou sablonneux, les bas-fonds, rarement des lieux élevés ; s'établissent dans les prairies couvertes de buissons, ou au voisinage des champs cultivés. Une seule espèce habite les montagnes. Ils ont pour demeures des terriers à couloirs nombreux, ramifiés, toujours très-obliques, munis d'ouvertures nombreuses, et ils vivent toujours en grandes bandes. Ils restent au repos, le jour, dans leurs demeures souterraines, et n'en sortent qu'après le coucher du soleil. Les dipodidés se nourrissent de racines, de bulbes, de grains de toute espèce, de fruits, de feuilles, d'herbes. Quelques-uns rongent l'écorce des buissons ; plusieurs mangent des insectes, de petits oiseaux, des charognes même, et parfois s'entre-dévorent. Pour manger, ils se dressent à moitié, s'asseyent sur leur derrière et prennent un point d'appui sur la queue. Ils portent leur nourriture à leur bouche avec leurs pattes de devant,

Leurs mouvements sont curieux. Leur marche diffère de celle des kanguroos. Ils placent rapidement une patte devant l'autre ; mais, pour fuir, ils sautent, s'élancent dans l'air à l'aide de leurs pattes de derrière, leur queue leur servant de gouvernail et de balancier, et leurs pieds de devant étant ramenés sur leur menton ou sur les

côtés de leur poitrine, comme le fait un homme qui court. Ils font aussi des bonds qui ont jusqu'à vingt fois la longueur de leur corps ; la grande espèce peut ainsi franchir des espaces de plus de 6 mètres. Les bonds se suivent, et l'on ne voit qu'un objet jaune qui fend l'air comme une flèche, en décrivant une courbe assez basse. Ils creusent le sol avec une extrême rapidité, quelque faibles que paraissent leurs pattes de devant. Quand ils paissent, ils marchent à quatre pattes, comme les kanguroos, très-lentement et sans trop se déplacer. Pour se reposer ils s'appuient toujours sur leurs pattes de derrière.

Tous les dipodidés ont les sens développés, surtout l'ouïe et la vue ; ils échappent donc facilement aux dangers qui les menacent. Ils sont très-craintifs et très-méfiant ; les trouble-t-on, ils se réfugient en toute hâte dans leur terrier, ou prennent la fuite avec une rapidité incroyable. La plus grande espèce se défend, au besoin, avec ses pattes de derrière, comme le font les kanguroos ; les petites espèces n'opposent jamais aucune résistance quand elles sont prises.

Leur voix est une sorte de gémissement, comme celle des jeunes chats ; quelques-uns poussent de sourds grognements ; toutefois ils ne se font pas souvent entendre. Quand la température baisse, ils tombent dans une sorte de sommeil hivernal ; s'engourdissent pour quelque temps ; mais jamais ils n'amassent de provisions pour l'hiver, comme les autres rongeurs.

Captivité. — Malheureusement les dipodidés ne supportent pas aisément la captivité ; ils sont très-déliçats, et quelques soins qu'on leur donne ils ne tardent pas à périr. Pendant le peu de temps qu'on les conserve, ils sont charmants, très-agréables, et plaisent par leur douceur et leur innocence. Ce n'est que très-difficilement qu'on parvient à les transporter vivants dans une patrie qui leur est étrangère : ils y meurent bientôt.

Usages et produits. — Toutes les espèces de dipodidés ne causent à peu près aucun dégât ; le désert tout entier leur appartient et elles n'ont rien à y détruire : une seule, quand elle est en trop grand nombre près des lieux cultivés, pourrait dévaster les plantations. Par contre, elles sont d'une certaine utilité : leur chair est estimée, et dans diverses contrées leur fourrure est recherchée.

Les différences d'organisation que présentent les dipodidés, ont permis d'établir parmi eux plusieurs genres.

LES MÉRIONES — MERION.

Die Hüpfmäuse.

Caractères. — Par l'ensemble de leurs caractères, les mériones sont bien des dipodidés, mais elles ont des rapports avec les rats par la forme de leur queue.

Elles ont le corps allongé, un peu plus large en arrière qu'en avant ; le cou épais, assez long ; la tête longue et mince ; le museau de moyenne longueur, pointu ; le nez velu ; la bouche petite ; les oreilles moyennes, ovales, hautes, minces, arrondies ; les yeux assez petits ; les moustaches médiocres, ne dépassant pas la tête en longueur ; les pattes de devant très-courtes, minces, pourvues de quatre doigts et d'un pouce rudimentaire ; les pattes de derrière trois fois plus longues que celles de devant, très-grêles, terminées par cinq doigts, dont les deux extrêmes plus courts que les trois du milieu ; sauf le pouce rudimentaire des pieds antérieurs, lequel est recouvert d'un ongle aplati, tous les autres doigts sont munis d'ongles courts, recourbés, minces et comprimés. Leur queue est très-longue, arrondie, annelée, écailleuse, recouverte de poils courts et va en s'amincissant de la base à la pointe, qui est très-grêle. Leur pelage est lisse, couché, épais, court et grossier. Elles ont quatre molaires à la mâchoire supérieure et quatre à la mâchoire inférieure, formant des replis obliques.

Ce genre ne compte qu'une espèce.

LA MÉRIONE DU CANADA — MERIONES CANADENSIS.

Die Hüpfmaus.

Caractères. — Cette espèce (*fig. 71*), que l'on connaît vulgairement sous le nom de *souris sauteuse d'Amérique*, est la plus petite de toute la famille, car elle a au plus la taille du mulot. Elle a le dos d'un brun rouge foncé, mêlé de brun jaune ; les flancs d'un brun jaune, faiblement mouchetés de noir ; le ventre blanc ; les oreilles brunes à leur face externe. Parfois le brun des flancs couvre un aussi grand espace que le brun foncé du dos. Quand l'animal a son pelage d'hiver, cette teinte jaune a complètement disparu, et le brun foncé arrive jusqu'au ventre. Les oreilles sont noires et jaunes, les lèvres blanches. Les pattes de derrière sont grises, celles de devant blanchâtres. Le corps est long de 12 cent. ; sa hauteur, au garrot, est de 5 cent., et sa queue en mesure 14.

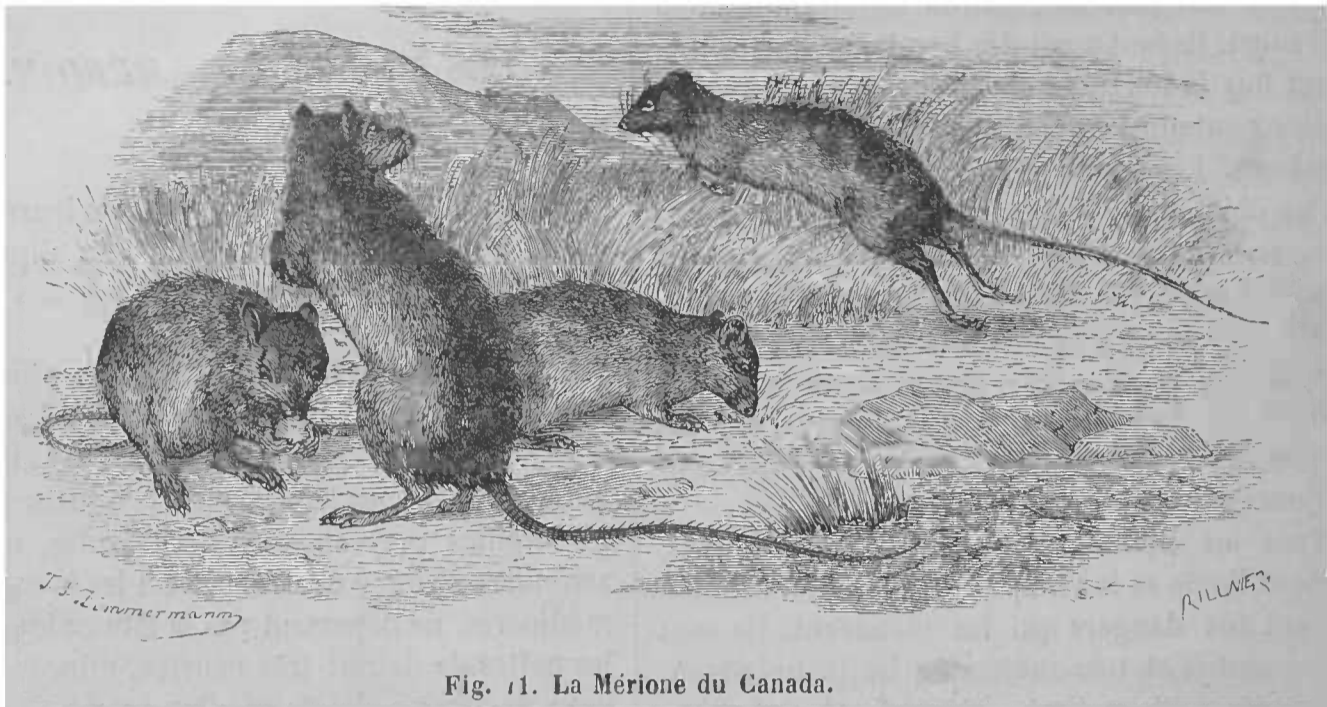


Fig. 11. La Mérieux du Canada.

Distribution géographique. — Les régions les plus septentrionales de l'Amérique du Nord sont la patrie de cette espèce. On la trouve depuis le Labrador, à travers tout le Canada, tous les pays à pelleteries, jusqu'au grand lac des Esclaves, et peut-être encore plus au nord.

Mœurs, habitudes et régime. — Elle habite les prairies couvertes de buissons et les lisières des forêts; se tient tout le jour cachée dans sa retraite et n'en sort qu'à la nuit pour rôder avec ses compagnes. Les terriers qu'elle se creuse ont 50 cent. et plus de profondeur. A l'entrée de l'hiver elle s'enveloppe d'une couche de terre, s'enroule sur elle-même, la queue entourant le corps, et s'engourdit jusqu'au printemps. On raconte qu'un jardinier, au mois de mai, trouva à un demi-mètre de profondeur une boule de terre de la grosseur d'une balle à jouer; sa forme régulière le frappant, il la divisa en deux d'un coup de bêche, et il trouva un petit animal enroulé sur lui-même, qui y était contenu comme un fourmi dans un œuf. C'était notre mérieux, dont il avait mis à découvert la demeure d'hiver.

Ce n'est qu'en été qu'elle est tout à fait éveillée; elle saute alors si rapidement, que Davis ne put arriver qu'au bout d'une heure à attraper un individu qui, sorti d'une forêt, était entré dans un champ, aux environs de Québec; et cependant trois hommes l'aidaient à lui faire la chasse. L'animal faisait des bonds de 30 cent. de haut, d'un mètre à un mètre et demi de long. On ne put le prendre que lorsqu'il eut complètement épuisé ses forces. En forêt, il doit être à peu près impossible d'attraper une mérieux. Elle

s'élançait par-dessus de petits buissons qui arrêtaient la poursuite de l'homme, et elle finit toujours par trouver où se mettre en sûreté. Audubon doute qu'aucun mammifère soit plus agile qu'elle.

Le même auteur rapporte que, pendant tout l'été, il a trouvé des petits, généralement trois, dans un nid d'herbes tendres, mollement rembourré de plumes, de poils et de duvet. Il confirme le dire des anciens naturalistes: que les petits adhèrent aux mamelons de leur mère, ce qui permet à celle-ci de les transporter partout.

Les principaux ennemis de la mérieux du Canada sont les divers carnassiers du Nord, notamment les hiboux, qui peuvent s'en emparer facilement.

Captivité. — D'après Audubon, ce gracieux animal est facile à élever. « J'en ai eu une femelle, dit-il, depuis le printemps jusqu'à l'automne. Quelques jours après que je l'eus attrapée, elle mit bas deux petits, qui vinrent à merveille, et étaient à peu près adultes en automne. Je mis dans leur cage une couche de terre d'un pied d'épaisseur. Les mérieux s'y creusèrent un terrier avec deux ouvertures. D'ordinaire, elles étaient silencieuses; enfermait-on avec elles une souris, elles criaient comme un petit oiseau qui a peur, et se montraient très-craintives. Tout ce qu'on mettait dans leur cage avait disparu le lendemain matin: elles l'avaient transporté dans leur demeure. Elles mangeaient du blé, du maïs, et surtout du sarrasin. Quand elles en avaient rempli une chambre, elles en creusaient une nouvelle. Elles périrent par accident. »

Usages et produits. — Les Indiens ne parais-

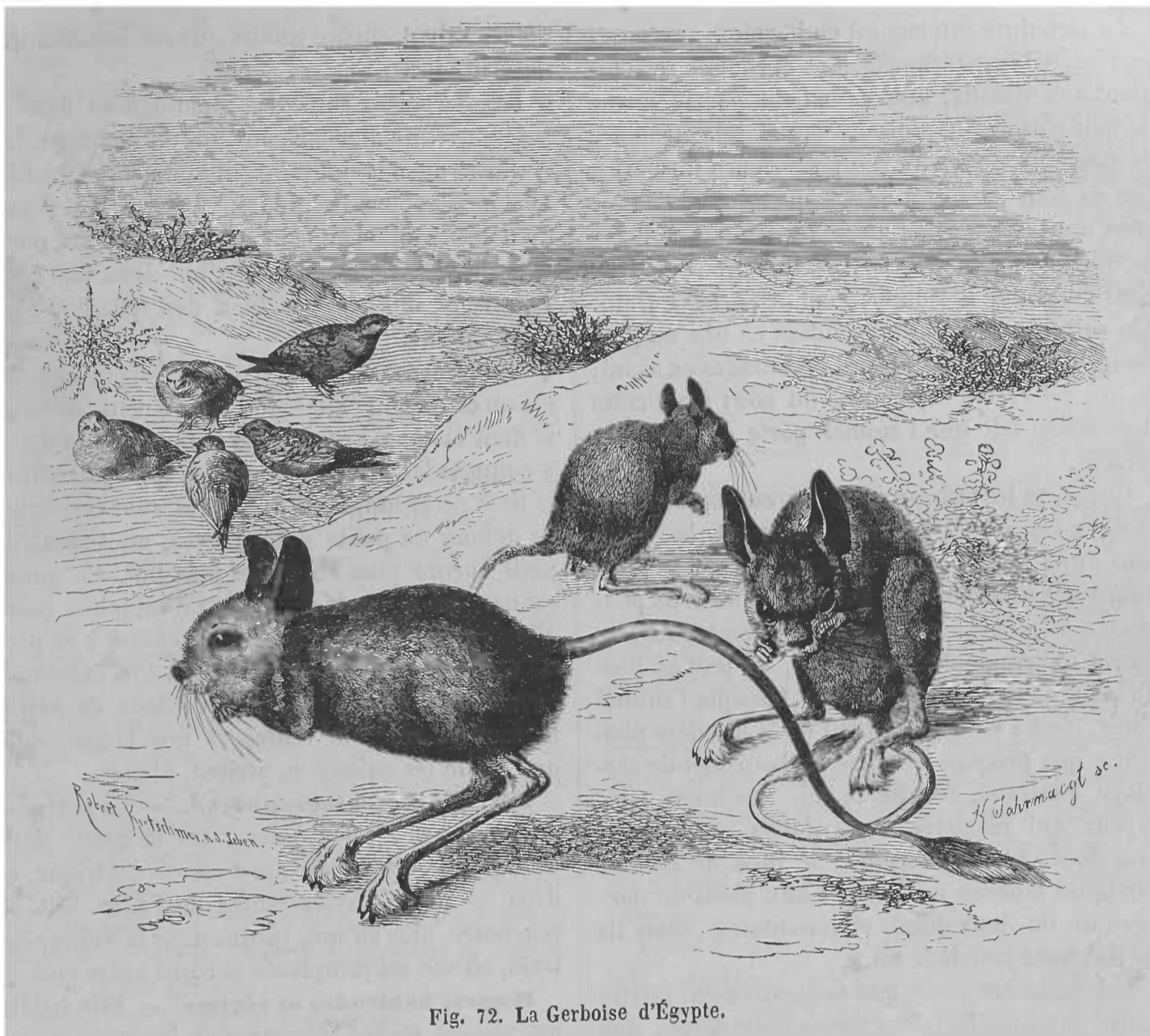


Fig. 72. La Gerboise d'Égypte.

sent ni manger la chair, ni utiliser les fourrures de cette espèce.

LES GERBOISES — *HALTOMYS*.

Die Wüstenspringmäuse, The Gerboas.

Les espèces de ce genre, type des dipodidés, sont les mieux connues de la famille ; leurs caractères sont des plus prononcés, et Hasselquist a pu dire, en exagérant toutefois, qu'elles « ont la tête du lièvre, les moustaches de l'écureuil, le groin du porc, le corps et les pattes de devant de la souris, les pattes de derrière d'un oiseau et la queue du loir. »

Caractères. — La tête est caractéristique chez les gerboises, et fait immédiatement reconnaître ces animaux pour des habitants du désert. Les organes des sens y sont très-développés. Les oreilles ont un pavillon large, membraneux, à peine recouvert de poils ; le conduit auditif a une forme toute particulière, par suite du grand développement des os molaires. Les yeux, grands

et vifs, ont une grande expression de douceur ; les narines sont larges, étendues ; les joues portent de longues moustaches, qui doivent servir d'organes de tact. Le cou est très-court, très-peu mobile. La queue est très-longue ; elle dépasse de beaucoup la longueur du corps, et porte à son extrémité une touffe de poils raides, d'une couleur différente de celle du reste de l'organe et disposés sur deux rangs, comme les barbes d'une flèche. Les jambes de devant sont très-courtes, n'ont que quatre doigts, armés d'ongles assez longs, aigus, recourbés, propres à fouir, et un pouce rudimentaire pourvu ou dépourvu d'un ongle plat. Les membres postérieurs sont six fois plus longs que ceux de devant ; leur allongement porte surtout sur le tibia et sur le métatarse. Ils sont terminés par trois doigts armés d'un ongle pointu, placé perpendiculairement à la dernière phalange, de manière à ne pas gêner le saut, et sont recouverts de longues soies. Le médian est plus long que les latéraux. Le pelage est mou et soyeux.

La structure interne est en harmonie avec ces particularités extérieures. Les gerboises ressemblent aux oiseaux, non-seulement par la forme de leur métatarse, mais encore par la structure de tous les os de la partie postérieure du corps. Ces os sont creux, durs et spongieux, comme ceux des oiseaux. Les muscles qui mettent ces membres en mouvement sont vigoureux et donnent un grand développement à l'arrière-train. Les vertèbres cervicales, soudées en une ou plusieurs pièces, sont fortement recourbées en avant, ce qui détermine la brièveté du cou; mais cette disposition fait que l'animal porte sa tête sans fatigue.

Chez tous les animaux qui courent rapidement, et chez les gerboises par conséquent, les pieds sont aussi peu mobiles que possible. Les trois doigts des pattes de derrière n'ont que deux phalanges très-courtes. Elles ne peuvent exécuter aucun mouvement de latéralité, et tout au plus un léger mouvement de flexion. Lorsque l'animal court, c'est à peine si le bout de la dernière phalange, que protège en outre un bourrelet de cartilage élastique, touche le sol. Les longs poils soyeux qui recouvrent ces doigts contribuent sans doute aussi à empêcher le pied de glisser. Quelques espèces ont encore aux pieds de derrière un ou deux doigts rudimentaires, mais ils ne touchent jamais le sol.

Les gerboises possèdent ordinairement quatre paires de mamelles : deux paires thoraciques, une abdominale et une inguinale.

Leurs dents sont sillonnées.

Des cinq ou six espèces que renferme ce genre, nous nous bornerons à faire l'histoire de la suivante.

**LA GERBOISE D'ÉGYPTE — HALTOMYS
ÆGYPTIACUS**

Die ägyptische Springmaus, The Gerboa.

Historique. — Les gerboises, et probablement l'espèce égyptienne, étaient connues des anciens. Les auteurs grecs et romains en font mention sous le nom de *souris-bipèdes*. Pline se borne à dire qu'il y a en Égypte des souris qui marchent sur deux pattes. Théophraste et Élien disent que les grandes souris-bipèdes se servent de leurs pattes de devant comme de mains, marchent et sautent sur celles de derrière quand on les poursuit. Les figures que l'on trouve de ces animaux sur les médailles et les décorations des temples, quoique assez peu fi-

dèles, valent encore mieux que ces insuffisantes descriptions.

Les gerboises sont déjà mentionnées dans la Bible, et Isaïe menace ceux qui en mangent. Les Arabes, de nos jours, sont plus raisonnables que ne l'étaient les Hébreux; ils ne les regardent pas seulement comme des animaux purs, mais ils les ont encore décrites dans leurs ouvrages, et ont raconté bien des faits touchant leurs mœurs.

Caractères. — La gerboise d'Égypte (*fig. 72*) est un charmant petit animal de 18 cent. de long, et dont la queue mesure 22 cent., ou 26 même, y compris les poils. Ses oreilles, qui ont environ le tiers de la longueur de la tête, sont couvertes en dehors de petits poils fauves, en dedans de poils encore plus courts et plus fins. Sa queue est nettement pennée. Elle est d'un jaune fauve clair à sa partie supérieure, blanchâtre à sa partie inférieure, noire et blanche à son extrémité terminale. Elle a le dos gris couleur de sable, marqué de noir; le ventre et une large bande qui limite les cuisses en arrière, blancs.

Distribution géographique. — La gerboise d'Égypte est très-répan due. On la trouve dans une grande partie du nord-est de l'Afrique, et dans les parties avoisinantes de l'Asie. Elle se rencontre, plus au sud, jusque dans la Nubie centrale, où elle est remplacée par une autre espèce.

Mœurs, habitudes et régime. — Elle habite les plaines sèches, découvertes, les steppes, les sables du désert; elle peuple donc les pays les plus arides, les plus désolés, où il semble impossible qu'elle puisse trouver de quoi vivre. On voit les gerboises souvent en grandes bandes, dans ces contrées désolées, recouvertes d'une herbe tranchante, le halfa (*poa cynosuroides*); elle vit là avec le ganga et l'alouette du désert, qui, malgré les graines et les insectes qu'ils y trouvent, paraissent cependant toujours affamés. On a donc peine à s'expliquer comment peuvent s'y nourrir les gerboises.

Elles se creusent dans la terre des couloirs ramifiés, peu profonds, où elles se retirent au moindre danger. Au dire des Arabes, toute la communauté travaille à ces habitations. C'est avec les ongles aigus de leurs pattes de devant qu'elles ouvrent leurs galeries souterraines, et se servent aussi de leurs dents quand le sol offre trop de résistance. Elles se logent quelquefois dans les murs d'argile des maisons abandonnées.

Ces animaux élégants ne sont pas rares, et cependant on n'en voit pas souvent. Toujours inquiets, toujours craintifs, ils gagnent le fond

de leur terrier au moindre bruit. En outre, la couleur de leur pelage étant celle du sable, ils échappent facilement à l'œil; on ne peut les voir que d'assez près, tandis qu'ils ont aperçu de loin l'homme qui s'approche.

On peut dire qu'il n'y a guère d'êtres plus charmants que les gerboises. Autant elles paraissent difformes quand on les voit mortes ou immobiles, autant elles sont gracieuses quand elles se meuvent. Ce sont bien alors des enfants du désert; alors aussi elles montrent toutes les facultés dont elles sont douées : on croirait voir des oiseaux. Leurs mouvements se succèdent avec une rapidité incroyable.

Marchent-elles tranquillement, elles mettent une patte devant l'autre; se hâtent-elles, elles font des bonds qui se suivent de si près, que l'on dirait un oiseau qui vole. Un bond succède à l'autre sans qu'on puisse remarquer le temps d'arrêt. Dans le saut, elles ont le corps un peu penché, les jambes de devant rapprochées et étendues en avant, la queue dirigée en arrière et faisant équilibre. Vues à quelque distance, on dirait une flèche qui traverse l'air. L'homme ne peut les suivre à la course, et un bon tireur a de la peine à les ajuster. Dans un espace même clos, un chien de chasse ne peut s'en emparer qu'avec difficulté. Bruce raconte que son lévrier mettait un quart d'heure à pouvoir se rendre maître d'une gerboise.

Quand rien ne trouble la gerboise, elle se dresse, s'assied sur son derrière, s'appuie sur sa queue, les pattes de devant étant ramenées contre sa poitrine, exactement comme le font les kangaroos. Elle paît comme eux. Sa principale nourriture consiste en tubercules et en racines qu'elle déterre. Elle mange aussi des feuilles, des fruits, des graines, de la charogne même, et se montre très-friande d'insectes. C'est du moins l'opinion de Heuglin, dont on connaît bien l'excellent esprit observateur.

La gerboise, dont les habitudes sont nocturnes, ne commence ses pérégrinations qu'au coucher du soleil; parfois, cependant, on peut la voir assise ou jouant hors de son terrier au moment de la plus grande chaleur du jour. Elle paraît ne pas ressentir les ardeurs brûlantes du soleil d'Afrique en son midi, tandis qu'aucun autre animal ne se montre dans tout le désert à cette heure. Elle est, au contraire, très-sensible au froid et à l'humidité. Quand la température baisse, elle se renferme dans sa demeure et tombe dans un engourdissement analogue au sommeil hivernal des animaux du Nord.

On ne sait rien de positif sur la reproduction des gerboises. Les Arabes m'ont raconté qu'elles faisaient un nid dans la partie la plus profonde de leur terrier, qu'elles le revêtaient, comme le font les lapins, avec les poils arrachés de leur ventre, et qu'elles y mettaient bas de deux à quatre petits. Je ne me porte pas garant de la véracité de ces rapports; je ferai seulement remarquer que personne ne connaît mieux ces animaux que les Arabes.

Chasse. — Les peuplades du désert font activement la chasse aux gerboises, dont ils estiment beaucoup la chair; ils prennent ces animaux vivants ou les tuent lorsqu'ils sortent de leurs terriers. Leur procédé est très-simple. Armés d'un grand et fort bâton, ils se rendent dans l'endroit où se trouvent des gerboises; bouchent les ouvertures, à l'exception de quelques-unes au-devant desquelles ils placent un filet; introduisent leur bâton dans les couloirs et les effondrent. Les gerboises qui se sont réfugiées dans la partie la plus profonde du terrier, se voyant menacées, essayent de s'enfuir par un des couloirs restés libres, et s'empêtrent dans les filets ou simplement dans les burnous que les Arabes ont étendus à l'entrée de ces couloirs. On en prend ainsi de dix à vingt en une fois, que l'on peut conserver vivantes.

A part l'homme, les gerboises ont peu d'ennemis naturels; il n'y a guère que le fenek et le caracal qui leur fassent la chasse, et surtout le serpent à lunettes d'Égypte (*Uraeus*, *Haye*). Ce reptile que l'on voit dans tous les temples, dont Moïse se servit, et que tous les jongleurs d'Égypte charment encore aujourd'hui, est l'un des serpents venimeux les plus terribles de l'Afrique et le plus redoutable pour les gerboises. Il habite en nombre quelquefois assez grand les mêmes localités qu'elles, pénètre dans leurs demeures et les atteint partout. Une seule de ses morsures leur est mortelle. Ce serpent détruit probablement des colonies de gerboises, comme nous avons vu le serpent à lunettes dépeupler, en Amérique, des villages entiers de chiens des prairies.

Captivité. — Les naturalistes européens qui habitent l'Égypte et l'Algérie ont souvent eu des gerboises en captivité. Je puis dire, par ma propre expérience, que cet animal est très-agréable à avoir en cage ou dans une chambre. Pendant mon séjour en Afrique, je reçus fréquemment dix à douze gerboises à la fois. Je les logeai dans une grande pièce, afin de pouvoir les observer à loisir. Elles se montrèrent très-inoffensives

et très-confiantes dès le premier jour. On pouvait les toucher, les caresser, sans qu'elles cherchassent à s'enfuir. Il fallait même prendre garde de ne pas marcher sur elles, tant elles restaient paisibles quand on les approchait.

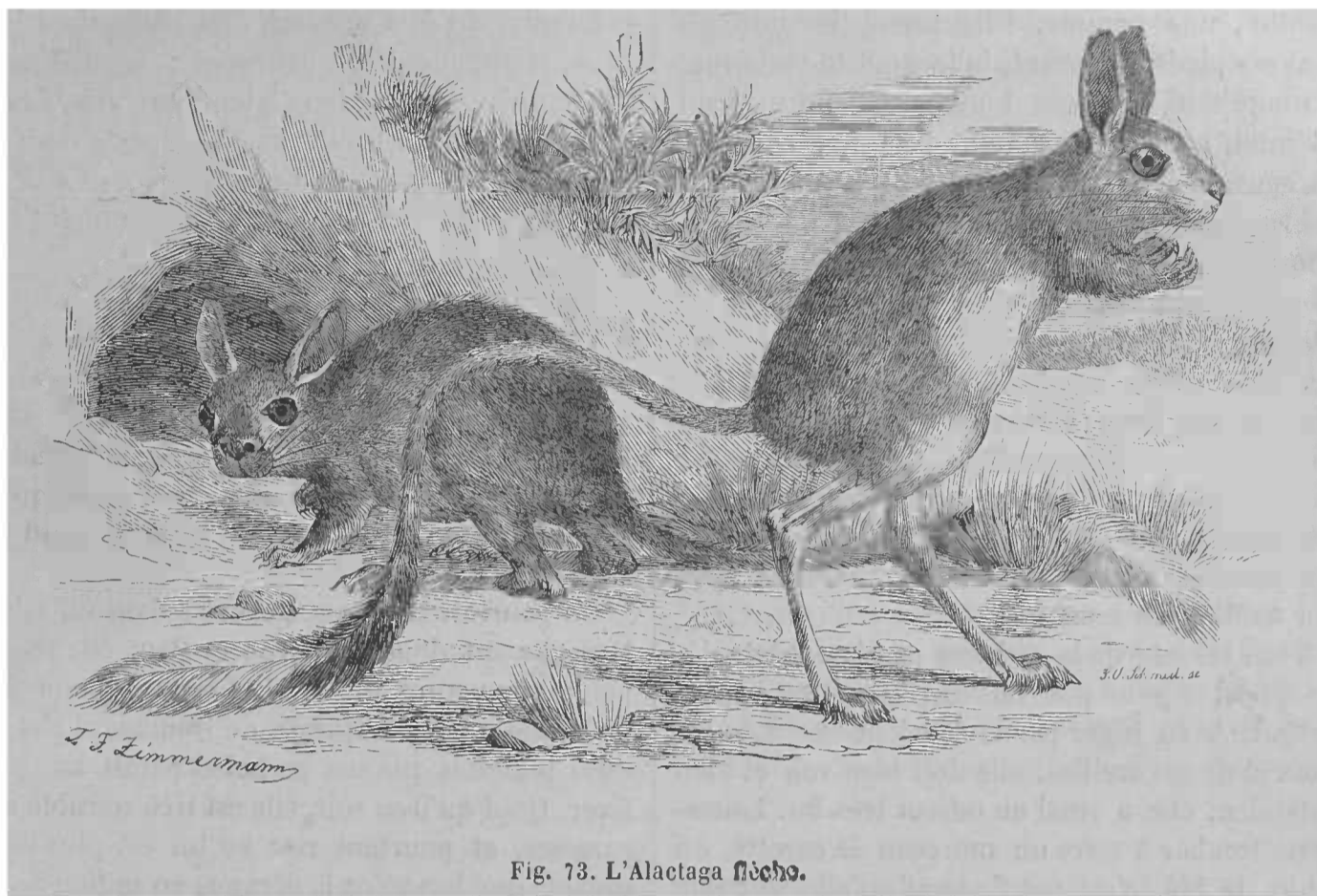
Quel que soit leur nombre, la bonne harmonie règne entre elles. Elles se ramassent l'une près de l'autre, et s'entrelacent, surtout par les froides matinées. Le moindre abaissement de la température leur est désagréable.

Les graines sèches paraissent leur convenir; elles mangent aussi avec plaisir les carottes, les raves, les racines, diverses espèces de fruits, des choux, des herbes, des fleurs, notamment les feuilles de rose. On ne peut cependant pas les nourrir exclusivement de plantes savoureuses. Habituees qu'elles sont à un régime sec, si on ne leur donne que des substances humides, elles deviennent de plus en plus tristes, et finissent par mourir. Elles se trouvent bien quand on leur fournit du blé, du riz, un peu de lait, et de temps à autre un raisin, une pomme, une carotte.

Il est très-rare de voir ces animaux en Europe. Aussi dois-je considérer comme une bonne fortune, d'avoir sous l'œil, au moment où j'écris ces lignes, une gerboise assise ou plutôt endormie dans sa cage, car il est bon matin, et elle vient de se coucher. Je veux essayer, d'après mes propres observations, de faire l'histoire des mœurs de cet animal en captivité, ce qui en a été dit jusqu'ici laissant beaucoup à désirer sous le rapport de l'exactitude.

Les gerboises, que Sonnini avait en Égypte, se plaisaient beaucoup au soleil : aussitôt qu'on les mettait à l'ombre, elles se serraient les unes contre les autres et paraissaient souffrir de la privation de la chaleur; par contraire, elles n'étaient jamais plus vives ni plus éveillées que quand elles étaient au grand soleil. Quoique celles que j'ai eues moi-même en Égypte s'agitassent aussi pendant le jour, elles n'étaient réellement actives que pendant la nuit, comme tous les animaux nocturnes. Il en est de même de celle que j'ai actuellement dans ma chambre. Elle dort tout le jour, depuis le matin jusqu'au soir, et si on ne la dérange pas, elle ne sort jamais de son nid. Maintenant (en novembre), elle s'endort à six heures un quart, et son sommeil dure douze heures. Pendant la nuit, elle se repose plusieurs fois durant une demi-heure. Quand on la sort de son nid pendant le jour, elle se montre très-endormie, se laisse aller comme un corps inerte et a de la peine à se réveiller. La position qu'elle prend pour dormir est

toute particulière : elle s'assied ordinairement sur ses talons, le bout des pieds en l'air ; incline sa tête jusqu'à ce que le front repose à terre, et applique son museau contre son ventre. Sa queue, ramenée en avant, dépasse les pattes. On dirait, à le voir ainsi, une boule de laquelle sortiraient deux longues jambes. D'autres fois, elle se couche sur le flanc, toujours enroulée sur elle-même, et étend les pattes en l'air. Elle ramène ses oreilles contre sa tête, et enroule le bout. Ces organes paraissent alors comme plissés et ratatinés. L'animal reste ainsi jusqu'à ce que la nuit soit faite. A ce moment, il commence à se remuer ; il se nettoie, lisse ses oreilles, fait entendre un son qui ressemble à une petite toux, et s'élançe aussitôt hors du nid. La gerboise achève alors de se nettoyer ; aucun rongeur n'est aussi propre qu'elle. Elle emploie à sa toilette une très-grande partie de son temps, lèche ses poils un à un, les lisse, n'en oubliant aucun. Le sable lui est fort utile, et elle semble ne pouvoir s'en passer. Quand je la reçus, elle avait dû en être privée depuis longtemps ; car elle se roula avec volupté dans celui que je lui procurai, le fouilla, le creusa, ne voulut plus le quitter. Pour se nettoyer, elle prend les postures les plus diverses. D'ordinaire, elle s'assied sur le bout de ses pattes de derrière et sur sa queue. Elle élève les talons à 4 centimètres du sol, plie sa queue en arc, le dernier quart appuyant sur le sol, porte le corps un peu en avant, joint ses pattes de devant, de manière que les ongles se touchent, et les projette en avant, de telle sorte qu'elles paraissent être des appendices de sa bouche. Elle se sert très-habilement de ses membres pour se nettoyer. Après avoir fait un petit creux dans le sable, elle se penche, y place ses pattes et son museau, et pousse en avant ; si quelque obstacle s'oppose à ce qu'elle puisse chasser le sable devant elle, elle le rejette de côté avec ses pattes. Elle se fait ainsi une sorte de sillon dans lequel elle se couche et promène la tête en commençant par la partie supérieure, puis par la partie inférieure, ensuite par le côté droit, enfin par le côté gauche. Cela fait, elle s'y couche tout au long, se retourne, s'étend, portant ses pattes tantôt directement en arrière, tantôt directement en haut, en avant, ou les ramenant à son museau. Enfin elle reste immobile, ferme les yeux à moitié et passe de temps à autre une de ses pattes sur sa face. Alors commence le nettoyage successif de chaque partie : la bouche, les joues, les moustaches, lui donnent beaucoup de peine, emploient plusieurs minutes. Après la toilette de ces parties, elle se relève,

Fig. 73. L'*Alactaga flecho*.

s'assied et nettoie le reste du corps. Les pattes de devant saisissent les poils par mèches, et ses dents les peignent, les lissent. Quand elle arrive au bas-ventre, elle écarte les cuisses, et courbe son corps, qui prend alors l'apparence d'une boule. Les postures qu'elle affecte, quand elle nettoie ses membres postérieurs, sont des plus curieuses. Elle laisse l'un d'eux dans la position ordinaire qu'il a quand elle est assise, et étend l'autre, la queue lui servant toujours à se maintenir en équilibre. Ses pattes de derrière, quand elle s'en sert pour se gratter, se meuvent avec une telle rapidité qu'on ne voit guère qu'une ombre qui s'agite. Ses pattes de devant, dont elle se sert pour se gratter la face, ont des mouvements moins vifs. C'est sur une de ces pattes qu'elle s'appuie, quand elle se penche de côté.

La marche ordinaire de la gerboise consiste en une série de pas précipités. Elle étend ses membres de derrière presque directement en avant, les pieds venant environ au niveau de la moitié du corps; en même temps, la queue, tendue en arrière, fait équilibre. Pendant que les pattes postérieures sont alternativement et rapidement portées l'une devant l'autre, celles de devant sont ramassées sous le menton. Ma gerboise captive est très-appivoisée, et il est rare qu'elle fasse de grands bonds. Elle ne s'y détermine que lorsqu'il s'agit de franchir un obstacle; alors elle s'élançe, sans prendre d'élan, en détendant brus-

quement ses jambes de derrière. Un jour que je l'effrayai, elle bondit à plus d'un mètre de hauteur. Quand on la met sur une table, elle court tout autour, regarde en bas, et cherche la meilleure place pour sauter. En sautant, elle ne tombe jamais sur ses pattes de devant. S'élançe-t-elle d'une hauteur d'un mètre, d'un mètre et demi et plus, ce sont toujours ses pattes de derrière qui portent sur le sol, et on la voit continuer sa course comme si elle n'avait fait qu'un pas ordinaire. Elle peut, grâce à la disposition de ses membres postérieurs et à sa queue, tenir son corps horizontalement ou verticalement, le courber même jusqu'à terre. Pour voir de quelle utilité lui est sa queue, et jusqu'à quel point elle maintient son équilibre, on n'a qu'à prendre ma gerboise et la retourner rapidement, de manière à la coucher sur le dos; on la voit aussitôt faire décrire des cercles à sa queue, évidemment pour arriver ainsi à se redresser.

Pour manger, ma gerboise se tient sur la plante des pieds, courbe son corps en avant et saisit rapidement sa nourriture. A chaque instant elle prend plusieurs grains de blé dont un vase est rempli, mais elle ne les mange pas en entier; après en avoir rongé une partie, elle laisse tomber le reste. En une seule nuit, elle entame ainsi cinquante, soixante, cent grains et même davantage. Rien de plus charmant que la gerboise quand on lui donne un raisin des tranches de

carotte, une pomme. Elle prend le morceau dans ses pieds de devant, le tourne, le retourne, le ronge sans le laisser tomber. Quand un fruit est mou, succulent, comme l'est un raisin, elle est souvent longtemps avant d'en voir la fin. Je l'ai vue mettre sept minutes à manger un raisin. Elle ouvrait les grains d'un coup de dents, y plongeait ses incisives inférieures, puis les léchait, et arrivait ainsi à les vider en grande partie. Elle a une manière toute particulière de boire le lait. Ses pattes de devant lui sont encore ici d'un grand secours, elle les trempe dans le lait et les lèche. Quand on lui donne des racines succulentes, elle peut se passer de boire pendant des mois. Du reste, une petite quantité de boisson suffit à ses besoins.

Tous les sens de la gerboise paraissent très-développés, et je ne pourrais dire lequel est le plus parfait. A en juger par le développement de ses yeux et de ses oreilles, elle doit bien voir et bien entendre; elle a aussi un odorat très-fin. Laissez-elle tomber à terre un morceau de carotte, un grain de blé, c'est par l'odorat qu'elle se guide pour le retrouver. Ma gerboise est une gourmande. Elle mange les fruits doux avec un sensible plaisir, et l'on voit combien son goût en est flatté. Elle prouve aussi qu'elle possède un toucher assez parfait. Ses moustaches, ses pattes de devant, ses ongles surtout, lui servent d'organes de tact.

Sans vouloir exagérer l'intelligence de la gerboise, je ne puis cependant me dispenser de dire qu'elle s'habitue rapidement à une localité; qu'elle reconnaît les personnes qui la soignent, et qu'elle n'est pas sans faire preuve d'une certaine adresse. Chaque matin, elle travaille longtemps à construire son nid. Je lui ai donné du foin, de la laine, des poils; j'ai en quelque sorte marqué la place de son nid; elle l'a adoptée, elle y amène les flocons de laine, les étale, arrange les poils, coordonne, arrondit le tout jusqu'à ce qu'il ait le degré de consistance et de régularité voulues. Elle coupe les chaumes saillants ou les arrache; en un mot, elle rend son nid aussi confortable que possible.

De tous les rongeurs que j'ai eus jusqu'ici en captivité, c'est la gerboise qui m'a causé le plus de plaisir. Ses qualités, du reste, la font aimer de chacun. Toutes les personnes qui ont vu celle que je possède en ont été enchantées. Elle est si inoffensive, si douce, si gentille, si gaie et si joyeuse quand on l'a réveillée; ses poses sont si particulières, si variées, qu'on peut sans ennui rester des heures entières à l'observer.

Sonnini dit que ses gerboises rongeaient leur cage, cherchaient à s'échapper; la mienne ne ronge qu'autant que je la laisse librement courir dans ma chambre: elle cherche alors à faire un trou dans le plancher. En cage, jamais elle n'a eu l'idée de se servir de ses dents autrement que pour manger.

La gerboise captive est très-douce à l'égard de son maître. Elle ne mord point. On peut la toucher, la caresser, la porter dans ses mains; elle supporte tout. Quand le soir, on met le doigt près des barreaux de sa cage, elle le prend et le mordille un peu; elle croit sans doute qu'on veut lui donner à manger; mais elle ne mord pas réellement.

On pourrait tenir une gerboise dans un salon, tant elle est douce et propre. Peut-elle reconnaître son maître au milieu d'autres personnes? C'est une question que je ne trancherai pas. Je dirai toutefois que ma gerboise paraît me préférer. Quoi qu'il en soit, elle est très-sensible aux caresses, et pourtant rien ne lui est plus désagréable que lorsqu'on la dérange au milieu de ses jeux; ce n'est pas de bon gré qu'elle reste alors dans ma main. Mais si je la caresse doucement, elle ferme à demi ses yeux, reste immobile, et oublie tout.

Quoiqu'il lui faille beaucoup de nourriture, son appétit est cependant modéré. Ses excréments ressemblent à ceux des rats. Son urine ne laisse aucune mauvaise odeur; elle n'est sécrétée qu'en très-petite quantité. Dans le sable, on ne voit trace des évacuations de cet animal.

Usages et produits. — Les gerboises sont d'une certaine utilité. Les Arabes en mangent volontiers la chair, qui est un peu fade; ils font de sa peau des vêtements pour les femmes et les enfants; ils en ornent leurs selles et en doublent leurs couvertures. Par l'usage, cette fourrure devient plus belle et plus brillante; mais les poils se détachent et la peau se déchire facilement.

La gerboise ne cause aucun dégât, car les lieux qu'elle habite dans le désert, ne sont point exploités par l'homme et ne fournissent aucun produit utile.

LES ALACTAGAS — SCIRTETES.

Die Sandspringer.

Caractères. — Les alactagas diffèrent des gerboises par la forme du crâne, des dents et des pattes de derrière. Le métatarse est long et fort;

mais, sur ses deux côtés, se trouvent de petits os métatarsiens, portant chacun un doigt rudimentaire. Les pieds de derrière ont donc cinq doigts : trois sont articulés avec le grand os du métatarse, et deux avec les petits métatarsiens. Le crâne est plus mince en arrière et plus arrondi que celui des véritables gerboises ; les incisives ne sont pas sillonnées, et les molaires sont marquées de plis plus profonds et plus nombreux. Leurs autres caractères ne diffèrent pas de ceux des gerboises.

Les alactagas sont les espèces les plus gracieuses de toute la famille. Ils se font remarquer par l'élégance de leurs formes. Leur tête est petite, ronde ; leurs yeux sont grands, la pupille en est circulaire. Ils ont des oreilles grandes, minces, allongées, plus longues que la tête ; des moustaches très-longues, disposées sur huit rangs ; des pattes de derrière quatre fois plus longues que celles de devant, et un doigt médian plus long que les deux qui suivent à droite et à gauche. Ceux-ci n'atteignent pas la seconde phalange du médius. Quant aux doigts rudimentaires qui se trouvent à l'extrémité des petits métatarsiens, ils sont trop hauts, trop courts pour pouvoir jamais toucher le sol. Les ongles des pattes de derrière sont courts, obtus, presque en fer à cheval ; ceux des pattes de devant sont longs, recourbés, aigus.

Distribution géographique. — On trouve les alactagas dans les mêmes contrées que les gerboises. Beaucoup d'espèces habitent les steppes des Kirghises.

On compte cinq ou six espèces d'alactagas, dont plusieurs, d'après Brandt, ne seraient que des variétés locales constantes. Nous ferons l'histoire de celle que l'on connaît le mieux.

L'ALACTAGA FLÈCHE — *SCIRTETES JACULUS*.

Der Alakdaga ou *Pferdespringer*.

Caractères. — Les descriptions de Pallas, de Brandt et d'autres naturalistes nous ont parfaitement fait connaître cet animal (*fig.* 73), dont la taille est à peu près celle de l'écureuil, son corps mesurant 19 cent. et la queue 27. Il a les oreilles aussi longues que la tête. Sa robe diffère peu de celle de ses congénères. Il a le dos jaune-roux, à reflets gris peu marqués ; les flancs et les cuisses plus clairs que le dos ; le ventre et les pattes blancs. Une tache blanche, oblongue, tranchant nettement sur la couleur du fond, va du haut de la cuisse à la queue ; une autre bande

passé par-dessus les jambes. La queue est d'un jaune roux ; la touffe qui la termine, et dont les poils sont distiques, comme les barbes d'une plume, est noire dans sa moitié antérieure, blanche dans sa moitié postérieure.

Distribution géographique. — L'alactaga flèche se trouve dans le sud-ouest de l'Europe, entre le Don et le Danube, et en Crimée ; mais l'Asie est sa véritable patrie. Il y est commun entre le Jaïk et l'Irtisch et aux bords du Volga. Il remonte vers le nord, jusqu'au 52° de latitude boréale ; son aire de dispersion est plus étendue du côté de l'est ; il est probable qu'on le rencontre aussi en Chine. Il est très-connu dans toute l'Asie. Les Russes le nomment *Semljanoi-Saëz*, ou lièvre de terre ; les habitants des bords du Jaïk, *Tuschkantschick*, ou petit lièvre ; les Mongols, *Alakdaga*, c'est-à-dire poulain bigarré ; les Kal-moucks, *Morin-Jalma*, ou cheval sauteur, et les Tartares *Tya-Jelman*, c'est-à-dire lièvre-chameau.

Mœurs, habitudes et régime. — Comme la gerboise, qui ne vit que dans les déserts de l'Afrique, l'alactaga ne se rencontre que dans les steppes de l'Europe méridionale et de la Russie, et notamment dans les terrains argileux. Il paraît fuir les terrains sablonneux, où il ne peut construire des terriers assez solides.

Les alactagas vivent en société. Le jour, ils se tiennent cachés dans leurs demeures, et n'en sortent qu'à la nuit. Contrairement aux gerboises, ils supportent facilement le froid, et se montrent par les nuits les plus fraîches.

Les mouvements de l'alactaga sont les mêmes que ceux des autres dipodidés. Pour paître, il marche à quatre pattes, comme le kangaroo ; pour fuir, il saute sur ses pattes de derrière. Les sauts qu'il fait sont encore plus faciles et plus étendus que ceux de la gerboise du désert, et il s'aide de la queue pour se soulever du sol. Un cheval a de la peine à le suivre. Il est très-craintif, très-méfiant : au moindre bruit il prend la fuite. Lorsqu'il paît, il se lève de temps en temps pour inspecter les alentours. Le poursuit-on, il ne court pas droit devant lui, mais il fait des zigzags, et fatigue son adversaire. D'autres fois il cherche un refuge dans le premier terrier qu'il rencontre. Ces terriers sont des habitations creusées par plusieurs alactagas. Ils consistent en des couloirs simples, plus ou moins sinueux, qui aboutissent à un conduit principal, souvent ramifié, et en communication avec un vaste donjon. Celui-ci est en rapport avec une chambre accessoire. Du donjon, part un second couloir, dans

une direction opposée à celle du premier, et arrivant très-près de la surface du sol. C'est le couloir de fuite. Lorsque l'animal est en danger, il le perce et s'échappe par là d'autant plus sûrement qu'on ne peut savoir sur quel point va se faire l'ouverture. L'alactaga ferme si bien toutes les issues de son terrier, quand il y est entré, que rien n'en trahit la présence. Un terrier dont les entrées sont ouvertes n'est jamais habité. Celle de ces entrées qui donne accès à la galerie principale est souvent obstruée par un petit amas de terre, comme on en voit aux garennes de la plupart des animaux souterrains. D'ordinaire, deux à trois couples de ces animaux habitent le même terrier : c'est pourquoi l'on trouve diverses chambres latérales.

L'alactaga flèche se nourrit de plantes de toutes espèces, mais surtout de bulbes. Il ne dédaigne pas les insectes, et de temps à autre, il dévore une alouette des steppes, ou au moins ses œufs ou ses petits. Il ronge l'écorce des arbres, et ne mange que les jeunes pousses d'herbes.

La femelle met bas en été cinq, six, quelquefois huit petits, qu'elle dépose dans un lit chaud, rembourré avec ses poils. Elle a probablement plusieurs portées par an. On ne sait combien de temps ses petits restent avec elle ; mais on suppose qu'elle les garde jusqu'à l'entrée de l'hiver.

Quand les grands froids arrivent, cet animal s'engourdit. On ne peut lui dénier un certain sentiment de la température. On a remarqué que, par la pluie et le froid, il se retire dans son nid et y reste caché. En hiver, il ferme son terrier plus soigneusement que de coutume, et s'endort dans le donjon, entrelacé avec ses semblables, au milieu de la couche molle qui tapisse ce réduit. Il ne paraît pas amasser de provisions d'hiver.

Chasse. — Les habitants des steppes étant friands de la chair de l'alactaga, cet animal est, de leur part, l'objet d'une poursuite active. Les enfants mongols le chassent aussi avec beaucoup d'ardeur. Ils savent parfaitement reconnaître si un terrier est habité ou non, et s'emparer de l'animal. Après avoir entouré le terrier, ils versent de l'eau dans une ouverture, ou mettent à découvert les couloirs à l'aide d'un pieu. L'alactaga, menacé dans ses retranchements, cherche à s'enfuir par l'ouverture cachée. Si la place n'est pas bien cernée, il est sauvé ; souvent même il échappe au moment où l'on croit le tenir.

Captivité. — L'alactaga supporte parfaitement la captivité. Il est cependant très-rare de le ren-

contrer chez les nomades. On en a vu plusieurs fois en Europe. La meilleure description que nous ayons de ses mœurs en captivité, est due, non à un naturaliste, mais à l'antiquaire Haym. Il possédait une médaille d'or de Cyrène, qui portait d'un côté un cavalier, de l'autre le fameux *Sylphium* et un alactaga. Pour expliquer cette médaille, Haym se procura un de ces animaux, et le garda pendant plus d'un an. Il l'observa attentivement, et publia le résultat de ses observations.

« Ses yeux noirs, dit-il, sont plus vifs que chez n'importe quel animal. Son poil est long, plus fin que celui du castor ; ses pattes de devant sont terminées par cinq doigts ; les pattes de derrière sont aussi longues que le reste du corps. Tantôt il se tient à quatre pattes ; tantôt il se dresse sur ses pattes de derrière. Celles-ci seules lui servent à marcher. Il se redresse quand on l'effraye, et court rapidement, en sautant, comme les oiseaux.

« J'ai essayé de lui donner divers aliments ; les trois premiers mois, il ne mangea que des amandes, des pistaches, du blé, sans jamais boire. On m'avait dit qu'il ne buvait jamais, aussi ne lui donnai-je pas d'eau. Il émettait cependant beaucoup d'urine. Je trouvai plus tard qu'il mangeait des pommes, des carottes, et surtout des herbes assez insipides, des épinards, de la salade, des orties ; jamais il ne mangea de rue, de thym, de serpolet. Il buvait volontiers de l'eau. Un jour qu'il était indisposé, je voulus lui donner de l'eau avec du safran ; il ne la but pas. Il aimait le pain, le sucre, et ne touchait jamais au fromage ni au laitage. Je le mis un jour sur du sable, il en avala tant que lorsque je le repris, il était devenu notablement plus lourd. Il préférait à tout le chènevis. Il n'exhalait aucune mauvaise odeur, comme les souris, les lapins, les écureuils. Il était si doux, qu'on pouvait facilement le prendre dans la main. Jamais il ne mordit personne. Il était craintif comme un lièvre, et avait peur des animaux les plus inoffensifs. Il souffrait beaucoup du froid. Pendant tout l'hiver, il me fallait le tenir près du feu. Je crois qu'il aurait vécu encore longtemps, s'il n'avait péri par accident. »

Préjugés. — Dans plusieurs endroits, on est dans la persuasion que l'alactaga séché et réduit en poudre est un remède excellent. En général, cependant, on paraît ne pas beaucoup aimer cet animal. On croit que pendant la nuit il tette les chèvres et les brebis ; qu'il est l'ennemi des moutons, qu'il les effraye par ses bonds. On a mis sur

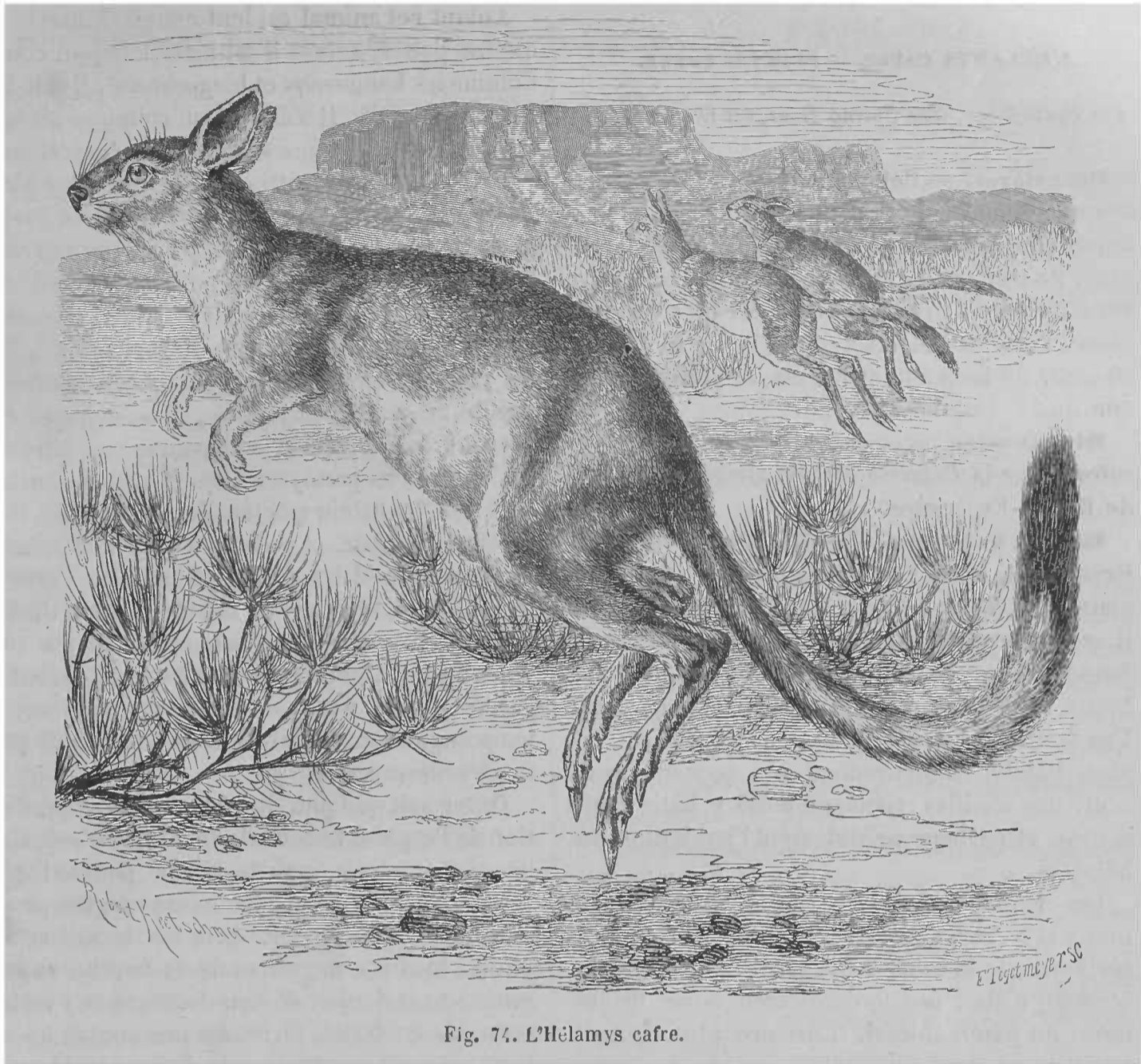


Fig. 74. L'Hélamys cafre.

son compte bien d'autres fables qu'il nous paraît inutile de rapporter.

LES HÉLAMYS — PEDETES.

Die Springhasen.

Caractères. — Les hélamys sont intermédiaires, par la forme, aux kangourous et aux véritables gerboises. Ils ont l'arrière-train très-développé, la queue forte et vigoureuse des kangourous ; mais leurs autres caractères sont ceux des gerboises. Ils se distinguent pourtant, à première vue, de celles-ci, par un corps plus allongé, plus épais en arrière, un cou gros, bien séparé du tronc, plus mobile. Leurs pattes de devant sont très-courtes, mais plus fortes que chez les gerboises, ils ont cinq doigts, armés d'ongles forts, longs, recourbés ; celles de derrière sont très-longues, vigoureuses, et n'ont que quatre doigts articulés chacun à un métatarsien, et munis d'ongles forts,

larges, courts, presque en forme de sabot. Le doigt médian est le plus long ; l'interne est le plus court ; il est plus élevé que les autres, et touche à peine le sol. Leur queue est longue, forte, très-velue, et se termine par une touffe de poils. Ils ont la tête assez grande, l'occiput large, les côtés comprimés, le museau assez long, obtus, la bouche petite, la lèvre supérieure entière. Leurs yeux sont grands, bombés, saillants ; leurs oreilles, moyennes, minces, pointues ; leurs moustaches, courtes. La forme des dents ressemble beaucoup à celle des autres dipodidés ; mais les molaires se distinguent par des plis particuliers. La femelle a quatre mamelles thoraciques, et une petite poche inguinale qui n'a aucun rapport avec la bourse des marsupiaux.

Distribution géographique. — Les hélamys ou *lièvres sauteurs* sont propres aux contrées du sud de l'Afrique.

On n'en connaît qu'une espèce.

L'HÉLAMYS CAFRE — PEDETES CAFER.

Der Springhase, The Spring Haas, ou Cape Gerboa.

Caractères. — Cette espèce (*fig. 74*), que les colons hollandais nomment tantôt *lièvre sauteur*, tantôt *bonhomme de terre*, a un pelage long, épais, mou. Sa couleur est celle de notre lièvre. Le dos est d'un roux fauve mêlé de noir. Le ventre est blanc. Sa taille est celle d'un lièvre ; il mesure 50 cent. de long ; la queue est un peu plus longue que le reste du corps.

Distribution géographique. — L'hélamys cafre ou de la Cafrerie est très-abondant au cap de Bonne-Espérance.

Mœurs, habitudes et régime. — Il vit indifféremment dans les montagnes et dans les plaines et forme souvent de véritables colonies. Il se creuse des demeures souterraines et profondes, auxquelles aboutissent des couloirs nombreux, ramifiés, souvent presque à fleur de terre. Une famille entière, composée de plusieurs couples, habite ordinairement ces terriers ; souvent, des abeilles viennent aussi y bâtir leurs rayons, et partager paisiblement l'habitation des hélamys.

Les Hottentots disent que l'hélamys, pour miner la terre, se sert de ses dents autant que de ses pattes de devant, et Lichtenstein put s'assurer qu'il n'était pas toujours bien facile de déterrer un pareil animal. Il découvrit une grande quantité de trous ; il employa un grand nombre de Hottentots, armés de pioches et de bèches, pour mettre à nu un terrier, mais ce fut en vain. Les couloirs formaient un tel réseau qu'il était impossible de fermer toute issue à l'animal ; il est d'ailleurs probable que, comme le disent les Hottentots, il creuse le sol plus vite que ne peuvent le faire les chasseurs.

Comme les autres animaux de la même famille, l'hélamys cafre est surtout un animal nocturne. Ce n'est qu'au crépuscule que commence sa vie. Il sort lentement de son terrier, en rampant plutôt qu'en marchant, et prend aussi cette allure pour chercher les racines, les herbes, les graines dont il se nourrit. A chaque instant il se dresse et écoute ; son inquiétude est continuelle. Ne mange-t-il pas, il se nettoie ; ne se nettoie-t-il pas, il veille à sa sécurité. De temps à autre il fait entendre un grognement, une sorte de bêlement, sans doute pour appeler ses compagnons. Comme les gerboises, il porte sa nourriture à sa bouche avec ses pattes de devant.

Autant cet animal est lent quand il marche à quatre pattes, autant il est agile lorsqu'il court. Comme les kangeroos et les gerboises, il fait des bonds successifs. Il s'élançe en étendant ses longues pattes de derrière et sa queue, et ne retombe jamais que sur ses pattes de derrière. Ses pieds de devant, dans le saut, ne touchent point à terre et sont ramassés sur sa poitrine, comme chez les kangeroos. D'ordinaire, l'hélamys fait des bonds de 2 mètres et demi à 3 mètres ; mais est-il poursuivi, il en fait de 6 à 10 mètres, d'après les rapports de Forster et de Sparrmann. Son agilité ne se ralentit jamais ; aussi échappe-t-il presque constamment aux poursuites. L'humidité semble le paralyser. Les Hottentots ont assuré à Lichtenstein que jamais, par la pluie, il ne quitte sa retraite, et qu'on peut alors le prendre facilement avec les mains. Quand on verse de l'eau dans un terrier, on capture autant d'hélamys que l'on veut. Il n'est cependant pas toujours facile de les prendre, car ils se défendent vigoureusement avec les pattes de derrière, et leurs ongles longs et aigus font souvent de profondes blessures.

On ne sait que peu de chose sur la reproduction de l'espèce. La femelle met bas, en été, trois ou quatre petits, qu'elle allaite pendant plusieurs semaines, et qu'elle garde longtemps encore dans son terrier. Lors de la saison des pluies, tous les membres de la famille se retirent dans le donjon de leur demeure et y restent enroulés en boule, serrés les uns contre les autres, sans cependant dormir d'un véritable sommeil hivernal.

Captivité. — L'hélamys, lorsqu'il est bien soigné, supporte facilement la captivité. Il ne tarde pas à s'apprivoiser et à montrer de l'attachement à son maître. Ce n'est que lorsqu'on le tourmente qu'il cherche à mordre. Sa propreté le fait aimer. Il est facile à nourrir avec du blé, du pain, de la salade et des choux. Pour dormir, il s'assied, cache la tête entre les cuisses, et ramène les pattes de devant sur les yeux, par-dessus les oreilles.

Usages et produits. — Les colons hollandais estiment beaucoup la chair de l'hélamys, et emploient sa peau aux mêmes usages que nous employons celle du lièvre ; aussi chassent-ils cet animal avec ardeur. Les dégâts qu'il cause en minant le sol des champs et des jardins, est donc amplement compensé par les produits qu'on en retire. D'ailleurs, dès qu'il devient nuisible, il est facile à chacun de s'en débarrasser.

LES ÉRIOMYDÉS ou CHINCHILLAS — *ERIOMYES*.*Die Hasenmäuse ou Chinchillen.*

Ce n'est que dans ces derniers temps que l'on a bien appris à connaître une petite famille d'animaux américains, dont les peaux ont été utilisées de différentes manières par les indigènes, dès les temps les plus reculés, et que, depuis la fin du siècle dernier, on exporte en Europe en grand nombre : nous voulons parler des chinchillas, qui paraissent faire la transition des rats aux lièvres.

Caractères. — On peut dire d'une manière générale que les ériomydés ou chinchillas sont des lapins à queue longue et touffue ; c'est en donner la description à la fois la plus courte et la meilleure. Ils ont le corps couvert de la fourrure la plus fine. La colonne vertébrale comprend douze vertèbres dorsales, huit vertèbres lombaires, deux vertèbres sacrées et vingt vertèbres caudales. Leurs dents molaires, au nombre de quatre paires à chaque mâchoire, sont à peu près égales et composées de plusieurs lamelles obliques, alternativement formées d'émail et d'ivoire.

Distribution géographique. — Cette famille est exclusivement propre à l'Amérique du Sud.

Mœurs, habitudes et régime. — Les espèces qui la composent vivent surtout dans les montagnes les plus élevées, au milieu des rochers complètement dénudés, au-dessous de la limite des neiges éternelles. L'une d'elles cependant habite les plaines désertes. Toutes se logent dans les crevasses des rochers, ou dans des terriers qu'elles se creusent, et toutes sont sociables. Une même demeure abrite une famille entière.

Comme les lièvres, les chinchillas n'aiment pas la lumière et ne se montrent guère qu'au crépuscule ou pendant la nuit. Ils sont vifs, rapides, agiles ; et leurs allures tiennent de celles des lapins et de celles des rats. Ils se nourrissent de racines, de lichens, de bulbes, d'écorces d'arbres, de fruits. Tous sont timides, craintifs et très-inoffensifs ; une seule espèce se défend jusqu'à la dernière extrémité.

Leur multiplication est aussi grande que celle des lièvres.

Ils supportent très-bien la captivité ; leur propreté et leur douceur les rendent très-agréables.

L'ouïe paraît être leur sens le plus développé. Leur intelligence est médiocre.

Usages et produits. — Plusieurs espèces sont nuisibles en minant le sol ; mais toutes donnent une chair estimée et une fourrure précieuse.

Les cinq ou six espèces que l'on connaît sont distribuées dans trois genres dont la distinction repose sur le nombre des doigts et sur quelques autres caractères de moindre valeur.

LES CHINCHILLAS — *ERIOMYS*.*Die Wolmäuse, The Chinchillas.*

Ces animaux, dont les Péruviens, déjà du temps des Incas, tissaient les poils pour en faire des étoffes très-recherchées, n'ont été connus en Europe que vers 1590. Acosta (1), qui avait visité les pays où les chinchillas se trouvent, en fit mention ; cependant ce ne fut que dans le siècle dernier que l'Espagne en vit arriver quelques peaux pour la première fois.

Caractères. — Les chinchillas proprement dits, qui forment le premier de ces genres, se distinguent par leur tête épaisse ; leurs oreilles grandes, larges, arrondies, presque nues ; leur queue longue et velue, et par leurs pieds de derrière, qui ont cinq doigts. Leur pelage est long, mou et soyeux.

Distribution géographique. — Les chinchillas sont propres à l'Amérique méridionale.

Depuis que les dépouilles de ces animaux sont devenues très-communes dans le commerce, il a été permis aux naturalistes de constater que les chinchillas, ce que les pelletiers reconnaissent déjà, constituent deux espèces.

LE CHINCHILLA VULGAIRE — *ERIOMYS CHINCHILLA**Die Chinchilla, The Chinchilla.*

Caractères. — Cette espèce (fig. 75) a le corps long de 33 cent. environ ; sa queue en a 14 ou 22, en y comprenant les poils. Son pelage est fin, mou ; les poils du dos et des flancs ont plus de 8 cent. de long. Ils sont d'un gris bleu foncé à la racine, blancs au milieu et d'un gris foncé au bout. La teinte générale est argentée, à reflets foncés. Le

(1) J. d'Acosta, *Histoire nat. et morale des Indes*.

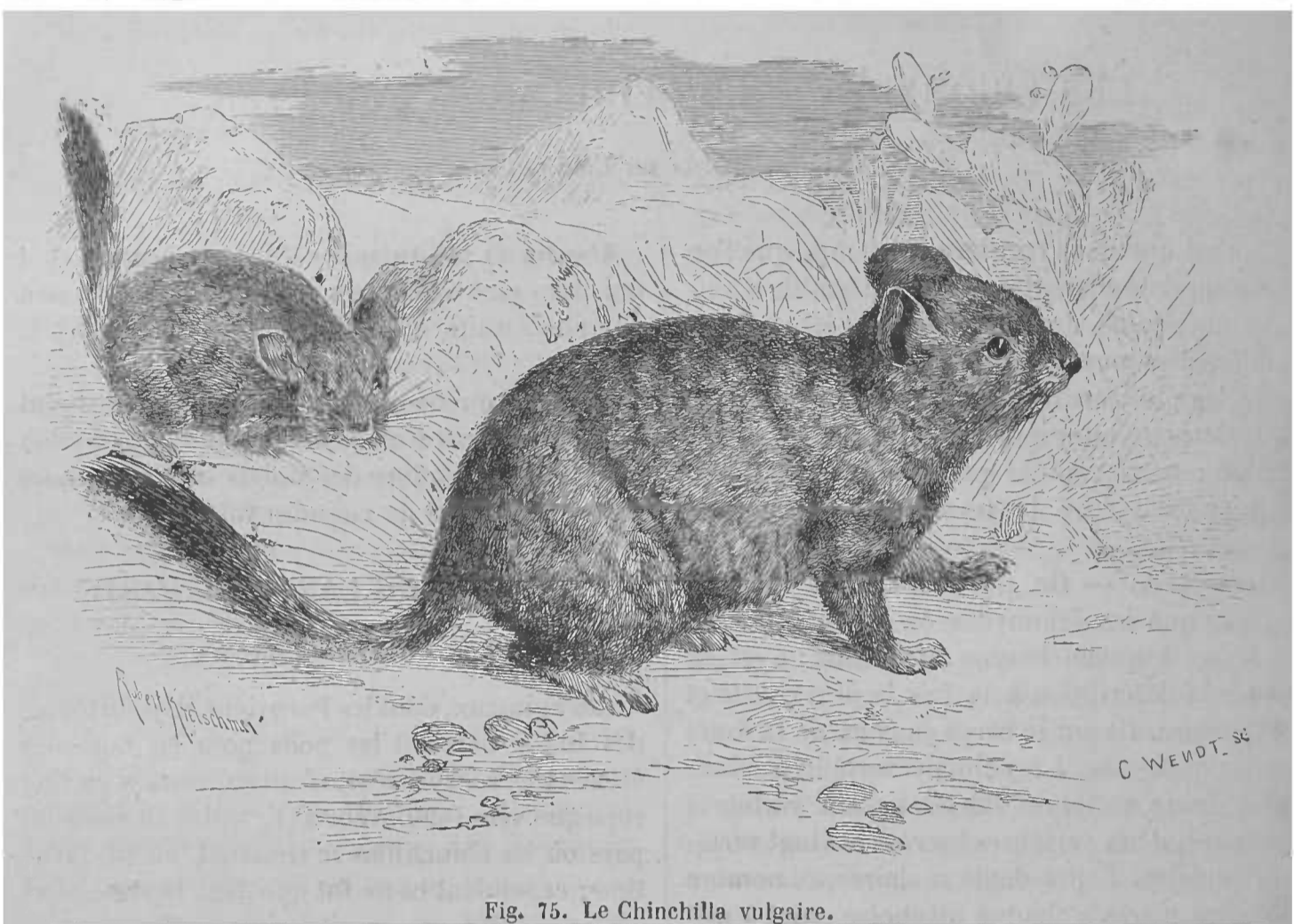


Fig. 75. Le Chinchilla vulgaire.

ventre et les pattes sont blancs ; la queue est marquée à sa partie supérieure de deux bandes foncées. Les moustaches sont d'un brun foncé à la racine, d'un brun gris au bout ; les yeux sont noirs.

Distribution géographique. — Cette espèce habite en grand nombre le Pérou, la Bolivie et le Chili.

Mœurs, habitudes et régime. — Les voyageurs qui gravissent le versant occidental de l'Amérique du Sud, arrivés à une hauteur de 2,600 à 3,600 mètres, voient presque tous les rochers couverts de chinchillas : il en est qui disent en avoir compté plus de mille en une seule journée.

On les voit même en plein jour, assis à l'entrée de leurs demeures, mais constamment à l'ombre. Cependant, c'est principalement le matin et le soir qu'on peut les observer. Ils peuplent les montagnes, les rochers, les endroits les plus arides où ne croissent que quelques maigres plantes. Ils se meuvent avec rapidité, courent sur les rochers les plus nus, grimpent le long des parois qui ne paraissent offrir aucun point d'appui, et s'élèvent ainsi jusqu'à 6 ou 9 mètres, et cela avec tant d'agilité que l'on a de la peine à les suivre. Sans être précisément craintifs, ils ne se laissent pas approcher de trop près ; fait-on mine de vouloir les aborder, ils disparaissent aussitôt ; seraient-

ils réunis par centaines sur un point, si un coup de feu se fait entendre, en un instant tout a disparu, comme par enchantement, dans les crevasses des rochers. Cependant le voyageur qui fait halte dans les hautes régions qu'ils habitent, et qui ne cherche pas à leur nuire, se voit souvent littéralement assiégé par ces animaux. Toute la roche devient vivante, de chaque fente, de chaque trou, on voit sortir une tête. Confiants et curieux, les chinchillas se hasardent davantage, ils sortent et viennent enfin jusques entre les jambes des mulets.

Comme les rats, les chinchillas sautent plus qu'ils ne marchent. Pour se reposer, ils s'asseyent sur leurs tarses, ramassent leurs pattes de devant sur leur poitrine, et étendent leur queue en arrière. Ils se dressent aussi sur leurs pattes postérieures et peuvent rester quelque temps dans cette position. Pour grimper, ils entrent leurs pieds dans les fentes des rochers ; la moindre aspérité leur sert de point d'appui. Tous les observateurs s'accordent à dire que ces animaux savent parfaitement trouver leur vie dans les contrées arides et sauvages qu'ils habitent, et qu'ils distraient et égayent l'homme qui ose se hasarder dans ces régions désertes.

On ne sait rien de positif au sujet de leur reproduction, quoique l'on trouve à toutes les époques de l'année des femelles pleines. On ignore

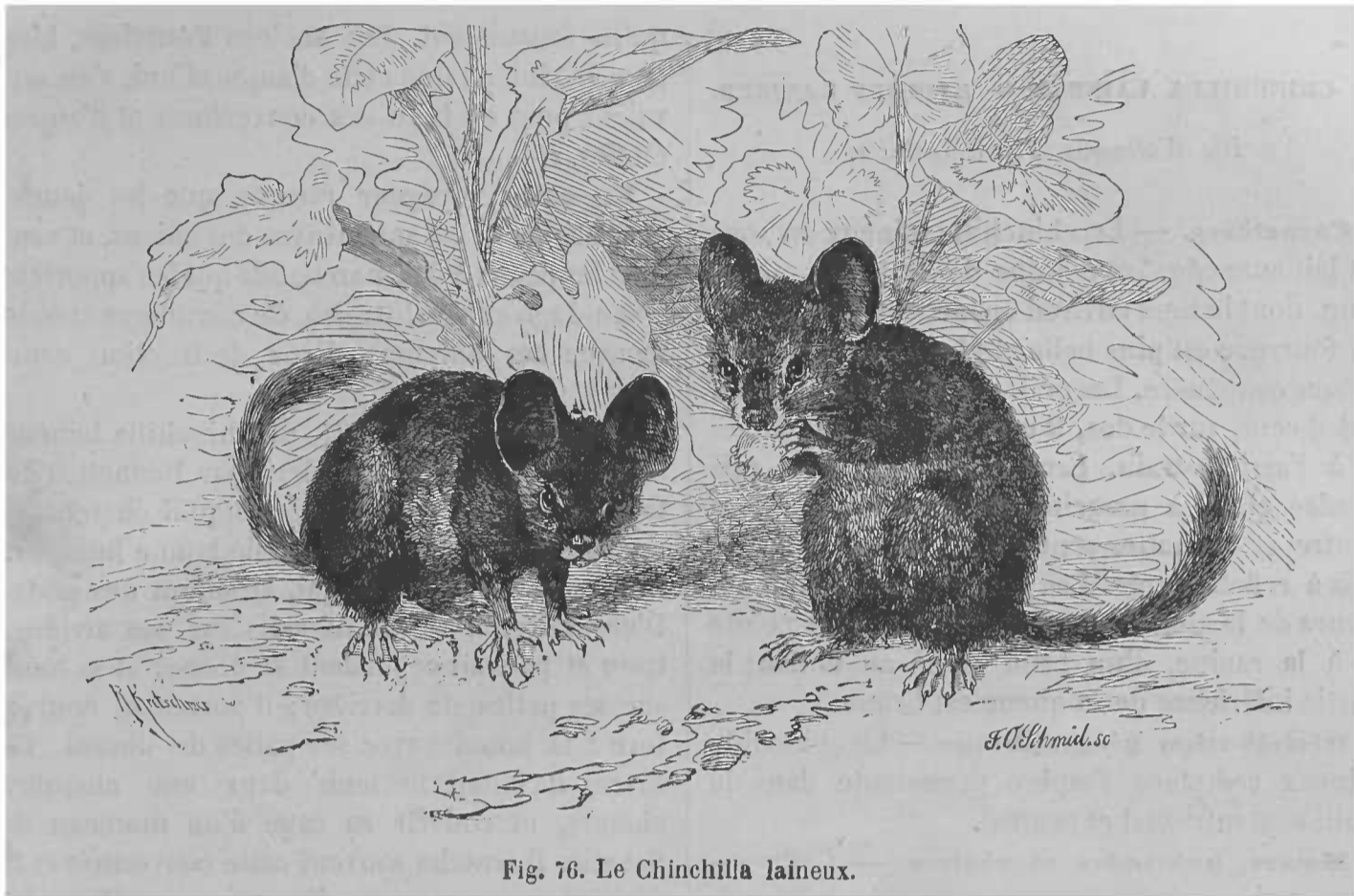


Fig. 76. Le Chinchilla laineux.

combien de fois elles mettent bas. Au dire des indigènes, les portées sont de quatre à six petits, qui vivent indépendants aussitôt qu'ils peuvent quitter la crevasse où ils sont nés. A partir de ce moment, la mère ne paraît plus s'inquiéter d'eux.

Chasse. — Autrefois les chinchillas se trouvaient très-abondants à une hauteur bien moindre que celle où ils vivent aujourd'hui ; mais les poursuites continuelles auxquelles ils sont en butte à cause de leur fourrure, leur ont fait gagner des zones plus élevées. Depuis les temps les plus reculés, les moyens que l'on emploie pour leur faire la chasse, ont peu varié. Les Européens se servent, à la vérité, de fusils ou d'arbalètes ; mais ce procédé n'est pas le meilleur, car si l'animal n'est pas tué sur le coup, il disparaît dans un trou et est perdu pour le chasseur. Les Indiens ont un meilleur procédé de chasse. Ils établissent des collets devant toutes les crevasses qu'ils peuvent atteindre et les visitent le matin pour ramasser les chinchillas qui y sont retenus. Ils en prennent de la sorte plusieurs douzaines à la fois. On leur fait, en outre, la même chasse qu'au lapin en Europe. Les Indiens apprivoisent à cet effet la belette du Pérou (*mustela agilis*), qu'ils emploient comme nous employons le furet ; l'animal est dressé à pénétrer dans les terriers et à en rapporter les chinchillas qu'il y a rencontrés et égorgés.

BREHM.

Captivité. — On voit souvent en Amérique des chinchillas apprivoisés. La grâce de leurs mouvements, leur propreté, la facilité avec laquelle ils se résignent à la privation de liberté, leur acquièrent bientôt l'affection de l'homme. Ils sont inoffensifs, et on peut les laisser librement courir dans la maison. Cependant leur curiosité les rend parfois désagréables ; ils examinent tout ce qu'ils rencontrent, et même les objets que l'on pourrait croire à l'abri de leurs atteintes. Grimper sur une table ou sur une armoire n'est rien pour eux ; souvent ils sautent sur la tête ou les épaules des gens.

Leur intelligence ne paraît pas plus développée que celle des lapins et des cochons d'Inde. Ils ne témoignent aucun attachement à leur maître. Quoique très-vifs, ils le sont moins cependant qu'en liberté, et ils conservent toujours un fond de timidité.

Il est facile de les nourrir de foin et d'herbes sèches, notamment de trèfle. En liberté, ils mangent des herbes, des racines, de la mousse. Pour manger, ils s'asseyent sur leur derrière, et portent leurs aliments à la bouche avec leurs pattes de devant.

LE CHINCHILLA LAINEUX — *EROMYS LANIGER*.

Die Wollmaus, The Chinchilla.

Caractères. — Le chinchilla laineux ou souris laineuse (*fig. 76*) n'a que de 38 à 40 cent. de long, dont le tiers environ appartient à la queue. Sa fourrure est plus belle et plus douce que celle de son congénère. Les poils, touffus et très-mous, ont 2 cent. sur le dos, 3 cent. et plus aux flancs et à l'arrière-train. Leur couleur est d'un gris cendré clair, à mouchetures plus foncées ; le ventre et les pattes sont d'un gris mat ou d'un gris à reflets jaunes. Les poils de la partie supérieure de la queue sont d'un blanc sale à la pointe et à la racine, d'un brun foncé au milieu ; la partie inférieure de la queue est brune.

Distribution géographique. — Le chinchilla laineux remplace l'espèce précédente dans le Chili septentrional et central.

Mœurs, habitudes et régime. — Cette espèce, qui ressemble beaucoup au chinchilla vulgaire par son port et la couleur de son pelage, n'en diffère pas non plus sous le rapport des mœurs. Elle n'a été longtemps connue que par le récit des voyageurs, et ce ne fut que sur les instances réitérées des naturalistes que l'on en vit en Europe, quelques crânes d'abord, puis des individus vivants. Hawkins, qui publia en 1622 la relation de son voyage, compare le chinchilla laineux aux écureuils ; Ovalle dit que ces espèces d'écureuils ne se trouvent que dans la vallée de Guasco, que leur fourrure est très-fine, très-estimée, et les fait chasser avec ardeur. Molina, à la fin du siècle dernier, le décrit. Il nous apprend que sa laine est aussi fine que du fil, et assez longue pour pouvoir être filée. « Cet animal, dit-il, habite sous terre, dans la partie nord du Chili ; on le rencontre d'ordinaire réuni avec plusieurs de ses semblables. Il se nourrit d'oignons et de plantes bulbeuses, qui sont communes dans ce pays. Il met bas deux fois l'an de cinq à six petits. Captif, il s'apprivoise assez pour ne jamais chercher à mordre ou à s'enfuir, lorsqu'on le prend dans la main ; il reste tranquille quand son maître le met dans son sein ; il paraît beaucoup aimer les caresses. Il est très-propre, et l'on n'a pas à craindre qu'il salisse les vêtements ou qu'il leur communique aucune odeur désagréable. On peut donc tenir les chinchillas laineux dans une maison sans peine et à peu de frais ; ils payent d'ailleurs largement les soins qu'on en prend par l'abondante toison

qu'ils fournissent. Les anciens Péruviens, bien plus ingénieux que ceux d'aujourd'hui, s'en servaient pour en faire des couvertures et d'autres étoffes. »

Un autre voyageur raconte que les jeunes gens attrapent cet animal avec des chiens, et vendent les peaux à des marchands qui les apportent à San-Jago et à Valparaiso. Ce commerce étendu menace ces animaux d'une destruction complète.

Captivité. — En 1827, un chinchilla laineux fut amené à Londres et décrit par Bennett. C'était un animal très-doux, quoiqu'il cherchât à mordre quand il n'était pas de bonne humeur. Rarement on le voyait gai, et faisant des sauts. D'ordinaire, il se tenait assis sur son arrière-train et pouvait cependant se dresser et se tenir sur ses pattes de derrière ; il portait sa nourriture à la bouche avec ses pattes de devant. En hiver, il fallait le tenir dans une chambre chaude, et couvrir sa cage d'un morceau de flanelle. Il arracha souvent cette couverture et la déchira en jouant avec. Il paraissait préférer les grains et les plantes savoureuses aux herbes sèches, que le chinchilla vulgaire aime par-dessus tout. On ne peut mettre ces deux espèces en présence : on le fit une fois, aussitôt elles se livrèrent un violent combat, et la plus faible aurait succombé, sans doute, si on ne les avait séparées à temps. Aussi Bennett croit devoir mettre en doute que plusieurs individus vivent en communauté.

Le Jardin zoologique de Hambourg a aussi possédé un chinchilla laineux, le seul survivant de sept qui furent envoyés de Valparaiso. Les quelques observations que j'ai pu faire sur lui sont d'accord avec celles de Bennett ; je crois cependant devoir ajouter quelques détails à ceux qu'il a fait connaître.

Le chinchilla laineux montre qu'il est plutôt nocturne que diurne. Il n'est éveillé, pendant le jour, que lorsqu'on le dérange. Une fois il s'échappa de sa cage, put rôder à son aise dans la maison, et se tint caché pendant tout le jour ; il n'en fut que plus vif pendant la nuit. On trouva ses traces partout. Il grimpait sur des étagères d'un à deux mètres de haut, qu'il atteignait probablement en sautant ; il passait par des ouvertures de 4 à 5 cent. de diamètre, à travers les grillages que l'on avait crus suffisants pour l'enfermer. Sa démarche tient à la fois de la course du lapin et des bonds de l'écureuil. Dans le repos, il tient la queue enroulée ; il l'étend dès qu'il hâte sa course, et s'appuie sur elle quand il est assis ou debout. Assis, il ramène ses pattes de

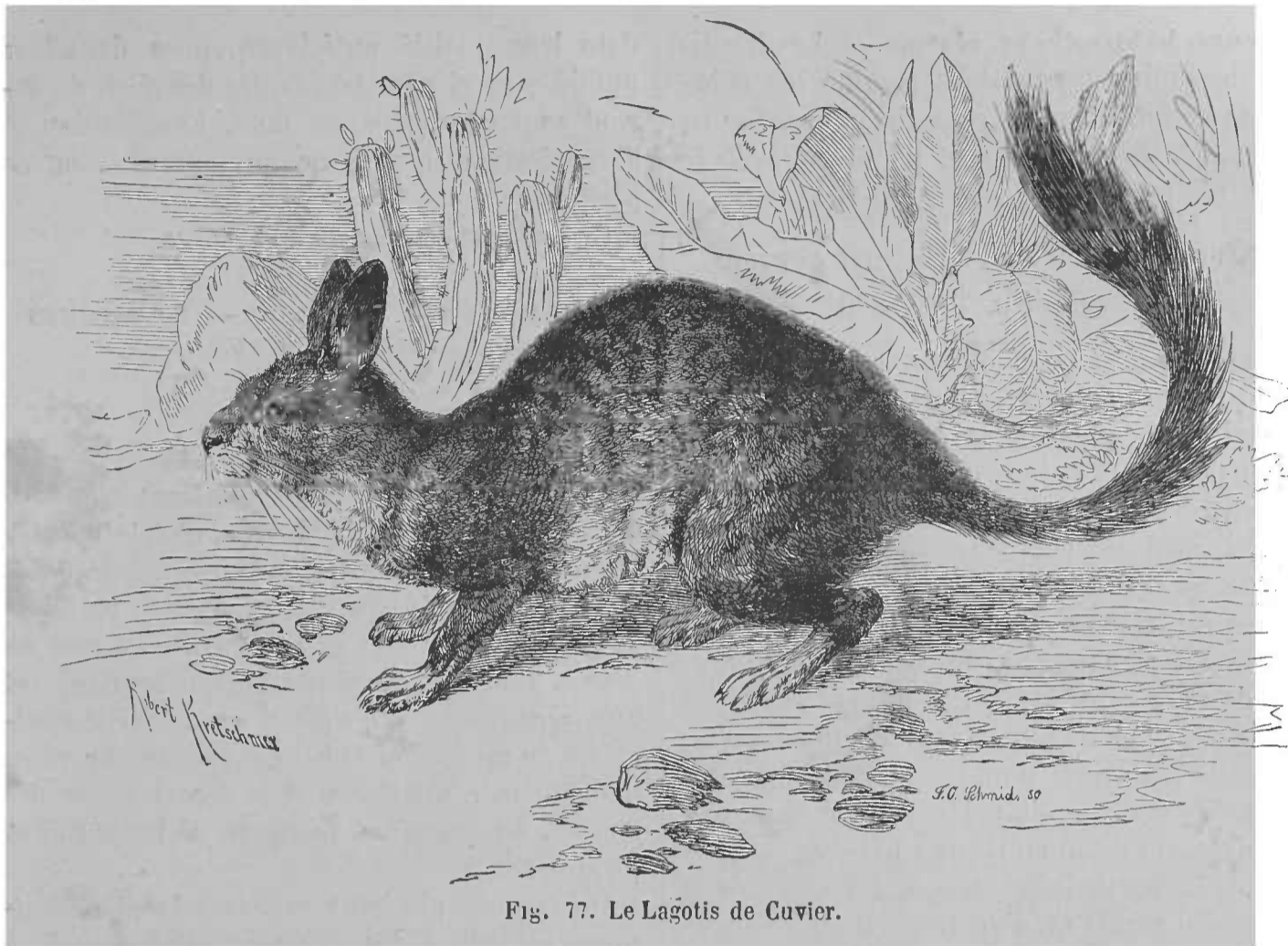


Fig. 77. Le Lagotis de Cuvier.

devant sur la poitrine. Ses longues moustaches sont en mouvement continuel. Au repos, il tient ses oreilles à moitié enroulées, mais dès qu'un bruit suspect se fait entendre, il les dresse et les étend en avant.

Le chinchilla laineux fuit la lumière, presque avec anxiété; il cherche presque toujours les endroits les plus obscurs, s'y accroupit, en se ramassant sur lui-même. La première cavité lui sert de retraite. On n'entend sa voix, qui consiste en une sorte de grognement analogue à celui du lapin, que lorsqu'on le touche. Le prend-on, il cherche à s'échapper, et mord même pour se délivrer.

D'après ce que nous avons pu voir, il préfère le foin et l'herbe; paraît dédaigner les grains, et touche à peine aux racines succulentes. On ne sait s'il boit: toujours est-il qu'il paraît pouvoir se passer de boisson.

Usages et produits. — Les Américains mangent la chair de cet animal; les voyageurs européens paraissent ne pas la détester, quoiqu'ils s'accordent à dire qu'on ne peut la comparer à celle du lièvre. Mais ce qui fait qu'on chasse les deux espèces de chinchillas, c'est leur fourrure. Chaque année, on en exporte un nombre considérable. De 1828 à 1832, il s'en est vendu à Londres dix-huit mille peaux. Cette fourrure sert en

Europe à faire des bonnets, des manchons, des bordures de vêtements. Une douzaine des plus belles peaux, de celles, par exemple, de l'espèce qui nous occupe, vaut de 56 à 75 francs; une douzaine de peaux de chinchilla vulgaire, qui sont plus grossières, ne vaut que de 15 à 22 francs. Au Chili, le duvet des chinchillas ne sert plus qu'à faire des chapeaux; l'art des indigènes a disparu avec eux. La plupart des peaux viennent maintenant de la côte occidentale de l'Amérique.

LES LAGOTIS — LAGOTIS.

Die Hasenmäuse, The Lagotis.

Caractères. — De grandes oreilles; une queue touffue à la face supérieure et de la longueur du corps; quatre doigts à chaque patte; des moustaches très-longues, tels sont les caractères du second genre de cette famille.

Distribution géographique. — On ne connaît que deux espèces, qui habitent l'une et l'autre les hauts plateaux des Cordillères, immédiatement au-dessous de la limite des neiges éternelles, à une altitude de 3,900 à 5,200 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'une se trouve dans le sud du Pérou et dans la Bolivie, l'autre dans le nord du Pérou et dans la république de l'Équateur.

Mœurs, habitudes et régime. — Les lagotis sont des animaux sociables comme les chinchillas; comme eux, ils sont vifs et éveillés; ils ont les mêmes habitudes, et paraissent avoir le même régime.

LE LAGOTIS DE CUVIER — LAGOTIS CUVIERI.

Die Hasenmaus, The Lagotis.

Caractères. — Le lagotis de Cuvier (*fig. 68*) a à peu près la taille et le port du lapin; ses pattes de derrière sont plus longues cependant que celles de ce léporide, et sa longue queue l'en distingue immédiatement. Ses oreilles, longues de 8 cent. environ, sont un peu enroulées sur leur bord externe, et leur sommet est arrondi. Leur face externe est couverte de poils rares; leur face interne est presque nue; le bord porte un pinceau de poils assez épais. La fourrure est molle et longue; les poils sont blancs à la racine, d'un blanc sale à la pointe, d'un brun jaune au milieu, et la teinte générale du pelage est grise, un peu plus claire, et tirant au jaune sur les flancs. Les poils de la partie inférieure et des côtés de la queue sont courts et d'un brun jaunâtre; ceux de la partie supérieure, plus longs et touffus, sont blancs et noirs; le bout de la queue est complètement de cette dernière couleur. Les moustaches sont noires, très-longues, et atteignent les épaules.

Distribution géographique. — Le lagotis de Cuvier vit dans les parties montagneuses du Pérou.

LES LAGOSTOMES — LAGOSTOMUS.

Die Viscachas.

Caractères. — Ce genre a pour type une espèce qui ressemble plus aux chinchillas qu'aux lagotis. On lui reconnaît pour caractères un corps assez court, à dos fortement bombé; des jambes de derrière du double plus longues que celles de devant, celles-ci étant terminées par quatre doigts, celles-là par trois seulement; un col court; une tête large, arrondie, aplatie au sommet, relevée sur les côtés, à museau court et obtus; des moustaches épaisses, rigides, élastiques; des oreilles médiocres, minces, nues en dedans, poilues au dehors, triangulaires, dilatées à leur base; des yeux moyens, écartés; une lèvre supérieure profondément fendue; des ongles courts et presque cachés par les poils aux pattes de devant, longs et vigoureux aux pattes de derrière. Les plantes de celles-ci sont poilues

dans leur moitié antérieure, nues dans leur moitié postérieure; les plantes des pieds de devant sont complètement nues. La dentition et l'organisation interne ne présentent rien de particulier.

Ce genre ne compte qu'une espèce.

LE LAGOSTOME VISCACHE — LAGOSTOMUS TRICHODACTYLUS.

Die Viscacha.

Caractères. — Cette espèce (*fig. 78*), que quelques peuplades américaines nomment *ararouca*, et *trui*, et les Espagnols *biscacha*, d'où le nom de *viscache* qu'on lui donne en Europe, a le corps couvert d'une fourrure assez épaisse et d'une teinte générale d'un gris brun assez foncé en dessus. Elle a la tête plus grise que les flancs, et une large bande, qui s'étend sur la partie supérieure du museau et de la joue, est blanche, ainsi que la partie inférieure et la face interne des jambes. La queue est marquée de blanc sale et de jaune.

On connaît plusieurs variétés; la plus commune est celle à dos gris-roux mêlé de noir, à ventre blanc, à bande transversale brun-roux sur la joue, à museau noir, à queue châtain sale.

L'animal a 55 cent. de long, 14 cent. de haut, et la queue mesure 20 cent.

Distribution géographique. — La viscache représente les chinchillas sur le versant oriental des Andes; on la trouve dans les pampas, depuis Buenos-Ayres jusqu'en Patagonie. Avant que les cultures fussent aussi étendues qu'aujourd'hui, on la rencontrait aussi au Paraguay.

Mœurs, habitudes et régime. — Cet animal, partout où il existe encore, se montre en grand nombre, et on ne peut traverser certains endroits sans en voir des troupeaux entiers de chaque côté de la route. Il habite les lieux les plus déserts et les plus arides. Toutefois il arrive jusqu'auprès des habitations, et le voyageur qui trouve une grande quantité de *viscacheras*, comme on nomme ses habitations, sait qu'un établissement de colons espagnols n'est pas loin.

Plusieurs voyageurs ont parlé des mœurs et des habitudes de la viscache; d'un autre côté, on a eu des individus vivants en Europe, en sorte que l'histoire naturelle de cette espèce nous est assez bien connue.

C'est, comme nous venons de le dire, dans les plaines arides, couvertes au plus de quelques rares plantes, que les viscaches s'établissent (Pl. XXII). Elles creusent en commun des terriers très-



instit. zoologique

Paris, J.-B. Baillière et fils, édit.

LA VISCACHE.

J. Diekmann sc.

Corbeil, Éd. Créé, imp.

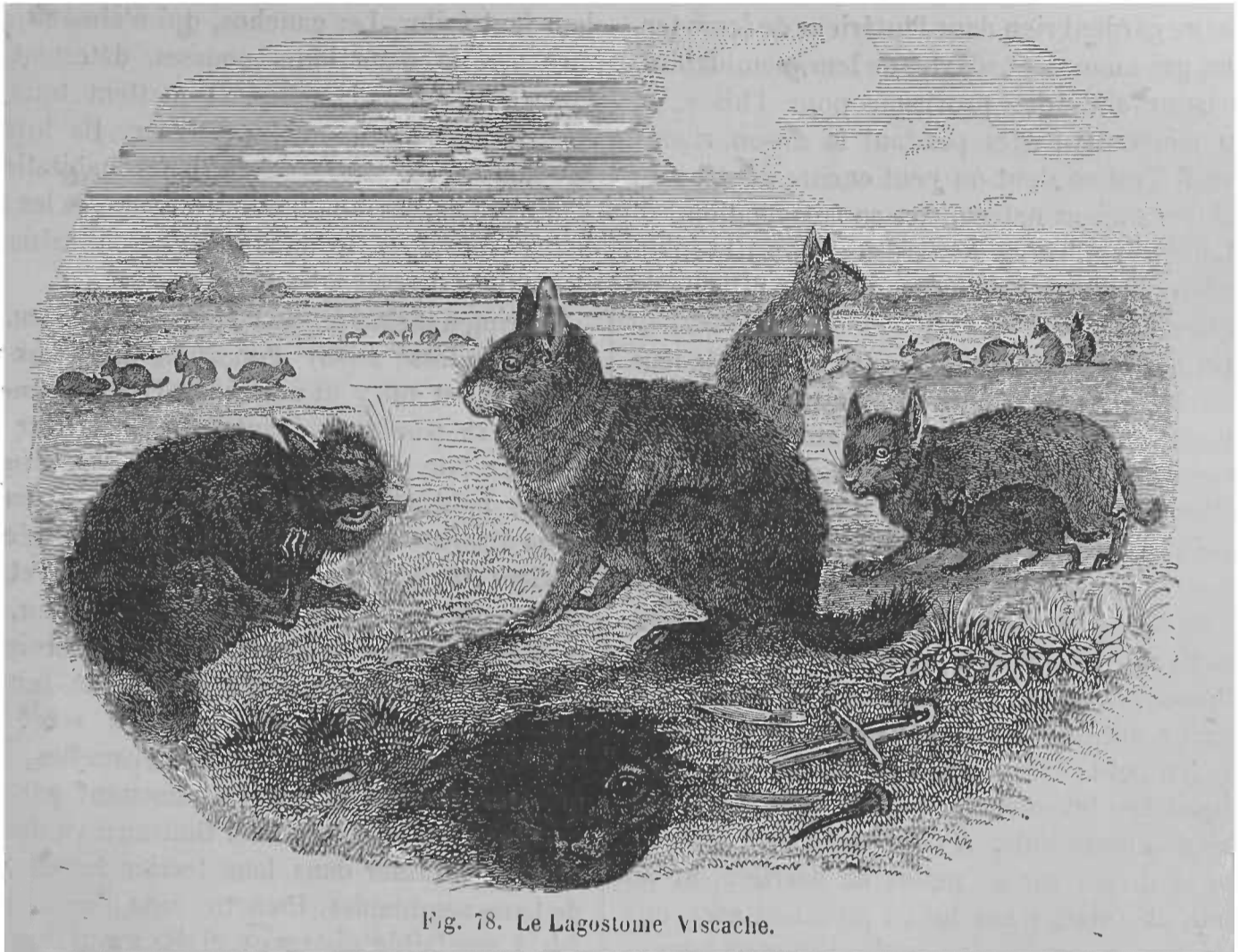


Fig. 78. Le Lagostome Viscache.

étendus, près des buissons ou dans le voisinage des champs cultivés. Ces terriers sont formés d'un grand nombre de couloirs, ayant souvent de quarante à cinquante ouvertures ; ils sont divisés en un grand nombre de chambres, suivant le nombre de familles qui y logent. Huit à dix familles habitent ainsi une même demeure ; mais il arrive fréquemment alors qu'une partie la quitte, et se creuse un nouveau terrier au voisinage de l'ancien ; c'est ce qui arrive également lorsque le hibou des cavernes vient s'établir dans leur habitation. Il en résulte que souvent le sol est complètement miné sur une étendue de plusieurs kilomètres carrés, comme on le voit notamment dans la république Argentine, dans la province de Santa-Fé.

La famille reste cachée dans sa demeure toute la journée ; au coucher du soleil, une viscacha sort, puis une autre, et, au crépuscule, on voit déjà une nombreuse société réunie à l'entrée des terriers. Après s'être assurée que le pays est sûr, la bande commence à rôder autour de la demeure commune ; on en voit se livrer à des jeux, et leurs grognements se font entendre jusqu'à une certaine distance. Enfin, tout est tranquille ; c'est l'instant du repas. Elles mangent tout ce qu'elles trouvent, herbes, racines, écorces. Y a-t-il des champs

dans le voisinage, elles s'y rendent et les pillent. En animaux très-prudents, jamais elles n'oublient de veiller à leur sécurité. L'une ou l'autre se dresse sur ses pattes de derrière, et regarde tout autour d'elle. Au moindre bruit, toute la bande prend la fuite en poussant des cris, et se réfugie dans les terriers. Leur peur est telle, qu'elles crient encore lorsqu'elles sont au fond de leurs demeures. Antoine Gœring n'entendit jamais les viscaches crier en courant ; mais, chaque fois qu'il s'approcha d'un terrier, les cris des animaux qui s'y étaient réfugiés le frappèrent.

Les viscaches ressemblent beaucoup aux lapins dans leurs mouvements ; elles leur sont néanmoins de beaucoup inférieures en agilité. Elles sont gaies, éveillées, très-enclines à jouer. Dans leurs excursions, elles folâtraient continuellement, se poursuivent mutuellement, sautent l'une après l'autre, etc. Comme le chacal et le renard de l'Amérique du Sud, elles ont la curieuse habitude de rapporter et d'entasser à l'entrée de leurs terriers tout ce qu'elles trouvent. On y rencontre des os, des brouilles, des bouses de vache, une masse d'objets qui ne peuvent leur être d'aucune utilité, et les gauchos, dès qu'ils ont perdu quelque chose, se rendent aux viscacheras les plus proches, bien certains qu'ils sont de l'y trouver.

Elles ne gardent rien dans l'intérieur de leurs terriers, pas même les cadavres de leurs semblables. Amassent-elles des provisions pour l'hiver, et s'en nourrissent-elles pendant la saison rigoureuse? C'est ce dont on peut encore douter; un seul des anciens naturalistes en fait mention.

Leur voix, forte et désagréable, consiste en un ronflement, un grognement qu'il est difficile de décrire.

On ne sait rien de bien positif au sujet de leur reproduction. La femelle doit mettre bas de deux à quatre petits, qui sont adultes au bout de deux ou de quatre mois. Gøring n'a jamais vu de femelles ayant plus d'un petit. La mère le garde auprès d'elle, le soigne avec beaucoup de tendresse, et le défend avec courage. Une fois, il blessa d'un coup de feu une femelle et son nourrisson; celui-ci tomba, la mère n'était pas mortellement atteinte. Quand Gøring s'approcha pour prendre sa proie, la mère s'efforça d'enlever son petit; elle tournait autour de lui, et paraissait fort tourmentée de voir que ses efforts étaient impuissants. A l'approche du chasseur, elle se dressa sur ses pattes de derrière, fit un bond, et s'élança sur lui en grondant avec une telle fureur, que Gøring dut la repousser à coups de crosse. Quand elle vit que tout était inutile, qu'elle ne pouvait plus sauver son petit, elle se retira dans son terrier, mais en lançant au meurtrier des regards où brillaient à la fois la peur et la colère.

La viscacha a des ennemis naturels : le condor s'en nourrit ; les chiens sauvages, les renards la poursuivent avec ardeur, et l'opossum la suit jusque dans ses demeures. Malgré la destruction qu'en font ces animaux, le nombre des viscaches ne diminuerait pas, si les cultures, en s'étendant, ne les refoulaient de plus en plus. L'homme, en prenant possession du sol, devient son ennemi le plus redoutable.

Chasse. — On chasse la viscacha moins pour se procurer sa peau ou sa chair que pour l'empêcher de trop miner le sol. Il est en effet dangereux de passer à cheval sur les terrains qu'elle habite en trop grand nombre. Le cheval enfonce ses pieds dans ses couloirs, qui sont presque à fleur de terre, et il s'emporte, si toutefois il ne s'abat pas ou ne se casse pas une jambe.

Comme les viscaches s'établissent volontiers là où croît une espèce de petit melon sauvage amer dont elles font leur nourriture, les indigènes, en voyant ce melon, jugent qu'une viscacha est dans le voisinage. La plante est donc pour eux l'indice d'un endroit périlleux qu'il

leur faut éviter. Les gauchos, qui n'aiment pas à être arrêtés dans leurs courses, détestent par conséquent les viscaches, et mettent tous les moyens en usage pour les éloigner. Ils brûlent les herbes au voisinage de leurs habitations; d'autres fois, ils inondent les terriers, et les animaux, forcés de les abandonner, sont saisis par des chiens dressés à les chasser.

Gøring a assisté à une chasse de ce genre. On creusa un fossé allant d'un canal jusqu'aux viscacheras, et on y fit entrer de l'eau. Plusieurs heures se passèrent avant que ce terrier fût rempli : l'on n'entendit d'abord que les grognements habituels des animaux. Enfin, l'eau les força à sortir et ils se montrèrent à l'entrée du terrier; mais, à la vue des chasseurs et des chiens, ils rentrèrent en grondant. L'eau, cependant, montait toujours, le danger croissait, et ils furent contraints de prendre la fuite. A l'instant, les chiens sont derrière eux, une chasse curieuse a lieu, et les viscaches, malgré leur défense désespérée, finissent par succomber l'une après l'autre. Gøring a vu des viscaches entraîner dans leur terrier les cadavres de leurs semblables. Il en tua une d'un coup de feu à une faible distance; mais, avant qu'il pût arriver, le cadavre avait disparu dans les galeries de l'habitation souterraine.

On tue aussi des viscaches à l'affût, et on les prend à des collets placés aux entrées des terriers.

Les Indiens sont dans la croyance qu'une viscacha, enfermée dans sa demeure, n'en peut sortir si ses compagnons ne viennent la délivrer. Aussi, lorsqu'ils ont découvert un viscachera dont ils veulent prendre les habitants, ils en bouchent toutes les issues, et, pour empêcher que des secours n'arrivent du dehors, ils attachent un chien sur le lieu, en attendant qu'ils reviennent pourvus de collets, de filets et de furets, propres à déloger et à capturer les prisonniers.

Captivité. — Prises jeunes, les viscaches s'apprivoisent rapidement, et peuvent être aisément conservées. La seule viscacha qu'on ait vue en Europe, en 1814, était très-farouche, mordait et griffait; elle présentait toutes les particularités que l'on a attribuées aux viscaches sauvages. On la nourrissait avec du pain, des carottes et d'autres substances semblables.

Usages et produits. — Les Indiens mangent la chair de la viscacha et utilisent sa fourrure, qui a bien moins de valeur que celle des chinillas.

LES CTÉNOMYDÉS OU MURIFORMES — *PSAMMORYCTÆ*,*Die Schrotmäuse ou Trugratten.*

Caractères. — Nous voici arrivés à une famille de rongeurs muriformes, mais qui n'ont avec les rats que des rapports extérieurs. Leur port, la couleur de leur pelage, leurs oreilles courtes, larges, à poils rares, leurs doigts au nombre de quatre aux pattes de devant, de cinq à celles de derrière, leur queue longue, écailleuse, leur donnent bien certaine ressemblance avec les rats; mais des caractères tranchés les en séparent.

Leur pelage est roide, mêlé même de quelques piquants aplatis et annelés, leur queue est poilue et même touffue. Ils ont quatre molaires, dont la couronne porte trois ou quatre plis d'émail. L'arcade zygomatique est percée d'un trou par lequel passe une partie du muscle masséter qui s'insère, en avant, sur les côtés du museau. Cette disposition ne se rencontre que chez les espèces de cette famille et chez quelques autres rongeurs.

La colonne vertébrale comprend : 7 vertèbres cervicales, 11 vertèbres dorsales, 3 à 4 vertèbres sacrées, 24 à 44 vertèbres caudales; le nombre des vertèbres lombaires est très-variable.

Distribution géographique. — Les cténomydés sont propres aux forêts ou aux lieux découverts de l'Amérique du Sud et de l'Afrique.

Mœurs, habitudes et régime. — On les rencontre dans les haies, dans les buissons, au bord des routes, entre les rochers, près des fleuves et des torrents, et même sur les côtes.

Ils vivent en société dans des terriers qu'ils se creusent eux-mêmes. Quelques-uns sont de véritables animaux fouisseurs, et ont des habitudes presque souterraines comme les taupes; d'autres habitent les forêts et grimpent sur les arbres. La plupart ont des mœurs nocturnes. Quoique leurs formes soient lourdes, ils se meuvent cependant avec agilité, soit sous terre, soit sur les branches des arbres. Plusieurs sont aquatiques, nagent et plongent à merveille.

Comme la plupart des autres rongeurs, ils ont une nourriture végétale; quelques-uns, cependant, se nourrissent de lézards, de coquillages et de mollusques.

D'après ce que l'on sait, ils n'ont pas de sommeil hivernal : ils amassent cependant des provisions d'hiver.

L'ouïe et l'odorat sont leurs sens les plus parfaits; la vue n'est bonne que chez quelques-uns;

et chez ceux qui vivent sous terre, ce sens paraît exister à peine. Leur intelligence est médiocre; les plus grandes espèces seules en font preuve. Les uns ont un peu du courage et de la ruse des rats; mais la plupart sont craintifs, méfiants, lâches.

Leur fécondité est assez grande, le nombre de leurs petits varie de deux à sept; ils ont plusieurs portées par an, comme les autres rongeurs; ils peuvent, quand ils sont en bandes, causer de grands ravages dans les plantations, et leurs dégâts ne sauraient être compensés par la faible utilité dont sont pour l'homme leur chair et leur peau.

Captivité. — Ils supportent assez facilement la captivité; quelques-uns même semblent s'en accommoder parfaitement. Ils sont curieux, agiles, apprennent vite à connaître leur maître, et l'amuse par leur gentillesse.

LES OCTODONS — *OCTODON*.*Die Strauchratten.*

Caractères. — Les octodons, qui forment le premier genre de la famille, établissent comme une transition entre les rats et les écureuils; ils ressemblent même plus à ceux-ci qu'à ceux-là, et Molina a fait un écureuil d'une de leurs espèces.

Ils ont le corps court, ramassé, le cou gros et court, la tête grande, la queue écailleuse avec un pinceau de poils au bout, les pattes de derrière beaucoup plus longues que celles de devant, pourvues chacune de cinq doigts armés de griffes; des oreilles moyennes, assez larges, droites, arrondies à la pointe, couvertes de poils rares; des yeux moyens; la lèvre supérieure fendue; des incisives lisses, pointues; des molaires dépourvues de racines, la couronne offrant un dessin en huit de chiffre (d'où le nom d'*octodon*). Leur pelage est abondant; leurs poils sont courts, secs, grossiers.

Distribution géographique. — Ils habitent le Chili, le Pérou et la Bolivie.

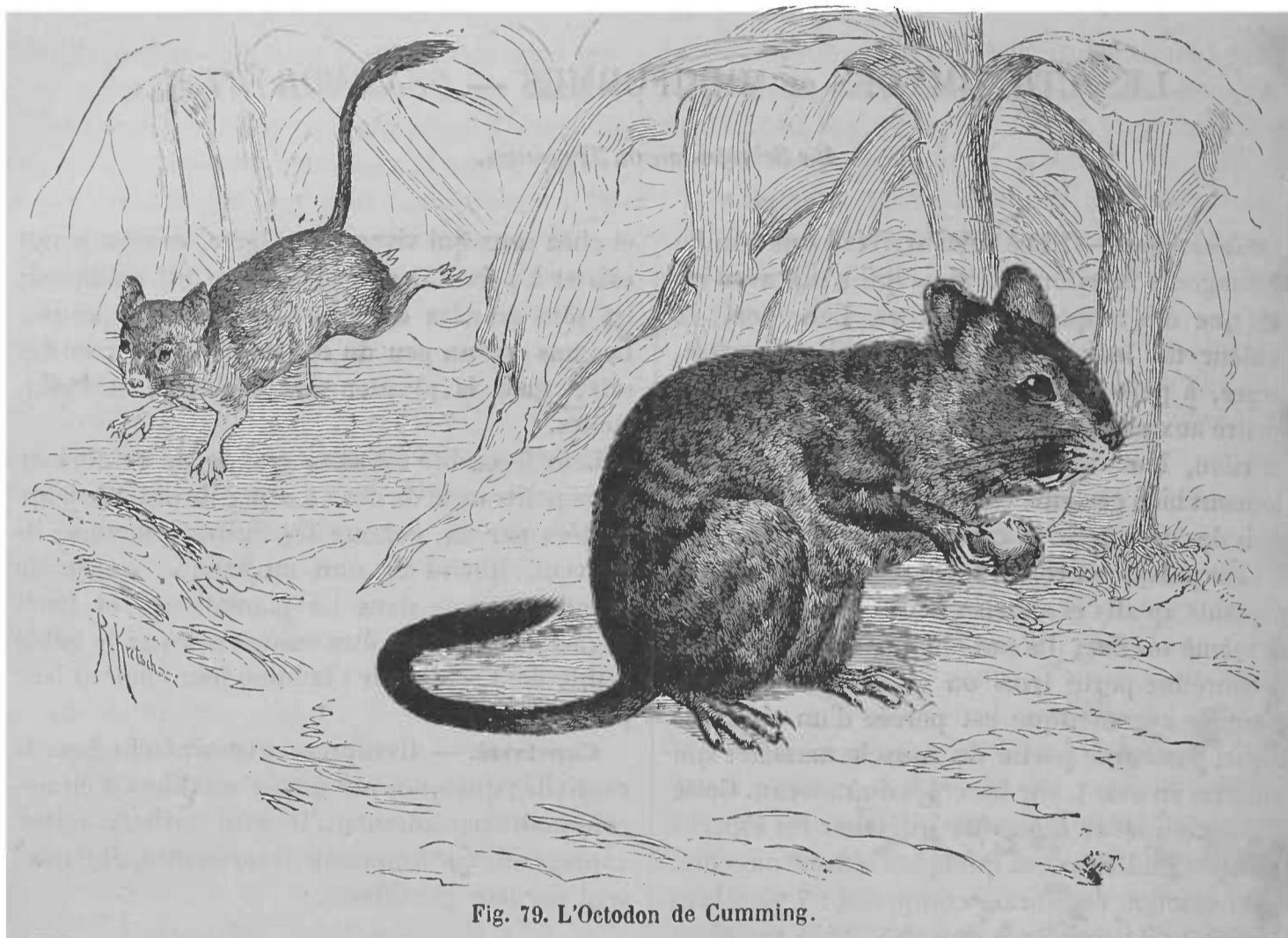


Fig. 79. L'Octodon de Cumming.

L'OCTODON DE CUMMING — OCTODON CUMMINGII.*Der Degu.*

Caractères. — Cette espèce (fig. 79), que l'on connaît dans sa patrie sous le nom de *dégu*, ressemble un peu au loir, au moins par la couleur. Il a le dos brun-gris, irrégulièrement tacheté; le ventre gris-brun; la poitrine et la nuque plus foncées, la racine de la queue plus claire, presque blanche; les oreilles, d'un gris foncé à leur face externe, sont blanches à leur face interne; les moustaches sont en partie blanches, en partie noires; la queue, noire en haut et à sa base, est gris clair sur le tiers antérieur de sa face inférieure. Sa longueur totale est de 27 cent., sur lesquels un peu plus de 8 cent. appartiennent à la queue; il est haut de 8 cent.

Distribution géographique. — L'octodon de Cumming ou dégu, est un des animaux les plus communs du Chili central.

Mœurs, habitudes et régime. — « Les dégus, dit Pœppig, habitent par centaines les haies et les buissons; au voisinage même des villes, on les voit courir sans crainte sur les routes, pénétrer dans les champs et les jardins, où ils causent beaucoup de dégâts. Rarement ils quittent le sol pour

grimper sur les buissons; ils attendent avec une témérité provocatrice l'approche de leur ennemi, puis disparaissent dans un de leurs terriers pour ressortir bientôt par une autre ouverture. Ils ont plutôt les mœurs d'un campagnol que celles d'un rat. Malgré la douceur du climat, ils amassent des provisions, mais ils n'ont pas de sommeil hivernal.

Quoique l'espèce soit très-commune, on ne connaît pas encore l'époque de l'accouplement, la durée de la gestation, le nombre des petits. On peut seulement dire que sa multiplication est considérable.

Captivité. — L'octodon de Cumming supporte très-bien la captivité, s'apprivoise rapidement et sa gentillesse est extrême.

Usages et produits. — Sauf l'agrément qu'il peut procurer quand on l'élève en captivité, il n'est d'aucune utilité. On n'emploie ni sa chair ni sa peau.

Variété. — Dans les hautes montagnes du Chili, à une altitude de 3,000 mètres, vit un octodon que beaucoup de naturalistes ne regardent que comme une variété locale du dégu. Sa stature plus vigoureuse, sa couleur toute différente, semblent cependant témoigner qu'il forme une espèce différente.



Fig. 80. Le Cténome magellanique.

LES CTÉNOMES — CTENOMYS.

Die Kammratten.

Caractères. — Par leur port, les cténomes sont intermédiaires, en quelque sorte, aux rats proprement dits et aux hamsters ; plusieurs d'entre eux ressemblent même beaucoup à ceux-ci. Ils ont le corps ramassé, cylindrique ; le cou gros et court ; la tête courte ; le museau obtus ; des jambes médiocres ; cinq doigts à chaque patte, armés de forts ongles propres à fouir et couverts à leur racine de poils durs, roides, disposés en peigne ; la queue courte, épaisse, à bout tronqué, couverte d'écaillés disposées en anneaux et de poils très-fins. Les poils du corps sont couchés ; ceux de la tête ont moins de longueur que ceux du tronc ; quelques poils soyeux seuls font saillie.

Distribution géographique. — Les cténomes, que l'on nomme vulgairement *rats à peigne*, à cause des poils résistants qui enveloppent la base des ongles, sont propres à l'Amérique méridionale. Ils sont répandus depuis le sud du Brésil jusqu'au détroit de Magellan.

Mœurs, habitudes et régime. — Leurs yeux petits, leurs oreilles presque entièrement cachées sous le pelage, indiquent qu'ils mènent une vie souterraine. Ils sont, en effet, sous le rapport des habitudes, de véritables taupes, et se creusent de longs couloirs souterrains.

BREHM.

On admet cinq ou six espèces de cténomes, parmi lesquelles la suivante est une des plus intéressantes à connaître.

LE CTÉNOME MAGELLANIQUE — CTENOMYS MAGELLANICUS.

Der Tucutuco, The Tucutuco.

Le voyageur qui traverse pour la première fois les pays habités par ce cténome, entend des sons particuliers, saccadés, grondeurs, qui paraissent sortir de terre, et reproduire à peu près les syllabes *tucutuco* ; ce sont les cris de l'animal dont nous allons esquisser l'histoire, et que les Patagons nomment *tucutuco*, par imitation de son cri.

Caractères. — Le cténome magellanique (fig. 80) est à peu près de la taille d'un hamster à demi adulte. Il a 20 cent. de long, 10 cent. de haut, et sa queue mesure 8 cent. Le dos est brun-gris, à reflets jaunâtres, et faiblement moucheté de noir. Les poils sont couleur de plomb, avec la racine et la pointe gris de cendre, tirant un peu sur le brun. Quelques poils soyeux, épars, ont une pointe noire ; ces poils soyeux manquent sous le ventre, ce qui rend cette partie plus claire. Le menton et la gorge sont d'un jaune fauve pâle ; les pattes et la queue sont blanches.

Distribution géographique. — Le cténome magellanique a été découvert par Darwin, à l'est du détroit de Magellan ; on l'a ensuite trouvé



Fig. 81. Le Cercomys mineur.

plus au nord et à l'ouest, dans une grande partie de la Patagonie. Il y habite les plaines sèches, arides et sablonneuses.

Mœurs, habitudes et régime. — Il creuse, comme les taupes, des conduits souterrains très-étendus ; travaille la nuit, et paraît se reposer le jour, quoiqu'il fasse alors fréquemment entendre sa voix. Sa marche est lourde et maladroite. Il lui est impossible de franchir, en sautant, le moindre obstacle, et il est si étourdi que l'on peut facilement le prendre lorsqu'il se trouve hors de son terrier.

L'ouïe et l'odorat paraissent être ses sens les plus parfaits. La vue est très-peu développée ; il est même des espèces qui paraissent être complètement aveugles.

Le cténome tucutuco se nourrit des racines des plantes qui poussent dans ces parages ; il en amasse des provisions ; cependant il ne paraît pas avoir de sommeil hivernal.

Dans plusieurs endroits, les travaux souterrains de cet animal sont un danger pour le voyageur à cheval.

On ne sait rien sur le mode de reproduction, l'époque de l'accouplement, le nombre des petits de l'espèce.

Captivité. — Les cténomes captifs que posséda Darwin furent bientôt apprivoisés ; ils ne montraient aucune intelligence. Pour manger, ils portaient leur nourriture à la bouche avec leurs pattes de devant.

Usages et produits. — Les Patagons, qui, dans leur pauvre patrie, n'ont pas grand choix d'aliments, mangent la chair de cette espèce et la chassent avec ardeur.

LES CERCOMYS — CERCOMYS.

Die Rammsratten.

Caractères. — Les cercomys forment le troisième genre de cette famille. Ce genre, que caractérise principalement une queue très-longue, écaillée et nue comme celle des rats, ne renferme qu'une espèce.

LE CERCOMYS MINEUR—*CERCOMYS CUNICULARIUS*

Die Rammsratte.

Caractères. — Le cercomys mineur (*fig. 81*) est un rongeur à chanfrein très-bombé, à grandes oreilles, à grands yeux, à lèvres épaisses, à longues moustaches, à ongles vigoureux ; il a un pelage mou et épais, brun-jaune sur le dos, blanchâtre sous le ventre. Son corps a 16 cent. de long, et sa queue en mesure 10.

Distribution géographique. — Il habite le Brésil, notamment la province de Mina.

Mœurs et habitudes. — On ne sait rien sur ses habitudes.

LES ECHIMYS — *ECHIMYS*.*Die Lanzenratten.*

Caractères. — Les echimys, vulgairement nommés *rats à lance*, *rats épineux*, ont le port des rats, la tête épaisse, le museau obtus, la lèvre supérieure fendue, les yeux petits, les oreilles droites, le cou court, le tronc épais, les jambes courtes, cinq doigts aux pieds de derrière, quatre à ceux de devant, avec un pouce rudimentaire, tous munis d'ongles un peu recourbés. La queue est tronquée et couverte de poils fins sur toute son étendue; la fourrure est formée de poils mous, entre lesquels passent des piquants nombreux, à deux tranchants, inclinés en arrière, aplatis, un peu bombés sur leur face supérieure, incurvés sur leur face inférieure. Les incisives sont assez minces et brunes.

Les espèces se distinguent par la présence ou l'absence des piquants; par la queue poilue ou écaillée.

L'ECHIMYS ÉPINEUX — *ECHIMYS SPINOSUS*.

Caractères. — Cette espèce, dont la taille est celle du rat, est d'un gris roussâtre sur le corps, blanche en dessous. Sa queue, couverte d'un assez grand nombre de poils courts, est beaucoup moins longue que le corps, qui a de 20 à 25 cent.

Distribution géographique. — On trouve l'echimys épineux dans le sud du Paraguay, mais il y est rare.

Mœurs, habitudes et régime. — Rengger a pu l'observer à l'état de nature; voici ce qu'il en dit: « Il vit souvent en grandes sociétés sur les flancs des montagnes sablonneuses; il s'y creuse un conduit souterrain sinueux, serpentant, de 1 mètre et demi à 2 mètres de long, et de quelques centimètres de large; il n'est pas à plus de 16 cent. sous terre. Ce couloir n'a d'ordinaire qu'une issue. Au fond est un nid d'herbes sèches. J'y trouvai une fois deux petits nouveau-nés, aveugles, dont les piquants étaient encore mous.

« Cet animal paraît se nourrir de racines, d'herbes, des graines et des fruits des buissons, les seuls aliments végétaux qu'il puisse trouver dans les lieux qu'il habite.

« Très-rarement il quitte sa demeure pendant le jour; au crépuscule, j'en ai vu à plus de trente pas de leur terrier. Quand on passe la nuit en plein air, on entend souvent, comme l'a fait remarquer d'Azara, son cri: *cu-tu*; dont, en divers endroits, on a fait son nom. »

LES CAPROMYS — *CAPROMYS*.*Die Ferkelratten.*

Caractères. — Les espèces qui composent ce genre ont une taille assez forte, le corps court et épais, l'arrière-train vigoureux, le cou court et gros, la tête assez longue et large, le museau allongé, obtus, les oreilles larges, moyennes, presque nues, les yeux grands, la lèvre supérieure fendue, les pattes fortes, cinq doigts à celles de derrière, quatre à celles de devant, armés d'ongles longs, recourbés, acérés, un pouce rudimentaire, portant un ongle plat, une queue de moyenne longueur, poilue et écaillée. Le pelage est épais, rude, grossier et brillant.

LE CAPROMYS DE FOURNIER — *CAPROMYS FOURNIERI*.*Die Huita Conga.*

Cette espèce est la plus intéressante du genre et la plus anciennement connue des naturalistes. Oviedo, dans un ouvrage publié en 1525, en parle. Il la nomme *chemi*, et dit que c'est un animal semblable au lapin; qu'on la trouve à Saint-Domingue, et qu'il forme la principale nourriture des indigènes. Mais, trente-deux ans après la découverte de l'Amérique, l'espèce avait considérablement diminué, par suite de la chasse que lui faisaient les indigènes, et maintenant on ne la trouve plus qu'à Cuba, et encore elle a complètement disparu des endroits peuplés.

Caractères. — Le capromys de Fournier (*fig. 82*) adulte a un demi-mètre de long environ, 16 ou 19 cent. de haut, et sa queue mesure 22 cent. Il pèse de 6 à 8 livres. Son pelage est gris jaune et brun; la croupe est rousse, la poitrine et le ventre sont brun-gris sale, les pattes noires, les oreilles foncées, le ventre est marqué d'une bande longitudinale grise. Souvent le dos est très-foncé, les poils sont gris pâle à leur racine, puis noir foncé, roux-jaune, et enfin noirs à la pointe. Aux flancs, et surtout à l'épaule, font saillie quelques poils blancs, plus forts et plus longs.

Chez les jeunes animaux, le brun tire sur le verdâtre, et est faiblement moucheté de noir.

Distribution géographique. — Ce capromys, comme ses congénères, est propre à l'île de Cuba.

Mœurs, habitudes et régime. — Il habite les forêts épaisses, et vit sur les arbres ou dans les buissons les plus touffus. Il a des habitudes nocturnes. Ses mouvements, sur les arbres, sont agi-

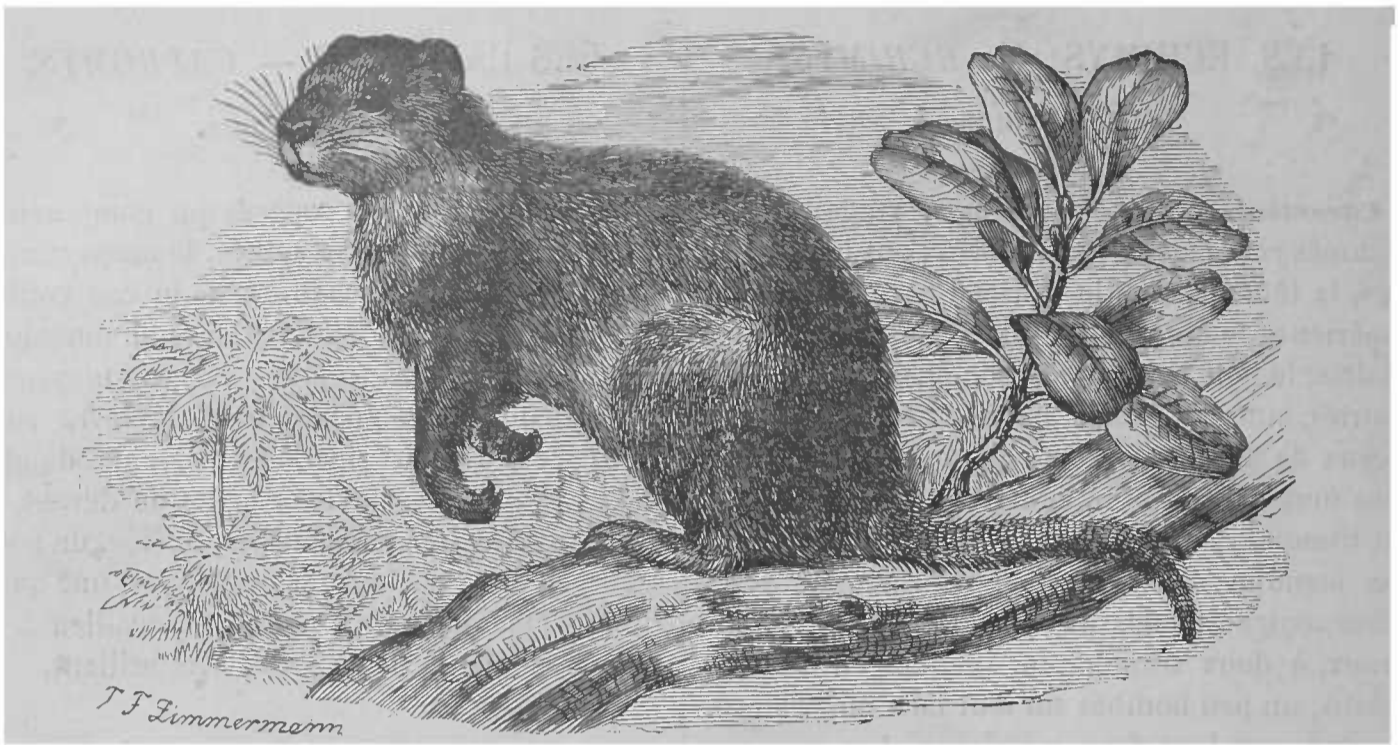


Fig. 82. Le Capromys de Fournier.

les, sinon rapides ; à terre, sa démarche est lourde, par suite du grand développement du train de derrière. Cet animal se sert de sa queue en grim pant, pour se tenir ou pour garder son équilibre. A terre, il s'assied souvent à la manière des lièvres ; parfois, il fait de petits bonds comme les lapins, ou part d'un galop lourd comme le porc.

L'odorat est le plus développé de ses sens. Le bout de son museau, ses narines larges, obliques, entourées d'un bord élevé, séparées par un sillon profond, sont continuellement en mouvement, dès que quelque chose d'inconnu le frappe. Son intelligence est faible. En somme, le capromys est doux, craintif et sociable. Lorsqu'il se voit seul, il se montre inquiet, appelle ses compagnons par des sifflements aigus, et témoigne sa joie par un sourd grognement, quand il les retrouve. Il vit en bonne harmonie avec ses semblables, ne se disputant jamais avec eux, pas même pour la nourriture. Sont-ils plusieurs ensemble, ils jouent, se battent, mais sans se départir jamais de leur bonne humeur. Les poursuit-on, ils se défendent avec courage, et mordent fortement les personnes qui les prennent.

Nous manquons de renseignements au sujet de l'époque du rut et du nombre des petits.

Leur nourriture consiste en fruits, en feuilles, en écorce. Les capromys captifs montrent beaucoup de goût pour les plantes à odeur forte, telles que la menthe, la mélisse, que les autres rongeurs dédaignent d'ordinaire. Ils boivent très-peu d'eau, mais ils ne peuvent cependant complètement s'en passer.

Chasse. — Dans plusieurs cantons de l'île de Cuba, où il est connu des créoles espagnols sous le nom d'*agutia* ou *huita conga*, on chasse le capromys pour se procurer sa chair. Les nègres surtout sont très-ardents à cette chasse. Ils poursuivent leur gibier sur les arbres, l'attrapent au milieu des branches, ou mettent sur sa piste des chiens qui ne tardent pas à s'en emparer et à le tuer. Autrefois, les indigènes ont dû employer à cette chasse leurs chiens sauvages, arborigènes, le *carasissi*, assez semblable au chacal, que l'on trouve encore dans la Guyane. Au lieu de lanternes, ils se servaient de papillons lumineux, que les femmes qui les accompagnaient portaient dans leurs cheveux.

LES MYOPOTAMES — *MYOPOTAMUS*.

Die Schweifbiber.

Nous rapportons encore à cette famille un genre que quelques auteurs ont rangé dans le voisinage des castors. L'espèce qui le compose a, en effet, le port et les mœurs de ces animaux ; mais sa queue arrondie, longue, les particularités de sa structure interne, l'en séparent.

Caractères. — Les myopotames sont caractérisés par un corps bas ; un cou court et épais ; une tête grosse, courte, large, aplatie au sommet, à museau obtus ; des yeux moyens, ronds et saillants ; des oreilles petites, rondes, plus hautes que larges ; une lèvre supérieure entière ; des membres courts et vigoureux, les postérieurs un peu plus longs que les antérieurs ; cinq doigts



Fig. 83. Le Coypou.

à chaque patte, que réunit à la base une membrane natatoire, ceux de derrière étant plus longs que ceux de devant, qui sont libres. Tous ces doigts sont armés d'ongles longs, recourbés et acérés ; le doigt interne des pieds de devant seul porte un ongle plat. La queue est longue, très-épaisse à sa racine, décroissant insensiblement jusqu'à l'extrémité, parfaitement arrondie, écaillée et couverte de poils roides, serrés et couchés. Le pelage est épais, assez long et souple ; il est formé par un duvet court, mou, floconneux, à peu près impénétrable à l'eau, et par des poils soyeux, longs, mous, faiblement luisants, recouvrant complètement le duvet, et déterminant la coloration de l'animal. Les incisives, grandes et larges, rappellent celles des castors, mais les quatre molaires ont tout à fait le type de celles des genres précédents.

Ce genre repose sur une espèce unique.

LE MYOPOTAME COYPOU — MYOPOTAMUS COYPU.

Der Sumpfbiber, Schweifbiber ou Coypu, The Coypu Rat ou Racoonda.

Caractères. — Le coypou, vulgairement *castor des marais* (fig. 83), atteint à peu près la taille de la loutre. Il a plus d'un demi-mètre de long, et près de 33 cent. de haut ; la queue a à peu près la longueur du corps ; on trouve parfois de vieux mâles qui ont 1 mètre de long. La base des

poils est gris-ardoise, la pointe est brun-roux ou brun-jaune ; les longs poils soyeux sont plus foncés que les autres. Le dos est ordinairement brun châtain, le ventre est presque noir-brun, et les flancs sont d'un roux vif. D'autres ont le pelage gris-jaune, marqué de brun clair ; il en est de complètement roux, mais, sur toutes ces variétés, le bout du museau et les lèvres sont presque toujours blancs ou gris-clair. Les dents incisives sont fortes (fig. 84).

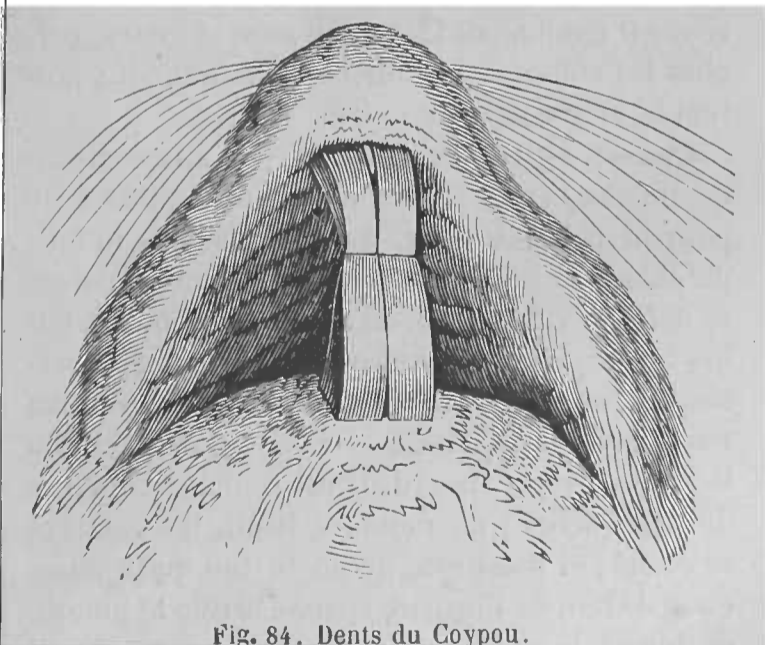


Fig. 84. Dents du Coypou.

Distribution géographique. — Le coypou habite une grande partie de la zone tempérée de l'Amérique méridionale. On le trouve dans tous

les pays au sud du tropique. Il est commun dans toute la Plata, à Buenos-Ayres, dans le Chili central. Son aire de dispersion s'étend depuis l'océan Atlantique jusqu'à l'océan Pacifique, en traversant la chaîne des Andes, et du 24° au 43° de latitude australe. Il manque au Pérou et dans la Terre-de-feu.

Mœurs, habitudes et régime. — D'après Rengger, il fréquente les bords des lacs et des fleuves, et de préférence les eaux tranquilles, où les plantes aquatiques forment, à la surface de l'eau, une couche capable de le porter.

Les coypous vivent par paires. Chaque paire se creuse au bord de l'eau un terrier de 1 mètre à 1^m,20 de profondeur, et de 50 à 65 cent. de diamètre, dans lequel ces animaux passent la nuit et une partie du jour. C'est là aussi que la femelle met bas.

Le coypou nage à merveille, mais c'est un mauvais plongeur; sur terre, il a des mouvements lents; ses pattes sont si courtes, que son ventre touche presque le sol. Il ne va à terre que pour passer d'un fleuve dans un autre. En cas de danger, il saute à l'eau et plonge; le poursuit-on, il se réfugie dans son terrier. Son intelligence est peu développée, et il est habituellement très-craintif et méfiant.

On ne connaît rien de positif sur sa reproduction; on sait seulement que la femelle a une portée de quatre à six petits, que ceux-ci croissent très-rapidement et accompagnent la mère dans ses excursions. Un ancien naturaliste raconte que l'on peut dresser les jeunes coypous à pêcher les poissons; mais cela paraît être une erreur: il confondait le coypou avec la loutre, car, chez les colons espagnols, ces deux animaux portent le même nom de *nutria*.

Chasse. — On chasse le coypou aux environs de Buenos-Ayres avec des chiens dressés à le poursuivre dans l'eau, à l'amener sous le fusil du chasseur, ou à l'attaquer et le prendre malgré sa défense vigoureuse. D'autres fois, on établit des trappes dans les endroits où il se tient de préférence, notamment à l'entrée de son terrier. Au Paraguay, on ne chasse le coypou que quand on le rencontre par hasard. Il est difficile d'ailleurs de l'approcher; au moindre bruit, il s'enfuit et se cache, et il est rare qu'on le tue du premier coup de feu. Sa fourrure épaisse arrête le plomb, et, blessé, le coypou peut encore se sauver. Est-il frappé à la tête, il tombe au fond de l'eau comme une masse, et si le chasseur n'a pas un bon chien, il est perdu pour lui.

Captivité. — En captivité, le coypou ne perd pas

sa timidité. Il apprend cependant peu à peu à connaître son maître. Pris âgé, il se montre furieux, cherche à mordre, refuse toute nourriture, et ne peut pas être conservé longtemps. Néanmoins, dans ces dernières années, on en a amené en Europe: il y en a toujours au Jardin zoologique de Londres.

« Le castor des marais, dit Wood, est un animal vif et agile, très-intéressant à observer. Il nage aussi bien que le castor en s'aidant seulement des pattes de derrière. Les pattes de devant sont pour lui des mains dont il se sert habilement.

« J'ai souvent assisté aux jeux des coypous et me suis beaucoup amusé de les voir nager à travers leur domaine, examiner attentivement ce qu'ils trouvent de nouveau. Jette-t-on de l'herbe dans leur bassin, ils la prennent dans leurs pattes de devant, la secouent pour débarrasser les racines de la terre qui y adhère, la lavent dans l'eau, et cela si bien, qu'une laveuse de profession ne ferait pas mieux. »

Usages et produits. — C'est principalement pour en avoir la peau que l'on chasse le coypou. Le duvet sert à faire des chapeaux de très-bonne qualité, que l'on paye très-cher. A la fin du siècle dernier, une peau de coypou se vendait à Buenos-Ayres deux réaux, c'est-à-dire plus de deux francs de notre monnaie; mais, depuis, cette valeur a augmenté, quoique chaque année on exporte en Europe des milliers de ces peaux, connues sous le nom de *Racoonda nutria*, ou loutre d'Amérique. Jusqu'en 1823, 15 à 20,000 peaux entraient chaque année dans le commerce. En 1827, d'après les relevés officiels de la douane de Buenos-Ayres, la seule province d'Entre-Rios en fournit 300,000, et l'exportation depuis ne fit qu'augmenter; en 1830, on en expédia 50,000 en Angleterre, provenant des marais aux environs de Buenos-Ayres et de Montevideo. Le coypou subit le sort du véritable castor: peu à peu, il diminue, et, aujourd'hui, il faut en quelque sorte le protéger aux environs de Buenos-Ayres, pour le préserver d'une destruction complète.

Sa chair blanche, succulente, est mangée dans quelques localités par les indigènes; en d'autres endroits, on la dédaigne. Dans les pays catholiques, on la sert, en carême, en guise de chair de poisson.

Les pêcheurs des îles Chiloë parlent d'une autre espèce de *nutria*, qui se trouve non dans l'eau, mais dans les petits bras de mer, dans les baies et dans les canaux, principalement au sud

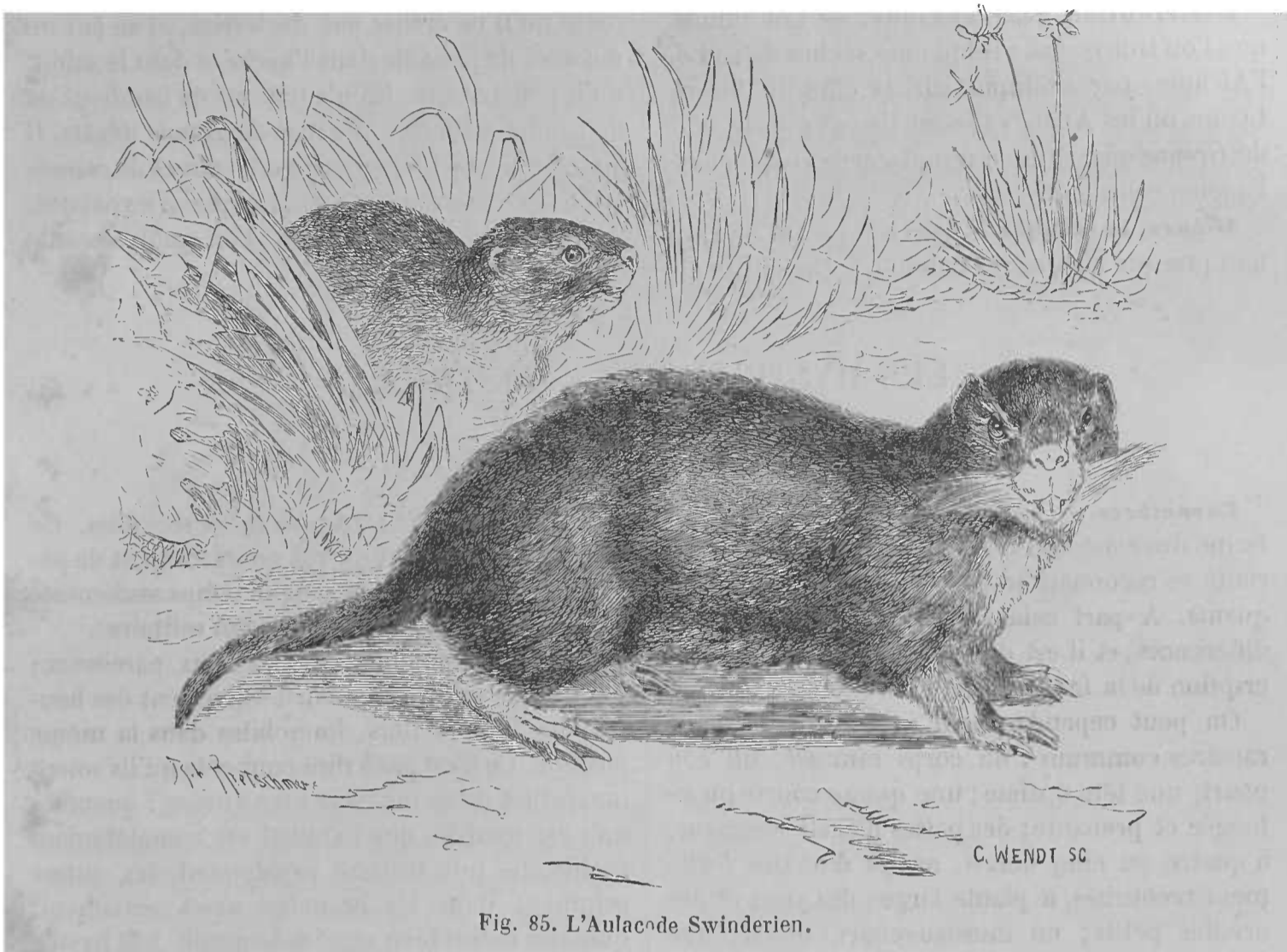


Fig. 85. L'Aulacode Swinderien.

des îles Chiloë. Cet animal n'habiterait que l'eau salée; il se nourrirait non-seulement de plantes aquatiques, mais encore d'animaux marins, de toute espèce de mollusques. Mais, jusqu'à présent, les naturalistes n'ont pu se procurer aucune peau de cette espèce de nutria, et surtout aucune peau préparée scientifiquement. On ne peut donc déterminer jusqu'ici la place qu'elle doit occuper.

LES AULACODES — *AULACODUS*

Die Borstenferkel.

Caractères. — Nous terminerons la famille des cténomydés par un petit genre qui paraît faire la transition des coypous aux porcs-épics, et qui a pour caractères un corps ramassé et vigoureux; une tête petite; un museau court et large; des oreilles en demi-cercle, nues; une queue velue; des jambes courtes; quatre doigts armés d'ongles forts, recourbés en faucille; un pouce rudimentaire aux pieds de devant, pourvu d'un ongle plat; des incisives supérieures marquées à la face antérieure de trois sillons profonds; des molaires à peu près égales en gran-

deur, quadrangulaires, les supérieures creusées de deux sillons profonds à la face externe, les inférieures offrant la même disposition, mais à la face interne.

L'AULACODE SWINDERIEN — *AULACODUS SWINDERANUS.*

Der Borstenferkel, The Ground Pig.

Caractères. — Cette espèce, la seule connue, a le port du coypou, et mesure 77 cent., sur lesquels 22 appartiennent à la queue. Tout son corps, surtout le dos, est recouvert d'une fourrure à piquants lisses, annelés aux parties supérieures, à pointe flexible, et rappelant beaucoup les piquants du porc-épic. On peut dire qu'il le remplace dans l'ancien monde. Chez les jeunes animaux, les poils sont jaunâtres, à anneaux brun foncé; chez les vieux, ils sont gris-noir à la racine, bruns au milieu, noirs au bout, souvent marqués aussi d'anneaux brun-jaune. Le menton et la lèvre supérieure sont blanchâtres; la poitrine est jaune sale; le ventre brun-jaune, moucheté de gris brun; les oreilles sont couvertes de poils blanc jaunâtre; et les moustaches sont en partie blanches, en partie noires.

Distribution géographique. — Cet animal, que l'on trouve dans les plaines sèches du sud de l'Afrique, par exemple sur la côte de Sierra-Leone, où les Anglais le connaissent sous le nom de *Ground-pig*, semble remplacer le coypou dans l'ancien continent.

Mœurs, habitudes et régime. — On ne connaît presque rien de ses habitudes. On sait seule-

ment qu'il ne creuse pas de terrier, et se fait un nid avec de la paille dans l'herbe et dans le sable; qu'il pénètre dans les plantations de bambous ou de cannes à sucre, et y cause de grands dégâts. Il aime beaucoup les gousses souterraines de *cassada* et d'*arachis hypogæa*, et recherche aussi les patates.

Sa chair est tendre et de bon goût, aussi le chasse-t-on avec ardeur.

LES HYSTRICIDÉS — *HYSTRICES*.

Die Stachelschweine.

Caractères. — La famille des hystricidés renferme des rongeurs grands et lourds, dont la parenté se reconnaît de suite à la présence des piquants. A part cela, ils présentent de grandes différences, et il est difficile de donner une description de la famille.

On peut cependant leur assigner comme caractères communs : un corps ramassé, un cou court, une tête épaisse; une queue courte ou allongée et prenante; des pattes d'égale longueur, à quatre ou cinq doigts, armés d'ongles fortement recourbés, à plante large; des yeux et des oreilles petits; un museau court, obtus; une lèvre supérieure fendue. Les piquants varient beaucoup en longueur et en volume. Ils sont mêlés à un rare duvet, ou à de longs poils soyeux, qui peuvent les recouvrir complètement, et ont une couleur vive.

Les incisives sont lisses ou sillonnées sur leur face antérieure; les molaires sont d'égale grandeur, avec des plis d'émail.

La colonne vertébrale comprend sept vertèbres cervicales, douze ou treize dorsales, cinq lombaires, trois ou quatre sacrées, douze ou treize caudales.

Distribution géographique. — Tous les hystricidés sont propres aux régions chaudes et tempérées de l'ancien et du nouveau monde : ici vivent les espèces grimpeuses, à queue longue; là se trouvent les espèces terrestres, à queue courte.

Mœurs, habitudes et régime. — Les hystricidés sont tous des animaux nocturnes, paresseux dans tous leurs mouvements, à sens obtus, à intelligence peu développée. Les espèces de l'ancien continent vivent sur le sol, habitent les steppes et se creusent des terriers; celles du nouveau continent sont arboricoles, fréquentent par conséquent les forêts, et se logent au milieu des branches ou dans le creux d'un tronc d'arbre.

Les hystricidés ne sont nullement sociables. Ce n'est qu'au moment du rut qu'ils forment de petites bandes, mais pour quelque temps seulement. Tout le reste de l'année ils vivent solitaires.

Leurs mouvements sont très-lents, paresseux; les espèces arboricoles, surtout, restent des heures, des jours entiers, immobiles dans la même position. Ce n'est pas à dire pour cela qu'ils soient incapables de se mouvoir avec vitesse : quand la nuit est tombée, que l'animal est complètement éveillé, les uns trottent rapidement, les autres grimpent dans les branches assez agilement, quoique moins bien que les écureuils. Les hystricidés terrestres savent creuser à merveille, même dans les sols les plus durs.

L'odorat paraît être leur sens le plus parfait; comme chez tous les grimpeurs, le toucher est assez développé; la vue et l'ouïe sont faibles. Ils sont craintifs au plus haut point; tout animal leur inspire de la frayeur. En cas de danger, ils cherchent à se rendre effrayants en grondant et en hérissant leurs piquants. Ils sont sots, oublieux, nullement inventifs, méchants et colères. Ils ne lient amitié ni avec leurs semblables ni avec d'autres animaux. Une friandise suffit pour jeter de la brouille entre le mâle et la femelle. Jamais on ne voit deux hystricidés jouer ensemble, ou vivre seulement en bons rapports l'un à côté de l'autre. Chacun va son chemin, sans s'inquiéter de son voisin; au plus se couche-t-il près de lui pour dormir. Jamais les hystricidés ne s'habituent à l'homme qui les soigne en captivité; ils ne savent pas reconnaître leur gardien. Leur voix consiste en de sourds grognements, des ronflements, de faibles gémissements, un pialement difficile à décrire; une espèce cependant crie assez fortement.

Les hystricidés se nourrissent de substances végétales de toute espèce, de fruits aussi bien que de racines. Ils portent leur nourriture à la



Fig. 86. Le Sphiggure mexicain.

bouche avec leurs pattes de devant, ou bien la maintiennent à terre pendant qu'ils mangent. Presque tous paraissent pouvoir se passer d'eau pendant longtemps; la rosée des feuilles qu'ils mangent semble leur suffire.

Ce n'est que dans ces derniers temps que l'on a observé leur mode de reproduction. La femelle a une gestation de sept à neuf semaines; le nombre des petits d'une seule portée varie de un à quatre.

Usages et produits. — Les hystricidés sont pour l'homme d'une importance très-faible. Cependant on mange leur chair, et leurs piquants servent à divers usages. Les espèces terrestres sont souvent nuisibles dans les champs et les jardins où elles construisent leurs terriers.

Les espèces grimpeuses causent beaucoup de mal aux arbres, et ne sont d'aucune utilité. Mais dans les riches contrées tropicales, ces animaux ne peuvent être regardés comme très-nuisibles.

On connaît environ une douzaine d'espèces d'hystricidés. Elles peuvent être rangées dans deux grandes tribus, renfermant chacune plusieurs genres.

1° LES HYSTRICIDÉS GRIMPEURS.

Die Kletterstachelschweine.

Les hystricidés grimpeurs sont les plus élancés de la famille; ils ont une longue queue pre-

BREHM.

nante, et habitent tous l'Amérique centrale et l'Amérique méridionale.

LES SPHIGGURES — *SPHIGGURUS*.

Die Greifstachlern.

Caractères. — Ce premier genre, le plus riche en espèces, renferme les hystricidés chez lesquels les piquants sont moins abondants que les poils, et manquent complètement sous la gorge, à la poitrine et au ventre.

LE SPHIGGURE MEXICAIN — *SPHIGGURUS MEXICANUS*.

Der mexicanische Greifstachler.

J'ai eu occasion d'observer en vie cette espèce, une des plus belles du genre, et mon ami Zimmermann en a fait un dessin si exact que je vais le prendre comme type de ma description.

Caractères. — L'animal (*fig. 86*) a environ un mètre de long, sur lequel 30 cent. appartiennent à la queue. Les poils sont luisants, épais, mous, un peu crépus, et recouvrent presque complètement les piquants. Ceux-ci se trouvent sur tout le corps, sauf à la partie inférieure, à la face interne des pattes, sur le museau et la moitié terminale de la queue, qui est nue à la face supérieure, et couverte de soies noires à la face inférieure, jaunes aux faces latérales. La gorge porte encore quelques piquants qui lui forment

comme un collier ; sur les jambes, ils ne descendent pas au-dessous du coude ou du genou. Le pelage paraît noir, les poils en sont bruns ou gris clair à la racine, d'un noir foncé à la pointe. Les moustaches sont longues, les bras et les cuisses portent quelques longs poils raides. Les piquants sont d'un jaune soufre, avec la pointe noire ; ils sont très-minces à la racine, puis plus épais, et s'amincissent subitement en pointe à l'extrémité. Ils sont lisses en leur milieu ; leur pointe est acérée, en hameçon, et dirigée en arrière. Ils sont très-serrés autour des yeux et des oreilles où ils masquent complètement les poils, mais ils y ont moins de longueur que sur le reste du corps, et leur couleur est plus claire. Les piquants les plus longs sont ceux du dos. L'œil est fortement bombé, saillant, et assez semblable à une perle ; l'iris en est brun clair, la pupille a tout au plus le volume d'une tête d'épingle allongée. Tant que l'animal est tranquille, on n'aperçoit guère d'autres piquants que ceux qui entourent l'œil et l'oreille ; son pelage paraît être mou et lisse. Mais, quand il est en colère, il hérissé ses poils épineux, et on les sent lorsqu'on passe la main sur son dos. Ces piquants sont peu implantés dans la peau ; ils tombent au moindre attouchement, et on les enlève par douzaines en promenant seulement la main sur l'animal.

Distribution géographique. — Cette espèce, comme son nom l'indique, habite le Mexique.

Mœurs, habitudes et régime. — Nous manquons de renseignements sur le genre de vie du sphiggure mexicain en liberté. Nous connaissons un peu mieux celui d'un de ses congénères, le *cuiy* des Guaranas, qui a été décrit par d'Azara, Rengger, le prince de Wied et Burmeister. Le *cuiy* ou *couiy*, que l'on trouve dans tout le Brésil et les pays environnants, jusqu'au Paraguay, sans qu'il soit commun nulle part, habite surtout dans les grandes forêts et les lieux couverts de broussailles. Il vit à peu près seul toute l'année dans le canton qu'il s'est choisi ; fait sa demeure des arbres ; se repose le jour, enroulé sur lui-même, à la bifurcation de deux branches, et rôde la nuit. Il grimpe lentement, avec prudence, mais avec sécurité. Son attitude sur les arbres est particulière. Il s'assied sur les pattes de derrière, rapproche de celles-ci celles de devant et souvent les retourne, de telle façon qu'elles appuient sur le dos de la main. Il porte la tête droite, relevée en arrière, la queue étendue, mais un peu retroussée du bout. D'ordinaire, il s'affermit dans sa position en enroulant cet organe autour d'une branche. Il peut cependant,

sans cela, se tenir sur les branches les plus étroites. Pour grimper, il appuie fortement contre la branche la plante charnue de ses pieds, et la saisit avec la paume des mains. Le jour, il ne se meut que si on le dérange. Le met-on dans un lieu découvert, il court en chancelant jusqu'à l'arbre le plus voisin, y grimpe, choisit parmi les branches une place bien ombragée, s'y cache et commence à manger. Pour passer d'une branche à l'autre, il se cramponne avec sa queue et ses pattes de derrière, étend son corps horizontalement, et cherche à atteindre avec ses pattes de devant la branche qu'il a en vue. Il peut rester plusieurs minutes dans cette position fatigante, et diriger son corps à droite et à gauche. A-t-il saisi la branche avec ses membres antérieurs, il lâche d'abord ses pattes de derrière, puis sa queue, se balance entraîné par son propre poids, arrive au-dessous de la branche, que ses mains ont saisie, la prend avec sa queue, puis avec ses pattes de derrière et se met à grimper. Rengger croit que sa queue ne lui sert que quand il descend des arbres ; cela est en contradiction avec mes propres observations.

Le sphiggure *cuiy* se nourrit de fruits, de bourgeons, de feuilles, de fleurs, de racines ; il porte sa nourriture à sa bouche avec ses pattes de devant. Notre sphiggure du Mexique mange l'écorce des jeunes pousses, à condition de pouvoir les choisir lui-même. Dans sa cage, nous lui donnons des carottes, des pommes de terre, du riz, du pain tendre. En Amérique, on le nourrit de bananes.

Rengger dit que, pendant l'hiver, mâle et femelle se réunissent et vivent quelque temps ensemble. Au commencement de l'hiver, c'est-à-dire au commencement d'octobre, la femelle met bas un ou deux petits. D'Azara disséqua une femelle pleine, et ne trouva qu'un petit, déjà couvert de piquants. Je ne puis rien dire de plus au sujet de la reproduction de ces animaux.

Chasse. — Le *couiy* n'a rien d'attrayant ; les habitants du Paraguay ne le prennent et ne l'élèvent que très-rarement. Ils lui font par contre une chasse à outrance. Les sauvages mangent sa chair ; mais son odeur désagréable en fait un mets repoussant pour les Européens. Ceux-ci néanmoins le poursuivent, comme on poursuit chez nous le hérisson. Peu de temps après son arrivée à Rio-de-Janeiro, Burmeister reçut un *couiy* vivant, qui, suivant l'habitude du pays, avait été attaché sur un billot et assommé à coups de bâton : à peine pouvait-il marcher lorsqu'il l'eut détaché. Plus tard, il en vit un mort auprès d'un

chemin ; il avait probablement aussi été victime de la cruauté humaine. La chasse de cet animal inoffensif ne réclame aucun courage ; on le tue, quand il est sur les arbres ; à terre, on l'assomme à coups de bâton. Les chiens le haïssent autant que le hérisson, mais souvent leur antipathie leur est funeste. Les piquants du couiy, quand les chiens portent les dents sur lui, restent fichés dans leur gueule, et leur causent des inflammations douloureuses.

Captivité. — Les habitudes du couiy en captivité sont assez bien connues. Je ne saurais mieux faire que de rapporter d'abord ce qu'en a écrit d'Azara (1).

« Je lâchai dans mon appartement, dit ce judicieux observateur, un couiy adulte qu'on avait pris, et je l'ai gardé un an sans lui donner d'eau, parce qu'il ne boit pas. Étant effrayé, le couiy court avec toute sa vitesse, et un homme peut alors l'atteindre de son pas ordinaire, parce qu'il ne sait pas galoper. Il s'appuie sur le talon, et alors les pointes des quatre pieds font un angle de quarante-cinq degrés en dehors, et il marche sans plier les articulations des boulets, comme si elles n'avaient point de jeu.

« Toutes ses actions ont le caractère de la lenteur. Son goût sédentaire est poussé si loin, qu'il passe quelquefois vingt-quatre et quarante-huit heures sans changer de lieu, ni même de posture. Il ne se meut jamais que pour manger, et c'est communément vers neuf heures du matin et à quatre heures de l'après-midi ; car je ne l'ai vu se remuer qu'une seule fois à la clarté de la lune, et une autre fois à celle d'une lumière artificielle. Les premiers jours, il grimpait partout, et il se mettait sur la pomme ou sur le dos d'une chaise, et jamais sur rien de plat ; mais ayant monté un jour sur la fenêtre, et s'étant placé sur le bord du volet, il ne chercha pas depuis une autre place. Il y passait, sans plus de mouvement qu'une statue, tout le temps qu'il n'employait pas à manger, et il y était dans une posture étrange, parce que, sans se tenir ni par les pattes de devant, ni par la queue, et s'attachant seulement par les pieds de derrière, il plaçait son corps dans une situation plus voûtée que celle du lapin. Il avait les pattes de devant jointes, pendantes, touchant presque celles de derrière, et son museau baisait presque ces dernières. Quoiqu'il entrât du monde et qu'on parlât, il ne regardait pas, et ne se dérangeait pas d'un fil jusqu'à l'heure de descendre pour manger.

(1) D'Azara, *Essais sur l'hist. nat. des quadrupèdes de la province du Paraguay*, trad. Paris, 1801, t. II, p. 105.

« Un jour, je posai un petit rat mort sur son chemin, et lorsqu'en descendant pour prendre son repas, il vint à le rencontrer, il eut à l'instant beaucoup de peur, retourna et remonta à son gîte précipitamment. Il faisait toujours la même chose lorsque quelques oiseaux, parmi les plus petits de ceux que j'élevais, et qui étaient apprivoisés, s'approchaient de l'endroit où il mangeait.

« Il ne fit jamais aucun cas de la chair, et se nourrissait de pain, de maïs, de manioc, d'herbes, de fleurs et de tous les fruits ; mais il en prenait infiniment peu, et aimait à varier, en mangeant de plusieurs choses différentes. J'ai vu quelquefois que, sans se soucier de ce que je viens d'indiquer, il mangeait avec délices un morceau de bois, de saule sec, et de la cire vierge ; lorsqu'on lui donnait une orange entière, il n'y touchait point.

« Ce couiy prenait les aliments avec ses dents, les élevait et les soutenait aussitôt de ses deux pattes de devant, comme l'agouti ; mais il ne mordit jamais rien, ne fit jamais un geste offensif, ni ne creusa. Pour faire ses ordures, il attendait l'heure de son dîner, et il lui était indifférent que ses excréments ou son urine tombassent ou non sur sa nourriture. La vérité est que ses excréments ne sentent pas mauvais ; ils sont solides, interrompus, et un peu plus longs et plus rudes que ceux du lapin.

« Le sens le plus perfectionné du couiy est l'odorat ; et j'ai observé plusieurs fois que lorsqu'on me servait mon chocolat, ou que l'on entraînait dans ma chambre avec des fleurs, il élargissait son museau pour les mieux sentir, et il était frappé de leur parfum à plus de 15 pieds (environ 5 mètres). En l'appelant par son nom, il tournait quelquefois la tête ; et lorsque le froid le tourmentait, ou la faim, ou les puces, j'ai entendu sa voix, qui se bornait à un *hé* prolongé et si sourd, qu'on l'entendait à peine. Il ne regardait jamais aucun point déterminé, et l'on aurait dit qu'il était privé de la vue. Il se laissait toucher avec autant de facilité que s'il n'eût été qu'une pierre ; mais si l'attouchement lui faisait quelque violence, il hérissait ses épines, sans se plier ni faire de mouvements qu'avec sa peau, qu'il retirait pour relever ses piquants ; et il en est peu qui doutent qu'en se mettant à percer, pour peu qu'ils soient entrés, ils ne continuent à pénétrer d'eux-mêmes jusqu'à passer à une partie opposée. On assure encore qu'il fait tomber le fruit d'un arbre ; et qu'en se roulant sur ce fruit, il l'emporte cloué à ses épines. Toutes ces

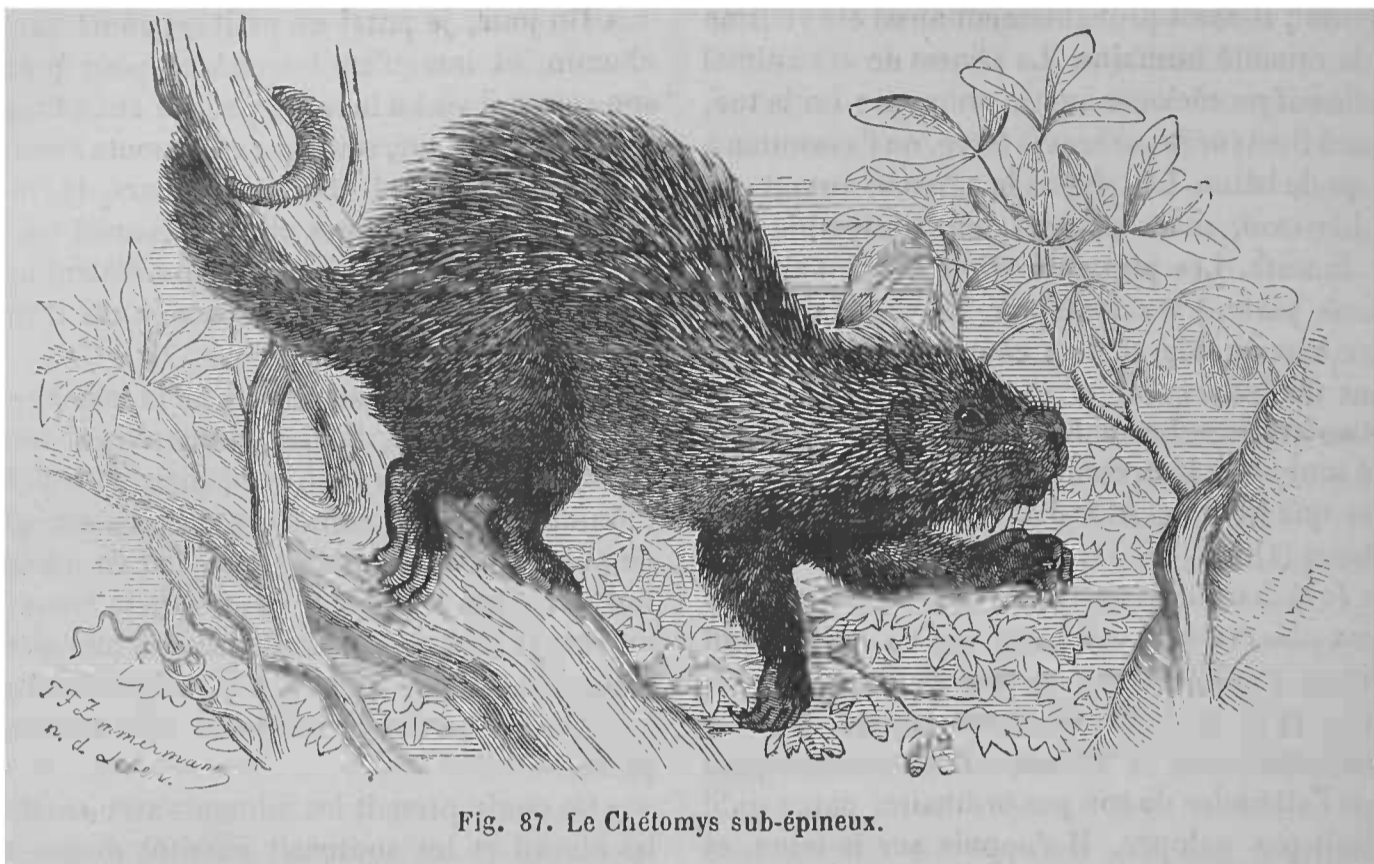


Fig. 87. Le Chétomys sub-épineux.

choses sont autant de fables, et voici uniquement ce qui est réel : lorsqu'il hérissé ses pointes pour sa défense, il en tombe quelques-unes, par la tension de la peau à laquelle elles sont peu adhérentes. Il arrive encore que si l'on n'arrache pas les épines qu'il a fichées, par exemple, aux chiens imprudents qui le mordent, le lendemain on voit ces épines plus enfoncées, non qu'elles le soient en effet, mais parce qu'elles paraissent l'être à cause de l'enflure de la partie piquée.

« J'ai vu quelquefois les excréments de l'yagouarité (jaguar) remplis de piquants du couï, qui sortent tels qu'ils sont entrés, et sans s'être arrêtés dans aucun point.

« En hiver, qui est ici la saison des puces, mon couï était très-tourmenté, et il se grattait avec ses quatre pattes. »

Je n'ai que peu à ajouter à la description de cet ancien et fidèle naturaliste. Mes observations concordent parfaitement avec les siennes, et plus encore avec celles de Burmeister.

Notre sphiggure mexicain était souvent tous les jours assis tranquillement dans sa cage. Au coucher du soleil, il commençait lentement à grimper tout autour. Quand on le touchait, il faisait entendre sa voix, consistant en un pialement semblable au gémissement d'un jeune chien. Il n'aimait pas à être touché, cependant, comme le dit très-bien Burmeister, « il ne cherchait jamais à fuir; il laissait l'ennemi arriver, se couchait à terre, hérissait ses piquants, et gro-

gnait quand on le touchait. » Il ne fit aucune tentative pour sortir de sa cage. Celui de Burmeister, quand on l'enfermait pendant la nuit, rongait les parois de sa prison et s'y pratiquait une ouverture. Il est curieux que celui qu'observa d'Azara ne buvait pas d'eau ; le nôtre en réclama continuellement. Dès qu'il avait mangé, il s'approchait de son abreuvoir, y plongeait sa patte et la léchait ensuite. Il répandait une odeur particulière très-désagréable. Burmeister pense que cette odeur provient plus des aliments décomposés et des ordures qui se trouvent dans la cage, que d'un produit de sécrétion spécial ; mais je me suis parfaitement convaincu que cette odeur était propre à l'animal.

Notre sphiggure était horriblement tourmenté par de petits poux bruns, ou par des insectes ressemblant aux poux. Ces parasites se montraient par milliers en une place, surtout sur le museau ; l'animal ne pouvait s'en débarrasser en les grattant ; les poudres insecticides furent sans effet.

LES CHÉTOMYS — *CHETOMYS*.

Caractères. — Les chétomys diffèrent des sphiggures par leur crâne, qui est très-large et aplati en dessous, et dont le cercle orbitaire est presque complet. En outre, leur queue, d'un tiers moins longue que le reste du corps, est couverte de soies courtes à la base, écaillée et nue à la pointe. Leur corps est couvert de piquants

courts et forts, en avant; longs, soyeux et mous en arrière.

Le genre repose sur l'espèce suivante.

LE CHÉTOMYS SUB-ÉPINEUX — CHETOMYS SUBSPINOSUS.

Das Borstenstachelschwein.

Caractères. — La longueur totale de cet animal (*fig. 87*) est de 80 cent., sur lesquels plus de 33 appartiennent à la queue. La tête, le cou, les épaules, la partie antérieure du dos, portent des piquants courts, épais, d'un jaune pâle ou d'un gris clair; puis ces piquants augmentent de longueur, deviennent courbes, onduleux, et sont marqués alternativement de blanc gris et de gris jaune. Sur les flancs, sur la partie moyenne et postérieure du dos, ils sont longs, minces, courbés et couvrent entièrement l'animal. La partie supérieure et la racine de la queue portent des soies longues, ondoyantes; l'anus est entouré de soies jaunâtres; le ventre et la face interne des membres sont couverts de soies épaisses d'un gris jaune luisant.

Distribution géographique. — Cet animal, dont on ne connaît pas le genre de vie, habite une grande partie du Brésil central et méridional.

LES COENDOUS — CERCOLABES.

Caractères. — Leur corps est complètement couvert de piquants; leur queue est longue et trainante; leurs narines s'ouvrent dans une sorte de tubercule proéminent, et leur crâne est très-élevé dans la région frontale.

Distribution géographique. — La seule espèce bien connue est propre au nouveau continent.

LE COENDOU A QUEUE PRENANTE — CERCOLABES PREHENSILIS.

Der Cuandu.

Caractères. — Cet animal a le port des espèces précédentes, mais il est plus grand et plus fort. Il a 1^m,15 cent. de long, la queue comptant pour 50 cent. Les piquants commencent à la face et recouvrent tout le tronc, le dos et le ventre, les pattes jusqu'aux mains et aux pieds, et la moitié supérieure de la queue; ils cachent complètement les poils, qui ne deviennent visibles que lorsqu'on les écarte. Ces piquants, faiblement implantés dans la peau, sont durs, forts, presque arrondis, lisses, luisants, étroits à la racine, partout d'un diamètre égal, acérés et à pointe très-fine. Au dos, ils ont une longueur d'envi-

ron 12 cent.; ils sont plus courts sur les flancs; sous le ventre ils se transforment peu à peu en véritables soies, qui redeviennent piquants à la partie inférieure de la queue. Les piquants sont d'un jaune clair, à pointe d'un brun foncé. Les poils du museau sont roux; ceux du reste du corps d'un brun roux, entremêlés de quelques soies blanchâtres. Les moustaches sont longues, très-fortes, disposées en bandes longitudinales et noires.

Distribution géographique. — Cet animal habite une grande partie de l'Amérique du Sud et de l'Amérique centrale; il est commun dans diverses localités.

Mœurs, habitudes et régime. — On ne connaît que très-peu les mœurs du coendou. Comme les autres hystricidés grimpeurs, il dort pendant le jour dans la cime d'un arbre; la nuit il court lentement, mais avec adresse, au milieu des branches. Il se nourrit de feuilles de toute espèce.

Captivité. — Les coendous sont rares dans les collections européennes. Le Jardin zoologique de Hambourg en possède un; j'en ai vu un autre à Londres.

Je n'ai jusqu'ici pu trouver aucune différence essentielle, quant aux habitudes, entre le coendou et les autres hystricidés grimpeurs. Son port, ses mouvements sont les mêmes; la seule chose que j'ai cru remarquer, c'est que notre coendou ne dort que rarement dans les branches de l'arbre qui est dans sa cage; il se blottit sur la couche de foin qu'on lui a donnée, et se glisse même dans le foin. Sa voix ressemble à celle du sphiggure mexicain; elle est seulement un peu plus forte. Il n'aime pas à ce qu'on le touche, ne se soumet pas comme ses congénères, et cherche à effrayer les personnes qui s'approchent, en marchant sur elles. Lorsqu'on l'a saisi par la queue, il n'essaye plus de se défendre; on peut le prendre dans les bras, le porter, sans qu'il cherche jamais à mordre. Lorsqu'il est en colère, il hérissé ses piquants de tous côtés, et paraît plus gros qu'il n'est; en même temps, sa couleur change, le jaune vif du milieu des piquants apparaît alors.

Usages et produits. — Les indigènes estiment la chair de cet animal, et emploient ses piquants à divers usages.

Parmi les Indiens, le coendou est l'objet de fables analogues à celles qui, chez nous, ont cours sur le hérisson. Dans beaucoup de tribus, on emploie les piquants en médecine; on croit qu'ils agissent comme des sangsues lorsqu'on les enfonce dans la peau d'un malade.

LES URSONS — *ERETHIZON*.*Die Baumstachelschweine.*

Caractères. — Les ursons se distinguent par des formes massives, une queue courte et non prenante. Ils ont une tête épaisse, obtuse; un museau tronqué; des narines petites, pourvues d'une valvule semi-lunaire et pouvant plus ou moins se fermer; quatre doigts aux pieds de devant, cinq à ceux de derrière, tous armés de griffes longues et fortes; la plante des pieds nue, avec des plis cutanés en réseau.

Une seule espèce appartient à ce genre.

L'URSON COQUAU — *ERETHIZON DORSATUM*.*Der Urson.*

Caractères. — Cet animal (*fig. 88*), que les Indiens nomment *Cauquau* et les Esquimaux *Oustietouk*, atteint une longueur de 80 cent., sur laquelle 19 seulement appartiennent à la queue.

Tout son corps est recouvert de poils épais, qui ont 10 cent. sur le dos, et qui, au ventre et à la queue, se transforment en soies roides et piquantes; sur tout le dos, et recouverts en grande partie par les poils et les soies, se trouvent des piquants, longs de 8 cent. La couleur du pelage est un mélange de brun, de noir et de blanc; les poils de la lèvre supérieure sont brun-jaune, ceux des joues et du front d'un brun couleur de cuir, noirs et blancs; les longs poils du dos sont noirs ou blancs; ceux du ventre, blancs à la racine, sont bruns à la base, et ceux de la queue sont d'un blanc sale à la pointe.

Distribution géographique. — L'urson habite les forêts de l'Amérique du Nord, depuis 67° de latitude boréale jusque vers la Virginie et le Kentucky; et du Labrador, jusqu'aux montagnes Rocheuses. Il n'est pas rare à l'ouest du Mississipi; à l'est, par contre, il a été presque complètement détruit.

Mœurs, habitudes et régime. — Cartwright, Audubon, Bachmann, le prince de Wied, ont décrit les mœurs et les habitudes de l'urson.

« De tous les mammifères de l'Amérique du Nord, dit Audubon, l'urson est celui qui fait preuve des particularités les plus curieuses. Il est plus lent dans ses mouvements que tous les autres animaux de sa classe. La mouffette, toute maladroite qu'elle est, est, à côté de lui, un coureur excellent; et, s'il n'avait ses piquants pour se défendre, il deviendrait rapidement la victime du glouton, du lynx, du loup et du puma. »

Cartwright a décrit la vie de l'urson en liberté.

« C'est, dit-il, un grimpeur excellent; en hiver, il ne descend probablement à terre qu'après avoir complètement dépouillé la cime d'un arbre de son écorce. D'ordinaire, l'urson marche en ligne droite; rarement il passe devant un arbre sans s'y arrêter, à moins que l'arbre ne soit trop vieux. Les jeunes arbres sont ceux qu'il préfère, et, en hiver, un seul urson en fait périr des centaines. Aussi n'est-il pas difficile à trouver; les branches, dépouillées de leur écorce, révèlent son passage au chasseur. »

Audubon dit avoir traversé des forêts dont tous les arbres avaient été ainsi rongés par les ursons; on aurait dit que le feu y avait passé. Les ormes, les peupliers, les sapins sont ceux qui souffrent le plus de ses attaques. Avec ses dents aiguës il enlève l'écorce aussi nettement qu'on pourrait le faire avec un couteau. On dit qu'il commence par la cime, puis dépouille les branches et enfin le tronc.

Le prince de Wied prit un urson dans le Missouri supérieur. « Quand nous nous en approchâmes, dit-il, il hérissa ses longs poils en avant, baissa la tête pour la cacher, et se mit en cercle. Voulait-on le toucher, il se ramassait en boule; l'approchait-on de trop près, il agitait sa queue et s'enroulait rapidement sur lui-même. Sa peau est molle, mince; les piquants y sont si faiblement implantés qu'au moindre attouchement, ils vous restent enfoncés dans la main. »

Il semble que l'urson demeure toujours dans un certain domaine; on peut être sûr de le rencontrer tous les jours, et cela pendant des mois, dans le même tronc d'arbre creux, où il établit sa couche. Il n'a pas de sommeil hivernal, cependant il est probable que pendant les plus grands froids il ne sort pas de sa retraite.

C'est dans un tronc d'arbre ou dans une crevasse de rocher, qu'en avril ou en mai, l'on trouve le nid de l'urson. Il a deux et plus rarement trois ou quatre petits. D'après le prince de Wied, les Indiens croient que la femelle n'a pas de mamelons et ne peut par conséquent pas allaiter ses petits; qu'aussitôt après leur naissance, elle les éloigne d'elle et les oblige à ronger les écorces.

Chasse. — L'urson devient plus rare de jour en jour. « Dans le Connecticut occidental, disait William Case à Audubon, cet animal était encore tellement commun, il y a quelques années, qu'un chasseur pouvait en tuer sept ou huit dans une seule après-midi, et cela à deux ou trois milles de la ville; aujourd'hui, l'on n'en trouverait plus aucun. On les détruit d'une manière effrayante;

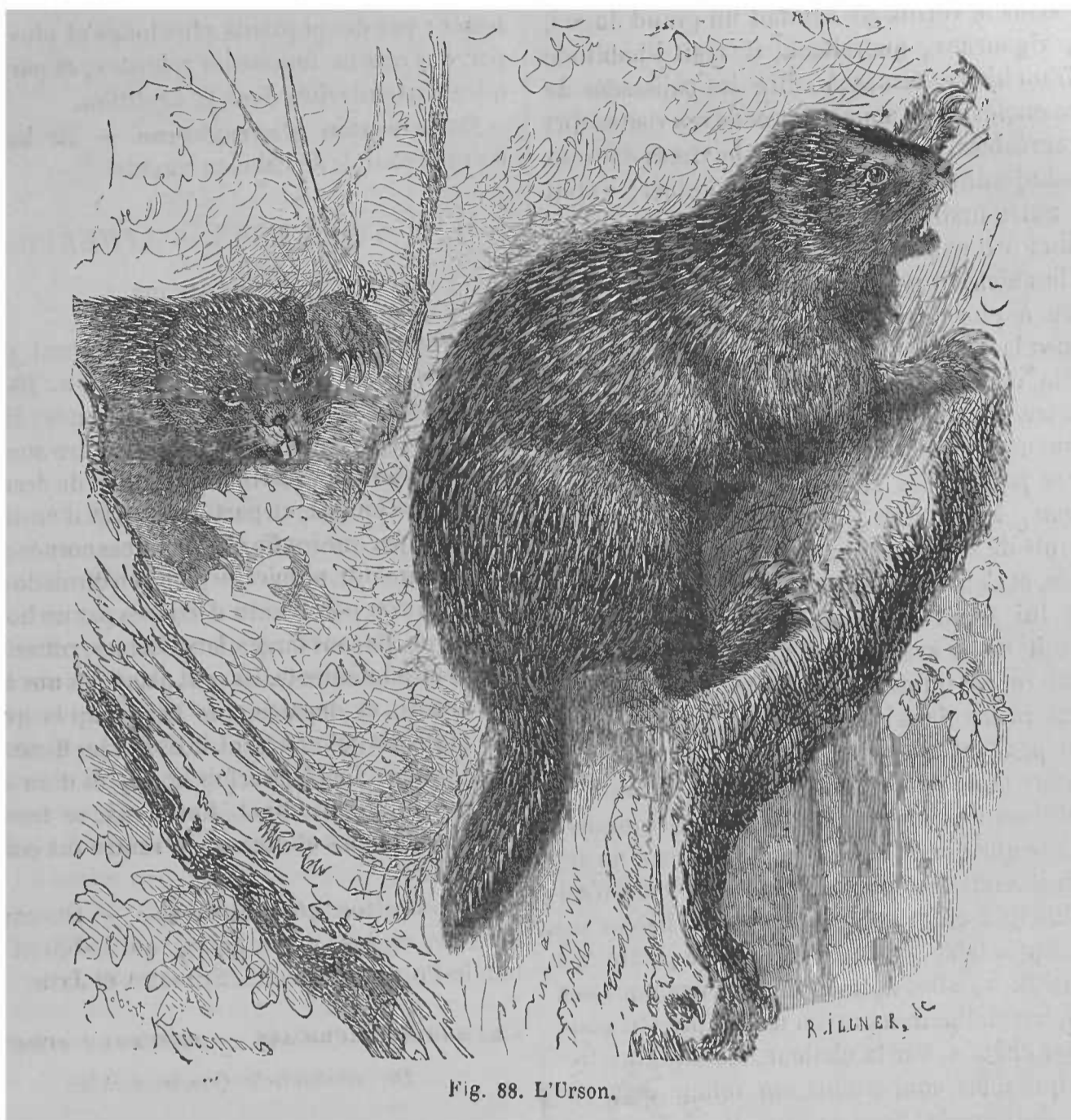


Fig. 88. L'Urson.

Ies chasseurs, sans doute, veulent se venger des blessures qu'ils font à leurs chiens.

Cet animal est si bien armé que, l'homme excepté, il a peu d'ennemis à craindre. Audubon avait un lynx du Canada, qui expia chèrement une attaque contre l'urson. Il fut sur le point d'en mourir, toute sa tête était enflammée, sa bouche était pleine de piquants. Ce naturaliste entendit dire bien des fois que des chiens, des loups, même des jaguars avaient succombé à de pareilles blessures.

Captivité. — Pris jeunes, les ursons s'habituent rapidement à la captivité. On les nourrit d'aliments végétaux de toute sorte et de pain. Les laisse-t-on courir dans un jardin, ils montent sur les arbres, en rongent les feuilles et l'écorce.

Audubon a donné sur l'urson captif les intéressants détails que voici. « Pendant six mois, nous avons conservé un urson vivant, et nous avons eu plus d'une occasion de nous

convaincre de l'excellence de son armure. Il s'était apprivoisé peu à peu, rarement il faisait usage de ses piquants, aussi pouvions-nous lui donner de temps à autre un peu de liberté et le laisser circuler dans le jardin. Il nous connaissait; quand nous l'appelions, en lui tendant une pomme ou un autre fruit, il tournait lentement sa tête de notre côté, nous regardait, arrivait à nous, prenait le fruit de notre main, se levait et le portait avec les pattes à sa bouche. Souvent, quand il trouvait la porte ouverte, il entrait dans la chambre, s'approchait de nous, se frottait à nos jambes, nous regardait avec des yeux suppliants comme pour demander quelque friandise. En vain cherchions-nous à le mettre en colère : jamais il ne fit contre nous usage de ses piquants. Il en était autrement si un chien s'approchait. Aussitôt il se mettait sur la défensive : le museau baissé, les piquants hérissés, agitant la queue, il était prêt au combat.

« Dans le voisinage habitait un grand dogue, fort, vigoureux, querelleur; il avait l'habitude de franchir de temps à autre les palissades de notre enclos et de nous honorer de ses visites fort peu agréables. Un matin, nous le vîmes dans un coin du jardin se précipiter sur un objet; c'était sur notre urson, qui s'était enfui de sa cage. Celui-ci prit sa position de combat, cela n'arrêta pas le chien, il pensait sans doute n'avoir pas affaire à plus terrible ennemi qu'un chat, et s'élança la gueule ouverte. A l'instant, l'urson sembla doubler de taille; il regarda fixement son adversaire et lui assena un vigoureux coup de queue si bien visé, que le dogue perdit courage et poussa des cris de douleur. Il avait le museau, les narines, la langue couverts des piquants de son ennemi; il ne pouvait fermer la gueule, et s'enfuit aussitôt hors de l'enclos. Cette leçon lui servit; rien ne put plus l'attirer à l'endroit où il avait été si cruellement châtié. On lui retira immédiatement les piquants qui étaient restés dans sa gueule, mais sa tête resta enflée pendant quelques semaines, et il fallut plusieurs mois pour le guérir complètement. »

Audubon dit encore que son urson ne se mettait en colère que quand on voulait l'éloigner d'un arbre où il avait l'habitude de grimper; qu'il n'est pas difficile à entretenir; mais que la chaleur lui est insupportable. « A mesure que le printemps s'avance, ajoute-t-il, nous nous convainquîmes que notre malheureux urson n'était pas fait pour les pays chauds. Par la chaleur, il souffrait tellement que nous souhaitions son retour dans les forêts du Canada. Tout le jour, il était couché dans sa cage, gémissant, sans mouvements; il perdit l'appétit, refusa toute nourriture. Nous l'apportâmes enfin à son arbre favori, il se mit aussitôt à en dévorer l'écorce. Nous regardâmes cela comme un bon signe, mais le lendemain il était mort. »

Usages et produits. — Les Indiens mangent avec plaisir la chair de l'urson, et les blancs eux-mêmes ne la dédaignent pas. Ils se servent de la fourrure, qui est très-molle, après en avoir enlevé les piquants, pour orner leurs sacs, leurs bottes, etc.

2^o LES HYSTRICIDÉS TERRESTRES.

Die erdbewohnenden Stachelschweine.

Cette seconde tribu renferme les espèces d'hystéricidés qui vivent sur le sol.

Caractères. — Ils se distinguent des espèces grimpances par leur queue, qui n'est point pre-

nante; par des piquants plus longs et plus forts; par des ongles fouisseurs robustes, et par quelques particularités dans la dentition.

Distribution géographique. — Ils habitent les pays chauds de l'ancien monde.

LES ATHÉRURES — *ATHERURA*.

Die Quastenstachler.

Caractères. — Les athérures peuvent passer pour les plus parfaits de cette tribu. Ils sont petits; leurs oreilles sont courtes, nues; ils ont quatre doigts et un pouce rudimentaire aux pattes de devant, cinq doigts aux pattes de derrière; une queue longue, en partie couverte d'écailles et terminée par une touffe d'appendices cornés qui ne sont ni piquants, ni soies, ni poils; on dirait de petits morceaux de parchemin découpés par un homme fantasque. Ils sont larges, lanciformes, offrent plusieurs étranglements, ils sont placés les uns à côté des autres, et dépassent de beaucoup la queue. Les piquants qui couvrent le dos et les flancs sont courts, mais acérés, parfois marqués d'un sillon médian et longitudinal. Entre eux, se trouvent des soies courtes et aiguës, le ventre est couvert de poils.

Distribution géographique. — On connaît diverses espèces de ce genre, qui habitent Fernando-Po, Sierra-Léone, Sumatra et Java.

L'ATHÉRURE AFRICAINE — *ATHERURA AFRICANA*

Der afrikanische Quastenstachler.

Caractères. — Cet animal (*fig. 89*) est élancé; il est long de 66 cent., et sa queue forme à peu près les deux tiers de cette longueur. Ses piquants, marqués d'un sillon longitudinal, sont aigus et un peu en hameçon. Ils sont d'un blanc sale à la racine, le reste est d'un brun difficile à décrire; quelques-uns ont la pointe blanche. Ils vont en augmentant de longueur d'avant en arrière, et mesurent à l'épaule environ 4 cent. et 8 à l'arrière-train. La touffe terminale de la queue est d'un blanc jaunâtre. Le ventre est couvert d'un pelage mou et épais, d'un brun blanchâtre. Le museau porte des moustaches très-longues, brunes, à racine blanche.

Distribution géographique. — L'espèce habite la côte occidentale d'Afrique.

Captivité. — On ne connaît nullement les habitudes de cet animal en liberté; on peut néanmoins conclure, d'après ce que l'on voit chez l'animal captif, qu'il doit avoir les mœurs du porc-épic proprement dit. J'ai eu l'occasion



Fig. 89. L'Athérure africain.

de l'observer longtemps et à plusieurs reprises; il fait une impression plus favorable que le porc-épic commun. Comme celui-ci, il se cache tout le jour et s'enfonce le plus souvent sous sa couche de foin. Quand la nuit se fait, il s'éveille et trotte rapidement dans son enclos. Il est leste et adroit; grimpe par-dessus les pierres et les autres objets qui l'arrêtent; porte d'ordinaire la queue relevée, et écarte ses piquants, de façon qu'on aperçoit leur racine plus claire. Cela arrive surtout quand l'animal est en colère; il fait alors du bruit avec la touffe de sa queue.

L'athérure s'habitue à son gardien. Il s'approche de celui-ci quand il lui tend à manger, et lui prend délicatement la nourriture des mains.

Le mâle et la femelle paraissent s'aimer beaucoup. Le jour, ils sont couchés l'un près de l'autre; le soir, ils rôdent ensemble, se nettoient, se lèchent mutuellement entre les piquants, que l'un écarte pendant que l'autre y passe la langue ou la patte. Mais une friandise qu'on leur donne suffit pour troubler cette bonne harmonie; nous avons même, dans pareille circonstance, perdu un mâle que la femelle tua d'un coup de dent à la tête.

Les athérures paraissent moins fuir la lumière que les autres hystricidés. Il est vrai de dire qu'ils évitent le jour trop vif, leurs grands yeux paraissant en être douloureusement impressionnés; mais ils se montrent au crépuscule, tandis que les autres ne le font qu'à la nuit close.

LES PORCS-ÉPICS — *HYSTRIX*.

Die Stachelschweine, The Porcupines.

Caractères. — Les vrais porcs-épics sont les
BREHM.

plus lourds animaux de cette famille. Ils sont facilement reconnaissables à leur corps court, ramassé; à leur tête épaisse, à museau obtus; à leur cou robuste; à leur queue courte, couverte de piquants creux, en tuyaux de plume; à leurs piquants du corps très-développés. Ils ont les yeux ronds, petits; la lèvre supérieure large; les narines fendues. Leurs pieds ont la même organisation que dans le genre précédent. Les piquants couvrent la moitié ou les deux tiers postérieurs de leur corps; l'avant-train est couvert de poils ou de soies, qui, chez certaines espèces, forment une vraie crinière.

Quelques espèces n'ont pas de crinière, et leur nuque n'est couverte que de soies courtes, qui vont peu à peu en s'accroissant et se transformant en piquants aplatis, pointus, marqués sur leur face externe d'un sillon profond. Plus en arrière, les piquants sont arrondis, durs, solides, mais jamais ils ne sont très-longs. Ces caractères suffiraient déjà pour les séparer des vrais porcs-épics; d'autres caractères viennent encore les en distinguer, notamment le nombre des vertèbres.

D'après ces caractères différentiels, on a admis pour les porcs-épics deux divisions.

1° Les ACANTHIONS, comprenant les espèces dépourvues de crinière et ayant pour type :

L'ACANTHION DE JAVA — *ACANTHION JAVA NICUM*

Dus javanische Stachelschwein.

Caractères. — L'acanthion de Java (*fig. 90*), qu'on voit assez souvent en Europe, est un peu

plus petit que le porc-épic commun ou à crête ; il a cependant une taille assez forte ; il est brun foncé, marqué de blanc en arrière ; il a les oreilles assez longues, le bout du museau et les lèvres couverts de poils. Les piquants et les soies sont d'un brun châtain foncé ; ceux de la partie postérieure sont marqués de blanc.

Distribution géographique. — Il habite Java, Sumatra et Bornéo.

Mœurs, habitudes et régime en captivité. — On connaît peu les mœurs de cet animal en liberté ; nous savons seulement qu'elles ne diffèrent guère de celles du porc-épic commun. Si j'en fais l'histoire, c'est parce qu'on a pu le faire se reproduire en captivité, notamment au Jardin zoologique de Cologne. Le directeur de cet admirable établissement, mon ami le docteur Bodinus, a eu la bonté de me communiquer les détails suivants :

« Les acanthions de Java le cèdent de beaucoup en beauté aux porcs-épics d'Afrique ; mais ils s'appriivoisent mieux. Ils ne sont pas difficiles à entretenir. Ils se contentent de fanes de trèfle, de racines, de pain ; ils mangent ces aliments avec appétit, et s'en trouvent très-bien. Il est plus difficile de leur donner un logement convenable. Je les mis dans une cage dont les parois étaient couvertes de fer-blanc. Je suis persuadé que, comme les porcs-épics communs, ils peuvent ronger le fer-blanc, mais sur une surface unie, ils n'ont guère de points d'attaque. Ils mordent et rongent les barreaux de fer de leur cage, et, s'ils ne sont assez forts, les coupent aussi facilement que les grands perroquets coupent des chaînes.

« La femelle paraissait prendre de plus en plus d'embonpoint ; j'espérais la voir se reproduire, et un matin je trouvais dans la cage, à ma grande joie, un petit nouveau-né. Il avait à peu près la taille d'une forte taupe ; il était couvert de piquants courts et rares, rampait sans trop d'efforts, quoique encore mouillé et adhérent au cordon ombilical. Je craignais que le père ne le mangeât, mais ma crainte était vaine ; il le regarda avec curiosité, puis ne s'en inquiéta plus. La mère dévora le placenta, puis le cordon jusqu'à 1 cent. et demi de son insertion à l'ombilic ; ensuite, elle se mit à lécher son petit, lequel chercha aussitôt le mamelon. Les mamelles sont thoraciques ; les piquants qui les entourent ne gênent pas l'allaitement

« Maintenant, le petit a à peu près la moitié de la taille de ses parents ; il tette toujours avec avidité. Les parents se sont accouplés de nouveau. »

2° Les PORCS-ÉPICS PROPREMENT DITS, comprenant les espèces pourvues d'une crinière.

LE PORC-ÉPIC À CRÊTE — HYSTRIX CRISTATA.

Das Stachelschwein, The Porcupine

Caractères. — Le porc-épic à crête, ou commun (*fig. 91*), se distingue des précédentes espèces par sa crinière et ses piquants longs et forts. Il est plus grand que le blaireau, et ses piquants le font paraître encore plus gros qu'il n'est réellement. Sa taille est de 66 cent., sa queue n'en mesure que 16, et sa hauteur, au garrot, est de 25 cent. Il pèse de 10 à 15 kilogrammes. Sa physionomie est curieuse. Son museau, court et obtus, n'est couvert que de quelques poils ; sa lèvre supérieure épaisse porte plusieurs rangées de moustaches noires, brillantes ; au-dessus et en arrière de l'œil se trouvent des verrues surmontées de longs poils roides et noirs. Le long du cou est une crinière de soies fortes, très-longues, recourbées, inclinées en arrière, et que l'animal peut dresser ou abaisser à volonté. Ces soies sont très-longues, minces, flexibles ; elles sont blanches, ou grises, à pointe blanche. Le reste du dos est couvert de piquants serrés, courts ou longs, lisses, acérés, et entremêlés de poils soyeux. Sur les flancs, les épaules et au sacrum, les piquants sont plus courts et émoussés. Les plus longs sont marqués d'un faible sillon médian ; les plus courts n'ont pas ce sillon ; les piquants minces et flexibles ont une longueur de 34 mill., les piquants courts et forts ont de 14 à 28 mill. de long et 3 mill. et demi d'épaisseur. Tous sont creux, ou remplis d'une masse médullaire poreuse. Ils sont d'un brun noir foncé et blancs, ces deux teintes alternant ; la pointe et la racine sont blanches. Le bout de la queue est couvert de piquants de formes diverses, ayant 5 cent. de longueur et 5 mill. et demi d'épaisseur. Ils forment des tubes à parois minces, à extrémité ouverte ; on dirait des tuyaux de plume, ouverts à un bout, tandis que leur racine représente une tige longue, mince et flexible. Tous ces piquants ne sont que faiblement implantés dans la peau. Un muscle peaucier grand et vigoureux, et capable de fortes contractions, peut les dresser ou les coucher, à la volonté de l'animal. Comme ils ne sont pas solidement implantés, ils tombent facilement : de là la fable que le porc-épic lance ses piquants contre ses ennemis. Le ventre est couvert de poils d'un brun foncé, à pointe rousse ; sous le ventre est une bande blanche. Les

griffes sont couleur de corne noire ; les yeux sont noirs.

Distribution géographique. — Les porcs-épics qui se trouvent en Europe paraissent provenir de l'Afrique septentrionale, notamment de l'Atlas, et n'ont dû être importés en Europe que par les Romains. Jusqu'à quel point cette opinion est-elle fondée ? c'est ce que je ne saurais dire. Quoiqu'il semble extraordinaire que les Romains aient acclimaté cet animal, toujours est-il que les anciens l'ont connu ; Claudien lui consacre une longue pièce de vers : Pline en donne une description étendue, et rapporte toutes les fables dont il était le sujet.

Aujourd'hui, on trouve le porc-épic le long des côtes de la Méditerranée, à Alger, à Tripoli, à Tunis ; je n'en ai pas vu la moindre trace dans la Basse-Égypte, où cependant il doit se rencontrer. En Europe, on le trouve dans la campagne de Rome, dans les Calabres, en Sicile et en Grèce. J'ai vu de nombreux trous de porcs-épics dans les forêts vierges du Kordofan et des bords du Nil-Blanc ; je ne sais s'ils avaient été pratiqués par le porc-épic commun ou par une autre espèce. Je ne pus attraper aucun de ces animaux, et il ne nous était pas possible de passer une nuit à l'affût, dans ces forêts peuplées par les lions et les léopards. Le porc-épic est plus abondant en Afrique qu'en Europe.

Mœurs, habitudes et régime. — Le porc-épic mène une vie triste et solitaire. Le jour, il repose dans un terrier bas et profond, qu'il s'est creusé lui-même ; il en sort la nuit et rôde pour chercher de la nourriture. Il mange des plantes de toute espèce, notamment des chardons, des racines, des fruits, des fleurs, l'écorce des arbres. Il coupe la plante avec ses dents, et la tient avec ses pattes de devant pendant tout le temps qu'il mange.

Il n'est ni vif ni adroit dans ses mouvements. Sa marche est lente et soucieuse ; sa course peu rapide. Il creuse très-bien, mais pas assez activement pour échapper à un ennemi agile. En automne et en hiver, il reste plus longtemps dans son terrier, et y passe des jours entiers à dormir ; toutefois, il n'a pas de véritable sommeil hivernal.

Surprend-on un porc-épic hors de son terrier, il dresse la tête en menaçant, hérissé ses piquants, fait un bruit particulier en les frottant les uns contre les autres. Ce bruit est surtout dû aux piquants creux de sa queue, qui, en se heurtant, produisent un cliquetis dont peut s'effrayer un homme ignorant et craintif. Lorsqu'il est très-

excité, il trépigne avec ses pattes de derrière, et quand on le prend, il fait entendre un sourd grognement comme celui du porc. Dans ces mouvements, tombent quelques piquants ; de là la fable si connue qui le concerne. Malgré ces apparences redoutables, le porc-épic est un être parfaitement inoffensif, timide, fuyant chacun, et ne songeant nullement à faire usage de ses fortes dents. Les piquants ne lui sont pas des armes bien offensives ; c'est tout au plus si elles servent à sa défense. Quand on s'approche de lui imprudemment, on peut être blessé, mais jamais cela n'arrive à un chasseur habile et prudent, qui, saisissant l'animal par sa crinière, peut l'enlever facilement et sans crainte. Il ramène, il est vrai, sa tête en arrière, incline en avant ses piquants, court même sur son adversaire, mais un seul coup de bâton écarte ses piquants, une toile suffit pour le désarmer. Lorsqu'un grand danger le menace, il se roule en boule comme un hérisson, et il est alors difficile de le prendre. Mais, en somme, on peut dire que, malgré ses apparences terribles, le porc-épic succombe devant chaque ennemi un peu adroit. Les léopards, par exemple, savent parfaitement, sans se blesser, le tuer d'un seul coup de patte sur la tête.

Les facultés du porc-épic sont très-bornées ; c'est à peine si l'on peut parler de son intelligence. L'odorat est chez lui le sens le plus parfait. Il a l'ouïe et la vue très-obtuses.

Le temps du rut varie suivant les climats. En général, ce phénomène a lieu au commencement du printemps : en janvier en Afrique, en avril en Europe. A ce moment, le mâle cherche sa femelle, et tous deux vivent ensemble pendant quelque temps. Soixante ou soixante-dix jours après, la femelle met bas de deux à quatre petits. Elle les dépose dans son terrier, dans un nid mollement rembourré de feuilles et de racines. Les petits naissent avec les yeux ouverts, et couverts de piquants courts, mous, collés au corps, qui durcissent bientôt et croissent très-rapidement. Dès que les petits peuvent trouver eux-mêmes leur nourriture, ils quittent leur mère et deviennent indépendants.

Chasse. — On ne peut pas dire que le porc-épic soit un animal bien nuisible ; nulle part, il n'est commun, et les quelques dégâts qu'il peut causer dans les jardins, aux alentours de son terrier, sont à peine à considérer. Il s'établit toujours le plus loin possible de l'homme. Et, néanmoins, on le chasse avec ardeur. On le prend dans des trappes placées à l'entrée de son terrier. D'autres fois, on le fait chasser, lorsqu'il

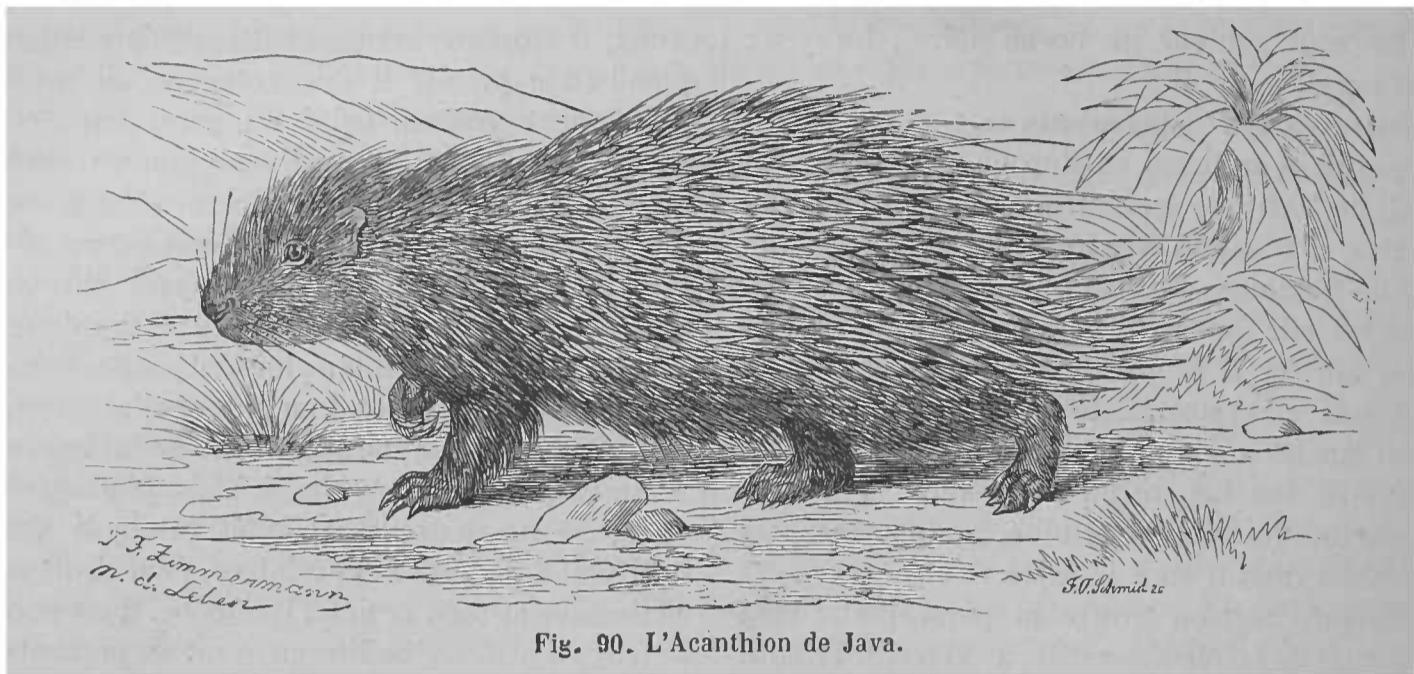


Fig. 90. L'Acanthion de Java.

court la nuit, par un chien bien dressé, et qui le tient en arrêt.

On le prend alors à la main, ou bien on le tue d'un coup sur le museau. Dans la campagne de Rome, la chasse du porc-épic est regardée comme un passe-temps agréable, et l'on peut dire, en effet, qu'elle offre quelque chose d'attrayant et de particulier. Le porc-épic creuse ses terriers dans les fossés profonds qui sillonnent la campagne, et jamais, dans ses excursions nocturnes, il ne s'en éloigne beaucoup. A la nuit close, on entre en chasse, et l'on met des chiens sur la piste de l'animal. Bientôt des aboiements de colère indiquent qu'ils sont aux prises avec un porc-épic. Tous les chasseurs allument alors des torches et s'approchent de l'endroit d'où partent les aboiements. Dès que les chiens les aperçoivent, ils aboient de joie, en serrant de plus près leur adversaire. De son côté, le porc-épic cherche à les repousser, il grogne, il gronde sur tous les tons, cherche à se couvrir avec ses piquants hérissés de toutes parts. Mais les chasseurs, formant un cercle complet autour des combattants, tuent l'animal, ou l'enlèvent vivant.

Captivité. — Beaucoup d'Italiens vont avec des porcs-épics de ville en ville, de village en village, comme les Savoyards avec leur marmotte; ils montrent cet animal pour de l'argent, et gagnent ainsi leur misérable existence. Avec quelques soins, il est facile de conserver un porc-épic huit ou dix ans en captivité; on en a même vu qui ont vécu dix-huit ans. Lorsqu'il est bien traité, il s'apprivoise rapidement. Pris jeune, il reconnaît son maître, le suit comme un chien. Mais il ne perd jamais sa timidité innée. Les choses les plus inoffensives lui font peur et lui

font hérissier sa cuirasse. On le nourrit de carottes, de pommes de terre, de choux, de salades, et surtout de fruits, qu'il préfère à tout. Il peut se passer d'eau, si on le nourrit avec des feuilles et des fruits succulents; il boit, mais très-peu, quand on ne lui donne qu'une nourriture sèche.

Le porc-épic n'est jamais un compagnon agréable. On ne peut le garder dans un appartement; il court de tous côtés, et peut blesser quelqu'un avec ses piquants; il ronge les pieds des meubles, les portes, les boiseries. Le mieux est de lui donner une écurie en pierre, comme on le fait dans les jardins zoologiques. On lui établit un terrier dans une enceinte pavée et entourée d'une grille. Le jour, il dort dans l'intérieur de son habitation; le soir, il en sort grognant, murmurant, pour chercher de la nourriture. Il s'habitue bientôt à prendre des aliments dans la main des visiteurs; aussi, bien des personnes s'intéressent-elles à lui. On peut voir alors qu'il est moins lourd, moins maladroit qu'il ne le paraît. Il saisit sa nourriture entre ses pattes de devant; il sait parfaitement ouvrir les paquets, trouver ce qui y est renfermé. Il casse les noix gracieusement, prend délicatement un morceau de sucre, en un mot, pour ce qui touche à la bouche, il montre toute l'élégance des rongeurs.

Usages et produits. — Dans les temps anciens, un bézoard, qu'on trouve dans le porc-épic, jouait un grand rôle dans la thérapeutique. Il passait pour un remède infailible dans bien des maladies, et, vu sa rareté, on le payait jusqu'à cent écus la pièce. Ce bézoard, connu sous le nom de *piedra del porco*, provenait d'un porc-épic des Indes orientales. Il était onctueux au toucher, avait une amertume extraordinaire, aussi,

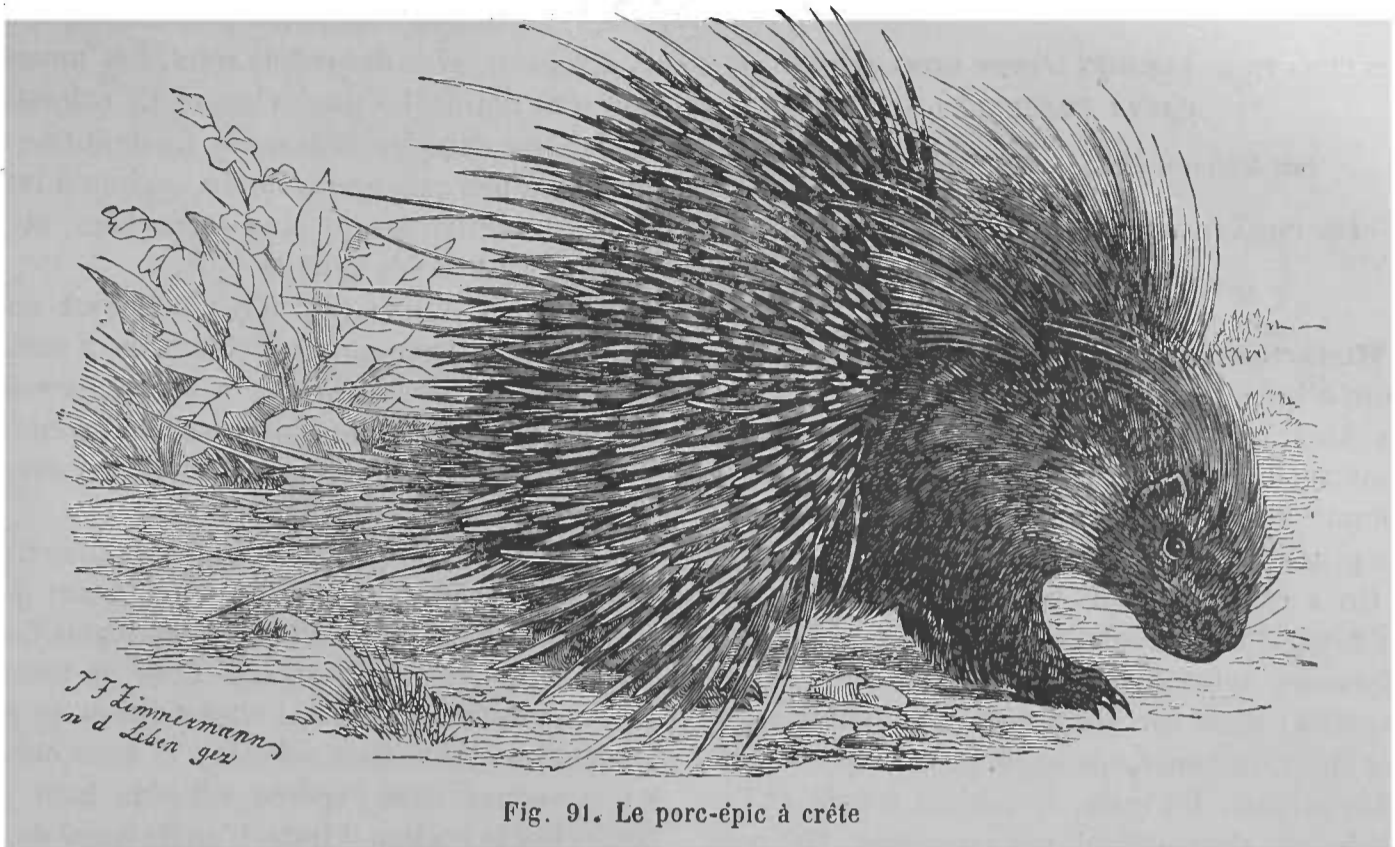


Fig. 91. Le porc-épic à crête

les médecins de l'époque en attendaient-ils des merveilles.

De nos jours, on emploie les piquants du porc-épic à divers usages, et, dans quelques contrées, sa chair entre dans l'alimentation de l'homme.

LES CAVIDÉS — *CAVIÆ*.

Die Ferkelhasen ou *Hufpfötler*, *The Cavies*.

Caractères. — La famille des cavidés renferme des rongeurs, grands et petits, qui ont pour caractère principaux des oreilles grandes; une queue courte, réduite à un moignon; la plante des pieds nue; des ongles larges, presque en sabot; des poils grossiers; quatre molaires à peu près égales à chaque mâchoire, les incisives étant fortes, larges et blanches; dix-neuf vertèbres dorsales, quatre vertèbres sacrées, de six à dix vertèbres caudales.

Distribution géographique. — Les espèces qui composent cette famille sont propres à l'Amérique centrale et à l'Amérique méridionale.

Mœurs, habitudes et régime. — Les unes habitent les plaines, les autres les forêts, les endroits secs, les marais, les rochers; il en est même qui vivent dans l'eau. Elles se logent dans des troncs d'arbres creux, dans des fentes de rochers, dans les haies, les buissons, dans les terriers creusés par d'autres animaux.

Presque tous les cavidés sont sociables et nocturnes. Ils se nourrissent de substances végétales,

d'herbes, de feuilles, de fleurs, de racines, de graines, de fruits, d'écorces d'arbres. Pour manger, ils s'asseyent et tiennent leur nourriture avec leurs pattes de devant. Leur marche ordinaire est assez lente; mais, quand il le faut, ils courent avec rapidité. Beaucoup vont à l'eau et sont d'habiles nageurs. Tous sont paisibles, inoffensifs, timides, doux, surtout les petites espèces, et ils fuient devant le danger.

L'ouïe et l'odorat sont leurs sens les plus parfaits. Leur intelligence est bornée. Ils s'appriivoient facilement, s'habituent à l'homme, le connaissent, sans cependant s'attacher beaucoup à lui.

Leur fécondité est considérable; le nombre des petits d'une portée varie de un à huit, et plusieurs espèces mettent bas plusieurs fois dans l'année.

LES COBAYES — *CAVIA*.

Die Meerschweinchen, *The Cavies*.

Caractères. — Les cobayes ou cochons d'Inde, par lesquels nous commencerons la famille des cavidés, ont des formes ramassées; une tête grosse; quatre doigts aux pieds de devant, trois seulement à ceux de derrière; une queue réduite à un simple tubercule; des oreilles courtes, arrondies; un pelage dur et peu serré, et quatre paires de molaires à chaque mâchoire.

Tout le monde connaît l'espèce-type de ce genre.

LE COBAYE OU COCHON D'INDE DOMESTIQUE —
CAVIA PORCELLUS.

Das Meerschweinchen, The Guinea pig.

LE COBAYE APÉRÉA — *CAVIA APEREA.*

Der Aperea, The Guinea-pig.

Historique. — Nous prétendons que le cochon d'Inde nous vient de l'Amérique du Sud ; les Américains, au contraire, allèguent qu'ils l'ont reçu d'Europe. Il en est de cette espèce comme des autres animaux domestiques : elle n'a plus de patrie.

On a cherché, mais vainement, à retrouver, en Amérique, le cochon d'Inde à l'état sauvage. Plusieurs naturalistes croient qu'il descend de l'apéréa ; mais les différences sont telles entre ces deux animaux, qu'on ne peut admettre une telle origine. Du reste, le cochon d'Inde et l'apéréa ne s'accouplent pas ensemble. On peut donc admettre que le cochon d'Inde n'existe plus qu'à l'état d'animal domestique. Ce qui est certain, c'est qu'il est arrivé en Europe peu après la découverte de l'Amérique ; et ce sont probablement les Hollandais qui l'y ont introduit vers le milieu du dix-septième siècle.

Un voyageur, qui parcourait à cette époque l'Amérique du Sud, affirme l'avoir vu au Brésil, à l'état sauvage, et avec un pelage bigarré. Si le fait est vrai, on ne peut admettre que ce cobaye soit un apéréa modifié par la captivité. De plus, le cochon d'Inde présente partout la même robe. Il y a plusieurs siècles qu'on le connaît comme animal domestique aux Antilles et sur les côtes de Guinée ; partout, il a les mêmes mœurs, les mêmes couleurs. Il se pourrait toutefois qu'il fût originaire de la Guinée, comme tend à le faire croire son nom anglais, *Guinea-pig*.

Les naturalistes anglais regardent le cochon d'Inde comme dérivant de l'apéréa. Rengger, qui a observé le genre de vie de ces animaux, les considère comme formant deux espèces distinctes. L'étude comparative de leurs caractères semble confirmer cette manière de voir.

Caractères de l'apéréa et du cochon d'Inde. — L'apéréa (*fig. 92*) a 30 cent. de long et 8 cent. de haut. Son pelage est formé de poils droits, raides, luisants, soyeux, couchés. Les oreilles, le dos, les pattes, ne portent que peu de poils ; la lèvre supérieure est ornée de moustaches longues et raides. En hiver, les poils du dos sont bruns et jaunes, à pointe rousse ; ceux du dos sont d'un gris jaunâtre, et ceux des pattes blanchâtres.

En été, les teintes deviennent plus claires, le dos est gris-brun, avec des reflets roux. Les moustaches sont noires, les ongles bruns. La coloration est la même dans les deux sexes. La dentition est la même à peu près que celle du cochon d'Inde ; mais les incisives sont plus recourbées, et les molaires sont moins longues.

Le cochon d'Inde (*fig. 93*) a une tout autre robe : le noir, le jaune-roux et le blanc y sont irrégulièrement mélangés, et ces couleurs forment des taches grandes ou petites, à contours fort déchiquetés. Il est rare de trouver des individus qui soient d'une seule couleur.

La structure varie dans ces deux animaux. Le crâne de l'apéréa est plus étroit en avant, plus large en arrière, et la boîte crânienne plus bombée que chez le cochon d'Inde ; les os nasaux, qui sont coupés carrément chez celui-ci, se prolongent en pointe chez celui-là ; le trou occipital, circulaire chez l'apéréa, est plus haut que large chez le cochon d'Inde. L'angle facial de l'apéréa est de 15°, celui du cochon d'Inde de 41°.

Toutes ces différences autorisent à faire de ces animaux des espèces distinctes.

Distribution géographique. — Ces deux animaux ont la même patrie : on les trouve au Paraguay, à la Guyane et au Brésil.

Mœurs, habitudes et régime de l'apéréa. — D'Azara (1) qui a observé l'apéréa au Paraguay et dans la province de Buenos-Ayres, où l'espèce abonde, dit que cet animal habite les ronces et les *pajonas*, sans entrer dans les bois et former des terriers, mais qu'il sait bien se réfugier dans ceux qu'il rencontre ; que, caché pendant le jour, il sort pour manger le soir et à l'aube ; qu'il crie si on le prend dans la main, mais point en d'autres occasions. « Il n'est pas lourd, ajoute-t-il, et court plus vite que cela ne paraît convenir à ses formes. » Cependant il est si sot que tous les carnassiers et les oiseaux de proie s'en emparent facilement. Malgré cela il est très-commun ; cela arrive sans doute de ce que la femelle met bas plusieurs fois par an, bien que chaque portée ne soit que de un ou, au plus, deux petits.

« Les Indiens non soumis, dit encore d'Azara, qui aiment beaucoup la chair de cet animal et qui disent qu'elle est bonne, ont coutume de le prendre par centaines, lorsque les inondations des rivières forcent les apéréas à se réfugier sur les monticules ou petites collines. »

Rengger confirme ces assertions. « J'ai trouvé

(1) D'Azara, *loco cit.*, t. II, p. 65.



Fig. 92. Le Cobaye apéréa.

l'apéréa, dit-il, dans tout le Paraguay et, plus au sud, jusqu'au 35° et au Brésil. Au Paraguay, je l'ai vu principalement dans les endroits humides; d'ordinaire, douze à quinze individus habitent ensemble, au bord des forêts, sous des buissons, le long des haies. On ne le rencontre plus ni dans l'intérieur des forêts, ni en rase campagne. On reconnaît sa demeure aux petits sentiers étroits, tortueux, qu'il se fraye entre les broméliées, et qui se prolongent un peu dans la campagne. Le matin et le soir, il sort de sa retraite pour chercher les herbes dont il se nourrit; mais jamais il ne s'en éloigne à plus de 6 ou 7 mètres. Il est peu timide, on peut l'approcher jusqu'à une demi-portée de fusil. Ses mouvements, sa manière de manger, ses cris sont tout à fait ceux du cochon d'Inde. La femelle met bas une fois l'an, au printemps, un ou deux petits, qui naissent les yeux ouverts, courent et suivent leur mère dès leur naissance.

« Outre l'homme, l'apéréa a encore pour ennemis tous les carnassiers de la famille des chats et de celle des chiens, et surtout les grands serpents qui se tiennent d'ordinaire dans les buissons de broméliées. »

Captivité. — « Dans mon voyage à Villa-Rica, dit encore Rengger, je vis chez un paysan, quatorze apéréas descendant, en cinquième ou sixième génération, d'une paire qu'il avait prise sept ans auparavant. Ils étaient parfaitement apprivoisés, connaissaient leur maître, arrivaient à son appel, mangeaient dans sa main, se

laissaient prendre par lui. Ils étaient un peu timides devant les personnes étrangères. Leur couleur était la même que celle des apéréas sauvages; comme ceux-ci, ils se tenaient cachés tout le jour et ne cherchaient leur nourriture que le matin et le soir. La femelle n'avait par an qu'une portée, de deux petits au plus. »

Usages et produits. — La peau de l'apéréa n'est employée à aucun usage. Sa chair, malgré son goût douceâtre, entre dans l'alimentation des Indiens.

Mœurs, habitudes et régime du cochon d'Inde en captivité. — Le cochon d'Inde est un des rongeurs les plus aimés à cause de sa douceur et de la facilité qu'on a à l'élever. Si on lui donne une niche aérée et sèche, il est facile à conserver. Il mange toutes les substances végétales, les racines aussi bien que les feuilles, les grains comme les plantes savoureuses; il a besoin cependant que sa nourriture soit un peu variée. Quand on lui donne des plantes succulentes, il peut se passer de boisson; le lait est pour lui un régal; pourvu qu'il ait assez à manger, on n'a pas à s'en inquiéter. Il se laisse tout faire, et supporte tranquillement les mauvais traitements. Aussi est-ce un excellent camarade de jeu pour les enfants, qui surtout s'amusent à l'élever.

Le cochon d'Inde ressemble à la fois au lapin et à la souris. Sa marche n'est pas rapide; il avance par petits sauts; néanmoins, il n'est pas lourd; il est au contraire assez agile. Au repos,

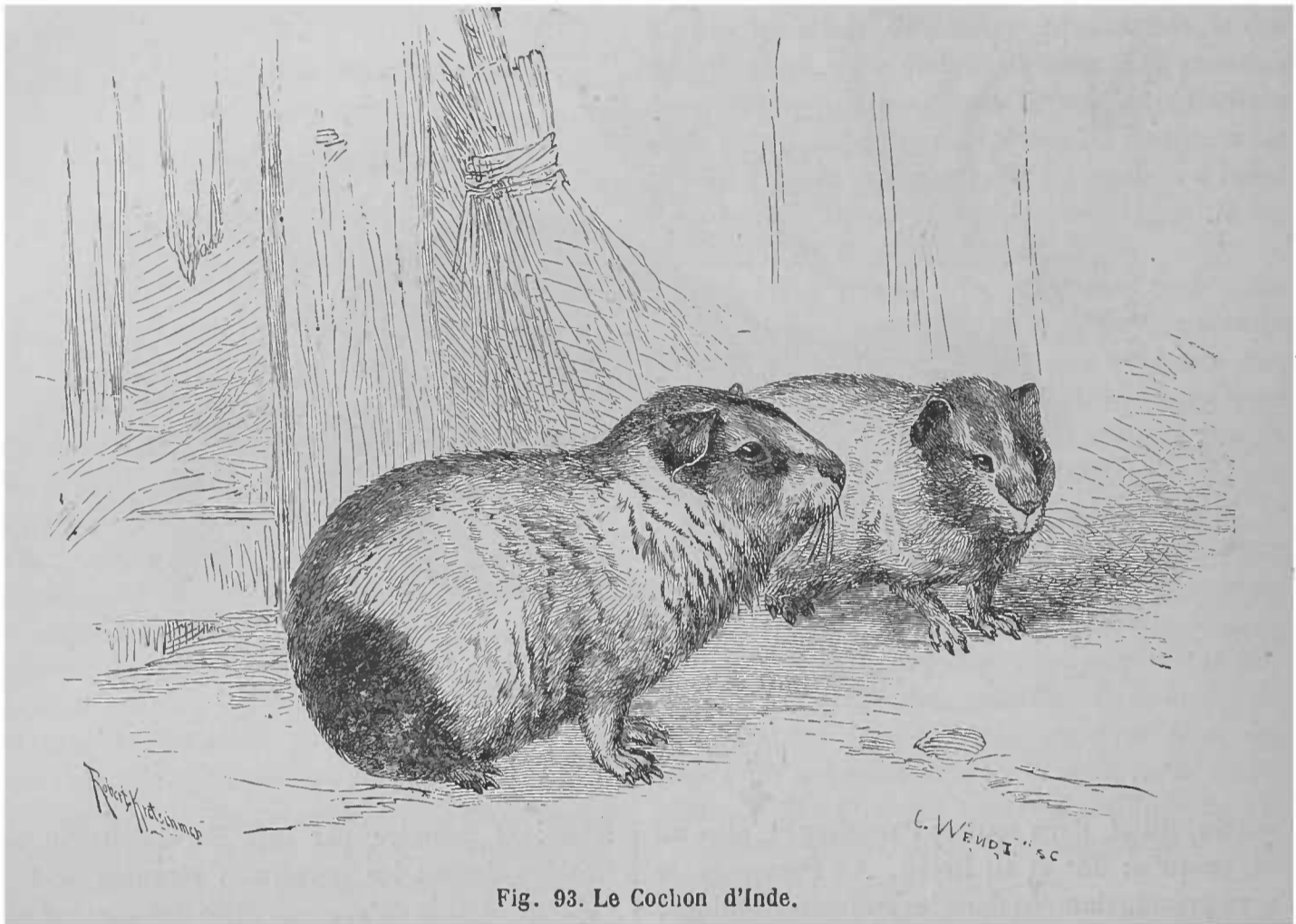


Fig. 93. Le Cochon d'Inde.

il se tient ordinairement sur ses quatre pattes, le ventre à terre, ou bien il s'assied sur son derrière, ce qui lui arrive aussi lorsqu'il mange. Comme beaucoup d'autres rongeurs, il porte souvent sa nourriture à la bouche avec ses pattes de devant. En courant sans cesse dans sa prison, le long des murs, il finit par tracer un sentier. Il est plaisant d'en voir plusieurs ensemble : L'un suit l'autre, et ils font ainsi plusieurs fois le tour de leur demeure. Une sorte de grognement analogue à celui du cochon, lui a valu le nom qu'il porte. Il exprime son contentement par un murmure particulier; il piaule quand il est excité.

Que plusieurs cochons d'Inde soient réunis; le mâle et la femelle se tiennent ensemble, se traitent mutuellement avec tendresse. Propres, comme le sont tous les rongeurs, ils se lèchent l'un l'autre, se peignent avec leurs pattes de devant; pendant que l'un dort, l'autre veille à sa sûreté; trouve-t-il le temps trop long, il le réveille en le léchant et le peignant, et dès que celui-ci ouvre les yeux, il se couche et s'endort à son tour. Le mâle surtout caresse sa femelle et lui donne mille témoignages d'affection. Des individus de même sexe vivent dans d'assez bons rapports, tant qu'il ne s'agit pas du meilleur morceau à manger, de la meilleure place à oc-

cuper pour dormir. Si deux mâles poursuivent la même femelle, ils se mettent en colère, grincent des dents, trépignent, se donnent des coups avec les pattes de derrière, s'arrachent les poils; les combats ne finissent qu'avec la fuite du vaincu, ou lorsque la femelle s'est définitivement livrée au vainqueur.

Peu de mammifères domestiques sont aussi féconds que le cochon d'Inde. Chez nous, la femelle met bas deux fois l'an. Chaque portée est de deux ou trois, quelquefois même de quatre ou cinq petits; dans les pays chauds elle est de six ou sept. Les petits naissent complètement formés, les yeux ouverts, et quelques heures après leur naissance, ils peuvent déjà courir avec leur mère. Le deuxième jour, ils partagent ses repas, mangent les herbes fraîches et même des grains. La mère les allaite pendant dix ou quinze jours, et leur témoigne pendant ce temps beaucoup d'amour, leur prodigue ses soins, les défend, les tient auprès d'elle, les conduit à la pâture, etc. Lorsque les petits ont acquis un peu d'expérience, l'amour maternel se refroidit, et trois semaines après, la mère s'est accouplée de nouveau et ne s'inquiète nullement de sa progéniture. Le mâle se montre dès le commencement indifférent à l'égard des petits; souvent même il les mange. A cinq ou six mois, ceux-ci sont adultes et capa-

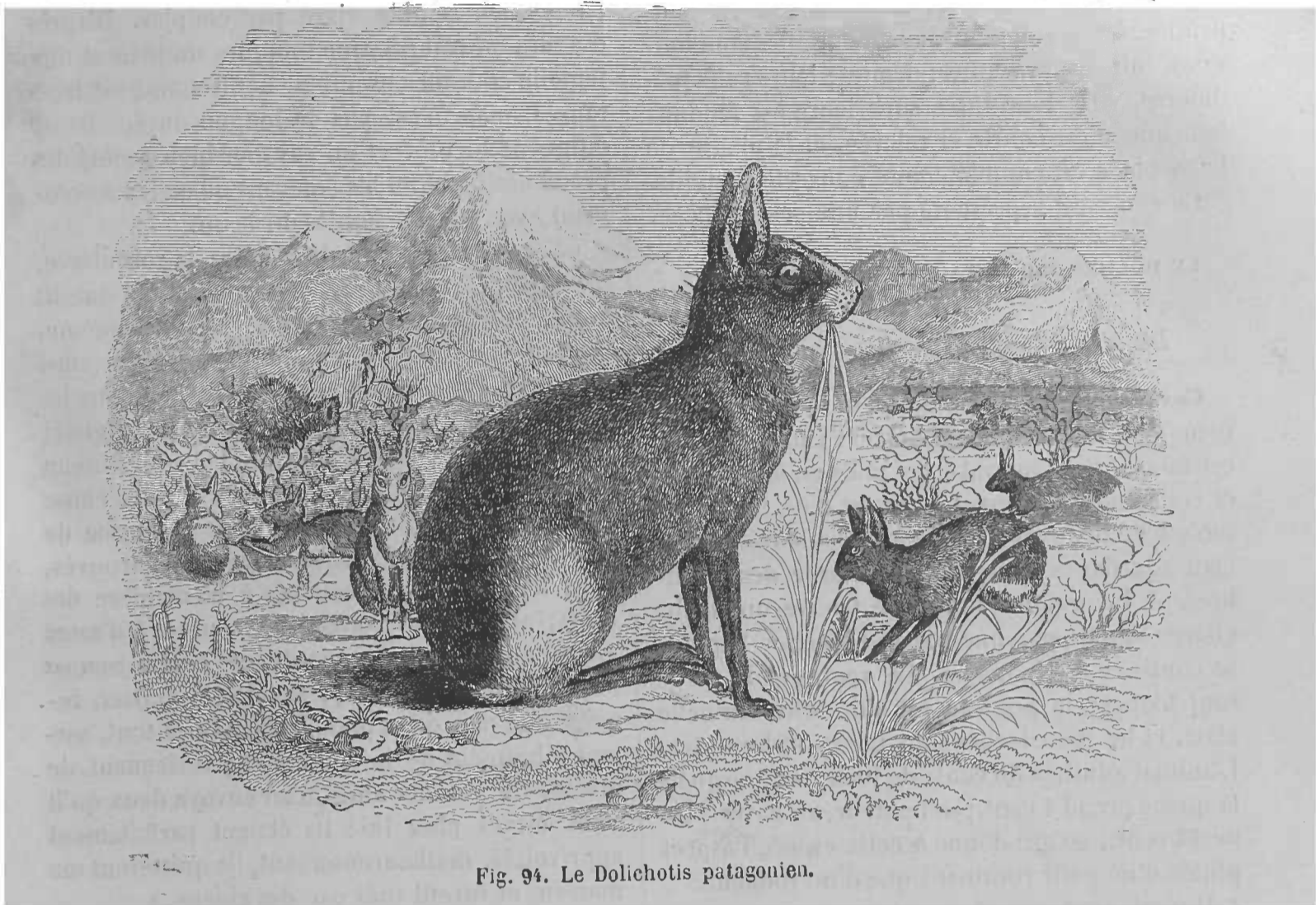


Fig. 94. Le Dolichotis patagonien.

bles de se reproduire ; à huit ou neuf mois, ils ont atteint leur taille définitive. Lorsqu'on les soigne bien, on peut les conserver jusqu'à l'âge de six ou huit ans.

En s'occupant beaucoup des cochons d'Inde, on parvient à les apprivoiser parfaitement ; cependant ils ne dépouillent jamais toute leur timidité, et leur intelligence n'arrive pas à leur faire distinguer leur maître des personnes étrangères. Ils sont également doux vis-à-vis de chacun. Jamais ils ne cherchent à mordre ou à griffer. Le plus petit enfant peut jouer avec eux. Ils font souvent preuve d'une indifférence étonnante. Quelque agréable que soit leur loge, jamais ils ne semblent la regretter, quand on les transporte ailleurs ; ils se laissent soigner, prendre, porter dans les bras, sans manifester le moindre déplaisir. Leur donne-t-on à manger, ils manifestent du contentement, mais point de reconnaissance. La main qui leur tend l'aliment leur est indifférente ; l'aliment seul les touche. Ils sont sensibles aux brusques changements de température ; le froid et l'humidité les rendent malades et les font périr.

Les cochons d'Inde ne sauraient être nuisibles, à moins qu'on ne les tienne dans une chambre

BREHM.

meublée où ils pourraient tout ronger ; mais cet inconvénient, qu'on peut aisément prévenir, est grandement compensé par des qualités aimables et par les profits que l'homme tire de ces animaux. Ils ont aussi, bien contre leur gré à la vérité, une certaine utilité pour la science. T. L. G. Bischoff (1) s'est servi d'eux pour faire ses études sur le développement. Ils occupent donc une place honorable dans les annales de la science.

LES DOLICHOTIS — *DOLICHOTIS*.

Die Maras.

Caractères. — Les dolichotis ressemblent moins aux cobayes qu'aux autres cavidés. Ils ont une physionomie assez semblable à celle des lièvres, mais ils diffèrent de ceux-ci par des oreilles plus courtes et obtuses, et par le nombre des doigts aux pieds de derrière. Leur corps est mince, allongé, plus étroit en avant qu'en arrière ; leurs pattes sont longues et grêles ; leurs doigts, au nombre de quatre aux pieds de devant, de trois à ceux de derrière, portent des ongles longs,

(1) Bischoff, *Traité du développement de l'homme et des mammifères*. Paris, 1843, in-8, avec atlas in-4.

surtout aux pieds postérieurs. Leur tête est comprimée, à museau pointu; leurs oreilles sont longues, minces, arrondies, droites; leurs yeux médiocres, vifs; leur lèvre supérieure est fendue; leur queue est courte et relevée, et la plante de leurs pieds est complètement couverte de poils.

Ce genre est représenté par une seule espèce.

LE DOLICHOTIS PATAGONIEN — *DOLICHOTIS PATAGONICA*.

Die Mara, The Mara ou Patagonian Cavy.

Caractères. — Le pelage du dolichotis patagonien (*fig. 94*) ou *mara*, comme on l'a aussi nommé, est mou, épais, luisant; les poils en sont courts et collés sur le corps. Le dos est d'un brun gris moucheté de blanc et passe à la couleur cannelle clair aux flancs et à la face externe des membres. A la région caudale se trouve une tache claire, limitée par une bande blanche, laquelle se continue sur la queue. Le ventre et la gorge sont blancs; la poitrine est d'un brun cannelle clair, et les moustaches sont noires et luisantes. L'animal adulte a 50 cent. de long, sur lesquels la queue prend 4 cent.; sa hauteur, au garrot, est de 47 cent., ce qui donne à cette espèce l'aspect plutôt d'un petit ruminant que d'un rongeur.

Il n'est donc pas étonnant que les voyageurs qui, comme Narborough, Wood, Byron, virent le dolichotis sur les plages inhospitalières de la Patagonie, en aient donné des descriptions tellement inexactes, qu'on a peine à savoir quel animal ils ont en vue. D'Azara (1) est le premier qui en fit un rongeur. « On l'appelle lièvre, dit-il, mais il est plus charnu, plus grand que celui d'Espagne. »

Distribution géographique. — D'après Darwin, qui nous l'a parfaitement fait connaître, le dolichotis patagonien ne dépasse pas, au nord, le 73° de latitude australe. Il habite les déserts pierreux et arides de la Patagonie, et disparaît complètement dans la Sierra-Talpaque, là où le sol commence à devenir plus humide et plus fertile. A l'ouest, il arrive jusqu'aux environs de Mendoza et même jusqu'au 33° de latitude australe. On doit probablement aussi le trouver aux environs de Cordova, dans la République Argentine. Il y a quelques siècles, il était plus commun qu'aujourd'hui; on ne le rencontre maintenant en grand nombre que dans le désert inhospitalier qui le protège.

Mœurs, habitudes et régime. — Le dolichotis

patagonien semble vivre par couples. D'après d'Azara on voit presque toujours un mâle et une femelle courant ensemble. Leur course est très-rapide, mais n'est pas de longue durée. Ils se fatiguent bientôt et un cavalier bien monté les prend aisément en les enlevant ou en les assommant avec une des boules du lasso.

« J'ai entendu la nuit, dit d'Azara, la voix élevée, incommode et assez aiguë de cet animal qui dit *oooy*, et quand on le prend, il crie de même. Quelques personnes m'ont dit que ce lièvre (ainsi nomment-ils le dolichotis) mettait bas dans les viscachères et qu'étant poursuivi il s'y réfugiait; mais, en ayant chassé beaucoup, j'ai vu qu'aucun d'eux ne s'était fié pour son salut à autre chose qu'à sa légèreté, quoiqu'il eût la ressource de plusieurs viscachères. Je ne les ai jamais trouvés, dans leur gîte, que couchés à la manière des cerfs; et, comme ceux-ci, ils courent à d'assez grandes distances. Pris petits, ces *lièvres pampas* s'apprivoisent beaucoup, se laissent gratter, reçoivent le pain de la main, mangent de tout, sortent librement de la maison et y reviennent de même. Un de mes amis m'en envoya deux qu'il avait élevés chez lui; ils étaient parfaitement apprivoisés, malheureusement, ils quittèrent ma maison, et furent tués par des chiens. »

Il n'est pas bien facile de voir le dolichotis lorsqu'il est au repos, dans son gîte; les teintes de son pelage, s'harmonisant avec celles du sol, le dérobent facilement aux regards. D'un naturel très-craintif, il prend la fuite à la première apparence de danger. Lorsque plusieurs sont réunis, tous décampent, en suivant ordinairement un guide; ils vont par petits bonds successifs et très-rapides et toujours en ligne droite. Quelques naturalistes ont avancé que cet animal habite les terriers établis par les viscaches. Darwin croit qu'il se creuse lui-même une demeure, à laquelle il ne paraît cependant pas tenir beaucoup, car si Darwin a vu souvent les dolichotis assis à l'entrée de leurs terriers, il les a vus aussi s'en éloigner souvent, et, réunis en troupes, parcourir plusieurs milles, pour ne plus revenir quelquefois à leur ancienne demeure.

Dans bien des cantons de la Patagonie, où le sol ne porte que quelques rares buissons épineux, le dolichotis est le seul mammifère vivant que l'on rencontre. Tout ce que l'on sait de sa reproduction, c'est que la femelle met bas deux fois l'an et deux petits chaque fois.

Gœring qui a observé plusieurs fois le dolichotis en liberté, a eu la bonté de me communiquer les détails que voici. L'espèce est rare aux

(1) D'Azara, *loco cit.*, t. II, p. 51.

environs de Mendoza ; elle est plus abondante à 10 ou 15 milles plus au sud. On la trouve partout dans les endroits solitaires, sur les limites du désert où le sol est couvert de buissons. Elle y vit en sociétés de quatre à huit individus, mais souvent aussi de trente à quarante. Elle habite ces contrées avec une belle espèce de gallinacé, la *martinette* (*Eudromia elegans*), et là où l'on voit cet oiseau, on peut être certain d'y trouver des dolichotis, et réciproquement. Gœring n'a jamais vu terrer cet animal, quoique certainement il habite des terriers, car, à l'entrée de ceux-ci on trouve, amassées en grande quantité, ses ordures que l'on reconnaît à leur forme particulière. Le dolichotis est un animal diurne, qui se trouve bien au soleil. Si on ne le trouble pas, il se couche sur le côté ou sur le ventre, en fléchissant le carpe, ce que ne font pas les autres rongeurs, se tourne et s'étend. Mais, au moindre bruit, il se dresse sur les talons et les pattes de devant, reste immobile, et regarde fixement vers l'endroit d'où part le bruit. Si le bruit continue, il se dresse tout à fait, et si le danger est proche, il détale au galop. Après avoir couru l'espace de quelques pas, il s'assied, se dresse ; puis fait de nouveau quelques pas, s'assied encore et se décide enfin à prendre la fuite. Sa course est assez rapide ; il peut faire des bonds d'un à deux mètres. Un lévrier l'attraperait bientôt, un cavalier doit le poursuivre longtemps, avant de le forcer.

Le dolichotis se nourrit des quelques herbes qui croissent dans sa pauvre patrie ; mais il pénètre dans les plantations, notamment dans les champs de trèfle, et les pille. Il coupe les herbes, se dresse, s'assied, et les dévore sans que rien en lui bouge que ses mâchoires. On entend le bruit qu'il fait en mangeant, et c'est chose curieuse que de voir les tiges et les feuilles disparaître sans que sa bouche soit ouverte. Des plantes succulentes suffisent à cet animal pour étancher sa soif ; quand on lui donne du vert à manger, il n'a pas besoin d'eau.

Il est très-prudent de son naturel et choisit toujours les lieux découverts, comme s'il avait conscience qu'on pourrait le surprendre dans un endroit couvert ; aussi la chasse en est très-difficile. On ne l'approche pas aisément à portée de fusil, et jamais on ne peut le prendre au gîte. Ses sens sont très-subtils, et lui font pressentir de loin l'approche de l'ennemi.

Captivité. — Gœring a observé pendant longtemps un dolichotis captif à Mendoza. C'était un être charmant, doux, inoffensif. Dès le premier jour, il paraît s'attacher à son maître, prend la

nourriture dans la main, se laisse toucher sans montrer d'impatience. Celui qu'a vu Gœring était très-sensible aux caresses, faisait le gros dos, inclinait la tête de côté et poussait un grognement de plaisir. Sa voix, loin d'être désagréable, avait, au contraire, un certain charme. Cet animal ne dormait que la nuit ; mais le moindre bruit le réveillait. On le tenait d'ordinaire attaché, mais un jour, pendant l'absence de son maître, il cassa son lien, fouilla toute la chambre, et y causa bien des dégâts.

Usages et produits. — D'Azara nous apprend que, de son temps, les Indiens insoumis mangeaient la chair du dolichotis ; les Européens s'en nourrissaient aussi, mais ils la trouvaient inférieure à celle du raton. Les Indiens de nos jours et les gauchos chassent cet animal pour en avoir la fourrure, qui est très-douce, très-estimée, et dont ils font des tapis et des couvertures.

LES AGOUTIS — *DASYPROCTA*.

Die Agutis, The Agoutis.

Christophe Colomb trouva très-abondamment dans les « perles de l'océan Atlantique, » les Antilles, un animal de la famille des cavidés, qui a maintenant presque complètement disparu de ces contrées, et ne se trouve plus que dans quelques îles, dans les forêts les plus touffues, les plus impénétrables, d'où il part pour ravager les plantations de cannes à sucre. Cet animal était un des représentants du genre que nous allons passer en revue.

Caractères. — Les agoutis ressemblent aux lièvres, mais il y a entre les uns et les autres des différences sensibles. Les agoutis sont hauts sur jambes ; ils ont la tête longue, le museau pointu, les oreilles petites, arrondies, le moignon de la queue nu, les pattes de derrière une fois plus longues que celles de devant ; quatre doigts et un pouce rudimentaire aux pieds de devant, trois doigts très-longs, séparés, à ceux de derrière ; tous ces doigts, à l'exception du pouce, sont armés d'ongles forts, larges, peu recourbés, et en sabot ; le pouce porte un ongle plat et petit. Leur dentition est forte ; les incisives sont plates, lisses, les supérieures rousses, les inférieures jaunes. En général, les agoutis ont des formes élégantes.

Distribution géographique. — Les agoutis habitent actuellement, par paires ou par petites bandes, les plaines couvertes de forêts, notam-

ment aux bords des cours d'eau, des îles et du continent américain. Quelques espèces se trouvent dans les montagnes, jusqu'à une altitude de 2,000 mètres.

L'AGOUTI COMMUN — *DASYPROCTA AGUTI*.

Der gemeine Aguti ou *Goldhase*, *The Aguti*.

Caractères. — L'agouti commun (*fig. 95*), ou *lièvre doré*, comme on l'a nommé à cause de sa belle robe, est un des cavidés les plus élégants. Son pelage est lisse et épais; les poils, raides, presque soyeux, luisants, ont de trois à quatre anneaux d'un brun foncé, alternant avec autant d'anneaux d'un jaune roux ou jaune citron, et leur pointe est tantôt foncée, tantôt claire. Sur certaines parties du corps, la couleur jaune prédomine, le brun foncé ayant à peu près disparu. Il en résulte que la coloration de l'animal change suivant ses mouvements, suivant l'angle d'incidence, suivant que les poils sont plus ou moins longs. La face et les membres ne portent que des poils courts; ils sont plus longs à l'arrière-bras, et notamment aux cuisses, où ils atteignent 8 cent.; la gorge est nue. La teinte rousse domine à la tête, à la nuque, à la partie antérieure du dos, à la face externe des membres, et la teinte jaune à la partie postérieure du dos, au sacrum. Cette couleur change suivant les saisons; elle est plus foncée en hiver, plus claire en été. Un agouti mâle adulte a plus de 50 cent. de long; la longueur de queue n'est que de 14 mill.

Distribution géographique. — La Guyane, Surinam, le nord du Brésil et du Pérou, sont la patrie de l'agouti. Dans le sud du Brésil et dans une partie du Paraguay, il est représenté par des espèces voisines. Il abonde surtout le long des cours d'eau du Brésil.

Mœurs, habitudes et régime. — Il fréquente les forêts vierges, sèches ou humides, se montre dans les prairies qui les bordent, et devient là le représentant du lièvre. On ne le voit jamais en rase campagne. On le trouve ordinairement sur le sol, ou dans des trous, dans le creux d'un tronc d'arbre, et il vit plus souvent solitaire que réuni à ses semblables.

L'agouti commun est peureux, défiant, ce qui fait que ses habitudes en liberté sont difficiles à observer. Il dort pendant le jour dans son gîte, ou, s'il en sort, ce n'est que dans les cantons où il se sent parfaitement en sûreté. Au coucher du soleil, il va chercher sa nourriture, et rôde pendant la nuit. Comme le dit Rengger, il a l'habitude de quitter souvent sa demeure,

puis d'y revenir par le même chemin, ce qui finit par tracer un sentier étroit, souvent long d'une centaine de mètres; sentier qui trahit la présence de l'animal.

Met-on un chien sur cette piste, on s'empare facilement de l'agouti; le chien donne de la voix, et on peut alors retirer l'agouti de son terrier. Mais celui-ci a-t-il été averti à temps de la présence du chien, il s'éloigne aussitôt, et sa rapidité le met bientôt à l'abri des poursuites. Il se réfugie dans les taillis et s'y met en sûreté.

L'agouti est un animal inoffensif, peureux, exposé à bien des dangers; sa grande agilité peut seule l'y soustraire. Sa course rappelle celle des petites antilopes et des chevrotains; elle consiste en une sorte de galop et s'exécute à l'aide de bonds qui se suivent rapidement; sa marche est un pas assez lent.

L'odorat est le plus parfait de ses sens; l'ouïe est aussi assez développée; la vue, par contre, paraît être faible, et le goût ne semble pas très-prononcé; son intelligence est bornée. Il n'a guère que le sentiment des localités.

Il se nourrit de plantes de toute espèce, de racines, de fleurs ou de grains. Aucune substance végétale ne résiste à ses fortes incisives, qui broient les noix les plus dures. Dans les plantations de cannes à sucre, dans les jardins potagers, l'agouti est un hôte très-nuisible. Il ne cause cependant des dégâts sensibles que là où il se trouve en grand nombre.

Nous manquons de renseignements précis sur la reproduction des agoutis en liberté. On sait cependant qu'ils se multiplient beaucoup; que dans toutes les saisons la femelle peut être en gestation, et qu'elle a plusieurs petits à chaque portée. Elle mettrait bas deux fois l'an: en octobre, c'est-à-dire au commencement de la saison des pluies, et une seconde fois quelques mois plus tard, avant la sécheresse. Le mâle cherche la femelle; il l'appelle par ses sifflements et ses grognements; la poursuit jusqu'à ce qu'elle se soit donnée à lui; si elle résiste, il emploie la violence; c'est du moins ce que j'ai pu voir chez des agoutis captifs. Une femelle que j'avais mise avec deux mâles, en fut tellement battue, tellement mordue, que je dus l'éloigner; ses bourreaux l'auraient tuée, et il fallut plusieurs semaines pour guérir ses blessures.

Peu après l'accouplement, les deux sexes se séparent. La femelle regagne son ancienne demeure, arrange le nid dans lequel elle mettra bas, le rembourre avec des feuilles, des racines et des poils. Après un allaitement de plusieurs

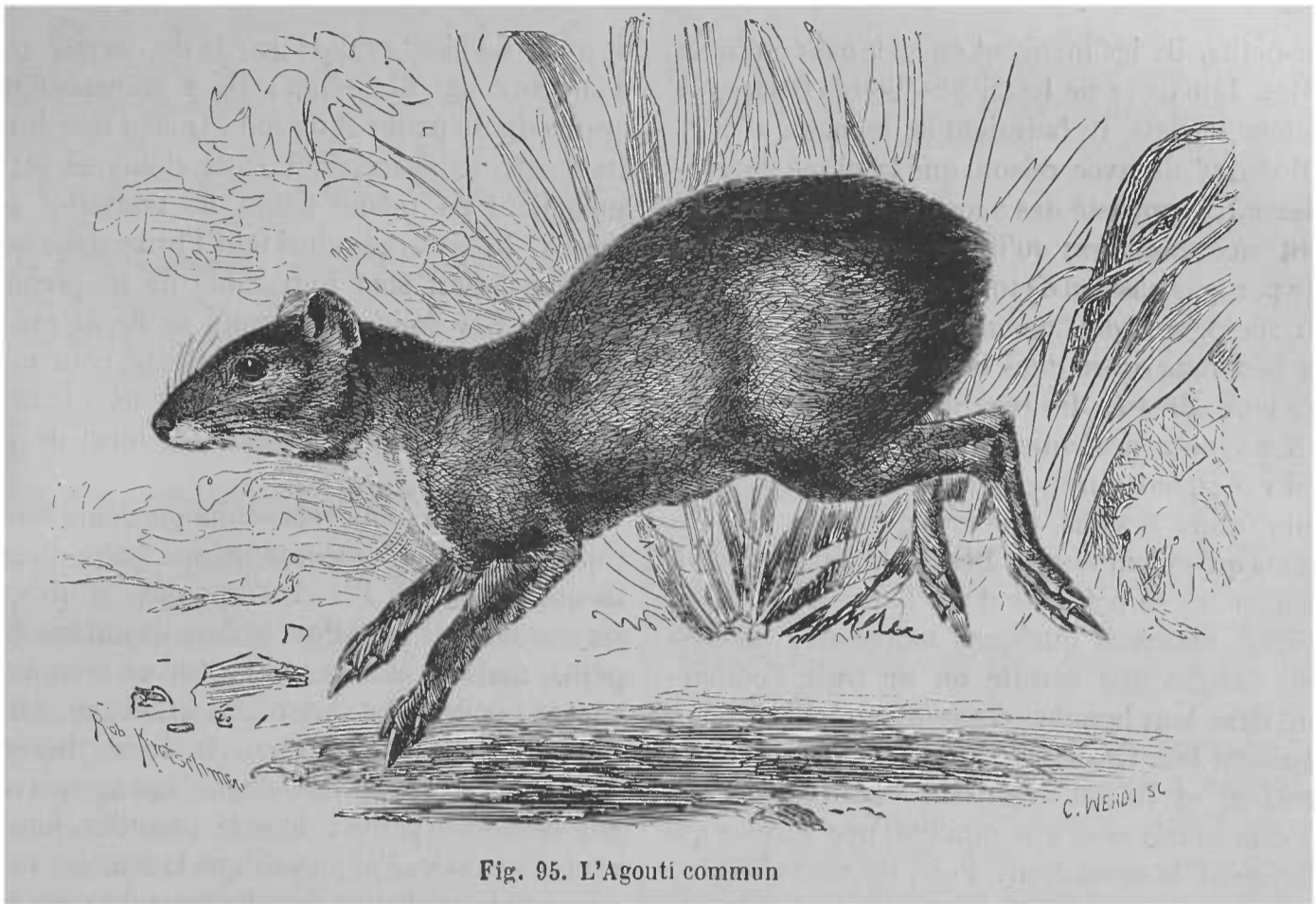


Fig. 95. L'Agouti commun

semaines, elle conduit ses petits hors du terrier, les instruit et les protège.

Chasse. — Parmi les nombreux ennemis naturels des agoutis, les grandes espèces de féliens et les chiens du Brésil sont les plus terribles. L'homme, quelque activement qu'il les poursuive, ne leur fait que peu de mal. Il n'est pas difficile de prendre un agouti ; il suffit de placer des trappes sur son chemin. On peut aussi, comme le rapporte le prince de Wied, le chasser avec des chiens, ou à l'affût, durant l'hiver.

Captivité. — D'Azara croit que cet animal ne s'apprivoise pas ; il suffit, pour se convaincre du contraire, de visiter un jardin zoologique. Rengger raconte que, pris jeune et bien traité, il devient presque un animal domestique. « J'ai vu, dit-il, plusieurs agoutis qu'on pouvait laisser librement courir, sans qu'ils cherchassent à s'échapper, même lorsqu'ils étaient dans les grandes forêts qu'ils habitaient en liberté. Je vis ainsi dans une forêt du nord du Paraguay deux agoutis apprivoisés, qui passaient le matin et le soir dans les bois, le midi et la nuit dans une hutte d'Indiens. Mais en faisant ainsi abnégation de leur indépendance, ce n'est point à l'homme qu'ils s'attachent, c'est à la demeure. Ils ne reconnaissent pas leur maître parmi d'autres personnes, n'obéissent que rarement à son appel, ne le cherchent que quand ils ont faim. Ils ne se laissent pas toucher volontiers, ne sup-

portent aucune domination, et vivent complètement selon leur bon plaisir ; c'est tout au plus si on peut les dresser à venir prendre leur nourriture toujours au même endroit. Ils modifient cependant leur genre de vie à l'état domestique, car ils courent le jour et dorment la nuit. Ils se choisissent habituellement un endroit sombre pour leur retraite ; ils s'y font une couche avec de la paille, des feuilles, des étoffes, des bas, des souliers de satin, qu'ils déchirent en petits morceaux. A part cela, ils ne causent pas de grands dégâts ; ce n'est que quand on les enferme, que l'ennui les gagnant, ils rongent tout ce qu'ils trouvent. Ils marchent à pas lents, le dos fortement bombé, ou courent au galop, ou font des bonds comme le lièvre. On n'entend leur voix que quand ils sont excités : ils poussent alors un cri sifflant. Les tourmente-t-on pendant qu'ils sont occupés à ronger quelque chose, ils grognent un peu. Dans la colère, ou lorsqu'ils ont peur, ils hérissent tous leurs poils. On les nourrit de tout ce qu'on mange dans la maison. Ils n'aiment pas autant la viande que le dit d'Azara ; ils ne la mangent que quand une autre nourriture leur fait défaut ; les roses sont leur mets de prédilection. Ils prennent leur nourriture avec leurs incisives, la tiennent ensuite entre les pouces rudimentaires de leur patte de devant, et s'asseyent comme les écureuils pour la manger. Quand on leur donne des morceaux

très-petits, ils les mangent en se tenant à quatre pattes. Jamais je ne les ai vus boire. D'après le docteur Barlets, ils boiraient en lappant. »

Bodinus dit avec raison que la grâce, la gentillesse, la propreté des agoutis, les recommandent aux amateurs; qu'ils ne sont désagréables que par leur passion de tout ronger. Ceux du Jardin zoologique de Cologne sont arrivés à prendre leur nourriture dans la main des personnes, et à leur adresser des regards reconnaissants.

Nos agoutis présentent une particularité que je n'ai vue signalée nulle part. Ils enfouissent, pour leurs futurs besoins, une grande partie des aliments qu'on leur donne. Dès qu'on leur apporte à manger, ils se précipitent sur la nourriture avec avidité, mangent quelques morceaux, choisissent ensuite une carotte ou un fruit, l'emportent dans leur bouche, creusent un petit trou, y déposent leur trésor, le recouvrent de terre qu'ils pressent et lissent avec leurs pattes de devant. Et cela se fait avec une rapidité, une adresse qui charment le spectateur. Puis, ils vont chercher un nouveau morceau et recommencent le même manège. Il est très-amusant de voir avec quelle prudence ils regardent tout autour d'eux, comme ils s'efforcent d'enfouir leurs trésors sans être vus. Qu'un autre animal s'approche, ils hérissent aussitôt leur pelage et marchent sur l'indiscret. Ils sont jaloux et envieux au plus haut degré; ils volent la nourriture aux animaux plus faibles qu'eux; ils la disputent aux pacas, aux marmottes avec lesquels on les enferme.

Leur grande propreté se révèle dans tous leurs actes. Leur pelage n'est jamais souillé, et ils tiennent leur terrier toujours en bon état. Ils doivent ce terrier à une marmotte que je mis dans leur enclos. Auparavant, ils n'avaient nullement songé à s'en creuser un; ils s'étaient contentés de la retraite mollement rembourrée de paille et de foin qu'on leur avait préparée. Quand la marmotte arriva, la chose changea. Celle-ci ne trouva pas la demeure à son goût, se mit à creuser un couloir, et finalement construisit un terrier très-ramifié. Elle se trompait, si elle croyait travailler pour son compte; les agoutis trouvèrent ce terrier à leur convenance et le partagèrent avec son propriétaire. On aurait dit que la marmotte leur avait appris à creuser, car ils travaillèrent avec ardeur à l'achèvement de cette habitation. La marmotte porta dans l'intérieur du foin et de la paille; les agoutis l'imitèrent, et en peu de temps toute la société s'y trouva parfaitement installée. A la fin de septembre, la marmotte disparut aux regards: elle s'était en-

dormie. La plus grande partie du terrier resta donc aux agoutis seuls: ils y transportèrent beaucoup de paille et de foin. Quand leur litière était sale, ils la sortaient et la changeaient; ils amenaient en même temps de nouvelles provisions. Ils restèrent ainsi tout l'hiver dans cette demeure, où il était impossible de les prendre. Lorsque des froids rigoureux se firent sentir, ils ne se montrèrent que par instants, pour manger. Ils paraissaient assez bien supporter le froid, mais non la neige, qui amena la mort de l'un d'eux.

Les agoutis se sont reproduits plusieurs fois en captivité. Rengger raconte qu'une paire d'agoutis que possédait Parlet s'accoupla, et qu'après six semaines de gestation, la femelle mit bas deux petits, mais ils étaient morts. On en a eu de vivants à Londres, à Amsterdam, à Cologne. « Deux fois déjà, m'écrit le docteur Bodinus, directeur du jardin zoologique de Cologne, nos agoutis nous ont donné des petits: deux la première fois, un seul la seconde. J'ai pu voir que la femelle n'avait pas grande confiance dans l'amour du père pour sa progéniture. Les petits, quoique faibles sur leurs pattes, couraient quelques heures après leur naissance, comme font les cochons d'Inde nouveau-nés. S'approchaient-ils de leur père, leur mère s'élançait, les poils hérissés, les prenait dans sa bouche et les portait dans un autre coin. Cela dura jusqu'à ce qu'ils eussent appris à la connaître et à redouter le voisinage de leur père. Au bout de quatre ou cinq jours, celui-ci parut être habitué à leur présence, et le danger diminué. D'ordinaire, les petits se tenaient cachés; lorsque la faim commençait à se faire sentir, ils accouraient en piaulant vers leur mère, qui les saluait avec de tendres grognements, s'asseyait sur ses pattes de derrière et leur donnait à teter. Au moindre bruit insolite, ils se réfugiaient dans leur retraite, jusqu'à ce qu'habités à leur entourage, ils se hasardèrent à suivre leur mère. Peu de jours après leur naissance, ils mangeaient déjà la même nourriture que leurs parents. Dès le premier âge, ils avaient tous les caractères de l'animal adulte, et n'en différaient que très-peu par leurs formes. »

Au Jardin zoologique de Hambourg, nous n'avons pas été assez heureux, jusqu'ici, pour pouvoir élever des petits. Nos agoutis se sont bien reproduits, mais ils ont immédiatement tué leur progéniture. Je ne saurais à quoi attribuer cet acte. La femelle mit bas, sans que nous nous en fussions aperçus, le 2 février, par un froid assez rigoureux, et probablement dans l'intérieur du terrier

que ces animaux s'étaient creusé dans leur enclos. Un matin, nous trouvâmes devant l'ouverture les petits morts, la tête broyée. Peut-être sont-ce d'autres agoutis, qui habitaient le même enclos, qui s'étaient rendus coupables de ce meurtre.

Je ferai remarquer que nos agoutis transportaient les cadavres hors de leur terrier; c'est ce qu'ils firent pour un vieil individu qui mourut dans l'intérieur de leur demeure. Cela prouve leur grand sentiment de la propreté.

LES HYDROCHÈRES — *HYDROCHERUS*

Die Wasserschweine.

Caractères. — Les hydrochères sont les plus curieux des rongeurs, et en même temps les plus grands et les plus lourds. Leur port et leur pelage sont ceux du cochon; aussi Brisson et Linné les rangeaient-ils dans le même genre, quoique leurs incisives en fissent des rongeurs. Ils ont le corps épais; le cou court; la tête allongée, haute et large, à museau obtus; des yeux ronds, assez grands, fortement saillants; les oreilles petites, arrondies, à bord externe échancré; la lèvre supérieure fendue; la queue nulle; des doigts réunis par une étroite membrane natatoire; des ongles en sabots, très-forts; les jambes de derrière plus longues que celles de devant; celles-ci terminées par quatre doigts; celles-là par trois seulement; les incisives fortement développées, peu épaisses, larges de près de 3 cent., marquées de plusieurs sillons sur la face antérieure; quatre paires de molaires, sans racines, et d'apparence lamelleuse, à chaque mâchoire.

Les hydrochères ont aussi pour caractères l'anus et les parties génitales externes entourés d'un repli cutané.

L'espèce qui a servi de type à ce genre est jusqu'ici la seule que l'on connaisse.

L'HYDROCHÈRE CAPYBARA — *HYDROCHERUS* *CAPYBARA.*

Das Wasserschwein ou *Capybara*, *The Capybara.*

Caractères. — La couleur de cet animal est difficile à décrire: elle offre un mélange de brun, de roux, de jaune brunâtre; les soies qui entourent la bouche sont noires. Un capybara adulte a à peu près la taille d'un porc d'un an; il pèse environ 50 kilogrammes; il a 1^m,15 de long et un demi-mètre de haut.

Distribution géographique. — D'après les indications fournies par les naturalistes moder-

nes, le capybara se trouve dans toute l'Amérique du Sud, depuis l'Orénoque jusqu'à la Plata, depuis l'océan Atlantique jusqu'aux premiers versants des Andes.

Mœurs, habitudes et régime. — Le capybara, que les Guaranais appellent *capy goua* (d'où les noms de *capibara* et de *capigouara*, que les Espagnols lui ont donnés); que les Indiens Payaguas nomment *lakai* lorsqu'il est jeune, et *otschagou* quand il est adulte, habite les cantons bas, forestiers, marécageux, au bord des lacs et des cours d'eau, surtout des grands fleuves. Il est très-commun dans certains endroits, et fréquente plus les lieux déserts que les lieux cultivés. Ici, il ne se montre que le matin et le soir; là, on peut le voir durant le jour, en grandes bandes, mais toujours près de l'eau, paissant ou se reposant.

D'Azara (1) qui, le premier, a décrit cet animal, nous apprend en effet qu'on le trouve sur le bord des rivières et des lacs, et qu'il ne s'en éloigne que de cent pas au plus (environ 160 mètres). « Lorsqu'on l'effraye, ajoute-t-il, il pousse un son élevé et plein qui dit: *a, pé*, et qu'il n'emploie dans aucune autre circonstance; puis il se jette à l'eau, où il nage facilement, sans laisser dehors autre chose que ses narines ou un peu plus; mais si le péril est plus grand, ou s'il est blessé, il plonge et va sortir plus loin, parce qu'il ne peut demeurer sous l'eau que jusqu'au besoin de renouveler sa respiration. Quoiqu'il fasse des traversées pour chercher d'autres eaux, il est ordinaire que chaque famille conserve son séjour, que l'on reconnaît par des monceaux de leurs excréments, qui sont en pelotes prolongées.

« Le *capy goua* ne mange point de poisson ni autre chose que de l'herbe et des végétaux, et il détruit les melons d'eau et les citrouilles s'il en trouve à sa portée; mais il ne creuse point de trous. Il passe beaucoup de temps assis, court peu, et vague beaucoup plus la nuit que le jour. »

Tous ces faits ont été confirmés par des observations ultérieures.

Le capybara, lorsqu'il est au repos, est le plus habituellement assis sur ses tarsi, comme l'a encore remarqué d'Azara. Rarement, il est couché sur le ventre. Sa marche est un pas lent; lorsqu'il est pressé de trop près, il bondit; mais sa course n'est pas de longue durée. Par contre, il nage avec facilité; cependant il ne le fait que quand il est poursuivi, ou que la rive sur laquelle

(1) D'Azara, *Essais*, t. II, p. 12.

il est ne lui offre plus de nourriture. Si on le tourmente dans le canton qu'il exploite, il va s'établir dans un autre. Quoiqu'il vienne régulièrement se coucher à la même place, on ne peut pas dire qu'il ait une retraite proprement dite. Il se nourrit de plantes aquatiques, d'écorces de jeunes arbres, et lorsqu'il habite tout près des plantations, de melons d'eau et de maïs.

Le capybara est un animal paisible, et au premier coup d'œil on juge de sa stupidité. Jamais il ne joue avec ses semblables. Il cherche lentement sa nourriture, puis s'assied et se repose. De temps à autre, il se retourne pour voir si aucun ennemi ne se montre. En aperçoit-il un, il se lève et se dirige, toujours d'un pas lent, vers le cours d'eau. Mais qu'un ennemi apparaisse subitement au milieu d'un troupeau de capybaras, tous sauteront à l'eau, en poussant un cri, et plongeront. Lorsqu'ils ne sont pas habitués à la vue de l'homme, ils le regardent longtemps avant de prendre la fuite. Ils ne font jamais entendre aucun autre cri que le *a, pé* signalé par d'Azara. Ce cri est perçant, on peut le percevoir à un kilomètre de distance.

L'odorat est leur sens le plus parfait. L'ouïe et la vue sont mauvaises. Mais, ce qu'ils perdent sous le rapport des sens, ils le gagnent du côté de la force musculaire ; deux hommes sont à peine en état de dompter un capybara.

La femelle met bas une fois l'an de deux à quatre petits, et non huit, comme on le dit encore maintenant au Paraguay. Dispose-t-elle à cet effet une couche particulière ? c'est ce que je ne saurais dire. Les petits suivent leur mère dès leur naissance ; ils lui paraissent grandement attachés. Au dire de d'Azara, un mâle aurait deux ou trois femelles ; de là, sans doute, l'erreur que la femelle met bas huit petits.

Chasse. — Les blancs ne chassent le capybara que pour leurs plaisirs. Ils le surprennent, lui coupent la retraite, et le renversent avec le lasso. Le plus souvent, on le chasse dans l'eau. Est-il atteint d'un coup de feu, il saute à l'eau, mais cherche bientôt à gagner la rive, si sa blessure n'est pas trop grave. Il n'emploie les dents qu'à la dernière extrémité ; il se défend vigoureusement alors, et peut causer de graves blessures. Si on le tue lorsqu'il est dans l'eau, il est perdu pour le chasseur, car il coule immédiatement au fond.

Après l'homme, le jaguar est son ennemi le plus redoutable. Nuit et jour, il est sur sa piste et, au bord des rivières, il fait du capybara sa nourriture la plus habituelle.

Captivité. — D'Azara nous avait appris que les jeunes capybaras s'appriivoisent sans aucun soin, qu'ils ne sont ni nuisibles ni importuns ; que, laissés libres, ils sortent et reviennent volontairement, et qu'ils accourent pour se faire gratter lorsqu'on les appelle. Rengger nous donne de plus amples détails à ce sujet. « J'ai vu au Paraguay, dit-il, plusieurs capybaras qui avaient été pris jeunes et élevés en captivité. Ils étaient apprivoisés comme des animaux domestiques, et se laissaient caresser par chacun. Ils ne montraient cependant ni attachement ni obéissance à leur maître. Ils s'étaient habitués à leur demeure et ne s'en éloignaient pas. On n'avait nul souci de les nourrir, car ils cherchaient eux-mêmes leur pâture, de jour comme de nuit. Les plantes aquatiques qu'ils allaient chercher dans les cours d'eau et les étangs voisins étaient leurs mets préférés ; ils mangeaient aussi des racines de manioc et des écorces de melons d'eau qu'on leur donnait. »

Dans ces derniers temps, on a vu plusieurs capybaras vivants en Europe. Le Jardin zoologique de Hambourg en possède un ; il y en a à Anvers et à Londres. Le nôtre m'est très-soumis. Il connaît ma voix, arrive à mon appel, se montre heureux de mes caresses, me suit comme un chien par tout le jardin. Il n'est pas aussi doux et affectueux avec tout le monde. Son gardien voulait un jour le repousser, il lui sauta à la poitrine et le mordit ; heureusement qu'il entama plus ses habits que sa peau. Je ne peux pas dire qu'il soit obéissant, car il n'obéit que quand il veut. Sa douceur serait donc plus apparente que réelle.

Je ne puis admettre que ses mouvements soient lourds et maladroits. A la vérité, il marche rarement vite, s'avance d'ordinaire tout à son aise en faisant de grands pas, mais il peut facilement sauter par-dessus des barrières hautes de plus d'un mètre. Il se meut à merveille dans l'eau, nage aussi vite qu'un homme marche, plonge, reste plusieurs minutes sous l'eau, et s'y dirige avec sécurité. Son écurie est près du ruisseau qui traverse le jardin. Il a besoin d'eau et de vase. Dès que je l'appelle, il pousse un cri, saute à l'eau, plonge, monte sur la berge opposée, s'approche de moi, murmure ou gronde, ou plutôt ronfle. Il produit aussi un bruit analogue au claquement des dents, consistant en des sons tremblotants, saccadés, inimitables, et très-difficiles à décrire : c'est chez lui l'expression du contentement ; on n'entend rien de pareil dès qu'il est excité de manière ou d'autre.

Il n'est pas difficile à entretenir ; toutes les

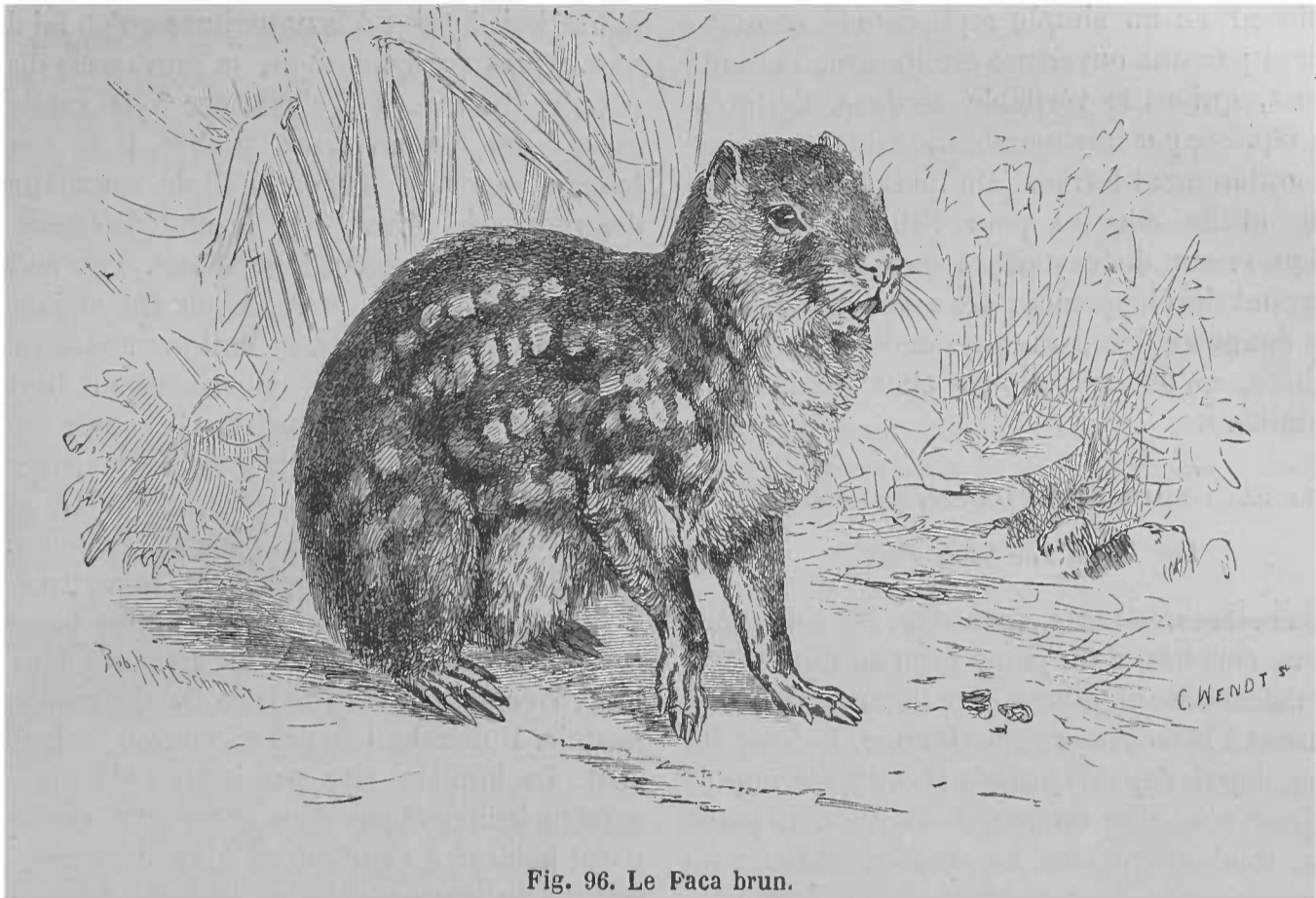


Fig. 96. Le Paca brun.

substances végétales lui conviennent, et s'il a besoin de beaucoup de nourriture, il est en quelque sorte indifférent sur la qualité. Cependant il préfère l'herbe fraîche à celle qui ne l'est pas. Ses larges incisives lui permettent de paître comme le cheval ; il boit aussi comme lui, à longs traits.

Il aime le chaud sans craindre le froid. En novembre, il saute encore à l'eau. Par la grande chaleur, il cherche de l'ombre sous les buissons, se creuse un bouge, et se vautre dans la vase avec plaisir ; lorsqu'il en sort, ses poils sales et emmêlés ne lui donnent pas un aspect agréable. Ce serait un vrai cochon, si l'eau ne se chargeait de laver son pelage.

Les autres animaux lui sont tout à fait indifférents. Jamais il ne leur cherche querelle ; il se laisse flairer par eux, sans même honorer les indiscrets d'un regard. Je ne doute cependant pas qu'il ne sache se défendre, et il est moins sot et moins doux qu'il ne le paraît.

La chute de ses dents de lait se fit d'une façon curieuse ; ses incisives furent repoussées par les secondes, qui parurent à la fin de la première année ; pendant quelque temps, elles leur firent comme une gaine, et tombèrent avant que celles-ci fussent complètement développées. Sa denture fut quelque temps très-irrégulière. Il est probable que, chez d'autres rongeurs, les incisives tombent aussi de cette façon.

BREHM.

Je me suis efforcé d'avoir d'autres capybaras, car je crois que ces animaux se reproduiraient chez nous.

Usages et produits. — Au Paraguay, on fait de la peau du capybara des courroies, des couvertures, des souliers. Cette peau est très-épaisse, mais poreuse, et laisse passer l'eau. Les Indiens seuls mangent la chair de cet animal ; elle a un goût gras et repoussant pour un Européen. Cependant, quand on la fait mariner et cuire dans l'eau, elle a le goût du veau.

LES PACAS — COELOGENYS,

Die Paka, The Pacas.

Caractères. — Le genre paca est le dernier de la famille des cavidés. Les espèces qui le composent ont la tête très-grosse ; les yeux grands ; les oreilles petites ; la queue réduite à un mégnon ; quatre doigts aux pieds de devant, cinq aux pieds de derrière ; le corps couvert de soies couchées ; une paire d'incisives et quatre paires de molaires à chaque mâchoire. L'arcade zygomatique, extraordinairement développée, est creusée d'une vaste cavité.

La cavité de l'apophyse zygomatique doit être considérée comme un prolongement des abajoues ; celles-ci existent, mais n'ont pas un aussi grand développement que chez d'autres rongeurs. Elles

consistent en un simple repli cutané communiquant par une ouverture étroite avec la cavité osseuse, qui est la véritable abajoue. Cette cavité, tapissée par une membrane mince, est presque entièrement fermée. On ne sait au juste de quelle utilité elle est pour l'animal, quoique quelques naturalistes y aient trouvé des aliments. Ce grand développement des arcades zygomatiques donne au crâne une physionomie toute particulière, qu'on ne retrouve chez aucun autre mammifère.

LE PACA BRUN — COELOGENYS SUBNIGER.

Der Paka, The Sooty Paka.

Caractères. — Cette espèce (*fig. 96*) a des poils courts, couchés, d'un jaune brun au dos et à la face externe des membres, d'un blanc jaunâtre au ventre et à la face interne des jambes. Le long des flancs, depuis l'épaule jusqu'au bord postérieur de la cuisse, sont cinq rangées de taches d'un jaune clair, rondes ou ovales. La rangée inférieure est moins marquée et se confond avec la teinte des parties environnantes. Autour de la bouche, et au-dessus de l'œil, s'insèrent quelques poils tactiles raides, dirigés en arrière. Les oreilles sont courtes et peu velues; la plante des pieds et les doigts sont nus. Le mâle adulte a plus de 66 cent. de long et 33 cent. de haut.

Distribution géographique. — Le paca brun se trouve dans une grande partie de l'Amérique du Sud, depuis Surinam, à travers tout le Brésil, jusqu'au Paraguay, et dans les Antilles méridionales. Plus une contrée est sauvage et déserte, plus il y est commun. Il est devenu assez rare dans les endroits habités.

Mœurs, habitudes et régime. — C'est ordinairement sur la lisière des forêts que vit le paca, seul ou avec sa famille. Il se creuse des terriers de 1^m,30 à 1^m,60 de profondeur, et y dort pendant tout le jour; il en sort, à la nuit, pour chercher sa nourriture, qui consiste en feuilles, en fleurs et en fruits de toute espèce, et saccage les plantations de cannes à sucre et de melons d'eau. La femelle met bas au milieu de l'été un seul petit, qu'elle garde longtemps dans son terrier: ce ne serait qu'après plusieurs mois qu'elle sortirait avec lui.

Captivité. — « Un de mes amis, dit Rengger, a gardé chez lui un paca pendant trois ans. Quoique jeune, il se montrait craintif, indomptable, cherchait à mordre quiconque s'approchait de lui. Il se tenait caché tout le jour; la nuit, il rôdait partout, cherchait à creuser le sol, grognait

et touchait à peine à la nourriture qu'on lui donnait. Après quelques mois, sa sauvagerie disparut; il commença à s'habituer à la captivité, et finit par devenir assez familier. Il se laissait toucher, caresser, s'approchait de son maître et des personnes étrangères. Il ne témoignait cependant d'attachement à personne. Les enfants ne lui laissant pas de repos durant le jour, il changea ses habitudes, et finit par rester calme pendant la nuit. On le nourrissait de tout ce qu'on mangeait dans la maison, la viande exceptée. Il prenait ses aliments avec ses incisives, et buvait en lappant. Son maître m'a assuré avoir souvent introduit le doigt dans ses abajoues, et les avoir trouvées remplies de nourriture. Il était très-propre; il faisait ses ordures toujours loin de la couche qu'il s'était arrangée dans un coin, avec des chiffons, de la paille, des morceaux de cuir. Il marchait au pas ou courait en bondissant. La lumière vive paraissait l'éblouir; ses yeux ne brillaient pas dans l'obscurité. Quoiqu'il parût habitué à l'homme et à sa demeure, son instinct de liberté n'avait pas diminué. Après trois ans de captivité, il profita de la première occasion pour s'enfuir. »

Jusqu'à ce jour, on n'a vu que rarement des pacas vivants en Europe. Buffon posséda longtemps une femelle apprivoisée, qui s'était fait sa couche sous un poêle. Elle dormait pendant le jour, rôdait pendant la nuit, rongea la cage dans laquelle on l'enfermait, léchait la main des personnes qu'elle connaissait, se laissait caresser par elles; dans ces circonstances, elle s'étendait et poussait de petits cris de plaisir. Cette femelle cherchait à mordre les étrangers, les enfants et les chiens; dans la colère, elle grondait et grinçait des dents d'une façon particulière. Elle était si peu sensible au froid, que Buffon croit qu'on pourrait acclimater l'espèce en Europe.

J'ai observé un paca pendant plus d'un an au Jardin zoologique de Hambourg; il m'a toujours paru un animal paresseux, très-peu attrayant. Le jour, il ne sort que rarement de son terrier et n'apparaît qu'au coucher du soleil. Il vit en paix, ou, pour mieux dire, avec indifférence, avec des agoutis et une marmotte; il n'attaque personne, mais il ne se laisse pas attaquer. Il est peu difficile, et n'a besoin ni d'une nourriture de choix, ni d'une écurie bien entretenue. Comme Buffon, je l'ai vu supporter parfaitement le froid, mais je crois que son acclimatation en Europe ne serait d'aucun avantage.

Usages et produits. — La peau du paca est trop mince, son poil est trop grossier pour qu'on

puisse se servir de sa fourrure. En février et en mars, l'animal est très-gras, et sa chair alors a beaucoup de goût et est très-estimée. Au Brésil, le paca est, avec les agoutis et les diverses espèces

de tatous, le gibier le plus commun dans les forêts. On le chasse soit avec des trappes, soit avec des chiens, et on l'apporte au marché sous le nom de *gibier royal*.

LES LÉPORIDÉS — *LEPORES*.

Die Hasen, The Hares.

A la fin de l'ordre des rongeurs, nous trouvons les léporidés ou les lièvres. Qui ne connaît ces animaux aux longues moustaches, aux longues oreilles, dont la timidité est proverbiale depuis les temps les plus reculés, dont la chair était estimée déjà des gourmets de Rome! Parmi les rongeurs, il n'en est pas, les rats et les souris exceptés, qui soient plus populaires que le type de la famille; chacun l'a sous l'œil, chacun l'a touché, et cependant le lièvre est encore bien peu connu, il l'est moins que d'autres animaux que beaucoup de personnes n'ont jamais vus.

Caractères. — Les léporidés forment une famille bien tranchée. Ce sont les seuls rongeurs qui aient plus de deux incisives à la mâchoire supérieure; derrière les premières s'en trouvent deux autres petites, mousses, presque quadrangulaires. La denture en reçoit une physionomie toute particulière. Les molaires sont au nombre de cinq ou six paires à chaque mâchoire; chacune est formée de deux lames (*fig. 97*).

Le squelette présente diverses particularités. Sans nous arrêter au détail, je dirai que la colonne vertébrale est formée de 12 vertèbres dorsales, 9 lombaires, 2 à 4 sacrées et 12 à 20 coccygiennes.

Les léporidés ont encore pour caractères généraux un corps allongé, des pattes de derrière longues, un crâne comprimé, des yeux et des oreilles grands, cinq doigts aux pattes de devant, et quatre aux pattes de derrière, des lèvres épaisses, très-mobiles, profondément fendues, de fortes moustaches, et un pelage épais, presque laineux.

Distribution géographique. — Si cette famille est pauvre en espèces, elle n'en est pas moins répandue sur une grande étendue de la surface de la terre. Dans toutes les parties du monde, la Nouvelle-Hollande et les îles avoisinantes exceptées, on trouve des léporidés.

Meurs, habitudes et régime. — Ils habitent tous les climats. On les trouve dans la plaine, dans la montagne, dans les campagnes nues, parmi les rochers; ils vivent à découvert ou se cachent au fond de terriers. Où s'arrête une es-

pèce, en apparaît une autre, et, après l'aire de dispersion de celle-ci, nous trouvons celle d'une troisième.

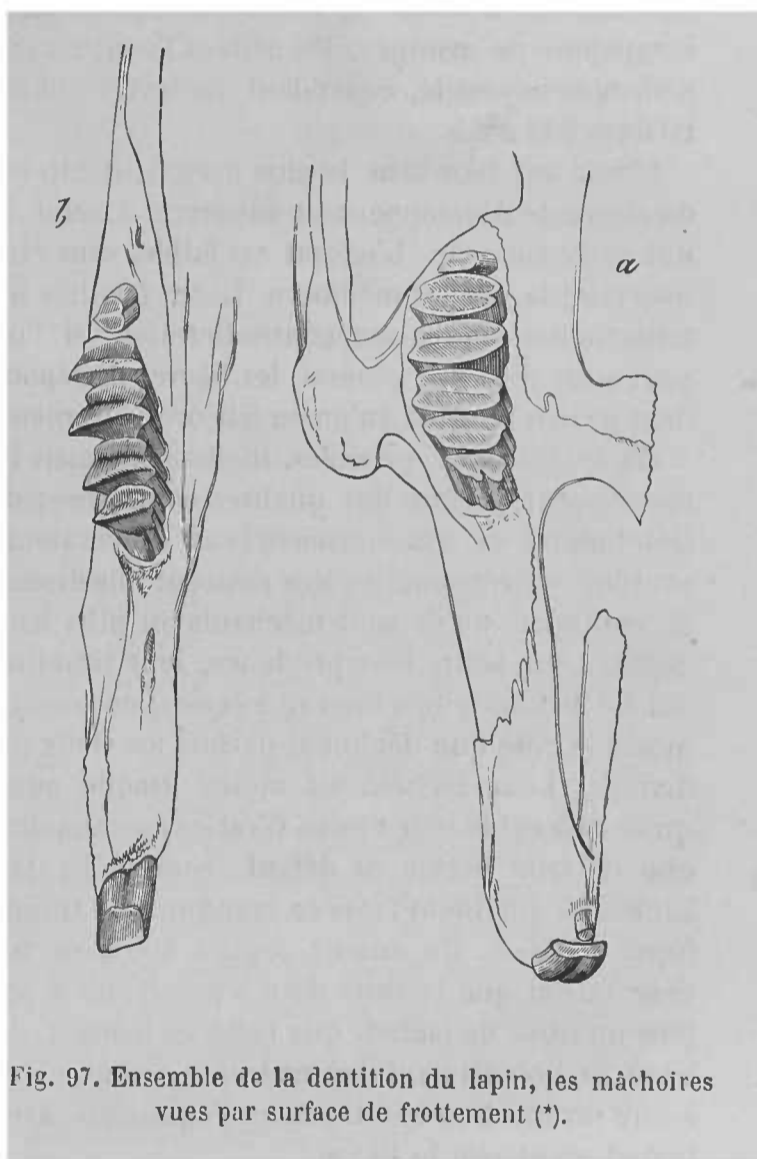


Fig. 97. Ensemble de la dentition du lapin, les mâchoires vues par surface de frottement (*).

Tous les léporidés se nourrissent des parties molles et savoureuses des plantes, généralement des feuilles. Ils mangent aussi les racines et les fruits.

La plupart sont jusqu'à un certain point sociaux, et restent fidèles au canton qu'ils ont adopté. Ils y passent le jour, cachés dans un enfoncement ou dans un terrier, et en sortent la nuit pour aller à la recherche de leur nourriture. On

(*) a, mâchoire supérieure; b, mâchoire inférieure. (Fréd. Cuvier).

ne peut pas dire, cependant, qu'ils soient vraiment nocturnes, car ils ne sont au repos, le jour, que là où ils peuvent être troublés; partout où ils se sentent en sûreté, ils courent le matin, et le soir, bien avant que le soleil soit descendu à l'horizon.

Leurs mouvements sont particuliers. Ce n'est que dans la course que les léporidés font preuve de grande vitesse; quand ils se meuvent lentement, ils le font avec une maladresse et une lourdeur incroyables; leurs longues pattes de derrière embarrassent alors leur marche. Mais, en pleine course, ils se détournent avec une grande habileté et font preuve d'une agilité extraordinaire. Tous les léporidés sont fixés au sol et incapables de grimper. Ils évitent l'eau; en cas d'absolue nécessité, cependant, ils traversent les rivières à la nage.

L'ouïe est leur sens le plus parfait; il atteint un degré de développement supérieur à celui de nul autre rongeur. L'odorat est faible, sans être mauvais; la vue est médiocre. Leurs facultés intellectuelles sont assez contradictoires, si l'on peut ainsi dire. En général, les lièvres ne répondent pas au portrait qu'on en fait ordinairement.

On les dit doux, paisibles, inoffensifs; mais ils manifestent parfois des qualités contraires; de très-habiles et très-consciencieux observateurs sont loin de reconnaître leur douceur; ils disent, au contraire, qu'ils sont méchants au plus haut degré. Leur peur, leur prudence, leur timidité, ont été de tous temps bien appréciées; on connaît moins la ruse que déploient parfois les vieux individus. Leur lâcheté est moins grande aussi qu'on ne veut bien le croire. C'est les méconnaître que de leur prêter ce défaut, comme l'a fait Linné, en qualifiant l'espèce commune de timide (*lepus timidus*). Un auteur anglais fait observer avec raison que la fuite d'un léporidé n'est pas plus un signe de lâcheté que celle du léopard, du tigre, du lion détalant devant trente chiens, c'est-à-dire ayant à leurs trousses l'équipage avec lequel on chasse le lièvre.

La voix de quelques léporidés consiste en un grognement sourd; ils la font d'ailleurs rarement entendre, et elle est ordinairement accompagnée du bruit qu'ils font en frappant le sol avec l'une des pattes de derrière, ce qui est à la fois un signe de crainte et de colère. Quand ils sont effrayés, ils poussent un cri perçant et plaintif. D'autres espèces sifflent.

Sans être aussi grande que celle de certains autres rongeurs, la fécondité des léporidés est encore assez considérable; et dans les lieux où

la vie leur est facile, où ils ne sont pas en butte à trop de poursuites, cet adage: « Au printemps, un lièvre gagne les champs; en automne il en revient *seize*, » est vrai. La plupart des léporidés ont plusieurs portées par an, chacune de trois à six et même onze petits. Mais presque tous prennent si peu de soin de leur progéniture, qu'il périt un grand nombre de jeunes.

En outre, beaucoup d'ennemis poursuivent partout les léporidés. Dans nos contrées, Wildungen (1) a réuni ces ennemis dans la strophe suivante: je ne puis résister au plaisir de la citer.

Pauvre lièvre! va, je te plains!
Que d'ennemis! hommes et chiens,
Chats, loups-cerviers, martes, belettes,
Renards, grands-ducs, aigles, chouettes,
Pie et corbeau... combien encor
Dévorent le lièvre aux poils d'or!

On comprend donc que la multiplication des léporidés soit bornée; et cela est heureux, car s'il n'en était ainsi, ils dévoreraient toutes nos récoltes. Là où ils sont très-nombreux, ils deviennent un véritable fléau. Chez nous, le nombre est modéré, et les dégâts qu'ils causent n'égalent pas l'utilité dont ils sont pour nos troupeaux et pour certaines industries.

LES LIÈVRES — *LEPUS*.

Die Hasen, The Hares.

Caractères. — Les lièvres ont le corps plus ou moins allongé; la tête comprimée; des oreilles longues et grandes; les jambes de derrière plus développées que celles de devant et disposées pour le saut; cinq doigts aux pieds de devant, quatre à ceux de derrière; une queue courte et retroussée; six paires de molaires à la mâchoire supérieure, cinq seulement à la mâchoire inférieure.

Deux sections bien distinctes peuvent être introduites dans ce genre.

LES LIÈVRES PROPREMENT DITS — *LEPOTES*.

Caractères. — Les lièvres proprement dits se distinguent par des oreilles au moins aussi longues que la tête; par une poitrine étroite, relativement à l'arrière-train, qui est large, et par des membres postérieurs bien plus forts et plus longs que les membres antérieurs. En outre, leur

(1) *Wildungen*, traduction inédite de M. Ch. Meaux Saint-Marc.



Fig. 98. Le Lièvre commun.

pelage est gris et très-inégal; ils ne terrent point, mettent bas à découvert, et les petits naissent vêtus d'un poil épais.

LE LIÈVRE COMMUN OU TIMIDE — LEPUS TIMIDUS.

Der Hase, The Hare.

Caractères. — Le lièvre commun (fig. 98) a 75 cent. de long, sur lesquels un peu plus de 8 cent. appartiennent à la queue; il a 30 cent. de haut, et pèse de 4 à 5 kilogrammes. Dans les bonnes saisons, on trouve quelquefois des lièvres dont le poids est de 9 kilogrammes. Les lièvres des montagnes sont plus grands que ceux des plaines, probablement parce qu'ils sont moins exposés aux poursuites.

La couleur de son pelage est difficile à décrire en quelques mots. Les poils duveteux sont très-épais, fortement crépus; les poils soyeux sont fort longs, et légèrement crépus. Le duvet est blanc sous la gorge et sur les flancs; blanc, avec le bout d'un brun foncé, au dos; d'un roux foncé au cou, également d'un roux foncé, avec le bout blanc, à la nuque. Les poils soyeux du dos sont les uns noirs, les autres gris à leur racine, d'un

brun foncé au bout, marqués d'anneaux jaunecouille. Le pelage, dans son ensemble, a la couleur de la terre. Le dos est brun-jaune, moucheté de noir; le cou jaune-brun, avec des traînées blanches; le ventre blanc, cette couleur changeant suivant la saison.

La femelle ou *hase* est plus rousse que le mâle. On trouve en outre des lièvres jaunes, tachetés, blancs. La couleur est donc très-variable, mais toujours en harmonie avec le milieu, ce qui permet à l'animal, couché à terre, d'échapper facilement aux regards. A une petite distance même, on ne peut l'apercevoir, tant ses teintes s'harmonisent avec celles du sol.

Les *levrauts* ont souvent une étoile sur le front; très-rarement cette marque persiste à l'âge adulte.

Chez le lièvre timide, les oreilles sont plus longues que la tête, et, rabattues en arrière, l'animal étant couché, elles atteignent la queue, ce qui le distingue des autres espèces. Comme chez celles-ci, le bout des oreilles est noir.

Distribution géographique. — Le lièvre a pour patrie toute l'Europe centrale et une petite partie de l'Asie occidentale. Dans le sud, il est

remplacé par le lièvre de la Méditerranée, espèce plus petite, au pelage plus roux ; dans les hautes montagnes, par le *lièvre variable* ; dans les contrées septentrionales par le *lièvre des neiges* ; espèce très-voisine, mais probablement distincte du lièvre des Alpes. Sa limite nord est l'Écosse, la Suède méridionale et le nord de la Russie ; sa limite sud est la France et le nord de l'Italie.

Le lièvre de la Chine, de la Boukharie, des steppes des Kirghises est-il le même que notre lièvre ? La question n'est pas résolue.

Mœurs, habitudes et régime. — Les campagnes fertiles au voisinage des forêts, les premiers versants boisés des montagnes, sont les lieux que le lièvre préfère. Dans les Alpes, il arrive jusqu'à une altitude de 1,600 mètres au-dessus du niveau de la mer, et dans le Caucase jusqu'à 2,000 mètres.

Le lièvre, que l'on a vainement tenté d'acclimater dans le Nord, préfère les contrées tempérées aux pays froids ; il choisit les endroits couverts, sous le vent et bien abrités. Les vieux mâles choisissent leur cantonnement avec moins de soin que les jeunes et les femelles. Ils se gîtent dans des buissons, dans des roseaux, sur des amas de bois. Les hases et les levraults apportent au contraire beaucoup de prudence dans le choix de leur gîte.

De tous les auteurs, Dietrich de Winckell est celui qui a le mieux décrit les mœurs des lièvres, et je crois ne pouvoir mieux faire que de citer textuellement ses paroles.

« En général, dit-il (1), le lièvre est un animal plutôt nocturne que diurne, quoique par tous les beaux jours d'été on puisse le voir, le soir et le matin, courir dans les champs. Il ne quitte pas volontiers l'endroit où il a été élevé et où il a grandi. N'y trouve-t-il pas un autre lièvre avec lequel il puisse s'accoupler ; la nourriture y est-elle insuffisante, il s'éloigne, mais pour y revenir en automne ou après l'accouplement. S'il est en repos dans un endroit, il y demeure ; s'il y est poursuivi, il le fuit pour toujours. Le lièvre qui habite les champs ne les quitte que quand il pleut. L'endroit où il gîte est-il défriché, il se rend dans un autre, dans un champ de navets, de blé, de trèfle, etc., dans lequel il se fixe et où il engraisse, entouré qu'il est par une abondante nourriture. Il aime beaucoup les choux et les navets, et semble avoir un goût particulier pour le persil. En automne, il gagne les jachères, les bas-fonds couverts de joncs. Tant que la neige ne

couvre pas les champs ou qu'elle est peu abondante, il ne change pas de demeure. La nuit, il pénètre dans les jardins pour manger des choux. Lorsqu'il tombe beaucoup de neige, il se laisse enterrer dans son gîte, mais dès que les mauvais temps cessent, on le voit reparaître dans les champs de trèfle. La neige se couvre-t-elle d'une couche de glace, sa nourriture habituelle lui faisant de plus en plus défaut, il peut causer alors de grands dégâts dans les jardins et les pépinières. Il ronge l'écorce des jeunes arbres, notamment des acacias, des mélèzes ; il mange des prunelles et des choux rouges. Lorsque la neige a fondu, le lièvre mange des herbes vertes de toute espèce. A peine les blés d'hiver commencent-ils à lever, qu'il s'en nourrit ; plus tard, il fait des dégâts d'un autre genre aux emblavures, en venant s'y gîter ; il s'y cache souvent le jour et en sort le soir pour visiter les champs de choux, de navets, nouvellement plantés.

« Le lièvre qui habite les bois ne va dans les champs que le soir ; et le matin, au point du jour, ou peu après le lever du soleil, il rentre sous bois. Nous venons de dire qu'en été il se tient quelquefois pendant le jour dans les hautes moissons ; lorsqu'il pleut, il hante les friches et les jachères. En automne, quand les feuilles tombent, il quitte la forêt ; en hiver, il se retire dans les fourrés les plus épais ; au dégel, il retourne dans les lieux plus découverts.

« Le véritable lièvre des forêts se montre pendant la belle saison sur la lisière des bois, et s'il n'y trouve pas assez de nourriture, il va le soir dans les champs. La chute des feuilles ne lui fait pas abandonner la forêt, car, en hiver, il s'y enfonce de plus en plus.

« Le lièvre habitant des montagnes s'accommode très-bien des herbes aromatiques qui poussent près de son gîte, et ne va dans les champs que par caprice, lorsque surtout ces champs sont tout à fait à proximité de sa demeure.

« Sauf l'époque du rut, où tous les lièvres sont excités au plus haut degré, ces animaux passent toute la journée à dormir dans leur gîte.

« Jamais un lièvre ne se rend directement à l'endroit où il veut se gîter, il le dépasse un peu, revient, le dépasse de nouveau, fait un bond de côté, et n'arrive enfin à l'endroit où il veut s'arrêter qu'en faisant un grand saut.

« Pour préparer son gîte, le lièvre creuse dans le sol une cavité de 5 à 8 cent. de profondeur, assez longue et assez large pour qu'on ne voie qu'un peu du dos de l'animal lorsqu'il y est couché, les pattes de derrière ramassées sous lui, la

(1) Dietrich de Winckell, *Handbuch für Jäger und Jagdberechtigte*.

tête reposant sur les pattes de devant étendues, les oreilles rabattues sur le dos. C'est là le seul abri qu'il se crée contre la pluie et les orages. En hiver, il le creuse assez profondément pour qu'on n'aperçoive plus de lui qu'un point gris foncé. En été, il se tourne la tête vers le nord, en hiver vers le sud, et par les temps d'orages, toujours sous le vent.

« On croirait que la nature a donné au lièvre la rapidité, la ruse, la vigilance pour compenser sa timidité innée. A-t-il trouvé pendant la nuit de quoi assouvir son appétit, la température est-elle bonne, il se rendra le matin au lever du soleil dans un lieu sec, sableux, pour y prendre ses ébats seul ou avec ses semblables. Il saute, court en rond, se roule; il s'enivre tellement dans ses jeux qu'il prend le renard pour un camarade, erreur qu'il paye bientôt de la vie. Le vieux lièvre ne se laisse pas ainsi surprendre; lorsqu'il est fort et en bonne santé, il échappe presque toujours par la fuite aux poursuites de son ennemi. Il cherche à le dérouter par ses zigzags et ses crochets. Quand il est poursuivi par un chien lévrier, il cherche à se faire couper par un autre lièvre qu'il chasse de son gîte et dont il prend la place, ou bien il se réfugie dans un troupeau de moutons, dans un fourré de roseaux, et traverse même un cours d'eau à la nage. Jamais il ne résistera à un autre animal, et la jalousie seule peut le pousser à s'attaquer à ses semblables. Parfois, le danger peut le surprendre au point d'anéantir ses facultés; il oublie dans ce cas tous les moyens de salut; il court deçà et delà en poussant des cris plaintifs. »

« Le lièvre, dit Gaston Phœbus, a grand pouvoir de courir; » il trouve son salut dans la rapidité et dans la durée de sa course.

La grande rapidité du lièvre est la conséquence de son organisation. Avec ses membres postérieurs plus longs que ceux de devant, l'animal peut mieux courir en montant qu'en descendant. Quand le lièvre est tranquille, il ne fait que de petits sauts, très-lents; quand il se hâte, il fait des bonds considérables. Lorsqu'il fuit et qu'il est assez loin de son gîte, il s'arrête et s'assied sur son arrière-train; s'il a quelque avance sur le chien, il marche quelques pas, tourne et retourne sur un espace restreint.

Le lièvre a peur de tout objet inconnu; il évite aussi avec soin les épouvantails que l'on plante dans les champs pour l'éloigner. Mais de vieux lièvres expérimentés se montrent parfois très-hardis: ils n'ont même pas peur des chiens. Lorsqu'ils remarquent que ceux-ci sont enfermés

ou attachés, ils pénètrent dans les jardins avec une impudence sans égale, viennent manger sous les yeux de leurs ennemis les plus acharnés. Lenz a vu plusieurs fois des lièvres arriver sous ses fenêtres, et passer si près des chiens qu'ils auraient pu être couverts de leur bave.

D'ordinaire, il ne pousse de cri que lorsqu'il est en grand danger, et ce cri ressemble aux gémissements d'un petit enfant.

L'ouïe, ce que font d'ailleurs préjuger ses grandes oreilles, est le sens le plus développé chez le lièvre. Son odorat n'est pas mauvais, mais sa vue est faible.

Toutes ses facultés intellectuelles sont dominées par une prudence et une vigilance portées au plus haut degré. Le moindre bruit, le vent qui souffle à travers les branches, une feuille qui tombe, suffisent pour troubler son sommeil et attirer toute son attention. Un lézard, le coassement d'une grenouille, le font fuir de son gîte; et lorsqu'il est en pleine course, un léger sifflement l'arrête. La douceur du lièvre n'est rien moins que certaine. Dietrich de Winckell dit que la méchanceté est le plus grand vice de cet animal. Ce n'est pas qu'il morde ou qu'il griffe; mais la femelle n'a aucun amour maternel, et le mâle se comporte de la manière la plus cruelle envers ses petits.

Le temps du rut, dans les hivers rigoureux, commence vers les premiers jours de mars; dans les hivers plus doux, il a lieu à la fin de février. Il est d'autant plus précoce que le lièvre trouve plus de nourriture. « Au commencement de la saison du rut, dit l'auteur que j'ai cité, les mâles rôdent partout et sans cesse, cherchant des hases, suivant leur piste, le nez à terre, comme les chiens. Quand un mâle et une femelle se sont rencontrés, ils commencent par s'agacer l'un l'autre, courant en cercle, se dressant, et, dans ce jeu, la femelle est la plus démonstrative. Bientôt, cependant, d'autres mâles arrivent; le premier cherche à entraîner sa compagne, à la faire fuir, mais elle résiste, et finit par se donner au plus vaillant. On comprend facilement que la chose ne doit pas se passer avec calme. La jalousie irritant les mâles, ils se livrent un combat qui, sans avoir une issue fatale, est des plus divertissants pour le spectateur. Deux, trois mâles, un plus grand nombre quelquefois, se courent dessus, s'éloignent, se dressent l'un contre l'autre, s'élancent à nouveau, se donnent des coups de patte; le duvet vole de tous côtés, jusqu'à ce qu'enfin le plus fort reste vainqueur, ou que la hase, ce qui arrive souvent, se soit éloignée fur-

tivement avec un des combattants, ou avec un nouvel arrivant. »

Des chasseurs dignes de foi assurent que ces combats ne se passent pas souvent sans blessures, et disent avoir trouvé plusieurs fois des lièvres qui avaient perdu leurs yeux. Le duvet qui reste sur la place du combat est un signe certain que la saison du rut a commencé, et un avertissement pour le chasseur intelligent de cesser la poursuite de ce gibier.

La femelle porte pendant trente jours, et reste en chaleur tout le temps de la gestation. Elle met bas pour la première fois dans la dernière quinzaine de mars, pour la quatrième et dernière fois en août. La première portée est d'un ou deux petits, la seconde de trois à cinq, la troisième de deux, la quatrième d'un ou deux. Ce n'est qu'exceptionnellement, et dans des hivers très-doux, qu'elle a cinq portées. Elle met bas dans un endroit tranquille, sur un tas de fumier, dans le creux d'un vieux tronc, sur un lit de feuilles sèches, ou même sur le sol nu. Les petits naissent les yeux ouverts, couverts de poils, et déjà assez développés. D'après bien des chasseurs, ils se mettent aussitôt à se sécher et à se nettoyer eux-mêmes. La mère ne reste avec eux que cinq ou six jours, puis les abandonne à leur sort. De temps à autre, seulement, elle revient à l'endroit où ils sont, les appelle en faisant battre ses oreilles l'une contre l'autre, et leur donne à teter, moins par amour maternel que pour se débarrasser de son lait. En cas de danger, elle fuit au loin. On a cependant vu des hases défendre leurs petits contre des corbeaux et des oiseaux de proie de faible taille.

En général, le peu d'attachement de la mère pour ses petits est la principale cause de la mort d'un grand nombre de levrauts. Beaucoup meurent en naissant, si la température est trop froide. Échappent-ils à ce premier danger, ils sont exposés à bien d'autres, et ils ont surtout à redouter leur père, qui se comporte d'une manière vraiment cruelle à leur égard, et les torture jusqu'à la mort. « J'entendis un jour, près d'un village, les gémissements d'un levraut, dit Dietrich de Winckell; je supposai qu'il avait été pris par un chat, et m'approchai pour tuer le ravisseur. Mais je vis un lièvre mâle assis devant le levraut, le repoussant alternativement avec une patte, puis avec l'autre; le pauvre petit en était tout épuisé. Le vieux paya sa cruauté de la vie. »

Chez aucun autre animal, on ne trouve autant de monstres que chez le lièvre. Il n'est pas rare

d'en voir qui ont deux têtes, deux langues, des dents saillantes.

Une jeune famille ne quitte pas volontiers l'endroit où elle est née. Les frères et sœurs ne s'éloignent pas beaucoup l'un de l'autre, bien que chacun ait son gîte à part. Le soir, ils vont brouter de compagnie; le matin, ils retournent ensemble dans l'endroit où se trouve leur gîte, et ainsi jusqu'à ce qu'ils aient la moitié de leur taille. Alors ils se séparent. A quinze mois ils sont complètement adultes; mais, à un an, ils sont déjà capables de se reproduire.

Le terme extrême de la vie du lièvre paraît être de sept à huit ans. On en a vu cependant échapper plus longtemps à toutes les poursuites sans être encore affaiblis par l'âge. Dans les premières années de ce siècle, un lièvre mâle était bien connu des chasseurs de chamois. Mon père ne l'avait pas perdu de vue depuis huit ans qu'il se déroba à toutes les poursuites; pendant un hiver rigoureux, il parvint à le tuer. Ce lièvre pesait 9 kilogrammes. De tels exemples sont très-rares, surtout maintenant que les paysans chassent aussi.

Chasse. — Décrire toutes les chasses que l'on fait au lièvre nous entraînerait trop loin. Des livres entiers en traitent exclusivement. Pour prendre un lièvre dignement, on ne peut employer ni les pièges ni les collets (*fig. 99*). Ces moyens sont à réprouver; ils sont de plus inutiles, car c'est le renard, le plus souvent, qui profite de la capture. Par contre, les chasses faites par les forestiers intelligents sont un véritable plaisir d'homme. Il serait difficile de décider quel genre de chasse est le plus attrayant. Pour moi, je me prononcerais pour la traque et l'affût. La première de ces chasses est surtout praticable dans les grandes plaines; elle est très-productive, mais elle exige un grand personnel, et chacun ne peut se donner ce plaisir. Les chasseurs s'avancent silencieusement; tout à coup, le chef commande halte; chasseurs et rabatteurs se disposent en cercle; puis, tous avancent. Les rabatteurs crient, les chiens courent en avant, tout se remue dans l'enceinte traquée. Ici un lièvre se lève, puis un autre: celui-ci cherche à s'enfuir, celui-là, plus prudent, se tapit dans son gîte; un autre court désespéré dans l'enceinte. Souvent un renard, surpris dans sa promenade, cherche à se frayer une issue, met toute sa ruse en jeu. Le cercle se resserre peu à peu, le bruit augmente; le premier coup de feu retentit. C'est bien s'il a porté, mais c'est plus amusant s'il a manqué, car souvent alors toute une rangée fait feu sur le mai-



Fig. 99. Le Lièvre pris au collet.

heureux lièvre avant qu'un plomb l'abatte. La place se couvre de plus en plus de cadavres; les chiens les ramassent; les bâtons des rabatteurs se chargent de gibier; le cercle se resserre; la prudence commande de ne plus tirer qu'au dehors de l'espace circonscrit. Les lièvres sont poussés entre les chasseurs, et plus d'un arrive à échapper. C'est un spectacle superbe et des plus amusants.

Mais la chasse à l'affût est encore plus intéressante; seulement elle n'est pas autorisée partout. Le lièvre, avons-nous dit, voit dans chaque objet un danger menaçant: c'est sur cette particularité qu'est basée la chasse à l'affût. Au milieu de la nuit, quand les lièvres sont sortis de la forêt et broutent paisiblement dans la plaine, on leur ferme les passages par lesquels ils font leur rentrée. Trois ou quatre hommes arrivent chargés de gros ballots d'étoupe, auxquels sont fixés des plumes ou des lambeaux d'étoffe blanche. Des pieux, placés de distance en distance, tout autour du champ, servent à attacher ces étoupes, dont l'élévation au-dessus du sol doit être de 30 cent. environ. La retraite étant ainsi coupée aux lièvres, les chasseurs se mettent de bon matin en campagne, sous la conduite d'un chef qui assigne à chacun une place. Alors tous restent immobiles, attendant ce qui va se passer.

Aux premières lueurs du jour, les lièvres se dirigent vers la forêt; ils suivent sans crainte leur chemin accoutumé; ils avancent en jouant. Tout est silencieux dans la plaine et dans la forêt; c'est tout au plus si l'on entend le croassement d'une corneille. A l'orient, le soleil qui se lève rougit l'horizon. Les lièvres s'approchent; ils aperçoivent les épouvantails, deviennent soucieux, s'effrayent, dressent et agitent les creilles, mais tout est tranquille. Ils font quel-

ques pas pour examiner de plus près l'objet de leur trouble et n'en sont que plus effrayés. Un d'eux recule, fait un crochet, revient dans le champ, mais cherche bientôt à rentrer par un autre endroit: il y trouve le même obstacle. Il n'a pas été assez prudent, car un éclair brille et aussitôt le premier coup de feu vient troubler le silence du matin. Un autre le suit, puis un troisième, la fusillade commence, répétée par tous les échos des alentours. Tout s'agite; les coups de feu partent de toute la lisière de la forêt. Les lièvres désespérés courent de côté et d'autre; ils prennent autant que possible leurs chemins habituels, et viennent s'offrir aux chasseurs. Le massacre continue jusqu'à ce que le jour soit levé. A ce moment, tous les lièvres ont disparu. Ceux qui n'ont pas été atteints se sont réfugiés dans les champs; ils y restent, ne se doutant pas qu'après l'affût viendra la traque. Les chasseurs sortent de la forêt pour ramasser leur gibier. Mais tous n'ont pas eu le même bonheur; quelques-uns seulement ont fait des victimes. Il est si difficile, au petit jour, de bien viser, qu'ordinairement on manque plus de lièvres qu'on n'en tue.

L'affût solitaire, le soir, est aussi très-agréable pour le jeune chasseur encore inexpérimenté et qui ne pourrait trouver occasion plus favorable. « Le lièvre arrive en trottant hors de la forêt. Il a fait tant de fois le même chemin qu'il s'y croit en sûreté. Il s'assied et reste immobile, il est donc facile à tirer.

« L'affût est encore excellent pour détruire toute la gent carnassière. On voit des belettes, des renards, des martes que l'on peut attirer en imitant le cri des souris, des levrauts, des oiseaux de proie qui viennent passer la nuit dans la forêt. Pour le naturaliste, l'affût est des plus intéressants et des plus instructifs, surtout au-

lever du jour ; il trouve, pour ainsi dire, les animaux en déshabillé ; il voit la manière dont ils se comportent à l'état de repos et de calme. Plus d'un chasseur préfère l'affût à tout autre procédé de chasse ; car, dans ces cas, l'espérance demeure toujours sa compagne fidèle. »

Je ne parlerai pas des autres chasses, et surtout de la chasse à courre à la mode anglaise, qui n'est que beaucoup de bruit pour rien. Je ferai seulement remarquer que la chasse au lièvre ne rapporte nulle part autant qu'en Allemagne, même aujourd'hui où les nouvelles lois autorisent aussi les paysans à chasser. En France, en Belgique, et surtout dans l'Europe méridionale, les lièvres sont beaucoup plus rares. Lorsque la reine de France, Eléonore, visita la Cour impériale à Bruxelles (vers 1550), elle reçut chaque jour pour sa table 128 livres de bœuf, du mouton, du veau, du porc à discrétion, mais rien que deux lièvres, et dans une chasse du roi, qui dura six jours, on tua 208 sangliers, 960 canards sauvages, et seulement 5 lièvres.

Captivité. — Des lièvres pris jeunes s'appriivoient parfaitement et s'habituent rapidement à la même nourriture que les lapins ; mais ils sont délicats et n'ont pas une longue existence ; lorsqu'on ne leur donne que du foin, du pain, de l'avoine, de l'eau sans aucun aliment vert, ils vivent plus longtemps. Met-on de jeunes lièvres avec des vieux, ceux-ci les tuent. Les autres animaux ont rarement un sort plus heureux, et il m'est arrivé une fois de trouver un rat mort et à moitié mangé dans l'enclos des lièvres de notre jardin. Les lièvres vivent cependant en bonne harmonie avec les cochons d'Inde, et ils s'accouplent avec les lapins.

Les métis de lièvres et de lapins ou *léporides* sont féconds ; Broca (1) l'a démontré. Un éleveur d'Angoulême, Roux, livre chaque année, depuis quelque temps, des milliers de léporides au commerce. Ils sont féconds entre eux et avec les espèces parentes. Les métis à trois-huitièmes, c'est-à-dire ceux qui ont un quart de lapin et trois quarts de lièvre, sont les meilleurs. On a obtenu ainsi des petits jusqu'à la treizième génération, et leur fécondité n'a pas encore diminué. La femelle a six portées par an, chacune de cinq à six petits. Broca s'est convaincu que le propriétaire surveillait avec grand soin ses croisements. Il séparait ou réunissait ses animaux suivant les circonstances, les désignait par des

(1) P. Broca, *Mémoire sur l'hybridité et sur la distinction des espèces animales* (*Journal de Physiologie*, 1858-1859, t. I et II).

noms ou par des chiffres. Il est donc certain que, chez les rongeurs, des espèces différentes peuvent produire des petits féconds.

Les jeunes levrauts deviennent assez familiers pour arriver à l'appel de l'homme ; pour prendre leur nourriture dans sa main, apprendre même des tours d'adresse. De vieux lièvres, par contre, restent toujours sots et ne s'habituent pas à leur maître. Les lièvres captifs sont vifs et gais, ils amusent par leurs gambades joyeuses et leur douceur inaltérable ; mais ils ne se dépouillent jamais de leur timidité. « Rien de plus drôle, dit Lenz, que d'entrer dans l'écurie d'un lièvre, une feuille de papier blanc à la main. L'animal en devient hors de lui, il saute le long des murs, fait des bonds de plus d'un demi-mètre de haut. » Leur rend-on la liberté, ils redeviennent très-rapidement sauvages. Leur intelligence est très-faible.

Usages et produits. — L'utilité dont est le lièvre, compense à peine les dégâts qu'il cause. Sa chair succulente, sa fourrure, payent tout au plus son entretien, car il vit aux dépens de l'homme. En Russie on utilise beaucoup la peau du lièvre ; en Bohême, dont la chapellerie est renommée depuis bien longtemps, on en emploie environ 40,000 tous les ans. De la peau dépouillée de ses poils et tannée, on fait des souliers, une espèce de parchemin et de la colle forte.

Dans l'ancienne thérapeutique, les poils, la graisse, le sang, la cervelle, les os, les excréments de lièvre, jouaient leur rôle, et même aujourd'hui, des gens crédules se servent de la peau et de la graisse de lièvre contre diverses maladies.

Le lièvre a passé longtemps pour un être ensorcelé. Au siècle dernier, on croyait encore voir en lui un hermaphrodite, capable de changer de sexe à volonté. Les coulées qu'il se fraye dans les emblavures sont encore pour certaines gens des sentiers tracés par les sorcières et nommés *chemins des sorcières*.

LE LIÈVRE VARIABLE — *LEPUS VARIABILIS*.

Der Schneehase, The variable Hare.

On ne sait encore si les lièvres variables des Alpes et du Nord appartiennent ou non à la même espèce. Ils sont tous deux de fidèles enfants de leur patrie. Leur pelage s'harmonise avec la teinte du milieu qu'ils habitent.

Caractères. — Les lièvres des Alpes (*fig. 91*) sont blancs en hiver, le bout des oreilles seul restant noir. En été, ils sont d'un gris brun uniforme, sans mouchetures.

Les lièvres qui habitent en Irlande ne deviennent jamais blancs et ont été considérés comme formant une espèce à part (*lepus hibernicus*).

Ceux qui habitent les contrées polaires ne sont pas gris en été; ils restent blancs toute l'année; on en a fait aussi une espèce distincte sous le nom de lièvre des glaces (*lepus glacialis*).

Les lièvres de la Scandinavie sont aussi des lièvres des neiges: les uns sont blancs, sauf le bout des oreilles qui est noir; les autres sont d'un gris brun; le duvet est gris ardoisé; les poils sont d'un brun roux sale en leur milieu, blancs à la pointe, cette couleur paraît accidentelle. On dit que les petits d'une même portée présentent souvent ces deux colorations.

Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails à ce sujet, pour ne nous occuper que des mœurs de ces animaux. De tous les naturalistes, Tschudi est celui qui a donné la meilleure description du lièvre variable. Je lui emprunterai ce qu'il en a dit (1).

« Le lièvre brun ou gris des montagnes, qui est plus vigoureux que le lièvre de la plaine et dont la taille est plus forte, ne s'élève pas très-haut dans la région alpine; il y est remplacé par le lièvre blanc, lièvre variable ou lièvre des Alpes (*lepus variabilis*).

« Cet animal, qui habite aussi les régions septentrionales de l'Europe et de l'Asie, recherche les localités les plus froides des parties de nos Alpes qui sont encore habitables.

« Le lièvre des Alpes ou lièvre des neiges constitue positivement une espèce particulière, et se distingue de l'autre par la structure de son corps et par ses mœurs. Il est plus vif, plus agile, plus hardi; sa tête est plus arrondie, son front plus arqué, son nez plus court, ses oreilles sont aussi plus courtes et ses joues plus élargies; il a les pattes de derrière plus allongées, la plante des pieds plus velue et les doigts plus séparés, plus mobiles, armés d'ongles longs, très-pointus, crochus et rétractiles; ses yeux ne sont pas rouges comme dans les variétés albinos et malades, appelées lapins blancs, écureuils blancs, souris blanches; ils sont plus foncés même que ceux du lièvre ordinaire. Le lièvre des Alpes est un peu plus petit que le lièvre des montagnes, mais de vieux boucs pèsent jusqu'à douze livres; aux Grisons, on en a même tué de quinze livres. Une comparaison exacte, faite entre un lièvre des Alpes parvenu à la moitié de sa croissance, et un lièvre ordinaire du même âge, nous a dé-

montré que le premier avait l'air beaucoup plus intelligent, qu'il était plus agile et moins timide que le second. Ses tibias étaient plus fortement arqués, sa tête et son museau plus courts, ses oreilles plus petites et ses tarse postérieurs plus longs que chez le lièvre ordinaire. Ce dernier était plus craintif que son cousin des Alpes et dormait davantage.

« Les chasseurs des Grisons distinguent deux variétés de lièvres, qui deviennent blanches en hiver, et les appellent *lièvres des bois* et *lièvres des montagnes*; les premiers, qui ne dépassent pas la limite des forêts, même en été, sont plus grands, tandis que les autres sont plus petits et ont la tête plus grosse.

« Au mois de décembre, lorsque toutes les Alpes sont ensevelies sous la neige, le lièvre des Alpes est aussi blanc que la neige qui l'entoure; la pointe de ses oreilles est la seule partie de son corps qui reste noire. Le soleil du printemps apporte au mois de mai d'intéressants changements dans la couleur de son pelage. Son dos commence à devenir gris, et les poils gris isolés deviennent de plus en plus abondants au milieu des poils blancs de ses flancs. Au mois d'avril, il est irrégulièrement tacheté; de jour en jour, le gris brun prend le dessus sur le blanc, et, dès le mois de mai, notre lièvre est devenu d'un gris-brun uniforme, qui n'est pas nuancé comme chez le lièvre ordinaire; celui-ci a d'ailleurs le poil plus grossier que celui des Alpes. En automne, dès les premières neiges, des poils gris apparaissent parmi les bruns; mais, comme dans les Alpes l'hiver s'établit plus vite que le printemps, ce changement de couleur est plus tôt terminé, et a lieu en quelques semaines, depuis le commencement d'octobre jusqu'au milieu de novembre. Au moment où les chamois prennent un pelage plus foncé, leur compatriote, le lièvre, devient donc blanc. Cette transformation présente plusieurs phénomènes intéressants. Elle n'a pas lieu à une époque déterminée, mais elle dépend de la température, de sorte qu'elle est plus rapide quand l'hiver est précoce ou le printemps hâtif; elle marche de pair avec celle de l'hermine et du lagopède, qui suivent les mêmes lois. La coloration nouvelle, qui s'établit en automne, dépend sans doute de la mue d'hiver, en ce sens que les poils gris tombent et sont remplacés par de nouveaux poils blancs. Au printemps, les choses ne se passent point ainsi, et la transformation de couleur s'opère dans le même poil; les longs poils de la tête, du cou et du dos deviennent bruns à partir de leur origine,

(1) Tschudi, *les Alpes*. Berne, 1859, p. 423 et suiv.

et le duvet fin et moelleux tourne au gris. Pourtant il n'est pas certain qu'il ne s'opère en même temps une mue partielle. Dans son pelage d'été, le lièvre des Alpes se distingue du lièvre ordinaire en ce qu'il est d'un gris olivâtre mêlé de noir, tandis que l'autre est plutôt brun-roux avec moins de noir. Chez le premier, le ventre reste blanc, ainsi qu'une partie de l'oreille; chez le second, le dessous du corps est blanc et jaunâtre.

« Le lièvre ordinaire apparaît quelquefois sous forme de variété blanche, mais on ne peut confondre celle-ci avec l'espèce des Alpes, parce qu'elle a les yeux roses comme tous les albinos, et reste blanche pendant toute l'année.

« On considère le changement de couleur dont il vient d'être question comme un présage qui annonce l'arrivée de l'hiver ou du printemps. Le prieur Lamont, au grand Saint-Bernard, partageant cette manière de voir, écrivait le 17 août 1822 : « Nous aurons un hiver très-rude, car le lièvre des Alpes prend son pelage « d'hiver. » Pour nous, le changement de coloration n'est que la conséquence du temps qu'il a fait, et le pauvre animal peut se trouver fort mal de ses prétendues prophéties, lorsqu'il arrive de nouveaux froids et de nouvelles neiges, après que son poil d'hiver s'est éclairci. On assure aussi que le lièvre des Alpes naît avec ses dents et qu'elles changent, de sorte que, vieux, il a les incisives jaunes et les molaires noires. Plus il vieillit, plus les poils de sa moustache s'allongent et s'épaississent.

« Le lièvre variable habite les régions septentrionales et la chaîne des Alpes, en Savoie, en Suisse, en Tyrol et en Styrie. Dans tous les cantons que couvre cette chaîne ou ses rameaux, on peut être sûr de le rencontrer sur les hauteurs, mais il n'y est pas aussi commun que le lièvre ordinaire dans la plaine.

« Partout où les forêts s'élèvent très-haut, il est plus fréquent que dans les localités où elles s'arrêtent à des niveaux inférieurs; le Sentis, par exemple, en nourrit fort peu. Le lièvre des Alpes ne peut prospérer dans les districts déboisés où, au lieu de buissons, on ne trouve que des pierres. Les corneilles et les corbeaux s'emparent de ses petits, et les vieux eux-mêmes deviennent la proie des renards et des aigles. Les limites verticales de la région qu'il habite ne sont pas très-distantes. En été, ou en général pendant une grande partie de l'année, il habite entre les derniers sapins et les neiges éternelles, aux mêmes hauteurs que le lagopède et la marmotte, c'est-à-

dire entre 5,500^m et 8,000^m, mais il pousse ses excursions beaucoup plus haut. Lehmann aperçut un de ces lièvres à 11,000^m ou au-dessus de la pointe du Wetterhorn. L'hiver le force à descendre un peu plus bas, dans les forêts qui lui servent d'abri et où il trouve quelques places dépourvues de neige; cependant, il se risque rarement au-dessous de 3,000^m, et reprend au plus vite le chemin de ses sommités chéries.

« Voici à peu près la vie que mène notre animal en été. Il a son gîte entre des pierres, dans une excavation ou sous un pin rampant. Le mâle s'y couche la tête levée et les oreilles redressées, tandis que la hase a la tête appliquée sur les pattes de devant et les oreilles baissées. De très-bonne heure, ou même de nuit, mâle et femelle quittent leurs gîtes et vont en pâture; tout en broutant, ils remuent les oreilles, lèvent la tête et flairent de tous côtés pour s'assurer qu'ils n'ont à craindre aucun de leurs nombreux ennemis, renards, aigles, faucons, hommes. Leur nourriture de prédilection consiste en trèfles de diverses espèces, en matricaires, achillées, violettes, saules nains et écorce de daphné. Jamais, même dans les moments de disette, ils ne touchent aux aconits et aux ellébores qui pourraient leur être funestes. Rassasiés, ils se couchent dans l'herbe ou sur une pierre réchauffée par le soleil, et on ne les y découvre pas facilement, parce que leur couleur est à peu près la même que celle du sol. Le lièvre variable ne boit que rarement; le soir venu, il va paître une seconde fois, ou fait en sautillant une petite promenade autour des rochers et à travers le gazon, sans manquer de se dresser de temps en temps sur ses pattes de derrière; puis il rentre dans son gîte. Pendant la nuit, il y est exposé aux atteintes des martes, des putois et des renards; le grand-duc, qui s'en emparerait facilement, n'habite plus ces hauteurs. Les grands oiseaux de proie l'attaquent souvent, et récemment dans les montagnes d'Appenzell, un aigle qui était perché sur un sapin, enleva et emporta dans les airs, sous les yeux du chasseur, le lièvre qui fuyait devant lui.

« Pendant l'hiver, notre lièvre mène une triste existence. Si une neige précoce le surprend avant qu'il ait revêtu sa fourrure épaisse d'hiver, il passe souvent plusieurs jours sous une pierre ou un buisson sans oser sortir, et meurt de froid et de faim. Surpris par la tourmente, il se tapit en plein air; il se laisse souvent ensevelir sous la neige, comme le tétras à queue fourchue et les

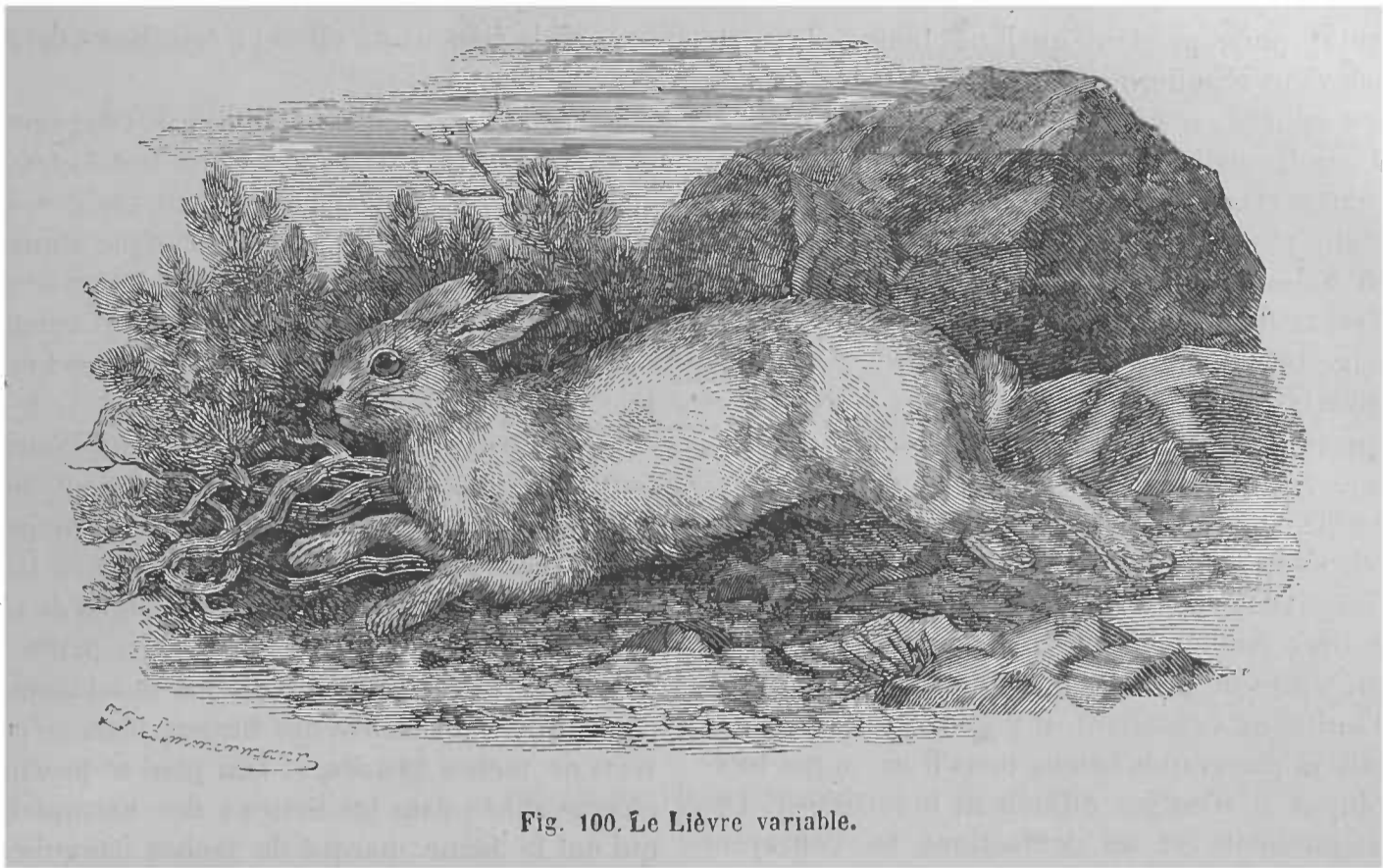


Fig. 100. Le Lièvre variable.

lagopèdes, et, caché sous une couche dont l'épaisseur peut aller à deux pieds, il n'en sort que lorsque le froid en a durci la surface et qu'elle peut le porter. En attendant, il se creuse une galerie, et mange les feuilles et les racines des plantes vivaces. Puis, il se retire dans les forêts, broutant les herbes desséchées et rongant les écorces. Souvent aussi, les lièvres s'approchent des chalets où le montagnard conserve le foin sur les hauteurs. Lorsqu'ils réussissent à s'y introduire par une fente, ils mangent ce qu'ils peuvent, et couvrent le reste de leur crottin. Mais cette ressource ne dure pas longtemps, car on vient chercher le foin pour le conduire dans les vallées. Les lièvres glanent alors sur les chemins les brins tombés des traîneaux, ou bien, se rassemblant pendant la nuit aux endroits où les bûcherons ont donné à manger aux chevaux, ils font leur profit des restes de fourrage. Pendant le temps que l'on est occupé à transporter le foin, les lièvres se cachent bien encore dans les fenils, mais ils ont la prudence de se giter l'un devant, l'autre derrière le monceau de foin. A l'approche des montagnards, chacun fuit de son côté. On a même observé qu'au lieu de prendre le large, celui qui le premier aperçoit le danger, fait le tour du bâtiment pour réveiller son camarade endormi et s'enfuir avec lui. Dès que le vent a déblayé de neige quelque coin de la montagne, les lièvres regagnent les hautes Alpes.

« Le lièvre des Alpes est aussi fécond que le lièvre ordinaire; la hase met bas à chaque por-

tée de deux à cinq petits, qui ne sont guère plus gros que des souris et ont une tache blanche au front; le second jour de leur existence ils suivent déjà leur mère en sautillant, et ne tardent pas à manger des herbes tendres. La première nichée a lieu en avril ou en mai, et la seconde en juillet ou en août; on a souvent mis en doute qu'il y ait une troisième nichée ou que la première puisse avoir lieu avant le mois d'avril, mais les chasseurs assurent qu'ils rencontrent continuellement, du mois de mai au mois d'octobre, des levrauts déjà fort gros. La hase porte de trente à trente et un jours, et allaite à peine vingt jours. La plupart de nos chasseurs ont la singulière croyance qu'il y a parmi ces lièvres des individus hermaphrodites, capables de se féconder eux-mêmes. Il est presque impossible d'observer la vie des lièvres en famille, parce qu'ils ont l'odorat excessivement fin et que leurs petits savent admirablement se cacher dans les fentes du terrain et les interstices des pierres.

« La chasse du lièvre variable offre des difficultés et du profit. Elle est pénible, car on ne peut la faire que lorsque la neige couvre toute la région alpine; mais elle est moins incertaine que celle de tout autre gibier, parce que la piste récente d'un lièvre conduit certainement à son gîte. Quand on a découvert les endroits où le lièvre a remué la neige pour pâturer, et qu'on suit la trace sur la neige, on voit cette trace se croiser en tous sens et former une ligne très-compiquée et interrompue par de nombreux

sauts; puis, pendant quelque temps, la piste redevient régulière et unique. Elle décrit ensuite une courbe, se complique de quelques marches et contre-marches, généralement moins nombreuses et moins embrouillées que celles du lièvre brun, et se termine par un cercle qui entoure un buisson, une grosse pierre ou une cavité. C'est là le gîte du lièvre, qui est étendu sur la neige tout de son long, et dort souvent les yeux ouverts en faisant claquer ses mâchoires, ce qui imprime à ses oreilles un tremblement particulier. Si le temps est froid et si un vent glacé souffle sur la montagne, le lièvre se sera mis à l'abri derrière une pierre ou dans un trou qu'il s'est creusé dans la neige. Le chasseur peut alors le tirer facilement, et l'on a vu le lièvre rester gité après un premier coup de fusil mal dirigé. D'ordinaire cependant, il prend la fuite en toute hâte et par grands bonds, mais il ne va pas très-loin, et il n'est pas difficile de le retrouver. Les craquements et les détonations ne l'effrayent guère, habitué qu'il est à en entendre dans la montagne. Ceux qui sont gités dans le voisinage, restent parfaitement tranquilles, de sorte que le chasseur en tire souvent trois ou quatre le même jour et toujours au gîte. Jamais, même à l'époque où les lièvres se recherchent, on n'en trouve deux gités côte à côte. Les empreintes du lièvre des Alpes ont quelque chose de particulier; elles sont très-larges, et disposées deux à deux à de grands intervalles. Le lièvre des Alpes a, comme

chamois, le pied parfaitement approprié au milieu dans lequel il vit. La plante en est large et les doigts sont plus gros que ceux du lièvre ordinaire; en courant, il les écarte encore, de sorte que son pied élargi lui sert de support et l'empêche d'enfoncer dans la neige; sur la glace, ses ongles protractiles lui rendent d'excellents services. Lorsqu'on le chasse au chien courant, il attend pour fuir que le limier soit très-près de lui, et, poursuivi, il se réfugie souvent dans les terriers des marmottes, mais jamais dans ceux des renards.

«Le lièvre variable est plus facile à apprivoiser que l'autre; il est plus tranquille, plus familier, mais il ne s'engraisse pas, malgré un régime excellent, et il ne supporte pas longtemps la captivité. Dans la vallée, l'air vif de l'alpe lui fait défaut; en hiver, il y devient blanc aussi. Sa peau a peu de valeur, mais sa chair est très-savoureuse. Le prix de cet animal varie, selon les localités, de 1^f,50 à 2 fr. Les lièvres du Groënland restent blancs pendant toute l'année. Ces deux espèces remplacent le lièvre ordinaire dans les

pays où la rigueur du climat empêche ce dernier de subsister.

«On a souvent nié la possibilité de croisements entre le lièvre ordinaire et celui des Alpes, et l'existence d'hybrides de ces deux espèces. Des observations exactes prouvent chaque année la réalité du fait. Dans le Sernfthal, où les lièvres blancs descendent plus bas que partout ailleurs, on a tiré en janvier un lièvre qui était roux de la tête aux pattes de devant, et blanc sur le reste du corps; à Ammon, au-dessus du lac de Walens-tadt, une hase mit bas quatre petits, dont deux avaient l'avant-corps et deux autres l'arrière-train blancs et le reste du corps gris-brun. Dans l'Emmenthal, un chasseur tua, au milieu de l'hiver, un lièvre qui avait le front, les pattes de devant et le cou blancs. Dans les montagnes de l'Appenzell, on trouve des lièvres blancs, couverts de taches brunes, et l'on peut se procurer chaque année dans les Grisons des exemplaires qui ont le blanc marqué de taches irrégulièrement disposées, mais toujours bien limitées. On ne sait pas si ces hybrides sont féconds.»

L'Europe possède encore un lièvre proprement dit, le LIÈVRE DE LA MÉDITERRANÉE, qui habite les contrées baignées par cette mer. Quelques naturalistes veulent en faire une variété du lièvre ordinaire; mais quiconque l'a vu et l'a examiné ne peut partager cette opinion. Je le cite parce qu'il forme le passage aux lièvres d'Afrique.

LE LIÈVRE D'ÉTHIOPIE — *LEPUS ÆTHIOPICUS*.

Der ägyptische Hase.

Caractères. — Le lièvre du désert ou d'Éthiopie (*fig. 101*) se distingue par sa petite taille, et par des oreilles bien plus longues que celles de notre lièvre. La couleur de son pelage se rapproche beaucoup de celle du sable: elle est d'un roux grisâtre en dessus, blanche en dessous.

Distribution géographique. — On ne le trouve que dans le désert proprement dit et ses limites immédiates, sur les côtes orientales de l'Afrique.

Dans mon court voyage, au printemps de 1862, j'ai souvent vu ce lièvre soit dans les bas-fonds de Samhara, soit sur les hauts plateaux du pays des Bogos.

Mœurs, habitudes et régime. — J'ai toujours trouvé ce lièvre sot et niais. Il nous montre d'ailleurs que ce sont les hommes qui l'ont rendu ce qu'il est.

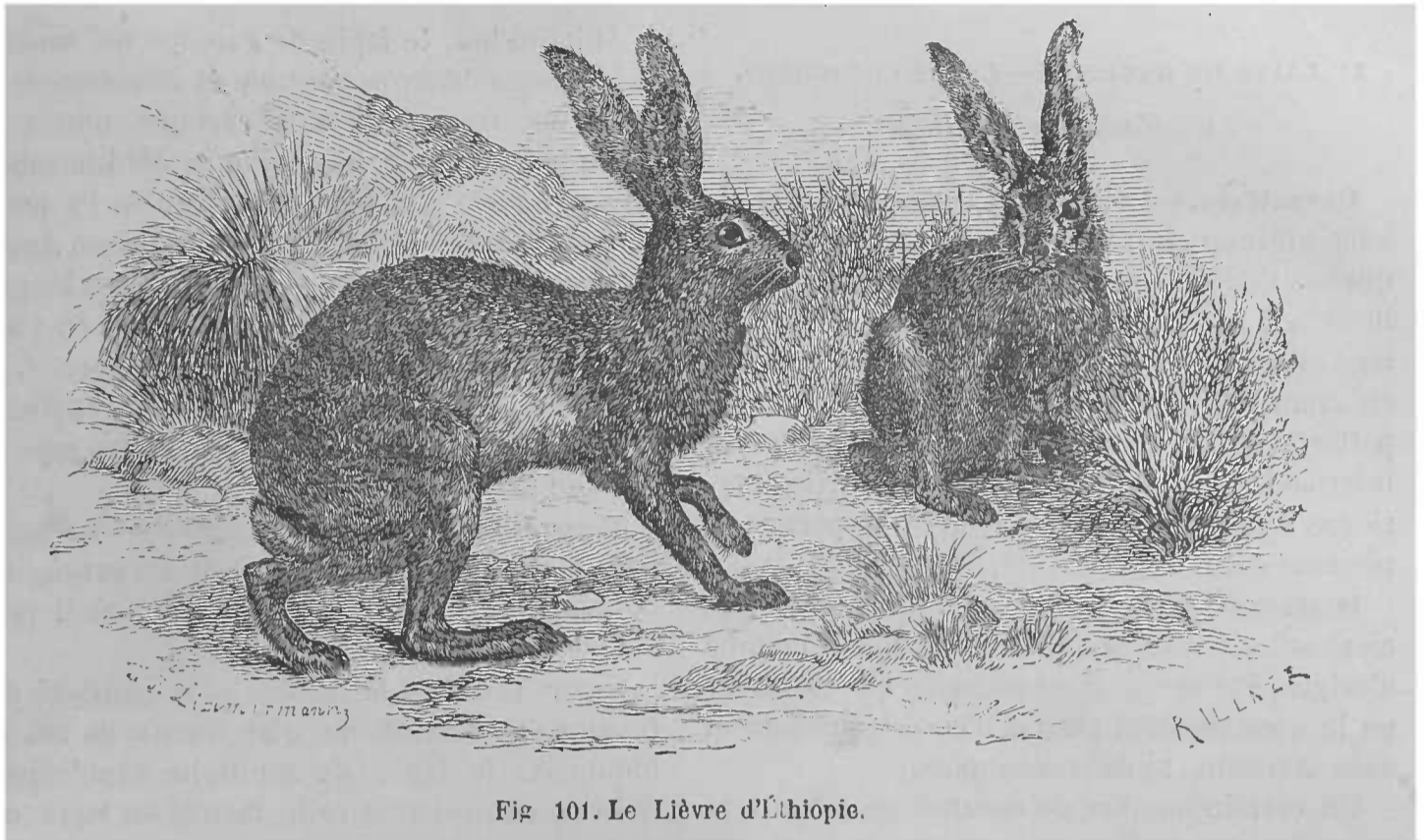


Fig 101. Le Lièvre d'Éthiopie.

Les Abyssins, quoique mahométans ou chrétiens, observent encore la loi mosaïque et méprisent la chair du lièvre. Cet animal n'est donc nullement poursuivi par l'homme, et ne voit pas en lui un ennemi. Je ne peux m'expliquer autrement la bêtise de cet animal aux longues oreilles et aux longues pattes. Il est commun loin des lieux habités par les Européens, et il n'est pas rare d'en voir quatre, six, huit, se lever à la fois devant le chasseur. Quelque abondant qu'il soit, on n'arrive que rarement à les voir au gîte, tant la couleur de son pelage se confond avec celle du sol. Un bruit vient-il le frapper, il s'éveille et cherche quelle en est la cause. Si ce bruit est produit par un homme qui s'approche, il ne se hâte pas de fuir; il gagne lentement le premier buisson venu, s'y couche et dirige ses oreilles vers l'endroit suspect. Les buissons sont si clair-semés, si peu touffus, qu'on peut y apercevoir l'animal à une centaine de pas; il paraît cependant s'y croire parfaitement à l'abri, car il se laisse approcher à 60, 50 et même 20 pas; puis il gagne un nouveau buisson où il se tapit de nouveau. On peut, si l'on en a le temps, le chasser ainsi à plusieurs kilomètres. L'a-t-on tiré et l'a-t-on manqué, il ne change pas pour cela ses habitudes; cependant, il court un peu plus rapidement, s'éloigne davantage; mais, malgré le bruit de la détonation, le sifflement des plombs, il continue à regarder le chasseur aussi impudemment qu'auparavant. Quand on ne le tire pas, on peut le faire sortir plusieurs jours de suite du même buisson, car il revient avec

constance dans l'endroit qu'il s'est une fois choisi.

On ne peut se figurer combien cette poursuite est fastidieuse pour celui qui est habitué à chasser le lièvre dans nos contrées. On s'irrite contre cet animal, et l'on a presque honte de courir après un être aussi stupide.

Il en est autrement quand un chien, et probablement aussi un renard, un chacal ou un loup, se mettent sur la piste du lièvre d'Éthiopie. Il sait alors que quelques pas rapides ne le sauveront pas, qu'un buisson ne lui servira pas de sûre retraite; il s'enfuit et court avec autant de rapidité que le lièvre d'Europe. Il échappe le plus souvent; mais dans les airs plane au-dessus de lui un ennemi bien plus redoutable: c'est l'aigle qui attend le moment où le malheureux rongeur quittera les buissons et s'engagera dans la plaine découverte. Il l'enlève du sol et l'a bientôt étouffé malgré sa résistance.

2° LES LAPINS — CUNICULI.

Die Kaninchen, The Rabbits.

Caractères. — Les lapins se distinguent de lièvres proprement dits par des oreilles généralement plus courtes que la tête; par des membres postérieurs moins développés; un arrière-train moins large; un pelage plus égal; enfin, au lieu de mettre bas à découvert, ils préparent à leurs petits un nid souterrain, et ceux-ci sont nus en naissant. Leurs mœurs, d'ailleurs, sont bien différentes.

LE LAPIN DE GARENNE — *LEPUS CUNICULUS*.*Das Kaninchen, The Rabbit.*

Caractères. — Le lapin de garenne a 44 cent. de long, sur lesquels 8 à peu près appartiennent à la queue. Celle-ci est noire à sa face supérieure, blanche à sa face inférieure; le reste de son pelage est gris, passant, en arrière, au brun jaune, en avant, au roux jaune, sur les flancs et sur les pattes, au roux clair; le ventre, la gorge, la face interne des jambes sont blancs. La partie antérieure du cou est roux-jaune-gris, la partie supérieure est roux de rouille.

Distribution géographique. — Tous les anciens auteurs s'accordent à le considérer comme d'origine étrangère; il est probable que les Grecs ne le connaissaient pas: il n'en est question ni dans Aristote, ni dans Xénophon.

Un certain nombre de naturalistes admettent que l'Europe du Sud est la patrie originelle du lapin, et qu'il n'a été qu'acclimaté dans les pays au nord des Alpes. Selon d'autres, il est originaire d'Afrique, d'où il s'est répandu en Espagne, contrée que Blaze lui assigne pour patrie, de par l'étymologie. « Catulle, dit-il, nomme l'Espagne *Cuniculosa* (lapinière). Deux médailles, frappées sous le règne d'Adrien, représentent l'Espagne sous la figure d'une femme: un petit lapin semble sortir de dessous sa robe. Les étymologistes disent que le mot *Espagne* signifie lapin, parce que cet animal se nommait *Saphan* en hébreu; les Phéniciens en ont fait *Sphania*, et les Latins *Hispania, Espagne.* »

Blaze se trompe sur la patrie réelle du lapin et sur le nom de *Saphan* qu'il lui suppose, car le *Saphan* des Hébreux est le *Daman*. Les Espagnols le connaissaient sous le nom de *Conejo*.

Strabon, qui le désigne sous le nom de *Δασύπους*, dit que des Baléares il a passé en Italie. Pline, qui l'appelle *Cuniculus*, assure qu'il se multiplie en Espagne d'une manière si incroyable, qu'il devint bientôt un danger pour les populations qui l'avaient adopté: toutefois il ne faut pas prendre à la lettre les hyperboliques amplifications de Pline, lorsqu'il prétend que les lapins renversèrent, en les minant, les remparts de Tarragone, et que, dans les Baléares, les lapins ayant causé des famines en mangeant tous les épis, les habitants de Minorque demandèrent à l'empereur Auguste de leur envoyer des soldats pour chasser ces animaux.

Les anciens auteurs français le nommaient *Connin* ou *Connil*.

Anjourd'hui, le lapin de garenne ou sauvage habite toute l'Europe centrale et méridionale; il est même très-commun en certains endroits, et notamment dans le bassin de la Méditerranée, quoiqu'on ne l'y ménage pas et qu'on l'y poursuive en toutes saisons. Il a été introduit en Angleterre par les amateurs de chasse. Dans les premiers temps, il y était très-estimé; car, en 1309, un lapin sauvage valait autant qu'un porc. C'est en vain qu'on a cherché à l'acclimater en Suède et en Russie: il ne peut vivre dans les pays du nord de l'Europe.

Mœurs, habitudes et régime. — Le lapin habite les collines sablonneuses, les ravins, les buissons, tous les lieux, en un mot, où il peut facilement se cacher.

Quelle que soit la stérilité et la pauvreté des ressources alimentaires que fournit un sol sablonneux, le lapin s'y multiplie rapidement. Cette prédilection et cette faculté du lapin ont permis de l'utiliser pour mettre en valeur les territoires conquis sur la mer et que leur aridité condamnait à rester improductifs. On en a peuplé les dunes de la Hollande, de l'Angleterre, de l'Irlande et même du Danemark, où on les exploite pour leur peau autant que pour leur chair; ils y réussissent si bien, que l'évêque de Derry, en Irlande, tirait annuellement douze mille lapins d'une de ses garennes. En France, ils sont également le seul revenu que donnent certaines landes, et les dunes incultes qui, sur une largeur de plus de 4 kilomètres, s'étendent depuis Boulogne-sur-Mer jusqu'à l'embouchure de la Somme.

Le lapin n'a pas moins d'agilité que le lièvre, si même il ne le surpasse pas, mais il a moins de force: aussi ne se fie-t-il pas à ses jambes; il ne serait pas en sûreté, s'il n'avait pour refuge le terrier qu'il se creuse et dont il ne s'éloigne jamais. C'est un animal domicilié et sédentaire.

Il se creuse des terriers assez simples, dans les endroits exposés au soleil.

Chaque terrier consiste en un donjon assez profond et en un véritable labyrinthe d'avenues, de couloirs anguleux, de corridors qui se croisent, s'ouvrent les uns dans les autres, forment des carrefours ou se terminent en cul-de-sac; nous y retrouvons les mères, les fusées, l'accul que nous avons déjà vus dans le domicile du blaireau. Les ouvertures sont élargies par le passage de l'animal. Les couloirs sont quelquefois si étroits, que le lapin ne peut les franchir qu'en rampant. Ces terriers sont généralement voisins les uns des autres; mais chaque couple

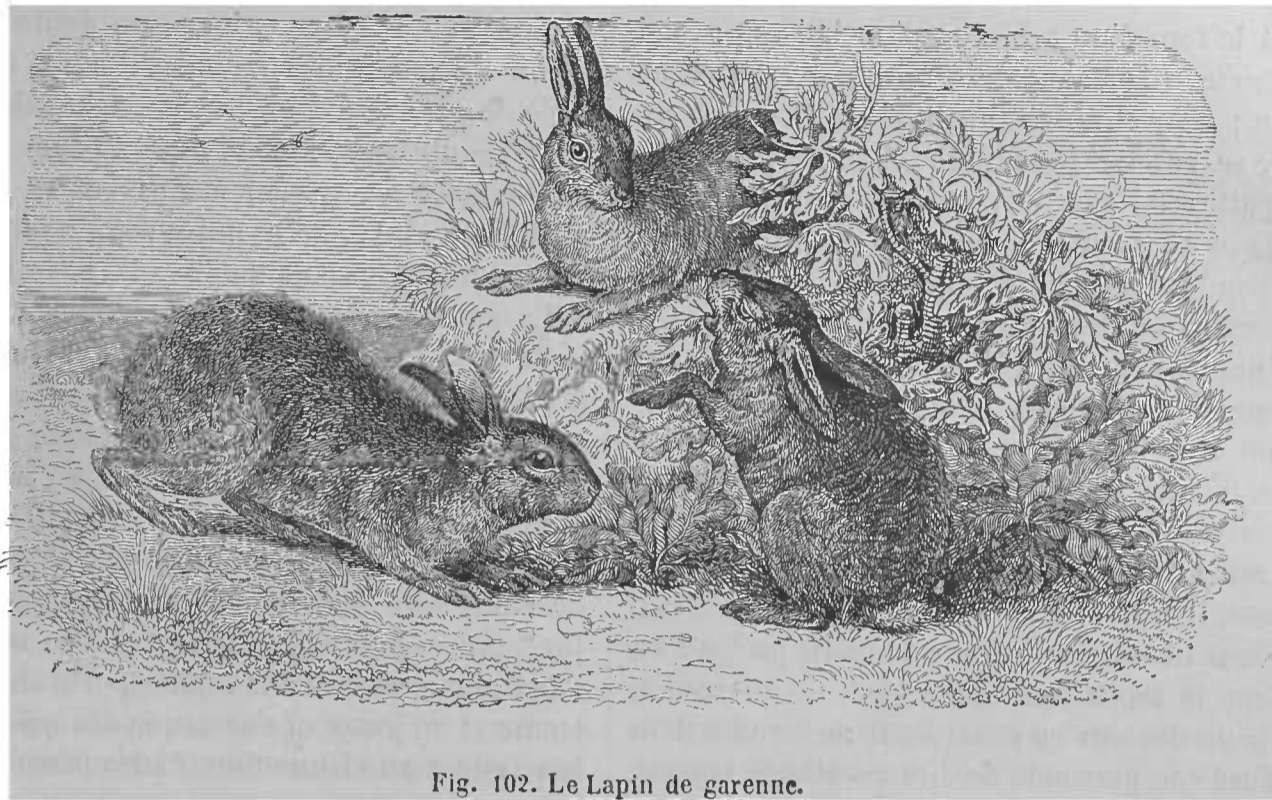


Fig. 102. Le Lapin de garenne.

habite le sien sans y souffrir d'étrangers. Assez souvent, cependant, les couloirs de plusieurs terriers s'entrelacent.

Pour peu que les lapins soient nombreux, tout le sous-sol d'une garenne est percé d'un réseau de galeries qui, mises les unes au bout des autres, ne mesureraient pas moins de plusieurs kilomètres.

Le lapin sauvage reste caché tout le jour dans sa demeure, à moins que les buissons environnants ne soient assez épais pour qu'il puisse chercher sa nourriture sans être vu. Une heure environ avant la nuit, il quitte son gîte pour faire sa tournée et son repas du soir : il s'en va, mais avec prudence, et il hésite longtemps avant de quitter son terrier.

La Fontaine a bien compris le lapin quand, voulant le mettre en scène, il l'a placé en compagnie de ces trois jolies choses : l'aurore, le thym et la rosée. Ce qu'il y a de plus tendre, de plus frais, de plus parfumé dans la nature, telle est, en effet, la part que ce modeste rongeur s'est réservée. Si donc vous voulez rencontrer le lapin, rendez-vous sur la lisière du bois ou bien au bord d'une clairière, avant le lever du jour, à l'heure où les arbres commencent à détacher leurs masses sombres sur le ciel éclairci ; portez-vous derrière un buisson dont le feuillage dégoutte de rosée, et attendez en silence : bientôt vous verrez sur le gazon se glisser une ombre, un corps aux formes indéfinies qui s'allonge et se raccourcit alternativement, qui s'avance par saccades ; c'est le lapin qui vient prendre son dé-

BREHM.

jeuner du matin et s'ébattre parmi les plantes aromatiques. En plein jour, vous ne le trouverez plus ; il se tient blotti au soleil dans les grandes herbes ou sous un amas de ronces entrelacées. Vous pourrez passer à côté de lui, il ne bougera pas ; il ne se décidera à partir qu'au moment où votre pied se lèvera pour se porter sur lui : alors il bondira en frappant la terre de ses deux pattes de derrière, qui se détendent tout à coup comme un ressort, et il aura disparu sans que vous ayez rien pu voir ; vous n'entendrez que le bruit de son rapide passage à travers les herbes.

Dans ses mouvements, le lapin diffère beaucoup du lièvre.

Le lapin passe pour un type de couardise et de simplicité, pour ne pas dire de niaiserie. Cette opinion nous paraît beaucoup trop sévère. Il nous semble qu'il fait preuve de malice et d'une certaine hardiesse dans la conduite qu'il tient lorsqu'il est chassé. Plus défiant et plus rusé que le lièvre, il ne se laisse à peu près jamais surprendre au pâturage, et sait presque toujours trouver un refuge. Au découvert, et en course droite, il serait bien vite atteint par les chiens. S'il est poursuivi par de grands chiens, dont le galop frénétique ne lui laisse pas un moment de répit, assurément il ne s'amusera pas en route, il rentrera le plus vite possible au terrier. Mais s'il ne voit à ses trousses que de simples bassets, il prend volontiers son temps, et c'est à se demander s'il ne fait pas de la chasse une partie de plaisir. En quelques bonds il a dépisté les chiens ; alors il s'arrête, il écoute,

il fait le tour d'un arbre ou d'un buisson : voici les chiens, il détale, et de nouveau les met en défaut ; nouvelle pause : il s'assoit, prend ses aises, se caresse les oreilles et le museau avec ses pattes de devant, comme pour narguer meute et chasseurs. Il se fera battre ainsi sous bois pendant une grande heure dans un arpent de terrain, et presque toujours il s'en tirerait sans une égratignure, si l'homme n'était là, caché sous la feuillée avec un fusil. Et notez que ce jeu a pour accompagnement un tonnerre d'aboiements furieux, et qu'une seule fausse manœuvre aurait la mort pour résultat.

Il sait à merveille faire des crochets ; pour le chasser, il faut un chien très-bien dressé et un excellent tireur. Sans doute nous ne prétendons pas que le lapin soit un foudre de guerre, ni même un docteur en rouerie ; il ne viendra dans la pensée de personne de dire : « Maître lapin », comme on dit : « Maître renard » ; mais enfin nous soutenons que le surnom de Jeannot conviendrait mieux à d'autres qu'à lui.

Une fois que le lapin a gagné son terrier, il est sauvé. Ni le chien ni le renard ne peuvent l'y rejoindre ; l'homme n'y parvient qu'avec l'aide du furet, qui souvent lui-même se rebute. Mais chaque trou, chaque fente de rocher, est pour lui un refuge, et il échappe souvent ainsi à ses ennemis. Sa vue, son ouïe, son odorat, sont peut-être encore plus développés que ceux du lièvre.

Il offre dans ses mœurs plusieurs particularités intéressantes. Il est très-sociable.

Comme dans ces villages dont tous les habitants, unis par des liens plus ou moins étroits de parenté, ne deviennent jamais des étrangers les uns pour les autres, tous les membres d'une tribu de lapins, se sentant peut-être issus d'une souche commune, entretiennent entre eux des rapports de bon voisinage. Ils savent que l'intérêt de tous est l'intérêt de chacun, et, à l'occasion, ils font volontiers échange de bons offices. Quand ils sont dehors pour paître le serpolet ou le trèfle, les plus expérimentés, sans en perdre un coup de dent, ont l'œil et l'oreille au guet. Au moindre danger, vite ils donnent le signal d'alarme en frappant le sol de leurs pattes de derrière, et ce signal est répété aussitôt sur toute la ligne des terriers. Toute la peuplade s'empresse ordinairement de rentrer au logis ; mais si quelques jeunes imprudents négligent de se rendre à ce premier avertissement, les vieux restent, frappent de nouveau, frappent à coups redoublés, et s'exposent eux-mêmes pour le salut du public. Combien d'autres traits de mœurs non moins

intéressants nous pourrions sans doute enregistrer à l'honneur des lapins, s'il nous était possible de pénétrer dans la vie cachée de ces petites républiques souterraines ! Que de faits merveilleux se passent à nos côtés, sous nos pieds, qui sont encore, qui seront toujours d'im-pénétrables secrets pour nous !

Le rut commence en février ou en mars. Le mâle et la femelle vivent longtemps ensemble, fidèles l'un à l'autre, plus fidèles au moins que les lièvres. On ne peut dire, toutefois, que le lapin soit réellement monogame. « Tant que la femelle reste auprès de lui, dit Dietrich de Winckell, le mâle ne la quitte pas, lui témoigne de l'affection. Mais jamais il n'est assez importun pour la poursuivre lorsqu'elle se retire.

« Comme la hase, la lapine porte de trente à trente et un jours, et s'accouple dès qu'elle a mis bas ; elle a aussi une nombreuse progéniture en une seule année. »

Les petits ne sont pas simplement déposés au pied d'un buisson ou dans une touffe d'herbes, comme le sont ceux du lièvre, mais la mère creuse exprès pour eux un terrier. Quelques jours avant de mettre bas, elle fait en pleine terre un terrier de trois pieds environ de profondeur, tantôt droit, le plus souvent plus ou moins coudé, et toujours dirigé obliquement en bas. Le fond en est évasé, circulaire et garni d'une couche d'herbes sèches, au-dessus de laquelle se trouve une autre couche de poils duveteux que la femelle a arrachés de son ventre. C'est sur ce lit moelleux qu'elle dépose ses petits, dont le nombre varie de quatre à huit. Après qu'elle a mis bas, qu'elle a donné son premier lait, la lapine abandonne le nid, en ayant le soin d'en boucher l'entrée. Pour ce faire, elle y pousse une grande partie de la terre provenant du déblai, et quand elle en est obstruée, elle la tasse avec ses pieds et se vautre dessus. Tant que les petits ont les paupières closes, l'entrée du nid est complètement fermée ; mais lorsqu'ils commencent à voir, la mère y ménage une petite ouverture qu'elle agrandit de plus en plus à mesure qu'ils deviennent plus forts. L'allaitement est à peu près de vingt jours. L'heure à laquelle la lapine se rend auprès de ses petits est encore inconnue : il est certain qu'elle ne les visite pas de la journée, et l'on suppose qu'elle ne va à son nid que le matin de très-bonne heure.

On a cru que la femelle ne cachait ainsi ses nourrissons que pour les dérober à la fureur du mâle : c'est une erreur. Celui-ci ne les aime pas moins que sa compagne. Une fois sortis de

leur nid, il les reconnaît, les prend entre ses pattes, leur lèche les yeux, leur lustre le poil, les instruit avec leur mère à chercher leur nourriture, et partage également entre tous ses caresses et ses soins. On dit même que ses rapports avec eux se prolongent au delà de leur enfance ; qu'à leur tour, ils apprennent bientôt à le connaître, et ne cessent jamais de témoigner une sorte de déférence pour son autorité, une apparence de respect pour sa dignité paternelle et pour son âge.

Voici, à ce sujet, ce qu'écrivait à Buffon un gentilhomme de son voisinage :

« La paternité, chez ces animaux, est très-respectée; j'en juge ainsi par la déférence que tous mes lapins ont eue pour leur premier père, qu'il m'était facile de reconnaître, à cause de sa blancheur, et qui était le seul mâle que j'aie conservé de cette couleur. La famille avait beau s'augmenter, ceux qui devenaient pères à leur tour, lui étaient toujours subordonnés : dès qu'ils se battaient, soit parce qu'ils se disputaient la nourriture, soit pour des femelles, le grand-père, qui entendait du bruit, accourait de toute sa force, et dès qu'on l'apercevait, tout rentrait dans l'ordre; et s'il en attrapait quelques-uns aux prises, il les séparait et en faisait sur-le-champ un exemple de punition. »

Nous doutons que si notre grand-père commun Adam revenait au monde, il trouvât en nous des petits-enfants aussi soumis, et que sa seule présence suffît pour que tout rentrât dans l'ordre.

« La fécondité du lapin, dit Lage de Chaillou (1), est très-grande; cependant elle a été singulièrement exagérée par certains naturalistes. Wotten a prétendu que d'une seule paire, qui avait été mise dans une île, il s'en trouva six mille au bout d'un an. N'ayant pas d'île à notre disposition, nous n'avons pu renouveler l'expérience de Wotten autrement que sur le papier, et voici le résultat que nous avons obtenu : en supposant deux lapins qui seraient, eux et leur progéniture, à l'abri de toute cause de destruction; en admettant que ces lapins produisent régulièrement tous les mois une portée de quatre petits, que le nombre des femelles soit à celui des mâles comme deux est à un, qu'ils engendrent tous au commencement du quatrième mois de leur existence, nous obtenons une population totale de mille huit cent quarante-huit lapins, ce qui, au bout d'un an, est déjà une jolie postérité. »

Pennant a calculé la progéniture d'une paire

(1) Lage de Chaillou, A. de La Rue et de Cherville, *Nouveau Traité des chasses à courre et à tir*. Paris, 1867.

de lapins. Si l'on admet qu'une femelle ait sept portées par an, chacune de huit petits, cette progéniture, en quatre ans, pourra atteindre le chiffre de 1,274,840 individus.

Les petits naissent aveugles, et ne commencent à voir que vers le neuvième ou le dixième jour.

Les jeunes lapins sont aptes à la reproduction à cinq mois dans les pays chauds, à huit mois dans les contrées plus froides. Mais ce n'est qu'à un an qu'ils sont complètement adultes.

On a dit plusieurs fois que les lapins pouvaient se croiser avec d'autres rongeurs; mais le fait n'est pas complètement démontré.

Les lapins de garenne ont le même régime que les lièvres. Cependant ils causent bien plus de dégâts, notamment en rongant les écorces d'arbres. On peut se figurer combien ils peuvent dévaster un endroit, lorsqu'on pense à leur grande fécondité.

« Le lapin, dit Lage, est pour les cultivateurs un voisin plus désagréable encore que le lièvre; celui-ci viande en marchant, il coupe çà et là une tige de céréale, un brin de trèfle, donne un coup de dent à une betterave et va plus loin; si bien que, s'étendant sur un long parcours, les traces de son passage ne sont jamais très-apparences; le lapin, au contraire, est essentiellement sédentaire : en véritable bourgeois qui possède terrier sous bois, il ne s'éloigne jamais de ses pénates, fait sa nuit dans le champ qui les confine, et n'en sort pas, si la table est bien servie. En outre, il gâche autant de nourriture qu'il en consomme, gambade, fait l'amour et s'ébat sur le vert tapis de céréales, que ses lèvres dédaignent lorsqu'il les aura ainsi battues comme blé en grange. Ces récréations s'effectuant dans un rayon de quelques centaines de mètres, tous les lapins d'un bois se réunissant la plupart du temps dans la même pièce, on doit comprendre s'il y paraît. »

Par leurs mœurs turbulentes, ils chassent les autres animaux; jamais on ne trouve de lièvres là où les lapins sont en grand nombre; il est probable que cet antagonisme résulte bien plutôt à l'état sauvage des dissemblances dans les humeurs et dans les habitudes, que d'une inimitié qu'on ne saurait expliquer.

Où ils se sentent en sûreté, les lapins deviennent très-imprudents. A Vienne, au Prater, on en voit des milliers; ils courent même en plein jour, et ne se laissent troubler ni par les cris ni par les pierres qu'on leur jette.

Chasse. — Nulle part on ne ménage les lapins sauvages; on les tue partout et quand on peut,

même pendant la fermeture de la chasse. Et cependant on ne peut les détruire sans l'aide du furet. Ce n'est que lorsque, dans un endroit, les putois, les belettes, les martes, les hiboux et les chats huants se sont très-multipliés, qu'on remarque que leur nombre diminue. Les martes les poursuivent dans leurs terriers ; les hiboux les prennent la nuit, quand ils sont en train de brouter.

En France, on a calculé qu'un lapin, qui vaut 1 franc, cause pour 20 francs de dégâts ; quelques propriétaires estiment qu'ils ont fait diminuer leurs propriétés de la moitié de leur valeur. Aussi les poursuit-on sans miséricorde, et emploie-t-on tous les moyens pour s'en débarrasser ; mais, quoi que l'on fasse, on ne peut les détruire.

« On chasse le lapin, dit Lage, au chien d'arrêt, à l'aide de bassets, au furet, à l'affût, en battue. Au mois de septembre, on en tue toujours quelques-uns dans les couverts, dans les champs de betteraves où l'on cherche des perdrix, des cailles ou des lièvres. Ce sont là des rencontres toujours appréciées des chasseurs, en raison de la variété qu'elles apportent dans le contenu de la carnassière. Ces sortes de bonnes fortunes sont fréquentes dans les pays bocagers, où la multiplicité des haies dispense l'animal de la peine de se creuser un abri, et dans les environs des bois où leurs terriers sont l'objet d'une démolition permanente ; ces lapins, ne terrant qu'accidentellement, et qualifiés par suite du titre de *buissonniers*, tiennent la plaine bien plus volontiers que les autres. Généralement, c'est dans les taillis de deux à cinq ans qu'il faut les chercher. Plus rarement on les trouve dans les bois plus âgés et par conséquent plus épais et plus feuillus, surtout si dans ces bois il n'existe pas d'éclaircies. Le lapin est un enfant des pays du soleil, auquel le sourire de cet astre est nécessaire. Pour le quêter dans ces taillis, il faut prendre le vent, afin, à la fois, de faciliter le travail du chien et d'approcher plus aisément d'un animal aussi méfiant que le lièvre et doué comme lui d'une extrême finesse dans le sens de l'ouïe. On reconnaît bien vite si le gibier hante le bois que l'on va parcourir, aux repaires accumulés dans toutes les clairières, en quantité souvent si considérable, que c'est à croire que les lapins nous ont emprunté une des nécessités de notre civilisation ; aux arbres dépouillés de leur écorce à la hauteur de 30 à 40 cent. ; aux terriers et surtout aux *jouettes*, sorte de grattis que le lapin pratique, probablement dans le seul but de s'entre-

tenir dans le maniement de ses outils de sape et de mine.

« A la chasse au lapin, il est essentiel que le chien n'abandonne jamais son arrêt, avant le commandement : *Apporte*, ou du moins avant le coup de fusil. Au bois, un chien qui court, non-seulement empêche la plupart du temps de tirer, mais expose son maître à voir une partie de plaisir se terminer par un drame toujours douloureux. Un jour, un de nos amis, en tirant un lièvre qui déboulait devant lui dans un taillis, blessa mortellement son chien qui s'était emporté sur le gibier. Le pauvre animal ne poussa pas un cri lorsqu'il se sentit frappé ; il revint couvert de sang vers son maître, se dressa sur ses pattes de derrière, en appuyant celles de devant sur la poitrine de celui-ci, fixa sur lui des yeux dont l'approche de la mort doublait la douloureuse expression, jeta dans l'air un hurlement lugubre et retomba foudroyé.

« L'émotion du chasseur avait été si forte, qu'il s'évanouit.

« Lorsqu'il revint à lui, un quidam, esprit fort et cœur dur, eut le mauvais goût de railler sa douleur, et faisant allusion à quelques larmes qu'il voyait couler sur le visage du malheureux : — Morbleu ! s'écria-t-il en riant, voilà une mémoire de chien plus honorée que celle de bien des chrétiens ! — Pardon, monsieur, lui répondit un de ceux qui assistaient à cette triste scène ; ce n'est pas la mémoire du chien que ces larmes honorent, c'est celui-là même qui les répand.

« La chasse du lapin avec des bassets est également fort amusante ; les plus lents ne sont pas les plus mauvais ; deux suffisent toujours pour faire tuer autant de lapins qu'on en désire, car ceux-ci se terrent moins vite, et fournissent d'autant plus d'occasions d'être tirés, qu'ils sont poussés moins rapidement, et que la meute microscopique fait moins de bruit derrière eux. On découpe dans le premier bois venu et l'on se poste dans les passages que l'on sait fréquentés par les lapins, dans les routes, aux carrefours, le plus possible sous le vent. Les meilleurs postes sont sous bois, à quelque distance des terriers ou sur les terriers.

« Si le taillis dans lequel on chasse est assez épais pour intercepter la vue à quelque distance, on s'agenouille, et le regard, moins gêné par les troncs d'arbres ou les gaulis que par le feuillage, peut embrasser une trentaine de mètres. Il est essentiel de faire le moins de bruit possible, car le gibier, promené à petite vitesse par les chiens, joue devant eux, s'arrête pour écouter, et, avec la méfiance qui le caractérise, il changerait sa

direction, s'il entendait quelque chose d'insolite; aussi les chasseurs à robuste patience qui n'abandonnent que difficilement le poste qu'ils ont choisi, même lorsque le gibier passe d'une enceinte dans une autre, tueront-ils toujours beaucoup plus de lapins que ceux qui courent les routes pour prendre les devants. Lorsque l'on a à marcher, il faut toujours choisir le moment où les chiens donnent de la voix, parce qu'alors l'animal, ou serré de près, ou absorbé dans l'audition de cette musique, devient plus indifférent aux autres bruits. Si l'on a pris la précaution de couper la retraite aux lapins en bouchant leurs terriers un peu après minuit, l'attrait de cette chasse est doublé : à un hallali succède presque immédiatement une autre menée; aussi la fusillade prend de grandes proportions, parce que non-seulement la *bête de meute*, mais un grand nombre de ses camarades sont debout et vont et viennent.

« Le tir du lapin au chien courant est aussi commode et facile qu'il l'est peu devant un chien d'arrêt. Nous l'avons déjà dit, devant les bassets, le lapin ne précipite jamais sa course; il muse, s'arrête, et semble faire sa partie au jeu de barres.

« Cependant, lorsqu'il traverse un routin, il reprend ses traditions de vélocité fantasque, et, en pareil cas, on n'est nullement déshonoré pour l'avoir manqué. Il a souvent mis en défaut la merveilleuse adresse de tireur du roi Charles X : quelquefois, lorsqu'il avait fait feu, les gens de sa suite, habitués à compter les pièces d'après le nombre de coups de fusil, se précipitaient pour ramasser le gibier qu'ils présumaient abattu, et le roi les arrêtait d'un geste en leur disant : « Restez, c'était un lapin, et il traversait ! »

« Si, pour arrêter les effets de l'extraordinaire fécondité du lapin, nous n'avons d'autres auxiliaires que les chiens et le fusil, je conseillerais immédiatement à mes compatriotes de plier bagage et de ne pas prendre la peine de disputer leurs champs à ces pullulents rongeurs; heureusement nous avons le furet.

« Lorsque l'on veut détruire des lapins, le furetage est le moyen le plus sûr.

« Il faut autant que possible choisir pour fureter une des conditions de température dans lesquelles les lapins sont réunis en plus grand nombre dans les terriers; on peut encore faire battre le bois par quelques chiens courants, pour les contraindre à regagner leurs retraites. Avant de fureter un terrier, il faut s'assurer qu'il est fréquenté par les lapins; on reconnaît leur présence à l'absence des feuilles sèches dans les gueules,

à la terre battue à l'orifice de ces gueules, aux *jouettes*, au *repaire* (c'est ainsi que l'on appelle ce que les héros et les chasseurs ont seuls le droit de nommer sans rougir), que l'on trouve dans les environs, aux empreintes que le pied du lapin a laissées sur le sol. Il faut marcher avec discrétion lorsqu'on en approche, parler à voix basse, faire le moins de bruit possible, la sonorité de la terre initiant l'habitant des demeures souterraines à ce qui se passe au-dessus de lui, et la certitude de la présence de l'homme sur son terrier pouvant le rendre plus tenace dans sa volonté de n'en pas sortir. Si l'on chasse avec des bourses, on dispose une de ces bourses sur chaque gueule, en ayant soin de maintenir le filet raisonnablement étendu, à l'aide des accidents du terrain ou de quelques brindilles de bois légèrement fichées dans la terre, puis on attache solidement le *maître* de la bourse à quelque racine ou à un morceau de bois que l'on plante dans le sol. Si l'on n'avait pas une quantité de bourses suffisante pour garnir toutes les gueules des terriers, on boucherait celles qui paraîtraient les moins hantées, avec de la terre ou un tampon d'herbes et de feuilles. Ces préparatifs terminés, on met le furet dans le terrier. Si le furet est très-mordant, il est toujours prudent de le museler, ou, comme disent les gardes, de *l'encameler* avant de le mettre à l'œuvre. Cette opération se pratique à l'aide d'une ficelle très-souple et très-déliée que l'on passe derrière les crocs de la mâchoire inférieure et que l'on fixe par un nœud sous cette mâchoire, après quoi, les deux bouts ramenés sur la mâchoire supérieure, la maintiennent serrée et viennent se rattacher au cou de la bête où ils forment collier. L'*encamelage* du furet a quelques inconvénients : il diminue son ardeur; il arrive aussi que la ficelle s'engageant dans quelque racine de l'intérieur des terriers, le furet s'étrangle ou y périt d'une autre mort encore plus misérable; nous croyons meilleur le procédé qui consiste à lui couper, à l'aide d'une pince, les grands crocs au niveau des gencives.

« Très-souvent on tire au fusil les lapins lorsqu'ils s'élancent hors du terrier, ce qui se nomme *fureter à blanc* ou à *gueules ouvertes*. Le silence préalable n'est pas moins nécessaire dans cette manière de chasser que dans la précédente.

« Un ou plusieurs chasseurs se placent sur les terriers en se tournant le dos, s'ils sont deux ou trois, et toujours de façon à observer le plus grand nombre possible de gueules. Quelques instants après l'introduction du furet dans les sou-

terrains, on entend un bruit sourd partir de dessous terre. Ce sont les lapins qui s'avertissent ou témoignent de leur effroi en frappant fortement la terre de leurs pattes de derrière. A ce bruit succède bientôt un roulement caractéristique qui indique que, harcelés par leur ennemi, ils parcourent effarés et précipitamment leurs galeries; ce roulement, on ne l'entend jamais sans une certaine émotion; car il annonce le plus souvent que le lapin va sortir, ou plutôt faire irruption hors de son terrier: en effet, sous l'irrésistible effroi que lui cause la seule présence du furet, aiguillonné par les cuisantes morsures qui déjà ont entamé la chair, il s'élance avec des façons de boulet de canon, il s'enfuit avec les mêmes irrégularités dans sa course, que lorsqu'il quittait son gîte devant l'arrêt du chien; aussi son tir offre-t-il les mêmes difficultés qu'au déboulé, et doit-il être pratiqué d'après la même méthode. Le furetage à blanc serait un plaisir des dieux, si quelques petits accidents ne venaient trop souvent en atténuer considérablement les agréments. — Rien n'est, hélas! sans déception en ce bas monde. Les choses sont loin de se passer constamment aussi rapidement que je viens de vous le décrire pour la vivacité du récit: tantôt vous ne rencontrez que des habitations parfaitement veuves de leurs hôtes, tantôt un lapin expérimenté et possédant une très-haute opinion de votre adresse, ce qui est toujours flatteur, préférera se laisser plumer le dos aussi ras que votre genou plutôt que de s'exposer à vos coups; tantôt vous entendrez un lapin qui roule dans le terrier, il viendra vous montrer son nez, quelquefois le bout de ses oreilles; puis, soit crainte, soit caprice, il rentre au terrier, va se présenter à une autre gueule, et recommence plusieurs fois le même manège. Il arrivera encore que le furet, ayant poussé quelque autre lapin dans un accul, sera parvenu à le saisir à la nuque, et, gorgé de son sang, se sera endormi sur le cadavre de sa victime.»

Souvent, quand on veut détruire une colonie de lapins, on met en usage les poisons.

Captivité. — Le lapin domestique provient du lapin sauvage: celui-ci se laisse apprivoiser très-facilement; celui-là, en quelques mois, redevient complètement sauvage, et ses petits ont la couleur des lapins de garenne. Quand j'étais enfant, nous élevions beaucoup de lapins; nous en avions quelques-uns qui sortaient de leur écurie, couraient dans la cour et le jardin; ceux-ci ne mettaient bas que des petits gris, et cependant la femelle était blanche, le mâle tacheté.

Les lapins domestiques ont des couleurs variables; ils sont noirs, blancs, gris, roux, jaunes ou tachetés. Ils sont plus grands que les lapins sauvages.

Certaines variétés de lapins seraient artificielles selon les uns, proviendraient d'espèces encore inconnues, selon les autres. Tels sont le *lapin argenté*, le *lapin de Russie*, et le *lapin d'Angora*.

Le premier est originaire des montagnes de l'Asie, et surtout des monts Himalaya; il est plus grand que le lapin ordinaire, et d'un gris bleu, à reflets foncés ou argentés, avec le bout du museau, les oreilles, les extrémités des pattes et la queue d'un noir argenté assez foncé. Cette belle espèce se reproduit assez bien en captivité et l'on pourrait tenter sa multiplication dans les parcs, si l'on avait le soin de détruire les lapins ordinaires qui s'y trouvent, ou seulement de n'en laisser qu'un très-petit nombre, afin de diminuer les chances de croisement.

Le lapin de Russie est gris, avec la tête et les oreilles brunes, et la gorge fortement pendante.

Le lapin d'Angora a les oreilles plus courtes, le poil mou, abondant, trainant souvent à terre, et soyeux. Malheureusement, il est très-délicat. On a essayé, mais en vain, de l'acclimater en Allemagne. On peut filer ses poils.

Le *lapin à oreilles pendantes* est-il une variété ou une espèce distincte du lapin domestique ordinaire? La question n'est pas résolue. Sa grande taille, sa tête forte, épaisse, ses oreilles larges, pendantes, feraient croire que c'est une espèce à part; mais sa patrie est inconnue, on ne le connaît pas à l'état sauvage, et cela fait pencher du côté de la première opinion.

On tient les lapins dans une écurie dallée ou pavée, où l'on établit des terriers artificiels avec de longues caisses percées de plusieurs trous sur un des côtés, ou avec des trous creusés dans le mur. On leur donne beaucoup de paille et de mousse sèche, on les tient au chaud en hiver; on les nourrit de foin, d'herbes, de feuilles de chou, etc. On peut facilement les habituer à prendre la nourriture qu'on leur tend, mais jamais ils ne s'apprivoisent complètement; quand on veut s'en emparer, ils cherchent à mordre et à griffer. Ils sont moins sociables que les lapins sauvages. Élevés ensemble, ils vivent en bonne harmonie; mais lorsqu'on met un étranger dans leur écurie, ils le maltraitent et le tuent.

Les mâles se livrent de rudes combats en l'honneur de leurs femelles, et plusieurs en sont griè-

vement blessés. La femelle se fait dans son gîte un nid avec de la paille et de la mousse, le rembourre avec les poils de son ventre et y met bas de cinq à sept petits, et quelquefois plus. Lenz a compté le nombre des petits que donna une femelle : « Le 9 janvier, elle mit bas 6 petits, 9 le 25 mars 5 le 30 avril, 4 le 29 mai, 7 le 29 juin, 6 le 1^{er} août, 6 le 1^{er} septembre, 9 le 7 octobre, 6 le 8 décembre : soit 58 petits en un an. Cette même année, continue-t-il, je reçus deux jeunes lapines et deux mâles, nés deux jours plus tard, provenant, les femelles et les mâles, de parents différents; je les mis dans une écurie. Le jour même où les lapines eurent cinq mois, elles s'accouplèrent, et à six mois elles mirent bas, l'une six, l'autre quatre petits. — La femelle n'allait pas ses petits pendant le jour, mais elle ferme l'entrée qui conduit vers eux, ne les visite même souvent pas de toute la journée, se comporte, en un mot, comme s'ils n'existaient pas. Cependant elle regarde continuellement vers l'endroit où ils sont. »

Les lapins domestiques ont une grande frayeur de leurs ennemis naturels. Lenz mit une fois cinq lapins dans une écurie où l'on avait tenu un renard. Dès qu'ils sentirent l'odeur que celui-ci avait laissée, ils furent comme fous; ils couraient, se heurtaient la tête contre les murailles. Peu à peu, cependant, ils s'habituaient à cette demeure.

Le même auteur raconte encore le fait suivant : « En janvier, ma petite chienne-loup mit bas un seul petit; il ne pouvait boire tout son lait; je cherchai un jeune lapin et le mis sous ma chienne, qui était couchée dans ma chambre; elle le laissa teter sans difficulté. Le troisième jour, je mis la chienne dans l'écurie des lapins, avec son petit et le nourrisson que je lui avais donné. Elle y resta deux jours sans rien faire aux lapins; le troisième jour, ma sœur l'appela pour la faire promener. Pendant ce temps, la lapine enleva son petit et le rapporta au milieu de ses frères et sœurs. J'appelai aussitôt la chienne pour voir si, de son côté, elle chercherait son nourrisson. Mais elle ne parut pas même s'apercevoir de sa disparition. »

J'ai souvent fait allaiter des lapins par une chatte, et je l'ai toujours vue les laisser parfaitement teter avec les jeunes chats.

Les lapins deviennent souvent méchants; ils mordent et griffent non-seulement la personne qui veut les prendre, mais encore les autres animaux, surtout si leur jalousie est excitée. Le

beau-frère de Lenz avait un vieux lapin mâle au milieu de ses moutons. « Lorsqu'on commença à nourrir ceux-ci avec de l'esparcette, ce mets fut tellement du goût de notre lapin, qu'il aurait tout voulu pour lui. Il se tint auprès du tas, grognant, mordant les moutons qui s'approchaient; il sauta même à la gorge de l'un d'eux et le mordit fortement. On lui fit lâcher prise, il attaqua d'autres moutons; aussi fut-on obligé de l'enlever. Un autre individu mordit jusqu'au sang un jeune chevreau à la patte, sauta sur le cou de la mère, et lui saisit l'oreille : on dut lui faire lâcher prise. De vieux mâles mordent leurs petits ou leur femelle, ou excitent celle-ci à maltraiter ses nourrissons. Quand une lapine n'allait pas bien ses petits, ou les mord, il n'y a qu'un moyen de les sauver, c'est d'enfermer le mâle.

On a vainement tenté pendant longtemps de croiser le lapin domestique et le lièvre, et Buffon raconte très en détail tous les essais qu'il fit pour parvenir à ce résultat, et qui tous avortèrent. Fréd. Cuvier, sans nier absolument la possibilité de ce croisement, ne le croit pas réalisable à l'état sauvage : « Il faut, dit-il, toutes les ruses, toute la puissance de l'homme, pour faire contracter ces unions, même aux espèces qui se ressemblent le plus. C'est dans ces conditions que, depuis Buffon, d'autres expérimentateurs ont été plus heureux et ont réussi, comme nous l'avons dit page 226, à obtenir des métis du lapin et du lièvre, et ces curieux animaux figurent aujourd'hui sous le nom de *léporides*, dans la magnifique collection du Jardin d'acclimatation. Leur taille tient le milieu entre celle du lièvre et celle du lapin; leur poil est gris à son extrémité, avec des nuances rousses vers son milieu; ils sont gros, épais, ils ont l'oreille longue du lièvre. On dit que la chair de ces mulets, qui rappelle également les qualités spéciales des deux espèces, est un manger fort délicat.

Maladies. — La gale et la diarrhée sont les principales maladies du lapin en domesticité. Ces maladies sont provoquées par une nourriture trop succulente ou trop humide; on guérit la diarrhée en donnant aux animaux des aliments secs; par exemple l'avoine mélangée à du malt. Pour la gale, on conseille les frictions avec de la graisse ou du beurre.

Usages et produits. — Dans plusieurs endroits, on élève les lapins pour se procurer leur chair, qui est blanche et de bon goût, mais moins délicate et par conséquent moins estimée que celle des individus vivant à l'état sauvage.

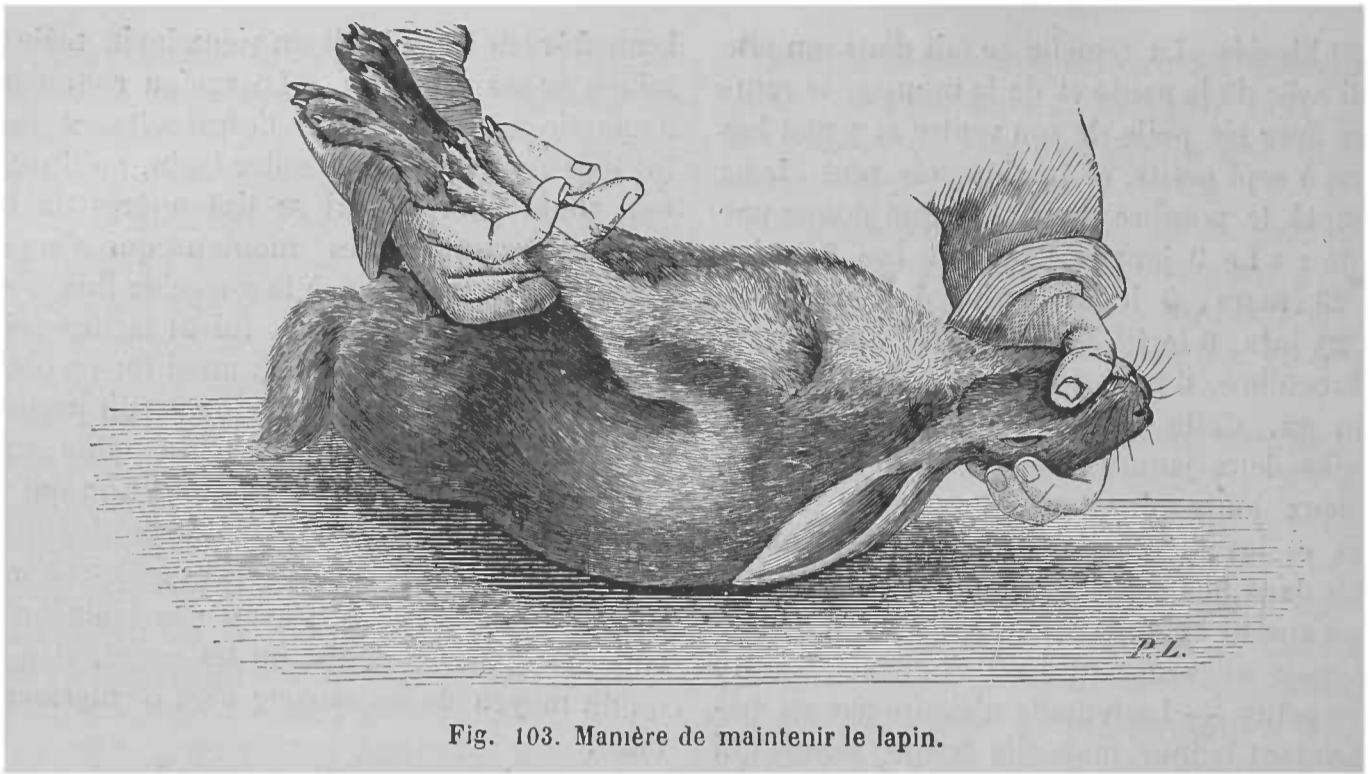


Fig. 103. Manière de maintenir le lapin.

Du Fouilloux, comparant les qualités culinaires du lièvre à celles du lapin, donne la préférence au dernier, parce que, dit-il, la chair du premier est « mélancolique et sèche ». Le gentilhomme poitevin veut sans doute dire que la chair

du lièvre est de plus difficile digestion que celle du lapin, et qu'elle dispose aux rêveries pendant le sommeil. La chair du lapin de garenne est, en effet, très-bonne et se prête à toutes sortes de préparations, depuis le pot-au-feu jusqu'aux raf-

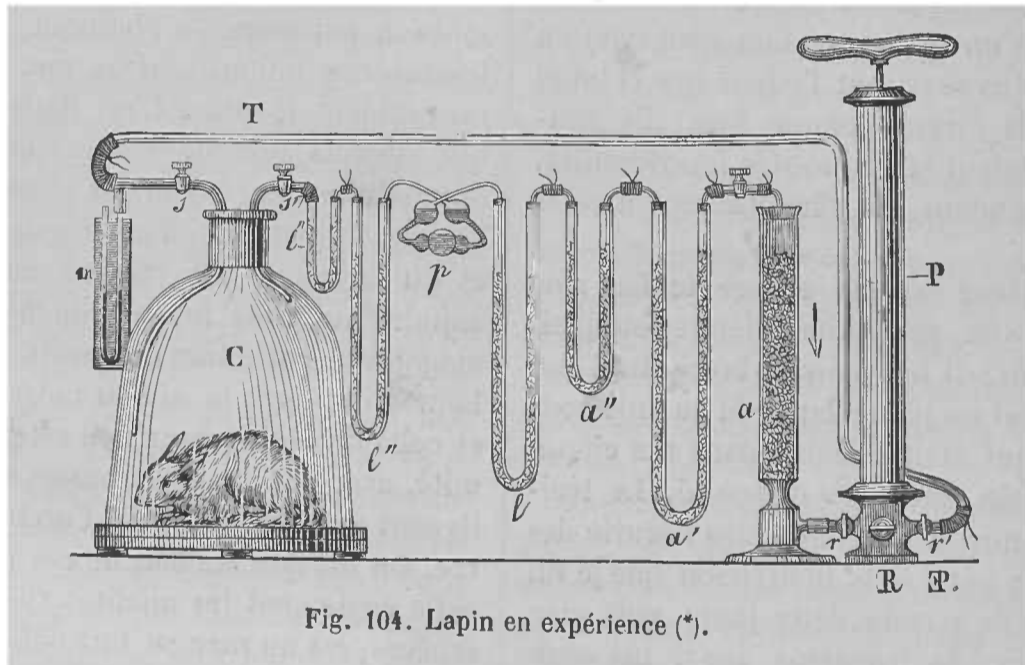


Fig. 104. Lapin en expérience (*).

finements les plus délicats. La gibelotte et le sauté au beurre sont les formes les plus élémentaires à l'usage du chasseur; mais lorsque les lapins sont confiés aux mains d'un bon cuisinier, ils subissent toutes sortes de modifications culinaires, et l'on peut dire, sans flatterie, qu'ils sont dignes du soin que l'on prend de leur chair blanche et délicate. Si, quittant le rôle principal, ils deviennent accessoires, ils servent alors à donner un haut goût aux sauces qui doivent accompagner d'autres mets. Point de bons coulis sans lapins; c'est un axiome admis dans toutes les

cuisines où l'on pousse l'art dans ses conséquences les plus transcendantes. Là-dessus, je puis m'appuyer de l'autorité de Louis XIV. Voici ce

(*) C, cloche de 12 litres, exactement fermée, dans laquelle se trouve un lapin soumis à l'influence d'un milieu confiné. — *s'*, tube, muni d'un robinet, destiné à prendre l'air dans la cloche. — *l*, *l'*, *l''*, tubes remplis de pierre ponce imbibée d'acide sulfurique pour dessécher l'air aspiré par la pompe P. — *p*, tube de Liebig contenant de la potasse. — *a*, *a'*, *a''*, tubes remplis de chlorure de calcium. — *r*, robinet faisant communiquer la pompe aspirante avec la cloche. — *r'*, autre robinet faisant communiquer avec la cloche la pompe foulante pour chasser dans la cloche l'air débarrassé d'acide carbonique et de vapeur d'eau. — P, pompe à double effet. — T, tube portant à la cloche l'air purifié. — *m*, manomètre indiquant la pression de l'air dans l'appareil. — *s*, robinet sur le trajet du tube qui rapporte l'air purifié dans la cloche (Cl. Bernard).

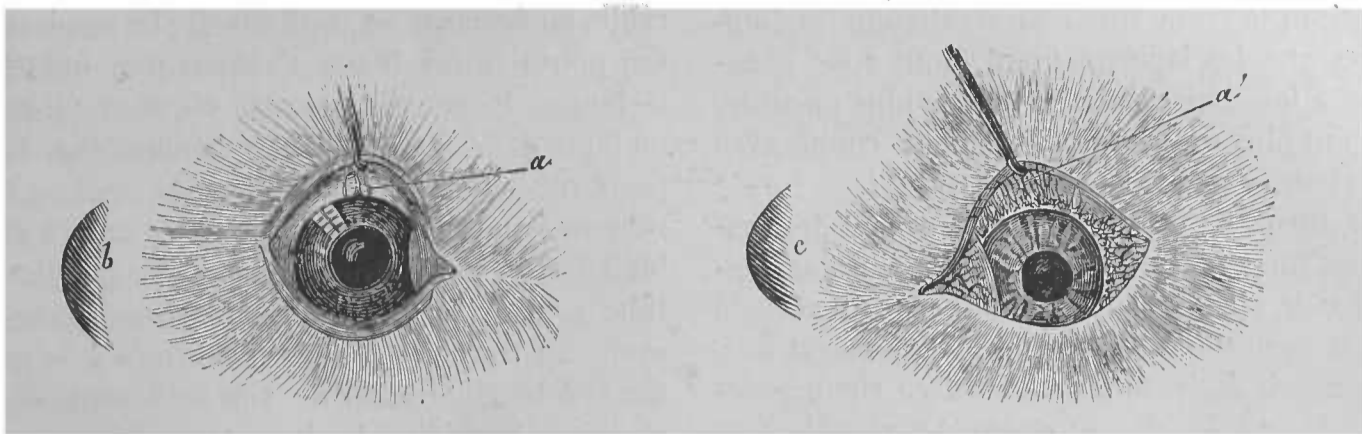


Fig. 105. Oeil normal du côté non opéré (*).

Fig. 106. Altération de l'œil du côté opéré, après la section de la cinquième paire (**).

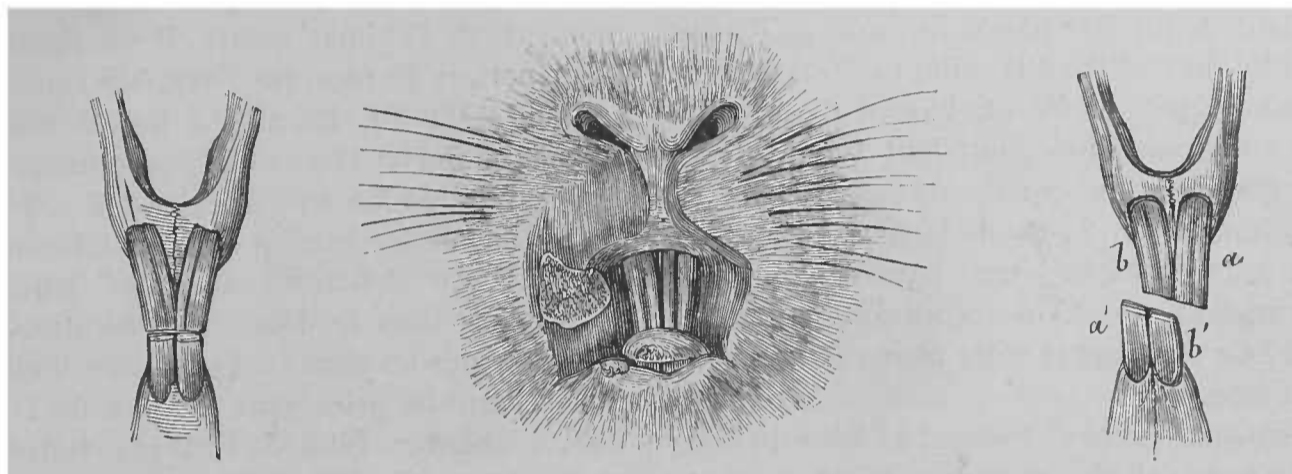


Fig. 107. Dents incisives normales du lapin (***)

Fig. 108. Ulcérations survenues du côté qui correspond à la section de la cinquième paire (****).

Fig. 109. Dents incisives de lapin, le septième jour après la section de la cinquième paire (****).

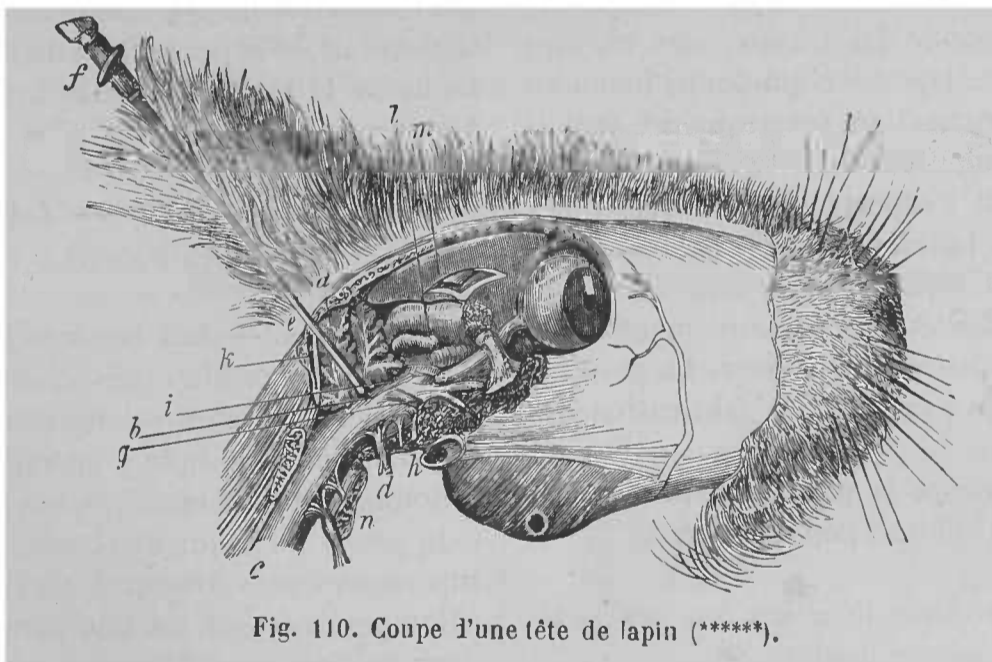


Fig. 110. Coupe d'une tête de lapin (*****).

(*) L'œil est brillant et très-sensible; la paupière supérieure étant soulevée, on aperçoit à peine quelques vaisseaux grêles en *a*. — *b*, convexité normale de la cornée de l'œil sain. (Cl. Bernard.)

(**) La cornée transparente insensible est terne, la conjonctive fortement injectée, la pupille contractée, l'iris décoloré et flétri; un commencement d'opacité se montre au centre. — *c*, convexité exagérée de la cornée de l'œil opéré.

(***) Elles se correspondent exactement et sont taillées carrément.

(****) Elles sont ordinairement au nombre de trois : 1° une, la plus large, à la lèvre supérieure; 2° une plus petite à la lèvre inférieure; 3° une autre sur le bout de la langue et sur le côté correspondant à la paralysie du sentiment.

(*****) Les dents *b* et *b'* se correspondent seules pendant la masti-

cation; les dents *a* et *a'* ne se correspondent plus, ne s'usent pas et s'allongent, d'où il résulte que la coupe des dents, au lieu de former une ligne transversale, forme une ligne oblique de haut en bas et de droite à gauche, quand la cinquième paire a été coupée à droite, et oblique de haut en bas et de gauche à droite, quand la cinquième paire a été coupée à gauche. (Cl. Bernard.)

(*****) *a*, cervelet. — *b*, origine du nerf de la septième paire. — *c*, moelle épinière. — *d*, origine du pneumo gastrique. — *e*, trou d'entrée de l'instrument dans le crâne. — *f*, instrument. — *g*, nerf de la cinquième paire. — *h*, conduit auditif. — *i*, extrémité de l'instrument arrivant sur la moelle, après avoir traversé le cervelet. — *k*, sinus veineux occipital. — *l*, tubercules quadrijumeaux. — *m*, cerveau. — *n*, coupe de l'atlas. (Cl. Bernard.)

que disait le grand roi : « Ainsi, attendu les dommages que les lapins causent, nous vous engageons à les chasser et à en tuer le plus possible, d'autant plus qu'on fait d'excellents coulis avec leur chair. »

On raconte, au sujet du raffinement des sauces, qu'un prier des Chartreux, invité à un festin par le vice-légat d'Avignon, n'avait accepté qu'à la condition que tous les plats seraient maigres, car il était connu pour suivre rigoureusement les règles de son ordre. Le vice-légat fit servir un magnifique poisson qui séduisait autant la vue que l'odorat; on en offrit au prier; mais au moment où il allait attaquer le morceau qui venait de lui être passé, un frère qu'il avait amené lui dit tout bas à l'oreille : « N'en mangez pas, mon père, j'ai été par hasard à la cuisine, et j'ai vu... des choses qui font frémir. Cette sauce, que vous croyez faite avec des carottes et des oignons, est un coulis de lapin et de jambon. « Mon frère, vous êtes trop bavard et surtout trop curieux; que diable alliez-vous faire à la cuisine? Ce n'est pas là votre place, et vous vous êtes trompé. »

Les paysans belges s'adonnent à l'élevage du lapin sur une vaste échelle, et chaque hiver on en expédie des quantités considérables en Angleterre : jusqu'à 40,000 par semaine, au dire de Lenz.

En Flandre, les enfants de paysans que ne réclament pas encore les travaux des champs élèvent aussi force lapins, ce qui donne lieu à un mouvement d'exportation remarquable, tant il est vrai qu'en agriculture il n'est rien qui n'ait de l'importance. « Il s'exporte par Ostende seulement, dit M. de Laveleye, 1,250,000 lapins par an, d'une valeur de plus de 1,500,000 francs. On les envoie écorchés et nettoyés aux marchés de Londres, par les bateaux à vapeur. La peau est conservée dans le pays pour la fabrication des chapeaux. »

On emploie encore la peau du lapin comme fourrure, quoiqu'elle soit peu durable.

Le lapin est, comme le chien, un des auxiliaires de la physiologie moderne.

Couché sur la table de dissection, il a souvent aidé aux progrès de la science (*fig. 103*).

Nous citerons, d'après M. Claude Bernard (1), quelques expériences dans lesquelles les lapins ont servi aux recherches physiologiques.

M. Cl. Bernard a recherché la limite inférieure de la quantité d'oxygène, dans un milieu respi-

(1) Cl. Bernard, *Leçons sur les substances toxiques*. Paris, 1857, p. 115.

nable, en écartant les produits de la respiration qui pouvaient avoir sur l'animal une influence fâcheuse. Pour cela, sous la cloche C, il place un lapin dans une atmosphère confinée (*fig. 104*). Deux tubes communiquent avec la cloche : l'un s'donne issue à l'air expiré qu'une pompe à double effet, P, aspire pour le renvoyer par l'autre tube s, dans le vase où est le lapin, après lui avoir fait traverser des tubes destinés à le purifier et à le débarrasser de son acide carbonique et de son humidité. De la sorte, le lapin respire toujours le même air, qui est débarrassé à mesure de la production de l'acide carbonique et de la vapeur d'eau qu'y ajoute l'expiration. Au moment où l'animal meurt, il est rigoureusement permis de regarder l'oxygène comme insuffisant. M. Cl. Bernard a trouvé que cela arrivait quand de 21 p. 100, la proportion d'oxygène est descendue en général à 3, 5 p. 100.

C'est encore sur le lapin que M. Cl. Bernard (1) a étudié les fonctions du nerf trijumeau. Sans entrer dans le détail de l'opération, nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs les figures représentant les principaux résultats de l'opération, c'est-à-dire l'état de l'œil (*fig. 105 et 106*) et des dents (*fig. 107 et 109*) (2).

Enfin, pour citer un dernier exemple, nous rappellerons que le même savant a étudié sur le lapin l'influence du système nerveux sur la sécrétion du foie, et la production du diabète artificiel. La figure 110 montre la marche de l'instrument à piqûre.

LES LAGOMYS — LAGOMYS.

Die Pfeifhasen.

Caractères. — Les lagomys diffèrent des lièvres par leurs oreilles plus courtes, leurs pattes de derrière à peine plus longues que les antérieures, leur queue réduite à un moignon invisible, le nombre de leurs molaires, qui est seulement de cinq paires à chaque mâchoire. Leurs incisives supérieures sont très-larges et marquées d'un sillon profond, qui les fait paraître formées de deux parties. Les inférieures sont petites et assez fortement recourbées.

Distribution géographique. — Ce genre contient six espèces qui, toutes, habitent les hautes régions de l'hémisphère septentrional.

Mœurs, habitudes et régime. — Les lagoon-

(1) Cl. Bernard, *Leçons sur la physiologie et la pathologie du système nerveux*. Paris, 1858, t. II, p. 52, 85 et 103.

(2) Cl. Bernard, *Leçons de physiologie expérimentale*. Paris, 1855, t. I, p. 301.

mys vivent, comme les lapins, dans des trous, des fentes de rochers; ils restent dans leurs demeures toute la journée, et n'en sortent qu'à la nuit. Leur voix rappelle les sifflements de plusieurs oiseaux. Ils sont prudents et vigilants, mais doux, inoffensifs, et supportent facilement la captivité. Ils amassent pour l'hiver des provisions dans leurs terriers.

LE LAGOMYS ALPIN — LAGOMYS ALPINUS

Der Alpenpfeifhase.

Caractères. — Le lagomys alpin (*fig. 102*), qui est l'espèce la plus connue, a la taille et le port du cochon d'Inde; mais sa tête est plus longue, plus mince, son museau moins obtus. Son corps est ramassé, ses pattes sont courtes; il a cinq doigts à celles de devant, quatre à celles de derrière, et sa queue est remplacée par un petit amas de graisse; ses poils sont rudes, grossiers et courts; ses oreilles moyennes, ovales, nues à leur face externe. L'animal a le dos jaune-roux, moucheté de noir, les flancs et le cou roux, le ventre et les pattes d'un jaune ocreux clair, la gorge grise, la face externe des oreilles noire, la face interne jaune. On trouve des individus qui sont uniformément noirs. L'animal adulte a environ 30 cent. de long et 8 cent. de haut.

Distribution géographique. — Tous les lagomys se trouvent dans les hautes montagnes de la Sibérie, à une altitude de 1,500 à 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le lagomys des Alpes se trouve dans tout le versant nord des chaînes de montagnes de l'Asie centrale et dans le Kamtschatka. D'après Radde, il est remplacé, dans les steppes nues, par une autre espèce, l'ogotone (*lagomys ogotona*), qui est propre à la Mongolie.

Mœurs, habitudes et régime. — Pallas, le premier, nous a fait connaître les mœurs de ces animaux, et plus tard, Radde a complété leur histoire.

Les lagomys ne vivent que dans les endroits les plus arides. Ils fréquentent les lieux rocheux et sauvages, près des torrents des montagnes, par couples ou par grandes bandes. Ils sont fidèles à leur demeure et ne s'en écartent jamais beaucoup.

Le lagomys des Alpes habite de petits terriers qu'il se creuse lui-même, des fentes de rochers, des troncs d'arbres creux. Par le beau temps, il reste caché jusqu'au coucher du soleil; par un ciel couvert, il est parfaitement éveillé. D'après Radde, c'est un rongeur paisible, actif, travailleur.

Il amasse de grandes provisions de foin, les serre, les recouvre de beaucoup de feuilles, pour les préserver de la pluie. Le lagomys ogotone commence déjà au milieu de juillet à faire ses provisions, mais c'est à la fin de ce mois qu'il y travaille le plus activement. Il n'est pas très-difficile dans le choix de sa nourriture. Là où il le peut, il se choisit des herbes succulentes; là où il est troublé, où l'on détruit souvent ses provisions, il se contente des herbes qu'il trouve. Les tas de foin qu'il amasse ainsi ont de 25 à 33 cent. de hauteur, de 33 à 66 cent. de diamètre. D'ordinaire, les herbes y sont rangées par couches; Radde a vu quelquefois les herbes d'une couche disposées perpendiculairement à celles de la couche inférieure. Lorsque le terrain est crevassé, les crevasses servent à l'animal de grenier. Radde retira d'une fente de rocher, large de 15 cent. et longue de 66 cent., une grande quantité d'herbes aromatiques, réunies et parfaitement conservées; à quelques pas de là, il trouva un second amas au-dessous d'une pierre surplombante qui le garantissait de l'humidité. Au terrier, aboutissent de petits sentiers que l'animal s'est frayés à travers les rochers, et le long desquels il broute les herbes. Le trouble-t-on dans son travail, il le recommence, et souvent encore, en septembre, on le voit ramasser les herbes déjà fanées. Lorsque l'hiver arrive, il creuse des couloirs sous la neige depuis son terrier jusqu'à ses amas de provisions, et se nourrit tout à son aise. Il n'a pas de sommeil hivernal. Ces couloirs sont très-sinueux; chacun possède son trou de sortie.

Le cri du lagomys des Alpes, que l'on entend encore à minuit, ressemble à celui de la pie-grièche. L'ogotone pousse des sifflements plus forts, qui se suivent en un trille éclatant. Une autre espèce, le lagomys nain (*lagomys pusillus*), qui habite au sud du Volga, de l'Oural jusqu'à l'Ob, ferait entendre un cri tout à fait analogue à celui de la caille.

Au commencement de l'été, la femelle met bas six petits nus, et les soigne avec tendresse, d'après ce que dit Pallas. Radde est muet sur le chapitre de la reproduction.

Le lagomys des Alpes et l'ogotone, ce dernier surtout, ont beaucoup d'ennemis. Le premier est moins exposé aux atteintes des carnassiers, grâce à sa prudence et à son genre de vie; l'homme ne le poursuit pas. L'ogotone, par contre, est chassé par le chat, le loup, le corsack, la zibeline, le hibou des neiges, et l'homme détruit les provisions qu'il a amassées avec tant de peine.

LES ÉDENTÉS — *EDENTATA*.*Die Zahnarme.*

Nous réunissons sous cette dénomination un petit nombre d'animaux curieux, que les naturalistes ont beaucoup de difficulté à classer. De l'une des divisions de cette série, celle des monotrèmes, qui pour nous représente un ordre, quelques-uns ne font qu'une famille, tandis que d'autres, dans le doute où ils étaient s'ils appartenaient réellement aux mammifères, ont voulu en composer une cinquième classe de vertébrés. D'un autre côté, la plupart des naturalistes ne font des édentés qu'un ordre des onguiculés, quoique la forme particulière de leurs ongles les distingue de ceux-ci. Cette divergence d'opinions ne doit pas nous arrêter : ni nous ni les autres n'avons absolument raison. Les édentés s'écartent en tout des autres mammifères, et ne se trouvent bien dans aucune des grandes divisions.

Caractères. — Il est impossible de donner une idée générale de ces animaux : les différences qu'ils présentent sont trop considérables. L'absence de certaines dents les distingue des autres mammifères. Les uns n'ont pas trace de ces organes, les autres n'ont que des molaires, et manquent d'incisives et de canines ; du moins, les dents implantées dans les os incisifs ont à un tel point la forme des molaires, qu'il faut les regarder comme telles. Quant aux canines, elles ne diffèrent des molaires, lorsqu'elles existent, que par leur plus grande longueur ; les vraies molaires sont cylindriques ou prismatiques et séparées par des lacunes. Elles sont formées d'ivoire ou de ciment, mais sans émail ; dans une division même, elles consistent en de simples masses fibro-cartilagineuses portées par les maxillaires. Leur nombre varie de vingt-deux à vingt-six.

Les ongles, par contre, sont très-développés. Rarement les doigts sont parfaitement mobiles, mais leur dernière phalange est toujours embrassée par un ongle : ils diffèrent donc de ceux des onguiculés. Ces ongles sont très-longs, fortement recourbés, comprimés latéralement, ou courts, larges en forme de bûches ; les premiers servent à l'animal à grimper, les seconds à fouir la terre.

Ce sont là les seuls attributs généraux que nous puissions mentionner ; les autres caractères varient plus entre les divers animaux de cette série qu'entre tous les autres mammifères. La

tête, la queue, les membres, le corps, prennent les formes les plus disparates. Chez les uns, la tête est courte ; elle est allongée chez les autres : chez ceux-ci, elle est aussi haute que longue ; chez ceux-là, elle est cylindrique ; la queue est réduite à un moignon, ou bien elle atteint une longueur comme chez nul autre mammifère, et compte quarante-six vertèbres. Le squelette ne présente pas moins de variations : les os incisifs font défaut, ou forment un véritable bec d'oiseau ; le sacrum est soudé au bassin ; à la partie supérieure du thorax, se trouvent de fausses côtes ; la clavicule est double ; certaines apophyses des os des membres se développent d'une manière extraordinaire ; les phalanges sont très-petites. Tout le squelette est fort et massif comme celui des animaux à mouvements lents.

Le pelage présente aussi les variations les plus grandes. Les uns ont un poil mou et épais ; les autres, des poils raides et secs ; ceux-ci portent des piquants, ceux-là des écailles ; il en est enfin qui sont couverts d'une forte et solide cuirasse, comme on en voit chez d'autres animaux de la classe. Ces derniers sont en quelque sorte les tortues des mammifères.

On peut dire, sans exagération, que tout est remarquable chez ces animaux : les organes digestifs présentent des particularités curieuses. Les glandes salivaires sont très-développées ; l'œsophage a un jabot, comme chez les oiseaux ; l'estomac est divisé, comme celui des ruminants. Le système vasculaire offre des réseaux admirables, c'est-à-dire des artères principales très-ramifiées et tortueuses. Les organes génitaux, chez quelques-uns du moins, débouchent dans un cloaque, comme chez les oiseaux.

La taille des édentés de l'époque actuelle varie peu ; mais si l'on tient compte des espèces qui ont vécu aux époques géologiques antérieures, on en trouve qui égalaient l'éléphant en grandeur, tandis qu'une des espèces actuelles est à peine plus grande qu'un rat.

Distribution géographique. — Tous les édentés habitaient et habitent encore les contrées tropicales ; c'est là seulement que l'on trouve de leurs restes fossiles.

Mœurs, habitudes et régime. — Sous le rapport de leurs mœurs et de leur régime, ceux de

l'époque actuelle ne diffèrent pas moins entre eux qu'ils ne différaient de ceux des époques antérieures ; et les variétés de structure pouvaient le faire présumer.

D'après Fitzinger, les édentés comprennent trois ordres : les *tardigrades*, les *fouisseurs* et les *monotrèmes*.

LES TARDIGRADES — TARDIGRADA.

Die Klammerthiere.

L'ordre des tardigrades est le premier de la série des édentés ; celui dont les espèces se rapprochent le plus des autres mammifères. Cependant, quand on les leur compare, les tardigrades nous apparaissent comme des créatures dégéné-

rées, lourdes, informes ; en un mot, elles font sur l'homme une impression pénible. L'animal paraît un jeu de la nature, comme on aurait dit jadis, ou une caricature des êtres plus parfaits.

Cet ordre ne renferme qu'une seule famille.

LES BRADYPIDÉS OU PARESSEUX — BRADYPODES.

Die Faulthiere.

Caractères. — Les paresseux ont les pattes de devant plus longues que celles de derrière ; les doigts plus ou moins bien conformés, armés d'ongles forts et recourbés ; le cou relativement long ; la tête ronde, courte comme celle des singes ; la bouche petite ; les lèvres assez dures, peu mobiles ; le pavillon de l'oreille caché dans le pelage ; la queue réduite à un moignon presque invisible ; les poils, au moins chez l'adulte, longs et grossiers comme du foin sec.

L'organisation interne offre des particularités non moins curieuses. Au lieu des sept vertèbres cervicales que l'on trouve chez tous les mammifères, les paresseux en ont neuf, ou même dix ; le nombre des vertèbres dorsales s'élève de quatorze à vingt-quatre. Pour quelques anatomistes, les dernières vertèbres cervicales n'appartiendraient pas à cet ordre de vertèbres, mais seraient des vertèbres dorsales atrophiées ; la structure de la colonne vertébrale n'en a pas moins un caractère particulier. La dentition est formée de cinq paires de molaires cylindriques à chaque mâchoire ; la première, quelquefois, prend la forme d'une canine ; il n'y a souvent que quatre dents à la mâchoire inférieure. Ces dents sont formées d'une masse osseuse, couverte d'une mince couche d'ivoire, revêtue elle-même de ciment ; elles paraissent plutôt des organes cornés que de véritables dents.

Les parties molles ont aussi leurs singularités. L'estomac, allongé en croissant, est formé de deux parties : l'une gauche, l'autre droite, entre lesquelles aboutit l'œsophage. La partie droite, plus petite, offre trois circonvolutions analogues aux circonvolutions intestinales ; la moitié gau-

che est divisée par des replis épais, musculeux, en trois cavités distinctes. Le cœur, le foie, la rate, sont très-petits. Les artères humérales et crurales, forment des plexus admirables ; et le tronc est enveloppé de petites artérioles anastomosées entre elles. Le cerveau est petit, et n'a que quelques circonvolutions, signe d'une intelligence extrêmement bornée.

Distribution géographique. — Les bradypidés sont propres à l'Amérique du Sud.

Ces animaux, que l'on peut bien regarder comme déclassés dans un pays où tout brille et étincelle, où l'agilité est unie à la grâce, l'élégance des formes à la beauté des couleurs, l'adresse à la splendeur du pelage, ont été précédés dans l'ordre de la création par des animaux encore plus curieux, les *paresseux géants*. Ces édentés de haute stature, à os massifs, que leur grand poids rendait incapables de vivre sur les arbres, étaient des herbivores attachés au sol.

En 1789, le marquis Loretto, gouverneur de Buenos-Ayres, trouva à trois lieues au sud-ouest de cette ville, sur les bords du fleuve Luxan, dans un terrain d'alluvion, les os fossiles d'un animal qui avait la taille de l'éléphant ; à en juger par les os, il devait avoir eu 4^m,60 de long et 2^m,60 de haut. On trouva presque tout le squelette, et on put ainsi déterminer sûrement la place de cet animal, qui reçut le nom de *megatherium Cuvieri*. Le squelette fut envoyé à Madrid, et il est encore conservé au musée de cette ville (*fig. 112 et 113*), d'après Pictet (1).

Les membres postérieurs différaient par leur

(1) Pictet, *Traité de paléontologie*, 2^e édition. Paris, 1853, t. I, p. 264.

lourdeur de ceux de devant, qui étaient plus grêles. Le cou était formé de sept vertèbres; les pattes de devant avaient quatre doigts; celles de derrière trois, tous armés de longues griffes. La grande mobilité des os de l'avant-bras, et la forte ceinture scapulaire indiquaient que les pattes de devant ne servaient ni à marcher ni à grimper; le corps était d'ailleurs trop lourd. Elles ne pouvaient non plus servir à fouir la terre; il fallait donc que cet animal se dressât sur ses pattes de derrière, atteignît les branches des arbres avec celles de devant, et en prit les feuilles avec ses lèvres mobiles. Peut-être déterrât-il des racines. Il était couvert de poils. On en a trouvé plusieurs squelettes dans l'Amérique du Sud, comme dans l'Amérique du Nord.

On a découvert plus récemment d'autres animaux plus ou moins voisins du mégathérium. De ce nombre sont :

Le *megalonyx*, dont les jambes de devant étaient plus longues que celle de derrière; dont la queue, très-forte, traînait jusqu'à terre ;

Le *mylodon*, qui avait la lourde stature des précédents; dont la queue était très-longue, formée de vertèbres fortes et nombreuses, ce qui indique qu'il s'en servait pour s'appuyer sur le sol. Ses membres étaient d'égale longueur; ceux de devant avaient cinq doigts, ceux de derrière en avaient quatre.

On réunit tous ces animaux en une famille qui fait passer les paresseux aux tatous.

Mœurs, habitudes et régime. — Par suite de la tendance qu'a l'homme à l'exagération lorsqu'il se trouve pour la première fois en présence d'un être extraordinaire, les anciens historiens des paresseux ont souvent mêlé dans leurs récits le merveilleux au vrai. Gonsalvo Ferdinando Oviedo (1) est le premier qui nous ait fait connaître un bradypidé. « *Le perrillo ligero*, dit-il, est l'animal le plus paresseux qu'on puisse voir. Il est lourd et lent; il reste un jour entier à faire cinquante pas. Les premiers chrétiens qui le virent, se souvenant qu'en Espagne on appelait les nègres : *Jean-Blanc*, lui donnèrent par dérision le nom de *petit chien agile*. C'est un des animaux les plus rares, par suite des mauvais rapports qu'il a avec les autres. Il a deux palmes de long, et n'est pas beaucoup plus gros. Il a quatre pattes minces dont les doigts sont réunis comme ceux des oiseaux. Ni les griffes ni les pattes ne sont conformées de manière à supporter ce corps lourd, aussi son ventre traîne-t-il à terre. Le cou,

(1) Oviedo, *Sumario de la Historia general i natural de Indias*. Toledo, 1526.

qu'il tient droit et élevé, a l'épaisseur d'un pilon de mortier; la tête y repose sans en être nettement séparée; sa face ronde a l'apparence de celle d'un hibou; elle est entourée de poils, ce qui la fait paraître plus longue que large. Les yeux sont petits et ronds, les narines ressemblent à celles des singes, la bouche est petite. Il meut le cou à droite et à gauche, comme s'il était stupéfait. Son seul plaisir est de se pendre aux arbres, aussi le voit-on souvent grimper lentement et se suspendre en se cramponnant par ses griffes. Sa voix diffère de celle des autres animaux, il ne chante que la nuit et fait entendre six notes, dont une haute, puis, de là, en descendant : la, sol, fa, mi, ré, ut; il fait ainsi six fois *hahaha*, *hahaha*: on pourrait dire que c'est à lui qu'est due l'invention des notes. Il se tait ensuite quelque temps pour recommencer après; mais cela n'arrive que la nuit, l'animal ayant seulement des habitudes nocturnes. Quelquefois les chrétiens le prennent et le ramènent chez eux; il marche avec sa lenteur habituelle, et on ne peut lui faire hâter le pas; il paraît insensible à toute excitation. Trouve-t-il un arbre, il grimpe aussitôt au sommet, et y reste dix, douze, vingt jours, sans qu'on sache ce qu'il mange. J'en ai eu un chez moi; d'après ce que j'ai vu, il doit ne vivre que d'air, et plusieurs personnes sont de la même opinion; nul ne l'a jamais vu manger. Il tourne la tête du côté par où vient le vent; on voit donc que l'air lui est agréable. Il ne mord pas, et ne le pourrait, vu sa petite bouche; il n'est pas venimeux. Je n'ai jamais vu animal aussi sot et aussi inutile. »

En somme, plusieurs de ces faits sont exacts; mais d'autres, comme on va le voir par l'histoire que nous allons faire de ces animaux, sont empreints d'exagération. Stedmann n'exagère pas moins, lorsqu'il dit que les paresseux mettent deux jours pour atteindre le sommet d'un arbre; qu'ils ne le quittent pas tant qu'ils y trouvent de quoi se nourrir; que pendant qu'ils grimpent ils ne mangent que ce qu'il leur faut pour accomplir l'ascension, mais qu'arrivés dans la cime, il y mangent tout, et qu'ils agissent ainsi pour ne pas être affamés quand ils redescendront pour gagner un autre arbre. D'autres voyageurs ont prétendu que, pour moins se fatiguer, ils se roulent en boule et se laissent tomber du haut des arbres. Enfin, des auteurs plus récents n'ont pas craint de rapporter sérieusement toutes ces fables et même d'en ajouter de leur cru. C'est au prince de Wied d'abord, ensuite à Quoy et Gaymard, en dernier lieu à Schomburgk, que

l'on doit les observations les plus exactes sur ces animaux.

Les bradypidés fréquentent les grandes forêts basses, où les végétaux atteignent un développement extraordinaire. Plus la forêt est sombre, déserte; plus les fourrés sont impénétrables; plus les cimes des arbres se confondent les unes avec les autres, et plus ces êtres dégradés se trouvent à l'aise.

Ce sont en effet des animaux arboricoles comme les singes et les écureuils; mais ceux-ci vivent en maîtres dans la cime des arbres; les paresseux, au contraire, y sont attachés comme des esclaves, et ce n'est qu'avec peine qu'ils peuvent ramper d'une branche à l'autre. Ce qui pour les légers et gais habitants des hautes cimes n'est qu'une promenade de plaisir, est un long voyage pour les bradypidés. Ils sont organisés pour vivre sur les arbres, et ne pourraient habiter autre part.

Réunis en petit nombre, ces animaux lents et dénués d'intelligence mènent une vie calme et ennuyeuse, allant de branche en branche, lentement, mais cependant moins qu'on ne le croit: on peut même dire que, relativement à leur marche sur le sol, ils grimpent avec agilité. A l'aide de leurs longs bras, ils peuvent saisir les branches éloignées, leurs ongles forts leur permettent de s'y soutenir. Ils grimpent autrement que les autres animaux arboricoles; ce qui est la règle chez eux, est chez ceux-ci l'exception. Le corps pendant en bas, ils attrapent une branche avec leurs pattes, s'y cramponnent solidement et passent ainsi de l'une à l'autre. Souvent ils restent suspendus de cette façon jour et nuit, sans se mouvoir. Ce n'est que quand ils mangent, qu'ils sont un peu plus vifs; pendant la nuit, ils ont aussi plus d'activité.

Ils se nourrissent de bourgeons, de jeunes pousses, de fruits, et la rosée abondante qui recouvre les feuilles suffit à les désaltérer. Leur grande paresse se montre dans la manière dont ils prennent leur nourriture. Ils sont contents de tout; ils peuvent même rester des journées, des semaines entières, comme l'ont avancé quelques naturalistes, sans boire ni manger. Tant qu'un arbre leur donne assez de nourriture, ils ne songent pas à le quitter: quand ils commencent à en manquer, ils se mettent en marche; ils descendent dans les branches inférieures, cherchent à saisir les rameaux d'un arbre voisin, et passent sur celui-ci. On croyait autrefois qu'ils préféraient certaines espèces d'arbres; mais on a remarqué, depuis, qu'ils mangent de toutes. Ils auraient d'ailleurs

de quoi choisir, leur patrie est assez riche pour qu'ils puissent sans peine trouver la nourriture qui leur convient. Dans les forêts vierges, les branches des arbres sont tellement entrelacées qu'ils peuvent passer d'un endroit à l'autre sans toucher le sol. Ils n'exploitent d'ailleurs qu'un petit domaine; le peu de feuilles qu'ils mangent n'est rien, si l'on considère la richesse de la végétation tropicale. Ils se servent de leurs longs bras pour saisir les branches, pour cueillir les feuilles et les fruits, et ils portent leurs aliments à leur bouche avec leurs pattes de devant. Leur long cou leur permet d'écartier les feuilles entre lesquelles ils doivent passer. On dit que les arbres au feuillage touffu, indépendamment de la nourriture, leur fournissent pendant la saison des pluies de la boisson en abondance. Leur genre de vie est en parfaite harmonie avec leur organisation. Plus un animal est développé, plus aussi toutes ses fonctions seront également importantes; plus il est imparfait, plus aussi il est indépendant de tout ce que nous appelons les besoins de l'existence. Ainsi les bradypidés peuvent facilement supporter la privation de la seule jouissance qu'ils connaissent: le manger. Ils ne s'abreuvent que de la rosée des feuilles, et cependant, au dire des Indiens, ils descendent rapidement des arbres pendant la saison des pluies, et s'approchent des fleuves pour y apaiser leur soif; mais cela mérite confirmation. Tous les naturalistes européens s'accordent à dire qu'ils ne quittent les arbres que lorsqu'ils y sont forcés, c'est-à-dire par accident, plutôt que volontairement.

Ces animaux paraissent tout à fait étrangers à la vie terrestre. Ils se traînent péniblement bien plus qu'ils ne marchent. Ils cherchent à avancer comme le fait la tortue, appuyés sur les coudes, les membres étendus et le ventre touchant le sol; ils meuvent leurs pattes en cercle, lentement, l'une après l'autre; ils remuent la tête de côté et d'autre, et s'en servent comme d'un balancier pour se maintenir en équilibre. Dans la marche, leurs doigts sont ramenés en l'air leurs ongles, rabattus en dedans, et leurs pieds ne touchent à terre que par le bord externe. On comprend donc qu'ils ne puissent avancer qu'avec une extrême lenteur. Rien ne peut leur faire hâter le pas. Une fois à terre, quelque bornée que soit leur intelligence, les paresseux ont conscience de leur triste position. Les surprend-on dans ce moment, ils relèvent leur petite tête et leur long cou, soulèvent un peu la partie antérieure de leur corps, ramènent lentement et par un mouvement automatique un de leurs longs bras contre leur poitrine,

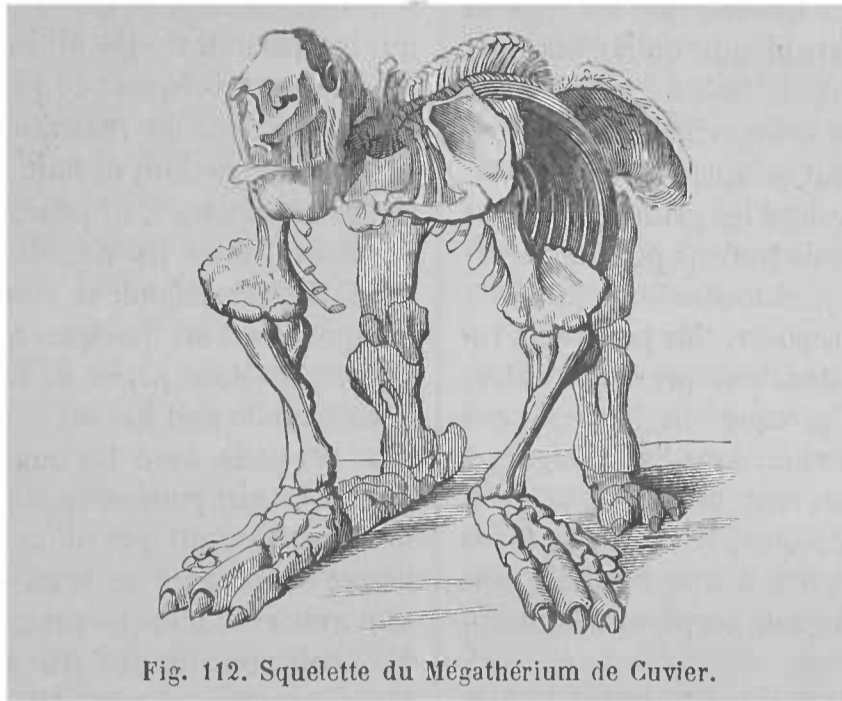


Fig. 112. Squelette du Mégathérium de Cuvier.

comme s'ils voulaient prendre leur ennemi entre leurs griffes. La lenteur et la maladresse de leurs mouvements leur donnent un air malheureux qui frappe tous ceux qui les voient dans ces circonstances.

On ne croirait pas que de tels êtres soient capables de se sauver de l'eau quand ils y tombent par accident ; et cependant les paresseux nagent bien, plus rapidement même qu'ils ne grimpent ; la tête relevée, ils fendent les eaux avec assez de

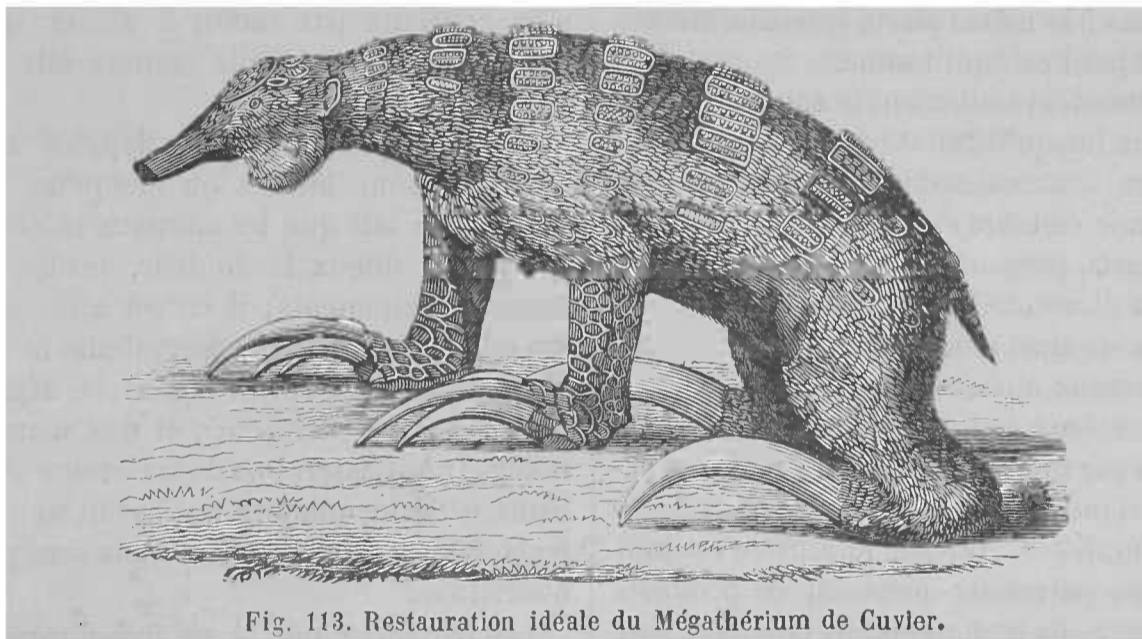


Fig. 113. Restauration idéale du Mégathérium de Cuvier.

facilité et gagnent la rive. La marche seule justifie donc le nom de paresseux qu'on leur a donné. Sur les arbres, ils sont moins lents que ne l'ont dit les voyageurs qui les observèrent les premiers. On sait maintenant que les paresseux peuvent, en moins de vingt minutes, arriver jusqu'à une hauteur de plus de 30 mètres ; ils parcourent donc en grimant près de 2 mètres par minute.

La prudence avec laquelle ils se meuvent est réellement comique. Leurs ongles sont admirablement disposés pour leur permettre de monter sur les arbres, mais ils paraissent peu se fier à ces organes. Quand ils grimpent à un arbre,

BREHM.

ils essayent soigneusement la branche et même leurs ongles, comme pour s'assurer que tout est en ordre. Ils peuvent se tenir avec une patte à une branche, y suspendre leur corps et le relever jusqu'à la hauteur de la branche. Cependant, ils cherchent des points d'appui pour les quatre pattes, et ne lâchent pas prise avant de s'être assuré un nouveau point.

Il est très-difficile de faire lâcher prise aux paresseux, une fois qu'ils se sont cramponnés à une branche. Un Indien, qui accompagnait Schomburgk, remarqua un bradype tridactyle qui reposait sur une racine de *rhizophora*, et qui

II — 131

ne paraissait avoir pour défense que ses regards suppliants. L'on constata bientôt qu'il n'était pas très-facile de le prendre. Il était à peu près impossible de l'enlever de la branche à laquelle il se cramponnait, et ce ne fut qu'après lui avoir lié les deux pattes de devant, dont les griffes pouvaient être à redouter, que trois Indiens purent l'arracher, mais en y employant toutes leurs forces.

Pour dormir ou se reposer, les paresseux ramènent les quatre pattes l'une près de l'autre, recourbent le corps presque en boule, penchent la tête sur la poitrine, sans l'y appuyer cependant, et restent souvent ainsi jour et nuit, sans se fatiguer. Ce n'est que par exception qu'ils s'accrochent par une patte à une branche plus élevée; qu'ils soulèvent leur corps, et s'adosent à une autre branche.

Autant ils paraissent être indifférents à la faim et à la soif, autant ils sont sensibles au froid et à l'humidité. A la moindre pluie, ils se hâtent de chercher un abri au milieu du feuillage le plus touffu, et ils le font avec assez d'activité pour ne plus mériter alors le nom qu'on leur a donné. Pendant la saison des pluies, ils restent des jours entiers pendus à la même place, très-tourmentés évidemment par l'eau qui tombe.

Très-rarement, et seulement le soir ou le matin, ou encore lorsqu'ils sont pressés par la faim, les paresseux font entendre leur voix, qui n'a pas une grande étendue et consiste en des sons plaintifs, courts, perçants, pouvant se rendre par la voyelle *i*, *i* plusieurs fois répétée. L'une des espèces, l'*aï*, a été ainsi nommée à cause de son cri. Mais les nouveaux observateurs n'ont jamais entendu de paresseux pousser des cris qu'on pourrait traduire par une diphthongue, ou par un accord montant ou descendant, comme l'ont dit les anciens naturalistes. Durant le jour, c'est tout au plus si les paresseux poussent de profonds soupirs; à terre, ils ne font jamais entendre leur voix, même lorsqu'ils sont très-excités.

On comprend que l'intelligence des paresseux doive être très-bornée. Tous leurs sens sont obtus, et celui de la vue paraît être le moins parfait. Aucun mammifère n'a un œil moins expressif. La petitesse du pavillon de l'oreille indique aussi que leur ouïe est faible, et l'on a pu se convaincre plusieurs fois de leur peu de goût et de leur toucher imparfait. Quant à l'odorat, il est également très-peu développé. Les bradypidés sont encore moins bien doués sous le rapport des facultés intellectuelles. Ils sont indifférents et stupides comme nul autre mammifère, et ne paraissent avoir qu'un instinct inconscient. Ils ne connais-

sent que les feuilles qu'ils mangent et les arbres qui les portent. On les dit inoffensifs parce qu'ils ne sont pas méchants; ce qui revient à dire qu'ils sont incapables de ressentir aucune excitation. Ils n'ont ni passion, ni haine, ni amour, ni amitié, ni répugnance, ni peur, ni courage. Ils n'ont pas d'ami, mais ils ne connaissent pas la tristesse. S'ils se défendent contre l'ennemi qui les attaque, c'est en quelque sorte machinalement. On ne peut donc parler de leur intelligence.

La femelle met bas un seul petit, qui naît avec tous ses poils, avec des ongles assez développés, dont il se sert pour se cramponner aux flancs de sa mère, pendant que, d'un autre côté, il lui embrasse le cou avec ses bras. Gelle-ci le porte partout avec elle. Dans les premiers temps, elle semble avoir pour lui une vive affection; mais bientôt cet amour se refroidit, et c'est à peine alors si elle pense à le nourrir et à le nettoyer. Elle le laisse arracher de son sein, et ne témoigne qu'un mécontentement passager. On dirait qu'elle ne reconnaît son petit que quand elle le touche, ou qu'il trahit sa présence par ses cris. Souvent, elle reste plusieurs jours sans manger, mais elle n'en continue pas moins à allaiter son petit, qui se cramponne à elle comme elle se cramponne à la branche.

Toute la paresse des bradypidés se montre lorsqu'ils sont blessés ou lorsqu'on les tourmente. On sait que les animaux inférieurs supportent le mieux la douleur, les blessures, les mauvais traitements; il en est ainsi des paresseux, quoique tous les observateurs ne soient pas d'accord sur ce point. Nous avons déjà vu qu'ils peuvent rester des jours et des semaines sans manger: A. Casser, lors de la réunion des naturalistes, à Turin, annonça qu'il avait eu un bradype tridactyle qui était resté un mois sans prendre de nourriture.

Les paresseux ont la vie très-dure et sont insensibles aux blessures les plus douloureuses. Atteints d'un coup de feu, ils ne quittent pas leur position. D'après Schomburgk, c'est le bradype tridactyle qui résiste le plus longtemps à l'action du curare. « Que la cause, dit-il, en soit à la disposition de son système vasculaire ou au ralentissement du cours du sang qui en est la conséquence, l'action se fait sentir chez lui le plus tard, et dure le moins longtemps. On ne remarque que de faibles convulsions, comme chez les autres animaux, au moment où le poison commence à agir. J'entamai la lèvre supérieure d'un bradype et y déposai un peu de poison. Je le plaçai près d'un arbre; il se mit à y grimper.

Arrivé à 10 ou 12 mètres, il s'arrêta, porta sa tête à droite et à gauche, chercha à avancer sans le pouvoir. Il lâcha d'abord une patte de devant, puis l'autre, se tenant avec ses pattes de derrière, jusqu'à ce qu'enfin, celles-ci cédant à leur tour, il tomba à terre et resta couché sans convulsions, sans gêne toujours croissante de la respiration. Treize minutes après, il était mort. » Que l'on pense que la flèche empoisonnée que les Indiens lancent au jaguar avec la sarbacane entame à peine sa peau, et le tue en quelques minutes, et l'on se fera une idée de la résistance vitale des paresseux !

On ne peut pas dire que les bradypidés aient beaucoup d'ennemis. Vivant sur les arbres, ils échappent aux carnassiers ; les grands serpents seuls les poursuivent peut-être. En outre, leur pelage a la couleur des branchages au milieu desquels ils sont immobiles, et il faut l'œil perçant de l'Indien pour reconnaître un paresseux. Ils ne sont pas aussi privés d'énergie qu'on pourrait le croire au premier coup d'œil. Sur les arbres, il est difficile de les attaquer ; quand on les surprend à terre, ils se jettent bientôt sur le dos, saisissent leur adversaire entre leurs griffes, le serrent, l'étouffent. On a vu un paresseux captif, pendu à une poutre horizontale, saisir ainsi un chien que l'on avait excité contre lui, le tenir quatre jours entre ses pattes, jusqu'à ce qu'il mourût, et sans qu'il eût été possible de délivrer le malheureux chien, — à moins cependant qu'on n'ait voulu le sacrifier à l'observation ! Dans tous les cas, un paresseux a une très-grande force dans ses bras. Un homme vigoureux a de la peine à s'en débarrasser, et trois hommes, comme nous l'avons vu, ne peuvent l'enlever de la branche à laquelle il se cramponne.

Les paresseux ne causent aucun mal, car ils habitent des régions désertes, pendant que, d'un autre côté, ils disparaissent d'un endroit à mesure que l'homme s'y établit. Ils continueront à vivre dans les forêts les plus impénétrables, tant que les grands arbres, où ils trouvent abri et nourriture, ne tomberont pas sous la cognée de l'Européen : comme celui-ci tend à envahir de plus en plus le globe ; comme chaque colon qui prend possession d'une forêt chasse les paresseux, dont il détruit les conditions d'existence ; comme les chasseurs concourent aussi à diminuer leur nombre, l'on peut dire que ces animaux sont menacés d'une destruction complète.

Captivité. — On ne connaît que très-peu de chose de la vie des bradypidés en captivité. Je ne sache pas du moins qu'on ait rien écrit de

positif à ce sujet, quoique cependant on ait vu plusieurs de ces animaux vivants en Europe. Déjà Buffon raconte que le marquis de Montmirail acheta à Amsterdam un paresseux qu'on avait nourri jusque-là de feuilles en été, de biscuit de mer en hiver. Le marquis le conserva pendant trois ans ; il lui donnait du pain, des pommes, des racines ; il prenait sa nourriture entre les griffes de ses pattes de devant et la portait ainsi à sa bouche. Le soir, l'animal devenait plus éveillé, sans montrer jamais aucune passion, et jamais il ne parut reconnaître son maître. Les voyageurs nous disent qu'on ne peut se figurer d'animal plus désagréable qu'un paresseux captif. Il reste des journées entières pendu à une perche, sans s'inquiéter de sa nourriture. L'un d'eux dit qu'il se laisse mourir de faim plutôt que de se déranger pour prendre les aliments qu'on lui présente. Ce sont là les seules observations qui aient été faites.

On peut donc se figurer ma joie, quand, après toutes mes tentatives infructueuses pour en apprendre plus long sur les paresseux, je pus, dans ma tournée aux divers jardins zoologiques de l'Angleterre, de la France, de la Belgique, de la Hollande, voir, à Amsterdam, un paresseux vivant et l'observer moi-même. La richesse du jardin ne me permit pas de me consacrer exclusivement à cette observation, et je ne pus passer que quelques heures devant la cage qui renfermait le paresseux ; mais cela me suffit pour me convaincre que ce qu'on en avait raconté jusques alors était entaché d'exagération. De mes observations sur l'animal captif, je ne veux certes pas préjuger les mœurs de l'animal en liberté ; cependant je puis dire que le paresseux n'est pas un animal triste, ennuyeux, mais bien au contraire un être très-intéressant, et digne de figurer dans un jardin zoologique.

Kees (c'est le nom du paresseux d'Amsterdam) habite sa cage depuis neuf ans ; il supporte la captivité aussi bien que n'importe quel animal. Quiconque a eu des mammifères vivants, est bien satisfait s'il a pu les conserver neuf ans en moyenne, et celui surtout qui a eu des édentés, conviendra que cet âge est un âge très-avancé. La cage qui renferme le paresseux dont je parle a un échafaudage auquel l'animal peut monter ; le fond est couvert d'une épaisse couche de foin ; sur les côtés sont de fortes vitres ; la partie supérieure est à ciel ouvert. Durant le jour, on ne voit là qu'une balle : on dirait un tas de gazon sec, tant les poils gris-brun et noirs de l'animal sont ébouriffés. Cette balle ne paraît pas avoir

de forme, et on n'aperçoit aucun membre. *Kees* a pris sa posture de sommeil : il a la tête penchée sur la poitrine, le museau tourné contre son arbre et caché par ses quatre pattes. Les membres sont rapprochés, une patte étant sur l'autre. De ses griffes, il embrasse d'ordinaire une des perches de son échafaudage; quelquefois, il saisit avec les griffes d'une de ses pattes l'une de ses cuisses ou l'un de ses bras. Dans cette posture, on ne peut apercevoir sa tête; on ne sait ni où commence le cou, ni où il finit; on ne voit, je le répète, qu'une balle de poils, et il faut beaucoup d'attention pour y remarquer un léger balancement. Les spectateurs l'appellent, frappent aux vitres; rien ne l'émeut; aucun mouvement ne trahit la vie de l'animal, et d'ordinaire les spectateurs s'en vont mécontents, après avoir lu le nom de l'espèce; quelques-uns même font des réflexions déplaisantes sur cette « horrible bête ».

Mais, si l'on sait s'y prendre, les choses changent : *Kees* n'est nullement aussi bête qu'on le croit; c'est un bon et brave compagnon, qui demande à être bien traité. Le directeur du jardin, M. Westermann, un connaisseur et un ami des animaux comme on en voit peu, ou même un des gardiens, n'a qu'à s'approcher, et à crier : *Kees! Kees!* On voit alors cette balle de poils prendre vie, se dérouler lentement, et apparaît un animal, qui, sans être élégant, est loin d'être dégradé, privé de tout sentiment, de toute intelligence. Il lève avec lenteur un de ses bras et saisit une des poutres transversales de l'échafaudage. Il lui est cependant indifférent de se servir d'une des pattes de devant ou de celles de derrière. Ses membres, semblables, en apparence, à des cordes sans articulation, sont mobiles dans toute leur longueur. Toujours est-il que le coude et les articulations du radius exécutent des mouvements plus étendus que chez nul autre mammifère, et l'animal peut en quelque sorte tordre son bras.

Le paresseux se suspend avec ses quatre pattes, les griffes de l'une étant toujours opposées à celles de l'autre. Ainsi, il portera une patte de devant en dehors, la patte de derrière en dedans, l'autre patte de devant en avant, l'autre patte de derrière en arrière, ou inversement. Il prend toutes les positions imaginables; il peut tourner ses pattes sur elles-mêmes comme un funambule, et cela sans effort; il se cramponne comme il veut; il a la faculté de se retourner sans déplacer ses pattes. Qu'il ait la tête en haut ou en bas, peu importe; il saisit une branche au-dessus de lui avec ses pattes de derrière comme avec celles

de devant; très-souvent il s'étend, pendu par ses pattes de derrière, le dos regardant le sol. Dans ces cas, *Kees* se gratte par tout le corps avec une des pattes non occupées, qui se prête à tous les mouvements, qu'il plie et fléchit en tous sens, ce qui lui permet d'atteindre des parties qui sont inaccessibles aux membres chez les autres animaux; enfin, il montre une agilité vraiment étonnante. Il ouvre et ferme les yeux, il bâille, tire la langue. Lui présente-t-on une friandise à la grille qui ferme le haut de sa cage, un morceau de sucre par exemple, il grimpe assez rapidement, renifle le long de la paroi, ouvre la bouche, demandant ainsi qu'on y laisse tomber l'appât qu'on lui tend. Il le mange les yeux fermés, et montre combien il aime cette douceur.

L'animal a surtout un aspect curieux quand on le regarde par devant. Les poils de la tête sont séparés sur le milieu et retombent des deux côtés. La tête ressemble à celle du hibou. Les yeux sont petits et très-bombés; l'iris en est brun clair, mais l'œil paraît sans expression, car la pupille a à peine la grandeur d'une tête d'épingle. Au premier abord, on croirait que le paresseux est aveugle. Le museau a un aspect particulier; il se termine par un cône tronqué qui porte les deux narines. Les lèvres, toujours humides, paraissent comme frottées de graisse. Il est surtout comique de voir l'animal ouvrir la bouche. Ses lèvres ne sont pas aussi immobiles qu'on l'a dit; elles lui servent d'ailleurs peu, et sont suppléées dans leurs fonctions par la langue, qui est longue, mince et pointue. Cette langue rappelle celle des autres édentés, notamment des fourmiliers. Le paresseux peut la sortir longuement et s'en servir presque comme d'une main.

On nourrit *Kees* de substances végétales de toute sorte, mais surtout de riz cuit qu'on lui donne dans une assiette, et de carottes que l'on met sur le foin de sa cage. D'ordinaire, on appelle *Kees* pour manger. Il connaît l'heure de ses repas, et se lève dès qu'il entend l'appel. Il commence par agiter lourdement ses longs bras. A-t-il saisi une carotte, ses mouvements deviennent plus sûrs et plus calmes. Il tire à lui la racine, la presse dans sa bouche, puis entre ses griffes, et en détache des morceaux avec ses dents. Il lèche continuellement et ses lèvres et la carotte, qu'il attaque tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Lorsqu'il mord, on voit bien comment fonctionnent ses organes masticateurs. Il n'est pas en état de couper un morceau net, ses dents broient plus qu'elles ne coupent. On remarque dans la carotte leurs empreintes irrégulières. Une



Paris, J.-B. Baillière et fils, edit.

LE PARESSEUX.

Corbeil, Crété, imp.



Fig. 114. Le Bradype aï.

petite assiettée de riz et trois carottes suffisent pour sa ration journalière.

Après avoir mangé, *Kees* reprend sa position enroulée. Si on ne le dérange pas, il ne se meut que lorsqu'il éprouve le besoin de s'étendre ou de se gratter.

Au coucher du soleil, il devient un peu plus vif et reste longtemps pendu à son échafaudage, ou grimpe à la grille supérieure. Mais il est bientôt las de ces exercices et retourne à son ancienne place. Il dort une bonne partie de la nuit ; au matin, il devient plus éveillé et s'exerce à grimper.

Usages et produits. — Les paresseux ne sont pas pour l'homme d'une bien grande utilité. Dans certaines contrées, les Indiens et les nègres mangent leur chair, qui a une odeur et un goût désagréables pour un Européen. De leur peau mince, mais forte et durable, on fait des sacs et des couvertures.

Les bradypidés actuellement connus sont distribués dans deux genres particulièrement caractérisés par le nombre des doigts.

LES CHOLÈPES — *CHOLOEPUS*.

Die Zweizehige Faulthiere.

Caractères. — Les cholèpes sont faciles à dis-

tinguer : ils ont seulement deux ongles aux pieds de devant ; ceux de derrière en ont trois ; leur queue est complètement nulle, et la paire de dents antérieure, qui dépasse les autres en grandeur, prend l'apparence de canines.

LE CHOLÈPE UNAU — *CHOLOEPUS DIDACTYLUS*

Der Uano, The Sloth.

Caractères. — Notre planche XXIII représente cet animal qui n'est autre que l'*unau* de Buffon. Sa taille est un peu plus forte que celle d'un chat, et mesure environ 66 cent. Il est d'un gris brun, plus foncé à la face interne des membres qu'au dos, où les poils sont terminés par une pointe jaune sale ou blanche. Les poils des parties supérieures sont très-longs et lisses ; ceux de la croupe sont hérissés, et ceux de la face très-courts. Le bout du museau n'est couvert que de quelques petits poils. Comme les autres animaux du même genre, l'unau a sept vertèbres cervicales.

Distribution géographique. — Il habite la Guyane et Surinam.

LES BRADYPES — *BRADYPUS*.

Die Dreizehige Faulthiere.

Caractères. — Les bradypes diffèrent des cholèpes par trois doigts fortement onguiculés

aux membres de devant aussi bien qu'à ceux de derrière. Ils ont, en outre, un rudiment de queue et les dents de la première paire ne sont point caniformes.

LE BRADYPE AÏ — BRADYPUS TRIDACTYLUS.

Der Ai, The Ai ou Three-toed Sloth.

Notre figure 114 représente l'aï, l'espèce la plus commune de ce genre.

Caractères. — D'après les mesures du prince de Wied, un mâle adulte a 54 cent. de long sur lesquels 4 cent. appartiennent à la queue; les griffes de devant ont 6 cent., celles de derrière environ 4. Le pelage est formé d'un duvet fin, court, épais, et de soies sèches, dures, lisses, comme du foin. De chaque côté du dos, de l'épaule à la cuisse, s'étend une large bande brune plus ou moins bien marquée. Le reste du corps est roux pâle et gris cendré, le ventre est gris d'argent. Si l'on enlève les poils soyeux et qu'on

ne laisse que le duvet, la disposition des couleurs devient manifeste; on remarque alors une bande d'un brun foncé courant le long du dos, et sur les flancs une bande blanche, toutes trois nettement délimitées. Une large bande blanche va de la tempe à l'œil, qui est entouré d'un cercle brun foncé; une bande de même couleur descend le long des tempes. Les griffes sont jaunâtres ou d'un jaune brun. Le dos porte des taches d'un gris jaune; les poils de cette région sont ordinairement détruits, soit par les frottements de l'animal contre les branches, soit par les petits que la mère porte sur son dos, et qui non-seulement lui arrachent des paquets de poils, mais encore lui abîment son pelage par l'urine qu'ils y répandent.

Distribution géographique. — L'aï se trouve sur les plages orientales du Brésil, jusqu'à Rio de Janeiro. D'autres espèces habitent dans le Brésil oriental, le Pérou; une espèce vit au nord-ouest du Brésil.

LES FOUISSEURS — EFFODIENTIA.

Die Scharrthiere.

Cet ordre comprend trois subdivisions, dont Fitzinger fait avec raison des familles, tandis que d'autres naturalistes ne les élèvent qu'au rang de genres. Les tatous, les fourmiliers et les tamanoirs, qui forment cet ordre, diffèrent telle-

ment dans leur structure et dans leurs mœurs, qu'il est impossible d'en donner les caractères généraux. Nous passerons donc immédiatement à l'étude de celles de ces familles qui composent l'ordre des fouisseurs.

LES DASYPODIDÉS — DASYPODES.

Die Gürtelthiere.

Caractères. — Les dasypodidés, nommés aussi *tatous*, forment, comme les paresseux, une famille dégénérée pour ainsi dire. Ce ne sont plus que des nains, comparés à ce qu'ils étaient aux époques géologiques antérieures. Le glyptodon atteignait la taille du rhinocéros; d'autres espèces avaient au moins celle du bœuf. Les dasypodidés actuels ont au plus 1^m,50 de long, 1 mètre sans la queue, et 30 cent. de haut.

Tous les dasypodidés sont des animaux lourds, à tête allongée, à museau long, à grandes oreilles, à queue longue et forte, à pattes courtes, munies d'ongles fouisseurs vigoureux. Ils sont couverts d'une carapace formant plusieurs ceintures. Celle du milieu, dont la conforma-

tion sert à distinguer les espèces, se compose de plaques allongées, quadrilatères. Les épaules et le sacrum sont recouverts de rangées transversales de plaques quadrilatères ou hexagonales, séparées par des plaques plus petites, irrégulières. Le sommet de la tête porte des écailles irrégulières, pentagonales ou hexagonales. Les écailles de la queue sont très-irrégulières. Le ventre de l'animal n'est couvert que de poils raides, plus ou moins grossiers, et à la partie supérieure du corps, on voit aussi quelques poils passer entre les écailles.

Les organes internes offrent diverses particularités de structure. Les côtes sont très-larges, et ont leurs cartilages complètement ossifiés.

Dans quelques espèces, ces côtes, dont le nombre varie de dix à douze, chevauchent l'une sur l'autre. Les vertèbres cervicales, l'atlas et l'axis exceptés, sont plus ou moins soudées les unes aux autres. Le sacrum est formé de huit à douze vertèbres; la queue, de seize à trente et une. Les os des membres, surtout les os du carpe et des phalanges, sont d'une force remarquable.

La dentition offre de grandes variations. Quelques espèces ont un si grand nombre de dents, qu'on n'aurait pu les considérer comme des édentés, si les os incisifs n'en étaient toujours dégarnis. On n'a pas encore bien déterminé quelle est la dentition de chaque espèce, le nombre des dents variant considérablement avec l'âge. En moyenne, il y a au moins huit paires à chaque rangée, mais ce nombre peut monter à vingt-quatre à une mâchoire, à vingt-six à l'autre, ce qui fait un total de quatre-vingt-seize à cent dents. Toutefois ces organes sont imparfaits; ils ne sont plus que des éminences osseuses, comprimées latéralement, dépourvues de racines, recouvertes d'une mince couche d'ivoire. Leur volume varie considérablement; d'ordinaire, elles vont en grandissant d'avant en arrière jusqu'à la dent du milieu, pour, de là, aller en diminuant. Ces dents sont très-faibles; l'animal ne peut, avec, ni mordre fortement, ni mâcher.

La langue ressemble à celle des fourmiliers, sans être cependant ni aussi longue ni aussi protractile. Elle est prismatique, triangulaire, pointue, couverte de petites papilles filiformes et fongiformes. Une salive visqueuse, sécrétée par des glandes très-développées, l'humecte continuellement. L'estomac est simple; l'intestin a de huit à onze fois la longueur du corps. Les artères présentent quelques réseaux admirables, mais moins développés que ceux des paresseux. Les mamelles sont au nombre de deux et rarement de quatre.

Distribution géographique. — Tous les dasypodidés habitent l'Amérique, et surtout la partie sud.

Mœurs, habitudes et régime. — Ils vivent dans les cantons découverts et sablonneux, dans les champs, et arrivent jusqu'à la lisière des forêts, mais sans y pénétrer.

Ils ont des habitudes solitaires et ne se réunissent qu'à l'époque du rut. Tout le reste de l'année, ils vivent seuls, sans s'inquiéter des autres animaux, et fort peu même de ceux dont ils se nourrissent. Tous sont nocturnes, et fuient autant qu'ils peuvent la lumière du soleil. Ils se creusent des couloirs, généralement peu étendus;

cependant, une des espèces connues se construit une demeure souterraine, tout comme la taupe. Les dasypodidés proprement dits établissent de préférence leur demeure auprès des grands nids de fourmis ou de termites, dont ils font leur principale nourriture. Ils ne mangent que par accident des vers et d'autres insectes; et ce n'est que la faim la plus vive qui peut les pousser à se nourrir de racines, de graines, ou de parties végétales plus molles, de charognes déjà complètement putréfiées. Quand la nuit est venue, ils sortent de leurs terriers, rôdent quelque temps, allant lentement d'un endroit à l'autre. Aucune espèce ne nage ni ne grimpe; toutes sont exclusivement terrestres. Autant ces animaux paraissent lents et paresseux quand ils marchent, autant ils creusent la terre avec rapidité. Sont-ils effrayés ou poursuivis, ils disparaissent aussitôt sous terre, et ils le font avec une telle vitesse, que l'œil peut à peine les suivre. Sans leur habitation souterraine, ils seraient livrés sans défense à leurs ennemis. Une espèce a la faculté de se rouler en boule comme le hérisson; mais elle n'use de ce moyen qu'à la dernière extrémité, et cherche avant tout, comme les autres, un refuge sous terre.

Les dasypodidés sont inoffensifs, paisibles; ils ne sont doués d'aucune intelligence. De tous leurs sens, l'odorat paraît le plus développé; il l'est moins cependant que chez d'autres mammifères qui vivent sous terre.

Ces animaux ne sont nullement capables de vivre dans la société de l'homme; il suffit d'en voir un, pour se convaincre qu'il n'y a rien à faire d'une créature aussi stupide, aussi indifférente, aussi ennuyeuse. Ou bien ils restent immobiles à la même place, ou bien ils se creusent un trou avec une sorte de fureur. Leur voix consiste en un ronflement sans expression; ils ne la font entendre que quand ils sont très-excités.

Les dasypodidés marchent à leur destruction complète. Leur fécondité est faible. Quelques espèces ont bien neuf petits par portée, mais leur accroissement est si lent, et ils sont exposés aux attaques de tant d'ennemis, qu'ils ne sauraient jamais devenir nombreux.

On divise cette famille en trois ou en cinq genres, d'après la dentition, le nombre des doigts, la forme des griffes, le nombre des ceintures de la carapace.

LES TATOUS ou ARMADILLES — *EUPHRACTES.*

Die Gürtelthiere ou Armadille, The Armadillos.

Caractères. — Les tatous ou armadilles ont le corps ramassé; les pattes courtes; la queue de longueur moyenne, arrondie, cuirassée, raide; la carapace osseuse, et soudée complètement au corps. Au milieu sont six séries transversales ou ceintures de plaques plus ou moins mobiles. Ils ont cinq doigts à chaque patte; les griffes de celles de devant sont comprimées, celles des pattes de derrière sont faiblement recourbées.

Les genres que l'on a établis parmi les tatous, reposent sur des différences tirées du nombre des bandes de la carapace et de la dentition. Mais ces différences sont peu importantes, et l'on ne peut d'ailleurs séparer des animaux qui ont entre eux les plus grands rapports dans leur organisation, leurs mœurs, leur mode de reproduction.

Mœurs, habitudes et régime. — Les mœurs et les habitudes des tatous ont été décrites par d'Azara, Rengger et le prince de Wied; nous emprunterons surtout aux deux premiers ce que nous avons à dire de ces animaux.

Les tatous ne vivent pas à un endroit déterminé; ils changent souvent d'habitation. Celle-ci consiste en un couloir de 1 à 2 mètres de long, que l'animal se creuse lui-même. L'ouverture en est circulaire, et a de 25 à 66 cent. de diamètre, suivant la grandeur de l'individu qui l'habite; puis le couloir va toujours s'agrandissant et se termine par un cul-de-sac assez large pour que l'animal puisse s'y retourner facilement. La direction de ce couloir est variable. Il est d'abord oblique, avec une inclinaison de 40° à 45°; puis il est horizontal, ou déjeté à droite ou à gauche.

C'est là que restent les tatous, tant qu'ils ne sont pas en quête de leur nourriture. Dans les endroits déserts, ils sortent de leur retraite durant le jour, quand le ciel est couvert; dans les endroits habités, ils ne l'abandonnent qu'au coucher du soleil et rôdent toute la nuit. Il leur est indifférent de retrouver leur terrier: en ont-ils perdu le chemin, ils en creusent un autre.

D'Azara observa le premier, et tous les autres naturalistes confirmèrent son observation, que les tatous établissent leur terrier au-dessous des fourmilières et des nids de termites, de manière à trouver facilement leur nourriture. Ils bouleversent et dépeuplent ces fourmilières, au point

qu'ils rendent le terrier inhabitable, au moins pour un certain temps. N'ayant plus d'aliments à portée, ils sont donc forcés de creuser une nouvelle demeure. Outre les fourmis et les termites, les tatous se nourrissent de coléoptères, de larves, de chenilles, de sauterelles, de vers de terre. Rengger vit un tatou déterrer et manger avec avidité des bousiers et des vers de terre. Il confirme l'opinion de d'Azara, que les petits oiseaux, ceux surtout qui nichent sur le sol, les lézards, les crapauds, les serpents, ne sont pas à l'abri des attaques des tatous, et il croit qu'ils ne recherchent la charogne que pour manger les insectes qui s'y trouvent. Il est hors de doute que les tatous mangent des végétaux; Rengger en a trouvé dans leur estomac.

Il est probable que lorsque le tatou a établi sa demeure au-dessous d'un nid de termites, il n'en sort pas de plusieurs nuits; qu'il y reste, happant avec sa langue les fourmis qui y tombent. Mais lorsque cette nourriture commence à lui faire défaut, il entreprend des excursions; il visite les jardins et les plantations, cherche des chenilles, des larves d'insectes et des escargots, fouille les fourmilières. C'est dans ces courses qu'a lieu l'accouplement, comme Rengger a pu le constater. Le mâle et la femelle se rencontrent par hasard, se flairent mutuellement, s'accouplent et se séparent ensuite avec la plus grande indifférence.

On peut prévoir, d'après leur organisation, que les tatous ne parcourent jamais qu'un petit espace. Leur démarche est un pas lent: lors même qu'ils se hâtent, ils ne vont jamais assez vite pour qu'un homme ne puisse les atteindre. Ils sont incapables de sauter et de se retourner rapidement; leur lourdeur, leur carapace, les en empêchent; ils ne peuvent courir que droit devant eux, ou en décrivant des courbes d'un très-grand rayon. S'ils n'avaient que la fuite pour moyen de défense, ils seraient bien vite la proie de leurs ennemis. Ce qui leur manque en agilité, ils le possèdent en force musculaire. Ils s'enfoncent sous terre avec rapidité, même là où la bêche ne pénètre qu'avec peine. Un tatou adulte, qui sent l'approche d'un ennemi, a ouvert, en moins de trois minutes, un terrier dans lequel il est profondément caché. Les griffes de ses pattes de devant lui servent à creuser la terre que ses pattes de derrière repoussent derrière lui. Lorsqu'il est complètement entré dans son terrier, l'homme le plus vigoureux n'est pas capable de l'en retirer en le prenant par la queue. L'entrée du terrier est

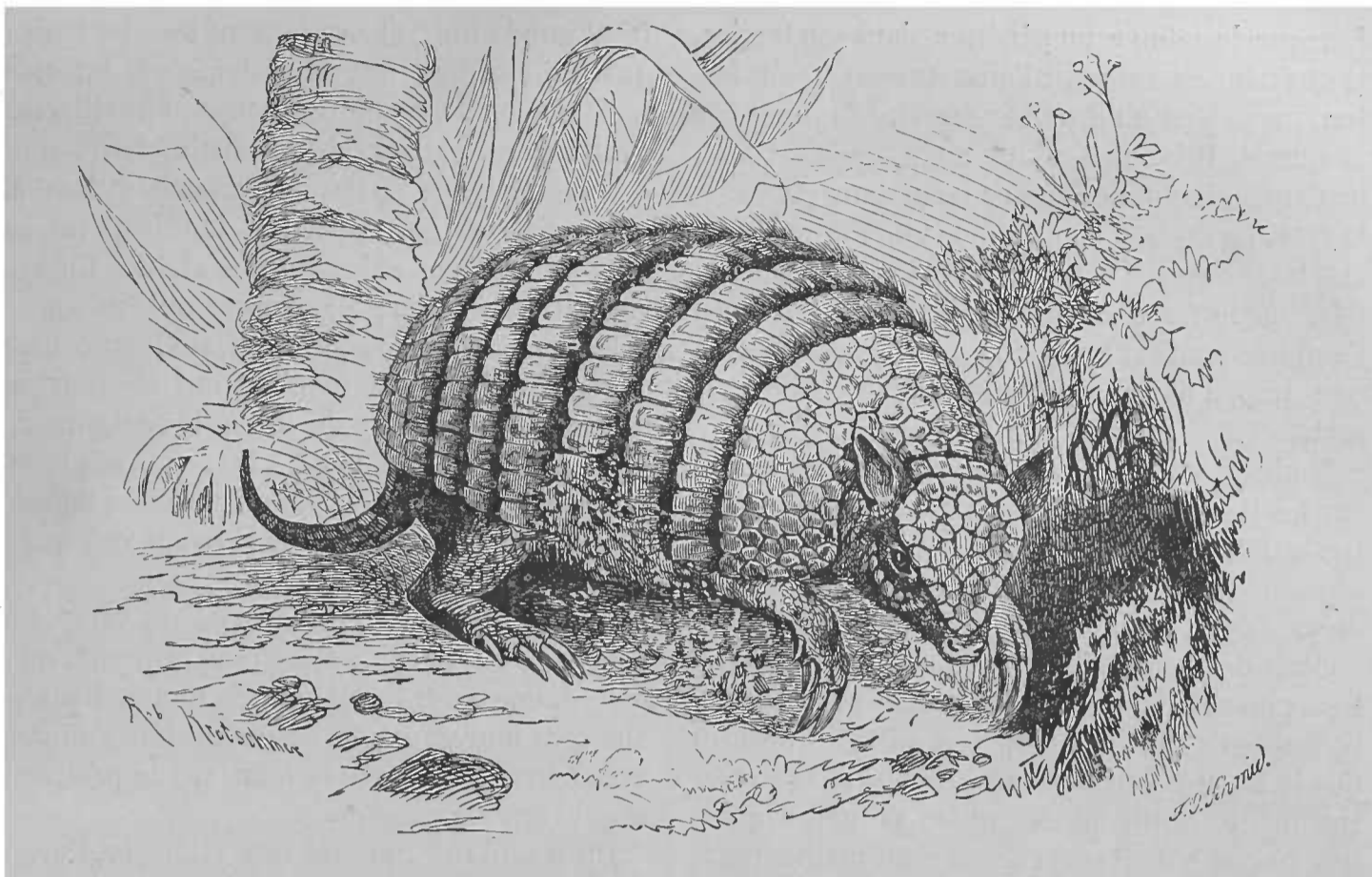


Fig. 115. Le Tatou poyou.

juste assez grande pour le passage de l'animal; celui-ci n'a donc qu'à renfler un peu son dos pour que le bord des plaques de sa carapace et ses ongles opposent une résistance que toute la force humaine ne peut vaincre. D'Azara vit donner sans succès à un tatou que l'on voulait faire sortir un coup de couteau dans l'anus; l'animal se cramponna plus solidement encore et continua à creuser. « Mais où la force seule ne suffirait pas, dit Roulin (1), l'adresser réussit; pendant qu'une main le retient, l'autre, armée d'un bâton, le frappe vivement dans la partie qui se présente; par un mouvement instinctif le tatou replie ses pattes pour s'enrouler, comme il a coutume de le faire en cas de danger : c'est le moment qu'il faut prendre pour l'amener au dehors. »

Roulin nous apprend encore que le tatou, qui porte dans la Nouvelle-Grenade et le Venezuela le nom de *cachicamo*, est un des meilleurs fouisseurs, « Comme il creuse, dit-il, ses terriers avec grande facilité, il paraît les abandonner de même aisément, et ils servent alors de demeure au *hibou à clapier*, qu'on voit souvent se tenir droit au-devant de l'entrée, rentrant dans les profondeurs dès que quelqu'un s'approche. »

Suivant l'époque de l'accouplement, la fe-

(1) F. Roulin, *Histoire naturelle et Souvenirs de voyage*. Paris, p. 223.

melle met bas au printemps ou en hiver, de trois à neuf petits, nombre bien supérieur à celui de ses mamelles. Elle les garde pendant quelques semaines dans son terrier, mais ne les allaite probablement pas longtemps; car on les voit bientôt courir dans les champs. Dès qu'ils sont un peu grands, ils se séparent, vont chacun de leur côté, et la mère ne s'inquiète nullement d'eux. On ne trouve jamais qu'un tatou seul dans un terrier, ou, tout au plus, une femelle avec les petits qu'elle allaite.

Chasse. — On chasse d'ordinaire le tatou au clair de la lune. Le chasseur n'est armé que d'un bâton de bois dur, pointu ou renflé en massue par un bout; toutefois, il est accompagné de chiens dressés à cette chasse. Lorsque le tatou aperçoit les chiens à temps, il se réfugie dans son terrier, ou se met à en creuser immédiatement un, plutôt que de chercher refuge dans celui d'un étranger. Si les chiens l'attrapent avant qu'il ait pu disparaître sous terre, il est perdu. A la vérité, ils ne peuvent le mordre, mais ils le maintiennent avec leurs pattes et leur museau, jusqu'à ce que le chasseur arrive et assomme la bête. Lorsque les chiens l'ont arrêté, il ne cherche pas à se défendre, quoique ses ongles puissent faire de sérieuses blessures. Audubon dit qu'il n'a nullement un caractère guerroyeur; qu'il est plus pacifique encore que l'opossum, lequel mord parfois.

Lorsque le tatou a pu pénétrer dans son terrier, le chasseur en agrandit l'ouverture avec son bâton, jusqu'à ce qu'il puisse prendre l'animal par la queue. Il la saisit d'une main, pendant que, de l'autre, il enfonce son couteau dans l'anus de la bête. La douleur empêche le tatou de résister, et il tombe entre les mains du chasseur. D'autres fois, on le force à abandonner son terrier en l'emplissant d'eau; ou bien on place à l'entrée une trappe dans laquelle il se prend lorsqu'il sort.

Vu le grand nombre de terriers que l'on trouve sur les lieux où ces animaux abondent, il serait très-difficile de distinguer ceux qui sont habités de ceux qui ne le sont pas; mais les Indiens savent profiter des moindres indices. A l'entrée des terriers habités se trouve une légère trace, un sillon dans le sable, creusé par la queue traînante de l'animal. On y voit aussi les ordures que le tatou y dépose; enfin devant chaque terrier habité, voltigent des nuées de moustiques, qui cherchent à sucer le sang du malheureux, en l'attaquant dans les parties que ne protège pas sa carapace. Ces indices sont suffisants pour le chasseur expérimenté.

Tous les tatous sont détestés des Américains du Sud, car ils sont parfois cause de graves accidents. Les hardis cavaliers des pampas, qui passent presque toute leur vie à cheval, ont souvent à souffrir de l'existence des terriers de tatous. Leur cheval, en pleine course, enfonce dans l'un de ces terriers et désarçonne son cavalier; l'homme ou sa monture se fracturent un membre; aussi chasse-t-on et détruit-on ces animaux sans pitié.

Les tatous sont exposés encore aux attaques des grands chats, des loups du Brésil, du renard de l'Amérique du Sud; cependant ils ne paraissent pas trop en souffrir; car ils sont très-abondants là où l'homme les laisse en repos.

Captivité. — Il est très-rare de voir des tatous captifs au Paraguay. Leur air triste et morose, les dégâts qu'ils causent en creusant partout, font que l'homme ne peut trouver du plaisir à les avoir autour de lui. Ils se tiennent tout le jour dans un coin de leur cage, les pattes ramassées sous la carapace, le museau à terre. A la tombée de la nuit, ils commencent à se mouvoir, à prendre les aliments qu'on leur a donnés, à chercher à se creuser un trou dans la cage. Les laisse-t-on librement courir, ils s'enfouissent sous terre dès le premier jour, ou sûrement dès la première nuit, et vivent alors comme en liberté; c'est-à-dire qu'ils ne se mon-

trient que la nuit, et se creusent tous les trois ou quatre jours une nouvelle demeure. Jamais ils ne donnent la moindre preuve d'intelligence; c'est à peine s'ils paraissent distinguer l'homme des animaux; ils s'habituent cependant à se laisser prendre et porter par lui, tandis qu'ils s'enfuient devant des chiens et des chats. Un bruit vient-il les effrayer, ils courent quelques pas et cherchent à se creuser un trou. Dans leurs courses, un animal, un objet inanimé qui se trouve sur leur chemin, est impuissant à les détourner, à les faire dévier. L'odorat est leur sens le plus développé; leur ouïe est faible; la lumière du soleil les aveugle, et la nuit, ils ne peuvent voir que de très-près.

Ils se nourrissent en captivité de vers, d'insectes, de larves, de viande crue ou cuite, qu'on leur donne coupée menu; ils ne touchent pas aux gros morceaux. Ils prennent leurs aliments avec leurs lèvres ou avec leur langue protractile et couverte de papilles.

On a souvent importé des tatous en Europe, mais ils n'y ont pas supporté longtemps la captivité. Au Jardin zoologique de Londres, on parvint cependant à les faire reproduire. Les petits vinrent au monde nus, et sur leur peau encore tendre se dessinaient déjà tous les plis et tous les caractères de l'animal adulte. Ils crurent très-rapidement: en six semaines, le poids de l'un d'eux augmenta de plus de 1,500 grammes, et sa taille de 26 cent. Au Jardin zoologique de Cologne un tatou femelle mit bas deux fois, et deux petits à chaque fois. M. le docteur Bodinus a eu la bonté de me donner à ce sujet les détails suivants: « Je ne suis encore nullement fixé sur la manière dont se fait la reproduction chez cet animal, et pourtant je l'ai journellement sous mes yeux. Tout ce que je peux dire, c'est que le mâle paraît très-ardent au moment du rut. La naissance des petits me surprit. Les deux sexes sont difficiles à distinguer, et je n'avais reconnu aucun accroissement dans les proportions de la femelle. On trouva les petits à demi morts de froid dans le foin qui couvrait la cage. La femelle s'efforçait de les y enfouir. Elle les traitait de la manière la plus grossière, les grattant, les frappant de ses ongles aigus, qui s'en teignaient de sang; elle le fit encore lorsqu'après avoir enlevé ses petits pour les réchauffer, on les lui rendit pour qu'elle leur donnât à teter. Mais elle ne les allaita pas. Il me fut impossible de trouver chez elle aucune trace de lait; les mamelles n'étaient même pas gonflées.

« Je n'ai pas encore pu déterminer ce qui a

poussé cette mère à en agir ainsi ; le sujet demande de nouvelles observations. Dès que je pourrai remarquer qu'elle porte, je suivrai l'indication donnée par son instinct naturel, et lui préparerai un lit convenable, un tuyau de bois rempli de sable chaud. »

Usages et produits. — Les tatous sont d'une certaine utilité. Les Indiens les mangent tous ; mais les Européens n'estiment la chair que de deux espèces. Cette chair, au dire de Rengger, lorsqu'elle est rôtie et assaisonnée de piment et de jus de citron, serait un des mets les plus délicats. Bien nourri, le tatou devient si gras que tout le corps paraît comme enveloppé de graisse. Les Indiens du Paraguay confectionnent de petits paniers avec sa carapace, les Botokudes font des porte-voix avec l'enveloppe de sa queue. Autrefois, on en fabriquait des guitares.

LE TATOU POYOU — *EUPHRACTES SETOSUS.*

Das borstige Armadill, The common Armadillo ou Poyou.

Caractères. — Ce tatou (*fig. 115*), qui est l'*armadille* de Brisson, l'*encoubert* et le *cirquinsou* de Buffon, le *tatou poyou*, c'est-à-dire le tatou à mains jaunes des Guaranas, le *tatou à six bandes* de quelques auteurs, est une des espèces les plus connues : elle est peut-être la plus laide et la plus lourde du genre.

Il a la tête large, aplatie ; le museau obtus ; l'œil petit ; l'oreille en entonnoir, couverte d'une peau grossière, écailleuse ; le cou court et épais ; le tronc large, aplati de haut en bas ; les pattes courtes et fortes, terminées chacune par cinq doigts, armés d'ongles très-forts et réunis par une courte membrane. La partie supérieure de la tête est recouverte de plaques hexagonales, irrégulières ; la carapace est échancrée au niveau de l'œil. Sur la nuque existent neuf plaques rectangulaires, serrées les unes contre les autres. Au-dessus et en avant du cou se trouvent, sur la partie médiane, sept rangées de plaques irrégulières, hexagonales, et sur les côtés cinq. Après viennent six rangées séparées, mobiles l'une sur l'autre, composées de plaques rectangulaires allongées. L'arrière-train est aussi recouvert par six rangées de plaques pareilles, serrées les unes contre les autres ; la dernière rangée portant une petite entaille au bord postérieur. La queue est couverte dans sa partie antérieure de rangées séparées de petites plaques quadrilatères, et d'écailles irrégulières hexagonales dans le reste de son étendue. Enfin, au-dessous de l'œil, sont des

rangées de plaques horizontales, adhérentes l'une à l'autre, longues de 5 à 8 centimètres ; deux rangées pareilles, non adhérentes, transversales, existent au-dessous du cou. Le dos des pattes, la partie antérieure de l'avant-bras, portent des plaques irrégulières, hexagonales. Tout le reste du corps est recouvert d'une peau épaisse, rugueuse, verruqueuse. La plante des pieds est plate. Au bord postérieur de la carapace de la tête, de celle des épaules, des ceintures médianes, de quelques rangées du train postérieur, et de la queue, se trouvent des soies raides, au nombre de deux ordinairement derrière chaque plaque. On voit des soies pareilles entre les verrues qui recouvrent les doigts. Les plaques n'offrent pas la même conformation : les quadrilatères ont deux sillons longitudinaux, les autres sont plus ou moins plates. Elles sont d'un brun jaunâtre, et deviennent jaune clair ou blanc jaunâtre par suite du frottement contre les parois du terrier. La peau a la même couleur que la carapace. Les poils sont de couleur claire, mais ceux que porte la peau nue sont bruns.

On trouve parfois des armadilles qui ont sept bandes médianes mobiles, et à l'arrière-train onze rangées de plaques.

L'animal a 30 cent. de long et 25 cent. de haut ; la longueur de la queue est de 25 cent.

LES APARS — *TOLYPEUTES.*

Die Aparen.

Caractères. — Les apars ont trois boucliers distincts : un sur la tête, un sur le dos, un troisième sur la croupe, ces deux derniers étant séparés par trois bandes transversales imbriquées et mobiles. Les plaques qui forment cet appareil protecteur sont toutes polygonales. Leur queue est courte et garnie de tubercules à surface granuleuse. Ils ont huit ou neuf paires de dents à chaque mâchoire, les supérieures étant toutes implantées dans le maxillaire.

Les apars sont des dasypodidés de taille moyenne, à carapace moins aplatie que celle des autres espèces, et qui ont au plus haut degré la faculté, lorsqu'on les attaque, de se rouler en boule comme des cloportes.

L'APAR MATACO — *TOLYPEUTES TRICINCTUS*

Die Bolita, The Apara ou Mataco.

Cette espèce (*fig. 116*), que les Espagnols nomment *bolita* (petite boule), les indigènes *apar* ou *mataco*, est encore peu connue ; on a même pré-

tendu que la description en avait été faite d'après des peaux artificiellement préparées. D'Azara, cependant, en donne une description si précise qu'on n'aurait pas dû mettre en doute son existence. Voici ce qu'il en dit (1).

Caractères. — « Il n'est pas facile d'étendre son corps, comme je l'ai fait par rapport aux autres tatous, pour prendre ses dimensions. Celles que j'ai à rapporter ont été mesurées sur l'animal mort, et contracté de manière que les bordures des bandes mobiles se touchaient entre elles et touchaient celles des boucliers de l'épaule et de la croupe.

« Depuis la pointe du museau jusqu'à celle de la queue, mesurant avec un fil sur le haut du dos, il y a 46 centim. La queue a 7 centim. Elle n'est pas ronde ou conique comme dans les tatous précédents, si ce n'est à sa pointe ; car, à sa racine, elle est plate, et ses croûtes de dessus ne sont pas comme dans les autres tatous, mais en gros grains très-saillants.

« La tête a 8 centimètres de longueur, et 3 centimètres 1 tiers dans sa plus grande largeur.

« Le bouclier du front est plus fort que dans les tatous précédents, et composé de pièces âpres et confuses.

« Les oreilles, quoique de 2 cent. et demi, ne parviennent point à égaler la bordure supérieure du casque du front qui est plane, et son couronnement surmonte sensiblement la tête, non-seulement en dessus, mais encore sur les côtés, jusqu'à l'oreille.

« Le bouclier de l'épaule a 6 cent. et demi dans le plus haut, et forme une pointe remarquable de chaque côté, avec laquelle il couvre non-seulement l'œil, mais encore 2 cent. et demi de la tête. Il y a trois bandes mobiles, larges de 18 millim. sur le dos, mais elles se rétrécissent sensiblement vers les flancs.

« Le bouclier de la croupe occupe 16 cent. dans le haut, et le jeu qu'il laisse à la queue, n'est pas parabolique comme dans les autres, mais composé de trois lignes droites ; l'intérieure perpendiculaire à l'épine du dos, et les deux autres parallèles à cette épine.

« Les pièces qui composent les boucliers et les bandes sont irrégulières, rudes et faites chacune d'une multitude de pièces irrégulières elles-mêmes, et semblables à des fragments de pierres.

« La couleur de tout l'animal est un plombé obscur, et si lustré qu'il paraît avoir été bruni.

(1) D'Azara, *Essais sur l'hist. nat. des quadrupèdes du Paraguay*. Paris, 1801, t. II, p. 197.

La peau est blanchâtre dans les intervalles des bandes ; celle des parties inférieures est noirâtre, et à peine voit-on quelques rudiments d'écailles avec quelques poils ; mais ils abondent, et sont très-longs dans les faces extérieures des quatre jambes, et au point où s'unissent les trois bandes mobiles. C'est là qu'on voit les muscles qui contractent les boucliers, pour former la boule.

« Les jambes sont beaucoup plus minces que dans tous les autres tatous, et les quatre pieds n'ont point d'écailles, mais des rudiments rares. »

Distribution géographique. — L'apar mataco habite le Tucuman et les Pampas de Buenos-Ayres, à partir du 36° degré et gagnant vers le sud.

Mœurs, habitudes et régime. — « Beaucoup de personnes, dit encore d'Azara, appellent le mataco *bolita* parce que c'est l'unique tatou qui, lorsqu'il craint, ou lorsqu'on veut le prendre, cache sa tête, sa queue et ses quatre pieds, formant de tout son corps une boule, que l'on fait rouler par amusement, et qui ne se rouvre qu'avec beaucoup de force.

« On me fit présent de l'un de ces tatous, qui était si malade, qu'il mourut le lendemain.

« Le peu que je pus observer se réduit à ceci : il était toujours dans une posture qui le rendait presque sphérique ; il marchait avec beaucoup de lenteur, sans étendre le corps, sans séparer presque ses pieds de derrière de ceux de devant, sans que de ces derniers, autre chose touchât le sol que la pointe des deux plus grands ongles, qu'il posait verticalement, et il portait sa queue presque à toucher la terre.

« Je crois que ce tatou ne creuse point de trous, parce qu'ayant les quatre pieds visiblement plus faibles que tous les autres tatous, et les ongles peu propres à fouiller, il doit vivre dans les champs, et s'il entre dans des terriers, il faut qu'ils aient été creusés par d'autres. »

D'autres voyageurs font mention de ces animaux, et rapportent notamment que les chiens les attaquent avec fureur, car ils ne sont pas en état de mordre la carapace et s'efforcent en vain d'enlever l'animal ainsi enroulé. Quand ils veulent mordre l'apar, leurs dents n'ont pas prise sur cette boule lisse, et elle roule sur le sol sans se faire de mal. Le chien s'irrite ; il devient d'autant plus furieux, que le succès couronne moins ses efforts.

Captivité. — Antoine Gœring reçut un mataco vivant de Saint-Louis, sa véritable patrie, ou du moins la région où il est le plus commun. Il y vit comme Azara le dit. Gœring n'a pu savoir s'il

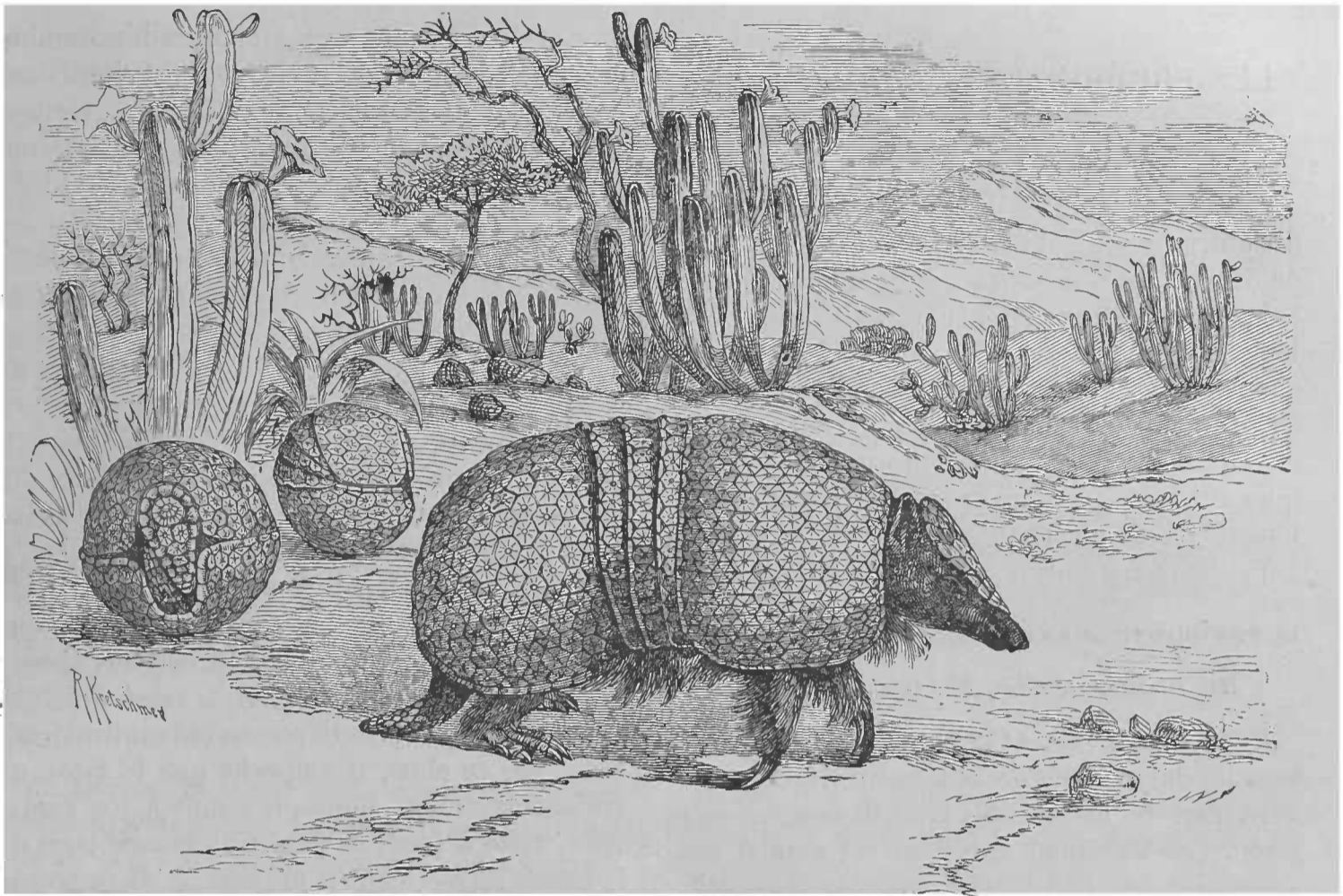


Fig. 116. L'Apar mataco.

se tient en rase campagne ou s'il se creuse des terriers. Les indigènes le prennent en chassant les autres tatous, qui sont un des mets favoris des gauchos.

Mais le mataco est un être comique, et, pour ce motif, il trouve souvent grâce. On le conserve en captivité. Les enfants jouent avec lui, le font rouler en boule, et lorsqu'il est en cet état le font courir sur une planche, le bruit qu'il fait en roulant les amusant beaucoup. On vint souvent demander à Gœring de faire voir son captif. Quoique capturé depuis peu, cet animal se montrait très-confiant, prenait la nourriture de la main des personnes. Il se nourrissait de feuilles et de fruits, surtout de pêches, de concombres, de salade; il ne les mangeait que quand on les lui tendait, mais alors il n'en laissait rien. Il fallait lui couper ses aliments en petits morceaux, tant sa bouche était petite; ainsi émiettés, en quelque sorte, il les prenait très-gracieusement. Pour dormir, ce qu'il faisait le jour comme la nuit, il plaçait sa tête entre ses pattes de devant, et ramenait sous lui ses pattes de derrière. Dans cette position, son dos était toujours très-bombé. L'animal n'est pas en état de s'étendre complètement. Il mangeait tranquillement, courait sans crainte devant plusieurs personnes, mais,

dès qu'on le touchait, il s'enroulait, et si on le prenait, il se contractait tout à fait en une boule. Quand on le plaçait le dos sur le plat de la main, il se déroulait, étendait ses quatre pattes en l'air, agitait la tête et les pattes de devant, mais sans chercher à s'enfuir. Si on lui touchait la poitrine, il agitait les pattes de derrière. On pouvait le toucher à la tête sans qu'il remuât.

Cet animal était très-gracieux; ses mouvements, malgré leur singularité, étaient élégants; sa marche sur la pointe de ses ongles longs et recourbés avait quelque chose de surprenant, qui ne manquait pas d'attirer l'attention de tous les spectateurs. Quand on le lâchait, il cherchait à s'enfuir au plus vite; le poursuivait-on, un chien l'approchait-il, il se contractait aussitôt en boule. Roulait-on cette boule à terre, il restait immobile; mais la laissait-on tranquille, il s'allongeait et s'enfuyait. Les chiens ne paraissaient pas plus acharnés contre le mataco que contre les autres tatous. Il est juste de dire qu'ils les détestent tous et plus encore que les hérissons; qu'ils se précipitent avec fureur sur eux dès qu'ils en aperçoivent un. On peut employer n'importe quel chien à la chasse des tatous: il y est porté tout naturellement par son instinct.

LES PRIODONTES — *PRIODONTES*.*Die Riesengürtelthiere.*

Caractères. — Les priodontes se distinguent des autres espèces de la famille par leurs pieds de devant dont les ongles sont énormes et les doigts très-inégaux, et surtout par le nombre de leurs dents, qui est de vingt-cinq paires à la mâchoire supérieure et de vingt-deux à vingt-quatre à la mâchoire inférieure. Ils ont, en outre, douze ou treize rangées transversales mobiles de plaques sur le dos, et leur queue est presque aussi longue que la moitié du corps.

Ce genre repose sur une espèce unique.

LE PRIODONTE GÉANT — *PRIODONTES GIGANTEUS*.*Das Riesengürtelthier, The Giant Armadillo.*

Cette espèce (*fig. 117*) est la plus grande de tous les dasypodidés actuellement vivants, aussi la plupart des naturalistes l'ont-ils nommée *tatou géant*. Les Brésiliens appellent cet animal *tata-comastra*; les Botockudes *kuntschung-gipakin*; les Paraguayens, le *grand tatou des forêts*. Le prince de Wied en entendit parler partout dans ses excursions, mais il ne le vit jamais. Dans les forêts vierges, ses chasseurs trouvèrent souvent des terriers, placés d'ordinaire entre des racines, et de leurs dimensions on pouvait déduire la taille de l'animal; les indigènes assuraient qu'il atteignait celle d'un fort cochon, et la grandeur des terriers et, plus encore, la longueur des queues de cet animal, que le prince de Wied trouva entre les mains des Botockudes, semblaient confirmer ces dires. Sur les bords du Rio Grande de Belmonte, le prince vit des porte-voix faits de queues de priodonte géant qui avaient près de 40 cent. de long et 8 cent. de diamètre à la racine.

« Le petit nombre de personnes qui l'ont vu, dit d'Azara (1), le désignent seulement par le nom de *grand tatou noir des bois*, parce qu'il n'habite que les plus grandes forêts. Moi, je le nomme *grand tatou*, en considération de ce qu'ayant 1^m,57 de long, tandis que le plus grand des autres tatous n'a que 27 cent., son volume est huit ou neuf fois plus considérable que celui de l'autre.

« Les cultivateurs de l'herbe du Paraguay racontent de lui qu'il déterre et dévore les cadavres. Je n'ai vu que le grand tatou dont je parle à pré-

(1) D'Azara, *Essais sur l'hist. nat. des quadrupèdes du Paraguay*. Paris, 1801, t. II, p. 132.

sent, et encore par hasard. Au milieu de novembre (à la fin de brumaire), je me trouvai à dîner dans le chacarra que possède, dans le Pirayou (1), mon ami le chanoine don Pedre Almada, et liant conversation sur les animaux avec un vieillard du voisinage, il me dit que deux jeunes gens se retirant dans leur demeure, qui était tout près de là, avaient aperçu, deux nuits auparavant, dans un petit fossé d'un champ, près du bois, une masse dont leurs chevaux furent effrayés, sans qu'ils pussent les contraindre à s'en approcher pour en reconnaître la nature. L'un d'eux mit pied à terre, et s'approchant peu à peu, il discerna à la clarté de la lune, qui était alors dans son plein, que c'était un tatou. Il le joignit, et trouvant qu'il creusait, il le saisit par la queue, et le levant un peu, il lui passa au milieu du corps un lacet que tira son compagnon, lequel, donnant de l'éperon à son cheval ne put arracher le tatou qui avait déjà fouillé à peu près 16 pouces (43 centimètres). Mais, par ce choc, il empêcha que le tatou ne creusât davantage, donna le temps à son camarade, resté à pied, de passer un second lacet de la même manière que le premier, et de remonter à cheval, puis tirant ensemble, ils arrachèrent et traînèrent le tatou pendant environ 400 toises (8 hectomètres), jusqu'à leur maison; mais leurs femmes eurent tant de crainte en voyant l'animal, qu'il ne leur fut pas possible de se coucher avant qu'ils l'eussent tué.

« Le jour suivant, on accourut de 2 ou 3 lieues (10 à 15 kilomètres) pour voir cette capture; et comme chacun désirait en emporter quelque chose, ils vendirent les ongles séparément, et l'armure en une seule pièce.

« Ayant entendu ce récit, je fis diligence pour recueillir ce que je pourrais de cet animal, et je trouvai que les oiseaux et les vers avaient mangé toute la chair et que la tête et la queue étaient dans leur entier, mais putréfiées. Le propriétaire de l'écaille ou armure ne voulait pas la vendre, parce qu'il l'avait destinée à faire un violon; mais au bout de trois mois, il m'en fit présent, et je la conserve quoiqu'on l'ait détériorée en détruisant le vernis de la plus grande partie des boucliers. »

Caractères. — Il résulte d'observations ultérieures que le priodonte géant atteint une longueur de 1 mètre et au delà; la queue dépasse 50

(1) Pirayou est à 8 lieues trois quarts (environ 44 kilomètres) vers le sud-est-quart-sud de la cité de l'Assomption, par 25° 29' 18" de latitude méridionale. (*Note du traducteur.*)

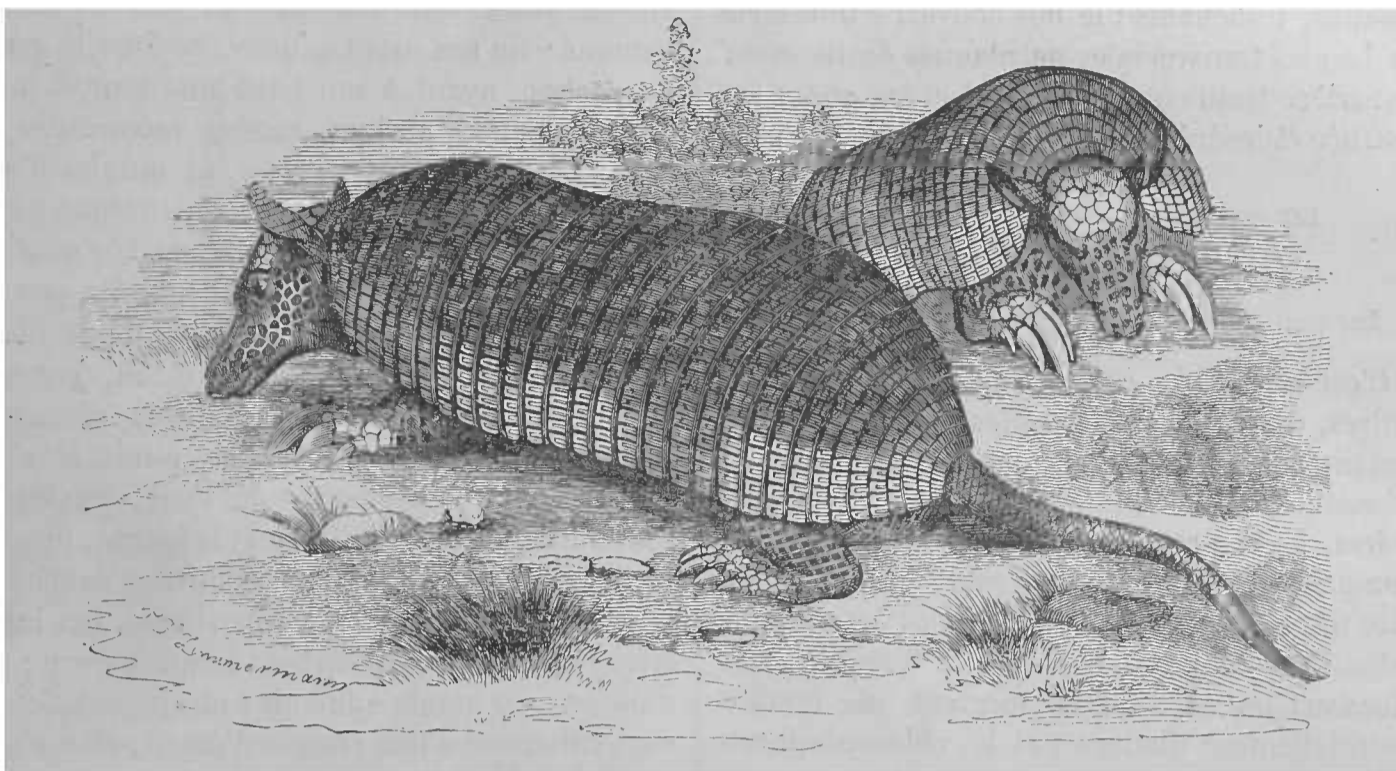


Fig. 117. Le Priodonte géant.

cent. Le front et la tête sont couverts de plaques osseuses, irrégulières. La carapace scapulaire est formée de dix rangées en ceinture, entre lesquelles se place une nouvelle rangée sur les côtés. Il y a de douze à treize bandes mobiles. L'arrière-train porte de seize à dix-sept rangées. Les plaques sont rectangulaires, pentagonales ou hexagonales; celles des rangées postérieures sont irrégulières. La queue porte des plaques osseuses, irrégulières, quadrilatères. Entre toutes les rangées passent de petites soies.

Les oreilles sont courtes, larges, obtuses, recouvertes de tubercules osseux arrondis. Le corps est noir, sauf la queue, la tête et une bande latérale qui sont blanches. Les cinq doigts courts, immobiles, des pattes de devant sont armés d'ongles forts et vigoureux. Aux pattes de derrière, les ongles sont plats, larges, presque en forme de sabots.

La structure interne présente diverses particularités. Les vertèbres cervicales sont soudées de manière à ne paraître plus qu'au nombre de cinq. Les apophyses épineuses sont longues, larges, en contact les unes avec les autres pour soutenir la carapace. Les douze vertèbres sacrées sont soudées avec les os iliaques et les ischions. Les côtes au nombre de douze sont très-larges; le sternum offre six pièces; l'avant-bras est fortement contourné; le tibia et le péroné sont intimement unis à leurs parties supérieure et inférieure.

La dentition présente les caractères les plus

curieux; il y a, comme nous l'avons dit, de vingt-quatre à vingt-cinq dents à la mâchoire supérieure, de vingt-deux à vingt-quatre à la mâchoire inférieure; souvent, beaucoup d'entre elles tombent; mais la bouche ne renferme jamais moins de quatre-vingt-dix à cent dents, ou organes analogues à des dents. En avant, notamment, ces dents sont représentées par des lamelles minces; ce n'est que plus en arrière qu'elles deviennent plus épaisses, ovales, arrondies et cylindriques. Plusieurs des lamelles antérieures paraissent résulter de la fusion de deux dents. Leur composition est la même que celle des dents des autres dasypodidés. A quoi sert cette grande richesse dentaire? On ne le sait, le régime du priodonte paraît être le même que celui de ses congénères.

Distribution géographique. — Le prince de Wied suppose que le priodonte géant est très-répandu dans une grande partie du Brésil et peut-être même dans toute l'Amérique du Sud.

LES CHLAMYDOPHORES — *CHLAMYDOPHORUS.*

Die Schildwurfe.

Caractères. — Les chlamydophores sont les plus petits des dasypodidés et ceux dont la carapace est la plus simple. Ils ont de huit à dix paires de dents à chaque mâchoire; cinq doigts aux pieds; ceux de devant armés d'ongles grands,

crochus, tranchants ; le dos couvert d'une série de bandes transversales de plaques écailleuses ; un arrière-train comme tronqué et une queue recourbée et insérée en partie au-dessous du corps.

LE CHLAMYDOPHORE TRONQUÉ —
CHLAMYDOPHORUS TRUNCATUS.

Der Schildwurf, die Gürtelmaus, The Pichiciago.

C'est une chose curieuse que, dans tous les ordres, dans toutes les familles même, il existe certains animaux qui, par leur physionomie, paraissent relier ces ordres, ces familles, à d'autres ordres, à d'autres familles. Le chlamydophore, tronqué (*fig. 109*) en est un exemple : il semble faire transition entre les talpidés et les dasypodidés. Ce n'est pas à dire que la transition soit effective : les dasypodidés forment une famille essentiellement distincte, et le chlamydophore qui en a tous les caractères, ne saurait en aucune façon en être détaché ; néanmoins, le naturaliste est frappé de la ressemblance qu'il offre avec les taupes.

L'Américain Harlan découvrit le chlamydophore tronqué en 1824, aux environs de Mendoza, ville située sur la limite occidentale des pampas dans la République du Rio de la Plata, et cela à la grande stupéfaction des habitants, qui ne se doutaient nullement de l'existence d'un pareil animal. Quelques-uns seulement surent lui donner un nom : ils l'appelaient *pichiciago*, petit animal aveugle. Pendant longtemps on n'en connut que deux individus, qui figuraient dans les collections de Londres et de Philadelphie, mais que l'on put étudier avec soin. Il y a quelques années, Hyrtl en reçut quelques-uns, et l'on put connaître ainsi et les caractères extérieurs et l'organisation interne de cet animal.

Caractères. — L'on a fait avec raison du chlamydophore tronqué le type d'un genre à part, car il se distingue beaucoup de tous les autres dasypodidés. Fitzinger l'a observé, et en donne la description suivante :

« Le chlamydophore (*tatou à manteau du Chili, ou taupe cuirassée*, comme on l'appelle encore), est un des types les plus curieux de l'ordre des fouisseurs, et la cuirasse cornée, qui recouvre son corps, en fait une des créatures les plus étranges de tout le règne animal. Cet être singulier a les plus grandes ressemblances avec les tatous ; d'un autre côté, sa physionomie et surtout ses mœurs rappellent les taupes.

« Sa tête paraît avoir été conformée pour fouir la terre ; elle est courte, large en arrière, amin-

cie en avant, terminée par un museau court, tronqué ; un nez cartilagineux, comme le groin du cochon, ayant à son bord antérieur et inférieur de petites narines, rondes, recouvertes en dedans de poils courts, roides, et munies d'une petite saillie qui peut les fermer presque complètement. Ses yeux sont petits, cachés sous les poils qui tombent au-devant d'eux. Un peu en arrière sont les oreilles, dépourvues de pavillon, le conduit auditif externe est étroit, entouré d'un repli cutané et complètement recouvert par les poils. L'orifice buccal est étroit, et n'arrive pas jusqu'au-dessous de l'œil ; les lèvres sont dures, rudes et saillantes ; la langue, longue et charnue, est conique et recouverte de petites papilles. La dentition est très-simple. Les incisives et les canines manquent complètement ; les molaires, au nombre de huit à chaque mâchoire, sont entourées d'une couche d'émail ; elles n'ont pas de racines, et sont creuses dans leur moitié inférieure. Elles sont cylindriques, à couronne aplatie, les deux premières exceptées, à chaque mâchoire, qui sont légèrement pointues et rappellent un peu les canines. Elles vont en grandissant d'avant en arrière jusqu'à la quatrième ; de là, elles vont en diminuant.

« Le cou est court et épais ; le corps est allongé, plus large en arrière, aminci au niveau des épaules ; les flancs sont rentrés. La partie antérieure est plus robuste que la partie postérieure. Les membres sont courts ; ceux de devant tout à fait lourds, vigoureux, presque comme ceux des taupes ; les membres postérieurs sont plus faibles, et terminés par des pieds longs et étroits. Il y a à chaque patte cinq doigts ; ceux de derrière sont libres, ceux de devant sont immobiles et presque entièrement réunis les uns aux autres. Le deuxième doigt des pieds antérieurs est le plus long ; le doigt externe est le plus court, et muni à sa racine d'une plaque cornée. Aux pattes de derrière, le troisième doigt est le plus long, le doigt externe le plus court. Tous ces doigts sont munis d'ongles obtus. Ceux des pattes de devant sont de véritables ongles fouisseurs ; longs, fortement comprimés, faiblement recourbés, tranchants sur leur bord externe, ils vont en s'élargissant du second doigt au doigt externe, qui porte l'ongle le plus large, et presque en forme de bêche. Les ongles des pattes de derrière sont courts, presque droits et aplatis.

« La queue, insérée à une échancrure que présente le bord inférieur de la carapace de l'arrière-train, se recourbe aussitôt en bas, et vient s'appliquer le long du ventre, entre les pat-

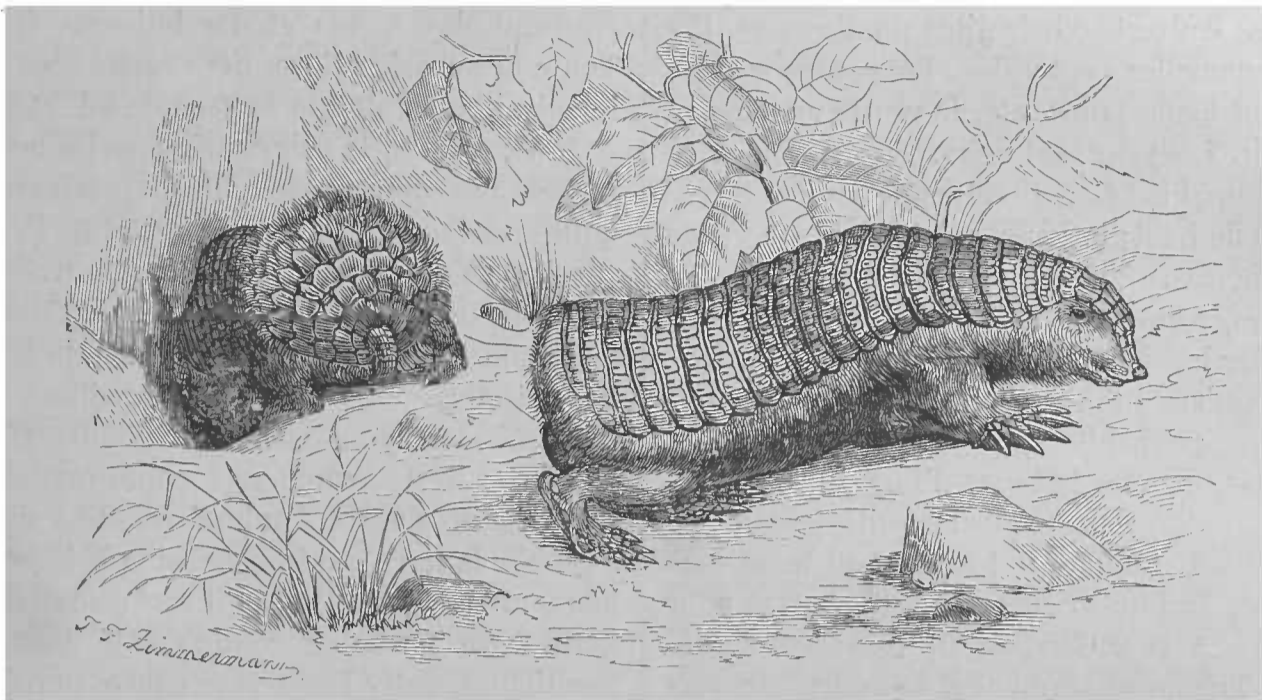


Fig. 118. Le Chlamyphore tronqué.

tes. Elle est courte, raide, presque immobile; épaisse à sa racine, elle va peu à peu en s'aminçant et s'aplatissant, et se termine brusquement, par une sorte de plaque allongée, recourbée sur ses bords, en forme de spatule.

« Toute la partie supérieure du corps est recouverte d'une carapace cornée, assez épaisse, ne se pliant pas plus que du cuir de semelles; elle commence à la tête, près du museau, recouvre le dos, l'arrière-train, et de là tombe verticalement, ce qui fait paraître l'animal comme tronqué. Cette carapace est formée de bandes transversales, généralement régulières, composées de plaques la plupart rectangulaires, les autres rhomboïdales, irrégulières, saillantes; elle n'adhère pas fortement, comme chez les tatous, à la peau du corps; elle ne repose que lâchement; en son milieu, seulement, elle est reliée par une membrane aux apophyses épineuses, et, à la tête, elle s'insère par deux écailles aux saillies hémisphériques du frontal; aussi est-elle bâillante sur les côtés du corps, et peut-elle être soulevée. A la partie antérieure de la tête, par contre, et au train postérieur, elle adhère fortement aux os. La partie immobile de la carapace céphalique est formée de deux rangées transversales de quatre plaques chacune et de trois autres de cinq plaques. La portion dorsale présente 24 rangées transversales, régulières la plupart; les deux antérieures, dont la première recouvre l'occiput et ne s'en laisse guère distinguer au premier aspect, comprennent chacune 7 à 8 écailles irrégulières, tuberculeuses, de grandeur différente; les postérieures portent de 15 à 17 et jusqu'à 24

écailles régulières, rectangulaires; les trois dernières rangées n'en ont que 22. Toutes ces bandes transversales sont réunies par une membrane, de telle sorte que le bord postérieur de la bande antérieure recouvre le bord antérieur de la bande postérieure. Sans être très-grands, ces espaces permettent à ces bandes certains mouvements; l'animal peut même se rouler en boule. La carapace qui revêt l'arrière-train est complètement immobile; elle se rattache à la queue par une membrane, fait un angle droit avec l'axe du corps, est plate et formée de cinq à six rangées semi-circulaires d'écailles, les unes rectangulaires, les autres rhomboïdales; à son bord inférieur, elle porte une échancrure correspondant au point d'insertion de la queue. La rangée supérieure compte 20 écailles, la dernière n'en compte que 6.

« Toute la face supérieure comme la partie libre de la face inférieure sont lisses et dépourvues de poils; au bord inférieur sont des poils nombreux, assez longs et soyeux. Tout le corps de l'animal, même le long de la carapace, est recouvert de poils longs, fins, mous, presque soyeux, plus longs, mais moins épais que chez la taupe; la queue, la plante des pieds, le bout du museau et le menton, seuls, sont complètement nus. Les poils les plus longs sont ceux des flancs et des pattes; les plus courts et les plus rares sont ceux de la face supérieure des pieds, qui porte des espèces de verrucosités cornées. La queue a un cuir épais; sa face supérieure est assez lisse, elle porte de 14 à 16 verrucosités, transversales, presque écailleuses; sa face infé-

ricure est couverte d'inégalités nombreuses. Il y a deux mamelles pectorales. La carapace et les poils sont blanc-jaune sale, le ventre est un peu plus clair. Les yeux sont noirs.

« L'animal a 14 centimètres de long et 5 centimètres de haut; la longueur de la queue est de 4 centimètres. »

Mœurs, habitudes et régime. — On ne connaît guère les mœurs de ce curieux animal. D'après ce qu'en disent les auteurs, le chlamyphore tronqué habite les plaines sablonneuses et s'y creuse, comme la taupe d'Europe, de longs couloirs souterrains, qu'elle ne quitte jamais que par accident. Comme la taupe, il se meut sous terre avec la plus grande rapidité, y nage pour ainsi dire. A la surface du sol, il est lent et maladroit. Très-probablement il se nourrit de vers et d'insectes, et mange aussi des racines. Tout ce qu'on sait de sa reproduction, c'est que sa fécondité est bornée. Les indigènes croient que la femelle porte ses petits sous sa carapace.

Comme on le voit, ces données sont bien insuffisantes et bien hypothétiques. Je n'en ai éprouvé que plus de satisfaction en recevant la communication suivante de mon ami Antoine Gøring. « Le chlamyphore, dit-il, n'habite pas seulement dans la province de Mendoza, on le trouve encore dans celle de Saint-Louis, où, d'après le témoignage d'un cultivateur âgé et digne de foi, il serait même plus abondant qu'à Mendoza, quoiqu'il soit plus connu dans cette dernière localité, probablement parce que les naturalistes ont pris là de plus amples informations sur ce qui le concerne.

« Les Espagnols l'appellent *pichiciego*, car ils croient qu'il est aveugle; quelques-uns lui donnent le nom de *Juan calado* (Jean pointu). Chaque habitant de Mendoza le connaît sous le premier nom.

« Le chlamyphore tronqué habite les régions sèches, sablonneuses, ou pierreuses, où

croissent des cactus et des buissons épineux. Toute la journée, il se tient caché sous terre; la nuit, il apparaît à la surface du sol, et au clair de lune, on peut le voir courir sous les buissons. D'après les données les plus certaines, il ne quitte pas longtemps son terrier, et ne s'en éloigne jamais que de quelques pas. Les traces qu'il laisse sur le sol sont caractéristiques. Comme en marchant il traîne ses pattes au lieu de les soulever, il trace sur le sable deux sillons continus, qui se reconnaissent facilement. L'entrée du terrier a de même une conformation spéciale. En en sortant, l'animal rejette à droite et à gauche la terre qui le gêne, et la balaye probablement avec ses pattes qu'il renverse en dehors. Cette terre forme de chaque côté deux petits monticules, entre lesquels se trouve une coulée. Aucun autre mammifère de l'Amérique du Sud n'a cette habitude. »

Cet animal, encore aujourd'hui, est un sujet d'étonnement pour les indigènes. Quand on en prend un, on le laisse vivre, on le conserve comme une curiosité, tant du moins que cela est possible avec l'habitude des Américains du Sud, de garder en captivité les animaux qui leur paraissent curieux, mais sans jamais songer à les soigner. Les indigènes ne savent ni empailler, ni préparer les peaux; on trouve souvent chez eux des chlamyphores à l'état de momies; Gøring reçut deux de ces momies pendant son séjour à Mendoza.

Chasse. — Nulle part on ne fait à cet animal de chasse régulière, on ne le prend guère que par hasard, en creusant des canaux d'irrigation, ou en chassant les tatous. Dans ces derniers temps, à la suite de demandes nombreuses, on s'est donné plus de peine pour attraper les chlamyphores; ce n'est cependant pas chose facile, et Gøring, qui a résidé sept mois dans ces pays, n'a pu avoir aucun individu vivant ou fraîchement tué, malgré toutes ses instances et toutes ses offres.

LES MYRMÉCOPHAGIDÉS OU FOURMILIERS — *MYRMECOPHAGÆ*.

Die Ameisenfresser ou Ameisenschärrer.

La famille des myrmécophagidés ou fourmiliers est plus pauvre encore en espèces que celle des dasypodidés; ces espèces ont en outre des caractères tellement particuliers, que presque chacune d'elles représente un genre; aussi est-il difficile de donner des caractères généraux à tous ces animaux. D'un autre côté, les natura-

listes ne sont pas d'accord sur les limites à assigner à cette famille. Les uns rangent les oryctéropes parmi les dasypodidés; d'autres en font des myrmécophagidés; les uns ne voient dans tout l'ordre qu'une seule famille, les autres élèvent chaque genre au rang de famille. Cette divergence d'opinions me semble donner une idée de la di-

versité que présentent les myrmécophagidés.

Caractères. — Ce sont des animaux à corps allongé, poilu ; à pattes fortes et courtes ; à cou court, épais, peu mobile ; à tête allongée, à museau cylindrique ; à yeux petits ; à oreilles de forme et de grandeur très-variables. Les uns ont une queue longue et touffue, les autres l'ont très-longue, prenante, à poils couchés ; d'autres l'ont courte et faible. Ils ont de deux à trois doigts apparents aux pattes de devant, de quatre à cinq à celles de derrière, tous armés d'ongles fousseurs puissants. Mais ces ongles diffèrent suivant les genres et même les espèces. La dentition est très-variable. Chez les oryctéropes, il n'y a que des molaires dont le nombre varie, suivant l'âge, de cinq à huit pour la mâchoire supérieure, de cinq à six pour la mâchoire inférieure. Chez les fourmiliers proprement dits, il n'y a plus traces de dents. La bouche n'est plus, à la partie antérieure du museau, qu'un trou par lequel peut passer la langue. Celle-ci ressemble à celle du pic, et des muscles particuliers peuvent la faire saillir au loin : vue isolément, on dirait un long ver de terre.

Le squelette varie d'un genre à l'autre. Il y a de treize à dix-huit vertèbres dorsales, de deux à sept lombaires, de quatre à six sacrées, de vingt-trois à quarante coccygiennes. Les côtes sont fortes et larges chez les véritables fourmiliers, minces et arrondies chez les oryctéropes.

Toutes ces différences seront exposées plus au long, quand nous ferons l'histoire des genres.

Distribution géographique. — Les myrmécophagidés vivent dans les steppes de l'Afrique méridionale et centrale, et sur une grande étendue de l'Amérique du Sud. Ils diffèrent d'autant plus entre eux qu'ils habitent des régions plus éloignées l'une de l'autre.

Mœurs, habitudes et régime. — Ils fréquentent les plaines sèches, les champs, les steppes, les forêts où se trouvent de nombreux nids de fourmis et de termites. Plus un canton est solitaire, mieux ils s'y plaisent ; ils peuvent, sans y être troublés, faire une guerre de destruction aux termites, ces ennemis dangereux du règne végétal.

La plupart ont des habitations souterraines ; ils creusent à merveille, et quelques heures leur suffisent pour se construire un nouveau terrier, soit pour chasser les fourmis, soit pour se créer un refuge dans le danger. Les autres vivent dans des trous, entre les racines, ou sur les arbres. Aucune n'a de demeure fixe ; tous rôdent et s'arrêtent où bon leur semble, séjournent là où ils

trouvent de la nourriture en abondance. Au point du jour, ils se creusent un couloir où ils se cachent jusqu'au soir. Les myrmécophagidés qui vivent sur les arbres ont seuls des habitudes diurnes ; tous les autres fuient la lumière.

Ils ne sont point sociables ; chacun vit pour soi seul ; c'est à peine si, à l'époque de l'accouplement, l'on rencontre un mâle avec sa femelle, et encore cette union dure peu. Tous sont des êtres paresseux, lourds, lents, maladroits, ennuyeux, stupides. Plusieurs marchent en sautillant d'une façon particulière ; ils n'appuient sur le sol que leurs pattes de derrière et le bord interne de leurs pattes de devant, jamais ils ne se hâtent en marchant. Ils font lentement un pas après l'autre, et leur queue leur est nécessaire pour conserver leur équilibre. Leur course est encore plus singulière : l'oryctérope trotte à petits pas précipités ; le fourmilier saute, va d'un galop difficile, quoique assez rapide. Les espèces grimpeuses sont plus habiles, et leur queue prenante leur est d'un grand secours. Une d'elles vit exclusivement sur les arbres.

Ils ont une façon particulière de prendre leur nourriture : ils découvrent un nid de termites ou une fourmière à l'aide de leurs ongles ; ils y plongent leur langue longue et gluante, laissent les fourmis mordre, s'y attacher, puis la retirent brusquement dans la bouche. Cette particularité ne se trouve que chez bien peu d'animaux, par exemple chez le pic et probablement chez l'ours jongleur, comme nous l'avons vu. Quelques myrmécophagidés se nourrissent de petits vers, d'insectes, de sauterelles, qu'ils prennent avec leurs lèvres ; les grimpeurs atteignent avec leur longue langue les insectes et les vers cachés dans les fentes des écorces ; ils seraient aussi, dit-on, très-friands de miel.

L'ouïe et l'odorat sont leurs sens les plus développés. Leur langue est à la fois un organe de tact et de préhension. Leurs autres sens paraissent très-obtus, et l'intelligence est chez eux une faculté extrêmement bornée. Ils sont prudents, peureux, inoffensifs, stupides ; quelques-uns seulement se servent de leurs armes formidables, étreignent leur ennemi entre leurs bras, le déchirent avec leurs griffes. Leur voix est une sorte de beuglement, de murmure, de ronflement ; une espèce paraît être complètement muette.

Leur fécondité est très-faible. La femelle n'a qu'un petit par portée ; elle le protège, le défend, et le porte longtemps sur son dos.

Les espèces qui chassent les fourmis au voisi-

nage des habitations, et fouillent le sol sur une grande étendue, sont seules nuisibles.

Usages et produits. — On mange la chair des myrmécophagidés, et l'on utilise leur graisse, leur peau et leurs ongles.

LES ORYCTÉROPE — *ORYCTEROPUS*.

Die Erdschweine ou Erdferkel.

Caractères. — Les oryctéropes forment le premier genre de cette famille.

Ils ont le corps gros et long, le cou mince, la tête longue, effilée, le museau cylindrique, la queue moyenne, arrondie, les jambes minces, les antérieures terminées par quatre doigts, les postérieures par cinq, tous armés d'ongles forts, presque droits, à bords tranchants, en forme de sabots. Leur bouche est encore assez grande, ils ont les yeux très en arrière, les oreilles longues, les poils courts.

Le jeune animal a huit molaires à la mâchoire supérieure, six à la mâchoire inférieure. Le vieil animal n'en a plus que cinq en haut et quatre en bas. Ces dents sont cylindriques, sans racines, fibreuses, composées d'un grand nombre de petits tubes serrés les uns contre les autres, pleins du côté de la couronne, creux du côté opposé. La coupe d'une de ces dents rappelle celle d'un jonc. Leur forme varie beaucoup; les antérieures sont petites et ovales, les moyennes rentrées des deux côtés dans le sens de leur longueur, comme si elles étaient constituées par la soudure de deux cylindres; les postérieures ont la forme des antérieures. L'on compte treize côtes minces et arrondies. Le squelette est encore remarquable par les apophyses longues et minces des vertèbres cervicales.

Les trois espèces que l'on croit pouvoir distinguer, ont entre elles de si grands rapports, qu'il est à peu près indifférent de décrire l'une ou l'autre, et qu'il est encore douteux si elles sont réellement distinctes.

L'ORYCTÉROPE DU CAP—*ORYCTEROPUS CAPENSIS*.

Das kapische Erdferkel, The Aard Vark.

Les colons Hollandais du cap de Bonne-Espérance ont donné à cet animal le nom de cochon de terre (*ardvarkens*), car sa chair a le goût de celle du sanglier. Ils l'ont chassé avec ardeur, et ont ainsi appris à le bien connaître.

Au temps de Buffon, on le regardait comme un animal fabuleux; le grand naturaliste conteste la description qu'en a donnée Kolbe, au

commencement du siècle dernier, description qui est cependant la plus complète que nous possédions.

Caractères. — L'animal adulte (*fig. 119*) a 1^m,30 de long, ou 2 mètres y compris la queue, et 50 cent. de haut; il pèse près de 50 kilogrammes. Il a la peau épaisse, les poils roides, soyeux, assez épars, ceux du dos étant plus courts que ceux du ventre. La racine des doigts est entourée d'une touffe de poils. La couleur du pelage est uniforme; le dos et les flancs sont d'un brun jaunâtre, à reflet roux. Il a le ventre et la tête d'un roux jaune clair, le train de derrière, la racine de la queue et les membres bruns.

Les nouveau-nés sont couleur de chair.

Distribution géographique. — L'oryctéropes du Cap habite l'Afrique du Sud. Il s'étend, surtout sur la côte occidentale, assez loin vers le nord; mais on ne sait au juste jusqu'à quelle limite.

Mœurs, habitudes et régime. — On le trouve dans les plaines, dans le désert et dans les steppes, partout où les fourmis et les termites sont en abondance.

Il a les mœurs des tatous; il est cependant plus sociable que ceux-ci, car on rencontre parfois plusieurs individus ensemble. Mais, en général, il vit pour lui seul. Le jour, il se cache dans un terrier qu'il s'est construit lui-même; il passe la nuit à rôder.

L'ORYCTÉROPE D'ÉTHIOPIE — *ORYCTEROPUS ÆTHIOPICUS*.

Das mittelafrikanische Erdferkel.

Dans les steppes du Kordofan, dans les bas-fonds couverts de forêts, comme dans les plaines recouvertes de hautes herbes, j'ai vu souvent les terriers de l'oryctéropes d'Éthiopie; j'ai beaucoup entendu parler de l'animal, mais jamais je n'ai pu le voir. Les nomades le nomment *abu-delatif*, c'est-à-dire le père possesseur d'ongles, et le chassent avec ardeur. Leurs rapports confirment tout ce que l'on rapporte de l'espèce qui habite le Cap.

Mon ami Heuglin fut assez heureux pour s'en procurer un vivant, dont il put observer les mœurs.

Mœurs, habitudes et régime. — Cet oryctéropes vit par couples. Il dort toute la journée enroulé sur lui-même dans un trou profond, qu'il s'est creusé, et qu'il ferme d'ordinaire derrière lui. Le soir, il en sort pour chercher sa nourriture. Sa course n'est nullement rapide; mais il

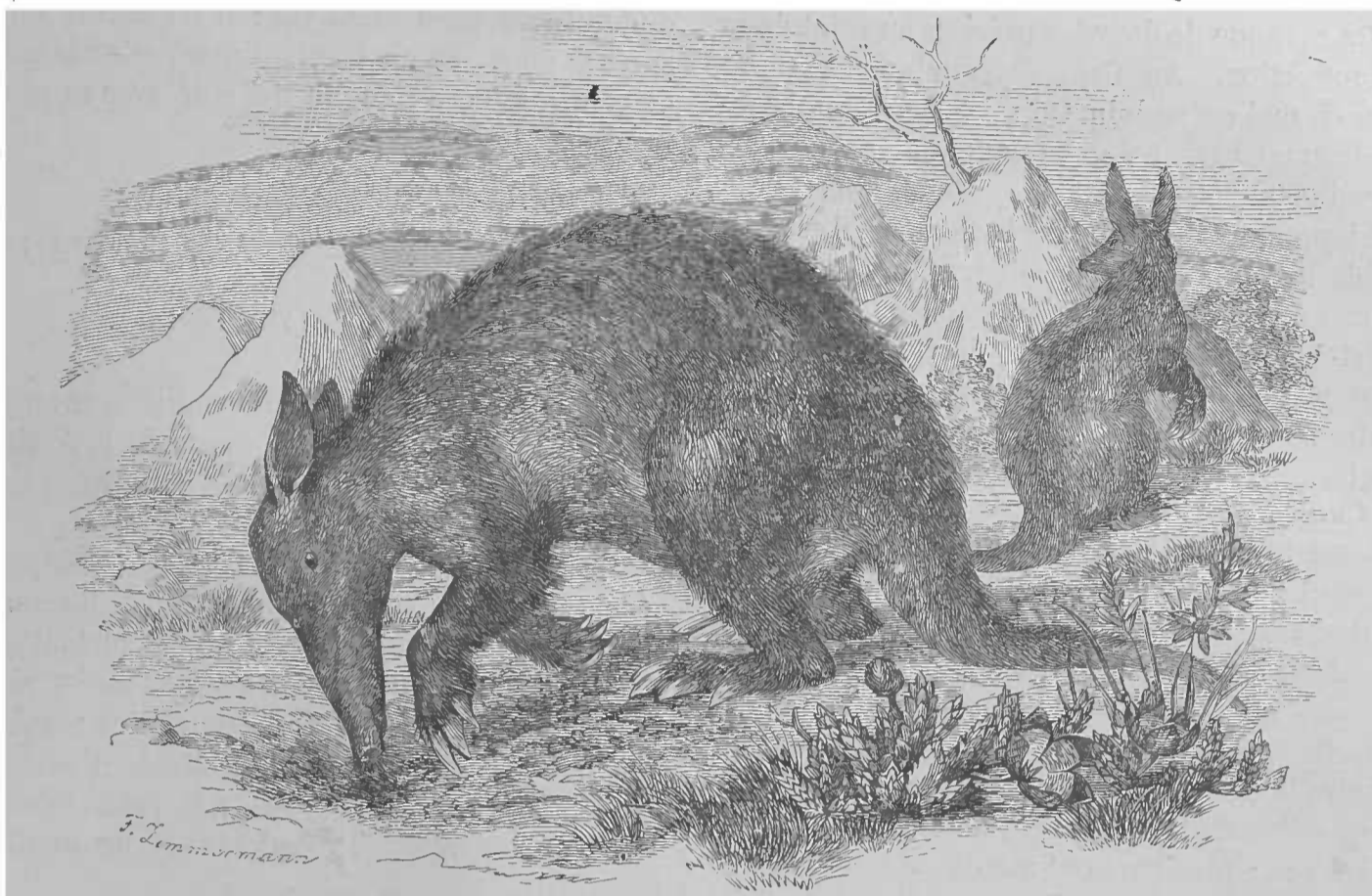


Fig. 119. L'Oryctérope du Cap.

fait des bonds particuliers, assez grands. Il appuie en marchant toute la plante à terre, il porte la tête inclinée vers le sol, courbe le dos et traîne la queue. Son museau est tellement près de terre, que le bouquet de poils qui entourent ses narines balaye le sable. Il porte les oreilles couchées sur le dos. De temps à autre, il s'arrête, écoute si aucun ennemi ne le menace, puis continue son chemin. On voit que l'ouïe et l'odorat lui servent surtout de guide; il agite continuellement son nez et ses oreilles; remue sans cesse les poils de ses narines; allonge son museau à droite et à gauche pour flairer une proie. Il va ainsi, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un sentier de fourmis, qu'il suit jusqu'à la fourmilière, et alors il se met en chasse, comme les tatous, ou encore mieux comme les véritables fourmiliers. Il creuse à merveille : aussi disparaît-il complètement en peu d'instants, quelque dur que soit le sol. Il se sert des ongles vigoureux de ses pattes de devant pour détacher et rejeter derrière lui de grosses mottes de terre qui, reprises par les pattes de derrière, sont repoussées plus loin. Pendant qu'il travaille, il est entouré par un nuage de poussière.

Lorsqu'il arrive près d'une fourmilière ou d'un nid de termites, il le flaire de tous côtés; puis il se met à creuser et s'enfonce dans la terre jusqu'à ce qu'il soit arrivé à l'habitation centrale

ou à l'un des couloirs principaux. Dans ce couloir, qui, dans un nid de termites, a jusqu'à 3 cent. de diamètre, il enfonce sa langue longue et gluante, la retire avec les fourmis qui y adhèrent, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il soit rassasié. Il prend aussi, en une fois, un grand nombre de fourmis avec ses lèvres, et quand il arrive à la chambre centrale d'un nid de termites, où s'agitent des millions de ces insectes, il y mange comme un chien, et en avale des centaines à chaque bouchée. Il va ainsi d'un nid à l'autre, détruisant à son tour les termites, ces infatigables destructeurs. Aux premières lueurs du jour, il s'enfonce sous terre; s'il ne trouve pas de trou déjà creusé, il s'en fait un en quelques minutes, et s'y met en sûreté. Un danger le menace-t-il, il continue de creuser; aucun ennemi n'est en état de le poursuivre dans son terrier; il rejette la terre derrière lui avec tant de violence que tout autre animal se retire étourdi; l'homme lui-même a de la peine à l'atteindre, et en peu d'instants le chasseur est complètement couvert de terre et de sable.

L'oryctérope d'Abyssinie est très-craintif; la nuit même, au moindre bruit, il s'enfonce sous terre. Son ouïe lui permet de reconnaître de loin l'approche de l'homme ou d'un grand animal, et, quand le danger approche, il est déjà en sûreté.

On manque de données précises au sujet de sa reproduction. Au Cap, l'accouplement aurait lieu en mai ou en juin. On sait encore que la femelle met bas, à une époque qui reste à déterminer, un seul petit, complètement nu, et qui est longtemps allaité. Dans le Soudan, il est probable que la mise bas a lieu, comme pour les autres mammifères, pendant la saison des pluies, c'est-à-dire dans les mois de juillet, août et septembre. L'oryctérope trouve à ce moment, outre les fourmis, un grand nombre d'autres insectes.

Chasse. — L'oryctérope est l'objet d'une chasse assez active ; mais sa grande force lui permet de repousser bien des périls. Le chasseur qui le surprend ne le tient pas encore. Comme le tatou, il se cramponne avec force aux parois de son trou, enfonce ses ongles en terre, recourbe son dos, se presse avec tant de vigueur contre la paroi supérieure, qu'il est à peu près impossible de le retirer. Un homme seul n'y parvient pas ; plusieurs ont même de la peine à en venir à bout. On emploie pour vaincre sa résistance le même procédé qu'en Amérique pour les tatous. Les indigènes du Soudan oriental s'approchent du trou avec prudence, voient à la terre qui est devant, si l'oryctérope l'habite, et y enfoncent subitement leur lance. Le terrier est-il droit, ils atteignent l'animal ; sinon, leur chasse est vaine. Dans le premier cas, il est facile de s'emparer de l'animal ; s'il n'est pas tué du premier coup, il n'a plus la force de creuser, et de nouveaux coups de lance l'achèvent. Si l'on retire l'animal vivant, quelques coups de bâton sur la tête l'ont bien vite tué.

Au Congo, on le prend dans des trappes en fer, et on le chasse de nuit avec des chiens. Ceux-ci ne peuvent se rendre maître de l'animal, qui, à leur vue, s'enfonce en terre ; mais ils font reconnaître l'endroit où il a disparu.

Captivité. — On n'est pas encore parvenu à garder longtemps l'oryctérope en captivité. Heuglin essaya vainement d'en ramener un en Europe. Il le nourrissait de lait, de miel, de fourmis. L'animal paraissait avoir de bonnes dispositions ; il s'apprivoisa rapidement, s'habitua à son maître, qu'il suivait dans la cour, et amusait les spectateurs par ses sauts comiques. C'était cependant un compagnon stupide et ennuyeux, qui disparaissait sous terre quand il le pouvait, et dormait tout le jour.

Usages et produits. — L'oryctérope d'Éthiopie n'est nuisible que dans les endroits où passent les caravanes ; sans cela, il est plus utile

que nuisible pendant sa vie : il est encore utile après sa mort. Sa chair est estimée ; elle a le goût de celle du porc ; on fait du cuir avec sa peau forte et épaisse.

LES TAMANOIRS — *MYRMECOPHAGA*.

Die Ameisenbären, The Ant-bears.

Caractères. — Les vrais fourmiliers, ou tamanoirs, qui forment le second genre de la famille des myrmécophagidés, ressemblent fort peu aux oryctéropes. Ils ont le corps allongé, la tête et le museau encore plus longs que dans le genre précédent ; la queue moitié de la longueur du corps environ ; le pelage épais, serré, touffu surtout sur le dos ; les membres postérieurs élancés, plus faibles que les antérieurs ; les doigts au nombre de cinq, mais tous ne sont pas armés d'ongles ; l'ouverture buccale très-petite ; la queue mince, arrondie, vermiforme ; les yeux et les oreilles très-petits.

La structure interne présente diverses particularités. Par suite de l'allongement de la face, le museau est long, tubuleux, formé de deux conduits adossés. L'os incisif est court et recourbé, relié par un cartilage au maxillaire supérieur. Les dents manquent complètement. Il y a de 15 à 18 vertèbres dorsales, de 2 à 6 lombaires, de 4 à 6 sacrées, de 29 à 40 coccygiennes. Les côtes sont très-larges, et se recouvrent mutuellement, les espaces intercostaux n'existant pas. La clavicule est rudimentaire chez les uns, très-développée chez les autres ; il en est chez lesquels elle manque tout à fait ; le squelette du membre supérieur est très-fort et donne insertion à des muscles puissants. La langue, très-longue, arrondie, recouverte de petits piquants cornés, est mue par des muscles spéciaux, et des glandes salivaires très-développées la recouvrent toujours d'un enduit visqueux. Le cœur est petit. Les artères fémorales forment des réseaux admirables.

LE TAMANOIR A CRINIÈRE — *MYRMECOPHAGA JUBATA*.

Der Yarumi, The Tamanoir ou Great Ant-eater.

Nous devons à d'Azara et à Rengger une description excellente de deux espèces de fourmiliers, et le dernier est celui qui a le mieux fait connaître les mœurs de ces animaux ; aussi je crois devoir le citer textuellement.

« Au Paraguay, dit-il, se trouvent deux es-

pèces de fourmiliers. Les Guaranas nomment l'une *yurumi*, c'est-à-dire petite bouche, l'autre *caguare*.

Caractères. — « L'yurumi porte des soies roides, serrées, rudes. Courtes sur la tête, elles s'allongent jusqu'à avoir 25 cent. le long de la nuque et de l'épine dorsale, où elles forment une crinière ; elles ont de 17 à 40 cent. à la queue ; sur tout le reste du corps et sur les pattes, elles n'ont que 8 à 10 cent. Ces poils sont les uns couchés, inclinés en arrière, les autres pendants ; ceux de la tête sont droits. Les poils qui forment la touffe terminale de la queue sont comprimés latéralement, en forme de fer de lance. Le bout du museau, les lèvres, les paupières, la plante des pieds, sont nus. La tête est d'un gris cendré, mêlé de noir, les poils y étant annelés de gris et de noir ; la nuque, le dos, les flancs, les pattes de devant et la queue ont la même couleur. La gorge, la poitrine, le ventre, les pattes de derrière, la face inférieure de la queue, sont d'un brun foncé. Une bande noire, large antérieurement de 14 à 18 cent., et se terminant en pointe, va obliquement de la tête et de la poitrine le long du dos jusqu'au sacrum ; elle est entourée de deux bandes pâles, d'un gris clair. Une bande noire recouvre l'extrémité inférieure du bras et les doigts des pattes de devant ; les parties nues du corps sont noires.

« Les jeunes fourmiliers ont une teinte plus pâle, et ils n'ont pas les poils marqués d'anneaux clairs.

« L'yurumi adulte a 1^m,40 de long ; la queue mesure 73 cent., ou 1 mètre et plus, si l'on tient compte des poils. La longueur totale de l'animal est ainsi de 2^m,40. On trouve quelquefois de vieux mâles qui dépassent cette taille.

« L'yurumi n'a pas, tant s'en faut, une physionomie attrayante. Sa tête est un cône long, mince, un peu recourbé en bas à sa partie antérieure ; son museau est court et obtus. Il a les deux mâchoires d'égale longueur, l'inférieure étant peu mobile ; l'orifice buccal réduit à une fente dans laquelle on peut, au plus, introduire le pouce ; les orifices des narines de forme semi-lunaire ; les yeux petits et enfoncés ; les oreilles, hautes et larges d'environ 3 cent., sont arrondies à la partie supérieure. Les longs poils qui couvrent le cou font paraître cette région plus volumineuse que le derrière de la tête. Le tronc est gros, informe, comprimé de haut en bas, porté sur des jambes courtes. Les avant-bras sont larges et musculeux. Les pattes de devant ont quatre doigts, armés d'ongles forts, com-

primés, semblables à des serres d'aigle. L'ongle du premier doigt, c'est-à-dire du doigt interne, mesure 11 millim., il est presque droit ; celui du second doigt est recourbé, tranchant à son bord interne, long de 48 millim. ; le troisième a la même forme que le précédent, est tranchant des deux côtés, et a 70 millim. de long ; le quatrième a la forme et les dimensions du premier. Lorsque l'animal marche ou se repose, il fléchit ses ongles en dedans, comme les doigts de la main fermée ; il marche sur le bord externe de la patte, qui porte une callosité derrière le doigt externe. La plante porte aussi quelques petites callosités ; une grande se trouve à son bord postérieur. Les membres de derrière sont moins solidement charpentés que les membres antérieurs et le pied, dont la longueur est de 22 cent., a cinq doigts armés d'ongles un peu comprimés sur les côtés, légèrement recourbés, dirigés en avant, et longs de 11 à 20 millim. Dans la marche toute la plante appuie à terre. L'animal porte élevée sa queue longue et touffue.

« La langue, qui n'a que de 7 à 10 millim. d'épaisseur, a la forme d'un cône très-allongé ; elle est constituée par deux muscles ; sur son plancher se trouvent deux organes glanduleux. Elle est très-protractile, l'animal peut la projeter jusqu'à près d'un demi-mètre hors de la bouche. » M. Roulin a mesuré celle d'un individu récemment mort, et la partie qu'il a fait sortir de la bouche, en tirant très-modérément, n'avait pas moins de 42 cent. de longueur.

Distribution géographique. — Le tamanoir à crinière est propre au Paraguay ; toutefois, il n'y est pas abondant. Quelques naturalistes nous apprennent qu'on le trouve dans presque toute l'Amérique du Sud, depuis le Rio de la Plata, jusqu'à la mer des Caraïbes.

Mœurs, habitudes et régime. — « Il habite, continue Rengger, les endroits déserts ou médiocrement peuplés de la partie nord de cette contrée. Il n'a pas de gîte constant, rôde tout le jour dans la plaine, et s'endort où la nuit le surprend ; il recherche à cet effet un endroit recouvert par de hautes herbes ou par des buissons. On le rencontre toujours seul : en voit-on deux, c'est une mère avec son petit.

« Sa marche ordinaire est un pas lent ; quand il est poursuivi, il galope lourdement, mais pas avec assez de rapidité pour qu'un homme ne puisse l'atteindre en marchant.

« Il se nourrit exclusivement de termites et de fourmis. Avec les ongles de ses pattes de devant, il bouleverse leurs nids, allonge sa langue au

milieu des insectes, et la retire lorsqu'elle en est couverte : cela se répète jusqu'à ce qu'il soit rassasié, ou qu'il ne paraisse plus aucun insecte.

« Je ne pourrais dire quelle est l'époque de l'accouplement, et la durée de la gestation. La femelle met bas un seul petit au printemps, et le porte longtemps sur son dos ; l'allaitement paraît être de longue durée, et quoiqu'il puisse déjà suffire à ses besoins, le petit ne quitte sa mère que quand celle-ci est de nouveau pleine.

« L'odorat est le sens le plus parfait chez l'yurumi ; l'organe en est très-développé. Après lui, vient l'ouïe. La vue paraît être mauvaise. Il fait entendre une sorte de beuglement, quand il est en colère, et c'est en quoi consiste sa voix.

« Le fourmilier à crinière est un animal paisible et tranquille, qui ne fait aucun mal ni à l'homme, ni aux autres mammifères. On peut le chasser longtemps devant soi, sans qu'il cherche à résister. Mais si on le maltraite, il se dresse sur ses pattes de derrière, comme l'a dit d'Azara, étend ses bras vers son ennemi, et cherche à le prendre entre ses griffes. »

M. Roulin (1), qui a été témoin de la résistance qu'oppose le tamanoir à ceux qui l'attaquent, et des moyens de défense qu'il emploie, a écrit à ce sujet quelques pages pleines d'intérêt. « L'extrait suivant de mon journal de voyage, dit-il, montrera dans quelles circonstances je fis, avec cet animal, une connaissance qui faillit me coûter cher.

« Le 3 février, dans la soirée, sortant pour me promener avec le curé, j'aperçus au loin, dans la plaine, le petit pâtre qui était monté à cheval pour ramener les vaches au corral ; il galopait vers nous en chassant devant lui à coups de fouet un tamanoir qu'il avait trouvé un quart d'heure auparavant fouillant une fourmilière.

« Lorsque nous aperçûmes l'animal, il était déjà fatigué, et galopait presque à la manière d'une vache. Je courus vers lui, et l'ayant atteint, je le saisis par la queue, espérant l'arrêter. Je n'y aurais pas réussi, sans doute, mais je dus bientôt cesser mes efforts, en entendant le petit pâtre me crier d'une voix effrayée que j'allais me faire tuer.

« Quoique je ne visse pas bien en quoi pouvait consister le danger, comme déjà je m'étais attiré plus d'une fâcheuse aventure pour n'avoir pas voulu croire à l'expérience des gens du pays, je cédaï cette fois au premier avertissement, et je

reconnus, au moment même, que l'obstination m'eût coûté cher. A peine avais-je lâché prise, que l'animal, s'arrêtant brusquement, se leva sur ses pieds de derrière, comme l'eût pu faire un ours, et, se retournant vers moi par un mouvement rapide, semblable à celui d'un faucheur, traça dans l'air, avec son bras étendu, un cercle dans lequel il s'en fallut de bien peu que je ne fusse compris : je vis passer à 2 pouces de ma ceinture un ongle tranchant qui me parut alors long d'un demi-pied, et qui, si j'eusse fait un pas de plus, m'aurait infailliblement ouvert le ventre d'un flanc à l'autre. Un grondement de colère, qui accompagnait cette démonstration déjà par elle-même assez significative, me fit comprendre qu'il y aurait de la témérité à recommencer un engagement avec un ennemi dont les mains étaient beaucoup mieux armées que les miennes ; je continuai donc la chasse en simple spectateur. Le petit pâtre, qui maniait son cheval avec beaucoup d'adresse, parvint à conduire le tamanoir jusqu'au centre du village ; arrivé là, le pauvre animal, qui ne pouvait presque plus courir, se réfugia sous le portique de l'église ; on apporta bientôt, des maisons voisines, plusieurs lazos au moyen desquels on s'en rendit maître, et on l'amena, lié par la tête et les deux pattes de devant, au milieu de la place du village. Au bout de quelques instants, il parut avoir renoncé à toute résistance, et je profitai de ce moment pour en faire un dessin. Tant que je restais à une certaine distance, il se tenait complètement immobile. S'il m'arrivait, au contraire, de m'approcher pour mieux voir quelque détail, il se mettait aussitôt en mesure de se défendre, non plus, comme la première fois, en se levant debout et cherchant à me frapper, mais en se plaçant sur le dos et ouvrant ses bras pour me saisir.

« Cette attitude de défense, la meilleure peut-être que pût prendre l'animal, cerné de toutes parts comme il l'était en ce moment, n'est pas celle qu'il choisit quand il n'est menacé que d'un seul côté : alors, au lieu de se renverser, il se contente de s'asseoir, et, faisant face à son ennemi, il le menace de ses terribles ongles.

« On prétend, dit d'Azara, que, lorsque le jaguar voit le tamanoir ainsi sur ses gardes, il n'ose pas l'attaquer, et lorsqu'il s'y hasarde, celui-ci le saisit et ne le lâche qu'après lui avoir fait perdre la vie en lui enfonçant ses griffes dans le corps ; de sorte qu'il arrive parfois que l'un et l'autre demeurent sur l'arène... Il est certain, ajoute notre auteur, que c'est de cette manière que se défend le tamanoir. Mais il n'est

(1) F. Roulin, *Histoire nat. et Souvenirs de voyages*. Paris, p. 239.



Fig. 120. Le Tamanoir à crinière.

pas croyable qu'elle lui suffise contre le jaguar qui peut le tuer d'un coup de patte ou d'un coup de dent, et qui est beaucoup trop agile pour se laisser saisir par un être aussi lourd.

« La première fois que j'ai entendu parler de ces étranges luttes qui ne finissent que par la mort des deux antagonistes (car l'histoire s'en raconte dans les llanos de la Nouvelle-Grenade, comme dans les pampas du Paraguay), je n'y ai pas ajouté plus de foi que d'Azara. Maintenant je ne les tiens plus pour impossibles : seulement, je crois qu'elles ne peuvent être que fort rares et qu'elles doivent s'engager tout autrement qu'on ne le dit. Le jaguar ne donne guère à l'animal dont il veut faire sa proie, le temps de se mettre sur ses gardes : il fond sur lui à l'improviste, l'atteint en deux ou trois bonds, et souvent le terrasse d'un seul coup. Il arrive pourtant, parfois, que ce premier coup porte à faux, et alors l'agresseur se trouve un moment dans une situation quelque peu critique, car il est comme

BREM.

prosterné aux pieds de son ennemi, et pour ainsi dire à sa discrétion. Ce moment est, à la vérité, fort court ; mais, convenablement employé, il peut changer la face du combat ; on a vu, par exemple, une mule frapper du pied de devant le jaguar à la tête et lui fracasser le crâne ; un tamanoir, en pareil cas, cherchera à lui jeter les bras autour du corps, et s'il parvient à le saisir, l'étreinte sera terrible.

« On dit que lorsque le tamanoir est parvenu à se cramponner, au moyen de ses grands ongles, au corps de l'ennemi qui a eu la maladresse de se laisser saisir, rien ne peut lui faire lâcher prise, et que, même après la mort, ses bras conservent la position qu'ils avaient au moment de la dernière étreinte. M. Schomburgk, qui ne regarde pas le fait comme impossible, bien qu'il n'ait pas eu l'occasion de le constater par lui-même, suppose que, dans ce cas, la rétraction des phalanges unguéales se maintient en vertu de la rigidité qu'acquièrent, après la mort, tous

II — 134

Les muscles, et en particulier les fléchisseurs des doigts. Mais, comme l'instant où le système musculaire cesse d'agir sous l'influence de la volonté est séparé par un long intervalle de celui où commence à apparaître le phénomène de la roideur cadavérique, il semble que le jaguar aurait plus que le temps suffisant pour se dégager; l'explication du savant voyageur me semble donc difficile à admettre.»

La tendance qu'ont les ongles à rester repliés, indépendamment de toute action musculaire, rendrait mieux compte, selon M. Roulin, de ces embrassements du tamanoir, persistant même après la mort.

« Dans les circonstances ordinaires, poursuit-il, le tamanoir, à ce qu'il paraît, se laisse tuer sans opposer aucune résistance. « J'en ai tué plusieurs, dit d'Azara, en leur donnant des coups « d'un gros bâton sur la tête, et j'y allais sans plus de « précaution que si j'avais frappé sur une souche. » Je suis très-porté à croire que ces glorieux exploits sont, en effet, sans danger pour l'homme qui connaît les habitudes de l'animal; mais je ne suis pas bien sûr qu'il en soit tout à fait de même pour un chasseur inexpérimenté tel que je l'étais en 1824, et que l'était en 1537 le capitaine Jean Tafur, un des officiers de l'expédition de Quesada.

« Cette expédition, qui amena la découverte et la conquête du plateau de Bogota, fut environnée de dangers de toute sorte, et, à plusieurs reprises, la famine menaça d'une destruction complète la petite troupe, dont les flèches empoisonnées des sauvages avaient déjà fort éclairci les rangs. Ce fut à l'une de ces époques de disette que Tafur fit rencontre d'un tamanoir : le voir de loin dans la plaine, galoper vers lui, l'atteindre et le frapper d'un coup de lance, ce fut l'affaire d'un instant. Cependant, le bois de la lance s'étant rompu dans le choc, l'animal, blessé, au lieu de songer à fuir, se jeta sur la croupe du cheval dans laquelle il enfonça ses ongles redoutables. Percé d'un second coup de lance par un piéton qui était accouru à l'aide du cavalier, le fourmilier se laissa glisser en bas : mais ce fut pour embrasser les deux jambes du cheval, qui ne put s'en débarrasser en ruant qu'après que Tafur eut pris le parti de sauter à terre. A ce moment même, les deux chasseurs crurent que leur proie allait leur échapper. Un troisième coup de lance, pourtant, atteignit l'animal et le jeta sur le flanc; mais, jusqu'au dernier moment, il continua à se défendre. »

C'est à peu près là tout ce que nous connais-

sons du fourmilier à crinière. Nous ajouterons qu'en marchant, il tient sa tête penchée, le museau touchant le sol, et qu'il porte sa queue horizontalement, la crinière relevée, ce qui le fait paraître plus haut qu'il ne l'est réellement.

Des observateurs récents ont trouvé dans son estomac de la terre et de petits morceaux de bois, qu'il avale avec les fourmis. On a voulu en conclure qu'il se nourrissait de matières végétales; d'autres naturalistes disent qu'il n'avale ces substances que pour faciliter sa digestion. Ce qui est certain, c'est qu'il mange aussi des cloportes, des scolopendres, des vers de petite taille. Il guetterait longtemps les vers, et broierait avec ses ongles vigoureux les troncs d'arbres morts, pour se les procurer.

Chasse. — On chasse rarement le fourmilier à crinière. Le rencontre-t-on par hasard dans la campagne, quelques coups de bâton sur la tête suffisent pour le tuer. On devrait le protéger plutôt que de le détruire; il est très-utile en dévorant les fourmis et les termites, espèces si nombreuses dans certains cantons du Paraguay, qu'elles y rendent toute culture impossible.

Le jaguar et le cougar sont, avec l'homme, les seuls ennemis du tamanoir.

Captivité. — « J'ai eu, pendant longtemps, dit encore Rengger, un tamanoir qui n'était pas âgé d'un an, lorsque je le reçus. On l'avait pris avec sa mère dans une métairie, sur la rive gauche du Nexay; celle-ci mourut bientôt. Je l'élevai en lui donnant du lait, des fourmis et de la viande hachée. Il humait le lait ou y trempait sa langue et la retirait ensuite, en entraînant ainsi quelques gouttes. Il chassait les fourmis dans la cour et autour de la maison. Quand il avait senti une fourmilière, il la creusait jusqu'à ce que beaucoup de fourmis apparussent; il promenait alors sa langue sur elles, et en prenait ainsi des centaines à chaque fois. D'Azara croit que l'yurumi darde et retire sa langue deux fois par seconde; ce n'était pas ce que faisait mon captif: il ne lançait et ne ramenait pas une fois par seconde sa langue. Les fourmis restaient moins collées à cet organe, comme l'annoncent tous les auteurs, qu'elles ne s'y cramponnaient avec leurs mandibules, ainsi qu'elles le font toujours lorsqu'elles sont irritées et qu'elles rencontrent un corps étranger. Les termites, par contre, faibles et sans défense, sont retenues par l'enduit visqueux. Mon yurumi ne mangeait pas indifféremment toute espèce de fourmis; il préférait celles qui n'avaient ni piquants, ni fortes mandibules; il ne touchait pas à une toute petite espèce, qui exhale

une odeur fétide. Quant à la viande hachée, dont je le nourris pendant quelque temps, il fallut d'abord la lui introduire dans la bouche ; plus tard, il la prit avec sa langue, comme il prenait les fourmis.

« La moitié de la journée, et toute la nuit, il dormait, mais sans se choisir, à cet effet, une place spéciale. Il se couchait sur le flanc, un peu enroulé sur lui-même, la tête entre les pattes de devant, les membres ramassés et recouverts avec sa queue ; lorsqu'il ne dormait pas, il rôdait dans la cour, cherchant des fourmis. Au commencement, il enfonçait tout le museau dans les fourmilières ; les insectes lui couraient alors sur le nez, et il savait à merveille les en faire tomber avec ses pattes de devant.

« Quoique très-jeune, mon tamanoir était très-vigoureux. Lorsqu'il avait fléchi ses ongles, je ne pouvais les lui étendre de force.

« Il montrait plus d'intelligence qu'on n'en rencontre d'ordinaire chez les édentés. Sans reconnaître les personnes, il s'en approchait cependant, les cherchait, recevait leurs caresses avec plaisir, jouait avec elles, grimpait volontiers dans leur sein. Il n'était cependant pas obéissant, n'arrivait pas à l'appel, quoiqu'il l'eût compris, ce qu'indiquait le mouvement de la tête. Il vivait en bons termes avec tous les animaux domestiques ; se laissait même tourmenter, sans se fâcher, par quelques oiseaux, par des pintades que j'avais apprivoisées. Quand on le maltraitait, il grognait et cherchait à se défendre avec ses griffes. »

Dans ces derniers temps, on est parvenu à amener quelques tamanoirs vivants en Angleterre et en Espagne, et à les garder pendant quelques mois.

Usages et produits. — Les Indiens, seuls, mangent la chair du tamanoir à crinière et utilisent sa peau. Les paysans du Paraguay croient que celle-ci, mise sous les couvertures, est un excellent préservatif contre les maux de reins.

LES TAMANDUAS — TAMADUA.

Die Ameisenfresser, The Tamanduas.

Caractères. — Les tamanduas ont une tête moins allongée que les tamanoirs ; un pelage moins épais et moins grossier ; une queue en partie nue et préhensile. La forme de leurs pieds est à peu près la même que celle des tamanoirs.

Mœurs. — Leurs mœurs diffèrent.

LE TAMANDUA TRIDACTYLE — TAMANDUA TRIDACTYLA.

Der dreizehige Ameisenfresser ou Caguare, The Tamandua.

Cette espèce (*fig. 121*) est le *caguare* des Guaranas, le *fourmilier moyen* ou *à trois doigts* (ou plutôt à trois ongles) des auteurs. Comme nous l'apprend d'Azara, le nom de *caguare* signifie « le puant de la forêt, » et cette appellation est fondée. Les Espagnols nomment cet animal *petit fourmilier*, les Portugais *tamadua*.

Caractères. — Il a au plus un mètre de long, sur lesquels le corps prend 66 cent. environ ; la queue a par conséquent 44 cent. ; sa hauteur est de 33 à 36 cent. Il a donc à peu près la moitié de la taille de l'espèce précédente, à laquelle il ne le cède pas pour la laideur ; mais sa tête est moins allongée, son museau moins proéminent ; il a la mâchoire supérieure plus longue que l'inférieure ; les oreilles ovales et écartées de la tête ; le cou gros, le tronc large ; les ongles des pattes de devant recourbés, comprimés sur les côtés, longs de 23 à 55 millim. ; ceux des pattes de derrière plus courts, moins recourbés et égaux entre eux. La queue est épaisse, cylindrique, tronquée. Les muscles sont assez vigoureux pour en faire une queue prenante. Le corps est recouvert de poils roides et luisants, un peu crépus ; ceux de la tête sont courts, les autres ont 8 cent. de long. A l'angle supérieur de l'omoplate est une sorte de raie formée par des poils inclinés les uns en avant, les autres en arrière. Le pelage, sauf un cercle noir autour de l'œil, est d'un blanc jaunâtre à la tête, à la nuque, au dos, à la poitrine, aux membres de devant à partir du milieu de l'avant-bras, aux membres de derrière à partir du genou ; une bande noire part du cou, passe par-dessus l'épaule, longe les flancs en s'élargissant rapidement, et recouvre complètement les cuisses. La pointe du museau, les lèvres, les paupières, la plante des pieds, sont nues et noires, les oreilles et la queue sont couvertes de poils rares.

Les jeunes animaux sont d'un blanc jaunâtre : ce n'est qu'à l'âge de deux ou trois ans qu'ils prennent la livrée de l'adulte.

L'espèce offre d'assez grandes variétés. On trouve des individus chez lesquels il n'y a pas de cercle noir autour de l'œil ; d'autres chez lesquels le blanc jaunâtre est remplacé par du gris ou du roux jaunâtre ; d'autres qui sont entièrement jaunâtres, etc.

Distribution géographique. — Cet animal

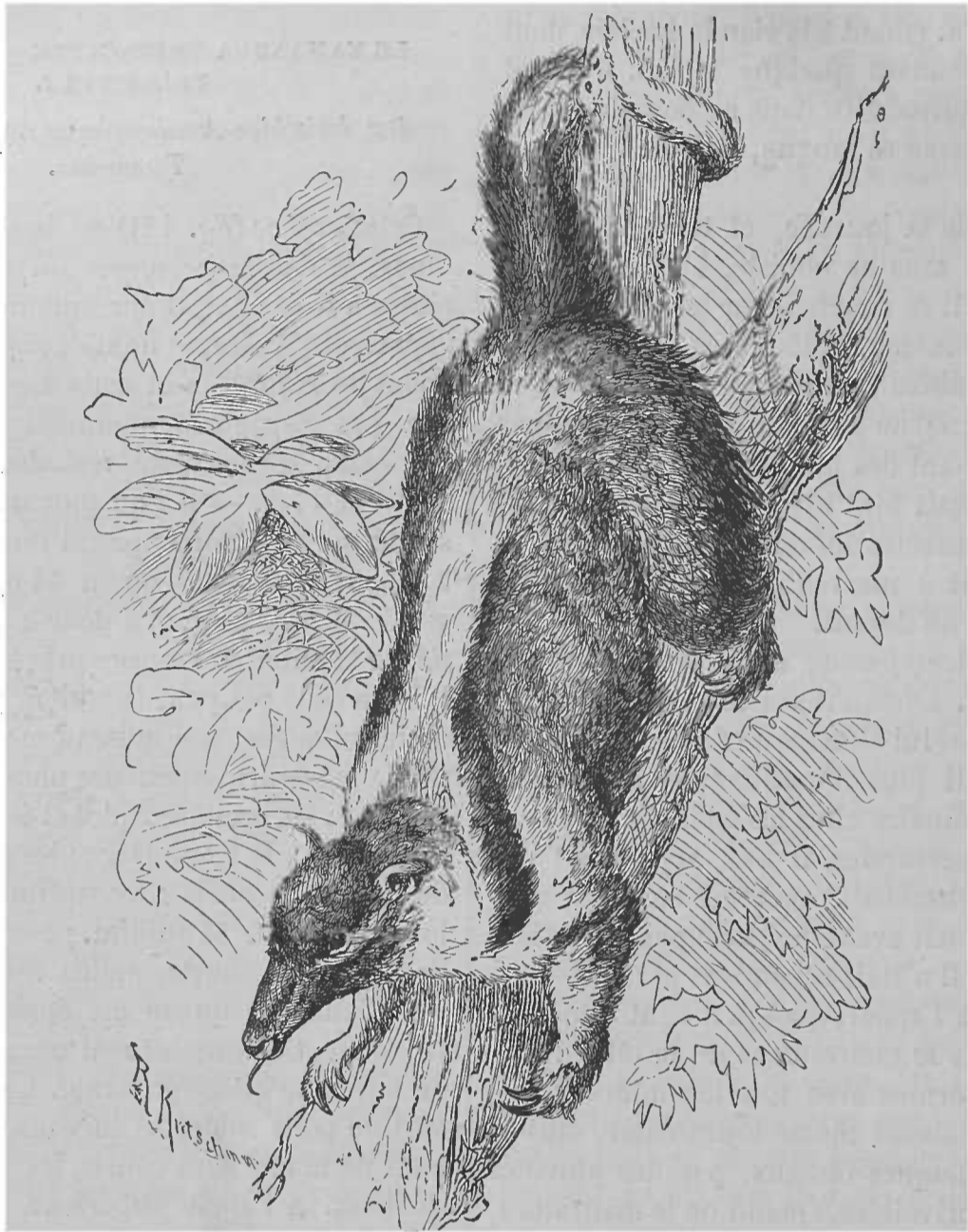


Fig. 121. Le Tamandua tridactyle.

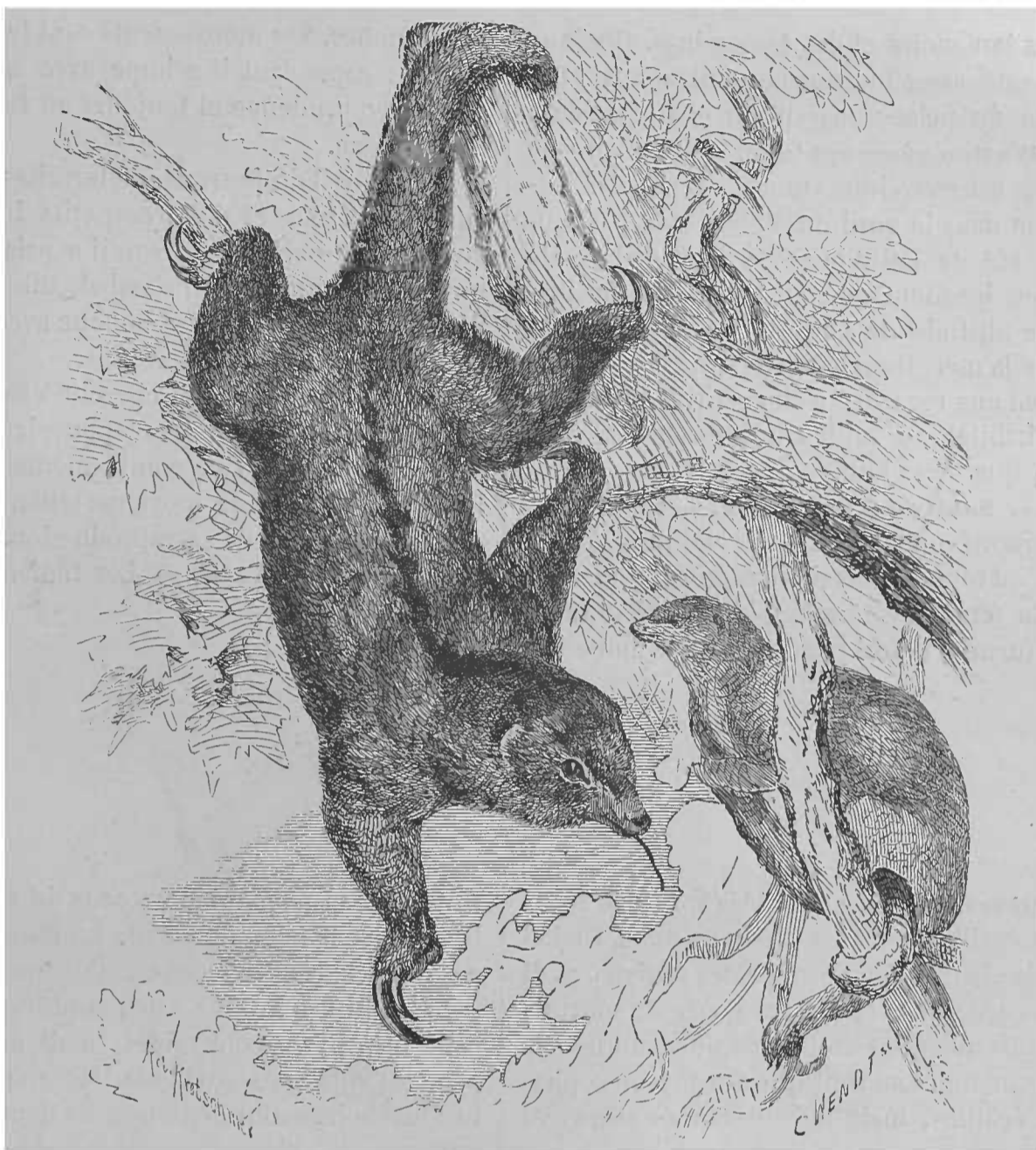
curieux habite les mêmes contrées que le tamanoir à crinière, et arrive jusqu'au Pérou.

Mœurs, habitudes et régime. — Au Brésil et au Paraguay, on le trouve partout dans les cantons solitaires, à la lisière des forêts, dans les buissons, et quelquefois même jusqu'au voisinage des habitations. Ses habitudes ne sont pas exclusivement terrestres. Quoique ses mouvements soient lents comme ceux des paresseux, il grimpe cependant sur les arbres avec assez d'agilité. Il se sert continuellement de sa queue prenante pour se maintenir en équilibre. Pour dormir, il se couche sur le ventre, s'assujettit avec sa queue, fléchit la tête sur la poitrine, et la recouvre avec ses pattes de devant. Comme le tamanoir, il se nourrit principalement de fourmis, surtout de celles qui vivent sur les arbres. Le prince de Wied n'a rencontré dans l'estomac du tamanoir que des termites, des fourmis, des larves de ces insectes. On y trouve également de

la terre, de petits morceaux de bois. Il paraît qu'il mange aussi du miel, ce qui lui a valu dans quelques contrées le nom d'*oso melero*. Sa marche est un peu plus rapide que celle du tamanoir; mais, en somme, c'est un animal paresseux et stupide. Il fait très-rarement entendre sa voix. Au printemps, la femelle met bas un petit, et le porte longtemps sur son dos.

M. Roulin (1), pendant son séjour en Amérique, ne put observer le tamandua; mais à San Martin, où cet animal est connu, le curé lui apprit qu'on le nomme *Dominus vobiscum*, à cause de l'habitude qu'il a d'ouvrir les bras comme le fait le prêtre, à l'autel, au moment où il prononce ces paroles. C'est une attitude de défense, et l'animal la prend, même quand il est sur un arbre, en voyant approcher un chien; seulement alors il se tient d'ordinaire par une de ses mains.

(1) F. Roulin, *Histoire nat. et souvenirs de voyage*, Paris, p. 250.



F'g. 122. Le Cyclothure à deux doigts.

Usages et produits. — Le tamandua, surtout lorsqu'il est irrité, répand une forte odeur de musc, qui pénètre sa chair et la rend immangeable pour un Européen. Les Indiens, par contre, et les nègres s'en font un régal, et dressent des trappes pour le prendre. Les chasseurs brésiliens utilisent sa peau: ils en font des capuchons pour les batteries de leurs fusils.

LES CYCLOTHURES — *CYCLOTHURUS*

Die Ameisenkletterer.

Caractères. — Les cyclothures, qu'on a aussi génériquement nommés *dionix*, *myrmidons*, *didactyles*, se distinguent des autres myrmécophagides, par une tête et une langue bien plus courtes; un corps plus trapu; une queue épaisse à la base, dénudée en dessous sur une grande étendue, plus longue que le corps et prenante.

Leurs pieds diffèrent par leur forme de ceux des deux genres précédents: ceux de devant sont seulement armés de deux ongles; ceux de derrière en ont quatre.

L'espèce sur laquelle ce genre repose est presque exclusivement arboricole.

LE CYCLOTHURE A DEUX DOIGTS — *CYCLOTHURUS DIDACTYLUS*.

Der zweizehige Ameisenkletterer, The little Ant-eater.

Caractères. — Cette espèce (*fig. 122*) est la plus petite de la famille. Elle a la taille de l'écureuil, soit environ 40 cent., sur lesquels 29 cent. appartiennent à la queue, son pelage est soyeux, roux sur le dos, gris sous le ventre; les poils sont d'un gris brun à la racine, puis noirs et d'un jaune brun à la pointe. On rencontre quelques variations de couleur.

La structure interne diffère notablement de

celle des tamanoirs et des tamanduas. Quoique d'une forme assez lourde, ce petit animal, par la beauté du pelage, paraît un être gracieux.

Distribution géographique. — Son aire de dispersion est restreinte. On ne l'a rencontré jusqu'ici que dans le nord du Brésil et au Pérou, entre le 16° de latitude sud et le 6° de latitude nord. Dans les montagnes, il arrive souvent jusqu'à une altitude de 650 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il est partout rare, et il échappe facilement aux regards du chasseur, tant à cause de son habitat au milieu des forêts les plus épaisses, que de sa faible taille.

Mœurs, habitudes et régime. — Comme les autres myrmécophagidés, le cyclothure vit solitaire : c'est tout au plus si, au moment du rut, le mâle et la femelle vont ensemble. Ses habitudes sont nocturnes ; il dort pendant tout le jour entre

les branches. Ses mouvements sont lents et maladroits ; cependant il grimpe avec agilité, mais aussi avec prudence et toujours en faisant usage de sa queue.

Il se nourrit de fourmis, de termites, peut-être aussi d'abeilles et d'autres petits insectes qui vivent sur les arbres. Lorsqu'il a pris une proie un peu volumineuse, il s'assied, dit-on, comme l'écureuil, et la porte à sa bouche avec ses pattes de devant.

Lorsqu'on l'attaque, il cherche à se défendre ; mais il est trop faible pour pouvoir résister au moindre ennemi ; il succombe même sous les attaques des hiboux de moyenne taille.

On ne sait rien de sa reproduction.

Usages et produits. — Les Indiens mangent sa chair.

LES MANIDÉS — MANES

Die Schuppenthier.

Caractères. — « Les manidés sont des fourmiliers à écailles. » En ces quelques mots, Giebel caractérise le troisième groupe des fouisseurs. Il ne les regarde que comme un genre de fourmiliers, tandis que nous en faisons une famille. A la vérité les manidés ne sont que des myrmécophagidés à écailles, mais les différences entre ces deux groupes sont nettement tranchées : une grande partie de leur corps est recouvert d'appendices cornés, disposés comme les tuiles d'un toit, ou mieux comme les écailles d'une pomme de pin. Ces organes sont très-caractéristiques, car on n'en trouve de semblables chez aucun autre mammifère.

Les manidés ont encore pour caractère un corps allongé ; une queue longue ; des jambes courtes, terminées par cinq doigts armés d'ongles fouisseurs très-robustes ; une tête petite ; un museau conique, pointu ; le menton, la face inférieure du corps et la face interne des jambes seuls dégarnis d'écailles ; celles-ci sont rhomboïdales ; une de leurs pointes pénètre dans la peau ; leurs bords sont tranchants, durs et solides ; elles peuvent être poussées de côté et d'autre, être levées ou abaissées. Lorsque l'animal se roule en boule, ces écailles se soulèvent ; leur pointe et leurs bords tranchants forment saillie de chaque côté et constituent un puissant moyen de défense. Pendant la marche, il peut aussi les hérissier. Entre les écailles et aux parties nues se

trouvent des poils minces ; ceux du ventre tombent souvent complètement. Le museau est dégarni d'écailles et recouvert d'une peau cornée.

La structure interne a de grands rapports avec celle des myrmécophagidés, mais présente cependant quelques particularités remarquables. Les mâchoires sont dégarnies de dents. Il y a de quatorze à dix-neuf vertèbres dorsales, cinq lombaires, trois sacrées, et de vingt-quatre à quarante-six caudales. Les côtes sont larges ; leurs cartilages s'ossifient presque complètement avec l'âge. Le sternum est large. Les os malaires sont très-forts, et les os du carpe ont une grande solidité. Un muscle peaucier, très-large, descendant des deux côtés de la colonne vertébrale, comme chez le hérisson, permet à l'animal de se rouler en boule. La langue est longue et protractile. Des glandes salivaires, extraordinairement développées, qui arrivent presque jusqu'au sternum, sécrètent le liquide visqueux qui la couvre.

Distribution géographique. — Les manidés sont propres à l'Afrique centrale, au sud de l'Asie, et à quelques îles de l'archipel Indien.

Mœurs, habitudes et régime. — Ils habitent les steppes et les forêts, les plaines et les montagnes. Ils vivent solitaires dans des trous qu'ils se creusent eux-mêmes, y restent cachés tout le jour et n'en sortent que la nuit. Dans le Kordofhan, je vis de nombreux trous de l'espèce dédiée à Temminck, espèce bien connue des Arabes sous

le nom d'*Abu-khirfa*. Une seule fois, cependant, je pus m'en procurer un individu. La plupart de ces trous étaient inhabités. Il est donc probable que, comme les fourmiliers et les tatous, les manidés se creusent un trou au lever du jour, s'ils trouvent trop long de regagner leur commune demeure. Comme on a pu l'observer sur des animaux captifs, ils dorment tout le jour, la tête cachée sous la queue. A la tombée de la nuit, ils se réveillent et se mettent en quête de nourriture; leur marche est lente; celle du *manis Temminckii* est toute particulière. Il marche sur ses pattes de derrière, son corps étant presque horizontal, sa tête penchant à terre, ses pattes de devant pendant de façon à ce que les ongles touchent presque le sol, et sa queue servant de point d'appui. Notre figure 125 le représente dans cette attitude; elle a été dessinée par mon ami Heuglin, qui a eu longtemps un de ces animaux en captivité. Souvent même ce *manis* ne se sert pas de sa queue; il la porte étendue ou même relevée en l'air; parfois, il se dresse pour regarder tout autour de lui.

Tous les mouvements des manidés sont lents; c'est au plus s'ils peuvent faire quelques bonds rapides, mais maladroits. Cependant, ils sont capables de grimper. Tennant a observé cela chez le pangolin des Malais, ou *cabalaya*, comme on le nomme à Ceylan. « J'avais toujours cru, dit-il, le pangolin incapable de grimper aux arbres. Mais je me suis convaincu du contraire. J'ai vu un de ces animaux, que j'avais en captivité, grimper sur les arbres avec adresse, au moyen de ses ongles et de sa queue, avec lesquels il se cramponnait à l'arbre. » Un autre individu qu'observa Burt, cherchait toujours à grimper aux parois; et d'autres voyageurs m'ont assuré que les manidés se servaient des écailles un peu hérissées de leur queue pour se maintenir sur les arbres.

Jamais on n'a entendu la voix des manidés: c'est à peine s'ils produisent une sorte de ronflement. Leur vue et leur ouïe paraissent très-faibles; l'odorat même, qui cependant les guide dans leurs chasses, semble très-peu développé.

On ne sait rien de certain au sujet de leur reproduction. La femelle n'a qu'un petit par portée, qui naît couvert d'écailles molles, celles du museau étant peu développées, et qui mesure 33 cent. de long.

Captivité. — Avec de bons soins, les manidés supportent la captivité. On les nourrit assez facilement de lait, de pain, même de graines; les in-

sectes cependant restent leur nourriture préférée.

Usages et produits. — Les indigènes mangent leur chair, qu'ils trouvent de bon goût. Ils font de leurs écailles divers ornements.

LES PANGOLINS — *MANIS*,

Die Schuppenthier, The Manis.

Les caractères de ce genre étant les mêmes que ceux de la famille à laquelle il sert de type, nous nous abstenons de les répéter ici, pour ne nous occuper que de l'étude de quelques espèces dont nous sommes à même de donner les dessins.

LE PANGOLIN TÉTRADACTYLE — *MANIS* *TETRADACTYLA*.

Das langschwänzige Schuppenthier, The Phatagin.

Caractères. — Le pangolin tétradactyle (*fig. 123*) ou à longue queue, comme on l'a aussi nommé, a un peu plus de 1 mètre de long, mais la queue compte pour 66 cent.; sa hauteur, au garrot, est de 14 cent. Chez les jeunes animaux, la queue est relativement plus longue, car elle a plus du double de la longueur du corps; elle ne paraît diminuer que plus tard, à mesure que le corps augmente. Celui-ci est presque cylindrique, peu épais, fortement allongé, s'atténuant insensiblement du côté de la tête et du côté de la queue. Le museau est saillant; la mâchoire supérieure dépasse l'inférieure; la fente buccale est petite; les yeux sont petits et myopes; les oreilles à peine visibles, le pavillon n'étant représenté que par un léger repli cutané. Il a les pattes courtes, lourdes, presque d'égale longueur; les doigts peu mobiles; les ongles des pattes de devant plus forts que ceux des pattes de derrière; la plante des pieds épaisse, calleuse, nue, relevée aux pattes de derrière, comme chez les chats, de façon que les ongles touchent à peine le sol. La queue est large, un peu aplatie, et va en s'aminçant de la racine vers le bout.

Les écailles recouvrent toute la partie supérieure et latérale du corps; partout où elles font défaut, des soies roides les remplacent; la face et la gorge sont presque nues. Toutes les écailles sont solides et tranchantes. Celles du milieu du dos sont les plus fortes. Celles de la tête, des flancs, des pattes, de l'extrémité de la queue, du sacrum, forment onze rangées longitudinales, sans mélange de soies. Elles sont sillonnées de plis assez longs et peu profonds, qui rayonnent à partir de la racine. Celles du dos sont plates;

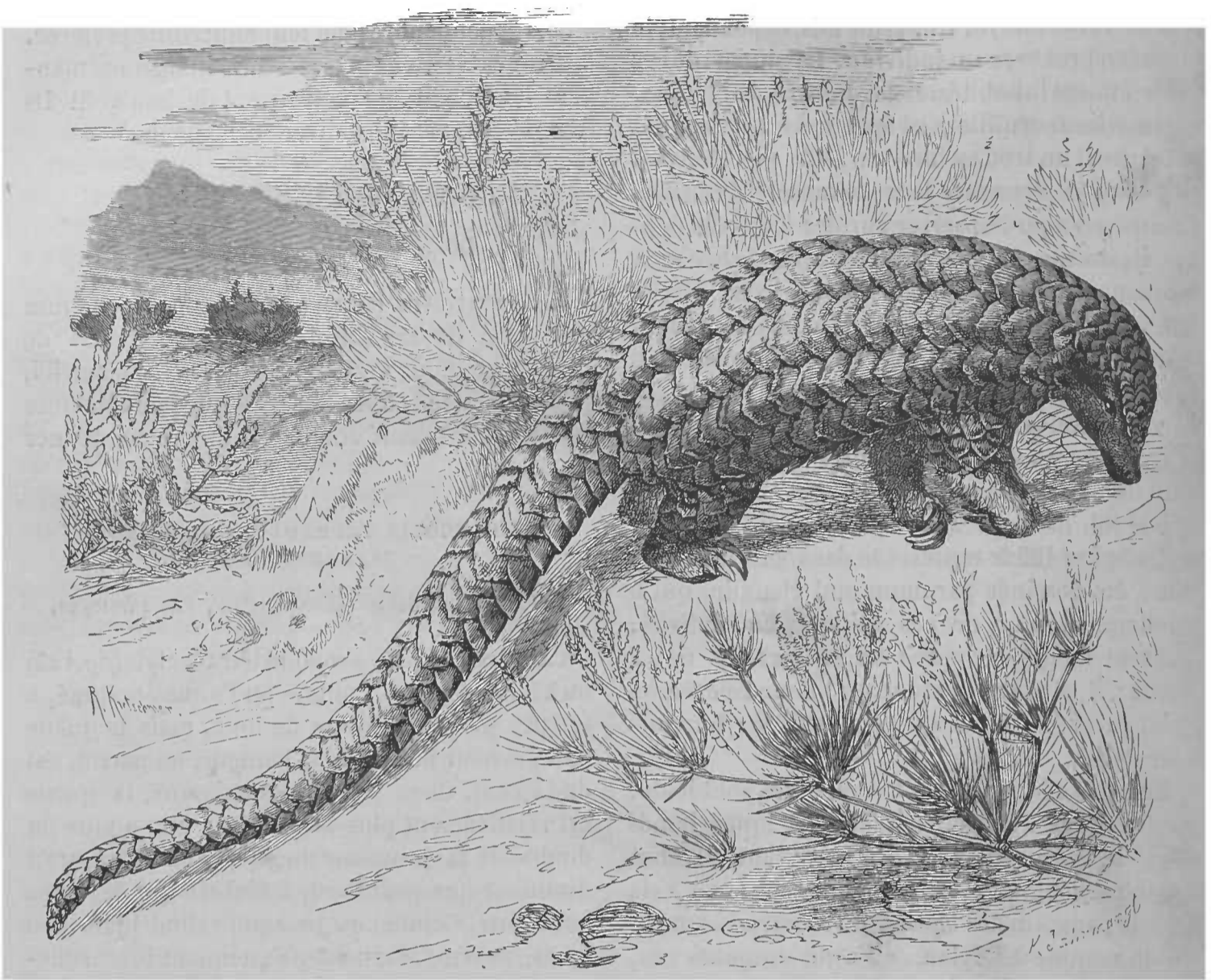


Fig. 123. Le Pangolin tétradactyle.

celles des côtés de la queue ressemblent à des tuiles creuses ; aux flancs, elles sont en fer de lance. Deux écailles plus grandes se trouvent derrière les épaules. D'ordinaire, la rangée médiane supérieure comprend neuf écailles à la tête, quatorze au tronc, et de vingt-deux à vingt-quatre à la queue. Leur couleur est le brun foncé, à reflets roux ; le brun foncé occupant le centre des écailles, dont les bords sont jaunâtres. Les soies sont noires.

Distribution géographique. — Le pangolin tétradactyle se trouve dans les forêts de la Guinée.

Mœurs, habitudes et régime. — C'est à Desmarchais que nous devons tout ce que l'on sait relativement au genre de vie de cet animal, que les nègres nomment *quoggelo*. « Du cou au bout de la queue, dit-il, il est recouvert d'écailles, qui ressemblent aux feuilles d'un artichaut, si ce n'est qu'elles sont plus pointues. Elles sont imbriquées l'une sur l'autre, sont épaisses et assez fortes pour protéger l'animal contre les griffes et les dents de ses ennemis.

« Son museau peut être comparé à un bec de canard ; il renferme une langue très-longue, visqueuse, qu'il enfonce dans les fourmières ou place sur le chemin des fourmis. Celles-ci accourent, attirées par l'odeur, et y demeurent attachées. Lorsque sa langue en est couverte, l'animal la retire brusquement. Il n'est pas méchant, n'attaque personne, ne demande qu'à vivre ; vit heureux et content, là où il trouve des fourmis.

« Le léopard le poursuit sans cesse ; il l'a bien vite atteint, car sa course n'est pas rapide. Cependant, il échappe presque toujours ; il n'a pas d'armes pour lutter contre son terrible adversaire ; mais il se roule en boule, ramène sa queue sous le ventre, et hérissé toutes les pointes de ses écailles. Le carnassier le tourne et le retourne de tous côtés, se blesse aux écailles, et finit par quitter la partie.

« En s'enroulant, les pangolins ne prennent pas, comme le hérisson, une figure globuleuse et uniforme ; leur corps en se contractant se met en peloton, mais leur grosse queue reste apparente

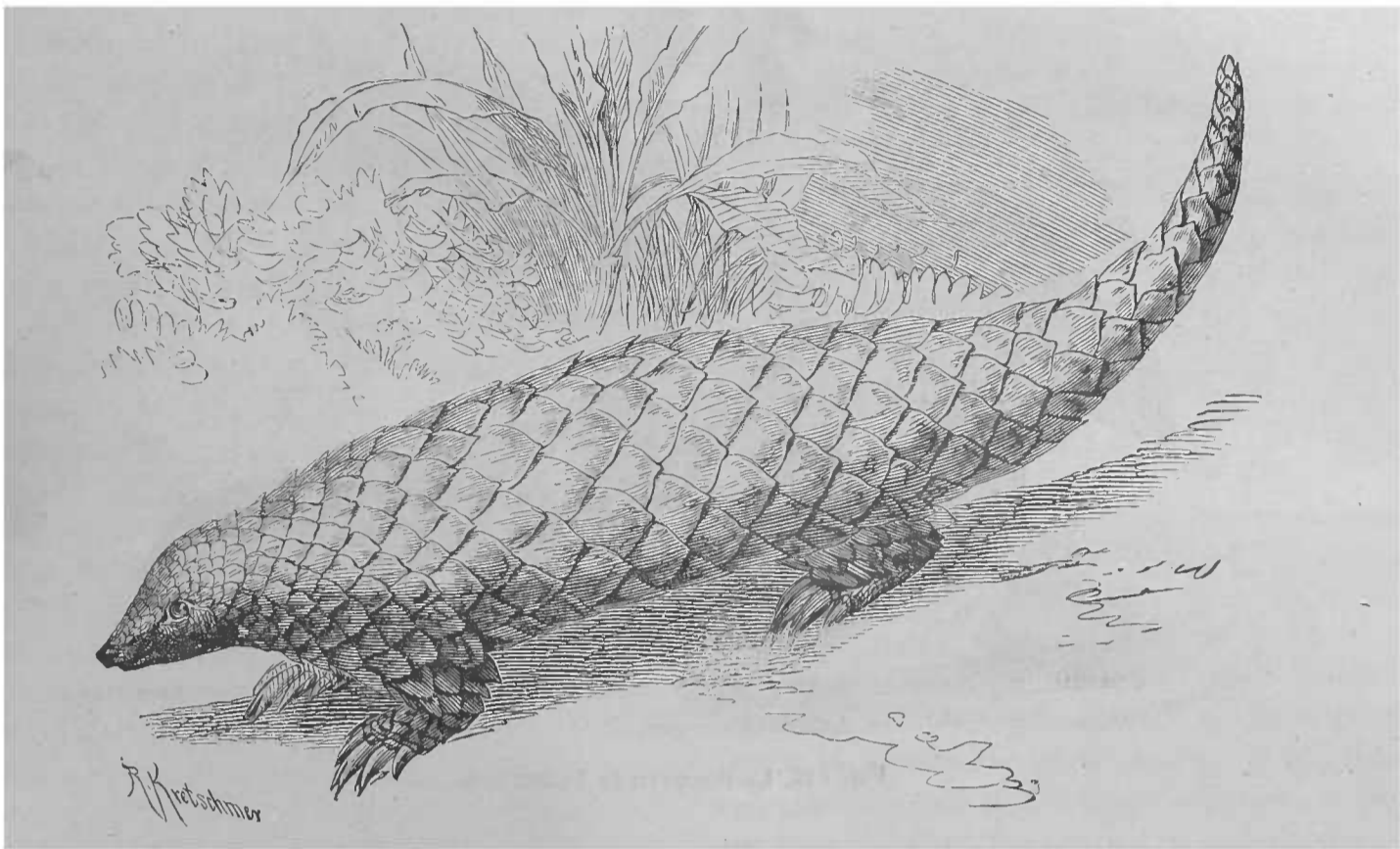


Fig. 124. Le Pangolin pentadactyle.

et forme une espèce de cercle. Cette partie extérieure, par laquelle on croirait que l'animal peut être saisi, se défend d'elle-même, car elle est mieux armée encore que le reste.

Usages et produits. — « Les nègres, dit encore Desmarchais, tuent ce pangolin à coups de bâton, le dépouillent, vendent sa peau aux blancs, et mangent sa chair. Celle-ci, blanche et tendre, est un mets délicat et excellent, paraît-il. Je suis porté à l'admettre, s'il est vrai, comme on le dit, que l'espèce se nourrit exclusivement de fourmis. » M. Roulin ajoute que les Indiens supposent de grandes vertus médicales à plusieurs des parties du pangolin, et que la chair qui, en effet, est tendre et blanche, conserve cependant une odeur musquée qui la rend répugnante aux Européens.

**LE PANGOLIN PENTADACTYLE — MANIS
PENTADACTYLA.**

*Das kurzschwänzige Schuppenthier, The Bajjerkeit
ou Short-tailed Manis.*

Le pangolin pentadactyle (fig. 124), à courte queue ou à queue large, est connu depuis longtemps. Élien, selon quelques auteurs, aurait eu en vue cette espèce, lorsqu'il dit qu'il y a dans les Indes un animal qui semble un crocodile terrestre ; qu'il a la taille d'un chien maltais ; que sa peau est couverte d'une carapace tellement épaisse, qu'elle peut servir de lime et mordre

l'airain et le fer ; que les Indiens le nomment *phattagen*. Ce nom est encore employé aujourd'hui dans cette contrée. Il n'y aurait donc pas à douter que c'est bien du pangolin d'Asie que l'ancien naturaliste a voulu parler, bien que Buffon donne le nom de *phattagé* au pangolin d'Afrique. Au Bengale on le nomme *badjarkit* ou *bajjerkeit*, c'est-à-dire ver des pierres, car, dit-on, il a toujours dans son estomac une poignée de pierres ou plutôt parce que ses écailles ont la dureté de la pierre.

Caractères. — Ce pangolin se distingue de ses congénères (le pangolin de Temminck excepté), par sa taille et par ses écailles disposées sur onze ou treize rangées, très larges sur le dos et la queue. Celle-ci est aussi grosse à sa racine que le tronc. Un mâle adulte atteint une longueur de 1^m,30 et plus, sur laquelle 55 cent., environ appartiennent au corps. Les écailles ont à leur extrémité une largeur double de leur longueur ; elles sont triangulaires, recourbées un peu en dehors à leur pointe, lisses dans leur moitié terminale, marquées de onze ou treize sillons longitudinaux. La rangée médiane est formée sur la tête par onze écailles, sur le dos et la queue par seize.

Distribution géographique. — Le pangolin pentadactyle habite le sud du continent asiatique et les îles de Ceylan, de Sumatra et de Formose.

Mœurs, habitudes et régime. — Nous ne sa-

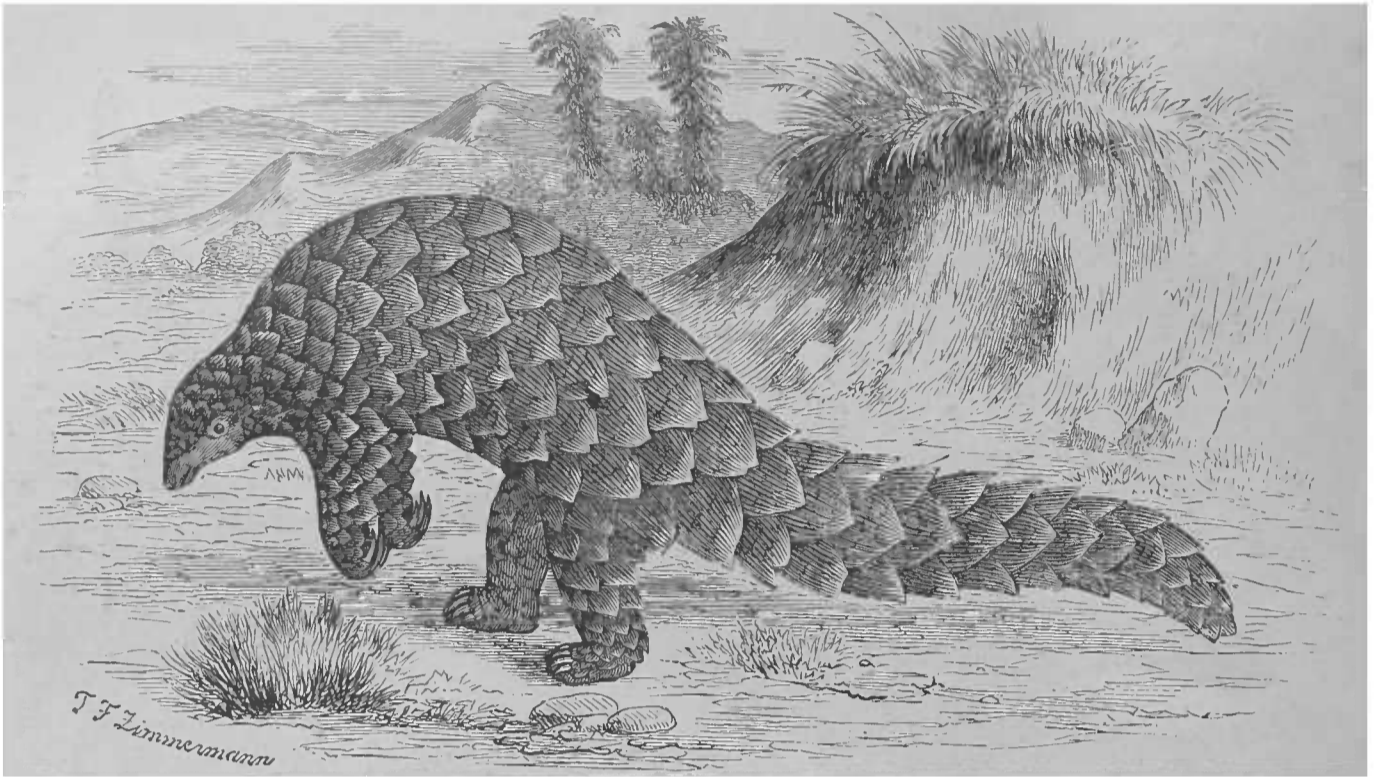


Fig. 125. Le Pangolin de Temminck.

vons presque rien des mœurs de cet animal. D'après Burt, il ne se nourrirait que de fourmis ; mais il pourrait rester deux mois sans prendre de nourriture ; les individus que l'on retient captifs sont très-agités, rôdent la nuit, peuvent se mouvoir rapidement, et se laissent prendre par la queue sans chercher à résister, etc.

Tennant ne consacre que quelques mots à cette espèce : « Le seul édenté, dit-il, qui habite Ceylan, est le pangolin pentadactyle, que les Cingalais appellent *caballaya*, les Malais *pangolin* ou plutôt *peng goling*. Ils expriment par ce nom la propriété qu'a l'animal de se rouler en boule, la tête ramassée contre la poitrine couverte de sa queue, et de se mettre ainsi à l'abri de toute attaque. On le trouve dans des trous de plus de 2 mètres de profondeur, creusés dans un sol sec. Il vit là avec sa femelle et y élève chaque année deux ou trois petits. J'ai eu deux de ces animaux vivants. Le premier venait des environs de Kandy ; il avait environ 66 centimètres de long ; c'était une créature très-plaisante. Après avoir rôdé dans la maison, chassé des fourmis, il cherchait à attirer mon attention en grim pant sur mes genoux, et en s'y cramponnant avec sa queue prenante. Le second avait été pris dans un jungle, aux environs de Chillaw ; il avait une taille double, mais il était moins agréable. Tous deux prenaient très-adroitement les fourmis au moyen de leur langue visqueuse. Tout le jour, ils restaient tranquilles ; ils n'en étaient que plus actifs pendant la nuit.

« Les Chinois et les Indiens regardent le pan-

golin comme un poisson. Dans les Indes, le peuple le nomme *dschungli-matsch*, c'est-à-dire poisson des jungles. Dans un traité d'histoire naturelle chinoise, il est dit : « Le *ling-le* ou « carpe des collines est ainsi nommé parce qu'il « a l'aspect d'une carpe, et qu'il vit sur la terre, « dans les cavernes et les crevasses des collines ; « d'autres le nomment *lung-le* ou carpe-dragon. « parce que ses écailles ressemblent à celles du « dragon. »

Usages et produits. — On trouve souvent le pangolin entre les mains des Chinois, qui le regardent comme un animal très-curieux. Ils se servent de sa peau pour faire des cuirasses, et pour garnir leurs boucliers.

LE PANGOLIN DE TEMMINCK — *MANIS TEMMINCKII*.

Das Temmincksche Schuppenthier.

Caractères. — Cette espèce (*fig. 125*), que A. Smith (1), le premier, a décrite, ressemble beaucoup à celle de l'Inde. Sa queue a à peu près la longueur du corps ; elle ne s'amincit que vers son extrémité, qui est tronquée et brusquement arrondie. Le tronc est large ; la tête courte, épaisse et couverte d'écailles ovales. Les écailles du dos forment de onze à treize rangées ; celles de la face supérieure de la queue en forment cinq ; celles de la face inférieure, deux ; elles sont très-grandes, marquées de sillons longitudinaux très-fins

(1) A. Smith, *Illustrations of the zoology of South Africa*. London, 1840.

à leur racine, lisses à leur extrémité. Elles sont d'un brun jaune pâle, plus claires à leur extrémité, et bordées d'un filet jaune. Les parties nues sont d'un brun foncé. Le bout du museau est noir ; les yeux sont d'un brun roux.

Distribution géographique. — Le pangolin de Temminck habite l'Afrique, depuis la Cafreterie jusqu'à l'équateur. On l'a même rencontré dans le Sennaar. Smith le découvrit aux environs de Lattaka, station la plus au nord de la mission anglaise au Cap.

Mœurs, habitudes et régime. — Ce pangolin, que les indigènes nomment *Abu-Khirfa* ou père des écorces, trouve dans les steppes de l'Afrique la solitude qu'il recherche et les termites dont il se nourrit. Les nomades ne le chassent pas, aussi est-il difficile de se le procurer. On nous apporta un mâle adulte qu'un Turc avait tué au moment où il sortait de son terrier. Stupéfait par cette apparition inattendue, l'Osmanli n'eut rien de plus pressé que d'assener un formidable coup de sabre sur la tête du monstre, mais sans effet ; il n'avait entamé que le tiers de

l'épaisseur d'une écaille. Un des Arabes qui l'accompagnait le tua d'un seul coup de bâton sur la tête, et le suspendit comme un trophée à la selle de son maître, qui se fit un plaisir de nous en faire cadeau.

Plus tard, je vis un individu vivant chez un marchand de Kharthoum, qui le nourrissait de lait et de pain blanc. Il était aussi inoffensif que ses congénères ; on pouvait en faire ce qu'on voulait. Le jour, il se couchait enroulé sur lui-même dans un coin ; il en sortait la nuit ; plongeait plusieurs fois sa langue dans le lait et prenait ensuite le pain.

Le pangolin qu'avait Heuglin mangeait aussi des grains de dunah. Il était très-propre. Avant de se vider il creusait un trou, comme les chats, et recouvrait ensuite ses excréments de terre. Il transpirait considérablement par la forte chaleur, et exhalait une odeur désagréable. Les poux et les puces le tourmentaient beaucoup. Il ne pouvait atteindre ces parasites incommodes, et faisait les efforts les plus curieux pour s'en débarrasser.

LES MONOTRÈMES — MONOTREMATA.

Die Kloaken ou Gabelthiere.

Le dernier ordre des édentés renferme les plus singuliers de tous les êtres. Les naturalistes ont longuement disputé pour savoir où les placer, et leurs discussions ne sont pas encore terminées. On ne croit plus, il est vrai, qu'ils doivent former une classe à part ; mais, maintenant encore, on range les monotrèmes tantôt avec les marsupiaux, tantôt avec les édentés. Du reste, ils réunissent en eux les caractères les plus tranchés et les plus opposés de ces deux groupes ; bien plus, ils forment en quelque sorte transition entre les mammifères, les poissons et les reptiles. Il n'est donc pas étonnant qu'ils aient toujours excité l'intérêt des zoologistes. Ils représentent l'Australie dans ce qu'elle a de singulier et d'indépendant. La découverte de l'Amérique a considérablement élargi le cadre de la zoologie, mais jamais les naturalistes n'ont été embarrassés pour en ranger les animaux systématiquement, leurs formes ne s'éloignant pas de celles des animaux de l'ancien continent. Il n'en est pas de même pour l'Australie. Les marsupiaux nous en ont déjà fourni un exemple, et ils ne sont pas les êtres les plus étranges de ces contrées. « Parmi les animaux extraordinaires, dit Giebel

les monotrèmes sont les plus singuliers ; toutes les irrégularités que nous avons vues chez les édentés, nous les retrouvons chez eux à un bien plus haut degré. »

Les monotrèmes sont des mammifères ; le fait est certain, mais il a fallu des années avant qu'on eût cette certitude. On est resté longtemps sans connaître les glandes mammaires, et l'on admettait comme vraie la fable qu'avait inventée celui qui découvrit ces animaux. Meckel, le premier, en 1824, vit les mamelles de l'ornithorhynque, et en publia la description (1). Avant lui on regardait ces organes comme des glandes muqueuses. Le mamelon, en effet, manque chez les monotrèmes. Les glandes situées le long des flancs de la femelle ont de nombreux canaux excréteurs, qui s'ouvrent à la surface de la peau, et qui sont en partie recouverts par les poils. Chez beaucoup de mammifères, les mâles ont des glandes analogues et situées à la même région ; aussi les anatomistes méconnurent ces organes jusqu'au moment où Meckel et Baer montrèrent, le premier, que ces glandes font

(1) Meckel, *Ornithorhynchi paradoxi descriptio anatomicæ*. Leipzig, 1826.

défaut chez l'ornithorhynque mâle, et le second, que les mamelles de la baleine sont construites sur le même type. Plus tard, en 1832, Owen reprenant l'étude des mamelles chez les monotrèmes, trouva que chacune d'elles était pourvue de cent vingt ouvertures environ. Il vit qu'elles sécrétaient réellement du lait, et trouva de ce lait coagulé dans l'estomac des jeunes animaux. Il arriva ainsi à ranger les monotrèmes dans la première classe de mammifères.

Lorsqu'on jette un simple coup d'œil sur un ornithorhynque ou sur un échidné, on se demande naturellement à quelle classe il appartient; il ne faut donc pas s'étonner, que les premières peaux importées en Angleterre aient été attribuées à l'imagination d'un charlatan. On voyait là une peau de taupe, avec un bec de canard, et l'on fut obligé de s'habituer, presque avec répugnance, à l'idée que pareil animal fabuleux pouvait exister. L'échidné, découvert plus tard, en 1824, causa moins d'étonnement: on connaissait déjà l'ornithorhynque, et l'on trouva facilement chez lui ce que l'on avait cherché si péniblement chez celui-ci.

Les monotrèmes n'ont des mammifères que la peau: l'ornithorhynque le pelage, l'échidné les piquants; ils s'en distinguent essentiellement par tous les autres caractères. Un bec, corné comme celui du canard, remplace chez eux la bouche, et les organes génito-urinaires débouchent dans un cloaque. Nous retrouvons cette disposition chez les oiseaux, mais ils s'éloignent complètement de ceux-ci par leurs formes et par le squelette. Le bec corné, le cloaque, la clavicule

double se trouvent aussi chez les tortues, et leur caractère d'animaux de transition n'en est que plus évident. Ils se rapprochent des marsupiaux par la conformation des os du bassin, et, comme eux, ils mettent bas des embryons; mais ils n'ont pas de bourse marsupiale et ne portent point leurs petits avec eux. Leur organisation s'oppose donc à ce qu'on les range parmi les marsupiaux. Il ne reste par conséquent qu'à les ranger parmi les édentés, dont ils se rapprochent par l'absence de dents.

Caractères. — Les monotrèmes sont de petits mammifères, à corps ramassé, un peu aplati, à jambes courtes, à mâchoires prolongées en bec, recouvertes d'une membrane sèche; leurs yeux sont petits; leur queue est aplatie; leurs pattes, tournées en dehors, ont cinq doigts, longs, munis d'ongles forts; chez le mâle, le talon est pourvu d'un éperon corné, qui communique avec une glande particulière. Les oreilles n'ont pas de pavillon. Les dents proprement dites manquent complètement; elles sont remplacées par des lamelles cornées, que supportent les mâchoires.

Il y a de 16 à 17 vertèbres dorsales, 2 à 3 lombaires, de 13 à 20 caudales. La clavicule est double. Les os de l'avant-bras et les fémurs sont très-développés. Les glandes salivaires sont moins grandes que celles des fourmiliers. L'estomac est simple; le cœcum très-court.

On n'a jusqu'ici trouvé aucun animal fossile qui se rapprochât des monotrèmes.

Cet ordre se compose de deux familles représentées chacune par un genre unique.

LES ÉCHIDNIDÉS — *ECHIDNÆ*.

Die Ameisenigel.

Caractères. — Les échidnidés sont caractérisés par une queue rudimentaire; le corps couvert de piquants en dessus; les ongles libres; les mâchoires lisses.

Le genre suivant compose seul cette famille.

LES ÉCHIDNÉS — *ECHIDNA*.

Die Ameisenigel.

Caractères. — Les échidnés ont le corps lourd, ramassé, un peu aplati; le cou court, passant insensiblement d'un côté au tronc, de l'autre à la tête, qui est ronde, allongée, relativement petite, et brusquement terminée par un

rostre mince, allongé, cylindrique, assez large à sa naissance, s'amincissant insensiblement et se terminant par une pointe obtuse, où se trouve un orifice buccal très-petit et étroit. La mâchoire supérieure dépasse un peu l'inférieure. Près de son extrémité s'ouvrent les narines, qui sont petites et ovales. La peau nue qui revêt cette partie du bec est tendre et un peu mobile. Les yeux sont petits, enfoncés, latéraux et munis d'une membrane clignotante comme ceux des oiseaux. Il n'y a pas trace de pavillon de l'oreille. Le conduit auditif externe, caché sous les piquants, s'ouvre à la partie postérieure de la tête. Il est très-large, mais son ouverture est réduite

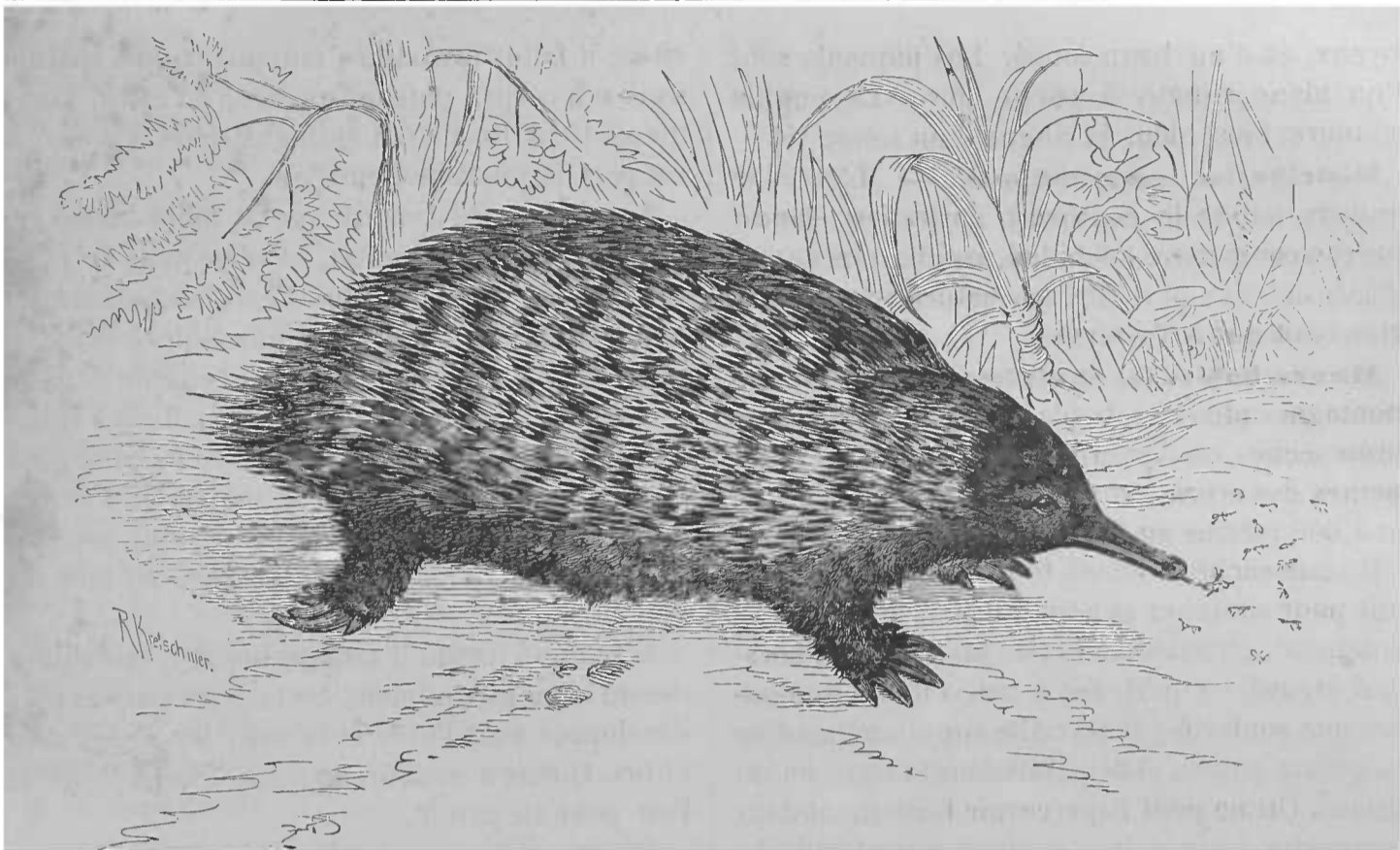


Fig. 126. L'Échidné épineux.

à une fente ayant la forme d'une S, recouverte par un repli cutané que l'animal soulève quand il écoute, et qu'il peut fermer complètement. Les membres sont courts, forts, épais, d'égale longueur. Les jambes de derrière sont fortement recourbées en dehors et en arrière ; celles de devant sont droites. Toutes ont cinq doigts, peu mobiles, emprisonnés par la peau jusqu'à la naissance des ongles, qui sont propres à fouir, par conséquent très-longs et très-forts, surtout ceux des pieds de devant. Chez le mâle, les pattes de derrière portent au talon un éperon corné, de 1 cent. de long, à peu près, fort, pointu, percé d'un trou, et communiquant avec une glande particulière, à peu près du volume d'un pois ; éperon que l'on considère comme l'arme défensive principale de l'animal, et que l'on a comparé, à tort, à la dent venimeuse des serpents. La queue est rudimentaire, épaisse, tronquée du bout et reconnaissable seulement à la forme de ses piquants. La langue, recouverte à sa racine de petites verrucosités épineuses, pointues, dirigées en arrière, peut saillir de 6 à 8 cent. hors des mâchoires ; des glandes salivaires volumineuses la recouvrent d'un enduit visqueux, qui sert à l'animal à saisir et à retenir sa nourriture ; le palais porte sept rangées transversales de petites écailles cornées, dures, pointues, dirigées en arrière, correspondant aux papilles de la langue et remplaçant les dents. Les glandes mammaires ont environ six cents conduits excréteurs.

Quelques naturalistes ont cru reconnaître deux espèces d'échidnés ; mais d'autres conservent des doutes à cet égard et n'admettent comme bien authentique que la suivante.

L'ÉCHIDNÉ ÉPINEUX — *ECHIDNA HYSTRIX*.

Der stachelige Ameisenigel, The porcupine Ant-eater
ou *Echina*.

Le nom de *fourmilier hérisson* que les premiers observateurs ont donné à cet animal (fig. 126) suffirait pour le caractériser. Les indigènes l'appellent *nikobéjau*, *janouimbine* et *coqera* ; les colons Européens le nomment simplement *hérisson*.

Caractères. — L'adulte a 50 cent. environ de long, et 16 de haut ; sa queue a au plus 14 millim. Les deux sexes ne diffèrent l'un de l'autre que par la présence de l'éperon : le mâle seul en est pourvu. Les jeunes se distinguent par leurs piquants plus courts. Les piquants recouvrent toute la partie supérieure du corps, à partir de l'occiput. Ils sont très-épais, à peu près d'égale longueur jusqu'aux fesses ; là ils s'écartent et forment deux faisceaux, entre lesquels se trouve la queue. Ceux du dos sont un peu plus courts que ceux des côtés ; ceux-ci ont en moyenne 6 cent. de long, ceux-là de 3 à 6 cent. Ils sont entourés, à la racine, de poils courts, d'environ 15 millim. de long, et qu'on ne peut voir qu'en écartant les piquants. Ces poils revêtent seuls la tête, les membres et le ventre : ils sont roides,

soyeux, et d'un brun foncé. Les piquants sont d'un blanc jaunâtre à pointe noire. La pupille est noire, l'iris bleu, la langue d'un rouge vif.

Distribution géographique. — L'échidné épineux habite le continent australien, tandis que son congénère, l'échidné soyeux, espèce non encore admise par tous les naturalistes, ne se trouverait qu'en Tasmanie.

Mœurs, habitudes et régime. — Il habite les montagnes plus que la plaine, de préférence les forêts sèches, où il se creuse des terriers entre les racines des arbres, et arrive jusqu'à une altitude de 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Il reste caché pendant tout le jour, et rôde la nuit pour chercher sa nourriture. Il marche très-lentement, en baissant la tête jusqu'au sol. Lorsqu'il creuse, ce qu'il fait à merveille, ses mouvements sont vifs ; il travaille simultanément de ses quatre pattes, et disparaît dans la terre en un instant. On ne peut l'apercevoir facilement dans l'obscurité, à cause de sa couleur, qui est celle du sol. Il examine chaque fente, chaque trou ; dès qu'il y flaire un aliment, il se met aussitôt à l'œuvre pour l'agrandir. Sa nourriture consiste en vers et en insectes, surtout en fourmis et en termites. Il les cherche avec le bout de son museau, qui est très-sensible, et paraît être un organe de tact, plutôt que d'olfaction. Pour s'emparer des insectes dont il se nourrit, il étend sa langue comme les fourmiliers et la retire brusquement lorsqu'elle est couverte de fourmis ; comme eux aussi il avale beaucoup de sable et de petits fragments de bois secs. On en trouve toujours dans son estomac.

Lorsqu'on surprend un échidné, il se roule aussitôt en boule, et il devient alors difficile de le prendre, tant ses piquants sont acérés. Le mieux est, dans ces circonstances, de chercher à le saisir par les pattes de derrière sans s'inquiéter de tous ses mouvements. S'il a pu parvenir à se creuser un trou seulement de quelques centimètres de profondeur, on a beaucoup de peine à s'en emparer : comme les tatous, il se cramponne avec ses fortes griffes, appuie ses piquants contre les parois du trou, de manière à faire presque corps avec elles. Il se cramponne de même à tout autre objet. « On m'apporta, dit Bennett, un échidné ; je le mis dans ma boîte à herborisation pour pouvoir mieux le transporter. Mais, en arrivant à la maison, je vis qu'il adhérait au fond de la boîte, comme un escargot à une pierre. On ne voyait qu'un tas de piquants, tellement acérés qu'on ne pouvait les toucher sans se blesser. Il était impossible de le déta-

cher ; il fallut introduire lentement une spatule sous son corps, puis le soulever de force. Lorsqu'on tient un de ces animaux dans la main, il est parfaitement inoffensif. »

Les indigènes croient que le mâle blesse ses ennemis avec son éperon, et verse dans la plaie un liquide venimeux ; toutes les observations ont démontré que ce n'était là qu'une fable. L'échidné mâle ne se sert nullement de son éperon comme d'une arme ; il ne cherche même jamais à résister. Il se défend, comme le hérisson, en se roulant en boule, ou, s'il en a le temps, en s'enfonçant sous terre. Cependant, il devient souvent la proie du thylacine, qui le dévore avec tous ses piquants.

L'échidné lorsqu'il est très-inquiet, fait entendre un léger grognement. De tous ses sens les plus développés sont l'ouïe et la vue ; les autres sont obtus. Quant à son intelligence, c'est à peine si l'on peut en parler.

On ne sait à peu près rien de sa reproduction. La femelle met bas plusieurs petits en décembre, et les allaite pendant longtemps.

Il est très-probable que l'échidné est sujet à une sorte de sommeil hivernal. Toujours est-il qu'on ne le voit que très-rarement pendant les mois de sécheresse. Le froid paraît influencer beaucoup sur lui. Quand la température baisse, même légèrement, il tombe dans une espèce de léthargie.

Captivité. — Garnot, et plus tard Quoy et Gaimard, nous ont donné des détails sur la vie de l'échidné en captivité. Les derniers reçurent un mâle vivant à Hobarttown. Il paraissait insensible et stupide ; il restait couché tout le jour, la tête entre les pattes, les piquants hérissés, sans être cependant roulé en boule, et il recherchait l'obscurité. Les efforts qu'il faisait pour sortir de sa cage témoignaient de son amour pour la liberté. Si on le mettait au-dessus d'une caisse pleine de terre, il ne mettait pas deux minutes à s'enfoncer entièrement sous le sol, et se servait à cet effet de ses pattes et de son museau. Plus tard, il commença à lécher la nourriture qu'on lui donnait, et finit par manger une pâte liquide, faite avec de l'eau, de la farine et du sucre. Il mourut par suite d'un bain trop prolongé.

Garnot acheta un échidné à Port-Jackson, d'un homme qui lui dit l'avoir nourri pendant deux jours d'aliments végétaux de toute sorte, et qui lui assura qu'en liberté, il mangeait des souris, etc. D'après ces données, Garnot enferma son animal dans une caisse avec de la terre, et

lui donna des légumes, de la soupe, de la viande fraîche, des mouches, mais il ne toucha à aucun de ces aliments : il lappait seulement l'eau avec avidité, et vécut ainsi pendant trois mois, jusqu'à ce qu'on fût arrivé à Maurice. Là, on lui donna des fourmis et des vers de terre ; il refusa également de les manger : par contre, il semblait aimer le lait de coco. On espérait pouvoir l'amener en Europe, quand on le trouva mort, trois jours avant le départ.

Cet animal dormait environ vingt heures sur vingt-quatre ; le reste du temps, il rôdait. Rencontrait-il un obstacle, il cherchait à l'écarter, et ne se détournait que lorsqu'il était bien convaincu de l'inutilité de ses efforts. Dans la chambre, il s'était choisi un coin pour y déposer ses ordures ; un autre coin sombre, occupé par une caisse, lui servait de lieu de repos. Il paraissait souvent s'imposer certaines limites, et courir çà et là, sans jamais les dépasser. Il marchait la tête baissée, et quoique sa marche parût pénible et traînante, il parcourait de 12 à 14 mètres par minute. Son nez dur et mobile paraissait lui servir de guide. Pour écouter, il ouvrait les oreilles, comme le font les hiboux. Il était sauvage et délicat. Il aimait à être caressé, était très-craintif, se roulait en boule, comme un hérisson, au moindre bruit ; il agissait ainsi chaque fois qu'on posait le pied à terre près de lui, et ce n'était que longtemps après, quand le bruit avait totalement cessé, qu'il commençait à s'allonger.

Un jour, il ne se promena pas ; Garnot le re-

tira de son coin et le secoua. Il remuait si peu qu'on aurait dit qu'il allait mourir. Garnot le mit au soleil, lui frotta le ventre avec un linge chaud, et bientôt il se remit et reprit son ancienne gaieté. Plus tard, il resta quarante-huit, puis soixante-douze et enfin quatre-vingts heures sans bouger ; mais on ne troubla plus son sommeil. Quand on le réveillait, les choses se passaient comme nous l'avons dit : il n'était parfaitement actif que quand son réveil était spontané. Souvent, il rôdait pendant la nuit, mais si silencieusement qu'on ne s'en serait pas aperçu, s'il n'était venu se frotter aux jambes.

Les jeunes échidnés sont faciles à élever avec du lait ; lorsqu'ils sont plus grands, que leurs piquants commencent à pousser, ils réclament une nourriture plus substantielle. Il faut les laisser de temps à autre aller jusqu'à une fourmi-lière, ou leur donner du blanc d'œuf coagulé, en très-petits morceaux, additionné de quantité suffisante de sable. Ils se trouvent très-bien de cette nourriture.

Il est probable que nous arriverons à voir cet animal vivant en Europe, les mammifères à sommeil hivernal supportant surtout les longs voyages.

Usages et produits. — Les Australiens rô-tissent l'échidné dans sa peau, comme les Bohémiens le hérisson, et le mangent ; les Européens eux-mêmes assurent que, préparé de cette façon, c'est un mets excellent. C'est là toute l'utilité dont peut être l'échidné.

LES ORNITHORHYNCHIDÉS — *ORNITHORHYNCHI.*

Die Schnabelthiere.

Caractères. — La deuxième famille des monotrèmes se distingue par des caractères bien tranchés. Les ornithorhynchidés n'ont point de piquants ; leur queue est large et déprimée ; leurs pieds de devant sont palmés jusqu'à l'extrémité des ongles.

Cette famille n'a pour représentant, comme la précédente, qu'un seul genre.

LES ORNITHORHYNQUES *ORNITHORHYNCHUS.*

Die Schnabelthiere.

Caractères. — Les ornithorhynques ont le corps aplati, assez semblable à celui des castors et des loutres ; les jambes très-courtes, terminées

par cinq doigts réunis dans une membrane palmaire ; les pattes de devant très-fortes, très-musculeuses, propres à nager et à fouir, la membrane qui réunit les doigts, et qui dépasse les ongles, étant très-flexible, très-extensible et pouvant se replier en arrière quand l'animal creuse ; les pattes postérieures recourbées en arrière et en dehors comme celles des phoques, à palmure plus étroite que celle des pieds de devant et ne dépassant pas la racine des ongles, qui sont longs et aigus. Chez les individus vieux, la face inférieure des pieds est nue ou parsemée de quelques poils grossiers ; chez les jeunes, elle est velue.

Leur tête a une conformation particulière. Elle est petite, aplatie, terminée par un large bec de canard, à l'extrémité duquel s'ouvrent

les narines. La membrane cornée qui recouvre les deux maxillaires se prolonge en arrière en formant une sorte de bouclier, qui entoure la base du bec. Chaque mâchoire porte quatre dents cornées; à la mâchoire supérieure: la première, en avant, est longue, mince, aiguë; la dernière est large et plate en forme de molaire. Les yeux sont petits et situés à la partie supérieure de la tête. Près de leur angle externe s'ouvre le conduit auditif, muni d'une opercule. La langue est charnue, recouverte de verrucosités cornées et porte à sa partie postérieure un renflement qui ferme complètement l'arrière-bouche.

Ce bec est ainsi un véritable filtre comme celui des canards. Il permet à l'animal de tamiser l'eau, de séparer les parcelles alimentaires, de les mettre dans des abajoues qui s'étendent sur les deux côtés de la tête et dans lesquelles il dépose ce qu'il trouve en plongeant.

Le mâle a de plus que la femelle un appareil particulier qui se compose d'une glande, d'un canal excréteur et d'un ergot (fig. 127 et 128).

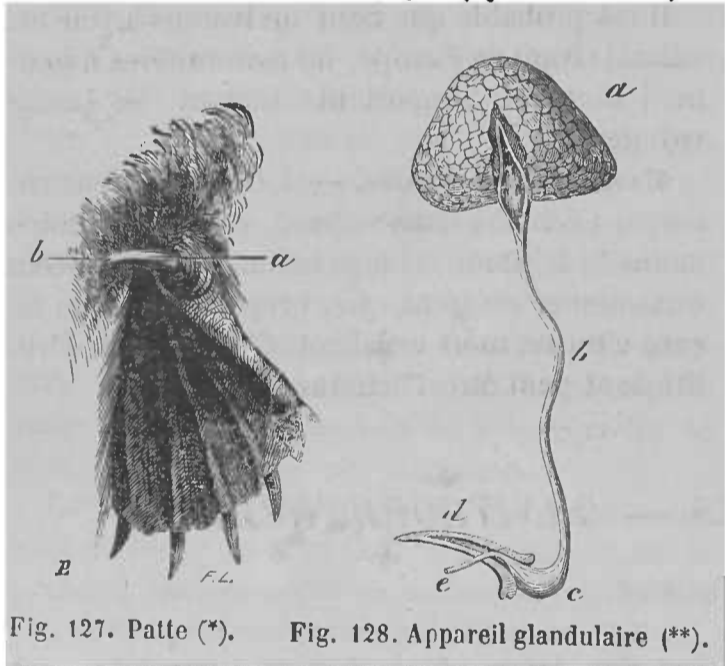


Fig. 127. Patte (*). Fig. 128. Appareil glandulaire (**).

La glande est située sous le peaucier, à la face externe du fémur; elle est grande, triangulaire, convexe en dessus, concave en dessous, lisse, composée de plusieurs lobes, et revêtue d'une membrane mince, mais ferme; elle offre une couleur brune. Il en naît un petit canal à parois épaisses, d'abord assez large, qui descend derrière la cuisse et la jambe, en se rétrécissant, pour se terminer dans un petit sac situé dans l'excavation du pied. Cette poche, de 4 à 5 millimètres de diamètre, est un réservoir dans lequel s'accumule le produit sécrété. De sa partie

(*) Patte postérieure droite vue en dessous: — a, ergot. — b, son orifice.

(**) a, glande. — b, son canal. — c, réservoir. — d, ergot. — e, extrémité du canal, sortie de l'ergot.

moyenne part un autre canal très-petit et membraneux, qui communique avec l'organe d'inoculation.

Celui-ci n'est autre chose que l'éperon ou ergot de l'animal (fig. 127). Cet ergot, attaché au tarse, est gros, conique, pointu et canaliculé. Il se compose d'une lame de substance cornée, et d'un os de même forme, placé dans cette dernière (Van der Hœven). Son orifice paraît vers le sommet, sur la face convexe. Il est petit et ovale (Blainville, Meckel).

Le produit sécrété par la glande, d'après Van der Hœven, n'exerce aucune action funeste sur les hommes. Suivant J. Verreaux, l'ergot de l'*Ornithorhynque* aurait simplement pour usage de faciliter l'accouplement.

Quelques naturalistes ont cru à l'existence de plusieurs espèces d'ornithorhynques, mais ces prétendues espèces n'ont pu résister à un examen minutieux, et l'on s'accorde aujourd'hui à n'en reconnaître qu'une seule.

L'ORNITHORHYNQUE PARADOXAL *ORNITHORHYNCHUS PARADOXUS.*

Das australische Schnabelthier, The Duck-bill ou Mullingong.

L'ornithorhynque paradoxal, le plus extraordinaire de tous les mammifères vivants, a longtemps occupé et profané les naturalistes. Son port, ses mœurs paraissaient si singulières, que Bennett fit tout exprès le voyage d'Australie pour l'observer. Jusque-là, ce que l'on en disait manquait de précision. Ses mœurs, surtout, étaient à peine connues; l'observation n'est naturellement pas le fait des colons australiens. On savait que l'ornithorhynque vivait dans l'eau, que les indigènes le chassaient avec ardeur, le mangeaient avec plaisir. « Les Australiens, dit un des premiers observateurs, sont assis aux bords des rivières, armés de petits javelots, et attendent jusqu'à ce qu'un de ces animaux se montre. Puis ils lui lancent leurs traits et le tuent ainsi. Souvent un indigène restera une heure entière à l'affût avant de lancer son javelot: jamais il ne manque son but. »

A ces quelques données, s'ajoutaient des fables, nées pour la plupart des récits des indigènes. On disait que l'ornithorhynque pondait des œufs et les couvait à la façon des oies; on parlait des propriétés venimeuses de son éperon, mais sans pouvoir citer d'exemple. Aussi le naturaliste anglais voulut-il voir les choses par



Fig. 129. L'Ornithorhynque paradoxal.

lui-même. Il fit un premier voyage en 1832, un second en 1838, et publia le résultat de ses observations d'abord dans un journal anglais, puis, en 1860, il les exposa avec détail (1). C'est là que l'on peut trouver les meilleurs renseignements sur les mœurs de l'ornithorhynque; aussi le prendrons-nous pour guide.

L'ornithorhynque paradoxal porte différents noms dans sa patrie. Les colons le nomment *taupe d'eau*, par suite de sa faible ressemblance avec la taupe; les indigènes l'appellent *mallangong*, *tambreet*, *tohumbuck*, *mufflengong*. Son nom varie probablement suivant les localités.

Caractères. — L'ornithorhynque paradoxal est plus petit que le fourmilier; il a de 50 à 55 cent. de long. sur lesquels 14 cent. appartiennent à la queue. Le mâle est plus grand que la femelle. Il est recouvert de soies épaisses, gros-

sières, d'un brun foncé, à reflets blanc d'argent. Au-dessous est un duvet très-mou, gris, semblable au duvet du phoque et de la loutre de mer. Les poils de la gorge, de la poitrine et du ventre sont plus fins et soyeux; ils sont courts, mais mous et épais. Les soies sont dures, larges, en fer de lance, et inclinées relativement aux poils duveteux. Ce pelage convient parfaitement aux deux genres de vie de l'ornithorhynque. Les longs poils, même inclinés d'avant en arrière, le gêneraient lorsqu'il creuse le sol, l'empêcheraient notamment de marcher à reculons dans son terrier, tandis que comprimés comme ils le sont, minces à la racine, larges du bout, ils peuvent se courber en tous sens; et en même temps, comme ils sont très-épais, ils empêchent l'eau de pénétrer. Les soies sont rousses ou d'un brun foncé au dos, au ventre; d'un roux rosé ou couleur de rouille aux flancs, au cou, à la partie postérieure du ventre. Une petite tache de même couleur existe au-dessous de l'angle in-

(1) G. Bennett, *Gatherings of a Naturalist, in Australasia*. London, 1860.

terne de l'œil, et les oreilles sont aussi faiblement bordées de roux de rouille. Le dos est tantôt plus clair, tantôt plus foncé, ce qui a fait croire à l'existence de plusieurs espèces. Les pattes sont d'un brun roux. La base du bec est d'un gris noir pâle en dessus et en dessous, avec des points plus clairs très-nombreux; l'extrémité de la mandibule supérieure est couleur de chair ou roux pâle; celle de la mandibule inférieure est blanche ou tachetée. Il en est de même du bouclier qui entoure la base du bec.

Les jeunes animaux se distinguent par les beaux poils fins, argentés, de la face inférieure de la queue et des membres. Par le frottement, ces poils tombent, et on ne les retrouve plus chez les individus âgés.

Distribution géographique. — L'aire de dispersion de cet animal est restreinte. On ne le trouve que sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, dans les rivières et les eaux tranquilles de la Nouvelle-Galles du Sud et de l'intérieur des terres. Il est commun près de Nepean, Newcastle, Campbell et Macquarie, sur les bords de la rivière des Poissons et du Wollundilly. Il n'est pas rare dans les plaines de Bathurst-Goulborn, aux bords de l'Yas ou Morumbidgen; il paraît manquer dans le nord, le sud et l'ouest de l'Australie.

Mœurs, habitudes et régime. — L'ornithorhynque paradoxal habite de préférence les bords des fleuves où l'eau est tranquille, où poussent de nombreuses plantes aquatiques, et qu'ombragent des arbres touffus. C'est là qu'il établit sa demeure. Le premier terrier que vit Bennett était sur une rive escarpée, au milieu des herbes, tout auprès du niveau de l'eau. Un couloir sinueux, de 6 mètres de long, aboutissait à un vaste donjon; tous deux étaient tapissés de plantes aquatiques desséchées. Ordinairement, chaque terrier a deux ouvertures, l'une au-dessus, l'autre au-dessous du niveau de l'eau; celle-ci peut même en être éloignée de près de 2 mètres. Les couloirs se dirigent obliquement en montant, de telle sorte que le donjon soit au-dessus du niveau des fortes crues. L'animal paraît se guider d'après cela, et suivant que l'eau est plus ou moins haute, il donne à ses couloirs une étendue de 6 à 12 et même 17 mètres. On voit pendant toutes les saisons les ornithorhynques dans les eaux de l'Australie; ils sont cependant plus abondants au printemps et en automne, de sorte que l'on pourrait se demander s'ils n'ont pas un sommeil hivernal. Leurs habitudes sont nocturnes, toutefois, ils quittent par instants leur retraite pendant le jour, pour chercher leur nourriture.

Quand l'eau est très-claire, on peut les suivre de l'œil, tantôt plongeant, tantôt reparaissant à la surface. Mais ils sont rares dans un pareil milieu; leur instinct semble leur dire qu'ils n'y seraient point en sûreté. Quand on se tient bien tranquille, et dans un endroit convenable, on ne tarde pas à voir une petite tête apparaître et glisser rapidement à la surface de l'eau. L'essentiel pour observer l'ornithorhynque, est donc de rester immobile; le plus léger mouvement n'échappe pas à son œil perçant, le moindre bruit frappe son oreille, et une fois qu'il a été effrayé, il ne se montre plus. Lorsqu'on prend ces précautions, on peut le voir longtemps jouer devant soi. Rarement il reste plus d'une ou de deux minutes à la surface, il plonge pour reparaître à quelque distance. Comme Bennett l'a observé sur des ornithorhynques captifs, il se tient de préférence près du bord, sur la vase, et cherche sa nourriture entre les racines et les feuilles. Il nage à merveille, en remontant aussi bien qu'en descendant le courant. Dans le premier cas, il fait quelques efforts; dans le second, il se laisse aller à la dérive. Il se nourrit principalement de mollusques et de petits insectes aquatiques; il en remplit ses abajoues, puis, sa chasse finie, il les mange tranquillement.

« Par un beau soir d'été, raconte Bennett, je m'approchai d'une petite rivière; connaissant les habitudes nocturnes des ornithorhynques, j'espérais bien en voir un. Le fusil à l'épaule, je restai tranquille sur la rive. J'aperçus bientôt, assez près, un corps noir, et une tête qui s'élevait un peu au-dessus de la surface de l'eau. Immobile, pour ne pas effrayer l'animal, je l'observai et cherchai à suivre ses mouvements. Il faut se tenir prêt à tirer au moment où l'ornithorhynque plonge, et lui envoyer la charge lorsqu'il reparaît à la surface. Il faut surtout l'atteindre à la tête, car le plomb ne pénètre pas facilement à travers ses poils épais. J'en ai vu, qui avaient le crâne fracassé, tandis que la peau était à peine entamée.

« Le premier jour, je rentraï bredouille, le lendemain, la rivière avait été gonflée par les pluies; je ne vis de toute la matinée qu'un seul ornithorhynque; mais il était trop sur ses gardes pour qu'on pût le tuer. Je fus plus heureux à mon retour, dans l'après-midi. J'en tirai un qui fut gravement atteint, il plongea aussitôt, reparut peu après, pour replonger encore, mais toujours pour quelques instants seulement, et en s'efforçant de gagner la rive; il ne se mouvait plus dans l'eau qu'avec difficulté, et cherchait à se réfugier dans son terrier. Il nageait plus à la

surface que d'habitude ; il essuya cependant deux coups de feu avant de rester sur l'eau. Quand le chien me l'apporta, je vis que c'était un beau mâle. Il n'était pas tout à fait mort, se mouvait encore un peu, mais on n'entendait d'autre son que celui que faisait l'air en passant à travers ses narines. Au bout de quelques minutes, il se releva et courut à la rivière en chancelant ; ce ne fut que vingt-cinq minutes après qu'il tomba et mourut. J'avais souvent entendu parler du danger des blessures faites par son éperon ; je le saisis tout d'abord près de cet organe. Dans les efforts qu'il faisait pour fuir, il me gratta un peu la main avec ses ongles et avec son éperon, mais je ne me sentis pas piqué. On dit que l'animal se couche sur le dos lorsqu'il veut faire usage de cette arme, c'est peu probable. Je le mis dans cette position, et loin de chercher à se défendre, il ne chercha qu'à se remettre sur ses pattes. Je répétai mon expérience de toutes les façons, toujours inutilement, et je me suis convaincu que cet éperon devait avoir une destination tout autre que celle de servir d'arme défensive. Les indigènes l'appellent bien *suffisant* (nom par lequel ils désignent toute chose dangereuse ou vénéneuse), mais ils donnent cette même dénomination à ses griffes ; d'ailleurs, ils ne craignent nullement de prendre un ornithorhynque mâle vivant. Lorsque l'ornithorhynque court sur le sol, on dirait une apparition surnaturelle, et l'on conçoit que son aspect singulier puisse effrayer un poltron. Les chats s'enfuient aussitôt devant lui, et même les chiens, qui n'ont pas été dressés à le chasser, restent immobiles, les oreilles dressées, aboient et n'osent le toucher.

« Le même soir où je tirai le premier mâle, je tirai une femelle, au moment où elle sortait de l'eau pour la troisième fois. Je l'atteignis au bec, elle mourut presque aussitôt. Elle respira seulement encore quelquefois, et agita ses pattes de derrière convulsivement. On nous a assuré que, lorsqu'on ne tue pas un ornithorhynque sur le coup, il plonge et ne reparaît plus. Mes observations ne confirment pas ces assertions. Ces animaux disparaissent, il est vrai, quand on les manque ; blessés, ils plongent aussi, mais ne tardent pas à revenir à la surface pour respirer. Ils échappent souvent aux chiens en plongeant rapidement, et en se réfugiant dans les joncs et les roseaux. Il faut souvent deux ou trois décharges pour en tuer un, ou le blesser assez grièvement pour qu'on puisse le prendre. »

Bennett s'est surtout efforcé d'étudier le mode de reproduction de l'ornithorhynque. Il fit dé-

couvrir plusieurs terriers pour y trouver une femelle pleine ou allaitant ses petits : il put, en outre, observer plusieurs de ces animaux en captivité.

Les opinions des indigènes sont partagées au sujet de la reproduction de l'ornithorhynque. Les uns disent qu'il pond des œufs, les autres qu'il met bas des petits vivants.

Avant d'être fixé sur ce point, Bennett se procura plusieurs femelles, et cela avec difficulté, les naturels n'étant nullement disposés à l'aider.

« Je fis, dit-il, découvrir un terrier, malgré l'avis d'un indigène paresseux, qui m'assurait que la femelle n'avait pas encore mis bas, et qui ne comprenait pas, qu'ayant des bœufs et des moutons en abondance, j'éprouvasse le besoin d'avoir un ornithorhynque. L'ouverture du terrier était très-large, relativement au diamètre du couloir ; celui-ci allait en se rétrécissant et n'avait plus finalement que le diamètre de l'animal. Nous le suivîmes pendant 3 mètres et demi. Tout à coup apparut la tête d'un ornithorhynque ; il paraissait avoir été dérangé dans son sommeil et être venu voir ce qu'on voulait de lui. Il sembla convaincu que tout n'était pas pour son plus grand bonheur, et chercha à fuir ; mais on le saisit par une patte de derrière et on s'en empara. La peur lui fit évacuer ses excréments, qui exhalaient une odeur des plus fétides. Il ne fit entendre aucun son, et ne chercha pas à se défendre ; au plus, me griffa-t-il un peu la main, en cherchant à se sauver. C'était une femelle adulte. Ses petits yeux vifs étincelaient ; il ouvrait et fermait alternativement ses oreilles ; son cœur battait précipitamment. Il sembla bientôt s'habituer un peu à son sort, quoiqu'il cherchât encore à s'échapper. Je ne pouvais le prendre par son pelage, ce pelage étant trop lâche. Je le mis dans un tonneau rempli de vase, d'herbes et d'eau : il essaya d'en sortir ; mais voyant que ses peines étaient inutiles, il se résigna, devint tranquille, se coucha et parut s'endormir. Toute la nuit il fut fort agité et grattait avec ses pattes de devant, comme pour se creuser un terrier. Le lendemain matin, je le vis profondément endormi, enroulé sur lui-même, la tête contre la poitrine. Lorsqu'on le réveilla, il grogna comme un jeune chien. Tout le jour, il resta tranquille ; la nuit, il chercha encore à se sauver, et grogna continuellement. Tous les Européens du voisinage, qui avaient si souvent vu cet animal mort, étaient enchantés de pouvoir enfin en observer un vivant ; c'était, je crois, la première

fois qu'un Européen en possédait un, et qu'il avait examiné un terrier.

« Lors de mon départ, je mis mon *mallangong* dans une petite caisse avec de l'herbe, et je l'emportai. Pour le distraire, je lui attachai une longue laisse à la patte et le mis au bord de l'eau. Il ne tarda pas à y entrer, à nager en remontant le courant, et recherchant les endroits où croissaient le plus de plantes aquatiques. Après avoir assez plongé, il revint sur la rive, se coucha dans l'herbe, se gratta et se peigna avec volupté. Il se servait, à cet effet, de ses pattes de derrière, et ployait son corps flexible. Cela dura une heure. Après cette toilette, il paraissait plus beau, plus brillant qu'auparavant. Je mis ma main à un endroit où il se grattait, et lorsqu'il y passa sa patte, je sentis qu'il le faisait avec douceur. Je voulus le gratter, mais il s'éloigna de quelques pas, et recommença sa toilette. Il finit par se laisser caresser.

« Quelques jours après, je lui fis prendre un second bain, mais cette fois dans une eau limpide, où je pouvais suivre ses mouvements. Il plongea rapidement jusqu'au fond de l'eau, y resta quelques instants, puis remonta. Il nageait le long du bord, se servant de son bec comme d'un organe de toucher très-délicat. Il paraissait trouver de quoi se nourrir, car chaque fois qu'il retirait son bec, il y avait quelque aliment, et remuait ses mâchoires latéralement, comme lorsqu'il mange. Il ne toucha pas aux insectes qui s'agitaient autour de lui, soit qu'il ne les vît pas, soit qu'il préférât la nourriture qu'il trouvait dans la vase. Après son repas, il se coucha sur l'herbe qui recouvrait la rive, le corps à demi hors de l'eau; il y nettoya et peigna son pelage. Il ne retourna qu'avec déplaisir dans sa prison, et ne voulut plus s'y tenir tranquille. Toute la nuit, je l'entendis gratter dans sa caisse, que je trouvai vide le lendemain matin. Il était parvenu à détacher une planche, et s'était enfui. Toute observation ultérieure devenait impossible. »

Dans son second voyage, Bennett se procura une nouvelle femelle, et put mieux l'observer. Il constata que les mamelles étaient presque invisibles, bien que l'animal eût dans son utérus gauche deux embryons assez développés. Plus tard, il eut une autre femelle qui venait de mettre bas. Elle avait les glandes mammaires très-grosses, mais il ne put en extraire de lait. Il n'y avait pas de mamelon, et les poils n'y paraissaient pas plus usés que sur le reste du corps. Enfin, ce naturaliste infatigable trouva un ter-

rier, avec trois petits, qui avaient environ 5 cent. de long : on ne vit rien qui eût pu faire croire qu'ils étaient nés d'œufs, et il n'y avait pas à douter que l'ornithorhynque ne mît au monde des petits vivants. Bennett ne croit pas non plus que des indigènes aient jamais vu une femelle allaiter ses petits.

Dès qu'on se met à creuser le terrier, l'animal troublé quitte son nid pour venir reconnaître son ennemi.

« Lorsque nous trouvâmes les petits dans le terrier, dit encore Bennett, et que nous les mîmes sur le sol, ils coururent çà et là, mais sans faire trop de tentatives pour reconquérir leur liberté. Les indigènes, auxquels, à cette vue, l'eau venait à la bouche, disaient qu'ils étaient âgés de huit mois et ajoutaient que la femelle nourrit ses petits, d'abord de lait, puis d'insectes, de petits mollusques et de vase.

« Les petits prenaient pour dormir les postures les plus variées. L'un s'enroulait comme un chien, en recouvrant son museau de sa queue; un autre se couchait sur le dos, les pattes écartées; un autre se roulait en boule, comme un hérisson. Fatigués de garder une position, ils en prenaient une autre. Ils se roulaient en boule de préférence, les pattes de devant sur le bec, la tête penchée vers la queue, les pattes de derrière croisées au-dessus du bec, et la queue relevée. Quoique couverts d'un pelage épais, ils recherchaient cependant la chaleur. Je pouvais les toucher partout, sauf sur le bec, ce qui prouve combien cet organe est sensible.

« Je les laissais librement courir dans ma chambre sans nul inconvénient. Un vieil ornithorhynque grattait sans relâche à la muraille, aussi dus-je l'enfermer. Il restait tranquille tout le jour, mais la nuit, il cherchait à s'échapper. Lorsque je réveillais mes animaux, ils se mettaient à murmurer.

« Ma petite famille d'ornithorhynques vécut quelque temps, et je pus observer ses mœurs. Souvent ils paraissaient rêver qu'ils nageaient et leurs pattes en faisaient les mouvements. Si je les mettais par terre de jour, ils cherchaient une place obscure pour s'y coucher et s'endormir; ils préféraient cependant l'endroit où ils se tenaient d'ordinaire. D'autres fois, ils quittaient par caprice leur ancienne couche, et allaient se loger dans un autre endroit obscur. Lorsqu'ils étaient profondément endormis, on pouvait les toucher sans les réveiller.

« Le soir, mes deux petits favoris se montraient, mangeaient leur pâtée, et se mettaient à

jouer comme de jeunes chiens, ils s'attaquaient avec leur bec, levaient leurs pattes de devant, grimpaient l'un sur l'autre, etc. Si l'un venait à tomber, loin de se relever et de continuer le combat, il restait tranquillement couché, se grattait, et son compagnon attendait patiemment qu'il reprît ses jeux. Ils étaient très-vifs; leurs petits yeux étincelaient; leurs oreilles s'ouvraient et se fermaient rapidement, mais ils n'aimaient pas qu'on les prît dans la main.

« Leurs yeux étant placés très-haut, ils ne pouvaient pas bien voir devant eux, venaient se butter à tous les objets qu'ils rencontraient, et les renversaient. Ils dressaient souvent la tête pour voir ce qui se passait autour d'eux. Parfois ils se mettaient à jouer avec moi; je les caressais, les grattais, et ils paraissaient se complaire à ces caresses. Ils mordaient mes doigts, et se comportaient comme de jeunes chiens. Lorsque leur pelage était mouillé, ils le peignaient, le nettoyaient, comme les canards leurs plumes. Ils étaient alors plus beaux et plus brillants. Si je les mettais dans un vase profond, plein d'eau, ils cherchaient bien vite à en sortir; si l'eau était basse, s'ils y rencontraient quelques herbes, ils s'y trouvaient très à l'aise. Ils recommençaient leurs jeux dans l'eau; puis, la fatigue arrivant, ils se couchaient sur l'herbe et se peignaient. Une fois propres, ils couraient un peu dans la chambre, et gagnaient enfin leur couche. Rarement ils restaient plus de dix à quinze minutes dans l'eau. Pendant la nuit, on les entendait murmurer: on aurait dit qu'ils se battaient ou jouaient ensemble; au matin, on les trouvait tranquillement endormis.

« J'étais tenté, au commencement, de les regarder comme des animaux nocturnes; mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il n'y avait là rien de régulier; ils se reposaient le jour comme la nuit, et à des heures très-diverses. Au coucher du soleil, ils paraissaient plus vifs et plus en train. Je dis donc qu'ils sont aussi bien diurnes que nocturnes, et qu'ils préfèrent les heures fraîches du soir à la chaleur et à la lumière éclatante du plein midi. Il en était de même pour les jeunes et les vieux animaux. Ils dormaient le jour et veillaient la nuit, ou inversement. Souvent l'un dormait pendant que l'autre courait. Le mâle quittait parfois son nid le premier, la femelle continuait à dormir. Quand celui-ci avait assez couru, qu'il s'était bien rassasié, il revenait se coucher, c'était alors à la femelle de sortir; d'autres fois, ils se montraient en même temps. Un soir, tandis qu'ils couraient tous

deux, la femelle poussa un petit cri comme pour appeler son compagnon, qui était caché dans quelque coin; un cri pareil lui répondit, et la femelle courut aussitôt à l'endroit d'où partait cette réponse.

« Il était très-amusant de voir ces animaux s'étendre et bâiller: ils étendaient leurs pattes en avant, écartaient leurs doigts, et cela avec une expression très-comique. On est si peu habitué à voir bâiller un canard! Je me demandai souvent comment ils pouvaient grimper sur une bibliothèque. Je les vis enfin appuyer le dos contre le mur, les pattes contre le meuble et grimper ainsi rapidement, grâce à leurs vigoureux muscles dorsaux et à leurs ongles pointus.

« Je les nourrissais de pain trempé dans l'eau, d'œufs durs, de viande finement hachée. Ils ne paraissaient pas préférer le lait à l'eau.

« Peu après mon arrivée à Sidney, je les vis maigrir; leur pelage perdit son brillant. Ils mangeaient moins, mais couraient encore gaiement dans la chambre; lorsqu'ils étaient mouillés, leurs poils ne se séchaient plus aussi rapidement. Tout témoignait de leur mauvaise santé, et leur aspect ne pouvait que produire un sentiment de pitié. Le 29 janvier mourut la femelle, et le 2 février le mâle. Je les avais eus pendant environ cinq semaines. »

Des autres observations de Bennett, il résulte que l'ornithorhynque ne peut vivre longtemps dans l'eau. Lorsqu'on en retient un seulement quinze ou vingt minutes dans une eau profonde, sans qu'il puisse prendre pied, on l'en retire tout épuisé, à demi mort. Les gens qui mettaient un ornithorhynque vivant dans un tonneau à demi plein d'eau étaient étonnés de le trouver mort; ils n'étaient pas moins stupéfaits, lorsqu'ils avaient rempli le tonneau jusqu'au bord, de voir que l'animal s'était échappé; cela semblait leur faire croire que l'ornithorhynque n'est pas aquatique, comme on le suppose.

Les tentatives infructueuses de Bennett pour rapporter un ornithorhynque vivant en Europe n'effrayèrent pas cependant ce naturaliste distingué. Il fit faire une cage tout exprès, et repartit pour l'Australie. Cette fois encore son entreprise ne fut pas couronnée de succès; mais il put compléter ses observations. Il vit que, chez le mâle, les organes génitaux se tuméfient à l'époque du rut, et atteignent les dimensions d'un œuf de pigeon, fait qui semble rapprocher l'ornithorhynque des oiseaux.

Bennett se procura de nouveaux ornithorhyn-

ques. « J'en reçus deux, dit-il, le 28 décembre 1858; ils étaient si craintifs qu'ils ne sortaient que le bout de leur bec hors de l'eau pour pouvoir un peu respirer; puis ils plongeaient aussitôt, et paraissaient parfaitement savoir qu'on les observait. Le temps le plus long qu'ils restèrent sous l'eau, sans respirer, fut de 7 minutes et 15 secondes. On les guetta de loin; l'un d'eux sortit du tonneau et voulut s'échapper. Tant que j'étais près de leur tonneau, ils ne cherchèrent jamais à s'enfuir, et n'apparurent que rarement à la surface. Peu à peu ils s'apprivoisèrent, se montrèrent davantage au-dessus de l'eau, se laissèrent même toucher. La femelle mangeait en nageant sur l'eau. Elle était plus apprivoisée que le mâle, qui se tenait de préférence au fond.

« Du 29 au 31 décembre, mes ornithorhynques restèrent en parfaite santé. Le matin et le soir, je les mettais une ou deux heures dans l'eau, je leur donnais de la viande finement hachée, pour les habituer à une nourriture qui me permit de les amener en Europe. Leurs mœurs s'accordaient parfaitement avec toutes mes observations antérieures. Lorsque quelques poussières tombaient sur leurs narines, ils les agitaient comme pour les éloigner; n'y réussissaient-ils pas, ils se lavaient le bec. Lorsque je dérangeais le mâle pendant la nuit, il grognait et poussait ensuite le même sifflement tremblotant, qui lui servait à appeler sa compagne.

« Le 2 janvier, mourut la femelle; le mâle vécut jusqu'au 4. Je l'avais mis dans une cage avec un réservoir d'eau; il semblait s'y trouver très-bien. Mais le 5 janvier, au matin, je le

trouvai mort au fond de l'eau; sa faiblesse ne lui avait probablement pas permis de regagner sa demeure. La personne qui m'apporta ces ornithorhynques m'assura en avoir nourri deux pendant quinze jours avec des mollusques fluviatiles qu'il leur jetait en morceaux, et que ces deux individus n'étaient morts que par accident. J'ai vu moi-même un jeune ornithorhynque, que l'on conserva trois semaines, en le nourrissant de vers.

« Peu avant leur mort, mes deux animaux négligèrent de se nettoyer, de s'essuyer, et le froid qu'ils ressentirent ainsi peut bien avoir hâté leur fin. Ils n'étaient pas tellement amaigris, le mâle surtout, qu'on doive attribuer leur mort à la faiblesse. Dans leurs intestins et leurs abajoues je ne trouvai ni sable ni nourriture; je n'y vis rien que de l'eau sale. »

Ces observations de Bennett renferment à peu près tout ce que nous savons de l'ornithorhynque. Il s'en faut qu'elles soient complètes; mais les observateurs ne feront pas défaut, et il faut espérer que nous finirons par connaître complètement l'histoire du plus singulier de tous les mammifères.

Usages et produits. — De la peau de l'ornithorhynque, surtout quand elle est mouillée, se dégage une forte odeur de poisson, cette odeur provient sans doute d'une sécrétion huileuse. Malgré ce parfum désagréable, les Australiens mangent avec plaisir la chair de cet animal. A la vérité leur goût ne pourrait faire loi, car ils mangent tout ce qui peut se manger: serpents, rats, grenouilles; tout enfin, les animaux les plus repoussants, aussi bien que les marsupiaux les plus délicats.

LES ONGULÉS — *UNGULATA*.*Die Hufthiere.*

Avec les paresseux, nous avons vu les derniers représentants du groupe agile des animaux arboricoles : nous redescendons en quelque sorte sur la terre, et dans l'eau. Tous les mammifères dont il nous reste à faire l'histoire sont terrestres ou aquatiques ; nous n'en trouverons que quelques-uns qui habitent les lieux les plus escarpés, et qui s'y meuvent avec autant d'agilité et de hardiesse que les animaux grimpeurs se meuvent sur les arbres.

Caractères. — Les ongulés sont terrestres ; leur organisation les attache au sol, et en général, ils sont de grande taille. Leur tronc est gros ; leur cou long ; leur tête rarement volumineuse, munie d'armes solides, cornes, bois ou dents très-proéminentes. Ils ont les doigts emprisonnés dans un sabot, réunis ou séparés ; la queue courte et ne touchant ordinairement pas le sol ; les organes des sens développés ; les oreilles grandes, mobiles ; les yeux beaux et vifs ; l'appareil de l'olfaction convenablement développé. En un mot, aucun de leurs sens n'est atrophié. Leur peau est plus ou moins épaisse ; leur pelage plus ou moins fourni et de couleur généralement noire ou brune.

Les sabots sont caractéristiques de ces animaux. Leurs quatre membres sont très-développés et très-propres à la marche ; engagés comme ils sont dans une gaine cornée, leurs doigts ne peuvent être employés à un autre usage. Chez les plus élevés, le sabot entoure complètement les doigts ; chez les autres, il ne les recouvre qu'en partie, et sa forme varie avec le nombre des doigts.

La dentition est également caractéristique. Les molaires ne servent qu'à broyer les aliments ; les incisives indiquent évidemment une nourriture végétale. Les canines manquent chez les uns ; elles sont considérablement développées chez les autres ; souvent les incisives sont séparées des molaires par un grand intervalle ; celles-ci sont très-irrégulières, et couvertes de lamelles d'émail tantôt très-sinueuses, tantôt simplement recourbées. Le nombre et la disposition des tubercules est loin d'être fixe.

La taille des ongulés offre des variations aussi

nombreuses et aussi prononcées que chez les carnivores. Les extrêmes sont représentés par le gigantesque éléphant, et par le daman, qui est à peine aussi grand que le lièvre. Chose curieuse, ces deux êtres extrêmes sont des représentants du même ordre. Il est vrai de dire que cet ordre appartient plus aux créations antérieures qu'à l'époque actuelle, et renferme par conséquent des animaux très-dissemblables.

Les os des ongulés sont lourds et solides, même chez les espèces les plus gracieuses. Le crâne a moins de développement que la face ; les mâchoires sont allongées, le front et le vertex larges et aplatis ; l'angle facial est très-aigu. Les vertèbres cervicales ont des apophyses épineuses très-courtes, des apophyses articulaires presque sphériques, disposition qui permet une très-grande mobilité. Les vertèbres dorsales, courtes et épaisses, ont leurs apophyses épineuses longues. Les côtes sont nombreuses et larges. La clavicule manque souvent aussi, le cubitus et surtout les métacarpiens font défaut.

Les parties molles, particulièrement les organes de digestion, présentent la plus grande diversité de formes.

Mœurs, habitudes et régime. — Les ongulés, sous le rapport des habitudes, semblent faire la transition des onguiculés aux cétacés. Quelques-uns d'entre eux sont amphibies, habitent l'eau et la terre, mènent une véritable vie de reptiles. Les autres sont des animaux absolument terrestres.

Sauf le cochon, qui est en quelque sorte omnivore, les autres ongulés ont un régime exclusivement végétal et se nourrissent d'herbes, de feuilles, de fruits, d'écorces d'arbres.

La majeure partie des ongulés ne met bas qu'un seul petit. Les porcs font encore exception à cet égard : leur fécondité peut rivaliser avec celle de quelques rongeurs ; elle n'est nullement en rapport avec leur taille.

On divise les ongulés en trois ordres, les solipèdes, les ruminants et les pachydermes ; mais on est moins d'accord sur la place que doivent occuper ces divers ordres. Les uns réclament la première place pour les pachydermes ; les autres

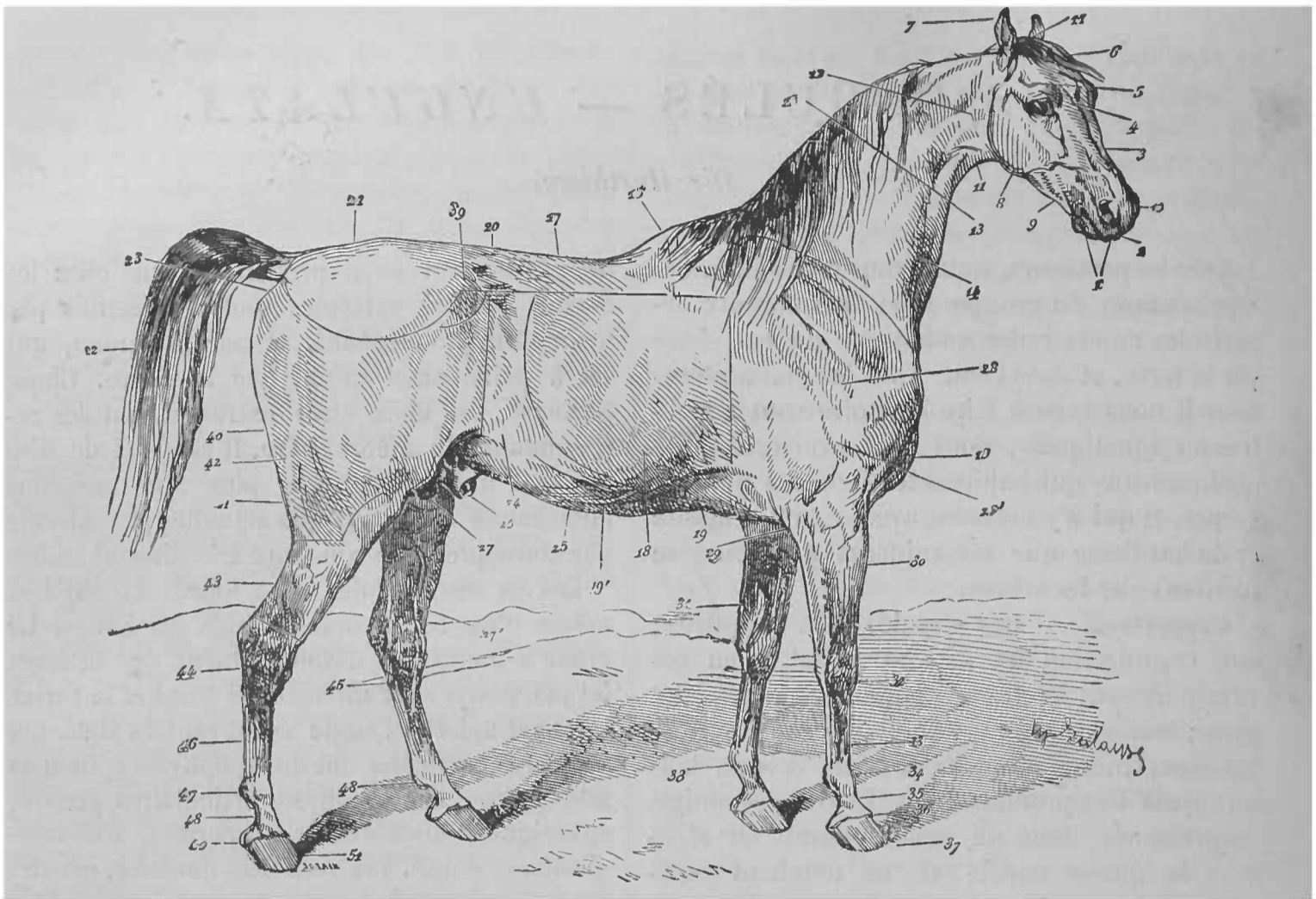


Fig. 130. — Formes extérieures du cheval (p. 298) (*).

pour les ruminants, d'autres pour les solipèdes. Nous nous rangeons à ce dernier avis : il n'est pas d'ongulés qui aient une structure aussi

parfaite que celle des solipèdes, et il en est peu qui les dépassent de beaucoup en intelligence.

LES SOLIPÈDES — SOLIDUNGULA.

Die Einhufer.

Caractères. — Les solipèdes, ou solidongulés, comme on les nomme aussi, forment un ordre nettement distinct parmi les ongulés, et ce qui les caractérise essentiellement, c'est leur sabot entier.

Il y a entre tous les solipèdes de si grands rapports de forme, de structure, qu'on a dû nécessairement n'en faire qu'une famille : celle des équidés ou chevaux.

(* Nomenclature des diverses régions extérieures du cheval.

1. Lèvres.
2. Bout du nez.
3. Chanfrein.
4. Front.
5. Salière.
6. Toupet.
7. Oreilles.
8. Ganache et auge.
9. Joue.
10. Naseau.
11. Nuque.
11' Gorge.
12. Parotides.
13. Encolure.

13'. Crinière.
14. Gouttière de la jugulaire.
15. Poitrail.
16. Garrot.
17. Dos.
18. Côtes.
19. Passage des sangles.
19' Veine de l'éperon.
20. Rein.
21. Croupè.
22. Queue.
23. Anus.
24. Flanc.
25. Ventre.

26. Fourreau.
27. Testicules.
27'. Veine saphène.
28. Épaule et bras.
28'. Pointe de l'épaule.
29. Coude.
30. Avant-bras.
31. Châtaigne.
32. Genou.
33. Canon.
34. Boulet.
35. Paturon.
36. Couronne.
37. Pied antérieur.

38. Ergot et fanon.
39. Hanche.
40. Cuisse.
41. Grasset.
42. Fesse.
43. Jambe.
44. Jarret.
45. Châtaigne.
46. Canon.
47. Boulet.
48. Ergot et fanon.
49. Paturon.
50. Couronne.
51. Pied postérieur.

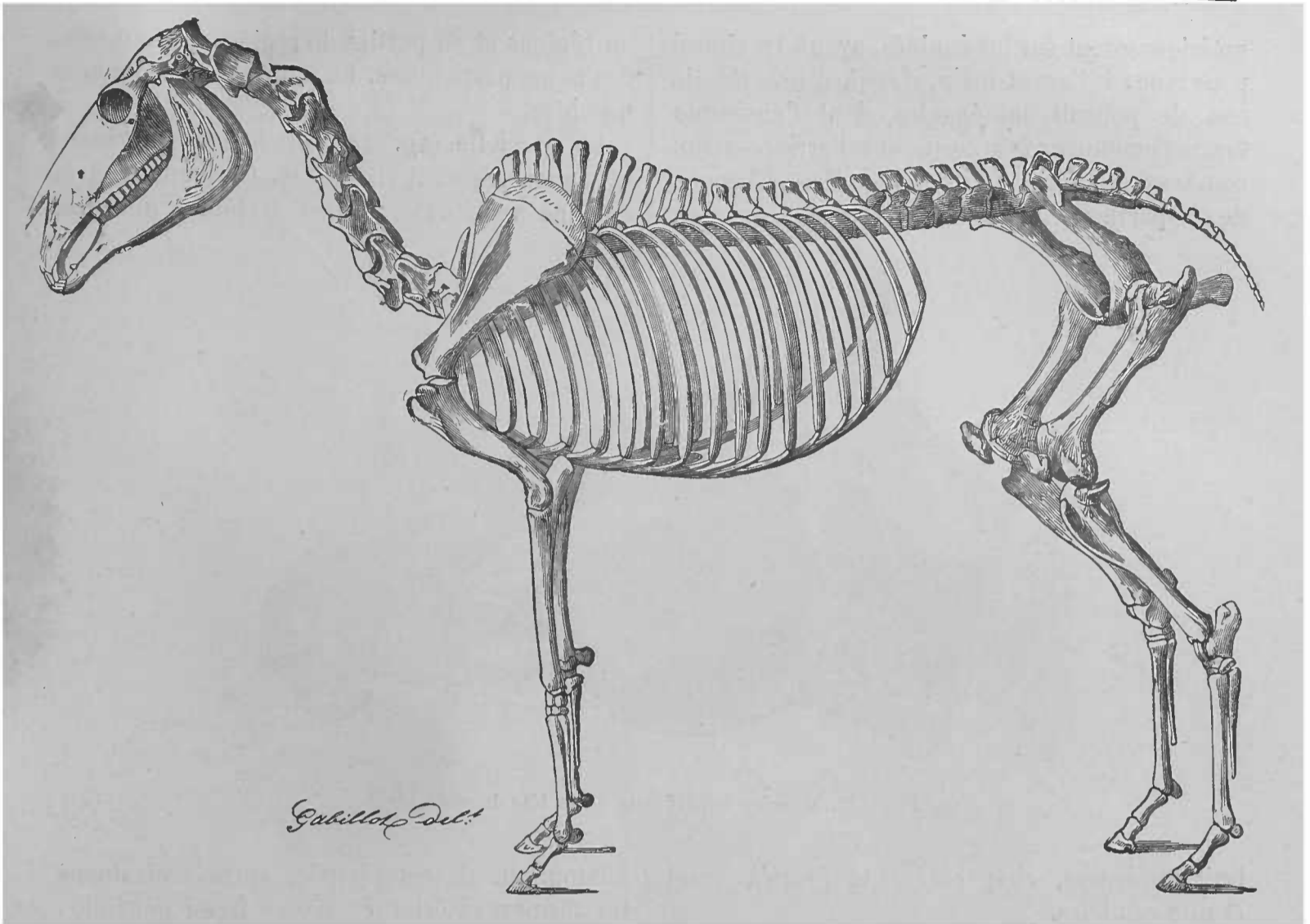


Fig. 131. Squelette du cheval (p. 298).

LES ÉQUIDÉS — *EQUI.*

Die Pferde.

Caractères. — Les équidés ou chevaux se reconnaissent à leur taille moyenne, leur port noble, leurs membres forts, leur tête maigre, allongée, leurs yeux grands et vifs, leurs oreilles

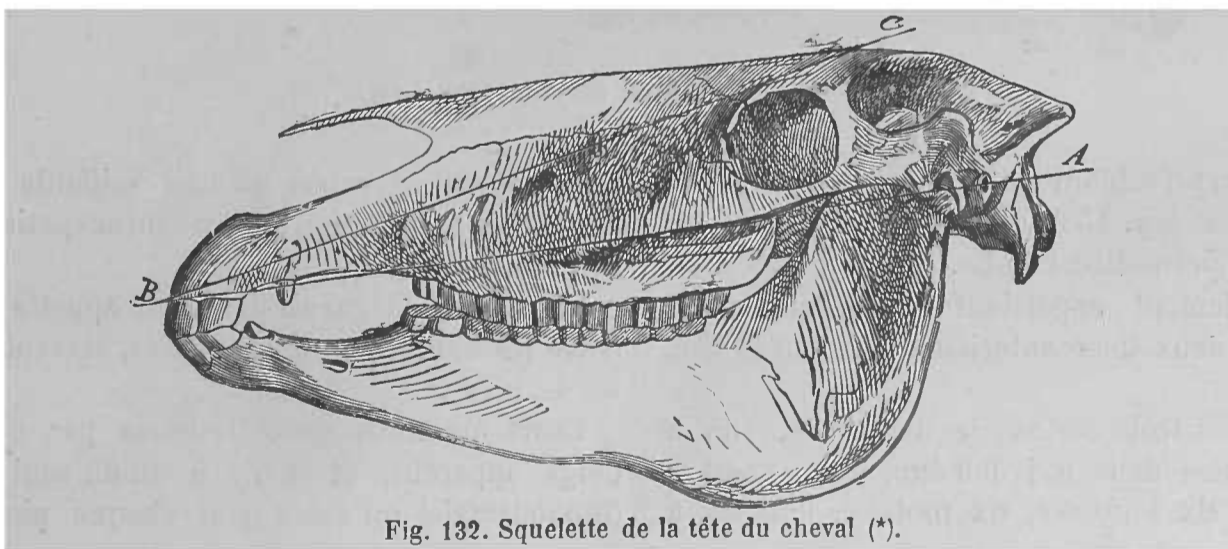


Fig. 132. Squelette de la tête du cheval (*).

moyennes, pointues et mobiles, leurs naseaux

largement ouverts. Ils ont le cou fort, musculoux, le tronc arrondi, les poils mous, courts, serrés, longs sur le cou et à la queue.

(*) Cette figure donne l'angle facial ABC du cheval, d'après la méthode de P. Camper, modifiée par G. Colin, *Traité de physiologie des animaux domestiques*, 2^e édition. Paris, 1870.

L'École de Saumur et Bourgelat ont distingué

extérieurement sur les équidés, ayant le cheval pour type : 1° l'avant-main, c'est-à-dire la tête, le cou, le poitrail, les épaules, dont l'ensemble forme l'encolure ; 2° le corps, et 3° l'arrière-main, comprenant tout le train de derrière. Chacune de ces parties principales a été divisée à son tour

en régions et en parties de régions qui ont reçu des noms particuliers. La figure 130 en donnera une idée.

Le squelette (*fig. 131*) est à la fois finement et vigoureusement charpenté. On compte à la colonne vertébrale : seize vertèbres dorsales,

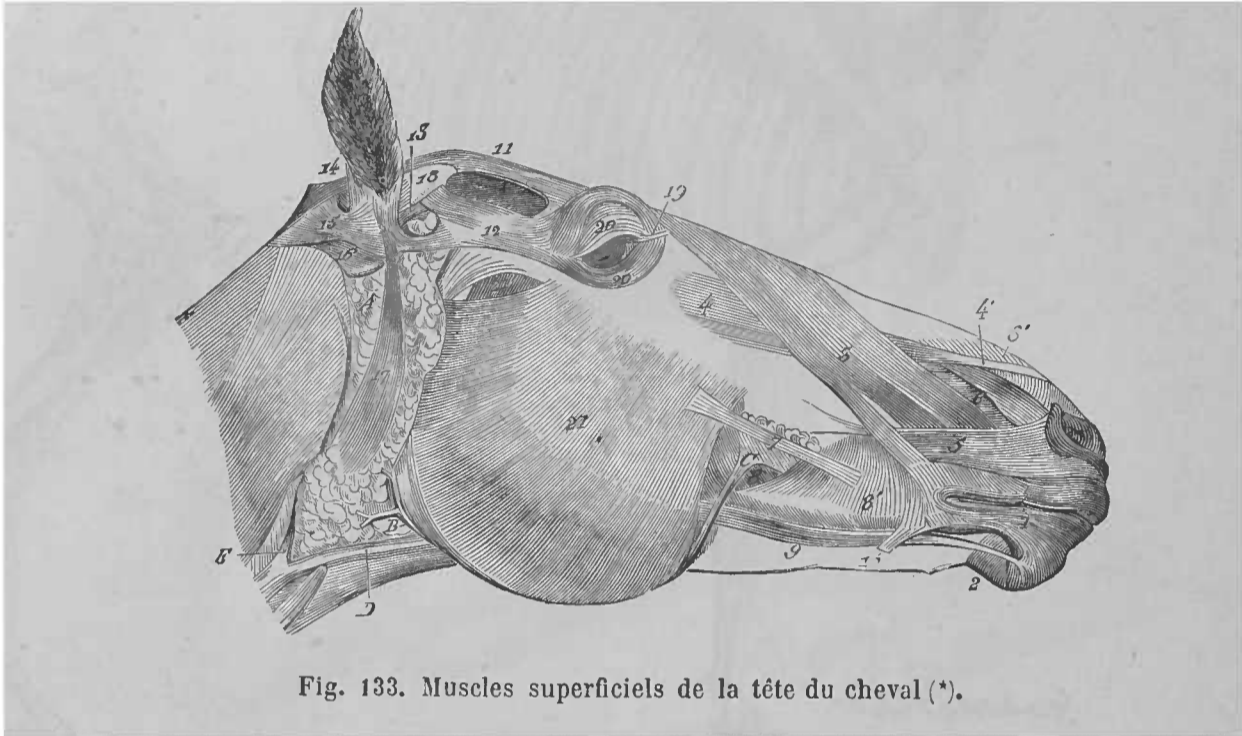


Fig. 133. Muscles superficiels de la tête du cheval (*).

huit lombaires, cinq sacrées, et jusqu'à vingt et une caudales.

La tête est longue. En raison de l'importance

anatomique de cette partie, après avoir donné les formes extérieures d'une façon générale, nous insisterons sur cette région de l'avant-

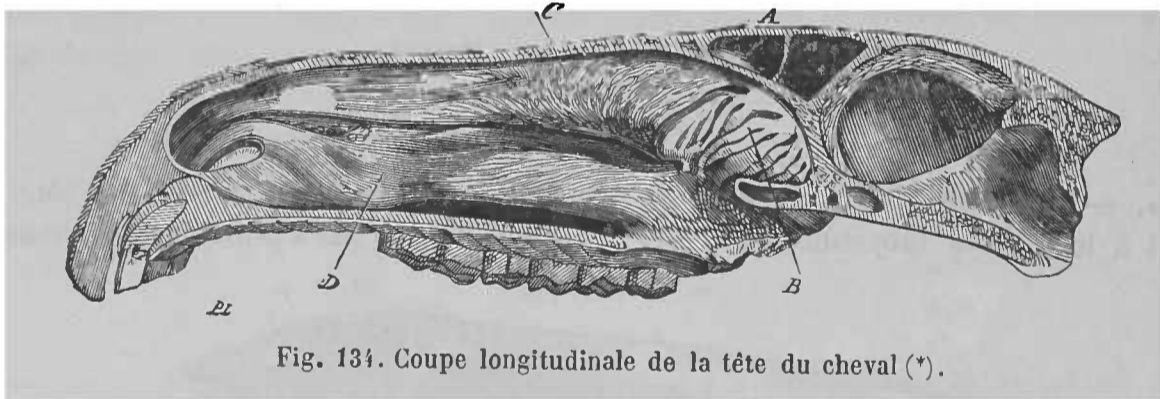


Fig. 134. Coupe longitudinale de la tête du cheval (*).

main en représentant le squelette (*fig. 132*) et les muscles (*fig. 133*) de cette région, afin de mieux en permettre l'étude. Dans la tête, un tiers seulement appartient à la boîte cérébrale, les deux tiers antérieurs forment la face (*fig. 134*).

Ils ont les trois sortes de dents (*fig. 135 à 139*), creuses dans le jeune âge, et en nombre constant ; six incisives, six molaires longues, à

quatre pans, à replis d'émail saillants sur la surface de mastication ; deux canines petites, tuberculeuses, coniques.

Les espaces dégarnis de dents, appelés *barres* entre les canines et les molaires, servent à passer le mors.

Leurs membres sont terminés par un seul doigt apparent, et il n'y a qu'un seul ongle (monodactyle) ou sabot pour chaque pied ; des

(*) 1, 1, orbiculaire des lèvres ; 2, houppes du menton ; 3, sus-naso-labial ; 4', son tendon d'insertion ; 5, grand sus-maxillo-nasal ; 6, portion postérieure du petit sus-maxillo-nasal ; 6', portion antérieure du même muscle ; 7, zygomato-labial ; 8, plan profond de l'alvéolo-labial ; 8', plan superficiel du même muscle ; 9, maxillo-labial ; 10, portion du risorius de Santorini ; 11, muscle temporo-auriculaire externe ; 12, zygomato-auriculaire ; 13, scuto-auriculaire interne ; 14, 15, 16, cervico-auriculaire ; 17, parotido auriculaire

18, cartilage scutiforme ; 19, tendon d'insertion du muscle orbiculaire des paupières ; 20, 20', orbiculaire des paupières ; 21, masséter.— A, glande parotide (la pointe postérieure de l'extrémité supérieure a été enlevée pour montrer le cervico-auriculaire interne) ; B, origine du caudal de Stenon ; C, terminaison de ce conduit ; D, E, branches d'origine de la veine jugulaire (Chauveau).

(**) A, sinus frontaux ; B, volutes ethmoïdales ; C, cornet supérieur ; D, cornet inférieur (G. Colin).

stylets osseux, accolés sur les côtés des os du

canon (fig. 140 et 141), représentent deux doigts latéraux rudimentaires.

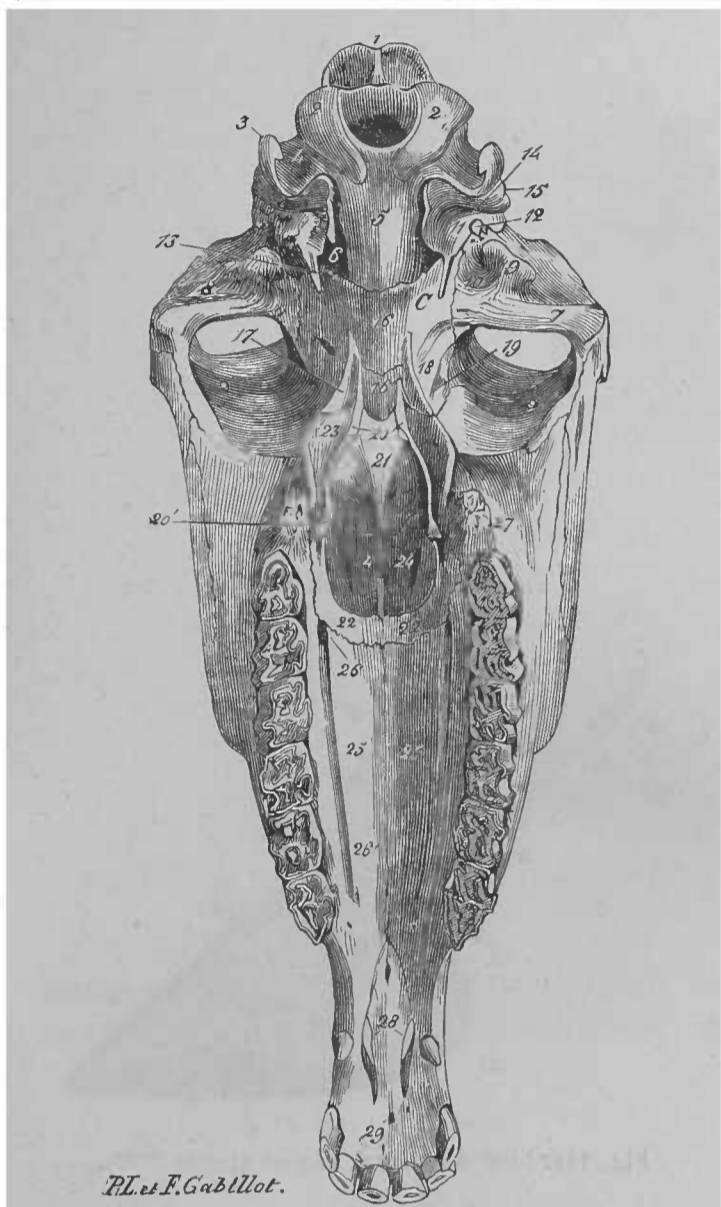


Fig. 135. Ensemble de la dentition de la mâchoire supérieure, chez le cheval (*).

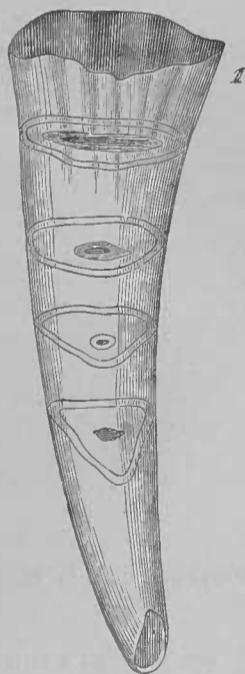


Fig. 137. Dents incisives du cheval (**).

(*) 1, protubérance occipitale; 2, 2, condyles de l'occipital; 3, apophyse styloïde; 4, échancrure stylo-condylienne; 5, apophyse basi-



Fig. 136. Ensemble de la dentition de la mâchoire inférieure chez le cheval, les dents étant vues par leur face de frottement.

Le système musculaire du cheval est très-développé, nous en donnerons une idée en reproduisant une coupe des différentes régions du corps proprement dit et du cou (fig. 142).

Parmi les organes digestifs, citons l'œsophage,

laire; 6, trou déchiré; 7, condyle du temporal; 8, cavité glénoïde; 9, éminence sus-condylienne; 10, fossette pour une veine; 11, protubérance mastoïdienne; 12, prolongement hyoïdien; 13, apophyse styloïde du temporal; 14, trou stylo-mastoïdien; 15, apophyse mastoïde; 16, corps du sphénoïde supérieur; 16', corps du sphénoïde inférieur; 17, apophyse sous-sphénoïdale; 18, orifice supérieur du conduit sous-sphénoïdal; 19, hiatus orbitaire; C, fossette carotidienne; 20, ptérygoidien; 20', son apophyse; 21, vomer; 22, extrémité antérieure des palatins; 23, face interne de la crête palatine; 24, 24, ouvertures gutturales des cavités nasales; 25, face palatine des grands sus-maxillaires; 26, orifice inférieur du conduit palatin; 26', scissure palatine; 27, tubérosité maxillaire; 28, ouvertures incisives; 29, trou incisif (Chauveau).

(**) Détails d'organisation. — Dent sur laquelle se trouvent indiquées la forme générale des incisives remplaçantes et les formes particulières que prend successivement la table dentaire par suite de l'usure et de la pousse continue de ces dents (Chauveau).

qui est étroit, et muni d'une valvule à son extré-

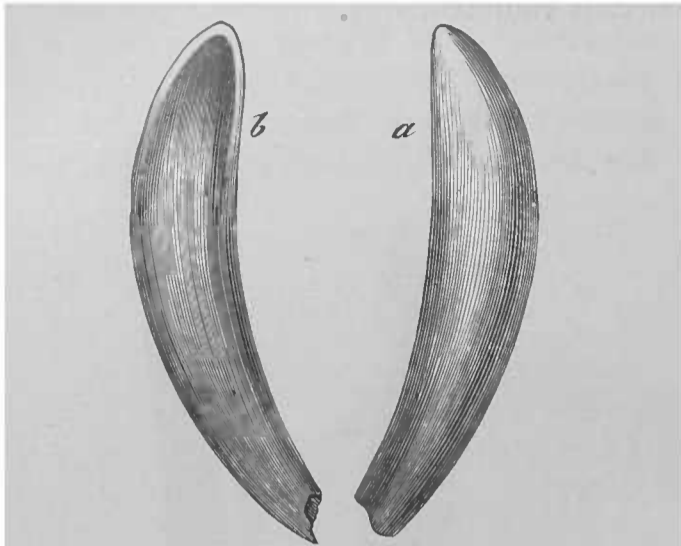


Fig. 138. Crochet ou canine de cheval (*).

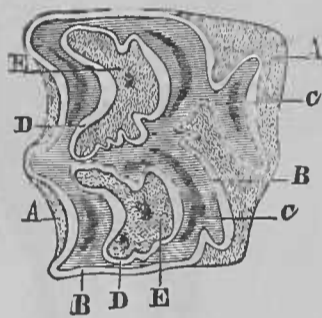


Fig. 139. Coupe transversale d'une molaire supérieure du cheval (**).

mité stomacale. L'estomac (*fig. 143 et 144*), légèrement bilobé et à deux sacs distincts, est petit, simple, allongé. Les intestins sont très-longs (23 à 40 mètres), et le cœcum est énorme (capacité de 33 à 68 litres).

Les anciens se sont imaginé que les chevaux

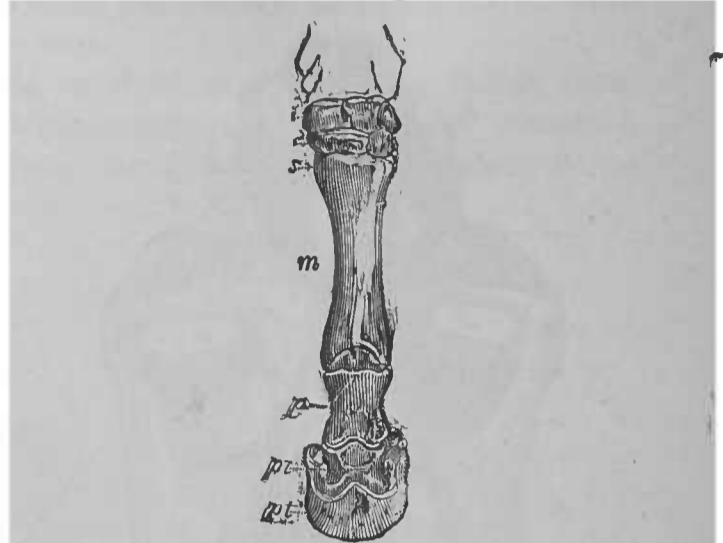


Fig. 140. Pied du cheval (***)

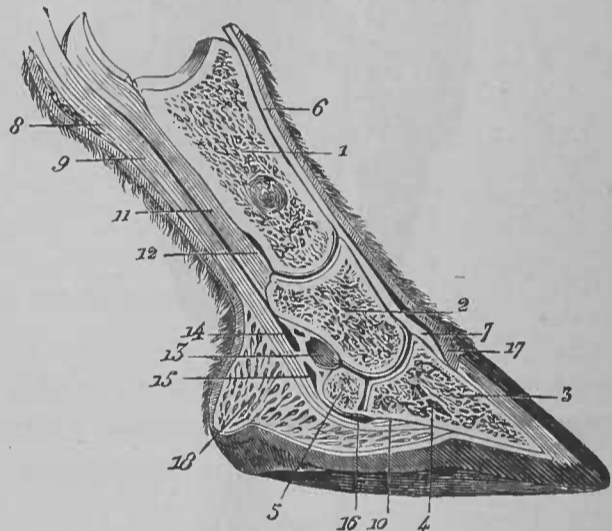


Fig. 141. Pied du cheval, région digitée (****).

n'avaient point de fiel, et c'est une opinion qui règne encore chez beaucoup de gens, même chez

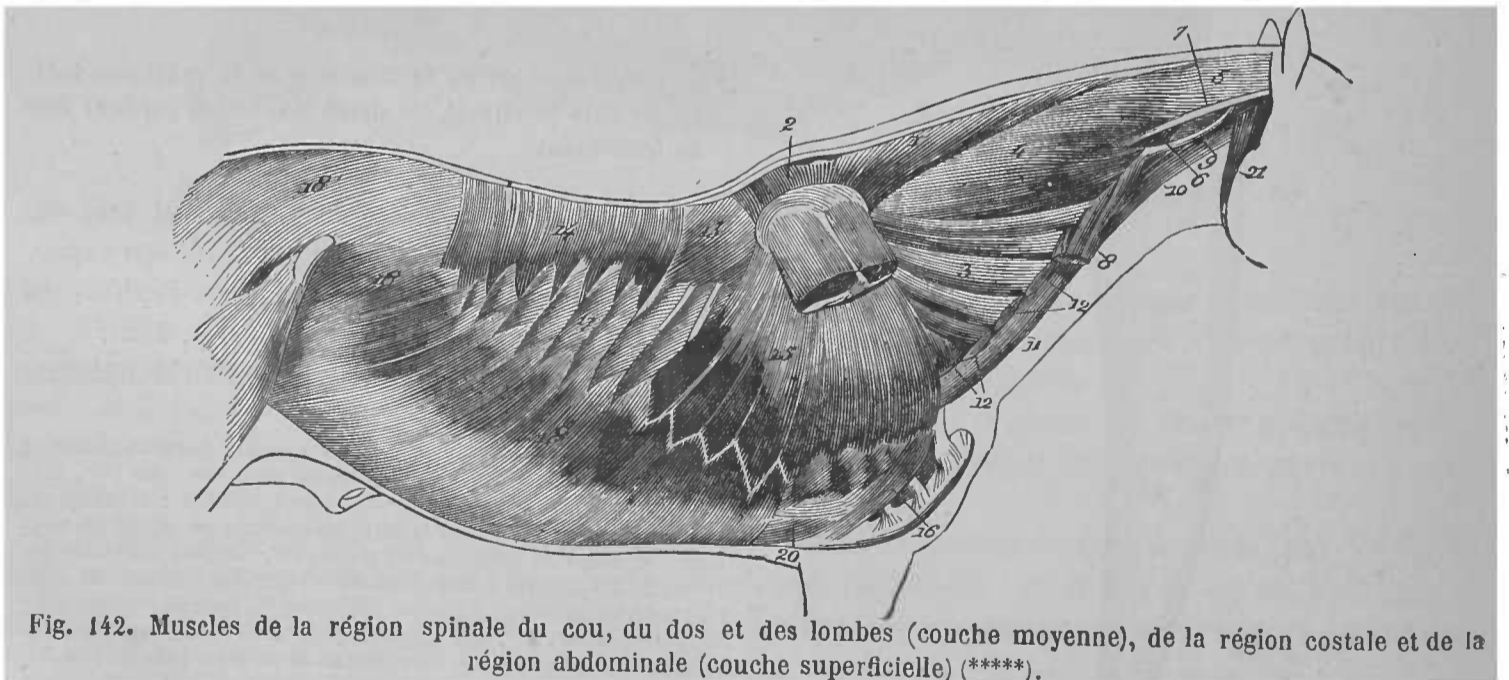


Fig. 142. Muscles de la région spinale du cou, du dos et des lombes (couche moyenne), de la région costale et de la région abdominale (couche superficielle) (****).

(*) *a*, face externe; *b*, face interne (Chauveau).

(**) A, ciment extérieur; B, émail extérieur; C, ivoire; D, émail intérieur; E, ciment intérieur.

(***) *t*, tibia; *ta, ta*, première et deuxième rangée des os du tarse; *c*, canon (métatarse); *p*, paturon (première phalange); *pc*, couronne (deuxième phalange); *pt*, pied (troisième phalange).

(****) 1, 2 et 3, les trois phalanges; 4, le sinus semi-lunaire de la troisième; 5, le petit sésamoïde; 6, le tendon de l'extenseur anté-

rieur des phalanges; 7, son insertion à la troisième phalange; 8, tendon perforé; 9, tendon perforant; 10, son insertion à la troisième phalange; 11, les ligaments sésamoïdiens inférieurs; 12, le cul-de-sac inférieur de la grande gaine sésamoïdienne; 15, le cul-de-sac supérieur de la petite gaine sésamoïdienne; 16, son cul-de-sac inférieur; 17, coupe du bourrelet; 18, coupe du coussinet plantaire.

(*****) 1, releveur propre de l'épaule; 2, rhomboïde; 3, angulaire de l'omoplate; 4, splénus; 5, son aponévrose mastoïdienne; 6, portion

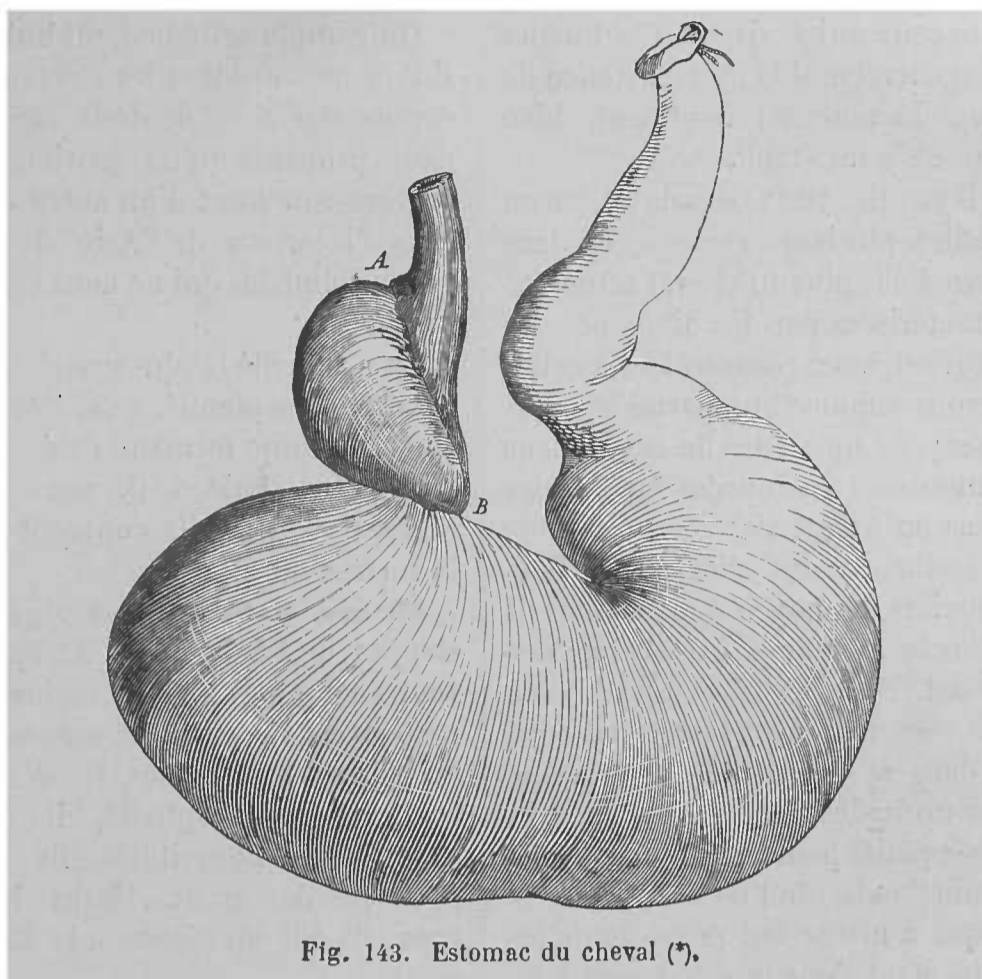


Fig. 143. Estomac du cheval (*).

les maréchaux peu instruits. Si l'on devait mesurer la valeur d'une opinion sur l'autorité de ceux qui

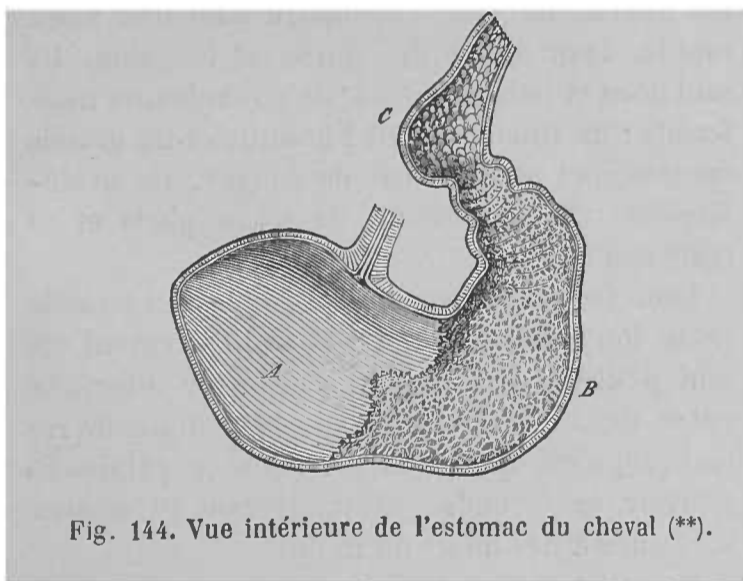


Fig. 144. Vue intérieure de l'estomac du cheval (**).

l'ont soutenue, il faudrait respecter celle-ci, car elle est appuyée par Aristote. Le témoignage de Pline est également en sa faveur. Il serait assurément bien extraordinaire, la bile étant un agent

mastoïdienne du petit complexe; 7, son tendon; 8, insertions cervicales du mastoïdo-huméral; 9, tendon atloïdien commun au mastoïdo-huméral, au splénius et au petit complexe; 10, grand droit antérieur de la tête; 11, scalène inférieur; 12, scalène supérieur; 13, petit dentelé antérieur de la respiration; 14, petit dentelé postérieur; 15, grand dentelé; 16, transversal des côtes; 17, l'un des intercostaux externes; 18, grand oblique de l'abdomen; 20, droit de l'abdomen; 21, portion stylo-maxillaire du muscle digastrique.

(*) a, extrémité cardiaque de l'œsophage; b, anneau pylorique (G. Colin).

(**) A, sac gauche; B, sac droit; C, renflement duodénal.

aussi essentiel de la digestion, que des animaux d'un degré d'organisation aussi élevé que les chevaux pussent s'en passer. Si elle n'est pas nécessaire à ceux-ci, elle ne devrait pas l'être aux autres davantage; et la nature, en leur donnant l'appareil qui sécrète la bile et la conduit dans la cavité digestive, se serait livrée à une construction superflue, ce qui serait contraire à son économie habituelle; aussi la dissection anatomique prouve-t-elle que le fait en question n'est point exact. On voit même que l'erreur avait été relevée dans les anciens temps; car Absyrte, qui vivait sous le règne de Constantin, dit positivement (1) que le fiel a une place déterminée dans le foie du cheval. Cet animal, en effet, possède une vésicule du fiel comme tous les autres mammifères: seulement cette vésicule est moins développée et moins apparente que celle du bœuf et des autres ruminants, et c'est là, sans doute, ce qui a donné naissance au préjugé.

Distribution géographique. — Les équidés ont fait leur apparition à l'époque tertiaire, et cela dans l'ancien monde aussi bien que dans le nouveau. Ainsi, dans les deux Amériques, qui ne nourrissent plus aujourd'hui que des chevaux jadis venus d'Europe, on rencontre dans certains terrains des restes fossiles d'équidés, spécifique-

(1) Absyrte, *Hippiatriques*.

ment distincts de ceux qui y vivent. Ces fossiles sont le témoignage irrécusable de l'existence de ces animaux sur le nouveau continent, bien avant que l'homme s'y fût établi.

En Europe, « il y avait, dit P. Gervais (1), parmi les chevaux fossiles plusieurs espèces, et, dans celle qui se rapproche le plus du cheval actuel, diverses races caractérisées par des différences de taille et de proportion, assez comparables à celles que nous observons aujourd'hui parmi les chevaux domestiques ; des squelettes de ces anciens animaux nous montrent les lourdes formes des chevaux alsaciens ou boulonais, ce qui semble les rapprocher beaucoup des chevaux qu'employaient les guerriers du moyen âge, et dont ils nous parlent sous le nom de *palefrois* et de *destriers* ; d'autres ont l'ossature fine des chevaux arabes, dont la race n'a cependant commencé à se répandre dans le nord-ouest de l'Europe qu'au retour des croisades, et il y en a qui sont au contraire assez petits pour rappeler les chevaux nains des Shetlands, de l'île d'Ouessant et de la Corse, ce qui a même fait proposer de les considérer comme étant d'une espèce à part, à laquelle on a donné le nom d'*Equus minutus*. Comme il est impossible de démontrer les liens de parenté qui rattachent sans doute les chevaux actuels à ceux qui ont laissé leurs os dans les couches diluviennes, dans les cavernes, etc., on ne saurait assurer que l'Europe n'a pas été pendant un certain temps privée d'animaux de ce genre, après en avoir nourri en plus grande abondance encore que de nos jours. »

Une espèce était contemporaine des éléphants dont les débris remplissent les grandes couches meubles de notre sol. Sans qu'on puisse affirmer qu'elle soit absolument une de celles qui existent aujourd'hui, on doit avouer qu'elle s'en rapprochait du moins beaucoup. C'est dans les alluvions récentes que l'on rencontre le plus de restes de chevaux fossiles. Il y en a aussi dans les cavernes et les brèches, et Cuvier dit que, dans quelques contrées de l'Allemagne, on déterre une si prodigieuse quantité de dents de chevaux fossiles, qu'on les ramasse par charretées. Il n'est presque pas de vallées où l'on puisse creuser des excavations de quelque étendue sans découvrir des vestiges de chevaux : celles de la Somme et de la Seine en fourmillent, et l'on en a rencontré de confondus avec des os d'éléphant, pendant que l'on travaillait au canal de l'Ourcq, près Paris.

(1) P. Gervais, *Hist. nat. des mammifères*. Paris, 1855, t II, p. 143.

On compte actuellement huit espèces vivantes, si l'on ne considère les chevaux et les ânes que comme des races de deux espèces. Il est cependant probable qu'ils proviennent de plusieurs espèces-souches : d'un autre côté, il existerait dans l'intérieur de l'Asie et de l'Afrique plusieurs solipèdes qui ne nous sont pas encore très-connus.

On a regardé la plus grande partie de l'Europe centrale et septentrionale, l'Asie centrale et l'Afrique, comme formant l'aire de dispersion primitive des équidés. On peut dire que, sauf les régions polaires, ils couvrent aujourd'hui toute la surface du globe.

Mœurs, habitudes et régime. — Dans les steppes de l'Asie et de l'Afrique, les équidés vivent en troupes plus ou moins nombreuses, qui parcourent de vastes étendues de terrain pour chercher des pâturages. Ils se nourrissent d'herbes ; mais en captivité, ils se sont habitués à une autre nourriture : ils mangent principalement des grains. Dans le nord de l'Europe, ils ont un régime à la fois animal et végétal.

Tous les équidés sont des animaux vifs, éveillés, agiles et prudents. Il y a quelque chose d'élégant et de noble dans tous leurs mouvements. En liberté, ils vont d'ordinaire d'un trot assez rapide. Leur allure de course est le galop. Ils sont doux et paisibles vis-à-vis des animaux inoffensifs ; ils fuient devant l'homme et les grands carnassiers ; mais, en cas de danger, ils se défendent courageusement de leurs pieds et de leurs dents.

Leur fécondité est très-restreinte. La femelle porte longtemps, et met bas ordinairement un seul petit. Il y a toujours un long intervalle entre deux portées. Un fait bien digne de remarque, c'est que tous les équidés paraissent pouvoir se féconder mutuellement et donner naissance à des métis ou mulets.

Domesticité. — Depuis des temps immémoriaux, deux espèces d'équidés, le cheval et l'âne, sont soumis à l'homme. De nos jours, on a vainement essayé de rendre domestiques quelques autres espèces qui vivent à l'état sauvage. Toutes les tentatives que l'on a faites pour amener le zèbre ou l'hémione au même degré de domesticité que le cheval, sont jusqu'ici restées infructueuses : ces espèces n'ont pu être encore complètement domptées.

Les équidés n'ont longtemps formé qu'une grande division générique pour les mammalo-

gistes. Dans ces derniers temps, on a essayé de les subdiviser; mais tandis que les uns, séparant des chevaux, les ânes, les zèbres, ont admis pour chacun de ces types trois genres, les autres n'en ont reconnu que deux, les chevaux et les ânes, quoiqu'assez différents pour constituer

des groupes distincts, leur paraissant devoir être génériquement réunis.

Le tableau suivant renferme, dans l'ordre méthodique que nous avons cru devoir adopter, les espèces, les principales races et variétés que comprend la famille des équidés.

FAMILLE DES ÉQUIDÉS.

GENRE CHEVAL.

Chevaux sauvages ou errants.
 Chevaux errants de l'Asie.
 Tarpan.
 Muzins.
 Chevaux des steppes ou tartares.
 Cheval nu.
 Chevaux errants de l'Afrique.
 Kumrah ou cheval nain.
 Chevaux errants de l'Amérique du Sud.
 Cimmarones.
 Mustangs.
 Chevaux errants de l'Amérique du Nord.
 Chevaux errants de l'Océanie.
 Chevaux errants d'Europe.
 Chevaux français.
 Chevaux camargues.
 Chevaux des dunes de Gascogne.
 Chevaux de la Russie méridionale.
 Chevaux des Iles Britanniques.
 Poney des Shetlands.
 Chevaux de Norwége, de Laponie et d'Islande.
 Chevaux domestiqués.
 Races asiatiques.
 Races arabes.
 Chevaux de l'Irak.
 Chevaux du Nedjed.
 Chevaux de l'Yémen.
 Chevaux de l'Oman.
 Chevaux de l'Hedjaz.
 Chevaux de Barheim.
 Chevaux de Mésopotamie.
 Races persanes.
 Races turques.
 Races africaines.
 Races de Nubie.
 Races de Numidie.
 Races européennes.
 Races espagnoles ou andalouses.
 Races anglaises.
 Cheval de course anglais.
 Cheval de chasse ou hunter.

Cheval noir.
 Suffolk.
 Cheval de Lincolnshire.
 Poney.
 Races françaises.
 Chevaux des Pyrénées.
 Chevaux d'Auvergne.
 Chevaux bourguignons ou nivernais.
 Chevaux limousins.
 Chevaux anglo-normands.
 Chevaux corses.
 Chevaux du Morbihan et de la Cornouailles.
 Chevaux du Poitou.
 Chevaux percherons.
 Chevaux boulonnais.
 Chevaux flamands.
 Chevaux ardennais.
 Chevaux franc-comtois.
 Races hollandaises.
 Cheval hollandais.
 Cheval frison.
 Races allemandes.
 Cheval mecklembourgeois.
 Cheval du Holstein.
 Cheval allemand.
 Cheval hongrois.
 Races danoises et russes.
 Cheval danois.
 Cheval russe.

GENRE ANE.

Hémione.
 Kiang ou Polyodon.
 Onagre.
 Ane d'Afrique.
 Ane vulgaire.
 Mulet.
 Bardot.

GENRE ZÈBRE.

Couagga.
 Dauw.
 Zèbre.

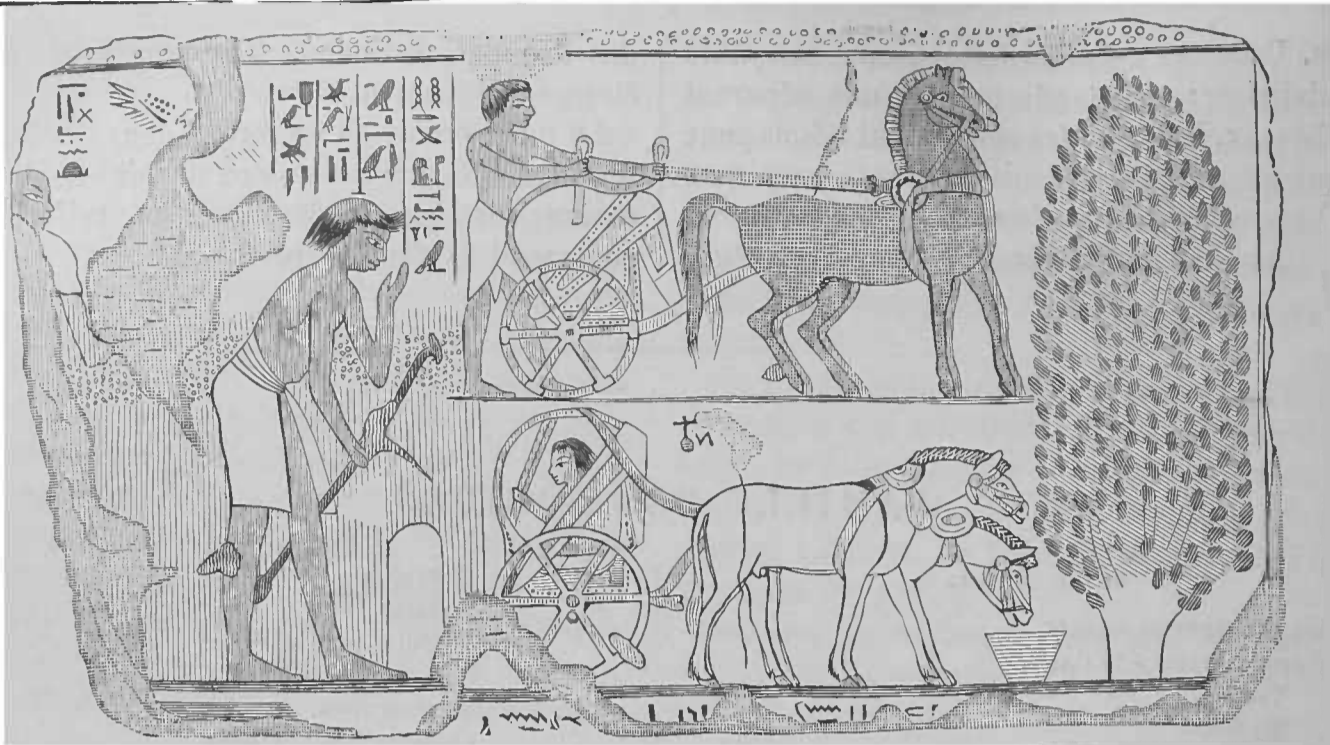


Fig. 145. Fragment d'une peinture murale dans un temple égyptien.

LES CHEVAUX — *EQUUS*.

Caractères. — Les caractères généraux du genre *cheval* étant ceux que nous venons de reconnaître à la famille des équidés, il serait superflu de les reproduire. Nous ne tiendrons compte ici que des caractères différentiels, propres à faire séparer génériquement les chevaux des espèces formant les deux autres groupes de la famille.

Les chevaux se distinguent des ânes et des zèbres par une robe uniforme, c'est-à-dire par un pelage d'une seule couleur, n'offrant aucune trace de bandes ou de raies ni sur le dos ni sur les membres : ils se distinguent encore par une saillie cornée ou *chataigne* à la face interne des quatre membres ; par une crinière épaisse, longue, flottante ; et par une queue généralement garnie, à partir de la racine, de crins abondants et allongés, ce qui fait paraître cet organe plus long qu'il n'est en réalité.

Considérations historiques. — A quelle époque remonte la conquête de l'animal qui mérite si bien les épithètes de noble et d'utile, sous quelque forme qu'il se présente à nous, et à qui devons-nous cette conquête ?

Rien ne peut nous éclairer sur ce point ; rien ne nous dit à quel moment l'homme l'a assujéti ; nous ne connaissons pas même le pays où l'on dompta les premiers chevaux. On croit cependant que ce furent les peuples de l'Asie centrale qui firent du cheval un animal domestique, et que c'est de là qu'il aurait été exporté, d'une part, dans l'extrême Orient, en Chine ; de l'autre, dans le Midi et dans l'Occident. L'espèce

subsiste toujours à l'état libre dans ces contrées ; elle habite les steppes élevés et les montagnes, où elle est dispersée en nombre considérable. Il est à présumer que des chevaux domestiques sont venus se mêler à diverses reprises à ces troupeaux sauvages, mais le fond de la population est certainement primitif. D'ailleurs la philologie vient ici en aide à la zoologie : on a constaté que les divers noms donnés au cheval dans les langues de l'Occident dérivent tous du zend et du sanscrit, c'est-à-dire des langues de l'Asie centrale ; c'est donc de cet antique foyer de la grande civilisation que l'espèce nous est venue en même temps que les noms qu'elle porte encore.

Quoi qu'il en soit de cette opinion, l'histoire trouve d'abord ces animaux en Égypte. Dans les ruines de Persépolis, sur les hiéroglyphes les plus anciens, on les voit porter les hommes au milieu des combats et traîner des chars (*fig. 145*).

En Perse, dans les Indes, le cheval a été aussi, dès l'origine des temps historiques, le compagnon de l'homme.

Les Chinois, qui, au témoignage de leurs anciens livres, l'avaient reçu également de l'étranger, l'employaient déjà dans leurs expéditions militaires plus de deux mille ans avant notre ère.

Les Hébreux n'eurent des chevaux que vers l'époque de David et de Salomon. Abraham, Isaac, Jacob possédaient des ânes dont il est question, dans l'énumération de leurs richesses, avec les chameaux et les moutons, mais ils ne paraissent pas avoir élevé des chevaux, ni même s'être souciés de ces animaux. Il est remarqua-

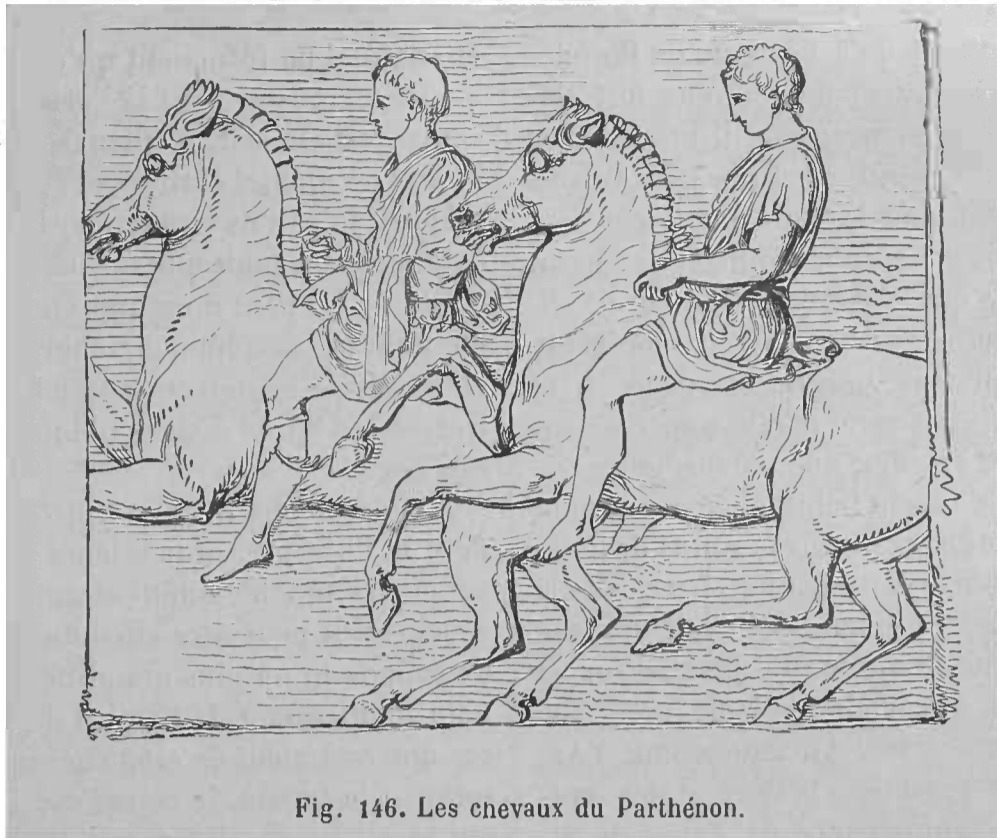


Fig. 146. Les chevaux du Parthénon.

ble que dans les livres juifs il n'en est fait mention qu'à partir de l'époque de Joseph; il semblerait qu'il faille en conclure que les Hébreux n'ont possédé cet animal qu'à partir de leur retour d'Égypte, d'où ils l'ont peut-être ramené.

« A l'époque de Moïse, dit M. P. Gervais (1), les Israélites ne s'en servaient point, même dans les combats, et le législateur leur recommande, lorsqu'ils se rendront à la guerre, de n'avoir point peur des chevaux ni des chariots de leurs ennemis, mais de placer leur confiance dans le Dieu d'Israël; cependant il n'en fut pas toujours ainsi, et le livre des Rois nous parle déjà de l'écuyer de Jonathas; il rapporte aussi que David, vainqueur d'Adarézar, fils de Rohab, roi de Soba, sur l'Euphrate, lui prit 1,700 cavaliers, mais qu'il coupa les nerfs des jambes à tous les chevaux des chariots, et n'en réserva que pour 100 chariots.

« Bientôt après, l'observation des anciennes lois dut se relâcher encore en présence des nouveaux besoins d'une civilisation que ses rapports avec des peuples éclairés avaient sensiblement perfectionnée; aussi lisons-nous ailleurs (2): « Salomon avait 40,000 chevaux pour les chariots, et 12,000 chevaux de selle. »

Et plus loin (3):

« Salomon rassembla un grand nombre de chariots et de gens de cheval; il eut 1,400

(1) P. Gervais, *Hist. nat. des Mammifères*. Paris, 1855, t. II.

(2) *Livre des Rois*, chap. iv, verset 26.

(3) Chap. VIII, verset 26.

« chariots, 1,200 hommes de cavalerie, et il les distribua dans les villes fortes, et en retint une partie pour être près de sa personne dans Jérusalem. »

Le même livre nous dit la provenance de ces chevaux, et même leur valeur. Ils venaient en partie de l'Égypte et de Coa, d'où on les amenait à un prix arrêté. Un attelage de quatre chevaux d'Égypte coûtait à Salomon six sicles d'argent, et un cheval (sans doute un étalon) cent cinquante (1); et tous les rois des Hétéens et de Syrie lui vendaient aussi des chevaux (2). »

La Bible trace un admirable portrait du cheval de Job.

En Europe la domestication de l'espèce chevaline remonte bien au delà des temps héroïques de la Grèce. « Homère (3), dit encore M. P. Gervais, parle des nombreux haras possédés par Priam, et il attribue à Érichthonius, l'un des ancêtres du dernier roi troyen, 3,000 juments, et pareil nombre de magnifiques poulains.

« Les bas-reliefs des monuments assyriens peuvent nous donner une idée de la beauté des anciens chevaux de l'Asie Mineure, et nous voyons par les peintures de l'antique Égypte, qu'il y en avait aussi de fort beaux dans la vallée du Nil. Ce furent sans doute ces chevaux de l'Asie Mineure et de l'Égypte qui furent employés avec le plus de succès par les Grecs, puisque les magnifiques débris des bas-reliefs du Parthénon

(1) Ou 7716 francs de notre monnaie.

(2) *Livre des Rois*, v. 39.

(3) Homère, *Iliade*.

(fig. 146) démontrent qu'à l'époque de Périclès les Athéniens possédaient des chevaux fort élégants, et que nous savons, par divers auteurs, qu'on tirait de la Cappadoce et des pays voisins ceux qui couraient dans les jeux olympiens.

« La légende de Neptune donnant le cheval à Athènes, tandis que Minerve lui procure l'olivier, doit faire admettre aussi que ce précieux quadrupède avait une origine étrangère à la Grèce, puisqu'il était venu par le soin du dieu des eaux. On sait, en effet, que, de nos jours encore, les peuples donnent habituellement le nom de marins aux animaux ou aux produits de toute sorte que leur apporte la navigation. Les rois de la côte de l'Asie Mineure se livraient d'ailleurs avec une grande activité au commerce des chevaux, et ils contribuèrent à répandre la belle race que nous appelons *race arabe*. Anciennement, l'Arménie fournissait aussi des chevaux et des mules aux princes commerçants de Tyr et de Sidon, et la Perse se livrait avec succès à la même industrie. Cyrus avait réuni dans ses haras, sans doute en vue des grandes expéditions qu'il se proposait, 800 étalons et 16,000 juments; et les chevaux de race persane sont encore aujourd'hui des chevaux fort estimés. Les Numides, dont les chevaux perfectionnèrent plus tard et à diverses époques ceux de l'Espagne et de plusieurs contrées de l'Europe méridionale, comme ils l'avaient sans doute été par ceux apportés de l'Asie Mineure, étaient également célèbres par leur beauté et par leur rapidité. Il y avait alors, comme aujourd'hui, dans les pays civilisés qui entouraient la Méditerranée, des chevaux de selle et des chevaux de trait, mais ces derniers étaient les plus répandus, parce qu'on se servait plus souvent des chariots dans les combats que de la cavalerie proprement dite. »

Ce n'est pas seulement dans les bas-reliefs de ses monuments que l'art grec reproduisait si excellemment les chevaux; on retrouve aussi la figure de ces animaux sur une foule de médailles de la période grecque et de la période romaine. Le cheval, d'ailleurs, était devenu le symbole de Carthage, et Winckelmann cite des médailles de cette ville sur lesquelles il est représenté près d'un palmier. Choiseul en mentionne d'autres, et particulièrement celles de Thessalonique, de Maronée et de Cyme qui offrirent le même attribut.

On dit que l'art de monter le cheval fut inventé par les Scythes, aujourd'hui les Tartares, et que, lorsqu'ils vinrent en Thrace, les Grecs en furent si effrayés, qu'ils crurent que l'homme

et l'animal ne formaient qu'un seul corps : l'on assure même que c'est là l'origine de la fable des centaures. On sait, d'ailleurs, que les Mexicains eurent les mêmes craintes et commirent la même méprise lorsqu'ils virent pour la première fois les cavaliers espagnols que Cortez lança contre eux.

Si rien ne peut nous apprendre où et quand a été faite la conquête du cheval, est-il possible au moins de retrouver la souche de cet animal? Dérive-t-il d'une espèce unique ou de plusieurs espèces?

Ici encore obscurité complète, que ni la tradition, ni l'histoire, ni la science ne peuvent dissiper. Ceux qui n'admettent qu'une seule espèce souche sont peut-être aussi fondés que ceux qui en supposent un plus grand nombre. Dans l'opinion de Fitzinger, la plupart de nos diverses races descendraient de cinq chevaux primitifs, qui seraient le *tarpan*, le *cheval nu*, le *cheval léger*, qui paraît ne pas différer de l'hémione, et deux types abstraits, à peu près entièrement inconnus, le *cheval lourd* et le *cheval nain*.

Nous allons jeter un coup d'œil sur les chevaux connus, en les distinguant, comme nous l'avons fait pour les chiens (1), en chevaux sauvages ou errants, et en chevaux domestiques.

1° *Les chevaux sauvages ou errants.*

Caractères. — A l'état sauvage, les chevaux sont moins beaux que ceux qui vivent en domesticité; leur tête est plus grosse et leurs éminences osseuses sont plus saillantes.

Mœurs, habitudes et régime. — Ils forment des troupes conduites par un mâle qui, en chef courageux, s'offre le premier à tous les dangers. Ces troupes n'ont pas de refuge fixe pour s'y livrer au repos; elles craignent beaucoup les orages, et lorsque le tonnerre gronde, on les voit fuir épouvantées jusqu'à ce qu'elles aient trouvé quelque abri ou que ses roulements cessent.

Encore aujourd'hui, l'on trouve dans les steppes de la Haute-Asie, des troupeaux nombreux de chevaux assez peu différents de ceux que nous possédons, sans que l'on sache s'ils descendent des chevaux domestiques ou s'ils en sont la souche. Les uns ressemblent tout à fait à des animaux sauvages; les autres ne sont que des chevaux redevenus sauvages, comme ceux des llanos de l'Amérique du Sud.

Les chevaux sauvages sont courageux, et ils

(1) Voyez, tome I, p. 324.

se défendent si bien des carnassiers que rarement on les voit périr par leur dent.

Captivité. — On dompte facilement la plupart des chevaux libres que l'on rencontre en différentes régions du globe ; mais quelques-uns sont rebelles à l'éducation.

1° *Les chevaux errants asiatiques.*

LE TARPAN.

Der Tarpan.

Le tarpan (*fig. 147*) est regardé par les Tartares et les Cosaques, comme un animal réellement sauvage.

Caractères. — Il est de taille moyenne, assez maigre, à membres minces, mais forts et allongés, à cou mince et assez long, à tête relativement épaisse, à front fortement bombé, à oreilles pointues, inclinées en avant, à yeux petits, vifs, étincelants, méchants. Ses sabots sont minces, pointus ; ses poils, en été, sont épais, courts, ondulés, presque crépus, surtout aux jambes de derrière ; en hiver, ils sont épais, forts, longs, surtout au menton, où ils forment une sorte de barbe. La crinière est courte, épaisse, touffue et crépue. La queue est de moyenne longueur. Le pelage d'été est brun ou fauve brun ; celui d'hiver est plus clair, presque blanc ; la queue et la crinière sont foncées. On ne trouve pas d'individus gris, et les noirs sont rares.

Distribution géographique. — Le tarpan est originaire des contrées situées entre la mer d'Aral et le versant sud des montagnes de la Haute-Asie. On le trouve en grand nombre dans toutes les steppes de la Mongolie, dans le Gobi, les forêts du cours supérieur du Hoang-ho, et les montagnes du nord de l'Inde. Il paraît avoir été plus répandu autrefois, et avoir existé, il y a environ un siècle, dans la Sibérie, et même dans la Russie d'Europe.

Mœurs, habitudes et régime. — On voit toujours les tarpans en troupes de plusieurs centaines d'individus. Chaque troupe se subdivise en petites familles, à la tête de chacune desquelles se trouve un étalon. Ces troupes parcourent en tous sens les vastes steppes, et s'avancent généralement contre le vent. Par les temps de neige, les tarpans gagnent les montagnes, les forêts, et grattent la neige pour pouvoir paître. Les frères Schlagintweit les ont rencontrés à une altitude de 6,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, là où l'on ne voit plus que le yack et le chevrotain porte-musc : ils y étaient très-mé-

fiant, très-craintifs. Les tarpans passent pour les animaux les plus prudents des steppes. La tête levée, ils regardent tout autour d'eux, dressent les oreilles, ouvrent les naseaux, et reconnaissent toujours à temps l'approche d'un ennemi.

L'étalon est le chef de la bande : il veille à sa sécurité, mais, en retour, il exige l'obéissance. Il chasse les jeunes mâles, et tant que ceux-ci n'ont pas réuni quelques juments autour d'eux, ils sont condamnés à ne suivre la bande que de loin. Dès que le troupeau aperçoit un objet qui ne lui est pas familier, le chef renifle, remue les oreilles, court la tête haute ; s'il flaire quelque danger, il hennit bruyamment, et toute la bande s'enfuit au galop, les juments en avant, les étalons fermant la marche et protégeant la retraite. Souvent les juments disparaissent comme par enchantement : elles se sont cachées dans un bas-fond, et attendent les événements. Les étalons ne craignent pas les carnassiers. Ils courent sus aux loups, les frappent de leurs pattes de devant, comme nous avons vu que le faisaient les chevaux qui paissent dans les steppes de la Russie du Sud (1). L'on avait dit que pour résister à leurs ennemis, ils se plaçaient en rond, la tête au centre, et lançaient continuellement leurs pieds en arrière : il y a longtemps que cette fable est démentie. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les étalons forment un cercle autour des juments et des poulains quand un carnassier s'approche. Un ours peut de temps à autre dévorer un tarpan ; le loup est régulièrement mis en fuite.

Les étalons se livrent entre eux des combats violents ; les jeunes doivent toujours acheter leurs droits par des duels acharnés.

Les habitants des steppes, adonnés à l'élevage des chevaux, craignent les tarpans plus encore que les loups, à cause des dommages qu'ils leur causent. Dès que ces chevaux sauvages aperçoivent une voiture traînée par des chevaux domestiques qui, avant leur asservissement, étaient leurs camarades, ils courent à eux ; à peine les ont-ils reconnus à leurs hennissements qu'ils les entourent et les entraînent de gré ou de force.

Malheur aux personnes qui se trouvent dans la voiture ! En dépit des cris et des coups des gardiens, les chevaux des steppes, pris de fureur, brisent les voitures en morceaux à coups de pied et de dents, arrachent les harnais de leurs camarades, les rendent à la liberté ; puis, joyeux et hennissants, les emmènent avec eux en triomphe.

Les chevaux domestiques, lorsqu'ils ne se mê-

(1) Voyez t. I, p. 486.

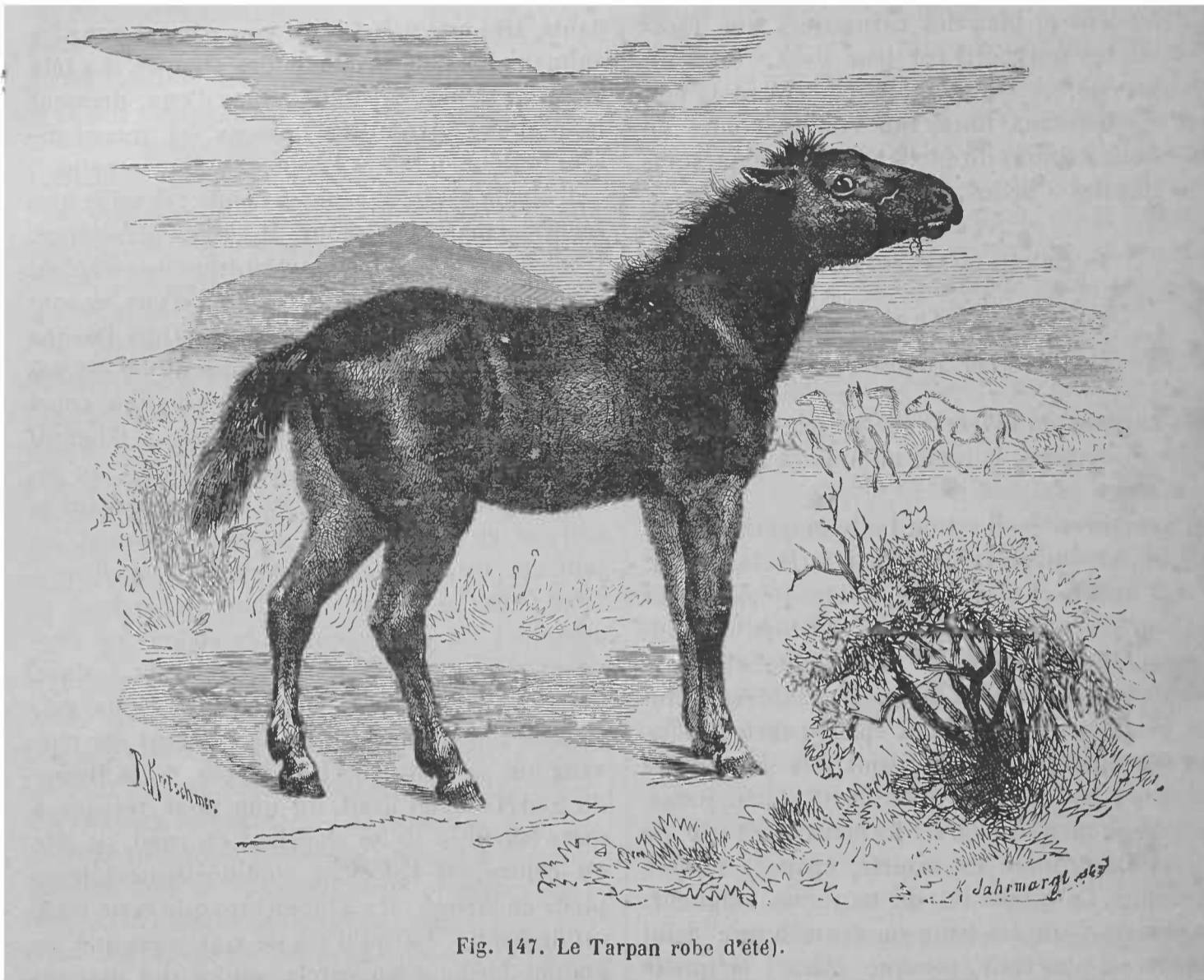


Fig. 147. Le Tarpan robe d'été.

lent pas aux autres chevaux sauvages, deviennent des *muzins* ; mais le cas contraire se produit le plus souvent, aussi ne trouve-t-on de tarpans purs que dans un espace limité : au Caracum, aux bords du fleuve Tom, dans les steppes de la Mongolie et le désert de Gobi.

Captivité. — Le tarpan est difficile à dompter. Sa vivacité, sa force, sa sauvagerie défient toute l'adresse des Mongols eux-mêmes. Il ne supporte pas la captivité. La plupart des tarpans captifs périssent dans la seconde année. Les poulains mêmes ne peuvent être jamais que mal apprivoisés ; ils restent toujours sauvages et rétifs. On ne peut s'en servir comme chevaux de selle : c'est tout au plus si on peut les atteler à un chariot, avec un autre cheval, et encore donnent-ils fort à faire à leur compagnon d'attelage et à leur cocher.

Chasse. — Les Mongols chassent les tarpans à cause des dommages qu'ils leur causent en enlevant leurs chevaux. Ils cherchent d'abord à atteindre l'étalon ; car, dès qu'il est tué, les juments se dispersent, et il devient facile de s'en emparer.

LES MUZINS.

Die Muzin.

Mœurs, habitudes et régime. — Les muzins qui ne sont, comme nous venons de le dire, que des chevaux domestiques redevenus libres, se reconnaissent à leurs allures désordonnées. Quand on trouve parmi eux des étalons-tarpans, ce qui arrive rarement, ces étalons prennent la direction du troupeau. Les muzins attirent aussi les chevaux domestiques, et les engagent à partager leur liberté. On dit qu'ils traversent les cours d'eau et les étangs les plus larges, devant lesquels reculent les tarpans.

LES CHEVAUX DES STEPPES OU TARTARES.

Les chevaux des steppes asiatiques ne mènent pas plus que les précédents une vie enviable. Nous avons donné un aperçu des mœurs des tarpans, chevaux réellement sauvages ; Schlatter et d'autres voyageurs vont nous faire connaître les chevaux des Tartares, des Kirghises, des

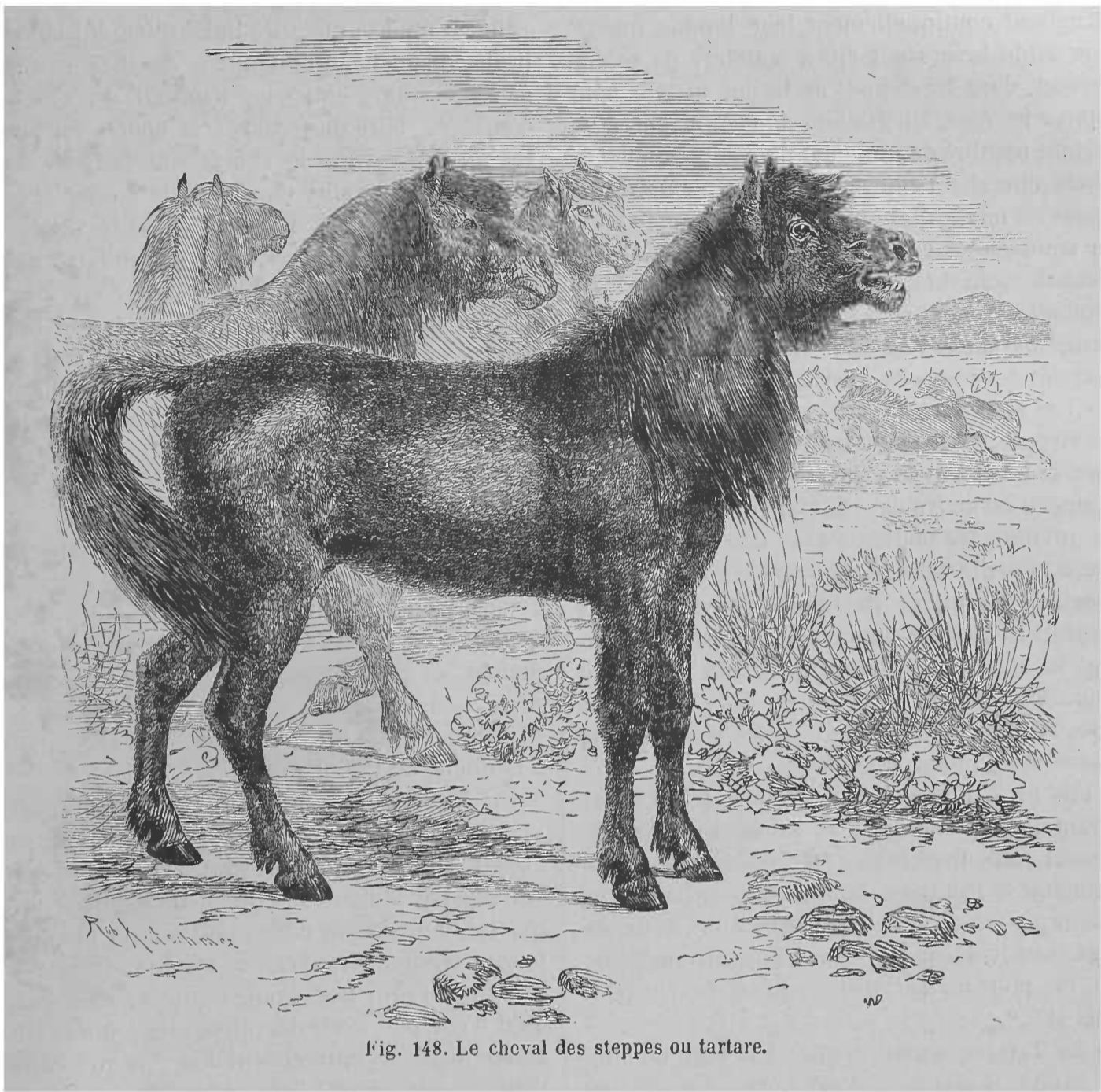


fig. 148. Le cheval des steppes ou tartare.

Iakoutes et des Tongouses, qui vivent à peu près tous dans les mêmes conditions.

Caractères. — Le cheval des steppes (*fig. 148*), dont la race est fort pure et qui paraît avoir du sang de la race arabe, acquiert une grande perfection, non pas précisément sous le rapport de la beauté des formes, mais sous celui de la force et de la vigueur. La magnifique encolure que prend ce cheval lorsqu'il est entre les mains de l'homme, proviendrait, à ce que l'on prétend, de ce qu'il est souvent renfermé dans une écurie dont la fenêtre est au toit ; ce qui accoutume l'animal à regarder en l'air et à prendre un noble port.

Le cheval des steppes est l'animal favori des Tartares. « On l'emploie, dit Schlatter, plus comme bête de selle que comme bête de trait ; mais ce ne sont que les quelques chevaux de selle que l'on garde à la maison et qu'on nourrit de foin et d'orge. Les autres vivent toute l'année

dans les steppes en grands troupeaux, et doivent se chercher à eux-mêmes leur nourriture. On voit souvent 1,000 à 2,000 de ces chevaux réunis ensemble ; libres, fiers, vigoureux, aucun homme ne les a encore humiliés et domptés. Par les mauvais temps, les tempêtes, les tourmentes de neige, ces animaux se dispersent souvent au loin et il faut plusieurs jours pour les retrouver. Les Tartares savent cependant que les chevaux vont toujours contre le vent, ils connaissent donc la direction dans laquelle ils ont à les chercher.

« Rarement ces chevaux sont gardés par des bergers. Tous les vingt-quatre heures, on les fait rentrer au village, et l'on trait les juments. Un enfant peut ramener tout le troupeau ; car ces chevaux, dès qu'ils remarquent qu'il faut aller se faire traire, se rassemblent comme les moutons. Pendant la grande chaleur, ils ne mangent pas ; ils se réunissent en cercle, la tête au centre, pour se faire mutuellement un peu d'ombre,

et agitent continuellement leur longue queue. Une faible brise vient-elle à souffler, ils se dispersent dans la steppe, et lèvent la tête pour aspirer le vent. Un étalon est accompagné d'un certain nombre de juments. Souvent, un chef de bande cherche à enlever une jument d'une autre bande : il en résulte entre les ravisseurs et l'étalon du troupeau dans lequel le rapt a eu lieu des combats acharnés, et quelquefois mortels ; les combattants se lèvent sur leurs pattes de derrière, marchent l'un sur l'autre, se mordent, se donnent des coups de pied, à se briser les os.

« Les juments qui paissent toute l'année dans les steppes, se laissent traire facilement quand elles ont leurs petits devant elles. Lorsque le troupeau est arrivé dans le village, on commence par prendre les poulains avec une longue perche, à laquelle est fixé un nœud coulant ; on les attache ensuite, et ils restent ainsi plusieurs heures à la chaleur, tandis que le reste du troupeau les entoure paisiblement. Quand le lait s'est accumulé chez les juments, on les prend l'une après l'autre, comme on a pris les poulains. On amène une jument près de son petit, et après qu'elle lui a donné à boire, elle se laisse traire devant lui. Les hommes et les femmes accomplissent également bien cette besogne. Puis, on reconduit le troupeau dans la steppe. Ce lait ne se boit pas frais : on le laisse fermenter ; et on obtient ainsi le *koumiss* ou *cumis*, boisson enivrante, qui est pour les Tartares ce qu'est le vin pour nous (1).

« Le Tartare veut-il dresser à la selle un cheval adulte, il commence par le prendre avec un nœud coulant ; puis, plusieurs personnes viennent à son aide et cherchent à lui lier les pattes. Cela fait, ils le renversent, et pendant que les uns le maintiennent, les autres lui mettent un harnais et des entraves, consistant en une courroie, attachée à trois des pieds de l'animal, de manière à l'empêcher de courir, sans l'empêcher de se tenir debout et de marcher à petits pas. On remet alors le cheval sur ses jambes, on le tient par les oreilles et on place sur son dos une selle particulière, qu'une sangle sert à maintenir ; un Tartare s'assied sur le dos nu du cheval, derrière une saillie que présente la selle et qui l'empêche de tomber ; les entraves sont alors enlevées, le ca-

(1) Voyez sur le koumiss et son emploi thérapeutique en particulier dans le traitement de la phthisie pulmonaire : Fonssagrives, *Thérapeutique de la phthisie pulmonaire*. Paris, 1866, p. 123. — Fonssagrives, *Hygiène alimentaire*, 2^e édition. Paris, 1867, p. 647. — Stahlberg, *Bull. de l'Académie de médecine*. Paris, 1867, t. XXXII, p. 1024.

valier frappe sa monture indomptée, lui lâche la bride, pendant qu'un autre cavalier suit, et par ses coups empêche l'animal de s'arrêter court, de faire des écarts : la course est poussée jusqu'à ce que le cheval soit fatigué. A ce moment, le cavalier cherche à le guider et à le ramener au village. Là on lui met les lacs ; on l'attache de telle sorte qu'il puisse faire quelques petits pas, mais que sa tête ne puisse arriver jusqu'au sol, et l'on se borne à lui donner quelques poignées de foin. Après une nuit ainsi passée, on l'abreuve, puis on reprend les mêmes exercices, mais en le sellant complètement. Au bout de quelques jours, la faim et la fatigue ont dompté l'animal, qui devient doux comme un mouton.

« En voyage, les chevaux ne sont pas attachés mais laissés en liberté : jamais ils ne couchent à l'écurie. On leur fait parcourir, par jour, de 8 à 10 milles allemands ; on leur fait traverser les fleuves les plus larges, car ils nagent parfaitement ; leurs gardiens, dans ces circonstances, les suivent en canot ou à la nage, en s'accrochant à la queue de l'un d'eux. »

Un Turcoman qui a dessein d'entreprendre une expédition, commence par rafraîchir son cheval avec le plus grand soin, c'est-à-dire qu'il l'amène par la course et une longue abstinence à un état de maigreur déterminé avec la plus parfaite précision. Si, après ce régime, le cheval, conduit à l'eau, boit copieusement, c'est signe qu'il n'est pas assez dégraissé : les jeûnes et les galops forcés recommencent donc, jusqu'à ce que l'animal soit arrivé à l'état désirable.

Sa nourriture, en domesticité, est très-simple et très-réglée : de l'herbe le matin, le soir et à minuit ; une heure après son repas on le bride. A certaines époques, on lui donne de préférence des aliments secs ; il a une fois par jour huit à neuf livres d'orge. Le végétal le plus recherché pour sa nourriture est le *djoueri*, dont la tige, de la grosseur d'une canne, contient beaucoup de substance sucrée et peu d'eau.

Les habitants ont coutume d'abreuver leur cheval quand il est échauffé et de le faire ensuite vigoureusement caracoler. Ils attribuent à cet exercice la fermeté de la chair de leur monture et sa vigueur. Il paraît certain, en effet, qu'on peut faire parcourir à un cheval des distances de plus de 200 lieues en sept et même six jours. Dans les courses qu'ils accomplissent lors des fêtes de mariage, les espaces parcourus sont de 7 à 8 lieues.

On rapporte que lorsque l'animal est très-

échauffé par la course ou le travail, une des veines de son cou s'ouvre naturellement.

Usages et produits. — Le cheval des steppes rend au Tartare les plus grands services. Il le porte, lui et sa maison; il bat son blé; il lui aide à forcer le gibier. On emploie à divers usages sa peau et ses poils. On mange sa viande, sa graisse, ses viscères. La viande de cheval est pour les Tartares le mets le plus délicat. Ils ne mangent d'ordinaire que des chevaux malades, ou qui ont péri, et qu'ils achètent sur les marchés de la Russie. Les tendons servent à coudre; ils sont préférés au fil, comme étant plus solides. Chez les Yakoutes, la jeune épouse offre à son fiancé une tête de cheval cuite, entourée de saucisses faites avec la chair de la bête. Les crins de la queue, attachés aux arbres, réjouissent le génie de la forêt.

Aux foires de la Pologne, la vente de ces chevaux se fait d'une manière étrange. Le haras est toujours dans une enceinte en dehors de la ville. L'acheteur désigne avec la main au propriétaire le cheval qui lui plaît. Dès que le marché est conclu, le Tartare monté sur un cheval agile et bien dressé, jette un nœud coulant sur le cou du cheval désigné, s'efforce de le séparer adroitement du haras et de le faire sortir dans les champs. Après avoir réussi dans cette manœuvre, il le fait galoper ventre à terre devant lui à coups de fouet, jusqu'à ce que le cheval tombe épuisé. Une fois tombé, on le bride, on le garrotte de toutes parts, et en serrant ses oreilles et ses lèvres avec de fins lacets, on le force à la docilité. C'est dans cet état que la pauvre bête tremblante et épuisée est livrée par le Tartare à l'acheteur, qui se tire ensuite d'affaire comme il peut.

Cette manière de dresser les chevaux n'est rien moins qu'efficace: sur dix chevaux des steppes qu'on achète, on est sûr qu'il s'en trouvera toujours un ou deux tout à fait indomptables.

LE CHEVAL NU — EQUUS NUDUS.

Das nackte Pferd.

Ce n'est que dans ces derniers temps qu'on a signalé des chevaux nus, animaux très-rares et encore assez peu connus.

Caractères. — Le cheval nu (*fig. 149*) est celui qui ressemble le plus au cheval arabe. Il est bien bâti, de taille moyenne; mais, à l'exception de quelques poils épais qui recouvrent sa peau, il est complètement nu. L'on peut dire même qu'il n'a pas de crinière et encore moins de queue;

car on ne peut appeler de ce nom les dix ou douze poils roides et cassants, d'environ 3 cent. de long, qui couvrent le bout de son appendice caudal. Sa peau lisse, tendre, veloutée, luisante, est d'un gris de souris foncé ou brun-noir. Des observations attentives ont montré que la nudité de la peau n'était due ni à une maladie, ni à un artifice du propriétaire.

Distribution géographique. — Relativement à leur patrie, on ne peut se livrer qu'à des conjectures. Un voyageur a dit avoir rencontré des troupes de ces chevaux sauvages ou à demi sauvages dans le Caboul ou l'Afghanistan. Ceux que l'on a vus en Europe avaient été amenés par des bohémiens, qui assuraient les avoir achetés en Crimée. D'autres ont été pris en Turquie, dans les guerres de la fin du siècle dernier.

Usages et produits. — On ne peut recommander ce cheval comme animal domestique: sa peau est si sensible que le moindre harnais le blesse.

2° Les chevaux errants d'Afrique.

LE KUMRAH

Nous manquons de détails sur les chevaux errants de l'Afrique. Cependant d'anciens auteurs parlent d'un cheval nain, qui vit en liberté dans le nord et l'ouest de l'Afrique.

Caractères. — Le cheval, que les Arabes des bords du Niger nomment *Kumrah*, ressemble beaucoup au poney: il est petit, mais bien proportionné; il a la tête grosse, le front large, les oreilles assez grandes, les yeux médiocres, la queue et la crinière touffues, les poils plats, excepté sur le front où ils sont laineux. La couleur de sa robe est le gris cendré ou le blanc.

Distribution géographique. — Au temps des Romains, ce cheval paraissait assez répandu; aujourd'hui, on ne le trouve plus que dans les forêts épaisses des montagnes, dans l'ouest. Les bords du Niger paraissent être sa véritable patrie.

Mœurs, habitudes et régime. — Il vit par petites bandes; est très-craintif; fuit devant le danger, mais quand il y est forcé, il se défend avec courage, surtout contre les carnassiers. Sa voix tient le milieu entre le hennissement du cheval et le braiment de l'âne. Les indigènes le prennent et le domptent. Quoique d'abord très-sauvage, il ne tarde pas à se soumettre et à s'appivoiser.

3^o *Les chevaux errants de l'Amérique du Sud.*

LES CIMARRONES.

Die Cimarrones.

L'Amérique du Sud nourrit de grandes troupes de chevaux errants, sur lesquels d'Azara, Guinnard et Rengger nous ont donné des détails intéressants.

« Don Pierre de Mendoza, dit d'Azara (1), venu avec une flotte, fonda en 1535, la cité de Buenos-Ayres. Elle se dépeupla bientôt après, parce que les habitants passèrent au Paraguay, mais d'une manière si incommode et si précipitée, qu'ils ne purent emmener avec eux toutes les juments qu'ils avaient tirées de l'Andalousie et de l'île de Ténériffe, et qu'ils se virent obligés d'en abandonner plusieurs.

« Don Jean de Garay établit Buenos-Ayres de nouveau, le 11 août 1580, avec soixante habitants du Paraguay, qui y trouvèrent déjà un assez grand nombre de chevaux sauvages, provenus de ces juments, et ils entreprirent de dompter ceux dont ils purent s'emparer. Les agents de la fiscalité s'y opposèrent, en prétendant que ces chevaux devaient appartenir au roi, et cet incident donna lieu à des actes judiciaires. J'ai vu, dans les archives du Paraguay, le jugement qui, en 1596, déclara la prétention du fisc injuste, et décida que les conquérants devenaient les propriétaires des chevaux sauvages dont ils parvenaient à se rendre maîtres.

« Telle est l'origine de l'innombrable quantité de chevaux sauvages qui existe dans le sud de la rivière de la Plata, qui s'est propagée jusqu'à Rio-Négro, et même dans toute la terre des Patagons, à ce que l'on prétend. »

Caractères. — Les *cimarrones*, comme on appelle ces chevaux errants, sont aussi grands et aussi forts, mais moins beaux que les chevaux domestiques. Ils ont la tête et les jambes plus grosses, le cou et les oreilles plus longs. Ils sont tous bruns ou noirs; cependant ces derniers sont rares.

D'Azara assure n'avoir vu parmi ces races errantes qu'un très-petit nombre de chevaux noirs: d'après lui, ils sont ordinairement bai-châtain, ou d'une seule couleur.

Mœurs, habitudes et régime. — Les cimarrones habitent maintenant toutes les pampas,

(1) Azara, *Essais sur l'Hist. des quadrupèdes du Paraguay*. Paris, 1801, tome II, p. 296

en troupeaux nombreux de 12,000 individus. Chaque étalon rassemble autant de juments qu'il peut, mais reste avec elles dans la bande commune. Celle-ci n'a pas de chef reconnu. Ces chevaux marrons sont nuisibles en ce qu'ils dévastent les pâturages et entraînent les chevaux domestiques, comme font les tarpans.

Quand ils en aperçoivent, ils courent à eux, les saluent par leurs hennissements, et sans grande résistance de leur part, les joignent à leur bande. Les voyageurs sont souvent mis dans un cruel embarras par ces entraîneurs de leurs montures. Aussi, toujours quelqu'un est-il en garde pour les écarter. Ils n'arrivent pas en ligne de bataille; mais, comme les Indiens, l'un derrière l'autre, et en file continue. Souvent ils forment un grand cercle autour du cavalier, et ne se laissent pas facilement effrayer; d'autres fois, ils passent à côté sans faire attention à lui. Parfois, ils courent en aveugles au milieu des chariots. Heureusement, ils ne se montrent pas la nuit, soit qu'ils n'y voient pas, soit qu'ils ne sentent pas les chevaux domestiques.

On voit le chemin qu'ils ont parcouru couvert de leurs crottins sur plus d'un mille d'étendue. Il est à peu près certain qu'ils cherchent les routes pour y déposer leurs excréments; et comme tous les chevaux ont l'habitude de flairer les crottins de leurs semblables et d'y ajouter les leurs, les tas qui résultent de cette habitude forment souvent de véritables monticules.

Les Indiens mangent la viande des cimarrones, surtout celle des juments et des poulains; les Espagnols n'en font nul usage. Là seulement où ils manquent de bois, ils tuent parfois une jument bien grasse, pour entretenir avec sa graisse le feu de leur campement. Rarement on prend un de ces chevaux pour le dompter: les Indiens cependant le font quelquefois. Pour réduire ce cheval à l'obéissance, on l'attache à un pieu, on le laisse trois jours sans aliments ni boisson, puis on le monte. Il faut avoir eu soin de le châtrer, car les hongres seuls peuvent être réellement domptés. Pour prendre les cimarrones, les chasseurs s'approchent à cheval d'un troupeau, et lancent les bolas à l'animal choisi, de manière à le lui enrouler autour des jambes et à le faire tomber. On le garrotte alors, et on le ramène attaché à une corde solide et longue de 20 à 30 mètres. Les propriétaires chassent ces chevaux errants, sans quoi les leurs ne seraient pas en sûreté. Ils les traquent, les tuent à coups de lance, les forcent, cherchent en un mot, à les détruire par tous les moyens possibles.

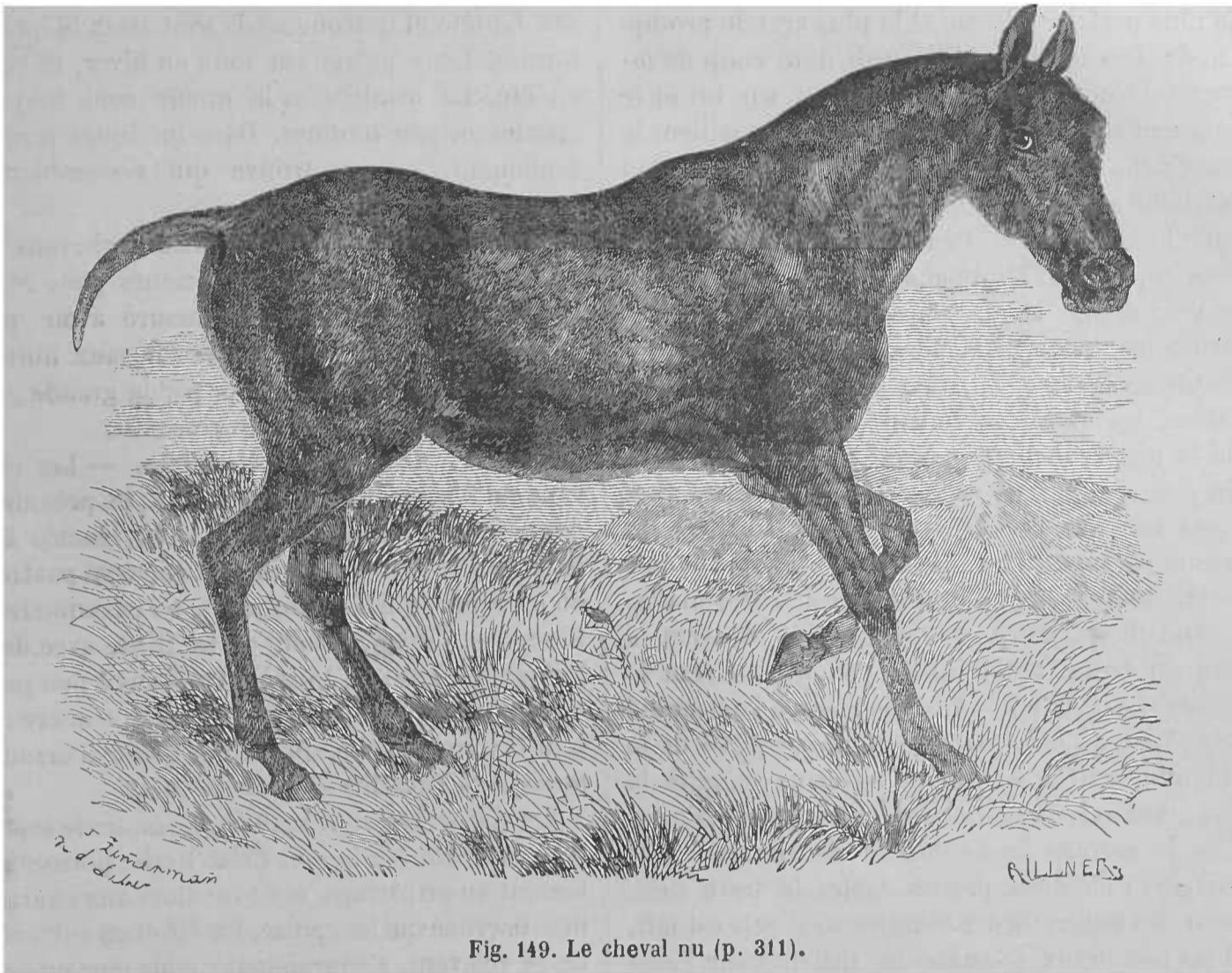


Fig. 149. Le cheval nu (p. 311).

A. Guinnard, qui a passé trois ans au milieu des Patagons, nous a donné sur les chevaux errants de ces régions des détails fort intéressants. « Les chevaux des Pampas, dit-il, sont en général moyens et bien faits ; assez faciles à dompter et presque infatigables. J'ai vu souvent ces animaux, qui ne le cèdent en rien aux plus beaux andalous, galoper pendant tout un jour et toute une nuit, sans prendre autre chose que de l'eau. Les Indiens s'y prennent d'une manière fort brutale pour les dompter : une fois pris au lasso, ils les renversent sur le sol pour leur lier les pieds ensemble, afin de pouvoir leur passer sans difficulté dans la bouche une courroie qu'ils attachent fortement au-dessous de la lèvre inférieure, après leur avoir préalablement écorché les gencives et les lèvres, afin de les rendre plus obéissants à la pression de ce mors trop souple. Ils leur apposent ensuite une selle et les font relever en les maintenant à deux : l'un par les naseaux et une oreille, l'autre, à l'arrière-train, par un nœud coulant qui leur retient les deux jambes. Alors le dompteur, armé d'une large lanière de cuir ou sorte de cravache très-dure et

(1) A. Guinnard, *Trois ans d'esclavage chez les Patagons*. Paris, 1864, p. 57.

BRE HM.

fort pesante, terminée par un morceau de bois destiné à frapper tantôt les flancs, tantôt la tête de son cheval, s'élançe lestement sur l'animal. Au signal donné, les aides rendent avec un parfait ensemble de mouvements la liberté au coursier, qui part le plus souvent comme un trait, non sans avoir lancé bon nombre de ruades et s'être effacé de côté et d'autre. Quelques-uns résistent aux prodigieux efforts que font leurs cavaliers pour leur faire tourner la tête à droite ou à gauche et se roulent avec eux ; mais, en général, quelle que soit leur fougueuse résistance, au bout de deux ou trois jours, ils sont suffisamment doux pour être montés à poil.

« C'est à deux ans et demi environ, que les Indiens les domptent de la sorte et qu'ils les soumettent à une épreuve afin d'apprécier leur vitesse ; ils leur font franchir tout d'une haleine un espace déterminé ; ceux qui n'atteignent point le but avec facilité sont jugés impropres au service, et impitoyablement condamnés à être mangés. »

« Les Indiens des Pampas, continue M. Guinnard (1), abattent et découpent un cheval avec

(1) Guinnard, *loco cit.*, p. 166.

la plus parfaite adresse et la plus grande promptitude. Dès qu'ils l'ont étourdi d'un coup de *locayo* (boléadora), ils se précipitent sur lui et le saignent aussitôt. Les femmes en recueillent le sang dans une sébile en bois, où elles le laissent refroidir après en avoir retiré l'albumine en l'agitant avec la main. Pendant ce temps, les hommes retournent l'animal sur le dos, lui fendent le cuir depuis la mâchoire inférieure jusqu'à la naissance de la queue et à chaque sabot, ils font d'autres coupures qui viennent rejoindre la première, les unes à la poitrine, les autres au bas de la panse. Ils commencent à détacher le cuir du cou, du poitrail et des parties maigres avec leurs couteaux, et achèvent ce travail avec les mains seulement, en saisissant fortement le cuir de la gauche et en passant la droite entre les chairs. Quand le décollage est terminé, ils séparent la tête du tronc, enlèvent les épaules, ouvrent le ventre des deux côtés à la fois jusqu'à l'extrémité des côtes, qu'ils séparent tout d'une pièce de la colonne vertébrale, après en avoir entamé la naissance avec la pointe de leurs couteaux. Enfin, sans le secours de haches ni de marteaux, ils partagent en deux parties égales le train inférieur. En moins de dix minutes tout cela est fait, et les nombreux spectateurs, installés sur l'emplacement même, dévorent avec une avidité féroce les foies chauds, le cœur, les poumons, et les rognons crus, qu'ils saucent dans le sang qu'ils boivent ensuite. Le cuir de la tête sert à faire des enveloppes de boléadoras ; la crinière est soigneusement attachée avec la queue et réservée, ainsi que les plumes d'autruche et les peaux de toutes sortes, pour être échangée chez les Hispano-Américains. »

LES MUSTANGS.

Die Mustangs.

Le Paraguay n'a pas, comme les pampas de Buenos-Ayres, de chevaux sauvages. D'après Rengger, une mouche en serait en grande partie la cause. Cet insecte dépose ses œufs dans l'ombilic encore sanglant du poulain, ce qui détermine un ulcère, dont la mort est la conséquence quand l'animal est abandonné à lui-même. Au Paraguay cependant, l'indépendance dans laquelle vivent les chevaux ne diffère guère de l'état sauvage.

Caractères. — Ces chevaux, ou *mustangs*, sont tellement abandonnés à eux-mêmes, qu'ils dégénèrent. Leur taille est moyenne ; ils ont une tête grosse, des oreilles longues, les jointures épais-

ses. La tête et le tronc seuls sont assez bien conformés. Leur pelage est long en hiver, et court en été. La crinière et la queue sont toujours courtes et peu touffues. Dans quelques fermes, seulement, on en trouve qui ressemblent à leurs ancêtres.

Ils ne le cèdent pas en vitesse aux chevaux andalous, et ils leur sont supérieurs pour résister à la fatigue. Rengger assure avoir parcouru souvent sur un de ces chevaux huit ou même seize lieues, au galop, par la grande chaleur, sans que l'animal s'en ressentit.

Mœurs, habitudes et régime. — Les chevaux de l'Amérique du Sud sont à peu près abandonnés à eux-mêmes. Ils passent l'année à la belle étoile. Pour qu'ils ne se dispersent pas trop, on les réunit tous les huit jours, on examine leurs blessures, on les nettoie, on les frotte avec de la bouse de vache ; et, tous les trois ans à peu près, on coupe aux étalons la queue et la crinière : ce sont là tous les soins qu'on leur donne. Personne ne songe à l'amélioration de la race.

Les pâturages sont mauvais : une seule espèce d'herbe recouvre le sol. Cette herbe pousse fortement au printemps, et cause alors aux chevaux une diarrhée qui les épuise. En été et en automne, ils se relèvent, s'engraissent ; mais leur embonpoint disparaît dès qu'on s'en sert. L'hiver est pour eux la plus mauvaise des saisons. Les herbes sont sèches et les malheureux animaux n'ont pour toute nourriture que des chaumes un peu ramollis par la pluie. Cette nourriture éveille en eux le besoin de sel. On les voit des heures entières près des sources salées, lécher les efflorescences salines qui couvrent la terre. Lorsqu'on les nourrit à l'étable, ils n'ont plus besoin de sel. Mieux nourris, mieux soignés, ils acquièrent en quelques mois un poil court et luisant, des chairs fermes, un port noble et fier.

« D'ordinaire, dit Rengger, ils habitent un canton déterminé, auquel ils ont été habitués dès leur jeunesse. On donne à chaque étalon de douze à dix-huit juments, qu'il maintient auprès de lui et défend contre les étalons étrangers. Lui en donne-t-on trop, il ne les garde plus. Les poulains restent avec leur mère jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans. Tant qu'elle les allaite, celle-ci leur témoigne le plus grand attachement, les défend même contre le jaguar. Elle a souvent à combattre contre les mules, chez lesquelles se manifeste de temps à autre une sorte d'amour maternel. Celles-ci cherchent alors à enlever un poulain, soit par ruse, soit par force ; lui donnent à téter leurs mamelles

vides, et le malheureux poulain ne tarde pas à périr.

« Lorsque les jeunes chevaux sont âgés de deux ou trois ans, on choisit parmi eux un étalon, on lui donne de jeunes pouliches, et on l'habitue à paître avec elles dans un certain canton. Les autres étalons sont châtrés et réunis en troupe. Tous les chevaux qui appartiennent à un troupeau ne se mêlent pas à un autre ; ils vivent tellement unis qu'il est très-difficile de faire quitter à un cheval ses compagnons. Lorsqu'on réunit les diverses bandes, qu'un fermier, par exemple, rassemble tous ses chevaux, ceux d'un même troupeau se retrouvent de nouveau très-rapidement. L'étalon appelle ses juments par ses hennissements ; les hongres se cherchent mutuellement ; puis chaque troupe retourne à son canton. Un millier de chevaux ne met pas un quart d'heure pour se diviser en petites bandes de dix à trente individus. Je crois avoir remarqué que les chevaux de même taille ou de même couleur s'habituèrent plus les uns aux autres que ceux de taille ou de couleur différentes ; que les chevaux étrangers, venus des provinces de Banda orientale ou d'Entre-Rios se réunissent le plus souvent ensemble, sans se mêler aux chevaux indigènes. Ces animaux montrent le même attachement, non-seulement pour leurs semblables, mais encore pour leurs pâturages. J'en ai vu faire quatre-vingts lieues pour retourner à leur canton accoutumé. Il n'en est pas moins curieux de voir parfois les chevaux de toute une contrée la quitter isolément ou par bandes. Cela arrive surtout lorsqu'une pluie succède brusquement à la sécheresse ; ils sont effrayés probablement par la grêle qui accompagne d'ordinaire le premier orage.

« Ces chevaux à demi sauvages paraissent avoir les sens plus développés que les chevaux européens. Leur ouïe est très-fine. La nuit, les mouvements de leurs oreilles montrent qu'ils perçoivent le moindre bruit, qui échappe complètement au cavalier. Leur vue est assez faible, comme celle de tous les chevaux ; mais leur vie en liberté les habitue à reconnaître les objets de loin. Leur odorat leur fait distinguer ce qui les entoure. Ils flairent tout ce qui leur paraît étranger. C'est par l'odorat qu'ils reconnaissent leur cavalier, leurs harnais, le lieu où on les selle, etc. ; qu'ils savent trouver les endroits secs dans les marais ; qu'au milieu de la nuit et du brouillard, ils savent retrouver leur chemin. De bons chevaux flairent leur maître au moment où il se met en elle, et j'en ai vu ne pas supporter

leur cavalier, s'il n'est couvert d'un poncho ou manteau, comme les gens qui les ont domptés et harnachés. Lorsque quelque chose les effraye, on les calme en le leur faisant flairer. Leur odorat, à vrai dire, ne peut s'exercer à grande distance ; j'ai rarement vu un cheval sentir un jaguar à cinquante pas, ou même moins encore ; aussi, au Paraguay, sont-ils souvent la proie de ce carnassier.

« Dans les années de sécheresse, quand les sources où ils ont l'habitude de s'abreuver sont tarées, ils meurent de soif, plutôt que d'en chercher d'autres ; les bêtes à cornes, par contre, font souvent cinq et dix lieues pour trouver de l'eau. Leur goût est variable : il en est qui s'habituent parfaitement au fourrage et au régime de l'écurie, qui mangent des grains et même de la viande séchée au soleil ; d'autres se laissent mourir de faim plutôt que de toucher à une nourriture autre que l'herbe ordinaire. Leur vie en plein air, les piqûres des taons et des moustiques, rendent leur toucher très-obtus.

« D'ordinaire, le cheval du Paraguay est doux ; mais souvent on le gâte, en le maltraitant lorsqu'on le dompte. Quand il a atteint l'âge de quatre à cinq ans, on le prend, on l'attache à un poteau, et, malgré sa résistance, on le selle et on le harnache. Cela fait, on le détache, et au même instant un dompteur, s'élançant sur son dos, armé de longs éperons acérés et d'un gros fouet, l'accable de coups, le fait courir dans les champs, jusqu'à ce que le pauvre animal, épuisé, ne puisse plus résister et soit obligé d'obéir. On répète ces exercices de temps à autre, et le cheval passe pour dompté dès qu'il ne se cabre plus. Il n'est pas étonnant que de pareils traitements rendent les chevaux méchants et rétifs ; qu'ils se cabrent, fassent des écarts, se recourbent, cherchent par tous les moyens à désarçonner leur cavalier. Les mêmes chevaux, lorsqu'on les traite bien, deviennent au contraire très-obéissants, se laissent prendre facilement, se soumettent volontairement aux travaux les plus fatigants. Les chevaux faibles, malades, ceux qui ont été blessés par les jaguars, ne peuvent être employés : les premiers ne répondent pas aux besoins des Américains ; les autres s'effrayent de tout animal.

« Leur mémoire est surprenante. Des chevaux qui n'avaient fait qu'une fois le voyage de Villa-Réal aux Missions, en revinrent plusieurs mois après par le même chemin, qui a plus de cinquante milles de long.

« Pendant la saison des pluies, quand toutes les

rivières sont gonflées, que tous les chemins sont sous l'eau, un bon cheval, qui aura déjà fait ce chemin quelques fois, conduira son cavalier avec sûreté, non-seulement de jour, mais encore de nuit, au milieu de tous ces passages dangereux. Si on ne le pousse pas, il s'avance toujours avec prudence, et d'autant plus que l'endroit lui est moins connu. Dans les marais, il tâte le sol à chaque pas avec ses pieds de devant. Cette prudence n'indique pas un manque de courage; car le cheval du Paraguay est hardi. Conduit par un bon cavalier, il affronte le danger, sans hésiter; il court sus au taureau furieux ou au jaguar; s'élançe dans la rivière du haut d'une rive escarpée, ou fend d'une course rapide la ligne de feu d'une steppe embrasée.

« En somme, ces animaux sont exposés à peu de maladies. Lorsqu'ils sont bien nourris et qu'ils ne sont pas forcés, ils vivent aussi longtemps que les chevaux d'Europe; mais comme une bonne nourriture et de bons traitements sont une chose qui leur manque d'ordinaire, on peut regarder un cheval de douze ans comme un vieux cheval.

« Les Paraguayens n'utilisent plus le cheval comme les Européens: ils les conservent comme animaux de reproduction, et ne demandent des services directs qu'aux chevaux hongres. Cependant on ne rencontre nulle part plus de cavaliers qu'au Paraguay. Le cheval sert à soulager la paresse de son maître, qui fait à cheval mille choses qu'il ferait plus vite à pied. *Que serait l'homme sans le cheval?* est un dicton populaire au Paraguay. »

Dans les llanos situés plus au nord, les chevaux sauvages sont plus nombreux que dans les pampas de Buénos-Ayres. Alexandre de Humboldt a fait une peinture admirable du pays au milieu duquel ces chevaux se trouvent, et, quoique dans ce magnifique tableau quelques détails soient étrangers au sujet, nous ne pouvons résister au plaisir de le mettre tout entier sous les yeux du lecteur.

Voici comment s'exprime A. de Humboldt (1):

« Lorsque le tapis de verdure qui couvre la terre est tombé en poussière, brûlé par les rayons perpendiculaires d'un soleil que ne voile aucun nuage, le sol desséché se crevasse, comme s'il avait été ébranlé par un violent tremblement de terre. Si alors viennent à souffler des vents qui se heurtent, et si de leur choc résulte un mouvement circulaire, la plaine présente un phéno-

(1) Humboldt, *Tableaux de la nature*, trad. par Ch. Galuski, Paris, 1851, tome I, p. 23.

mène singulier. Semblable à une nuée en forme d'entonnoir dont l'extrémité glisse sur le sol, le sable s'élève comme une vapeur épaisse au milieu du tourbillon vide d'air et chargé d'électricité. On dirait les trombes d'eau dont le bruit frappe d'effroi le navigateur inexpérimenté. La voûte du ciel affaissée laisse tomber sur la plaine déserte une lueur pâle et sombre. Les limites de l'horizon se rapprochent subitement; la steppe se rétrécit, et le cœur du voyageur se resserre. La terre embrasée et poudreuse tenue en suspens dans l'atmosphère comme une vapeur épaisse, ajoute à la chaleur étouffante de l'air; et le vent d'est, lorsqu'il vient à passer sur ce sol brûlant, au lieu d'y apporter de la fraîcheur, le rend plus ardent encore.

« Bientôt disparaissent peu à peu les flaques d'eau qui préservent du dessèchement les feuilles jaunies des palmiers flabelliformes. Dans les pays glacés du Nord, les animaux sont engourdis par le froid; de même ici le crocodile et le boa, enterrés profondément dans la glaise desséchée, restent immobiles et endormis. Partout l'aridité présage la mort, et cependant au milieu des tourments de la soif, les rayons réfractés de la lumière présentent de toute part au voyageur l'image trompeuse d'une mer agitée. Un étroit courant d'air sépare du sol des buissons de palmiers qui apparaissent au loin. Mis en contact avec des couches de températures et par conséquent de densités inégales, ils semblent suspendus par un effet d'optique. Enveloppés dans un épais nuage de poussière, tourmentés par la faim et par une soif dévorante, les chevaux et les bœufs errent de tous côtés: les bœufs en poussant de sourds mugissements, les chevaux, le cou tendu contre le vent et aspirant, avec force, afin de reconnaître à l'humidité de l'air la présence d'une flaque d'eau qui ne soit pas encore entièrement évaporée.

« Doué d'un instinct plus sûr, le mulet cherche un autre moyen d'apaiser sa soif; une plante d'une forme globuleuse et divisée à sa surface en un grand nombre de côtes, le *melo-cactus*, renferme une moelle très-aqueuse sous son enveloppe hérissée. Le mulet, après avoir pris la précaution d'écarter les épines avec ses pieds, se hasarde à approcher ses lèvres et à boire la moelle rafraîchissante. Mais il ne puise pas toujours impunément à cette source végétale; souvent on voit des mulets blessés au sabot par des épines de cactus.

« Quand à la chaleur brûlante du jour succède la fraîcheur de la nuit, toujours égale au jour

dans ces contrées, le moment du repos n'est pas encore venu pour les chevaux et les bœufs. Pendant leur sommeil, des chauves-souris monstrueuses leur sucent le sang, comme des vampires, ou s'attachent à leur dos, et y font des plaies purulentes, dans lesquelles viennent s'établir des mosquitos, des hippobosques et tout un essaim d'insectes armés d'aiguillons. Telle est la misérable vie que mènent les animaux dans la steppe, quand l'ardeur du soleil a tari l'eau sur la surface de la terre.

« Lorsque, enfin, après une longue sécheresse arrive la bienfaisante saison des pluies, la scène change subitement. L'azur profond du ciel, sur lequel ne se détachait aucun nuage, s'allège et s'éclaircit. A peine peut-on reconnaître dans la nuit la tache noire de la Croix du Sud. La douce phosphorescence des nuées de Magellan perd son éclat. Les constellations de l'Aigle et du Serpenteaire jettent au zénith même une couleur scintillante qui ne ressemble plus autant à la lumière planétaire. Vers le sud, quelques nuages isolés s'élèvent perpendiculairement à l'horizon, et font l'effet de montagnes lointaines. Des vapeurs épaisses s'étendent peu à peu comme un brouillard jusqu'au zénith. Le grondement de la foudre annonce au loin la pluie qui doit réparer la terre.

« A peine la surface de la terre est-elle humectée que la steppe embaumée se revêt de *Kyllingia*, de *Paspalum* aux nombreuses panicules, et de diverses espèces de graminées. Attirées par la lumière, les mimosées herbacées développent leurs feuilles engourdies et saluent le lever du soleil, comme les oiseaux par leur chant matinal, et comme les fleurs des plantes aquatiques qui s'épanouissent au premier rayon du jour. Les chevaux et les bœufs paissent et semblent heureux de vivre. Le jaguar bigarré se cache dans les hautes herbes ; il guette sa proie du fond de sa retraite et, mesurant d'un coup d'œil sûr la portée de son élan, il s'élanche et retombe d'un seul bond, à la manière des chats et des tigres d'Asie, sur les animaux qui passent. Suivant le récit des indigènes, on voit quelquefois, sur le bord des marais, la glaise humide se soulever lentement et se détacher en mottes. Bientôt une violente détonation se fait entendre, et la terre est lancée en l'air à une grande hauteur, comme dans les éruptions des petits volcans de boue. Celui qui connaît ce phénomène s'empresse de fuir, car aussitôt sortent de cette retraite un serpent d'eau monstrueux ou un crocodile cuirassé, que la première ondée a réveillés de leur léthargie.

« Peu à peu grossissent et débordent l'Arauca, l'Apure, le Payara, qui bornent la plaine au sud ; et la nature contraint à vivre en amphibies les mêmes animaux qui, dans la première moitié de l'année, languissaient épuisés de soif sur un terrain poudreux et desséché. Une partie de la steppe a l'apparence d'une mer sans bornes. Les juments se retirent avec leurs poulains sur les bancs élevés qui sortent, comme des îles, de la surface des eaux. L'espace demeuré sec se resserre de jour en jour. La terre et les pâturages manquent aux animaux. Pressés les uns contre les autres, ils nagent des heures entières, et se nourrissent misérablement avec les panicules fleuries des graminées qui s'élèvent au-dessus des eaux fermentées et noirâtres. Beaucoup de jeunes chevaux se noient, beaucoup sont surpris par des crocodiles qui leur brisent les os avec leur queue dentelée et les dévorent. Il n'est pas rare de voir des chevaux et des bœufs qui, échappés à l'avidité sanguinaire de ces gigantesques lézards, portent encore sur les cuisses la trace de leurs dents aiguës.

« Un tel spectacle rappelle involontairement l'observateur attentif au soin qu'a pris la nature d'approprier à toutes les circonstances certains animaux et certaines plantes. Le cheval et le bœuf ont, ainsi que les plantes céréales, suivi l'homme par toute la terre, depuis le Gange jusqu'au Rio de la Plata, depuis les côtes de l'Afrique jusqu'au plateau de l'Antisana qui dépasse en hauteur le pic de Ténériffe. Là, c'est le bouleau du Nord ; ici, c'est le dattier qui, au milieu du jour, protège le taureau fatigué contre les rayons du soleil. La même espèce d'animaux qui, dans l'orient de l'Europe, combat contre les ours et contre les loups, est sous un autre ciel exposée aux attaques du tigre et du crocodile.

« Ce ne sont pas seulement le crocodile et le jaguar qui dressent des embûches au cheval de l'Amérique méridionale, il a aussi parmi les poissons un dangereux ennemi. Les eaux marécageuses de Béro et de Rastro sont peuplées d'une quantité innombrable d'anguilles électriques, qui, de toutes les parties de leur corps tacheté et visqueux, déchargent à volonté des commotions violentes. Ces gymnotes ont de cinq à six pieds de long. Telle est leur force et la richesse de leur appareil nerveux qu'ils peuvent tuer les plus grands animaux, pourvu qu'ils fassent agir leurs organes avec ensemble et dans une direction favorable. On a dû changer le chemin qui traversait la steppe d'Uttritucu, parce que les gym-

notes s'étaient accumulées en si grande quantité dans une petite rivière, que, chaque année, un nombre considérable de chevaux, en la passant au gué, étaient frappés d'engourdissement et se noyaient. »

D'après Pöppig, le jaguar, que Humboldt range parmi les ennemis les plus dangereux des mustangs, ne lui ferait que peu de mal. « Les grands féliens, dit ce naturaliste, ne se hasardent pas dans les vastes plaines; les terribles coups de sabot des chevaux mettraient en fuite des carnassiers plus grands et plus terribles : sont-ils découverts, les étalons se précipitent sur eux, cherchent à les fouler sous leurs pieds; les juments se défendent en lançant des coups de pied en arrière. »

Mais ces animaux portent en eux-mêmes un ennemi plus dangereux et encore complètement inconnu. Plus encore que les chevaux qui errent dans l'Amérique du Sud, les mustangs sont souvent pris de panique. Ils se précipitent comme des furieux par centaines, par milliers : rien ne les arrête; ils vont se briser contre les rochers, ou disparaissent dans les précipices. L'homme qui est témoin d'une pareille scène est saisi d'horreur; l'Indien, le froid Indien lui-même, sent son cœur courageux rempli de crainte. Une secousse qui va toujours en augmentant, accompagnée d'un bruit qui finit par surpasser celui du tonnerre, de la tempête, de l'incendie, annonce et accompagne le passage de cette troupe agitée par la peur. Elle apparaît tout à coup dans le campement, à travers les feux, renverse les tentes et les chariots, remplit d'effroi les bêtes de somme, les entraîne avec elle, et pour toujours. C'est ce que rapporte Murray, qui a assisté à pareille scène.

« Il existe des chevaux marrons dans plusieurs parties de la Colombie, dit M. Roulin (1), et j'en ai vu de petits troupeaux dans les plaines de San Martin, entre les sources du Méta, le Rio Negro et l'Umadéa. Leur nombre étant peu considérable et l'espace dans lequel ils sont confinés étant beaucoup plus resserré, et plus fréquenté par les hommes que les plaines du Paraguay, ils n'ont pas pris toutes les habitudes qui ont été si bien décrites par M. d'Azara. Ainsi je ne les ai pas vus en grandes troupes formées de petits pelotons, j'ai vu seulement des pelotons isolés qui se composaient d'un vieux mâle, de cinq à six juments et de quelques petits poulains. Loin de s'approcher des caravanes pour

(1) Roulin, *Histoire naturelle et Souvenirs de voyages* p. 58.

débaucher les chevaux domestiques, ils fuient aussitôt qu'ils aperçoivent un homme et ne s'arrêtent point tant qu'ils sont en vue. Les mouvements de ces animaux sont beaux, surtout ceux du chef de la troupe; mais leurs formes, sans être pesantes, manquent généralement d'élégance.

« Dans les *hatos* des llanos, les chevaux sont presque entièrement abandonnés à eux-mêmes; on les rassemble seulement de temps en temps pour les empêcher de devenir tout à fait sauvages, leur ôter les larves d'œstre, et marquer les poulains avec un fer chaud. Par suite de cette vie indépendante, un caractère appartenant à l'espèce non réduite commence à se remontrer : le bai cbâtain est non-seulement la couleur dominante, mais presque l'unique couleur. Dans les petits *hatos* qu'on trouve sur les plateaux de la Cordillère, les effets de la domesticité se font davantage sentir. Les couleurs des chevaux y sont plus variées, il y a plus de différence dans leur taille, c'est-à-dire qu'on en trouve beaucoup de plus petits et quelques-uns un peu plus grands; du reste, on n'en voit guère qui dépassent la taille moyenne. Leur poil, tant qu'ils vivent constamment dans les champs, est assez touffu et assez long, mais il leur suffit de quelques mois d'écurie pour reprendre un poil brillant et court. Au reste, la race des chevaux est successivement renouvelée par des étalons que l'on tire des climats chauds, surtout de la vallée du Cauca. Il m'a semblé que dans certaines possessions où l'on avait négligé ce soin, les chevaux étaient devenus sensiblement plus petits, quoique d'ailleurs les pâturages fussent renommés pour leur bonté; le poil de ces animaux s'était accru au point de les rendre difformes; mais, sous le rapport des qualités utiles, ils avaient peu perdu, ceux mêmes d'un certain canton étaient cités pour leur vitesse.

« Quand on amène un cheval des llanos de San Martin ou de Casanare sur le plateau de Bogota, on est obligé de le tenir à l'écurie jusqu'à ce qu'il soit acclimaté. Si on le lâche d'abord dans les champs, il maigrit, se couvre de gale, et souvent meurt en peu de mois. »

Usages et produits. — On chasse beaucoup les chevaux en Amérique pour se procurer leur peau et leur chair. Près de Las-Nacas, on tue, chaque semaine, au dire de Darwin, un grand nombre de juments, rien que pour leur peau.

Buenos-Ayres est éclairée avec un gaz tiré de la graisse des chevaux, tués uniquement pour l'exploitation de cette graisse et de leur peau.

En guerre, les troupes envoyées dans des expéditions lointaines emmènent avec eux des troupeaux de chevaux comme provisions. On les préfère aux bêtes à cornes, car ils permettent aux corps d'armée plus de rapidité.

Les Indiens du Nord sont en quelque sorte les ennemis des chevaux. Ils les prennent pour s'en faire des bêtes de selle, et quand ils ne les tuent pas pour les manger, ils les tourmentent tellement qu'ils ne tardent pas à succomber. Chez les Indiens, comme chez les Bédouins du Sahara, les chevaux sont souvent la cause de bien des combats sanglants. Celui qui n'a pas de cheval, cherche à en voler. Chez les Peaux-Rouges, le vol des chevaux est une chose honorable. Des bandes de voleurs suivent souvent, pendant des semaines et même des mois, une autre tribu ou une caravane, jusqu'à ce qu'ils trouvent l'occasion favorable pour lui enlever tous ses animaux de selle.

4° *Les chevaux errants de l'Amérique du Nord.*

« Pendant ma résidence à Henderson, dit Audubon (1), je fis la connaissance d'un gentleman qui revenait de visiter les contrées voisines des sources de la rivière Arkansas. Là, il avait acheté un cheval sauvage, tout récemment capturé, et qui descendait de ces chevaux primitivement amenés d'Espagne, qu'ensuite on avait mis en liberté dans les vastes prairies du Mexique. L'animal n'était pas beau, tant s'en fallait; il avait une grosse tête, avec une proéminence considérable au milieu du front; sa crinière, épaisse et en désordre, lui pendait du cou sur la poitrine, et sa queue, trop peu fournie pour qu'on pût la dire ondoyante, balayait presque la terre; mais, en revanche, il avait un large poitrail, des jambes fines et nerveuses, et ses yeux, aussi bien que ses naseaux, annonçaient du feu, de la vigueur et beaucoup de fond. Il n'avait jamais été ferré, et, bien que surmené dans un long voyage qu'il venait de faire, ses noirs sabots n'étaient nullement endommagés. Sa couleur tirait sur le bai; ses jambes, d'une teinte plus foncée, se rembrunissaient peu à peu, jusqu'à devenir par en bas presque noires. Je m'informai du prix qu'il pouvait valoir chez les Indiens Osages, et le propriétaire actuel me répondit qu'attendu que l'animal n'était âgé que de quatre ans, il lui avait fallu donner pour l'avoir, avec le bois de la selle et le harnais en peau de buffle, divers ar-

(1) Audubon, *Scènes de la nature dans les États-Unis* Paris, 1857, t. II, p. 169.

tibles équivalant à environ trente-cinq dollars. Il ajouta qu'il n'en avait jamais monté de meilleur; et ne doutait pas que, bien nourri, il ne fit faire pendant un mois, à son homme de 35 à 40 milles par jour; du moins, c'était de ce train que lui-même il avait voyagé, sans lui laisser prendre d'autre nourriture que l'herbe des prairies et les roseaux des basses terres. Seulement après avoir traversé le Mississipi à Natchez, il lui avait donné du blé. — Maintenant, dit-il, que j'ai fini mon voyage, je n'en ai plus besoin, et je voudrais le vendre. Je pense qu'il vous conviendrait pour un bon cheval de chasse; il porte très-doux, ne se fatigue pas, et est ardent comme je n'en ai guère vu. — Je cherchais précisément un cheval ayant les qualités qu'il me vantait dans le sien, et je lui demandai si je pourrais l'essayer. — L'essayer, monsieur, mais très-bien! et si vous voulez le nourrir et le soigner, libre à vous de le garder un mois. — En conséquence, je fis mettre le cheval à l'écurie, et me chargeai de sa nourriture.

« Deux heures après, je prenais mon fusil, enfourchais le coursier de la prairie, et partais pour les bois. Je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir qu'il était très-sensible à l'éperon; j'observai de plus qu'en effet, il marchait parfaitement sans se fatiguer, et sans incommoder son cavalier. Je voulus tout de suite m'assurer de ce que je pourrais en attendre dans une chasse au daim ou à l'ours, en le faisant sauter par-dessus une souche de plusieurs pieds de diamètre. Je lui rendis les rênes, pressai ses flancs de mes jambes, sans employer l'éperon; et l'intelligent animal, semblant comprendre qu'il s'agissait pour lui de faire ses preuves, bondit et franchit la souche aussi légèrement qu'un élan. Je tournai bride, le fis sauter plusieurs fois de suite, et toujours j'obtins même résultat. Bien convaincu maintenant qu'avec lui je n'avais à craindre aucun obstacle de ce genre à travers les bois, je résolus d'éprouver sa force, et pour cela me dirigeai vers un marais que je savais bourbeux et très-difficile. Il entra dedans en flairant l'eau, comme pour juger de sa profondeur, ce qui indiquait une prudence et une sagacité qui me plurent. Ensuite, je le conduisis en différents sens tout au travers, et le trouvai prompt, sûr et décidé. Sait-il nager? me demandai-je; car il y a d'excellents chevaux qui ne savent pas nager du tout, mais qui se couchent sur le côté, comme pour se laisser flotter au courant, de sorte qu'il faut que le cavalier lui-même se mette à la nage en les tirant vers la rive, si mieux il n'aime les

abandonner. L'Ohio n'était pas loin ; je le poussai au beau milieu de la rivière, et il commença à prendre obliquement le fil de l'eau, la tête bien élevée au-dessus de sa surface, les naseaux dilatés, et sans faire entendre rien qui rappelât ce bruit de reniflement habituel à beaucoup de chevaux, dans de semblables occasions. Je le menai et le ramenai, tantôt en aval du courant, tantôt directement à l'opposé ; enfin, le trouvant tout à fait à mon gré, je regagnai le bord où il s'arrêta de lui-même et se détira les membres, en se secouant de façon à me faire presque perdre la selle. Après quoi, je le mis au galop, et tout en courant pour revenir à la maison, je tuai un gros dindon sauvage dont il s'approcha, comme s'il eût été dressé pour cette chasse, et qu'il me permit de ramasser sans descendre.

« A peine rentré chez le docteur Rankin, où je demeurais, j'envoyai un mot au propriétaire du cheval, pour lui dire que je serais bien aise de le voir. Quand il fut venu, je lui demandai son prix. — Cinquante dollars au plus bas. — Je comptai la somme, pris un reçu et devins ainsi maître de l'animal. Le docteur, juge des plus compétents en cette matière, me dit en souriant : — Monsieur Audubon, quand vous en serez fatigué, je me charge de vous rembourser votre argent ; car, comptez-y, c'est un cheval de première qualité. — Lui-même il le fit ferrer ; et pendant plusieurs semaines ma femme s'en servit, et s'en trouva parfaitement bien.

« Des affaires m'appelant à Philadelphie, *Barro* (il avait été ainsi nommé d'après son premier propriétaire), fut mis au repos, et convenablement préparé dix jours à l'avance. Le moment de mon départ étant arrivé, je montai dessus, en lui faisant faire à peu près quatre milles à l'heure. Je veux vous tracer mon itinéraire, afin que, si cela vous convient, vous puissiez me suivre sur quelque carte du pays, comme celle de Tanner, par exemple : de Henderson, par Russellville, Nashville, Knoxville, Abington en Virginie, *The natural Bridge*, Harrisonburg, Winchester, Harper's ferry, Frederick et Lancaster, jusqu'à Philadelphie. Après être demeuré plusieurs jours dans cette dernière ville, je m'en revins par Pittsburg, Wheeling, Janesville, Chillicothe, Lexington, Louisville, et de là à Henderson. Mais la nature de mes affaires m'obligea souvent à m'écarter de la grande route, et j'estime que je pus faire en tout comme deux mille milles (1). Je n'en avais

(1) Huit cent deux lieues de France, ou 3,208,000 mètres.

jamais parcouru moins de quarante par jour ; et le docteur avoua que mon cheval était en aussi bon état à l'arrivée qu'au départ. Un tel voyage, et sur le même cheval, peut sembler à un Européen quelque chose d'extraordinaire ; mais, dans ce temps-là, chaque marchand avait, pour ainsi dire tous les jours, à en entreprendre de pareils ; et quelques-uns partaient des lointaines contrées de l'Ouest, même de Saint-Louis, sur le Missouri. A la vérité, il leur arrivait fréquemment de vendre leurs chevaux en s'en revenant, soit à Baltimore ou à Philadelphie, soit à Pittsburg, où ils prenaient le bateau. Ma femme aussi a fait sur un seul cheval et en marchant du même train, le voyage de Henderson à Philadelphie. A cette époque, le pays était encore comparativement nouveau ; il y avait peu de voitures ; et, au fait, les chemins n'étaient guère praticables pour aller à cheval de Louisville à Philadelphie ; tandis qu'aujourd'hui, on parcourt cette distance en six ou sept jours, et même moins ; cela dépend de la hauteur des eaux dans l'Ohio.

« Vous aimerez peut-être à savoir de quelle manière je traitais mon cheval pendant la route : chaque matin, debout avant le jour, je commençais par le nettoyer, lui pressais la croupe avec la main pour m'assurer qu'il ne s'écorchait point, et jetais par-dessus une couverture pliée en double. Le surfaix au-dessous duquel étaient placées les poches, assujettissait la couverture sur le siège, et, en arrière, était attaché un grand manteau roulé et bien serré. Il y avait un mors à la bride ; un poitrail bouclé de chaque côté, servait à maintenir la selle dans les montées ; mais mon cheval n'avait pas besoin de croupière, ayant les épaules hautes et bien formées. En partant, il prenait le trot, à raison, comme je l'ai dit, de quatre milles à l'heure, et continuait ainsi. Je faisais d'ordinaire de quinze à vingt milles avant déjeuner ; mais après la première heure, je le laissais boire à sa soif. La halte pour déjeuner était généralement de deux heures. Je l'arrangeais bien comme il faut, et lui donnais autant de feuilles de blé qu'il en pouvait manger. Cela fait, je me remettais en route jusqu'à une demi-heure après soleil couché. Alors, je le lavais, lui versais un seau d'eau froide sur la croupe, le bouchonnais partout, lui regardais les pieds et les nettoyais. Je remplissais son râtelier de feuilles de blé, son auge de grain ; je mettais dedans, quand je pouvais m'en procurer, une citrouille d'une bonne grosseur, ou quelques œufs de poule ; enfin, si

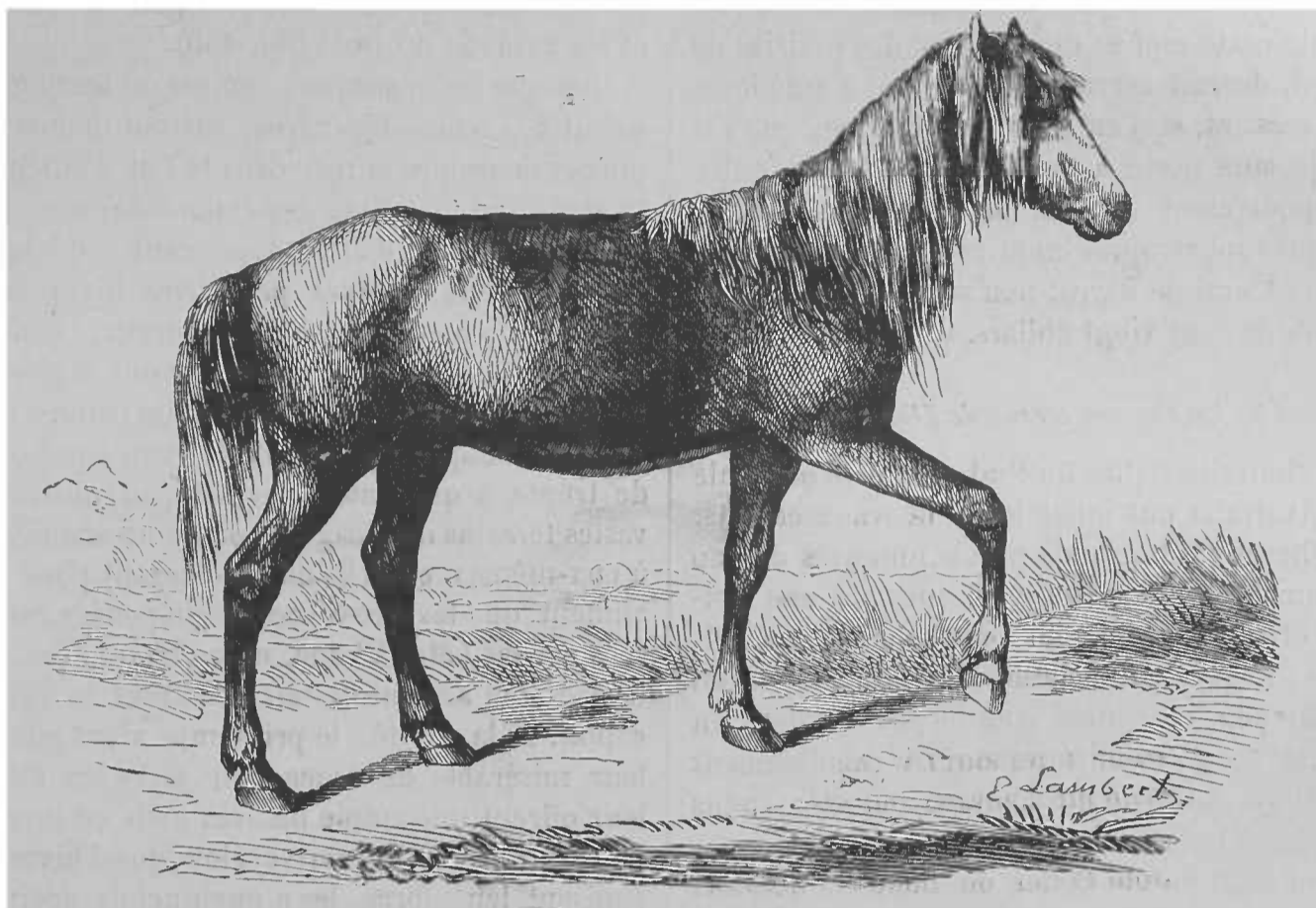


Fig. 150. L'Étalon camargue.

l'occasion s'en présentait, je lui donnais un demi-boisseau d'avoine de préférence au blé, qui quelquefois chauffe les chevaux. Au matin, son auge et son râtelier, presque vides, m'indiquaient suffisamment l'état de sa santé.

« Je le montais depuis quelques jours seulement, et déjà il m'était si attaché qu'en arrivant au bord d'un ruisseau limpide, où j'avais envie de me baigner, je pus le mettre en liberté pour paître, et qu'il ne but qu'à mon commandement. Il était extrêmement sûr du pied et toujours si en train que, de temps à autre, lorsqu'un dindon venait à se lever devant moi du lieu où il faisait la poudrette, je n'avais qu'à incliner le corps en avant, pour le faire partir au galop qu'il continuait jusqu'à ce que l'oiseau, quittant la route, fût rentré dans les bois. Alors il reprenait son trot ordinaire.

« En m'en revenant, je rencontrai, au passage de la rivière Jamiata (1), un gentleman de la Nouvelle-Orléans, du nom de Vincent Nolte. Il se prélassait sur un superbe cheval qui lui avait coûté trois cents dollars; et un domestique, également à cheval, en menait en laisse un autre de rechange. Je ne le reconnais pas du tout alors; néanmoins je l'abordai, en lui vantant la beauté de sa monture, politesse

à laquelle il répondit assez malhonnêtement, en me disant qu'il m'en aurait souhaité une pareille. Il m'apprit qu'il se rendait à Bedford, dans l'intention d'y passer la nuit. Je lui demandai à quelle heure il comptait y être: « Assez tôt, dit-il, pour faire apprêter quelques truites pour le souper, à condition que vous viendrez en manger votre part, dès que vous serez arrivé. » Je crois, en vérité, que *Barro* comprit notre conversation, car immédiatement il redressa les oreilles et allongea le pas; aussitôt M. Nolte, faisant caracolier son cheval, le mit au grand trot; mais tout cela fut peine perdue, car j'arrivai à l'hôtel un bon quart d'heure avant lui, commandai les truites, fis mettre mon cheval à l'écurie, et eus encore du temps de reste pour attendre mon camarade sur la porte, où je me tins prêt à lui souhaiter la bienvenue. A dater de ce jour, M. Vincent Nolte est devenu mon ami; nous fîmes route ensemble jusqu'à Shippingport, où demeurait un autre de mes amis, Nicholas Berthoud; et en me quittant, il me répéta ce qu'il m'avait déjà dit plusieurs fois, que jamais il n'avait vu un animal d'aussi bon service que *Barro*.

« Si je me rappelle bien, je crois avoir communiqué quelques-uns de ces détails à mon savant ami Skinner, de Baltimore, qui a dû les insérer dans son *Sporting Magazine*. Lui et moi,

(1) État de Pensylvanie.

nous étions d'avis que l'introduction dans notre pays de cette espèce de chevaux des prairies de l'Ouest, devrait servir généralement à améliorer nos races; et, si j'en juge d'après ceux que j'ai vus, je suis porté à croire que certains d'entre eux pourraient devenir propres à la course. Quelques jours après mon retour à Henderson, je me séparai de Barro, non sans regret, pour la somme de cent vingt dollars. »

5° *Les chevaux errants de l'Océanie.*

La Nouvelle-Galles du Sud et la côte orientale de l'Australie ont aussi leurs chevaux errants. Ces chevaux, en grande partie importés du cap de Bonne Espérance et de l'Inde, ont une poitrine étroite, un dos effilé, des hanches peu sail-lantes; ils sont naturellement ombrageux et ont le pied peu sûr; aussi sont-ils peu estimés. Un journal de la localité annonçait dernièrement qu'à Blaynet 180 de ces chevaux ont été vendus un penny chacun.

Dans la Nouvelle-Galles du Sud, les chevaux errants se sont beaucoup multipliés, et sont devenus si hardis qu'ils se présentent en grand nombre sur les marchés et dans les rues. On est forcé de les traquer près des cours d'eau où ils viennent se désaltérer d'habitude, et si on parvient à s'en emparer, on les abat simplement pour en avoir la peau qui se vend à raison de 4 sh. (5 fr.); la crinière se vend à raison de 4 sh. 6 d. (1 fr. 87 1/2) par livre, à Sidney. On cite un homme qui, avec deux de ses voisins, a tué dans l'espace d'une année plus de 1,500 chevaux.

6° *Les chevaux errants d'Europe.*

En Europe même, les chevaux ne sont pas partout animaux domestiques, dans l'acception ordinaire du mot. En bien des endroits, on les abandonne complètement à eux-mêmes pendant la plus grande partie de l'année. C'est ce que nous voyons en France, dans quelques îles britanniques, dans la Russie méridionale, etc.

1° *Les chevaux errants français.*

LES CHEVAUX CAMARGUES.

Ces chevaux, qui sont d'origine arabe, furent laissés par les Maures et les Sarrasins sur les bords de la Méditerranée, à l'époque où ces barbares avaient envahi les Gaules. Leur taille est de 4 pieds 3 pouces à 4 pieds 6 pouces. Leur front est carré, leur chanfrein droit et leur tête assez forte; leurs membres, bien conformés, ont les

paturons courts. En hiver, leur poil est fort long et les garantit du froid (*fig. 150*).

Quoique les *camargues*, comme on les nomme, soient beaucoup dégénérés, surtout depuis que plusieurs propriétaires, dans le but d'améliorer la race, ont introduit des étalons de races croisées au milieu d'eux; cependant, quelques-unes de leurs qualités primitives les rendent encore précieux. Ils sont vigoureux, dociles; leur sobriété est extrême, et ils ont le pied remarquablement sûr. Ils vivent toute l'année dans un état presque complet de liberté, par bandes de trente à quarante individus, au milieu de vastes terrains marécageux, où on les abandonne à eux-mêmes, et où ils ne rencontrent pour tout aliment que les grossières chénopodées méprisées par les bêtes à l'aine, et le chaume des graminées qui se sont desséchées après la fructification. A la vérité, le printemps vient adoucir leur misérable existence, car alors les marais leur offrent une ample pâture; mais ce surcroît de nourriture leur arrive alors que l'hiver, en épuisant leur force, les a quelquefois décimés.

Le cheval camargue n'est donc point le produit de l'industrie humaine; il ne reçoit de l'homme ni soins, ni rations à aucune époque de sa croissance; il vit comme il peut et s'accouple au hasard. Cependant il ne parcourt point à l'état sauvage le cours complet de son existence. Tous les chevaux camargues sont soumis à des dénombremens; tous appartiennent à des propriétaires dont ils portent la marque; tous finissent par être pris, domptés et utilisés pour divers services: le souvenir de leur liberté les rend souvent fort dangereux.

Ceux que l'on choisit pour monture, après qu'ils ont reçu quelques soins, deviennent très-vigoureux, sont ardents à la course, et obéissent à la volonté de leur cavalier avec une intelligence remarquable. Un cheval camargue peut faire avec rapidité vingt-cinq lieues (100 kilomètres) d'un trait. Cette race est, du reste, une des plus lestes, des plus souples et des plus nerveuses; on peut lui faire franchir de grands espaces sans que le cavalier en ressente de fatigue. Depuis quelques années, les écuries de la Compagnie des Petites Voitures de Paris possèdent un assez bon nombre de camargues, et leurs services y sont appréciés.

Les propriétaires se servent des chevaux camargues pour ensemençer, et les louent pour dé-piquer les graines sur les aires (1). Dans cette

(1) Voyez Donné, *Hygiène des gens du monde*. Paris, 1869 (*Excursion dans la Camargue*).

dernière campagne, qui dure environ six et sept semaines, un cheval fait en foulant les gerbes, pour détacher le blé des épis, une course qui est évaluée à vingt lieues par jour. Ces chevaux servent aussi avec avantage pour rallier les taureaux sauvages qui habitent les mêmes lieux, et les gardiens, qui les montent à nu, leur doivent souvent la vie, car ils savent éviter avec une adresse remarquable la corne de ces animaux quelquefois furieux.

La durée de la vie de ces chevaux peut être de vingt-cinq ans. Les vieux sont généralement blancs, quelques-uns gris; mais, en naissant, les poulains sont recouverts d'une bourre noirâtre qui tombe au bout de sept ou huit mois : ils ne prennent la livrée complète de leurs parents qu'à l'âge de cinq ou six ans. C'est à cette époque seulement que l'on commence à les monter.

La Camargue (delta du Rhône) n'est pas le seul pays où vivent ces chevaux, le Gard et plusieurs localités du Languedoc en nourrissent beaucoup. On en trouvait aussi, il y a quelques années, mais en petit nombre, dans les plaines basses qui bordent le golfe de Fréjus.

Il n'est pas douteux que ces espèces de haras naturels ne soient susceptibles d'être rendus plus productifs; mais les progrès de la population et les envahissements de la culture tendent à restreindre de plus en plus les régions, déjà fort limitées, où les races de chevaux sauvages, en France, peuvent encore subsister.

LES CHEVAUX DES DUNES DE GASCOGNE.

La chaîne des dunes qui longent le bord de la mer, entre la tour de Cordouan et le bassin d'Arcachon, est la plus considérable de tout le littoral; elle a de deux à trois lieues de largeur, et se compose généralement de trois rangées de dunes séparées par des vallées, qui courent nord et sud, sur une largeur moyenne d'une demi-lieue, et sur une longueur de deux à trois lieues.

Ces vallées, appelées dans le pays *lèdes* ou *lètes*, d'un vieux mot cellique (*leboun*), signifiant pâturages, sont couvertes d'une herbe très-fine, et peuvent nourrir, pendant toute l'année, des chevaux et des vaches.

Autrefois, il y avait un grand nombre de ces animaux à l'état de complète liberté.

Une chaîne d'étangs et de marais défend le pied oriental des dunes sur presque toute leur longueur, et contribue à l'isolement de cette

grande étendue de terres, qui appartenait, avant la Révolution, aux Duras, aux Durfort, aux Grammont et à quelques autres seigneurs, mais qui est tombée, depuis, dans le domaine de l'État, ou dans celui des communes. Or, l'État y plante des pins, les communes y envoient des troupeaux et dessèchent les marais; la population s'accroît journellement; les voies de communication s'améliorent, et le Médoc, cette bande cultivée en vignes le long de la rive gauche de la Garonne, s'étend annuellement en largeur, en gagnant du terrain sur les landes dont elle fit jadis partie.

Toutes ces améliorations ne tournent pas au profit des chevaux et des bœufs errants. Traqués de toutes parts, poursuivis par les habitants des villages voisins, qui leur donnent la chasse avec beaucoup d'ardeur, et qui prennent quelques poulains de temps en temps, leur troupe est bien diminuée; aujourd'hui, on ne compte plus qu'un très-petit nombre de ces animaux véritablement nés, dans les lètes, de père et mère sauvages eux-mêmes.

Une partie de ceux que l'on rencontre encore, quand on voyage dans ce pays singulier, provient d'animaux échappés, ou même envoyés par leurs propriétaires dans les pacages pour passer une partie de la mauvaise saison.

La longévité de ces animaux est remarquable, surtout en raison des misères qu'il leur faut endurer; plusieurs des chefs de bande (car toute bande de chevaux sauvages a son chef) sont connus, depuis plus de quarante ans, des chasseurs qui les ont vus bien souvent de loin, sans pouvoir s'en emparer.

Aux environs du village de Lège, situé à deux lieues au nord du bassin d'Arcachon, vivait, il y a trente ans, une troupe de chevaux, en partie sauvages, et en partie provenant d'animaux domptés; elle était gouvernée par un cheval très-vigoureux et très-adroit que l'on avait surnommé, dans le pays, le *Napoléon des chevaux*, à cause de la tactique qu'il a employée pendant quatre ou cinq ans pour se défendre dans les chasses générales qu'on avait organisées contre lui. La troupe se composait de huit à dix animaux.

Quand les habitants des communes veulent faire une chasse aux chevaux sauvages, ils se réunissent au nombre de trente ou quarante, s'approchent de différents côtés, à l'abri des dunes, et forment un cercle autour de la troupe, à l'aide des signaux que donnent des pâtres placés sur les hauteurs; puis, lorsque le cercle est suffisam-

ment resserré, on se précipite du haut des dunes vers les animaux qui pacagent. Ceux-ci, apercevant partout des ennemis, ont peur et s'enfuient en désordre, chacun tirant de son côté; mais les chasseurs en ont bientôt traqué quelques-uns. Notre Napoléon ne s'est jamais laissé prendre à cette chasse : il avait parfaitement discipliné sa troupe, et lorsqu'il voyait descendre des hauteurs des cavaliers ennemis, il se dirigeait lui-même, avec tous les siens, vers la dune la plus haute, la plus escarpée et la plus difficile à gravir pour un cheval portant un homme sur le dos. De là, il déjouait tous les chasseurs éloignés de la dune, et n'avait plus qu'à se défendre contre ceux qui, pris à l'improviste, étaient trop éparpillés ou trop peu nombreux pour arrêter sa troupe.

Arrivé sur le sommet, le Napoléon des chevaux examinait soigneusement le pays, et après avoir reconnu les lieux, se dirigeait au grand galop, en suivant les crêtes les plus élevées, vers un autre pacage situé à plusieurs lieues. Il fallait donc abandonner la partie, car les chevaux de poursuite, outre qu'ils étaient déjà fatigués par la route qu'il avait fallu faire depuis les villages, ne pouvaient fournir une course assez rapide dans des sables, où ils s'enfonçaient d'autant plus qu'ils portaient un cavalier.

Les chasseurs, plusieurs fois vaincus, se réunirent en plus grand nombre, et envoyèrent des corps de réserve pour garder les passages et les défilés que le Napoléon avait l'habitude de prendre dans sa fuite. A cette tactique inopinée, notre cheval répondit par une tactique nouvelle. D'un coup d'œil il jugea son terrain, en un instant il prit son parti, et se dirigea, toujours suivi de sa troupe bien serrée, sur la crête de la dune la plus élevée du voisinage, et là, il attendit patiemment l'ennemi.

Les chasseurs, s'étant alors réunis, cernèrent la dune, et commencèrent à la gravir. Le Napoléon ne bougea pas; mais, lorsqu'il vit les chasseurs à mi-dune, il rangea sa troupe en pointe, les poulains devant, les juments derrière les poulains, et lui à l'arrière-garde. Cela fait, il choisit le point d'attaque; puis, les juments mordant à la croupe les poulains, lui mordant les juments à la croupe, il fondit sur un des points du cercle des cavaliers avec une vitesse incroyable et avec l'avantage de la descente. Rompre les rangs des assaillants, en culbuter et en blesser quelques-uns, gagner les crêtes voisines et disparaître, ne fut que l'affaire d'un instant.

Ainsi, former une masse pour tomber avec

elle sur les points faibles des ennemis, telle était la tactique de ce cheval commandant, auquel, pour cette raison sans doute, on avait donné le nom de Napoléon des chevaux.

Disons ici que ce Napoléon n'avait pas toujours habité les lètes; il avait été pris autrefois, et c'est après avoir été monté deux ans qu'il échappa pour retourner à ses mœurs primitives, profitant sans doute des leçons qu'il avait reçues dans l'esclavage pour éviter d'être pris de nouveau.

2° Les chevaux errants de la Russie méridionale.

Sur plusieurs points de la Russie méridionale, on voit, comme en France, des troupeaux de chevaux paissant en pleine liberté. De temps à autre seulement leurs gardiens les réunissent, les comptent, choisissent parmi eux quelques bêtes, puis les abandonnent de nouveau à leur vie vagabonde.

En Hongrie, en Russie, en Pologne, où une seule famille possède souvent des terres plus étendues qu'un département français, d'immenses pâturages, mêlés de vastes forêts, permettent d'élever les chevaux presque à l'état sauvage; on ne tient à l'écurie que les étalons: lorsque les juments sont en folie, elles connaissent fort bien le chemin de l'écurie, dont elles s'éloignent le reste de l'année; elles se laissent alors approcher et brider sans difficulté; la saison de la monte étant passée, elles retournent au pâturage et à la forêt. Les poulains naissent et s'élèvent sans plus de cérémonie; cependant, durant les grands froids de l'hiver, ils viennent avec leurs mères, pressés par la faim, réclamer à l'établissement central un supplément de ration qui ne leur est pas refusé. Dans l'Ukraine, les poulains ainsi élevés deviennent tout à fait sauvages; il faut les saisir avec des cordes pour les pouvoir dompter, et il y en a qu'on ne vient jamais à bout de dresser.

3° Les chevaux errants des Iles Britanniques.

LE PONEY DU SHETLAND.

Il en est de même des petits chevaux qui habitent les îles septentrionales de la Grande-Bretagne et qui sont connus sous le nom de *Poneys du Shetland*.

Caractères. — « C'est un animal de petite espèce, dit Youatt (1), n'ayant quelquefois pas plus de 2 pieds et demi de hauteur, et dépassant rarement 3 pieds (*Pl. XXIV*).

(1) Youatt, *The Horse*. London, 1868.



Paris, J. B. Baillière et Fils, édit.

LE PONEY DE SHETLAND.

Corbeil, Créte, imp



Fig. 151. Le Cheval norvégien.

« Il est souvent d'une beauté surprenante, avec une petite tête, un extérieur doux, un cou court, s'amincissant vers le larynx, des épaules basses et épaisses (ce qui n'est pas un défaut dans une créature si mignonne), le dos étroit, les hanches larges et fortes, les jambes fines, le pied arrondi. »

Mœurs, habitudes et régime. — Ces chevaux mènent dans leur patrie une vie plus ou moins indépendante, courent toute l'année dans les forêts et les tourbières, sans que leurs propriétaires en prennent soin. Ils ne s'en occupent que quand ils veulent s'emparer de quelques-uns d'entre eux pour les vendre ou pour les employer à un usage quelconque.

« Ces poneys, dit encore Youatt (1), possèdent, relativement à leur taille, une force considérable. La moindre chose suffit à les engraisser, et ils sont parfaitement dociles. Un de ces poneys, haut de 3 pieds, porta, l'espace de 40 milles (64372^m), en un jour, un individu qui pesait 76 kilos.

« On offrit, il y a quelque temps, à un de mes amis un de ces charmants animaux. Il était à quelques milles de son habitation et ne savait comment amener chez lui sa nouvelle acquisition. Pourquoi, lui dit-on, ne pas le mettre dans votre voiture? L'étrange expérience fut tentée.

(1) Youatt, *The Horse*. London, 1868.

On établit le poney au fond du cabriolet, et on le couvrit aussi bien que possible avec le tablier, on lui donna un morceau de pain pour le faire tenir tranquille, et il fut transporté sans le moindre danger, donnant le curieux spectacle d'un cheval conduit en cabriolet.

« Attelés à une petite voiture de jardin, comme on en voit dans le midi de l'Angleterre, ou portant un cavalier presque enfant, ils font plaisir à voir. Il en existe quelques-uns, lâchés dans le arc de Windsor. »

⁴⁰ Les chevaux errants de Norvège, de Laponie, d'Islande.

Les chevaux norvégiens (fig. 151), lapons, islandais, comme toutes les races libres dont il vient d'être question, courent tout l'été dans les montagnes, et pourvoient eux-mêmes, en toutes saisons, à leur nourriture. On ne les trouve dans les fermes de leurs propriétaires qu'autant que ceux-ci ont besoin de leurs services. Au Dovrefeld, je rencontrai des paysans qui venaient examiner leurs chevaux, qu'ils n'avaient pas vus depuis six semaines.

On comprend que pour ces animaux, il n'y ait pas à songer à une amélioration de la race. Les étalons s'accouplent avec les juments qu'ils trouvent, et leur progéniture est souvent de sang mélangé.

Relativement à leur nourriture, les chevaux

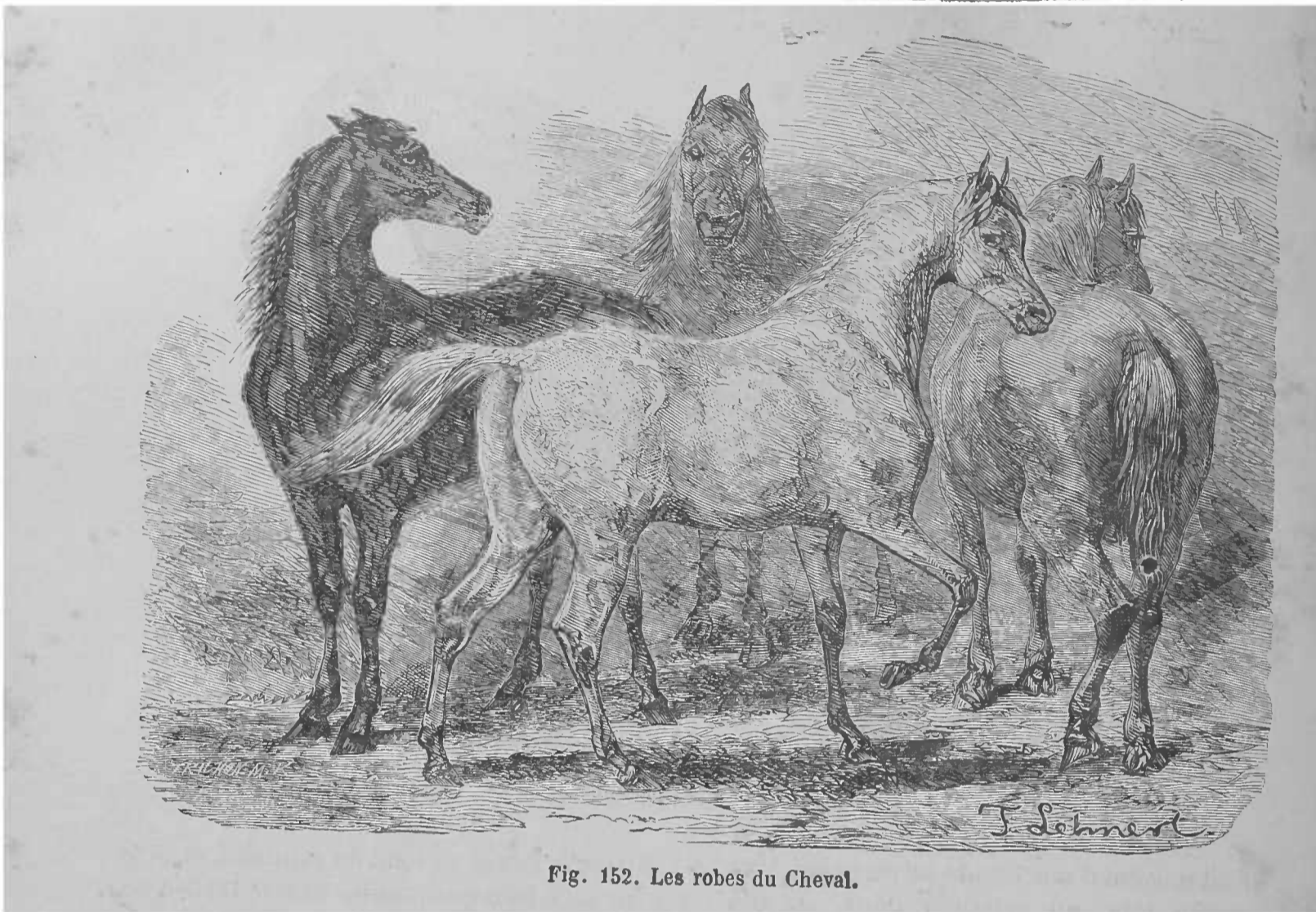


Fig. 152. Les robes du Cheval.

du Nord ne sont pas gâtés. On peut déjà s'étonner quand on voit ces petits animaux, si vifs et si doux, manger avec plaisir les touffes de lichens qui pendent aux arbres ; on est en droit de s'étonner plus encore quand on les voit rechercher les bois sur lesquels on a fait sécher des poissons. Comme les autres animaux domestiques de ces régions, ils ne reçoivent souvent en hiver que des têtes de poissons cuites et pilées ; et ils s'habituent si bien à cette nourriture que, si l'on n'y prend garde, ils volent les pêcheurs, prennent les poissons qui sont à sécher et les dévorent avec volupté.

2° Les chevaux domestiques.

Les chevaux dont nous venons de parler passent leur vie dans un état d'indépendance plus ou moins grande. Les uns meurent sans que l'homme les ait jamais soumis ; les autres perdent quelquefois momentanément leur liberté ; ceux qu'il nous reste à faire connaître vivent dans une complète domesticité, et comme tous les animaux qui sont constamment sous notre main auxquels nous prodiguons nos soins, sur lesquels nous pouvons exercer notre action, ils offrent de très-nombreuses variétés.

Le cheval sauvage se ressemble partout de forme, de taille et de pelage ; il n'existe aucune différence entre les *alzados* de l'Amérique et les *tarpan*s de l'Ukraine ou de la Tartarie. Il est ici et là vif, petit, bouillant d'ardeur, énergique, sociable ou réuni en troupes plus ou moins nombreuses, sous la conduite d'un chef. Le cheval domestique est une création de l'homme, un produit complexe du sol et des besoins de la civilisation.

La robe des chevaux domestiques varie à l'infini. Ils ont un pelage uniformément ou diversement coloré. La figure 152 est destinée à donner une idée de ces variations, autant que faire se peut avec la même teinte.

Le pelage uniforme que l'on nomme aussi pelage simple est : 1° le *blanc*, qui est ordinairement pâle ou argenté ; 2° le *noir*, qui offre le noir de jais, le mal teint et le noir proprement dit, qui tient le milieu entre les deux autres ; 3° le *bai*, qui est rougeâtre, avec la crinière, la queue et les extrémités noires, mais qui présente sept nuances distinctes : le bai-cerise, le bai-griotte, le doré, le châtain, le marron, le brun à taches de feu et le vineux ; 4° l'*alezan* ou *alzan* qui ne diffère du bai que parce que les poils des extrémités sont communément de la même couleur que

le reste de la robe, mais qui a néanmoins des variétés, comme l'alezan poil de vache, à crins blancs, et l'alezan rubicon, à poils blancs semés çà et là. Quand l'alezan n'a pas de poils blancs, il est nommé *zain*.

Le pelage de couleurs multiples ou pelage composé est : 1° le *gris*, dont les variétés embrassent le gris sale, le pommelé, à marques noires et blanches; le moucheté, à fond blanc et taches noires; le tigré, le charbonné et le tisonné, plus ou moins bariolés de noir; la truite, à taches rougeâtres; la tourdille, à taches claires sur un fond gris; le gris souris; l'étourneau, d'un gris foncé, et le gris porcelaine, parsemé de taches ardoisées; 2° le *rouan*, qui présente un mélange de blanc sale, de noir mal teint et d'alezan, et qui a cinq variétés : l'ordinaire, dont les trois espèces de taches sont répandues à peu près en égale quantité; le clair, dont les poils blancs sont en plus grand nombre; le foncé, chez lequel prédominent les poils noirs; le vineux ou le poil alezan l'emporte sur les autres; et le cap de more ou cavesse de more dont la tête et les extrémités sont noires; 3° l'*aubère*, mélangé de blanc et d'alezan à égales quantités, mais dont les variétés sont la fleur de pêcher, où le blanc domine; l'isabelle, où c'est le poil alezan qui est le plus répandu; le zébré, sorte d'isabelle qui a les extrémités cerclées de noir; la soupe au lait, mélange de jaune clair et de gris blanc; et les pies noirs alezans ou baies.

La robe des chevaux offre encore, en dehors de leurs couleurs, quelques particularités qu'on appelle *marques*, parce qu'elles servent à les signaler. Telles sont l'*étoile* ou *pelote*, tache blanche placée sur le front; si la marque blanche prend depuis le front jusqu'au bas de la tête, cela s'appelle *chanfrein blanc* ou *belle face*; et si elle s'étend jusqu'au bord des lèvres, l'on dit que *le cheval boit dans son blanc*. Lorsque cette tache a des points noirs, on la dit *herminée*. La *balzane* est la tache blanche située à la couronne, et lorsqu'elle s'étend jusqu'au genou, on dit que le cheval est *chaussé haut*. Les *épis* sont des rebroussements naturels du poil sur quelques parties du corps. Le *coup de lance* est une cavité naturelle qui se présente quelquefois sur les chevaux de race, aux parties inférieures et latérales de l'encolure. Les *ladres* sont des taches d'un rose pâle et recouvertes d'un léger duvet qu'on observe particulièrement autour des yeux, de la bouche et de l'anus.

Les chevaux changent de poil, et ces changements ont lieu surtout au printemps. Le long pe-

lage d'hiver tombe à cette époque, et, en un an, la mue est terminée. Peu à peu, poussent de nouveaux poils, et en septembre ou octobre, ils s'allongent considérablement.

Ce poil très-épais et touffu forme dans l'état de domesticité, un revêtement trop chaud, susceptible de s'imprégner facilement de sueur et de rester longtemps mouillé; aussi est-on dans l'habitude pour les chevaux de luxe de faire tomber ce poil, par la *tonte*. Les poils de la queue et de la crinière sont les seuls qui ne changent pas.

Régime. — Le régime du cheval en domesticité varie beaucoup suivant les localités; mais toujours sa nourriture naturelle, consiste en plantes de diverse nature et en grains.

Le cheval est d'un tempérament essentiellement sanguin et musculaire. Aussi, bien qu'herbivore, a-t-il besoin d'aliments dans lesquels prédominent les principes fibrineux et albumineux, tels que les grains par exemple, l'avoine dans nos pays, l'orge dans les pays plus chauds (Espagne et Afrique). Il faut au cheval des aliments plus nourrissants qu'au bœuf, parce qu'il n'a pas un estomac aussi complexe que ce dernier.

Quoique moins difficile que d'autres animaux domestiques sur la qualité de la nourriture, cependant il se trouve mieux dans les prairies sèches que dans les pâturages marécageux.

Allures. — Indépendamment des allures naturelles, communes à tous les chevaux, tant sauvages que domestiques, ceux-ci, la plupart du moins, ont des allures acquises par l'habitude ou par l'éducation.

Les allures naturelles sont le pas, le trot et la course.

Le *pas* (*fig. 153*) s'exécute en quatre temps : une jambe de devant se lève d'abord, puis est suivie d'une jambe de derrière du côté opposé; dès qu'elles sont à terre, les deux autres se lèvent à leur tour de la même manière et se posent aussi de même.

Le *trot* (*fig. 154*) s'accomplit en deux temps ou battues : deux jambes, l'une antérieure, l'autre postérieure, et de côtés opposés, se lèvent ensemble pour retomber également ensemble; les deux autres en font autant, et la progression est deux fois plus rapide que dans le pas.

Le *galop* (*fig. 155*) s'exécute en deux ou trois temps. S'il est rapide, c'est un saut en avant dans lequel les deux jambes antérieures se lèvent et sont suivies si promptement de celles de derrière, que, pendant un intervalle, elles se trouvent en l'air toutes les quatre.

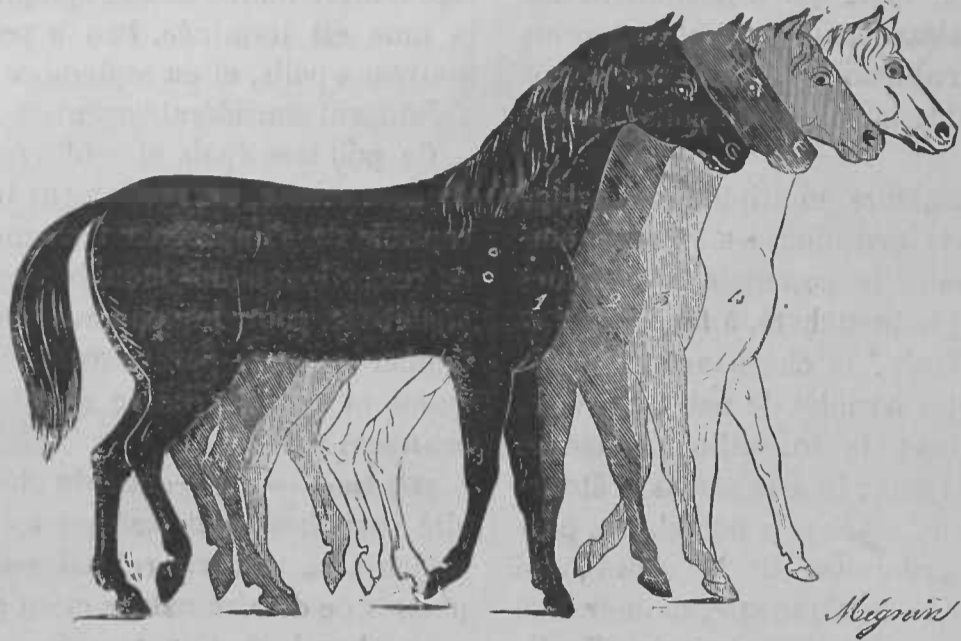


Fig. 153. Le pas.

Parmi les allures artificielles ou acquises, on distingue : 1° l'amble (fig. 156), qui est un pas

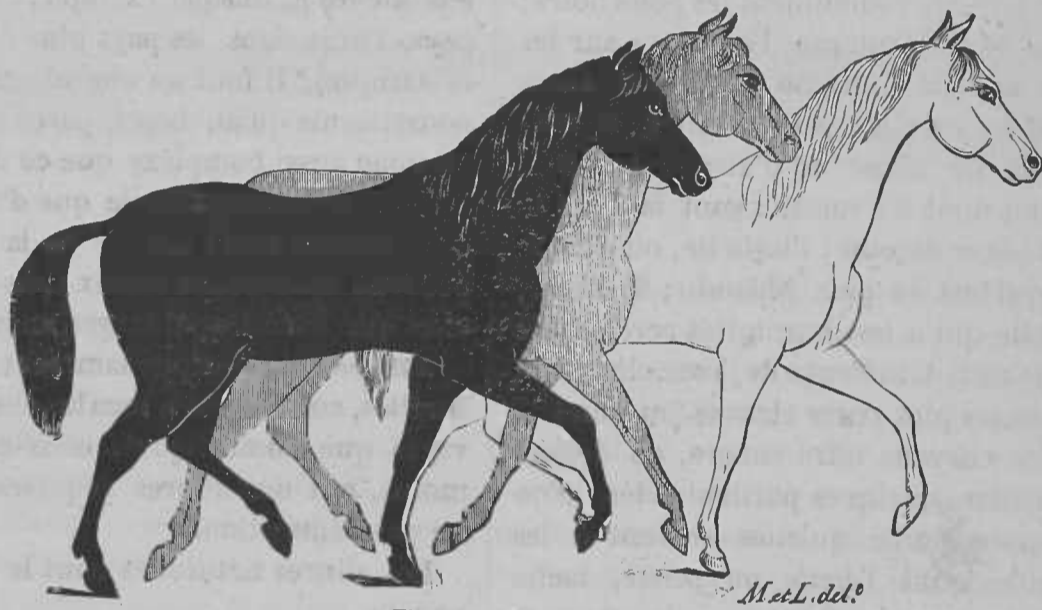


Fig. 154. Le trot.

fort allongé, s'exécutant en deux temps. Au premier temps, deux jambes, l'une antérieure et

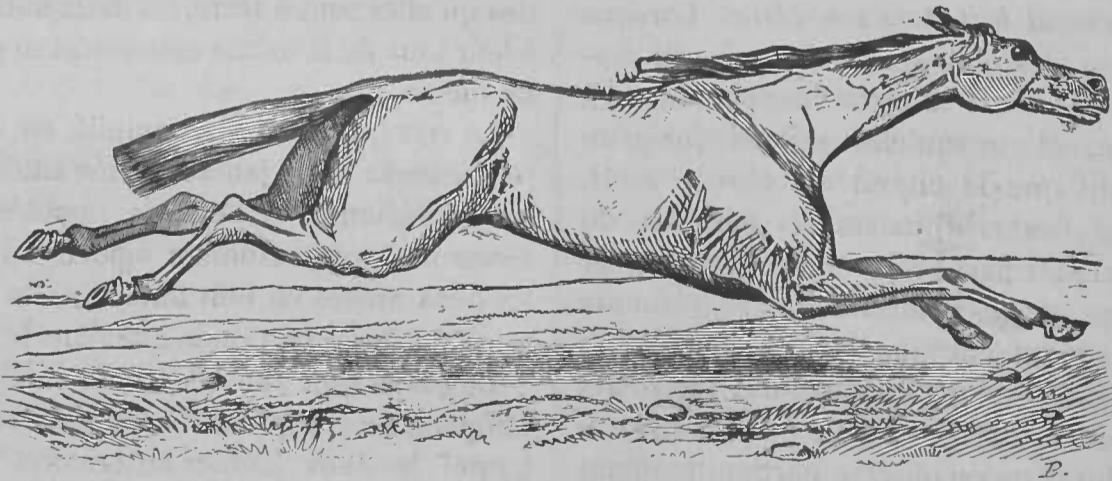


Fig. 155. Le galop.

l'autre postérieure du même côté, partent pour poser ensemble, et au second temps les deux

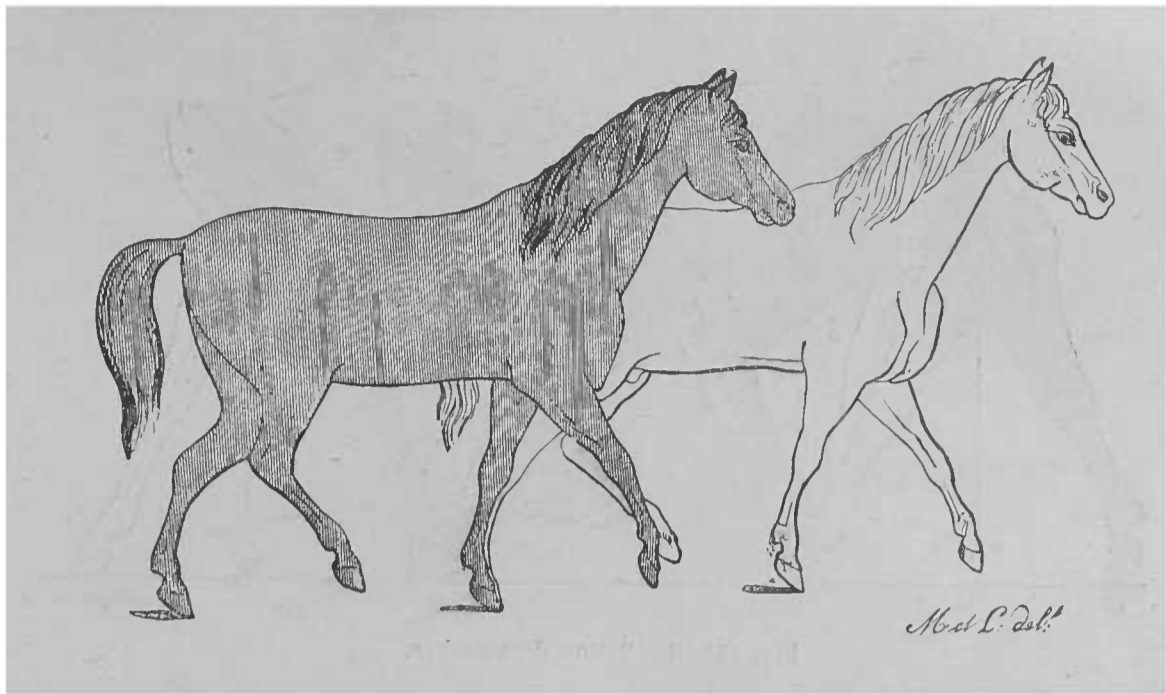


Fig. 156. L'amble.

autres reproduisent le même mouvement; 2° l'*entrepas* ou *traquenard*, nommé aussi *pas relevé*, espèce d'amble dans lequel les deux jambes de chaque côté, au lieu de partir et de passer ensemble, comme dans l'amble franc, exécutent ce mouvement l'une après l'autre, comme dans le pas, d'où il résulte que trois pieds sont presque toujours à terre; 3° l'*aubin*, qui est une allure dans laquelle le cheval galope avec les jambes de devant, et trotte avec celles de derrière; elle annonce une faiblesse de reins. L'amble, l'entrepas et l'aubin sont des allures défectueuses.

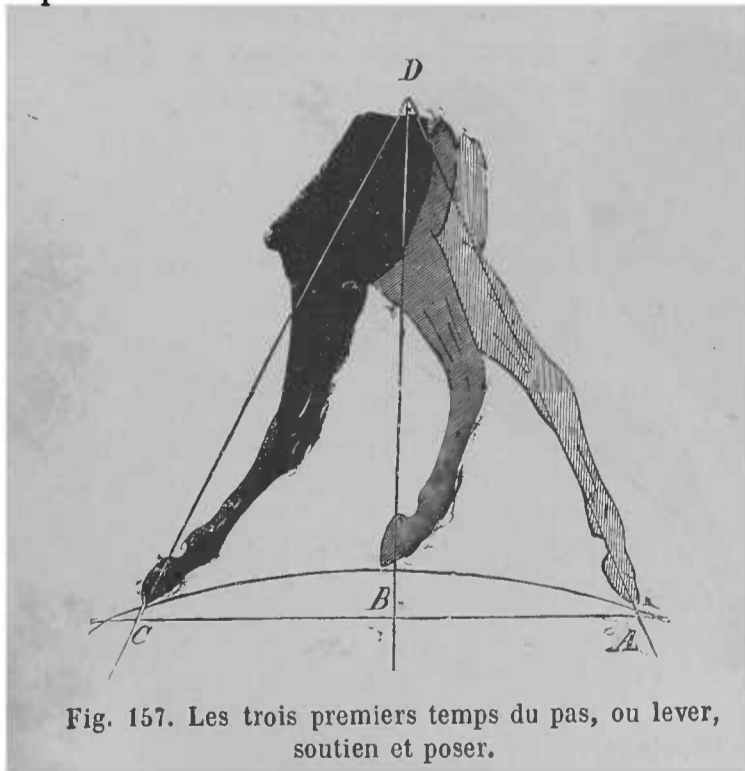


Fig. 157. Les trois premiers temps du pas, ou lever, soutien et poser.

Voici d'après G. Colin (1) quelques détails sur le jeu d'un membre, dans les mouvements progres-

(1) G. Colin, *Traité de physiologie comparée des animaux domestiques*. 2^e édition. Paris, 1870.

BREHM.

sifs; il comprend quatre périodes. Dans une première, qui est le *lever* (fig. 157, C), le pied quitte le terrain; dans une seconde, qu'on appelle le *soutien* (fig. 157, B), il est en l'air; dans une troisième, ou le *poser* (fig. 157, A) il revient sur le sol; et enfin, dans une quatrième, ou l'*appui* (fig. 158), il supporte sa part du poids du corps. Lorsque les quatre extrémités ont passé par ces quatre phases successives, qui peuvent être réduites à deux, l'*appui* et le *lever*, il s'est effectué ce qu'on nomme un *pas complet*.

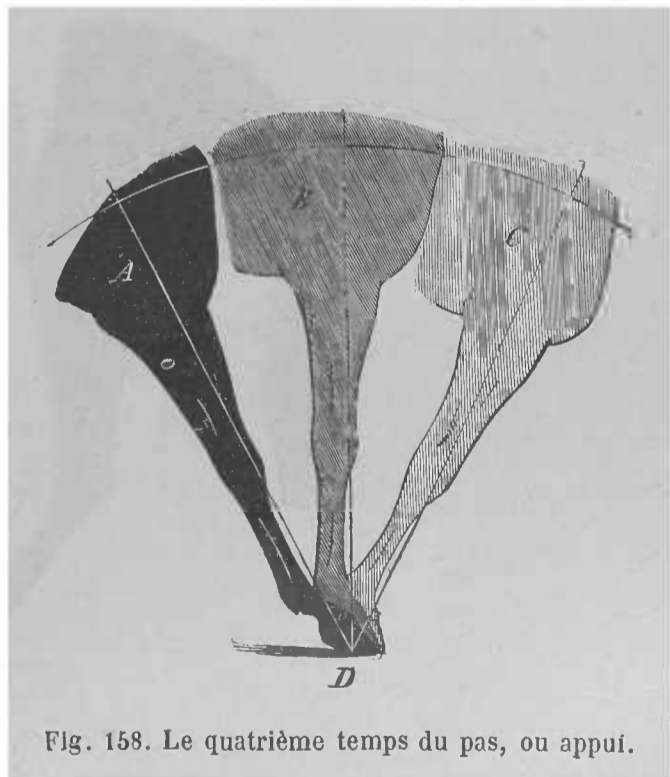


Fig. 158. Le quatrième temps du pas, ou appui.

Les deux membres d'un bipède, soit antérieur, soit postérieur, en jouant ensemble, chacun suivant un mode spécial, représentent assez exactement deux pendules, dont l'un, celui du mem-

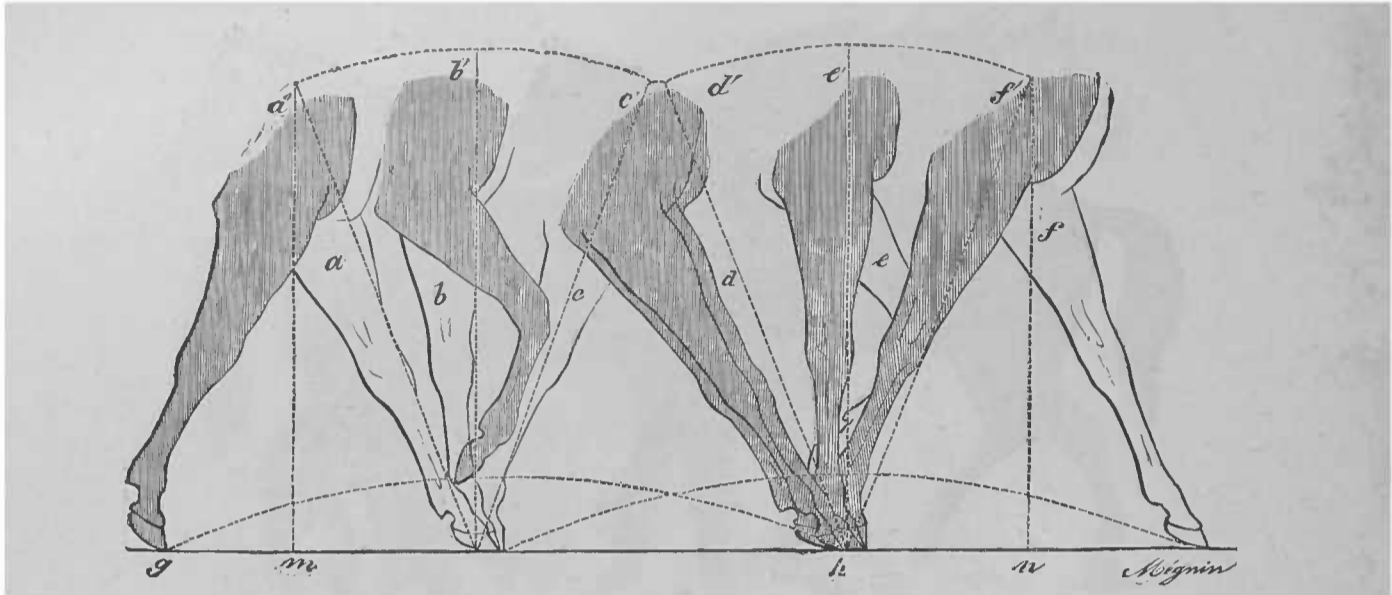


Fig. 159. Oscillation du membre.

bre levé, oscille par son extrémité inférieure et dont l'autre, celui du membre appuyé, oscille par son extrémité supérieure. Leurs oscillations, qui commencent et qui finissent ensemble, sont par conséquent isochrones et de même vitesse, mais elles n'ont point une égale amplitude : celles de l'extrémité qui est en l'air ont une étendue double de celles de l'extrémité qui repose sur le sol. Ce que les deux membres d'un bipède, antérieur ou postérieur, font ensemble dans un même temps plus ou moins fractionné, chacun d'eux le fait en deux temps successifs.

Puisque, d'une part, l'action d'un membre dans un pas complet comprend deux grandes périodes, l'une de soutien et l'autre d'appui, et que d'autre part, chacune de ces périodes se subdivise en trois situations différentes, il est évident que, quand le pas sera achevé, l'extrémité aura passé successivement par les six situations a', b', c', d', e', f'' (fig. 159).

Le membre à l'appui est le seul qui puisse développer une force impulsive. Mais ce membre à l'appui passe par trois situations successives : aux deux extrémités il est étendu, à la moyenne il est fléchi (fig. 160). Développera-t-il la force

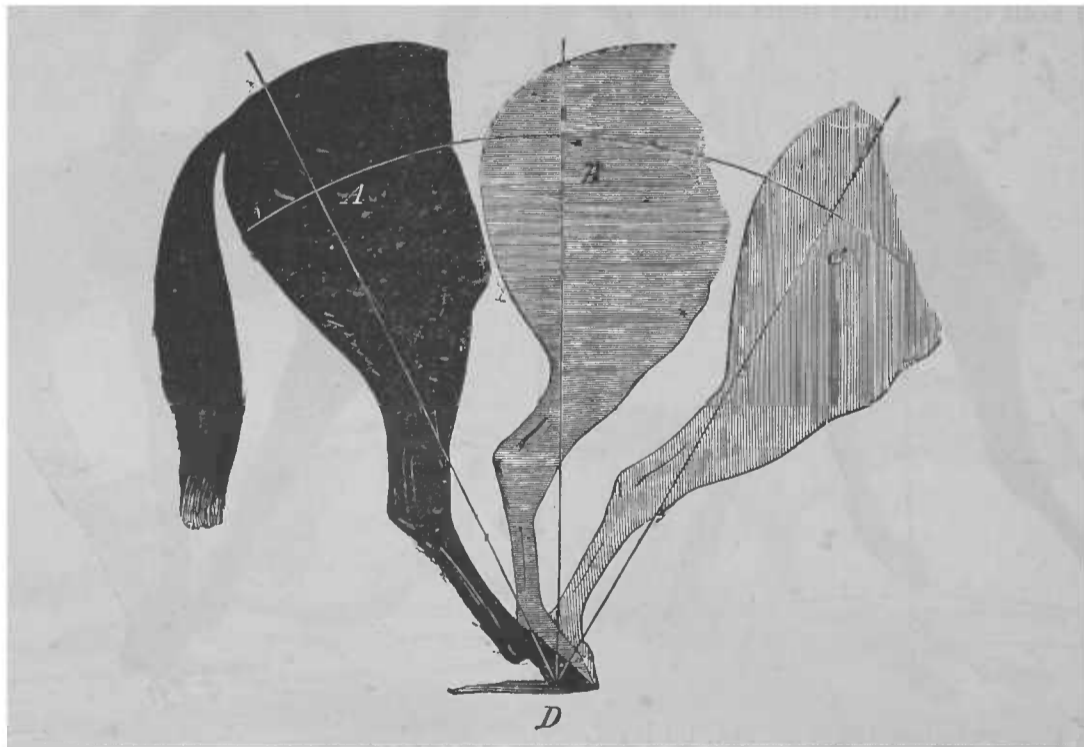


Fig. 160. Force impulsive.

impulsive à ces trois périodes, ou à deux, ou à une seule d'entre elles?

C'est là une question trop théorique pour que nous nous y engageons.

La vitesse du cheval varie de 1^m à $2^m,60$ par seconde.

Intelligence et aptitudes. — « Le cheval, dit Scheitlin, a la notion de la nourriture, de sa

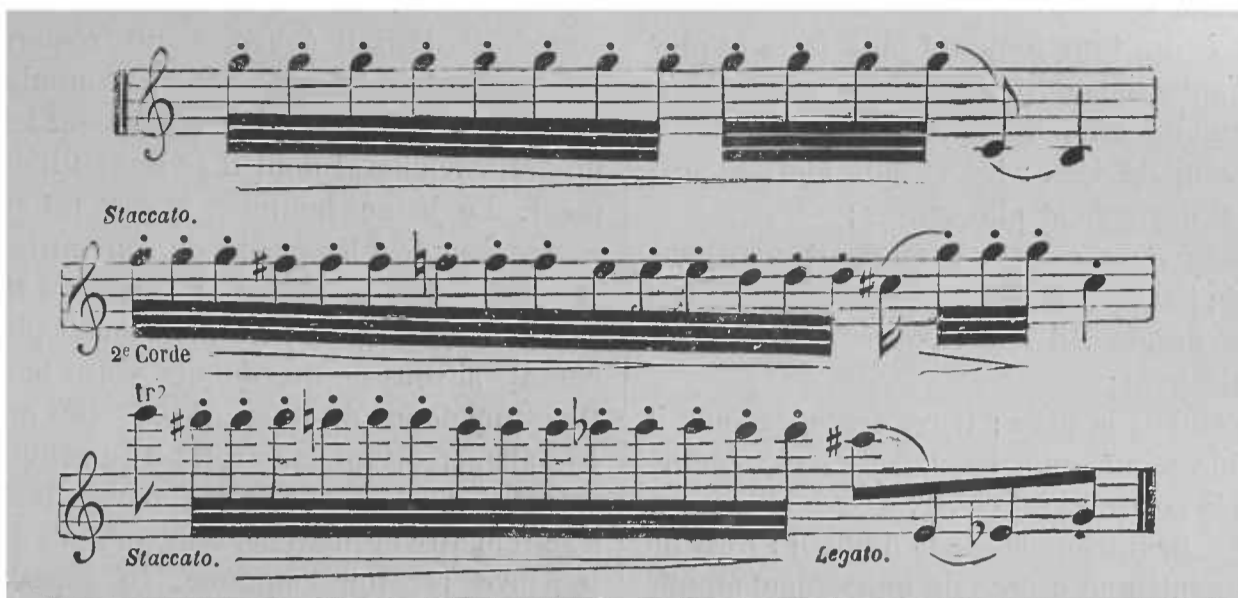


Fig. 161. Le hennissement du cheval, d'après G. Colin.

demeure, du temps, de l'espace, de la lumière, des couleurs, de la forme, de sa famille, des voisins, des amis, des ennemis, de ses compagnons, de l'homme et des choses. Il a l'intelligence, l'entendement, la mémoire, l'imagination, la sensibilité; il a le sentiment de sa position; il est capable de passions, d'amour et de haine. Son intelligence peut devenir de l'habileté, car il est très-capable d'instruction. »

Le cheval a les yeux conformés de manière que, tout en pâturant, il porte la vue très-loin, dans la direction horizontale; et quoiqu'il ne soit pas compris dans la classe des animaux nocturnes, il voit mieux que l'homme dans l'obscurité. On sait que la membrane intérieure ou *choroïde*, qui, tapisse le fond de l'œil, a chez le cheval un éclat resplendissant comme chez les chats.

Son ouïe est délicate, et il a la faculté de recueillir les ondes sonores au moyen de conques auditives grandes et mobiles.

On apprécie le naturel et le caractère, l'état actuel et les impressions du cheval par les mouvements des oreilles : il doit avoir, quand il marche, la pointe des oreilles en avant. Un cheval fatigué a les oreilles basses; un cheval actif a les oreilles hardies et très-mobiles; ceux qui sont colères et malins portent alternativement l'une des oreilles en avant et l'autre en arrière. Une oreille souvent déplacée, portée de tous côtés, surtout si le cheval regarde à droite, à gauche, en arrière; une paupière supérieure froncée; un regard tantôt fixe, tantôt incertain, indiquent un cheval ombrageux, peureux. Un cheval qui dirige ses oreilles en avant, cherchant à flairer la personne qui l'approche, est doux, confiant, disposé à recevoir des caresses. Les chevaux dont la bouche est sèche ne sont pas d'un aussi bon tem-

pérament que ceux dont la bouche est fraîche et devient écumante sous la bride.

Les fosses nasales du cheval sont amples et ses narines propres à percevoir de fort loin les particules odorantes.

Le cheval a l'odorat d'une sensibilité extrême : il sent l'approche de l'homme à la distance d'une demi-lieue; il sent aussi de fort loin le voisinage de l'eau. On sait que les caravanes d'Arabes, de Tartares et de Mongols, et les pâtres espagnols, dans les landes de Caracas, pendant les chaleurs de l'été, tirent parti de la sensibilité de l'odorat du cheval pour découvrir les lagunes ignorées. Pendant les quarantes années qu'ils passèrent dans le désert, les Hébreux eurent souvent recours, pour le même service, à l'instinct de ces animaux. Les chevaux américains grattent du pied la terre pour découvrir la source dont leur instinct leur révèle la présence.

« Sa délicatesse pour la nourriture, dit Menault (1), est plus grande qu'elle ne l'est dans les autres espèces herbivores. Son goût est plus développé, sa lèvre supérieure est douée d'une grande facilité de mouvements pour palper et ramasser les aliments. Sa peau est d'une exquise sensibilité, et il jouit de la faculté de la faire froncer pour chasser les insectes pernicieux ou incommodés. »

Sa voix, qui se nomme *hennissement*, consiste en une succession de sons saccadés d'abord très-aigus, puis graduellement plus graves, mais toujours très-purs et d'un éclat remarquable (fig. 161). Le hennissement se module sur ses sensations, ses désirs, ses passions; de là cinq sortes de hennissements bien caractérisés :

(1) Menault, *l'Intelligence des animaux*. Paris, 1868, p. 244.

« 1° Celui d'allégresse, dans lequel les sons montent à des tons toujours plus forts et plus aigus; l'animal bondit, il a l'air de ruer, mais il n'a aucune intention de nuire;

« 2° Celui de désir: les accents alors se prolongent et deviennent plus graves;

« 3° Celui de la colère: il est court, aigu, entrecoupé; l'animal cherche à ruer, à frapper des pieds de devant s'il est vigoureux, à mordre s'il est méchant;

« 4° Celui de la peur: il est grave, rauque, il ne semble sortir que des naseaux, et, comme celui de la colère, il est court;

« 5° Le hennissement de la douleur: c'est un gémissement, une espèce de toussement étouffé dont les sons graves et sourds suivent les mouvements de la respiration. »

Le cheval a, à un haut degré, la mémoire des lieux, et sait reconnaître, bien mieux que son guide, le chemin qu'il a parcouru une seule fois. Sûr de lui-même, il résiste opiniâtrément à son maître qui lui fait faire fausse voie. Le cocher, le cavalier peuvent s'endormir tranquillement, et laisser au cheval le soin de trouver son chemin. Au milieu des ténèbres, plus d'un cocher ivre, grâce à cet instinct, lui doit la vie. Il reconnaît, même au bout de plusieurs années, l'auberge où il s'est une fois reposé; il la salue quelquefois d'un hennissement, et s'arrête de lui-même à la porte. On dirait qu'il croit que son maître ne reconnaît pas aussi bien que lui la maison hospitalière, qu'il a besoin qu'on la lui fasse remarquer. Mais si l'on passe outre, il continue tranquillement son chemin; il a compris que son maître n'avait plus l'intention d'entrer dans cette auberge. Et, comme ce n'est pas d'après l'instinct qu'il se guide, jamais il ne s'arrêtera devant l'hôtellerie où il ne s'est pas encore reposé.

Le cheval a donc une mémoire excellente, et il en a bien des fois donné des preuves irrécusables.

« Le cheval de cabriolet de M. Cuvier, dit Dupont (1), glisse une fois dans la rue du Mont-Blanc (2), sur un de ces regards d'égout que l'on couvre de plaques et de bandes de fer, jamais, depuis, il n'en a rencontré un sans se détourner vivement, à droite ou à gauche, pour éviter d'y mettre le pied. »

L'illustre et vertueux Kosciusko a longtemps habité Soleure, en Suisse. Un jour, il voulut faire présent de quelques bouteilles d'un excel-

(1) Dupont, *Quelques mémoires sur différents sujets*. Paris, 1807, p. 224.

(2) Aujourd'hui rue de la Chaussée d'Antin.

lent vin à un pauvre prêtre des environs, mais comme il désirait échapper aux remerciements du vieillard, il chargea de la commission un jeune homme, et la course étant assez longue, il lui prêta le cheval dont il se servait habituellement. Le jeune homme, à son retour, veut rendre compte à Kosciusko de son entrevue avec le prêtre, et il ajouta, en souriant: « Mais une autre fois, de grâce, ne me confiez plus votre cheval, si vous ne me donnez votre bourse. — Pourquoi donc? dit Kosciusko. — Dès que votre cheval aperçoit un pauvre, fût-il au galop, il s'arrête tout court, et rien ne peut plus le déterminer à se remettre en marche, tant qu'il n'a point vu le pauvre recevoir l'aumône. Or, jugez de mon embarras: je n'avais pas un sou dans ma poche, et je n'ai pu me tirer d'affaire qu'en simulant, tout le long du chemin, le geste de faire la charité. » Quelle honorable habitude du maître ne trahissait pas cette habitude du cheval!

Il garde aussi la mémoire de son ancien maître, il le reconnaît. Après plusieurs années, il court à lui, hennit, le lèche, cherche, en un mot, à lui témoigner de son mieux la joie qu'il ressent.

Il remarque de suite si quelqu'autre personne que son cavalier ordinaire le monte, et se retourne pour s'en assurer. Il reconnaît la voix, comprend les paroles de son gardien et lui obéit. Il sort de l'écurie pour aller à l'abreuvoir, se faire harnacher, atteler; il suit le cocher comme un chien, et rentre seul à l'écurie. Il regarde attentivement un nouveau cocher, un nouveau compagnon d'attelage, et tout autrement que la vache ne regarde une nouvelle porte. Tout ce qu'il voit pour la première fois l'intéresse: une nouvelle voiture est pour lui chose importante. Voit-il quelque chose dont la grandeur, la forme, la couleur, le frappent, il y court, l'examine, la flaire.

« En 1809, dit Huzard, professeur à l'École d'Alfort, les Tyroliens, dans une de leurs insurrections, prirent quinze chevaux bavarois et les montèrent; mais, plus tard, dans une rencontre avec un escadron du régiment bavarois, ces chevaux, quand ils virent l'uniforme de leurs anciens cavaliers, s'échappèrent au grand galop, et portèrent leurs nouveaux cavaliers, en dépit de tous les efforts de ces derniers, dans les rangs des Bavarois, où ils furent faits prisonniers. »

Ses qualités intellectuelles, sa douceur, sa bonté même, rendent le cheval apte à apprendre tout ce que peuvent savoir l'éléphant, l'âne et le chien.

Si l'on en doit croire Élien, les Sybarites au-

raient appris à leurs chevaux à danser au son de la flûte, et cela fut même la cause de la défaite de ce peuple. Les Crotoniates, qui connaissaient cette particularité, au lieu de faire sonner leurs trompettes pendant une bataille, firent exécuter des airs de flûte ; aussi les chevaux des Sybarites se mirent à danser et passèrent parmi leurs ennemis.

Plusieurs auteurs anglais de la fin du onzième siècle font mention du cheval *Marocco*, qui appartenait à un individu nommé Bank. C'était un cheval savant, et un prodige à cette époque où l'on s'occupait peu de l'éducation des animaux. Les poètes toutefois ont certainement exagéré son mérite. Delker (1), prétend que le cheval de Bank montait au sommet de Saint-Paul. Peele assure qu'il jouait du luth, instrument très à la mode du temps de Shakspeare. On trouve encore quelques exemplaires d'une brochure de treize feuillets, intitulée : *Maroccus extaticus, ou le cheval bai de Bank en extase. Discours sous forme d'entretien joyeux entre Bank et sa bête, anathématisant quelques abus et intrigues de notre temps, etc.* Un des exemplaires de cet ouvrage satirique, où *Marocco* a souvent de la verve et de l'esprit, a été vendu, il y a peu d'années, pour le prix énorme de treize guinées (environ 338 fr.). Sur la première page, une gravure en bois représente *Marocco* s'escrimant au fleuret avec son maître. A ses pieds sont deux dés qui indiquent quelle était son habileté à ce jeu. W. Raleigh (2) a écrit : « Assurément, si Bank eût vécu dans les siècles d'ignorance, il eût fait honte à tous les enchanteurs du monde ; car aucun d'eux ne fût parvenu à dompter et à instruire un animal comme il a su faire de son cheval. » Il semblerait qu'il y eût dans ces paroles une triste prophétie et un avertissement. Quelques années plus tard, Bank eut l'imprudance d'aller chercher fortune en Portugal, où la foi catholique se défendait et se propageait à l'aide des bûchers : *Marocco* et son maître y furent brûlés comme sorciers.

Les différents exercices auxquels on dresse les chevaux dans les cirques peuvent nous donner une idée de leur éducatibilité.

Combien d'autres preuves d'intelligence ne citerait-on pas ! « Le cheval, dit Scheitlin, devine des énigmes, répond aux questions par oui et non en agitant la tête, marque l'heure en frappant avec le pied, etc. Il est attentif aux mou-

(1) Delker, *Satiromastic*.

(2) W. Raleigh, *History of the World*. London, 1736, 2 vol. in-fol.

vements de la main et du pied de son maître, comprend les jeux du fouet, la parole ; il est obligé d'avoir en lui-même tout un petit dictionnaire. Au commandement, il fait le malade, écarte les jambes, laisse pendre la tête, tombe lourdement à terre, fait le mort ; on peut s'asseoir sur lui, écarter ses jambes, tirer sa queue, mettre les doigts dans ses oreilles, si sensibles ! sans qu'il bouge, etc. Puis, à un nouveau commandement, on le voit se lever et reprendre son allure. Et cependant ces exercices, certes, ne l'amuse pas ; sauter et courir lui plaisent davantage. Combien de temps faut-il pour lui apprendre à passer à travers des cerceaux de papier, qui représentent pour lui un mur ? Qui ne voit avec plaisir les jeux du cirque ? Ce n'est pas l'homme, c'est le cheval qui y est étonnant. Que l'homme puisse et veuille apprendre, cela ne nous frappe pas ; ce qui nous surprend, c'est que ce soit le cheval. On ne doit pas se demander : Que peut-il apprendre, mais bien : Que ne peut-il pas apprendre ?

« Pour apprendre à un cheval à faire quelque chose d'humain, il faut le traiter humainement ; ne pas le prendre par la force, par les coups, par la faim, mais par les bons traitements, comme on le ferait pour un homme bon et intelligent. Ce qui agit sur l'homme, agit aussi sur le cheval. Ne veut-il pas, par exemple, lever le pied, on le flatte, on lui caresse le pied, on lui donne de bonnes paroles, en lui reprochant son impatience, sa désobéissance ; on lui présente de l'avoine, et pendant qu'il la mange, on essaye de lui lever le pied ; s'y oppose-t-il, on lui enlève l'avoine ; paraît-il la désirer, on la lui redonne, et on essaye encore de lui lever le pied, etc. On dresse ainsi tous les chevaux qui n'ont pas été maltraités auparavant. En général, les chevaux sont de véritables enfants, en bien comme en mal.

« Le cheval a le sentiment de la mesure ; il apprend à marcher au pas, à trotter, à galoper, à danser. Il connaît aussi des espaces de temps plus considérables, le matin, le midi et le soir. Il a le sens des sons. Comme le guerrier, il aime le son de la trompette : il trépigne, joyeux, quand ce son l'appelle à la course ou au combat. Il connaît le tambour, tout son, en un mot, qui est en harmonie avec son courage ou sa peur. Il connaît le bruit du canon, mais ne l'aime pas, quand, dans la bataille, il a vu ses compagnons renversés. Il n'aime pas non plus le tonnerre ; peut-être souffre-t-il de l'orage.

« Le cheval est accessible à la peur. Un bruit inaccoutumé, un objet inconnu, un drapeau

flottant l'effrayent. Il regarde attentivement le sol pierreux, s'avance prudemment dans l'eau.

« Un cheval qui était tombé dans les fondations d'une maison en construction, en fut retiré très-effrayé; un autre, qui était tombé dans une fosse à chaux, se laissa tranquillement attacher et retirer, il cherchait même à aider ses sauveurs. Le cheval tremble en passant dans les passages étroits des montagnes. Il sait qu'il n'y a là rien où il puisse se retenir. Il a peur des éclairs. Au milieu de l'orage, la crainte d'être foudroyé le fait suer. De deux chevaux attelés, l'un tombe-t-il, l'autre peut le retenir, mais d'ordinaire, la peur saisit aussi celui-ci, et tous deux, en proie à une terreur toujours croissante, courent et s'élancent à travers tout. Que de malheurs ne cause pas alors cet animal d'ordinaire si paisible, si intelligent, qui obéit à son maître, à son cocher, à la femme, à la jeune fille, à quiconque le traite avec douceur !

« Le cheval est susceptible de stupéfaction, il peut être pris d'une peur chimérique comme un enfant, s'effrayer d'une chose inconnue, se laisser tromper par des apparences. Son intelligence peut en être obscurcie; il peut en devenir fou. Les mauvais traitements, les injures, les coups ont gâté plus d'un cheval, ont anéanti toutes ses facultés, l'ont rendu sot et méchant. Par contre, les bons traitements l'élèvent, l'ennoblissent, en font un homme à demi.

« Le seul passe-temps agréable du cheval est la course. Il est voyageur par nature. Dans les steppes de la Russie, les chevaux courent par plaisir, un jour entier, sûrs de retrouver toujours leur chemin. Quels voyages ne font-ils pas au Paraguay ! Dans les pâturages, ils s'agitent gaïement, se soulèvent sur leurs jambes de devant, se cabrent, rivalisent de vitesse, se mordent. Il en est qui excitent continuellement les autres. Les jeunes provoquent même les hommes. Chose à remarquer ! un animal qui cherche ainsi à se mêler à la société de l'homme, doit sentir que sa nature n'est pas éloignée de celle de l'homme; il doit se regarder presque comme son égal. Dans une longue et étroite vallée des Alpes un jeune cheval courut après une bande de voyageurs, il les laissa d'abord passer, galopa après eux, les dépassa de quelques pas, s'arrêta, les regarda, courut en arrière, fit semblant de se mettre à paître, les suivit de nouveau, et cela à cinq ou six reprises, par simple passe-temps, ce qui ne laissa pas que de causer un grand effroi à nos voyageurs qui grimpèrent enfin par-dessus un mur servant de barrière : le jeune cheval arriva

auprès, chercha un endroit pour le franchir, et continuer ses agaceries. Mais ne trouvant point d'issue il retourna joyeux à son pâturage.

« Son plaisir de courir et son orgueil lui font faire des choses incroyables à Rome, sur le Corso. »

Ici, des courses de chevaux libres ont lieu, chaque année, à la fin du carnaval; c'est le spectacle le plus recherché et le plus populaire de ces jours de joie et de folie, dont le retour annuel est si impatientement attendu.

Le carnaval commence le lendemain des Rois, le 7 janvier; à une heure de l'après-midi la cloche du Capitole donne le signal; tout le monde peut alors sortir en masque des maisons pour se rendre dans l'ancienne *Via Flaminia*, qui divise Rome en deux parties égales, et porte à présent le nom de *Corso*; cette rue a près d'une demi-lieue de longueur; elle est la promenade habituelle où les belles dames et leurs cavaliers, par manière de plaisir et d'exercice salutaire, se font mener en voiture sur les six heures du soir; mais c'est surtout pendant le carnaval que la foule s'y presse; on suspend à toutes les fenêtres des morceaux d'anciennes tapisseries de damas cramoisi, galonnés en or, et le public occupe, en payant, des sièges préparés le long des maisons.

Pendant la semaine qui précède les courses, on promène chaque jour les chevaux (*barberi*) le long du *Corso* pour les accoutumer à ce trajet, et on leur donne l'avoine à l'extrémité où la course doit finir.

Tous les marchands étalent sur des mannequins une grande quantité de masques et d'habillements fantastiques; on expose aussi dans de grands paniers des dragées faites de *puzzolana* (terre volcanique), blanchie avec de l'eau de chaux; les masques s'amuse à se les jeter par poignées: les rues en sont toutes blanches; personne n'est épargné, et les voitures en sont accablées. Autrefois le *Corso* devenait pendant le carnaval une sorte d'Olympe ambulante, où tous les dieux et toutes les déesses de l'ancienne mythologie étaient reproduits dans leurs costumes; mais la mythologie a passé de mode, on ne voit plus que des mascarades de fantaisie, des polichinelles, des arlequins, des improvisateurs et des faiseurs de sonnets.

Au bruit de deux coups de canon, dont le premier se fait entendre à quatre heures et le second quelques minutes après, les voitures s'éloignent immédiatement. Un détachement de dragons parcourt le *Corso* au galop, tandis

qu'une double ligne d'infanterie maintient au milieu le passage libre. Bientôt s'élève une rumeur confuse qui est suivie d'un grand silence.

Les chevaux choisis pour la course sont arrêtés, sur un seul rang, derrière une forte corde tendue au moyen de machines, vers l'obélisque de la Porte du peuple. Leurs fronts sont ornés de grandes plumes de paon et d'autres oiseaux qui flottent et tourmentent leurs regards : leurs queues et leurs crinières brillent de paillettes d'or ; des plaques de cuivre, des balles de plomb garnies de pointes d'acier sont attachées sur leurs flancs, sur leurs croupes, et les aiguillonnent sans cesse : de légères feuilles d'étain brillant ou de papier gommé, fixées sur leur dos, se froissent et bruissent comme les excitations d'un cavalier. Ainsi décorés d'ornements qui les blessent ou les effrayent, on conçoit leur impatience ; ils se cabrent, ils piaffent, ils trépignent, ils hennissent. Les palefreniers qui cherchent à les retenir luttent contre eux, et l'énergie physique qui se dessine dans les poses de ces hommes du peuple, sur leurs traits, quelquefois sur leur large poitrine et sur leurs bras nus, offre au peintre ou au sculpteur des modèles qui exciteraient leur enthousiasme, si trop souvent un cheval, renversant son gardien, ne le foulait aux pieds et ne s'élançait à travers le peuple encore répandu dans le *Corso*.

Mais le sénateur de Rome donne le dernier signal ; la trompette sonne, la corde tombe, et (si la comparaison n'est pas trop ambitieuse), comme des flèches s'élançant d'un arc, les chevaux seuls, sans cavalier, volent au but. Chacun veut surpasser l'autre. Personne ne les monte, personne ne leur dit ce dont il s'agit, personne ne les excite ; ils le voient bien eux-mêmes. Chacun s'enflamme tout seul et enflamme les autres. Les pointes d'acier leur déchirent le flanc, les acclamations du peuple les poursuivent comme des claquements de fouet. Ordinairement, en deux minutes vingt-une secondes, ils parcourent 865 toises ; c'est 37 pieds par seconde.

Quand un cheval peut atteindre celui qui le devance, souvent il le mord, le frappe, le pousse, et emploie toutes sortes de stratagèmes pour le retarder dans sa course. On est averti de leur arrivée par deux coups de canon ; pour les arrêter, il n'y a autre chose qu'une toile tendue au bout de la rue.

Celui qui arrive le premier est exalté de lui-même et loué par les autres. Il est très-sensible à la gloire ; cependant, il n'est l'objet ni de l'en-

vie ni de la haine du vaincu. Plein d'ambition, il se nuit à lui-même, il veut toujours être le premier, et se tuerait si on ne le retenait. Il en est qu'on doit laisser en avant, beaucoup ne s'élançant que quand d'autres les précèdent, mais alors ils ne veulent pas rester en arrière ; quelques-uns ne courent qu'avec leurs camarades qui leur sont déjà connus.

Autrefois les premières familles de Rome, les Borghèse, les Colonna, les Barberini, les Santa-Croce, etc., envoyaient leurs chevaux à ces courses ; maintenant ce sont tout simplement les maquignons, qui cependant ont le soin d'obtenir pour chaque coursier la protection d'une noble famille.

La dernière course des chevaux est le signal de la fin du carnaval ; le peuple romain se disperse en criant : *È morto carnovale ! è morto carnovale !*

« Quel orgueil, dit encore Scheitlin, se développe chez le cheval de course anglais ! Comme le cheval du général se montre fier ! Il sent sa supériorité ; le cheval du roi connaît son honneur, il demande à être honoré.

« Le cheval entier est un animal sensible. Sa force est énorme, son courage au-dessus de toute idée, le feu jaillit de ses yeux. La jument est plus calme, plus douce, plus obéissante ; aussi la préfère-t-on à l'étalon. Le rut est plus fort chez les chevaux que chez les autres animaux ; c'est de là que résulte leur grande force. Le hongre a beaucoup perdu par la castration : il n'est cependant pas devenu, comme le taureau, un bœuf impassible ; il est plus doux, plus obéissant, il a cessé d'être une flamme pétillante et dévorante.

« Le cheval est capable de sentiments, d'amour et de haine, de jalousie, de désir, de vengeance ; il est capricieux, etc. Il vit en bonne harmonie avec certains chevaux, en mauvais rapports avec d'autres ; il en est avec lesquels il ne fraye jamais. »

Comme preuve de la sensibilité et du dévouement dont le cheval est susceptible, il nous paraît bon de rapporter le fait suivant :

Un cultivateur de Saméon possédait un cheval hors d'âge dont les dents étaient usées au point de ne pouvoir plus mâcher le foin et broyer l'avoine ; cet animal était nourri par deux chevaux qui se trouvaient dans la même écurie. Ces deux chevaux prenaient au râtelier du foin qu'ils mâchaient et jetaient ensuite devant le cheval infirme ; ils faisaient de même pour l'avoine, qu'ils broyaient bien menu et mettaient ensuite à sa portée. Un certain

nombre de personnes ont été témoins de cet acte de dévouement, qui étonnera peut-être nos lecteurs, mais il est rigoureusement vrai, si nous en croyons un narrateur que nous avons tout lieu de supposer fidèle.

On raconte du cheval des merveilles de dévouement et d'affection. Des chevaux se penchent attristés sur le cadavre de leur maître, le regardent, le flairent, ne veulent pas le quitter, lui restent fidèles jusqu'après la mort. Dans la bataille, ils mordent les chevaux des cavaliers ennemis, et prennent part au combat.

Comme témoignage de l'attachement et du zèle du cheval, on a souvent cité l'ardeur que déployait le fameux *Bucéphale*, cheval d'Alexandre, pendant les occasions périlleuses, ainsi que l'action de celui d'un prince scythe, qui se jeta sur le meurtrier de son maître et le foula aux pieds; enfin on connaît la douleur que l'on attribua au cheval de Nicomède, qui, dit-on, se laissa périr de faim après la mort de son maître.

« On a vu, dit Scheitlin, un cheval saisir son cavalier qui se noyait, pour l'aider à se sauver; on en a vu un autre se retourner pour lui permettre de dégager le pied pris dans l'étrier. En fréquentant des hommes bons, le cheval devient plus humain; dans la société d'hommes méchants, il devient plus brutal.

» « Cependant tous les chevaux sont loin d'avoir le même naturel. Si l'un est doux et confiant, l'autre est vicieux, mordant, faux, rusé. Un cheval qui devait être ferré, renversa subitement le forgeron d'un coup de tête, le foula aux pieds, et on ne le lui arracha que couvert de sang.

« Le cheval ne craint pas les blessures. Plein de courage, il aime les combats; il hennit, et son hennissement est significatif; c'est une sorte de ricanement. Les blessures ne font que l'exciter. Il meurt en héros, tranquille et silencieux, il regarde la mort en face. »

Éducation. — L'éducation du cheval comprend plusieurs degrés: il faut d'abord le dompter, puis, selon qu'on le destine à l'attelage, ou à la course, le soumettre à un traitement particulier: dans l'un et l'autre cas, le cheval a besoin d'être dressé ou entraîné, et de faire son apprentissage, si l'on peut ainsi dire.

Art de dompter les chevaux. — « On s'est beaucoup occupé, dit Jonathan Franklin (1), dans ces derniers temps, en Angleterre, en France et en Amérique, de l'art de dompter les chevaux vicieux. Ce secret — si secret il y a — est très-

(1) Franklin, *la Vie des animaux. Mammifères*, t. II, p. 131.

ancien. On raconte, qu'un bohémien, nommé Con Sullivan, rendit, sous ce rapport, des services réels. Le colonel Westenra avait un splendide cheval de course, appelé *Arc-en-ciel*; mais l'animal était si sauvage, qu'il avait perdu l'espoir de pouvoir le dresser. Ce cheval mordait tous ceux qui s'approchaient de lui, hommes et chevaux. Les jambes du jockey qui essayait de le monter n'échappaient point aux dents du coursier frénétique. Lord Doneraile dit au colonel qu'il connaissait une personne qui guérirait l'animal vicieux. Le colonel n'en voulut rien croire, et là-dessus un pari de mille livres s'engagea entre lord Doneraile et lui. On dépêcha un messenger à Con Sullivan, connu dans le pays sous le nom de *Chuchoteur*, parce que les gens superstitieux croyaient qu'il chuchotait quelque chose à l'oreille des chevaux. Quand on eut expliqué à Sullivan l'état de l'animal, il demanda à entrer dans les écuries. « Il vous faut d'abord attendre, lui dit-on, qu'on ait lié la tête du cheval. — Ce n'est point la peine, répondit Sullivan, il ne mordra point. » Puis, cela dit, il entra délibérément dans l'écurie, après avoir enjoint à tout le monde de ne pas le suivre, jusqu'à ce qu'un signal donné eût levé cette défense. Il ferma la porte sur lui, afin de se livrer sans témoin à un tête-à-tête qui, je vous assure, n'avait rien d'enviable. Au bout d'un quart d'heure au plus, on entendit le signal. Ceux qui étaient restés en dehors et qui attendaient avec grande angoisse le résultat de l'expérience, se précipitèrent dans l'écurie; ils trouvèrent le cheval étendu sur le dos et jouant avec le dompteur, qui était tranquillement assis à côté de lui. Le cheval et l'homme paraissaient épuisés, mais particulièrement l'homme. Il fallut lui administrer de l'eau-de-vie et d'autres stimulants. A dater de ce jour, le cheval se montra parfaitement doux et traitable.

« Au printemps de 1804, un autre cheval, *King-Pippin*, figurait aux courses de Curragh de Kildare. On s'était vu forcé de renoncer à ses services; car il saisissait les jambes du cavalier avec ses dents et le démontait. Dans cette circonstance, il fut même impossible de le brider. On envoya chercher le Chuchoteur. Il demeura enfermé toute la nuit avec l'animal vicieux. Le lendemain, *King-Pippin* le suivait comme un chien; il obéissait au moindre commandement et souffrait que le premier venu lui mit la main dans la bouche. Il supportait ces libertés avec la gentillesse et la douceur d'un agneau. On le conduisit à une autre course, où il gagna le prix.

« La réputation du *Chuchoteur* se répandit alors dans tout le pays. C'était à qui réclamerait ses services. Plusieurs ouvrages du temps font mention de lui. Crofton Croker (1) en parle comme d'un paysan ignorant; mais il n'en rend pas moins justice à la puissance magique de cet homme. « Je l'ai vu un jour, dit-il, essayer son art sur un cheval qui, jusque-là, n'avait jamais pu être ferré par les mains d'un maréchal sans qu'on eût recours à des moyens de violence. Le lendemain du jour où Sullivan lui fit la leçon, je me rendis, non sans quelque incrédulité, à l'échoppe du maréchal ferrant. Il y avait là beaucoup d'autres spectateurs amenés, comme moi, par un sentiment de curiosité. Nous fûmes tous témoins oculaires du succès complet de l'artiste. L'animal rétif était un ancien cheval de régiment; il est à croire que, quand la discipline militaire eut cessé d'agir sur lui, nulle autre influence ne put la remplacer. J'observai que ce cheval semblait terrifié, lorsque Sullivan lui parlait ou le regardait.

« Il y a aujourd'hui encore, dans le sud de l'Irlande, beaucoup de personnes qui se souviennent de Sullivan et de la puissance extraordinaire qu'il exerçait sur les chevaux censés indomptables. Le secret de cette puissance n'a jamais été connu. Il faut écarter de ces récits le sentiment du merveilleux. La science, tout en admettant les faits appuyés sur des autorités incontestables, ne saurait reconnaître de nos jours aucune influence surnaturelle dans les rapports de l'homme avec les animaux. Ces prétendus phénomènes occultes rentrent très-certainement dans une loi générale dont notre ignorance fait tout le mystère.

« On a, d'ailleurs, vu la force dérégulée de certains animaux s'adoucir et se soumettre, comme par enchantement, devant la faiblesse. Il y avait dans une ferme du Kent un cheval qui faisait la terreur des garçons de service. Un jour, l'enfant du fermier, un jeune espiègle de six ans, se glissa dans l'écurie. A cette nouvelle, la mère accourut tout effarée; mais quel fut son étonnement de trouver l'enfant jouant entre les jambes du cheval, qui semblait se prêter avec douceur et complaisance aux taquineries du petit mutin! L'enfant, habitué à monter déjà sur le dos des chevaux, grimpa sur celui du cheval féroce, en s'aidant des pieds et des mains, et en s'accrochant à la longue crinière de l'animal, qui se laissa faire avec une bénignité majestueuse. A

(1) Crofton Croker, *Légendes féeriques*.

partir de ce jour, l'enfant et le cheval furent toujours bons amis. »

Dressage. — Le *dressage* du cheval consiste dans l'emploi méthodique et continu d'une série de moyens qui ont tous pour but de faire plier sa volonté sous celle de l'homme, et d'habituer son corps à supporter patiemment les contraintes et à exécuter librement les mouvements que doit nécessiter son service à venir.

Le cheval d'*attelage*, comme celui de *course*, a besoin d'être dressé.

Parmi les appareils destinés à faciliter l'œuvre du dresseur, il faut placer en première ligne le *caveçon* et le *faux-jockey*, communément appelé en France, *homme de bois*.

Le *caveçon* est une sorte de bridon en cuir dont la muserolle (ou dessus de nez) est formée d'une armature en fer, à charnières (quelquefois dentelée), sur le devant de laquelle est fixée, au moyen d'un touret, une longe qui se manœuvre comme dans la figure 162.

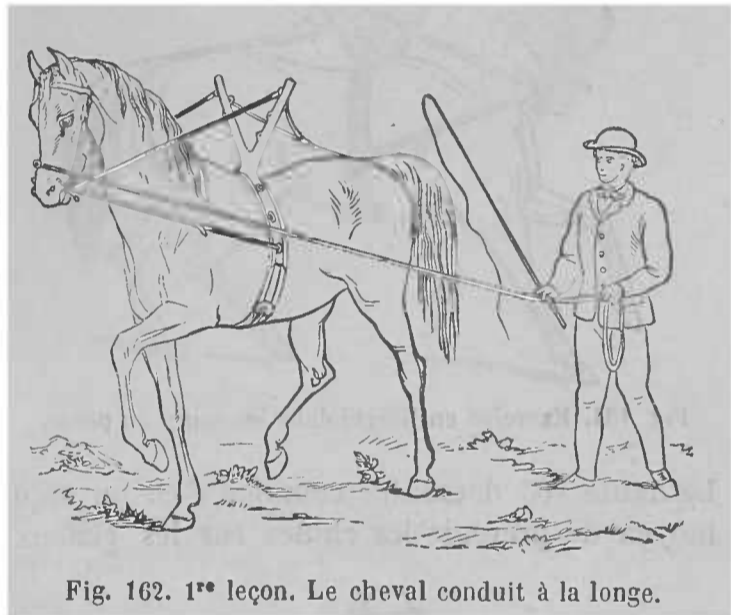


Fig. 162. 1^{re} leçon. Le cheval conduit à la longe.

La sensation douloureuse que fait éprouver au cheval la moindre tension de la longe, a pour effet certain de réprimer les mouvements désordonnés de sa tête, et de le contraindre à se capuchonner.

Lorsque le dresseur a accoutumé le cheval à obéir à la pression du mors, à ralentir son allure sous la tension des guides, ou à l'accélérer sous la caresse du fouet, il reste encore à donner au cheval l'immobilité du port de tête et le parfait aplomb de ses quatre pieds, tels qu'on les voit dans les dessins représentant un cheval attelé seul et un attelage par paire. C'est alors que le *jockey* devient le plus efficace auxiliaire du dresseur. Au moyen du *jockey*, cette éducation se fait seule, soit à l'écurie, soit en liberté (fig. 163 et 164).

Il est bien rare de rencontrer en Angleterre deux chevaux conduits par un seul homme, sans

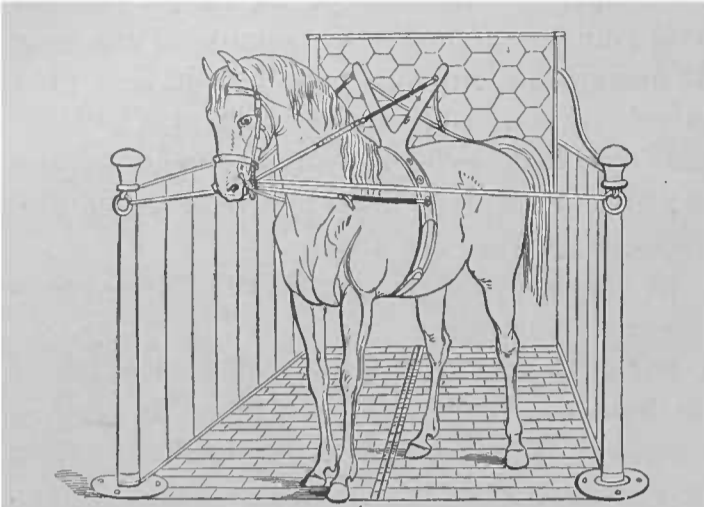


Fig. 163. Exercice dans les stalles par les temps froids ou humides.

que le cheval libre soit pourvu de son jockey.

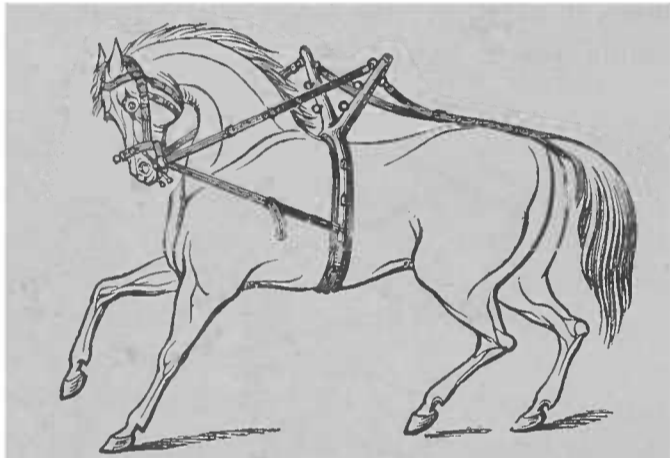


Fig. 164. Exercice en liberté dans les cours ou parcs.

La figure 165 démontre combien c'est un sage moyen de prévenir les chutes sur les genoux

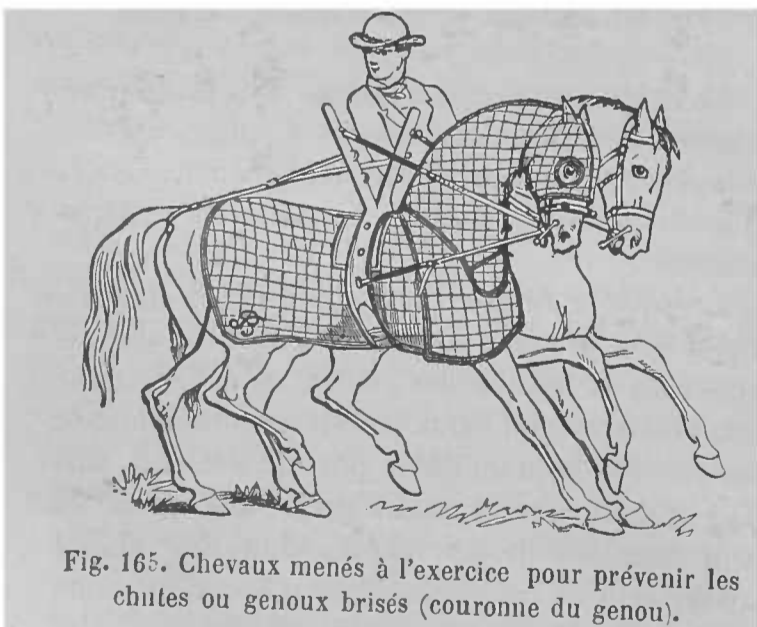


Fig. 165. Chevaux menés à l'exercice pour prévenir les chutes ou genoux brisés (couronne du genou).

(dites *couronnes*) qui viennent si souvent déprécier complètement des animaux de premier ordre.

L'usage du jockey est extrêmement répandu en Angleterre. C'est à un sellier anglais S. Blackwell, inventeur de plusieurs appareils très-ingénieux, soit pour l'élève soit la thérapeutique du cheval, que l'on doit l'application de la gutta-percha et de la baleine à la fabrication de ces instruments, qui se faisaient et se font encore en bois et en fer. Cette innovation a obtenu les suffrages du monde compétent, à cause des résultats suivants : une énorme réduction du poids de l'appareil ; une souplesse qui donne au mouvement automatique des rênes une ressemblance complète avec le mouvement humain ; la certitude que si le cheval vient à se rouler dans sa stalle, ou dans le parc lorsqu'il est en liberté, il ne court aucun risque de blessure.

La description même la plus sommaire des divers appareils inventés pour le dressage du cheval, et surtout pour refréner ses emportements, demanderait des volumes. Bien peu de ces appareils ont pu être accueillis par le monde hippique, la plupart témoignant plus de l'ingéniosité que des connaissances pratiques de leurs inventeurs.

Une remarque curieuse à ce sujet, c'est que les sept dixièmes des brevets pris pour des appareils destinés à arrêter les chevaux emportés, le sont par des personnes n'ayant aucun rapport professionnel avec l'élevage, le dressage ou l'habillement du cheval.

Entraînement. — Les chevaux qui doivent figurer sur les hippodromes y sont préparés par l'*entraînement*, opération qui a pour but de les mettre en état de courir le plus vite possible dans un temps déterminé, mais extrêmement court. « Pour arriver à cette fin, dit Hamont (1), les piqueurs anglais n'emploient pas des méthodes absolument semblables ; cependant elles diffèrent peu et se résument dans les moyens suivants.

« En général, dans les écuries d'entraînement, on ne trouve que des chevaux d'origine anglaise, nés en France ou dans les Iles Britanniques. Cela se conçoit ; les entraîneurs acceptent des poulains de dix-huit mois, de deux ans ; des juments et des chevaux entiers de tout âge. La durée des préparatifs nécessaires pour dresser un cheval varie : elle est de deux ans, d'un an, de dix mois et de six mois, jamais moins. Les riches propriétaires ont des entraîneurs à leur solde. Le plus grand nombre des amateurs envoie ses chevaux à des piqueurs qui ont fait de l'entraînement un métier, une spéculation

(1) Hamont, *De l'entraînement des chevaux* (Bull. de l'Académie de médecine, Paris, 1841-42, t. VII, p. 634).

qui ne laisse pas d'être fort lucrative. Un particulier paye 6 francs par jour, ce qui fait par an 2,190 francs, pour frais d'éducation. Pendant tout le temps que dure la préparation, les chevaux ne servent plus à leurs maîtres, et il est expressément défendu de faire saillir les juments.

« Point de règles invariables dans l'emploi des moyens ; tout est subordonné à la nature, au tempérament, à l'âge du cheval.

« Les animaux destinés à courir ne sont pas toujours les mieux conformés. J'ai vu dans les écuries d'un entraîneur fameux, qui possède la confiance d'un très-grand personnage français, des chevaux panards, très-serrés du derrière, à jambes arquées et à poitrine extrêmement étroite, peu profonde. J'ai aperçu des poulains de deux, de trois ans, pouvant à peine lever les pieds et n'offrant qu'un aspect misérable.

« L'exercice et la nourriture sont la base du système anglais. On dresse au pas, au trot et au galop ; le piqueur étudie les ressources du cheval qui lui a été confié et agit en conséquence ; il ménage, ralentit ou augmente les mouvements, suspend tout travail quand il juge le repos nécessaire, et ordonne, au contraire, des parties plus fréquentes pour les chevaux qu'il croit les plus robustes.

« En général, les chevaux à l'entraînement sortent le matin ou le soir ; le temps du travail est de deux, de trois ou de quatre heures. Point de sortie pendant la pluie, la neige, ou quand il fait un grand vent. Conditions d'existence exceptionnelles, où l'on ne place, en France, aucun cheval.

« Plus le temps de courir sur l'hippodrome approche, plus on exige de vitesse des chevaux entraînés.

« On choisit toujours pour dresser les chevaux à la course des terrains unis, des surfaces planes, sans inégalités. Jamais les éleveurs ne les conduisent sur des routes pavées, caillouteuses ; ils les évitent, au contraire, avec beaucoup de soin.

« Les animaux d'extraction anglaise, qu'on destine à l'essai sur l'hippodrome, sont constamment enveloppés d'une ou de plusieurs couvertures de laine ; ils portent des bottines qui descendent depuis le genou jusqu'au boulet. Un cheval a un domestique qui le quitte rarement.

« Une ou deux fois chaque jour, pansement de la main, très-minutieux, pendant une ou deux heures. Les palefreniers anglais, dans les écuries, ferment les portes, les fenêtres, et cherchent à prévenir la formation du plus léger cou-

rant d'air. Couche épaisse de litière durant le jour comme pendant la nuit.

« Alimentation : avoine, *mach*, paille, foin et féveroles. Moyenne des aliments : six livres de foin, de quinze à dix-huit livres d'avoine, très-peu de paille et un peu de féveroles.

« La ration d'avoine est distribuée en six fois dans les vingt-quatre heures. Le *mach* est un composé d'avoine et de graines de lin, ou d'avoine et de son, sur lesquels on jette de l'eau bouillante. On donne ce mélange quand le cheval est indisposé. Boisson : eau pure ou avec un peu de farine, trois fois par jour.

« L'entraîneur veille attentivement à prévenir chez le cheval un développement du ventre ; tout embonpoint est nuisible. Les chevaux deviennent-ils très-maigres, on leur administre assez fréquemment des purgatifs. Les Anglais se servent de l'aloès, qu'ils mêlent à du savon de Castille. En résumé : *Entraîner* un cheval, c'est le dégraisser ; c'est ne lui laisser absolument que le strict nécessaire à l'exécution d'un mouvement rapide, mais momentanément, des muscles très-secs.

« Si les chevaux doivent lutter sur des hippodromes éloignés du lieu où on les dresse, ils y sont transportés en carrosse.

« Tous les animaux ne peuvent résister à l'entraînement. Les uns sont épuisés, tarés, estropiés avant le terme ; d'autres deviennent boiteux, et la claudication, dans ce cas, se guérit difficilement, quand elle n'est pas incurable. Sur cent chevaux placés chez les entraîneurs, vingt-cinq, trente, et quelquefois davantage deviennent malades d'affections de poitrine ; beaucoup succombent. Un vétérinaire distingué de la capitale, M. Leblanc, a vu des chevaux boiter fortement ou être atteints de la maladie désignée sous le nom d'*asthme*, ou *pousse*, immédiatement après une course d'un moment. »

Ferrure. — « Dans son acception la plus générale, dit M. Henri Bouley (1), la ferrure est l'art d'appliquer méthodiquement une semelle de fer sous les sabots des solipèdes et sous les onglons des grands ruminants. Dans un sens plus restreint, on entend par ce mot, l'*action* ou la *manière* de ferrer, l'*ensemble des fers* que porte actuellement un cheval ; l'*espèce* particulière de ces fers. La ferrure considérée comme art, doit être distinguée en *hygiénique* et *chirurgicale*. Le but de la *ferrure hygiénique* est de revêtir d'une armature de fer les sabots des animaux dont on utilise les forces motrices, afin que la corne de leurs pieds

(1) Bouley, *Dictionnaire lexicographique des Sciences médicales et vétérinaires*, Paris, 1863, art. FERRURE.

puisse résister à l'usure des frottements et aux efforts de la locomotion. Sans le fer protecteur dont on garnit leurs sabots, les chevaux ne seraient pas capables de suffire longtemps aux travaux que l'on en exige dans les rues pavées des villes et sur les routes empierrées. Dans la pratique de ferrure rationnelle, on doit conserver au pied l'intégrité de sa forme et la liberté de ses mouvements, et au membre la régularité de ses aplombs. Pour remplir ces conditions, il faut : 1° donner au fer une tournure exactement modelée sur les contours du pied; 2° l'ajuster de telle façon que, quand le fer est posé, l'assiette du membre sur le sol se rapproche autant que possible de l'assiette naturelle; 3° concentrer les étampures dans les parties antérieures de l'ongle, autant que cela est compatible avec la solidité de l'attache du fer, afin que la présence des clous gêne le moins possible le jeu de ressort des talons; 4° laisser la sole libre dans ses mouvements et exempte de toute compression, par le mécanisme de la concavité de l'ajusture; 5° conserver à l'ongle, en rognant ses parties en excès, ses proportions naturelles, afin que la répartition du poids du corps sur les os et sur les tendons de suspension s'effectue régulièrement; 6° enfin, donner au fer une épaisseur égale partout, de manière que toutes les parties du pied auquel il est surajouté, se maintiennent, les unes par rapport aux autres dans les mêmes conditions de hauteur. »

M. P. Charlier (1) a proposé un nouveau système de ferrure pour empêcher les chevaux de glisser, en même temps que pour leur rendre leur appui naturel sur le sol, s'opposer à l'écrasement et au resserrement des talons, à l'encastelure et à plusieurs autres maladies du pied, déterminées par la ferrure en usage.

Cette nouvelle ferrure consiste dans l'application méthodique d'une petite barre de fer ou d'acier, contournée sur plat; plus épaisse et plus large en pince et en mamelles qu'en quartiers et en talons, surtout à sa branche externe; de la largeur à peu près de la muraille à sa face supérieure et percée de quatre à six trous, rarement plus, à l'aide d'un poinçon rond bien effilé (*fig. 166*); laquelle s'adapte dans une entaille ou feuillure faite au bord inférieur de la paroi, au moyen de petits clous anglais à lame très-déliée, implantés à la manière dont on implante ceux des fers ordinaires.

La ferrure périplantaire, ainsi que l'appelle

l'inventeur de cette nouvelle méthode, se recommande par des avantages considérables.

1° Elle évite au cheval une dépense de force inutile, par la légèreté très-grande du fer;

2° Elle assure la marche des animaux sur les terrains les plus glissants, le pavé de granit et l'asphalte;

3° Seule, parmi toutes les ferrures connues, elle donne au pied son appui naturel sur la paroi, le bord externe de la sole, la fourchette, les barres et les arcs-boutants;

4° Elle permet d'une manière évidente l'élasticité du pied, le libre développement de toutes les parties de cet organe essentiel, et leur bonne conservation;

5° Elle s'oppose, par conséquent, au développement des bleimes, des seimes, au resserrement des talons, à l'encastelure et à tant d'autres affections du pied, déterminées souvent, on le sait, par la ferrure usuelle;

6° Appliquée enfin lorsque ces maladies existent déjà, elle concourt puissamment à leur guérison, sans nécessiter le plus souvent le repos de l'animal, un travail modéré étant même favorable à la reconstitution du pied.

Ces principaux avantages de la ferrure périplantaire, auxquels on peut ajouter la sécurité pour le cavalier et pour tous ceux qui conduisent les chevaux, la diminution des accidents de toutes sortes causés par les chutes de ces animaux, l'usure moins prompte de leurs membres, etc., s'expliquent par la raison que le cheval avait été fait pour marcher *pieds nus*.

La ferrure périplantaire, qui ne consiste qu'en une petite barre de fer, élastique par sa forme à peu près carrée, et incrustée dans la muraille, est celle qui le rapproche le plus de son état primitif, tout en protégeant suffisamment l'ongle d'une usure trop prompte.

Elle n'est ni plus difficile, ni plus longue d'exécution.

Pour adapter le fer, après avoir dérivé les clous et défermé le pied, on abat à l'aide d'une râpe ordinaire, ou du rogne-pieds, l'arête du bord inférieur de la muraille dans tout son pourtour, pour former un biseau ou chanfrein qui facilite l'emploi du butoir (*fig. 167*) ou de la rénette (*fig. 168*), et l'on raccourcit le pied, s'il en est besoin, horizontalement, à plat, mais jamais aux dépens de l'épaisseur de la muraille, ce qui rétrécirait le pied sans le raccourcir (*fig. 169*).

Cela fait, on pratique sur ce biseau, à l'aide du butoir à guide ou de la rénette à guide l'entaille en forme de feuillure qui doit recevoir

(1) P. Charlier, *Principes de la ferrure périplantaire*. Paris, 1868.

le fer, la faisant un peu moins profonde que la hauteur de la sole, et un peu moins large que

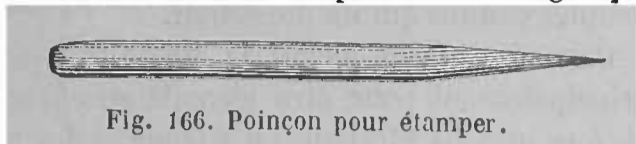


Fig. 166. Poinçon pour étamper.

l'épaisseur de la muraille; se guidant sur la zone



Fig. 167. Boutoir à guide.

ou *ligne blanche* qui sépare la sole de la muraille,



Fig. 168. Rénette à guide.

sur laquelle zone on peut aller, mais qu'il ne faut pas dépasser (fig. 170).

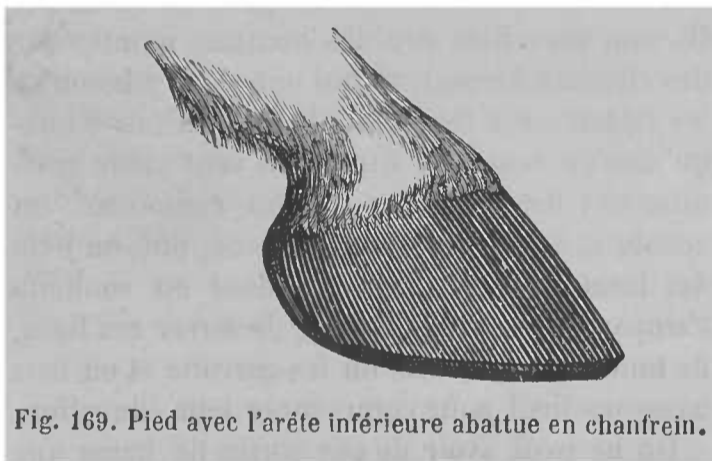


Fig. 169. Pied avec l'arête inférieure abattue en chanfrein.

Il faut donner au fer la tournure nécessaire, en commençant par la pince et les mamelles, pour

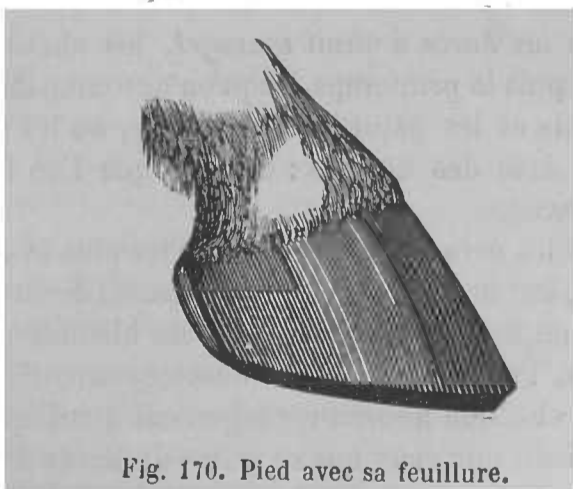


Fig. 170. Pied avec sa feuillure.

qu'il prenne bien le contour du sabot; il faut suivre très-exactement, sans le déborder, le bord externe de la muraille, sur laquelle il doit s'adapter face à face dans tout son pourtour et s'asseoir solidement sans autre ajusture que la tournure du pied, jusqu'à l'angle d'inflexion des arcs-

boutants qu'il doit encadrer, *sans jamais les recouvrir*; il faut laisser plutôt garnir légèrement, à partir de la dernière étampure, le bord externe de la branche du fer en dehors, si celle-ci est trop large pour la muraille, diminuée quelquefois d'épaisseur en cet endroit par l'atrophie, le renversement ou le resserrement des talons; il faut enfin encaster le fer à peu près entièrement dans la feuillure (fig. 171), si la sole est forte,



Fig. 171. Coupe médiane du pied avec le fer.

concave, et la muraille épaisse; mais, pour peu que l'une ou l'autre laisse à désirer, comme il arrive le plus souvent aux premières applications de la ferrure périplantaire, notamment pour les pieds plats ou combles, on ne doit pas *craindre* de laisser le fer déborder en contre-bas, du côté des talons surtout.

On ferre à chaud ou à froid.

Dans le premier cas, il ne faut jamais pousser vers la sole en imprimant le fer chaud dans sa feuillure, mais appuyer perpendiculairement sur la muraille, en tenant le fer bien droit par le bout des tricoises effilées et introduites dans les étampures; et on ne doit le laisser séjourner que quelques secondes sur le pied, pour ne pas dessécher la corne, ou chauffer les parties sensibles, peu éloignées dans les pieds faibles. Il est nécessaire de couper les branches du fer, si elles sont trop longues, en biseau allongé, et de les limer; on lime également avec une demi-ronde l'angle interne de la face supérieure du fer, pour y former un chanfrein qui l'empêche de comprimer l'angle de la feuillure pendant l'appui; puis on abat l'arête

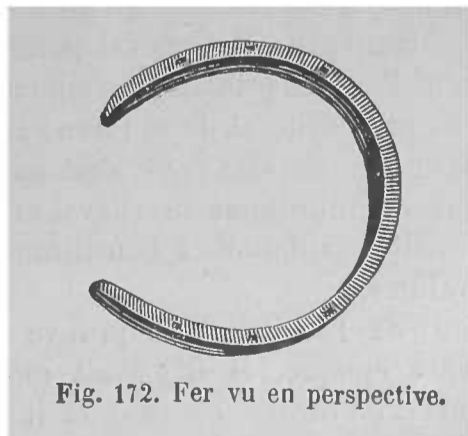


Fig. 172. Fer vu en perspective.

inférieure de la branche interne, soit à la lime, soit au marteau, pour empêcher les chevaux de se couper; enfin, on l'attache au pied avec les

clous, les brochant comme on le fait dans la ferrure ordinaire, en ayant soin de ne râper que *jusqu'aux rivets et le moins possible (fig. 173)*.

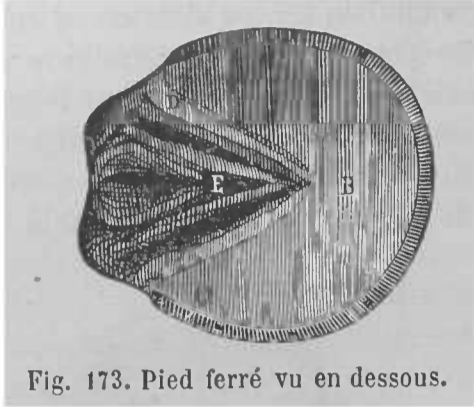


Fig. 173. Pied ferré vu en dessous.

Pour ferrer à froid, il faut prendre le soin de poser les fers bien à plat, dans toutes leurs parties, à l'aide de la râpe, et, pour plus de facilité dans l'application, les disposer à l'avance sur d'autres fers parfaitement ajustés.

Élève. — L'époque à laquelle l'homme a soumis le cheval à la domesticité est ignorée, avon-nous dit : toutefois, on doit supposer que les efforts faits pour bien élever et perfectionner cette admirable locomotive animée, datent du moment où elle a été utilisée pour faire la guerre. Le cheval, en effet, est un des éléments les plus puissants de la force des États par son emploi dans les armées ; d'autre part, il a dû concourir d'une manière très-active au développement de la civilisation des peuples par les relations qu'il a facilitées entre eux, alors que les moyens actuels de communication d'homme à homme, de nation à nation, ne pouvaient même pas être soupçonnés, pas plus que les sciences qui les ont donnés aux temps modernes.

Il est donc tout naturel de penser qu'un animal qui a pu contribuer d'une manière si avantageuse à la puissance des nations, d'une part, et de l'autre à la marche de leur civilisation et de leur prospérité, a dû toujours intéresser les chefs des États. Ils ont compris qu'un peuple qui serait tout à coup privé du cheval perdrait immédiatement l'un des principaux éléments physiques de sa prospérité et de sa force ; aussi, de tous temps et dans tous les pays, s'est-on occupé des moyens de multiplier le cheval et a-t-on donné une active sollicitude à l'amélioration des races chevalines.

L'histoire de l'antiquité le prouve comme celle de notre époque, et il y avait même des pays où l'art d'élever des chevaux était plus en honneur encore qu'il ne l'est de nos jours. On a parlé dans les temps anciens des haras fameux de Salomon, auxquels les Arabes font remonter

l'origine de leurs chevaux de race noble, comme on parle des haras de nos jours chez les différents peuples connus qui en possèdent.

Dans l'antiquité, c'était la Médie qui passait principalement pour être féconde en chevaux ; et, à ce que dit Strabon, on y trouvait des haras royaux dans lesquels il y avait jusqu'à 50,000 de ces animaux. L'Arménie n'en était pas moins riche, et elle envoyait annuellement aux rois de Perse 20,000 poulains.

On donne le nom de *haras* aux lieux où l'on s'occupe de multiplier et de nourrir les chevaux, et selon les conditions dans lesquelles on y tient ces animaux, on les distingue en haras *sauvages*, à *demi sauvages* ou *parqués* et *domestiques* ou *privés*.

Dans les premiers, les chevaux sont abandonnés à eux-mêmes toute l'année ; ceux qui y naissent sont durs à la fatigue, forts, sobres ; mais, toujours rétifs et un peu sauvages, ils ne sont jamais aussi beaux que ceux qui sont nés et ont été élevés sous les yeux de l'homme. Ils sont surveillés par des hommes montés sur des chevaux dressés, et qui ont pour mission de les ramener sur les terres des propriétaires lorsqu'ils s'en écartent. Quand on veut saisir quelques-uns des individus qui les composent, on accule le haras dans un lieu cerné, puis on jette des lacets sur les individus dont on souhaite s'emparer ; et, lorsqu'à force de serrer ces liens, ils tombent asphyxiés, on les garrotte et on leur passe un licol pour commencer leur éducation.

On ne peut avoir de ces sortes de haras que dans les lieux où il y a d'immenses terres incultes ; en Europe, on ne voit de pareils haras qu'en Russie.

Dans les *haras à demi sauvages*, les chevaux sont depuis le printemps jusqu'en automne dans les forêts et les pâturages ; en hiver, on les recueille dans des écuries : c'est ce que l'on fait en Norwège.

Dans les *haras parqués*, qui sont les plus avantageux, les chevaux sont distribués parmi de vastes enclos où ils jouissent à la fois du bienfait que procure l'exercice pour le développement des forces, et d'une nourriture sagement distribuée. Huzard dit que ceux qui se trouvent placés dans une localité montueuse donnent à ces animaux plus de souplesse, et qu'ils sont surtout essentiels pour ajouter ce perfectionnement aux chevaux destinés à la selle.

Le cultivateur doit préférer, pour placer ces haras, une localité où il se trouve de l'eau et des arbres ; le choix de celle-ci est important, car

elle influe beaucoup sur la nature des animaux qu'on y nourrit. Les haras secs produisent des chevaux sobres, vigoureux et dont la corne est dure ; ceux qui sont humides, au contraire, offrent des élèves dont la tête est grosse, le corps épais, la corne mauvaise et les pieds plats.

Les haras parqués sont les plus avantageux, parce que les chevaux s'y développent dans toute leur force, et que l'on peut mieux les surveiller. Dans les grandes exploitations rurales, une partie de ceux-ci est en prairies assez vastes pour suffire aux besoins de la belle saison, et l'autre est en culture à l'effet de fournir des grains et des racines pour l'hiver. Les prairies sont divisées en grands compartiments dans lesquels on fait successivement passer les élèves, afin d'éviter la perte de nourriture. Les chevaux, les cavales et les poulains y sont séparés et ne peuvent se blesser ; là, tous ces animaux, habitués à recevoir les soins de l'homme et accoutumés à son aspect, se dressent bien plus facilement que ceux des haras sauvages.

Les *haras domestiques* sont ceux dans lesquels les chevaux sont presque constamment renfermés dans les habitations, et n'en sortent que pour les travaux. Cependant il y faut toujours une cour pour élever les jeunes chevaux. Ces haras sont beaucoup moins avantageux que les haras parqués, et Huzard dit qu'ils donnent des chevaux plus exposés aux maladies.

Dans les *haras privés*, les chevaux sont entièrement élevés sous la garde de l'homme. Les plus grands haras se trouvent en Russie, en Pologne et en Hongrie. En Russie, le comte Orlow a, dans un seul haras, 8,000 chevaux, les uns privés, les autres à demi sauvages.

La plupart des puissances militaires de l'Europe ont des haras pour les remotes de leurs troupes à cheval ; elles comprennent que le plus grand consommateur de chevaux, l'armée, peut et doit avoir une grande influence sur la production.

Les Autrichiens ont des haras militaires considérables, dans le but d'assurer les remotes de leurs corps de troupes à cheval. Le lieutenant général Oudinot, qui a visité ces établissements, a donné sur leur organisation des renseignements précieux. Les producteurs entretenus dans les haras militaires, sont presque tous de race arabe ; ces haras sont établis à Radautz, en Bukowine, à Ossiack en Carniole, à Biber en Carinthie, à Babogna et à Mezohegyès en Hongrie. Ce dernier établissement, le plus considérable de tous, possède 120 étalons, 1,000 ju-

ments poulinières et 1,800 poulains de tout âge. Les produits de ces haras suffisent non-seulement à leurs propres besoins, mais à l'entretien de tous les dépôts d'étalons de l'empire, dont l'effectif général est de 2,000 à 2,400 producteurs.

Les dépôts d'étalons sont en même temps dépôts de remonte. La réunion de ce service avec celui des haras date de 1792, et elle avait même été préparée dès le règne de l'empereur Léopold.

C'est avec le pur sang que la Prusse, épuisée par les guerres, a formé pendant la paix une nouvelle race excellente.

En France, il faut distinguer l'élève par l'industrie privée et l'élève dans les haras de l'État.

Les chevaux soumis à l'homme, en France, connaissent tous les degrés de pauvreté et d'opulence, comme ceux qui les élèvent, depuis ceux qui logent à la belle étoile ou sous des hangars de chaume, jusqu'à ceux qui, formant ce que nous pourrions nommer l'aristocratie des chevaux, habitent des écuries de marbre et prennent leur nourriture dans des râteliers de palissandre ou des mangeoires d'acajou. Commençons par les plus malheureux.

Il y a sur les landes du Morbihan et de la partie ouest de la Loire-Inférieure de petits chevaux dont l'élégance trahit la noble origine toutes les fois qu'ils ne sont pas déformés par la maigreur. Ces animaux ne sont point reproduits par des étalons chargés d'en perpétuer la race ; ils s'accouplent au hasard ; ils ont tant à souffrir de la disette, qu'il est rarement nécessaire de recourir à la castration pour les rendre doux et traitables ; on ne les châtre pas. Les juments pleines ne sont pas mieux soignées que les autres pendant la gestation.

Tous ces animaux, si bien qualifiés, dans leur pays natal, d'*élèves de misère*, ne sont point élevés, à proprement parler ; ils s'élèvent tout seuls. Quand on présume que les juments approchent de l'époque où elles doivent mettre bas, on les ramène à la maison, où elles sont aussi mal que la famille, qui partage avec ses animaux domestiques sa misérable et malpropre demeure. La jument, après la mise bas, reste quelques jours à couvert, jusqu'à ce que son poulain puisse la suivre ; après quoi on lui ouvre la porte, et elle va sur la lande chercher sa vie comme d'habitude. Le poulain tette tant que la mère a du lait ; mais le lait de sa mère étant toujours insuffisant, il se met à paître de très-bonne heure.

Les poulains ainsi élevés ne sont point farouches. Le paysan breton aime ses chevaux ; s'il ne leur donne rien, c'est qu'il n'a rien à leur donner ; chaque fois qu'il traverse la lande, il leur parle, il les caresse ; il en est parfaitement connu ; chevaux et maître vivent enfin en bonne intelligence. Le poulain qui a survécu à ce régime jusqu'à sa troisième année est considéré comme élevé ; il compte désormais parmi ceux dont son maître pourra se servir au besoin, car il est bien rarement destiné à être vendu.

La méthode qui consiste à laisser entre les mains d'un seul éleveur le cheval terminer sa croissance sur le sol qui l'a vu naître, jusqu'au moment où, devenu propre au service, il peut paraître sur le marché, est à peu près la pire de toutes, dans l'intérêt de l'éleveur ; elle ne convient, comme spéculation, que dans des circonstances locales très-circonscrites. Si l'on n'en connaissait pas d'autre, l'agriculture française ne pourrait produire le nombre de chevaux dont la France a besoin.

La plupart des chevaux élevés en France subissent d'autres conditions ; tous ne font pas attendre quatre ou cinq ans la rentrée très-incertaine d'un capital exposé à périr à tout moment durant ce long intervalle. Ces inconvénients disparaissent quand l'élève du cheval se partage entre plusieurs éleveurs. Le premier possède quelques juments pour la reproduction ; il lui naît, chaque année, un certain nombre de poulains qu'il vend à l'âge d'un an ; étant rentré par là dans ses avances, il continue à produire des poulains et à les élever jusqu'à l'âge d'un an. Celui qui les achète, les garde de même un an, quelquefois deux ; il commence à les faire travailler, et les revend à un troisième acquéreur qui les achève. Chacun de ces éleveurs a réalisé un bénéfice sur son opération ; les chances de pertes réparties entre eux trois deviennent moins sensibles ; ils produisent plus et de meilleurs chevaux que si chacun d'eux avait conduit l'élève d'un bout à l'autre : beaucoup de poulains ne sont achevés qu'à l'âge de 6 ans.

C'est à l'aide de ce système de partage de l'élève, que la production des chevaux peut suffire à tous les besoins ; nous disons *tous*, car la polémique récemment soulevée sur la question de savoir si la France peut produire assez de chevaux de guerre, a résolu le problème évidemment en faveur des éleveurs français.

L'État a toujours fait plus d'efforts, plus de dépenses, pour améliorer le cheval, propre aux remontes de l'armée surtout, que pour perfec-

tionner et multiplier toutes les autres races domestiques. C'est ce que l'on voit en lisant l'histoire des haras en France. Nous empruntons une partie de ce qui est relatif à cette question aux articles pleins d'intérêt, publiés dans le *Magasin pittoresque* (1).

« Dans les temps féodaux, les seigneurs avaient des haras privés, et ils élevaient des chevaux d'armes. Sully lui-même et nombre d'autres grands seigneurs ne dédaignèrent pas de consacrer leurs soins à ces exploitations. Ce mode de production parut cependant insuffisant au commencement du seizième siècle.

« En 1639, le gouvernement de Louis XIII sentit la nécessité de fonder des haras de l'État ; mais ce ne fut qu'en 1665 que Colbert organisa ces établissements. Toutefois, il comprit qu'il importait de s'adresser à l'industrie privée pour avoir le plus d'étalons possible sans trop grever le budget. L'État achetait donc des étalons et les plaçait chez des particuliers moyennant une prime d'entretien, qui était d'environ 300 francs par an par tête de reproducteur, en y comprenant quelques privilèges accordés aux dépositaires.

« Colbert, après avoir eu recours à l'industrie privée pour l'entretien des étalons de l'État, organisa un système de primes afin d'encourager les agriculteurs à se procurer des reproducteurs moyennant des subventions suffisantes. Il résulta de cette combinaison que les éleveurs pouvaient être propriétaires des étalons quand ils trouvaient le moyen de s'en procurer ; quand ils ne le pouvaient pas, les étalons de l'État leur étaient confiés moyennant une rétribution qui leur était accordée pour les nourrir et les soigner. D'un autre côté, des haras et des dépôts d'étalons furent fondés dans les lieux les plus aptes à l'élevage du cheval. Parmi ces établissements, on remarqua le haras du Pin et celui de Pompadour. Le premier fut créé à la fin du règne de Louis XIV, vers l'an 1714, en Normandie, près d'Exmes, à peu de distance d'Argentan. La Normandie, si riche, si fertile, si propre à l'élevage de bons chevaux, soit pour l'armée, soit pour divers autres services, ne pouvait manquer d'attirer l'attention du gouvernement, et nul pays ne convenait mieux à la fondation d'un haras. Celui du Pin contenait un grand nombre d'étalons et de juments poulinières.

« Le Limousin avait la réputation, bien méritée d'ailleurs, d'élever de bons chevaux, moins forts, moins étoffés que ceux de la Normandie, mais

(1) *Magasin pittoresque*, Paris, 1861, p. 180 et suiv.

plus fins et très-propres à la selle. Le gouvernement fonda aussi dans ce pays un haras. Le château et la terre de Pompadour furent choisis, sous le règne de Louis XV, pour y installer une collection d'étalons et de poulinières. Rien ne fut négligé pour faire réussir l'entretien et l'élevage des animaux de ce bel établissement.

« Le système tel que Colbert l'avait compris, fonctionna immédiatement. Il offrait certainement des avantages économiques incontestables ; mais pour bien répondre aux besoins du pays, la science des haras, la lumière qui doit toujours éclairer toutes les opérations, dans quelque carrière que ce soit, faisaient défaut. La question administrative avait été résolue ; la question scientifique ne fut pas même mise à l'étude ; un progrès sérieux devait donc être difficile, sinon impossible. La France continua à manquer de chevaux, malgré ses efforts et ses dépenses pour les multiplier et les améliorer. On peut s'assurer de la réalité de ce fait en consultant les arrêts du conseil du roi de 1683, 1689, 1695, 1705, 1706, notamment le règlement de 1717, publié un demi-siècle après la fondation des haras, et où se trouvent ces lignes : « L'épuisement de chevaux dans lequel les dernières guerres ont mis la France, et la nécessité d'y faire renaître l'abondance, tant pour l'utilité du commerce intérieur que pour le service des troupes du roy en paix et en guerre, demandent peu de discours pour prouver de quelle importance il est pour le bien de l'Etat de s'appliquer au rétablissement des haras, si l'exemple du passé et le préjudice extrême que le royaume a souffert de l'abandon où ils ont été pour le défaut de secours nécessaires n'exigeoient de traicter la matière en détail et d'expliquer les règles que l'on doit suivre dans une affaire de cette conséquence, la possibilité dans l'exécution, et les avantages qui en résulteront. »

« Messieurs les intendants conviendront sans peine que rien n'est plus nécessaire au royaume que l'élève de chevaux de toute espèce pour les besoins, et que dans les Etats les mieux gouvernez on les y compte au nombre des premières richesses.

« Que le manque de chevaux a fait connoître ces vérités d'une manière bien sensible dans ces derniers temps, où l'on s'est vu réduit à traiter l'argent à la main avec les juifs pour tous les besoins de la cavalerie des dragons, de l'artillerie, des vivres et mesme de la maison du roy, d'où il s'est ensuivi la nécessité de re-

« cevoir de toute main et de prendre au hasard des chevaux très-médiocres pour ne pouvoir trouver mieux, et de voir partir du royaume des sommes immenses qui non-seulement y seroient demeurées si le royaume s'estoit trouvé peuplé de chevaux, mais qui, par une circulation nécessaire, se seroient répandues en une infinité de mains et auroient maintenu les peuples dans l'abondance et dans le pouvoir d'acquitter les charges de l'Etat.

« Les gens de guerre du premier ordre et une infinité de marchands de chevaux et autres, consultés sur ce sujet, ont estimé cette évacuation à plus de cent millions pendant les deux dernières guerres pour les remontes seulement. Ce seul objet est d'une assez grande considération pour devoir attirer l'attention de messieurs les intendants, sans parler des chevaux de carrosse que l'on tire de Hollande et des Pays-Bas pour l'usage des particuliers (1). »

« Ainsi donc, après un demi-siècle d'efforts et d'expériences, le système des haras de Colbert ne produisit aucun résultat heureux, non parce que son rouage administratif fonctionnait mal, nous le croyons, au contraire très-bon, mais parce qu'il n'eut pas à sa disposition la science qui seule pouvait conduire l'expérience à bonne fin. Disons tout d'abord, pour être juste, que la science de la zoologie était loin de ce qu'elle est aujourd'hui. Belon avait vécu, il est vrai, un siècle avant Colbert ; mais après ce naturaliste éminent, la science qu'il avait cultivée avec tant de succès fut négligée, et son étude ne fut reprise sérieusement que lorsque Buffon parut au Jardin des Plantes de Paris, en 1739.

« Toutefois, si ce grand naturaliste, secondé par des collaborateurs qu'il avait choisis, éleva la science de la nature à un degré de splendeur inconnu avant lui ; si ses immortels travaux firent comprendre les ressources immenses que la nature offre à l'homme ; si, pendant que Linné disait en Suède que « la connaissance des trois règnes de la nature appliquée à notre bien-être était le moyen de rendre la vie humaine plus douce à passer sur la terre, » Buffon avançait en France que « l'homme ignore tout ce que la nature peut et ce qu'il peut sur elle, et que nous n'usons pas à beaucoup près de toutes les richesses qu'elle nous offre : » l'idée d'appliquer l'étude de la nature au

(1) *Mémoires du conseil du dedans du royaume, pour servir d'instruction à messieurs les intendants et commissaires députés dans les provinces du royaume, touchant le rétablissement des haras. (Règlement des haras, 1717, page 74.)*

perfectionnement de nos animaux domestiques en général, et notamment du cheval de guerre, n'a jamais été bien comprise. Une seule race a été étudiée par Daubenton, l'ami et le collaborateur de Buffon. Cette race est la race mérinos ; or, nul pays au monde n'a de plus beaux mérinos que la France, grâce à l'intervention du naturaliste qui fut l'une des gloires les plus pures de la France au dernier siècle. Si le cheval de guerre avait été étudié suivant le même procédé que le mérinos ; si, comme le fit l'État, il y a un siècle, on s'était adressé à la science de la nature pour améliorer le cheval comme pour améliorer le mérinos, la cavalerie française serait aujourd'hui la mieux montée de l'Europe. La France réunit tous les éléments physiques nécessaires pour faire de très-bons chevaux de guerre ; mais on s'est toujours borné à des moyens administratifs en dehors de la science spéciale au sujet qu'on a voulu traiter, et on est resté dans le vague, dans les incertitudes qui se sont perpétuées jusqu'à ce jour. On n'en sortira que par le concours de la science de la nature.

« Les prescriptions du règlement de 1717 ne furent pas plus fructueuses que celles qui les avaient précédées. Bourgelat, qui fonda les écoles vétérinaires au milieu du dernier siècle, Delafond-Pouloti en 1739, Préseau de Dompierre à la même époque, écrivaient pour signaler au pays ce qui était déjà bien connu d'ailleurs, que la production de nos chevaux de guerre était dans de mauvaises conditions, et que tout ce qu'on avait fait depuis plus d'un siècle pour l'améliorer avait échoué.

« En 1790, la Constituante supprima les haras comme inutiles, puisqu'ils n'avaient jamais pu répondre, après cent vingt-cinq années d'existence, au but que l'État s'était proposé en les fondant.

« Cependant le gouvernement de la République française ne tarda pas à s'apercevoir que la production du cheval de guerre ne pouvait pas se passer d'une intervention du gouvernement. Le pays n'était pas éclairé sur la question de son perfectionnement et de sa multiplication ; il lui fallait donc une direction et des encouragements. Diverses opinions furent émises à ce sujet. Enfin un décret de l'Empire réorganisa les haras. Mais cette fois, l'idée de faire concourir la science à la prospérité des établissements à créer fut émise. Le décret est du 4 juillet 1806. Dans l'article 1^{er}, on lit : « Il y aura six haras, trente dépôts d'étalons, deux écoles d'expériences. » Les

haras et les dépôts d'étalons furent fondés ; mais les écoles d'expériences ne l'ont jamais été. C'est là ce qui explique pourquoi les haras n'ont pas mieux répondu au but proposé par le gouvernement après qu'avant leur suppression. Le progrès, dans quelque carrière, dans quelque industrie que ce soit, ne peut être provoqué que par le savoir spécial dont il dépend. Les sciences physiques, chimiques, mathématiques, naturelles, etc., etc., appliquées aux arts et manufactures ; les écoles créées à la fin du dernier siècle pour les répandre dans le pays, dans les centres industriels, ont eu pour conséquence les progrès immenses que nous avons faits depuis soixante ans dans nos manufactures, dans nos ateliers de tout ordre, dans nos chantiers, dans nos arsenaux de terre et de mer, dans la marine, dans l'armée, dans nos voies de communication, etc. Que les haras soient conservés ou détruits, que ce soit l'industrie privée ou l'État qui s'occupe de la multiplication ou du perfectionnement du cheval de guerre, jamais on ne répondra aux besoins du pays, si le savoir spécial du métier d'éleveur ou de l'administrateur ne guide pas les opérations administratives ou celles d'élevage. »

Sous la monarchie de Juillet, nos régiments de troupes à cheval, dont l'effectif s'élevait à 54,000 chevaux, consommaient chaque année, sur le pied de paix, environ 10,000 chevaux. Les productions chevalines de la France sont insuffisantes pour les fournir, et on est obligé d'en acheter annuellement une grande partie en Allemagne, en Belgique, en Angleterre et en Suisse, principalement des chevaux à deux fins, c'est-à-dire pouvant servir pour le carrosse et pour la cavalerie. C'est surtout des races nobles que nos voisins approvisionnent nos marchés, parce qu'elles sont moins avantageuses à élever pour les fermiers. Nos ressources, si elles sont inférieures sous le rapport de la qualité, sont importantes par le nombre ; et à cet égard nous tenons à peu près le milieu entre les divers États de l'Europe.

« La population chevaline, dit P. Gervais (1), augmente proportionnellement à la population humaine ; mais, suivant les pays, elle est avec cette dernière dans un rapport variable. Le Danemark comptait, en 1818, 45 chevaux pour 100 habitants ; en 1825, le Hanovre en comptait 13 pour 100 ; la Suède, en 1832, 12 et demi ; la Suisse, en 1827, 12 pour 100 ; la Hollande, en 1806, 13 ; la Prusse, en 1843, 10 et demi ; le

(1) P. Gervais, *Hist. nat. des mammifères*, Paris, 1855, t. II, p. 147.

royaume de Naples, en 1835, 10; l'Écosse, en 1831, 10 également; la France ne vient qu'à la suite, relativement parlant : le rapport entre les habitants et les chevaux est de 8 pour 100; mais, ainsi qu'il résulte d'un rapport fait, en 1848, par le général de Lamoricière, au nom du conseil supérieur des Haras, elle a au-dessous d'elle la Toscane, l'Angleterre, le Wurtemberg, la Pologne, la Belgique, l'Irlande, la Saxe, Bade, la Sardaigne, les Provinces rhénanes, l'empire d'Autriche, la Bohême, la Hongrie, le Piémont, le royaume lombardo-vénitien, la Sicile et l'Espagne.»

Notre population chevaline dépasse de deux cinquièmes celle de l'Angleterre, et à peu près du double celle de l'Autriche.

On l'évalue au nombre total de 3,000,000, ce qui donne un chiffre brut supérieur à celui des autres États européens, sans en excepter la Prusse qui ne comptait, en 1843, que 1,564,000 chevaux. En 1816, l'Autriche n'en avait que 1,200,000, et l'Angleterre 900,000 en 1823. La richesse chevaline de la Russie n'est pas connue.

« D'après l'enquête de 1829, dit Youatt (1), la France possédait 2,400,000 chevaux de toute nature. Le nombre des juments était de 1,227,781, et, parmi ces chevaux, la plupart étaient employés à l'état de hongres, et seulement un quart, au plus, servait à la reproduction de l'espèce. En outre, la France reçoit annuellement du dehors 27,000 chevaux amenés pour être vendus immédiatement ou dans le but exprès d'améliorer la race.

« Les deux tiers des chevaux français sont employés à un travail facile, et possèdent quelques gouttes de sang oriental dont la quantité augmente graduellement et pourrait encore augmenter avec avantage. Un tiers des chevaux servent à un travail pénible; 70,000 sont des chevaux de trait; à peu près le même nombre sont inscrits comme propres au service militaire, bien que la moitié seulement de ceux-ci fassent un service effectif. »

Une autre statistique plus récente et plus détaillée de l'espèce chevaline en France a fourni les chiffres suivants :

Chevaux.....	1,271,360	valant	218,498,584 fr.
Juments.....	1,174,231	—	174,709,681 fr.
Poulains.....	352,635	—	24,626,011 fr.

Enfin, d'après les derniers documents officiels, l'effectif de la race chevaline, qui était

(1) Youatt, *the Horse*. London, 1869.

de 2,866,054 en 1851, s'est élevé à 3,313,232. En calculant sur le pied de 400 fr. la valeur du cheval français on a une somme de 1,325 millions représentant l'ensemble de cette propriété nationale. « Dans la production chevaline (1) la tendance de l'administration a été de restreindre de plus en plus l'intervention de l'État et de développer l'industrie privée. L'adoption de ce principe a produit une heureuse et féconde transformation dans l'élevage français. L'État multipliait en même temps sous toutes les formes ses encouragements : prix de courses, primes, concours, écoles de dressage, expositions. La faveur du public a répondu à ces efforts, et des sociétés se sont fondées pour aider à l'amélioration du cheval français. L'industrie du cheval pur sang et celle du cheval de trait sont aujourd'hui en pleine voie de prospérité. Celle du cheval de demi-sang, restée longtemps stationnaire, est entrée dans une phase nouvelle et ne tardera pas à affranchir la France du tribut qu'elle a dû payer jusqu'ici aux marchés étrangers. »

Malgré notre supériorité numérique en chevaux, sur certains États, on est en droit de se demander quelle serait notre pénurie, si la guerre venait doubler la consommation d'un aussi indispensable auxiliaire. Les haras nationaux, les dépôts d'étalons, ont sans doute rendu de grands services, et leur action sur l'amélioration du cheval, dans certaines parties du territoire, est déjà incontestable, grâce aux soins apportés dans le choix des individus producteurs. Mais on ne saurait trop se préoccuper des moyens d'améliorer les races, afin de rétablir l'équilibre entre la production et la consommation.

Le premier moyen qui se présente est d'augmenter le nombre des *régénérateurs de race pure*. C'est seulement de ces chevaux, qui presque toujours unissent aux qualités que donne le sang l'avantage d'une belle conformation, que l'on peut attendre des progrès rapides et certains.

Les chevaux arabes sont ceux que l'on doit préférer ; car ils améliorent toutes les autres races.

L'étalon des races méridionales n'est tout à fait propre à la monte qu'à l'âge de six ans ; ceux des races du Nord le sont à quatre ans ; mais rarement on les ménage jusque-là ; aussi la dégénérescence de plusieurs de nos meilleures races n'a pas d'autre cause que les accouplements prématurés. L'étalon, quoiqu'il puisse saillir aisément deux fois par jour, ne doit pas, si l'on tient à sa conservation, saillir plus d'une fois, encore

(1) *Progrès de la France sous le gouvernement impérial*. Paris, 1869.

faut-il lui donner, pendant la saison de la monte, un jour de repos tous les huit ou dix jours. A l'âge de sept ans, un étalon suffit pour cinquante ou cent juments. La monte dure trois mois, du 15 avril au 15 juillet; elle peut commencer quinze jours plus tard dans les années où les derniers froids se sont prolongés jusqu'en avril.

Les juments de trois ans sont bonnes à la reproduction. La jument porte dix mois et demi à douze mois; il vaut donc mieux la faire couvrir au commencement qu'à la fin de la saison, afin que les poulains naissent à une époque de l'année où la mère peut se refaire promptement avec de bon fourrage vert. Elle met bas un seul petit qui vient au monde voyant, couvert de poils, pouvant se tenir debout, et marcher après quelques minutes.

Le poulain est en état de suivre sa mère neuf jours après sa naissance. On le laisse téter pendant cinq mois, et pendant ce temps courir et jouer en liberté; puis on le sèvre peu à peu, après lui avoir appris à manger tout seul.

On sèvre ordinairement les poulains à six mois; on ajoute à leur ration de fourrage de l'avoine et des féveroles concassées. Le son, que beaucoup d'éleveurs s'obstinent à leur donner, est pour le poulain une mauvaise nourriture; ils mangent avec plaisir les carottes qui, à l'époque du sevrage, leur conviennent parfaitement; pendant tout le reste de l'élevage, on peut s'abstenir de leur donner du grain: la nourriture semble alors moins coûteuse; mais, comme en leur donnant une ration modérée d'orge ou d'avoine on peut gagner une année entière sur leur complet développement, la nourriture au grain n'est pas, au total, beaucoup plus coûteuse que l'autre; elle forme, toutes choses égales, de bien meilleurs élèves.

La ration journalière d'un poulain de un à deux ans, nourri à l'écurie, est à peu près de :

Foin.....	2 ^k ,500
Paille.....	3 ^k ,500
Avoine ou orge alternativement.....	4 litres.

L'âge et la force de l'animal modifient ces doses approximatives. Quand le cheval a atteint sa quatrième année, ces doses deviennent :

Foin..	7 kil.
Paille.....	7 —
Avoine ou orge.....	8 litres.

Les juments ne reçoivent, d'habitude, que les trois quarts de la ration donnée aux chevaux; la ration des étalons est augmentée d'un tiers pen-

dant la monte. On ne comprend pas pourquoi beaucoup d'éleveurs croient aider au bon succès de la monte en faisant jeûner les juments avant de les faire saillir; c'est un préjugé nuisible à la reproduction de l'espèce chevaline.

Plusieurs éleveurs de chevaux, en Normandie, ont adopté pour les poulains qui doivent être vendus à l'âge de quatre ans, une méthode vicieuse et aussi nuisible à l'animal qu'à la bourse de l'acheteur. A partir de l'âge de dix-huit mois jusqu'à celui de deux ans, les jeunes animaux sont employés aux travaux de la campagne, n'ont qu'une nourriture insuffisante à leur développement, et par conséquent restent maigres et faibles. C'est à cette époque de la vie cependant que l'animal doit recevoir la nourriture la plus substantielle pour acquérir la force organique qui lui est départie dans l'ordre de la nature.

Quand vient le moment de la vente, on place les chevaux dans des écuries chaudes et très-sombres, où on les enveloppe de larges couvertures en toile; pendant les quinze premiers jours on leur ménage encore la nourriture pour les laisser reposer; puis on l'augmente graduellement, et enfin on la rend excessive. Le jour et la nuit les substances les plus nourrissantes sont administrées avec profusion; l'orge crevée, l'avoine, les féveroles, les pois, les pommes de terre, le blé bouilli, la farine d'orge, les carottes, le sainfoin, garnissent continuellement le râtelier et les mangeoires.

Au bout de quatre-vingt-dix à cent jours, l'animal ainsi fêté et empâté a pris un magnifique embonpoint; il a le poil brillant, l'œuf vif et une grande vigueur qu'il manifeste par des sauts joyeux, aussitôt qu'il est sorti de sa prison obscure et qu'il est exposé au grand jour.

L'amateur qui est venu se pourvoir d'un bon cheval de tilbury ou de calèche, se réjouit de l'ardeur de l'animal, l'achète à beaux deniers, et l'envoie à Paris pour le soumettre à la mutilation dite *queue à l'anglaise*. Mais il compte sans les accidents que ce dangereux régime rend nombreux; l'animal meurt fort souvent en route.

Ages. — Dans la première année, le cheval est couvert d'un poil laineux; il a une crinière courte, droite, crépue; la queue est de même. Dans la seconde année, les poils prennent plus de lustre; la crinière et la queue s'allongent et deviennent plus lisses.

On reconnaît l'âge du cheval à ses dents incisives, et ces dents sont placées dans l'ordre suivant, à la partie antérieure de chaque mâchoire: pinces ou incisives médianes, coins, coins mi-

toyens, pincés ; et l'ensemble de ces dents représente, dans les jeunes chevaux, un demi-cercle qui se déforme avec l'âge. Le poulain naît communément sans dents, et lorsqu'il en a, ce sont deux molaires. Les pincés sortent de six à huit jours après la naissance, les mitoyennes (*fig. 174*)

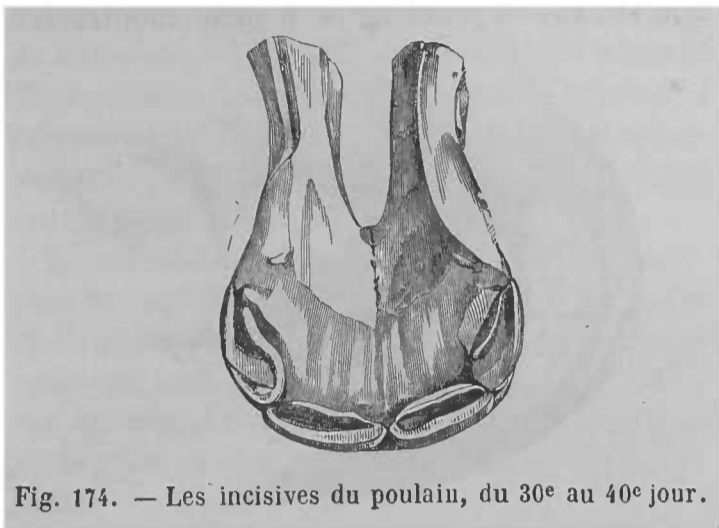


Fig. 174. — Les incisives du poulain, du 30^e au 40^e jour.

de trente à quarante jours, les coins de six à huit mois. Les incisives de la mâchoire supérieure paraissent ordinairement les premières. Les pincés inférieurs de lait sont toujours rasés à dix mois ; les mitoyennes, à douze ; les coins, de quinze à vingt-quatre (*fig. 175*). A ce dernier ter-

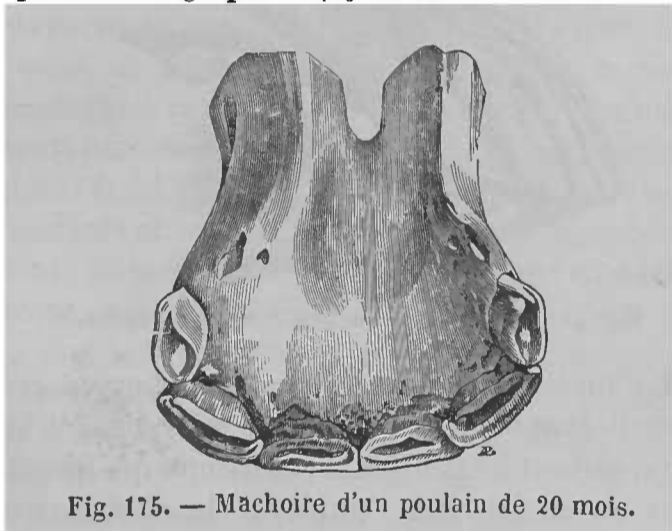


Fig. 175. — Mâchoire d'un poulain de 20 mois.

me, les pincés supérieurs sont presque entièrement rasés, et la cavité s'est effacée sur les incisives de lait, qui se rapetissent, à commencer par les pincés ; elles jaunissent, se déchaussent, s'ébranlent et tombent pour faire place aux dents d'adulte. Les pincés de celles-ci sortent de deux ans et demi à trois ans (*fig. 176*) ; les mitoyennes, de trois ans et demi à quatre ans, et les coins, de quatre ans et demi à cinq ans (*fig. 177*). Un poulain de trois ans doit avoir quatre incisives d'adulte ; celui de quatre ans, huit dents pareilles. Le poulain de cinq ans n'a plus de dents incisives de lait ; ses crochets sont sortis, et l'on dit alors que *l'animal a tout mis*. Toutes ses

dents sont creuses ; mais leurs cavités doivent s'effacer successivement comme cela a eu lieu pour

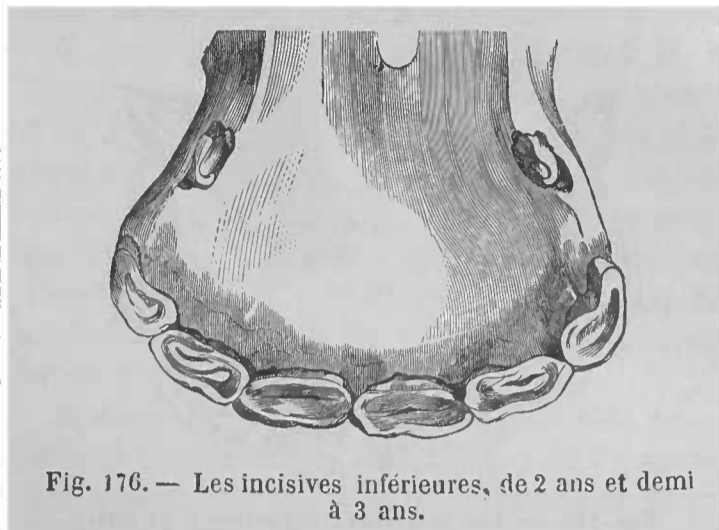


Fig. 176. — Les incisives inférieures, de 2 ans et demi à 3 ans.

les dents de lait, et voici ce qu'on observe : A six ans il y a effacement de la cavité des pincés

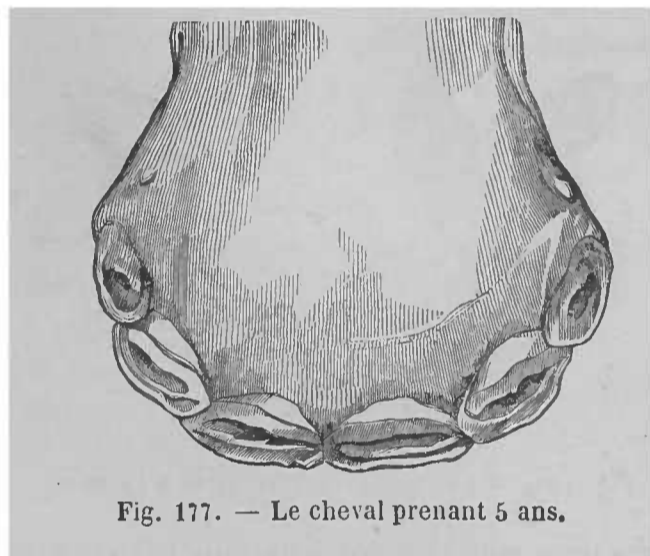


Fig. 177. — Le cheval prenant 5 ans.

inférieures par l'usure de ses bords ; à sept, effacement des mitoyennes ; à huit, effacement des coins (*fig. 178*), et c'est alors qu'on dit vulgaire-

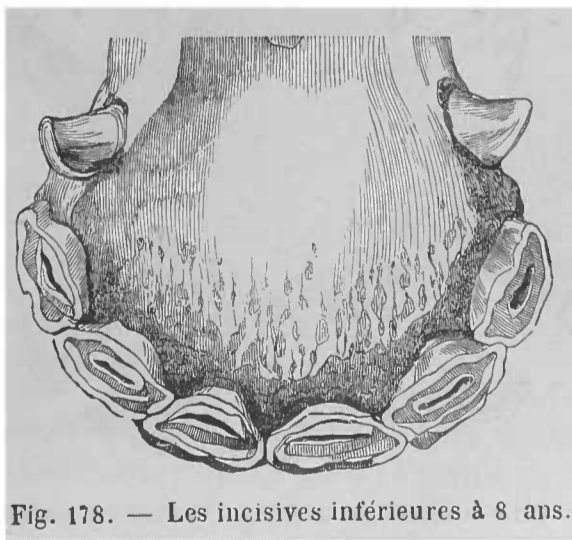


Fig. 178. — Les incisives inférieures à 8 ans.

ment que le cheval a *rasé* ou qu'il est hors d'âge. Toutefois, on suit toujours l'appréciation de cet âge. Ainsi l'effacement de la cavité sur les pincés supérieurs indiquera neuf ans, sur les mitoyennes dix, sur les coins onze à douze. A treize

ans toutes les incisives sont arrondies et les côtés des pinces s'allongent; à quatorze, les pinces in-

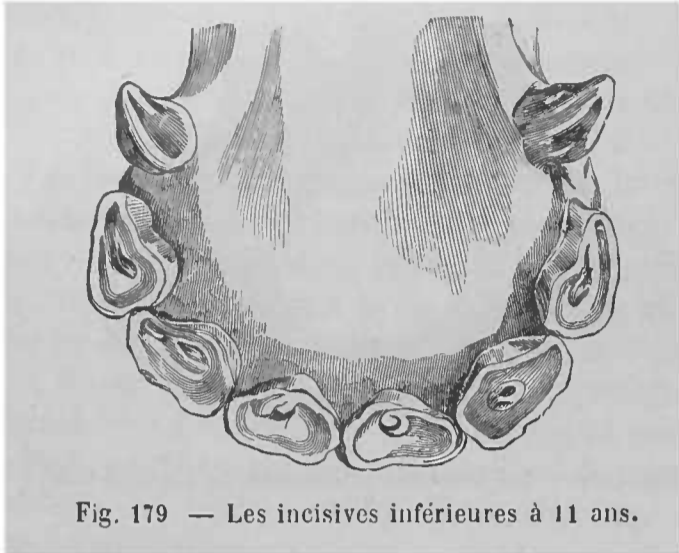


Fig. 179. — Les incisives inférieures à 11 ans.

férieures sont comme triangulaires, et les mitoyennes s'allongent sur les côtés; à quinze, les

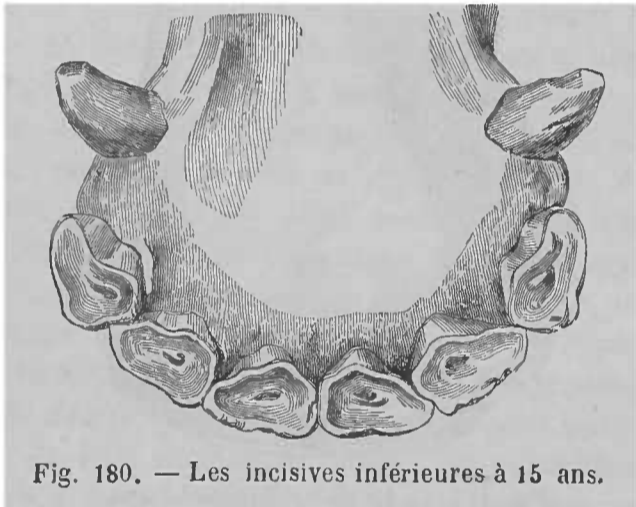


Fig. 180. — Les incisives inférieures à 15 ans.

mitoyennes commencent à devenir triangulaires (fig. 180); à seize, elles le sont tout à fait, et les coins commencent à prendre la même forme; à

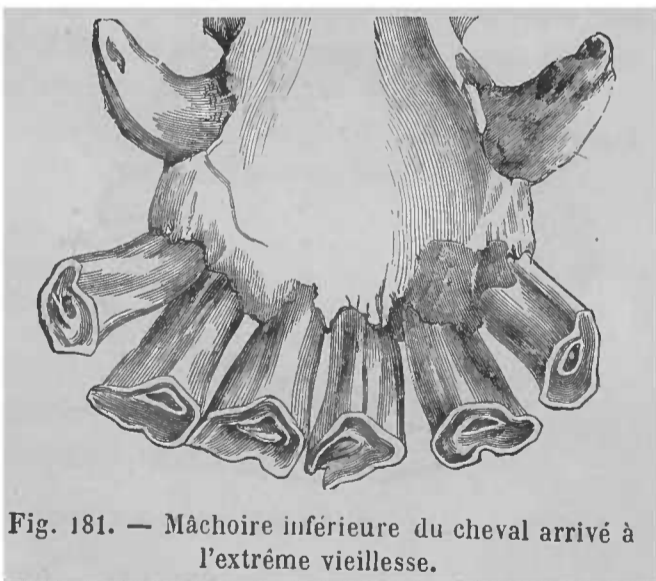


Fig. 181. — Mâchoire inférieure du cheval arrivé à l'extrême vieillesse.

dix-sept, il y a triangularité complète des incisives de la mâchoire supérieure; à dix-huit, les parties latérales de ce triangle s'allongent successivement des pinces aux mitoyennes et aux

coins; à dix-neuf, les pinces inférieures sont aplaties d'un côté à l'autre; à vingt, les mitoyennes ont la même forme; à vingt-un, cette forme se montre aussi dans les coins (fig. 181), et, à partir de là, les indices font entièrement défaut à l'observation.

A six ans le profil de la bouche montre les

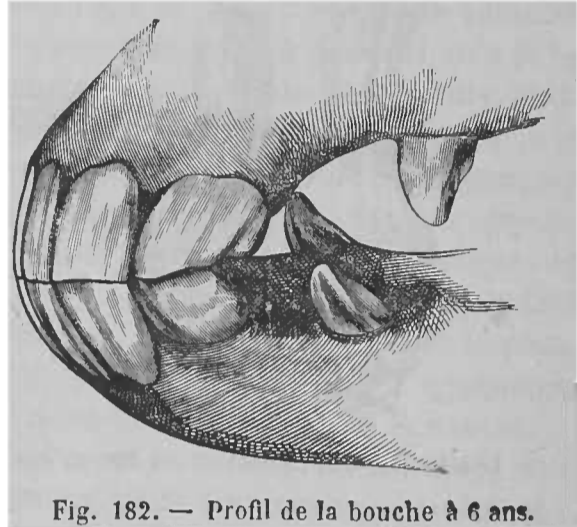


Fig. 182. — Profil de la bouche à 6 ans.

dents d'aplomb (fig. 182). Mais cette position se perd avec l'âge (fig. 183).

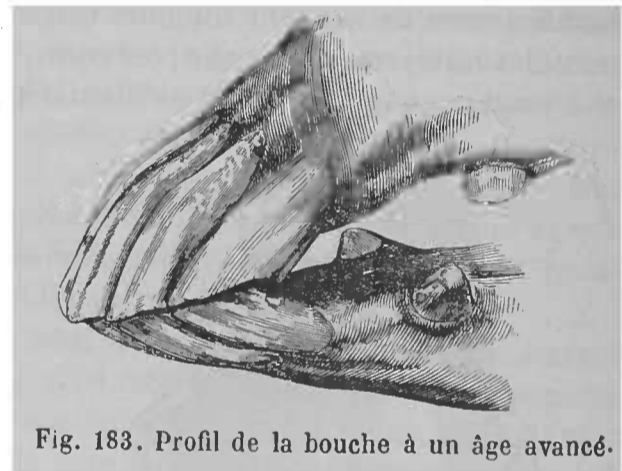


Fig. 183. Profil de la bouche à un âge avancé.

La durée de la vie moyenne des chevaux ne saurait être bien assignée; elle varie suivant le pays, suivant les habitudes des nations qui savent plus ou moins bien employer le cheval. En moyenne, on peut dire qu'elle est de quinze à trente ans.

Le cheval peut atteindre quarante ans; mais, d'ordinaire, il est tellement maltraité qu'à vingt ans il est vieux.

On en a vu atteindre cinquante ans (Buffon), soixante-cinq et même soixante-dix ans (Pline); *Old Billy*, dont la tête est déposée au Muséum de Manchester, a dépassé soixante-deux ans.

En France, le nombre constaté des décès est de 1 sur 12 ou 13, ce qui donne une vie moyenne de douze ans par cheval, remarque tout à l'éloge de l'humanité des Français ou de la vigueur de leurs chevaux, car la vie moyenne du cheval en Angleterre est inférieure de deux ans au moins.

Voici un exemple récent de longévité chez le cheval. En novembre 1862 est mort le doyen des chevaux de troupe anglais, *Bob le Criméen*. Il commença son service dans un régiment de hussards, le 2 octobre 1833 ; il figura pendant de longues années de paix avant de faire la campagne de Crimée ; il fournit la mémorable charge de Balaklava, et prit part aux batailles d'Alma et d'Inkermann. Au retour en Angleterre, le général en chef défendit qu'on le réformât et lui assura une retraite honorable dans la caserne du dépôt du régiment.

Le cheval que montait le feld-maréchal Lacy, dans la guerre de Turquie, fut soigné par ordre de l'empereur d'Autriche, et arriva jusqu'à quarante-six ans. L'évêque de Metz avait un cheval âgé de cinquante ans, et qui, jusqu'à quelques jours avant sa mort, fut employé à de légers travaux.

Les voyageurs qui vont visiter en été le parc de Tzarskoë-Selo (Bourg du Tzar), ne soupçonnent point, pour la plupart, que, dans un coin de cette belle propriété impériale, se trouve un établissement, probablement unique en Europe, on peut même dire au monde : c'est l'Hôtel impérial des chevaux invalides qui ont eu l'honneur de porter leurs majestés czariennes. Il existe, à la vérité, en Angleterre, une maison de retraite analogue à celle-ci pour les simples et reconnaissants particuliers, mais on n'y voit pas, comme dans l'établissement russe, de cimetière avec monuments et inscriptions. Les pierres tumulaires sont alignées très-rigoureusement. Chacune porte une indication spéciale : le nom de la monture honorée, celui du souverain qui l'a illustrée, souvent la date de la naissance et celle de la mort de la pauvre bête ; quelquefois, enfin, des faits historiques. Ainsi, sur l'une de ces sépultures, une épitaphe russe rappelle que là gît le cheval, ou plutôt l'*ami*, que montait Alexandre I^{er} à son entrée dans Paris, à la tête des armées alliées.

Ce singulier Hôtel des invalides est parfaitement administré. Chaque animal, placé dans une très-confortable boxe, est fort bien nourri et soigné. De temps en temps on lui permet d'aller se promener sur une large pelouse entourée de palissades, et située tout à côté du cimetière.

MM. Blanchard et Auguste Jourdier ont vu à Tzarskoë-Selo cinq pensionnaires, dont l'un, bien conservé, quoique âgé de dix-sept ans, était la fameuse jument anglaise, *Victoria*, que l'empereur Nicolas aimait beaucoup à monter.

En général, les chevaux qui font le service

personnel des empereurs de Russie vivent longtemps, parce qu'ils sont merveilleusement soignés. Il faut avoir vu le service des écuries pour s'en faire une idée. Le directeur actuel, M. le baron de Mayendorff, grand écuyer, est assisté d'un Anglais nommé Moss ou Mors, très-habile dans la ferrure. Or, on sait toute l'influence qu'une bonne ferrure a sur la durée d'un cheval. En 1859, à l'Hôtel des chevaux invalides de Tzarskoë-Selo, il y avait encore une bête de vingt-cinq ans, dont les aplombs étaient aussi beaux que ceux d'un jeune poulain (1).

Maladies. — Le cheval est exposé à de nombreuses maladies. Les principales sont l'*éparvin*, une tumeur avec ankylose de l'articulation tibio-tarsienne ; la *gourme* ou gonflement des glandes sous-maxillaires ; la *gale*, éruption sèche ou humide, qui fait tomber les poils ; la *morve*, inflammation de la muqueuse nasale, très-contagieuse, même pour l'homme ; le *vertigo*, inflammation cérébrale ; la *cataracte grise* et la *cataracte noire*, toutes deux incurables, et d'autres encore. Dans les intestins et dans les naseaux se logent des larves d'œstres ; dans les reins, dans les yeux, on trouve des entozoaires ; dans la peau, des poux et des mites.

C'est au cheval qu'il faut remonter pour trouver l'origine du virus préservatif de la variole : le *cowpox* (picote de la vache) a pour origine le *horse pox* (picote du cheval). Jenner l'avait dit, et les faits sont venus démontrer qu'il avait raison. Du cheval, ce virus se communique à la vache pour, de là, être transporté chez l'homme ; mais comme l'intermédiaire n'est pas indispensable à la réussite de l'inoculation, on a communiqué directement du cheval à l'homme le *horse pox*, et le succès a été complet (2).

Le cheval se soumet avec intelligence aux opérations ; cependant on est souvent obligé de recourir à un ensemble de moyens de contention (*fig. 184*). On se sert en particulier du *tord-nez* ou *torche-nez*. C'est un bâton percé à l'une des extrémités d'un trou dans lequel on engage une grosse ficelle pliée en double de manière que d'un côté elle fasse une anse et de l'autre soit arrêtée par un nœud à chaque bout. On saisit dans cette anse le nez ou l'oreille de l'ani-

(1) Tzarskoë-Selo est situé à 21 kilomètres de Saint-Pétersbourg : un chemin de fer y conduit. C'est la résidence favorite d'Alexandre II au printemps et en automne.

(2) Voy. Bousquet, *Bulletin de l'Académie de médecine*, Paris, 1862, t. XXVII, p. 835 et suiv. — Chauveau, *Vaccine dite primitive* (*Bull. de l'Acad. de méd.* Paris, 1866, t. XXXI, p. 1111).

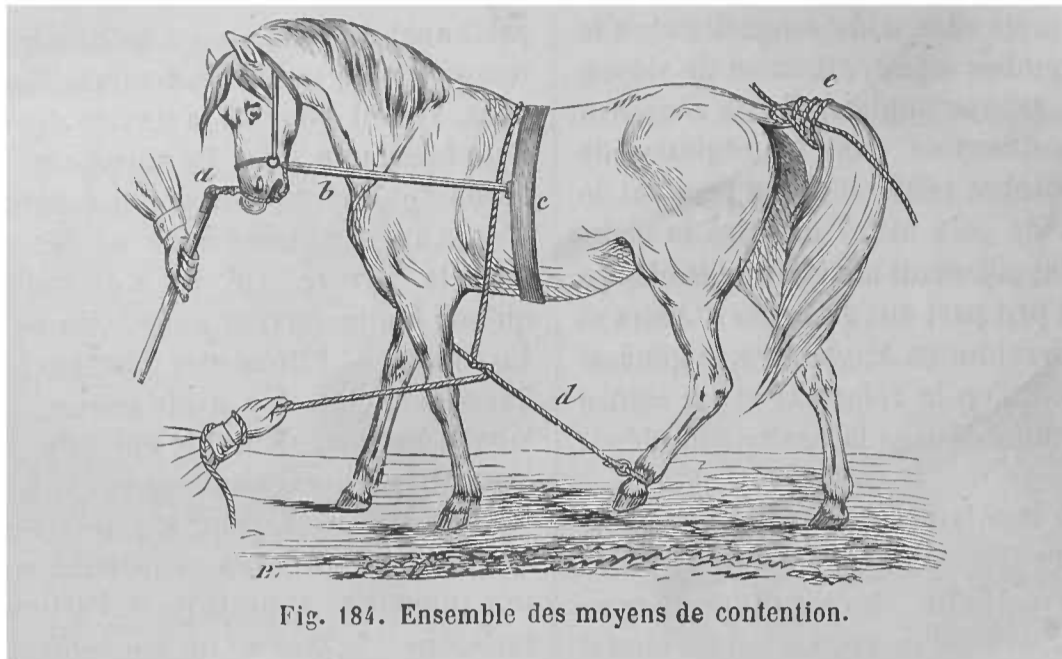


Fig. 184. Ensemble des moyens de contention.

nimal, et l'on tord jusqu'à ce que la douleur soit produite.

Les entraves sont de longs morceaux de bois portant à chaque extrémité un lien ou bande de cuir plat, qui se fixe au moyen d'une boucle autour du paturon, et qui est pourvu d'un anneau de fer pour le passage d'un lacs ou d'une corde à l'aide de laquelle il est facile de réunir soit les quatre membres, soit deux seulement.

Destinée du cheval. — « Combien le sort du cheval est varié ! dit Scheitlin. La plupart, aimés et nourris d'avoine quand ils étaient jeunes, ne reçoivent plus dans leur vieillesse que de mauvais foin et des coups, et sont attelés à des tombereaux. On a versé des larmes sur la mort de plus d'un cheval, et plus d'un aussi a eu son tombeau en marbre. »

Parmi les nations anciennes et modernes, les chevaux se sont souvent attirés des honneurs, et quelquefois même on les a vus devenir l'objet d'un culte particulier : les Hébreux consacraient ces animaux à l'Éternel ; les Persans avaient la même coutume, et Hérodote raconte qu'un cheval sacré s'étant noyé dans le Gindes, Cyrus menaça ce fleuve de sa colère. Les Scythes, à ce que rapporte le même auteur, possédaient aussi des chevaux sacrés, et ils en immolaient parfois une cinquantaine sur le tombeau de leurs rois, avec autant de cavaliers ; enfin, les Germains en nourrissaient pour tirer des présages.

Au rapport de Pallas, dans plusieurs contrées de la Tartarie, on consacrait encore parfois des chevaux aux divinités. Dans la Sibérie, cela a lieu sur l'ordonnance du Khan et dans le but de faire prospérer les troupeaux. Le magicien choisit le cheval qui doit être préféré, et quand il est devenu sacré, tous les printemps on le lave avec

du lait et de l'absinthe, on le parfume, et il est embelli de rubans de diverses couleurs, que l'on passe dans sa crinière et dans sa queue, puis il est mis en liberté.

L'empereur Lucius Vérus avait un cheval nommé *Volucris* ; il lui faisait donner des raisins secs et des pistaches au lieu d'orge, et il portait son portrait en or sur ses vêtements. Il le fit conduire une fois, couvert d'une housse de pourpre, dans le palais de Tibère.

Le cheval de Caligula est plus connu que *Volucris* ; il s'appelait *Incitatus*. L'empereur, la veille des jeux du cirque, envoyait des soldats pour ordonner le silence dans le voisinage, afin que son cheval favori dormit plus tranquillement. Il fit faire à cet animal une écurie de marbre, une auge d'ivoire, des harnais de pourpre, des colliers de perles. Il lui faisait servir du vin dans un vase d'or. Il lui donna une maison complète, des esclaves, des meubles, il voulut qu'on allât manger chez lui et l'invitait souvent à sa table. Il jurait par sa vie et par sa fortune. Tout le monde sait qu'il voulut le faire nommer consul et qu'il eût exécuté ce projet extravagant s'il eût vécu plus longtemps ; mais on ne sait pas aussi généralement qu'il éleva ce cheval à la dignité pontificale. S'étant créé lui-même pontife de sa propre divinité, il prit *Incitatus* pour collègue dans ce sacerdoce.

Vérus construisit à *Volucris* un tombeau dans la vallée du Vatican ; Adrien fit bâtir à son cheval favori, *Borysthène*, une tombe surmontée d'une inscription qui nous est parvenue.

« Les chevaux, dit Scheitlin, ont leur jeunesse pour s'amuser ; leur adolescence pour être orgueilleux ; leur âge mûr pour travailler ; leur vieillesse, où ils sont plus paresseux, plus tracassés. Ils fleurissent, ils mûrissent, ils se fanent ! »

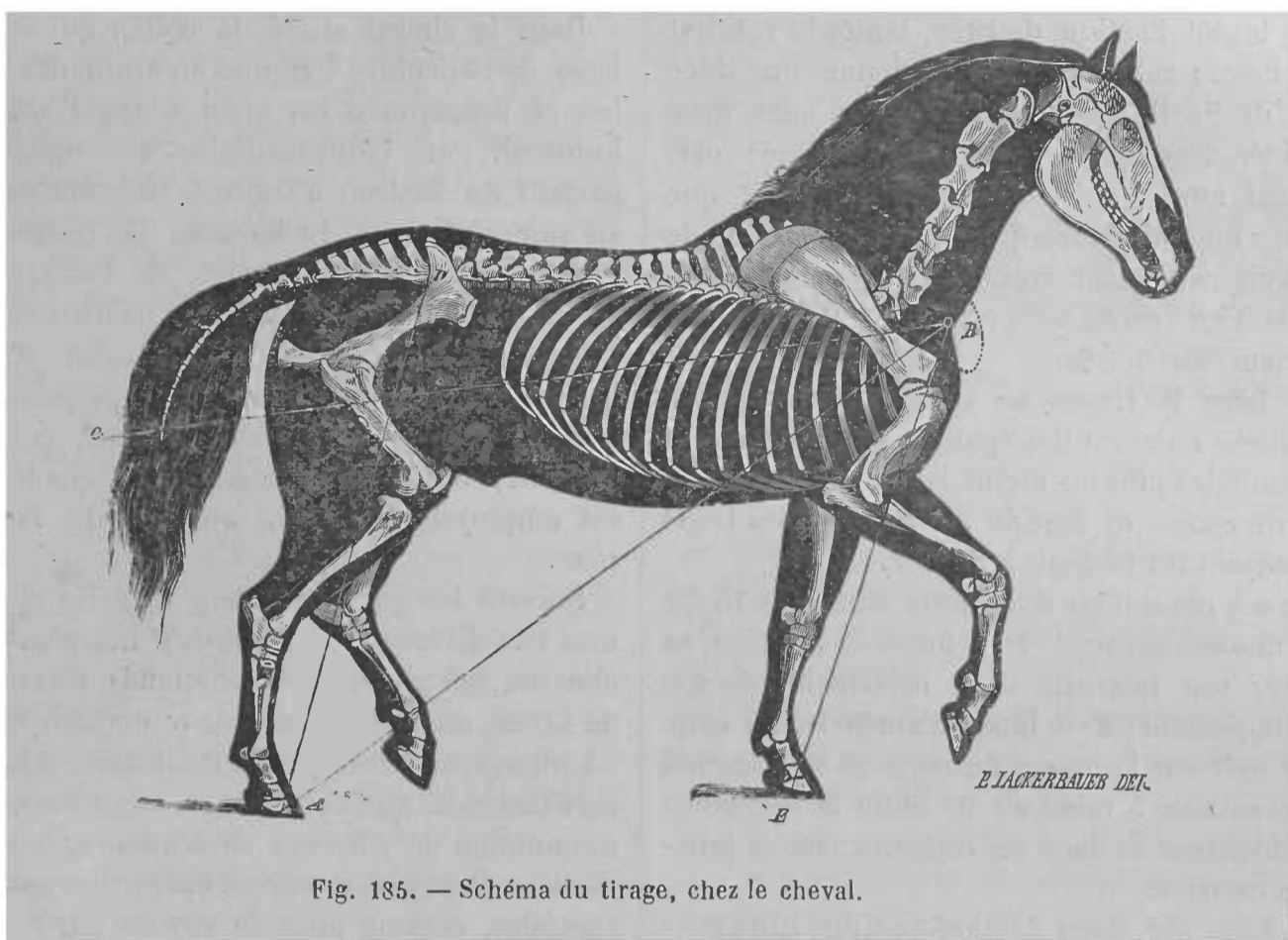


Fig. 185. — Schéma du tirage, chez le cheval.

Usages et produits. — Le cheval est un des instruments les plus puissants de la civilisation. Plus une nation est riche et cultivée, plus elle possède de chevaux.

On peut croire que c'est, avant tout, le service militaire qui a recommandé le cheval à l'attention de l'homme. Aux premiers temps de la civilisation, le cheval fut exclusivement un instrument de guerre (Perses, Parthes, Égyptiens, Numides, etc.). Les premiers cavaliers n'ont pu manquer de prendre promptement supériorité sur leurs voisins ; et les succès des conquérants espagnols au Mexique et au Pérou nous montrent quel prestige la présence d'un tel auxiliaire dut exercer, dans le principe, sur les imaginations. Dans l'antiquité grecque, la fable des centaures en naquit, et l'on voit dans Homère en quelle haute estime étaient tenus les chevaux de bataille des héros. Aujourd'hui ils forment une puissance de guerre.

Au début des sociétés humaines, le cheval n'a sans doute été employé qu'à porter. Les routes carrossables, les canaux, les transports sur les rivières par le halage, les usines créées par l'industrie moderne, les messageries, le roulage, le matériel des armées transporté par des véhicules à roues, tout cela n'existait pas, et ce bel animal ne pouvait être employé que comme bête de somme, ou pour monter des cavaliers dans les combats ou les voyages. De nos jours encore ne

voyons-nous pas les peuples relativement peu civilisés ne se servir du cheval que pour porter l'homme ou des fardeaux ? Le peuple arabe, par exemple, ne le soumet qu'à ce service, et il est probable qu'il en est de même dans tous les pays où la civilisation européenne n'a pas pénétré.

M. Houel (1) établit de même qu'au temps des Romains il n'y avait que deux sortes de chevaux : le cheval de guerre, et le cheval de somme. Le cheval de trait n'était pour ainsi dire pas connu ; et les personnages les plus distingués se laissaient traîner indolemment par des bœufs. On prenait grand soin de préserver ou d'entretenir la vigueur et la vitesse du cheval de guerre, et pour cela on recourait à la race africaine ou arabe. Par là, on se procura le type de l'espèce anglaise de Cleveland, le plus beau et le plus puissant modèle du cheval de voiture. Avec le temps, on trouva qu'il avait trop de prix pour être attelé, qu'il trottait trop haut pour un long voyage, et graduellement s'introduisit un animal d'une allure plus modérée.

Aujourd'hui l'agriculture, l'industrie, le commerce, etc., utilisent le cheval comme bête de selle, de bât et de tirage.

Sous le nom de *tirage*, dit G. Colin (2), on dé-

(1) Houel, *Des différentes espèces de chevaux en France*. Avranches, 1841

(2) Colin, *Traité de physiologie*. Paris, 1870, t. I, 2^e édition.

signe tantôt l'action de tirer, tantôt le résultat de celle-ci : cette expression donne une idée vraie de l'action relativement à son effet, mais une idée très-fausse de son mécanisme ; car, l'animal attelé, au lieu de tirer, ne fait que pousser une résistance qui, placée en arrière de lui, agit cependant comme si elle était appliquée soit en avant de ses épaules, soit à la partie antérieure de sa tête.

1° Dans le tirage au collier, la résistance s'applique en avant des épaules par un bourrelet annulaire plus ou moins large, connu sous le nom de *collier* et destiné à l'attache des traits qui partent du fardeau à traîner.

Il y a à considérer dans cette espèce de tirage trois choses, savoir : 1° la force de traction, sa nature, son intensité et le mécanisme de son développement ; 2° le mode d'après lequel cette force agit sur la masse du corps et se transmet à la résistance à vaincre ; 3° enfin la résistance en elle-même et dans ses rapports avec la puissance motrice.

La force qui, dans l'action de tirer, lutte contre une résistance plus ou moins considérable, n'est autre chose que celle qui met en mouvement la masse du corps dans les divers genres de progression, mais elle a ceci de particulier : 1° qu'elle dérive à la fois des membres postérieurs et des membres antérieurs ; 2° qu'elle s'applique à une double résistance, le centre de gravité et le fardeau à traîner.

Cette force impulsive, de beaucoup supérieure à celle qui met en mouvement la masse du corps dans la progression simple, dérive d'une source unique et d'un mécanisme uniforme. Quelle que soit son intensité, elle n'est produite que par un seul membre à la fois, car les deux ne se trouvent ensemble à l'appui que dans le pas d'une extrême lenteur et à l'instant où l'allure s'engage. Elle est évidemment *développée* suivant une ligne qui s'étend du pied au rachis, en passant par les articulations coxo-fémorale et ilio-sacrée, ligne oblique de bas en haut et d'arrière en avant, formant avec la tige vertébrale un angle d'autant plus obtus que les membres sont plus près de la limite que leur détente est susceptible d'atteindre. Elle *se transmet* de la partie postérieure à la partie antérieure du tronc, c'est-à-dire de la croupe aux régions correspondant au centre de gravité et à la résistance que le collier applique en avant des épaules, par le rachis, suivant la direction DB (*fig. 185*) qui est précisément la direction générale de la région dorso-lombaire.

Dans le cheval attelé, le collier qui ceint la base de l'encolure s'appuie en avant des épaules, et notamment sur chaque angle scapulo-huméral. Par l'intermédiaire des traits qui, partant du fardeau à traîner, viennent se fixer au tiers inférieur du harnais, la résistance à mouvoir n'est plus en arrière de l'animal, elle est en avant de lui et appliquée contre ses épaules, de telle sorte que l'effort destiné à entraîner le fardeau devient un effort de *propulsion*, et non un effort de *traction*, et que, par conséquent, toute la puissance du quadrupède est employée à *pousser* au lieu de l'être à *tirer*.

Suivant les qualités de leur race, les chevaux sont très-diversement employés. Les plus petits chevaux, tels que ceux des Shetlands, d'Ouessant, de Corse, etc., ont chacun leur emploi, comme les plus gros chevaux, dits Boulonnais, Alsaciens ou Flamands, que l'on connaît aussi sous la dénomination de *Chevaux de brasseurs* ; enfin les chevaux étrangers montrent encore des aptitudes spéciales, comme nous le voyons par ceux du nord de l'Europe, de l'Afrique, en particulier du Maroc, de l'Arabie et de l'Asie, soit en Tartarie, ou en Chine, ainsi que par ceux des deux Amériques.

Le cheval est employé pour cultiver les champs et pour en transporter les produits dans les marchés ; la charrue, chaque genre de charrois, chaque service de la ferme, etc., comportent des différences assez notables.

Il est indispensable pour traîner les diligences, pour les postes, le roulage, le halage sur les rivières ou les canaux, les manèges dans les usines diverses, et jusque dans les souterrains : les mines en emploient des quantités considérables.

Les petites voitures et les omnibus de nos grandes villes, les messageries, les voitures de luxe et les attelages élégants, les manèges d'équitation, les promenades, les voyages à cheval dans les pays qui manquent encore de routes carrossables, demandent à chaque cheval des qualités propres.

La cavalerie, l'artillerie, le génie, le train des équipages militaires, des ambulances, tout le matériel de guerre, se servent du cheval : les chevaux des différentes armes sont différents. Le service de l'artillerie exige aussi une race particulière de chevaux.

Chacun de ces services divers et variés exige du cheval des qualités spéciales, sans lesquelles il atteint incomplètement le but proposé. Ainsi,

tantôt on veut qu'il soit beau, élégant, cheval de parade; d'autres fois on lui demande une grande force musculaire, beaucoup de résistance aux fatigues, une bonne vue, de bons pieds, de bons membres; on exige qu'il soit toujours rustique, sobre, docile, obéissant au commandement de celui qui le monte ou le conduit. On veut enfin que ce pauvre animal réponde à tous les besoins des services pour lesquels il est élevé; or, pour y satisfaire, il lui faut des conditions variées de conformation, de tempérament, de volume, de taille et de force musculaire, qui expliquent toutes les difficultés qu'on éprouve pour le perfectionner de manière à le rendre apte aux services variés qu'il nous rend.

Le cheval de selle doit avoir les épaules plates, mobiles et peu chargées; le cheval de trait au contraire doit les avoir grosses, rondes et charnues. Il faut que le cheval ait les jambes d'une longueur proportionnée à sa taille: lorsque celles de devant sont trop longues, il n'est pas assuré sur ses pieds; si elles sont trop courtes, il est pesant à la main.

Les chevaux servent aux charrois de tout genre, tant pour les marchandises que pour les personnes; ils fournissent leur force à l'industrie comme à l'agriculture, et ils s'harmonisent, grâce à la magnificence de leurs allures, avec le luxe des cours et des grandes maisons, en même temps que leur rusticité leur permet de répondre à toutes les exigences du dur laboureur.

Un produit doit donc varier comme les facteurs qui l'engendrent. L'agriculture pastorale a créé des types distincts, portant l'empreinte des diverses localités où ils avaient pris naissance. Mais ces types s'effacent peu à peu. L'uniformité de nourriture, les migrations d'une localité à une autre, la vitesse remplaçant la force, etc., impriment à toutes les races un air de ressemblance qui irait jusqu'à l'identité, si toutes les créatures, sans même en excepter l'homme, ne portaient sur elles l'empreinte ineffaçable du climat et du sol qui ont été comme le moule des parents dont elles descendent. Si donc la civilisation continue cette voie progressive, il pourrait bien se faire que le cheval devint presque exclusivement une machine agricole ou un animal de boucherie. Bien que le rôle principal des chevaux soit de nous aider, en mettant à notre disposition leur force et leur vitesse, ils nous fournissent encore plusieurs produits utiles: nous citerons le lait des juments qui sert pour la fabrication du koumiss, et l'excellent engrais que donne leur fumier.

Indépendamment des services si grands et si nombreux que le cheval rend à l'homme pendant sa vie, il lui fournit en outre, après sa mort, diverses substances utiles.

Voici, d'après Parent-Duchâtelet (1), le détail de la valeur d'un cheval abattu dans un atelier d'équarrissage des environs de Paris. L'industrie sait tout ennoblir et donner du prix aux choses qui semblaient le moins susceptibles d'en acquérir.

Les crins, tant courts que longs, pèsent 100 grammes sur un cheval moyen, et 220 sur un cheval en bon état. Le prix de ce crin est de 10 à 30 centimes.

La peau pèse de 24 à 34 kilogrammes, et vaut de 13 à 18 francs.

Le sang pèse de 18 à 21 kilogrammes, et peut être estimé, quand il est cuit et en poudre, à la somme de 2 fr. 70 à 3 fr. 30.

La viande pèse de 166 à 203 kilogrammes, et peut être estimée, quand elle est appropriée aux engrais ou à la nourriture des animaux, à la somme de 35 à 45 francs.

Les viscères, boyaux, etc., peuvent valoir de 1 fr. 60 à 1 fr. 80.

Les tendons, destinés à la confection de la colle-forte, pèsent ordinairement 2 kilogrammes, et se vendent, après leur dessiccation, 1 fr. 20.

La quantité de graisse varie, suivant l'état du cheval, entre 4 et 30 kilogrammes, ce qui, à 1 fr. 20 le kilogramme, représente une somme de 4 fr. 80 à 26 francs.

Les fers et les clous ont une valeur de 22 à 90 cent.

Les cornes et sabots, réduits en poudre par la râpe et vendus dans le commerce, donnent par cheval une valeur de 1 fr. 50 à 2 francs.

Enfin, les os décharnés, pesant de 46 à 48 kilogrammes, peuvent être vendus, pour la confection du noir animal, de 2 fr. 30 à 2 fr. 40.

La peau transformée en cuir pour faire des chaussures, la graisse, le sang (fabrication du bleu de Prusse raffinage, etc.), les os (bimbeloterie, engrais, fabrication du noir animal, clarification des sirops, etc.), les tendons (colle forte), les intestins (baudruche), les sabots (tabletterie), les crins (bourrelier, tapissier), pour rembourrer des meubles, faire des cordes, des tamis, fournissent à l'industrie et au commerce des matières premières ou des produits variés.

Ainsi un cheval qu'une maladie quelconque

(1) Parent-Duchâtelet, *Des chantiers d'équarrissage de la ville de Paris*, (*Annales d'hygiène publique*, 1^{re} série, t. VIII, p. 5 et suiv., 1832).

vient de faire périr, ou que son possesseur, pour une cause ou l'autre, se voit réduit à faire abattre, peut encore rapporter, comme on le voit en additionnant tous les chiffres que nous venons d'écrire, à celui qui s'occupe avec intelligence de cette industrie, de 62 à 110 francs, ou même 64 à 114 fr., selon M. Payen. Malheureusement, par défaut de lumières, les cultivateurs abandonnent leurs chevaux morts pour un vil prix; un cheval mort dans un bon état ne se vend guère que 25 francs, et celui qui est en mauvais état n'est pas payé plus de 10 francs. Lorsque l'on songe au nombre considérable des chevaux actuellement répandus sur notre territoire, et dont les dépouilles, dans la plupart de nos provinces, demeurent inutiles, faute d'emploi ou d'industrie, on reconnaît qu'il doit se faire une perte énorme par ce défaut de soin.

Mais ce n'est pas seulement sous le rapport de l'économie, c'est encore sous celui de l'hygiène et d'une bonne police que la question mérite d'être considérée. Quoi de plus hideux et de plus dégoûtant que ce spectacle, si fréquent dans nos campagnes, d'une charogne étendue dans un fossé et livrée sans aucune attention à la putréfaction, aux attaques des vers et des oiseaux voraces et à la dent des loups! Si les animaux n'ont pas droit à la sépulture, il est de notre dignité de ne pas faire de leurs cadavres un spectacle nuisible et repoussant pour tout le monde, et de notre intérêt de ne pas repousser le dernier service que leurs membres, après leur mort, peuvent encore nous rendre. Il n'est peut-être pas moins utile d'établir dans le voisinage de nos villes des ateliers d'équarrissage bien entendus et disposés suivant tous les principes de la science industrielle, que d'y élever des abattoirs destinés à nous cacher la vue des ignobles tueries que l'on rencontre encore dans tant de villes.

La viande des chevaux forme chez un grand nombre de peuplades asiatiques une ressource alimentaire de premier ordre, et déjà, dans plusieurs contrées de l'Europe, on a commencé à l'utiliser de la même manière. « L'usage de la viande de cheval, dit Oré (1), touche à l'un des problèmes les plus importants de notre époque, l'alimentation des classes pauvres. Cette question, grâce aux efforts d'un assez grand nombre d'expérimentateurs, d'Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire surtout, a fait un pas immense. Il est dès lors nécessaire de fixer les idées à cet

(1) Oré, *Nouveau Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*. Paris, 1864, t. I, p. 707, art. ALIMENT.

égard et de renverser des préjugés ridicules. J'insisterai donc sur les essais qui ont été tentés, et pour cela, j'emprunterai à Camille Delvaille (1) des détails qu'il a lui-même puisés dans les leçons d'Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire.

« Un fait incontestable et douloureux, c'est qu'il y a des millions de Français qui mangent à peine de la viande. Le Play a établi que :

« 1° Les vigneron de l'Armagnac ont une alimentation suffisante : ils font par jour quatre repas, dont deux avec de la viande.

« 2° Ceux du Morvan ne mangent de la viande qu'une fois par an, le jour de la fête communale ; ils se nourrissent ordinairement de pain et de pommes de terre assaisonnées de lait ou de graisse.

« 3° Les paysans du Maine mangent de la viande deux fois par an : le jour de la fête communale et le mardi gras.

« 4° Ceux de la Bretagne, qui sont les plus malheureux de tous, se partagent en ceux qui ne mangent jamais de viande, et ceux qui en mangent aux grands pardons, c'est-à-dire cinq à six fois dans l'année.

« 5° Les mineurs des montagnes d'Auvergne ne mangent de la viande que six fois par an.

« 6° Les tisserands de la Sarthe ne mangent de la viande que les jours de fête.

« 7° Les maîtres nourrisseurs de la banlieue de Paris ont une alimentation simplement suffisante.

« 8° Les cordonniers de la ville mangent de la viande une ou deux fois par semaine.

« Le Play, dans une lettre adressée à Geoffroy-Saint-Hilaire, a ainsi résumé tous ces faits : « Pour la grande catégorie des ouvriers français, les journaliers agriculteurs, la quantité de viande consommée est à peu près nulle. »

« Or, à côté de ce fait, dont l'observation et l'expérience journalière démontrent la vérité, qu'il y a des millions de Français qui ne mangent pas assez de viande, vient se placer cet autre fait déplorable, qu'il y a tous les mois des millions de kilogrammes de viande qui ne sont pas employés comme nourriture, et qui pourraient l'être.

« Si la viande de cheval est insalubre ou excessivement repoussante, il faudra subir l'état actuel ; mais, s'il en est autrement, ne sera-t-on pas en droit de dire aux classes pauvres : Ne mourez pas de faim en présence d'aliments que vous laissez perdre.

(1) Delvaille, *Études sur l'histoire naturelle*. Paris, 1862, p. 101.

« Il faut donc démontrer que la viande de cheval n'est ni insalubre ni repoussante.

« 1° *Elle n'est pas insalubre.* — Des faits nombreux et authentiques le démontrent. »

Hippocrate (1) range la viande de cheval parmi les viandes légères.

A Tarente, dit Berthollet, on vend publiquement la viande de cheval, et le peuple en fait usage avec plaisir; il ne dédaigne même pas celle des individus morts de maladies.

A l'époque de la Révolution, dit Parent-Duchâtelet, Paris ne fut nourri en grande partie, pendant l'espace de trois mois, qu'avec de la viande de cheval, sans que personne s'en soit aperçu, et sans qu'il en soit résulté le moindre inconvénient.

Larrey parle des bons effets qu'il a obtenus par l'emploi de la viande de cheval et de l'influence salutaire qu'a exercée sur les malades le bouillon qui en provenait. Durant les campagnes de Russie, de Catalogne et des Alpes maritimes, il en donna aux blessés, et elle contribua à leur guérison. Durant le siège d'Alexandrie, en Égypte, non-seulement la chair de cheval servit aux défenseurs de la ville, mais elle fit disparaître une épidémie scorbutique dont ils souffraient. Après la bataille d'Eylau, Larrey en servit à ses malades en soupe et en bœuf à la mode; comme les assaisonnements ne manquaient pas, les soldats distinguèrent à peine cette viande de celle à laquelle ils étaient habitués. Une autre fois, se trouvant dans l'île Lobau avec six mille blessés et privé de toute ressource, il eut encore recours au même moyen. Les plastrons des cuirasses des cavaliers démontés remplacèrent les marmites absentes; faute de sel ou de poivre, on accommoda la viande avec de la poudre à canon et on fit une soupe que Masséna, entre autres, déclara excellente. Si la chair de cheval a paru dure à certaines personnes, c'est qu'elles en ont fait usage dans les plus mauvaises conditions; notre meilleure viande de boucherie n'est pas mangeable, lorsque l'animal qui l'a fournie est mort récemment. Le baron Larrey affirme même que le foie de cheval est préférable à celui des bêtes à cornes. Nous savons tous, d'ailleurs, que la viande de cheval fut un mets très-recherché durant la retraite de Russie.

Parent-Duchâtelet la recommande comme pouvant être très-utile aux classes pauvres.

« 2° *Elle n'est pas répugnante.* — Certaines

(1) Hippocrate, *Œuvres complètes*, trad. E. Littré, *Du régime*, liv. 2. Paris, 1849, t. VI, p. 547.

peuplades, telles que les Tartares et les Tongouses, mangent les chevaux qu'elles tuent, d'après Pallas.

« Gmelin dit que les peuples de ce pays mangent les chevaux et les préfèrent aux vaches. Il en est de même des Chinois. Le Play raconte que lorsque les Baskirs reçoivent un étranger, ils considèrent comme un raffinement d'hospitalité et comme un grand régal, de lui offrir un mets dans lequel il entre de la viande de cheval et une pâtée de riz. Selon Hérodote, chez les peuples de l'Asie cette viande était très-estimée. »

La viande de cheval formait la nourriture principale des premiers peuples du Nord, et ce fut leur conversion au christianisme qui les fit renoncer à l'usage de cet aliment.

Keyssler (1) explique à sa façon le motif de la répugnance qu'inspire la viande de cheval. « Les anciens Celtes, dit-il, sacrifiaient à leurs dieux des chevaux qu'ils mangeaient dans le repas qui suivait le sacrifice; l'horreur qu'on ressentit pour ces actes d'idolâtrie se répandit jusque sur la chair de la victime. Et ce fut sans doute à cause de cela que le clergé catholique mit tant de zèle à proscrire ce mets et à le faire considérer comme immonde. Le pape Grégoire III, en écrivant à saint Boniface, évêque de Germanie, lui disait d'abolir cette coutume et d'imposer de sévères pénitences à ceux qui mangeaient du cheval, parce que leur action était exécrable.

« Il nous semble plus raisonnable d'attribuer la répugnance en question à l'affection que l'homme ressent pour l'animal qui souvent devient le compagnon de ses fatigues et de ses dangers.

« A tous ces faits viennent s'ajouter des expériences récentes, instituées dans le but d'apprécier d'une manière plus exacte et plus pratique les qualités de cette chair.

« Renault, directeur de l'École vétérinaire d'Alfort, donna au mois d'août 1855 un repas dans lequel on servit de la viande de cheval et de la viande de bœuf arrangées de deux manières. L'un des convives, Amédée Latour, rendit compte de ce dîner. Nous lui empruntons les passages suivants :

« *Bouillon de cheval.* — Surprise générale! C'est parfait, c'est excellent, c'est nourri, c'est corsé, c'est aromatique, c'est riche de goût, c'est le classique et admirable consommé dont la tradition, malheureusement, se perd de jour en jour dans les ménages parisiens.

« *Bouillon de bœuf.* — C'est bon, mais, compa-

(1) Keyssler, *Antiquitates selectæ, septentrionales et celticæ*. Hanoveræ, 1720.

rativement, c'est inférieur, moins accentué de goût, moins parfumé, moins résistant de sapidité.

« *Bouilli de cheval.* — C'est le goût du bœuf bouilli, mais pas de première catégorie ; j'ai mangé de meilleur bœuf, mais j'en ai mangé aussi de beaucoup plus médiocre ; somme toute, c'est très-mangeable.

« *Rôti de cheval.* — C'est le filet de la bête qui a été légèrement mariné et richement piqué. Explosion de satisfaction ! Rien de plus sain, de plus délicat et de plus tendre. Le filet de chevreuil, dont il rappelle l'arôme, ne lui est pas supérieur.

« En résumé, la viande d'un vieux cheval de vingt-trois ans a donné : un bouillon supérieur ; un bouilli bon et agréable ; un rôti exquis.

« Lavocat, de Toulouse, a répété l'expérience de Renault, d'Alfort, avec les mêmes résultats.

« Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire donna aussi un déjeuner dans lequel on servit du cheval. L'un des invités, un médecin, interrogé sur la qualité de la viande qu'il mangeait, crut qu'il s'agissait d'un animal nouveau et répondit : « Je pense qu'il sera utile d'acclimater ce mammi-« fère. »

« Après les détails dans lesquels je viens d'entrer, il est incontestable que la viande de cheval, loin d'être insalubre et repoussante, offre des qualités qui sont de nature à la faire accepter comme un aliment utile.

« Évaluons maintenant les ressources que pourrait nous fournir l'introduction de la viande de cheval dans notre alimentation ; c'est là une question de la plus haute importance.

« Nous avons en France, d'après plusieurs statistiques, trois millions de chevaux, auxquels il faut ajouter quatre cent mille mulets ; en admettant qu'il en meure chaque année le quinzième, nous arrivons au chiffre de 226,000 chevaux, qui donneront 50,774,000 kil. de viande, ce qui fait 1,529 kil. par jour. Or, d'après Payen, la race bovine nous en fournit 302,000 kil. ; il en résulte que la quantité de viande retirée du cheval est le sixième de celle que produit le bœuf. Sur ce nombre il y a à déduire les chevaux non mangeables, ce qui fait environ le quart.

« Tels sont les résultats auxquels on arrive pour la France. Voici ceux de Paris. Sous Louis XVI, par ordre de Necker, on arriva à savoir que l'on abattait par an 9,125 chevaux, produisant 2,044,027 kil. de viande. Sous l'Empire et la Restauration, Huzard a vu qu'il mourait

12,775 chevaux, dont la chair pouvait être évaluée à 2,861,000 kil.

« Supposons qu'aujourd'hui il meure annuellement 15,000 chevaux, cela fait 3,360,000 kil. de viande pour Paris. Que devient cette viande ? et si elle n'est pas utilisée, ne la voit-on pas produire des effets funestes ?

« A Vienne, en 1853, un banquet organisé pour l'appréciation de la viande de cheval fut empêché par une émeute populaire. Eh bien ! en 1854, un an après, 32,000 livres de cet aliment furent vendues en quinze jours. On compte dans cette ville dix mille personnes qui en mangent, et on la vend à 15 et 20 centimes la livre.

« 3,800 chevaux ont été abattus pendant l'année 1868, afin de satisfaire le goût délicat des hippophages berlinois.

« On objectera peut-être que les chevaux sont atteints de maladies contagieuses, telle que le farcin et la morve, et que dès lors il pourrait être dangereux d'utiliser pour l'alimentation la viande qu'ils fournissent.

« Cette objection est plus sérieuse en apparence qu'en réalité. La réponse que nous ferons sera applicable, non-seulement à la viande de cheval, mais à celle des animaux malades. Des faits nombreux, dit Fleury, attestent que des hommes ont mangé, sans en éprouver aucun accident, de la chair provenant d'animaux morts de la pustule maligne, du typhus, de la rage. Pendant la révolution de 1789, des indigents de Saint-Germain et d'Alfort mangèrent sept à huit cents chevaux morveux et farcineux, sans être le moins du monde incommodés. En 1814, 1815, 1816, tous les animaux morts du typhus contagieux furent consommés sans que le moindre accident ait été signalé. Depuis un temps immémorial on consomme dans Paris les vaches atteintes de phthisie pulmonaire.

« Il paraît constant, d'après Huzard, que les viandes provenant d'animaux malades, lorsqu'elles ont été dénaturées par la cuisson, ne peuvent être regardées que comme viande de médiocre qualité, et non comme un aliment dangereux.

« Il résulte d'une longue série de recherches entreprises par Renault : 1° qu'il n'existe aucune raison sanitaire de prohiber l'alimentation des porcs et des poules nourris avec les débris des clos d'équarrissage, quels qu'ils soient ; 2° qu'il n'y a aucun danger pour l'homme à manger la chair cuite ou le lait bouilli, provenant de bœufs, vaches, porcs, moutons, poules, affectés de mala-

dies contagieuses, quelle que soit la répugnance bien naturelle que puissent inspirer ces produits.

« A Alfort, et dans un grand nombre de porcheries, les porcs sont nourris avec de la viande provenant de chevaux morts de toutes espèces de maladies, et sous l'influence de cette nourriture ils engraisent rapidement et fournissent une viande excellente et parfaitement saine à l'alimentation de l'homme.

« Qu'y a-t-il donc à faire pour répandre parmi nous l'usage de la viande de cheval, en attendant que les autorités des villes et des départements croient pouvoir prendre des mesures à ce sujet ? Il faut que chacun fasse tous ses efforts pour propager les notions puisées dans les données de l'expérience et pour éclairer ceux qui ne sont pas convaincus.

« En résumé, le peuple ne manque pas de viande ; qu'il ne laisse pas perdre des millions de kilogrammes qu'il peut utiliser pour sa nourriture. »

Selon l'âge, le sexe et les services, le cheval prend des noms différents.

Le cheval mâle qui n'a pas subi la castration est dit *entier* ; s'il est employé comme reproducteur, il est dit *étalon*.

Il porte le nom de *poulain* ou *pouliche* jusqu'à la chute des pinces de lait ; enfin il prend les noms de *haque*, *coursier*, *bidet*, *jument*, *haquenée*, *cavale*, *poulinière*, etc.

On a divisé les races de chevaux en deux grandes catégories : 1° chevaux *communs*, ou *de tirage* ; 2° chevaux *légers*, ou *de selle* et *d'attelage*. Cette division n'est rigoureuse que pour les types extrêmes ; les chevaux à deux fins, ceux de tirage rapide, constituent des races intermédiaires qui appartiennent à la fois aux deux catégories. Toutefois, le cheval *commun* et le cheval *distingué* représentent chacun un type différentiel et caractéristique. Le cheval bousillonnais est un exemple du premier, et le cheval anglais un modèle du second. L'un est la *mollesse extrême*, l'autre la *vitesse prodigieuse*. La matière du cheval commun est *gonflée*, exubérante ; elle est *condensée*, réduite au nécessaire dans le cheval distingué (os et muscles beaucoup plus denses). Le ressort est de fer dans le premier, il est d'acier dans le second, etc.

Les formes et la taille varient selon les localités et les progrès de la civilisation. La poudre a tué le grand cheval de bataille ; la vapeur menace de remplacer les gros chevaux de tirage.

Les chemins de fer, le morcellement des propriétés, les routes multipliées, les prairies artificielles, la culture autrefois inconnue des tubercules et des racines, tout cela métamorphosant la nourriture du cheval et changeant profondément les conditions du travail, a nécessité des modifications correspondantes. Le volume et la forme du cheval ont été appropriés aux exigences d'une société progressive. Or, la race, à part les aptitudes toutes vitales, n'est qu'une modification constante et héréditaire de la forme et du volume.

Sans accepter ni repousser cette division, nous préférons une classification topographique qui n'est qu'un arrangement méthodique des races d'après les lieux où elles se trouvent, et non d'après les caractères qu'elles présentent.

Les Arabes, les Turcs, les Persans se placent à la tête des peuples qui estiment le cheval selon ses mérites ; puis viennent les Anglais et les Espagnols ; et en troisième ligne seulement les Français, les Allemands, les Italiens, les Portugais et les Danois.

1° Les races asiatiques.

Les chevaux dérivant du sang oriental sont très-nombreux. Les types les plus remarquables, et les plus célèbres parmi eux, sont ceux qui fournissent les races *arabes*, *persanes* et *turques*.

1° Les races arabes.

Parmi les chevaux d'Orient, ceux qui méritent le premier rang sont sans contredit les races arabes, qui sont, comme nous le verrons, très-nombreuses, et qu'on réunit sous le type idéal du *cheval arabe*.

« Le livre de Job, dit Paul Gervais, nous montre que les anciens Arabes s'occupaient du cheval, mais on ne doit pas en conclure que toute la grande presque-île asiatique, à laquelle nous donnons aujourd'hui le nom d'Arabie, ait possédé naturellement cette utile espèce. Strabon dit que, de son temps, elle n'existait pas dans l'Arabie du sud, comprenant une grande partie de l'Arabie Heureuse, et quoique les conquêtes des Arabes modernes aient été rendues plus faciles par les excellents coursiers dont leur cavalerie s'enrichit successivement, ils n'avaient d'abord qu'un petit nombre de chevaux. L'histoire rapporte que le Prophète n'en avait que deux dans son armée lorsqu'il marcha sur la Mecque pour tirer vengeance de ses ennemis, et sur la liste du butin dont il s'empara on voit figurer des cua-

meaux, des moutons, de l'argent, des hommes captifs, mais point encore de chevaux. »

Aux yeux de l'Arabe, le cheval est l'animal le mieux doué; il est l'égal de l'homme, s'il n'est même pas plus prisé que lui. Chez un peuple qui vit dispersé sur un grand espace, adonné à l'élève des bestiaux, et moins attaché à la glèbe que nous, hommes du Nord, le cheval doit être tenu en très-grande estime. Il est nécessaire à la vie de l'Arabe; c'est avec lui qu'il peut accomplir ses voyages; c'est à cheval qu'il garde ses troupeaux; c'est par son cheval qu'il brille dans les fêtes et dans les combats: il vit, il aime, il meurt à cheval. L'amour du cheval est un sentiment qui fait partie de la nature de l'Arabe, du Bédouin; il le suce avec le lait de sa mère. Ce noble animal est le plus fidèle compagnon du guerrier, le premier serviteur du maître, le favori de la famille. L'Arabe lui prodigue toujours les soins les plus minutieux. Il connaît ses mœurs, ses besoins; il lui compose des poèmes, le célèbre dans ses chants, en fait le sujet favori de tous ses entretiens.

La légende contribue encore à rehausser le cheval aux yeux de l'Arabe. Il le regarde comme le don le plus précieux que lui ait fait le Créateur, il croit en être seul légitime possesseur. Lorsque le Tout-Puissant, lui disent ses prêtres, voulut créer le cheval, il dit au vent du sud: « De toi, je veux tirer un nouvel être qui portera mon honneur. Condense-toi, dépose ta fluidité et revêts une forme visible. Cet être devra être aimé et estimé de mes esclaves. Il devra être craint de tous ceux qui suivent mes commandements. » Et il fut obéi: il prit quelque peu de cet élément devenu palpable, souffla dessus, et le cheval fut produit. « Va, cours dans la plaine, dit alors le Créateur à l'animal, tu deviendras pour l'homme une source de richesse et de bonheur; la gloire de te dompter ajoutera à l'éclat des travaux qui lui sont réservés. Je t'ai créé sans pareil. Tous les trésors de la terre sont entre tes yeux. Tu fouleras mes ennemis sous tes pieds, mais tu porteras mes serviteurs sur ton dos. Ce doit être le siège d'où les prières monteront vers moi. Tu dois être heureux sur toute la terre, et placé au-dessus des autres créatures, tu dois devenir l'amour des maîtres de la terre. Tu dois voler sans ailes et vaincre sans épée! »

Mahomet a fait de l'amour des chevaux un précepte de religion. « Tu gagneras autant d'indulgences que tu donneras chaque jour de grains d'orge à ton cheval. »

De cette croyance résulte cette opinion que le cheval ne peut être heureux qu'entre les mains des Arabes; de là provient leur répugnance à livrer des chevaux à des infidèles, et notamment à des chrétiens. Abd-el-Kader, au faite de sa puissance, punissait de mort le musulman qui avait vendu un de ses chevaux à un chrétien.

L'Arabe est tellement pénétré des mérites de son cheval; le bonheur qu'il a de parcourir l'espace sur ce noble animal, est si grand, qu'il a des milliers de poésies et de proverbes pour exprimer ce sentiment. Deux seuls en rendront témoignage. Ils disent ordinairement: « Le cheval est la plus belle créature après l'homme; la plus noble occupation est de l'élever; le plus délicieux amusement de le monter, et la meilleure action domestique de le soigner. » « Le paradis sur terre est le cheval, les Livres de la sagesse et le cœur de la femme. » Le cheval, comme on voit, est mis en première ligne.

Le chant célèbre de l'Arabe Omaja à son coursier prouve encore combien le cheval est en honneur chez les Arabes.

« Te voilà, noble coursier, prêt à t'élancer dans la carrière, éclatant de blancheur comme un rayon de soleil.

« Les mèches qui flottent sur ton front ressemblent à la chevelure soyeuse de la jeune fille, agitée par le vent d'orient.

« Ta crinière est le nuage ondulé du midi qui vole dans les airs.

« Ton dos est un rocher que polit un ruisseau qui coule doucement.

« Ta queue est belle comme la robe flottante de la fiancée du prince.

« Tes flancs brillent comme les flancs du léopard qui se glisse pour saisir sa proie.

« Ton cou est un palmier élevé sous lequel se repose le voyageur fatigué.

« Ton front est un bouclier qu'un habile artiste a poli et arrondi.

« Tes naseaux ressemblent aux antres des hyènes;

« Tes yeux, aux astres des deux Gémeaux.

« Ton pas est rapide comme celui du chevreuil qui se rit des ruses du chasseur.

« Ton galop est un nuage qui porte la tempête et qui passe sur les collines avec un roulement prolongé de tonnerre.

« Ton port ressemble à la verte sauterelle qui s'élève du marécage.

Viens, cher coursier, les délices d'Omaja!

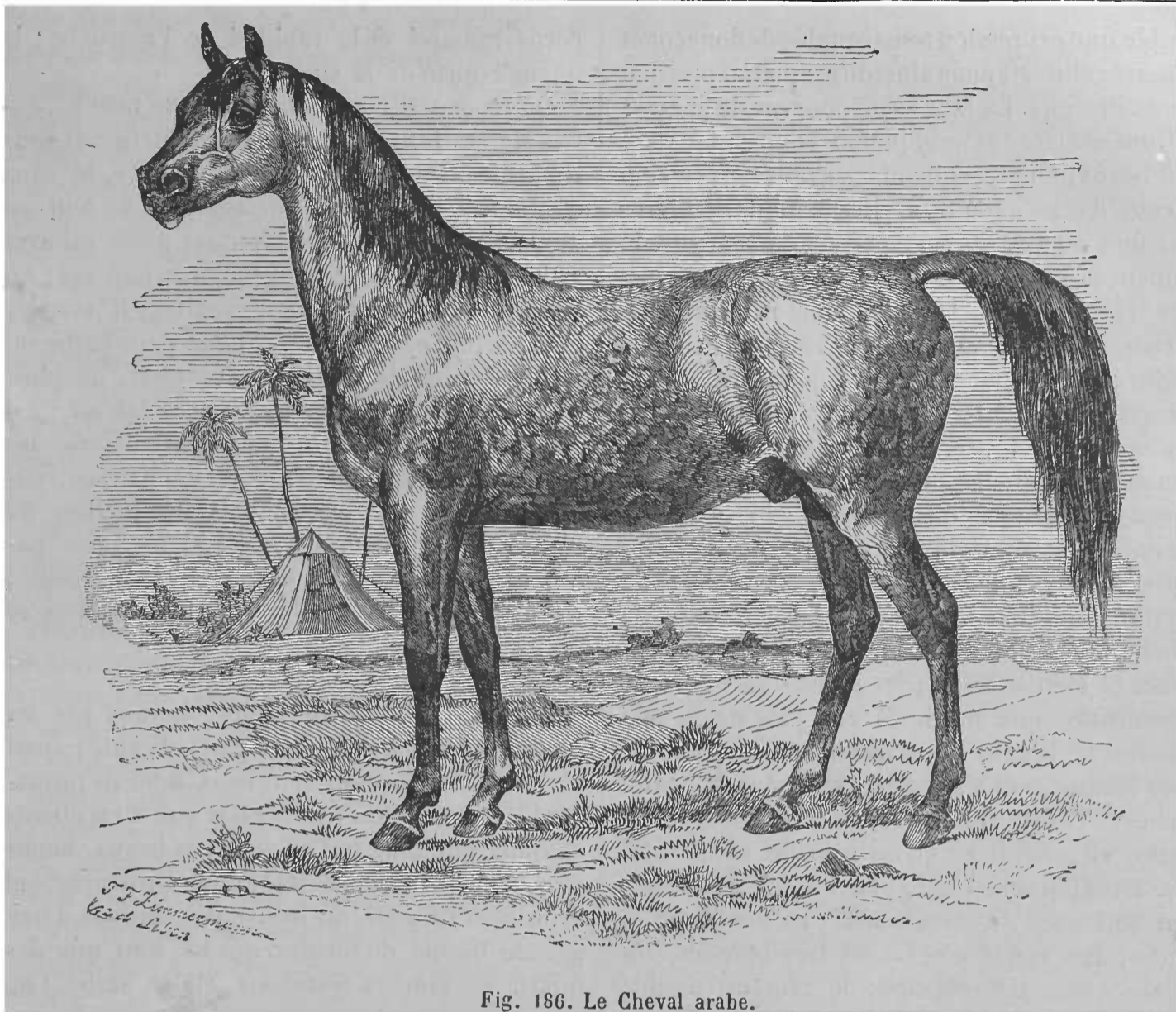


Fig. 186. Le Cheval arabe.

bois le lait du chameau, pais les herbes odoriférantes.

« Et si je meurs, meurs avec moi ! Ton âme ne descendra pas dans la terre, elle s'élèvera aussi en haut, et alors je parcourrai avec toi les espaces célestes. »

Certes, on aime les chevaux dans un pays où a été composé un pareil chant, et malgré ce qu'il a perdu nécessairement par deux traductions, on y admire la poésie des idées, et le portrait si bien tracé du coursier du désert dans sa sauvage beauté.

Caractères. — Il serait impossible de rapporter ici tous les détails minutieux que les Arabes prennent en considération pour établir la bonté du cheval ; nous, hommes du Nord, nous ne les saisissons point, et nos plus grands connaisseurs sont forcés d'avouer, à leur honte, qu'ils ne connaissent pas le cheval arabe.

Le cheval arabe (*fig. 186*) est bien bâti ; il est de tous les chevaux le plus beau par les formes et par l'élégance. Il est de taille moyenne (de 1^m,45 à 1^m,56), et même plutôt petit que grand ; ses for-

BREHM.

mes sont très-sèches, quoique arrondies et agréables. Généralement étoffé, il a la peau fine.

La robe la plus commune est le gris, qui devient blanc avec l'âge ; le gris truité est très-estimé, et après le gris, le bai ou l'alezan. La robe noire et le bai clair éclatant sont extrêmement rares. Le poil est fin, soyeux, et présente d'admirables reflets dorés, argentés, bronzés, qu'on ne trouve que dans les chevaux d'origine orientale, et qui simulent l'éclat du satin. Dans les chevaux blancs la peau est noire, ce qui contribue encore à la beauté des reflets.

Les articulations sont larges et fortes ; elles servent de point d'attache à des muscles puissants, qui se dessinent sous une peau lisse parcourue en tous sens par des veines saillantes.

Le cheval arabe doit avoir quatre *larges* : le front, le poitrail, les bronches et les membres ; quatre *longs* : le cou, la partie supérieure des jambes, le ventre, et les flancs, et quatre *courts* : le sacrum, les oreilles, la fourchette et la queue.

Sa physionomie toute particulière le fait aisément reconnaître. Sa tête (*fig. 187*) a dans son en-

semble une expression remarquable de douceur et de fierté : elle est, pour ainsi dire, aplatie, presque carrée et sèche. La face est dépourvue de chairs ; le front est large et quelquefois bombé ; les yeux sont beaux, foncés, saillants, « ayant l'expression de ceux d'une amante ». Des paupières noires sont une beauté, un caractère de race auquel tiennent les Arabes. Les oreilles sont tantôt petites, tantôt un peu longues, mais minces, bien placées, droites, légèrement recourbées à la pointe et en même temps très-mobiles. La ganache est un peu forte, le chanfrein droit ou un peu renfoncé et presque concave, les naseaux « aussi larges que la gueule du lion », susceptibles d'une grande dilatation quand le cheval est animé, et doués d'une mobilité par suite de laquelle se forment des plis qui donnent à la physionomie une expression particulière. La bouche est médiocrement fendue ; la tête est carrée et bien attachée ; les joues sont plates, et la courbure que forme le cou près de la tête rehausse la beauté de la nuque. L'encolure est assez longue pour s'arrondir avec grâce, et quand le cheval court, elle fait saillie à sa partie inférieure, et produit ce qu'on appelle *encolure de cerf*. La crinière est fine, peu touffue ; le garrot bien sorti sans être tranchant ; le dos droit et mince ; les vraies côtes sont très-longues, les fausses côtes très-courtes ; le rein est double et bombé, le sacrum large, la croupe longue et arrondie. La queue peu garnie en haut, l'est davantage à sa partie inférieure, et descend jusque près de terre : elle est bien attachée et très-bien portée. Les parties postérieures, le rein, la croupe, sont surtout d'une force remarquable. Les jarrets sont un peu rapprochés l'un de l'autre, conformation particulière aux animaux les plus rapides, tels que cerf et chevreuil. Les épaules sont libres et musculeuses ; il en est de même de l'avant-bras. La partie antérieure du crâne est très-développée, la cervelle volumineuse. Les jambes sont sèches, fines et nerveuses ; le tendon est bien détaché ; le canon des jambes antérieures est court ; les pieds sont de forme ovale, la corne en est très-dure, le sabot noir, d'une seule couleur ; les pieds de devant sont quelquefois un peu tournés en dehors. Pour les Arabes le cheval qui a le poitrail d'un lion, la croupe d'un loup, les cuisses longues comme celles de l'autruche, musculeuses comme celles du chameau, réunit les qualités physiques essentielles.

La jument doit avoir le courage et la large tête du sanglier ; la grâce, l'œil et la bouche de la gazelle ; la gaieté et la prudence de l'antilope ; le

corps ramassé et la rapidité de l'autruche ; la queue courte de la vipère.

On reconnaît encore un cheval de race à d'autres signes. Il ne mange qu'à son râtelier. Il aime les arbres, les verts pâturages, l'ombre, les eaux courantes ; il hennit à leur aspect. Il ne boit pas avant d'avoir agité l'eau avec ses pieds ou avec sa bouche. Ses lèvres sont toujours fermées ; ses yeux et ses oreilles, toujours agités ; il jette son cou à droite et à gauche, comme pour parler ou demander quelque chose. On croit, de plus, qu'il ne s'accouple qu'avec ses semblables.

Ces divers caractères indiquent, d'après les Arabes, un cheval rapide et de bonne race, réunissant à la fois les qualités du lévrier, du ramier et du chameau. Cependant il ne paraît pas, dans le repos, ce qu'il est en réalité : c'est surtout dans l'action que ses qualités se développent.

Les Arabes estiment leurs chevaux par les qualités beaucoup plus que par la beauté ; aussi les meilleurs chevaux sont ceux dont ils propagent la race, et l'on trouve chez eux d'excellents chevaux pur sang qui ne sont pas beaux, tandis que dans la Syrie et les autres provinces qui avoisinent l'Arabie, on trouve des chevaux d'une grande beauté de formes, qui ne sont que des métis. Le fameux *Godolphin*, étalon arabe, l'un de ceux qui ont le plus contribué à créer la race anglaise actuelle, *Godolphin* n'était pas beau, et on en faisait si peu de cas qu'il traînait à Paris la charrette d'un porteur d'eau. C'est là qu'il fut acheté pour être transporté en Angleterre. *Vizir*, l'un des meilleurs étalons de l'ancienne race ducale de Deux-Ponts, n'était pas beau. *Turck-mainati*, le père de la race si estimée de *Trakenen*, en Prusse, faisait le service de bidet de poste entre Damas et Alep, lorsqu'il fut acheté par M. Kaunitz, pour être transporté en Europe.

Les meilleures races ont les noms les plus curieux, et, d'ordinaire, il faut un initié pour les expliquer. Tous les Arabes sont fermement convaincus que, depuis des siècles, les chevaux se sont conservés purs ; aussi veillent-ils avec soin sur leur reproduction, pour éviter tout mélange de sang étranger. De là, certains usages : ainsi une jument n'est jamais saillie qu'en présence de témoins ; il en est de même lorsqu'elle met bas. Chaque propriétaire d'un bel étalon doit le donner à celui qui le lui demande pour saillir une jument de race. Les étalons de bonne race étant très-recherchés, les propriétaires de juments font des centaines de lieues pour en ob-

tenir une saillie. En échange, le propriétaire de l'étalon reçoit une certaine quantité d'orge, un mouton, une outre de lait. Accepter de l'argent est déshonorant : *Trafiquant de l'amour du cheval*, telle est l'injure que s'attire celui qui le fait. Ce n'est que quand on demande à un Arabe de prêter son étalon de race pour saillir une jument de race inférieure, qu'il a le droit de refuser la demande. Mais les Arabes sont si connaisseurs, que ce cas ne se présente à peu près jamais.

La généalogie de chaque cheval est aussi bien tenue, aussi authentique que celle des plus fières familles de notre noblesse. On peut en remonter très-régulièrement la filiation jusqu'à plus de quatre siècles. Les Arabes vont même jusqu'à donner deux mille ans d'existence à la race noble qu'ils nomment *Kohchlani*.

Pendant la durée de la gestation, la jument est traitée avec beaucoup de soins, mais on ne la ménage que dans les dernières semaines. Lors de la mise bas, il faut, comme nous l'avons dit, des témoins pour constater l'origine du poulain.

Celui-ci est élevé soigneusement, et dès sa jeunesse, il vit sous la tente et fait, pour ainsi dire, partie de la famille. Aussi les chevaux arabes sont-ils de vrais animaux domestiques, comme le chien ; on peut les laisser en toute sécurité dans la tente et dans la chambre des enfants. J'ai vu moi-même une jument jouer avec les enfants de son maître, comme l'aurait fait un grand chien. Trois petits garçons, dont le plus jeune pouvait à peine marcher, s'amusaient avec cette bête intelligente, et la tourmentaient à qui mieux mieux ; celle-ci se laissait tout faire ; bien plus, elle semblait se prêter aux caprices des enfants.

A la mamelle, le poulain reçoit, outre le lait de sa mère, du lait de chamelle. Dès que ses dents peuvent la triturer, on lui offre de l'orge concassée et ramollie ; après le sevrage, il paît les meilleures herbes, mais l'orge est toujours sa principale nourriture.

A dix-huit mois, commence l'éducation du noble animal : elle dure jusqu'à ce qu'il soit complètement adulte. Un enfant s'exerce d'abord à le monter. Il conduit le cheval à l'abreuvoir, au pâturage ; il le nettoie, le soigne. Tous deux apprennent en même temps à devenir, le jeune garçon un cavalier, le poulain un cheval de selle. Mais jamais le jeune Arabe ne cherchera à forcer le poulain qu'on lui a confié ; jamais il ne lui fera entreprendre l'impossible. L'éducation commence dans la campagne, elle se poursuit dans

la tente. On veille sur chaque mouvement de l'animal, on le traite avec amour et tendresse, mais on ne supporte de sa part ni méchanceté, ni désobéissance. Ce n'est qu'à deux ans qu'on met au cheval la selle pour la première fois, et encore avec précaution. Le mors est entouré de laine, souvent arrosée d'eau de sel, pour que le cheval s'y habitue plus aisément. On lui met d'abord une selle aussi légère que possible. A trois ans, on exige plus du cheval. On l'habitue peu à peu à faire usage de toutes ses forces, mais on ne lui refuse rien, en fait de nourriture. Ce n'est qu'à sept ans, qu'on regarde le cheval comme complètement élevé ; de là le proverbe arabe : « Sept ans pour mon père, sept ans pour moi et sept ans pour mon ennemi. » Nulle part, plus qu'au désert, on n'est convaincu de la force de l'éducation. « Le cavalier forme son cheval, « comme le mari sa femme, » disent les Arabes.

Suivant sa beauté, on donne au cheval différents noms ; souvent ceux de la femme que l'on aime, plus souvent encore ceux que l'on donne aux esclaves. Ainsi, on nomme les juments : *Aarousa* (fiancée), *Luli* (perle), *Mordjaana* (corail), *Rhasahl* (gazelle), *Naama* (autruche), *Salima* (la bénie), *Saada*, *Rabace*, *Masaouda* (l'heureuse), *Mahmouda* (l'estimée), etc. L'étalon ne partage l'honneur de la jument que quand il est très-remarquable.

C'est un fait connu, que le cheval arabe n'arrive à sa perfection que là où il est né ; ainsi, les chevaux du Sahara, quelque bons qu'ils soient, ne valent cependant pas ceux qui sont nés et qui ont été élevés dans l'Arabie Heureuse. Lorsqu'un guerrier entreprend une tentative périlleuse, ce n'est pas à lui, c'est à son cheval que la famille souhaite du bonheur, et si après le combat celui-ci revient seul à la tente, la douleur que cause la mort du guerrier est moindre que la joie de voir le cheval sain et sauf. Le fils ou le plus proche parent du défunt monte le noble animal, et à lui incombe le devoir de venger son père ou son parent ; la perte du cheval n'est pas expiée par l'accomplissement de la vengeance. Si le cheval a été tué dans le combat, ou est resté entre les mains de l'ennemi, quand l'Arabe rentre chez lui, seul, à pied, un mauvais accueil l'attend ; les cris et les plaintes ne cessent pas, et le deuil se prolonge des mois entiers.

A la vérité, un pareil cheval est inappréciable, aussi l'Arabe le traite-t-il avec un amour sans égal. Dès sa jeunesse, l'animal ne reçoit aucune mauvaise parole, jamais un coup. Il est élevé avec soin et patience ; il a sa part des joies

et des peines de son maître ; il partage sa tente et même sa couche. Il n'a pas besoin du fouet ; un simple attouchement de l'éperon, une parole de son cavalier suffisent pour le lancer. L'homme et l'animal ne font plus qu'un, et quand l'un manque à l'autre ils se sentent incomplets. Plus d'une fois un cheval a enlevé le cadavre de son maître tombé dans le combat, et l'a ramené dans la tente, comme s'il savait qu'il ne faut point le laisser exposé aux injures de ses ennemis.

La sobriété du cheval arabe est des plus remarquables. Il se contente de peu, et avec la plus faible nourriture, il supporte encore les plus grandes fatigues. Aussi ne doit-on pas s'étonner si des centaines de poètes ont chanté ses louanges ; s'il est le seul sujet des conversations autour du feu du campement ; s'il est l'orgueil et le trésor le plus précieux de l'Arabe.

Une foule de faits prouvent combien il est difficile au fils du désert de se séparer de son cheval. La vue même de l'or, qui éblouit d'ordinaire cet homme adonné au pillage, ne peut le décider à céder à autrui son compagnon. Plus le cheval est noble, plus il est cher à la famille qui le possède. S'agit-il même du cheval le plus ordinaire, que son propriétaire est obligé de vendre, on sera en pourparlers des heures entières, car son premier maître envie par avance l'homme heureux qui doit le lui enlever.

Les louanges que, dans ces circonstances, l'on donne au cheval sont vraiment comiques par leur exagération. « Ne dis pas que cet animal est mon cheval ; dis qu'il est mon fils ! Il court plus vite que le vent d'orage ; plus vite que le regard qui parcourt la plaine. Il est pur comme l'or ; son œil est clair et perçant ; il aperçoit un cheveu dans les ténèbres. Il atteint la gazelle à la course. Il dit à l'aigle : Je vais là comme toi. Lorsqu'il entend les cris de joie des jeunes filles, il hennit de plaisir ; son cœur bondit au sifflement des balles. Il demande une aumône de la main de la femme ; de ses sabots, il frappe l'ennemi au visage. Quand il peut courir selon son bon plaisir, des larmes coulent de ses yeux. Que le ciel soit pur, ou que le vent de la tempête masque le soleil par des nuages de sable, peu lui importe ; il est un noble cheval qui dédaigne les fureurs de la tourmente. Il n'y en a pas un dans ce monde qui lui soit égal. Il a en courant l'agilité de l'hirondelle. Il est si léger, qu'il pourrait danser sur la poitrine de ton amante sans la blesser. Son allure est si douce, qu'en pleine course, tu peux boire sur son dos une tasse de café sans en renverser une goutte.

Il comprend tout comme un fils d'Adam ; il ne lui manque que la voix. »

Il arrive assez souvent que, par obligeance, un Arabe vend son cheval à un autre Arabe, même quand celui-ci n'est pas en état de lui payer la somme convenue. Dans ce cas, il se contente de la moitié, et l'acheteur doit le payer peu à peu ; mais, pendant ce temps, le cheval appartient à tous deux ; tout ce qui est conquis avec son aide, est partagé entre eux également. Quant aux étrangers, l'Arabe ne leur cède son cheval à aucun prix. Il poursuit le voleur aussi loin qu'il peut, jusqu'au sein d'une tribu ennemie ; cependant l'honneur de son cheval l'inquiète par-dessus tout. On raconte qu'un Arabe, auquel on avait volé sa meilleure jument, avertit le voleur de la manière dont il pouvait la lancer en pleine course, afin qu'elle ne perdît pas sa gloire d'être le cheval le plus rapide.

Les services que rend un bon cheval arabe de race sont innombrables. Un cavalier peut parcourir à cheval, 80, 100, et même 120 kilomètres, par jour, et cela pendant cinq, six jours de suite. Deux jours de repos suffisent à l'animal pour faire de nouveau le même trajet. D'ordinaire, les voyages que font les Arabes ne sont pas aussi longs ; mais ils parcourent, par contre, en un jour, un plus grand espace, même avec une forte charge. Au dire des Arabes, un bon cheval doit porter un homme adulte avec ses armes, le tapis sur lequel il repose, les vivres pour eux deux, et un drapeau, même si le vent est contraire, et si nécessité il y a, il doit courir d'un trait pendant tout le jour, sans boire ni manger. Abdel-Kader écrit au général Daumas (1) :

« 1° Vous me demandez combien de jours le cheval arabe peut marcher sans se reposer et sans trop en souffrir.

« Sachez qu'un cheval sain de tous les membres, qui mange de l'orge autant que son estomac en réclame, peut tout ce que son cavalier veut de lui. C'est à ce sujet que les Arabes disent :

« *Allef ou annef* (donne de l'orge et abuse).

« Mais, sans abuser du cheval, on peut lui faire faire tous les jours seize *parasanges* (2). C'est la distance de Mascara à Koudiat-Aghelizan sur l'Oued-Mina ; elle a été mesurée en *drâa* (coudées). Un cheval faisant ce chemin tous les jours, et qui mange de l'orge autant qu'il en

(1) E. Daumas, *les Chevaux du Sahara et les Mœurs du désert*. Paris, 1862, p. 276.

(2) Mesure itinéraire chez les anciens Perses, correspondant à environ 5,000 mètres.

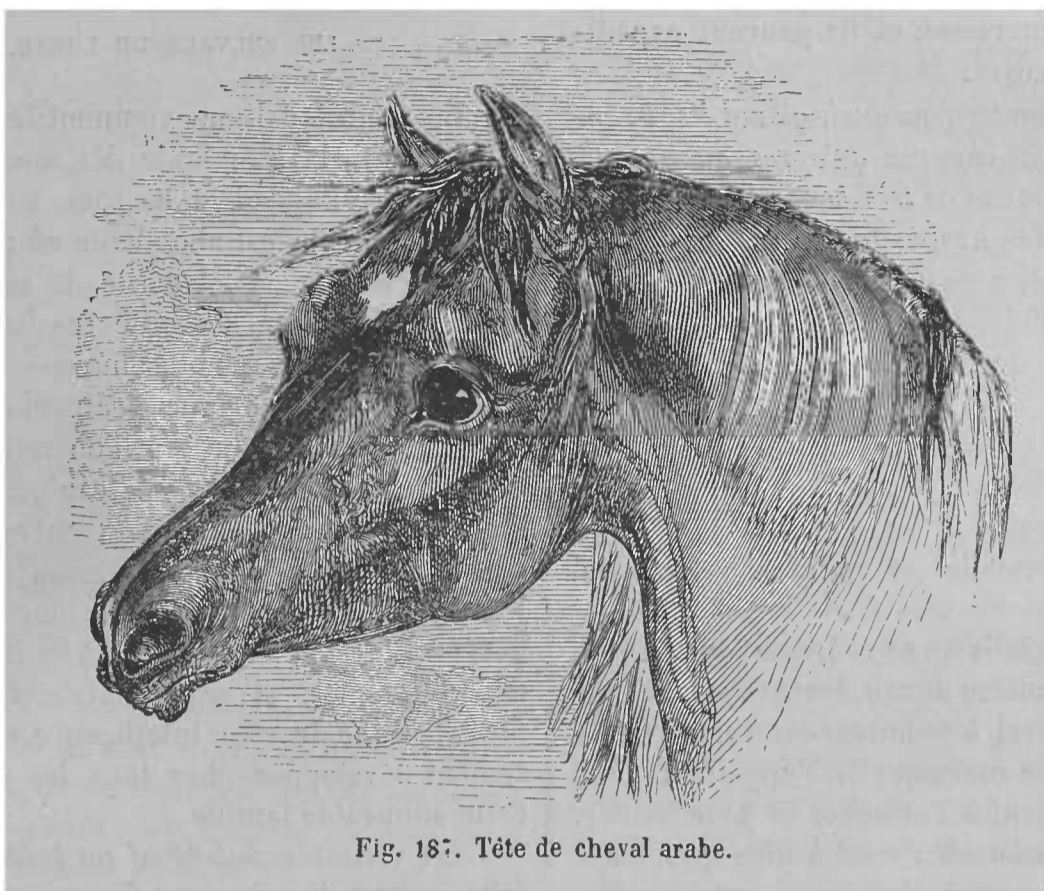


Fig. 187. Tête de cheval arabe.

veut, peut continuer, sans fatigue, trois ou même quatre mois sans se reposer un seul jour.

« 2° Vous me demandez quelle distance le cheval peut parcourir en un jour

« Je ne puis vous le dire d'une manière précise, mais cette distance doit approcher de cinquante parasanges, comme de Tlemcen à Mascara. Nous avons vu un très-grand nombre de chevaux faire en un jour le chemin de Tlemcen à Mascara ; cependant le cheval qui aurait fait ce trajet devrait être ménagé le lendemain, et ne pourrait franchir le second jour qu'une distance beaucoup moindre. La plupart de nos chevaux allaient d'Oran à Mascara en un jour, et pouvaient faire deux ou trois jours de suite le même voyage. Nous sommes partis de Saïda vers huit heures du matin (*au Dohha*), pour tomber sur les *Arbâa*, qui campaient à Aaïn-Toukria (chez les *Oulad-Aïad*), puis pris Taza, et nous les avons atteints au point du jour (*Fedjer*). Vous connaissez le pays et vous savez ce que nous avons eu de chemin à faire.

« 3° Vous demandez des exemples de la sobriété du cheval arabe, et des preuves de sa force pour supporter la faim et la soif.

« Sachez que quand nous étions établis à l'embouchure de la Melouïa, nous faisons des razzias dans le Djebel-Amour, en suivant la route du Sahara, poussant nos chevaux, le jour de l'attaque, dans une course au galop de cinq à six heures, d'une seule haleine, et accomplissant

notre excursion, aller et retour, en vingt ou vingt-cinq jours au plus. Pendant cet intervalle de temps, nos chevaux ne mangeaient d'orge que ce qu'ils avaient pu porter avec leurs cavaliers, environ huit repas ordinaires ; nos chevaux ne trouvaient point de paille, mais seulement de l'*alfa* et du *chiehh*, ou encore de l'herbe au printemps. Cependant, en rentrant auprès des nôtres, nous faisons le jeu sur nos chevaux, le jour de notre arrivée, et frappions la poudre avec un certain nombre d'entre eux. Beaucoup, qui n'eussent pas pu fournir ce dernier exercice, étaient néanmoins en état d'expéditionner. Nos chevaux restaient sans boire un jour ou deux ; une fois, ils n'ont pas trouvé d'eau pendant trois jours. Les chevaux du Sahara font beaucoup plus que cela ; ils restent trois mois sans manger un grain d'orge. Ils ne connaissent la paille que les jours où ils viennent acheter des grains dans le Tell, et ne mangent le plus souvent que de l'*alfa* et du *chiehh*, quelquefois du *guetof*. Le *chiehh* vaut mieux que l'*alfa* et le *guetof* que le *chiehh*.

« Les Arabes disent :

« L'*alfa* fait marcher,

« Le *chiehh* fait combattre,

« Et le *guetof* vaut mieux que l'orge.

« Certaines années se passent sans que les chevaux du Sahara aient mangé un grain d'orge de l'année entière ; cela arrive surtout quand les tribus n'ont point été reçues dans le Tell. Elles

donnent alors des dattes à leurs chevaux ; cette nourriture les engraisse, et ils peuvent expédier et combattre.

« 4° Vous demandez pourquoi, quand les Français ne montent les chevaux qu'après quatre ans, les Arabes les montent de très-bonne heure.

« Sachez que les Arabes disent que le cheval, comme l'homme, ne s'instruit vite que dans le premier âge. Voici leur proverbe à cet égard :

« Les leçons de l'enfance se gravent sur la pierre.

« Les leçons de l'âge mûr disparaissent comme les nids des oiseaux.

« Ils disent encore :

« La jeune branche se redresse sans grand travail ;

« Mais le gros bois ne se redresse jamais.

« Dans la première année, les Arabes instruisent déjà le cheval à se laisser conduire avec le *reseun*, espèce de caveçon ; ils l'appellent alors *djeda*, commencent à l'attacher et à le brider. Dès qu'il est devenu *teni*, c'est-à-dire qu'il entre dans sa seconde année, ils le montent un mille, puis deux, puis un parasange, et dès qu'il a dix-huit mois, ils ne craignent pas de le fatiguer. Quand il est devenu *rebâa telata*, c'est-à-dire quand il entre dans sa troisième année, ils l'attachent, cessent de le monter, le couvrent d'un bon *djelalle* (couverture) et l'engraissent.

« Ils disent à cet égard :

« Dans la première année (*djeda*), attache-le, pour qu'il ne lui arrive pas d'accident ;

« Dans la deuxième année (*teni*), monte-le jusqu'à ce que son dos en fléchisse ;

« Dans la troisième année (*rebâa telata*), attache-le de nouveau ; puis, s'il ne convient pas, vends-le ;

« Si un cheval n'est pas monté avant la troisième année, il est certain qu'il ne sera bon tout au plus que pour courir, ce qu'il n'a pas besoin d'apprendre : c'est sa faculté originelle.

« Les Arabes expriment ainsi cette pensée :

« *El djieud idjiri be âaselhou.*

« Le djieud court suivant sa race (le cheval noble n'a pas besoin d'apprendre à courir). »

Les Arabes reconnaissent un grand nombre de races de chevaux, et chaque contrée a les siennes, auxquelles on attribue des qualités différentes.

Parmi les races les plus nobles, M. Ephrem Houel (1) mentionne particulièrement les suivantes :

(1) Houel, *Histoire du cheval chez tous les peuples de la terre*. Paris, 1848-52.

LES CHEVAUX DE L'IRAK.

« En première ligne viennent les chevaux de l'Irak-Arabi, la Babylonie des anciens, contrée située entre Bagdad et Bassora, sur les rives de l'Euphrate. Elle est abondante en pâturages exquis, riche par la fécondité de son sol et les habitudes commerciales de ses habitants. L'Irak, dès les temps les plus anciens, était regardé comme la patrie des plus beaux chevaux de l'Arabie. C'est là surtout que l'on retrouve la race des *kohchlani* dans son berceau primitif. Ce qui distingue principalement les chevaux pur sang de l'Irak, c'est la belle expression de leur tête, leurs yeux grands et saillants, leur chanfrein légèrement enfoncé qui donne à leurs narines une expression fière et superbe, leur front large et ouvert, signe de cette intelligence si merveilleusement développée chez tous les membres de cette admirable famille.

« Les véritables *kohchlani* ou *kohheeli*, les parfaits, c'est-à-dire les pur sang, sont les chevaux qui descendent des juments qu'a montées le Prophète. S'il est permis de mettre en doute la véracité de leur arbre généalogique, il est néanmoins certain que, honoré comme il le fut pendant sa vie, Mahomet a dû posséder des chevaux excellents.

« Le cheval de l'Irak est plus grand et plus fort que le cheval du Nedjed ; il est aussi plus robuste et plus dur que lui à la fatigue. S'il n'a pas tout à fait sa suprême élégance, il le surpasse comme producteur, chez les peuples du Nord, en ce qu'il a plus d'ampleur et plus de propension à se plier à l'allure du trot. On trouve cette race principalement dans les environs de Bagdad, d'Orfa et de Bassora ; mais il faut en acheter les descendants à l'état de jeunes poulains : car ils sont si estimés, qu'ils sont enlevés de bonne heure par toutes les tribus arabes, par la Perse, par la Turquie et par les Anglais de l'Inde.

LES CHEVAUX DU NEDJED.

« Les chevaux du Nedjed sont ceux de ce pays qui représente à peu près l'ancienne Arabie déserte et forme le centre de la presqu'île arabique, contrée montagneuse et coupée de déserts de sable. Là, sur un sol sec et pierreux, le cheval s'accoutume aux privations, aux courses longues et rapides. Les chevaux du Nedjed sont aussi très-renommés pour leur vitesse et leur énergie. Comme tous les chevaux des montagnes, ils sont

d'un tempérament sec et nerveux et d'une grande élégance. Ils sont, en général, de petite taille, mais leurs muscles sont bien sortis ; ils ont le front haut et le chanfrein légèrement busqué. Comme, dans un pays stérile et dépourvu de ressources, ils ne rencontrent pas toujours leur nourriture naturelle, la nécessité leur a fait prendre des habitudes omnivores : le lait de chamelle, les dattes et le jus qui en découle, la viande séchée, réduite en poudre, et même, dit-on, la viande cuite, aussi bien que les bouillons de viande, viennent remplacer pour eux l'orge et les herbes substantielles des vallées desséchées par les vents du midi.

« La tribu de Khadam a le renom de posséder les meilleurs chevaux. Dans le Nedjed, il y a vingt familles de chevaux du premier rang, dont l'antique origine est constatée ; les descendants de ces familles se sont répandus dans d'autres contrées. Les étalons kohheeli vrais se vendent à des prix très-élevés ; les juments ne sont pas à acheter ; un homme se perd de réputation, en cédant contre de l'or ou de l'argent un trésor aussi inestimable.

« On donne quelquefois abusivement le nom de *nedjedi* à une race de chevaux répandue dans toute l'Arabie, et que l'on suppose venir originellement du Nedjed ; car ce pays serait, d'après quelques légendes arabes, la patrie primitive du cheval. Cette prétendue race du Nedjed n'est qu'une variété de la race kohchlani. On ne doit accepter comme cheval du Nedjed que celui qui provient de ce pays et qui peut appartenir à des familles plus ou moins pures.

LES CHEVAUX DE L'YÉMEN.

« Les chevaux de l'Yémen sont ceux qui naissent dans ce divin pays, l'une des plus belles contrées de l'ancienne Arabie Heureuse, empire de cette reine de Saba, qui envoyait à Salomon les beaux chevaux de ses haras. Ce pays est encore aujourd'hui renommé par les belles races qu'il possède. Tous les chevaux de l'Yémen sont bons et courageux, robustes et durs au travail ; ils ont de la taille et du genre ; mais c'est surtout aux environs de Djof que se trouvent les plus beaux et les meilleurs. Ceux-ci ont beaucoup de rapport avec les chevaux de l'Irak, dont il est même difficile de les distinguer. Ils ne le cèdent d'ailleurs ni en vitesse ni en élégance aux chevaux du Nedjed. Ces chevaux sont d'un grand prix et recherchés, comme monture, par tous les cheiks et pachas d'une grande partie de l'Arabie.

LES CHEVAUX DE L'OMAN

« Les chevaux de l'Oman sont ceux de cette contrée riche et fertile, située à l'extrémité est de l'Arabie, qui a pour capitale la ville de Mascate. Ces chevaux sont généralement grands et forts pour des chevaux arabes. Ils ressemblent à de petits chevaux de pur sang occidental, bien doublés. Ils possèdent des qualités précieuses ; mais ils n'ont pas le cachet prononcé qui distingue les autres races de l'Arabie.

LES CHEVAUX DE L'HEDJAZ.

« Les bords de la mer Rouge, depuis Suez jusqu'à la Mecque, vers l'Hedjaz, nourrissent d'excellentes races de chevaux, dont plusieurs remontent au sang le plus précieux. Ces chevaux ont plus de taille que ceux de l'intérieur de l'Arabie ; il s'en fait un grand commerce avec l'Égypte, et leur prix est fort élevé. Les races de l'Hedjaz sont regardées comme les plus belles ; et c'est dans cette contrée que le cheval est véritablement membre de la famille, et il y est plus considéré que personne.

LES CHEVAUX DE BARHEIM.

« Le pays de Barheim, célèbre par les perles qu'il pêche dans le golfe Persique, possède aussi d'excellents chevaux ; mais c'est surtout l'île de ce nom qui est fameuse sous ce rapport. Des voyageurs rapportent avoir trouvé dans cette île une famille de juments de la plus grande beauté, et tellement recherchée dans le pays, qu'elle a été cause, entre deux tribus de cette contrée, d'une guerre acharnée qui dure depuis un demi-siècle. »

LES CHEVAUX DE MÉSOPOTAMIE.

Les races de la Mésopotamie sont regardées comme les plus douces, les plus grandes de taille et les plus parfaites de formes.

LES CHEVAUX DE SYRIE.

Les races de Syrie sont regardées comme étant les premières pour la beauté de leur robe.

Les Anglais achètent beaucoup de chevaux arabes ; l'exportation la plus considérable se fait par Bassora ; il y a aussi un marché à Bagdad. Les chevaux sont expédiés à Bombay, Calcutta et Madras.

Le prince Pükler-Muskau (1), qui a voyagé dans tout l'Orient et qui a observé les chevaux arabes en amateur et en connaisseur, est d'avis que c'est seulement chez les Bédouins qu'on peut se procurer des étalons de premier mérite ; mais leur prix est très-élevé, et on ne peut aller les chercher dans le désert qu'avec beaucoup de difficultés et de dangers.

2° *Les races persanes.*

Les chevaux persans étaient célèbres bien des siècles avant qu'on connût les chevaux arabes. Ils étaient regardés comme les plus propres à la guerre et formaient jadis la meilleure cavalerie de l'Orient. Les chevaux persans de race pure étaient si estimés, que les rois les envoyaient comme cadeaux du plus grand prix, et que lorsque les Parthes voulaient se rendre leurs dieux propices par un sacrifice des plus solennels, ils immolaient un de ces animaux.

Cette race n'a pas dégénéré : de nos jours encore, elle est regardée comme l'une des plus parfaites.

Caractères. — Le cheval persan se rapproche beaucoup de l'arabe, auquel il est supérieur pour la beauté des formes extérieures. Sa tête est plus fine et sa croupe mieux faite.

Aptitudes et emploi. — Il serait même plus rapide au départ, mais dans une course prolongée l'arabe finit par le devancer.

3° *Les races turques.*

Le cheval turc provient du croisement de l'arabe et du persan.

Caractères. — Son corps est plus long, sa croupe plus élevée que chez le premier, mais il porte la tête comme lui.

Aptitudes et emploi. — Ses qualités le rapprochent davantage du second. La race turque a servi à la formation du pur sang anglais, comme l'indiquent les noms de *Bierley-turc*, *Helmsley-turc*, qu'ont portés en Angleterre les meilleures familles de coureurs.

Chez les Turcs, les chevaux sont promptement ruinés par la manière irrationnelle dont ils sont traités. Ils passent une partie de leur vie attachés par les quatre pieds, sans pouvoir se coucher ; ils sont nourris d'orge ou de trèfle vert, de manière à être engraisés outre mesure, et ils passent subitement d'un repos absolu et longtemps prolongé à un service forcé.

(1) Pükler-Muskau, *Chroniques, lettres et journal de voyages*. Paris, 1827.

1° *Les races africaines.*

Les races *africaines* descendent de la race arabe et en diffèrent peu. Les plus renommées parmi elles sont la race nubienne, la race égyptienne et la race numide.

LE CHEVAL DE NUBIE.

Le royaume de Dongola et les districts voisins, placés entre l'Égypte et l'Abyssinie, fournissent une race de chevaux qui, au dire de Bruce, ne le céderait en rien aux chevaux arabes et numides.

Caractères. — Ils ont la taille beaucoup moins longue à proportion que les chevaux arabes.

Aptitudes et emploi. — Mais ils sont également agiles, robustes, intelligents et très-attachés à leurs maîtres.

Ces chevaux sont regardés comme les meilleurs du nord-est de l'Afrique. Leurs propriétaires prétendent que ce sont les descendants d'un des cinq chevaux sur lesquels Mahomet et ses compagnons s'enfuirent de la Mecque à Médine dans la nuit sacrée de l'Hégire. Les étalons de cette race sont plus estimés que les juments : leur prix est très-élevé. Bosman assure en avoir vu un qui fut vendu au Caire pour une somme équivalant à 1,000 livres sterling.

LES CHEVAUX D'ÉGYPTE.

Les chevaux d'Égypte passent pour être très-vifs et très-légers.

LE CHEVAL BARBE OU NUMIDE.

Le cheval numide ou barbe (*fig. 188*), que l'on pourrait aussi nommer *cheval algérien*, est l'un des plus précieux types du cheval de guerre du globe. Sa réputation, sous ce rapport, ne date pas des temps modernes. On sait comment les Romains parlaient de la cavalerie numide. Les qualités de cet animal ne sont pas absolument une conséquence de l'amélioration de la race par les éleveurs ; elles sont l'effet du climat et de la nature du lieu. Le sang oriental a trouvé, dans les conditions climatériques, dans la constitution du pays et dans sa végétation, les éléments nécessaires à la conservation des qualités primitives de son type. D'autre part, les Arabes ont contribué à l'entretien de ces qualités par la manière dont ils ont gouverné le cheval. Cela s'explique : la population arabe est une population guerrière. Elle a

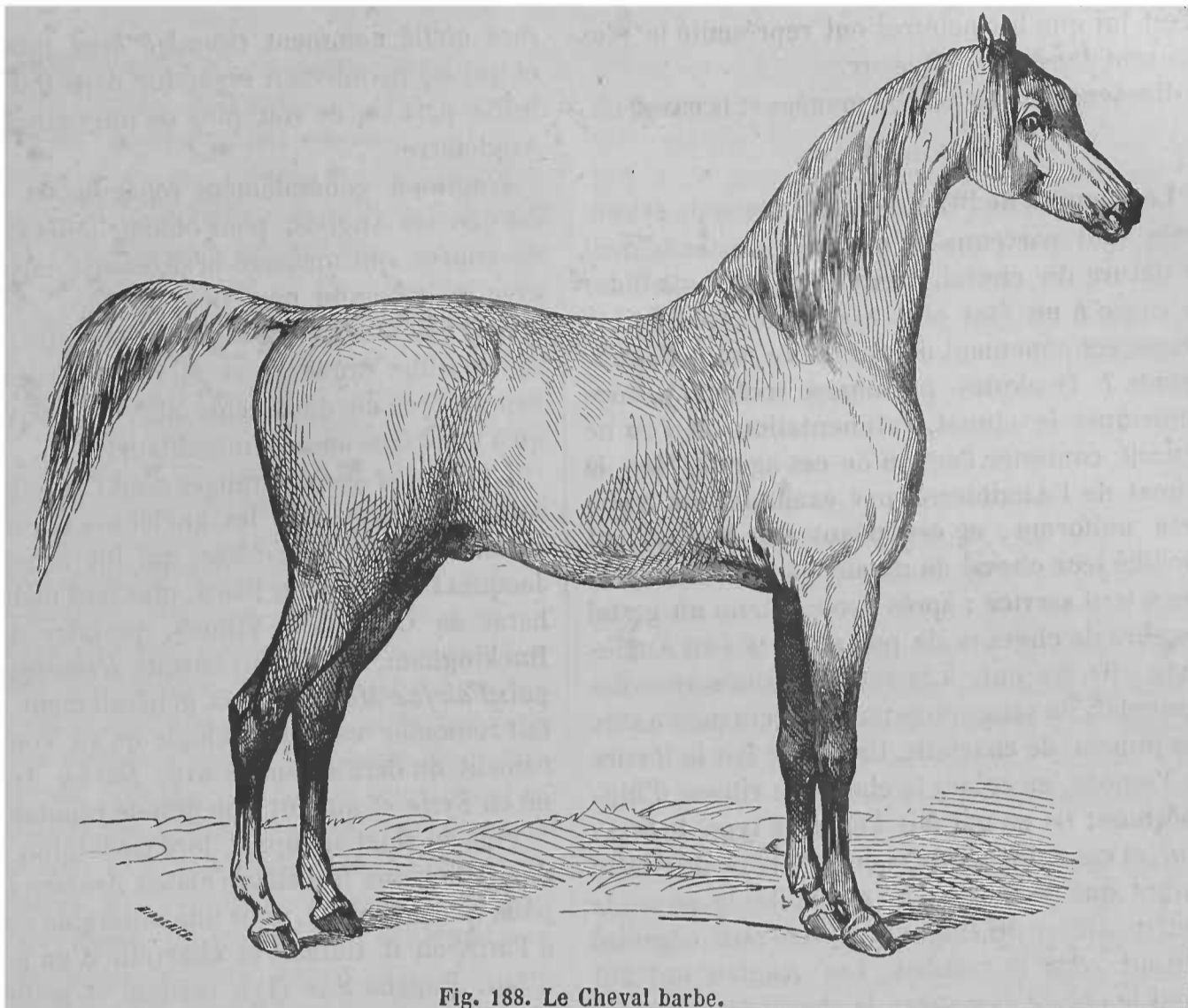


Fig. 188. Le Cheval barbe.

toujours combattu, soit pour attaquer, soit pour se défendre. Chaque tribu a été presque l'image d'une petite nation à côté d'une autre ; de là une guerre en permanence, et le cheval a joué un grand rôle dans le mode de constitution du pays : aussi est-il le seul animal dont l'Arabe ait eu soin, pour lui conserver le mieux possible, soit par un choix de reproducteurs, soit par une nourriture convenable, les qualités qui le distinguent.

Caractères. — Ses formes sont agréables, et son encolure flatteuse.

Aptitudes et emploi. — Les chevaux barbes sont regardés comme les plus aptes à faire race, mais très-rudes et très-difficiles à monter.

Cette race, plus qu'aucune autre peut-être, se rapproche du type arabe pour la vigueur, la longueur de son haleine et la rapidité de la course.

Elle est très-recherchée pour le manège.

Pendant la campagne de Crimée, les chevaux français et anglais furent décimés, tandis que les chevaux barbes montés par les chasseurs d'Afrique résistèrent.

Les chevaux barbes nous viennent principalement du Maroc et du pays de Tyr.

BREHM.

2° Les races européennes.

1° Les races espagnoles ou andalouses.

LE CHEVAL ANDALOU.

Caractères. — C'est le cheval qui est resté le plus rapproché du type arabe.

Le cheval andalou a le corps moins effilé que le cheval anglais ; ses jarrets sont plus coudés et son poitrail plus large ; il porte une encolure plus forte, plus relevée ; il a le chanfrein busqué et la tête un peu grosse, ce qui fait dire de lui qu'il est chargé de ganache.

Aptitudes et emploi. — Il est courageux, souple et gracieux. Dès l'époque romaine on en faisait beaucoup de cas, et longtemps il a été regardé comme le premier cheval de l'Europe : vers la fin du XVI^e siècle, le cheval espagnol était le cheval de selle par excellence, réunissant au plus haut degré la souplesse et l'équilibre, que demandait la haute école d'équitation. Partout on avait recours à lui pour la multiplication des chevaux de guerre, mais ce n'étaient que les plus grands seigneurs qui savaient se le procurer.

II — 146

C'est lui que les peintres ont représenté le plus souvent dans leurs tableaux.

Il est encore bon pour le manège et la cavalerie.

2° *Les races anglaises.*

Les peuples de l'Europe septentrionale et centrale sont parvenus à modifier profondément la nature du cheval. Devons-nous en attribuer la cause à un état plus avancé de civilisation, de perfectionnement d'agriculture, ou à d'autres agents ? Quelques personnes veulent y faire contribuer le climat, l'alimentation, et l'on ne saurait contester l'action de ces agents. Mais le climat de l'Angleterre, par exemple, est à peu près uniforme, et cependant les Anglais ont modifié leur cheval de manière à le rendre propre à tout service : après avoir obtenu un grand nombre de chevaux de pur sang, nés en Angleterre, ils les ont, à la vérité, croisés avec des juments d'un sang moins pur, souvent même avec des juments de charrette. Ils en ont fait le lévrier de l'espèce, en créant le cheval de vitesse d'hippodrome ; ils en ont fait l'énorme type de braiseur, et ces deux animaux diffèrent l'un de l'autre autant que le lévrier le mieux taillé pour la course diffère du dogue de forte race organisé surtout pour le combat. Les Anglais ont fait aussi le cheval carrossier, le cheval de cavalerie, le cheval de chasse, le cheval de roulage, le cheval des messageries, le cheval de trait de l'agriculture ; ils ont fait, en un mot, dans le même climat, le cheval propre à chaque spécialité de service, soit pour l'utilité publique, soit pour les modes, les jeux, les plaisirs ou les caprices. Presque tous ces chevaux ont hérité d'une partie des qualités de leur père pour la vitesse, et de leur mère pour la froideur et la bonté du tempérament.

Les races *anglaises* comprennent le cheval de sang, le pur sang ou de *course* (horse race), appelé en France *cheval anglais* ; le demi-sang ou de *chasse* (hunter), le *cheval noir d'Angleterre*, le *bai de Cleveland*, le *cheval trapu de Suffolk*, le *clydesdale*, le *cheval de Lincolnshire*, et le *poney ou gallo-way d'Écosse* (1).

LE CHEVAL DE COURSE ANGLAIS.

Der englische Renner.

Le zèle extraordinaire avec lequel les Anglais, depuis deux siècles, se sont occupés de l'élève des chevaux, leur a fait obtenir des résultats surprenants. C'est par leurs soins qu'est née cette

(1) Voyez plus haut, page 324.

race qu'ils nomment *thorough bred* (pur sang) et qui est maintenant répandue dans toute l'île. Nulle part on ne voit plus de purs sangs qu'en Angleterre.

L'opinion généralement répandue en France est que les Anglais, pour obtenir leurs chevaux de course, ont mélangé la précieuse race arabe avec les races du nord de l'Europe : c'est une erreur que l'on ne saurait trop combattre. La famille arabe importée et élevée en Angleterre depuis près de deux cents ans, est arrivée jusqu'à nous sans aucune mésalliance.

Le premier étalon étranger dont l'introduction soit mentionnée dans les anciennes chroniques saxonnes, est le *Turc blanc*, qui fut acheté par Jacques I^{er}, d'un sieur Place, plus tard maître des haras de Cromwell. Villiers, premier duc de Buckingham, introduisit ensuite *Helmsley-Turk*, puis *Fairfax-Morocco*. Mais, généralement, on ne fait remonter cette généalogie qu'au commencement du dernier siècle avec *Darley Arabian*, né en Syrie et qui eut une grande réputation.

Plus de vingt ans après, lord Godolphin admit dans son haras le célèbre étalon *Arabian Godolphin*, qui fut acheté, pour une misérable somme, à Paris, où il traînait la charrette d'un porteur d'eau. Eugène Sue (1) a raconté la pathétique histoire de cet étalon. *Lath*, un de ses fils, fut un des premiers chevaux de son temps.

Il est positif que les chevaux de l'Orient, croisés entre eux et élevés avec des soins particuliers et une nourriture succulente, ont toujours augmenté la taille de leurs produits, et ont acquis une plus grande vitesse.

Caractères. — Le cheval de course anglais (*fig. 189*) passe pour le meilleur des chevaux de cette nation. Il a les caractères typiques de la race arabe, joints à des caractères secondaires, à l'aide desquels on peut le distinguer du type oriental. Le cheval anglais est plus haut de taille que le cheval arabe : il a le corps plus allongé, moins arrondi. La gymnastique du galop de course a allongé la cuisse, élevé la croupe, rendu les jambes plus fines, et communiqué à ces régions une forme spéciale.

Aptitudes et emploi. — Toutefois, le cheval anglais a peu de souplesse, peu de grâce dans ses mouvements, et la dureté de son trot a fait adopter cette manière de monter que l'on nomme *à l'anglaise*. Il est rebelle aux exercices du manège et se prête mal aux manœuvres de la cavalerie. Il est fait pour la course en ligne droite.

(1) Eug. Sue, *Deleytar*, Paris, 1846.

Les qualités spéciales du cheval de course résultent de l'action combinée du climat, de l'élevage et de l'institution des courses.

Le cheval arabe seul est traité avec autant d'attention que lui. Son élève, son entraînement sont devenus, en Angleterre, une véritable science, que pratiquent les personnages les plus considérables, et qui nous ont fait connaître des faits importants. Les tentatives d'amélioration de la race ont montré que la taille, le port, les mœurs, les dispositions, étaient des caractères héréditaires ; que l'éducation et les autres circonstances extérieures n'avaient qu'une faible influence. De plus, on a vu que le poulain avait le poil de la mère, avec la forme de la tête et des pieds, les mœurs et la rapidité du père. Plusieurs défauts sont aussi héréditaires, et il faut des soins soutenus et attentifs pour les détruire. Jamais on ne doit mettre un cheval de race avec d'autres qui ne possèdent point les mêmes qualités ; leur seule fréquentation lui est nuisible. Les Arabes connaissent ces faits depuis des siècles, et emploient les mêmes précautions que les Anglais. Ceux-ci sont peut-être encore plus sévères au sujet du non-croisement des races. On trouve chez eux des arbres généalogiques (*stud-book*) établis, depuis soixante ans, avec la plus grande exactitude, et par les personnes les plus dignes de foi, pour constater l'origine de tous les chevaux de pur sang qui ont vécu dans le pays (1).

Les courses remontent bien au delà du temps de l'introduction des étalons arabes. Un auteur anglais du XII^e siècle parle des courses de chevaux qui étaient établies de son temps, à Smithfield. L'institution régulière des courses date du règne de Charles I^{er}, et la promulgation des règlements remonte à la dernière année de celui de Jacques I^{er}. Elles ont toujours été maintenues depuis cette époque.

C'est à Epsom que se court tous les ans le *Derby-Stakes*, la course la plus importante de l'année en Angleterre.

La création de ce grand prix (1780) est due au comte de Derby, une des célébrités du turf bri-

(1) A cet exemple, il a été établi en France, au ministère de l'agriculture et du commerce, par ordonnance du 3 mai 1837, un registre matricule pour l'inscription des étalons et juments anglais, arabes, barbes, turcs et persans dont la généalogie et la race pure sont dûment constatées. Sur le premier *stud-book* français sont inscrits les noms de 215 étalons de pur sang anglais, importés ou nés en France ; de 266 chevaux arabes, barbes, persans ou turcs ; de 274 juments anglaises de pur sang et de 41 juments venues d'Orient. Leur descendance est aussi inscrite, en tant que faire se peut.

tannique. Au début de sa carrière, le célèbre lord entretint avec faste une magnifique écurie et se montra, jusqu'à la fin de ses jours, un des plus zélés partisans du sport. Il débuta sur le turf en 1776 et fut l'un des plus influents protecteurs des courses de Manchester, de Lancaster et d'autres réunions de son voisinage.

Après avoir brillé aux meetings à York, Nottingham, Chester, Liverpool et Newmarket, il devint membre du Jockey-Club.

Ce ne fut qu'en 1787 que lord Derby remporta le prix qu'il avait fondé, avec *Sir Peters*, l'étalon le plus estimé de son temps, et dont les 284 descendants ont gagné ensemble 4,084 prix.

De tous les sportsmen français, le comte de Lagrange a seul eu la gloire de gagner les *Derby-Stakes* ; ce fut en 1865, avec le fameux *Gladiateur*, par *Monarque* et *Miss Gladiator*, battant de deux longueurs *Christmas-Carol* et vingt-sept autres concurrents. On se rappelle encore l'immense retentissement qu'obtint la grande victoire du comte de Lagrange.

Des illuminations eurent lieu à Paris, et pendant longtemps on n'entendit prononcer que le nom de *Gladiateur*. En dehors du prix, qui s'éleva à 170,625 francs, M. de Lagrange gagna en paris une somme énorme.

Il est fâcheux que le prix de la course ne soit souvent gagné que par les cruelles excitations des jockeys, qui tiennent aujourd'hui une très-grande place dans une lutte où le cheval seul devrait jouer un rôle. Il y avait autrefois dans le cheval anglais un sentiment plus développé de l'émulation et de l'obéissance. Quand la course était commencée, il savait ce qu'il avait à faire, sans que le cavalier dût recourir à l'éperon et au fouet.

« *Forester*, dit William Youatt (1), avait déjà gagné plusieurs courses rudement contestées ; mais un jour malheureux il entra en lice avec un cheval extraordinaire, *Éléphant*, appartenant à sir James Shaftoc. La distance à parcourir était de quatre milles en ligne droite. Ils avaient franchi la partie plate du terrain, et se trouvaient sur le même niveau à la montée. A peu de distance du poteau, *Éléphant*, ayant en ce moment un peu gagné sur *Forester*, ce dernier fit tous les efforts possibles pour recouvrer le terrain perdu. Mais voyant qu'ils étaient sans résultats, d'un bond désespéré il se rapprocha de son antagoniste, et le saisit par la mâchoire pour le maintenir en arrière ; on eut beaucoup de peine à lui faire lâcher prise.

(1) Youatt, *The Horse*, London, 1868.

« Un autre cheval, appartenant à M. Quin, en 1753, se voyant dépassé par son adversaire, le saisit par un membre, et les deux jockeys furent obligés de descendre de cheval pour séparer leurs montures. »

Youatt déplore que le système actuel soit tel que le cheval de course ait besoin d'être excité par le jockey ; qu'on ait tout sacrifié à la vitesse et à légèreté, aux dépens de la force et de la résistance de l'animal ; que le cheval vainqueur sorte de l'hippodrome les flancs déchirés par l'éperon, les côtes ruisselantes de sueur, les tendons forcés, et incapable de reparaitre de nouveau avec succès dans la lutte. Des hommes compétents s'étonnent, du reste, de voir, aussi bien en France qu'en Angleterre, les efforts tendre vers ce seul but, la vitesse vertigineuse dans un court espace de temps : ce n'est pas en demandant aux chevaux la seule qualité de la vitesse que l'on obtiendra d'eux la vigueur et l'énergie, qualités nécessaires avant tout au service du cheval. Nos triomphes sur le champ de course, même ceux de *Gladiateur*, le vainqueur du *Derby anglais* et du *grand prix de Paris*, prouvent seulement une excitabilité nerveuse passagère et décevante, mais non la puissance et la solidité.

Quelques chevaux de course anglais se sont acquis un nom historique par leur rapidité, et nous pouvons les citer comme exemples.

Flying Childers parcourut en 6 minutes et 40 secondes la piste de Newmarket, longue de 20,884 pieds. *Firetail* faisait un mille anglais en 64 secondes. *Germain* a fait jusqu'à 1 mille par minute ou 82 pieds et demi par seconde.

De tels efforts ne se soutiennent pas longtemps ; cependant, la résistance du cheval anglais est remarquable. Un M. Wilde paria de faire à cheval 127 milles anglais en 9 heures, et il les fit en 6 heures et 21 minutes. Il employa dix chevaux, dont quelques-uns parcoururent en une heure 20 milles anglais, ou 34 kilomètres.

De tous les chevaux de course, *Éclipse* fut le plus célèbre, aucun nom n'est plus illustre dans l'histoire hippique de l'Angleterre. Si les chevaux anglais étaient doués de mémoire, ils seraient aussi fiers d'*Éclipse* que les Macédoniens l'étaient d'Alexandre, ou les Romains de César. Le récit des victoires d'*Éclipse* les ferait hennir d'orgueil, comme il fait palpiter les cœurs de tous les sportsmen, et de tous les jockeys d'outre-Manche.

Éclipse était alezan. Il naquit le 5 avril 1764, à Ewell, dans les écuries du duc de Cumberland, à l'heure même d'une éclipse de soleil,

qui est presque aussi célèbre que lui. Il était issu de parents arabes qui, ni l'un ni l'autre, n'étaient estimés. Sa mère était *Spiletta*, descendant du célèbre étalon *Godolphin Arabian* par *Regulus* ; elle fut battue dans sa première course, condamnée à être abattue, et ne dut son salut qu'à l'entremise d'un palefrenier. Son père était *Marska*, alors menant une vie à demi sauvage dans les forêts, et descendant de *Barblett-Childer* par *Squirt*.

L'enfance d'*Éclipse* ne laissa rien pressentir de sa gloire future. S. A. le duc de Cumberland et ses écuyers n'avaient même conçu qu'une fort médiocre estime des aptitudes du poulain de *Spiletta*. On lui reprochait d'avoir l'encolure lourde, le système musculaire trop développé, d'être trop membru pour sa taille, de manquer de distinction, d'annoncer des dispositions réfractaires, et enfin on remarquait avec peine une balzane (1) postérieure passablement haut chaussée. Quelle déception ! Était-il bien possible que ce fût là le petit-fils de *Godolphin* et de *Childer* !

Chaque année, le duc faisait vendre un certain nombre de ses chevaux. Une année vint où *Éclipse*, dédaigné, incompris, fut mis aux enchères et adjugé, pour un prix fort modéré (75 guinées) à un marchand de Smithfield, nommé Wilderman, qui le fit conduire dans les environs d'Epsom.

« *Éclipse* grandit au milieu de ces campagnes, dit un de ses historiens (2) ; ses formes se développèrent ; les défauts qui avaient motivé sa réforme s'effacèrent progressivement sous l'œil vigilant de son maître. Il gagnait chaque jour en beauté, et des qualités surprenantes de force, de vitesse, se révélaient en lui. Wilderman se félicitait de son acquisition, et il se serait livré sans réserve aux espérances les plus dorées, si les dispositions réfractaires que ce jeune cheval avait montrées chez le duc de Cumberland, loin de s'amender, n'étaient devenues plus sensibles avec le temps. A l'âge de deux ans, *Éclipse* se laissait difficilement approcher du cavalier, il se défendait, se cabrait, et ne prenait son essor qu'après de longues hésitations. Cette fougue, ce regimbement n'avait rien de régulier ; c'était fantastique, imprévu. Au moment où l'on comptait sur sa docilité, il refusait d'obéir. »

A trois ans *Éclipse* était tout à fait ingouvernable. Il faisait le désespoir des gens d'écurie.

(1) Marque blanche aux pieds des chevaux.

(2) Eugène Chapus, *Journal des Chasseurs*, 1845.

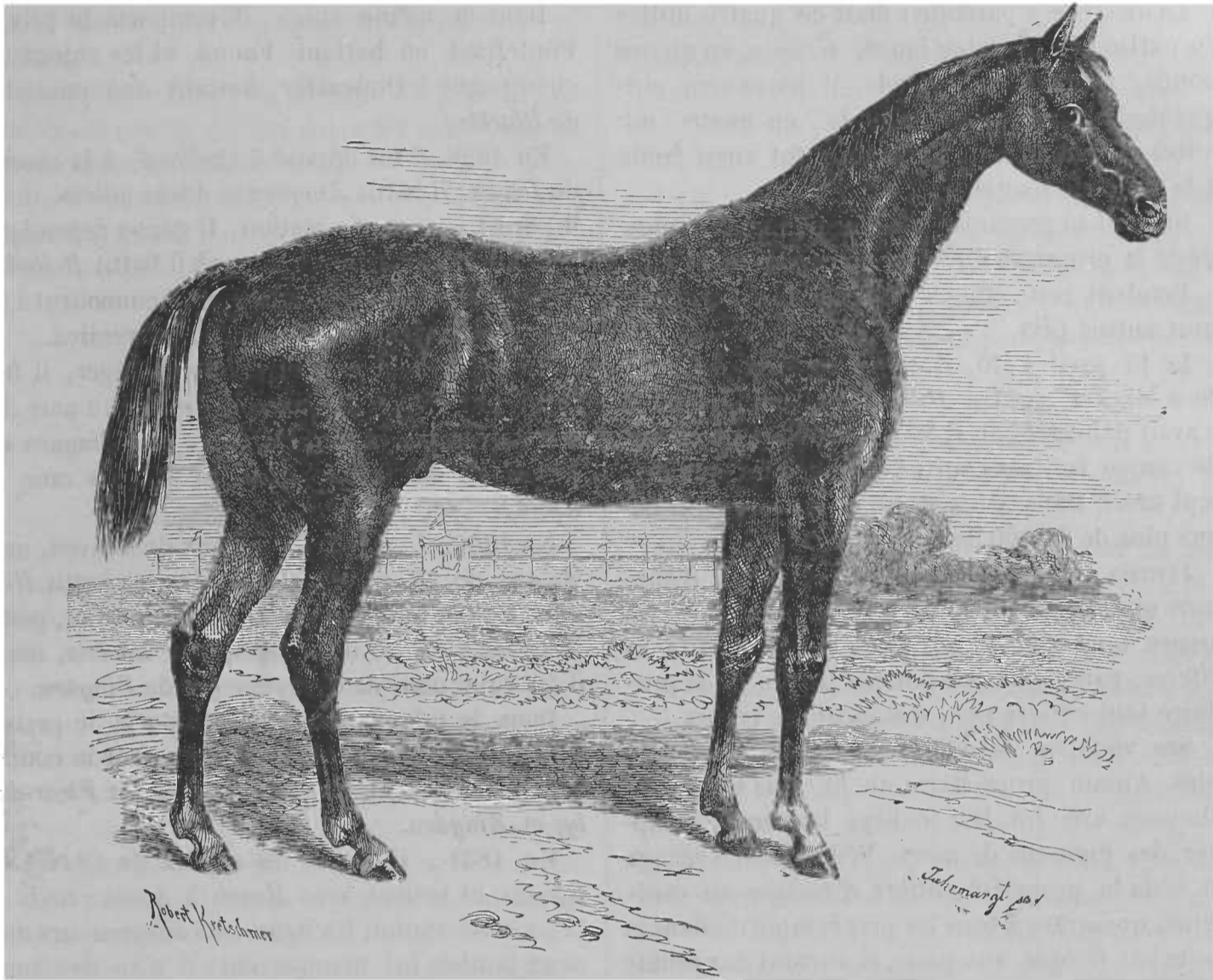


Fig. 189. Le Cheval de course anglais.

Wilderman commençait à se repentir de son mauvais marché. A quoi bon les qualités les plus brillantes d'un cheval, si l'on ne peut le diriger à volonté sur le turf?

Vers ce temps un amateur bien connu, le capitaine O'Kelly, avait à son service un Irlandais nommé Sullivan, qui passait pour posséder le secret de dompter à la minute les chevaux les plus fougueux et les plus rebelles. M. Wilderman obtint du capitaine que Sullivan essayerait son pouvoir sur *Éclipse*. Si l'expérience réussissait, le capitaine devait devenir propriétaire, pour moitié, du fils de *Marska*, le jour où il courrait pour la première fois.

Le succès de Sullivan fut aussi prompt que merveilleux. *Éclipse*, grâce à lui doux et docile, l'emporta bientôt sur tous ses concurrents dans les courses d'essai.

A sa cinquième année, M. Wilderman le fit inscrire pour le prix « des nobles et des gentlemen ».

Le 3 mai 1769, *Éclipse* fit son début sur l'hippodrome d'Epsom, qui était, dès ce temps, le plus célèbre de l'Angleterre. Il était monté par

le jockey Whiling. Il avait pour concurrents *Cower*, *Chance*, *Social* et *Plume*.

Dès qu'il entra dans la lice, *Éclipse* excita l'admiration de tous les spectateurs. Les paris se firent sur-le-champ pour lui dans la proportion de quatre contre un.

Voici le portrait qu'on a fait d'*Éclipse* tel qu'il apparut dans cette journée :

« Ses épaules ouvertes, ses hanches indiquées étaient prodigieuses dans leur apparence de force, tandis que par la légèreté de ses jambes et de ses pieds il semblait à peine tenir au sol. Son cou, par son inflexion, rappelait celui du cygne ; sa tête était moyenne et haute, ses naseaux étaient dilatés et plissés, les yeux à fleur de tête, le garrot sec et élevé, ses jarrets larges, ses flancs calmes, ses sabots arrondis ; sa robe était alezan, mais d'une teinte rougeâtre très-rapprochée de la couleur brique, alezan cerise ; ses crins, d'une finesse exquise, étaient tressés en huit nattes également espacées. Tout le réseau veineux et l'expression musculaire se lisaient sous la transparence soyeuse de sa peau. »

La distance à parcourir était de quatre milles en partie liée. A peine lancé, *Éclipse*, en quatre bonds, franchit cent pieds, il parcourut cinquante-huit pieds par seconde; en quatre minutes il était au but. Sa victoire fut aussi facile à la seconde manche.

Suivant sa promesse, Wilderman céda la moitié de la propriété d'*Éclipse* au capitaine O'Kelly.

Pendant cette année 1769, *Éclipse* remporta huit autres prix.

Le 17 avril 1770, il gagna le prix du roi à New-Market, contre *Bucephalos*, qui jusque-là n'avait point été battu. Mais sa carrière de cheval de course fut très-courte: elle ne dura que dix-sept mois. Dans ce court espace de temps, il gagna plus de 25,000 livres sterling.

Jamais on ne s'était servi de cravache, d'éperons ou de paroles pour exciter sa course. On assure même qu'on n'a jamais connu toute sa vitesse, parce qu'il n'avait pas besoin de la produire tout entière pour distancer ses rivaux.

Ses victoires suscitèrent des jalousies terribles. Aucun propriétaire ne fit plus courir ses chevaux avec lui. Des jockeys laissèrent échapper des menaces de mort. Wilderman s'effraya et céda la propriété entière d'*Éclipse* au capitaine, qui, grâce à tous les prix remportés dans la suite par *Éclipse*, aux paris, et surtout aux profits de la reproduction, acquit une fortune de plus de 200,000 livres (cinq millions). Dix ans après la dernière course d'*Éclipse*, Wilderman demandait pour son cheval et pour dix de ses descendants, une somme de 25,000 livres sterlings, plus une rente viagère de 500 livres.

En 1789, *Éclipse* mourut, âgé de vingt-six ans, à Whitechurch, dans le comté de Hertford. Son squelette fut mis au musée d'Oxford, où il est encore.

La liste de ses descendants occuperait deux de nos colonnes. Quatre cents d'entre eux ont remporté huit cent cinquante-deux prix pendant qu'il existait encore.

Un cheval de la famille d'*Éclipse*, très-célèbre aussi en Angleterre, le *Roi Hérode*, a produit quatre cent quatre-vingt-dix-sept chevaux, qui ont rapporté à leurs propriétaires plus de cinq millions.

Colonel était un cheval alezan de haute taille, d'une bonne structure, avec des pieds et des jambes excellents. Il fut engendré par *Whisker* et la jument *Delphini*, et élevé en 1825 par M. Pêtre.

Il parut pour la première fois en 1827 et gagna les enjeux de deux ans, battant *Kitty*, pouliche par *Trump*, et un poulain par *Whisker*.

Dans la même année, il remporta le prix à Pontefract, en battant *Vanish*, et les enjeux de champagne à Doncaster, battant une pouliche de *Blackleg*.

En 1828, il fut opposé à *Cadland*, à la course du *Derby*; il battit *Zingara* et douze autres, mais il perdit la seconde station. Il gagna cependant le Saint-Léger à Doncaster, où il battit *Belinda*, *Vélocipède* et dix-sept autres, et il concourut à la même place pour le prix de 200 souverains.

En 1829, à la course de Saint-Léger, il fut battu par *Bessy Bedlam*, et perdit un pari de 300 souverains. Ayant été battu par *Zingara* et *Mamelouk*, il courut, mais ne prit pas rang à Ascot.

En 1830, il gagna les enjeux de Craven, qui étaient de 10 souverains chaque, et battit *Harold*, *Clio* et huit autres. Il courut second, pour la coupe d'or, où il fut battu par *Loretta*, mais il fut vainqueur de *Greemontle* et de *Zingara*.

Dans la même année, il remporta le prix à Stockbridge, et courut, troisième, pour la coupe d'or, à Goodwood, où il fut vaincu par *Fleur-de-lys* et *Zingara*.

En 1831, il gagna les enjeux de Craven à Epsom, et courut avec *Monch* à Ascot; mais à la seconde station les ligaments suspenseurs des deux jambes lui manquèrent; il n'en demeura pas boiteux, mais le gonflement du fanon et la trace du fer indiquaient suffisamment qu'on ne pouvait plus le compter au rang des chevaux de course.

Fleur-de-lys a été élevée par sir W. Ridley, en 1812, et engendrée par *Bourbon*, fils de *Sorcerer*, de *Lady Rachel*, par *Stamford*. Sa mère, la jeune *Rachel*, par *Volunteer*, de *Rachel*, sœur de *Maid-of-all-Work*, est descendue, du côté du père et de la mère, de *Highflyer*. *Bourbon* a concouru vingt-trois fois, et il a gagné dix-sept fois, emportant les enjeux d'octobre à Oatland, Newmarket, à savoir le vin de Bordeaux, la victoire et l'épreuve, outre 109,445 francs en espèces.

Fleur-de-lys était la plus belle jument que l'Angleterre eût jamais produite. Elle avait de très-bonnes jambes et des pieds qui ne lui ont jamais fait faute. Elle courait bien; mais c'est par la distance qu'elle l'emportait toujours; indépendamment de ce qu'elle était si belle sous tous les autres rapports, son poitrail était d'une largeur étonnante chez une jument qui était si grosse sous la sangle.

Elle a fait sa première apparition sur le turf, à New-Castle-sur-Tyne, à l'âge de trois

ans, gagnant les enjeux de 625 francs ; la distance était d'un mille, elle avait quatre compétiteurs.

Le 8 septembre, elle a gagné l'enjeu de 625 francs, et encore autant qui a été ajouté par six souscripteurs, à Pontefract.

Le 20 du même mois, elle courut pour le grand Saint-Léger, et probablement elle aurait gagné le prix, si elle n'avait pas été renversée dans la lice par un choc d'*Actéon* : car dans la suite elle battit *Mammon* et tous les meilleurs chevaux de son espèce. Le 23 de septembre, cependant, elle gagna une poule de 20 guinées à 19 joueurs.

Au mois de mai 1826, elle courut encore une poule ; la course était de deux milles. *Lotterie*, *Actéon* et *Coterick* étaient au nombre de ses adversaires. Au bout des 20 premiers mètres, *Lotterie* gagna la tête, suivie de près par les autres. Il conserva sa position jusqu'à une petite distance du but, où *Fleur-de-lys* le devança par un grand élan, en même temps qu'*Actéon* et *Coterick* ralentirent leur course. Le poulain garda son poste et gagna la coupe d'or contre le même *Actéon*, *Alderman* et sept autres concurrents. Les paris étaient de 7 contre 4 en faveur d'*Alderman*, et 4 contre 1 contre le vainqueur. *Alderman* prit les devants, qu'il conserva jusqu'à une petite distance du but ; là, tous les coureurs se réunirent ; mais *Actéon* et *Fleur-de-lys* dépassèrent leurs concurrents, et il s'établit entre eux une lutte animée, dans laquelle *Fleur-de-lys* l'emporta d'une longueur.

Le 6 juillet, elle gagna la coupe d'or à Newcastle-sur-Tyne ; les paris étaient de 15 contre 8 en sa faveur.

Le jour suivant, elle gagna la première manche pour le prix de ville et parcourut la seconde.

Le 19 septembre, elle gagna la poule à Doncaster, 29 joueurs à 10 souverains chacun. Elle eut pour adversaires *Actéon*, *Lotterie*, *Jerry* et d'autres ; mais les paris étaient 5 contre 4 en sa faveur.

Le 21, elle gagna la coupe d'or contre *Mullatto*, *Hélénus* et d'autres.

Le 29, elle gagna la course à Lincoln.

Le 12 mai 1827, elle gagna les enjeux de la constitution aux courses de York. Il y avait 15 souscripteurs à 20 guinées chacun. Ses adversaires étaient *Jerry*, *Humphrey*, *Clinker* et *Sirius* ; les paris étaient de 6 contre 5 contre *Fleur-de-lys*.

Pendant la plus grande partie de la course,

elle était en tête, suivie d'abord par *Jerry* et *Humphrey*, *Clinker* venant le troisième et *Sirius* le quatrième ; un moment, en passant les palissades, *Jerry* semble devoir gagner, mais il vint à faire un écart, et *Fleur-de-lys* gagna par deux longueurs.

Le 27, elle courut à Manchester pour un vase du prix de 100 guinées, avec 24 souscripteurs à 10 souverains chaque ; les paris en sa faveur 5 contre 4. Au dernier détour, elle glissa et manqua de tomber sur le flanc ; cependant elle se remit ; mais, après une lutte bien disputée, elle perdit la course par une demi-tête.

Le 13 juillet, elle gagna la coupe d'or à Preston ; 20 souscripteurs à 10 guinées chaque ; la course était de trois milles.

On douta d'abord qu'on pût trouver un adversaire digne d'entrer en lice avec elle ; mais, à la fin, le vieux cheval gris de M. Milton, *Euphrates*, se présenta, ainsi que la *Signorina* de M. Wymen. Le vieux cheval avait aussi bonne tenue et paraissait aussi gai que jamais, et la *Signorina* était une jument bien connue pour ses qualités supérieures ; les paris étaient de 3 contre 1 en faveur de *Fleur-de-lys*. Après les préparatifs d'usage, les compétiteurs furent amenés au poteau et ils partirent. *Euphrates* déploya un beau jeu et, au bout d'un demi-mille, avait tellement pris l'avance, que *Fleur-de-lys* qui, évidemment, attendait *Signorina*, vit qu'il était nécessaire de se glisser un peu plus près du vieil *Euphrates*, de crainte qu'il ne lui dérobat le prix. C'était ce que celui-ci semblait déterminer à faire en gardant son avance aussi longtemps que possible. Cela lui fut permis jusqu'à moitié du but ; alors les deux juments s'élançèrent en avant, et le vieux brave abandonna la partie. La lutte devint alors très-intéressante. *Signorina* se distingua avec avantage, mais elle fut battue d'une tête.

Elle gagna aussi une coupe, à Goodwood, contre le *Colonel* et *Zingara* ; tous les deux sortant des mêmes écuries qu'elle-même.

Une série de succès aussi continuels n'a jamais été égalée dans les annales du sport. La perte de la coupe de Manchester ne doit être attribuée qu'à l'accident qu'elle éprouva pendant la course. Elle perdit aussi le Saint-Léger, mais c'est parce qu'elle fut renversée par le choc d'un autre cheval. Elle n'a jamais été vaincue dans une lutte franche.

Son maître fut peut-être justifié, en la vendant 1,500 guinées, quand il apprit qu'elle était destinée au haras royal ; car il devenait impos-

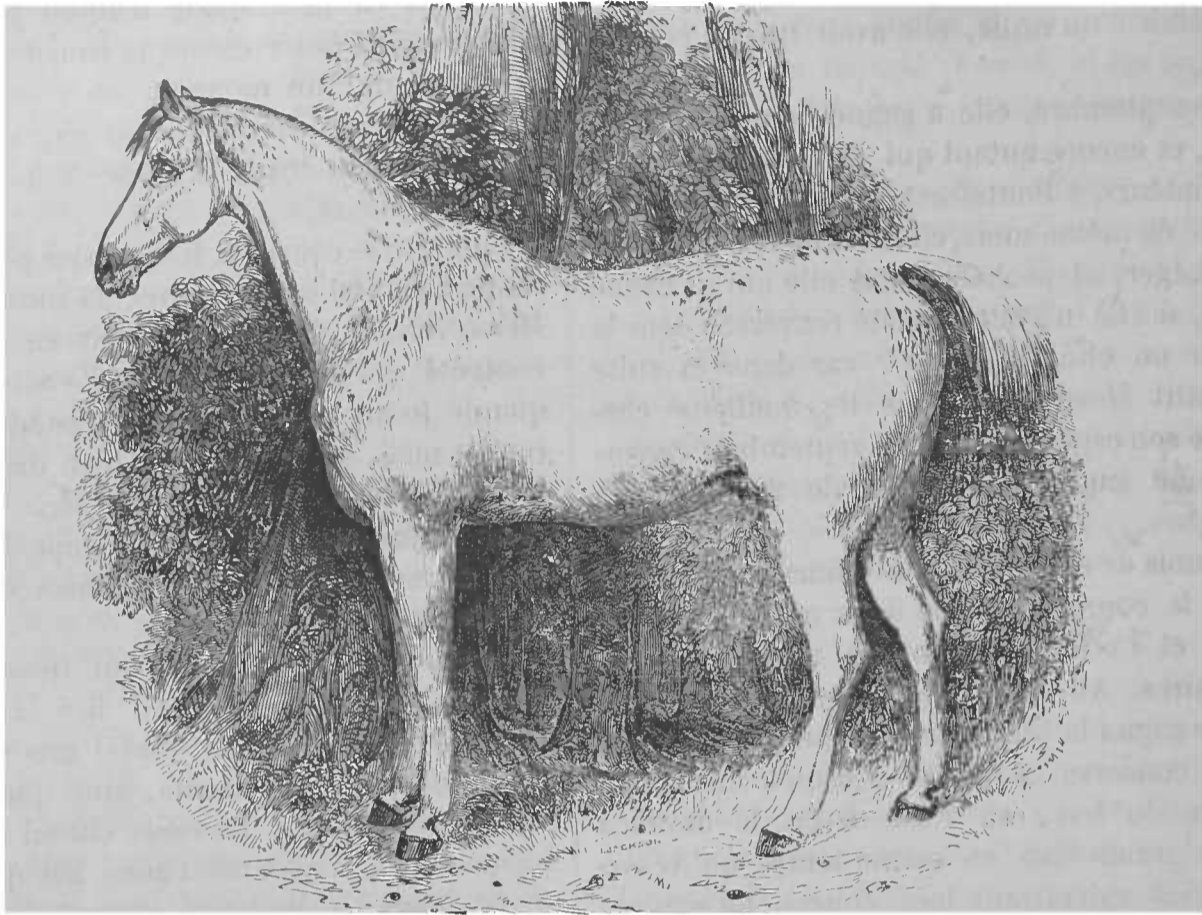


Fig. 190. Le Cheval de chasse anglais.

sible, désormais, de la dépouiller des lauriers qu'elle avait gagnés.

On a rarement rencontré un cheval de course qui puisse lui être comparé pour la perfection des formes. Son poitrail ample, sa longueur, ses paturons, tout indiquait qu'elle était formée également pour la vitesse et pour la fatigue. La robe était baie, avec les pieds et les jambes noires, et une petite raie sur le front. Les oreilles couchées ont été blâmées par quelques personnes ; d'autres au contraire, et avec plus de raison, ont considéré ce prétendu défaut comme l'indication d'un pur sang.

George IV l'acheta de sir M. W. Ridley pour la somme de 38,000 francs.

Sa race a été avidement recherchée par les étrangers et conduite hors du royaume. *Fleur-de-lys* appartenait en 1842 à M. Lupin, de France, qui, à la vente de Hampton-Court, l'acheta pour la faible somme de 13,000 francs. La même personne acheta la jument *Wings*, mère de *Caravane*, pour 15,000 francs, et *Young-Mouse*, mère de *Ratrap*, pour 360 guinées.

Dans le quatre-vingt-dixième Derby, couru à Epsom, le mercredi 26 mai 1869, se sont présentés des chevaux dont les noms méritent d'être cités.

Ce qui ôtait beaucoup d'intérêt à la course, cette année, c'est que la supériorité de *Preten-*

der, l'un des chevaux engagés, était parfaitement établie depuis longtemps, et qu'au su de tout le monde, aucun des chevaux qui étaient avec lui n'était de force à lui tenir tête.

Le prix est une poule de 1,250 fr. chaque; 7,500 francs sont attribués au second, et 3,750 fr. au troisième sur les entrées. Distance, 2,400 mètres environ; 247 chevaux étaient engagés, 22 ont couru. Il s'en est peu fallu que la course ne se terminât pas suivant l'attente générale. Au poteau de distance, *Pero-Gomez* et *Duke-of-Beaufort* se sont rencontrés, ce qui a donné de l'avance à *Pre tender*; eh bien! malgré cet avantage, il n'est arrivé premier que d'une tête, *Pero-Gomez* battant *The Drummer* d'une longueur. Si le choc n'avait pas fait faire un faux pas à *Pero-Gomez*, et fortement froissé son jockey Strells, il est assez probable qu'il eût lutté avec avantage contre son heureux concurrent.

Les partisans du cheval arabe, tout en convenant de la supériorité de la vitesse des chevaux de pur sang anglais, prétendent que ces chevaux sont inférieurs dans une course de longue durée: c'est une erreur; mille exemples, en Angleterre, prouvent le contraire. On cite, entre autres, un pari gagné sans difficulté par un petit cheval de demi-sang, *Kob*, qui devait accompagner pendant cent milles (trente-trois lieues), la malle-poste de Boston.

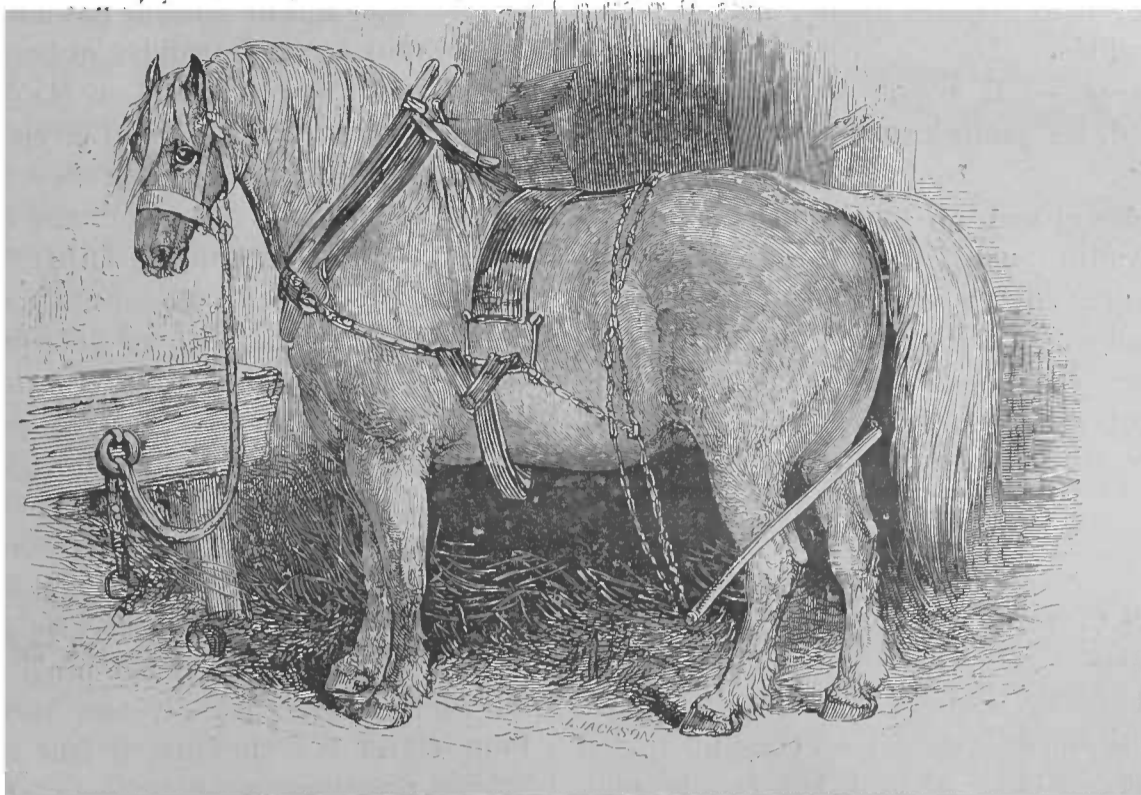


Fig. 191. Le Cheval trapu du Suffolk ou Punch.

LE CHEVAL DE CHASSE ANGLAIS.

On trouve peu d'agriculteurs qui n'aient du goût pour les plaisirs des champs et qui n'aiment à entendre les aboiements des meutes. Cependant on n'en voit guère qui puissent nourrir un cheval de chasse, car c'est un objet de grosses dépenses, le cheval de chasse anglais (fig. 190) venant, pour la valeur et la beauté, immédiatement après le cheval de course.

Son prix est cependant bien inférieur à celui du cheval de course.

Un cheval de pur sang sera préférable, si sa charpente osseuse est suffisamment solide, surtout s'il a été instruit à s'élancer assez haut pour franchir les haies.

Caractères. — Le cheval de chasse, quoique très-finement bâti, est plus fort, plus vigoureux que le cheval de course.

Sa tête est petite, son cou mince, ses mâchoires larges. La tête, bien plantée, forme avec le cou cet angle qui donne à la bouche quelque chose de fin et de gracieux.

Aptitudes et emploi. — La première qualité d'un bon cheval de chasse est d'être léger à la main.

Il est inutile de signaler le sang-froid et le courage comme des qualités nécessaires; trop irritable, il serait gênant, et peureux devant le moindre obstacle, il exposerait au ridicule son propriétaire.

Il a la rapidité et la persévérance du cheval

BREHM.

arabe; il est on ne peut meilleur pour l'objet auquel il est destiné.

On entraîne un cheval de chasse comme un cheval de course.

Il faut le débarrasser de toute graisse superflue, par les purgations et l'exercice, en se gardant de le trop déprimer; on l'habitue insensiblement à déployer toute son énergie sans s'incommoder. Deux ou trois purgations d'une force raisonnable, quand la saison approche, une nourriture forte et abondante, un temps de galop d'une lieue chaque jour, voilà à peu près tous les soins que réclame l'entraînement. Les gens qui ménagent leur monture n'en usent que 30 jours dans le cours de la saison, avec un exercice modéré dans les jours intermédiaires, et une sueur forcée dans celui qui précède la chasse. On cite un cheval qui suivit la chasse 70 fois dans une saison. C'est un chiffre qui n'a jamais été dépassé.

Jadis, en Angleterre, on voyait les femmes chasser avec le même entrain que les hommes. La reine Élisabeth, entre autres, était passionnée pour cet exercice. Plus tard, cette mode déclina, et les plaisanteries piquantes que se permit à ce sujet la spirituelle cour de Charles II contribuèrent à la discréditer.

LE CHEVAL NOIR D'ANGLETERRE.

C'est un cheval de gros trait que l'on trouve dans le Staffordshire.

Il correspond à notre Boulonais pour la masse

II — 147

et la taille; il le dépasse même, mais il n'en a pas les qualités.

Caractères. — Il a une stature énorme, le coffre lourd, les jambes rondes, les épaules engorgées.

Aptitudes et emploi. — Il n'est ni de charrieur ni de voiture, mais il a quelque chose entre les deux; gras comme un bœuf, et en dépit de ses mouvements fiers et apprêtés au départ, il n'est pas capable de faire plus de six milles à l'heure, et se trouve épuisé par un seul jour de travail un peu dur.

LE BAI DE CLEVELAND.

Le bai de Cleveland a remplacé le cheval noir.

Caractères. — L'extérieur de cet animal est aussi différent de celui de l'ancien cheval noir qu'il est possible de le concevoir. C'est un animal aussi grand, au vaste poitrail, aux épaules obliques, aux jambes plates, ayant beaucoup plus de vigueur et trois fois plus de vitesse.

Aptitudes et emploi. — Il y a cependant encore des déceptions dans les meilleurs chevaux de cette race améliorée. Dans la rue, leur allure est noble, et ils sont capables de plus d'efforts que l'ancienne race lourde et paresseuse; mais ils n'ont pas toute la vigueur que l'on pourrait désirer, et une couple de pauvres chevaux de poste les battraient complètement au bout de deux jours.

L'action du genou et la grande élévation du pied est estimée une grande qualité dans les chevaux de voiture, parce qu'elle ajoute à la grandeur et à l'élégance de leur allure. Mais, comme nous l'avons déjà dit, cette action est nécessairement accompagnée d'une détérioration des jambes et des pieds qui devient bientôt apparente.

Les principaux points d'un cheval de voiture sont un embonpoint égal, un corps rond et bien proportionné, l'os au-dessous du genou, et les pieds sains et larges.

Le bai de Cleveland est la souche des meilleurs chevaux de voiture; il est principalement renfermé dans le Yorkshire et Durham, peut-être le Lincolnshire d'un côté et Northumberland de l'autre. Mais on le trouve difficilement dans toute sa pureté en l'un ou l'autre pays. On croise le jument de Cleveland par un cheval de pur sang, ou bien un trois-quarts, qui soit assez fort et assez grand; et le fruit en est le cheval de voiture, très-célèbre, au cou arqué et aux grandes allures. On obtient du cheval pur sang, d'une taille suf-

fisante, mais qui ne possède pas autant de force, les chevaux à grandes guides, et le cheval propre au chariot. Le professeur Low (1) donne la description suivante du bai de Cleveland : C'est le mélange progressif du sang des chevaux pur sang à celui d'une race commune qui a produit le cheval de voiture appelé le bai de Cleveland. Ce nom dérive de sa couleur et d'un pays fertile nommé Cleveland, au nord du comté de York, sur les bords du Tus. Vers le milieu du siècle dernier, cet endroit devint célèbre pour une race de chevaux estimés et d'une grande force, qui, lorsque l'ancien cheval lourd de carrosse n'était plus de mode, devint très-recherchée pour les calèches, les chariots et autres voitures de luxe. Toutefois la race ne se borne pas à Cleveland; on l'a obtenue par le mélange progressif du sang du coureur avec les diverses races du pays. Pour élever ces chevaux, il faut se servir des mêmes principes que pour le coureur même. Il faut que les juments, aussi bien que les étalons, aient les qualités requises. Le canton de Cleveland doit sa supériorité en cette belle race de chevaux à la possession d'une race définie, formée non par un mélange accidentel, mais par des soins assidus.

Quoique le bai de Cleveland paraisse réunir le sang des plus beaux chevaux, ainsi que celui des plus grands du pays; quoiqu'il ajoute l'action à la force, plusieurs personnes ont néanmoins cherché un autre mélange de sang plus rapproché de celui du coureur. On les croise, par conséquent, avec des chevaux de chasse, ou des chevaux pur sang, et, par ce moyen, on obtient un autre genre de cheval de voiture, d'une forme plus légère et d'une race plus élevée; et plusieurs des chevaux estimés de Cleveland, destinés au chariot et aux grandes guides, sont maintenant presque pur sang. La couleur baie est la plus estimée; mais on se sert souvent des chevaux gris.

Les Anglais obtiennent le cheval de fiacre d'une race moins noble, mais plus forte; et ils doivent au cheval demi-sang le machiniste, le cheval de poste et le cheval de carrosse ordinaire; on peut regarder Cleveland et la vallée de Pickering, à l'est du comté de York, comme les meilleurs pays en Angleterre pour la remonte des chevaux de voiture, de chasse et de fiacre. Le cheval de voiture n'est rien autre chose qu'un cheval de chasse bien grand et bien fort. Le cheval de fiacre possède, en petit, plusieurs des qualités du cheval de chasse.

(1) Low, *The Breeds of British domesticated animals*. London, 1841.

LE CHEVAL TRAPU DU SUFFOLK.

C'est un cheval de trait anglais.

Il descend d'un étalon normand et d'une jument de Suffolk.

Caractères. — Il est nommé *punch*, à cause de ses formes arrondies et trapues (*fig. 191*).

La puissance énorme de cet animal résulte de la position de ses épaules, qui sont très-basses et lui permettent de tirer fortement du collier.

Le vrai suffolk est presque éteint.

Aptitudes et emploi. — C'était un cheval vigoureux, tirant à plein collier et résistant tout un long jour au travail le plus rude. Une de ses qualités les plus précieuses et les plus rares (la race actuelle n'en est pas complètement dépourvue), c'était la vivacité d'action unie à la persistance dans l'effort. Maint cheval de trait sait ce qu'il peut faire, et si en l'essayant il échoue, tous les coups de fouet du monde ne le forceront point à une nouvelle tentative. Le vieux suffolk, lui, s'obstinait jusqu'à tomber d'épuisement. C'était un beau spectacle de voir, au signal du conducteur et sans l'aide du fouet, un attelage de vrais suffolks plier les genoux sous le fardeau et l'entraîner malgré tout; mais plus d'un de ces magnifiques attelages a été ruiné par suite de paris insensés où l'on demandait à leur vigueur un effort exagéré.

LE CLYDESDALE.

Le *clydesdale* est un bon cheval de trait pour le travail de la ferme et dans un pays montagneux. Ce cheval prend son nom d'un district de la *Clyde*, en Écosse, où il est principalement élevé. Le *clydesdale* doit son origine à un des ducs d'Hamilton, qui croisa les meilleurs juments de Lanark avec les étalons qu'il avait amenés de Flandre.

Caractères. — Le *clydesdale* (*fig. 192*) est plus grand que le suffolk; il a une meilleure tête, un plus long cou; sa charpente est plus légère, et ses lombes sont plus pleins.

Il est ordinairement noir, mais le brun ou le bai devient commun, et même le gris s'y rencontre assez fréquemment. Il est plus long de corps que le cheval noir d'Angleterre, et moins pesant, moins compacte et moins vigoureux.

Aptitudes et emploi. — Il est fort, hardi, constant au tirage, et rarement rétif. Les parties du sud de l'Écosse se fournissent principalement dans ce district; et beaucoup de *clydesdales* sont exportés en Angleterre pour le service du

labourage, de la voiture et même de la monture; des marchands de presque toutes les parties du Royaume-Uni se rendent aux marchés de Glasgow et de Rutherglen.

Leur allure est plus franche que celle du cheval noir, et pour un travail ordinaire, leur action est plus utile. Ils tirent avec constance, et d'ordinaire sont exempts de vices.

Les longues allures qui caractérisent cette race, sont en partie le résultat de sa conformation, en partie celui de leur éducation; mais de quelque part qu'elles proviennent, elles ajoutent grandement à l'utilité du cheval, tant aux chasses que sur la route. Aucun cheval du royaume ne peut être comparé à ceux de l'ouest de l'Écosse, pour traîner de lourdes charges, à pas égal.

Selon l'opinion de M. Low, les chevaux de *Clydesdale*, quoique inférieurs en poids et en vigueur au cheval noir, et ne possédant ni la beauté de formes ni les mouvements gracieux de la meilleure classe des chevaux de trait du Northumberland et de Durham, possèdent cependant des qualités qui les rendent très-précieux pour le service ordinaire. Sur la route, ils exécutent des tâches qui peuvent difficilement être surpassées, et aux champs, on les trouve sûrs, constants et dociles.

LE CHEVAL DU LINCOLNSHIRE.

C'est un cheval de gros trait, que l'on trouve dans les plaines du Lincolnshire.

Caractères. — Ces lourds chevaux s'élèvent merveilleusement, pour ce qui est de la taille: dans les marais du Lincolnshire, il en est peu qui à deux ans et demi n'atteignent cinq pieds et demi; cependant ni le sol, ni les produits du sol ne valent mieux que dans d'autres comtés, loin de là; la partie basse du Lincolnshire n'est pour la majeure partie qu'une argile froide et stérile. La véritable explication en cette matière, c'est que certaines situations sont préférables à d'autres pour diverses exploitations et pour différents élèves d'animaux, indépendamment de la richesse du sol ou des pâturages. Le principal art du fermier est de trouver ce qui convient le mieux à sa terre et d'en tirer le produit qui a le plus de valeur.

Aptitudes et emploi. — Les fermiers du Surrey et du Berkshire achètent un grand nombre de ces chevaux à l'âge de deux ans, les font travailler modérément deux autres années, et alors les envoient au marché de Londres où ils s'en défont avec un profit de 10 ou 12 pour 100.

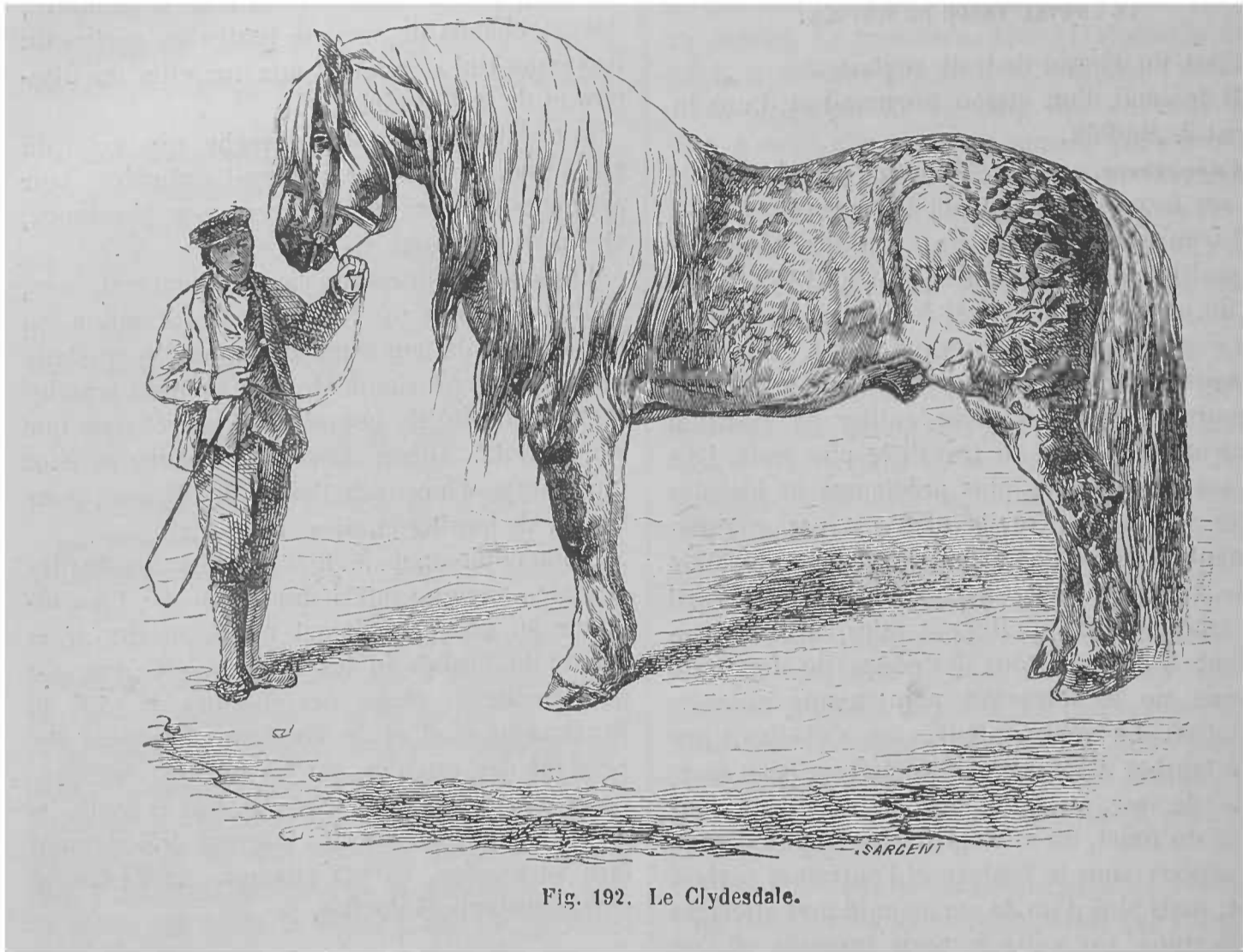


Fig. 192. Le Clydesdale.

Ces chevaux sont vendus à un industriel voisin de Londres qui les prépare par des exercices graduels au service qu'ils feront dans la capitale. Le voyageur serait probablement étonné en voyant quatre de ces énormes animaux attelés en ligne à une charrue, sur un sol peu résistant, où deux chevaux plus légers suffiraient parfaitement.

On les prépare ainsi à leur futur emploi, et, avec raison, on ne leur demande pas le déploiement de toute leur force, attendu que leurs os ne sont pas encore bien formés, ni leurs articulations bien jointes. Le travail constant et modéré de la charrue les dispose à leur tâche qui consiste à tirer du collier d'une façon égale et continue. Ce sont aussi des chevaux de parade destinés à satisfaire l'orgueil d'un brasseur jaloux de montrer des chevaux plus beaux que ceux du voisin.

Celui dont nous donnons le portrait (*fig. 193*) appartient à MM. Barclay-Perkins, fameux brasseurs de Londres; à deux ans et demi il fut acheté par un fermier du Berkshire, sur les terres duquel il travailla deux ans. Il fut alors vendu à la foire d'Abingdon au maquignon chez qui M. Barclay l'acheta.

3° Les races suisses.

« La Suisse, dit Tschudi (1), possède une race de chevaux plus ou moins particulière, et qu'il est assez difficile de caractériser : elle se distingue de celles de la Souabe et de l'Allemagne du Nord par une charpente plus forte, le poitrail et le croupion plus larges, plus de force et de persévérance dans le trait. La pesanteur de leurs allures ne les rendant pas propres à la selle, ils n'en sont que meilleurs pour la voiture, surtout la belle race du canton de Fribourg et de l'Emmenthal. Dans cette vallée, ainsi que dans le canton de Schwitz, on est parvenu à élever d'excellents chevaux de selle par le croisement avec des étalons espagnols et allemands. On conduit en France, dans les environs de Lyon, pour le halage des bateaux, les vigoureux chevaux de Fribourg, préférés pour ces travaux à ceux de la Bourgogne.

« Il y a quelques cantons où l'éducation du cheval prospère et où l'on en élève plus que le pays n'en emploie ; c'est surtout celui de Soleure,

(1) Tschudi, *les Alpes*, p. 709.

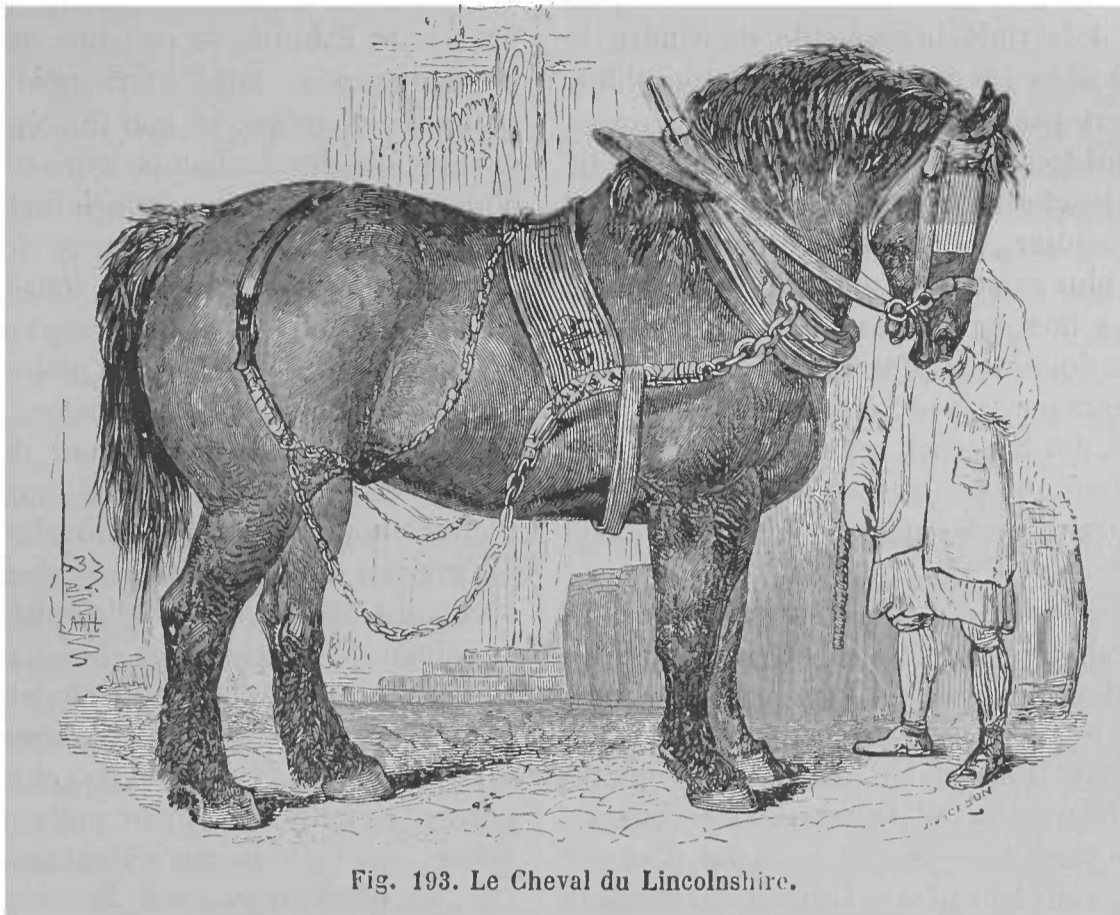


Fig. 193. Le Cheval du Lincolnshire.

dont le gouvernement encourage beaucoup ce genre d'industrie; puis ceux de Berne, d'où les beaux coursiers de l'Emmenthal vont en France et à Milan, traîner les plus riches équipages; de Schwitz, où les chevaux du couvent d'Einsiedeln étaient si fameux au *xvi^e* siècle qu'ils allaient en Allemagne et en Italie figurer dans les étables des princes et des ducs, et où l'on en rencontre encore avec la belle encolure du cygne; d'Unterwald, et enfin de Glaris, où toutefois cette éducation difficile va en déclinant. Autrefois ce dernier canton envoyait annuellement 200 à 300 chevaux à la foire de Lugano, et aujourd'hui, il n'y en conduit presque plus. Dans le pays de Saint-Gall, c'est à Gaster, dans les anciennes seigneuries de Sax et de Werdenberg, que l'on élève le cheval; dans le canton d'Appenzell, c'est dans les Rhodes intérieures et sur les montagnes d'Urnäsch; dans les Grisons, au Prætigau, au Rheinwald, à Maienfeld, Zizers, Igis, et entre Reichenau et Tavetsch. Nulle part, du reste, cette industrie ne s'exerce en grand, parce que les pâturages communaux sont généralement trop mauvais pour servir au développement et à l'embellissement de la race. Celle-ci dépend aussi beaucoup, cela va sans dire, de l'espèce de l'étalon.

« Dans nos Alpes, on réserve aux chevaux les endroits humides, d'un herbage acide, que le bétail n'aime pas. Ils circulent joyeusement, et

sans surveillance, dans leurs domaines, qui ne doivent pas être situés sur des pentes trop rapides; du reste, on leur enlève les fers de derrière dès qu'ils arrivent sur la montagne. Pendant l'été, on se sert très-peu de chevaux dans le canton d'Appenzell, et on leur abandonne tout le terrain vague des hauteurs. Quand le gazon est complètement tondu, ils courent de nuit, quelquefois à plusieurs lieues de distance, regagner leur écurie, et pour cela ils franchissent haies et fossés. Ils aiment extraordinairement la vie indépendante des Alpes: nous avons vu des chevaux retenus dans la vallée s'échapper lestement et regagner le pâturage où ils avaient passé un été; on est même obligé quelquefois de les vendre au loin, parce que le souvenir qu'ils gardent de la montagne est si vif, qu'ils profitent de toutes les occasions de s'enfuir pour y retourner. Quelque temps avant de les faire descendre des Alpes, on leur donne journellement un peu de sel pour rendre le poil plus fin, plus noir et plus luisant, mais on ne les soumet jamais à l'étrille dans la montagne. On compte dans le canton de Glaris qu'un cheval adulte mange quatre bottes de foin par jour, c'est-à-dire autant que quatre vaches, et son entretien coûte, pendant l'été, environ vingt-cinq francs; les poulains qui tettent ne payent pas. Les chevaux de pesantes races ne sont pas propres à la pâture et ne peuvent y être envoyés que tout jeunes.

Pendant l'hiver, les chevaux des contrées montagneuses ont la rude besogne de descendre le bois coupé dans les forêts sauvages et rapides. On ne se sert pas du traîneau, mais les grosses poutres sont tout bonnement attachées à un timon, que le cheval traîne courageusement sur son roide sentier, galopant quelquefois par les pentes les plus rapides, et montrant partout une prudence et une force musculaire admirables. On ne leur donne pas d'avoine tant qu'ils sont dans la montagne, car le foin aromatique, menu et fortifiant des hauteurs, qui ne doit même leur être distribué qu'avec mesure, remplace à merveille le grain, et les maintient forts, gras et dispos.

« La Suisse emploie encore beaucoup de chevaux au commerce de transit, et, avant que les belles routes de nos Alpes fussent construites, ils étaient les seuls moyens de communication entre les pays limitrophes. Chargés de quatre seaux de beurre ou de fromage, et recouverts d'une toile cirée bigarrée, ils avancent d'un pas lent et sûr, sous leur pesant fardeau, le long d'un sentier souvent aussi étroit que la main. Étant habitués dès leur jeune âge aux pentes alpestres, ils accomplissent ces tours d'adresse avec une précision et un sang-froid dont un coursier de la plaine serait incapable. Dans les vallées, leur conducteur se perche encore par-dessus les seaux de beurre, et galope en *yolant* à travers les villages.

« Il nous reste encore à parler de ces chevaux de montagne, à grosse charpente, qui transportent d'une façon si remarquable les marchandises et la poste à travers les cols les plus fréquentés des Alpes. On sait qu'en hiver toutes ces belles routes sont couvertes de plusieurs toises de neige, et que le passage s'opère, en montant et en descendant, par le moyen de courts zigzags tracés dans la neige. Chaque voyageur, bien enveloppé de son manteau, est placé sur un petit traîneau accompagné d'un postillon qui doit guider la frêle machine sur cette route inégale. Avec une force merveilleuse, le cheval retient au-dessus de l'abîme le traîneau toujours près de s'y élancer, et, selon les circonstances, il appuie tantôt sur la droite et tantôt sur la gauche du chemin. Si le véhicule vient à verser, le prudent animal se cramponne dans la neige et attend patiemment qu'hommes et bagages aient repris leur place. Sans lui, sans son intelligence, le passage des montagnes serait impossible en hiver, car sa prudence est aussi remarquable que sa force, sa patience, son courage. Nous avons vu un de ces chevaux dont le traîneau,

sorti de son ornière de neige, pendait déjà au-dessus de l'abîme, se coucher du côté de la montagne pour faire contre-poids et attendre tranquillement que le mal fût réparé. Il arrive quelquefois des accidents dans ces expéditions d'hiver, et nous en avons appris un triste exemple dans le *Poschiavo*. Un homme fort à son aise transportait un jour, avec ses douze chevaux, du vin de la Valteline, par le passage de la Bernina. Le voyage se faisait suivant l'usage : le premier quadrupède muni de la cloche, le second du collier à sonnettes, tous portant des muselières de bois, et, de chaque côté, des tonneaux plats. A un froid piquant, succéda un tourbillon de neige, qui couvrit sentier, bêtes et conducteur. Celui-ci succomba bientôt, et on le trouva gelé et roide au milieu de la neige. Les chevaux quittèrent le zigzag et se dirigèrent vers un chalet où ils avaient séjourné pendant l'été. Ils réussirent à le retrouver, franchirent les palissades, et enfoncèrent la porte; la moitié seulement put entrer dans l'intérieur, car les tonneaux s'étant entassés derrière eux, en tombant au seuil, fermèrent le passage au reste de la troupe, qui succomba bientôt au froid et à la neige; ceux de l'intérieur résistèrent plus longtemps, mais ils finirent d'une manière plus misérable encore, et par les tortures de la faim. On vit, quand on les retrouva, qu'ils avaient rongé le cuir de leurs harnais et dévoré la paille qu'ils contiennent. »

40 *Les races françaises.*

Les races françaises avaient déjà acquis une grande réputation bien avant la conquête de César.

Aujourd'hui, le cheval de pur sang ne rappelle guère, en France, qu'une idée de plaisir et de luxe. On paraît le croire presque uniquement destiné à l'usage des personnes riches et aux courses publiques.

L'introduction des courses en France est de date toute récente.

La première course eut lieu en 1776, dans la plaine des Sablons, entre un cheval du comte d'Artois et un cheval du marquis de Conflans; puis, la même année, à Fontainebleau, entre un Anglais nommé Fitzgerald et un cheval du duc de Nassau. L'année suivante, le même duc de Nassau fit courir contre des chevaux du prince de Guéménée et du comte d'Artois.

Jusqu'en 1783, plus rien.

Ces courses étaient engagées sans périodicité, par des grands seigneurs anglo-manes qui affectaient d'emprunter à nos voisins non-seulement

le chapeau rond, mais aussi les mœurs et le langage du turf. Le prix ordinaire de ces courses était une somme de 2,500 francs.

Le premier Empire encouragea les courses, ou, pour mieux dire, les institua non-seulement à Paris, mais dans les départements, et, dès 1806 (5 octobre), une course eut lieu au Champ de Mars, pour chevaux et juments de tout âge et de toute espèce.

Sauf deux ou trois interruptions, l'institution s'est maintenue depuis. Elle se développa graduellement; et, sous la Restauration, elle commença à jeter quelque éclat. En 1819, le comte de Narbonne engagea son cheval, qui s'appelait *Lattitat*, contre un cheval d'Horace Vernet qui s'appelait *Caleb* : *Lattitat* fut vainqueur. Vers 1823, le vicomte d'Aure, le duc de Guiche, le prince de Salms, le comte d'Escars, commencent à figurer parmi les propriétaires de chevaux; en 1826, apparaissent lord Henri Seymour, M. de Tocqueville, M. Schickler et le comte d'Orsay.

Dès ce moment, la vogue des courses se déclina. Des hommes qui, depuis, ont occupé des positions dans la société ou dans la vie des affaires publiques, engageaient des chevaux, suivaient les courses, et quelquefois même affrontaient les périls du *steeple chase* et de la course de *gentlemen*. Il nous suffira de citer le comte Walewski, le premier propriétaire connu qui, en 1829, ait monté lui-même son cheval, *Young Comus*; le prince de la Moskowa, qui courait dans le premier *steeple chase* (1830) à côté de lord Pembroke et du comte d'Orsay; le comte Edgar Ney; le comte Anatole Demidoff, avec son cheval *Lionel Lincoln*, contre deux chevaux de M. Ch. Lafitte (1834); M. de Morny, qui fut un des plus intrépides cavaliers remarquables dans ces périlleux exercices.

On a remarqué qu'en général, les chevaux de France ont de trop grosses épaules. Cependant les différentes races de chevaux ont subi en France de notables améliorations depuis quelques années. Le gouvernement et, à son exemple, de riches propriétaires se sont activement occupés de cette question qui intéresse au plus haut point, non-seulement le commerce intérieur et la puissance militaire de la France, mais aussi les classes riches qui recherchent avec empressement les beaux chevaux de main et les brillants attelages des voitures de luxe.

Parmi les personnes qui, au prix de leurs soins et de leur argent, ont cherché les solutions de la question chevaline, se trouvent des hommes distingués, qui ont surtout encouragé l'institution

des courses. Mais, s'il n'est pas vrai que les éleveurs soient des entrepreneurs de spectacles, que les jockeys soient des écuyers de cirque, il faut reconnaître qu'à côté de la question industrielle de l'amélioration de la race il n'y a pour beaucoup, dans les courses, qu'un amusement brillant, et que c'est moins au profit d'un intérêt agricole ou commercial qu'en vue d'un goût de luxe et de vanité qu'on risque son argent et ses membres.

En effet, nous avons jusqu'ici fort mal réussi à améliorer les espèces légères pour lesquelles on a tant discuté, tant dépensé inutilement; néanmoins, on doit chercher à tirer le parti que l'on pourrait tirer de la propagation du cheval de pur sang dans un but d'utilité publique, notamment pour refaire une race de chevaux légers, qui, dans notre pays, devient de plus en plus rare, et dont on ne peut se passer ni pour la cavalerie, ni même pour le trait.

A défaut de chevaux français légers, nous n'en avons pas moins de très-bonnes races de trait, que nous devons à notre agriculture.

Considérées à un certain point de vue topographique, on les divise en : 1° races de *montagne*; 2° races de *plaine*; 3° et races de *vallée*. Eu égard aux diverses zones climatiques du territoire, on a admis des races du *Nord*, du *Midi*, de l'*Est*, de l'*Ouest* et du *Centre*. On a encore distingué les races en : celles des pays fertiles, races *grandes*, étoffées; et celles des pays pauvres, *petites*, faibles ou robustes, selon la qualité de la végétation. Voici, topographiquement, les principales races de chevaux indigènes; elles ont reçu les noms des localités qui les fournissent : *camargue* (1), *landaise* ou *des dunes de Gascogne* (2), *des Pyrénées* ou *de Tarbes*, *navarrine*, *bigourdane*, *de l'Auvergne*, *bourguignonne* ou *nivernoise*, *limousine*, *anglo-normande*, *corse*, *du Morbihan* et *de la Cornouailles*, *poitevine*, *percheronne*, *du Boulonnais*, *flamande*, *picarde*, *ardennaise*, *franc-comtoise*, etc.

LES CHEVAUX DES PYRÉNÉES.

La race berbère, implantée sur le versant septentrional des Pyrénées, a produit le *cheval des Pyrénées*, nommé quelquefois *cheval de Tarbes* (fig. 194), en raison des magnifiques haras établis aux environs de cette ville, et d'où sortent les plus beaux chevaux de cette race.

Le type barbe modifié, existe également dans les Pyrénées, sous le nom de *race navarrine*.

Caractères. — Son front est large et légère-

(1) Voyez page 322.

(2) Voyez page 324.

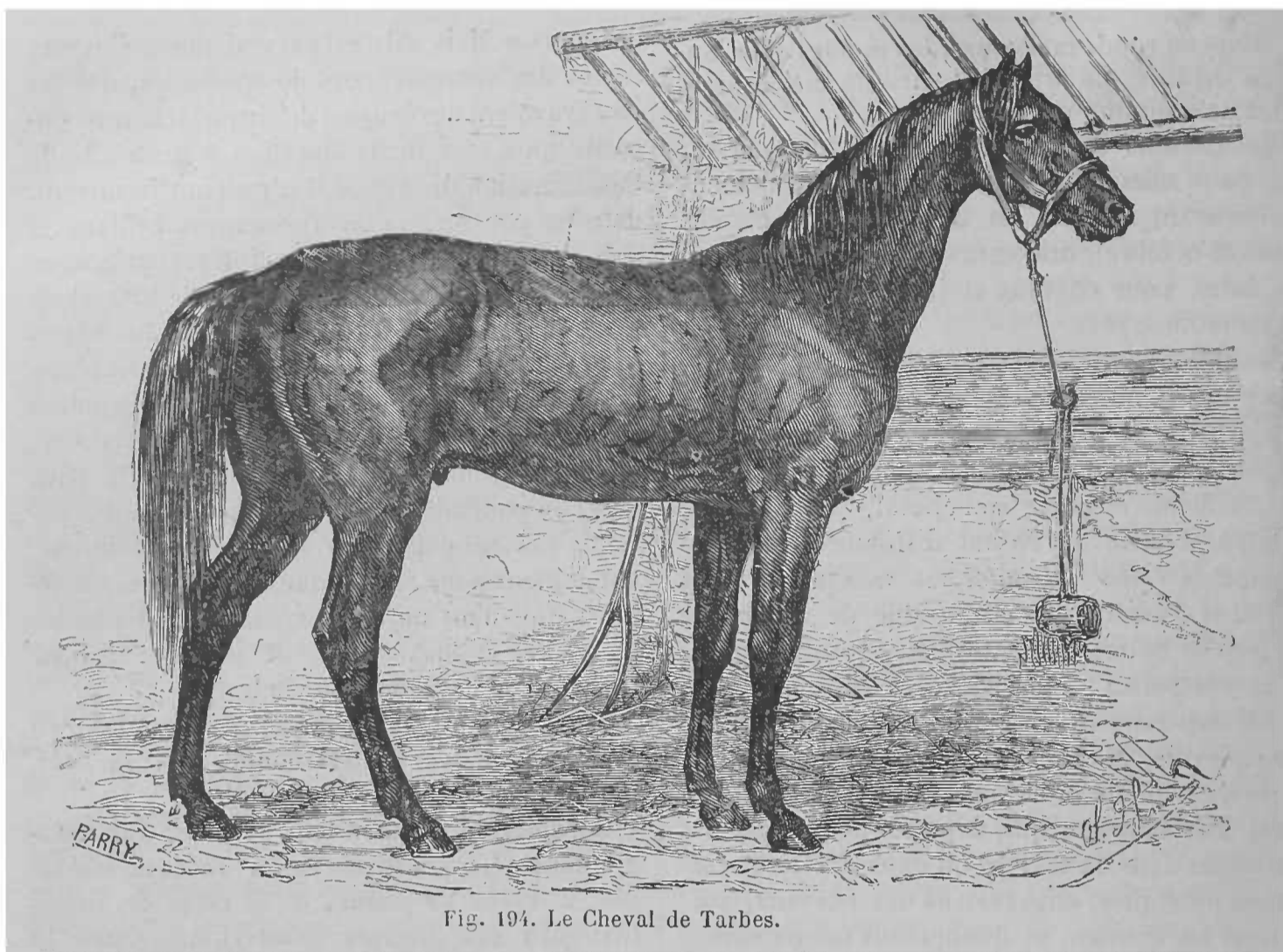


Fig. 194. Le Cheval de Tarbes.

ment bombé; sa face, courte, large, à chanfrein épais et fortement proéminent au niveau des orbites; ses naseaux sont peu ouverts; sa bouche est petite; son œil grand; son oreille droite et mince; sa physionomie, calme au repos, mais s'animant pendant l'action. Sa taille est également petite; son encolure, forte et garnie de crins longs et soyeux. Les membres sont forts, avec de longs canons; le dos et les reins sont courts et larges; la queue est touffue. La robe est de couleur variable, mais généralement grise.

Le navarrin, modifié à son tour, a produit la belle race que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de *race bigourdane*.

D'après M. Gayot (1), le cheval bigourdan (fig. 195) a plus de taille et de corpulence que l'ancien cheval navarrin et que le tarbéen, qui l'a précédé. Son développement normal tend à le fixer vers les dimensions qui donnent le bon cheval de lanciers; il prend donc les aptitudes du cheval de cavalerie de ligne, tandis qu'il était descendu au-dessous des proportions exigées pour la cavalerie légère. Sa tête est un peu plus allongée que chez le produit exclusif de l'arabe,

(1) Gayot, *Nouv. Dict. vétérinaire*. Paris, 1857, t. III, art. CHEVAL.

mais elle est restée expressive et très-caractérisée; l'encolure est plus longue et sort plus gracieusement des épaules, ce qui donne plus de légèreté relative au train de devant; le garrot est mieux sorti et plus élevé, la ligne supérieure plus droite et plus soutenue, la croupe plus longue; l'épaule est mieux placée, plus haute et plus inclinée, plus libre en son jeu; la poitrine est plus spacieuse et présente plus de profondeur. La surface du genou est plus large, moins effacée et mieux dessinée. La direction du membre postérieur a cessé d'être défectueuse. Les canons ont été raccourcis et élargis; les tendons sont plus forts, plus épais et mieux suivis; les boulets, plus soutenus. Moins relevées, plus allongées et plus rapides, les allures n'ont rien perdu de leur brillant. Les qualités intimes se sont accrues, et la race a conservé toute sa souplesse. Un mot résumera ce portrait. Le cheval bigourdan, amélioré, est entré dans les besoins de l'époque. Ce n'est plus seulement un cheval de selle énergique, fier et gracieux; c'est déjà un cheval d'attelage léger, très-recherché et avantageusement utilisé par le luxe méridional.

Aptitudes et emploi. — Qu'elle vienne des environs de Tarbes ou de Pau, la race des Pyr-

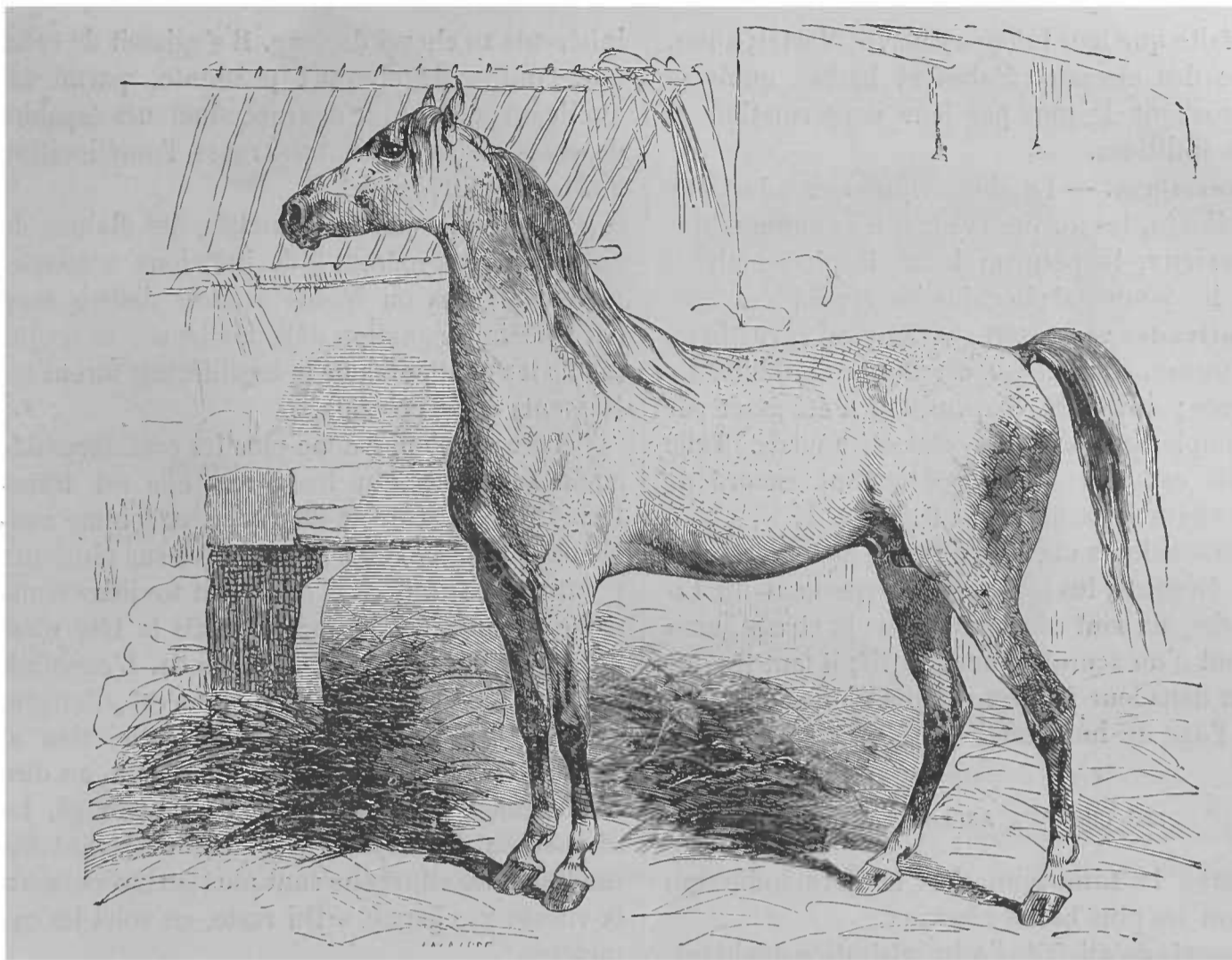


Fig. 195. Le Cheval bigourdan.

nées est vigoureuse, rustique et sobre, excellente pour la selle, et le vrai type du cheval de cavalerie légère.

« Les fameux hussards de Berchigny et de Chamboran, dit M. Guy de Charnacé (1), se remontaient en Béarn et en Navarre. »

LES CHEVAUX DE L'Auvergne.

Caractères. — Les chevaux de l'Auvergne ne diffèrent pas, quant au type, des chevaux limousins, sont forts comme ceux de la race flamande, mais ils dépassent rarement 1^m,66. Ils ont la tête assez courte, l'œil ouvert, le front large, le chanfrein droit, l'oreille courte, la bouche petite, la crinière très-épaisse et retombant de chaque côté de l'encolure, qui est forte, le poitrail large et très-proéminent, le garrot noyé dans les muscles, les reins creux et larges, la croupe ronde et souple, la queue attachée bas, touffue et ondulée. La robe varie beaucoup en couleur, mais elle est le plus ordinairement grise.

Aptitudes et emploi. — Les chevaux de l'Au-

(1) Guy de Charnacé, *Les Races chevalines en France*, Paris, 1867, p. 77.

BREHM.

vergne sont d'excellents serviteurs, sobres et rustiques, pleins d'énergie, de vivacité, aux formes accentuées, servant comme les limousins à la cavalerie légère, mais ils sont quinteux et vicieux, ce que l'on s'accorde à attribuer à l'influence des étalons anglais.

LES CHEVAUX BOURGUIGNONS OU NIVERNAIS.

« L'ancien cheval des montagnes du Morvan, dit M. Guy de Charnacé (1), très-apprécié jadis, a presque entièrement disparu. Les chasseurs à courre du Morvan lui avaient fait une réputation. Aujourd'hui le luxe a importé le cheval anglais, et le petit morvandiau est resté exclusivement aux mains des charbonniers. L'herbe des forêts constitue dans cette condition sa seule nourriture. »

La race bourguignonne fournit de très-bons bidets.

LES CHEVAUX LIMOUSINS.

Ils descendent, dit-on, de chevaux arabes, qui furent abandonnés par les Sarrasins vaincus après

(1) Guy de Charnacé, *loc. cit.*, p. 34.

la défaite que leur infligea Charles-Martel; aussi, est-ce des chevaux arabes et barbes qu'ils se rapprochent le plus par leur conformation et leurs aptitudes.

Caractères. — Le cheval limousin a la taille peu élevée, les formes sveltes, les membres fins et nerveux, le paturon long, le pied petit et bon, les jambes sèches, les jarrets évidés.

Aptitudes et emploi. — Cette race, rustique, vigoureuse, courageuse, est aujourd'hui bien dégénérée; suivant M. Sanson, elle a été gâtée par l'accouplement avec les étalons anglais. Telle qu'elle est, elle fournit cependant encore de bons chevaux de cavalerie légère.

Nos meilleurs chevaux de selle, nos chevaux les plus élégants, les plus rapides, viennent du Limousin; ils sont excellents pour la chasse, mais ils sont d'un accroissement tardif; il faut les ménager dans leur jeunesse et même ne s'en servir qu'à l'âge de huit ans.

LES CHEVAUX ANGLO-NORMANDS.

Après le Limousin, c'est la Normandie qui fournit les plus beaux chevaux.

Avant la création de l'Administration des haras, il existait dans cette province une race qui a longtemps fourni des attelages pour les carrosses des grands seigneurs d'autrefois. Ils étaient d'origine danoise.

D'abord on produisit un cheval trop lent et trop massif, puis, successivement, on l'obtint d'une allure plus dégagée et d'une vitesse considérable, sans diminution sensible de sa vigueur, et il constitue maintenant une race très-précieuse, résultant du croisement opéré entre les juments normandes ou danoises et l'étalon anglais, dit de pur sang.

D'après M. Gayot (1), « c'est au siège des anciennes races carrossières normandes, et au foyer de production du cheval connu sous le nom de race du *Merlerault*, que les haras ont systématiquement entrepris, vers 1833, par voie de métisation suivie et rationnelle, la création d'une famille de chevaux qui pût prendre un jour la dénomination de race *anglo-normande* de demi-sang.

« Le but à atteindre était parfaitement défini. Opérant sur des poulinières de haute stature et corpulentes, il fallait relever le tempérament et l'énergie, ajouter à l'action vitale, donner plus de force à tout l'organisme, et communiquer en proportion convenable les qualités et les mérites

(1) Gayot, *Nouveau Dictionnaire vétérinaire*. Paris, 1857, tome III, art. CHEVAL.

inhérents au cheval de sang. Il s'agissait de créer une famille de chevaux puissante, parmi laquelle on pût trouver des reproducteurs capables de transmettre à d'autres races l'amélioration qui leur était propre.

« L'étalon de pur sang anglais, des étalons de choix, dus eux-mêmes à de judicieux accouplements, et plus ou moins avancés dans le sang par une imprégnation déjà ancienne, et les juments les meilleures de la localité, tels furent les éléments de la création. »

Cette race n'offre donc plus les caractères des anciennes races du Nord : « elle est transformée, dit M. Guy de Charnacé, et comme coulée dans un moule qu'on a trouvé sur plusieurs points de l'Europe. Le corps est toujours compacte, de formes arrondies, mais la tête n'est plus partout busquée ni l'œil petit. L'encolure n'est plus aussi nouée, mais elle s'est allongée. Les épaules suivent une meilleure direction et les canons sont plus courts. Le pied qui, au dire de Grogner, était un peu haut, s'est corrigé. La disposition des rayons des membres ayant été modifiée, les allures ne sont plus surlevées, mais la vitesse y a gagné. » Du reste, en voici les caractères.

Caractères. — Taille élevée de 1^m,60 à 1^m,66. Robe généralement baie; tête un peu forte, quelquefois étroite et légèrement busquée; encolure belle, bien développée; garrot moyen; côte arrondie; formes générales agréables; croupe allongée, souvent comprimée d'un côté à l'autre; queue forte, bien plantée; épaules musculeuses; avant-bras et jarrets très-beaux; pieds plutôt grands que petits.

Parmi les chevaux anglo-normands, il faut distinguer les purs sangs dont *Gladiateur* est le type (fig. 196), et les demi-sangs dont nous figurons deux spécimens, un étalon de monte (fig. 197) et une jument poulinière (fig. 198).

Aptitudes et emploi. — Les chevaux normands sont très-doux et dociles. On n'en voit guère parmi eux de vicieux ou qui donnent des ruades.

Excellents pour le trait et le manège, ils ne valent pas les limousins pour la chasse, mais ils sont meilleurs, comme grosse cavalerie, pour les fatigues de la guerre et pour les combats : ils sont plus étoffés et plus tôt formés.

Je n'ai point vu ailleurs, dit M. Hoüel, de semblables chevaux qui soient propres à la charrue, à la diligence, à la chaise de poste ou à la charrette de ferme. Ils sont résistants et énergiques plus qu'on ne peut le dire. A la voix d'un brutal conducteur, ou au claquement d'un fouet inflati-

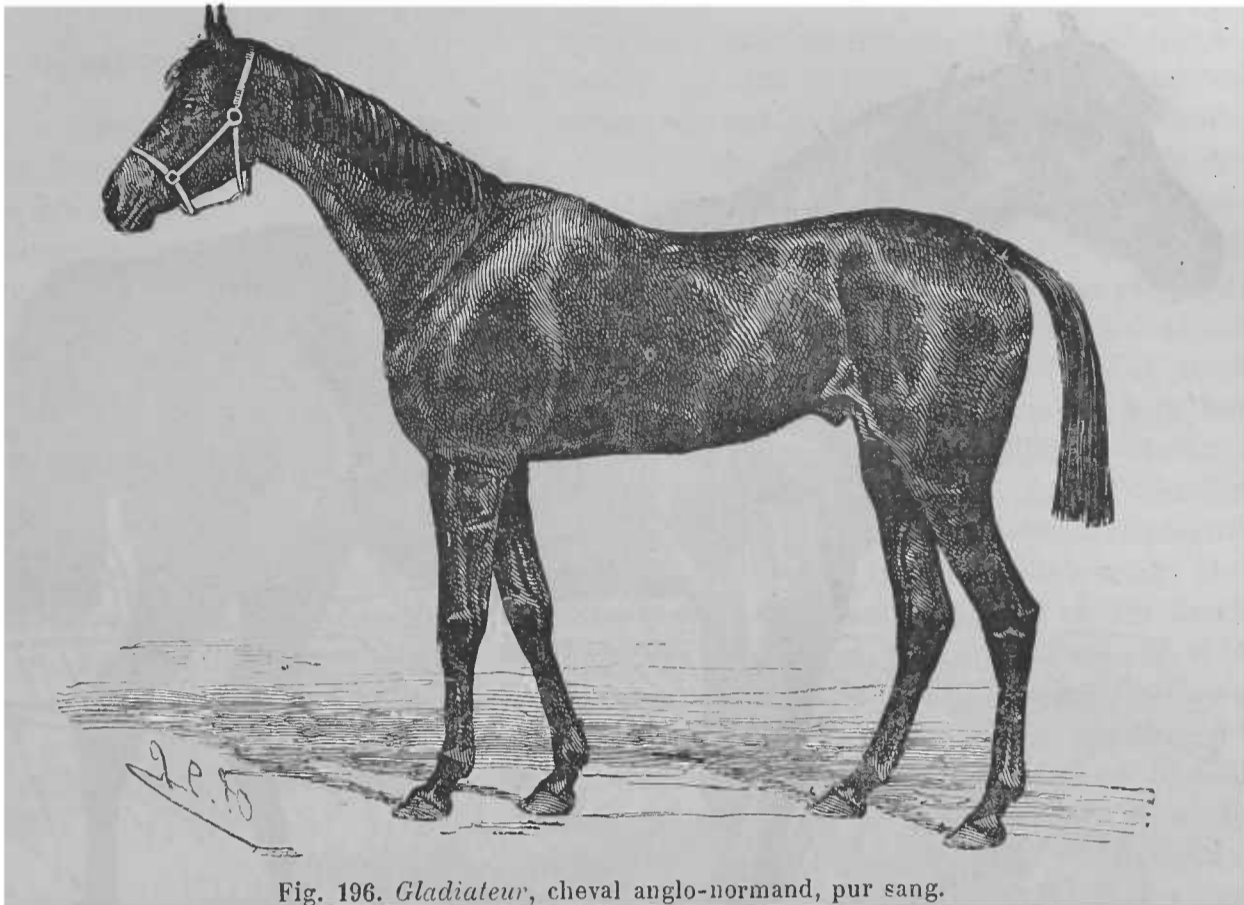


Fig. 196. *Gladiateur*, cheval anglo-normand, pur sang.

gale, ils déploient toute leur force et conservent leur vigueur, là où d'autres chevaux succomberaient aux mauvais traitements ou à l'absence de soins. Le petit cheval de charrette normand est

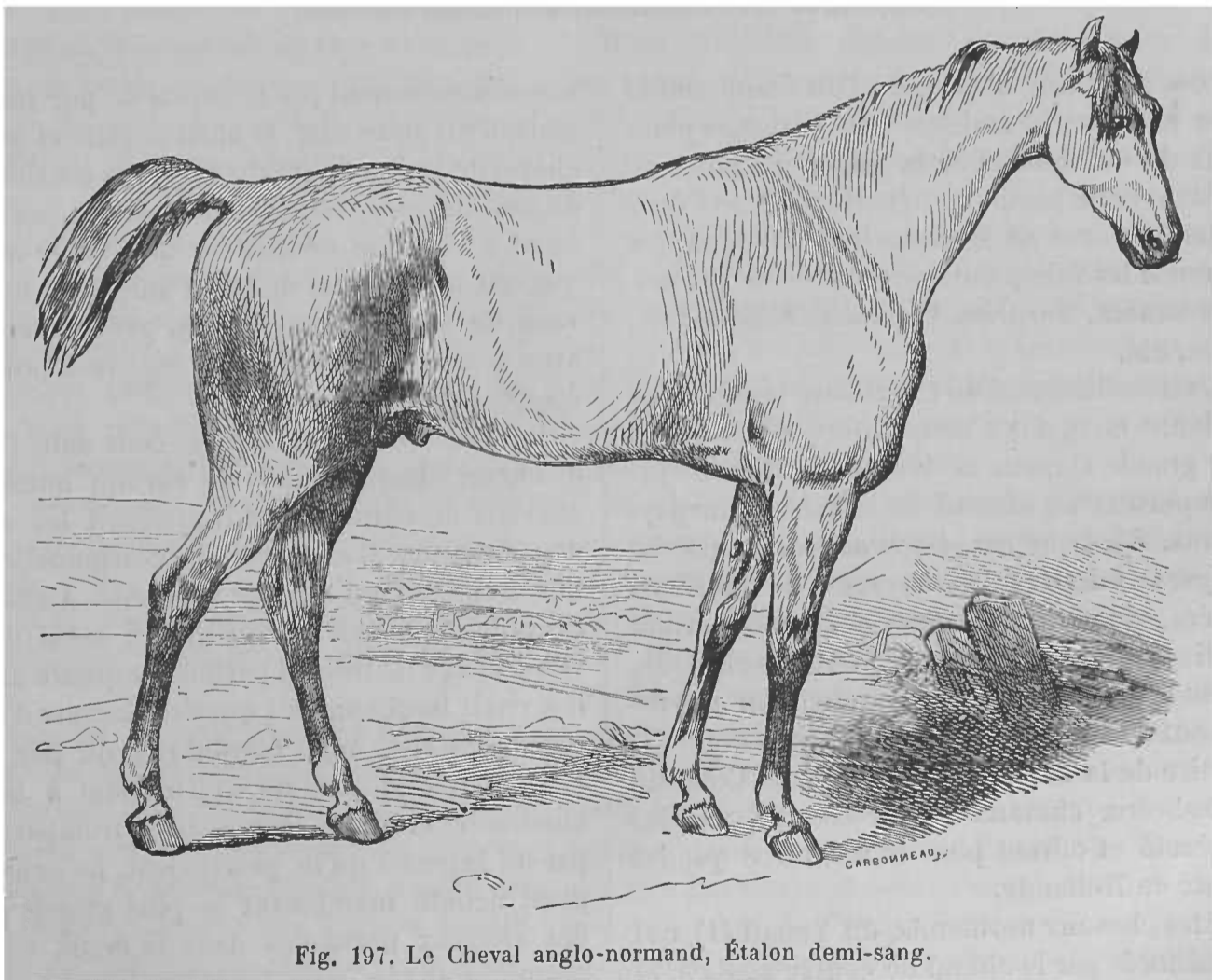


Fig. 197. Le Cheval anglo-normand, Étalon demi-sang.

peut-être celui qui est le plus approprié aux travaux d'une ferme.

« On les produit en Normandie, dit Figuiet (1).
(1) Figuiet, *les Mammifères*, p. 167.

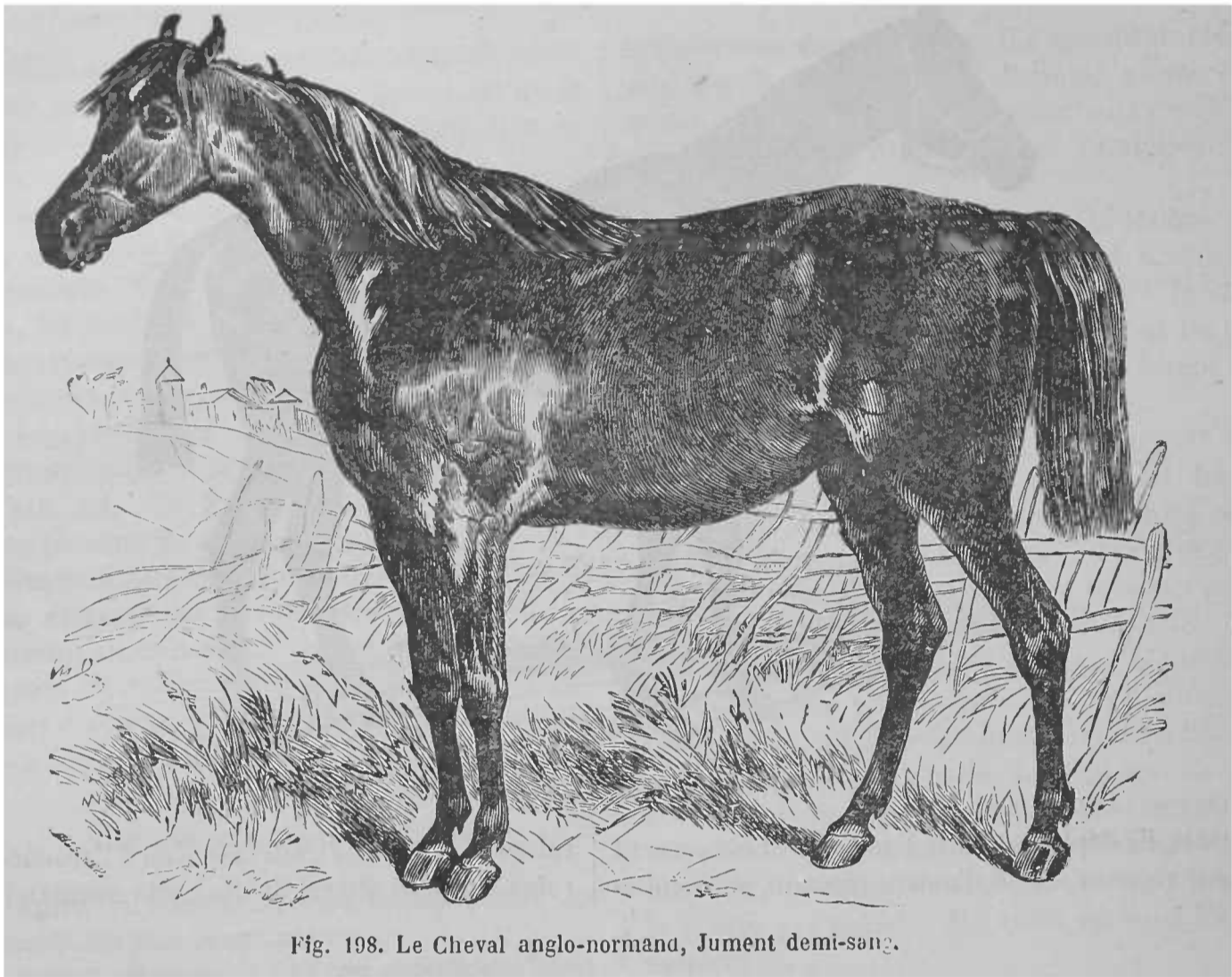


Fig. 198. Le Cheval anglo-normand, Jument demi-sang.

dans deux centres d'élevage : l'un comprend la plaine de Caen, et embrasse les herbages plantureux du Calvados et de la Manche ; l'autre est situé dans cette partie du département de l'Orne qui porte le nom de Merlerault. C'est de là que sont venus les vainqueurs des courses de ces dernières années, *Surprise*, *Vermouth*, *Fille-de-l'air*, *Éclipse*, etc.

« L'arrondissement de Cherbourg possède une excellente race, d'une constitution athlétique et d'une grande vigueur de résistance, dont les juments portent au marché les fermières du pays de Caux. C'est sur ces *bidets normands* que les herbagers faisaient des voyages de plusieurs journées, pour aller acheter des bœufs, avant l'établissement des chemins de fer. Ces chevaux, purs de croisement et qui marchent au pas relevé, sont à la fois corpulents et élégants. »

On tire de la basse Normandie et du Cotentin de très-beaux chevaux de carrosse qui ont plus de légèreté et offrent plus de ressource que les chevaux de Hollande.

« Si les chevaux normands, dit Youatt (1), ont été améliorés par le cheval de course anglais, et

occasionnellement par le cheval de pur sang anglais, d'un autre côté, le bidet anglais et aussi le cheval de trait, ont tiré un avantage considérable de leur mélange avec le normand, non pas seulement à l'époque reculée où Guillaume le Conquérant mettait tant de zèle à améliorer les chevaux de ses nouveaux sujets, par leur alliance avec le sang normand, mais encore à plusieurs époques ultérieures.

Le gouvernement français était dans l'usage d'acheter chaque année un certain nombre de chevaux normands, dont il gratifiait les autres départements. Il en résultait occasionnellement une fraude et un mal considérable. Aucun des chevaux normands n'était châtré avant d'avoir atteint l'âge de trois et parfois de quatre ans ; et il arrivait fréquemment que des chevaux d'apparence superbe, mais n'ayant rien du pur sang, étaient vendus comme appartenant à la race améliorée, et on ne découvrait la tromperie que par les rejetons qu'ils procréaient. Le gouvernement achète maintenant la plus grande partie des chevaux normands dans le cours de leur première année, puis les élève dans les haras. Ils coûtent plus cher, cela est vrai ; mais ils sont mieux élevés, et deviennent de plus belles bêtes.

(1) Youatt, *The Horse*. London, 1868.

LE CHEVAL CORSE.

Caractères. — La race corse, qui diffère peu de la race des îles Shetland, représente chez nous les nains des équidés.

Elle a le corps ramassé, mais elle est bien formée.

Aptitudes et emploi. — Le défaut de taille du cheval corse borne ses usages à de petits services de selle, de bât, ou de trait de petits véhicules, aux lieux où il est élevé ou dans leur voisinage.

Les chevaux corses sont hardis et courageux; inconstants dans leurs allures, ils sont d'une nature si irascible et si prompte, qu'accoutumés à courir sans cesse, ils ne se tiennent nulle part en repos. Ils ont besoin d'être montés par un cavalier prudent et patient, qui ne doit pas être prodigue de corrections, de peur de les rendre tout à fait intraitables.

LES CHEVAUX DU MORBIHAN ET DE LA CORNOUAILLES.

« Le sol armoricain, dit M. Guy de Charnacé (1), est une des plus riches pépinières chevalines que nous possédions : elle est aussi une des plus variées. Il ne saurait en être autrement, puisqu'elle est assise sur quatre départements : le Finistère, les Côtes-du-Nord, le Morbihan et l'Ille-et-Vilaine, dont la configuration varie à l'infini. Sur la lande et la colline, de petits chevaux réputés pour leur rusticité, pour leur vitesse et leur endurance, et auxquels on peut attribuer une origine orientale;... sur le littoral, une race de chevaux de trait venus du Nord. »

Les chevaux bretons, notamment ceux du Morbihan, sont presque sauvages quant à la manière dont ils sont élevés, mais d'ailleurs doux et privés comme des chiens. Lorsqu'ils sont découplés et bien nourris, ils deviennent d'excellents bidets, vifs, gais, trotteurs infatigables (presque tous vont l'amble naturellement), grands mangeurs, mais toute nourriture leur convient.

A l'époque des labours, on met à son tour le cheval en flèche devant deux bœufs aussi maigres que lui, pour qu'il active un peu leur allure. S'il y a une foire aux environs, on le fera ferrer pour qu'il puisse, sans se détruire le sabot, trotter sur la grande route, ayant sur son dos son maître ou sa maîtresse, et quelquefois tous les deux, l'un et l'autre à califourchon. Du reste, le pre-

(1) Guy de Charnacé, *les Races chevalines en France*. Paris, 1869, p. 33.

mier venu qui a une course à faire d'un village à l'autre va dans la lande, portant avec lui une sangle, un sac plié en quatre (c'est une selle), et une corde avec un petit morceau de bois (c'est une bride et un mors); il prend le premier cheval venu et lui saute sur le dos. Loin d'éprouver de la part de l'animal la moindre résistance, il voit, au contraire, venir à lui tous les chevaux qui paissent aux environs; c'est qu'ils savent parfaitement, par expérience, qu'il y a au bout de la course un râtelier avec un peu de foin, et un morceau de pain noir ou un picotin d'avoine : pour un bon repas, un cheval breton affamé irait au bout du monde. Ces jours de labourage et de foire sont le bon temps du petit cheval morbihannais; c'est le seul temps de l'année où il fait connaissance avec le foin et l'avoine. Dès qu'on n'a plus besoin de ses services, on applique à la rigueur ce précepte : « Celui qui ne travaille pas, ne mérite pas de manger. » On n'imagine pas jusqu'où va la sobriété de ces pauvres animaux; ce n'est qu'en plein hiver, quand les fortes gelées ont détruit toute végétation, qu'on leur permet de rentrer au logis, où ils reçoivent quelques poignées de mauvaise herbe sèche, ou bien on leur permet de brouter quelque feuillage.

Il serait difficile d'établir ce que l'élève de ces chevaux a pu coûter; le calcul de leur prix de revient n'a jamais occupé la tête bretonne de leur propriétaire. Aux foires d'Herbignac, de Saint-Gildas, d'Auray et de la Roche-Bernard, ces chevaux, quand ils ne sont pas trop maigres, valent de 60 à 100 francs à l'âge de trois à cinq ans; on en a pour 25 à 30 francs de très-passables, qui peuvent, avec des soins, devenir très-bons et valoir de 300 à 400 francs. Beaucoup de maquignons n'ont pas d'autre commerce et font à ce trafic de fort bonnes affaires.

En avançant vers l'ouest de la péninsule armoricaine, on trouve, dans la partie du Finistère qui porte encore son antique nom de Cornouailles (*Korn-Wall*, pointe de la Gaule), une race de chevaux de même origine que ceux du Morbihan, mais un peu plus robuste et plus étoffée, uniquement parce qu'on en prend plus de soin. La plupart des terrains vagues sur lesquels vivent ces chevaux ressemblent à des pâturages, et deviendraient aisément de bonnes prairies. Les élèves passent à l'écurie les trois plus mauvais mois de l'année; les meilleurs parmi ceux qu'on ne destine point à la reproduction sont châtrés à deux ou trois ans; on ne laisse point les juments et les étalons s'accoupler à volonté; les étalons, pendant la saison de la monte, et les

juments avant et après la mise bas, reçoivent des soins particuliers et une ration supplémentaire. Il y a beaucoup d'élèves dont on conserve avec certitude la généalogie. Leurs auteurs en ligne paternelle ont des noms connus; ils font preuve d'ardeur et de vitesse dans des courses qui sont, pour les paysans de cette partie de l'Armorique, une véritable passion. Ce sont des chevaux réellement élevés, assez mal à la vérité, mais faute de ressources plutôt que faute de goût chez les éleveurs, très-disposés à bien faire s'ils en avaient les moyens. Lorsque ces chevaux sont de *bonne famille*, ils valent de 250 à 300 francs; ils n'offrent jamais cette maigreur excessive, cet aspect affamé qui fait peine à voir. Les petits chevaux de Cornouailles, quoique très-sobrement nourris, sont rarement très-maigres; ils sont, par tempérament, disposés à prendre de l'embonpoint; leurs formes trapues et ramassées, la grosseur de leurs muscles très-développés, contribuent encore à les faire paraître gras; ils ont l'œil plein de feu, la physionomie animée, la tête courte et bien placée; ils réunissent, mais avec plus d'énergie, les qualités du cheval du Morbihan, qui appartient évidemment à la même race.

Les chevaux bretons des Côtes-du-Nord et d'Ille-et-Vilaine, élevés dans la partie de la Péninsule connue sous le nom de *Ceinture dorée* de la Bretagne, sont tout à fait élevés, c'est-à-dire soignés depuis leur naissance jusqu'au moment de la vente.

Pour grandir la taille du cheval breton, on l'a souvent croisé avec des étalons anglais.

LES CHEVAUX DU POITOU.

Le cheval poitevin est une race commune, de gros trait.

Caractères. — Il a une taille élevée, des formes lourdes, un peu anguleuses, sans proportions; des membres chargés de crins et manquant de développement; des pieds grands, à corne de médiocre qualité; une tête forte, carrée; l'encolure mince; un ventre volumineux; la croupe très-large, plutôt avalée et plate qu'arrondie; le poitrail un peu étroit; la robe souvent baie; un tempérament lymphatique; des yeux petits.

Élève. — Les chevaux poitevins de la partie maritime des départements de la Vendée, des Deux-Sèvres et de la Charente-Inférieure sont ceux des chevaux de France qui vivent le plus près de l'état de nature. Les juments couvertes par des éta-

lons de choix sont employés à des travaux modérés pendant presque tout le temps de la gestation. Les poulains, dès qu'ils ne tettent plus, sont laissés en liberté dans des pâturages fertiles, où l'herbe ne leur manque pas pendant la bonne saison; mais une fois l'hiver venu, ils ont beaucoup à souffrir; toutefois, dans l'espace qu'on leur accorde, il est rare qu'ils ne trouvent pas, même dans la plus mauvaise saison, de quoi ne pas mourir de faim; c'est tout ce qu'on exige d'eux. Il ne faut pas voir ces élèves durant cette phase de leur existence; l'œil morne et languissant, le corps décharné, le poil hérissé et sale, leur donnent l'aspect le plus misérable. Mais, dès que les premiers beaux jours du printemps ont rendu à la prairie un peu de verdure, le poulain semble renaître; il reprend en peu de semaines sa gaieté, sa vivacité, son embonpoint.

Les chevaux poitevins, ainsi élevés, sont faits à toute espèce de privations; ils résistent parfaitement aux fatigues du service et sont rarement malades. En prenant pour base le prix auquel on aurait pu vendre le foin des prairies où ces chevaux se sont élevés, et faisant entrer dans le calcul du prix de revient les frais nécessaires, ainsi que les chances de mortalité, ils ne peuvent revenir à moins de 450 ou 500 francs à l'âge de cinq ans, époque à laquelle l'éleveur peut les vendre de 500 à 700 francs; ordinairement il n'en exige aucun service jusqu'au moment de la vente.

Cette manière d'élever les chevaux est assurément susceptible d'amélioration; mais elle offre, sous bien des rapports, de grands avantages, en ce qu'elle exige peu de bâtiments, presque point d'avances, puisque les mères travaillent plus ou moins tout le temps de la gestation, et peu de soucis et d'embarras de la part de l'éleveur: il faut aussi considérer la rusticité des chevaux qu'elle donne à l'armée. En 1812, dans la terrible campagne de Russie, ce sont les chevaux poitevins qui ont le mieux résisté après les ardennais. Il a été bien constaté pour les régiments de l'armée autrichienne que, durant les longues guerres de l'Empire, les chevaux élevés dans des conditions à peu près semblables à celles où croissent les chevaux poitevins résistaient mieux à la fatigue, que les chevaux élevés à l'écurie, et cela dans une proportion énorme, puisqu'au bout d'un temps donné on avait perdu *neuf* seulement des premiers et *vingt* des seconds.

Aptitudes et emploi. — Cette race est éminemment douce et sociable; c'est l'une des plus faciles à dresser pour la cavalerie.

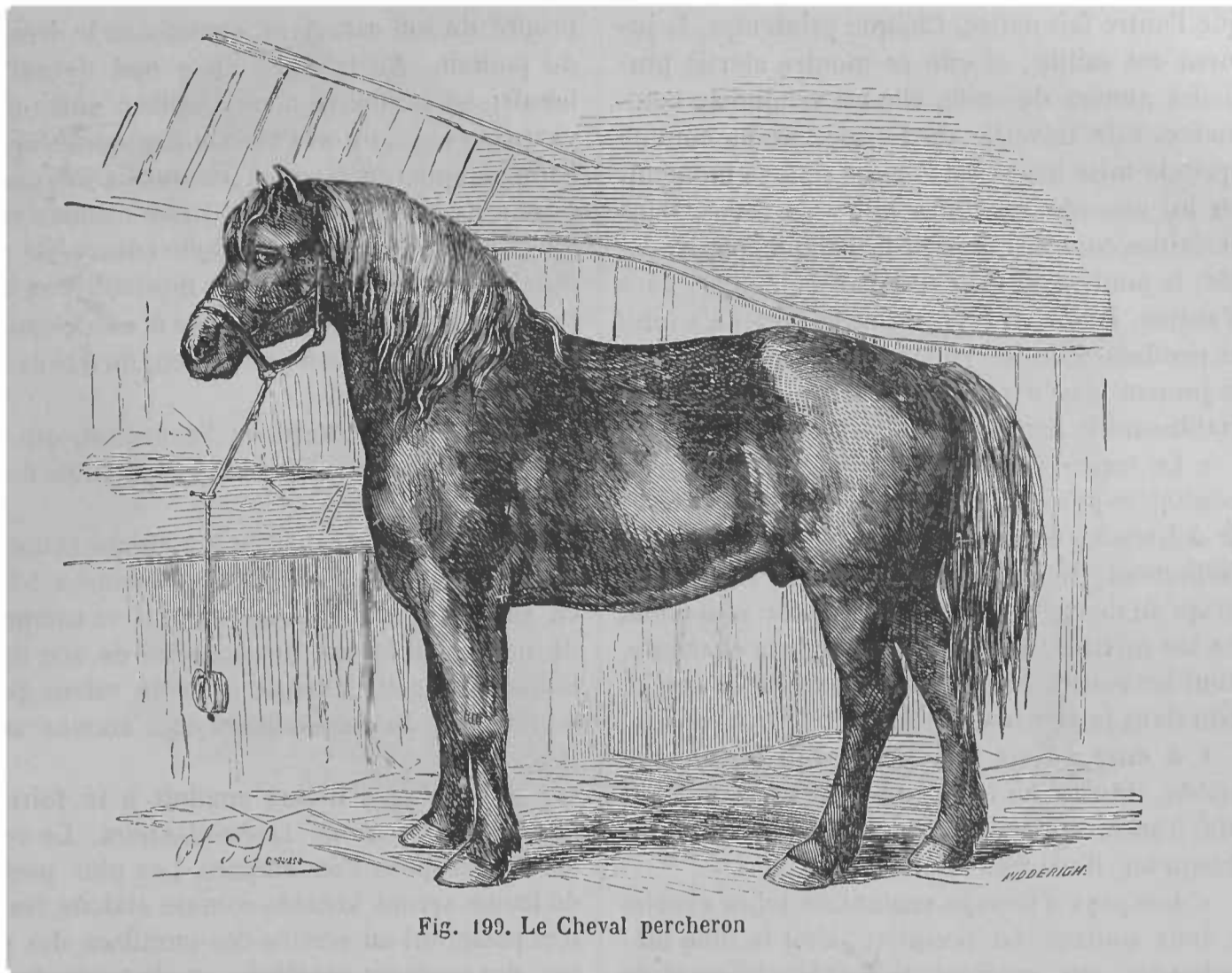


Fig. 199. Le Cheval percheron

Le plus grand mérite de la race du Poitou consiste dans l'aptitude des femelles à produire de beaux mulets : aussi les juments mulassières sont-elles très-recherchées.

LES CHEVAUX DU PERCHE.

Le cheval percheron (*fig. 199*) est un des plus illustres produits de la France agricole. Le centre de sa production est dans les départements de l'Orne, de la Sarthe, du Loir-et-Cher et d'Eure-et-Loir.

« Les poulains du Perche naissent dans les environs de Mortagne, de Bellesme, de Saint-Calais, de Montdoubleau et de Courtomer. Ils sont plus particulièrement élevés dans le département d'Eure-et-Loir, dans le canton d'Illiers et dans les cantons environnants. »

On est peu d'accord sur l'origine du percheron, et, malgré les recherches auxquelles on s'est livré, il est impossible de rien affirmer. Quelques hippologues le tiennent pour un arabe grossi par le climat, par la nourriture et par la rusticité des services auxquels on l'emploie depuis des siècles ; mais M. Sanson, alléguant les différences du type crânien et le nombre des vertèbres lombaires, qui est de six au lieu

de cinq comme dans la race arabe, repousse cette opinion.

Caractères. — Ses formes sont un peu lourdes, et sa conformation, quoique bonne, n'est ni bien régulière, ni bien agréable ; le front des percherons est légèrement bombé entre les arcades orbitaires, qui sont saillantes. La face est allongée, à chanfrein étroit, droit à sa base, mais légèrement busqué vers le bout du nez ; les naseaux sont ouverts et mobiles, les lèvres épaisses ; la bouche est grande ; l'oreille longue, dressée ; l'œil vif, la physionomie animée. L'encolure est forte de l'attache à la naissance ; la crinière est fine et moyennement fournie ; la queue est touffue, attachée assez haut ; les membres sont forts, musclés, solidement articulés, à canons un peu longs, dépourvus de crins. Le pied est excellent. La robe est généralement gris pommelée. Sa taille varie de 1^m,50 à 1^m,60.

Élevage. — L'élevage, dans le Perche comme en Bretagne, donne une idée parfaite des bienfaits de la division du travail. Voici, d'après M. Guy de Charnacé (1), comment fonctionne l'industrie chevaline dans le Perche.

« Une partie de la province, dit-il, élève ce

(1) Guy de Charnacé, *les Races chevalines en France*, Paris, 1869, p. 63.

que l'autre fait naître. Chaque printemps, la jument est saillie; si elle se montre stérile plusieurs années de suite, elle est vendue au commerce. Elle travaille sans cesse, avant comme après la mise bas; c'est à peine si, à ce moment, on lui accorde quelques jours de repos. Dans certaines contrées, dans le bas Maine, par exemple, le poulain suit sa mère aux champs; dans d'autres, il reste à l'écurie, ne la voit qu'à midi et pendant la nuit. Voilà donc la nourriture de la jument payée par le travail, et son poulain établissant le bénéfice.

« Le travail est extrêmement favorable à la poulinière; j'ai pu expérimenter moi-même que la délivrance des mères se faisait toujours plus facilement, lorsqu'on les laissait à la charrue jusqu'au dernier jour. On doit éviter seulement de les mettre dans les brancards de la charrette, dont les contre-coups pourraient blesser le poulain dans le ventre de sa mère.

« A cinq ou six mois, le produit est sevré et vendu. Si c'est un mâle, son prix varie de 150 à 400 francs, et même plus, exceptionnellement. Jusqu'ici, il n'a rien coûté.

« Les pays d'élevage remontent leurs écuries à deux sources. La première, c'est la zone méridionale, aux environs de Montdoubleau et de Châteaudun. Là, les juments sont en grande réputation; aussi le fermier vend-il souvent ses produits sur place aux éleveurs, ses voisins. La seconde source est alimentée par les bandes de poulains, aux foires du bas Maine, de Conlie, de Saint-André, de Mortagne.

« Le sevrage s'opère très-facilement chez ces rustiques animaux; les voyages en bandes, qui seraient mortels pour d'autres races, se font sans danger pour le poulain percheron. Arrivé chez l'éleveur, on lui donne tout simplement un barbotage à la farine ou au son, du foin ou du regain, coupé avec de la paille d'avoine. Quelques-uns sont bien atteints de la gourme; mais ils s'en guérissent vite. L'été venu, l'air des champs et la nourriture verte les rendent à la santé.

« Jusqu'à l'âge de quinze à dix-huit mois, il ne reçoit pas de grain. Nourri au foin de trèfle pendant l'hiver, il cherche, l'été, une assez pauvre nourriture dans les champs de Maures, du Pin, de Regmalard, de Corbon, de Longuy, de Réveillon, de Courgeron, de Saint-Laugis, de Villiers, de Courgeoust, etc. Pendant ce temps, on évalue sa nourriture à 100 francs en moyenne.

« A partir de cet âge, la nourriture s'améliore, car le fermier, avec toute la douceur qui est le

propre de son caractère, commence le dressage du poulain. Au labour, on le met devant les bœufs; au tombereau, on le place entre deux vieux chevaux, ou on l'associe à plusieurs de ses compagnons, de façon à ce que la besogne se fasse sans fatigue pour lui. Cette seconde étape de la vie du percheron a donc encore été productive. Grâce à une bonne nourriture et à un travail gradué et proportionné à ses forces, le jeune animal se développe si bien, qu'à trois ans, c'est déjà un cheval.

« Arrive alors le fermier beauceron, qui l'achète pour en faire l'agent indispensable de ses travaux de culture.

« Voilà donc notre percheron, soigné et nourri, presque à l'égal d'un cheval de course! Tout en suivant prestement le sillon, il va conquérir de nouvelles forces, le *maximum* de son développement, cette énergie et cette valeur qu'on ne retrouve au même degré chez aucune autre race.

« A cinq ans, il sera conduit à la foire de Chartres, le jour de la Saint-André. Le commerce européen s'en empare. Les plus parfaits de forme seront achetés comme étalons, les autres passeront au service des omnibus, des postes, des roulages accélérés, et de toutes les industries des grandes villes. Les prix varient de 1,000 à 1,500 francs pour les services, et de 1,500 à 5 et 6,000 francs pour les étalons.

« L'étalon percheron est presque toujours rouleur, c'est-à-dire qu'il parcourt le pays, à des époques fixes, s'arrêtant de village en village, de ferme en ferme. Il revient généralement deux ou trois fois aux mêmes lieux, du mois de janvier en juillet. Son conducteur et lui sont partout hébergés et nourris, et du mieux possible. Le prix de la saillie est de 6 à 25 francs. Quelquefois la monte se fait « à garantie ». Dans ce cas, le prix est doublé si la jument fait un poulain mort ou vif, et nul si elle ne « retient » pas.

« Le percheron a donc passé dans quatre mains différentes, laissant à chaque étape d'heureuses traces de son passage, un produit certain, un bénéfice assuré à l'avance. Telles sont les causes de sa supériorité sur tous les autres chevaux de trait, supériorité incontestable et incontestée, supériorité reconnue d'une extrémité à l'autre de l'Europe. »

Le cheval percheron est un des chevaux dont l'élevage donne le plus de bénéfices. Ce serait un tort grave de chercher à le modifier par des croisements. Beaucoup de départements, plu-

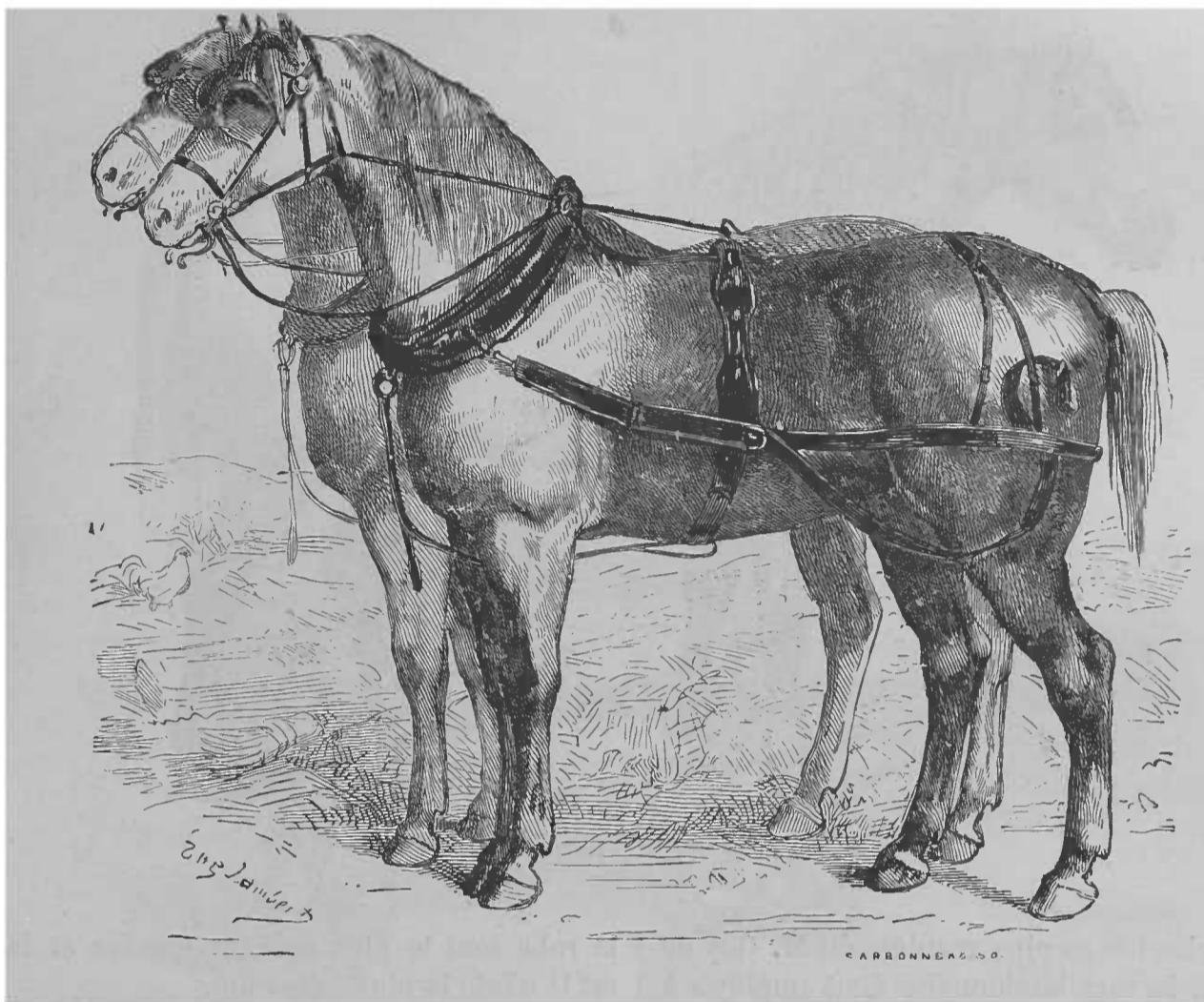


Fig. 200. Le Cheval percheron. — Attelage de juments percheronnes.

sieurs nations voisines achètent des percherons, pour améliorer leurs races communes.

Aptitudes et emploi. — La race percheronne est le modèle du cheval de trait léger : elle est à la fois vigoureuse et rapide ; douée d'énergie et de résistance, elle unit la force à l'agilité. Les percherons conviennent particulièrement à l'agriculture des pays à terres fortes et produisant des fourrages succulents ; ils avaient, avant l'invention des chemins de fer, le privilège de fournir les meilleurs chevaux de poste et de conduire ces lourdes diligences dont la course devenait très-rapide, lorsqu'ils approchaient de Paris. Aujourd'hui, ils partagent presque exclusivement avec le type breton, le service des omnibus de Paris et celui des transports rapides des marchandises (fig. 200).

LES CHEVAUX DU BOULONNAIS.

Ils naissent dans le département du Pas-de-Calais, principalement dans l'arrondissement de Boulogne. Les poulains sont envoyés dans les arrondissements d'Arras, de Saint-Pol, d'Abbeville. D'autres traversent le département de la

BREHM.

Somme, pour être élevés dans le pays de Caux, de Vimeux, et se répandre aussi dans les départements de l'Oise, de l'Aisne, de Seine-et-Marne, d'Eure-et-Loir et dans la Seine-Inférieure. C'est là l'origine des *gros percherons*, des *caennais*, des *varois*, des *augerons*, des *chevaux du bon pays*. La variété des conditions climatiques et agricoles imprime au type boulonnais, principalement à la corpulence, des variations relatives.

Caractères. — Les chevaux de la race boulonnaise (fig. 201), dépassent rarement 1^m,66. Ils ont la tête relativement courte, avec le front large, l'œil ouvert, le chanfrein droit et la marche forte ; l'oreille est courte, la bouche petite, la crinière assez épaisse pour retomber des deux côtés de l'encolure, qui est forte ; le poitrail est large et proéminent, le garrot noyé dans les muscles, l'épaule oblique, le dos un peu bas, la croupe ronde et double, la queue attachée bas, touffue et ondulée ; les reins sont creux et larges, les membres forts, les articulations solides, et les pieds excellents.

Aptitudes et emploi. — Les boulonnais sont débonnaires, dociles, vigoureux, énergiques, leur regard est résolu.

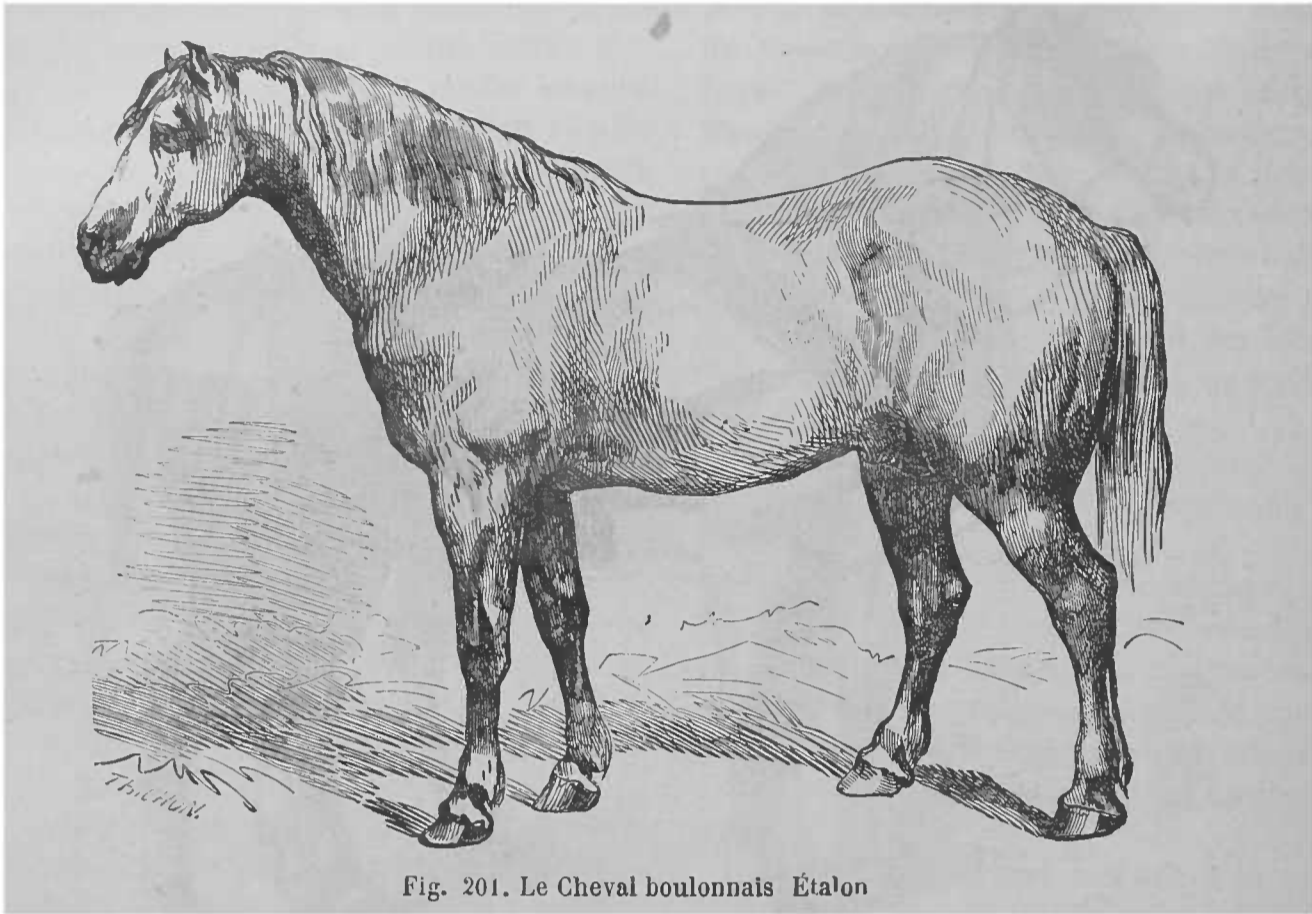


Fig. 201. Le Cheval boulonnais Étalon

« Dans les temps plus reculés, dit M. Guy de Charnacé, la race boulonnaise était employée à de nobles travaux. Les boulonnais avaient la réputation comme chevaux de tournois et de guerre. Henri IV les appréciait pour son service personnel. On conçoit aisément que le poids du cavalier, couvert de lourdes armures, nécessitait des chevaux plus lourds que ceux qu'emploie la cavalerie d'aujourd'hui. Jusqu'à la révolution de 1789, la cavalerie de réserve se remontait, en partie, dans le Boulonnais. »

Aujourd'hui, c'est cette race qui fournit à Paris la presque totalité des chevaux employés par le camionnage; parfois cependant ils traînent les omnibus.

LES CHEVAUX FLAMANDS.

Caractères. — Autant belge que français, le cheval flamand (fig. 202) est de haute taille et de forte corpulence : on en voit souvent qui atteignent 1^m,80. Sa face est très-allongée, étroite, busquée à son extrémité; ses naseaux sont petits, ses joues plates, sa bouche est grande, son oreille épaisse, longue et un peu tombante, son œil petit; son encolure courte, ainsi que l'épaule, est surchargée de crins; son corps est long, sa croupe double. Il a des membres très-gros, abondamment pourvus de crins grossiers. Ses pieds sont larges et plats. Les couleurs de

la robe sont le plus souvent foncées et le bai est la teinte la plus fréquente.

« Les chevaux picards (fig. 203), dit M. Guy de Charnacé (1), appartiennent à la race flamande, et c'est à tort qu'on veut en faire une race à part. »

Aptitudes et emploi. — Le cheval flamand est d'un tempérament lymphatique. Il est froid au travail et sans vigueur; sa force est dans son énorme masse, il sert au gros trait. C'est cette race, améliorée par l'élevage, qui fournit aux brasseurs de Paris ces colosses de l'espèce chevaline qu'admirent les oisifs. Les meilleurs de la race sont, dit-on, des environs de Bourbourg.

LES CHEVAUX ARDENNAIS.

La race ardennaise n'est plus ce que les moines de Saint-Hubert l'avaient faite. Elle s'est beaucoup modifiée à la suite des croisements avec les étalons flamands et perchérons.

Caractères. — La taille des ardennais (fig. 204) est moyenne. Ils ont la tête courte, le front large, le chanfrein creux et court, la croupe avalée; l'encolure épaisse, les hanches saillantes et les membres solides, quoiqu'un peu grêles.

Aptitudes et emplois. — La race ardennaise est douée d'un tempérament rustique, et fournit

(1) Guy de Charnacé, *les Races chevalines en France*. Paris, 1869, p. 54.



Fig. 202. Le Cheval flamand (gros trait du Hainaut).

de bons serviteurs à l'artillerie. Elle est très-analogue au type du littoral breton.

Les meilleurs ardennais se trouvent dans les arrondissements de Rethel et de Vouziers.

LES CHEVAUX FRANC-COMTOIS.

Caractères. — Cette race serait pour M. Sanson un modèle de laideur. « Le type comtois, dit-il, est, en effet, un des plus dolicho-céphales que nous ayons. La face très-longue, étroite, aplatie sur les côtés, avec ses orbites petites et aux arcades effacées; un chanfrein droit, donnant à la tête, d'ailleurs mal portée par l'animal et dépourvue d'expression dans le regard, un cachet de lourdeur et de stupidité remarquable. L'encolure est grêle et droite, le garrot bas, le dos aplati, les reins fort longs et étroits, les hanches cornues; la croupe courte, large et avallée, et la queue basse et touffue. Le poitrail est serré, la poitrine peu profonde et plate, et l'épaule peu musclée et droite; le bras et la cuisse sont grêles, les articulations des membres faibles, les canons chargés de crins et souvent empâtés; les pieds plats et courts ont ordinairement des

aplombs défectueux. La taille varie entre 1^m,80 et 1^m,60; la robe est quelquefois grise, mais le plus souvent baie. »

Aptitudes et emplois. — « Les chevaux de cette race sont mous et lents dans leurs allures. Ils n'ont donc aucune qualité, ni de conformation, ni de tempérament. » Cependant ils sont très-propres au roulage, ou au remorquage des bateaux.

Nous n'entrerons pas dans l'étude des différentes races particulières à la Hollande, au Danemark, à l'Allemagne et à la Russie: il nous serait même impossible, comme nous l'avons fait pour la France, de donner une histoire résumée des plus remarquables: nous ferons seulement remarquer que dans quelques ouvrages on en compte jusqu'à cent cinquante.

Parmi les races dites du Nord, les principales sont: les races *hollandaises*, *allemandes*, *danoises* et *russes*.

5° Les races hollandaises.

Parmi les races hollandaises, nous distinguerons le *cheval hollandais proprement dit* et le *cheval frison*.

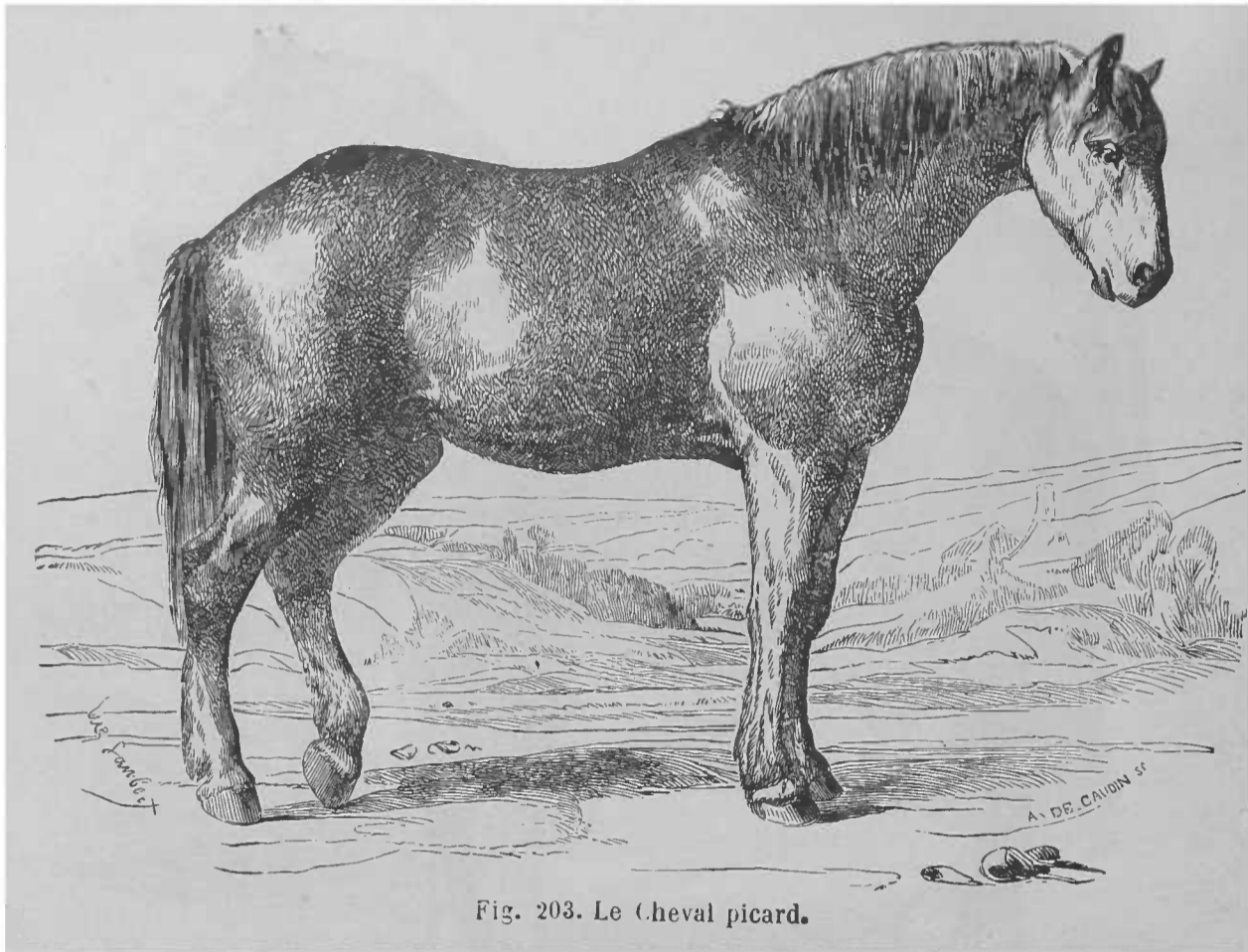


Fig. 203. Le Cheval picard.

LE CHEVAL HOLLANDAIS.

On trouve ce cheval principalement dans les vallées du Rhin et de la Meuse, et sur les côtes de la mer du Nord.

Caractères. — Cette race a une taille élevée, une conformation commune et défectueuse, un corps long; sa tête est forte, un peu busquée, mal attachée; ses membres sont hauts et grêles, ses pieds grands et plats.

Aptitudes et emploi. — Elle est inférieure aux autres grandes races de trait de l'Europe.

LE CHEVAL FRISON.

Cette race se trouve en Hollande, dans les provinces de Frise, de Groningue, etc., et, en Hanovre, dans la vallée de l'Ems.

Caractères. — Elle a une taille élevée (1^m,60 à 1^m,75); la tête forte, busquée, ayant un air de vieille; l'encolure peu fournie, mince; le poitrail étroit, la croupe avalée et plate; les membres longs, les jarrets larges, les pieds volumineux. Ses formes sont communes, désagréables; son tempérament, lymphatique.

Le cheval frison est considéré comme un des plus communs de l'Allemagne.

60 Les races allemandes.

Parmi les races allemandes, nous signalerons

le cheval moldave et hongrois, le cheval bavarois, le cheval du Hanovre et le cheval du Holstein et du Mecklembourg.

LE CHEVAL MOLDAVE ET HONGROIS.

Aptitudes et emploi. — Il est particulièrement propre au service de la cavalerie légère. Il doit ses qualités au mélange de sang arabe.

LE CHEVAL BAVAROIS.

Dans la Bavière rhénane, c'est surtout par les étalons arabes qu'on a amélioré l'ancienne race des Deux-Ponts, qui avait été créée avec des juments anglaises et des étalons arabes (1).

Aptitudes et emplois. — La race bavaroise fournit de bons chevaux de selle.

LE CHEVAL HANOVRIEN.

Caractères. — La race hanovrienne a, suivant Riquet, une taille moyenne, des formes assez distinguées, une tête légère, parfois un peu busquée, l'œil petit, haut placé (*tête d'oiseau*); l'encolure sortie, musculeuse; l'épaule haute et oblique; le poitrail assez ouvert, le garrot bien sorti, la côte ronde; le dos et les reins un peu longs, le sacrum mal attaché aux reins, la croupe plutôt bien que mal; l'avant-bras musclé, le genou bien

(1) Voyez plus haut, p. 362.

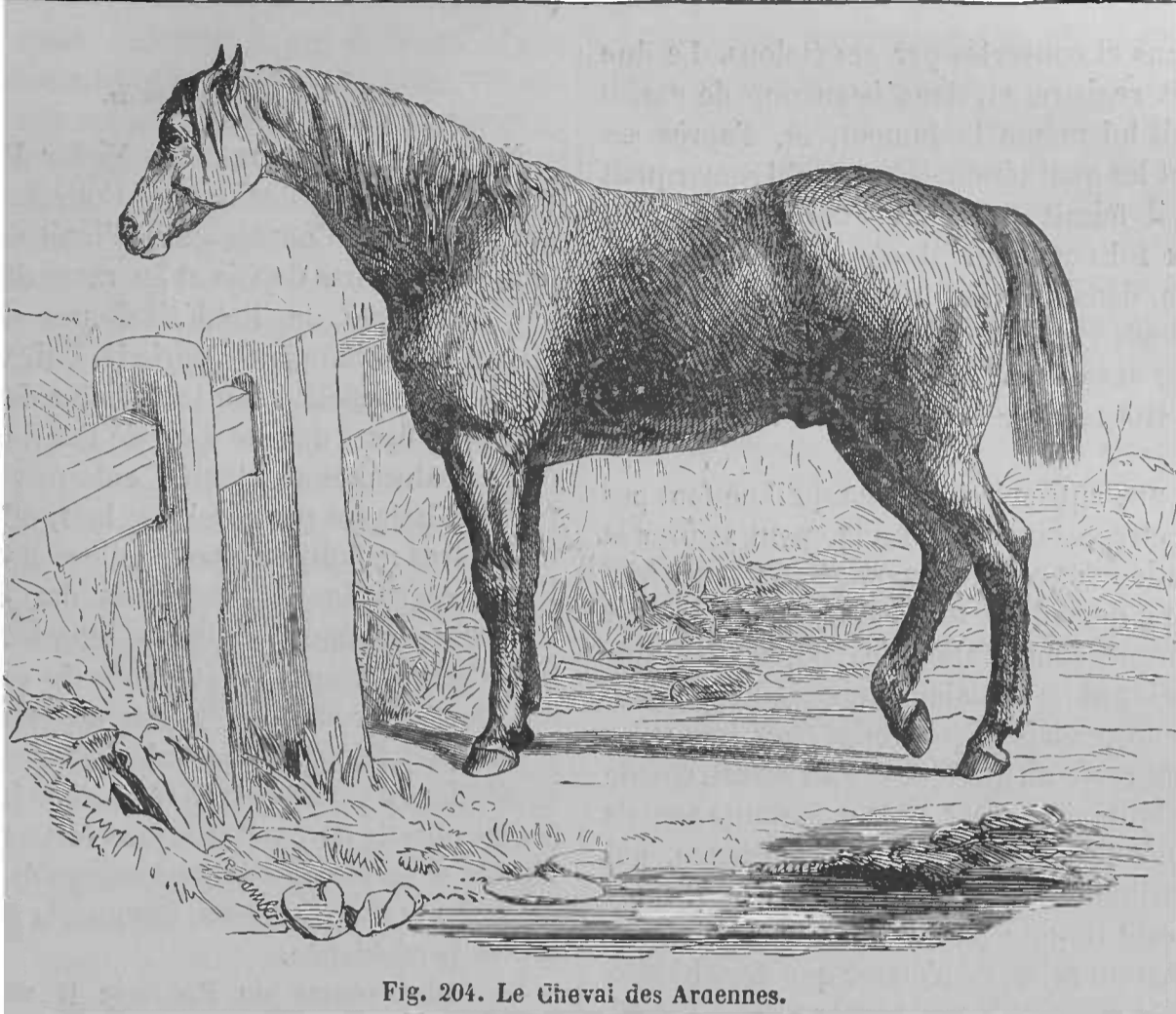


Fig. 204. Le Cheval des Ardenes.

fait; la cuisse assez forte, le pied quelquefois un peu plat.

Le cheval hanovrien a en général l'haleine courte.

Aptitudes et emploi. — Les chevaux de cette race fréquemment introduits chez nous par le commerce, y sont employés concurremment à la selle et aux attelages.

LE CHEVAL DU HOLSTEIN ET DU MECKLEMBOURG.

Le cheval du Holstein est un des plus beaux chevaux d'Allemagne.

Caractères. — Il est d'une conformation assez belle et régulière; il a de la taille et de la figure; tête parfois un peu effilée; œil ouvert, expressif; encolure plutôt forte et un peu plus courte qu'allongée; corps et croupe arrondis; allures bonnes, décidées.

Ils sont lourds; le cou est trop gros et les épaules trop grosses; ils ont le dos trop allongé et la croupe trop étroite relativement à l'avant-main; mais leur aspect est si noble, si majestueux; leurs mouvements sont si gracieux, si brillants; et ils y déploient tant de vigueur et de souplesse, que l'on pardonne ou plutôt on oublie leurs défauts, pour ne s'attacher qu'aux qualités qui les font choisir de préférence dans toutes les occasions

où il faut déployer de la pompe et de la magnificence.

Cette race s'est déjà sensiblement améliorée par les étalons anglais.

Les chevaux du Mecklembourg sont renommés depuis longtemps. On a croisé l'ancienne race avec des étalons anglais. On n'a pas toujours obtenu les bons résultats qu'on avait espérés; on regrette l'ancienne race, on cherche à en réunir les débris et à la refaire.

Élève. — Nous devons parler des efforts faits par un noble seigneur pour améliorer la race générale des chevaux. L'habitation du duc d'Augustenbourg était située dans l'île d'Alsen, séparée du duché de Schleswig par un canal étroit; le haras qui y est attaché, était sous l'inspection immédiate du propriétaire. Il contenait trente juments et quinze ou seize étalons pur sang, importés d'Angleterre. L'objet du duc, en faisant un tel choix, a toujours été la production d'un cheval également utile à l'agriculture, au commerce et au luxe. Quelques-uns de ces étalons étaient réservés pour son haras particulier. Quant aux autres, conformément à l'esprit qui préside à la direction de ce noble établissement, ils devaient servir à peupler le duché d'une race améliorée. Tous les ans, 600 juments, appartenant aux fermiers du pays, étaient amenées par

les paysans et couvertes par ces étalons. Le duc en tenait registre, et, dans beaucoup de cas, il examinait lui-même la jument, et, d'après ses formes et les qualités ou défauts qu'il remarquait en elle, il faisait choix de l'étalon qui pouvait le mieux lui convenir. Il n'est donc pas étonnant que, dans cette partie du Danemark, il y ait tant de bons chevaux et que l'amélioration des races soit si rapide et si généralement reconnue dans le Holstein, le Schleswig et le Mecklembourg.

Il y a une autre circonstance qu'il ne faut pas oublier, circonstance qui, seule, peut assurer la conservation des races et en empêcher la détérioration. Le duc, dans son haras, et les paysans des environs conservaient les bonnes juments nourricières et ne voulaient s'en défaire à aucun prix; ils ne vendaient que celles chez lesquelles ils avaient reconnu quelque défaut secret. Quelle responsabilité doit peser sur les éleveurs anglais qui, en négligeant cette seule circonstance, ont tant contribué à la détérioration des races! Il n'y a cependant rien de parfait sous le soleil. Cette détermination prise, de n'élever que des chevaux pur sang, a diminué la taille et, en quelque sorte, changé le caractère des chevaux dans ces districts, quoique l'on ait pris toutes les précautions nécessaires pour se procurer les étalons les plus vigoureux. Pour trouver cet animal grand et majestueux dont nous avons parlé, il faut s'avancer un peu vers le sud. Les habitudes du pays sont aussi, à un certain point, contraires à l'entier développement du cheval d'Augustenbourg. Le pâturage est assez bon pour développer les forces du poulain, et rien ne contribue davantage à sa vigueur future que l'habitude qu'on lui fait contracter d'endurer les vicissitudes des saisons. Cependant, cette mesure peut être poussée trop loin. Le poulain du Schleswig est abandonné toute l'année à l'inclémence des saisons et, excepté quand la neige l'empêche de brouter, il est, jour et nuit, exposé au froid, au vent et à la pluie. Nous ne sommes pas partisans d'une éducation également fatigante pour l'éleveur et nuisible à l'animal. Mais nous sommes convaincu qu'un entier développement de formes et de puissance ne peut jamais être acquis au milieu des privations et des défauts de soins.

Aptitudes et emplois. — Ces chevaux sont doux et dociles : ils sont propres au carrosse ou à la grosse cavalerie.

7° *Les races danoises.*

Nous emprunterons à M. Victor Prosch (1), professeur de zootechnie au Collège royal d'agriculture de Copenhague, d'intéressants détails sur les haras danois et les races danoises.

« Les haras de Frédérikshbourg datent du temps du roi danois Frédéric II, qui, vers la fin du seizième siècle, réunit les haras de tous ses domaines épars dans le nord de l'île de Seeland, où des pâturages accidentés, entourés de larges forêts et baignés par plusieurs lacs, offraient les meilleures conditions pour l'élève de chevaux légers et rustiques. Les haras des domaines royaux se composaient alors, comme tous les haras seigneuriaux, de juments du pays qu'on faisait couvrir par des étalons de choix. Selon Loehneysen (2), pendant que les haras autrichiens préféraient les étalons de Naples et de la Polésine (ayant plus de corps et une plus forte taille), les Danois se servaient d'étalons espagnols, et à côté d'eux des étalons polonais, renommés pour l'agilité et la pétulance.

Les successeurs de Frédéric II montrèrent beaucoup d'intérêt pour l'élève du cheval; et Chrétien IV commençait déjà la formation de plusieurs races différentes et par l'origine et par la robe. L'importance attachée à la pureté de la robe était de la plus grande conséquence pour l'appareillement et menait droit à la consanguinité, car ce n'était que dans la famille la plus proche qu'on pouvait trouver justement la nuance voulue.

Dans la première moitié du dix-septième siècle le haras employa en tâtonnant presque toutes les races connues. Il y avait ainsi dans les haras de Chrétien IV des étalons espagnols, turcs, égyptiens, marocains, napolitains, polonais, anglais, de Salzbourg, de Schaumbourg et de la Frise. Mais peu à peu les races employées furent limitées, outre l'espagnole, qui était tout à fait prépondérante, à la race polonaise, à la race turque et à la race de la Frise, qui servirent à fonder chacune sa souche particulière.

La race frisonne fut fondée par Chrétien IV, qui, en 1608, faisait arriver des étalons et des juments à son haras d'Esrom, succursale de Frédérikshbourg, et une cinquantaine d'années plus tard, une fusion eut lieu entre elle et un autre haras de souche danoise, remarquable par

(1) Prosch, *les Haras danois* (*Journal d'agriculture*, 1863, p. 304).

(2) Loehneysen, *Della cavalleria*, 1609-1610, 2 vol. in-fol.

sa robe grise ardoisée à cap de More. Cette race a été continuée jusqu'à nos jours, et elle s'est toujours signalée par des formes plus étoffées et des allures plus lourdes. Elle fournissait des carrossiers, et les écuries royales possédaient, jusqu'en 1840, des attelages (à huit étalons) de cette robe. La race s'est généralement conservée pure, mais il semble pourtant qu'on a quelquefois employé des étalons de robe noire (de souche espagnole), quand la couleur montrait des dispositions à blanchir.

Les étalons espagnols étaient déjà assez bien appréciés et avaient donné bon nombre de mérités avant la formation du haras central; mais, pendant tout le siècle suivant, plusieurs nouvelles importations eurent lieu, notamment en 1596 et 1670. Chrétien V aimait beaucoup les chevaux espagnols et les multipliait tellement qu'il comptait vers la fin du dix-septième siècle, dans ses haras, 70 juments issues d'un croisement réitéré avec les étalons espagnols. Ces juments étaient saillies par des chevaux entiers de la même souche; il est vrai qu'en 1702, 16 étalons avaient été importés directement des meilleurs haras de l'Andalousie, mais ce n'était que par exception qu'on avait recours à eux; pour la plupart, les produits de la famille métisse acclimatée soutenaient une prééminence incontestable. Cette race était de robe noire; mais quand, au commencement du dix-huitième siècle, un étalon de couleur alezane naquit de parents noirs, tous les produits de cet étalon, qui avaient hérité de la robe de leur père, furent réunis dans un haras spécial; par ce moyen, le haras se procura une nouvelle famille de souche espagnole, distinguée non-seulement par une robe alezane foncée, mais aussi par des formes plus sveltes et des allures plus allongées, et c'est pourquoi elle fut employée à remonter les attelages de chasse. La race noire, au contraire, était renommée par son corps ramassé, par une légèreté et une souplesse hors ligne, et par des allures relevées et fières.

De la même manière, un haras spécial se forma par l'alliance des étalons polonais avec des juments de choix. Ces juments avaient été élevées sur un domaine royal, au centre de l'île de Seeland, et elles étaient depuis longtemps assez estimées, quand, vers le milieu du dix-septième siècle, elles furent mariées à la race polonaise. La robe était bai châtain, tirant sur le bai brun. En 1861, le roi reçut en cadeau du prince George d'Angleterre un étalon magnifique, mais dont l'origine était incertaine; cet étalon contribua beaucoup au développement du haras, et il s'est

continué en ligne directe, de fils en fils, jusqu'à la fin du dernier siècle.

Un haras à robe grise fut établi en 1608 au moyen de quelques chevaux des deux sexes, importés d'Angleterre par le roi Chrétien IV. En alliant un étalon turc à des juments de cette souche, il s'est formé une race précieuse, rivalisant avec la race noire et la race baie comme cheval de selle; sa couleur était grise, le plus souvent pommelée.

Mais souvent la couleur était très-claire, et quelquefois même, dès la naissance, tout à fait blanche; la peau présentait des reflets roses. Les chevaux de cette couleur étaient si estimés qu'ils furent réservés pour l'usage personnel du roi, et dès la fin du dix-septième siècle jusqu'à nos jours, l'attelage royal pour les occasions solennelles est formé de huit étalons de cette robe.

Toutes ces races étaient traitées selon la coutume du temps. Pendant les mois d'été, les juments paissaient dans les clairières de la forêt, et, dans la mauvaise saison, elles étaient entassées dans des écuries sombres et peu spacieuses. Les étalons, au contraire, ne passaient que l'époque de la monte à Frédérikshourg, et pendant les neuf mois de l'an ils étaient établis dans les vastes écuries du château royal de Copenhague, soumis à des exercices rigoureux par les écuyers du manège royal. De cette manière les races ne se renouvelaient que par des étalons éprouvés, et elles se façonnaient peu à peu à toutes les exigences de l'école d'équitation, qui jouissait alors de toutes les bonnes grâces des rois et des grands seigneurs. On a aussi fait l'observation que les différentes familles, qui se propageaient toujours en elles-mêmes, acquéraient des aptitudes spéciales, l'une se formant plus facilement à certaines allures que l'autre, et une telle aptitude s'augmentant toujours par l'influence de l'hérédité. Ainsi les différences, qui de prime abord dérivait de la souche originaire, s'affermirent par le dressage.

Au courant du dix-huitième siècle, les haras furent assez souvent remontés par des juments du pays (à peu près 2 pour 100 par an), soit pour élargir les haras actuels, soit pour en établir de nouveaux. Les mêmes moyens, dont on avait fait usage pour le premier établissement, étaient ainsi employés pour les renouvellements casuels.

Pendant plus de deux siècles après la fondation des haras, ce furent toujours les mêmes principes qui dirigèrent l'appareillement et l'élève des chevaux; aussi il n'est pas étonnant que la

race ait atteint une grande fixité de qualités ; tous les contemporains en portent témoignage. Mais vers la fin du siècle passé, les idées de la dégénérescence des races et de la nécessité du croisement continu envahirent la direction des haras, et dès ce moment l'histoire de ces établissements est l'histoire d'une longue agonie.

En 1780, le haras avait été élargi par l'achat d'une soixantaine de juments du pays, et en comparant la fécondité de ces juments avec celle des juments élevées au haras, et par conséquent plus ou moins alliées aux étalons par des liens de parenté, il y avait une prépondérance évidente en faveur des juments non apparentées.

Il n'en fallut pas davantage pour mettre hors de doute que la consanguinité ne portât atteinte à la fécondité naturelle, et, par conséquent, on commençait à croiser pêle-mêle les différentes races qui jusqu'à ce temps avaient été conservées pures. La direction du haras cherchait des étalons de la race noire pour les juments grises, des bais pour les juments alezanes, et *vice versa*. Mais bientôt on ne se borna plus à des croisements entre les différentes races du haras (ce qui en vérité ne dépassait pas les croisements entre les différentes familles d'une même race) ; on alla chercher des étalons partout, à Tunis, au Maroc, en Pologne, en Angleterre et même en Moldavie.

Néanmoins, quand l'engouement pour la race arabe commençait à développer le dogme du pur sang, on se souvint de cet étalon, et toutes les qualités de ses rejetons furent alors attribuées à lui seul. Pourtant ses arrière-petits-fils ne contenaient qu'un *huitième* du sang arabe, tandis qu'ils avaient *cinq huitièmes* de sang de la souche nationale la plus ancienne et la plus pure.

L'influence de tous ces croisements ne tarda pas à se faire remarquer ; le haras perdait toujours de son éclat et de son crédit. En vain on faisait couvrir les femelles à l'âge de trois ans, en vain on réforma les poulinières à l'âge de quatorze ans au lieu de les conserver jusqu'à l'âge de seize à vingt ans comme au commencement du siècle ; la dégénérescence continuait toujours, et il fallut vendre la plupart des métis aux enchères.

Les croisements avaient eu lieu dans de trop grandes proportions pour qu'il fût possible de continuer les familles par des individus tout à fait purs ; mais, pourtant, ce n'est jamais parmi les produits immédiats des étalons étrangers

qu'on a pu chercher les producteurs d'élite ; il a fallu que le sang infusé ait été neutralisé par plusieurs alliances avec la vieille race, pour que les métis aient pu prendre rang parmi les étalons de la première classe, les seuls employés à la reproduction. Mais, quoi qu'on fasse, l'ancienne fixité ne se retrouve plus, et les produits des étalons les mieux choisis s'écartent souvent des bons types. Toutes les généalogies le démontrent.

Pour comble de malheur, la relation séculaire de l'école d'équitation de Copenhague avec les haras de Frédérikbourg se rompit peu à peu dans les premières années du dix-neuvième siècle ; les demandes de l'école ne s'accordaient plus avec les idées qui dirigeaient le haras, et ainsi ce dernier perdait le seul moyen propre à plier les formes neuves et disparates de ses produits dans le moule de l'ancienne école.

Réduit à l'appareillement des chevaux pour seule arme contre les influences du climat et du régime, le haras continuait à baisser et les croisements à redoubler. En 1809, c'étaient des étalons espagnols qui furent reçus parmi les reproducteurs pour porter remède au mal déjà chronique ; en 1816, c'étaient des étalons et des poulinières du haras impérial de Kladrub en Bohême, et en 1818 un étalon de la Circassie. Mais enfin on tenta un dernier effort en 1824-1826, en achetant 14 étalons de demi-sang anglais et 6 étalons pur sang arabe pour faire la monte en substitution des étalons de la race originaire, plus ou moins entachés de métissage. Cette dernière atteinte portait le coup de grâce.

Il y avait déjà longtemps que M. Neergaard avait démontré les graves erreurs de l'administration du haras, et indiqué le seul moyen rationnel : la réforme de toutes les poulinières défectueuses, et une réorganisation basée sur l'ancienne pratique, c'est-à-dire la continuation des races en elles-mêmes et l'emploi d'un dressage raisonné. Mais ses avis ne furent écoutés que trop tard, et alors même ils ne furent exécutés qu'à demi.

Les produits du croisement avec les étalons arabes et ceux du demi-sang anglais encoururent le même blâme ; il fallait les réformer en bloc. Le gouvernement se vit dans la nécessité de nommer une commission d'enquête pour examiner le haras et proposer les moyens propres à corriger les défauts avérés. Les propositions de la commission entrèrent pour une grande partie dans les vues de M. Neergaard, et auraient peut-



Fig. 205. *Auguste*, étalon de l'ancienne race Frédérikbourg.

être remédié au mal, s'il ne fût survenu un enthousiasme toujours croissant pour le pur sang anglais.

Malgré la prédilection avec laquelle nos paysans s'adonnent à l'élève du cheval, le pur sang avait été très-peu connu. A l'exception de quelques grands propriétaires, et notamment du duc de Schleswig-Holstein-Augustembourg, qui propageait avec zèle les idées de l'amélioration absolue, nos éleveurs n'avaient pas changé leurs procédés accoutumés; tant que leurs élèves furent recherchés sur toutes les foires, et tant qu'ils satisfirent aux demandes de la remonte militaire, il n'y avait selon eux aucune raison de changement.

Mais quand on avait vu échouer tous les moyens employés pour la régénération du haras, les apologistes du pur sang trouvèrent le chemin tout frayé pour les nouvelles idées. Malgré les protestations des hommes de science, le gouvernement épousa ces idées, et non-seulement une pépinière d'une vingtaine de juments fut établie, mais c'étaient aussi des étalons pur sang qui, par préférence, devaient couvrir les meilleures juments de la vieille souche (à l'exception pourtant des juments albinos). En même temps plusieurs associations de particuliers se formèrent pour encourager et faciliter l'amélioration du cheval du pays par le pur sang; un assez grand nombre d'étalons furent distribués dans toutes les provinces, et tous les moyens

BREHM.

connus furent employés pour attirer les éleveurs dans la voie nouvelle. Mais le succès même du premier effort faisait dépasser le but. Les éleveurs se prêtèrent d'abord de gaieté de cœur à l'amélioration préconisée, puis éprouvèrent de tels échecs, que bientôt la nouvelle méthode fut en défaveur. Les éleveurs ont même conçu depuis ce temps un effroi tellement enraciné, qu'il est tout à fait impossible de leur faire accepter le pur sang, quand même celui-ci donnerait de bons produits. Ainsi il faut acheter aux foires de Mecklembourg et de Hanovre les chevaux de luxe qui (pourtant en assez petit nombre) sont recherchés dans les villes. Pour le haras, l'influence du pur sang était des plus malheureuses.

La conformation propre à l'équilibre et aux allures rassemblées, fixée pendant plus de deux siècles *par et pour* le galop de manège, ne pouvait pas s'accorder avec l'avant-main surchargé et les allures allongées et roides d'un cheval, dont toutes les proportions (comme celles du lévrier), dans le même espace de temps, avaient été spécialement adaptées à la course. Les métis avaient quelquefois beaucoup de mérite comme chevaux de chasse; mais, employés comme reproducteurs, ils ôtaient au haras les derniers vestiges de la qualité la plus précieuse, l'homogénéité.

C'était en 1831 que commençait le croisement systématique avec le pur sang anglais, et le haras possédait alors 175 poulinières; cinq

II — 150

ans après il n'y en avait que 80, et en 1840 il a fallu le supprimer tout à fait, les poulinières étant réduites au nombre de 26. Il n'y a rien à ajouter à ces chiffres.

Mais, après l'abolition de l'ancien haras, la faveur dont il avait toujours joui parmi les éleveurs, donna lieu à une réaction si vive, que le gouvernement crut devoir se prêter à un essai de reconstitution. On racheta quelques juments parmi celles qui dernièrement avaient été éparpillées à tous les vents, mais, selon les opinions du jour, il fallait les faire saillir par des étalons pur sang, et la question n'avancait pas. En 1852, il fut réglé par une loi spéciale que le haras serait reconstitué, et qu'il se composerait : 1° d'une pépinière pur sang, et 2° d'un haras de juments métisses de la vieille souche, qui seraient saillies par les étalons de l'ancienne race (de Frédérikbourg), s'il en restait encore, ou par des étalons pur sang. Le haras avait la chance heureuse de se procurer un étalon de l'ancienne race à robe grise, et quoiqu'il ne fût pas du premier choix, pourtant il possédait tout le cachet de l'ancien type, comme on le voit par la figure 205. Cet étalon, qui a nom *Auguste*, présente le corps ramassé, l'épaule longue, oblique et sèche, le jarret coudé et la direction perpendiculaire de l'encolure, c'est-à-dire la conformation de laquelle relève l'équilibre propre au cheval de selle; ce n'est que par l'encolure courte et un peu renversée qu'on reconnaît encore l'influence d'un port différent. Pourtant, cela va sans dire, la famille n'a pas encore acquis de fixité, et même les frères germains de cet étalon ne lui ressemblent pas trop.

Certainement il y avait encore beaucoup à faire avant d'atteindre l'homogénéité; mais il y avait lieu d'espérer qu'un appareillement soigné et un régime bien entendu, secondés par une école d'équitation rigoureuse, suffiraient pour atteindre au but. Malheureusement, rien de tout cela n'a eu lieu; il fallut encore une fois tenter les croisements. Les effets fâcheux du pur sang n'étaient pas encore oubliés; aussi, d'un commun accord il fut rejeté, et même la pépinière, qui datait de 1631, fut tout à fait abolie. Ce qu'on demandait avec une ardeur aveugle, c'était une race de selle, propre à produire des chevaux de guerre; et les qualités précieuses qu'avaient fait paraître les chevaux barbes d'Algérie pendant la guerre de la Crimée (1), avaient attiré l'attention de

(1) Voyez page 369.

tout le monde. Sans s'occuper des leçons de l'expérience, quant aux effets funestes du croisement, même entre des races dont les aptitudes générales sont assez conformes, — parce qu'il y a toujours opposition entre les aptitudes spéciales, — la nouvelle direction du haras se décida pour les croisements avec le sang arabe ou barbe.

Ainsi on se trouve aujourd'hui justement au même point qu'il y a trente-six ans, avec cette différence qu'on a dépensé pendant ce temps tout le fond du haras.

80 Les races russes.

Les chevaux russes forment une magnifique race qui réunit dans un type harmonieux la beauté des proportions, la hauteur de la taille, la vigueur et la souplesse. On a pu admirer à l'Exposition de 1867 de magnifiques spécimens de chevaux russes.

Caractères. — « On peut supposer, dit avec raison Youatt (1), que cet animal présentera des caractères très-différents dans les diverses parties de cet immense empire. La lourde cavalerie et la plus grande partie des chevaux de luxe sont d'origine cosaque, mais ont été améliorés par la venue d'étalons de Pologne, de Prusse, du Holstein et d'Angleterre. Aujourd'hui on trouve des haras considérables sur divers points de la Russie. La cavalerie légère et les chevaux ordinaires se recrutent, comme toujours, de chevaux cosaques (*fig. 206*) sur lesquels aucune amélioration n'a été tentée; ils sont hardis et très-aptés aux services qu'on exige d'eux. »

Les Cosaques du Don et surtout ceux de l'Oural, ont des chevaux en réputation pour leur fond et leur vitesse.

« On a supposé qu'aucun cheval, l'arabe excepté, ne pouvait endurer les privations comme le cheval cosaque et réunir à un degré égal la vitesse et la faculté d'endurer. Cependant des chevaux cosaques furent battus par des chevaux anglais qui n'étaient pas du sang le plus pur, dans une course où ces deux qualités furent admirablement mises à l'épreuve. La lutte fut rude, mais elle était nécessaire pour décider la question.

« Le 4 août 1825, une course dont le parcours était de 47 milles, fut disputée par deux chevaux cosaques et deux chevaux anglais. Les chevaux anglais étaient *Sharper* et *Mina*, bien con-

(1) Youatt, *The Horse*. London, 1868, p. 49.

nus, mais non classés au premier rang. Les cosaques, choisis parmi les meilleurs chevaux du Don, étaient *Black Sea* et *Oural*.

« Au départ, les cosaques firent la tête à un pas modéré ; mais ils n'avaient pas fait un demi-mille quand le cuir de l'étrier de *Sharper* s'étant rompu, ce cheval emporta son cavalier hors de la piste et, suivi de *Mina*, s'écarta plus de 1 mille et gravit une colline escarpée avant de pouvoir être retenu.

« La moitié de la distance avait été parcourue en une heure et quatorze minutes. A ce moment, les deux chevaux anglais et un des cosaques étaient encore frais et dispos. Au retour, *Mina* vint à boiter et fut emmenée, et *Sharper* commença à donner des signes de la fatigue causée par la fougue de son départ. Quant au cheval kalmouk, il était complètement épuisé, son cavalier était démonté, un enfant l'avait remplacé. De chaque côté un Cosaque, à cheval, le tirait par des cordes attachées à sa bride, tandis que d'autres Cosaques le soutenaient pour l'empêcher de tomber. Enfin *Sharper* parcourut toute la distance en deux heures et quarante-huit minutes, à raison de 16 milles à l'heure, pendant trois heures consécutives ; huit minutes plus tard, le cheval cosaque arrivait ou plutôt était amené. Au départ, les chevaux anglais portaient près de 11 kilos de plus que les chevaux cosaques, et durant la dernière partie de la course, c'était un enfant qui montait le cheval russe. »

« L'empereur Nicolas institua des courses dans différentes parties de son vaste empire, pour l'amélioration des chevaux cosaques et autres. Le 20 septembre 1836 furent inaugurées les courses d'Ouralsk. La distance à parcourir était de 18 verstes, soit 4 lieues et demie ; vingt-un chevaux des haras militaires des Cosaques de l'Oural prirent part à la première course, qui fut gagnée en vingt-cinq minutes et dix-neuf secondes par un cheval appartenant au Cosaque Bourtche-Tchourunief. La seconde course fut disputée par vingt-trois chevaux de Cosaques kirghis, et gagnée en vingt-cinq minutes cinq secondes par le cheval du Cosaque Siboka-Isterlaie. Le lendemain, les deux chevaux vainqueurs dans les deux premières courses, entrèrent ensemble. La piste n'était plus que de 3 lieues. Elle fut parcourue en quinze minutes par le cheval du Cosaque Bourtche-Tchourunief. Les nobles russes qui assistaient à sa victoire, admirant la vitesse et la vigueur du cheval, désiraient vivement l'acheter ; mais le Cosaque répondit que tout l'or du monde ne pourrait le séparer de son ami, de son frère.

« Dans la Russie méridionale et orientale et aussi en Pologne, l'élevage des chevaux et du bétail attire depuis quelque temps l'attention des grands propriétaires fonciers, et constitue une portion très-considérable de leur revenu annuel. »

Le nombre des chevaux pour toute la Russie peut être, approximativement, évalué à 20 millions de têtes, dont 60,000 juments employées à la reproduction dans les haras, et près de 400,000 dans les steppes ; le reste de la production annuelle, soit près de 840,000 têtes, provient des juments appartenant aux paysans.

Dans le nombre des chevaux qui atteignent l'âge mûr, 8,000 sont annuellement affectés à la remonte de la cavalerie, de l'artillerie et du train ; tous les autres servent aux divers besoins du pays.

Il existe à peine une résidence seigneuriale où ne se trouve une vaste cour partagée en quatre divisions et entourée d'étables. A chacun des angles de cette cour est un passage menant à de beaux et immenses pâturages, divisés en un nombre égal de compartiments, et possédant tous des refuges convenables, où les chevaux peuvent s'abriter contre la pluie ou le soleil. Ces écuries fournissent principalement des chevaux d'une taille plus grande que ceux des Cosaques et plus convenables que ceux de l'espèce ordinaire, comme chevaux de cavalerie régulière, de luxe ou de parade. Les remontes des maisons princières d'Allemagne puisent à cette source ; c'est aussi là que s'approvisionnent les grandes foires des différents États de cette contrée.

« Les principaux marchés aux chevaux en Russie, dit J. Mœrder (1), sont les suivants : Balta, gouvernement de Podolie, grande foire au mois de mai (jusqu'à 10,000 chevaux) ; Lentschna, gouvernement de Lublin, 10,000 têtes ; Berditchew, grande foire aux chevaux au mois de juin, 6,000 têtes. Jusqu'à 5,000 chevaux sont amenés annuellement aux foires de Nijnédévitsk, gouvernement de Voronège ; dans le bourg d'Oréchow, district de Zémliansk, gouvernement de Voronège ; dans le bourg de Terbounn, district d'Elets, gouvernement d'Orel ; la foire d'Illińskaïa à Poltava et celle de Troïtsky à Tsaritzine, gouvernement de Saratow.

Aux foires de Biélaïa, Tserkow, gouvernement de Kiew ; dans le bourg de Karpovka, pays des

(1) J. Mœrder, *Aperçu historique sur les institutions hippiques et les races chevalines de la Russie. Notes bibliographiques.* Paris, 1869.

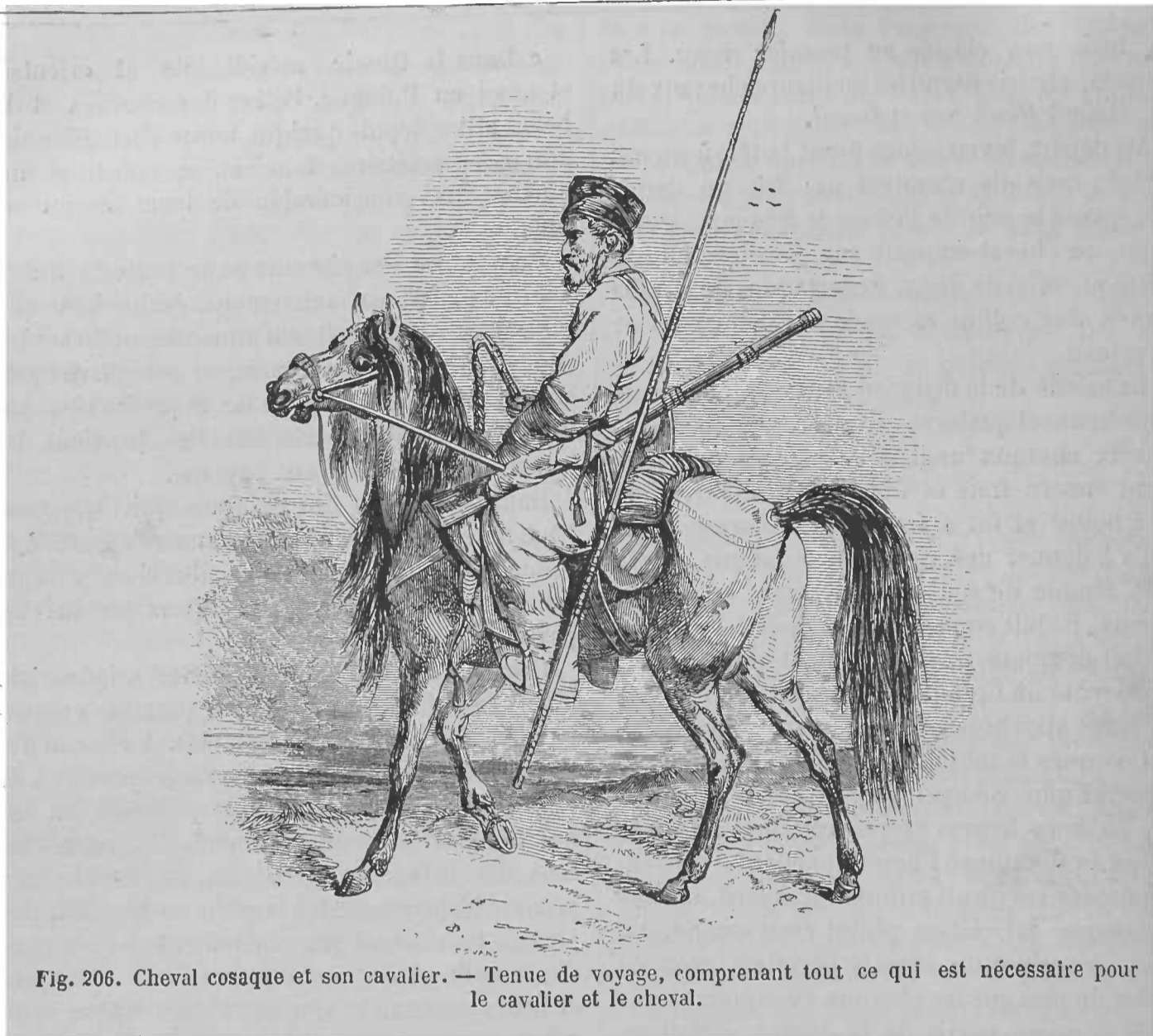


Fig. 206. Cheval cosaque et son cavalier. — Tenue de voyage, comprenant tout ce qui est nécessaire pour le cavalier et le cheval.

Cosaques du Don, et Tsékanovets, gouvernement d'Argonstow, jusqu'à 4,000 chevaux sont amenés annuellement.

« Dans les villes de Romny, gouvernement de Poltava ; Soumy, gouvernement de Kharkow ; Voznessensk, gouvernement de Kherson : Proussy, colonie allemande dans le gouvernement de Tchernigow, 3,000 chevaux ; dans les bourgs de Bournaky, d'Ouvarovo et de Polétaïévo, gouvernement de Tambow, et à Echerny-Jar, gouvernement d'Astrakhan, sont annuellement amenés plus de 2,000 têtes de chevaux pour chacun des endroits indiqués.

« On compte jusqu'à 460 foires aux chevaux en Russie ; ces foires ont lieu dans 240 localités, et un total de 270,000 chevaux y sont vendus annuellement pour la somme de 12,000,000 de roubles d'argent, ce qui fait, en moyenne, près de 45 roubles par tête.

« Les gouvernements de Tambow, Voronége, Kharkow, Poltava, les gouvernements du Sud, le pays des Cosaques du Don et les steppes des Kirghises possèdent une richesse inépuisable sous

le rapport d'une population chevaline des plus développées.

LES ANES — *ASINUS*.

Der Esel.

Les ânes, dont bien des zoologistes font encore des chevaux proprement dits, se distinguent pourtant de ceux-ci par des caractères assez importants et suffisamment génériques pour qu'ils puissent en être séparés.

Caractères. — Nous avons vu que les chevaux ont une robe uniforme ; tous les ânes ont le pelage relevé, le long de l'épine dorsale, par une bande plus foncée ; chez certains, cette bande est même coupée crucialement, au garrot, par une autre bande, et quelquefois les membres sont ornés, soit au-dessus, soit au-dessous des genoux, d'espèces de chevrons foncés. Les oreilles des ânes sont notablement plus longues que celles des chevaux ; leur queue ne porte de crins qu'à l'extrémité, le reste étant seulement couvert de poils

ordinaires; leur crinière est courte et droite; leur sabot est plus ovale que celui des chevaux, leur garrot moins élevé; enfin ils n'ont que deux châtaignes, une à chaque pied de devant.

Distribution géographique. — Les ânes sont exclusivement propres à l'Asie et à l'Afrique.

L'ANE HÉMIONE — *ASINUS HEMIONUS*.

Der Halbesel ou *Dschiggetai*.

L'hémione, ou *dshiggetei*, comme le nomment les Mongols, c'est-à-dire *longues oreilles*, a été décrit il y a un siècle par Pallas, et si bien que, jusqu'à G. Radde, les nouveaux observateurs n'ont rien eu à ajouter à la description qu'il en avait donnée.

Caractères. — L'hémione (*fig. 207*) a le port et la taille d'un beau mulet, de taille moyenne; il le dépasse néanmoins en beauté, surtout par sa stature élancée. Il mesure plus de 1^m,50, du sommet de la tête à la naissance de la queue; la longueur de la tête est de 55 cent.; celle de la queue, sans les poils, est de 44; la longueur totale de l'animal est donc de 2^m,60 à 2^m,80; sa hauteur est de 1^m,30 à l'épaule, de 1^m,40 à la hanche. Il a la tête plus grande que celle du cheval, plus comprimée latéralement; le cou plus élancé et plus arrondi; le corps allongé, le dos plutôt bombé qu'incurvé; les membres hauts, fins, forts de tendons; les épaules, les hanches, les cuisses un peu maigres. La queue ressemble à une queue de vache; elle est mince, de moyenne longueur, recouverte, dans sa moitié postérieure seulement, de soies foncées, qui forment à son extrémité une touffe de 25 cent. de longueur. Les oreilles sont plus longues que celles du cheval, moins que celles de l'âne; les yeux sont moyens et les naseaux béants, comme chez le cheval. Du sommet de la tête à l'épaule s'étend une crinière à poils mous, dressés, foncés, d'environ 62 cent. de longueur, ayant de l'analogie avec celle du poulain.

La robe varie suivant les saisons: en hiver, les poils sont longs de 6 cent., un peu crépus, mous comme ceux du chameau, d'un gris isabelle, avec la racine gris de fer; en été, ils n'ont guère plus de 1 cent. de long. Ils sont diversement inclinés. Le museau est blanchâtre; le reste de la tête est jaune; le cou est jaune fauve, le dos jaune ocre, les flancs plus fauves, les membres de couleur plus claire encore. Le derrière des cuisses, la face interne des membres postérieurs, la face postérieure des membres

antérieurs sont blanchâtres. De l'extrémité de la crinière part une bande noire qui se prolonge, le long du dos, jusqu'à la touffe terminale de la queue.

Distribution géographique. — L'hémione habite les plaines et les plateaux secs, découverts et herbeux de la partie orientale de la haute Asie, et de la Mongolie. On le trouve, surtout aujourd'hui, dans les plaines, aux sources salées, qui entourent le lac Taréi. On en rencontra autrefois des troupeaux dans les steppes arganiennes; on n'y voit plus maintenant que quelques bandes éparses.

Mœurs, habitudes et régime. — Les vieux étalons conduisent plus de vingt juments et poulains. D'ordinaire, les bandes sont moins nombreuses, et plus d'un étalon n'a avec lui que cinq ou dix juments. Les jeunes étalons, qui ont été chassés de la bande, la suivent de loin, jusqu'à ce qu'ils réussissent à attirer à eux quelques juments du harem du vieux chef, ou à réunir quelques juments isolées. Au moment du rut, les vieux étalons chassent de leur troupeau les jeunes juments qui ne sont pas encore en âge d'être saillies, et ainsi se forment les nouvelles bandes.

« C'est en automne, dit Radde, que les hémiones accomplissent leurs plus grands voyages; alors seulement les poulains nés pendant l'été sont assez forts pour soutenir les longues marches. A la fin de septembre, les jeunes étalons quittent les bandes dont ils ont fait partie jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, et courent seuls dans les steppes, pour se faire une troupe à eux. A ce moment, l'hémione est indomptable. Durant des heures entières, le jeune étalon est debout sur la pointe la plus élevée d'une montagne escarpée, faisant face au vent, et ayant sous ses yeux une grande étendue de plaine. Ses naseaux sont ouverts; ses regards parcourent l'espace: il attend un rival. Dès qu'il l'aperçoit, il va à lui au galop, et lui livre un combat acharné, pour lui enlever ses juments. La queue en l'air, il passe au galop à côté du chef de la troupe et lui lance en passant une ruade; sa crinière se hérissé de plus en plus; il fait encore quelques bonds, puis, tout à coup s'arrête, se jette de côté, tourne à une certaine distance autour du troupeau, mais sans perdre le chef du regard. Celui-ci attend patiemment que son adversaire approche. Au moment favorable, il se précipite sur lui, le mord, le frappe de ses pieds, et souvent les combattants perdent dans la lutte un morceau de leur peau, ou une partie de leur

queue. » Tous les étalons que tua Radde étaient couverts de cicatrices qui témoignaient de ces combats. »

Les Mongols regardent l'hémione comme l'animal le plus rapide, et les Tibétains en font la monture du dieu du feu et de la guerre. Le fait est que le meilleur coursier ne peut l'atteindre.

Il est difficile d'observer l'hémione en liberté. Il est très-craintif, et ses sens, très-développés, lui permettent de reconnaître de loin l'approche de l'homme; son odorat porte jusqu'à plusieurs werstes de distance. En allant au pas, il tient toujours son cou levé; dans sa fuite, il relève complètement la tête pour voir derrière lui et tient la queue haute. L'étalon veille à la sûreté de ses juments. Un membre du troupeau aperçoit-il quelque chose de loin, l'étalon se détache de la bande et s'élanche de ce côté pour faire une reconnaissance. Parfois, il court sur les chasseurs qui sont à l'affût: c'est dans ces circonstances qu'il est souvent tué. A-t-il flairé un danger, aussitôt il prend la fuite avec son troupeau.

Un étalon vigoureux paraît nécessaire à l'existence du troupeau. S'il est tué, les juments se dispersent, et leur chasse devient facile, car elles ne sont pas aussi vigilantes que les étalons.

La femelle, au dire des Mongols, met bas, au printemps, un petit qui est adulte à trois ans.

Chasse. — « Pour tuer cet animal méfiant, dit Radde, le chasseur entre de bon matin dans la montagne, monté sur un cheval jaune clair. Il chevauche lentement à travers les monts et les vallées, dans les solitudes où les marmottes s'échauffent au soleil, où les aigles planent dans les airs. Lorsqu'il a atteint le sommet de la montagne, il cherche du regard une masse foncée qui lui indique un troupeau d'hémiones. Quand il en aperçoit une, il s'en approche rapidement en suivant la vallée, et en allant contre le vent, puis il monte avec prudence sur le versant le plus rapproché des hémiones, qui sont là comme ébahis, le regard toujours tourné vers le nord. Enfin la pente est gravie, et la chasse commence.

« Les crins de la queue du cheval sont attachés, afin qu'ils ne flottent pas au vent; puis on amène au haut de la montagne la bête, qui se met à paître. A une centaine de pas, le chasseur est couché à plat ventre, la carabine appuyée sur une petite fourchette, et prêt à faire feu, attend. L'étalon hémione aperçoit le cheval; il croit voir une jument de son espèce, et court à lui au galop. Mais, en approchant, il reconnaît son erreur et s'arrête. C'est le moment

de le tirer. Le chasseur vise à la poitrine, et souvent abat son gibier du premier coup; parfois, il faut cinq balles pour tuer une hémione. Il arrive assez souvent qu'on surprend les hémiones, malgré leurs sens si fins, lorsque, par les jours de tempête, elles paissent à l'entrée des vallées. »

Captivité. — Lorsque Pallas a décrit l'hémione, on doutait que l'espèce pût être soumise à la domesticité. « Si l'on y réussissait, dit-il, non-seulement, on aurait dans l'hémione le coursier le plus rapide, mais on améliorerait encore la race des chevaux. Mais, jusqu'ici, on ne l'a pas plus domptée que le zèbre; je crois cependant qu'il ne faut pas abandonner tout espoir d'en faire un animal domestique. »

Ce que Pallas ignorait, c'est que dans certaines contrées de l'Asie, l'espèce est depuis longtemps soumise à l'homme. Duvaucel nous a fait connaître ce fait important. « Il nous a appris, dit F. Cuvier (1), que le dschiggetei se trouve à l'état sauvage dans les contrées voisines de l'Himalaya, qu'il a été soumis, et que dans les provinces d'Oude et au Népaül une de ses races est employée, comme celle de l'âne, à tous les travaux auxquels sa force et sa taille le rendent propre.

« Ces renseignements nouveaux infirment l'idée que, d'après Pallas, on s'était faite du dschiggetei. Ce célèbre voyageur, qui l'avait trouvé dans la Mongolie, ne l'y avait connu qu'à l'état sauvage, et les rapports qu'il avait recueillis le représentaient comme une espèce très-farouche qui n'avait encore pu être apprivoisée. Il paraît, au contraire, que le dschiggetei est susceptible de soumission et d'attachement pour l'homme; et c'est ce qu'on aurait pu conclure de ses analogies avec les espèces des chevaux domestiques et de l'instinct qui le porte à vivre réuni en troupes.

« Les Mongols, sans doute, ne se sont pas appliqués à soumettre cette espèce, parce que le chameau et le cheval suffisent à tous leurs besoins, et que le dschiggetei leur serait sans utilité en ce que, ne valant pas le cheval, il ne pourrait que le suppléer imparfaitement. Les Indiens, dont l'industrie et les besoins sont plus variés que ne peuvent l'être ceux d'un peuple nomade, ont su tirer parti des qualités propres à cette espèce, et qui se rapprochent de celles de l'âne; aussi paraissent-ils l'employer principalement comme bête de somme. »

(1) F. Cuvier, *Suppl. à l'Hist. nat. de Buffon*. Paris, 1831, t. I, p. 82.

On a vu plusieurs fois de ces animaux dans les jardins zoologiques; ils se sont même reproduits seize fois à Paris, et on les y a croisés avec succès, soit avec l'âne, soit avec le zèbre et le couagga.

Au Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne, les hémiones se sont très-bien apprivoisées; Albert Geoffroy Saint-Hilaire écrivait au docteur Weinland : « Nos hémiones ne sont pas encore dressés à la voiture; mais je crois que si nous avons le temps et l'homme nécessaire, nous y réussirions, au moins avec les mâles. On a déjà fait deux tentatives heureuses. »

Chez nous, comme partout, les mulets d'hémione et d'âne sont de bons ouvriers.

Depuis que les hémiones ont été introduits en Europe par M. Dussumier, on s'est beaucoup préoccupé des services qu'ils pourraient rendre comme bêtes de trait ou de course. Malheureusement, bien que ces animaux se multiplient facilement en France, leur naturel sauvage empêche d'une façon presque complète de tirer tout le parti désirable de leur force et de leur agilité; on a dû, après différentes tentatives, renoncer à les atteler et à les monter, au moins en pleine liberté.

Mais si l'hémione est par lui-même d'une domestication difficile, il n'en est pas de même des métis qu'il peut produire avec quelques-uns de nos animaux domestiques. Ses unions avec l'ânesse sont fécondes, et, à plusieurs reprises, on a pu remarquer, à Paris, les formes élégantes, l'allure rapide et la vigueur de ces mulets, dont les premiers sont sortis de la ménagerie du Muséum.

Si les métis de l'ânesse et de l'hémione présentent des qualités de cet ordre, on était en droit d'espérer bien davantage des résultats du croisement de ce dernier animal avec la jument. Après plusieurs tentatives restées infructueuses, on vient de réussir à accoupler ces deux espèces, ainsi que l'atteste le jeune poulain qu'on peut voir au Muséum d'histoire naturelle.

Ce poulain est plus robuste et plus grand que les hémiones du même âge, mais il s'en rapproche beaucoup par la disposition générale de ses couleurs, bien qu'il soit notablement plus foncé, sa teinte étant café au lait brun, au lieu d'être d'un jaune fauve extrêmement clair. La tête, petite pour le corps, est moins busquée que celle de l'hémione; le front est plus aplati, les oreilles sont relativement courtes; car, repliées, elles ne descendent que jusqu'aux yeux, tandis que celles de l'hémione s'étendent beaucoup au delà sur les régions jugales.

Le museau est blanc jusqu'à 4 ou 5 centimètres au-dessus des naseaux. Une bande, d'un brun plus intense que celui de la tête, s'étend entre les yeux sur le front. La crinière est droite, courte, plus noire que celle de l'hémione; elle ne se continue sur le dos que par une bande de couleur plus foncée, tandis que chez l'espèce asiatique on remarque sur la ligne dorsale une bande de poils beaucoup plus longs que ceux du corps et qui ne sont que la continuation de la crinière.

La queue est assez grande et bien fournie à partir de sa base; elle diffère en cela beaucoup de celle de l'hémione; celle-ci est en effet couverte de poils ras jusqu'auprès de son extrémité qui, seule, est garnie d'un pinceau de crins. La face interne et le devant des cuisses et des jambes ainsi que le ventre, sont blancs.

Suivant une communication adressée par M. A. Milne-Edwards à la Société d'acclimatation, ce métis se trouve dans les meilleures conditions, et il y a tout lieu d'espérer qu'il pourra être élevé.

Il semble donc que ce fier animal doive aussi être soumis à notre volonté.

Usages et produits. — La chasse de l'hémione est assez productive. Les Tongouses aiment beaucoup la viande de cet animal; les Mongols en payent cher la peau. La queue, avec les poils du bout, est, dans la croyance populaire, douée de vertus médicinales merveilleuses. On guérit les animaux en leur faisant respirer de la fumée d'un morceau de queue brûlé sur des charbons.

L'ANE KIANG — *ASINUS POLYODON*.

Der Kiang.

D'après quelques naturalistes, le kiang ne serait autre chose que l'hémione; d'après d'autres, ce serait une espèce distincte, ou tout au moins une variété. Toujours est-il que le genre de vie de ces deux animaux est très-différent. Pallas dit que l'hémione est un animal de plaines; qu'il ne pénètre pas dans les montagnes neigeuses et rocheuses des frontières de la Tauride; le kiang, au contraire, se trouve sur les plus hautes cimes de l'Himalaya, dans des endroits où l'on ne rencontre plus que le chevrotain porte-musc et l'yack. Jusqu'à présent cet animal est trop peu connu, pour que la question puisse être tranchée. Nous sommes cependant en droit d'en espérer une bonne description de la part des frères Schlagintweit, qui l'ont

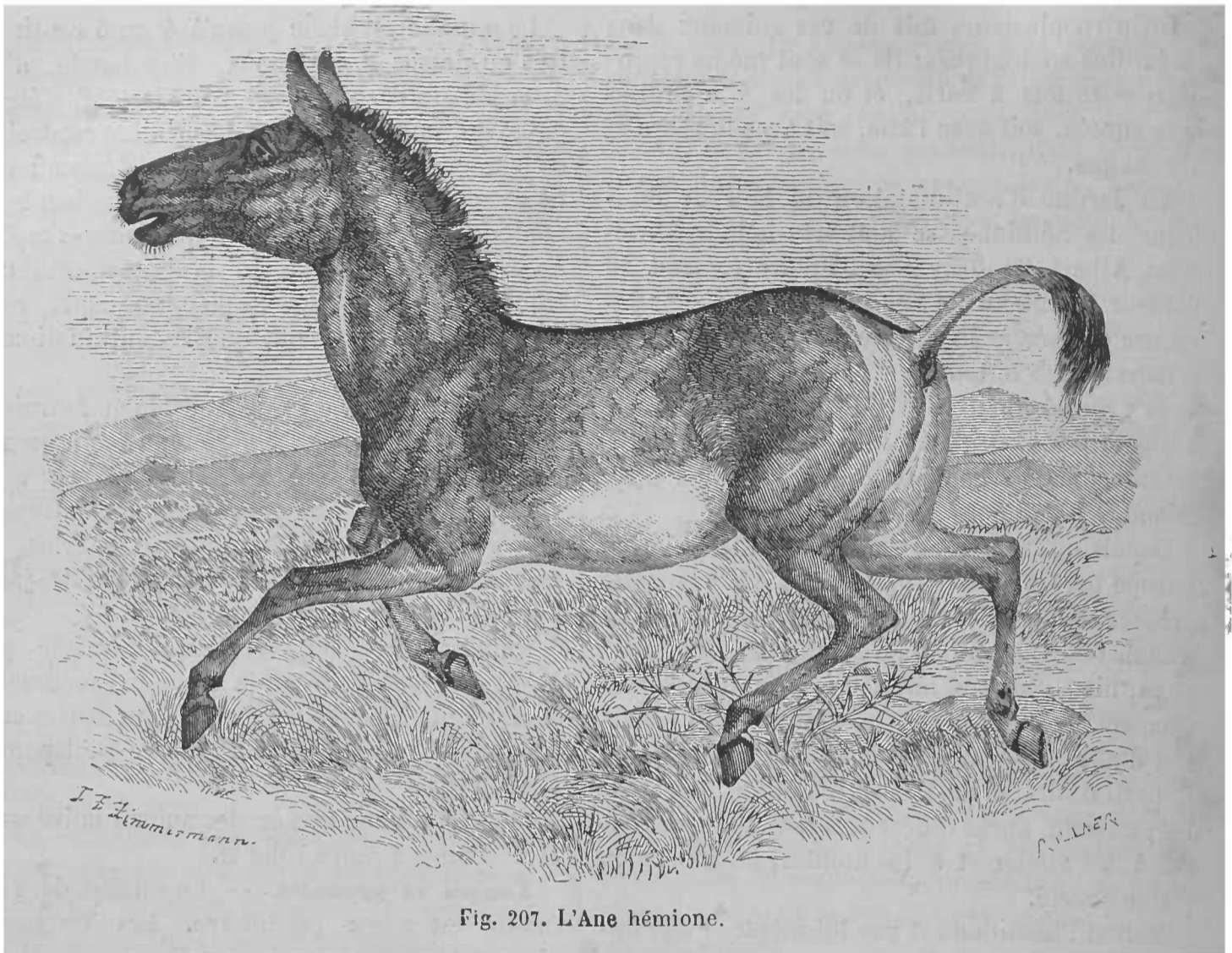


Fig. 207. L'Ane hémione.

vu souvent. En attendant, les voyageurs représentent le kiang comme un bel animal, semblable à l'hémione, fort, mais élégant, aux yeux vifs et brillants, aux mouvements extraordinairement rapides, hardi, méfiant, patient et sobre. Moorcroft a cherché, mais en vain, à en tuer un.

L'ANE ONAGRE — *ASINUS ONAGER*.

Der Onager.

Un autre âne sauvage de l'Asie, sûrement différent de l'hémione, est l'onagre, *kulan* ou *gurkur*. D'après les anciens, il aurait habité toute l'Asie Mineure, la Syrie, la Perse et l'Arabie. Il en est souvent fait mention dans la Bible. Xénophon le vit en grand nombre aux bords de l'Euphrate; Strabon, Pline le citent comme se trouvant dans l'Asie Mineure, Marcellin dans le pays des Kurdes. Mais, depuis la chute de l'empire romain, on n'en entendit plus parler, jusqu'à ce qu'enfin Pallas vint, à nouveau, fixer l'attention sur cet animal.

Caractères. — L'onagre (*fig. 208*) est un peu plus petit que l'hémione; il est plus grand et plus fin de jambes que l'âne. Sa tête est plus grande que celle de l'hémione: ses lèvres épaiss-

ses portent des moustaches roides et serrées; ses oreilles sont assez longues, moins cependant que celles de l'âne. Un beau blanc argenté est sa couleur dominante aux parties inférieures et internes; les parties supérieures et externes sont isabelle et un peu plus foncées sur la tête, sur les côtés du cou, les flancs et le bas des jambes, que sur le reste du corps. Sur les flancs descend une bande blanche de la largeur de la main; une autre bande court le long du dos et de la croupe; en son milieu est une ligne café au lait. Le poil est encore plus mou et plus soyeux que celui du cheval; celui d'hiver peut être comparé à la laine du chameau, celui d'été est fin et lisse. La crinière est formée, comme celle des poulains, de poils mous, laineux, de 8 à 10 cent. de long; la touffe qui termine la queue a bien la longueur de 30 cent.

Distribution géographique. — L'onagre paraît habiter, encore aujourd'hui, le pays des Lutch, situé près des bouches de l'Indus, et s'étendre jusqu'en Perse et dans l'ancienne Mésopotamie.

Mœurs, habitudes et régime. — L'onagre a le genre de vie de l'hémione et du cheval sauvage. Un étalon conduit la bande, qui se compose de juments et de poulains des deux sexes. Il semble

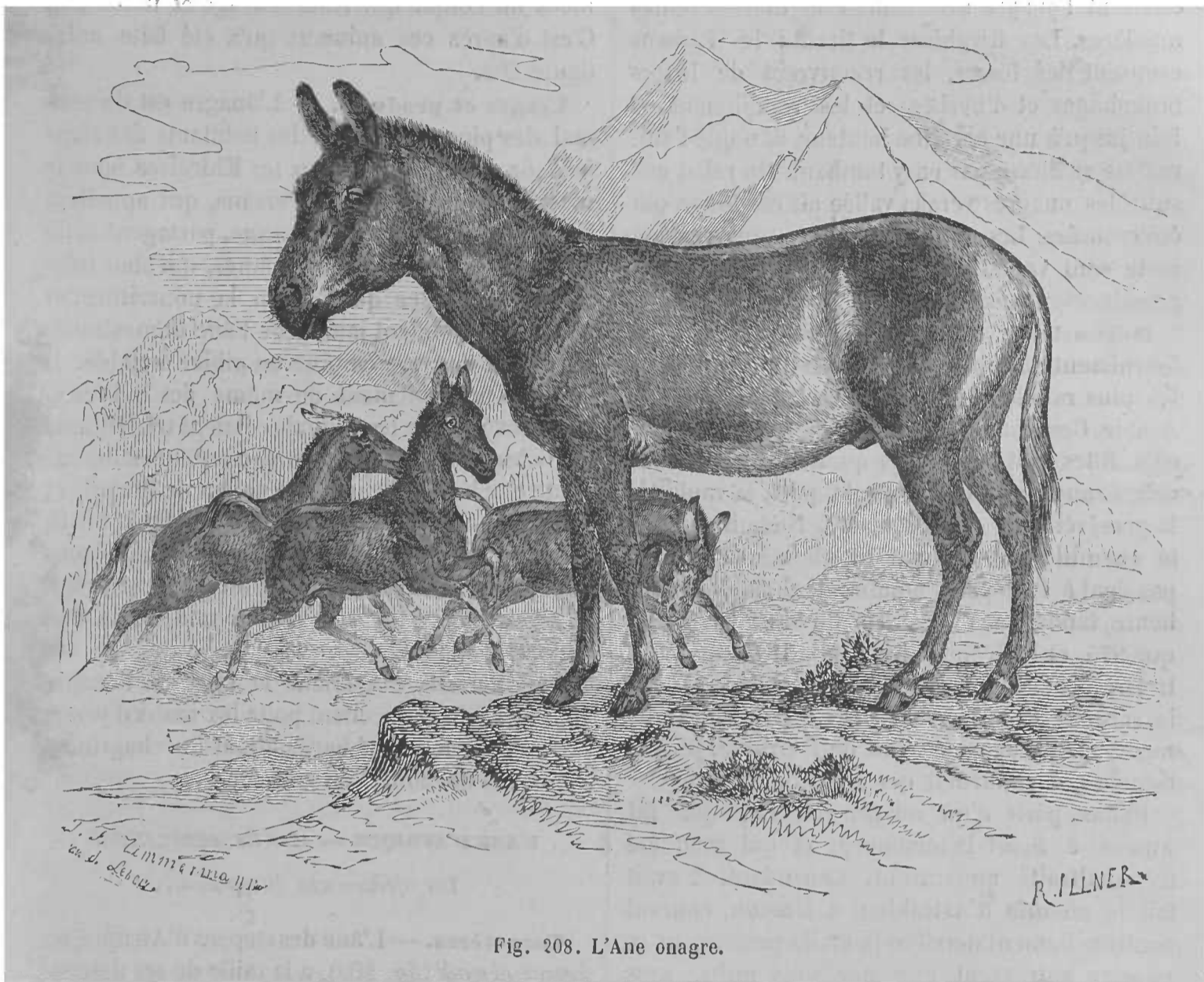


Fig. 208. L'Ane onagre.

que les étalons soient moins jaloux que ceux des autres espèces; du moins ils se réunissent souvent plusieurs ensemble au moment des voyages. Ce n'est pas à dire, cependant, qu'ils ne se livrent des combats.

La rapidité de l'onagre ne le cède pas à celle de l'hémione. Déjà Xénophon dit que l'onagre dépasse à la course les chevaux les plus rapides, et tous les anciens auteurs partagent cette opinion. Le voyageur Porter parle avec admiration de cette espèce. Dans la province de Fars, son lévrier se mit à poursuivre un animal que ses compagnons disaient être une antilope. On se mit aussitôt à galoper après ce gibier, et on parvint, grâce au chien, à le voir de près. L'on constata alors, avec étonnement, que cette antilope était un onagre. « Je résolus, dit le voyageur, de poursuivre ce superbe animal avec mon excellent cheval arabe; mais tous mes efforts furent inutiles, jusqu'à ce qu'enfin notre gibier s'arrêta, et me laissa le considérer de près. Puis tout à coup, il bondit, s'élança avec la rapidité

de l'éclair, faisant des écarts, jouant tout en fuyant, comme s'il n'était nullement fatigué et comme s'il ne voyait dans cette poursuite qu'un divertissement. »

Les sens de l'onagre, surtout l'ouïe, la vue et l'odorat, sont si délicats qu'on ne peut guère l'approcher dans les steppes. Il est très-sobre : c'est tout au plus si de deux jours l'un, il va s'abreuver, aussi l'attend-on en vain à l'affût.

Il préfère les plantes salées, puis celles à suc amer, tels que la dent-de-lion, le laiteron; il ne dédaigne pas le trèfle, la luzerne et les autres légumineuses. Il ne mange pas les plantes odorantes, aromatiques, les plantes de marais, les renoncules, les plantes épineuses, pas même les chardons, qui font le régal de l'âne domestique. Il préfère l'eau salée à l'eau pure, mais elle doit être très-propre : jamais il ne boit d'eau trouble.

On ne sait rien quant à l'époque du rut et à la durée de la gestation.

Chasse. — Tous les peuples de l'Asie centrale

chassent l'onagre avec ardeur et de différentes manières. Les Kirghises le tirent ; les Persans creusent des fosses, les recouvrent de légers branchages et d'herbes, et les remplissent de foin jusqu'à une certaine hauteur, afin que l'animal ne se blesse pas en y tombant. On rabat ensuite les onagres vers la vallée où ces fosses ont été creusées. Les poulains que l'on capture de la sorte sont vendus très-cher pour les haras des grands seigneurs.

Domesticité. — Ce sont les onagres qui fournissent les ânes de selle les plus beaux et les plus rapides dont on se sert en Perse et en Arabie. Ces montures sont payées de 65 à 100 ducats. Elles ont toutes les qualités de leurs ancêtres sauvages : la beauté, le port, la rapidité, la persévérance et la sobriété. Niebuhr estime le chemin parcouru par un de ces ânes d'un pas égal à 1750 pas d'homme doublés par demi-heure, tandis que le chameau de somme n'en fait que 975, et le dromadaire 1500. Il dit que l'on trouve beaucoup d'ânes de selle arabes, qui ont la robe de l'onagre. Pour ma part, dans tous mes voyages dans le nord de l'Afrique, je n'ai rien vu qui confirmât ces allégations.

Pallas parle d'un onagre femelle, qui fut amené à Saint-Pétersbourg, et qui avait été très-maltraité auparavant. Cependant, il avait fait le chemin d'Astrakhan à Moscou, courant continuellement derrière la malle-poste, sans se reposer autrement que quelques nuits, sans tomber ni butter, et, après un court séjour à Moscou, il fit de même le trajet de cette ville à Saint-Pétersbourg. Il y arriva si amaigri, si misérable, qu'il pouvait à peine se tenir sur ses jambes ; mais il reprit bientôt ses forces, et s'il succomba en automne, ce ne fut pas à l'épuisement, mais au froid, à l'humidité, à la mauvaise nourriture et aux moyens qu'on employa pour détruire quelques éruptions dont il souffrait. Malgré cette maladie, il se releva assez pour recouvrer une partie de son ancienne gaieté et de sa rapidité ; pour montrer des qualités bien différentes de celles de l'âne de somme, et bien supérieures. Sa mort, nous le répétons, fut causée par l'humidité et le froid de l'automne. Dans les pâturages aqueux, ses sabots se fendirent, tombèrent par morceaux. Il était très-apprivoisé et suivait comme un chien les gens qui le nourrissaient et l'abreuvaient. Avec du pain, on pouvait l'attirer où l'on voulait. Il ne se montrait têtue que quand on le tirait par son licou.

Des onagres ont vécu au Jardin zoologique impérial de Schœnbrunn, et il y en a actuelle-

ment un couple qui reste sauvage et indompté. C'est d'après ces animaux qu'a été faite notre figure 208.

Usages et produits. — L'onagre est un animal des plus utiles pour les habitants des steppes. Sa viande passe chez les Khirgises pour le mets le plus délicat ; les Persans, qui appellent l'onagre *ischacki* ou âne sauvage, partagent cette opinion. Les Arabes eux-mêmes, qui sont très-difficiles pour ce qui est de la nourriture, et qui ne mangeraient jamais de l'âne domestique, regardent l'onagre comme un gibier notable. Il en était probablement de même des Hébreux. Nous savons que les Romains étaient très-friands de la viande des jeunes onagres. Pline nous raconte que les meilleurs provenaient de Phrygie et de Lycaonie. « Les poulains de ces animaux, dit-il, donnent un mets délicat ; on les connaît sous le nom de *labisiones*. Mécène fut le premier qui fit servir sur sa table de jeunes mulets, au lieu de jeunes onagres. »

Les Persans emploient la bile de l'onagre comme remède excellent pour les maux d'yeux ; de sa peau, les Boukhariens font du chagrin et des bottes qui sont d'un grand prix.

L'ÂNE D'AFRIQUE — *ASINUS AFRICANUS*.

Der afrikanische Steppenesel.

Caractères. — L'âne des steppes d'Afrique, ou *hamar el wadi* (fig. 209), a la taille de ses descendants domestiques d'Égypte ; son port et ses mœurs rappellent les ânes sauvages d'Asie. Il est beau, grand, élancé, d'un gris cendré ou isabelle, avec le ventre plus clair, la croix dorsale fortement prononcée, la face externe des jambes marquée de raies noires transversales, plus ou moins nettes ; sa crinière est courte et assez faible ; la touffe de sa queue est forte et longue.

Les pieds rayés de cet animal sont un caractère à signaler, ils permettent de voir en lui un intermédiaire entre les autres ânes et les zèbres, et fournissent la preuve, une fois de plus, que chaque pays donne certains caractères distinctifs à ses espèces.

Distribution géographique. — Cet animal se trouve probablement dans toutes les steppes à l'est du Nil. Il est commun aux bords de l'Atbara, l'affluent principal de ce fleuve, et dans les plaines de Barka. Son aire de dispersion va jusqu'aux côtes de la mer Rouge.

Mœurs, habitudes et régime. — Il vit là à la manière de l'hémione et de l'onagre. Chaque étalon est à la tête d'une troupe de 10 à 15

ânesses, sur lesquelles il veille et qu'il défend. Il est prudent et méfiant. Sa chasse est très-difficile. Un voyageur, qui avait fait le chemin de Kharthoum à la mer Rouge me dit que ces ânes, comme les chevaux du Paraguay, accouraient souvent au feu du campement, s'arrêtaient à environ 400 pas, mais qu'ils s'enfuyaient à toute vitesse, la queue en l'air, au moindre mouvement qui se faisait dans le camp. Ils attirèrent souvent des ânesses domestiques, qui se mêlent à leurs bandes.

Domesticité. — Tous les ânes domestiques du Sud, et peut-être aussi ceux de l'Habesch, paraissent provenir de cette espèce. Au dire des Arabes, ils ressemblent exactement à ces ânes sauvages.

On me fit voir des ânes, qu'on disait avoir été pris tout jeunes et apprivoisés. J'ignore si c'était vrai; toujours est-il qu'ils ne différaient des autres ânes domestiques que par leur maintien plus fier, leur plus grande résistance à la fatigue. J'en ai employé plusieurs fois, et j'ai pu m'assurer qu'ils étaient aussi obéissants, aussi soumis que ceux nés en captivité.

Le Jardin zoologique de Hambourg possède un jeune étalon, provenant d'une paire d'ânes des steppes, que Heuglin, si je ne me trompe, ramena à Vienne. C'est un bel animal, vif et prudent. Son port noble, qu'il a gardé, produit la meilleure impression sur le spectateur. Il est très-doux, très-obéissant avec son gardien, mais il a cependant une certaine volonté qui le rend difficile à traiter. Quoiqu'il recherche les caresses et les reçoive avec plaisir, il ne peut cependant pas s'empêcher, à l'occasion, de mordre la main qui le flatte, ou de donner un coup de pied à la personne qui l'approche. A part cela, il est docile, n'est nullement têtu, et est enclin à jouer.

Son père vit au Jardin zoologique de Vienne; on lui a fait saillir, et avec succès, une femelle de dauw.

L'ÂNE DOMESTIQUE — *ASINUS VULGARIS*.

Der zahme Esel.

Considérations historiques. — Jusqu'à présent on a généralement considéré l'âne sauvage d'Asie ou onagre comme la souche unique de l'âne domestique. Il n'y a aucun doute que cet animal ne soit dompté depuis longtemps: il l'était du temps des Romains; mais depuis que l'on sait que des espèces voisines peuvent se reproduire entre-elles et donner naissance à des produits féconds entre eux, on ne regarde plus

l'âne domestique comme ne descendant que de l'onagre. Il est probable qu'il y a eu des croisements avec d'autres espèces sauvages. Je suis entièrement convaincu que les ânes domestiques du nord de l'Afrique descendent, non de l'onagre, mais de l'âne sauvage qui peuple en grand nombre les steppes au nord de l'Habesch.

L'hémione, qu'on a longtemps regardée comme indomptable, paraît aussi avoir pris part à ces croisements, et, si le kiang des montagnes du Tibet est une espèce différente de l'hémione, il doit aussi être regardé comme une des espèces souches de l'âne domestique.

Du reste, quelle que soit la souche de l'âne domestique, toujours est-il que l'onagre et l'âne des steppes d'Afrique ont été apprivoisés et employés à en améliorer la race.

Il serait impossible de décider la question de priorité entre la domestication de l'âne et celle du cheval, et l'on peut, sans trop d'erreur, les considérer comme à peu près contemporaines. La différence des deux histoires repose sans doute sur la différence des deux patries. Celle de l'âne, au lieu de se trouver comme celle du cheval, au centre de l'Asie, doit être cherchée dans le sud-ouest de cette partie du monde, ou même dans le nord-est de l'Afrique. Dans ces régions, l'âne vit encore à l'état sauvage par troupes innombrables. Il a donc dû, par le fait de sa position primitive, devenir le lot des peuples sémitiques, comme le cheval est devenu celui des peuples indo-européens.

Si l'Arabie est la patrie primitive de l'âne, il y a bien longtemps qu'il habite l'Égypte.

On l'y trouve représenté sur les plus anciens monuments. Hérodote le met en scène dès le règne du roi Psamménit. Il avait eu cependant de la peine à s'y établir. Les Égyptiens se méfiaient de lui, parce qu'ils accusaient les Juifs de l'adorer, mais peu à peu ils s'habituaient à l'aimer, en voyant combien il leur était utile. Il en est question dans les livres des Hébreux dès le temps de la migration d'Abraham. La Bible s'est beaucoup occupée de l'âne, qui fut la monture du Sauveur. « De ce que l'âne porte sur le dos une croix, emblème de tribulations, dit E. Menault (1), on l'a d'abord vénéré. De ce qu'il paraît aimer les chardons et les épines, on l'a comparé au philosophe qui supporte avec calme toutes les amertumes de l'existence, ou au juste qui renonce aux pompes et aux œuvres de Satan. De ce qu'on avait remarqué que la prudente

(1) E. Menault, *l'Intelligence des animaux*. Paris, 1868, p. 263.

bête ne traverse qu'avec répugnance les passages dangereux où elle avait trébuché, on en a fait un sage qui craint de retomber dans le piège où il a été pris, et fuit la récidive; enfin parce que l'âne a peu de confiance aux eaux nouvelles et se fait un peu prier pour boire aux abreuvoirs inconnus, on l'a fait passer longtemps, par forme de comparaison, pour un modèle de prudence et de fidélité à l'Église, pour le beau idéal du croyant qui regimbe contre l'hérésie et les idées nouvelles, et repousse le droit d'examen. »

De l'Égypte et de la Judée, l'âne passa en Grèce, de Grèce en Italie, d'Italie en France, puis en Allemagne, en Angleterre, en Suède et dans le reste du Nord.

L'étude des langues met également ici le sceau aux conclusions de la géographie zoologique, car elle montre que tous les noms donnés à l'âne dérivent d'un radical sémitique. On est donc aussi en droit de conjecturer, d'après cette différence d'origine, que l'âne n'a dû s'introduire en Gaule et dans le milieu de l'Europe, que longtemps après le cheval qui y était certainement arrivé avec les colonies celtiques. L'âne a été illustré par des chants dignes : Apulée, dans l'antiquité; chez les modernes, Buffon, avec trop d'affectation; La Mothe-Le-Vayer (1), avec plus de franchise. Mais c'est surtout Heinsius (2) qui a bien mérité de la gent asinière par le petit livre qu'il lui a consacré : il a fait ressortir combien l'âne excelle parmi les animaux, sans en excepter les hommes, et a prouvé sa sagesse et sa philosophie douce; il a esquissé à grands traits toutes ses perfections physiques et morales.

De tout temps il y a eu des ânes célèbres, comme des chevaux. On cite l'âne de Thalès, l'âne de l'empereur Commode, celui d'Héliogabale, l'âne de Buridan, qui n'est pas excusable de s'être laissé mourir de faim et de soif entre un picotin d'avoine et un baquet plein d'eau.

Les Romains dépensaient beaucoup d'argent pour l'amélioration de la race; les Persans et les Arabes le font encore à présent. Ce n'est que chez nous, que, par négligence, l'âne est devenu un véritable crétin.

Que l'on compare l'âne de nos contrées, l'âne du meunier (pl. XXV) ou du laitier, avec son congénère des contrées du Sud, on peut être tenté de les regarder comme deux espèces distinctes, tant les

différences sont considérables. L'âne du Nord, que représente notre figure 210, est, comme on le sait, paresseux, égoïste, têtu; il passe injustement, il est vrai, pour un type de sottise et de suffisance. L'âne du Sud, par contre, surtout l'âne d'Égypte, est beau, vif, travailleur, dur à la fatigue; il ne rend pas moins de services que le cheval, s'il n'en rend même plus. On le soigne bien mieux que nous ne soignons notre âne. Dans bien des contrées, on veille à maintenir sa race aussi pure que celles des meilleurs chevaux; on le nourrit bien; quand il est jeune, on ne le force pas; aussi, quand il est adulte, peut-on lui demander des services que notre âne n'est pas capable de rendre. On a parfaitement raison de faire attention à l'élève de l'âne; il devient dans ces pays un véritable animal domestique; on le trouve dans le palais du riche comme dans la chaumière du pauvre; c'est le serviteur le plus utile, le plus indispensable à l'homme du Midi. En Espagne et en Grèce, l'on trouve déjà de beaux ânes, mais qui ne valent pas, il s'en faut, ceux du Levant, surtout ceux de la Perse et de l'Égypte.

Caractères. — L'âne de Grèce ou d'Espagne a la taille du mulet; il a environ 1^m,50 de hauteur à l'épaule. Son poil est mou et lisse, sa crinière assez fournie, la touffe de la queue est relativement longue; ses oreilles sont longues, mais fines, ses yeux brillants. Sa patience, sa marche légère et continue, son galop doux en font un des animaux de voyage les plus précieux. Plusieurs vont naturellement à l'amble, les autres sont exercés à cette allure par des espèces d'écuyciers qui les montent soir et matin. Les plus grands que j'aie vus sont les ânes charbonniers d'Espagne, qu'on emploie à transporter le charbon des montagnes.

En Grèce et en Espagne on trouve aussi de petits ânes; ils sont plus élégants et ont un poil plus mou que les nôtres.

Les ânes arabes, ceux surtout qui ont été élevés dans l'Yémen, surpassent en beauté ceux des autres pays. « Les ânes d'Arabie, dit Chardin, sont de jolies bêtes, et les premiers ânes du monde : ils ont le poil poli, la tête haute, les pieds légers; ils les lèvent avec action, marchent bien et l'on ne s'en sert que pour montures. »

Il en existe deux races, l'une grande, courageuse, rapide, excellente pour les voyages; l'autre, petite, plus faible, qu'on emploie généralement pour porter les fardeaux. Le grand âne a probablement été obtenu par des croisements avec l'onagre. On trouve les mêmes races en

(1) La Mothe-Le-Vayer, *Dialogue sur les ânes de mon temps*.

(2) De Heinsius, *Laus asini*, apud Elzevirium, 1629, avec une gravure représentant deux savants prosternés devant un âne. — *Éloge de l'âne*. Trad. libre du latin par Coupé. Paris, 1796, in-32.



Paris, J.-B. Baillière et fils, édit.

L'ANE DOMESTIQUE

Corbeil, Crété, imp.

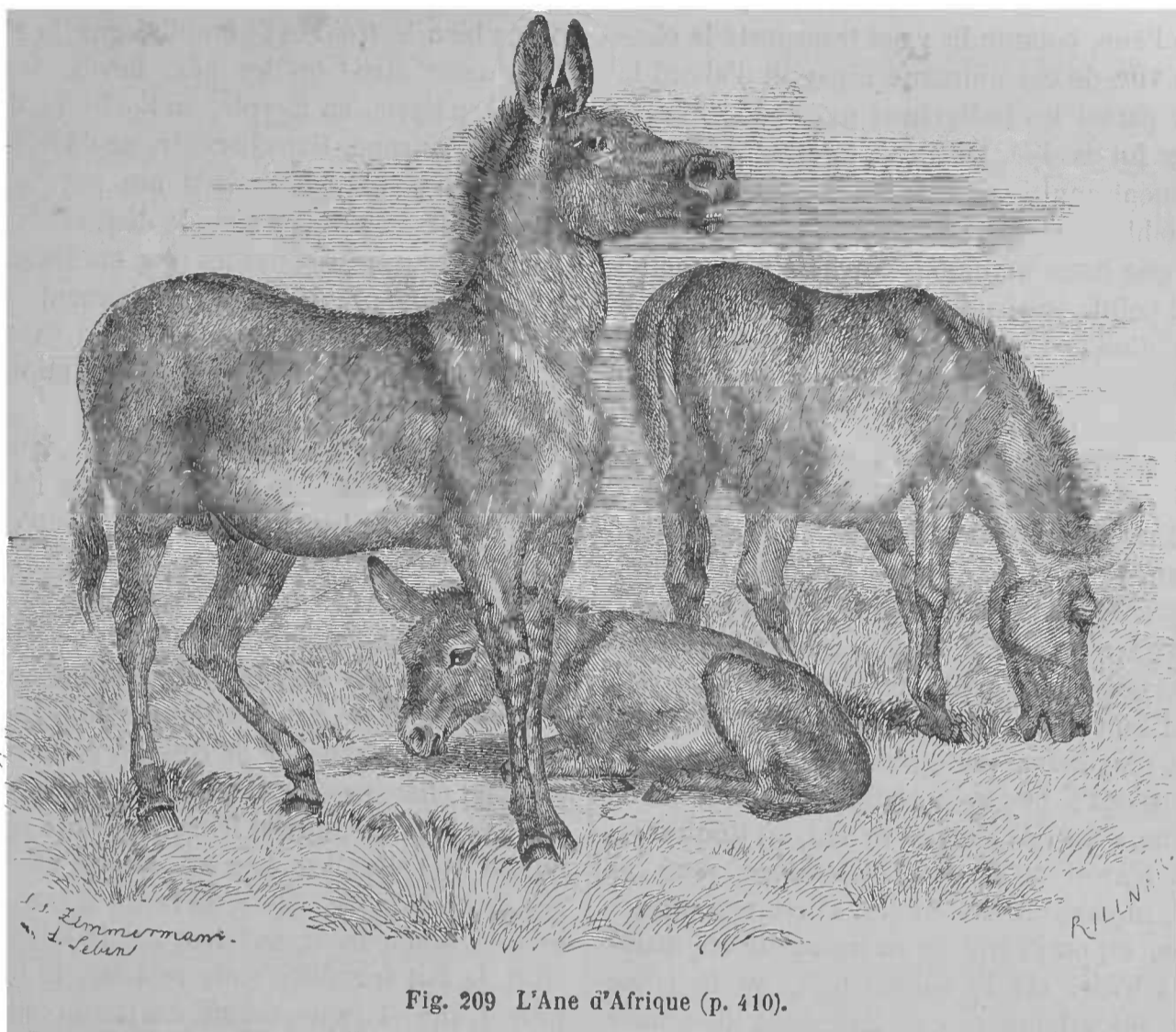


Fig. 209 L'Âne d'Afrique (p. 410).

Perse et en Égypte, où un bon âne se paye très-cher. Un âne de selle parfait a plus de valeur qu'un cheval de moyenne qualité ; il n'est pas rare d'en voir payer de 1500 à 1800 francs de notre monnaie. Déjà, du temps de Chardin, en Perse, il y avait des ânes qui coûtaient 400 livres, et l'on n'en pouvait avoir à moins de 20 ou 25 pistoles. Les ânes de meilleure qualité ne se trouvent qu'entre les mains des plus grands personnages du pays. Ils ont la taille d'un mulet ordinaire, et lui ressembleraient en tout, n'étaient leurs longues oreilles. Ils se distinguent par une stature plus forte, un poil mou et lisse. L'âne ordinaire, qui est entre les mains de tout le monde, est de taille moyenne et a aussi des qualités excellentes : il est travailleur, sobre, dur à la fatigue. Pendant la nuit, il reçoit sa nourriture principale consistant en pois secs, qu'il broie avec bruit ; on le fait travailler tout le jour et on ne lui donne que de temps en temps une poignée de trèfle ou de pois.

« On ne peut rien imaginer de plus utile et de plus brave que cette créature, dit Bogumil Goltz : il n'est pas plus haut qu'un veau de six semaines ; le plus grand diable s'assied sur lui et le met au galop. Cet animal, d'apparence si faible, va à l'amble assez rapidement ; mais où prend-il

la force de trotter et de galoper des heures entières, à la chaleur, avec un homme sur son dos ? C'est un de ces mystères des ânes, qui trouveront un jour leur Eugène Sue, s'il y a une justice dans ce bas monde. »

On tond très-courts les poils de l'âne de selle ; on ne les laisse longs que sur les cuisses ; ou bien, on les coupe de manière à former diverses figures, et à donner à la bête un aspect tout particulier.

Dans l'intérieur de l'Afrique, où cet animal est autant utilisé que dans le nord de l'Afrique et dans l'ouest de l'Asie, on voit fort peu de ces ânes nobles, et ils sont importés d'Égypte ou de l'Yémen. L'âne du Soudan oriental est inférieur à l'âne d'Égypte. Il est plus petit, plus faible, plus paresseux, plus stupide, il est cependant cher à l'habitant de ce pays, bien qu'il le laisse mourir de faim à moitié, ou chercher lui-même sa nourriture. Malgré cette liberté, l'âne ne repasse pas à l'état sauvage.

Autrefois l'on trouvait des ânes redevenus sauvages dans quelques îles de l'archipel grec, en particulier à Cérigo, et en Sardaigne ; on en voit encore aujourd'hui dans l'Amérique du Sud.

Les Espagnols ont transporté dans le nouveau

monde l'âne, comme ils y ont transporté le cheval : la vue de ces animaux répandit d'abord la terreur parmi les indigènes ; mais peu à peu le prestige fut dissipé. Les deux espèces ont prodigieusement multiplié dans les contrées presque inhabitables où elles vivent à l'état d'indépendance que nous nommons sauvage : elles ne se mêlent point, et si un cheval malavisé vient au milieu d'un troupeau d'ânes, il est rare que l'imprudent ne succombe pas aux morsures et aux ruades dont il est assailli de toutes parts. Ce fait suffirait pour prouver que l'espèce du cheval et celle de l'âne sont bien distinctes.

Ces ânes, échappés à la domination de l'homme, prennent bientôt les mœurs de leurs ancêtres sauvages. L'étalon se forme un troupeau, combat avec ses rivaux ; il est méfiant, vigilant, prudent, et ne se soumet plus facilement à l'homme. Dans l'Amérique du Sud, ces ânes sauvages étaient plus abondants qu'ils ne le sont maintenant : ils ont à peu près complètement disparu.

« L'âne, dans l'Amérique du Sud, dit Roulin (1), paraît n'avoir subi aucune altération dans sa forme, ni dans ses habitudes. Il est commun à Bogota, où on l'emploie au transport des matériaux à bâtir. On l'y soigne mal, on le laisse exposé aux intempéries de l'air, sans lui donner une nourriture suffisante ; aussi est-il petit et chétif, couvert d'un poil long et mal peigné. Les difformités sont fréquentes non-seulement chez les adultes, qu'on commence à charger de trop bonne heure, mais même chez les jeunes, au moment de la naissance ; dans ce cas, elles proviennent sans doute des mauvais traitements qu'essuient les mères pendant le temps de la gestation.

« Dans les parties basses et chaudes où l'on a besoin d'ânes étalons pour obtenir des mulets, on les traite un peu moins mal, et même il est rare qu'on les fasse travailler. Une nourriture plus abondante, un climat plus favorable concourent encore à prévenir la dégradation de l'espèce ; aussi l'âne dans ces lieux est-il en général plus grand, plus fort et d'un plus beau poil que dans les régions froides.

« Dans aucune des provinces que j'ai visitées l'âne n'était redevenu sauvage. »

Nous avons déjà à peu près indiqué l'aire de dispersion de l'âne. La partie occidentale de l'Asie, le nord et l'ouest de l'Afrique, l'Europe méridionale et centrale, l'Amérique du Sud, sont les endroits où il prospère le mieux. Plus un lieu est sec, mieux il s'y trouve. Il supporte

(1) Roulin, *Hist. nat. et souvenirs de voyage*. Paris, 1861.

moins bien le froid et l'humidité que le cheval. Aussi rencontre-t-on les plus beaux ânes en Perse ; en Syrie, en Égypte, en Barbarie, dans le midi de l'Europe. Dans le centre de l'Afrique, où il tombe tant de pluie, dans nos pays qui touchent à la limite de son aire de dispersion, habitent, par contre, les ânes les plus mauvais.

Les climats froids ne conviennent pas à l'âne, et ces influences contraires à sa nature peuvent servir à expliquer la dégénération de sa race en Europe.

Il est juste aussi d'ajouter que c'est dans l'Europe centrale et dans l'intérieur de l'Afrique que l'âne est le plus mal traité, tandis qu'en Asie et dans l'Afrique du Nord, on cherche à l'améliorer par des croisements. Mais, même dans ces pays, les ânes de race sont les seuls que l'on soigne bien ; le sort des autres n'est pas meilleur que celui des ânes de nos contrées. L'Espagnol, par exemple, orne son âne de rosettes et de rubans, de selles chamarrées ; il croit que son grison est une fois plus fier, quand il est ainsi paré ; qu'il se réjouit de l'attention que son maître lui témoigne de cette façon ; mais, du reste, il traite très-mal ce malheureux serviteur ; il le laisse avoir faim, le fait travailler sans relâche, le bat sans pitié. L'âne d'Égypte, même, n'a pas un sort digne d'envie : il est l'esclave de chacun. Dans tout le Levant, personne n'a seulement l'idée d'aller à pied ; le mendiant lui-même a son âne ; il chevauche sur son dos jusqu'à l'endroit où il demande l'aumône, laisse son âne paître, comme il dit, « sur le sol de Dieu, » puis remonte dessus le soir, pour rentrer chez lui.

Nulle part on ne monte autant à âne qu'en Égypte.

« Tandis que l'Occident, écrivait un spirituel écrivain du *Magasin pittoresque* (1), est sillonné de voitures, et que le chiffre de ces ingénieux moyens de transport augmente dans toutes les grandes villes d'Europe, l'Orient en est encore réduit au chameau, au cheval et au baudet. Au Caire, dans la capitale de l'Égypte, en 1830, on comptait à peine deux ou trois carrosses appartenant au grand pacha, et les cabriolets de Clotbey, Gaetani et Soliman-pacha. A Alexandrie, ville à moitié européenne, on ne voyait guère qu'une trentaine d'équipages ; il est vrai qu'il n'y a pas de routes dans la campagne, et que dans les villes, la plupart des rues sont trop étroites pour permettre le passage d'une voiture. Le moyen de transport le plus général, ce sont les baudets. » Dans toutes les grandes villes, ces

(1) *Magasin pittoresque*, 1838, t. VI, p. 35 et suiv.

animaux sont indispensables pour les commodités de la vie. On s'en sert comme chez nous des fiacres, et il n'y a nulle honte à les employer. «Ceux du Caire sont renommés surtout par leur beauté, leur force et leur patience. Dans tous les carrefours stationnent des baudets de louage sellés, sanglés, bridés ; ils sont conduits par de jeunes garçons arabes qu'on appelle *bourriquiers*.

«Le bourriquier est ordinairement âgé de douze à quatorze ans; il y en a pourtant qui ont à peine sept à huit ans; quelques-uns sont des hommes faits. Ils forment une corporation qui a son rang parmi les cent soixante-quatre corporations du Caire, une véritable caste; ils appartiennent à la ville, comme les minarets et les palmiers. Les chefs de la corporation sont ordinairement propriétaires des baudets, et ceux à qui ils les donnent à conduire doivent chaque jour leur en rapporter le revenu. Les bourriquiers conducteurs reçoivent une paie proportionnelle au produit qu'ils rapportent. En les associant ainsi, on a trouvé un moyen infailible pour les rendre exigeants, et les pousser à se bien faire payer; aussi sont-ils d'une avidité insatiable; ils crient, pleurent, se roulent à terre, pour obtenir quelques *paras* de plus; ils vous poursuivent, vous jettent la monnaie que vous leur avez donnée, et vous tourmentent tellement, que vous êtes obligé quelquefois d'avoir recours au kourbatch : c'est pour eux un argument irrésistible; ils mettent leur pièce de monnaie et leur langue dans leur poche, essuient leurs larmes, et s'en vont.

« Si l'on peut reprocher au bourriquier d'être intéressé, il a en revanche des qualités incontestables. Il est actif, intelligent, fidèle, enjoué, obligeant. Si vous confiez à un bourriquier quelque objet, il le place dans la poche de sa chemise, et vous êtes assuré qu'il vous le rendra fidèlement. Il y a dans la corporation une police très-sévère à cet égard, et si l'on porte plainte contre un bourriquier, il est de suite mis sous le bâton. Cette crainte salutaire les retient; car, pauvres qu'ils sont, et désirant jouir, ils seraient naturellement portés à dérober. Mais l'Arabe est comme le Spartiate; il ne dérobe pas ce qu'on lui confie; il soustrait ce que l'on néglige, ce qu'il trouve, ce qu'on ne surveille pas. Au reste, le long de la route, le bourriquier passera son bras sur la croupe du baudet pour vous retenir dans les pas scabreux, et aura pour vous toutes sortes d'égards et de prévenances. Il causera avec vous, il vous fera des contes, il chantera.

CHANT DU BOURRIQUIER ÉGYPTIEN,

De la colonne de Pompée,
A l'aiguille de Cléopâtre;
Du village de Rass-el-Tinn (1),
Au jardin de Moharrim-Bey (2),
J'ai couru tout le jour
Sous un soleil brûlant;
Et maintenant voici l'air (3).
Le soleil descend,

L'ombre des palmiers et des minarets s'allonge,
La mer bleuit et le vent fraîchit.
Hé, hé, hé! trotte, mon baudet;
Tu as quatre jambes,
Je n'en ai que deux,
Et je trotte mieux que toi.

Nous aurons encore à porter
De sveltes Européennes
Au visage rose comme le maghreb (4),
Aux yeux bleus comme la mer d'Alexandrie;
Et de blanches Cophtes (5)
Enveloppées du habbara de soie noire,
Se gonflant au vent
Comme la voile des frégates.
Tu seras caressé par ces belles houris,
Leur main s'appuiera sur mon épaule.
Hé, hé, hé! etc.

Où vas-tu, gentil bourriquier?
J'aime tes jambes nues,
Qui te portent si légèrement;
J'aime quand tu les croises,
Debout, incliné sur ta baguette;
J'aime ta chemise bleue,
Descendant jusqu'au genou,
Et ta ceinture rouge,
Serrant ton corps souple,
Et le flot de ton tarbouch,
Suivant les gracieux mouvements de ta tête.
Hé, hé, hé! etc.

Viens, je monterai sur ton baudet;
Nous irons sur les bords du canal,
Dans les caniers frais et touffus,
Dont les feuilles frémissent
Aux brises de l'après-midi.
Nous nous reposerons près du ruisseau
Qu'alimente la sakie au cri aigu,
Non loin des citronniers en fleurs,
Et des dattiers balancés par le vent.
Hé, hé, hé! etc.
De la colonne de Pompée
A l'aiguille de Cléopâtre, etc., etc.

(1) Le cap du Figuier, où est situé le palais habité par le pacha en été.

(2) Moharrim-Bey, le gendre de Mohamed-Ali.

(3) La partie du jour qui correspond à trois heures.

(4) Le couchant.

(5) Les Cophtes descendent des anciens Égyptiens. Ils sont chrétiens, et généralement employés dans les administrations. Leurs femmes sortent plus librement que les autres femmes turques; elles ne sortent qu'enveloppées du *habbara*, large pièce de soie sans forme.

« Le bourriquier est vêtu d'une chemise de toile bleue qu'il relève jusqu'au genou au moyen d'une ceinture en laine rouge; il porte ordinairement à la tête un *tarbouk* usé, et quelquefois un simple *taki* de toile. Ses jambes sont nues, et ses pieds, qui trottent autant que ceux de son baudet, n'ont aucune chaussure : aussi, les bourriquiers acquièrent-ils une agilité et une force surprenantes. J'en ai vu un, à peine âgé de six à sept ans, qui nous conduisit du Caire à Zakkara (il y a environ 5 lieues), et qui le lendemain fit de nouveau cette course au retour. Les bourriquiers d'Alexandrie font le trajet de cette ville à Rosette (15 lieues environ) sans se reposer. Le bourriquier, comme le fellah, ne mange presque rien; quelque peu de *dourah* grillé au four, quelques fèves cuites à l'eau, quelques pâtes, quelques légumes verts, voilà sa nourriture. Il prend souvent son repas en trottant derrière son baudet. Quand il n'est pas en course, il stationne appuyé sur sa bête, joue, dort ou fume; à l'heure de la chaleur, après avoir dessanglé son baudet qui se roule librement dans le sable, il fait sa méridienne à l'ombre.

« Dans les courses à baudet, le principal office du bourriquier est de courir derrière l'animal, de le stimuler, quand il ralentit son trot, et de crier dans les rues populeuses : à droite ! à gauche ! prenez garde ! aussi, le bourriquier porte-t-il toujours à la main une baguette de palmier, signe et instrument de sa fonction. Quand le baudet est rétif, le bourriquier frappe à coups redoublés; il crie, il se fâche; mais en s'adressant à son quadrupède, jamais il ne prononce le nom de Dieu. Au reste, le bourriquier a le plus grand soin de son baudet; l'habitude de trotter avec lui et de partager ses fatigues lui inspire une sorte d'attachement; après une longue course, il dessangle son quadrupède, le mène boire, lui donne à manger avant de songer à allumer son *chybouk* et à faire le *kief*. Et puis, le maître des baudets a l'œil ouvert, et s'il savait que l'on n'a pas eu soin de ses bêtes, il pourrait bien à son tour battre le bourriquier négligent. Ces bonnes gens tiennent naturellement à ce que leurs baudets leur rapportent beaucoup et durent le plus longtemps possible. Aussi trouve-t-on au Caire de ces baudets de louage tellement vieux et usés, qu'ils ne cheminent qu'à force de coups, et qu'il leur arrive souvent de faire des chutes. Heureusement la ville n'est pas pavée, et une chute sur une terre humide et sablonneuse offre peu de danger. Quand les bourriquiers conduisent des femmes et surtout des dames

européennes, ils ont pour elles les attentions les plus délicates : l'Arabe tient cette galanterie des beaux temps de la civilisation musulmane, et elle se montre chez ces jeunes garçons comme un instinct naturel. Le bourriquier est d'ailleurs plus sérieux par caractère et moins porté à faire des espiègleries que le gamin de Paris.

On compte :

Dans la ville du Caire.....	6000	bourriquiers.
A Boulak.....	500	—
Au Vieux-Caire	400	—
A Alexandrie	600	—
A Rosette.....	200	—
A Damiette.....	300	—
Total.....	8000	

« On voit peu de bourriquiers exercer cette industrie pendant toute leur vie : c'est ordinairement le lot des jeunes garçons, qui, par cet exercice, se développent, se fortifient et deviennent capables des travaux les plus pénibles. Bien qu'attaché à sa corporation, le bourriquier n'est pas tellement à demeure, qu'il ne vous transporte sur son baudet d'une ville à une autre, par exemple d'Alexandrie au Caire, si vous le payez bien. En général, les corporations de bourriquiers, chameliers, mariniers, saïs, coureurs, n'obligent pas les individus qui en font partie à séjourner dans le même lieu. Ainsi, un bourriquier de Damiette peut très-bien aller se faire bourriquier à Alexandrie, au Caire; seulement, en passant d'une ville à l'autre, il n'aura pas affaire à la même corporation, aux mêmes propriétaires de baudets. Comme cette profession n'exige pas un long apprentissage, et qu'il suffit d'avoir de bonnes jambes, de savoir prendre soin d'un baudet, et de connaître la ville et ses environs, les corporations de bourriquiers se recrutent ordinairement d'enfants de fellahs, qui viennent dans les villes chercher à gagner quelque argent. C'est quelquefois pour eux un moyen de parvenir à une haute position sociale. En effet, si un bourriquier plaît à quelque bey, à quelque pacha, il le prend dans sa maison, en fait son domestique, son homme d'affaires. Quand Mohamed-Ali voulut peupler ses écoles, c'est parmi les bourriquiers qu'il fit la presse; on les prit à leurs baudets, au milieu des rues et des carrefours, pour les placer d'abord dans des écoles élémentaires, puis dans des écoles de mathématiques ou de médecine. »

Les bourriquiers sont indispensables aux habitants comme aux étrangers; chaque jour, on leur doit de la reconnaissance, mais chaque jour aussi ils savent nous faire éprouver des contra-

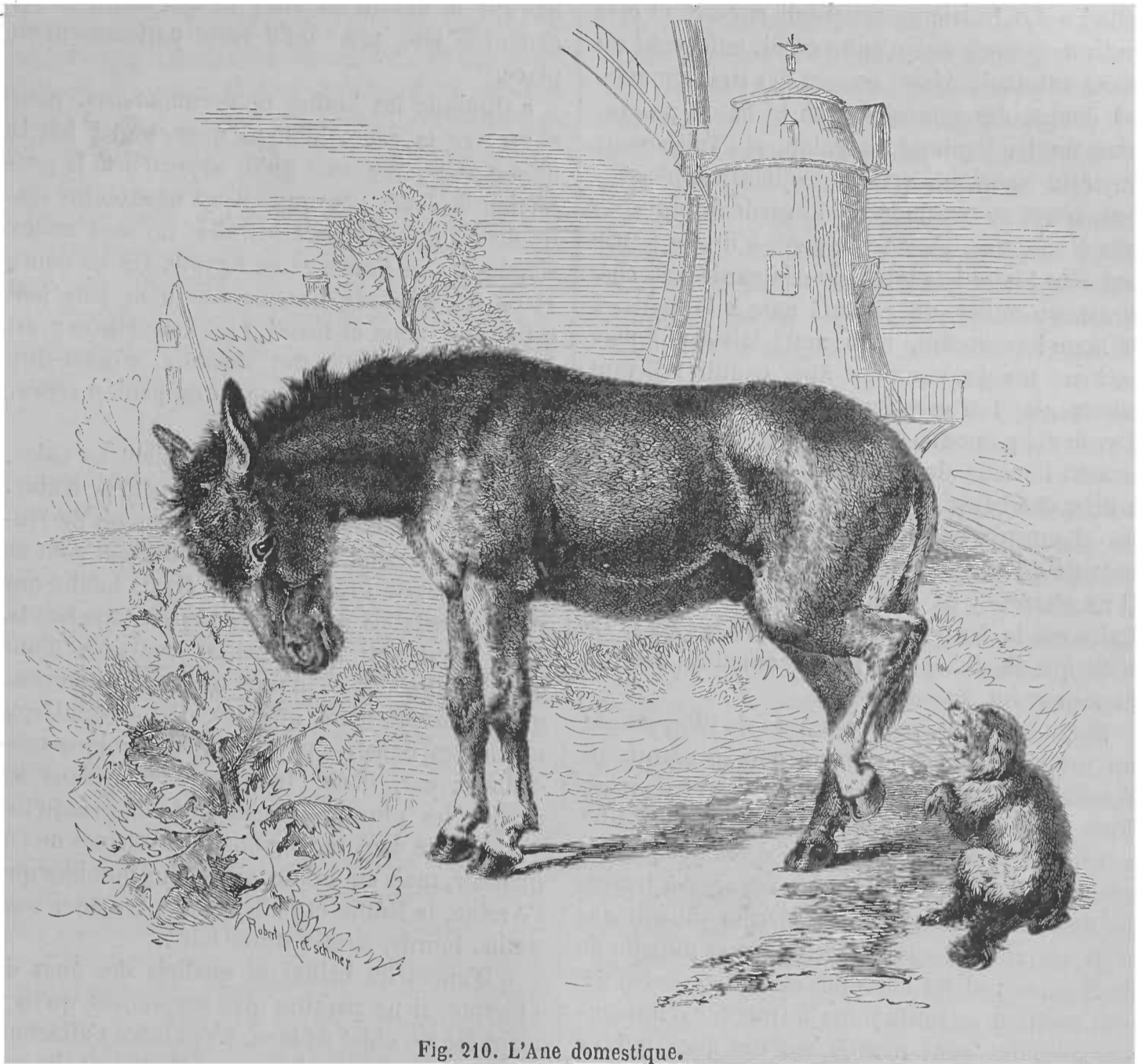


Fig. 210. L'Âne domestique.

riétés. « C'est un plaisir et une désolation, dit le petit bourgeois, en Égypte, que d'avoir affaire à ces âniers. On ne peut être d'accord avec eux, qu'on les appelle bons ou méchants, intraitables ou serviables, paresseux ou actifs, polis ou insolents ; ils sont un composé de toutes les qualités et de tous les défauts possibles. » Le voyageur les rencontre dès qu'il met pied sur la plage d'Alexandrie. Sur chaque place, on les voit avec leurs bêtes, du lever jusqu'au coucher du soleil. L'arrivée d'un navire est pour eux un événement ; il s'agit de s'emparer des nouveaux débarqués, qui sont, à leurs yeux, des imbéciles. L'étranger est abordé en quatre ou cinq langues, et malheur à lui s'il lâche un mot d'anglais. Une bataille se livre alors autour du milord, jusqu'à ce que celui-ci prenne le parti le plus prudent, celui de monter à tout hasard sur un âne, et de se faire conduire au meilleur hôtel. C'est ainsi que

BREHM.

les âniers se montrent tout d'abord ; mais ce n'est que quand on est familiarisé avec la langue arabe et quand, au lieu de se servir du mélange de trois ou quatre langues qu'ils écorchent, on peut leur parler dans leur idiome, c'est alors seulement qu'on apprend à les connaître. Rien n'est plus divertissant que leurs discours, et les louanges surtout qu'ils donnent à leurs bêtes.

« Vois-tu, dit l'un, cet âne que je t'offre, c'est une locomotive, compare-le à ceux que les autres te présentent. Ils tomberont sous toi ; car ce sont des êtres misérables, et toi, tu es un homme fort ! Mais le mien ! — Ce n'est rien pour lui ; il courra avec toi comme une gazelle. » — « C'est un âne cahirin, dit l'autre ; son grand-père était une gazelle et son bisaïeul un cheval sauvage. Allons, cahirin, cours et montre au maître que j'ai dit la vérité ! Ne fais pas honte à tes parents ; va, au nom de Dieu, ma gazelle, mon hiron-

II — 152

delle ! » Le troisième renchérit encore, et cela continue jusqu'à ce qu'enfin on ait enfourché un de ces animaux. Alors, ce sont des tiraillements, des coups, des poussées avec le bâton pointu, pour mettre l'animal au galop, et l'ânier court derrière, appelant, criant, excitant, applaudissant, usant ses poumons. « Regarde devant toi ! gare à ton dos, gare à ton pied, à droite ! gare à gauche ! gare à ta tête ! prends garde ! un chameau, un mulet, un cheval ! gare à ta figure, à ta main ! écarte-toi, mon ami ! laisse-moi passer ! ne touche pas mon âne, coquin ! il vaut mieux que ton grand-père. Pardonne, maître, d'avoir été poussé ! » Ces cris frappent continuellement l'oreille du voyageur. On passe ainsi au milieu des bêtes et des gens, entre les voitures, les chameaux pesamment chargés, les piétons, et jamais l'âne ne perd sa bonne volonté, jamais il ne s'arrête ; il va au galop jusqu'au but. Le Caire est la haute école pour tous les ânes. Ce n'est que là qu'on apprend à connaître, estimer et aimer cet animal.

Sonnini (1) dit que « les ânes de l'Égypte ont au moins autant de vigueur que de beauté. Ils fournissent aisément aux plus longues courses. Plus durs que les chevaux, et moins difficiles sur le choix et sur la quantité de la nourriture, on les préfère pour les longs voyages à travers le désert. La plupart des pèlerins musulmans s'en servent dans la route longue et difficile de la Mecque ; et les chefs des caravanes de Nubie, qui mettent soixante jours à franchir d'immenses solitudes, sont montés sur des ânes qui ne paraissent pas fatigués à leur arrivée en Égypte.

« La corne de leurs pieds est conservée par des fers minces et légers. Ils portent des selles en forme de bât, arrondies, relevées et mollement garnies, sur lesquelles on se tient plus vers la croupe de l'animal que vers son cou. Les étriers, qui ont à peu de chose près la forme de ceux de nos selles, sont petits et n'ont en dessous qu'une branche aplatie, de la largeur de trois doigts. Les hommes montent sur ces selles sans housses ; mais on ajoute, pour les femmes, un tapis plus ou moins riche, qui traîne jusqu'à terre. On bride les ânes de la même manière que les chevaux.... En voyage, on tient soi-même à la main un petit morceau de bois armé d'une pointe de fer dont on pique le garrot. Il n'est pas besoin d'attacher son âne, lorsque l'on en est descendu. On relève seulement avec force les rênes de la bride, et on les arrête à un anneau

(1) Sonnini, *Voyage dans la haute et la basse Égypte*. Paris, an VII, t. II, p. 357.

fixé sur le devant du bât ; ce qui suffit, en lui gênant la tête, pour qu'il reste patiemment en place.

« Quoique les Arabes ne prennent pas, pour conserver la race de leurs ânes, tout à fait la même peine que celle qu'ils apportent à la perfection de leurs chevaux, il est néanmoins vrai de dire que nulle part les ânes ne sont mieux soignés qu'en Arabie et en Égypte. On les panse et on les lave régulièrement ; aussi, leur poil est-il poli, doux et lustré. Leur nourriture y est la même que celle des chevaux, c'est-à-dire qu'elle consiste ordinairement en paille hachée, en orge et en petites fèves.

« Les plus beaux ânes qui se voient au Caire, viennent de la haute Égypte et de la Nubie. Lorsqu'on remonte le Nil, on s'aperçoit de l'influence du climat sur ces animaux, qui sont de la plus grande beauté dans le Saïd, tandis que vers le Delta ils sont inférieurs en tous points. Tant il est vrai que c'est au concours d'une grande chaleur et d'une extrême sécheresse qu'ils doivent leurs qualités. Ils ne sont que médiocres dans les pays humides quoique très-chauds ; car, dans l'Inde, et même dans les parties les plus méridionales de la presqu'île, c'est-à-dire dans les régions plus voisines de l'équateur, mais en même temps plus humides que l'Arabie, la Nubie et la Thébaidé, les ânes sont petits, lourds, faibles et mal faits.

« D'après les brillantes qualités des ânes de l'Égypte, il ne paraîtra pas surprenant qu'ils y aient été un objet de luxe. L'opulence s'attachait à en nourrir du plus haut prix. En Orient, ils ont été, dans tous les temps, du nombre des animaux les plus estimés. Ils étaient une portion des richesses des anciens patriarches, comme ils font encore partie des troupeaux que les peuples nomades des mêmes contrées ont continué à y élever. »

Quant à notre âne, on peut lui appliquer les paroles d'Oken. « L'âne domestique, dit-il, a été tellement dégradé par les mauvais traitements qu'il ne ressemble plus à ses ancêtres. Il est plus petit, il a une couleur gris cendré plus terne ; ses oreilles sont plus longues et plus molles. Le courage s'est changé en entêtement, la vélocité en lenteur, la vivacité en paresse, la prudence en sottise, l'amour de la liberté en patience, le courage en résignation aux coups. »

« L'âne domestique, dit Scheitlin (1), est plus intelligent que sot ; mais dans son intelligence,

(1) Scheitlin, *Versuch einer vollständigen Thierseelenkunde*. Stuttgart, 1840.

il y a moins de bonhomie que dans celle du cheval ; c'est de la ruse et de la finesse qui se manifestent surtout par ses caprices et son entêtement. Bien que né d'un esclave, il est gai dans sa jeunesse et aime les gambades, comme tout ce qui est jeune ; de même que l'enfant, il ne prévoit pas son triste et misérable sort. Adulte, il doit tirer des chars, porter des fardeaux : il se laisse dresser facilement, ce qui est une preuve d'intelligence ; il doit, en effet, entrer dans les volontés d'un autre être, de l'homme. Le veau n'a jamais assez d'intelligence pour y arriver, et le poulain même ne voit pas d'abord ce qu'on lui veut. Sa patience à porter des fardeaux n'est pas de la bonne volonté ; et à peine est-il débarassé, qu'il se roule par terre, et fait entendre sa voix épouvantable. L'instinct musical doit lui faire complètement défaut.

« Son pas est très-sûr. Tantôt il ne veut plus avancer, tantôt il s'emporte. Il faut constamment regarder ses oreilles ; car il les agite continuellement et exprime ainsi ses pensées. Les coups sont impuissants à le faire avancer ; il les dédaigne et fait preuve à la fois et d'entêtement et d'insensibilité. Il connaît son gardien, mais jamais il ne s'attache à lui comme le cheval. Il court cependant à sa rencontre et témoigne quelque plaisir. Il est à remarquer combien l'approche d'un changement de température l'affecte ; il laisse pendre la tête, ou bondit de gaieté.

« Nous pouvons sauver l'honneur de l'âne en disant qu'il est susceptible d'apprendre bien des choses qu'on enseigne ordinairement au cheval. Il est des enfants qui apprennent plus difficilement, mais mieux et d'une façon plus durable ; tel est l'âne. On donne des courses d'ânes ; on lui enseigne à franchir des cerceaux, à tirer le canon ; il saute très-bien, il ne s'effraye pas. On peut le dresser à marcher en mesure, à danser, à ouvrir des portes, en se servant de sa bouche comme d'une main ; à monter et à descendre des escaliers ; à désigner la personne la plus belle, la plus âgée, la plus aimée ; à reconnaître l'heure à une montre ; à indiquer, en frappant du pied, le nombre de points d'une carte ou d'un dé ; à répondre oui ou non aux questions de son maître, en branlant la tête.

« L'expression de ses traits est particulière, et rarement le pinceau l'a bien reproduite. Presque toujours on oublie dans les peintures ce qu'il y a en lui de véritablement âne. La forme de sa tête rappelle celle du cheval, mais son regard diffère considérablement de celui de son congénère. »

Du reste, il y a loin du mépris absurde que certains fabulistes, — d'accord avec le vulgaire — ont répandu sur le caractère de l'âne, au respect que Sterne professait pour cette créature : « Je ne puis, dit-il, frapper cet animal. Il y a une telle patience, une telle résignation écrite dans ses regards et dans son maintien ; tout cela plaide tellement pour lui que cela me désarme. C'est au point que je n'aime pas à lui parler malhonnêtement. Au contraire, quand je le rencontre, n'importe où, dans la ville ou dans les campagnes, attaché à une charrette ou sous des paniers, en liberté ou en servitude, j'ai toujours quelque chose de civil à lui dire. Comme mon imagination travaille pour saisir ses réponses par les traits de sa contenance ! »

Tous les sens de l'âne sont bien développés, et en particulier l'ouïe. « Un âne de Chartres, dit J. Franklin (1), avait coutume d'aller au château de Guerville, où l'on faisait de la musique. Le propriétaire de ce château était une dame qui avait une excellente voix. Toutes les fois qu'elle commençait à chanter, l'âne ne manquait jamais de s'approcher tout près des fenêtres, et là, il écoutait avec une attention soutenue. Un jour qu'un morceau de musique venait d'être exécuté, — un morceau qui plaisait sans doute plus à notre dilettante que tous ceux qu'il avait entendus jusque-là, — l'animal quitta son poste ordinaire, entra sans cérémonie dans la chambre, et pour ajouter ce qui manquait, selon lui, à l'agrément du concert, se mit à braire de toutes ses forces. »

Après l'ouïe, la vue est le sens le plus développé, puis l'odorat ; son toucher paraît très-borné et son goût n'est pas particulièrement développé, ce qui le rend moins difficile que le cheval.

Son intelligence n'est pas aussi bornée qu'on veut bien le croire. Pythagore avait trouvé le moyen de faire par signes la conversation avec ses ânes. Heinsius raconte le fait suivant : « Il y a quelques années, qu'un de mes amis, voyageant en Italie et se trouvant dans un bois au coucher du soleil, fit rencontre d'un de ces joueurs de gobelets qui vont de ville en ville avec toutes sortes d'animaux qu'ils ont dressés à certains exercices. L'âne marchait gravement à la tête du troupeau : le baladin de campagne lui crie de s'arrêter, il s'arrête ; d'écouter, il dresse les oreilles et écoute. Il ne lui manque plus que de vous répondre, lui dit mon ami. Aussitôt l'âne

(1) Franklin, *la Vie des animaux*, t. II.

répondit, en effet, à haute et intelligible voix : mon incrédule n'en fait que rire ; mais pour le confondre, le joueur de gobelets jeta les caractères des vingt-quatre lettres de l'alphabet ; l'âne les ramasse, et sans se tromper, il montra à mon ami du pied ou de la patte ces mots disposés en ordre : *Vous n'êtes qu'un sot*. Alors il rit à son tour de toutes ses forces, avec tous les autres animaux et le baladin lui-même. Mais l'incrédule dont je vous parle, loin de suivre leur exemple, se fâche encore toutes les fois qu'il nous raconte cette histoire (1). »

L'âne a une excellente mémoire et un remarquable instinct des lieux ; il reconnaît le chemin qu'il a une fois parcouru.

« En mars 1816, dit J. Franklin (2), un âne qui était la propriété du capitaine Dundas, avait été chargé à Gibraltar pour l'île de Malte, sur la frégate *Ister*. Le vaisseau ayant touché des bancs de sable, vers la pointe de Gat, à quelque distance du rivage, l'âne fut jeté par-dessus le bord pour lui donner une chance de regagner la terre. Le sort du pauvre animal était déplorable ; car la mer s'enflait si terriblement et à une telle hauteur, qu'une barque qui avait quitté le navire fut perdue. Quelques jours après, lorsqu'on ouvrit, le matin, les portes de Gibraltar, l'âne se présenta de lui-même pour être admis dans l'écurie de M. Weeks, un négociant de la ville. *Valiante*, c'était le nom de l'animal, avait déjà occupé ce local. Quelle fut la surprise de cet honnête marchand ! Il s'imaginait que, pour une raison ou une autre, l'âne n'avait jamais été chargé à bord de l'*Ister*. Au retour du navire, le mystère s'éclaircit. Non-seulement, *Valiante* avait nagé sain et sauf vers le rivage, mais sans guide, sans compas, sans carte géographique, il avait trouvé sa route depuis la pointe de Gat jusqu'à Gibraltar, une distance de plus de deux cents milles, qu'il n'avait jamais parcourue avant cette aventure. C'est pourtant une contrée montagneuse, difficile, entrecoupée de cours d'eau. La courte période de temps dans laquelle ce voyage a été accompli, montrait bien que l'animal ne s'était point écarté du droit chemin. »

Quelque stupide qu'il paraisse, l'âne est fin et rusé, et nullement aussi doux qu'il en a l'air. Il fait souvent preuve d'une astuce infernale ; il s'arrête subitement, les coups ne peuvent le faire avancer, il se roule par terre avec son faix, il mord et donne des coups de pied. Plusieurs naturalistes croient que la cause en est due à son

(1) Heinsius, *loc. cit.*, p. 137.

(2) J. Franklin, *la Vie des animaux*, t. II, p. 128.

ouïe ; que le bruit l'assourdit et l'effraye, quoiqu'il ne soit d'ordinaire nullement peureux, mais bien capricieux.

L'âne est curieux à observer dans les endroits infestés par les bêtes féroces. C'est un plaisir, ou une misère, comme on voudra, que de parcourir à âne les passages des montagnes de l'Habesch. Il semble qu'à chaque instant un danger le menace. Il porte la tête de tous côtés, se détourne avec inquiétude vers un rocher qui peut servir de retraite à un ennemi ; cherche à voir tout le pays au-dessous de lui, se dresse subitement, regarde deci delà, est agité par mille pensées. Si l'odorat vient confirmer ce que son oreille a pressenti, c'en est fini de sa tranquillité : il ne veut plus quitter la place. A cet endroit même, peut-être, a passé dans la nuit un lion, un léopard, une hyène ! L'âne flaire, regarde, écoute ; ses oreilles se tournent et se retournent ; il ne bougera pas, si quelqu'un ne le précède. Ce n'est qu'alors qu'il marchera, car il est assez fin pour savoir que c'est celui-ci qui tombera le premier sous les griffes du carnassier. Dans ses voyages, l'âne a besoin de pouvoir disposer de tous ses sens. Lui bande-t-on les yeux, lui bouche-t-on les oreilles, il ne marche plus. L'amour seul peut lui faire tout surmonter ; j'ai vu un vieil âne, aveugle, destiné à servir de pâture aux vautours au haut d'une montagne de l'Espagne, qu'on ne put conduire à destination qu'en faisant marcher une ânesse devant lui. L'odorat lui servait de guide, et il suivit son amie.

L'âne est très-sobre ; il se contente de la nourriture la plus mauvaise, du fourrage le plus pauvre. L'herbe et le foin, qu'une vache laisse avec dédain, que le cheval même refuse de manger, lui sont encore des friandises ; il aime les charbons et les plantes épineuses. Ce n'est que pour sa boisson qu'il est difficile : jamais il ne boira une eau sale. Elle peut être salée, amère, il faut qu'elle soit propre. Dans le désert, l'âne cause souvent beaucoup d'embarras ; quelle que soit sa soif, il ne veut pas boire de l'eau trouble des autres.

Chez nous, les ânes sont en rut à la fin du printemps et au commencement de l'été. Dans le Midi, ils le sont toute l'année. L'étalon déclare son amour à l'ânesse par ses braiements, qu'il répète cinq ou six fois et qu'il fait suivre d'une douzaine de soupirs. C'est là une déclaration à laquelle une ânesse ne saurait résister ; elle agit même sur des rivaux. D'un autre côté, dès qu'une ânesse fait entendre sa voix, c'est un sou-

lèvement parmi toute la gent asine. L'étalon le plus voisin se sent flatté de ce que des sons si doux lui soient adressés ; il se croit obligé d'y répondre et brait de toutes ses forces. Un second, un troisième, un quatrième, un dixième l'imitent ; tous, sans exception, se mettent à braire à vous rendre sourd ou à moitié fou. Est-ce là un vrai témoignage d'amour ? est-ce plaisir de crier ? Je laisse la question irrésolue. Il est certain, dans tous les cas, qu'un seul âne peut entraîner tous les autres à braire. Les âniers du Caire semblent trouver un grand plaisir à entendre la voix de leurs animaux ; ils les excitent à pousser leurs *hi-han* formidables, en imitant l'âne ; ils crient quelquefois *hi, hi*, l'âne se charge d'achever, les autres lui répondent et leur joie est au comble.

Environ onze mois, ou deux cent quatre-vingt-dix jours après la saillie, l'ânesse met bas un petit, très-rarement deux. L'ânon naît les yeux ouverts, sa mère le lèche avec tendresse, et au bout d'une demi-heure, lui donne déjà à téter. A cinq ou six mois, elle peut le sevrer ; mais l'ânon suit sa mère encore longtemps. Pendant sa jeunesse, il ne réclame aucun soin particulier ; comme ses parents, il mange tout ce qu'on lui présente. Peu sensible aux influences atmosphériques, il est rarement malade. C'est un animal qui est vif et qui traduit sa gaieté par ses bonds et ses gambades. Il court avec joie au-devant des autres ânes ; il s'habitue aussi à l'homme. Quand on veut le séparer de sa mère, on éprouve de la difficulté des deux côtés. Tous deux résistent, et témoignent de leur douleur par leurs cris et leur inquiétude. En cas de danger, la femelle défend son petit avec courage, se sacrifie pour lui, méprise le feu et l'eau pour le sauver.

A deux ans, l'ânon est adulte ; mais ce n'est qu'à trois ans qu'il a toutes ses forces.

Même en le faisant travailler durement, l'âne peut atteindre un âge assez avancé ; on en a vu arriver à 40, 50 et même 56 ans.

En Arabie, en Perse, en Égypte, en Libye, en Numidie, l'âne vit jusqu'à 33 ans, tandis qu'en Europe il ne dépasse guère sa douzième ou sa quinzième année.

Erreurs et préjugés. — La rencontre d'une ânesse a toujours porté bonheur, si nous en croyons Florus, Pyrrhon, une infinité de sages. C'est la vue d'un âne qui annonça à Alexandre la conquête de l'Asie ; à Marius la défaite des Cimbres et des Teutons ; à Auguste l'empire de l'univers.

La tête d'un âne garantit de la grêle le champ

où elle est déposée : propriété merveilleuse, découverte par Tagès, au rapport de Columelle. Sa peau a la même vertu selon Empédocle, et c'est pour cette raison qu'on en a fait des outres toujours favorables aux grains qu'elles recèlent.

Usages et produits. — La viande la plus délicate pour Mécène, au dire de Varron, était celle de l'âne.

En France, on abat un nombre considérable d'ânes pour en faire du saucisson.

L'usage du lait d'ânesse, si général maintenant en Europe, et que recommandent tous les médecins aux personnes épuisées et aux poitrines délicates, fut introduit en France par un juif, voici comment : François I^{er} était très-faible ; ses fatigues guerrières et ses excès l'avaient réduit à un état de langueur qui s'aggravait tous les jours : les remèdes n'y changeaient rien. On parla alors au roi d'un juif de Constantinople qui avait la réputation de guérir ces sortes de maladies. François I^{er} ordonna à son ambassadeur en Turquie, de faire venir à Paris ce docteur israélite, quoi qu'il en dût coûter. Le médecin juif arriva et n'ordonna que du lait d'ânesse ; ce remède doux réussit très-bien au monarque, et tous les courtisans s'empressèrent de suivre le même régime.

Érasme ne croyait pas aux goûts musicaux de l'âne ; mais il dit que si l'âne contribue peu à l'harmonie pendant sa vie, il la sert généreusement après sa mort, en lui fournissant les meilleures peaux qui existent pour faire les grosses caisses, et les meilleurs tibias pour fabriquer les clarinettes (*tibia*).

Les courses d'ânes sont fréquentes en Italie et dans le midi de la France.

« Augmenter le nombre des espèces des animaux utiles, dit Sonnini (1), ou, ce qui est la même chose, les perfectionner afin de les rendre plus utiles, c'est multiplier les avantages et les ressources de l'économie publique et domestique. Si, sans rien distraire de nos soins pour le cheval, nous daignons faire quelque attention à l'âne, quoique placé par la nature au second échelon, nous ne pourrions qu'y gagner. Pour atteindre ce but d'utilité, il faudrait croiser les races. Des ânes arabes ou égyptiens produiraient, avec nos ânesses, des individus plus forts et plus beaux, lesquels, croisés de nouveau, donneraient, avec le temps et des soins, une race d'animaux distingués qui, à raison de l'économie, conviendraient au plus grand nombre, et qui ne seraient point sans agrément.

(1) Sonnini, *Voyage dans la haute et la basse Égypte*, Paris, an VII, t. II, p. 359.

Les Mulets.

L'accouplement de l'âne vulgaire avec la jument, et celui du cheval avec l'ânesse, donnent lieu à des produits mixtes, mais généralement inféconds ou d'une fécondité excessivement restreinte et bornée.

Le produit de l'âne et de la jument est le *mulet*. L'autre produit, celui du cheval et de l'ânesse, est le bardeau.

LE MULET PROPREMENT DIT. — ASINUS VULGARIS MULUS.

Das Maulthier.

Caractères. — Sa taille égale presque celle du cheval : elle varie de 1^m,45 à 1^m,65. Il se rapproche de sa mère, par le volume du corps, par la forme de l'encolure, de la croupe, des hanches, par l'uniformité de sa robe et par les dents ; et il a, comme l'âne, une tête grosse et courte, de longues oreilles, des jambes sèches, des cuisses médiocres, la queue faiblement poilue à la racine, et des sabots étroits.

L'encolure du mulet peut être plus ou moins longue, plus ou moins épaisse, mais elle est invariablement pyramidale. Son poitrail est toujours souple, et la partie inférieure de ses membres ne s'infilte jamais, quelle que soit la durée de la stabulation ; ses aplombs sont aussi réguliers que ceux du cheval.

La femelle, que l'on nomme *mule*, est plus estimée que le mulet pour tous les services, aussi son prix est-il toujours plus élevé.

Dans la majorité des cas, la couleur de la robe est donnée par le père.

LE BARDEAU — ASINUS VULGARIS HINNUS.

Der Maulesel.

Caractères. — Il est plus petit que le mulet proprement dit et n'a point les formes aussi élégantes ; l'encolure est plus mince, le dos plus tranchant, la croupe plus pointue et plus avalée. Il a la tête plus longue, les oreilles plus courtes, les jambes plus fournies et la queue beaucoup moins nue que l'âne. Il hennit comme le cheval.

Les mulets ont été obtenus dès les temps les plus anciens. En général, ils tiennent plus de la mère que du père ; mais ils ont plus les mœurs de celui-ci que de celle-là.

Le croisement entre l'âne et le cheval ne se fait jamais volontairement ; il faut de toute nécessité l'intervention de l'homme. Les ânes et

les chevaux qui vivent en liberté, témoignent l'un pour l'autre une haine qui va jusqu'à faire naître des combats acharnés. Il faut donc certains artifices pour obtenir des croisements. L'âne étalon s'accouple facilement avec la jument, mais celle-ci ne s'unit pas aussi aisément avec lui, ni l'étalon avec l'ânesse. D'ordinaire, on bande les yeux à la jument qui doit être saillie par l'âne, afin qu'elle ne puisse le voir ; on lui montre un beau cheval, et, au dernier moment, on le remplace par l'âne. Il faut agir de même avec l'étalon.

Il est plus facile de faire se croiser des animaux qui sont habitués depuis longtemps l'un à l'autre, et qui ont perdu quelque chose de leur aversion innée. Les anciens Romains veillaient déjà à ce que les chevaux et les ânes destinés à produire des mulets, vécussent continuellement ensemble. Les Espagnols, les Américains du Sud agissent encore de même. On donne les jeunes ânes, peu de jours après leur naissance, à des juments qui allaitent ; dans la plupart des cas, l'amour maternel est plus fort chez elle que leur répugnance innée pour les ânes. En peu de temps, elle est très-attachée à son nourrisson, et réciproquement ; celui-ci peut même arriver à préférer les chevaux à ses semblables. Dans l'Amérique du Sud, il est des ânes étalons que l'on ne peut parvenir à accoupler avec des ânesses.

La conduite de ces ânes élevés par des juments est particulière. Les Américains du Sud abandonnent leurs ânesses dans les pâturages ; ils laissent aux étalons la conduite des troupeaux, et ils s'en acquittent à merveille. Il n'en est pas de même de ceux élevés par les juments : ils sont paresseux ; au lieu de prendre la tête de la bande, ils la suivent, se mêlent aux ânesses, cherchent à s'en faire soigner. On est forcé de donner aux juments destinées à la production des mulets, des chevaux hongres pour les conduire.

Dans l'élevage des mulets, les bons soins donnés à la femelle pleine, constituent la principale condition à remplir ; car les avortements sont faciles, et jamais il n'y en a plus que dans ces cas. La jument porte le mulet un peu plus longtemps que son poulain. Le mulet nouveau-né est moins fort sur ses jambes que le jeune cheval, et sa croissance est plus lente. Avant quatre ans, on ne peut le mettre au travail ; mais, par contre, il garde toute sa force jusqu'à vingt, trente et même quarante ans. Un voyageur parle d'un mulet âgé de 52 ans, et un auteur romain fait mention d'un mulet d'Athènes qui aurait atteint l'âge de 80 ans.

Les mulets réunissent en eux toutes les qualités des parents. Ils ont la sobriété, la patience, le pas sûr et doux de l'âne, la force et le courage du cheval. Dans les montagnes, ce sont des animaux indispensables; ils sont aux Américains du Sud, ce que le chameau est aux Arabes. Un bon mulet porte une charge de 150 kilogrammes, et parcourt près de 50 kilomètres par jour. Et même après un long voyage on voit à peine ses forces baisser, quoiqu'on ne lui donne qu'une mince nourriture, dont un cheval ne voudrait pas. Aussi un cavalier peut, en toute sûreté, se confier à son mulet dans les endroits les plus périlleux. En Espagne, le mulet sert surtout comme bête de trait, et l'on y paye une paire de bonnes mules aussi cher qu'une paire de chevaux. L'Espagnol est fier de ses mules, il les pare de toutes sortes d'objets brillants, de rosettes et de harnachements rouges, de tapis chamarrés; et cependant il ne les traite pas toujours bien. Il leur donne à boire et à manger en abondance, mais exige d'elles presque l'impossible, et si une mule n'accomplit pas immédiatement ce qu'il lui demande, il la roue de coups de bâton, de coups de pied et même de coups de couteau. Un voyage dans une malle-poste espagnole est un véritable voyage infernal. Cinq paires de mules sont attelées l'une devant l'autre; sur la mule de flèche est le postillon, sur le siège est le cocher, armé d'un long fouet, et près de lui un muletier, avec un fort gourdin. Chaque mulet a son nom, qu'on lui apprend d'une manière un peu cruelle. L'animal est attaché à un poteau, et retenu en outre par un homme vigoureux; une deuxième personne, armée d'un grand fouet, roue de coups la malheureuse bête en lui criant son nom aux oreilles. Au bout d'un quart d'heure, on détache le baptisé, et on lui donne à manger; le lendemain, seconde leçon, et ce n'est guère qu'au huitième ou dixième jour que le mulet est complètement dompté et soumis. Quand il entend son nom, il pense aussitôt au traitement qu'il a eu à subir chaque fois qu'on le prononçait; il couche les oreilles en arrière et se met à courir.

Les noms que l'on donne aux mulets sont très-nombreux et varient suivant les provinces. Ceux de *Francès* (Français), *Ingles* (Anglais), *Generala* (générale), *Coronela* (colonelle), *Valerosa* (courageuse), *Platera* (argentée), sont très en faveur.

Jusque dans ces derniers temps, on a cru que les mulets étaient inféconds. Cela est vrai, mais pas d'une manière absolue. Si le mulet est impropre à la reproduction, la mule est exception-

nnellement susceptible de produire, lorsqu'elle est fécondée non plus par le baudet, mais par le cheval; seulement le produit, dans nos contrées du moins, est rarement viable, et le plus ordinairement la gestation se termine d'une manière prématurée, par un avortement. Déjà dans les temps anciens, on connaissait des exemples de mulets, de chevaux et d'ânes féconds; mais on les a passés sous silence le plus souvent, car on les regardait comme le résultat d'un sortilège ou d'influences mystérieuses.

Nous n'avons à citer en Europe que quelques exemples de fécondité des mulets. Le premier cas connu se produisit à Rome en 1527. En 1762, à Valence (Espagne), une belle mule brune fut croisée avec un magnifique andalou gris, et l'année suivante, après une gestation normale, elle mit bas un beau poulain roux, à crinière noire, qui avait toutes les qualités d'un bon cheval de race, était extraordinairement vif et put être monté à deux ans et demi. La même mule, accouplée avec le même père, mit encore bas quatre autres poulains, tous aussi beaux que le premier. A Oettingen, en 1759, une mule eut de même d'un cheval un poulain mâle, qui ressemblait tout à fait à un cheval, sauf que ses oreilles avaient plus de longueur. Un autre poulain, né d'un cheval et d'une mule, naquit en Écosse, mais il fut aussitôt tué par les paysans qui le regardaient comme un monstre. Il y a plusieurs observations récentes qui mettent hors de doute la fécondité du mulet.

Industrie mulassière, élève. — La production du mulet donne lieu, dans quelques provinces de la France, à une industrie particulière très-lucrative, dite *industrie mulassière*: c'est principalement dans le Poitou qu'elle s'exerce.

« L'industrie du Poitou, dit Guy de Charnacé (1), qui a pour but la production du mulet, est une des branches les plus importantes de la fortune agricole de la France.

« Quelques auteurs font remonter à Philippe V, roi d'Espagne, l'époque de l'importation de la race chevaline mulassière en Poitou et en Gascogne. Mais M. Ayrault cite des documents du seizième et même du dixième siècle, qui attestent à la fois son ancienneté et sa supériorité.

« En 1717, l'intendant général des haras, inquiet des progrès de l'industrie mulassière, défendit de « faire saillir par les *bourriquets* aucune cavale au-dessus de 4 pieds de l'extrémité de la crinière jusqu'à la couronne, à peine d'amende

(1) Guy de Charnacé, *les Races chevalines en France*, Paris, 1869.

et de confiscation des bourriquets. » C'est d'ailleurs ainsi que l'État a toujours pratiqué la liberté dans la production mulassière.

« Le commerce des mules a mis le Poitou en relations, non-seulement avec le midi de la France, mais encore avec l'Espagne et l'Italie. C'est, en effet, une des provinces les plus favorisées de France, pour son trafic en bêtes de somme.

« L'histoire de l'industrie mulassière comprend trois branches : 1° l'étude de l'espèce chevaline qui, en Poitou, est employée à cette destination ; 2° celle de l'âne ou baudet mulassier ; 3° celle du mulet, produit de l'accouplement de ces deux espèces animales.

« D'après une statistique de 1850, le nombre des poulinières mulassières, dans le département des Deux-Sèvres, était de 19,112. Depuis cette époque, ce nombre s'est élevé jusqu'à 23,000 juments environ.

« En Vendée, on n'en compte pas moins de 7,500, suivant M. Ayrault ; et environ 10,000 dans la Vienne et 10,000 dans les Charentes. Ce qui donne un total d'environ 50,000 juments poulinières employées à la production du mulet.

« Tous les efforts du cultivateur tendent à ce but : avoir des juments qui, accouplées avec le baudet, donneront les meilleurs produits mulassiers.

« Chaque ferme importante, en Poitou, possède 3 à 8 juments mulassières. On les achète à vingt ou vingt-deux mois ; leur taille moyenne est de 1^m,48 à 1^m,52.

« La pouliche, amenée des marais, passe d'abord l'hiver dans des étables mal aérées, où elle reçoit peu de nourriture. Le plus souvent elle tombe malade ; mais au printemps, la gourme disparaît, l'appétit revient, et l'acclimatation est considérée comme terminée.

« C'est alors que les pouliches sont livrées, presque toujours trop tôt, au baudet. D'un autre côté, elles sont mises au vert jusqu'au mois de novembre, dans les herbages fins et aromatiques des plaines calcaires. Malheureusement, fécondées prématurément, elles avortent pour la plupart, à l'époque de leur rentrée à l'étable. Un tiers à peine d'entre elles mettent bas dans les conditions normales. Il en résulte un dépérissement des formes qui, joint au travail de la dentition, amène la dégénérescence de la race.

« Diverses raisons ont fait introduire en Poitou « la jument bretonne pour y servir de poulinière. « La jument poitevine seule est intérieurement « mulassière, » dit un vieux préjugé du pays.

« Grâce à sa sobriété native, la jument bretonne résiste fort bien à la gourme et à l'hygiène d'acclimatation. Elle conserve sa taille et prend même de l'embonpoint. Les produits mulassiers sont petits, bien proportionnés, trapus, mais manquent un peu de figure. On les vend au sevrage.

« Les plus belles mules proviennent de la jument du Marais, qui a plus d'affinité pour le baudet que les autres races. Les fermes du Marais ne comptent pas plus de 5 à 600 poulinières mulassières. On n'y fait des chevaux que quand les juments ne peuvent pas produire de mules.

« Si tout le Poitou produit des muets, le département des Deux-Sèvres est le seul où l'élevage du baudet mulassier se pratique sur une grande échelle.

« C'est dans l'arrondissement de Melle seulement que les fermiers se livrent d'une manière spéciale à la production du baudet mulassier. Dans le reste du Poitou, on les élève presque exclusivement dans des haras privés. Le Poitou compte environ 160 de ces établissements, dont 94 dans le département des Deux-Sèvres. Ces 94 haras comptent 465 baudets, 274 ânesses et 150 chevaux étalons.

« Chaque haras privé se compose généralement de 4 à 8 baudets étalons, de 1 à 2 chevaux mulassiers, d'un boute-en-train et de plusieurs ânesses.

« Comme c'est dans ces haras que l'on fait saillir les juments, c'est-à-dire que l'on fabrique les muets, on les désigne en Poitou sous le nom d'*ateliers*.

« L'atelier est un bâtiment carré, sans fenêtres, percé d'une seule porte ; de chaque côté sont les boxes des baudets étalons ou *animaux*, comme on les appelle dans le pays.

« La monte dans les haras commence à la mi-février, et se termine à la fin de juillet. Aux mois d'août et de septembre, quand la monte des juments est entièrement terminée, on livre les ânesses aux baudets.

« Les baudets ne sont jamais vendus dans les foires. La vente se fait chez l'éleveur, et l'animal est transporté en charrette au domicile de son nouveau propriétaire. Le prix d'un baudet varie beaucoup, suivant les qualités de l'animal et les conditions du commerce. Les baudets qui atteignent le prix de 7 à 8,000 francs sont très-rares ; les ventes de 5 à 6,000 francs sont communes. Un baudet, même médiocre, vaut de 3 à 3,500 francs. Les ânesses sont loin d'avoir la même valeur. Pour 600 francs, on peut choisir une jeune ânesse qui n'a pas encore fait ses preuves. Mais



Fig. 211. Mulet de cacolets, chargé et conduit en main par un soldat du train des équipages militaires (Legouest).

sielle a donné des produits exceptionnels, on ne la vend à aucun prix.

« L'élevage du mulet et l'hygiène à laquelle il est soumis, sont les mêmes que ceux du cheval (1). Le sevrage s'opère vers la fin de novembre.

« Les éleveurs qui gardent leurs mules pour les vendre à l'âge de quatre ans, les séparent de leur mère à l'époque du sevrage. Pendant la première quinzaine après le sevrage, on donne aux mulets un peu de son, pour remplacer le lait de la mère, et on garnit leur râtelier de foin pur.

« A cette période, les mulets sont nourris de foin, mêlé avec beaucoup de paille et de balles. Ces aliments très-volumineux exigent un grand travail des organes intestinaux ; de là un développement excessif du ventre, qui fait perdre à la mule l'harmonie de ses formes.

(1) Voy. plus haut p. 342

BREHM.

« A l'âge de quinze ou seize mois, on châtre les mulets.

« Au mois de septembre de la deuxième année, on commence à les dresser, soit au labourage, en les attelant à côté d'une mule d'âge, soit à la charrette, en les mettant dans les traits entre des bêtes bien dressées.

« Après les derniers travaux agricoles d'août et de septembre, on commence à engraisser les mulets, on les isole dans la meilleure écurie de la ferme, que l'on calfeutre avec soin, pour empêcher l'entrée de l'air froid. On les nourrit avec le meilleur foin, et leur picotin est composé de farine d'orge et de grains d'avoine et de maïs mélangés. L'eau qu'ils boivent reste pendant quelque temps dans l'écurie, pour être à la température de l'atmosphère où ils vivent. Après le repas, ils s'endorment sous l'influence de la digestion et de la demi-obscurité où ils sont plon-

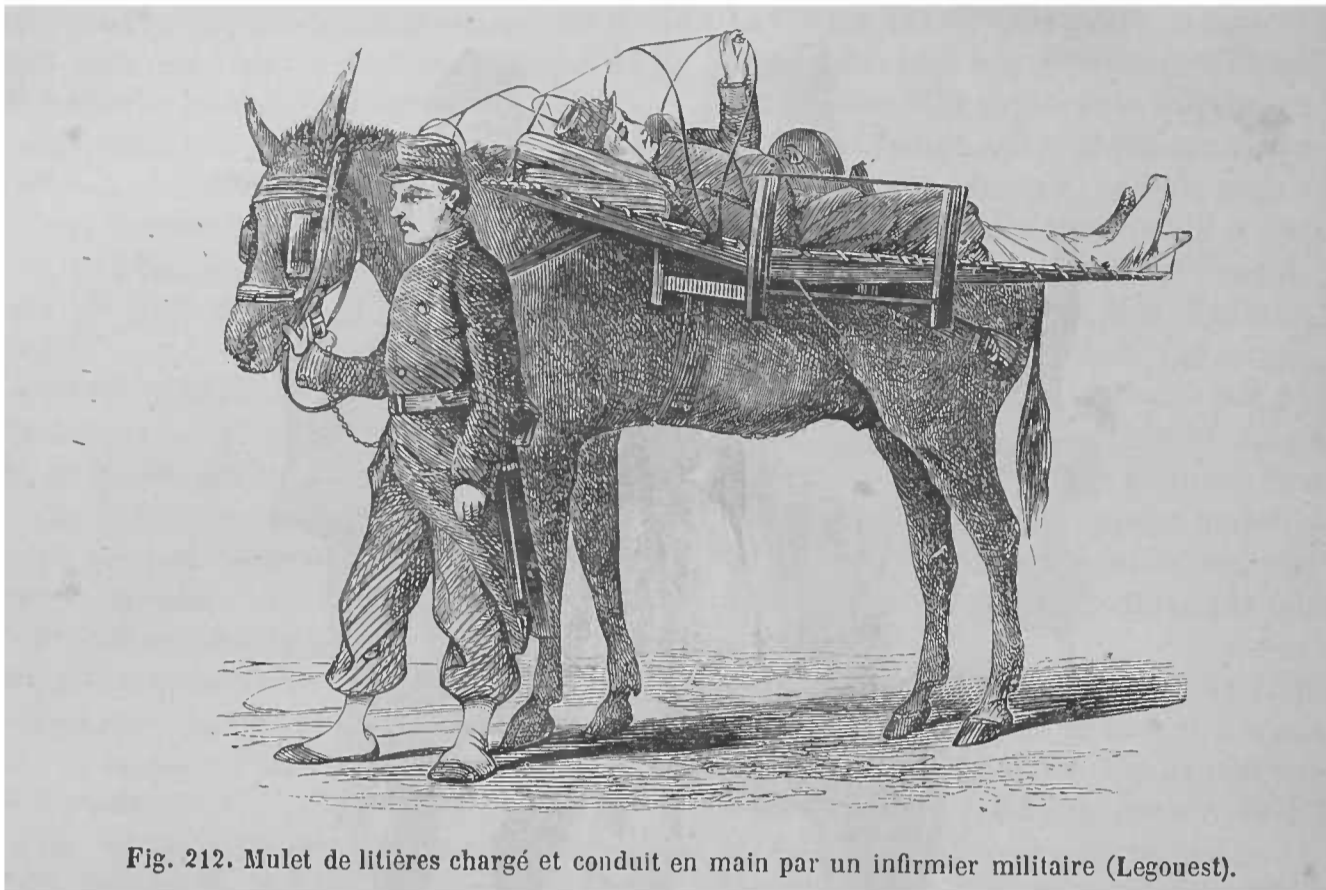


Fig. 212. Mulet de litières chargé et conduit en main par un infirmier militaire (Legouest).

gés. Les rations leur sont distribuées trois ou quatre fois par jour. Au bout de trois mois de ce régime, les mulets ont acquis leurs formes les plus parfaites. Quand on les sort, pour les conduire à la foire au bout de ces trois mois, de dociles qu'ils étaient quand on les faisait travailler, les mulets sont devenus vifs et gais, par l'effet de ce régime fortifiant, succédant à une période de privations et de fatigues.

« Le commerce des mulets a lieu surtout pendant l'hiver, du 10 janvier au 8 mai. Les principales foires se tiennent dans le département des Deux-Sèvres, à Saint-Néomaye, à Champdeniers, à Niort, à Celles, à Melle et à Fontenay, dans le département de la Vendée.

« Quelques mules atteignent le prix énorme de 1,314 à 1,500 francs; beaucoup sont vendues 900 à 1,000 francs. Enfin, en prenant comme moyenne le prix de 600 francs par mule, on trouve que le Poitou vend annuellement pour 10,800,000 francs de mulets. En effet, l'industrie mulassière, dans le Poitou, emploie 50,000 juments environ, dont 38,000 sont livrées au baudet.

« En portant à la moitié le chiffre des naissances, et en retranchant $\frac{1}{19}$ pour les mortalités et les accidents, on arrive au chiffre de 18,000 mulets livrés au commerce tous les ans.

« Si l'on considère le peu de frais qu'exige l'élevage du mulet qu'on ne soigne sérieusement que trois mois avant la vente, on ne saurait s'étonner du développement qu'a pris l'industrie mulas-

sière. Pour en donner un exemple, nous constaterons que le nombre des juments poulinières, dans le seul département des Deux-Sèvres, s'est élevé de 13,000 à 23,000, depuis l'année 1816.»

Aptitudes et emploi. — L'industrie mulassière doit son importance aux services que rend le mulet, comme moyen de transport dans les pays de montagnes et aussi comme moyen de transport des blessés; sous ce dernier point de vue on distingue les mulets de litière et les mulets de cacolets.

Les cacolets et les litières sont des fauteuils et des couchettes en fer disposés de façon à pouvoir être accrochés aux bâts des mulets.

Les blessés sont assis sur les cacolets (*fig. 211*) et couchés dans les litières (*fig. 212*).

Les mulets sont accouplés par deux, l'un au-devant de l'autre, au moyen d'une chaîne; le premier mulet est conduit par la bride par un soldat du train à pied. Il importe que la charge du mulet soit égale des deux côtés, et bien équilibrée; d'une part les blessés sont beaucoup plus doucement transportés, de l'autre l'animal ne risque pas d'être blessé par le bât et mis hors de service pendant un certain temps.

Maladies. — Le mulet étant d'un tempérament essentiellement nerveux, résiste bien mieux que tout autre animal aux travaux pénibles, à une alimentation insuffisante et aux intempéries. Ses maladies, assez rares d'ailleurs, ont le même caractère que celles du cheval.

Il est cependant une maladie propre au mulet, que M. E. Ayrault a désignée sous le nom d'*ictère* ou *jaunisse des nouveau-nés*, et qu'on connaît plus généralement sous le nom de *pisse ment de sang*.

Les symptômes de la maladie sont une tristesse morne, la perte de l'appétit, et une coloration jaune de la sclérotique et de toutes les muqueuses, dont le fond est pâle ou rouge. Au bout de quelques heures, l'urine se colore et se mélange avec du sang. L'ictère sévit depuis la première heure de la naissance jusqu'au troisième ou quatrième jour, jamais après. Elle est toujours mortelle. L'autopsie a démontré que, chez tous les individus atteints, le siège de la maladie était dans le foie, dont le volume était double ou triple de ce qu'il doit être normalement. On a constaté l'ictère sur des fœtus expulsés dans un avortement, ce qui prouve qu'elle prend naissance pendant la vie intra-utérine. M Ayrault attribue cette maladie à l'anormalité du croisement entre les races asine et chevaline. En effet, la jument qui donne naissance à un mulet infecté par l'ictère, met au monde un poulain tout à fait sain, si on la fait saillir ensuite par un cheval; et si plus tard on la soumet à un baudet, il arrive fréquemment que l'ictère se présente de nouveau chez le produit. Il y a environ un dixième de la production totale du Poitou qui en est infecté.

LES ZÈBRES — *HIPPOTIGRIS*.

Die Tigerpferde, The Zebras.

Un auteur latin dit, qu'en 211 après Jésus-Christ, Caracalla fit paraître dans l'arène de Rome, avec des tigres, des éléphants et des rhinocéros, un cheval tigré qu'il tua de sa propre main. On ne peut douter que cet auteur ne désigne une des espèces de chevaux sauvages rayés de l'Afrique, et H. Smith s'est ainsi trouvé en droit de faire de ce nom celui du groupe des chevaux dont il nous reste à tracer l'histoire.

Caractères. — Les zèbres tiennent le milieu, par leur port, entre les chevaux et les ânes. Ils ont le corps ramassé, le cou fort, la tête à la fois de l'âne et du cheval, les oreilles assez longues et larges, la crinière droite, à poils moins rudes et moins épais que ceux du cheval, moins mous et moins flexibles que ceux de l'âne; leur queue est touffue à son extrémité; leurs sabots sont ovales à leur partie antérieure, quadrangulaires à leur partie postérieure. Toutes les espèces connues ont un pelage en grande partie rayé.

Distribution géographique. — Tous les zèbres appartiennent au sud de l'Afrique; une seule espèce dépasse l'équateur.

Mœurs, habitudes et régime. — Ils habitent les montagnes et les plaines, et chaque espèce paraît cependant avoir son domaine propre. Ils ont les sens assez subtils; ils sont agiles, sobres, courageux et sauvages, ce qui les rend difficiles à dresser; cependant, comme tous les animaux susceptibles de domestication, ils sont sociables et forment de grands troupeaux, mais la domination des étalons s'y fait moins sentir que chez les chevaux.

On connaît trois espèces bien établies de zèbres; on ne sait s'il en existe un plus grand nombre. Quelques voyageurs rapportent à ce genre des équidés qui diffèrent beaucoup de ces trois espèces.

LE ZÈBRE COUAGGA. — *HIPPOTIGRIS QUAGGA*.

Das Quagga, The Quagga.

Caractères. — Le couagga (*fig.* 213) est l'espèce dont la robe est le moins rayée. Il a plutôt le port du cheval que celui de l'âne. Il est bien bâti; sa tête est moyenne, élégante; ses oreilles sont courtes, ses membres vigoureux. Son cou porte une crinière courte et dressée; sa queue est poilue sur toute son étendue, plus longue que celle de ses congénères, mais plus courte que celle du cheval. Il a le poil court et lisse; la tête d'un brun foncé; le dos, le sacrum, les flancs d'un brun clair; le ventre, la face interne des jambes et la queue blancs; la tête, le cou et les épaules marqués de raies d'un gris clair, tirant sur le roux; celles du front et des tempes sont serrées et longitudinales; celles des joues sont transversales et écartées, et dessinent un triangle entre l'œil et la bouche. Sur le cou, on compte dix bandes transversales, qui partagent aussi la crinière; quatre bandes courent sur les épaules; le tronc en porte quelques-unes plus courtes, plus pâles et plus écartées l'une de l'autre. Tout le long du dos, jusqu'à la queue, s'étend une bande d'un brun foncé, marquée des deux côtés d'un liséré gris-roux. Les oreilles sont garnies de poils blancs en dedans, de poils d'un gris blanchâtre en dehors, et ont leurs bords d'un brun foncé. Les deux sexes sont semblables; seulement la femelle est plus petite, et sa queue est plus courte. Le mâle adulte a 2 mètres de long, ou 2^m,80, y compris la queue; sa hauteur, au garrot, est de 1^m,30.

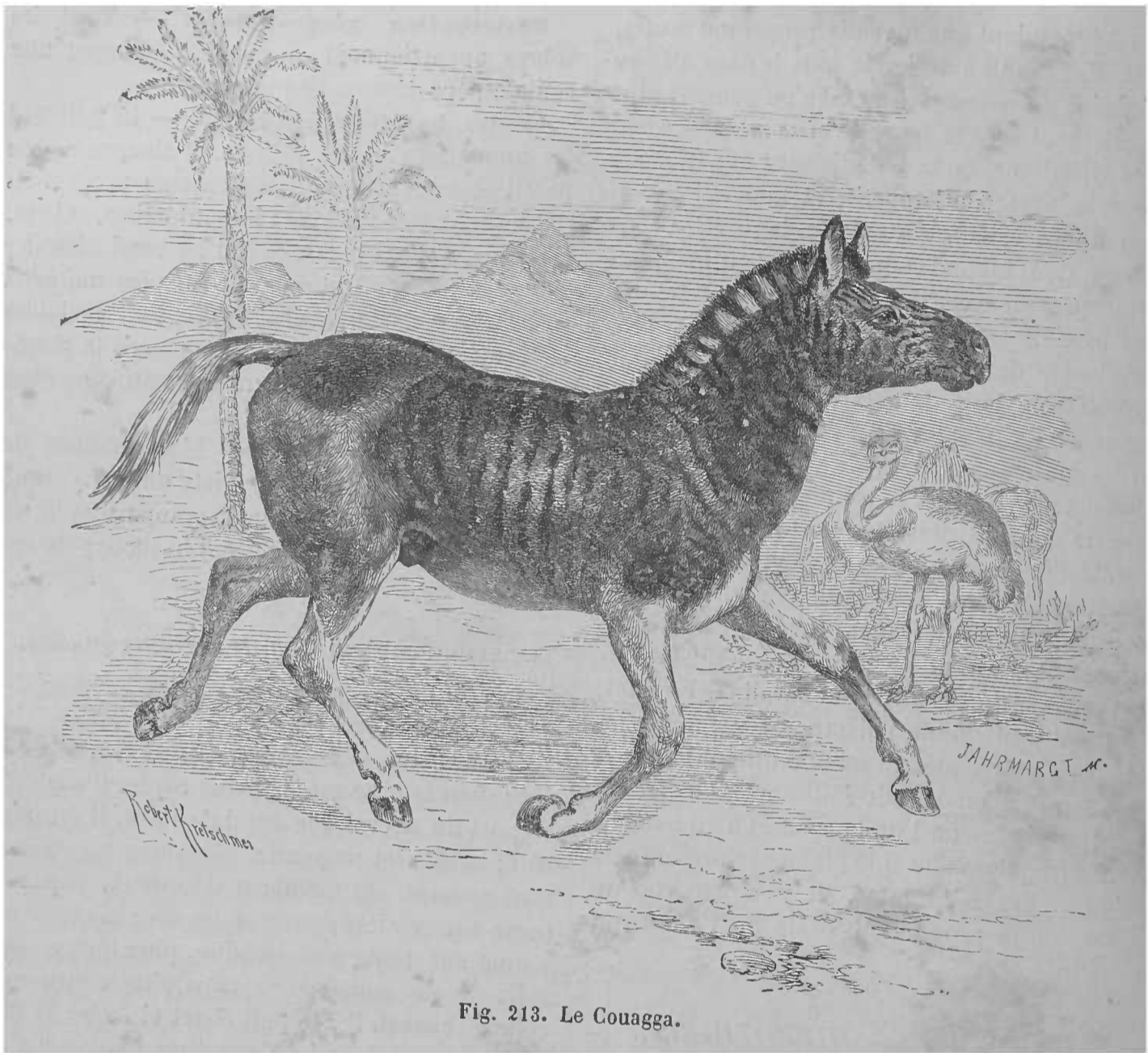


Fig. 213. Le Kouagga.

LE ZÈBRE DAUW. — HIPOTIGRIS BURCHELLII.*Der Dauw, The Dauw, ou Burchell's Zebra.*

Caractères. — Le dauw, ou zèbre de Burchell (fig. 214), est intermédiaire au kouagga et au zèbre proprement dit; il ressemble assez à ce dernier pour qu'on l'ait souvent confondu avec lui. Il est à peine un peu plus petit que le kouagga; sa longueur totale est de 2^m,60, sur 1^m,30. Il a le corps arrondi, la nuque très-bombée, les jambes fortes, la crinière dressée, haute de 14 cent.; la queue poilue presque jusqu'à la racine comme celle du kouagga et du cheval; les oreilles minces, de moyenne longueur; son poil est mou, couché, couleur isabelle en dessus, avec le ventre blanc. Quatorze raies noires et minces partent des naseaux; sept se dirigent en haut et se confondent avec d'autres qui ont un trajet descendant; les autres vont obliquement sur les joues et se réunissent à celles de la mâchoire inférieure; une entoure l'œil. Le long

du dos est une bande noire, bordée de blanc; le cou porte dix raies transversales noires, larges, souvent divisées; entre elles s'intercalent des raies brunes, plus étroites. La dernière raie se divise inférieurement, et en reçoit trois ou quatre dans son épaisseur; ces bandes ne se prolongent pas jusque sur les jambes; celles-ci sont d'un blanc uniforme.

LE ZÈBRE PROPREMENT DIT. — HIPOTIGRIS ZEBRA*Das Zebra ou Bergpferd, The Zebra.*

Caractères. — Le zèbre proprement dit (pl. XXVI), a à peu près la même taille que le dauw, mais tout son corps est rayé. Il ressemble moins au cheval qu'à l'âne et surtout à l'hémione. Son corps est plein et vigoureux, sa tête courte, son museau épais, ses jambes sont minces et bien prises, sa queue, de moyenne longueur, est une véritable queue d'âne, en ce sens qu'elle est couverte de poils courts dans presque toute son étendue, sauf

ВРЕМЯ, Маммифères.

T. II, Pl. XXVI.



Paris, J. B. Baillière et Fils, édit.

LE ZÈBRE.

Corbeil, Crété, imp.

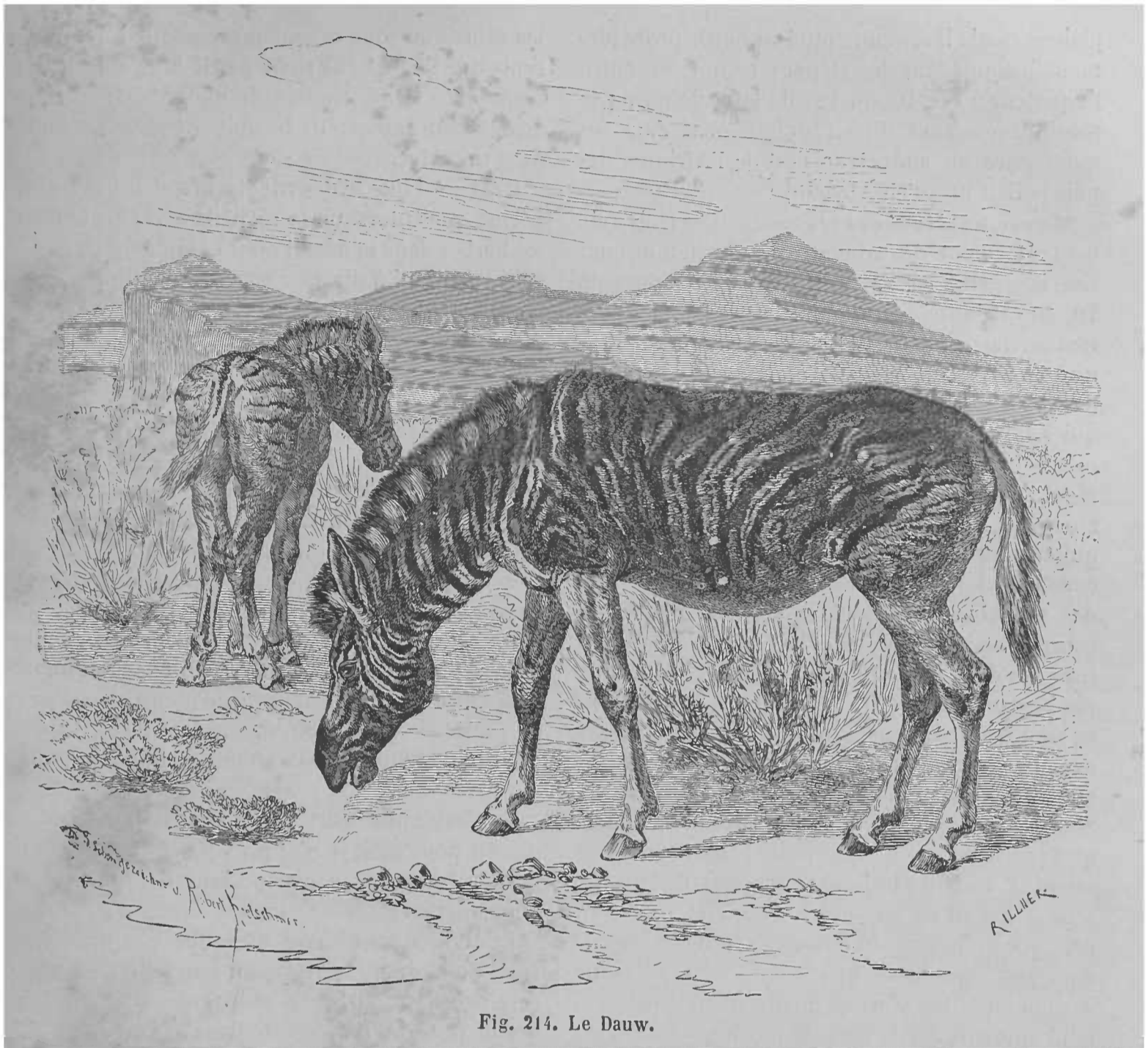


Fig. 214. Le Dauw.

à l'extrémité qui porte des crins longs; sa crinière est épaisse, mais très-courte. La couleur fondamentale de sa robe est le blanc ou le jaune clair; du museau jusqu'aux sabots courent des bandes transversales d'un noir brillant ou d'un roux brun; la partie postérieure du ventre et la face interne des jambes de devant, en sont seules dépourvues. Une bande longitudinale d'un noir brun foncé, occupe le milieu du dos; une semblable règne sur le milieu du ventre.

Il est probable que c'est cette espèce que les Européens ont connue la première; on a même pensé, mais sans toutefois l'affirmer, qu'elle était déjà connue du temps des Romains, et que le cheval tigré que Caracalla fit paraître dans le cirque, était un zèbre. Philostorgius, qui écrivait en 425, parle d'un grand âne sauvage, rayé; mais la description qu'il en donne est trop peu précise pour qu'on puisse s'en faire une idée juste. Les premières

notions exactes sur le zèbre, nous viennent des Portugais, qui, en fondant leurs établissements sur la côte orientale d'Afrique, firent connaissance avec les chevaux tigrés, et d'abord avec le zèbre.

En 1666, un ambassadeur éthiopien amena le premier véritable zèbre comme présent, au sultan du Caire. Plus tard, Kolbe, Sparmann, Levaillant, Lichtenstein, Burchell décrivent le zèbre en liberté, et, depuis Cuvier, tous les naturalistes l'observèrent en captivité.

Après avoir décrit séparément les caractères des trois espèces de zèbres, je grouperai l'ensemble de nos connaissances sur les faits les plus importants de leur histoire.

Distribution géographique.— Les zèbres, si voisins au physique, ont des patries diverses. Le couagga ne se trouve que dans les plaines du sud de l'Afrique; le dauw habite également les

plaines, mais il remonte plus au nord, probablement jusque dans les steppes comprises entre l'équateur et le 10° ou 12° de latitude nord ; le zèbre proprement dit vit uniquement dans les montagnes du sud et de l'est de l'Afrique, depuis le Cap jusqu'en Abyssinie.

Mœurs, habitudes et régime. — Ces trois animaux forment des troupes assez nombreux. Les voyageurs les ont rencontrés en bandes de 10, 20, 30 individus ; d'anciens naturalistes parlent même de troupeaux de 80 à 100 têtes. Chaque troupeau n'est jamais composé que d'animaux d'une même espèce. Le couagga et le dauw, qui habitent les mêmes lieux, ne se réunissent même jamais ; ils semblent se craindre mutuellement, tandis qu'ils ne craignent pas les autres animaux. Ainsi tous les auteurs s'accordent à dire qu'on rencontre au milieu des troupeaux de couagga, des gazelles, des antilopes, des gnous et des autruches ; celles-ci en seraient même les compagnes inséparables, et les couaggas sauraient tirer avantage de la vigilance et de la prudence de ces oiseaux du désert. De pareilles associations ne sont d'ailleurs pas rares : on en voit plusieurs exemples parmi les oiseaux. Les membres les plus vigilants de la compagnie en sont aussi les guides. Sont-ils tranquilles, toute la bande ne songe qu'à manger ou à se reposer ; deviennent-ils attentifs, tous les imitent ; prennent-ils la fuite, tous se hâtent de les suivre. Jusqu'ici on n'a vu cela que de la part du couagga ; il n'est cependant pas improbable que les autres espèces ne suivent aussi les avertissements donnés par certains animaux, qu'ils regardent comme leurs guides et leurs gardiens. D'ordinaire, les jeunes et les vieux zèbres font partie de la même bande ; d'autres fois ils sont séparés, surtout au moment du rut.

Tous les zèbres sont des animaux rapides. Ils passent avec la vitesse du vent à travers la plaine et la montagne. Ils sont méfiants et vigilants. A l'approche du danger, ils prennent la fuite, et, en quelques minutes, ils sont à l'abri de toute poursuite. Un bon cheval de chasse peut les atteindre sur un sol uni, mais après une longue poursuite. On raconte que, lorsqu'on est parvenu à entrer avec un cheval au milieu d'un troupeau de couaggas et à séparer les petits d'avec leurs mères, ceux-ci suivent le cheval, comme auparavant ils suivaient leur mère. Il semble d'ailleurs qu'une certaine intimité règne entre les zèbres et les solipèdes domestiques ; le couagga notamment ne s'enfuit pas à l'approche des chevaux, et pâit avec eux.

Sans être très-déliés pour leur nourriture,

les zèbres ne sont cependant pas aussi indifférents que l'âne. Leur riche patrie leur fournit en abondance toute l'année de quoi vivre ; un endroit est-il épuisé, ils le quittent et se rendent dans un autre.

C'est ainsi que le dauw entreprend des voyages périodiques, lorsque la sécheresse a fané toutes les herbes dans le désert où il habite. On l'a souvent vu, réuni à diverses espèces d'antilopes, arriver dans les endroits cultivés et dévaster les plantations. A l'entrée de la saison des pluies, il quitte ces parages, où il est exposé à mille persécutions, et retourne au désert.

La voix des zèbres rappelle un peu le hennissement du cheval et aussi le braiment de l'âne ; elle diffère cependant de l'un et de l'autre. D'après G. Cuvier (1), le couagga ferait entendre, une vingtaine de fois de suite, son cri *oa, oa*, que d'autres naturalistes expriment par *goua, goua*, ou *couaha*.

« On a comparé ce cri, dit-il, à l'aboiement des chiens ; c'est plutôt à leur hurlement qu'il fallait dire. Il est probable que le nom de *couagga*, ou plutôt de *koua-koua*, donné à ce quadrupède par les Hottentots, n'est qu'une imitation de son cri. »

Il n'est nulle part fait mention du cri du dauw ; pour moi, je n'ai pu voir cet animal que peu de temps, et je n'ai pu faire d'observations personnelles.

Les zèbres sont bien doués sous le rapport des sens. Le moindre bruit frappe leurs oreilles ; très-rarement leur œil se laisse tromper. Ils ont tous à peu près la même intelligence ; tous ont un besoin immense de liberté et une certaine sauvagerie ; ils sont courageux et rusés. Ils se défendent vaillamment à coups de pied et à coups de dent contre les carnassiers. Les hyènes n'osent les aborder ; le lion est peut-être le seul qui réussisse parfois à égorger un zèbre ; le léopard ne se hasarde à attaquer que les plus faibles ; les autres lui font lâcher prise en se roulant sur le sol, et le mettent en fuite à coups de pied et de dents.

Chasse. — L'homme est le principal ennemi des zèbres. La difficulté de leur chasse, la beauté de leur pelage excitent l'Européen. Les colons du Cap poursuivent avec ardeur le couagga et le dauw ; les Abyssiniens, le dauw et le zèbre : les grands du pays ornent le cou de leurs chevaux de colliers faits avec la crinière de ces animaux. Les Européens emploient contre eux le fusil, les indigènes se servent du javelot ; mais le plus

(1) *La Ménagerie du Mus. d'hist. nat.* Paris, 1817, t. I, p. 337.

souvent on les prend dans des fosses, où on les tue facilement, lorsqu'on ne les destine pas à la captivité.

Captivité. — On voit souvent au Cap des zèbres vivants ; on les y recherche pour leur beauté et pour leur pelage. Des couaggas, pris jeunes, s'appriivoisent très-rapidement, et deviennent d'excellents gardiens pour les autres solipèdes ; ils les défendent dans les pâturages et en écartent au moins les hyènes.

D'après tout ce que l'on a pu voir, le couagga est celui qui se laisse apprivoiser le plus facilement ; le dauw est plus sauvage ; le zèbre proprement dit a passé longtemps pour indomptable. On a plusieurs fois dressé des couaggas à tirer des voitures, à porter des fardeaux. Au Cap, on en voit souvent parmi les chevaux de trait, et, en Angleterre, le shérif Parkins en avait une paire qu'il pouvait atteler à une petite voiture. Toutes les tentatives n'ont pas aussi bien réussi. Le couagga dont parle G. Cuvier (1) est resté indomptable. « Quoique renfermé très-jeune, dit-il, la captivité n'avait presque rien ôté à notre individu de son naturel farouche : il se laissait quelquefois approcher et même caresser ; mais, pour peu qu'on le gênât, il se mettait à ruer, et lorsqu'on voulait le faire passer d'un parc dans un autre, ou le faire changer de lieu d'une manière quelconque, il devenait furieux ; il cherchait à mordre, se jetait à genoux et saisissait avec les dents tout ce qu'il rencontrait, pour le déchirer ou le briser... Notre couagga mangeait peu : une botte de foin et un peu d'avoine ou de son lui suffisaient pour la journée. Ses excréments ressemblaient à ceux de l'ânesse. »

Le dauw s'appriivoise sans difficulté jusqu'à un certain degré ; les jeunes, nés en captivité, peuvent être dressés, comme l'a montré A. Geoffroy Saint-Hilaire, et rendre divers services.

Il en est autrement du zèbre. Sparmann rapporte la première tentative que fit un riche colon du Cap. Il avait dressé quelques jeunes zèbres et en était très-satisfait. Un jour il lui vint à l'idée de les atteler à sa voiture, lui-même prit les rênes, et le voilà en route. La course dut être rapide ; car, après quelques instants, il se retrouva dans l'écurie de ces animaux, avec sa voiture fracassée.

Fitzinger mentionne un second essai. Un jeune zèbre avait été élevé avec soin ; mais plus tard, on négligea de s'occuper de lui, et sa douceur

(1) *La Ménagerie du Mus. d'hist. nat.* Paris, 1817, t. I, p. 316.

primitive se transforma en méchanceté. Un hardi cavalier voulut cependant essayer de le dompter. A peine était-il en selle, que l'animal rua violemment et tomba avec son cavalier ; puis, se relevant subitement, il sauta du haut d'une rive escarpée dans l'eau et y renversa son dompteur ; celui-ci se cramponna aux brides, et le zèbre, en regagnant le bord, le tira hors de l'eau ; mais là il reçut de la part de l'animal, un témoignage qu'il n'oublia sans doute plus : le zèbre, se retournant, lui enleva une oreille d'un coup de dents.

De telles tentatives étaient bien faites pour rebuter les colons du Cap, aussi ont-ils déclaré le zèbre indomptable. Tous les bons observateurs, cependant, ne doutent pas qu'on ne puisse arriver à soumettre cet animal. L'Anglais Barrow croit qu'on réussirait certainement, si l'on usait de plus de patience que n'en ont les paysans hollandais du Cap, et si l'on voulait considérer qu'un animal d'un naturel fier et courageux demande à être autrement traité qu'un animal peureux ; que les coups et les mauvais traitements l'amènent à une résistance opiniâtre, et non à une complète soumission. Cela ne veut pas dire que le domptage soit facile ; mais il est possible. Les zèbres ont donné plus de mal au célèbre dompteur de chevaux Rarey que les chevaux les plus sauvages ; cependant ses peines furent couronnées de succès.

Cuvier parle d'une zèbre femelle du Jardin des Plantes, qui était assez douce et assez dressée pour qu'on pût la monter. Les grands établissements d'acclimatation nous donnent des moyens que n'avaient pas nos devanciers. Les zèbres élevés dans les jardins zoologiques iront sans doute toujours en augmentant ; et ce que l'on n'avait pu obtenir de ces animaux depuis peu privés de leur liberté, on l'obtiendra probablement de ceux qui naissent en captivité, déjà apprivoisés à demi.

D'après toutes les observations, les zèbres supportent parfaitement la captivité en Europe. Quand ils ont un bon fourrage, ils prospèrent, et quand ils sont bien traités, ils peuvent même se reproduire. Weinland (1) a donné la liste des animaux qui se sont multipliés en captivité. J'y vois que depuis 1813, le dauw s'est reproduit six fois, le zèbre au moins deux fois ; j'y vois, de plus, que leurs croisements sont féconds avec les autres solipèdes. Buffon donnait déjà ce résultat comme probable, mais ses essais furent sans succès. Lord Clive les répéta et fut plus heureux : il croisa une femelle de zèbre avec un âne étalon

(1) Weinland, *Der zoologische Garten*.

zébré. Plus tard, à Paris, on obtint d'un âne d'Espagne et d'une femelle de zèbre, un mulet, qui malheureusement ressemblait plus à son père qu'à sa mère et qui se montra très-sauvage. En Italie, on croisa en 1804 le zèbre et l'âne ; à Schœnbrunn, on le fit deux fois dans les quarante dernières années ; mais les métis qui en provinrent, ne vécurent pas longtemps. Plus tard, on a étendu ces croisements, et l'on a obtenu des métis de : zèbre et ânesse, âne et zèbre, hémione et zèbre femelle, hémione et couagga, de métis avec l'ânesse, métis de zèbre et d'ânesse avec poney, métis d'âne et de zèbre avec poney. On voit donc des hybrides capables de se reproduire. Les métis ressemblaient généralement au père ; quelques-uns cependant étaient zébrés.

Un étalon de dauw ou de couagga (l'espèce est indéterminée) saillit en Angleterre une jument arabe d'un brun châtain : elle mit bas une métisse femelle, brune, ressemblant plus à sa mère qu'à son père, ayant une queue touffue, intermédiaire à celle du cheval et à celle du couagga ; elle avait

aussi quelques bandes transversales au cou, au garrot et sur les jambes. Cette métisse fut saillie par un étalon arabe ; son poulain avait encore la crinière dressée et quelques raies de son grand-père. Plus tard, on fit saillir trois fois la jument arabe par un étalon noir, et tous les poulains furent plus ou moins rayés. La première fécondation par un animal étranger, faisait encore sentir son influence.

De ces essais, malheureusement trop peu multipliés encore, il résulte incontestablement que tous les solipèdes peuvent s'accoupler, et produire entre eux des petits féconds. Ce fait est un grand gain pour la science ; il renverse la théorie de l'unité de génération, qui a causé tant de débats entre naturalistes et orthodoxes. Cet aphorisme, « les animaux d'une même espèce peuvent seuls produire entre eux des petits féconds, » n'est plus absolument vrai. Le naturaliste ne doit plus se contenter d'une opinion démentie par les faits.

LES RUMINANTS

Die Wiederkäuer.

Caractères. — J'ai déjà (1) décrit le principal caractère des ruminants, celui que fournit la conformation de leur estomac : je n'aurai donc ici qu'à esquisser rapidement leurs autres attributs distinctifs.

Les ruminants sont des mammifères de taille très-variée. Ils ont ou n'ont pas de cornes ; ils sont lourds ou gracieux, beaux ou laids ; en un mot, on trouve dans cet ordre les formes les plus diverses.

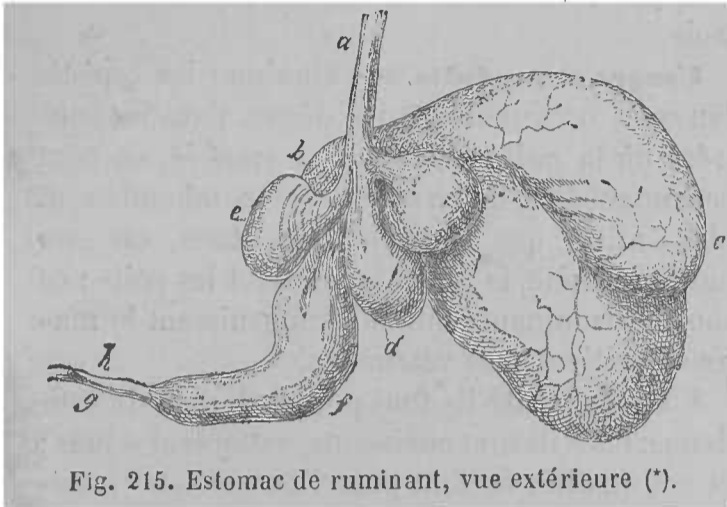
On peut cependant leur reconnaître les caractères généraux suivants : Le cou est long et mobile, le front large, portant plus ordinairement des cornes ou des bois ; les yeux sont grands, vifs, parfois très-beaux ; les oreilles droites, bien proportionnées ; les lèvres très-mobiles, souvent nues, presque toujours dépourvues de moustaches ; la queue tombe rarement jusqu'au talon ; elle est généralement très-courte ; le métacarpe et le métatarse sont très-allongés ; les pieds fourchus, munis chez beaucoup d'ongles rudimentaires ; le poil est mou, court, serré, souvent allongé au cou, au menton, aux genoux, au dos,

au bout de la queue ; fin, crépu et laineux chez plusieurs espèces, et de couleur très-variable.

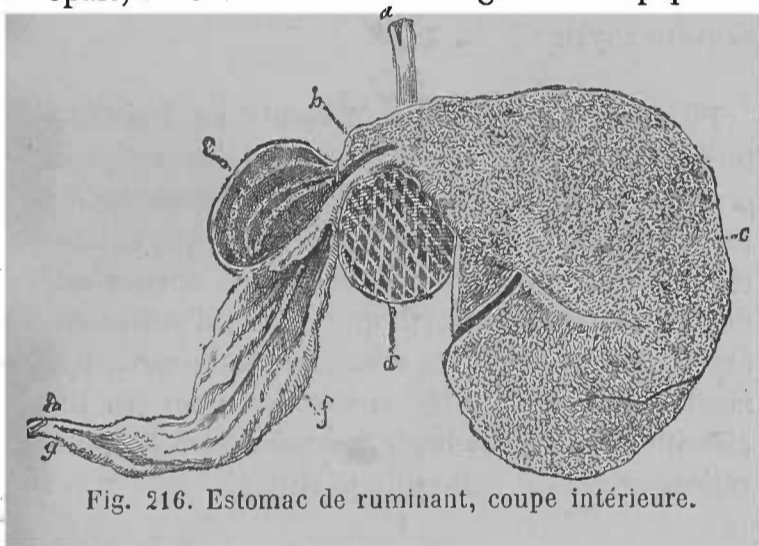
La structure des dents et celle du squelette sont en harmonie parfaite. On compte de six à huit incisives à la mâchoire inférieure ; la mâchoire supérieure en est dépourvue ou en offre deux seulement. Les canines sont nulles, ou, lorsqu'il en existe, il n'y en a qu'une à chaque mâchoire ; l'on compte aussi de trois à six molaires à la mâchoire supérieure, de quatre à six à la mâchoire inférieure. Les incisives sont larges, tranchantes, en forme de pelle, celles de la mâchoire supérieure ressemblant à des canines. Les canines sont coniques, et font saillie hors de la bouche chez quelques espèces seulement. Les molaires sont formées de deux paires de piliers, en forme de croissant, portant sur leur surface des replis d'émail. Le crâne est allongé, aminci vers le bout du museau, les orbites sont séparées de la fosse temporale par un front osseux, formé par l'os jugal et le frontal. La capacité de la boîte crânienne est faible. Les vertèbres cervicales sont très-longues, étroites et mobiles. Il y a de 12 à 15 vertèbres dorsales, de 4 à 7 lombaires, de 3 à 6 sacrées, de 6 à 20 caudales. Les côtes

(1) Voy. *Introduction*, tome I, p. 11.

sont de largeur moyenne ; l'omoplate est du double plus haute que large ; l'humérus est court et épais ; le carpe est mince et long. Les os du métatarse et du métacarpe sont très-allongés ; ils



sont originellement formés de deux pièces. Chez tous les ruminants, il n'y a que le troisième et le quatrième doigt qui soient très-développés. Les muscles des lèvres sont amples et épais, la cavité buccale est garnie de papilles



nombreuses ; les glandes salivaires sont très-grandes.

L'estomac (fig. 215) est, comme nous l'avons déjà dit, formé de quatre compartiments ou quatre poches : la panse, le bonnet, le feuillet, la caillette. La panse communique largement avec le bonnet ; il en est de même pour le feuillet et la caillette (fig. 216). L'œsophage se termine dans le feuillet et passe au-dessus du bonnet et de la panse, dans lesquels il s'ouvre par une sorte de fente longitudinale ou gouttière œsophagienne (fig. 217), ordinairement fermée. Quand les aliments ingurgités sont grossiers et mal divisés, ils dilatent l'œsophage, écartent les bords de la fente et pénètrent dans le bonnet et dans la panse

(*) a, œsophage ; b, point où se trouve la gouttière œsophagienne ; c, panse ; d, bonnet ; e, feuillet ; f, caillette ; gh, pylore.

BREHM.

(fig. 218). Dans l'acte de la rumination, il est très-probable que la panse et le bonnet se contractent et chassent une partie des aliments dans l'œsophage ; puis les bords de la fente se rappro-

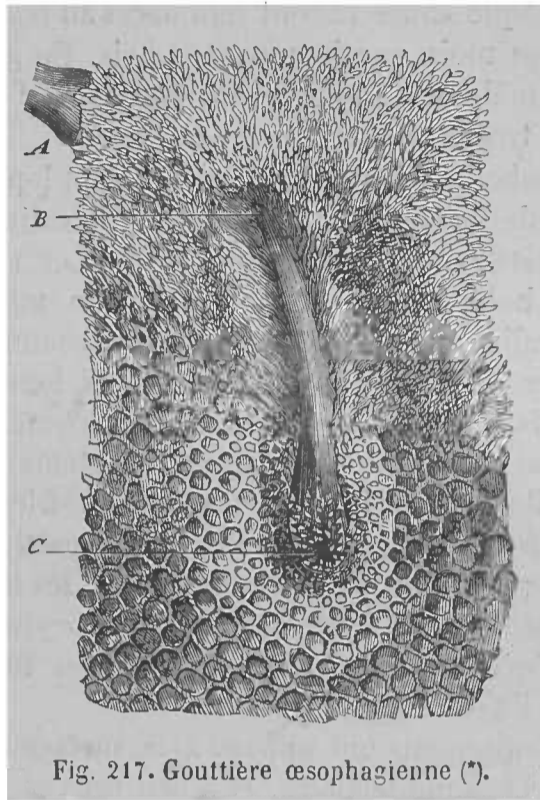


Fig. 217. Gouttière œsophagienne (*).

chent, et le bol alimentaire remonte dans la bouche par un mouvement antipéristaltique. Après

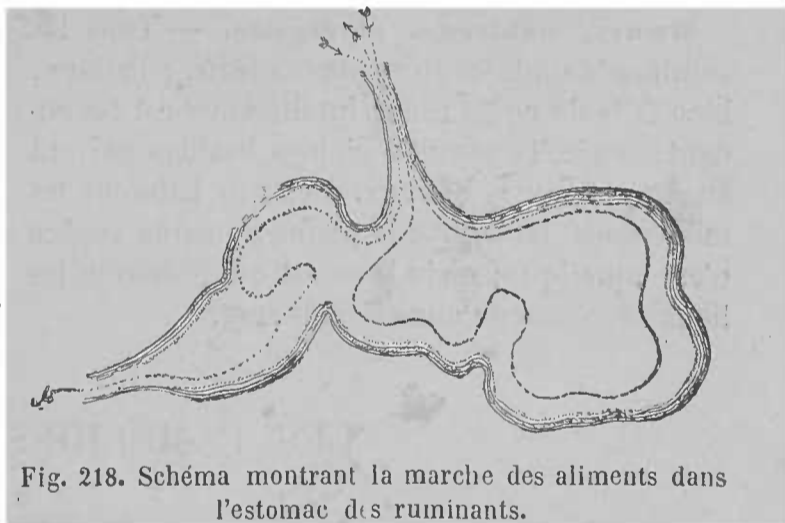


Fig. 218. Schéma montrant la marche des aliments dans l'estomac des ruminants.

avoir été broyés, insalivés, réduits en bouillie, les aliments redescendent et coulent dans le feuillet, sans pénétrer cette fois à travers la fente, dont ils ne peuvent écarter les bords.

Le cerveau est relativement petit.

La plupart des ruminants sont armés de bois ou de cornes, qui servent utilement à différencier les genres. Les cornes sont des masses de substance cornée, portées par une apophyse du frontal ; elles constituent une simple enveloppe,

(*) A, extrémité inférieure de l'œsophage ; B, orifice cardiaque ; C, orifice supérieur du feuillet, d'après G. Colin, *Traité de physiologie comparés des animaux domestiques*. 2^e édition. Paris, 1870.

qui ne tombe jamais, et qui croît continuellement. Les bois sont des appendices portés par une saillie du frontal; ils sont formés d'une masse cornée, et ils se ramifient avec l'âge; mais ils tombent chaque année et sont remplacés au bout de quelques mois par de nouveaux bois. En général, le mâle seul en porte; les cornes, par contre, se trouvent chez les deux sexes.

Les sabots varient beaucoup; ils sont longs et minces, larges, à bords tranchants ou arrondis, etc.

Distribution géographique. — Les ruminants habitent toutes les parties du monde, l'Australie exceptée. On ne peut leur reconnaître une aire de dispersion régulière. Les bœufs et les cerfs sont les plus répandus, les girafes ont l'habitat le plus limité. Celles-ci, le chameau et les antilopes, sont des animaux surtout africains; les cerfs se retrouvent dans les autres parties du monde; les chèvres, les moutons et les bœufs manquent dans l'Amérique du Sud; le chevrotain n'existe qu'en Afrique et dans les îles au sud de l'Asie.

Les ruminants ont apparu à la surface de la terre à l'époque tertiaire, et à peu près avec les formes que nous voyons aux espèces actuellement vivantes; mais ils étaient bien moins répandus que de nos jours.

Mœurs, habitudes et régime. — Tous les ruminants sont des animaux craintifs, paisibles, bien faits de corps; leur intelligence est cependant bornée. Tous sont sociables, beaucoup vivent en troupeaux nombreux. Les uns habitent les montagnes, les autres la plaine; aucune espèce n'est aquatique; mais il en est qui préfèrent les lieux marécageux aux terrains secs.

Ils ont un régime exclusivement végétal. Les uns se nourrissent d'herbes, de feuilles; les autres, de grains ou de lichens.

La femelle ne met généralement bas qu'un seul petit, rarement deux, exceptionnellement trois.

Usages et produits. — Quoique les espèces sauvages occasionnent des dégâts dans les contrées où la culture du sol est avancée, on peut cependant dire, qu'en somme, les ruminants sont plus utiles que nuisibles. De tous, on emploie la viande, la peau, la corne et les poils: ce sont les ruminants qui nous fournissent la majeure partie de nos vêtements.

En domesticité ils font preuve de peu de prudence; mais ils sont obéissants, patients et sobres; et ces qualités en font pour l'homme des serviteurs précieux. Trois seules familles, celles des chevrotains, des girafes et des antilopes, ne fournissent aucun animal domestique; dans toutes les autres familles, il en est dont l'homme a fait ses auxiliaires et ses esclaves.

Toutes les espèces sauvages sont un gibier, souvent royal.

Fitzinger partage les ruminants en huit familles: les *caméliens*, les *chevrotains*, les *cerfs*, les *girafes*, les *antilopes*, les *chèvres*, les *moutons* et les *bœufs*. D'autres naturalistes, selon que la tête est nue ou ornée, qu'elle porte des cornes ou des bois, n'en admettent que trois; d'autres en établissent quatre: les *caméliens*, les *girafes*, les *ruminants à bois* et les *ruminants à cornes*. La classification de Fitzinger me paraissant la plus rationnelle, c'est celle que je suivrai.

LES CAMÉLIDÉS — TYLOPODA.

Die Schwielensohler.

Caractères. — Les camélidés ont la plante des pieds calleuse; ils n'ont point de cornes ni d'ongles rudimentaires, et leur lèvre supérieure est fendue. Par la dentition ils diffèrent de tous les autres ruminants: ils ont deux, et, dans leur jeunesse, quatre ou six incisives et des canines à la mâchoire supérieure, tandis que la mâchoire inférieure n'a que six incisives.

Leurs sabots sont petits et ressemblent plutôt à des ongles.

Leur estomac paraît atrophié, et ne renferme que trois parties; le feuillet est si petit, qu'il se confond presque avec la panse.

Les camélidés sont de grands animaux à cou long, à tête allongée, à flancs rentrés, à poil long, crépu, presque laineux. Les vertèbres cervicales sont très-longues, et presque dépourvues d'apophyses épineuses; les côtes sont larges, les os des membres très-vigoureux.

Distribution géographique. — Les camélidés habitent exclusivement l'Afrique du Nord, l'Asie centrale, et la partie occidentale de l'Amérique du Sud. Les espèces de l'ancien monde sont complètement réduites à la domesticité; celles du nouveau continent ne sont devenues qu'en partie domestiques. Les premières se plai-

ВРЕМ, *Mammifères.*



Castro 32/10 V. - 1855

Paris, J.-B. Baillière et fils, édit.

LE DROMADAIRE

Corbell, Gréty, imp.

sent dans les plaines chaudes et sèches ; les autres habitent les montagnes, jusqu'à 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Mœurs, habitudes et régime. — Les camélidés se nourrissent d'herbes, de feuilles d'arbres, de branches, de chardons et d'autres plantes épineuses. Ils sont très-sobres, supportent longtemps la faim et la soif. Ils marchent à l'amble, c'est-à-dire en avançant presque simultanément les deux jambes d'un même côté ; aussi leur course, quoique très-rapide, n'a rien de gracieux ; en courant, ils paraissent maladroits et vacillants. Tous sont sociables, et vivent même par troupeaux nombreux.

Leur intelligence est assez bornée. C'est à tort qu'on les dit bons, doux et patients ; ils sont au contraire méchants, quoiqu'ils se soumettent avec une certaine résignation à l'homme et qu'ils reconnaissent son empire.

La femelle ne met bas qu'un petit, qu'elle soigne avec tendresse.

Cette famille renferme deux genres seulement : les *chameaux* et les *lamas*.

LES CHAMEAUX. — *CAMELUS*.

Die Kamele, The Camels.

Caractères. — Les chameaux se distinguent des lamas par leur grande taille, par la présence d'une ou de deux bosses sur le dos, et par une molaire de plus à chaque mâchoire. Ils sont laids ; leur tête surtout est affreuse. Leurs poils sont laineux et inégaux ; ils ont des callosités à la poitrine, aux coudes, aux genoux et aux chevilles.

On connaît deux espèces de chameaux, l'une africaine, le dromadaire ; l'autre asiatique, le chameau à deux bosses ou de la Bactriane.

LE CHAMEAU DROMADAIRE — *CAMELUS DROMEDARIUS*.

Das Dromedar, The Camel.

Mes longs voyages m'ont fait faire connaissance avec le dromadaire, et j'en parle ici à bon escient. Je sais d'avance que je ne satisferai pas tous mes lecteurs ; j'ai déjà une fois décrit le fameux *navire du désert*, et j'ai été rudement attaqué, car j'avais heurté les idées que plusieurs s'étaient faites de cet animal. Mais, malgré les reproches qui m'ont été adressés à l'occasion du chameau, je demeure dans mon ancienne opinion. Sans nul doute, le chameau est l'animal

le plus utile qu'il y ait en Afrique, mais c'est aussi la créature la plus ennuyeuse, la plus stupide, la plus désagréable que l'on puisse imaginer. Toute sa célébrité, il ne la doit qu'à ses facultés physiques ; pas un Arabe n'a vanté son intelligence, et cependant des milliers d'Africains ne pourraient vivre sans lui. Je vais chercher à donner ici la preuve de ce que j'avance.

Caractères. — Le dromadaire ou *chameau à une bosse*, le *djemmel* des Arabes, est un ruminant de forte taille, il a de 1^m,50 à 2^m,20 de haut ; de 2^m,20 à 3 mètres de long, depuis le museau jusqu'au bout de la queue ; il pèse de 3 à 4 quintaux. Quoiqu'il fournisse moins de races que le cheval, le dromadaire ne présente pas moins de grandes variétés. En général, les chameaux des steppes et du désert sont grands, élancés, hauts sur jambes ; ceux des contrées cultivées, notamment du nord de l'Afrique, sont lourds et pesants. Entre un *bischarin*, c'est-à-dire un chameau élevé par les nomades Bischarins et le chameau de somme d'Égypte, il y a autant de différence qu'entre un coursier arabe et un cheval de charroi. Le premier est l'animal de selle le plus précieux, le second la bête de somme la plus forte.

L'Arabe reconnaît bien vingt races différentes de chameaux ; c'est une science comme la science des chevaux ; on parle de chameaux nobles et ignobles. Notre planche XXVII représente le chameau de somme, qui est à peu près sur le même rang que le cheval de paysan.

Le corps du chameau (*fig. 219*) est trapu ; ses flancs sont rentrés ; au milieu du dos se trouve une éminence formée par du tissu adipeux. Les jambes sont longues, mais lourdes ; les cuisses relativement faibles, et les pieds larges et calleux. Le cou est très-long ; l'animal ne le porte pas droit, mais horizontal et un peu recourbé ; il se termine par une tête petite et laide. La queue ressemble à une queue de vache. Tout l'animal a l'air d'un monstre.

Considérons chaque partie de plus près. La tête, dépourvue de cornes, est assez courte, le museau est allongé et renflé, le front saillant, arrondi et bombé ; les yeux sont grands et d'une expression bête à plaisir ; le front est plane. Les oreilles sont très-petites, mobiles, insérées sur le derrière de la tête. La lèvre supérieure recouvre l'inférieure, qui est également pendante ; on dirait que la masse musculaire de ces parties est trop lourde. Quand on regarde un chameau de face, la bouche est presque toujours ouverte, et les naseaux sont tirés

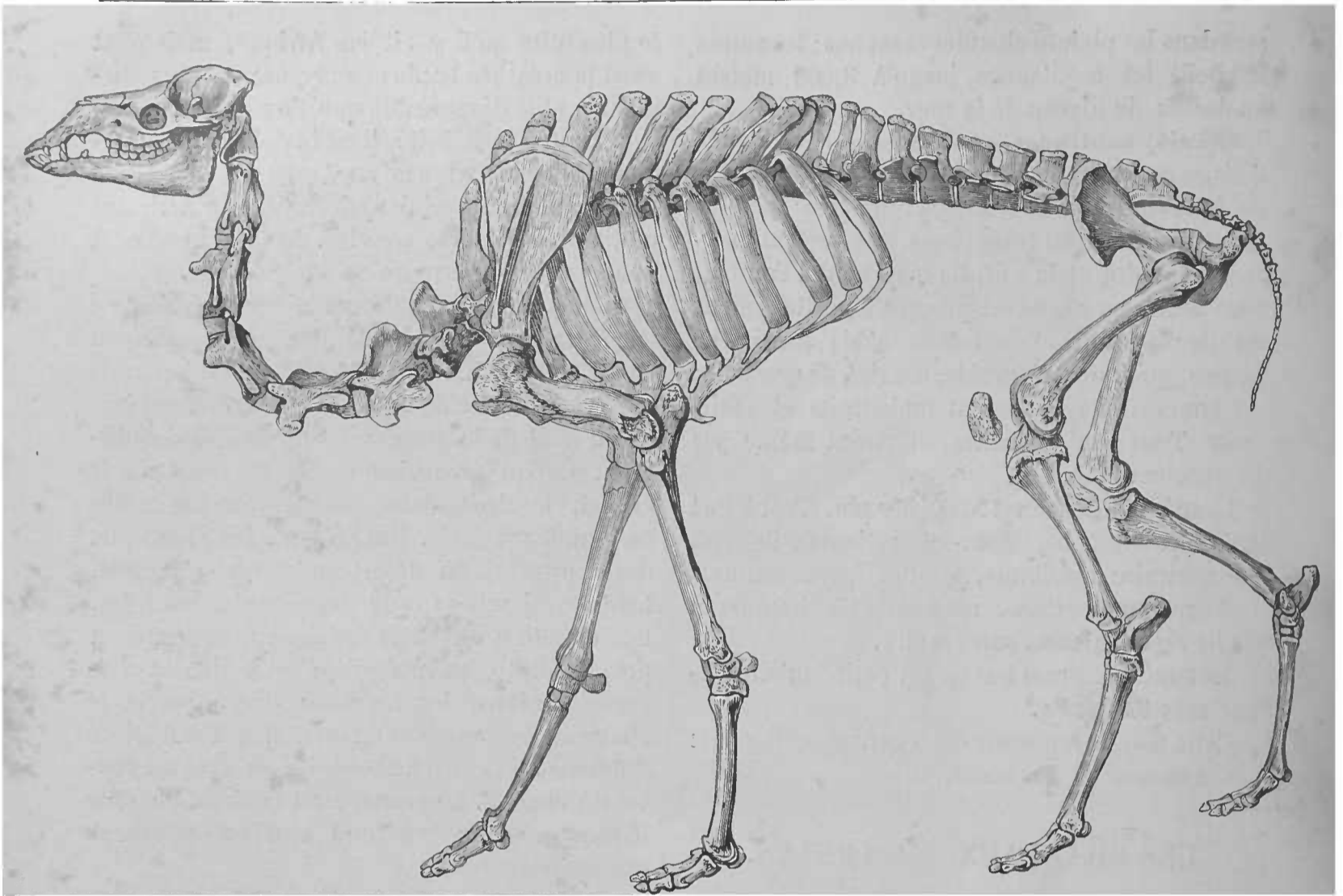


Fig. 219. Squelette du chameau dromadaire (*).

sur les côtés. Lorsque l'animal se meut rapidement, les lèvres montent et descendent continuellement. A l'occiput se trouvent deux glandes, d'environ 5 cent. de long, 8 cent. de large, dont les conduits excréteurs s'ouvrent à la surface de la peau, et y versent, à l'époque du rut, un liquide noir, d'une odeur repoussante.

Le cou est long, comprimé latéralement, épais dans son milieu plus qu'à ses attaches. Le corps est ventru, arrondi. La ligne médio-dorsale est courbe, ascendante depuis le cou jusqu'au garrot, où elle s'élève brusquement jusqu'au sommet de la bosse, et en redescend peu à peu en arrière. La bosse est verticale, elle varie considérablement en dimensions suivant les saisons. Elle est d'autant plus grande que le chameau est mieux nourri, et diminue à mesure que son régime devient insuffisant. Chez les animaux qui ont une bonne et ample nourriture, elle a la forme d'une pyramide, et recouvre au moins le quart du dos; chez les animaux amaigris, elle disparaît complètement. Elle croît pendant la saison des pluies, époque où les fourrages sont

abondants, et arrive à peser jusqu'à 15 kilogrammes; pendant les mois de sécheresse et de famine, elle s'efface presque entièrement, et ne pèse plus que 2 ou 3 kilogrammes.

Les jambes sont mal placées; celles de derrière sortent presque complètement du corps de l'animal, et le rendent encore plus laid. Les doigts assez longs et larges sont presque entièrement compris sous la peau; leur séparation est indiquée sur la face dorsale par un sillon profond; sur la face plantaire, le pied est arrondi comme un coussin, et présente un sillon d'avant en arrière. La piste que laisse un chameau est facile à reconnaître: elle consiste en une empreinte arrondie, allongée, avec deux étranglements et, en avant, deux prolongements formés par les doigts. La queue, qui est touffue, arrive jusqu'au talon.

Les poils sont mous, laineux, et très-allongés au sommet de la tête, à la nuque, à la gorge, aux épaules et sur la bosse. Des callosités se trouvent à la poitrine, aux coudes, aux carpes, aux genoux et aux chevilles; elles augmentent avec l'âge en dureté et en étendue. La callosité pectorale fait saillie comme une bosse, et forme

(*) D'après Chauveau, *Traité d'anatomie comparée des animaux domestiques*. 2^e édition. Paris, 1870.

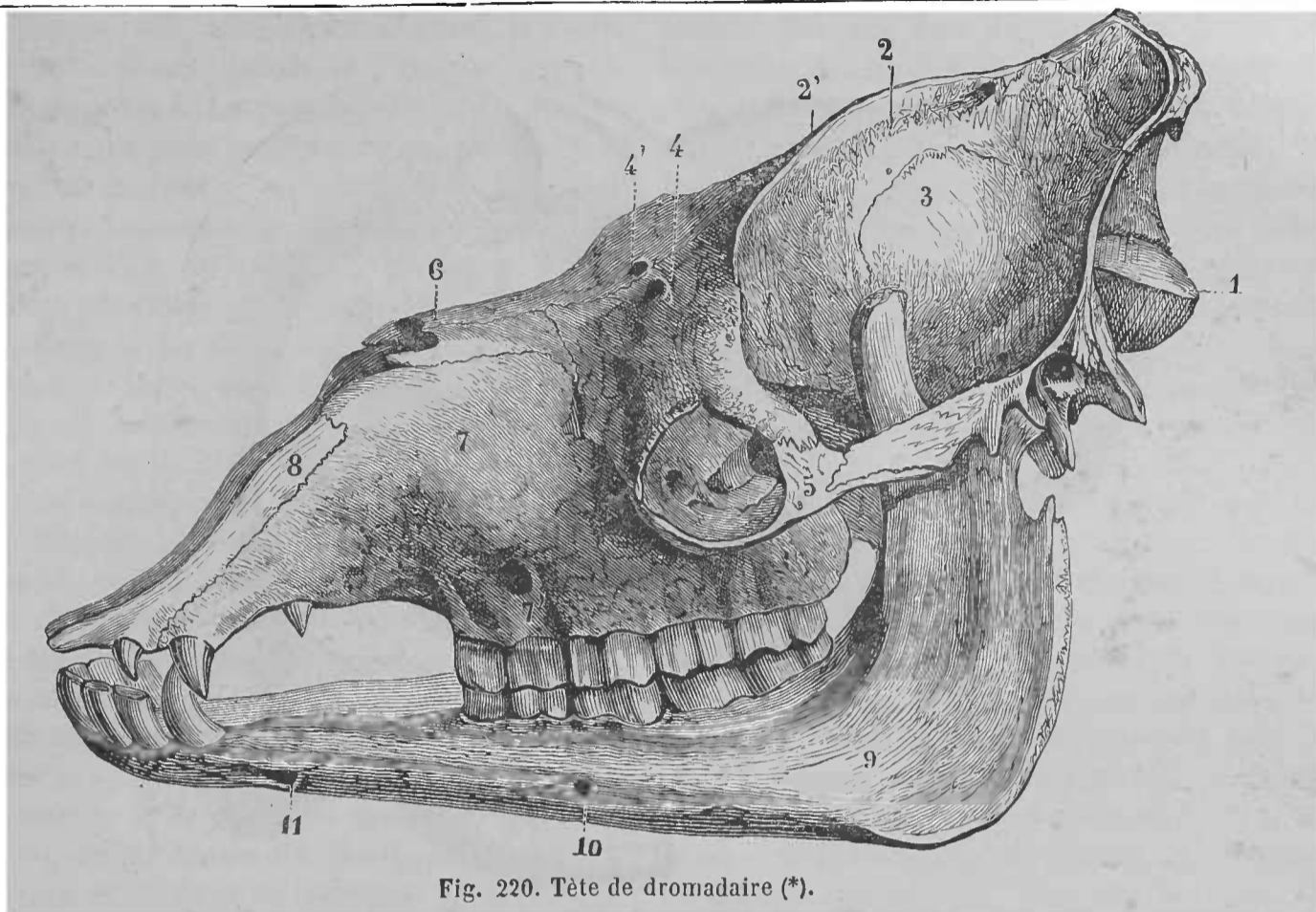


Fig. 220. Tête de dromadaire (*).

un coussin sur lequel repose le corps, quand l'animal est couché.

Les organes internes présentent des particularités non moins remarquables. Il y a primitivement quatre incisives à la mâchoire supérieure, six à la mâchoire inférieure. Les deux incisives médianes supérieures tombent de bonne heure et ne sont pas remplacées (*fig. 220*); aussi les animaux adultes n'ont-ils que deux incisives supérieures, après la première dentition; elles sont grandes, pointues, coniques, recourbées en forme de canines; à la mâchoire inférieure poussent des incisives semblables à celles du cheval. Chaque mâchoire renferme des canines; à la mâchoire supérieure, ces dents rappellent même, par leur forme et leur grandeur, les canines d'un carnassier. Les molaires présentent aussi diverses particularités.

Chez le chameau, l'appareil de la rumination (*fig. 221*) présente une particularité: c'est la présence, dans la panse, de deux groupes de cellules dans lesquelles l'eau se tient en réserve; ces cellules étant plus étroites à leur entrée qu'à leur fond, permettent aux aliments de se maintenir au-dessus et aux boissons d'y pénétrer avec facilité. L'épithélium qui tapisse ces cellules s'oppose à l'absorption des liquides qu'elles con-

tiennent, afin que ceux-ci puissent détremper les aliments qui sont renvoyés à la bouche lors de la rumination.

La robe du dromadaire est très-variable: le plus souvent elle a la couleur du sable; mais on trouve aussi des individus gris, bruns, noirs, avec les pieds plus clairs; jamais on n'en voit de tachetés. Les Arabes regardent les chameaux noirs comme mauvais, sans valeur, et les tuent de bonne heure; c'est ce qui fait qu'on en rencontre si peu de cette teinte.

Les jeunes chameaux ont un poil laineux qui recouvre tout le corps. Leurs formes sont arrondies et plus agréables à l'œil que celles des vieux; elles ne deviennent anguleuses qu'avec l'âge.

Distribution géographique. — On ne trouve plus aujourd'hui le dromadaire qu'à l'état domestique, dans toute l'Afrique en deçà du 12° de latitude nord, et dans la partie la plus orientale de l'Asie. Son aire de dispersion se confond avec celle des Arabes: de l'Arabie ou du nord-ouest de l'Afrique, elle s'étend à travers la Syrie, l'Asie Mineure et la Perse jusqu'en Boukharie, où se trouve le chameau à deux bosses; d'un autre côté, elle s'étend à travers le Sahara, jusqu'à l'océan Atlantique et jusqu'au 12° de latitude nord.

Le dromadaire paraît être originaire de l'Arabie, et semble n'avoir été importé dans le nord de l'Afrique que dans le troisième ou le quatrième siècle de notre ère, bien qu'on le connût en Égypte déjà au temps de Moïse. Il est curieux

(*) 1, occipital; 2, pariétal; 2', crêtes pariétales; 3, écaille temporale; 4, frontal; 4', trou sourcilier; 5, zygomatique; 6, naseaux; 7, maxillaire supérieur; 7', trou sous-orbitaire; 8, petit sus-maxillaire; 9, maxillaire inférieur; 10 et 11, orifices du conduit maxillaire dentaire. (Chauveau.)

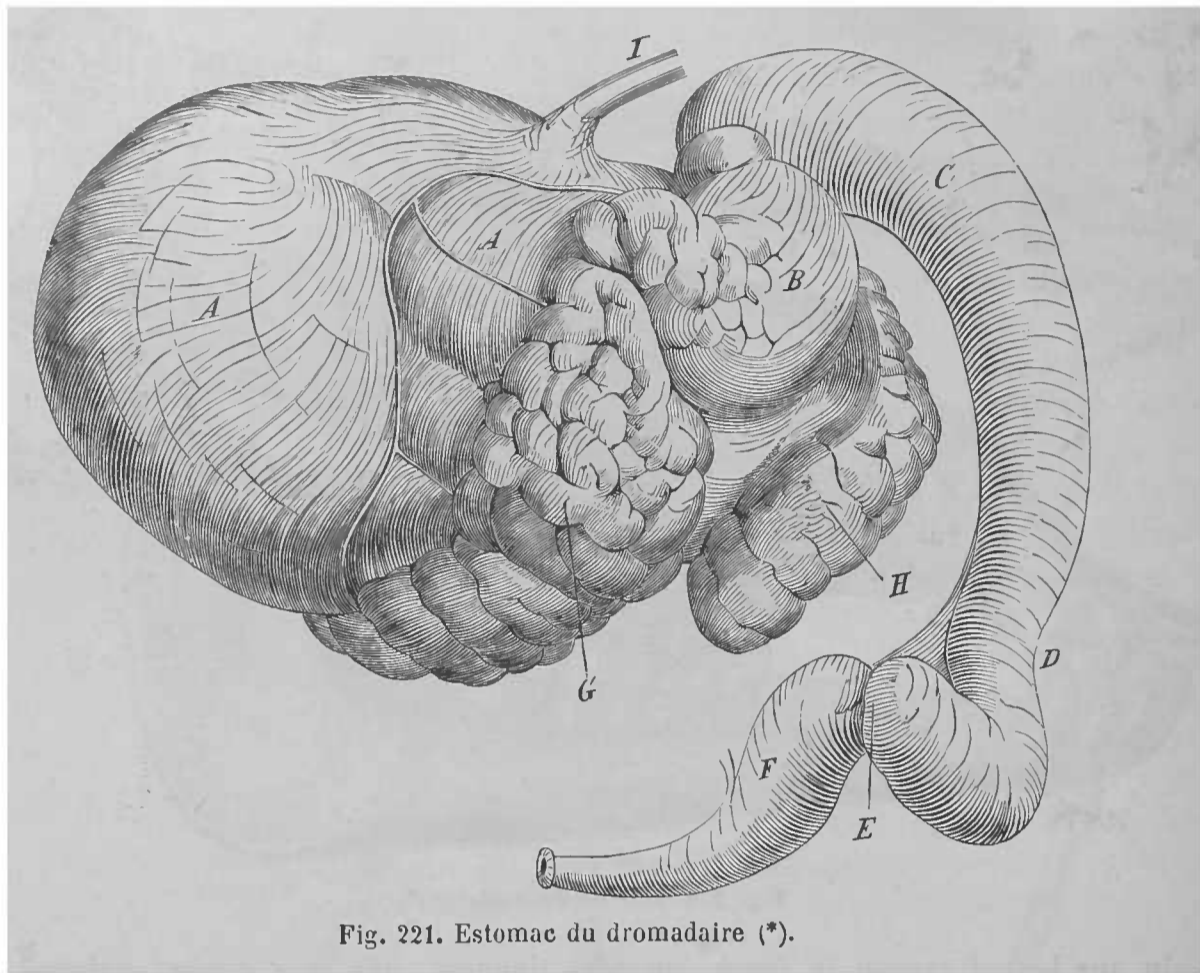


Fig. 221. Estomac du dromadaire (*).

qu'on ne le trouve représenté sur aucun monument égyptien, les colonnes de Memnon exceptées, et que les auteurs grecs et romains, qui ont visité l'Égypte, ne le citent pas comme y étant indigène. Il est probablement venu en Égypte avec les Arabes, et il s'est répandu avec eux sur tout le nord de l'Afrique.

La Bible en fait souvent mention sous le nom de *gamal*. Job avait jusqu'à six cents chameaux; ceux que possédaient les Madianites et les Amalécites étaient aussi nombreux que le sable de la mer. On s'en servait comme l'on s'en sert actuellement. La domestication du dromadaire paraît remonter aux temps antéhistoriques; car on ne sait au juste d'où provient cet animal.

Ni en Afrique, ni en Asie, on ne trouve de chameaux sauvages ou redevenus sauvages.

Le chameau est un véritable animal du désert; il ne se trouve que dans les endroits les plus secs et les plus chauds; dans les lieux cultivés, il perd sa véritable essence. En Égypte, on peut, avec de la bonne nourriture, obtenir des chameaux très-grands et très-lourds; mais ils ont perdu leurs principales qualités: la légèreté, la patience et la sobriété; aussi les Arabes du désert les méprisent-ils. Sous les tropiques, où

(*) A, rumen; B, réseau; C, feuillet se continuant sans démarcation extérieure sur la caillotte D; I, œsophage; G, premier groupe de cellules; H, second groupe de cellules aquifères; E, pylore; F, duodenum. (G. Colin, *Traité de physiologie comparée des animaux domestiques*. Paris, 1870, 2^e édition.)

la végétation prend tout à fait le type de celle de l'Amérique du Sud ou de l'Asie du Sud, le chameau ne prospère plus. On a essayé, mais toujours en vain, de l'acclimater dans le cœur de l'Afrique. Jusqu'au 12°, l'animal se trouve très-bien; mais plus au sud, il s'affaiblit, et plus loin encore, il succombe, quelque abondante que soit sa nourriture, et sans cause connue. Les Arabes imputent cela à la présence d'une mouche, mais c'est une erreur; le chameau ne supporte pas un climat humide. Il n'aime pas non plus les montagnes, quoiqu'on puisse parfaitement l'y utiliser.

On n'a fait jusqu'ici que peu de tentatives pour acclimater le chameau au nord du désert; on ne peut cependant douter qu'il ne prospère jusqu'au 40°. En 1622, Ferdinand II de Médicis fit importer des chameaux en Toscane, et jusqu'à présent on y a cultivé l'élevage de ces animaux. A San-Rossore, près de Pise, les chameaux se trouvent dans une grande plaine sablonneuse et y vivent comme dans leur patrie. En 1810, il y en avait 170; en 1840, 171. C'est de là que se peuplent tous les jardins zoologiques et toutes les ménageries. Dans le sud de l'Espagne, on a aussi voulu élever des chameaux, et contre toute attente on y a réussi. Les chameaux s'y trouvent dans d'excellentes conditions. Maintenant, on cherche à acclimater le chameau en Amérique, notamment au Mexi-

que. Depuis 1858, cent chameaux font la route à travers le désert, depuis le Mississipi jusqu'à l'océan Pacifique. Le gouvernement de Bolivie en a fait venir pour les Cordillères ; à Cuba, il y en avait 70 en 1841.

On élève beaucoup de dromadaires, dans tout le nord et l'est de l'Afrique. Plusieurs tribus arabes en possèdent des mille et des centaines de mille. Dans le Soudan, j'ai connu des chefs qui possédaient de 500 à 2,000 chameaux ; dans les steppes du Kordofahn, j'en vis paître un troupeau d'au moins 250,000 têtes. Plusieurs milliers sont employés sur la seule route du désert entre Korosko et Abou-Hammed, en Nubie. Avant la construction du chemin de fer, six cents chameaux faisaient chaque jour le trajet entre le Caire et Suez. A l'arrivée de la malle des Indes orientales, on voit des caravanes de deux à trois cents animaux sortir pendant plusieurs heures de suite des portes d'une ville. On ne peut estimer le nombre des chameaux qui sont sur les grandes routes du désert, entre les pays du Niger et le nord de l'Afrique. La tribu des Tibbo en possède plusieurs centaines de mille ; les Berbères en ont plus d'un million. Dans l'Arabie Heureuse et dans l'Arabie Pétrée, on élève beaucoup de chameaux, surtout dans le Nedjed. Ce pays en fournit la Syrie, l'Hedjaz, l'Yémen ; chaque année, il en livre plusieurs milliers en Anatolie. Le nombre des chameaux qui périssent tous les ans dans le désert est innombrable ; mais on peut s'en faire une idée quand on le traverse. Dans le désert de Nubie, comme dans le Bahiouda, je vis, le long des routes, des squelettes de chameaux, serrés les uns à côté des autres, sur plusieurs lieues d'étendue ; ils servent en quelque sorte à indiquer le chemin aux voyageurs. Le désert est la patrie et le lieu de naissance du chameau ; c'est aussi son lit de mort et son tombeau ; le nombre de ceux que l'on abat n'est pas à considérer par rapport à ceux qui périssent ainsi sur les routes.

Mœurs, habitudes et régime. — Le chameau a une nourriture exclusivement végétale, et il n'est nullement difficile pour ses aliments. On peut dire que la sobriété est sa plus grande qualité. Il se contente des fourrages les plus mauvais. Pendant plusieurs semaines, il ne se nourrira que des plantes les plus sèches et les plus rabougries du désert, d'herbes tranchantes, de branches à demi desséchées. Au besoin, il se contente d'un vieux panier, d'une natte tressée avec des feuilles de palmier. Dans le Soudan oriental, il faut protéger contre les cha-

meaux, par une haie d'épines, les huttes des indigènes, qui ne sont formées que d'une mince charpente, recouverte de gazon ; ils les mangeraient jusqu'aux fondations. Les piquants, les épines les plus acérées ne blessent pas la bouche du chameau. Plus de cent fois, j'en ai vu avaler des branches de mimosas, toutes hérissées de piquants qui sont, on le sait, assez aigus pour traverser même le cuir des semelles de souliers. Plusieurs fois, à la chasse, nous en fîmes l'expérience : une de ces épines traversa ma semelle, me blessa le gros orteil, et se ficha dans le cuir du dos de ma chaussure ; ce sont ces piquants que le dromadaire mâche impunément. Le soir, la caravane fait halte, on lâche les chameaux pour les laisser eux-mêmes chercher leur nourriture ; ils vont d'arbre en arbre et mangent toutes les branches qu'ils peuvent atteindre. Ils les cassent avec leurs lèvres, très-adroitement, puis les avalent, malgré toutes les épines. Ils aiment surtout les aliments savoureux ; ils se répandent dans les champs de durrah, et y causent de grands ravages ; ils mangent les pois, les fèves, les vesces ; ils sont très-friands de grains. Dans les voyages à travers le désert, où il faut diminuer la charge autant que possible, chaque Arabe n'emporte avec lui qu'un peu de durrah ou d'orge ; chaque soir, il en donne une ou deux poignées à son chameau. Dans les villes, on nourrit ces animaux de fèves ; dans les villages, de gazon desséché ou de paille de durrah. Ils paraissent cependant préférer les feuilles des arbres et des buissons ; comme les girafes, on les voit toujours se diriger vers les arbres.

S'il a à manger des herbes succulentes, s'il n'est ni trop chargé ni forcé, le chameau peut rester des semaines entières sans boire. Les nomades du désert de Bahiouda ne s'inquiètent souvent pas de tout un mois du sort de leurs chameaux ; ils les laissent se choisir eux-mêmes les pâturages, et souvent, pendant tout ce temps, ces animaux se contentent, pour apaiser leur soif, de la rosée et du suc des plantes. Il en est autrement pendant la sécheresse. On a dit et répété qu'un chameau pouvait rester de quinze à vingt jours sans boire ; mais ce n'est là qu'une fable. En décembre 1847 et janvier 1848, je traversais le désert de Bahiouda ; pendant le voyage, qui dura huit jours, nos chameaux ne reçurent pas une goutte d'eau ; mais il y avait, à ce moment encore, beaucoup de plantes vertes, et nos animaux s'en trouvèrent très-bien. Deux ans plus tard, au mois de juin, je fis le même chemin ; les chameaux eurent à souffrir

de la faim et de la soif ; bien qu'abreuvés le quatrième jour, ils étaient tellement épuisés, au sixième et au septième, qu'ils tombaient sous nous, et que nous eûmes les plus grandes peines à les amener jusqu'au Nil, et encore dûmes-nous en décharger quelques-uns, pour pouvoir les monter. Par la chaleur brûlante de l'été d'Afrique, un chameau en voyage doit être bien nourri et suffisamment abreuvé ; tous les quatre jours, au moins, il doit avoir trente ou quarante heures de repos. Ce n'est que dans des cas exceptionnels qu'ils souffrent ainsi de la soif, lorsqu'on trouve tarie, par exemple, une fontaine à laquelle on comptait s'abreuver. Autrefois, on cherchait à expliquer cette sobriété du chameau par une conformation particulière de son estomac. On croyait que les grandes cellules des deux premiers compartiments de cet organe étaient des réservoirs d'eau ; mieux encore, dans d'anciennes descriptions de voyage, et surtout dans les ouvrages de compilation, on lit que, dans le désert, des voyageurs mourants de soif trouvent encore de l'eau dans l'estomac du chameau. Je doutais déjà de l'exactitude de ce récit, mais je m'en suis encore informé auprès des chameliers ; aucun n'avait connaissance d'un pareil conte ; un mensonge aussi grossier était nouveau pour eux. Plus tard, lorsque j'ai vu abattre des chameaux qui avaient été abreuvés la veille, je me suis convaincu qu'il était complètement impossible de boire de l'eau mêlée pendant des jours entiers aux aliments et au suc gastrique. Le chameau a déjà une odeur repoussante ; mais une pareille bouillie stomacale répugnerait même à un homme à demi mort de soif ; l'odeur d'un estomac de chameau fraîchement ouvert, est insupportable.

Il est très-amusant de voir arriver près d'une fontaine ou d'une rivière des chameaux fatigués, épuisés, affamés. Quelque stupides qu'ils soient, ils n'oublient cependant pas les endroits où ils ont déjà été abreuvés. Ils lèvent la tête, clignent des yeux, aspirent l'air, penchent les oreilles en arrière, se mettent aussitôt à courir, et l'on est obligé de se cramponner à la selle pour ne pas tomber. Arrivent-ils à la fontaine, ils se poussent les uns les autres, cherchent à s'écarter par leurs horribles hurlements. A la sortie du désert de Bahiouda, trois de nos chameaux arrivèrent à un canal d'irrigation, alimenté par une roue hydraulique, et où coulait un ruisseau d'un assez bon débit ; ils s'y arrêtaient, et, pendant trois minutes, burent littéralement toute l'eau qui coulait dans le fossé. Leur

corps se gonfla immédiatement, et pendant la course, l'eau, accumulée dans leur estomac faisait un bruit semblable à celui que fait un tonneau à demi rempli d'eau. Durant la saison des pluies, les Arabes du Soudan oriental dissolvent de la terre salée ou du sel dans de petits étangs, où ils abreuvèrent leurs chameaux. Le sel augmente l'appétit du *vaisseau du désert*, et sa bosse croît rapidement.

Il est à remarquer que les chameaux sont plus ou moins sobres suivant leur éducation. Ils se laissent gâter facilement, et deviennent alors complètement hors d'usage. Les chameaux du Soudan et ceux du désert sont habitués, dès leur jeunesse, à n'être abreuvés que tous les quatre ou six jours, on ne les nourrit qu'avec les quelques herbes sèches qui poussent dans leur patrie ; aussi valent-ils mieux pour les voyages à travers le désert que ceux nés plus au nord, surtout dans les régions cultivées, où le boire et le manger ne manquent jamais. Les premiers sont plus petits et plus maigres ; ils sont tout autres que ceux de l'Égypte et de la Syrie : ceux-ci ne peuvent leur être comparés ; ils ne servent que de bêtes de somme, et ne peuvent être utilisés pour de longs voyages.

A voir un chameau au repos, on ne croirait pas qu'il puisse rivaliser de vitesse avec le cheval. Et cependant rien n'est plus vrai. Les chameaux des steppes et du désert sont les plus rapides à la course ; ils parcourent, d'une traite, un espace considérable, aussi facilement que nul autre animal domestique. De vieux chameaux paraissent lourds, et ne vont qu'au pas ou au trot ; mais l'allure à l'amble des chameaux de selle est légère et assez gracieuse. D'ordinaire, ils marchent lentement, en avançant et reculant la tête : rien n'est plus laid à voir. Mais une fois mis au trot, un chameau de bonne race paraît beau et léger. Un chameau de somme, pesamment chargé, parcourt six lieues en cinq heures, et marche sans s'arrêter de cinq heures du matin à dix heures du soir ; un bon chameau de selle parcourt facilement un espace triple. La riche imagination des Bédouins se plaît à exagérer encore cette vitesse. Les chameaux de selle les plus légers sont connus en Afrique sous le nom d'*hedjihm* ou chameaux des pèlerins ; ceux qui les montent, sous celui d'*hedjahn* ; mais le nom d'Hedjin s'applique surtout aux coursiers, qui parcourent en peu de temps des espaces incroyables. On vante les chameaux dressés aux environs d'Esneh dans la Haute-Égypte, et plus encore les incomparables *Bischarins* du Soudan oriental. C'est sur un

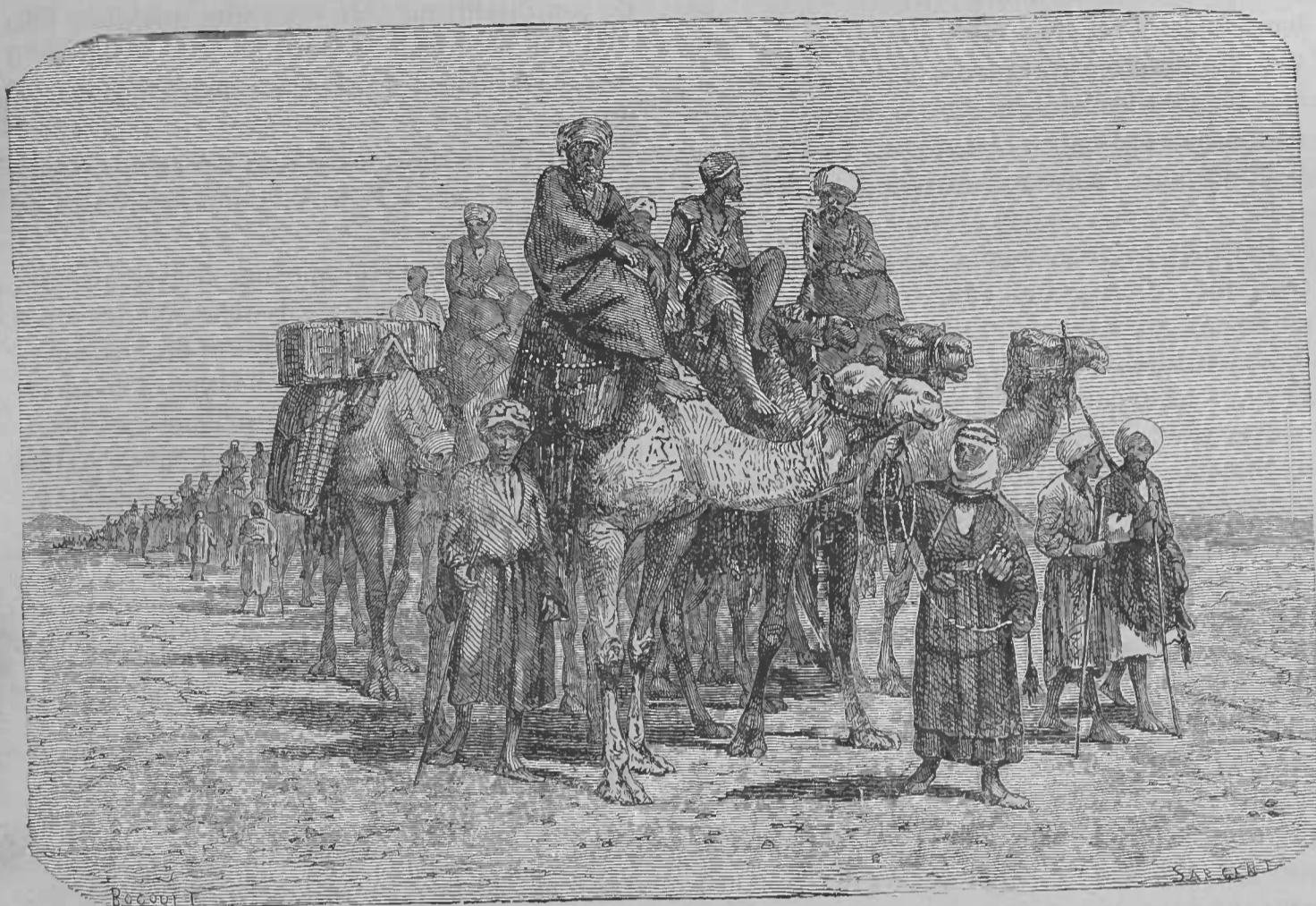


Fig. 222. Le dromadaire. — Caravane dans le désert, d'après des photographies prises en Egypte. (Collection de M. H. B.)

hedjihn que Mohammed-Ali prit la fuite, et arriva du Caire jusqu'à Alexandrie en douze heures : la distance de ces deux villes est de plus de 200 kilomètres. En Égypte et en Nubie, on appelle dizainiers (*achrari*) les chameaux qui parcourent en un jour dix mahadas ou stations de caravanes ; on les estime fort, car les mahadas sont éloignées l'une de l'autre de 16 à 20 kilomètres. Un *achrari* courut d'Esneh à Geneh, et devait revenir à son point de départ, mais il était tellement épuisé qu'il mourut à une vingtaine de kilomètres du lieu qu'il devait atteindre. Il avait parcouru en 9 heures 200 kilomètres, et traversé deux fois le Nil, ce qui lui avait bien fait perdre une heure. Aucun cheval ne soutient une pareille course. Au commencement, le cheval devance le chameau, mais bientôt celui-ci le rejoint et le dépasse de beaucoup à son tour, sans changer son allure. Si l'on fait reposer un chameau pendant la grande chaleur, mais que, sauf cette halte, on marche du matin au soir, on peut parcourir facilement en 16 heures de course, 160 kilomètres. Un bon chameau, bien nourri et bien abreuvé, supporte de pareilles fatigues, trois et

BREHM.

même quatre jours sans se reposer. On peut donc, avec un seul chameau, en quatre jours, faire 640 kilomètres.

Il n'y a que les chameaux mal élevés et rétifs qui prennent le galop. Les Arabes demandent trois choses chez un bon chameau : qu'il ait le dos mou, qu'il n'ait pas besoin du fouet, qu'il soit muet lorsqu'il se lève et se couche. Ce n'est guère que celui qui a eu beaucoup affaire à ces animaux, qui comprend l'importance de ces conditions.

Un chameau de somme est la bête la plus horrible qu'on puisse imaginer. Avec son allure à l'amble, son cavalier est ballotté d'avant en arrière, de droite à gauche. On ne peut mieux se figurer ces mouvements, qu'en les comparant à ceux d'un magot chinois ; c'est de cette façon que l'homme est promené sur sa selle. Au trot, il en est autrement, si le cavalier sait bien maîtriser sa bête. Le ballotement à droite et à gauche disparaît, à mesure que les mouvements de l'animal sont plus rapides, et si l'on se tient bien en selle, on n'est pas plus secoué que sur un cheval. Mais le galop est encore plus insupportable

que le pas. Lorsqu'il est très-excité, un chameau peut prendre cette allure ; il ne la soutient pas longtemps, il est vrai, mais il n'en a pas besoin ; car, d'ordinaire, avant trois minutes le cavalier est à terre et le chameau s'en va ensuite, joyeux, de son pas ordinaire. Aussi, les Arabes ont-ils habitué leurs chameaux de selle à n'aller qu'au trot.

Dans les pays de montagnes, le chameau ne peut être d'un grand emploi ; il ne sait pas grimper, et lorsqu'il est chargé, il ne peut descendre qu'avec beaucoup de prudence. Dans l'eau, il est encore plus maladroit. Lorsqu'on l'y chasse pour l'abreuver, comme on le fait dans le Soudan, il oppose déjà une résistance furieuse. C'est bien autre chose, quand il lui faut traverser une rivière. Les habitants des bords du Nil sont souvent obligés de faire passer leurs chameaux d'une rive à l'autre, et ils emploient un procédé dont un Européen s'irrite à bon droit. Le chameau ne sait pas se soutenir sur l'eau, et descend au fond comme un sac de plomb, et cependant il lui faut nager ; car il n'y a dans le pays que des canots où on ne peut le faire entrer. Les Arabes lui passent un nœud coulant à la tête et à la queue, de façon cependant à ne pas l'étrangler, et on le conduit ainsi à l'eau. Deux ou trois autres le poussent à coups de fouet. L'animal voudrait hurler, le nœud coulant lui coupe la voix ; il voudrait s'enfuir, ses liens le retiennent ; au besoin, on lui serre le museau ; bon gré, mal gré, il entre dans l'eau. Lorsqu'il perd pied, on voit combien sa situation lui semble désagréable ; ses naseaux sont béants, ses yeux sortent de leurs orbites, ses oreilles s'agitent convulsivement. Un Arabe monté sur un canot le prend par la queue, un autre lui tire la tête hors de l'eau afin qu'il puisse un peu respirer ; et ainsi se fait la traversée. Arrivé à la rive opposée, le chameau court d'ordinaire comme un furieux, et ce n'est que lorsqu'il est bien convaincu qu'il est de nouveau sur la terre ferme, qu'il retrouve sa tranquillité.

La voix du chameau est un hurlement vraiment affreux, difficile à décrire. Grondements, grognements, cris, beuglements, rugissements, tout y est mêlé.

De ses sens, l'ouïe est le plus développé, quoique ses petites oreilles ne paraissent pas des organes très-parfaits ; la vue est moins bonne ; l'odorat est mauvais. Le toucher paraît assez délicat, et le goût, s'il n'est pas très-développé, existe cependant.

Il faut considérer le chameau comme un ani-

mal stupide. Rien ne vient témoigner en faveur de son intelligence. Je veux citer quelques faits à l'appui de mon dire. Pour juger le chameau, il faut le voir dans les circonstances où il peut faire preuve d'intelligence ; en deux mots, il faut le voir à l'œuvre. Portons-nous à cet effet en esprit dans un village, à l'entrée d'une des routes du désert.

Les chameaux de somme sont arrivés la veille ; de l'air le plus innocent, ils mangent les murs d'une cabane de chaume, que les propriétaires, absents en ce moment, ont négligé d'entourer d'une haie d'épines. Les chameliers sont occupés à faire peser les ballots ; ils crient de toutes leurs forces, et avec une telle fureur apparente, qu'on craint à chaque instant de voir se commettre un assassinat. Quelques chameaux les accompagnent de leurs hurlements ; les autres sont encore silencieux, ils ont l'air de dire : « Notre temps n'est pas encore venu, mais il va venir ! »

Et il vient en effet. Le soleil marque le moment de la prière de midi. De tous côtés, arrivent des hommes à la peau brunie, pour chercher leurs chameaux, en train de dévorer une maison, ou de causer quelque autre dégât. Chaque chameau est conduit devant la charge qui lui est destinée, et est prié d'une voix rauque, appuyée de quelques coups de fouet, de se mettre à genoux. Il obéit, mais avec résistance ; il prévoit toute une suite de jours malheureux. Il hurle de toute la force de ses poumons ; il refuse de présenter son dos. Le juge le plus favorable chercherait en vain un éclair de douceur dans ses yeux farouches. Il se soumet cependant à la nécessité, non pas avec obéissance et résignation, non pas avec patience et magnanimité, mais avec tous les signes de la colère, roulant les yeux, grinçant des dents, poussant, frappant, mordant. Il fait entendre tous les sons les plus discordants, sans s'inquiéter ni de leur timbre, ni de leur rythme ; il mêle ensemble majeur et mineur ; il massacre impitoyablement tout son conservant quelque semblant d'harmonie ; il dénature toutes les notes que lui a données la nature. Enfin, ses poumons paraissent épuisés ; mais non ! il n'a fait que changer de voix et prendre un ton plus plaintif. La rage qui remplissait le cœur de ce charmant animal, paraît avoir fait place à des sentiments de douleur, il semble faire des réflexions sur l'esclavage et sur ses tristes conséquences. Les rugissements se sont transformés en plaintes. Je ne suis pas un des poètes élé-

giaques et larmoyants de notre époque, je ne puis que mal exprimer ma pensée ; mais il me semble que le chameau, dans sa profonde douleur, se rappelle les beaux temps de l'âge d'or, où l'homme ne chargeait encore aucun fardeau sur sa bosse qui pouvait s'élever fièrement, où il parcourait joyeux et content les plaines toujours verdoyantes de son Éden. Ses plaintes lamentables ébranleraient une pierre ; mais le cœur du chamelier est plus dur que la pierre ; l'oreille du bourreau est sourde aux témoignages de la douleur profonde qu'exprime le malheureux animal. Un des chameliers s'assied sur les jambes de ce doux agneau, lui saisit fortement le museau, et exerce sur cette partie sensible une pression plus ou moins vigoureuse. Il juge à propos de protéger ses membres contre les morsures de l'animal ; il assure qu'un chameau furieux est le pire des animaux ; mais en toute justice, je dois prendre ici le parti du chameau. Comment ! Cet animal peut à peine bouger ; il est chargé d'un faix que porterait au plus un éléphant, il doit marcher avec sa charge des jours entiers ; il se plaint d'un tel sort, et un homme lui ferme les naseaux, lui enlève l'air dont il a besoin ! De pareils traitements feraient d'un ange un diable, et un chameau n'a jamais eu la prétention d'avoir quelque chose de la patience d'un ange. Qui s'étonnera, s'il témoigne son mécontentement en agitant fortement la tête ? Qui lui fera un crime de mordre, de donner des coups de pied, de se lever, de jeter bas son fardeau, de chercher à s'échapper, de hurler à vous crever le tympan ? Et néanmoins les Arabes lui reprochent ces signes de colère, pourtant si justifiés. Eux qui traitent tous les animaux en mahométans, ils lui crient : « Que Dieu maudisse, toi, ton père et ta race, chien, cochon ! (Allah inhal-ek, bouk, oualdin-ek, ia kelb ; hallouf !) Ils lui donnent des coups de pied, des coups de fouet, et aux prières les plus instantes, aux plaintes les plus saisissantes, à la colère la plus profonde, ils n'opposent que mépris et risées.

On lâche le museau, on prend le fouet ; le chameau doit se lever. Encore une fois, il pousse un cri pour exprimer toute sa colère, tout son dédain pour l'homme ; puis il se tait tout le reste du jour, plein sans doute du sentiment de sa grandeur et de son élévation. Il regarde comme au-dessous de lui de faire voir à l'homme la douleur dont ses indignes traitements l'ont rempli, et, jusqu'au soir, il marche silencieux, sans pousser un soupir. Mais, au moment de se cou-

cher, de se laisser décharger, il soulage encore son cœur, il lâche encore une fois la bride à sa colère.

Voilà comment se comporte le chameau, quand on le charge et quand on le décharge. Encore aujourd'hui, je me reproche d'avoir méconnu le noble caractère de cet animal, d'avoir blâmé aussi inconsidérément ces manifestations d'une colère trop fondée, d'un désir de vengeance trop naturel.

Je crois m'être bien mis au point de vue du chameau, et avoir ainsi prouvé mon impartialité. Mais il est juste aussi de nous mettre au point de vue de l'homme. Les choses ici deviennent un peu différentes. On ne peut nier que le chameau ne soit admirablement doué pour mettre l'homme continuellement en colère. Je ne connais aucun autre animal qui, en cela, lui soit comparable. A côté de lui, un bœuf est une créature charmante ; un mulet, qui pourtant réunit les défauts de tous les métis, est un animal on ne peut plus doux ; un mouton est prudent, un âne est aimable.

Bêtise et méchanceté vont d'ordinaire ensemble ; si l'on y ajoute la paresse, la stupidité, une mauvaise humeur continuelle, l'entêtement et l'obstination, la répugnance à toute chose raisonnable, la haine ou l'indifférence vis-à-vis de son gardien et de son bienfaiteur, et mille autres défauts encore ; si on les réunit tous, développés à leur maximum chez une même créature, l'homme qui a affaire à elle peut à bon droit devenir furieux. L'Arabe soigne ses animaux domestiques comme ses enfants ; mais le chameau le met souvent en colère. On le comprend bien quand soi-même on a été jeté à bas d'un chameau, trépigné, mordu, abandonné dans les steppes ; quand des jours, des semaines entières, cet animal vous a continuellement excité avec une persévérance et une patience remarquables ; quand on a essayé tous les moyens de dressage et d'amélioration, qu'on a dépensé en vain tous les jurons qui peuvent rafraîchir la tension électrique de l'âme.

Le chameau répand une odeur auprès de laquelle celle du bouc est un parfum ; il écorche l'oreille par ses hurlements, il blesse l'œil par la vue de sa tête, de son long cou. Mais tout cela n'est pas à considérer. Ce que je veux relever, c'est que, intentionnellement, il résiste à toutes les volontés du chamelier. De tous les milliers de chameaux que j'ai pu observer dans mes voyages en Afrique, je n'en ai vu qu'un qui montrait quelque attachement à son maître : tous les

autres ne travaillaient que forcés et contraints.

La seule qualité qu'ait le chameau, c'est sa sobriété. Son intelligence est très-bornée : il ne témoigne ni amour, ni haine ; il est indifférent à tout, si ce n'est à sa nourriture et à son petit. Il est irrité dès qu'il s'agit de travailler ; s'il voit que sa colère ne lui sert à rien, il se soumet au travail avec l'indifférence qu'il apporte à toute autre chose. Il est méchant et dangereux, quand il est en colère. Sa lâcheté est sans bornes. Le rugissement d'un lion suffit pour disperser une caravane ; chaque chameau dans ces circonstances jette bas sa charge et s'enfuit. Le hurlement d'une hyène l'épouvante ; un singe, un chien, un lézard lui font peur. Je ne connais nul animal avec lequel il vive en amitié. L'âne est en assez bons rapports avec lui, mais l'amitié n'y a aucune part. Le cheval semble voir en lui l'animal le plus laid. De son côté, le chameau paraît regarder tous les autres animaux avec la même mauvaise humeur qu'il regarde l'homme.

Mais de tous les défauts du chameau, le pire est son obstination. Il faut avoir monté un chameau des journées entières pour savoir jusqu'où elle peut aller. L'homme inexpérimenté a assez à faire pour monter et se tenir sur son chameau ; quand l'animal devient têtu, c'est fini : il n'y a alors qu'une personne expérimentée qui puisse rester en selle. Y monter est déjà difficile ; car en sautant sur la selle il faut savoir s'y maintenir. L'animal profite de ce moment, pour montrer toute sa désobéissance. Le cavalier veut aller au sud, il est sûr que le chameau se dirigera vers le nord ; il veut trotter, le chameau ira au pas ; il veut aller au pas, il trottera. Et malheur à lui, s'il ne sait bien se tenir, s'il ne sait maîtriser sa bête ! Il a beau tirer les brides, renverser au chameau la tête en arrière, celui-ci n'en courra que plus furieusement. Il doit se tenir solidement, afin que le chameau ne le fasse pas sauter et qu'il ne se trouve pas sur son cou, en avant de la selle. Cet animal charmant est trop pointilleux pour supporter une pareille infraction à toutes les règles de l'équitation. Les mauvais traitements qu'il a dû essuyer depuis le temps de sa domestication l'ont rendu grognon et impatient. Il voit la malaadresse de son cavalier, et cherche à s'en débarrasser. Un cri de colère s'échappe de sa bouche et il s'élançe ; tout ce qui tient à la selle, tapis, outres, armes, etc., est jeté en bas, et le cavalier ne tarde pas à les suivre. Puis le chameau cherche à échapper à toute sujétion et entre dans le désert. Malheureusement

pour lui, les chameliers sont prêts à parer à tous ces accidents. A l'instant, ils sont à ses trousses ; ils courent, ils rampent, ils cherchent à s'approcher de lui, ils prient, ils attirent, ils flattent, jusqu'à ce qu'ils l'aient saisi par les rênes ; mais alors leur âme se révèle dans toute sa noirceur. D'un bond, ils sont en selle, ils domptent l'animal, suivent ses traces, ramassent les objets perdus, font agenouiller le chameau, le rouent de coups et le chargent à nouveau. On comprend les soupirs que de tels traitements arrachent à notre animal. S'ils ne peuvent l'attraper, des centaines d'autres, complètement désintéressés, sont toujours prêts à saisir un chameau errant, et, en suivant ses traces, à le ramener à son point de départ. Un Arabe ne s'empare jamais d'un chameau fugitif avant d'avoir au moins essayé de le rendre à ses possesseurs légitimes.

Pour exprimer en deux mots mon opinion je dirai : le chameau est au-dessous de tous les autres animaux domestiques ; il n'a rien pour lui du côté de l'intelligence, et ne sait que rendre l'homme furieux.

On a combattu de divers côtés cette appréciation ; je la maintiens cependant et en certifie la vérité. Le temps qui s'est écoulé a un peu adouci mes souvenirs, je l'avoue ; mais, en somme, ma description est exacte, et je ne me laisserai contredire que par quelqu'un qui aura, aussi longtemps que moi, eu affaire aux chameaux ; qui en aura autant été maltraité. Dans mon dernier voyage à l'Habesch, je me suis convaincu encore une fois que je n'avais pas trop chargé la peinture du noble vaisseau du désert.

Au temps du rut, le chameau est encore plus laid qu'à l'ordinaire. Ce temps varie suivant les localités. Dans le nord, c'est de janvier à mars ; car il dure de huit à dix semaines. A ce moment, le chameau mâle est quelque chose d'horrible. Il est inquiet ; il hurle, il mord, il donne des coups de pied à son maître et à ses compagnons. On est obligé de lui mettre un anneau nasal et une muselière, pour prévenir des malheurs : et j'en ai vu arriver. Un de mes chameliers chargeait un chameau, lorsque celui-ci le saisit au coude droit, et lui broya l'articulation d'un seul coup de dents ; il en fut estropié pour toute sa vie. On connaît des exemples de chameaux qui ont tué des hommes.

L'inquiétude de l'animal augmente de plus en plus ; il perd l'appétit, il grince des dents, et dès qu'il voit un chameau, surtout une chamelle, il ouvre la bouche et pousse au dehors de la gueule une vessie membraneuse rouge, horrible à voir,

qui rentre et disparaît par l'inspiration. Il crie, il gronde, il grogne, il hurle de la manière la plus épouvantable. La vésicule pharyngienne est un organe propre au dromadaire mâle adulte; c'est comme un voile de la partie antérieure du palais. Chez le jeune mâle, elle ne sort pas de la bouche; chez le vieux, elle a une longueur de 38 à 40 cent. et peut atteindre le volume d'une tête d'adulte. Quelquefois on remarque des vésicules des deux côtés de la bouche; le plus souvent, il n'y en a qu'une et d'un seul côté. En sortant cet organe qui se gonfle de plus en plus et où apparaissent les vaisseaux qui s'y ramifient, l'animal renverse sa tête en avant, crie, gronde, bave. A chaque inspiration, cette vésicule se vide; ce n'est plus qu'un sac arrondi, qui rentré dans la bouche, mais en ressort un instant après. L'animal ramasse son urine avec sa queue, s'en arrose et en arrose les autres. Les glandes cervicales sécrètent abondamment et exhalent une odeur effrayante. A la première occasion, le chameau s'enfuit et s'enfonce dans le désert.

Un chameau mâle suffit à six ou huit femelles; Santi porte ce nombre à vingt et même à trente, ce qui est peut-être exagéré. L'étalon ne supporte pas de rival. Deux mâles qui se trouvent réunis au même troupeau pendant le rut, se battent à outrance à coups de dents et à coups de pied.

Au bout de onze ou treize mois, la chamelle ou *naedje*, comme l'appellent les Arabes, met bas un seul petit. C'est, relativement, une charmante créature, qui, comme tous les jeunes animaux, a quelque chose de comique et de gai. Il naît les yeux ouverts et le corps couvert d'un poil assez long, mou, épais et laineux. Dès qu'il est sec, il suit sa mère, qui lui témoigne beaucoup d'amour. Sa bosse est très-petite; ses callosités sont à peine indiquées. Il est plus grand qu'un poulain nouveau-né, sa hauteur étant d'environ 80 cent. Au bout d'une semaine, il a déjà plus de 1 mètre. A mesure qu'il croît, sa laine devient plus longue et plus épaisse; le jeune chameau ressemble un peu à l'alpaca. Quand deux chamelles se rencontrent avec leurs petits, ceux-ci jouent ensemble, et leurs mères les encouragent par leurs murmures, les suivent partout partout où ils vont. Pendant tout un an, la chamelle allaite son petit, et, au besoin, le défend avec un courage incroyable. Il faut remarquer que celui-ci n'est jamais soigné que par sa propre mère; les autres chameaux sont trop indifférents.

Au commencement de la seconde année, les

Arabes sèvent les jeunes chameaux; ils les éloignent de leur mère. Dans certains endroits, on plante dans le nez du jeune une pointe acérée, qui blesse la mamelle de la nourrice, laquelle éloigne son petit. Peu de jours après la mise bas, on se sert de nouveau de la chamelle; son petit trotte alors derrière elle. On emmène aussi dans les voyages les jeunes chameaux sevrés, pour les habituer de bonne heure aux longues marches.

Suivant que le chameau est plus ou moins beau, on le dresse, lorsqu'il a atteint l'âge de deux ans, pour en faire une bête de selle ou de somme. Dans les endroits où les chameaux sont très-abondants, on ne s'en sert qu'à l'âge de quatre ans. Les chameaux de selle sont dressés par les enfants du maître, qui y prennent un grand plaisir. Le dressage est très-facile. On met au chameau une selle légère, et l'on attache un nœud coulant autour de son museau. Le jeune cavalier monte en selle et met l'animal au trot; celui-ci prend-il le galop, il l'arrête, le fait coucher et le bat; va-t-il au pas, il l'excite par des cris, des coups de fouet, et cela jusqu'à ce qu'il soit habitué à partir au trot, dès que son cavalier l'a enfourché. A la fin de la quatrième année, le chameau est dressé et on s'en sert pour les voyages. Un bon chameau de selle doit, en trotant, écarter les jambes, et secouer son cavalier le moins possible. Dans ce cas, l'Arabe dit qu'on peut boire sur son dos une tasse de café, sans en renverser une goutte. La bête ne doit pas être têtue; elle doit, en un mot, remplir les trois conditions dont j'ai déjà parlé.

Le harnachement du chameau est tout particulier. La selle ou *serdj* est formée par un siège en forme de conque, qui est placé sur le sommet de la bosse, qu'il dépasse d'environ 30 cent. Il est soutenu par quatre coussins, placés sur les deux côtés de la proéminence dorsale, car celle-ci ne doit pas être comprimée. La selle est maintenue par trois fortes et larges sangles, dont deux passent sous le ventre, et une en avant du cou. Deux boutons sont à la selle, en avant et en arrière; on y suspend les ustensiles de voyage. La bride est formée par un cordon de cuir, finement tressé, emprisonnant le museau de l'animal comme un licou; en la tirant, on serre la bouche. Tous les chameaux de selle ont en outre un bridon, consistant en une mince lanière de cuir qui traverse les naseaux. On ne leur met pas de mors. Le cavalier porte des bottes molles, longues, sans éperons; des pantalons étroits, une veste courte, à manches larges, la ceinture, la ca-

lotte rouge et l'épaisse couverture de laine des Bédouins, dont il s'enveloppe la tête par la grande chaleur. Quelques-uns mettent par-dessus le burnous blanc. Au poignet droit est suspendu le fouet, qui est remplacé, dans le nord-est de l'Afrique, par une lanière arrondie de peau de rhinocéros. Ainsi vêtu, le hedjahn s'approche de son chameau. Il pousse un cri guttural inimitable, tire la bride en arrière; l'animal fléchit les genoux; le même cri le fait rester tranquille; de la main gauche, il saisit la bride aussi court que possible, et de la main droite le pommeau de la selle, puis il avance prudemment la jambe droite sur la selle, se cramponne des deux mains au pommeau, et se glisse en selle très-rapidement. Il faut pour cela une grande dextérité. Le hedjahn n'attend pas que son cavalier soit bien assis; dès qu'il sent le moindre poids, il se dresse par trois secousses rapides. Avant que le hedjahn se soit assis, le chameau s'est soulevé sur les poignets, il étend ensuite ses jambes de derrière, et enfin se dresse sur ses jambes de devant. Ces mouvements se font si brusquement que celui qui monte pour la première fois est jeté en avant de la selle à la seconde secousse, et tombe sur le cou de la bête ou à terre. Il faut une certaine habitude pour résister à ces secousses et demeurer en selle. Les voyageurs anglais se servent de petites échelles, pour monter sur le chameau, ou bien ils suspendent aux deux côtés de la selle des paniers, où deux personnes peuvent prendre place. C'est un spectacle curieux, qui rappelle le bon vieux temps où l'on promenait de village en village un chameau avec des singes. Les femmes sont mises dans des litières, qui sont portées par deux chameaux, ou attachées de chaque côté du chameau. Les personnes habituées au pays montent à chameau comme je l'ai dit et jouissent de tous les agréments de cette manière de voyager. On s'habitue rapidement à cette façon de chevaucher, quoique l'on soit assis très-haut, comme sur une chaise, et que l'on soit forcé de faire tous ses efforts pour se tenir avec les jambes croisées sur la nuque du chameau. A la selle sont pendus des sacs renfermant la poudre et les balles, les armes, les fontes, un sac de dattes et le simsemie, une outre de cuir raide, ayant une ouverture fermée par un bouchon. La selle est recouverte d'un tapis à longs poils, rouge vif ou bleu. On a ainsi avec soi toutes les choses nécessaires pour le voyage, et l'on peut marcher aussi vite que l'on veut.

Quand les caravanes vont lentement (*fig. 222*), en suivant leur route habituelle, on s'arrête dans

les endroits où l'on n'a pas à craindre une attaque des Bédouins; d'autres fois, avec son hedjahn, on devance les chameaux de somme, pour se reposer pendant la chaleur sous une tente ouverte au vent. Vers midi, la caravane passe auprès du campement, et peu à peu disparaît à la vue. Le cavalier n'a pas besoin de se hâter, et peut laisser la caravane le devancer de quelques lieues. Après une longue halte, il se remet en selle, et, même avec un coursier ordinaire, il arrive avec elle au campement de nuit. De cette façon, l'on voyage sans trop de fatigue, tandis que si l'on suit les bêtes de somme, on n'arrive que brisé au campement.

Les chameaux de somme (*fig. 223*) portent un bât de bois ou *rauïe*, sur lequel on charge les fardeaux. Ce bât n'est maintenu que par la pression et par l'équilibre des deux parties de la charge, aussi l'animal peut-il le renverser facilement. Dans quelques localités seulement, on le maintient par une sangle et par des filets en écorce d'arbre, dans lesquels on enveloppe la charge. Quand on emploie le bât ordinaire, il faut préparer à part et d'avance chaque moitié de la charge. On serre ces charges avec des cordes, puis on les accouple et on les maintient à l'aide d'un morceau de bois. Autant que possible, la charge d'un côté doit avoir le même poids que celle du côté opposé. On met ces charges à une certaine distance l'une de l'autre; on fait coucher le chameau au milieu, on le tient solidement à terre, on soulève les deux fardeaux, que l'on relie par des liens, puis on fait lever l'animal.

On a dit et l'on répète encore que lorsqu'on charge un chameau plus qu'il ne peut porter, il reste couché, même quand on lui enlève son fardeau, et qu'irrité contre cette méchanceté de la part de l'homme, il attend la mort sans bouger; cela est parfaitement faux. Un chameau trop chargé ne se relève pas, parce qu'il ne le peut; l'allège-t-on, il se lève tout seul, ou après avoir reçu quelques coups. Il en est autrement quand il tombe sous son fardeau, dans le désert; ce n'est alors pas par entêtement, mais par épuisement qu'il reste couché pour toujours. Le chameau a un pas sûr et tranquille; en plaine, jamais il ne tombe, tant qu'il a toute sa force; mais tombe-t-il par suite des fatigues du voyage, c'est qu'il ne peut plus faire un pas. Dans le désert, on ne peut lui donner pour raviver ses forces ni boisson, ni nourriture: il ne se relève donc plus.

Pour traverser le désert, on ne met pas sur un chameau une charge de plus de 150 kilogram-

mes ; 200, si le voyage est court. Il n'en peut porter plus.

En Égypte, on imposait quelquefois de telles charges aux chameaux, que le gouvernement fut obligé de faire une loi, d'après laquelle le chargement ne pouvait dépasser 700 livres arabes, ou 319 kilogrammes. Pendant que j'étais en Égypte, mon ami et protecteur Latief-Pacha prouva à un fellah d'une manière frappante combien cette loi était sérieuse. Il était à ce moment gouverneur de la province de Siout, dans la Haute-Égypte ; il avait juridiction sur tous les cas. On le trouvait chaque jour dans le palais du gouvernement, dont la cour était traversée par la route qui va du fleuve à la ville. Les hautes portes de son divan, ou cour de justice, étaient toujours ouvertes à tout le monde, sans distinction. Un jour qu'il était assis à son tribunal, un chameau gigantesque, fortement chargé, entra en chancelant dans la salle d'audience.

« Que veut cet animal ? dit le bey : voyez, il est trop chargé ! Pesez sa charge. »

On le fit, et on trouva qu'elle était de 1,000 livres arabes. Peu après parut le propriétaire du chameau, qui vit avec stupéfaction ce dont il s'agissait.

« Ne sais-tu pas, s'écrie le bey, que tu ne peux mettre sur ton chameau que 700 livres, et non pas 1,000 ? La moitié de cette somme, en coups de bâton, te pèserait lourdement, comprends combien le double pèse à cet animal ! Mais par la barbe du prophète, et par Allah, le Tout-Puisant, qui a fait les hommes et les animaux frères, je te montrerai ce que c'est que de tourmenter un animal. Saisissez-le, et donnez-lui 500 coups de bâton ! »

L'ordre fut exécuté ; le fellah reçut les 500 coups.

« Va maintenant, dit le juge, et si ton chameau t'accuse encore, ton sort sera pire ! »

« Que le Seigneur te conserve, Excellence, et bénisse ta justice ! » dit le fellah, et il s'en alla.

Pour hâter la marche du chameau, le chamelier claque avec la langue, ou fait claquer son fouet dans l'air. Un bon chameau ne doit pas être frappé ; la voix doit suffire pour le guider. Dans plusieurs caravanes, on met à ces animaux des clochettes, dont le son paraît les exciter. Le chant les égaye, comme j'ai souvent eu occasion de le remarquer dans le désert. Quand le soir arrive, que fatigués et brûlés, les enfants de la Nubie semblent renaître à une nouvelle vie, des chants sortent de toutes les bouches ; les chameaux relèvent la tête, allongent les oreilles, et semblent

mettre plus d'entrain à leur marche. Dans les noces, les chameaux portent des litières formées de feuillage et de branches de palmiers, où sont quatre ou six femmes ; ils marchent avec un certain plaisir derrière les musiciens arabes, dont les instruments, datant de l'enfance de l'art, produisent un bruit infernal. Cet animal paraît donc avoir des sentiments pour autre chose que pour sa nourriture.

Le prix d'un bon chameau varie suivant les localités. Un excellent bischarin vaut, première main, de 300 à 450 francs de notre monnaie ; un chameau de somme ordinaire se paye rarement plus de 110 francs. D'après nos idées, ces prix seraient très-bas ; mais dans le Soudan, où l'argent a une très-grande valeur, ce sont de fortes sommes. Pour 40 francs, on peut acheter un jeune chameau, ou un chameau de qualité inférieure. Presque partout, le prix d'un chameau est le même que celui d'un âne ; dans le Soudan, un bon âne vaut plus que le meilleur chameau.

Maladies et ennemis. — Le chameau est exposé à diverses maladies ; mais ce n'est que tout à fait au sud, qu'elles apparaissent sous forme d'épidémies et enlèvent beaucoup d'animaux. Dans le nord, les coliques et la diarrhée sont les plus redoutables. Quelques chameaux sont pris d'une sorte de tétanos qui les emporte rapidement. Dans le Soudan, une mouche causerait, dit-on, la mort d'un très-grand nombre ; mais c'est probablement le climat, auquel ne peuvent résister ces animaux, qui est cause de cette mortalité. La plupart succombent dans leurs voyages ; un petit nombre seulement est abattu. La mort du dromadaire a quelque chose de poétique, qu'elle arrive sur le sable du désert ou à l'abattoir.

Dans le désert, le simoun est l'ennemi le plus terrible du chameau. L'animal connaît la chaleur qui précède la tourmente, il devient inquiet, anxieux ; quoique fatigué, il trotte aussi rapidement que possible. Le vent s'est levé ; à ce moment, on ne peut plus le faire avancer, il se couche, le derrière contre le vent, le cou allongé, la tête à terre. Il souffre autant que l'homme, qui, pendant le simoun, a ses membres brisés, et est épuisé comme après une longue maladie. Quand la tempête a passé, et que l'on charge de nouveau la pauvre bête, on voit combien chaque pas lui est douloureux. Sa soif est augmentée, sa faiblesse croît continuellement. Il tombe, et aucun cri, aucun coup de fouet ne peuvent le relever. L'Arabe le décharge et, le cœur attristé, l'œil peut-être baigné de larmes, l'abandonne à son triste



Fig. 223. Le Chameau. — Les bêtes de somme, d'après une photographie prise en Égypte. (Collection de M. H. B.)

sort. Lui aussi, le spectre de la soif le pousse en avant ; il ne peut rester près de sa bête. Une bonne gorgée d'eau, un peu de nourriture la sauveraient ; mais on est dans le désert, et après le passage du simoun qui a desséché l'eau dans les outres, on manque de boisson comme de nourriture. Le lendemain matin, le chameau n'est plus qu'un cadavre ; avant midi, déjà, ses ensevelisseurs, les vautours, planent au-dessus de lui ; l'un après l'autre ils s'abattent sur son cadavre ; un combat acharné se livre autour de lui, et à la nuit, le chacal affamé ou l'hyène avide trouvent encore mais à peine de quoi se rassasier.

La durée ordinaire de la vie du dromadaire, en Afrique, est de quarante et même cinquante ans. Santi a constaté que ceux que l'on élève en Toscane ne vivent pas plus de vingt-cinq à trente ans ; ceux que l'on soumet au travail auraient une vie moyenne de vingt ans.

Usages et produits. — Indépendamment des services qu'il en obtient comme bête de somme, l'homme retire encore du dromadaire des produits importants : il mange sa chair, boit son lait, et utilise sa peau et ses poils.

C'est un spectacle saisissant que de voir le boucher ordonner au chameau de s'agenouiller pour recevoir le coup de mort. Sans aucun pressentiment, il lui obéit, et à l'instant l'homme lui plonge dans la gorge son couteau, en criant par trois fois : « Allah akbar ! » Dieu est grand ! — D'ordinaire le coup est si profond et si bien dirigé que la moelle épinière est tranchée ; l'animal meurt immédiatement ; comme quand le simoun souffle au désert, il pose la tête à terre, et après quelques convulsions tout est fini. On le retourne alors, on lui fend le ventre, on le dépouille, et on se sert immédiatement de sa peau pour entourer la viande. Cette viande, à moins qu'elle ne soit fournie par de jeunes animaux, est dure, et de peu de valeur ; dans le Soudan, elle se paye à peine 12 centimes le kilogramme. D'après le général Daumas (1), on recherche partout la bosse (*deroua*) comme un mets délicieux. On n'utilise pas le sang.

Le lait des chamelles est précieux pour préparer les aliments et pour atténuer les effets per-

(1) Daumas, *Du chameau d'Afrique* (Bull. de la Soc. d'acclimatation, déc. 1854).

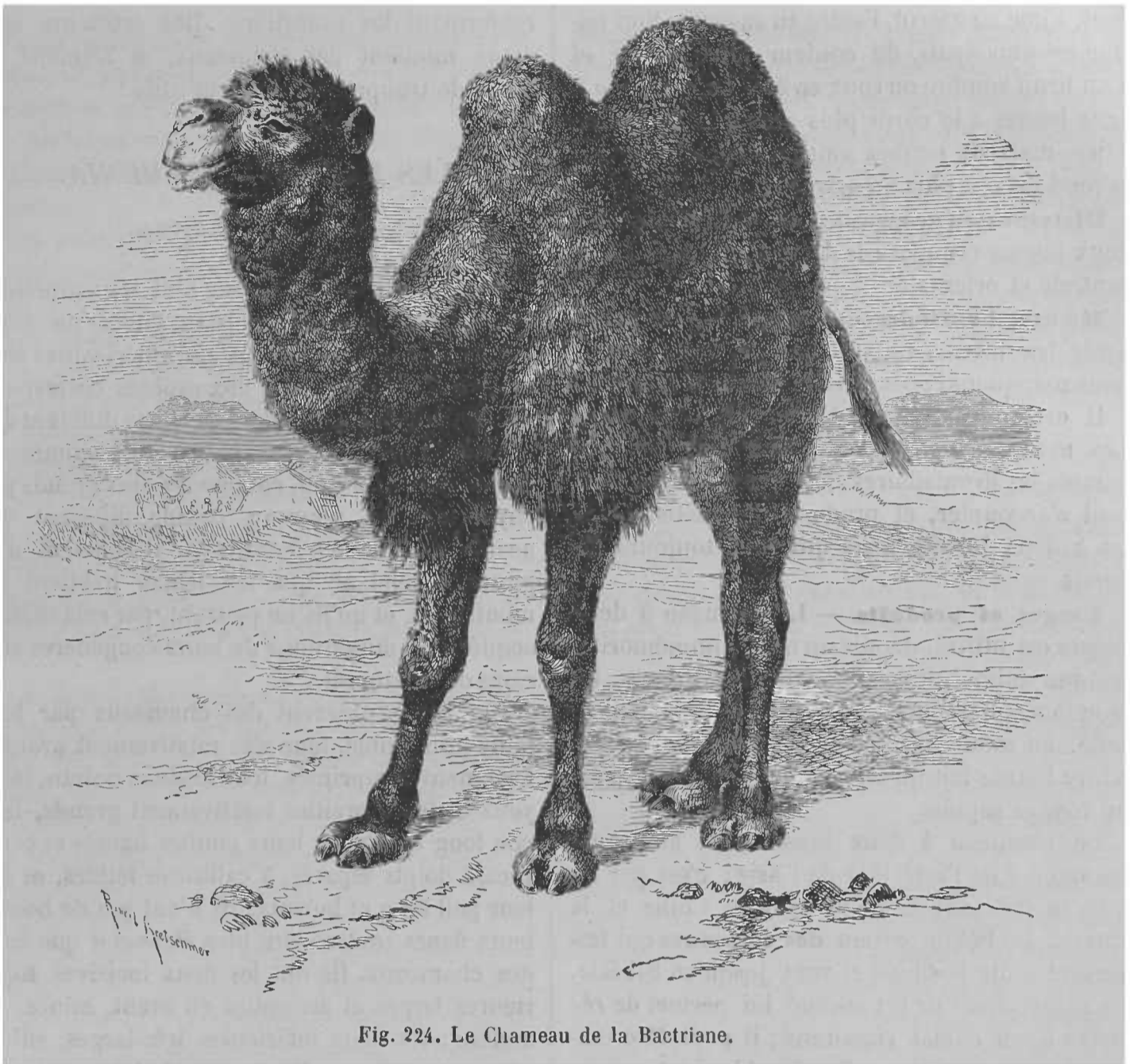


Fig. 224. Le Chameau de la Bactriane.

nicieux de la datte, toutefois les Européens en font peu d'usage : il est gras et épais, et répugne à ceux qui n'y sont pas habitués.

On emploie beaucoup la fiente de chameau. Dans les voyages à travers le désert, on la ramasse chaque matin, et le soir, elle sert de combustible. Dans l'Égypte, on recueille de même le fumier de chameau, de bœuf, de cheval, d'âne; on en forme des boules que l'on sèche au soleil et qui servent de combustible.

La peau entre dans la confection de divers objets : tannée, elle fournit un cuir assez bon, dont on se sert pour faire des valises, pour couvrir des malles, pour des chaussures et pour d'autres objets. Elle n'a cependant pas une grande durée. Mouillée, puis cousue sur l'arçon de la selle, elle lui donne, sans le secours d'un seul clou, d'une seule cheville, une solidité à toute épreuve.

Le poil sert pour faire des étoffes, des tentes,

BREHM.

des cordes, des sacs, des couvertures pour les chevaux.

Santi (1) nous apprend qu'à Pise le poil des dromadaires sert à remplir des matelas, et qu'on en fait aussi des tricots grossiers. « Je suis d'avis, ajoute-t-il, qu'en le tirant, ou en le mêlant à d'autre poil, ou à de la laine fine, il serait bon pour des tricots d'une meilleure qualité, pour des étoffes et pour des feutres. »

LE CHAMEAU DE LA BACTRIANE — CAMELUS BACTRIANUS.

Das Trampelhier, The Bactrian Camel.

Caractères. — Le chameau de la Bactriane ou chameau à deux bosses (fig. 224), est moins beau encore que le dromadaire : aucun ruminant ne l'égale en laideur. Il se distingue de son congé-

(1) Santi, *Mémoire sur les chameaux de Pise* (Ann. du Muséum. Paris, t. XVII, p. 328).

nère par la présence de deux bosses, correspondant, l'une au garrot, l'autre au sacrum. Son pelage est plus épais, de couleur plus foncée, et l'un brun sombre ou roux en été. Le chameau à deux bosses a le corps plus gros que le dromadaire, mais ses jambes sont plus courtes, ce qui le rend encore plus monstrueux.

Distribution géographique. — Le chameau à deux bosses remplace le dromadaire dans l'Asie centrale et orientale.

Mœurs, habitudes et régime. — Il paraît avoir les mêmes mœurs que le dromadaire : nous manquons cependant de détails bien précis.

Il est en rut depuis février jusqu'en avril. Les mâles se livrent entre eux des combats, comme les dromadaires. Les deux espèces peuvent s'accoupler, et produire des métis, à une ou à deux bosses, mais qui sont toujours féconds.

Usages et produits. — Le chameau à deux bosses est utilisé, depuis un temps immémorial, comme animal domestique par les Tartares, les Mongols et les Chinois ; ce n'est pas une bête de selle, au même titre que le dromadaire ; son allure lourde fait qu'on ne peut s'en servir pour un voyage rapide.

Le chameau à deux bosses sert au grand commerce de l'intérieur de l'Asie ; c'est par lui que se fait tout le trafic entre la Chine et la Russie. De Pékin partent des caravanes qui traversent toute la Chine et vont jusqu'en Sibérie. Le pelage épais de cet animal lui permet de résister à un climat rigoureux ; il peut être employé même en hiver. Les Boukhariens possèdent de grands troupeaux de chameaux, et c'est par eux que se font les échanges de marchandises entre les Indes et la Russie. Pour les Kalmouks, le chameau est l'animal domestique le plus utile ; c'est grâce à lui qu'ils peuvent mener leur vie nomade : il transporte toute la famille, avec tous ses bagages, au travers des steppes ; porte sur son dos le bois et les roseaux ; donne son lait, sa laine, sa viande et sa peau.

En Sibérie, on le protège contre le froid au moyen de couvertures faites avec ses propres poils ; les Kirghiz enveloppent complètement leurs chameaux avec ces couvertures. Dans ces pays, le chameau à deux bosses a presque le même sort qu'en Afrique le dromadaire. Le simoun est remplacé par la tourmente de neiges ; la chaleur, par les froids de l'hiver.

Les Persans se servent des chameaux comme d'une forteresse vivante. Ils les chargent d'un bât lourd, qui est l'affût d'une petite pièce de

canon ; ils leur font en outre porter des sacs renfermant les munitions. Des artilleurs spéciaux montent ces chameaux, et forment un corps de troupe, souvent très-utile.

LES LAMAS — *AUCHENIA*.

Die Lamas, The Llamas.

Caractères. — Les lamas sont les camélidés d'Amérique. Ils nous fournissent encore un exemple de ce fait : que les espèces américaines sont des nains, relativement aux espèces correspondantes de l'ancien monde. Les lamas diffèrent des chameaux par leur plus faible taille, comme le puma diffère du lion, comme les plus grands pachydermes du nouveau monde diffèrent des géants de l'ancien continent. Il convient d'ajouter cependant que les lamas habitent les montagnes, et qu'ils ne peuvent, par cela même, acquérir les dimensions de leurs congénères africains ou asiatiques.

Les lamas diffèrent des chameaux par leur taille plus faible, leur tête relativement grande, fortement comprimée, leur museau pointu, leurs yeux et leurs oreilles relativement grands, leur cou long et mince, leurs jambes hautes et élancées, à doigts séparés, à callosités faibles, et par leur poil long et laineux. Ils n'ont pas de bosse ; leurs flancs sont encore plus étranglés que ceux des chameaux. Ils ont les deux incisives supérieures larges et arrondies en avant, minces en arrière ; les deux inférieures très-larges, sillonnées en arrière, placées horizontalement ; les molaires simples, variant suivant l'âge. La première de ces molaires, qui a la forme d'une canine, tombe pendant l'allaitement. Leur colonne vertébrale se compose de sept vertèbres cervicales très-longues, dix dorsales, sept lombaires, cinq sacrées et douze caudales. Leur langue longue et mince est couverte de papilles dures et cornées ; la panse est divisée en deux parties ; il n'y a pas de caillette, et l'intestin a seize fois la longueur du corps.

Distribution géographique. — Tous les lamas habitent les hauts plateaux de la chaîne des Cordillères. Ils ne se trouvent bien que dans les régions froides, aussi n'est-ce que tout à fait au sud de la chaîne des Andes qu'ils descendent jusque dans les pampas de la Patagonie. Près de l'équateur, ils se tiennent à une altitude de 4 à 5,000 mètres au-dessus du niveau de la mer ; ils ne peuvent vivre au-dessous de 2,600 mètres ; la froide Patagonie, au contraire, leur offre des

localités convenables, même à une faible altitude.

Mœurs, habitudes et régime. — Les espèces sauvages se réfugient pendant la saison humide sur les cimes et les crêtes les plus élevées, et descendent dans les vallées fertiles pendant la sécheresse.

Ces animaux vivent en sociétés plus ou moins nombreuses, de quelques centaines d'individus parfois.

Les lamas emploient vis-à-vis des autres animaux un singulier mode de défense. Ils laissent approcher leur adversaire, rabattent leurs oreilles en arrière, prennent une expression de colère, et tout à coup lui lancent avec violence, et d'ordinaire avec sûreté, leur salive et des herbes qu'ils ont dans la bouche. Lorsqu'ils sont poussés, ils mordent et donnent des coups de pied.

Usages et produits. — On les chasse très-activement, pour en avoir la chair et la toison.

Les lamas appartiennent à quatre formes différentes qui, depuis les temps anciens, portent les noms de *guanaco*, *lama*, *alpaca* ou *paco* et *vigogne*. Mais les naturalistes sont partagés d'opinion sur la valeur spécifique de ces animaux. Les uns voient, dans le guanaco, la souche du lama et de l'alpaca, et s'appuient surtout sur ce que le lama et le guanaco se croisent et produisent des petits féconds. Les autres, prenant surtout en considération l'ensemble de l'animal, regardent les différences qu'ils observent comme plus importantes que de légères variations de forme, et comme assez importantes, en tous cas, pour admettre, ainsi que les indigènes l'ont fait de tout temps, l'indépendance de ces quatre espèces. Un naturaliste des plus distingués, Tschudi, s'est rangé à cette opinion ; nous n'avons pas de motifs pour ne pas faire de même. D'ailleurs la chose est assez indifférente ; dans tous les cas, d'un autre côté, chacun de ces animaux est par lui-même assez important, pour exiger de nous une description complète.

Le guanaco et la vigogne sont encore sauvages ; les deux autres espèces sont soumises à l'homme depuis des temps immémoriaux. Lors de la découverte de l'Amérique, le lama et l'alpaca étaient déjà des animaux domestiques ; les Péruviens, dans leurs traditions, font remonter cette domestication à la première période de l'existence de l'homme sur la terre, à l'apparition de leurs demi-dieux. Des superstitions de toute nature avaient cours dans le peuple au sujet des sacrifices de lama ; leur couleur surtout était spécifiée et variait suivant les fêtes. Les premiers

Espagnols trouvèrent de grands troupeaux de lamas en la possession des habitants des montagnes, et les décrivirent assez bien, malgré un peu d'obscurité, pour qu'on puisse sans peine reconnaître les espèces qu'ils ont en vue.

Xerez, qui raconte la conquête du Pérou par Pizarre, parle du lama comme d'une bête de somme. « A six lieues de Caxamalca, dit-il, autour d'un lac entouré d'arbres, habitent des bergers indiens ; ils ont des moutons de diverses espèces, les uns petits comme les nôtres, les autres assez grands pour qu'ils puissent les utiliser comme bêtes de somme. »

En 1541, Pedro de Cieza distingue parfaitement les quatre espèces : « Il n'y a pas de partie du monde, dit-il, où l'on trouve des moutons aussi extraordinaires qu'au Pérou, au Chili et dans quelques provinces du Rio de la Plata. Ils sont au nombre des animaux les plus utiles que Dieu ait créés ; dans sa providence, il les a faits pour les habitants de ces pays, qui sans eux ne pourraient subsister. Dans la plaine, les indigènes cultivent le coton dont ils font des habits ; dans les montagnes, et dans beaucoup de localités, ne croissent ni arbres ni cotonniers ; les habitants n'auraient donc pas de quoi se vêtir, si Dieu ne leur avait donné une quantité de ces animaux ; seulement, les invasions des Espagnols ont considérablement diminué leur nombre. Les indigènes appellent ces moutons *lamas*, et les béliers *urcos*. Ils ont la taille d'un petit âne, les sabots larges et le ventre gros ; ils ont le cou et le poil du chameau, l'apparence du mouton. Ils se nourrissent d'herbes. Ils sont très-apprivoisés, nullement rétifs ; quand ils souffrent, ils se jettent par terre, et gémissent comme les chameaux. Les béliers portent facilement deux ou trois ar robes sur leur dos ; leur viande, qui est très-délicate, ne perd rien de sa qualité par le travail.

« Il est une espèce voisine qu'on nomme *guanaco* ; c'est un animal de même apparence que les lamas, mais il est plus grand. Des troupeaux nombreux sont dispersés dans les champs, et courent avec une telle rapidité que les chiens peuvent à peine les atteindre.

« On trouve encore une troisième sorte de ces moutons, que l'on nomme *vigognes*. Celles-ci sont encore plus rares que les guanacos, et courent dans le désert, paissant les herbes que Dieu y fait pousser. Leur laine est excellente ; aussi bonne, sinon meilleure, que celle des mérinos. Je ne sais si l'on peut en tisser de la toile ; mais on en fait, pour les grands du pays, une étoffe qui est admirablement belle.

« La viande du guanaco et de la vigogne est très-bonne ; elle a le goût du mouton. Dans la ville de la Paz, j'ai mangé de la chair de guanaco salée et fumée ; jamais je n'ai rien goûté de meilleur.

« Il existe encore une quatrième espèce appri-voisée que l'on nomme *paco* ; sa laine est très-longue, mais sale ; elle a le port des lamas ou des moutons, mais elle est plus petite. Les agneaux ressemblent à ceux d'Espagne.

« Sans ces moutons et ces béliers, on ne pourrait transporter toutes les marchandises de Potosi, qui est une des plus grandes villes de commerce. »

De ces données, il résulte évidemment que, depuis trois cents ans, les quatre formes de lamas ne se sont pas modifiées, et cela est en faveur de leur indépendance spécifique. Les expériences récentes nous ont aussi montré qu'on ne pouvait tirer d'arguments solides de la fécondité des petits produits par les croisements ; et, en même temps, tombe la principale raison de ceux qui ne voulaient voir dans ces formes que deux espèces, et deux races obtenues par la domestication.

LE LAMA GUANACO. — *AUCHENIA GUANACO.*

Der Guanaco, The Guanaco.

Caractères. — Le guanaco est avec le lama le plus grand des mammifères terrestres de l'Amérique du Sud, et, quoiqu'il n'existe qu'à l'état sauvage, il est un des plus importants. Il a la taille du cerf ; son port est intermédiaire à celui du mouton et à celui du chameau. La longueur du corps de l'animal adulte est de 2^m,40 ; celle de la queue de 25 cent. ; sa hauteur, au garrot, est de 1^m,10 ; la distance du sol au sommet de la tête, de 1^m,60. La femelle ressemble complètement au mâle ; elle est seulement un peu plus petite.

Comme tous les autres lamas, le guanaco a le corps proportionnellement court et ramassé ; la poitrine et les épaules hautes et larges, le train de derrière mince, les flancs fortement rentrés. La tête est longue, comprimée latéralement ; le museau obtus ; la lèvre supérieure saillante, profondément fendue, peu poilue, très-mobile ; les naseaux sont longs, minces, susceptibles de se fermer ; le bout du nez est couvert de poils ; les oreilles ont environ la moitié de la longueur de la tête ; elles sont longues, ovoïdes, minces, poilues des deux côtés, très-mobiles ; les yeux sont grands et vifs, à pupille transversale, à cils longs, surtout à la paupière supérieure ; les jambes sont

hautes et minces, les pieds allongés, les doigts fendus jusqu'au milieu, et entourés à leur extrémité de sabots incomplets, petits, étroits, pointus, un peu recourbés en dessous ; la plante est grande et calleuse ; les articulations sont dépourvues des callosités que l'on voit chez les chameaux ; la queue est très-courte et touffue à sa face supérieure, presque complètement dénudée à sa face inférieure ; l'animal la porte relevée.

Le corps est recouvert d'un pelage assez long, abondant, mais lâche, composé de poils soyeux longs et minces et d'un duvet court et fin. Les poils de la face et du front sont courts ; ceux-ci, toutefois, commencent à s'allonger ; tout le corps, à partir de l'occiput, est couvert d'une toison laineuse, moins molle cependant que celle du lama. Les poils du ventre et la face interne des cuisses sont très-courts ; ceux des jambes sont courts et raides. La couleur générale de l'animal est un roux brun sale ; le milieu de la poitrine et du ventre, les fesses, la face interne des membres, sont blanchâtres ; le front, le dos et les yeux sont noirs ; les joues et les tempes sont d'un gris foncé ; la face interne des oreilles est d'un brun noir, la face externe d'un gris noir ; une tache allongée noire s'étend sur les pieds de derrière. L'iris est brun foncé ; les cils sont noirs ; les sabots gris-noir.

La femelle a quatre mamelons.

Distribution géographique. — Le guanaco se trouve dans les Cordillères, depuis le détroit de Magellan jusqu'au nord du Pérou. Il est surtout abondant dans la partie sud de la chaîne des Andes. Dans les endroits habités, il n'est plus en aussi grand nombre qu'autrefois par suite de la chasse qu'on lui fait : Gœring en a cependant rencontré quelques-uns aux environs de Mendoza.

Mœurs, habitudes et régime. — Son habitat varie suivant les saisons. Quand la végétation se réveille dans les hauteurs, le guanaco monte jusqu'à la limite des neiges ; à mesure que la sécheresse arrive, il redescend dans les vallées fertiles. Il évite avec soin les champs de neige ; ses pieds ne sont pas organisés pour lui permettre de se tenir sur un sol glissant. Dans les vallées, il cherche les pâturages les plus abondants.

Les guanacos vivent en petites troupes : Meyen en a vu de sept à dix, et même de cent individus. Chaque troupe se compose de plusieurs femelles et d'un seul mâle ; celui-ci ne souffre dans sa troupe que de jeunes mâles, encore incapables de se reproduire. Dès qu'ils ont atteint un cer-

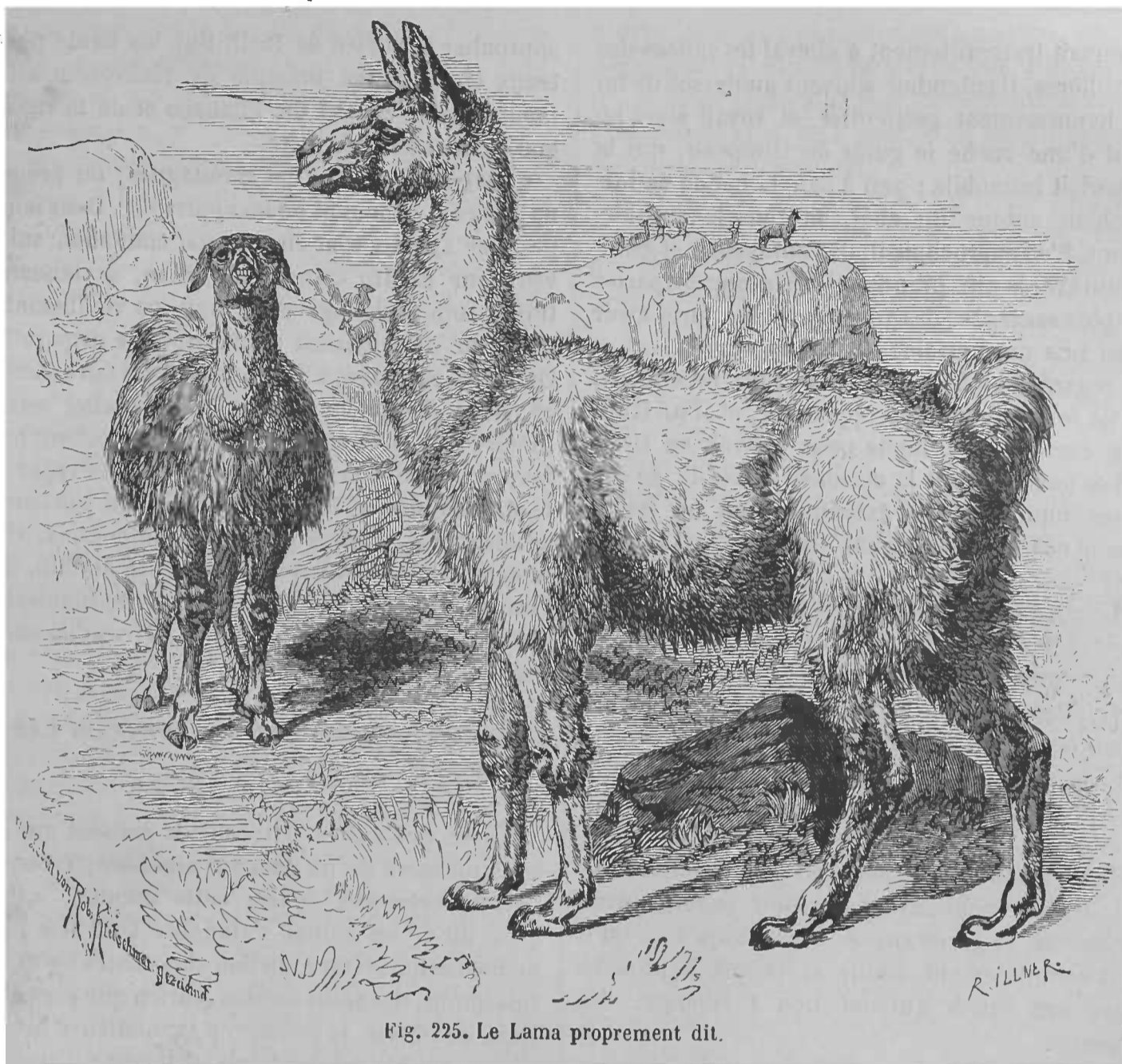


Fig. 225. Le Lama proprement dit.

tain âge, commencent des batailles, à la suite desquelles les plus faibles, obligés de céder la place aux plus forts, se réunissent avec leurs égaux et avec de jeunes femelles. Pendant le jour, ces animaux vont d'une vallée à l'autre, paissant continuellement; jamais ils ne mangent la nuit. Ils vont s'abreuver le matin et le soir. Leur nourriture consiste en herbes succulentes, et au besoin en mousses.

Tous les mouvements du guanaco sont vifs et rapides, moins cependant qu'on ne le croirait. En plaine, un bon cheval l'atteint facilement; il est vrai qu'un chien ordinaire a de la peine à le suivre. Sa course est un petit galop, à l'amble, comme celui des chameaux. Il porte le cou horizontalement, le lève et l'abaisse sans cesse. Le guanaco grimpe admirablement. Il court comme un chamois sur les pentes les plus raides, même là où le plus agile montagnard ne trouve pas de quoi poser son pied; il regarde avec sûreté au fond des précipices les plus affreux. Pour

se reposer, il se couche, comme le chameau, sur sa poitrine et sur ses pattes; il s'y prend comme lui aussi pour se lever et se baisser. Il rumine pendant le repos. Lorsqu'un troupeau de guanacos prend la fuite, les femelles et les jeunes courent devant, le mâle les suit, et les pousse souvent avec sa tête. Celui-ci se tient d'ordinaire à quelques pas de son troupeau, et veille sur lui pendant qu'il pait. Au moindre indice de danger, il pousse un bêlement assez semblable à celui du mouton, et aussitôt les têtes se lèvent, regardent deçà, delà; puis toute la bande part, d'abord lentement, ensuite avec une vitesse croissante. Très-rarement, un homme à pied peut s'approcher d'un troupeau de guanacos femelles. Leur curiosité est très-grande: Meyen rencontra souvent de ces animaux qui, au lieu de prendre immédiatement la fuite, venaient jusqu'auprès des chevaux, s'arrêtaient et les regardaient; après quoi ils partaient au trot. Gøring a également remarqué que les guanacos sont très-curieux. Quand ii

traversait tranquillement à cheval les vallées des Cordillères, il entendait souvent au-dessus de lui un hennissement particulier, et voyait alors au haut d'une roche le guide du troupeau, qui le regardait immobile ; peu à peu la bande se rassemblait autour du chef, et tous le considéraient. S'en approchait-il, ils s'enfuyaient et grimpaient avec la plus grande agilité le long des parois les plus escarpées des rochers. Puis, après avoir ainsi pris une certaine avance, ils s'arrêtaient et le regardaient de nouveau. Jamais, cependant, ils ne le laissèrent trop approcher, et il lui fallut une carabine excellente pour pouvoir en tirer.

Les guanacos ont la curieuse habitude de déposer toujours leurs excréments en un tas, et quand ce tas est trop grand, ils en font un autre à côté.

Le rut a lieu en août et septembre. Les mâles, à cette époque, se livrent des combats terribles pour conquérir la direction d'un troupeau. Ils se précipitent l'un sur l'autre en criant ; ils se mordent, se poursuivent, cherchent à se renverser ou à se précipiter l'un l'autre dans un abîme.

Après une gestation de dix à onze mois, la femelle met bas un petit, qui naît parfaitement développé, couvert de poils et les yeux ouverts ; elle l'allait pendant quatre mois, le soigne avec tendresse, le garde auprès d'elle jusqu'à ce qu'il soit complètement adulte et propre à prendre part aux luttes qui ont lieu à l'époque des amours.

On voit parfois des guanacos se joindre à un troupeau de lamas ou de vigognes, mais sans s'y mêler intimement. Par contre, guanacos et alpacas paissent souvent ensemble sur les hauts plateaux.

Le guanaco se défend contre ses pareils à coups de dents et à coup de pied ; vis-à-vis des autres animaux, il emploie les mêmes moyens de défense que ses congénères, c'est-à-dire qu'il lance sur eux une bave mêlée à des aliments.

Chasse.— L'homme est et demeure le plus redoutable ennemi du guanaco. Quant à ses autres adversaires, il leur échappe, grâce à son agilité. On a dit que le condor en détruisait beaucoup ; la question n'est pas résolue ; cependant il est probable que ce rapace enlève les animaux jeunes et sans défense.

Les Américains du Sud chassent les guanacos avec passion, pour se procurer leur chair et leur toison. On les pousse avec des chiens dans une gorge, et là on leur jette au cou le lasso. Sur les flancs des montagnes, tous les lamas échappent facilement aux chasseurs. Il est difficile de les

approcher à portée de fusil. Sur les hauts plateaux où l'homme manque de ressources alimentaires, la chasse du guanaco et de la vigogne devient une nécessité.

Captivité.— Dans les montagnes, on prend de jeunes guanacos et on les apprivoise. Dans leur premier âge, ils sont charmants, confiants, suivent leur maître comme un chien, se laissent traiter comme des agneaux ; mais, en vieillissant, tout leur attachement pour l'homme disparaît. On arrive rarement à les dresser, à les faire sortir et rentrer librement, à leur faire chercher eux-mêmes leur nourriture, comme la cherchent les lamas. Ils font tous leurs efforts pour échapper à la domination de l'homme, et montrent par leurs crachements quelles sont leurs intentions. On nourrit facilement ces animaux avec du foin, de l'herbe, du pain et des grains. Ils se reproduisent en captivité, même en Europe, lorsqu'ils sont bien soignés.

LE LAMA PROPREMENT DIT — *AUCHENIA LAMA*.

Das Lama, The Llama.

Meyen et d'autres naturalistes pensent que le lama ne serait qu'un guanaco amélioré ; Tschudi s'élève fortement contre cette opinion. « Par quoi, dit-il, un animal s'améliore-t-il ? Par une meilleure nourriture, un bon abri contre les mauvais temps, des soins assidus, et rien que par cela. Mais, en liberté, le guanaco a la meilleure nourriture possible sur les hauts plateaux ; il trouve toujours un climat convenable : pendant les chaleurs, au pied des cimes les plus élevées des Cordillères ; durant les froids, dans les vallées où il est à l'abri du vent. De quels soins aurait-il encore besoin ?

« Combien différent est le sort du lama ! Courbé sous le joug, il doit tout le jour porter des fardeaux qui surpassent presque ses forces ; il n'a que quelques moments pour chercher sa nourriture ; la nuit, on le chasse dans un parc humide, il doit se reposer sur les pierres ou dans les marais. Il a été créé pour les hautes régions des Andes où l'air est frais et pur ; on le charge pesamment, on le chasse dans les forêts vierges, où règne une chaleur humide, ou bien sur les sables brûlants des côtes, où il ne trouve qu'avec peine une rare nourriture, où des millions de ses semblables périssent d'épuisement. Serait-ce ainsi que le guanaco se serait amélioré, jusqu'à devenir un lama ? Ou bien se serait-il transformé en alpaca, en un animal qui est soigné, il est vrai, mais qui le lui cède de beaucoup

en force, quoique le surpassant par la délicatesse de ses formes et la finesse de sa laine? Chacun verra que ces différences sont spécifiques, et ne dépendent pas de changements amenés par la domestication. »

En un autre endroit, Tschudi dit que le lama et l'alpaca ne s'accouplent jamais; que le lama et le guanaco s'accouplent, mais sans produire, et il met en doute tous les avis contraires. Vingt et un essais, faits par lui-même ou par d'autres, viennent à l'appui de son dire. L'opinion de Meyen paraît basée sur une erreur: il a probablement pris les divers âges du lama pour des formes de transition. « Il semble que Meyen n'ait pas su que les Indiens font de leurs lamas des troupeaux distincts, selon leur âge; qu'à huit ou dix mois, les petits restent avec leur mère; à un an, on en forme un troupeau distinct; les lamas d'un an, de deux ans, de trois ans, sont ainsi séparés. A la fin de la troisième année, les lamas sont adultes; on les réunit alors aux grands troupeaux, lesquels ne sont plus divisés que suivant les sexes. »

Caractères. — Le lama (*fig. 224*) est un peu plus grand que le guanaco, il s'en distingue par la présence de callosités à la poitrine et à la partie antérieure des articulations du carpe. Il a la tête mince et courte, les lèvres poilues, les oreilles courtes, la plante des pieds grande. Sa couleur varie beaucoup; on en trouve de blancs, de noirs, de tachetés; il y en a qui sont brun-roux et blanc, brun foncé, couleur ocre, roux, etc. L'animal adulte atteint une hauteur de 1^m,55 de la plante des pieds au sommet de la tête; sa hauteur au garrot est de 1 mètre.

Distribution géographique. — Le lama se trouve principalement sur le haut plateau du Pérou.

Mœurs, habitudes et régime. — « Le lama, dit Faber, est aussi utile aux indigènes qu'aux étrangers: il fait vivre les premiers; il permet aux seconds de retourner enrichis en Espagne; non-seulement il livre sa viande, il porte encore les marchandises d'un lieu dans un autre. Pendant cinq jours de suite, il peut parcourir dix lieues, mais il doit se reposer le quatrième ou le cinquième. Il a une allure tellement sûre, qu'on a à peine besoin d'attacher sa charge. Il sert surtout à porter aux bocards les barres d'argent de Potosi: 300,000 lamas y sont continuellement employés. Au retour, ils apportent les vivres aux habitants de la montagne.

« Il sert comme bête de somme depuis trois ans jusqu'à l'âge de douze; car, à cet âge, il est devenu vieux. Il est très-doux et parfaitement ap-

proprié aux Indiens. Quand on veut faire halte en voyage, il se met prudemment à genoux, de manière que sa charge ne tombe pas. Dès que le conducteur siffle, il se lève et continue sa route. Il mange çà et là, où il peut, mais jamais la nuit, qu'il emploie à ruminer.

« Tombe-t-il sous le faix, les coups sont impuissants à le faire relever; il jette sa tête à droite et à gauche sur le sol, jusqu'à ce que les yeux et la cervelle en tombent. »

Acosta n'a rien entendu dire de cette fable. Il raconte que les Indiens chargent ces moutons comme des bêtes de somme, et traversent la montagne avec des troupeaux de trois à cinq cents et même mille têtes. « Je me suis souvent extasié, dit-il, de voir ces troupeaux chargés de 2 à 3,000 barres d'argent, qui ont une valeur de plus de 300,000 ducats, et sans autre escorte que quelques Indiens qui les conduisent, les chargent et les déchargent, et au plus quelques Espagnols. Toutes les nuits, ils dorment en pleine campagne, et jamais, sur cette longue route, rien n'a été dérobé, tant est grande la sécurité au Pérou. Aux haltes où il y a des sources et des pâturages, les guides déchargent les animaux, dressent les tentes et font leur cuisine; ils se trouvent à l'aise, quoique le voyage soit long. S'il ne dure qu'un jour, on charge sur ces moutons huit arrobes (un quintal), et ils font ainsi de huit à dix lieues; à vrai dire, ce ne sont que ceux qui appartiennent aux pauvres soldats qui traversent le Pérou, que l'on oblige de faire ce travail. Tous ces animaux aiment l'air frais, et se trouvent bien dans les montagnes; ils meurent dans les plaines, à cause de la chaleur. Ils sont quelquefois couverts de glaçons et n'en souffrent cependant pas.

« Ces moutons à poil court prêtent souvent à rire. Parfois, ils s'arrêtent subitement au milieu du chemin, portent le cou en l'air, regardent attentivement les gens, et restent longtemps immobiles, sans témoigner ni peur, ni impatience. Une autre fois, ils prennent peur, et courent avec leur charge sur les rochers les plus élevés; on est obligé de les tuer à coups de fusil, pour ne pas perdre leur charge. »

Meyen estime l'utilité du lama pour les Péruviens aussi haut que celle du renne pour les Lapons. On forme ces animaux en troupes immenses sur les hauts plateaux. La nuit, on les enferme dans un enclos de pieux; le matin, on les laisse sortir; alors ils courent au trot vers leurs pâturages, sans bergers, et rentrent le soir. Souvent ils accompagnent les guanacos et les vigognes.

Quelqu'un passe-t-il près du pâturage, ils allongent les oreilles, accourent tous au galop, s'arrêtent à trente ou quarante pas du voyageur, le regardent passer, puis s'en retournent. Meyen évalue à trois millions le nombre des lamas qui traversent le haut plateau de la Tacorra au lac Titicaca et au passage de Puno à Aréquipa. Tschudi croit que l'imagination de cet auteur a été un peu trop surexcitée par la nouveauté du spectacle, et que cette évaluation est exagérée.

Les mâles seuls servent de bêtes de somme ; les femelles ne sont destinées qu'à la reproduction.

« Rien de plus beau, dit Stevenson, qu'une bande de ces animaux, chargés d'environ un quintal, marchant en ordre l'un derrière l'autre et suivant le lama guide, qui est orné d'un harnais superbe, qui porte une clochette au cou et un drapeau à la tête. Ils vont ainsi le long des cimes neigeuses des Cordillères, le long des flancs de la montagne, par des chemins où passeraient à peine chevaux ou mulets ; ils sont si obéissants que leurs conducteurs n'ont besoin ni de fouets ni d'aiguillons pour les pousser. Tranquilles, sans s'arrêter, ils marchent vers leur but. »

Tschudi ajoute qu'ils sont très-curieux, et regardent toujours de tous côtés. « Se trouvent-ils subitement en face de quelque objet inconnu, qui les effraye, en un instant ils sont dispersés, et les malheureux guides ont les plus grandes peines à les réunir. Les Indiens aiment beaucoup ces animaux ; ils les ornent, les caressent avant de les charger ; mais, malgré tous leurs soins, toute leur prudence, un grand nombre succombent à chaque voyage. Ils ne peuvent supporter les climats chauds. On ne les emploie ni comme bêtes de trait, ni comme bêtes de selle ; au plus, l'Indien monte-t-il sur un de ses lamas quand il s'agit de traverser une rivière sans se mouiller ; mais il en descend dès qu'il a abordé l'autre rive. »

« L'accouplement, dit Tschudi, est précédé par une époque de rut très-violent ; les animaux se mordent, se frappent, se renversent, se chassent. Toutes les espèces de lamas n'ont qu'un petit par portée. Celui-ci tette sa mère pendant quatre mois. Souvent, la mère allaite à la fois les petits de deux portées.

« Sous la domination espagnole, il y avait une loi qui défendait, sous peine de mort, aux jeunes Indiens non mariés, de garder un troupeau de lamas femelles. Malheureusement, cette loi très-nécessaire est tombée aujourd'hui en désuétude. »

Le même auteur nous apprend que l'impor-

tance, et par suite le prix des lamas, ont considérablement baissé depuis l'introduction des solipèdes.

Captivité. — Ces récits des voyageurs sont à peu près tout ce que nous savons touchant les mœurs du lama dans sa patrie. Cet animal se trouve aujourd'hui dans presque tous les jardins zoologiques. Il se porte très-bien en Europe, et s'y est déjà reproduit plusieurs fois. Il est plus doux, plus aimant, lorsqu'il est réuni à d'autres lamas, que lorsqu'il est seul et qu'il s'ennuie. Il a de bons rapports avec ses semblables et ses congénères ; le mâle et la femelle sont surtout très-attachés l'un à l'autre. Ils apprennent à connaître leurs gardiens, et se comportent bien à leur égard ; mais, vis-à-vis des étrangers, ils agissent en véritables camélidés, c'est-à-dire qu'ils sont toujours plus ou moins mal disposés et très-excitables.

Au jardin zoologique de Berlin existait un lama, qui se distinguait par son mauvais caractère ; à la grille de son enclos était suspendu un écriteau avec prière de ne pas l'exciter ; il en résultait naturellement que chacun se hâtait de faire le contraire. Aussi, ce lama était-il dans une excitation continuelle. Dès que quelqu'un s'approchait, il cessait de manger, rabattait ses oreilles en arrière, regardait fixement l'étranger, marchait sur lui et lui crachait à la figure. Tous les autres lamas que j'ai vus, se conduisaient de même ; je puis dire n'en avoir jamais connu un qui fût doux et paisible.

Maladies. — Les troupeaux de lama sont souvent dévastés par une certaine maladie de la peau. Un descendant des anciens souverains du Pérou, l'Inca Garcilaso de la Veja, raconte, dans un ouvrage précieux (1), que cette maladie parut pour la première fois en 1544 et 1545. C'était quelque chose d'analogue à la gale. Elle débutait par la face interne des membres, et s'étendait ensuite sur tout le corps. Il se formait des croûtes et des crevasses, d'où coulaient du pus et du sang ; l'animal mourait en peu de jours. Cette maladie était contagieuse, et, à la grande terreur des Indiens et des Espagnols, elle enleva le tiers des lamas et des guanacos.

Plus tard, les alpacas et les vigognes en subirent l'atteinte ; les renards eux-mêmes ne furent pas à l'abri du mal. Au début, on enterra vivants les animaux infectés, plus tard on les traita avec de la fumée de soufre ; mais on finit par trouver que la graisse de porc était encore le meilleur cura-

(1) Garcilaso de la Veja.

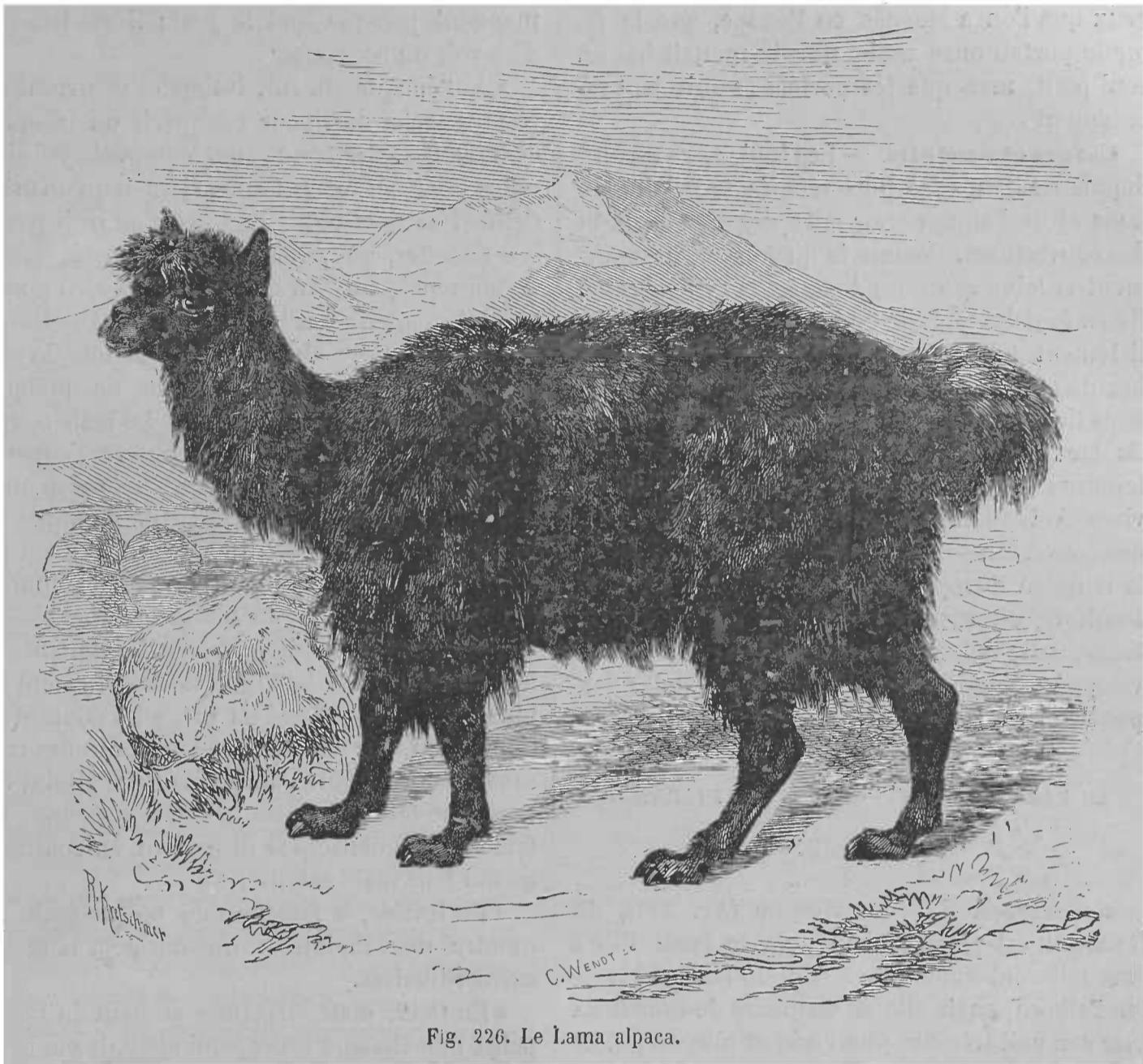


Fig. 226. Le Lama alpaca.

tif. Le mal diminue peu à peu, cependant, comme le dit Tschudi, il n'a pas complètement disparu, et des épidémies en apparaissent encore parfois. Maintenant on se sert comme remède de graisse de condor.

LE LAMA ALPACA. — AUCHENIA PACO.

Der Paco ou Alpaca.

L'alpaca ou paco est devenu dans ces dernières années l'animal le plus important de ce groupe. On a découvert que sa laine avait des propriétés que n'ont pas les autres laines, et l'on a essayé d'acclimater l'alpaca chez nous et en Australie. Les tentatives faites en France, en Angleterre, en Hollande, à Lütschenra, près de Leipzig, n'ont encore eu que peu de succès. Les alpacas établis en Australie y prospèrent parfaitement. En Angleterre, dans le Knowsley, un nommé Thompson a élevé pour le comte de Derby un troupeau assez considérable, et des naturalistes anglais

BREHM.

croient que l'on pourrait parfaitement arriver à acclimater l'alpaca dans les montagnes de l'Écosse.

Caractères. — D'après Tschudi, l'alpaca (fig. 226) est plus petit que le lama; il ressemble au mouton, et a le cou allongé, la tête petite. Sa toison est longue et molle; sur les flancs, les poils ont une longueur de 10 à 14 cent. Leur couleur est le blanc ou le noir; il y en a qui sont mouchetés.

Mœurs, habitudes et régime. — On tient le paco en troupeaux immenses, qui vivent toute l'année sur les hauts plateaux. On ne les réunit près des habitations qu'au moment de la tonte. Il n'y a peut-être pas d'animal plus têtu que l'alpaca. Quand l'un est séparé du troupeau, ni caresses ni coups ne sont capables de le faire avancer; on ne peut le mettre en mouvement qu'en amenant près de lui des troupeaux de lamas ou de moutons.

L'alpaca est très-fécond. L'on a constaté d'après

ceux que l'on a amenés en Europe, que la femelle portait onze mois, qu'elle mettait bas un seul petit, mais que les portées se suivaient rapidement.

Usages et produits. — Les Indiens se servent depuis les temps les plus reculés de la laine du lama et de l'alpaca pour faire des manteaux et des couvertures. Comme le dit Acosta, ils nomment la laine grossière *hanaska*, et la fine *cumbi*. Ils en font des tapis de table et d'autres objets artistement travaillés, recommandables par leur beauté et leur durée. Les Incas avaient d'excellents tisserands; les meilleurs habitaient les bords du lac Titicaca. Ils se servaient d'herbes pour teindre les laines en couleurs très-variées et très-vives. Actuellement, ils ne savent plus tisser que des couvertures et des manteaux. Mais on expédie la laine en Europe, et depuis que Titus Salt, de Bradford, a trouvé le moyen de la filer et de la tisser, cette industrie s'est considérablement développée; aussi cherche-t-on à acclimater l'alpaca en Europe.

LE LAMA VIGOGNE. — *AUCHENIA VICUNNA*.

Die Vicuña.

Caractères. — « La vigogne (*fig.* 227), dit Tschudi, est plus gracieuse que le lama. Elle a une taille intermédiaire à celle du lama et à celle de l'alpaca, mais elle se distingue de tous deux par son poil très-fin, plus court et plus crépu. Le sommet de la tête, la partie supérieure du cou, le tronc et les cuisses sont d'un jaune roux particulier (couleur vigogne); la partie inférieure du cou et la face interne des membres sont d'un ocre clair. Le ventre et la poitrine portent des poils blancs de 14 cent. de long.

Mœurs, habitudes et régime. — « Pendant la saison humide, les vigognes se tiennent sur les cimes des Cordillères, où ne poussent que quelques rares plantes. Leurs pieds sont mous et sensibles; aussi ne fréquentent-elles que les lieux couverts de gazon, et ne demeurent-elles ni dans les parties rocheuses, ni sur les glaciers et les champs de neige. Pendant les chaleurs, elles descendent dans les vallées. Ce fait, en apparence paradoxal, d'un animal recherchant en hiver les contrées froides, en été les contrées chaudes, s'explique parfaitement; car, pendant la sécheresse, les cimes des Cordillères sont complètement nues, et ce n'est que dans les vallées, au bord des étangs et des marais, que ces animaux trouvent encore de quoi se rassasier. Ils

mangent presque tout le jour; il est très-rare d'en voir un se reposer.

« A l'époque du rut, les mâles se livrent des combats acharnés, pour conquérir un troupeau de femelles. Ces troupes, composés de six à quinze femelles, ne renferment jamais qu'un mâle. Celui-ci se tient toujours à deux ou trois pas de ses femelles, et veille à leur sécurité, tandis qu'elles paissent. Au moindre danger, il pousse un sifflement aigu et bat en retraite. Aussitôt, la bande se réunit; chacun tourne la tête du côté d'où vient le danger, s'approche de quelques pas, puis prend aussitôt la fuite. Le mâle couvre la retraite; souvent ils s'arrête et observe l'ennemi.

« La course de la vigogne est un galop, mais pas assez rapide pour que dans les pampas un bon cheval ne puisse l'atteindre. Il n'en est pas de même dans la montagne: les vigognes courent plus vite en montant que n'importe quel cheval.

« Les femelles récompensent la vigilance de leur guide par une fidélité et un attachement des plus rares. Est-il blessé ou tué, elles courent autour de lui, en sifflant, et se laissent toutes tuer, sans prendre la fuite. Mais si la balle atteint d'abord une femelle, toute la bande décampe. Les femelles de guanacos se dispersent, au contraire, quand leur mâle est tué.

« En février, la femelle met bas un petit, qui montre une rapidité et une dureté à la fatigue extraordinaires.

« En 1842, nous surprîmes au haut du Chacopalça une vigogne isolée, qui allaitait son petit. Elle prit la fuite, le chassant devant elle. Nous la poursuivîmes, en compagnie d'un ami, qui connaissait parfaitement la localité; nous étions montés sur des chevaux de Puna, qui sont excellents pour cette chasse et nous courûmes ainsi trois heures entières, presque toujours au galop, avant de pouvoir arriver à séparer la mère de son petit; puis nous nous emparâmes facilement de celui-ci. Nous vîmes alors qu'il était né quelques heures seulement avant notre arrivée; le cordon ombilical était encore frais et gorgé de sang; nous supposâmes qu'il avait dû venir au monde pendant la nuit. Nous fîmes conduire la petite vigogne par un Indien à Chacopalça, et nous la nourrîmes de lait et d'eau. Elle crût rapidement, malheureusement elle fut tuée par un chien.

« Les jeunes vigognes restent avec leur mère jusqu'à ce qu'elles soient adultes; alors toutes les femelles se réunissent et chassent les jeunes mâles à coups de dents et de pieds. Ceux-ci se réunissent en troupes de vingt-cinq à trente individus. La plus grande paix ne règne pas entre

eux. Ils n'ont pas de chef; tous sont défiants et vigilants; le chasseur ne peut s'en approcher qu'avec la plus grande précaution, et ne peut pas tuer plus d'une pièce. Au temps du rut, le désordre est à son comble; tous se battent, se mordent, et font entendre des cris courts et désagréables, semblables aux cris d'angoisse des chevaux.

« On rencontre quelquefois des vigognes isolées. Celles-ci se laissent approcher facilement; on peut les atteindre en un temps de galop quand elles s'enfuient, et les prendre avec le lasso. Les Indiens disent qu'elles ne sont ainsi douces que parce que des vers les tourmentent. Nous nous sommes convaincus de la vérité de cette opinion: en disséquant un de ces animaux, nous trouvâmes le pancréas et le foie transformés en un amas de vers intestinaux. Nous sommes disposés à rapporter, comme les Indiens, la cause de cette maladie à l'humidité des pâturages, car on ne l'observe que pendant la saison des pluies.

« Il est difficile de décrire le cri de la vigogne; il est tel cependant qu'on ne l'oublie plus une fois qu'on l'a entendu. Chaque espèce a son cri particulier, et une oreille exercée sait de suite en faire la distinction. L'air raréfié permet d'entendre ces cris à une distance à laquelle l'œil le plus perçant ne peut encore apercevoir l'animal. »

Acosta dit que les vigognes sont très-craintives, qu'elles s'enfuient à la première vue du chasseur ou même d'un autre animal, en poussant toujours leurs petits devant elles.

Chasse. — La multiplication des vigognes est bornée; aussi les Incas en défendirent la chasse à leurs sujets.

Depuis que les Espagnols sont arrivés dans ces pays, le nombre des vigognes a considérablement diminué; ils ménagent ces animaux moins que les Indiens ne le faisaient; ceux-ci, à vrai dire, en prenaient et en tuaient beaucoup, mais ils épargnaient les femelles et n'entravaient pas de cette façon la multiplication de l'espèce.

Les choses paraissent avoir changé, comme nous le voyons d'après le récit de Tschudi.

« Les Indiens, s'il faut les en croire, n'emploient que rarement les armes à feu pour tuer les vigognes. Ils leur font de grandes chasses, pour lesquelles chaque famille des hauts plateaux doit donner au moins un homme: les veuves marchent comme cuisinières. Ils emportent des bâtons et des paquets énormes de cordes. Dans une plaine convenable, on plante les bâtons, à douze ou quinze pas l'un de l'autre, et l'on étend entre eux les cordes, à une hauteur d'environ 80 cent. On forme ainsi un cercle de près d'une

demi-lieue d'étendue, sur l'un des côtés duquel on laisse une ouverture de quelques cents pas de large. Les femmes suspendent aux cordes des étoffes de couleur qui sont agitées par le vent. Dès que tous les préparatifs sont faits, les hommes se séparent, et rabattent tous les troupeaux de vigognes des environs dans le cercle. Lorsqu'il y en a assez, on le ferme. Ces animaux craintifs n'osent pas s'élancer par-dessus les étoffes flottantes, et on les prend facilement avec les *bolas*, cet engin est formé de trois balles de plomb ou de trois pierres: deux lourdes et une plus légère, attachées à de longues cordes en tendon de vigogne, réunies par leur extrémité restée libre. On prend la boule la plus légère dans la main, et on fait décrire aux deux autres un cercle au-dessus de la tête. A la distance de quinze ou vingt pas, on lâche la boule qu'on tient dans la main; et toutes trois, continuant à tourner, vont frapper le but et s'y enchevêtrent. On vise d'ordinaire les animaux aux pattes de derrière. Les *bolas* s'y enroulent si solidement que l'animal tombe sans pouvoir faire un mouvement. Il faut une grande agilité et une grande expérience, pour pouvoir se servir des *bolas*, surtout à cheval. Souvent, le débutant se blesse dangereusement, lui ou sa bête. Les vigognes ainsi prises sont tuées, et leur viande est distribuée à parts égales entre les chasseurs. Les toisons appartiennent au clergé.

« En 1827, Bolivar rendit une loi d'après laquelle il était défendu de tuer les vigognes; on ne devait que les tondre. Mais cette loi ne fut pas suivie: l'animal est si sauvage, qu'il est presque impossible de le tondre.

« Du temps des Incas, les chasses se pratiquaient sur une plus vaste échelle; 25 à 30,000 Indiens étaient rassemblés, et ils devaient rabattre tout le gibier qui se trouvait dans une étendue de 20 à 25 milles, sur une place immense préparée comme je l'ai dit. A mesure que le cercle se rapetissait, les rangs des traqueurs se doublaient, se triplaient, et aucun animal ne pouvait leur échapper. Toutes les bêtes nuisibles, telles que ours, couguars, renards, étaient tuées; quant aux chevreuils, aux cerfs, aux vigognes et aux guanacos, on n'en abattait qu'une partie. On rassemblait ainsi jusqu'à 40,000 têtes de gibier. Quand des guanacos sont poussés dans le cercle, ils forcent ou franchissent la barrière, et les vigognes les suivent, aussi agit-on de manière à ne pas les y faire entrer. Lorsque toutes les vigognes sont tuées, on enlève la clôture, et on va la poser à quelques milles plus

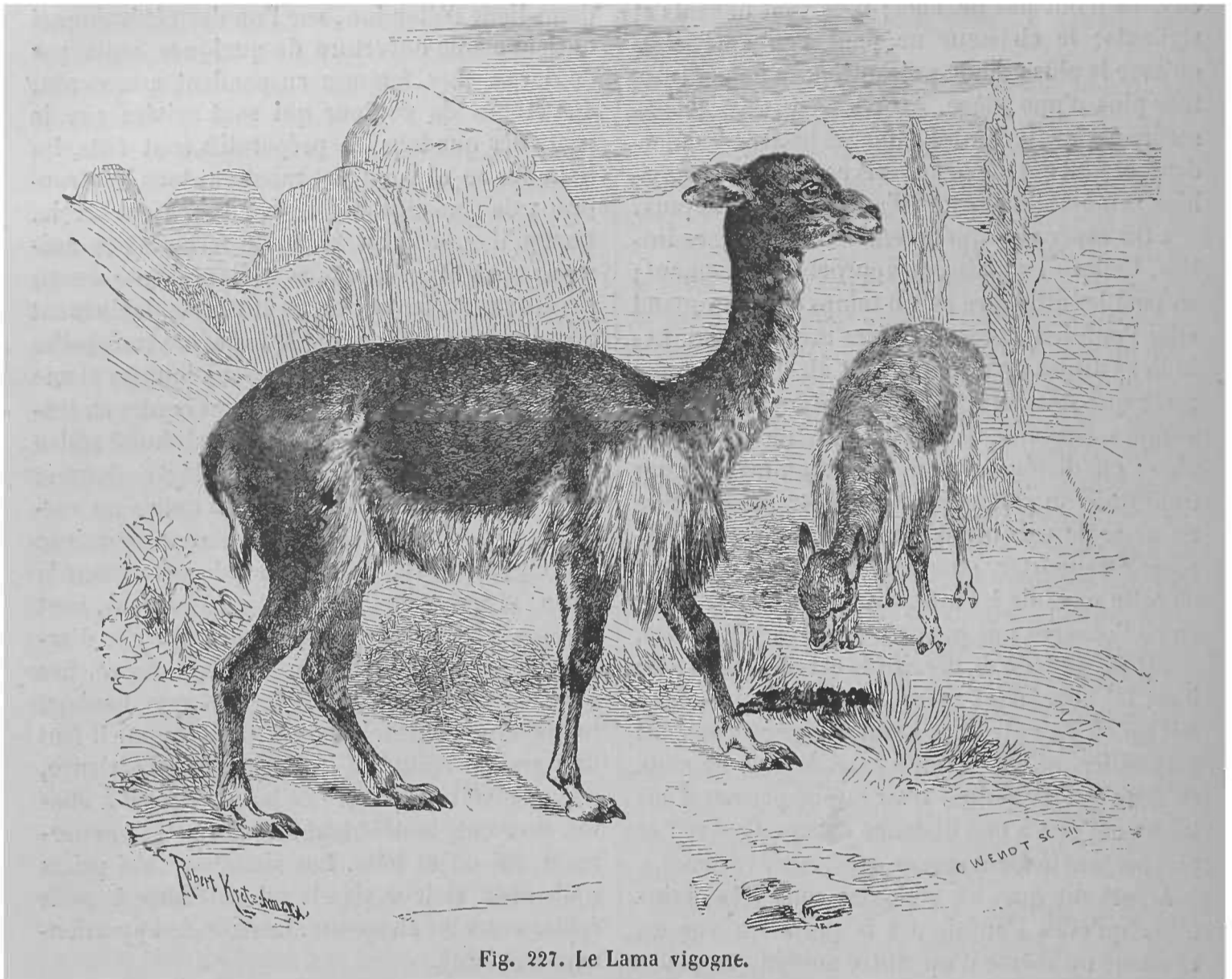


Fig. 227. Le Lama vigogne.

loin. La chasse dure ainsi une semaine. Le nombre des vigognes tuées est parfois seulement de cinquante; d'autres fois, il dépasse plusieurs centaines. J'assistai pendant cinq jours à une de ces chasses; on prit cent vingt-deux vigognes, et du prix de leurs peaux, on construisit un nouvel autel dans l'église.

Captivité. — « Prises jeunes, les vigognes sont faciles à apprivoiser; elles deviennent très-confiantes, témoignent de l'attachement à leur maître, le suivent pas à pas; mais, quand elles vieillissent, elles deviennent méchantes, et leurs crachats les rendent insupportables.

« Un curé avait élevé à grand'peine une paire de vigognes; il les garda quatre ans, sans qu'elles s'accouplassent. La femelle s'enfuit dans la cinquième année de sa captivité, avec un collier et un bout de la corde qui l'attachait; elle chercha à se mêler à un troupeau de vigognes sauvages, qui la repoussèrent à coups de dents et à coups de pied, et dut errer seule sur le plateau. Nous la rencontrâmes souvent, mais elle s'enfuyait toujours à notre approche. Le

mâle était le plus grand que j'aie jamais vu, et il était aussi fort qu'il était grand. Quand on l'approchait, il se levait sur ses pattes de derrière, et d'un coup de celles de devant il renversait l'homme le plus solide. Il ne témoignait aucun attachement à son maître, quoiqu'il en eût été soigné pendant cinq ans. »

Usages et produits. — Déjà, au temps d'Acosta, les Indiens tondaient les vigognes, et faisaient de leur laine des couvertures qui avaient l'apparence de couvertures de soie blanche, et qui duraient longtemps, car on n'avait pas besoin de les teindre. Les vêtements de cette étoffe étaient très-chauds. Aujourd'hui encore on en tisse des étoffes très-fines et très-durables, et on en fait des chapeaux mous.

Jusqu'à présent on n'a pas encore réussi à acclimater les vigognes dans un autre pays; il est probable cependant qu'on finira par trouver des localités qui leur conviennent, et qu'on pourra ainsi enrichir notre industrie d'une nouvelle matière textile.

Chez tous les lamas, on trouve des bézoards,

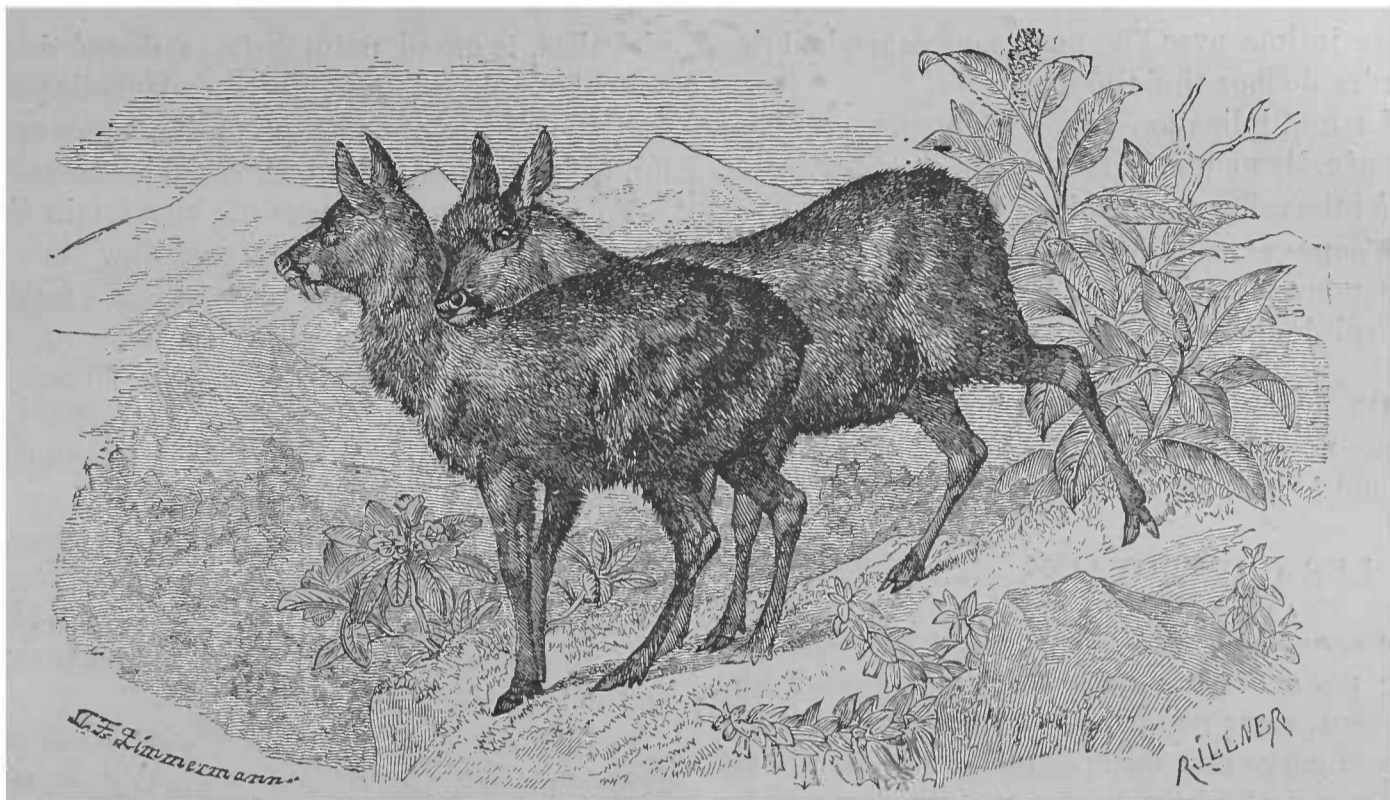


Fig. 228. Le Chevrotain porte-musc.

qu'on recherchait fort autrefois ; maintenant, que l'on sait que ces produits sont de simples concrétions intestinales, formées de carbonate et

de phosphate de chaux, de cholestérine et de matières végétales décomposées, ils ont perdu de leur valeur.

LES MOSCHIDES — *MOSCHI*.

Die Moschusthiere.

Plusieurs naturalistes rangent ces petits ruminants, très-élégants, parmi les cerfs, nous en faisons une famille à part.

Caractères. — Les moschidés n'ont pas de bois, pas de fosses lacrymales, pas de touffe de poils aux pattes de derrière, et leur queue est rudimentaire. Les mâles se distinguent de tous les autres ruminants par leur canine saillante à la mâchoire supérieure, tantôt très-longue et dirigée en dehors, tantôt plus courte et déviée en dedans. Ils ont de 14 à 15 vertèbres dorsales, de 5 à 6 lombaires, de 4 à 6 sacrées et 13 caudales. Les parties molles ressemblent à celles des antilopes et des cerfs.

Distribution géographique. — Les moschidés habitent l'Asie centrale et méridionale, les îles et la partie occidentale de l'Afrique centrale.

Mœurs, habitudes et régime. — Ils vivent dans les endroits les plus rocheux des hautes montagnes, rarement près des forêts, et plus rarement encore dans les vallées, où ils ne descendent que quand un hiver rigoureux leur enlève tout moyen de subsistance, et les force à se

rendre dans des contrées plus riches en végétaux. Les petites espèces recherchent les forêts épaisses des montagnes, les cantons rocheux et buissonneux, même dans le voisinage des lieux habités. La plupart vivent solitaires ; une seule espèce forme de grands troupeaux.

Comme la plupart des ruminants, les chevrotains ne se montrent qu'au coucher du soleil ; le jour, ils se tiennent cachés et dorment. Ils sont vifs et agiles ; ils sautent et grimpent admirablement ; ils courent comme des chamois sur les champs de neige. Les espèces qui habitent la plaine sont vives, mais moins cependant que celles qui habitent les hauteurs. Toutes sont craintives et prennent la fuite au moindre danger.

Quelques-uns de ces animaux emploient en face du péril la même ruse que les opossums ; ils simulent la mort, puis se lèvent brusquement et prennent la fuite. On peut donc leur accorder du jugement et de la ruse.

Ils s'habituent rapidement à la captivité, s'apprivoisent facilement, et contractent une amitié

assez intime avec l'homme, sans cependant rien perdre de leur timidité innée.

La multiplication de ces animaux est assez bornée. Ils ne mettent pas qu'un ou deux petits, et à intervalles assez éloignés.

Usages et produits. — On chasse les moschidés pour leur viande et leur peau; une espèce fournit le musc.

On ne connaît que six espèces de moschidés. Nous nous bornerons à en décrire deux, appartenant à deux genres différents.

LES CHEVROTAINS — *MOSCHUS*.

Caractères. — Le genre chevrotain se distingue par des canines très-longues, un pelage dur, cassant, assez comparable à celui du chevreuil; par la gorge et la face postérieure des tarsi velues, et par l'existence, chez le mâle, d'une poche à musc.

Ce genre, si l'on considère le chevrotain de l'Inde et celui de la Sibérie comme distincts, renferme deux espèces; il n'en comprendrait qu'une, si, comme le pensent la plupart des naturalistes, les deux chevrotains, malgré la différence de leur habitat, sont identiques.

LE CHEVROTAIN PORTE-MUSC — *MOSCHUS MOSCHIFERUS*.

Das Moschusthier.

Considérations historiques. — Ni les Grecs ni les Romains n'ont connu le chevrotain, ils estimaient cependant au plus haut degré les pom-mades parfumées qui leur venaient de l'Inde et de l'Arabie. Les Chinois, par contre, emploient le musc depuis des milliers d'années. C'est par les Arabes que nous l'avons connu. Abou Senna dit que le meilleur musc est celui du Thibet; qu'on le trouve dans l'ombilic d'un animal ressemblant à l'antilope, et ayant deux dents sail-lantes comme des cornes. Mosadius ajoute que le musc du Thibet vaut mieux que celui de la Chine, parce que l'animal trouve au Thibet du nard et d'autres plantes aromatiques qui ne pous-sent pas en Chine. Vers 1300, Marco Polo donne des renseignements plus détaillés. Il décrit le chevrotain, et ajoute: « A la pleine lune, il pousse à cet animal, sous le ventre, une vésicule de sang; les chasseurs sortent alors pour le prendre, coupent cette vésicule, la font sécher au soleil, et obtiennent ainsi le meilleur baume qui existe. » Depuis, il n'est pas de fable que les voyageurs n'aient mise en avant, jusqu'au moment

où Pallas, le grand naturaliste, a donné de cet animal une description auprès de laquelle pâlis-sent encore toutes celles qui ont été faites après lui. G. Radde, seul, fait une honorable exception.

Voici les noms que porte le chevrotain chez les différents peuples qui le possèdent. Chez les Chinois il s'appelle *xe* ou *sché*, *xiang*, *schiang* ou *hiang-tsschény-thé*. On distingue le mâle ou *sché-hiang* de la femelle ou *mé-hiang*. Au Thibet, on lui donne les noms de *alath*, *glao* ou *gloa*, *la*; les Russes l'appellent *kabarga*; les habitants des bords de la Léna *saiga*, les Tongouses *dsanga* ou *dschiga*; les habitants des bords du lac Baïkal *honde*, et le mâle *miktschan*; les Ostiaques, *bjös*; les Tartares, *taberga*, *torgo*, *gifar* et *jufarte-kjik*; les Kalmouks et les Mongols *koudari*, et les Kamatschins *sudö*.

Caractères. — Le chevrotain porte-musc (*fig. 228*) est un ruminant élégant; il a la taille du chevreuil, soit 80 cent. de long, et 66 cent. de haut; le train de derrière est plus élevé que celui de devant; les pattes sont grêles; le cou est court, la tête allongée, le museau arrondi; les yeux sont moyens, à cils longs, à pupille très-mobile; les oreilles sont ovales, moitié aussi longues que la tête. Les sabots sont petits, longs, minces et pointus; mais un pli que forme le pied leur permet de s'écarter; les ongles rudimentaires touchent le sol; l'animal, grâce à cette disposition, peut se tenir sur les champs de neige et sur les glaciers. La queue est courte, épaisse, presque triangulaire. Elle est nue chez le mâle, sauf à l'extrémité, qui porte une touffe de poils.

Le corps est recouvert de poils serrés, d'un roux brun, plus longs des deux côtés de la poi-trine, entre les cuisses et au cou. Ces poils sont raides, assez longs, et crépus. Les canines, chez le mâle, font saillie de 3 à 8 cent.; elles sont dirigées d'abord en bas, puis en arrière. Leur face externe est faiblement bombée; leur bord postérieur est comprimé et tranchant; leur pointe est très-aiguë. Chez la femelle, les canines ne dépassent pas les lèvres.

Le chevrotain porte sous le ventre, entre l'om-bilic et les organes génitaux, une poche (*fig. 229*) arrondie, un peu saillante, de 5 à 7 cent. de long, de 3 cent. de large, et de 3 à 4 cent. de haut. Elle est recouverte sur ses deux côtés par des poils serrés, couchés les uns contre les autres; au mi-lieu est une place chauve, circulaire, où vien-nent s'ouvrir, l'un derrière l'autre, deux canaux qui aboutissent à la poche. L'ouverture anté-rieure, en forme de croissant, est recouverte de poils, grossiers extérieurement, longs et fins in-

térieurement ; l'ouverture postérieure est en communication avec les organes génitaux ; elle est entourée d'une touffe de longues soies. De petites glandes pariétales sécrètent le musc, qui

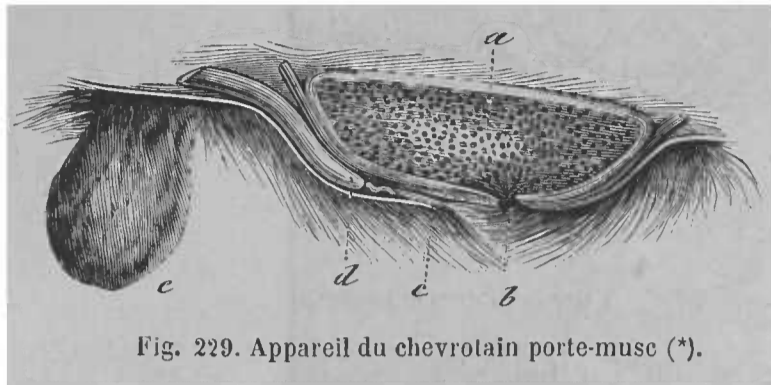


Fig. 229. Appareil du chevrotain porte-musc (*).

se vide par ces ouvertures, quand la poche en est remplie. Celle-ci n'atteint tout son développement que chez le chevrotain adulte. Elle renferme, en moyenne, 60 grammes de cette précieuse substance ; quelquefois cependant on en a trouvé 120 grammes, et plus encore. De jeunes mâles n'en fournissent environ que 8 grammes. Pendant la vie de l'animal, le musc a la consistance du miel, une couleur rouge brunâtre ; séché, il se convertit en une masse granuleuse ou pulvérulente, d'un brun roux, noircissant avec le temps. Son odeur diminue à mesure que sa couleur se fonce. Elle se perd quand on y mêle du soufre, du soufre doré d'antimoine ou du camphre. Le musc se dissout environ aux trois quarts dans l'eau froide, aux quatre cinquièmes dans l'eau bouillante, à moitié dans l'alcool.

Distribution géographique. — Les divers noms qui ont été donnés au chevrotain indiquent combien l'espèce est répandue. Il habite les sommets les plus élevés du quadrilatère de montagnes de l'Asie centrale. On le trouve depuis l'Amour jusqu'à l'Hindoukousch, du 60° de latitude nord jusqu'en Chine et aux Indes. Il est surtout abondant sur le versant tibétain de l'Himalaya, dans les environs du lac Baïkal et dans les montagnes de la Mongolie. Un chasseur en tue là tous les ans plusieurs centaines.

Mœurs, habitudes et régime. — Cet animal se tient dans les forêts et sur les pentes les plus roides des montagnes. Radde dit qu'il habite les endroits les plus sauvages et les éboulis des rochers. Il monte rarement au delà de la limite des forêts, rarement aussi il descend dans les vallées. Il préfère rester à une altitude de 1,000 à 2,300 mètres au-dessus du niveau de la mer ; ce n'est qu'exceptionnellement qu'on le voit dans

(*) a, poche du musc, coupée verticalement ; b, son orifice ; c, orifice du canal avec un pinceau de poils ; d, gland dépassé par le prolongement filiforme de l'urètre ; — e, scrotum.

une vallée à 230 ou 260 mètres d'altitude. Il se tient d'ordinaire à la lisière supérieure des bois et abandonne rarement le canton qu'il s'est une fois choisi. Il vit seul jusqu'à l'époque du rut, caché tout le jour, ne sortant que la nuit.

Les mouvements du chevrotain sont aussi rapides qu'assurés. Il court avec la légèreté de l'antilope ; il saute avec l'adresse du bouquetin ; il grimpe avec l'intrépidité du chamois. Sur les champs de neige où le chien enfonce, où l'homme peut à peine se mouvoir, le chevrotain court aisément, sans presque laisser de trace. Lorsqu'on le serre de près, il saute sans se blesser au bas de très-grands précipices, ou court le long des parois des rochers où il trouve à peine de quoi poser un pied. Au besoin, il n'hésite pas à traverser les torrents à la nage.

Il est très-bien doué sous le rapport des sens, mais son intelligence est bornée. Il est craintif, sans être prudent. Lorsqu'il est surpris, il ne sait où fuir, et court comme un furieux. C'est aussi ce qu'il fait, lorsqu'il est pris.

A la fin de l'automne, en novembre et en décembre, arrive la période du rut. Les mâles se livrent alors des combats acharnés, et leurs dents deviennent des armes dangereuses. Ils se précipitent l'un sur l'autre, lèvent le cou, cherchent à enfoncer leurs dents, et produisent ainsi de profondes blessures. Presque tous les mâles adultes présentent des cicatrices qui témoignent de ces combats. Pendant le rut, le mâle exhale une odeur musquée épouvantable ; les chasseurs disent qu'on peut le sentir à un quart de lieue de distance. Autrefois, on croyait qu'à cette période le mâle vidait sa bourse en la pressant contre des troncs d'arbres ou contre des pierres ; mais cela paraît reposer sur une fausse observation.

Six mois après le rapprochement des sexes, en mai ou en juin, la femelle met bas un ou deux petits, qu'elle garde avec elle jusqu'à la prochaine saison du rut. Ceux-ci naissent complètement formés ; leur queue est poilue ; mais les mâles se distinguent déjà par un museau plus obtus et un poids plus considérable. A la fin de la troisième année, ils sont adultes.

Le régime de cet animal varie suivant les localités et suivant les saisons : en hiver, il consiste surtout en lichens ; en été, en plantes alpines, qui croissent dans les hautes prairies. Le chevrotain est difficile pour ses aliments ; il choisit toujours les herbes les meilleures et les plus succulentes. La qualité du musc paraît être en rapport avec l'alimentation. D'après Pallas, ic

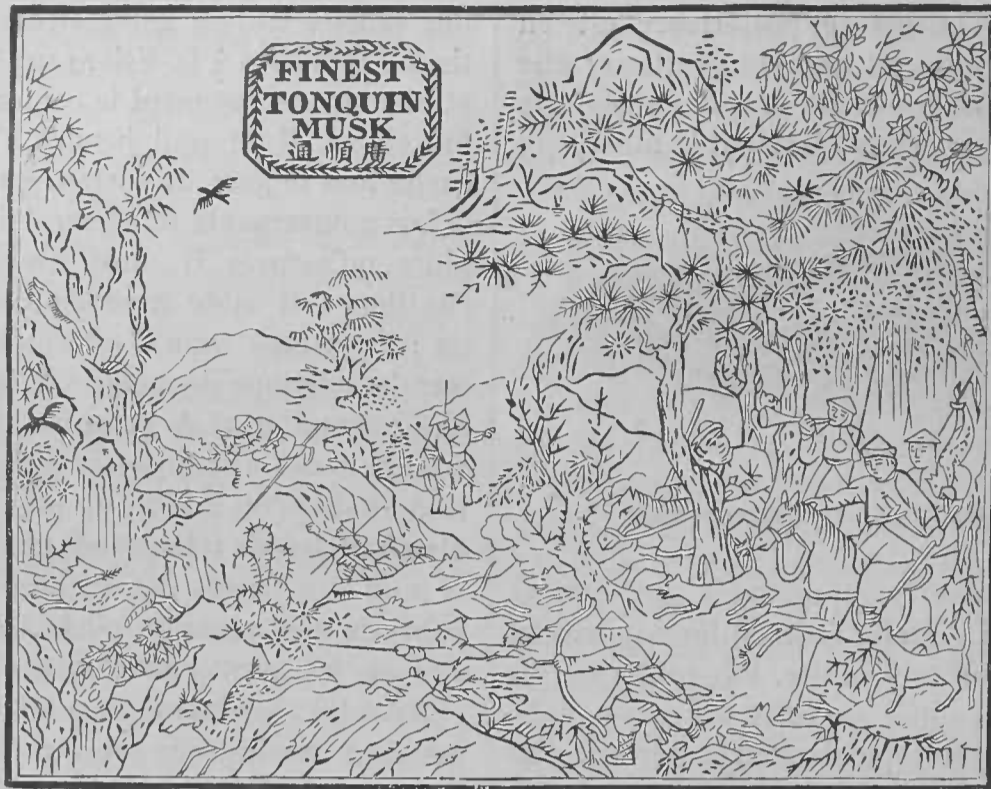


Fig. 230. Chasse au chevrotain porte-musc. — *Finest Tonquin musk* (musc Tonquin première qualité).

chevrotain de Sibérie se nourrit de racines, de plantes de marais, de feuilles d'arbousiers, de rhododendrons, de myrtilles et de lichens ; comme le renne, il déterre les racines avec ses sabots.

Chasse. — La chasse de cet animal est difficile. Sa grande méfiance fait que le chasseur peut rarement l'approcher à portée de fusil. D'ordinaire, on s'en empare à l'aide de lacets. On les dispose sur les chemins que le chevrotain suit toujours fidèlement, et on y trouve l'animal soit vivant, soit étranglé. En Sibérie, on le prend en hiver, d'après Pallas, dans des pièges que l'on amorce avec des lichens. Aux bords de l'Énésié et au Baïkal, on ferme les vallées par des palissades de pieux, et l'on ne laisse qu'une ouverture étroite, à laquelle on dispose le lacet. Les Tongouses tuent ces animaux à coups de flèches ; ils les attirent en imitant leur bêlement au moyen d'un appeau en écorce de bouleau. Il arrive parfois qu'au lieu du chevrotain c'est un ours, un loup ou un renard qui apparaît, trompé, lui aussi, par le bêlement.

Parmi les *shop papers* (papiers de boutique, prospectus), que l'on trouve parfois dans les caisses de musc apportées de Chine en Angleterre, Piesse (1) a trouvé aussi de curieuses gravures représentant la chasse au porte-musc (fig. 230 et 231). Bien que grossièrement exécutées, ces vignettes nous apprennent quelque chose sur la manière de se procurer ce parfum. Les archers,

(1) Piesse, *Des odeurs, des parfums et des cosmétiques*. Paris, p. 230.

l'animal percé d'une flèche, le retour de la chasse et le gibier suspendu à des bâtons, porté à son dernier gîte, tout y est ; et la gravure raconte la scène mieux que ne feraient toutes les narrations du monde.

« Les chasseurs, dit Radde, savent profiter de la constance du chevrotain à revenir au lieu de repos pour le tirer. Lorsqu'il est effrayé, cet animal se dérobe rapidement aux regards en sautant hardiment de rocher en rocher. Mais le chasseur se cache alors ; assuré d'avance, qu'après avoir rôdé autour de la montagne où il a fixé sa demeure, le chevrotain retournera à la place où il était d'abord. C'est aussi à cette habitude que l'on a égard quand on veut prendre l'animal vivant.

Radde fait remarquer, en outre, que le glouton, la belette de Sibérie et les corbeaux troublent souvent la chasse. Ces carnassiers suivent les pistes, et mangent l'animal pris dans les lacets, la difficulté des lieux ne permettant pas toujours au chasseur d'y arriver à temps.

Captivité. — On manque de détails sur la vie de cet animal en captivité. En 1772, un chevrotain porte-musc fut amené à Paris ; il avait mis trois ans à faire le voyage. Il vécut encore trois ans, et mourut des suites d'une obstruction du pyllore par une masse de poils qu'il avait avalés. Jusque-là, il s'était toujours montré gai et bien portant. Les naturalistes français ont cru qu'on pourrait acclimater cet animal dans nos hautes montagnes. Celui qui a vécu à Paris était nourri avec du riz, du lichen, des branches de



Fig. 231. Retour de la chasse au chevrotain porte-musc. — *Finest selected Tonquin musk* (musc Tonquin, première qualité, premier choix).

chêne ; il était vif, très-inoffensif, et tenait à la fois du chevreuil et de la gazelle. Il resta toujours craintif et méfiant. Il répandait une telle odeur de musc, qu'on n'avait qu'à se laisser guider par l'odorat pour le retrouver. Il y a quelques années, j'ai lu dans un journal anglais, qu'un autre chevrotain avait vécu au Jardin zoologique de Londres ; mais je n'en ai pas eu d'autres nouvelles.

Usages et produits. — L'Européen n'a pas un goût très-prononcé pour la chair du chevrotain ; ce qu'il recherche dans l'animal, c'est la poche à musc, le produit de cette poche donnant d'assez beaux bénéfices. En Sibérie, on tue tous les ans, d'après les relevés officiels, 50,000 chevrotains, sur lesquels environ 9,000 mâles. Mais le musc de Sibérie ne vaut pas celui de Chine ou du Thibet. Le musc du Bengale a encore une moindre valeur, et le musc *kabartanin*, ainsi nommé du mot tartare *kabarka*, est le plus inférieur en qualité. 30 grammes de musc de Chine renfermé dans sa poche coûtent de 37 à 45 francs ; la même quantité de musc du Bengale vaut de 30 à 37 fr. ; le musc kabartanin, 11 francs.

« On trouve communément, dit Piesse (1), trois espèces de musc sur les marchés d'Europe. Le *musc Cabardin* ou *Kabardin* ou *de Russie*, qui n'est jamais ou presque jamais sophistiqué. Le *musc d'Assam* vient ensuite pour la qualité ; il a une odeur pénétrante, mais forte ; les poches sont

(1) Piesse, *loco cit.*, p. 225.

BREHM.

grandes et de forme irrégulière. Le *musc de Tonkin* ou *de Chine* est l'espèce la plus estimée en Angleterre ; elle est plus souvent frelatée que les autres.

Le musc en poche du commerce présente des

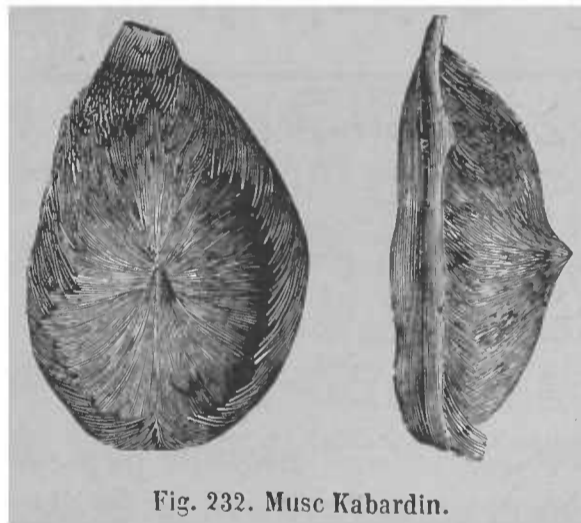


Fig. 232. Musc Kabardin.

formes qui varient avec leur origine. Voici

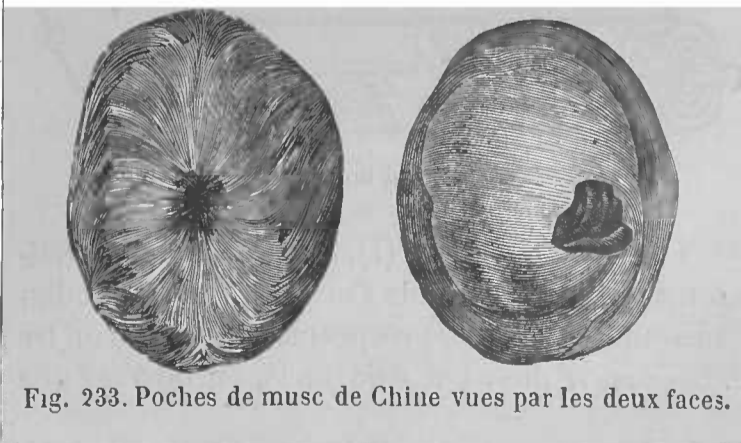


Fig. 233. Poches de musc de Chine vues par les deux faces.

quelles sont les plus habituelles (*fig. 232 à 235*) :

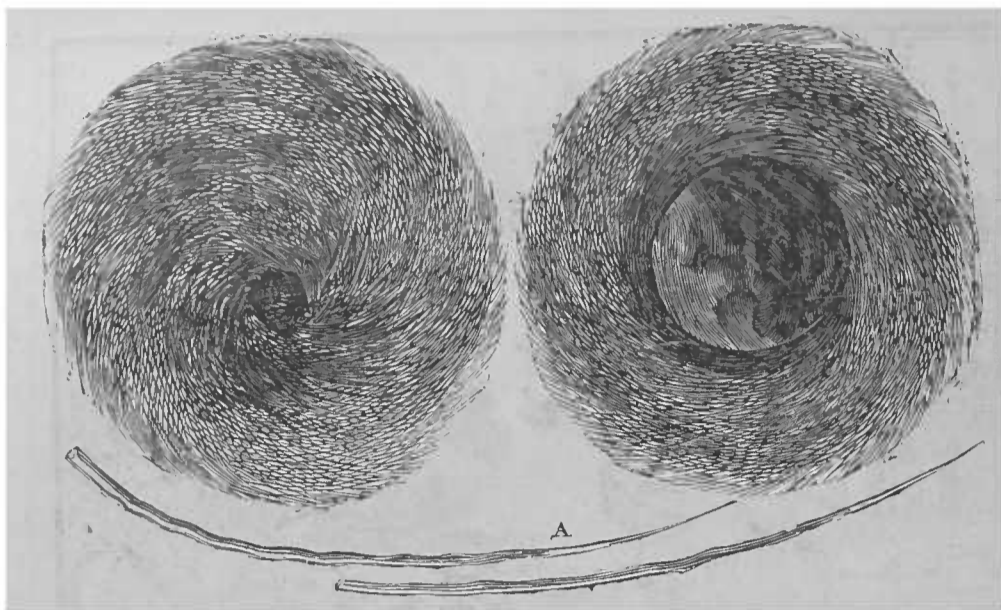


Fig. 234 et 235. Musc du Bengale en poches vu par la face supérieure et par la face inférieure. Poils des poches à musc de grandeur naturelle.

La plus grande partie du musc est envoyée de Chine en Angleterre.



Fig. 236. Prospectus d'un marchand de musc.

« Je dois, dit Piesse (1), à M. Smith, de la maison Smith et Elder de Cornhall, la traduction suivante de l'un des prospectus trouvés parmi les *shop papers* dont j'ai déjà parlé, en ouvrant une

(1) Piesse, *Des odeurs, des parfums, des cosmétiques*. Paris, p. 230.

caisse de musc de première qualité (fig. 236).

« Notre maison choisit elle-même la meilleure sorte de musc Sze-Chuen, première qualité à Ta-tseen-loo, dans la province de ce nom et dans le Thibet, d'où nous expédions sans aucun mélange à Soo-Chow, Nankin, Hwal-Chow, Yang-Chow et Kwang-Tung, pour y être vendu. Nos marchandises sont pures, nos prix loyaux, et ni vieux ni jeunes n'y sont trompés. Nous prions les honorables négociants qui peuvent nous favoriser de leur confiance de se rappeler la marque de notre maison, quelques flibustiers éhontés ayant usurpé faussement notre titre et publié des avis mensongers pour tromper les négociants. Craignant qu'il ne soit difficile de se reconnaître dans cette confusion, nous, actuellement à Kwang-Tung, faisons connaître le titre qu'a choisi notre maison pour servir de règle et de guide aux acheteurs : Le Kwang-thun-sehe, magasin de Sze-Chuen (musc). »

Mais le musc y arrive rarement pur, car depuis les temps les plus anciens les rusés Chinois sont adonnés à la sophistication de cette matière. Tavernier, qui acheta une fois à Batana, dans les Indes, 1,773 bourses de musc, se plaint de ces fraudes. Ces bourses pesaient 82,710 grammes, mais ne contenaient que 13,560 grammes de musc. D'ordinaire, on y mélange le sang de l'animal ou une terre noire et friable; on introduit aussi dans la poche de petites balles de plomb; on fabrique des poches artificielles en peau de chevrotain (fig. 237), que l'on remplit d'une matière quelconque, à laquelle on mêle un peu de musc; on vide une véritable poche et on la remplit d'une autre substance; enfin, après avoir desséché le sang, on le réduit en poudre, et on en fait

une masse qu'on divise en grumeaux assez semblables à ceux du musc, etc.

Un prêtre-lama de Tunka, versé dans la médecine thibétaine, raconta au docteur Kilhnast,

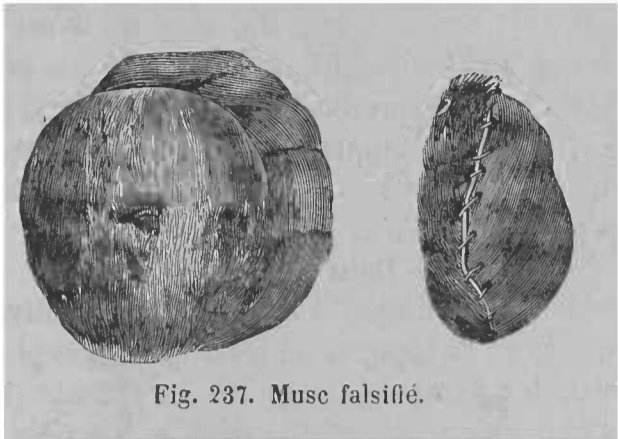


Fig. 237. Musc falsifié.

comme le rapporte Radde, que les Chinois font subir aux bourses de musc de Sibérie une préparation avant de les introduire dans le commerce, et leur donnent ainsi une odeur pénétrante. Ils les soumettent à une sorte de fermentation en les enfouissant à 30 cent. environ dans la terre, à un endroit où paissent des moutons. Après les y avoir laissées un certain temps, et lorsqu'ils pensent qu'elles ont acquis les qualités voulues, ils les retirent et les vendent.

Les anciens voyageurs racontent des choses surprenantes au sujet de l'odeur pénétrante du musc. Tavernier et Chardin rapportent que les chasseurs sont obligés de se boucher les narines et la bouche avant de couper la bourse, car en respirant cette odeur imprudemment, on est saisi d'une hémorrhagie mortelle. Chardin assure qu'il n'a pu s'approcher des marchands de musc, et qu'il a dû faire soigner les achats par un de ses compagnons. « Cette odeur, dit-il, est insupportable et même dangereuse pour un Européen qui n'y est pas habitué. »

L'impératrice Joséphine aimait passionnément les parfums, et le musc par-dessus tout. Son cabinet de toilette en était plein, en dépit des fréquentes observations de Napoléon. « On prétend que quarante ans encore après sa mort le propriétaire de la Malmaison avait fait à plusieurs reprises lessiver et peindre les murs de ce cabinet de toilette; mais que ni grattage, ni eau seconde, ni peinture, n'avaient pu enlever l'odeur du musc, qui est encore aussi forte que si le flacon qui le contenait n'avait été retiré que d'hier.

Le musc sert principalement à parfumer le savon, les sachets, et à mêler dans les cosmétiques liquides. La juste réputation du véritable savon de Windsor des fabriques de Paris est due surtout à sa délicieuse odeur. Le savon est sans

doute de la plus belle qualité, mais son parfum lui donne un cachet de distinction particulière, et c'est au musc qu'il le doit.

La réaction alcaline du savon favorise le développement du principe odorant du musc. Si cependant on verse une forte solution de potasse sur des grains de musc, au lieu de la véritable odeur du musc, c'est de l'ammoniaque qui se dégage.

La peau du chevrotain sert à faire des bonnets, des vêtements ou du cuir qui vaut mieux que le chevreau. Radde dit que dans les pays qu'il a parcourus, on ne se servait à peu près pas de ces peaux. Les peuples chasseurs emploient la peau des jambes pour faire des couvertures élégantes; ils n'utilisent point la peau du corps. Les chevrotains femelles qui se prennent dans les pièges ne sont bons à rien; les Russes les rejettent, sans même les dépouiller.

LES TRAGULES — *TRAGULUS*.

Die Zwergmoschusthiere

Caractères. — Les tragules se distinguent des chevrotains proprement dit par l'absence de bourse à musc; leur estomac a trois cavités, et le bord du métatarse est nu et calleux. Ils se distinguent aussi par une queue courte, mais à poils longs.

Les espèces que renferme ce genre, et sur l'indépendance desquelles les naturalistes ne sont pas d'accord, sont toutes de gracieux animaux.

LE TRAGULE NAIN — *TRAGULUS PYGMÆUS*

Der Kantschill.

Caractères. — L'espèce qui va nous occuper est la moins grande parmi les ruminants. Qu'on se figure un petit chevreuil, à tronc assez gros, à tête élégante et bien prise, à yeux beaux et brillants, à pattes grêles et minces, à sabots délicats, à queue petite et gracieuse, et l'on aura le tragule nain, nommé aussi *tragule kantschill* (fig. 238).

Il a à peine 50 cent. de long, sur lesquels 4 cent. appartiennent à la queue; la hauteur du garrot est de 22 cent., celle de l'arrière-train de 25 cent. Son poil est fin. La tête est roux fauve, avec les côtés plus clairs, et le sommet presque noir; la partie supérieure du corps est d'un brun jaune-roux, mêlé de noir le long de l'échine; les flancs sont clairs, le haut du cou est marqué de blanc, et le ventre est blanc. Une bande blanche,

partant de la mâchoire inférieure, descend sur les côtés du cou jusqu'à l'épaule ; à cette bande s'en joint une autre noire, et entre les deux bandes noires, au milieu du cou, une bande blanche.

Parfois, une raie jaune se trouve sous le ventre. Les membres sont d'un jaune fauve ; les bras et les jambes, d'un roux vif ; les pieds, d'un jaune fauve pâle. Les différences de couleur résultent de différences dans les teintes des poils. Sur le dos, ceux-ci sont blancs dans leur moitié inférieure, puis foncés, puis jaunes ou oranges, et enfin noirs au bout. La couleur du pelage varie donc suivant que le base des poils est cachée ou non, que telle ou telle partie est plus visible. Aux endroits blancs, les poils sont entièrement de cette couleur.

Les mâles ont des canines qui dépassent les gencives de 3 cent. ; sont fortement recourbées, et dirigées en dehors et en arrière. Les sabots sont petits, d'un brun clair couleur de corne.

Les jeunes ne se distinguent pas des animaux adultes.

Distribution géographique. — Java, Singapore, Pinang, les îles avoisinantes et la péninsule malaise, sont la patrie de ce charmant animal. A Sumatra, à Bornéo et à Ceylan, il est remplacé par des espèces voisines.

Mœurs, habitudes et régime. — Il vit dans les forêts épaisses de ces contrées tropicales, plus dans la montagne qu'en plaine.

Il a des habitudes solitaires : ce n'est qu'au temps du rut qu'on le rencontre avec sa femelle. Tout le jour, il se tient dans les fourrés les plus épais, et s'y livre au repos et à la rumination ; à la tombée de la nuit, il va chercher sa nourriture, qui consiste en feuilles, en herbes, en fruits de toute espèce ; il ne peut se passer d'eau.

Tous les mouvements du kantschill sont légers et gracieux. Il fait des bonds relativement énormes, et surmonte avec adresse les plus grandes difficultés. Mais ses membres délicats lui refusent bientôt le service, et il tomberait facilement au pouvoir de ses ennemis, s'il ne lui restait une dernière ressource, une dernière ruse. Il cherche d'ordinaire à s'enfoncer dans les fourrés ; s'il voit qu'il ne puisse y parvenir, il se couche à terre, immobile, et fait le mort comme l'opossum. L'ennemi s'approche ; il va saisir sa proie, mais en deux bonds le petit animal disparaît avec la rapidité de l'éclair.

Les indigènes croient que le mâle emploie encore un autre moyen de défense : il sauterait en l'air, et se suspendrait à une branche au moyen de ses dents saillantes. Malheureusement, cette

histoire ressemble trop aux fables qui ont eu cours sur les chamois, pour que nous puissions y ajouter foi. Raffles dit que les Malais n'ont pas d'expression plus significative pour désigner un homme trompeur, que de dire qu'il est rusé comme un kantschill. On ne sait que peu de chose sur la reproduction de cet animal ; tout ce qu'on peut supposer, c'est que, comme les autres ruminants et les chevrotains, il met bas un petit par portée.

Captivité. — Dans ces derniers temps, on a plusieurs fois importé des tragules de diverses espèces en Europe, et on les a conservés plus ou moins longtemps en captivité. Les montreurs de ménagerie en ont exhibé déjà à peu près partout. En 1859, j'en vis un à Leipzig. Ce tragule était dans une cage avec une abondante litière de foin, et paraissait s'y très-bien trouver. Il était on ne peut plus élégant, aimait la propreté, se léchait et se nettoyait continuellement. Ses grands yeux semblaient indiquer beaucoup d'intelligence ; cependant il n'en donnait aucune preuve. Il était tranquille, ennuyeux même et passait sa journée à manger, à ruminer, à dormir. Une seule fois j'entendis sa voix : on pouvait la comparer au faible son d'un instrument à vent.

La délicatesse, l'élégance de cet être charmant pourrait amener à en faire un animal domestique ; dans tous les cas, ce serait un des plus beaux ornements des parcs. Cependant, il n'est pas toujours traité d'une manière conforme à ses habitudes.

Mon ami et collègue, le docteur Bodinus, de Cologne, a pu le faire reproduire en captivité, et il a eu la bonté de me communiquer les détails suivants :

« Pour obtenir la reproduction des animaux, il faut non-seulement les mettre dans un lieu approprié, mais encore leur donner la nourriture qui leur convient. Et cela même pour les espèces qui vivent complètement hors de l'état de liberté, dans la société immédiate de l'homme, pour les poules par exemple. Celles-ci, après l'accouplement, pondent des œufs et l'on remarque que malgré toute la bonne nourriture qu'on leur donne, les poules tenues dans des espaces renfermés pondent beaucoup d'œufs stériles, tandis que celles qui courent en liberté pondent des œufs qui éclosent presque tous. D'après mes observations, ce n'est pas le manque de mouvement qui en est cause, mais bien le manque de certains aliments, de vers notamment ; aussi, lorsque ce genre de nourriture

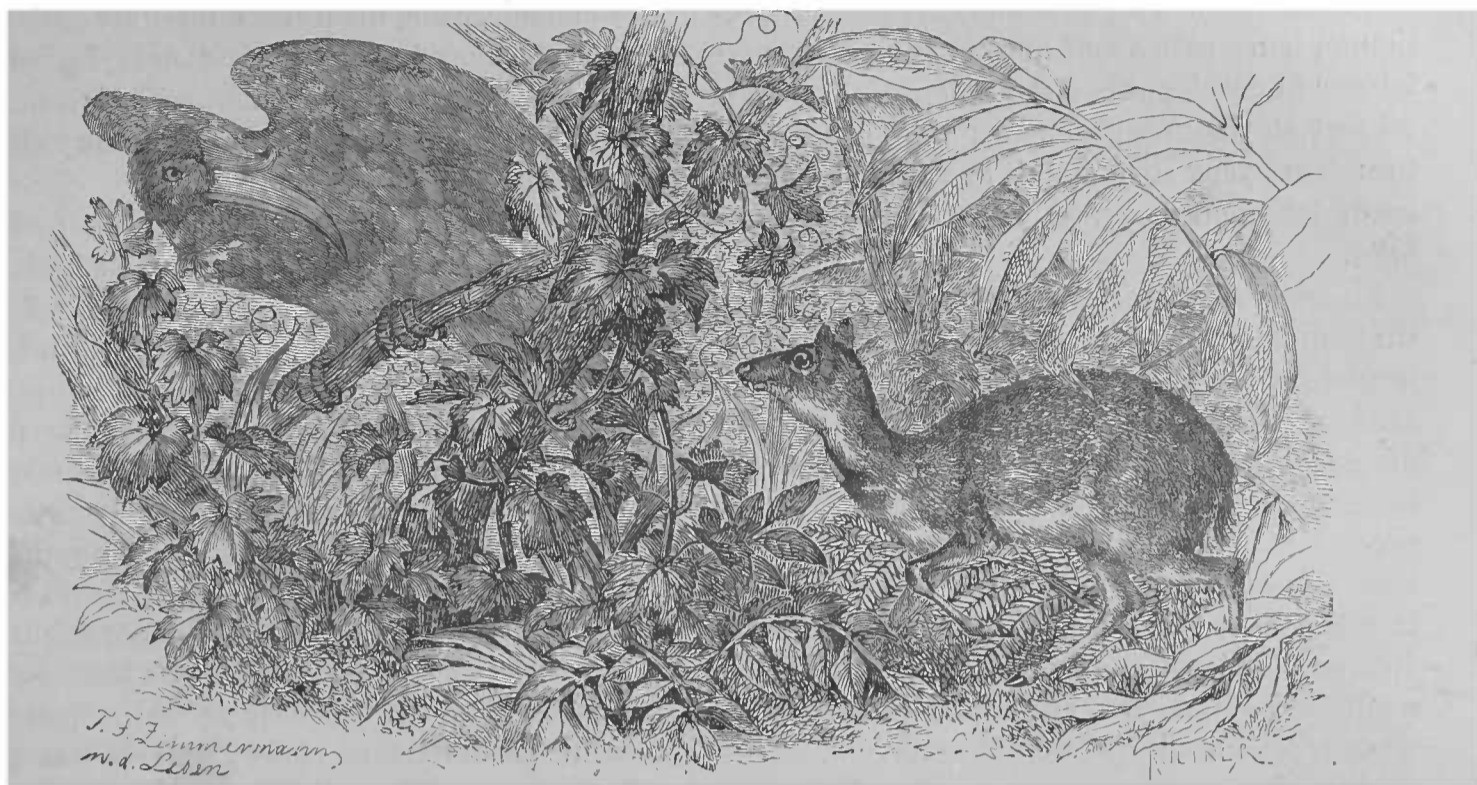


Fig. 238. Le Tragoue-nain.

fait défaut, il faut le remplacer par de la viande crue, des larves de mouches, etc. Les autres animaux sont dans le même cas. Presque nulle part, je n'ai vu de canard à clochette, ou ceux que j'ai vus, étaient malades. Dans notre jardin, ils sont vifs et forts, comme en liberté; bien plus, ils se sont accouplés.

« Grâce à un membre du conseil d'administration, nous reçûmes une paire de tragules nains. Malgré les soins les plus assidus, malgré l'herbe fraîche, le trèfle, le pain, le lait, l'avoine que nous leur donnions, ils ne se montraient nullement en bon état. Ils étaient tristes, leur poil était grossier, hérissé; je résolus de leur donner des sorbes, qui se rapprochent le plus des baies dont ils se nourrissent dans leur patrie. Ces animaux se jetèrent dessus avec une véritable passion; chaque jour, ils en mangeaient une grande quantité, et bientôt l'on vit les bons succès de cette alimentation. Leur œil devint plus vif, leur poil plus lisse et plus bril-

lant, leurs flancs plus arrondis, et je ne tardai pas à me convaincre que des sorbes, du lait, du pain blanc et un peu de fourrage vert suffisaient pour entretenir ces animaux en bonne santé.

« Au bout de quelque temps, la femelle augmenta de volume: je ne doutai pas qu'elle ne se fût accouplée, et bientôt elle mit bas un petit, mais mort malheureusement. Mon espoir d'en obtenir d'autres fut déçu de la manière la plus cruelle. Un matin, on la trouva morte dans sa cage; elle portait à la poitrine des blessures. On n'a jamais pu savoir s'il fallait les attribuer aux dents aiguës du mâle, ou à quelques méchants visiteurs du jardin, comme il en existe encore trop pour la honte de l'humanité. »

Usages et produits. — Les Javanais, qui appellent cet animal *Poetjang*, le chassent avec ardeur. Ils mangent volontiers sa chair. Ils enchâssent ses pieds dans de l'or ou de l'argent, et s'en servent pour bourrer leurs pipes.

LES CERVIDÉS — CERVI

Die Hirsche.

Caractères. — Aucune famille n'est plus facile à caractériser que celle des cervidés ou cerfs. Les cervidés sont des ruminants à bois. Ces quelques mots suffisent à les définir; tous les autres caractères leur sont subordonnés.

Les cerfs se distinguent des chevrotains par une taille plus grande; par la présence de fossettes lacrymales, par des canines très-courtes chez beaucoup de mâles, et par la présence d'un pinceau de poils aux pattes de derrière. Ils sont élancés

et élégants, leur corps est allongé, bien proportionné, leurs pattes sont fines et hautes, à pinces fortement développées, à sabots pointus; leur cou est fort et vigoureux; leur tête fortement pointue; leurs yeux sont grands et vifs; leurs oreilles de longueur moyenne, minces, droites et mobiles.

En général, les mâles seuls portent des bois. On nomme ainsi des prolongements ramifiés du frontal, qui tombent chaque année, pour être remplacés par de nouveaux prolongements. Leur développement et leur chute sont en rapport intime avec l'activité sexuelle. Les cerfs châtrés ne présentent pas ces variations; ils gardent leur bois, s'ils en portaient au moment où ils ont subi la castration; s'ils en étaient dépouillés à cette époque, ils n'en reprennent plus; chez ceux qui n'ont subi qu'une castration unilatérale, les bois ne se reproduisent que du côté sain.

Déjà, chez le nouveau-né, le lieu d'insertion des cornes est indiqué par un plus grand développement des os du crâne. A six ou huit mois apparaît une saillie osseuse qui persiste toute la vie : c'est elle qui portera les bois. Au commencement, l'andouiller est simple et pointu, mais, plus tard, il se ramifie; de l'andouiller principal partent des andouillers secondaires, dont le nombre peut aller jusqu'à douze.

« Le bois, dit Blasius, subit des métamorphoses à mesure que le cerf vieillit. Tout d'abord, les saillies osseuses s'accroissent, s'élargissent en convergeant vers la ligne médiane; en même temps, la crête frontale se développe; ces saillies s'unissent de plus en plus au crâne. Mais les changements dans la forme du bois et le nombre des andouillers sont encore plus considérables. Les jeunes bois sont recouverts d'une peau très-vasculaire, poilue; ils sont mous et flexibles. Les andouillers plus inférieurs se détachent d'abord du tronc principal, puis les plus élevés, et lorsqu'enfin tous sont développés et ont atteint leur forme définitive, la circulation s'arrête, et le cerf dépouille alors ses bois de la peau, qui tombe en partie d'elle-même. »

Avant que le cerf ait atteint la fin de sa première année, la saillie osseuse se continue par un andouiller, qui, chez plusieurs espèces, n'est jamais remplacé que par un andouiller pareil; tandis que, chez les autres, le bois de la seconde année porte deux andouillers. Ce bois à deux andouillers tombe et est remplacé au printemps de la troisième année par un bois à trois andouillers, et ainsi de suite jusqu'à ce que soit atteint le plus grand développement possible.

Des maladies, une mauvaise nourriture amènent parfois une marche rétrograde dans la réalisation du phénomène, et alors ce nouveau bois a un ou deux andouillers de moins que celui de l'année précédente.

La chute du bois est précédée par un développement des vaisseaux qui entourent sa base. Ils la pénètrent, la séparent de la saillie osseuse, et le bois tombe, entraîné par son poids, ou bien l'animal s'en débarrasse. Par suite de la rupture des vaisseaux, une légère hémorragie se produit, et au niveau de la partie découronnée se fait une croûte sous laquelle commence le nouveau travail réparateur. L'accroissement du bois dure dix ou treize semaines. Le bois est d'abord gélatineux, puis il s'ossifie par le dépôt de phosphate et de carbonate de chaux. La peau qui le recouvre est molle, couverte de poils épais, de couleur généralement claire; elle est très-vasculaire, saigne à la moindre blessure, qui peut amener une malformation du bois.

Le bois généralement est très-régulier, quoique l'habitat et le régime puissent amener des variations dans sa forme. Cet appendice est toujours un des meilleurs caractères pour différencier les espèces; beaucoup de naturalistes cependant se refusent à le reconnaître. Mais, d'ordinaire, les divers cervidés présentent entre eux de grandes différences, et leur détermination n'est pas, il s'en faut, aussi difficile que celle de certaines familles de ruminants.

L'organisation interne des cervidés présente en général les mêmes caractères que ceux des autres espèces et de même ordre; nous n'aurons donc pas à la décrire.

Distribution géographique. — Déjà, aux époques géologiques antérieures, les cervidés étaient répandus sur une grande partie de la surface de la terre. Aujourd'hui, ils habitent toutes les parties du monde, une grande étendue de l'Afrique et de l'Australie exceptée.

Mœurs, habitudes et régime. — On les trouve sous tous les climats, dans les plaines comme dans les montagnes; dans les endroits découverts comme dans les forêts. Les uns vivent à la manière des chamois, les autres dans les lieux les plus cachés, dans les forêts les plus épaisses; ceux-ci habitent les steppes secs, ceux-là les marais. Un grand nombre changent d'habitation suivant les saisons: ils descendent des montagnes, pour y remonter plus tard; d'autres voyagent du nord au sud, puis du sud au nord.

Tous les cervidés sont des animaux sociaux; beaucoup se réunissent en bandes consi-

dérables. Les vieux mâles, pendant l'été, se séparent ordinairement des troupeaux de femelles, et vivent solitaires ou réunis à plusieurs. Au moment du rut, ils se joignent aux bandes de femelles, provoquent leurs rivaux, se livrent des combats terribles. A ce moment, leur excitation est telle que leurs mœurs sont, on peut dire, complètement changées.

La plupart sont des animaux nocturnes; cependant ceux qui vivent dans des endroits déserts ou dans les hautes régions, vont aussi pendant le jour chercher leur nourriture.

Tous les cervidés sont vifs, craintifs, agiles, rapides dans leurs mouvements; ils sont assez bien doués sous le rapport de l'intelligence. La voix du mâle consiste en des sons sourds et entrecoupés; celle de la femelle, en bêlements.

Les cervidés ne se nourrissent que de végétaux; il n'est nullement prouvé que les rennes mangent des lemmings, comme on l'a prétendu. Des herbes, des feuilles, des fleurs, des aiguilles de sapins, des bourgeons, de jeunes pousses, des grains, des fruits, des baies, de l'écorce, des mousses, des lichens, des champignons, forment la nourriture principale des cervidés. Le sel est pour eux une friandise; l'eau leur est indispensable.

La femelle met bas un, deux ou quelquefois trois petits, qui naissent complètement développés, et suivent partout leur mère, au bout de quelques jours. Chez certaines espèces, le mâle soigne aussi sa progéniture, et les petits reçoivent avec plaisir les caresses de leurs parents. La mère veille avec tendresse et sollicitude sur ses petits, et les défend en cas de danger.

Captivité. — Il n'est pas aussi facile qu'on le croit d'apprivoiser un cervidé. Pris jeunes et habitués de bonne heure à subir la domination de l'homme, tous montrent dans les premiers temps beaucoup de gentillesse, de docilité, d'attachement; mais ces diverses qualités disparaissent avec l'âge. Un vieux cerf est toujours un être colère et méchant. Le renne même, qui depuis des siècles vit en captivité, ne fait pas exception; sa domestication est incomplète.

Usages et produits. — Là où les cultures et les forêts sont bien entretenues, on doit faire disparaître les cervidés. Les dégâts qu'ils causent surpassent, et de beaucoup, la faible utilité dont ils sont pour l'homme. Si ce n'était la chasse, un des plus beaux et des plus nobles plaisirs, on aurait depuis longtemps déjà complètement détruit chez nous toutes les espèces de cervidés. On n'y est pas encore arrivé, mais ces ani-

maux vont maintenant en diminuant, et dans un avenir qui n'est peut-être pas bien éloigné, on ne les verra plus, sans doute, qu'à l'état demi-sauvage, dans des parcs et des jardins zoologiques.

LES ÉLANS — *ALCES*.

Die Elenthiere.

Nous commencerons par étudier les géants de cette famille, quoiqu'ils soient les plus incomplets des cervidés.

Caractères. — Les élans, qui sont encore représentés aujourd'hui par une ou deux espèces, si l'on considère l'orignal comme appartenant à ce genre, sont des animaux forts, lourds, hauts sur jambes; à bois larges, en forme de pelle, à découpures et à dentelures nombreuses, manquant d'andouillers; ils ont une fossette lacrymale petite, un pinceau de poils au côté interne de la racine du pied, des glandes unguéales, et point de canines. Leur tête est longue; leur région nasale, fort développée, n'offre point de partie nue ou de mufle; leur lèvre inférieure est proci-dente; leurs yeux sont petits, leurs oreilles longues et larges; leur queue est très-courte.

L'ÉLAN A CRINIÈRE. — *ALCES JUBATA*.

Der Elch, das Elen.

Considérations historiques. — L'élan est célèbre depuis les temps les plus reculés. On n'est pas encore fixé sur l'étymologie de son nom. Les uns le font venir du vieux mot germain *elend* ou *elent*, qui signifierait fort, robuste; les autres, du slave *jelen*, cerf. Quoi qu'il en soit, le nom latin *alces* vient du germain.

Les anciens historiens parlent de l'élan comme se trouvant en Allemagne. « Il existe dans la forêt Hercynienne, dit Jules César, des *alces* qui ont le port et la couleur des chèvres, mais qui sont plus grands, qui n'ont ni cornes, ni articulations aux pattes. Ils ne se couchent pas pour se reposer, et ne peuvent se relever une fois qu'ils sont tombés. Pour dormir, ils s'appuient contre les arbres; aussi les chasseurs coupent-ils ceux-ci de telle façon qu'ils tombent facilement et entraînent l'animal qui s'y appuie. »

Pline dit que l'élan a la lèvre supérieure très-grande, et qu'il ne peut manger qu'en tenant la tête renversée en arrière. D'après Pausanias, le mâle seul porte des bois. Sous Gordien III, de 238 à 244 après J.-C., dix élans furent amenés à Rome; Aurélien en fit paraître plusieurs à son triomphe.

Au moyen âge, il est souvent fait mention de cet animal. Dans les *Niebellungen*, on l'appelle *elk* ou *grimmerschelk*. D'après ce poème, l'élan se trouvait répandu à cette époque dans toute l'Allemagne, jusqu'à l'ouest. Il est dit, dans la description de la chasse de Siegfried dans les Vosges : « Il tua encore un *elk*, quatre forts aurochs et un *grimmerschelk*. »

Dans les fondations de l'empereur Othon le Grand, en 943, il est défendu, à quiconque, de chasser sans permission de l'évêque Balderich, dans les forêts de Drenthe, dans le Bas-Rhin, les cerfs, les ours, les chevreuils, les sangliers et les animaux que l'on appelle en allemand *elo* ou *schelo*. Cette même défense se retrouve dans une fondation de Henri II de 1006, et dans une de Conrad II de 1025.

Dans les tourbières du nord de l'Allemagne, dans le Brunswick, le Hanovre, la Poméranie, dans les anciennes sépultures des Huns, on trouve encore des bois d'élans, la plupart pétrifiés.

Le fameux évêque d'Upsal Olaüs Magnus est le premier qui donna une bonne description de l'élan. « Comme les cerfs, dit-il, ces animaux courent en troupes dans les lieux sauvages ; les chasseurs les prennent dans des filets ou dans des fosses, ils les y poussent avec l'aide de gros chiens, et ils les tuent à coups de flèches et d'épieux. Lorsqu'ils sont couchés pour paître, et même lorsqu'ils sont debout, il arrive parfois que des hermines leur sautent à la gorge, et les mordent de telle façon qu'ils meurent par la perte de leur sang. Les élans combattent avec les loups, les tuent à coups de sabot, surtout sur la glace, où ils peuvent mieux se tenir que les loups. »

D'après une lettre de l'évêque de Poméranie au grand maître, il y avait encore en 1488 beaucoup d'élans dans son évêché.

« En Poméranie, dit Kantzow (1), il y a de grands troupeaux d'animaux que l'on nomme *elend*. On leur a donné ce nom à cause de leur faiblesse (*eland*, signifie misérable, faible) ; ils n'ont rien pour se défendre. Ils ont bien de larges cornes, mais ils ne savent pas s'en servir ; ils se cachent dans les marais et les forêts les plus impraticables pour y être en sûreté.

« Ils peuvent sentir de loin l'approche de l'homme ou du chien, cela fait leur salut, car, dès que les chiens les atteignent, ils sont pris.

« Ils ont le corps d'un grand bœuf, mais leurs

jambes sont beaucoup plus hautes ; ils n'ont que des poils courts, d'un blanc jaunâtre ; leur viande est bonne à manger.

« On regarde les ongles comme bons contre les maladies ; et on en fait des bagues que l'on porte aux doigts. Quelques-uns ont cru qu'ils n'avaient pas de genoux ou de jointures, mais cela est faux, etc. »

Après la guerre de Sept ans, les élans, très-diminués dans la Prusse orientale, furent protégés par des ordonnances royales.

En Prusse, d'après les données les plus sûres et les plus récentes, les élans se trouvent maintenant surtout dans la forêt royale d'Ibenhorst, près de Memel. Dans l'année de liberté de la chasse, en 1848, leur nombre fut réduit à seize ; maintenant, il y en a plus de cent. Les lois sur la chasse, seules, permettent encore de vivre à ces animaux. Au commencement du siècle, il en existait beaucoup dans les forêts de Schorell, Tzulkin et Skallisen.

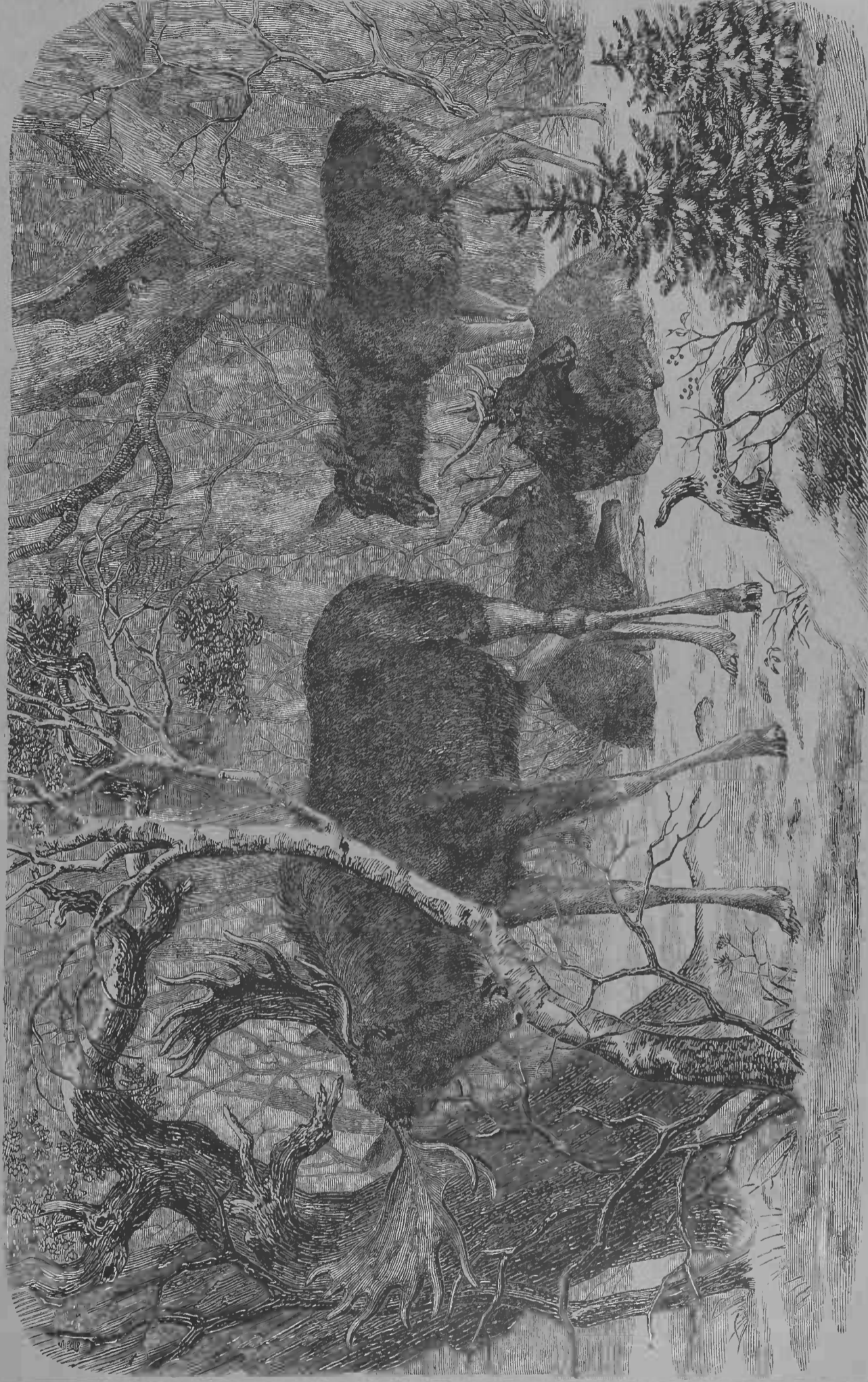
Caractères. — L'élan (Pl. XXVIII) est un puissant animal. Un mâle adulte a de 2^m,60 à 2^m,80 de long, sur 2 mètres de haut, au garrot ; la longueur de la queue est de 10 cent. De vieux animaux peuvent peser jusqu'à 500 kilogr. ; le poids moyen est de 200 à 300 kilogr.

L'élan a le corps court et gros, la poitrine large, le garrot élevé, presque bossu, le dos droit, le sacrum rentré. Il est porté par des membres d'égale longueur, très-hauts et forts ; les sabots sont minces, droits, profondément fendus, réunis à leur origine par une membrane extensible ; les pinces touchent facilement le sol ; cette conformation permet au pied de l'élan de s'élargir et de se poser sur un sol humide sans enfoncer.

Un cou court, fort, vigoureux, porte une tête grande, allongée, amincie au niveau de l'œil et se terminant par un museau long, épais, large, obtus ; le nez cartilagineux, la lèvre supérieure épaisse, longue, mobile, fendue, très-saillante, donnent à l'animal une physionomie repoussante. Les yeux, petits et ternes, sont enfoncés dans des orbites saillantes, et ne contribuent pas à embellir la tête. Les fossettes lacrymales sont petites ; les oreilles, longues, grandes, larges, pointues, penchées en dehors, insérées sur le derrière de la tête ; l'animal peut les incliner l'une vers l'autre.

Le bois du mâle adulte forme une grande cime, simple, très-large, aplatie, triangulaire, en forme de pelle, profondément dentelée sur ses bords ; elle est portée par une tige courte,

(1) Kantzow, *Fomerunia*, 1530.



arrondie, épaisse, entourée de peu de perles, et reposant sur une saillie osseuse très-courte (*fig. 239*). Dans le courant du premier automne,

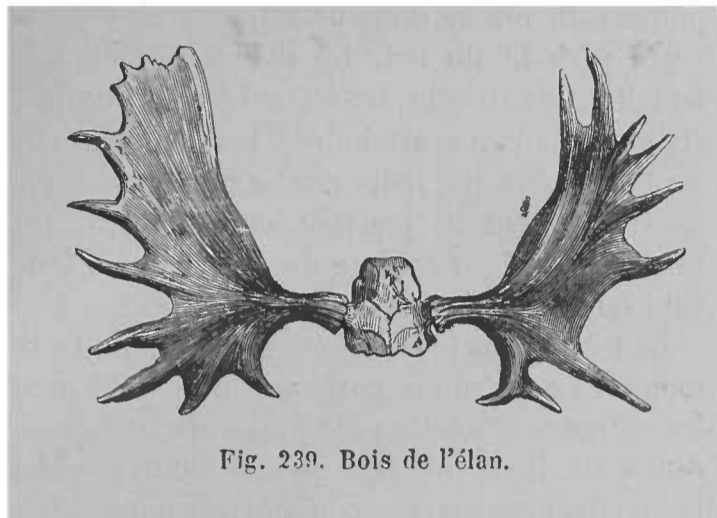


Fig. 239. Bois de l'élan.

apparaît la saillie osseuse; dans le second, un andouiller long d'environ 30 cent., et qui tombe en hiver. Dans la cinquième année, se montre la plaque terminale; elle s'accroît de plus en plus, et présente tous les ans plus de dentelures; leur nombre peut s'élever à vingt. Un pareil bois pèse jusqu'à 20 kilogrammes.

Le pelage de l'élan est court et épais. Il est formé de soies minces et cassantes, qui recouvrent un duvet court et fin. Sur la nuque est une crinière longue, épaisse, se prolongeant le long du cou et de la poitrine, et atteignant une longueur de 20 cent. Elle est plus courte chez la femelle. Les poils du ventre sont inclinés d'arrière en avant.

La couleur de l'élan est un brun roux assez uniforme, passant au brun noir foncé à la crinière et sur les côtés de la tête, au gris au museau. Les membres sont d'un gris cendré clair, le tour des yeux est gris. Du mois d'octobre au mois de mars, cette couleur est plus claire; elle est mélangée de gris.

La femelle est plus petite que le mâle; elle n'a pas de bois; ses sabots sont plus longs et plus minces, ses ongles plus courts, un peu dirigés en arrière. Sa tête ressemble à celle de l'âne ou du mulet.

Distribution géographique. — L'élan vit dans les forêts du nord de l'Europe et de l'Asie. En Europe, il s'étend jusqu'aux bords de la Baltique; on le trouve dans la Prusse orientale, la Lithuanie, la Courlande, la Livonie, la Suède, la Norvège et sur quelques points de la Grande Russie. En 1746, on tua le dernier élan en Saxe; en 1760, en Galicie. En Norvège, l'élan habite la partie orientale du sud; en Suède, la partie occidentale, ou, en d'autres termes, les forêts immenses qui recouvrent les monts Kjoelen, dans

BREHM.

les provinces de Dalécarlie, Herjedall, Oesterdall et Hedemark.

L'élan est plus commun en Asie. Il se trouve dans tout le Nord, jusqu'à l'Amour, partout où il y a de grandes forêts, et étend son habitation jusqu'à la limite des arbres. Il est assez abondant dans le bassin de la Léna, aux bords du lac Baïkal, de l'Amour, en Mongolie, en Tongousie; il manque dans le désert de Tundra, où il n'y a point de forêts.

Mœurs, habitudes et régime. — L'élan se plaît dans les forêts de saules, de peupliers, de bouleaux, dans celles surtout qui sont désertes solitaires et entrecoupées de ravins et de marais. Ceux-ci lui sont indispensables, et il les traverse sans enfoncer, ce que ne peut faire aucun autre animal. D'avril en octobre, l'élan se tient dans les bas-fonds; puis, en hiver, il cherche des lieux plus élevés, non exposés aux inondations, et non couverts de glace. Par les beaux temps, il préfère les forêts de bouleaux, de saules, etc.; par la pluie, la neige, le brouillard, il préfère les forêts de conifères. L'inquiète-t-on ou ne trouve-t-il pas assez à manger, il change d'habitation. — Par ses mœurs, l'élan diffère beaucoup du cerf. Comme lui, il forme des troupes de 15 à 20 individus, et vers l'époque de la mise bas, les vieux mâles quittent ces troupes, qui restent composés des jeunes mâles et des femelles.

L'élan, dans les localités où il n'est point inquiété, rôde et erre jour et nuit; d'ailleurs, il ne paît que la nuit. D'après Wangenheim, il se nourrit de feuilles, de jeunes pousses de saule, de bouleau, de frêne, de peuplier, de sorbier, d'érable, de tilleul, de chêne, de pin, de sapin, de bruyère, de romarin, de roseau, de céréales et de lin. Les jeunes pousses et les écorces forment la base de sa nourriture, ce qui rend l'espèce nuisible. Il enfonce ses incisives dans l'écorce, comme un couteau, en arrache un morceau, le saisit entre ses lèvres et ses dents, et détache alors de longues lanières. Avec sa tête, il courbe les arbres, en casse la cime et en mange les branches.

Ce n'est que poussé par la nécessité qu'il va chercher d'autres pâturages; aussi cause-t-il bien moins de dégâts dans les champs que dans les forêts.

Il est moins agile, moins gracieux dans tous ses mouvements que le cerf. Il n'est pas aussi rapide que lui, mais il trotte encore assez vite et très-longtemps; des auteurs estiment qu'il peut parcourir en un jour 400 kilomètres.

Wangenheim décrit les allures de l'élan dans les

marais. Lorsque le sol ne peut plus porter l'animal, il s'assied sur son arrière-train, étend en avant les pattes antérieures, et, se poussant avec son derrière, glisse ainsi à la surface de la vase; si celle-ci cède davantage, il se couche sur le côté et se pousse avec ses pattes. L'élan est passé maître comme nageur. Il va à l'eau, non-seulement par nécessité, mais encore par plaisir, pour s'y baigner et s'y rafraîchir. Sur la glace, il ne peut avancer qu'avec difficulté; y tombe-t-il, il ne peut se relever sans efforts. Quand il court, ses pinces frappent l'une contre l'autre et produisent un bruit qu'on entend à quelque distance : *l'élan sonne*, disent les chasseurs. En pleine course, il couche son bois presque horizontalement en arrière, et lève le museau; aussi trébuche-t-il et tombe-t-il souvent. Pour se relever, il agite ses pattes; il porte surtout celles de derrière très en avant. De là la fable : qu'il est sujet à l'épilepsie, et qu'il s'en guérit en se grattant l'oreille jusqu'au sang. Un élan ne se laisse arrêter par rien dans sa course; il traverse les fourrés les plus impénétrables, les lacs, les rivières, les marais.

L'élan a une ouïe et une vue excellentes; son odorat est moins fin. Quant à ses facultés intellectuelles, elles paraissent en complète harmonie avec sa lourde stature et son apparence stupide. Il est moins craintif que le cerf. Si le chasseur l'a manqué, il court quelques pas et s'arrête. Il vit en bonne harmonie avec ses semblables : ce n'est cependant qu'au moment du rut que les vieux mâles se joignent aux troupeaux. D'ordinaire, la famille se compose d'un vieil animal, de deux individus adultes, qui sont en rut en automne, de deux jeunes animaux et de deux faons.

Le rut, sur les bords de la Baltique, a lieu à la fin d'août; dans la Russie d'Asie, en septembre et octobre. Pendant ce temps, les mâles sont très excités; ils se livrent entre eux des combats acharnés, et deviennent dangereux pour l'homme lui-même. En général, l'élan sait se défendre, surtout s'il y va de la vie. Un élan blessé attaque le chasseur. Celui-ci doit employer la plus grande prudence, notamment s'il est à pied, et il lui faut chercher un abri derrière un arbre, si l'animal s'élance sur lui. Son bois lui est une arme terrible; il fait aussi usage de ses sabots; les vieux élans s'en servent pour combattre leurs plus grands ennemis, les loups; ils se précipitent sur eux, les assomment et les tuent.

Au temps du rut, les élans mâles brament

comme les cerfs; leurs cris consistent en des sons entrecoupés comme ceux du daim, mais beaucoup plus bas. On n'en a jamais entendu pousser un cri de douleur ou d'effroi. Pendant cette période du rut, les mâles cherchent les femelles, les suivent, traversent les fleuves et les rivières pour les atteindre. Les jeunes mâles sont repoussés par leurs rivaux plus forts et plus âgés; rarement ils peuvent satisfaire leur instinct; ils courent comme des furieux, droit devant eux, jusque dans les lieux cultivés.

La femelle porte de trente-six à quarante semaines. La première portée est d'un seul petit, les autres sont de deux, le plus souvent de sexes différents. Il est très-rare qu'elle mette bas trois faons; dans ces cas, ceux-ci sont très-faibles, et ne tardent pas à périr. Aussitôt après leur naissance, les faons se lèvent, agitent la tête à droite et à gauche, comme s'ils étaient étourdis; et leur mère doit leur apprendre à se mouvoir. Le troisième ou quatrième jour, ils la suivent déjà. Ils continuent à tetter jusqu'au rut suivant et sont adultes à l'âge de trois ans. La mère soigne ses petits avec beaucoup d'amour, et défend même leur cadavre.

L'élan est exposé aux attaques de plusieurs ennemis, notamment du loup, du lynx, de l'ours et du glouton. Le loup le chasse en hiver, par les fortes neiges; l'ours ne s'en prend qu'aux animaux isolés, et ne s'adresse jamais à un troupeau; le lynx et quelquefois aussi le glouton s'élancent du haut d'une branche sur l'élan qui passe au-dessous d'eux, se cramponnent à son cou et lui coupent les carotides. Ces deux carnassiers sont pour l'élan les ennemis les plus terribles, et contre lesquels il est réellement sans armes. Quant au loup et à l'ours, il peut se défendre contre leurs attaques; un seul coup de ses pattes de devant suffit pour tuer un loup. Lorsqu'un élan est saisi à la gorge par un carnassier, il cherche à l'entraîner dans les fourrés et à lui faire lâcher prise en le pressant contre les arbres.

Chasse. — Cet animal est aujourd'hui ménagé partout où il existe encore. En Norwége, on punit d'une amende de 220 francs celui qui en tue un. En Prusse, les forestiers veillent à sa conservation, et maintenant on fait de même en Russie. Autrefois, il n'en était pas ainsi. Le czar Paul I^{er} eut la singulière idée d'orner sa cavalerie de peaux d'élans, et fit faire à ces animaux une véritable guerre d'extermination, pour pouvoir la réaliser.

On tire l'élan à l'affût; on le chasse à la traque.

En Laponie, on le prend dans des filets. Dans le Nord, les chasseurs, munis de souliers de neige, le poursuivent en hiver et cherchent à le pousser sur la glace, où ils s'en rendent facilement maîtres.

Captivité. — De jeunes élans s'apprivoisent facilement ; mais, chez nous, ils ne supportent jamais longtemps la captivité. En Suède, paraît-il, on a pu en dresser à tirer des traîneaux. Une loi défendit de se servir de pareils animaux de trait, car leur rapidité, leur résistance à la fatigue auraient rendu impossible la poursuite des criminels qui les auraient employés. On a encore essayé d'autres fois, mais en vain, de faire de l'élan un animal domestique. Les jeunes semblent d'abord prospérer, mais ils ne tardent pas à maigrir, et ils périssent tous au bout de peu de temps.

Wangenheim raconte que de pareils essais furent tentés pendant six ans dans les parcs royaux. On donna les jeunes faons à allaiter à des vaches ; ils les accompagnaient aux pâturages, paissaient à côté d'elles. Quand le soleil devint plus chaud, que les moustiques se montrèrent, ils se réfugièrent dans leurs écuries pour chercher un abri contre ces deux tourments. On les y attachait avec des licous, comme les vaches. En été, on les laissait chercher eux-mêmes leur nourriture ; en hiver, on les nourrissait de foin et d'avoine. Malgré les soins qu'on leur prodiguait, ils moururent tous, la plupart à l'âge de deux ans, les autres à trois ans, amaigris et épuisés.

Quand je me mis à préparer cet ouvrage, je n'avais vu que deux fois des élans vivants, à Schænbrunn et à Berlin ; mais chaque fois il ne m'avait pas été donné de les observer, faute de temps. Je priai donc mon ami le docteur Bolle, de Berlin, de se charger de ce soin, et de me communiquer le résultat de ses observations. Malheureusement, je m'y pris trop tard, l'animal était mort. Néanmoins, Bolle m'écrivit à ce sujet une lettre qui me paraît renfermer des choses trop importantes pour que je puisse la passer sous silence.

« L'élan que vous m'avez prié d'observer n'existe plus. Il est mort au commencement de l'été. Je l'ai souvent vu, je me suis bien pénétré des mœurs de cet animal, sans y avoir rien remarqué de saillant. C'était le second individu qu'ait possédé notre jardin zoologique dans le courant de l'année dernière. Les deux étaient de jeunes animaux, encore dépourvus de leurs bois ; la laideur de leur tête était leur caractère le plus saillant ; elle était due surtout aux dimensions

démesurées de leur lèvre supérieure et à la longueur de leurs oreilles, qui n'était pas encore compensée par le développement des bois. Le premier élan, qui avait à peu près la taille d'un cerf, mourut de phthisie. La lenteur de ses mouvements, la longueur de ses oreilles le faisaient généralement regarder par les visiteurs instruits du jardin comme une espèce d'âne exotique.

« Le jardin zoologique reçut le deuxième élan par l'entremise de M. Brunslow, de Berlin, lequel eut la bonté de me communiquer une lettre du garde forestier général d'Ibenhorst, dans la Prusse orientale, traitant particulièrement de cet animal. Cette lettre renferme des données importantes, fondées sur l'observation, sur la manière de soigner le jeune élève donné au jardin ; elles sont malheureusement maintenant sans objet, car en juin, quatre mois après son arrivée, ce jeune élève a trépassé, trop tôt pour ce monde et surtout pour la caisse du jardin zoologique. Il était né en mai 1860, et avait environ deux mois quand le garde forestier le trouva abandonné dans la forêt d'Ibenhorst, et résolut de l'élever. Il le mit dans un grand verger, où il pouvait courir librement, et dont, par reconnaissance, il détruisit tous les arbres fruitiers ; pendant les trois premiers mois, il le nourrit de lait frais, provenant toujours de la même vache ; il lui en donnait chaque jour quinze jattes (mesure inconnue). L'animal resta faible et craintif. Néanmoins sa ration de lait fut descendue à six jattes ; on lui fournit en outre des feuilles de saule, et cela pendant quelques mois. Finalement, on lui donna de la farine de seigle et trois jattes de lait ; en outre de cela, il mangeait librement, dans le verger, des herbes, des baies, des feuilles de raves, du seigle pris dans les champs voisins ; il était très-friand des bourgeons, des jeunes pousses et de l'écorce des saules, des frênes, des bouleaux, des pruniers, des sorbiers ; il causa ainsi beaucoup de dégâts. Il devint assez privé. Par la grande chaleur, il se tenait dans une dépendance vide et assez fraîche, de la maison d'habitation. Il ne se rendait à son pâturage que le soir.

« Arrivé à Berlin en 1861, en bonne santé, il fut mis dans un enclos, où il pouvait se donner du mouvement. On suivit autant que possible les prescriptions indiquées, et il parut bien se trouver jusqu'au commencement de l'été ; mais les premières chaleurs l'incommodèrent, sans cependant le rendre malade ; il ne paraissait même pas indisposé quelques jours avant sa mort.

Il succomba à la première atteinte de mal qu'il eut.»

Je suis maintenant en état de compléter quelques points de ce récit. Le Jardin zoologique de Hambourg possède un élan qui provient de Suède; il vit encore, quoique j'aie peu d'espoir pour l'avenir. Malgré tous nos soins, il est toujours maladif, et quand nous croyons enfin l'avoir relevé, il retombe aussitôt.

Sa nourriture fut au commencement très-variée; il ne voulait pas suivre longtemps le même régime. Les autres cervidés, eux, se trouvent très-bien d'un régime uniforme, et sont faciles à entretenir. Nous donnions à notre élan des feuilles, de jeunes pousses, des branches de conifères, des grains, du pain, etc.; il les prenait avec plaisir, puis, tout à coup, il n'y touchait plus. On était persuadé que cela hâterait sa fin. Longtemps je me torturai l'esprit pour trouver un moyen de lui venir en aide; finalement, il me vint à l'idée qu'on pourrait améliorer son régime par une addition de tannin; je l'essayai, et aussitôt l'élan mangea sans répugnance la nourriture qu'on lui donna, et même toute nourriture indistinctement. Depuis, il s'est relevé, et se trouve aussi bien que peut être un animal privé de sa liberté.

La plus grande difficulté qu'on éprouve à tenir l'élan en captivité, c'est son incapacité à saisir des herbes qui naissent à la surface du sol. Sa lèvre supérieure, longue et touffue, l'empêche de les prendre, et le force à ne se nourrir que de branches d'arbres. Je ne l'ai jamais vu couper un brin d'herbe; il lui est très-difficile de ramasser à terre les aliments qu'on lui jette; il faut donc lui donner sa nourriture dans un râtelier assez élevé.

L'élan diffère des autres cervidés par sa manière de vivre comme par ses formes. Nous ne pouvons blâmer personne de le trouver laid; nous ne pouvons pas même reprocher aux Berlinoises de l'avoir pris pour un âne; sa tête allongée, lourde, à longues oreilles, ressemble beaucoup à la tête de l'âne, elle est même encore plus laide. L'élan fait tout à fait l'effet d'un être appartenant à une période antérieure, et son genre de vie confirme encore cette première impression. Si on le compare aux autres cervidés, il est lourd et stupide. Avec un peu de leurs qualités, il a tous leurs défauts. Il reconnaît son gardien, sans toutefois jamais s'attacher complètement à lui. Il connaît son nom, arrive quand on l'appelle, se laisse caresser, mettre un licol, conduire à l'écurie, mais seulement autant que cela lui

convient. Il va se montrer tout à coup méchant et furieux vis-à-vis de la personne qu'il suit tranquillement, de la main de laquelle il prend sa nourriture; comme l'âne ou le lama, il couche ses oreilles en arrière, louche, regarde en l'air, et subitement lui donne un coup d'un de ses pieds de devant, et fait souvent de dangereuses blessures, car il peut facilement atteindre un homme à la tête. Le premier gardien de notre élan fut souvent et gravement exposé: car il ne savait pas, aussi bien que le second, reconnaître les divers caprices de l'animal.

A l'égard des autres animaux, l'élan se montre très-indifférent. Le nôtre ne s'inquiète pas beaucoup des cervidés qui habitent les enclos voisins, et nullement des chiens. Il vit en très-bons rapports avec les rennes; leurs mœurs tranquilles lui conviennent sans doute. Il semble haïr les espèces agiles de cerfs; il cherche à les frapper, et ne commence à les supporter que quand il s'est convaincu de l'inutilité de ses efforts.

Il faut tenir l'élan dans un enclos élevé: malgré sa lourdeur, il franchit facilement une barrière de deux mètres de hauteur, et cela sans efforts. Ils'approche lentement de l'enclos, se dresse sur ses jambes de derrière, replie celles de devant, les appuie sur la barrière, et s'élance en avant en ramenant à lui ses jambes postérieures. Il aurait été facile à notre élan de franchir les murs du jardin; cependant il ne l'a jamais essayé. D'ordinaire, il se couchait tranquillement au pied de la palissade, se laissait mettre un licol et reconduire dans son enclos sans faire de résistance.

Usages et produits. — Un élan est d'un grand produit. On mange sa viande; on utilise sa peau et son bois. Sa viande est plus tendre que celle du cerf; sa peau est meilleure et plus solide. Les peuples du Nord sont très-friands de son bois cartilagineux, de ses oreilles et de sa langue. Les Lapons et les Sibériens fendent les tendons des jambes et les emploient aux mêmes usages que les tendons de renne. On estime surtout ses os, qui sont durs et d'une blancheur éclatante.

Autrefois, l'élan avait un emploi plus répandu: il entraînait dans la composition d'une foule de remèdes, et la superstition trouvait de quoi s'alimenter dans les cures merveilleuses qu'on en obtenait; les anciens Prussiens faisaient presque de l'élan une divinité.

Mais l'utilité dont l'élan est pour l'homme ne peut compenser tous les dégâts qu'il lui cause.

Il est un véritable fléau pour les forêts, et on ne doit pas favoriser sa multiplication dans les contrées où on s'adonne à la sylviculture. Dans les forêts de sa patrie, qui, à dire vrai, sont des forêts à moitié vierges, ces dégâts ne sont pas aussi sensibles.

L'ÉLAN ORIGNAL. — *ALCES ORIGNAL.*

Das Mosthier ou Mosdeer.

Caractères. — L'orignal, ou *mosdeer* des Américains, se distingue de l'élan à crinière par un bois à dentelures plus profondes ; à andouillers d'œil séparés ; par une crinière peu fournie, et par un pelage plus foncé. Toutefois, on n'est pas encore parfaitement fixé au sujet de l'indépendance spécifique de cet animal. Le bois de l'orignal est plus lourd et plus fort que celui de l'élan, il pèse de 25 à 30 kilogr. ; Pennant en a vu du poids de 37 kilogr., dont la longueur était de 88 cent. et la largeur de 77.

Hamilton-Smith donne de cet animal la description suivante : « L'orignal est la plus grande espèce de cervidé ; il est plus haut que le cheval. Pour nier cette impression de grandeur qu'il produit, il faut n'avoir eu sous les yeux que des femelles ou des jeunes empaillés. J'ai pu voir des mâles en liberté, dans toute la splendeur de leur parfait développement, avec leur bois complet, et je dois dire qu'aucun animal n'a un aspect plus saisissant. La tête a plus 66 cent. de long ; elle est lourde ; les yeux sont petits et enfoncés ; les oreilles ressemblent à celles de l'âne ; elles sont longues et poilues ; le nombre des dentelures du bois s'élève jusqu'à vingt-huit. »

Distribution géographique. — L'on trouve maintenant l'orignal dans le nord de l'Amérique, au Canada, dans le Nouveau-Brunswick, et sur les bords de la baie de Fundy. Le capitaine Franklin en vit à l'embouchure de Mackenzie, et plus encore à l'est, sur les bords de la rivière de la Mine de cuivre, sous le 68° degré de latitude nord. Mackenzie le rencontra sur les sommets des Montagnes Rocheuses et aux sources de la rivière des Élans.

Mœurs, habitudes et régime. — L'orignal perd ses bois plus tard que l'élan, en janvier et en février ; dans les hivers rigoureux, en mars. Ses habitudes et son régime sont les mêmes que ceux de l'élan.

Chasse. — Les Indiens chassent l'orignal avec ardeur et par divers procédés. Ils cherchent surtout à le pousser dans l'eau, où ils l'atteignent alors en canots et le tuent facilement.

Captivité. — Les jeunes orignaux s'appriivoient facilement ; en quelques jours, ils apprennent à connaître leur gardien, et le suivent partout. Mais en vieillissant, ils deviennent sauvages, colères et dangereux. Audubon raconte cependant un fait qui prouverait le contraire. « Vers minuit, dit-il, nous fûmes réveillés par un grand bruit ; c'était l'orignal que nous avions pris dans la journée, et qui était revenu de sa frayeur ; il voulait retourner à son ancienne habitation, mais il se vit captif, à sa grande colère. Nous ne pouvions rien faire pour lui. Dès qu'un de nous bougeait ou cherchait à passer sa main par une ouverture de sa prison, il se précipitait en rugissant, hérissant sa crinière, nous faisant voir combien il serait difficile de le conserver en vie. Nous lui jetâmes une peau de cerf, en un instant, il la déchira en morceaux ; il était véritablement furieux. C'était un jeune orignal d'un an, d'environ 2 mètres de haut. »

Usages et produits. — Les Indiens croient qu'après avoir mangé de sa chair, ils peuvent courir trois fois mieux que s'ils avaient fait usage d'une autre viande. De son bois, ils fabriquent des cuillers ; de sa peau, ils font des canots. Une de leurs places de chasse, la prairie des Cornes de cerfs, aux bords du Missouri, est célèbre. Ils y ont élevé une pyramide en bois d'orignal et de wapiti.

LES RENNES — *TARANDUS.*

Die Renthiere, The Reindeer.

Caractères. — Chez les rennes, les deux sexes portent des bois insérés sur une courte saillie, recourbés en arc d'arrière en avant et terminés par une empaumure à échancrures digitiformes, et faiblement fourchue. Leurs sabots sont très-larges ; leurs pinces longues et obtuses ; leurs formes lourdes ; leur tête, surtout, est disgracieuse ; les pattes sont relativement courtes ; leur queue est très-courte. Les vieux mâles ont de petites canines à la mâchoire supérieure.

Distribution géographique. — Les rennes sont exclusivement propres aux régions les plus froides de l'hémisphère boréal.

LE RENNE CARIBU. — *TARANDUS CARIBU.*

Der Karibu, The Caribou.

Quelques naturaliste font du renne d'Amérique



Fig. 240. Le Renne rangifer.

une espèce à part, sous le nom de caribu (*Tarandus caribu*) et fondent leur manière de voir sur cette raison assez sérieuse, que le renne d'Europe se trouve aussi en Amérique, et diffère du renne d'Amérique par sa taille, sa couleur et son genre de vie.

Caractères. — Le caribu serait plus grand que le renne, son bois plus petit, sa robe plus foncée ; il vivrait solitaire, surtout dans les forêts, et n'émigrerait pas.

Mais d'autres naturalistes considèrent les caractères que l'on invoque comme insignifiants, et ils n'admettent qu'une espèce. Pour nous, nous laisserons la question en suspens, et nous nous occuperons uniquement du renne d'Europe.

LE RENNE RANGIFER. — TARANDUS RANGIFER.
Das Ren, The Reindeer.

Historique. — Les anciens connaissaient déjà le renne. Jules César en donne une description assez exacte : « Il existe dans la forêt Hercynienne un bœuf qui a le port du cerf ; au milieu de son front est une corne plus grande que les deux autres ; leur cime s'élargit et se divise en plusieurs parties, en forme des doigts de la main. La femelle a aussi des cornes. » Pline confond le renne et l'élan. Élien raconte que les Scythes se servent de cerfs apprivoisés comme des chevaux de selle. Olaus Magnus, en 1530, a mieux fait connaître cet animal ; il lui donne cependant trois cornes. « Il a deux grandes cornes, dit-il, comme le cerf, mais plus rameuses, elles ont quelquefois jusqu'à 15 branches. Une autre corne est au milieu de la tête,

et sert à l'animal à se défendre contre les loups.» Cet auteur sait que le renne se nourrit de mousses qu'il déterre sous la neige ; qu'on le tient en troupeaux ; qu'il périt sous un autre climat que le sien ; il raconte que le roi de Suède en envoya en 1533, comme cadeau, à quelques seigneurs prussiens, qui les mirent en liberté ; il dit que ces cerfs, attelés à des traîneaux, font, dans les vallées, 50,000 pas par jour, et qu'on peut les utiliser pour faire de grands voyages ; il indique les usages de ces animaux ; il dit que de leur peau on fait des vêtements, des lits, des selles ; de leurs tendons du fil et des cordes ; de leurs os et de leurs cornes, des arcs et des flèches ; de leurs ongles un remède contre les crampes.

Jusqu'à Scheffer, de Strasbourg, qui publia, en 1675, un ouvrage assez exact sur la Laponie, les auteurs qui ont écrit après Olaus, ont mêlé le faux et le vrai. Mais Linné est le premier qui observa le renne par lui-même, et d'une façon plus étendue. Ses travaux furent complétés par d'autres, et l'histoire naturelle du renne peut maintenant être regardée comme tout à fait élucidée. J'ai pu voir moi-même le renne à l'état sauvage, comme à l'état domestique : je suis donc en état d'écrire d'après mes propres observations. J'ai beaucoup appris de mon vieux chasseur Éric Swensen et de plusieurs autres Norwégiens dignes de foi.

Le renne est sans contredit l'animal le plus important de toute la famille des cervidés. C'est par lui que subsistent des peuplades entières ; sans lui, elles ne pourraient exister. Le renne est plus utile aux Lapons et aux Finnois que ne le sont à nous le cheval et le bœuf ; que ne le sont aux Arabes le chameau et les chèvres ; il rend à lui seul tous les services que l'on demande à tous les autres animaux domestiques, les carnassiers exceptés. Sa viande, sa peau, ses os, ses tendons servent à vêtir et à nourrir celui qui l'élève ; il donne son lait, il sert de bête de somme ; il tire le traîneau qui transporte d'un endroit à un autre le maître, sa famille et tous ses ustensiles ; en un mot, il rend possible l'existence nomade des peuples du Nord.

Je ne sais aucun autre animal chez lequel le fardeau de la domestication, le joug de l'esclavage, soient aussi prononcés que chez celui-ci. On ne peut douter que le renne sauvage ne soit la souche du renne domestique. Les rennes domestiques, qui ne peuvent vivre sans la protection de l'homme, redeviennent rapidement sauvages, et après quelques générations ont repris

le type de leurs congénères sauvages. Mais cependant, il n'est pas deux autres animaux qui, avec une telle parenté, diffèrent autant dans leur forme comme dans leurs mœurs. L'un n'est que le pauvre et malheureux esclave d'un maître, aussi pauvre et malheureux ; l'autre est le fier habitant des hautes montagnes, un cerf aux allures de chamois. Que l'on compare un troupeau de rennes sauvages à des rennes domestiques, et l'on aura peine à croire que tous descendent des mêmes ancêtres.

Caractères. — Le renne sauvage (*fig. 240*) est un puissant animal. Il a de 1^m,70 à 2 mètres de long, sa queue mesure 14 cent. Sa hauteur, au garrot, est de 1^m,15 ; le bois qui orne sa tête est

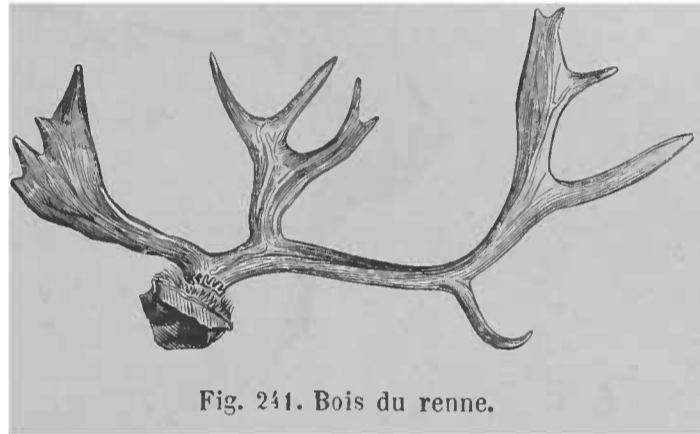


Fig. 241. Bois du renne.

moins grand et moins beau que celui du cerf. Le corps du renne ne diffère de celui de ce dernier, que par la plus grande largeur du train de derrière ; mais le cou et la tête sont plus lourds, plus disgracieux ; les jambes sont plus courtes, les sabots plus laids ; le renne, surtout, n'a pas le port fier du cerf. Il a le cou fort, comprimé, à peine relevé, de la longueur de la tête, qui est un peu amincie en avant ; le museau est lourd, le nez droit ; les oreilles sont semblables à celles du cerf, mais un peu plus courtes ; les yeux sont grands et beaux ; les fossettes lacrymales petites, recouvertes de poils ; le bout du nez est poilu ; les narines sont obliques l'une vers l'autre ; la lèvre supérieure est saillante, la bouche profondément fendue.

Le bois de la femelle est plus petit, et moins divisé que celui du mâle ; dans les deux sexes, il est formé d'une tige mince (*fig. 241*), arrondie à sa base, aplatie à sa partie supérieure ; les andouillers d'œil se terminent en avant par une large paumure, ils ne sont séparés de la peau du nez que par un espace où l'on peut à peine mettre le doigt. Le milieu de la tige porte l'andouiller de fer, qui se termine également par une extrémité aplatie et dentelée, et un andouiller qui se dirige en arrière ; le bois se termine

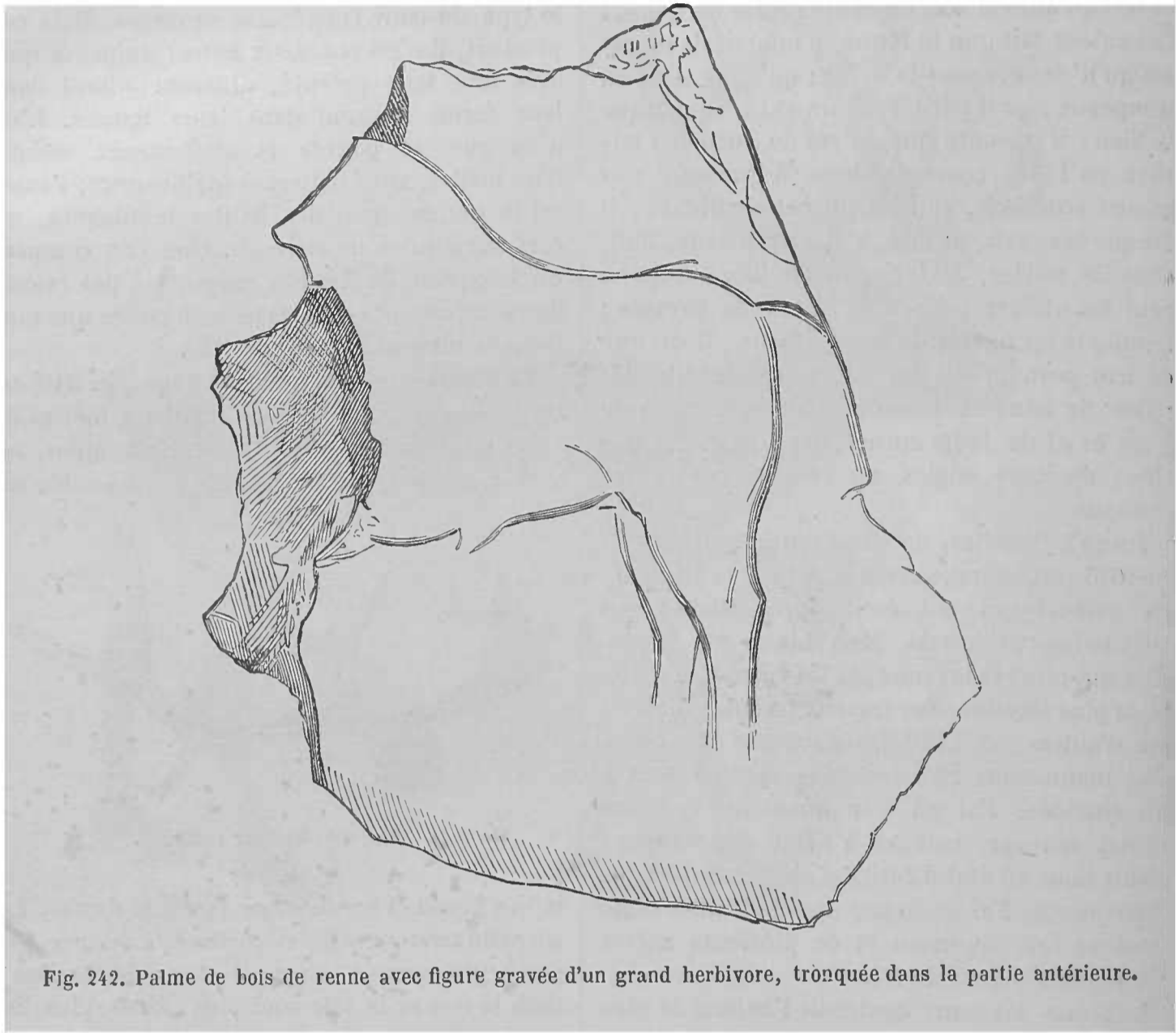


Fig. 242. Palme de bois de renne avec figure gravée d'un grand herbivore, troncquée dans la partie antérieure.

enfin par une empaumure allongée, diversement découpée. Rarement, cette conformation du bois est régulière, comme chez le cerf ; il arrive même quelquefois que des andouillers principaux, restent rudimentaires.

Les cuisses sont épaisses ; les jambes fortes et basses ; les sabots grands, larges, profondément fendus ; les ongles rudimentaires, touchant le sol. Chez les rennes privés, les sabots sont tellement élargis, qu'à ne considérer que cette conformation, on devrait en faire une espèce à part. En somme, les rennes sauvages sont de beaucoup plus élégants que les rennes domestiques, qui paraissent des créatures enlaidies et crétinisées.

Le pelage du renne est plus épais que celui d'aucun autre cervidé. Les poils sont serrés, ondulés, raides et cassants ; ils sont plus longs et plus flexibles à la tête, au cou et aux membres, que partout ailleurs. A la partie antérieure du cou, ils forment une crinière qui descend quelquefois jusqu'à la poitrine ; ceux des joues sont

aussi très-longs. En hiver, les poils atteignent surtout le corps jusqu'à 7 cent. de long, et forment, tant ils sont serrés, une couche de 4 cent. d'épaisseur ; cela explique parfaitement comment le renne est à même de supporter les froids les plus rigoureux. Le renne sauvage change de robe deux fois par an. Au printemps, les poils d'hiver tombent et sont remplacés par des poils courts, d'un gris uniforme ; entre ceux-ci, en poussent d'autres, à pointe blanche, qui deviennent de plus en plus prédominants, au point que l'animal en paraît entièrement gris blanc ; sa couleur ressemble à celle de la neige sale qui fond. Ce changement commence par la tête, par la région des yeux, et s'étend de là au reste du corps. La face interne des oreilles, et une touffe de poils au côté interne du talon sont toujours blancs ; les cils sont noirs.

Les rennes apprivoisés ont en été la tête, le dos, le ventre et les pieds d'un brun foncé ; le dos presque noir ; les flancs moins foncés, mar-

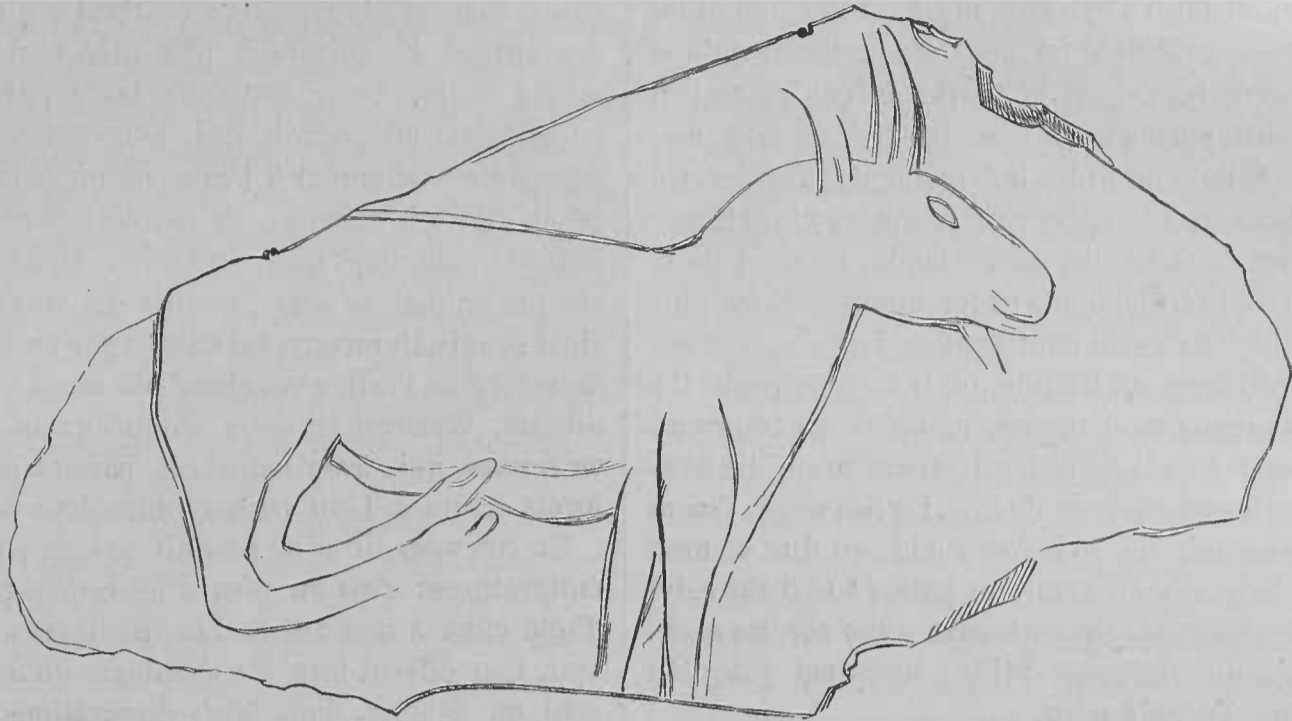


Fig. 243. Autre palme de bois de renne, avec figure d'un animal armé de cornes.

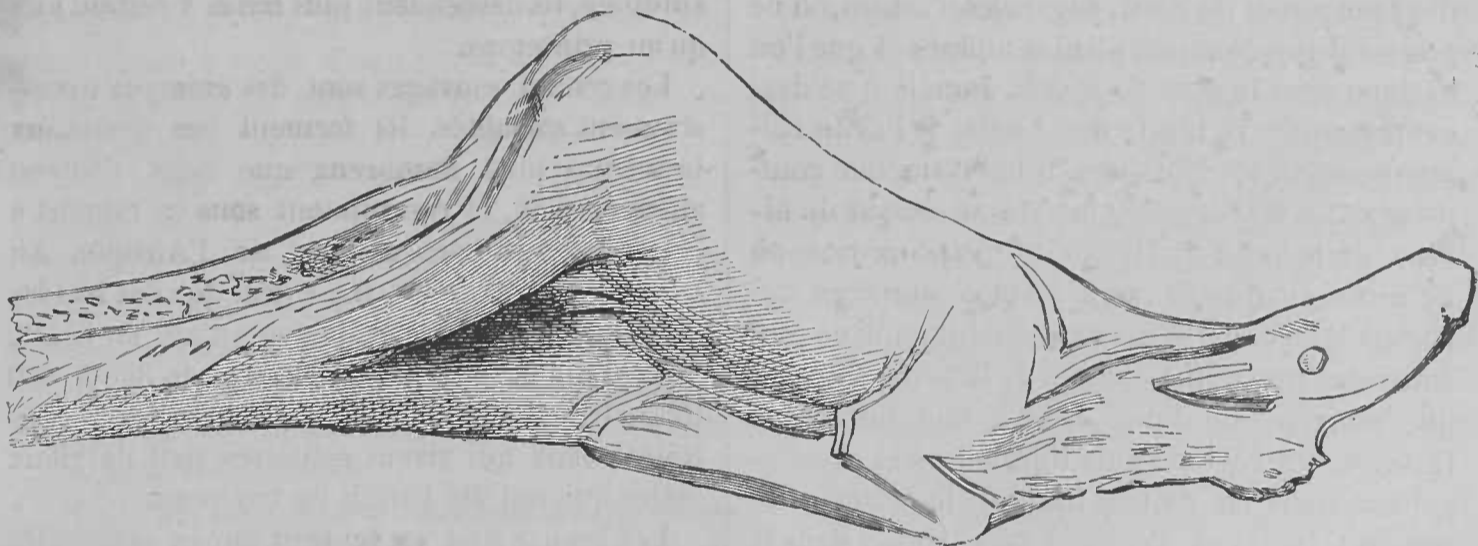


Fig. 244. Manche ou poignée d'un poignard ou sorte d'épée détaché tout d'une pièce du merrain d'un bois de renne et sculpté en corps d'animal.

qués généralement de deux bandes longitudinales claires. Le cou est moins coloré que le dos; le ventre est blanc, le front d'un brun noir; un cercle noir entoure les yeux, les côtés de la tête sont blancs. En hiver, la couleur brune disparaît, et les poils blancs prédominent; il y a cependant des rennes dont le pelage d'hiver ne se distingue que par la longueur des poils, sans qu'il y ait changement dans leur coloration: les variétés sont nombreuses, suivant les localités.

Distribution géographique. — « Le renne, dit Sir Ch. Lyell (1) manque dans les cantonne-

ments lacustres de la Suisse, comme dans les amas de débris du Danemark, quoique cet animal, à une époque plus ancienne, ait vécu en France avec le mammoth et se soit avancé, au sud, jusqu'aux Pyrénées. » A Laugerie-Haute, commune de Tayac (Dordogne), MM. Ed. Lartet et H. Christy ont trouvé des empaumures de bois de renne sur lesquelles étaient représentés divers animaux gravés au simple trait, et aussi quelquefois sculptés en relief ou en ronde bosse sur le merrain de ces mêmes bois (fig. 242, 243 et 244).

(1) Ch. Lyell, *l'Ancienneté de l'homme prouvée par la géologie*, 2^e édition, revue et annotée par E. Hamy. Paris, BREHM.

1870. — Voyez aussi E. Hamy, *Précis de paléontologie humaine*. Paris, 1870.

Aujourd'hui l'extrême nord de l'ancien et du nouveau continent (si nous n'admettons qu'une espèce de renne) est la patrie de cet animal. Il se trouve partout au nord du 60° de latitude ; dans certains endroits, il descend jusqu'au 52°. On le rencontre à l'état sauvage dans les Alpes Scandinaves, la Laponie, la Finlande, le nord de la Sibérie, le Groënland, et les montagnes les plus septentrionales du continent américain. Il existe au Spitzberg, en Islande, où il a été importé il y a une centaine d'années, et où il est redevenu sauvage et s'est considérablement multiplié dans toutes les montagnes de l'île. En Norwège, j'en ai vu beaucoup sur le Dovre-Fjeld ; au dire de mon vieil Éric, il y en aurait au moins 4,000 sur cette seule sommité. On en trouve aussi sur les montagnes du Bergener-Stifts, sûrement jusqu'au 60° de latitude nord.

Mœurs, habitudes et régime. — Le renne est un véritable enfant des hauteurs, comme le chamois ; on ne le trouve que sur ces larges crêtes des montagnes du Nord, dégarnies d'arbres, où ne poussent que quelques plantes alpines et que l'on désigne sous le nom de *Fjelds*. Jamais il ne descend jusqu'à la limite des forêts, il l'évite soigneusement. En Norwège, il habite la zone comprise entre 800 et 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il vit sur les plateaux nus, où ne croissent que de rares plantes au milieu des rocailles, ou dans les plaines étendues, qui ne sont couvertes que d'une couche de lichens. Ce n'est que pour passer d'une cime à une autre qu'il traverse des régions plus inférieures et marécageuses, mais en évitant toujours les forêts. Cependant Pallas et Wrangel disent que, dans le nord de la Sibérie, le renne se trouve parfois dans les forêts ; ils nous apprennent qu'il entreprend de grands voyages réguliers. « A la fin de mai, dit Wrangel, les rennes sauvages quittent en grands troupeaux les forêts où ils ont cherché un refuge contre le froid, et gagnent les régions plus septentrionales, pour y trouver une plus abondante nourriture en mousses et en lichens, et pour échapper aux piqûres des mouches et des moustiques dont les essaims remplissent l'air. A ce moment, la chasse du renne n'est pas profitable : ces animaux sont maigres et couverts de plaies par suite des piqûres des insectes ; mais aux mois d'août et de septembre, quand ils reviennent de la plaine et rentrent en forêt, ils sont gras, bien nourris, et leur viande est un mets délicat. Dans les bonnes années, les rennes passent par plusieurs milliers, divisés en troupeaux de 2 à 300 indi-

vidus, mais ces troupeaux s'écartent peu les uns des autres. Ils suivent à peu près toujours la même route. Pour traverser les rivières, ils choisissent un endroit qui leur permette de descendre facilement à l'eau, et où la rive opposée soit sablonneuse, de manière à ce qu'ils puissent aborder sans difficulté. Dans l'eau, chaque animal se serre contre ses voisins, et, ainsi réunis, ils recouvrent en quelque sorte toute la surface de l'eau. » Aux bords du Baranicha, en Sibérie, Wrangel vit deux troupeaux immenses de rennes, qui, avec leurs bois, paraissaient des forêts errantes. Leur passage dura deux heures.

En Norwège, il ne se produit pas de pareilles émigrations : c'est au plus si les rennes passent d'une cime à une autre. Les montagnes, il est vrai, leur offrent tous les avantages qu'ils trouvent en Sibérie, dans leurs émigrations. A la saison des mouches, ils montent vers les glaciers et les champs de neige, sur lesquels on les voit couchés au moins pendant plusieurs heures. En automne, ils descendent plus bas et y restent jusqu'au printemps.

Les rennes sauvages sont des animaux excessivement sociables. Ils forment des troupeaux beaucoup plus nombreux que ceux d'aucun autre cervidé, et ressemblent sous ce rapport à ceux des antilopes du sud de l'Afrique. Au Dovre-Fjeld, je ne vis, il est vrai, que des bandes composées de 4 à 52 individus ; mais en hiver, d'après mon chasseur, on en voit de 300 à 400 têtes. Il est très-rare de rencontrer des rennes isolés ; ceux qui vivent solitaires sont de vieux mâles qui ont été bannis du troupeau.

Les rennes sont on ne peut mieux appropriés à l'habitat des pays du Nord ; ils y trouvent des marais en été, des champs de neige en hiver. Leurs larges sabots leur permettent de courir à la surface des marais et de la neige, et de grimper sur les flancs des montagnes. La marche du renne consiste en un pas assez rapide ou en un trot précipité. Il ne fuit, comme le cerf, que quand une panique saisit le troupeau, qu'un des leurs a été tué. On entend à chaque pas un bruit particulier, qu'on ne peut mieux comparer qu'à celui que produit une étincelle électrique. Je me suis donné toutes les peines du monde pour en découvrir la cause ; j'ai suivi et observé des heures entières des rennes domestiques, j'en ai fait jeter à terre, j'ai fléchi leurs pieds de toutes les manières, je ne suis arrivé à aucun résultat. Après de longues observations, je crus pouvoir admettre que ce bruit provenait du choc des pinces, car en frottant les pieds l'un contre l'au-

tre, je le reproduisais. Mais je vis des rennes dans les jardins zoologiques, et je me convainquis que mon opinion était fautive; ils faisaient entendre ce bruit sans lever un pied, en se tenant sur les quatre jambes et en se penchant un peu en avant ou de côté. Je crois pouvoir affirmer que, dans ces mouvements de flexion, les pinces ne touchent pas les sabots. On est donc amené à admettre que ce bruit est articulaire, et par conséquent profond. Le docteur Weiland partage cette opinion; c'est aussi celle des Lapons auprès desquels je pris des informations et des naturalistes norwégiens. Une expérience vient, il est vrai, la contredire, le bruit ne se produit plus lorsqu'on enveloppe d'une étoffe les pinces et les sabots du renne; cela ne veut cependant pas dire que le bruit résulte du frottement des pinces contre les sabots. Les jeunes rennes ne produisent aucun bruit; les vieux non plus, lorsqu'ils marchent dans une neige molle et profonde.

En traversant lentement les marais, le renne élargit ses sabots; il en résulte une piste plus semblable à celle d'une vache qu'à celle d'un cerf; il en est de même sur la neige, où il n'enfoncé pas, dès qu'elle est un peu tassée.

Le renne nage facilement; il traverse des fleuves assez larges, et les Lapons font passer à la nage des troupeaux entiers, d'une île à une autre, à travers les fjords. Les rennes domestiques ne vont à l'eau qu'avec une certaine répugnance; il n'en est pas de même des rennes sauvages, qui, dans leur fuite, traversent tout, franchissent tous les obstacles.

Le renne est très-bien doué sous le rapport des sens. Son odorat s'étend à 500 ou 600 pas de distance; il a l'ouïe aussi fine que le cerf; sa vue est si perçante que le chasseur, pour ne pas être aperçu, doit se cacher avec soin, même lorsqu'il avance sous le vent. Le renne est gourmand; il se choisit les plantes les plus succulentes. Son toucher l'avertit dès qu'un insecte se pose sur lui; le renne domestique frissonne au moindre attouchement.

Tous les chasseurs qui ont observé le renne sauvage lui accordent une grande prudence, et même un certain degré de ruse; il est craintif et méfiant. Les autres animaux ne lui inspirent aucune frayeur; il s'approche sans défiance des vaches et des chevaux qui paissent sur les hauteurs, se réunit aux troupeaux de rennes domestiques, quoique sachant parfaitement que ce ne sont pas ses semblables. On voit par là que sa peur de l'homme est un résultat de

l'expérience; il faut donc lui reconnaître un certain degré d'intelligence.

En été, le renne se nourrit de plantes alpines savoureuses, des feuilles et des fleurs de la renoncule des neiges, de l'oseille des rennes, de saponaire, etc. En hiver, il déterre avec ses sabots le lichen des rennes, mange les lichens encroûtants qui recouvrent les pierres. En Norwège, il évite les forêts, même en hiver; par contre, il va dans les marais. Il dévore les bourgeons et les jeunes pousses du bouleau-nain, jamais celles des autres espèces de bouleaux. Il choisit toujours avec soin sa nourriture, aussi ne mange-t-il que peu de plantes. Jamais il ne fouille le sol avec ses cornes, comme on l'a dit, toujours avec ses sabots. C'est surtout le soir et le matin qu'il cherche sa nourriture; pendant le milieu de la journée, il se couche et rumine, de préférence sur la neige ou la glace, ou tout au moins dans son voisinage. On ne sait s'il dort la nuit.

En Norwège, la saison du rut pour le renne commence à la fin de septembre, son bois est à ce moment dans toute sa force. Il appelle ses rivaux à grands cris, leur livre des combats violents, sous les yeux du troupeau. Les combattants entrelacent leurs ramures, et restent souvent des heures entières ainsi attachés l'un à l'autre. A l'égard de la femelle, le renne se conduit avec beaucoup d'impétuosité. Après l'avoir promenée longtemps, il fait halte, la lèche, lève la tête, pousse quelques sourds grognements, entr'ouvre ses lèvres, les ferme, baisse son arrière-train, se comporte, en un mot, d'une manière très-singulière.

La femelle porte environ trente semaines, jusqu'au milieu d'avril. Elle est unipare: son petit est une gracieuse créature; elle l'aime tendrement et l'allaité pendant longtemps. Au printemps, la femelle qui a conçu se sépare du troupeau en compagnie d'un mâle; elle erre avec lui jusqu'à l'époque de la mise bas, et même après. On rencontre souvent des familles composées d'un mâle, d'une femelle et d'un faon. Les jeunes rennes forment de leur côté des troupeaux conduits par un animal plus âgé. Ce n'est que lorsque les faons sont devenus grands que les familles se réunissent en troupeaux, dont les vieux animaux se partagent alors la conduite. Les rennes veillent soigneusement à leur sûreté; quand tous les autres sont à se reposer et à ruminer, le conducteur est debout, en sentinelle; se couche-t-il, un autre aussitôt se relève et prend sa place. Jamais un troupeau de rennes ne paît le long d'une pente, où il peut être sur-

pris, il recherche toujours les endroits d'où l'on peut découvrir un ennemi de loin; cet ennemi se montre-t-il, tous s'enfuient à plusieurs lieues de distance. Ils reviennent cependant, mais après plusieurs jours. Certaines parties du Dovre-Fjeld, riches en plantes savoureuses, sont renommées comme lieux de chasse.

Chasse. — Pour chasser le renne, il faut être un chasseur passionné ou un véritable naturaliste, ne regardant pas à la fatigue et aux privations. Dans les hauteurs habitées par ce gibier, il n'y a que triste solitude. Pour y arriver, il faut de fortes bottes, des pieds qui y soient accoutumés, un dos large pour porter des provisions, et avant tout de bons poumons, fonctionnant facilement à la descente comme à la montée. Comme pour la chasse du chamois, il faut emporter des provisions pour plusieurs jours; comme à la chasse du bouquetin, il faut passer la nuit dans une grotte, ou, dans les cas les plus heureux, dans une petite cabane de pierre. Pour coucher dans une chaumière de berger, il faudrait descendre 400 ou 500 mètres, et les remonter le lendemain matin. En chasse, la plus grande attention est indispensable. Tout doit être examiné : le temps, le soleil, la direction du vent, etc.; on doit connaître les places favorites des rennes, savoir quelles sont leurs habitudes, et pouvoir se glisser et grimper comme un chat. Il est surtout indispensable de savoir reconnaître une piste le moment où elle remonte. Une feuille arrachée, une pierre dérangée sont des indices qu'il ne faut point négliger. En Norwège, la chasse du renne n'est pas périlleuse; mais elle n'en est pas plus facile. Les flancs des montagnes sont recouverts de plaques de schistes jetées pêle-mêle les unes sur les autres; elles se déplacent quand on monte dessus, ou bien elles sont hérissées de pointes et offrent des angles aigus que l'on sent au travers même des chaussures. Le poli des lames sur lesquelles coule l'eau augmente encore la difficulté du chemin. A chaque pas on trouve un ruisseau, pour ainsi dire, qu'il faut savoir sauter, si l'on ne veut prendre un bain dans l'eau glacée et se mettre en sang les bras et les jambes.

Lors même que l'on passerait par-dessus tous ces désagréments, cette chasse offre encore bien d'autres difficultés. La couleur du renne s'harmonise tellement avec la teinte générale de ces localités qu'il est très-difficile de voir un renne qui est couché. Les amas de roches trompent le chasseur; ils simulent un animal; même avec une lunette, on croit reconnaître le bois,

compter les andouillers; on avance, on monte un quart d'heure, une heure même, on arrive à l'endroit, et que trouve-t-on? un rocher; ou bien, on prend des rennes pour des rochers; on marche en avant, et à deux ou trois cents pas, tout le troupeau se lève subitement et s'enfuit. Parvient-on à s'approcher du troupeau, il faut la plus grande prudence. Aucun brusque mouvement n'est permis. Les chasseurs norwégiens ont une manière spéciale de se coucher et de se relever; ils s'affaissent sur eux-mêmes, lentement, et disparaissent tellement, peu à peu, que le renne peut les voir, et ne pas reconnaître un homme.

Le chasseur est couché; il lance en l'air de petits brins de mousse pour bien reconnaître la direction du vent; il rampe sur le ventre, et s'approche le plus possible du troupeau. Mon vieil Éric savait à merveille se mouvoir ainsi; moi, qui me figurais pouvoir aussi ramper, j'étais devant lui comme un écolier honteux; les articulations du pied exceptées, il ne remuait aucun membre, et cependant il avançait, lentement, mais d'une manière continue. Un ruisseau se présente; il faut le passer. S'il est un peu profond, le chasseur met son fusil sur son dos, de manière à ce que la batterie et la gueule soient hors de l'eau; il cache sa poire à poudre sous sa chemise, ne s'inquiète pas de mouiller le reste et traverse l'eau à quatre pattes. Des ruisseaux sont-ils peu profonds, on continue d'y ramper. Les lichens des rennes sont d'ailleurs si humides, que le chasseur qui rampe est mouillé tout comme s'il avait pris un bain. Il avance ainsi, et il est heureux s'il peut s'approcher à moins de deux cents pas. La plupart des chasseurs norwégiens ne tirent qu'à une faible distance, leurs mauvaises armes ne leur permettant pas de faire autrement; s'ils étaient sûrs de leur coup à trois cents pas, chaque chasse leur livrerait une proie; car un chasseur adroit peut toujours approcher du renne à cette distance. S'il y a des rochers, le chasseur continue à avancer, de manière à ce qu'un bloc le cache toujours à la vue du guide du troupeau. Il peut ainsi arriver jusqu'à cent vingt pas; il s'arrête alors, prend sa carabine, l'appuie sur une pierre, vise longtemps le mâle le plus beau, qui se présente le mieux, et fait feu.

Au premier coup, le troupeau est tellement surpris, qu'il reste quelque temps immobile et comme stupéfait. Ce n'est que lorsqu'il s'est convaincu complètement du danger qu'il prend la fuite. Cette particularité n'a pas échappé aux

chasseurs norvégiens ; aussi sont-ils d'ordinaire à trois ou quatre : ils rampent ensemble vers un troupeau, visent des animaux différents, un fait feu le premier, puis les autres après lui. Je suis convaincu qu'avec une bonne carabine à deux coups on pourrait tuer cinq ou six rennes d'un même troupeau, à la condition de rester caché et immobile derrière un rocher, car le moindre mouvement effraye les rennes, et ils prennent aussitôt la fuite.

En Sibérie et en Amérique, les procédés de chasse sont différents. « Les Joukahires et les autres habitants des bords de l'Aniouj, en Sibérie, dit Wrangel, ne vivent que par le renne ; cet animal leur donne, comme aux Lapons, leur nourriture, leurs vêtements, leurs attelages, leur demeure. La chasse du renne décide de l'abondance ou de la disette, et la saison du passage des rennes est la plus importante de l'année. Lorsque ces animaux arrivent aux cours d'eau et se disposent à les traverser, les chasseurs qui s'étaient cachés derrière des buissons, des rochers, se précipitent dans leurs canots, entourent la bande, cherchent à l'arrêter ; tandis que d'autres, armés de longues piques, donnent des coups de cette arme dans la masse. En peu de temps ils en tuent un grand nombre et en blessent d'autres, qui, arrivés à la rive, tombent entre les mains des femmes et des enfants. Cette chasse est dangereuse. Au milieu de ces animaux serrés les uns contre les autres, le frêle esquif est continuellement exposé à chavirer ; les rennes se défendent de diverses manières ; les mâles à coups de dents et de cornes, les femelles à coups de pied ; ils cherchent à sauter sur les bords du canot et à le renverser. Si cette manœuvre leur réussit, le chasseur est perdu, car il lui est à peu près impossible de sortir d'au milieu de la masse de ces animaux. »

Les Indiens de l'Amérique du Nord, les Chipeways, les Indiens Cuivre, Côtes-de-chien et Lièvres chassent le renne de la même manière. Eux aussi ne vivent que par cet animal. De grands troupeaux de 10,000 à 100,000 têtes émigrent chaque année, se dirigeant au printemps vers le nord, en automne vers le sud. Quand en été les lichens qui leur ont servi de nourriture pendant tout l'hiver sont desséchés, ils émigrent vers les bords de la mer, où ils trouvent encore des plantes savoureuses ; en septembre, ils reviennent et atteignent en octobre leur premier point de départ. Ils ont à ce moment une couche de graisse de 8 à 12 cent. d'épaisseur au dos et aux cuisses ; aussi sont-ils un gibier très-apprécié. De

grandes meutes de loups suivent les rennes et en enlèvent des quantités. Mais les Indiens leur sont encore plus dangereux. Ils les tuent à coups de lance quand ils traversent les rivières, creusent des fosses où ils les font tomber, les chassent dans des enclos entourés de haies, munies d'étroites ouvertures, auxquelles ils fixent des lacets, ou les tuent au passage. Les Indiens Côtes-de-chien vont à deux à la chasse, comme le rapporte Trenzel. Le premier tient dans une main un bois de renne, dans l'autre un faisceau de branches qu'il agite ; autour de la tête il a un turban en fourrure blanche. Le second chasseur le suit de près. Lorsque les rennes aperçoivent cette singulière apparition, ils s'arrêtent et la regardent. Les deux chasseurs font feu en même temps, courent après le troupeau, rechargent leurs armes tout en courant, et font feu encore plusieurs fois. Dans d'autres localités, les Indiens poussent les rennes à l'eau et les y tuent.

Ennemis naturels. — Le renne sauvage a encore d'autres ennemis que l'homme. Le loup est le plus redoutable, surtout en hiver. Quand la neige est devenue assez solide pour porter le renne, ce carnassier réussit rarement à s'approcher d'un troupeau ; et d'ailleurs les rennes sont assez forts pour pouvoir lui résister à coups de pied ; il en est autrement, quand la neige est fraîchement tombée. Le renne enfonce, se fatigue vite, et devient bientôt la proie de son ennemi, qui le guette derrière un bloc de rocher ou un buisson. Dans les hautes montagnes, au moment où les rennes se forment en troupeaux, les loups se rassemblent aussi en meutes, et des combats acharnés se livrent alors. Pendant plusieurs centaines de lieues, les loups suivent les rennes qui émigrent, et cela au point que les hommes souhaitent de voir ces émigrations, qui ont pour effet d'éloigner les loups d'une contrée. En Norvège, les loups firent abandonner l'élève du renne. On avait fait venir de Finnmark, en Laponie norvégienne, trente rennes avec des bergers lapons, et ils prospéraient à merveille sur les montagnes de Bergener-Stifts. En cinq ans ces trente rennes s'étaient si bien multipliés, qu'on pouvait les compter par centaines. Leurs propriétaires se réjouissaient déjà du succès ; mais tout à coup les loups se montrèrent : on aurait dit que tous ceux de Norvège s'étaient donné rendez-vous, tant ils étaient nombreux. On redoubla de vigilance ce fut en vain. Les loups ne se bornèrent pas à chasser les rennes, ils descendirent en masse dans les vallées, enlevèrent aux environs des métairies les bœufs et

les moutons, menacèrent même les gens, devinrent en un mot un tel fléau que l'on dut tuer une partie des rennes, laisser les autres devenir sauvages, en un mot, en abandonner l'élève.

Le loup n'est pas le seul ennemi des rennes. Le glouton les poursuit, le lynx leur est très-dangereux, et l'ours en enlève chaque année un grand nombre.

Parmi les ennemis les plus terribles des rennes figurent encore trois petits insectes : une espèce de mouche à aiguillon et deux espèces de taons. Ce sont ces mouches qui déterminent l'émigration des rennes ; c'est pour les fuir qu'ils cherchent un refuge aux bords de la mer ou sur les sommets des montagnes ; ce sont elles qui les tourmentent jour et nuit, ou plutôt pendant le long jour qui dure tout l'été. Pour comprendre ces tourments, il faudrait avoir été ventosé continuellement pendant des jours et des semaines. Les taons leur causent des tourments encore plus cruels. Une espèce dépose ses œufs dans la peau du dos des rennes, une autre dans les narines ; les larves y éclosent. Celles de la première espèce percent la peau, pénètrent le tissu cellulaire, s'y nourrissent du pus que leur présence détermine, amènent la production d'abcès douloureux, se creusent des chemins sous la peau et sortent au moment de subir leurs dernières métamorphoses. Celles de la seconde espèce s'enfoncent dans les fosses nasales, les percent, pénètrent dans le cerveau, et causent diverses formes de tournis, ou bien arrivent au palais, empêchent le renne de manger, jusqu'à ce qu'enfin il arrive à les expulser après de forts étourdissements. C'est en juillet ou au commencement d'août que la femelle de ces taons pond ses œufs, en avril ou mai les larves se développent. La maladie peut être reconnue au début par la difficulté qu'éprouve l'animal à respirer, et la mort arrive rapidement, surtout chez les jeunes sujets. Pour ces malheureux rennes, la corneille cendrée est un bienfaiteur ; elle s'abat sur leur dos, retire les vers des abcès, et les rennes, sachant combien cela leur est profitable, laissent la corneille faire tranquillement son office.

Captivité. — Pris jeunes, les rennes s'appriivoient bientôt ; on se tromperait cependant, si l'on croyait pouvoir les comparer aux autres animaux domestiques. Les descendants mêmes de rennes qui sont réduits en captivité depuis des temps immémoriaux, se trouvent encore à un état demi-sauvage. Il faut des bergers et des

chiens lapons pour les conduire et les diriger.

Outre les Lapons, les Finnois, les Sibériens, les Wogoules, les Ostiaques, les Samoïèdes, les Tungouses, les Korakes et les Tschouktsches sont adonnés à l'élève des rennes. D'après Pallas, ce sont les Korakes qui s'y entendent le mieux. Ils ont un troupeau de 40,000 à 50,000 têtes, et chacun y reconnaît ses animaux. On ne peut comparer à de telles masses les troupeaux que l'on voit en Europe. Les Lapons Norwégiens possèdent, d'après le relevé officiel du gouverneur de Tana, 79,000 rennes, 31,000 pour les districts de Tana et de Polemak, 23,000 pour celui de Karasjok, 25,000 pour celui de Kautokeino. Ces rennes appartiennent à 2,000 propriétaires environ.

Le renne domestique est le soutien, l'orgueil, la richesse du Lapon ; celui qui en possède plusieurs centaines est regardé comme le mortel le plus heureux. Quelques-uns en ont de 2 à 3,000 ; cependant le nombre des rennes appartenant à un même propriétaire ne dépasse pas ordinairement 500. Jamais, pourtant, on ne peut obtenir d'un Lapon le chiffre exact de ses rennes, car il est persuadé que s'il en parle, aussitôt quelques-uns de ses animaux périront dans la tempête ou sous la dent du loup. Le Lapon des Fjelds, le véritable éleveur de rennes, regarde avec dédain ceux qui ont abandonné la vie nomade, qui se sont établis comme pêcheurs aux bords des rivières, des lacs, des bras de mer, ou se sont faits domestiques en Scandinavie. Il se considère, lui, comme le véritable homme libre, il ne connaît rien au-dessus de sa *mer*, comme il se plaît à appeler son grand troupeau. Sa vie lui semble charmante, le sort qu'il s'est fait lui paraît au-dessus de tout ce qu'on peut désirer sur cette terre.

Mais quelle vie est la leur ! Ils n'ont point par eux-mêmes de volonté, ce sont leurs troupeaux qui les mènent ; les rennes vont où ils veulent, les Lapons les suivent. Le Lapon des Fjelds est un véritable chien. Pendant des mois entiers il reste presque toute la journée en plein air, souffrant en été des moustiques, en hiver du froid, contre lequel il ne peut se défendre. Souvent il ne peut allumer de feu, car sur les hauteurs où paissent ses troupeaux, il ne trouve pas de bois ; souvent il souffre de la faim, car il s'est plus éloigné qu'il ne le voulait ; il doit se priver longtemps de toutes les joies de la famille. Mal protégé par ses vêtements, il est exposé à toutes les intempéries de l'air, son genre de vie le rend à moitié animal. Il ne se lave jamais ; il se nourrit des aliments les plus répugnants ; il n'a souvent

d'autre compagnon que son chien, avec lequel il partage sa maigre pitance. Et tous ces maux, il les supporte avec plaisir, par amour de ses troupeaux.

La vie du renne domestique diffère en tout de celle du renne sauvage. L'animal est plus petit et plus laid ; son bois tombe plus tard ; sa reproduction se fait en une autre saison ; il est continuellement en voyage. Par moments il est sous la domination immédiate de l'homme ; dans un autre, il jouit de toute sa liberté, mais son maître sait le retrouver. Tantôt il a de la nourriture en abondance, et devient fort et gros, tantôt il souffre de la faim. En été, il est tourmenté par les piqûres des mouches et des taons ; en hiver, c'est la neige qui couvre les pâturages, ou dont la dure croûte lui blesse les pieds.

En Norwège et en Laponie, les éleveurs de rennes voyagent d'ordinaire le long des fleuves, vers la mer et les montagnes, chassés par les mouches ; puis, quand l'hiver approche, ils regagnent l'intérieur du pays. En juillet et en août, les rennes vivent dans les montagnes ou au bord de la mer. En septembre, commence l'émigration. Le Lapon arrive à ses quartiers d'automne, où se trouvent de petites cabanes dans lesquelles il renferme toutes les nécessités de la vie : à ce moment, il laisse ses rennes en liberté, s'il y a paix dans le pays, c'est-à-dire s'il n'y a pas de loup dans les environs. C'est aussi à ce moment que le rut se déclare. Il arrive souvent alors que des rennes sauvages se mêlent aux troupeaux domestiques et en améliorent la race, au grand contentement du propriétaire. Aux premières neiges, on réunit les rennes ; c'est à ce moment surtout qu'il faut les défendre contre les loups. Le printemps arrive, et avec lui une nouvelle période de liberté ; puis on rassemble de nouveau le troupeau. La femelle met bas et fournit son lait, que le Lapon ne laisse pas perdre ; enfin arrive l'époque de l'émigration vers les endroits qui sont les moins infestés par les insectes. Et tout cela se renouvelle chaque année.

L'élève du renne présente plusieurs particularités. Sans les chiens, il serait impossible de garder un troupeau ; mais ceux-ci suppléent à tout. Les chiens lapons sont vigilants, vifs, prudents ; leur aspect indique la liberté dans laquelle ils vivent : ils ressemblent à leurs congénères sauvages. Leurs oreilles droites donnent à leur tête une expression d'indépendance et de finesse. Leur pelage est abondant, sauf sur la tête ; leurs pattes sont couvertes de poils ; leur port est élancé ; ils sont petits et maigres, et

ont la taille du chien-loup. Leur pelage est généralement foncé. Les Lapons les estiment beaucoup, et avec raison. Ils obéissent au commandement, ils comprennent chaque signe ; même seuls, ils gardent parfaitement le troupeau pendant plusieurs mois. Grâce à eux, le Lapon peut rassembler ses troupeaux ; il réunit tous ses rennes au haut d'un rocher qui s'avance dans la mer, les pousse à l'eau, et les force à traverser à la nage un bras de mer large de cinquante à cent pas ; ce sont eux qui, au printemps, soutiennent les faibles, les aident à nager ; qui, en automne, quand tous les animaux sont plus forts, leur font traverser la mer à nouveau.

Un troupeau de rennes est curieux à voir : on dirait une forêt mouvante. Ces animaux marchent réunis comme les moutons, mais d'un pas plus rapide que nul autre animal domestique. D'un côté est le berger avec ses chiens, qui s'occupent à maintenir les rennes ensemble. Ils courent sans cesse autour du troupeau, ramenant les bêtes qui s'en écartent ; le troupeau ne se débande ainsi jamais, et le Lapon peut facilement avec son lasso, qu'il manie très-adroitement, saisir le renne qu'il a choisi.

Lorsque les Lapons ont rencontré de bons pâturages, ils établissent dans le voisinage un parc, où chaque soir ils poussent leur troupeau. Ce parc est entouré de troncs de bouleaux, de 1^m,60 à 2 mètres de hauteur, serrés les uns contre les autres, retenus par des poutres transversales, maintenues elles-mêmes par de forts pieux. Ils y ménagent deux portes, fermées par des claies. C'est là que les chiens chassent le troupeau et que l'on traite les femelles. Quant aux jeunes animaux, on s'en préoccupe peu, on les laisse paître en dehors du parc, jouir de leur liberté, sous la garde des chiens, qui ne les laissent pas franchir certaines limites.

En dedans du parc, le tumulte est très-grand. Les rennes courent çà et là en bêlant, font, en un mot, comme les moutons, bien que leur voix soit moins un bêlement qu'un grognement analogue à celui du porc. En approchant d'un parc, outre les bêlements, on entend un bruit semblable à celui qui est produit par les décharges de plusieurs centaines de batteries électriques.

Au milieu du parc sont plusieurs troncs d'arbres auxquels on attache l'animal que l'on traite. Sans lasso, on ne pourrait traire le renne ; aussi chaque Lapon, chaque Laponne en est pourvu. Le lasso consiste en une longue courroie ou en un lacet ; on en forme une anse, on en tient solidement les deux bouts, et on le jette autour du cou ou des

bois de l'animal, que l'on attire peu à peu à soi. Lorsqu'on l'a sous la main, on fait un nœud coulant autour de la bouche, pour le contraindre à l'obéissance, puis on l'attache à un tronc d'arbre, et on le trait. Le renne fait mille efforts pour s'échapper ; mais le Lapon sait le maîtriser. Il force l'animal à rester tranquille en serrant le nœud qui lui entoure le museau. Puis il s'approche du renne par derrière, frappe plusieurs fois à plat sur la mamelle et la vide. Les Lapons traient très-maladroitemment ; ils répandent beaucoup de lait sur les cuisses du renne, ce qui les met dans la nécessité de les lui nettoyer soigneusement. Le vase dont on se sert est en bois ; il a la forme d'une jatte allongée, avec un manche droit : le tout est d'une seule pièce. Beaucoup de poils tombant dans le lait, il faut le filtrer ; mais le linge dont on se sert est tellement grossier, qu'il en passe un bon nombre au travers, ce qui ne donne pas au lait une belle apparence. Néanmoins, et malgré la saleté des doigts entre lesquels il avait passé, j'ai eu le courage d'en boire, et l'ai trouvé doux et gras comme de la crème. Lorsque l'opération est terminée, on ouvre les portes des parcs, et les animaux sortent dans le pâturage.

La communauté paraît exister entre les femelles de rennes. Autant elles résistent pour se laisser traire, autant elles se montrent bonnes pour les faons. Elles allaitent ceux des autres aussi bien que le leur.

En été, les Lapons font avec le lait de petits fromages de très-bon goût, quoique un peu pasés. C'est un de leurs aliments les plus recherchés. Ils les apprêtent de diverses manières ; ils en font notamment une soupe qu'ils disent excellente.

Le mois de septembre est le moment où les Lapons se régalent ; c'est dans ce mois que l'on abat les rennes ; car, après la période du rut, leur viande prend un goût désagréable. On saisit l'animal par un genou, on le renverse, on lui enfonce un couteau dans le cœur, et l'on veille à ce que tout le sang s'amasse et reste dans la poitrine. La plaie faite avec l'instrument est soigneusement fermée avec un bouchon de bois pendant qu'on dépouille la bête. Cette opération terminée, on retire les intestins ; on nettoie un peu la panse, et on y verse le sang qui sert à faire de la soupe : les Lapons nomment cela une poitrine de renne. L'animal est ensuite dépecé. La tête, le cou, le dos, les flancs, la poitrine, sont séparés et suspendus à des échafaudages, hors de la portée des chiens. Le sang qui s'écoule encore est soigneusement recueilli. On enlève adroitement

les tendons, qui servent à faire du fil et des cordons. La moelle des os est très-recherchée. C'est le père de famille qui abat l'animal et prépare les aliments auxquels il goûte à plusieurs reprises, tout en les apprêtant. Il en mange ensuite tout son saoul. Après lui, viennent ses enfants, et enfin les chiens. Les Lapons du voisinage sont invités à manger du renne ; pendant tout le mois de septembre, ce n'est qu'une goinfrerie après l'autre.

La multiplication des rennes est entravée et par les rigueurs du climat et par l'apparition d'épizooties. De jeunes faons succombent au froid, ou bien, épuisés par les tourmentes de neige, ils sont incapables de suivre le troupeau. Les vieux rennes ne trouvent plus assez de nourriture quand la neige recouvre le sol. Le Lapon a beau abattre dans les forêts les arbres couverts de lichens ; il ne peut fournir assez de nourriture à tout le troupeau. Les rennes ont surtout à souffrir quand il tombe un peu de pluie qui recouvre la neige d'une croûte si dure qu'ils ne peuvent l'enlever. Il en résulte souvent une grande misère parmi les Lapons ; des gens que l'on regardait comme riches deviennent pauvres en l'espace d'un hiver. Ils se livrent alors au vol des rennes ; se mettent en guerre avec les autres propriétaires, qui les tuent s'ils les prennent sur le fait.

Le vol des rennes est très-répandu chez les Lapons. Confiez à ces enfants des montagnes des monceaux d'or, vous pouvez être certain qu'il n'en disparaîtra pas la moindre parcelle ; il n'est pas nécessaire de fermer les portes et les serrures ; il n'y a pas de voleurs parmi eux ; et cependant ils ne peuvent se défendre de voler des rennes. Le gouverneur de Tana, auquel je suis redevable de détails très-précieux sur les mœurs de ces intéressantes peuplades, a eu souvent occasion de condamner des Lapons pour de pareils vols. Il leur montrait combien il était mal de s'emparer du bien d'autrui, combien ils en étaient punis, puisque cela leur coûtait leur chère liberté ; toujours il reçut la même réponse : « Nous savons bien que c'est mal de voler des rennes, mais ils sont par trop bons. Nous ne pouvons nous en passer ; il nous est impossible de voir un renne sans nous en emparer. » Souvent cela se fait dans les meilleures intentions. Quand les Lapons rassemblent leurs rennes, ils ne s'inquiètent pas si à leurs troupeaux sont mélangées des bêtes étrangères. Tous les propriétaires se réunissent alors en un même lieu ; chacun reprend les animaux qui portent sa marque et rentre dans son bien.

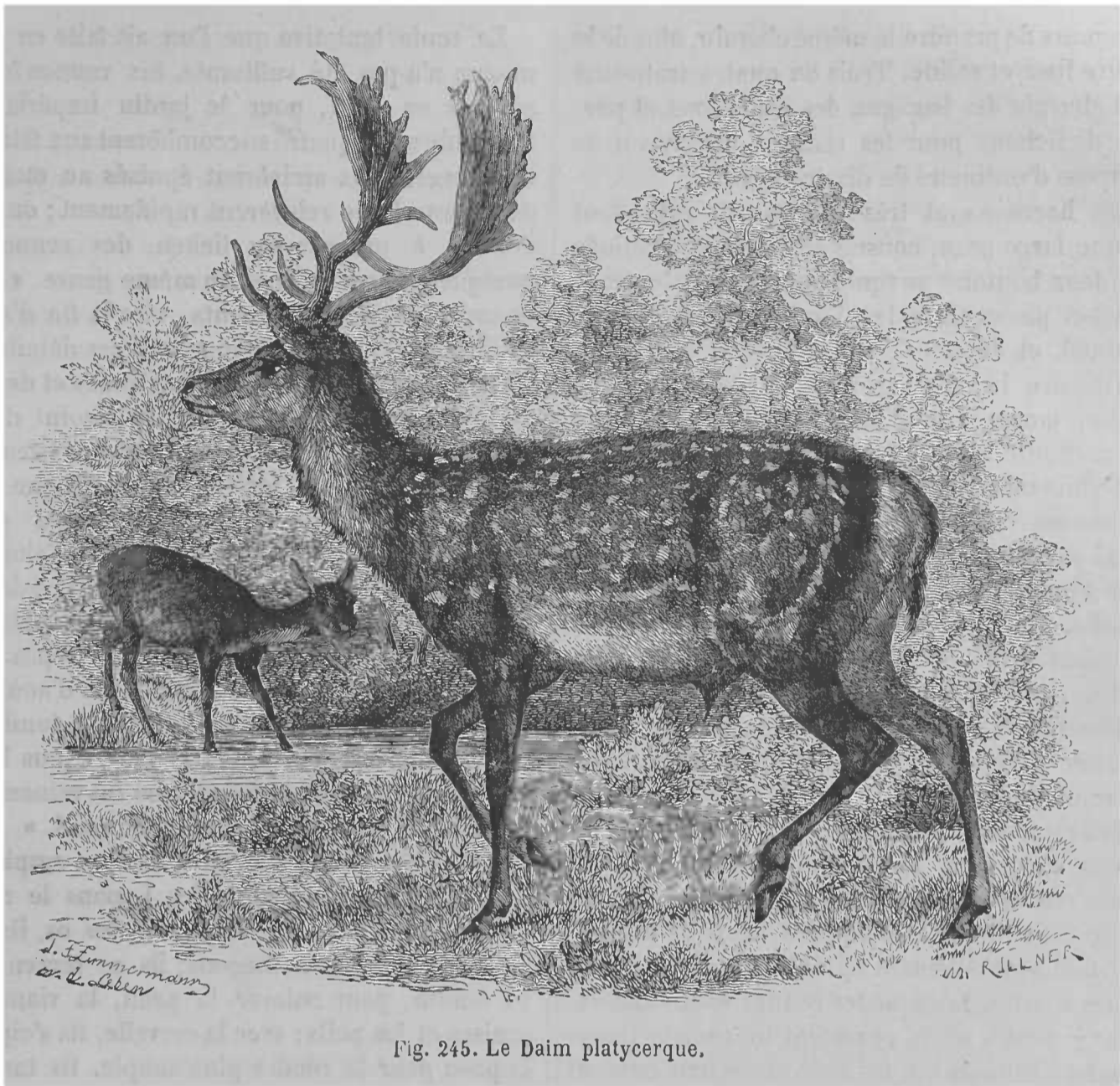


Fig. 245. Le Daim platycerque.

Le renne domestique est pour son maître un animal inestimable : mort, toutes les parties en sont utilisées. On mange les bois encore cartilagineux ; de la fourrure des faons, on fait des habits ; on file et on tisse le duvet ; les os servent à fabriquer toutes sortes d'instruments ; les tendons sont transformés en fils, etc.

Mais c'est surtout l'animal vivant qui est pour le Lapon de la plus grande utilité. En hiver, le renne sert à transporter toute la famille d'un lieu dans un autre. En Laponie, il est transformé en une bête de trait, son dos étant trop faible pour qu'on puisse l'utiliser comme bête de somme. Les Tongouses et les Korakes montent les rennes mâles les plus vigoureux ; ils s'asseyent sur les épaules en écartant les jambes, et gardent leur équilibre avec beaucoup d'habileté. En Laponie, on ne monte pas le renne ; ce ne sont que les mâles les plus forts, les *rennes-bœufs*, comme disent les Norwégiens, qui servent à tirer les traîneaux. On les paye de 45 à 68 francs de notre monnaie, tan-

BREHM.

dis qu'un renne ordinaire vaut de 15 à 22 francs. On ne prend pas la peine de dresser le renne, et l'on se borne à choisir les plus vigoureux pour l'attelage du traîneau. Celui-ci diffère beaucoup de ceux en usage dans nos contrées, et ressemble plutôt à un canot dont la partie antérieure serait couverte. Il est formé de planches de bouleau, très-minces, recourbées, fixées à une quille large. Une planche verticale, à l'arrière, sert de dossier. Un seul homme peut y trouver place ; encore faut-il qu'il tienne les jambes étendues ; mais le tout est rembourré de peau de renne ; on y est mollement et chaudement assis. Pour transporter les bagages, on se sert de traîneaux semblables, qui peuvent être fermés avec une sorte de couvercle. D'ordinaire, un Lapon est en avant, avec le renne-guide, pour essayer le chemin ; il va droit devant lui, sur le tapis de neige, sans savoir quel sol ce tapis recouvre. Sur les rochers et les lacs, on place des deux côtés de la route des branches de bouleau, pour indiquer aux autres

II — 161

voyageurs de prendre le même chemin, afin de le rendre lisse et solide. Trois ou quatre traîneaux sont chargés des bagages, des provisions, et parfois de lichens pour les rennes; un convoi se compose d'ordinaire de dix traîneaux.

Les harnais sont très-simples : ils consistent en une large peau, cousue en rond, et terminée par deux boutons auxquels on attache le trait. Celui-ci passe entre les jambes de devant de l'animal, et devrait rester sous son ventre, mais d'ordinaire le renne saute, et le met tantôt à sa droite, tantôt à sa gauche. Le trait est attaché à l'extrémité antérieure du traîneau. Les rênes se terminent par un nœud coulant qui embrasse le museau de l'animal, et est fixé par un lien passé autour des bois. On dirige le renne en jetant avec force la bride, soit à droite, soit à gauche. Un bon renne poursuit ainsi en une heure un mille de Norwége ou plus de 10 kilomètres; il traîne 9 wog ou 144 kilogrammes; ordinairement, on ne lui impose que la moitié de cette charge. En Norwége, on ne se sert pas du renne, en été.

Les relations de quelques voyageurs compléteront encore ce récit. Les Korakes attellent deux rennes à leurs traîneaux, et parcourent d'une traite de 80 à 90 kilomètres; mais ces animaux en sont tellement épuisés, qu'on est obligé de les abattre. Lorsque les rennes sont fatigués, ils se jettent à terre, et restent un certain temps couchés, immobiles; les Samoïèdes leur ouvrent alors une veine au-dessous de la queue.

En ménageant les rennes, en les nourrissant bien, en ne les attelant que quelques heures le matin et le soir et les laissant paître à midi et pendant la nuit, on peut leur faire parcourir des espaces immenses sans les épuiser.

Toutes les tentatives qu'on a faites jusqu'ici pour acclimater le renne dans des contrées plus méridionales, ont été infructueuses. Il n'y a cependant pas à douter qu'il ne puisse prospérer sur les hautes montagnes. Dans nos jardins zoologiques, les rennes ne se trouvent nullement à l'aise. Les lieux frais dans lesquels on les retient, ne suffisent pas à leur existence; ce qu'on ne peut leur donner, et ce qui leur est indispensable, c'est un grand espace. Des rennes embarqués en Laponie, en automne, et rapidement transportés en Allemagne, s'y trouveraient très-bien en hiver, et s'acclimateraient parfaitement dans les montagnes. Les Alpes leur offriraient de bien meilleures conditions.

Dans les jardins zoologiques, ils vivent plusieurs années, et se reproduisent même.

La seule tentative que l'on ait faite en Allemagne n'a pas été suffisante. Six rennes furent achetés en 1804, pour le jardin impérial de Schoenbrunn; quatre succombèrent aux fatigues du voyage, deux arrivèrent épuisés au mois de décembre. Ils se relevèrent rapidement; on leur donnait à manger du lichen des rennes et quelques autres espèces du même genre. « Mais quand la chaleur augmenta, vers la fin d'avril, dit Fitzinger, auquel j'emprunte ces détails, on les vit perdre peu à peu de leurs forces et de leur vivacité. Pour les conserver, on résolut de les envoyer durant l'été dans les Alpes Styriennes. Ils étaient encore forts à cette époque; et quoique apprivoisés, chacun exigea deux hommes vigoureux pour le dompter et l'éloigner de la demeure à laquelle il s'était habitué. Arrivés à destination, à Neuberg, ils semblèrent reprendre force et santé, mais ce ne fut pas pour longtemps; la femelle mourut à la fin d'août. Le mâle se refit en hiver; mais en été, il tomba de nouveau malade, on voulut l'envoyer plus haut, dans les environs de Mariazell; ce fut vainement: au mois de septembre, il mourait aussi. »

Usages et produits. — Les Indiens emploient le renne sauvage comme les Lapons le renne domestique. Avec les boyaux et les os, ils font des lignes et des hameçons; ils se servent des os fendus, pour enlever la peau, la viande, la graisse et les poils; avec la cervelle, ils s'oignent la peau pour la rendre plus souple. Ils tannent le cuir en le fumant avec du bois pourri, et en confectionnent des tentes; les boyaux leur servent à faire des cordes d'arc et des filets; les tendons, du fil; la molle fourrure des faons, des habits. Ils s'ensevelissent des pieds à la tête dans une peau de renne; en étendent une autre légèrement tannée sur la neige, se recouvrent avec une troisième et résistent ainsi aux froids les plus rigoureux. Aucune partie du renne ne reste sans emploi, pas même le chyme que contient l'estomac; après qu'on l'a laissé reposer quelque temps, qu'il a subi une certaine fermentation, il est pour eux un mets délicieux. Ils cuisent le sang et en font de la soupe; pilent et cuisent les os; la moelle est mêlée à de la graisse et à de la viande séchée; ou bien ils s'en frottent les cheveux et le visage. Les Sibériens et les peuplades du nord de l'Europe emploient de même le renne sauvage.

LES DAIMS — DAMA.

Die Damhirsche.

Caractères. — Le genre daim est caractérisé par des bois dont la tige est ronde (*fig. 246*) ; par un andouiller basilaire appointi, et un nombre variable d'andouillers marginaux, ceux du sommet étant réunis en une empaimure unique, allongée, aplatie. Les daims ont une queue assez longue, et un pelage moucheté à tous les âges.



Fig. 246. Bois de daim.

LE DAIM PLATYCERQUE. — DAMA PLATYCEROS.

Der gemeine Dammhirsch, The fallow Deer.

Caractères. — Le daim (*fig. 245*) est plus petit que les animaux précédents. Il a 1^m,60 de long, depuis le museau jusqu'à la racine de la queue, et 1 mètre de haut. Les vieux mâles atteignent une longueur de 1^m,65 et plus, et leur hauteur dépasse 1 mètre, surtout à l'arrière-train. Le daim se distingue du cerf par ses jambes plus courtes et moins fortes, son corps moins robuste, son cou plus court, ses oreilles et sa queue moins longues, et surtout par la couleur de son pelage. Aucune autre espèce de cervidé ne présente sous ce rapport autant de variations, suivant l'âge ou suivant les saisons. En été, il a le dos, les cuisses et le bout de la queue d'un roux brun ; le ventre et la face interne des jambes blancs, la bouche et les yeux entourés de cercles noirs ; les poils du dos sont blancs à leur racine, d'un brun roux

au milieu, noirs au bout. En hiver, la tête, le cou et les oreilles sont d'un gris brun, le dos et les flancs étant noirs, le ventre gris cendré, tirant parfois sur le roux. Il n'est pas rare de voir des daims blancs, toute l'année. Leur pelage d'hiver ne diffère que par la longueur des poils. Plusieurs sont jaunes dans leur jeunesse ; il est rare d'en voir qui soient entièrement noirs.

Distribution géographique. — Plusieurs naturalistes croient que le daim est un animal originaire des bords de la Méditerranée, et qu'il s'est peu à peu répandu vers le Nord. Mais, comme le rapporte Wagner, on trouve dans les anciennes sépultures, entre Schlieben et Wittemberg, des ossements nombreux de daims. Il faudrait donc rapporter l'arrivée de cet animal à des temps antéhistoriques.

Le moine de Saint-Gall, Ekkard mentionne, en l'an 1000, le daim comme un gibier que l'on chasse ; d'autres auteurs du moyen âge parlent de daims blancs, comme d'un gibier qui n'est pas rare dans la Hesse et la Thuringe. A vrai dire, le daim préfère les contrées tempérées aux contrées froides ; aussi est-il plus abondant dans les pays méditerranéens. Les auteurs grecs et latins en parlent comme d'un animal de leur pays ; Aristote le nomme *prox*, Pline *platyceros*. Maintenant, cette charmante espèce se voit peut-être plus souvent dans les jardins zoologiques d'Allemagne qu'en Espagne, en France et en Italie ; mais il est surtout commun en Angleterre, dans les grands parcs, pour lesquels il semble tout à fait approprié. On ne saurait y introduire un ornement plus gracieux.

Mœurs, habitudes et régime. — Le daim qui doit son nom, dit-on, à ce qu'il est le gibier favori des dames, préfère les pays à collines et à vallons, les bruyères, les petits bois rocaillieux, les forêts dont le sol est recouvert d'un court gazon. Il a beaucoup du genre de vie du cerf. Ses sens sont développés au même degré ; il lui cède à peine en rapidité et en agilité. Il en diffère dans ses mouvements : au trot, il lève les pattes plus haut ; en pleine course, il ne saute pas sur les quatre pattes à la fois, à la manière des chèvres ; il porte ordinairement la queue relevée, mais il la baisse quand il est malade. Son allure est gracieuse ; il trotte légèrement, saute par-dessus des barrières de 2 mètres de haut, et nage très-bien. Il se couche sur le ventre, jamais sur le flanc. En se baissant, il plie d'abord ses membres antérieurs ; quand il se relève, il commence par étendre ceux de derrière. Son régime est le même que celui du cerf ; il ronge cependant beaucoup

plus les écorces d'arbre, et devient par ce fait très-nuisible. Ce qui a lieu de surprendre, c'est qu'il mange parfois des plantes vénéneuses qui lui donnent la mort. Ainsi périt dans un jardin zoologique de Prusse tout un troupeau de daims, pour avoir mangé des champignons.

Le daim reste fidèle à sa demeure. Il se réunit en troupes plus ou moins nombreuses, qui se confondent au moment du rut, pour se séparer ensuite ; en été, les vieux mâles vivent dans la solitude, les jeunes mâles se joignent aux biches et aux faons. Au milieu d'octobre, les vieux daims cherchent les troupes, en éloignent les daguets et les jeunes mâles, qui se réunissent alors en troupes peu nombreuses, et rejoignent la bande, une fois la saison du rut passée. Durant les amours, les daims sont très-excités. Ils brament pendant la nuit, se livrent entre eux des combats acharnés. Dans les jardins zoologiques, on ne peut garder des mâles âgés de plus de trois ou quatre ans ; ils deviennent trop batailleurs, et entravent la multiplication. Un daim suffit d'ordinaire à huit biches ; mais les daguets sont déjà en état de se reproduire. Le rut dure environ quinze jours.

La femelle porte huit mois ; elle met bas en juin, un seul petit, rarement deux. Dans les premiers jours qui suivent sa naissance, celui-ci est sans défense ; sa mère doit le soigner et le protéger. Elle chasse les petits carnassiers en les frappant avec ses pattes de devant ; quant aux plus grands, elle court lentement devant eux pour les attirer loin de l'endroit où son petit est caché, puis elle fuit rapidement, et revient à son ancienne place après mille crochets et détours.

A l'âge de six mois, les saillies frontales se montrent chez le jeune mâle ; au mois de février suivant, les bois apparaissent ; au mois d'août, ils sont dépouillés de leur peau, et ont une longueur de 14 cent. A ce moment, l'animal prend le nom de *daguet*. Dans le cours de la troisième année, apparaissent de petits andouillers d'œil, et si l'animal est bien nourri, une ou deux ramifications obtuses, qui augmentent l'année suivante, se montrent aussi. A l'âge de cinq ans seulement se manifeste l'empau-mure, qui augmente d'étendue avec le temps et dont le nombre des prolongements s'accroît. Un bois de vieux daim pèse de 7 à 9 kilogrammes. L'animal se nomme alors *paumier* ; les jeunes daims sont distingués par les noms de *bête de seconde*, *de troisième tête*. Les paumiers perdent leur bois en mai, les daguets en juin. D'ordinaire, les bois tombent l'un après l'autre, à quelques jours d'intervalle. Huit jours après, les nouveaux bois

commencent à hausser ; ils sont recouverts d'une peau couverte de quelques poils jaunes, et ils sont tellement sensibles que l'animal s'écorche facilement. En août, le nouveau bois est complètement développé.

La piste du daim est plus pointue en avant et plus longue proportionnellement que celle du cerf ; elle ressemble à celle d'une chèvre, mais est bien plus marquée.

Chasse. — On chasse le daim à la traque, ou à l'affût ; d'autres fois on le poursuit dans la forêt. Dans tous les cas, il faut agir avec une extrême prudence, car c'est un gibier des plus vigilants. Le moyen le plus efficace pour l'approcher est de marcher en se dissimulant le plus possible, près de quelqu'un qui va chantant ou sifflant. Le chasseur s'arrête à portée de fusil, derrière un tronc d'arbre, un buisson ; son compagnon continue sa route toujours chantant et sifflant, jusqu'à ce que le coup de feu ait retenti.

« Il m'est une fois arrivé, dit Dietrich de Winckell, de tromper des daims, qui paissaient dans un vaste terrain découvert. Impossible de les aborder sans être vu. Otant alors mon habit et mon gilet, je laissai ma chemise pendre comme une blouse de voiturier par-dessus mes pantalons, et m'avançai la carabine à la main. Le gibier en m'apercevant parut inquiet : je fis un nouvel essai ; je tentai de m'approcher en sautant et en dansant ; les daims firent plusieurs gambades, sans fuir, jusqu'à ce que j'en eusse abattu un d'un coup de feu. »

Si l'on se met sous le vent, on peut assez facilement s'approcher d'un daim isolé et en train de paître. Les chevaux et les voitures n'effrayent d'ordinaire pas ces animaux ; mais une fois qu'ils sont sous l'impression de la crainte, ils fuient au moindre danger.

Les Indiens, au rapport de Samuel Hearne⁽¹⁾, emploient pour la chasse du daim un procédé particulier, consistant en une sorte de traque. « Lorsqu'ils veulent traquer le daim, dit-il, ils commencent par chercher le sentier le plus nouvellement battu par un certain nombre de ces animaux. Ils choisissent de préférence les sentiers qui traversent un lac, une grande rivière ou une plaine inculte ; mais surtout ceux qui avoisinent un bouquet de bois, afin d'en extraire les matériaux nécessaires à la construction de leurs traques. Ces traques consistent en une forte clôture de palissades sans aucune régula-

(1) S. Hearne, *Voyage à la Baie d'Hudson et à l'Océan du Nord*. Traduit de l'anglais. Paris, an VII, t. II, p. 323.

rité, et de l'étendue qu'il plaît aux chasseurs de leur donner. J'en ai vu quelques-unes qui n'avaient pas moins d'un mille de circonférence, et j'ai appris qu'il s'en faisait d'autres plus considérables. L'entrée n'est pas plus développée que celle d'une porte ordinaire, et l'intérieur est si entrecoupé de petits chemins, que l'on dirait un labyrinthe. On tend au débouché de chacun de ces sentiers une sorte de collet pratiqué avec des courroies de peau de daim fortement tressée. On attache l'un des bouts à un arbre voisin, et dans le cas où il ne s'en trouve pas d'assez fort, on y substitue un pieu fixé en terre et assez solide pour que le daim ne puisse pas l'arracher.

« L'enceinte formée, on enfonce une rangée de pieux dans la neige et de chaque côté de la porte d'entrée. Ces pieux s'étendent le long des parties extérieures du lac, de la rivière ou de la plaine, et on a soin de les tenir assez élevés pour que les daims puissent les remarquer. On les place ordinairement à la distance de quinze ou vingt verges les uns des autres, et de manière à représenter entre eux les deux côtés d'un long angle aigu, qui s'élargit à mesure que les pieux s'éloignent de la porte de l'enceinte, éloignement porté quelquefois jusqu'à deux ou trois milles. La route du daim se trouve alors nécessairement au milieu des deux rangées de pieux.

« Les Indiens occupés à cette chasse choisissent toujours pour l'emplacement de leur tente un site qui domine le sentier principal. Lorsqu'ils y découvrent un daim, hommes, femmes et enfants se glissent le long du lac ou de la rivière à la faveur du bois. Parvenus près de l'animal, ils se montrent alors à découvert et marchent vers l'enceinte en formant un croissant. Le pauvre daim se voyant poursuivi, et prenant les deux rangées de pieux pour une double haie de chasseurs placés à l'effet de l'empêcher de s'échapper par l'un des côtés, s'élance dans le sentier du milieu et le parcourt jusqu'à ce qu'il pénètre dans l'enceinte. Les Indiens s'empressent alors de boucher l'entrée avec des branches d'arbres, qu'ils ont eu soin de couper et qu'ils tiennent à la main. L'animal ainsi renfermé, les femmes et les enfants montent la garde autour de l'enceinte, pour veiller à ce que le daim ne fasse brèche ou ne saute par-dessus les palissades. Pendant ce temps, les hommes s'occupent à le tuer s'il est pris dans l'un des pièges, ou à le poursuivre à coups de flèches s'il est encore libre.

« Cette chasse, si l'on peut lui donner ce nom, est quelquefois si heureuse, qu'elle suffit à nourrir tout un hiver des familles entières. »

Captivité. — Les daims sont parfaitement appropriés pour les parcs et les jardins zoologiques. Dans un hectare, on peut tenir soixante daims, et en tuer huit chaque année.

Ces animaux ne sont ni rusés ni méchant ; ils sont toujours gais, enclins à jouer ; le mauvais temps les rend inquiets ; ils gardent le même caractère en liberté comme en captivité, à laquelle ils se font très-facilement. Les jeunes faons, élevés avec du lait de vache ou de chèvre, deviennent très-privés, et suivent leur maître comme un chien.

Le daim paraît beaucoup aimer la musique, et même le daim sauvage approche quand on sonne de la trompe.

Les mâles sont quelquefois méchants à l'époque du rut, mais ils sont trop faibles pour pouvoir blesser grièvement l'homme.

Usages et produits. — La peau molle et souple du daim est préférée à celle du cerf. La viande est très-bonne, surtout depuis le mois de juillet jusqu'au milieu de septembre ; pendant l'époque du rut, elle prend une forte odeur de bouc ; aussi ne faut-il tuer aucun daim à ce moment.

LES CERFS — *CERVUS*.

Die Hirsche, The Stags.

Caractères. — Chez les cerfs proprement dits, les mâles seuls portent un bois à andouillers arrondis (*fig. 247*). Parmi ceux-ci, il en est toujours au moins trois qui sont dirigés en avant ; les an-



Fig. 247. Bois de cerf.

douillers d'œil, les andouillers moyens existent toujours ; les andouillers de fer sont moins constants. Un pinceau de poils se trouve au côté externe du métatarse. Les fossettes lacrymales sont

apparentes. Chez les vieux mâles, et plus rarement chez les vieilles femelles, les canines sont proéminentes à la mâchoire supérieure.

LE CERF ÉLAPHE — *CERVUS ELAPHUS*.

Das Edelhirsch ou *Rothhirsch*, *das Edelwild* ou *Rothwild*,
The Stag ou *Red Deer*.

Caractères. — Le cerf élaphe (*fig. 248*) est l'un des plus beaux animaux de la famille des cervidés. Il est fort et élégant ; son port est noble et fier.

Il a plus de 2^m,30 de long ; sa queue mesure 15 cent. ; sa hauteur, au garrot, est de 1^m,50 ; celle du sacrum est un peu plus forte. La biche est plus petite. Le cerf élaphe ne le cède en grandeur qu'au wapiti et au cerf de Perse ; il dépasse tous ses autres congénères. Il a le corps allongé, les flancs rentrés, la poitrine large, les épaules saillantes, le dos droit et plat, le garrot un peu élevé, le sacrum arrondi, le cou long, mince, comprimé latéralement, la tête longue, l'occiput haut et large, le museau aminci, le front plat, rentrant entre les yeux, le dos du nez droit, les lèvres non pendantes, les yeux expressifs, de moyenne grandeur, la pupille ovale, allongée. Les fossettes lacrymales sont dirigées obliquement vers l'angle de la bouche ; elles sont assez grandes, et forment une cavité étroite, allongée, dont les parois sécrètent une masse grasseuse, que l'animal expulse en se frottant contre les arbres.

Le bois du cerf est porté par une courte saillie ; il est ramifié, droit, à andouillers nombreux. La tige se recourbe d'abord fortement en arrière et en dehors ; puis, plus haut, elle se recourbe légèrement en dedans, les extrémités des deux bois convergeant un peu l'une vers l'autre. Immédiatement au-dessus de la racine du nez, naît de la partie antérieure de la tige, l'andouiller d'œil qui se dirige en avant et en haut ; au-dessus de lui, l'andouiller de fer est à peine un peu moins long et moins épais ; du milieu de la tige part l'andouiller moyen, et à l'extrémité, enfin, se forme l'empaumure, à andouillers dirigés en avant, et variant suivant l'âge et l'état de l'animal. La tige est arrondie, parcourue de sillons longitudinaux, les uns droits, les autres sinueux, entre lesquels se forment, à la base, des perles ou tubercules allongés ou arrondis ou irréguliers. Les extrémités des andouillers sont lisses.

Les jambes sont de moyenne longueur, minces et vigoureuses ; les doigts sont emprisonnés dans des sabots droits, minces et pointus. La queue est conique, amincie du bout. Le corps

est recouvert d'un duvet fin et de poils soyeux grossiers, assez lisses et épais. En été, le poil est plus rare et plus court ; en hiver, il est plus serré et plus long ; il s'allonge surtout beaucoup sous le cou ; la lèvre supérieure porte trois rangées de soies longues et minces ; des soies semblables sont au-dessus de l'œil.

La couleur varie suivant la saison, l'âge et le sexe. En hiver, les soies sont d'un gris brun ; en été d'un roux brun ; les poils du duvet sont d'un gris cendré, avec la pointe rousse. Les poils qui entourent la bouche ont une teinte noire ; ceux du pourtour de l'anus, sont de couleur jaunâtre. Les faons, dans les premiers mois, sont roux-brun, avec des taches blanches. Les variations de couleur sont nombreuses ; la robe est tantôt plus noire, tantôt plus fauve. Les cerfs tachés de blanc ou entièrement blancs ne se voient quetrès-rarement.

Distribution géographique. — Le cerf élaphe existe encore aujourd'hui dans presque toute l'Europe (l'extrême Nord excepté) et dans une grande partie de l'Asie. Sa limite septentrionale est, en Europe, le 65°, en Asie, le 55° de latitude ; sa limite méridionale est le Caucase et les montagnes de la Mandchourie. Le cerf a considérablement diminué dans les pays habités ; il en est, tels que la Suisse, une grande partie de l'Allemagne, d'où il a complètement disparu. Il est plus abondant en Pologne, en Galicie, en Bohême, en Moravie, en Hongrie, en Transylvanie, en Carinthie, en Styrie et dans le Tyrol, et plus encore en Asie, surtout dans le Caucase.

Mœurs, habitudes et régime. — Il préfère les montagnes à la plaine, et par-dessus tout les vastes forêts composées principalement d'arbres feuillus. Les cerfs s'y réunissent en troupes plus ou moins nombreuses, suivant leur âge et leur sexe ; les biches, les faons, les daguets restent ensemble ; les mâles plus âgés forment de petites troupes, et les vieux mâles vivent seuls, sauf au moment du rut. En hiver, les cerfs descendent de la montagne dans la plaine ; en été, ils remontent jusqu'à la limite supérieure de la région moyenne. En général, cependant, ils restent fidèles à leur demeure, tant qu'ils n'y sont pas inquiétés ; ils ne la quittent qu'à la saison des amours, au moment de la chute des bois, ou lorsque la nourriture commence à leur manquer. En hiver, la neige les chasse dans la zone inférieure des montagnes, et leur bois encore mou les force à se tenir dans des buissons ou dans des lieux où ils ne puissent pas s'accrocher

aux branches. Lorsque la forêt ne leur est plus un asile sûr, ils pénètrent quelquefois dans les moissons.

Le cerf reste toute la journée couché dans son gîte ; le soir, il va chercher sa nourriture, ce qu'il fait, en été, plus tôt qu'en hiver. Dans les pays où il se sait parfaitement en sûreté, il paît aussi pendant le jour. Quand il quitte son lieu de repos, il va au trot ; le matin, il y retourne lentement, et même quand le soleil est levé, il reste encore quelque temps dans les taillis ; la rosée lui est désagréable, et il attend qu'elle soit séchée.

Tous les mouvements du cerf sont légers, gracieux, élégants et nobles en même temps. Il marche lentement ; il trotte très-rapidement, et court avec une vitesse presque incroyable. Quand il trotte, il allonge le cou ; lorsqu'il galope, il le jette en arrière. Il fait, comme en se jouant, des bonds prodigieux ; il surmonte sans difficulté les plus grands obstacles, et traverse sans hésiter des fleuves, même des bras de mer.

Depuis les temps anciens, toutes les allures du cerf sont bien connues. Le chasseur expérimenté reconnaît à l'inspection d'une piste, si c'est celle d'un cerf ou d'une biche ; il peut même déterminer d'après elle l'âge du cerf. Les indices sont dits justes, lorsqu'ils sont infaillibles ; d'après eux le chasseur juge le cerf. Les anciens connaissent soixante-douze signes, Dietrich de Winckell croit qu'on peut les réduire à vingt-sept. Je n'en citerai que quelques-uns. L'*amble* provient de ce que, quand le cerf est gras, l'empreinte du pied gauche et celle du pied droit ne sont pas directement l'une derrière l'autre, mais l'une à côté de l'autre. A l'étendue du pas, on reconnaît le pied de la biche. Le pas sert aussi à distinguer le cerf de la biche ; chez celle-ci les empreintes sont moins distantes que chez celui-là ; si elles sont éloignées de plus de 82 cent., elles peuvent provenir d'un dix-cors. Le *pas accessoire* est l'empreinte des pieds de derrière à côté de celle des pieds de devant ; elle indique un cerf gras. Dans le *pas croisé*, le pied de derrière se pose sur la place où reposait le pied de devant ; la biche n'a jamais cette allure. La *marque des soles* se produit quand les soles sont développées aux quatre pieds. Les pistes se recouvrent quand le pied de derrière repose presque exactement sur la trace du pas de devant. Les *pistes obtuses* indiquent les sabots obtus du cerf ; ceux des biches sont plus pointus. La *comblète* est un petit morceau de terre tombé des sabots où il s'était attaché par un temps humide. Sur

le gazon, le cerf coupe les tiges, la biche les broie. On note les feuilles, les brins d'herbe que l'animal avait entre ses sabots et qui sont tombés sur un sol plus sec ; la trace du cerf lorsqu'il s'est levé de son gîte, etc. On considère encore les traces aériennes, que le bois du cerf a laissées aux branches.

On voit par là combien les chasseurs observent le cerf attentivement ; car on peut se figurer quelle expérience il faut pour pouvoir reconnaître si les traces proviennent d'un cerf ou d'une biche. Ce serait très-difficile pour quelqu'un d'inexpérimenté, quand même il viendrait de voir simultanément les deux traces, de les distinguer quelques pas plus loin.

Le cerf est admirablement pourvu sous le rapport de l'ouïe, de la vue et de l'odorat, comme les chasseurs ont eu bien des occasions de s'en convaincre. On croit qu'un cerf peut sentir un homme à quatre ou six cents pas, et je n'en doute plus après avoir observé le renne. Son ouïe est excellente ; il entend le moindre bruit qui se produit dans la forêt. Certains sons paraissent le charmer ; on a ainsi remarqué que les sons de la trompe, du chalumeau, de la flûte, l'attiraient, ou du moins le faisaient rester en place.

Il est probable que le cerf n'est peureux que pour avoir appris par expérience que l'homme est son ennemi le plus redoutable. Dans les pays où on ne le chasse pas, il est très-confiant. Au Prater de Vienne, il y a continuellement des troupeaux nombreux de ces superbes animaux ; ils se sont parfaitement habitués à la foule des promeneurs, et, comme je m'en suis assuré moi-même, ils laissent sans crainte approcher un homme jusqu'à trente pas. Un d'entre eux était même devenu assez hardi pour s'approcher des restaurants, pour courir entre les tables et lécher la main des dames ; c'était sa façon de demander du sucre ou des gâteaux. Jamais il ne fit de mal à qui le traitait bien. Le tourmentait-on, il montrait son bois ; ce cerf périt d'une manière fort malheureuse. Par un mouvement maladroit, il eut un andouiller pris dans le dossier d'une chaise, et renversa, en voulant se dégager, la personne qui occupait le siège. La frayeur lui fit engager plus encore le bois ; irrité, excité par ce fardeau, il courut alors comme fou dans les promenades, effarouchant les autres cerfs, se précipitant sur les passants : c'est au point qu'on fut forcé de le tuer.

Les cerfs sont souvent très-apprivoisés dans les parcs. « A Dessau, dit Dietrich de Winckell, il

y a dans chacun des deux parcs de soixante-dix à quatre-vingts cerfs. Se sont-ils éloignés pour paître, un chasseur à cheval peut facilement les ramener. Quand on a mis du foin dans leurs râteliers, jeté à terre de l'avoine ou des glands, ils arrivent à l'appel ; ils sont tellement tranquilles que le chasseur, qu'ils connaissent, peut circuler autour d'eux, en toucher même quelques-uns. C'est un spectacle charmant pour les amateurs de la chasse.

« Il en est autrement quand le cerf est enfermé dans un petit espace ou quand il est en rut. La moindre chose l'irrite, et il peut devenir dangereux. Il fronce la lèvre supérieure, son œil étincelle ; il baisse subitement la tête, dirige la pointe des andouillers d'œil contre son ennemi, et fond sur lui avec une rapidité telle qu'il est bien difficile d'échapper. Quoiqu'il arrive rarement qu'un cerf attaque son adversaire, les faits de ce genre ne manquent cependant pas, et l'on en connaît quelques exemples. Les anciens traités de chasse sont remplis d'histoires de cerfs qui, sans aucun motif, ont attaqué, blessé et même tué des personnes. « En 1637, raconte von Flemming (1), on nourrissait chaque jour de la cuisine du château de Hartenstein un jeune cerf et une pauvre fille. En automne, le cerf rencontra la malheureuse enfant dans la forêt et la tua. Il paya cette action de sa vie et fut jeté aux chiens. »

Dans les jardins zoologiques, où les cerfs perdent peu à peu leur timidité, ils sont encore plus dangereux qu'en forêt. Lenz vit au Kaltenberg, près de Cobourg, un cerf qui avait déjà tué deux enfants et qui se précipitait sur son gardien même, lorsque celui-ci ne voulait pas lui donner à manger. « Ce furieux quadrupède, raconte-t-il, quand je le vis, avait perdu son bois et n'avait que des saillies encore molles ; il était donc peu dangereux. Je priai son gardien de chercher du fourrage, de me le passer par poignées dans la main gauche, ma main droite étant armée d'un fort gourdin. Je lui donnai à manger. Quand je ne lui en fournissais qu'une poignée, il se reculait comme pour prendre un élan, fronçait méchamment le museau, me regardait en louchant d'un air furieux, mais se retirait dès que j'agitais mon bâton ; il revenait ensuite paisiblement quand je lui tendais de nouveau de la nourriture. »

A Gotha, un cerf apprivoisé, dans un accès de fureur, donna à son gardien qu'il semblait beau-

coup aimer, un coup de corne dans l'œil, qui pénétra jusqu'au cerveau : le malheureux tomba mort du coup. A Potsdam, un cerf blanc apprivoisé tua de même son gardien, auquel il montrait d'ordinaire beaucoup d'attachement. Je pourrais encore citer bien des exemples semblables.

La biche n'a jamais de pareils accès de méchanceté ; son œil roux et ouvert est le fidèle miroir de ses sentiments. Elle ne le cède pas en prudence au cerf, et c'est toujours une biche qui conduit le troupeau, même pendant la période du rut, jusqu'à ce que les vieux cerfs s'y soient joints.

Dietrich de Winckell a décrit parfaitement la reproduction du cerf ; je ne puis mieux faire que de laisser parler ce vieux chasseur.

« La saison du rut, dit-il, commence en septembre et finit à la mi-octobre.

« Déjà, à la fin d'août, quand les cerfs sont très-gras, et très-forts, ils commencent à être en rut. Ils poussent des cris agréables au chasseur, mais qui sont bien loin de flatter une oreille musicale ; le cou leur en gonfle. Le cerf retourne toujours à l'endroit où il a été en rut pour la première fois, tant que les bois n'y sont pas coupés, et qu'il n'y est pas inquiété. C'est ce qu'on appelle des *places de rut*. Les biches se rassemblent aux environs par petits troupeaux de six à douze têtes et se cachent, peut-être par coquetterie. Le cerf trotte le nez à terre, il flaire où le troupeau a passé. Trouve-t-il des daguets ou de jeunes mâles avec les biches, il les chasse et devient le seul maître du troupeau, sur lequel il exerce son autorité. Aucune des femelles ne peut s'écarter, même d'une trentaine de pas ; il les réunit à la place de rut.

« Matin et soir la forêt retentit des cris des cerfs en rut. A peine ceux-ci se donnent-ils le temps de manger ou de se rafraîchir dans un ruisseau ou dans une mare voisine, où les biches doivent les accompagner. Des rivaux moins heureux leur répondent par des cris d'envie. Ils arrivent, résolus à tout braver, à conquérir leurs compagnes par ruse ou par valeur. Mais à peine le cerf en aperçoit-il un, qu'il se précipite sur lui, les yeux brillants de jalousie.

« Un combat se livre, qui se terminera par la mort de l'un des combattants, et peut-être par celle des deux. Les cornes baissées, ils se précipitent l'un sur l'autre, ils s'attaquent, se défendent avec une agilité surprenante. La forêt résonne du choc de leurs bois ; malheur à celui qui se découvre ! L'autre s'élançe et de l'extrémité

(1) Flemming, *Der deutsche Jäger*.

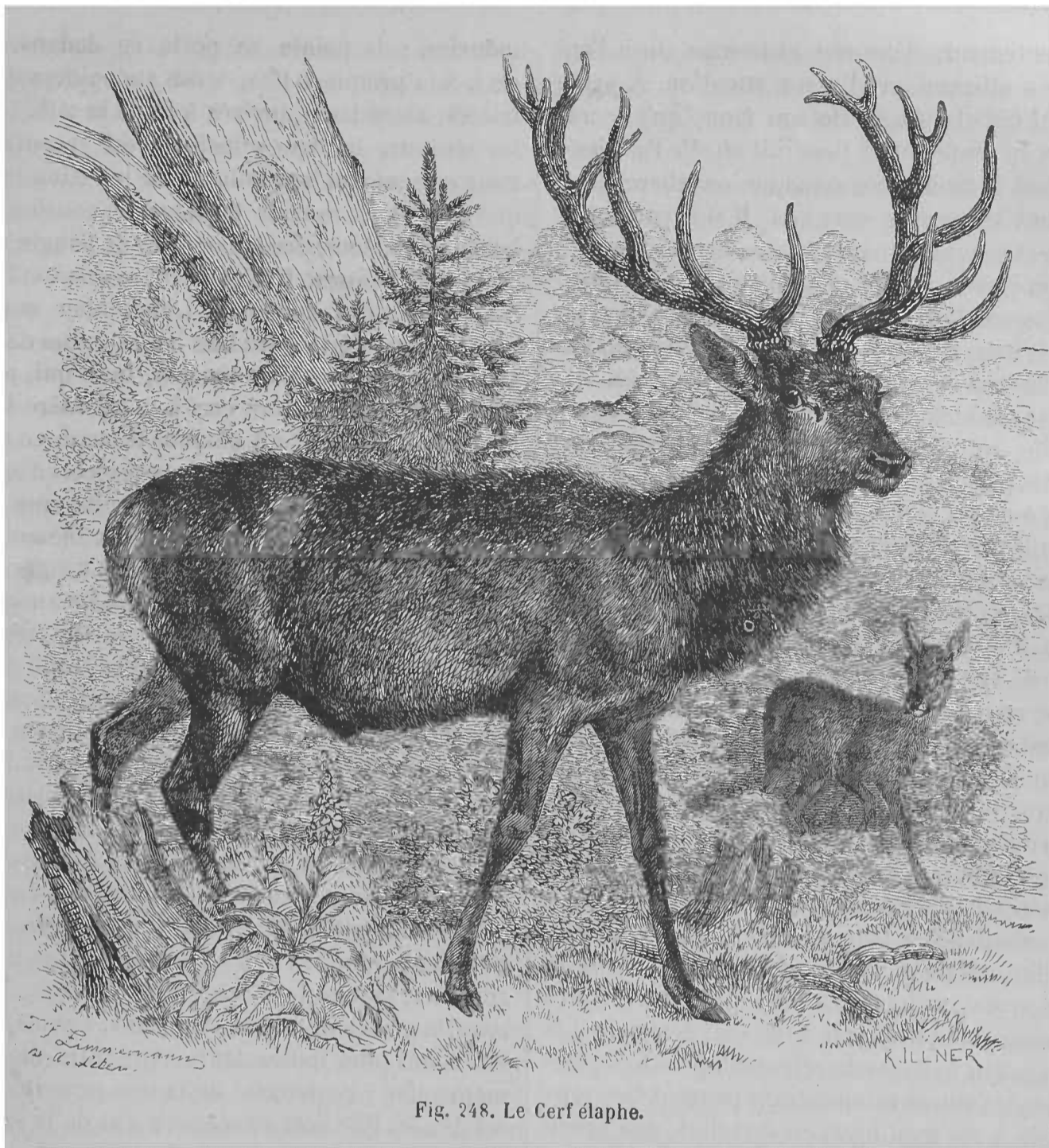


Fig. 248. Le Cerf élaphe.

de son andouiller d'œil lui fait une blessure. On a vu des cerfs qui avaient entrelacé leurs bois de telle façon qu'ils moururent sans pouvoir se dégager. Après leur mort, toute la force humaine fut même insuffisante pour séparer les bois sans couper les andouillers. Dans ces luttes, la victoire reste longtemps indécise. Ce n'est que complètement épuisé que le vaincu se retire : le vainqueur reste sur le champ de bataille. L'amour des biches, qui assistent spectatrices intéressées à ce combat et à son issue, est le prix de la victoire.

« Mais souvent il arrive que de jeunes cerfs profitent de la bataille pour jouir quelques instants des droits du vainqueur.

« La biche n'est pas un modèle de fidélité. Elle cherche à se dédommager tant qu'elle peut du joug que lui imposent les caprices jaloux de son maître. On lui a attribué trop de retenue ;

BREHM.

on a dit qu'elle se séparait insensiblement du cerf dès qu'elle était pleine ; de nouvelles observations ont démontré le contraire.

« La biche porte de quarante à quarante et une semaines. Suivant qu'elle a été fécondée au commencement ou à la fin de la période du rut, elle met bas à la fin de mai ou en juin. Elle a un faon par portée, rarement deux.

« Au moment de la mise bas, elle cherche du repos et de la solitude dans les fourrés. Les faons sont faibles dans les trois premiers jours de leur vie ; ils ne peuvent bouger de place, et se laissent prendre à la main.

« Pendant ce temps, la mère les quitte peu ; même lorsqu'elle est effrayée, elle ne s'éloigne qu'autant qu'il faut pour fuir le danger. Elle atteint son but avec beaucoup d'adresse, surtout si c'est un chien ou un carnassier qui se montre. Malgré sa timidité habituelle, elle ne s'éloigne

que lentement, détourne et trompe ainsi l'ennemi en attirant sur elle son attention. A peine celui-ci est-il éloigné de son faon, qu'elle retourne en toute hâte à l'endroit où elle l'a laissé.

Quand le faon a une semaine, on chercherait en vain à le prendre sans filet. Il suit partout sa mère, et se tapit dans les hautes herbes dès que celle-ci pousse un cri d'effroi ou frappe fortement le sol de ses pieds de devant. Il tette jusqu'à la saison du rut suivante; sa mère lui apprend à trouver sa nourriture dans la forêt. »

La jeune biche est adulte à l'âge de trois ans; le mâle, au contraire, doit être plus âgé avant d'avoir tous les droits à la domination. A sept mois, ses bois commencent à pousser, et se renouvellent chaque année. Je crois instructif d'envisager rapidement toutes les métamorphoses par lesquelles passe le cerf; je prendrai pour guide Blasius, qui a traité cette question au point de vue scientifique.

Moins encore chez le cerf que chez le broquart, on peut se servir du nombre des andouillers pour établir l'âge de l'animal. Cependant, malgré certaines irrégularités dans le développement successif des andouillers, quoique parfois le nouveau bois en offre moins que le bois précédent, il y a une série de phénomènes de développement qui concordent assez bien avec le nombre des andouillers. Mais la forme générale du bois et la position des andouillers sont plus importantes que leur nombre. Ceux-là seuls sont déterminatifs de l'âge qui naissent directement de la tige principale; les autres ramifications peuvent être rapportées à des modifications fortuites, non essentielles de la loi de développement.

La tige principale n'a d'abord qu'une seule courbure, faible et uniforme; puis elle se recourbe brusquement en arrière au point d'origine de l'andouiller moyen, la pointe restant toujours dirigée en dedans. Une seconde inflexion en arrière se montre dans l'empaumure du douze-cors, vers la racine; une troisième, chez le quatorze-cors, et une quatrième, chez le vingt-cors, l'extrémité se dirigeant en dedans. Chacune de ces inflexions persiste ultérieurement.

Les andouillers d'œil subissent aussi des modifications. D'abord assez élevés, ils s'insèrent de plus en plus près de la racine du bois. Ils se détachent d'abord à angle aigu de la tige principale, et peu à peu cet angle s'ouvre davantage. Les andouillers moyen, de fer, l'empaumure éprouvent aussi des changements.

Le daguet a une tige élancée, divisée, à courbure uniforme dirigée en arrière, sans aucune

inflexion; la pointe se porte en dedans. Le cerf, à la première tête, a des andouillers d'œil faibles, ascendants, insérés loin de la tête. Chez les six-cors, la tige principale est recourbée, mais présente en son milieu une inflexion brusque; ses deux moitiés forment des courbes subordonnées, tournées en arrière; de l'angle naît l'andouiller moyen, faiblement développé, et l'andouiller d'œil a descendu. L'andouiller moyen peut manquer à l'un des bois ou à tous les deux; on a alors la forme d'un six-cors, mais qui, pour le chasseur, sera encore cerf à la première tête. Si les andouillers d'œil manquent aussi, ce sera un daguet en apparence, mais un six-cors d'après la forme du bois. Chez le huit-cors, une enfourchure terminale se montre aux andouillers d'œil et moyen, qui sont plus forts et dirigés plus verticalement. Dans ces cas encore, les andouillers peuvent n'être qu'indiqués par des angles, et on aura affaire à un bois ayant la forme générale de celui du huit-cors, et n'étant pour le chasseur que celui d'un six-cors. Chez le dix-cors apparaît l'andouiller de fer, ou second andouiller d'œil, qui peut encore être remplacé par une saillie aiguë de la tige principale. Le dix-cors ressemblera à un huit-cors, ou à un six-cors si l'enfourchure externe disparaît; à un cerf à une première tête si l'andouiller moyen est aussi rudimentaire. Chez le douze-cors, l'empaumure apparaît; la tige principale fait un angle en arrière, la pointe se tourne en dedans. Les andouillers n'ont plus toutes leurs extrémités dans un même plan; l'extrémité de la tige principale en est déviée. Elle naît au même point de la moitié supérieure de la tige principale avec les deux extrémités de l'enfourchure; c'est ce qui détermine l'aspect de l'empaumure. Dans ce cas encore, il peut y avoir des arrêts de développement. Les andouillers de fer manquant le plus souvent, on a alors des dix-cors, qui sont en réalité des douze-cors. L'andouiller externe de l'enfourchure peut manquer et le bois paraît alors se terminer par une seule enfourchure. Il est rare de voir l'arrêt de développement aller plus loin, et des douze-cors paraître des six-cors. Chez le quatorze-cors, l'extrémité du bois dirigée en arrière forme une enfourchure; il y a donc une seconde enfourchure en arrière et au-dessus de la première; cette double enfourchure caractérise le quatorze-cors, même les andouillers de fer peuvent disparaître et le faire ressembler à un douze-cors. Dans l'empaumure du seize-cors, la tige principale se recourbe en arrière, au delà de la double enfourchure, et son extrémité se dirige en dedans. Chez

le dix-huit-cors, il se forme une nouvelle enfourchure ; il y en a donc trois, coïncidant avec une double courbure de la tige principale. Chez le vingt-cors, la tige principale fait une nouvelle inflexion en arrière, l'empaumure comprend donc sept andouillers et trois inflexions. Chez le vingt-deux-cors, il y a quatre enfourchures l'une derrière l'autre, et trois inflexions de la tige principale.

Ces détails nous montrent quel est le développement ou plan normal des bois, et le rapport qu'il y a entre sa forme et le nombre des andouillers. On voit que la première est le caractère principal, dominateur ; le second n'est que le caractère subordonné. Tous les écarts sont accessoires pour le naturaliste, même les divisions des andouillers ; elles peuvent atteindre n'importe lequel de ces andouillers et se continuer à l'infini. On en voit des exemples assez fréquents dans l'empaumure des vieux cerfs, et surtout dans leurs andouillers moyens. Il en résulte que le naturaliste attache bien peu d'importance au nombre considérable des andouillers de certains bois, au fameux soixante-six-cors de Moritzburg, que l'électeur Frédéric III tua en 1696, près de Furstenwald. Il est rare de trouver plus de vingt andouillers normaux. Presque chaque collection un peu considérable renferme un bois de dix-huit-cors, et l'on arrive assez souvent à voir des cerfs seize-cors en vie. Lorsqu'un cerf est bien nourri, il peut se faire que le nombre de ses andouillers monte brusquement de six à dix ; il arrive plus souvent encore que le nouveau bois a le même nombre d'andouillers, ou même moins que le bois ancien. Mais, de ce côté, le dix-cors forme une limite. Un cerf qui a eu une empaumure n'a jamais moins de dix cornes.

Il est remarquable qu'un cerf en bonne santé a, chaque année, la même forme, la même disposition de bois que l'année précédente. Si ce bois est serré, écarté, dirigé en avant ou en arrière, il le redevient les autres années ; si un andouiller présente une courbure particulière, elle se reproduit à chaque fois. Il est des chasseurs qui croient que ces particularités sont héréditaires, et ils disent pouvoir reconnaître certaines familles de cerfs à la forme du bois. Le milieu où vit l'animal exerce sur cette forme une influence incontestable. Les cerfs des îles du Danube, quoique peu vigoureux, ont des andouillers très-nombreux ; il n'est pas rare de voir parmi eux des vingt-quatre-cors, et cependant ces bois sont moins lourds que ceux des cerfs des montagnes.

Le poids d'un bois de cerf est très-variable : il n'est que de 7 à 9 kilogrammes chez les animaux faibles ; il est de 16 à 18, chez les plus vigoureux.

Le cerf a pour ennemis naturels le loup, le lynx, le glouton et plus rarement l'ours. Le loup et le lynx sont pour lui les plus dangereux ; le premier suit en meutes le cerf par les temps de neige, et l'épuise ; le second s'élance sur son dos à l'improviste du haut d'une branche d'arbre.

Chasse. — Mais l'ennemi le plus redoutable pour le cerf, c'est sans contredit l'homme, bien que maintenant il ne poursuive plus ce gibier avec la même ardeur qu'autrefois. Je crois pouvoir passer sous silence l'histoire de la chasse au cerf ; sa description nous entraînerait trop loin. D'ailleurs, ce noble plaisir, je le répète, est aujourd'hui bien restreint, et la plupart des chasseurs de profession n'ont jamais tué de cerf, le cerf étant un gibier réservé aux grands de ce monde. Dans bien des endroits, la mort d'un cerf est un événement ; les journaux en parlent. Ce devait être un beau temps que celui où les habitants seuls avaient entre leurs mains la vieille carabine allemande ! On se mettait en chasse avec grande pompe. Quelle joie quand l'un ou l'autre des tireurs du dimanche ou des chasseurs encore inexpérimentés commettait quelque faute, et recevait en expiation une charge de trois livres ; quand celui qui avait été convaincu d'avoir été la cause d'un accident, devait rendre son couteau de chasse, se coucher en travers sur le cadavre du cerf, et recevoir d'un chasseur de haut rang trois coups de plat de lame de couteau, avec ces mots : « Voici pour mon prince et seigneur ; voici pour le chevalier, le cavalier et le valet ; voici pour le noble droit de chasse ; » quand les chasseurs environnants sonnaient joyeusement de la trompe, et que le coupable devait encore faire des remerciements ! Ce temps est passé et pour toujours. On a fini de chasser en Allemagne. Dans les autres pays, les grands propriétaires se sont efforcés d'introduire chez eux ce plaisir noble et viril ; ils n'ont pas la gaieté allemande, ils n'ont pu apprendre à leurs compagnons l'esprit et le sel allemands ; leurs essais ont été infructueux. Les grandes chasses à courre et autres, sont des inventions étrangères ; on le reconnaîtra facilement à leur type si en désaccord avec l'esprit germanique. Nos pères ne se servaient que de la carabine pour tuer le cerf.

Captivité. — Les cerfs pris jeunes se familiarisent bien vite. Les biches sont toujours charmantes et obéissantes ; les cerfs, par contre, de-

viennent méchants en vieillissant, et dangereux pour les personnes qui les approchent.

On a plusieurs fois cherché à les apprivoiser. Auguste II, de Pologne, attelait à sa voiture en 1739 huit cerfs privés ; les ducs de Deux-Ponts et de Meiningen avaient des attelages de cerfs blancs. Le cerf a le dos trop faible pour qu'on puisse en faire une bête de selle. On réussit à lui apprendre toutes sortes de tours d'adresse ; les saltimbanques montrent parfois de ces cerfs dressés.

Usages et produits. — Les dégâts que cause le cerf sont loin d'être compensés par l'utilité dont cet animal est pour l'homme. C'est ce qui fait qu'il a été détruit dans beaucoup de localités. Quelque élevé que soit le prix de sa chair, de sa peau, de son bois ; quelque plaisir que l'on trouve à le chasser, le cerf sera toujours plus nuisible qu'utile. C'est un animal qu'on ne saurait conserver dans les forêts bien entretenues.

Autrefois, toutes les parties du cerf étaient des aliments à la superstition. Les poils, les glandes lacrymales, les intestins, le sang, les parties génitales, les bézoards, les excréments eux-mêmes, étaient regardés comme des médicaments très-efficaces pour telle et telle maladie. Avec les pinces, on faisait des bagues pour préserver des crampes, et les chasseurs portaient comme amulettes des dents de cerfs enchâssées dans l'or et l'argent.

Maladies. — Le cerf est, comme le renne, tourmenté par certaines espèces de taons, qui pondent leurs œufs dans sa peau ; les larves qui en naissent la transpercent presque complètement. Une sorte de pou qui se loge dans le pelage, les mouches, les cousins font aussi beaucoup souffrir cet animal. Pour leur échapper, il se tient des heures entières dans l'eau.

Il est en outre exposé à plusieurs maladies. Le sang de rate frappe les cerfs épizootiquement ; la gangrène du foie, la dysenterie, la carie des dents, la phthisie causent dans leurs troupeaux de grands ravages ; et dans les mauvaises années, les cerfs périssent souvent sans cause connue.

LE CERF DE BARBARIE — *CERVUS BARBARUS*.

Caractères. — Quelques naturalistes ont décrit comme espèce distincte du précédent, un cerf qui en est très-voisin, mais qui n'a ordinairement qu'un seul andouiller basilair.

Distribution géographique. — Il habite le nord-ouest de l'Afrique, notamment les forêts du pays de Tunis, le cercle de Bone en Algérie, celui de la Calle et les environs de Tebessa.

Il doit y être assez commun, car ses bois donnent lieu à un commerce d'exportation assez important.

LE CERF DE WALLICH — *CERVUS WALLICHII*

Caractères. — Malgré sa grande affinité avec le cerf élaphe, le cerf de Wallich ou du Bengale en diffère par sa plus haute stature et par une crinière plus longue. Ses bois, écartés sur les côtés, se renversent en arrière après les premiers andouillers, pour se diriger verticalement.

Distribution géographique. — Le cerf de Wallich représente le cerf élaphe dans les plaines du Népal.

LE CERF WAPITI — *CERVUS CANADENSIS*.

Der Wapiti, The Wapiti.

Caractères. — Le wapiti des Américains du Nord est le plus grand des cerfs proprement dits. Il n'a pas moins de 1^m,50 au garrot, et ses bois ont 1 mètre de long. Ceux-ci ont un double andouiller basilair.

Distribution géographique. — Le wapiti a l'Amérique septentrionale pour patrie.

LES RÉCURVES — *RECURVUS*.

Die Barasinga.

Caractères. — L'espèce sur laquelle Hodgson a établi ce petit groupe a pour caractères génériques des bois dont la courbure antérieure est très-prononcée ; qui manquent d'andouiller médian, et n'ont à la base qu'un seul andouiller dirigé en avant.

LE RÉCURVE DE DUVAUCEL — *RECURVUS DUVAUCELLII*.

Der Barasinga.

Caractères. — Cette espèce, vulgairement connue sur le continent indien sous le nom de *barasinga*, est grande et élancée ; sa tête est relativement courte, son museau pointu, de forme pyramidale. Elle a les oreilles grandes et très-larges, les yeux grands et beaux, les jambes hautes et vigoureuses, la queue à peu près longue comme celle du daim. Son bois se distingue par sa largeur et ses ramifications nombreuses : il ressemble un peu à celui de l'élan, sans présenter cependant d'embaumures pareilles. La tige se dirige immédiatement en haut et en dedans, très-peu en arrière. Près de sa base, naît l'andouiller d'œil,

long, fort, dirigé en avant, en haut et en dehors. Dans son dernier tiers, elle se divise en deux branches presque égales, qui se divisent à leur tour. La postérieure, qui continue la tige principale, forme la cime ; elle porte des ramifications fortes et nombreuses, dirigées en haut et en arrière, et deux andouillers accessoires dirigés directement en arrière. La branche antérieure s'incline en dehors, en haut et en avant, et se divise en deux rameaux, l'un simple, l'autre subdivisé, et se dirigeant en avant, en bas et en dedans. Tel est le bois d'un cerf de quatre ans, qui, en termes de chasse, serait un quatorze-cors.

Le pelage est serré et abondant, les poils sont longs et fins, mais de longueur inégale ; ce qui fait paraître le pelage hérissé. Les oreilles sont recouvertes de poils courts et égaux en dehors, longs, inégaux, presque crépus en dedans. Les poils du corps sont d'un gris brun foncé à la racine, puis d'un brun doré, plus foncé à la pointe. Le pelage d'été est brun-roux doré, passant au gris et au jaune sous le ventre, où les poils sont gris et jaune clair. Le long du dos est une large bande d'un brun foncé, qui recouvre la plus grande partie de la queue, et est limitée par une rangée de petites taches d'un jaune doré. Le front et le dos du museau sont d'un brun roux, moucheté de doré ; la tête et les côtés du museau sont gris ; la face supérieure du museau, le menton, la gorge d'un blanc grisâtre. Derrière le museau nu se trouve une large bande brun foncé, qui se prolonge sur la lèvre inférieure. Une seconde bande, moins bien marquée, va d'un œil à l'autre. Le museau et les yeux sont entourés de soies longues et raides. Les oreilles sont brunes, à bord foncé, avec la base d'un blanc jaune ; il en est de même à la face interne. Le ventre et les cuisses en dedans sont jaunâtres, les avant-bras d'un gris brun, la racine des pieds gris-fauve clair ; aux membres de derrière, les jambes sont plus foncées que les cuisses. Les sabots sont grands et susceptibles de s'élargir considérablement.

Cuvier déterminâ le premier cet animal d'après des bois qui lui furent envoyés ; plus tard, on en reçut des peaux, et dans ces derniers temps, seulement, on put voir des *barasingas* vivants. Le vicomte de Derby, qui possède un des jardins zoologiques les plus riches, fut le premier à en avoir ; plus tard, il y en eut à Londres, et maintenant on en trouve dans plusieurs établissements. Le Jardin zoologique de Hambourg en possède un qui a été envoyé directement de

Siam. Il vint comme daguet, mais portant déjà un bois semblable à celui d'un cerf à première tête ; les premières ramifications se montraient. Ce bois tomba en février et fut remplacé par un autre à quatorze andouillers, avec andouillers d'œil, et deux enfourchures terminales également développées. Le bois suivant ne différa de celui-ci que par sa force : le nombre de ses andouillers resta le même.

Distribution géographique. — Cet élégant animal, d'après des renseignements authentiques, vit dans l'Inde, particulièrement au Né-paul.

Mœurs, habitudes et régime. — J'ignore si l'espèce recherche de préférence la montagne ou la plaine ; je ne sais pas non plus quelle est l'époque du rut et de la mise bas ; d'après l'époque de la chute des bois, je présume qu'elle est la même que celle du cerf.

Captivité. — D'après mes observations, je crois que le récurve de Duvaucel s'acclimaterait parfaitement chez nous. Il semble s'accommoder très-bien de notre climat, et c'est un être charmant, qui pourrait devenir un des plus beaux ornements de nos parcs et de nos forêts. Son port est fier et provocateur, sa démarche élégante, il a l'air plus vif que les autres cervidés.

Notre *barasinga* est un gai compagnon. Il vit dans les meilleurs rapports avec son gardien, arrive quand on l'appelle par son nom ; mais il saisit chaque occasion qui se présente pour donner un coup de corne, par manière de jeu plus que par méchanceté. Il provoque les autres cerfs, même les plus forts ; leur livre des combats à travers les barreaux de l'enceinte. Il provoquait, tourmentait sans relâche un cerf blanc, un géant à côté de lui ; nous fûmes obligés de l'en éloigner. Sa voix est un bêlement court, assez fort, ressemblant assez à celui d'une jeune chèvre effrayée. Différent en cela des autres cervidés, le *barasinga* crie en toute saison, et l'on dirait qu'il ne crie que pour se distraire. Il répond régulièrement quand on l'appelle.

LES AXIS — AXIS.

Die Axis, The Axis.

Caractères. — Les axis ont le bois pourvu d'un andouiller plus ou moins basilaire, simple, et d'un second andouiller tantôt antéro-interne, tantôt postérieur et rapproché du sommet de la perche qu'il bifurque. Les mâles n'ont pas de canines ; le larmier manque ou se manifeste peu.

Leur robe est généralement tachetée de blanc; ils n'ont point de poils formant un fanon sous la gorge; enfin, leur taille est médiocre et même petite.

Nous nous bornerons à faire l'histoire du type du genre et d'une deuxième espèce qu'on en a détachée pour en faire un genre à part.

L'AXIS TACHETÉ — *AXIS MACULATA*.

Der indische Axis, The Axis Deer.

Caractères. — Relativement à son pelage, l'axis (*fig.* 249) est le plus beau de tous les cervidés. Il a le corps allongé, mais bas, ce qui le fait paraître plus ramassé qu'il ne l'est réellement; le cou gros; la tête courte, régulière, se confondant insensiblement avec un museau court et mince; les oreilles de moyenne longueur, en fer de lance, minces, à peine poilues à leur face interne; la queue assez longue, arrondie, à peine plus large qu'épaisse. Son bois est en forme de lyre. A partir de sa racine, il se recourbe en arrière, en dehors et en haut. L'andouiller d'œil naît immédiatement au-dessus de la tête, et se dirige en avant, en haut et en dehors; l'enfourchure se montre environ au milieu de la tige, et s'incline en haut et un peu en arrière.

Son pelage est d'un joli gris roux; la raie du dos est foncée, presque noire au garrot; la gorge, le ventre, la face interne des jambes sont d'un blanc jaunâtre, la face externe est d'un jaune brun. De chaque côté se montrent sept rangées de taches blanches irrégulières. Celles de la rangée inférieure sont serrées les unes contre les autres, de manière à former une bande presque continue. La tête et les côtés du cou sont uniformes. Une bande foncée en forme de fer à cheval, à convexité antérieure, va d'un œil à l'autre; le milieu du front est plus sombre. La bande brune est séparée du museau par une tache jaune triangulaire. La queue est d'un brun clair en dehors, blanche à sa face interne. La face interne des cuisses est blanche. Les oreilles sont d'un gris brun en dehors, plus clair à la racine qu'en leur milieu.

Distribution géographique. — L'axis est commun dans toutes les plaines des Indes orientales et des îles avoisinantes.

Mœurs, habitudes et régime. — Pendant le jour, l'axis se cache dans les roseaux et les hautes herbes; la nuit, il erre en fortes bandes.

Il est un des gibiers les plus chassés par les indigènes et par les princes indiens. Un grand nombre sont tués dans les chasses au tigre. C'est

là sans doute la cause pour laquelle, dans les endroits où il est exposé à des poursuites, cet animal est aussi craintif que le cerf.

Je n'ai rien de particulier à noter au sujet des mœurs de l'axis: elles ressemblent beaucoup à celles du daim.

Captivité. — L'axis captif s'apprivoise aisément. Depuis plusieurs années, on a importé des axis en Angleterre, et l'on a remarqué qu'ils supportaient parfaitement les climats tempérés. D'Angleterre, on en a envoyé plus loin, en Allemagne notamment. Il y en a qui vivent et se sont acclimatés depuis une cinquantaine d'années dans le parc de Ludwigsburg.

D'après les observations faites jusqu'à présent, l'irrégularité de l'époque de la reproduction est le grand obstacle à leur acclimatation. La plupart des mâles, à vrai dire, se sont habitués à notre climat, perdent leur bois, entrent en rut aux époques convenables; les femelles mettent bas au printemps, et leurs faons viennent très-bien. Mais il en est d'autres qui mettent bas en hiver, et rendent ainsi hypothétique, sinon impossible, la parfaite acclimatation de l'axis; car, dans ces cas, les faons périssent, soit de froid, soit parce que la mère manque de nourriture. S'il n'en était pas ainsi, nous verrions ces charmants animaux dans la plupart des parcs. Peu de cervidés, en effet, s'accoutument aussi bien de ce genre de vie.

Leurs mouvements sont moins rapides, moins élégants que ceux des autres cerfs; ils le sont cependant assez pour charmer l'œil du chasseur, et tout le monde se plaît à voir leur robe élégamment tachetée.

L'AXIS COCHON — *AXIS PORCINUS*.

Der Schweinhirsch.

Caractères. — L'axis cochon, dont Ziemmer a fait le type d'une division générique sous le nom d'*Hyélaphes*, est un des animaux les plus communs de l'Inde, et un des membres les plus disgracieux de la famille des cervidés. Il a le corps lourd et gros; les jambes, le cou, la tête courts. Son bois est caractéristique: les tiges sont minces, de 63 centimètres de long au plus; elles sont portées par des saillies assez élevées, éloignées l'une de l'autre. Les andouillers sont au nombre de trois; ils sont plus petits, plus gracieux que chez l'espèce précédente. L'andouiller d'œil est dirigé d'abord en avant et en dehors, puis sa pointe se recourbe en dedans; l'andouiller supérieur, petit, forme un crochet

recourbé en dedans et en arrière. Les poils sont grossiers et cassants, mais plus fins et moins ondulés que ceux du cerf à crinière. La couleur est très-variable, de là le désaccord dans les diverses descriptions qu'on a données de cet animal. La teinte générale est le brun café, plus foncé et allant jusqu'au brun noir chez le mâle, plus clair et allant jusqu'au chamois chez la biche. Les poils sont d'un gris cendré à leur racine, d'un brun noir au milieu, puis annelés, de couleur cannelle claire, et enfin foncés à leur extrémité. La bande du dos, une bande qui entoure le museau, une autre en forme de fer à cheval, allant d'un œil à l'autre, une bande longitudinale au milieu du front sont foncées, presque noires; le ventre et les jambes sont d'un gris cendré foncé; la tête, les côtés du cou, la gorge, les oreilles sont d'un gris fauve clair; les flancs sont irrégulièrement tachetés de la même couleur; l'extrémité de la mâchoire inférieure, la face inférieure et le bout de la queue sont blancs. J'ai remarqué les taches chez tous les axes ou cochons que j'ai vus; elles sont plus visibles chez ceux à pelage clair que chez ceux à pelage foncé; elles n'apparaissent chez ceux-ci que lorsque l'animal hérisse ses poils. Elles sont plus grandes et plus pâles chez les jeunes animaux.

Distribution géographique. — On ne connaît pas au juste, quelle est l'étendue de l'aire de dispersion de l'hyélaphe cochon; on sait seulement qu'elle doit être très-vaste, et que l'espèce abonde partout où on l'a rencontrée. Il paraît être très-commun au Bengale, d'où proviennent tous ceux qui peuplent nos jardins zoologiques.

On dit que dans les Indes il est réduit à une demi-domesticité. Notre climat lui convient assez et il le supporte assez facilement; mais il y a besoin d'un abri contre le mauvais temps.

Mœurs, habitudes et régime. — Les mœurs de l'hyélaphe cochon présentent diverses particularités. L'espèce est loin d'égaliser ses congénères en intelligence. La biche est craintive, peureuse, sans être prudente; le mâle est courageux, dominateur, enclin aux voies de fait, même vis-à-vis de l'homme. Tantôt il vit en paix avec ses compagnes, tantôt il les tourmente. Il se précipite sur elles sans aucun motif et les maltraite d'une manière souvent dangereuse. Aussi, dès que le rut est passé, faut-il l'en séparer. A l'époque des amours, il exerce ses forces de toute manière: il se précipite contre les arbres et les palissades, fouille le gazon avec ses bois, en rejette les fragments de côté et d'autre; menace quiconque l'approche; regarde en louchant avec une ex-

pression méchante; fond sur l'homme lui-même et le blesse grièvement. Il perd son bois au commencement de l'année; un hyélaphe cochon, du Jardin zoologique de Hambourg, perdit son bois le 20 janvier, et le 2 avril dépouilla la peau qui le recouvrait. En juillet, il entra en rut; l'accouplement eut lieu le 16 août; la mise bas le 1^{er} avril, après une gestation de 228 jours.

Le jeune faon est un petit animal charmant, brun clair, avec des taches jaunes, mais ayant déjà les formes lourdes de ses parents.

Chasse. — Dans sa patrie, l'hyélaphe cochon est exposé aux mêmes ennemis que ses congénères. Au Bengale, on le chasse à cheval et on le tue d'un coup de sabre. Quelques chasseurs sont passés maîtres dans l'art de suivre l'animal par toutes les voies, et de l'atteindre avec une arme si défectueuse, à première vue.

Sa viande est réputée délicate.

LES RUSAS — *RUSA*.

Die Dreigabler.

La plupart des autres cervidés de l'Inde sont rangés maintenant dans un genre à part, le genre *Rusa*, qui veut dire *cerf*, en malais. Lorsqu'on les connaîtra mieux, on en fera probablement divers genres; on ne peut cependant nier qu'ils n'aient tous un certain type à eux, qui les distingue de leurs congénères européens ou américains.

Caractères. — Tout ce que l'on peut dire d'une manière générale, c'est que ces animaux ont plus ou moins le corps ramassé, les membres vigoureux, le cou et la tête courts, la queue relativement longue, les poils grossiers, collants, épars, les bois à six andouillers, et n'existant que chez le mâle. Ils ont la tête beaucoup plus large en arrière qu'en avant, le museau tronqué, les yeux grands, les fossettes lacrymales souvent très-développées; les oreilles petites. Leur bois a des tiges un peu recourbées en dehors et en arrière: il en naît l'andouiller d'œil et une enfourchure terminale. Plusieurs ont des crinières, qu'on ne peut cependant comparer à celle du cerf d'Europe. Ils ont tous la queue allongée, et couverte de poils longs et abondants.

On en connaît un certain nombre d'espèces. Nous nous bornerons à décrire les trois suivantes.

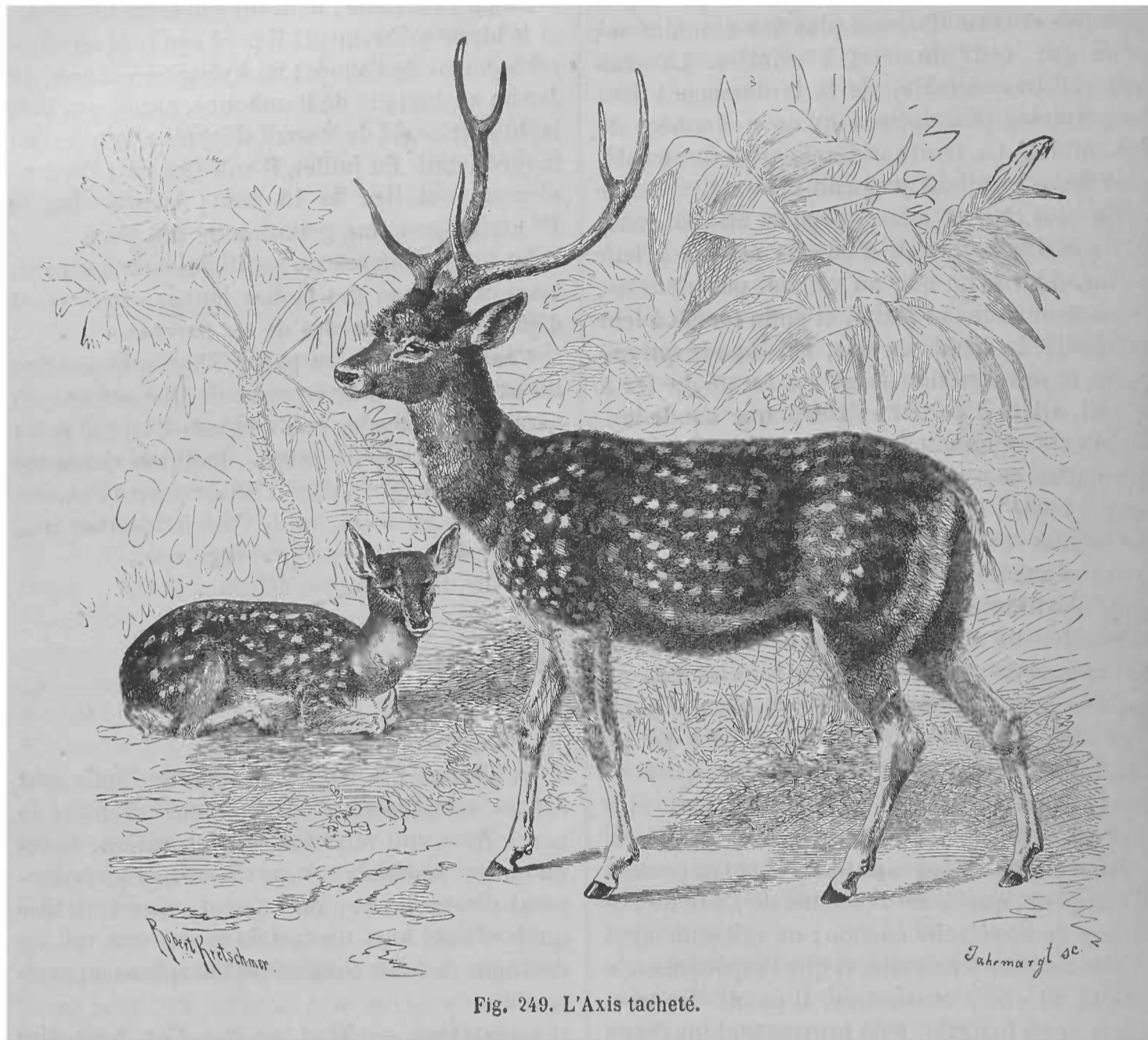


Fig. 249. L'Axis tacheté.

LE RUSA D'ARISTOTE — RUSA ARISTOTELIS.*Der Sambur, The Sambur ou Samboo.*

Caractères. — Le rusa d'Aristote, que les Anglais établis dans l'Inde nomment *elk venator*, les habitants de Ramguhr *saunier* ou *sambur*, les Bengalais *lal-orinu* ou cerf noir, et qui porte en Europe le nom du célèbre naturaliste grec qui l'a décrit, est le plus noble de ce groupe. Sa taille est celle du cerf ordinaire; les poils de la partie inférieure de son cou prennent une apparence de crinière, surtout chez le mâle; son pelage est d'un brun cendré jaunâtre; et sa queue est très-courte, de même que ses bois.

Distribution géographique. — Le rusa d'Aristote habite le Sud.

Captivité. — On a parfaitement réussi à l'acclimater en Europe, et il s'est reproduit fréquemment à la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle de Paris.

LE RUSA CABALLIN — RUSA EQUINA.*Der Rosshirsch.*

Caractères. — Cette espèce, qui est le *rusa-itam* des Malais, le *méjangan baujoe* (cerf d'eau) des Javanais, le *jamboe flaos* des Anglais colons, est un animal élégant et vigoureux. Sir Raffles, qui l'a observé, le décrit en ces termes : « Il est de grande taille et souvent de la hauteur d'un petit cheval ordinaire du pays, qui est d'environ quatre pieds. Ses bois sont grands, sillonnés, raboteux et à trois branches, comme dans les axis. Sa couleur est d'un brun grisâtre uniforme, plus foncé sur le ventre; les parties postérieures et la queue sont de nuance un peu ferrugineuse, et le dedans des membres est blanchâtre. La tête est belle; le museau droit et doux à l'extrémité; le menton blanchâtre; les yeux ont le trou lacrymal ordinaire. La femelle n'a pas de bois; dans le mâle, ces organes sont grands souvent

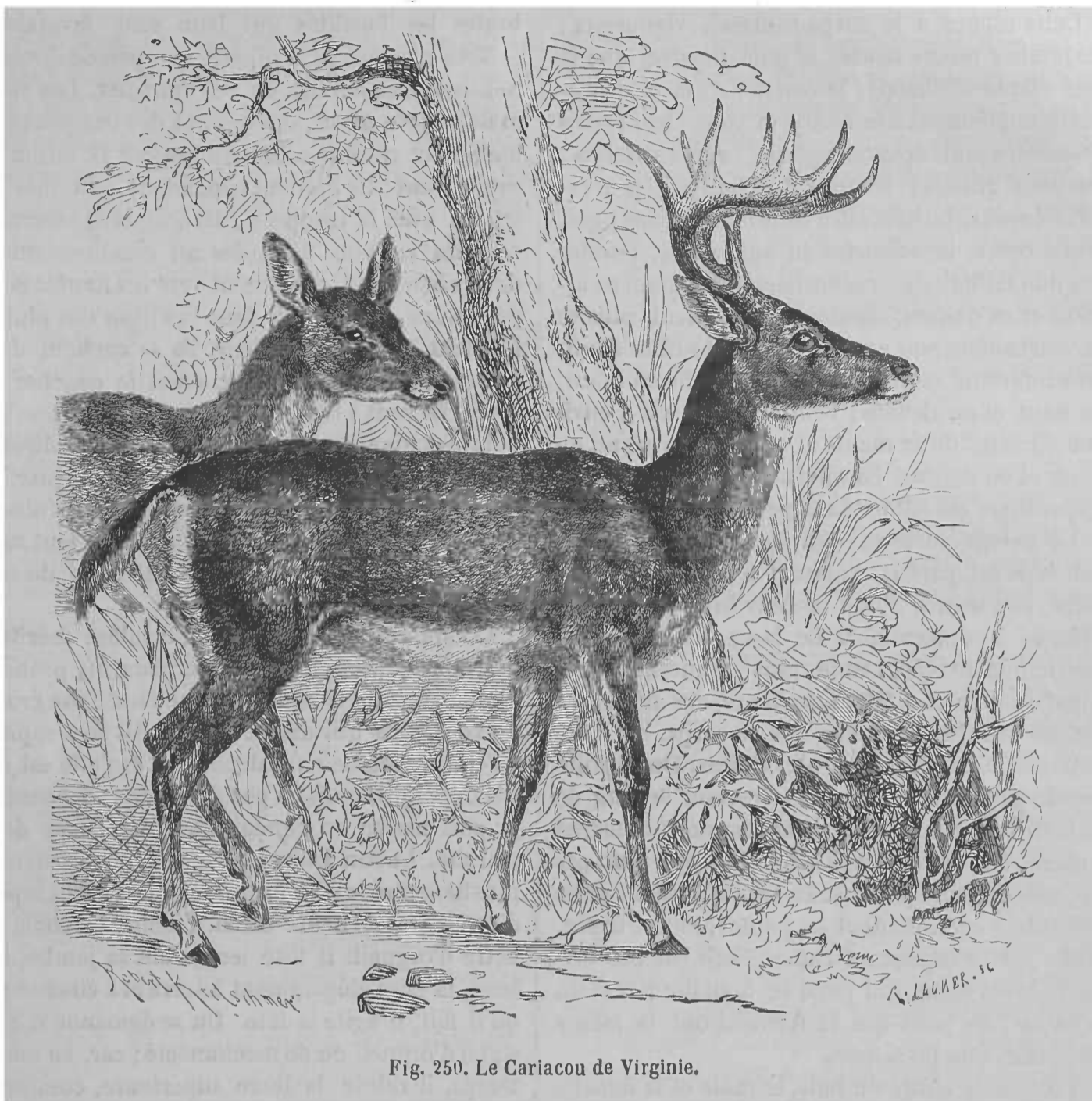


Fig. 250. Le Cariacou de Virginie.

longs de deux pieds, et variant un peu dans le degré de divergence et dans leur épaisseur et leurs proportions relatives. Leur couleur est plus ou moins noirâtre ou brune. La branche la plus basse est dirigée en avant, et la supérieure, qui est la plus courte, s'étend en arrière. Les oreilles sont grandes, presque nues, douces et blanchâtres sur les bords, elles ont quelques pinceaux de longs poils aux bords inférieurs et au dedans.

« Les naturels en connaissent une variété de couleur plus sombre : elle est d'un brun foncé ou presque noire, est plus petite que l'espèce commune, mais ses cornes sont exactement les mêmes, et, dans le fait, elle ne paraît différer que par la couleur.

« Ce cerf est d'une forme élégante et d'un naturel doux et traitable. On le garde souvent apprivoisé. »

BREHM.

LE RUSA HIPPELAPHE — *RUSA HIPPELAPHUS*.

Der Mähnenhirsch.

En général, l'histoire naturelle des espèces indiennes ne nous est pas très-connue, et le peu que nous en savons vient d'observations faites, dans ces dernières années, sur des animaux privés de leur liberté.

Caractères. — Le rusa hippélaphe ou à crinière, comme on le nomme aussi, est un des animaux les plus remarquables de tout le groupe. Il est à peine plus petit que le cerf d'Europe, et dans sa patrie, il n'est point dépassé par le sambur ou le cerf de Wallah qui habite les montagnes de l'Inde. Le mâle adulte a 2 mètres de long, sur lesquels 33 cent. appartiennent à la queue, et 1^m,30 de hauteur, au garrot ; la longueur de son bois est de 66 cent. à 1 mètre. La femelle est plus petite,

Cette espèce a le corps ramassé, vigoureux ; les jambes moins hautes et plus massives que le cerf élaphe d'Europe ; le cou court, la tête proportionnellement très-courte et large ; les oreilles grandes, à poils épais en dehors, rares en dedans ; les yeux grands ; les fossettes lacrymales très-développées. Le bois offre de remarquables tiges, très-grosses, très-courtes en apparence, portées par une saillie basse, recourbées doucement en arrière et en dehors, montant directement, puis se recourbant un peu en dedans. L'andouiller d'œil, très-inférieur, est fort et long, recourbé en avant, en haut et en dedans ; l'enfourchure est à environ 33 cent. de la racine et se dirige en avant, en haut et en dehors. La surface de la tige et des andouillers est sillonnée et perlée.

Le pelage varie suivant les saisons. Lorsque son bois est parfait, l'animal a des poils grossiers, peu serrés, d'une couleur brun-gris fauve, difficile à déterminer. Le long du dos court une bande foncée, brune, plus ou moins nettement limitée. La face antérieure des membres est de la même couleur que le corps, les faces internes et latérales sont plus claires. Une étroite bande gris clair ou blanche descend le long de la lèvre supérieure. Les deux sexes ont le même pelage, les faons nouveau-nés ne diffèrent pas en cela de leurs parents. Ils se distinguent donc des autres cervidés dont les jeunes ont une livrée. Enfin, cette espèce est caractérisée par une crinière assez forte, qui pend le long du cou et du menton ; les poils qui la forment ont la même structure que les autres.

Lors de la chute du bois, le mâle et la femelle changent de pelage ; ils sont alors gris foncé, à reflets d'un brun fauve plus ou moins marqués.

Distribution géographique. — Le rusa hippélaphe se trouve, dit-on, à Java, à Sumatra, à Bornéo et sur le continent indien, mais il y a probablement là une erreur de la part des voyageurs ; il se pourrait que le rusa du continent différât de celui des îles. Quelques naturalistes ont décrit celui-ci sous le nom de *rusa moluccensis*. Il serait, dit-on, plus petit ; mais les descriptions sont insuffisantes, et je ne peux trancher la question. On prétend que l'homme a introduit à Bornéo le rusa à crinière ; que le sultan Soërianse en lâcha une paire dans les steppes de Boulou-Lampéï, et que c'est d'elle que sont descendus tous les autres.

Mœurs, habitudes et régime. — Les voyageurs rapportent que ces animaux forment des troupes nombreuses, et qu'ils préfèrent les plaines et les steppes aux forêts. Ils sont communs dans

toutes les localités qui leur sont favorables.

Nous n'avons, je le répète, que peu de données relatives aux mœurs de ces animaux. Les vieux mâles, après le rut, se séparent des troupes de biches, et restent solitaires jusqu'à la saison du rut suivant ; ils gardent cependant certaines relations avec le troupeau ; ils émigrent ensemble vers les cantons humides au commencement de la sécheresse, remontent vers les hauteurs au printemps, c'est-à-dire dans la saison des pluies. Pendant la grande chaleur, ils se cachent dans les roseaux et les buissons ; avant le coucher du soleil, ils vont à la souille, et paissent à la tombée de la nuit. Ils aiment beaucoup l'eau. Les individus captifs ont besoin de se baigner dans la vase.

On ne sait rien de leur régime, mais les observations faites sur les animaux parqués font supposer qu'il doit être le même que celui du cerf d'Europe.

Les mouvements du rusa à crinière méritent une courte description. Je ne peux me prononcer au sujet de la course ; il me faut donc croire les voyageurs qui disent qu'elle est très-rapide, qu'elle s'exécute en galopant, et qu'elle est entrecoupée de bonds de peu d'étendue ; par contre, je puis parler en connaissance de cause de la marche. Aucun autre cervidé n'a une démarche plus fière que le rusa hippélaphe. On dirait le pied d'un cheval de haute école. L'animal semble pénétré d'orgueil. Il lève lentement sa jambe, l'étend, la pose élégamment à terre et à chaque pas qu'il fait, il agite la tête. On se demande si c'est signe d'orgueil ou de méchanceté ; car, en même temps, il relève la lèvre supérieure, comme le font les autres cervidés lorsqu'ils sont en colère, ou du moins très-excités. On entend en même temps un bruit pareil à celui que produisent les rennes. Notre rusa mâle ne trotte que rarement dans son enclos ; la biche, au contraire, gambade souvent, se montre vive et agile. Une autre particularité est qu'avant de prendre sa course, il penche la tête en bas, allonge le cou, agite la tête de côté et d'autre avant de partir.

Captivité. — Les observations que j'ai faites sur des animaux captifs confirment les récits des voyageurs. Les sens du rusa à crinière sont très-développés, surtout l'ouïe et l'odorat ; la vue est excellente. Cet animal est prudent, vigilant ; il connaît bientôt son gardien, mais sans s'attacher à lui. Il se pourrait que, pris jeune, il s'apprivoisât aussi bien que les autres cervidés ; malgré tous nos efforts, nous n'avons pu obtenir des nôtres ce résultat.

Si nous pouvons conclure de ce que nous ob-

servons chez des animaux captifs, à ce qui se passe à l'état de liberté, nous devons dire que le rut a lieu en hiver. Le rusa du jardin zoologique de Hambourg perdit son bois en mai; le nouveau était complètement développé en septembre. Le 20 novembre, on entendit pour la première fois sa voix, consistant en un bêlement court et sourd. A partir de ce moment, il se montra très-excité, querelleur comme les autres cerfs en rut; son gardien le mettait surtout en fureur. Il exhalait une odeur de bouc insupportable, qui infectait son étable. A la fin de décembre il rechercha la biche, et le 7 janvier eut lieu l'accouplement. La biche mit bas un faon le 18 octobre; la portée avait été de huit mois et demi. La douce température de l'automne de 1863 permit à ce faon, né dans une si mauvaise saison de prospérer. Il fut vif et éveillé dès le jour de sa naissance. Sa mère veillait sur lui et le soignait avec autant de tendresse que de courage; elle menaçait même son gardien, qu'elle connaissait bien, et qu'elle fuyait d'ordinaire. La tête baissée, la queue relevée, les fossettes lacrymales béantes, elle se précipitait sur tout individu qui pénétrait dans son enclos, cherchait à le repousser à coups de pieds de devant, tout en couvrant son faon de son corps. Celui-ci, à l'âge de quatre mois, avait environ la moitié de la taille de sa mère; il têta jusqu'à six mois. Mais à trois semaines déjà il prenait sa part de la nourriture que l'on donnait à ses parents.

L'époque de la reproduction du rusa à crinière coïncide avec celle du sambur; la biche, du Jardin zoologique de Hambourg mit bas le 7 janvier; et malgré le froid, son faon prospéra parfaitement.

Dans les Indes, les grands féliens sont des ennemis terribles pour le rusa hippélaphe; pendant une partie de l'année, lui et ses congénères forment la nourriture exclusive du tigre.

Usages et produits. — Les princes indiens chassent cette espèce dans de grandes traques. Sa viande est estimée même des Européens. On n'emploie pas sa peau.

LES CARIACOUS — *CARIACUS*.

Die Mazamahirsche, The Cariacous ou Virginian Deers.

Caractères. — Les cariacous, qui ont encore reçu le nom générique de *Mazama*, de *Reduncina*, sont des cervidés remarquables par leur élégance et leur bois. Ils sont élancés; ils ont la tête et le cou longs; les jambes de moyenne hauteur, mais faibles; la queue assez longue; les

poils mous, épais, de couleur vive, formant une touffe à la queue, et chez le mâle une crinière. Les bois se recourbent en arc en avant et en dehors; ils portent de trois à sept andouillers, dirigés tous en dedans; l'andouiller d'œil existe, les andouillers de fer ou moyens manquent. Les yeux sont grands et expressifs, les oreilles assez grandes, en forme de fer de lance, couvertes à leur face externe de poils très-courts, très-abondants à leur face interne.

Distribution géographique. — Les cariacous sont propres à l'Amérique du Nord.

On en connaît environ six espèces, mais leurs caractères distinctifs ne sont pas encore rigoureusement établis. Leur ressemblance est telle que bien des naturalistes n'admettent pas leur indépendance spécifique; tous ceux, cependant, qui les ont observés en vie, ne la mettent même pas en doute.

Dans ces derniers temps, on en a vu plusieurs en Europe. Ils y ont prospéré grâce aux soins qu'on leur a donnés; ils sont cependant plus délicats que les cerfs indigènes.

LE CARIACOU DE VIRGINIE — *CARIACUS VIRGINIANUS*.

Der Virginische Hirsch, The Virginian Deer ou Cariacou.

Caractères. — Cette espèce (*fig. 250*), qui est la plus commune et la plus connue du genre sous les noms de *cariacou*, que lui a donné Buffon, de *cerf de la Louisiane*, de *cerf de Virginie*, ressemble en beaucoup de points au daim, dont il a à peu près la taille; il en diffère par sa structure plus fine, et notamment par sa tête allongée: c'est, sous ce rapport, le plus beau de tous les cervidés. D'après le prince de Wied, le cariacou de Virginie est souvent plus grand que le daim, et à peine un peu plus petit que le cerf ordinaire; ceux que l'on a vus en Europe n'offraient pas cette taille.

La robe varie suivant les saisons: en été, elle est d'un jaune roux, plus foncée sur le dos; le ventre et la face interne des membres sont plus clairs; la queue est d'un brun foncé à sa face supérieure, d'un blanc éclatant à sa face inférieure. La tête est plus foncée que le reste du corps; elle est gris-brun. Le dos du museau est foncé; des taches blanches, presque réunies en anneau, ornent les deux côtés de la lèvre inférieure et l'extrémité de la mâchoire supérieure; l'œil est entouré d'un cercle blanc.

En hiver, le dos est gris-brun comme le pelage d'hiver du chevreuil, le ventre est roux; les membres sont d'un brun-roux jaunâtre. Le

oreilles d'un gris-brun foncé à la face externe, avec les bords et la pointe noirs ; la face interne est blanche. En dehors de l'angle inférieur de l'oreille est une tache blanche, la face supérieure de la tête, la face postérieure des jambes de devant, le ventre, les faces intérieure et antérieure des jambes de derrière, la face inférieure de la queue sont blancs.

D'après le prince de Wied, un mâle de taille moyenne a 1^m,87 de long ; la queue mesure 33 cent., la tête 34 ; la hauteur de l'oreille est de 17 cent. ; celle du bois de 33, et la longueur de ceux-ci, en mesurant la courbure des tiges, de 50 cent. ; la hauteur de l'animal, au garrot, est de 1^m,16. La biche est plus petite : elle n'a que 1^m,50 de long et 83 cent. de haut.

Le faon se distingue par sa robe brun foncé, tachetée de blanc ou de blanc jaunâtre.

Distribution géographique. — D'après Audubon et le prince de Wied, ce bel animal est répandu dans toutes les forêts de l'Amérique du Nord, sauf celles des parties les plus septentrionales. Habitant du Canada, il ne se rencontre plus dans le pays à pelleteries. On le trouve depuis les côtes orientales jusqu'aux montagnes Rocheuses, et, vers le sud, jusqu'au Mexique. Il était jadis partout plus commun qu'aujourd'hui ; maintenant, il a presque complètement disparu des endroits habités et s'est retiré dans les forêts des montagnes. Il serait cependant encore très-abondant aux bords du Missouri.

Mœurs, habitudes et régime. — Grâce aux deux naturalistes que nous venons de citer, les mœurs et les habitudes du cariacou de Virginie, que nous avons eu d'ailleurs l'occasion d'observer, nous sont bien connues. Il ressemble, sous ce rapport, à notre cerf. Comme celui-ci, il se réunit à ses semblables pour former des troupeaux, auxquelles viennent se joindre les mâles à l'époque du rut. Cette époque est à peu près la même que pour le cerf d'Europe ; la mise bas a lieu aussi vers le même temps. Le mâle perd en mars ses bois, qui se dépouillent de leur peau à la fin de juillet ou en août ; la mue a lieu en octobre ; cette saison est aussi l'époque du rut.

Nous avons jusqu'ici suivi le prince de Wied, donnons maintenant la parole à Audubon : « Le cerf de Virginie, dit cet illustre naturaliste, demeure fidèle au lieu qu'il a une fois choisi ; l'en chasse-t-on, il y retourne toujours. S'il ne vient pas chaque jour précisément au même gîte, on le trouve cependant aux environs, à moins de cinquante pas souvent de l'endroit où on l'a levé une première fois. Il cherche de préférence les

champs en jachère que les buissons ont envahis en partie, et où il trouve un abri. Dans les États du Sud, et surtout en été, alors qu'il est peu chassé, il arrive jusqu'aux haies qui limitent les plantations ; pendant le jour, il se tient dans les fourrés de roseaux, de vigne sauvage et de buissons épineux, mais toujours près de son pacage. Parfois même on relève ses traces dans des champs qui ne sont visités que de temps en temps. Dans les cantons montagneux, on peut l'apercevoir au haut d'un rocher comme un chamois ou un bouquetin. Mais, d'ordinaire, cet animal se cache entre les buissons de myrtes et de lauriers, près de troncs d'arbres renversés, ou dans des lieux analogues. Dans la froide saison, il recherche les endroits secs et abrités ; il se tient sous le vent, se chauffant aux rayons du soleil. En été, il se retire pendant la chaleur dans les parties les plus ombragées de la forêt, au bord d'un frais cours d'eau. Pour éviter les piqûres des taons et des moustiques, il se réfugie dans un étang ou dans une rivière, ne laissant que son museau hors de l'eau.

« Sa nourriture varie suivant les saisons. En hiver, il mange les rameaux et les feuilles des buissons. Au printemps et en été, il recherche les herbes les plus délicates, et pille souvent les jeunes plantations de maïs et de céréales. Il aime surtout les baies de toute nature, les noix, et notamment les faines. Avec une nourriture si variée et si abondante, on pourrait croire que la viande du cerf de Virginie est toujours délicate : il n'en est point ainsi. Du mois d'août au mois de novembre, l'animal est gras ; j'en ai tué qui pesaient 175 livres, et on en cite qui atteignent un poids de 100 kilos. Le rut commence, au moins dans la Caroline, en novembre, parfois même plus tôt. A ce moment, le cerf est continuellement debout, courant à la poursuite de ses rivaux. En rencontre-t-il, un combat acharné s'engage, où l'un des deux trouve souvent la mort, quoique d'ordinaire le plus faible s'enfuit, et suive son vainqueur à une distance respectueuse, toujours prêt à lui ravir le fruit de sa victoire. Il arrive quelquefois que deux cerfs d'égale force entrelacent dans la lutte leurs bois de telle façon qu'ils ne peuvent plus se séparer, et périssent ainsi tous deux. J'ai rencontré assez fréquemment de ces bois entrelacés deux à deux de la sorte ; une fois même, j'en ai trouvé trois ; j'ai essayé souvent de les séparer, et jamais je n'ai pu y réussir.

« Le rut dure environ deux mois ; il commence plus tard chez les jeunes que chez les vieux. Vers

le mois de janvier, les mâles perdent leurs bois, et, à partir de ce moment, ils vivent en bonne harmonie les uns avec les autres.

« Les biches sont très-grasses du mois de novembre au mois de janvier ; elles maigrissent à mesure que s'approche l'époque de la mise bas, et elles reprennent de l'embonpoint pendant l'allaitement.

« Les petits, dans la Caroline, naissent au mois d'avril. Les jeunes biches ne mettent bas qu'en mai ou en juin. Dans les États du Nord, la mise bas a lieu bien plus tard que dans la Floride et au Texas. C'est un fait curieux, mais bien positif, que dans l'Alabama et dans la Floride la plupart des petits naissent au mois de novembre.

« La mère cache son petit nouveau-né sous un buisson épais, ou dans des herbes élevées ; elle vient le visiter plusieurs fois par jour, surtout le matin, le soir et pendant la nuit. Plus tard, elle l'emmène avec elle. Les jeunes faons, âgés de quelques jours, dorment si profondément, qu'on peut souvent les prendre sans qu'ils s'aperçoivent de l'approche de l'homme. Ils s'appriivoisent facilement, et quelques heures suffisent pour qu'ils s'attachent à leurs maîtres. Un de mes amis possédait une jeune femelle, qui fut allaitée par une chèvre ; j'en ai vu d'autres qui furent nourris par des vaches.

« Ils supportent très-bien la captivité, mais ce sont des animaux d'appartement fort désagréables. J'en conservai deux plusieurs années ; ils avaient pris l'habitude de rendre visite à mon cabinet de travail, en sautant par la fenêtre, et cela qu'elle fût fermée ou non. Ils avaient, j'ose le dire, la bosse de la destruction ; ils léchaient et rongeaient les couvertures des livres, bouleversaient mes papiers. Dans le jardin, rien n'était sacré pour eux ; ils rongeaient les harnais, poursuivaient les poulets et les canetons, leur arrachaient la tête et les pieds, et abandonnaient le cadavre.

« La biche ne met bas qu'à l'âge de deux ans, et un seul petit ; plus tard, chaque portée est de deux petits. Une biche forte et saine a souvent deux petits par portée, et j'en tuai même une, dans le corps de laquelle je trouvai quatre petits bien conformés. Mais le nombre ordinaire est de deux.

« La mère aime beaucoup ses petits, et arrive aussitôt à leur appel. Les Indiens imitent, au moyen d'un roseau, la voix du faon, pour attirer la biche à portée de leurs flèches. J'ai moi-même réussi deux fois à attirer une biche, en imitant la voix de son faon. La mère ne défend pas sa

progéniture contre l'homme, elle s'enfuit au contraire.

« Le cerf de Virginie est très-sociable. Dans les prairies de l'Ouest, on voit souvent des bandes de plusieurs centaines de ces animaux. Après le rut, les cerfs se joignent à la bande et se réunissent aux femelles, qui vivent ensemble presque toute l'année.

« Cette espèce est un des animaux les plus silencieux. Rarement il fait entendre sa voix. Le faon pousse un faible bêlement, que l'oreille fine de sa mère peut percevoir à quelque cent mètres de distance ; celle-ci appelle son petit par un léger murmure. Ce n'est que quand il est blessé, que l'animal crie. Le mâle, lorsqu'il est surpris, pousse un court soupir ; dans la nuit, je l'ai entendu lancer, comme le chamois, une sorte de sifflement, et cela à près d'un demi-mille de distance.

« L'odorat du cerf de Virginie est assez délicat pour que les individus puissent se suivre l'un l'autre à la piste. Par une matinée d'automne, je vis une biche passer devant moi ; dix minutes plus tard, j'aperçus un mâle la poursuivant, le nez à terre, et suivant exactement tous les détours qu'elle avait faits ; une demi-heure plus tard, apparut un second cerf, et plus tard encore un dague, tous suivant la même piste.

« La vue paraît être moins parfaite ; j'ai vu plusieurs fois un cerf passer tout près de moi, sans qu'il m'aperçût, et prendre la fuite dès que je produisais le moindre bruit, ou que je me trouvais sur le vent.

« L'ouïe est aussi fine que l'odorat.

« Cet animal ne peut vivre sans eau, il est forcé de chercher les rivières et les sources. En 1850, une grande sécheresse régna dans le Sud, les cerfs quittèrent en masse leurs remises, et émigrèrent pour des contrées plus riches en eau. Le cerf de Virginie est très-friand de sel ; aussi la chasse est-elle très-productive aux alentours des salines naturelles.

« Le cerf de Virginie est un animal nocturne, mais il faut ajouter que, dans les prairies, et là où il est peu troublé, il sort aussi le matin et l'après-midi pour chercher sa nourriture. Il ne se repose alors qu'au milieu du jour. Dans les contrées de l'Atlantique, où il est continuellement chassé, il ne quitte que rarement son gîte avant le coucher du soleil. On le voit, de jour, plus souvent en été ou au printemps qu'en hiver.

« Dans les pays où cet animal est l'objet de poursuites incessantes, il laisse le chasseur ap-

procher de son gîte plus près que là où il est peu chassé. Il reste couché, non qu'il dorme, mais par crainte de se montrer et dans l'espoir d'échapper à l'œil de son ennemi. J'en ai vu qui étaient couchés, les jambes de derrière ramassées, prêts à sauter, les oreilles rabattues sur la nuque, les yeux ne quittant pas l'important. Dans ces cas, le chasseur ne peut espérer un succès qu'en tournant lentement l'animal, sans faire semblant de l'apercevoir, et en tirant subitement, pendant qu'il est encore dans son gîte. Avant d'avoir été poursuivi, le cerf cherche, à l'approche du chasseur, à s'échapper en glissant dans le fourré.

« La démarche du cerf de Virginie est variable. Lorsqu'il court, il baisse la tête, avance silencieusement et avec prudence, en agitant continuellement la queue et les oreilles. L'individu le plus fort conduit la bande, les autres le suivent un à un ; rarement on en voit deux de front. Quand ces animaux ne sont pas effrayés, ils vont lentement et au pas. Surpris mais non épouvanté, le cerf saute deux ou trois fois en l'air, et retombant avec une sorte de maladresse apparente sur trois jambes, se retourne vers l'endroit suspect, lève sa queue blanche et l'agite. Puis, il fait quelques bonds, tourne la tête de côté et d'autre, et cherche ce qui a pu le troubler. Tout cela s'exécute avec une élégance qu'on ne peut assez admirer.

« Si, par contre, l'animal aperçoit, étant dans son gîte, un objet de terreur, il s'élançait rapidement, la tête et la queue étant tendues dans la même ligne que le reste du corps, et parcourt ainsi plusieurs centaines de pas, comme s'il voulait rivaliser de vitesse avec un cheval de course. Mais il ne soutient pas cette allure ; plus d'une fois, je l'ai vu atteint et dépassé par un cavalier bien monté ; au bout d'une heure de chasse, une bonne meute s'en empare, à moins qu'il n'ait rencontré un étang ou une rivière dans les eaux de laquelle il cherche immédiatement un refuge. Il va d'ailleurs volontiers à l'eau, et nage avec une grande vitesse, le corps submergé, n'élevant que la tête au dessus de la surface. J'ai vu des cerfs traverser de larges fleuves, parcourir à la nage une distance de deux milles anglais, et avec une telle rapidité, qu'un canot avait peine à les joindre. Sur les côtes du Sud, le cerf poursuivi et pressé par les chiens s'élançait dans les flots, s'éloigne à un ou deux milles du rivage, et revient ensuite d'ordinaire à l'endroit d'où il est parti.

« En traversant, de nuit, les forêts, j'ai souvent

entendu un cerf frapper du pied à notre approche ou pousser un fort soupir. Puis toute la bande s'élançait, s'arrêtait, frappait du pied et soupirait de nouveau. Mais cela paraît n'arriver que la nuit.

Chasse. — « La chasse du cerf de Virginie mettait en jeu toute la ruse et toute la patience des Indiens, avant l'arrivée des blancs, avec leurs armes à feu, leurs chiens et leurs chevaux. Le sauvage dispute ce gibier au lion et au puma, et emploie les ruses les plus variées. D'ordinaire, il attire sa proie en imitant le bêlement du faon ou le cri du mâle. Parfois, l'Indien se revêt d'une peau de cerf, en attache la ramure sur sa tête, en mime fidèlement la marche et les allures; il parvient ainsi jusqu'au milieu du troupeau, et deux ou trois victimes sont déjà tombées sous ses flèches, avant que les autres pensent à fuir. Je crois que jamais les Indiens de l'Amérique du Nord ne se sont servis pour la chasse de flèches empoisonnées, comme leurs frères du Sud. Depuis l'introduction des armes à feu, la plupart des tribus ont abandonné pour elles l'arc et les flèches de leurs ancêtres. Mais, même ainsi armé, le chasseur indien cherche à s'approcher le plus possible de son gibier, ne tire qu'à 25 ou 30 pas, et on comprend qu'il ne manque point.

« Le blanc chasse suivant l'état des lieux. Dans les montagnes, il emploie la carabine; dans les forêts, il prend les chiens à son aide et s'arme d'un fusil à deux coups, chargé de gros plomb. Dans quelques localités, lorsque la neige est abondante, on se sert de souliers de neige pour poursuivre le gibier qui ne peut fuir que lentement. En Virginie, la chasse est moins noble; on dispose des pièges d'acier très-solides au bord de l'eau, on plante le long des haies des pieux pointus, sur lesquels les cerfs viennent se blesser. Dans quelques localités, on chasse le cerf en canot. On connaît les endroits où ces animaux ont l'habitude d'entrer dans l'eau; on les chasse aux chiens courants, on les poursuit en canot, et on les tire dans l'eau.

« Un mode de chasse tout particulier est le suivant. Deux chasseurs s'associent; l'un porte un vase de fer, dans lequel il fait brûler un peu de bois résineux; le second le suit de près, portant le fusil. Cette lumière inaccoutumée, au milieu de la forêt, surprend le gibier; il s'arrête immobile; ses yeux reflétant la lumière de la flamme, le chasseur peut viser et faire feu. Il arrive souvent, qu'après le premier coup, des membres du troupeau reviennent vers la flamme. L'inconvénient de ce procédé est que

le chasseur ne peut reconnaître au juste l'animal qu'il a devant lui; aussi n'est-il pas rare de tuer de cette façon des animaux domestiques paissant dans la forêt. Une personne me racontait n'avoir pratiqué cette chasse qu'une seule fois; il crut voir les yeux d'un cerf, fit feu, blessa son gibier mortellement, et quelques minutes après abattit de même une seconde pièce. Le lendemain matin, en retournant pour chercher sa proie, il s'aperçut qu'au lieu de deux cerfs, c'était ses deux meilleurs poulains qu'il avait tués. J'ai entendu parler d'un autre chasseur qui, tirant ainsi sur deux points brillants, tua un chien et blessa un nègre, entre les jambes duquel le chien était couché.

« On m'a assuré qu'un bon lévrier force toujours le cerf de Virginie. Deux de ces animaux que l'on amena en Caroline, attrapèrent un cerf au bout de quelques centaines de mètres. On se sert de chiens courants pour dépister et faire lever le cerf, puis les lévriers entreprennent sa poursuite.

« Je dois confirmer malheureusement les craintes des chasseurs, ce beau gibier est en voie de disparaître, et aura peut-être bientôt complètement disparu. Dans la Caroline, il n'y a pas vingt ans, il y en avait cinquante fois plus qu'aujourd'hui. On ne le trouve à peu près plus dans les États du Nord; ce n'est que dans les États du Sud qu'il se rencontre encore en assez grand nombre, protégé par les forêts, les marais, etc. Cependant, plusieurs planteurs se sont déjà défaits de leurs chiens, disant qu'ils n'avaient plus rien à en faire. »

Captivité. — J'ajouterai, d'après ce que j'ai pu voir chez des caricous de Virginie captifs, que ce sont les animaux les plus gracieux, les plus attrayants qu'on puisse voir. En un point Audubon a raison : on ne peut les tenir en chambre, mais ils n'en sont pas moins un des plus beaux ornements pour un parc, pour un espace, quel qu'il soit, assez grand et enclos. Ils ne tardent pas à s'habituer à leur gardien, à leur montrer un certain attachement. Ceux que nous avons à Hambourg, s'approchent des personnes qu'ils connaissent, lèchent la main qui leur tend une friandise. Malheureusement, une chose vient s'opposer à l'entretien de ces charmants animaux dans les parcs et plus encore dans les petits enclos; ils se cassent facilement les pattes, et généralement d'une manière si fâcheuse que la guérison en devient difficile ou impossible. Un saut maladroit dans leur écurie suffit pour cela. Le plus fréquemment, cet acci-

dent arrive lorsqu'ils se jouent aux alentours des palissades, ou qu'ils se battent au moment du rut. On est ainsi trop souvent forcé d'abattre un de ces animaux.

LE CARIACOU A QUEUE BLANCHE — *CARIACUS LEUCURUS*,

Der weisschwanzige Hirsch.

Caractères. — Le cariacou à queue blanche ressemble beaucoup à celui de Virginie. Il a le même port, la même taille, presque la même robe. Il n'y a cependant pas à mettre en doute l'indépendance spécifique de ces deux animaux. Ils sont de couleurs différentes, et cependant les poils, pris isolément, ont à peu près tous le même dessin. Chez les deux espèces, chaque poil a le bout foncé, précédé d'un anneau plus clair; mais celui-ci est du double plus large chez le cariacou de Virginie que chez le cariacou à queue blanche; il est roux chez le premier, jaune chez le second. A part cela, chez l'un et l'autre, les poils sont gris clair à la racine, devenant plus foncés vers l'anneau, et noirs au bout; mais la coloration différente des anneaux fait paraître le cariacou de Virginie plus roux que le cariacou à queue blanche, qui a à peu près la couleur du chevreuil. Il faut néanmoins voir les deux espèces l'une à côté de l'autre pour saisir cette différence. Les naturalistes américains ont cru pouvoir établir comme caractère, la plus grande longueur de la queue chez l'espèce dont il est ici question; je puis certifier que, sur les animaux vivants, c'est là une différence inappréciable.

Distribution géographique. — D'après Audubon et Bachmann, le cariacou à queue blanche habite le versant oriental des montagnes Rocheuses, et surtout le bassin de la Colombia; il recherche les steppes fertiles, traversés par de petits cours d'eau. Il semble ainsi représenter le cariacou de Virginie dans le nord-ouest. Les Français du Canada et les Highlanders écossais au service de la Compagnie de la baie d'Hudson, le nomment *chevreuil*, et disent qu'il ressemble beaucoup à cet animal.

Mœurs, habitudes et régime. — Il préfère les buissons épais des steppes, au milieu desquels il se tient tout le jour, et les quitte le soir pour aller paître.

Sa démarche est trainante, entrecoupée de temps à autre par des bonds très-élégants. En courant, il lève la queue et la remue de côté et d'autre. On rencontre l'espèce en grandes troupes de-

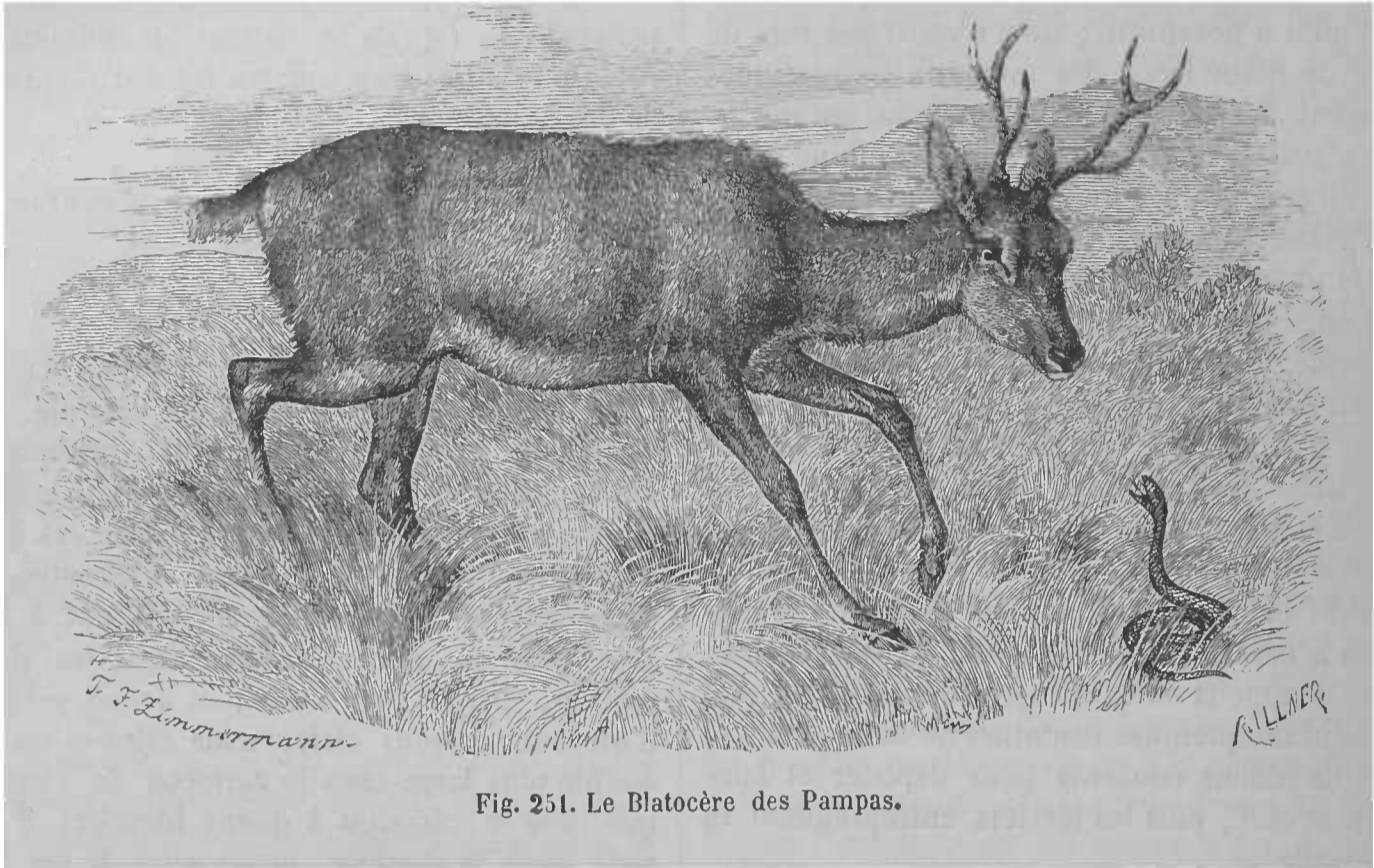


Fig. 251. Le Blatocère des Pampas.

puis le mois de novembre jusqu'en avril ou en mai; puis les individus qui les composent se divisent. Les biches s'isolent pour mettre bas. Les faons sont jusqu'à l'hiver tachetés de blanc, ils prennent à ce moment le pelage de leurs parents.

Le mâle entre en rut en novembre, et pousse des cris sourds, pour appeler ses femelles ou ses rivaux. Les Indiens se servent d'un roseau pour imiter ces cris, et attirer ainsi ces animaux. La biche appelle son faon par le cri saccadé : *mé, mé*.

En somme, le cariacou à queue blanche ne paraît pas avoir d'autres habitudes que l'espèce de Virginie; il faut dire, cependant, que nous n'avons que peu de données à ce sujet, probablement parce que les voyageurs confondent les deux espèces.

Captivité. — Le Jardin zoologique de Hambourg possède un individu de cette espèce; il est renfermé dans un même enclos avec un cariacou de Virginie, et l'on peut ainsi voir les différences qu'ils présentent. Dès les premiers jours, je fus frappé de sa démarche rampante, démarche que n'a jamais le cariacou de Virginie. Dès qu'il est chassé, il rampe sur le sol, le dos abaissé, le cou et la tête tendus en avant, faisant chaque pas avec prudence. En liberté, cette espèce doit probablement ressembler aux antilopes connues sous le nom de *raseurs*.

Notre cariacou est d'une douceur remarquable, surtout vis-à-vis de ses bienfaiteurs. J'ai rarement vu de cervidés ressembler sous ce rapport au cariacou de Virginie, je n'en ai vu aucun qui rap-

pelât sous ce rapport notre cariacou à queue blanche. Il a conquis non-seulement mon amitié, mais encore les faveurs de tous les visiteurs réguliers du jardin.

LES BLATOCERES — *BLATOCEROS*.

Die Pampashirschen.

Caractères. — Les blatocères ou *cerfs des pampas*, comme on les nomme aussi, ont les bois droits, à trois ou cinq andouillers, dont un est dirigé en avant; ils n'ont ni andouiller moyen, ni andouiller de fer; leur queue est assez longue; leurs faons n'ont pas de livrée.

Distribution géographique. — Ce petit groupe appartient à l'Amérique méridionale.

Parmi les espèces qui en font partie, nous décrirons la suivante.

LE BLATOCÈRE DES PAMPAS — *BLATOCEROS CAMPESTRIS*.

Der Pampashirsch.

Caractères. — Ce blatocère, qui est le *Gouazoui* ou *Guaziri* des Guaranas (*fig. 251*), est un animal de taille moyenne. Il a 1^m,15 de long, sa queue mesure 10 cent.; sa hauteur, au garrot, est de 71 cent., et à l'arrière-train de 77. On trouve parfois de vieux mâles qui ont 1^m,30 de long. La biche est plus petite.

Cet animal a le port et la couleur d'un cerf commun. Son bois ressemble à celui d'un chevreuil; mais il est plus élancé, plus fin, et les an-

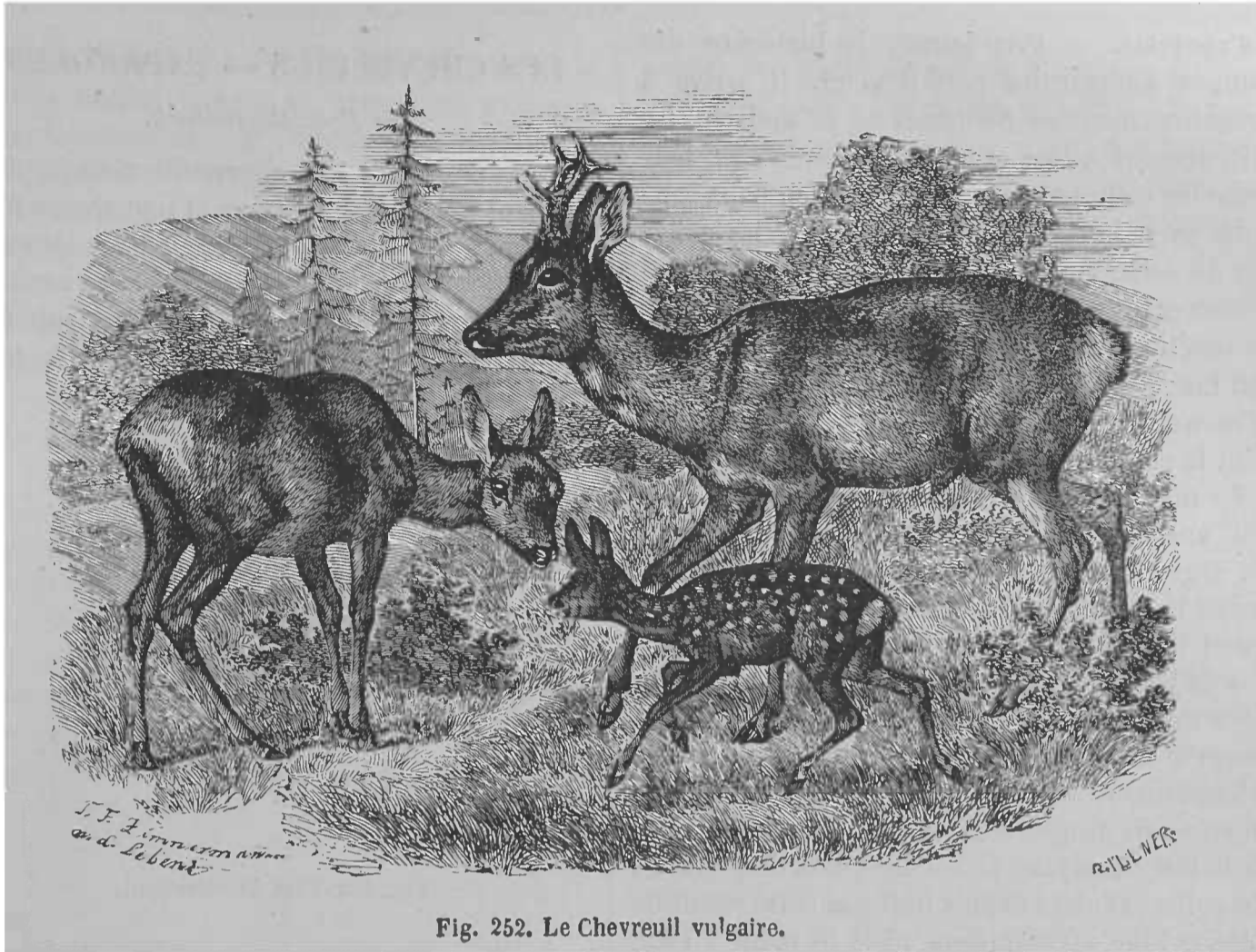


Fig. 252. Le Chevreuil vulgaire.

douillers sont plus longs. Il se recourbe légèrement en arrière, la moitié inférieure est un peu tournée en dehors, la supérieure en dedans. L'andouiller d'œil naît d'ordinaire à 5 cent. de la saillie frontale; il a environ 10 cent. de long. La tige se termine par une enfourchure dont l'andouiller est dirigé verticalement en haut, tandis que l'extrémité de la tige s'incline en arrière. On rencontre quelquefois des bois ayant à leur partie antérieure une enfourchure, avec un andouiller dirigé en avant. La longueur du bois dépasse rarement 28 cent.; ceux de 33 cent. sont exceptionnels.

Ses poils sont épais, luisants, grossiers et cassants; ceux du dos sont d'un brun roux clair, ou d'un brun jaune fauve; ceux des flancs, du cou, de la face interne des membres sont plus clairs. Les uns et les autres ont à leur racine un anneau brun foncé. Le menton, la gorge, la poitrine, le ventre, la face inférieure de la queue sont blancs; les oreilles, d'un brun roux clair en dehors, sont tachetées de blanc en dedans. L'œil est entouré d'un cercle noir; le bout de la lèvre supérieure porte des taches blanches.

Distribution géographique. — Cette espèce est commune dans presque toute l'Amérique du Sud.

Mœurs, habitudes et régime. — D'après

Rengger, il habite surtout les endroits secs et découverts, dans les pays peu peuplés, et même, lorsqu'il est poursuivi, il évite le voisinage des forêts et des marais. Le blatocère des Pampas vit seul ou par petites troupes; les vieux mâles sont solitaires. Le jour, il se couche dans les hautes herbes, et y reste tellement tranquille, qu'on peut passer tout à côté de lui sans qu'il bouge; il cherche ainsi à se cacher. Ses sens sont plus subtils, ses mouvements plus rapides et plus agiles que ceux de tous les autres cervidés. Il faut un très-bon cheval pour l'atteindre, et, s'il a quelque avance, le meilleur coursier ne peut y parvenir.

Au coucher du soleil, il va au pâturage et rôde toute la nuit.

La biche ne met bas qu'un petit, au printemps ou en automne. Au bout de quelques jours elle rejoint son cerf, et les deux parents soignent le jeune faon. En cas de danger, ils le cachent dans les herbes, se montrent au chasseur, l'éloignent de la piste de leur petit, puis viennent le retrouver après de longs détours. Celui-ci est-il pris, ils ne s'éloignent pas du chasseur, décrivent de grands cercles autour de lui, et s'approchent à portée de fusil quand ils entendent les bêlements plaintifs du faon. Une paire suivit ainsi Rengger pendant une demi-lieue.

Captivité. — Pris jeune, le blatocère des pampas s'apprivoise parfaitement. Il arrive à connaître tous les membres de la maison, les suit, accourt à leur appel, joue avec eux, leur lèche les mains et le visage; il vit en bons rapports avec les chiens et les chevaux, les agace par de petits coups de cornes. Il évite les personnes et les chiens étrangers. On peut le nourrir de végétaux crus ou cuits, et il aime beaucoup le sel. Lorsqu'il fait beau, il reste en plein air; par le mauvais temps, il se retire dans l'écurie. Pendant la chaleur, il rumine.

Le mâle adulte exhale, surtout à l'époque du rut, une odeur très-désagréable, rappelant celle du nègre. Cette odeur est assez forte pour qu'on puisse la sentir là où l'animal a passé depuis un quart d'heure.

« Je jetai une fois mon lasso, dit Rengger, autour du bois d'un guazuy; je ne l'y laissai que jusqu'à ce que j'eusse tué l'animal; il contracta néanmoins une telle odeur, que je ne pus plus m'en servir de quinze jours. Je possède une paire de bois dont les saillies osseuses, encore couvertes de poils, exhalent depuis huit ans cette odeur de nègre. Elle se manifeste chez le mâle à l'âge d'un an, mais ne se montre jamais lorsqu'on le châtre de bonne heure. »

Chasse. — On prend le blatocère des pampas dans des chasses à traque. Quelques chasseurs à cheval forment un demi-cercle, et attendent le gibier que d'autres chasseurs et les chiens leur rabattent. Quand un d'eux est assez près d'un blatocère, il s'élance aussitôt et lui jette son lasso autour du bois ou des jambes. La règle à observer est de ne pas s'avancer trop tôt, sans quoi l'animal remarquerait le chasseur de loin et ne pourrait plus être atteint. Lorsque le blatocère est longtemps chassé, il fait des sauts comme le chevreuil, pour dérouter les chiens, et se tapit enfin dans les hautes herbes. Lorsqu'il est aux abois, il fait preuve de courage, tient tête aux hommes et aux chiens, se défendant à coups de cornes et de pied. Parfois, en traversant à cheval les pampas, on peut tuer un guazuy au lever.

Cet animal, indépendamment de l'homme, a encore à craindre le cougar.

Usages et produits. — La chair du faon est délicate; celle de la biche est dure; celle du mâle est immangeable, vu son odeur. De la peau de la bête, on fait des tapis et des couvertures.

LES CHEVREUILS — *CAPREOLUS*.

Die Rehe, the Roebuck.

Caractères. — Les chevreuils manquent de canines; ils ont des larmiers et une queue presque nuls; les poils de leur région fessière sont susceptibles de se hérissier et de s'étaler par suite des contractions du muscle peaucier; leurs bois (*fig. 253*) sont droits, petits, et pourvus de leurs



Fig. 253. Tête de chevreuil.

andouillers, dont un antérieur, l'autre postérieur, tandis que l'extrémité de la perche reste à peu près droite.

Distribution géographique. — Les chevreuils sont propres à l'Europe et aux parties chaudes de l'Asie.

LE CHEVREUIL VULGAIRE — *CAPREOLUS VULGARIS*.

Das Reh, the Roebuck.

Caractères. — Le chevreuil vulgaire (*fig. 252*), type du genre, a environ 1^m,15 de long et 74 cent. de haut; sa queue n'est qu'un petit moignon de 2 cent. de longueur au plus. Des broquarts peuvent atteindre, exceptionnellement, une longueur de 1^m,30 et une hauteur de 80 cent.

Le chevreuil est un animal très-élégant, qui pourrait inspirer nos poètes, comme la gazelle les poètes arabes. Il diffère du cerf élaphe par sa plus petite taille, sa tête courte et obtuse. Il a le corps proportionnellement peu élancé, l'avant-train un peu plus fort que l'arrière-train, le dos presque droit, le garrot moins élevé que le sacrum, les jambes hautes et minces, les sabots petits, minces et pointus, le cou médiocrement allongé. Les oreilles sont écartées et de longueur moyenne, les yeux grands et vifs, les cils de la paupière supérieure très-longs. Les larmiers, petits, à peine marqués, ne sont que des dépressions de 7 millim. de long, inclinées, nues,

en forme de triangle arrondi. Le bois est porté sur des saillies larges; les tiges sont fortes, à perles très-saillantes. D'ordinaire, la tige principale ne porte que deux andouillers.

« L'estimation, en termes de vénerie, des andouillers du cerf, dit Blasius, ne nous donne pas la loi de la formation du bois. Si l'on veut s'en tenir aux lois naturelles, il faut accorder plus d'importance à la forme du bois qu'au nombre des andouillers. Dans le premier hiver, le *chevrillard* a un seul andouiller, mince, effilé, porté par une petite saillie; chez le *broquart* de deuxième tête, la tige est divisée environ en son milieu; la tige principale se dirige en arrière en formant un angle, l'andouiller extérieur se porte en avant.

« Cette inflexion angulaire de la tige est plus importante que ne l'est la présence de l'andouiller accessoire, et l'on a en réalité un broquart de seconde tête lorsque cette inflexion existe, et que l'andouiller manque. Chez le *six-cors*, la tige présente une seconde inflexion; elle se dirige en avant, tandis que le second andouiller est incliné en arrière. C'est cette inflexion qui détermine le *six-cors*, et on désignera comme tel tout broquart ayant cette double inflexion, quand bien même les andouillers seraient absents.

« C'est là le terme ordinaire du développement du bois chez le chevreuil; chaque année, le bois aura le même nombre d'andouillers. Mais, d'autres fois, la multiplication continue. Chez le *huit-cors*, la tige principale s'incline encore une fois en arrière et porte un andouiller latéral. Le dix-cors est le terme régulier le plus élevé que je connaisse. Il se produit lorsque les deux andouillers supérieurs du *six-cors* présentent une enfourchure; il y a dans ce cas un andouiller moyen antérieur, une enfourchure terminale supérieure, et une enfourchure latérale postérieure. Les seuls bois de cette forme que j'aie vus provenaient de Smyrne et de la Croatie.

« Assez souvent, une longue perle saillante se développe de chaque côté de la tige principale, au-dessous de l'andouiller moyen. Elle atteint quelquefois une longueur de 3 cent. et peut être regardée comme un andouiller. »

Les malformations du bois du broquart sont très-communes. On voit, dans les collections, les formes les plus extraordinaires. Andouillers nombreux, empauures à andouillers latéraux, etc. Il y en a à trois saillies et à trois branches, d'autres à saillie et à branche uniques, etc. De vieilles chèvres mêmes ont quelquefois de courtes cornes. Radde en vit une à Sajan, qui

portait une corne au milieu du front; elle était formée de quatre andouillers divergents, naissant d'une même base, un d'eux avait une longueur de 63 millim. M. le garde forestier Block me communiqua un bois analogue; il était composé de deux tiges longues d'environ 6 cent.; un vieux chasseur y fut trompé; il prit la chèvre pour un broquart et la tua.

Le poil du chevreuil est épais, lisse et couché; il varie suivant les saisons. En été, il est court, en hiver, il est plus long, surtout dans les parties inférieures. On compte de huit à dix soies longues entre l'œil. Les jambes de devant, celles de derrière, le dos et les flancs sont d'un roux foncé en été, gris brun en hiver; le ventre et la face interne des membres sont toujours de couleur plus claire. Le front et le dos du museau sont d'un brun noir; les côtés de la tête, en arrière des yeux, d'un roux jaune; le menton, la mâchoire inférieure, blancs. Une petite tache blanche existe de chaque côté de la lèvre supérieure; une tache brune occupe le milieu de la lèvre inférieure. La face externe des oreilles est plus foncée que le reste du corps; leur face interne est couverte de poils blanc jaunâtre. Le derrière est jaunâtre en été, blanc en hiver.

Le faon est roux, avec de petites taches rondes blanches ou jaunes.

Le chevreuil offre de fréquentes variations de couleur, dont quelques-unes sont héréditaires. Dietrich de Winckell en cite un grand nombre. Dans le comté de Denneberg, il y a des chevreuils noir d'encre; dans le comté de Schaumbourg, noir de corbeau, produisant des faons de même couleur; dans le pays d'Erbach on a tué des broquarts couleur de plomb. On voit plus fréquemment des chevreuils blancs; rarement, des chevreuils adultes, tachetés; plus rarement encore des chevreuils couleur d'argent.

Distribution géographique. — Le chevreuil vulgaire, si l'on excepte les pays du Nord, se trouve dans toute l'Europe et dans une grande partie de l'Asie. Le 58° degré de latitude paraît être sa limite supérieure. Il a disparu de plusieurs endroits.

Mœurs, habitudes et régime. — On peut dire d'une manière générale que le chevreuil se trouve dans toutes les grandes forêts, de la plaine comme de la montagne, et quelles qu'en soient les essences; il paraît rechercher les lieux secs et les bois d'arbres feuillus. Il préfère les taillis, les jeunes coupes où il trouve de l'ombre et de l'obscurité. En hiver, il descend des hauteurs dans la plaine; il y remonte en été, et, lorsqu'il habite les plai-

nes, il s'avance souvent dans les champs et s'établit dans les moissons. Suivant que l'endroit est tranquille ou ne l'est pas, il se tient dans les forêts clair-semées ou épaisses, et y passe le jour, au repos, sur un lit de feuilles sèches.

Le chevreuil a beaucoup des habitudes du cerf; il en diffère cependant considérablement par ses mœurs. Ses mouvements sont vifs et gracieux. Il fait des bonds énormes, franchit sans aucun effort apparent les haies et les fossés; il grimpe très-bien et nage à merveille. Il a l'ouïe, la vue, l'odorat excellents; il est prudent, rusé, méfiant.

« La douceur, la soumission, dit Dietrich de Winckell, brillent dans son regard, et cependant il ne se laisse apprivoiser que lorsqu'il a été pris très-jeune; autrement, il garde toujours quelque chose de sa méfiance et de sa timidité innées. Il est tellement peureux que, surpris, il pousse un cri de terreur, et ne peut même plus prendre la fuite, il trotte dans un petit espace et devient ainsi la victime de vulgaires chiens de paysans ou des carnassiers. Dans les endroits où les chevreuils sont tranquilles et ne sont pas chassés, la vue de l'homme ne leur inspire pas beaucoup de crainte; ils le laissent approcher jusqu'à trente et même vingt-cinq pas, sans se déranger de leur pâture. Aucun autre gibier n'est aussi facilement surpris au gîte que le chevreuil; s'il dort, ou bien s'il rumine tout éveillé, il doit se croire parfaitement caché par les buissons et les hautes herbes. »

La voix du chevreuil est variée. Le broquart, surtout à l'époque du rut, pousse un cri bas, saccadé, que rendent les syllabes *bé, bé*; il appelle, disent les chasseurs. La voix de la chevrette a un timbre plus criard, plus élevé; le faon fait entendre une sorte de pialement difficile à déterminer. La douleur arrache au chevreuil un cri semblable à celui du faon; lorsqu'il est effrayé, sa voix devient rauque et criarde.

Les chevreuils ne se réunissent jamais en troupes aussi nombreuses que les cerfs. La plus grande partie de l'année, ils vivent en petites familles composées d'un broquart, d'une et rarement de deux ou trois chevrettes avec leurs petits; ce n'est que là où les broquarts ne sont pas assez nombreux, qu'on voit des troupes de douze à quinze individus.

Le broquart est le guide, le gardien, le défenseur de la famille. Il ne s'en sépare que rarement, et selon toute probabilité dans le cas seulement où un autre mâle, plus jeune et plus fort, prend sa place, et où il croit que le meilleur

parti pour lui est de se retirer. Cela arrive d'ordinaire au commencement de l'été; mais il ne reste ainsi solitaire que jusqu'au moment des feuilles. Il rôde alors, inquiet, pour chercher une jeune chevrette, et reste avec elle jusqu'à ce qu'elle soit pleine; puis il la quitte pour une autre, avec laquelle il demeure jusqu'au printemps, sans mal se comporter cependant vis-à-vis de la première, une fois qu'elle a mis bas. En hiver, plusieurs familles se réunissent et vivent ensemble dans la plus grande harmonie.

Sa nourriture est à peu près la même que celle du cerf; il est cependant plus friand; il choisit les plantes les plus délicates. Il se nourrit principalement des feuilles de différents arbres, de bourgeons de sapin, de céréales encore vertes, d'herbes, etc. Il aime beaucoup le sel et a besoin d'eau pure; mais la pluie et la rosée qui recouvrent les feuilles paraissent lui suffire. Les chevreuils ne causent de dégâts que quand ils sont très-nombreux, et seulement dans les cultures qui sont au voisinage des forêts. Ils pénètrent cependant parfois dans les jardins, franchissant hardiment les haies et les palissades. Ils fouillent tout le sol pour mettre à nu les pommes de terre, comme le font les cerfs, et ne foulent pas les moissons autant que ceux-ci en s'y couchant; par contre, ils font beaucoup de mal aux jeunes arbres. Ce n'est que dans ces derniers temps que le mode de reproduction du chevreuil a été bien connu. On a longtemps discuté sur l'époque du rut; on voulait en admettre deux, un vrai rut en août, un faux rut en novembre. Dietrich de Winckell a observé l'accouplement au mois d'août; il est cependant enclin à admettre qu'il se répète en novembre, bien qu'à cette époque le broquart ait déjà depuis longtemps perdu son bois.

« On a tout invoqué, dit Blasius, contre l'existence d'une période de rut en novembre: l'accouplement au mois d'août, l'embonpoint du broquart avant ce moment, la chute des bois en octobre, leur poussée précisément au mois de novembre, la conception en août, suivie de la dispersion des chèvres, qui mettent bas en mai; mais tout en vain. Ces animaux se poursuivent sans conséquence pendant l'hiver, et cela doit suffire pour anéantir toutes ces raisons. Il faut ne pas savoir interpréter les faits pour douter de la réalité du rut au mois d'août. Les broquarts se livrent à ce moment des combats acharnés; ils se dressent sur leurs pattes de derrière, se donnent des coups de tête, comme le font les boucs, ou, prenant un élan, se précipitent l'un sur l'autre

pour se transpercer de leurs cornes. » En un mot, toute leur manière d'être montre qu'ils sont bien en rut. Les observateurs judicieux n'en ont jamais douté, et les faits du reste le démontrent.

Voici ce qui se passe : l'œuf fécondé reste en quelque sorte à l'état de développement latent ; depuis le moment de l'accouplement jusqu'au mois de novembre, l'évolution de l'embryon s'y fait très-lentement ; mais, à partir de cette époque, elle s'accroît. Les chasseurs qui examinèrent des chevrettes pleines pendant cette première période, ne trouvèrent nulle trace de gestation ; ils ne surent pas reconnaître l'embryon. Mais le grand veneur de Veltheim, le D^r Pockels, le D^r Ziegler et surtout l'illustre embryologiste Bischoff reprirent ces observations, découvrirent le processus réel, et réduisirent tout le merveilleux à ce fait : qu'un animal relativement de petite taille porte pendant quarante semaines. Si l'on n'avait raisonné que par induction, d'après ce que l'on observe chez le cerf, on n'aurait pas eu besoin de recourir à de telles hypothèses.

Quatre ou cinq jours avant de mettre bas, la chevrete s'éloigne du broquart pendant quelques heures seulement, les premiers jours, puis pendant un temps plus long, jusqu'à ce qu'enfin elle s'isole complètement. La mise bas a lieu dans un endroit bien tranquille, caché, solitaire. Les jeunes chevrettes n'ont d'ordinaire qu'un petit ; les vieilles, deux ou trois. La mère cherche à mettre sa progéniture à l'abri des ennemis qui la menacent ; au moindre signe de danger, elle l'avertit en frappant le sol du pied, ou en poussant un cri particulier. Les faons, s'ils sont tout jeunes, se tapissent à terre ; plus tard, ils fuient avec leur mère. Lorsqu'ils ne peuvent l'accompagner, elle cherche à détourner l'ennemi, en l'attirant sur elle, comme font les autres cervidés. Lui enlève-t-on un petit, elle suit longtemps le ravisseur, court de côté et d'autre, appelle, montrant ainsi son inquiétude.

« Cette tendresse maternelle, dit Dietrich de Winckell, m'a plus d'une fois touché, et m'a fait remettre en liberté le faon que j'avais enlevé ; la mère, pour m'en récompenser, examinait soigneusement si rien n'était arrivé à son nourrisson ; elle témoignait par ses caresses et ses gambades toute la joie qu'elle éprouvait à le retrouver sain et sauf. »

A huit jours, les petits accompagnent leur mère au pâturage ; à dix ou douze jours, ils sont assez forts pour la suivre. Elle retourne alors avec eux à son ancien canton ; elle appelle le mâle, et les faons l'accompagnent de

leurs bêlements ; quand il arrive, elle le caresse tendrement, et témoigne ainsi le plaisir qu'elle a de le revoir. Le broquart reprend alors la direction de la famille.

Les faons tettent jusqu'en août ou septembre ; à deux mois cependant, ils commencent à manger des herbes, que leur mère leur apprend à choisir. A dix mois, quand la chevrete est de nouveau pleine, les faons la quittent. A quatorze mois, ils sont aptes à se reproduire, et deviennent à leur tour chefs de famille.

A quatre mois, le frontal du jeune chevreuil commence à se bomber ; le mois suivant, apparaissent des saillies qui s'accroissent de plus en plus, et, en hiver, se montrent les premiers andouillers, longs de 8 à 10 cent. En mars, le jeune broquart les dépouille de leur peau ; en décembre, il les perd. En trois mois, le bois de seconde tête se développe. Il tombe en automne, un peu plus tôt que le premier bois n'est tombé. Les vieux broquarts le perdent en novembre comme tous les cervidés. La mue est en rapport avec les fonctions génitales : elle a lieu après le rut, ainsi que la chute des bois. Le nouveau bois pousse en hiver, il est complètement développé quand l'animal a son pelage d'été.

Chasse. — On chasse le chevreuil comme le cerf. Le fusil est plus fréquemment employé contre lui que la carabine. Dans certaines contrées, on entoure de toiles de grandes étendues de forêts et on rabat le gibier vers le chasseur ; on fait aussi des chasses à traque ; parfois, enfin, le chasseur, à l'époque du rut, attire le broquart en imitant le bêlement de la chevrete. Très-rarement l'animal se défend avec ses bois, jamais il n'attaque l'homme, qui est son plus dangereux ennemi.

Le chevreuil devient la proie du lynx et du loup ; le chat sauvage et le renard, et quelquefois même la belette, égorgent et dévorent les jeunes faons.

Captivité. — Les faons, pris peu de jours après la naissance, s'appriivoisent parfaitement, deviennent de véritables animaux domestiques, sans jamais cependant atteindre la même taille en captivité qu'en liberté. Les lignes suivantes de Winckell nous montrent jusqu'à quel point ils peuvent devenir familiers.

« Un de mes frères, dit-il, avait une chevrete apprivoisée, qui paraissait se complaire dans la société des hommes. Souvent elle se couchait à nos pieds, ou profitait volontiers de la permission qu'on lui donnait de se coucher sur le canapé, aux côtés de ma belle-sœur. Elle jouait

avec les chiens et les chats. Ceux-ci la maltraitaient-ils, elle les en punissait en leur donnant des coups de patte. Elle sortait soit avec nous, soit toute seule ; mais alors un broquart se joignait d'ordinaire à elle et l'accompagnait jusqu'à l'entrée du village. A l'époque du rut, elle restait plusieurs jours et plusieurs nuits dans la forêt, tout en venant faire à son maître de courtes visites ; une fois pleine, elle revenait à la maison et y mettait bas au temps ordinaire. Mais les faons, nourris de son lait, restaient sauvages ; au mois d'octobre, on les mettait en liberté. Même à l'époque du rut, la chevrette à l'appel de son maître, le suivait jusqu'à la lisière de la forêt ; arrivée là, elle s'arrêtait et poussait un cri pour appeler son compagnon.

« Me croirait-on, si je disais que ce charmant animal, qui portait, pour se distinguer, un collier avec une clochette, fut tué par quelque méchant qui nous est toujours resté inconnu. Un jour, nous la trouvâmes dans les blés, atteinte d'un coup de feu et à une époque, où, dans nos environs du moins, aucun de ceux qui avaient le droit de chasse n'aurait tiré sur une chevrette. »

C'est malheureusement là la fin ordinaire des chevreuils qui, habitués à la société de l'homme, se montrent à un chasseur par accident ou à quelque individu méchant et grossier. Je pourrais en citer plusieurs exemples, et je connais des forestiers qui ne dressent plus de chevreuils, pour n'avoir pas la douleur de rencontrer un jour, ainsi assassiné, l'animal auquel ils se seraient attachés.

Il faut apprivoiser des chevrettes et non des broquarts, car ceux-ci, en vieillissant, deviennent méchants et impudents. Ils ont perdu leur timidité innée ; ils connaissent l'homme, savent qu'ils n'ont rien à craindre, ni de sa part ni de celle des chiens, et, incommodes pour tous, ils sont même dangereux pour les enfants.

Un jeune chevreuil qu'avait un ami de mon père, le garde forestier général Heerwart, s'était mis dans la tête que la niche du chien lui était une couchette très-convenable ; il y allait quand l'idée lui en prenait. *Basco*, le légitime propriétaire, y était-il, il le frappait de ses pattes de devant jusqu'à ce que le pauvre chien eût pris la fuite la tête basse, la queue entre les jambes. Il savait bien qu'il ne pouvait toucher au favori de son maître ; il était obligé de lui céder.

De vieux broquarts s'élançant parfois sur des enfants, et surtout sur des femmes, et peuvent les blesser grièvement avec leurs cornes ; il ne faut donc pas les élever.

Usages et produits. — Le chevreuil donne à l'homme sa chair, sa peau et son bois, et il cause bien moins de dégâts que le cerf, aussi n'est-il pas autant détesté. Pour des amateurs, qui ne regardent pas à la destruction de quelques arbres, le chevreuil est un animal chéri, car, là où il se sent en sécurité, il ne craint pas de se montrer dans les prés et les clairières, et d'orner agréablement le paysage. C'est ce motif qui fait tenir des chevreuils dans les parcs.

LES DAGUETS — *SUBULO*.

Die Spiesshirsche.

Caractères. — Il existe dans l'Amérique du Sud deux petites espèces de cervidés, différant de toutes les autres par la forme de leur bois, qui est réduit à la tige, sans aucune ramification. Ils sont en outre caractérisés par des fossettes lacrymales petites et une touffe de poils au côté interne du tarse ; ils n'ont ni glandes unguéales ni canines.

Les deux espèces sont le daguet brun et le daguet roux, *Quazu-vira* et *Quazu-pyta*, comme les appellent les Guaranas. Ils habitent tous deux le même pays.

LE DAGUET BRUN — *SUBULO SIMPLICICORNIS*.

Der braune Spiesshirsch.

Caractères. — Le daguet brun (*fig. 254*) est un des plus petits cerfs. Il a 1 mètre de long ; sa queue mesure 8 cent. ; sa hauteur, au garrot, est de 63 cent., et au sacrum de 69. Il a le corps allongé et le cou court et mince ; la tête courte, étroite en avant ; les jambes hautes, minces, gracieuses ; les oreilles assez grandes ; les yeux petits et vifs ; les fossettes lacrymales à peine marquées. Le mâle, seul, porte un bois, consistant en deux dagues courtes, simples, arrondies, assez épaisses à la racine, qui vont en s'amincissant, et se terminent par une pointe aiguë ; elles sont obliques en haut et en arrière, presque parallèles ; leur surface est recouverte de sillons. La femelle a deux petites saillies qui remplacent le bois.

Le pelage, lisse et couché, ressemble à celui du chevreuil ; les poils de la tête et des jambes sont très-courts ; ceux du cou forment une crinière. La couleur de la robe est un jaune brun, le ventre et la face interne des jambes sont d'un jaune blanc. Les poils sont blancs à la racine, puis noirs, fauves, et enfin noirs à la pointe. Les jeunes ont le dos gris-brun, les côtés du cou gris de cendre, avec une raie brun foncé au mi-

lieu du dos ; les flancs sont couverts de trois rangs de taches claires.

Distribution géographique. — Le daguet brun habite la Guyane, le Brésil, le Pérou, le Paraguay, et peut-être le Mexique.

Mœurs, habitudes et régime. — Il vit dans la plaine comme dans la montagne, et s'élève à 5,300 mètres au-dessus du niveau de la mer. Dans la plaine, il habite les grandes forêts vierges ; dans la montagne, les buissons isolés ; il évite les lieux découverts.

Durant le jour, il se tient au repos dans les buissons ; au coucher du soleil, il se rend à la lisière des forêts pour y paître ; il saccage les plantations avoisinantes, ou se contente de la nourriture qu'il trouve sous bois. Il dévaste surtout les jeunes plantations de melons, de maïs, et particulièrement de haricots. Au point du jour, il rentre dans la forêt.

On rencontre le daguet brun seul ou avec sa biche, mais jamais réuni à ses semblables pour former un troupeau. Le mâle et la femelle sont fidèles l'un à l'autre et élèvent en commun leur progéniture. La chevrette ne met bas qu'un seul petit, en décembre ou en janvier. Celui-ci suit sa mère partout dès les trois ou cinq premiers jours de sa vie ; au commencement, il trotte derrière, puis il court devant elle. Un danger menace-t-il, il se cache dans les buissons, et la mère s'enfuit.

Les deux daguets connus sont très-craintifs. Lorsqu'ils vont au pâturage, ils ne sortent d'abord qu'à moitié de la forêt, regardent de tous côtés, font quelques pas, recommencent leur inspection. Aperçoivent-ils un ennemi, ils fuient dans la forêt ; si l'ennemi est loin, ils le regardent quelque temps avec curiosité, avant de prendre la fuite.

Les daguets ont pour ennemis naturels les grands oiseaux de proie, les féliens et les chiens sauvages.

Chasse. — On les chasse avec des chiens, ou bien on les tire à l'affût.

Les daguets sont agiles, mais ne résistent pas à la fatigue. Avec un bon cheval, on peut facilement les forcer, les atteindre, les prendre avec un lasso. Un bon chien les attrape en une demi-heure, si la forêt n'est pas trop épaisse.

Captivité. — Les indigènes attrapent assez souvent des faons pour les apprivoiser. Il faut les tenir attachés ou enfermés dans un enclos, à cause des dégâts qu'ils causent aux plantations. Tant qu'ils sont jeunes, ils sont dociles et privés, jamais cependant au même degré que le chevreuil ; non-seulement les mâles, mais

encore les femelles se précipitent sur l'homme et peuvent donner de violents coups avec leurs jambes de devant. Les daguets, pris jeunes, s'habituent dans les commencements à la maison ; mais, peu à peu, ils s'en éloignent toujours plus, et finissent par la quitter, sans cependant l'oublier complètement. Rengger en vit un revenir après dix mois, pour y chercher un refuge contre des chiens qui le poursuivaient.

Au Jardin zoologique de Hambourg, nous avons eu quelque temps une femelle de daguet ; elle était charmante et gracieuse. Probablement cet animal avait vécu depuis sa jeunesse dans la société des hommes ; il donnait en toute occasion des témoignages de sa confiance et de son attachement. On pouvait le toucher, le caresser, le soulever, l'emporter, sans qu'il fit la moindre tentative de résistance. Il vivait en bonne intelligence avec les autres cerfs ; jamais je n'ai connu créature plus douce, plus paisible. Il supportait mal le climat de l'Allemagne du Nord ; néanmoins il était moins frileux que je ne l'aurais cru. Il ne craignait pas la pluie, et se laissait même fortement mouiller. La boue, par contre, lui était insupportable. Il n'aimait pas le vent, et cherchait contre lui un abri dans son écurie. Rarement il mangeait de l'herbe qui croissait dans son enclos ; il préférait, sans doute par suite de l'habitude, une nourriture sèche, et surtout du pain et des gâteaux.

Malheureusement je ne pus faire de longues observations sur ce charmant animal. Il était destiné aux enfants du prince royal de Prusse, et je ne pus le garder.

Usages et produits. — On mange la chair des daguets, qui est très-estimée, et leur peau sert à recouvrir les selles.

LES CERVULES — *CERVULUS*.

Die Muntjakhirsche

Caractères. — Les cervules sont caractérisés par leur petite taille, leur bois imparfait, leurs fossettes lacrymales larges et profondes, l'absence du pinceau de poils aux jambes de derrière.

Une autre particularité des animaux de ce genre consiste dans le développement que prennent les dents canines supérieures dans les individus mâles ; elles s'allongent et sont visibles extérieurement comme celles des chevrotains à musc. Elles ont aussi la même destination, et, pendant le temps du rut, les cervules s'en servent lorsqu'ils se battent entre eux pour la possession des femelles.

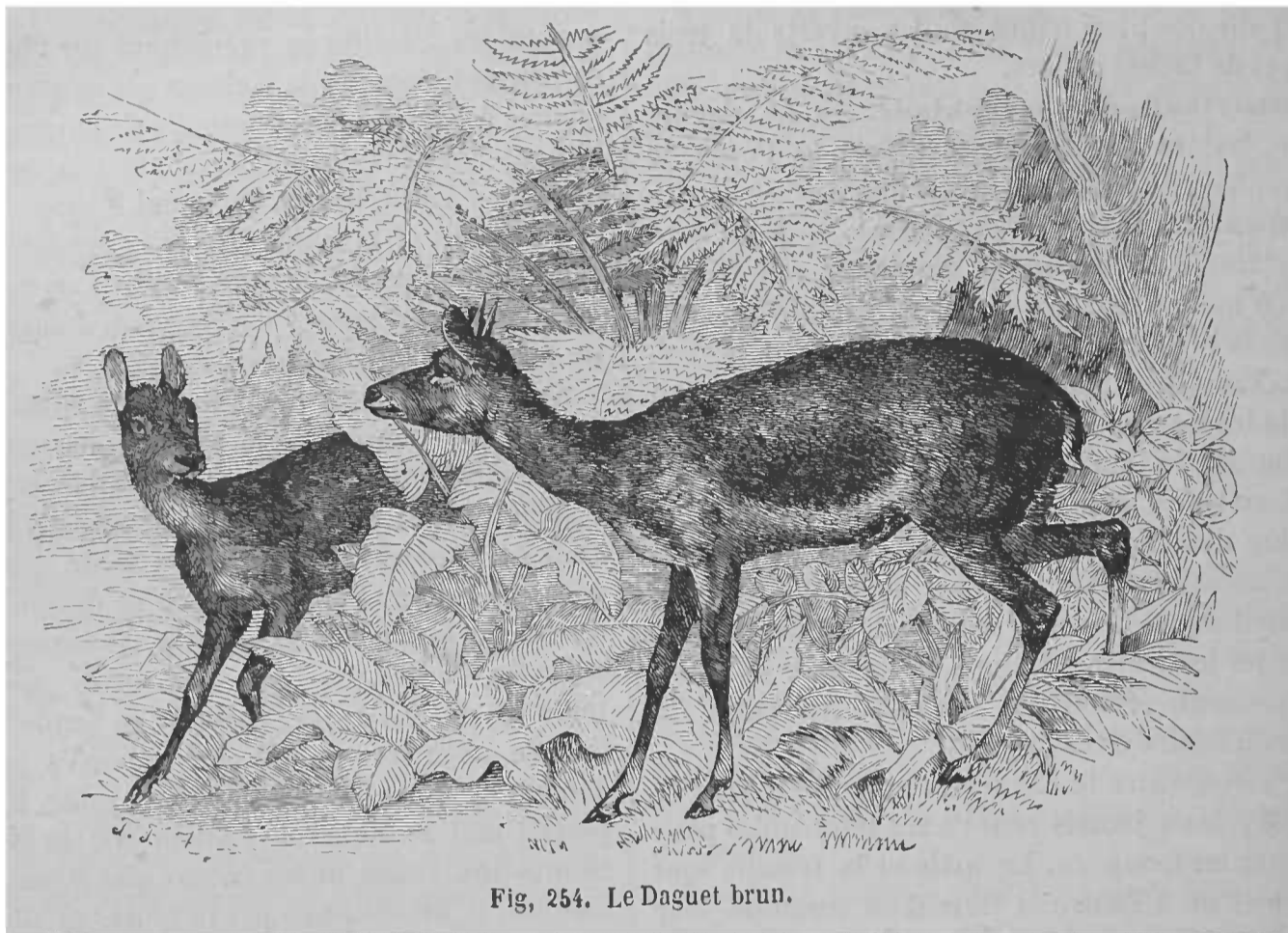


Fig. 254. Le Daguet brun.

Distribution géographique. — Toutes les espèces de ce genre habitent les Indes et les îles de la Sonde.

LE CERVULE MUNTJAC OU KIDANG — CERVULUS MUNTJAC.

Der Muntjak ou Kidang.

Caractères. — Le muntjac ou kidang (fig. 255) est l'espèce la plus connue. Il a à peu près la taille du chevreuil ; il mesure donc 1^m,30 de longueur, 72 cent. de hauteur au garrot, et 80 cent. au sacrum. Le mâle porte un bois reposant sur des saillies très-longues. La tige se recourbe d'abord un peu en avant et en dehors, et s'infléchit brusquement en arrière et en dedans vers le sommet. Simple dans le principe, cette tige porte plus tard un andouiller d'œil, court, fort, pointu, oblique en haut et en avant. Les saillies sont placées l'une près de l'autre, pour s'écartier ensuite ; elles ont environ 8 cent. de haut, sont recouvertes de poils serrés, et se terminent par une rosette formée d'un seul rang de grandes perles. Avec l'âge, ces saillies deviennent plus fortes, et leur nombre est plus grand. Le bois porte des sillons longitudinaux profonds, mais pas de perles.

Le cervule muntjac est un cervidé assez élancé, vigoureux ; il a le corps ramassé, le cou de longueur moyenne, la tête courte, les jambes hautes

et minces, la queue courte et touffue. Son pelage est court, lisse et épais ; les poils sont minces, luisants et cassants ; il a le dos brun-jaune, le milieu du dos plus foncé, d'un brun châtain, la nuque d'un brun cannelle, le museau brun-jaune, la face antérieure des saillies frontales marquée de bandes brun foncé, la face externe des oreilles d'un brun jaune foncé, leur face interne, le menton, la gorge, le ventre, la face interne des membres, les fesses et la face inférieure de la queue blancs ; la poitrine est jaunâtre, tachetée de blanc ; les pieds de devant sont d'un brun foncé, marqués de raies blanches en avant, noires en arrière ; les sabots sont noirs et surmontés d'une tache blanche ; le bois est blanchâtre, tirant sur le jaune.

Cette espèce offre de nombreuses variétés.

Distribution géographique. — Le muntjac habite Sumatra, Java, Bornéo, Banca et la presqu'île Malaisienne.

Mœurs, habitudes et régime. — D'après Horsfield, à qui nous devons l'histoire du cervule muntjac, cet animal est très-attaché à sa demeure ; il ne la quitte jamais volontairement. Certaines localités sont connues comme demeures habituelles du muntjac depuis des temps immémoriaux. Cet animal paraît se complaire dans les régions peu élevées, riches en collines et en vallons, et plus encore au pied des hautes montagnes ou à la lisière des forêts. A Java,

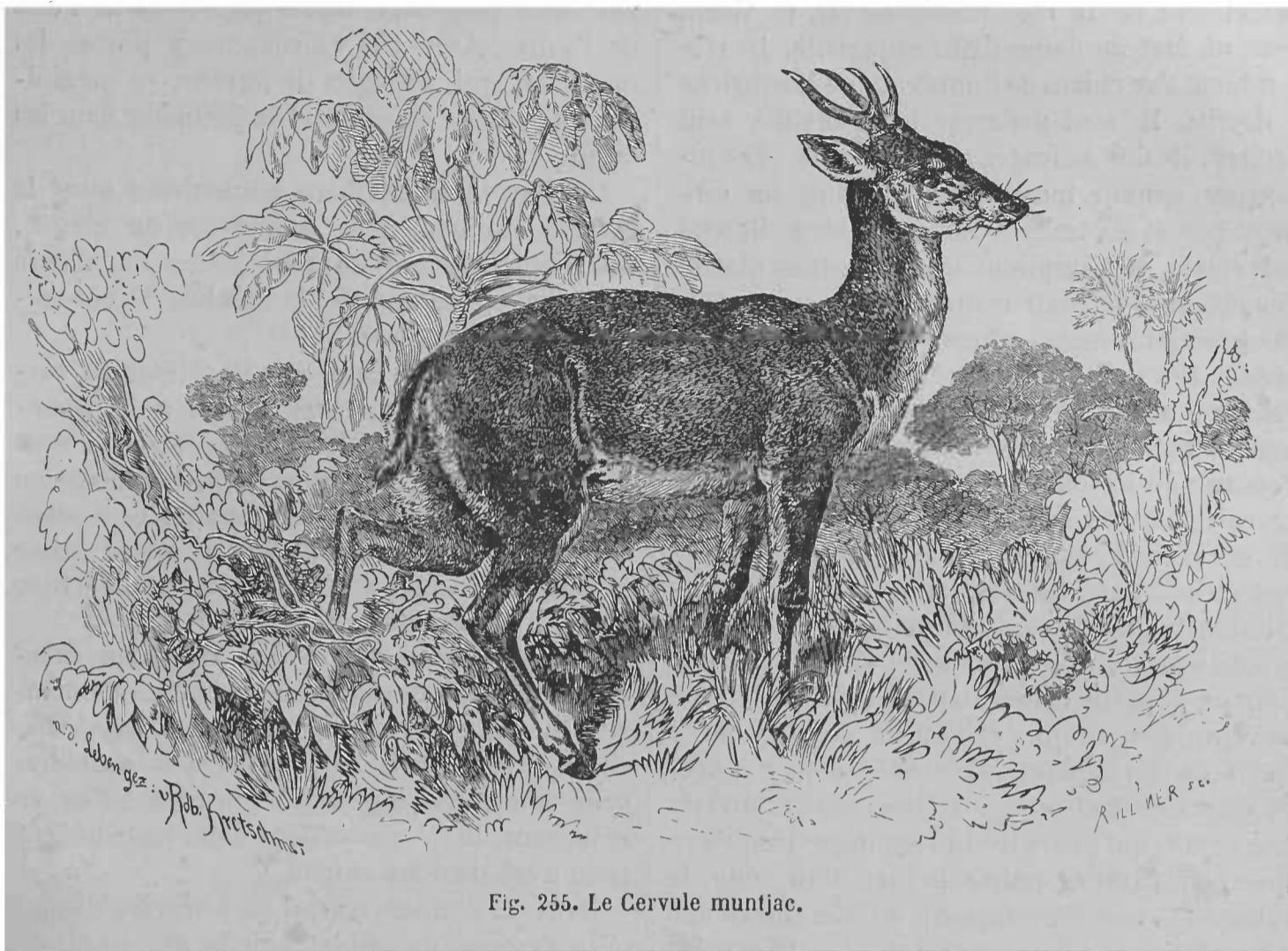


Fig. 255. Le Cervule muntjac.

on trouve nombre de pareils endroits; de grandes étendues de terrain sont recouvertes de hautes herbes, de buissons, d'arbres de moyenne hauteur, formant de petits fourrés, et elles ne sont interrompues que par quelques petites parcelles cultivées. C'est là que vivent les muntjacs, soit par paires, soit, hors de l'époque du rut, par petites familles.

Ils se nourrissent principalement de ces hautes herbes, qui, à Java, recouvrent toutes les bruyères, une espèce de *phyllanthes*, décrite par les voyageurs sous le nom d'*allang-allang* : là aussi il trouve un grand nombre de malvacées. Lorsque la sécheresse est à son comble, c'est-à-dire vers le milieu de l'hiver de Java, un peu avant que les arbres revêtent leurs nouvelles feuilles, on met le feu aux herbes sèches; la végétation des plantes au printemps suivant n'en est que plus favorisée, et à la première pluie, comme par un coup de baguette, la terre se couvre d'un nouveau tapis verdoyant. Dans ces endroits, riches en eau et peu habités, le muntjac trouve surabondamment tout ce qu'il lui faut, et il y vit en sûreté.

Les faits relatifs à la reproduction du cervulé muntjac sont encore peu connus. On sait seulement que l'espèce entre en rut en mars et en

avril; qu'à cette époque, les mâles, qui vivent seuls le reste de l'année, cherchent les femelles, les fécondent, restent quelque temps avec elles, pour les abandonner bientôt. On ignore la durée de la gestation, l'époque de la mise bas, et le moment où le jeune mâle a son premier bois.

Chasse. — Les indigènes chassent avec ardeur le muntjac. Cet animal laisse une piste très-visible, que les chiens ramassent bien. Lorsqu'on le poursuit, il ne fuit pas au loin, comme le fait le cerf ordinaire; il s'élançe d'abord très-rapidement, puis, ralentissant sa course et décrivant un grand cercle, il retourne à son point de départ. Les indigènes, qui connaissent bien toutes ses habitudes, le disent faible et paresseux. Quand il a été poursuivi quelque temps, il finit par cacher sa tête dans un buisson et y reste immobile, sans s'inquiéter de l'approche du chasseur; il se croit ainsi en sûreté. N'a-t-on pu le tuer, l'on n'a qu'à revenir les jours suivants à la place où on l'a fait lever une première fois, et l'on est sûr de l'y retrouver.

La chasse du muntjac au chien courant est une véritable passion pour les Javanais de distinction. Plusieurs des grands propriétaires possèdent de fortes meutes de chiens dressés à cet effet. Ce chiens, connus sous le nom de *pariahs*,

descendent de la race aborigène (1), et vivent dans un état de domesticité imparfaite. Ils ressemblent aux chiens de Sumatra, que Hardwicke a décrits. Ils sont maigres; leurs oreilles sont droites; ils sont sauvages et peu dociles. Les indigènes, comme tous les Mahométans, les estiment peu et les traitent rarement bien. Ils sont mal élevés, et n'inspirent aux Européens que du dégoût. Mais ils sont courageux, pleins de feu, et supérieurs aux autres chiens pour cette chasse. Dès qu'ils ont trouvé une piste, ils la suivent avec ardeur; et quoique le chasseur les suive lentement, il arrive ordinairement à temps à l'endroit où ils sont aux prises avec l'animal. Le cervule muntjac est courageux; il sait se servir de ses cornes contre les chiens, qu'il peut mortellement blesser au dos, au ventre, à la poitrine. Mais, finalement, le cerf succombe sous leurs coups ou sous la balle du chasseur.

Dans la partie occidentale de Java, on chasse le muntjac à traque, et l'on en tue souvent de quarante à cinquante dans une seule journée. Plusieurs chasseurs montent des chevaux dressés à cet effet, qui poursuivent le muntjac jusqu'à ce que leur cavalier puisse le tuer d'un coup de sabre. Les indigènes mettent à cette chasse une telle ardeur qu'à chaque minute ils sont exposés à se tuer ou à se blesser.

A Banca, on place des lacets entre les arbres,

sur deux rangées obliques qui s'écartent l'une de l'autre. Avec des chiens, on y pousse les muntjacs, qui, aveuglés de terreur, se précipitent dans cette enceinte et se prennent dans les lacets.

Le tigre et la panthère poursuivent aussi le cervule muntjac. Mais la douceur du climat, l'abondance de nourriture sont telles que, malgré chasseurs et carnassiers, le nombre de ces animaux ne diminue pas.

Captivité. — Le caractère impatient du cervule muntjac fait que cet animal ne s'accommode pas facilement de la captivité; il la supporte néanmoins, et dans sa patrie et même en Europe. On en voit souvent chez les Européens et les indigènes; mais il lui faut un grand espace et une nourriture abondante et choisie. Bien traité, il devient doux et assez privé.

Usages et produits. — Les Européens mangent le cervule muntjac. Les indigènes ne mangent que la chair du mâle; certaines particularités que présente la femelle leur font considérer celle-ci comme impure; ils croient qu'en en mangeant, ils s'exposeraient à des maladies. La peau n'est d'aucun emploi.

Dans ces derniers temps, on a décrit plusieurs autres espèces de muntjacs; je ne saurais dire si c'est à tort ou à raison.

LES CAMÉLÉOPARDALIDÉS ou GIRAFES — *CAMELOPARDALES*.

Die Girafen, The Giraffes.

Nous trouvons dans la famille des ruminants des êtres qui ne sont plus en harmonie avec ceux de la période actuelle, et qui rappellent les types des époques antérieures de notre terre; mais de tous, le plus singulier est celui dont nous allons faire l'histoire.

Les girafes forment une famille naturelle. « Malgré les affinités qui les relient aux cerfs et aux antilopes, dit P. Gervais (2), on ne saurait les associer ni aux uns ni aux autres de ces animaux. Le principal caractère qui les en distingue n'est pas tant la singularité de leurs formes extérieures, que la nature de leurs cornes, qui ont leur axe osseux formé par une épiphyse osseuse appliquée sur l'os frontal, et sont recouvertes par une peau velue. Les cornes répon-

dent, pour ainsi dire, à la partie du bois des cerfs, qui est inférieure à la portion pédonculaire. »

Il n'y a dans cette famille qu'un seul genre.

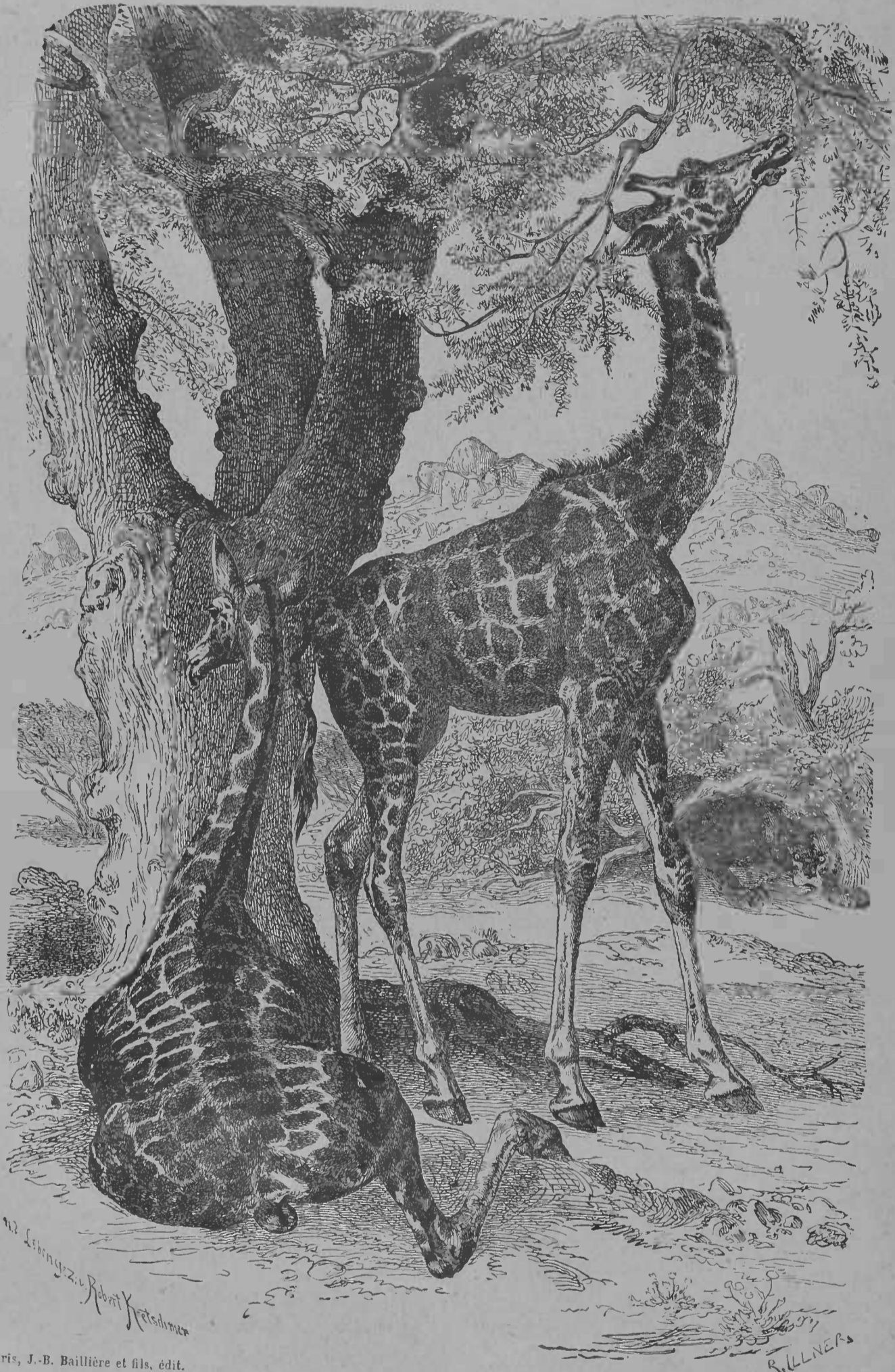
LES GIRAFES — *CAMELOPARDALIS*.

Die Girafen, The Giraffes.

Caractères. — Les girafes sont génériquement caractérisées par une tête allongée; des lèvres et une langue fort mobiles; des yeux très-gros, un cou très-long; des jambes antérieures bien plus élevées que celles de derrière, ce qui donne au corps une position oblique; des doigts au nombre de deux seulement à chaque pied. Elles n'ont ni incisives ni canines supérieures, et les canines inférieures ont la même direction que les incisives. Le nombre total des dents est de trente-deux, comme chez les ruminants qui ont des cornes à étui.

(1) Voyez tome I, p. 328.

(2) P. Gervais, *Hist. nat. des Mammifères*. Paris, 1855, t. II, p. 220.



Paris, J.-B. Baillière et fils, édit.

LA GIRAFE.

Corbeil, Créte, imp.

Dans l'époque actuelle, on ne peut rapporter au genre girafe qu'une espèce. Dans les temps anciens, ce genre, d'après quelques naturalistes, aurait été représenté par le *Sivatherium*, dont on a trouvé des crânes fossiles dans les Indes.

LA GIRAFE D'AFRIQUE — *CAMELOPARDALIS GIRAFA*

Die Girafe, The Giraffe.

Horace n'avait pas tout à fait tort quand il voyait dans la girafe un mélange de panthère et de chameau ; et les écrivains postérieurs, en trouvant représenté sur les monuments de l'ancienne Égypte, un animal depuis longtemps oublié, pouvaient bien le regarder comme un être n'ayant d'existence que dans l'imagination de l'artiste. Les Romains qui voyaient les girafes que Jules César et quelques empereurs firent paraître dans le cirque, n'étaient pas plus ébahis que nous ne le sommes, nous, Européens civilisés, quand nous avons pour la première fois sous les yeux cet être presque fantastique, dont nous avons cependant entendu parler, ou dont nous avons pu voir des portraits plus ou moins fidèles ; car l'espèce est depuis longtemps figurée et décrite. On vit sous Amurat, à la fête de la Circoncision, vers 1574 ou 1576, des girafes qui furent promenées dans l'hippodrome de Constantinople, et qui avaient jusqu'à 18 pieds de hauteur. Un ancien voyageur français, Michel Baudier (1), présent à cette fête, les décrivit avec beaucoup d'exactitude pour le temps et en laissa une figure assez nette. Belon (2) a figuré aussi une girafe sous le nom de *Zumapa*. Albert le Grand avait déjà décrit, sous le nom de *Sesaph* et d'*Anabula*, des individus offerts à Frédéric II, empereur d'Allemagne, par le prince de Damas (3).

Caractères. — La girafe (*pl.* XXIX) se distingue par son cou d'une longueur démesurée, des jambes hautes, son tronc épais, son dos incliné, sa tête élégante, ses yeux beaux, grands et limpides, et ses deux cornes recouvertes par la peau. La hauteur des pattes, la longueur du cou font paraître la girafe un des mammifères les plus hauts et les plus courts. Elle a 2^m,30 de long ; 3^m,30 de hauteur à l'épaule et 5 mètres à 6^m,25 à la tête.

(1) Michel Baudier, *Histoire générale du Serrail*. Lyon, 1659, in-12, p. 123.

(2) Belon, *les Observations de plusieurs singularitez et choses memorables trouvées en Grèce, Asie, Judée, etc.* Paris, 1588, in-4°, p. 263.

(3) Voyez N. Joly et A. Lavocat, *Recherches historiques, zoologiques, anatomiques et paléontologiques sur la Girafe*. (Mémoires de la Société du Muséum d'Histoire naturelle de Strasbourg. Strasbourg, 1845.)

La queue mesure 80 cent. ou 1^m,30 en y comprenant la longueur des poils. L'arrière-train est de 60 cent. plus bas que le garrot. La distance du bout du museau à la racine de la queue est de 4^m,30 ; le poids est de 5 quintaux. Ces dimensions nous font déjà voir combien la girafe diffère des autres mammifères. Mais sa structure présente des particularités sur lesquelles nous devons nous arrêter.

La girafe n'est pas seulement un composé de panthère et de chameau, comme le dit Horace, mais bien de plusieurs animaux. Elle a la tête et le corps du cheval, le cou et les épaules du chameau, les oreilles du bœuf, la queue de l'âne, les jambes de l'antilope, le pelage de la panthère. Un tel mélange ne peut produire qu'une créature monstrueuse, et personne ne s'avisera de dire que la girafe soit belle ou bien proportionnée. Le raccourcissement du tronc n'est nullement en rapport avec la longueur du cou et des jambes ; le dos incliné est laid ; la hauteur démesurée de l'animal est loin d'être un ornement. La tête, l'œil, le pelage sont beaux et agréables ; tout le reste est laid.

La tête de la girafe est allongée, et le paraît encore plus, grâce à la minceur du museau. Les yeux sont grands, vifs, et cependant doux, à expression intelligente ; les oreilles sont grandes, élégantes, très-mobiles, d'environ 15 cent. de long ; la tête est surmontée de deux éminences, un peu plus courtes que les oreilles, et rappelant un peu des cornes ; entre elles est une saillie osseuse arrondie, qu'on peut regarder comme une troisième corne.

Le cou a environ la longueur des jambes de devant ; il est étroit, comprimé latéralement ; il porte une crinière élégante. La poitrine est large, le garrot plus élevé que l'arrière-train, le dos un peu infléchi ; les omoplates font une saillie presque à angle droit en avant ; l'arrière-train est étroit, on ne peut le voir quand on regarde l'animal de face. Les jambes sont minces, et presque d'égale longueur ; les sabots ont de l'élégance ; aux articulations et du côté de la flexion, se montrent des callosités comme chez le chameau.

La peau est épaisse, et les poils, excepté ceux des cornes, de la crinière, de l'extrémité de la queue, sont partout d'égale longueur. La couleur fondamentale du pelage est un jaune fauve, couleur de sable, plus foncé sur le dos, passant au blanchâtre sous le ventre ; parsemé de taches assez grandes, irrégulières, anguleuses pour la plupart, et brun roux clair ou foncé. Ces taches

sont plus petites sur le cou et sur les jambes que sur le reste du corps. La crinière porte des bandes fauves et brunes; la face antérieure et la racine des oreilles sont blanches, la face postérieure est brune. Il n'y a pas de taches sur le ventre et à la face interne des membres; la touffe terminale de la queue est d'un noir foncé.

Le fœtus est recouvert d'un pelage mou, gris, sans taches; mais celles-ci sont marquées avant la naissance.

Distribution géographique. — La girafe habite actuellement l'Afrique centrale et méridionale, entre le 17° de latitude nord et le 24° de latitude sud, c'est-à-dire depuis le sud du Sahara jusqu'aux rives du fleuve Orange. On ne sait jusqu'où elle s'étend du côté de l'ouest. On ne la trouve pas dans le Congo et la Sénégambie, probablement parce que la contrée y est montagneuse; elle n'habite en effet que les steppes, jamais ni les montagnes, ni les épaisses forêts vierges.

Mœurs, habitudes et régime. — Dans les belles forêts du sud de l'Afrique, la girafe fait un autre effet que dans les enclos de nos jardins zoologiques. On est frappé de la conformité qu'il y a entre cet animal et le milieu où il vit. « Celui qui voit sans en être émerveillé, dit Gordon Cumming, un troupeau de girafes au milieu des belles mimosées qui ornent leur patrie, et dont elles rongent les dernières branches, n'a aucun sentiment des beautés de la nature. »

On rencontre surtout les girafes dans les endroits où se trouvent beaucoup de troncs d'arbres dévastés par les ouragans, et qui, recouverts de lichens, simulent le long cou de ces animaux. « Souvent, dit l'auteur que je viens de citer, j'ai douté de la présence d'une troupe entière de girafes, jusqu'à ce que j'aie eu recours à ma longue-vue; mes compagnons sauvages avouaient que leurs yeux, quelque perçants, quelque exercés qu'ils fussent, y étaient souvent trompés; ils prenaient ces troncs pour des girafes, ou inversement des girafes pour des arbres. »

D'ordinaire, on rencontre les girafes en petites troupes de six à huit individus; elles sont plus nombreuses, là où elles se sentent en sûreté. Cumming parle de troupes de trente à quarante têtes; il croit cependant que vingt-six est le nombre moyen. Pour moi, je n'ai vu qu'une fois trois girafes, dans le Kordofahn, et n'ai jamais entendu parler que de petites troupes.

Tous les mouvements de la girafe ont quelque chose de singulier. Sa marche est un pas lent et mesuré; sa course est un galop lourd, mais très-

rapide par suite des dimensions de chaque bond. La grandeur et le poids de l'avant-train sont tels; que l'animal est incapable de se soulever par sa seule puissance musculaire; il doit à cet effet pencher son long cou en arrière, déplacer ainsi son centre de gravité, et ce n'est que de cette façon qu'il peut se détacher du sol. La girafe saute sans fléchir les jambes de devant, pendant qu'elle porte son cou directement en avant, elle lève les jambes de derrière. Ainsi, le cou de la girafe est continuellement agité; on dirait, comme l'écrit Lichtenstein, le mât d'un vaisseau ballotté par les vagues. Il faut un excellent cheval pour atteindre une girafe; et il est très-difficile de la poursuivre longtemps, car de tous les animaux, c'est presque toujours elle qui se fatigue la dernière. Mais c'est quand elle marche tranquillement, que la girafe montre le mieux tous ses avantages; elle a alors quelque chose de digne et de gracieux.

Une attitude singulière est celle que prend l'animal quand il boit ou qu'il ramasse quelque chose sur le sol. Dans bien des descriptions, on dit qu'à cet effet il tombe sur ses genoux, c'est-à-dire sur ses articulations carpiennes. Cela n'est point. La girafe écarte ses jambes de devant, et se baisse ainsi jusqu'à ce qu'elle puisse atteindre le sol avec son cou. C'est dans cette position extraordinaire que j'ai fait représenter par mon dessinateur, M. Kretschmer, la girafe du Jardin zoologique d'Amsterdam (*fig.* 256).

D'ordinaire, la girafe ne se repose que pendant la nuit. Elle tombe d'abord sur les articulations des jambes de devant, fléchit celles de derrière, et se couche enfin comme le chameau. Pour dormir, elle s'étend sur le côté, fléchit une jambe de devant ou les deux, porte son cou en arrière, sa tête reposant sur ses cuisses. Son sommeil est court et léger; elle paraît pouvoir s'en passer pendant plusieurs jours, et se reposer debout.

La girafe a manifestement un régime en harmonie avec sa conformation physique. Elle est destinée, non pas à paître l'herbe à la surface du sol, mais à manger les feuilles des arbres. Sa langue très-mobile lui est à cet effet de la plus grande utilité. On sait que la plupart des ruminants se servent de cet organe pour prendre leur nourriture; mais aucun n'en fait un usage aussi exclusif que la girafe. La langue est pour elle ce que la trompe est pour l'éléphant. Elle peut, à l'aide de cet organe, saisir les objets les plus petits, cueillir la feuille la plus délicate. « Dans notre jardin zoologique, dit Omer, plus d'une

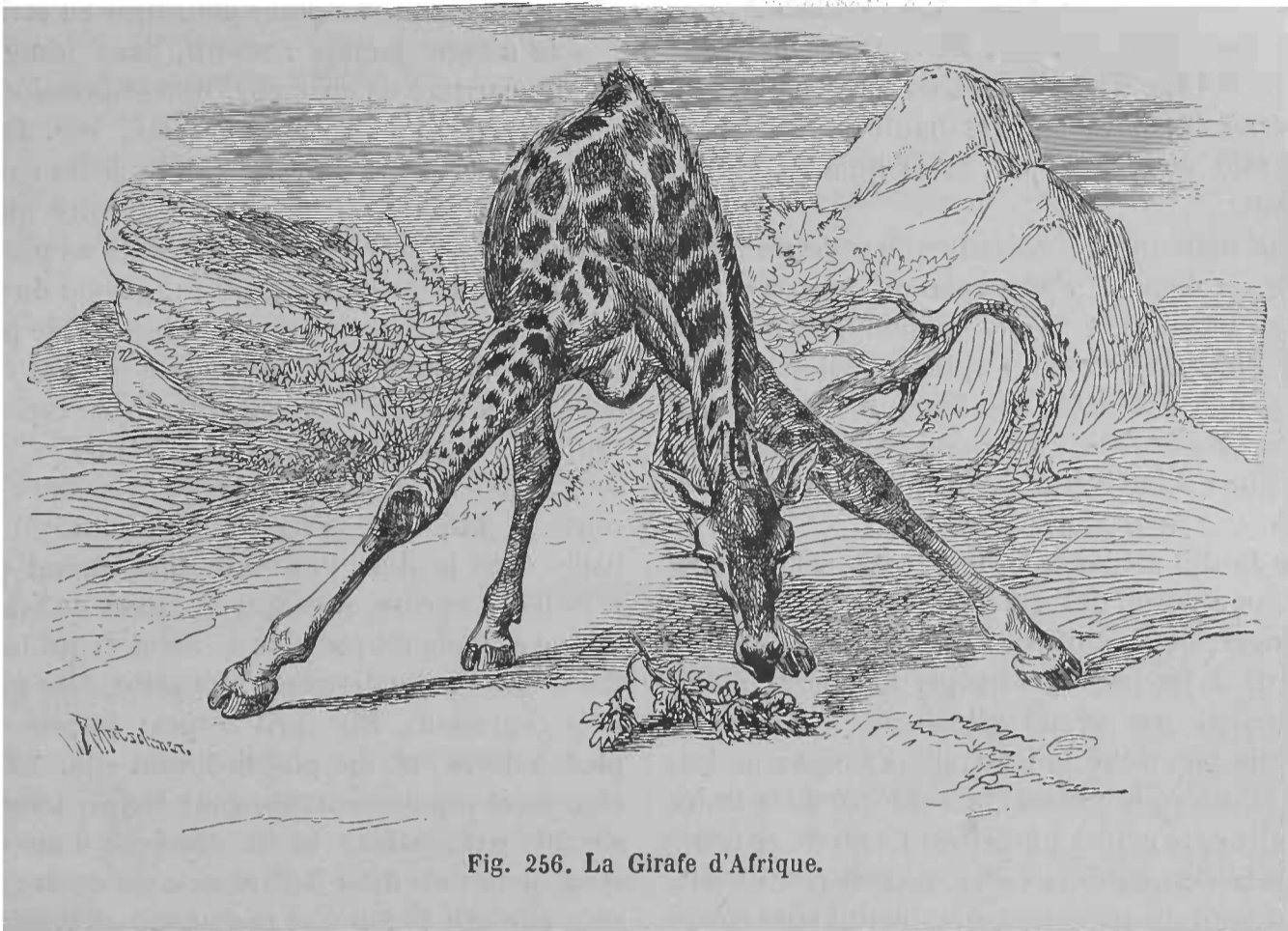


Fig. 256. La Girafe d'Afrique.

dame qui admirait la girafe, s'est vu enlever par elle les fleurs artificielles qui ornaient son chapeau.» La girafe semble être guidée plus par la vue que par l'odorat; c'est ainsi qu'elle a pu se tromper, et saisir ces fleurs artificielles avec la langue.

En liberté, la girafe se nourrit surtout de branches, de boutons, de feuilles de mimosées. Dans le sud de l'Afrique, ce sont des mimosées épineuses qui forment le fond de sa nourriture; dans l'Afrique du Nord, ce sont les mimosées ordinaires et les lianes qui dans ces pays entourent les arbres en grande abondance. Lorsqu'elle a des aliments frais, elle peut se passer longtemps d'eau, comme le chameau; mais pendant la sécheresse, lorsque les arbres ont perdu leurs feuilles, et qu'elle ne trouve que des herbes desséchées, elle parcourt souvent plusieurs lieues pour s'abreuver à quelque mare, ou aux petits filets d'eau, qui représentent les torrents de la saison des pluies. La girafe rumine debout, surtout la nuit. Elle paraît le faire moins longtemps que les autres animaux du même ordre.

Sous le rapport de l'intelligence, la girafe doit être placée assez haut dans l'échelle des êtres. Elle est très-douce, très-pacifique, et vit en bonne harmonie avec ses semblables, et avec les autres animaux, tant que ceux-ci ne l'inquiètent pas. En cas de danger, elle sait très-bien se défendre, non à coups de cornes, qui ne paraissent être

qu'un ornement, mais à l'aide de vigoureux coups de pied. Au temps du rut, les mâles combattent ainsi en l'honneur de leurs femelles. C'est de la même façon que la girafe femelle défend son petit contre les attaques des carnassiers; d'un seul coup de patte, elle peut renverser un lion. Dans les jardins zoologiques, les gardiens doivent souvent se tenir sur leurs gardes, lorsqu'ils sont en présence d'une girafe.

Ce n'est que dans ces derniers temps qu'on a appris à connaître le mode de reproduction des girafes. Il en est qui ont mis bas dans les jardins zoologiques de Londres et de Vienne. L'accouplement eut lieu en mars ou au commencement d'avril, la durée de la gestation fut de quatre cent trente-un à quatre cent quarante-quatre jours, soit de quatorze mois et quart à quatorze mois et demi. Au temps du rut, les animaux des deux sexes poussaient de légers bêlements. Les mâles se précipitaient l'un sur l'autre, sans trop d'ardeur, se frottaient de leurs cornes le dos et les flancs; jamais ils ne se livrèrent de combats sérieux. La parturition fut facile. La petite girafe resta environ une minute immobile, puis se mit à respirer; au bout d'une demi-heure, elle essaya de se lever, et vingt minutes après, elle cherchait sa mère en chancelant. Celle-ci paraissait ne regarder son petit qu'avec indifférence. On dut donner la jeune girafe à élever à une vache. Dix heures après

sa naissance, elle courait déjà; au troisième jour, elle commençait à sauter. Malheureusement elle mourut à l'âge d'un mois. Lors de sa naissance, elle avait 2^m,25 de long; la hauteur des jambes de devant était de 1^m,65, et la queue mesurait 50 cent.

Neuf mois après la naissance de cette première girafe, la femelle s'accoupla de nouveau, et, après quatre cent trente-un jours, mit bas un petit, qui, douze heures après sa naissance, téta sa mère. A trois semaines, il commença à manger des herbes, et, à quatre mois, à ruminer. Sept jours après sa naissance, il avait 2 mètres de haut; à neuf mois, 3^m,15.

Au Jardin zoologique de Vienne, vit actuellement une girafe qui est née le 20 juillet 1858. Fitzinger, qui a fait connaître ce cas, rapporte que, dans les premiers temps, la mère ne lui témoignait pas grand attachement. Après lui avoir un peu léché la tête, elle s'éloigna de lui, sans plus s'en inquiéter; on fut forcé de la traire et d'élever le petit au biberon. La girafe se laissa traire facilement, mais elle avait si peu de lait, qu'au bout de quelques jours, on dut faire élever la petite girafe par une vache.

Chasse. — La chasse de la girafe présente de grandes difficultés. Le Français Thibaut, que j'ai bien connu dans le Kordofahn, rapporta en 1834, en Europe, une girafe vivante qu'il avait chassée et prise dans les steppes du Kordofahn. Elle était jeune; il s'en empara après avoir tué sa mère. D'après son récit, cette prise lui causa mille peines et mille soucis. Il faut, pour chasser la girafe, rester des semaines entières dans les steppes, avoir avec soi de bons chevaux, des chameaux, des vaches, et s'être procuré des guides arabes indigènes. Les jeunes girafes, une fois prises, se soumettent facilement à leur sort; elles réclament néanmoins beaucoup de soins, et l'on emmène à cet effet des vaches laitières pour pouvoir les nourrir. De l'intérieur de l'Afrique, on conduit les girafes, bientôt apprivoisées, et leurs nourrices, à petites journées, jusqu'à la côte, où on les embarque.

Gordon Cumming raconte en termes animés la chasse à la girafe : « Aucune plume, dit-il, ne pourrait donner une idée du plaisir qu'éprouve le chasseur à passer au milieu d'une troupe de girafes. D'ordinaire, ces animaux se sauvent au travers des buissons épineux, qui mettent en sang les bras et les jambes du chasseur. A ma première chasse, dix girafes passèrent devant moi. Elles galopaient tranquillement, tandis que mon cheval était obligé de prendre son allure la

plus rapide, pour ne point demeurer en arrière.

« Je n'avais jamais ressenti, dans toute ma longue carrière de chasseur, une impression pareille à celle que j'éprouvai à cette vue. J'étais ravi par cette apparition splendide, je les suivais comme enchanté, je ne pouvais croire que je chassais des êtres réels, appartenant à ce monde. Le sol était ferme et dur. A chaque bond de mon cheval, je me rapprochais du troupeau, je poussai enfin au milieu et en séparai la plus belle femelle. Celle-ci prit la fuite avec rapidité sautant, galopant, cassant les branches avec son cou et sa poitrine et en jonchant ma route. A huit pas, je fis feu, et lui envoyai une balle dans le dos. Poussant mon cheval plus près d'elle encore, je plaçai le canon de ma carabine à quelques pieds de la bête, et lui logeai ma seconde balle derrière l'omoplate, sans grand effet cependant. Elle prit le pas; je mis alors pied à terre, et me plaçai devant elle, en rechargeant rapidement mes deux coups. La girafe s'étant arrêtée dans le lit desséché d'un ruisseau, je la tirai dans la direction du cœur; aussitôt elle prit la fuite, je rechargeai et la suivis à cheval; elle s'arrêta de nouveau, je descendis une seconde fois et la regardai avec étonnement. Sa beauté me ravissait; son œil doux et foncé, aux cils soyeux, me regardait avec une expression suppliante. Je fus saisi d'horreur du sang que je versais. Mais la passion de la chasse l'emporta; j'épaulai et ma balle frappa la girafe au cou. Elle se leva sur ses pattes de derrière, retomba en ébranlant le sol; un flot de sang noir jaillit de la blessure, elle eut quelques convulsions, et mourut. »

Captivité. — Si l'on a du plaisir à tuer une girafe, on en a plus encore à la prendre vivante, car, partout on aime cet animal, partout on se réjouit de la conserver en captivité. Dans les villes de l'intérieur de l'Afrique, on voit souvent des têtes de girafes s'élever au-dessus des murs des jardins, et l'on rencontre aux environs des lieux habités, de ces animaux apprivoisés, qui errent librement.

Lors de notre arrivée à Karkodj, sur le Nil Bleu, une girafe fut la première à s'approcher de notre barque, comme pour nous saluer; elle vint avec confiance et mangea dans notre main du pain et des grains de dourah. On aurait dit que nous étions de vieilles connaissances. Elle ne tarda pas à remarquer combien nous y prenions plaisir, et tous les jours, elle venait nous visiter et recevoir nos caresses. Je compris alors le nom arabe *serahse* (la charmante), dont nous

avons fait *girafe*. Je fus enchanté de pouvoir observer un pareil animal qui était comme en liberté ; je n'en avais vu qu'une fois, et de loin, et cependant j'avais passé plusieurs semaines dans des endroits qui sont réputés pour riches en girafes.

Il est fâcheux qu'on ne puisse employer la girafe à la manière du bœuf ou du mouton ; aucun animal domestique ne serait plus agréable.

Malheureusement les girafes ne supportent pas facilement la captivité en Europe. Elles succombent en général à une maladie qui affecte le système osseux, *la maladie des girafes*, causée

sans doute par le manque de mouvements et une nourriture non appropriée. D'après les expériences que j'ai faites avec l'élan, je crois qu'il faudrait leur donner du tannin, car les feuilles de mimosa dont elles se nourrissent dans leur patrie sont très-riches en cette substance. Il faut de plus, de toute nécessité, leur donner un grand espace et une litière chaude.

Usages et produits. — On utilise les diverses parties de la girafe : on mange sa chair ; on tanne sa peau qui fournit un excellent cuir ; sa queue est transformée en chasse-mouche ; et la corne de ses sabots sert à confectionner divers ustensiles.

LES ANTILOPIDÉS — ANTILOPEÆ.

Die Antilopen, The Antelopes.

Si tous les animaux qui appartiennent à cette cinquième famille étaient aussi gracieux que les gazelles, nous devrions les ranger à la tête de l'ordre, ou tout au moins leur donner le prix de la beauté. Mais il en est que le vulgaire ne reconnaîtrait pas pour les proches parents de ces charmants habitants du désert. Le nom d'antilope ne réveille que l'idée d'un animal léger, gracieux et délicat, et les profanes seraient plus enclins à ranger les types lourds de cette famille parmi les bœufs que parmi les antilopes.

Plusieurs espèces sont connues depuis les temps les plus reculés ; poètes et voyageurs les ont célébrées. Pour une d'elles, le chasseur des Alpes expose sa vie chaque jour et déploie à sa poursuite une passion sans exemple.

Caractères. — En général, on peut dire que les antilopidés sont des animaux élancés, ayant les formes des cervidés, à poils courts et couchés, à cornes plus ou moins tortueuses. Les diverses espèces ont entre elles beaucoup d'analogie : la forme des cornes, des sabots, de la queue, quelques variations dans le pelage, peuvent seules les distinguer. Mais le nombre des antilopidés est tel, que les extrêmes ne paraissent plus avoir de rapports ; les différences vont croissant, en effet, à mesure que le nombre des espèces augmente. On trouve dans cette famille des animaux qui rappellent les uns les bœufs, les autres les chevreuils, ceux-ci les chevrotains, et ceux-là les chevaux ; la queue est tantôt longue comme chez le bœuf, ou courte comme chez le cerf. La nuque porte une petite crinière ; les poils s'allongent autour de la bouche, de manière

à former une barbe, comme chez les chèvres. Les cornes s'infléchissent, se tournent, se tordent de diverses manières ; elles affectent la forme d'une lyre ; elles sont contournées en pas de vis, ou plus ou moins droites ; elles sont rondes, anguleuses, comprimées ; leur pointe est portée en avant ou en arrière, en dehors ou en dedans. Les rugosités transversales qui indiquent la croissance de la corne sont plus ou moins indiquées. Dans un genre, il y a quatre cornes ; dans un autre, chaque corne présente une enfourchure comme chez les cerfs.

Quant à la conformation interne des antilopidés, on peut dire, en général, qu'elle rappelle le type des cerfs. La femelle a deux ou quatre mamelons, exceptionnellement cinq. Elle ne met bas qu'un petit par portée, rarement deux ; la durée de la gestation est de six mois en moyenne. Le jeune est adulte à quatorze ou dix-huit mois, il en est même qui sont aptes à se reproduire avant cet âge.

Distribution géographique. — Ces animaux sont répandus dans toute l'Afrique, dans l'Asie et l'Europe centrales et méridionales, et dans l'Amérique du Nord.

Mœurs, habitudes et régime. — La plupart vivent dans les plaines ; d'autres préfèrent les hautes montagnes, et montent jusqu'à la limite des neiges éternelles ; les uns recherchent les forêts clairse-mées, les autres les taillis touffus, d'autres encore les marais et le voisinage de l'eau.

Les grandes espèces se réunissent en troupeaux, souvent excessivement nombreux, les petites vivent en sociétés moins grandes, ou deux à deux. Ils ont des habitudes à la fois diurnes

et nocturnes, ce qui les distingue des cerfs. Leurs mouvements sont vifs, légers et très-gracieux. Un troupeau d'antilopes est toujours un spectacle charmant. Il en est beaucoup qui surpassent tous les autres mammifères en rapidité, et les cerfs en élégance. Ils ont besoin d'air, de lumière, de liberté; aussi peuplent-ils le désert, et animent-ils les solitudes. Quelques uns seulement sont lourds, et se fatiguent rapidement; les autres ne font que s'exciter davantage par le mouvement. Leurs sens sont très-développés, surtout la vue, l'ouïe et l'odorat. Sans être très-intelligents, ils le sont plus cependant que d'autres ruminants. Ils sont curieux, mais vigilants, et ne s'abandonnent jamais à un repos insouciant. Ils mettent à profit l'expérience. Une fois qu'ils ont été poursuivis, ils placent des sentinelles et deviennent méfiants au premier chef. Ils sont gais, vifs, joueurs, sans être capricieux. Beaucoup sont très-paisibles, d'autres très-méchants. Les uns bêlent, les autres gémissent ou sifflent; en dehors de l'époque du rut, ils font rarement entendre leur voix.

Les antilopidés ont un régime végétal: ils se nourrissent d'herbes, de feuilles, de bourgeons, de jeunes pousses. Quelques-uns sont très-sobres et se contentent de la nourriture la plus pauvre, de quelques lichens. Lorsqu'ils ont des plantes vertes à manger, ils peuvent se passer de boire pendant longtemps. Les espèces qui vivent dans le désert, sont surtout dans ce cas.

Captivité. — La plupart des antilopidés supportent la captivité, au moins dans leur patrie, s'y reproduisent, charment leur maître par leur douceur et leur confiance. Plusieurs deviennent de véritables animaux domestiques; on peut même se servir d'une espèce comme animal de trait.

Usages et produits. — On peut dire des antilopidés que ce sont des animaux utiles, et cela sans exception. Là où ils vivent, ils causent bien rarement des dégâts appréciables; et l'on emploie leur peau, leurs cornes, leur chair. Aussi les chasse-t-on partout avec ardeur. Mais ils sont d'une utilité intellectuelle, esthétique, dirais-je, encore plus grande, par suite du plaisir que causent à l'homme et leur chasse et leur vue.

Il est difficile de réunir toutes les espèces de cette famille en groupes naturels. On s'est fondé, d'ordinaire, sur leur ressemblance avec les cerfs, les chèvres, les bœufs, etc.; mais cela est insuffisant, et les cornes fournissent les caractères de division les meilleurs.

Nous ne ferons l'histoire que des animaux les plus importants de cette famille.

LES CAPRICORNES — *CERVICAPRA*.

Die Hirschziegenantilopen.

Caractères. — Les capricornes sont des antilopes élancés, dont le mâle seul porte des cornes presque droites, dirigées en haut et en arrière, rondes, contournées en pas de vis; leur queue est courte et touffue.

Les fossettes lacrymales sont grandes et mobiles; il y a des glandes intra-unguéales et des poches glandulaires entre les doigts et aux flancs.

La femelle a deux mamelons.

LE CAPRICORNE A BÉZOARD — *CERVICAPRA BEZOARTICA*.

Die Hirschziegenantilope, ou Safi.

Ce capricorne joue un rôle dans la mythologie hindoue. Il est consacré à la déesse Tschandra ou à la lune. En sanscrit, il se nomme *ena*; on l'appelle maintenant *safin* ou *safi*. Des poèmes nombreux chantent sa beauté.

Caractères. — Il ressemble beaucoup au daim (*fig. 257*); mais il est un peu plus petit, plus élancé et plus gracieux. Il a 1^m,30 de long; sa queue mesure 16 cent. ou 25 avec la touffe de poils qui la termine; sa hauteur, au garrot, est de 80 cent. Le corps est grêle, allongé; le dos droit, l'arrière-train un peu plus élevé que le garrot; le cou mince, comprimé latéralement; la tête assez ronde, haute en arrière, allongée en avant, le front large, le nez droit, le museau arrondi; les pattes sont hautes, minces, élancées, les postérieures un peu plus longues que celles de devant; les yeux grands et très-vifs; les fossettes lacrymales forment une poche que l'animal peut ouvrir et fermer à volonté; les oreilles sont grandes et longues, fermées inférieurement, élargies dans leur milieu, amincies et pointues vers leur extrémité.

Les cornes ont jusqu'à 44 cent. de long; elles sont dirigées d'avant en arrière, presque droites, contournées en spirale. Très-voisines l'une de l'autre à la racine, elles sont, à leur extrémité, écartées de 30 cent. Suivant l'âge, elles sont plus ou moins fortes, plus ou moins marquées de saillies annulaires. Chez les vieux sujets, on en compte plus de trente; dix, chez ceux de trois ans; vingt-cinq, chez ceux de cinq ans. Leur nombre n'est cependant pas en rapport direct de la croissance.

La couleur varie suivant l'âge et le sexe. Les

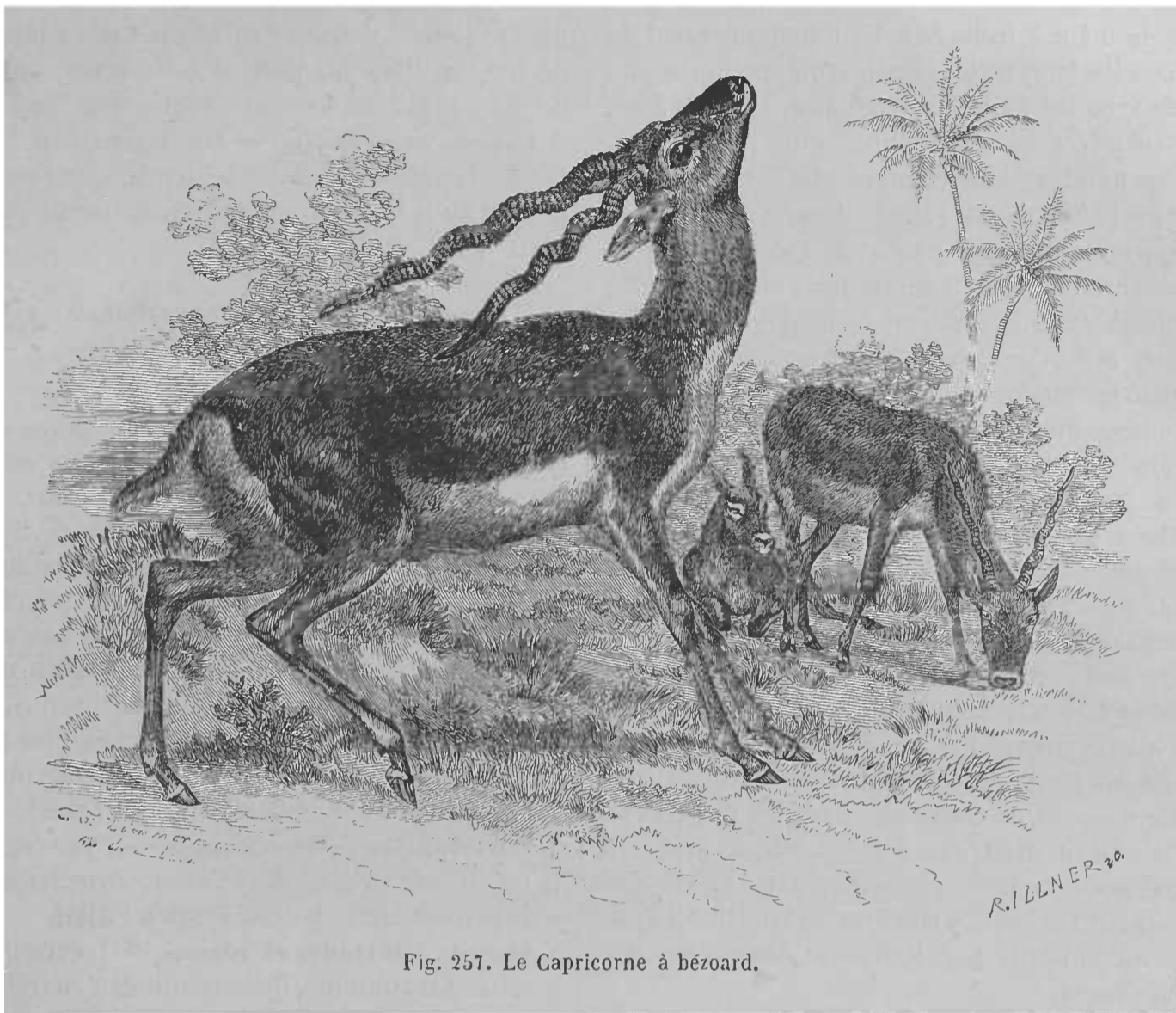


Fig. 257. Le Capricorne à bézoard.

vieux mâles sont presque noirs; les femelles sont plus grises; les jeunes sont bruns et roux. En somme, le dos est brun noir, le ventre et le nez sont blancs. L'œil est entouré d'un large cercle blanc. Les poils sont courts, lisses, épais, un peu raides et un peu crépus, comme chez la plupart des cervidés. Ils forment des raies à la poitrine, à l'épaule, entre les cuisses; des touffes à l'ombilic et autour des sabots; ils sont disposés sur trois rangées longitudinales à la face interne des oreilles; aux articulations carpiennes, ils forment de petits pinceaux; la face inférieure de la queue est nue. Les sabots sont moyens, comprimés, pointus, très-élégants, et les pinces sont médiocres, aplaties, émoussées et noires; l'iris est jaune brun, la pupille est transversale et d'un noir foncé.

Distribution géographique. — Le capricorne à bézoard est propre aux Indes, et particulièrement au Bengale.

Mœurs, habitudes et régime. — Il y vit en troupes de quinze à seize individus, conduits par un vieux mâle, et se tient surtout dans les lieux découverts.

Sa prudence est extrême. Le capitaine Wil-

BREHM.

iamson raconte que quelques jeunes mâles et les vieilles femelles sont continuellement en sentinelle, tandis que le reste du troupeau est à paître. Ils examinent surtout les buissons derrière lesquels un ennemi pourrait se cacher. Ce serait folie de les chasser avec des lévriers; le moindre bruit les fait fuir, et on ne peut les prendre que par surprise. L'étendue de leurs bonds est surprenante; ils sautent à plus de 4 (?) mètres de haut, à 6 ou 10 (?) mètres de distance.

Ces charmants animaux ne se nourrissent que d'herbes et de plantes savoureuses, ils peuvent se passer d'eau pendant longtemps.

On manque de données précises au sujet de leur reproduction. L'accouplement ne serait pas limité à une certaine saison; il paraît se faire toute l'année suivant les localités. Neuf mois après, la femelle met bas un petit, qui naît complètement développé, elle le cache quelques jours dans les buissons, l'allait, puis l'amène au troupeau, où il reste jusqu'à ce qu'il excite la jalousie du guide. Il doit alors chercher son salut dans la fuite et se joindre à un autre troupeau. La femelle est capable de se reproduire à deux

ans, le mâle à trois ans. Le fonctionnement de la fossette lacrymale paraît avoir quelques rapports avec les fonctions génitales. On a vu chez des capricornes captifs que cette fossette, qui ne se montre que comme une simple fente quand l'animal est calme, devient saillante et se renverse quand il est excité. Les parois internes sécrètent une matière très-odorante dont l'animal se débarrasse en la frottant contre les arbres et les pierres; cela lui sert sans doute à mettre les individus de l'autre sexe sur sa trace. Au temps du rut, le mâle fait entendre une sorte de bêlement; le reste du temps, il est silencieux; la femelle crie quand elle est en colère.

Dans les Indes, le capricorne à bézoard, malgré toute sa vigilance, devient souvent la proie du tigre et de la panthère.

Chasse. — Les Indiens le chassent avec ardeur, et le prennent vivant. Ils se servent à cet effet d'un mâle apprivoisé, auquel ils donnent la liberté, après lui avoir attaché aux cornes plusieurs nœuds coulants. Lorsque ce mâle privé arrive auprès du troupeau sauvage, le guide de ce troupeau lui livre un combat, auquel prennent part les femelles; plusieurs, dans l'action, se prennent aux nœuds coulants, et l'un tirant l'autre, ils finissent par tomber et deviennent une proie facile.

Les princes indiens chassent aussi ce capricorne au faucon ou au guépard.

Captivité. — Pris jeunes, les capricornes à bézoard s'apprivoisent parfaitement. Ils supportent longtemps la captivité, même en Europe, vivent en très-bons rapports avec leurs semblables et les autres animaux, et charment tout le monde par leur douceur et leur attachement. Il faut cependant ne pas les agacer. Sont-ils habitués à prendre du pain dans la main, ils se dressent, comme les cerfs, sur leurs pattes de derrière pour l'atteindre, si on le leur tient haut; les trompe-t-on, ils se fâchent, tremblent, cherchent à donner des coups de cornes. Ils prospèrent surtout quand on leur livre un grand espace. Leur beauté, leur élégance en font le plus bel ornement d'un parc. Ils s'y montrent plus apprivoisés que quand on les tient en cage, où ils attaquent souvent leurs gardiens.

Dans les Indes, on voit souvent des capricornes apprivoisés, que l'on traite comme des animaux divins. Des femmes sont chargées de les soigner. Elles les nourrissent de lait; des musiciens jouent en leur honneur. Les bramines seuls ont le droit de manger leur chair, et de leurs cornes ils font des armes particulières. Ils réu-

nissent deux à deux ces cornes par des anneaux de fer ou d'argent, portent cette arme comme un bâton, et s'en servent comme d'un javelot.

Usages et produits. — On trouve dans l'estomac de cette espèce des bézoards, que l'on regardait autrefois comme des médicaments puissants (1).

LE CAPRICORNE SAIGA — *CERVICAPRA SAIGA*.

Die Steppenantilope.

Au même genre appartient le capricorne des steppes ou *saïga*, une des rares espèces européennes.

Caractères. — Il a la taille du daim (*fig. 258*), le nez proéminent en avant de la mâchoire inférieure, très-mobile, les oreilles courtes et larges, le museau court; le poil épais, mou, un peu plus long à la nuque, au dos et à la gorge. La tête et le cou sont d'un gris cendré; les épaules, le dos, les flancs et les hanches d'un blanc sale ou gris jaunâtre, le ventre et la face interne des membres sont blancs, le milieu du dos est brun foncé.

Distribution géographique. — Les saïgas habitent les steppes de l'Europe orientale, depuis la frontière polonaise jusqu'à l'Altaï.

Mœurs, habitudes et régime. — Ils vivent en société. En automne, ils se réunissent en troupes de plusieurs milliers d'individus, gagnent les steppes plus chaudes, et en reviennent de même au printemps.

En octobre, les mâles sont en rut, et se livrent de violents combats. En mai, la femelle met bas un petit, qui ne peut de suite suivre sa mère, et tombe souvent entre les mains des nomades. A un mois, les cornes apparaissent; à quatre mois, elles ont déjà la moitié de leur grandeur.

Comme presque tous les ruminants, les saïgas sont très-friands de sel, et font souvent plusieurs lieues pour s'en procurer. Lorsqu'ils paissent, ils marchent à reculons; pour boire, ils aspirent l'eau non-seulement par la bouche, mais encore par le nez, comme l'avait dit Strabon.

Ils sont en telle abondance aux bords du Volga et dans les steppes de la Tartarie, qu'on en rencontre tous les jours. Ils s'avancent parfois tout auprès des voitures des voyageurs.

Pendant qu'ils paissent ou qu'ils se reposent, un d'eux est toujours en sentinelle; se couche-t-il, un autre se lève aussitôt. Ils ont l'ouïe et l'odorat très-fins, mais leur vue est mauvaise. Au moindre soupçon de danger, ils se réunissent,

(1) Voyez Guibourt, *Hist. naturelle des Drogues simples* 6^e édition. Paris, 1870 t. IV.

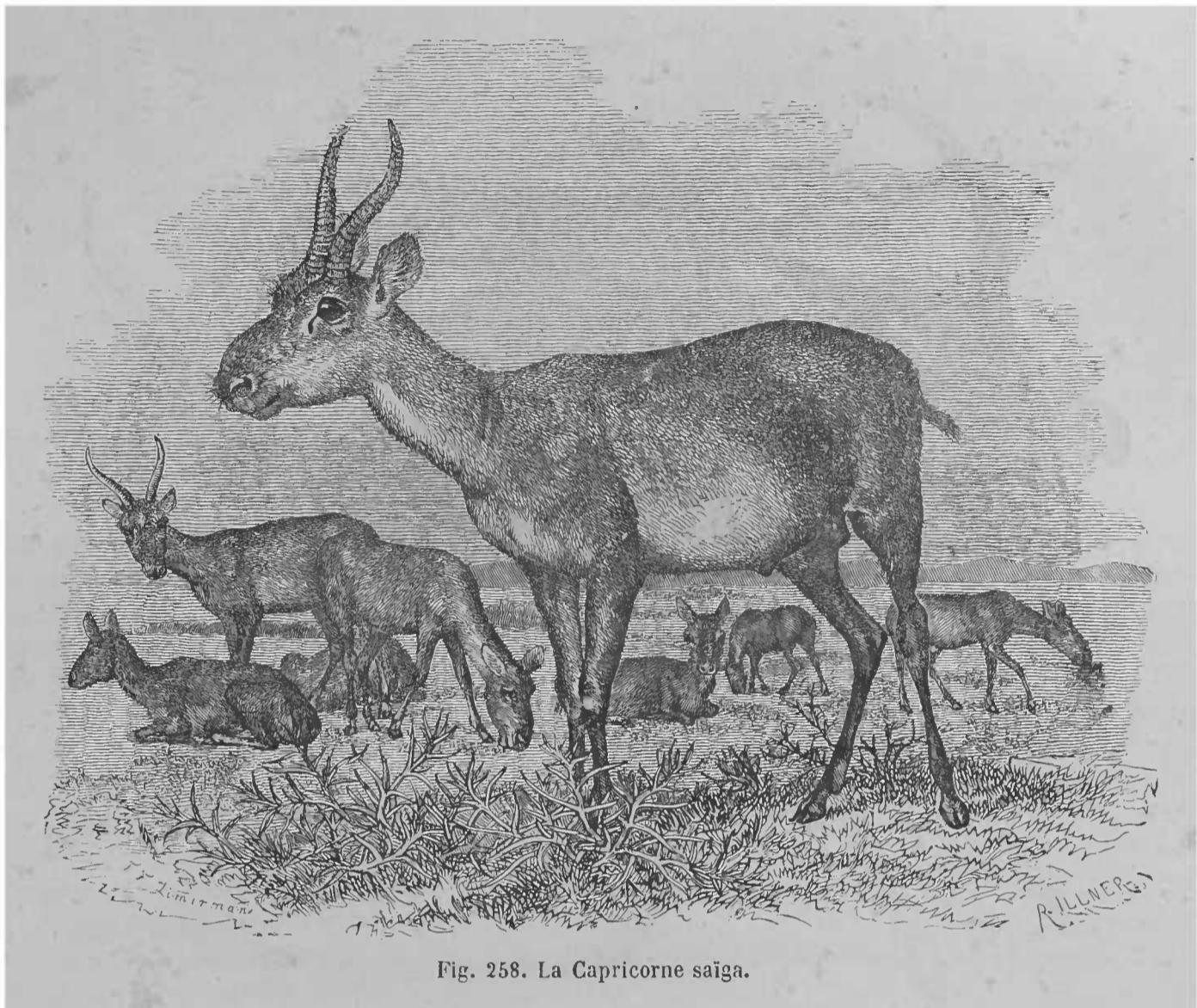


Fig. 258. La Capricorne saïga.

regardent avec inquiétude autour d'eux, et s'enfuient en rangs, et sans bruit. Les jeunes bêlent comme des moutons; les vieux sont toujours silencieux. Le mâle marche en avant et veille à la sûreté du troupeau.

Les loups causent de grands ravages parmi ces animaux: ils tuent souvent des troupeaux entiers, et ne laissent que le crâne et les cornes des individus qu'ils dévorent. Les Kirghises et les Cosaques ramassent ces restes, qu'ils vendent à vil prix en Chine. Les loups ne sont d'ailleurs pas leurs seuls ennemis. Une sorte de taon dépose ses œufs dans la peau des saïgas, et souvent en telle quantité, que les larves qui en éclosent déterminent une gangrène et amènent ainsi la mort de l'animal.

Chasse. — Les nomades chassent ces antilopes avec passion. Ils les poursuivent à cheval, et à l'aide de chiens; ils les atteignent régulièrement, car ils se fatiguent et s'essoufflent très-vite. Les moindres blessures, la morsure même d'un chien, leur sont mortelles. Les Kirghises coupent l'herbe des steppes et les roseaux à environ 30 cent. de terre; ils poussent les antilopes vers cet endroit; ceux-ci se blessent aux chau-

mes pointus et ne tardent pas à succomber. Plus souvent encore on les tue à coups de fusil, ou bien on les chasse avec des oiseaux de proie. On ne se sert pas à cet effet du faucon, mais de l'aigle royal, qui est, d'instinct, un des ennemis les plus acharnés du saïga.

Captivité. — Pris jeunes, les antilopes des steppes s'appriivoisent à merveille; ils suivent leur maître comme un chien, et traversent même derrière lui les rivières à la nage. Ils prennent la fuite devant leurs semblables restés sauvages, et reviennent d'eux-mêmes chaque soir à leur écurie.

Nous devons ces données à Pallas et à Gmelin. Les voyageurs qui ont observé l'espèce après eux ne nous ont rien appris de plus, et dans les jardins zoologiques, le capricorne d'Europe est plus rare que ceux d'Afrique ou des Indes.

**LE CAPRICORNE A PIEDS NOIRS OU PALLAH —
CERVICAPRA MELAMPUS.**

Der Pallah.

Caractères. — Le pallah (*fig. 259*), qui représente les capricornes dans le sud de l'Afrique, est



fig. 259. Le Capricorne à pieds noirs.

un animal élégant, de 2 mètres de long, de 1 mètre de haut. Il a les cornes longues et noires, les oreilles assez grandes, la queue longue de plus de 3 cent., le pelage roux ou fauve foncé ; le ventre, la poitrine, la face interne des membres et des oreilles, les lèvres, la raie sus-oculaire et la face inférieure de la queue sont blancs ; une tache noire existe au niveau des pinces, et une autre d'un brun foncé se montre entre les cornes ; une raie brune, qui court le long du dos, se divise à la naissance de la queue et descend sur les cuisses.

Mœurs, habitudes et régime. — Les pallahs vivent soit en troupes, soit seuls, soit mêlés aux antilopes sauteurs. Le nombre des individus qui composent un troupeau varie ; des chasseurs disent en avoir vu de plusieurs centaines de têtes.

Nous manquons de données sur les mœurs de ces animaux. Je dirai seulement, qu'en fuyant, ils marchent un à un.

LES GAZELLES — GAZELLA.

Die Gazellen, The Gazelles.

L'extrême élégance, la grâce suprême, une agilité sans pareille, se trouvent réunies chez les gazelles.

Une gazelle dans le désert est une apparition ravissante, poétique ; aussi n'est-il pas étonnant que depuis les temps les plus reculés les poètes d'Orient les aient chantées avec amour. L'étranger, l'habitant des froides contrées du Nord, comprend, en voyant une gazelle en liberté, pourquoi elle est chérie des Arabes ; il ressent, lui aussi, une atteinte de ce ravissement qui excite leurs poètes. L'œil qui le charme est comparé par le fils du désert à celui de la gazelle ; le cou svelte et élancé auquel il enlace ses bras, il ne peut le louer qu'en l'appelant *cou de*

ВРЕМ, Mammifères.

T. II. Pl. XXX.



LA GAZELLE.

Paris, J.-B. Baillière et fils, édit.

Cotbeil, Crète, imp.

gazelle; l'homme pieux lui-même trouve dans cette gracieuse habitante du désert une image représentant son cœur qui soupire vers Dieu. La gazelle a disparu aux yeux, son image reste dans le cœur. Elle exerce son charme sur chacun, elle montre quel est le pouvoir de la beauté.

Aussi les anciens Égyptiens consacraient-ils à Isi une gazelle et sacrifiaient-ils ses petits à la reine des dieux. C'est de la gazelle que parle l'auteur du *Cantique des cantiques* : elle est le chevreuil, le jeune cerf, auquel l'ami est comparé; elle est le chevreuil ou la biche de la plaine, par laquelle la fille de Jérusalem est conjurée.

Les poètes arabes de tout temps ne trouvent pas assez de termes pour célébrer la gazelle. Les auteurs les plus anciens l'exaltent, et aujourd'hui encore les improvisateurs des rues chantent sa beauté.

Caractères. — Les gazelles ont les cornes annelées, en forme de lyre, des fossettes lacrymales, les oreilles longues et pointues, les pinces petites, une queue courte, terminée par une touffe de poils, une touffe de poils au carpe. Les deux sexes portent des cornes, et la femelle a deux mamelons.

LA GAZELLE DORCAS — GAZELLA DORCAS.

Die Gazelle, The Gazelle.

Caractères. — La gazelle dorcas (*pl. XXX*) n'atteint pas la taille du chevreuil, mais elle est plus gracieuse, plus élégante, sa robe est plus belle. Un vieux mâle a 1^m,15 de long ou 1^m,50 en y comprenant la queue et plus de 66 cent. de haut au garrot. La gazelle a le corps ramassé, mais d'apparence grêle par suite de la hauteur des jambes; le dos légèrement bombé, l'arrière-train plus élevé que le garrot; la queue courte, touffue au bout; les jambes très-fines, minces; les sabots très-élégants; le cou long; la tête moyenne, haute et large en arrière, amincie en avant; le museau faiblement arrondi; les oreilles égalant environ les trois quarts de la tête; les yeux grands, vifs, à pupille arrondie; les larmiers moyens. Les cornes varient suivant le sexe. Celles du mâle sont plus fortes, à cercles d'accroissement plus marqués que ceux de la femelle. Chez tous deux, elles sont inclinées en haut et en arrière; mais la pointe se porte en avant et en dedans, de manière à les faire ressembler à une lyre. A mesure que l'animal avance en âge, les cercles de croissance arrivent plus près de la pointe; chez de vieux mâles, ils

n'en sont plus qu'à 1 cent. et demi, probablement par suite de l'usure. Du reste, ces cercles ne sont pas en rapport direct avec l'âge de l'animal; chez un mâle captif que j'examinai, et qui était âgé de quinze mois, il y en avait cinq.

Le pelage de la gazelle est des plus élégants. La couleur fondamentale est le jaune couleur de sable; le dos et les membres passent plus ou moins au brun roux foncé; une bande plus foncée encadre le long des flancs, et sépare la teinte du dos de celle du ventre, qui est d'un blanc éclatant. La tête est plus claire que le dos; le museau, en dessus, la gorge, les lèvres, le tour de l'œil et une bande qui longe le museau de chaque côté sont d'un blanc jaune; une raie brune descend de l'angle de l'œil à la lèvre supérieure. Les oreilles sont gris jaune, bordées de noir, et portent trois rangées longitudinales de poils assez serrés. La queue est d'un brun foncé à la racine et noire dans sa moitié terminale.

Il existe des variétés qui ont la robe plus grise, et qui ressemblent à la gazelle de Perse, dont certains naturalistes ont fait une espèce à part.

Distribution géographique. — Le nord de l'Afrique est la patrie de la gazelle dorcas; on la trouve depuis la Barbarie jusqu'à l'Arabie Pétrée, depuis les côtes de la Méditerranée, où cependant elle est rare, jusqu'aux montagnes de l'Abyssinie et jusqu'aux steppes de l'Afrique centrale. A mesure qu'on avance de la Méditerranée vers la Nubie, elle devient de moins en moins rare, et elle est très-commune entre le Nil et la mer Rouge.

Mœurs, habitudes et régime. — Elle habite le désert et les steppes, et plus le pays est riche en plantes, plus elle y est commune; faisons cependant remarquer que ces endroits, fertiles pour les Africains, ne le seraient nullement pour nous. On se tromperait en se figurant la gazelle comme un habitant des vallées plantureuses; elle n'y fait que de courtes et rares apparitions. Elle préfère, il est vrai, les vallées aux hauts plateaux, mais seulement les vallées du désert; elle est aussi rare au bord des rivières que dans les montagnes. Elle se tient dans les endroits sablonneux, où des collines alternent avec les vallons, et partout couverts de mimosées. Elle est abondante dans les steppes; cependant, là encore elle préfère les lieux buissonneux aux grandes prairies. Dans celles du Kordofahn, on rencontre des troupeaux de 40 à 50 têtes, qui parcourent, mais peut-être seulement une partie de l'année, des étendues considérables. A leurs places favorites, on ne voit

jamais que de petites sociétés de deux, de trois à huit individus; souvent même on y rencontre des gazelles isolées.

Les petites familles sont d'ordinaire composées d'un mâle, d'une femelle, et de leur petit, qui reste avec eux jusqu'à la saison du rut prochain. On rencontre aussi des troupes formées exclusivement de mâles, chassés par des rivaux plus forts. Ils demeurent fidèlement ensemble jusqu'à la saison du rut. Tout voyageur, qui traverse le désert peut être certain de voir avant peu une gazelle. Pendant la grande chaleur seulement, de midi à quatre heures, l'animal rumine tranquillement à l'ombre d'un mimosa; le reste du temps, il est continuellement en mouvement. Il est cependant moins facile de l'apercevoir qu'on ne le croit; la conformité de couleur qui existe entre sa robe et le sol lui permet d'échapper aux regards. Il disparaît à la faible vue d'un Européen à 1 kilomètre de distance: l'œil perçant de l'Arabe le distingue parfois à 8 kilomètres. D'ordinaire, le troupeau se tient auprès d'un buisson de mimosées, dont les cimes étendues en forme de parasol le protègent contre les rayons du soleil. La sentinelle est en train de paître; les autres sont couchées et ruminent. La première seule est visible; les autres ressemblent à des amas de pierres, et l'œil exercé du chasseur s'y trompe souvent. Tout est-il tranquille, le troupeau erre un peu çà et là, sans abandonner le lieu qu'il occupe; mais, au moindre danger, il quitte la place. Il en est de même, si le vent change. Les gazelles se tiennent sous le vent, de préférence sur le versant d'une colline, de façon à dominer la plaine qui s'étend devant elles, et à être averties par le vent du danger qui pourrait leur venir du côté opposé. A la première alarme, elles gagnent le sommet de la colline, et examinent attentivement la contrée pour voir quels sont les points qui leur offriront le meilleur abri.

On ne peut nier que la gazelle ne soit admirablement douée sous tous les rapports. Aucun autre antilopidé n'est plus actif qu'elle; elle est vive, toujours gracieuse. Sa course est facile. Un troupeau en fuite est un spectacle charmant; même quand le danger les menace, les gazelles semblent encore se jouer. Elles font des bonds de 1 mètre et demi à 2 mètres de haut, et franchissent, comme pour s'amuser, des buissons, des fragments de roches. Tous leurs sens, l'ouïe, la vue et l'odorat, sont très-développés. La gazelle dorcas est prudente, rusée même; elle

a une mémoire excellente et sait mettre l'expérience à profit.

Ses mœurs sont charmantes. Elle est inoffensive et craintive, mais a cependant plus de courage qu'on ne le croit. Dans le sein du troupeau, les luttes sont fréquentes; les mâles surtout combattent en l'honneur de leurs compagnes vis-à-vis desquelles ils se montrent, par contre, toujours aimables et tendres. La gazelle vit en paix avec tous les autres animaux; on en rencontre souvent dans des troupeaux d'autres espèces d'antilopidés.

On ne peut dire que la gazelle dorcas soit timide; elle est plutôt prudente, et évite tout ce qui pourrait lui être dangereux. Dans le Kordofahn, je traversais une fois un canton peu peuplé, éloigné des routes ordinaires, recouvertes de hautes herbes: en un jour, j'y vis bien vingt troupeaux de gazelles dorcas, tous très-forts. Elles n'avaient probablement pas encore fait connaissance avec les armes à feu; me laissèrent approcher jusqu'à quarante pas, distance à laquelle peut atteindre la lance d'un habitant du Soudan, et se retirèrent ensuite sans faire grande attention à moi. Leur vue me captivait au point que je ne pensais plus à m'éloigner. Mais bientôt le chasseur reparut en moi. Je fis feu sur le plus beau mâle qui était à ma portée, et l'abattis. Les autres prirent la fuite pour s'arrêter de nouveau à une centaine de pas et prendre ensuite le petit trot; je pus m'en approcher à quatre-vingts pas et abattre encore deux mâles avant que le troupeau se décidât à s'éloigner.

Le temps du rut varie suivant les conditions climatériques. Dans le nord de l'Afrique, il a lieu au mois d'août, au mois d'octobre; sous les tropiques, de la fin d'octobre à la fin de décembre. Les mâles s'excitent au combat par leurs bêlements; ils se précipitent l'un sur l'autre et avec tant d'énergie qu'ils se brisent fréquemment les cornes; j'en ai souvent chassé, qui avaient une corne cassée à la racine. Les femelles ne font entendre qu'un doux gémissement. Le mâle le plus fort est le préféré; lorsqu'il a écarté tous ses rivaux, la femelle s'approche de lui, et reçoit ses caresses avec plaisir. Le mâle la suit pas à pas, la flaire, frotte sa tête contre son cou, lui lèche la face, cherche à lui témoigner son amour de toutes les façons.

Dans le Nord, la femelle met bas à la fin de février ou au commencement de mars; dans le Sud, de mars à mai; elle n'a qu'un petit par portée, et la durée de la gestation est de cinq à

six mois. La plupart des gazelles femelles que je tuai en mars et au commencement d'avril étaient pleines, et plusieurs avaient un fœtus déjà très-développé. Le petit est très-faible pendant les premiers jours de sa vie, et beaucoup sont pris par les Arabes et les Abyssins. Plus il est faible, plus sa mère a soin de lui. Elle chasse à coups de pied le renard qui s'avance méchamment, et le mâle vient à son aide. Néanmoins, les jeunes gazelles, avant de pouvoir courir aussi rapidement que leurs parents, sont exposées à bien des dangers. La moitié, sans exagération, devient la proie des nombreux carnassiers de cette région. Il est vrai que sans ces carnassiers, chargés de maintenir l'équilibre dans le règne animal, les gazelles se multiplieraient tellement, qu'elles détruiraient complètement toute végétation.

Chasse. — C'est avec passion, l'on peut dire, que l'on fait la chasse à la gazelle dorcas. Tous les peuples qui habitent les pays où cet animal se rencontre, rivalisent d'ardeur dans sa poursuite. Le noble persan, le dignitaire turc, la chassent avec autant de plaisir que le chef Bédouin ou l'habitant du Soudan. Dans le Nord, on tue la gazelle à coups de fusil ; en Perse, ou au cœur du désert, on met à sa poursuite le faucon à l'aile rapide, ou le lévrier qui l'égale en élégance et en vitesse. J'ai vu souvent en Égypte les grands personnages partir pour la chasse, le faucon sur le poing, mais jamais je n'ai eu l'occasion d'assister à leur chasse. Haselquist, qui la pratiqua en Palestine, avec quelques Arabes, a décrit cette chasse. Un chasseur, le faucon au poing, alla à la recherche des gazelles et lâcha l'oiseau dès qu'il en vit une. Le faucon s'éleva dans les airs, et aussitôt qu'il aperçut sa proie, fondit dessus comme une flèche, décrivit quelques cercles autour de sa tête, puis lui enfonça ses serres, l'une dans la joue, l'autre dans la gorge. La gazelle fit un bond de plus de 5 mètres, et se débarrassa de son ennemi. Mais celui-ci continua à la poursuivre, et lui enfonça enfin ses serres dans le cou, la maintint, l'étourdit jusqu'à ce que le chasseur eût le temps d'arriver et de couper la gorge au gibier. Le faucon en reçut le sang, comme droit de prise. Cette chasse fait que les Bédouins tiennent le faucon en aussi haute estime que le lévrier ; les chefs donnent pour un beau faucon deux ou trois chameaux.

La chasse des Arabes de l'Afrique occidentale est encore plus émouvante ; nous y reviendrons au sujet du mendes.

Dans certaines parties du nord de l'Afrique, les

chasseurs poursuivent les gazelles à cheval et cherchent à les atteindre. Ce n'est pas chose aisée ; quelque légers que soient les coursiers du désert, il leur est difficile cependant, en portant un cavalier sur le dos, de joindre ces animaux si rapides. Toutefois, après une longue course, et à l'aide de plusieurs relais, les chasseurs parviennent à l'atteindre, et, à ce moment, la gazelle est perdue. Ils lui lancent avec adresse de forts bâtons entre les jambes, et les lui cassent. On n'a pas grand-peine alors à s'emparer de la malheureuse blessée.

Je n'ai chassé la gazelle qu'à la carabine, et plus d'une fois j'en ai tué six par jour. La chasse toute simple est le meilleur moyen ; j'en ai acquis la preuve dans ma dernière excursion au nord de l'Abyssinie. Avant l'arrivée du duc de Cobourg, je parcourais le pays en compagnie de mon ami, le baron von Arkel d'Ablaing ; j'ai eu souvent occasion de chasser des gazelles, sans pour cela quitter ma route. Quand nous en voyions une bande, nous continuions notre chemin, en ralentissant seulement le pas ; un de nous sautait en bas de la selle derrière un buisson, abandonnait sa monture à son domestique, et s'avancait prudemment, en rampant, et contre le vent, du côté de notre gibier. L'autre continuait sa route, car nous avions remarqué que les gazelles se défient moins des cavaliers que des piétons, et qu'elles s'enfuient dès qu'une caravane fait halte. D'ordinaire, la sentinelle restait les yeux braqués sur les passants, négligeant de surveiller les alentours. Le chasseur profitait de ce temps pour approcher le plus possible, et à cent ou cent cinquante pas, il faisait feu de derrière un buisson. Le troupeau s'enfuyait à toute vitesse, gagnait la colline la plus voisine et ne s'arrêtait qu'au sommet ; là, les gazelles tenaient pied comme pour s'assurer de ce qui se passait, et plus d'une fois il nous est arrivé de pouvoir arriver jusqu'auprès de leurs sentinelles.

Ces animaux donnent quelquefois des preuves touchantes de leur attachement les uns pour les autres. Deux fois, en quelques jours, j'ai fait coup double sur des gazelles. L'une d'elles tombait au premier coup ; sa compagne restait auprès d'elle, comme paralysée par la terreur ; c'est tout au plus si elle faisait entendre de temps à autre un bêlement d'anxiété, et courait ensuite autour du cadavre de sa compagne. J'avais le temps de recharger, et de lui envoyer aussi une balle mortelle. Une première fois, je tuai un mâle et une femelle ; l'autre fois, je tuai deux mâles, mais ils ne montraient pas moins d'atta-

chement l'un pour l'autre que les deux premières.

Dans certaines localités, toutes les collines se couvraient de gazelles, qui, effrayées par la détonation, gagnaient leurs postes d'observation pour examiner la contrée. Ces endroits arides prennent alors un attrait tout nouveau. Les silhouettes élégantes des gazelles se dessinent sur le bleu foncé du ciel, et, à une grande distance, on peut distinguer toutes leurs formes.

Souvent les gazelles se réfugiaient derrière une de ces collines de sable si communes dans le Sahara, et y demeuraient immobiles dès qu'elles avaient perdu le chasseur de vue. Dans les commencements, j'y fus pris quelquefois. Je gravissais la colline avec prudence, je cherchais à apercevoir mon gibier dans le lointain, et il était tout au-dessous de moi. La chute d'une pierre, un léger bruit les effrayait, et elles prenaient la fuite avec précipitation.

Jamais je ne vis de gazelles poursuivies par des hommes fuir de toutes leurs jambes; cela ne leur arrive que quand un chien est derrière elles. Je n'essaierai pas de décrire ce spectacle; les termes me font défaut. La gazelle ne court plus, elle vole, et ce n'est même pas dire assez.

Dans le Kordofahn, et dans les autres pays de l'intérieur de l'Afrique, où les armes à feu ne sont pas d'un usage universel et ne se rencontrent guère qu'entre les mains des blancs, on prend surtout la gazelle dans des pièges. On se sert à cet effet de ce qu'on nomme des *assiettes*, que l'on place sur le chemin habituel des gazelles, et à chacune desquelles on dispose un nœud coulant, auquel est attaché un gros bâton. L'assiette est formée d'un cercle percé de plusieurs trous, dans lesquels sont engagés de petits bâtons. Ceux-ci convergent vers le centre du cercle; ils sont légèrement inclinés en bas, et pointus à leur extrémité libre. Chaque assiette est placée au-dessus d'une petite fosse, creusée dans le sable, et entourée d'un rebord en écorce pour qu'elle ne se remplisse pas de sable. La gazelle, qui va tranquillement son chemin, marche sur l'assiette; son sabot glisse sur les bâtons, passe au milieu, s'enfonce dans la fosse; la couronne de petits bâtons dans laquelle la jambe est engagée la chatouille et la gêne; elle cherche, en se secouant, à s'en débarrasser et serre ainsi le nœud coulant, dont elle serait sans cela sortie sans danger. Effrayée, elle cherche à fuir, mais le bâton qu'elle traîne après elle augmente son effroi; elle court à toute vitesse, cette course

effrénée double et triple la force d'impulsion du bâton, qui finit par lui casser une jambe. La malheureuse ne tarde pas alors à tomber au pouvoir de l'homme. Le chasseur, en examinant ses pièges, voit bientôt s'il a été heureux; il met ses lévriers sur la piste, ou la suit lui-même, car le bâton a laissé des traces manifestes de son passage. On prend ainsi beaucoup de gazelles; mais on en capture plus encore avec les lévriers du désert, qui en atteignent quelquefois trente ou quarante dans un seul jour.

Je n'entrerai pas dans le détail des autres manières de chasser la gazelle; elles varient chez chaque peuplade.

L'homme excepté, la gazelle a peu d'ennemis, le guépard et les chiens du désert et des steppes sont ceux qu'elle a le plus à redouter.

Captivité. — Les jeunes gazelles dorcas s'appriivoisent rapidement, et supportent parfaitement la captivité. Dans toutes les maisons européennes des villes du nord et de l'est de l'Afrique on voit des gazelles apprivoisées, dont plusieurs sont devenues de véritables animaux domestiques. Elles suivent leur maître comme un chien, entrent dans les appartements, rôdent autour de la table pour demander à manger, font des échappées dans les champs ou le désert, mais rentrent à la maison quand le soir approche ou qu'elles entendent la voix de leur maître.

Dans nos climats, on peut conserver plusieurs années une gazelle en liberté, si on la soigne convenablement. Il faut surtout la garantir des rigueurs de la température. Elle a besoin d'une chaude écurie en hiver, d'un grand espace pour passer l'été. Un troupeau de gazelles est le plus bel ornement qu'on puisse imaginer pour un parc. A côté d'elles, le chevreuil lui-même est un animal lourd et disgracieux. Les gazelles apprivoisées se montrent douces et confiantes vis-à-vis des étrangers; les mâles seuls font quelquefois usage de leurs cornes, mais c'est plutôt pour jouer que par méchanceté.

On les nourrit de pain, de foin, d'orge, en été de trèfle et de fourrages verts. Elles se trouvent très-bien d'une eau mélangée de son, comme on en donne aux chèvres. Elles ne boivent qu'un peu; un verre ordinaire d'eau par jour leur suffit. Elles aiment, au contraire, beaucoup le sel.

Partout où on les traite bien, on peut les faire se reproduire, mais plus facilement, il est vrai, dans le sud que dans le nord. Au Caire, une gazelle a mis bas cinq années de suite, et a toujours parfaitement élevé son petit; dans nos jardins zoologiques, un pareil fait n'est pas rare.

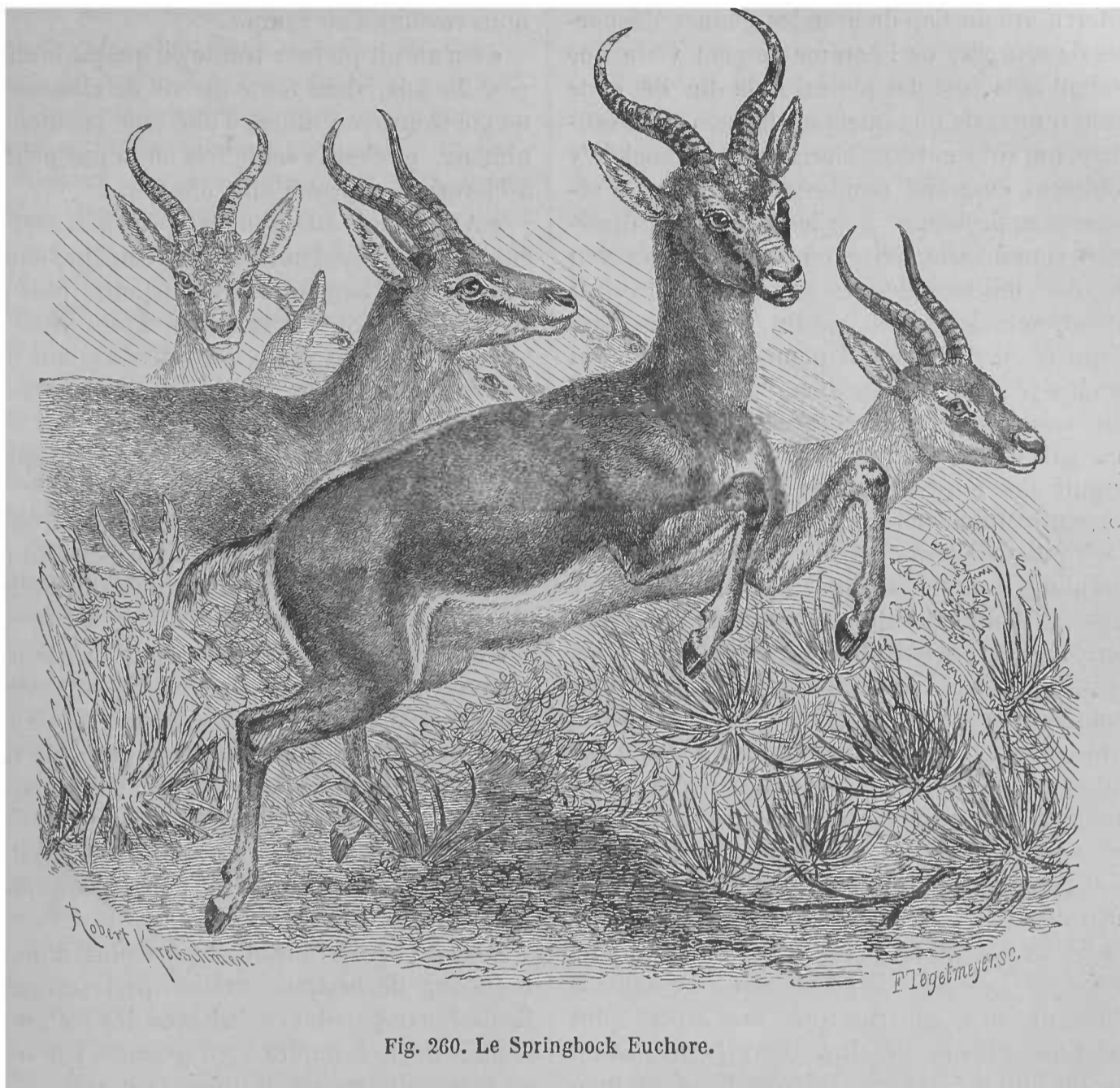


Fig. 260. Le Springbuck Euchore.

LES SPRINGBOCKS — ANTIDORCAS.

Die Springböcke, The Springboks.

Caractères. — Les springbucks, que l'on nomme aussi *antilopes sauteurs*, ont tous les caractères des gazelles; mais ils s'en distinguent par l'absence d'une touffe de poils au niveau du carpe.

LE SPRINGBOCK EUCHORE—ANTIDORCAS EUCHORE.

Der Springbuck, Prunkbuck, Zugbuck ou Treckbuck, The Springbok.

L'espèce la plus connue de ce genre est la *chèvre sautante* de Buffon; la *gazelle à bourse*, le *prounk* ou *springbuck* des colons du Cap.

Caractères. — Le springbuck (*fig. 260*) a environ 80 cent. de haut, près de 1^m,50 de long; ses cornes sont en forme de lyre, nouées, marquées de vingt ou quarante anneaux; ses oreilles

BREHM.

sont longues et pointues; ses yeux grands, d'un brun foncé, à cils longs et noirs; son pelage est fin. Il a le dos d'un brun cannelle vif, la tête blanche, avec une raie d'un brun foncé, descendant des cornes à l'angle de la bouche; le ventre et les fesses blancs; la queue mince, grise à sa face inférieure, blanche à sa face supérieure, et d'un gris noir au bout; une bande blanche va le long du dos, et se montre surtout lorsque l'animal se meut rapidement; la peau paraît former là un pli qui s'ouvre et se ferme à mesure que l'antilope court. Cette bande paraît donc plus ou moins large, et change l'aspect de l'animal.

Distribution géographique. — Cette espèce paraît propre à l'Afrique australe.

Mœurs, habitudes et régime. — Tous les voyageurs qui ont parcouru le sud de l'Afrique, sont unanimes à s'extasier sur le grand nombre de springbucks qu'on y rencontre.

Steckenstraeffe nous apprend qu'il y a au nord du territoire du Cap de grandes plaines dépourvues de sources, où l'homme ne peut vivre que pendant la saison des pluies. A la fin de cette saison il ne reste que quelques flaques d'eau saumâtre, qui suffisent au gibier. Les springbocks s'y réunissent en grand nombre. Mais quand la sécheresse se prolonge, que les flaques se dessèchent, comme cela arrive tous les quatre ou cinq ans, des millions de ces animaux se dirigent au sud, vers le Cap, mangeant, détruisant tout ce qui est vert. Lorsqu'il pleut de nouveau, et que les plaines brûlées se couvrent d'une nouvelle végétation, les springbocks y retournent. C'est par milliers qu'ils se réunissent pour accomplir ces émigrations, et leurs bandes s'accroissent comme celles des sauterelles.

« Tout voyageur, dit le capitaine Gordon Cumming, qui, comme moi, a pu voir le nombre immense d'antilopes qui se réunissent pour émigrer, et qui raconte fidèlement ce qu'il a vu, a à craindre d'exciter l'incrédulité. Ces bandes sont quelque chose de tellement extraordinaire, qu'on a dû les comparer, et avec raison, à celles des sauterelles. Comme celles-ci, elles mangent en quelques heures tous les végétaux qu'elles trouvent sur leur passage, et détruisent complètement, en une nuit, toutes les plantations d'un cultivateur

« Le 28 décembre, j'eus le plaisir de voir un de ces passages pour la première fois. Jamais le gibier ne m'a apparu sous un aspect plus grandiose, plus formidable. Deux heures avant le point du jour, j'avais été réveillé dans mon chariot, et j'entendais à environ deux cents pas la voix des antilopes. Je crus qu'un troupeau paissait près de mon camp; mais quand le jour fut venu, je vis toute la plaine littéralement couverte de ces animaux. Ils avançaient lentement. Ils débouchaient à l'ouest, entre deux collines, comme un fleuve, et disparaissaient à environ un mille au nord-est, derrière une hauteur.

« Je restai deux heures à l'avant de ma voiture, extasié devant ce magnifique spectacle, et j'eus même quelque peine à me convaincre de sa réalité, à le prendre pour autre chose que le produit de l'imagination exaltée du chasseur.

« Durant tout ce temps, les masses passaient sans fin entre les collines. Enfin je sellai mon cheval, je pris ma carabine, et, suivi de mes compagnons, j'entrai dans le troupeau et fis feu. On abattit quatorze pièces. « Halte! c'est assez! » commandai-je; nous retournâmes pour mettre notre gibier à l'abri des vautours; et après l'avoir

déposé dans un buisson et recouvert de branches, nous revînmes au camp.

« On aurait pu tuer trente ou quarante antilopes. Jamais, dans toute ma vie de chasseur, je ne me trouvai au milieu d'une telle réunion d'animaux, et c'est la seule fois où je pus pénétrer à cheval au centre d'un troupeau.

« Après avoir attelé, nous arrivâmes avec nos chars pour charger notre gibier. Quelque énorme que fût cette bande, j'en vis une autre plus considérable encore le même soir. Après avoir traversé les collines entre lesquelles avaient passé les antilopes, toute la plaine et les versants même des collines m'apparurent couverts d'une seule masse de ces animaux. Aussi loin que la vue s'étendait, on ne voyait qu'eux.

« Ce serait un travail inutile de chercher à estimer leur nombre, je crois cependant pouvoir dire que plusieurs centaines de mille étaient ainsi sous mes yeux. »

Nous prendrions certes cette relation du fameux chasseur africain pour un conte de chasseur, si tous les voyageurs ne venaient en confirmer la réalité. Le Vaillant parle de troupeaux de 10 à 50,000 individus, suivis par des lions, des léopards, des lynx et des hyènes, et Édouard Kretschmar a vu des bandes qu'il estime à plusieurs millions de têtes. J'emprunte à Lenz ce qu'il rapporte à ce sujet.

La sécheresse durait depuis plus d'un an; beaucoup de bestiaux avaient péri; un matin, Kretschmar partit à cheval avec des colons hollandais pour se rendre à un passage par lequel on supposait que les antilopes entreraient dans le pays. Bientôt parurent les avant-gardes; deux ou trois individus, puis dix ou vingt, puis deux cents et quatre cents, et finalement le passage fut rempli de ces animaux, qui soulevaient des nuages de poussière, et au-dessus desquels planaient les vautours. Les chiens furent lâchés et disparurent dans la foule, les coups de feu retentirent; en peu de temps plus de deux cents étaient tués. On les enleva rapidement. Un nouveau troupeau de 25,000 têtes se présentait. Un des chasseurs fut entraîné au milieu de la bande, renversé et foulé aux pieds; on le retrouva sans connaissance, et couvert de terre; il reprit peu à peu ses sens, heureusement pour lui, il avait eu la face tournée du côté du sol. On tua une centaine d'antilopes de cette seconde bande; on leur coupa à tous la tête; leurs corps furent chargés sur les chevaux et les chariots et portés à la maison. Pendant ce temps, d'autres bandes avaient traversé d'autres

passages, et l'on pouvait voir des milliers de ces antilopes paître dans une plaine de près de 50 kilom. d'étendue. On vint nous avertir qu'au passage du Karre, à peu de distance du krahl, plusieurs centaines étaient tombés du haut des rochers, et étaient faciles à prendre. On s'y dirigea, et on en chargea environ deux cents sur les chariots. Dans la maison, tout le monde était occupé à couper la viande en lanières, et à l'étendre partout, au dedans et au dehors, sur des bâtons, des planches, des bois de lit, sur tout ce que l'on pouvait trouver; des millions de mouches nous entouraient. Les gigots furent salés; les peaux furent étendues à terre et maintenues au moyen de piquets; séchées, elles sont excellentes pour recouvrir les planchers. La viande a bon goût; on la mange beaucoup sèche.

Le chemin que suivent les springbocks n'est pas toujours le même. Les émigrants retournent généralement par une route différente de celle qu'ils ont suivie. Ils décrivent ainsi une ellipse très-allongée, ou un quadrilatère, dont le diamètre est de plusieurs milliers de kilomètres. Ils emploient à le faire de six mois à un an.

La cohésion de ces légions de springbocks est remarquable. Wood raconte qu'un troupeau de moutons, en ayant rencontré une, fut entraîné par elle, forcé de la suivre partout, sans que le berger pût le délivrer. Le lion même, qui les poursuit avec acharnement, en est parfois fait prisonnier. Quelque terreur qu'il inspire à ces pauvres ruminants sans défense, ceux qui sont près de lui ne peuvent résister à la pression de leurs compagnons, qui ignorent la présence du carnassier, et de son côté, le lion doit bon gré, mal gré, marcher avec la masse, car, il ne peut se frayer un passage à travers. Cela paraît extraordinaire, mais n'est cependant pas invraisemblable.

Les trainards ne peuvent échapper aux ennemis affamés qui suivent ces bandes en nombre considérable; mais tous, lions, léopards, hyènes, chacals, vautours, n'ont pas à faire trop d'efforts; chaque jour, il succombe tant de springbocks à la faim, à la fatigue, qu'ils peuvent se rassasier facilement.

Dans le troupeau il y a une oscillation continue. Ceux qui sont aux premiers rangs, trouvent naturellement plus à manger que ceux des derniers rangs; ils se nourrissent facilement, deviennent à la fois gros, gras et paresseux. Mais leur bon temps est fini; les affamés s'avancent de plus en plus, dépassent ceux qui se sont engraisés, et qui finissent par passer à la

queue de la bande. Quelques jours de diète les aiguillonnant à nouveau, ils cherchent à s'avancer et à reprendre leur ancienne place.

Le springbock ou bouc sauteur, chèvre sauteuse, est bien nommé. Il peut faire des bonds extraordinaires, surtout quand il est poursuivi par des chiens. Quand tout le troupeau s'enfuit, que chaque individu fait des bonds verticaux, se soulève dans les airs, les pattes recourbées, et faisant flotter ses longs poils d'un blanc de neige, on assiste à un spectacle vraiment féérique. Les springbocks font facilement des sauts de 2 à 4 mètres de haut, de 4 à 5 mètres d'étendue. Ils paraissent s'arrêter quelque temps dans l'air, tombent sur leurs quatre pattes, frappant le sol et s'élançant de nouveau. Ils n'avancent ainsi que de quelques pas; puis ils partent au trot, le cou baissé, la tête contre terre. Aperçoivent-ils un ennemi, ils font halte, se retournent, l'examinent. Arrivent-ils à un chemin où des hommes ont passé quelque temps auparavant, ils le franchissent d'un bond; rien n'est plus beau que de voir à ce moment un troupeau de plusieurs milliers d'individus; chacun saute à son tour, tant ils ont de méfiance même à l'égard du sol qu'a foulé leur ennemi. C'est aussi de la sorte qu'ils franchissent la piste du lion ou de tout autre animal dont ils ont une peur instinctive.

Le passage d'un de ces troupeaux est pour les Cafres Baccalaharis la promesse d'une longue série de jours gras; aussi, avant la saison des pluies, mettent-ils le feu aux steppes pour que partout où l'incendie aura passé il se développe un tapis de verdure plus frais, plus abondants, plus savoureux, que les antilopes rechercheront. Rarement on voit ces animaux dans les hautes herbes sèches, qui recouvrent une grande partie de leur patrie. Ils préfèrent les plantes délicates et viennent principalement dans les endroits que couvre l'herbe nouvelle.

On ne sait absolument rien de précis touchant la reproduction de ces singuliers animaux.

Captivité. — Les springbocks pris jeunes s'appriivoisent très-rapidement. Buffon parle d'un individu qui prenait le pain de la main de son maître. Ceux que je vis étaient prudents et méfiants avec les étrangers, mais gais, enclins à jouer avec les personnes qu'ils connaissaient. On ne peut pas toujours en mettre plusieurs dans un même enclos; les mâles sont querelleurs, et tourmentent même les femelles. Mais des springbocks captifs sont des êtres charmants. Leur pelage mou, soyeux, à vives cou-



Fig. 261. L'Éléotrague des roseaux.

leurs, leur forme élégante, leurs mouvements gracieux, captivent chacun, lors même que dans leur étroit enclos ces animaux ne peuvent déployer tous leurs avantages.

Les springbocks sont malheureusement rares chez nous. La moitié de ceux qu'on embarque au Cap succombe aux fatigues du voyage; les autres ne résistent pas aux rigueurs du climat, et surtout au défaut d'espace. La plupart de ceux qui meurent dans les jardins zoologiques périssent par leur faute. Sans cause connue, ils s'élancent contre les palissades, se cassent les jambes, se blessent de diverses manières, se tuent quelquefois sur le coup.

LES ÉLÉOTRAGUES — *ELEOTRAGUS*.

Die Riedbock, The Rietboks.

Caractères. — Les éléotragues, aussi nommés *antilopes des marais*, ressemblent encore aux gazelles. Ce sont des animaux de taille moyenne, à dos droit, à queue assez longue; le mâle seul porte des cornes arrondies, annelées à leur base, et à pointe inclinée en avant; la femelle a quatre mamelons. La plupart n'ont ni fossettes la-

crymales, ni touffes de poils au tarse et au carpe.

Ce genre contient environ une douzaine d'espèces; la suivante est la plus connue.

L'ÉLÉOTRAGUE DES ROSEAUX — *ELEOTRAGUS ARUNDINACEUS*

Der Riedbock, The Rietbok.

Caractères. — Ce charmant animal (*fig. 261*) a plus de 1^m,65 de long, y compris la queue; il a 90 cent. de hauteur au garrot et 1 mètre au sacrum; les cornes ont 33 cent. de long, et 3 cent. d'épaisseur à la base. En somme, l'éléotrague des roseaux ressemble au chevreuil, mais il est un peu plus élancé. Il a le corps légèrement allongé, l'arrière-train un peu plus fort que l'avant-train, le cou long, mince, comprimé latéralement, recourbé comme celui du cerf, la tête relativement grande, amincie en avant, le front large, le dos du nez droit, le museau obtus; les oreilles longues, minces, pointues, fermées à la base, fortement poilues sur les deux faces; les yeux grands et vifs; les sabots de grandeur moyenne, un peu recourbés, les pinces plates et placées en travers; la queue touffue et atteignant le genou.

Les cornes sont robustes, assez éloignées l'une

de l'autre; elles se dirigent en haut et en arrière se recourbent légèrement en avant et s'écartent un peu, puis leurs pointes sont de nouveau convergentes. Leur moitié inférieure est parcourue par des sillons longitudinaux, profonds et réguliers; leur moitié supérieure est lisse; la racine porte de 10 à 12 plis. Les poils courts et épais ne sont pas aussi lisses que chez les autres antilopidés; le bas-ventre, la face postérieure du bras, la partie antérieure du cou en sont peu couverts; à la tempe, au-dessous des oreilles, est une place ronde et nue. Le dos et les flancs sont d'un roux brun ou d'un roux gris; le ventre et la face interne des pattes de devant sont blancs; la face externe des pattes est jaunâtre, la tête, le cou, la face externe des oreilles sont fauves; un cercle blanchâtre entoure les yeux; les jambes de derrière sont d'un gris roux; celles de devant portent une raie d'un brun foncé, mal délimitée; la queue est brun fauve à sa face supérieure; les sabots et les pinces sont noirs.

On rencontre quelques variétés dont la couleur tire tantôt sur le gris jaune, tantôt sur le roux.

La femelle se distingue du mâle par une taille plus faible et par l'absence de cornes.

Distribution géographique. — L'éléotrague des roseaux habite les marais, les lieux couverts de roseaux du sud de l'Afrique. Il est commun au cap de Bonne-Espérance, dans le pays des Namaquois et dans la Cafrerie.

Mœurs, habitudes et régime. — Cette espèce a besoin d'eau, et se nourrit exclusivement de plantes marécageuses.

Le capitaine Drayson nous fera connaître ses mœurs. « Comme son nom l'indique déjà, on ne trouve ce charmant animal que dans les plaines couvertes de joncs et de roseaux. Il n'est guère de mammifères plus faciles à chasser. Il se tient caché dans les roseaux jusqu'à ce qu'on soit tout près de lui. Si on l'effraye, il ne fuit qu'à une courte distance, s'arrête, et regarde son ennemi. Il fait entendre une sorte d'éternuement, probablement un cri d'appel, mais en même temps un avertissement pour le chasseur.

« Il aime beaucoup le blé en herbe; aussi est-il détesté des Cafres, qui cherchent à le détruire par tous les moyens, et qui regardent leur chasse comme heureuse, lorsqu'ils ont tué un éléotrague des roseaux. Je me suis gagné les bonnes grâces de plus d'un village en tirant quelques *umsekes* (ainsi appellent-ils l'espèce), qui depuis quelque temps dévastaient les plantations.

« Cet antilopidé a la vie très-dure. Il continue souvent à fuir, quoiqu'il ait le corps percé d'une balle, et il échappe au chasseur, mais sans avantage pour lui; car dans l'endroit écarté de la forêt où il a cherché un refuge qui l'a mis à l'abri des atteintes de l'homme, il trouve d'autres ennemis, les hyènes surtout, qui suivent sa piste sanglante, pénètrent de nuit dans sa retraite et le dévorent. »

On ne connaît pas son mode de reproduction. On ne sait pas non plus comment il se comporte en captivité. Il y a environ quatre-vingts ans que l'on connaît cet animal; on a envoyé un grand nombre de ses peaux en Europe, mais jamais on n'y a encore vu un individu vivant.

LES CÉPHALOPHES — *CEPHALOPHUS*.

Die Zwergantilopen ou Schopfantilopen, The Duykerboks.

L'auteur d'un ouvrage populaire n'est, dans l'histoire d'aucune famille, plus obligé de se borner que dans celle des antilopidés. Chaque espèce présente des particularités curieuses, et cependant il nous faut en passer beaucoup sous silence, pour ne nous occuper que de celles qui nous offrent le plus d'intérêt. Parmi celles-ci figurent les espèces dont on a formé le genre céphalophe ou *antilopes nains*, ainsi nommés à cause de leur petite taille.

Caractères. — Ce genre est caractérisé par des cornes petites, minces, droites, implantées sur le haut du front, très-légèrement recourbées en avant, avec quelques anneaux à leur racine. Les espèces qui le composent ont encore un museau large, une tête arrondie, des glandes unguéales, des poches aux flancs, la queue courte et épaisse.

On a récemment proposé d'établir dans ce genre deux groupes: l'un pour les espèces qui ont entre les cornes une touffe de poils dirigée en arrière, et l'autre pour celles qui n'en ont pas ou chez lesquelles ce caractère est peu prononcé.

Distribution géographique. — Ces petits antilopidés habitent le sud et l'est de l'Afrique, le Cap et l'Habesch.

Mœurs, habitudes et régime. — On ne les trouve que dans les champs couverts de buissons; ils n'ont pas besoin d'une grande forêt; quelques broussailles leur suffisent.

Moins agiles que les autres antilopidés, ils ont recours à la ruse, comme les chevrotains, pour échapper à leurs ennemis.

LE CÉPHALOPHE RASEUR. — CEPHALOPHUS MERGENS.

Der Ducker, The Duykerbok ou Impoon.

Caractères. — Le céphalophe raseur, *Ducker* de Lichtenstein, ou *antilope plongeant* de quelques auteurs (*fig. 262*), est une espèce des plus grandes et des mieux connues du genre. Il a 3^m,15 de longueur; 66 cent. de hauteur au garrot; la longueur de la queue est de 20 cent. Les cornes sont coniques, marquées de 4 à 6 anneaux peu profonds; elles ont près de 10 cent. de long, et sont moins hautes que les oreilles; elles disparaissent presque au milieu des poils de la huppe. A la place de la fossette lacrymale, il n'y a qu'une traînée nue, flexueuse. Les jambes sont élancées, les sabots et les pinces petits, la queue est courte et touffue. La couleur de la robe varie beaucoup; le dos est gris-olive; le mâle est souvent d'un brun jaune foncé, avec des taches noires le long de l'échine et sur les cuisses. Les pieds sont d'un brun foncé en avant, blancs en arrière.

Mœurs, habitudes et régime. — « De tous les antilopidés qui habitent la lisière des forêts, dit le capitaine Drayson, le raseur est un des plus communs, quoiqu'on ne le rencontre jamais qu'isolé. A l'approche de l'homme ou d'un autre ennemi, il n'abandonne pas son gîte; il y demeure immobile comme une statue et jusqu'à ce qu'il croie avoir été aperçu; alors il s'élance, fait quelques crochets, franchit les buissons, s'y glisse, rase le sol, et, quand il pense avoir échappé aux regards, il rampe silencieusement dans les hautes herbes ou entre les buissons. On croirait qu'il a complètement disparu, ou qu'il s'est tapi à quelque endroit: ce n'est point là son cas; il continue à avancer sous les feuilles, jusqu'à ce qu'il ait une certaine avance; puis il fuit au plus vite. Le chasseur le plus habile, le chien le plus rusé y sont souvent trompés; mais si l'on a pu suivre ses allures, si l'on peut découvrir l'endroit où il s'est réfugié, il est facile alors de l'approcher en allant sous le vent. Il faut cependant bien tirer pour l'avoir; quelque petit qu'il soit, il supporte une forte charge de plomb. Il n'est pas trop possible de le tirer à balle; ses crochets rapides et irréguliers déroutent le tireur. Souvent, après avoir essuyé un coup de feu, il s'enfuit rapidement, comme s'il n'avait pas été atteint; mais bientôt il s'arrête subitement, ce qui fait reconnaître qu'il a été touché. J'ai vu des antilopes

blessés mortellement courir comme si de rien n'était.

« Un chien ordinaire peut atteindre le céphalophe raseur à la course. Bien des fois, un vieux chien d'arrêt dont je me servais m'en prenait et les maintenait jusqu'à mon arrivée.

Usages et produits. — « Au Cap, on fait des fouets avec la peau de cet animal; sa chair donne un potage excellent. D'ordinaire, la viande de tous les mammifères du sud de l'Afrique est sèche et dépourvue de goût, mais je puis recommander à tous les gourmets, comme étant un excellent mets, le foie des céphalophes. Les paysans hollandais piquent la chair du raseur avec du lard de l'élan ou de l'hippopotame et se préparent ainsi un rôti très-succulent. »

LE CÉPHALOPHE DE HEMPRICH — CEPHALOPHUS HEMPRICHII.

Der Zwergböckchen, Beni-Israel ou Atro.

Il existe de petits antilopidés charmants, qui sont les nains de la famille. Quatre espèces sont à mentionner: l'*antilope des buissons* et l'*antilope nain* des colons hollandais du Cap, le *Beni-Israel* des Arabes ou *atro*, comme on le nomme à Habsch, dans la langue amhari, et une quatrième espèce qui vit en Guinée.

Tous ces petits antilopidés ont entre eux de grands rapports de structure et de coloration. Leur huppe est plus ou moins développée et de couleur différente. Les caractères les plus importants qui les distinguent sont fournis par les cornes.

Caractères. — Le céphalophe de Hemprich, le *Beni-Israel* ou *atro* des Arabes, est un des ruminants les plus élégants qui existent. Le mâle a de petites cornes, pourvues de dix ou douze demi-anneaux occupant la moitié inférieure de la face externe, et à pointes recourbées en avant; elles sont moins longues que les oreilles et presque cachées par la huppe, qui est très-fournie. Le corps est assez ramassé, les jambes sont de longueur moyenne; la queue est réduite à un moignon à poils ras; le corps est recouvert de poils longs et assez fins. La robe est rousse comme celle du renard; les poils sont brun gris, limité par un liséré clair ou roux, et foncés à la pointe. Le dos est brun-roux; le dessus du museau et le front sont roux; les bras et les cuisses offrent souvent des taches; la partie inférieure et la face interne des membres sont blanches. Une large bande blanche se trouve au-dessus et au-dessous de l'œil; les oreilles ont un

bord noir ; les cornes, les sabots, les fossettes lacrymales sont noires.

Distribution géographique. — Les céphalophes de Hemprich se trouvent dans toute l'Abyssinie, depuis la côte jusqu'à une altitude de 2,000 à 2,300 mètres.

Mœurs, habitudes et régime. — Comme presque toutes les espèces de ce genre, ils habitent les buissons qui sont si abondants en Afrique. Des fourrés impraticables pour d'autres antilopidés leur fournissent d'excellentes retraites. Ils trouvent un passage entre les lianes les plus serrées, les épines les plus acérées.

Le beni-israël préfère les vallées aux montagnes ; il recherche surtout les forêts qui bordent les torrents, où les buissons d'euphorbes et de mimosas épineuses sont reliés les uns aux autres par un lacis serré de lianes. Il y trouve des feuilles en abondance, une retraite commode, inaccessible, et des fourrés se reliant sans interruption les uns aux autres sur une vaste étendue. Plus loin de l'eau, les buissons étant plus isolés lui offrent moins de sécurité. Là où poussent des herbes vertes et succulentes, on est sûr de rencontrer notre animal. Il vit avec sa femelle ; jamais en troupes ; au plus rencontre-t-on les parents avec leur petit, qui a encore besoin des soins maternels.

Au commencement, le chasseur a de la peine à apercevoir ce petit animal ; mais une fois qu'on connaît ses mœurs, ses habitudes, on est sûr de le trouver. La couleur de son pelage, en parfaite harmonie avec la teinte du milieu qu'il habite, contribue encore à le cacher. « Il faut un œil bien exercé, dit le capitaine Drayson, pour apercevoir un antilope nain ; sa robe se confond tellement avec la couleur du bois, qu'on ne le reconnaît qu'à l'agitation des branches. Il a disparu, avant que le chasseur se soit convaincu de la réalité de sa présence. En parcourant les fourrés avec des Cafres à l'œil perçant, plus d'une fois ils me dirent : « Voici un petit antilope, le voici, ici, ici ! » Je regardais, mais en vain, je voyais tout autre chose. »

Je fis la même expérience avec le beni-israël, mais l'œil du chasseur se fait. Quand on examine les buissons attentivement, qu'on fixe spécialement son attention sur les endroits sombres, dégarnis, on aperçoit à coup sûr l'élégant enfant de la forêt. C'est à ces places qu'il s'arrête lorsqu'il est effrayé. Ses sens très-développés, son odorat subtil lui permettent de percevoir l'approche de l'homme avant que celui-ci le découvre. Au moindre bruit, le mâle se lève, écoute,

va vers une place dégarnie, y reste immobile, regarde l'ennemi qui approche. La femelle le suit de près et le laisse veiller à la sûreté commune. Il est debout, la tête relevée, immobile ; ses oreilles seules s'agitent ; sa huppe se hérissé, il regarde, il écoute. Le danger semble-t-il approcher, il devient complètement immobile ; s'il avait levé le pied, il reste dans cette position ; ses oreilles ne bougent plus ; ses yeux sont fixes ; rien ne trahit la vie de cet animal. Croit-il que le péril est moins grand et s'éloigne, il se couche à terre, rampe lentement, silencieusement ; rentre dans le fourré, pour sortir du côté opposé ; s'élanche dans l'endroit le plus clair-semé ; décrit un arc de cercle autour de son ennemi, et retourne à sa cachette. Le plus souvent, il revient en arrière ; lorsqu'il est poussé, il va en avant, fait un crochet, revient à la forêt et s'y cache de nouveau. La femelle suit son mâle pas à pas et à peu de distance. Si le chasseur ne tire pas, si un chien ne se montre pas, le couple va au petit trot. Immédiatement avant de prendre la fuite, le mâle pousse un fortsoupir ; il en pousse six ou huit si on fait feu sur lui sans l'atteindre ou sans le tuer sur le coup. Rarement l'animal fuit bien loin. Après quelques bonds, le mâle s'arrête, regarde, fait quelques pas, regarde à nouveau, et ainsi tous les dix ou vingt pas. Le tire-t-on, qu'il soit atteint ou non, il parcourt à toute vitesse 3 ou 400 mètres. Il fait des bonds énormes, les pattes de devant fléchies contre le tronc, celles de derrière et la tête étendues. A ce moment, ses mouvements sont si rapides qu'il est difficile de reconnaître en lui un céphalophe ; son aspect est tellement modifié, qu'on l'a quelquefois pris pour un lièvre ; mais avec un peu d'expérience, on arrive à ne plus se tromper.

Chaque paire de céphalophes paraît ne pas s'éloigner de l'endroit qu'elle s'est une fois choisie, aussi longtemps du moins qu'elle n'en est pas chassée, ou qu'elle ne trouve pas aux environs une meilleure cachette.

Près de quelques lits de torrents, dans le Samhara d'Abyssinie, que je visitai quatre fois pendant mon court séjour, je trouvai toujours les beni-israël à la même place. Ceux que j'avais manqués, étaient dans le même buisson. Le mâle ou la femelle était-il tombé sous mes coups, le survivant désertait la place ; mais une nouvelle paire les remplaçait. Dans les lits des torrents, le chasseur peut facilement reconnaître l'endroit où il trouvera des beni-israël ; c'est ordinairement dans le buisson le plus épais, ayant environ une centaine de mètres carrés qu'ils se tien-

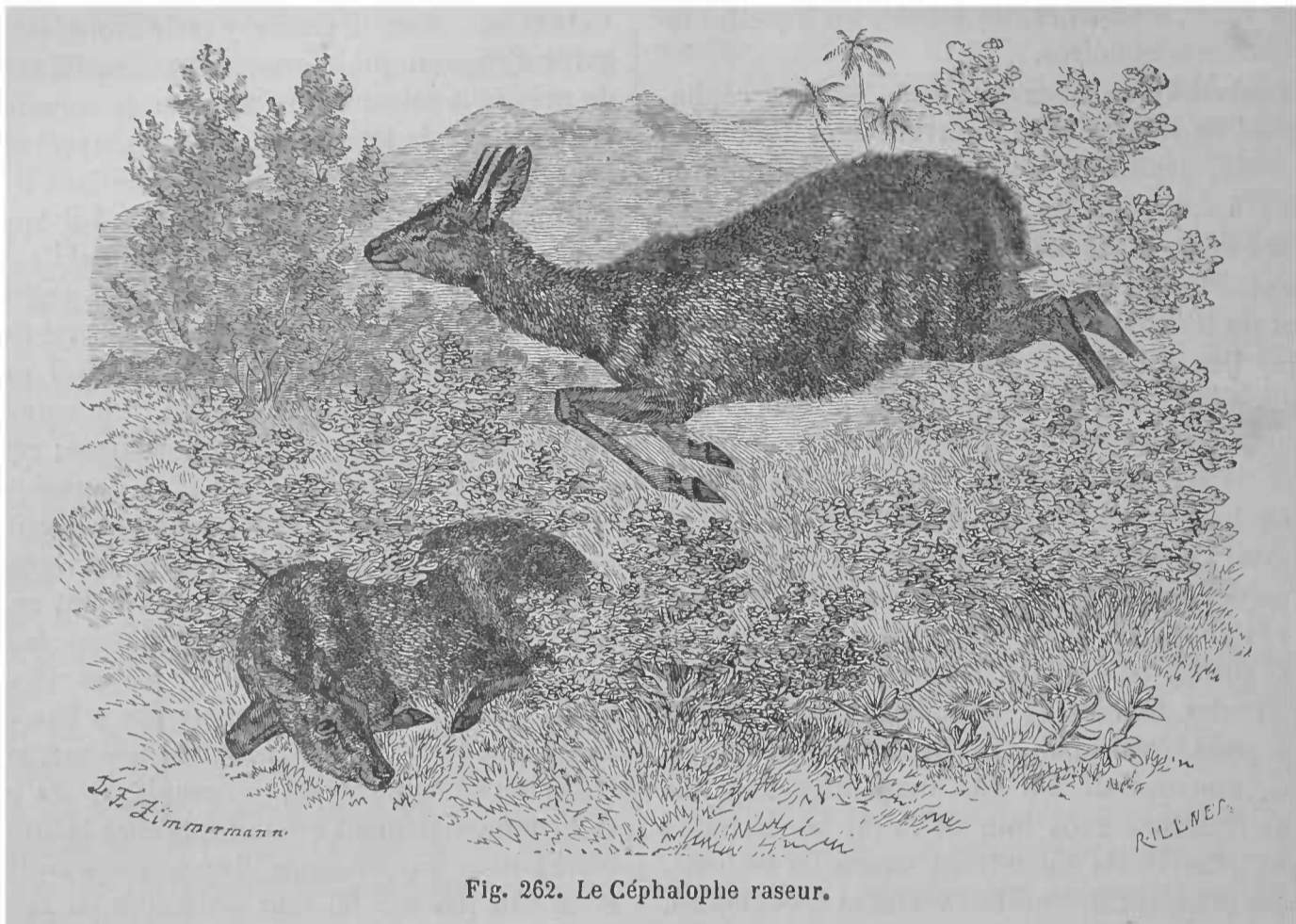


Fig. 262. Le Céphalophe raseur.

ment. A part cela, l'on ne rencontre plus les céphalophes que dans les vallées des montagnes, où croissent de hauts fourrés. Ce n'est que contraints qu'ils en gravissent les flancs. On les rencontre à une altitude assez élevée, mais jamais sur les versants, ni sur les cimes des montagnes.

Tous les céphalophes mangent les feuilles des buissons qu'ils habitent. Le beni-israël doit se nourrir principalement de mimosas; il en dévore les petites feuilles, les bourgeons, les jeunes pousses. Souvent même, au dire des chasseurs du sud de l'Afrique, ces agiles créatures grimpent le long des troncs inclinés; je ne suis nullement enclin à trouver cette assertion exagérée, depuis que j'ai vu des ruminants et surtout les petites chèvres de l'intérieur de l'Afrique grimper sur des arbres.

Comme la gazelle, le beni-israël creuse de petits trous, pour y déposer ses ordures. Celles-ci ressemblent à du plomb à lièvre; elles servent d'indices au chasseur pour savoir si la paire dont elles proviennent se trouve encore dans la localité ou en a été chassée. Ces trous se rencontrent d'ordinaire entre deux buissons, non loin du gîte de l'animal.

On n'a pas encore de données bien précises au sujet de la reproduction des céphalophes. Je ne connais ni l'époque du rut ni la durée de la

gestation. Un chasseur abyssin m'a raconté que le rut avait lieu à la fin de la saison des pluies, et qu'à ce moment, les mâles faisaient usage de leurs cornes. Je dois faire remarquer que les Abyssins ne sont pas des narrateurs bien fidèles; ils ont l'habitude de répondre oui à toutes les questions, et d'enjoliver encore leurs réponses par toutes sortes d'histoires. Je vis des centaines de beni-israël, je ne rencontrai jamais un mâle sans sa femelle; quels seraient donc les combattants?

Ehrenberg indique le mois de mai comme l'époque de la mise-bas du beni-israël; pour moi, j'ai vu déjà en mars, et surtout en avril, des petits avec leurs parents. Toutes les femelles que je tuai dans la seconde moitié de mars étaient pleines, à mon grand regret: en avril, je vis des jeunes, j'en pris même un qui était né depuis quelques jours.

Chasse. — Dans l'Habesch, on ne prend que les jeunes beni-israël nouveau-nés; jamais je ne pus m'y procurer d'animaux adultes. Les Cafres attrapent les céphalophes avec des lacets; ou bien, s'ils ne veulent que se procurer leur chair, ils recourbent un arbre, y attachent un nœud coulant qu'ils disposent sur une des passes habituelles de cet animal. Le céphalophe engage le cou dans le nœud coulant, abat une marchette qui maintenait l'arbre recourbé, celui-ci se relève,

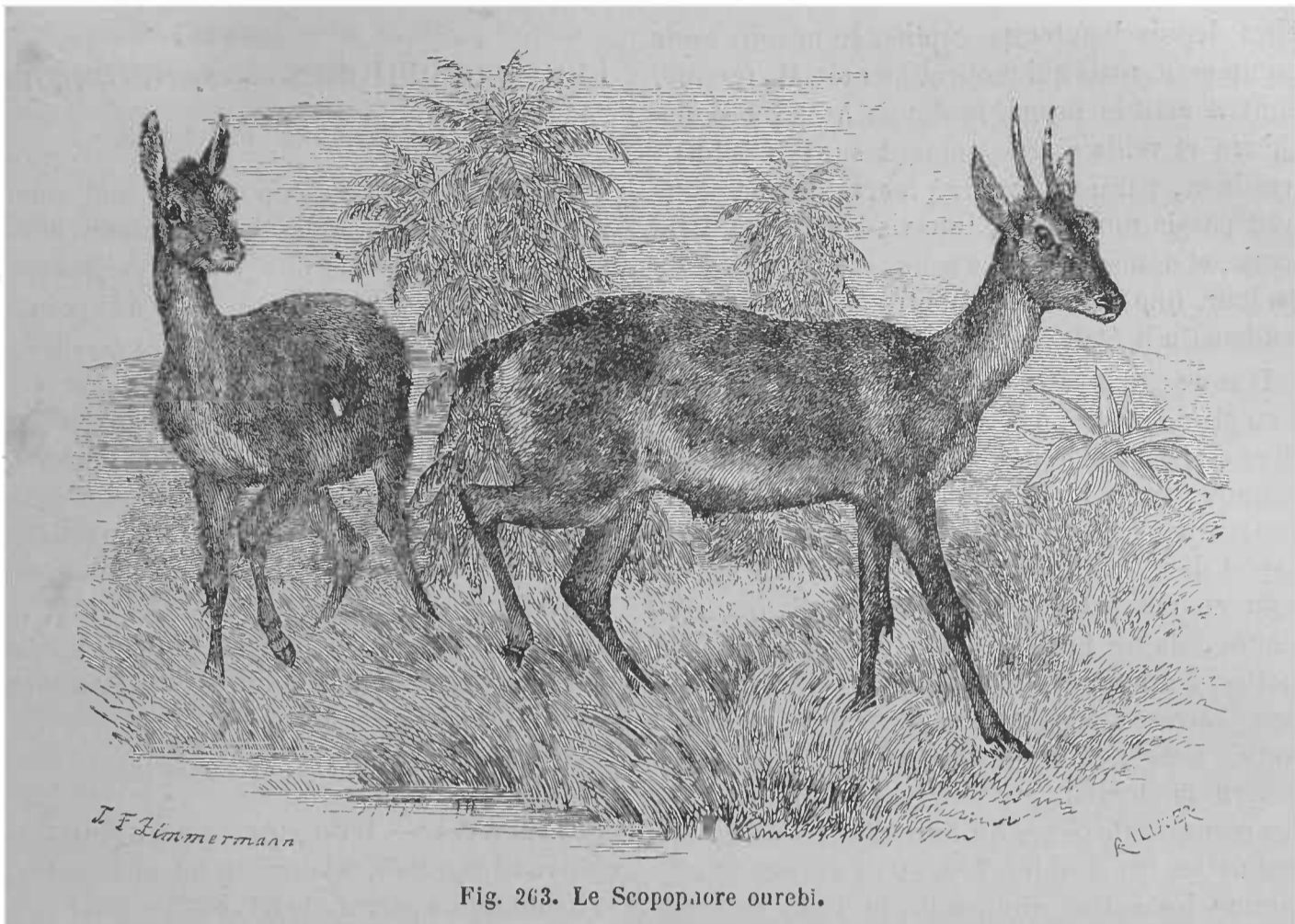


Fig. 263. Le Scapopore ourebi.

et la malheureuse bête est pendue et étranglée.

Une fois qu'on connaît les mœurs des beni-israël, il est facile de les chasser. A deux, on n'a pas besoin de se donner bien du mal. L'un suit les fugitifs, l'autre demeure à l'endroit d'où ils se sont levés. Souvent le premier, et toujours le second trouve l'occasion de tirer. Si les chasseurs sont nombreux, ils se disposent en demi-cercle, font battre les buissons par des chiens ou des traqueurs, et bientôt les beni-israël se montrent devant la ligne des tireurs.

Là où ces animaux n'ont pas encore été poursuivis, ils restent tranquilles dans le fourré. Au commencement, je me servais de ma carabine, mais plus tard je lui substituai le fusil ordinaire, chargé à plomb, et c'est la seule arme que l'on doit employer dans une pareille chasse. Avec la carabine, il faut, même à soixante-dix ou quatre-vingts pas, bien viser ce petit animal pour l'atteindre. Ce n'est pas que pour abattre le céphalophe avec un fusil chargé à plomb, il ne faille un bon œil, une main exercée; mais avec une arme ainsi chargée on a l'avantage de pouvoir tirer, si la tentation vous y pousse, les pintades, les francolins qui s'envolent des buissons qu'habitent les beni-israël.

Le mâle a un port plus fier, il est plus haut que la femelle; il marche toujours devant elle; on peut donc choisir et se dispenser de faire feu sur

une femelle, surtout sur une femelle pleine. Je ne connais aucun autre signe distinctif, qui soit perceptible à quarante ou cinquante pas.

Ennemis naturels. — Le léopard est, après l'homme, l'ennemi le plus dangereux des céphalophes. En Abyssinie, ce félien recherche surtout les fourrés où se logent les beni-israël. Toute la journée, les céphalophes sont en mouvement; cependant, ils sont plus excités le matin et le soir, et c'est à ce moment que l'on rencontre souvent le carnassier rôdant autour de leurs retraites, et plus souvent encore, il échappe à la vue. Un vieux chasseur italien, dont j'ai déjà parlé (1), le P. Filippini, m'assura que le léopard n'arrivait dans les villages que quand il n'avait pas réussi dans ses chasses aux antilopes, et je n'ai aucun motif pour mettre cette assertion en doute. Dans le sud, le serval, dans le Soudan, le chat ganté, poursuivent aussi ces petits animaux sans défense; enfin de temps à autre un de leurs jeunes doit devenir la proie de l'aigle. Les chacals, les renards, les chiens sauvages, doivent-ils aussi être rangés au nombre des ennemis des beni-israël? Je ne trancherai pas la question; je puis seulement dire que chacals et renards sont communs dans les fourrés habités par ces animaux.

Captivité. — Je n'ai pu observer de céphalo-

(1) Tome I, p. 263.

phes depuis longtemps captifs. Je ne pus avoir qu'un petit, mais qui mourut bientôt. Ma femme, dont il était le favori, le donna à élever à une chèvre et veilla soigneusement sur lui. Il tétait très-bien, paraissait venir à merveille, ne montrait pas la moindre crainte vis-à-vis de sa maîtresse, et donnait les plus belles espérances. Mais un jour, une tumeur se montra à sa gorge, et le lendemain il était mort.

D'autres observateurs nous ont appris qu'on a eu plusieurs fois des céphalophes en captivité. Hors de leur patrie, ils ne tardent pas à succomber aux rigueurs du climat, et il est difficile de les amener vivants en Europe. Ce n'est qu'au Cap et dans d'autres parties de l'Afrique qu'on a pu en conserver longtemps. On dit que pris jeunes, ils ne tardent pas à s'habituer à leur maître, à accourir à son appel, à se laisser toucher, caresser, porter sur les bras. On vante leur bonté, leur douceur, leur gentillesse. On les nourrit facilement avec du pain, des carottes, des pommes de terre, du fourrage. Ils ne détestent ni les fruits ni les fleurs; ils aiment le sel, comme les autres ruminants, et l'eau leur est nécessaire. Ils sont très-propres, et on peut les garder facilement dans les appartements. Leur urine, cependant, a une odeur désagréable.

Lorsqu'ils cherchent leur maître, ils font entendre un léger bêlement, et ils traduisent leur crainte par des soupirs; ce qui arrive notamment par les temps d'orage, après chaque coup de tonnerre. Ils font souvent sortir de la fente qui remplace les larmiers une matière onguentacée qui exhale une odeur de musc, dont l'animal paraît charmé.

Ils ont en captivité les mêmes mœurs qu'en liberté: jamais ils ne dépouillent complètement leur timidité; ils s'enfuient dès que l'on fait un mouvement brusque et cherchent à se cacher. Cependant les personnes qu'ils connaissent leur inspirent moins de crainte, et ils reviennent bientôt vers elles avec confiance.

En Europe, on n'a vu que rarement des céphalophes vivants. Ces enfants du soleil périssent bientôt sous notre rude climat, et les peines que l'on s'est données pour les amener ne sont pas récompensées.

Usages et produits. — La chair du beni-israël ne manque pas de goût, mais elle est un peu dure; elle est meilleure en bouilli qu'en rôti. D'après les recommandations de Drayson, je me suis surtout tenu au foie, et je puis assurer que c'est un régal délicieux.

LES SCOPOPHORES — *SCOPOPHORUS*.

Die Bleichbock, Un Ourébis.

Caractères. — Les scopophores sont aussi de petits antilopidés dont les mâles seuls ont des cornes situées au-dessus des yeux, proclives vers le sommet, annelés à leur base, lisses à la pointe, et de forme grêle et courte. Ils ont des oreilles longues, ovalaires et ouvertes, des larmiers incomplets, le mufler petit, les pores inguinaux marqués, la queue courte, médiocrement touffue, les poils longs et frisés. Leurs formes sont généralement robustes et les femelles ont quatre mamelles.

Je consacrerai quelques mots à l'une des espèces de ce groupe.

LE SCOPOPHORE OURÉBI — *SCOPOPHORUS SCOPARIA*.

Der Bleichbock, The Ourebi.

Caractères. — Il est à peine plus petit que le chevreuil (*fig. 263*), sa longueur totale est de 1^m,15; sa hauteur, au garrot, de 66 cent.; elle est un peu plus élevée au sacrum; ses formes sont élégantes et régulières. Il est roux ou brun-jaune; le ventre et les faces interne et postérieure des membres sont d'un blanc de neige; l'œil est surmonté d'une tache blanchâtre; les lèvres, le menton et la face interne des oreilles sont d'un brun foncé. Les cornes sont noires, petites, droites, légèrement recourbées, d'abord en avant, puis en arrière, et marquées à leur base de neuf anneaux. Les jambes de devant ont des touffes de poils assez longues au niveau des articulations.

Distribution géographique. — Cette espèce vit dans la Cafrerie.

Mœurs, habitudes et régime. — Le capitaine Drayson a décrit les mœurs de cet animal (1).

« La plupart des animaux, dit-il, et surtout les antilopes, fuient les lieux habités autant qu'ils le peuvent; les grands antilopes du Cap se tiennent à des centaines de lieues des plantations; mais il est des animaux qui paraissent n'avoir aucune peur l'homme; qui se rapprochent de ses demeures le plus possible, et tant qu'ils ne payent pas leur confiance de leur vie. On dirait que certaines contrées les attirent, car aussitôt qu'ils ont été détruits dans l'une d'elles, d'autres individus de la même espèce y arrivent de lieux inconnus et y établissent leur demeure. Tels sont les *antilopes*

(1) Drayson, *Chasses dans le sud de l'Afrique.*

pâles ou *ourébis*. Ces charmants animaux habitent tout près des villages et des fermes, là même où chaque jour ils sont obligés de fuir devant leur ennemi.

« Un chasseur parcourt son domaine, il tue tous les antilopes pâles qu'il y rencontre, et cinq jours ne se sont pas écoulés, qu'il peut de nouveau se remettre en chasse ; d'autres antilopes se sont établis aux alentours du village. On les rencontre d'ordinaire deux à deux dans la plaine. Lorsqu'on les poursuit, ils cherchent rarement un refuge dans les forêts ou les buissons. Ils se tiennent dans les hautes herbes que l'incendie a épargnées, ou sur les flancs ravineux des collines, cachés derrière les rochers.

« Rien n'est plus ravissant que de les voir s'enfuir. Ils courent avec une rapidité surprenante, sautent en l'air, reprennent leur course, sautent encore une fois à une grande hauteur, probablement pour mieux pouvoir dominer les environs ; ils sont trop petits, en effet, pour voir par-dessus les herbes. Aperçoivent-ils quelque objet suspect, ils font plusieurs bonds l'un après l'autre, on dirait qu'ils volent dans l'air. Si un chien est sur la trace d'un ourébi, celui-ci saute de la sorte plusieurs fois, voit par où vient son ennemi, puis fait tout à coup un crochet et échappe souvent ainsi au poursuivant. Il retombe toujours sur ses pattes de derrière.

« Dans les premiers instants de sa fuite, l'ourébi court comme une bécasse qui va prendre son vol. Il décrit des zigzags, rampe à travers les herbes, franchit les buissons et il est déjà à une centaine de mètres que le chasseur n'a pas encore eu le temps d'épauler.

« De bons chasseurs tuent ces antilopes avec du plomb, et font feu avant qu'ils se soient levés. Je fis ainsi, mais bientôt je vis qu'il était préférable de tirer à balle. Là où les herbes avaient plus de deux mètres de haut, je dus chasser à cheval ; je pus de la sorte mieux observer mon gibier.

« Une fois l'antilope atteint d'une balle, on l'a en son pouvoir. Il n'a pas la vie aussi dure que le céphalophe raseur ou l'antilope des roseaux. Il va sans dire qu'il ne faut pas perdre de vue la direction qu'il prend. Quand il est grièvement blessé, il cherche à se cacher dans les hautes herbes. Il rampe jusqu'à un buisson, une pierre, un nid de fourmis et s'y tapit. C'est ordinairement là qu'on le trouve. N'est-il pas encore mort, il se lève, et s'enfuit à toutes jambes. Au commencement, plusieurs m'échappèrent ; mais à mesure que j'appris à con-

naitre ses mœurs, je fis plus attention à sa direction, et en décrivant des cercles autour de son gîte, je l'approchais assez pour pouvoir lui envoyer une seconde balle.

« La femelle ne met pas qu'un petit ; celui-ci peut être facilement atteint par un bon chien. Les colons en estiment beaucoup la viande, et la préparent avec beaucoup d'art. »

Je ne trouve aucune donnée au sujet de la vie de cet animal en captivité, elle paraît n'avoir été que très-peu observée.

LES ORÉOTRAGUES — *OREOTRAGUS*.

Die Klippspringer, The Klippspringer ou Kainsi.

Si au Cap ou dans l'Habesch, nous quittons la plaine, où habitent les espèces que nous venons de passer en revue, et que nous pénétrions dans la montagne, nous rencontrons d'autres antilopidés qui méritent aussi de fixer notre attention. Cette famille est une de celles qui savent le mieux se prêter à tous les milieux. Elle représente en quelque sorte tout l'ordre des ruminants par sa distribution géographique. Partout elle a des membres, dans la plaine comme dans la montagne, aux bords de la mer aussi bien qu'au pied des glaciers.

Il va de soi que la conformation des uns et des autres varie ; les formes physiques d'un animal sont en relation étroite avec son genre son vie.

Caractères. — Les oréotragues, comme tous les antilopidés de montagne, se distinguent par leur corps vigoureux, ramassé. On ne trouve plus chez eux les formes élégantes et sveltes de certaines espèces. Bien au contraire, ils ont le tronc gros, les jambes courtes, et leur pied a une forme caractéristique. Le sabot est raccourci, arrondi en avant ; les pinces descendent plus bas que chez les espèces qui vivent dans la plaine. Ils ont les poils rudes et épais. Les mâles seuls ont des cornes, qui sont insérées au-dessus des yeux, et sont plus courtes que les oreilles. Les femelles ont deux mamelles.

L'ORÉOTRAGUE SAUTEUR — *OREOTRAGUS SALTATRIX*.

Die Klippspringer, The Klippspringer ou Kainsi.

Caractères. — L'oréotrague sauteur, ou *sassa* des Abyssins, le *klippspringer* ou *riebbock* (sauteur des rochers) des colons du Cap (*fig. 264*), ressemble beaucoup au chamois, et plus encore à certaines petites espèces de chèvres. Sa longueur totale est d'environ 1 mètre, et sa hauteur au garrot

de 66 cent. à peine. Il a le corps ramassé; le cou court; la tête obtuse et arrondie; les jambes basses et lourdes; la queue réduite à un moignon; les oreilles très-longues et larges; les yeux grands, entourés d'un cercle dégarni de poils; les fossettes lacrymales bien marquées; les sabots élevés, aplatis en avant, arrondis, s'écartant largement; les poils grossiers, cassants, très-serrés. Le mâle porte des cornes noires, courtes, verticalement dressées, annelées seulement à leur base. Son pelage a la couleur de celui du chevreuil; il est mêlé de jaune olive et de noir, le ventre étant un peu plus clair que le dos; la gorge, les lèvres et la face interne des jambes sont blanches; la face externe des oreilles porte des poils courts et noirs, la face interne est couverte de poils blancs, longs; ceux du bord sont d'un brun foncé. Les poils du corps sont d'un gris blanc à la racine, puis bruns ou noirs; leur pointe est d'un blanc jaunâtre, ou d'un jaune brunâtre.

Distribution géographique. — Cette espèce, que l'on croyait propre au cap de Bonne-Espérance, se trouve aussi en Abyssinie.

Mœurs, habitudes et régime. — « Souvent, dit Gordon Cumming, en regardant au fond d'un précipice, je vis deux ou trois de ces animaux couchés l'un près de l'autre, d'ordinaire sur une table de rochers, à l'ombre de quelque arbre qui les protégeait contre les ardeurs du soleil d'Afrique. Les effrayais-je, aussitôt ils sautaient de roc en roc, bondissant et rebondissant comme une balle élastique, franchissant avec aisance et sûreté les ravins et les précipices. »

Je me rappelai ces paroles de l'illustre chasseur, lorsque, dans la vallée de Mensa, je vis pour la première fois deux antilopes debout sur une crête escarpée, s'y promenant comme s'il n'y avait eu aucun abîme. C'étaient des klippspringers. Plus tard j'ai pu en voir de plus près; cependant je ne suis pas à même de pouvoir longuement en parler d'après mes propres observations.

Ruppell est le premier, à ma connaissance, qui ait établi positivement que le sassa et le klippspringer étaient le même animal. Jusqu'à son voyage dans l'Habesch, on ignorait complètement la présence de ces antilopes dans cette région de l'Afrique.

Le klippspringer ou sassa habite les hautes montagnes du pays des Bogos, à une altitude de 600 à 2,600 mètres. Au Cap, il préfère les montagnes de grès; dans l'Habesch, on le ren-

contre dans tous les terrains. Les montagnes y sont plus riches, plus peuplées qu'en avançant plus au sud. Leurs flancs sont recouverts d'une riche végétation, les euphorbes les revêtent d'un tapis bigarré, sur lequel s'élèvent les cimes des mimosas comme autant de points verts. C'est là que vit le sassa, il recherche surtout les hauteurs peu garnies d'arbres; on le rencontre cependant aussi dans les vallées.

Les klippspringers vivent par paires, comme les antilopidés nains; toutefois, on voit souvent de petites troupes de trois ou quatre individus, troupes composées d'un couple avec son petit, ou deux couples momentanément réunis. Par le beau temps, ils se tiennent dans les hauteurs, d'où ils descendent pendant la pluie. Le matin et le soir, ils grimpent le long des rochers; ils y restent souvent des heures entières, immobiles sur leurs quatre jambes ramassées l'une près de l'autre. Tant que l'herbe est mouillée par la rosée, ils errent de rocher en rocher; par les ardeurs du soleil du midi, ils se mettent à l'ombre des arbres qui s'élèvent dans les ravins; ils recherchent surtout un rocher ombragé, d'où leur vue puisse s'étendre au loin. De temps à autre, l'un d'eux gagne la cime la plus proche pour inspecter les environs.

Chaque paire demeure fidèle à l'endroit où elle s'est établie. Le P. Filippini put m'indiquer, à Mensa, sur quelle montagne je trouverais des sassas, et me désigner, à quelques minutes près, l'heure et l'endroit où je les verrais.

Le klippspringer se nourrit de mimosas, d'herbes, de plantes alpines succulentes; il paît dans la matinée et l'après-midi. A ces heures, il disparaît complètement au milieu des buissons d'euphorbes et des hautes herbes; c'est en vain que le chasseur chercherait alors à le découvrir. Le matin et le soir, au contraire, il peut l'apercevoir à plus d'une lieue de distance, grâce à la position de cet animal sur les rochers élevés et à la pureté de l'air dans ces régions.

Il semble que dans l'Habesch l'oréotrague sauteur met bas au commencement de la saison des pluies. En mars, je rencontrai des couples, accompagnés d'un petit âgé d'environ six mois. Je ne pus rien savoir de plus des Abyssins, qui connaissent cependant bien cet animal.

Chasse. — On ne peut dire que l'oréotrague sauteur soit peureux, et s'il est timide, ce n'est que par suite de la chasse que lui font les Abyssins. Souvent j'en ai vu un nous regarder tranquillement du haut d'un rocher, pendant que nous traversions la vallée, et nous laisser approcher à



Fig. 264. L'Oréotrague sauteur.

portée de fusil. Il restait immobile comme une statue, les yeux fixés sur nous, les oreilles écartées, ne trahissant la vie que par le mouvement de ses oreilles. Probablement il ne connaissait pas encore la méchanceté humaine, car partout où il est poursuivi, il fuit du plus loin devant le chasseur. La détonation d'une arme à feu le fait détalé. Si le chasseur le manque, on le voit encore un quart de minute environ, puis il disparaît avec la rapidité de la flèche. Il bondit d'une roche à l'autre, monte et descend avec légèreté les pentes les plus escarpées. La moindre inégalité lui suffit pour prendre pied ; ses mouvements sont aussi sûrs que rapides.

C'est surtout quand il monte qu'on peut voir quelle est sa force. Chacun de ses muscles travaille ; son corps paraît encore plus vigoureux ;

ses jarrets semblent des ressorts d'acier ; d'un bond, il s'élançait dans les airs, puis disparaît au milieu des pierres et des hautes herbes. Il avance avec une rapidité incroyable ; en un instant, il est hors de portée.

Quelquefois, cependant, on peut poursuivre l'animal et le tirer une seconde fois. Dans les endroits où les armes à feu ne sont pas encore bien connues, la détonation n'effraye que peu les animaux, et les klippspringers, en particulier, paraissent tellement habitués au fracas que font les pierres en tombant et en roulant dans les abîmes, qu'ils ne prêtent nullement attention au bruit d'une arme à feu. J'ai une fois tué un mâle, que j'avais manqué du premier coup ; il faisait partie d'une troupe de trois individus ; la première détonation les avait surpris, ils avaient

sauté, mais sans crainte, sur le bloc voisin, pour voir ce dont il s'agissait. M'étant tenu bien tranquille, ils continuèrent à monter lentement le long du flanc de la montagne, et je pus les rejoindre et cette fois mieux viser.

Si l'on se tient prêt à faire feu deux fois, on peut abattre la paire ; car un de ces animaux reste toujours quelque temps auprès du cadavre de son compagnon, en poussant des soupirs de terreur, comme bien d'autres antilopidés. Le prince de Hohenlohe tua ainsi les deux mâles d'une double paire.

Captivité. — On n'a pas encore vu d'oréotrague vivant en Europe. Il est à peu près certain que cet animal supporterait la captivité, le climat des hauteurs qu'il habite étant à peu près celui de l'Europe ; je crois même qu'il serait possible de l'acclimater chez nous, à la grande joie sûrement des chasseurs de chamois, qui trouveraient ainsi un gibier de plus sur lequel leur adresse pourrait s'exercer.

Dans l'Habesch, je n'ai vu nulle part de sassas captifs.

Usages et produits. — Les Betschuanas ont la singulière croyance que les cris du klipp-springer attirent la pluie. Lorsqu'ils souffrent de la sécheresse, ils tâchent d'attraper un de ces animaux vivants, et le battent, le pincent, le martyrisent pour provoquer ses cris et, par suite, amener de la pluie.

On le chasse, dans l'Habesch, pour se procurer sa viande, quand on a un fusil, et qu'on sait s'en servir, bien entendu. Au Cap, on utilise sa peau, dont on fait des coussins, des selles, etc.

LES NÉMORHÈDES — *NEMORHOEDUS*.

Die Waldziegenantilopen.

Caractères. — Les némorhèdes, ou *antilopes-chèvres*, ont le facies et les mœurs des chèvres ; des cornes, chez les deux sexes, courtes, grêles annelées à leur base, d'abord droites, puis un peu recourbées en arrière, assez semblables, par conséquent, à celles des chèvres, mais point anguleuses. Ils n'ont ni larmiers ni pores inguinaux.

Distribution géographique. — Les némorhèdes vivent dans les forêts montagneuses de l'Asie et de la Malaisie.

On ne connaît qu'imparfaitement les quelques espèces que l'on rapporte à ce genre.

LE NÉMORHÈDE GORAL — *NEMORHOEDUS GORAL*.

Der Goral.

Caractères. — Le goral (*fig. 265*) a la taille d'une

chèvre. Il mesure 1^m,30 de longueur, et 75 cent. de hauteur, au garrot, et la queue a 10 cent., ou 20 en y comprenant le pinceau de poils qui la termine. Le mâle a des cornes d'environ 10 cent. de long, minces et arrondies, assez proches l'une de l'autre à leur naissance, et divergentes par leur extrémité. Le nombre des cercles d'accroissement varie de 20 à 40.

Les caractères spécifiques peuvent se résumer ainsi : corps ramassé ; dos droit ; jambes de longueur moyenne ; cou moyen ; tête courte, amincie en avant ; yeux grands, ovales ; oreilles longues et minces ; poils courts, épais, un peu hérissés ; robe grise ou d'un brun roux ; une mince raie jaune longitudinale sous le ventre ; menton et gorge blancs ; une bande blanche allant de la gorge à l'oreille, en passant derrière la joue ; milieu du dos noir.

Distribution géographique. — Le goral n'habite qu'une petite partie de l'Asie, le Népal. Il y vit dans toutes les montagnes, dans les hauteurs plus que dans les vallées. Il est commun le long des flancs sauvages et escarpés.

Mœurs, habitudes et régime. — Les gorals forment des troupes assez nombreuses ; ils se nourrissent de feuilles et des plantes qui croissent dans les montagnes. Le matin, ils quittent les forêts pour gagner les ravins et les ruisseaux ; le jour, ils gravissent la montagne, pour rentrer le soir dans la forêt.

Le goral ne le cède pas en agilité au klipp-springer ; les habitants du Népal le considèrent comme la plus agile des créatures. Extrêmement craintif, prudent, rusé, doué de sens très-subtils, il ne se laisse pas approcher ; aussi vit-il en sûreté au milieu des montagnes.

On ne sait rien de son mode de reproduction.

Captivité. — Pris jeunes et élevés par des chèvres, les gorals s'appriivoisent facilement ; les vieux restent toujours timides et sauvages. Ce sont des animaux difficiles à conserver ; comme les bouquetins, ils grimpent le long des murs et s'échappent, si on ne prend des mesures spéciales.

Un gouverneur anglais possédait un goral ; il l'avait enfermé dans un enclos entouré d'une palissade de plus de 3 mètres de hauteur ; plusieurs fois, l'animal essaya de la franchir, et y réussit presque.

On n'a pas encore vu de goral vivant en Europe ; les dépouilles de l'animal sont même très-rare dans les musées.

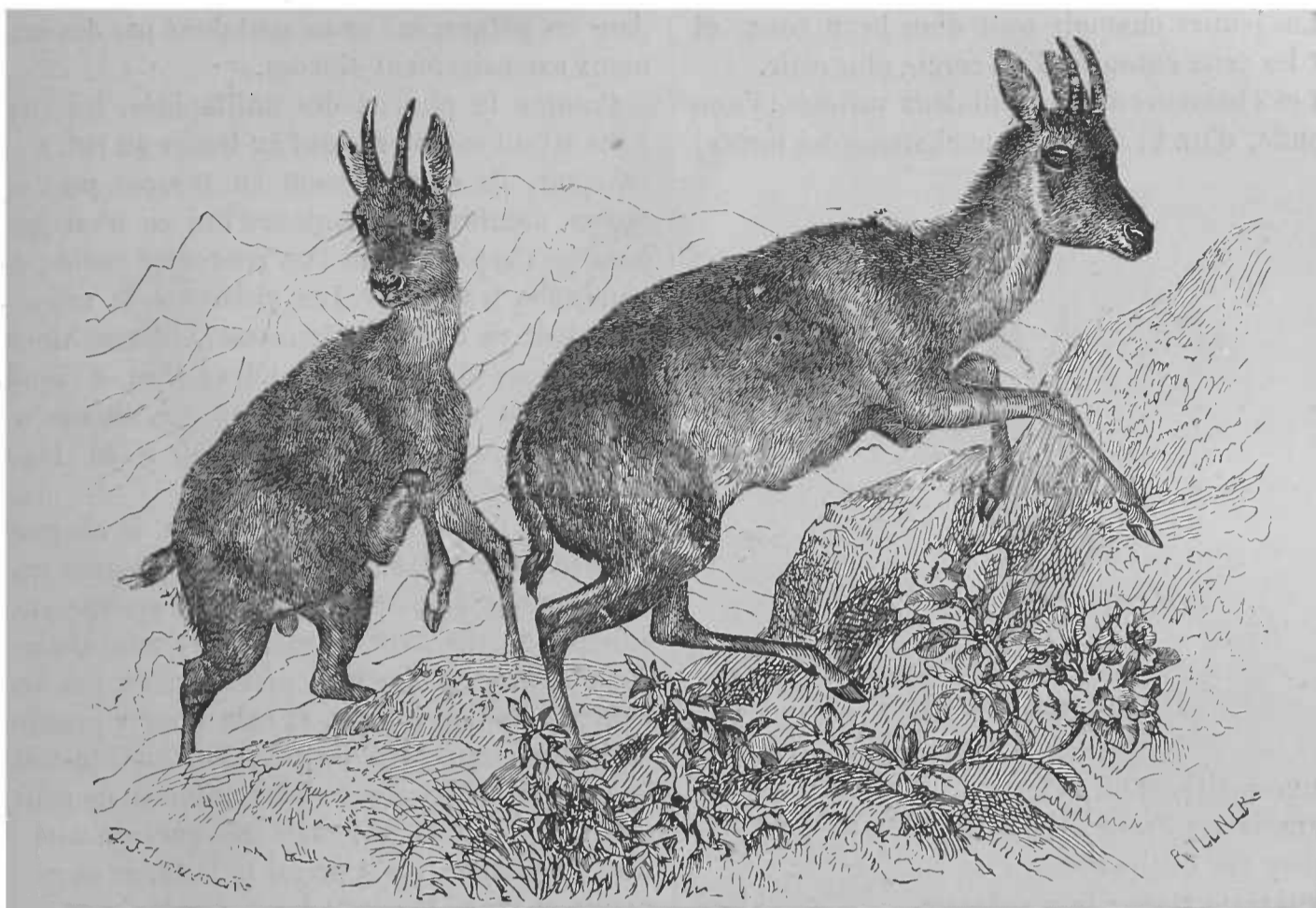


Fig. 265. Le Némorhède Goral.

LES CHAMOIS — *RUPICAPRA*.

Die Gemsen, The Chamois.

Caractères. — Les chamois ont aussi le port des chèvres et sont caractérisés par des cornes lisses, placées immédiatement au-dessus des orbites, droites, mais brusquement recourbées en hameçon à leur sommet (*fig. 267*) ; ces organes existent dans les deux sexes, à peu près avec la même forme ; leur queue est courte ; ils ont des pores inguinaux, mais les larmiers et les brosses manquent, et ils portent seulement deux mamelles.

L'on ne connaît que l'espèce suivante.

LE CHAMOIS D'EUROPE — *RUPICAPRA EUROPEA*.

Die Gemse, The Chamois.

Caractères. — Le chamois d'Europe (*fig. 267*) ressemble beaucoup aux chèvres ; toutefois il s'en distingue par son corps court, ramassé, ses jambes longues et fortes, son cou allongé, ses oreilles pointues, dirigées en avant, et par la forme de ses cornes. Il a de 1^m,20 à 1^m,28 de longueur ; sa queue mesure 8 cent., et sa hauteur, au garrot, est de 76 cent. ; le sacrum est un peu plus élevé ; les cornes ont de 28 à 30 cent. Un vieux mâle

peut peser jusqu'à 40 ou 50 kilogrammes ; mais le poids du chamois dépasse rarement 30 kilogrammes. Le mâle a les cornes plus écartées et plus grandes que la femelle.

La robe du chamois varie suivant les saisons. En été, elle est d'un brun roux sale, passant au jaune roux clair sous le ventre ; au milieu du dos est une ligne d'un brun foncé ; la gorge est jaune fauve, la nuque d'un blanc jaune. Les épaules, les cuisses, la poitrine, les flancs, sont d'un gris brun foncé, le derrière est blanc ; la face supérieure et la racine de la queue sont gris roux, la face inférieure et le bout en sont noirs. Une bande noire, mince, bien délimitée, part de l'oreille et passe au-devant de l'œil. Des taches d'un jaune roux se trouvent à l'angle antérieur de l'œil, entre les narines et la lèvre supérieure. Pendant l'hiver, le chamois est d'un brun foncé ou d'un brun noir, avec le ventre blanc ; la partie inférieure des membres est plus claire que la supérieure, et tire sur le roux ; les pieds et la tête sont d'un blanc jaunâtre, avec le sommet de la tête et le museau plus foncés. Une bande longitudinale d'un noir brun foncé va du bout du museau jusqu'aux oreilles. La mue se fait insensiblement, de telle sorte que ce n'est que pendant très-peu de temps que l'animal porte son pelage d'hiver ou son pelage d'été pur.

Les jeunes chamois sont d'un brun roux, et ont les yeux entourés d'un cercle plus clair.

Les chasseurs distinguent deux variétés : l'une grande, d'un brun foncé, le chamois des forêts ;



Fig. 266. Tête de Chamois.

et une petite, d'un brun roux, qu'ils nomment chamois des crêtes. Un naturaliste ne peut admettre ces distinctions.

Distribution géographique. — Les Alpes sont la patrie du chamois. On trouve cet animal depuis la Savoie, jusqu'aux Abruzzes, en passant par le sud de la France ; puis, vers le sud-ouest, à travers les montagnes de la Dalmatie jusqu'en Grèce, sur les rochers du Veluzi ; vers le nord, jusqu'aux Carpathes, au Tatra. Les chamois des Pyrénées et de l'Espagne diffèrent-ils spécifiquement de ceux des Alpes ? C'est ce que je ne pourrais dire. Dans toutes les Alpes, les chamois sont communs, sauf dans la Basse-Autriche, où on les poursuit continuellement.

On trouve encore des chamois dans le Caucase, dans la Taurie, la Géorgie, la Sibérie ; mais ils sont trop peu connus, pour que nous en donnions ici la description.

Mœurs, habitudes et régime. — Partout le chamois habite les hautes régions : en été, les Alpes jusqu'aux limites des neiges éternelles, rarement la lisière supérieure des forêts ; en hiver, les vallées, dans la zone forestière. Au lever du jour, ils descendent en paissant sur le flanc de la montagne ; à midi, ils se couchent au pied des parois de rochers, à l'ombre d'un buisson ; après un temps d'arrêt, ils remontent pour chercher un endroit où ils puissent se reposer et ruminer. Pendant la nuit, ils se mettent à l'abri entre les rochers, sous les saillies, dans les grottes ; en été, sur le versant septentrional ou occidental, en hiver sur le versant méridional ou oriental. Par le clair de lune, on les voit paître

dans les pâturages ; ce ne sont donc pas des animaux exclusivement diurnes.

Comme la plupart des antilopidés, les chamois vivent solitaires, sauf au temps du rut. A ce moment, ils se réunissent en troupes plus ou moins nombreuses. Aujourd'hui ce n'est que dans les Carpathes que l'on rencontre encore de nombreux troupeaux. Les vieillards se rappellent avoir vu dans leur jeunesse, sur nos Alpes, des bandes de 80 à 100 têtes ; c'est à peine maintenant si l'on compte dans les chasses de la couronne des troupes de 10 à 20 individus.

Pour la rapidité des mouvements, le chamois rivalise avec les antilopes des montagnes que nous venons de passer en revue. Il grimpe avec adresse, bondit avec sûreté, court avec aisance dans les endroits les plus périlleux, où pas une chèvre n'ose se risquer, et cela pour y prendre seulement quelques plantes. Lorsqu'il marche lentement, il a quelque chose de lourd, de maladroit, de disgracieux ; mais dès que son attention est éveillée, qu'il prend la fuite, sa physionomie change. Il paraît beau, hardi, noble, vigoureux ; il bondit rapidement, avec autant de force que d'élégance. Au rapport de Schinz, von Wolten mesura la distance que d'un bond peut franchir un chamois, et la trouva de 7 mètres. Il vit un chamois apprivoisé sauter par-dessus un mur haut de plus de 4^m,50 et tomber sur le dos d'une jeune fille qui ramassait de l'herbe. Partout où, sur un mur, une pierre est détachée, où se montre la plus petite inégalité, le chamois peut prendre pied, et arriver ainsi en plusieurs bonds jusqu'au sommet. Il court avec autant de sûreté que les espèces précédentes sur les rochers les plus escarpés, où l'on croirait impossible qu'il puisse se tenir. En sautant (ce qu'il fait mieux en montant qu'en descendant), il pose prudemment par terre ses pieds de devant, pour ne rien faire tomber. Alors même qu'il est grièvement blessé, il passe encore par les chemins les plus difficiles ; une patte cassée ne semble rien lui faire perdre de son agilité. « Les chamois marchent lentement et avec précaution, dit Tschudi (1), sur la neige molle, où ils enfoncent, et sur des glaciers dépouillés de neige ; aussi c'est là qu'on les chasse le plus facilement ; mais nulle part ils ne cheminent avec plus de prudence que sur les nevés ou bien sur la neige fraîche des glaciers, qui en recouvre les crevasses d'une couche trompeuse. On les a vus revenir sur leurs pas

(1) Tschudi, *les Alpes*. Berne, 1859, p. 440.

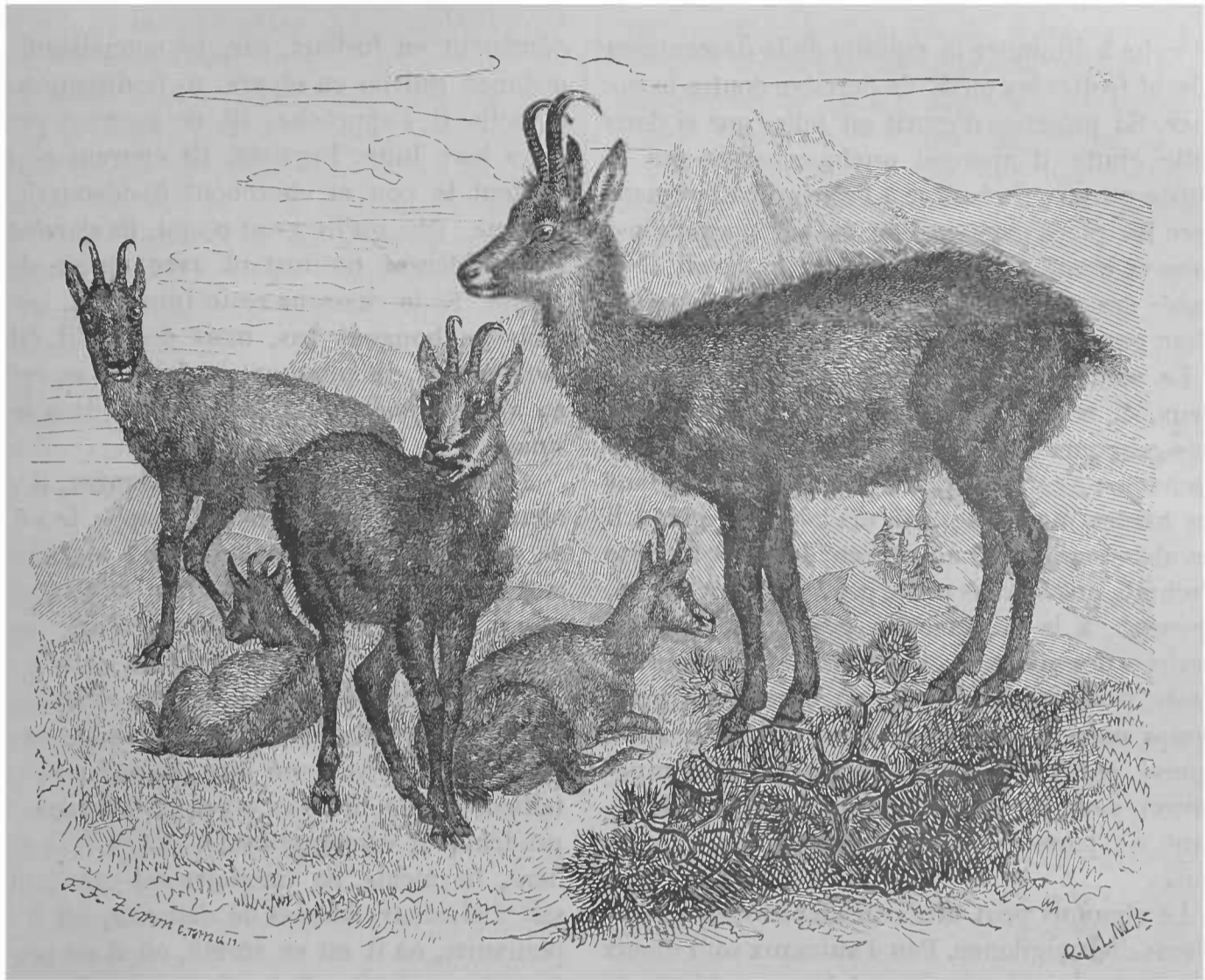


Fig. 267. Le Chamois d'Europe.

dans des endroits où l'homme ne craignait pas d'avancer prudemment.» Sur le flanc des rochers, ils marchent avec la même lenteur et la même prudence. Quelques-uns examinent le sentier qu'ils suivent, pendant que le reste de la bande veille aux autres dangers.

« Nous avons vu, dit Tschudi (1), un troupeau de chamois gravir une cheminée de rochers, escarpée, dangereuse, couverte d'éboullis, et nous avons admiré la patience et la prudence de ces animaux. L'un monta, les autres attendirent qu'il fût arrivé au sommet, qu'aucune pierre ne roulât plus sous ses pas ; le second alors le suivit, puis le troisième, et ainsi de suite. Ceux qui avaient atteint le but ne se dispersèrent pas dans le pâturage, mais ils restèrent sur l'arête rocheuse, l'œil et l'oreille au guet, jusqu'à ce que toute la troupe fût réunie. »

D'après Schinz, les chamois se hasardent au point d'être fatalement condamnés à tomber dans les précipices, ne pouvant plus ni avancer, ni reculer ; Tschudi est en contradiction avec Schinz sur ce point. D'après lui, le chamois fe-

rait dans ce cas l'impossible, il sauterait dans l'abîme.

« Jamais, dit-il, un chamois ne reste perché sur une pointe de rocher presque inaccessible, sans faire des efforts pour se sauver, comme cela arrive souvent aux chèvres, qui attendent, en bêlant, que le berger vienne, au péril de sa vie, les sortir de cette position périlleuse. Le chamois aime mieux faire un saut qui lui sera presque nécessairement fatal. Lorsqu'il arrive à l'extrémité d'une corniche sans issue, il s'arrête un moment en face de l'abîme, se retourne, et, surmontant l'effroi que lui inspire l'homme qui le poursuit, il revient sur ses pas avec la rapidité d'une flèche. Si le chasseur n'est pas bien posté, il a juste le temps de se coucher à plat ventre, ou de se coller contre le rocher, pour laisser le chamois bondir à côté ou au-dessus de lui. Si un chamois est forcé de descendre des escarpements presque verticaux et qu'il n'aperçoive, au-dessous de lui, aucun promontoire qu'il puisse atteindre pour amortir sa chute en s'y arrêtant au moins un instant, il s'élançe cependant, la tête et le cou en arrière, de façon que tout le poids du corps porte sur l'arrière-train, et il

(1) Tschudi, *les Alpes*. Berne, 1859, p. 440.

cherche à diminuer la rapidité de la descente en faisant frotter les pieds de derrière contre le rocher. Sa présence d'esprit est telle, que si dans cette chute il aperçoit quelque saillie qui le puisse retenir, il cherche à l'atteindre en ramant avec les pieds dans le vide, en parcourant ainsi dans sa chute une ligne courbe. On le voit, il se passe des miracles dont les savants et le public n'ont pas même l'idée. »

Le chamois a une très-grande mémoire des lieux. Il reconnaît chaque chemin qu'il a une fois parcouru ; il connaît chaque pierre de son domaine ; c'est pourquoi il paraît si à l'aise dans les hautes montagnes, si malheureux quand il les abandonne. « Pendant l'été de 1815, raconte Tschudi, un chamois mâle, probablement chassé, apparut, à la stupéfaction générale, dans les prairies des environs d'Arbonn ; franchissant les haies, il se jeta dans le lac où, après avoir longtemps nagé de côté et d'autre, il fut recueilli, épuisé, par une barque. Quelques années auparavant, dans la vallée du Rhin, on avait pris vivant un jeune chamois, enfoncé dans les marais. »

Le chamois peut être considéré comme l'emblème de la vigilance. Peu d'animaux sont mieux doués que lui sous le rapport des sens. L'ouïe, la vue, l'odorat atteignent chez lui le même degré de perfection. Jamais un chamois n'oublie de veiller à sa sécurité ; même lorsqu'il dort, ses organes des sens fonctionnent encore. Rarement il se couche pour se reposer ; il se met toujours en position de pouvoir fuir immédiatement. Le chamois, au repos, se cache volontiers dans les buissons ; mais il se tient de préférence sur une saillie de rochers, le dos couvert, les côtés libres, de manière à ce qu'il puisse découvrir un grand espace. Le guide du troupeau, secondé par quelques autres individus, est en sentinelle ; il paît seul, à quelque distance ; à chaque instant, il se retourne, se soulève, flaire, regarde continuellement. Un chasseur qui approche, le vent au dos, est aperçu par les chamois à une distance considérable, même s'il reste immobile. Cette faculté qu'ils ont de sentir à temps l'approche de leur ennemi, rend leur chasse très-difficile. Dès que les chamois flairent le chasseur, leurs sens se tendent.

« L'œil et l'oreille, dit Tschudi (1), rivalisent avec le muffle qui aspire l'air par saccades. La vue du chasseur peut seule les calmer. Lorsqu'ils ne font que le sentir sans le voir, ils se

démènent en furieux, car, ne connaissant ni la distance qui les en sépare, ni la direction dans laquelle il s'approche, ils ne peuvent pas calculer leur fuite. Inquiets, ils courent çà et là, tendent le cou et cherchent à découvrir leur homme. Dès qu'ils y ont réussi, ils s'arrêtent et le considèrent un instant avec un air de curiosité. Si le chasseur reste immobile, les chamois ne bougent pas, mais dès qu'il fait un mouvement, ils prennent la fuite et se retirent en quelque asile qu'ils connaissent dans le voisinage.

« Lorsque le guide flaire un danger, il siffle, comme le fait la marmotte, frappe le sol d'un de ses pieds de devant et prend la fuite ; les autres le suivent au galop. Son sifflement, ou mieux son soupir, est un son perçant, rauque, un peu prolongé, qui s'entend au loin. »

Les facultés intellectuelles du chamois sont donc assez développées. Dans chacun de ses mouvements, dans tout son être, on voit trace d'intelligence. Le chamois n'est pas peureux, mais prudent ; il examine avant d'agir ; il considère, il calcule. Sa mémoire est excellente ; il sait à plusieurs années de distance, où il a été poursuivi, où il est en sûreté, où il est protégé. Dans les endroits où la chasse au chamois est défendue, ces animaux sont hardis et confiants ; ils y semblent vouloir faire connaissance avec l'homme. Dans les localités, par contre, où il est chassé, il fuit l'homme du plus loin. Il sait qu'ici il a tout à en craindre, et là rien. D'après Schinz, on aurait remarqué que les chamois préfèrent les forêts qui sont à l'abri des avalanches ; c'est là encore une preuve de prudence.

En été, le chamois se nourrit des plantes alpines, les meilleures, de celles surtout qui croissent près de la limite des neiges, de roses des Alpes, de jeunes pousses de pins et de sapins. En hiver, il doit se contenter des herbes qui percent la neige, des mousses et des lichens. Il n'est pas difficile pour sa nourriture et peut supporter longtemps la faim. L'eau lui est indispensable, il aime beaucoup le sel.

Lorsque le pâturage est bon, le chamois engraisse considérablement. Il maigrit après l'époque du rut, et quand le sol est recouvert d'une épaisse couche de neige, il a beaucoup de peine à trouver sa vie.

Il descend alors dans les forêts, y mange les lichens qui pendent aux branches comme des barbes. Il établit sa demeure près des sapins, et, dès que la neige le lui permet, il va d'arbre

(1) Tschudi, *loc. cit.*, p. 440.

en arbre. De temps à autre, il trouve de la nourriture en abondance dans les meules de foin qu'on laisse à l'air libre dans certaines contrées des Alpes. Des troupeaux nombreux se réunissent aux environs de ces meules, et y mangent du foin jusqu'à s'y creuser une retraite contre la tempête. « Il n'est pas probable, raconte Tschudi(1), que les chamois meurent de faim pendant l'hiver ; toutefois, un chasseur de l'Oberland Bernois prétend avoir trouvé au printemps, sous un grand sapin et dans la neige, les corps de cinq chamois qui avaient dû périr faute de nourriture. Sous l'arbre, dit-il, ils avaient foulé la neige, mais en dehors des branches, elle était trop haute et trop épaisse. » Il arrive plus fréquemment, qu'en mangeant des lichens, un chamois se prend les cornes dans les branches d'un arbre, y reste pendu, et y meurt. Tschudi a vu lui-même un squelette de chamois ainsi pris.

Le chamois est en rut à la fin de l'automne. A cette époque, les vieux mâles, qui vivent solitaires toute l'année, se joignent aux troupeaux. L'on peut alors voir des heures entières ces animaux bondir joyeusement. Ils courent sur les crêtes les plus escarpées, et les mâles se livrent de violents combats. L'issue en est souvent fatale ; l'un des combattants est tantôt précipité du haut d'un rocher, tantôt mortellement blessé d'un coup de corne. Les jeunes ne se livrent que des simulacres de combats ; ils se préparent pour l'avenir.

« Ils sautent, dit Tschudi, comme des fous, sur des arêtes étroites, cherchent à se donner des coups de tête et à se renverser ; ils feignent d'attaquer l'un d'eux, et se précipitent tout à coup sur un autre qui est pris à l'improviste ; en un mot, ils s'agacent et s'amuse de mille manières. Dès qu'ils aperçoivent une forme humaine, même à une grande distance, la scène change subitement. Tous les animaux de la bande, depuis le plus vieux bouc jusqu'au plus jeune faon, se mettent aux aguets et se préparent à fuir. Lors même que l'observateur reste immobile, c'en est fait de leur belle humeur. Ils remontent lentement vers les hauteurs, s'arrêtent pour examiner chaque bloc, chaque paroi de rocher, et ne perdent pas un instant de vue l'endroit d'où les menace le danger. D'ordinaire, ils ne s'arrêtent que très-haut. Tout le troupeau se serre sur le plus élevé des escarpements ; chaque animal sonde du regard les profondeurs, et balance grave-

ment sa tête blanche. En été, il est rare que les chamois qui ont été dérangés sur un pâturage y reparassent de toute la journée ; en automne, quand tout est déjà désert dans l'Alpe au bout d'une heure à peine, on les voit redescendre au galop, et ils recommencent leurs jeux dans leur endroit favori. »

Ces jeux et ces combats, qui finissent avec le rut, ont lieu pour la possession des femelles. Dès que les mâles les plus forts ont écarté les rivaux, le vainqueur, suivi de sa femelle, s'isole pour vivre avec elle jusqu'au gros de l'hiver, époque où tous les couples vont rejoindre le troupeau.

Vingt semaines après l'accouplement, de la fin d'avril à la fin de mai, la femelle met bas un, rarement deux petits. Au bout de quelques heures, le jeune chamois suit sa mère, et après quelques jours, il est déjà presque aussi agile qu'elle. Celle-ci le soigne avec tendresse, l'instruit. Le mâle n'a nul souci de sa progéniture. Le jeune chamois reste avec sa mère jusqu'à la fin de mai.

Avant de mettre bas, la femelle s'est séparée du troupeau, et a cherché un pâturage convenable où elle demeure avec son petit, sans jamais s'écarter des endroits les plus escarpés et les plus solitaires. Elle conduit son nourrisson par ses bêlements ; c'est en bêlant qu'elle lui apprend tout ce qui est nécessaire au chamois, à grimper, à sauter ; elle bondit devant lui, lui donne l'exemple qu'il a à suivre. Le petit, de son côté, rend à sa mère l'amour qu'elle lui témoigne, et ne la quitte même pas, lorsqu'elle est morte. Plus d'une fois les chasseurs ont vu de jeunes chamois rester près du cadavre de leur mère ; ils trahissaient par leurs bêlements la peur que leur causait la vue de l'homme, mais se laissaient enlever facilement. Comme cela arrive chez les bouquetins, les jeunes chamois orphelins sont parfois recueillis et soignés par d'autres femelles. Leur croissance est très-rapide : à trois mois, les cornes apparaissent ; à trois ans, ils sont adultes, les mâles aussi bien que les femelles. On estime qu'ils peuvent atteindre l'âge de vingt ou trente ans.

Les chamois sont exposés à bien des dangers, ils ont bien des ennemis. L'homme et les carnassiers ne sont pas seuls à les détruire ; des éboulements de rochers les tuent, des avalanches engloutissent des troupeaux entiers. Les chamois connaissent ces périls, et recherchent les endroits où ils en sont à l'abri.

Le lynx, le loup, l'ours s'acharnent après eux.

(1) Tschudi, *loc. cit.*, p. 444.

Dans l'Engadine, un chamois poursuivi jusque dans un village par un ours, trouva un refuge dans un bûcher. En hiver, le lynx est constamment dans les forêts à l'affût des chamois, et quand ceux-ci descendent des hautes régions qu'ils habitent, quelques-uns succombent sous la dent des loups.

Mais il y a des carnassiers aériens encore plus dangereux pour eux. L'aigle, le gypaète ou lemerger planent au-dessus du troupeau qui paît en toute sûreté, et tout à coup fondent sur lui. Celui-ci enlève un chevreau avant que sa mère ait pu le défendre; celui-là pousse dans l'abîme le chamois adulte qui paît au bord du précipice.

L'homme cependant reste leur plus cruel ennemi. Il les poursuit jusque dans les plus hautes régions, dans les retraites les plus reculées. Il les suit dans les sentiers les plus périlleux, et son plus grand plaisir est de leur envoyer une balle dans le corps.

Chasse. — D'après tous les rapports, les chamois, comme nous l'avons dit, étaient autrefois plus abondants qu'aujourd'hui. Les génies des montagnes veillaient sur leurs troupeaux, et savaient les protéger. Mais quand l'arme à feu détrôna l'arc et l'arbalète, le pouvoir de ces génies déclina, et les troupeaux s'affaiblirent de plus en plus.

De tout temps la chasse du chamois fut un des plus nobles plaisirs. L'empereur d'Allemagne Maximilien les poursuivait avec joie jusque dans les hauteurs, et il fallut un miracle, dit la tradition, pour lui faire retrouver les habitations humaines. Après lui, cependant, peu de princes allemands chassèrent le chamois avec la même passion. Les archevêques s'y livrèrent, et firent paraître des lois pour conserver et protéger ce gibier qui devenait tous les jours plus rare. Mais, au temps où l'on croyait à la vertu des bézoards, on le poursuivait sans pitié. Après, suit une ère de trêve de près d'un siècle. Parmi les grands de la terre, l'archiduc Jean d'Autriche, le premier, reprit cette chasse, puis les rois de Bavière et quelques-uns des ducs et grands-ducs allemands. Aujourd'hui, la chasse au chamois est un divertissement princier. L'empereur d'Autriche chasse dans le pays de Salzbourg, très-riche en chamois, où l'on a pris les mesures les plus efficaces pour réprimer le braconnage et protéger ce gibier. Sur ces hauteurs, la carabine de l'empereur est seule à se faire entendre, personne n'y ayant droit de chasse. Dans les pays avoisinants mêmes, il est interdit de chasser le chamois.

Cette chasse n'est pas un plaisir de petit amateur. Il faut des gens robustes, sobres, durs, rompus à la fatigue, et connaissant à merveille et les montagnes et les mœurs du gibier.

« Il faut au chasseur, dit Tschudi (1), une vue excellente, une tête à l'abri du vertige, un corps solide et endurci, capable de supporter les caprices atmosphériques des régions glacées, beaucoup de courage, et surtout du sang-froid, une intelligence rapide, de la décision, puis de bons poumons et des muscles infatigables. Il ne suffit pas pour le chasseur d'être un tireur excellent; il faut qu'il soit un grimpeur parfait, plus hardi que la chèvre la plus entreprenante. Les chasseurs de chamois sont souvent forcés de prendre des positions extraordinaires, qui exigent de chaque membre de leur corps une vigueur extrême. C'est tantôt avec les coudes, tantôt avec les dents, avec le dos, le menton, les épaules, qu'ils s'appuient; chaque muscle de leur corps doit pouvoir leur servir de levier ou de pince pour se retenir, pour avancer en rampant ou pour se retourner. »

Le chasseur revêt un habit gris, chaud; il a à la main un bâton des Alpes, muni d'un crochet; sur le dos, un sac avec de la poudre, du plomb, du pain, du beurre, du fromage, une gourde de kirschwasser, et un peu de farine grillée et salée. Il lui faut de forts souliers de montagne, avec lesquels il puisse se tenir sur la glace la plus glissante, et une excellente carabine. Plusieurs chasseurs s'en vont pieds nus; de temps à autre, ils oignent leurs pieds avec de la résine pour mieux se tenir, mais jamais, comme on l'a avancé, ils ne se blessent pour coller leur pied avec leur propre sang.

D'ordinaire, les chasseurs se servent d'une carabine à canon rayé, à bois léger, à crosse mince. Dans le Valais on emploie encore assez souvent le fusil à un canon, mais à double batterie, dans lequel la seconde charge repose sur la première balle; ce fusil est plus léger que la carabine rayée à deux canons, et le chasseur a deux coups à sa disposition. Il faut, de plus, une bonne longue-vue, qui peut seule permettre au chasseur de voir tout son domaine; car dans la chasse au chamois, ce n'est pas un petit espace qu'on parcourt, mais des étendues de plusieurs lieues carrés; ce sont des excursions qui prennent des journées. Le chasseur économise souvent pendant plusieurs années pour pouvoir s'acheter une bonne lunette.

(1) Tschudi, *loc. cit.*, p. 450

Le soir, ou de grand matin, à la clarté des étoiles, le chasseur se met en campagne pour atteindre avant le lever du soleil les pâturages à chamois. Il doit connaître à fond tous les passages, les pâturages préférés, les retraites, les roches salées; savoir quels sont les vents dominants, d'où et par où ils soufflent. Les chamois des forêts sont plus vigilants que ceux des crêtes; ils vivent plus près de l'homme et ont appris à mieux connaître le danger. D'ordinaire le chasseur a déjà parcouru la contrée; il s'est informé auprès des pâtres ses amis, les autres chasseurs ne lui auraient donné aucune réponse. Une heure avant d'atteindre le terrain de chasse, il évite de parler haut, de faire du bruit; il avance aussi silencieusement que possible. La chasse commence dès qu'il a dépassé les habitations les plus élevées. Au milieu de la nuit, il prend les mêmes précautions, tient compte de la direction du vent, s'approche des places de chamois qu'il a découvertes, et s'il est adroit il peut arriver jusqu'à quarante et vingt pas du troupeau. Là, il s'arrête, en attendant le jour, caché derrière un rocher, un buisson. Le guide se lève lentement, s'étend; les autres chamois l'imitent. A ce moment, le chasseur choisit sa victime, de préférence un grand et fort mâle que son œil exercé reconnaît à ses cornes plus épaisses, plus divergentes. L'animal tombe, les autres demeurent un instant immobiles, regardent avec inquiétude la fumée qui s'élève dans les airs, puis, avec la rapidité de l'éclair, disparaissent du côté opposé.

D'autres fois, on poursuit les chamois, et ce genre de chasse n'est pas sans succès. Dans ce cas, le chasseur doit les surprendre dans un de leurs pâturages et les chasser lentement vers les hauteurs. Il doit connaître tous les chemins, tous les sentiers qu'ils suivent, pour pouvoir se poster à un endroit favorable et de là faire feu. De bons chasseurs poursuivent ainsi leur gibier pendant plusieurs lieues, pendant des journées entières. Ils sont nécessairement exposés, dans les montagnes, aux mêmes accidents que les chamois; leur expédition, en effet, n'est qu'un long combat entre la vie et la mort.

« Quand le chasseur, dit Tschudi (1), a réussi, avec des peines infinies, à pousser les chamois dans un de ces endroits où la piste cesse d'être possible, il est récompensé et fait une belle chasse, lors même que, sous la conduite d'un bouc résolu, le troupeau revient sur ses pas et s'élançe à côté de lui ou par-dessus son corps.

(1) Tschudi, *loc. cit.*, p. 434.

Dans les Alpes de Glaris, des Grisons et du Valais, il y a un grand nombre de ces endroits sans issue. Les chasseurs de l'Appenzell ont coutume de poursuivre le chamois depuis le Mesmer vers le Sentis et l'Altenmann: il tombe alors sous les coups des tireurs cachés à mi-chemin, à la Wagenlücke.

« Quelquefois le gibier, poursuivi avec trop d'ardeur, entraîne l'homme à des imprudences et l'attire sur des rochers où il ne peut ni avancer ni reculer. Kohl, l'un des rares voyageurs allemands qui aient vraiment étudié les Alpes, en raconte un exemple. Un chasseur de l'Oberland sauta sur la corniche, large d'un pied, que formait une couche de schiste, au flanc d'une paroi de rochers et au-dessus d'un précipice de plus de six cents pieds de profondeur. Ce schiste pourri commençant à se briser et menaçant de s'écrouler sous ses pieds, il dut se coucher à plat ventre et glisser avec précaution le long de l'étroit sentier. Devant lui il frappait le schiste de sa hachette, faisait tomber celui qui était fendillé et rampait lentement, craignant sans cesse que le banc ne se brisât sous lui et ne l'entraînât dans l'abîme. Il travaillait depuis une heure et demie, lorsqu'il vit une ombre mobile flotter sur la paroi; il se retourna péniblement et aperçut un aigle qui planait au-dessus de lui et avait grande envie de le faire tomber de la corniche. Oubliant le danger de mort dans lequel il se trouvait, notre homme n'eut plus que des pensées de chasseur. Il réussit avec peine à changer de position et à se coucher sur le dos, et au bout d'un quart d'heure il avait dégagé son fusil. Il s'accrocha alors avec l'occiput à une inégalité du rocher, passa sa jambe autour d'une autre saillie et s'y cramponna par le pied, tandis que l'autre moitié de son corps était suspendue sur le vide. Dans cette position extraordinaire, il observa l'aigle pendant quelque temps, mais ce dernier finit par s'envoler au loin, et ce ne fut qu'après trois heures d'un travail désespéré que notre homme arriva au bout de la corniche, ayant les habits, le visage et les bras déchirés.

« Poursuivre des chamois sur les glaciers offre aussi ses dangers, mais il est rare que cela arrive, car les chamois aiment souvent mieux se laisser tuer plutôt que de se hasarder sur les glaciers, pour lesquels ils ont autant d'aversion qu'ils ont de goût pour les névés et les champs de neige. Outre ces difficultés générales, la nature du terrain en présente souvent beaucoup de particulières. Aussi l'adage est-il trop vrai,

qu'il meurt plus de chasseurs de chamois de mort violente dans la montagne qu'il n'en meurt tranquillement dans leur lit. Tantôt c'est un froid glacial qui surprend le chasseur fatigué et paralyse ses membres; s'il a le malheur de céder à la fatigue et de s'asseoir un instant, c'en est fait, il s'endort pour ne plus se relever. D'autres fois, c'est une pierre roulante, détachée par l'orage, par le dégel, par le pas d'un chamois, qui le blesse ou le lance au sein de l'abîme. Ou bien il entend dans le lointain le tonnerre de l'avalanche, et avant qu'il ait eu le temps de se serrer contre le roc, la terrible fée de la montagne est là, elle enlace ses membres, les brise, puis elle lui fait un linceul des plis de son manteau de neige, et en un clin d'œil elle l'a enseveli pour toujours au fond de la vallée. Nous préférons ne pas raconter plusieurs de ces tristes épisodes qui se sont passés autour de nous. Jamais le chasseur ne court d'aussi grands dangers que lorsqu'il est surpris par le brouillard, à plusieurs lieues au-dessus des derniers chalets, au milieu d'un affreux labyrinthe de crêtes rocheuses découpées et entaillées. Sur les hauteurs, le brouillard est si épais, que l'homme égaré ne distingue rien à six pas de lui, et il n'y a qu'une présence d'esprit parfaite, une connaissance exacte du terrain et une vigueur peu commune qui puissent l'empêcher de glisser dans une crevasse, de tomber d'une corniche, ou de faire un faux pas sur des dalles humides, surtout quand au brouillard succède un ouragan accompagné d'une neige épaisse.

« Indépendamment de tant de périls, la chasse au chamois est en somme très-pénible depuis que la quantité du gibier a diminué. Souvent le chasseur erre pendant huit ou dix jours dans les hautes régions sans découvrir avec certitude une piste, ou sans pouvoir arriver à portée de fusil; et pendant ce temps il fait chaque jour une marche forcée, avec une nourriture vraiment insuffisante. S'il a été assez heureux ou assez prudent pour arriver près du gibier, si le vent ou une pierre qui a roulé sous son pied ne l'a pas trahi, si sa longue carabine est déjà appuyée sur une pierre, il faut encore qu'il vise et tire parfaitement juste, sans quoi son chamois blessé lui échappera par la fuite ou roulera mort au fond d'un abîme. On vise toujours à la tête, au cou ou à la poitrine. Le coup part, l'animal atteint roule une ou deux fois sur lui-même et reste étendu; ses compagnons demeurent un instant immobiles, la tête levée, ils voient d'où vient le péril, s'enfuient et disparaissent au mi-

lieu des rochers; l'heureux chasseur s'approche du chamois qui git sur le flanc; mais tout à coup, voilà qu'il se relève brusquement, et, malgré sa blessure, il se met à fuir avec tant de rapidité qu'il semble impossible de l'atteindre. Toute espérance n'est cependant pas perdue pour le chasseur habile, qui suivra des jours entiers les traces de sang, certain que le chamois blessé se sera caché dans quelque caverne ou sous un buisson pour lécher ses plaies; souvent, en effet, on le tue d'un second coup de fusil. Les chamois ont la vie si tenace qu'ils se traînent encore à des distances de plusieurs lieues avec les deux jambes de derrière paralysées; ils sont perdus pour le chasseur, si celui-ci ne réussit pas à suivre leur piste, et ils deviennent le partage de l'aigle ou du gypaète, ainsi que ceux qui tombent au fond des précipices. Lors même que le chasseur peut parvenir jusqu'à ceux-ci en faisant un long détour, leur dépouille est ordinairement déchirée et leur chair corrompue. Par la rupture des intestins, des excréments verts et fortement odorants s'en échappent et imbibent si rapidement toutes les parties du corps que la chair en devient immangeable.

« Le chasseur ouvre le chamois qu'il vient d'abattre (le sang de l'animal, même lorsqu'il n'a pas été poursuivi, est alors si chaud qu'involontairement on retire la main), puis il en sort les intestins, saule le foie, qui est très-recherché, et il lie les quatre pieds, en y accrochant la tête par les cornes. Cela fait, il se charge de sa proie et la suspend à sa tête, de façon à en avoir les pieds sur le front. Quelquefois un chasseur porte ainsi deux chamois, c'est-à-dire plus de 150 livres, à plusieurs lieues de distance et par des sentiers dangereux. Ce n'est pas tout: s'il a chassé sur un territoire étranger, il doit dissimuler sa marche et se garantir de la jalousie des chasseurs de la localité. Les Tyroliens et les Grisons, les Savoyards et les Valaisans en viennent souvent aux coups de carabine en pareilles occasions. De Saussure en raconte un exemple. Un Savoyard avait blessé un chamois, que deux Valaisans achevèrent ensuite. Plus rapproché qu'eux de l'animal et autorisé par son premier coup de fusil, le Savoyard prit la bête et se mit à l'emporter. Les Valaisans, qui étaient au-dessous de lui, lui crièrent de la laisser en place, ce qui ne l'empêcha pas de continuer son chemin. Deux balles sifflèrent alors à ses oreilles. L'escarpement du terrain l'empêchait de fuir assez vite, et il ne pouvait pas se défendre parce qu'il avait épuisé ses munitions. Dans cette alternative,

il leur laissa le chamois et se retira le cœur plein d'idées de vengeance ; mais il avait guetté ses rivaux, et il savait dans laquelle des huttes abandonnées des bergers ils comptaient passer la nuit. Il descendit alors chez lui, à plus de deux lieues, chargea sa carabine à deux coups et revint pendant la nuit près de la hutte. A travers une fente, il vit ses ennemis assis près du feu, et il y introduisit doucement son arme pour les tuer tous deux. Mais au moment de presser la détente, il réfléchit que depuis l'instant où ils avaient tiré sur lui, ces hommes, n'ayant pu se confesser, se trouvaient en état de péché mortel et seraient éternellement damnés. Cette idée fit sur lui une profonde impression. Il retira son arme, entra dans la hutte et avoua aux Valaisans le danger qu'ils venaient de courir. Ceux-ci, touchés, le remercièrent, et lui abandonnèrent la moitié du chamois en litige.

• « L'animosité ne va pas si loin entre chasseurs suisses de cantons voisins ; on force, quand on le peut, celui qui est en défaut à abandonner sa carabine, et elle devient la propriété du chasseur légitime. Cependant dans beaucoup d'endroits on va chasser au delà des frontières cantonales, sans y faire grandement attention.

« Le profit de la chasse au chamois n'est plus aujourd'hui en rapport avec les périls auxquels elle expose, ni avec la peine et le temps qu'elle exige. Un chamois vaut de 12 à 24 francs ; la viande de chamois se vend 60 à 75 centimes la livre ; la peau qui, tannée, donne un excellent cuir, doux comme du velours, est estimée de 6 à 12 francs ; les cornes se payent 2 francs. Et pourtant l'ardeur des chasseurs est extrême : l'un d'eux, auquel on avait amputé la jambe à Zurich, envoya deux ans après à son médecin la moitié d'un chamois qu'il avait tué lui-même ; il ajoutait que la chasse n'allait pas fort avec la jambe de bois, mais qu'il se promettait néanmoins de tuer encore bien d'autres chamois. Ce chasseur déterminé avait soixante et onze ans au moment où il fut amputé.

« Nous pourrions citer beaucoup d'autres exemples pour faire voir que la chasse au chamois, avec tous ses dangers et toutes les émotions qu'elle procure, peut devenir une passion ardente qui ne laisse de place à aucune autre. Souvenons-nous de ce que disait le guide de Saussure : « Je suis marié depuis peu et très-heureux ; mon père et mon grand-père sont morts à la chasse du chamois, et je suis parfaitement sûr d'y rester à mon tour ; mais si vous voulez faire ma fortune à condition de renon-

« cer à la chasse, je n'accepterais pas. » Deux ans après ces paroles, l'infortuné se brisait au fond d'un précipice.

« On a souvent remarqué, que la chasse au chamois exerce une influence réelle sur le caractère du chasseur. Cette lutte continuelle contre le danger, la faim, la soif et le froid, ces longs moments passés à épier et à attendre, cette prudence avec laquelle on prépare le dénouement, la rapidité de décision qu'il faut pour saisir le seul instant favorable, la sagacité indispensable pour suivre une piste, l'étude continuelle des habitudes et de la nature du gibier, cette nécessité de se cacher, d'épier et de tromper le chamois ; tout cela doit inévitablement, après dix ou vingt ans de pratique, modifier considérablement le caractère du chasseur. Voilà pourquoi le chasseur de chamois est silencieux, taciturne, mais décidé lorsqu'il agit et plein d'expression quand il parle ; il est modéré en tout, frugal, patient, économe, et se résigne facilement à toutes les fatalités. Ce sont des natures concentrées, qui se suffisent à elles-mêmes, mais qui s'imposent aux autres avec force et commandent le respect. Souvent aussi ce sont des gens secs, froids, qui ne répondent que par monosyllabes et ne disent presque rien, mais toujours des choses de quelque importance. »

Nous pourrions ajouter bien d'autres faits à ceux que Tschudi vient de rapporter d'une façon si attrayante : nous pourrions parler du fameux chasseur Colani, avec lequel Lenz a longtemps parcouru les Alpes ; du vieux prince des chamois, qui en tua de sa propre main 2,700, sans compter ceux de ses premières années, qu'il avait négligé de relever ; mais nous sommes obligés de nous arrêter.

Captivité. — Les jeunes chamois s'appriivoisent facilement. On les nourrit de lait de chèvre, d'herbes savoureuses, de choux, de raves et de pain. Lorsqu'on a des chèvres douces, on peut les livrer aux soins de celles-ci ; ils n'en prospèrent que mieux. Les chamois, et surtout les jeunes, ont beaucoup des mœurs de la chèvre. Ils jouent avec les chevreaux, les chiens ; ils suivent leur maître, courent à lui pour en recevoir de la nourriture. Mais ils recherchent toujours les hauteurs ; ils sont toujours perchés sur les pierres, les pans de mur, et y restent des heures entières. Sans avoir jamais autant de vigueur que les chamois en liberté, ceux que l'on apprivoise semblent cependant supporter parfaitement la captivité. Ils deviennent souvent sauvages en vieillissant, et savent alors se servir de leurs cornes.

Leur sobriété rend leur entretien très-facile. Ils sont encore moins difficiles à nourrir quand ils sont vieux que quand ils sont jeunes. Ils sont endurcis à tout avant leur naissance. En hiver, ils ne demandent qu'un peu de paille sous un toit; ils ne supportent pas l'écurie; il leur faut de l'espace et de l'eau fraîche. Pris vieux, ils restent toujours timides et craintifs.

« Les tentatives faites pour obtenir des petits en captivité (1) sont demeurées sans résultats, malgré toute la peine qu'on s'est donnée au Jardin des Plantes de Paris, à Chambéry et ailleurs. La chose n'a positivement bien réussi que deux fois. M. Laufer, manufacturier de Chambéry, reçut en 1850 un chamois femelle, qui lui donna en 1852 un bouc; en 1853, cette chèvre mit bas un second petit, qui mourut bientôt après, et, en mai 1855, elle mit de nouveau au monde un petit chamois fort alerte et bien portant. » Un résultat à peu près semblable a été obtenu au Jardin zoologique de Dresde.

On a souvent accouplé des chamois, surtout des mâles, avec des chèvres domestiques. Kasthofer, le premier, obtint des métis entre le chamois et la *zibethziege*. On a eu plus tard plusieurs résultats analogues. Le petit a la couleur de la mère, avec le squelette, le front élevé, les habitudes de sauter et de grimper, la sauvagerie du père. On n'a pas encore vu de pareils métis entre les chamois sauvages et les chèvres qui paissent tout l'été en liberté dans les Alpes.

Usages et produits. — La chair du chamois est bonne à manger; son suif est d'une qualité supérieure à celle du suif de la chèvre; sa peau est ferme et souple, et on l'employait beaucoup autrefois pour les vêtements.

LES DICRANOCÈRES ou ANTILOCAPRES — *DICRANOCERUS*.

Die Gabelgemse.

Caractères. — Ce genre est un des plus remarquables de la famille des antilopidés par ses cornes qui ont en avant, dans le milieu de leur longueur, un véritable andouiller, comparable à celui des cerfs, ce qui a quelquefois fait confondre l'espèce type avec ceux-ci. Ces andouillers sont de nature cornée comme le reste de l'étui, mais l'axe osseux intérieur n'y envoie pas de prolongement. Les cornes, dont le mâle seul est pourvu, sont séparées à la base par

(1) Tschudi, *loc. cit.*, p. 443.

une forte dépression et surplombent les yeux, ce qui rapproche les dicranocères des chamois.

Distribution géographique. — Les dicranocères sont propres à l'Amérique du Nord.

LE DICRANOCÈRE A CORNES FOURCHUES — *DICRANOCERUS FURCIFER*.

Die Gabelgemse.

Cette espèce, qu'Hernandez, dans sa *Description du Mexique*, a nommé *teuthlamacame*; à laquelle les marchands de pelleteries donnent le nom espagnol de *cabra* (chèvre) ou *cabri*; que les naturalistes ont appelée *chamois à cornes fourchues*, *antilope-porte croix*, etc., est un animal véritablement remarquable (*fig. 268*).

Caractères. — Sa taille est à peu près celle du chevreuil. D'après les mesures données par le prince de Wied, il a 1^m,60 de longueur, sur lesquels 31 cent. appartiennent à la tête et 20 à la queue; sa hauteur est, au garrot, de 725 millim., au sacrum de 1 mètre; les cornes ont environ 25 cent. de haut, ou 30 cent. de long en suivant leur courbure.

Cet animal est élancé; il a les jambes hautes, le cou long, la tête forte, un peu allongée, les yeux grands, à cils longs, sans fossettes lacrymales, les oreilles assez longues, étroites et pointues, le museau couvert de poils, sauf une petite place nue, près des narines. Les cornes naissent à environ 3 cent. au-dessus de l'œil, elles se dirigent en haut et légèrement en dehors, et se terminent par un crochet. Du milieu de leur face antérieure part un andouiller de 7 cent. de long; cet andouiller manque chez les jeunes mâles et quelquefois chez les vieux. Les sabots sont pointus, comme ceux des moutons, et il n'y a qu'une pince au côté interne. Les poils longs, épais, durs, fragiles, tombent au moindre attouchement, se laissent aplatir par compression, sans jamais reprendre leur forme primitive. Les plus courts sont ceux du nez, des oreilles, et surtout du tour des yeux et des lèvres; les plus longs sont ceux des cuisses. Le duvet manque. Une bande nue part de l'anus et descend entre les cuisses. Les poils sont plus ou moins longs, plus ou moins abondants, suivant les saisons; leur couleur est variée. Le gris fauve roux est la teinte dominante du dos. Le ventre, la face interne des membres sont blancs; une tache blanche, qui occupe la gorge, est séparée de la couleur blanche de la poitrine par une raie rousse transversale. Le front, le tour des yeux, et une raie, naissant derrière les

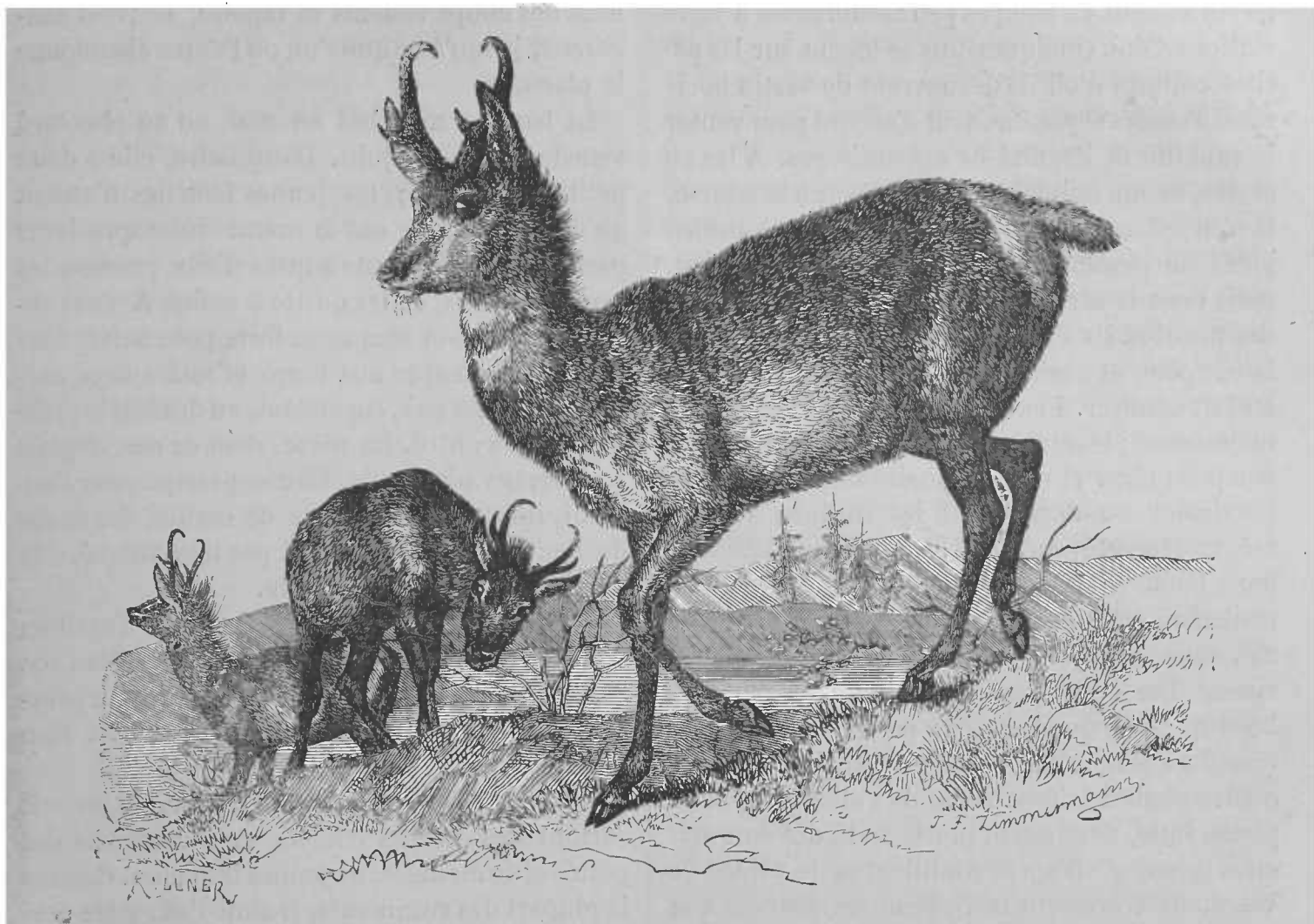


Fig. 268. Le Dicranocère à cornes fourchues.

oreilles et descendant entre l'œil et l'oreille sont café au lait ; les côtés de la tête, le bord de la lèvre supérieure, sur une largeur d'environ un travers de doigt, la lèvre inférieure et la gorge sont encore plus clairs. Le dos du museau est d'un brun roux foncé ; une bande de même couleur descend des deux côtés jusqu'à la lèvre supérieure ; le front est mêlé de blanc et de brun jaune ; le derrière de la tête est de couleur très-claire. Les oreilles sont recouvertes à leur face externe de poils d'un roux fauve clair, à pointe foncée ; leur face interne est blanche. L'œil est surmonté d'une tache noire ; les cornes et les sabots sont noirs.

La femelle est plus petite et plus faible que le mâle ; ses cornes sont courtes ; elles ont, au plus, 6 à 8 centimètres de long, et manquent même quelquefois. Sa robe est la même que celle du mâle.

Distribution géographique. — Le dicranocère à cornes fourchues ou à fourches, habite une grande partie de l'Amérique septentrionale, surtout le nord-ouest. Richardson, le trouva encore au 53° de latitude, aux bords du bras nord du Seskatchewan, et tous ceux qui ont voyagé

au Mexique en ont vus des troupes. Récemment, on l'a découvert en Californie.

Mœurs, habitudes et régime. — Richardson, Audubon, Spencer Baird, le prince Max de Wied, nous ont fait assez bien connaître cette espèce. Le prince de Wied et Audubon nous serviront de guides pour l'histoire que nous allons en faire.

Le dicranocère à fourches est un habitant des prairies ; il y recherche les endroits les plus secs, les plus rocailleux. On le trouve pourtant dans les bas-fonds peu boisés et au bord des rivières.

Comme les autres antilopidés, il forme des troupes plus ou moins nombreuses. Les vieux mâles vivent solitaires, ou réunis quelques-uns au plus ; les femelles et les jeunes sont en troupes de trente à quarante et même cent individus ; ces troupes sont plus nombreuses en automne et en hiver qu'au printemps et en été.

Les dicranocères quittent les plaines, où ils ont à souffrir du vent glacial et de la neige qui recouvre leurs pâturages, pour les collines, les ravins dans lesquels ils trouvent un abri et de la nourriture. A l'entrée de l'hiver, ils parcourent des espaces souvent considérables ; au printemps,

ils reviennent en troupes peu nombreuses à leurs stations d'été. Quelques-uns se logent sur les petites collines d'où ils découvrent de vastes horizons. Tous les voyageurs sont d'accord pour vanter la rapidité et l'agilité de ces antilopes. A les en croire, aucun animal n'est plus léger à la course. Il n'en est cependant pas ainsi; d'autres antilopidés surpassent en rapidité les dicranocères, mais ceux-ci surpassent tous les autres animaux des prairies. Ils s'élancent dans la plaine comme la tempête, et avec une grâce, une élégance qui les fait admirer. Leur marche est un pas lent et majestueux; leur trot est gracieux et élégant; leur galop est léger et extraordinairement rapide. Ils gravissent ou descendent les collines avec la même légèreté qu'ils parcourent les plaines; leurs bonds se suivent tellement pressés qu'on ne peut distinguer leurs membres, pas plus qu'on ne distingue les rayons d'une roue lancée à grande vitesse. Lorsqu'ils prennent la fuite, ils font d'abord trente à quarante pas en trottant, à la façon du daim, c'est-à-dire en sautant de leurs quatre pieds à la fois. Puis, ils s'allongent, et en pleine fuite, parcourent plusieurs lieues en quelques minutes. D'après Audubon et le prince de Wied, ils traversent facilement les rivières à la nage. Un troupeau qui paît aux environs d'un fleuve, s'il est effrayé, saute sans hésiter dans les flots. Le guide nage le premier; les autres le suivent un à un, et tout le troupeau passe ainsi dans le plus grand ordre. Ils font de même pour trouver de meilleurs pâturages, et les Indiens se sont servis de cette particularité pour établir un genre de chasse à part.

Les dicranocères à cornes fourchues ont les sens très-développés: leur vue est perçante; leur ouïe excellente; ils sentent à plusieurs centaines de pas un ennemi qui s'avance sous le vent. Ils sont prudents, vigilants, craintifs même. Ils connaissent l'homme et le craignent; ils savent quels sont leurs ennemis, et ne les laissent que rarement approcher. Le guide regarde fixement l'homme qui s'avance, incline les oreilles de son côté, l'observe, frappe le sol de ses pieds de devant, et pousse un soupir ou un sifflement. C'est le signal de la fuite. Mais quelquefois la curiosité entraîne notre animal à examiner l'objet qui approche, et l'homme, le rusé Indien surtout, sait en profiter.

Le rut commence en septembre; pendant six semaines, les mâles se montrent très-excités, se livrant des combats acharnés. Deux mâles se rencontrent-ils, ils se regardent avec fureur, s'élançant l'un sur l'autre tête baissée, se don-

nant des coups violents et rapides, souvent dangereux, jusqu'à ce que l'un ou l'autre abandonne la place.

La femelle met bas en mai, ou au plus tard vers le milieu de juin. D'ordinaire, elle a deux petits par portée; les jeunes femelles n'en ont qu'un. Les petits ont la même robe que leurs parents. La mère reste auprès d'eux pendant les premiers jours, et les quitte à peine. A deux semaines, ceux-ci sont assez forts pour suivre leur mère, et échapper aux loups et aux autres carnassiers. Un d'eux, cependant, en devient la proie de temps à autre. La mère, dans ce cas, déploie un courage admirable. Elle se précipite sur l'ennemi, lui donne des coups de cornes, des coups de dent, et si le loup n'est pas très-affamé, elle parvient à le mettre en fuite.

Le prince de Wied trouva à la fin d'avril un petit antilope nouveau-né. La mère n'était pas auprès de lui; elle était probablement au pâturage, et l'avait abandonné à un endroit bien connu, comme le fait la biche.

Le dicranocère à cornes fourchues se nourrit surtout des herbes courtes et succulentes des prairies, de mousses, de jeunes branches. Comme la plupart des ruminants, il aime l'eau salée et le sel. On en voit, des heures entières, couchés au voisinage des sources et des roches salées. La faim seule les en éloigne. Lorsque les pâturages sont bons, il devient très-gras en automne; mais, en hiver, il souffre souvent de la faim. La neige qui recouvre ses herbages, l'empêche de trouver une nourriture suffisante et rend en même temps sa marche difficile; souvent aussi il succombe de misère.

Chasse. — On ne fait la chasse à cet animal que quand il y a disette de bisons.

Les Européens le prennent dans des fosses, le poursuivent à cheval, ou le tirent. Les Indiens mettent à profit la curiosité de cet animal: ils prennent les postures les plus extraordinaires, agitent les bras et les jambes, s'avancent ainsi vers l'antilope stupéfait, qui reste souvent immobile et devient la proie du chasseur. Audubon témoigne de la véracité de ce fait. « Pendant une de nos excursions de chasse, dit-il, nous arrivâmes en vue d'un antilope et résolûmes de l'étonner. Nous nous couchâmes dans l'herbe sur le dos, levâmes une jambe, puis l'autre. L'antilope s'avança vers nous, peu à peu, mais avec prudence et même avec méfiance. Cependant il s'approcha jusqu'à portée de fusil. » Les Indiens, dit-on, ont appris du loup cette manière de chasser. Celui-ci est, en effet, le plus terrible

ennemi des antilopes ; et c'est par des ruses semblables qu'il arrive souvent à s'en emparer.

Captivité. — Pendant l'hiver il n'est pas difficile de capturer cet animal. Un chasseur, chaussé de patins de neige, peut le prendre vivant sans grande peine. On a souvent essayé de l'appivoiser, mais on n'a jamais pu en conserver longtemps.

De vieux individus, que l'on avait pris en hiver, par les temps de neige, se montrèrent d'abord charmants, presque obéissants. Mais une fois revenus de leur faiblesse et de leur épuisement, leur amour de la liberté, leur sauvagerie reprenant le dessus, ils s'élançèrent avec fureur contre les palissades, et s'y blessèrent mortellement.

Des jeunes, pris peu après leur naissance, ne vécurent pas longtemps ; on n'a pas essayé, à vrai dire, de les faire nourrir par des chèvres. Un seul amateur, au dire d'Audubon, fut assez heureux pour élever un de ces antilopidés. Il l'avait pris dans les prairies, l'avait nourri avec soin. Il était très-doux ; il suivait son maître comme un chien, et comme lui, montait et descendait les escaliers, courait dans toute la maison. Malheureusement il fut tué par un cerf wapiti, son compagnon de captivité.

Usages et produits. — La chair de cet animal n'est pas très-estimée ; les Américains n'en font nul cas. Le prince de Wied la recommande, par contre, et dit en avoir souvent mangé ; Audubon vante le foie comme une friandise. Les Indiens se servent de sa peau molle, légère, mais peu souple, pour se faire des chemises.

LES STREPSICÈRES — *STREPSICEROS*

Die Schraubenantilopen.

Caractères. — Chez les espèces de ce genre, la peau de la partie inférieure du cou forme une sorte de fanon pendant, comme celui des bœufs. Elles ont encore pour caractères génériques, un mufler nu, des cornes grandes, fortes, redressées, à triple courbure, annelées inférieurement et marquées dans toute leur longueur d'une forte arête. Leur taille est plus ou moins grande ; elles n'ont pas de fossettes lacrymales, et la femelle a quatre mamelons.

LE STREPSICÈRE COUDOU — *STREPSICEROS* *CAPENSIS.*

Der Kudu, The Kudu.

Le type de ce genre est un des antilopidés les plus singuliers. Les anciens connaissaient déjà

cet animal, par ouï-dire seulement, il est vrai, et ils en ont donné des descriptions assez exactes. C'est le *coudou* des habitants du Cap, le *tedal* des Arabes, l'*agaseen* des Abyssins. Quant à nous, Européens, nous ne le connaissons que depuis la dernière moitié du dix-huitième siècle. Ses cornes avaient souvent été importées en Europe ; mais on ne savait pas de quel animal elles provenaient. Plus tard, on amena un coudou vivant au Jardin zoologique de la Haye ; sauvage, timide, au commencement, il s'habitua peu à peu à son sort, et s'appivoisa au point qu'on pouvait s'approcher de lui et le caresser. Dans le courant de ce siècle, les observations de Rüppell et d'Anderson, les récits des chasseurs du sud de l'Afrique, nous ont fait mieux connaître cet animal. J'ai eu la bonne fortune d'en voir dans le pays des Bogos, et suis en état d'en parler *de visu*.

Caractères. — Le coudou (*fig. 269*) est un bel et grand antilope, auprès duquel notre cerf n'est qu'un pygmée ; l'élan l'égale à peine. Un mâle adulte mesure du museau au bout de la queue 3^m,30 sur lesquels 50 cent. environ appartiennent à la queue. La femelle est plus petite ; j'en mesurai une qui avait 2^m,60 de longueur, et près de 1^m,60 de hauteur au garrot.

Le coudou rappelle le cerf par ses formes. Il a le corps ramassé, le cou moyen, la tête assez courte, le front large, le museau pointu ; la lèvre supérieure couverte de poils, les yeux grands, les oreilles plus longues que la moitié de la tête. Ses cornes lui sont un ornement splendide. Chez un mâle d'âge moyen, elles ont en ligne droite, de la pointe à la racine, plus de 66 cent. ; chez de vieux mâles, elles atteignent le double de cette longueur. On comprend à peine comment l'animal peut porter un pareil fardeau, et surtout, comment il peut passer à travers les fourrés. Ces cornes sont inclinées en arrière et plus ou moins en dehors ; quelquefois les extrémités des deux cornes sont éloignées d'un mètre. Notre figure 269 représente leur conformation spirale particulière ; je ferai seulement remarquer que cette spirale est constante, chaque tour comprenant un tiers de la longueur de la corne. De la base part un angle aigu, qui suit les tours de spire et se perd enfin dans le voisinage de la pointe.

Les poils sont courts, lisses, un peu grossiers ; ceux de la nuque et, chez le mâle, ceux de la gorge sont longs, et forment une crinière. Leur couleur fondamentale est un brun gris-roux, difficile à décrire ; la partie postérieure du ventre et la face interne des jambes sont d'un blanc

gris ; la crinière est brun foncé ou noire, et d'un gris blanc chez les individus très-âgés. La queue est d'un brun foncé à sa face supérieure, blanche à sa face inférieure ; elle se termine par une touffe noire. Les yeux sont cerclés de roux. Sur le brun du corps se détachent de sept à neuf bandes transversales blanches, dont quelques-unes sont bifurquées. Placées à distance égale les unes des autres, ces bandes descendent du dos le long des flancs. Entre les yeux se trouve un demi-cercle blanc, embrassant le museau dans sa concavité. Chez la femelle, les raies sont moins larges et moins bien marquées ; les jeunes animaux en ont un plus grand nombre.

Distribution géographique. — Quelques naturalistes croient, mais sans raisons suffisantes, que l'*agaseen* ou *tedal*, qui habite plus au nord, est une espèce différente du coudou ; toujours est-il que celui-ci se trouve dans la plus grande partie de l'Afrique, et dans les localités les plus diverses, comme d'ailleurs le cerf chez nous. Autrefois il était abondant dans les environs du cap de Bonne-Espérance, mais il tend maintenant à en disparaître. On le rencontre encore depuis le fleuve Orange jusqu'au nord de l'Abyssinie, et de là, par le Taka et le Kordofahn, jusqu'en Guinée.

Mœurs, habitudes et régime. — Il semble n'habiter que les forêts, surtout les forêts de buissons épineux, si communs en Afrique. Dans l'Habesch, il préfère les montagnes à la plaine ; dans le pays de Basca, dans le Kordofahn et au Cap, on le rencontre dans la plaine ; dans le pays des Bogos, nous ne le vîmes qu'à une altitude de 660 à 2,300 mètres au-dessus du niveau de la mer, et toujours sur les flancs des montagnes, où il marchait majestueusement au milieu des mimosas.

Les coudous mâles vivent solitaires ; les femelles se réunissent en petites troupes de quatre à six têtes. Les chasseurs du sud de l'Afrique croient avoir remarqué que les jeunes mâles qui ont été chassés du troupeau par les vieux se réunissent, se rassemblent et forment des troupes joyeuses.

Le coudou ressemble assez au cerf par ses mœurs. Il parcourt un assez grand espace, et change régulièrement de demeure. Son port est aussi fier que celui du cerf, sa marche aussi gracieuse. Tant qu'il n'est pas troublé, il va lentement le long des flancs de la montagne, évitant les buissons épineux, paissant où il trouve un endroit convenable. Il se nourrit en grande partie de feuilles et de bourgeons, mais ne dédaigne cependant pas les herbes. Le soir, on le voit

souvent sur les pelouses des clairières. Lorsque quelque chose l'effraye, il prend un trot assez lourd, et ce n'est qu'en plaine qu'il peut partir au galop ; mais, même là, sa course est encore assez lente. Dans les forêts, il doit, pour ne pas être arrêté, rabattre ses cornes de telle façon que les pointes touchent presque son dos. Avant de s'enfuir, il pousse un soupir que l'on entend de loin, ou parfois un sourd bêlement. Le P. Filippini me dit que ce n'était que la femelle qui soupirait ainsi ; le mâle ne faisait jamais entendre sa voix, si ce n'est à l'époque du rut.

Dans l'Habesch, le mâle est en rut à la fin de janvier. Le soir, il pousse des cris par lesquels il provoque ses rivaux, et on ne peut douter qu'ils ne se livrent entre eux de violents combats ; car le coudou est un animal fort et courageux. Filippini n'a jamais assisté à leurs luttes ; mais les Abyssins lui en ont souvent parlé.

La mise bas a lieu au commencement de la saison des pluies, vers la fin d'août ; la durée de la gestation est donc de sept à huit mois. Très-rarement, on voit un mâle avec une femelle qui a mis bas ; celle-ci seule nourrit, élève, veille et défend son petit.

Le coudou adulte a peu d'ennemis à craindre. Il est certain que le lion ne doit pas s'effrayer beaucoup à la vue des cornes pointues de cet animal ; mais le coudou mâle, et peut-être bien la femelle, sont capables de se défendre contre le léopard et contre les chiens sauvages.

Le coudou paraît avoir un autre ennemi, qui doit beaucoup le tourmenter, si j'interprète bien le fait que voici : Un négociant allemand de Massoua me donna des cornes de coudou, remarquables par une sorte d'appendice, qu'on eût dit en cuir. « Ne le coupez pas, me dit-il, ces cornes étaient ainsi lorsque je tuai l'animal. » Cet appendice était le nid d'une larve de guêpe, qui avait percé toute la corne jusqu'à l'os. Peut-être ai-je été trompé, et l'insecte ne s'y était-il établi qu'après la mort du coudou. Quoi qu'il en soit, les deux cornes étaient habitées par un grand nombre de larves ; et jamais je n'ai vu pareil fait, ni chez un autre antilopidé, ni chez aucun animal à cornes.

Chasse. — On chasse le coudou de différentes manières. Filippini préférait le chasser seul et à pied. Il connaissait les pâturages préférés, et cherchait à s'approcher de l'animal autant que possible. Le plus souvent, il se mettait en chasse après midi ; car, à ce moment, les coudous descendent dans les vallées pour se désaltérer. Tandis que la plupart des antilopidés se contentent

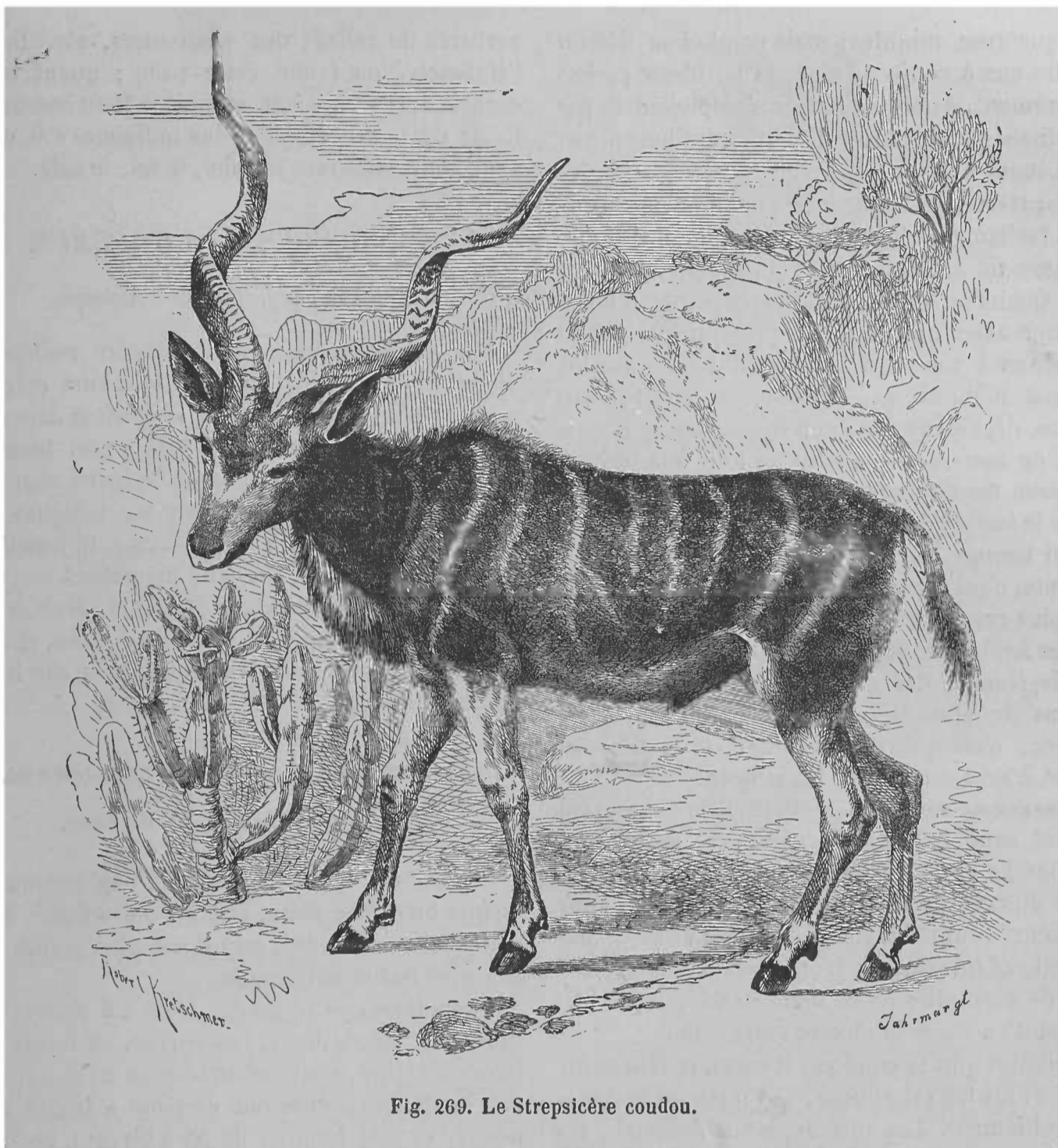


Fig. 269. Le Strepsicère coudou.

de lécher la rosée qui mouille les feuilles, les coudous ont besoin de beaucoup d'eau, et chaque soir ils descendent de la montagne pour éteindre leur soif. Philippini se postait dans un endroit convenable, près d'un ruisseau, d'une flaque d'eau, dans une vallée, et presque jamais il ne rentrait bredouille. La chasse à l'affût serait aussi, je pense, très-avantageuse, car le coudou suit à peu près toujours le même chemin. Je crois, mais sans pouvoir cependant l'assurer, qu'on pourrait le chasser à la traque, comme le cerf.

Il faut, dans cette chasse, déployer une grande prudence. Le gibier est vigilant; ses sens subtils l'avertissent à temps de la présence d'un ennemi. Rarement on peut l'approcher à moins de deux cents pas, et à cette distance, un chasseur européen seul peut l'atteindre.

Les armes des Cafres ne leur permettraient

jamais de tuer le coudou; aussi sont-ils obligés d'employer un mode de chasse spécial. Ils se réunissent en grand nombre, font lever un coudou, et le poursuivent, sachant bien qu'il se fatiguera rapidement. Ils poussent leur gibier du côté de leurs compagnons, ceux-ci prennent la poursuite à leur tour, et ainsi de relais en relais, sans jamais laisser à l'animal un instant de repos. Les femmes sont dispersées dans la campagne, avec des œufs d'autruche pleins d'eau pour rafraîchir les hommes; ceux-ci, enfin, épuisent l'animal. Tous, alors, se précipitent sur lui en poussant de grands cris. Les femelles s'abandonnent à leur sort sans résistance; les mâles, au contraire, baissent la tête, et, leurs cornes pointées directement en avant, fondent sur leurs adversaires, qui sont perdus s'ils ne peuvent à temps se jeter de côté. Les chiens atteignent un coudou

en quelques minutes; mais celui-ci se défend contre eux à coups de pied, et les blesse parfois grièvement. Aussi les Cafres n'emploient-ils pas les chiens à cette chasse. Ils entourent leur proie, et la tuent à coups de javelots.

Captivité. — Les jeunes coudous s'appriivoient facilement. Anderson en eut un, et il le cite comme un animal charmant, doux, enclin au jeu. Quand on le prit, il était très-jeune; il fallut l'élever avec une sorte de biberon. Bientôt il s'habitua à son maître, et devint un véritable animal domestique. Au Cap, on aurait, sans doute, déjà essayé de domestiquer les coudous, s'ils ne succombaient presque tous à la terrible maladie des chevaux, qui cause tant de ravages dans le sud de l'Afrique.

En Europe, on n'a vu que quelques coudous vivants; c'est encore aujourd'hui un des animaux les plus rares dans les jardins zoologiques.

Les Arabes regardent les coudous, mâle et femelle, comme des animaux différents; aux environs de Massoua, ils nomment le premier *garrea*, c'est-à-dire le vaillant, et la seconde *nellet*, c'est-à-dire l'agile ou la forte.

Usages et produits. — Partout le coudou est chassé avec ardeur. Sa chair est excellente, comme j'ai pu m'en assurer; elle a le goût de celle du cerf. La moelle des os est un régal pour plusieurs peuplades africaines. Les Cafres, quand ils ont tué un coudou, n'ont rien de plus pressé que de dépouiller les os de la viande, de les briser, et d'en sucer la moelle toute crue.

Aussitôt que le coudou est mort, la fête commence: un feu est allumé; sa fumée est le signal du ralliement. Les uns dépècent l'animal, les autres attisent le feu, et mettent dans le brasier des pierres pour les faire rougir. On les recouvre alors de morceaux de viande. Pendant qu'ils cuisent, la bande affamée se précipite sur les os; chacun en ronge un, tout en jetant sur le rôti des regards de convoitise. La viande est enfin enlevée encore à moitié crue et avalée gloutonnement.

Les Abyssins se comportent de même, si ce n'est qu'au lieu de manger la moelle des os crue, ils l'expriment et la font rôtir avec la viande. Quant à nous, nous fîmes rôtir ce gibier à l'euro-péenne, et je puis dire avoir rarement mangé mets plus savoureux; le filet surtout était excellent.

La peau est aussi très-estimée. Les colons hollandais l'achètent très-cher pour en faire des fouets, et surtout les mèches qui les terminent. Ils en fabriquent aussi des courroies, des cou-

vertures de selles, des chaussures, etc. Dans l'Habesch, on tanne cette peau; quant aux cornes, après en avoir séparé le tissu osseux à l'aide de la putréfaction, les indigènes s'en servent pour conserver le miel, le sel, le café.

LES ÉGOCÈRES — *ÆGOCERUS*.

Die Säbelantilopen, The Sable Antelopes.

Caractères. — Le genre égocère renferme quelques antilopidés très-grands. Leurs cornes ressemblent à celles du bouc, et existent dans les deux sexes. La queue, assez longue, est touffue à son extrémité, les fossettes lacrymales sont en quelque sorte remplacées par un bouquet de poils. Il n'y a ni glandes unguéales, ni fossettes aux flancs. La femelle a deux mamelons.

Tels sont les caractères du genre. Mais ceux des espèces sont plus difficiles à donner, et les naturalistes sont loin d'être d'accord sur leur nombre.

L'ÉGOCÈRE BLEU — *ÆGOCERUS LEUCOPHÆUS*.

Der Blaubock, The Blau-bok ou Etaac.

Cet animal, que les colons du Cap nomment *tzeirau* ou *chèvre bleue*, et dont notre figure 270 peut donner une idée, est un des plus grands et des plus beaux antilopidés.

Caractères. — L'égocère bleu a 2 mètres de long, et 1^m,30 de haut. Les cornes, en forme de lames de sabre, sont recourbées en arrière et un peu en dehors, elles ont de vingt à trente anneaux, et sont longues de 55 à 60 cent. en suivant leur courbure. Cet animal est fort, sans être dénué d'élégance. Il fait l'effet d'un être robuste et dur à la fatigue. Les poils du cou sont longs, en forme de crinière. Son pelage, en dessus, est gris d'argent bleuâtre; la face, le ventre et la face interne des jambes, sont d'un blanc vif; le bout du museau est noir, l'œil est surmonté d'une tache noire. La touffe qui termine la queue est formée de poils gris et de poils noirs. Chez les vieux mâles, les cornes ont jusqu'à vingt-huit anneaux; leur longueur est alors de plus de 1 mètre.

Distribution géographique. — L'égocère bleu habite toute l'Afrique du Sud, le Cap excepté, où il a été presque complètement détruit. On ne sait quelle est la limite septentrionale de son aire de dispersion. Autrefois il était très-commun au Cap; mais il y a plus de soixante ans que le dernier a été tué.

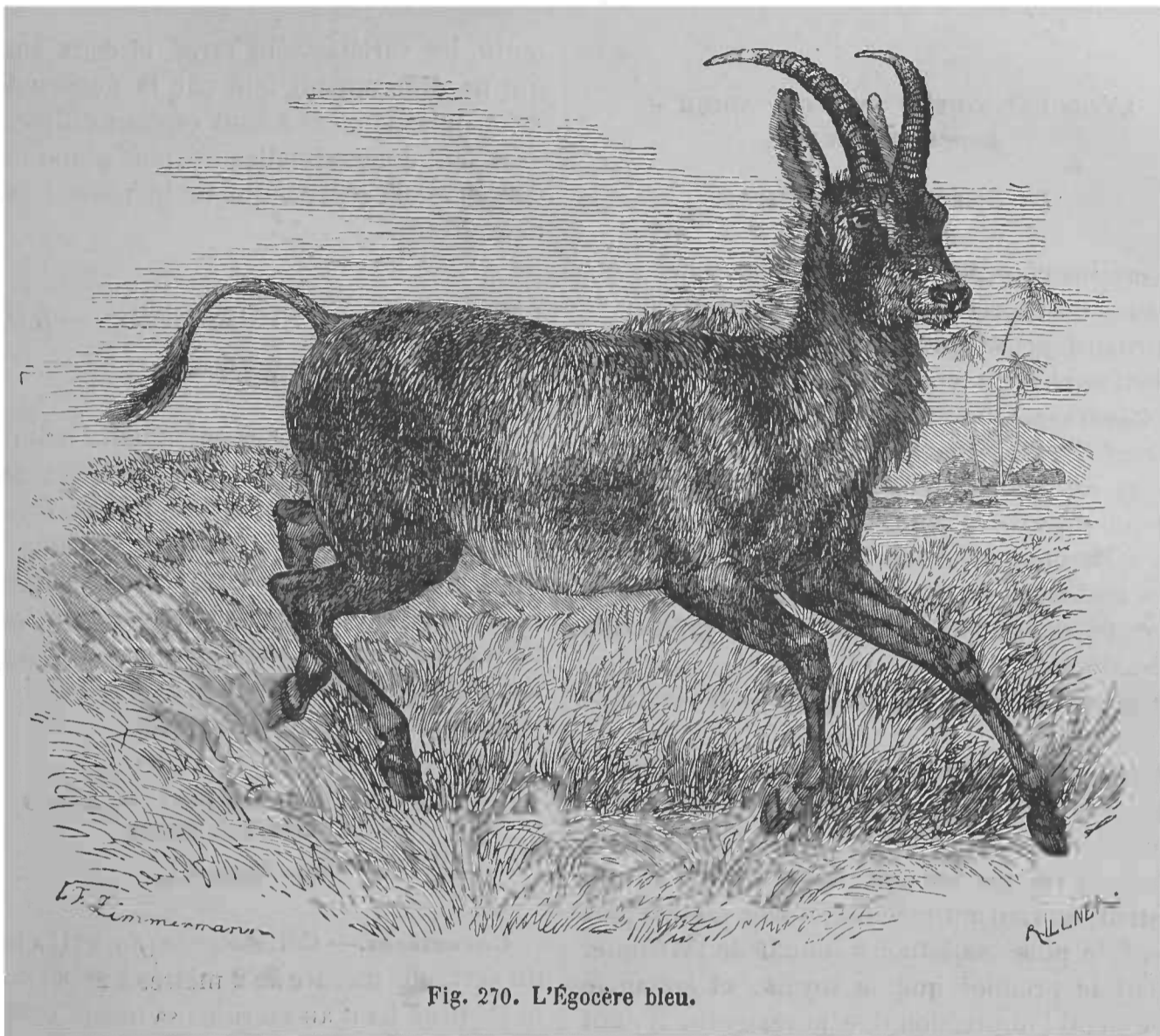


Fig. 270. L'Égocère bleu.

Mœurs, habitudes et régime. — L'égocère est sociable comme la plupart des antilopidés et vit par petites troupes de dix ou douze individus au plus. Tout dans ses mouvements indique de la vigueur, il ne le cède à aucun autre antilope sous le rapport du développement des sens et de l'intelligence.

C'est un mâle qui est à la tête du troupeau, jamais une femelle. A l'approche du danger, le guide pousse un soupir d'avertissement; tous se réunissent autour de lui et prennent la fuite.

Le rut commence vers la fin de la saison des pluies. Au commencement de la saison des pluies suivantes la femelle met bas un petit, que ses deux parents élèvent et défendent au besoin. Les indigènes assurent que les égocères ne mettent bas qu'une fois dans leur vie; car, aussitôt après la mise bas, les cornes de la femelle croissent avec une telle rapidité, qu'elles finissent par lui entrer dans le dos et la tuer.

Chasse. — L'époque du rut serait la plus favorable pour chasser l'égocère, si, à ce moment, la chair de l'animal pouvait être utilisée; mais

elle exhale alors une telle odeur de bouc, qu'un palais hottentot même ne peut en manger. La prudence et la rapidité de l'égocère rendent sa chasse extrêmement difficile. Les mâles se précipitent sur leurs adversaires, et les blessent grièvement de leurs cornes. Les indigènes prennent ces animaux dans des fosses.

Il existe d'autres espèces qui ressemblent beaucoup à l'égocère bleu, et que l'on confond quelquefois avec lui, peut-être à tort, peut-être à raison; c'est ce que nous ne pourrions dire.

La cause de ces divergences de vues doit être cherchée dans le peu de données que l'on possède au sujet de ces animaux, qui ne se voient que dans les musées les plus riches. C'est du cap de Bonne-Espérance que nous arrivaient en Europe la plupart des ruminants du sud de l'Afrique; mais l'extension des cultures a diminué le nombre de ces animaux; quelques espèces, et l'égocère bleu est du nombre, y ont complètement disparu. Plus un animal devient rare, plus on le trouve loin des endroits habités, et plus aussi il est difficile à observer.

L'ÉGOCÈRE NOIR OU ANTILOPE NOIRE —
ÆGOCERUS NIGER.

Die Schwarze Sabelantilope.

Certains naturalistes admettent que l'égocère noir est un égocère bleu avec son pelage d'été; Laurillard pense que cet animal pourrait être l'égocère chevalin en pelage d'été.

Caractères. — L'animal est de la grandeur du cerf (Pl. XXXI) et la couleur générale de son pelage est d'un beau noir. Une bande blanche s'étend depuis les sourcils jusqu'aux naseaux. Les cornes ont deux fois la longueur de la tête; elles sont annelées dans les deux tiers inférieurs.

Les cornes de la femelle sont plus grêles que celles du mâle.

Distribution géographique. — Il est originaire du Cap.

Mœurs, habitudes et régime. — Gordon Cumming parle avec enthousiasme de l'égocère noir. « Je traversais une forêt, dit-il, quand je vis un des plus beaux animaux qui existent, un vieil antilope noir, mâle. C'est le plus grand, le plus majestueux animal de l'Afrique. C'était le premier que je voyais, et jamais je n'oublierai l'impression que je ressentis. Il était au milieu d'un troupeau de pallahs; malheureusement, il nous avait déjà vus quand je l'aperçus. J'appelai ma meute et me mis à sa poursuite; le temps était chaud et orageux; les chiens n'étaient pas en train; mon cheval n'était pas excellent; bientôt je demeurai en arrière, et l'animal disparut à mes regards. La nuit, j'essayai en vain de dormir; son image se présentait toujours à mes yeux. »

L'ÉGOCÈRE CHEVALIN — *ÆGOCERUS EQUINUS.*

Die Pferdeantilope.

On admet que l'égocère chevalin est une simple variété d'égocère bleu avec son pelage d'été.

Mœurs, habitudes et régime. — Aucun naturaliste ne paraît avoir étudié les mœurs des égocères chevalins à l'état de liberté, et nous ne pouvons que nous en rapporter aux récits des chasseurs. Ceux-ci distinguent parfaitement ces animaux, et j'ai plus de confiance en eux qu'en ceux qui ne connaissent que les peaux. Chez les antilopidés, d'ailleurs, la couleur est généralement constante. Dans le climat sous lequel ils vivent, les saisons n'influent que peu sur le pelage. En

outre, les variétés sont rares, et deux antilopes qui ne différeraient que par la nuance de leur robe appartiennent à deux espèces différentes.

Il faut donc admettre un plus grand nombre d'espèces d'égocères que ne le veulent certains naturalistes.

LES KOBES ou SINGS-SINGS — *KOBUS.*

Die Wasserböcke.

Caractères. — A. Smith, un des naturalistes qui se sont le plus et le mieux occupés des animaux de l'Afrique du Sud, réunit sous le nom de *kobus* des antilopidés aquatiques de haute taille, à cornes fortes, annelées, recourbées légèrement, d'abord en arrière et en dehors, puis en haut et en avant; à glandes inguinales; à queue terminée par une forte touffe.

Le type de ce petit groupe est :

LE KOBE A CROISSANT — *KOBUS*
ELLIPSIPRYMNUS.

Der Wasserbock.

Caractères. — Cette espèce (*fig. 271*) a la taille du cerf; elle mesure de 2 mètres à 2^m,30 de long, et 1^m,40 de haut au sacrum; sa queue a 55 cent.; sa robe est grise; les poils en sont bruns au bout, et présentent un ou plusieurs anneaux. La tête, le tronc, la queue, les cuisses, sont d'un jaune roux ou d'un brun roux; le tour des yeux, une ligne mince au-dessous de la paupière, la lèvre supérieure, le museau, les côtés du cou, une bande mince sous la gorge, sont blancs. Une bande blanche descend du sacrum sur les cuisses, se dirige en bas et en avant en décrivant une ellipse. Les poils sont grossiers et rudes; ceux de la tête, des lèvres, de la face externe des oreilles, des jambes, sont courts et épais; les autres sont longs et crépus. Les cornes sont cylindriques; leur moitié inférieure porte de douze à vingt anneaux; leur moitié terminale est lisse. La femelle a une robe plus claire, une stature plus fine.

Le kobe à croissant est lourd, sans être cependant complètement dénué d'élégance. Ses oreilles sont grandes et larges; ses yeux sont vifs et expressifs.

Distribution géographique. — Smith trouva cet animal au nord du Kuruman, en petits troupeaux de huit à dix individus, qui se tenaient au bord des cours d'eau.

Mœurs, habitudes et régime. — Dans cha-



Paris J. B. Baillière et fils, édit.

L'ANTILOPE NOIRE.

Corbe I, Crété, imp.

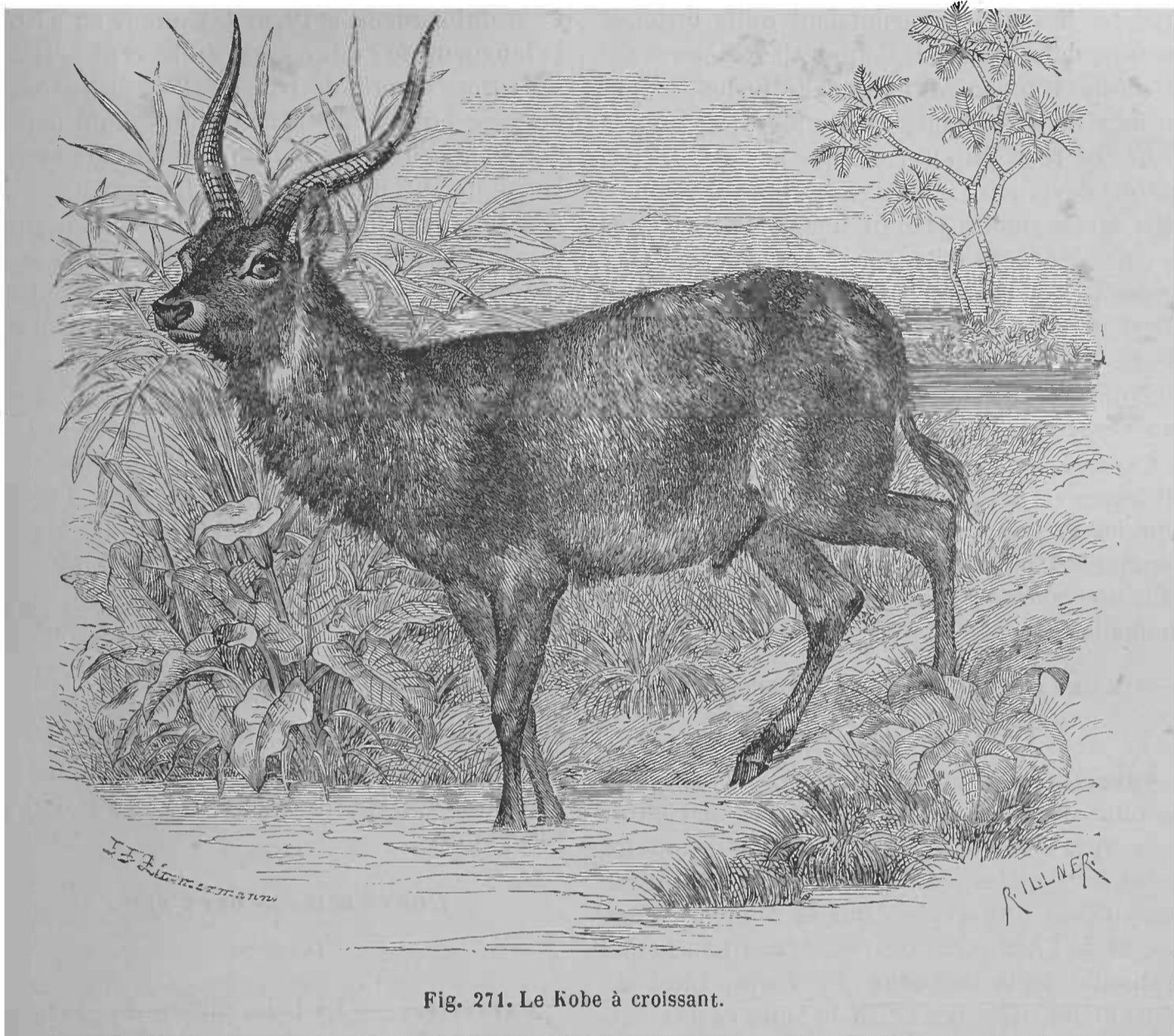


Fig. 271. Le Kobe à croissant.

que troupeau, il y avait au plus deux ou trois mâles, dont un seul était complètement adulte. Les autres mâles adultes avaient probablement été expulsés de la bande. Les indigènes croient que le nombre des femelles surpasse celui des mâles, qu'il naît plus de jeunes femelles que de jeunes mâles.

Quand ils pâturent, ces animaux paraissent lourds et maladroits, mais lorsqu'ils sont excités, ils se montrent à la fois agiles et élégants. Ils redressent la tête, prennent un air intelligent. Le guide remarque-t-il un danger, il part au galop, et les autres le suivent. D'ordinaire, la troupe se dirige vers l'eau, et tous s'y jettent, que ce soit une eau dormante ou une rivière profonde et rapide. Il est probable que c'est ainsi qu'ils se mettent à l'abri des atteintes de leur plus terrible ennemi, du lion. Jamais ils ne s'éloignent beaucoup du bord de l'eau.

Ils se nourrissent de plantes marécageuses et aquatiques, et des herbes savoureuses qui, dans le sud de l'Afrique, tapissent tous les bas-fonds.

Usages et produits. — Les indigènes ne chas-

BREHM.

sent pas cette espèce, dont la chair est dure, filandreuse, et a une odeur de bouc qui dégoûte même un Cafre. Le capitaine Harris déclare ces animaux complètement immangeables; il dit que leur odeur est telle qu'il n'a souvent pas même pu les dépouiller.

LES ORYX — ORYX.

Die Spiessböcke, The Gemsboks.

Les oryx sont mieux connus que les kobes, dont la découverte remonte à quelques années seulement. Une des espèces d'oryx était déjà célèbre dans l'antiquité, et son image se retrouve sur les monuments de l'Égypte et de la Nubie. On y voit l'oryx dans les positions les plus diverses, d'ordinaire avec une corde au cou, ce qui indique qu'il a été chassé et pris. Dans les chambres de la grande pyramide de Chéops, on le voit représenté souvent avec une seule corne, et on a voulu en conclure que c'est l'oryx qui a donné naissance à la fable de la licorne; mais la licorne, le *reem* de la Bible, ne peut s'appliquer qu'au rhi-

nocéros. Les anciens racontaient mille histoires au sujet de cet animal. Comme les chèvres, disaient-ils, il reconnaît le lever de Sirius, se met en face de cette étoile et l'implore; il trouble l'eau, la rend impure, ce qui le fait haïr des prêtres égyptiens; il change de cornes à volonté, en a tantôt quatre, tantôt une seule. Les lyres des Grecs étaient faites en cornes d'oryx. Il est probable que les anciens ne connaissaient pas l'oryx du Cap, et que sous ce nom ils entendent la chèvre des steppes, ou oryx leucoryx, qui vit en Nubie, et le *beisa*, que Ruppell retrouva dans son voyage en Abyssinie.

Caractères. — Les oryx ont les cornes très-allongées et grêles, médiocrement annelées à leur base et se dirigeant directement en haut comme de longues piques, ou en arrière, en suivant une courbe peu arquée. La femelle a deux mamelles.

L'ORYX LEUCORYX — ORYX LEUCORYX.

Die Steppenkuh, The Oryx.

Caractères. — Cette espèce (*fig. 272*), que l'on nomme aussi *oryx de Nubie*, est un animal lourd. Ses cornes diffèrent tellement de celles de tous les autres antilopidés, qu'on ne pourrait la confondre qu'avec une espèce qui la remplace dans l'ouest de l'Afrique. Elles représentent au moins la moitié de la longueur du corps. Chez de vieux mâles, elles ont 1^m,45 de long, et de vingt-six à quarante anneaux; épaisses de 4 à 5 cent. à la racine, elles vont en diminuant insensiblement jusque vers la pointe. Très-rapprochées l'une de l'autre à leur naissance, elles s'écartent en se portant en dedans et un peu en bas. Le poil est court, grossier, épais, couché; celui du dos de la nuque est seulement un peu allongé; il est en partie fauve, en partie couleur de rouille. La tête porte six taches d'un brun mat: une entre les cornes, deux entre les oreilles, deux entre les cornes et les yeux, et la sixième enfin sur le dos du museau. De vieux mâles atteignent une longueur de 2 mètres et une hauteur de 1^m,30 à l'épaule.

Il existe, plus à l'ouest, un oryx qui ressemble beaucoup à celui-ci; quelques naturalistes en ont voulu faire une espèce à part, sous le nom d'oryx à bézoard (*oryx bezoarticus*).

L'ORYX PASAN — ORYX GAZELLA.

Der Passan, ou der Kapische Oryx, The Gemsbok.

Caractères. — Le pasan ou oryx du Cap est us grand et plus brun que le précédent. Il a

2^m,30 de longueur, et 1^m,30 de hauteur au garrot; la longueur de sa queue est de 50 cent.; celle de ses cornes de près de 1 mètre. Il se distingue de l'espèce précédente par ses cornes, qui portent vingt anneaux dans leur tiers inférieur, et dont la pointe est lisse et aiguë. La femelle a des cornes plus petites, plus faibles et moins annelées que celles du mâle. Les poils sont courts, couchés, et la nuque est ornée d'une petite crinière; à la partie inférieure et antérieure du cou est une touffe de soie. La couleur du pelage varie suivant les saisons. En été, le cou, la nuque, le dos, les flancs sont d'un blanc jaune; la tête, les oreilles, la partie inférieure des membres et la partie inférieure des cuisses, la poitrine et le ventre, sont d'un blanc pur. Tout le reste du corps est d'un brun noir foncé. Le dessin de la tête ressemble à un licou. Vu de loin, le pasan paraît bridée. La crinière est d'un brun noir, elle est prolongée par une raie de même couleur, qui va en s'élargissant de plus en plus et se termine par une grande tache rhomboïdale. Une autre bande va de la gorge à la poitrine. En hiver, l'animal est gris bleuâtre; l'occiput, le cou et le dos ont des reflets roux.

L'ORYX BEISA — ORYX BEISA.

Die Beisa.

Caractères. — Le beisa diffère du pasan par sa couleur. Tout ce qui chez celui-ci est roux ou bleuâtre, est chez lui jaune clair, et la bouche n'est pas complètement recouverte par le licou. C'est lui, probablement, qui est représenté sur le temple de Kalabsche dans la basse Nubie, et que les anciens connaissaient sous le nom d'*oryx*; cette courte description d'Oppian: « Sa couleur ressemble au lait du printemps; il n'a que les joues noires, » s'applique parfaitement à lui.

Distribution géographique des oryx. — Tous les oryx habitent les parties les plus sèches, les plus arides de l'Afrique. Le pasan vit dans le sud, le beisa en Abyssinie, le leucoryx dans l'Afrique centrale et septentrionale.

Mœurs, habitudes et régime. — « Le pasan, dit Gordon Cumming, paraît destiné par la nature à peupler les caroos du sud de l'Afrique; sa nature le rend on ne peut plus propre à les habiter. Il prospère dans les contrées les plus arides, où une sauterelle ne trouverait pas de quoi se nourrir; quelque brûlante que soit sa patrie, il n'a pas besoin d'eau. Jamais il n'en boit, comme j'ai pu m'en assurer. »

Les autres espèces habitent des endroits analogues ; elles recherchent un peu plus l'eau que le pasan. On les rencontre cependant dans les steppes si sèches de la Nubie et du Kordofahn, sans qu'on sache comment elles y étanchent leur soif. Mais les mêmes localités sont habitées par d'autres animaux qui ont besoin d'eau, et les oryx ne refusent pas d'en boire, au moins en captivité.

On rencontre les oryx réunis par couples ou par petites troupes, souvent une femelle avec ses petits. Leur port a quelque chose de noble et de majestueux, sans que leur stature soit élégante. Il est très-rare d'en apercevoir des troupeaux nombreux, de vingt-deux individus, comme Gordon Cumming en vit un. Dans les endroits déserts, les oryx ne sont pas rares, sans être cependant communs ; ils sont, de plus, tellement timides et méfiants qu'on n'en voit que très-peu ; ils s'enfuient avant que le cavalier les ait aperçus. D'après mes observations, ils évitent le plus possible les forêts ; dans le Kordofahn, ils n'habitent que les steppes. Ils trouvent là de la nourriture en abondance, et quand, avec l'hiver, arrive l'époque de la faim et de la sécheresse, ils ont amassé tant de graisse qu'ils peuvent vivre pendant quelque temps de chaumes desséchés, de branches dépourvues de leurs feuilles. Quelques buissons de mimosas constituent leur seule nourriture fraîche. En paissant, ils élèvent le cou, appuient leurs pieds de devant contre les troncs d'arbres, pour pouvoir atteindre les branches élevées. Au dire des chasseurs anglais, les oryx du Cap déterreraient pendant la sécheresse une espèce de liliacée, qui reste humide pendant très-longtemps.

Les oryx ont la course rapide. Leur pas est léger, leur trot sûr, leur galop lourd mais soutenu. Les meilleurs chevaux sont seuls en état de les atteindre ; les Arabes de Bahiouda et de Bakhara se font un plaisir de poursuivre l'oryx à cheval, et au moment où celui-ci leur fait tête, ils le tuent d'un coup de lance dans la poitrine.

L'oryx du Cap paraît vivre en bonne harmonie avec les autres antilopidés. On le rencontre souvent avec le canna. L'oryx leucoryx, comme j'ai pu m'en convaincre par moi-même, ne supporte pas la société des autres animaux ; souvent il les maltraite. En somme, les oryx ne sont pas aussi timides que les autres antilopes ; ils ont plutôt quelque chose des mœurs du taureau. Lorsqu'ils sont excités, ils se précipitent avec fureur sur leur adversaire et cherchent à le bles-

ser. Ils savent se défendre contre les chiens ; ils penchent la tête en avant, et donnent des coups de cornes tellement forts, tellement rapides, à droite et à gauche, qu'ils transpercent le chien de part en part, si celui-ci ne les évite avec adresse. Lichtenstein raconte qu'un de ses compagnons trouva un jour l'un près de l'autre le squelette d'une panthère et celui d'un oryx ; le carnassier avait été tué d'un coup de cornes, mais l'antilope avait succombé à ses blessures. Wood croit que tel doit probablement être aussi le sort du lion, et la chose ne paraît pas si invraisemblable. En cas de danger, l'oryx tient tête à l'homme lui-même, et il faut de la prudence et de l'agilité pour éviter ses coups. Gordon Cumming n'échappa à la mort que parce que l'oryx qui fondit sur lui s'abattit à temps, épuisé par la perte de son sang.

Nous manquons de détails sur le mode de reproduction de ces animaux en liberté. Weinland a vu chez un oryx de Nubie captif la gestation être de deux cent quarante-huit jours.

Chasse. — On ne chasse les oryx qu'à cheval. Cumming décrit une de ces chasses dans son style entraînant ; il dit avoir poursuivi un individu blessé pendant toute une journée, avant de pouvoir le forcer. Les Hottentots n'osent pas attaquer ou poursuivre les oryx, car ceux-ci se retournent aussitôt contre eux. Ils se défendent aussi contre les chiens, comme nous venons de le dire, en donnant des coups de cornes à droite et à gauche, jusqu'à ce qu'ils se soient débarrassés de leurs ennemis. C'est du moins ce que l'on rapporte, et ce que je ne saurais garantir, n'en ayant pas été témoin. Toujours est-il qu'on ne pourrait le dire du beisa. Je vis cet animal deux fois dans le Samhara, en mars 1862 ; la première fois un mâle seul, la seconde fois une troupe de dix individus ; tous s'enfuirent devant nous. Nous cherchâmes à approcher du troupeau ; nous suivions un ruisseau qui nous cachait, mais un coude que nous fûmes contraints de faire, nous mit le vent au dos, et aussitôt les oryx prirent la fuite : nous en étions à cinq cents pas, ce qui prouve qu'ils ont l'odorat aussi fin que le renne. Une demi-heure après, je revis la même troupe à soixante-dix pas ; je fis feu sur le plus beau mâle ; par malheur, j'avais oublié que mon fusil n'était chargé qu'à plomb ; je l'atteignis à l'épaule, mais sans succès. Il ne se retourna pas contre moi, comme on aurait pu s'y attendre, d'après Rüppell, il partit au contraire au petit trot. Je n'ai pas vu d'oryx en pleine fuite, je le regrette, car aucun antilopidé ne doit être plus

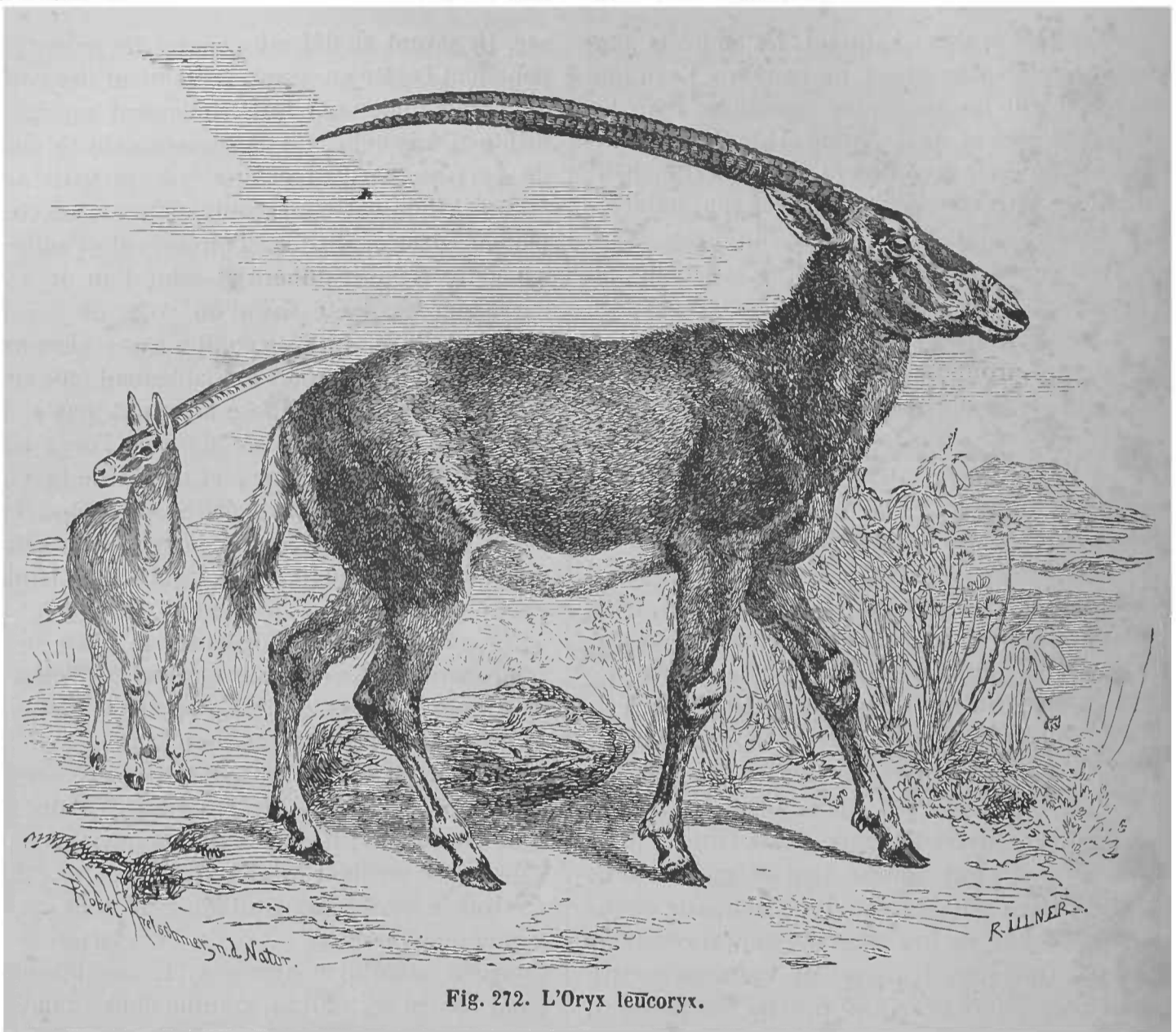


Fig. 272. L'Oryx leucoryx.

superbe que cet animal lancé à toute vitesse. On le rencontre souvent parmi d'autres espèces de la famille, dont il est le chef de bande. Dès qu'il remarque qu'il est poursuivi, il pousse un cri perçant, lève la tête, ses cornes touchant le dos, étend la queue horizontalement, et s'élançe dans la plaine, en franchissant et renversant tous les obstacles; il saute par-dessus les buissons, traverse les troupesaux de zèbres, entraîne les autruches dans sa fuite. Ce n'est qu'au bout de plusieurs heures, et après que le chasseur a déjà plusieurs fois changé de monture, qu'on peut l'approcher à portée de fusil.

Captivité. — De temps à autre, les nomades des steppes prennent des oryx et les amènent à la ville, pour les vendre aux notables ou aux Européens. Je m'en suis ainsi procuré plusieurs, mais je ne peux les louer beaucoup. Ce sont des animaux lourds, paresseux, insupportables. Ils connaissent leur maître, s'habituent à lui, mais il faut toujours se tenir sur ses gardes, car ils font souvent de leurs cornes un dangereux usage. On ne peut les mettre avec d'autres ani-

maux; ils ne tardent pas à s'emparer du pouvoir, et à maltraiter leurs compagnons de captivité de la manière la plus cruelle. Même entre eux, ils se livrent de violents combats. Ils sont en outre très-entêtés. Encore aujourd'hui, je ne me rappelle qu'avec colère quelques aventures de mes voyages. Nous avions un oryx de Nubie, et nous voulions l'emmenner à Kharthoum. Le plus simple était de l'attacher par les cornes et de le faire marcher avec les chameaux, mais il ne voulut pas avancer, et les Arabes assurèrent d'une voix unanime que le jeune bœuf des steppes (ainsi le nommaient-ils), ne pouvait encore marcher. Un de nos domestiques dut le prendre avec lui sur son chameau. On lui passa un tapis autour du corps, et on l'attacha à la selle. L'oryx parut très-mécontent de cette manière de procéder, il donna des coups de cornes à l'homme et au chameau. Celui-ci grogna d'abord, puis, lassé de pareils traitements, s'échappa. Je cherchai alors moi-même à emporter l'animal; je reçus les mêmes coups de cornes. Nous essayâmes de le faire marcher; il s'y opposa avec obstina-

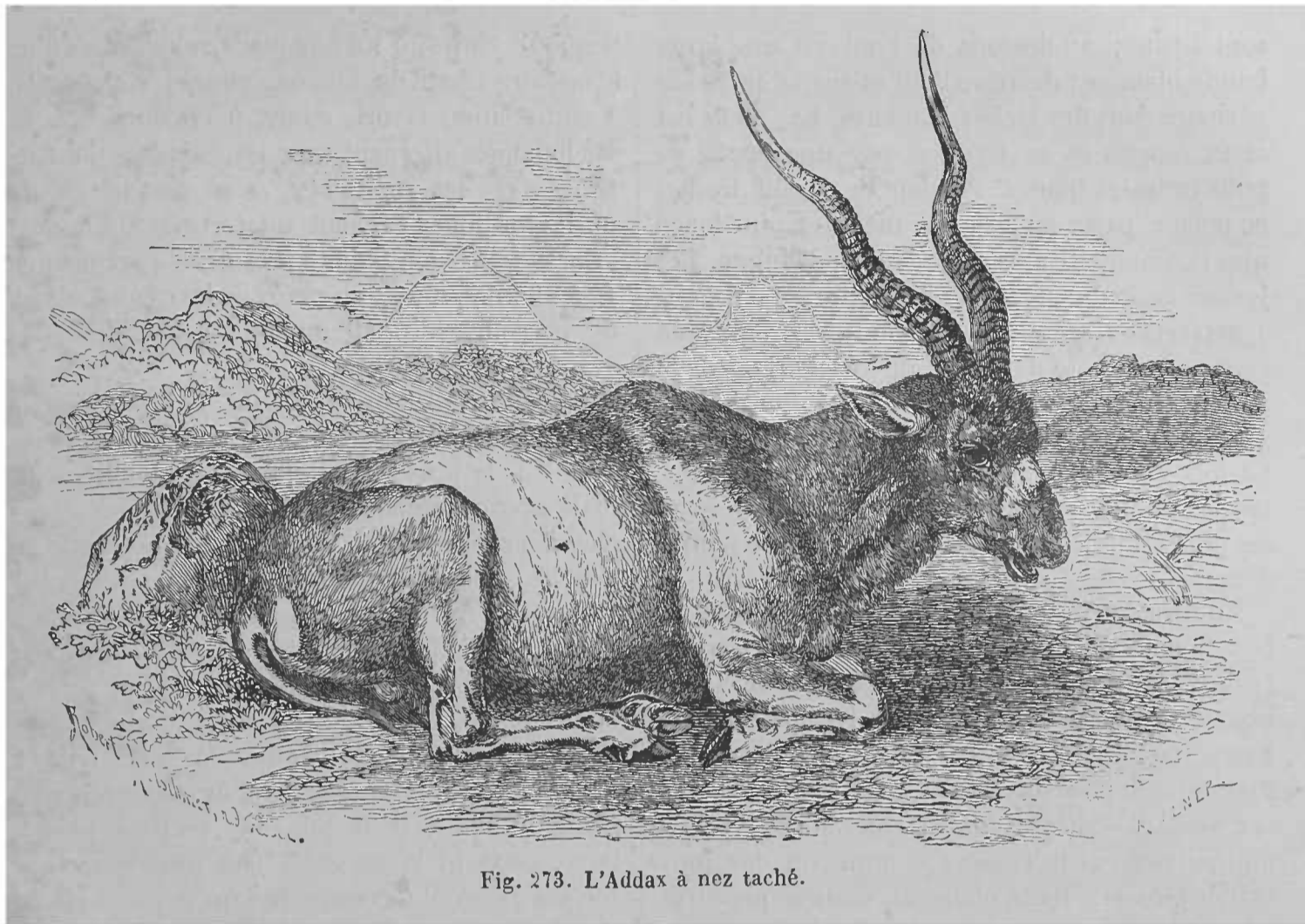


Fig. 273. L'Addax à nez taché.

tion. On le remit sur un chameau, et tout à coup il sauta en bas et s'enfuit avec rapidité. Nous le poursuivîmes, mais en vain ; il goûtait trop sa liberté pour se laisser atteindre.

Dans ces derniers temps, on a vu plusieurs fois des oryx de Nubie vivants en Europe ; ils s'y sont même reproduits. Le pasan y est plus rare ; le beisa encore davantage ; la plupart même des musées n'en ont pas.

Usages et produits. — On mange la chair des oryx, et on utilise leur peau. Des cornes du pasan et du beisa on fait des pointes de lance ; on laisse la gaine cornée se détacher de l'os par la putréfaction, et on la monte sur un bois de lance. Au Cap, les Européens font polir ces cornes ; ils les font orner d'une pomme d'argent, et s'en servent comme d'une canne.

LES ADDAX — ADDAX.

Die Mendesantilopen, The Addax.

Caractères. — Les addax sont voisins des oryx. Ils n'en diffèrent que par leurs cornes longues, minces, annelées et contournées en spirale ou en forme de lyre ; aussi quelques naturalistes ne les séparent-ils pas des précédents.

L'ADDAX A NEZ TACHÉ — ADDAX NASOMACULATUS.

Die nubische Mendesantilope, The Addax.

Sur les monuments égyptiens on voit souvent représenté l'addax ou antilope de Mendès, de Nubie. Les cornes de Mendès, qui ornent les têtes des dieux, des prêtres et des rois, sont les cornes de cet antilope d'Égypte, animal qui a été connu dans le reste de l'ancien monde. Les Grecs et les Romains en ont parlé ; Pline l'appelle *strepsiceros* et *addax* ; ce dernier nom paraît être celui qui a cours dans le pays ; encore aujourd'hui les Arabes le nomment *abou-addas*.

Caractères. — L'addax (*fig. 273*) est plus lourd et plus fort que la plupart des autres antilopidés. Il a le corps ramassé, le garrot élevé, le sacrum arrondi, la tête allongée, l'occiput très-large ; les jambes fortes et vigoureuses. Les cornes, dirigées en haut et en arrière, ont de trente et un à quarante-cinq anneaux obliques et irréguliers ; dans leur dernier tiers, elles sont droites et lisses. Le poil est épais, court et grossier. Au-devant des cornes est une touffe qui descend sur le front ; une rangée de poils longs va de l'oreille à l'occiput ; à la partie antérieure du cou, est une crinière de 8 cent. de long. La couleur fondamentale est un blanc jaunâtre ; la tête le cou et la crinière

sont bruns; au-dessous de l'œil est une large bande blanche; derrière l'œil et sur la lèvre supérieure sont des taches blanches. La queue est assez longue et se termine par une touffe de poils bruns et blancs. Pendant la saison froide, ce pelage passe au gris. Le mâle est plus foncé que la femelle; sa crinière est plus longue. Les jeunes animaux sont d'un blanc pur.

Distribution géographique. — L'addax ne se rencontre que dans l'est de l'Afrique, dans le sud de la Nubie, surtout dans le Bahiouda.

Mœurs, habitudes et régime. — On le voit parfois par grandes troupes, plus souvent par petites familles. Il habite les lieux les plus secs, les plus arides, où l'on ne trouve pas une goutte d'eau.

Au dire des indigènes, il pourrait se passer de boire pendant des mois entiers. Il est timide, craintif; sa course est rapide et soutenue. Il est exposé à bien des ennemis: le lycaon ou cynhyène tachetée (1) et le chacal, mais surtout l'homme, le poursuivent.

Chasse. — Les aschiachs ou chefs des Bédouins regardent l'addax comme un des plus nobles gibiers. Ils le chassent, pour se procurer sa chair, pour essayer la rapidité de leurs chevaux et de leurs lévriers, pour s'emparer des jeunes addax, qu'ils élèvent en captivité.

Par une chaude journée, les chasseurs se mettent en campagne. Des chameaux portent les provisions, le pain, l'eau, le fourrage, les tentes, les femmes. Les hommes montent leurs coursiers. Dès qu'on aperçoit les addax, on abreuve les chevaux, puis on force le gibier à la course. Les Bédouins sont très-ardents à cette chasse, qui est pour eux un exercice viril, un jeu, une distraction. La valeur de l'antilope n'y entre pour rien: ce dont il s'agit, c'est de montrer toute l'habileté de l'homme, la rapidité du cheval et du lévrier. Les nobles seuls, les chevaliers, chassent à cheval. Ils se réunissent à douze ou quinze, ils emmènent avec eux leurs serviteurs, leurs tentes, leurs lévriers et leurs faucons; aperçoivent-ils une troupe d'addax, ils cherchent à s'en approcher sans être vus. Arrivés à une certaine distance, les domestiques sautent à bas des chevaux ou des chameaux, et tiennent les lévriers par le museau pour les empêcher d'aboyer. Ils leur montrent ensuite le gibier et les lâchent. Aussitôt ces nobles animaux s'élancent comme des traits; les cavaliers les suivent, les excitant de la voix: « O mon frère, mon ami, mon sei-

(1) Voy. tome I, p. 553.

« gneur, cours; ô toi aux pieds rapides, né d'un oiseau, l'égal du faucon, cours! Ils sont là, cours, mon favori, cours, ô l'invincible. » Et les louanges alternent avec les menaces, les flatтерies avec les reproches, selon que les chiens ou les antilopes gagnent du terrain. Un bon lévrier atteint son gibier après avoir parcouru de 12 à 16 kilomètres; un mauvais lévrier est obligé de parcourir 30, 40 ou même 45 kilomètres avant de forcer l'addax.

Dès que le chien a atteint le troupeau, la chasse devient des plus attrayantes. Le lévrier saute sur la plus belle pièce, non aveuglément, mais avec prudence et légèreté. L'addax cherche à échapper, fait des crochets à droite, à gauche, saute par-dessus le chien, revient sur ses pas. Le lévrier lui coupe toujours la retraite, approche de plus en plus. L'addax s'arrête; il baisse les cornes, mais en vain; à ce moment même, le lévrier lui a sauté à la nuque et l'abat; en quelques coups de dents il lui a ouvert les carotides. Les Arabes accourent, en poussant des cris de joie; ils mettent pied à terre, coupent la gorge de leur proie pour que son sang s'écoule, comme le veut le prophète, et s'écrient: *Biesm lillahi, el rahmahn, el rachim, Allah akbar.* — Au nom de Dieu le miséricordieux, Dieu est grand! — S'ils craignent de ne pouvoir arriver à temps auprès du gibier, ils crient de loin ces paroles au lévrier; ils sont persuadés qu'il exécutera la prescription du Koran. Ils font de même lorsqu'ils tuent leur gibier d'un coup de feu. Ils disent que ces paroles suffisent pour remplir la volonté de la loi.

La chasse finit vers le soir. Un des cavaliers revient vers les chameaux, indique aux chameeliers le lieu du campement. Tous s'y réunissent, et les réjouissances commencent.

Ces chasses durent souvent plusieurs semaines. Les chasseurs se nourrissent de leur gibier, et d'ordinaire ils en ont assez pour pouvoir presque chaque jour envoyer à leurs femmes et à leurs enfants un chameau chargé d'un addax. C'est la saison des pluies qui est la plus favorable pour la chasse; quand le sol est humide, l'antilope ne peut courir aussi vite, car des morceaux de terre restent toujours à ses sabots.

Captivité. — Dans beaucoup de tribus arabes on voit des addax et des gazelles captifs. Leurs yeux sont pour tous les peuples du Levant le type de la beauté; aussi les femmes enceintes ont-elles des gazelles, afin que leur enfant ait l'œil de cet animal. Elles s'asseyent longtemps devant une gazelle, regardent ses yeux, cares-

sent ses dents blanches, puis les leurs propres, en récitant encore certains versets auxquels ils attribuent un pouvoir particulier. Quoique la gazelle soit l'animal favori, on voit cependant de temps à autre des addax en captivité.

Dans ces derniers temps, quelques jardins zoologiques ont eu des addax. Ces animaux sont aussi capricieux et aussi insupportables que les oryx. Le grand-duc de Toscane en reçut un d'Égypte; il n'avait nullement peur des hommes; il se laissait caresser et léchait la main de son gardien; mais parfois il voulait jouer, et était alors désagréable, car il baissait les cornes, et en menaçait celui qui venait de le caresser. Le moindre objet suspect lui faisait dresser les oreilles, et il se mettait en état de défense. Il se précipitait sur les chiens assez rapidement, les cornes en arrière, puis s'arc-boutait sur ses pieds de devant, baissait les cornes et donnait un coup de bas en haut; il lançait aussi des coups de pied. Pour demander sa nourriture, il poussait tantôt un grognement, tantôt un faible cri. Il se contentait de foin, d'avoine, de grains. Il supporta longtemps l'esclavage.

Cet animal ne s'est encore reproduit que quelquefois en captivité, en Angleterre et en Belgique.

LES BOSÉLAPHES — *BOSELAPHUS*.

Die Elenantilopen.

Caractères. — Les bosélaphes forment en quelque sorte un genre de transition entre deux familles. A voir leurs formes lourdes et pesantes, leur queue longue, leur gorge pendante, on dirait un bœuf; mais leurs cornes, et même leurs allures, permettent de reconnaître leur étroite parenté avec les antilopidés. Leurs cornes sont fortes, droites, transversalement rugueuses, et parcourues dans une partie de leur longueur par un bourrelet spiral. Ils manquent de larmiers, et les femelles ont quatre mamelles.

LE BOSÉLAPHE CANNA — *BOSELAPHUS CANNA*.

Die Kanna.

Caractères. — Le canna (*fig. 274*) a près de 3 mètres de long, sans compter sa queue qui a environ 30 cent.; il a plus de 2 mètres de hauteur au garrot, et pèse de 350 à 400 kilogrammes. Des chasseurs assurent en avoir tué de 4 mètres de long, et pesant 500 kilogrammes; l'espèce atteindrait donc la taille de l'élan.

La couleur change avec l'âge. Le mâle adulte

a le dos brun clair ou gris jaunâtre, à bandes couleur rouille, les flancs blanc jaunâtre, le ventre et la face externe des jambes d'un blanc jaunâtre, la tête d'un brun jaune clair, la crinière et une touffe de poils sous le cou d'un brun jaunâtre ou roux-brun foncé. Sur le dos, est une raie de même couleur. La femelle porte au-dessus du tarse une tache brune, et autour des pieds un cercle d'un brun roux foncé.

Distribution géographique. — Cette espèce se trouve dans la plus grande partie du sud de l'Afrique, dans la Cafrerie, la Hottentotie, le pays des Boschimans, au nord et à l'est du Cap. Au Cap même, il a complètement disparu.

Mœurs, habitudes et régime. — Les cannas vivent en société comme les autres antilopidés. Les vieux mâles sont souvent bannis du troupeau. Les bandes de huit à dix individus sont plus rares que celles de vingt à quarante; dans l'intérieur des terres, on doit même en trouver de beaucoup plus nombreuses.

Les cannas ont de très-grands rapports avec les bovidés par les mœurs. Ils trottent en rangs serrés, sans avoir peur de l'homme, et celui-ci doit se hâter de les éviter, s'il ne veut en être maltraité. Cependant, là où ils ont appris à connaître les armes à feu, ils sont plus craintifs; les femelles et les jeunes prennent rapidement la fuite à l'approche de l'homme, et se réfugient dans la montagne. Les vieux mâles, trop gras pour pouvoir les y suivre, restent dans la plaine, mais un bon cheval a assez de peine à les atteindre.

Le rut ne paraît pas avoir lieu dans une saison déterminée, car on trouve des jeunes et des femelles pleines en tout temps. D'après les observations faites sur des animaux captifs, la durée de la gestation est de deux cent quatre-vingt-deux jours. Avant l'accouplement, les mâles se livrent des combats acharnés.

Chasse. — Au Cap, on chasse les cannas à cheval, surtout pendant la chaude saison; il suffit alors, en effet, de quelques heures pour qu'ils s'arrêtent, soit qu'ils livrent combat, soit qu'ils s'abandonnent à leur sort. Autrefois, on les prenait dans des espèces de collets, dont on entourait les plantations.

Captivité. — Dans ces derniers temps, les cannas sont devenus communs dans les jardins zoologiques d'Europe. D'après Weinland, ils proviendraient tous de deux paires que le vicomte de Derby introduisit en Angleterre en 1840 et en 1851. Un descendant de la première paire, né en 1846, vit encore aujourd'hui. De Londres, on envoya de ces animaux dans les autres jardins

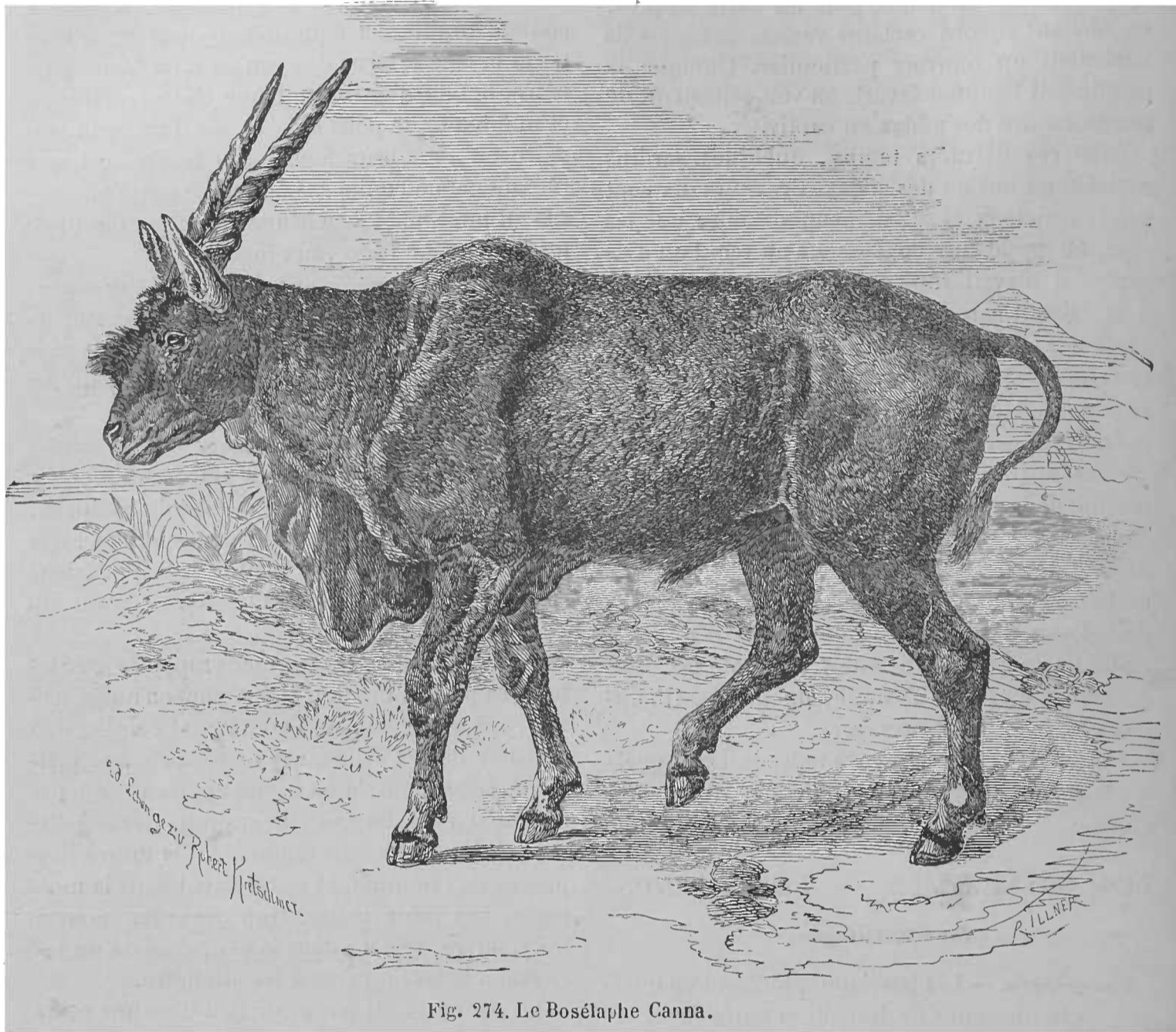


Fig. 274. Le Bosélaphe Canna.

de la Grande-Bretagne, puis dans ceux du continent. Ils réussissent très-bien et s'appriivoient rapidement; ils ont toute la douceur et la stupidité des bœufs et se reproduisent facilement. Ils pourraient donc être acclimatés sans trop de peine. Les Anglais ont fait plusieurs tentatives à ce sujet. A Regent's Park, tous les jeunes sont retenus à l'avance par de riches propriétaires, et dans un temps peu éloigné, on verra sans doute partout ces antilopes paître au milieu des bœufs.

Usages et produits. — La chair du canna est très-bonne. Il y a quelques années, l'on abattit en Angleterre un jeune mâle, dont on servit la viande à la table de la reine, à Windsor, aux Tuileries, et à un dîner auquel assistaient des membres de la chambre des lords et de celle des communes, et l'on trouva excellente la graisse qui était entre les fibres musculaires. Les Anglais, qu'on peut regarder comme de bons juges, disent qu'il n'existe pas de meilleure viande. Ainsi

turent confirmés les récits des voyageurs, qui tous s'accordent à célébrer la chair du canna.

Au Cap, on fait un grand commerce de cette chair. On la fume, et on l'expédie au loin. De la graisse, on pique des rôtis de gibier. De la peau on prépare un cuir fort et résistant. Les Hottentots emploient aussi à divers usages les cornes et les os.

LES PORTAX — PORTAX.

Die Nilgau, The Portax.

Caractères. — Les portax s'éloignent aussi des antilopidés pour ressembler aux bovidés. Le mâle seul est pourvu de cornes courtes, anguleuses, sans anneaux, attachées aux côtés de la crête frontale, un peu recourbées en avant, et ayant à la base un petit prolongement tuberculeux qui simule un commencement d'andouiller; le mufler est ample et les larmiers sont profonds. On n'en connaît qu'une espèce.

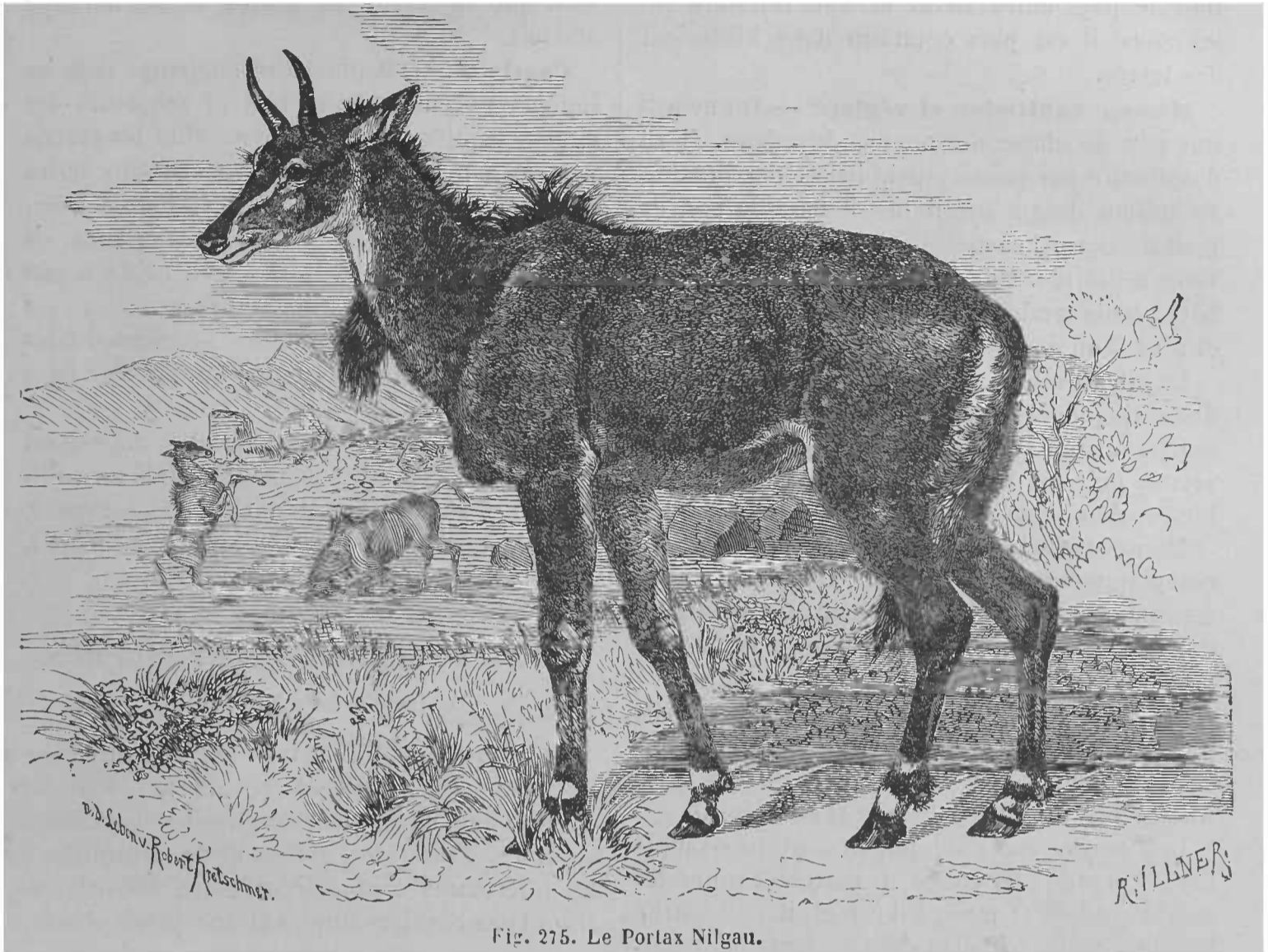


Fig. 275. Le Portax Nilgau.

LE PORTAX NILGAU — PORTAX PICTUS.*Der Nilgau, The Nylgau.*

Caractères. — Le nilgau (*fig. 275*) est remarquable autant par son port que par sa couleur; il forme en quelque sorte la transition entre le bœuf et le cerf.

Il a le corps peu allongé, gros, le garrot plus élevé, la poitrine plus large et plus forte que l'arrière-train, les épaules surmontées d'une petite bosse, le cou de longueur moyenne, la tête mince, allongée, le front un peu bombé, le museau large, les naseaux longuement fendus, la lèvre supérieure couverte de poils, les yeux vifs, de grandeur moyenne, les fossettes lacrymales petites et profondes, les oreilles grandes et longues, les cornes droites, coniques, de 20 cent. de long, recourbées en demi-cercle; celles de la femelle, quand elles existent, sont plus courtes que celles du mâle; les jambes sont hautes et fortes, les sabots grands et larges, les pinces plates et mousses; la queue, qui descend jusqu'à l'articulation tibio-tarsienne, est recouverte de

BREHM.

poils courts à sa partie supérieure, longs à sa partie inférieure. La femelle a deux mamelles.

Les poils sont courts, roides, couchés; ceux de la nuque forment une crinière droite; ceux de la gorge une touffe longue et pendante. La couleur générale est un gris brun foncé, à léger reflet bleuâtre; les poils sont blancs ou fauves dans leur moitié inférieure, d'un brun foncé ou d'un gris bleu dans leur moitié terminale. La partie antérieure du ventre, les jambes de devant, la face externe des cuisses, sont d'un gris noir; les jambes de derrière sont noires; les deux tiers postérieurs du ventre et la face interne des cuisses, blancs; autour des pieds est un double cercle blanc; une grande tache en forme de demi-lune se trouve sous la gorge. Le sommet de la tête, le front, la crinière, la touffe de poils du cou, sont noirs. Les vieilles femelles ont des couleurs plus fauves; leur robe est souvent gris brun, comme celle du cerf. Les mâles adultes ont plus de 2 mètres de long, et 1^m,30 de hauteur au garrot.

Distribution géographique. — Cet animal habite les Indes orientales et le Kaschmir, sur-

II — 172

tout le pays entre Delhi et Lahore. Rare sur les côtes, il est plus commun dans l'intérieur des terres.

Mœurs, habitudes et régime. — On ne sait que peu de chose des mœurs du nilgau. Il vit d'ordinaire par paires sur la lisière des jungles, au milieu desquelles il ne se hasarde pas, de peur du tigre. Les mâles qui sont de trop doivent vivre solitaires. Mais ils livrent de terribles combats à leurs semblables pour enlever les femelles, et plus d'un succombe dans ces luttes.

Le nilgau est le plus méchant, le plus résolu des antilopidés. Lorsqu'on le poursuit, il se retourne furieux contre le chasseur, s'avance en criant, puis se précipite sur lui et cherche à le blesser d'un coup de corne.

Même en captivité, le nilgau ne dépouille pas complètement sa méchanceté; il est toujours la terreur des gardiens. Il se montre d'ordinaire doux et apprivoisé; mais on ne peut se fier à cette douceur apparente, surtout à l'époque du rut.

En Angleterre, un nilgau, en voulant se précipiter sur quelqu'un qui s'approchait de son enclos, le fit avec une telle fureur, qu'il se brisa une corne contre la palissade et en mourut.

Les mouvements du nilgau sont très-singuliers. Quand il est calme, il marche comme les autres antilopes; mais, s'il est excité, il courbe l'échine, rentre le cou et s'avance lentement, louchant, lançant des regards sombres et méchants, la queue entre les jambes. En pleine fuite, il a un air noble; sa queue est alors relevée.

D'après les voyageurs, le nilgau reste toute la journée dans la forêt. Ce n'est que de bon matin ou après le coucher du soleil qu'il va chercher sa nourriture; il est très-détesté dans les plantations à cause des dégâts qu'il y fait. Avant de manger une chose, il la flaire; il choisit soigneusement sa nourriture, et, cela faisant, il détruit beaucoup.

La femelle a une gestation de huit mois; sa première portée est d'un petit, les autres de deux. Dans l'Inde, elle met bas en décembre; le rut a lieu à la fin de mars dans nos ménageries, et la mise bas a lieu en été. Les premiers qui naquirent au Jardin zoologique de Hambourg vinrent au monde le 8 août. Ils avaient la même robe que leur mère. Le jeune mâle ne prit qu'à deux ans la couleur de son sexe.

Chasse. — Les Indiens chassent le nilgau avec passion. Les grands du pays lèvent de véritables armées, qui parcourent la contrée, afin que ces seigneurs, comme ceux d'Europe, puissent en toute commodité accomplir des actions d'é-

clat, que célèbrent les poètes et les flatteurs officiels.

Captivité. — Depuis très-longtemps déjà les Indiens offrent à leurs rois et seigneurs des nilgaus captifs; on en voit donc chez les grands personnages. En Europe, la première paire arriva en 1767, en Angleterre. Avant la fin du siècle, on en vit d'autres en France, en Hollande, en Allemagne. Aujourd'hui le nilgau existe à peu près dans tous les jardins zoologiques, et s'y est souvent reproduit. Les jeunes s'élèvent si facilement, qu'avant peu il sera inutile d'en faire venir des Indes.

On a pensé à les acclimater chez nous, à les mettre en liberté dans les forêts; mais les cultivateurs et les forestiers n'ont pas été consultés, et l'on ne peut, en attendant, satisfaire encore à ce vœu des zoophiles.

LES TÉTRACÈRES — *TETRACERUS*.

Die Vierhornantilopen.

Caractères. — Les Tétracères n'ont de cornes que chez les mâles, et ces cornes sont au nombre de quatre. Elles sont droites, parallèles, séparées, sans rides, grêles, lisses, acuminées; les inférieures sont placées entre les orbites. Ils ont des larmiers amples et une queue courte.

LE TÉTRACÈRE TCHICKARA — *TETRACERUS QUADRICORNIS*.

Die vier Hörnern Antilope, ou Schikara.

Nous trouvons encore dans les Indes une des espèces les plus curieuses non-seulement d'antilopidés, mais de ruminants, le *tchickara* ou tétracère quadricorne (*fig. 276*). Il y a bien des ruminants domestiques qui ont quatre et même huit cornes, mais ce ne sont que des exceptions, des anomalies. Aucun animal sauvage autre que le tétracère ne présente cette particularité. Un voyageur dit avoir trouvé une autre espèce voisine, mais nous n'en savons pas encore assez pour pouvoir décider si c'est bien une espèce ou une simple variété.

Caractères. — Le tétracère quadricorne ou *tchickara* est un petit animal, élégant, long de 82 cent., haut de 55, au garrot, et dont la queue mesure 14 cent. Les cornes antérieures naissent au-dessus de l'angle antérieur de l'œil, et sont un peu inclinées en arrière; les postérieures sont au-dessus de l'angle postérieur de l'œil; leur moitié inférieure est dirigée fortement en arrière, leur moitié supérieure en avant. Elles

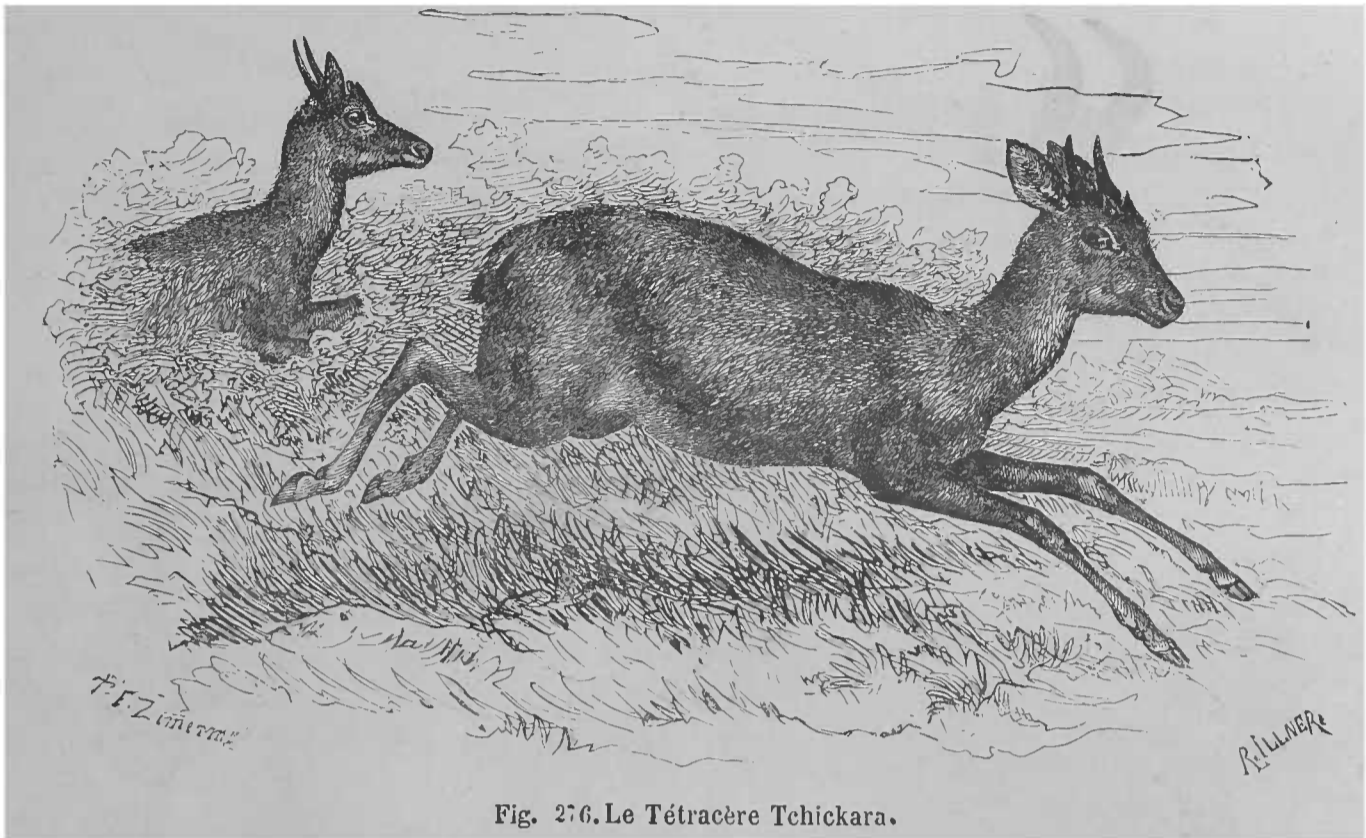


Fig. 276. Le Tétracère Tchickara.

sont annelées à leur base ; leur pointe est lisse et arrondie. Les oreilles sont grandes et arrondies, les fossettes lacrymales longues, le bout du museau large et nu ; les jambes sont minces ; les poils longs et raides ; le dos est d'un brun fauve ; le ventre blanc. La femelle est de couleur plus claire que le mâle.

Distribution géographique. — D'après Hartwicke, le tchickara n'est pas rare dans les Indes ; il est même commun dans la partie ouest du Bengale, dont il habite les collines et les cantons boisés. L'on connaît fort peu la vie de cet animal en liberté, et l'on n'a eu jusqu'ici que de rares occasions de l'observer en captivité. L'on a constaté cependant que tous, en vieillissant, devinrent méchants ; que les mâles sont tellement excités à l'époque du rut, qu'ils se précipitent sur tous les autres animaux domestiques, et même sur le gardien qui les nourrit. Hartwicke en eut qui se reproduisirent. La femelle mit bas deux petits par portée.

LES ACRONOTES — *ACRONOTUS*.

Die Kuhantilopen.

Caractères. — Sous le nom d'*acronotes*, d'*alcelaphes*, plusieurs naturalistes réunissent de grands antilopidés à cornes contournées en spirale, à garrot plus ou moins élevé, à dos incliné, à queue de longueur moyenne, touffue à son extrémité. D'autres réservent ce nom pour l'espèce qui va nous occuper.

L'ACRONOTE CAAMA — *ACRONOTUS CAAMA*.

Die Kuhantilope, das Haartebeest, The Hartebeest.

Caractères. — Le caama (fig. 277), comme le nomment les Hottentots, le *likaama* des Cafres, le *haartebeest* des colons hollandais du Cap, a la taille du cerf, mais il est plus lourd ; sa tête est laide ; aussi quelques naturalistes ont proposé de l'appeler *alcelaphus*, c'est-à-dire tête d'élan. Son dos est incliné ; le garrot est surmonté d'une bosse ; les cornes sont droites, recourbées en forme de lyre ; dans leur tiers inférieur, elles s'infléchissent en arrière, à angle aigu. La couleur fondamentale de la robe est un brun cannelé assez vif ; le front est noir : la partie postérieure du ventre, la face interne des cuisses et les fesses sont blanches ; une raie noire va de l'occiput au garrot ; deux autres descendent du front au museau. Les jambes ont des raies noires. Les mâles adultes ont près de 1^m,30 de hauteur, au garrot, et 2^m 30 de longueur, sans compter la queue qui a près de 50 centimètres. Les cornes ont 66 centimètres de longueur.

La femelle est plus petite que le mâle ; ses cornes sont plus courtes, plus minces, sa robe est plus foncée. Les petits sont brun-jaune.

Distribution géographique. — Le caama habite le sud de l'Afrique, surtout l'intérieur des terres, où il est plus à l'abri des chasseurs ; il a à peu près complètement disparu du territoire du Cap. Il vit dans le désert, dans les endroits les plus arides.

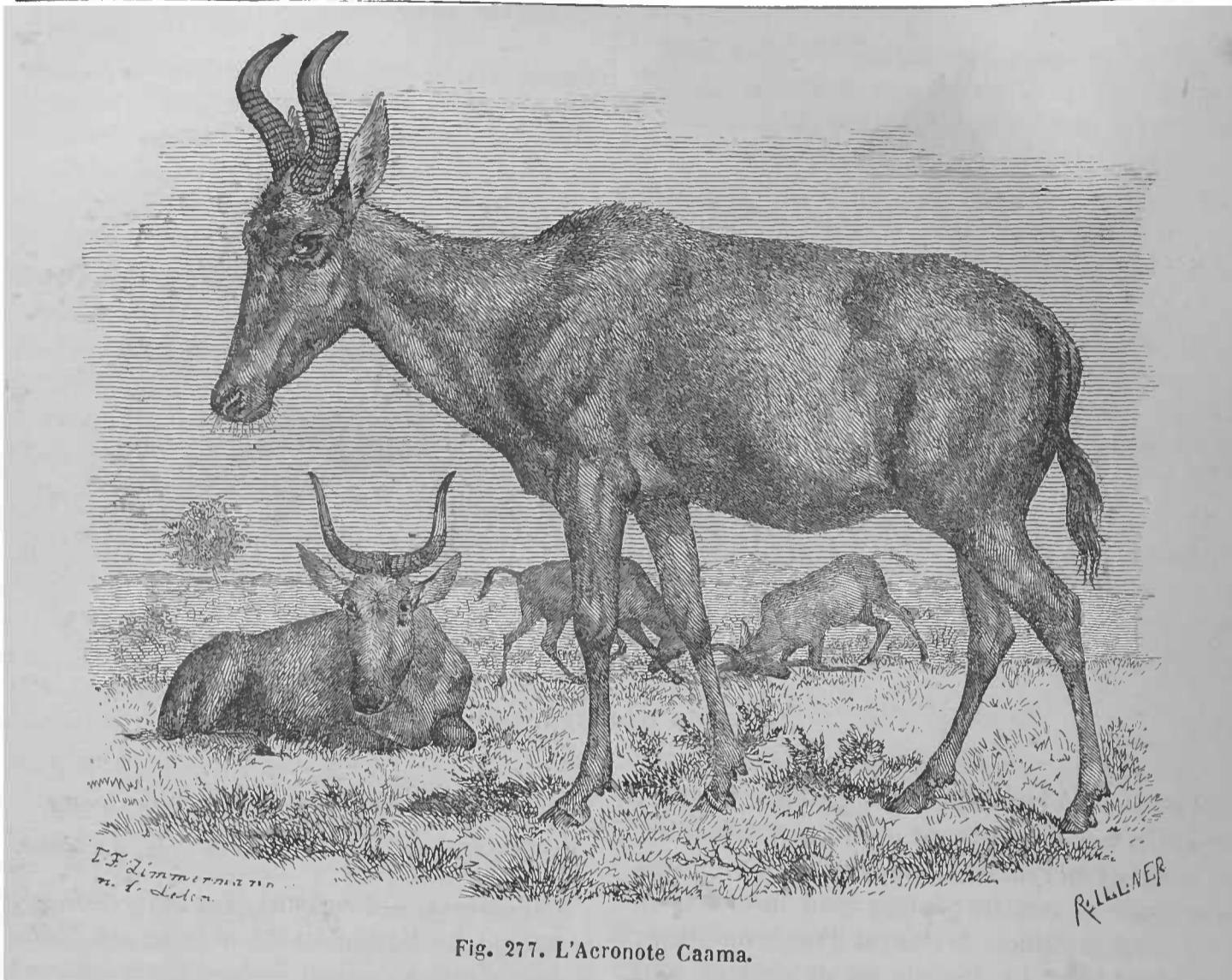


Fig. 277. L'Acronote Caama.

Une espèce voisine de celle-ci, le bubale, habite le nord de l'Afrique.

Mœurs, habitudes et régime. — On rencontre d'ordinaire les caamas en troupes de six à huit individus. Dans certaines saisons, ils émigrent en grandes bandes de 200 à 500 têtes. Souvent, ils se réunissent à des troupeaux de gnous, d'antilopes, d'autruches. Dans ces réunions, les caamas ont la domination; les mâles, du moins, se distinguent par leur prudence et par un certain degré de finesse.

L'histoire de leurs mœurs en liberté n'est pas complètement connue. On les chasse beaucoup, il est vrai, mais aucun observateur ne semble s'être encore donné la peine de nous faire connaître leurs habitudes. Ce sont des animaux assez lourds, cependant difficiles à atteindre. Leur vue est perçante, leur odorat subtil, ce qui leur permet d'apercevoir le danger à temps. Le guide du troupeau s'élance à toute vitesse, et les autres le suivent en rangs serrés. Le chasseur les poursuit à cheval, ou les abat à coups de fusil. L'animal fuit tant qu'il peut; mais quand il est blessé ou acculé, il se retourne, et se précipite sur son adversaire comme le fait un taureau.

Pendant l'époque du rut, les mâles se livrent

des combats acharnés, et sont souvent dangereux, à ce moment. La femelle met bas un seul petit, qui la suit dès la naissance, et qui reste avec elle jusqu'à la saison du rut suivant.

Captivité. — Pris jeunes, les caamas s'appriivoisent facilement, et supportent longtemps la captivité. Mais on ne peut jamais se fier qu'aux femelles; en vieillissant, les mâles deviennent très-méchants.

Usages et produits. — On utilise la viande, la peau et les cornes du caama. On coupe la première en lanières, on la fait sécher à l'air, et on la mange ensuite. De la peau on fait des couvertures; tannée, cette peau sert à fabriquer des courroies et des harnais; les cornes, dures et brillantes, sont employées à divers usages.

LES CATOBLÉPAS — CATOBLEPAS.

Die Wildebeests.

A la fin de cette riche famille des antilopidés, nous trouvons un des ruminants les plus curieux: un mélange d'antilope, de bœuf, de cheval, une vraie caricature de tous ces animaux si gracieux et si nobles; c'est le gnou dont on a fait, avec juste raison, le type d'un genre particulier.

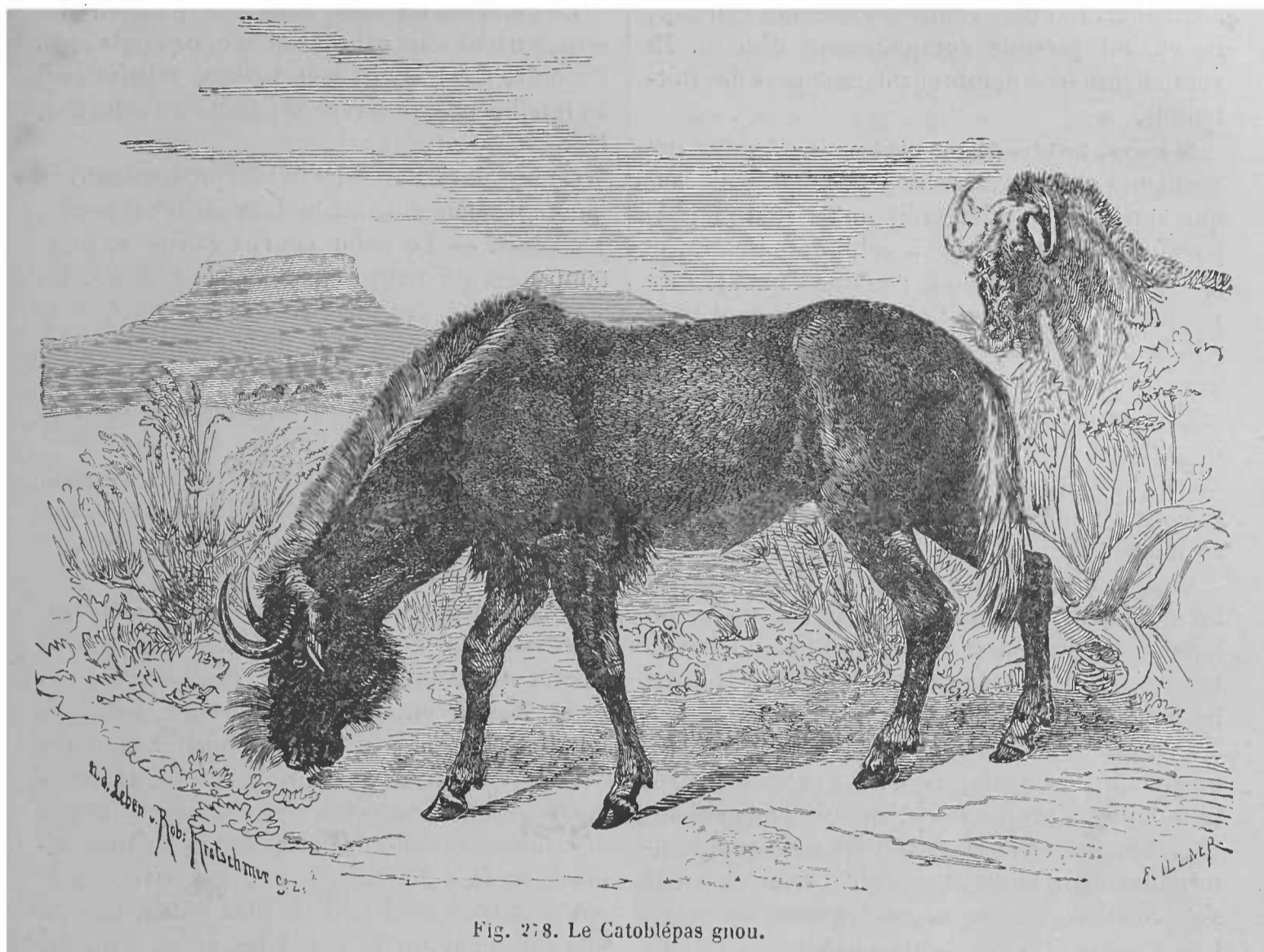


Fig. 278. Le Catolepas gnu.

Quand on voit pour la première fois cet animal, on se demande quelle bête ce peut bien être : on dirait un cheval à sabot fendu et à tête de taureau, et ses habitudes sont aussi singulières que ses formes. On ne peut dire que ce soit un bel animal, quelque élégantes que soient les diverses parties, envisagées séparément.

LE CATOBLÉPAS GNOU — CATOBLÉPAS GNU.

Der Gnu.

Caractères. — Le gnu (*fig. 278*), *wildebeest* des colons hollandais, a la taille d'un poulain d'un an, des cornes épaisses et recourbées, une queue de cheval, une crinière dressée, des touffes de poils curieuses sur le front et à la poitrine. Il est d'un gris brun uniforme, plus clair dans certains endroits, plus foncé dans d'autres, tirant tantôt sur le jaune ou le roux, tantôt sur le noir. La crinière est blanchâtre; les poils en sont blancs à la racine, noirs au milieu, roux à la pointe; les poils de la queue sont gris brun à leur racine et blancs à la pointe. Les touffes de poils de la poitrine et du cou sont d'un gris brun foncé; la

barbe est blanche; les pinceaux de poils qui surmontent le museau sont bruns; les sourcils et les moustaches sont blancs.

Les cornes existent chez les deux sexes. Elles sont aplaties, recourbées d'abord en bas, puis en dehors. Un animal adulte a environ 2^m,50 de long, y compris la queue, qui mesure 50 cent., ou de 66 cent. à 1 mètre, en tenant compte des poils qui la terminent; la hauteur, au garrot, est de 1^m,15. La femelle est plus petite; ses cornes sont plus faibles.

Les nouveau-nés n'ont point de cornes; mais ils ont déjà la crinière et la touffe du cou.

Il existe deux autres espèces de catolepas, le cocun (*catolepas taurina*), et le gorgon ou gnu rayé (*catolepas gorgon*). Le premier est plus grand que le gnu proprement dit; il a la crinière et la queue d'un blanc pur, les touffes de poils du front, du cou et de la poitrine foncées. Le gorgon n'a qu'une petite crinière; sa couleur est grise; et il a le cou et la poitrine marqués de raies foncées.

Distribution géographique. — Tous les catolepas habitent le sud de l'Afrique, jusque ve-

l'équateur. Ils étaient autrefois communs au Cap; ils en ont presque complètement disparu. Ils sont encore très-nombreux dans le pays des Hottentots.

Mœurs, habitudes et régime. — Au dire des meilleurs observateurs, les gnous émigrent chaque année; A. Smith croit qu'ils sont poussés par un instinct analogue à celui des oiseaux; je pense que ce n'est que le manque de nourriture qui les fait se déplacer. Ce sont des animaux très-agiles, admirablement doués pour vivre dans les grandes plaines.

Pringle les a vus devenir comme fous quand on suspend à une perche un drapeau écarlate. Ils ont l'air de vouloir fondre sur l'homme, s'enfuient au moindre geste menaçant, reviennent, se sauvent de nouveau, s'arrêtent.

Gordon dit qu'ils ne quittent point leur place, même quand ils sont poursuivis par un grand nombre de chasseurs. Ils entourent ceux-ci d'un cercle sans fin; ils tournent autour d'eux, faisant les bonds et les cabrioles les plus comiques.

On voit parfois de vieux gnous solitaires ou réunis à quatre ou cinq, rester des heures entières immobiles, à considérer les mouvements des autres animaux, en faisant entendre des soupirs, alternativement longs et saccadés; si un chasseur s'approche d'eux, ils remuent la queue, sautent en l'air, s'enfuient rapidement en bondissant. Puis ils s'arrêtent, et souvent deux d'entre eux se livrent un combat. Ils se précipitent l'un sur l'autre, tombent à genoux, se relèvent, décrivent de nouveaux cercles, agitent leur queue, courent dans la plaine, entourés d'un nuage de poussière.

D'autres voyageurs font du gnou l'image de la liberté, lui accordent la force et le courage. Les Hottentots racontent sur lui nombre de fables, et les chasseurs eux-mêmes, entraînés peut-être par l'aspect fantastique de l'animal, en font le héros des aventures les plus étranges. Toujours est-il que ses habitudes sont aussi singulières que ses formes.

Ses mouvements sont curieux. Le gnou va d'ordinaire à l'amble, et cela même lorsqu'il galope. Tous ses mouvements sont exécutés avec rapidité. Il se montre en même temps gai, enclin à jouer, comme nul autre ruminant. Dans le combat, la femelle fait preuve d'autant de courage que le mâle. Sa voix ressemble au beuglement du bœuf. Les jeunes ont une sorte de bêlement nasonnant, que les colons hollandais traduisent par : « *Noeja Goedo Avond*, » c'est-à-dire, Mademoiselle, bonsoir ! Ils disent y avoir été souvent trompés.

Le gnou est très-bien doué sous le rapport des sens, surtout sous celui de la vue, de l'ouïe et de l'odorat; il est moins bien partagé relativement à l'intelligence. Son regard paraît être celui d'un fou.

On ne sait rien au sujet de sa reproduction; l'on ignore si la femelle a un ou deux petits par portée.

Chasse. — Le gnou court très-vite et longtemps, ce qui rend sa chasse très-difficile. On dit qu'il fond sur le chasseur, et cherche à le tuer à coups de cornes et à coups de pied, quand il voit qu'il ne peut plus échapper par la fuite; que, blessé, il se jette à l'eau ou dans un précipice, pour mettre fin à ses douleurs.

Les Hottentots le tuent avec des flèches empoisonnées; les Cafres le guettent derrière des buissons, et lui percent le cœur d'un coup de lance ou d'une flèche.

Un gnou poursuivi se comporte comme le taureau sauvage; comme lui, il relève la tête, se baisse, rue avant de s'enfuir, considère son ennemi. Aussi, comme le dit Cumming, les gnous ne prennent pas la fuite même quand plusieurs des leurs sont tombés. Un troupeau de gnous laisse parfois approcher les chasseurs jusqu'à une faible distance sans penser à s'enfuir. Le bruit de la détonation les effraye beaucoup et leur fait faire les bonds les plus drôles. Ce n'est que rarement qu'on prend les gnous dans des collets ou dans des fosses.

Captivité. — Les vieux gnous se comportent comme des fous, en captivité; les jeunes perdent un peu de leur sauvagerie, mais restent toujours désagréables, et c'est bien vainement qu'on tenterait de les acclimater dans d'autres pays. Le gnou captif est toujours indomptable, indifférent aux caresses, aussi bien qu'à la perte de sa liberté. Il s'approche de la grille de son enclos lorsqu'on lui présente de la nourriture, mais n'en témoigne nulle reconnaissance, va indifféremment d'un spectateur à l'autre.

Un gnou vivant que j'ai vu au Jardin zoologique d'Anvers, a fait sur moi une impression fantastique. Au repos, il a l'air d'un bœuf, mais sa marche à l'amble l'en distingue bien. Il lève le pied de derrière avant celui de devant. Il est difficile de le faire trotter, et quand on lui fait violence, il se met en colère, mais ne peut faire de grands bonds.

Usages et produits. — Le gnou a la même utilité que les autres animaux sauvages de l'Afrique. On mange sa viande, qui est tendre et succulente; de sa peau on fait du cuir; de ses cornes, des manches de couteaux et divers autres objets.

LES CAPRIDÉS — *CAPRÆ**Die Ziegen, The Goats.*

Que nous regardions les chèvres et les moutons comme des familles ou des genres différents, peu importe ; la classification n'est pas ce qui nous préoccupe le plus ; elle n'est pour nous qu'un moyen de ranger les animaux les uns près des autres. La plupart des naturalistes ne voient dans les antilopes, les chèvres, les moutons et les bœufs que des genres d'une même famille, tandis que d'autres en font autant de familles distinctes. On ne peut nier qu'il n'y ait autant de ressemblance entre les moutons et les chèvres qu'entre les diverses espèces d'antilopidés, mais d'un autre côté les différences sont assez tranchées pour que nous nous croyions autorisés à suivre la division de Fitzinger.

Caractères. — Les chèvres sont des ruminants de moyenne taille ; ils ont le corps gros, fort, les jambes vigoureuses, peu élevées ; le cou ramassé, la tête relativement courte, le front large, les yeux grands et vifs ; les oreilles dressées, pointues, très-mobiles. Les cornes existent chez les deux sexes ; elles sont à deux ou quatre pans arrondis, à stries d'accroissement annuel bien marquées ; elles se recourbent simplement en arrière, en demi-cercle, ou se courbent au sommet en forme de lyre. Celles des mâles sont plus fortes que celles des femelles. Les fossettes lacrymales sont toujours défaut. La femelle a deux mamelons. La fourrure est un fin duvet recouvert de soies grossières. Chez plusieurs espèces, les soies sont assez épaisses ; chez d'autres, elles forment une crinière ou une barbe. La robe est foncée, de couleur de terre ou de roche, généralement brune ou grise.

Distribution géographique. — Les capridés habitaient originairement le centre et le sud de l'Asie, l'Europe, le nord de l'Afrique ; aujourd'hui, quelques espèces sont répandues sur toute la surface de la terre. Une seule est propre à l'Amérique du Nord.

Mœurs, habitudes et régime. — Les capridés vivent sur les montagnes, où ils recherchent les lieux les plus sauvages, les plus solitaires ; plusieurs espèces montent jusqu'au delà de la limite des neiges éternelles. Ils se tiennent dans les pâturages secs, exposés au soleil, dans les forêts clair-semées, les bruyères, les rochers qui s'élèvent au milieu des neiges et des glaces. En hiver, ils descendent vers la plaine.

Les capridés sont des animaux sociables, lestes, vifs, toujours en mouvement, prudents, rusés même. Ils courent, sautent sans cesse et, ne se couchent que pour ruminer. Les vieux boucs bannis des troupeaux, vivent solitaires. Quoique les capridés rôdent la nuit, ils ont cependant des habitudes plus diurnes que nocturnes. Leurs qualités se manifestent dans toutes les occasions. Ils sautent et grimpent avec une grande agilité, et font preuve d'un courage, d'un jugement, d'une résolution remarquables. Ils marchent d'un pied sûr dans les endroits les plus périlleux ; ils regardent avec indifférence au fond des abîmes les plus affreux ; exempts de vertige, ils se tiennent sur les crêtes les plus étroites ; ils broutent avec une témérité sans égale dans les lieux les plus dangereux ; ils ont en outre une très-grande vigueur et résistent longtemps à la fatigue. Ils sont donc propres à habiter un pauvre domaine, où le moindre chaume, la plus petite feuille ne s'achètent qu'au prix des plus grands efforts. Ils aiment à jouer entre eux, et sont prudents et craintifs vis-à-vis des autres animaux. Au moindre bruit ils prennent la fuite, sans que l'on puisse dire cependant qu'ils soient peureux ; car, au besoin, ils combattent avec courage et vaillance, et paraissent même prendre un certain plaisir à la lutte.

Les capridés se nourrissent de toutes les plantes savoureuses qui croissent sur les montagnes. Ils sont gourmands, choisissent les meilleurs morceaux, savent parfaitement trouver les bons pâturages, et à cet effet voyagent souvent d'un endroit à un autre. Tous aiment le sel et recherchent les endroits où ils en trouvent. Ils ont besoin d'eau et fuient les lieux où il n'y a ni sources ni ruisseaux.

L'ouïe, la vue et l'odorat, sont bien et également développés chez les capridés ; cependant la vue est peut-être le sens le moins parfait. Leur intelligence est assez grande ; leur mémoire n'est pas remarquable, mais ils savent profiter de l'expérience et éviter avec beaucoup de prudence les dangers qui les menacent. Certaines espèces sont capricieuses, d'autres sont méchantes.

Le nombre des petits varie d'un à quatre. Les espèces sauvages n'en ont jamais plus de deux ; les espèces domestiques en ont rarement quatre.

Les petits naissent bien développés, les yeux ouverts, et peuvent suivre leurs parents quelques minutes après la naissance. Dès le premier jour de leur vie, ils courent dans la montagne avec autant de hardiesse et de sécurité que les vieux individus.

Usages et produits. — On peut dire que tous les capridés sont des animaux utiles. Les dégâts qu'ils causent sont trop minimes pour balancer l'avantage dont ils sont pour nous; leur utilité est donc incontestable, surtout dans certains pays où, sans eux, de vastes étendues de terrains seraient improductives. Les montagnes sauvages du sud de l'Europe sont couvertes de troupeaux de chèvres, qui paissent là où l'homme ne peut poser son pied. On peut tirer profit de tout dans les capridés : de la viande, de la peau, des cornes, des poils. Les chèvres domestiques nous donnent en outre du lait et sont la richesse du pauvre.

Classification. — Il y a grande discussion entre les naturalistes au sujet du nombre des capridés. On a de la peine à trouver leurs caractères différentiels, tant les espèces se ressemblent, et tant l'observation de leurs mœurs est chose difficile. Chaque espèce, cependant, paraît avoir un cercle de dispersion restreint; chaque chaîne de montagnes a ses capridés.

Toutes ces espèces peuvent être rapportées à trois genres : les bouquetins, les chèvres et les kémas ou demi-chèvres. Il nous serait difficile de donner l'histoire complète de ces différents genres; nous ne pouvons qu'esquisser à grands traits les allures de quelques espèces; du reste, nous ne connaissons pas même, à fond, toutes les habitudes de la chèvre domestique.

LES BOUQUETINS — *IBEX*.

Die Steinböcke, The Ibez.

Caractères. — Le caractère essentiel de ce genre réside dans les cornes, qui sont habituellement noueuses, peu divergentes, et soutenues par des axes osseux, dont tout l'intérieur est celluleux. Les espèces qui le composent ont aussi le museau entièrement velu.

Les bouquetins sont les premiers d'entre les capridés, et des plus nobles parmi les animaux sauvages. Ils habitent les montagnes de l'ancien monde, et sont tout à fait conformés pour vivre dans des régions élevées, où de grands mammifères ne pourraient prospérer. Ce n'est pas que tous soient relégués à des hauteurs extrêmes,

un grand nombre se montrent à de moyennes altitudes, mais tous évitent la plaine. En outre, chaque bouquetin n'a qu'une aire de dispersion très-limitée. Quelques naturalistes, à vrai dire, veulent ne voir dans tous ces bouquetins que des variétés d'une seule espèce; mais comment nous expliqueront-ils que cette espèce originelle se soit assez répandue pour se trouver non-seulement dans les Alpes, les Pyrénées et la Sierra-Nevada, mais encore dans le Caucase, dans les hautes montagnes de l'Asie centrale, les montagnes de l'Arabie Pétrée et de l'Abyssinie? Les caractères différentiels assez importants que présentent ces bouquetins, ceux surtout que l'on tire de la forme des cornes, ne sont pour ces naturalistes que des caractères accessoires, dus à des variétés climatiques. Je ne puis me ranger à pareil avis. On peut accorder que les chasses qu'on fait aux bouquetins les aient repoussés dans les hauteurs; mais on ne peut admettre que ces animaux soient capables de parcourir les énormes étendues de plaines qui séparent ces montagnes. Nous sommes donc porté à regarder ces formes comme autant d'espèces. Ce faisant, nous avons un genre très-riche : l'Europe compterait quatre, et peut-être cinq bouquetins; le premier (*ibex alpinus*), est propre aux Alpes; le second (*ibex pyrenaicus*), habite les Pyrénées; le troisième (*ibex hispanicus*), la Sierra-Nevada; le quatrième (*ibex caucasicus*), et peut-être le cinquième (*ibex Pallasi*), le Caucase.

Parmi les espèces étrangères au continent européen, on peut compter : l'*ibex sibiricus*, qui habite la Sibérie; l'*ibex creticus*, de Crète; l'*ibex Beden*, de l'Arabie Pétrée; l'*ibex Walus*, de l'Abyssinie; l'*ibex armatus*, de la Barbarie; l'*ibex skyn*, et l'*ibex tubericornus* de l'Himalaya; enfin, l'*ibex americanus*, des Montagnes-Rocheuses, dans l'Amérique du Nord.

Tous ces animaux, à la vérité, se ressemblent beaucoup par le poil, par la couleur; ils ne diffèrent, en quelque sorte, que par la forme des cornes et par la barbe; mais, pour la plupart des naturalistes, ces caractères ne sont pas suffisamment distinctifs. Quoique nous n'ayons pas assez de matériaux pour pouvoir nous prononcer avec parfaite assurance sur ce sujet, comme jusqu'ici on n'a pas encore montré une transition d'une forme à une autre, nous persisterons, jusqu'à nouvel ordre, à considérer les bouquetins que nous venons de nommer comme autant d'espèces.

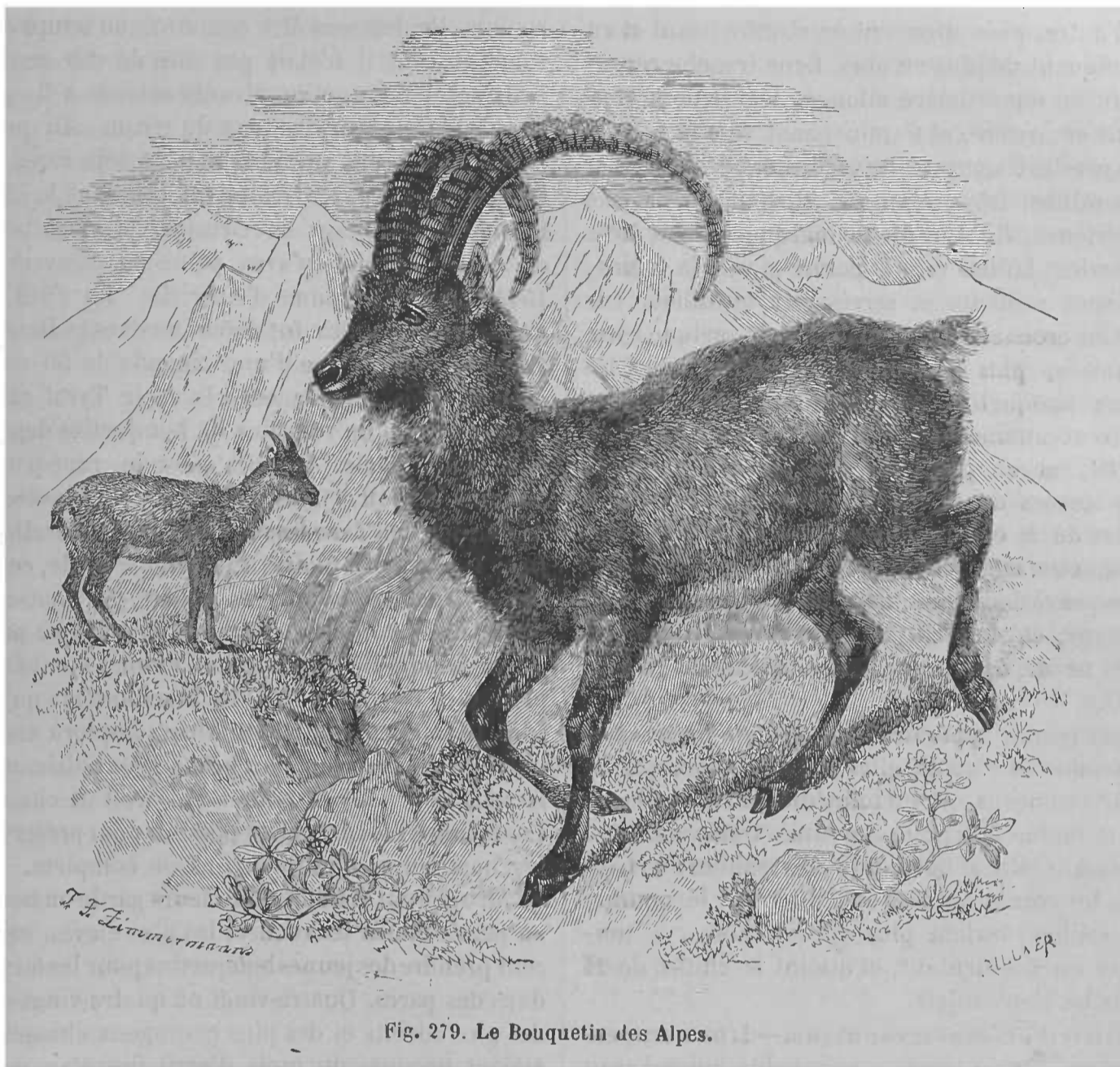


Fig. 279. Le Bouquetin des Alpes.

LE BOUQUETIN DES ALPES — *IBEX ALPINUS*.*Der Alpensteinbock, The Ibeax.*

Caractères. — Le bouquetin des Alpes (fig. 279) est un fier et noble animal de 1^m,45 à 1^m,60 de long, de 66 cent. à 1 mètre de haut, et du poids de 75 à 100 kilogrammes. Tout en lui révèle la force. Il a le corps ramassé, vigoureux; le cou de longueur moyenne; la tête relativement petite, le front fortement bombé; les jambes fortes, de moyenne hauteur; les cornes solides; les yeux vifs, à expression hardie et intelligente; le poil épais, variant suivant les saisons; long, grossier, crépu, terne, en hiver; court, fin, brillant, en été; pendant la froide saison, il est mêlé d'un duvet épais, qui tombe en été; chez le mâle, les poils de la mâchoire inférieure sont un peu plus allongés, mais sans cependant former une barbe; jamais ils n'ont plus de 6 cent., les autres poils sont tous à peu près de même longueur. Sa couleur est assez uniforme, et varie avec l'âge

BREM.

et les saisons : en été, c'est le gris roux qui domine; en hiver, le gris jaune ou le fauve; le dos est moins foncé que le ventre et porte une raie d'un brun clair, faiblement marquée; le front, le sommet de la tête, le nez, la gorge sont d'un brun foncé; du fauve roux se montre au menton, en avant de l'œil, au-dessous de l'oreille et en arrière des narines. Les oreilles sont d'un brun fauve en dehors, blanchâtres en dedans; la poitrine, le cou, les flancs sont plus foncés que le reste du corps; les jambes sont d'un brun noir; la ligne médiane inférieure du corps est blanche; la face supérieure de la queue est brune, sa pointe étant d'un brun noir; une bande fauve clair descend le long des jambes de derrière. La teinte devient de plus en plus uniforme à mesure que l'animal vieillit.

Les cornes existent chez les deux sexes. Le vieux mâle en a de remarquables par leur force et leur grandeur. Elles se recourbent en arrière en forme d'arc ou de croissant. Très-épaisses à leur racine, elles sont, à ce niveau, voisines l'une

II — 173

de l'autre, puis elles vont en s'amincissant et en s'éloignant de plus en plus. Leur tranche représente un quadrilatère allongé, légèrement rentrant en arrière, et s'amincissant vers la pointe. Les cercles d'accroissement forment des nœuds et des saillies très-prononcés, surtout sur la face antérieure; ils sont moins marqués sur les faces latérales; faibles vers la pointe et vers la racine, ils sont saillants et serrés vers le milieu. Les cornes croissent d'une manière en quelque sorte illimitée; plus lentement cependant chez les vieux bouquetins que chez les jeunes. Elles peuvent atteindre une longueur de 90 cent. à 1^m,15, et un poids de 7 à 15 kilogrammes. Les cornes de la femelle ressemblent plus à celles de la chèvre domestique qu'à celles du bouquetin mâle. Elles sont relativement petites, presque cylindriques, marquées de sillons transversaux, et simplement recourbées en arrière; elles ne dépassent pas une longueur de 16 à 20 cent.

Les cornes apparaissent déjà à un mois; chez le bouquetin d'un an, elles ne sont encore que de courts tronçons, offrant immédiatement au-dessus de la racine une première saillie transversale; à deux ans, il y a deux ou trois saillies; à trois ans, les cornes ont 50 cent. de long; le nombre de saillies devient plus considérable, va toujours en augmentant, et atteint le chiffre de 24 chez les vieux sujets.

Distribution géographique.—L'on a cru pendant un certain temps que ce noble animal avait complètement disparu. Durant plusieurs années on n'en avait vu aucun, et tous les amateurs de chasse et tous les naturalistes se désolaient de la disparition du bouquetin; heureusement il n'en était rien. L'espèce habite encore nos hautes montagnes, en très-petit nombre, il est vrai.

Autrefois, le bouquetin devait peupler toute la chaîne des Alpes. Il y a plusieurs siècles, il passait peut-être sur les pâturages les moins élevés; de nos jours on ne le trouve plus que dans les montagnes qui entourent le mont Rose. Il a disparu du reste des Alpes, et depuis longtemps déjà; il y a des centaines d'années que les bouquetins vont en diminuant, et si, au dernier siècle, on n'avait pris pour les protéger des mesures particulières, il n'y en aurait peut-être plus un seul aujourd'hui.

D'après les anciens historiens, les bouquetins, comme nous venons de le dire, habitaient autrefois toutes les Alpes Suisses et Allemandes; ce ne fut que dans les temps anté-historiques qu'ils descendirent jusque dans les Alpes infé-

rieures. Ils devaient être communs au temps des Romains, car il n'était pas rare de voir cent à deux cents bouquetins vivants amenés à Rome, pour y figurer dans les jeux du cirque. Au quinzième siècle, ces animaux étaient déjà rares en Suisse; en 1550, le dernier fut tué dans le canton de Glaris; dans les Grisons, le gouverneur de Castel ne put qu'avec peine en trouver en 1574, pour l'archiduc d'Autriche. En 1612, la chasse au bouquetin fut défendue dans la Haute-Engadine sous peine d'une amende de 50 couronnes, mais inutilement. Dans le Tyrol et le Salzbourg, on ne voit plus de bouquetins depuis plus d'un siècle. D'après ce que rapportent Schrank et Moll (1), les bouquetins se trouvèrent en dernier lieu dans les montagnes du Zillerthal. Dans la première moitié du seizième siècle, cette chasse appartenait aux seigneurs de Keutschbach; mais, comme à cette époque, chaque partie du bouquetin trouvait son emploi en thérapeutique, il y avait tant de braconniers, qu'en 1561 le seigneur de Keutschbach implora assistance de son suzerain, l'archevêque de Salzbourg, lequel, en 1584, prit pour lui le droit de chasse. Les archevêques firent leur possible pour préserver les bouquetins d'une destruction complète. Ils quadruplèrent le nombre de leurs garde-chasses, en placèrent sur les rochers les plus élevés, et firent prendre des jeunes bouquetins pour les élever dans des parcs. Quatre-vingt ou quatre-vingt-dix des plus adroits et des plus courageux chasseurs étaient occupés du mois d'avril jusqu'au mois de juin à prendre les bouquetins qui descendaient dans les pâturages, lors de la fonte des neiges. En trois étés, cependant, ils ne purent capturer que deux mâles, quatre femelles et trois petits. Il en fut ainsi pendant tout le siècle; les archevêques envoyaient ces bouquetins en cadeaux aux cours étrangères. Pour un os de cœur de bouquetin, on payait un ducat; pour une corne trouvée, deux reichsthalers; pour un bézoard de chamois, deux florins. Aussi, en 1666 n'y avait-il plus dans le Zillerthal que quelques bouquetins et environ 60 chamois. A partir de ce moment, il fut défendu de tuer un bouquetin, sans une permission donnée par l'archevêque lui-même. Chaque année on accorda 100 écus aux propriétaires des Alpes, pour qu'ils ne conduisissent pas leurs bestiaux sur les hauts pâturages, habités par les bouquetins. En 1694, il y avait de nouveau 72 bouquetins mâles, 83 femelles, 24 petits et 375 chamois.

(1) Schrank et Moll, *Naturhistorische Briefe über Oesterreich. Salzburg, 1785.*

Mais le braconnage recommença, et l'archevêque fit de nouveau prendre des bouquetins pour les élever dans des parcs, ou pour en faire des cadeaux. En 1706, on prit encore 5 mâles et 7 femelles, et à partir de ce moment l'on n'en vit plus aucun. En 1784, il y avait bien, il est vrai, 15 bouquetins à Hellbronn, mais ils provenaient du Piémont.

En 1809, fut tué le dernier bouquetin au Valais. En 1821, ces animaux étaient devenus tellement rares en Savoie, que Zummstein plaida leur cause avec la plus grande ardeur. Il obtint du gouvernement que la chasse en fût défendue sous les peines les plus sévères, et ce n'est qu'en employant ce moyen que ces animaux se sont conservés. Il y a trente ans, on crut avoir tué les derniers, aux Aiguilles rouges et à la Dent des bouquetins. Quelques années plus tard, sept bouquetins furent entraînés par une avalanche près d'Arolla; on regarda alors la race comme éteinte. Pendant douze ans, on n'en vit plus de trace. Mais aujourd'hui, au rapport de Tschudi, par suite des lois sur la chasse, sévèrement observées dans le Piémont, on voit des troupeaux de 10 à 18 bouquetins sur le versant sud du mont Rose. On a plusieurs fois cherché à les acclimater de nouveau en Suisse, mais toutes les tentatives ont été et resteront infructueuses. Les musées offrent de tels prix pour un bouquetin, qu'on les chasse malgré toute la sévérité des lois.

Mœurs, habitudes et régime. — Les bouquetins vivent par petits troupeaux; ils en éloignent les vieux mâles, méchants et maussades. Ils se tiennent sur les pâturages les plus élevés, sur la limite des glaciers et des neiges éternelles. Les mâles recherchent surtout les hauteurs, les crêtes escarpées. Ils restent couchés ou debout, immobiles à la même place, des jours entiers, disent des chasseurs dignes de foi, de préférence sur une saillie de rocher, le dos couvert, et ayant un vaste horizon devant eux.

Les femelles et les jeunes recherchent des endroits plus commodes et moins élevés. La nuit, le troupeau descend dans les forêts, et en remonte au lever du soleil. En été, les bouquetins recherchent les versants exposés au nord et le voisinage des glaciers; en hiver, par contre, ils préfèrent les versants méridionaux.

Ils détestent la chaleur brûlante du soleil, comme le froid extrême, auquel cependant, ils paraissent insensibles. On a vu de vieux bouquetins demeurer des heures entières sur un rocher, immobiles comme une statue, tandis

que la tempête mugissait autour d'eux; on a en tué, qui avaient les oreilles gelées. De jeunes bouquetins doivent parfois succomber au froid.

Peu de ruminants, le chamois, peut-être le goral et le klippspringer, sont en état de gravir aussi bien les montagnes que le bouquetin. Tous les mouvements de cet animal sont vifs et faciles. Le bouquetin a une course rapide et soutenue. Il grimpe avec une légèreté incroyable, court avec une aisance et une sécurité sans égales sur des parois de rochers, où il trouve à peine où poser son pied. La moindre inégalité, que l'œil de l'homme n'apercevrait même pas, lui suffit, une fente, un trou lui servent comme autant d'échelons. On a vu des bouquetins se tenir avec leurs quatre pieds sur un pieu. Schinz a remarqué qu'ils atteignaient toujours la place vers laquelle ils visaient. A Berne un jeune bouquetin apprivoisé sauta sur la tête d'un homme de haute taille, et s'y maintint debout sur ses pieds. On en vit un autre se tenir au haut du linteau d'une porte et grimper à un mur vertical, sans autre point d'appui que les saillies des moellons dont le mortier s'était détaché. En trois bonds, il atteignit le haut du mur. Il se mit en face du but qu'il devait atteindre, le considéra, fit à petits pas un chemin égal, revint à la même place, s'appuya sur ses pattes, comme pour les essayer, puis bondit et en trois bonds fut au sommet. En sautant, le bouquetin semble ne pas toucher les murs ou les rochers. A le voir ainsi bondir, on dirait une balle. Lorsqu'il est poursuivi, il court sur les glaciers plus facilement que ne le fait le chamois; il les évite cependant. Il traverse les abîmes et les précipices avec la plus grande sécurité; il bondit, enjouant, d'un rocher sur un autre, et saute des plus grandes hauteurs sans hésiter.

Les anciens naturalistes ont doué le bouquetin de facultés surprenantes; beaucoup de leurs fables se sont transmises de génération en génération, et trouvent encore faveur aujourd'hui parmi le vulgaire. Ainsi, Gessner croit que le bouquetin tombe sur ses cornes en sautant en bas d'un rocher, ou qu'il s'en sert pour arrêter les pierres roulantes qui pourraient les blesser. Quand il voit qu'il va mourir, disent encore ces fables, il monte sur la cime la plus élevée, appuie ses cornes contre un rocher, et marche en cercle jusqu'à ce que ses cornes soient usées jusqu'à la racine; alors il tombe et meurt.

La voix du bouquetin ressemble à celle du chamois; elle consiste, comme celle de ce dernier, en un sifflement, mais un peu plus prolongé.

Quand il est effrayé, il fait entendre une sorte d'éternement; et s'il est en colère, il souffle avec bruit par ses naseaux. Les jeunes bêlent.

L'odorat et la vue sont les sens les plus parfaits du bouquetin; l'ouïe est également excellente, et il est bien partagé sous le rapport de l'intelligence. Le bouquetin est craintif, prudent, judicieux, et voit bientôt le danger qui le menace. Il est à peu près impossible d'approcher d'un vieux mâle. En somme, ces animaux ressemblent assez aux chèvres par leurs habitudes, mais ils sont plus calmes; cependant quand ils sont jeunes, ils sont, comme elles, courageux, enclins au jeu et à la lutte.

Ils se nourrissent des meilleures plantes des Alpes. En hiver, et par le mauvais temps, ils mangent les bourgeons de saules-nains, de bouleaux, d'aulnes, de rhododendrons, divers lichens. Ils recherchent surtout le fenouil et l'absinthe, et diverses espèces de joncs et de roseaux. Ils lèchent avec plaisir le sel qui recouvre certaines roches.

Pendant qu'ils se rendent aux pâturages, les bouquetins se rencontrent souvent avec les chamois et les chèvres. Ils évitent toujours les premiers; ils se mêlent par contre aux autres, et s'accouplent avec elles sans grandes difficultés.

La saison du rut a lieu en janvier. Les mâles se livrent alors de violents combats. Ils fondent l'un sur l'autre, se lèvent sur leurs jambes de derrière, cherchent à donner des coups de côte; les échos des montagnes retentissent du choc de leurs cornes. Souvent ces combats deviennent dangereux à cause du lieu où ils se livrent, et plus d'un jeune mâle y perd la vie. La femelle se donne au vainqueur. Cinq mois après, à la fin de juin ou au commencement de juillet, elle met bas un seul petit, qui a à peu près la taille d'un cabri; après l'avoir nettoyé, elle part avec lui. Le jeune bouquetin est un animal charmant. Il est recouvert d'un poil laineux, et ce n'est qu'en automne qu'apparaissent des soies longues et raides. Quelques heures après sa naissance, c'est un montagnard presque aussi hardi que sa mère. Celle-ci le soigne avec tendresse, le tient propre, le lèche, le conduit, lui bêle affectueusement, l'appelle, tant qu'elle l'allait, se cache avec lui dans une caverne de rochers, et ne l'abandonne jamais que lorsque l'homme lui paraît devenir trop dangereux, et qu'elle doit sauver sa propre vie, nécessaire à son petit. Elle se réfugie dans les endroits les plus escarpés, les lieux les plus impraticables. Le petit, lui, se cache derrière une pierre, dans une fente de rochers, et y reste im-

mobile, l'œil et l'oreille au guet. Sa robe grise, qui s'harmonise avec la couleur des rochers, le fait échapper aux regards; l'œil du faucon même ne peut reconnaître cet animal. J'ai vu par expérience combien il est difficile de distinguer un bouquetin couché sur le sol; j'ai examiné pendant des heures entières, avec une excellente lunette, les rochers du Sinaï sans y voir ces animaux, dont les Bédouins m'affirmaient la présence, et qui n'échappaient quelquefois pas à leur œil perçant.

Dès que le danger est passé, la mère revient à son petit; tarde-t-elle trop, celui-ci sort de sa retraite, appelle sa nourrice et se cache de nouveau. Sa mère est-elle blessée ou tuée, il fuit d'abord plein d'effroi, mais il revient sur ses pas, et demeure longtemps, triste et inconsolable, à l'endroit où il l'a perdue.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que quand la mère revient blessée vers son petit, celui-ci court à elle tout joyeux; mais dès qu'il a senti l'odeur du sang, il prend la fuite et aucune caresse ne peut le rappeler. On observe le même fait chez d'autres ruminants.

En cas de danger, la mère défend son petit. Le fameux chasseur de bouquetins, le Valaisan Fournier, vit une fois six bouquetins femelles paissant avec leurs petits. Un aigle planait au-dessus d'elles; elles se réunirent avec leurs nourrissons au-dessous d'une saillie de rochers, et dirigèrent leurs cornes vers l'oiseau de proie, se guidant par l'ombre que l'aigle projetait sur le sol. Après avoir observé longtemps ce combat, Fournier y mit fin en effrayant l'oiseau.

Les autres ennemis du bouquetin sont le lynx et le loup, et peut-être le gypaète, mais ces divers animaux ne s'attaquent pas aux vieux bouquetins.

Chasse. — Il est probable que sans l'homme les bouquetins seraient encore nombreux dans les Alpes. Leur chasse exerce un attrait puissant, non-seulement par le haut prix du gibier, mais encore par les énormes difficultés qu'elle offre.

« La chasse du bouquetin, dit Tschudi (1), est un plaisir aussi pénible que dangereux; en Suisse il y a peu d'amateurs, et ce sont tous des Valaisans. L'automne est le moment qu'ils choisissent pour se mettre en campagne, parce que c'est la saison où le gibier est le plus gras; ils se dirigent soit vers le groupe du mont Rose, soit dans les Alpes du Piémont et de la Savoie. Ici, il leur faut un redoublement d'adresse et de prudence pour ne pas être surpris en contra-

(1) Tschudi, *les Alpes*, p. 650.

vention à la loi, qui interdit la chasse dans ces deux pays. Assez légèrement approvisionnés, ils doivent parcourir pendant huit ou quinze jours les hauteurs les plus inaccessibles et dormir étendus sur le roc, ou même debout, en s'attachant pour ne pas rouler dans l'abîme. Le bouquetin est plus difficile à atteindre que tout autre gibier; on ne peut l'attaquer que d'en haut, aussi faut-il que les chasseurs se lèvent de grand matin pour le devancer sur les crêtes les plus élevées, où il se rend de son côté à la pointe du jour. Passer la nuit sans aucun abri et dans le voisinage des neiges, ne se préserver du danger de mourir de froid qu'en se livrant à un violent exercice, il y a déjà de quoi rendre un peu amers les plaisirs de la chasse. Mille autres périls s'ajoutent à celui-là; une vieille chronique nous raconte qu'un chasseur de chamois et de bouquetins, traversant le glacier de Limmernalp, tomba dans une profonde crevasse. Ses compagnons, le croyant perdu sans retour, recommandèrent son âme à Dieu et continuèrent leur marche; cependant, en revenant de leur chasse, ils s'avisèrent d'entreprendre quelque chose pour son salut. Ils coururent au chalet qui était à une demi-lieue de la crevasse, s'emparèrent d'une couverture de lit, la seule ressource qui s'offrit à eux, la coupèrent en longues bandes et revinrent en toute hâte. Pendant ce temps, le malheureux Stæri (c'était le nom du chasseur enfoui dans la crevasse) endurait le plus affreux martyre: en tombant il s'était insinué dans un étroit couloir, entre des parois de glace; se retenant par les bras sur les bords et enfoncé jusqu'à la poitrine dans l'eau glacée, il se voyait à chaque instant sur le point de périr. « Plongé dans ce profond cachot, dit notre chroniqueur, l'eau, l'air et la glace conspiraient à la fois contre lui, et menaçaient ou de l'engloutir, ou de l'étouffer, ou de lui retirer son fragile appui. » Enfin, la bienheureuse corde descend jusqu'à lui, il l'attache avec soin autour de son corps et monte lentement. Tout près du but, les courroies se rompent et le malheureux *candidatus mortis* retombe dans l'abîme. Le reste de la corde n'atteignait plus jusqu'à lui, et Stæri s'était cassé le bras dans sa chute. Cependant ses compagnons ne l'abandonnent pas à son sort, et ils coupent en bandes plus étroites ce qui leur reste de la couverture et la lancent de nouveau. Stæri attache cette faible corde autour de lui, aussi solidement que le permet son bras cassé. L'ascension recommence, et il fait des efforts désespérés pour seconder ses amis. La délivrance s'ac-

complit enfin. A peine hors de danger, le pauvre chasseur tombe évanoui, et il faut le porter jusqu'à sa maison. Toute sa vie il parla avec effroi des moments d'angoisse passés au fond de la crevasse.

« Le résultat de la chasse du bouquetin n'est nullement en rapport avec tous les efforts, toutes les peines qu'elle coûte; aussi n'y a-t-il qu'une passion violente qui puisse entraîner à braver de tels dangers. Cette passion, quelque étrange qu'elle paraisse, exerce un pouvoir irrésistible sur ceux qui s'y livrent, et les chasseurs prétendent qu'il n'est pas de sentiment plus délicieux que celui qu'on éprouve à l'aspect du gibier se présentant à portée de fusil; il n'y a pas de peine trop grande pour acheter un pareil moment! Peut-être le chasseur guette-t-il depuis des semaines cette proie si désirée, dont il n'a encore aperçu que la trace, et l'espoir de l'atteindre lui a fait supporter les fatigues de la journée et le froid des nuits. Enfin l'animal se montre, et la vue de son noble port, de sa royale couronne, enflamme le chasseur d'un nouveau zèle; il court sur la glace, plonge dans l'abîme, gravit les crêtes les plus abruptes. Tout à coup le bouquetin a disparu; mais il ne doit pas être loin, il est là, sans doute, derrière ce rocher; tournons-le doucement; en effet, le voilà, se balançant sur la cime aride. Le chasseur s'approche, le cœur tremblant d'espérance et de crainte; il vise, le coup retentit dans le silence solennel des montagnes, et le bouquetin gît au pied du rocher, baigné dans son sang.

« Des chasseurs nous ont laissé des récits vraiment affreux de leurs expéditions contre les bouquetins. Ayant des semaines entières la mort en perspective; ayant à supporter toutes les misères que l'on peut éprouver dans un pays aussi désert, aussi inhospitalier que celui où ces animaux se rencontrent; rien ne peut les rebuter. Souvent l'animal blessé s'enfuit, se précipite en bas d'une paroi de rochers, et tombe au fond de l'abîme, où seuls les aigles et les vautours peuvent aller le chercher. Si le chasseur, plus heureux, tient son bouquetin, il n'est pas pour cela au bout de ses peines. Il vide la bête, pour en diminuer le poids; il en attache solidement la tête et les jambes, passe son fusil sur son épaule droite, charge l'animal sur sa tête, et, portant ainsi un fardeau de près de 100 kilogrammes, se met en route au milieu des rochers et des précipices, par des chemins où un seul faux pas amène sa mort. Si le chasseur de bouquetins est un braconnier, il doit, en outre, toujours avoir

l'œil au guet, comme un criminel, et redouter la balle du garde-chasse. Au lieu d'une bonne prise qu'il devait rapporter dans sa hutte, c'est souvent son cadavre qu'on ramène à sa famille éplorée. »

Il est plus facile de tuer des bouquetins que de les prendre vivants. D'abord on ne peut s'emparer des vieux ; les jeunes seuls peuvent être pris, encore n'y arrive-t-on qu'en tuant la mère. Les archevêques de Salzbourg, qui cherchaient à élever ces animaux, faisaient continuellement observer les femelles pleines, par des chasseurs, pour leur enlever leurs petits dès qu'elles auraient mis bas ; car, aussitôt que ceux-ci sont secs, il est presque impossible de les atteindre. La difficulté, lorsqu'on est maître d'un jeune bouquetin, est de le faire descendre dans la vallée ; on n'y pourrait parvenir, si l'on n'avait avec soi une chèvre domestique qui allaite le nouveau-né pendant la route.

Captivité. — Les jeunes bouquetins deviennent bientôt privés. Ils sont confiants, arrivent quand on s'approche d'eux, se laissent toucher et caresser. Ils vivent en très-bonne harmonie avec les chèvres domestiques qui les allaitent. Ils sont gais, gentils, très-amusants ; mais quand ils sont adultes, ils deviennent désagréables. Nager d'Andernach a possédé, pendant deux ans, un jeune bouquetin très-privé, qui paissait en liberté, et passait la nuit sur le toit d'un chalet. Au mois d'août, il avait un troupeau de huit bouquetins sur une alpe. A Berne et à Vienne, on a eu plusieurs fois, dans ces derniers temps, des bouquetins en captivité.

On sait que le bouquetin se reproduit non-seulement avec ses congénères, mais encore avec la chèvre domestique, en liberté comme en captivité. Les métis qui en résultent sont forts et vigoureux, plus semblables au bouquetin qu'à la chèvre ; leurs cornes sont les mêmes presque que celles du bouc. Quant à la couleur, ils ont tantôt celle de leur père, tantôt celle de leur mère. Ces métis, accouplés avec le bouquetin, donnent des métis qui ressemblent beaucoup plus à celui-ci, et ces métis de deuxième génération, accouplés encore avec le bouquetin, produisent des petits qui diffèrent à peine des véritables bouquetins.

Fitzinger raconte avec détails les essais qu'on a faits jusqu'ici pour élever des bouquetins ; je lui laisse la parole.

« La Ménagerie impériale de Schœnbrunn, et récemment l'archiduc Louis d'Autriche, à Hellbrunn, se sont occupés avec soin de l'élève du bouquetin. Il est certain que cet animal en li-

berté s'accouple avec les chèvres domestiques ; on en a vu des cas nombreux dans les Alpes du Piémont. Deux chèvres qui avaient passé l'hiver dans les montagnes revinrent pleines dans la vallée, au printemps, et leurs petits étaient évidemment des métis de bouquetins. Comme les jeunes de ceux-ci, ces métis sont très-doux, au moins avant qu'ils soient adultes. Dès leur première jeunesse, ils sont plus légers plus forts, plus gais que les chevreaux du même âge. Le métis mâle de première génération a, à un an, des cornes qui se rapprochent plus de celles du bouc que de celles du bouquetin, quoique plus grandes et plus épaisses. Elles n'ont encore qu'une saillie longitudinale noueuse, et quelques tubercules à la racine ; elles sont ridées dans le reste de leur étendue. Ces métis ont le front élevé, le port, la couleur du bouquetin. Ils présentent fréquemment des dessins qu'ils tiennent de leur mère : une raie noire au dos ou à l'épaule, une tache noire aux pieds, et quelquefois une raie noire sous le ventre. Les métis mâles de deuxième génération rappellent à quatre ans et demi le bouquetin par leur grandeur, leur force, le développement de leurs cornes. Ceux de troisième génération se distinguent à peine du bouquetin.

« Il serait désirable que l'on pût, par l'intermédiaire de ces métis, réacclimater le bouquetin dans les Alpes ; mais les expériences faites dans les Alpes Bernoises ont appris avec quelle prudence il faut choisir les localités où l'on veut acclimater ces animaux, de peur que les désagréments ne soient tels qu'on soit forcé, comme on l'a été là, d'abandonner cette élève, et, ce qui est plus désagréable, de détruire ces animaux par force. Les bouquetins de Berne, que l'on élevait dans les fossés de la ville, consistaient, en 1824, en un mâle métis, âgé de quatre ans et demi, provenant du croisement d'un bouquetin avec une femelle métisse de chèvre et de bouquetin, et qui avait été amenée avec son petit de la vallée d'Aoste à Berne ; en 1820, d'une femelle de bouquetin, présent de l'ambassadeur de Sardaigne, et d'une chèvre métisse, née du bouquetin métis et d'une chèvre domestique. Ces animaux pouvaient être considérés comme libres et sauvages ; ils ne témoignaient vis-à-vis de l'homme ni crainte ni attachement. Ils erraient sur les remparts, et plusieurs fois le mâle attaqua les sentinelles. Plus d'une fois aussi il troubla les observations astronomiques que l'on faisait en plein air, aux environs de l'observatoire ; il parut sur une prome-

nade voisine, en chassa les promeneurs, ou grimpa sur les toits des maisons avoisinant les remparts, et en brisa les tuiles.

« Les plaintes auxquelles ils donnèrent lieu firent qu'on transporta les bouquetins sur l'Abendberg, près d'Interlaken. Les femelles montèrent dans la haute région; le mâle se trouva mieux dans les endroits habités. Plusieurs fois par jour, il arrivait aux chalets, et finalement il devint impossible de l'en éloigner. Il renversait le berger, si celui-ci voulait lui résister; il l'aurait même une fois tué, si sa femme n'était venue à son secours, et, par bonheur, n'avait saisi l'animal à son endroit sensible, c'est-à-dire par la barbe. Les dégâts et les actes de violence dont le mâle se rendait coupable, déterminèrent les autorités à faire transporter toute cette famille sur les hauteurs de la vallée du Sanète. Il fallut quatre hommes pour entraîner le mâle, et plus d'une fois ils tombèrent à terre. Un chasseur de chamois se chargea de surveiller ces animaux; mais mal lui en prit. Un jour, durant une heure entière, et sur le bord d'un précipice, il eut à lutter avec le mâle qui voulait le précipiter dans l'abîme. Cet animal devint bientôt la terreur des pâtres; il descendait aux chalets et en attaquait les habitants. Il ne tarda pas à abandonner ses femelles et à se tenir dans la vallée de Sanète. Le chasseur de chamois réussit cependant à l'emmener dans les hauteurs; mais il était avant lui dans la vallée; il y enfonça à coups de cornes toutes les portes des écuries où il sentait des chèvres, les dispersa, poursuivit les femelles jusque dans les caves ou les cuisines. On espérait qu'après la saison du rut il retournerait vers ses anciennes compagnes, qui paissaient sur les pâturages les plus élevés; mais il n'était pas depuis quelques jours retourné dans les hauteurs, qu'il apparut tout à coup à Wilderswyl, courant derrière un troupeau de chèvres qui arrivaient à toute vitesse dans le village.

« La femelle de bouquetin eut beaucoup à souffrir de la part du mâle et de la femelle métis; en 1825, elle succomba à une affection pulmonaire, et le chasseur de chamois en rapporta la nouvelle dans la vallée, les larmes aux yeux. Le mâle avait une nombreuse progéniture, née des chèvres qui s'étaient aventurées dans son domaine. Les jeunes montaient souvent jusqu'à des endroits d'où elles ne pouvaient redescendre sans le secours de l'homme. L'une d'elles grimpa un jour au haut d'une tour, où elle resta trois jours entiers, sans oser en descendre; il fallut qu'on allât l'y chercher, ce qui ne fut pas très-

facile. Les plaintes continuelles des habitants de la vallée du Sanète, au sujet du bouquetin mâle, firent qu'on le transporta à la Grimsel, avec la femelle. Mais là, il causa les mêmes tracas, et on dut le tuer; la femelle ne tarda pas à succomber.

« Les petits, nés du croisement du bouquetin métis avec les chèvres de l'Oberland, devinrent aussi très-sauvages en vieillissant. Jeunes, ils égayaient les pâtres par leurs sauts et leurs gambades; mais à mesure qu'ils vieillirent et qu'ils acquirent plus de force, ils devinrent à charge à leurs propriétaires, qui finirent par les tuer tous. Telle fut la fin des bouquetins de Berne. »

LE BOUQUETIN D'ESPAGNE — *IBEX HISPANICUS*.

Der Spanische Steinbock.

Il est heureux pour le naturaliste que le bouquetin d'Espagne n'ait pas subi le même sort que son congénère des Alpes. Sur toutes les hautes montagnes de la Péninsule ibérique se trouvent ces fiers animaux; ils sont même communs en certains endroits. On les rencontre assurément dans les Pyrénées et dans les chaînes de montagnes qui en partent, les sierras de Guadarrama et de Grados, dans la sierra Estrella, dans les montagnes de l'Andalousie, surtout dans les sierras de Ronda, de Malaga, Nevada et d'Anjanilla, dans les sierras Morena, Sagua et sur les hauts plateaux déserts de Cuenca.

Tous les chasseurs espagnols connaissent ce superbe gibier, la *cabra de montes* (chèvre de montagnes), comme ils l'appellent. Dans chaque village des montagnes, on en trouve les cornes enchâssées dans le mur. Malheureusement les Espagnols font tout pour le détruire. Il y a bien des lois qui interdisent la chasse en certaines saisons; mais personne ne songe à les observer. Le chasseur tue indifféremment vieux ou jeune mâle, femelle pleine ou non, tout animal enfin qui se présente devant son fusil. Il en est résulté que les bouquetins de la sierra Nevada figurent parmi les espèces qui ont existé. Un de ces animaux vaut au moins 45 francs; et l'appât d'un tel gain fait taire chez un Espagnol tout autre sentiment.

Actuellement, ce bouquetin est encore commun dans les montagnes du centre de l'Espagne, surtout dans la sierra de Grados. Graëlls y vit en avril 1851 des troupeaux de cinquante à soixante individus; il en rapporta des sujets qui ornent le Musée de Madrid, et qui témoignent de l'âge élevé que peuvent atteindre ces animaux. La

chasse, heureusement, y est trop difficile pour des gens aussi paresseux que les Espagnols, et leurs armes sont tellement mauvaises, qu'il faut être excellent chasseur pour abattre un bouquetin.

Chose curieuse, le bouquetin d'Espagne vit, dans le nord, au voisinage des champs de neige; dans le sud, il préfère les régions moyennes, et cette différence d'habitudes indique probablement une différence spécifique.

Dans les premiers jours de novembre 1856, en compagnie de mon frère, du docteur Apetz et d'un chasseur du pays, j'essayai, mais en vain, de m'emparer d'un bouquetin de la sierra Nevada.

Les mois les plus favorables pour faire cette chasse, sont ceux de juillet et d'août, pendant lesquels on peut passer la nuit dans les hautes régions; mais nous n'arrivâmes dans ce pays qu'en novembre, et nous ne voulûmes pas le quitter sans avoir fait au moins une tentative. Ce n'était pas petite affaire, en cette saison, que de monter à plus de 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, il nous était facile de prévoir que nous rentrerions bredouilles. Nous gravîmes cependant jusqu'au Picacho de la Valeta et parcourûmes le véritable terrain de chasse; mais la neige et le froid nous forcèrent à redescendre plus tôt que nous ne l'eussions voulu; nous dûmes nous contenter de voir des pistes fraîches et point de bouquetins.

Cette excursion fut très-intéressante pour moi; j'appris à connaître la manière de chasser des Espagnols. Diégo, c'était le nom de notre chasseur, paraissait très-expert dans la chasse au bouquetin. Il me conduisit dans des chemins, sur des crêtes où l'on ne peut poser qu'une semelle de chanvre; une semelle de cuir, même munie de crampons comme l'est celle d'un montagnard des Alpes, ne pourrait s'y fixer assez solidement. Il chercha à atteindre une certaine hauteur, pour, de là, arriver à se mettre dans le vent du bouquetin, puis nous nous mîmes à ramper le long des rochers; nous nous couchâmes, nous enlevâmes nos chapeaux et regardâmes dans l'abîme. Diégo imita le sifflement particulier du bouquetin, pour tâcher d'en attirer un. Un chasseur qui est bien caché, peut de la sorte faire arriver les bouquetins jusqu'à vingt pas et moins.

Lorsqu'un bouquetin est tué, on le vide immédiatement, et après l'avoir rempli de plantes aromatiques, on le porte jusqu'à la ferme la plus voisine, d'où on l'expédie à dos de mulets. Les collectionneurs en payent la peau de 22 à 30 fr.; la viande en est estimée, et se vend cher à Grenade.

LES CHÈVRES — *HIRCUS*.

Die Ziegen, The Goats.

Caractères. — Les chèvres sont plus petites que les bouquetins. Leurs cornes sont prismatiques, à bord tranchant, sans nodosités à leur face antérieure, toujours plus ou moins divergentes, surtout chez le mâle, et munies de saillies transversales; celles de la femelle sont annelées et rugueuses. Les éminences osseuses qui en forment l'axe sont en grande partie pleines, leur base seule est creusée par un grande cellule. Pour les autres caractères, elles ressemblent aux bouquetins.

LA CHÈVRE ÉGAGRE. — *HIRCUS EGAGRUS*.

Die Bezoarziege, The Goat.

La chèvre partage le sort des autres animaux domestiques: nous ne savons quelle est son espèce souche. Quant aux espèces sauvages, qui habitent surtout l'Asie, nous les connaissons très-peu; nous ne savons même pas quel est leur nombre. Plusieurs naturalistes pensent qu'il faut voir dans la chèvre à bézoard la souche de nos chèvres domestiques. Du reste, elle a les mêmes caractères, et n'en diffère que par la direction des cornes. Elle se reproduit avec elles, et l'on obtient par le croisement une race intermédiaire.

Caractères. — La chèvre égagre ou à bézoard (*fig. 280*), comme on l'a aussi nommée, est plus petite que le bouquetin, mais plus grande que la chèvre domestique. Un bouc adulte a 1^m,60 de long, dont 22 cent. appartiennent à la queue; 1 mètre de hauteur au garrot, un peu plus au sacrum. La taille de la chèvre est moins forte. Cet animal a le corps allongé, le dos tranchant, le cou de longueur moyenne, la tête courte, le museau obtus, le front large, le dos du nez presque droit; les pattes hautes et fortes, les sabots obtus; la queue très-courte, recouverte de poils longs et crépus; les yeux petits, les oreilles moyennes. Le bouc a des cornes longues et faibles, mesurant 66 cent. chez de jeunes animaux, et plus de 1^m,30 chez les vieux. Elles décrivent un arc à concavité tournée en arrière; chez les vieux mâles, elles forment un demi-cercle. Très-rapprochées à leur racine, elles s'écartent jusqu'à leur milieu, puis se recourbent en avant et en dedans; elles sont éloignées en leur milieu de 33 à 44 cent.; la distance qui sépare leurs extrémités a de 25 à 29 cent. en-

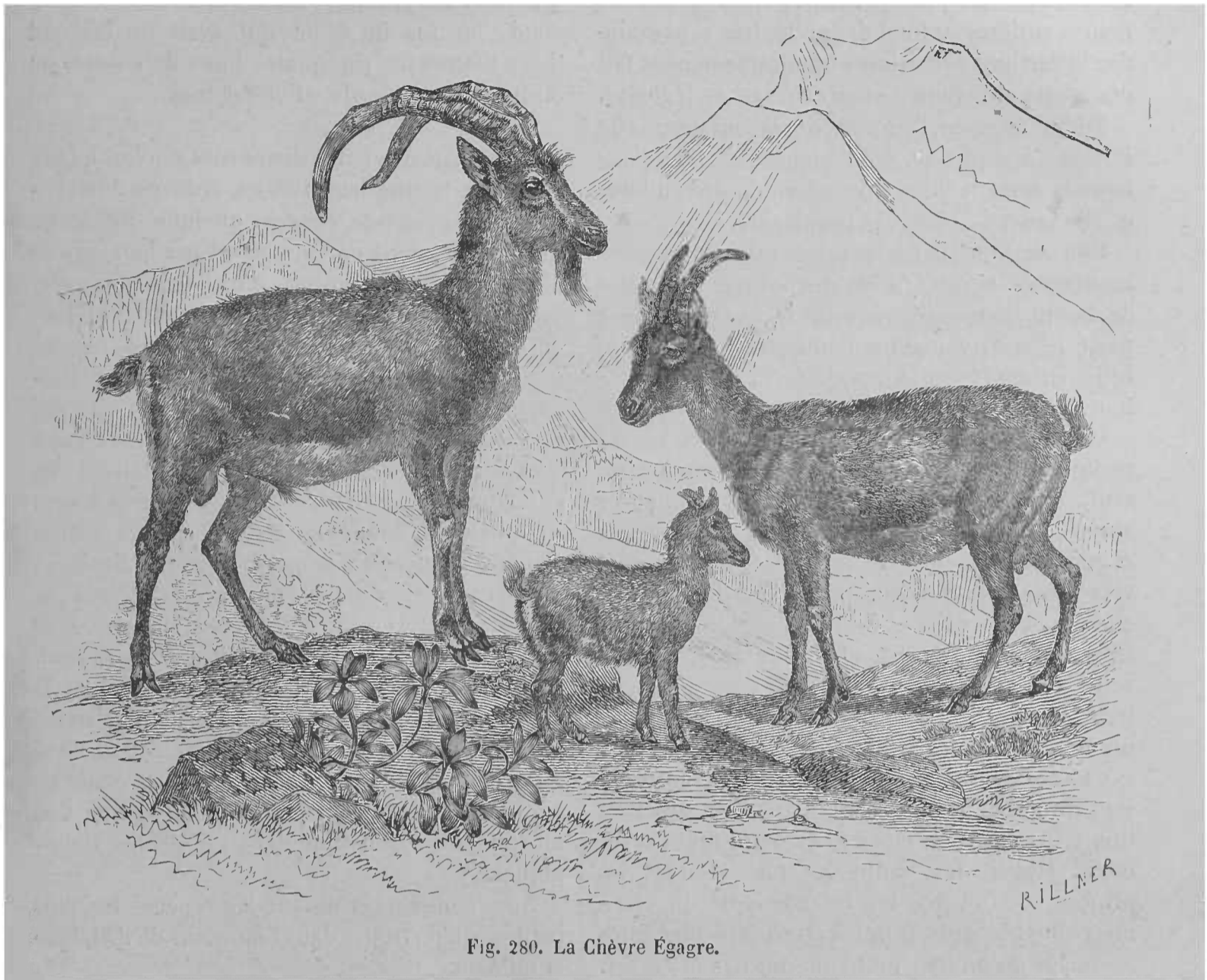


Fig. 280. La Chèvre Égagre.

viron; la pointe est légèrement déjetée en dehors. Ces cornes sont comprimées latéralement, à crête aiguë en avant et en arrière, arrondies et bombées sur la face externe. Les vieux animaux ont de dix à douze bourrelets transversaux et un grand nombre de rugosités. Le corps est couvert d'un duvet court, assez fin, et de soies longues, roides, couchées. Les deux sexes portent une barbe forte et longue. La couleur de la robe est un gris roux clair ou un jaune brun tournant au roux, plus clair sur les côtés et sur le ventre; la poitrine et le cou sont d'un brun noir foncé; le ventre et les faces interne et postérieure des membres sont blancs. Une raie d'un brun noir foncé, nettement marquée, s'amincissant à ses deux extrémités, occupe toute la ligne médio-dorsale. Entre les jambes de devant commence une autre raie de même couleur, qui sépare la partie supérieure de la partie inférieure du corps. Les jambes de devant sont d'un brun noir foncé en avant et sur les côtés comme celles de derrière,

elles sont rayées de blanc au-dessus du pied. Les côtés de la tête sont gris-roux, le front est brun-noir, la racine du nez, le menton et la barbe sont d'un brun noir foncé.

Distribution géographique. — La chèvre à bézoard habite une assez grande étendue de l'ouest et du centre de l'Asie. On la trouve au sud du Caucase, en Arménie, en Perse, dans le Taurus, et dit-on, dans l'île Scorpades ou Scorpando, et, en Crète. Elle aime les sommets des montagnes. Comme le bouquetin, elle se plaît au voisinage des glaciers et des neiges éternelles.

Mœurs, habitudes et régime. — Elle est sociable comme toutes ses congénères, et vit en petites troupes de 10 à 20 individus, qui sont conduits par un vieux bouc expérimenté. Les jeunes boucs se réunissent souvent au nombre de trois à six; les vieux boucs, méchants, querelleurs, sont chassés du troupeau par les autres.

La chèvre égagre a les mœurs du bouquetin. Elle court rapidement et avec sécurité sur

les chemins les plus périlleux; elle regarde des heures entières au fond des précipices sans craindre le vertige; elle grimpe admirablement et fait des sauts effrayants, avec courage et légèreté.

Toujours sous l'empire de la crainte, elle échappe à la plupart des dangers; ses sens d'ailleurs la servent bien. Son odorat porte au loin, et elle entend le bruit le plus léger.

Elle se nourrit des plantes savoureuses des montagnes, et des feuilles des arbres. Le matin de bonne heure, elle quitte la forêt où elle a passé la nuit, gagne les hauteurs, y paît toute la journée à la limite des glaciers, et le soir retourne dans la forêt.

L'accouplement a lieu en novembre. La femelle met bas en avril deux petits, rarement un seul, qui suivent leur mère quelques heures après leur naissance. Ils croissent rapidement, et sont enclins à jouer. Captives, ces jeunes chèvres s'appriivoisent facilement, surtout quand elles sont au milieu de chèvres domestiques. Elles ne tardent pas à s'habituer à leurs nouvelles compagnes, les suivent au pâturage, rentrent le soir avec elles dans l'écurie, vivent, en un mot, tout à fait de leur vie.

Chasse — Ces gais enfants de la montagne sont rarement poursuivis, grâce à une superstition très-répondue encore, quoique souvent réfutée. Depuis les temps les plus reculés, les princes se sont réservé le monopole du commerce des bézoards. Bontius savait déjà que toutes les vertus qu'on leur prête ne sont pas prouvées. Rumpf raconte que les Indiens se moquaient des Européens qui croyaient trouver des bézoards dans l'estomac des chèvres sauvages, car ces productions proviennent de l'estomac des singes. Il est certain que des bézoards de toute provenance, non-seulement ceux des chèvres, mais encore ceux d'autres ruminants ont été employés. Un grand nombre, par exemple, nous arrivent de Bornéo, où il n'y a pas de chèvres. Ce remède est encore payé un très-haut prix dans toutes les Indes et en Perse, aussi les chasseurs poursuivent-ils les chèvres à bézoard.

Cette chasse n'est pas une entreprise des plus faciles; ces animaux n'habitent que les hautes montagnes et savent s'y cacher. Il faut donc mettre en usage les mêmes ruses, les mêmes précautions que pour la chasse du bouquetin. Kæmpfer, qui en 1686 assista à une de ces chasses, raconte qu'on dut gravir la montagne Benna, en Perse, pendant six heures, par les chemins les plus mauvais, avant d'atteindre le terrain des chèvres. Mais là, elles étaient en grande

quantité. Le premier jour fut sans succès; le second, on tua un bouc qui avait un bézoard dans l'estomac. En quatre jours de chasse, on obtint deux bézoards, et ce fut tout.

La plupart des naturalistes sont enclins à faire descendre toutes les diverses chèvres domestiques de la chèvre égagre, quelque différentes qu'elles en soient par le port et par leur aire de dispersion. Nous sommes d'un avis contraire, et nous admettons que les chèvres domestiques dérivent de plusieurs espèces sauvages par des croisements successifs. Quelques-unes s'éloignent beaucoup du type général. Il y a parmi les chèvres des races que l'on n'hésiterait pas à qualifier d'espèces, si l'on n'avait affaire à des animaux domestiques. Fitzinger en admet douze, auxquelles il donne rang d'espèces: ce sont la *chèvre domestique d'Europe*, la *chèvre de Barbarie*, la *chèvre du Soudan*, la *chèvre à cornes plates*, la *chèvre naine*, la *chèvre d'Angora*, la *chèvre de Cachemire*, la *chèvre crépue*, la *chèvre du Népal*, la *chèvre d'Égypte*, la *chèvre de Mamber* et la *chèvre de la Thébàide*. Je ferai l'histoire des plus remarquables, afin de permettre au lecteur de se rendre compte par lui-même de la diversité de ces animaux, qui sont peu connus, et que l'on ne voit guère plus que dans les jardins zoologiques.

Nous commencerons par les espèces les plus petites, qu'on trouve dans l'intérieur de l'Afrique et en Asie.

LA CHÈVRE NAINE — *HIRCUS REVERSUS*.

Die Zwergziege.

Caractères. — La chèvre naine de l'intérieur de l'Afrique, représentée par notre figure 281, n'a que 66 cent. de long, 50 cent. de hauteur au garrot; elle pèse au plus 23 kilogrammes. Elle a le corps ramassé, les jambes courtes et faibles, la tête large. Les cornes existent dans les deux sexes; elles sont courtes, à peine de la longueur d'un doigt, recourbées d'abord légèrement en arrière et en dehors, puis, dans leur dernier tiers, faiblement en avant. Le corps est recouvert d'un poil court, épais, de couleur foncée, généralement noir et fauve roux, souvent tacheté de blanc. Le crâne, l'occiput, le dos du museau et une ligne qui se continue tout le long du dos, sont d'un fauve blanchâtre. Une bande noire descend de la gorge sur la poitrine, où elle se divise et remonte sur les épaules jusqu'au garrot. Le ventre et la face interne des membres sont noirs

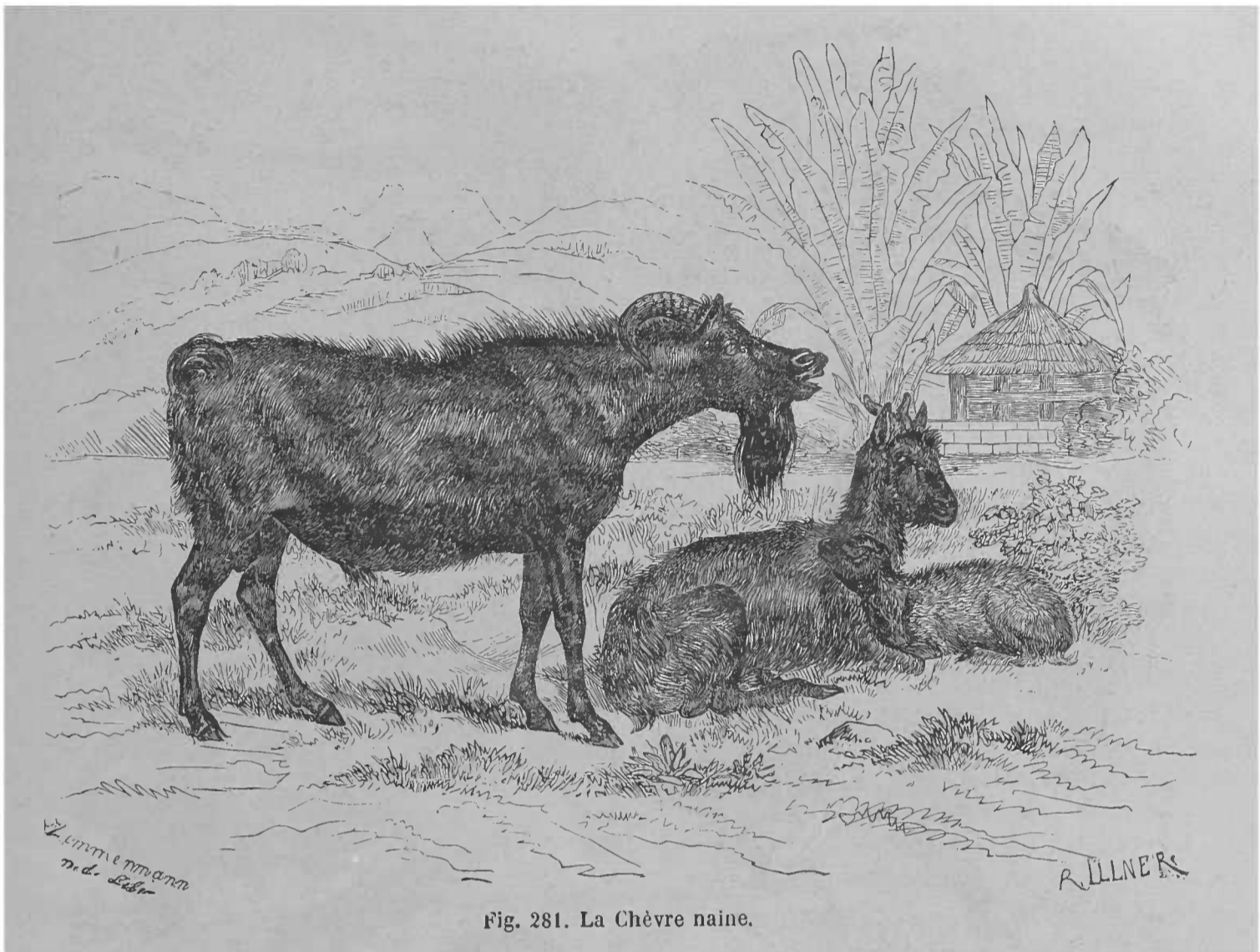


Fig. 281. La Chèvre naine.

sauf une large bande blanche qui occupe le milieu du ventre. Il est rare de voir des chèvres naines d'un brun jaune ou complètement noires.

Distribution géographique. — On ne sait au juste quelle est l'étendue d'habitat de la chèvre naine, et des espèces voisines, dans l'intérieur de l'Afrique; on peut cependant lui assigner comme patrie les pays compris entre le Niger et le Nil Blanc.

Mœurs, habitudes et régime. — Le long de ce dernier fleuve, on la voit souvent à l'état d'animal domestique. Elle y vit dans la même indépendance que la chèvre des Alpes. Je l'y ai connue comme un animal gai, très-adroit. C'est elle, la première, qui me prouva, à mon grand étonnement, que les ruminants peuvent grimper sur les arbres. Rien n'est plus gracieux que de voir huit à dix de ces petites chèvres paissant au sommet d'un grand mimosa, dans une forêt vierge. Elles grimpent le long d'un tronc incliné, et se meuvent ensuite facilement au milieu des branches. Souvent j'en vis dans des postures que j'aurais taxées d'impossibles. Les quatre pieds reposaient sur une branche, et quelque agitée que fût cette branche, la chèvre gardait tou-

jours son équilibre. Elle allongeait le cou tant qu'elle pouvait pour atteindre les feuilles succulentes des mimosas.

Les habitants ne se donnent pas grand'peine pour garder et soigner leurs chèvres; ils les laissent aller et venir à leur gré; on les trait de bon matin, après quoi elles vont paître dans la forêt; le soir, elles rentrent, mais quelquefois il en est une qui manque, que le léopard a enlevée, malgré toute la prudence du chef du troupeau.

On assure que ces chèvres, quoique de faible taille, donnent beaucoup de lait, et qu'on ne pourrait les remplacer par une autre espèce, car il n'en est pas qui sache aussi bien grimper et se nourrir de feuilles d'arbres.

LA CHÈVRE ANGORA — *HIRCUS ANGORENSIS*.

Die Angoraziege.

Plus curieuse encore est la chèvre d'Angora. Des observateurs érudits combattent ceux qui ne veulent la regarder que comme une race, et non comme une espèce, car les essais de croisement qu'on a faits ont démontré qu'elle diffère spécifiquement de la chèvre domestique. Quel-



Fig. 282. La Chèvre d'Angora.

ques naturalistes admettent qu'elle descend du bouquetin de Falkoner, qui habite les montagnes du Thibet; on ne peut nier, en tout cas, qu'elle n'ait avec lui une grande ressemblance.

Caractères. — La chèvre d'Angora (fig. 282) est un bel et grand animal, à corps ramassé, à jambes faibles, à cou et tête courts, à cornes de forme particulière, à poil spécial. Les cornes existent chez les deux sexes. Celles du bouc sont fortement comprimées, à tranchants aigus, à extrémité obtuse; elles s'écartent horizontalement, décrivent une double spirale lâche, et ont la pointe dirigée en haut. La chèvre a des cornes plus petites, plus arrondies que celles du bouc, à simple contour, entourant d'ordinaire l'oreille, sans s'élever au-dessus de la tête et du cou; elles se dirigent en bas, puis en avant; la pointe arrive jusqu'au niveau de l'œil et se dirige en dehors. Ces animaux sont recouverts d'une toison lon-

gue, épaisse, fine, molle, brillante, soyeuse, un peu crépue. La face, les oreilles et la partie inférieure des jambes portent des poils courts et lisses. Les deux sexes ont une barbe assez longue, formée de poils roides. La plupart de ces chèvres sont d'un blanc éblouissant; il en est rarement qui soient tachetées. On a cru autrefois que ces longs poils étaient les soies, mais on sait maintenant que c'est le duvet qui surpasse et masque presque complètement les soies. C'est l'inverse chez d'autres chèvres à longue toison, et ce caractère peut servir à faire reconnaître la chèvre d'Angora.

En été, la toison tombe par grands flocons, de même que le duvet des autres chèvres; mais elle pousse de nouveau très-rapidement. Des observateurs français ont trouvé que le poids d'une toison était de 1,250 à 2,500 grammes.

Distribution géographique. — Les chèvres



Fig. 283. La Chèvre de Cachemire.

d'Angora paraissent avoir été inconnues aux anciens. Selon le premier, au xvi^e siècle, fait mention d'une chèvre laineuse, « dont la toison est fine comme la soie, blanche comme la neige, et sert à faire le camelot. » Peu à peu on apprend à mieux connaître cet animal. Son nom lui vient de la petite ville d'Angora, l'Ancyre des anciens, dans le pachalik d'Anatolie, dans la Turquie d'Asie. C'est de là que cette chèvre s'est de plus en plus répandue, et a été introduite en Europe.

Mœurs, habitudes et régime. — La patrie de la chèvre d'Angora est sèche et très-chaude en hiver, bien que cette saison n'y dure que trois ou quatre mois de l'année. Ce n'est que quand elle ne trouve plus à se nourrir sur la montagne qu'on la ramène dans les étables; tout le reste du temps elle doit vivre dans les pâturages.

Les chèvres d'Angora sont très-sujettes à s'amollir, quoique les mauvais soins que l'on a de ces précieuses bêtes ne paraissent pas devoir y contribuer. Elles ont un besoin indispensable d'air pur et sec.

Pendant la chaude saison, on lave et on peigne plusieurs fois leurs toisons pour en conserver la beauté.

Usages et produits. — Le nombre des chèvres d'Angora qui se trouvent en Anatolie est évalué à 500,000 ou 800,000; il y a d'ordinaire un bouc par cent chèvres.

Sur les lieux, une chèvre vaut de 45 à 60 francs. La tonte a lieu en avril; immédiatement la laine est mise en ballots. Angora, seule, en livre près de 1,000,000 de kilogrammes, représentant une valeur de 4,500,000 francs. 10,000 kilogrammes sont employés dans le pays pour fabriquer des gants et des bas, des étoffes, les unes à l'usage des hommes, les autres, plus fines, à celui des femmes; le reste est envoyé en Angleterre. A Angora même, presque chaque habitant est marchand de laines.

On a remarqué que la finesse de la laine diminuait avec l'âge. Celle de l'animal d'un an est remarquablement belle; à deux ans, elle est de qualité déjà un peu inférieure; à partir de quatre ans, elle va rapidement en perdant de sa valeur; une chèvre de six ans doit être abattue, on ne peut plus utiliser sa laine.

Acclimatation. — A peine les chèvres d'Angora étaient-elles connues, qu'on essaya de les acclimater en Europe. En 1765, le gouvernement espagnol en fit venir un grand troupeau

en Espagne, on ne sait ce qu'il en est advenu. En 1787, on en établit quelques centaines dans les Basses Alpes françaises, où elles prospérèrent admirablement. Plus tard, on en introduisit en Toscane et même en Suède. En 1830, Ferdinand VII acheta cent chèvres d'Angora et les établit d'abord dans le parc du Retiro près de Madrid; elles s'y multiplièrent au point qu'il fallut les transporter dans les montagnes de l'Escorial. Dans cet endroit très-bien approprié, leur laine se conserva aussi fine que dans leur patrie. On en transporta ensuite dans la Caroline du Sud, où elles se trouvèrent très-bien. Enfin, en 1854, la Société impériale d'acclimatation en importa de nouveau en France, et jusqu'ici on n'a pas à craindre un insuccès; bien plus, on prétend que leur laine s'y est même améliorée.

Le climat de la France n'a fait que changer l'époque du rut. Il avait lieu d'abord en octobre, plus tard en septembre. On nourrit ces chèvres de foin, de paille, de son. Elles préfèrent des aliments secs aux fourrages; elles aiment beaucoup le sel, et l'eau pure et bonne leur est indispensable. Elles ne craignent ni les grands froids ni la chaleur, ce n'est qu'après la tonte qu'elles sont très-sensibles; le plus léger refroidissement peut alors les tuer, l'humidité leur est très-nuisible. D'après les calculs que l'on a faits, une chèvre rapporte net 22 fr. 74 centimes par an. Si l'on veut bien remarquer qu'en France on les nourrit dans des écuries, on comprendra que dans des pays plus secs, comme en Espagne, en Algérie, le rapport en serait plus grand. Quoi qu'il en soit, il est démontré que les chèvres d'Angora rapportent plus que les moutons, et il est à présumer que ces animaux se répandront toujours davantage. Les montagnes du centre et du sud de l'Allemagne, les montagnes inférieures de la Suisse et du Tyrol, paraissent devoir parfaitement convenir pour l'élève de ces chèvres.

LA CHÈVRE DE CACHEMIRE — *HIRCUS LANIGER*.

Die Kaschmirziege, The Cashmir Goat.

La chèvre de Cachemire (*fig.* 283) a une valeur presque égale à celle de la chèvre d'Angora.

Caractères. — Elle est petite, mais bien bâtie, un bouc adulte a près de 1^m,25 de long, et 66 cent. de haut. Elle a le corps allongé, le dos arrondi, le sacrum à peine plus élevé que le garrot, les jambes massives, les sabots pointus, le cou court, la tête assez grosse, les yeux petits, les oreilles pendantes, un peu plus longues que

la moitié de la longueur de la tête. Les cornes sont longues, comprimées contournées en spirale, avec un sillon aigu à leur face antérieure. Elles s'écartent à partir de leur racine, en obliquant en haut et en arrière, et leur pointe s'infléchit en dedans. Le duvet est court, extrêmement fin, mou, floconneux; il est recouvert de soies longues, roides, fines et lisses; la face et les oreilles seules portent des poils courts. La couleur varie: d'ordinaire, ces chèvres sont d'un blanc pur, ou d'un blanc jaunâtre clair, brunes, même noires; souvent les côtés de la tête sont d'une couleur différente de celle du corps. Chez les chèvres foncées le corps est gris cendré.

Distribution géographique. — Cette belle espèce de chèvre se retrouve depuis le grand et le petit Thibet, à travers toute la Boukharie, jusqu'au pays des Kirghises. On l'a acclimatée au Bengale. Elle est commune dans le Thibet, mais seulement dans les montagnes, où elle brave les froids les plus rigoureux.

Usages et produits. — Pendant longtemps on ne sut de quel animal provenait la laine dont on fabriquait les plus belles étoffes. Quelques-uns l'attribuaient au mouton du Thibet. Enfin Bernier, médecin français qui visita le Thibet en 1664, en compagnie du Grand-Mogol, vint nous éclairer à ce sujet. Il apprit aux Européens que cette laine provenait de deux espèces de chèvres, l'une sauvage, l'autre domestique.

Plus tard, un négociant arménien, envoyé à Cachemire par une maison de commerce turque, fit savoir qu'on ne trouvait qu'au Thibet des chèvres à laine fine, telle que la travaillaient les tisserands de Cachemire.

La laine apparaît en septembre, elle croît jusqu'au printemps et tombe en avril. Le bouc en a plus que la chèvre, mais elle est de qualité inférieure. La tonte a lieu en mai ou en juin. Après cette opération, on sépare la laine; les soies sont employées à faire des étoffes communes; le duvet est soumis encore à un triage minutieux. La laine blanche, qui a tout l'éclat et la beauté de la soie, est la plus recherchée. Une chèvre donne de 95 à 125 grammes de duvet utilisable. Il en faut environ 2 kilogrammes pour 1 mètre carré, ce qui représente la production de 10 ou 20 chèvres. Très-rarement une chèvre donne 170, 180, ou même 250 grammes de duvet.

Sous la domination du Grand-Mogol, il devait y avoir 40,000 tissages de châles à Cachemire; mais sous la domination des Afghans cette industrie tombe au point que, sur les 60,000 tis-

serands, plusieurs milliers durent émigrer par manque d'ouvrage, et aujourd'hui cette branche d'industrie ne s'est pas relevée. Des lois interdisent le libre commerce de la laine. Personne au Thibet ne peut vendre sa laine comme il l'entend; il doit l'apporter à un grand marché qui se tient tous les ans à Gertope. D'un autre côté, des impôts de toute nature paralysent encore le commerce.

On est arrivé dans ces derniers temps, en Europe, à faire des châles cachemire avec de la véritable laine de Cachemire; cela en a bien fait un peu baisser le prix, mais on n'en paye pas moins encore des sommes considérables pour une bonne marchandise. Ce n'est pas exclusivement un objet de luxe, c'est un vêtement qui, malgré sa finesse et sa légèreté, protège très-bien du froid. Sur place, un véritable châle se paye de 1,500 à 1,900 francs de notre monnaie; en Europe, par suite des droits, il revient au double. Les habitants du Levant veulent qu'un bon châle passe en entier au travers d'une bague, et payent des sommes vraiment fabuleuses pour un pareil vêtement.

Acclimatation. — On comprend qu'on ait essayé depuis longtemps déjà d'acclimater cet animal en Europe. Ternaux, qui introduisit en France l'industrie des châles, eut l'idée de faire venir des chèvres de Cachemire; Jaubert lui offrit ses services. En 1818, il partit pour Odessa, apprit là que les nomades des steppes entre Astrakan et Orenbourg avaient des chèvres de Cachemire; il s'y rendit, se convainquit de l'exactitude du fait, et acheta 1,300 chèvres qu'il amena à Kaffa, en Crimée, où il les embarqua, et arriva en avril 1819 à Marseille; 400 seulement avaient survécu aux fatigues du voyage, et étaient encore tellement malades, les boucs surtout, qu'on ne pouvait en espérer grand succès. Heureusement, à la même époque, deux naturalistes français, Diard et Duvaucel, envoyèrent au Jardin des Plantes un beau bouc de chèvre de Cachemire, provenant des Indes. Ce fut le père de toutes les chèvres de Cachemire qui vivent actuellement en France, et qui ont rapporté au pays, c'est-à-dire à leur propriétaire, de 15 à 20 millions de francs. De France, on envoya des chèvres de Cachemire en Autriche, en Wurtemberg; mais leur élève y fut abandonnée.

Ces chèvres sont faciles à entretenir, toute nourriture leur est bonne. Elles ne demandent que de la chaleur en hiver, du mouvement en été. Les petits croissent très-rapidement. Les boucs à sept mois, les chèvres à un an sont

déjà aptes à la reproduction. Ils s'accouplent facilement, mâles et femelles, avec d'autres espèces de chèvres, mais sans beaucoup améliorer celles-ci.

LA CHÈVRE MAMBRINE — *HIRCUS MAMBRICUS*.

Die Mamberziege.

Caractères. — Par ses longs poils, la chèvre mambrine ou de Mamber (*fig. 284*) ressemble un peu à celle de Cachemire; mais elle en diffère par ses oreilles longues, pendantes, comme on ne les trouve chez aucune autre chèvre. Elle est grande et haute sur jambes; elle a le corps ramassé, la tête assez allongée, le front médiocrement bombé, le chanfrein droit. Les cornes existent chez les deux sexes; celles du mâle sont plus fortes et plus contournées que celles de la femelle. Elles décrivent un demi-cercle, leur pointe étant dirigée en haut et en avant. Les yeux sont petits; les oreilles ont plus de deux fois et demie la longueur de la tête, et leur extrémité peut atteindre le milieu du cou, elles sont minces, obtuses, arrondies vers la pointe, un peu rejetées en dehors. Tout le corps est recouvert d'un poil long, épais, crépu, soyeux, brillant; la face, les oreilles, les pieds portent seuls des poils courts. Dans les deux sexes, il y a une petite barbe.

Les Tartares ont l'habitude de couper à ces chèvres plus de la moitié de la longueur des oreilles, pour qu'elles ne les gênent pas au pâturage.

Distribution géographique. — Cette espèce paraît vivre depuis plusieurs siècles à l'état domestique. Aristote en parle déjà. Aujourd'hui, on en trouve beaucoup aux environs d'Alep et de Damas. Elle est répandue sur une grande partie de la terre, mais semble originaire de l'Asie Mineure. Les Tartares Kirghises, par exemple, en possèdent un grand nombre. Son nom paraît provenir du mont Mamber ou Mamer en Palestine. C'est là que les anciens voyageurs en auraient vu en troupeaux.

LA CHÈVRE DE LA THÉBAÏDE — *HIRCUS THEBAICUS*.

Die buckelnasige, egyptische ou thebaische Ziege.

J'ai encore à citer la chèvre de la Thébaïde, chèvre d'Égypte ou chèvre à nez busqué (*fig. 285*), comme on la nomme aussi.

Caractères. — Elle forme en quelque sorte la transition entre les chèvres et les moutons.

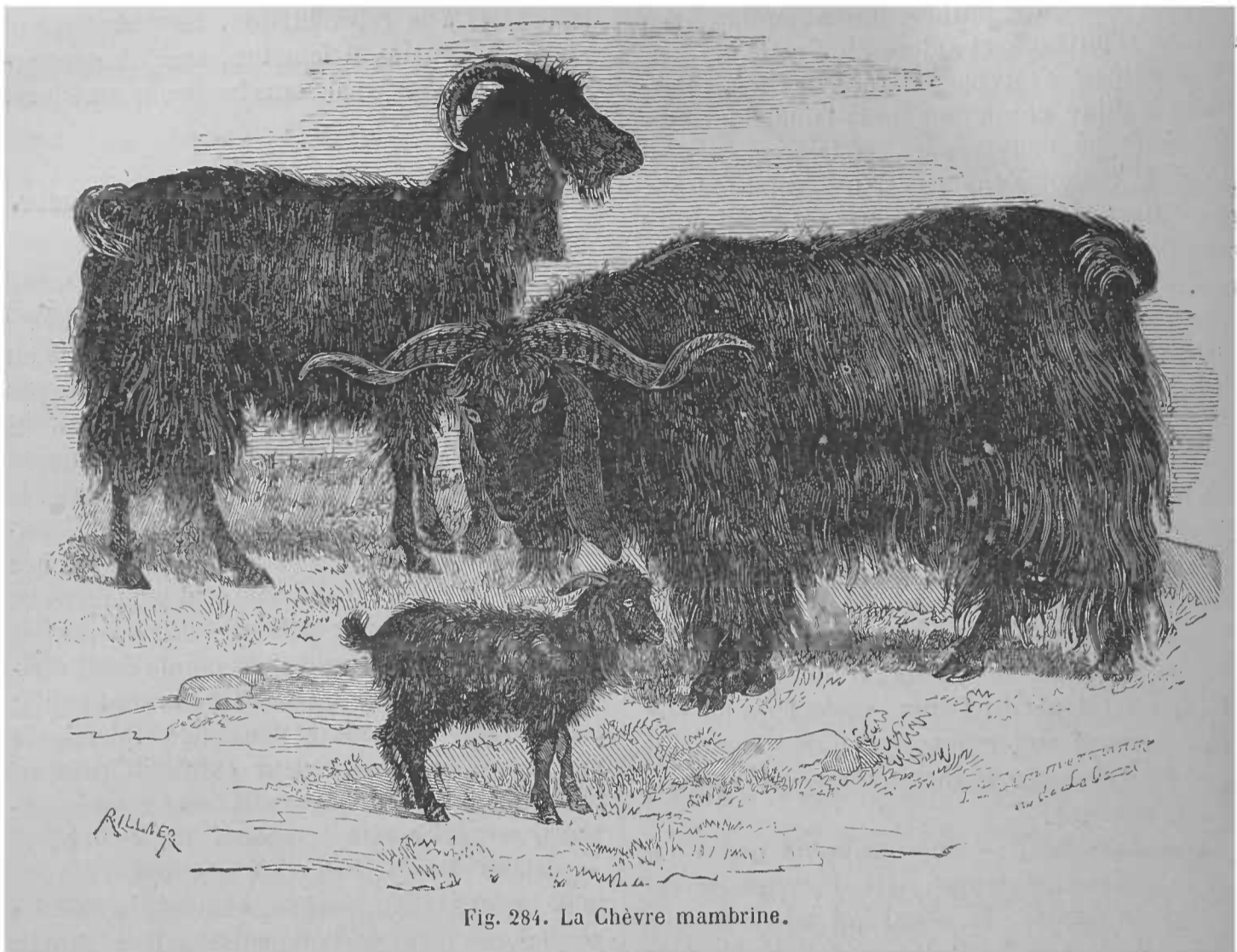


Fig. 284. La Chèvre mambrine.

Elle est un peu plus petite que la chèvre ordinaire, mais plus haute sur jambes; son poil est plus court. Sa tête est surtout caractéristique : elle est petite, et de forme particulière. Chez le mâle, surtout, le dos du nez est fortement bombé. Il est séparé du front, qui est également bombé, par un sillon et tombe brusquement vers l'extrémité du museau; la mâchoire supérieure et la lèvre, repoussées en arrière, laissent à nu les incisives inférieures. Les narines sont minces, allongées, les yeux petits, les oreilles pendantes, de la longueur de la tête, minces, arrondies, plates. Les cornes manquent d'ordinaire dans les deux sexes; quand elles existent, elles sont petites, rudimentaires. La barbe fait défaut; les poils sont lisses, et de longueur égale par tout le corps. La couleur ordinaire est un roux brun vif, les cuisses tirant sur le jaune. Il est rare de rencontrer des chèvres mambrines d'un gris d'ardoise ou tachetées.

Distribution géographique. — Depuis les temps les plus reculés, cette chèvre habite la Haute-Égypte; on la trouve représentée sur les plus anciens monuments.

Captivité. — Au commencement de ce siècle, elle fut amenée vivante en Europe pour la pre-

mière fois; depuis, on en voit fréquemment dans les jardins zoologiques.

Mœurs, habitudes et régime. — C'est un animal doux, sobre, qui, même chez nous, ne réclame que fort peu de soins.

LA CHÈVRE DOMESTIQUE OU VULGAIRE.

Die Hausziege.

Caractères. — La chèvre domestique diffère de l'étagne par ses cornes qui, après s'être élevées en se courbant en arrière, comme dans l'étagne, se recourbent horizontalement en dehors et un peu en avant, de manière à figurer un commencement de spirale (*fig. 286*). Elles sont arrondies sur chaque face et sur le bord postérieur et extérieur; mais le bord antérieur est tranchant, inégal, et quelquefois tuberculeux d'espace en espace. La surface de ces cornes est marquée sur presque toute leur longueur d'anneaux transversales, onduoyantes et très-rapprochées. La femelle, ou la chèvre proprement dite, a souvent des cornes comme le bouc, mais elle les a moins fortes et moins grandes, et elle peut en manquer complètement (*fig. 287*). Les couleurs les plus ordinaires du bouc et de la chèvre

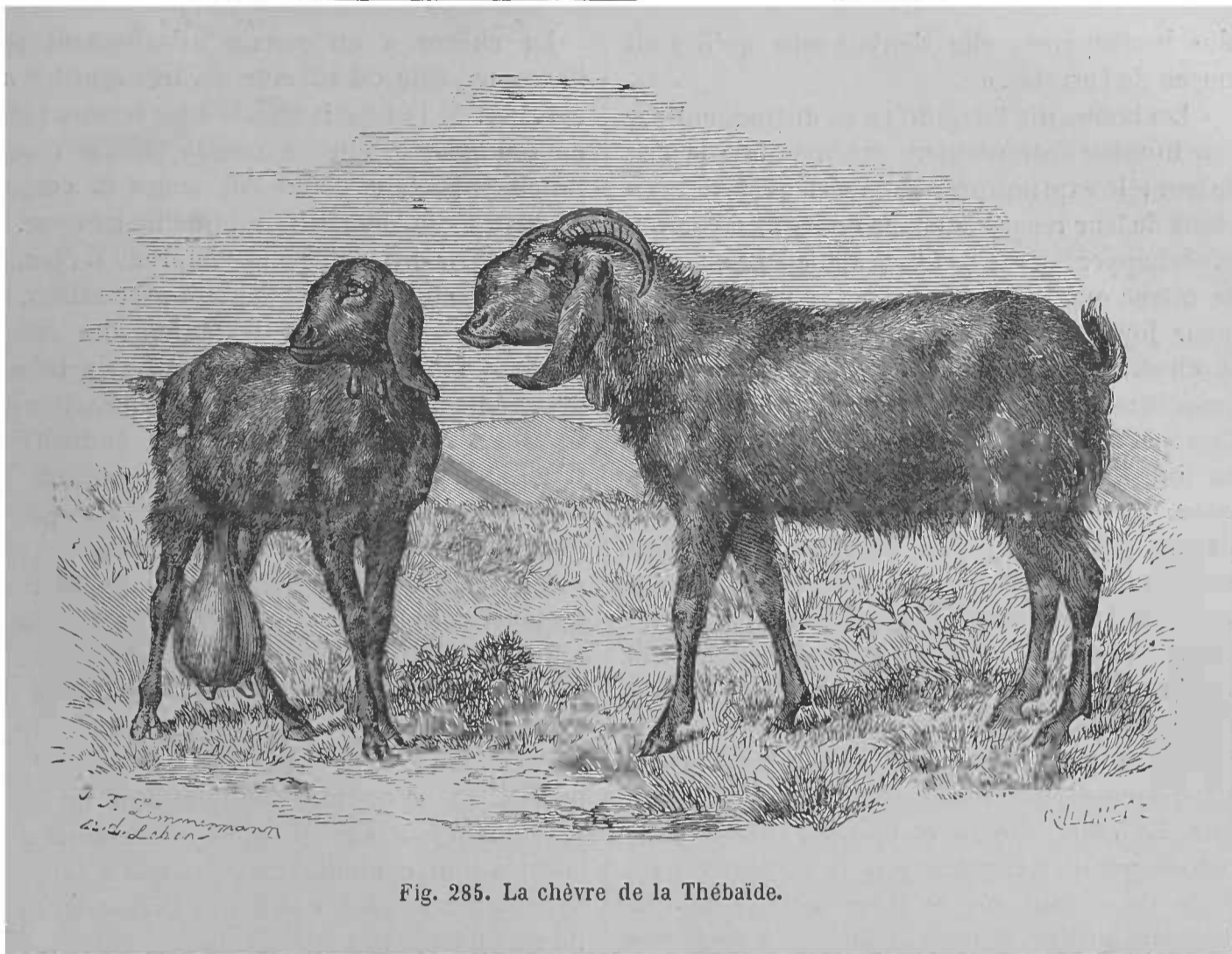


Fig. 285. La chèvre de la Thébaïde.

sont le blanc et le noir, et il y en a de blancs et de noirs en entier; mais le plus grand nombre sont en partie noirs et blancs. Le poil est dur et de longueur inégale sur les différentes parties du corps.

Distribution géographique. — Les chèvres domestiques (*fig.* 288) se trouvent répandues maintenant sur presque toute la terre; on les trouve chez tous les peuples un peu civilisés.

Mœurs, habitudes et régime. — Elles vivent dans les conditions les plus diverses; mais, en général, elles conservent une certaine indépendance: le jour, elles cherchent librement leur pâture; la nuit, elles se mettent sous la protection de l'homme. En Allemagne on les tient souvent à l'étable, mais elles ne sont plus, dans un abri, que l'ombre d'elles-mêmes.

La chèvre est façonnée pour la montagne; plus celle-ci est aride, sauvage, déchirée, plus la chèvre s'y trouve à l'aise. Dans tout le sud de l'Europe et dans les autres régions tempérées, il n'est pas de montagnes où l'on ne rencontre de troupeaux de chèvres. Elles peuplent les endroits les plus déserts, animent les paysages les plus tristes.

Tout, dans leurs mœurs, les sépare des moutons. La chèvre est gaie, capricieuse, curieuse, querelleuse, encline à jouer. Lenz en a fait la

peinture la plus vraie: « Le cabri, dit-il, a à peine quelques semaines qu'il prend le plus grand plaisir à faire des sauts et des gambades à se casser le cou. Il éprouve toujours le besoin de grimper quelque part. Monter au haut d'un tas de bois, d'un tas de pierres, d'un mur, d'un rocher, paraît être tout son bonheur; souvent il ne peut redescendre du lieu où il a grimpé. La chèvre ne connaît pas le vertige; elle se couche tranquille au bord des abîmes les plus affreux. Les boucs, les chèvres mêmes se livrent des combats terribles. On entend au loin le cliquetis de leurs cornes. Elles frappent sans pitié à l'œil, à la bouche, au ventre, partout où elles peuvent atteindre; on dirait qu'elles sont insensibles aux coups, et souvent, après un quart d'heure de combat, il ne reste d'autre trace qu'un peu de rougeur à l'œil. Celles qui n'ont pas de cornes ne reculent pas devant celles qui sont mieux armées, quand même le sang coule de leur tête et de leur front. Quelquefois, elles mordent, mais sans faire grand mal; aucune ne donne de coups de pied. Quand on enferme une chèvre habituée à la société de ses semblables, elle pousse des bêlements de désespoir, et reste longtemps sans boire ni manger. Comme l'homme, la chèvre est capricieuse; la plus courageuse s'effraye parfois à la vue des choses les

plus inoffensives ; elle s'enfuit sans qu'il y ait moyen de l'arrêter. »

« Les boucs, dit Tschudi (1), se distinguent par leur humeur entreprenante et téméraire ; la pose de leur tête exprime un certain sérieux, mais la vivacité de leur regard annonce qu'ils ne laisseront pas échapper l'occasion d'une malice. Le mouton, de même que le bouquetin, ne se montre d'humeur joyeuse que dans sa jeunesse, tandis que la chèvre garde toute sa vie cette disposition querelleuse ; elle provoque volontiers au combat. Une petite scène assez comique s'est passée un jour à la Grimsel. Un Anglais, assis sur un tronc d'arbre, près de l'auberge, s'était assoupi au milieu d'une lecture. Un bouc qui se promenait dans le voisinage, surpris par l'étrange mouvement de sa tête, qui tombe tantôt en avant, tantôt en arrière, ne doute pas que ce ne soit une provocation, et se prépare à l'attaque ; après avoir prudemment mesuré la distance, il se précipite, les cornes en avant, sur le malheureux fils d'Albion, qui tombe étendu les pieds en l'air. Le bouc, étonné et presque effrayé d'une victoire qui lui a coûté si peu, se dresse avec les pieds de devant sur le tronc que sa victime vient de quitter si brusquement, et considère avec la plus grande attention les efforts, accompagnés de cris et de juréments, que fait le pauvre Anglais pour se relever. »

Je me rappelle toujours avec plaisir un bouc qui était couché dans un village et ruminait paisiblement : nous étions écoliers alors, et ne pouvions passer sans exciter l'animal. L'un de nous le provoqua en lui donnant une tape du plat de la main. Le bouc se lève, s'étend, se consulte, réfléchit, mais finit par prendre la chose plus sérieusement que nous ne le voulions. Il nous poursuivit par tout le village, courroucé de voir que nous lui tournions le dos ; dès qu'un de nous semblait lui faire face, il s'arrêtait et baissait les cornes. Ce ne fut qu'après dix minutes de poursuite que, bien convaincu de notre lâcheté, il nous abandonna et rentra au village, furieux de n'avoir pu mettre son courage à l'essai.

Le bouc livre rarement des combats sérieux ; il tient, dirait-on, plutôt à montrer qu'il est prêt à la lutte qu'à blesser son adversaire. Rien n'est plus charmant que de voir un jeune bouc combattre avec un jeune chien ; l'ami de notre enfance, Otto Speckter l'a figuré d'une manière si animée, qu'il n'y a rien à ajouter au tableau.

(1) Tschudi, *les Alpes*. Berne, 1859, p. 684

La chèvre a un certain attachement pour l'homme. Elle est affectueuse, très-sensible aux caresses. Si l'une sait qu'elle a les bonnes grâces de son maître, elle se montre jalouse comme un chien gâté, et donne des coups de cornes à celles que le maître fait mine de caresser. De plus, elle est prudente ; elle comprend si l'homme lui fait une injustice, ou la punit avec raison. Des boucs dressés traient volontiers des enfants pendant des heures entières, mais s'y refusent obstinément, s'ils sont maltraités, ou excités inutilement. L'intelligence de ces animaux va même plus loin : je connais des chèvres qui comprennent la parole. On voit des chèvres dressées obéir au commandement ; on peut même aller jusqu'à leur faire composer des mots avec des lettres ; mais des chèvres répondre à une question, sans y avoir été dressées, c'est là évidemment une preuve d'intelligence. Ma mère a des chèvres, elle les aime beaucoup, et veille à ce qu'elles soient bien traitées. Il arrive parfois qu'un domestique négligent ne donne pas de bon fourrage. Ma mère sait de suite si ses chèvres sont contentes ou non ; elle n'a qu'à les appeler par la fenêtre et le leur demander ; elles lui répondent. Dès que les chèvres entendent sa voix, et qu'elles se sentent négligées, elles poussent de forts bêlements ; autrement, elles restent silencieuses. Elles se comportent de même quand on les maltraite à tort. Ainsi, lorsqu'elles pénètrent dans le jardin, et qu'on les chasse des parterres et des espaliers à coups de fouet, elles se taisent ; mais si la servante les frappe dans l'étable, elles poussent des cris pitoyables.

Dans les hautes montagnes, elles accompagnent le voyageur pendant une demi-lieue, en mendiant quelque nourriture et se frottant à lui ; elles reconnaissent de loin celui qui leur a une fois donné quelque chose, et le saluent dès qu'il se montre.

Dans les montagnes de l'Espagne, dans les Alpes françaises, on emploie des chèvres pour guider les troupeaux de moutons. En été, on fait paître les moutons à une altitude de 2,500 à 3,300 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les pâtres n'y pourraient guider leurs troupeaux sans le secours que leur prêtent les chèvres, et ils regardent ces animaux comme un mal nécessaire.

« Croyez-moi, señor, me disait un bavard Andaloux, sur la sierra Nevada, mes deux chèvres me font enrager. Elles ne font jamais que le contraire de ce que je veux, et je suis forcé de les laisser faire. Vous pouvez être persuadé

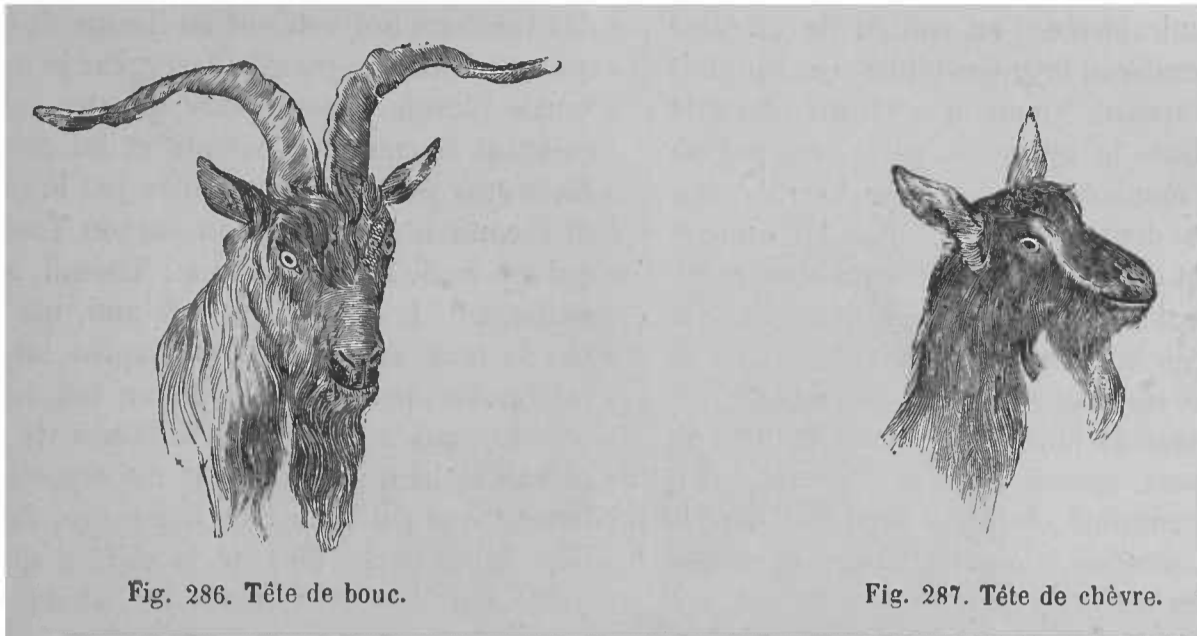


Fig. 286. Tête de bouc.

Fig. 287. Tête de chèvre.

qu'aujourd'hui je n'avais nullement l'intention de mener paître ici mon troupeau; mais mes chèvres l'ont voulu, j'ai dû obéir. Mon chien lui-même n'en vient pas à bout. Si je les contrariais, elles entraîneraient tout mon troupeau à sa perte. Mais voyez plutôt. » Et à ces mots, le brave homme me montrait ces deux animaux qui avaient grimpé au haut d'un des rochers les plus escarpés, et dont les bêlements excitaient les bons moutons à les rejoindre à cette place, d'où ils devaient, certes, avoir une belle vue. Le berger envoya son chien pour les faire redescendre; mais ce n'était pas chose facile. Les deux chèvres se retirèrent sur l'endroit le plus élevé de l'arête, et le brave *Chizo*, qui devait les suivre, s'efforçait en vain de les rejoindre. Il glissait le long des rochers; ce qui ne servait qu'à aiguillonner son ardeur. Les chèvres le saluaient par leurs éternements; il leur répondait en aboyant. Enfin, il va les atteindre; mais, non ! elles sautent hardiment par-dessus lui, et les voici sur une autre pointe, où le même jeu recommence. Pendant ce temps, les moutons s'étaient engagés dans les rochers, et couraient si aveuglément au bord de l'abîme, que le berger et moi en devenions inquiets. Il rappela son chien : les chèvres, satisfaites, reprurent à l'instant la conduite du troupeau. Au bout d'une demi-heure, elles l'avaient heureusement tiré du milieu des rochers, sans perdre un seul mouton. Les chevriers de la Suisse ne sont pas plus heureux que leurs confrères de l'Andalousie.

« Nos chevriers, dit Tschudi (1), mènent une vie tellement misérable, qu'on les croirait loin de tout pays civilisé. Au printemps, ils gagnent la montagne, suivis de leurs troupeaux et cou-

(1) Tschudi, *loc. cit.* p. 688.

verts, pour tout vêtement, de quelques haillons; ils n'ont ni bas, ni souliers, ni veste, ni habit; mais, en revanche, ils sont pourvus d'une poche pour le sel, d'un chapeau à l'épreuve du temps et d'une provision de pain et de fromage maigre. Ces aliments sont si chétifs et si secs, qu'on peut à peine leur donner le nom de nourriture, et cependant ces pauvres bergers n'en ont pas d'autre. Souvent un jeune garçon de la vallée vient renouveler ces provisions tous les mois ou tous les quinze jours, et, dans l'intervalle, le frugal chevrier tire le meilleur parti possible de sa triste pitance; son pain devient si sec qu'il s'émiette dans sa main, et son fromage si dur qu'il n'y mord qu'avec peine. Aucune ressource ne l'aide à conjurer l'ennui; quelquefois, mais c'est rare, quelque occupation utile lui aide à passer le temps (au Valais on a mis les bergers au tricotage), le plus souvent, il s'en garantit par une stupeur et un hébètement complets. Quand le temps devient mauvais, il se blottit, tremblant de froid et de faim, au fond de son trou humide et solitaire, qu'il ne peut égayer par un bon feu, et il en sort de temps à autre pour surveiller ses bêtes, dont le sort peut lui faire envie, car elles ne sont pas plus exposées que lui aux rigueurs du climat des Alpes, et elles jouissent de grands avantages qu'il ne possède pas. Vers l'automne, troupeaux et bergers se rendent dans les pâturages moins sévères, occupés par les vaches, et quand ceux-ci sont envahis à leur tour par la neige et la gelée, ils descendent dans la vallée, où le chevrier reçoit pour prix de ses peines un salaire d'une exigüité incroyable. Mais, loin de murmurer de son sort, il s'attache tellement, en général, à ce genre de vie sauvage, qu'il ne se soumet plus qu'avec peine à des habitudes civilisées. Il est certain que sa santé et son humeur se main-

tiennent admirablement au milieu de circonstances qui semblent insupportables. Quelquefois d'autres troupeaux viennent s'établir dans le voisinage, alors le temps se passe, entre bergers, de la manière la plus agréable; ils imaginent mille divertissements, mais rien ne les amuse autant que de rivaliser d'adresse en grim pant comme des chamois sur les crêtes les plus aiguës, ou en glissant avec la rapidité de la flèche sur les surfaces polies des rochers.

« La jeunesse du fameux Thomas Plater, du Valais, se passa, comme on le sait, de cette manière. Sa biographie, écrite par son fils, dans le style naïf d'autrefois, rapporte quelques scènes remarquables de cette période de sa vie. « A l'âge de six ans environ, dit-il, on me plaça chez un de mes cousins dont je devais garder les chèvres pendant un an. Ce n'était pas un métier facile pour mon âge; la neige tombait quelquefois en si grande abondance que je n'en sortais qu'avec des peines infinies, après y avoir laissé mes souliers, et je rentrais pieds nus et grelottant. Je n'avais pas moins de quatre-vingts chèvres sous ma garde, et j'étais encore si petit alors, que si je ne me hâtais pas de me retirer après avoir ouvert la porte de l'écurie, les chèvres me renversaient en sortant et me couvraient de contusions. Quand je les conduisais au pâturage, elles couraient au champ de blé et s'y précipitaient les unes après les autres, malgré tous mes efforts pour les chasser; à bout de force, je me mettais à pleurer et à crier, dans l'attente des coups qui ne me manqueraient pas le soir. » Un jour, il tomba de si haut que ses compagnons le crurent perdu, mais il n'avait pas le moindre mal; plus tard, une chèvre, tombant à la même place, mourut du coup. « Une fois, raconte-t-il, mes chèvres s'élancèrent sur un rocher entouré, d'un côté, d'un grand précipice et, de l'autre, de roches immenses élevées de plus de mille toises; le sommet de ce rocher n'avait que quelques pieds de large et je voyais mes bêtes courir, de là, à la recherche des petits arbrisseaux, dont elles sont si friandes. J'essayai de les suivre et je m'engageai dans ce chemin dangereux, mais je ne pouvais avancer sur cette étroite arête et la crainte de tomber m'empêchait de revenir sur mes pas. Je m'arrêtai, et, recommandant mon âme à Dieu, je ne songeai plus qu'à me retenir des pieds et des mains aux petites touffes de plantes qui m'offraient quelque sécurité. Dans cette position j'éprouvais une terrible angoisse, qui s'augmenta encore à la vue

« des vautours qui volaient au-dessus de moi et qui auraient bien pu m'enlever, car je me souvenais d'avoir entendu dire que les vautours enlèvent souvent les enfants et les moutons. « Enfin, ma petite blouse gonflée par le vent me fit reconnaître de mon compagnon Thomann, qui me vit de loin et me cria : Thomli, attends seulement. Il grimpe jusqu'à moi, me prend par le bras et, m'entraînant après lui, nous rejoignons mes chèvres. Je ne me souviens plus de tous les détails de la bonne vie que je menais là-haut avec elles, je me rappelle seulement que j'ai reçu bien des coups, fait bien des chutes et souffert de la soif, et que mes pieds sans bas et chaussés de sabots étaient souvent cruellement meurtris. Mon repas du matin, que je prenais avant le jour, se composait d'une bouillie de farine d'orge; je parlais ensuite, emportant sur mon dos un petit panier qui contenait du fromage et du pain d'orge; le soir, j'avais un bon lait en quantité suffisante. « En été, nous couchions sur le foin, en hiver, sur des sacs de paille remplis de vermine. Tel est le sort des pauvres chevriers chargés de garder les troupeaux des paysans dans les montagnes désertes. »

Les bergers grecs, chez lesquels je passai plusieurs jours aux environs du lac Anakal, n'ont pas un sort plus heureux que ceux des Alpes suisses et des Pyrénées. La nuit ils sont tourmentés par les moustiques; le jour, ils doivent, par les plus fortes ardeurs du soleil, gravir les rochers les plus escarpés, pour réunir leur troupeaux. Les chèvres sont en Grèce le seul bétail; elles peuplent toutes les montagnes; la forte odeur que les boucs exhale les révèle de loin au voyageur. Entre Athènes et Thèbes, nous traversâmes une petite vallée où cette odeur était insupportable. Des centaines de chèvres y couraient sur les chemins les plus périlleux, et les bergers les suivaient avec une agilité admirable.

Dans plusieurs endroits, comme dans les Alpes, on abandonne les chèvres à elles-mêmes. On les conduit dans des pâturages où on va les rechercher en automne, et plus d'une, souvent, manque à l'appel. Chaque jour, ou seulement une fois par semaine, on leur envoie par un domestique un peu de sel, qu'elles viennent attendre à l'endroit ordinaire et à l'heure habituelle. Souvent, entraînées par leur curiosité, ces chèvres se joignent aux chamois, vivent quelque temps de la même vie que ceux-ci, malgré les difficultés qu'elles doivent avoir à suivre des animaux aussi agiles.

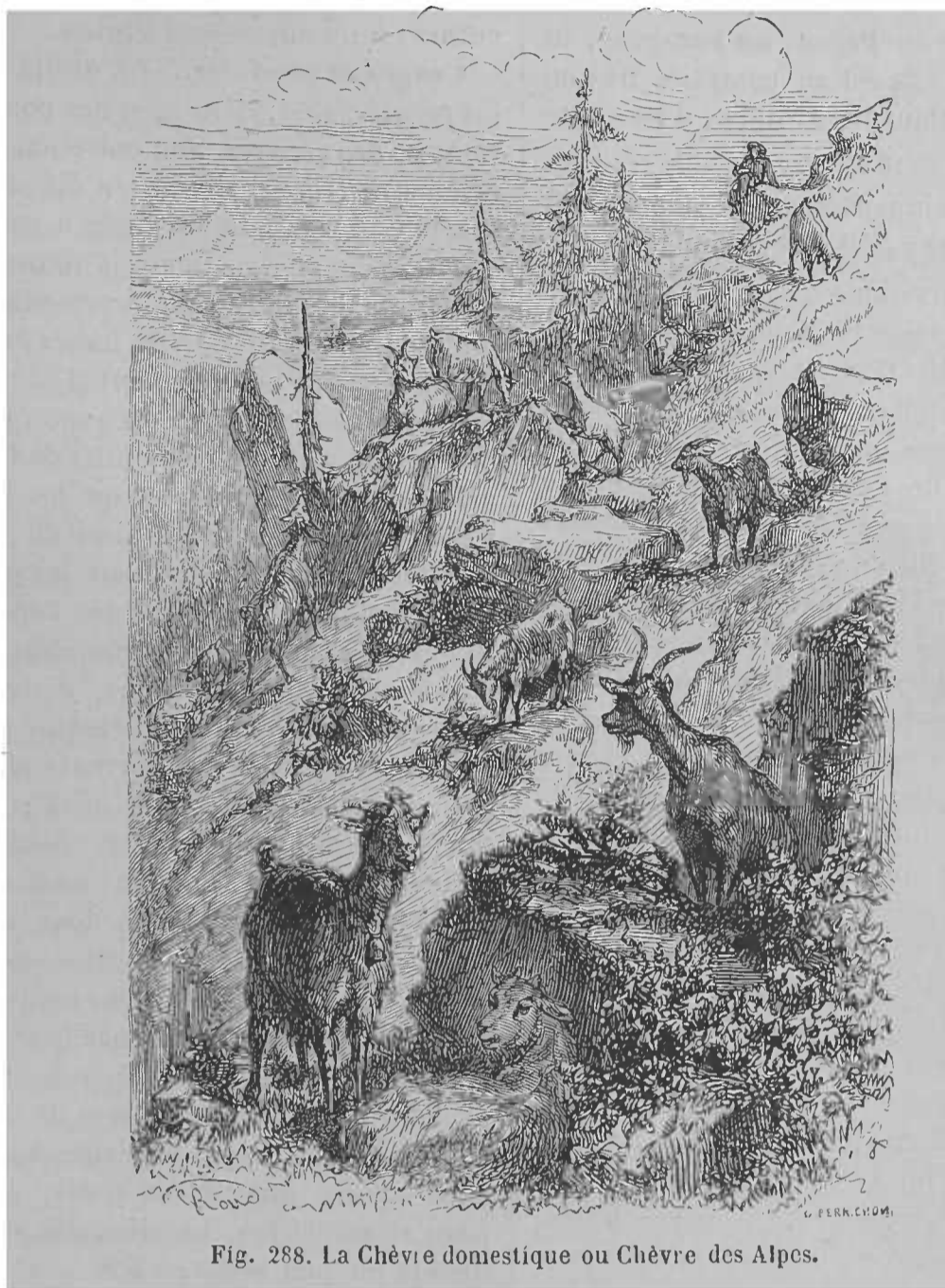


Fig. 288. La Chèvre domestique ou Chèvre des Alpes.

Dans l'intérieur de l'Afrique, les chèvres paissent librement; mais, le soir, elles rentrent à la Sérieba, c'est-à-dire dans un enclos d'épines, où elles sont à l'abri des carnassiers. Souvent on rencontre au milieu d'une forêt vierge un troupeau de chèvres, dont une bonne partie grimpe sur les arbres. Au milieu des steppes, on se trouve subitement entouré par une foule de ces animaux, qui viennent mendier un peu de nourriture, et un peu plus loin se montre une pauvre tente, dans laquelle vivent quelques pâtres déguenillés, brûlés par le soleil, et qui ont pour toute richesse une outre pleine d'eau, un sac avec des grains, une meule et une plaque de terre cuite pour y griller leur farine. Toute la nuit, la Sérieba est agitée; car les chèvres sont de tous les animaux domestiques ceux qui dorment le moins; toujours quelques-unes sont excitées, et, même dans les ténèbres, elles se livrent

des combats, courent ou s'exercent à grimper.

Mais le bruit augmente quand un carnassier, un lion, par exemple, s'approche de la Sérieba. Chaque chèvre paraît posséder dix voix à la fois; ce sont des soupirs, des bêlements plaintifs. Si elles aperçoivent, à travers la haie d'épines, les yeux étincelants du carnassier, leur effroi n'a plus de bornes. Elles courent éperdues dans l'enclos, se précipitent contre la haie, y grimpent, s'agitent de mille façons. Les nomades disent que le lion n'attaque un troupeau de chèvres que quand il est très-affamé, tandis qu'il est surtout nuisible aux bœufs; le léopard, par contre, est pour les chèvres un ennemi dangereux.

Les belles chèvres d'Asie sont soigneusement protégées; elles sont d'ailleurs la richesse de leurs maîtres.

Les chèvres ont été importées en Amérique par les Européens; elles sont répandues main-

tenant sur tout le continent. Leur élève paraît cependant négligée au Pérou, au Paraguay, au Brésil, à Surinam; elle est au contraire très en honneur au Chili. Dans les Antilles, il en existe trois races ou espèces diverses.

La chèvre n'a été importée que récemment en Australie, et elle est y déjà fort répandue.

D'après les observations que l'on a faites, la chèvre, sur les 576 espèces de plantes de nos contrées, en mange 449. C'est par son régime surtout qu'on voit combien elle est capricieuse. Elle cherche toujours un nouveau mets, goûte l'un et l'autre, et ne s'en tient pas toujours au meilleur. Elle aime surtout les feuilles des arbres, aussi cause-t-elle de grands dégâts dans les taillis et les vergers. Elle mange sans aucun inconvénient des plantes qui sont nuisibles à d'autres animaux; l'euphorbe, la chélidoine, le boisc gentil, la joubarbe, le tussilage, la mélisse, la sauge, la ciguë, le tabac, les bouts de cigares dont la nicotine répugne à bien des mammifères. L'euphorbe lui donne la diarrhée, mais ne lui est pas autrement nuisible. La digitale et l'if sont pour elle des poisons, la pédiculaire et le fusain lui font du mal. Elle préfère les jeunes feuilles et les fleurs des graminées, les feuilles des choux, des raves, et les feuilles d'arbres; toutes les plantes qui croissent dans les endroits élevés, secs, exposés au soleil, sont celles qu'elle digère le mieux. Elle ne paît point dans les prairies sur lesquelles on a répandu, même depuis longtemps, du fumier ou un autre engrais fétide. Les chèvres en liberté ne boivent que de l'eau; à celles qui vivent à l'écurie on donne une boisson tiède, dans laquelle on a mis du son, du seigle et du sel.

A six mois, la chèvre peut se reproduire. Elle est en chaleur de septembre à novembre, puis une seconde fois en mars. Durant les amours, elle bêle souvent en agitant la queue; si on ne la livre pas au bouc, elle devient malade.

Le bouc est en rut toute l'année; et lorsqu'il est dans toute sa force, c'est-à-dire de deux à huit ans, il suffit à cent chèvres.

Après une gestation de vingt et une à vingt-deux semaines, la femelle met bas un ou deux petits, rarement trois, et exceptionnellement quatre ou cinq; dans ce cas, la mère ou les petits ne tardent pas d'ordinaire à périr. Quelques minutes après leur naissance, les cabris se dressent et cherchent le pis de leur nourrice; le lendemain, ils courent çà et là; lorsqu'ils ont quatre ou cinq jours, ils suivent partout leur mère. Ils

croissent rapidement; à deux mois, ils ont des cornes; à un an, ils sont adultes.

Usages et produits. — L'utilité de la chèvre est considérable: dans bien des contrées c'est la richesse des pauvres. Son entretien revient à peu de chose, à presque rien en été, et elle donne son lait et son fumier. Lenz a calculé qu'une chèvre bien nourrie pouvait fournir en un an 850 litres de lait, ce qui représentait, en 1834, une valeur de près de 100 francs; cette somme serait dépassée actuellement (1).

Dans plusieurs pays, en Egypte, par exemple, les chèvres vont, les pis gonflés de lait, devant la porte des marchands, et on les trait sous les yeux de l'acheteur. On a ainsi du lait chaud et exempt de falsifications. Dans les grandes villes de l'Égypte, on rencontre des femmes derrière lesquelles marchent des troupeaux de chèvres. « *Leb'n, leb'n Hilwe,* » doux, doux lait, crient-elles de temps à autre; de temps à autre aussi, s'ouvre une porte, une servante plus ou moins bien cachée se montre, la marchande lui remplit son vase et continue son chemin.

Les habitants du Soudan, nomades et sédentaires, traitent leurs chèvres deux fois par jour; celles-ci, quand le lait les gêne, courent comme folles vers la demeure de leur maître.

Plus utiles encore que par leur lait, les chèvres à longs poils le sont par leur toison. Les chèvres d'Angora, les chèvres de Cachemire ne servent que par la laine qu'elles donnent.

La chèvre fournit, en outre, sa viande, sa peau et ses cornes. La chair des jeunes cabris, quoiqu'un peu sèche, a bon goût; celle d'une vieille chèvre même n'est nullement mauvaise.

Avec la peau des chèvres, l'on fabrique du cuir de Cordoue et du maroquin, quelquefois du parchemin; c'est toujours du Levant qu'arrivent les cuirs de meilleure qualité. Avec la peau du bouc, on fait des pantalons, des gants, des autres, dans lesquelles les Grecs conservent le vin, les Africains l'eau. Des poils, on fait des pinces; les cornes sont travaillées par les tourneurs, et les médecins du Levant s'en servent en guise de ventouses.

LES KÉMAS — *HEMITRAGUS*.

Die Halbziegen.

Caractères. — Nous devons encore consacrer quelques mots à des capridés qui se distinguent

(1) Voyez Vernois et Alf. Becquerel, *Analyse du lait des principaux types de vaches, chèvres, etc.* (*Ann. d'Hyg.*, 1857, 2^e série, t. VII, p. 271.)



Fig. 289. Le Kéma thar.

par leurs cornes comprimées latéralement et à saillie antérieure. Celles du mâle sont à trois ou quatre faces, couvertes de saillies transversales annulaires; celles de la femelle sont arrondies et rugueuses. Leurs narines sont percées dans un espace nu et muqueux, c'est-à-dire dans un véritable mufle. La femelle a quatre mamelons.

**LE KÉMA THAR OU TAHIR — HEMITRAGUS
JEMLAICUS.**

Der Thar ou Tahir.

Caractères. — Le *thar* ou *tahir*, ou *iraharal*, (*fig. 289*) comme l'a nommé Hamilton Smith, qui l'a découvert, est un grand et bel animal, de 1^m,45 de long, et de 80 cent. de hauteur, au garrot; sa queue mesure 10 cent.; les cornes ont au plus 33 cent. de long. Il a la stature d'une véritable chèvre, ses cornes mêmes ne diffèrent pas beaucoup de celles des autres capridés. Elles naissent assez haut au-dessus de l'œil, sont très-rapprochées à leur racine, se dirigent obliquement en arrière, et s'appliquent presque sur le crâne, puis s'écartent, et, dans le dernier tiers de leur longueur, se portent en dedans et en bas; leur pointe est infléchie en dehors. Le corps est couvert de soies longues, grossières, serrées et d'un duvet très-fin. Le poil est abondant, très-long par places; le vieux mâle a une crinière ana-

logue à celle du lion. La face, les parties supérieures de la tête et les pieds ont des poils courts; ceux du cou, des jambes de devant et de la partie postérieure des flancs ont près de 30 cent. de long. Chez la femelle, la crinière n'est qu'indiquée. Les deux sexes n'ont point de barbe. Comme on l'a vu chez le mâle qui vit au Jardin zoologique de Londres, le pelage d'été diffère beaucoup de celui d'hiver. La crinière augmente avec l'âge. La couleur change aussi. Les vieux mâles sont d'un brun fauve clair, d'un brun foncé par places; une large raie noire descend du front sur le museau, et se continue le long du dos jusqu'à la queue. Les jeunes mâles et les femelles sont d'un brun foncé; ils ont les pieds noirs, sauf une raie claire. On en rencontre assez souvent dont le pelage est gris ardoisé fauve, mêlé de rouge. Le front, la partie supérieure du cou et du dos sont roux ou d'un brun foncé; la gorge, la partie inférieure du cou, le ventre, la face interne des membres, sont jaune sale, à reflets gris ardoisé. Une bande rousse ou d'un noir foncé entoure l'œil et descend jusqu'à la bouche, où elle devient plus claire. Une tache de même couleur se trouve à la mâchoire inférieure. Les cornes et les sabots sont d'un gris noir. Notre figure 289 représente le mâle encore jeune du Jardin zoologique de Londres dans son pelage d'été.

Distribution géographique. — Le tahir est propre aux montagnes de l'Asie, mais on ne sait quelle est l'étendue de l'aire de dispersion de cet animal. Il ne serait pas impossible qu'on le rencontrât aussi en Chine.

Mœurs, habitudes et régime. — Markham nous a donné quelques détails sur la vie de cet animal encore peu connu. « Le tahir, dit-il (1), se trouve sur les versants rocheux, herbeux et dégarnis d'arbres. Il habite aussi les forêts dont le sol est rocailleux et déchiré. A une altitude de plus de 2,000 mètres, sur les versants sud et ouest, les forêts sont des forêts de chênes. Le sol en est sec et rocheux, les arbres sont très-écartés, et les herbes sont à peu près les mêmes que sur les collines dégarnies d'arbres. Sur les autres versants, où les forêts sont plus touffues, on ne voit que peu ou pas de tahirs. »

Captivité. — On ne sait à peu près rien des mœurs du tahir en liberté, et très-peu de chose sur sa vie en captivité.

Pris jeune, il s'habitue facilement à la domesticité, s'apprivoise rapidement, aime à grimper, est gai, taquin, comme le sont les chèvres; on en ferait facilement un animal domestique. Dans les Indes, on en a tenu dans les régions chaudes; ils ont supporté facilement le climat. Le tahir s'habitue rapidement au petit bétail; les mâles surtout semblent trouver dans les chèvres et les brebis des objets dignes de leur amour. Ils les poursuivent, combattent en leur honneur contre les boucs jaloux. On a pu observer que le tahir s'accouple facilement avec les chèvres et les brebis, et même, au dire des indigènes, avec le chevrotain, mais sans succès.

Il résulte de là que le tahir est par ses mœurs une véritable chèvre; il est indépendant, courageux, prudent, attentif, leste, agile, dur à la fatigue, très-porté pour les animaux d'un autre sexe, et, par suite, querelleur vis-à-vis de ses pareils.

LES OVIDÉS ou MOUTONS — OVES.

Die Schäfe, The Sheeps.

Au point de vue physique, les moutons sont proches parents des chèvres; au point de vue de l'intelligence, les espèces sauvages seules rappellent encore les chèvres.

Caractères. — Les ovidés se distinguent des chèvres par leurs grandes fossettes lacrymales, leur front plat, leurs cornes anguleuses, triangulaires, à rugosités transversales, contournées en spirale, et par l'absence de barbe. Ce sont, en général, des animaux élancés, à corps mince, à jambes hautes et grêles, à queue courte, à tête faiblement arrondie en avant, à yeux et à oreilles grandes, à poils laineux ou crépus.

Relativement au squelette, il n'y a pas grandes différences entre les ovidés et les trois familles précédentes. L'on compte 13 vertèbres dorsales, 6 lombaires et sacrées, de 3 à 22 coccygiennes.

Leur conformation intérieure ne présente aucune particularité à noter.

La direction de leurs cornes est caractéristique. Chez les unes, la corne droite est contournée à gauche, de la racine à la pointe; la corne gauche à droite, les pointes étant en dehors et divergentes; chez les autres, la corne droite se dirige à droite, la gauche à gauche; les pointes

convergent alors en arrière, et la forme de ces cornes rappelle celles des chèvres.

Distribution géographique. — Tous les moutons sauvages habitent les montagnes de l'hémisphère nord. On les rencontre en Europe, dans l'Asie centrale et septentrionale, dans le nord de l'Afrique et dans l'Amérique septentrionale. La plupart appartiennent à l'ancien continent. Chaque groupe de montagnes a ses espèces, ou ses races, qui diffèrent surtout par la conformation des cornes.

Mœurs, habitudes et régime. — Tous les ovidés sont des animaux montagnards. Quelques-uns semblent ne se trouver bien que dans les plus hautes régions. Ils montent au delà de la limite des neiges, jusqu'à une latitude de 6,600 mètres, à des hauteurs où n'habitent plus que quelques chèvres, le bœuf musqué et des oiseaux.

Dans les plaines ne vivent que des moutons domestiques, et l'on voit par ceux qu'on élève dans les montagnes, combien ils se plaisent et prospèrent dans leur patrie primitive.

Les moutons sauvages se tiennent dans les pâturages herbeux, les forêts éparses, les bruyères, les rochers entre lesquels poussent quelques plantes. Suivant les saisons, ils montent vers les

(1) Markham, *Chasses dans l'Himalaya.*

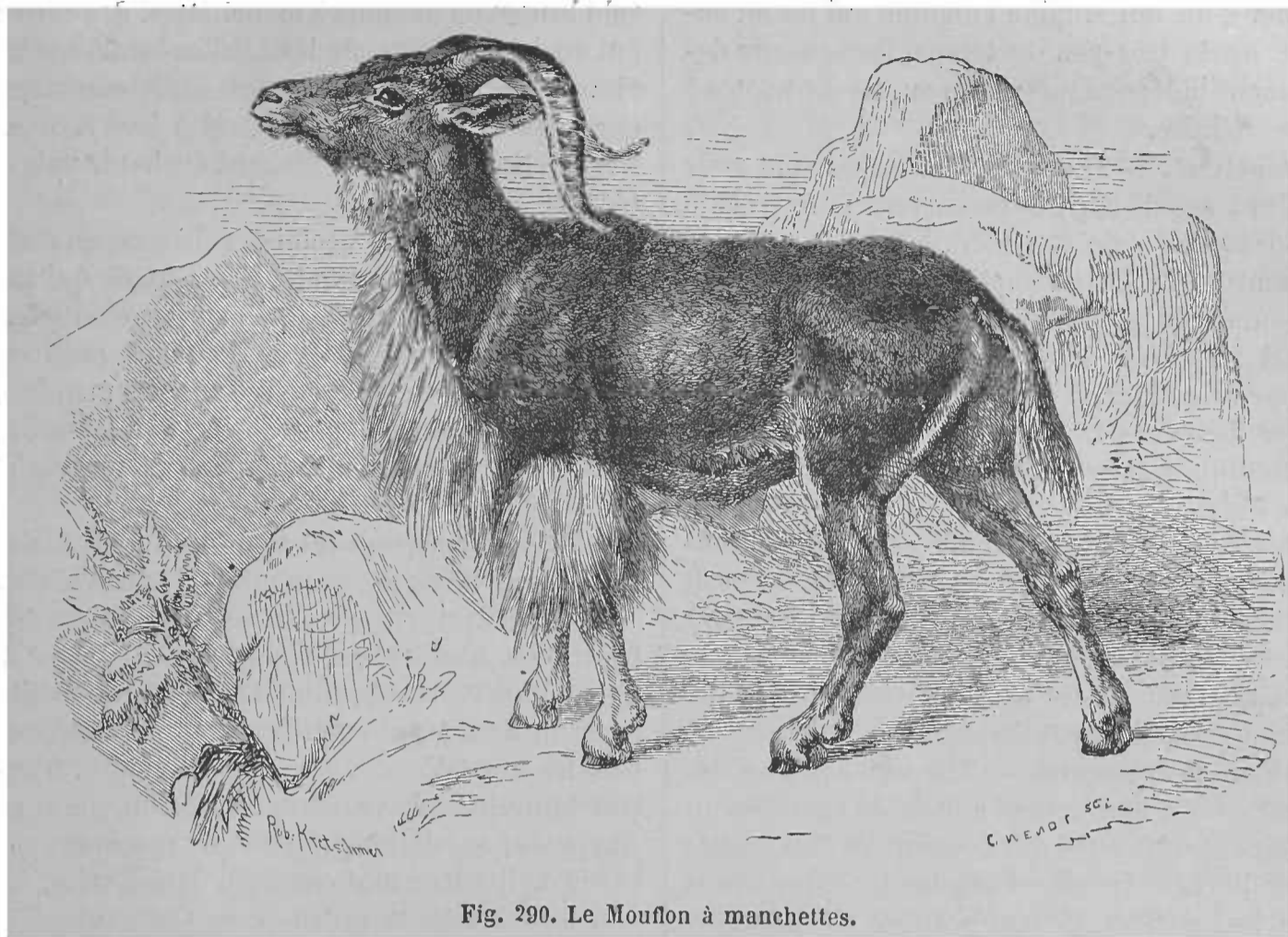


Fig. 290. Le Mouflon à manchettes.

hauteurs ou en redescendent ; l'été les attire sur les sommets, l'hiver les chasse dans la plaine.

Ils se nourrissent, en été, des plantes savoureuses des montagnes ; en hiver, de mousse, de lichens, d'herbes. Gourmands quand ils ont le choix de leur nourriture, ils sont très-sobres quand les aliments sont peu abondants ; des herbes sèches, de jeunes arbrisseaux, des écorces d'arbres leur suffisent souvent pendant l'hiver.

Chez aucun autre animal, le renne peut-être excepté, on ne voit aussi bien que chez les ovidés l'influence dégradante de l'esclavage. Le mouton domestique n'est que l'ombre du mouton sauvage. La chèvre garde son caractère indépendant même dans la domesticité ; le mouton devient un esclave dénué de toute volonté. Le mouton sauvage est vif et agile, toujours en mouvement ; il reconnaît, évite, écarte le danger ; il est courageux, il aime les combats ; rien de cela ne se retrouve chez le mouton domestique. On dirait que chez lui l'intelligence a passé dans la toison. Les ovidés sauvages rappellent encore les chèvres si gaies, si prudentes ; ils ont les mêmes qualités, la même vivacité, le même entrain. Les moutons domestiques ne peuvent être agréables que pour l'éleveur, auquel leurs riches toisons promettent un gain abondant ; pour tout

BREHM.

autre, ce sont des créatures insupportables. Tout en eux révèle le manque de caractère. Le bélier le plus fort fuit devant le plus petit chien ; un animal inoffensif effraye un troupeau entier ; tous suivent aveuglément leur guide, quel qu'il soit ; ils se jettent à sa suite dans un précipice, dans les flots les plus impétueux, quoiqu'ils soient assurés d'y trouver la mort. Aucun animal n'est plus facile à garder, à dompter que le mouton domestique ; il semble heureux quand une autre créature se charge pour lui de tout souci. Aussi, ne nous étonnerons-nous pas s'il est paisible, doux, tranquille, inoffensif, exempt de passions ; sa vie intellectuelle n'est que bêtise et stupidité. Dans les pays du Sud, où les ovidés sont plus abandonnés à eux-mêmes que chez nous, leur intelligence est plus développée ; ils sont plus indépendants, plus hardis, plus courageux ; ils combattent avec d'autres animaux.

Les ovidés se multiplient assez rapidement ; la femelle, après une gestation de vingt à vingt-cinq semaines, met bas un, deux, rarement trois ou quatre petits, qui sont bientôt assez forts pour suivre leur mère. Celle-ci, à l'état sauvage bien entendu, les défend au péril de sa vie, et leur témoigne un grand amour ; la brebis domestique paraît aussi indifférente pour ses agneaux que pour tout ce qui l'entoure ; elle ne fait que re-

II — 176

garder d'un œil stupide l'homme qui les lui enlève. Après très-peu de temps, les agneaux deviennent indépendants; à un an, ils sont aptes à se reproduire.

Captivité. — Les ovidés sauvages sont assez faciles à apprivoiser, et conservent leur vivacité pendant une série de générations. Ils se reproduisent très-bien en captivité; s'habituent aux personnes qui s'occupent d'eux, obéissent à leur appel, reçoivent les caresses avec plaisir, et s'apprivoisent assez pour qu'on puisse les envoyer dans les pâturages avec d'autres animaux domestiques, sans qu'ils cherchent à reconquérir leur liberté.

Les moutons domestiques nous sont soumis depuis des temps immémoriaux; on ne sait quels furent leurs ancêtres. L'homme les a répandus sur toute la surface de la terre, les a acclimatés avec succès dans des contrées où ils étaient complètement étrangers.

Usages et produits. — Toutes les parties des moutons ont leur emploi; mais ce sont surtout sa laine et son fumier qui donnent les plus grands produits. Leur viande est excellente; leurs cornes sont recherchées, et leur peau est très-estimée.

LES MOUFLONS — *MUSIMON*.

Die Mähnen schäfe, the Mouflons.

Caractères. — Les mouflons diffèrent des moutons proprement dits par la brièveté de leur queue, par l'épaisseur et la rudesse de leur poil, et par la présence de larges cellules dans tout l'intérieur des axes osseux qui supportent les étuis de leurs cornes.

Distribution géographique. — Les mouflons sont des animaux de montagnes, comme les bouquetins; on en trouve non-seulement dans l'ancien continent, mais aussi dans l'Amérique septentrionale.

LE MOUFLON A MANCHETTES — *MUSIMON* *TRAGELAPHUS*.

Das afrikanische Mähnschaf, the Aoudad.

Caractères. — Cette espèce (*fig. 290*) semble faire le passage des chèvres aux moutons, quelques naturalistes même la rangent parmi les premières. Ses cornes diffèrent de celles des chèvres, quoiqu'elles en rappellent encore le type. Elle n'a ni les fossettes lacrymales, ni le chanfrein du mouton, dont elle a le port et la stature. Elle porte une forte crinière qui naît du cou, et tombe sur la poitrine jusqu'aux articulations, ce qui lui a

valu le nom de mouflon à manchettes. Ses cornes ont environ 66 cent. de long; elles sont à quatre faces à leur base, comprimées supérieurement, et marquées d'un sillon profond à leur face externe; elles se dirigent d'abord en haut, puis se recourbent en arrière.

Le poil, semblable à celui des chèvres, est roide et court, sauf à la crinière et à la touffe qui termine la queue. Le dos est roux fauve ou jaune foncé, un peu tacheté; le bout des poils est blanc. Le ventre et la face interne des membres sont blancs; une raie foncée occupe le milieu du dos. Un mâle adulte a 2 mètres de long et 1^m,15 de haut.

Distribution géographique. — En 1561, Caius Britannicus décrit le mouflon à manchettes, dont on lui avait envoyé une peau de Mauritanie. Depuis on n'en entendit plus parler, jusqu'au moment où Pennant et Ét. Geoffroy Saint-Hilaire en firent de nouveau mention. Celui-ci le trouva dans les montagnes aux environs du Caire. D'autres naturalistes le virent aux bords du Nil et en Abyssinie; on doit même l'avoir rencontré sur le Sinaï. Il est surtout commun dans l'Atlas.

Il habite dans la province de Constantine, le versant sud des montagnes de l'Aurès. D'après le dire des Arabes, on le verrait encore dans les steppes avoisinantes, et dans le désert de sable de Wadi-sinf. A l'ouest, il se trouve sur le Djebel-Amour, et dans la province d'Oran, sur le versant sud du Djebel-Sidi-Scheick. Il doit être encore abondant sur les sommets de l'Atlas, dans le Maroc et en Algérie, car les passages y sont plus impraticables et moins fréquentés.

Mœurs, habitudes et régime. — On ne savait rien sur ses mœurs ni sur son genre de vie; je n'ai pu moi-même faire sur lui des observations, dans mon voyage en Afrique; mais mon ami le docteur Buvry a eu la bonté de me communiquer la note suivante.

« Le mouflon à manchettes est nommé *aroui*, d'une manière générale, par les indigènes du sud de l'Afrique; ils appellent *feschthal* le bélier, *massa* la brebis, et *charouf* le petit.

« L'espèce habite parmi les rochers les plus élevés, où l'on ne peut arriver qu'en passant au milieu des éboulis, ce qui rend sa chasse très-pénible, en même temps qu'elle est peu lucrative.

« Les mouflons à manchettes ne vivent pas en troupeaux comme les autres ovidés, mais isolés; ce n'est qu'au moment du rut, en novembre, que quelques femelles, ayant à leur tête un bélier, se réunissent pour un certain temps. Les béliers, durant cette époque, se livrent des com-

bats acharnés. Au dire des habitants, on ne saurait ce qu'il faut le plus admirer de la persévérance avec laquelle ils restent fort longtemps la tête baissée, appuyés l'un contre l'autre ; de la fureur, de l'élan avec lequel ils fondent l'un sur l'autre ; de la solidité de leurs cornes, avec lesquelles ils portent des coups à briser, croirait-on, le crâne d'un éléphant.

« Quatre ou cinq mois après, la brebis met bas un ou deux petits, qui restent avec elle pendant quatre mois, et qui la quittent avant la nouvelle période des amours.

« Le mouflon à manchettes se nourrit, comme les chèvres et les moutons sauvages, en été, de plantes alpines ; en hiver, de lichens et d'herbes sèches ; peut-être broute-t-il les moissons.

Chasse. — « Comme je voulais en apprendre le plus possible au sujet des mœurs de cet animal, je résolus de le chasser et de n'épargner pour cela ni temps, ni fatigues. Mais je me représentai la chasse du mouflon comme plus facile qu'elle n'est réellement. Accompagné de mon domestique, Ali-Ibben-Abel, je quittai l'oasis de Biskra, et me dirigeai à cheval le long du Wadi, qui est entouré de tous côtés par de véritables montagnes du désert. Vers le Djebel el Melch, une des régions de l'Aurès ; la montagne descend brusquement vers la plaine, et à son pied se trouvent, comme d'ordinaire, des éboulis et des amas de rochers. Nous cherchâmes longtemps avant de trouver un chemin, et nous dûmes employer nos pieds et nos mains pour traverser les passages les plus périlleux. Enfin, nous arrivâmes à une sorte de sentier qui nous conduisit, à travers des rochers crayeux, jusqu'à des précipices, où nous vîmes des couches considérables de sel gemme et de gypse. Heureusement que ce chemin existait, autrement nous ne serions peut-être jamais arrivés au sommet. Un silence de mort nous entourait ; aucun être animé ne paraissait ; seule, l'alouette du désert faisait entendre sa voix plaintive, et semblait représenter la vie dans cet empire de la mort.

« Nous continuâmes à monter pendant quelques heures, et nous atteignîmes une altitude de 4,600 mètres environ. Une source vive s'offrit à nous, et nous invita au repos. Après nous être désaltérés à longs traits, nous relevâmes la piste d'un mouflon. J'aurais presque sauté de joie ; j'étais sûr de ma bête. Je savais qu'il reviendrait, et je comptais sur ma fidèle carabine. Mais notre impatience ne nous permit pas de nous reposer longuement ; bientôt nous remontâmes dans l'espoir de voir peut-être

l'animal ; ce fut course vaine. Nous errâmes tout le jour sans en trouver la moindre trace. La nuit, qui arrivait rapidement, nous força de chercher un abri. Un ravin au voisinage de notre source fut la retraite que nous dûmes choisir, quelque dur qu'il fût de passer une nuit en plein air au mois de janvier, à une telle hauteur. Le feu cependant nous permit de combattre le froid et même de nous endormir. L'aurore n'était pas levée que nous étions déjà à l'affût. Un brouillard épais nous enveloppait, mais bientôt il quitta les cimes, et, seule, la plaine nous était cachée comme par un rideau. Nous restâmes là, silencieux, une heure et demie. Enfin un beau mouflon mâle nous apparut. Tout dans ses mouvements était fier et noble, son pas était assuré et calme ; on aurait dit à le voir qu'il se sentait le roi et le seigneur de ces hauteurs. Il s'approcha en cherchant le sable le plus doux, et se baissa pour boire. Une double détonation retentit ; le mouflon tomba en poussant un cri, mais aussitôt il se releva et prit la fuite, en faisant des bonds tels que je n'aurais pu me les figurer, si je ne les avais vus. Et cependant il était blessé ; il ne pouvait aller loin ; nous nous mîmes donc à sa poursuite. Mais les heures et les heures se passaient en suivant les traces de son sang qui n'échappaient pas à l'œil perçant de mon compagnon arabe. Enfin, après quatre ou cinq heures, nous arrivâmes à une arête de rochers, dominant à pic un ravin d'au moins 60 mètres de profondeur. Les traces s'arrêtaient à cet endroit. Que le mouflon eût sauté par là nous paraissait impossible ; nous ne savions que faire, quand enfin mon Arabe résolut d'essayer de descendre dans le précipice. Il y était à peine arrivé qu'un cri de joie m'apprit que ses efforts étaient couronnés de succès ; le mouflon y gisait mort.

« A en juger par les anneaux de ses cornes, il devait avoir de huit à dix ans ; mon Arabe, et tous les autres que j'interrogeai, m'assurèrent que ce n'était pas un des grands, et me dirent en avoir vu de plus forts. Quant à nous, nous ne pûmes songer à monter notre gibier hors du ravin, et à le redescendre par où nous étions montés ; il ne nous restait qu'à le dépouiller immédiatement, ce que nous fîmes. J'ai heureusement rapporté sa peau, et elle figure maintenant, avec honneur, au musée de Saint-Pétersbourg. »

Captivité. — « Quoique le mouflon à manchettes soit un des animaux les plus rares, le montagnards le prennent cependant assez souvent dans des lacets, et le vendent pour quelque argent au commandant du poste militaire

le plus voisin. Dans le jardin du Cercle à Biskra, je vis un jeune mouflon qui, en quelques bonds presque verticaux, sautait sur un mur d'enceinte de 5 mètres de haut, et se tenait là, en parfaite assurance, sur une surface dont la largeur n'égalait pas celle d'une main ouverte. Souvent, il paissait hors de son enclos. Quand, dans le jardin, quelque chose avait excité sa gourmandise, il s'en emparait sûrement; il n'y avait ni haies ni murs qu'il ne franchît. Il n'avait nullement peur des hommes, s'approchait de tout le monde et prenait dans la main du pain et les friandises qu'on lui tendait. »

Le mouflon à manchettes n'est plus un animal rare dans les jardins zoologiques de l'Europe : on l'y a déjà vu maintes fois, et il s'y reproduit parfaitement. Une paire qui se trouve au jardin zoologique de Bruxelles a deux petits chaque année. L'espèce supporte même le climat de l'Allemagne du Nord.

Les vieux mâles ne sont pas toujours aussi doux que celui dont parle mon ami Buvry. Ils ne craignent pas leur gardien; bien plus, ils le menacent. Ils semblent continuellement sérieux et de mauvaise humeur, et n'ont rien de la gaieté des chèvres. La moindre contrariété les met en fureur; ils montrent qu'ils ont conscience de leur force, et luttent avec avantage, même contre l'homme le plus vigoureux. Ils vivent, par contre, dans de bons rapports avec les autres ovidés, à l'exception toutefois de l'époque du rut, durant laquelle ils sont enclins aux combats.

En somme, les mouflons à manchettes, en captivité, ne donnent pas lieu à beaucoup d'observations intéressantes. Ils sont paresseux au physique et au moral, leur intelligence est bornée, ils ne sont pas plus prudents que d'autres ovidés et sont, par conséquent, ennuyeux comme ceux-ci.

Usages et produits. — Les Arabes aiment beaucoup la viande du mouflon, et, pour ma part, je déclare en avoir trouvé excellent le gigot. Cette viande a le goût de celle du cerf, mais elle est plus délicate.

De la toison, les Arabes confectionnent des couvertures et des tapis; ils tannent la peau et en font du maroquin.

LE MOUFLON D'EUROPE — *MUSIMON MUSMON.*

Der Mufflon.

Caractères. — Le mouflon d'Europe (*fig. 291*) est une forte espèce, de 1^m,30 de long, sur lesquels 8 ou 10 cent. appartiennent à la queue, et de 80 cent. de hauteur. Son poids est de 25 à

40 kilogr. Ses cornes atteignent une longueur de plus de 66 cent. et un poids de 4, 5 à 6 kilogr. C'est celui, de tous les ovidés sauvages, qui a le corps le plus ramassé; les poils sont courts et couchés, très-épais, surtout en hiver, époque durant laquelle il a le corps revêtu d'un duvet court, fin et crépu. Le menton est dépourvu de barbe; les poils de la poitrine sont un peu allongés en forme de crinière. La couleur du mouflon est un roux qui rappelle la robe du renard, la tête tire sur le gris cendré; le museau, la croupe, le bord de la queue, les pieds et le ventre sont blancs. La ligne médiane du dos est d'un brun foncé.

Quelques poils sont roux, les autres sont noirs. Le duvet est gris cendré. En hiver, le pelage est brun marron, avec une grande tache des deux côtés presque quadrilatère et d'un jaune clair ou blanche.

D'ordinaire, le mâle seul a des cornes; très-rarement, on en trouve des rudiments chez la femelle. Celles du mâle sont longues et fortes; très-épaisses à la base, elles vont en s'amincissant à partir du milieu. Elles se touchent presque à la racine, mais s'écartent bientôt et se recourbent en forme de faucille, obliquement en dehors et en bas; la pointe est portée en bas, en avant et en dedans. La corne droite est tournée à gauche, la gauche à droite. Ces cornes portent de trente à quarante rugosités serrées, plus ou moins irrégulières, et atteignant presque la pointe. Les cornes de la femelle, quand elles existent, figurent des pyramides obtuses, ayant au plus de 5 à 8 cent. de long.

Distribution géographique. — Le mouflon d'Europe habite encore aujourd'hui les montagnes rocheuses de la Corse et de la Sardaigne. On admet assez généralement qu'il vivait autrefois dans d'autres parties du midi de l'Europe, et il est probable qu'il se trouvait dans les Baléares et en Grèce; le mouton sauvage de l'île de Chypre en est une espèce distincte. On a indiqué le sud-ouest de l'Europe comme la patrie de ce mouflon, mais on ne l'y trouve plus, et il n'y a peut-être jamais existé. On l'a probablement confondu avec le bouquetin. J'ai pris des informations sur cette espèce; j'ai examiné toutes les collections de cornes et d'animaux; j'ai interrogé tous les chasseurs, les montagnards intelligents, je n'ai jamais entendu parler en Espagne que du bouquetin.

Aujourd'hui, malgré la chasse qu'on leur fait, les mouflons se trouvent encore en troupeaux de 50 à 100 individus, surtout dans les districts

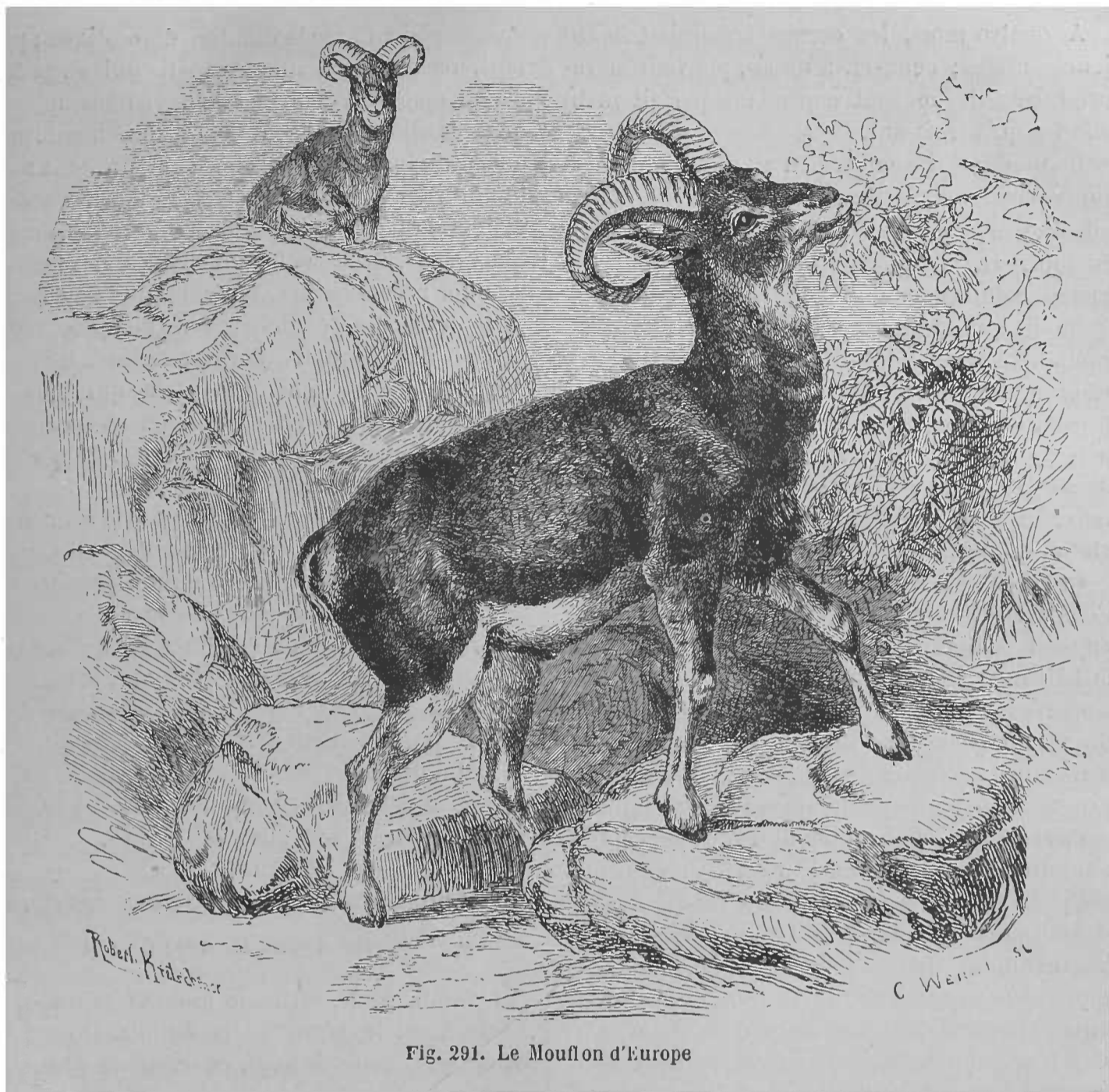


Fig. 291. Le Mouflon d'Europe

d'Iglesias et de Teulada en Sardaigne. Tous les montagnards le connaissent sous les noms de *moufflon*, *muffuro*, *muffla* ou *moufflon*. Les Romains distinguaient le mouflon de Corse de celui de Sardaigne ; Pline nomme le premier *musimon*, le second *ophion* ; les petits, *umbri*.

Le mouflon d'Asie diffère du mouflon d'Europe, malgré certaines ressemblances.

Mœurs, habitudes et régime. — D'après d'anciens récits, nous savons que ces animaux ont été autrefois très-abondants. On en tuait jusqu'à quatre ou cinq mille dans une seule chasse ; aujourd'hui, on est heureux quand on en rapporte quelques-uns, et dans les chasses des gens les plus riches, qui mettent en œuvre tous les moyens, tue au plus de trente à quarante.

A l'inverse du mouflon à manchettes, les mouflons d'Europe vivent en société. Ils se réunissent en troupes plus ou moins nombreuses. Un vieux et fort bélier est le chef du troupeau. A

l'époque du rut, ils se séparent en petites familles, ordinairement composées d'un mâle et de quelques femelles qu'il a conquises dans les combats. Autant le mouflon d'Europe est habituellement peureux et craintif, autant il est téméraire quand il s'agit de combattre avec ses pareils. En décembre et en janvier, on entend résonner dans la montagne le cliquetis des cornes, frappant l'une contre l'autre ; et l'on peut voir les mâles foudre l'un sur l'autre, tête baissée, avec une telle violence que l'on comprend à peine comment ils peuvent rester en place. Souvent l'un d'eux est tué dans le combat ; il est précipité dans l'abîme et s'y fracasse les membres.

Après vingt et une semaines, en avril ou en mai, la femelle met bas deux petits, assez vigoureux pour courir de suite avec leur mère. Au bout de quelques jours, ils s'aventurent avec elle sur les chemins les plus difficiles, et bientôt l'égalent en hardiesse et en agilité.

A quatre mois, les cornes apparaissent aux jeunes mâles; ceux-ci, à un an, peuvent se reproduire; ils ne sont cependant parfaitement adultes qu'à trois ans.

Le mouflon ressemble peu au mouton domestique dans ses mouvements; il est leste, agile, adroit, sûr, mais il se fatigue vite; en plaine surtout, un chien peut bientôt l'atteindre; il grimpe admirablement.

On dit que le mouflon est très-craintif; qu'au moindre danger, il tremble de tous ses membres, et prend aussitôt la fuite. Quand un ennemi le presse, qu'il ne peut plus se sauver, il urine de peur; d'après d'autres, il arroserait ses ennemis de son urine. Ces ennemis sont le loup et le lynx; les jeunes peuvent devenir la proie de l'aigle ou du vautour.

Chasse. — L'homme met tout en œuvre pour s'emparer de ce gibier. Pendant le temps du rut, on peut facilement attirer les mâles en imitant le bêlement de la femelle.

Ce n'est que par hasard qu'on peut en prendre un vivant. Les vieux mouflons ne tombent jamais entre les mains de l'homme; mais on s'empare facilement des petits, après avoir tué la mère.

Captivité. — Les mouflons d'Europe, captifs, s'habituent rapidement à leur sort. Quelque privés qu'ils soient, ils gardent toujours leur vivacité et leur agilité. En Sardaigne et en Corse, on voit fréquemment dans les villages des mouflons apprivoisés; quelques-uns le sont au point de suivre l'homme partout, comme un chien, d'obéir à ses appels, etc. Ils ne deviennent désagréables que par leur pétulance. Ils se font un plaisir de parcourir tous les recoins de la maison; ils renversent tout, brisent la vaisselle et causent toutes sortes de dégâts. Les vieux mâles deviennent souvent méchants et indomptables. Ils perdent toute crainte de l'homme et le combattent, non-seulement pour se défendre, mais encore par simple plaisir.

Les mouflons captifs ne font pas preuve d'une grande intelligence. Comme les autres animaux de leur famille, ils sont bornés, sans jugement, presque sans mémoire. On leur dresse des pièges et on les attire en leur tendant des friandises. Quelque désagréable que cela leur soit, ils s'y laissent prendre à chaque fois. Une certaine mémoire des lieux, un faible souvenir des bienfaits, un certain attachement à leurs compagnons ordinaires, un peu d'amitié aux enfants, sont les seuls signes d'intelligence qu'ils donnent.

Les mouflons se croisent facilement avec les autres ovidés. Les Romains savaient déjà qu'ils

s'accouplaient avec le mouton domestique; plus tard, on reconnut que les métis qui en provenaient étaient féconds. Fitzinger nous apprend qu'au Jardin zoologique impérial de Schœnbrunn, on a croisé plusieurs fois le mouflon avec le mouton ordinaire d'Allemagne. Les métis s'accouplaient avec le mouflon et avec le mouton, et chaque fois avec succès. La plupart ressemblaient au mouflon; leurs cornes, seulement, étaient moins fortes et moins contournées. Quelques mâles avaient même quatre cornes, comme les moutons dont parle Oppien; moutons qui n'étaient peut-être que de pareils métis. Par contre, on a toujours vainement essayé de croiser le mouflon avec la chèvre domestique.

Il existe d'autres espèces très-voisines du mouflon d'Europe: tels sont le mouflon de Chypre (*ovis cypria*), qui ne se trouve que dans cette île; le mouflon de Perse (*ovis persica* ou *orientalis*), qui vit surtout dans la province de Macandarin et dans les montagnes de l'Arménie; le mouflon de l'Himalaya (*ovis Vignei*), que l'on trouve dans le Korassahn, le Petit Thibet et le Caboul; et le mouflon du Cap (*ovis Arkar*), qui vit à l'est du Cap et dans la Sierra Moreh. Toutes ces espèces diffèrent par la courbure des cornes.

LE MOUFLON ARGALI — *MUSIMON ARGALI*.

Der Argali, the Argali.

L'argali est le véritable mouton sauvage de l'Asie. C'est le géant de la famille. Il est probable que, sous ce nom, on confond plusieurs espèces.

Caractères. — Notre figure 292 représente l'espèce de Sibérie. C'est un fort animal, de la taille d'un veau d'un an; il a plus de 2^m,15 de long, 1^m,30 de haut: ses cornes sont assez grandes pour que le renard bleu puisse se loger dans leur cavité. Un bélier adulte pèse plus de 150 kilogrammes; les cornes seules ont un poids de 15 à 25 kilogrammes.

Sa stature indique la force et la vigueur. Ses cornes lui donnent un air particulier. A leur racine, elles recouvrent toute la partie postérieure de la tête; très-voisines l'une de l'autre, elles se portent bientôt de côté et en arrière, se recourbent en avant et en dehors, et font ainsi un tour et demi de spire. Leur longueur est de 1^m,15 à 1^m,30; leur circonférence, à la base, est de 16 à 20 cent. Elles sont couvertes de rugosités serrées.

Ses poils, longs et roides, recouvrent un duvet mou et épais. En été, l'argali est d'un brun gris

sombre, passant au jaune à la queue, au gris à la tête, au blanc sous le ventre; en hiver, l'animal devient roux; les cuisses, la queue et le museau sont blancs. Une raie brune passe par-dessus le sacrum.

La femelle est plus petite que le mâle et pèse, en moins, plus de 50 kilogr. Ses cornes sont plus minces, presque droites, peu rugueuses et légères.

Distribution géographique. — L'argali habite les contrées désertes des montagnes de l'Asie centrale, depuis la Grande Tartarie jusqu'en Chine et dans les Indes; depuis la Sibérie orientale jusqu'au delà de l'Altaï. Autrefois il était commun aux sources de l'Irtisch et de l'Iéniséi; maintenant on le trouve encore dans les montagnes de la Mongolie et de la Songorie, dans le désert de la Tartarie; d'après Radde, il n'existe plus au Kamtschatka, où il a été remplacé par le mouton sauvage de l'Amérique. D'après le même auteur, il a disparu de la Daourie depuis 1832. L'hiver froid et neigeux de 1831 à 1832 réduisit ces beaux animaux à six, qui furent tués par les Cosaques. Depuis cette époque l'on n'a plus vu un seul argali dans la Daourie russe, et comme tous les ovidés sauvages ne sont nullement voyageurs, on n'y en verra probablement plus.

Mœurs, habitudes et régime. — L'argali évite les montagnes humides et boisées, de même que les hautes régions. Il préfère les chaînes qui n'ont que de 660 à 1,000 mètres d'altitude, et qui sont séparées par de larges vallées, à flancs peu boisés. C'est dans ces conditions qu'il vit l'été comme l'hiver; c'est tout au plus s'il passe d'une partie de la montagne à l'autre.

D'ordinaire, on voit les argalis en troupes de huit à dix individus. Le mâle le plus vigoureux conduit la bande. Au moment du rut, les mâles se livrent de violents combats, et si le vaincu ne cherche son salut dans la fuite, le vainqueur le précipite dans l'abîme. La femelle met bas en mars un ou deux petits, à poils gris, crépus. Dès le premier jour, ils suivent leur mère et restent avec elle jusqu'à la saison du rut suivant. Les cornes, chez les mâles, se montrent à l'âge de deux mois.

L'été, l'argali se nourrit des plantes qui croissent dans les vallées; l'hiver, il mange des mousses, des lichens et des herbes sèches. Il grimpe sur les rochers, dont le vent a balayé la neige, pour en récolter les lichens. Il recherche surtout les endroits où il y a du sel. Lorsqu'il est malade, il se guérit, dit-on, en prenant de la co-

quelourde (*anemone pulsatilla*) et d'autres anémones. Tant que la neige n'est pas trop forte, il ne s'inquiète guère de l'hiver. Son épaisse toison le préserve du froid. On a dit qu'il se laissait enterrer dans la neige comme le lièvre à son gîte, et que le chasseur pouvait alors le tuer d'un coup de lance, sans qu'il se levât; cela ne doit arriver qu'exceptionnellement, et probablement dans les hivers où il est déjà très-abattu par l'abstinence. L'argali vigoureux est difficile à approcher. Il est très-craintif, et a les sens admirablement développés. Dès qu'il voit un homme, il prend la fuite; le bélier guide marche rapidement, et le troupeau le suit à grande vitesse. Ces animaux courent très-vite au travers des passages les plus dangereux; ils franchissent les abîmes, grimpent à des endroits où l'homme ne trouverait pas de quoi poser son pied.

Chasse. — L'argali habite des lieux qui rendent sa chasse très-difficile, et aussi échapperait-il facilement aux poursuites, sans la curiosité qui le fait venir au-devant du danger. Dans quelques parties de la Sibérie, les chasseurs suspendent leurs vêtements à une perche, et tandis que l'argali considère ce mannequin, ils l'approchent par un autre côté. On met des lacets, des pièges sur son passage habituel, et l'on emploie, surtout en plaine, des chiens qui l'arrêtent et donnent au chasseur le temps d'approcher. Jamais l'argali ne cherche à défendre sa vie, il fuit devant les chiens comme devant l'homme. Cependant chaque année, cette chasse fait des victimes.

Captivité. — Les jeunes argalis peuvent s'approprier, mais il est très-difficile de les conserver et de les faire voyager; jusqu'ici on n'en a jamais vu en Europe. Il serait cependant facile de les y nourrir, et sans aucun doute on les acclimaterait bien vite dans les Alpes.

Usages et produits. — La viande de l'argali passe pour excellente, sa peau sert à confectionner des vêtements d'hiver et des couvertures; de ses cornes on fait des gobelets, des cuillers et d'autres ustensiles de ménage. Au temps de Marco-Polo, les Kirghises tuaient parfois de telles quantités d'argalis, qu'indépendamment des cornes qu'ils employaient à former des monuments en signe de victoire, il leur en restait assez pour entourer tout leur camp, comme les princes de l'intérieur de l'Afrique entourent leurs palais de haies formées de défenses d'éléphants.



Fig. 292. Le Mouflon argali.

LE MOUFLON DE MONTAGNES — MUSIMON MONTANA

Das Bighorn ou Dickhorn, the Bighorn ou Rocky mountain Sheep.

Le mouflon de l'Amérique du Nord (fig. 293), nommé dans le pays *big-horn*, c'est-à-dire *cornes épaisses*, est voisin de l'argali, dont il a la taille et avec lequel il a été souvent confondu. Radde a comparé les deux espèces et a montré en quoi elles diffèrent.

Deux missionnaires en Californie firent les premiers connaître le big-horn, en 1697. « Nous trouvâmes dans ce pays, dit le P. Picollo, deux espèces d'animaux inconnus, et nous les avons appelés moutons parce qu'ils leur ressemblaient un peu. Une d'elles a la taille d'un veau d'un ou deux ans; il a la tête du cerf, et de longues cornes semblables à celles du bélier. La queue et le poil sont mouchetés, mais plus courts que ceux du cerf, les sabots sont grands, ronds, fendus comme ceux du bœuf. J'en ai mangé, sa viande est très-tendre et très-succulente. Les autres moutons, qui sont noirs ou blancs, diffèrent peu

des nôtres; ils sont un peu plus grands, ont une toison plus abondante; leur laine est très-bonne, on la file et on la tisse. » Depuis, presque tous les voyageurs font mention du big-horn.

Caractères. — D'après Audubon et Richardson, un mâle adulte atteint une longueur de 2 mètres, sur lesquels 14 cent. seulement appartiennent à la queue, une hauteur de 1^m,15 à l'épaule, et une circonférence de 1^m,30 derrière les épaules. La femelle a de 1^m,45 à 1^m,54 de long et 1^m,10 de haut. Le big-horn a, comme le bouquetin, le corps ramassé, vigoureux; sa tête, surtout, rappelle celle de cet animal: elle est grande. Il a le dos du nez droit, l'œil grand, l'oreille petite, courte, le cou court, le dos long, la poitrine forte et large, la queue courte, les cuisses vigoureuses, les jambes fortes et courtes, les sabots courts, coupés presque droit en avant, les pinces larges et obtuses.

Le mâle a des cornes puissantes; mesurées le long de leur courbure, sur leur bord externe, elles ont 71 cent.; leur circonférence, à la racine, est de 37 cent., au milieu de 31 La distance d'une

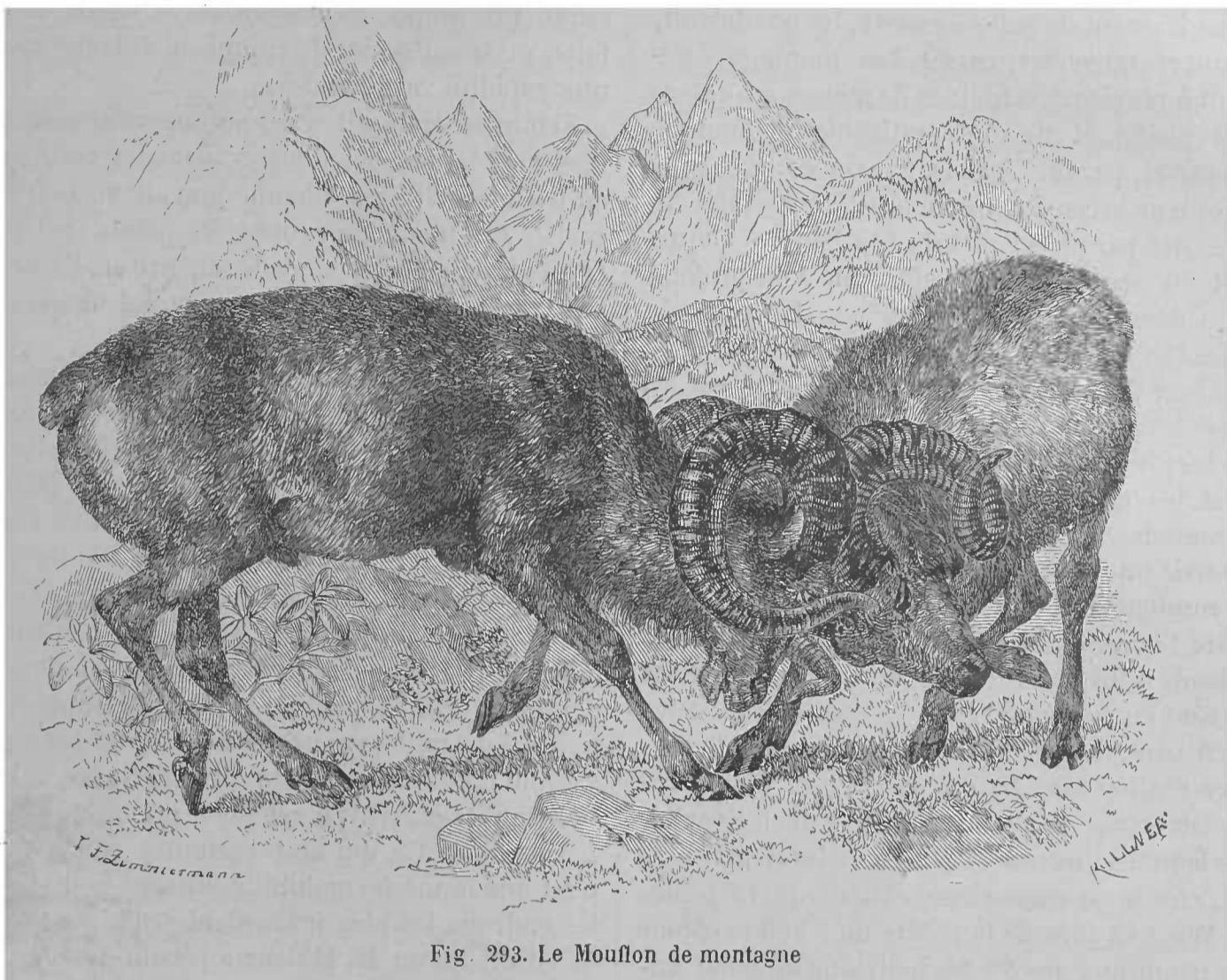


Fig. 293. Le Mouflon de montagne

pointe à l'autre est de 58 cent. Les cornes, très-rapprochées à leur racine, se dirigent en dehors et en avant, se retournent en arrière, se recourbent presque circulairement en bas et en avant, et leur pointe se porte de nouveau en haut et en dehors. Elles ne sont pas comprimées latéralement et aplaties, mais larges, couvertes de nombreuses rugosités transversales, et à saillies minces, tandis que les cornes de l'argali sont fortement comprimées et aplaties. Chez le mouflon de montagnes, les cercles annuels sont écartés; les sillons transversaux peu marqués, minces et souvent interrompus; chez l'argali, les saillies sont très-rapprochées et recouvrent environ les quatre cinquièmes de la longueur de la corne. La femelle a des cornes plus faibles, assez semblables à celles des chèvres; elles se recourbent en haut, en arrière et en dehors; elles sont pointues et acérées.

Le pelage ne diffère pas de celui du bouquetin d'Europe. Il n'est point laineux, mais dur, doux au toucher; il est un peu ondulé, et a au plus 5 cent. de long. Il a la couleur brun sale de celui du bouquetin, avec la ligne médiane du dos un peu plus foncée; le ventre, les faces postérieure et interne des jambes, les cuisses ont une

raie qui va de la queue au dos; le menton et une tache au voisinage du larynx sont blancs; la partie antérieure des pattes est d'un brun noirâtre plus foncé que la teinte du dos; la tête est d'un cendré clair; cette couleur est aussi celle de la face externe des oreilles, dont la face interne est blanche; la partie supérieure de la queue est plus claire que le dos. Les vieux mâles sont souvent d'un gris clair ou blancs. En automne et en hiver, le gris se mélange de brun; les fesses et les cuisses demeurent blancs.

Distribution géographique. — Richardson et après lui Audubon disent que le big-horn se montre à l'ouest des Montagnes-Rocheuses, depuis le 68° jusqu'au 40° de latitude nord: il s'y trouve partout, surtout en Californie, et il n'est pas impossible qu'il ait passé d'Amérique au Kamtschatka, où on le trouve aussi, comme Cuvier était enclin à l'admettre.

Mœurs, habitudes et régime. — Cet animal peuple les endroits les plus sauvages, les plus impraticables des contrées qu'il habite, surtout la partie des Montagnes-Rocheuses qui a reçu des chasseurs français du Canada le nom de *mauvaises terres*. Audubon donne une bonne description de ces régions, dont il compare les mon-

tagnes à autant de pains de sucre, les uns debout, les autres renversés, cassés. Les montagnes s'élèvent à plusieurs centaines de mètres au-dessus de la plaine, et ne sont praticables à l'homme que par-ci, par-là. L'eau les a ravinées; à chaque pluie, leur ascension est rendue impossible. On rencontre par places un arbre, à l'ombre duquel croît un peu d'herbe; à côté, un trou profond où se dépose le sel entraîné par les eaux de pluie. Les mouflons de montagne trouvent là ce qu'il leur faut. Ils se frayent des chemins sur les arêtes les plus étroites, grimpent le long des parois les plus escarpées, se réfugient dans les grottes et les cavernes; les herbes qui y croissent les nourrissent, et aux endroits salés ils peuvent assouvir un besoin qui paraît commun à tous les ruminants. Depuis qu'ils ont appris à connaître l'homme, ils préfèrent naturellement ces endroits sauvages: on les voit cependant assez souvent en naviguant sur les affluents du Père des fleuves. Le prince de Wied aperçut le premier big-horn au haut d'un rocher, d'où il regardait tranquillement passer le bateau à vapeur sur lequel se trouvait l'illustre naturaliste.

L'espèce est encore assez abondante. Le prince de Wied vit près de la rivière de l'Yellow-Stone des troupeaux de 50, 80 individus et plus; Audubon, dans la même localité, en vit un de 22 bêtes; Richardson dit que ces animaux se réunissent par bandes de 3 à 30.

Les femelles et leurs petits forment des troupeaux à part. Hors l'époque du rut, les vieux mâles s'isolent ou forment entre eux des troupes. En décembre, ils se réunissent aux femelles, et se livrent de violents combats. Le reste de l'année, ils vivent en paix à la façon des moutons domestiques.

La femelle met bas en juin ou en juillet, la première fois un seul petit, les autres fois régulièrement deux. Ceux-ci, après quelques jours, peuvent suivre partout leur mère, qui les conduit bientôt dans les hauteurs les plus inaccessibles.

Les big-horns ne diffèrent pas par leurs mœurs de leurs congénères ou des bouquetins. Comme ceux-ci ils grimpent admirablement, se frayent des chemins autour des rochers, à des endroits qui surplombent de plusieurs centaines de mètres. Ils marchent facilement sur des saillies qui ont à peine quelques centimètres de largeur. Ils y courent, à la stupéfaction de l'homme, qui ne comprend pas comment ils s'y peuvent maintenir. Remarquent-ils quelque chose de suspect, ils fuient vers les hauteurs, et se tiennent là sur les points les plus avancés pour surveiller tout l'ho-

rizon. Un soupir nasonnant est le signal de la fuite, et aussitôt tout le troupeau s'élance avec une rapidité vertigineuse.

Si tout est tranquille, ces animaux descendent quelquefois dans les prairies, dans les ravins et au bord des rivières. Chaque jour, ils visitent les grottes des montagnes, dont les parois sont recouvertes d'efflorescences de salpêtre ou d'autres sels. C'est aussi à ces places que les chasseurs vont attendre le mouflon.

Chasse. — Un chasseur expérimenté, Drumont, dit à Richardson, que les big-horns ne sont pas bien défiants dans les endroits où ils sont peu exposés aux poursuites, et laissent facilement approcher le chasseur. Mais bientôt l'expérience les rend très-craintifs. Là où ils ont appris à connaître l'homme, ils le craignent autant que le loup. Leur habitat est leur meilleure défense. Il faut que le chasseur soit au-dessus des privations; il doit être décidé à supporter nuit et jour mille fatigues, sans compter les dangers qu'il court dans les mauvaises terres.

Jusqu'ici on n'a pu réussir à prendre un big-horn vivant. Ce qui doit surtout y contribuer, c'est que la mère conduit de suite ses petits dans les endroits les plus inabordables. Le prince de Wied dit qu'un M. M'Genzie promit vainement un bon cheval au chasseur qui apporterait un jeune big-horn. Les plus habiles chasseurs de l'Amérique eux-mêmes ne purent toucher cette récompense.

Usages et produits. — Les blancs, comme les Indiens, mangent la chair de cet animal. Elle a un goût de mouton, surtout celle du mâle à l'époque du rut. Les Indiens se servent de la peau pour faire des chemises. Cette peau est forte et solide, en même temps douce et souple.

LES MOUTONS — *OVIS*.

Die Hausschäfe, The Sheeps.

Caractères. — « Les moutons, dit M. P. Gervais (1), sont des animaux domestiques qu'on ne connaît nulle part à l'état sauvage. Leurs caractères principaux consistent dans la longueur de leur queue, qui descend habituellement jusqu'au talon, et dans la nature pleine des axes osseux de leurs cornes, qui sont plus écartées à leur base et plus en spirale que celles des mouflons (*fig. 294*). Certains moutons manquent de cornes, même dans le sexe mâle. »

(1) P. Gervais, *Hist. nat. des Mammifères*. Paris, 1855, t. II, p. 192.

Quelques naturalistes croient que le mouton domestique ne descend pas des ovidés sauvages; les autres pensent que son espèce primitive est éteinte depuis des temps immémoriaux. La plupart n'admettent qu'une espèce-souche, qui serait, pour les uns, l'argali, pour les autres,

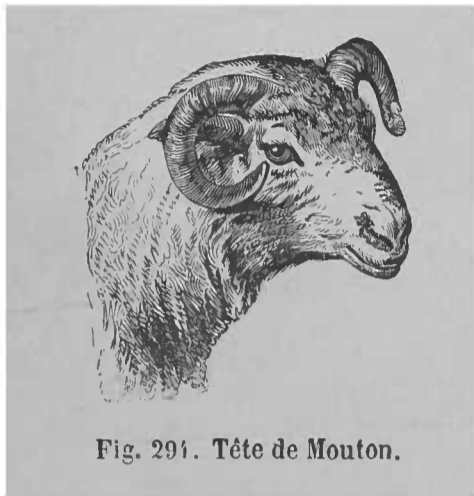


Fig. 294. Tête de Mouton.

le mouflon d'Europe ou le mouflon à manchettes. Il en est des moutons comme des autres animaux domestiques; nous ne savons absolument pas quelle est leur origine. Depuis les temps les plus reculés, ils se trouvent, comme le bœuf, comme la chèvre, sous la domination de l'homme; ils se sont peu à peu répandus sur toute la surface de la terre; mais ils présentent tant de formes diverses, tant de races, qu'on ne peut croire que ces formes soient toutes dues à l'influence climatérique. Nous voyons bien que l'on peut faire varier à l'infini les formes par des croisements; mais les races que l'on croise, sont depuis des siècles telles que nous les connaissons, et nous n'avons aucune preuve qu'elles doivent elles-mêmes leur existence à l'hybridité. D'un autre côté, il est singulier que les moutons domestiques, s'ils proviennent des ovidés sauvages actuellement existants, n'aient pas avec ceux-ci des rapports plus étroits que les caractères communs à la famille. Dans l'intérieur de l'Afrique, il y a, à la vérité, des moutons qui ont une assez grande ressemblance avec le tétal, mais on ne peut dire qu'ils en descendent.

Les diverses races diffèrent surtout par la courbure des cornes, par la toison, la longueur et la forme de la queue.

La toison varie beaucoup, selon les races, en longueur, en finesse, en souplesse; nous donnerons ici comme type la figure 295.

« Tous les ovidés sauvages aujourd'hui connus, dit Fitzinger, sont remarquables par leur queue courte; tandis que parmi les moutons domestiques très-peu présentent ce caractère. On

ne peut expliquer cela par des influences extérieures; on ne comprendrait pas comment elles pourraient avoir amené une augmentation du nombre de vertèbres. Si l'on se garde de tout jugement préconçu, l'on est amené à cette opinion: que les moutons, comme la plupart des

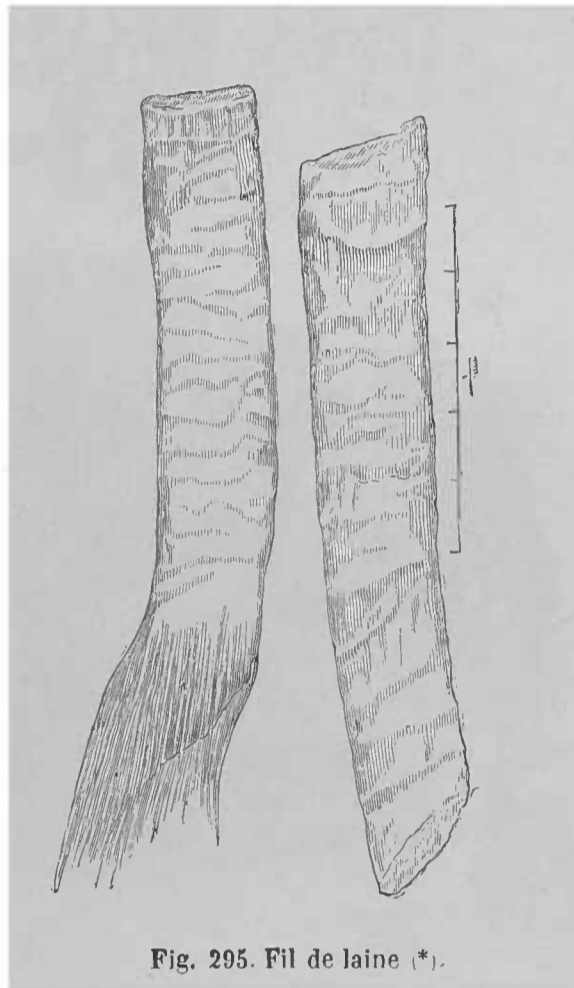


Fig. 295. Fil de laine (*).

autres animaux domestiques, proviennent de plusieurs espèces-souches différentes.

D'après Fitzinger, il y aurait dix espèces de moutons domestiques: le mouton à fesses grosses, le mouton à queue rudimentaire, le mouton à courte queue, le mouton à cornes aiguës, le mouton des campagnes, le mouton à grosse queue, le mouton à longue queue, le mouton des pentes, le mouton à hautes jambes et le mouton à crinière.

Quelques-uns de ces moutons méritent de fixer notre attention.

LE MOUTON MÉRINOS — *OVIS ARIES HISPANICA*

Das Merinoschaf, The Merino ou Spanish Sheep.

Le mouton mérinos peut être regardé comme l'espèce la plus noble. C'est lui qui forme nos troupeaux de bêtes à laine. Au siècle dernier, nos moutons étaient tout à fait négligés; ils ressemblaient à ceux que l'on trouve encore en Écosse

(*) Fil de laine, grossi mille fois présentant des fibres rondes, opaques, formées de petits cornets imbriqués; la base des cornets est indiquée par des stries obliques et par un léger renflement. (E. Parkes.)

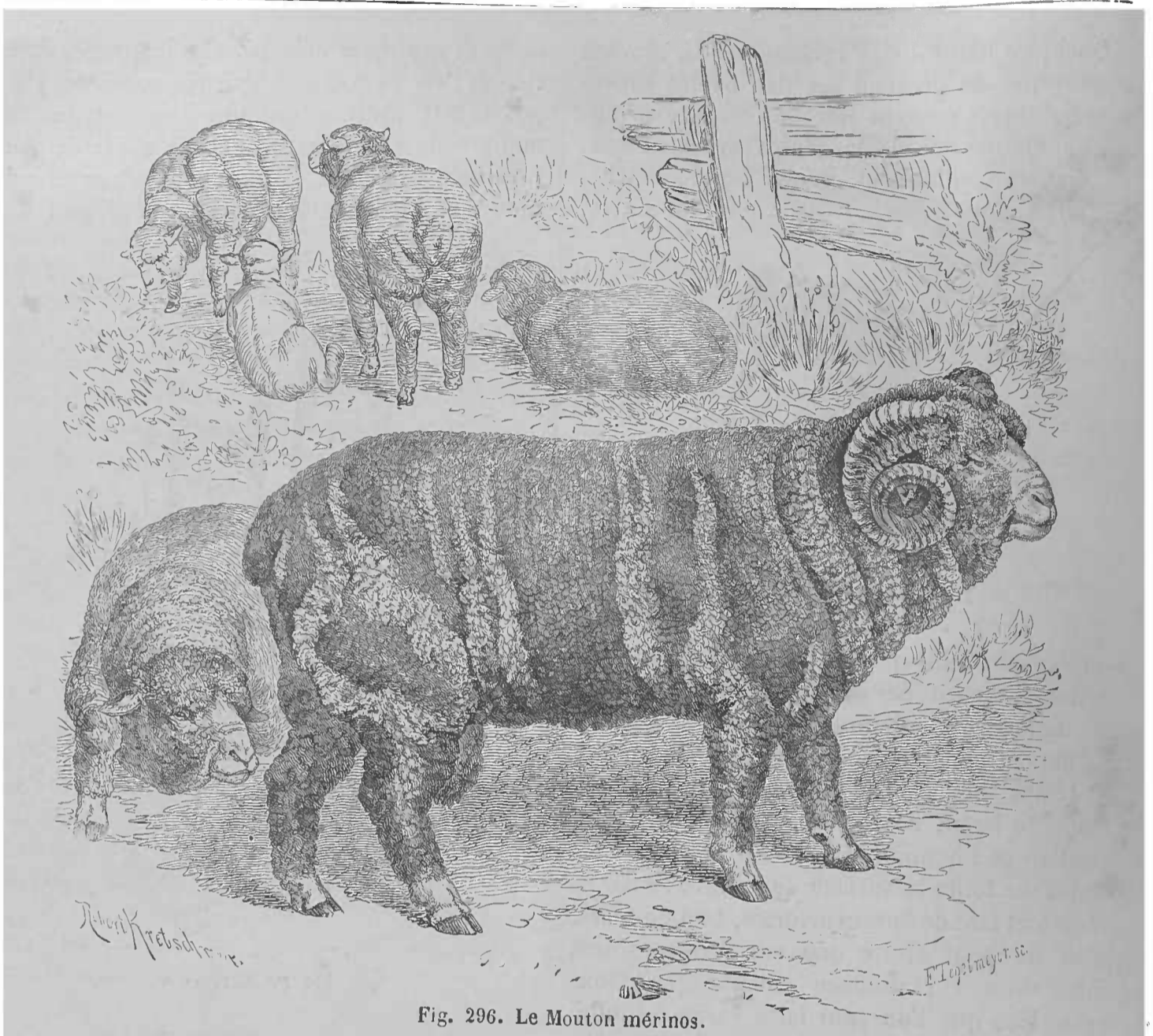


Fig. 296. Le Mouton mérinos.

dans les highlands, où on les élève plutôt pour leur viande que pour leur laine. A la fin du dix-huitième siècle, on commença à améliorer nos races en faisant venir des mérinos d'Espagne, et depuis, nos troupeaux ont complètement changé d'aspect.

Caractères. — Le mouton mérinos est surtout remarquable par sa laine. Il est de taille moyenne, lourdement bâti. Il a la tête grande, le museau obtus, le front plat, le nez bombé; les yeux petits, les fossettes lacrymales grandes, les oreilles de longueur moyenne, à pointe obtuse. Le bélier porte des cornes assez fortes, mesurant jusqu'à 66 centimètres de longueur en suivant la courbure; elles se recourbent d'abord en arrière, puis en avant et en haut, en décrivant une double spirale. Les brebis ne portent que rarement des cornes. Le cou est court et gros, la peau fortement plissée; la gorge renflée comme un goître; le corps ramassé, le garrot peu élevé; les jambes sont basses, mais fortes et solides, les sabots obtus. Le corps est

recouvert d'une laine courte, molle, fine, crépue, de couleur blanc jaunâtre.

Distribution géographique. — L'on considère le mérinos comme originaire du nord de l'Afrique, et l'on prétend qu'il doit son nom à ce qu'il nous arrivait de l'autre côté de la mer. Quelques naturalistes sont portés à admettre que l'espèce est indigène depuis fort longtemps en Espagne et en Portugal.

Les Espagnols divisent les mérinos en voyageurs (*transhumantes*), et en sédentaires (*estantes*). Aux premiers se rapportent :

1° La race *Léonèse* ou *Ségovienne*, avec ses divisions dites de *Negrette*, de *Montarco*, de *Séralès*, de *Turbieta*, de *Fernando-Nuñez*, et de *Infantado* ;

2° La race *Soriano* ou de *Soria*.

Les seconds ou *estantes* comprennent la race *Churras*, qui est bien inférieure aux précédentes, ainsi qu'un certain nombre d'animaux réformés, fournis par celle-ci.

Les transhumants parcourent de grandes étendues

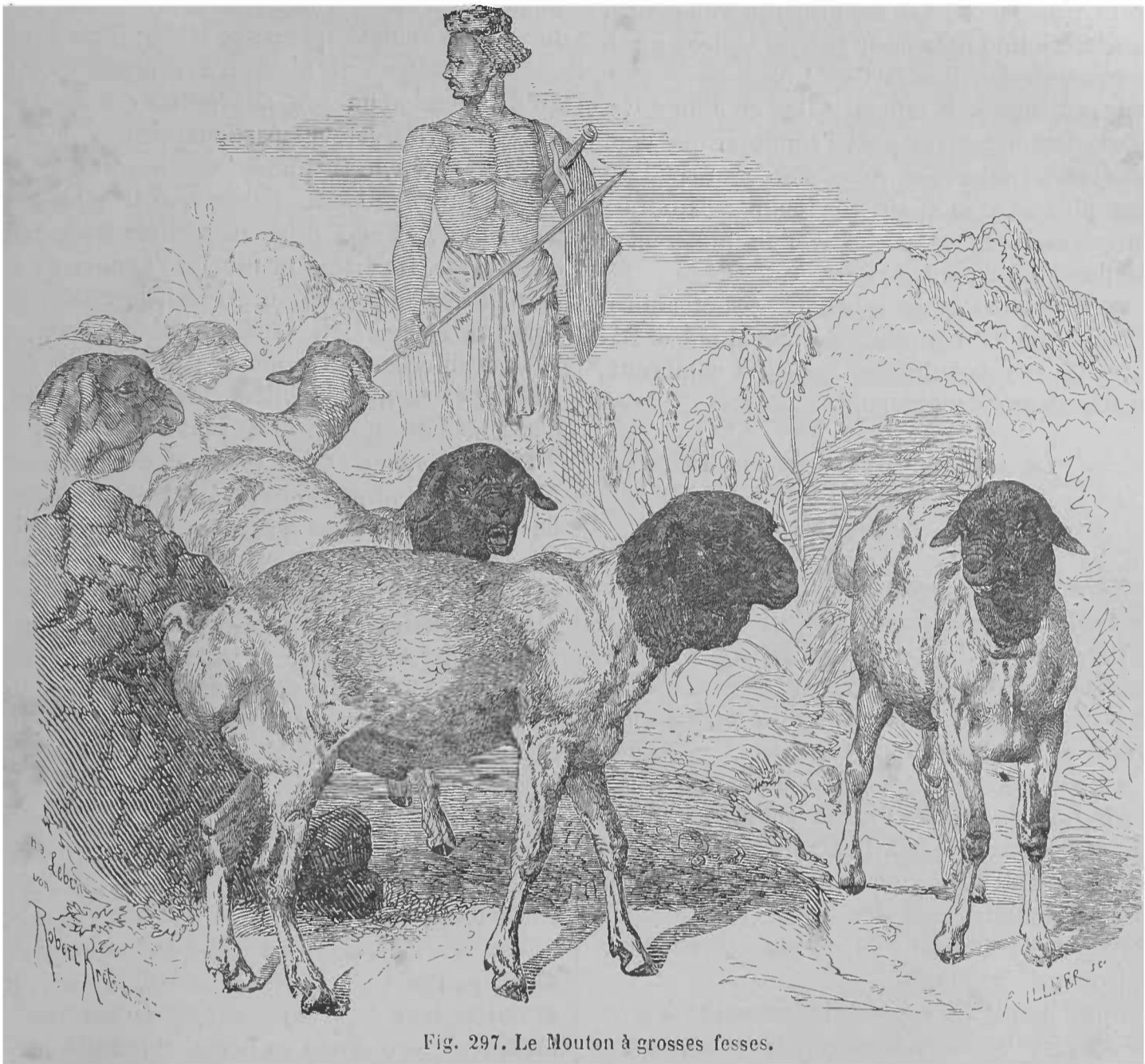


Fig. 297. Le Mouton à grosses fesses.

dues des provinces du sud et de l'ouest. Jusqu'en 1822, leurs propriétaires, c'est-à-dire le roi et les grands, avaient d'énormes privilèges. Leurs troupeaux paissaient en été dans les montagnes de la Vieille-Castille et de l'Aragon, et descendaient en hiver dans les plaines de la Manche, de l'Estrémadure et de l'Andalousie. Ils suivaient une route de quatre-vingt-dix pas de large, qui passait même au travers des endroits les plus riches en cultures; tous les pâturages communaux leur étaient ouverts. Il existe des troupeaux de plus de 1,000 têtes; et quelques propriétaires possèdent de 70 à 80,000 moutons.

Il est facile de calculer quels dégâts énormes les 4 ou 6 millions de moutons peuvent causer dans les cultures. L'Espagne se dépeuplant de plus en plus, les champs cultivés durent être abandonnés; les paysans étaient trop à la merci des bergers. Il n'en est pas tout à fait ainsi de nos jours. Quoiqu'il existe encore beaucoup de mou-

tons en Espagne, les troupeaux y sont bien moins nombreux; cependant les bergers y forment toujours une corporation à part.

On croyait autrefois que les voyages que l'on faisait exécuter aux moutons contribuaient à la bonne qualité de la laine; mais on est revenu de cette idée depuis que l'on s'est convaincu que les troupeaux sédentaires ne sont pas inférieurs aux transhumants et rapportent autant. Dans les grands domaines d'Allemagne, les moutons ont été à tel point améliorés par des croisements avec les mérinos, qu'on les distingue maintenant à peine des moutons d'Espagne.

LE MOUTON A CORNES POINTUES — *OVIS STREPSICEROS.*

Das Zackelschaf.

Caractères. — Une des espèces les plus remarquables est le mouton à cornes pointues.

Notre planche XXXII me dispense d'en donner une description détaillée ; je ferai seulement remarquer que la toison est formée de soies longues, assez grossières, à reflets mats, et d'un duvet court, peu fin ; on ne peut l'employer que pour des étoffes communes. Aussi élève-t-on cette espèce plus pour sa chair que pour sa laine ; les Turcs l'estiment beaucoup, car ils préfèrent le mouton à toute autre viande.

Distribution géographique. — Cet animal n'habite que la Turquie d'Europe et le bas Danube. On en rencontre des troupeaux nombreux, surtout dans les montagnes.

LE MOUTON A GROSSES FESSES
— *OVIS STEATOPYGA*

Das Fettsteisschaf.

Nous avons encore à citer comme espèce curieuse le mouton à grosses fesses.

Dans toute l'Afrique centrale se trouve en très-grande abondance une race de ces moutons : tous les nomades du nord et du centre de l'Afrique et les nègres libres l'élèvent.

Caractères. — Le mouton à grosses fesses, d'Afrique, est un assez grand animal : il diffère des autres par son poil. Il n'a pas de laine que l'on puisse filer ou tisser ; son pelage est court et grossier comme celui des ovidés sauvages. Ses cornes sont petites et courtes. Les agneaux seuls ont un pelage laineux.

Notre figure 297 représente le mouton à grosses fesses de Perse (*ovis steatopyga persica*), animal remarquable par sa structure singulière et sa couleur. Il est de taille moyenne ; il a les cornes courtes, le corps blanc, la tête et la partie supérieure du cou d'un noir foncé. Berger et troupeau ont été dessinés d'après nature dans l'Habesch oriental, où l'on trouve ce mouton aussi abondant qu'en Perse, dans l'Yémen et dans l'Arabie, sa véritable patrie.

L'Inde fournit encore quelques moutons assez différents de ceux dont nous venons de parler, et il y en a aussi en Afrique. Leur classification est trop incertaine pour que nous insistions davantage à leur égard. D'ailleurs, leur importance comme bêtes à laine ou comme animaux de boucherie est peu considérable, si on les compare sous ce double rapport à ceux dont nous avons parlé. Ces moutons, de race étrangère, donnent également des mélis quand on les associe à ceux de nos pays.

Mœurs, habitudes et régime. — Le mouton

domestique est un animal doux, tranquille, patient, sans volonté, peureux, lâche ; il n'a donc pas de caractère. Ce n'est qu'à l'époque du rut qu'il ressemble un peu aux autres ruminants ; qu'il montre quelques particularités qui méritent l'attention de l'homme. Pour le reste, il est borné comme nul autre domestique. Il n'apprend jamais rien, et ne sait jamais se tirer lui-même d'embarras. Il périrait bientôt, si l'homme ne le prenait sous sa protection. Sa peur le rend ridicule, sa lâcheté fait pitié. Un bruit inconnu met en fuite tout un troupeau ; le tonnerre, les éclairs, la tempête, mettent les moutons hors d'eux-mêmes, et on ne peut plus les retenir.

Dans les steppes de la Russie et de l'Asie, les bergers en souffrent souvent. Par les tourmentes de neige, les moutons se dispersent, courent follement au milieu des steppes, sautent dans l'eau et même dans la mer, restent immobiles à une place, se laissent patiemment couvrir de neige, sans songer à chercher un abri ou un peu de nourriture. Des milliers périssent ainsi en un jour. En Russie, on se sert de chèvres pour conduire les moutons, mais elles sont souvent impuissantes à les retenir. Un vieux berger fait, d'après Kohl, le récit suivant :

« Nous faisons paître dans les steppes d'Otschakow un troupeau de 2000 moutons et de 150 chèvres, nous étions en mars, et c'était la première fois que nous sortions. Le temps était souriant, l'herbe nouvelle paraissait. Le soir, il se mit à pleuvoir, et un vent froid se leva. Bientôt la pluie se changea en neige, et le froid augmenta ; nos habits gelaient, et quelques heures après le coucher du soleil, le vent souffla du nord-ouest avec une telle violence que nous ne voyions et n'entendions plus rien. Étant peu éloignés de l'étable et de notre demeure, nous cherchâmes à les atteindre ; mais le vent avait excité les moutons, et ils s'écartaient de plus en plus. Nous voulûmes faire retourner les boucs que les moutons sont habitués à suivre ; mais, quelque courageux qu'ils soient d'ordinaire, ils ont très-peur des froides tempêtes. Nous courions de côté et d'autre, en poussant et repoussant nos troupeaux ; nous résistions au vent et aux moutons, mais ceux-ci avançaient toujours plus. Le matin, nous ne vîmes autour de nous que la neige. La tourmente était loin de se calmer ; le troupeau marchait encore plus vite que pendant la nuit. Nous nous abandonnâmes à notre sort ; nous avançions rapidement, nous en avant. Les moutons bêlaient et criaient, les bœufs attelés aux chariots de provisions suivaient, nos chiens

BUEHM Mammifères.



Paris, F.-B. Baillière et Fils, édit.

LE MOUTON A CORNES POINTUES.

Corbeil, Crété, imp.

aboyant au milieu de tout cela. Le jour, nos chèvres disparurent. Tout notre chemin était jonché d'animaux morts. Le soir, l'allure du troupeau se ralentit; nos moutons étaient fatigués, mais, en même temps, nous perdions nos forces; deux d'entre nous se dirent malades, et se cachèrent dans le chariot sous leurs fourrures. La nuit vint, nous ne voyions nulle part ni village ni ferme. Cette nuit fut encore plus terrible que la précédente; nous savions que la tourmente nous poussait vers la mer, à chaque instant nous nous attendions à être précipités du haut des falaises. Un de nos hommes tomba encore malade. Au jour, nous aperçûmes quelques maisons; elles étaient à trente pas au plus de l'extrémité du troupeau; mais rien ne pouvait faire changer de direction à nos stupides animaux, et ils continuaient leur route sous le vent. Entraînés par eux, nous ne pouvions nous-mêmes arriver à ces maisons, que nous vîmes disparaître à nos yeux; après avoir été si près de notre salut, nous étions de nouveau perdus, si les aboiements de nos chiens n'avaient attiré l'attention des gens de ces maisons. C'étaient des colons allemands; le premier qui nous entendit donna l'éveil, et appela ses voisins et ses domestiques. A quinze, ils se jetèrent au-devant de nos moutons, les poussèrent, les traînèrent et nous avec eux jusque dans leurs cours. Nous avions perdu en chemin toutes nos chèvres et cinq cents moutons. Un grand nombre périrent dans les cours. A peine abrités, nos moutons se précipitèrent l'un contre l'autre avec une véritable fureur, se pressèrent, se serrèrent à s'étouffer; on aurait dit que le génie de la tempête était encore derrière eux. Quant à nous, nous remercions Dieu et les bons Allemands qui nous avaient sauvés; à un quart de lieue de cette maison hospitalière était une falaise de vingt brasses de haut, et plongeant dans la mer. »

Il en est de même, chez nous, par les orages violents, les inondations, les incendies : pendant les orages, les moutons se serrent l'un contre l'autre, et ne peuvent être séparés. « Si la foudre tombe dans le tas, dit Lenz, beaucoup sont tués; si leur écurie prend feu, ils n'en sortent pas ou se précipitent dans les flammes. Je vis une fois une grande étable brûlée, pleine de moutons carbonisés; on n'avait pu en sauver quelques-uns qu'en leur faisant violence. Il y a quelques années, un troupeau presque entier périt étouffé : deux chiens de chasse avaient sauté dans l'écurie et causé aux moutons une terreur telle, qu'ils s'étouffaient en se serrant les uns contre les au-

tres. Une autre fois, le chien d'un passant dispersa un autre troupeau, et un grand nombre de moutons disparurent dans la forêt. » Ces quelques traits suffisent pour caractériser le mouton, et nous pourrions en citer bien d'autres.

Dans quelques cas, le mouton fait un peu preuve d'intelligence. Il apprend à connaître son maître, à arriver à son appel, à lui obéir un peu. Il aime la musique, écoute avec un certain plaisir le chalumeau du berger, etc. Il pressent à l'avance les changements de temps.

Le mouton préfère les endroits secs et élevés aux lieux bas et humides. D'après Linné, 327 espèces de plantes communes de l'Europe centrale entrent dans son alimentation : il en dédaigne 141. La renoncule, l'euphorbe, le colchique, les prêles, les plantes grasses, les joncs, l'empoisonnent. En hiver, on lui donne du foin, de la paille, des feuilles et des plantes sèches de diverses espèces, dont ils s'accommodent parfaitement. Nourri de grains, il engraisse trop, et sa laine devient mauvaise. Il aime beaucoup le sel, et a besoin d'eau fraîche.

Le rut commence en mars, et continue pendant tout l'été. Les anciens Romains faisaient accoupler leurs moutons en mai et en juin; dans les pays plus froids, le rapprochement des sexes a lieu en septembre et en octobre. La brebis porte de 150 à 154 jours, et met bas dans la seconde moitié de février. Elle n'a d'ordinaire qu'un petit par portée, rarement deux, et très-exceptionnellement trois. Dans les pays chauds, les brebis ont deux portées par an.

Les jeunes agneaux doivent être d'abord préservés des rigueurs du climat, plus tard on peut les laisser aller au pâturage. Dans le premier mois, les dents de lait apparaissent; à six mois, perce la première molaire permanente; à deux ans, les incisives de lait tombent et sont remplacées. A la fin de cette année, paraît la troisième molaire permanente; les molaires de lait tombent peu à peu et sont remplacées par celles de seconde dentition. A cinq ans seulement les fausses molaires de lait tombent à leur tour, et la dentition est complète. Ce n'est qu'alors que le mouton est adulte. Mais la brebis à un an, le bélier à dix-huit mois, sont déjà capables d'engendrer, et à deux ans on les emploie comme reproducteurs. Toutes les races se multipliant et se croisant facilement, il n'est pas d'animal domestique plus facile à améliorer que le mouton.

Les moutons peuvent atteindre l'âge de quatorze ans; toutefois, les dents leur tombent gé-

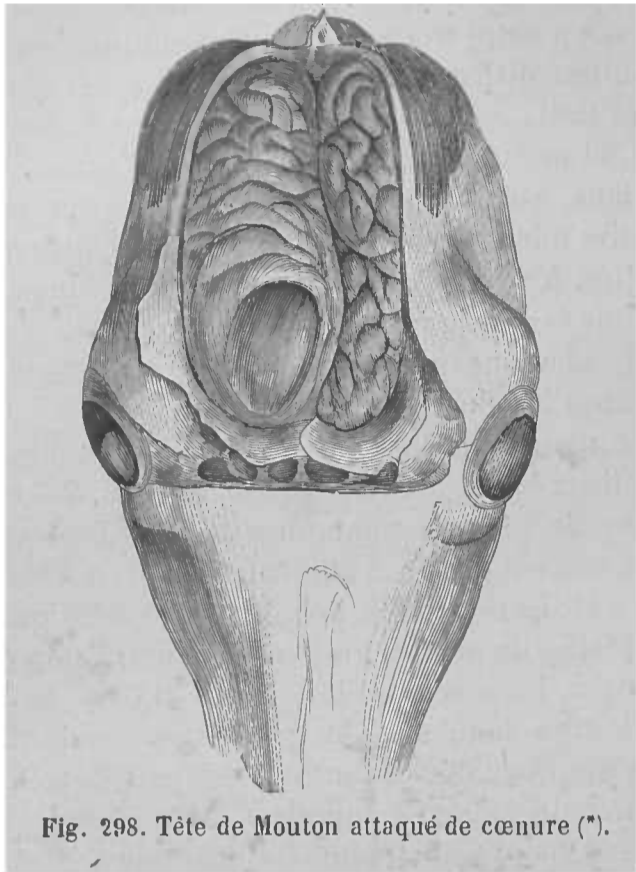


Fig. 298. Tête de Mouton attaqué de cœnure (*).

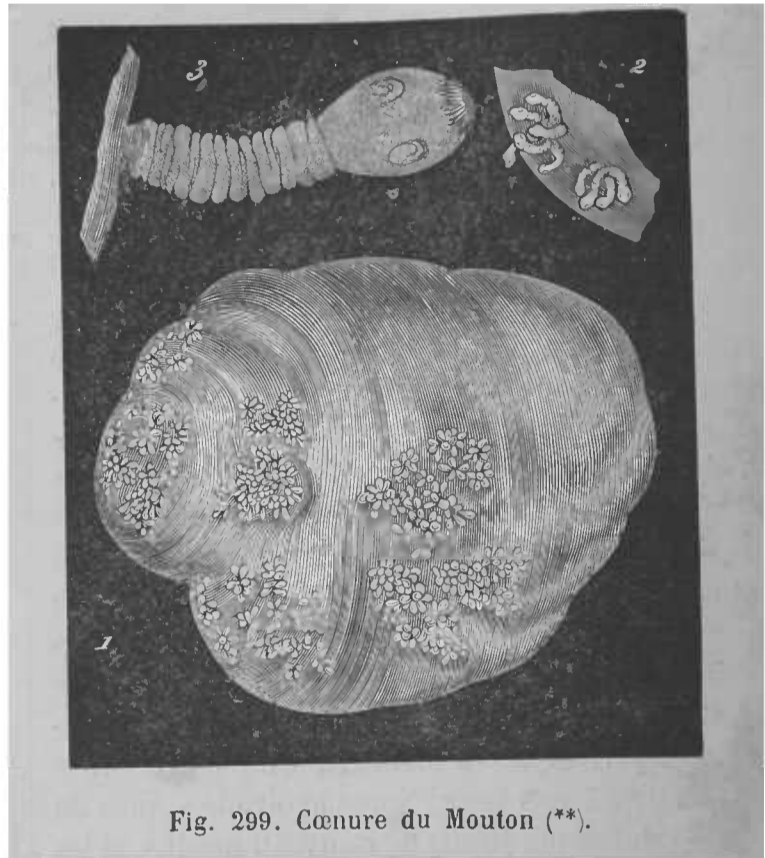


Fig. 299. Cœnure du Mouton (**).

néralement à huit ou dix ans. On se hâte alors de les engraisser et de les conduire à l'abattoir.

Ennemis naturels. — Chez nous, le mouton a peu d'ennemis à redouter; il n'en est pas ainsi un peu plus au nord et plus au sud. Le loup l'attaque et en fait facilement sa proie. En Asie, en Afrique, en Amérique, il devient la pâture des grands féliens et des chiens sauvages; en Australie, le singe et le loup à bourse ou thylacine cynocéphale lui font la chasse (1). De temps à autre, l'ours en dévore aussi, et les aigles ravissent des agneaux. Mais les moutons qui sont aussi les plus exposés aux attaques de leurs ennemis, sont les moins sujets aux maladies, et ainsi les pertes s'égalisent.

Usages et produits. — Il y a quelques dizaines d'années, l'utilité du mouton était plus grande qu'actuellement. Dans un pays bien cultivé, l'entretien des moutons ne rapporte plus beaucoup.

La toison des brebis a été longtemps le vêtement des premiers peuples : la laine tissée se substitua à la peau brute; la toile, le coton et la soie tendent chaque jour à remplacer la laine comme vêtement.

Depuis que l'on a les laines d'Australie, ce produit a baissé de prix, et l'on ne peut plus faire entrer en ligne de compte que la valeur de la viande et du fumier.

Dans le sud, on fait avec le lait des fromages

(*) Demi-nature. — Cœnure dans le lobe antérieur droit du cerveau.

(1) Voyez, tome II, p. 4.

estimés; on ne trait pas les brebis de valeur, car on diminuerait la qualité de la laine.

La peau dépouillée de la laine a aussi d'im-

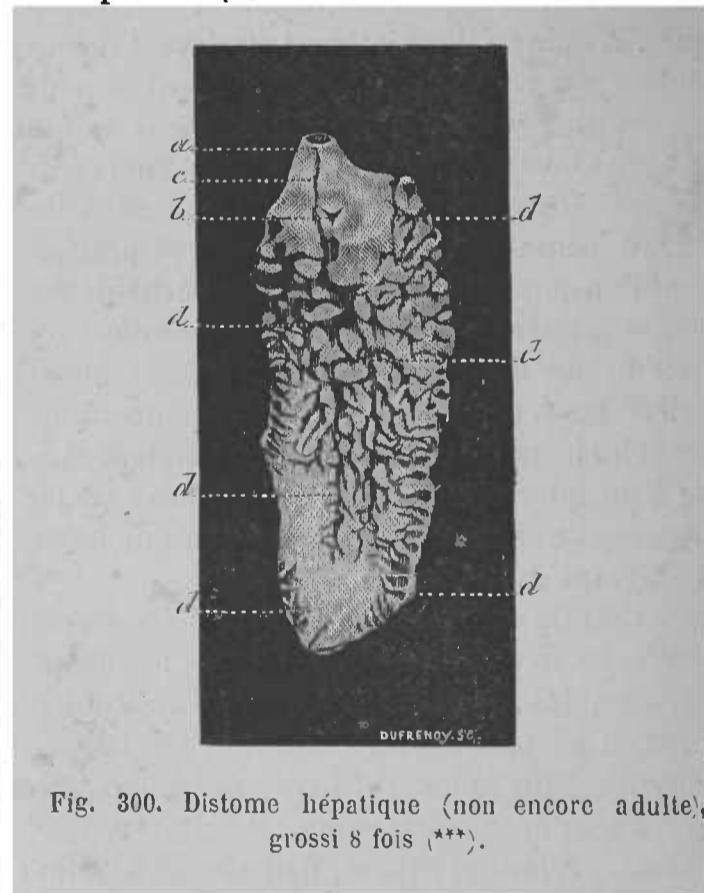


Fig. 300. Distome hépatique (non encore adulte), grossi 8 fois (***)

portants usages : c'est avec elle que l'on prépare, suivant le procédé de fabrication, la *basane*, qui couvre les livres reliés et les chaussures légères;

(**) 1, vésicule grandeur naturelle; 2, groupes de têtes grossies; 3, tête fortement grossie.

(***) a, ventouse buccale; b, ventouse abdominale; c, œsophage; d, d, d, d, ramifications de l'intestin; elles ne sont pas apparentes partout à cause de leur contractilité.

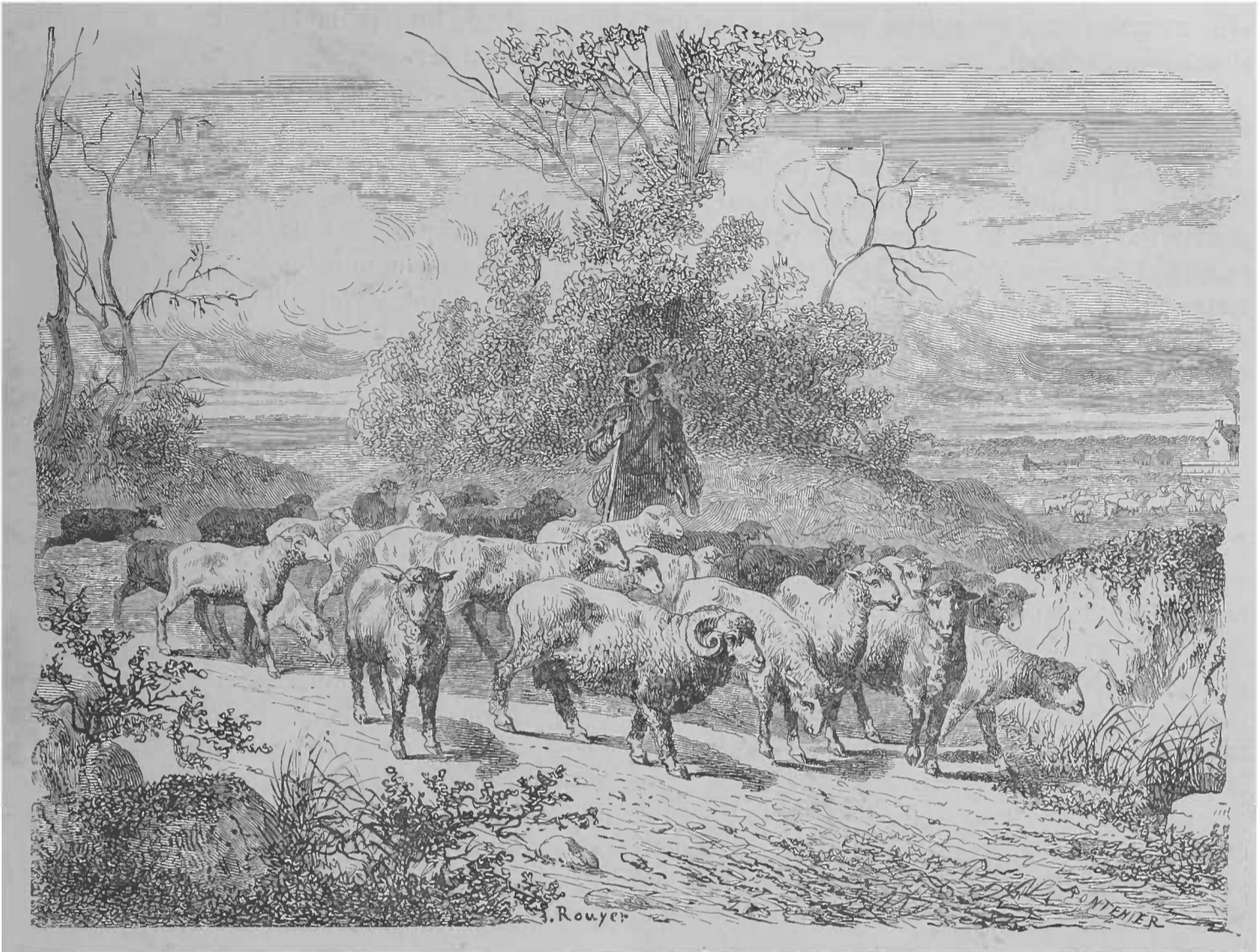


Fig. 301. Troupeau de moutons mérinos.

la *peau blanche* qui sert à la confection des gants et à la doublure des souliers ; le *parchemin*, le *vélin* et les peaux.

On se sert aussi des cornes.

Maladies. — La maladie la plus commune est le tournis, qui se montre surtout chez les agneaux. Elle est causée par un ver vésiculaire, le *cénure* (*cœnurus cerebralis*), qui se trouve dans le cerveau (fig. 298 et 299). Un autre ver, le distome hépatique (*distoma hepaticum*), cause des abcès du foie (fig. 300). D'autres vers filiformes déterminent des abcès du poumon. Les moutons sont encore sujets à l'apoplexie, à la maladie des ongles, à la variole, à la tympanite, etc. Les éleveurs perdents ouvent par quelques-unes des maladies qui règnent épidémiquement la moitié d'un troupeau.

1° Races françaises.

On s'est beaucoup occupé, dit P. Gervais, depuis une soixantaine d'années, de l'amélioration de nos moutons indigènes. Daubenton s'est

principalement appliqué à améliorer les races à l'aide des mérinos, et, depuis lors, on a fait concourir au même but les moutons de race anglaise. Carlier (1), en 1770, a donné une énumération assez complète des races françaises telles qu'elles étaient avant ces perfectionnements, provoqués en partie par Daubenton et continués depuis lors avec intelligence par un grand nombre d'éleveurs. Carlier distingue trois races mères parmi nos anciens moutons, savoir : la *flamande*, la *picarde* et la *bocagère*, auxquelles M. Lullin ajoute la *race provençale*.

La *race flamande* est la plus grande et la plus forte des races anciennement obtenues en France ; elle atteint de quatre pieds et demi à cinq pieds de longueur, et fournit des moutons gras, dont le poids va de 90 à 130 livres. Elle ne convient qu'aux pâturages gras et frais de la meilleure qualité. Aussi peut-elle prospérer en Flandre, en Normandie et dans les marais du Poitou. On a remarqué qu'elle peut être croisée plus avantageu-

(1) Carlier, *Traité des bêtes à laine*. Paris, 1770, 2 vol. in-4.

sement que toutes les autres avec les races de Dishley et du Texel.

« La race *picarde* n'atteint guère que 1^m,40 de longueur, et, dans les individus les plus gras, 30 kilos. Elle est répandue dans les plaines de la Picardie, de la Brie et de la Beauce (*fig.* 301). On peut lui rapporter toutes nos anciennes sous-races à laine grosse, dont la corpulence est inférieure à celle de la race flamande. Son croisement avec les mérinos a produit d'excellentes races métisses de forte dimension, abondantes en chair, à toison fine et pesante, s'engraissant plus aisément que les mérinos de pur sang, et donnant de 30 à 40 kilos de chair et 5 kilos de laine en suint.

« La race *bocagère*, ou des *moutons buisquins*, ne dépasse pas 75 cent. en longueur; sa chair est excellente et sa laine plus fine que celle des autres races. Elle occupe tous nos pays des Landes et surtout les régions du centre de la France. Une partie de la Normandie, la Champagne, la Bourgogne, l'Anjou, la Bretagne, la Sologne, la Touraine, etc. en sont également pourvus, ainsi que le Midi et l'Est.

« La race *provençale* s'étend depuis le littoral français de la Méditerranée jusque dans le Dauphiné, dans une partie de l'Auvergne et dans le Toulonnais.

« Elle est, en partie, assujettie aux habitudes transhumantes. Ses principales divisions sont les moutons de la Camargue, du Roussillon, ceux du Languedoc, auxquels appartiennent les troupeaux des Causses, dans le Rouergue; et ceux du Larzac, dont le lait sert à la fabrication du fromage de Roquefort (1).

« En tenant compte des qualités de la laine, MM. Pommier et Bella divisaient, il y a peu d'années, les moutons qu'on élève actuellement en France en neuf catégories dont nous croyons utile de donner aussi l'énumération :

« 1° *Mérinos très-fins* (analogues au type de Naz), environ 6 à 8,000 têtes. Poids en suint, 3 livres; carcasse grasse, 16 kilos. Prix : 4 à 5 francs le kilogramme de laine. Ce prix tend à baisser sans cesse. Au lavage, cette laine rend 38 p. 100.

« 2° *Mérinos fins*. Toison plus tassée; carcasse grasse, 18 kilogrammes. La toison, de 3 kilogrammes en suint, rend 30 p. 100. Prix de la laine, de 2 à 3 francs, le kilogramme. — 150 à 200,000 toisons.

« 3° *Mérinos ordinaires* (type de Rambouillet), de 5 à 600,000 toisons, traitées d'une manière ordinaire; carcasse grasse, 20 kilogrammes;

(1) Voyez A. Donné, *Hygiène des gens du monde*. Paris, 1870, p. 210 et 400.

toison, 3^{kl},5. Prix de la laine, 2 fr. à 2 fr. 50, tendant à baisser.

« 4° *Premiers métis de Beauce et de Brie*. Toisons à 4 kilogrammes, rendant 30 à 32 p. 100; carcasse grasse, 22 kilogrammes. Prix de la laine, 2 francs, rarement plus, et souvent moins. On comptait deux millions de toisons. Ce chiffre s'accroît d'année en année.

« 5° *Bons métis*. 2,600,000 à 3,000,000 de toisons; la toison pèse 4 kilogrammes et rend 33 p. 100. Se trouve en Champagne et en Bourgogne. Prix de la laine, 1 fr. à 1 fr. 90. Poids de la carcasse grasse, 20 kilogrammes.

« 6° *Gros métis ou bonne entrefine*. 2,500,000 à 3,000,000. Laine plus longue, convenant au peigne. Toison de 3^{kl},5 rendant 35 p. 100. Prix de la laine, 1 fr. 70 à 1 fr. 80; carcasse grasse, 20 kilogrammes. Le nord et le centre de la France les fournissent principalement.

« 7° *Indigène fine*. Comprenant les moutons narbonnais, roussillonnais, de Berry et de Champagne, évalués à 10,000,000 de toisons. La toison pèse à peine 3 kilogrammes en suint, et rend 40 p. 100 au plus. Prix de la laine, 1 fr. 70 à 1 fr. 60; carcasse, 13 kilogrammes.

« 8° Laine longue pour le peigne, provenant de races indigènes pour améliorer le système de culture. Moutons de Flandre, d'Artois, d'une partie de la Normandie. Environ 8,000,000 de toisons. Chaque toison pèse 3 kilogrammes environ et rend 40 à 45 p. 100. Prix : 1 fr. 80 à 1 fr. 85 le kilogramme; carcasse grasse, 22 kilogrammes.

« 9° Laine longue, quoique moins longue que les précédentes, provenant des mêmes races, mais d'individus plus chétifs, et dont les troupeaux habitent des pays moins fertiles ou moins bien cultivés. Moutons nivernais, de Sologne, du Gâtinais et du Poitou; environ 9,000,000 de toisons. La toison pèse 1^{kl},5; elle rend 40 à 42 p. 100. Prix de la laine, 1 fr. 50 et 1 fr. 60 le kilogramme; carcasse grasse, 15 kilogrammes à peine.

« Ces indications exigent comme complément une énumération des différentes qualités que l'on reconnaît à la laine d'une même toison, suivant les points du corps qu'elle recouvre :

« 1° Aux parties latérales des épaules et aux hanches se trouvent les laines de première qualité, dites *mères laines*;

« 2° Viennent ensuite celle du dos, et celle du garrot aux reins;

« 3° Celle de la croupe, plus fine, mais de moindre longueur, ce qui la fait passer après

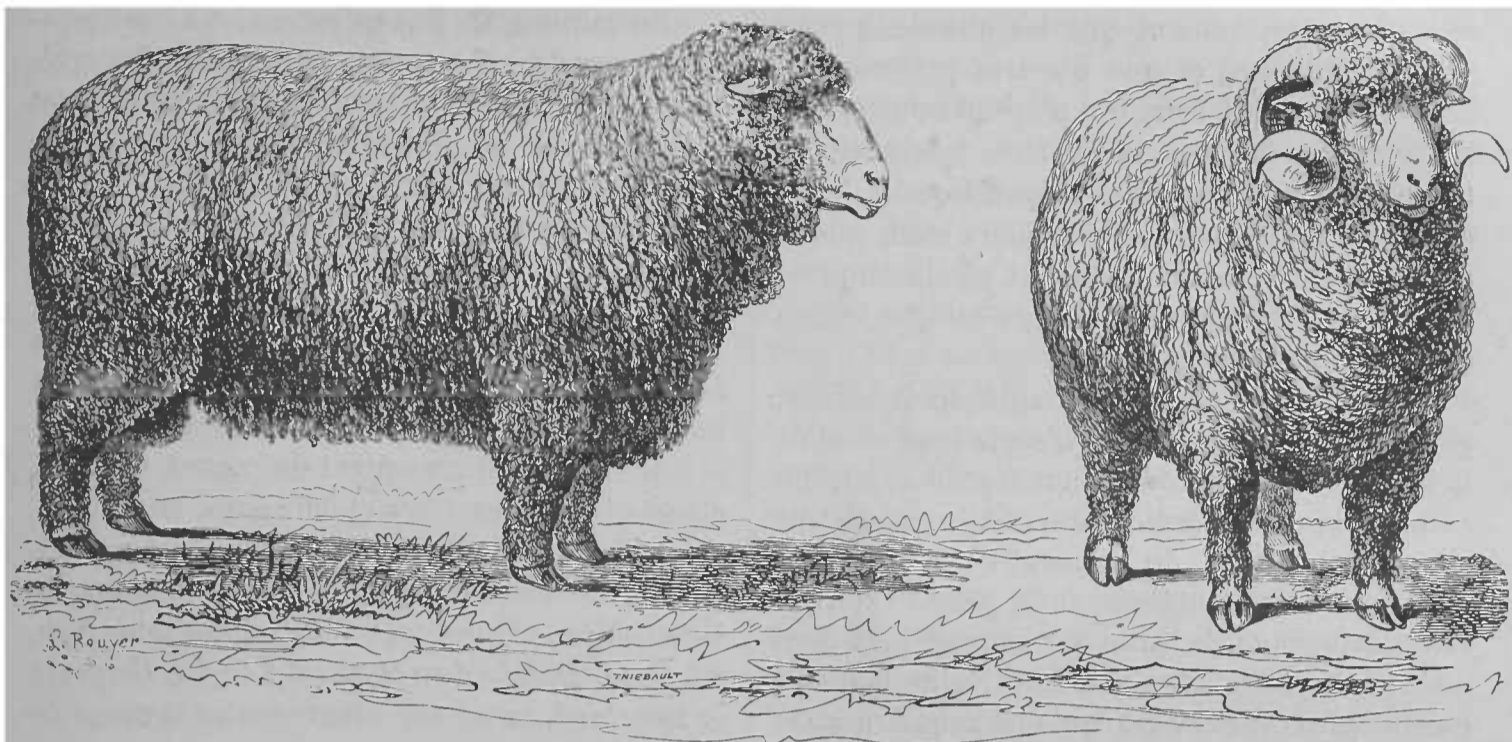


Fig. 302. Bélier de M. Noblet (de Château-Renard),
vu de profil.

Fig. 303. Bélier de M. Noblet (de Château-Renard),
vu de face.

« 4° De la croupe à la queue existe une laine plus longue, mais moins fine ;

« 5° Sur le garrot, la laine est grossière, dure et tortillée, ce qui la fait mettre à part ;

« 6° Sur le haut du cou, elle est moins belle que sur les côtés ;

« 7° Au toupet, elle est grossière ;

« 8° Elle est, au contraire, fine et longue sur les côtés du cou, et ne le cède guère qu'aux meilleures parties ;

« 9° Au delà de la hanche, et jusqu'à la fesse, elle est grossière et jarreuse ;

« 10° Elle est assez belle, fine et frisée depuis le genou jusqu'à la partie antérieure de l'épaule ;

« 11° La laine la plus grossière recouvre la région qui s'étend du jarret à la cuisse ;

« 12° Au ventre et à l'entre-cuisse, la laine est fine, mais embrouillée et salie ;

« 13° On met à part la laine jaunie par l'urine ;

« 14° Il en est de même des parties gâtées par le fumier. »

On a cherché à améliorer les mérinos par la sélection. D'après M. Sanson et M. Joigneaux (1), M. Noblet, de Château-Renard, était arrivé tout à la fois à lui faire produire une laine précieuse et une viande de bonne qualité et en quantité suffisante.

« M. Noblet a supprimé graduellement les défauts reprochés au mérinos. Dans les conditions ordinaires, la laine est trop tassée, trop courte,

et par conséquent nuisible à l'exercice des fonctions vitales ; il a donc, par un bon choix de reproducteurs, ouvert peu à peu les toisons et allongé la mèche, de façon à regagner sur la longueur ce qu'il perdait par l'éclaircie. Cela ne suffisait point. Il s'agissait d'améliorer simultanément la conformation de l'animal, d'élargir la poitrine pour accroître la faculté d'assimilation, de raccourcir les jambes, d'obtenir une culotte bien descendue, de donner de la finesse à la tête, de supprimer les courbes, d'arriver à une ligne droite bien horizontale, de réduire l'ossature, de se rapprocher, en un mot, le plus possible des conditions exigées pour faire du mérinos un animal de boucherie en même temps qu'un bon producteur de laine. Le succès a couronné les essais de l'habile éleveur.

« L'amélioration, fort avancée (fig. 303 et 304), ne sera complète, au dire des uns, que lorsque les plis de la peau auront disparu sur tous les types des bergeries de Château-Renard, et, au dire des autres, que lorsque les cornes auront été supprimées chez tous les béliers. M. Noblet ne l'ignore pas, et, d'ailleurs, il a réussi à se débarrasser de ces défauts sur un certain nombre de sujets, et, s'il les maintient sur d'autres, c'est parce qu'il trouve intérêt à les maintenir. Dans l'éducation des animaux, comme dans toute autre industrie, il ne faut pas s'imposer à l'acheteur. Si tout le monde s'accorde à louer la beauté de conformation des moutons de M. Noblet, il n'en est pas moins vrai que les Anglais, parmi

(1) Joigneaux, *le Journal de la ferme*. Paris, 1865, p. 359.

ses acheteurs, veulent que les plis de la peau soient maintenus, et que d'autres préfèrent les béliers cornards à ceux qui n'ont pas de cornes. M. Noblet a dû, par conséquent, fabriquer des reproducteurs de manière à répondre aux désirs divers des acheteurs; l'essentiel, c'est que le problème de transformation soit résolu ou presque résolu dans son ensemble; c'est que le mérinos de boucherie existe.

« Pour ce qui est de la qualité de la viande, elle n'est point contestable. C'est le tassement de la laine, et par suite l'abondance du suint, qui communiquent d'ordinaire à cette viande une odeur désagréable; du moment où la toison est ouverte, où les fonctions de la peau s'exercent sans obstacle, où le suint ne croupit plus dans cette toison, la viande s'améliore. Naturellement, on ne peut pas exiger qu'elle acquière dans toutes les localités le parfum qui caractérise celle des moutons de prés salés ou des pâturages de montagne. Elle vaut largement celle de nos meilleures boucheries de Paris.

« En somme, M. Noblet est arrivé à des résultats auxquels personne ne s'attendait. Il a créé, dans la race mérinos, une famille distinguée et qui nous semble solidement fixée; mais il importe qu'elle soit confiée à des mains habiles, si l'on tient à prévenir la dégénérescence. »

2° Races anglaises.

« Les races anglaises dont l'influence sur les nôtres n'est pas moins manifeste que celle des races espagnoles, sont de deux sortes :

« 1° Celles qui manquent de cornes, divisées, d'après leurs caractères et leur pays, en *Dishley*, *Kent*, *Lincoln*, dont la réunion aux *Dishley* fournit les *Lincoln-Dishley*, *Devon* ou moutons du Devonshire, *Devonshire-Nats*, *Dartmoor-Nats*, *Shetland*, *Hereford* ou *Ryeland*, *Cheviot*, *Herdinick* et *Dunehead*, auxquels il faut ajouter la *race d'Irlande* ;

« 2° Celles qui sont pourvues de cornes; elles se partagent en : *Exmoor*, *Dorsetshire*, *Norfolk* et *Heath* » (1).

LES BOVIDÉS — BOVES.

Die Rinder, The Oxen.

Si nous classions les animaux d'après leur utilité, nous mettrions certes les bœufs à la tête des ruminants. Les services qu'ils nous rendent dans leur vie, comme après leur mort, sont inappréciables. Vivants, ils nous donnent toutes leurs forces, toutes leurs facultés; morts, nous employons chaque partie de leur corps. Aussi l'homme les a-t-il entraînés avec lui sur presque toute la surface de la terre; il n'est guère de peuples pour lesquels ils ne soient des auxiliaires indispensables, des compagnons des plus importants. Et ce n'est pas une seule espèce qui est dans ce cas, mais plusieurs.

Caractères. — Les bovidés sont des ruminants grands, forts et lourds, caractérisés par des cornes plus ou moins lisses et arrondies, par un museau large, à narines très-écartées, par une queue longue, touffue à son extrémité, atteignant l'articulation tarsienne, par l'absence de fossettes lacrymales et de glandes unguéales. La plupart ont un fanon. Le squelette est fort et lourd, le front large, le museau un peu aminci; les orbites sont très-écartées; les saillies frontales qui portent les cornes naissent des parties latérales et postérieures du crâne. Les

vertèbres cervicales sont courtes, à apophyses épineuses, longues; il y a de 13 à 15 vertèbres dorsales; le diaphragme s'insère au niveau de la douzième ou de la quatorzième vertèbre; les vertèbres dorsales sont au nombre de 6 ou 7; le sacrum est formé de 4 à 5 pièces soudées; il y a jusqu'à 19 vertèbres caudales.

Les dents ne présentent aucune particularité remarquable. D'ordinaire, les incisives internes sont les plus grandes, les externes les plus petites. Elles sont larges, en forme de pelle, mais elles s'usent rapidement. Les molaires sont au nombre de quatre paires; les antérieures sont les plus petites; les postérieures ont un grand développement: la forme de la surface de mastication varie suivant les espèces.

Les cornes sont surtout caractéristiques. Elles sont lisses, arrondies, avons-nous dit, et quand elles portent des rugosités transversales, ces rugosités n'existent qu'à la racine. Chez quelques espèces seulement, les cornes sont gonflées à la base, de manière à recouvrir le front: en géné-

(1) Voyez pour plus de détails, *Cours complet d'agriculture*; *Nouveau Dictionnaire d'agriculture théorique et pratique*.

ral, elles le laissent à découvert. Elles se recourbent de différentes manières en dehors ou en dedans, en avant ou en arrière, en haut ou en bas ; parfois, elles affectent la forme d'une lyre.

Les poils sont d'ordinaire courts et couchés ; dans quelques espèces, ils sont très-longs, au moins sur certaines parties.

Distribution géographique. — L'Europe, l'Afrique, l'Asie centrale et méridionale, la partie septentrionale de l'Amérique du Nord, peuvent être regardées comme la patrie des bovidés. Mais, aujourd'hui, ces animaux sont répandus sur toute la surface du globe, au moins à l'état domestique.

Mœurs, habitudes et régime. — Les espèces sauvages habitent les endroits les plus divers, les forêts touffues aussi bien que les steppes nues et les déserts ; les unes vivent dans la plaine, les autres dans les montagnes, jusqu'à une altitude de 5,500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Quelques-uns préfèrent les marais, d'autres les lieux secs. Beaucoup mènent une vie errante ; le plus petit nombre est sédentaire. Les espèces des montagnes descendent en hiver dans les vallées ; celles qui habitent le nord se dirigent à la même époque vers le sud, chassées, comme les premières, par le manque de nourriture.

Tous les bovidés sont des animaux sociables ; ils se réunissent en troupeaux nombreux, de plusieurs milliers d'individus même. A la tête de chaque troupeau se trouve un individu des plus forts et des plus expérimentés ; quelquefois, les chefs méchants sont expulsés de la bande.

Les bovidés ont des habitudes diurnes, et se reposent pendant la nuit. Quoique lourds et lents en apparence, ils peuvent cependant se mouvoir rapidement, et avec plus d'agilité qu'on ne pourrait le croire. Ordinairement, ils marchent au pas, lentement ; mais ils peuvent trotter rapidement, et prendre parfois un galop précipité ; ceux qui habitent dans les montagnes, grimpent très-bien, et peuvent faire des bonds considérables. Tous savent nager ; quelques-uns traversent facilement les cours d'eau les plus larges. Leur force est considérable, leur persévérance surprenante.

L'odorat est de tous leurs sens le plus développé ; l'ouïe est bonne ; mais la vue est assez mauvaise, comme on peut s'en apercevoir à l'expression stupide de l'œil. Leurs facultés intellectuelles sont très-bornées, mais moins chez les espèces sauvages, que chez les espèces domestiques, qui

n'ont pas besoin de faire des efforts d'intelligence.

Le caractère des bovidés est très-variable. En général, ils sont doux, confiants vis-à-vis de tous les animaux qui ne leur sont ni dangereux ni à charge ; mais ils peuvent se montrer sauvages, têtus et courageux. Excités, ils attaquent sans hésiter les mammifères les plus dangereux ; ils se servent de leurs armes terribles avec tant d'agilité qu'ils sortent souvent vainqueurs de la lutte. Ils vivent entre eux en bons rapports ; mais, à certains moments et notamment à l'époque du rut, les mâles se livrent de terribles combats.

Leur voix est un mugissement plus ou moins éclatant, ou une sorte de grognement qu'ils poussent quand ils sont excités.

Quelques espèces exhalent une odeur de musc, assez pénétrante, chez le mâle, pour en imprégner toute la chair et la rendre immangeable. Les espèces domestiques n'ont cette odeur que très-faiblement.

Les bovidés se nourrissent de plantes de différentes espèces. Ils mangent des feuilles, des bourgeons, de jeunes pousses, des rameaux, des herbes, de l'écorce, de la mousse, des lichens, des plantes aquatiques et marécageuses, des roseaux à feuilles tranchantes. En captivité, on les nourrit de toutes sortes d'herbes. Tous sont très-friands de sel. Ils ont besoin d'eau. Beaucoup se vautrent avec plaisir dans la vase, ou se couchent des heures entières dans les cours d'eau et les étangs.

Au moment du rut, les mâles se battent avec acharnement. Neuf ou douze mois après l'accouplement, la femelle met bas un petit, très-rarement deux. Celui-ci naît parfaitement formé, et bientôt il est en état de suivre sa mère, qui le soigne avec beaucoup de tendresse, l'allaitte, le nettoie, le lèche, le caresse, et, en cas de danger, le défend avec un courage téméraire. De trois à huit ans, le petit est adulte, et apte à se reproduire. La durée de la vie des bovidés est de quarante-cinq ou cinquante ans.

Captivité. — Toutes les espèces de bovidés peuvent s'appivoiser ; ils se soumettent facilement à la domination de l'homme ; ils apprennent à connaître leur maître, arrivent à son appel, obéissent même à un faible enfant. Ils ne montrent cependant pas plus d'attachement pour leur maître que pour une autre personne. Une fois apprivoisés, ils sont également doux vis-à-vis d'un chacun.

Chasse. — La chasse des bovidés sauvages est

une des plus dangereuses. Un lion, un tigre, ne sont pas plus terribles qu'un taureau furieux, qui, dans sa rage aveugle, ne connaît plus rien. C'est pourquoi l'on poursuit ces animaux avec une véritable passion ; pour beaucoup de peuples, c'est la plus noble des chasses.

Usages et produits. — Les quelques dégâts que causent les bovidés sauvages, ne peuvent entrer en ligne de compte avec l'utilité dont sont les bœufs domestiques. Au plus, rongent-ils l'écorce des arbres et des buissons, dévastent-ils les prairies ou ravagent-ils les plantations. Les bovidés domestiques, par contre, nous donnent leurs forces, leur viande, leurs os, leur peau, leurs cornes, leur lait, leur poil, leur fumier. On s'en sert comme bêtes de trait, de somme, de selle, etc.

On connaît dix espèces, bien authentiques, de bovidés. Nous en rencontrons d'abord une qui semble faire transition entre le mouton et le bœuf, et pour lequel est établi le genre suivant.

LES OVIBOS — OVIBOS.

Die Moschusochse, The Musk Ox.

Caractères. — Les ovibos sont de tous les bovidés ceux dont les caractères s'écartent le plus de ceux de la famille. Leur taille est petite, leurs jambes sont courtes, robustes, et leur queue est réduite à un moignon ; ils n'ont point de mufler ; leur chanfrein est busqué comme celui des moutons ; leurs poils sont longs, abondants et laineux, et leurs cornes sont élargies et se touchent à la base. Une seule espèce est connue.

L'OVIBOS MUSQUÉ — OVIBOS MOSCHATUS.

Der Bisamochse ou Moschusochse.

Caractères. — L'ovibos musqué, le *musk-ox* des Anglo-américains (*fig. 304*), a le cou court, la tête grosse et large, le museau court, obtus, entièrement couvert de poils ; les lèvres minces. Ses cornes, recourbées d'abord en bas et en dehors, puis en avant, et à pointe dirigée en haut et en dehors, recouvrent le front et presque tout le haut du crâne ; comprimées et grossières à la racine, elles sont lisses et arrondies à l'extrémité. Ses jambes épaisses se terminent par des sabots étroits. Les soies dont le pelage est en partie formé sont très-longues au cou, aux épaules, très-courtes au dos et aux lombes. Aux jambes elles recouvrent un duvet épais, d'un gris

ceinturé. Celui-ci se forme en hiver, persiste durant toute cette saison, tombe en été par gros flocons, et est bientôt remplacé par un nouveau duvet. La robe est d'un brun foncé, plus noir à la face inférieure qu'en dessus et sur les côtés ; au milieu du dos est une tache brun clair ; le bout du nez, les lèvres, le menton sont blanchâtres, et la teinte des jambes est moins intense que celle du corps.

L'ovibos musqué est généralement de petite taille ; cependant Parry, dans son voyage au pôle Nord, tua des individus qui avaient 27 cent. de haut au garrot et dont le poids total était de 350 kilogrammes. La tête et la peau seules pesaient 65 kilogrammes. Un individu fournit 180 kilogrammes de viande, un autre 175. L'ovibos adulte a 2 mètres de long ; ses cornes mesurent 66 cent. en suivant la courbure.

Distribution géographique. — L'ovibos musqué est propre aux régions du nord de l'Amérique septentrionale. Il est à remarquer que les premiers explorateurs du Nouveau-Monde ont déjà parlé de ces animaux. L'Espagnol Gomara, un historien du seizième siècle, dit que dans le royaume de Guivira, qu'il place au nord de Mexique, il existe « des moutons à longue toison de la taille d'un cheval, qui ont une queue très-courte, mais des cornes démesurément grandes. » Ce signalement n'étant applicable qu'à l'ovibos musqué, on se demande naturellement comment les conquérants du Mexique ont pu avoir connaissance d'un animal qu'on n'a jamais trouvé au sud du 61° parallèle. Ce ne peuvent être que les anciens Américains, dont les connaissances étaient très-étendues, qui ont pu parler aux Espagnols de l'existence de ce bovidé.

Mœurs, habitudes et régime. — Hearne, Richardson, Parry et Franklin nous ont fait connaître les mœurs de l'ovibos. D'après eux, l'espèce habite ces tristes steppes, couvertes de mousses que l'on désigne en Sibérie sous le nom de *tundra*. Ces steppes ne sont que des marais immenses, parsemés de petits étangs innombrables, parcourus de cours d'eau plus ou moins considérables, et interrompus par quelques petites collines. Ces lieux arides et inhospitaliers, infestés, en été, par des milliers de mouches, sont aussi la patrie de plusieurs espèces de taupes, du renne, du loup, du renard bleu, du glouton, de quelques espèces de martres. Les bœufs musqués vivent là en troupeaux de vingt à vingt-cinq individus ; ils se tiennent de préférence sur les monticules qui s'élèvent comme des îles au milieu des marais. Leur toison épaisse les

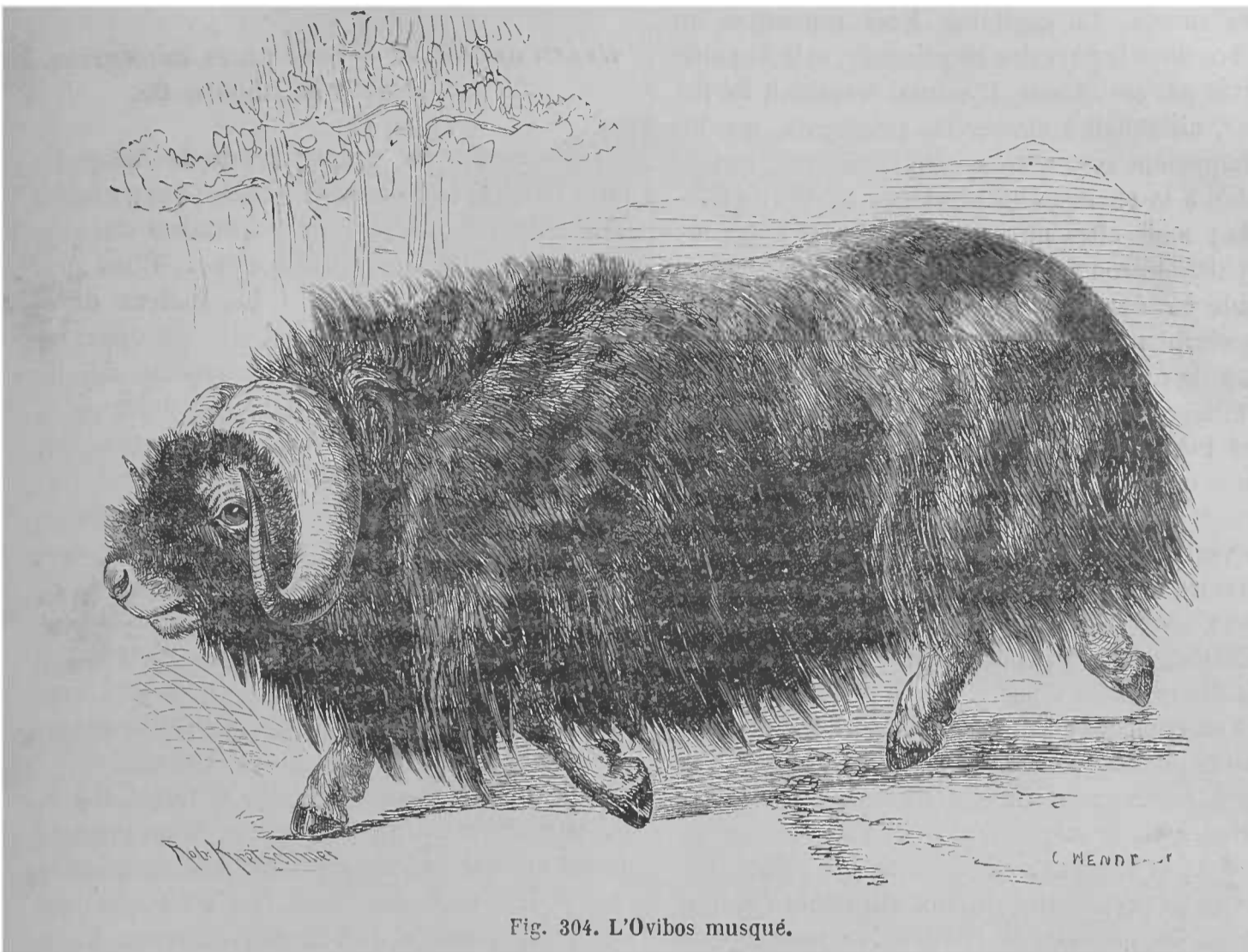


Fig. 304. L'Ovibos musqué.

protège contre les rigueurs du froid, aussi peuvent-ils encore vivre au Groenland et à l'île de Melville. Souvent on en voit de longues files traverser la glace, pour se rendre à une île et y paître ; quand ils ont tout mangé, ils la quittent. En hiver, les troupeaux se réunissent, et restent jusqu'en été près des fleuves ; à l'entrée de l'automne, ils retournent dans les forêts.

Durant l'été, les ovibos se nourrissent des pauvres herbes des marais ; durant l'hiver, ils mangent des lichens. Dans un troupeau, il n'y a que peu de mâles relativement aux vaches ; rarement on en voit plus de deux ou trois. A l'époque du rut, ils se livrent de violents combats, qui se terminent d'ordinaire par la mort du vaincu.

Quelque lourds qu'ils paraissent, les ovibos sont cependant lestes et rapides dans leurs mouvements. Ils grimpent sur les rochers comme les chèvres, et sautent adroitement d'une roche à une autre. Ross les dit aussi agiles que les antilopes.

Leurs sens paraissent moins développés que ceux des autres bovidés ; toujours est-il qu'ils se montrent bien moins vigilants. Pendant qu'ils paissent, le chasseur peut les approcher sans difficulté, s'il se tient sous leur vent.

Quand deux ou trois chasseurs cernent un troupeau, de manière à faire feu de diverses directions, les ovibos, au lieu de se disperser et de prendre la fuite, se resserrent et donnent ainsi aux assaillants une nouvelle occasion de tirer. Une blessure les rend furieux, et ils se précipitent alors sur le chasseur, qui doit se garer de leurs cornes aiguës. Ils savent, en effet, aussi bien s'en servir que les autres bovidés. Au dire des Indiens, ils tuent souvent des loups et des ours.

Les ovibos musqués sont en rut à la fin d'août. La vache met bas à la fin de mai. Jusqu'à ce qu'ils soient adultes, les jeunes ont une robe beaucoup plus claire que celle de leurs parents.

A l'entrée de l'été, on voit souvent ces animaux se vautrer dans la vase, pour se débarrasser de leur duvet, et ce n'est que quand il est complètement tombé, qu'ils se montrent calmes.

Chasse. — Les Esquimaux chassent avec ardeur les *umingarak*, comme ils nomment l'ovibos. Ils commencent leurs chasses en automne ; ils s'approchent hardiment des troupeaux, excitent les animaux jusqu'à ce qu'ils se précipitent sur eux, puis sautent lestement de côté et leur enfoncent leur lance dans le flanc. D'autres les chassent avec l'arc et les flèches, mais souvent

sans succès. Le capitaine Ross rencontra un ovibos dans le pays des Esquimaux, et le fit poursuivre par ses chiens. L'animal tremblait de fureur, cherchait à blesser les assaillants, qui lui échappaient avec adresse. Un Esquimau, qui assistait à la chasse, tira plusieurs flèches de très-près; mais elles ne purent pénétrer à travers l'épaisse toison de la bête. Ross fit feu, à une faible portée, et lui perça le cœur. L'Esquimau se précipita sur l'animal expirant, en ramassa le sang, le mêla à la neige et en éteignit sa soif.

Usages et produits. — L'ovibos musqué justifie bien son nom. Sa viande est imprégnée d'une odeur de musc épouvantable, qui la rend tout à fait repoussante pour nos palais délicats. La vache et le veau n'ont pas la même odeur, aussi les Européens les mangent-ils. Les Esquimaux sont moins difficiles; ils ne font aucune différence entre la viande qui a l'odeur de musc et celle qui ne l'a pas.

Aux environs du fort de Galles, les Indiens font un commerce avec la viande des ovibos qu'ils tuent. Après avoir coupé cette viande en longues lanières, ils la suspendent dans l'air, la font sécher, et la vendent aux chasseurs de pelleteries. Les Indiens et les Esquimaux estiment beaucoup la laine et les poils de l'ovibos. La première est très-fine, et l'on pourrait en faire des draps pour vêtements, si l'on en avait assez. Richardson dit que l'on en tisse des bas, qui sont plus fins que des bas de soie. Du poil, les Esquimaux font des perruques; avec la queue de l'animal, ils confectionnent des chasse-mouches, et avec le cuir, des chaussures.

LES YACKS — POEPHAGUS.

Die Rossbüffel, The Yaks.

Caractères. — Si du pôle Nord nous nous dirigeons vers les sommets de l'Himalaya, nous y trouvons un autre bovidé, intermédiaire non plus aux moutons et aux bœufs, mais aux bœufs et aux bisons. Les yacks ont les cornes à peu près de même forme que celles des premiers, seulement l'implantation en est un peu différente, et leur crâne est bombé en dessus comme celui des seconds; l'espace nu de leurs narines est plus petit que chez les uns et les autres, et leur queue, dont la longueur est médiocre, est terminée par de longs crins.

Une seule espèce se rapporte à ce genre.

L'YACK GROGNANT — POEPHAGUS GRUNNIENS.

Der Jak, The Jak ou Grunting Ox.

Cette espèce est connue depuis les temps les plus reculés. Les queues de cheval qui servaient d'ornement à tous les chefs militaires des pays du Sud étaient des queues d'yack. Élien déjà connaissait ces animaux. « Les Indiens, dit-il, amènent à leur roi des bœufs de deux espèces, les uns qui courent très-rapidement, les autres qui sont très-sauvages. Ils sont noirs, sauf la queue, dont on fait des chasse-mouches, qui est d'un blanc éclatant. Cet animal est très-craintif et s'enfuit rapidement. Si les chiens l'approchent de trop près, il cache sa queue dans un buisson et fait tête à ses ennemis; sa queue n'étant plus apparente, il croit qu'on l'épargnera; il sait bien que c'est à cause d'elle qu'on le chasse. Mais il se trompe. On le tue avec une flèche empoisonnée, on lui coupe la queue, on enlève sa peau, et on laisse sa viande. »

Plus tard, Marco Polo, Nicolo di Conti, Belon, Pennant, bien d'autres voyageurs firent mention de cet animal, et Pallas donna une description exacte de l'yack apprivoisé. Ce n'est que dans ces derniers temps que Stewart, Turner, Moorcroft, Herbert, Gerard, Hamilton, Smith et surtout les frères de Schlagintweit nous ont fait bien connaître le *Poephagus* des anciens. En outre, on a vu des yacks dans nos jardins zoologiques, et on a pu les bien étudier.

Caractères. — L'yack (*fig. 305*) est un animal de 2 mètres à 2^m,30 de long, et sa queue, en tenant compte des longs poils qui la terminent, mesure 50 cent. Par son port, il tient le milieu entre le bison, le buffle et le bœuf domestique; d'un autre côté, il semble un composé du bœuf, du cheval et du mouton. Il a du cheval le corps rond, remassé, les membres sveltes à attaches fines, la longue queue, la démarche fière, la manière de poser les pieds, l'allure au galop; ses longs poils rappellent les chèvres et les moutons. Une toison riche et soyeuse descend des deux côtés du corps et tombe presque jusqu'à terre. La tête seule ressemble à celle du bœuf. Elle est moins allongée que chez les autres bovidés. Le front est court, faiblement bombé; le museau renflé; les narines sont longues et étroites, très-écartées, presque transversales, les lèvres grosses et pendantes, les yeux grands et vifs, les oreilles ovales, allongées; les cornes, plus élevées que chez les autres bœufs, sont minces, pointues, et ont environ la longueur de la tête; celles du taureau



Fig. 305. L'Yack grognant.

sont dirigées en demi-cercle en dehors, en avant et en haut, leur pointe étant courbée en dedans et en arrière; celles de la vache se portent en dehors et en haut, ayant leur pointe en dedans et en arrière. Les fanons manquent; le dos est presque droit, le garrot élevé; les jambes sont courtes, épaisses et fortes, les sabots larges, les pinces très-marquées. Le poil est long et abondant sur tout le corps, sauf à la face, aux jambes et sur une petite étendue de la poitrine; ceux de la tête, grossiers, crépus et épars, représentent sur le milieu du front une sorte de toupet; sur les épaules et au garrot, ils forment une touffe qui se continue le long du dos sous l'apparence de crinière. Cette crinière se prolonge sous le cou. Les flancs, les cuisses, la partie supérieure des membres sont recouverts de poils longs et raides, descendant quelquefois jusqu'au sol. Les crins de la queue ont de 66 cent. à 1 mètre de long; ils sont très-fins et presque soyeux. L'animal est noir; les touffes de poils et la queue, souvent aussi les poils du front et

du sommet de la tête, sont blancs. Il est rare de voir d'autres parties blanches.

Distribution géographique. — L'yack se rencontre encore à l'état sauvage dans une assez grande partie de l'Asie centrale, notamment dans la Mongolie, le Thibet et le Turkestan; on ne le trouve plus en liberté dans l'Himalaya, dont le climat est fort influencé par la saison des pluies aux Indes.

Mœurs, habitudes et régime. — Dans la plupart des pays où se trouve l'yack domestique, on rencontre aussi ce même animal à l'état d'indépendance, mais seulement dans les pâturages les plus élevés. « La région, dit Schlagintweit, où l'on rencontre l'yack et le *kiang* ou cheval sauvage est, au point de vue zoologique, une des plus curieuses du globe. Quoique libres, en été, de glaces et de neige, ces hauts plateaux ne sont cependant toute l'année qu'un désert; la végétation y est encore plus rare qu'en Égypte, entre le Caire et Suez; et cependant, ces contrées élevées et stériles sont peuplées par des troupeaux

innombrables de grands quadrupèdes. Outre l'yack et le kiang, on y trouve des espèces nombreuses d'antilopidés, quelques animaux qui ressemblent au chien (peut-être des chacals), des renards et des lièvres. Les herbivores n'y peuvent trouver assez de nourriture qu'à la condition de parcourir de grands espaces, où ils ne rencontrent que quelques places fertiles, tandis que la plus grande partie du sol est complètement dé-garnie de toute végétation.

« Souvent, le long des flancs décharnés des montagnes, on voit les traces de ces animaux disposées dans une certaine direction, comme le chemin que laisse une caravane. Dans un pays aussi stérile, les voyageurs sont forcés de suivre ces traces, pour trouver de quoi donner un peu à manger à leurs bêtes.

« De tous les grands mammifères, l'yack est un de ceux dont l'aire de dispersion est la plus limitée. Plus que tous les autres animaux, il a son existence liée à un climat sec et tempéré. La plus grande altitude à laquelle nous rencontrâmes l'yack, et encore exceptionnellement, fut à 19,700 ou 19,800 pieds anglais; c'est à plus de 1,000 pieds au-dessus, non de la limite des végétaux, mais des neiges éternelles. »

L'yack ne semble pas pouvoir vivre à une altitude inférieure à 2,600 mètres au-dessus du niveau de la mer. On voit par les individus captifs combien cet animal supporte difficilement une température plus élevée que celle de ces hautes régions. La présence d'un bovidé à une telle altitude a quelque chose de singulier; elle ne cadre pas avec ce que nous savons des habitudes des autres espèces de cette famille. Rappelons qu'à cette hauteur la pression atmosphérique est moitié moins grande que celle que l'on constate au niveau de la mer. Dans ces conditions, un oiseau peut encore se plaire, mais aucun mammifère; le lama lui-même ne se trouve pas bien d'une pareille altitude. L'yack, comme le dit Pallas, a quelque chose de hardi et d'inattendu dans ses mouvements. Sa marche est assez vive, son galop semble maladroit, mais il est pourtant rapide, ses sens paraissent assez développés; il aperçoit de loin un ennemi, et il peut être compté parmi les animaux les plus timides qui existent.

« Chaque fois, dit encore Schlagintweit, que nous vîmes des yacks sauvages, nous les trouvâmes très-craintifs. A peine approchions-nous, qu'ils s'enfuyaient. Nous constatâmes cela surtout pendant notre voyage dans le Turkestan; pour ne pouvoir être découverts, nous quittâmes la route ordinaire des caravanes, et parcourûmes

pendant des journées entières des contrées que depuis de longues années peut-être aucun homme n'avait foulées. Non-seulement les yacks, mais encore tous les autres animaux que nous rencontrâmes, kiangs, moutons, antilopes, s'enfuyaient à notre vue, comme s'ils étaient continuellement chassés et poursuivis par l'homme. Je fais remarquer cela, parce que l'on a dit que la peur innée que les animaux ont de l'homme diminue ou disparaît là où ils ne sont pas inquiétés. Les oiseaux étaient bien moins craintifs: nous leur jetions de la nourriture, et ils arrivaient aussitôt auprès de notre campement. Dans notre ascension de l'Ibi Gamin des corneilles nous suivirent pendant six jours, depuis une altitude de 16,000 pieds jusqu'à une altitude de 22,000. »

L'yack doit son nom latin de *grunniens*, c'est-à-dire grogneur, à sa voix particulière, qui ne ressemble ni au beuglement du bœuf, ni au bêlement du mouton, ni au hennissement du cheval, mais bien au grognement du cochon; elle est seulement plus basse et moins étendue. Le mâle se fait entendre bien plus rarement que la vache ou le veau.

On n'a pas fait d'observations sur la reproduction de l'yack en liberté. On sait seulement que la vache est en chaleur au printemps, qu'elle met bas un seul petit, qui est aussi vif, aussi agile que sa mère, et qui, immédiatement après sa naissance, l'accompagne dans les hauteurs, même à travers les chemins les plus difficiles.

Chasse. — On chasse beaucoup l'yack pour se procurer ses poils; on le poursuit avec des chiens; on le tue à coups de flèches. Cette chasse est dangereuse. Si l'animal n'est que blessé, le chasseur est perdu; car l'yack se meut dans la montagne avec plus de rapidité que l'homme. Comme tous les bovidés sauvages, l'yack en liberté est un animal fort et vigoureux et qui se défend avec un courage remarquable.

Captivité. — Un vieux yack sauvage est un animal indomptable. Les jeunes, par contre, s'appriivoient facilement. Warren Hastings ramena en Angleterre un jeune yack, né de parents sauvages. On essaya, plus tard, de l'accoupler avec une vache domestique; mais il montra pour elle la même répugnance que le bison. Dans les Indes, au contraire, on accouple depuis longtemps l'yack avec les autres bovidés, pour en améliorer la race; Marco Polo le mentionne déjà, et dit que l'on prend des yacks dans ce but.

Domesticité. — Dans tous les pays où cet animal est en liberté on le trouve aussi à l'état de domesticité.

L'yack domestique ne diffère de l'yack sauvage que par sa couleur. Il est rare d'en voir qui soient entièrement noirs; ceux mêmes qui ressemblent le plus à leurs congénères sauvages ont des places blanches; on en trouve d'autres qui sont d'un brun roux ou tachetés. Il existe diverses races, issues probablement de croisements avec d'autres bovidés. Dans quelques contrées, ils sont redevenus sauvages, et ont repris leur couleur primitive. Aux environs du mont sacré de Bogdo, dans l'Altaï, les Kalmouks entretiennent des troupeaux entiers, sur lesquels les prêtres seuls ont des droits. Ces yacks sont redevenus sauvages et habitent maintenant toute la chaîne de l'Altaï. Dans la partie sud des montagnes de la Pomme, Radde trouva des troupeaux d'yacks à demi sauvages, que l'on ne nourrissait pas pendant l'hiver, mais qui devaient chercher leur nourriture, en enlevant la neige avec leurs pieds. Les yacks domestiques eux-mêmes ne se tiennent pas dans des écuries.

Le Ladak, le Thibet, le nord de la Chine, la Mongolie, la Songorie, la Tartarie sont les pays où l'on voit le plus de ces animaux à l'état de domesticité. Ils ne prospèrent que dans les montagnes froides et élevées; la chaleur les tue. Ils supportent, par contre, très-bien le froid. « Par des journées, dit Schlagintweit, où la température était à peine de quelques degrés au-dessus de zéro, nos yacks, à peine déchargés, plongeaient dans le cours d'eau le plus voisin, sans en souffrir. Lorsque l'Anglais Moorcroft fit l'ascension du col de Noti, ses yacks chargés des bagages avaient souffert de la chaleur; ils entendirent un ruisseau bruire au fond d'un précipice, et s'élancèrent dans cette direction avec une telle impétuosité que deux tombèrent en bas des rochers et se tuèrent. Un soleil même peu chaud est insupportable à cet animal; quand il manque d'eau pour se rafraîchir et s'y baigner des heures entières, il recherche l'ombre pour échapper à la chaleur. »

« Les yacks, dit Radde, les nouveau-nés eux-mêmes, couchent tous sur la neige: l'homme n'a nul besoin de les soigner.

« La femelle témoigne un grand amour pour son petit; quand elle va au pâturage, elle le quitte bien plus tard que ne le fait la vache domestique; le soir, elle revient vers lui plusieurs heures avant le coucher du soleil, et le nettoie, en poussant des grognements de contentement. »

Aptitudes et emploi. — Pour les Thibétains, l'yack est un animal domestique des plus utiles. Il leur sert de bête de somme et de selle, quoiqu'il ne soit pas fort obéissant. Il se comporte

avec assez de douceur à l'égard des personnes qu'il connaît. Il se laisse toucher par elles, étriller, conduire au moyen d'un anneau passé dans le nez, et auquel est attachée une lanière; mais à l'égard des étrangers, il est loin d'être aussi doux.

Il n'est pas aisé, d'après Schlagintweit, de charger ou de monter un yack. Avant d'obtenir de lui qu'il reste tranquille, il se retourne plusieurs fois rapidement en sautant. Il est difficile à conduire au fond des vallées, où il marche la tête basse, faisant aller sa queue de côté et d'autre; mais, pour traverser les endroits rapides et dangereux, nul autre animal n'est plus sûr, plus tranquille. Au commencement, le cavalier est effrayé de l'habitude qu'a l'yack de marcher continuellement au bord des sentiers les plus étroits, mais bientôt il se convainc de la sécurité de son allure.

Selon d'autres voyageurs, l'yack est très-inquiet quand des étrangers l'approchent; il baisse la tête, on dirait qu'il veut les provoquer au combat. Parfois il entre subitement en fureur. Il agite tout le corps, lève la queue, en fouette l'air, et regarde son maître avec des yeux méchants et menaçants; il conserve toujours un certain degré de sauvagerie. Il vit en bonne harmonie avec les autres bovidés; on peut donc, sans difficulté, les faire s'accoupler entre eux. On ne peut cependant employer pour ces croisements que l'yack mâle; l'opinion générale est que le taureau et le zébu mâle n'ont que de la répugnance pour la femelle de l'yack.

L'yack porte facilement de 100 à 125 kilogrammes, et traverse, ainsi chargé, les rochers et les champs de neige les plus dangereux. On peut lui faire porter des fardeaux à une altitude de 3,000 à 5,000 mètres; malgré la raréfaction de l'air, que ne peuvent supporter les autres animaux, il s'y meut avec la plus grande sécurité. Ce n'est que sur les chemins entrecoupés de roches élevées que son emploi comme bête de somme est impossible, son poids l'empêchant de sauter, comme il le fait d'ordinaire.

Moorcroft a vu des yacks sauter en bas de parois rocheuses de 3 mètres et même de 13 mètres de hauteur sans se faire de mal.

Les Mongols se servent aussi de l'yack comme bête de transport et de somme; en certains endroits, d'après Gérard, ils lui font traîner la charrue.

La viande de l'yack est excellente; celle des vieux animaux est bien un peu dure, mais celle des jeunes est des plus délicates. Le lait, comme

celui de tous les animaux qui paissent dans les hautes régions, est crémeux et aromatique. De la peau, on fait du cuir, des courroies ; des poils, on fait des cordes. Mais la partie la plus précieuse de l'animal est la queue, qui est devenue l'emblème de la guerre. Les queues blanches, surtout, sont très-estimées. Nicolo di Conti rapporte que les poils de la queue sont vendus au poids de l'argent, qu'on en fait des chasse-mouches pour les rois et les dieux. On les enchâsse dans des montures d'or et d'argent, et l'on en orne les chevaux et les éléphants. Les hauts dignitaires en portent à leurs lances, comme indice de leur rang. Les Chinois les teignent en rouge vif, et en font des panaches pour leurs chapeaux d'été. Belon dit qu'une de ces queues coûte de 4 à 5 ducats, et qu'elle augmente de beaucoup la valeur du harnachement d'un cheval. Dans tout le Levant, on s'en sert comme de chasse-mouches, et cela, depuis les temps les plus reculés. Élien en fait déjà mention. Ces queues sont l'objet d'un commerce très-répandu et très-lucratif. Plus les poils en sont longs, fins et brillants, plus les queues ont de valeur. Les queues noires sont moins recherchées et ont moins de prix que les blanches.

Les Kalmouks et les Mongols estiment beaucoup l'yack. Ils croient que les âmes des hommes de bien, seules, vont dans le corps de ces animaux.

Maladies. — D'après Schlagintweit, l'yack est exposé à nombre de maladies. Il se blesse souvent les sabots, qui ne guérissent que difficilement. Des épizooties en enlèvent fréquemment un grand nombre. Une nourriture insuffisante ou trop variée est assez généralement la cause de ces maladies.

Les yacks, que l'on a amenés en Europe, ont mieux prospéré, dans les jardins zoologiques, qu'on n'aurait pu l'espérer d'animaux habitués à un climat aussi froid que celui dont ils sont originaires. Ceux du Jardin des Plantes de Paris s'y trouvent très-bien, il en est de même de ceux des Jardins zoologiques d'Amsterdam, Francfort, Munich, Stuttgart, Hambourg, et autres.

LES BUFFLES — *BUBALUS*.

Die Büffel.

Caractères. — Les buffles se rapprochent plus des vrais bœufs que les yacks. Ils ont le corps ramassé, le front court et bombé ; les cornes insérées aux angles postérieurs du crâne, mar-

quées à leur base d'anneaux irréguliers ou d saillies tuberculeuses, comprimées latéralement, et arrondies à leur extrémité. Elles se recourbent d'abord en bas et en arrière, puis en dehors, et finalement en haut et un peu en avant ; chez quelques espèces, elles se dirigent presque directement en arrière, en décrivant seulement un léger arc en bas et une faible courbure en dehors.

Leur pelage est dur, peu épais, presque entièrement noir, et leur langue est lisse.

Distribution géographique. — Les buffles sont des animaux propres à l'Afrique et à l'Asie.

LE BUFFLE DE LA CAFRERIE — *BUBALUS CAFFER*.

Der Kafferbüffel, The Cape Buffalo.

Caractères. — Le buffle de la Cafrerie (*fig. 306*) est le premier que nous ayons à considérer : c'est le plus grand, le plus lourd, le plus fort, le plus sauvage. Ses cornes, surtout, offrent ceci de remarquable qu'elles sont très-élargies, très-rapprochées et très-renflées à leur base, ce qui forme au-dessus des yeux une sorte de coiffure protectrice. Recourbées d'abord en bas et en arrière, elles se dirigent ensuite en haut et un peu en avant, de manière que les pointes soient convergentes. Ses yeux sont enfoncés ; ses oreilles pendantes de plus de 30 cent. Il a le corps lourd et gros, les jambes fortes et vigoureuses, la queue nue, sauf à l'extrémité, que garnit une touffe de crins. La mâchoire inférieure porte une barbe divisée, raide. La couleur générale de l'animal est un noir foncé, tirant sur le brun. Le fond de la peau est noir bleuâtre.

Distribution géographique. — Le buffle de la Cafrerie se trouve non-seulement au Cap, mais encore dans les forêts de l'intérieur de l'Afrique. On en voit souvent un grand nombre dans celles qui sont au sud du Kordofahn. Le 4 février 1851, au soir, dans la forêt vierge qui couvre les rives du Nil Bleu, je vis deux grands et forts buffles s'abreuver ; je fis feu sur l'un d'eux, à une faible portée, mais sans l'abattre. Les indigènes m'assurèrent que ces animaux s'y montraient souvent en très-grand nombre.

Mœurs, habitudes et régime. — L'opinion générale est que ce buffle est un animal méchant, furieux, redoutable et justement redouté. Les indigènes le craignent plus que le lion et l'éléphant. Les habitants du Kordofahn partagent la même opinion ; jamais ils ne se hasardent à le chasser, quelque gain que puisse leur procurer la capture d'un pareil animal. Les Cafres aussi, au

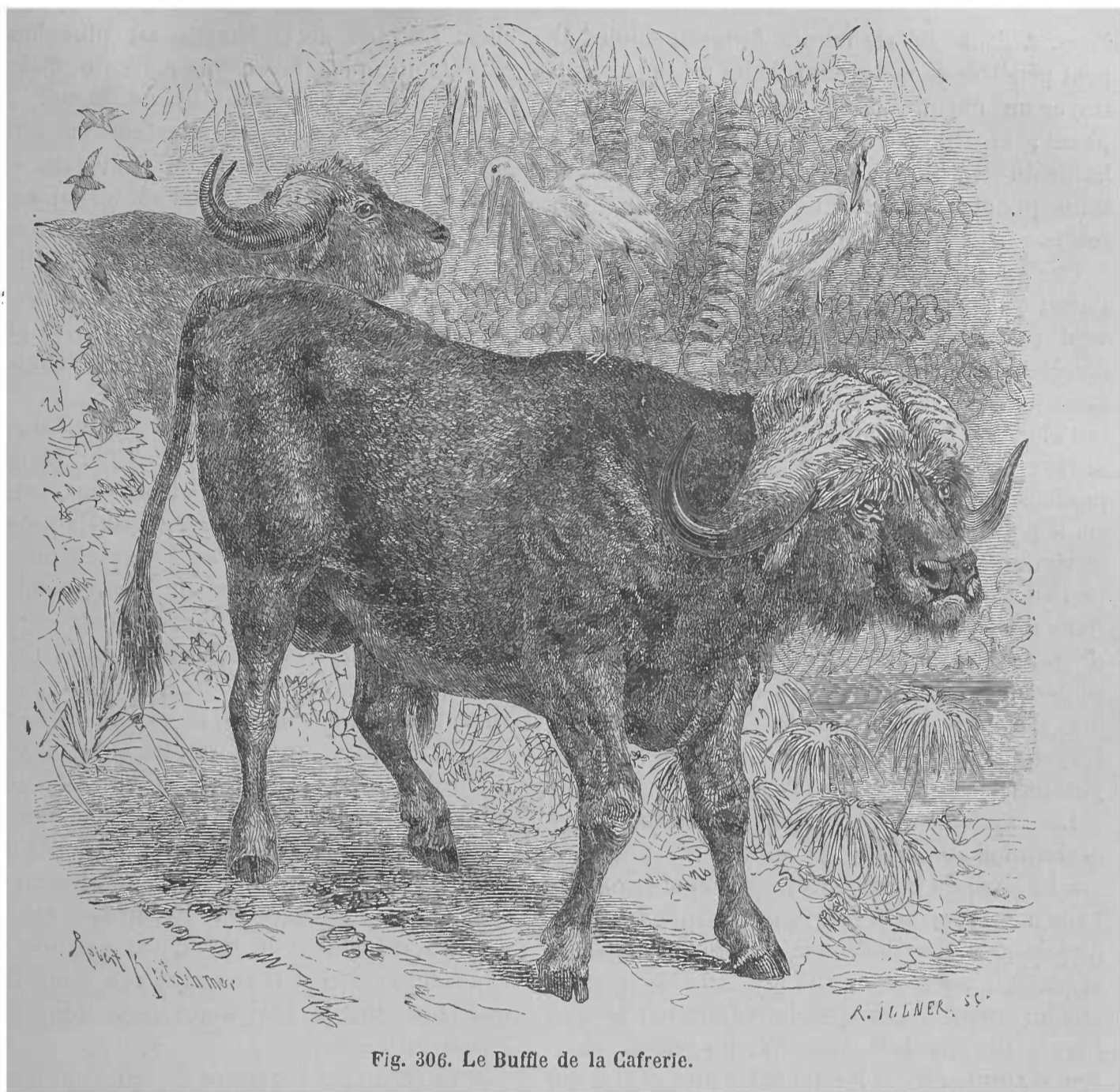


Fig. 306. Le Buffle de la Cafrerie.

rapport de Kolbe, Sparmann, Drayson, Gordon Cumming, sont animés de la même crainte.

Kolbe en vit tout près de la ville du Cap ; mais, aujourd'hui, ils y ont été détruits ou refoulés dans l'intérieur des terres par les colons. « Ce sont, dit ce voyageur, des animaux très-dangereux. Quand on les excite, en leur montrant une étoffe rouge, en tirant, en les poursuivant, on n'est pas sûr de sa vie ; ils se mettent à mugir, à frapper du pied ; ils ne craignent plus rien, rien ne les arrête. Quel que soit le nombre d'hommes armés qui leur est opposé, ils se précipitent à travers l'eau et le feu. Un d'eux poursuivit un jour un jeune homme qui portait une veste rouge, et se jeta après lui dans la mer. Heureusement que celui-ci savait bien nager et plonger. Le buffle, l'ayant perdu de vue, continua cependant à nager dans la rade, et fit ainsi une demi-lieue, jusqu'à ce qu'on le tua d'un coup de canon, tiré d'un navire. »

Sparmann dit que le buffle a une physionomie méchante, et qu'il ne la dément pas par ses mœurs. Il se cache derrière les arbres, et attend qu'on soit près de lui pour s'élancer subitement et attaquer. Non content d'avoir tué un homme ou un autre animal, il le foule encore aux pieds, le déchire avec ses cornes ; il revient même sur ses pas pour maltraiter de nouveau sa victime. Le cavalier ne lui échappe que s'il est bien monté, et s'il peut gagner à temps une hauteur, sur laquelle le buffle ne peut le suivre assez rapidement. Quand un troupeau est attaqué, il se range en cercle, au centre duquel se trouvent les veaux. Les vieux buffles supportent facilement de grandes blessures. Sparmann en atteignit un au genou : il tomba, mais se releva bientôt, courut dans la forêt qu'il fit retentir de ses gémissements et ne mourut qu'au bout d'un certain temps.

Le buffle de la Cafrerie aime à se vautrer dans la vase et reste souvent des heures entières dans

l'eau. A l'aide de ses cornes fortes et solides, il peut pénétrer dans les fourrés les plus épais, se frayer un chemin là où ne passent que l'éléphant, le rhinocéros et l'hippopotame. Aux bords du Nil Bleu, il suit d'ordinaire les chemins qu'ont frayés les éléphants au milieu des forêts.

Quelques auteurs croient que le buffle de la Cafrerie ne voit pas bien devant lui. Il arrive souvent qu'à une faible distance, des gens passent directement devant le buffle, sans en être vus ; mais se montrent-ils de côté, ils en sont aperçus et ont alors à se garer d'une attaque. Le buffle, dans sa rage, se précipite sur des personnes tout à fait inoffensives ; aussi est-il, pour l'Africain, le voisin le plus terrible. Il fond comme la tempête sur sa victime, la transperce de ses cornes, la jette en l'air, la foule aux pieds, lui fracasse les os. Dans tout le sud de l'Afrique, il n'est pas rare de rencontrer dans chaque village maintes familles auxquelles le buffle a tué quelque membre. C'est avec raison que les Cafres voient dans l'*inyati* ou *insumba*, comme ils l'appellent, la plus terrible de toutes les créatures.

Le capitaine Drayson a donné la meilleure description connue de cet animal.

« La peau du buffle, dit-il, est si épaisse qu'une balle ne la traverse pas, à moins qu'on ne tire de très-près. Le buffle est un animal curieux, ardent à la vengeance, rusé et méchant. Il est sociable ; mais, à l'époque du rut, les taureaux se livrent des combats violents, les jeunes chassent du milieu d'eux les mâles les plus vieux, qui s'éloignent et vivent entre eux dans la solitude. Ces solitaires sont les individus les plus terribles. Tandis que tous les autres buffles, à moins qu'ils n'aient été blessés par lui, ou qu'ils ne se trouvent dans un accès de mauvaise humeur, fuient devant l'homme, ces vieux mâles, sans provocation aucune, fondent sur le chasseur.

« On rencontre assez souvent dans les steppes de grands troupeaux de buffles ; ils se tiennent cependant de préférence dans la forêt. Ils y suivent les chemins des éléphants et des rhinocéros, ou se frayent à eux-mêmes une voie à travers les fourrés. Le soir, la nuit, le matin de bonne heure, ils parcourent la contrée en poussant des mugissements ; quand le soleil s'est levé, ou que l'orage approche, ils se retirent dans les ravins et les fourrés, s'y tiennent cachés et se reposent à l'ombre.

« La piste du buffle ressemble à celle du bœuf ; les sabots du vieux buffle sont très-écartés, ceux du jeune, au contraire, très-rappro-

chés. La piste de la femelle est plus longue, plus étroite, plus faible que celle du mâle. Le chasseur suit ces animaux quand, le soir, ils se rendent en plaine. La nuit, ils errent hors des bois, où ils retournent le jour ; on peut donc suivre leurs traces hors de la forêt et les approcher de très-près. Le chasseur est averti de ce moment en voyant des traces toutes récentes ; il faut alors attendre jusqu'à ce que l'animal trahisse sa présence par quelque bruit ; car il a l'habitude de se tourner et de se retourner longtemps avant de se coucher pour se reposer.

« Je connais un Cafre qui expérimenta lui-même la force et la ruse du buffle. Étant en chasse, dans la forêt, il rencontra un vieux solitaire et le blessa. Le buffle prit la fuite. Le Cafre, croyant l'avoir blessé mortellement, le suivit, sans prendre aucune mesure de prudence. Le buffle est méchant de son naturel ; mais blessé, il est furieux, aussi ne doit-on l'approcher qu'avec précaution. Le Cafre avait fait environ une centaine de pas, et examinait soigneusement la piste, quand, tout à coup, il entend du bruit derrière lui, et reçoit en même temps un choc terrible qui le fait voler dans les airs. Heureusement pour lui, il tomba sur des branches étroitement entrelacées, ce qui le sauva. Le buffle, convaincu que sa victime lui avait échappé, disparut dans la forêt. Le Cafre avait deux ou trois côtes cassées ; il se traîna péniblement jusque chez lui, et abandonna pour toujours la chasse au buffle.

« Un chasseur renommé de Natal, du nom de Kirkmann, me raconta qu'un jour il avait blessé un buffle et allait l'achever, quand l'animal poussa un cri de douleur. D'ordinaire, le buffle reste silencieux, même quand il est blessé ; mais ce cri était un signal : il fut parfaitement compris du troupeau, car aussitôt les buffles cessèrent de fuir et vinrent au secours de leur compagnon blessé. Kirkmann jeta son fusil et courut vers un bouquet d'arbres, dont heureusement les branches inférieures étaient assez basses. Il était hors d'atteinte lorsque le troupeau furieux arriva au pied de l'arbre et l'entoura. Mais, voyant leurs efforts vains, les buffles se retirèrent. »

Livingstone vit dans le sud de l'Afrique un grand nombre de troupeaux de buffles, plusieurs de soixante têtes. Ils avaient avec eux un ami, l'oiseau des buffles (*textor erythrorhynchos*) qui se tient toujours auprès d'eux, les délivre de leur vermine, et qui, en s'envolant tout à coup, les avertit de l'approche d'un danger. Tel est aussi, dans le nord de l'Afrique, un petit héron à plu-

mage d'un blanc éclatant (*ardeola bubulcus*) sur lequel je reviendrai.

Gordon Cumming vit des troupeaux de 6 à 800 buffles; ils fuyaient devant des hommes armés. Les vieux mâles seuls étaient méchants; ils se précipitaient sur le chasseur et le mirent plusieurs fois en danger de mort, lui et ses compagnons.

Au bord du lac Tsad, un buffle blessé fondit sur les gens d'Édouard Vogel, en blessa un dangereusement et tua deux chevaux. Un autre se trouva par hasard au milieu d'une caravane; pour s'échapper, il renversa un chameau et le blessa si grièvement qu'il fallut l'abattre.

On trouve des faits pareils dans les récits de tous ceux des voyageurs qui ont eu affaire à ces terribles animaux.

Captivité. — Mon ami Th. de Heuglin, le chef de l'expédition scientifique dans l'Afrique centrale, rapporta le premier buffle de Cafrerie vivant en Europe. Il l'avait reçu dans le sud du Kordofahn d'Arabes de Bakhara, de tous les nomades, les plus courageux et les meilleurs chasseurs. Une troupe de jeunes héros, comme ils se nomment, avait dispersé un troupeau de buffles, tué une vache, enlevé son veau, qu'une vache allaita jusqu'à ce qu'il fût adulte. Le jeune animal avait dépouillé son naturel sauvage; et à son arrivée en Europe, il était tellement doux qu'il se laissait toucher non-seulement par Heuglin, mais encore par des étrangers, par Fitzinger et par moi. Il vit encore probablement au Jardin zoologique de Schœnbrunn.

Casanova amena en Europe un autre buffle de la même espèce, provenant du pays de Barkala; il était aussi très-privé.

LE BUFFLE ARNI — *BUBALUS ARNI*.

Der Arni.

Le buffle de la Cafrerie n'est pas la souche du buffle domestique que l'on trouve en Hongrie et en Italie; celui-ci vient plutôt de l'Inde, mais on ne sait encore de laquelle des espèces de buffles sauvages qui vivent encore aujourd'hui dans cette partie du monde.

Caractères. — L'une d'elles, l'*arni*, est le géant de la famille. Il a 2^m,30 de hauteur à l'épaule, et de 3 mètres à 3^m,45 de longueur du museau à la naissance de la queue. On conserve au British Museum une paire de cornes qui ont 2 mètres d'envergure. Elles sont triangulaires, rugueuses, droites dans leur premier tiers, la pointe seule étant dirigée en dedans et en arrière; l'a-

nimal les porte toujours prêtes à l'attaque. Le corps est recouvert de poils longs. La couleur, comme celle de tous les buffles, est un brun noir.

Mœurs et habitudes. — On ne sait à peu près rien des mœurs de cet animal. Il passe, avec le tigre, pour l'habitant le plus terrible des forêts vierges de l'Inde, et sa chasse est la plus dangereuse. Williamson raconte qu'un arni furieux se précipita sur un chasseur qui se croyait en sûreté sur le dos d'un éléphant, chercha à soulever le colosse sur ses cornes, et il l'aurait grièvement blessé, si un autre chasseur ne l'avait abattu à temps d'un coup de feu.

Captivité. — Quelque sauvage que soit l'arni, on a essayé de le dompter, et avec assez de succès. Dans les Indes, on voit beaucoup de ces buffles, qui servent à l'agriculture et comme bêtes de selle.

LE BUFFLE BHAIN — *BUBALUS BHAIN*.

Der Bhain.

Caractères. — Un autre buffle, également très-peu connu, est le *bhain*, qui se distingue par sa taille plus faible et son pelage moins fourni.

Mœurs, habitudes et régime. — On en rencontre des troupeaux nombreux sur les rives sablonneuses du Gange. Ils nagent dans le fleuve, se laissant aller au courant; ils sont parfois très-dangereux pour les bateaux. Ils plongent souvent, détachent avec leurs cornes les plantes aquatiques et les mangent tout en continuant à nager.

On trouve çà et là quelques individus qui sont apprivoisés.

LE BUFFLE ORDINAIRE — *BUBALUS VULGARIS*.

Der gemeine Büffel, The Buffalo.

Caractères. — Le buffle ordinaire, que beaucoup ne regardent que comme une variété de l'arni, se trouve dans l'Inde à l'état sauvage. Rien, dans sa stature et sa couleur, ne le distingue d'un buffle domestique. Il a le corps un peu allongé, arrondi, le cou court et épais, lissé, mais sans fanons; la tête plus courte et plus large que celle du bœuf; le front grand, le museau court, les jambes de moyenne longueur, fortes, vigoureuses; la queue assez longue; le garrot presque élevé en forme de bosse; le dos incliné; la croupe haute et retombante; la poitrine assez mince, le ventre gros, les flancs rentrés; les yeux petits, à expression sauvage et méchante, les oreilles longues et larges, à poils courts à la face externe, portant à leur face interne des touffes de poils

longs, disposés horizontalement ; les cornes longues, fortes, assez épaisses et larges à leur racine, puis amincies et terminées par une pointe obtuse. Très-rapprochées à leur base, ces cornes se dirigent en bas et en dehors, puis en haut et en arrière ; à leur extrémité, elles se recourbent en haut, puis en dedans et en avant, et forment ainsi un triangle ; leur dernier tiers seul est arrondi. Toute leur surface, dans leur première moitié, porte des rugosités transversales ; leur pointe et leur face postérieure sont lisses. Les sabots sont bombés, grands, larges. La femelle a quatre trayons, placés presque sur une ligne transversale. Les poils sont rares, roides, presque soyeux ; ceux des épaules, de la partie antérieure du cou, du front, de la touffe terminale de la queue, sont allongés. L'arrière-train, la croupe, la poitrine, le ventre, les cuisses et la plus grande partie des jambes, sont presque entièrement nus. L'animal est d'un gris noir foncé ou noir ; les flancs sont roux, le fond de la peau est noir ; les poils tirent tantôt sur le gris bleu, tantôt sur le brun ou le roux. Il est très-rare de voir des individus blancs ou tachetés.

Mœurs, habitudes et régime. — Ce buffle aime beaucoup l'eau ; on le trouve dans les bas-fonds les plus marécageux, où il cherche sa nourriture au milieu des roseaux. Il se contente des fourrages les plus mauvais, dont ne veulent pas les autres animaux.

Ses mouvements sont lourds, mais il les exécute avec énergie et les soutient longtemps. Il nage surtout à merveille.

L'ouïe et l'odorat sont ses sens les plus parfaits ; sa vue est mauvaise, sa voix est un sourd mugissement.

Il ne le cède à aucun autre bovidé sauvage en fureur et en rage ; même captif, son naturel ne s'adoucit pas complètement.

Chasse. — D'après Stoltz, pour prendre dans les Indes les buffles déjà vieux, on entoure un certain espace d'une palissade à laquelle on ménage une entrée. Cela fait, on dispose à partir de l'entrée, sur deux lignes formant un angle, des hommes qui, grimpés sur des arbres, tiennent dans leur main des faisceaux de bois sec et font un grand bruit dès qu'un troupeau de buffles s'engage au milieu d'eux. Ces animaux, que ce bruit épouvante, pénètrent dans l'enclos, où on les prend avec des lassos. Après leur avoir bandé les yeux et bouché les oreilles, on les fait travailler ou combattre avec les tigres.

Combats. — Le buffle est l'ennemi né du tigre, et d'ordinaire il sort vainqueur du com-

bat. William Rice raconte que parfois des buffles adultes sont attaqués par le tigre, mais qu'ils savent parfaitement se défendre, et que souvent le carnassier succombe. Un buffle est-il aux prises avec un ennemi, les autres arrivent à son secours et mettent l'ennemi en fuite. Les bergers mêmes, qui gardent des buffles apprivoisés, traversent tranquillement et sans crainte les fourrés, à cheval sur un de leurs animaux. Rice vit un jour des buffles sentir le sang d'un tigre qui avait été tiré, prendre la piste, la suivre avec fureur, renverser les buissons, fouiller le sol, arriver enfin à un tel état d'excitation qu'ils se livrèrent entre eux de terribles combats.

Johnson raconte qu'un tigre attaqua le dernier homme d'une caravane. Un berger, qui gardait des buffles aux environs, accourut à son secours et blessa le carnassier d'un coup de sabre. Celui-ci abandonna sa première victime et fondit sur le berger ; mais les buffles, dès qu'ils virent leur maître en danger, se précipitèrent sur le tigre, se le lancèrent mutuellement à coups de cornes, comme on lance une balle, et le tuèrent.

Les princes indiens tirent avantage de cette animosité, et instituent des combats d'animaux, qui sont à leurs yeux le spectacle le plus noble et le plus intéressant. Charles de Görtz décrit un de ces combats, dans les termes suivants :

« L'empereur de Solo était assis sur son trône, environné d'une trentaine de dames de la cour, de trois de ses femmes, de ses princes, du gouverneur hollandais, des grands du royaume et de quelques Européens invités. Devant lui était une forte cage d'environ 5 mètres en hauteur et en largeur, dans laquelle se trouvait un buffle vigoureux. Près de la cage était une caisse, renfermant un tigre, qui en sortit en poussant un grognement terrible, et qui fut salué par une musique assourdissante. Ce tigre chercha à éviter les coups de corne du buffle, lui sauta plusieurs fois à la nuque et le blessa grièvement ; mais chaque fois le buffle, le poussant fortement contre les parois de la cage, lui faisait lâcher prise. La cage était exprès étroite, pour que le buffle pût sortir victorieux de la lutte ; car, pour les Japonais, cet animal est leur emblème, tandis que le tigre représente les Européens. Une fois, un gouverneur fit construire une grande cage ; le même jour un tigre y tua trois buffles ; mais les Japonais le pendirent. Cette fois le buffle tua le tigre et en blessa un autre dangereusement. »

Domesticité. — On ne sait pas comment le buffle domestique s'est répandu dans les con-

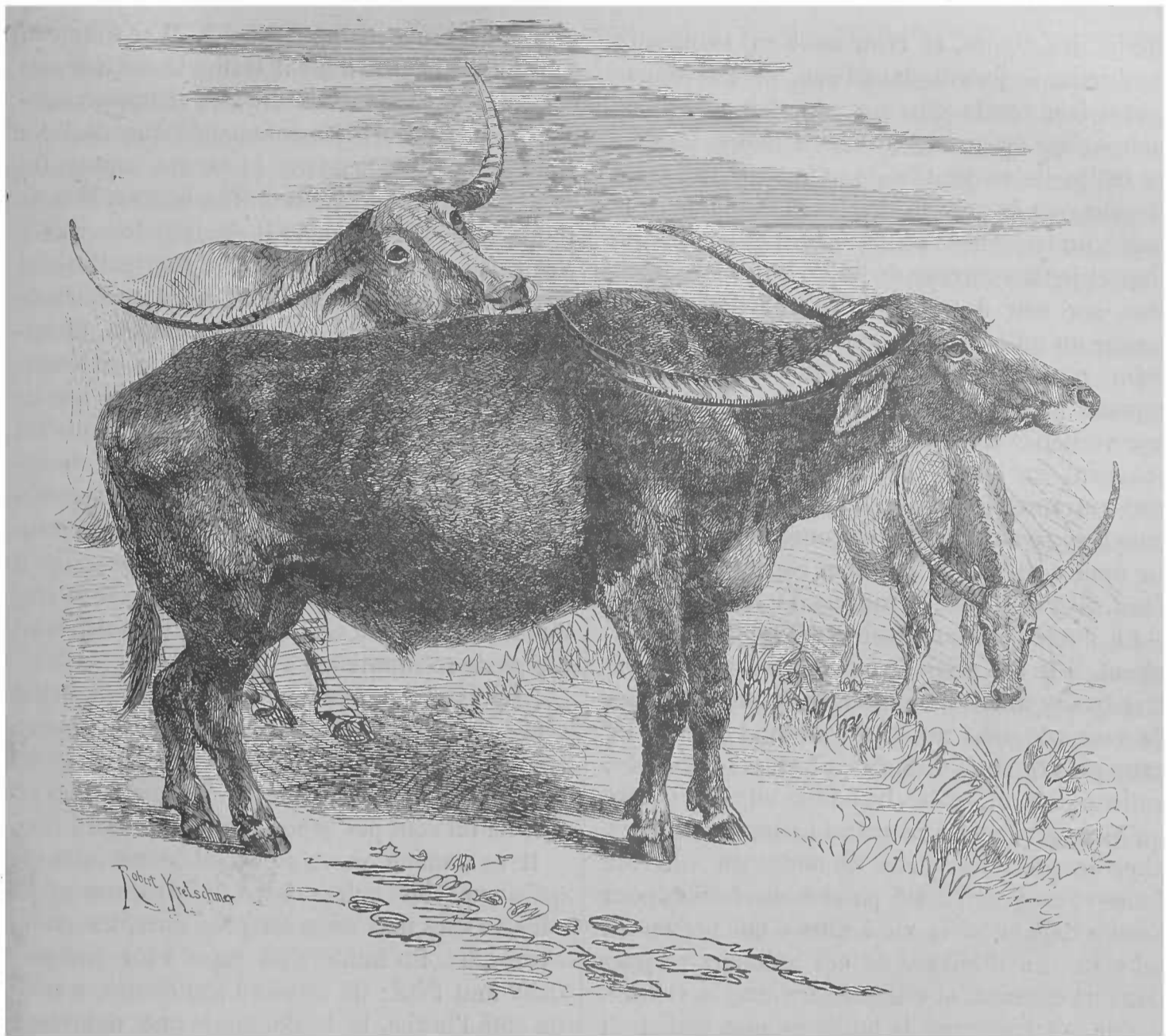


Fig. 307. Le Buffle Kérabau.

trées où on le trouve. On ne peut nier qu'il ne soit originaire de l'Inde, quoiqu'on ne l'y rencontre plus à l'état sauvage. Probablement il arriva en Perse à la suite des grandes armées ou des peuplades envahissantes. Les compagnons d'Alexandre le Grand le rencontrèrent dans ce pays. Plus tard, les mahométans l'acclimatèrent en Syrie et en Égypte, et il apparut en Italie en 596, sous le gouvernement d'Agilulf. A l'origine, il n'y a dû se multiplier que très-lentement; Gilibald, qui au commencement du dix-huitième siècle parcourut la Sicile et l'Italie, n'y connaissait pas le buffle domestique, et il fut très-surpris quand il le vit pour la première fois aux bords du Jourdain. Aujourd'hui, on le trouve dans l'Hindoustan, dans l'Afghanistan, en Perse, en Arménie, en Syrie, en Palestine, jusqu'à la mer Noire et à la mer Caspienne, en Turquie, en Grèce, dans le bas Danube, en Italie et en Égypte, mais point en Nubie.

BREHM

Il se plaît surtout dans les régions chaudes, marécageuses. Le Delta du Nil est pour lui un paradis, et il se trouve très-bien dans les marais Pontins, comme dans les marais de la Calabre, de l'Apulie, dans la Maremme et dans les principautés Danubiennes. En Italie, c'est presque le seul animal domestique qui vive dans les marais; il y est un auxiliaire des plus utiles pour la culture du riz.

Il est commun dans toute la basse Égypte, avec la chèvre, et c'est le seul animal domestique qui donne du lait et du beurre. Dans chaque village de la basse Égypte et dans un grand nombre de ceux de la haute Égypte, on trouve au milieu des maisons un grand étang, qui n'est en quelque sorte que la baignoire des buffles. On voit, en effet, ces animaux enfoncés dans l'eau jusqu'au cou, plus souvent qu'au pâturage. L'inondation est pour eux un temps de plaisir. Ils nagent dans les champs submergés, mangent

II — 180

L'herbe des digues, se réunissent en troupeaux nombreux, se jouent dans l'eau, et ne reviennent à leur écurie que quand le lait gênant les vaches elles éprouvent le besoin d'être traites; les mâles les suivent alors. C'est un spectacle superbe que de voir un troupeau de buffles traverser un large fleuve à la nage. Les bergers, la plupart jeunes garçons de huit à douze ans, sont assis sur leur dos, et se laissent porter sans crainte au milieu des flots agités.

On ne peut assez admirer l'habileté avec laquelle nagent les buffles. L'eau semble être leur véritable élément; ils jouent, plongent, se couchent sur le côté, à demi sur le dos, se laissent entraîner par le courant sans remuer les membres, ou traversent le courant. Ils passent au moins six ou huit heures chaque jour dans l'eau. Ils s'étendent, et ruminent tout à leur aise.

Le buffle devient très-inquiet et même méchant, s'il est privé d'eau pendant longtemps. Il se trouve moins bien dans les flaques remplies de vase que dans un étang profond ou dans les eaux plus fraîches d'un fleuve. Aussi, en Égypte, voit-on souvent, en été, les buffles au galop (allure qu'ils ne prennent que quand ils sont en fureur), aller se précipiter dans les ondes du Nil. Aux Indes et en Italie, cette passion des buffles pour l'eau a déjà coûté la vie à plus d'une personne : on a vu des attelages de ces animaux se jeter dans un courant, et y disparaître avec la voiture.

Sur la terre ferme, le buffle est plus maladroit que dans l'eau. Sa marche est lourde, sa course, quoique assez rapide, est pénible. Lorsqu'il est furieux, ou qu'il cherche de l'eau, il prend le galop, si l'on peut désigner de ce nom une succession de sauts lourds et maladroits. Il ne peut continuer cette allure au delà de cent ou deux cents pas; après cet effort, il se remet au trot, et finalement au pas.

Le buffle domestique est effrayant au premier aspect, son extérieur respire une fierté indomptable et sauvage. La méchanceté brille dans ses yeux. Mais bientôt on ne tarde pas à se convaincre que l'on se trompe en jugeant sur l'apparence. En Égypte, au moins, le buffle est très-doux; on peut, sans aucune crainte, le donner à garder à de jeunes enfants. Plus de vingt fois j'ai vu de petites filles, à cheval sur le dos d'un buffle, assises sur un filet rempli de trèfle, et chassant ces animaux devant elles avec un bâton, traversant même les fossés et les bras du Nil; jamais je n'ai entendu parler d'un accident.

Le buffle est parfaitement indifférent pour tout, sauf pour l'eau, pour sa nourriture, et peut-

être pour son petit nouveau-né. Il se soumet à ce qu'il ne peut éviter; il traîne la charrue, les chariots, se laisse conduire aux champs, ramener à la maison; il ne demande que de l'eau pour s'y baigner pendant plusieurs heures. On emploie généralement le buffle comme bête de somme ou de selle quand il s'agit de traverser le Nil. On s'en sert très-peu pour l'agriculture, et seulement quand il passe par l'idée d'un fellah de faire traîner sa charrue par un chameau. Ce noble animal, dont j'ai plus haut chanté les louanges, ne voit dans un pareil travail qu'une insulte et un déshonneur; il cherche par tous les moyens possibles à témoigner son mécontentement. Le buffle, dans ces cas, convient parfaitement. Il marche toujours du même pas tranquille; que le chameau s'agite ou non, qu'il veuille le suivre ou s'échapper, il lui résiste avec une telle force que celui-ci, bon gré, mal gré, est obligé de se soumettre à sa tâche.

La plus grande vertu du buffle est sa sobriété sans exemple. Le chameau, qu'on regarde, sous ce rapport, comme le modèle de tous les animaux; l'âne, pour qui un chardon est un régal, ne lui sont pas supérieurs à cet égard.

Il ne touche pas aux plantes succulentes, qu'aiment les autres bœufs; il recherche les végétaux les plus secs, les plus durs, les moins savoureux. Un buffle s'est repu à son gré pendant tout l'été; de retour à son écurie, il laisse de côté l'herbe, le trèfle, pour une nourriture plus simple encore. Il mange avec délices des plantes marécageuses de toute espèce, des roseaux, des joncs, que les autres herbivores dédaignent. Et il sait utiliser cette maigre pâture, car il fournit un lait très-crèmeux, très-aromatique, avec lequel on fait du beurre en quantité. Les Égyptiens regardent le *djamouhs* comme leur animal domestique le plus utile, et certes avec raison.

Le buffle se rend désagréable par sa grande malpropreté. Souvent, à le voir, on dirait un sanglier qui s'est vautré dans la fange; il a d'ailleurs les mêmes goûts que ce dernier. Qu'il soit couvert d'une épaisse couche de vase, ou qu'il soit lavé et nettoyé par un long bain dans les eaux du Nil, peu lui importe.

On lui reproche aussi de voir parfois dans les étendards rouges du prophète un objet qui excite sa fureur; il se précipite alors sur ces drapeaux sacrés. Les Turcs croyants le regardent comme un animal maudit, qui méprise les lois du Très-Haut. Les Égyptiens, par contre, lui pardonnent en faveur des services qu'il rend.

Les Toudas, peuplade indienne qui habite les hauteurs des Nilgerries, et qui diffèrent notablement des Hindous par leurs mœurs et leurs croyances, se font du buffle une autre idée que les Turcs. Ils lui accordent presque les honneurs divins. Ils en entretiennent des troupeaux nombreux, appartenant aux plus belles races, et les tiennent pour les animaux domestiques les plus utiles. Ils en offrent le lait à leurs dieux ; des troupeaux entiers sont consacrés aux temples et nourris dans les pâturages sacrés. Ils n'estiment, par contre, nullement le zébu, qui est en grand honneur dans tout le reste de l'Inde. D'après ce peuple, le veau du buffle est le bouc émissaire, de même que dans le langage symbolique des chrétiens l'agneau se charge des péchés. L'opinion des Toudas diffère cependant un peu de la croyance chrétienne. Quand un homme meurt, on immole un buffle mâle adulte, pour qu'il accompagne dans l'autre monde l'âme du Touda et se charge du fardeau de ses péchés ; le veau, par contre, doit porter les péchés de toute la communauté. En outre, les Toudas se servent du buffle pendant sa vie ; ils le chargent de lourds fardeaux, pour le préparer peut-être à porter le poids encore plus lourd de leurs péchés.

Le buffle est silencieux. Quand il repose dans l'eau, quand il pâit ou quand il travaille, il n'ouvre même pas la bouche. On n'entend la voix que des vaches nourrices ou des taureaux furieux. Cette voix consiste en un fort mugissement, très-désagréable, qui tient à la fois de celui du bœuf et du grognement du cochon.

Dans le Nord, les buffles abandonnés à eux-mêmes, s'accouplent au printemps, en avril ou en mai. La femelle met bas dix mois plus tard. Le veau est très-laid ; sa mère lui témoigne une grande tendresse, et, en cas de danger, le défend vigoureusement. A quatre ou cinq ans il est adulte. Il vit jusqu'à dix-huit ou vingt ans.

Le buffle s'accouple sans grande difficulté avec le zébu, mais très-difficilement avec la vache domestique. Ces croisements n'ont amené jusqu'ici aucun résultat ; le fœtus, à la naissance, est tellement grand, qu'il est tué au moment de l'expulsion ou que la mère succombe en lui donnant le jour.

Ce n'est que dans les Indes et peut-être en Perse, que le buffle rencontre des ennemis qui lui soient nuisibles. Il est rare que dans les régions danubiennes une meute de loups attaque un buffle. Du reste, pour que celui-ci succombe dans la lutte, il faut qu'il soit épuisé, affaibli par quelque cause. Un buffle excité est un adver-

saire terrible pour le loup. Mais, dans les Indes, le buffle a un ennemi redoutable dans le tigre, auquel il fournit une bonne partie de ses repas ; cependant un troupeau de buffles met le tigre en fuite : les bergers, du moins, se regardent comme en sûreté quand ils traversent sur le dos de leurs buffles les forêts infestées par ces carnassiers.

Usages et produits. — Le buffle est relativement plus utile que le bœuf ; il n'a, en effet, besoin d'aucun soin, et il se rassasie de plantes que dédaignent tous les autres animaux domestiques. Il est très-utile surtout dans les pays marécageux ; il rend de grands services à l'agriculture, car il remplace par la force ce qui lui manque en intelligence.

La viande du buffle adulte est dure et exhale une odeur de musc désagréable. Celle du veau est partout estimée. La graisse est très-bonne et autant prisée que celle du porc. Sa peau est forte, épaisse et donne un beau cuir ; ses cornes entrent dans la fabrication de divers ustensiles.

LE BUFFLE KÉRABAU — *BUBALUS KERABAU*.

Der Kerabau.

Caractères. — Le kérébau (*fig. 307*) n'est bien connu que depuis quelques années. Sa taille égale celle des plus grandes espèces du genre ; ses cornes surtout atteignent des dimensions énormes. Ses poils courts, roides, rares, laissent partout voir la peau ; ceux du cou, du sommet de la tête et de la partie antérieure des membres, seuls, sont un peu plus serrés ; ils forment une touffe entre les cornes. La peau est d'un gris bleuâtre clair, excepté à la surface intérieure des cuisses, à l'aîne, où elle est couleur de chair, et aux pieds, où elle est blanche ; les poils ont la même couleur sur toute leur étendue. Un kérébau de moyenne taille a plus de 2 mètres de long, non compris la queue, qui mesure 66 cent. ; sa hauteur, au garrot, est de 1^m,45 ; la croupe est un peu plus élevée, ses cornes ont 1^m,65 de long.

Distribution géographique. — On trouve cet animal à l'état sauvage et à l'état domestique dans les îles des Indes orientales et dans les îles de la Sonde, à Ceylan, à Bornéo, à Sumatra, à Java, à Timor, aux Moluques, aux Philippines et aux Mariannes.

Mœurs, habitudes et régime. — Ce buffle a tout à fait les mœurs et le genre de vie de ses congénères. Il passe pour un des animaux les plus terribles de sa patrie. Sa chasse est le plus grand exploit que puisse accomplir un homme.



Fig. 308. Buffle des Célèbes.

Domesticité. — On se sert surtout des kéra-baus domestiques comme de bêtes de selle. Tant qu'on ne les emploie pas, ils sont dans l'eau. A Manille, par exemple, on voit partout, autour des habitations, des troupeaux entiers de ces animaux n'ayant hors de l'eau que le museau et les cornes. On les nourrit dans une enceinte de bambous. Chose curieuse, jamais ils ne sont attaqués par les crocodiles qui mangent tous les autres mammifères, même le zébu et le cheval.

Pendant la saison des pluies, ils sont tout à fait indispensables aux indigènes ; sans leur secours, ceux-ci ne pourraient passer par les chemins détrempés. On met les fardeaux sur une sorte de traîneau, et on y attelle le buffle ; le conducteur s'assied sur le dos de l'animal et le dirige à volonté.

Dans ces derniers temps, on a vu plusieurs fois, en Europe, des kérabaus vivants. Il y en a actuellement dans les jardins zoologiques de Hambourg, Cologne, Berlin, Amsterdam. A Cologne, ils se sont reproduits, et même croisés avec des buffles ordinaires.

LE BUFFLE DES CÉLÈBES. — BUBALUS CELEBENSIS.

Dans le sous-genre *Bubalus* se trouve encore comprise l'espèce qui constitue l'antilope à cornes aplaties des Célèbes (fig. 308). Décrit pour la première fois par Quoy et Paul Gaymard, cet

animal est appelé, dans le pays dont il est originaire, *vache des bois*.

La ménagerie du Muséum de Paris a reçu un de ces animaux qui excite la curiosité du public, non point parce qu'il présente des particularités remarquables, mais bien parce que c'est la première fois que le Jardin des plantes possède vivant un antilope de l'île Célèbes.

Les naturalistes placent cet animal entre l'antilope et le buffle : il se vautre dans la vase comme le buffle et court comme une gazelle.

Caractères. — Il a des formes trapues, des jambes courtes, un pelage qui présente diverses nuances très-tranchées ; en dessus, il est d'un brun marron peu foncé, et presque gris en dessous, surtout au niveau de la région abdominale. Ses cornes sont plates, très-espacées, droites et un peu plus longues que la tête ; peu divergentes ; elles se portent tout à fait en arrière et dans la direction du front : comme chez les buffles, elles sont aplaties intérieurement à leurs deux tiers inférieurs, de manière à former un bord inverse ; enfin, la partie aplatie est irrégulièrement annelée ; le reste, au contraire, est rond, et lisse un peu plus haut qu'aux chèvres.

Mœurs, habitudes et régime. — L'antilope est doux, familier ; il se laisse approcher sans crainte et caresser. Seulement il ne faut pas le toucher à la tête, sans quoi, gare les cornes.

L'antilope des Célèbes est un animal très-rare,

En effet, Londres seul, en Europe, possédait un de ces curieux ruminants. La ménagerie du Jardin des plantes, comme nous venons de le dire, a reçu depuis peu ce nouvel hôte.

Usages et produits. — Nous ne savons si la chair est bonne à manger, mais, s'il en est ainsi, nous croyons que cette espèce pourrait devenir facilement domestique, et rendre peut-être de très-grands services comme bête alimentaire (1).

LES BISONS — *BONASSUS*.

Die Wisents, The Bisons.

Considérations historiques. — La province de Grodno dans la Lithuanie russe n'a sur une étendue de 1,750 lieues carrées qu'un demi-million d'habitants. C'est une grande plaine dépourvue de forêts, mais elle renferme un joyau particulier, la forêt de Bialowicza ou Bialowics; bien connue de tous les naturalistes; une véritable forêt vierge du Nord, qui a 12 lieues de long et 10 lieues de large. Elle est là comme une véritable île entourée de champs, de villages et de landes dégarnies d'arbres. Dans l'intérieur de la forêt ne se trouvent que quelques habitations, où vivent non des paysans, mais des bûcherons. Au milieu de la forêt est le village de Bialowicza. Il ne se compose que de quelques cabanes en bois et d'un pavillon de chasse, également en bois, que fit bâtir Auguste III, roi de Pologne et électeur de Saxe; il n'est habité que par des personnes destinées à garder et protéger moins la forêt que le gibier qui s'y trouve.

Toute la forêt est divisée en douze départements, séparés par des haies très-larges et droites. Chacun de ces départements est subdivisé à son tour. A la tête de chacun se trouve un forestier-chef, qui a sous ses ordres plusieurs subordonnés. Un forestier général habite à Bialowicza.

Dans cette forêt, l'homme n'a pas encore marqué son empreinte. Les quatre cinquièmes environ en sont couverts d'épines, la seule essence qui se rencontre sur une grande étendue; dans les endroits plus humides se trouvent des pins, des chênes, des tilleuls, des bouleaux, des aulnes, des peupliers et des saules. Tous ces arbres atteignent là un âge très-avancé, une hauteur prodigieuse, une force surprenante. La nature y est abandonnée à elle-même; la forêt a encore le même type qu'elle avait il y a des siècles, il y a peut-être des milliers d'années. « Ici, dit un

auteur, la tempête a déraciné un arbre immense; là où il est tombé, il meurt, il se décompose. Au-dessus de lui s'élèvent des milliers de jeunes troncs que son ombre empêchait de prospérer; ils s'élèvent, ils cherchent la lumière, l'air, la liberté. Chacun s'efforce, mais tous ne sont pas égaux. Bientôt quelques-uns l'emportent; ils élargissent leur cime et étouffent leurs voisins plus faibles, qui restent en arrière et s'atrophient. Mais, eux aussi, à leur tour, ils arriveront à la vieillesse et à la décrépitude; la tempête les déracinera, et sur leurs restes recommencera la même lutte.

« Hors des chemins que l'on a percés pour la chasse, on ne peut pénétrer dans la forêt; là où les arbres sont le plus écartés, les buissons ont le plus grand développement. A d'autres endroits, le vent a renversé des centaines d'arbres; ils gisent tellement emmêlés les uns dans les autres, que le gibier même a peine à s'y frayer un passage. De temps à autre on aperçoit une éclaircie. On se croit à la lisière de la forêt, ou près d'un village; on approche, et l'on reconnaît que cette clairière est due à un incendie qui a consumé une grande partie de la forêt, et contre lequel l'homme n'a rien pu. Tous les huit ou dix ans, il éclate des incendies énormes; mais presque chaque jour il y en a de moindre importance. »

Certes, l'exploitation de cette forêt suivant toutes les règles de la science forestière serait très-productive pour la contrée et pour les caisses de l'État; mais les chasseurs seraient unanimes à la déplorer. La forêt de Bialowicza est, en effet, le refuge d'animaux qui ont disparu de partout ailleurs. Elle est encore habitée par le plus grand mammifère du continent européen, par le bison. Ce n'est plus que dans ce coin de l'Europe que vit cet animal redoutable et vigoureux. Des lois rigoureuses l'y protègent.

Il faut un ordre spécial de l'empereur pour en tuer un. Et si depuis plusieurs siècles les divers souverains de cette contrée n'avaient accordé à ces animaux toute leur protection, le bison ne serait plus un animal européen. Toutes les autres espèces de gibier qui habitent la forêt peuvent être tirées par les forestiers; mais la mort d'un bison est très-sévèrement punie.

Autrefois, il n'en était pas ainsi. Cet animal se trouvait alors dans presque toute l'Europe et dans une grande partie de l'Asie occidentale. Au temps des Grecs, il était commun dans la Péonie, c'est-à-dire en Bulgarie; il se trouvait dans toute l'Europe centrale et même dans le sud de la

(1) D. S. *la Science pour tous*. Paris, 1869, p. 81.

Suède. D'après les *Niebelungen*, Siegfried en tua un dans les Vosges. Aristote le nomme *bonassus* et en donne une description exacte. Pline en parle sous le nom de *bison*, et lui donne pour patrie l'Allemagne. Calpurnius le décrit en 282 après Jésus-Christ.

Au sixième et au septième siècle, les *Leges Alemannorum* en font mention. Au temps de Charlemagne, on le trouvait encore dans le Harz et dans le pays des Saxons. En l'an 1000, Ekkehard le cite comme existant aux environs de Saint-Gall. En 1373, il vivait encore en Poméranie; dans le quinzième siècle en Prusse; dans le seizième, en Lithuanie; dans le dix-septième, dans la Prusse orientale, entre Tilsit et Laubian, et dans le dix-huitième en Transylvanie.

Depuis cette époque, on ne le trouve plus, comme il a été dit, que dans la forêt de Bialowicza. Le dernier fut tué, en Prusse, par un braconnier, en 1755, au mépris de la protection dont il jouissait depuis longtemps.

Les rois et les nobles de Pologne et de Lithuanie s'occupèrent avec zèle de la conservation de ces animaux. On en avait dans des parcs à Ostrolenka, à Varsovie, à Zamosk, etc. Mais à mesure que la contrée se peuplait, que les cultures s'étendaient, cette protection devenait impossible; les forêts étaient éclaircies, et les bisons étaient de plus en plus refoulés. Ils continuèrent à séjourner pendant un certain temps dans la Lithuanie prussienne, surtout entre Laubian et Tilsit, où les forestiers en prenaient soin, les nourrissaient, en hiver, sous un hangar ouvert. Très-rarement on en prenait un, et lorsque cela arrivait, c'était pour l'envoyer en cadeau à une cour étrangère. Ainsi en 1717, on en donna deux au landgrave de Hesse-Cassel, au roi George d'Angleterre, et en 1738 à l'impératrice Elisabeth de Russie. Mais au commencement du dix-huitième siècle une épizootie enleva la plupart de ces animaux, et le dernier tomba enfin sous la balle d'un braconnier.

Les bisons de la forêt de Bialowicza auraient eu sans aucun doute le même sort, si les rois de Pologne et, plus tard, les empereurs de Russie, ne s'étaient spécialement occupés de leur conservation. Aujourd'hui, leur nombre est assez considérable. D'après un dénombrement fait en 1829, il y avait 711 bisons, dont 633 adultes; 48 veaux seulement en étaient nés; l'année suivante, il y en avait 722; en 1831, leur nombre, à la suite des troubles de l'État, était redescendu à 657. A partir de cette époque, les lois que l'on rendit furent encore plus sévères et, depuis, ces ani-

maux se sont multipliés. Le pasteur Kawall les estime en 1853 à 1,543.

Dans le Caucase, le bison n'est pas très-rare; autrefois, il s'y trouvait presque partout: c'est dans le Zaadan qu'il est le plus commun. On en rencontre encore dans l'Asie centrale, aux bords du lac Koko-Nor.

Avant de passer à la description de l'espèce, je dois faire remarquer, que, sous le nom de bison, j'entends parler de l'animal que la plupart des auteurs appellent aurochs. Le bovidé de la forêt de Bialowicza a seul droit au nom de bison; l'aurochs, dont parlent les anciens, était une tout autre espèce.

Quand on lit avec attention les ouvrages des naturalistes, on ne tarde pas à se convaincre que deux espèces de bœufs sauvages habitaient autrefois côte à côte en Europe. Tous les anciens auteurs les distinguent et n'en confondent pas les noms. Sénèque, Pline, Albert le Grand, Thomas Cantapratensis, Jean de Marignole, Barthélemy l'Anglais, Paul Zidek, de Herberstein, Gessner, les anciennes lois allemandes, les traités de chasse, parlent tous de deux bœufs sauvages et les décrivent parfaitement. Nous avons encore le bison, nous voyons d'après lui que la description qui en est donnée est exacte; nous pouvons admettre la même chose pour l'aurochs, dont nous n'avons plus que les crânes fossiles.

Pline connaît le *bonassus* ou bison; car on en amena de vivants à Rome pour les jeux du cirque, et il le distingue de l'aurochs ou *urus*. « Ils sont reconnaissables, dit-il, le premier à sa riche crinière, le second à ses grandes cornes. » César parle d'un bœuf sauvage qui se trouve en Germanie; il ressemble au bœuf domestique, mais il a des cornes beaucoup plus grandes, et la taille de l'éléphant: « Sa chasse est fort en honneur chez les Germains. » C'est l'aurochs que César a en vue, et non le bison.

Les auteurs postérieurs sont encore plus précis. Lucas David dit que le duc Othon de Brunswick donna « aux Frères, » en 1240, des aurochs et des bisons; Cramer, que le prince Wradislaw, en 1634, tua, en Poméranie, un bison, qui est plus estimé que l'aurochs; Mathias von Michow rapporte qu'il existe dans les forêts de la Lithuanie des aurochs et des bœufs sauvages, que les habitants appellent *thuri* et *iumberones*. Les vers des *Niebelungen* sont très-précis; j'en ai parlé au sujet de l'élan (1).

(1) Voy. Tome II, p. 472

Mais il existe aussi des dessins des deux espèces. L'envoyé autrichien Herberstein (2) parle de deux bœufs sauvages et en donne les dessins avec les noms des animaux. Sous la figure qui représente un animal ressemblant au bœuf sont les mots suivants : « Je suis l'*urus*, que les Polonais nomment *tur*, les Allemands *urox*, le vulgaire *bison*. » Sous la seconde figure, où l'on ne peut méconnaître le bison, sont ces mots : « Je suis le *bison*, que les Polonais appellent *suber*, les Allemands *wysent*, et le vulgaire *urochs*. » La description qu'il en donne est la suivante :

« En Lithuanie il y a, outre les animaux qui se trouvent en Allemagne, des bisons, des aurochs, des élans et des chevaux sauvages. Les bisons se nomment en lithuanien *suber*, en allemand *urox* ou *ox*, nom qui convient à l'aurochs, lequel a tout à fait l'apparence du bœuf, tandis que le bison est différent. Les bisons ont une crinière de longs poils au cou et aux épaules, une sorte de barbe au menton, le poil à odeur de musc, la tête courte, les yeux grands, brillants, méchants, le front large, les cornes tellement écartées que trois hommes forts peuvent s'y asseoir, ce que doit avoir fait le roi de Pologne Sigismond. Le dos porte une sorte de bosse ; en avant et en arrière, le corps est plus bas. Leur chasse demande beaucoup de force et d'activité. On se cache derrière les arbres, on les fait poursuivre par les chiens, et on les tue avec un épieu, etc.

« Il n'y a d'aurochs que dans la Masovie ; on les appelle *thur*. Les Allemands leur donnent le nom d'aurochs, à tort, car ce sont des bœufs sauvages, ne différant des bœufs domestiques que parce qu'ils sont entièrement noirs, sauf une raie blanche le long de l'épine dorsale. Il n'est pas en grand nombre, et dans beaucoup d'endroits on le tient et on le soigne comme dans un parc à animaux. On l'accouple avec les vaches domestiques, mais les petits ne sont pas supportés par les aurochs dans leurs troupeaux, et les veaux qu'ils produisent naissent morts. Les ceintures de peau d'aurochs sont très-estimées, et sont portées par les femmes. La reine de Pologne m'en donna deux, et la reine des Romains a bien voulu en accepter une. »

Gessner, de même, donne une description et un dessin des deux animaux. L'un d'eux représente évidemment notre bison, l'autre un bœuf fort bas sur jambes, sans bosse, à cornes plus grandes et plus fortes. Voici comment il parle de ces animaux.

(2) Herberstein, *Russland und Polen*.

DU BISON (*Wisentstier*).

« *De son apparence.* — Les véritables bisons n'ont pas été inconnus des anciens ; dans les temps actuels, on a pris quelques bœufs sauvages, d'après lesquels a été faite cette description. Les anciens disaient que le bison est laid, horrible, fortement poilu, avec une crinière plus longue que celle du cheval et avec une barbe ; en somme, qu'il est laid et informe ; tout cela se trouve dans les animaux présents ; c'est une espèce de bœuf sauvage grand et laid ; ses cornes sont écartées l'une de l'autre de deux bons pieds ; la couleur est noire.

« *De la manière et de la nature de ces animaux.* — Ce bœuf est un animal méchant, effrayant au premier aspect. En été, son poil tombe, devient plus court et moins serré ; en hiver, il est plus long et plus épais. Il mange du foin, comme les autres bœufs.

« *Où ces animaux se trouvent.* — Ces bœufs sauvages se trouvent en Esclavonie, en Hongrie, en Russie et dans les autres pays du côté du Septentrion. Autrefois, on a dû en trouver dans la forêt Noire.

DE L'AUROCHS (*Auwerochs* ou *Wristier*).

« *De son apparence.* — L'aurochs ressemble au taureau noir commun de chez nous ; il est plus grand, et ses cornes sont autres. Autrefois on le chassait dans la forêt Noire ; maintenant, on ne le trouve plus que dans la Lithuanie, à l'endroit nommé Mazowia. Les Allemands l'appellent à tort bison, car le véritable bison des anciens a été décrit précédemment et son image a été donnée.

« A Worms et à Mayence, aux bords du Rhin, on montre dans les hôtels de ville de grandes têtes de taureaux, deux fois plus grandes que celles des taureaux indigènes, avec des restes de cornes, elles doivent, sans aucun doute, provenir de ces bœufs sauvages.

« *De la manière et de la nature de ces animaux.* — Ces animaux sont très-forts, très-agiles, très-méchants, n'épargnant personne, ni homme ni bête ; jamais on ne peut les apprivoiser. Pour les chasser, on les fait tomber dans une grande fosse, et là s'exercent les jeunes gens. Celui qui en a tué le plus grand nombre, quand il l'annonce au seigneur et le lui prouve, reçoit de grandes louanges et de riches présents. Quelques-uns disent qu'on trouve aussi ces animaux

dans les montagnes sauvages qui séparent l'Espagne de la France.

« *Utilité de ces animaux.* — Outre l'utilité dont sont la peau et la viande de ces animaux, les princes se parent de leurs cornes. On enchâsse celles-ci dans de l'argent, et on en fait des vases à boire, qui servent aux princes et aux grands. Cette habitude s'est conservée jusqu'à aujourd'hui en Lithuanie. »

D'autres auteurs du seizième siècle maintiennent aussi cette différence. Mucante, qui eut occasion de voir les deux espèces en vie à la cour de Pologne, dit qu'il y a dans un parc royal des bisons et des turs. Le wojwode Ostrorog conseille à ceux qui veulent établir des parcs à gibier de ne pas mettre au même endroit des bisons et des aurochs, car ils se livrent de violents combats. Enfin, au commencement du siècle, on découvrit un vieux tableau à l'huile, qui paraissait, d'après le style, remonter au premier quart du seizième siècle. Il représentait un animal sans crinière, à poil rude, à tête grande, à cou gros, à fanons faibles, à cornes dirigées en avant, puis en haut, comme celles du bœuf de Hongrie ou de la campagne Romaine. Ces cornes sont gris clair à leur racine, d'un noir foncé à la pointe. La couleur de la robe est un noir uniforme, le menton seul est plus clair. Dans un coin du tableau se trouve le mot *tur*. Nous avons là un portrait de l'aurochs.

Ce n'est qu'au dix-septième siècle que les auteurs deviennent incertains, et plus tard, ils ne parlent plus que d'un bœuf sauvage, qu'ils nomment tantôt bison, tantôt aurochs. Le véritable aurochs a disparu, et les écrivains ne peuvent plus parler d'après ce qu'ils ont vu.

Plus tard l'incertitude devient plus grande encore. Buffon et plusieurs naturalistes avec lui inclinent à croire qu'au bon vieux temps des merveilles, où les animaux traversaient encore les mers en grand nombre, le bison a passé en Amérique. La route lui en fut rendue praticable par l'apparition des îles Kouriles et Aléoutiennes; mais cela n'exista jamais que dans l'imagination de l'illustre naturaliste. Enfin, on mêla encore à la question le bœuf blanc d'Écosse, sur lequel je reviendrai, et la solution n'en fut que plus difficile. C'est de là qu'on mêle ensemble tant d'animaux différents. Pour mon compte, je n'ai nullement l'intention de faire de même.

Caractères. — Les bisons forment un genre caractérisé par des cornes petites, rondes, dirigées en avant, puis recourbées en haut; un front large et bombé; des poils mous, longs, laineux.

Leurs côtes sont en plus grand nombre que chez les autres bovidés, le bison d'Europe en a quatorze paires, le bison d'Amérique quinze.

LE BISON D'EUROPE — *BONASSUS BISON*.

Der Wisent, The Bonassus.

Caractères. — Quoiqu'il soit certain que le bison d'Europe (Pl. XXXIII), en même temps qu'il diminuait en nombre, perdait de sa taille, il n'en est cependant pas moins toujours un animal vigoureux. Un mâle tué en Prusse en 1555 avait 2^m,163 de haut et 4^m,017 de long; il pesait 952 kilogrammes. Il n'existe plus de pareils géants, et il est rare de voir des individus qui aient plus de 1^m,65 de haut, 2^m,55 de long et qui pèsent plus de 5 à 600 kilogrammes. Mais tels qu'ils sont, ils surpassent encore le plus fort bœuf, et notamment leur tête grosse et large l'emporte de beaucoup sur celle du bœuf ordinaire.

Le bison est fort, ramassé; la partie antérieure du corps est très-développée, et il en résulte que l'arrière-train paraît mince. Le garrot forme une sorte de bosse, à partir de laquelle le dos descend en assez forte pente jusqu'à la croupe. Le cou est court et gros, dépourvu de fanons; la tête est énorme, les yeux et les oreilles sont moyens; les cornes, relativement petites, n'ont que 50 cent. de long.

Nées presque du milieu du crâne, les cornes se recourbent en dehors et un peu en bas, puis en haut et en avant; leur pointe se porte en dedans et en arrière. Leur racine offre quelques rugosités annulaires; la pointe est parfaitement lisse. Les jambes sont de hauteur moyenne, mais plus longues, plus élancées que chez le buffle et le bœuf. Les sabots sont grands, larges, élevés. La queue atteint le milieu du tibia ou, avec ses poils, le dessous de l'articulation tibio-tarsienne; la touffe terminale a de 38 à 40 cent. de longueur. Tous les poils sont longs; ceux de la tête et des jambes de devant sont crépus et comme feutrés. Les joues sont ornées d'une forte barbe; le front, le cou, le menton, la gorge, les jambes de devant, dans leur partie supérieure, portent une crinière qui, au menton et à la gorge, a jusqu'à 33 cent. de long. Les poils de l'arrière-train sont laineux. Chez les jeunes animaux, le poil est plus mou et plus court que celui des vieux. En été, le pelage est moins allongé, moins épais, luisant; en hiver, il est long, laineux, de couleur terne, d'un brun foncé, tirant sur le noir, plus clair aux épaules, et sur les côtés du cou, plus foncé aux pieds; en été, il est brun châtain clair, tirant

Вячм, Маммифères.

T. II, Pl. XXXIII, p. 648.



J. P. Zimmerman
del.

Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

LE BISON D'EUROPE.

Corbeil, Crété, imp.

G. R. ILLNER

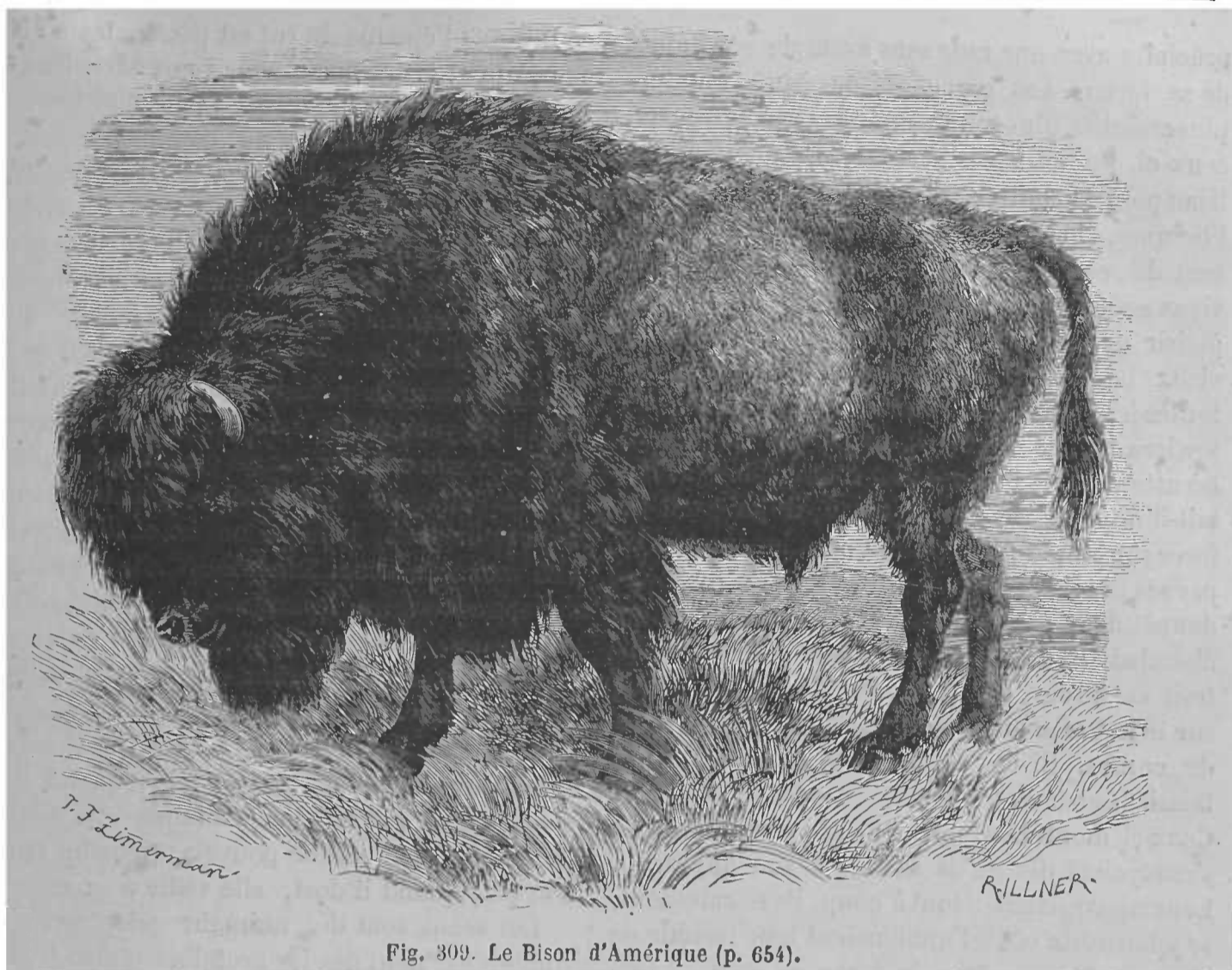


Fig. 309. Le Bison d'Amérique (p. 654).

sur le gris fauve; la barbe, les joues, la touffe de la queue sont toujours d'un brun noir, le bout du museau est blanc jaune.

Les jeunes animaux sont plus pâles; les veaux nouveau-nés sont brun châtain clair. Le mâle diffère de la vache par sa taille plus grande, sa tête plus forte, son front plus large, ses cornes plus courtes.

Mœurs, habitudes et régime. — En été et en automne, le bison habite les endroits humides des forêts, caché dans le taillis. En hiver, il préfère les parties élevées et sèches. Les vieux mâles vivent solitaires; les jeunes en troupes de 15 à 20 individus, en été; de 30 à 40, en hiver. Chaque troupeau a son domaine fixe, d'où il ne s'écarte pas. Jusqu'à l'époque du rut, la plus grande harmonie règne dans son sein; deux troupes distinctes, par contre, ne vivent pas en bons rapports, et le plus petit s'éloigne autant qu'il peut du plus fort.

Les bisons sont éveillés le jour comme la nuit. De préférence, ils paissent le matin et le soir, parfois pendant la nuit. Ils se nourrissent d'écorces, de feuilles, de bourgeons, d'herbes; ils semblent être particulièrement friands de l'écorce du frêne; ils en dépouillent les arbres; ils renver-

sent les troncs encore jeunes et flexibles, et les détruisent complètement. En hiver, ils mangent des bourgeons. Ils ne touchent pas aux conifères. Dans la forêt de Bialowicza on ramasse du foin pour ces animaux, sans quoi ils pénètrent de force dans les granges des malheureux fermiers et mangent le fourrage. L'eau fraîche leur est indispensable.

Le bison paraît lourd dans tous ses mouvements; il est cependant assez vif. Son pas est accéléré, sa course est un galop pesant, mais rapide, et en courant il baisse la tête et lève la queue. Vif et gai, il aime à jouer avec ses semblables.

En général, le bison laisse passer tranquillement un homme inoffensif; mais la moindre chose enflamme sa colère et le rend alors très-dangereux. En été, il fuit d'ordinaire devant l'homme; en hiver il ne dévie jamais de sa route, et il est arrivé que des paysans ont dû attendre, avant de poursuivre leur route, qu'il plût au bison de quitter le sentier qu'il barrait. Comme les autres bovidés qui vivent en liberté, il montre une grande sauvagerie, beaucoup d'indépendance, une colère terrible. Furieux, il allonge une langue bleuâtre, il roule des yeux injectés de sang, son regard devient farouche, et enfin il se

précipite avec une rage sans exemple sur l'objet de sa fureur. Les jeunes bisons sont toujours plus craintifs, plus timides que les vieux ; et, parmi ceux-ci, les solitaires surtout sont un véritable fléau pour la contrée. D'ordinaire, le bison évite l'homme, et ses sens très-développés lui permettent de reconnaître de loin son approche. Les vieux solitaires, par contre, semblent se faire un plaisir de se trouver en face de l'homme. Un vieux taureau régna pendant longtemps sur toutes les routes qui traversent la forêt de Bialowicza. Il ne s'écartait même pas de devant les attelages, et il causa plus d'un malheur. Sentait-il du foin sur un traîneau, il prélevait de force son impôt ; il trottait devant les chevaux et par ses mugissements ordonnait qu'on lui abandonnât de la nourriture. La lui refusait-on, ou cherchait-on à l'éloigner à coups de fouet, il entrait en fureur, levait la queue, se précipitait sur le traîneau et le renversait en quelques coups de cornes. Si les voyageurs l'excitaient, il les faisait tomber du traîneau et effrayait les chevaux. Ceux-ci montraient une grande peur du bison, et s'enfuyaient dès qu'ils sentaient son approche. Leur apparaissait-il tout à coup, ils se cabraient, se jetaient de côté, témoignaient leur terreur de toutes les façons. Mais le bison est surtout terrible quand il est poursuivi. Il est alors dangereux, même pour le meilleur chasseur, de se trouver sur son chemin.

Le rut commence d'ordinaire en août, quelquefois seulement en septembre, et il dure de deux à trois semaines. A cette époque, les bisons sont dans le meilleur état, ils sont gras et vigoureux. Les mâles se livrent de furieux combats. Ils se font un jeu de déraciner et de renverser des arbres de moyenne hauteur ; mais il arrive souvent que les racines s'emmêlent dans leurs cornes, et qu'ils ne peuvent s'en débarrasser. Ils courent alors en mugissant, s'irritent peu à peu, commencent à combattre, par manière de jeu d'abord, puis très-sérieusement. Ils se précipitent en fureur l'un sur l'autre, se donnent des coups terribles ; cependant leur front résiste aux violences les plus fortes, leurs cornes sont flexibles comme l'acier. Peu à peu, les solitaires se joignent aux troupeaux, et les combats n'en deviennent que plus sérieux ; très-souvent, de jeunes mâles succombent sous leurs coups. En 1827, on trouva sans vie, dans la forêt de Bialowicza, un jeune taureau de trois ans, qui avait une jambe brisée et une corne cassée à la racine. A cette époque, on rencontre même des vaches tuées, elles ont toutes une fracture du sacrum.

Dès que l'époque du rut est passée, les solitaires quittent le troupeau pour reprendre leur vie calme et contemplative. La vache met bas neuf mois après, en mai ou au commencement de juin. Auparavant, elle s'est séparée du troupeau, et a cherché dans le fourré un endroit isolé et tranquille. C'est là qu'elle cache son petit pendant les premiers jours ; en cas de danger, elle le défend avec un courage remarquable. Le veau, tout jeune, se tapit sur le sol quand quelque chose le menace ; il dresse les oreilles, ouvre les yeux et les naseaux, regarde avec inquiétude son ennemi, tandis que sa mère se prépare à l'attaquer. A ce moment, il est dangereux pour tous, homme ou bête, d'approcher une vache de bison. Sans motifs, elle se précipite sur son adversaire, le renverse, le déchire à coups de cornes. Quelques jours après sa naissance, le veau suit sa mère partout où elle va, et celle-ci veille sur lui avec une tendresse extraordinaire. Tant qu'il a encore de la peine à marcher, elle le pousse doucement avec la tête ; quand il est sale, elle le lèche. Pour l'allaiter, elle se tient sur trois pattes afin de pouvoir mieux lui tendre son pis ; quand il dort, elle veille à sa sécurité.

Les veaux sont des animaux gais, agréables, quoiqu'ils aient dès les premiers temps les instincts de férocité qu'ils montreront plus tard. Leur croissance est lente ; ce n'est qu'à huit ou neuf ans qu'ils sont parfaitement adultes. Ils arrivent à un âge de trente à cinquante ans. Les vaches meurent environ dix ans avant les taureaux. Ceux-ci, en vieillissant, deviennent aveugles, ou perdent leurs dents ; ne pouvant plus alors se bien nourrir, choisir les jeunes branches, ils s'affaiblissent rapidement et meurent ensuite.

Relativement aux autres bovidés, la multiplication du bison est très-lente. La vache ne met bas qu'une fois tous les trois ans, et, lorsqu'elle a atteint un certain âge, elle reste stérile pendant plusieurs années, avant de concevoir de nouveau. En 1829, sur 258 vaches, 93 seulement mirent bas. Des 165 autres, les unes restèrent infécondes, les autres étaient encore trop jeunes pour concevoir.

Ces animaux savent parfaitement se défendre contre leurs ennemis. Les loups et les ours ne peuvent être dangereux que pour les veaux, et seulement lorsque leur mère est morte. Par les fortes neiges, les loups affamés peuvent attaquer un bison adulte, séparé du troupeau, épuiser ses forces par leurs poursuites, et le tuer, après avoir, il est vrai, essuyé bien des pertes de leur côté. Quelques auteurs prétendent que trois loups sont

suffisants pour tuer un bison ; ils disent que l'un d'eux attire sur lui l'attention du ruminant, en sautant de tous côtés, tandis que les deux autres s'approchent de lui par derrière et cherchent à le mordre au ventre. Pour mon compte, je mets cette histoire en doute ; un bison assommerait d'un seul coup de pied un loup qui l'aurait mordu, ou l'écraserait par son poids, avant qu'il en fût grièvement blessé.

Chasse. — De temps à autre, les protecteurs du bison font de grandes chasses, et y déploient d'ordinaire un grand appareil. Les hauts personnages qui y sont invités, ne sont pas forcés d'avoir autant de courage et de hardiesse que les anciens Germains, quand ils combattaient l'aurochs et le bison. Jules César dit qu'avoir tué un bison ou un aurochs est un des plus grands titres de gloire, et les anciens poèmes célèbrent ces hauts faits, et avec raison. Au moyen âge, encore, les chevaliers combattent avec l'aurochs et le bison. Maintenant on le tue tout simplement comme un gibier ordinaire.

Le souverain arrive avec une grande suite ; réclame tous les forestiers ; force les paysans des alentours à lui servir de rabatteurs ; met ainsi en campagne une armée de deux à trois mille personnes, chargées de ramener les bisons vers un endroit désigné.

Une colonne de grès blanc, haute de 6 mètres, avec une description en allemand et en polonais, consacre le souvenir d'une des chasses les plus brillantes du roi Auguste III, en 1752. Elle énumère tous les vaillants héros qui prirent part à la chasse, et donne le nombre des pièces de gibier que l'on abattit. En un jour, on releva 42 bisons, 13 élans et 2 chevreuils. La reine, à elle seule, tua 20 bisons, sans en manquer un seul et sans interrompre la lecture d'un roman. Il y eut de grands flots de sang de versés ; sang de gibier bien entendu, car les chasseurs devaient être hors de l'atteinte des animaux qu'ils assassinaient en quelque sorte. S'il y avait eu mort d'homme, l'inscription l'aurait sans doute mentionné. Pour donner une idée de la grandeur de ces chasses, j'ajouterai que, sur l'ordre du roi, plusieurs milliers de serfs furent invités, c'est-à-dire forcés de rabattre tout le gibier de toute la forêt vers l'endroit de la chasse. Là, on enveloppa, on entoura ces animaux d'un filet haut de 2^m,50, puis d'une palissade de bois encore plus haute, et l'on disposa une plateforme sur laquelle prirent place le roi et ses invités. A vingt pas environ, on pratiqua à la palissade, une ouverture vers laquelle on chassa

tout le gibier. Dès qu'un bison tombait, les piqueurs sonnaient de la trompe. Après la chasse, la cour passa en revue les pièces de gibier au son des cors. La viande en fut distribuée aux paysans des environs. Le roi fit alors élever un monument pour perpétuer le souvenir de ce haut fait.

Le 18 et le 19 octobre 1860, l'empereur de Russie chassa dans cette forêt. Il tua de sa propre main six bisons et un veau, deux élans, six daims, trois chevreuils, quatre loups, un renard et un lièvre. Le grand-duc de Weimar et les princes Charles et Albert de Russie tuèrent huit bisons. On manque de détails circonstanciés au sujet de cette chasse, mais l'on peut dire qu'elle fut plus sérieuse que celle d'Auguste III.

Autrefois les gens du peuple chassaient le bison à pied, et avec la lance. Ils allaient toujours à deux ; l'un marchait droit à la bête et cherchait à lui donner un coup mortel ; l'autre s'efforçait, en criant et en agitant une étoffe rouge, d'attirer sur lui l'attention de l'animal ; les chiens venaient encore en aide, et l'on pouvait ainsi au bon moment transpercer le bison.

Dimitri Dolmatow, inspecteur des forêts impériales de la province de Grodno, a décrit dans un journal anglais, en 1849, la manière dont on prend le bison. Je donne ici l'essence de son article.

L'empereur ayant promis à la reine Victoria deux bisons vivants pour le jardin zoologique de Londres, donna l'ordre de prendre quelques-uns de ces animaux. Le comte Kisselew, ministre du domaine impérial, se chargea personnellement d'accomplir cet ordre. La chasse fut fixée au 20 juillet (1846). Au lever du jour, trois cents traqueurs et quatre-vingts forestiers, dont les fusils n'étaient chargés qu'à poudre, se trouvèrent réunis, et furent mis sur les traces d'un troupeau de bisons qui avait été reconnu pendant la nuit. Les trois cents traqueurs, soutenus par cinquante chasseurs, avaient cerné dans le plus profond silence la vallée solitaire où se trouvait le troupeau de bisons, et leur chef, accompagné des trente chasseurs les plus déterminés, pénétra dans cette vallée, mais en n'avancant qu'avec précaution.

La journée était magnifique et il ne faisait pas de vent. Arrivé à la limite de la vallée, Dolmatow et son compagnon aperçurent les bisons. Ces animaux étaient couchés sur la pente d'un co-teau, ruminant avec sécurité, pendant que les jeunes se jouaient autour des adultes, s'attaquant les uns les autres, frappant la terre de leurs sa-

bots, et faisant voler autour d'eux le sable sur lequel ils bondissaient. Par moments, ils se retiraient chacun auprès de leur mère, se frottaient contre elle, la léchaient et revenaient bientôt à leurs jeux.

Mais, au premier son du cor, le tableau changea en un clin d'œil : tout le troupeau, comme frappé par une baguette magique, bondit sur ses pieds et sembla concentrer toutes ses facultés à voir et à entendre ce qui allait se passer. Les veaux se pressaient timidement contre leurs mères, et quand retentirent les aboiements de la meute, les bisons se rangèrent dans l'ordre qu'ils occupent ordinairement en pareille occurrence. Plaçant les veaux en avant, ils prennent l'arrière-garde pour les garantir de la poursuite des chiens. Lorsqu'ils arrivèrent auprès de la ligne tenue par les traqueurs et les chasseurs, ils furent reçus par des cris perçants et par des détonations. Alors ils changèrent leur ordre de défense : les vieux aurochs se jetèrent avec furie sur le côté, rompirent la ligne de chasse, et, victorieux sur ce point, continuèrent leur course en bondissant et sans s'arrêter à châtier leurs ennemis qui s'étaient cachés derrière les plus gros arbres. Cependant les chasseurs avaient réussi à détacher de la troupe les deux veaux que l'on désirait. L'un d'eux, âgé de trois mois, fut pris immédiatement ; l'autre, âgé de quinze, fit plus de résistance. Quoique saisi par huit traqueurs, il les renversa et parvint à s'enfuir. On mit la meute à ses trousses, et bientôt il fut forcé dans un marais, lié fortement et transporté dans la cour du forestier. Quatre autres veaux, dont un mâle et trois femelles, furent pris dans d'autres endroits de la forêt. Une de ces femelles, qui n'avait encore que quelques jours, fut d'abord allaitée par une vache domestique, que l'on choisit fauve, à peu près de la couleur d'une aurochs, et, ce qui est contraire aux récits de Gilibert et d'autres écrivains, la vache en prit immédiatement soin. Elle témoigna, dit Dolmatow, un tendre attachement à cet enfant adoptif, sauvage et barbu. Malheureusement, le jeune animal mourut six jours plus tard, suffoqué par une enflure de la gorge qu'il avait déjà quand on l'attrapa. Les autres veaux ne prirent aucune nourriture pendant le premier jour de leur captivité, mais le lendemain, celui de trois mois se mit à téter une vache et parut fort gai ; ses compagnons de captivité, sauf un, de l'âge de quinze mois, commencèrent d'abord à prendre du lait qu'on leur présenta dans la main, puis ils se mirent à boire au seau avec une grande avidité, et une

fois le seau vide, ils se léchèrent mutuellement le museau. En peu de temps, ils perdirent leurs allures sauvages, qui firent place à une vivacité et à une pétulance extrêmes. Quand on les faisait sortir de leur étable pour aller dans la cour assez vaste de la métairie, la rapidité de leurs mouvements, leur légèreté rappelaient celles du chevreuil ou du cerf. Ils jouaient volontiers avec les veaux et les vaches domestiques, luttaient avec eux, et, quoique plus forts, paraissaient céder, mais par complaisance. L'aurochs mâle, de quinze mois, conserva longtemps son regard morne et sauvage ; il s'irritait à l'approche de l'homme, branlait la tête, brandissait la queue et menaçait de ses cornes. Après deux mois de captivité, il finit par s'appivoiser et par s'attacher au paysan qui le nourrissait. Alors on put lui donner plus de liberté.

Tous ces animaux se plaisaient à fouir le sol avec leurs pieds, à rejeter la terre en l'air, à se cabrer comme les chevaux. Dès qu'ils sortaient de l'écurie, ils levaient fièrement la tête, ouvraient leurs naseaux, reniflaient et gambadaient. Ils sentaient bien pourtant qu'ils étaient enfermés, et regardaient avec envie tantôt la forêt immense, tantôt les vertes prairies. On aurait dit qu'ils avaient le mal du pays, ou qu'ils regrettaient leur liberté sans bornes ; ils rentraient toujours à l'écurie, tristes et la tête basse. Ils se montraient très-attachés à l'homme qui les soignait, le contempaient quand il s'approchait, venaient à sa rencontre, se frottaient à lui, lui léchaient la main et obéissaient à sa voix.

On plaça les sept bisons dans deux endroits éloignés l'un de l'autre. Les deux mâles se firent très-bien au régime auquel on les soumit ; les autres, qui ne buvaient que du lait, souffrirent quelque temps d'une diarrhée, due probablement à ce que le lait, qu'on leur apportait de loin, n'était pas toujours assez frais ; mais ils se rétablirent dès qu'ils eurent à boire du lait frais et chaud. Les deux mâles aimaient le sel, les autres n'y touchaient pas ; le plus âgé des deux mâles ne voulait pas de lait. Dès le premier jour, on lui donna de l'avoine et de la paille, du foin, de l'écorce et des feuilles de frêne et diverses plantes qui croissent dans la forêt. On fournit la même nourriture aux autres veaux, dès qu'ils furent sevrés de lait. Ils buvaient de l'eau plusieurs fois par jour. Avaient-ils faim ou soif, ils le marquaient par un grognement analogue à celui du porc.

Une nourriture abondante et variée, une écurie où ils étaient protégés du froid en hiver,

des piqûres des insectes en été, contribuèrent beaucoup à leur prospérité ; ils grandirent rapidement.

Plus tard, on les amena de Bialowicza à Grodno, éloigné de 148 kilomètres. Deux mâles, destinés pour Saint-Pétersbourg, étaient dans une longue cage, avec une abondante litière de paille. Cette nouvelle cage, le cahotement de la voiture semblèrent les effrayer. Il se tinrent tranquilles, mais ne mangèrent rien dans les vingt-quatre premières heures, et ne se couchèrent pas non plus. Mais le second jour, ils semblaient habitués à leur étroite prison. La paire qui devait aller à Londres fut placée dans une cage couverte et plus grande. Le mâle se montra inquiet pendant tout le voyage, et mugit sans cesse. A Grodno, on les mit tous dans une vaste écurie, et on les isola par des poutres ; mais ils se précipitèrent avec une telle fureur l'un sur l'autre qu'on dut les séparer ; ils n'auraient pas tardé à renverser les cloisons. Chose curieuse, les trois mâles attaquèrent en même temps la vache et l'auraient tuée, si les gardiens n'étaient venus à temps. Ce ne fut que peu à peu qu'ils s'habitèrent les uns aux autres.

Captivité. — J'ai vu pour la première fois des bisons au Jardin zoologique de Schœnbrunn. Depuis quelques années, ils y habitent seuls une écurie devant laquelle est un enclos formé de fortes poutres ou pieux en chêne, très-épais, enfoncés profondément en terre, et soutenus encore par des arcs-boutants. Lorsque je vis ces bisons, la vache avait un veau qu'elle allaitait, et tout, dans son être, exprimait sa tendresse pour lui. Pour mieux l'observer, je m'approchai de la palissade, plus que cela ne lui convenait probablement ; car aussitôt elle baissa la tête, tira en mugissant sa langue bleuâtre et s'élança sur moi avec une telle vigueur que les pieux de l'enclos en furent ébranlés. Un pareil choc aurait certainement fracassé le crâne d'une autre créature ; mais le bison recommença sa tentative par quatre fois.

On a remarqué que les bisons se multiplient plus rapidement en captivité qu'en liberté. On cite un individu qui a supporté une captivité très-rigoureuse pendant vingt ans.

On n'a encore pu réussir à dompter les bisons. Quelque doux qu'ils paraissent dans leur jeunesse, ils deviennent sauvages et farouches en vieillissant ; leurs gardiens mêmes ne peuvent se fier entièrement à eux. Ils se laissent bien caresser sur la tête, ils prennent la nourriture dans la main de la personne qui les soigne, mais

celle-ci doit toujours être en mesure d'échapper à un accès de colère subite.

En même temps, les bisons donnent bien du travail à ceux qui les soignent. Il faut une peine infinie pour faire passer d'un endroit à un autre ceux qui sont depuis longtemps en captivité. Une vache que l'on dut amener dans un autre enclos que celui qu'elle habitait, fut tenue par vingt hommes, au moyen de cordes passées autour de sa tête ; mais d'un seul mouvement, elle les jeta tous à terre.

Les bisons qui sont renfermés dans un petit espace, qui sont journellement en contact avec l'homme, ne sont pas plus doux que ceux qui sont en liberté, et qui savent ne pas être inquiétés. Ceux que l'on protégeait et nourrissait en Prusse, entre Taplaken et Lenkuschken n'attaquèrent jamais personne ; ils devinrent au contraire assez familiers pour courir après les gens, leur demander de la nourriture, car ils étaient habitués à recevoir quelque chose de chaque passant.

Les bisons sont surtout dangereux pour les personnes habillées de couleurs voyantes ; le rouge notamment paraît exciter leur fureur.

Plusieurs naturalistes prétendent que le bison a eu une grande part à la création de plusieurs de nos races de bœufs. On croyait que les individus à l'état sauvage pouvaient s'accoupler avec les autres bovidés, et produire des métis féconds. Les observations récentes ont prouvé le contraire. Le bœuf et le bison ont l'un pour l'autre une répugnance incroyable, et cela même quand ils ont été élevés ensemble, comme cela est arrivé à Bialowicza. On essaya d'accoupler une jeune génisse de bison avec un beau taureau domestique ; on les mit l'un près de l'autre dans l'écurie ; mais la génisse enfonça la cloison qui la séparait du taureau, se précipita sur lui et le chassa de l'écurie, sans que celui-ci pût faire résistance.

Usages et produits. — Nous n'avons pas à parler des dégâts que le bison peut causer. Dans la forêt de Bialowicza, il n'y a pas à en tenir compte.

On estime beaucoup la chair du bison, à laquelle on reconnaît un goût qui a quelque chose de la chair du bœuf et de celle du cerf. La viande des vaches et des veaux, surtout, passe pour excellente.

Pour les Polonais, la chair du bison salée est un mets délicieux ; ils en faisaient jadis des cadeaux aux souverains étrangers.

La peau de l'animal donne un cuir fort et

durable, mais lâche et poreux; on s'en sert seulement pour faire des courroies.

Des cornes et des sabots on confectionnait divers objets auxquels on attribuait des vertus préservatives. Nos ancêtres en faisaient des vases à boire, et dans le Caucase, cet usage s'est continué. Dans un festin donné par un prince de cette contrée en l'honneur du général Rosen, cinquante à soixante-dix cornes de bison, enchâssées d'argent, tenaient lieu de coupes.

LE BISON D'AMÉRIQUE — *BONASSUS AMERICANUS*.

Der Bison, The Bison.

Caractères. — Le bison d'Amérique ou le *buffle* (*fig. 309*), comme l'appellent les Américains, est le plus grand de tous les mammifères de ce continent. Le mâle a de 2^m,80 à 3 mètres de long, non compris la queue qui mesure 50 cent. ou 66 en y comprenant la longueur des poils; 2 mètres de hauteur au garrot, et 1^m, 66 au sacrum; son poids varie de 600 à 1,000 kilogrammes. La vache a environ les quatre cinquièmes de cette taille.

Le bison d'Amérique ressemble beaucoup au bison d'Europe; néanmoins, il n'est pas difficile de l'en distinguer. Il a les jambes et la queue relativement courtes, le poitrail plus développé, l'arrière-train plus étroit, les poils plus longs. Il a la tête proportionnellement plus grande, le front très-large, le cou court, le garrot très-élevé, l'arrière-train faible et étroit, la queue courte; les cornes courtes et épaisses, recourbées d'abord en haut et en dehors, mais avec la pointe portée un peu en dedans; les oreilles courtes et minces, élégantes; les yeux assez grands, de couleur très-foncée, la sclérotique étant d'un brun jaune. Son pelage ressemble à celui du bison d'Europe. Les poils de la tête, du cou, des épaules, de l'avant-train, de la partie supérieure des cuisses et du bout de la queue sont très-longs; les épaules portent une sorte de crinière, le menton et le cou une barbe; les poils de la tête sont crépus. Tout le reste du corps n'est recouvert que d'un pelage court et épais. En hiver, les poils s'allongent considérablement; à l'entrée du printemps, ils tombent par flocons. En même temps la couleur change.

L'animal est d'un gris brun uniforme, la crinière, c'est-à-dire la tête, le front, le cou, les fanons, sont d'un brun foncé. Le pelage d'été est plus clair; il est brun jaunâtre. Les cornes, les sabots, le museau sont d'un noir vif.

On trouve, mais rarement, des individus blancs ou tachetés de blanc. Les Américains parlent de

racés particulières, à poils mous, à reflets soyeux, qui, au soleil, reluisent comme les poils du castor.

Distribution géographique. — Le bison d'Amérique est menacé du même sort que son congénère d'Europe. Autrefois, il s'étendait sur presque toute l'Amérique du Nord, et maintenant il a disparu d'une grande partie de ce continent. D'année en année, il est refoulé plus au loin, et son aire de dispersion devient plus limitée. Les blancs et les Indiens rivalisent avec le loup pour le détruire, et de ces trois ennemis, le loup est encore le plus humain; il ne tue qu'autant que la faim le pousse, tandis que l'homme poursuit les troupeaux de bisons, en détruit bien plus qu'il n'est nécessaire. Aujourd'hui, des millions de ces animaux parcourent encore les prairies immenses de l'Ouest; toutefois, ils y sont moins nombreux que les crânes qui y blanchissent à l'air.

Lorsque les Européens commencèrent à s'établir dans l'Amérique du Nord, ils trouvèrent le bison sur les côtes de l'Atlantique; mais déjà, au commencement du dix-huitième siècle, la capture d'un bison au cap Fear River était annoncée comme quelque chose de phénoménal.

A la fin du siècle dernier, le bison était commun dans le Kentucky et l'ouest de la Pensylvanie; de nos jours, il est rare dans la Louisiane et dans l'Arkansas. Autrefois, le grand lac des Esclaves était sa limite septentrionale, les montagnes Rocheuses sa limite occidentale; maintenant, il est monté jusqu'au 65° de latitude nord, et a traversé les montagnes pour chercher un refuge dans les grandes plaines de l'Ouest. Mais cela ne le soustraira pas au sort qui l'attend. Blancs et Indiens sont sans cesse à sa poursuite; la mort, la destruction sont incessantes.

Aujourd'hui, le bison habite les contrées au nord et à l'ouest du Missouri. On l'y trouve encore en très-grand nombre. En 1851, Mœllhausen vit des centaines de mille de bisons dans les immenses prairies qui sont à l'ouest du Missouri: aussi loin que son regard s'étendait, la plaine en était toute noire. En 1858, Frœbel, allant du Missouri au Mexique, marcha pendant huit jours au milieu de troupeaux de buffles. La plupart se trouvent au nord de l'Arkansas; on en rencontre bien moins sur la rive méridionale.

Mœurs, habitudes et régime. — Les bisons paraissent encore plus sociables que les autres bovidés; cependant, ces masses que l'on aperçoit dans une plaine ne forment pas un seul troupeau, mais un nombre immense de petites bandes. Les deux sexes ne se réunissent qu'à

l'époque du rut; tout le reste de l'année, les mâles s'attroupent séparément, et les vaches avec leurs veaux forment d'autres bandes. Il y a toutefois certains liens entre tous: une troupe suit l'autre.

Les bisons changent de cantons suivant les saisons. En été, ils se répandent dans les plaines; en hiver, ils se réunissent et recherchent les forêts. On en trouve alors en grand nombre dans les îles couvertes de forêts, ou sur les rives boisées des fleuves et des lacs. Chaque année, ils entreprennent régulièrement de grands voyages. En juillet, ils descendent au sud, vers les régions fertiles de l'Arkansas; au printemps, ils retournent vers le nord, mais divisés alors en troupes plus petits. Ces migrations se font depuis le Canada jusqu'aux côtes du golfe du Mexique, et depuis le Missouri jusqu'aux montagnes Rocheuses. Partout où ils se sont arrêtés, on trouve quelques trainards qui n'ont pas suivi la grande masse. Ce sont d'ordinaire de vieux mâles, trop âgés et trop paresseux pour accomplir le voyage, ou trop méchants pour être encore supportés dans le sein d'un troupeau. Sans voir les bisons, on peut reconnaître de loin leurs colonnes, que suit une grande quantité de loups et qu'accompagnent, en voltigeant, des nuées d'aigles, de vautours et de corbeaux. Tous ces rapaces trouvent dans les bisons une proie sûre et abondante.

Il semblerait que les bisons suivent invariablement les mêmes routes. Quand ils se sont cantonnés, ils vont avec une grande régularité des pâturages aux rivières, pour s'y abreuver ou s'y baigner; dans leurs voyages, ils prennent toujours les chemins, bien connus de tous ceux qui ont traversé les prairies, sous le nom de *sentiers des buffles*. Ces sentiers sont pour la plupart en droite ligne, parallèles l'un à l'autre et réunis à plusieurs centaines; ils traversent les torrents et les rivières, là où les rives sont d'un accès facile et ont une longueur considérable.

Deux causes surtout déterminent les bisons à vivre en société: le changement des saisons d'une part et la reproduction de l'autre. Le printemps les disperse, l'automne les réunit. En juillet et août, les mâles bien nourris se mêlent aux femelles, et chacun se choisit une compagne. Mais cela ne se passe pas sans luttes et sans combats; plusieurs rivaux se présentent pour une même vache. Il en résulte une bataille, qui ne cesse que par la défaite de l'un des deux. Le couple alors se sépare du troupeau et vit isolé, jusqu'à l'époque où la vache met bas. Dès qu'une paire

s'est ainsi formée réellement, la paix renaît dans la société.

Tous les observateurs assurent que rien n'est beau comme un combat entre deux bisons. Ils frappent la terre du pied, ils mugissent, baissent les cornes, agitent la tête, lèvent la queue, en fouettent l'air et se précipitent l'un sur l'autre. Les environs retentissent du choc des cornes et des fronts. Jamais cependant, assure Audubon, un taureau n'a perdu la vie dans un pareil combat. Son crâne épais, protégé encore par une épaisse toison, supporte le choc facilement, et ses cornes courtes ne sont pas capables de blesser mortellement un adversaire de même force.

S'il ne rencontre pas de mâle à combattre, le bison en rut cherche à exprimer sa passion d'une autre façon; il s'acharne alors après le sol, le fouille avec ses pieds, rejette la terre en l'air, lance de tous côtés, à coups de cornes, les mottes de gazon, et finit par creuser ainsi une dépression en entonnoir, plus ou moins profonde. D'autres venant continuer son œuvre, le trou finit par acquérir une certaine étendue. Mais ce travail semble avoir un but d'utilité: de l'eau s'accumulant rapidement dans ces dépressions, il se forme ainsi une baignoire dans laquelle le bison peut se rafraîchir et se vautrer pour se préserver des piqûres des insectes. « Le bison, dit Mœllhausen, s'enfonce de plus en plus dans le marais; il fouit avec ses pieds, il se tourne en rond, et ce n'est qu'après un séjour prolongé dans son bain de boue, qu'il en sort. A ce moment, il ne ressemble plus à aucun être vivant; sa longue barbe et sa crinière sont changées en une masse boueuse; les yeux seuls indiquent qu'il y a un bison sous cette épaisse couche de vase. A peine a-t-il quitté son bain, qu'un autre prend sa place, puis un troisième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tout le troupeau y ait passé. Cette boue se dessèche, forme une croûte dure qui ne disparaît que quand l'animal s'est roulé dans l'herbe, ou quand il a été lavé par la pluie.

Le rut dure environ un mois, mais les mâles qui n'ont pas trouvé de femelles restent méchants et furieux encore pendant plusieurs semaines. Ils attaquent même l'homme, devant lequel ils s'enfuient d'ordinaire. Une odeur de musc insupportable trahit de loin leur approche au chasseur. Cette odeur se répand dans l'air; elle imprègne la viande et la rend immangeable pour un Européen. En même temps, l'excitation épuise l'animal; il oublie de manger, il maigrit, et s'affaiblit. Resté en arrière du troupeau, il se refait peu à peu: la solitude le calme, il mange,

il reprend des forces, et en automne il a oublié son amour malheureux.

Neuf mois après l'accouplement, au milieu de mars ou en avril, la femelle met bas un petit. Elle s'est auparavant séparée du mâle avec lequel elle vivait, et s'est jointe à d'autres vaches également pleines. Les mères se choisissent le pâturage le plus gras, et y demeurent avec leurs petits tant qu'elles trouvent à s'y nourrir. Les soins qu'elles donnent à leurs veaux sont des plus tendres; en cas de danger, elles les défendent contre leurs ennemis. Les jeunes sont des êtres charmants, vifs, gais, très-enclins à jouer, à gambader, à s'agacer.

Le bison, d'ailleurs, n'est pas maladroit et paresseux, comme l'ont dit certains auteurs. Quoique lourd en apparence, il fait preuve d'une agilité surprenante. Il semble souvent jouer avec sa force. C'est surtout le soir et le matin qu'il est le plus vif; les veaux se livrent à mille jeux; les vieux les regardent avec plaisir ou même y prennent part. Malgré ses jambes courtes, le bison parcourt rapidement des espaces considérables. Jamais il ne marche lentement comme le bœuf; son pas est pressé, son trot vif, son galop si rapide qu'un bon cheval a de la peine à l'atteindre. En trotant, il atteint facilement un homme. Ses mouvements sont particuliers, saccadés; quand il galope notamment, il décrit une ligne ondulée, en soulevant tantôt l'avant-train, tantôt l'arrière-train. Mais comme nous l'avons déjà dit, il n'est nullement lourd et maladroit; bien au contraire, il est plus vif et plus agile que ne le ferait supposer un animal d'une pareille stature. Lorsqu'il est en fureur, il s'élanche avec une incroyable rapidité. Il nage longtemps et vigoureusement. Il n'hésite jamais à sauter à l'eau. Clarke vit un troupeau traverser le Missouri, à un endroit où ce fleuve avait près de 2 kilomètres de large. Ces animaux traversent l'eau rapidement, en formant une file continue, l'un derrière l'autre; les premiers ont déjà pris pied, que les derniers sautent à peine à l'eau.

L'ouïe et l'odorat sont les sens les plus développés chez le bison d'Amérique. D'après l'opinion unanime de tous les observateurs, cet animal a la vue mauvaise. On ne peut cependant pas dire que les organes de la vision soient chez lui peu développés; son œil est parfaitement conformé, et diffère à peine de celui des autres ruminants. Mais les poils épais qui entourent la tête l'empêchent de bien voir.

Sous le rapport de l'intelligence, le bison ne diffère pas des autres bœufs sauvages. Il est doux,

crainctif, peu prompt à s'exciter, mais une fois en colère il oublie tout, devient courageux, méchant, ardent à la vengeance. L'intelligence des bisons, comme on peut le voir chez des individus captifs, est susceptible de développement. Ils ne sont pas inapprivoisables, comme on l'a dit; ils ont au contraire un certain attachement pour l'homme qui les traite bien; ils apprennent à connaître leur gardien et à l'aimer jusqu'à un certain point. Mais, à vrai dire, il faut longtemps pour qu'ils déposent leur timidité innée et qu'ils reviennent à d'autres sentiments. Le mâle est toujours plus conscient de lui-même, plus avide de domination, et par conséquent plus courageux et plus amateur de combat que la vache.

La voix du bison est un sourd mugissement, plus semblable à une sorte de roucoulement qu'au bêlement. Quand des milliers de bisons se font entendre à la fois, c'est un bruit indescriptible: on dirait le roulement du tonnerre.

Le régime du bison d'Amérique varie suivant les saisons. En été, l'espèce trouve dans les herbes des prairies une nourriture succulente dont elle ressent bientôt les bons effets; en hiver, elle doit se contenter d'une alimentation plus maigre, de quelques jeunes pousses, de feuilles, d'herbes desséchées, de lichens et de mousses. Du reste les bisons sont très-sobres et savent se contenter de peu.

Les bisons sont exposés à beaucoup de dangers. Même là où ils sont à l'abri des attaques de l'homme et de leurs autres ennemis, ils ont encore à soutenir, comme dit Darwin, le combat pour l'existence, la concurrence vitale. L'hiver est pour eux un ennemi terrible, qui les tue par centaines, les fatigue et les épuise. Le bison est cependant bien armé pour lui résister: son épaisse toison le protège contre le froid; sa mue concordant avec les changements de saison, jamais l'hiver ne le prend au dépourvu. Mais un épais tapis de neige recouvre le sol; l'animal ne trouve plus de quoi assouvir sa faim. Il consume la graisse qu'il a amassée pendant l'été; il s'affaiblit de plus en plus, il ne peut plus se soutenir. Épuisé, il s'abandonne avec une résignation pleine de désespoir, il se couche et se laisse recouvrir par la neige. D'autres bisons périssent en croyant la glace plus forte qu'elle ne l'est réellement. Habités à marcher en rangs serrés, ils se hasardent sur un cours d'eau gelé; la glace rompt sous leur poids, et ils font de vains efforts pour se dégager et regagner la rive. Des centaines d'autres les suivent, les poussent, et beaucoup finissent par se noyer. Il en périt également

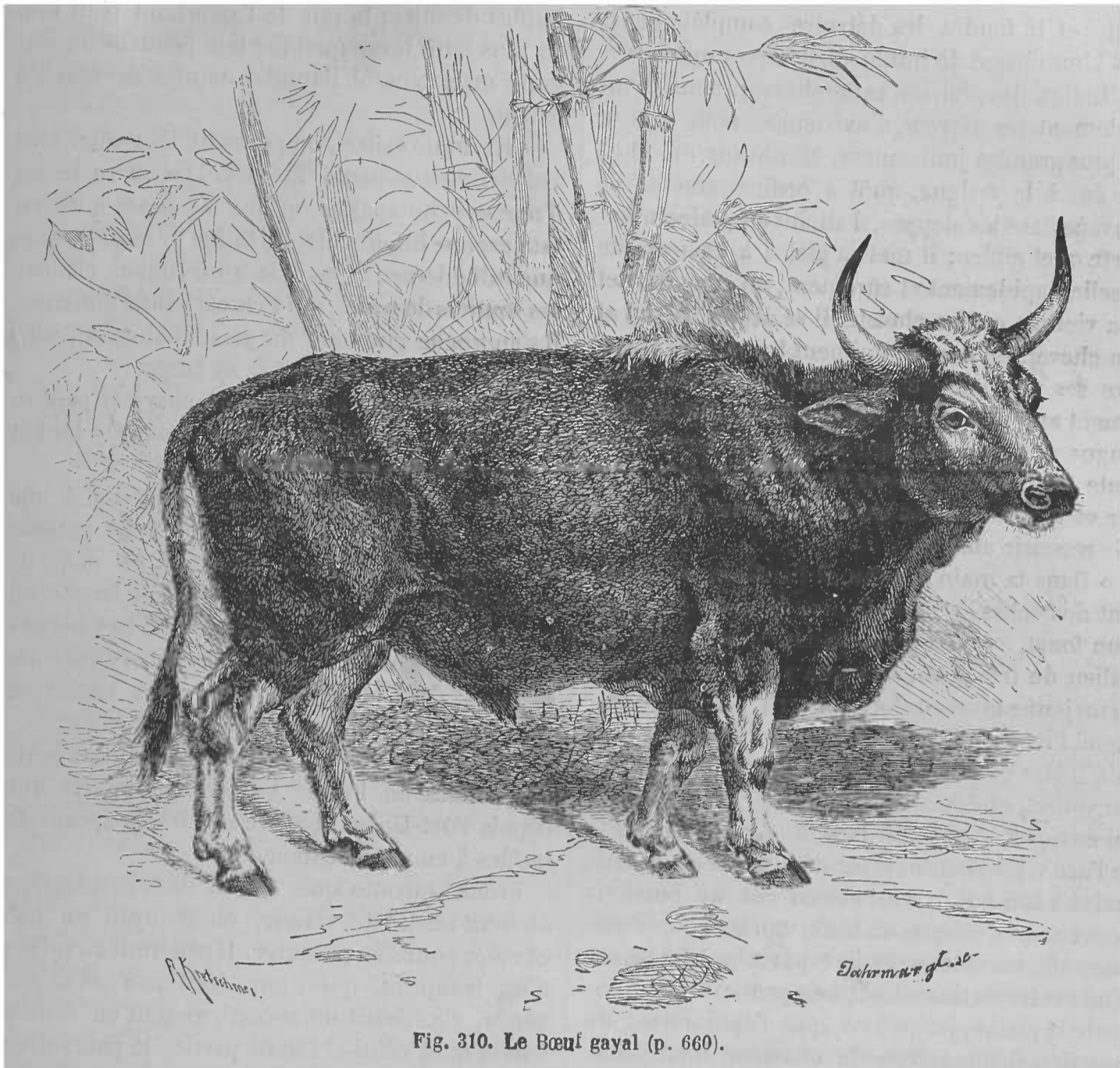


Fig. 310. Le Bœuf gayal (p. 660).

un grand nombre l'été, lorsqu'après avoir traversé une rivière, ils veulent prendre pied à un endroit qu'un banc de sable ou de vase rend inabordable. Leur force est insuffisante pour surmonter l'obstacle ; ils s'enfoncent peu à peu et finissent par disparaître dans la vase.

Chasse. — Le bison n'a pas moins d'ennemis que ses congénères. L'ours gris, dit-on, ne craint pas de l'attaquer, et le loup ravit parfois un jeune veau. Mais son ennemi le plus redoutable est l'homme, le Peau-Rouge, comme le blanc, ce dernier surtout, qui a donné en quelque sorte le signal de la destruction de ces bovidés sauvages.

« Autrefois, dit Mœllhausen, quand le *buffle* pouvait être regardé en quelque sorte comme l'animal domestique des Indiens, on ne remarquait pas la diminution des troupeaux ; bien au contraire, ils prospéraient et se multipliaient dans les gras pâturages. Les blancs apparurent ; la grande et épaisse fourrure du buffle leur con-

vint ; la viande se trouva de leur goût ; ils se promirent de la vente de l'une et de l'autre un gain abondant.

« Ils éveillèrent chez les habitants des steppes l'envie de se procurer quelques-uns des objets brillants ou stupéfiants qu'ils avaient inventés ; ils les leur offrirent en échange du produit de leurs chasses, et la destruction commença. Des milliers de buffles furent tués, et durent donner leur large et surtout leur épaisse fourrure. En peu d'années, leur nombre diminua considérablement. L'Indien insouciant ne songe pas à l'avenir, il ne vit que pour le présent. Il n'a plus besoin d'être excité, il chassera jusqu'à ce que le dernier buffle lui ait laissé sa peau. Le temps n'est plus éloigné où ce noble animal n'existera plus que dans la mémoire des hommes, et trois cent mille Indiens seront privés de leur soutien : poussés par la faim, ils deviendront, avec des millions de loups, un fléau pour la civilisation avois-

nante et il faudra les détruire complètement.

« L'on chasse le buffle de diverses manières. A l'Indien des prairies, cette chasse procure non-seulement les moyens d'existence, mais encore les plus grandes jouissances. Monté sur un cheval dur à la fatigue, qu'il a ordinairement pris sauvage dans les steppes, il atteint en plaine n'importe quel gibier; il met sa gloire à envoyer de sa selle, rapidement et sûrement, un coup mortel à la victime qu'il a choisie. Il se dépouille, lui et son cheval, de tout ce qui peut l'alourdir; il enlève ses vêtements et sa selle; il attache seulement au museau du cheval une lanière de cuir longue de 12 mètres, qui traîne par terre dans toute sa longueur. Cette lanière lui sert à guider sa monture, et en cas de chute ou d'accident à la ressaisir aussitôt.

« Dans la main gauche, il tient son arc et autant de flèches qu'il peut; dans la main droite, il a un fouet, avec lequel il pousse son cheval au milieu du troupeau, vers une vache bien grasse ou un jeune taureau. Le coursier intelligent comprend l'intention de son maître, et sans avoir besoin d'être conduit, il s'arrête près de la proie convoitée, et donne au chasseur l'occasion de lui envoyer une flèche dans le flanc. La corde de l'arc vibre encore; le fer de la flèche est à peine arrivé à son but que le cheval fait un bond vigoureux et s'éloigne du bison furieux qui le menace de ses cornes, et il rapproche le chasseur d'une autre victime. La chasse continue ainsi, par toute la plaine, jusqu'à ce que l'épuisement du coursier vienne arrêter le chasseur infatigable. Les buffles blessés se sont séparés de la bande; ils gisent exténués ou mourants sur la route que le troupeau a parcourue. Les femmes du chasseur ont suivi ses traces; elles achèvent et dépècent la proie, emportent la peau et les meilleurs morceaux à leurs wigwams; la viande y est coupée en longues lanières et séchée; la peau y est grossièrement tannée. La majeure partie de la bête est abandonnée aux loups.

« La longue crinière du buffle lui couvre les yeux et l'empêche de bien voir: aussi le chasseur peut s'approcher de lui, même à pied, sans être aperçu. L'Indien se revêt d'une peau de loup, et marche à quatre pattes en tenant ses armes devant lui, et en décrivant des zigzags. Si le vent ne vient pas le trahir, l'Indien peut tuer un buffle de très-près, sans troubler le reste du troupeau. La détonation d'une arme à feu n'effraye pas ces animaux, tant que leur odorat ne leur a pas révélé la présence de l'homme.

« Un chasseur bien caché peut tuer plusieurs

buffles de suite; le râle de l'agonisant peut tout au plus faire lever quelque tête pendant un instant; mais bientôt l'animal inquiet se remet à paître.

« En toute saison, on poursuit le buffle avec ardeur, même quand la neige recouvre le sol d'une couche épaisse, et que la chasse à cheval est devenue impossible. Le buffle ne marche alors que difficilement; mais le rusé Indien chausse ses souliers de neige, qui l'empêchent d'enfoncer, il s'approche aisément du géant maintenant sans défense, et le transperce de sa lance.

« Le buffle est ainsi sacrifié plus à la passion de la chasse, qu'à une utilité réelle. On lui fait une guerre de destruction sans pitié. »

John Franklin assista près de Carlston à une chasse particulière au bison. On avait entouré une immense étendue de pieux et de murs de neige. D'un côté, la neige avait été laissée en pente, jusqu'à la hauteur des pieux. Des Indiens à cheval, poussant des cris terribles et tirant des coups de fusil, rabattirent dans cet enclos un troupeau de bisons, et l'y tuèrent facilement.

D'autres voyageurs ont aussi longuement parlé des chasses au bison. Audubon rapporte que depuis Fort-Union, on tire sur les troupeaux de buffles à coups de canon.

Frœbel raconte que, quand dans sa caravane on avait besoin de viande, on envoyait un bon cavalier pours'en procurer. Il pénétrait au milieu d'un troupeau, qui s'inquiétait peu de sa présence, choisissait un animal, mettait en fuite la bande dont celui-ci faisait partie, le poursuivait jusqu'à ce qu'il pût appuyer le canon de son revolver sur son épaule gauche et le tuait. Jamais un bison ne tint tête. Pendant la chasse, les autres bisons se mettaient un peu de côté.

Un Mexicain qui faisait partie de la caravane de Frœbel, et qui avait été pendant huit ans esclave chez les Comanches, lançait le lasso avec une telle adresse, qu'il prenait à l'aide de cet engin non-seulement des veaux, mais encore des vaches adultes. Il leur enroulait le cou avec le lasso. L'animal s'arrêtait pour s'en débarrasser, et alors Frœbel s'approchait, lui passait autour des jambes, une corde à l'aide de laquelle il le faisait tomber. Quand le bison était abattu, notre homme sautait à bas de son cheval, lui attachait les pieds, l'égorgeait et le dépeçait. La peau, le squelette, tout ce que l'on ne voulait ou ne pouvait utiliser, était abandonné aux loups et aux vautours.

La chasse au bison n'est pas toujours aussi heureuse. Wyeth vit un Indien payer cher la

poursuite d'un bison qu'il avait blessé. L'animal se retourna subitement sur lui, son cheval s'effraya, le renversa, et avant qu'il pût se relever, le bison lui avait percé la poitrine d'un coup de corne. Richardson nous raconte un cas pareil. Près de Carlton-house, un employé de la Compagnie de la baie d'Hudson fit feu sur un bison. Celui-ci tomba, l'imprudent chasseur s'approcha pour constater l'heureux résultat de son coup. Mais aussitôt le bison se releva et fondit sur lui. Cet homme était d'une force et d'un sang-froid extraordinaires. Il saisit l'animal par les poils du front et lutta longtemps avec lui. Malheureusement, il se démit le poignet, tomba à terre, et reçut deux ou trois coups de corne qui le tuèrent à demi. Ses compagnons le trouvèrent sans connaissance et nageant dans son sang; le bison était couché près de lui, attendant que l'homme donnât un signe de vie, pour l'achever. Ce n'est que quand il se fut éloigné que l'on put enlever le malheureux; il guérit bien des accidents immédiats de sa blessure, mais mourut quelques mois après. Un autre chasseur dut rester plusieurs heures sur un arbre où il s'était réfugié; le bison furieux l'y maintenait assiégé.

Les quadrupèdes ennemis du bison ne s'en rendent pas non plus maîtres sans combat. Il sait parfaitement se défendre contre les attaques du loup, et celles plus dangereuses du bouledogue. Quand un de ces carnassiers l'a mordu, le bison, d'un seul mouvement, le lance par-dessus sa tête, ou le transperce de ses cornes. Des dogues, même bien dressés, succombent dans cette lutte. Ils ne harcèlent le bison qu'en se tenant à distance, et choisissent le moment pour s'élaner et le mordre à la lèvre; mais quand le bison se sent pris de la sorte, il écarte rapidement les pattes de devant, lève celles de derrière et tombe de tout son poids sur le chien qu'il écrase.

Captivité. — Ce n'est que depuis très-peu de temps que l'on voit des bisons dans les jardins zoologiques d'Europe. Un lord anglais, comme on me l'apprit à Londres, en fit venir quelques paires d'Amérique, les éleva dans ses terres d'Écosse et en obtint un troupeau de 15 à 25 individus. A sa mort, les bisons furent amenés et vendus au marché de Londres.

Depuis un an, le Jardin zoologique de Hambourg possède une belle paire de bisons d'Amérique. C'est sur eux que j'ai fait mes observations. Au commencement, ils étaient timides et craintifs. Ils s'enfuyaient devant quiconque les approchait; mais assez souvent ils devenaient

menaçants. Ils s'habituaient rapidement à leur écurie, ou plutôt à leur crèche. Ils ne venaient cependant manger que quand tout était tranquille. Ils se tenaient loin des visiteurs du jardin, et se montraient peu disposés à se lier avec les hommes. Mais en quelques mois ces dispositions se perdirent, et maintenant leur gardien est tranquille sur leur compte. Ils ont reconnu sa domination et s'y soumettent volontiers; ils obéissent à son appel, arrivent avec confiance à la grille, lui prennent la nourriture dans la main. Ils témoignent aux visiteurs autant d'indifférence qu'ils leur avaient montré de timidité. Un grand concours de personnes ne les effarouche plus. Ils sont peu difficiles pour leur nourriture; toutefois, ils savent parfaitement distinguer ce qui est bon, et le préfèrent. Ils se contentent des mêmes aliments que les vaches domestiques, et ne boivent que de l'eau. Ils ont cependant gardé toujours une certaine indépendance. Le grand air leur est si nécessaire que, même par le mauvais temps, ils se tiennent plus dans leur enclos que dans leur écurie. En hiver, nous les voyons couchés sur la neige et sur la glace, souvent recouverts d'une couche de neige. Par les fortes pluies, c'est au plus s'ils secouent la tête. Le jour, ils restent d'ordinaire silencieusement tranquilles à la même place; mais vers le coucher du soleil, ils deviennent actifs, galopent et gambadent dans leur enclos; ils restent éveillés toute la nuit.

Le directeur du Jardin zoologique de Cologne, le docteur Bodinus, a obtenu des petits de ses bisons: nous espérons en obtenir aussi. Un Américain, du nom de Wickliffe, donna à Audubon des détails sur l'élève des bisons, dont il s'était occupé pendant trente ans. Il eut des bisons de pur sang, qu'il croisa avec des bœufs domestiques, et il en eut des petits qui furent féconds. Il éleva des métis demi-sang et trois-quarts; il les accoupla entre eux, avec le bison, avec le bœuf commun, fit en un mot les expériences les plus variées, et toujours avec succès. Il ne doute pas que le bison ne puisse devenir un excellent animal domestique, utile surtout par son lait et par sa laine. En tous cas, la chose mérite d'être étudiée, non moins par les naturalistes que par les agronomes.

Usages et produits. — La chasse du bison est d'un bon rapport. La viande séchée, connue en Amérique, sous le nom de *pemmikan*, est envoyée au loin, et tous les voyageurs la vantent comme viande de bon goût. La langue passe pour un mets délicieux. La chair de la vache est

plus grasse que celle du mâle; celle du veau est très-tendre.

De la peau, les Indiens se font de chauds vêtement, des tentes, des couvertures; ils en garnissent la membrure de leurs canots, ils en font des selles, des ceintures; avec les os, ils fabriquent des arçons, des couteaux à scalper; des tendons, ils font des cordes d'arc et du fil. Avec les pieds et les sabots ils fabriquent de la colle. Ils tondent les crins de la tête et du cou pour en faire des cordes; les queues leur servent de chasse-mouches. Le fumier est leur combustible. Les Européens sont grands amateurs de la peau de bison. Le cuir est bon, quoiqu'un peu poreux; la fourrure fait d'excellentes couvertures; une belle fourrure se paye au Canada 3 à 4 livres sterling.

La laine du bison d'Amérique est très-abondante; une seule toison pèse jusqu'à 4 kilogrammes. On peut la travailler comme la laine de mouton, et en certains endroits, on en fabrique des étoffes très-chaudes et très-solides. Dans ces derniers temps, des essais tentés en Angleterre ont produit des étoffes très-belles et très-fines.

LES BOEUFs — BOS.

Die Rinder.

Caractères. — Les bœufs proprement dits ont le front plat et long, les cornes grandes, médiocrement développées à la base et insérées à la hauteur de la crête frontale; ils ont d'ordinaire 13 vertèbres dorsales, 6 lombaires et 4 sacrées, un poil court et assez épais.

Cette division renferme les espèces les plus utiles à l'homme; il en est même, parmi celles qui ne lui sont pas encore soumises, qui méritent de fixer notre attention. C'est par l'étude de celles-ci que nous commencerons l'histoire des bœufs.

Parmi les bœufs nous distinguerons: 1° les bœufs sauvages ou errants; 2° les bœufs redevenus sauvages; 3° les bœufs domestiques.

1° *Les bœufs sauvages.*

LE BOEUF GAYAL — BOS FRONTALIS.

Der Gayal.

Caractères. — Le gayal (*fig. 310*), qu'on nomme aussi *gyall*, *bœuf des jungles*, est une belle espèce,

de 3 mètres de long, de 1^m,65 de hauteur au garrot, et dont la queue mesure 80 cent. Il a le corps gros et fort, le cou court, la tête grande, large en arrière, les cornes relativement courtes, mais fortes, assez épaisses à la base, se recourbant en demi-cercle d'abord en haut et en dehors, puis un peu en dedans, aplaties d'avant en arrière à la racine et marquées de rugosités transversales, rondes et lisses à leur pointe. Le pelage est court et épais, les poils en sont roides et minces; ceux du front ont un peu plus de longueur que les autres et sont crépus. La touffe terminale de la queue et les poils du front sont gris. Les veaux sont brun-roux.

Comme caractère spécifique, cet animal a 14 paires de côtes, tandis que les autres bœufs en ont 17. Il a en outre 5 vertèbres lombaires, 5 sacrées et 5 caudales.

Distribution géographique — L'espèce habite les montagnes boisées du sud et du centre de l'Inde et de l'île de Ceylan, à une altitude de 1,000 à 1,300 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Mœurs, habitudes et régime. — Le gayal, comme sa vivacité et son agilité l'indiquent, est un animal des montagnes. Il grimpe avec autant de sécurité que l'yack. Son genre de vie ne diffère pas notablement de celui des autres bovidés. Il vit en troupeaux avec ses semblables; le matin, le soir, et par les nuits claires, il va aux pâturages avant la chaleur suffocante de midi, puis se retire dans la forêt et se repose à l'ombre, en ruminant. Il aime l'eau, mais non la vase; il évite les marais, mais se baigne volontiers dans les ruisseaux limpides des montagnes. Il est doux et confiant, évite l'homme, et jamais ne l'attaque. Il se défend courageusement contre les carnassiers, et met en fuite le tigre et la panthère. Ses sens aiguisés, sa grande agilité, sa course rapide, le sauvent et lui permettent de s'éloigner de ses ennemis.

Chasse. — Dans plusieurs parties des Indes, on chasse le bœuf des jungles pour se procurer sa viande et sa peau, plus souvent encore pour l'avoir vivant.

Les Kookies ont une manière très-simple de prendre les gayals sauvages: la voici. Quand ils en ont découvert une troupe dans les jungles, ils préparent un certain nombre de boules, du volume d'une tête humaine, et composées de sel et d'une espèce particulière de terre: puis ils conduisent leurs gayals apprivoisés vers les premiers. Les deux troupes se rencontrent bientôt, se mêlent l'une à l'autre, les mâles d'une troupe

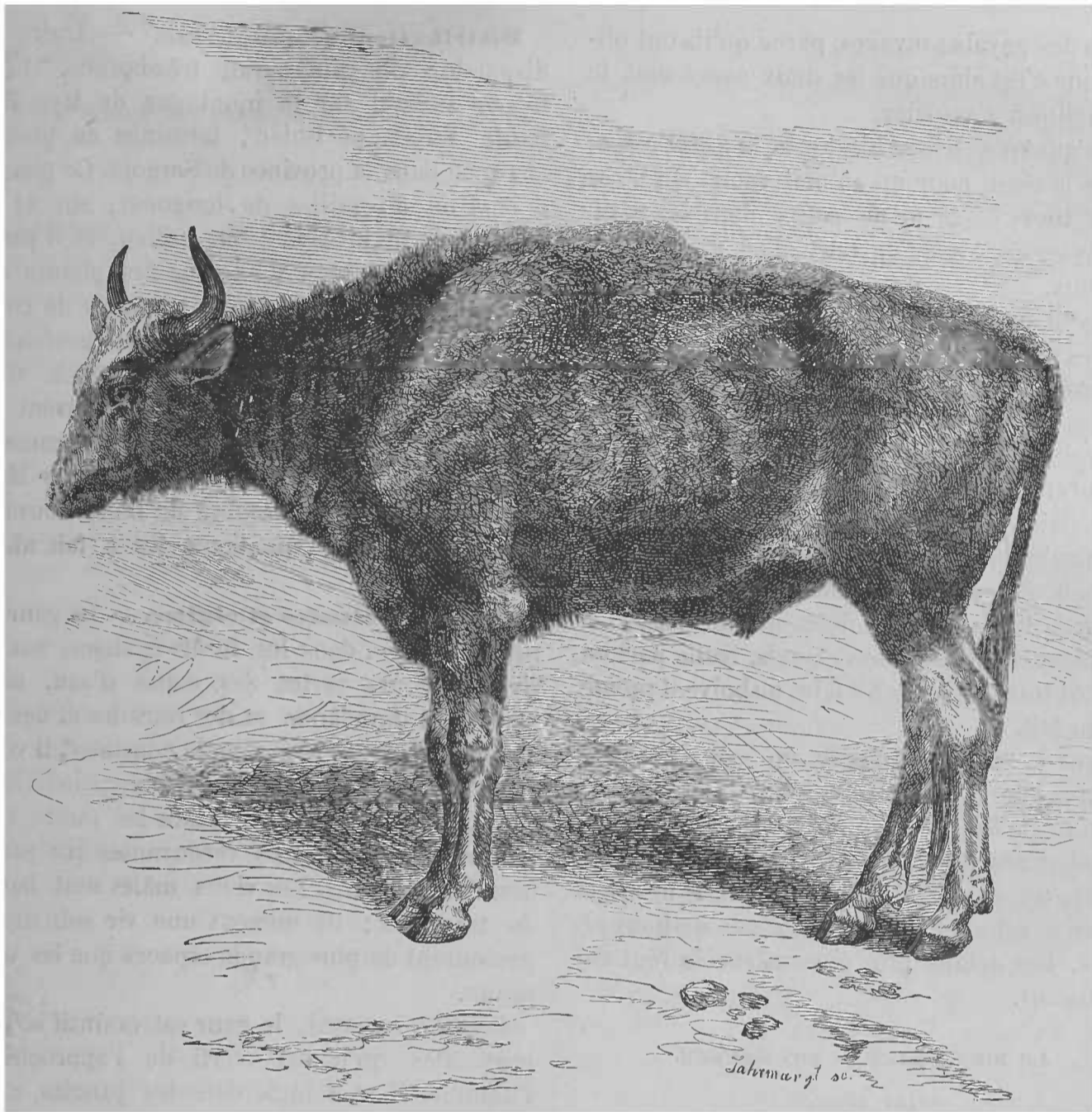


Fig. 311. Le Bœuf gaur.

s'attachant de préférence aux femelles de l'autre. Alors les Kookies répandent leurs boules dans les parties des jungles où ils supposent que la troupe passe de préférence ; et ils observent ses mouvements. Les gayals, attirés par l'aspect et par l'odeur de cet appât, y appliquent leur langue ; et, lorsqu'ils ont senti le goût du sel, et la terre particulière dont il se compose, ils n'abandonnent plus cet endroit que toutes les boules n'aient été épuisées. Mais les Kookies ont eu le soin d'en préparer de nouvelles, et, pour éviter qu'elles ne soient si rapidement détruites, ils mêlent du coton avec la terre et le sel. Tout cela continue environ un mois et demi, temps pendant lequel les gayals apprivoisés et les sauvages, toujours réunis, lèchent ensemble ces boules qui les séduisent. Le Kookie, un jour ou deux après que ces animaux se trouvent ainsi rassemblés, se montre à une distance assez grande pour ne pas

effrayer les individus sauvages ; il s'approche par degrés, tant qu'enfin sa vue leur est devenue si familière, qu'il peut s'avancer pour caresser ses gayals apprivoisés sans faire fuir ceux qui ne le sont pas. Bientôt il les touche aussi de la main, leur fait des caresses, en même temps qu'il leur donne en abondance de ces boules à lécher ; et ainsi, dans le court espace de temps que j'ai cité, il est en état de les entraîner avec ceux qu'il a apprivoisés vers son parrah ou village, sans le moindre emploi de la force ; dès lors, ces gayals s'attachent si vivement au parrah, que lorsque les Kookies émigrent d'une place à une autre, ils sont toujours dans la nécessité de mettre le feu dans les huttes qu'ils abandonnent, car les gayals y retourneraient de leur demeure actuelle, si les anciennes restaient debout. La nouvelle ou la pleine lune sont les époques où les Kookies commencent, en général, l'opération qui les rend

maîtres des gayals sauvages, parce qu'ils ont observé que c'est alors que les deux sexes sont le plus enclins à s'associer.

Chez quelques tribus hindoues, le gayal passe, comme le zébu, pour un animal sacré. On n'ose pas le tuer; on le mène paître dans les pâturages réservés, lorsqu'on veut offrir un sacrifice aux dieux.

Dans d'autres contrées, on prend des gayals pour les faire combattre, et l'on ne se fait pas scrupule de manger leur viande. On voit surtout des troupeaux de gayals chez les peuplades des montagnes, dans les provinces de Thipoura, Gilhead et Tschidagong. Dans ces derniers temps, les Anglais ont essayé d'acclimater cet animal au Bengale.

Mais le gayal, même domestique, ne se plaît que dans les contrées boisées et ombreuses; il périt bientôt dans les pays chauds. Nulle part on ne le fait travailler. Les Kookies ne boivent même pas son lait.

Quant à sa reproduction, on sait seulement que la vache met bas un seul veau, après une gestation de huit à neuf mois. Elle est toujours stérile l'année suivante.

Jusqu'ici on n'a essayé de croiser le gayal qu'avec le zébu, et l'on en a obtenu de bons résultats. Des détails plus circonstanciés font encore défaut.

LE BOEUF GAUR — *BOS GAURUS*.

Der Gaur.

Caractères. — On a souvent confondu jusqu'ici le gayal avec le gaur (*fig.* 309), qui lui ressemble beaucoup. Mais celui-ci a 13 vertèbres dorsales, 6 lombaires, 3 sacrées et 19 caudales; il manque de fanons et a le frontal autrement conformé. Au reste, sa taille est plus forte que celle du gayal; il le cède à peine à l'arni et au buffle des îles de la Sonde. Un individu non encore adulte avait 3^m,60 de long, et plus de 1^m,80 de haut; ses cornes mesuraient 40 cent. de long, et leur circonférence, à la racine, était de plus de 33 cent.

Le gaur se distingue des autres bœufs par des jambes hautes, sa stature relativement élancée. Ses poils sont courts et épais; ceux du front et de l'extrémité de la queue sont allongés. Leur couleur est d'un noir brun foncé ou d'un noir bleuâtre, paraissant noir foncé au soleil. Il est rare de rencontrer des individus qui soient brun roux ou bleuâtre terne. Les pieds et le front sont ordinairement d'un blanc sale.

Distribution géographique. — L'aire de dispersion du gaur paraît très-bornée. On le trouve surtout sur la montagne de Myn-Pâd, haute montagne isolée, terminée en plateau et située dans la province de Sergoja. Ce plateau a environ 36 milles de longueur, sur 24 ou 25 milles de largeur à son milieu, et il paraît élevé de 660 mètres au-dessus des plaines environnantes; ses flancs sont sillonnés de cours d'eau et de ruisseaux, de vallées profondes, couvertes de forêts basses et touffues. C'est dans ces jungles impraticables que vivent les animaux, à l'abri des atteintes de l'homme. Il y avait autrefois vingt-cinq villages sur le Myn-Pâd; mais le grand nombre de bêtes sauvages que nourrit cette montagne les a fait abandonner.

Mœurs, habitudes et régime. — Le gaur vit sur ce plateau, dans les forêts épaisses, sur les rives toujours vertes des cours d'eau, où il trouve en abondance et des retraites et des pâturages. Autant qu'on a pu le constater, il vit en petites troupes de cent à cent vingt individus; il se tient le plus souvent dans les forêts, et ne se rend dans les vallées verdoyantes que par les grandes chaleurs. Les vieux mâles sont bannis du troupeau; ils mènent une vie solitaire, et parcourent de plus grands espaces que les troupeaux.

Comme le gayal, le gaur est craintif et peureux. Dès qu'il est averti de l'approche de l'homme, il se réfugie dans les jungles, et cependant il le laisse approcher s'il est monté sur un éléphant. Le peu de crainte qu'il montre pour les géants de sa patrie, vient probablement de ce qu'ils n'ont jamais servi à sa chasse. Il fuit toujours devant les cavaliers et les piétons.

Quelque craintif qu'il soit d'ordinaire, le gaur, quand il est attaqué, se défend cependant avec courage contre les carnassiers et contre l'homme. Il ne semble pas non plus vivre en bonne harmonie avec le buffle qui habite les mêmes régions; les indigènes assurent que celui-ci l'évite toujours. Lorsqu'il est irrité, le gaur devient un animal dangereux, même pour le tigre.

Les Anglais, lorsqu'ils chassent le gaur, font parcourir les jungles par des indigènes qui rabattent le gibier vers eux.

Le rapprochement des sexes a lieu en août; la femelle porte douze mois (?). Elle soigne son petit avec tendresse et le défend avec courage.

Captivité. — On a essayé plusieurs fois, mais toujours en vain, de dompter cet animal. Les veaux deviennent malades dès les premiers

temps de leur captivité, et ne tardent pas à succomber.

LE BŒUF BANTENG. — BOS BANTENG.

Der Banteng.

Caractères. — Le banteng (*fig. 312*) a 2^m,45 de long, et 1^m,55 de haut ; sa queue mesure 90 cent. Il a le port des belles races du bœuf domestique. Ses cornes sont courtes, épaisses à la base, pointues, faiblement recourbées en demi-cercle en bas et en dedans dans la première moitié, puis en haut et un peu en avant. Les poils sont épais, courts et roides ; ceux du sommet de la tête ont un peu plus de longueur que les autres et sont crépus. La couleur varie suivant l'âge et le sexe : les vieux taureaux sont d'un brun noir, à reflets roux ; les vieilles vaches d'un brun-roux jaune, plus ou moins foncé, la poitrine et l'épine dorsale tirant sur le noir, la gorge sur le blanc ; la touffe terminale de la queue est toujours noire.

Le banteng diffère des autres bœufs par son squelette. Il a 13 vertèbres dorsales, 6 lombaires, 4 sacrées et 18 caudales.

Distribution géographique et habitat. — Cette espèce a été découverte il y a quelques années dans les contrées sud de l'Asie. Elle est assez commune sur les montagnes boisées de quelques-unes des îles de la Sonde.

Mœurs, habitudes et régime. — Les bantengs paissent ensemble par petits troupeaux, sous la conduite d'un taureau. Les vieux mâles, méchants, sont bannis de la bande, et vivent solitaires ; il en est de même des jeunes, qui n'ont pas encore toute leur force.

Dans les endroits tranquilles, ces animaux paissent le jour, et ils paissent la nuit là où ils sont inquiétés.

Ils se nourrissent de jeunes pousses et de feuilles de différents arbres. Leur voix est un faible grognement. Du reste, leur genre de vie est très-peu connu.

Les indigènes les chassent pour se procurer leur viande et leur peau.

Captivité. — Les vieux bantengs ne se laissent pas apprivoiser. Les jeunes, par contre, sont doux et obéissants ; on peut en faire de véritables animaux domestiques.

Ils s'accouplent avec les autres espèces de bœufs. Aussi, à Java, a-t-on l'habitude de conduire dans les forêts des vaches de zébus apprivoisées, pour les y faire couvrir par les taureaux sauvages.

2° Les bœufs errants ou redevenus sauvages.

1° Les bœufs errants ou redevenus sauvages de l'Europe.

LES BŒUFS DES STEPPES — BOS DESERTORUM.

Das Steppenrind.

Caractères. — Ce bœuf (*fig. 313*) est caractérisé par une tête longue, mince, des cornes énormes, très-écartées, un museau pointu, un cou mince, des fanons peu développés, un corps court, une croupe saillante, une queue à insertion basse, comptant trois vertèbres de moins que chez les autres espèces.

Distribution géographique. — Le bœuf des steppes serait originaire, d'après Fitzinger, des steppes de l'Asie centrale et de l'Europe orientale, d'où il se serait ensuite répandu vers l'ouest.

On le trouve depuis la Mongolie et la Tartarie, jusque dans la Russie méridionale, en Bessarabie, en Bulgarie, en Moldavie, en Transylvanie, en Hongrie, en Podolie, en Galicie, en Serbie, en Bosnie et dans le sud de l'Italie. La race hongroise est la meilleure. Dans la plus grande partie de son aire de dispersion, le bœuf des steppes vit à un état à demi sauvage.

Dans le sud de la Russie, en Tartarie, et probablement dans une grande partie de l'Asie centrale, il existe aussi d'immenses bandes de bœufs. Toutes les steppes russes sont couvertes de troupeaux de chevaux, de moutons et de bœufs. En été, ces animaux vivent continuellement en plein air ; en hiver, ils trouvent derrière de petits murs en terre un abri contre la tourmente ; si à ce mur est fixé, d'un côté, un misérable toit, l'ensemble constitue une étable excellente.

Les bœufs dominant dans ces troupeaux. Du reste, sous bien des rapports, ils sont plus avantageux que les autres animaux. Ils se vendent plus facilement, ne périssent pas aussi souvent que les moutons et les chevaux au milieu des tourmentes de neige ; ils ne perdent pas la tête, et si la tempête n'est pas trop forte, ils rentrent toujours directement à leur étable. Toute l'année, de longs convois de ces animaux se dirigent vers la Galicie, et de là vers Prague et Vienne, vers Moscou et Saint-Pétersbourg, vers la Pologne et les provinces prussiennes, ou bien, au sud, vers Odessa.

Dans la plupart des localités, les troupeaux sont abandonnés à eux-mêmes ; les bergers ne

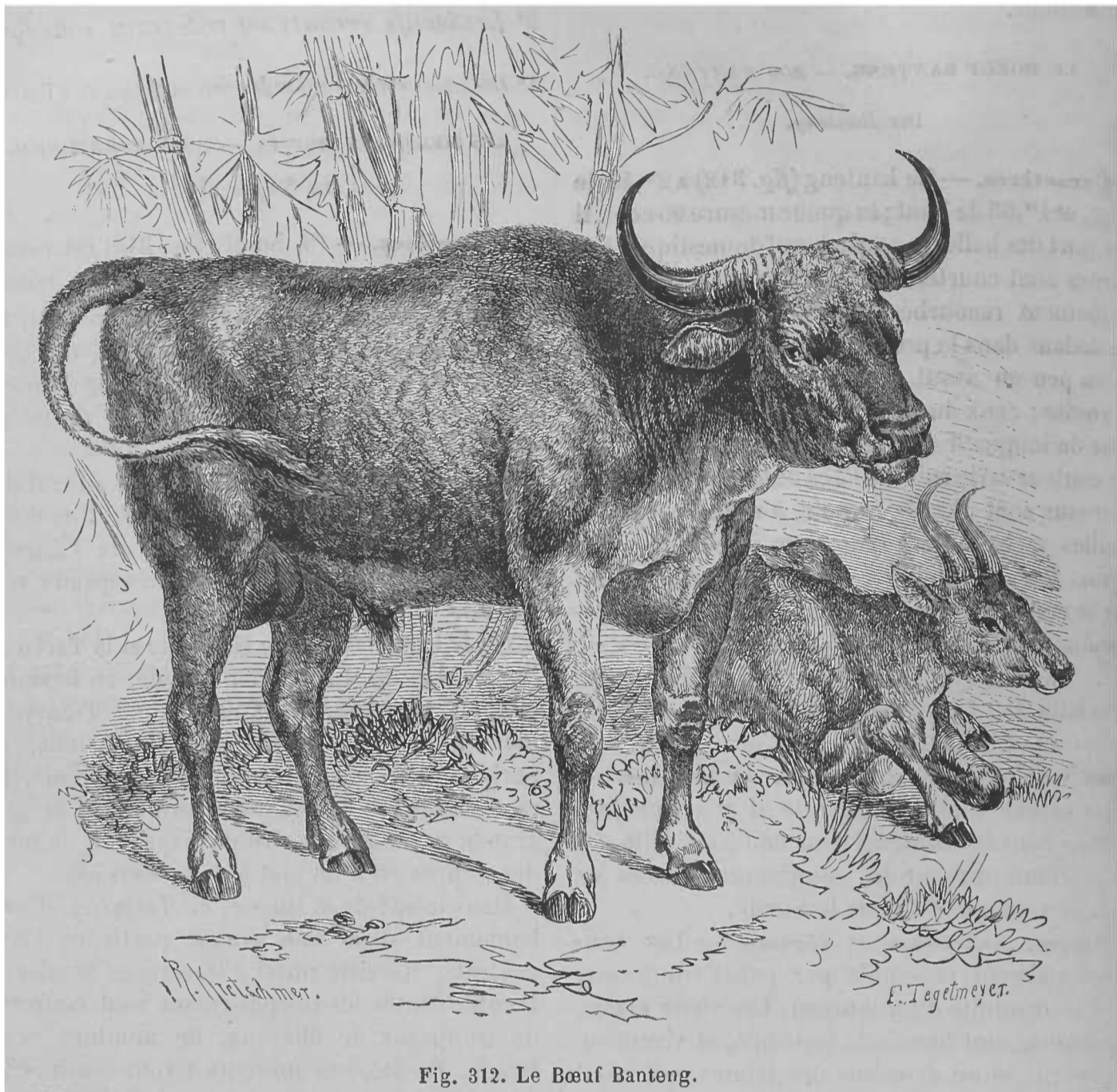


Fig. 312. Le Bœuf Banteng.

sont là que pour ne pas les laisser trop s'écarter et pour séparer des vaches les veaux lorsqu'ils ont atteint une certaine taille. Ces animaux sont durs à la fatigue, insensibles au mauvais temps, sobres et contents de la plus mauvaise nourriture.

Ceux des Kirghises et des Kalmoucks mènent une vie nomade, et sont employés à porter des fardeaux. En été, les steppes offrent partout de riches pâturages ; mais, en hiver, l'on se fixe dans les endroits riches en roseaux, en feuilles sèches, seuls aliments dont les bestiaux doivent se contenter.

Dans les steppes du sud de la Russie, on abreuve les bœufs le matin, puis on les lâche ; le soir, ils reviennent d'eux-mêmes. Les vaches nourricières retrouvent leurs petits dont on les avait séparés le matin. En hiver, on nourrit à la

maison les vaches laitières et les veaux, et même les bœufs, lorsque le sol est recouvert d'une épaisse couche de neige. D'ordinaire, les jeunes bœufs qui ont crû en liberté au milieu des steppes sont sauvages, désobéissants et paresseux ; il faut en atteler huit ou dix à une charue, si l'on veut en faire quelque chose.

Pour les habituer au joug, on chasse deux bœufs dans une cour, on leur lance un nœud coulant autour des cornes, et on les attache ensuite l'un à côté de l'autre à un pieu ; puis on les met sous le joug. Dès que celui-ci est solidement attaché, les bœufs sont lâchés dans la steppe. Tous leurs efforts pour se délier sont inutiles ; ils finissent par s'habituer au joug, et, d'après Schlatter, par devenir tellement attachés l'un à l'autre, que, même lorsqu'ils paissent en liberté avec le reste du troupeau, ils restent tou-

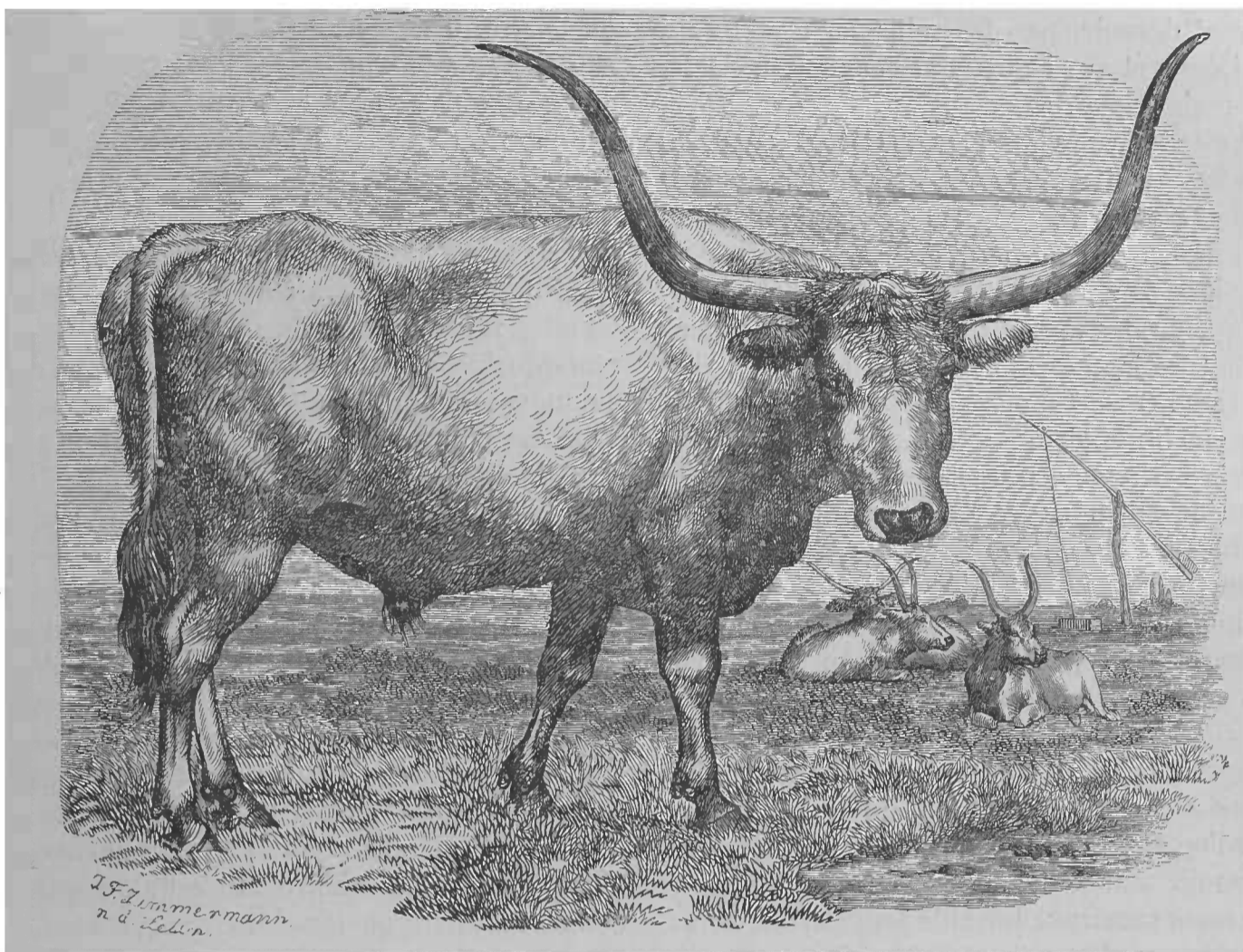


Fig. 313. Le Bœuf des steppes.

jours l'un près de l'autre, et se portent secours dans toutes les circonstances.

On a aussi un procédé particulier pour les dresser comme bêtes de trait. Quelques jours après qu'on a mis les jeunes taureaux sous le joug, on les attelle à une voiture. Un Tartare monte sur le siège, un grand fouet à la main, et les dirige dans les steppes où il les laisse courir en toute liberté, et où bon leur semble. Après quelques heures de course furibonde, les taureaux sont domptés et se laissent alors facilement conduire.

LES BŒUFS DE HONGRIE, DE VALACHIE, ETC.

Il en était autrefois et il en est encore aujourd'hui des bœufs de Hongrie, comme de ceux des steppes russes : ils doivent se nourrir eux-mêmes ; ils ne sont ni gardés ni soignés. Nombre d'entre eux sont si sauvages, qu'aucun homme ne peut les approcher. Les veaux tettent tant qu'ils en éprouvent le besoin ; ce n'est qu'à deux ans que les bergers les séparent de leurs mères. Cette opération est chose difficile et périlleuse, car les vaches se précipitent en fureur sur le berger, et

BREHM.

souvent le blessent grièvement ou le tuent. L'élevage des bœufs quoique moins considérable que l'élevage du mouton, qui donne de plus grands bénéfices, est cependant encore aujourd'hui pratiquée en Hongrie sur une vaste échelle.

Il en est de même des bœufs en Valachie, en Serbie, en Bosnie, en Bulgarie et en Styrie.

LES BŒUFS DE LA MAREMME.

En Italie, on rencontre aussi des bœufs à l'état demi-sauvage. Dans la Maremme, dans cette plaine, marécageuse, insalubre et peu peuplée, qui s'étend entre Gênes et Gaëte, vivent des troupeaux nombreux de bœufs qui passent toute l'année en plein air, et qui ne sont gardés que par les gens les plus grossiers.

LES BŒUFS CAMARGUES.

« Au seizième siècle, selon Quiqueran de Beaujeu, dit le baron de Rivière, la Camargue nourrissait seize mille bœufs sauvages ; il n'en existe aujourd'hui que le vingtième de cette quantité. Naturellement plus vifs, plus sobres et plus in-

telligents que les bœufs domestiques, les nôtres peuvent devenir, par des soins bien entendus, aussi doux et aussi forts que ceux des races les plus recherchées. »

Les taureaux camargues habitent aussi les pays bas du Gard, depuis Saint-Gilles jusqu'à Aigues-Mortes; ils diffèrent beaucoup de ceux de la montagne; ils ont le poil ras, d'un noir de jais, les cornes extraordinairement blanches, presque droites et rapprochées, l'œil vif et menaçant, les jambes minces, et sont d'une taille moyenne. C'est l'animal par excellence dans un pays où les chaleurs sont accablantes, où les mouches et mouchérons abondent avec une telle profusion qu'on ne sait où trouver un refuge durant toute la belle saison.

Pendant sa jeunesse, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de cinq ou six ans, le taureau ne sert que pour les *courses* et les *ferrades* (1), qui sont très-lucratives pour les fermiers qui possèdent des bêtes bien *furieuses*.

Ce n'est ordinairement que lorsqu'il n'est plus propre à ce genre d'amusement qu'on lui fait subir l'opération de la castration, pour le mettre au travail.

Le bœuf camargue travaille jusqu'à l'âge de dix à douze ans; c'est alors qu'en le laissant reposer dans les pâturages il s'engraisse, après quoi on le vend aux bouchers; mais sa chair ne vaut jamais celle des bœufs ordinaires, et on a toujours soin, avant de le tuer, de le faire plus ou moins *courir*.

Ces animaux, menant une vie qui tient de la nature des pays qu'ils habitent, sont cependant sujets à peu de maladies. Ils supportent la faim en hiver, la soif en été, quelquefois l'une et l'autre dans toute saison; chaque soir, des gardiens à cheval les conduisent dans un parc clôturé, mais jamais couvert, de sorte qu'ils endurent les intempéries les plus rudes de l'hiver.

Lorsque le fermier a besoin d'un certain nombre de paires de bœufs pour son travail, il prévient son gardien, qui lui amène dans les champs ceux qui lui sont nécessaires, et après quatre heures et demie de travail on les relâche, et ils sont remplacés par d'autres qui labourent jusqu'à la fin de la journée.

Ces bœufs vivent en troupe ordinairement serrée; ils forment au loin une masse noire ou un cordon, qui vient frapper les yeux du voyageur et lui inspirer de la crainte: ce n'est d'ailleurs pas sans raison qu'il doit s'alarmer; car,

dès qu'un taureau isolé de la troupe aperçoit quelqu'un, il se redresse avec fierté, porte la tête haute, frappe du pied, fixe l'étranger d'un œil étincelant et s'appête à fondre sur lui. Celui-ci n'a d'autre ressource pour se sauver que de se jeter à plat ventre dans un buisson, ou d'implorer la prompte assistance du gardien.

Les vaches, quoique beaucoup moins fortes, ne sont pas moins à craindre, surtout à l'époque où elles veulent vêler. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elles usent de toutes sortes de moyens pour tromper la surveillance des gardiens, afin que ceux-ci ne s'aperçoivent point du lieu où elles vont déposer leur progéniture. C'est ordinairement dans quelque gros buisson ou dans quelque fourré qu'elles le déposent. C'est là que, selon l'expression vulgaire, *elles endorment leurs veaux*; mais, malheur à celui que le hasard amènerait auprès de la retraite qu'elles ont choisie! Il arrive parfois des accidents fâcheux aux chasseurs imprudents qui laissent leurs chiens s'avancer au milieu d'une troupe de veaux; les chiens, poursuivis par eux dans le but de s'amuser, viennent tout naturellement se réfugier auprès de leur maître, et c'est alors que les mères, craignant quelque danger pour leurs petits, arrivent en toute hâte. Il ne reste plus au chasseur que deux partis à choisir: ou de s'échapper par la vitesse de sa course, ou de chercher à s'emparer d'un veau, le renverser et lui attacher les jambes avec son mouchoir, de manière à ce qu'il ne puisse pas courir, et que la mère, en arrivant, au lieu de poursuivre le chasseur, s'occupe de débarrasser son veau, ce qui a toujours lieu.

Le bœuf camargue est peu susceptible de reconnaissance envers ceux qui le tirent de quelque danger; il arrive quelquefois que des individus s'enfoncent dans les marécages, de manière à ne pouvoir plus en sortir, ils périraient infailliblement si l'on ne venait à leur secours; on les attache alors avec des cordes aux cornes, et on attelle trois ou quatre bêtes qui les traînent jusqu'en terre ferme; mais si le taureau ne s'est pas épuisé en vains efforts et qu'il lui reste quelque force, il fondra sur les assistants, qui seront en grand danger, s'ils n'ont pas eu la précaution de prendre des mesures pour se garantir de ses attaques. Un fait que nous ne saurions laisser passer inaperçu, c'est que ces animaux sont doués de beaucoup de sensibilité pour leurs pareils: si un des leurs vient à mourir dans les champs, aussitôt ils l'entourent, remplissent l'air de leurs mugissements et de grosses larmes s'é-

(1) Voir plus loin, p. 669.

chappent même de leurs yeux. Pour mettre fin à cette scène, les gardiens sont obligés de les éloigner pour quelque temps de ce lieu ; car chaque fois qu'ils s'en approchent leurs mugissements se renouvellent.

Comme les taureaux de la Camargue se ressemblent, ainsi que nous l'avons dit par une couleur très-noire qui leur est commune à tous, on est dans l'usage de les faire marquer, afin de pouvoir les reconnaître et les réclamer quand ils s'introduisent dans un troupeau étranger. On donne le nom de *ferrade* à la sorte d'opération qui a lieu lorsqu'on veut dompter les jeunes taureaux pour leur imprimer la marque du propriétaire.

« Ce spectacle, dit Villeneuve de Bargemont(1), donne lieu à des réunions nombreuses. Plusieurs gardiens, souvent même des bourgeois remplis de courage, courent dans les marais à la poursuite de l'animal. Les meilleurs cavaliers, armés d'un long trident, l'atteignent à la course, l'entourent en demi-cercle, le dirigent avec adresse en serrant ses flancs de la pointe, et le conduisent ainsi jusque dans l'enceinte où l'attend le fer incandescent. Cette enceinte est formée, en rase campagne, avec des planches, des charrettes, des instruments aratoires et avec tout ce qui se présente sous la main. Les nombreux spectateurs sont placés sur ces barrières comme sur les gradins d'un amphithéâtre, d'où ils contemplent, à l'abri du péril, ce qui se passe dans l'arène.

« Cependant les cavaliers pressent le taureau de plus près. Ils le harcèlent et l'irritent jusqu'à ce qu'ils le jugent assez fatigué pour n'être plus trop dangereux. Alors ils mettent pied à terre, et les plus intrépides s'approchent de l'animal pour le combattre corps à corps. L'animal rentre en fureur ; il baisse la tête pour frapper ses agresseurs ; mais aussitôt un de ceux-ci s'élance, le saisit avec vigueur par les cornes et le culbute, en ramenant à lui une des jambes du taureau. Les applaudissements et les cris d'allégresse annoncent la victoire. Aussitôt tous les combattants se jettent sur l'animal terrassé pour rendre ses efforts impuissants, et la personne de l'assemblée qu'on veut honorer est priée de descendre dans l'arène et d'appliquer au vaincu le fer brûlant. Dès qu'elle a repris sa place, on lâche le taureau furieux. La douleur excite sa rage. Une trépidation convulsive agite son corps. Il fouille le sol avec ses cornes, bat ses flancs de sa queue et frappe de sa tête tout ce qu'il rencontre.

(1) Villeneuve de Bargemont, *Statistique des Bouches-du-Rhône*. Marseille, 1827, t. I, p. 834.

Vaincu bientôt par sa propre furie et près de tomber de faiblesse, on lui ouvre une issue dans les champs. Le sentiment de la liberté ranime ses forces et lui donne des ailes. Le taureau part comme un trait, retrouve seul et par instinct les marais qui l'ont vu naître, et l'on assure que pendant longtemps il conserve le souvenir de son opprobre et de son humiliation. »

LES BOEUF D'ÉCOSSE — *BOS SCOTICUS*.

Das schottische Rind.

Caractères. — Le bœuf d'Écosse (*fig. 314*) est entièrement blanc de lait, sauf le museau, les cornes et les sabots. Il a des cornes de longueur moyenne, assez minces, à pointe acérée ; elles se portent en haut et en dehors, leur pointe est un peu infléchie en dedans. La colonne vertébrale est formée de 13 vertèbres dorsales, 6 lombaires, 4 sacrées et 20 coccygiennes ; le bœuf d'Écosse se rapproche ainsi du banteng, du zébu et des buffles, et s'éloigne des autres bœufs domestiques. Ses poils sont couchés, courts et épais, mais longs et crépus sur le cou et le sommet de la tête, surtout en hiver. Le taureau porte une faible crinière le long du cou. Le museau, une tache à la face externe des oreilles et la touffe terminale de la queue sont noirs.

Distribution géographique. — On rencontre cette espèce à l'état domestique dans les montagnes d'Écosse, et, presque à l'état sauvage, dans quelques parcs d'Angleterre. Il est probable que, originairement, cette espèce de bœuf se trouvait en Angleterre, et qu'elle a été refoulée en Écosse à mesure que la population augmentait. Les taureaux sauvages avaient disparu des environs de Londres au douzième ou au treizième siècle. Déjà, en Écosse, en 1260, William de Farrarus fit enclore le parc de Chartly, dans le comté de Strafford, afin de conserver des bœufs sauvages dans ces forêts marécageuses. Cet exemple fut suivi, à mesure que ce gibier devenait plus rare. A l'époque de la réformation, on ne le voyait plus que dans des parcs. Le nombre de ceux-ci est dans la suite des temps tombé à cinq : quatre en Angleterre et un en Écosse. Le plus célèbre des parcs anglais est celui de Chillinghamcastle, près de Berwick sur la Tweed, dans le comté de Northumberland. Le parc d'Écosse se trouve dans la forêt de Cadzow, près de Hamilton, dans le comté de Lanark.

Mœurs, habitudes et régime. — Dans tous ces parcs, les bœufs sont abandonnés à eux-mêmes ; les propriétaires mettent leur orgueil à

protéger particulièrement ce gibier, reste des temps reculés. On a éloigné toutes les autres espèces de bœufs, pour conserver la race dans toute sa pureté. Encore aujourd'hui, les bœufs d'Écosse présentent tous les caractères de leurs ancêtres, seulement ils n'atteignent pas la même taille. Des gardes sont chargés de veiller sur eux. Voici ce que nous apprend le propriétaire de l'un de ces parcs, le comte Tankerville.

« Du temps de mon père et de mon grand-père, on ne savait rien de plus qu'aujourd'hui au sujet de l'origine de ces animaux. Il est probable que le troupeau du parc de Chartly descend d'un bœuf primitivement sauvage en Angleterre, et qui depuis longtemps est parqué. Le parc lui-même est très-ancien, et depuis des temps reculés consacré à la conservation de ces animaux ; le garde du parc de Chartly, Eale, peut mieux que personne donner des détails sur la vie de ces bœufs en liberté ; pour moi, voici tout ce que je sais.

« Ces bœufs ont tout à fait les allures d'animaux sauvages. Ils cachent leurs petits, paissent la nuit, dorment et se chauffent au soleil pendant le jour. Ils ne sont méchants que quand ils sont poursuivis ; ils sont timides, et fuient devant l'homme. Ils se comportent différemment suivant les saisons et la manière dont on les approche. En été, j'ai vainement essayé pendant des semaines d'en voir un ; à cette époque, dès qu'ils sentent quelqu'un, ils se retirent au fond de la forêt. En hiver, par contre, ils viennent aux endroits où on les nourrit, s'habituent à la présence de l'homme, et l'on peut, surtout à cheval, arriver presque jusqu'au milieu du troupeau.

« Ils offrent plusieurs singularités : lorsqu'ils paissent tranquillement et qu'on se montre près d'eux sur le vent, ils sont pris d'une terreur panique et s'enfuient au galop sous les profondeurs de la forêt. Quand ils gagnent les parties inférieures du parc, ce qui arrive à certaines heures, ils marchent en rang, comme un escadron de cavalerie, les taureaux étant à l'avant-garde, tandis qu'à la rentrée ils sont à l'arrière-garde.

« Leur poil est très-beau. Ils ont les jambes courtes, le dos droit, les cornes acérées, la peau mince. Leur voix ressemble plus à celle d'un carnassier qu'à celle du bœuf domestique.

« Ils ont la vie très-dure ; j'en puis citer un exemple. Un vieux taureau devait être abattu ; un des gardes du parc chercha à le couper du troupeau. Le taureau essayait en vain de rejoindre ses compagnons ; furieux, il se précipita sur

l'homme, le renversa, le lança trois fois en l'air, le piétina, en lui cassant trois côtes. Il y avait dans le voisinage un jeune garçon qui lâcha sur le taureau un fort matin. Celui-ci saisit l'animal aux jambes de dernière, et lui fit lâcher l'homme ; il y revint cependant à plusieurs reprises, le lançant chaque fois en l'air. Pendant ce temps, la nouvelle en était portée au château. Tout le monde sortit, armé de carabines, pour tuer cette bête dangereuse. Un bon tireur se glissa derrière une haie et fit feu à une distance de trente pas ; le taureau ne tomba que lorsqu'il eut reçu six balles dans la tête, et que la sixième, le frappant à l'œil, eut pénétré dans le crâne. Pendant la fusillade, il ne bougea point de sa place ; il remuait seulement la tête quand une balle l'atteignait. »

Le gardien du parc, Eale, qui vécut plus de trente ans à Chartly, ajoute à ces remarques le résultat de ses propres observations.

« Le troupeau, dit-il, se compose maintenant (en 1830) d'environ 80 individus, 25 taureaux, 40 vaches et 15 veaux. Leur couleur d'un blanc pur, leurs belles cornes recourbées en croissant donnent à ces animaux, surtout quand ils sont en grand nombre, un aspect majestueux. Ils n'ont de noir que les yeux, les cils et la pointe des cornes ; le bout du nez est brun, la face interne des oreilles rousse ou brune ; tout le reste du corps est blanc.

« Les taureaux, pour conquérir la domination, combattent entre eux jusqu'à ce que les plus forts aient soumis tous les autres. Plus tard, ils cèdent leur empire à d'autres qui sont devenus plus vigoureux.

« Les vaches ne mettent bas qu'à l'âge de trois ans, et ne restent fécondes que peu de temps. Elles cachent leur veau pendant les quatre ou dix premiers jours, et viennent vers lui deux à trois fois toutes les vingt-quatre heures pour l'allaiter. Quelqu'un s'approche-t-il de l'endroit où se trouve un veau, celui-ci baisse la tête et se tapit comme un lièvre au gîte. Il tette sa mère pendant neuf mois.

« Les bœufs supportent parfaitement l'hiver. Par les grands froids on les nourrit de foin. On les laisse rarement dépasser, l'âge de huit ou neuf ans, car, plus tard, ils diminuent de poids. On tue d'ordinaire les taureaux à six ans ; ils pèsent alors environ 750 kilogrammes. La viande est grasse, elle a le même goût que celle du bœuf domestique.

« Un des gardiens du parc fut assez heureux pour pouvoir élever une jeune paire et l'appri-

voiser. Ces deux animaux se montrèrent aussi doux que de véritables animaux domestiques. Le taureau vécut dix-huit ans, la vache seulement cinq ou six ans. On l'apparia avec un taureau ordinaire; mais les veaux avaient tout à fait le type de leur mère. Le lait que celle-ci donnait était en petite quantité, mais très-crèmeux.

« A l'état de liberté, il en est peu qui succombent à des maladies. »

Black, en 1851, dit des bœufs sauvages du parc de Hamilton, que le jour ils paissent dans les pâturages, et que le soir, ils rentrent dans la forêt. Les taureaux sont vindicatifs. Un oiseleur n'eut que le temps de chercher son salut sur un arbre, et y resta dix heures, assiégé par un taureau furieux. Lorsque celui-ci vit que son ennemi lui avait échappé, tout son corps trembla de rage, et il se précipita contre l'arbre, comme pour l'ébranler. Fatigué, il se coucha; mais au moindre mouvement que faisait l'homme, il se relevait et recommençait à frapper l'arbre de sa tête et de ses pieds. Quelques bergers vinrent enfin délivrer le malheureux oiseleur. Un greffier fut de même chassé sur un arbre, et il y resta assiégé toute une nuit et la journée du lendemain, jusqu'à 2 heures de l'après-midi.

« Un étranger visite-t-il le parc, dit Fitzinger, et a-t-il la chance d'arriver près d'un troupeau, les taureaux, dès qu'ils l'aperçoivent, frappent la terre du pied. Tous s'éloignent au galop, mais à 130 mètres, ces animaux s'arrêtent, décrivent quelques cercles autour de l'étranger, puis tout à coup s'élancent sur lui, avec des cornes menaçantes; à une trentaine de mètres ils font halte, et considèrent l'objet de leur terreur; au moindre mouvement de la part de l'homme ils reprennent tous la fuite, mais s'éloignent moins que la première fois. Ils décrivent un cercle plus serré, s'avancent ensuite, plus menaçants encore, mais plus lentement jusqu'à une vingtaine de mètres. Là ils s'arrêtent encore, puis s'éloignent, et ainsi plusieurs fois de suite, se rapprochant sans cesse. Ils arrivent enfin si près, que l'homme juge utile de profiter du premier moment favorable pour s'éloigner et disparaître aux yeux de ces animaux. C'est toujours chose téméraire que de les troubler dans leur solitude. »

Chasse. — La chasse de ces bœufs sauvages, telle qu'elle se pratiquait encore à la fin du siècle dernier, rappelait les chasses des anciens temps. On faisait connaître dans les environs qu'à un jour fixé un taureau serait tué; tout le monde se rassemblait, les uns à cheval, les autres à pied, tous armés de fusils. On voyait parfois ainsi réu-

nis 5 à 600 chasseurs, dont plus de 100 à cheval. Ceux à pied prenaient position sur le mur d'enceinte du parc, ou sur les arbres, au voisinage de l'endroit où le taureau devait être tué. Les cavaliers parcouraient la forêt, pour rabattre le troupeau sur le point désigné. Quand on en était venu là, qu'on avait séparé un taureau du reste de la bande, un des chasseurs, auquel l'honneur de tirer le premier était réservé, mettait pied à terre et faisait feu. Tous les autres suivaient son exemple, et souvent un taureau recevait plus de trente balles, avant de tomber. La douleur, les cris des chasseurs le transportaient de rage; il ne considérait plus le nombre de ses ennemis, mais se précipitait sur eux pour leur faire payer chèrement sa vie. Souvent, il y en eut de gravement blessés; souvent, il mit les chasseurs dans un tel désarroi, qu'il put leur échapper. Les nombreux accidents qui arrivaient dans ces chasses furent cause qu'on s'y livra toujours de moins en moins.

On admet que les bœufs d'Écosse, qui vivent maintenant dans les Highlands, et qui grimpent avec agilité sur les rochers les plus escarpés, et contribuent beaucoup à l'ornement du paysage, descendent de ces bœufs sauvages. Ils en ont tous les caractères, sauf la couleur; ils sont généralement noirs, bruns, roux, avec les yeux et la bouche cerclés de noir.

LES TAUREAUX D'ESPAGNE.

Le taureau d'Espagne, que l'on estime surtout pour les combats dans lesquels il figure comme acteur principal, descend d'animaux très-domestiques. Il vit tout à fait comme un animal sauvage, et ne met pas de toute l'année le pied dans une étable. Le pâtre chargé de veiller sur le troupeau se garde bien de paraître seul devant ces animaux faciles à irriter; toujours des chiens vigoureux l'accompagnent et veillent à sa sûreté; en outre, il a en main la fronde, qu'il manie très-habilement.

On élève ces taureaux surtout dans l'Andalousie et dans les provinces basques. Ils ne sont pas grands, mais beaux, très-vigoureux, à cornes assez longues, très-pointues, recourbées en dehors. A deux ans, on les joint aux grands troupeaux, qui ne sont formés que de taureaux; s'il y avait des vaches, ils se tueraient entre eux à l'époque du rut.

On raconte mille traits de l'humeur vindicative de ces animaux. Jamais on ne doit frapper un bon taureau, car il se souvient et il se vengerait

en tuant son offenseur. Chaque taureau a son nom ; sur chacun on relève des renseignements pour déterminer lequel sera le meilleur pour les combats.

Dans les hautes montagnes du sud de l'Espagne et dans les grandes forêts de la Castille, on rencontre assez souvent de pareils troupeaux ; mais on fait bien de s'en écarter. En novembre, j'en ai vu un près du Picacho de la Veleta, à une altitude de 2,600 à 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ces animaux n'ont que leur propre courage pour se garder, et cela suffit. Le loup n'ose les approcher, et jamais l'ours ne se hasarde à les attaquer. Je ne connais aucun animal qui s'intéresse autant que les bœufs au combat que se livrent deux jeunes taureaux. Tous les membres du troupeau sont attentifs à la lutte. Nous passâmes une fois près d'un troupeau qui était tellement absorbé dans cette contemplation qu'il ne fit nulle attention à nous.

En été, les taureaux montent vers les hauteurs, d'où la neige seule les fait descendre. Ils évitent soigneusement les villages, et fondent sur les passants sans avoir été provoqués. Ce n'est qu'avec l'aide de bœufs apprivoisés, les pâtres étant à cheval, que l'on peut entraîner les bœufs sauvages sur le lieu des combats. Aucun de ceux qui ont vécu en liberté ne supporte l'attache ni les mauvais traitements, et chercher à enlever les individus qui doivent se battre, c'est jouer sa vie.

On fait remonter l'origine des combats de taureaux au temps des Romains, et l'on regarde ces jeux cruels comme un reste des combats du cirque, avec lesquels les vainqueurs du monde cherchaient à distraire les peuples subjugués des fers dont ils les chargeaient. Aussi, jusqu'à la conquête des Maures, les cirques de l'Espagne ne s'ouvraient pas spécialement à des taureaux, mais à toutes sortes de bêtes et à des gladiateurs.

Les Sarrasins retirèrent les Espagnols de la barbarie où ils végétaient, et leur apportèrent, avec des chaînes dorées, les arts, le germe déjà développé des sciences, et la civilisation. Les combats de bêtes ne pouvaient être tolérés par ces conquérants chevaleresques ; ils les remplacèrent par des tournois pleins de noblesse et de galanterie. Mais cette partie indomptable de la nation, qui, retranchée derrière ses montagnes inaccessibles, conservait avec la rusticité de ses mœurs l'énergie de la liberté, n'était ni assez riche pour avoir des cirques remplis d'animaux étrangers, ni assez civilisée pour s'amuser d'un tournoi dans lequel on se servait d'armes cour-

toises (non tranchantes). Les forêts de leurs montagnes leur fournissaient des taureaux sauvages qui remplacèrent les lions de la Libye et les crocodiles du Nil ; des braves, dont le corps et le cœur s'étaient endurcis dans de continuelles excursions contre les oppresseurs de la patrie, continuèrent le rôle des gladiateurs, sous le nom de *toreadores*, et c'est peut-être à ces vieux souvenirs que ceux d'aujourd'hui doivent la haute considération dont ils jouissent parmi le peuple.

Enfin, Ferdinand et Isabelle parvinrent à chasser d'Espagne les descendants dégénérés des conquérants. Les tournois restèrent pour les plaisirs de la cour, et les combats de taureaux pour ceux du peuple. Les premiers occasionnèrent, comme on sait, plusieurs accidents mémorables, et l'on y renonça ; comme dans les seconds il ne périssait que des gens sans importance, on les conserva. Depuis, la politique s'en empara comme d'un agent utile pour agir sur les masses ; on déploya souvent dans ces combats tout le luxe, toute la magnificence des anciens tournois, et dès lors ces périlleuses joutes eurent aussi leurs lois, leurs règles, établies sur le point d'honneur.

Tous les Espagnols, ceux de la mère-patrie, comme ceux du Nouveau-Monde, sont des amateurs passionnés de ces spectacles, qui pouvaient plaire aux anciens Romains, mais qui répugnent à des peuples civilisés. En Espagne, le taureau est en honneur ; il jouit de la même estime que l'on accorde au zébu dans l'Inde, il devient le héros d'une journée, et l'Espagnol lui sacrifie tout. Aussi le peuple entier prend-il part aux combats que livrent au taureau des gens spéciaux nommés *toreadores*.

Il y a des combats qui consistent en de simples luttes, généralement peu dangereuses, auxquelles tous les spectateurs participent en quelque sorte. Ces combats, ou plutôt ces divertissements, ont ordinairement lieu sur la place du marché. Toutes les rues qui y conduisent sont fermées par des planches ; à l'une d'elles est une ouverture qui sert d'entrée, et chacun y est admis moyennant une certaine somme.

Un négociant de Jasiva de San-Felipe nous invita à assister à un pareil combat. Nous dominions de chez lui toute la place. C'était un spectacle curieux. Les portes des maisons étaient fermées ; les spectateurs, parmi lesquels les femmes, naturellement, étaient en grand nombre, garnissaient toutes les fenêtres. Au milieu de la place s'élevait une estrade pour la musique, qui jouait d'autant plus fort que le bruit augmentait

davantage. Tout l'espace destiné au combat était encombré de gens. Je ne pouvais comprendre d'où ils étaient sortis, ni où ils se retireraient quand apparaîtrait le héros. Je voyais bien quelques échafaudages dressés, mais ils étaient insuffisants pour porter tout ce monde. Ils devaient cependant suffire. Quelques coups frappés à la porte de la cour où étaient les taureaux, avertirent de l'entrée prochaine des acteurs sur la scène. Aussitôt, la masse humaine s'éclaircit ; en un instant, les estrades, ou pour mieux dire les poteaux et les quelques planches furent couverts de spectateurs. Ces gens grimpaient les uns sur les autres comme des singes. Les gamins étaient sous les échafaudages, nonchalamment étendus à plat ventre. A certaines maisons, étaient préparés des refuges contre le taureau. On avait attaché aux corniches des poutres ou des planches, mais si minces, qu'on y pouvait à peine poser un pied ; c'était pourtant suffisant pour échapper aux coups de l'animal. Du haut des estrades pendaient des cordes en nombre égal à celui des personnes qui pouvaient se loger sur ces échafaudages primitifs ; ces cordes portaient des nœuds de distance en distance, et servaient à la fois à grimper rapidement sur l'estrade et à s'y maintenir. Des spectateurs avaient pris place sur des bancs, dans l'encoignure des portes ; d'autres étaient sous les portes, tout prêts à les fermer ; d'autres aussi avaient garni leurs portes avec de fortes planches. Sur l'estrade des musiciens était encore suspendue une centaine de personnes, aussi s'écroula-t-elle.

Mais les portes de la cour s'ouvrent à deux battants. L'objet de l'attente et de l'admiration générale, un jeune taureau, se précipite sur la place. A l'instant tous sont assis sur leurs échafaudages. L'honorable assemblée salue l'animal par un rugissement sans fin. Celui-ci regarde, étonné, autour de lui. Cette réunion variée, ce bruit inaccoutumé le surprennent. Il frappe du pied, il agite la tête, il montre ses cornes, mais ne bouge pas. Les spectateurs s'exaspèrent, les femmes grondent, agitent leurs mouchoirs, qualifient le taureau de « femme lâche, misérable vache » ; les hommes sont encore plus énergiques dans leurs expressions. Ils cherchent par des injures de toute sorte à l'irriter. C'est un bruit effroyable ; ce sont des sifflements sur vingt tons différents, des cris, des hurlements, des applaudissements, des coups de bâton contre les estrades, les portes ; les mouchoirs s'agitent, le taureau reste immobile et stupéfait. Sa position n'était pas des plus agréables. De

toutes parts des gens qui paraissent plutôt fous que sensés, et pas une issue pour sortir de cette réunion d'aliénés ; il y avait là de quoi donner à réfléchir, même à un taureau !

Mais le cours de ses réflexions allait être interrompu : le noble peuple espagnol était impatient ; on met en usage d'autres moyens.

Lentement s'entr'ouvre une porte, il en sort une longue perche terminée par une pointe acérée ; elle s'allonge, puis apparaît l'homme qui la tient. Il s'avance prudemment, et porte un coup violent dans la croupe de l'animal, mais sans succès. Celui-ci croit que ce n'est qu'une piqûre de moustique ; il agite la queue, comme pour chasser l'insecte et ne bouge plus. On emploie d'autres procédés ; on a recours même au parallélogramme des forces ; de deux côtés à la fois on frappe la croupe du taureau. Enfin il fait quelques pas. Des flèches lancées avec des sarbacanes, des chapeaux, des mouchoirs pleuvent sur lui. Il est furieux, tout son corps tremble de rage, il se précipite vers une partie de la place, et en balaye les spectateurs, mais pour un instant seulement. A peine a-t-il passé, que ceux-ci sautent de nouveau en bas de leurs sièges oscillants et poursuivent leur favori.

Ils sont vraiment imprudents. Pendant que le taureau passe près des maisons, les uns le prennent par les cornes, les autres lui donnent des coups de pied de haut en bas, d'autres encore se mettent à dix pas devant lui, l'excitent, et quand il se précipite sur eux, ils sont toujours assez lestes pour grimper sur un échafaudage. La plupart font preuve de courage, quelques-uns, par contre, de lâcheté ; ils se contentent de faire du bruit, ou de frapper la bête à travers des trous pratiqués dans les portes. Un homme surtout excite notre mépris : entr'ouvrant à peine sa porte, il donne un coup au taureau qui passe, et se hâte de la refermer au moindre mouvement que fait l'animal.

J'ai pu voir là combien les Espagnols connaissent leur ami. Les tréteaux les plus bas n'étaient qu'à 1^m,30 de terre, le taureau pouvait y atteindre les spectateurs avec ses cornes ; mais ceux-ci, dès qu'il arrivait, saisissaient des pièces plus élevées de l'estrade, levaient les jambes, et restaient ainsi suspendus jusqu'à ce que l'animal eût passé.

Enfin, six taureaux furent ainsi mis en fureur et poursuivis par les hommes et les chiens, jusqu'à ce que leurs forces fussent épuisées. Leurs maux se terminaient quand apparaissait le bœuf domestique chargé de les ramener à leur écurie.

Cette fois le divertissement se passa sans autre accident que l'éroulement d'une estrade. Mais, dans d'autres occasions, il suffit qu'une planche casse pour qu'un malheur arrive. A l'une des dernières luttes, deux hommes avaient perdu la vie. Les Espagnols ne se dérangent pas pour si peu ; la police même ne fait rien pour prévenir, je ne dirai pas un tel entr'acte, car le jeu continue toujours. Dans le cas que j'ai vu, elle se borna à indiquer aux gens renversés, des places moins dangereuses ; elle prenait d'ailleurs une part active au divertissement.

Ces courses sont pour les Espagnols, une simple distraction du dimanche ; les vrais combats de taureaux sont des fêtes solennelles, les plus grandes de toute l'année. A Madrid et à Séville, il y en a chaque dimanche pendant l'été ; dans les autres villes, il n'y en a d'ordinaire qu'une fois par an, mais qui durent trois jours de suite. Le voyageur qui reste assez longtemps en Espagne, ne peut manquer l'occasion d'assister à pareil combat, comme j'en ai vu à Murcie.

Dès l'après-midi le monde se pressait dans les rues qui conduisaient à la place du combat. Des voitures de toute espèce, regorgeant de monde, se croisaient avec des véhicules vides, qui revenaient pour aller chercher de nouveaux spectateurs. A l'entrée du cirque s'agitait une foule nombreuse, criant et jurant, bien que les portes fussent ouvertes depuis plusieurs heures, et que les plus pauvres des habitants de la ville et les paysans, avarés comme partout, eussent déjà choisi et occupé leur place depuis midi. Cinq heures durant, ils durent supporter toutes les ardeurs d'un soleil brûlant, pour avoir de l'ombre pendant la représentation ; mais ces gens-là, pourvu qu'ils puissent tranquillement jouir du spectacle, passent par-dessus tout. L'aspect de l'amphithéâtre était surprenant. Les individus disparaissaient dans une masse compacte, d'où ne saillaient que les ceintures rouges des hommes et les fichus aux vives couleurs des femmes. Du côté du soleil, les parapluies étaient ouverts pour garantir des rayons brûlants. Quelques jeunes gens agitaient des drapeaux rouges sur lesquels figuraient des têtes de bœuf brodées. Beaucoup étaient munis de porte-voix pour pouvoir augmenter le bruit, parfaire encore les cris et les hurlements qui s'élevaient de cette masse.

Notre place, encore exposée aux rayons du soleil, se trouvait à côté de la porte qui conduisait à la cage des taureaux. A notre gauche était la porte par laquelle devaient entrer les combattants, et sortir les bêtes mortes ; à notre droite,

la loge des autorités ; devant nous, et séparée seulement par une planche, l'arène, assez vaste pour que vingt ou trente chevaux puissent y manœuvrer à l'aise. Celle-ci avait environ soixante ou quatre-vingts pas de diamètre ; le sol en était assez uni, mais elle était pleine de noyaux de pêches et d'autres débris de fruits qu'on y jetait continuellement. Un mur de planches d'environ 1^m, 50 de hauteur, l'entourait, et à la face interne de ce mur, à un demi-mètre du sol environ, était une saillie assez large, servant de marchepied pour franchir cette cloison. Un chemin étroit pour les toreros était ménagé entre l'enceinte et les vingt ou trente bancs réservés aux spectateurs. Tous ces bancs étaient couverts de monde, et de nouveaux arrivants disputaient un coin aux premiers occupants. Au-dessus, venaient les places réservées, et plus haut encore les loges, où l'on pouvait voir les dames de la ville, en grande toilette. La loge des autorités ou de l'alcade présidant le combat, était tendue de damas rouge, avec les armes de la ville ; les autres avaient plus de simplicité. Le toit des loges portait encore des spectateurs. Des centaines de personnes, qui n'avaient probablement pu trouver place en bas, s'y tenaient, le parasol à la main. Ce n'est qu'en voyant cette foule qu'on comprend comment une arène peut renfermer de douze à vingt mille personnes.

Chaque spectateur agissait sans se préoccuper des voisins, et je compris alors la signification du proverbe : *Il se comporte comme au combat de taureaux*. Pas un n'était tranquille ; tous remuaient, qui ses bras, qui son parapluie ou son éventail ; ils criaient, jetaient des fruits tout autour d'eux, cherchaient, en un mot, par tous les moyens possibles à ressembler à des bêtes sauvages.

A l'heure désignée, l'alcade parut dans sa loge. Les grandes portes s'ouvrirent et les toreros parurent en scène. En tête, était un alguazil, à cheval, dans son costume antique ; il était suivi par les *espadas*, *banderilleros* et *cacheteros*, puis venaient les *picadores*, et finalement un attelage de trois mules superbement harnachées. Les combattants étaient richement vêtus ; ils avaient des vêtements étroits, brodés sur toutes les coutures, et des manteaux de soie rouge, brodés d'or ; leurs culottes, de même, avaient des broderies d'or. Leur veste courte était recouverte d'argent ; on y avait fixé des plaques d'argent épaisses, entourées de pierres précieuses ; des franges d'or retombaient en bas des épaules. Tous portaient une toque noire, en étoffe de laine très-serrée ;

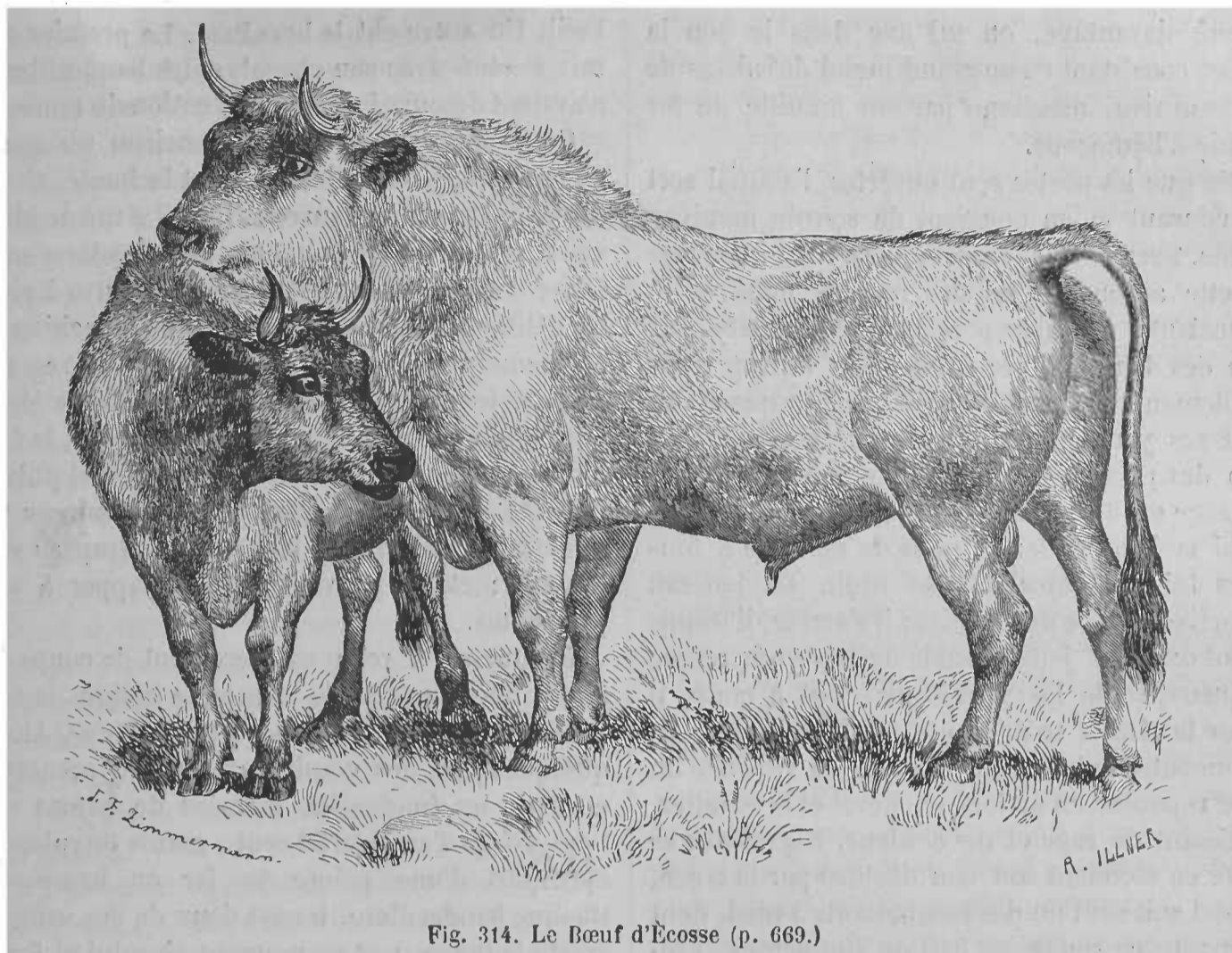


Fig. 314. Le Bœuf d'Écosse (p. 669.)

ils étaient chaussés de souliers légers, à boucles d'argent. Les banderilleros portaient sur leurs bras, au lieu du manteau, des morceaux d'étoffe de soie de couleur voyante. Le costume des picadores différait. Leur veste était aussi riche que celle des autres ; mais ils avaient des pantalons de cuir épais, et les pieds, les jambes et la cuisse droite protégés par une cuirasse de fer ; la tête recouverte d'un chapeau de feutre, à larges bords, et ornés de rubans. Ils montaient de vieux chevaux, de misérables rosses, qu'ils excitaient au moyen d'un éperon formidable, fixé à leur pied gauche. Ils étaient sur des selles à arçons élevés, à grands et lourds étriers de fer, en forme de sabots.

Ils se dirigèrent vers la loge de l'alcade, s'inclinèrent devant lui, puis saluèrent l'assistance. L'alguazil adressa au représentant de l'autorité quelques mots qui disparurent au milieu du bruit général. Il demandait la permission de commencer la représentation. L'alcade se leva et jeta la clé de la cage des taureaux à l'alguazil. Celui-ci la prit, se dirigea vers la porte, et la remit à un valet. Les espadas jetèrent leurs manteaux, se mirent sur la balustrade, et, comme les banderilleros, prirent des *capas* dans la main. Les picadores se dirigèrent vers un employé,

BREHM.

préposé aux armes, qui leur remit des lances, longues de 2 à 3 mètres, de 4 centimètres à peu près de diamètre, et terminées par une pointe très-acérée, à trois tranchants, mais pas assez longue pour pénétrer avant dans les chairs du taureau. Les préparatifs étaient finis.

Jusqu'ici le spectacle, il faut l'avouer, avait eu quelque chose d'imposant et d'attrayant ; il allait en être autrement. On n'avait encore eu affaire qu'à des hommes ; les bêtes allaient entrer en scène.

On ouvre les portes de l'écurie, pour faire sortir le taureau. Cette écurie est un large couloir, où viennent s'ouvrir plusieurs cellules en planches, dans chacune desquelles est un taureau qu'on y a fait pénétrer souvent avec beaucoup de peine, et principalement avec l'aide d'un bœuf domestique. Là, on excite l'animal pendant plusieurs heures, ou, comme disent les Espagnols, on le punit. On le frappe avec un bâton terminé par des aiguilles très-acérées, qui pénètrent la peau, causent des blessures douloureuses, mais sans perte de sang. On doit se figurer quelle doit être la fureur du malheureux captif, qui ne peut se retourner dans son étroite prison, et avec quelle joie il se précipite au dehors, dès que les portes lui sont ouvertes. Pour l'irriter

II — 184

encore davantage, on lui fixe dans le cou la *devise*, consistant en un grand nœud de rubans de couleur vive, maintenu par une aiguille de fer garnie d'hameçons.

Dès que les portes sont ouvertes, l'animal sort en courant et en poussant de sourds gémissements. Surpris de se trouver en ce lieu, il s'arrête et jette autour de lui des regards inquiets et étincelants, puis il se précipite, tête baissée, sur l'un des banderilleros. L'homme attend tranquillement le taureau, agite son drapeau devant ses yeux et se retire en le conduisant à l'un des picadores. Celui-ci, immobile en selle, la lance en avant, fait quelques pas pour attirer à lui la bête furieuse, mais de manière à toujours lui présenter le côté droit. Le taureau est arrivé en face du cavalier; il s'arrête, il frappe le sol du pied, jette le sable derrière lui, remue la queue, roule les yeux, puis, tout à coup, il baisse la tête et se précipite sur le cheval, mais il rencontre la lance du picador. La violence du choc repousse en arrière le cheval et le cavalier. Rugissant de rage et de douleur, l'agresseur se retire en secouant son cou déchiré par la lance, et fond soit sur l'un des combattants à pied, dont les manteaux rouges ne font qu'augmenter sa fureur, soit sur un autre picador qui agit comme le premier, et tous exécutent la même manœuvre jusqu'à ce que l'animal s'arrête épuisé ou tombe mort. Mais il arrive souvent qu'un cavalier maladroit ne peut éviter l'atteinte du formidable ruminant, qui, d'un coup de corne éventre son cheval et le renverse sur la poussière. Le cheval, mort ou mourant, est débarrassé de sa selle, pendant que les banderilleros occupent le taureau sur un autre point, et abandonné sur la place où il est tombé.

C'est pendant ces combats à outrance que les spectateurs montrent une singulière impartialité en criant tour à tour : « Bravo, taureau ! bravo, matador ! » selon que l'un ou l'autre paraît sur le point de terrasser son adversaire ; mais à ces cris s'en joignent d'autres qui dénotent la plus grande insensibilité : « Va, cheval, te faire guérir à l'hôpital ! Vois, petit cheval, quel taureau tu as devant toi ! Sais-tu maintenant à qui tu as affaire ? » etc., le tout accompagné de rires grossiers. Plus la blessure est profonde, plus les applaudissements sont tumultueux ; c'est avec une véritable frénésie que l'on salue la chute d'un picador. L'un d'eux tomba et frappa de la tête la balustrade ; on l'emporta, le croyant mort ; mais il en fut quitte pour une syncope et une légère égratignure au-dessus de

l'œil. Un autre eut le bras luxé. Le premier aurait été tué avec son cheval, si les banderilleros n'avaient détourné sur eux l'attention du taureau.

Cette première passe dure environ un quart d'heure, plus ou moins, suivant la bonté, c'est-à-dire la fureur du taureau. Plus il a tué de chevaux, plus il est en honneur. Les picadores sont souvent en grand danger, mais les toreros à pied les délivrent ; ceux-ci échappent en franchissant rapidement la clôture. Leur agilité est remarquable, leur intrépidité au-dessus de toute idée. L'un d'eux saisit le taureau par la queue, le fait tourner plusieurs fois sans que l'animal puisse l'atteindre. Il en est d'autres que le taureau va atteindre ; mais ils lui lancent leur drapeau sur les yeux ; et ils peuvent ainsi échapper à ses poursuites.

Le taureau a reçu suffisamment de coups de lance, une sonnerie de trompette indique la seconde passe. Les picadores quittent l'arène. Alors quelques-uns des combattants à pied prennent en main les *banderillas*, formées de bâtons solides, longs d'environ 50 cent., garnis de rubans, et munis d'une pointe de fer en hameçon. Chaque banderillero, tenant deux de ces armes, excite le taureau, et au moment où celui-ci fond sur lui, il lui enfonce dans la nuque, déjà labourée par les coups de lance, ses deux *banderillas* croisées. En vain, l'animal cherche à s'en débarrasser ; sa rage ne fait que s'accroître. Il se précipite sur un second banderillero, sur un troisième ; à chaque fois, il reçoit de nouveaux instruments de supplice, sans jamais atteindre l'homme, qui fuit rapidement par un saut de côté. En cinq minutes, plus d'une demi-douzaine de *banderillas* lui sont enfoncées dans la nuque. Elles frappent l'une contre l'autre, se recourbent de tous côtés, mais demeurent solidement implantées.

Si le banderillero veut acquérir ou soutenir une célébrité et se faire couvrir d'applaudissements enthousiastes, il risque une passe très-périlleuse : il pose le pied gauche entre les cornes de l'animal, prend son élan en même temps que le taureau relève la tête, lui pose le pied droit sur le garrot, et d'un bond se jette à cinq ou six pas derrière lui.

Une nouvelle sonnerie de trompettes annonce la troisième passe, et le premier espada, un vrai type de bravo, tenant dans sa main droite une épée longue, solide, pointue, à double tranchant, et dans sa main gauche la *muleta* (petit drapeau rouge), entre en scène.

Après avoir salué l'alcade et le public, il se

place devant le taureau que les picadores cessent de harceler, et une lutte à mort s'engage aussitôt. L'animal se précipite sur ce nouvel adversaire, et, dans l'instant où il croit l'atteindre de ses cornes redoutables, celui-ci se jette lestement sur le côté, lui présente la pointe de l'épée au défaut de l'épaule, et montre aux spectateurs qu'il pourrait le tuer. Mais, pour prouver qu'il ne redoute pas le combat, il relève la pointe de l'épée, et mille cris de : « bravo ! bravo ! matador ! » font retentir l'arène. Le taureau se retourne ; il voit son antagoniste qui l'attend de pied ferme, et, pour la seconde fois, il s'élançe sur lui la tête et les cornes basses.

Après plusieurs passes, pendant lesquelles le matador fait preuve d'autant de courage que d'adresse, il finit par lui plonger son épée au défaut de l'épaule, et il le renverse roide mort. Quatre mules couvertes de harnais magnifiques viennent enlever le cadavre, pendant que le matador reçoit les félicitations bruyantes de la foule et quelquefois les encouragements plus solides des grands.

Après avoir également enlevé les cadavres des chevaux tombés dans l'arène, les flaques de sang sont recouvertes de sable, et la place est libre pour un nouveau combat.

Il n'est pas rare, lors d'une grande fête, d'avoir quinze ou vingt taureaux à mettre à mort dans la journée. Parmi eux, il s'en trouve parfois un d'une humeur tellement pacifique, qu'après un premier mouvement de colère, il se calme malgré tous les moyens dont on se sert pour l'irriter ; il se promène tranquillement dans l'arène en ruminant. Les injures, les outrages des toréadors, les hurras des spectateurs, les banderillas même, rien ne peut l'émouvoir et lui faire prendre une attitude tant soit peu menaçante ; dans ce cas, le banderillero désappointé se tourne vers le public d'un air interrogatif : « *Banderillas de fuego, fuego!* » s'écrie-t-on, et alors on remplace les banderillas ordinaires par des banderillas, armées de pétards qui éclatent, en entrant dans la chair du taureau : le bruit, la fumée, la chaleur excitent alors le taureau et le rendent digne de l'épée du matador. Si les banderillas de fuego restent encore sans effet, un cri s'élève de l'amphithéâtre : *Perros, perros!* (des chiens), et des dogues (1) dressés pour cet emploi sont lancés contre le trop pacifique animal. Le taureau souvent les enlève avec ses cornes et les éventre, mais dès que l'un d'eux a pu s'atta-

cher à son museau ou à son fanon, il ne lâche pas, malgré les brusques mouvements du taureau ; il reste suspendu, et bientôt quelques autres dogues l'imitent ; l'animal est alors perdu ; épuisé de rage, ne méritant plus l'honneur d'un coup d'épée, il tombe avec les jarrets coupés par une *medialuna* (croissant), et reçoit du *cachetero* un coup d'un petit poignard à la nuque.

Il arrive parfois que les toréadors sont sans armes pour attaquer le taureau. Après s'être assez longtemps laissé poursuivre, tout à coup l'un d'eux se jette sur lui, le saisit par les cornes et le renverse net par un mouvement de surprise. S'il manque son coup, les autres se jettent tous à la fois sur l'animal, le saisissent par les jambes, par la queue, par les oreilles, par les cornes. Si la manœuvre des toréadors n'est pas exécutée avec une grande précision, il arrive ordinairement que quelques-uns d'entre eux sont blessés ou même tués.

Autrefois, dans le cas où un matador en réputation mourait courageusement dans le cirque, le gouvernement faisait une pension à sa veuve et à ses enfants ; mais, quand un simple picador était éventré, on n'y prenait pas garde.

Assez souvent, après plusieurs autres manières de combattre, qu'il serait trop long de rapporter ici, le spectacle finit par une bouffonnerie qui amuse beaucoup le public. Un matador seul, vêtu très-légalement, armé seulement d'une courte épée, est introduit dans l'arène. On lui donne, pour toute retraite, un tonneau de chêne épais, relié de bons cercles de fer. Lorsque le taureau le suit de trop près, il se jette dans le tonneau sur lequel l'animal épuise sa fureur en le faisant rouler avec violence dans l'arène. Chaque fois qu'il cesse des efforts inutiles, le toréador s'élançe au dehors, l'attaque, le harcèle et se réfugie aussitôt dans sa petite citadelle, que l'animal, exaspéré, fait rouler de nouveau en cherchant à la briser. Lorsque le peuple s'est assez amusé de ce spectacle, il ordonne la mort. Le matador épie son ennemi, saisit un moment favorable, et lui plonge son épée dans le cœur.

En Espagne, l'état de toréador n'est point entaché d'abjection ; on a vu assez souvent des officiers supérieurs, des grands, des princes même, descendre dans l'arène et faire preuve publiquement de leur courage et de leur agilité.

On ne peut se figurer avec quelle passion les Espagnols assistent aux combats de taureaux. Ce ne sont pas seulement les hommes qui se portent en foule à de pareils spectacles, mais aussi les femmes, souvent même elles amè-

(1) Voyez, tome I, p. 401.

nent avec elles leurs enfants à la mamelle.

Dans les petites villes d'Espagne, il se forme avant chaque combat une société qui avance les sommes nécessaires, et se partage ensuite les bénéfices. Il faut louer l'arène ou en faire construire une en bois, acheter des taureaux, payer les frais de leur transport, se procurer tous les objets nécessaires, verser une certaine somme, assez considérable, au gouvernement, acheter environ quarante chevaux et payer les toreros. Deux combats de Murcie auxquels j'ai assisté, coûtèrent à la société plus de 110,000 réaux; mais cette somme fut couverte par la recette de la première journée. Un taureau ne coûte pas moins de 2,000 réaux; il monte souvent jusqu'à 6,000, c'est-à-dire de 500 à 1,500 francs. Les toreros reçoivent jusqu'à 5,000 francs. Ils s'amassent ainsi une jolie fortune, et deviennent pour quelques instants les héros du jour.

2° *Les bœufs errants ou redevenus sauvages de l'Amérique du Sud.*

Des bœufs domestiques redevenus sauvages se rencontrent surtout dans les pays de domination espagnole.

En 1540, les Espagnols emportèrent des taureaux dans les pampas. Ceux-ci trouvèrent ce climat, ce sol si propres à leur développement, qu'ils se délivrèrent en peu de temps de la domination de l'homme. Cent ans plus tard, ils peuplaient les pampas en nombre tel qu'on les chassait, comme les Peaux-Rouges chassent le bison. On les tuait pour se procurer leur peau; personne ne songeait seulement à utiliser leur chair. Avant que la guerre civile eût ravagé les États de la Plata, on exportait chaque année de Buenos-Ayres 800,000 peaux de bœufs. Un corps d'état, celui des *vaqueros*, se forma des gauchos, gens habitués pour quelques liards à exposer leur vie. Cavaliers intrépides et téméraires, ils chassaient le taureau avec le lasso, et savaient le dompter avec une arme en apparence si faible. Beaucoup de propriétaires avaient sur leurs terres de 8 à 10,000 têtes de bœufs, sur lesquels ils ne veillaient point. Au moment de l'abatage, on chassait ces troupeaux dans de grands parcs, à clôtures solides; on y tuait les bœufs à coups de fusil, ou bien on les laissait sortir un à un, et les bergers lançant leur lasso sur ceux qu'ils voulaient prendre, les arrêtaient, et il leur était facile alors de les abattre. La graisse et la viande étaient abandonnées aux chiens et aux vautours. De tels carnages eurent pour effet de faire de plus en plus diminuer le nombre de ces animaux; main-

tenant qu'on les ménage, ils sont de nouveau en voie de multiplication.

Sur les îles Falkland, les bœufs sont redevenus complètement sauvages; ils ne sont guère chassés que par des pêcheurs dont les vivres sont épuisés.

Dans la Colombie, le bœuf vit libre, comme dans les autres parties de l'Amérique du Sud, non dans la plaine, mais sur les sommets des Cordillères. Lorsque les jésuites durent abandonner leurs missions dans la province de San-Martin, ils donnèrent la liberté à leurs bœufs, qui s'avancèrent dans la montagne, jusqu'à la limite des pâturages, où ils vivent encore en petits troupeaux. Souvent les paysans du pays des Cordillères leur donnent la chasse, par plaisir plus que par besoin; il est impossible de faire descendre ces bœufs de la montagne. Même captifs, ils conservent leur instinct d'indépendance, se refusent à faire ce que l'on exige d'eux, et quand ils voient l'inutilité de leurs efforts à résister, ils entrent dans une telle excitation qu'ils tremblent de tout leur corps, tombent et meurent. Quelquefois cependant on a réussi à en emmener dans la plaine, et on les y a domptés très-facilement.

Le fait suivant nous montre combien le climat et le sol de l'Amérique du Sud sont favorables pour le bœuf.

Dans son second voyage, Christophe Colomb introduisit cet animal à Saint-Domingue, où il se multiplia avec une telle rapidité, qu'au bout de quelques années on put en envoyer de là dans tous les autres pays. Vingt-sept ans après la découverte de Saint-Domingue, les troupeaux de 4,000 têtes de bœufs étaient chose ordinaire, et en 1587, on exportait de cette île seule 35,500 peaux de bœufs. A ce moment, il y avait déjà de grands troupeaux redevenus sauvages.

Le goût pour les combats de taureaux, introduit en Amérique par les premiers Espagnols, a été conservé par leurs descendants avec une ardeur toujours égale. L'annonce d'un spectacle de cette nature excite une joie universelle: les rues se remplissent de monde, et les habitants des pays voisins viennent en grande parure se joindre à la population de la ville. L'éclat que l'on donne à cette sorte de divertissement surpasse celui des combats de taureaux des autres parties de l'Amérique méridionale, et peut-être même celui des combats donnés à Madrid.

Les taureaux destinés à combattre sont pris principalement dans les bois des vallées de Chincha, où ils sont élevés dans un état tout à fait sauvage. Pour s'en emparer et les amener jusqu'à Lima, à une distance de soixante lieues, on fait

des dépenses considérables. Chaque *gremio* (compagnie d'ouvriers incorporés) donne un taureau. Les *gremios* enrichissent leur don, à l'envi l'un de l'autre, en l'ornant de rubans et de fleurs. Sur ses épaules sont attachés des manteaux richement brodés aux armes du *gremio* à qui il appartient, et le tout devient la propriété du matador qui tue le taureau.

Le prix d'entrée est de quatre réaux ou un franc ; mais on paye quelque chose de plus pour s'asseoir dans les loges ; et les entrepreneurs payent au gouvernement un droit considérable pour chaque représentation.

Dans l'après-midi du jour fixé pour le combat, chaque rue conduisant à l'amphithéâtre est comme en Espagne encombrée de voitures, de cavaliers et de piétons. Tous témoignent la joie la plus vive, et étalent la plus grande parure.

Le combat commence à 2 heures après midi, par une sorte de prélude assez curieux. Une compagnie de soldats forme un *despejo* (pantomime militaire). Ces hommes, exercés d'avance, à cet effet, font diverses évolutions formant des croix, des étoiles, des figures ; décrivant aussi des sentences, telles que « *Viva la patria, viva san Martin!* » ou bien le nom d'une personne placée à la tête du gouvernement. Pour terminer, les soldats se rangent en cercle et font face au dehors ; ils s'avancent alors vers les loges, en conservant toujours leur ordre circulaire, qu'ils étendent jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à la première rangée de bancs. Chaque mouvement a lieu au son du tambour et de la musique. Le prélude achevé, six ou sept toréadors entrent à pied dans l'arène ; ils sont vêtus d'habits courts en soie, de toutes couleurs, richement garnis et bordés de galons d'or et d'argent. Un ou deux de ces hommes, appelés matadors, sont des criminels graciés, et ils reçoivent une somme considérable pour chaque taureau qu'ils tuent. En même temps, plusieurs amateurs, montés sur des chevaux bien caparaçonnés, se présentent aussi pour combattre. Lorsque tout est prêt, on ouvre une porte sous la loge occupée par la municipalité, et le combat a lieu à peu près comme nous l'avons dit. Les amateurs déploient aussi leur adresse à provoquer et à éluder les coups du taureau, afin d'attirer les regards de quelque beauté et de mériter les applaudissements de leurs amis et de l'assemblée. On place dans l'arène des mannequins en cuir gonflés de vent, ou bien des hommes de paille où sont renfermés des oiseaux. Le taureau les lance en l'air ; mais, comme ils sont lourds du pied, ils retom-

bent à terre en reprenant toujours leur posture première. Les figures de paille sont garnies de feux d'artifice arrangés de manière à prendre feu quand les oiseaux s'en échappent ; et quelquefois il arrive que cette figure, qui brûle et petille, s'accroche aux cornes du taureau, ce qui ne contribue pas peu à le mettre en fureur. Lorsque le bruit des pétards a cessé, l'animal s'arrête, la langue pendante, les flancs haletants et les yeux enflammés. Alors le principal matador se place devant lui, et après deux ou trois passes lui donne la mort.

D'autres taureaux sont tués de la même manière par les matadors qui se succèdent. Un autre est tué avec un grand couteau que le matador tient de manière que la lame soit perpendiculaire à son poignet. Le taureau, tourmenté d'abord quelques instants, s'élance ; mais le matador, au lieu de le recevoir sur la pointe de son épée, fait un pas de côté, et plonge adroitement son couteau dans la moelle épinière derrière les cornes, et le taureau tombe mort à l'instant.

Un autre taureau est ensuite attaqué par deux picadors à cheval ; leurs jambes sont garanties par des coussins. Leurs chevaux sont de peu de valeur, et peuvent difficilement éviter la rencontre du taureau ; aucun des cavaliers n'y fait attention, afin de ne pas être accusé de poltronnerie. En conséquence, les chevaux reçoivent ordinairement des coups mortels ; souvent le taureau leur arrache une partie des entrailles, ce qui offre aux assistants un spectacle fort dégoûtant. Les cavaliers courent de grands risques, car leurs lances sont trop petites pour tuer le taureau, qui après avoir été bien tourmenté et blessé, est enfin achevé par un matador.

Le taureau qui succède est entouré, au sortir de sa loge, par six ou huit Indiens armés de petites lances ; ces Indiens s'agenouillent comme le premier rang d'un bataillon carré prêt à recevoir une charge de cavalerie. Un ou deux sont ordinairement renversés ; les autres poursuivent l'animal, et, quand il se retourne sur eux, ils se replacent un genou en terre, et le reçoivent comme la première fois. Rarement ils parviennent à le tuer, et un matador s'avance pour finir ses souffrances. Quelques-uns des Indiens sont ordinairement blessés ; généralement ils s'enivrent à moitié avant d'entrer dans le cirque, alléguant qu'ils combattent mieux lorsqu'ils y voient double.

On introduit un autre taureau dans l'arène, pour la *lanzada*, combat à la lance, dont le manche, très-long et très-fort, est fixé à une base

attachée solidement à la terre. Le bout de la lance est une longue lame d'acier bien trempée et affilée comme un rasoir. Avant de laisser sortir le taureau de sa loge, on excite sa rage par toutes sortes de tourments. Lorsqu'il est assez furieux, les portes s'ouvrent, et l'animal s'élançe sur l'Indien porteur de la lance; celui-ci, habillé en écarlate, s'agenouille, le taureau se jette sur lui, mais il dirige sa lance de manière à le recevoir sur la pointe. La force du coup est telle, que généralement la lance entre jusqu'à la garde et, brisant le crâne et les os, sort par l'autre côté de la tête.

Enfin, un taureau de taille élevée arrive en bondissant avec un homme cramponné sur son dos. L'animal saute et cabriole en faisant tous ses efforts pour se délivrer de son cavalier, au grand amusement des spectateurs; enfin le cavalier descend, et le taureau est attaqué de tous côtés par les amateurs et les matadors, à pied et à cheval.

Lorsqu'un matador a tué un taureau, il s'incline devant la loge du gouvernement, salue la municipalité, et ensuite tous les assistants, recevant des applaudissements en proportion de l'adresse qu'il a déployée. S'avancant ensuite à la loge de la municipalité, il va recevoir des mains d'un des membres, nommé juge à cet effet, sa récompense, qui consiste en quelques dollars. Lorsque les spectateurs ont été satisfaits de la représentation, ils jettent aussi quelque argent dans le cirque.

3° Les bœufs domestiques.

Der Hausrind.

Considérations historiques.— Ce n'est guère qu'en Amérique que le bœuf domestique s'est délivré de la domination de l'homme; partout ailleurs, il en est l'esclave, et cela depuis les temps antéhistoriques. De tous les bœufs sauvages, aucun, si ce n'est l'aurochs, ne paraît avoir été une des souches du bœuf domestique. C'était là l'opinion de Buffon; mais les différences anatomiques qui séparent ces deux espèces ne permettent pas de l'adopter.

Cuvier admet que le bœuf fossile, *Bos primigenius*, dont on retrouve les vastes crânes dans les tourbières de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France, a été la souche du bœuf domestique; leurs crânes n'offrent, en effet, presque aucune différence. La race primordiale de ce précieux animal, d'après de grandes probabilités, ne se serait même éteinte chez nous qu'à une époque assez récente, car il paraîtrait qu'au seizième siècle, selon divers auteurs, il en existait encore dans les forêts de la Pologne et de

l'Angleterre, et à cette époque, dans ce dernier pays, on en conservait, comme de précieux trophées, plusieurs têtes au château de Warwick, où l'on racontait que ces animaux avaient été tués par les derniers seigneurs de ce domaine. Mais la grande étendue de l'aire de dispersion du bœuf domestique combat cette hypothèse. On ne peut admettre, en effet, que ce soit ce bœuf qui ait peuplé l'Europe, l'Afrique et l'Asie de sa descendance. Les anciens, et les Romains notamment, acclimataient bien chez eux des bêtes étrangères, mais ne transportaient pas les leurs à l'étranger. Le bœuf fossile, d'ailleurs, avait des cornes différentes de celles du bœuf domestique. Comment expliquer, en outre, par la seule influence de la sélection et de la domesticité, le nombre infini et la diversité des races de bœufs; nous sommes donc autorisés à admettre plusieurs espèces souches du bœuf domestique.

L'origine de ce précieux animal est donc aussi obscure que celle des autres animaux qui nous sont soumis.

Dans les temps préhistoriques, déjà, le bœuf était sous la domination de l'homme.

Les traditions les plus reculées en font mention, et nous le voyons représenté sur les monuments les plus anciens.

Les nations antiques, qui avaient par reconnaissance une si grande tendance à vénérer tout ce qui était pour l'homme de quelque utilité, environnèrent souvent le bœuf d'un respect religieux, et il obtint d'elles les honneurs d'un culte.

Les Égyptiens adoraient le dieu Apis sous la forme d'un bœuf, et, à Memphis, il avait de splendides temples ornés de statues colossales; il figurait aussi dans les plus pompeuses cérémonies, et des femmes, dans d'élégantes barques, le promenaient sur le Nil au son des instruments. Le culte de cet animal était même si essentiel pour cette nation, qu'il y eut à Alexandrie une révolte, sous le règne d'Adrien, parce que l'on ne pouvait trouver de bœufs réunissant les qualités requises pour représenter le bœuf Apis. La déesse Isis portait sur sa tête des cornes de vache, comme plus tard Io chez les Grecs; à toutes deux, on immolait des bœufs qui leur étaient consacrés.

Dans toutes les contrées du monde où l'agriculture était autrefois en honneur, le bœuf fut considéré comme le serviteur le plus utile à l'homme, et les lois civiles ou religieuses l'ont souvent pris sous leur sauvegarde. Pline raconte qu'un citoyen, qui fut accusé d'avoir tué un bœuf par frivolité, pour en donner les entrailles à man-

ger à un jeune débauché, fut banni comme s'il eût assassiné son métayer. Columelle, le père des agronomes, dit que faire périr un de ces animaux est un crime capital. En Égypte, les bœufs étaient sacrés, on n'en immolait que pour les sacrifices, et encore était-il défendu d'égorger ceux qui avaient porté le joug, et auxquels on faisait des funérailles. Dans la presqu'île de l'Inde, ces animaux étaient également honorés autrefois, et de nos jours les habitants de cette contrée portent une espèce de vénération à certains d'entre eux, et s'empressent de leur offrir des aliments et un abri. Actuellement encore, dans l'île de Chypre, les Grecs refusent de se nourrir de leur chair, et regardent comme un anthropophage le laboureur qui mange les taureaux qui ont été les compagnons de ses travaux.

En Libye, on apprivoisait les bœufs, mais jamais on ne les tuait; on buvait seulement leur lait. A Cyrène, c'était un crime de frapper une vache; il en est encore de même aujourd'hui dans les Indes. Pour les Celtes, la vache était un présent direct de la Divinité; et les Indiens d'aujourd'hui ne le cèdent pas aux anciens Égyptiens. Nous avons déjà dit que les divers peuples de l'Inde regardent comme sacrées différentes races de bœufs; mais les honneurs rendus sont à peu près toujours les mêmes. Chez les Brahmines de Cachemire, d'après Hugel, celui qui tue une vache est puni de mort. Gœrtz appelle les bœufs un fléau de toutes les villes de l'Inde. Chacun, croyant faire œuvre méritoire, a brûlé à quelques-uns de ses bœufs le signe de Siva, et ces bêtes courent dans les rues avec un cortège de prêtres et de mendiants, ne s'écartent devant personne, poussent, renversent, mangent tout ce qu'elles trouvent.

Les Arabes Bakharas, une peuplade qui habite entre le Nil Blanc et le Kordofahn, doit son nom aux bœufs: *Bakhara* signifie en effet éleveur de bœufs.

Ce n'est pas seulement sur la terre que l'on a honoré le bœuf; on l'a encore placé dans le ciel. D'après les traditions indiennes, la vache fut la première créée de tous les êtres, et le bœuf *Nanda* joue dans la mythologie hindoue le rôle de saint Pierre: il est le gardien d'une des deux portes du ciel. Le nom de *taureau* donné à une constellation a sans doute du rapport avec cette croyance. Ceux mêmes dont la foi est le plus vive, pour lesquels tout objet est impur, estiment que le bœuf est pur, et croient que son contact ne peut être que profitable à l'âme du fidèle. Les habitants du Soudan sont enchantés quand on

les appelle bœufs; ils comparent volontiers leurs forces à celle du taureau.

Nul autre animal n'a concouru autant que le bœuf à la civilisation des hommes. Otto de Kotzebue remarque avec justesse que depuis Vancouver une nouvelle ère a commencé pour les îles Sandwich; l'illustre voyageur y introduisit le bœuf, et de cette époque date le commencement de la civilisation de ces insulaires.

L'art antique a souvent reproduit le bœuf sur les monuments ou les médailles de diverses époques. Parmi les figures qui ont été faites, on doit noter la célèbre génisse sortie du ciseau de Myron, l'un des plus extraordinaires statues de la Grèce et le sujet des louanges tant de fois répétées de cette nation. Un fort grand nombre de sculptures représentent un taureau, dans les flancs duquel un jeune homme, qui le tient par les naseaux ou les cornes, enfonce un poignard. On a pensé que cette allégorie, qui appartient au culte persan de Mithras, symbolisait le Soleil vainqueur de sa sœur ou de la Lune. C'était sur un taureau d'airain que les Cimbres prononçaient leurs serments, et Plutarque dit que Marius rapporta à Rome celui qui leur servait à cet effet.

Les anciens peuples, qui se plaisaient à se servir de signes allégoriques pour rendre leurs idées, ont souvent employé la figure du bœuf sur leurs médailles pour indiquer les villes ou les îles qui possédaient de gras pâturages où s'élevaient de nombreux troupeaux; d'autres fois, ainsi que le dit Winckelmann, c'était comme emblème de l'agriculture qu'on représentait cet animal. Il servait de type aux monnaies primitives d'Athènes, à ce que dit Aristophane, et à celles de Rome, d'après ce que rapporte Plutarque. Le bœuf est aussi figuré sur celles de Paros, de Samos, de Sybaris, de Naples, de l'Eubée et d'un grand nombre d'îles ou de cités autrefois célèbres.

Caractères. — Le bœuf domestique offre des dimensions fort variables, même dans les pays limitrophes. Au milieu des gras pâturages du Bocage, ces ruminants sont quatre fois plus gros que dans les landes de la Bretagne; dans l'Inde, quelques-uns se font remarquer par leur stature colossale; tandis que d'autres, réduits à des proportions qui ne sont guère plus fortes que celles des moutons, se trouvent relégués dans les parcs, pour en faire l'ornement.

D'une façon générale le corps est gros et trapu les membres courts et robustes (*fig. 315*), les pieds fourchus.

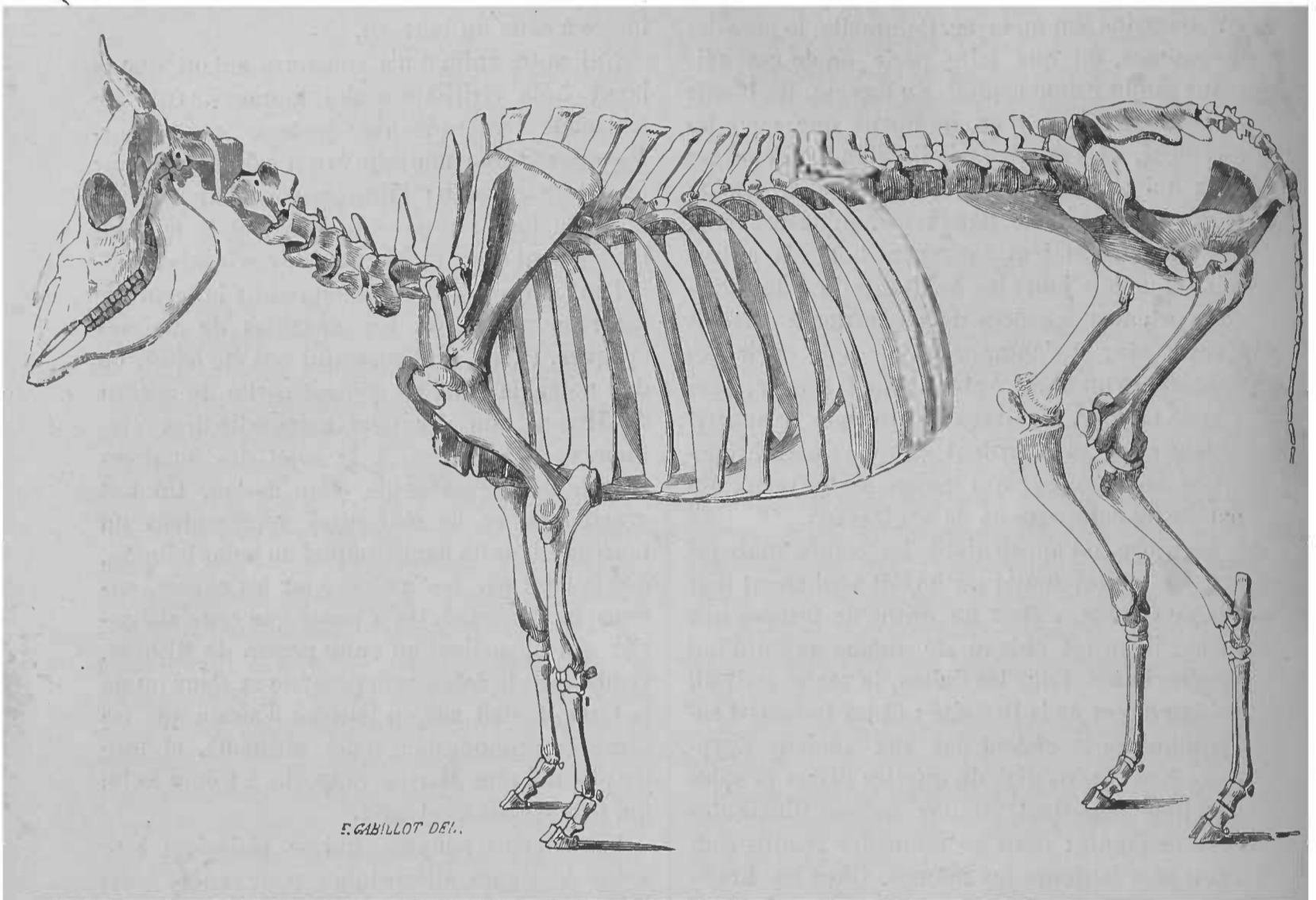


Fig. 315. Squelette de Vache. — Type de bœuf domestique.

La couleur du poil est très-variable. La peau est forte et élastique.

Le front est plat, plus long que large (*fig. 316 et 317*).

Le muffle est large et épais.

Les cornes, placées aux deux extrémités de la ligne saillante qui sépare le front de l'occiput, existent chez les deux sexes : elles sont creuses, rondes et lisses ; elles ont des supports osseux, au lieu d'être solides comme celles des antilopes, et sont creusées à leur base de cellules qui communiquent avec les sinus frontaux. Elles varient beaucoup en longueur et en direction. Les cornes ne sont pas toujours en rapport avec la taille de l'animal : plusieurs variétés du bœuf domestique qui sont élevées dans l'Italie méridionale en ont d'une dimension extraordinaire ; aussi s'en sert-on fréquemment dans les environs de Naples pour orner les appartements : mais au nombre des plus grandes cornes que l'on connaisse on doit citer la paire qui décorait le cabinet de Camper, et que l'on voit aujourd'hui à l'Université de Groningue : elle a dix

pieds de longueur ($3^m,33$) en suivant sa courbure, et sept ($2^m,31$) d'une pointe à l'autre.

Le cou est orné en dessous d'un grand repli de peau lâche et pendante, nommé *fanon*.

Le sternum porte une pièce antérieure à articulation mobile ; les trous intervertébraux sont doubles.

La vache paraît n'avoir qu'une seule mamelle à quatre tetins (*fig. 318*). Mais ces tetins sont disposés de manière que les deux d'un même côté ne sont distants l'un de l'autre que de 53 millim., tandis que les deux postérieurs sont éloignés entre eux de 8 centim., et les deux antérieurs de 12 centim., ce qui indique la connexion de deux mamelles collatérales portant chacune deux mamelons. Cette distinction devient encore plus certaine à l'intérieur, où l'on trouve deux glandes mammaires collatérales, réunies par du tissu cellulaire, chaque glande mammaire présentant à sa partie inférieure deux cavités qui répondent chacune à un tetin, et se terminent par un petit canal de 2 millim. de diamètre (*fig. 319*).

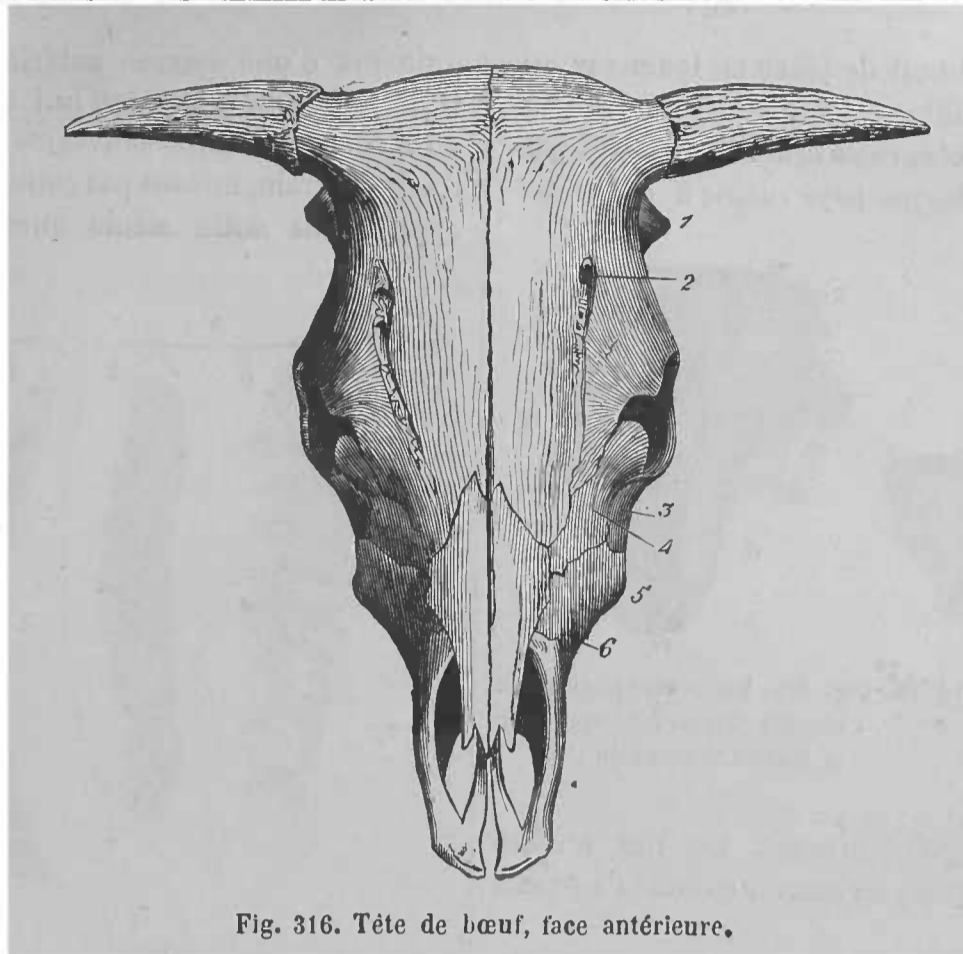


Fig. 316. Tête de bœuf, face antérieure.

Les incisives (*fig. 320*), au nombre de huit, sont placées en *clavier* à l'extrémité de l'espèce de paleron arrondi par lequel se termine l'os maxillaire, et forment vers ce point un rond par-



Fig. 317. Tête de Vache, muscles superficiels (A. Chauveau).

fait lorsqu'elles ont acquis leur complet développement.

Les molaires (*fig. 321*) sont au nombre de six

(*) 1, apophyse mastoïde; 2, trou sourcilier; 3, zygomatique; 4, lacrymal; 5, épine maxillaire; 6, orifice inférieur du conduit sus-maxillo-dentaire (A. Chauveau).

BREHM.

à chaque côté de chaque mâchoire. Leur volume va en augmentant de la première à la sixième, dans une proportion telle que l'espace occupé par les trois avant-molaires n'est qu'environ la moitié de celui occupé par les trois molaires postérieures, la dernière molaire occupant près

de quatre fois autant de place en longueur que la première (fig. 321).

Distribution géographique. — Chaque partie du monde, chaque pays même a eu proba-

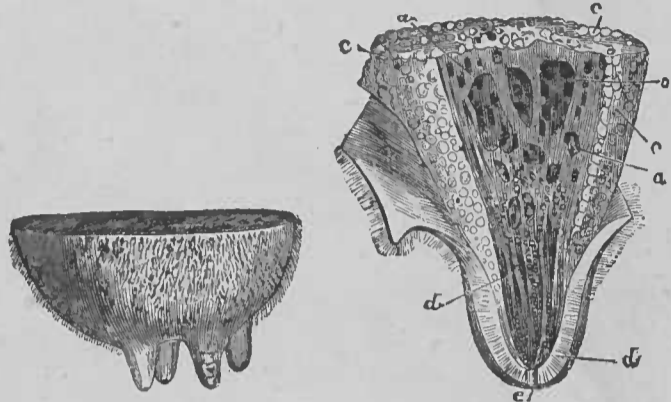


Fig. 318. Tetin de vache avec les quatre pis Fig. 319. Pis ouvert présentant une des cavités inférieures de la glande mammaire (*).

blement des bœufs sauvages. Les uns ont été rendus domestiques, les autres, comme l'aurochs

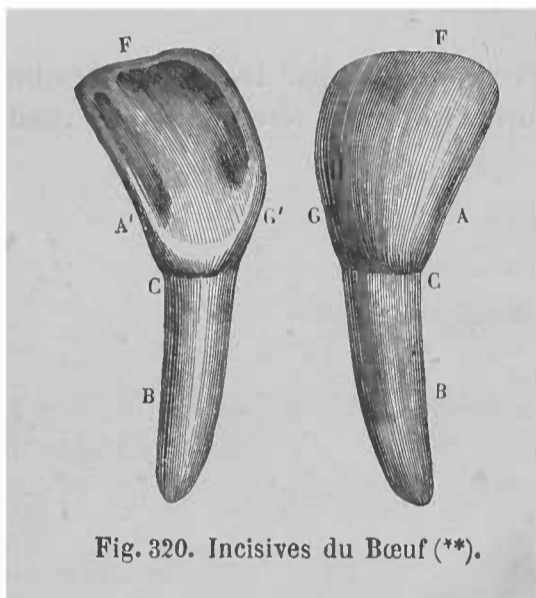


Fig. 320. Incisives du Bœuf (**).

et le bison, ont été détruits et ont disparu. Sur les monuments de l'ancienne Égypte, nous voyons souvent représentées des chasses aux bœufs, où ces animaux sont poursuivis par des chiens, par des archers, et pris dans des lacets; il résulte évidemment de plusieurs passages de l'Ancien Testament qu'il existait en Syrie des bœufs sauvages, outre les bœufs domestiques. Il serait téméraire, pour se conformer à l'opinion préconçue, de vouloir regarder ces bœufs comme des

(*) Elle est composée d'un nombre infini de granules mous, d'une teinte jaunâtre ou rougeâtre, renfermant les dernières ramifications des vaisseaux sanguins et les premières des conduits lactifères. Ces conduits se réunissent peu à peu pour former huit ou dix conduits principaux *a, a, a*, qui viennent s'ouvrir dans la cavité du tetin; *c, c, c*, granules glandeux; *dd*, tube conique du tetin, présentant un certain nombre de plis à sa surface interne; *e*, ouverture du tetin.

(**) A, partie libre; B, racine; C, collet; D, face externe; E, face interne; F, bord antérieur; G, bord interne (Chauveau).

animaux d'une époque antérieure. Nous ne savons même pas aujourd'hui combien il existe d'espèces de bœufs sauvages. Les Indes, toute l'Asie centrale, ne sont pas connues, et nous avons appris dans notre siècle quels trésors pour la

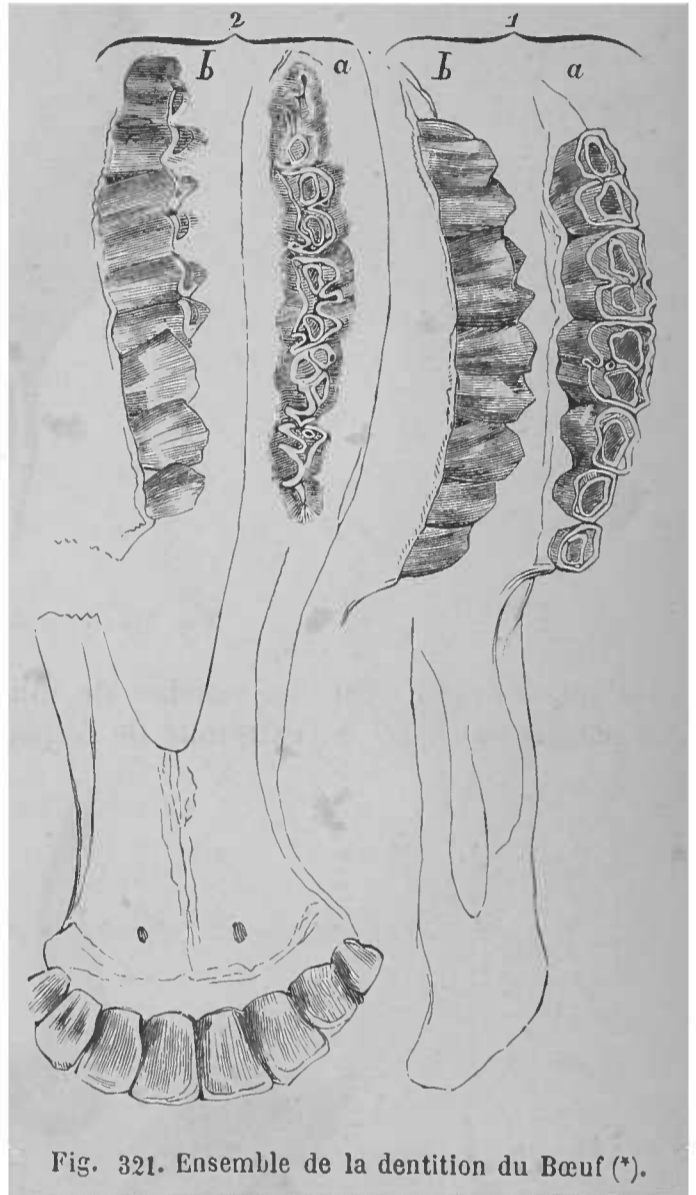


Fig. 321. Ensemble de la dentition du Bœuf (*).

zoologie y sont encore enfouis. Les récits des indigènes et des voyageurs les plus modernes nous ont révélé l'existence de plusieurs types de bœufs encore inconnus, dans l'intérieur de l'Afrique. Ainsi, du Chaillu parle d'une espèce qu'il trouva dans le pays des Schekianis, et qu'il nomme *niaré* ou *bos brachyceros*. Et quoique nous ayons à regretter que bien des faits racontés par ce voyageur ne doivent être attribués qu'à une trop riche imagination, nous ne pouvons cependant croire qu'il ait poussé la fantaisie jusqu'à inventer un bœuf.

L'espèce, après avoir passé sous la domination de l'homme, a été répandue abondamment et propagée par lui dans les quatre parties du

(*) 1, mâchoire supérieure; *a*, vue de la surface de frottement; *b*, vue de la face externe; — 2, mâchoire inférieure; *a*, vue de la table dentaire; *b*, vue de la face externe (Chauveau).



Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

Corbeil, Crété, imp.

LES TAUREAUX.

Lutte de taureaux sur la lisière d'un bois, par M. Coignard (Salon de 1859).

monde, où les divers climats l'ont singulièrement modifiée. Dans quelques régions, ces bœufs ont même tellement pullulé, ainsi que cela se voit en Amérique pour ceux qu'y avaient introduits les Espagnols, qu'ils sont retournés à la vie libre et sauvage, et qu'ils forment actuellement d'immenses troupes dans les Pampas.

Mœurs, habitudes et régime. — Les allures des bœufs sont généralement lentes et lourdes ; cependant, lorsqu'on les excite, on les voit parfois bondir avec violence et exécuter une course rapide. Les bœufs nagent bien. Ceux qui vivent abandonnés dans les prairies ou qui ont repris la vie sauvage paraissent être surtout farouches et dangereux. Leurs cornes sont les armes qu'ils emploient plus particulièrement pour terrasser leurs ennemis, et souvent, quand ceux-ci n'ont qu'une taille peu considérable, c'est à l'aide de ces mêmes cornes qu'ils les lancent en l'air à une grande élévation, après les en avoir percés. Dans toutes les campagnes, on sait que, lorsque les plus vigoureux de nos carnassiers, les loups, attaquent les bœufs dans nos pâturages, ces animaux se groupent et forment une masse au centre de laquelle se rangent les individus les moins forts et les veaux, et que cette masse présente de toutes parts un rempart de cornes à l'ennemi qui rôde autour. Souvent aussi il arrive que lorsque le carnassier ne s'éloigne pas après quelque temps d'attaque, un des plus vigoureux taureaux s'élançe hors des rangs et lui donne la chasse.

Son sommeil est court et léger : il se couche ordinairement sur le côté gauche.

La voix des bêtes bovines s'appelle *mugissement* ; elle est forte chez les mâles et se modifie selon que l'animal est agité par l'amour ou par la colère. Dans ce dernier cas, elle a un accent terrible. Quand la vache a peur, elle mugit d'un ton rauque, et d'un ton plaintif quand elle a perdu son veau.

Les agronomes attentifs ont remarqué que le bœuf, quoique moins intelligent que le cheval, était susceptible d'éducation : il obéit à la voix et s'attache non-seulement à celui qui le soigne, mais encore aux individus de son espèce qu'on lui associe. Depuis longtemps on a observé que les couples qui sont habitués à être attelés ensemble à la charrue, ne travaillent pas avec autant d'ardeur quand on les dissocie. Mais, dans l'espèce, c'est surtout la vache qui montre les meilleures dispositions : on connaît sa tendresse pour son petit ; son naturel est plus doux et plus affectueux que celui du taureau, qui conserve toujours quelque chose d'âpre, de sauvage, et est

constamment enclin à l'irascibilité. Cependant il faut dire que les agriculteurs, par la mauvaise direction de leurs moyens coercitifs et par la brutalité de leurs agents, rendent souvent furieux ces animaux, dont, avec des traitements doux, on eût obtenu les plus grands services.

Je n'ai pas besoin de parler longuement de l'intelligence du bœuf : l'espèce, sous ce rapport, se place au bas de l'échelle. Le bœuf est, avec le mouton, le plus bête des animaux domestiques. S'il apprend à connaître son maître, à l'aimer jusqu'à un certain point ; s'il obéit à l'appel, et montre quelque attachement pour la personne qui s'occupe de lui, ce paraît être par habitude ; la reconnaissance n'y a aucune part.

« Les bœufs qui vivent en liberté, dit Scheitlin, montrent plus d'intelligence que ceux qui vivent dans les étables. Les vaches des Alpes apprennent rapidement à connaître leur berger, elles sont vives, gaies, excitées par le son des clochettes ; elles ne s'effrayent pas facilement, et combattent entre elles d'une manière plus chevaleresque.

« Le point d'honneur est cependant faible chez elles. Après une lutte, la vaincue n'a ni honte ni colère, elle s'écarte un peu, baisse la tête et se met à paître. Celle à qui reste la victoire n'en est ni plus fière ni plus joyeuse ; de son côté, aussi, elle commence aussitôt son repas. La vache conductrice du troupeau semble pourtant prendre au sérieux son rôle et être pénétrée de son importance ; on la reconnaît à sa démarche solennelle, et elle ne souffre pas qu'une autre vache la devance.

« Le taureau est mieux doué que la vache la plus intelligente. Il est de beaucoup plus vigoureux ; ses sens sont plus développés ; il a plus le sentiment de sa force ; il est plus courageux, plus agile, plus rapide. Il regarde avec intelligence tout autour de lui ; il se sent le protecteur de son troupeau ; il fond sur son ennemi et lutte courageusement avec lui ; il ne supporte pas dans sa bande un taureau étranger, et lui livre un combat à mort (Pl. XXXIV). »

Le bœuf est capable de se reproduire à deux ans. Quand la vache est en chaleur, elle n'a plus de plaisir à boire ni à manger ; elle est inquiète, et mugit souvent. Cet état ne dure qu'une demi-journée, mais se reproduit souvent, si le besoin n'est pas assouvi.

La durée de la gestation est de deux cent quatre-vingt-cinq jours. Le veau se met sur ses pieds peu après sa naissance et tette dès le premier jour. Sa mère le soigne jusqu'à ce

qu'elle entre de nouveau en rut. Le mâle entier porte le nom de *taureau*, il prend celui de *bœuf* quand il est châtré. La femelle s'appelle *vache*. Leurs produits ont des dénominations variées. On appelle *veau* le mâle impubère ; *velle*, la femelle du même âge ; *génisse*, la femelle pubère qui n'a pas encore trois ans ; le *bouvillon* est un bœuf du même âge : on dit encore *taurillon* et *taure*. Les bœufs, comme les vaches, prennent en deux ans à peu près tout leur accroissement. Ils possèdent leur plus grande force de cinq à dix ans.

Leur âge peut s'apprécier par la structure des dents et le nombre des anneaux qui se trouvent à la base de leurs cornes. A compter de trois ans il se produit annuellement un de ces anneaux, et en ajoutant cet âge au nombre des cercles cornés qu'offre cette base, on peut évaluer combien d'années les bœufs ont acquis.

Le veau naît avec huit incisives : à un an, les deux médianes tombent et sont remplacées ; à deux ans, les deux suivantes ; à trois ans, la troisième paire, et l'année d'après, la quatrième. A cinq ans, ces dents, d'abord d'un blanc de lait, commencent à jaunir ; de seize à dix-huit ans, elles tombent ou se brisent. A partir de ce moment, la vache ne donne plus de lait ; le taureau devient impropre à la reproduction. La durée de la vie du bœuf est de vingt-cinq ou de trente ans au plus.

Élève. — C'est à trois ans que l'on commence à faire travailler ces animaux, et on les emploie ordinairement pendant quatre années dans les pays où l'engrais des bestiaux est avantageux, tandis que les laboureurs ne s'en défont qu'après six ou sept ans quand ils habitent des contrées où leur placement est plus difficile.

Les bêtes bovines se contentent d'une herbe plus grossière que celle qui convient aux chevaux et aux moutons ; mais, pour eux, il est essentiel qu'elle soit toujours plus longue que celle qu'exigent ces derniers, parce que la grosseur des lèvres et l'absence d'incisives à la mâchoire supérieure empêchent les bœufs et les vaches de pouvoir couper les plantes qui sont trop courtes : aussi, pour exploiter avec avantage des prairies, faut-il d'abord y faire paître ces ruminants, puis y mettre des chevaux, qui trouvent leur nourriture après eux, et terminer en y plaçant des moutons, qui savent encore tondre les pâturages plus court que ces derniers et trouver des aliments où ceux-ci ne peuvent plus en obtenir. Pour détacher l'herbe du sol, les bœufs la placent avec leur langue rude entre les callosités de la mâchoire supérieure et leurs incisives, puis,

par un mouvement de torsion, ils en brisent les brins.

Il est telles plantes, fraîches ou sèches, que le bœuf préfère ; par exemple, les vesces, les pois, les jeunes céréales, les herbes succulentes. Le lin, l'if, la ciguë, les pédiculaires, les joncs, le colchique, l'euphorbe, l'aconit, les jeunes feuilles de chêne, les feuilles de noyer, le trèfle humide, lui sont nuisibles. Le persil, le céleri, l'ail, les oignons tarissent la production du lait. Il mange au besoin du thym, de la renoncule, du plantain. Il aime beaucoup les fruits, les pommes de terre, les carottes. Le sel lui est nécessaire. Une vache adulte a besoin, par jour, de 10 à 12 kilogrammes et demi de fourrage, ce qui revient, à celui qui achète tout son fourrage, à environ 225 francs pour la première, mais elle lui rapporte environ 300 francs. Le bœuf engraisé rapporte surtout au cultivateur, et dans ces derniers temps l'on a obtenu, par une nourriture bien appropriée, des résultats remarquables. Le bœuf passe, et avec raison, pour l'animal domestique du plus grand rapport.

Usages et produits. — Les bœufs rendent de grands services à l'agriculture depuis l'origine des sociétés ; ce sont eux qui semblent avoir été les premiers auxiliaires de l'homme pour labourer la terre, et on les employa aussi fort anciennement à d'autres travaux de l'économie agricole ; si l'on n'avait d'autres preuves, cela serait constaté par un bas-relief trouvé sur un hypogée ou tombeau creusé dans la chaîne arabique, et sur lequel on voit des bœufs occupés à fouler ou battre des gerbes de blé ; au-dessous d'eux se trouve une chanson en hiéroglyphes, qui a été traduite par Champollion, et qui indique la nature de leur travail.

Aujourd'hui, les produits qu'on obtient des bêtes bovines proviennent du lait, du travail, de l'élève, du fumier, de la viande. Dans plusieurs exploitations agricoles on s'attache spécialement à l'un de ces produits ; mais d'autres sont organisées de manière à pouvoir les obtenir tous simultanément.

Pendant sa vie, le bœuf est donc un instrument de *travail*, et une machine à *produits* (laitage, engrais, etc.).

On peut reprocher à notre agriculture de ne pas tirer des bœufs autant de parti qu'il est possible de le faire ; ils sont cependant pour elle les plus utiles des animaux, et il est facile de leur faire totalement remplacer le cheval, ainsi que cela a lieu dans une grande partie de l'Europe. Pour labourer la terre, ils sont même pré-

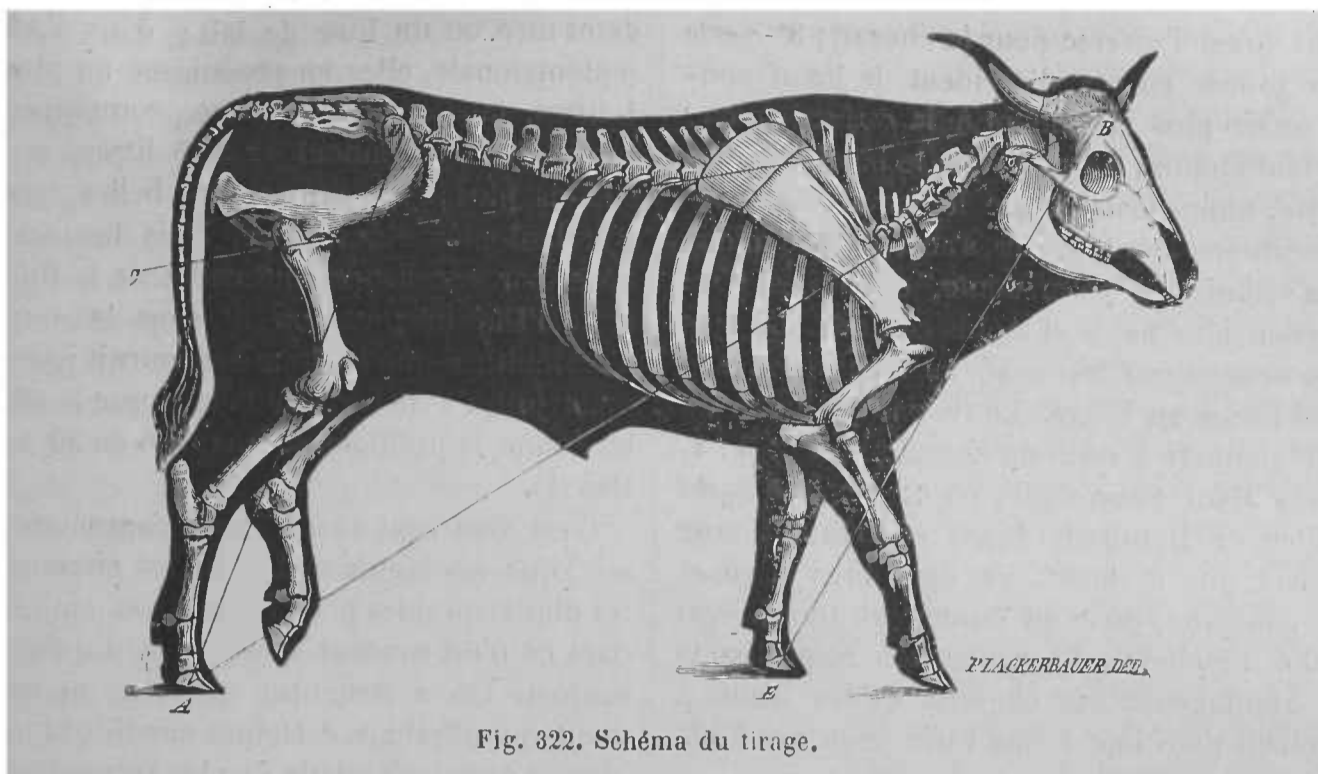


Fig. 322. Schéma du tirage.

férables à cet animal, parce que leurs mouvements moins saccadés permettent de tracer des sillons plus réguliers ; il est vrai qu'ils vont plus doucement, mais aussi ils dépensent considérablement moins de nourriture, et, après leurs services, on peut encore les vendre avec avantage pour la boucherie, lorsqu'on les a engraisés. Dans quelques contrées, le roulage est opéré par les bœufs, et les vaches elles-mêmes sont employées au transport des produits des fermes ou à divers autres travaux. Des agronomes ont calculé que ceux-ci diminuaient fort peu la quantité du lait que donnent ces dernières, et que le maximum de la diminution de celui-ci ne se montait pas au quart de la somme que rapporte leur travail, en l'évaluant à un taux extrêmement bas, à 10 centimes par heure.

Le bœuf, comme instrument de travail, est exclusivement employé au tirage ; il est impropre au bât ou à porter à cause de la longueur des reins, laquelle forme le quart de la longueur totale de la colonne vertébrale, tandis qu'elle n'en est que le sixième dans le cheval.

Le bœuf est depuis l'antiquité la plus reculée la bête de ferme et de labour. L'Ancien Testament, les auteurs grecs et romains ne parlent que du bœuf, et nullement du cheval, comme compagnon du laboureur. A l'époque actuelle, le bœuf est à peu près le seul animal de trait et de labour dans toute l'Asie ; il sert même comme bête de selle et de bât dans l'Inde.

En France, le bœuf est encore aujourd'hui numériquement et par son travail la principale machine motrice agricole ; il l'emporte de beaucoup sur l'espèce équine. En effet, le travail

agricole du cheval en France, comparé à celui du bœuf, est :: 11,206,000 : 17,432,500. C'est surtout dans le midi et le centre de la France (Guienne, Berri, Bourbonnais, Languedoc, etc.) que le bœuf est le principal et presque le seul instrument de culture ; tandis qu'au nord (Ile de France, Normandie, Boulonnais, Picardie, Flandre, Artois, etc.), on l'élève comme bête de rente ; c'est le cheval qui le remplace pour les travaux des champs. C'est au moyen du *joug* et plus rarement du *collier* qu'on attelle le bœuf.

Nous ne reviendrons pas sur le tirage au collier dont nous avons déjà parlé (1). Dans le tirage au joug (*fig. 322*) la résistance est appliquée à la partie supérieure de la tête. La ligne du développement de la force d'impulsion des extrémités postérieures est la droite AB ; la ligne de transmission de cette force est la ligne DB ; celle de son action est la droite AB ; enfin la résultante de l'action des extrémités antérieures peut être représentée par la droite EB, partant de l'appui d'un pied de devant à la partie antérieure du front.

Le problème qui consiste à *chiffrer* les avantages et les inconvénients du bœuf de travail, comparé au cheval, n'est pas encore résolu. Toutefois, il est acquis que dans les pays de montagne et là où les terres sont fortes, le bœuf est préférable au cheval. Les principaux avantages du bœuf sur le cheval, comme machine de culture, sont les suivants : 1° *Économie* d'achat, de nourriture, de harnais et de soins ; 2° *augmentation de valeur* en vieill-

(1) Voyez tome II, p. 353.

lissant (c'est l'inverse pour le cheval); 3° *perte moins grande* en cas d'accident, le bœuf pouvant servir plus facilement à la *consommation*; 4° il faut ajouter, de plus, que le bœuf est plus robuste, moins maladif que le cheval; qu'il détériore moins les pâturages, s'accommode mieux de la stabulation permanente, et qu'il est d'un entretien plus facile et moins coûteux. Le plus grave *inconvenient* reproché au bœuf, c'est son *peu de vitesse* au tirage. Le travail quotidien du bœuf comparé à celui du cheval serait :: 3 : 4, d'après John Saint-Clair; ou :: 4 : 5, d'après Mathieu de Dombasle. Pradt et Arthur Young estiment que le bœuf, s'il était bien attelé et bien gouverné, pourrait donner un travail égal à celui du cheval. La proportion respective la plus avantageuse des chevaux et des bœufs à entretenir dans une ferme varie selon une foule de circonstances.

On a divers procédés pour atteler les bœufs et les vaches que l'on fait travailler; *le joug*, qui est posé à la base de leurs cornes, est certainement celui qui les contient dans une plus grande docilité; mais le collier, comme on l'observe en divers pays, leur donne beaucoup plus de force et une allure plus leste et plus rapide. Il est bien préférable et malheureusement moins employé.

Vers l'âge de deux ans et demi à trois ans, le bœuf est dressé au labour, ou bien habitué à porter le harnais; de cinq à dix ans, il atteint sa plus grande force; c'est aussi l'époque de ses travaux les plus fatigants et les plus lucratifs; à douze ans, il quitte ordinairement la charrue pour passer à l'engraissement, et de là à la boucherie. « Sans le bœuf, dit Buffon, les pauvres et les riches auraient beaucoup de peine à vivre, la terre demeurerait inculte, les champs et même les jardins seraient secs et stériles; c'est sur lui que roulent tous les travaux de la campagne; il est le domestique le plus utile de la ferme, le soutien du ménage champêtre; il fait toute la force de l'agriculture; autrefois il faisait toute la richesse des hommes, il est encore aujourd'hui la base de l'opulence des États, qui ne peuvent se soutenir et fleurir que par la culture des terres et l'abondance du bétail, puisque ce sont les seuls biens réels. »

Parmi nos campagnes, le lait est le principal produit des vaches. La quantité qu'elles en donnent varie considérablement, soit selon les variétés que l'on élève, selon le pays que ces animaux habitent ou le régime qu'on leur fait suivre. On dit qu'à Surinam les meilleures vaches laitières ne fournissent par jour bu'un

demi-litre ou un litre de lait; dans l'Afrique septentrionale, elles en produisent au plus 3 à 4 litres, tandis qu'en France, communément, nos vaches en donnent 12 à 15 litres, et quelquefois plus; en Suisse, les belles races en sécrètent encore davantage. Mais les races laitières par excellence sont celles de la Hollande et de l'Ukraine; car on lit dans les ouvrages d'agriculture que la première fournit journellement jusqu'à 18 litres de lait, et que la seconde en donne la prodigieuse quantité de 30 à 40 litres (1).

C'est vers sept ans, d'après l'agronome Tessier, que les bœufs sont dans les circonstances les plus favorables pour l'engraissement; cependant ce n'est souvent que plus tard qu'on les y soumet. On a remarqué que ceux de ces animaux qui offraient certaines conditions organiques se prêtaient mieux que les autres à prendre de l'embonpoint. Le fameux engraisseur anglais Blackwell a posé à ce sujet des principes utiles à suivre: selon lui, ce sont les individus dont l'ossature est le plus frêle qui s'engraissent le mieux: aussi, en même temps que l'on doit choisir ceux qui ont un corps bien développé, indice qu'ils possèdent des viscères qui fonctionnent bien, il faut particulièrement s'attacher à ceux qui ont la tête fine et légère, et des extrémités aussi courtes et aussi menues que possible. En outre, il est essentiel que la peau soit fine et couverte de poils doux et brillants. C'est en fixant ces caractères par la voie de la sélection et de la génération que les Anglais sont parvenus à créer des races excellentes, spécialement destinées à la boucherie. Il y a trois modes pour engraisser ces bestiaux, savoir: l'engrais à l'étable, l'engrais au pâturage et l'engrais mixte. Quelque procédé que l'on suive, c'est l'abondance de nourriture, le repos et la tranquillité qui sont les éléments d'une prompte réussite.

L'*engrais au pâturage* se pratique particulièrement en Normandie, dans la vallée d'Auge. Il s'exécute simplement en mettant les bœufs dans de vastes prairies, soit en hiver, soit au printemps. Ceux que l'on y place dans cette dernière saison ne sont que quatre mois à s'engraisser. On a soin d'isoler ces animaux des chevaux, parce que ceux-ci les tourmentent; et la tran-

(1) Voyez Vernois et Alf. Becquerel, *Analyse du lait des principaux types de vache, chèvre, etc.* Paris, 1857, in-8, et *Annales d'hygiène*, 1857, 2^e série, tome VII, p. 271. — O. Reveil, *Du lait*. Paris, 1856, in-8. — A. Donné, *Conseils aux mères sur la manière d'élever leurs enfants nouveau-nés*. 4^e édition. Paris, 1869.

quillité est une condition si essentielle de réussite pour l'engrais des bestiaux, qu'on rapporte qu'une année l'opération manqua dans la vallée d'Auge, parce que des ouvriers, employés par le gouvernement, passaient continuellement à travers ces pâturages.

L'engrais à l'étable se fait sur des bœufs séquestrés dans des étables où ils restent constamment dans un repos absolu. Là, on les nourrit avec des fourrages verts, comme nous l'avons vu pratiquer en Suisse, et alors ils peuvent être engraisés en quatre mois; ou bien on leur donne des racines, des résidus de sucreries de betteraves, de brasseries ou de distilleries; mais alors l'état d'embonpoint nécessaire pour la boucherie est plus de temps à arriver. Les engraisseurs progressifs entretiennent les bestiaux à l'étable dans un état de propreté extrême et leur distribuent leur nourriture à des heures fixes. Quelques-uns poussent même le scrupule jusqu'à n'entrer dans la grange à nourriture qu'avec une chaussure dont ils ne se servent point au dehors.

L'engrais mixte tient des deux procédés précédents et se fait en partie au pâturage et en partie à l'étable.

Le poids des bœufs engraisés varie considérablement. En France, il n'est fréquemment que de 500 livres; mais souvent il est bien plus considérable, et durant quelques années on a vu des bœufs gras, promenés dans Paris, dont le poids s'élevait à 3,000 livres. On dit même qu'en Angleterre, où l'on possède les races les plus colossales, il s'en trouve qui sont évalués à un poids encore plus énorme.

La statistique officielle de l'espèce du bœuf en France, a fourni les résultats suivants :

Taureaux.	399,026 d'une valeur totale de	33,613,990 fr.
Bœufs...	1,968,829	— 301,819,337
Vaches...	5,301,825	— 487,875,663
Veaux...	2,066,849	— 52,936,763

Quoique d'une bien moindre étendue, l'Angleterre possède cependant un plus grand nombre de têtes bovines, puisqu'elle en compte 10,500,000; mais ce chiffre, qui est proportionnellement plus élevé que le nôtre, est en raison de la consommation, que l'on évalue dans les Iles Britanniques à 220 livres de viande, terme moyen, que mange chaque individu, tandis qu'en France on n'en compte que 60 livres pour les habitants des villes, et 20 pour ceux des campagnes.

Le bœuf n'est pas moins utile après sa mort, car on utilise toutes les parties de l'animal. Il fournit à nos tables une précieuse nourriture et à l'industrie d'excellentes matières premières qu'elle utilise; sa chair, qui forme aujourd'hui un de nos principaux aliments, était déjà employée par les premiers Grecs, ainsi qu'on le voit dans les poésies homériques, et elle devint ensuite le mets favori des athlètes.

Les peaux des bœufs ont servi à l'homme, à toutes les époques, pour des usages fort variés. Les écrits de Strabon nous révèlent que les Vénètes en faisaient des voiles pour les embarcations; les Romains employaient ces peaux entières pour confectionner d'immenses outres dans lesquelles ils charriaient leur vin. Une peinture de Pompéi nous retrace cet usage; elle représente une de ces outres sur un chariot et que deux hommes munis d'amphores sont occupés à vider. Aujourd'hui, les peaux de bœufs, tannées, chamoisées ou simplement salées, comme en Amérique, sont l'objet d'un commerce considérable et servent à la fabrication de nos chaussures et à une foule d'usages. Notre pays est loin d'en fournir assez pour sa consommation, et nous en tirons une quantité considérable du Brésil et de la Russie. On a calculé que les tanneurs de France employaient annuellement pour 36,000,000 de francs de peaux et que leur préparation en doublait le prix.

Les poils qui sont extraits des peaux, pendant l'opération du tannage, sont filés et employés, sous le nom de bourre, à faire des tissus grossiers, dont les rouliers se font des manteaux.

Les cornes et les sabots de ces animaux servaient chez les Romains, ainsi qu'ils servent encore aujourd'hui chez nous, à confectionner des peignes, car on en a trouvé d'absolument semblables aux nôtres, et faits en cette substance, dans les ruines de Pompéi. On en fabrique en outre des tabatières et une foule d'ouvrages de tabletterie.

Les bœufs fournissent une grande quantité de sang qui est mis en usage comme engrais, et sa partie séreuse sert à clarifier les vins et les sirops, à raffiner le sucre et à fabriquer le bleu de Prusse.

Leurs os, recherchés pour la tabletterie, sont employés pour l'extraction de la gélatine et pour la fabrication de la colle; après cette extraction on les transforme en noir animal, dont on fait une grande consommation dans les raffineries de sucre.

La graisse entre dans la fabrication de la chan-

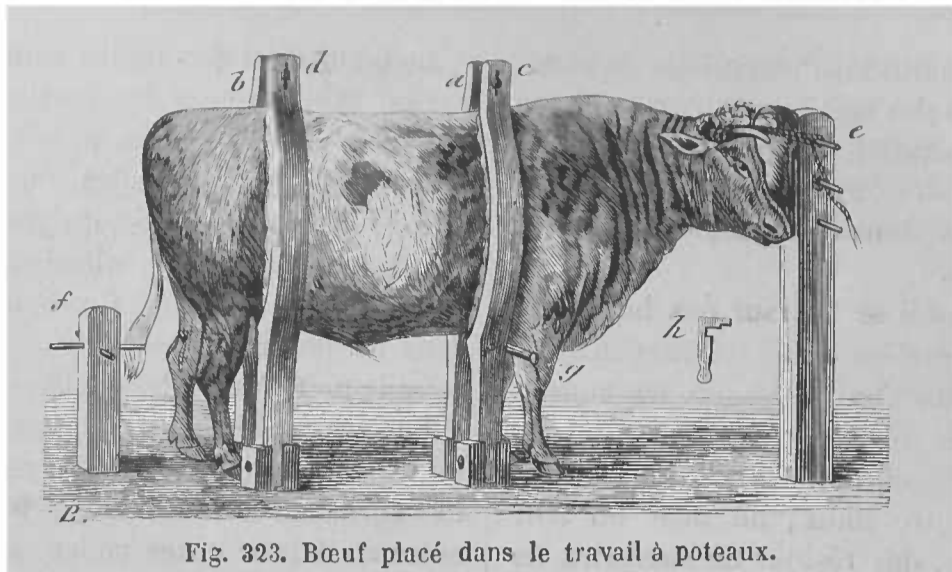


Fig. 323. Bœuf placé dans le travail à poteaux.

delle, des savons, etc. ; ces divers produits sont susceptibles de nombreuses applications économiques, agricoles ou industrielles, et forment dans plusieurs localités des branches de commerce très-importantes.

Maladies. — L'espèce bovine est sujette à de nombreuses et graves maladies : nous ne pouvons qu'énumérer les aphthes de la bouche, l'indigestion, la gastro-entérite, le coryza, la laryngite, la bronchite, l'apoplexie pulmonaire, la pneumonie, la phthisie tuberculeuse, la pleurite, la cérébrite, le tournis, le tétanos, l'épilepsie, la pustule maligne, la fourbure, la gale, le farcin, la pléthore, le charbon, le typhus des bêtes à cornes, les maladies vermineuses, le rhumatisme, etc. (1).

Il y a souvent lieu de pratiquer des opérations sur le bœuf. Comme appareil de contention, on utilise surtout le travail à poteaux (*fig. 323*), qui consiste en une grande cage généralement quadrangulaire, formée de quatre poutres principales, et solidement scellées en terre, à l'aide de fondations en maçonnerie. On fixe les animaux dans différentes attitudes par la tête, par les membres et par le tronc.

Destinée du bœuf. — Dans presque toute l'Europe, le bœuf est l'esclave malheureux de l'homme ; dans quelques pays, en Espagne notamment, il est sacrifié à des plaisirs barbares : nous voulons parler de ces combats où il figure comme victime principale, mais dans lesquels il ne succombe pas toujours sans vengeance (2).

Les bœufs, en subissant la domesticité, ont éprouvé de grandes modifications organiques, tantôt par la puissante influence de l'homme,

(1) Voyez pour l'explication de ces divers termes, le *Dictionnaire de médecine, de chirurgie et de l'art vétérinaire*, 12^e édition, par E. Littré et Ch. Robin. Paris, 1865, passim.

(2) Voyez t. II, p. 669.

qui les a variés en les croisant, tantôt par la seule influence du climat ou du sol. Il résulte de là que ces animaux présentent un grand nombre de races qui ont des caractères très-tranchés et qui nous offrent des produits fort différents.

Les races se modifient en bien ou en mal suivant les circonstances dans lesquelles elles vivent. Le sol, la nourriture, le régime, les travaux auxquels sont soumis ces animaux, influent beaucoup sur leur conformation ; l'éducation, les bons ou mauvais traitements, modifient aussi leur caractère. Chacune de ces races se distingue par quelques qualités particulières : les unes donnent des animaux plus robustes pour le travail ; les autres fournissent plus de lait ou plus de viande de boucherie. Les éleveurs croisent ensuite les races entre elles pour les améliorer et pour en obtenir de plus riches produits.

Dans la détermination des espèces nous devons être très-prudents ; nous ne sommes même pas fixés au sujet de nos espèces d'Europe, et l'on ne sait si le bœuf d'Écosse, qui vit encore à l'état sauvage, est spécifiquement distinct ou non.

Toutes ces considérations me font donner raison à ceux qui voient dans les bœufs domestiques plusieurs espèces différentes.

Fitzinger, un des rares naturalistes qui se soient occupés des animaux soumis à l'homme, admet que les bœufs domestiques actuellement connus appartiennent à sept espèces indépendantes : le zébu, le bœuf à bosse d'Afrique, le bœuf des Alpes, le bœuf des vallées, le bœuf de la Marche, le bœuf des steppes et le bœuf d'Écosse.

Nous préférons adopter, comme pour les races chevalines (1), un ordre purement géographique.

Jeter un coup d'œil sur la vie du bœuf domestique dans les divers pays, est chose aussi instructive qu'intéressante.

(1) Voyez t. II, p. 359.

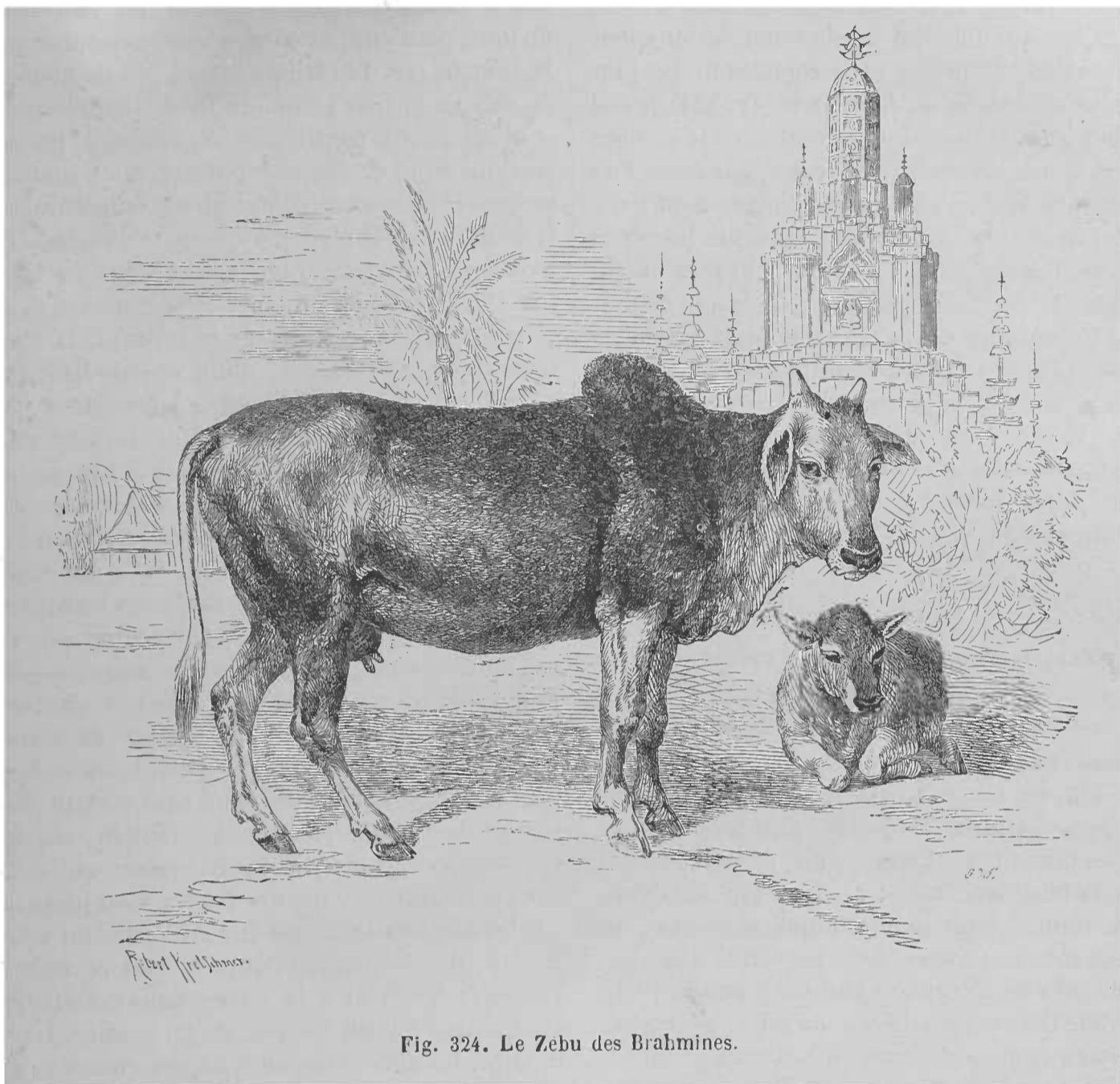


Fig. 324. Le Zebu des Brahmines.

1° Les races asiatiques.

LES BOEUFs ZÉBUS — *BOS INDICUS*.*Der Zebu.*

Cuvier, le premier, a réuni au bœuf domestique le zébu, dont Linnée avait fait une espèce à part. Il croyait que ces deux animaux ne différaient ni par leur forme, ni par leur structure, et la bosse du zébu ne lui paraissait pas un caractère spécifique. Mais des observateurs plus récents ont combattu l'opinion de l'illustre naturaliste, et ont montré que le zébu avait une vertèbre sacrée et trois vertèbres caudales de moins que le bœuf ordinaire. Chez d'autres animaux sauvages, une vertèbre, un tubercule à une dent de plus ou de moins, est un caractère suffisant à beaucoup de naturalistes pour différencier une espèce, même un genre : pour les

BREHM

animaux domestiques, par contre, ces caractères sont devenus sans valeur, par suite de l'idée préconçue et fortement enracinée que la domesticité peut complètement changer un animal. Nous ne saurions acquiescer à cette manière de voir, avant qu'on nous ait démontré que la sélection et la domestication peuvent modifier la structure des os. Nous regarderons donc le zébu comme une espèce indépendante.

Le zébu diffère d'ailleurs du bœuf domestique par la présence d'une bosse au garrot, par des cornes aplaties, très-courtes; il est, de plus, très-doux, quoique très-vif dans ses mouvements; sa voix est plus rauque et grognante. A vrai dire, le zébu s'accouple avec le bœuf domestique, et produit des métis féconds; mais nous savons que l'expérience a renversé complètement les anciennes théories à ce sujet, et nous ne pouvons voir là un argument contre l'indépendance spécifique du zébu.

II — 186

Caractères. — On distingue plusieurs races de zébus, qui diffèrent par la taille, la longueur des oreilles, le pelage et la coloration. La plus connue est le *zébu des Brahmines* (fig. 324), grand et bel animal, au corps vigoureux, aux jambes courtes, à la tête courte et grosse, à la bosse fortement prononcée, à la queue longuement touffue. Les cornes sont plus courtes que les oreilles; les fanons plus grands que chez les autres bœufs; le pelage est composé de poils courts, sauf au sommet de la tête, au front et sur la bosse. Les zébus sont, d'ordinaire, d'un brun roux ou d'un brun jaune. On en trouve qui sont d'un jaune fauve, blancs ou tachetés.

Distribution géographique. — Le Bengale est la patrie du zébu; mais de là il s'est répandu au loin en Asie et dans une partie de l'Afrique.

2° *Les races africaines.*

LES BŒUFS A BOSSE D'AFRIQUE — *BOS AFRICANUS.*

Der afrikanische Buckelochs.

Caractères. — Le bœuf à bosse d'Afrique (fig. 325) est voisin du zébu, mais il s'en distingue facilement par ses jambes plus hautes et ses cornes plus fortes. Le *sanga* des Abyssins en est bien la plus belle race: c'est un fort et vigoureux animal, haut monté, à queue courte; ses cornes sont très-fortes; leur diamètre, à la base, est de près de 17 cent. et leur longueur de 1^m,45 à 1^m,30. Très-rapprochées à la racine, ces cornes s'écartent, puis se dirigent en haut et légèrement en dehors; dans leur dernier tiers, elles s'infléchissent un peu en dedans, et leur pointe se porte en dehors. Les poils sont courts et fins; la couleur dominante est le brun châtain.

Distribution géographique. — Ce bœuf habite surtout l'Abyssinie et le cap de Bonne-Espérance. On rencontre diverses de ses races jusque dans l'intérieur de l'Afrique. On en voit des troupeaux immenses, qui forment la seule richesse de peuplades entières.

Chez les nomades du Soudan oriental, les troupeaux vivent à peu près comme autrefois, du temps de nos premiers ancêtres, et les éleveurs de bestiaux ont encore les mêmes procédés que leurs pères, il y a plusieurs siècles. Leurs troupeaux sont leur seule richesse. Ils estiment un homme d'après le nombre de ses moutons et de ses bœufs, comme les Lapons d'après celui de ses rennes. Toute leur vie est dans les rapports les plus intimes avec l'élève des bes-

tiaux. Leurs troupeaux doivent les entretenir de tout; pour eux, ils n'ont d'autre ressource que le brigandage. Les tribus arabes qui parcourent les steppes fertiles au sud du 18° de latitude nord, sont en guerre continuelle les unes avec les autres, au sujet de leurs troupeaux, et ce sont ces mêmes troupeaux qui déterminent leurs voyages. Il va de soi qu'il n'est pas question d'étables. Ce n'est que dans les parages infestés par les lions que l'on cherche à protéger les bœufs, les moutons et les chèvres, en les réunissant, la nuit, dans un endroit entouré d'une épaisse haie d'épinés et de mimosas. Là où le pays est sûr, on laisse les troupeaux passer la nuit au pâturage.

Nos plus grands propriétaires d'Europe ne peuvent se faire une idée du nombre de ces troupeaux. Près du village de Melben, dont j'ai déjà parlé, la steppe forme un vaste bas-fond, dans lequel on a creusé des fontaines nombreuses, pour y abreuver les troupeaux qui s'y rendent vers midi. Là, du matin jusqu'au soir, et du soir jusqu'au matin, se produit un fourmillement indescriptible d'hommes et d'animaux. A chaque fontaine on a établi six ou huit petits étangs à fond argileux, qui servent d'abreuvoirs. Chaque jour on les remplit, chaque jour ils sont vidés par les troupeaux qui viennent se désaltérer. Depuis l'après-midi jusqu'au lendemain vers le milieu du jour, pendant toute la nuit, une centaine d'hommes sont occupés à puiser de l'eau et à la verser dans ces étangs. Ils ajoutent à l'eau un peu de terre salée. D'ordinaire, les abreuvoirs ne sont pas encore remplis, que les bêtes sont déjà là. De tous côtés arrivent des masses innombrables de moutons, de chèvres et de bœufs. On ne voit rien qu'un troupeau continu d'animaux se mouvant, au milieu desquels apparaît de temps à autre une figure humaine. Des milliers de chèvres et de moutons arrivent sans cesse, et tous s'en retournent abreuvés. Quand le bas-fond s'est un peu vidé du menu bétail, les bœufs s'y précipitent, et l'on ne voit plus alors qu'une masse brune, agitée comme les flots de la mer et de laquelle s'élève toute une forêt de pointes; les hommes disparaissent au milieu. Il est impossible d'estimer, même par à peu près, le nombre de ces animaux; je ne crois cependant pas me rendre coupable d'exagération, en l'évaluant à 60,000 têtes par jour, parmi lesquelles les bœufs figurent pour 40,000 environ. Toute la place ressemble à une écurie qui n'a pas été nettoyée depuis des mois. Malgré les ardeurs desséchantes du soleil, le sol est recouvert d'une



Fig. 325. Le Bœuf à bosse d'Afrique.

couche d'ordures de près d'un demi-mètre d'épaisseur ; les abreuvoirs seuls sont maintenus dans un grand état de propreté. Le soir, les derniers animaux disparaissant, l'on recommence à puiser l'eau pour le lendemain. A certains jours, arrivent aussi des bandes de 500 à 1,000 chameaux, qui étanchent leur soif et s'en vont rassasiés.

Des notables du Soudan oriental, qui sont chargés de faire rentrer les impôts parmi ces nomades, m'ont assuré qu'il est impossible d'évaluer la richesse de ces gens, même approximativement. Lorsque Mohammed-Ali résolut de parer à la disette de bœufs qu'il y avait en Égypte, par des exportations du Soudan, les gouverneurs levèrent sur les habitants de cette contrée, en peu de temps, non plusieurs centaines de mille, mais plusieurs millions de bœufs. Une épizootie avait fait périr en Égypte un grand nombre de bœufs ; d'un autre côté l'armée que le pacha avait lancée contre la Porte en avait

fait une consommation considérable ; cependant toutes ces pertes furent rapidement comblées par les importations du Soudan. Bien plus, les bœufs se montrèrent bientôt en telle abondance que l'on dut donner contre-ordre d'en amener d'autres. Si l'on veut bien tenir compte des milliers et des milliers qui succombèrent en chemin, dans une route de cinq cents lieues, faite en grande partie à travers le désert et des pays stériles, l'on pourra alors se faire une idée de la quantité de bœufs qui furent ainsi exportés des deux provinces de Sennaar et du Kordofahn. Aujourd'hui encore, il est facile de reconnaître la route suivie par ces bœufs ; des squelettes l'indiquent dans toute son étendue, si bien qu'on ne peut s'égarer. Quand je pense que ces troupeaux immenses dont je viens de parler, je ne les ai vus qu'après que leurs propriétaires avaient été aussi fortement imposés ! Quels n'ont-ils pas dû être quelques années auparavant !

Dans le Soudan et dans le Kordofahn, on

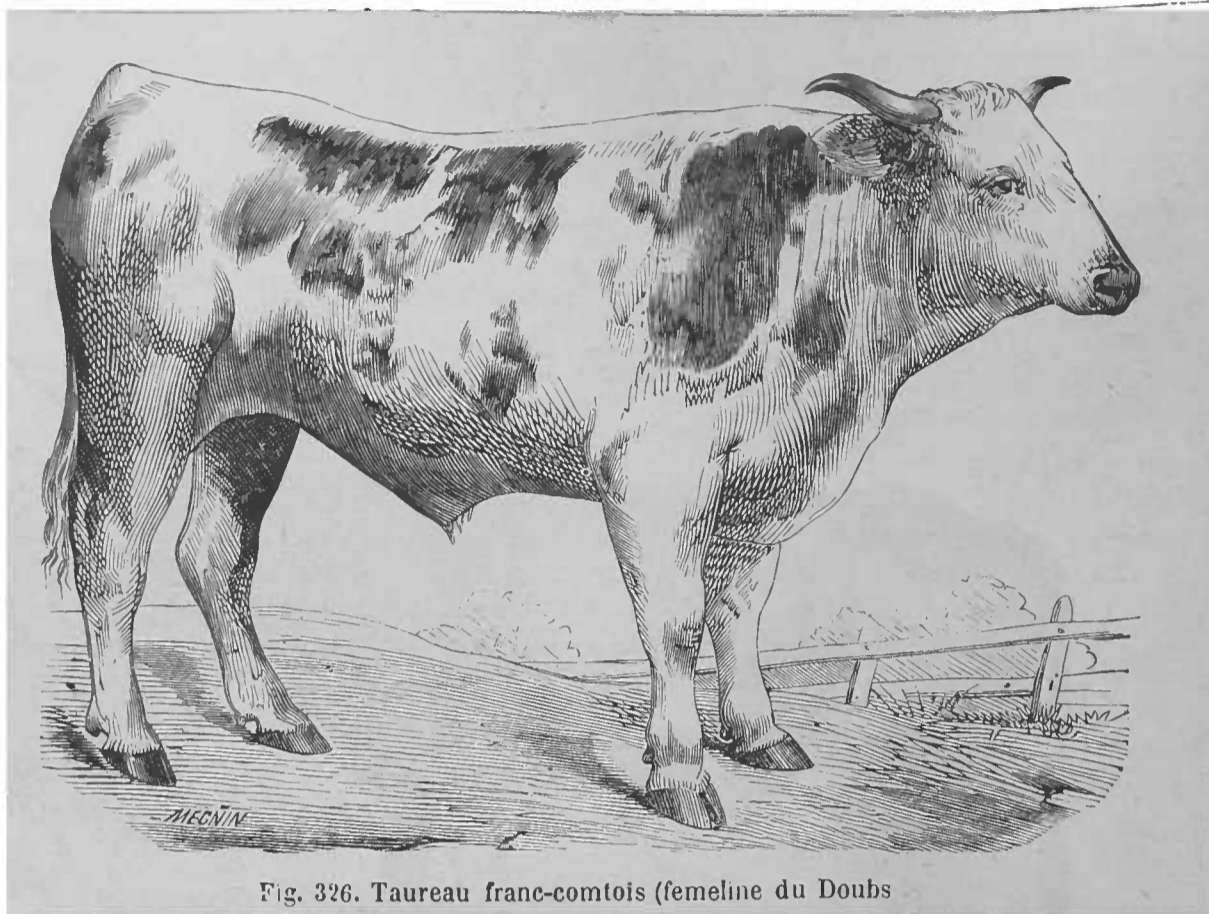


Fig. 326. Taureau franc-comtois (femelle du Doubs)

se livre simplement à l'élève des bœufs pour demander des services à ces animaux; dans l'Ha-besch, au contraire, on les utilise. Les Mensas, par exemple, en font des bêtes de trait et des bêtes de somme.

Nous manquons de détails précis sur les troupeaux de bœufs des peuplades de l'intérieur de l'Afrique. Nous savons simplement que ceux du sud de cette partie du monde sont immenses. Tous les voyageurs disent en avoir vu qui se comptaient par milliers; ils parlent des quantités incroyables de bœufs qui forment le butin d'un vainqueur, souvent après un seul combat.

3° Les races européennes.

« En Europe, on a formé plusieurs catégories ou divisions des races bovines, dit H. Bouley(1) : 1° *bœuf de haut cru*, propre au travail, habitant principalement les localités montagneuses; 2° *bœuf de nature*, qui est la bête de rente, c'est-à-dire que l'on élève pour ses produits (laitage, fumier).

Les Allemands divisent l'espèce bovine en trois grandes catégories :

1° *Bœuf de montagne* ou suisse, race qui, partie des Alpes comme point central, a peuplé la plus grande partie de l'Europe centrale : corps ramassé, court, trapu; membres forts, peu élevés; forte ossature, muscles vigoureux, développés;

tête courte; front carré; cornes grosses à la base; énergie, vigueur. A cette catégorie appartiennent les races *françaises*, auvergnates, limousines, du Quercy, de la Gascogne, de la Vendée, du Morvan, de la Franche-Comté, et les races *étrangères*, dites de Fribourg, du Tyrol, de la Franconie, de Galloway, etc.

2° *Bœuf de vallée* ou hollandais, qui a peuplé les riches pâturages des bords de la mer, depuis la Hollande jusqu'au Danemark; qui est aussi la souche de la race flamande et, selon toute probabilité, des races normandes et anglaises : ossature peu accentuée; corps élevé et allongé; tête étroite, effilée; aspect *féminin*; grande aptitude à l'engraissement et à la production du lait. Les races flamande, hollandaise, normande, agenaise, choletaise, de Durham, etc., se rangent dans cette catégorie.

3° *Bœuf de plaine* : caractères communs aux deux premières catégories; exemple : les races charollaise, nivernaise, etc.

Ces divisions sont loin d'être rigoureuses; les extrêmes seuls correspondent assez bien à une organisation déterminée. Les progrès de l'agriculture, les soins, la nourriture, les croisements, etc., mélangent et fondent, chaque jour, ces diverses catégories les unes dans les autres.

La classification des races selon les localités qui les produisent est encore la préférable. D'après cette idée, l'espèce bovine est rangée sous sept grandes divisions, comme il suit : 1° les *races françaises*; 2° les *races suisses*; 3° les *races*

(1) Boule *Dict. lexicographique*, p. 146.

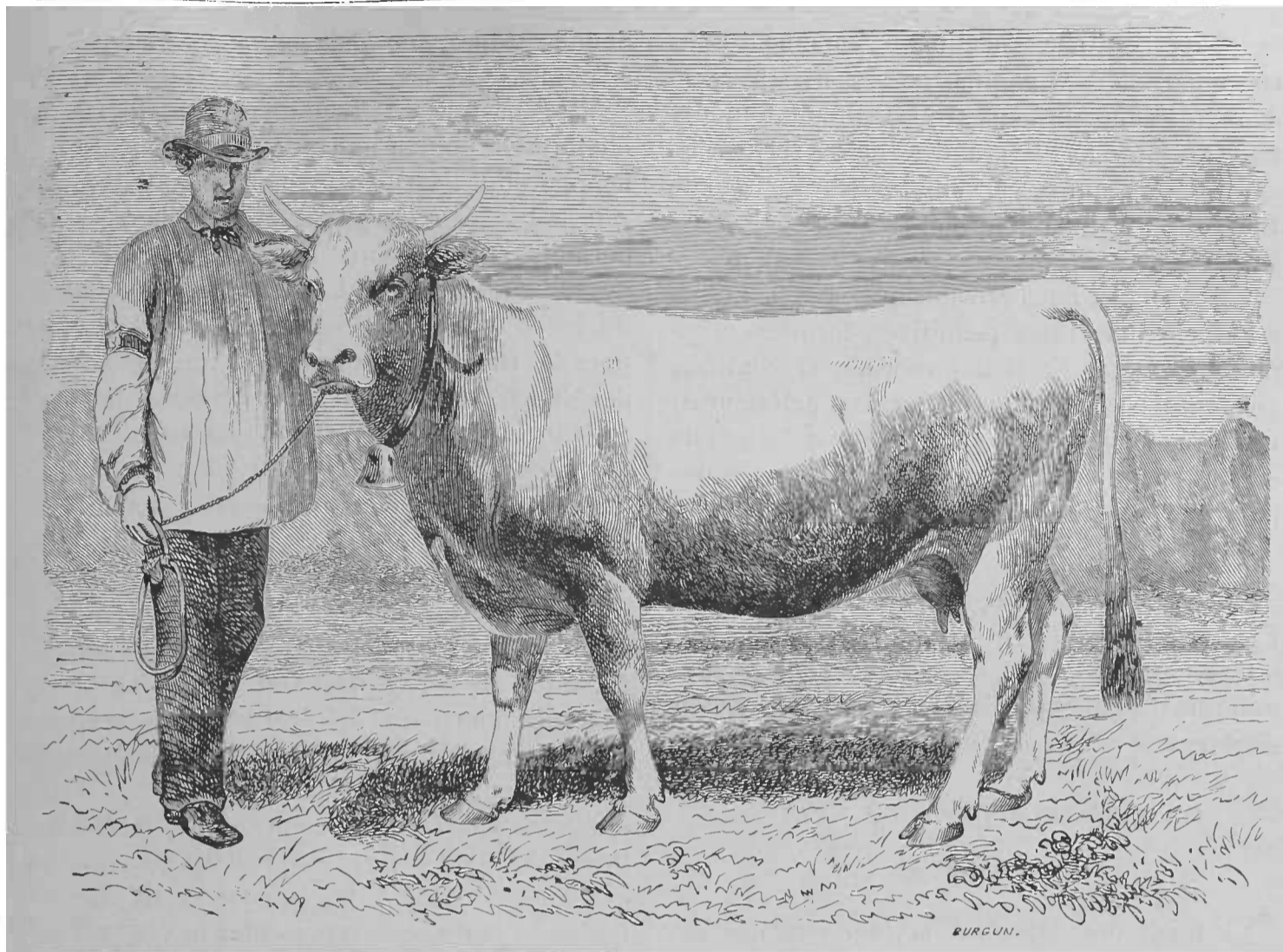


Fig. 327. Vache tarantaise.

italiennes ; 4° les races allemandes ; 5° les races hollandaises ; 6° les races danoise, norvégienne et russes ; 7° les races anglaises. »

1° *Les races françaises.*

Les principales races françaises sont :

Les races *normandes* (1° cotentine, 2° de la vallée d'Auge) ;

La race *flandrine* ;

Les races *franc-comtoises* (1° femeline du Doubs (fig. 326) ; 2° tourrache du Jura) ;

Les races *bressanes* (1° du Bugey ; 2° des marais de la Dombes) ;

La race *bretonne* ou *morbihannaise* ;

La race *choletaise* ;

La race *poitevine* (gâtine, poitevine et mancelle) ;

La race *charollaise* ;

La race *niversaise* ;

La race *morvandaise* ;

La race *charentaise* (bœufs maraichins) ;

La race *bourbonnaise* ;

La race *agenaise* ;

Les races *auvergnates* (1° de Salers, 2° du Segala, 3° d'Aubrac) ;

La race *limousine* ;

La race de l'île de Camargue (1).

LES BOEUFs NORMANDS

La *race normande*, dont une variété est spécialement bonne pour la boucherie, et une autre, donnent du lait assez copieusement.

LES BOEUFs D'AUVERGNE.

La *race auvergnate de Salers* est seulement bonne pour le travail ; elle donne très-peu de lait, et une viande de mauvaise qualité.

LES BOEUFs DE LA TARANTAISE.

« La race de Tarantaise, dit M. Montmayeur (2), a son berceau à l'orient du département de la Savoie, dans le canton de Bourg-Saint-Maurice, au pied du petit Saint-Bernard. C'est là qu'elle s'est conservée au plus haut point de sa perfection et qu'on la trouve plus complète, plus homogène que dans aucun autre canton de ce pays. De taille moyenne dans les hautes vallées, elle prend du corps à mesure qu'elle descend dans

(1) Voyez page 665.

(2) Montmayeur, *Savoie et Savoyards*.

la plaine, où elle s'acclimate facilement sans soins particuliers, comme aussi sans altération de qualité. La constance, qui distingue toujours une race pure, est la première de ses vertus.

« Il y en a qui la font une branche cadette de Schwitz; d'autres l'important des vallées alpêtres d'Italie.

« Pour nous, nous croyons que la race Tarine est une de ces races primitives, formées originairement, par l'action uniforme, et continue pendant des siècles, des influences extérieures, dont les plus puissantes sont le climat, le lieu de séjour, et la qualité de la nourriture qui en dépend. »

2° *Les races suisses.*

Les *racés suisses* comprennent : 1° La race de Fribourg (*fig.* 328), 2° la race de Schwitz (*fig.* 329), les variétés de diverses grandeurs, dont toutes sont remarquables par l'abondance du lait qu'elles secrètent.

LES BOEÛFS DES ALPES — *BOS ALPINUS.*

Das Alpenrind.

Le bœuf des Alpes est la première des espèces européennes souches du bœuf domestique; Fitzinger admet qu'il est originaire des hautes montagnes d'Europe; car, encore aujourd'hui, le vrai bœuf des Alpes ne prospère que dans les hauteurs. Nous ne rechercherons pas quel est le degré de probabilité de cette hypothèse.

Caractères. — D'après Fitzinger, ce bœuf présente les caractères suivants : Il a la tête assez courte, le front large, le museau obtus, les cornes relativement courtes, minces, portées en haut et en dehors; le cou de longueur moyenne, gros et fort; les fanons pendants sur la poitrine; le corps faiblement allongé; le garrot large, le dos court et droit, la croupe droite, non tombante; la poitrine large, les épaules et les reins solides, la queue longue et mince; les jambes assez courtes et épaisses; les sabots forts; la couleur de son pelage est variable. D'ordinaire, il est d'un noir brun luisant, avec le dos fauve clair, et le museau blanc.

Distribution géographique. — Fitzinger rapporte à cette espèce dix-huit races, qui habitent la Suisse, le Tyrol, la Styrie et la Bohême. Le bœuf de l'Oberland bernois est celui qui représente le type originel dans sa plus grande pureté.

Ce bœuf reçoit des soins tout différents dans les montagnes de l'Europe centrale, et surtout

dans les Alpes, quoiqu'il y ait encore bien à faire à cet égard.

Voici ce que dit Tschudi (1) au sujet de ce bœuf : « On pourra juger de l'importance que le bétail a pour l'agriculture et la prospérité générale de la Suisse, en jetant un coup d'œil sur les derniers recensements de sa statistique. Appenzell nourrit 12,000 (autrefois 14,000) pièces de bétail, dont le tiers passe l'été dans les Alpes; les Grisons environ 10,000; le Tessin plus de 53,000; Glaris au moins 8,000 (autrefois 10,000); Uri 11,350; 54,416 passent l'été dans le canton de Lucerne, 20 à 21,000 dans celui de Schwitz, 14,000 dans l'Unterwald, 9,000 dans l'Entlibuch, 20,000 dans l'Oberland bernois, 175,000 dans tout le canton de Berne, 52,600 dans le Tessin, 80,000 dans le Valais; à Zug 4,767, à Fribourg 34,000, à Schaffhouse près de 10,000, dans le pays de Vaud 73,000. Les Alpes centrales nourrissent 300,000 bêtes à cornes, et la Suisse en entier 850,000, dont 475,000 vaches, 85,000 bœufs et 290,000 génisses. A cela il faut ajouter 104,000 chevaux, ânes et mulets, 469,000 brebis, 347,000 chèvres et 311,000 porcs, et si l'on évalue qu'il faut 1 1/2 génisse et 10 chèvres, brebis ou porcs pour représenter la valeur d'une pièce de bétail, il en résulte que la Suisse possède un million de pièces de grand bétail, qui représentent pour le pays un capital d'environ cent cinquante millions de francs. Dans la plaine, où les montagnes sont de peu d'élévation, où l'on nourrit le bétail à l'étable et où l'usage de la pâture en commun a disparu, le nombre et le produit des bestiaux ont beaucoup augmenté; dans les Alpes, au contraire, où l'on suit les anciens usages et les vieilles routines, et où rien ne compense l'appauvrissement des pâturages, on observe une diminution très-sensible.

« Nous n'avons rien de réjouissant à raconter sur l'état des troupeaux qui passent l'été dans les Alpes. En général, l'étable est très-mauvaise, quelquefois même il n'y en a pas du tout. Les vaches parcourent leur domaine et en tondent à volonté le gazon aromatique, qui n'est ni bien haut ni bien touffu. S'il arrive soudainement au printemps et en automne quelque bourrasque de neige, elles se rassemblent en mugissant devant le chalet, qui leur offre un abri à peine suffisant et où souvent le berger n'a pas une botte de foin à leur donner. Quand la pluie se prolonge plusieurs jours, elles s'enfoncent dans les forêts ou se cachent sous les rochers et perdent ainsi une

(1) Tschudi, *les Alpes*. Berne, 1859, p. 667.

bonne partie de leur lait. Les mères, près de mettre bas, doivent souvent se passer de tout secours humain, et il leur arrive quelquefois de ramener le soir au logis un nouveau-né, au grand étonnement du berger; mais cela ne se passe pas toujours aussi bien. On vient d'ordonner dans quelques cantons la construction de bonnes étables.

« Cela suffira pour montrer au lecteur qu'il ne doit pas se représenter sous des couleurs trop idylliques la vie que les grands bœufs au large front » mènent sur nos poétiques Alpes. Nous avons souvent observé que le fruitier, qui, dans la vallée, a pour ses vaches des soins tout particuliers, arrivé sur la montagne, ne songe plus même à leur procurer un abri, ou un peu de foin, ou tout au moins à éloigner de ses pâturages les grosses pierres et les plantes vénéneuses qui étouffent le gazon (1).

« Et pourtant la saison de l'année qu'ils passent dans les Alpes est un beau temps, un temps bien précieux pour nos troupeaux. Si la grande cloche du voyage que l'on suspend au cou de la plus belle vache du village, et qui, au retour, fait entendre au loin sa voix argentine, se met inopinément à tinter par un beau jour de printemps, il y a sensation générale et un mouvement marqué dans tout le bétail. Les vaches se rassemblent avec des bonds et des mugissements joyeux, et semblent attendre le signal du départ. Quand le moment est venu, en effet, et que la plus belle bête porte, attachée à un ruban, la clochette bien connue, avec l'ornement obligé d'un grand bouquet entre les deux cornes, quand

(1) Nous avons remarqué dans le canton du Valais, au Chatel, des constructions faites par les bergers en l'honneur de leurs troupeaux. Près des chalets, ils établissent des parages avec des murs d'où partent de grandes poutres sur lesquelles s'appuient des galeries de bois circulaires, où les bestiaux se réfugient par le mauvais temps. Nous n'avons pas revu ailleurs ces monuments alpestres. On a aussi l'habitude, dans ces chalets, de battre le beurre avec des roues que l'eau met en mouvement. Dans la Val-teline, par contre, les bergers n'ont pas d'étable et attachent pour la nuit leur bétail à de grosses poutres. Il y a, en général, dans l'Engadine, de superbes chalets avec de belles écuries, par exemple à la Bernina, ceux d'Orlandi dans la vallée de Camogase, sur l'Alpe Nuor, au pied du glacier de Morteratsch, où le chalet vaste et commode, accompagné de grandes étables et d'une cour bien barricadée, fait un effet très-pittoresque au milieu d'une clairière de mélèzes. Dans les villages de cette même vallée, (par exemple à Pontresina) il y a partout de belles étables plâtrées de blanc et tenues aussi proprement que des chambres, et où, pendant l'hiver, les habitants se rassemblent au chaud avec leurs voisins autour de tables bien rabotées.

le cheval de somme est chargé de la chaudière à fromage et des provisions, et que les bergers en grande tenue roulent dans leur gosier les longs refrains suisses, il faut voir alors l'empressement, la joyeuse humeur avec laquelle ces bons animaux se rangent en ordre de départ et marchent à la file vers le sentier des montagnes. Souvent des vaches laissées exprès dans la vallée entreprennent seules et à leurs risques et périls le voyage lointain et vont rejoindre leurs compagnes. Et en effet, quand le temps est beau, rien n'est plus agréable pour une vache que le séjour des grands pâturages. Le baudrmoine, le plantain lui offrent la nourriture la plus aromatique et la plus délicate. Le soleil ne la brûle pas comme dans la vallée, et de détestables insectes ne troublent pas son sommeil de midi. L'air pur et vif y est bien préférable aux chaudes vapeurs de l'écurie, et le mouvement, la liberté de manger à toute heure et de choisir dans le gazon l'herbe préférée, les jeux et les sauts avec « ses compagnes cornues, » tout contribue à donner plus de vigueur et de vie à la vache des montagnes. La nourriture de l'étable, si excellente à d'autres égards, lui cause souvent des maladies complètement inconnues dans l'existence toute primitive du chalet.

« On pense avec raison que le bétail des hautes montagnes est plus intelligent, plus vif que celui des plaines, car la vie naturelle qu'il y mène est beaucoup plus favorable au développement de son instinct; l'animal, chargé presque complètement du soin de sa conservation, devient plus attentif, plus prévoyant; il acquiert de la mémoire et de la vigilance. La vache des Alpes connaît tous les buissons, toutes les flaques d'eau de son domaine; elle sait où elle trouvera le meilleur gazon, elle se souvient de l'heure où elle doit rentrer au chalet pour y donner son lait; elle reconnaît la voix du berger qui l'appelle et s'en approche familièrement; elle distingue le moment où elle recevra son sel, de celui où elle va à l'abreuvoir ou bien à l'étable. Elle s'aperçoit aussi de l'approche des orages, connaît fort bien les plantes qui ne lui conviennent pas, dirige et protège son jeune veau et évite avec soin les endroits dangereux. Ceci, toutefois, ne lui réussit pas toujours: la faim la pousse souvent sur un terrain gras et glissant, et pendant qu'elle penche la tête pour prendre l'herbe qui la tente, le sol se met à fuir sous ses pas et l'entraîne vers l'abîme; dès qu'elle s'aperçoit qu'elle ne peut pas se tirer d'affaire toute seule, elle se couche sur le ventre, ferme les

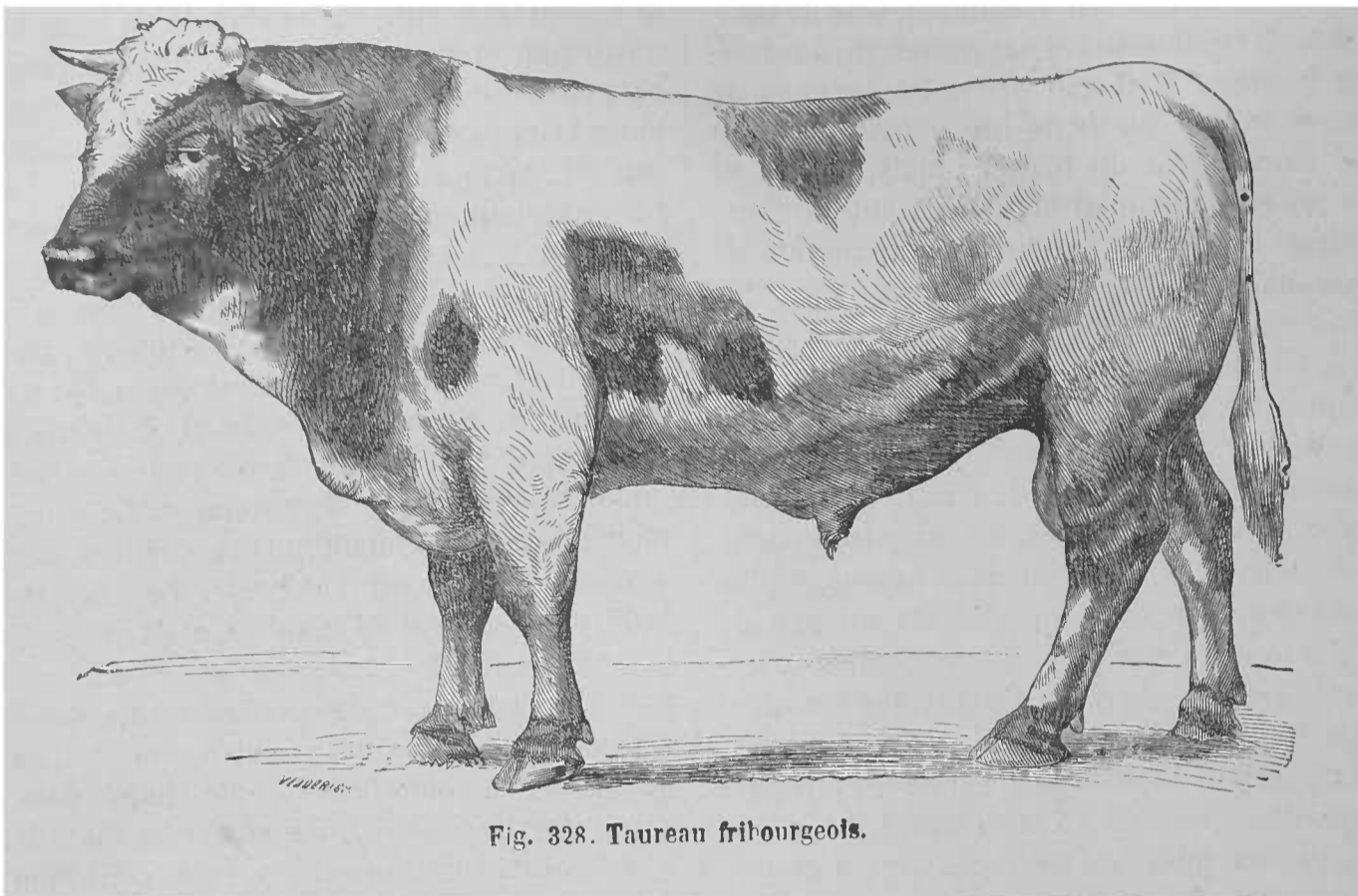


Fig. 328. Taureau fribourgeois.

yeux et se résigne philosophiquement à son sort, qui la pousse quelquefois jusqu'au fond du redoutable précipice, ou la fait échouer à temps contre une racine d'arbre où elle se retient jusqu'à ce que le fruitier la découvre et vienne à son secours. Le bétail peut encore moins prévoir et éviter la chute des pierres ou des quartiers de rocs qui en tuent chaque année : le 7 juillet 1854, trois vaches périrent de cette façon et vingt-deux autres furent blessées du même coup. Mais c'est surtout sur les montagnes que se développe dans nos troupeaux le sentiment de l'honneur qui doit revenir au plus fort, car ils maintiennent sévèrement dans leurs rangs une certaine discipline connue et respectée de tous. Ainsi, ce n'est pas seulement à la plus belle, mais à la plus forte que revient le droit de porter la grande cloche du voyage, et, à chaque pérégrination, elle prend fièrement, en tête du défilé, la première place qu'aucune bête du troupeau n'oserait lui disputer. Après elle, viennent immédiatement les plus fortes têtes, qui composent une espèce de garde du corps ou d'état-major de la troupe. Quand une nouvelle vache fait son entrée dans le pâturage du chalet, elle doit subir avec chacune de ses compagnes une espèce de duel à cornes, d'après lequel on lui fixe son rang dans la procession. A force égale, le combat devient souvent singulièrement opiniâtre et long ; pendant des heures entières, aucun des deux animaux ne veut céder à l'autre les honneurs du champ de bataille. La première

vache, en vertu de ses privilèges, se charge aussi du devoir de conduire le troupeau au pâturage et de le ramener chaque soir au chalet, et l'on a souvent remarqué que si on lui enlève ses fonctions pour les donner à une autre, elle se jette dans une mélancolie presque inguérissable et peut même tomber sérieusement malade. C'est surtout quand il s'agit de prévoir ou de repousser les attaques des animaux sauvages, et en particulier des ours, encore très-fréquents dans les Alpes méridionales, que notre bétail des montagnes déploie toute la finesse de son instinct et tout son courage. Si un ours s'approche doucement et en sournois, comptant sur ses larges et molles pattes pour n'éveiller aucun bruit, les vaches, sentant de loin la venue du meurtrier, se réunissent en mugissant et courent vers le chalet ; ou, si elles sont attachées, elles secouent leurs chaînes avec tant de violence que leurs gardiens ne peuvent manquer de les entendre et d'arriver à leur secours. C'est toujours par derrière que les carnassiers cherchent à commencer l'attaque, parce que, même la jeune génisse, sait faire usage de ses cornes contre l'agresseur. Si un ours réussit à abattre une vache et à la déchirer, le reste du troupeau, au lieu de se disperser, se réunit soudain autour du ravisseur, contemple son repas sanglant, la tête baissée, les cornes en avant ; il témoigne de son horreur en soufflant dans ses naseaux et en poussant de temps en temps des mugissements étouffés. Aussi l'ours n'aime pas à prolonger un festin

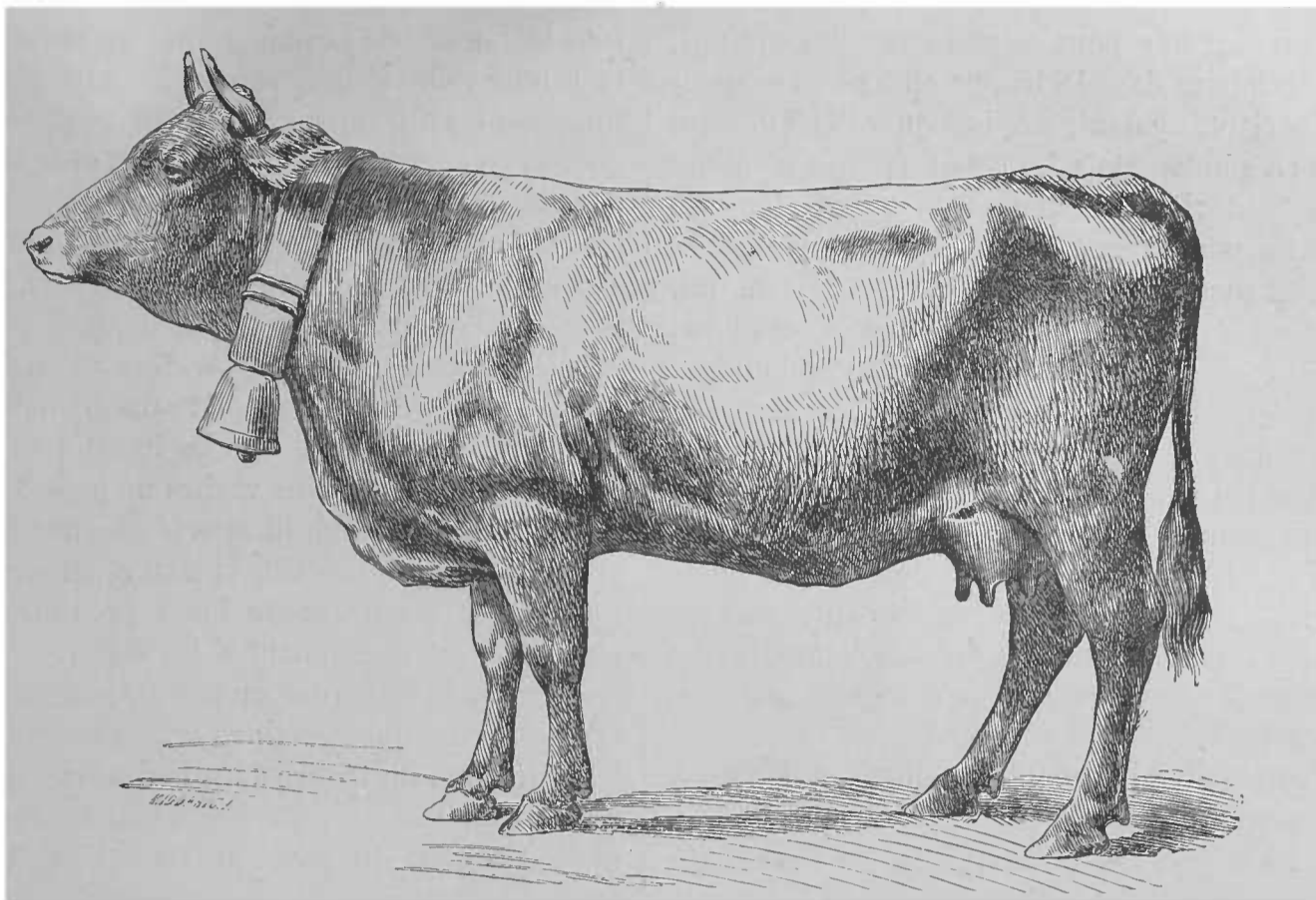


Fig. 229. Vache de Schwitz.

aussi peu tranquille, et ne s'attaque presque jamais à une seconde vache. Par la pluie ou par un épais brouillard, le bétail ne sent plus aussi bien l'approche de l'ennemi, et l'on a vu, en pareil cas, des ours le suivre de très-près, tourner autour des étables, et même tuer et emporter un bœuf, sans que les autres bêtes manifestassent la moindre inquiétude.

« Malgré la familiarité et la bonne harmonie qui règnent d'ordinaire entre le pâtre et son troupeau, et l'obéissance avec laquelle chacune des vaches répond à l'appel de son nom, il y a pourtant presque chaque été des heures de complète anarchie, où le fruitier n'est plus le maître et ne sait plus comment rétablir son autorité; nous voulons parler des orages nocturnes, qui sont des heures terribles et funestes pour les habitants de nos hautes montagnes. Le bétail rassemblé pour la nuit autour du chalet, les pâtres fatigués de la chaleur du jour, tout repose et jouit du premier sommeil, quand l'horizon s'éclaire tout à coup et les champs de neige du voisinage paraissent par moments comme inondés d'une lave brûlante. Autour des sommets se ramassent de pesantes nuées noires, et du côté du couchant des nuages jaunâtres, déchirés à chaque instant par la foudre, tournoient, disparaissent et reviennent chassés par le vent. Dans la profondeur, la plaine sombre et noire est plongée dans un silence absolu. Les vaches

BREHM.

s'éveillent et commencent à s'inquiéter : des bouffées d'un vent chaud balayent les cimes des rochers et agitent doucement les buissons de rhododendrons et les têtes des sapelots. Les eaux des glaciers, s'éveillant, prennent un murmure plus profond; le lointain s'anime, il fait entendre le bruit sourd du tonnerre. Il y a un grand combat dans l'atmosphère, et les sommets des Alpes s'éclairent à chaque minute de reflets plus rougeâtres et plus effrayants. Les vaches se lèvent, se rapprochent les unes des autres; leur conductrice donne le signal en mugissant, et le troupeau se ramasse autour du chalet; une chaleur étouffante pèse sur les hauts plateaux; quelques lourdes gouttes de pluie tombent obliquement sur le toit où dorment encore les bergers. Tout à coup un des nuages les plus rapprochés laisse échapper la foudre, un serpent de feu sillonne le rocher et semble mordre les yeux de son soufre enflammé; une détonation claire et terrible le suit; tous les nuages s'éclairent et tourbillonnent, les coups de tonnerre s'accumulent, le ciel gémit, la cabane chancelle, la montagne tremble, et une grêle épaisse descend sur le pâturage en longues lignes blanchâtres. Les animaux blessés et furieux semblent pris de folie : la queue en l'air, les yeux fermés, ils s'enfuient dans la direction du vent et se dispersent au loin en mugissant; les bergers à demi uns, réveillés en sursaut, mettant les seaux à

lait sur leur tête pour se préserver des grêlons, se précipitent dans la troupe effrayée, les appelant, criant, « yolant, » et invoquant la Vierge et tous les saints. Mais le bétail éperdu n'entend et ne voit rien ; mugissant, beuglant, dans les tons les plus expressifs et les plus lamentables, il court toujours en aveugle et droit devant lui, sans craindre les abîmes et les précipices ; aussi est-ce bien réellement une heure d'effroi et souvent de grand malheur pour le vacher. Il ne sait plus à quel moyen avoir recours, et lui-même a grande peine à se guider : tantôt une nuit profonde, tantôt une clarté éblouissante l'environne ; les grêlons frappent violemment sur le seau de bois qui protège sa tête, blessent ses jambes et ses bras nus, et tous les éléments sont dans un si grand désordre qu'il ne sait comment y échapper.

« Enfin, il est parvenu à calmer et à réunir une partie de son bétail ; le vent a chassé au loin les nuages dangereux, la grêle s'est changée en pluie, et les vaches, reprenant le chemin du chalet, s'y rassemblent, plongeant jusqu'aux genoux dans un mélange d'eau, de grêle et de boue ; mais, quand on fait le compte du troupeau, il y manque un ou deux des plus beaux animaux. Il nous serait facile de citer des exemples de pareils malheurs ; un des derniers se passa sur le pâturage de Werdenberg, où par l'orage du 1^{er} août 1854, dix vaches et le jeune garçon qui les gardait tombèrent dans un précipice et y furent écrasés. Quand l'orage s'annonce un peu à l'avance, les fruitiers se hâtent de rassembler le troupeau autour d'eux. Le coup d'œil qu'il présente alors est des plus curieux : une fois que la tempête a commencé, les pauvres bêtes tremblent de tout leur corps ; les yeux fixes et la tête basse, elles écoutent les bergers, qui vont de l'une à l'autre, flattant, parlant, caressant, les encourageant ; et sous le charme de ces paroles, elles supportent, sans bouger de la place, les coups les plus violents du tonnerre et les grêlons les plus aigus. Il semble que ces bons animaux se croient à l'abri du danger tant qu'ils entendent la voix du fruitier.

« Il y a encore pour les troupeaux une autre cause d'anarchie qui est beaucoup moins connue et plus difficile à expliquer. Quand une vache a péri ou a été tuée dans la montagne, si l'on jette à terre le contenu à moitié digéré de son estomac et ses intestins, cet endroit devient bientôt un vrai champ de bataille. Au bout d'un moment, on est sûr d'y voir arriver une vache venant peut-être de l'autre bout du pâturage ; elle donne

tous les signes de la plus grande agitation et de la fureur ; elle tourne autour de cette place en mugissant, en frappant le sol du pied, et quelquefois en le remuant de ses cornes, et le lançant dans les airs. A ce bruit, tout le troupeau accourt, et alors commence un combat, une lutte à cornes dont on ne peut se représenter la violence et l'opiniâtreté, et qui, malgré tous les efforts des gardiens, ne se termine guère sans la mort d'un des combattants ou sans de mauvaises blessures. Lors même que les intestins ont été enterrés sous le sol, les vaches ne passeront jamais près de cet endroit sans témoigner la plus grande agitation. Ces faits se sont répétés chaque fois que la même cause les a produits, aussi cherche-t-on maintenant à les éviter.

« Nous mentionnerons, en passant, les guérisons sympathiques que certains bergers opèrent chez les animaux : on trouve dans le canton d'Appenzell des vachers qui, d'après le témoignage unanime des gens du pays, guérissent par le seul attouchement, et sans aucun remède, les plus violentes coliques des vaches et des chevaux, et aussi le gonflement auquel les bêtes à cornes sont sujettes ; on les leur amène de très-loin, et après un quart d'heure de tête-à-tête passé avec eux dans une étable, les animaux malades en sortent parfaitement rétablis. Les voisins soutiennent aussi que jamais un animal ne sera pris de gonflement en la présence d'un de ces vétérinaires alpestres, aussi l'invitent-ils toujours à accompagner leur bétail, quand il entre dans un champ de trèfle.

« Il y a dans toute l'antique race des vachers suisses une croyance bien établie en un fait surnaturel et qui n'est connu bien évidemment que par tradition ; c'est ce qu'ils appellent *l'enlèvement du troupeau*. Ils ne parlent pas volontiers devant les étrangers de ce phénomène malfaisant ; mais pourtant il arrive quelquefois, qu'assis le soir devant leur feu, leur petite pipe à la bouche, et rendus communicatifs par quelques gorgées d'eau de cerise, leur liqueur favorite, ils se laissent aller à raconter en quelques mots mystérieux que la nuit, après l'heure du trait, on a vu parfois les vaches de toute une étable témoigner de l'angoisse ; puis, soulevées dans les airs par d'immenses bras invisibles, elles étaient, malgré leurs gémissements, emportées sur la montagne la face tournée en arrière. En pareil cas, on n'en retrouve plus trace dans le pâturage et dans toute la contrée, et l'on ne conseillera à personne de se mettre à leur poursuite. Le lendemain matin, on les verra paître tranquille-

ment dans le pâturage. Pour s'opposer à ces enlèvements, les bergers catholiques avaient encore l'habitude, il y a peu de temps, de prononcer chaque soir une ancienne prière ou invocation qui devait conjurer les mauvais esprits. Cette superstition a évidemment la même origine que celle du « chasseur fantôme », qui existe dans l'Entlibuch, dans l'Emmenthal et dans l'Oberland bernois. Celle-ci se transforme, se modifie d'alpe en alpe, et, dans quelques chalets, on prétend avoir entendu passer la nuit de longs troupeaux-fantômes, accompagnés de chants tyroliens, et de mugissements extraordinaires et effrayants. Les bergers évitent de rencontrer ces bandes enchantées. Dans chacune de nos Alpes, à peu près, il y a une vache ensorcelée et à maléfice; c'est presque toujours une rouge qui est soupçonnée d'entretenir des rapports mystérieux avec le prince des ténèbres. Le taureau d'Uri, d'illustre mémoire, était, au contraire, blanc de lait, aussi fut-il le bienfaiteur de son pays en tuant le dragon redoutable des Surènes.

« Chaque grand troupeau des Alpes a un taureau appelé *muni* (dans les Grisons il porte la clochette) qui est le chef du pâturage, un vrai *pater patriæ*. Il maintient son droit et ses privilèges avec l'impatience et la jalousie exclusives d'un sultan. Le berger n'ose pas même emmener devant lui une vache loin du pâturage. Dans les endroits fréquentés il n'est permis d'admettre que des animaux doux et paisibles, mais dans les hautes Alpes écartées, on tient quelquefois des taureaux très-méchants et très-dangereux. Là on les rencontre avec leur corps ramassé, vigoureux et trapu, leur tête large et frisée, barant le chemin à l'étranger et le mesurant d'un œil fier et défiant. Si l'on est accompagné d'un chien, le chef du troupeau l'aperçoit de tout loin et s'approche à pas lents avec un beuglement sourd. Il vous considère d'un œil soupçonneux, et pour peu que l'on ait encore quelque accessoire qui lui déplaît, comme un mouchoir rouge ou un bâton, il se précipitera contre l'ennemi supposé, la tête basse, en avant, la queue en l'air, et remuant par intervalles la terre de ses cornes. En pareil cas, on ne doit pas tarder à se réfugier derrière un arbre, un mur ou un chalet, si l'on a le bonheur d'en rencontrer dans le voisinage; car l'animal irrité suit son adversaire avec une obstination passionnée et guettera pendant des heures l'endroit où il le suppose caché. Ce serait folie que de vouloir se défendre. Des coups de bâton ne mènent à rien, et le taureau se laisse hacher sur place plutôt que de céder. Les bergers eux-

mêmes ne se montrent que rarement disposés à soutenir de pareilles attaques; nous en avons rencontré un qui, dans une occasion semblable, saisit le taureau par une des cornes, et, avec un admirable sang-froid, lui plongea dans la gueule son autre main, et, lui tournant violemment la langue, le força à se coucher par terre et le mit hors de combat. Depuis lors l'animal dompté n'attaqua plus personne. L'aubergiste du col d'Ofnen, dans l'Engadine, Simi Gruber, bien connu par sa force athlétique et ses chasses à l'ours et au chamois, ne fut pas aussi heureux dans sa lutte contre un des taureaux de son pâturage. Il en avait plusieurs et en redoutait très-particulièrement un qu'il évitait toujours. Un matin qu'il conduisait une vache, en prenant ses précautions contre l'animal qu'il craignait, il se vit attaqué sur le flanc par un taureau qu'il avait toujours envisagé comme paisible et qui, le frappant à l'improviste, le jeta par terre. Il saisit aussi promptement que possible par une oreille l'animal furieux, le prit avec l'autre main par le nez et le renversa sur le sol en lui imprimant une violente secousse. A peine était-il debout, que le taureau, redressé lui-même, le renversait encore. Une seconde manœuvre, semblable à la première, débarrassa pour le moment Gruber de son ennemi, et, profitant de ce second relâche, il gagna son auberge en courant. Le taureau le suivit, se campa devant la porte et n'en bougea plus. Une famille étrangère voulant partir, l'hôte chercha à lui frayer un passage, et se munissant d'un grand pieu, il s'avança vers la porte pour abattre une des cornes de l'animal dangereux. Mais celui-ci échappa au coup par un bond de côté, puis se précipita sur le malheureux aubergiste, le jeta par terre et le lança plusieurs fois dans les airs comme une balle, le recevant sur ses cornes. Quand il le crut mort, il recula de quelques pas, revint auprès de lui, le retourna en le flairant, et se croyant sûr de son fait, il reprit le chemin du pâturage. En effet, Gruber paraissait mort, mais il revint à lui, quoiqu'il eût une jambe cassée et plusieurs blessures très-graves.

« Il est très-rare que les vaches attaquent l'homme, mais elles témoignent beaucoup d'animosité contre le chien, et se réunissent en troupe pour l'attaquer. En général, le chien évite le combat, et prend sagement le large, la queue basse et l'œil morne.

« On sait combien le fruitier est un appréciateur minutieux et difficile de la beauté de ses vaches; il n'y a point pour cela de programme

généralement admis, et le goût se dirige d'après le type le plus recherché dans la vallée. Ainsi le Bernois aime le poil rouge ou bigarré, tandis que le Schwitzois recherche la couleur châtain foncé ; l'habitant du Simmenthal veut à sa vache préférée une tête épaisse et large, celui de l'Entlibuch une tête élégante et fine. L'Appenzellois demande une réunion assez compliquée de traits différents : un poil noir brun, le museau large et blanc, la tête courte et dégagée, sur le front, des touffes de poil crépu, des cornes petites, recourbées en avant, un corps arrondi, le fanon partant du menton et pendant jusqu'aux genoux, de fortes veines laitières, une queue mince, un pis carré, des jambes toutes droites. Le poil doit être épais, fin et luisant, et, pour couronner cet ensemble de qualités, il faut une raie régulière, d'un gris clair, tout le long de l'épine. Une vache qui réunit tous ces avantages extérieurs, se payera un ou deux louis d'or plus cher que celle qui n'a que de bon lait avec de vilaines cornes ou un poil indifférent. Le berger a une prédilection réellement extraordinaire pour la beauté de son bétail ; il s'acharne avec une vraie passion à l'acquisition d'une belle vache, refusant aussi tous les prix avantageux qu'on lui offrirait pour une de ses bêtes favorites. Plus d'un de ces amateurs alpestres a, de cette façon, gravement compromis sa fortune. Entraîné par ses goûts esthétiques, il néglige souvent l'essentiel, et il ne songe point à s'informer si telle pièce qu'il achète descend d'une bonne souche laitière. Quant à la vache conductrice du troupeau, il demande principalement qu'elle entende bien la pâture, ce qui signifie qu'elle sache précéder les autres et leur indiquer les bonnes places.

« Le jour le plus solennel de toute l'année est incontestablement celui du départ pour la montagne. Ce départ a lieu d'ordinaire dans le mois de mai, et fait époque dans la vie de nos bergers. Plusieurs vallées ou paroisses célèbrent en même temps, avec un plaisir particulier, la fête de leur patron ; ainsi les Grindelwaldais celle de sainte Pétronille, les Valaisans celle de leur évêque, saint Théodule, qui contraignit une fois le diable à lui apporter par-dessus les Alpes, une cloche bénite à Rome, et en l'honneur duquel le col dangereux et élevé de Saint-Théodule a reçu son nom. Chacun des troupeaux qui gagnent les hauteurs a sa sonnerie particulière. Les plus belles vaches portent, comme nous l'avons dit, ces immenses clochettes (appelées *trichle* dans le pays) qui ont quelquefois plus d'un pied de dia-

mètre et coûtent de 80 à 100 francs. Ce sont les pièces rares des bergers ; trois ou quatre dans des tons différents, composent une véritable harmonie, que le troupeau transporte avec lui à travers les villages des montagnes, les petites clochettes mêlant à ces tons graves leurs voix plus claires et plus légères. Un petit garçon, qui fait l'office d'aide-berger, va en avant dans une chemise bien blanche, de courtes culottes jaunes ; les vaches le suivent avec leurs robes bigarrées et entourent le fier taureau ; puis viennent quelques chèvres et les veaux et génisses. Le fruitier ferme la marche avec le cheval de somme qui porte les ustensiles du chalet et les lits, le tout recouvert d'une toile cirée aux brillantes couleurs. C'est en ce jour-là que les bergers rivalisent dans le chant du ranz des vaches, chaque district ayant sa manière de le répéter. C'est cet air si particulier par sa haute gaieté, dont le texte le plus ancien ne se retrouve plus que dans quelques vers, et dont la mélodie consiste en des trilles prolongés à l'infini, des sons tantôt filés, tantôt détachés et sauteurs. Il y a encore un autre chant tout particulier à la montagne et qu'on appelle *yoler* ; le berger ne prononce aucune parole, n'exprime aucune idée ; sa voix roule dans son gosier en sons mélodieux, étranges, qui semblent parfois se perdre dans la profondeur et remontent tout à coup dans les tons les plus élevés et les plus perçants ; c'est ainsi qu'il appelle les vaches égarées au loin sur les hauteurs, qu'il salue ses compagnons de l'autre côté de l'abîme, et enfin, qu'il domine dans les montagnes le bruit et l'espace.

« Le retour dans la vallée se fait de la même façon que le voyage du printemps, mais il est beaucoup moins gai et moins animé. C'est le signal de la séparation pour le troupeau qui se débande et diminue le long de la route, à mesure que les propriétaires reprennent possession des bêtes qui leur appartiennent ; dans la Haute-Engadine elles rentrent dans les étables souterraines qui les protègent contre un long et rude hiver de sept mois. Beaucoup descendent vers la Lombardie. »

C'est là, si j'ose m'exprimer ainsi, une vie poétique pour les bœufs. Dans les autres contrées leur sort n'est pas aussi heureux.

LES BŒUFS DES VALLÉES — *BOS TAURUS*.

Das Thallandrind.

Caractères. — Il a la même tête que l'espèce précédente ; les cornes assez courtes, fortes,

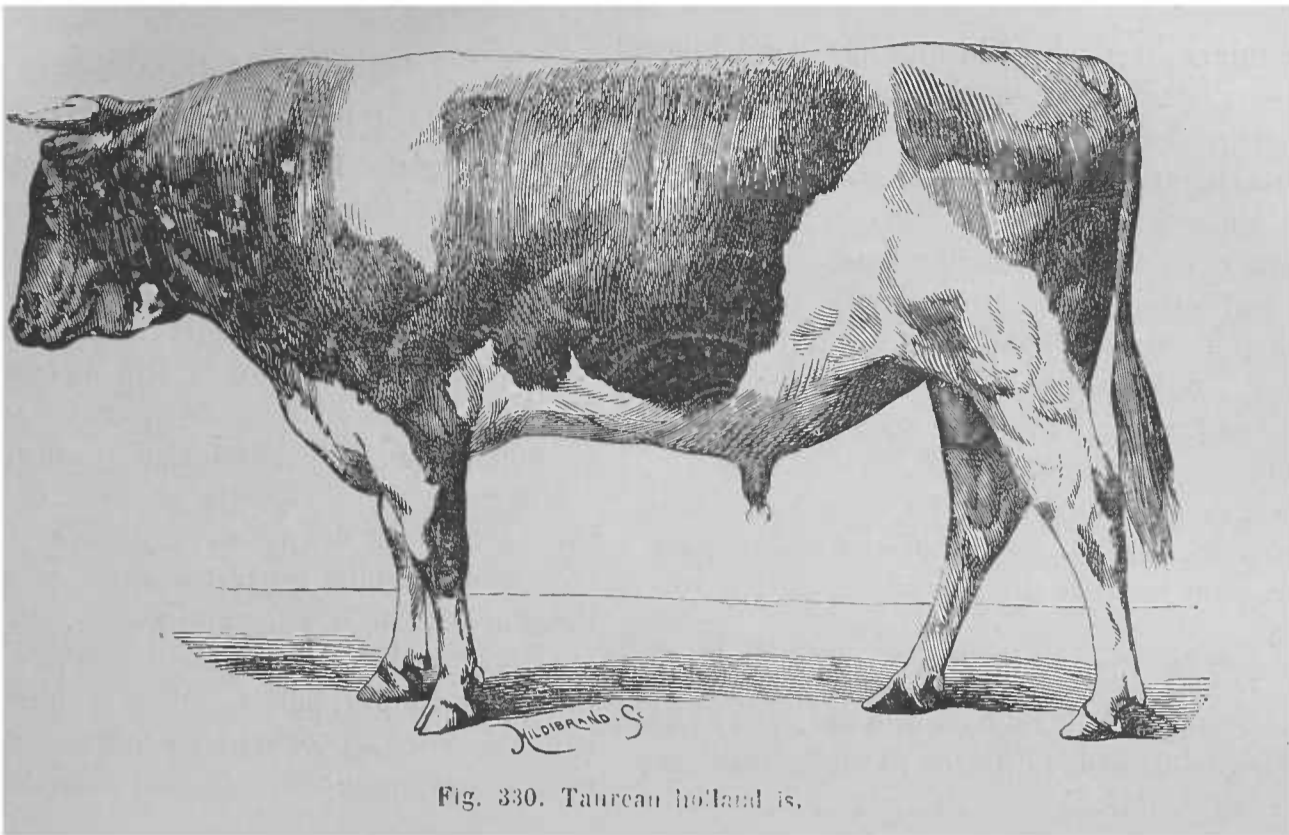


Fig. 330. Taureau hollandais.

épaisses, dirigées en dehors et en bas ou en haut, quelquefois un peu en arrière; le cou court et vigoureux; les fanons larges, plissés, pendant plus bas que la poitrine; le corps gros et allongé, le garrot large, le dos long et droit, le sacrum large et élevé; la poitrine large, les épaules et les reins solides; la queue de longueur moyenne, assez épaisse, à insertion élevée, à racine saillante au-dessus du plan du dos; les jambes courtes et très-fortes.

Distribution géographique. — Ce bœuf serait originaire des vallées, des montagnes et des pays de collines, d'où il s'est répandu au loin. C'est à cette espèce qu'appartiennent la plupart des races que l'on trouve dans la basse Suisse, le pays de Bade, de Salzbourg, la Carinthie, la Souabe, la Franconie, la Bohême, la France, l'Angleterre et l'Espagne.

La race bernoise est la plus pure.

3° *Les races italiennes.*

Les races d'Italie comprennent : 1° la race du Parmesan; 2° la race de la Romagne.

4° *Les races allemandes.*

Cette division compte : 1° les races de la Bavière; 2° de la Franconie et de la Thuringe, et 3° de la Hongrie.

En Allemagne, ce n'est que dans les montagnes et dans les pays du Nord que les bœufs jouissent pendant l'été d'une plus ou moins grande liberté.

LES BŒUFS DE LA THURINGE.

Les troupeaux de la forêt de Thuringe rappellent ceux des Alpes. Dans chaque forêt étendue de cette charmante chaîne, on trouve des bœufs. Chaque troupeau a sa sonnerie harmonique, qui fait la fierté du berger. Chaque année, des gens spéciaux, des *accordeurs*, vont, au printemps, de village en village, pour mettre en ordre les sonnettes. Un troupeau doit avoir au moins huit clochettes différentes, qui portent chacune un nom spécial. On a remarqué que les bœufs connaissent parfaitement la sonnerie de leur troupeau, et se retrouvent ainsi lorsqu'ils se sont égarés. Ils paissent tout l'été à l'air libre; ce n'est qu'à la fin de l'automne qu'ils rentrent dans les étables.

5° *Les races hollandaises.*

LES BŒUFS DE LA MANCHE — *BOS URUS.*

Das Marklândrind.

Fitzinger regarde ce bœuf comme descendant de l'aurochs.

Caractères. — Les principaux caractères du bœuf de la Manche sont : une tête longue, à front large, à museau étroit; des cornes courtes, minces, obtuses, dirigées en dehors et en avant, faisant quelquefois défaut; un cou assez long et mince; de faibles fanons; un corps allongé, épais; une croupe courte, tombante; une poi-

trine mince, des reins peu musclés, des jambes hautes et vigoureuses, une queue longue, mince, à insertion basse.

Distribution géographique. — A cette espèce appartiennent trente races qui vivent en Hollande, en Vendée, en Bretagne, en Normandie, en Bourgogne, en Lorraine, en Danemark, en Frise, dans l'Oldenbourg, le Holstein, en Prusse, en Moravie, en Autriche, en Angleterre, en Livonie, en Suède, en Norwège et en Islande.

Usages et produits. — La race hollandaise passe pour la plus accomplie, et une des meilleures pour la production du lait.

6° *Les races danoises, norvégiennes et russes.*

On distingue 1° la race du Jutland; 2° la race du Voigtland; 3° de l'Ukraine; 4° de la Norwège; 5° de la Laponie.

LES BŒUFS DE NORWÈGE.

Dans les Alpes scandinaves, le bœuf vit dans les mêmes conditions qu'en Suisse : dans le sud de la Norwège même, son sort est peut-être préférable. Le bœuf de Norwège est endormi, comme tous les animaux domestiques de cette contrée; il rôde tout le jour en liberté, mais le soir il rentre toujours dans son étable bien chaude. La vie dans les hauteurs a là, pour l'homme et les animaux, les mêmes attraites que dans les Alpes de la Suisse; mais toutes les vaches n'y reçoivent pas les soins affectueux de précieuses bergères. Dans les forêts, par exemple, on laisse le bétail rôder librement; il arrive souvent qu'un animal s'égaré, arrive au milieu des marais, et ce n'est que dans les cas plus heureux, qu'après mille peines, il rejoint son troupeau, épuisé, maigre, à demi mort de faim.

LES BŒUFS DE LA LAPONIE.

Plus au Nord, l'hiver est un temps de malheur pour les bœufs. Le court été de la Laponie ne produit pas suffisamment de fourrage, aussi faut-il recourir à une nourriture singulière. On ne donne pas seulement à ces animaux du foin, de la paille, des feuilles et des branches de bouleau, des lichens, du crottin de cheval, des plantes marines, des algues, mais aussi des poissons, et surtout des têtes de morues. On met ces têtes dans des chaudières, avec des aiguilles de sapin et des mousses, jusqu'à ce que les os soient ramollis ou transformés en gelée, et l'on donne cette bouillie aux vaches, qui la mangent avec avidité. Les habitants des îles Usoddes m'ont assuré qu'il fallait mettre à l'abri des vaches les claies où sèchent les morues, sans quoi elles mangeraient ces poissons à demi desséchés.

7° *Races anglaises.*

On distingue les races de Devonshire, d'Herefordshire, de Lincolnshire, de Lancastershire, de Comby, de Dishley, grandes races propres au travail et à l'engraissement; la race de Durham ou de Teeswater, si apte à l'engraissement; les races laitières d'Ayr, d'Holderness et d'Alderney; et les races *sans cornes* de Suffolk et Galloway, d'Écosse, d'Angus et de Buchan.

Nous ne nous arrêterons pas à étudier ces différentes races : nous dirons seulement que la *race écossaise*, qui ne porte pas de cornes, est extrêmement douce et passe pour une bonne laitière; la *race de Durham*, considérée comme la plus estimée de l'Angleterre, réunit l'avantage d'acquérir une stature colossale et de produire une abondance de lait, et que c'est elle qui fournit ces énormes bœufs pesant plus de 3,000 livres.

LES MULTIONGULÉS ou PACHYDERMES — *MULTUNGULA**Die Vielhufer ou Dickhäutern.*

Nous trouvons dans les multiongulés ou pachydermes des représentants d'un ordre aujourd'hui en voie de disparaître, mais autrefois abondamment répandu sur la surface du globe. Les pachydermes sont des types de créations antérieures, des êtres encore subsistants des époques géologiques précédentes. Les géants des autres ordres, leurs contemporains, ont disparu depuis longtemps du milieu des êtres vivants ; eux seuls ressemblent aux animaux gigantesques qui peuplèrent autrefois notre terre. Maintenant ils sont en quelque sorte isolés au milieu de la création vivante ; et chacun est profondément distinct des autres animaux qui prennent place dans ce même ordre. Les termes de transition ont disparu depuis longtemps. Mais dans cette série, pas plus que dans les autres, la nature ne fait pas de sauts ; un membre se joint à l'autre ; les lacunes seulement sont actuellement plus considérables.

Caractères. — Les pachydermes sont aujourd'hui les géants des mammifères terrestres. Ils se caractérisent par leur stature lourde et massive. Les plus élégants d'entre eux se montrent comme tels quand on les compare aux animaux des autres classes. Leurs membres sont courts et épais ; leurs pieds, terminés par trois à cinq doigts. Chaque doigt est entouré d'un sabot particulier. Chez presque tous, la face est plus ou moins allongée ; chez quelques-uns, le nez est prolongé en forme de trompe. Ils ont le cou court, à peine séparé du reste du corps. La queue atteint rarement l'articulation tibio-tarsienne ; les oreilles varient en grandeur ; les yeux sont généralement petits. Le corps est recouvert d'une peau épaisse, à soies éparses, rarement serrées, assez souvent nue sur de grandes surfaces : une seule famille rappelle encore les pachydermes à toison abondante des créations antérieures.

La structure interne est en harmonie avec ces

formes extérieures. Les os sont forts, massifs. La face l'emporte de beaucoup sur le crâne ; chez quelques-uns, cependant, on observe la disposition inverse. Les vertèbres cervicales sont courtes, leurs apophyses épineuses et transverses très-développées, mais moins cependant qu'aux autres vertèbres. Il y a de 13 à 21 vertèbres dorsales, de 3 à 8 lombaires, de 4 à 8 sacrées, le plus souvent étroitement soudées les unes aux autres, de 7 à 27 caudales. Les côtes sont larges, à courbure peu prononcée ; le moins grand nombre s'insère sur le sternum. La clavicule manque ; les membres antérieurs ne peuvent donc servir qu'à supporter le poids du corps. Presque tous les os sont remarquables par leur faible longueur et leur épaisseur.

La dentition est très-variable : d'ordinaire il y a les trois espèces de dents ; mais quelquefois les canines ou les incisives manquent, au moins en partie. Les molaires se distinguent par leurs plis et leurs saillies.

L'estomac est simple ; mais, chez quelques espèces, il est divisé en deux cavités. Le tube intestinal a dix fois la longueur du corps.

Distribution géographique. — Les pachydermes ont apparu à l'époque tertiaire. La plupart avaient déjà disparu avant l'époque diluvienne. Ils furent remplacés par d'autres genres, dont quelques-uns se retrouvent dans la création actuelle. Autrefois, ces animaux peuplaient toute la surface de la terre ; aujourd'hui, on ne les trouve plus que dans les pays chauds, dans les forêts vierges, humides et ombreuses des régions tropicales.

Mœurs, habitudes et régime. — S'ils ont entre eux beaucoup de points de ressemblance sous le rapport des habitudes, les différences qu'ils présentent sont encore plus nombreuses ; sans entrer dans des considérations générales à ce sujet, nous passerons immédiatement à l'étude des familles.

LES PROBOSCIDIÉS — *PROBOSCIDEA**Die Rüsselthiere.*

La division des pachydermes présente de grandes difficultés, et tous les naturalistes ne lui assignent pas les mêmes limites ; mais d'un consen-

tement unanime, ils accordent la première place aux proboscidiés ou éléphants.

Des nombreuses espèces de cette famille qui

peuplaient autrefois notre terre, il n'en existe plus que deux et peut-être trois. Ce sont surtout les éléphants qui relient intimement la création actuelle aux créations antérieures ; c'est à cette famille qu'appartenaient ces animaux gigantesques, dont les glaces de la Sibérie nous ont conservé les cadavres, avec la peau et les poils, à travers les siècles. L'étude des proboscidiés nous sera rendue plus facile, si nous commençons par jeter un coup d'œil sur les espèces éteintes. Ces espèces ont d'ailleurs une certaine importance pour le monde actuel ; ce sont elles qui fournissent encore aujourd'hui la plus grande partie de l'ivoire que l'on trouve dans le commerce.

LES MASTODONTES — *MASTODON*.

Die Mastodonten ou Zitzenthiere.

Caractères. — Les mastodontes, que l'on distingue des éléphants proprement dits, avaient un squelette assez semblable à celui de ces derniers, des dents molaires en même nombre, mais dépourvues de ciment entre leurs collines, dont le nombre, d'ailleurs, est moins grand. Leur mâchoire supérieure portait également deux grandes défenses.

Distribution géographique. — Les mastodontes, dont on a trouvé environ une douzaine d'espèces fossiles, tant en Europe qu'en Amérique et dans les Indes, étaient contemporains du mammoth. Ils ressemblaient à nos éléphants noirs ; les uns étaient plus grands, les autres plus petits.

En Amérique, surtout, on a trouvé de nombreux débris de ces animaux. Une espèce, l'animal de l'Ohio (*Mastodon giganteus*), est assez bien connue. Baston raconte qu'en 1761, des Indiens trouvèrent cinq squelettes de mastodonte ayant, d'après leur récit, « de longs nez et une bouche au-dessous de celui-ci. » Kalm parle d'un autre squelette trouvé par un Indien, et auquel on pouvait encore reconnaître la trompe. Ces faits pourraient faire croire que le mastodonte vit encore en Amérique ; mais il n'en est rien. Chez les Peaux-Rouges, plusieurs fables ont cours au sujet de cet animal gigantesque. « On l'appelle le *Père des bœufs* : » on croit qu'il a vécu avec des hommes d'une taille proportionnée, et que les uns et les autres ont été tués par les foudres du Grand-Esprit. Les indigènes de la Virginie, dont le dernier est mort il y a déjà longtemps, racontaient que « le Grand-Esprit frappa de sa foudre tout le troupeau de ces êtres

gigantesques, car ils détruisaient les cerfs, les bisons et autres animaux destinés à servir à l'homme ; l'un d'eux reçut plusieurs traits de feu sur sa tête et les secoua, mais enfin il fut atteint au flanc, et il se précipita dans la grande mer, où il vit éternellement. »

Dans ces derniers temps, on a trouvé de pareils ossements dans diverses contrées de l'Amérique, et l'on a pu connaître quelle avait été l'aire de dispersion de ces animaux

LES ÉLÉPHANTS — *ELEPHAS*.

Die Elefanten.

Caractères. — Les deux ou trois espèces d'éléphants actuellement vivantes sont caractérisées par leur trompe très-mobile et leurs défenses, que l'on regarde comme des incisives métamorphosées. Ils ont le tronc court et gros, le cou très-court, la tête ronde et soulevée par des sinus que présentent les os de la voûte du crâne. Les jambes sont assez hautes, massives, et terminées par cinq doigts soudés jusqu'au sabot ; chez une espèce, il n'y a que quatre doigts aux jambes de derrière.

L'organe le plus important des éléphants est leur trompe. Il consiste en un prolongement du nez, remarquable par sa mobilité, sa sensibilité, et surtout par la présence de l'appendice digitiforme qui le termine (*fig. 331*). Elle est à la fois

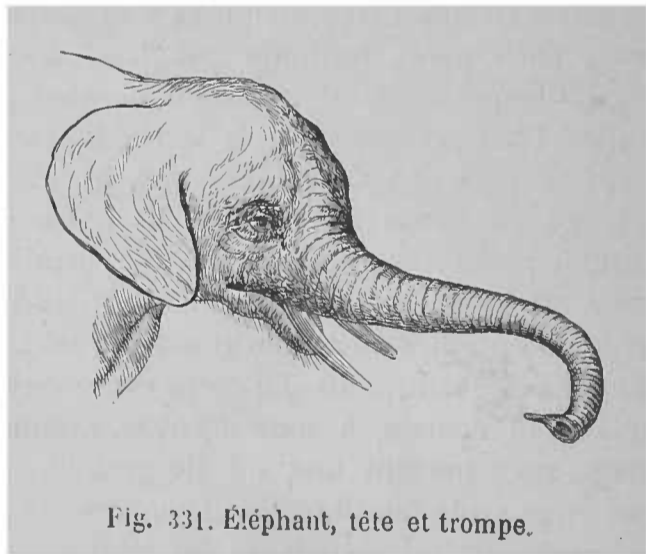


Fig. 331. Éléphant, tête et trompe.

un organe d'odorat, de tact et de préhension. Les faisceaux de muscles longitudinaux et circulaires qui la composent sont au nombre d'environ 40,000 d'après G. Cuvier ; et c'est grâce à cette structure, que l'animal peut l'allonger et la raccourcir. Elle remplace la lèvre supérieure. Son insertion se fait aux os plats de la face (frontaux, maxillaires supérieurs, nasaux et incisifs). Elle est convexe à sa face supérieure, plane à sa face

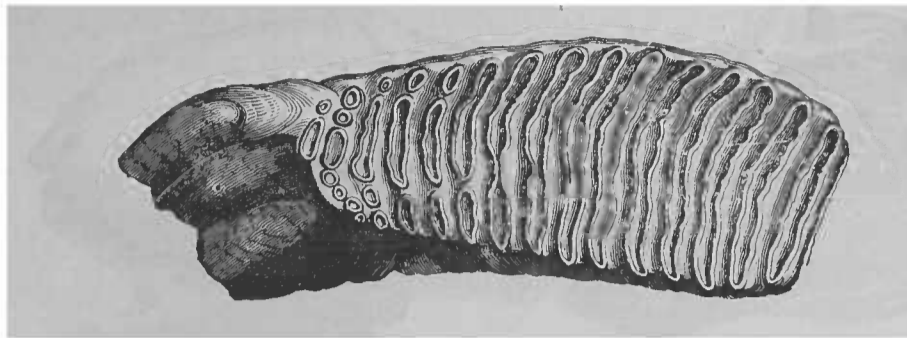


Fig. 332. Eléphant mammoth, avant-dernière molaire inférieure de droite, deux tiers de grandeur naturelle.

inférieure, et va en s'amincissant de la racine à la pointe.

Tous les autres organes, et même ceux des sens, méritent moins de fixer notre attention. Les yeux sont petits, à expression stupide, mais douce ; les oreilles, très-grandes, et semblables à deux lambeaux de cuir.

Les sabots, petits, arrondis, sont placés sur la même ligne. Les doigts sont soudés de telle façon qu'ils ne peuvent se mouvoir. Chacun est muni d'un sabot fort, large, aplati, qui enveloppe son extrémité. La plante des pieds est plate et cornée. Souvent l'un des sabots manque. Il tombe, atrophié par la croissance rapide des autres. La queue, de longueur moyenne, arrondie, atteint l'articulation de la jambe, et se termine par un faisceau de soies épaisses et grossières.

La dentition présente des particularités remarquables : la mâchoire supérieure est armée de deux incisives converties en défenses, et porte, comme la mâchoire inférieure, six paires de molaires, ou peut-être cinq seulement, mais n'existant pas toutes en même temps.

Ces molaires se composent d'un assez grand nombre de lamelles d'émail, liées les unes aux autres par la substance cémenteuse. Quand une dent s'est usée par la mastication, une nouvelle se forme derrière elle, avance de plus en plus et fonctionne déjà avant la chute du dernier morceau de la première. Ce renouvellement se fait six fois, ce qui porte à vingt-quatre le nombre des molaires de l'éléphant. Les défenses s'accroissent continuellement ; elles peuvent atteindre une longueur considérable et peser de 75 à 90 kilogr. Il n'y a pas trace de canines.

Le genre éléphant comprend des espèces vivantes et des espèces éteintes. Parmi ces dernières la plus remarquable est :

L'ÉLÉPHANT MAMMOUTH — *ELEPHAS PRIMIGENIUS*.

Des Mammuth.

Les sépultures de cet éléphant se trouvent dans le pays des Ostiaques, des Tungouses, des Samoïèdes et des Burates, sur les bords de l'Obi, de l'Iéniséi et de la Léna, entre le 58° de latitude nord et la mer Glaciale. Lorsque des plages sablonneuses dégèlent, on découvre des montagnes entières de dents gigantesques (*fig. 332*), auxquelles sont mêlés d'énormes os. Parfois, ces dents sont solidement implantées dans les mâchoires ; on en a même rencontré qui étaient entourées de chair encore sanglante, de peau et de poils.

Les indigènes nomment cet animal *mammont* ; ils disent qu'il est de taille énorme, haut de 2 à 3 mètres ; qu'il a une tête longue et large, des pieds semblables à ceux de l'ours ; qu'il vit sous terre ; que dans ses promenades souterraines il sort parfois sa tête et la retire immédiatement, parce que la lumière lui est nuisible ; qu'il se nourrit de vase, et meurt dès qu'il est sur un sol sablonneux, car il n'en peut retirer ses pieds ; qu'il périt aussi dès qu'il arrive à l'air. C'est ce qu'écrivit Ides, qui, dans une ambassade en Chine, en 1692, entendit parler de ces dépôts d'ossements.

L'illustre naturaliste Pallas, à la fin du siècle dernier, fit connaître très-exactement les restes fossiles du mammoth. Mais la plus grande découverte dont l'espèce ait été l'objet, fut faite par Adams, à l'embouchure de la Léna. Ayant appris que l'on avait trouvé un mammoth avec sa peau et ses poils, Adams partit aussitôt pour aller sauver ces débris précieux, et se joignit au chef tungouse à qui la trouvaille était due. Le Tungouse avait découvert l'animal en 1799, mais il n'y avait pas touché, car les anciens racontaient

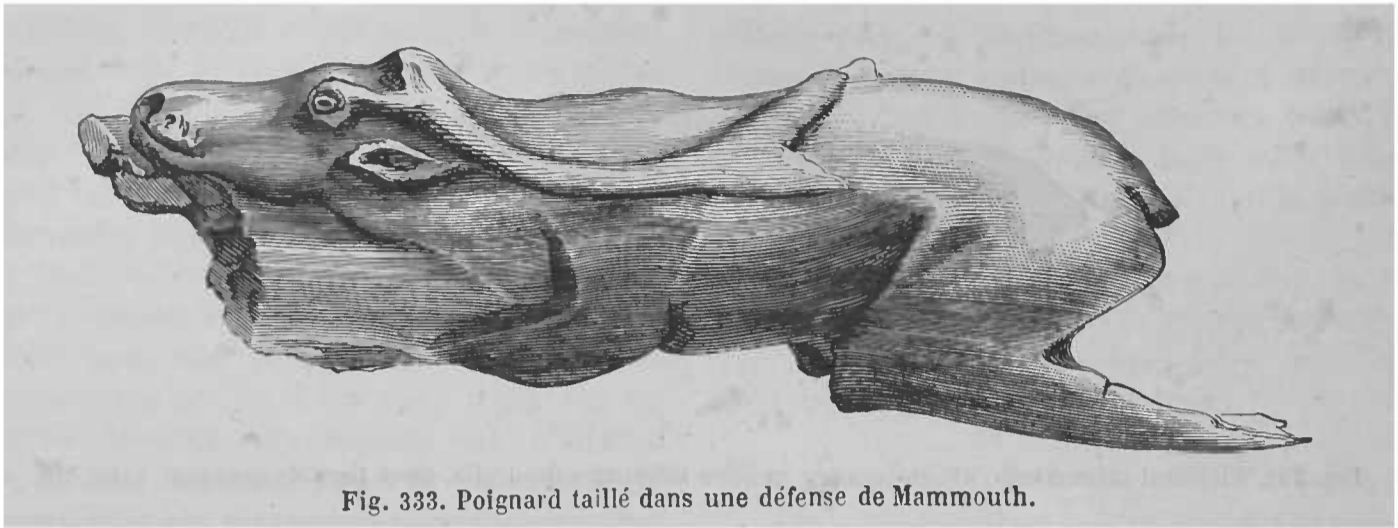


Fig. 333. Poignard taillé dans une défense de Mammouth.

que sur la même presque on avait autrefois
trouvé un pareil monstre, et que ce fut un mal-
heur pour la famille de celui qui le rencontra :

elle périt tout entière. Ce récit effraya le Tun-
gouse au point qu'il en fut malade. Cependant
les énormes défenses de l'animal excitaient sa

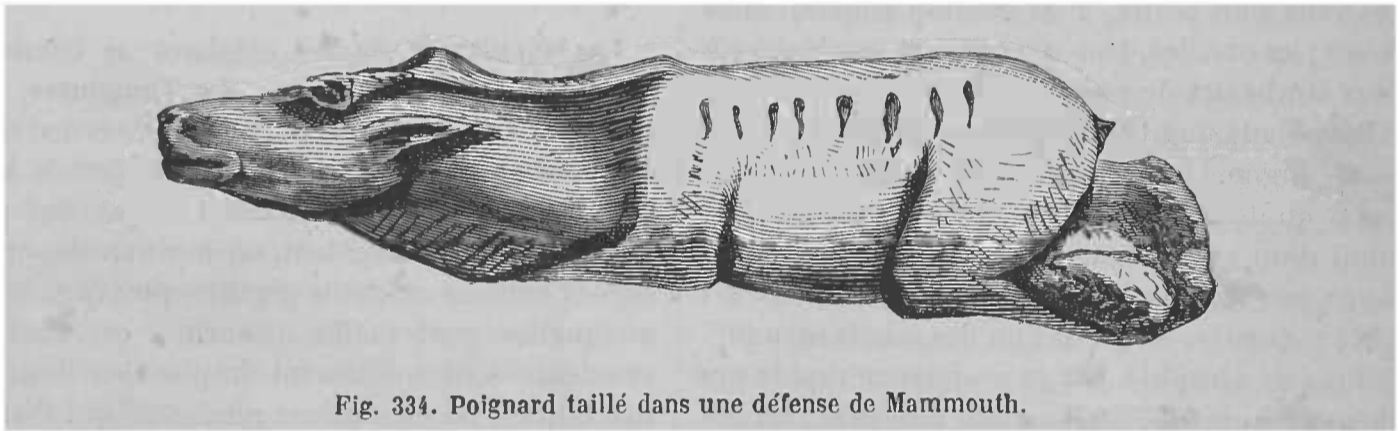


Fig. 334. Poignard taillé dans une défense de Mammouth.

cupidité, et il résolut de se les procurer. En
mars 1804, il les céda toutes deux et les

échangea contre des marchandises de peu de
valeur.

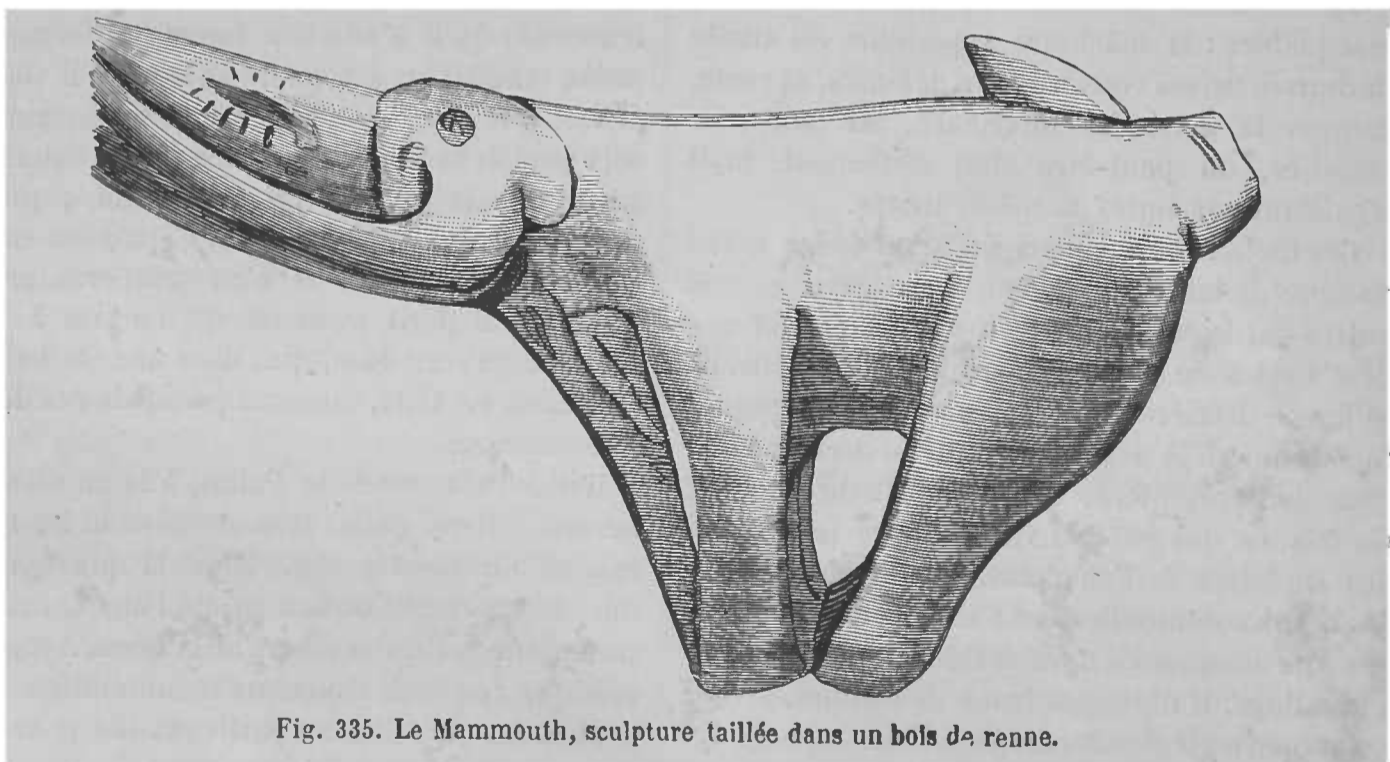


Fig. 335. Le Mammouth, sculpture taillée dans un bois de renne.

Adams fit son voyage deux ans plus tard ; il
trouva l'animal à la même place, mais déchiré.
Les Iakoutes en avaient enlevé la chair pour en

nourrir leurs chiens. Les isatis, les loups, les
gloutons, les renards s'en étaient nourris.
Le squelette, à l'exception d'un des pieds de

devant, était entier. Une peau sèche recouvrait la tête. L'œil et le cerveau existaient encore. Les pieds avaient leurs callosités. Une oreille, recouverte de poils soyeux, était également bien conservée. Les trois quarts de la peau existaient. Cette peau avait une couleur gris foncé; le duvet en était roux, les soies noires et plus épaisses que des crins de cheval. Adams ramassa ce qu'il put. Il dépouilla l'animal, et dix hommes purent à peine enlever la peau. Il fit ramasser tous les poils qui se trouvaient à terre, et en obtint ainsi 17 kilogr. Le tout fut envoyé à Saint-Pétersbourg, et n'y arriva pas sans dégradation, la peau avait perdu tous ses poils; néanmoins, grâce aux soins et à la persévérance de ce naturaliste, le fait était mis hors de doute. Les plus longs poils étaient ceux du cou; ils mesuraient plus de 70 centimètres de long. Tout le reste du corps était couvert d'une fourrure abondante, preuve irrécusable que le mammouth était destiné à habiter un pays froid. Ses défenses étaient bien plus recourbées que celles des éléphants actuellement vivants (il en est qui représentent les trois quarts d'un cercle). Adams en vit qui avaient 7 mètres de long.

La découverte de cet animal a longuement préoccupé les savants, on ne pouvait surtout expliquer la disparition subite des êtres vivants dans cette région. Les uns, s'appuyant sur la présence de débris végétaux, admettent un changement subit dans l'axe de rotation de la terre; les autres penchent vers l'idée d'un déluge qui aurait submergé la Sibérie.

M. Peccadeau de l'Isle (1) a retrouvé à Bruniquel (Tarn-et-Garonne) des défenses de Mammouth, sur l'extrémité desquelles un artiste inconnu nous a laissé les chefs-d'œuvre les plus anciens que nous connaissions et une palme de bois de renne, sur laquelle est sculptée la figure même d'un mammouth.

Les deux défenses de mammouth (fig. 333 et 334), rapprochées du poignard en bois de renne trouvé par MM. Lartet et Christy (2), ne peuvent être que des poignées d'armes semblables.

Dans l'une (fig. 333), la lame du poignard partait du museau de l'animal, dans l'autre (fig. 334), elle partait de l'arrière-train. Tout fait supposer que l'ivoire employé par l'artiste l'a été à l'état frais, et non à l'état fossile. La preuve éclatante de la contemporanéité de l'homme de

(1) Peccadeau de l'Isle, *Notice sur des objets sculptés et gravés des temps préhistoriques trouvés à Bruniquel* (Revue archéologique, 1868).

(2) Voy. t. II, p. 481.

Bruniquel et de l'éléphant est la sculpture, sur une palme de bois de renne, d'un de ces animaux (fig. 332). C'est également un manche de poignard; les quatre jambes roides et épaisses, terminées par de larges pieds plats, en se réunissant à leur extrémité, laissent entre elles un vide ou anneau de suspension. Quand il taillait l'ivoire, l'homme de nos foyers savait donc de quel animal cet ivoire provenait.

LE DINOTHERIUM.

Nous le considérons comme un éléphant fossile, tout en reconnaissant que c'est là une question très-discutée qui a divisé les meilleurs auteurs (1).

Caractères. — Il devait avoir 6 mètres de longueur; il portait deux énormes défenses sorties de la mâchoire inférieure et recourbées vers la terre (fig. 336); l'omoplate ressemble à celle des animaux fouisseurs.

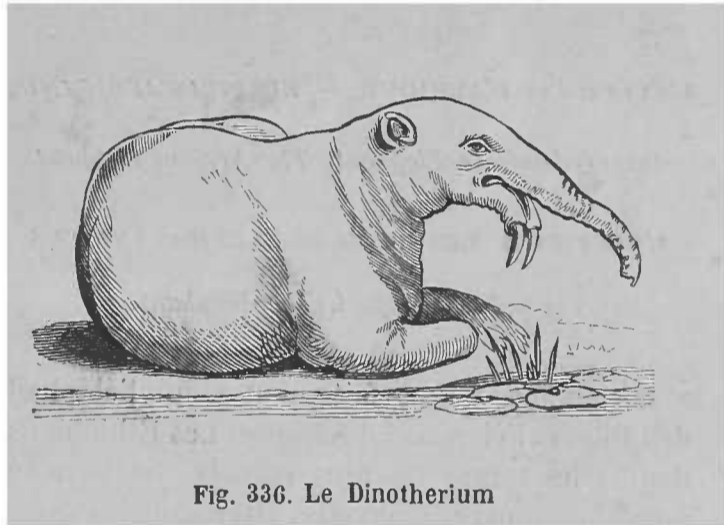


Fig. 336. Le Dinotherium

Nous signalerons, encore parmi les espèces fossiles, l'*Elephas antiquus* et l'*Elephas meridionalis*.

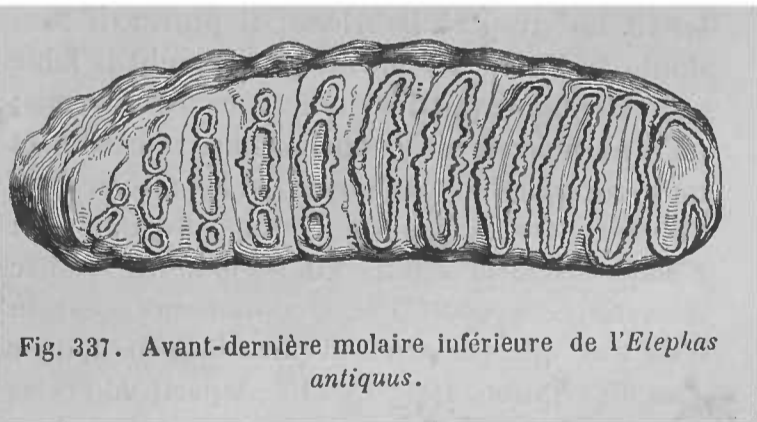


Fig. 337. Avant-dernière molaire inférieure de l'*Elephas antiquus*.

Il est prouvé que le premier a coexisté avec l'homme; le fait n'est pas encore prouvé pour le second. On a trouvé des dents de l'*Elephas antiquus* dans le post-pliocène et le pliocène su-

(1) Voyez Pictet, *Traité de paléontologie*. Paris, 1853, t. I, p. 369.

périeur (fig. 337), et des dents de l'*Elephas meridionalis* dans le pliocène inférieur, à Saint-Prest,

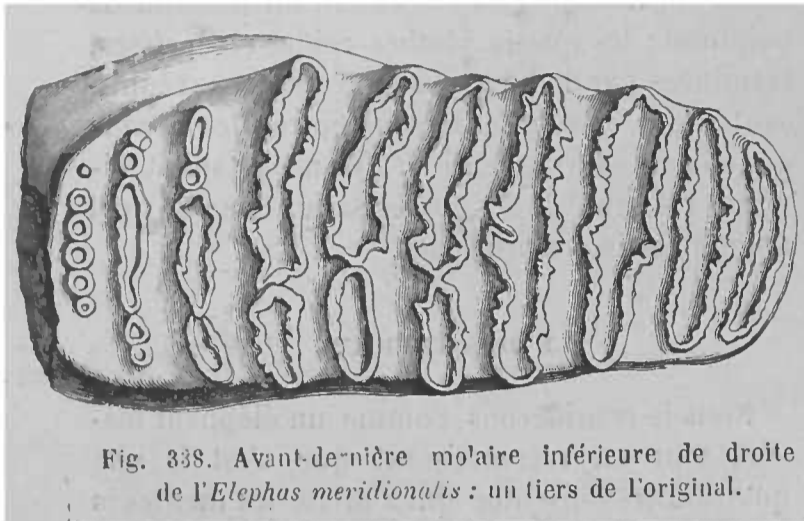


Fig. 338. Avant-dernière molaire inférieure de droite de l'*Elephas meridionalis* : un tiers de l'original.

près Chartres, et dans le crag de Norwich (fig. 338) (1).

Quant aux espèces vivantes, quelques auteurs en reconnaissent trois ; mais, généralement, on n'admet que les deux suivantes :

L'ÉLÉPHANT D'AFRIQUE — *ELEPHAS AFRICANUS*.

Der afrikanische Elephant, The African Elephant.

L'ÉLÉPHANT DES INDES — *ELEPHAS INDICUS*

Der indische Elefant, The Elephant.

Les anciens ont parfaitement connu l'éléphant de l'Inde et l'éléphant d'Afrique. Les Éthiopiens, depuis les temps les plus reculés, faisaient un grand commerce d'ivoire. Hérodote a parlé des éléphants sous le nom d'*Elephas*. Ctésias, le médecin d'Artaxercès Mnémon, fut le premier qui décrivit un éléphant d'après nature. Il en vit un vivant à Babylone ; il provenait sans doute de l'Inde. Ce fut lui qui répandit la fable que l'éléphant avait des jambes sans articulations ; qu'il ne pouvait ni se coucher ni se redresser, et qu'il dormait debout. Darius est le premier dont l'histoire fasse mention comme s'étant servi d'éléphants à la guerre : il les employa contre Alexandre. Aristote eut à ce moment occasion d'en voir quelques-uns, et put ainsi en donner une description assez exacte. A partir de cette époque, l'histoire parle souvent des éléphants. Pendant près de trois cents ans, ils figurèrent dans les guerres interminables que les divers peuples

(1) Voyez sur ce sujet, Ch. Lyell, *l'Ancienneté de l'homme*, 2^e édition, Paris, 1870, p. 143, et E. Hamy, *Précis de paléontologie humaine*, Paris, 1870.

se firent pour conquérir l'empire du monde ; on les vit en Europe, dans les campagnes d'Italie ; l'on se servait des éléphants de l'Inde comme des éléphants d'Afrique, et ceux-ci, que l'on a voulu récemment prétendre indomptables, les Carthaginois savaient parfaitement les dresser pour les batailles. Ils combattaient bravement contre les hommes, mais non contre les autres éléphants (1).

Les Romains se servaient surtout d'éléphants pour les combats du cirque : c'est à eux qu'il faut reprocher la destruction de ces animaux au nord de l'Atlas. On peut se faire une idée du degré d'éducabilité des éléphants d'Afrique, si l'on veut bien considérer que les bateleurs romains leur avaient appris à reconnaître les lettres, à monter et à descendre sur une corde inclinée, à porter à quatre une civière contenant un cinquième éléphant qui faisait le malade ; à danser en mesure, à manger civilement et honnêtement à une table richement couverte de vaisselle d'or et d'argent, etc.

Caractères. — L'éléphant d'Afrique (fig. 339) est la plus grande des deux espèces : il se distingue par sa tête plate, son front incliné, ses oreilles très-grandes et immobiles, ses grandes défenses, et par la forme rhomboïdale des lamelles d'émail des molaires.

L'éléphant des Indes (Pl. XXXV) a la tête plus haute, le front vertical, les oreilles petites et mobiles, les défenses plus petites, les lamelles d'émail des molaires transversales.

Il existe chez ce dernier diverses variétés que les Indiens regardent comme des races persistantes.

La peau des éléphants est tantôt claire, tantôt foncée ; elle est d'ordinaire gris brun ou gris ardoisé, presque couleur de terre, avec des taches couleur de chair. Les soies sont noirâtres. La pupille est brune, les dents sont d'un blanc jaunâtre.

On a généralement exagéré la taille des éléphants ; ce qui peut s'expliquer, d'ailleurs, par le manque de termes de comparaison ; et les voyageurs ne sont pas d'ordinaire d'exact observateurs. Corse et Tennent, qui ont surtout étudié l'éléphant de l'Inde, disent tous deux qu'il est très-rare d'en voir qui aient plus de 3 mètres de hauteur au garrot. L'éléphant d'Afrique est plus grand, il est vrai, mais la différence n'est pas aussi considérable qu'on l'a cru, et l'on peut dire avec

(1) Voy. P. Armandi, *Histoire militaire des éléphants depuis les temps les plus reculés*. Paris. 1843.

BREHM, Mammifères.



Carl Gustaf Serp

Robert Feilichman

Corbell, Créteil, imp.

L'ÉLÉPHANT DES INDES.

Paris, J.-B. Baillière et fils, édit.

assurance qu'il n'existe pas en Afrique d'éléphants de plus de 5 mètres de hauteur. La longueur du corps, la trompe non comprise, varie de 3 à 5 mètres, sur lesquels 1^m,30 environ appartiennent à la queue; la trompe a de 2 mètres à 2^m,60 de long. On évalue le poids d'un éléphant adulte à 2 tonnes ou 2 tonnes et demie; d'après d'autres auteurs, il serait de 4,500 à 5,000 kilogr. Au dire de Darwin, un éléphant qui dut être tué et chargé par morceaux sur une voiture, pesait 6,500 kilogr. La peau seule avait un poids de plus de 1,000 kilogr. Les défenses d'un éléphant d'Afrique peuvent peser au delà de 1,500 kilogr. Des éléphants nouveau-nés avaient 0^m,96 de haut; dans la première année, ils crûrent de 0^m,30; dans la seconde, de 0^m,22; dans la troisième, de 0^m,16; dans la quatrième, de 0^m,14; dans la cinquième, de 0^m,14; dans la sixième, de 0^m,10; dans la septième, de 0^m,07; ils avaient alors une taille de 2^m,03.

Distribution géographique. — Aujourd'hui, l'éléphant d'Afrique se trouve dans tout le centre de cette partie du monde, de l'océan Indien jusqu'à l'océan Atlantique, du 16° de latitude nord au 25° de latitude sud. Autrefois il existait aussi au Cap, mais il y a été détruit. Dans les pays que j'ai parcourus, je ne l'ai pas vu au nord du 16°; il a déjà fort diminué en nombre aux bords du Nil Bleu et du Nil Blanc.

L'éléphant de l'Inde habite les Indes, la Cochinchine, Siam, le Pégu, l'Indoustan et l'île de Ceylan. On ne sait encore s'il se trouve à Bornéo et aux Célèbes.

D'après Temminck et Schlegel, l'éléphant de Sumatra serait une espèce à part (*Elephas sumatrensis*).

Mœurs, habitudes et régime. — Quelques nombreuses occasions qu'aient eues les anciens d'observer des éléphants en vie, ils ne nous en ont laissé cependant que des descriptions éminemment défectueuses. Chose extraordinaire, plusieurs des fables qui avaient cours de leur temps, se sont conservées presque jusqu'à nous, et ce n'est que depuis ces derniers temps que nous connaissons réellement l'histoire de ces animaux. Nous le devons surtout aux deux auteurs que nous avons déjà cités, à Corse et à Tennent; ce sont leurs ouvrages qui m'ont surtout servi de guides pour la rédaction de cet article. L'éléphant de l'Inde est mieux connu que l'éléphant d'Afrique; c'est donc lui que nous aurons surtout en vue, sans négliger cependant complètement l'histoire du second. On trouve les éléphants dans toutes les

grandes forêts de leur patrie. Plus elles sont riches en eau, plus ces animaux y sont abondants. Ce n'est cependant pas là leur habitation exclusive. On a dit qu'ils évitaient les régions froides et élevées: des observations exactes le contredisent. A Ceylan, les éléphants se trouvent surtout dans les cantons montagneux.

« Dans l'Urach, dit Tennent, où les hauts plateaux sont souvent couverts d'une couche de frimas, les éléphants se rencontrent encore très-nombreux à une altitude de plus de 2,600 mètres, tandis qu'on les chercherait en vain dans les jungles de la plaine. Aucune hauteur n'est pour eux trop froide, trop exposée au vent, s'ils y trouvent de l'eau en abondance. Contrairement à l'idée vulgaire, l'éléphant évite autant que possible les rayons du soleil: il reste pendant le jour dans les fourrés les plus épais; il profite des nuits fraîches et obscures pour accomplir ses pérégrinations. Comme tous les pachydermes, il est plutôt nocturne que diurne; à la vérité, il paît aussi pendant le jour; mais c'est surtout dans le silence de la nuit qu'il vit. Si le voyageur surprend pendant le jour un troupeau d'éléphants, il les voit couchés tranquillement l'un à côté de l'autre. Leur simple aspect suffit pour démentir tous les récits qu'on a faits de leur méchanceté, de leur férocité, de leur amour de vengeance. Ils sont là, à l'ombre de la forêt: les uns cueillent avec leur trompe des feuilles et des branches d'arbres, les autres s'éventent avec des feuilles; quelques-uns sont couchés et dorment, tandis que les jeunes courent joyeux aux environs, image de l'innocence, comme les vieux sont des symboles vivants de la tranquillité et du sérieux. On remarque que chaque éléphant exécute des mouvements singuliers. Quelques-uns agitent leur tête en cercle, ou de droite à gauche; d'autres balancent un pied d'avant en arrière; d'autres encore rabattent leurs oreilles sur leur tête ou les agitent; d'autres lèvent et baissent régulièrement une de leurs pattes de devant. Plusieurs auteurs ont avancé que ces mouvements, qu'on observe aussi chez les éléphants captifs, provenaient de leur longue traversée: ils n'avaient jamais vu d'éléphants sauvages. Dès que le troupeau aperçoit un homme, ou le sent seulement, il s'enfuit tout entier dans les profondeurs de la forêt. »

Il en est de même de l'éléphant d'Afrique. Dans le pays des Bogos, j'ai vu des traces d'éléphants à des altitudes de 1,600 à 2,000 mètres, et les indigènes m'ont assuré que dans l'Hamasée, ces animaux se trouvaient sur les plus

hautes montagnes, à une altitude de 2,600 à 3,300 mètres au-dessus du niveau de la mer. Von der Decken, dans son ascension du Kilimandscharo, trouva des traces de ces pachydermes à près de 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Dans toutes les forêts habitées par les éléphants, on remarque leurs chemins. Ils vont généralement des hauteurs vers les cours d'eau, très-rarement on en rencontre qui se croisent. Dans toutes les grandes forêts vierges, sur les deux rives du Nil Bleu, ce n'est qu'en suivant ces chemins que l'on peut pénétrer dans la forêt; les éléphants représentent, là, toute l'administration des Ponts et chaussées. Le guide du troupeau va tranquillement par la forêt, sans s'inquiéter des broussailles qu'il foule aux pieds, et des branches qui descendent des arbres; il les casse avec sa trompe et les mange. La bande fait d'ordinaire halte dans les clairières à sol sablonneux ou poussiéreux; les éléphants y prennent des bains de poussière, comme le font les poules. Je vis à ces endroits des creux profonds, et de la grandeur d'un éléphant; ils avaient été probablement creusés par l'animal avec ses défenses, et l'on voyait qu'il s'y était vautré. Les chemins des éléphants sont faciles à reconnaître de ceux d'autres animaux, à la forme caractéristique du crottin. Dans les montagnes, ces chemins sont souvent disposés avec une prudence à étonner les hommes du métier. Tennent, ingénieur anglais, raconte que l'éléphant, lorsqu'il gravit une montagne, sait toujours chercher la meilleure crête, et sait admirablement se tenir en place. Ces chemins sont frayés au travers de montagnes où un cheval ne pourrait passer.

Il en est de même dans le pays des Bogos. Les éléphants ont toujours tracé leurs passages à travers les endroits les plus favorablement disposés. Dans les montagnes de Mensa, les chemins des éléphants ne font que traverser la vallée principale, et aboutissent aux vallées latérales. Ils s'élèvent aussi haut que possible dans les montagnes, et, en décrivant des zigzags, ils arrivent au sommet, d'où ils redescendent.

La lourdeur de ces animaux n'est qu'apparente. L'éléphant est très-adroit pour tout. Il va d'ordinaire à l'amble, tranquillement, comme le chameau et la girafe; mais il peut hâter sa marche de telle sorte qu'un cavalier a de la peine à suivre un éléphant au trot. D'un autre côté, il lui est facultatif de marcher si légèrement qu'on

l'entend à peine. « D'abord, lit Tennent, un troupeau sauvage se précipita dans le fourré avec beaucoup de bruit; mais bientôt le silence se fit au point qu'un novice aurait cru que les éléphants n'avaient fait que quelques pas, et s'étaient arrêtés. »

Quand il lui faut gravir des pentes rapides, l'éléphant se montre un véritable animal grimpeur. J'ai pris plaisir bien souvent à voir notre éléphant captif monter des talus; il fléchit avec prudence ses articulations carpiennes; il abaisse de la sorte le train de devant et porte en avant son centre de gravité; il glisse en quelque sorte sur ses pattes ainsi fléchies, et étend les pattes de derrière. Il monte fort bien à l'aide de cette manœuvre; quant à la descente, son poids la lui rend plus difficile. S'il marchait comme à l'ordinaire, il perdrait rapidement l'équilibre, tomberait en avant, et paierait peut-être sa chute de la vie. Cela ne lui arrive pas. Il s'agenouille au haut de la pente, de façon à ce que sa poitrine touche le sol; il étend lentement ses pattes de devant jusqu'à ce qu'il retrouve un point d'arrêt, ramène ensuite à lui ses pattes de derrière et descend en glissant le long de la montagne.

Parfois, cependant, il fait quelque lourde chute dans ses promenades nocturnes. J'en vis des traces irrécusables dans la vallée supérieure de Mensa. Un troupeau avait traversé la vallée, avait suivi le flanc de la montagne, et puis un chemin étroit, que les pluies avaient endommagé par endroits. Un éléphant posa le pied sur une pierre saillante, la pierre glissa, et l'animal, perdant l'équilibre, la suivit dans sa chute. L'éléphant dut faire une terrible culbute; l'herbe et les buissons étaient écrasés et arrachés sur une longueur d'environ 15 mètres, et sur une largeur correspondant à peu près à la longueur d'un éléphant. Un buisson plus solide l'avait enfin arrêté. De là, la piste reprenait et remontait vers le chemin. L'animal pouvait s'être fait un peu mal au dos, mais il n'avait pas été grièvement blessé.

Tous les éléphants que nous voyons dans les ménageries, démentent la vieille fable qui veut qu'ils ne puissent se coucher. A vrai dire, l'éléphant peut dormir debout; mais, quand il veut prendre ses aises, il se couche et se relève avec la même agilité qu'il met à tous ses mouvements.

L'éléphant nage aussi très-bien, et enfonce dans l'eau moins que les autres quadrupèdes. C'est un avantage qu'il doit à la rondeur de

ses formes et à la capacité de sa poitrine; sa trompe, qu'il relève en l'air pour respirer, lui permet d'ailleurs de se submerger sans être suffoqué. C'est avec une véritable volupté qu'il se jette à l'eau et qu'il plonge. Il traverse en droite ligne et sans hésiter les fleuves les plus larges.

Mais c'est avec sa trompe que l'éléphant exécute les mouvements les plus singuliers. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer ou de la force de cet organe, ou des mouvements variés qu'il peut exécuter, ou de l'adresse avec laquelle il saisit les objets. Grâce à l'appendice digitiforme qui la termine, l'éléphant peut ramasser les plus petits objets, une pièce de monnaie, un brin de papier; et avec cette même trompe, il peut courber un arbre. Il serait impossible d'écrire tout ce que l'animal peut faire d'un tel organe.

L'éléphant emploie aussi ses défenses à divers usages. Avec elles, il soulève des fardeaux, renverse des pierres, creuse des trous dans la terre; ces dents lui sont des armes défensives ou offensives. Il les ménage autant que possible; car ce n'est pas en elles que réside sa plus grande force. Mercer envoya à Tennent la pointe d'une défense, qui avait 14 cent. de diamètre, et pesait de 10 à 12 kilogr. et demi; elle avait été brisée d'un coup de trompe par un autre éléphant. Des indigènes avaient entendu un bruit singulier, ils accoururent et trouvèrent deux éléphants aux prises: l'un avait des défenses avec lesquelles il attaquait; l'autre, une femelle, était privée de cette arme; c'est elle cependant qui d'un seul coup de trompe avait brisé la moitié de la dent de son antagoniste.

Les facultés physiques de l'éléphant sont en parfaite harmonie avec cette organisation. Ses sens sont très-subtils, mais la vue n'est pas particulièrement bonne; ceux qui ont observé l'animal en liberté, prétendent, du moins, que le champ visuel de l'éléphant est très-borné. Comme on peut facilement s'en convaincre chez les éléphants captifs, le tact et le goût sont relativement délicats. Tous les chasseurs peuvent témoigner de la finesse de l'ouïe de cet animal. Le plus léger bruit le rend attentif; un rameau qui se casse suffit pour l'inquiéter. Son odorat est aussi fin que celui des ruminants, ce qui fait que les chasseurs évitent de s'avancer sous le vent. La trompe est un organe de tact très-subtil, et son appendice digitiforme peut rivaliser avec le doigt exercé d'un aveugle.

Quiconque a eu affaire à l'éléphant, reconnaît ses hautes facultés intellectuelles. On ne peut

nier son intelligence, et le développement surprenant qu'elle acquiert par l'éducation. L'éléphant égale sous ce rapport les mammifères les mieux doués: le chien et le cheval. Il réfléchit avant d'agir; il se perfectionne de plus en plus; il reçoit mieux les leçons qu'aucun autre animal, et se forme ainsi tout un trésor de connaissances. Un éléphant sauvage ne peut se comparer à un éléphant domestique; chez lui, la timidité et la prudence innées masquent les hautes facultés intellectuelles, si développées chez le second.

Les exemples ne nous manqueraient pas, mais deux suffiront.

« Un planteur de café, du nom de Raxava, dit Tennent, avait remarqué qu'au moment de l'orage, les éléphants sauvages quittaient tout à coup la forêt, et se couchaient dans les prairies loin de tout arbre, tant que les éclairs brillaient et que le tonnerre grondait! » C'est là une preuve d'intelligence, et nous voyons par là ce qu'est l'éléphant, abandonné à lui-même, et devant veiller à sa conservation.

Mais, en captivité, au contact de l'homme, son intelligence est bien plus manifeste. « Un soir, dit encore Tennent, je me promenais à cheval dans la forêt, près de Kandy. Tout à coup mon cheval s'arrête, effrayé d'un bruit qui se faisait dans la forêt. On entendait le cri *ourmf, ourmf*, sourdement répété. Je vis bientôt d'où provenait ce cri: c'était un éléphant domestique, qui, laissé à lui-même, avait entrepris un travail difficile; il s'efforçait de transporter une lourde poutre, qu'il avait chargée sur ses défenses; mais le sentier était trop étroit; il était forcé d'incliner la tête, tantôt à droite, tantôt à gauche. Cet exercice lui faisait pousser ces grognements de mauvaise humeur. Dès qu'il nous aperçut, il leva la tête, nous considéra un instant, jeta son fardeau à terre, et se rangea de côté, contre le bois, pour nous livrer passage. Mon cheval tremblait de tous ses membres. L'éléphant le remarqua, s'enfonça encore plus dans le fourré, et répéta son *ourmf*, mais sur un ton plus doux, et comme pour nous encourager. Mon cheval tremblait toujours. J'étais curieux de voir ce qui allait se passer. L'éléphant continua à s'enfoncer encore plus dans le fourré, attendant impatiemment que nous passassions. Enfin, mon cheval franchit le chemin, toujours tremblant de peur. Aussitôt l'éléphant reparut, reprit sa poutre, et continua son ouvrage pénible. »

L'éléphant sauvage est plus naïf que prudent. Son intelligence ne s'élève même pas jusqu'à la

ruse. La riche nature qui l'environne et lui fournit sa nourriture en abondance, le dispense de faire usage de toutes ses facultés. Il mène une vie tranquille et inoffensive. Au premier abord, il paraît à l'observateur la plus stupide des créatures; mais dès que la crainte s'empare de lui, le force à réfléchir, nul animal ne le surpasse.

C'est à tort que l'on traite l'éléphant d'animal terrible. Il est doux et tranquille. Il vit en paix avec chaque créature. Il n'attaque jamais personne, quand il n'est pas excité; il évite soigneusement tous les animaux, même les plus petits. « Le plus terrible ennemi de l'éléphant, dit Tennent, c'est la mouche. » — « Une souris, dit Cuvier, effraye l'éléphant au point de le faire trembler. » Tous les récits qu'on a faits de combats entre l'éléphant et le rhinocéros, le lion, le tigre, sont à rejeter, sans exception, dans le domaine de la fable. Un carnassier se garde bien d'attaquer un éléphant, et celui-ci ne donne à aucune créature occasion de se mettre en colère ou de se venger.

Quelques animaux, quelques oiseaux surtout, vivent en grande amitié avec l'éléphant. Ce sont, dans le sud de l'Afrique, le *Buphaga africana*, dans le nord, l'*Ardeola Bubalcus*, dans les Indes, quelques autres oiseaux, qui sont continuellement occupés à tenir le grand pachyderme à l'abri de la vermine, par égoïsme il est vrai, leur ami n'étant pour eux qu'un nourricier. L'on ne peut se figurer l'éléphant d'Afrique sans les garde-bœufs. Quel plus beau spectacle qu'un de ces animaux gigantesques marchant tranquillement, portant sur son dos une douzaine de ces charmants oiseaux, au plumage d'un blanc éclatant; l'un se repose, un autre fait sa toilette, un troisième explore tous les plis de la peau, y cherchant un insecte, une sangsue qui s'est attachée à l'éléphant pendant son bain.

Chaque troupeau d'éléphants forme une grande famille, et, inversement, chaque famille forme un troupeau. Ces sociétés sont plus ou moins nombreuses : on en voit de 10, 15, 20, et jusqu'à plus de 100 individus. Anderson, près du lac N'gami, vit un troupeau de 50 éléphants; Barth, au lac Tschad, un de 96, et Wahlberg, un de 200, dans la Cafrerie. Beaucoup de voyageurs disent avoir vu réunis 400 ou 500 éléphants; mais c'est là une exagération. Dans les pays que j'ai parcourus, les troupes étaient de 30 à 50 individus.

La famille forme un tout bien circonscrit. Aucun autre éléphant n'y est admis, et celui qui

a eu, pour une cause ou pour une autre, le malheur de perdre son troupeau, de fuir la captivité, est forcé de mener une vie solitaire. Il peut paître au voisinage du troupeau, avoir les mêmes places pour se baigner et s'abreuver, suivre la bande, mais toujours en se tenant à une certaine distance; jamais on ne le reçoit dans le sein de la famille. Cherche-t-il à s'y introduire, il est reçu à coups de défenses et de trompe; la femelle même le frappe. Ces éléphants sont appelés par les Indiens *gundahs* et *rogues*; ils sont méchants. On les craint surtout. Tandis que le troupeau va paisiblement son chemin, évitant toujours l'homme, ne l'attaquant qu'à la dernière extrémité, les rogues ne connaissent pas pareille retenue. La vie solitaire qu'ils mènent les a rendus furieux. On les chasse dans l'Inde; personne n'a pitié d'eux; on ne cherche même pas à les prendre en vie.

Les Indiens, que nous devons considérer comme connaissant l'éléphant mieux que tout autre peuple, assurent que chaque famille a ses caractères distinctifs; les Anglais rapportent que certains Indiens peuvent reconnaître les membres d'une famille, même quand elle a été dispersée. « Dans un troupeau de 21 éléphants qui furent pris en 1844, dit Tennent, la trompe présentait chez tous un caractère particulier; elle était arrondie, et partout d'égale grosseur. Dans un autre troupeau de 35 individus, tous avaient la même position des yeux, la même voussure du dos, la même forme de la face. » Les Indiens savent que le nombre des animaux d'un troupeau, la multiplication naturelle mise à part, reste constant, à moins d'accidents particuliers, et les chasseurs, pendant des années, n'ont jamais trouvé dans les troupes que le nombre d'individus qui avaient échappé à leurs premiers coups. En moyenne, on peut aussi admettre qu'il y a un éléphant mâle pour huit femelles.

L'éléphant le plus prudent est le chef de la bande. C'est tantôt un mâle, tantôt une femelle. Il a pour fonctions de conduire le troupeau, de parer aux dangers, d'observer la contrée, en un mot, de veiller à la sécurité générale. Tous les éléphants sauvages sont, nous l'avons déjà dit, très-craintifs et très-prudents, mais l'éléphant conducteur l'est encore dix fois plus. Ses fonctions sont pénibles; il est continuellement en exercice; par contre, ses subordonnés lui obéissent sans réserve. Jamais il n'y a de révolte contre lui; il va, et les autres le suivent, même à leur perte.

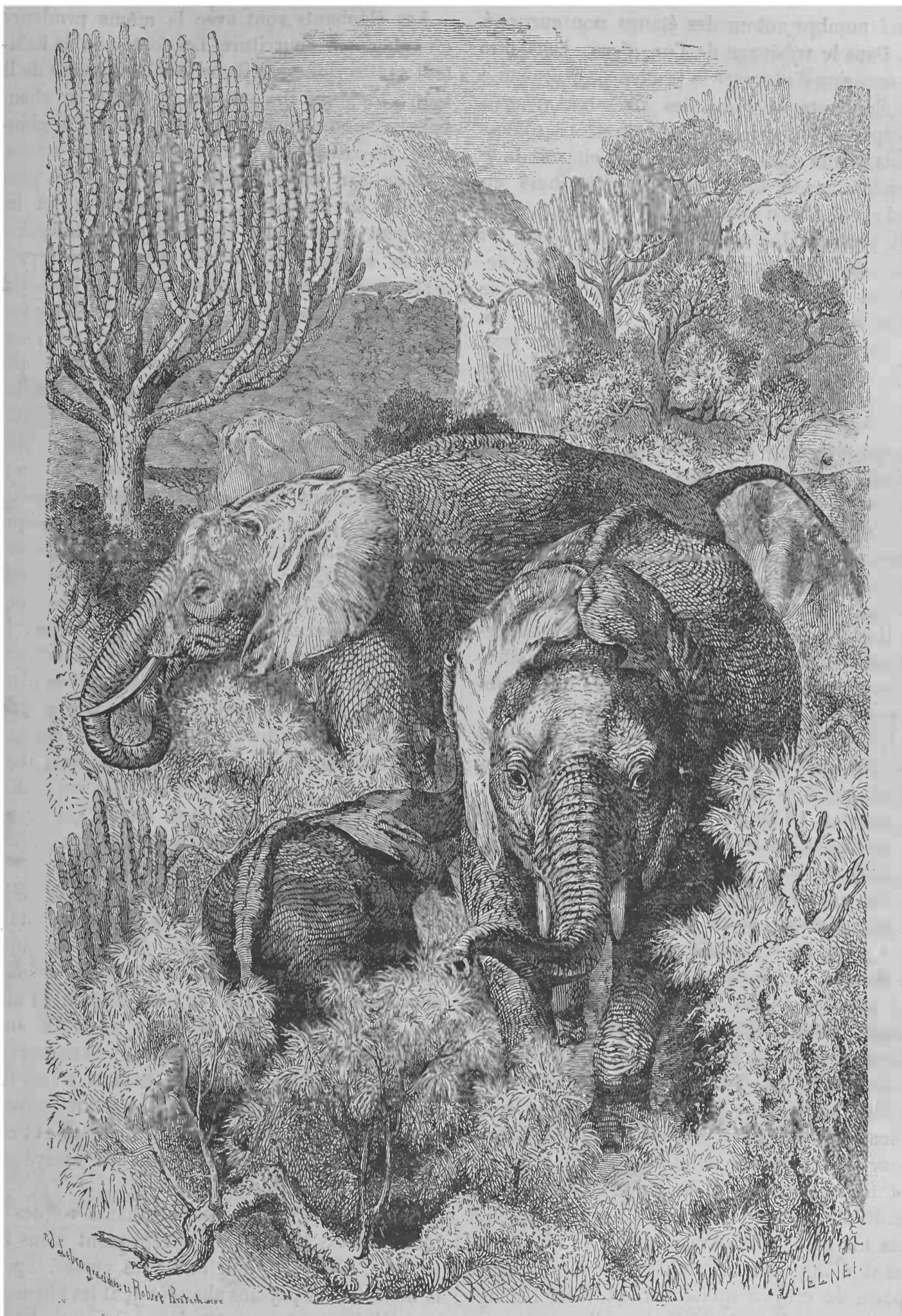


Fig. 339. L'Éléphant d'Afrique.

« Au fort de la sécheresse, raconte le major
 Skinner, les rivières, les marais, les étangs se
 BREHM.

dessèchent. Les animaux de l'Inde, souffrant alors
 beaucoup de la privation d'eau, se réunissent en

grand nombre autour des étangs non encore à sec. Dans le voisinage de l'un d'eux, j'eus une fois occasion d'observer la prudence surprenante des éléphants. A l'une des rives commençait une épaisse forêt vierge ; de l'autre côté, s'étendait la plaine libre. C'était par un clair de lune splendide, aussi beau qu'un de nos jours du Nord ; je résolus d'observer les éléphants. Le lieu était propice. Un arbre gigantesque, dont les branches s'étendaient au-dessus de l'étang, devait me servir d'observatoire. Je m'y rendis de bonne heure et j'attendis.

« Les éléphants n'étaient pas à cinq cents pas ; mais ce ne fut qu'au bout de deux heures que j'aperçus le premier. Un grand éléphant sortit de la forêt à environ trois cents pas de l'étang ; il s'arrêta pour écouter. Il s'était avancé sans faire le moindre bruit, et resta plusieurs minutes immobile comme un roc. Il s'avança, s'arrêta de nouveau, et cela par trois fois, restant chaque fois immobile quelques minutes, ouvrant les oreilles pour mieux écouter. Il arriva ainsi jusqu'au bord de l'eau. J'y voyais se refléter son image ; toutefois il n'éteignit pas sa soif, et demeura quelques minutes en observation. Puis, retournant silencieusement et prudemment, il rentra dans la forêt par où il en était sorti.

« Cependant il ne tarda pas à reparaitre, et cette fois avec cinq de ses compagnons. Tous s'avançaient avec la même prudence, mais moins silencieusement. Le guide plaça les cinq éléphants en sentinelle, rentra dans la forêt et en ressortit bientôt, suivi de tout le troupeau, composé de quatre-vingt à cent individus. Tous marchaient silencieusement, je les voyais bien se mouvoir, mais je ne les entendais pas. Ils s'arrêtèrent à mi-chemin. Le guide s'avança de nouveau, conféra avec les sentinelles, et, une fois pleinement rassuré, donna l'ordre d'avancer. Aussitôt le troupeau, oubliant toute idée de danger, se précipita dans l'eau. Toute trace de crainte et de timidité avait disparu. Ils avaient pleine confiance dans leur chef, et paraissaient se débarrasser sur lui de tout souci.

« Ils se livraient, et le guide le dernier, au plaisir d'étancher leur soif et de se rafraîchir dans un bain bienfaisant. Jamais je n'avais vu autant d'animaux rassemblés sur un si petit espace. Je croyais qu'ils allaient vider l'étang. Je les observai avec intérêt, jusqu'à ce que tous fussent satisfaits. Voulant voir alors ce que produirait un bruit insignifiant, je cassai une petite branche, et aussitôt tout le troupeau s'enfuit dans la forêt. »

Les éléphants vont avec la même prudence chercher leur nourriture. Les forêts qu'ils habitent sont si riches qu'ils ne souffrent jamais de la faim ; toujours ils ont des aliments en abondance ; aussi ne paraissent-ils ni voraces ni gloutons. Ils cassent les branches de tous les arbres, comme par passe-temps, s'en éventent pour chasser les mouches, leurs ennemies, et les mangent ensuite. Ils déglutissent des branches qui ont la grosseur du bras. Dans leurs excréments, en forme de boudins, longs de 50 cent., épais de 14 à 16 cent. je trouvais des morceaux de branches de 11 à 14 cent. de long, et de 4 à 6 cent. de diamètre. Quant aux petites branches, ils les cueillent en faisceau, les enfoncent dans la gueule, les mâchent ou plutôt les déchirent avec leurs dents. Ils pèlent plus ou moins complètement les grosses racines, mais en laissent le bois. Chaque contrée possède des arbres préférés par ces animaux. L'Afrique centrale fournit le végétal que l'on nomme *arbre aux éléphants*, car c'est lui surtout qui leur sert de nourriture. C'est un arbre épineux, mais dont les épines sont molles, et ne peuvent blesser le palais de l'animal. Les éléphants préfèrent toujours à l'herbe les branches et les racines d'arbres ; ils ne dédaignent cependant pas la première. Lorsqu'un troupeau d'éléphants arrive à une place couverte d'herbes succulentes, il se met à y paître ; chaque bête arrache des touffes d'herbes avec sa trompe, les frappe contre un arbre pour les débarrasser de la terre qui adhère aux racines, puis les avale.

Dans leurs pérégrinations nocturnes, les éléphants visitent quelquefois les plantations et y produisent de grands dégâts. Mais le moindre épouvantail, la palissade la plus faible suffit pour les en écarter. Les Indiens laissent au milieu de leurs champs de longs chemins pour les éléphants qui vont s'abreuver ; ils entourent leurs jardins d'une clôture de bambous très-légère : un seul coup de trompe pourrait renverser toute une paroi de cette balustrade, et cependant jamais les éléphants n'ont essayé de détruire un si faible obstacle.

Seuls, les gundahs ou éléphants rogues le font parfois. Mais tous se répandent dans les champs, dès qu'on leur ouvre les portes. Après la moisson, les paysans abandonnent les chaumes aux éléphants. Les portes des palissades n'étant plus fermées, ceux-ci y pénètrent en masse, et mangent tout ce qui reste.

Les habitants du Soudan attribuent la conduite de l'éléphant, non à sa timidité et à sa

prudence, mais à un sentiment inné de justice. « Les éléphants, me disait un cheik, aux bords du Nil Bleu, ne te feront rien, si tu les laisses en paix. Ils n'ont rien fait ni à mon père ni à mon grand-père. Lorsque le temps de la moisson approche, je pends des amulettes à de hautes perches, et cela suffit à ces animaux si justes. Ils vénèrent la parole du prophète envoyé de Dieu! Ils craignent les châtiments qui sont réservés aux blasphémateurs; ce sont des animaux justes. »

Dans les montagnes de l'Habesch, les changements de saison déterminent les migrations des éléphants. Dans le pays des Bogos, ils montent et descendent deux fois l'an à peu près le même chemin. Ils passent ainsi quatre fois par an à un même endroit. Le manque d'eau les fait descendre dans les vallées, le printemps, c'est-à-dire la saison des pluies, faisant naître comme par enchantement une nouvelle vie dans la montagne, les appelle à de beaux pâturages. Ils descendent depuis le sommet des montagnes jusqu'aux bords de l'Aïn-Saba, et de là remontent à leurs premiers pâturages. Tous ces voyages n'ont lieu que la nuit.

L'éléphant se sert de sa trompe pour porter les boissons dans sa bouche; il en aspire plein les deux cavités, et s'injecte ensuite le contenu dans la gueule. Dès qu'il arrive au bord de l'eau, sa première occupation est de boire; et ce n'est que quand sa soif est apaisée qu'il songe à se jeter de l'eau par tout le corps. La trompe ne sert pas seulement à aspirer du liquide, mais encore à ramasser du sable et de la poussière, dont l'animal se sert pour chasser les insectes.

Comme il est facile de le comprendre, la multiplication de ces gigantesques animaux est très-bornée. On a constaté que quand l'éléphant est en rut, il sécrète abondamment un liquide fétide, provenant de deux glandes placées derrière les oreilles. L'animal, à ce moment, est très-excité et devient souvent alors dangereux pour ses cornacs, avec lesquels il est doux d'ordinaire.

On croyait autrefois que l'éléphant ne s'accouplait qu'en liberté, loin de l'homme, et l'on parlait de sa pudeur. Mais Corse vit deux éléphants, nouvellement pris, s'accoupler sous les yeux d'un grand nombre de spectateurs. Auparavant, les deux animaux s'étaient tendrement caressés avec leurs trompes.

L'époque du rut varie; elle arriva une fois en février, puis en avril, en juin, en septembre et en octobre. Trois mois après l'accouplement, Corse remarqua, chez la femelle, les premiers

signes de la gestation. Celle-ci dura vingt-deux mois et dix-huit jours. La femelle mit bas un petit, de 96 cent. de haut, qui se mit aussitôt à téter. La mère était debout, le petit jetait sa trompe de côté, et prenait la mamelle avec la bouche. Presque tous les observateurs disent que la mère n'a pas grand amour pour son rejeton; l'on a au contraire remarqué que toutes les femelles d'éléphant, qu'elles vivent en liberté ou en domesticité, se chargent avec tendresse d'élever un petit. Elles ne font aucune difficulté de prêter leur pis.

L'éléphant croît jusqu'à vingt ou vingt-quatre ans; mais à seize ans déjà, il peut se reproduire. La première mue dentaire a lieu à deux ans, la seconde à six ans, la troisième à neuf ans. Plus tard, les dents sont plus persistantes. On a diversement évalué l'âge auquel peut arriver un éléphant. Tennent parle d'animaux qui auraient vécu un siècle en captivité; mais, en même temps, il cite une liste officielle des décès des éléphants que le gouvernement avait achetés. Des 138 éléphants que porte cette liste, un seul vivait encore, vingt ans plus tard. D'autres observateurs disent que l'éléphant sauvage peut atteindre l'âge de cent cinquante ans.

Chasse. — Les éléphants sont malheureusement au nombre des animaux qui sont en voie de disparaître. On les chasse, non pour arrêter leurs dévastations, mais pour se procurer leur précieux ivoire; c'est donc une guerre de destruction qu'on leur fait. Les dégâts qu'ils commettent sont supportables, les troupeaux restant dans les forêts; les rogues seuls sont à craindre. Cependant, de temps à autre, ils se signalent par des goûts singuliers; ils enlèvent les poteaux que les ingénieurs ont fait planter pour indiquer les routes; d'autres pénètrent continuellement dans la même plantation, et le propriétaire est forcé d'appeler à son aide des chasseurs. Ce sont généralement des Anglais qui se livrent à la chasse de l'éléphant; je laisse à Gordon Cumming le soin d'en décrire une.

« Le 31 août, dit-il, je vis le plus grand et le plus bel éléphant que j'eusse jamais aperçu. Il était à environ cent cinquante pas de moi et me présentait le flanc. Je pris bien mon temps et le tirai à l'épaule. Du premier coup il fut en mon pouvoir. La balle l'avait frappé à l'omoplate, et ses mouvements s'étaient trouvés immédiatement paralysés. Je résolus de l'observer quelque temps, avant de l'achever, car j'avais devant moi un beau spectacle. Je me sentais le maître dans ces immenses forêts, qui me promettaient en

abondance un noble gibier. Après avoir admiré un peu ma victime, je voulus faire quelques expériences, pour connaître les points les plus vulnérables de l'animal. Je m'avançai donc, et lui tirai plusieurs balles à courte distance. A chaque coup il baissait la tête, et touchait doucement sa blessure avec sa trompe. J'étais stupéfait ; je fus pris de pitié, et lorsque je vis l'animal supporter aussi dignement son malheur, je me hâtai de l'achever. Je lui tirai six coups de carabine derrière l'épaule. Chaque coup devait être mortel, et cependant ils ne parurent pas dès le principe produire grand effet. Je lui tirai enfin au même endroit trois coups d'une pièce hollandaise de six livres. Des larmes abondantes coulèrent de ses yeux ; il ouvrit lentement ses paupières et les referma. Quelques convulsions agitèrent son corps ; il se pencha sur le côté et mourut. »

L'auteur cherche à s'excuser de son acte de cruauté en disant qu'il n'a fait ces expériences que pour pouvoir abrégé les souffrances d'autres éléphants. Nous ne pouvons accepter cette excuse : un chasseur doit savoir d'avance quel est le point qu'il lui faut viser. Gordon Cumming donne d'ailleurs dans son livre de telles preuves d'une soif de sang sauvage et inutile qu'en s'excusant, il nous semble reconnaître son tort.

Dans une autre chasse, Cumming raconte qu'il frappa un grand éléphant mâle de 35 balles avant qu'il expirât. Les chasseurs dans l'Inde ne sont pas moins cruels : Tennent le laisse suffisamment entrevoir. Ils sont aussi peu généreux que l'étaient autrefois nos grands personnages, quand ils faisaient rabattre des centaines de nobles animaux dans un petit espace, et les assassinaient tranquillement du haut d'une estrade. Les chasseurs d'éléphants les plus renommés de l'Inde ont pris presque toutes leurs proies dans les corrals, dont nous parlerons tout à l'heure. Ils ont tué de sang-froid des animaux enfermés, et les ont laissés pourrir sur place, sans autre but que d'ajouter encore quelques nombres à leur odieux registre. Ils ont tué les jeunes et les vieux, sans pouvoir utiliser leurs dépouilles.

Les vrais chasseurs d'éléphants poursuivent leur gibier au sein des forêts vierges, et le tuent pour s'en procurer l'ivoire. Cette chasse peut être excusée : elle n'est pas, du moins, un lâche assassinat ; car le chasseur y expose sa vie. Les indigènes qui portent les armes relèvent le gibier. Le chasseur s'approche le plus possible et, avec une carabine à longue portée, lui lance une balle dans le crâne, immédiatement derrière l'oreille. Un bon chasseur a rarement besoin de

son second coup, et plus d'une fois on en a vu faire coup double sur des éléphants.

Cette chasse est moins dangereuse qu'elle ne le paraît. Un éléphant irrité peut se précipiter, il est vrai, sur son ennemi et le tuer en le foulant aux pieds ; mais les trois quarts des chasseurs qui se trouvèrent réellement en péril peuvent encore échapper. La timidité de l'éléphant l'emporte bientôt sur sa colère ; et le cas, cité par Tennent, d'un rogue qui poursuivit un Indien jusque dans la ville, l'atteignit au bazar, et l'y foula aux pieds, est une exception.

Dans l'ouest de l'Afrique, les nègres, au rapport de du Chaillu, entrelacent les lianes en manière de nœuds coulants ; ils y chassent les éléphants, et une fois que ceux-ci s'y sont pris et y restent immobiles, ils transpercent les plus gros et les plus forts de leurs lances, jusqu'à ce qu'ils tombent morts.

Les nègres des bords du Nil Blanc paraissent chasser de même. Ils livrent au commerce une bonne partie de l'ivoire d'Afrique, et l'on ne sait encore comment ils se le procurent. D'après les renseignements que j'ai pu recueillir, ils creusent des fosses dans lesquelles les éléphants, lors de leurs pérégrinations nocturnes, tombent ; là ils meurent de faim, ou sous les coups des nègres.

Je ne parlerai pas des autres procédés de chasse ; ils se rapprochent tous, plus ou moins, du massacre. Je dirai seulement qu'après les défenses, qui sont la partie la plus précieuse de la tête, on utilise encore, dans certaines contrées, la viande, principalement la trompe, les pieds et la peau. La chair est tellement dure, qu'il faut une mâchoire de nègre pour la mâcher. Du Chaillu assure qu'une cuisson de douze heures ne suffit pas pour la ramollir. Tennent vante la langue, le bouillon, et Corse indique comme très-déliés la trompe et les pieds rôtis dans la cendre chaude. Mais, généralement, ces parties répugnent aux Européens.

Plus attrayante et plus humaine est la manière dont on s'empare des éléphants sauvages, pour les dompter. Il s'agit de surprendre ces animaux très-prudents, de les subjuguier, de les soumettre au service de l'homme. Les Indiens sont passés maîtres dans cet art. Les chasseurs d'éléphants forment chez eux une véritable caste ; le métier se transmet de père en fils : leur habileté, leur prudence, leur ruse, leur hardiesse sont vraiment surprenantes. A deux, ils se rendent dans la forêt et enlèvent un éléphant

à sa famille. La chose paraît impossible, et cependant il en est ainsi.

Les meilleurs chasseurs d'éléphants de Ceylan, les Panikis, habitent les villages maures du nord et du nord-ouest de l'île, et depuis plusieurs siècles ils y sont en grand honneur. Ils poursuivent leur proie d'instinct, dirait-on, et ce sont eux qui accompagnent les cruels Européens dans ce qu'ils appellent leurs chasses. Ils suivent la piste d'un éléphant comme un bon chien suit celle d'un cerf. Ils reconnaissent de suite quelle est la force du troupeau, quelle est la taille des plus grands et celle des plus petits éléphants. Des signes qui échappent à l'œil européen sont pour eux comme un livre dans lequel ils lisent couramment. Leur courage est à la hauteur de leur prudence; ils font de l'éléphant ce qu'ils veulent, ils l'effraient ou le mettent en colère à volonté.

Leur seule arme est un lacet solide en peau de cerf ou en peau de buffle, qu'ils jettent au pied de l'éléphant qu'ils ont en vue. Comment font-ils pour se glisser inaperçus auprès d'un animal aussi craintif? C'est une énigme. Pendant que l'un engage le pied de l'éléphant dans le lacet, l'autre fixe solidement à un arbre l'extrémité libre de l'engin; s'il n'y en a pas, l'un excite l'éléphant, l'attire vers un bouquet d'arbres, où le second attache alors son lacet. L'éléphant captif est furieux; mais le chasseur le connaît, et parvient à le dompter en peu de temps.

Il emploie d'abord les moyens terrifiants: le feu, la fumée; puis il prive son captif de nourriture et de boisson; ne lui donne pas de repos, l'épuise de toutes les façons. Plus tard, il change de conduite, et comble l'éléphant de bons traitements. En deux mots, les Indiens mettent en usage les artifices les plus divers, et en peu de mois, ils arrivent à faire de cet animal furieux un être complètement soumis à leur volonté.

Un Européen ne peut les accompagner dans leurs expéditions; il gênerait tout. On est donc obligé de se contenter des récits que l'on peut recueillir. On n'en prend qu'une plus vive part aux grandes chasses à traque, qui mettent souvent des centaines d'éléphants au pouvoir de l'homme. Tennent a décrit une de ces chasses en termes si attrayants, que je ne puis faire autrement que de citer ses propres paroles.

« A un endroit frais de la forêt, nous trouvâmes des loges aérées qui avaient été préparées pour nous au voisinage du corral. On avait bâti des cabanes en rameaux, on les avait couvertes d'herbes et de feuilles de palmier; on avait mé-

nagé une belle salle à manger, des cuisines, des écuries; tout, en un mot, était on ne peut mieux disposé pour notre commodité. Les indigènes avaient construit tout cela en quelques jours.

« Autrefois tous ces préparatifs étaient forcément faits par les naturels; ils figuraient parmi les corvées que le peuple devait à ses maîtres. Les Hollandais et les Portugais, plus tard le gouvernement britannique, l'exigèrent d'eux jusqu'en 1832, époque à laquelle les corvées furent abolies. De quinze cents à deux mille hommes y étaient occupés. Ils avaient à bâtir le corral, à rassembler les éléphants, à entretenir la chaîne de sentinelles et de feux, à se charger de toutes les peines qu'entraîne cette chasse. Depuis l'abolition des corvées, il n'a pas été difficile d'obtenir le concours volontaire des indigènes. Le gouvernement paye les préparatifs qui nécessitent réellement des frais, tels que la construction du corral et de ses dépendances, l'achat de pieux, de cordes, d'armes, de flûtes, de tambours, de fusils, etc.

« On choisit pour cette chasse l'époque de l'année où les champs de riz ont le moins à souffrir, c'est-à-dire l'époque qui sépare les semailles des moissons. Le peuple, indépendamment des jouissances que lui procure cette chasse, a tout intérêt à voir diminuer le nombre des éléphants, car ils ravagent les jardins et les champs. Les prêtres encouragent cette chasse, car les éléphants aiment et dévorent les feuilles d'un arbre sacré. Ils désirent, de plus, avoir de ces animaux pour le service de leurs temples. Les grands sont fiers de montrer quel est le nombre de leurs gens, quelles sont les qualités des éléphants apprivoisés qu'ils prêtent pour cette chasse. Des paysans en grand nombre trouvent de l'ouvrage pour plusieurs semaines; ils ont à planter des pieux, à frayer des chemins à travers les jungles, à relayer les rabatteurs.

« Comme terrain de chasse, on choisit un endroit auprès d'un des chemins les plus fréquentés par les éléphants; il faut que l'endroit choisi soit au voisinage d'un cours d'eau, où les éléphants puissent boire lorsqu'on cherche à les attirer; où ils puissent se baigner et se désaltérer pendant qu'on les dompte. En construisant le corral, on se garde bien de détruire les arbres et les broussailles dans l'intérieur de l'enceinte, surtout du côté de l'entrée, car il faut leur masquer soigneusement la clôture.

« Les pieux dont on se sert ont de 30 à 33 cent. d'épaisseur; on les enfonce de 1 mètre en terre, et ils s'élèvent de 4 à 5 mètres au-dessus du sol.

L'espace d'un pieu à l'autre doit être assez grand pour qu'un homme puisse passer, et entre les pieux on entrelace des lianes ou des bambous; enfin on soutient le tout par des espèces d'arcs-boutants. L'enclos dont je parle avait environ 150 mètres de long et 75 mètres de large. A une extrémité, était ménagée une ouverture, que l'on pouvait fermer instantanément au moyen de poutres. Des deux angles de l'extrémité par laquelle devaient arriver les éléphants, partaient deux clôtures disposées comme les parois de l'enceinte, et soigneusement masquées par des arbres. Si le troupeau ne pénétrait pas dans l'enclos et déviait à droite ou à gauche, il rencontrait ainsi un obstacle, et était obligé de passer par l'ouverture ménagée. Sur un bouquet d'arbres, on avait disposé une estrade pour le gouverneur et ses invités; l'on dominait de là toute la scène, et l'on pouvait assister à toutes les péripéties de la chasse, à partir du moment où les éléphants pénétraient dans l'enclos.

« Il est à peine nécessaire de faire remarquer que la clôture, quelque forte qu'elle soit, ne résiste pas à un éléphant qui se précipite sur elle de toute sa force; il est arrivé quelquefois des accidents de ce genre, et que le troupeau ainsi pris s'est échappé. Mais on compte moins sur la solidité de la clôture que sur la timidité de ces animaux, qui ne connaissent pas toute leur force, et que sur la hardiesse et l'adresse des chasseurs.

« Quand le corral est fini, les rabatteurs se mettent à l'œuvre. Ils ont souvent à former un cercle de plusieurs lieues, afin que le nombre des éléphants soit considérable. La marche des rabatteurs doit être aussi prudente que patiente. Il ne faut pas inquiéter les éléphants, pour ne pas les faire fuir dans des directions opposées à celle qu'ils doivent prendre. Ces paisibles animaux ne demandent qu'à paître en sûreté. A peine inquiétés, ils s'éloignent, il ne faut donc les troubler que juste assez pour qu'ils suivent la direction voulue. On peut ainsi réunir plusieurs troupeaux, et, jour par jour, les chasser lentement vers le corral. Deviennent-ils inquiets, se montrent-ils agités, on a recours à des procédés plus violents pour empêcher qu'ils ne s'échappent. Tout autour du point qu'ils occupent, on allume alors, de dix pas en dix pas, un feu que l'on entretient jour et nuit. Les rabatteurs sont au nombre de deux à cinq mille. On perce des sentiers à travers les jungles, pour que leur ligne reste continue, et les chefs veillent sans cesse à ce que chacun demeure à son

poste, car une négligence sur un point peut permettre au troupeau de s'échapper, et rendre inutile le travail de plusieurs semaines. Aussi s'oppose-t-on à toutes les tentatives des éléphants pour revenir sur leurs pas, en rassemblant sur le point qu'ils font mine de forcer, assez de monde pour les repousser. Enfin, les deux ailes des rabatteurs touchent au corral; leur ligne occupe une étendue d'environ une lieue, ils attendent le signal.

« Tous ces préparatifs avaient pris deux mois entiers; ils venaient de se terminer quand nous arrivâmes et prîmes place sur l'estrade d'où nous pouvions voir l'entrée du corral. Près de nous, à l'ombre, était un groupe d'éléphants apprivoisés, que les temples et les princes avaient fournis pour aider à la capture des éléphants sauvages. Trois troupeaux différents, représentant quarante ou cinquante animaux, étaient entourés, et étaient cachés dans les jungles, près de la clôture. Tout bruit était interdit; on ne parlait qu'à voix basse; le silence des traqueurs était tel qu'on entendait le bruit que faisait un éléphant en cueillant une feuille.

« Tout à coup le signal est donné, et le silence de la forêt est troublé par les cris des sentinelles, les roulements des tambours, les détonations des armes à feu. Le bruit commença au point le plus reculé, de manière à pousser les éléphants vers le corral. Les traqueurs étaient restés silencieux jusqu'à ce qu'ils eussent vu passer le troupeau; à ce moment, ils joignirent leurs cris à ceux des autres. Le bruit croissait toujours; les éléphants cherchèrent plusieurs fois à percer la ligne, mais ils furent chaque fois repoussés par des cris, des roulements de tambours, des détonations de pistolet.

« Enfin le craquement des branches et des broussailles nous avertit de l'approche du troupeau. Le guide s'élança hors des jungles et arriva jusqu'à une vingtaine de mètres de l'ouverture; le reste de la bande le suivit. Encore un instant, et ils pénétraient dans le corral, quand tout à coup ils dévièrent à droite et reprirent leur place dans les jungles. Le chef des traqueurs vint nous expliquer leur fuite par l'apparition subite d'un sanglier qui avait quitté sa bauge, et avait passé devant le guide du troupeau. Il ajouta que, vu l'état d'excitation de ces animaux, les chasseurs demandaient à remettre la continuation au soir, où ils pourraient s'aider de l'obscurité, du feu et des torches.

« Au coucher du soleil, le spectacle redoubla d'intérêt. Les feux, qui n'avaient fait que fumer

pendant le jour, devinrent plus vifs ; ils répandaient une lueur rouge dans l'obscurité, et éclairaient les divers groupes d'une lumière fantastique. La fumée montait en tourbillonnant à travers les feuilles des arbres. Les spectateurs gardaient le plus profond silence. On n'entendait que le vol des insectes. Tout à coup retentit un roulement de tambour, puis un coup de feu : c'était le signal de la nouvelle poursuite. Les chasseurs s'avancent en criant. Des feuilles sèches sont jetées dans les feux, toute une ligne de flamme s'élève ; du côté du corral, seul, l'obscurité reste profonde. Enfin les éléphants y arrivent.

« Le guide se présente à l'entrée, s'arrête un instant, regarde tout autour de lui, puis, tête baissée, se précipite dans l'enclos, où tout le troupeau le suit.

« A l'instant, le corral s'éclaire comme par enchantement. Les chasseurs s'y précipitent, chacun une torche à la main, qu'il a allumée au feu le plus voisin.

« Les éléphants s'avancent jusqu'au bout de l'enclos ; ils trouvent un obstacle, ils reviennent sur leurs pas, et cherchent à gagner la porte. Ils la trouvent fermée. Leur terreur est à son comble. Ils courent à pas rapides tout autour du corral, mais le feu les entoure de toutes parts ; ils cherchent à renverser les pieux, mais on les écarte en agitant les torches ; partout où ils s'approchent, ils entendent du bruit, des détonations d'armes à feu. Ils se rassemblent en un groupe, restent un instant immobiles, puis se précipitent de nouveau, comme s'ils avaient aperçu une ouverture. Mais, repoussés encore, ils gagnent une place de repos au milieu du corral.

« Ce spectacle intéressait non-seulement les spectateurs, mais encore les éléphants domestiques. A l'approche du troupeau sauvage, leur attention s'éveilla ; deux surtout, qui étaient attachés en avant, étaient fort excités, et lorsque le troupeau eut pénétré dans le corral, l'un d'eux rompit ses liens et se précipita à sa suite, renversant un arbre assez fort qui lui barrait le passage.

« Pendant plus d'une heure, les éléphants parcoururent le corral, et sans que l'insuccès les lassât, ils cherchèrent à ébranler les pieux. A chaque tentative avortée, ils mugissaient de rage. Ils s'efforçaient de plus en plus de renverser la porte ; ils savaient, aurait-on dit, que là où ils étaient entrés, devait se trouver une issue ; mais étourdis et assourdis, ils s'en écartaient de nouveau. Bientôt leurs tentatives devinrent plus

rare ; quelques animaux couraient çà et là, et revenaient ensuite rejoindre leurs compagnons. Enfin, tout le troupeau, fatigué et épuisé, se réunit en un groupe, les jeunes au centre, et resta ainsi, immobile, au milieu du corral.

« On prit les dispositions pour la nuit. Le nombre des sentinelles fut triplé tout autour de l'enclos, et on alimenta successivement les feux, pour qu'ils flambassent jusqu'au lever du soleil.

« Les traqueurs avaient rabattu trois troupeaux d'éléphants ; mais ceux-ci s'étaient tenus continuellement éloignés les uns des autres. Un seul avait pénétré dans le corral ; comme on en avait fermé la porte, les deux autres restaient dehors et cachés dans les jungles. Pour empêcher qu'ils ne s'échappassent, on renvoya des traqueurs à leur premier poste ; on alluma de nouveaux feux, et, toutes ces mesures prises, nous gagnâmes, pour y passer la nuit, notre demeure, qui était environ à trente pas du corral. Notre premier sommeil fut plusieurs fois troublé par le bruit que faisaient les gens dans la forêt, par les cris avec lesquels on repoussait toute tentative des éléphants pour s'échapper. Au lever du jour tout était tranquille dans le corral, et quand le soleil parut, on laissa les feux s'éteindre. Les sentinelles relevées dormaient près de l'enceinte. Tout autour d'elle, étaient des quantités d'hommes et d'enfants, armés de piques, de longs bâtons, et au milieu les éléphants, épuisés, tranquilles, brisés de crainte et de stupeur. Neuf seulement étaient prisonniers, dont trois très-grands et deux petits, âgés seulement de quelques mois ; un des gros était un vagabond, qui ne faisait pas partie du troupeau, qui n'avait pas été reçu dans le cercle, et qui se tenait seulement au voisinage.

« On s'occupa alors de faire entrer dans le corral les éléphants domestiques, pour prendre les captifs. On prépara les lacets ; on enleva prudemment les poutres qui barraient l'ouverture, et deux éléphants domestiques entrèrent silencieusement, chacun monté par son cornac et par un serviteur, et muni d'un fort collier, duquel pendaient deux cordes en peau d'antilope, et terminées par un nœud coulant. En même temps, et caché par eux, se glissa dans l'enclos le chef des *preneurs d'éléphants*, désireux d'avoir l'honneur de s'emparer de la première bête. C'était un petit homme, vif, âgé d'environ soixante-dix ans, et qui avait déjà reçu deux agrafes d'argent, comme récompense honorifique de ses services. Il était accompagné de son fils, aussi célèbre que lui par son courage et son adresse.

« On employa à cette chasse dix éléphants

domestiques. Deux appartenaient à un temple voisin, et de ces deux l'un avait été pris l'année d'avant; quatre étaient la propriété des princes du voisinage; les autres provenaient des écuries du gouvernement: c'étaient deux de ceux-ci qui avaient pénétré dans le corral.

« L'un était très-âgé, et depuis plus d'un siècle au service du gouvernement hollandais, puis du gouvernement anglais. L'autre, nommé *Siribeddi*, avait environ cinquante ans; il était remarquable par sa douceur et son intelligence. *Siribeddi* était une sirène accomplie, et une telle chasse était tout à fait dans ses goûts. Il s'avance sans bruit dans le corral, lentement, d'un air très-indifférent. Il marche paisiblement vers les animaux captifs, s'arrêtant de temps à autre pour cueillir un brin d'herbe ou quelques feuilles. Il s'approche des éléphants sauvages, ceux-ci viennent à sa rencontre; leur guide lui caresse doucement la tête avec sa trompe, et retourne lentement vers ses compagnons.

« *Siribeddi* le suit à pas lents, et se met contre lui, de telle façon que le vieillard peut se glisser sous ses jambes, et attacher son lacet au pied de derrière de l'éléphant sauvage. Celui-ci remarque aussitôt le danger, secoue la corde et se tourne contre l'homme, qui aurait chèrement payé sa témérité, si *Siribeddi* ne l'avait protégé avec sa trompe et n'avait repoussé l'agresseur. Légèrement blessé, il quitta le corral, et son fils Raughanie prit sa place.

« Les éléphants se mirent en cercle, la tête au centre. Deux éléphants domestiques se glissèrent hardiment au milieu, et prirent le plus grand mâle entre eux. Celui-ci n'opposa aucune résistance, mais montra son mécontentement en levant continuellement une jambe après l'autre. Raughanie s'avança, tenant le nœud coulant ouvert de ses deux mains; l'autre extrémité du lacet était attachée au collier de *Siribeddi*. Profitant du moment où l'éléphant soulevait le pied de derrière, il lui passa le nœud coulant, le serra et s'enfuit. Les deux éléphants apprivoisés se retirèrent. *Siribeddi* tendit la corde de toute sa longueur, et tandis qu'il séparait ainsi l'animal captif du reste du troupeau, son compagnon se mettait entre lui et le troupeau.

« Il s'agissait d'attacher l'éléphant ainsi pris à un arbre; mais il fallait l'entraîner à une vingtaine de mètres, ce que l'on ne put faire sans qu'il opposât une résistance énergique; il rugissait, il foulait aux pieds les petits arbres comme des roseaux. *Siribeddi*, le tirant à lui, passa la corde autour d'un arbre, sans cesser de

la maintenir tendue. Il dut s'avancer prudemment pour enrouler la corde. Dans cette opération il avait à passer entre l'arbre et l'éléphant qu'il fallait maintenir immobile, ce qui paraissait impossible: le second éléphant domestique remarqua la difficulté, et vint prêter son aide. Il poussa le captif en arrière, tandis que *Siribeddi* tirait la corde ainsi détendue, jusqu'à ce que l'animal fût solidement maintenu au pied de l'arbre, où le chasseur l'attacha. Un second lacet fut passé autour de son autre jambe de derrière, et attaché de même à l'arbre. Enfin, les deux jambes furent liées avec des cordes graissées pour empêcher les blessures et la suppuration.

« Les deux éléphants permirent encore à Raughanie de passer son lacet autour des deux jambes de devant de l'animal et de l'attacher à un autre arbre. La capture était achevée. Les éléphants et l'homme quittèrent leur proie pour en chercher une seconde. Tant que les deux éléphants privés étaient restés auprès de lui, le malheureux captif s'était tenu immobile, sans faire aucune résistance; mais, dès qu'il fut abandonné, il essaya de se délivrer pour aller rejoindre ses camarades. Il chercha avec sa trompe à défaire les nœuds; il tirait en arrière pour dégager ses pieds de devant, en avant pour dégager ceux de derrière; toutes les branches de l'arbre en tremblaient. Il mugissait, élevait sa trompe en l'air, couchait sa tête à terre, pressait le sol avec sa trompe comme pour l'enfoncer. Il se levait, redressait la tête et les pieds de devant; et ainsi pendant plusieurs heures. Enfin, il perdit tout espoir, et demeura immobile, véritable image de l'épuisement et du désespoir. Raughanie, pendant ce temps, s'était approché de l'estrade du gouverneur, pour recevoir la récompense accordée à la capture du premier éléphant; une pluie de roupies le salua, et il retourna à sa tâche périlleuse.

« Le troupeau était réuni en une masse compacte. De temps à autre, l'impatience gagnait un des éléphants, il s'écartait de quelques pas et regardait. Les autres le suivaient d'abord lentement, puis plus rapidement, et finalement toute la bande essayait de franchir la clôture. Ces tentatives étaient aussi majestueuses que ridicules: malgré toute leur force, leur démarche était lourde et vacillante, et leur élan furieux se changeait subitement en une retraite craintive. Ils se précipitaient, le dos courbé, la queue levée, les oreilles tendues, la trompe en l'air, mugissant, soufflant; un pas de plus, et ils brisaient la clôture; tout à coup ils s'arrêtaient devant quelques bâtons blancs que l'on passait au travers de

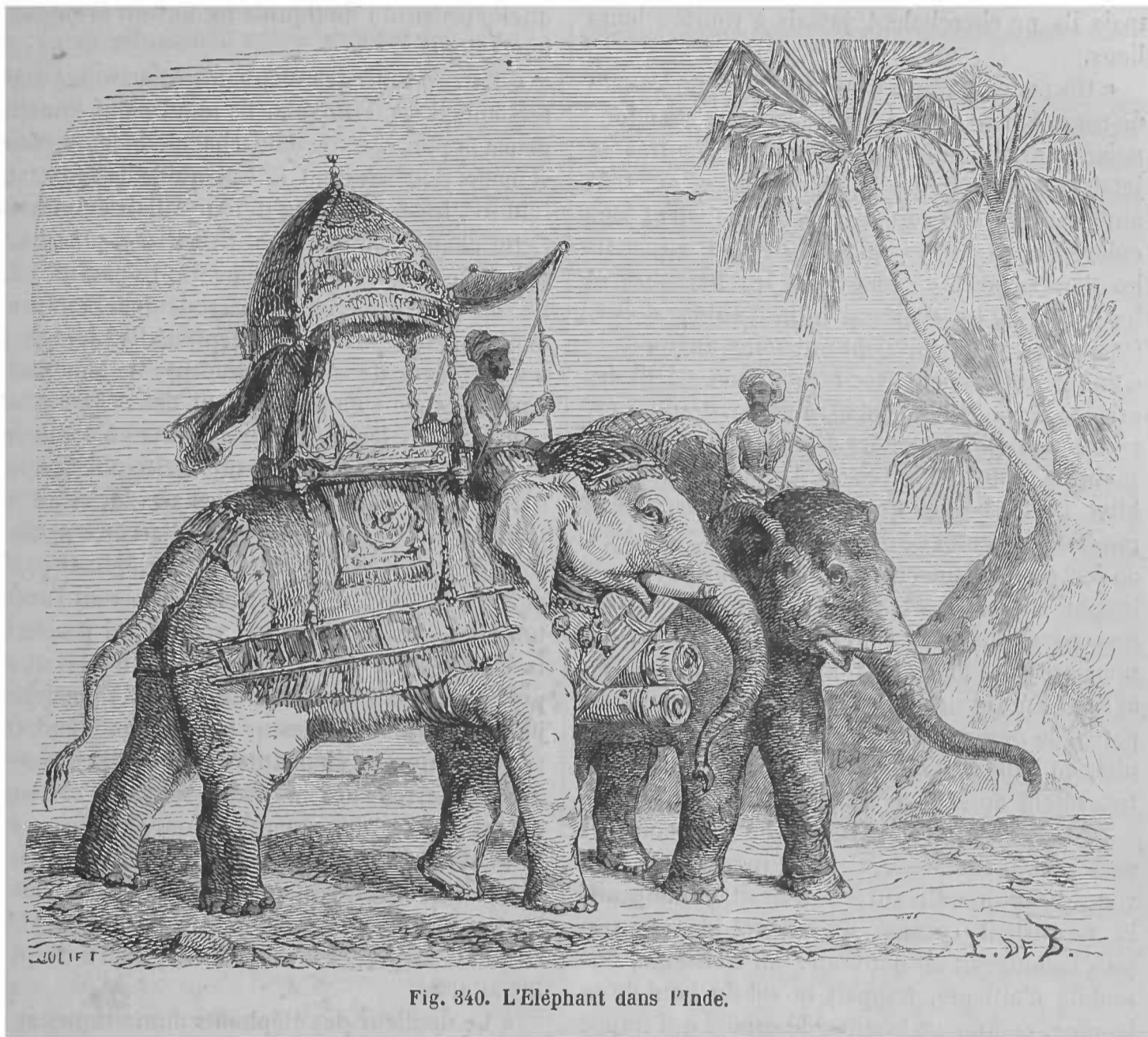


Fig. 340. L'Éléphant dans l'Inde.

la balustrade, et, épouvantés par les cris des traqueurs, ils parcouraient le corral et revenaient à leur ancienne place. Les traqueurs, pour la plupart des jeunes gens et des enfants, faisaient preuve d'une persévérance remarquable. Ils accouraient toujours au point menacé par les éléphants ; ils présentaient leurs bâtons contre les trompes, et leurs cris continuels mettaient ces animaux en fuite.

« Le second animal que l'on sépara du troupeau, une femelle, fut pris comme le premier. Mais lorsqu'on lui mit la corde aux jambes de devant, il la prit avec sa trompe, la porta à sa bouche, et l'aurait rapidement coupée, si un des éléphants apprivoisés n'avait mis le pied dessus, et n'avait ainsi abaissé le lacet. Les chasseurs choisissaient toujours l'animal qui avait conduit la dernière attaque contre la clôture ; sa capture n'exigeait pas, en moyenne, plus de trois quarts d'heure.

« Chose singulière, les éléphants sauvages ne

BREHM.

cherchent jamais à attaquer ou à renverser les cornacs qui sont sur le dos des éléphants apprivoisés. Ils peuvent pénétrer au milieu du troupeau, aucun ne cherche à leur nuire. « Il semble, « dit le major Skinner dans une lettre, que « dans un corral on soit complètement à l'abri « des attaques des éléphants, dès qu'on est sur « le dos d'un individu domestique. Je vis une « fois le vieux prince Mollegadde au milieu d'un « troupeau d'éléphants sauvages, monté sur un « animal si petit que la tête du prince était à « peine au niveau du dos des éléphants. J'é- « tais inquiet sur son sort, mais rien ne lui ar- « riva. »

« Une fois que le troupeau eut perdu tous ses chefs, l'excitation redoubla. Quelque part qu'ils prissent au malheur de leurs compagnons captifs, ils n'essayèrent jamais de les délivrer. Ils s'en approchaient, entrelaçaient leurs trompes, léchaient leur cou et leurs membres, donnaient les signes de tristesse les moins équivoques,

mais ils ne cherchaient jamais à rompre leurs liens.

« On pouvait voir à ce moment les différences de caractère de ces animaux. Les uns s'abandonnaient après une faible résistance ; d'autres se jetaient à terre avec une telle violence, que tout autre animal se serait tué. Ils déchaînaient leur colère sur les arbres qu'ils pouvaient saisir. Ils les déracinaient, en enlevaient les branches et les feuilles et les dispersaient tout autour d'eux. Quelques-uns ne faisaient entendre aucun son ; d'autres mugissaient avec fureur, poussaient des cris saccadés, et finalement, épuisés, désespérés, ne faisaient plus entendre que des sons sourds et plaintifs. Plusieurs restaient couchés, immobiles, et les larmes qui coulaient de leurs yeux montraient seules ce qu'ils souffraient. D'autres, au fort de leur rage, exécutaient les mouvements les plus singuliers, et les postures qu'ils prenaient nous paraissaient d'autant plus surprenantes, que nous croyions l'éléphant un animal lourd et peu agile. J'en vis un qui avait la face à terre, les pattes de devant allongées en avant, le corps replié, de telle façon que les pattes de derrière se trouvaient aussi en avant.

« Ils agitaient leur trompe de tous côtés, et sans jamais se blesser. Celle-ci ressemblait à un ver gigantesque. Un autre la retirait, l'allongeait, la recourbait comme un ressort de montre, puis l'allongeait de nouveau ; un troisième, immobile d'ailleurs, frappait le sol du bout de sa trompe, comme un homme désespéré qui frappe son genou du plat de sa main.

« La sensibilité de leurs pieds a bien lieu de surprendre quand on songe combien la structure de ces organes est massive, et combien la peau en est épaisse. Il suffisait aux chasseurs de les chatouiller légèrement avec une feuille pour les leur faire lever. L'animal sentait de suite le contact du lacet, et quand il pouvait le prendre avec sa trompe, il approchait son autre pied pour l'enlever rapidement.

« Presque tous foulaient le sol avec leurs pieds de devant, prenaient le sable ou la terre avec leur trompe et s'en couvraient avec adresse. Puis, ils introduisaient dans leur bouche le bout de leur trompe, la remplissaient d'eau et s'en aspergeaient le dos, et ainsi jusqu'à ce que la poussière fût complètement mouillée. J'étais ébahi de la quantité de liquide qu'ils y employaient ; ils se recouvraient d'un véritable manteau de boue, et cependant, depuis vingt-quatre heures, ils n'avaient pu aller à l'eau, et étaient épuisés par la lutte et la terreur. On peut se figurer, dès lors,

quelle provision de liquide ils doivent avoir dans leur estomac.

« La conduite des éléphants apprivoisés était réellement remarquable. Ils montraient l'intelligence la plus parfaite dans chacun de leurs mouvements ; ils savaient le but qu'ils devaient atteindre, les moyens qu'il leur fallait employer. Cette chasse semblait les divertir au plus haut point. Ce n'était pas méchanceté ; ils paraissaient ne voir là qu'un agréable passe-temps. Leur prudence n'était pas moins surprenante. Jamais il n'y eut excès de zèle, ni désordre de leur part ; jamais ils ne s'embrouillèrent dans les lacets ; jamais, dans les luttes qu'ils eurent à soutenir, ils ne blessèrent les éléphants prisonniers. Plus d'une fois, quand un de ceux-ci avançait sa trompe pour saisir le lacet qui allait être passé à son pied, *Siribeddi* l'écarta. Un éléphant avait déjà une corde à un pied ; mais il laissait l'autre toujours à terre, quand on voulait lui passer le lacet. *Sirebeddi* profita du moment où il levait ce pied pour glisser le sien au-dessous, et l'y maintint jusqu'à ce que le chasseur eût fait son nœud. On aurait dit que ces éléphants domestiques jouaient avec la terreur des individus sauvages et tournaient leur résistance en dérision. Ceux-ci se retirèrent-ils, ils les poussaient en avant ; voulaient-ils s'enfuir, ils les arrêtaient ; l'un d'eux se jetait-il à terre, aussitôt un éléphant apprivoisé s'agenouillait sur lui, et le maintenait jusqu'à ce qu'il fût attaché.

« Le meilleur des éléphants domestiques et le plus redouté du troupeau sauvage avait seul des défenses. Il ne s'en serva cependant pas comme d'armes offensives, il les employait seulement à séparer deux éléphants, entre lesquels il n'eût pu passer la tête, et s'en servait pour relever plus facilement ceux qui étaient à terre. Souvent, lorsque ses camarades ne pouvaient dompter un éléphant sauvage, sa seule approche suffisait pour terrifier celui-ci, et vaincre sa résistance.

« Le courage et l'habileté des chasseurs sont presque relégués au second plan par les hautes qualités des éléphants. Ils ont bien un œil rapide à saisir le moindre mouvement des animaux, leur adresse à passer leurs lacets est des plus grandes ; mais, sans le secours des éléphants, les plus hardis et les plus adroits d'entre eux ne viendraient jamais à bout de leur besogne.

« Les deux jeunes éléphants avaient, l'un environ dix mois, l'autre un peu plus. La tête du premier était massive et couverte de poils laineux, de couleur brune ; c'était la bête la plus gaie et la plus amusante que l'on se puisse ima-

giner. Ces deux petits suivaient le troupeau à chaque tentative de fuite. Les vieux s'arrêtaient-ils, ils se réfugiaient entre leurs jambes. Lorsque la mère du plus jeune fut prise, il la suivit jusqu'auprès de l'arbre. Au commencement les chasseurs s'amusaient de sa colère ; mais ils finirent par trouver qu'il les gênait ; il ne voulait pas laisser passer à sa mère le second lacet. Il pressait la corde, la tirait, l'enroulait autour de sa trompe ; on dut le chasser. Il se retira lentement, en grognant et se retournant à chaque pas. Il s'approcha ensuite de la femelle la plus grande qui était encore parmi le troupeau, se mit entre ses jambes, tandis qu'elle le caressait avec sa trompe et semblait lui parler. Il resta ainsi, se lamentant jusqu'à ce qu'on en eût fini avec sa mère, auprès de laquelle il retourna aussitôt. Sa méchanceté allait croissant ; il attaquait chaque passant, et on finit par l'attacher à un de ses semblables ; l'autre jeune éléphant s'était comporté de même. Ces deux individus étaient les plus gais de la bande. Leurs cris ne prenaient pas de fin ; leurs contorsions étaient singulières, leurs articulations étant encore très-flexibles. Au bout de leur colère et de leur chagrin, ils saisissaient cependant ce qu'on leur jetait à manger, et le dévoraient, tout en criant.

« L'éléphant vagabond fut un des derniers pris. Quoique plus farouche que les autres, il ne se joignit pas à eux dans leurs tentatives de fuite ; ils le repoussaient et ne l'admettaient pas dans leur cercle. Lorsqu'il fut amené près d'un de ses compagnons d'infortune, il se précipita sur lui, et chercha à le percer de ses défenses. Ce fut là le seul exemple de méchanceté qu'il donna. Une fois dompté, il s'agita, cria beaucoup, mais bientôt il se coucha tranquillement, — signe, disaient les chasseurs, que sa fin était proche. Douze heures durant, il ne cessa de se recouvrir de poussière, qu'il arrosait avec sa trompe ; enfin il resta affaissé, et mourut tranquillement ; on ne s'aperçut de sa mort qu'aux essaims de mouches noires qui apparurent, et qui le recouvrirent presque instantanément, bien que quelques minutes auparavant on n'en eût pas aperçu une seule. Le cadavre fut débarrassé des liens qu'on avait employés, et deux éléphants domestiques le traînèrent hors de l'enclos.

« Lorsque tous les éléphants furent attachés, on entendit à quelque distance le son d'une flûte, et ce son agit sur plusieurs d'entre les captifs d'une manière singulière. Les animaux allongèrent leurs oreilles dans la direction d'où venait le son ; cette musique plaintive les apaisait. Les

jeunes seuls mugissaient après leur liberté perdue, lançaient autour d'eux des nuages de poussière, levaient leur trompe, et saisissaient tout ce qui était à leur portée.

« Au commencement, les vieux refusèrent toute nourriture. Quelques-uns cependant ne surent résister à la tentation, sous forme d'un arbre bien feuillu ; ils en détachèrent les branches et les mâchèrent sans souci.

« Si, d'un côté, la prudence, le calme, l'intelligence des éléphants domestiques nous surprennent, d'un autre, nous ne devons pas moins admirer la conduite digne des animaux que l'on vient de réduire à l'esclavage. Elle est tout à fait l'inverse de ce que prétendent les chasseurs, qui dépeignent ces animaux comme des êtres faux, sauvages et vindicatifs. Certes, irrités, tourmentés par leurs ennemis, ces animaux font usage de leur force et de leur intelligence pour s'échapper ou se défendre. Mais dans le corral, tout leur être était empreint d'innocence et de timidité. Après une lutte où ils n'avaient pas montré la moindre disposition à se porter à des actes de violence et de vengeance, ils s'abandonnaient avec désespoir à leur sort. Leur posture implorait la pitié, leur douleur était touchante, leurs plaintes sourdes allaient au cœur. On n'aurait pu supporter qu'on les tourmentât inutilement, ou qu'on les maltraitât.

« Les autres troupeaux furent ensuite chassés dans le corral, comme l'avait été le premier. Leur entrée inquiéta beaucoup les captifs. Le second troupeau n'y entra qu'en plein jour, et avec plus de résolution que le premier. Il était conduit par un éléphant femelle de 3 mètres de haut ; et dans une tentative que fit cet animal pour s'enfuir, on ne put l'arrêter qu'en lui jetant une torche enflammée à la tête. Les nouveaux arrivés ne firent nulle attention aux prisonniers auxquels ils passaient sur le corps. La femelle qui guidait le troupeau, fut prise la première. Lorsqu'on eut engagé un des pieds de derrière dans le lacet, il se trouva que sa force était supérieure à celle de *Siribeddi*. Celui-ci alors, pour peser de tout son poids sur la corde, se coucha. Mais celui des éléphants domestiques qui portait des défenses, s'étant aperçu de cela, se mit devant l'animal captif, et le força à reculer pas à pas, jusqu'à ce qu'on pût l'attacher à un arbre.

« Il s'agissait maintenant de desserrer les cordes et de conduire les prisonniers à la rivière. Chacun d'eux, ayant au cou un collier fait en fils de noix de coco, fut placé entre deux éléphants domestiques, portant aussi de forts colliers, et

les trois bêtes furent attachées ensemble. Pendant l'opération un des éléphants domestiques écartait avec sa trompe, du bras de son cornac, la trompe du captif, qui ne se laissait pas attacher volontiers. On enleva ensuite à celui-ci les lacets des pieds, et il fut conduit à la rivière, où il se baigna. Ramené après dans la forêt, il fut attaché à un arbre, et livré à un gardien chargé de le nourrir.

« L'éléphant n'est pas difficile à dompter. Au bout de trois jours, il commence à bien manger, et on lui donne alors un éléphant domestique pour compagnon. Deux hommes lui caressent le dos, et lui parlent avec douceur. Au commencement, il est furieux et frappe de tous côtés avec sa trompe ; mais des hommes sont là, qui reçoivent les coups sur la pointe de leurs piques, jusqu'à ce que la trompe soit tellement blessée que l'animal ne s'en serve plus comme d'arme offensive. Il apprend de la sorte à redouter la puissance de l'homme. Les éléphants domestiques aident alors à parfaire son éducation. En trois semaines, on l'amène à se coucher dans l'eau, dès qu'il voit le bout de la baguette de fer dont on l'a souvent frappé.

« Il est difficile de guérir les blessures que les cordes les plus douces font aux pieds de l'éléphant. La suppuration des plaies persiste pendant longtemps, et ce n'est souvent qu'après plusieurs années que l'éléphant reste tranquille, lorsqu'on lui touche le pied.

« La taille ne paraît pas influencer sur la durée de l'éducation ; mais les mâles sont beaucoup plus difficiles à dresser que les femelles. Ceux qui résistent le plus au début, sont ceux qu'on dompte le mieux et le plus facilement ; ils restent d'ordinaire soumis et obéissants. Il faut plus de temps pour dompter ceux qui sont faux ou maussades, et on ne peut que rarement se fier à eux. Il ne faut jamais, d'ailleurs, avoir pleine confiance en un éléphant. Le plus doux a parfois des accès de fureur, et se montre colère et vindicatif après plusieurs années d'obéissance.

« En moyenne, au bout de deux mois, la présence des éléphants domestiques devient inutile, et le cornac peut monter sur l'animal. Après trois ou quatre mois, on peut le faire travailler. Il ne faut cependant pas commencer trop tôt ; car il est souvent arrivé qu'un éléphant de valeur, chargé pour la première fois, s'est couché et est mort, « le cœur brisé, disent les indigènes, sans que nous en sachions la cause. »

Captivité. — Les observations de Tennent contredisent tout ce qu'on a raconté au sujet de

l'accoutumance de l'éléphant à un travail déterminé, à une distribution régulière du temps. Il y est aussi peu sensible que le cheval.

Il obéit à son maître par amour autant que par crainte ; habitué à un cornac, il ne tarde pas à obéir à un autre, à condition qu'il en soit également bien traité. La voix de son conducteur suffit à le guider. Lorsque deux éléphants doivent faire quelque chose en commun, on amène facilement de l'harmonie dans leurs mouvements, au moyen d'un chant particulier.

L'éléphant donne la plus grande preuve de son obéissance en avalant, sur l'ordre de son maître, les horribles médicaments des guérisseurs d'éléphants, en se soumettant à des opérations chirurgicales très-douloureuses.

Quand on utilise l'éléphant comme bête de somme, il faut le traiter avec douceur ; sa peau est en effet très-sensible, et suppure facilement, les pieds de l'éléphant contractent facilement aussi des maladies qui rendent l'animal impropre à servir de plusieurs mois. Il est très-sujet à des inflammations des yeux, et il y a pour ces maladies des guérisseurs très-habiles, dont la réputation était déjà faite au temps des Grecs. Les éléphants sauvages et domestiques ont encore à souffrir des épizooties.

Des 240 éléphants appartenant au gouvernement de Ceylan, et qui périrent de 1831 à 1856, il y en a 138 dont on a signalé la durée de la captivité. Dans la première année de leur servitude, il en mourut 72 ; 29 mâles et 43 femelles ; dans la seconde, 5 mâles et 9 femelles. Le cas de plus longue captivité est celui d'une femelle qui servit pendant vingt ans. Des 72 qui périrent dans la première année, 38 moururent dans les six premiers mois, et la plupart sans cause connue ; ils se couchaient, et bientôt après ils étaient morts. Des bains réguliers semblent leur être très-salutaires. Ils paraissent aussi se plaire et très-bien se trouver d'avoir les pieds dans l'eau ou dans la terre humide.

Quelques exemples tendent à confirmer l'ancienne croyance que les éléphants pouvaient atteindre l'âge de 200 à 300 ans : on en a vu, à Ceylan, vivre en captivité plus de 140 ans. On admet cependant maintenant que la durée moyenne de la vie d'un éléphant est de 70 ans.

Cette croyance à l'âge avancé auquel arrivent les éléphants provient de ce qu'on ne rencontre presque jamais leurs cadavres dans les forêts. On n'en voit guère qu'après qu'une épizootie a sévi contre eux. Un Européen, qui avait passé trente-six ans dans les jungles à observer les éléphants,

disait en avoir vu des milliers vivants, et n'avoir jamais rencontré que les squelettes ou les cadavres de ceux qui avaient succombé à une maladie. Cette remarque ne peut s'appliquer, il est vrai, qu'aux éléphants de Ceylan. Quant à ceux d'Afrique, on en trouve souvent les ossements dans les forêts. Les Cingalais croient que chaque troupeau d'éléphants enterre ses morts. Ils disent, en outre, que quand l'éléphant sent approcher sa fin, il se retire dans une vallée déserte, dans les montagnes à l'est du Pic d'Adam, où se trouve un lac limpide.

Un parc ou une écurie d'éléphants est-il chose utile? Oui, dans les endroits non cultivés, où les forêts ne sont traversées que par des sentiers peu praticables et coupées par des rivières; mais partout où l'on peut employer des chevaux et des bœufs comme bêtes de trait, l'entretien des éléphants serait trop dispendieux, et par conséquent ruineux; aussi leur emploi est-il aujourd'hui très-borné, lorsqu'il n'est pas tout à fait supprimé.

En Europe, on ne voit guère maintenant que des éléphants de l'Inde; autrefois, par contre, ceux d'Afrique y étaient bien plus communs. La raison en est que de nos jours les Africains ne chassent plus l'éléphant qu'avec les armes à feu, et ne les prennent plus vivants, comme le font les Indiens. Les Romains et les Carthaginois nous ont appris que l'éléphant d'Afrique peut se dresser aussi bien que son congénère. Nous avons eu l'occasion de voir deux de ces animaux, et les avons trouvés très-dociles. L'un avait été pris dans le pays de Barkala, et appartenait à la ménagerie de Casanova. Il s'était apprivoisé si rapidement qu'au bout de quelques jours on le laissait librement courir dans la cour. Plus tard, il suivait son maître pas à pas, et après un mois, il pouvait être regardé comme complètement privé. Dans le voyage de vingt-cinq jours, de l'intérieur du pays jusqu'à la côte, cet animal, arrivé de Casanova, suivit son maître comme un petit chien. On le montra à Leipzig, et il y fut acheté par Kreuzberg, qui le possède encore. Il a appris à obéir à divers ordres, à dresser, au commandement, ses grandes oreilles, à désigner un spectateur. Sauf les oreilles, il ressemble tout à fait à un jeune éléphant de l'Inde.

Usages et produits. — Les éléphants ne rendent plus à l'homme les mêmes services qu'autrefois. Dans les pays où ils abondent, ils sont cependant encore employés pour les chasses, pour les cérémonies (*fig. 340*), plus souvent pour des tra-

voux grossiers et pénibles. On leur fait porter de la terre ou traîner des chariots. Ils servent surtout au transport de matériaux lourds, tels que poutres, pierres, etc.; et ils s'acquittent de leur tâche avec une intelligence remarquable et sans que leur cornac soit obligé de les exciter au travail. Mais si l'éléphant n'est plus autant recherché comme auxiliaire, il est toujours chassé avec le même acharnement à cause de l'ivoire. Cette substance est actuellement d'un très-haut prix, même dans l'intérieur de l'Afrique.

Autrefois, les princes africains entouraient leurs palais de haies de dents d'éléphant; mais aujourd'hui ces enceintes précieuses sont devenues plus rares, et ont pris, pour la plupart, le chemin de l'Europe.

La plus grande partie de l'ivoire qui est dans le commerce provient de l'Afrique. En seconde ligne vient la Sibérie, qui fournit l'ivoire fossile; l'Inde en exporte la plus faible quantité. Chaque année, les nègres qui habitent les rives du cours supérieur du Nil, livrent en assez grande abondance cette matière précieuse au commerce. La grande ville commerçante de l'intérieur de l'Afrique, Chartoum, la capitale du Kordofahn, Obeïd, le port de Massoua sur la mer Rouge, en sont les marchés principaux. Des deux premiers partent tous les ans des marchands qui parcourent le bassin supérieur du Nil Blanc, et des caravanes qui transportent l'ivoire en Égypte. A Massoua, on embarque l'ivoire provenant de l'Abyssinie et du pays de Barkala; on le transporte dans l'Inde, ce qui fait que celle-ci exporte plus d'ivoire que n'en fournissent les éléphants de cette région. Chaque année, des affaires considérables se traitent à Berbera, marché particulier situé vis-à-vis d'Aden, qui n'est habité qu'à certains moments par des marchands, et qui est désert tout le reste de l'année. Dans ces derniers temps, Zanzibar est aussi devenu un marché d'ivoire, et, tout récemment, on a commencé à chasser l'éléphant pour se procurer ses défenses tout le long de la côte occidentale d'Afrique. Des troupes nombreux de ces nobles animaux parcourent encore les forêts vierges de l'Afrique, mais l'homme les poursuit toujours plus. L'éléphant a disparu presque complètement du cap de Bonne-Espérance, comme il a disparu du nord de l'Afrique, et le même sort le menace tout le long des côtes.

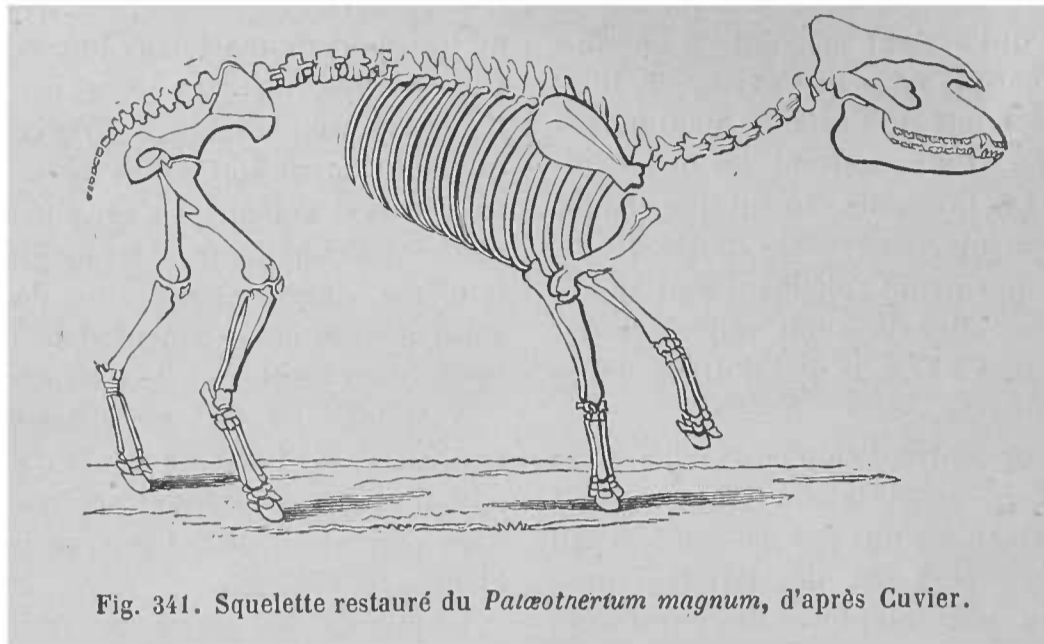


Fig. 341. Squelette restauré du *Palæotherium magnum*, d'après Cuvier.

LES TAPIRIDÉS — TAPIRI.

Die Tapire.

Il est difficile d'assigner leur rang aux pachydermes qui peuplent encore aujourd'hui notre terre. Les quelques espèces qui existent sont tellement isolées les unes des autres, que pour établir leur série, il faut tenir compte, avons-nous déjà dit, de celles qui ont disparu. Autrefois, à côté des espèces gigantesques, qui se trouvaient représentées par les *paléotheriums* (fig. 341 et 342) et les *lophiodons*, semblables à de grands tapirs, retrouvés dans les plâtrières de Montmartre, on en voyait d'autres plus petites et plus élégantes; aujourd'hui les porcs et les damans exceptés, ils ne sont plus représentés que par le groupe des tapirs, mammifères que l'on peut regarder comme formant transition entre les éléphants et les cochons d'une part, et les rhinocéros de l'autre. Beaucoup de naturalistes n'en forment qu'un genre et les rapprochent des rhinocéros et des hippopotames; d'autres, auxquels nous nous adjoignons, en font une famille particulière.

Caractères. — Les tapiridés ont pour principaux caractères, un nez prolongé en une petite trompe; quatre doigts aux pieds de devant, trois à ceux de derrière; des dents molaires dépourvues de ciment, à collines plus ou moins saillantes et sans excavations à la surface de leur couronne.

Cette famille repose sur le genre suivant.

LES TAPIRS — TAPIRUS.

Die Tapire, The Tapirs.

Caractères. — Les tapirs se distinguent par leur taille relativement faible, leur corps assez bien proportionné; leur tête longue, mince; leur cou étroit; leur queue réduite à un moignon, et leurs jambes vigoureuses et de moyenne longueur. Ils ont les oreilles droites, courtes, assez larges; les yeux petits et obliques; la lèvre supérieure prolongée en forme de trompe. Leur peau est épaisse et lisse, sans écailles ni plis cutanés profonds, comme on en trouve chez les autres pachydermes. Leurs poils sont courts et épais. Les espèces américaines ont une crinière allant du sommet de la tête au garrot.

Les tapirs ont quarante-deux dents, trois paires d'incisives et une paire de canines à chaque mâchoire, sept paires de molaires à la mâchoire supérieure et six à la mâchoire inférieure. Leur squelette ressemble à celui des autres pachydermes; il en diffère cependant par la conformation plus légère des ossements. Il y a vingt vertèbres dorsales, quatre lombaires, sept sacrées et douze caudales; la cage thoracique est formée par huit paires de côtes; les douze autres ne sont que de fausses côtes. La face l'emporte de beaucoup sur la boîte crânienne, qui est très-réduite. Les os nasaux sont très-saillants, les arcades zygomatiques fortement

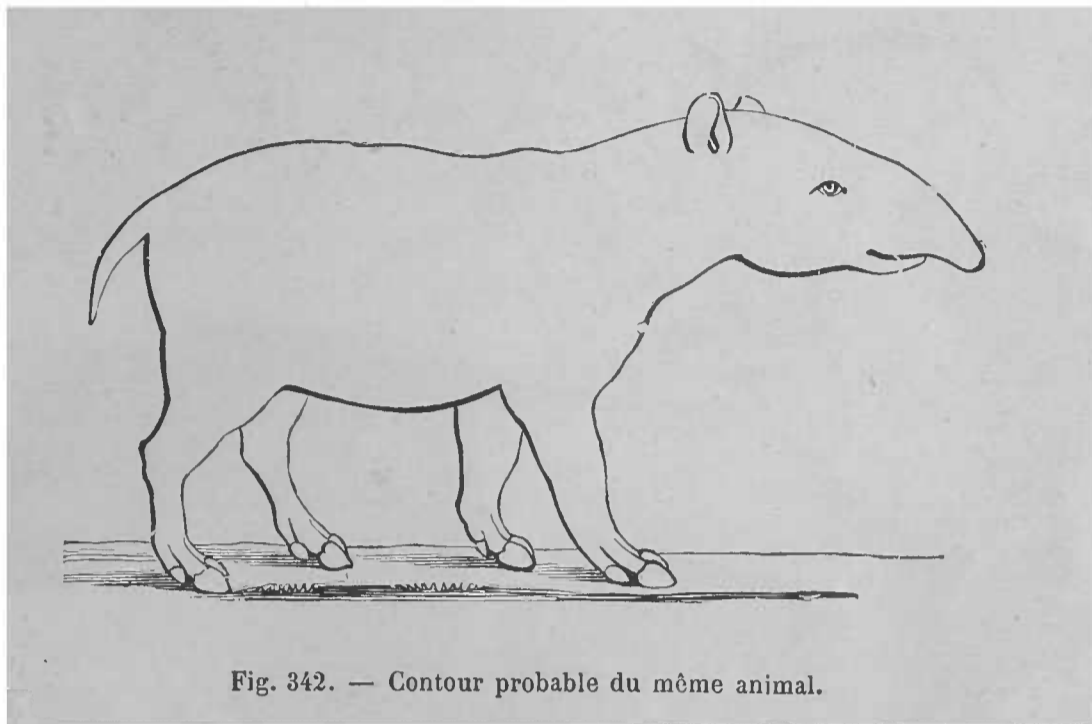


Fig. 342. — Contour probable du même animal.

recourbées en bas et en avant, les orbites très-grandes, les fosses temporales très-profondes.

Distribution géographique. — Des trois espèces qui composent ce genre, une est connue depuis longtemps; les deux autres ne l'ont été que bien des années après. Deux espèces habitent l'Amérique, la troisième l'Inde et les îles voisines. Le tapir d'Amérique a été connu le premier; celui de l'Inde n'est décrit que depuis le commencement de ce siècle. Les ouvrages chinois en font cependant mention depuis très-longtemps. La troisième espèce n'a été établie comme telle que vers 1830; auparavant, on ne la regardait que comme une variété du tapir d'Amérique.

Les tapirs nous offrent encore un exemple de cette loi générale que nous avons déjà pu remarquer dans les familles qui sont représentées dans l'ancien et dans le nouveau monde: les animaux de l'ancien continent sont plus accomplis, si je puis m'exprimer ainsi, que ceux du nouveau.

Des trois espèces qui vont donc nous occuper, le tapir de l'Inde ou tapir à dos blanc prendra la première place. C'est lui qui a le plus de traits de ressemblance avec l'éléphant.

LE TAPIR A DOS BLANC — *TAPIRUS INDICUS*.

Der Schabrackentapir, The Kuda-Ayer ou Malayan Tapir.

Considérations historiques. — Malgré nos relations suivies avec l'Inde et le sud de la Chine, ce n'est qu'en 1819 que le tapir à dos blanc fut décrit pour la première fois par Cu-

vier. Peu de temps auparavant, l'illustre naturaliste avait dit que probablement on ne découvrirait plus aucun grand mammifère, et un de ses élèves, Diard, vint lui démontrer son erreur de la manière la plus éclatante. Diard envoya en effet, en Europe, un dessin de cet animal, avec ces mots: « Lorsque je vis pour la première fois à Barakpoore le tapir, dont je vous envoie la figure, je m'étonnais de ce qu'un aussi grand animal était encore inconnu, et cela d'autant plus que j'avais vu à la Société asiatique la tête d'un animal pareil, que le gouverneur Farkuhar y avait envoyée le 2 avril 1806, en disant que le tapir était aussi commun dans les forêts de l'Inde que l'éléphant et le rhinocéros. »

Diard se trompait cependant, en avançant que le tapir était un animal encore inconnu. Non-seulement les Chinois, mais même des naturalistes en avaient déjà fait mention. Quant aux premiers, il nous faut convenir que leurs descriptions laissent un peu à désirer. Dans un très-ancien dictionnaire, le *Eul-ya*, il est dit au mot *Mé*, qui est le nom de notre animal, que ce nom s'applique à une panthère blanche, mais qui ressemble à un ours; elle a seulement la tête petite et les pieds courts; sa peau est tachetée de blanc et de noir; elle supporte très-bien l'humidité. Dans un autre dictionnaire, le *Chuen-wen*, nous voyons que le mé ressemble à un ours, qu'il est jaunâtre, et se trouve dans le pays Lhu. Une description plus complète et plus exacte de notre tapir se trouve dans le *Pen-thsaokana-mou*, un traité d'histoire naturelle: « Le mé, y est-il

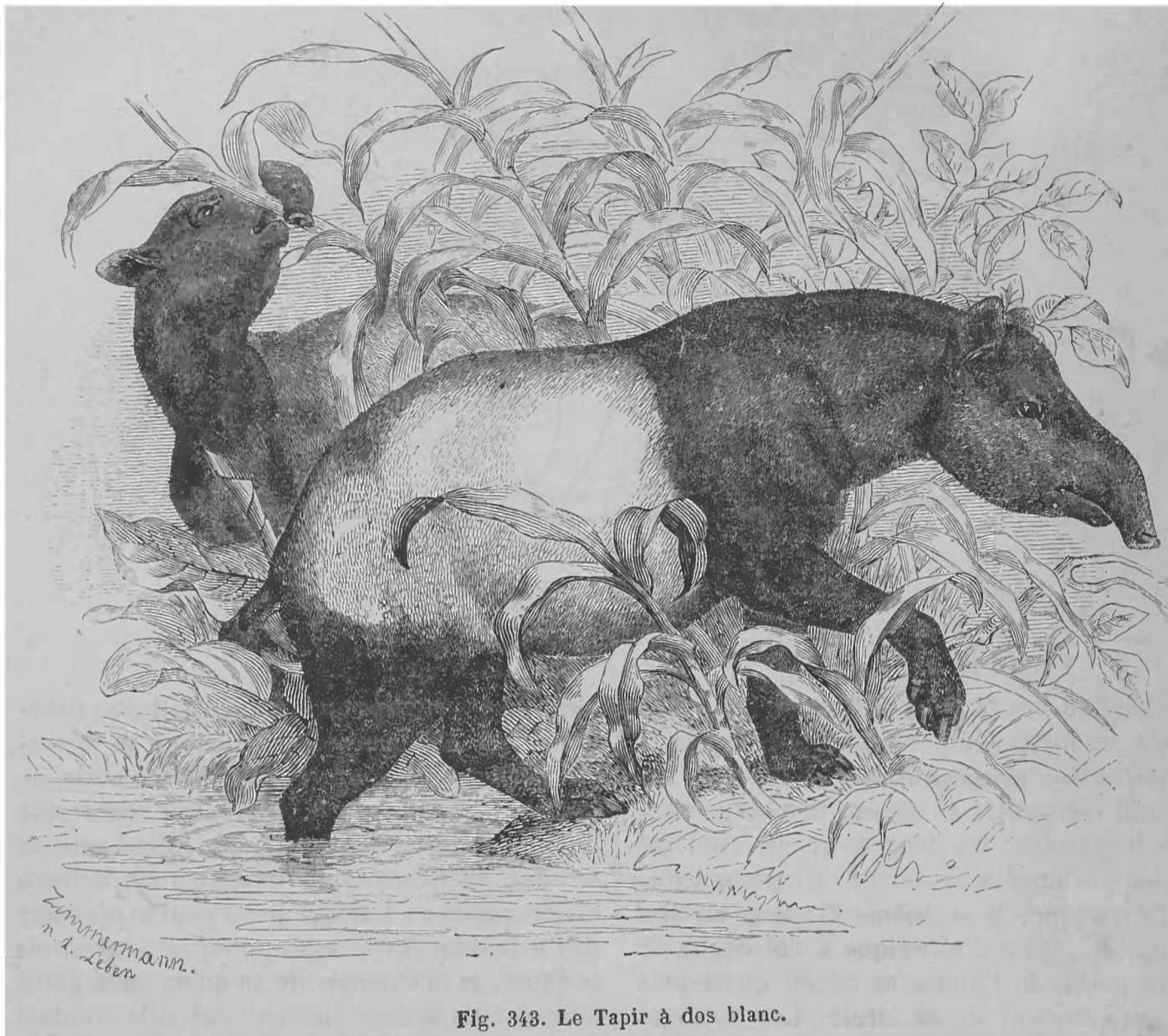


Fig. 343. Le Tapir à dos blanc.

dit, ressemble à un ours. Il a la tête petite et les pattes basses ; son poil court et luisant est taché de blanc et de noir ; quelques-uns disent qu'il est jaunâtre, d'autres qu'il est blanc grisâtre. Il a la trompe de l'éléphant, les yeux du rhinocéros, la queue de la vache, et les pattes du tigre. » On rencontre, de plus, dans les ouvrages chinois et japonais, des dessins du tapir à dos blanc, surtout dans des livres écrits, imprimés et reliés pour l'amusement et l'instruction des enfants. Dans tous ces dessins, le mé est désigné comme un mammifère bien connu et commun.

Laissons de côté les Chinois. Avant la lettre de Diard à Cuvier, en 1772, l'Anglais Wahlfeldt avait fait mention du tapir à deux couleurs, dans un ouvrage sur Sumatra. Il l'avait pris pour un rhinocéros ; il l'a décrit comme tel et en a donné un dessin, dans lequel on ne peut méconnaître notre tapir. Vers la même époque, Marsden (1), secrétaire de la résidence de Benkulen, parle clai-

(1) Marsden, *History of Sumatra*. London, 1811, 3^e édition.

rement du tapir. En 1805, Raffles reçut des détails sur le maïba ; peu après, le major Farquhar trouva cet animal aux environs de Malacca, et, en 1816, il en présenta une description et un dessin à l'*Asiatic Society*. L'honneur de la découverte de cet animal appartient donc aux Anglais, et non aux Français.

En 1820, une peau, un squelette et différents viscères de cet animal, encore très-peu connu, arrivèrent en Europe, et depuis on a pu en donner des descriptions. A partir de cette époque, on a publié divers ouvrages sur le tapir à dos blanc ; nous ne pouvons cependant pas dire que nous connaissions son histoire. Nous manquons de renseignements sur sa vie en liberté, et les observations sur sa vie en captivité sont encore insuffisantes. On a vu plusieurs fois de ces animaux vivants en Europe, exclusivement en Angleterre, à ma connaissance. On a dû les y observer, mais il semble que l'on ait jugé inutile de communiquer au monde savant les résultats de ces observations. C'est ainsi que l'on peut

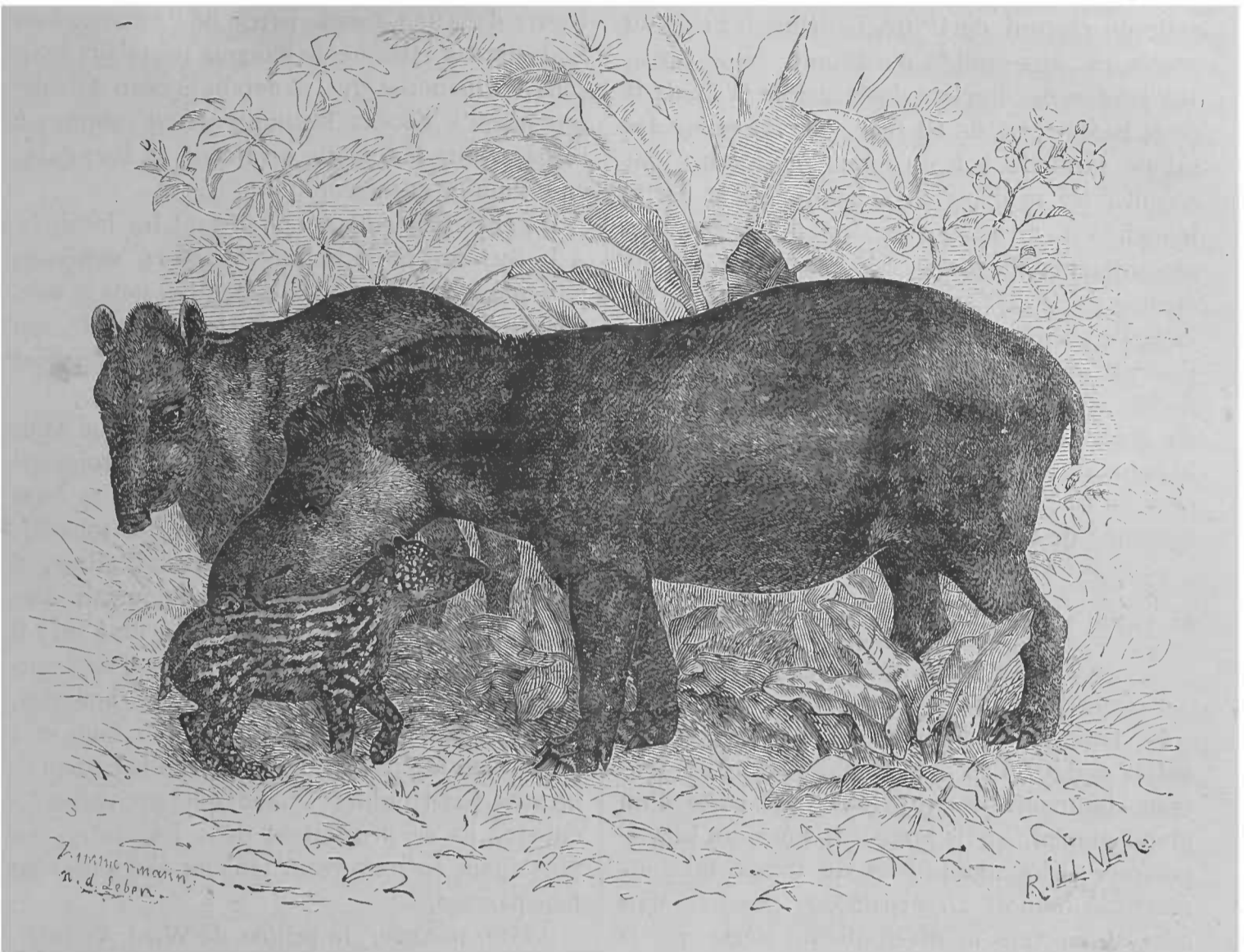


Fig. 344. Le Tapir d'Amérique.

expliquer le peu que nous savons, au juste, de ce curieux pachyderme.

Caractères. — Le tapir à dos blanc (*fig. 343*), *maiba, kouda, ayer, tennu, mé, kouda-ayer, babi-alou, saladang, gindal*, etc., comme on le nomme dans sa patrie, diffère de ses congénères par sa taille plus forte, son corps relativement plus élancé, sa face plus étroite, sa tête plus bombée, sa trompe plus forte et plus longue, ses pieds plus vigoureux, l'absence de crinière, et enfin sa couleur. La structure de la trompe est caractéristique. Tandis que chez les tapirs d'Amérique elle procède nettement du museau, et paraît arrondie et tubulée, chez le tapir à dos blanc elle continue insensiblement la partie supérieure du museau, et, comme celle de l'éléphant, elle est arrondie à sa face supérieure, plane à sa face inférieure. Elle se termine, de plus, par un prolongement digitiforme bien accusé, caractère qui la fait encore ressembler à la trompe de l'éléphant.

BREHM

La coloration de cet animal est particulière ; la teinte fondamentale est un noir foncé, tranchant avec le blanc du dos. La tête, le cou, l'avant-train, le milieu de la poitrine et du ventre sur une largeur de 25 cent., les jambes de derrière et la queue sont d'un noir foncé ; le reste du corps est d'un blanc grisâtre. Les oreilles sont entourées d'un rebord clair à leur pointe. Le noir et le blanc de cette robe brillent d'un éclat difficile à décrire. Chaque poil est d'une seule teinte. Les sabots sont couleur de corne foncée ; l'iris est violet foncé ; la pupille ronde et noire.

Je suis assez heureux pour posséder maintenant en vie une femelle de cette espèce, si rare encore dans nos collections. Ce tapir a 2^m,40 depuis le bout de la trompe (celle-ci étant contractée), jusqu'au bout de la queue ; la longueur de la tête, mesurée depuis l'extrémité de la trompe jusque derrière les oreilles, est de 78 cent. ; la trompe a 6 cent. quand elle est contractée et 15 cent. quand elle est allongée. La queue n'a

II — 191

que 7 cent. La hauteur du garrot est de 97 cent., celle du sacrum de 1^m,02. La hauteur jusqu'au genou est, aux jambes de devant, de 46 cent., aux jambes de derrière de 51 cent.; la hauteur de la hanche est de 93 cent. La longueur des sabots varie de 4 à 5 cent.; les externes ont 4 cent., les médians 5. L'étendue de la partie blanche est, au milieu du dos, de 26 cent. La circonférence du corps est à la partie la plus épaisse de 1^m,74; immédiatement en avant de la partie blanche, de 1^m,55; celle de la tête, entre l'œil et l'oreille, de 87 cent.; celle de la trompe, de 29; celle de la patte de devant, à la hauteur du genou, de 52; celle du carpe de 30; celle de la patte de derrière, à la hauteur du genou, de près de 87; enfin, celle de l'articulation tibio-tarsienne de 46 cent.

LE TAPIR D'AMÉRIQUE. — TAPIRUS AMERICANUS.

Der amerikanische Tapir, The Tapir.

Le tapir d'Amérique a été connu avant les autres espèces. Peu après la découverte du nouveau continent, les voyageurs ont parlé d'un grand animal, qu'ils prenaient pour un hippopotame, et les naturalistes du temps lui donnèrent le nom de *Hippopotamus terrestris*. Mais ce n'est que vers le dix-huitième siècle que la première description exacte, avec dessin, en fut donnée par Marcgrav de Liebstadt. Cette description fut depuis complétée par les naturalistes et les voyageurs; et maintenant le tapir d'Amérique est un des pachydermes les mieux connus.

Caractères. — Cet animal (*fig. 344*) est recouvert d'un pelage assez uniforme, prolongé, seulement sur la nuque, en une crinière courte et raide. Sa couleur est d'un gris brun noirâtre; les côtés de la tête, et surtout le cou et la poitrine, sont un peu plus clairs; les pieds, la queue, la ligne médiane du dos et de la nuque sont plus foncés; les oreilles sont bordées d'un liséré gris blanchâtre. On rencontre aussi des tapirs fauves, jaunâtres, gris ou brunâtres. Chez les jeunes animaux, le dos seul est foncé; la face supérieure de la tête est couverte de taches blanches arrondies; sur chaque côté du corps se trouvent quatre rangées non interrompues de points de couleur claire, qui se prolongent sur les membres. A mesure que l'animal grandit, ces taches s'allongent, et à deux ans, elles disparaissent complètement. D'après Tschudi, ce tapir peut atteindre 2 mètres de long et 1 mètre de haut. La femelle est toujours plus grande que le mâle.

Distribution géographique. — Ce tapir se trouve dans une grande partie de l'Amérique du Sud, depuis l'isthme de Panama jusqu'aux environs de Buenos-Ayres, et depuis l'océan Atlantique jusqu'à l'océan Pacifique. Il est commun à Srinam, dans la Guyane, au Brésil, au Paraguay, en Colombie et au Pérou.

Il porte différents noms suivant les localités. A la Guyane, on le nomme *maipouri*, *ménipouri* ou *tapiirété*; Azara en fait mention sous le nom de grande bête (*gran bestia*); les Portugais, qui le comparent au buffle et à l'élan, l'appellent *anta* ou *danta*.

Mœurs, habitudes et régime. — Le tapir d'Amérique vit dans les forêts, et évite soigneusement tous les endroits découverts. Il se fraye à travers les fourrés des chemins qui sont difficiles à distinguer des sentiers des Indiens, et qu'un voyageur inexpérimenté pourrait être tenté de suivre. Dans ce cas, malheur à lui! Il peut marcher des jours, des semaines, sans rencontrer ni une hutte, ni une créature humaine, s'il ne succombe pas auparavant à la faim et à la soif. Les tapirs suivent ces chemins tant qu'ils ne sont pas troublés; quand quelque chose les effraye, ils se précipitent dans les fourrés les plus épais, en renversant tous les obstacles sous leur passage.

Azara, Rengger, le prince de Wied, Tschudi, Schomburgk, et d'autres voyageurs et naturalistes, nous ont appris à connaître le tapir d'Amérique. Leurs récits nous serviront de guide dans cette histoire.

Les tapirs sont des animaux nocturnes. « Nous avons parcouru pendant plusieurs mois, dit Tschudi, les forêts vierges habitées par des milliers de tapirs, sans jamais en voir un de jour. Ils paraissent se retirer à ce moment dans les endroits les plus épais, dans des lieux frais et ombragés, de préférence au voisinage d'une eau dormante, où ils aiment à se vautrer. » Dans les forêts sombres et tout à fait inexplorées, ils erreraient aussi de jour, d'après le prince de Wied, et cette assertion semble confirmée par la manière d'être des tapirs captifs qu'on voit assez souvent pendant le jour se promener dans leur enclos. Ils n'aiment pas, il est vrai, les rayons du soleil; au milieu du jour, ils cherchent, dans l'ombre de la forêt, un refuge contre la chaleur énervante, et plus encore contre les moustiques qui les tourmentent. « Quand le matin ou le soir, dit le prince de Wied, on descend silencieusement les rivières, on peut voir souvent des tapirs se baigner, pour se rafraîchir ou pour se défen-

dre contre les piqûres des insectes. Aucun animal ne sait mieux se débarrasser de ces parasites incommodes. Il met à profit, à cet effet, chaque ruisseau, chaque étang, chaque flaque d'eau. Aussi est-il presque toujours recouvert d'une épaisse couche de vase. » Tschudi croit que les variations de couleur que l'on observe n'ont pas une autre origine ; qu'elles sont dues à la plus ou moins grande quantité de terre qui recouvre la peau de ces animaux.

Vers le soir, les tapirs vont chercher leur nourriture, et probablement ils errent toute la nuit. Ils ont sous ce rapport beaucoup de ressemblance avec le sanglier. Ils ne se réunissent cependant jamais en fortes bandes, et vivent plutôt solitaires, à la façon du rhinocéros. Le mâle, surtout, reste dans l'isolement ; il ne se joint à sa femelle qu'à l'époque du rut. Il est très-rare de rencontrer des familles de tapirs, et quand on a vu plus de trois de ces animaux réunis en un même point, c'est qu'un pâturage gras et abondant les y avait attirés simultanément et par hasard. Tschudi fait remarquer qu'ils viennent en grand nombre au bord des rivières, pour s'y baigner et s'y abreuver.

Les tapirs rappellent les porcs par leurs allures. Leur marche est lente et prudente ; ils posent un pied devant l'autre, penchent la tête à terre ; leur trompe s'agite continuellement, flairant à droite et à gauche ; leurs oreilles sont sans cesse en mouvement. C'est de la sorte que le tapir avance ; mais au moindre soupçon de danger il s'arrête ; sa trompe et ses oreilles s'agitent avec une vivacité fébrile, et aussitôt l'animal prend la fuite. Il penche la tête à terre, et se précipite droit devant lui, à travers les fourrés, les marais, les cours d'eau. « Rencontre-t-on un tapir dans la forêt, dit encore le prince de Wied, il s'effraye et s'enfuit avec grand bruit. Quelque rapide que soit sa course, un bon chien ne tarde pas à l'atteindre. »

Le tapir nage très-bien et plonge encore mieux ; il traverse les rivières les plus larges, et cela non-seulement par crainte, mais aussi à toute occasion. Ce fait a été mis en doute ; cependant il est affirmé par tous les observateurs modernes. Il est probable que le tapir marche au fond de l'eau, comme l'hippopotame ; c'est, du moins, ce que l'on a constaté pour le tapir à dos blanc de Barakpoore ; celui-ci traversait de cette manière le bassin de son enclos, sans jamais y nager. Le bassin qui a été donné à notre tapir pour ses ébats est trop peu profond pour que je puisse contrôler ce dire.

L'ouïe et l'odorat sont les sens les plus développés chez le tapir, et tous deux le sont au même degré ; la vue, par contre, est faible, comme on peut le conclure d'après ses petits yeux. Il est difficile de se prononcer au sujet du goût ; j'ai cependant pu remarquer que nos tapirs captifs savaient parfaitement distinguer la nourriture, et préféraient certaines friandises. La trompe est un organe de toucher très-délicat. Le tapir montre qu'il est doué de la sensibilité générale, non-seulement par sa peur du soleil et des insectes, mais encore par ses témoignages de contentement lorsqu'on le gratte à une partie quelconque du corps. Nos tapirs se couchent dès qu'on les brosse ou qu'on les étrille, et se montrent obéissants comme un enfant que l'on caresse. On peut les faire se tourner de côté et d'autre, se lever, se coucher, suivant qu'on passe la brosse sur telle ou telle partie.

La voix du tapir est un sifflement perçant, particulier, qui, comme d'Azara le fait remarquer, n'est pas en rapport avec la taille de l'animal. Ce naturaliste croit que le tapir en liberté ne la fait entendre qu'à l'époque du rut, et d'après Schomburgk, les jeunes individus seuls siffle- raient. Ces deux opinions sont erronées ; nos tapirs captifs, ceux d'Amérique, comme celui à dos blanc, poussent souvent ce sifflement ; et hors de l'époque des amours, le tapir à dos blanc, quand on le dérange, pousse encore un grognement de mauvaise humeur.

Tous les tapirs semblent être des animaux doux, craintifs et paisibles, qui ne font usage de leurs armes qu'à la dernière extrémité. Ils fuient devant tout ennemi, même devant un petit chien. L'homme, dont ils ont appris à connaître la puissance, leur inspire surtout une grande terreur. Ils sont plus prudents, plus méfiants au voisinage des plantations que dans les forêts où ils ne sont pas troublés. Il y a cependant des exceptions à cette règle. Dans certains cas, le tapir se défend et n'est alors pas un adversaire à dédaigner. Il se précipite en fureur sur son ennemi, cherche à le renverser, ou se sert de ses dents, comme le sanglier. C'est ainsi que la mère défend ses petits, quand elle les voit menacés par le chasseur : elle s'expose alors au danger et méprise les blessures.

Les tapirs se nourrissent de plantes, et surtout de feuilles d'arbres. Au Brésil, ils préfèrent les jeunes feuilles de palmiers ; souvent ils pénètrent dans les plantations et prouvent qu'ils trouvent aussi de leur goût les cannes à sucre, les melons et autres fruits. Dans les plantations de cocotiers, ils

foulent aux pieds les jeunes plants, arrachent les feuilles, et causent en une nuit, au dire de Tschudi, un dégât de plusieurs milliers de francs. Dans les grandes forêts, ils se nourrissent souvent pendant plusieurs mois des fruits tombés des arbres, et, dans les marais, de plantes aquatiques savoureuses. Ils sont très-friands de sel; cette substance est pour eux un besoin, comme pour les ruminants. « Dans toutes les parties basses du Paraguay, dit Rengger, où le sol renferme du sulfate de soude ou du chlorure de sodium, on trouve les tapirs en grand nombre. Ils lèchent la terre imprégnée de sels. » Nos tapirs captifs aiment aussi beaucoup le sel. Ils ont la même nourriture que les porcs; mais ils se montrent reconnaissants pour tout ce qu'on leur donne. Des feuilles d'arbres, des fruits, des brioches, du sucre, sont pour eux des friandises des plus appétissantes.

Les tapirs en liberté sont en rut avant la saison des pluies. Mâles et femelles s'appellent par leurs sifflements et vivent ensemble quelques semaines. Environ quatre mois après, la femelle met bas un petit, qui est taché et rayé à la façon des sangliers. A quatre mois, ces taches commencent à disparaître, et à six mois, le jeune tapir a la même robe que ses parents.

Chasse. — On chasse les tapirs avec ardeur, pour se procurer leur viande et leur peau.

Chaque pays a sa chasse particulière. Schomburgk, dans son style animé, en décrit une qui fut en quelque sorte improvisée. « Nous tournions à peine un des angles, dit-il, que nous aperçûmes, à notre grande joie, un tapir avec son petit sur un banc de sable, tout au bord de l'eau; le mot *maipuri* n'était pas sorti de la bouche de nos Indiens, que ces deux animaux nous aperçurent et prirent la fuite dans les fourrés qui bordaient la rive. A l'instant nous débarquons, et nous courons après eux, armés de fusils, de flèches et d'arcs. Le fourré franchi, nous vîmes que les deux fuyards cherchaient à se cacher dans les roseaux et les herbes tranchantes, hautes de 2 mètres, qui couvraient toute la plaine. Notre meute se trouvait en arrière, dans notre troisième canot, et nous, Européens, nous restions immobiles devant ce formidable retranchement, que nous avions déjà appris à connaître à nos dépens. Mais rien ne pouvait arrêter nos Indiens. Ils disparaissent comme des serpents au milieu de ces herbes dangereuses. Deux détonations coup sur coup et des cris de triomphe nous annoncent bientôt leur succès. Tous se portent dans cette direction; le chemin

nous est rendu plus facile, et nous trouvons les deux heureux chasseurs, appuyés sur leurs fusils, devant le cadavre du plus grand tapir. La balle de Puréka lui avait traversé les poumons. C'était une femelle d'une taille peu ordinaire.

« Nous entourions de près cette proie, quand à l'agitation et au froissement des herbes nous reconnûmes l'approche de nos chiens; ils léchèrent avec avidité le sang du tapir, et aussitôt commença la chasse du jeune, dont la piste ne tarda pas à être relevée. Dès que l'animal se vit découvert, il poussa un sifflement perçant; nous ne pouvions rien voir, mais la direction du bruit nous apprenait que la bête était chassée hors de la forêt de roseaux: nous courûmes en toute hâte sur une hauteur voisine, pour assister à la poursuite. Nous n'étions pas encore arrivés, que le tapir sortait des roseaux, suivi de près par la meute et nos trente Indiens, qui à leur tour suivaient les chiens pas à pas, et dont les cris de joie couvraient et les sifflements d'angoisse du tapir et les aboiements des chiens. C'était un spectacle curieux, une chose comme jamais encore je n'en avais vu. Le gibier perdait ses forces peu à peu; *Téwanau* l'arrêta, et, après une vigoureuse mais inutile résistance, les Indiens lui lièrent les jambes, et nous l'apportèrent au milieu de leurs cris de joie assourdissants et des hurlements des chiens. Il avait à peu près la taille d'un porc.

« Il fallut alors le transporter au banc de sable. Nous n'y arrivâmes qu'en employant toutes nos forces réunies, et après lui avoir attaché aux pieds de derrière une longue corde, au moyen de laquelle nous pûmes le traîner.

« La mère avait été pendant ce temps dépecée; une partie de sa viande fut fumée, le reste fut cuit. Nous la trouvâmes excellente; elle avait le goût et l'aspect de la viande de bœuf. Les Indiens recueillirent soigneusement le sang de l'animal, y mêlèrent de la viande finement hachée, et remplirent les intestins avec ce mélange. Ils ne firent pas cuire ces houdins, ils les fumèrent. J'en goûtai une fois, mais on ne m'y reprendra plus. »

Les colons chassent le tapir avec des chiens, qui le rabattent hors de la forêt vers les chasseurs; ou bien ils l'attendent à l'affût, près d'un de ses sentiers; ou bien encore, ils le poursuivent dans l'eau. Le prince de Wied nous fait connaître ce dernier mode de chasse.

« Les Brésiliens, dit-il, chassent le tapir de la manière la plus incommode qu'il soit possible d'imaginer. Ils tirent une aussi forte bête non à

balle, mais à plomb. D'ordinaire, ils le surprennent la nuit, ou le matin quand il nage dans les rivières. Le tapir cherche à échapper à ses ennemis, qui font force de rames et entourent l'animal. Celui-ci plonge, passe quelquefois sous les canots, reste longtemps submergé, et vient par intervalles montrer sa tête à la surface pour respirer. Aussitôt, tous les fusils sont braqués sur lui, généralement dans la direction de l'oreille. Souvent un tapir reçoit de la sorte plus de vingt coups de feu, avant de périr, et souvent aussi il échappe, quand on n'a pas un bon chien de chasse avec soi. D'une balle, on tuerait facilement cet animal à courte portée; mais les Brésiliens préfèrent se servir de plombs, avec lesquels, ils peuvent tirer un tapir comme une poule sauvage. »

Les Indiens relèvent la piste de cet animal, et, après avoir découvert son gîte, le rabattent vers les tireurs. D'Azara dit qu'il faut un fort projectile pour tirer ce gibier, et que, le cœur même atteint d'une balle, il peut encore faire plusieurs centaines de pas, avant de succomber.

Au Paraguay, les chasseurs ont l'habitude d'emporter avec eux un jeune tapir vivant, de taille à ce qu'ils puissent le tenir sur leur cheval. Ils lui passent une courroie de cuir à travers la partie supérieure de la trompe; chaque mouvement violent lui est douloureux, et il finit par suivre son maître sans aucune résistance.

Les tapirs ont dans les grands féliens qui habitent leur patrie des ennemis plus dangereux encore que l'homme. Tous les chasseurs disent que les tapirs d'Amérique sont souvent la victime du jaguar; il doit en être de même dans l'Inde, où le tapir à dos blanc doit devenir la proie du tigre. On raconte que le tapir, lorsqu'un jaguar lui a sauté sur le dos, se précipite dans les fourrés les plus épais pour se débarrasser de son ennemi, et qu'il y réussit souvent, les ongles du carnassier ne pouvant percer sa peau. Ce fait est moins incroyable qu'il ne le paraît. Schomburgk assure avoir tué nombre de tapirs qui portaient des cicatrices résultant des attaques des grands féliens.

Captivité. — Le tapir est plus intelligent qu'il ne le paraît au premier abord. Quiconque a eu affaire à des tapirs captifs, reconnaît qu'ils sont pour l'intelligence bien au-dessus du rhinocéros et de l'hippopotame, et qu'ils s'élèvent, sous ce rapport, à peu près à la hauteur du porc. « Un jeune tapir, dit Rengger, n'a besoin que de quelques jours de captivité pour s'habituer à l'homme et à sa demeure qu'il ne

quitte plus. Il apprend à distinguer son gardien des autres personnes : il le cherche, le suit à une faible distance; mais si la route lui semble trop longue, il retourne seul à la maison. Il est inquiet quand son gardien reste longtemps absent et le cherche partout. Il se laisse toucher et caresser par chacun. Peu à peu son genre de vie change, et il dort pendant la nuit. Il s'habitue, comme le porc, à la nourriture de l'homme; il mange toute espèce de fruits et de légumes, de la viande cuite ou séchée au soleil, des morceaux de cuir, des chiffons, à cause probablement de leur goût salé. Quand il peut courir librement, il cherche de l'eau, et reste souvent des demi-journées entières couché dans un étang, à l'ombre d'un arbre. Il semble avoir plus besoin d'eau pour se baigner que pour boire. »

Les tapirs du Jardin zoologique de Hambourg confirment les observations de Rengger : je n'ai pu encore remarquer la moindre différence dans la manière d'être des deux espèces que nous possédons. Ce sont des êtres très-doux, très-apprivoisés, paisibles, vivant en bons rapports entre eux et avec les autres animaux, et soumis aux personnes qu'ils connaissent. Quand je passe près d'eux, ils viennent à moi, me flairent les mains et le visage, et me donnent ainsi l'occasion d'admirer la grande mobilité de leur trompe. Lorsqu'un autre animal arrive dans leur voisinage, ils sont longtemps à le flairer avec curiosité. Le tapir d'Amérique a contracté amitié intime avec un capybara, son voisin; il le lèche souvent pendant plusieurs minutes, et avec une grande tendresse. Ces tapirs sont très-paresseux; ils dorment beaucoup, surtout pendant les chaleurs, et reposent la nuit pendant plusieurs heures. Au coucher du soleil, ils ont plus de vivacité qu'à tout autre moment. Ils courent dans leur enclos, et s'agitent dans l'eau avec volupté. Ils font rarement entendre leur voix, et ils restent quelquefois silencieux pendant plusieurs mois. Peu obéissent quand on les appelle; ils ne font que ce qui leur plaît, et il leur faut toujours un certain effort avant de sortir de leur paresse.

Bien soignés, les tapirs peuvent supporter longtemps la captivité. Ils ont besoin en hiver d'une écurie bien chaude, où ils puissent être à l'abri des intempéries. Dans la majorité des cas, ils succombent à des affections pulmonaires, comme la plupart des animaux des pays tropicaux qu'on amène en Europe.

On n'a pas encore réussi à les faire se reproduire, ni chez nous, ni dans leur patrie;

du moins, il n'en est fait mention nulle part.

On a cherché, dit-on, à domestiquer le tapir à dos blanc, et à s'en servir comme d'une bête de trait. C'est une idée au moins originale. Elle semble bonne, mais elle est peu praticable, et l'intelligence du tapir et sa domesticité ne sont pas telles que cet animal puisse rendre de grands services. Comme bête de trait, notamment, son emploi ne serait pas très-heureux. Ce serait sans doute un spectacle élégant que celui d'un attelage de tapirs à dos blanc dans les rues d'une ville indienne ; mais avec nos habitudes ce ne serait nullement une chose utile ; car il est bien plus difficile de faire prendre le trot à un tapir captif que n'ont semblé le croire les inventeurs d'une telle idée.

Usages et produits. — Nous savons par les auteurs américains que la peau du tapir est estimée, par suite de sa résistance et de son épaisseur. On la tanne, on la découpe en courroies longues de plus d'un mètre, et épaisses de 4 cent. ; on les arrondit, on les rend flexibles en les frottant avec de la graisse chaude, et on en fait des fouets ou des traits. Un grand nombre de ces courroies provenant de la République Argentine, sont versées chaque année dans le commerce. D'après Tschudi, on ne peut se servir de cette peau pour faire des chaussures ; elle est trop dure, quand le temps est sec ; trop gonflée, quand il est humide.

Les Orientaux font aussi avec la peau du tapir des matelas pour se coucher et des couvertures. Dans leur opinion, elle garantit non-seulement de l'humidité, mais aussi du mauvais air et des maléfices ; la représentation même de l'animal produit cet effet ; aussi, sous la dynastie de Thang, on avait coutume de peindre sur les paravents des figures de *mé* pour se préserver du mauvais air.

Ces mêmes peuples attribuaient, en outre, des vertus médicamenteuses aux ongles, aux poils et à d'autres parties du tapir. Sur les côtes orientales, d'après Rengger, on n'en fait nullement usage pour soi-même : dans le peuple, on se contente de recommander ces remèdes à d'autres malades. Par contre, les Indiens regardent les ongles comme des préservatifs excellents contre l'épilepsie ; ils en portent des colliers ou en font un usage externe, après les avoir fait rôtir et les avoir réduits en poudre.

C'est un remède fort en honneur dans la médecine indienne : cuit avec du cacao et du foie de moufettes, il passe pour guérir la phthisie.

On se sert encore des sabots comme d'instruments de musique ; on en fait des castagnettes.

LE TAPIR PINCHAGUE — *TAPIRUS PINCHAGUE*.

Der Pinchague.

En 1829, F. Roulin (1) décrit une troisième espèce de tapir, qu'il avait rencontrée dans les forêts des Andes. La découverte cependant ne lui en appartient pas ; Hernandez avait déjà mentionné cet animal, qu'on appelle *pinchague* dans sa patrie, d'autres naturalistes lui ont donné le nom de tapir poilu ou villeux (*Tapirus villosus*), à cause de sa fourrure abondante.

Caractères. — Les descriptions que nous avons de cette espèce, laissent encore beaucoup à désirer. « Il a, dit Tschudi, le corps brun noir, la moitié de la lèvre supérieure, le bord de la lèvre inférieure et le menton blancs, les oreilles bordées de blanc ; une tache fauve de chaque côté du sacrum ; le tronc et le cou cylindriques. Son pelage est long et épais, et les poils sont plus clairs à la racine qu'à la pointe. » L'espèce n'a pas de crinière.

Le pinchague présente avec le tapir d'Amérique des différences plus importantes dans la conformation des os, surtout dans celle du crâne. Sa taille est aussi plus faible. Il a 1^m,80 de long et 90 cent. de haut.

Distribution géographique. — Nous ne pouvons dire quelle est l'aire de dispersion du pinchague. Il semble habiter les montagnes. Tschudi croit pouvoir avancer, avec une probabilité touchant à la certitude, qu'il n'est pas rare sur le versant oriental des Cordillères, et surtout dans le Pérou, à une altitude de 2,300 à 2,600 mètres, et qu'il est souvent tué par les Indiens. Ceux-ci l'appellent souvent *Vaca del monte* (vache de montagne).

Mœurs, habitudes et régime. — Nous ne savons rien des mœurs du pinchague ; mais il ressemble tellement au tapir d'Amérique que nous pouvons, sans faire grande erreur, lui appliquer tout ce que nous avons écrit au sujet de celui-ci.

(1) F. Roulin, *Histoire naturelle et Souvenirs de voyage*. Paris, 1866, p. 261 et suiv.

LES HYRACIDÉS — *HYRACES*.*Die Klippschliefer.*

Dans les montagnes désertes et rocheuses de l'Afrique et de l'Asie, on voit à certains endroits tout un peuple animé. Des mammifères de la taille du lapin se chauffent au soleil sur un bloc de rocher; l'approche de l'homme les effraye, et, poussant un cri comme celui du singe, ils glissent avec rapidité le long des parois rocheuses, disparaissent dans un trou, et de là regardent, curieux et inoffensifs, cette apparition inaccoutumée. Ce sont les *damans*, *blaireaux des rochers*, ou *bassets des rochers*, les plus petits de tous les pachydermes actuellement existants.

Caractères. — Peu d'animaux ont donné, relativement à leur classement, autant de difficultés aux naturalistes. On les réunit d'abord aux rongeurs, dont leurs habitudes les rapprochent. Oken les rangea parmi les marsupiaux à côté du wombat, auquel ils ressemblent beaucoup en effet, mais dont ils diffèrent, notamment par l'absence de bourse. Depuis Cuvier, on les place parmi les pachydermes.

Pour trouver leur ressemblance avec les animaux gigantesques de cet ordre, les éléphants, les rhinocéros et les hippopotames, il nous faudrait considérer les espèces disparues. Un animal de la taille du lapin, à poil mou et fin, à pattes courtes, à incisives épaisses, à lèvre supérieure fendue, à queue réduite à un moignon caché sous les poils; qui a pour habitude de glisser le long des rochers comme un lézard, n'a rien de commun avec ces grands mammifères terrestres, qui ne paraissent mouvoir leur lourde masse que difficilement. Mais si l'on veut bien considérer que les mamouths et les rhinocéros fossiles avaient aussi une molle toison, que les paléothériums et les anoplothériums, qui étaient de vrais pachydermes, n'avaient que la taille du lièvre ou du lapin, l'on sera porté à donner raison au grand naturaliste, quelque répugnance que l'on ait à voir dans ce petit animal un proche parent des êtres les plus gigantesques de la création. C'est surtout en examinant la structure des os que l'on peut se convaincre de l'affinité qu'ont des animaux cependant si dissemblables.

La famille des hyracidés ne renferme qu'un genre, et celui-ci plusieurs espèces très-voisines l'une de l'autre.

LES DAMANS — *HYRAX*.*Die Klippdachse.*

Caractères. — Outre les caractères que nous avons reconnus à la famille, les damans ont encore pour attributs des oreilles arrondies; un pelage composé de soies et de duvet; cinq doigts (mais le pouce étant rudimentaire et sans ongle), aux membres antérieurs; trois seulement aux membres postérieurs. Leur colonne vertébrale est formée de 19 à 21 vertèbres dorsales, 9 lombaires, 5 sacrées et 10 caudales. Ils ont deux incisives triangulaires, faiblement recourbées, et séparées par une lacune, et sept molaires, allant en augmentant de volume d'avant en arrière. Les incisives externes, et généralement aussi la première molaire de la mâchoire supérieure, tombent régulièrement.

Les damans sont des animaux connus depuis les temps les plus reculés. Il est fait mention dans la Bible de l'espèce syrienne, sous le nom de *saphan*, que l'on a traduit par *lapin*. Il y est dit que les saphans habitent en société, demeurent dans les rochers, sont remarquables par leur faiblesse, à laquelle ils suppléent par la ruse. « Les hautes montagnes sont le refuge des chamois, et les ravins celui des saphans. » « Nous sommes petits sur la terre et plus prudents que les sages, les saphans, un faible peuple; aussi il établit sa demeure dans les rochers. » Moïse place le saphan parmi les ruminants à pied fourchu, que les Juifs ne peuvent manger, et c'est sans doute la raison pour laquelle, encore aujourd'hui, en Abyssinie, ni chrétiens ni mahométans ne mangent la chair des damans. Dans l'Arabie Pétrée, par contre, les Bédouins ne voient rien d'impur dans ce gibier et le poursuivent avec ardeur. En Syrie on nomme les damans *Khanen Israel* ou moutons des Israélites. On les connaît en Arabie sous le nom de *wabbr*; dans le Dongola sous celui de *keka* ou *koko*, et en Abyssinie d'*aschkoko*; les moines grecs du Sinaï l'appellent *chærogryllon*.

LE DAMAN D'ABYSSINIE — *HYRAX ABYSSINICUS*.*Der Aschkoko, The Klip Das* ou *Rock Rabbit*.

Il est à peu près indifférent de décrire l'une ou

l'autre des espèces de damans actuellement connues : elles ont toutes la même manière de vivre. J'ai choisi l'*aschkoko* ou *askhoki*, l'espèce abyssinienne, parce que, dans mon dernier voyage, j'ai eu occasion de l'observer par moi-même ; la figure 345, que j'en donne, a été faite d'après nature et sur les lieux mêmes.

Beaucoup de naturalistes ne le séparent pas du daman du Cap (*Hyrax capensis*). Je connais trop peu ce dernier pour pouvoir me prononcer.

Caractères. — L'*aschkoko* a environ 50 cent. de long ; son poil est fin, mou et épais ; le dos est gris brun, le ventre de couleur plus claire. Les oreilles et la queue disparaissent presque complètement au milieu de la fourrure ; les yeux sont foncés, grands, vifs, fortement bombés ; leur expression a quelque chose de doux, de prudent et d'inoffensif. Le nez est nu, noir et toujours humide. Les doigts sont courts, larges, enveloppés chacun dans un sabot mince, arrondi, non saillant ; le doigt interne des pieds de derrière porte seul un ongle oblique et recourbé. On rencontre diverses variations dans la couleur. Souvent le ventre est blanc jaunâtre sale ; une raie blanche se trouve en avant des épaules ; une tache de même couleur est sur le dos ; le menton est parfois blanchâtre, etc. Quelques soies sont grises ou noires, et offrent un anneau jaune au-dessous de leur pointe noire. Le duvet est gris jaunâtre ou roux.

Mœurs, habitudes et régime. — Le daman d'Abyssinie, comme tous ses congénères, est un habitant des montagnes. Plus une paroi rocheuse est ravinée, plus il y est abondant. En traversant silencieusement les vallées, on voit ces animaux assis ou plus souvent couchés au sommet des rochers, se chauffant voluptueusement au soleil. Un mouvement précipité, le moindre bruit les effraye ; tous se lèvent, courent, s'agitent, et en un instant tout a disparu. On les rencontre parfois non loin des villages et jusques auprès des habitations ; là, ils n'ont nulle peur de l'homme ; on dirait qu'ils savent qu'ils n'ont rien à craindre. Mais à la vue d'un blanc, ou de quelqu'un vêtu à l'européenne, ils se réfugient aussitôt dans leurs trous. Les chiens et les autres animaux leur inspirent une bien plus grande terreur. Même quand ils sont cachés dans leurs retraites, ils font entendre un cri particulier, perçant et tremblotant, qui rappelle beaucoup celui des petits singes. Les Abyssins savent que l'ennemi le plus redoutable de ces animaux, le léopard, rôde le long des rochers, quand, le soir ou la nuit, les cris des *aschkokos* viennent frapper

leurs oreilles. Dans toute autre circonstance, on ne les entend jamais à cette heure. Les oiseaux aussi les effrayent. Une pie, une hirondelle même peuvent les faire se sauver dans leurs retranchements.

Il n'en est que plus singulier que ces animaux vivent en bonne harmonie avec des êtres bien plus dangereux. Je donne ici une observation faite par Heuglin, et j'ajoute que j'ai eu maintes fois l'occasion d'en vérifier l'exactitude.

« Souvent, dit cet auteur, j'ai vu sur les rochers habités par les damans, et paraissant avec eux dans les meilleurs termes, une mangouste (*Herpestes zebra*) et un lézard (*Stellio cyanogaster*). En approchant d'un de ces rochers, on aperçoit d'abord les gais damans, seuls ou réunis à plusieurs, se chauffant au soleil, ou se grattant la barbe ; au milieu d'eux court une agile mangouste, et un lézard de plus d'un pied de long grimpe le long de la paroi rocheuse. Le daman, en sentinelle sur le point le plus élevé, avertit toute la société de l'approche de l'ennemi ; son sifflet perçant retentit, et en un instant tous ont disparu dans les fentes des rochers. Si l'on examine celles-ci, on y trouve les lézards et les damans cachés dans les endroits les plus profonds ; les mangoustes, par contre, se tiennent sur la défensive, et cherchent souvent à mordre les chiens.

« Se cache-t-on dans le voisinage, on ne tarde pas à voir apparaître la tête d'un lézard ; il ne se sent pas encore bien assuré ; il glisse le long du rocher, levant le cou et la tête ; bientôt d'autres le suivent, faisant de temps à autre entendre un petit cri ronflant. On voit enfin la tête d'une mangouste, l'animal se glisse lentement et prudemment hors de son refuge ; il flaire, se lève sur ses pattes de derrière pour pouvoir mieux inspecter l'horizon. Un daman le suit, puis un second, mais tous gardent les yeux fixés vers l'endroit suspect, et ce n'est que quand les lézards ont recommencé à chasser les insectes que toute la bande oublie ses soucis et ses terreurs. »

Les damans ne quittent leurs rochers qu'à contre-cœur. Lorsqu'ils ont brouté toute l'herbe qui y croît, ils descendent vers les vallées, mais ils ont soin d'établir des sentinelles sur toutes les hauteurs avoisinantes, et au premier signal, tous prennent la fuite.

Relativement à leurs allures et à leur tenue, les damans se montrent bien comme les intermédiaires des pachydermes et des rongeurs. En plaine, leur marche est lourde ; ils ont la démarche calme des pachydermes, ou plutôt ils glis-



Fig. 345. — Le Daman d'Abyssinie.

sent sur la terre, comme s'ils craignaient d'être aperçus. Ils font quelques pas, puis ils s'arrêtent et regardent autour d'eux, avant de continuer leur

BREHM.

marche. Il en est tout autrement quand ils sont effrayés : on les voit alors faire de petits bonds, courir à un rocher, et là, montrer toute leur agi-

II — 192

lité. Ils grimpent à merveille. Leurs pieds sont admirablement conformés dans ce but. La plante en est molle, mais rugueuse : aussi peuvent-ils progresser avec une sûreté incroyable ; ils me rappelaient les geckos. S'ils ne peuvent, comme ces reptiles, courir à la face inférieure d'une surface horizontale, ils grimpent au moins avec la même agilité. Ils se meuvent aussi facilement à leur aise sur une paroi presque verticale ; ils la montent, la descendent la tête la première, et aussi aisément qu'ils se promènent dans la plaine ; on dirait qu'ils sont réellement collés au rocher. Dans les fentes et les crevasses surtout, ils se trouvent parfaitement. Ils s'y arrêtent, n'importe où, en appuyant le dos à une paroi, les pieds à une autre. Ils sont en outre des sauteurs agiles ; on les voit courir comme des chats au bord de pentes de 9 à 10 mètres de hauteur ; puis, après avoir parcouru ainsi les trois quarts du chemin, s'élançant et retomber sur un autre rocher. Les distances qu'ils franchissent de la sorte, sont de 3 à 5 mètres.

Ils rappellent complètement les marmottes ou les souris laineuses.

Dans tout leur être se révèlent leur douceur et leur timidité. Ce sont des animaux sociables ; jamais on ne les voit isolés, et si ce cas se présente, on peut être sûr que les autres viennent seulement de quitter leur poste. Ils demeurent fidèles à leur habitat. Un bloc de rocher leur suffit ; on les y voit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Par le beau temps, ils s'étendent paresseusement à l'endroit qui leur convient, les pattes de devant ramassées, celles de derrière étendues ; mais toujours quelques sentinelles montent la garde.

Les damans ressemblent à leurs gigantesques parents, en ce sens qu'ils ne méprisent aucune nourriture et mangent démesurément. Leur patrie est tellement riche en plantes, qu'ils ne souffrent jamais de la faim. Je les vis souvent paître au pied des rochers, et tout à fait à la façon des ruminants. Ils coupent les herbes avec leurs incisives, et meuvent ensuite leurs mâchoires comme le font les animaux qui ruminent. Quelques naturalistes ont même cru qu'ils ruminent réellement ; jamais, pour mon compte, je ne m'en suis aperçu.

Ils paraissent ne point boire, ou du moins ils boivent très-peu. Près du village de Mensa, dans le pays des Bogos, il y a deux localités habitées par les damans, lesquelles sont séparées de tout cours d'eau par des plaines étendues, que jamais ces timides animaux ne se hasardent à franchir.

Lorsque je les vis, c'était encore pendant la saison des pluies, et ils trouvaient de quoi boire ; mais les indigènes m'assurèrent que, même pendant la sécheresse, ils ne s'éloignent point de leurs demeures. Ils n'y trouvent alors d'autre eau que celle que fournit la rosée ; eau, d'ailleurs, dont beaucoup d'animaux se contentent.

On croit généralement que les damans ont un assez grand nombre de petits par portée, la femelle ayant six mamelons. Je mets cette assertion en doute. Dans les compagnies nombreuses que je vis, les jeunes étaient en si faible nombre, qu'il aurait fallu admettre qu'il ne se trouvait que deux ou trois femelles fécondes. Je n'ai jamais remarqué non plus qu'une femelle fût entourée de plusieurs nourrissons. Je suis donc porté à croire qu'ils n'ont qu'un petit par portée ; ce n'est du reste là qu'une supposition, les indigènes n'ayant pu m'éclairer à ce sujet.

Chasse. — La chasse du daman n'est pas difficile, dans les endroits au moins où ces animaux timides ne sont pas grandement exposés aux poursuites. Le chasseur peut, d'ordinaire, abattre l'une des sentinelles. Après quelques coups, il est vrai, le troupeau est mis en fuite. Ces petits êtres ont la vie très-dure ; alors même qu'ils sont grièvement blessés, ils peuvent encore se réfugier dans une fente de rocher et échapper à toute recherche.

Ce n'est que dans l'Arabie et au cap de Bonne-Espérance que l'on prend les damans vivants.

Les Abyssins ne les chassent d'aucune façon. Dans la presqu'île du Sinaï, les Bédouins creusent une fosse, la revêtent de dalles unies, et la recouvrent d'une trappe. Une branche de tamaris sert d'appât ; dès qu'elle est touchée, la trappe joue, et le malheureux animal tombe dans une fosse, dont les parois opposent à ses faibles ongles une résistance invincible. C'est de cette façon qu'Ehrenberg, durant son séjour dans l'Arabie Pétrée, se procura sept de ces animaux vivants.

D'après Kolbe, les Cafres prennent les damans avec les mains. L'hôte de ce naturaliste avait un esclave de neuf ans, qui gardait les bestiaux, et s'élevait parfois dans la montagne. Souvent il en revenait avec un si grand nombre de ces animaux, qu'il pouvait à peine les porter ; chacun était étonné, ne pouvant s'expliquer comment il avait pu attraper des êtres aussi agiles.

Des pièges placés devant les fentes habitées par les damans donnent aussi d'excellents résultats.

Captivité. — Plusieurs voyageurs parlent de

damans captifs ; on a pu en voir quelques-uns en Europe. Le comte Mellin compare un daman dressé à un ours qui aurait la taille d'un lapin. Il le dit un animal parfaitement inoffensif, ne cherchant son salut que dans la fuite, et ne pouvant faire usage ni de ses dents ni de ses ongles. Ce que j'ai pu voir confirme entièrement cette assertion. Ehrenberg, par contre, prétend que le *wabbr* mord fortement. Le daman de Mellin mordit souvent un petit chien, mais sans lui faire du mal. Lorsqu'on le mettait dans la cour, il se réfugiait aussitôt dans un coin obscur, ou cherchait à se cacher dans un tas de pierres. Il se tenait de préférence à la fenêtre, malgré de grands inconvénients qu'il y trouvait ; il suffisait, en effet, du passage d'une pie ou d'un pigeon pour l'effrayer et le faire rentrer dans sa cage. Jamais il ne chercha à ronger ni les barreaux de sa prison, ni le lien par lequel il était attaché. Souvent il sautait sur la table, mais sans renverser aucun des objets qui s'y trouvaient. Il mangeait volontiers du pain, des fruits, des carottes, des légumes crus ou cuits ; il était très-friand de noisettes, seulement il fallait les lui ouvrir. D'une excessive propreté, il déposait toujours ses ordures au même endroit, et les enfouissait à la manière des chats. Lorsqu'on lui donnait du sable, il s'y roulait, comme le font les poules. Tant qu'on le tenait à l'attache, il était paresseux et dormeur ; à peine lâché, il courait dans la chambre, mais, de préférence, il

se couchait sur le poêle. Il avait l'ouïe très-fine ; il connaissait la voix et le pas de ceux qu'il affectionnait. Il répondait par un sifflement à l'appel de son maître, accourait auprès de lui et se laissait prendre et caresser.

Usages et produits. — Les Bédouins de l'Arabie Pétrée sont très-friands de la chair du daman. Ils dépècent ces animaux sur place, leur remplissent le corps de plantes aromatiques, pour parfumer la viande et pour la préserver de la décomposition.

Les habitants du Cap savent employer ces animaux d'une façon toute différente. Encore aujourd'hui, ils ramassent les excréments et l'urine de *blaireau*, comme ils l'appellent, et les font entrer dans le commerce sous le nom d'*hyraceum*. En Europe même, il est encore des médecins qui emploient cette substance contre les maladies nerveuses. Malheureusement, comme pour beaucoup d'autres remèdes animaux, son action est purement imaginaire. Pour montrer quelle branche de commerce ce pourrait être, je dirai seulement que sur tous les rochers du pays des Bogos, on pourrait en ramasser autant que l'on voudrait. Grâce à leur glotonnerie, les damans fournissent des quantités vraiment surprenantes d'excréments. On en voit des tas assez élevés sur toutes les pierres où se tiennent ces animaux ; et dans les crevasses des rochers, on en rencontre à remuer à la pelle.

LES SUIDÉS — SETIGERA.

Die Borstenthier, ou Schweine, The Swines.

Caractères. — Comparés aux lourds et massifs pachydermes, les suidés nous semblent encore des animaux élégants. Ils ont le tronc comprimé latéralement, les jambes minces et élancées, les doigts disposés par paires ; les médians, étant les plus grands, atteignent le sol et portent tout le poids du corps. Leur tête est presque conique, leur museau obtus, leur queue mince, longue, enroulée, leur corps couvert de soies. Ils ont les oreilles de grandeur moyenne, ordinairement droites ; les yeux petits et obliquement fendus. La femelle a des mamelles ventrales et très-nombreuses.

Le squelette (*fig.* 346) est plus ou moins fortement charpenté. On y compte de 13 à 14 vertèbres dorsales, de 5 à 6 lombaires, de 4 à 6 sacrées, et de 9 à 20 caudales. Le diaphragme est

inséré à la onzième vertèbre dorsale. Les côtes sont étroites et arrondies.

Chez tous les suidés, il existe les trois espèces de dents à chaque mâchoire. Les incisives sont au nombre de 2 à 3 paires ; elles tombent presque toutes quand l'animal vieillit. Les canines sont souvent très-développées, et prennent le nom de boubours ; elles sont triangulaires, fortes, recourbées en haut ; les inférieures, bien plus fortes que les supérieures, sont l'arme la plus terrible de ces animaux. Les molaires sont comprimées, multituberculeuses et de nombre variable.

Les muscles labiaux, surtout ceux de la lèvre supérieure, sont très-forts et permettent à l'animal de fouir la terre avec son groin. Les suidés ont des glandes salivaires très-développées, l'es-

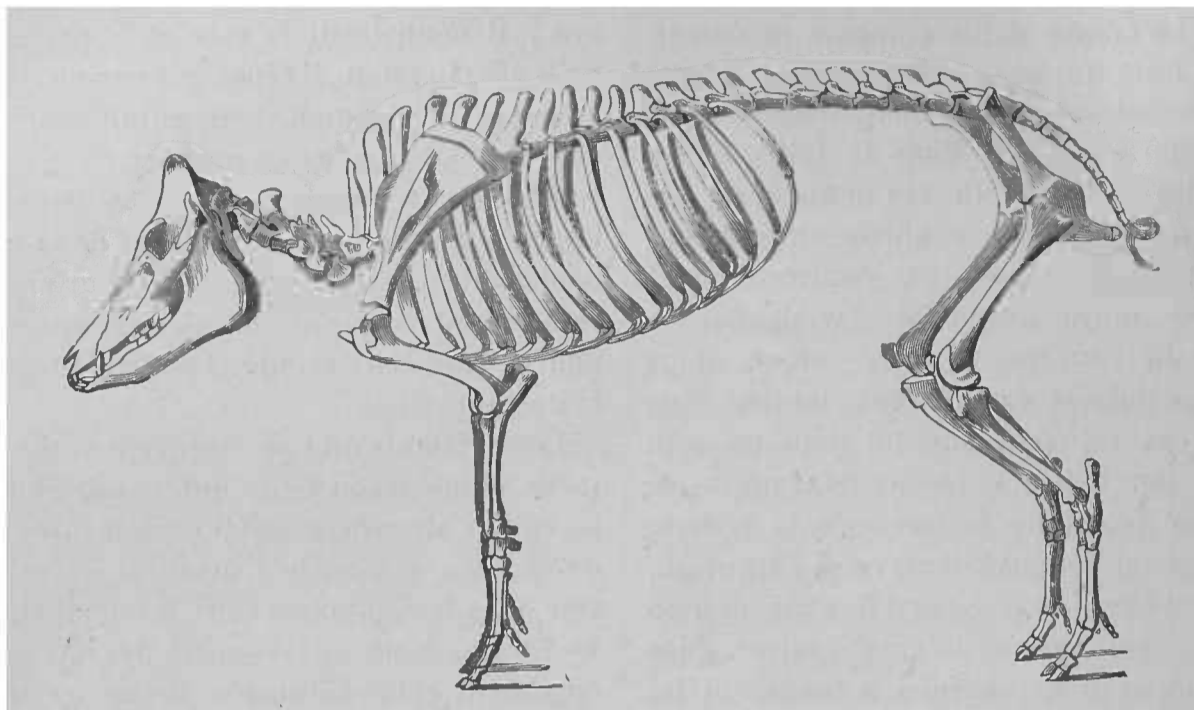


Fig. 346. Squelette de Suidé. (Porc domestique.)

tomac arrondi, le cœcum très-grand, l'intestin dix fois aussi long que le corps. Quand l'animal est bien nourri, il se dépose sous sa peau une couche de graisse, qui peut avoir plusieurs centimètres d'épaisseur.

Distribution géographique. — Les suidés habitent toutes les parties du monde, la Nouvelle-Hollande exceptée.

Mœurs, habitudes et régime. — Ils se tiennent dans les grandes forêts humides et marécageuses de la plaine et de la montagne, dans les fourrés, les buissons, les prairies à hautes herbes. Tous recherchent le voisinage de l'eau; ils se gisent dans les marais, au bord des rivières et des lacs; se vautrent dans la vase, et se reposent soit dans la fange, soit dans l'eau. Une espèce se réfugie dans des trous, sous les racines des arbres.

Les suidés, sont pour la plupart, des animaux sociables; mais rarement ils se réunissent en troupes bien nombreuses. Une espèce même vit par paires.

Leurs habitudes sont généralement nocturnes; même là où ils n'ont à craindre aucun danger, ils ne vaguent que la nuit. Ils ne sont point, il s'en faut, aussi lourds et aussi maladroits qu'ils le paraissent. Leurs mouvements sont relativement faciles; leur marche est assez aisée, leur course rapide. Tous nagent très-bien, mais pas longtemps; une espèce, cependant, va d'une île à l'autre, à travers des bras de mer. Leur galop est une suite de bonds réguliers.

De tous leurs sens, l'ouïe et l'odorat sont les mieux développés. Leurs yeux petits et stupides ne paraissent pas avoir une grande portée visuelle; leur goût et leur toucher semblent assez obtus. Tous sont prudents, plusieurs même craintifs. Ils fuient devant le danger; mais, quand ils sont poursuivis, ils tiennent tête courageusement; ils attaquent même parfois leur adversaire, cherchent à le renverser, à le blesser à coups de boutoir, et se servent de cette arme terrible avec autant d'adresse que de force. Les mâles défendent leur femelle et leurs petits, et se sacrifient pour eux. Leur intelligence est bornée; ils ne sont pas susceptibles d'éducation; leurs facultés, d'ailleurs, n'en font nullement des animaux agréables.

La voix des suidés est un grognement particulier; on ne peut pas dire qu'il soit harmonique, mais il est néanmoins l'expression d'un grand contentement.

Les suidés sont omnivores, dans toute l'acception du mot. Tout ce qui est mangeable leur est bon. Un petit nombre se nourrissent exclusivement de végétaux, de racines, d'herbes, de fruits, de bulbes, de champignons; les autres dévorent, en outre des insectes, des chenilles, des mollusques, des vers, des lézards, des souris, des poissons même, et surtout des charognes. Aucun ne peut se passer d'eau. Leur voracité est si connue, qu'il est inutile d'en parler; c'est en elle que se résument toutes

leurs propriétés, leur malpropreté exceptée, qui a valu aux races domestiques le mépris de l'homme.

Les suidés comptent parmi les mammifères les plus féconds : le nombre de leurs petits varie de un à vingt-quatre. Dans peu d'espèces, les femelles n'ont que quelques petits à chaque portée. Ceux-ci sont des créatures charmantes, gaies, agiles, et bien propres à plaire, si, à peine nés, ils n'étaient déjà aussi malpropres que leurs parents.

Chasse. — Les suidés sauvages causent de grands dégâts aux cultivateurs ; leur présence est incompatible avec le développement de l'agriculture. Aussi ont-ils presque disparu de l'Europe, et sont-ils activement chassés partout où l'homme a établi sa domination. Leur chasse passe pour un des plaisirs les plus nobles ; elle est très-attractive, car l'on a affaire à des animaux qui savent au besoin vendre chèrement leur vie.

Dans le Nord, l'homme est l'ennemi le plus redoutable des suidés sauvages. Au sud des tropiques, les grands félins et les grands chiens les poursuivent activement et en détruisent un grand nombre. Les renards, les chats de petite taille, les oiseaux de proie, ne s'attaquent qu'aux jeunes, et encore avec prudence, car leur mère les défend vigoureusement.

Captivité. — Peu d'êtres sont aussi faciles à apprivoiser que les suidés ; mais peu, aussi, repassent aussi facilement à l'état sauvage. Un jeune sanglier s'habitue rapidement à une étable sombre et sale ; un jeune porc, qui est mis en liberté, ressemble au bout de quelques années à un sanglier ; il est même plus méchant et plus courageux.

Usages et produits. — Les dégâts que causent les espèces sauvages surpassent de beaucoup l'utilité qu'ont pour nous leur peau et leur chair ; mais les espèces qui vivent en captivité, nous sont devenues indispensables, et sont comptées, avec raison, au nombre des animaux domestiques les plus estimés.

LES SANGLIERS OU COCHONS — *SUS*.

Die Schweine, The Swines.

Tous les sangliers se ressemblent beaucoup et par leur conformation et par leurs mœurs. Les faibles différences qu'ils présentent résident dans leur structure plus ou moins lourde, et dans la forme de leurs dents, surtout des molaires.

Quelques naturalistes ont distribué les sangliers en plusieurs groupes. Le premier de ces

groupes renferme les sangliers proprement dits, dont les caractères généraux sont trop connus pour que nous ayons besoin de les indiquer. Nous passerons donc immédiatement à l'histoire des espèces.

1° *Les sangliers proprement dits.*

LE SANGLIER ORDINAIRE — *SUS SCROFA*.

Das Wildschwein, The wild Boar.

Caractères. — Le sanglier (Pl. XXXVI) est un vigoureux animal, de près de 2 mètres de long, sans compter la queue qui mesure plus de 30 cent. ; il a 1 mètre de hauteur au garrot ; son poids, selon qu'il habite tel ou tel canton, et selon la nourriture, varie entre 100 et 250 kilogrammes. Les sangliers des marais sont plus grands que ceux des forêts sèches ; ceux des îles de la Méditerranée ne sont pas à comparer à ceux du continent.

Le sanglier ressemble beaucoup à son descendant domestique ; il a le corps plus court, plus ramassé ; les jambes plus fortes, la tête plus allongée et plus aiguë ; les oreilles plus droites, plus longues, plus pointues ; les boutoirs plus développés. Sa couleur varie : elle est en général noire ; les sangliers gris, roux, blancs ou tachetés, sont rares. Les jeunes sont gris roux, avec des raies jaunâtres, dirigées d'arrière en avant, et qui disparaissent dans le cours du premier mois. Le corps est recouvert de soies longues, roides, souvent divisées à leur pointe ; entre elles se trouve un duvet plus ou moins abondant, suivant les saisons. Sous le cou, et au bas-ventre, les soies sont dirigées en avant ; elles se dirigent en arrière sur tout le reste du corps, et forment, sur le dos, une sorte de crinière. Elles sont ordinairement noires ou d'un brun foncé ; leur pointe est jaunâtre, grise ou rousse, ce qui donne à la couleur générale une teinte un peu plus claire. Les oreilles sont d'un brun noir ; la queue, le groin, la partie inférieure des jambes et des sabots sont noirs ; la couleur des soies de la partie antérieure de la face varie ordinairement. On regarde généralement les sangliers roux, tachetés, ou mi-partie noirs, mi-partie blancs, comme des descendants de cochons domestiques qu'on a lâchés autrefois, pour augmenter le nombre de ce gibier.

Distribution géographique. — Le sanglier est le seul pachyderme d'Europe. A la grande joie des cultivateurs, au grand chagrin des chasseurs, il est menacé d'une disparition prochaine.

Autrefois il était très-réandu ; maintenant on ne le trouve plus que dans quelques parties de l'Europe. Il est encore très-commun en Asie et dans le nord de l'Afrique. Au nord, il ne dépasse pas le 55° degré de latitude. Il manque dans tous les pays qui sont au nord des côtes de la Baltique : dans les uns, il a été détruit, il n'a jamais existé dans les autres. Les tentatives d'acclimatation qui y ont été faites depuis 1720 jusqu'en 1751, sous le règne de Frédéric I^{er}, n'ont amené aucun résultat. En Allemagne, sans tenir compte de ceux qui vivent dans des parcs, on ne trouve plus de sangliers que dans les montagnes de la Thuringe, dans la forêt Noire et dans le Riesengebirge.

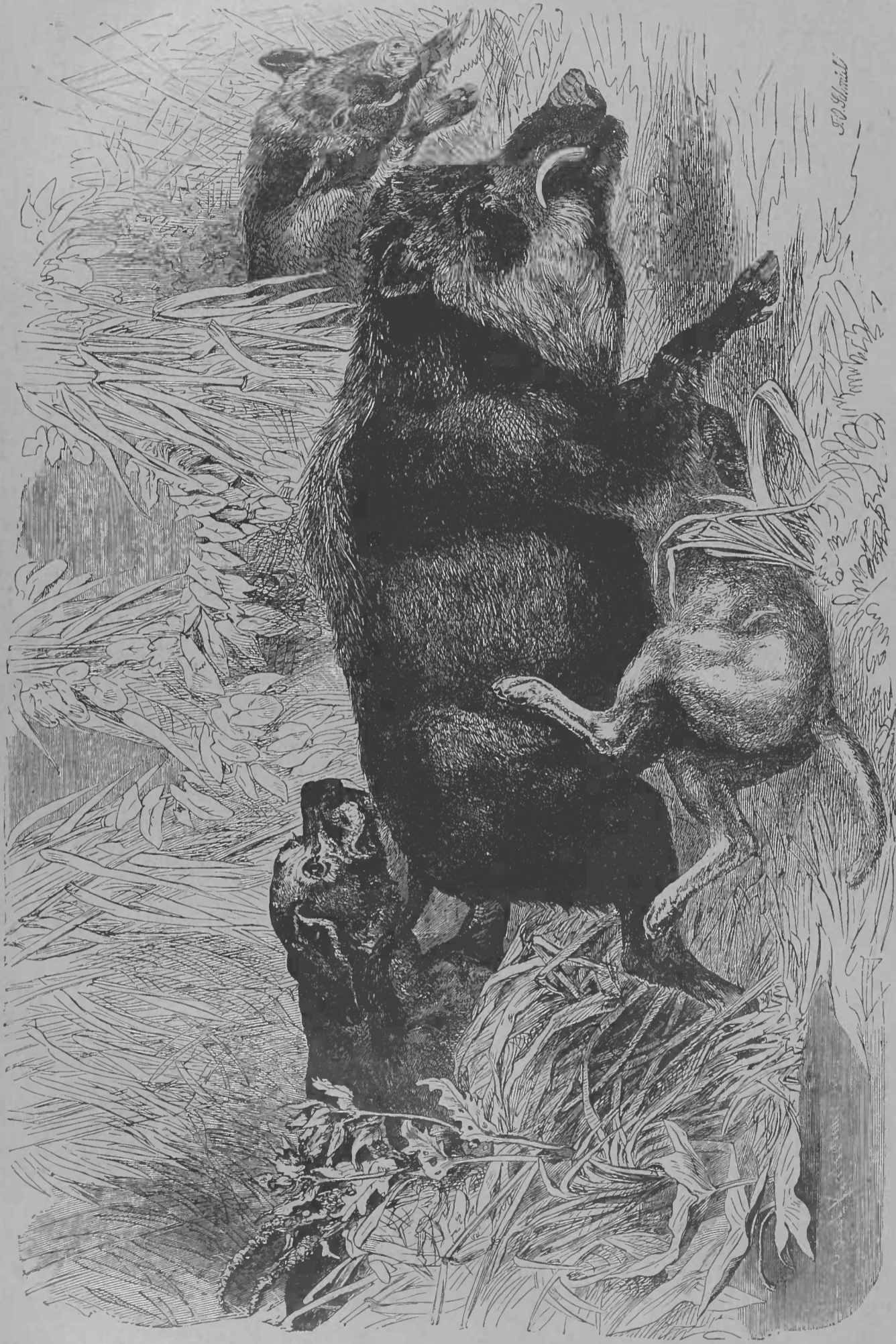
Les sangliers sont plus communs en Pologne, en Galicie, en Hongrie, dans le sud de la Russie, en Croatie, en Grèce et en Espagne. En Asie, on les rencontre depuis la zone tempérée de la Sibirie et de la grande Tartarie, jusqu'à l'Himalaya. D'après plusieurs auteurs, le sanglier des Indes ne serait nullement le même. L'espèce est très-commune dans le nord de l'Afrique, à Maroc, à Alger, à Tunis, en Égypte.

Mœurs, habitudes et régime. — Le sanglier recherche les endroits humides et marécageux, les forêts comme les lieux couverts de hauts et épais roseaux. En Europe, il préfère les grands bois ; en Asie et en Afrique, il se gîte au milieu des marais ou des grandes forêts. Dans plusieurs localités d'Égypte, les sangliers habitent toute l'année, sans jamais les quitter, les plantations de cannes à sucre. Ils mangent les cannes, se vautrent dans l'eau, et s'y trouvent si bien qu'on ne peut les en faire déguerpir. Dans le Delta, ils se logent dans les endroits couverts de hautes herbes et de roseaux, et dans toute la Basse-Égypte, ils fréquentent les buissons qui recouvrent les digues.

Dans les forêts, ils se choisissent d'ordinaire des fourrés à sol humide. Dans l'Inde, ils habitent des fourrés épais et buissonneux, qu'on ne peut leur faire abandonner. Là, le sanglier se creuse un trou assez grand pour pouvoir s'y loger en entier. Quand il le peut, il tapisse son bouge de mousse, d'herbes et de feuilles sèches, et s'y fait une couche aussi douce que possible. Tous les sangliers d'une bande se vautrent dans le même bouge, la tête tournée vers le centre. En hiver, les sangliers se couchent volontiers sur des amas de paille et de roseaux, et le chasseur, en s'approchant, voit tout à coup un de ces amas se mouvoir et se métamorphoser en une bande de sangliers. L'animal retourne chaque jour

à son bouge ; la bande entière n'en occupe une seule que l'hiver. En été, les sangliers, à l'exception des vieux mâles qui ont des habitudes solitaires, changent de demeure et deviennent ainsi nuisibles. Les sangliers sont généralement sociables. Jusqu'à l'époque du rut, les laies vivent avec les jeunes mâles. Le jour, toute la bande est nonchalamment étendue dans son bouge ; le soir, elle cherche sa nourriture. Les sangliers restent d'abord sous bois et dans les clairières ; ils fouillent le sol, ou courent à un étang dans lequel ils se vautrent. Ce bain paraît leur être nécessaire ; ils font souvent plusieurs lieues pour pouvoir le prendre. Ce n'est que quand tout est tranquille qu'ils entrent dans les champs, et, une fois installés, ils ne les quittent pas facilement. Quand les blés commencent à mûrir, il est fort difficile de les en éloigner ; ils mangent encore moins qu'ils ne détruisent sous leurs pas. Ils saccagent souvent de grandes étendues de terrain. Dans les forêts et dans les prairies, ils cherchent des truffes, des vers, des larves d'insectes ; en automne et en hiver, des glands, des fânes, des noisettes, des châtaignes, des pommes de terre, des raves. Ils mangent de tout : des animaux morts, et même les cadavres de leurs semblables ; mais jamais ils n'attaquent ni mammifères, ni oiseaux vivants pour les dévorer.

Le sanglier a beaucoup de points communs avec le cochon domestique, et l'on peut conclure de l'un à l'autre. Naturellement, le sanglier est un être plus parfait que son parent dégradé par l'esclavage. Tous ses mouvements sont rapides et impétueux, quoiqu'un peu lourds et maladroits. Sa course est assez vive, et il va ordinairement droit devant lui. La manière dont il pénètre dans un fourré, d'apparence impraticable, est singulière. Sa tête pointue, son corps étroit paraissent tout à fait conformés pour lui permettre de se frayer un passage dans des endroits où un autre animal ne saurait trouver un passage. Son groin trace la voie, le corps le suit, et ainsi il s'avance comme une flèche. J'ai souvent vu, en Égypte, les sangliers courir dans les roseaux des digues et dans les plantations de cannes à sucre ; ils circulaient dans les endroits les plus épais, comme s'ils y avaient trouvé des routes largement tracées. Les marais et les bras de mer ne les arrêtent pas ; ils les traversent à la nage, et on a vu des cochons domestiques passer d'une île à une autre. La structure de ces animaux leur rend d'ailleurs la nage facile. Leur corps en forme de poisson, leur épaisse couche de graisse, leur permettent de se soutenir sur



Paris, J.-B. Baillière et fils, édit.

LE SANGLIER ORDINAIRE.

Corbell, Éd. Gréte, imp.

l'eau, et il ne leur faut que faiblement agiter les jambes pour pouvoir rapidement avancer.

Tous les sangliers sont prudents et vigilants, sans qu'on puisse les traiter de craintifs; car ils peuvent se fier à leur force et à leurs armes formidables. Ils entendent et flairent très-bien, mais voient mal, comme on a souvent occasion de le constater à la chasse. Aucun autre gibier ne vient comme lui sur le chasseur, quand celui-ci se tient tranquille et sous le vent, et aucun autre animal ne se laisse approcher d'aussi près. Souvent, en Égypte, quand je chassais les oiseaux d'eau, je suis arrivé jusqu'à cinq pas d'un sanglier, sans qu'il parût s'apercevoir de mon approche; c'était trop tard pour son salut, car là où la chasse est libre, quand on voit devant soi un beau et fort sanglier, on ne résiste point à la tentation d'essayer la justesse de sa carabine.

On ne peut pas dire que le sanglier ait un goût dépravé, car lorsqu'il a de la nourriture en abondance, il sait toujours choisir les meilleurs morceaux. On ne peut non plus lui refuser le tact.

Son intelligence est moins bornée qu'on ne l'admet généralement. En somme, le sanglier est doux; mais harcelé par le chien, son ennemi le plus acharné, il tient tête et cherche à donner des coups de boutoir. Quant à l'homme, il faut également qu'il soit provoqué pour l'attaquer. Ainsi, il ne fait rien à l'homme; il ne s'inquiète nullement d'une personne qui passe tranquillement, et ne prend même pas la fuite. Mais l'excite-t-on, il devient furieux, et se précipite en aveugle sur l'assaillant. Dietrich de Winckell raconte que, dans sa jeunesse, il fut un jour forcé de pousser son cheval à toute vitesse pour se soustraire à la fureur d'un sanglier, auquel, en passant, il avait lancé un coup de fouet.

« Le chasseur, dit-il, doit se tenir en garde d'un sanglier blessé. Il fond sur lui avec une vitesse surprenante. Ses boutoirs font des blessures dangereuses; mais rarement il s'arrête, et plus rarement encore il revient sur ses pas. Si l'on ne perd pas la tête, il faut laisser le sanglier arriver tout près de soi, puis se réfugier derrière un arbre, ou seulement faire un saut de côté; le sanglier, n'étant pas habile à se retourner, passe outre. Si l'on ne peut se sauver ainsi, il ne reste plus qu'à se jeter par terre, l'animal ne pouvant frapper que de bas en haut, et nullement de haut en bas. »

La laie entre moins vite en fureur que le mâle; mais elle n'est pas moins courageuse que lui. Elle fait des blessures moins dangereuses, et cependant elle est plus terrible, en ce qu'elle s'arrête

devant l'objet de sa colère, le foule aux pieds, le mord et lui enlève ainsi des morceaux de chair. On ne peut, en présence d'une laie, se jeter à terre, et si le chasseur n'a pas d'arme à feu, il ne lui reste qu'à tirer son couteau de chasse, et à se confier dans sa force et son adresse. Les jeunes sangliers, les *marcassins* d'un an eux-mêmes, lorsqu'ils sont acculés, attaquent parfois l'homme, mais sans pouvoir le mordre beaucoup.

A voir les boutoirs du sanglier, on juge que cette arme est terrible. Les mâles se distinguent des laies en ce qu'ils sont mieux armés. A deux ans, ces dents apparaissent; à trois ans, celles de la mâchoire inférieure prennent un plus grand développement, se dirigent en haut, et se recourbent légèrement. Les supérieures se recourbent de même en haut, en s'écartant de la mâchoire, mais elles n'ont pas la moitié de la longueur des inférieures. Les boutoirs sont d'un blanc brillant, aigus et pointus, et le deviennent toujours plus par le frottement. Plus l'animal est âgé, plus leur courbure est prononcée, plus aussi ils deviennent forts et longs. Chez le vieux sanglier, le boutoir inférieur se recourbant presque par-dessus le groin, il ne lui reste plus que le boutoir supérieur pour combattre. Les blessures faites par ces armes sont très-dangereuses; elles sont mortelles, quand un organe noble est atteint. Le sanglier les enfonce dans les jambes ou le ventre de son adversaire, puis, relevant la tête et la renversant en arrière, il fait d'un coup une plaie profonde et étendue; il perce tous les muscles de la cuisse jusqu'à l'os ou découpe les parois abdominales et déchire les intestins.

De forts sangliers attaquent des animaux beaucoup plus grands qu'eux; ils peuvent ouvrir à un cheval le ventre et la poitrine. Ceux de six et de sept ans sont plus dangereux que ceux d'un âge plus avancé, dont les boutoirs sont fortement recourbés en dedans.

En cas de danger, les sangliers se prêtent un mutuel appui; la mère surtout défend ses petits avec courage. Une laie qui a de jeunes marcassins est un animal des plus redoutables; lorsqu'on lui a enlevé son petit, elle ne cesse la poursuite que quand elle a pu le reprendre.

La voix du sanglier ressemble tout à fait à celle du cochon domestique. Quand il marche tranquillement, il fait entendre un grognement qui marque sa satisfaction.

Les laies et les marcassins, quand ils souffrent, poussent des cris de douleur. Le mâle, par contre, reste silencieux, quelque blessure qu'il ait reçue. Sa voix est plus sourde que celle de la

laie, et consiste parfois en un mugissement : on l'entend surtout quand l'animal sent un danger.

La saison du rut commence à la fin de novembre, et dure de quatre à cinq, et peut-être six semaines. Les laies qui sont en rut et mettent bas deux fois l'an, proviennent sans doute de cochons domestiques redevenus libres ; celles qui sont réellement d'origine sauvage, ne sont en rut qu'une fois par an. Les jeunes peuvent se reproduire à dix-huit ou dix-neuf mois. A l'approche de la saison des amours, les solitaires se joignent aux troupeaux, en chassent les mâles les plus faibles, et courent avec les laies. Les mâles de même force se livrent des combats longs et acharnés ; rarement ils se portent des coups mortels ; ils se frappent sur les boutoirs ou sous le ventre. Lorsque les deux combattants sont de même force, l'issue de la lutte reste indécise, et ils finissent par se supporter l'un l'autre.

Dix-huit ou vingt semaines après l'accouplement, la laie met bas, la jeune de quatre à six, la vieille de onze à douze marcassins. Elle s'est préparée dans un fourré solitaire une couche recouverte de mousse, de feuilles et d'aiguilles de sapin ; elle y reste cachée pendant quinze jours avec sa jeune progéniture, qu'elle ne quitte que juste le temps qu'il faut pour manger. Bientôt, elle l'emmène avec elle, et souvent plusieurs laies se rencontrent et surveillent en commun leurs marcassins. L'une d'elles vient-elle à périr, les autres se chargent des orphelins.

Une bande de ces petits animaux offre un intéressant spectacle. Les marcassins sont des créatures charmantes : leur pelage tacheté est très-joli ; leur gentillesse, leur vivacité contrastent vivement avec la paresse et la lourdeur de leurs parents. Les laies marchent en avant, sérieuses ; derrière elles, courent les petits, criant, grognant, se dispersant, se réunissant, s'arrêtant, faisant quelque lourde culbute, ou entourant leur mère, la forçant à s'arrêter, lui demandant à teter. C'est là leur manège de toute la nuit ; et le jour, cette bande turbulente peut à peine rester tranquille dans le bouge, elle est continuellement en mouvement.

« Rien, dit Winckell, ne surpasse le courage et la hardiesse avec laquelle la laie défend ses petits ou ceux qu'elle a adoptés. Au premier cri d'un marcassin, elle arrive, méprisant le danger, et fond sur l'agresseur, quel qu'il soit. Un homme, dans une promenade à cheval, rencontra de petits marcassins et voulut en enlever un. A peine celui-ci avait-il poussé un gémissement que la mère arrive, poursuit le ravisseur, s'élançe sur

le cheval et cherche à le mordre au pied ; l'homme, pour en finir, lui ayant lancé son petit, elle le prit soigneusement dans sa bouche, et rejoignit avec lui sa famille. »

On estime à vingt ou trente ans l'âge auquel peut atteindre un sanglier. Le cochon domestique ne vit pas aussi longtemps ; la captivité, le manque de nourriture convenable abrègent notablement sa vie. Les sangliers ne sont pas exposés à un grand nombre de maladies. Des froids excessifs, une neige épaisse qui les empêche de trouver leur nourriture, ou qui, lorsqu'elle est revêtue d'une couche de glace, leur blesse les pattes, causent la mort d'un assez grand nombre.

Dans nos contrées, leurs ennemis sont le loup, le lynx, et même le renard, qui se hasarde parfois à enlever un jeune marcassin. Dans le Sud, ils sont souvent la victime des grands féliens.

Chasse. — Mais c'est l'homme qui reste toujours leur adversaire le plus dangereux. De tout temps, la chasse du sanglier a été regardée comme un noble plaisir, et encore aujourd'hui le chasseur y expose parfois sa vie.

Chez nous, maintenant, cette chasse n'est plus, à vrai dire, qu'un jeu : elle n'est plus un combat contre un animal furieux et dangereux. Les hauts personnages ne peuvent plus exposer aussi à la légère la vie de leurs vassaux. Ils se mettent en sûreté pour tirer les sangliers qu'on leur rabat, et laissent noblement tous les dangers à leurs piqueurs et à leurs traqueurs. Il n'est plus question de lutte chevaleresque entre le chasseur et son gibier. C'est au plus si quelques chiens ou un malheureux paysan sont blessés. Quand l'arbalète et l'épieu étaient les seules armes employées à la chasse du sanglier, il en était autrement. L'épieu consistait en une pique à fer large, à double tranchant, et munie d'un crochet. On se mettait avec cette arme en face de l'animal : d'une main on la maintenait solidement contre le corps, de l'autre on lui donnait la direction voulue, et dans sa course furibonde l'animal venait s'y enferrer. On la dirigeait de façon qu'elle frappât le sanglier au-dessus du sternum et lui perçât le cœur. Pour les sangliers de moyenne taille, on employait le couteau de chasse ; le chasseur affermi sur sa jambe gauche fléchissait un peu le genou droit, et y appuyait la poignée de son couteau qu'il tenait de la main droite ; le sanglier se précipitait dans sa fureur aveugle sur cette arme meurtrière.

Il va de soi que cette chasse, qui n'est plus en usage en Europe, exigeait autant de courage que d'adresse pour que le chasseur en sortit sain et

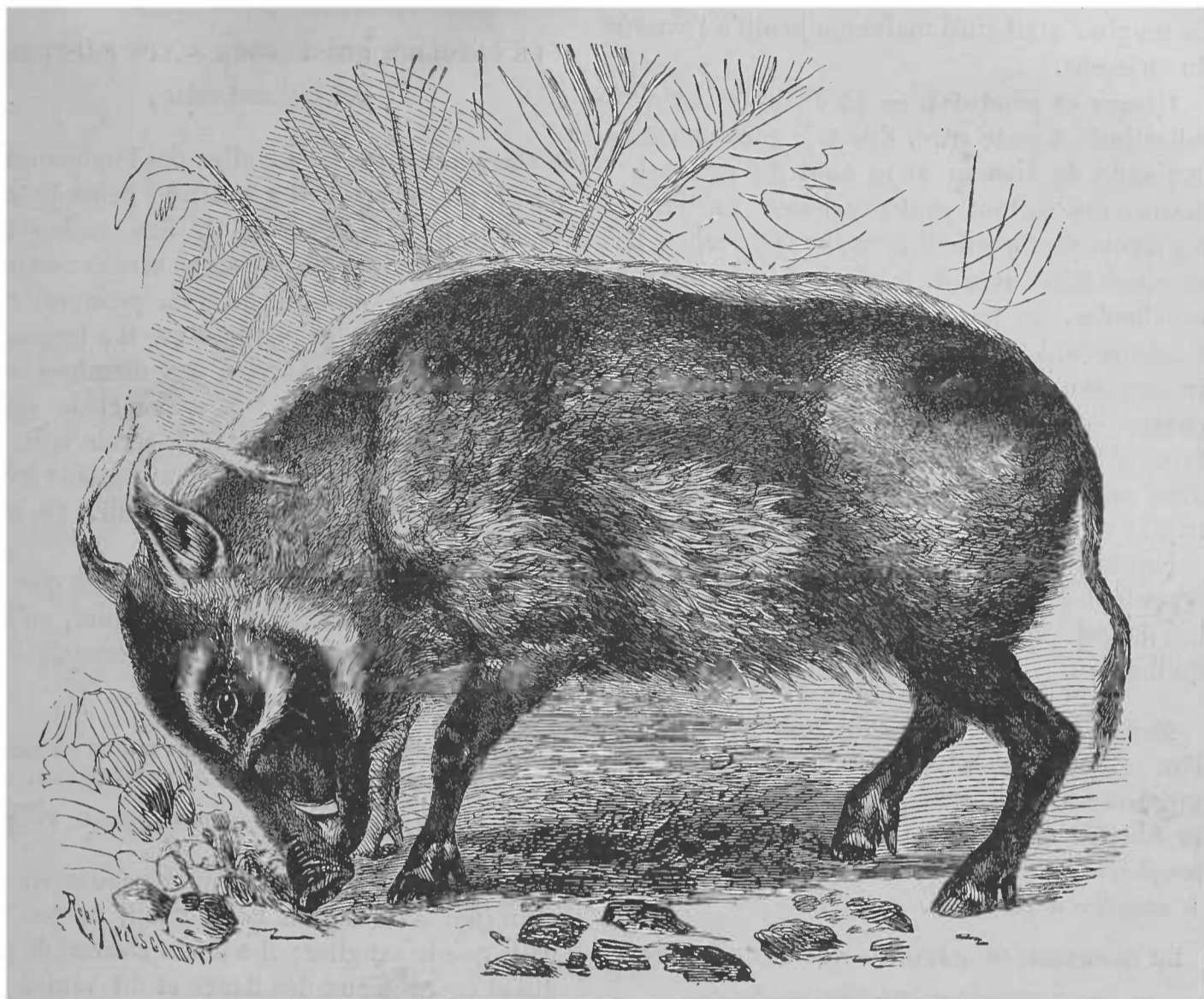


Fig. 347. Le Sanglier à oreilles en pinceau.

sauf. Celle que l'on pratique encore à peu près dans tout le Sud la rappelle un peu. Les Bédouins du Sahara et les Indiens chassent à cheval et percent le sanglier de leurs lances. S'ils ont manqué leur coup, ils échappent grâce à leur bonne monture, mais à l'instant ils reviennent à la charge et frappent l'animal de nouveau, jusqu'à ce qu'il meure. En Égypte, nous chassions le sanglier, armés de carabines et de couteaux de chasse. Dans les cannes à sucre il ne fallait pas songer à le poursuivre ; nous n'aurions pu en faire sortir le gibier, sans détruire toute la plantation. Nous cherchions, à cet effet, des endroits plus favorables, et grâce à l'abondance de ces animaux, nous avions la certitude d'être payés de nos peines. Une après-midi, en me promenant simplement parmi les roseaux, sans traqueurs, je tuai cinq sangliers, et une autre fois trois, dans une chasse à traque, au milieu des prairies du Delta. Dans ces circonstances, il s'agissait pour nous de bien viser ; si nous n'avions fait que les blesser, ces animaux se seraient précipités sur nous avec rage, et ils étaient assez forts pour nous faire chèrement payer nos attaques. Cependant jamais nous n'en

BREHM.

arrivâmes à faire usage du couteau. Les sangliers étaient d'ordinaire à si petite distance, qu'il était difficile de les manquer. Une seule fois, un de mes compagnons en blessa un légèrement : la chose allait devenir sérieuse, si je n'avais envoyé une balle meurtrière à l'animal avant qu'il eût atteint mon ami.

Le sanglier se défend vigoureusement contre les chiens. On se servait autrefois, pour lui faire la chasse, de chiens spéciaux (1) forts, courageux, rapides. Les uns levaient le sanglier, les autres le coiffaient. Avant qu'ils eussent pu saisir leur ennemi aux oreilles, plus d'un était blessé, avait le ventre décousu. Des deux côtés, on déployait la même valeur, mais sous les coups de huit ou neuf chiens, le sanglier devait finalement succomber. Il cherchait à se couvrir les derrières ; il s'acculait à un tronc d'arbre, à un buisson, et frappait à droite et à gauche. Les premiers assaillants étaient les plus meurtris. Mais une fois que l'un avait mordu, il ne lâchait plus, et se laissait plutôt traîner plusieurs centaines de pas.

(1) Voyez t. I, p. 440.

Le sanglier était ainsi maintenu jusqu'à l'arrivée du chasseur.

Usages et produits. — La chair du sanglier est estimée à juste titre. Elle a la succulence de la viande de cochon et le goût du gibier. Les carcasses surtout sont excellents. La hure et les gigots sont particulièrement recherchés. Les saucisses faites avec de la chair de sanglier sont excellentes. Au bord des lacs d'Égypte, où ces animaux sont très-nombreux, des bouchers européens sont occupés durant des mois entiers à chasser ce gibier, impur aux yeux des mahométans, et ils en font des saucisses qu'ils vendent avec un beau bénéfice. Pendant la saison du rut, la viande du mâle n'est pas mangeable.

La peau et les soies du sanglier trouvent aussi leur emploi. Mais, quelque grande que soit l'utilité de cet animal, elle n'égale jamais les dégâts qu'il cause.

Nous parlerons ici des diverses espèces que l'on regarde comme les souches du cochon domestique. Ces espèces sont le *sanglier du Japon*, le *sanglier de l'Inde*, le *sanglier des Papous*, le *sanglier à oreilles en pinceau*, le *sanglier à masque*, le *sanglier des buissons*.

LE SANGLIER DU JAPON — *SUS LEUCOMASTIX*.

Das japanische ou weissbärtige Schwein.

Caractères. — Le sanglier du Japon, que l'on nomme aussi *sanglier à barbe blanche*, est très-voisin du sanglier ordinaire, dont il diffère par la taille plus que par le poil et la couleur. Il a le tronc court, la tête allongée, les oreilles petites, fortement poilues. Il est brun foncé, avec le ventre blanc. Une raie claire part de l'angle de la bouche et va le long des joues.

C'est probablement l'espèce-souche de la petite race domestique que l'on connaît sous le nom de *porc* ou *cochon chinois*.

LE SANGLIER DE L'INDE — *SUS CRISTATUS*.

Das indische Schwein, The wild Boar of India.

Caractères. — Le sanglier de l'Inde est plus petit que notre cochon domestique. Il a le corps couvert de soies éparses, le ventre et un grand espace derrière les oreilles nus. Les poils de la partie postérieure des joues forment une sorte de barbe; ceux du front et de la nuque simulent une espèce de crinière. La plupart des soies sont noires, avec la pointe d'un brun jaunâtre; ce qui produit une robe d'un brun jaune clair, tachetée de noir. Les pieds et le museau sont d'un brun clair; le ventre est d'un blanc sale.

LE SANGLIER DES PAPOUS — *SUS PAPUENSIS*

Das Papusschwein.

Caractères. — Le sanglier des Papous est de tous le plus élégant. Il a 1 mètre à peine de long, et de 50 à 54 cent. de haut. Ses jambes sont basses, ses oreilles rugueuses en arrière, ses joues et son ventre presque nus. Sa peau est couverte de poils fins et peu touffus. Il a le museau noir, le dos noir et roux, les membres d'un brun foncé, les joues, la gorge et le ventre blancs, les yeux entourés d'un cercle noir. Les jeunes sont d'un brun foncé, avec deux à cinq raies longitudinales d'un brun clair. Le mâle n'a pas de boutons.

Telles sont les trois espèces-souches que l'on rencontre dans les contrées asiatiques, qu'elles habitent à l'état sauvage, aussi bien qu'à l'état domestique.

LE SANGLIER A OREILLES EN PINCEAU *SUS (CHOEROPOTAMUS) PENICILLATUS.*

Das pinselohrige Schwein, The Bosch Vark.

Caractères. — Le sanglier à oreilles en pinceau (*fig. 347*) est un bel animal, un peu plus petit que le sanglier; il a le dos couvert de poils fins et égaux; ceux des flancs et du ventre sont longs et un peu crépus; la face et les membres sont presque nus; cependant une belle barbe pend des deux côtés des joues, et un pinceau de poils orne les oreilles et le bout de la queue. Le dos est roux-jaune foncé; la face, les membres et la queue sont gris-noir foncé; le sacrum porte une raie blanche; les pinceaux des oreilles sont blancs, et un cercle jaunâtre entoure les yeux.

LE SANGLIER DES BUISSONS *SUS (CHOEROPOTAMUS) AFRICANUS.*

Das Buschschwein.

Caractères. — Le sanglier des buissons est recouvert de poils à peu près égaux; ceux de la nuque forment une crinière couchée; ceux des joues, une barbe assez forte. Le corps est gris brun, tirant sur le roux; la face est d'un gris fauve; la barbe et la crinière sont gris blanchâtre; un cercle noir entoure les yeux, et une raie noire marque les joues; les oreilles et les pattes sont d'un brun noir foncé.

Quelques naturalistes ne veulent voir dans cette espèce qu'une variété de la précédente; mais depuis qu'on a pu observer vivants, à côté l'un de l'autre, ces deux animaux dans les jar-

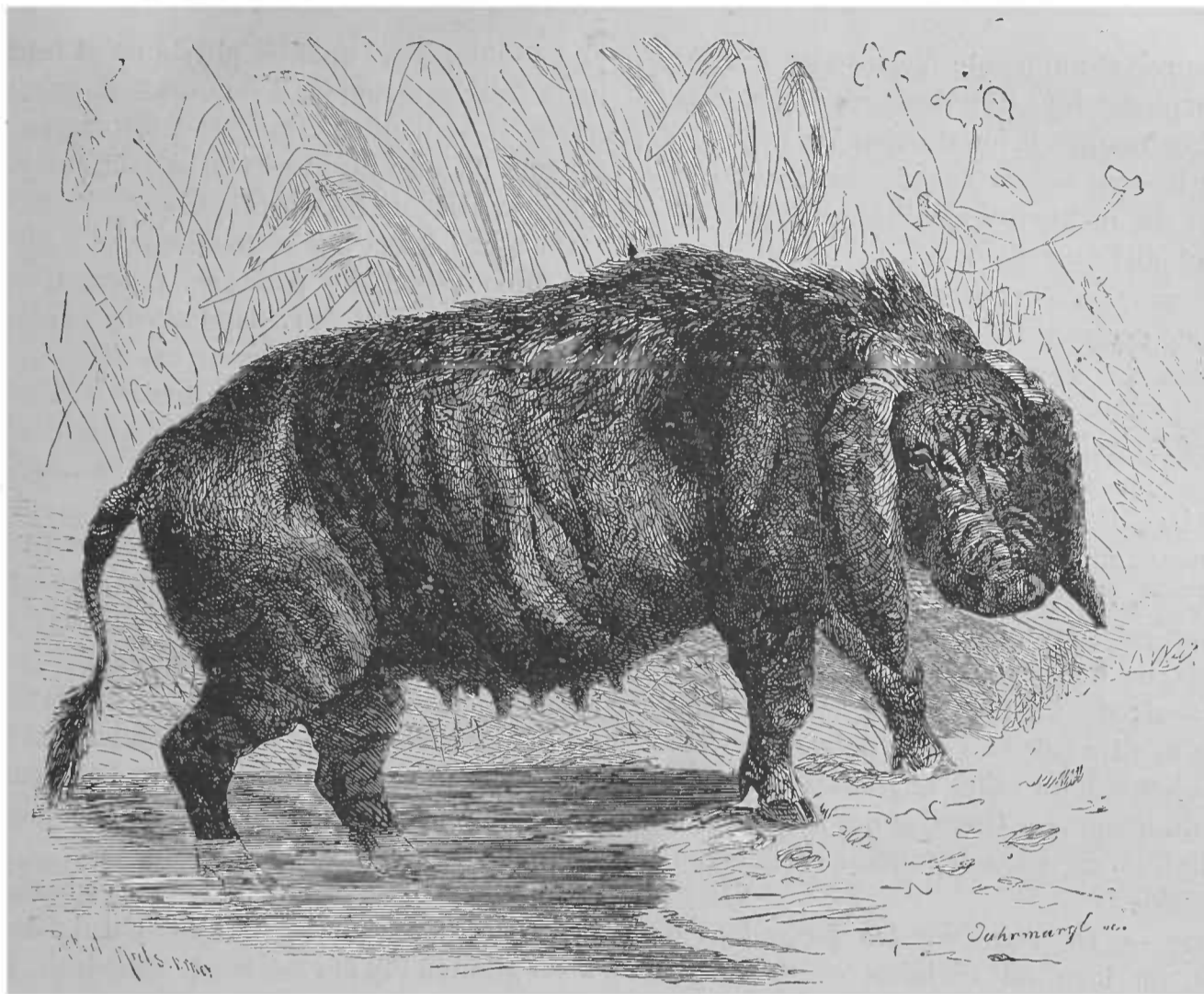


Fig. 348. Le Sanglier à masque.

dins zoologiques d'Angleterre, cette opinion n'est plus soutenable.

Distribution géographique. — Ces deux espèces, encore peu connues, habitent le sud et l'ouest de l'Afrique.

LE SANGLIER A MASQUE — *SUS LARVATUS*.

Das Maskenschwein.

Caractères. — Le sanglier à masque (*fig. 348*), d'après P. Gervais, s'éloigne assez peu de l'espèce européenne par son apparence extérieure, mais il porte sur la face, auprès des canines supérieures, un gros tubercule nu et verruqueux ; ses canines ou défenses ont aussi une forme un peu différente, et sa dernière paire de molaires supérieure et inférieure est plus courte.

Distribution géographique. — « On le dit de la côte orientale d'Afrique et de Madagascar, mais il est douteux qu'il vive dans cette île. Les sangliers à masque qu'on y signale, si réellement ils y existent, ne sont très-probablement que des individus africains que les relations commerciales auront transportés dans la grande île à laquelle on les a attribués à tort. »

2° Les cochons domestiques.

Das Hausschwein.

Toutes les espèces que nous venons de passer en revue vivent en liberté, à la façon du sanglier ordinaire ; toutes se laissent facilement apprivoiser, et depuis les temps les plus anciens, elles ont pris rang parmi les animaux domestiques. Il n'est pas douteux, cependant, qu'elles n'aient exercé une influence directe sur la production des diverses races qui sont soumises à l'homme. On n'est pas arrivé jusqu'ici à connaître complètement les cochons domestiques, les races qui les représentent n'ayant pas été étudiées à fond.

De nos jours, les cochons domestiques sont répandus sur la plus grande étendue de la surface du globe. On en rencontre aussi loin vers le Nord que s'étend l'agriculture. Dans le Sud, ils vivent généralement en plein air. Ils se plaisent surtout dans les endroits marécageux, et dégénèrent jusqu'à un certain point sur les hauts plateaux. Plus ils s'élèvent, plus ils prennent le caractère des animaux des montagnes. Leur corps devient plus petit, plus ramassé ; leur tête est plus courte et moins pointue ; leur front, plus large. Leur cou

se raccourcit et augmente d'épaisseur, l'arrière-train s'arrondit, les pattes deviennent plus fortes. En même temps, la production de graisse diminue; ils sont moins féconds; mais leur chair acquiert de meilleures qualités : elle est plus tendre et plus délicate.

Le climat, la nature du sol, les croisements ont aussi une certaine influence sur leur couleur; c'est ainsi que l'on voit telle robe prédominer dans telle contrée. En Espagne, par exemple, on ne rencontre guère que des porcs noirs, tandis que cette couleur est rare dans le nord de l'Europe.

Les vices de conformation ne se rencontrent chez aucun animal aussi fréquemment que chez les cochons. Il en est à un et à cinq sabots, et ce caractère est souvent héréditaire. Dans le premier cas, les deux sabots antérieurs sont soudés en un seul; dans le second, un doigt rudimentaire se montre entre les deux doigts antérieurs. Les cochons à un sabot se trouvaient déjà en Illyrie du temps des Grecs et des Romains; aujourd'hui, on en rencontre encore en Pologne et en Moldavie.

Élève. — On engraisse les porcs dans des étables, ou bien on les laisse en liberté pendant une grande partie de l'année. Dans le premier cas, les animaux deviennent plus grands et plus gras, mais ils sont aussi plus faibles et plus sujets aux maladies. Dans le second cas, les animaux engraisent moins, ils sont plus hauts sur jambes, mais aussi plus vigoureux, plus courageux et plus indépendants. Ce n'est pas seulement en Amérique que l'on rencontre des cochons errants, on en voit aussi dans la plupart des provinces russes, dans les Principautés danubiennes, en Grèce, en Italie, dans le midi de la France et en Espagne. En Scandinavie, les cochons errent librement pendant tout l'été; on leur met autour du cou une sorte de collier triangulaire en bois, qui les empêche de pénétrer au travers des clôtures. Quand on voyage en Norvège, on les voit courir tranquillement sur les routes, cherchant leur nourriture. Dans le sud de la Hongrie, en Croatie, en Slavonie, en Bosnie, en Serbie, en Turquie, en Espagne, l'on abandonne les cochons à eux-mêmes pendant toute l'année, et l'on veille seulement à ce qu'ils ne se sauvent point. Ils se tiennent dans les forêts, et trouvent surtout dans les bois de chênes de la nourriture en abondance. En Espagne, ils se rencontrent à une assez grande altitude : dans la sierra Nevada, par exemple, on les voit encore à 2,600 mètres au-dessus du niveau de la mer. La liberté déve-

loppe toutes leurs qualités physiques et intellectuelles. Ils sont rapides à la course, ils grimpent très-bien, veillent eux-mêmes à leur sûreté. En faisant l'histoire du loup (1), j'ai déjà eu l'occasion de parler de leur courage.

On a cru à tort que la malpropreté était une condition essentielle pour les porcs. C'est eu égard à ce préjugé que, dans plusieurs grandes propriétés, on a disposé pour ces animaux, au voisinage de leur étable, des bassins où l'on dépose toutes les ordures. Mais les expériences récentes ont démontré que le cochon, lorsqu'il est tenu proprement, prospère mieux et bien plus rapidement que lorsqu'il est continuellement dans la saleté. Aussi maintenant les éleveurs intelligents n'enferment-ils plus leurs animaux dans ces hideuses prisons que l'on nomme des étables à porcs, mais leur donnent des porcheries vastes, aérées et faciles à nettoyer. Ils obtiennent ainsi des sujets plus forts et plus sains. Le mieux est de recouvrir le fond de l'étable de grandes dalles de pierre.

Le cochon domestique ressemble en beaucoup de points aux espèces sauvages dont il descend. Il est glouton (2), désobéissant, maladroit, et ne témoigne pas à l'homme un grand attachement.

Il y a cependant des exceptions. Des porcs qui ont vécu plus dans la société des hommes que dans l'isolement, ont eu occasion d'exercer leurs facultés intellectuelles, et se montrent plus intelligents que le reste de leurs semblables. Un forestier m'a raconté avoir eu pendant un certain temps un petit cochon, de la race chinoise, qui le suivait comme un chien, répondait à son nom, arrivait quand on l'appelait, montait les escaliers, se comportait très-convenablement dans les appartements et faisait mille tours. Il était dressé à chercher des morilles dans la forêt, et s'acquittait de cet emploi avec beaucoup d'ardeur. Il pouvait se tenir debout pendant quelques moments, et se courbait quand on lui disait : « Viens, tu vas être tué. »

Lorsque Louis XI était malade, ses courtisans

(1) Voy. t. I, p. 486.

(2) Au moyen âge, les porcs ont été souvent l'objet de procès, de jugements et de condamnations en raison des dommages qu'ils avaient causés. M. Berryat Saint-Prix (a) a donné un tableau chronologique de ces divers procès, et a reproduit plusieurs pièces copiées dans les manuscrits de la Bibliothèque du Roi et relatant une exécution de porcs, une sentence contre une truie, contre de petits pourceaux.

(a) Berryat Saint-Prix, *Rapport et Recherches sur les procès et jugements relatifs aux animaux*. Paris, 1829 (*Mémoires de la Société des antiquaires*, t. VIII).

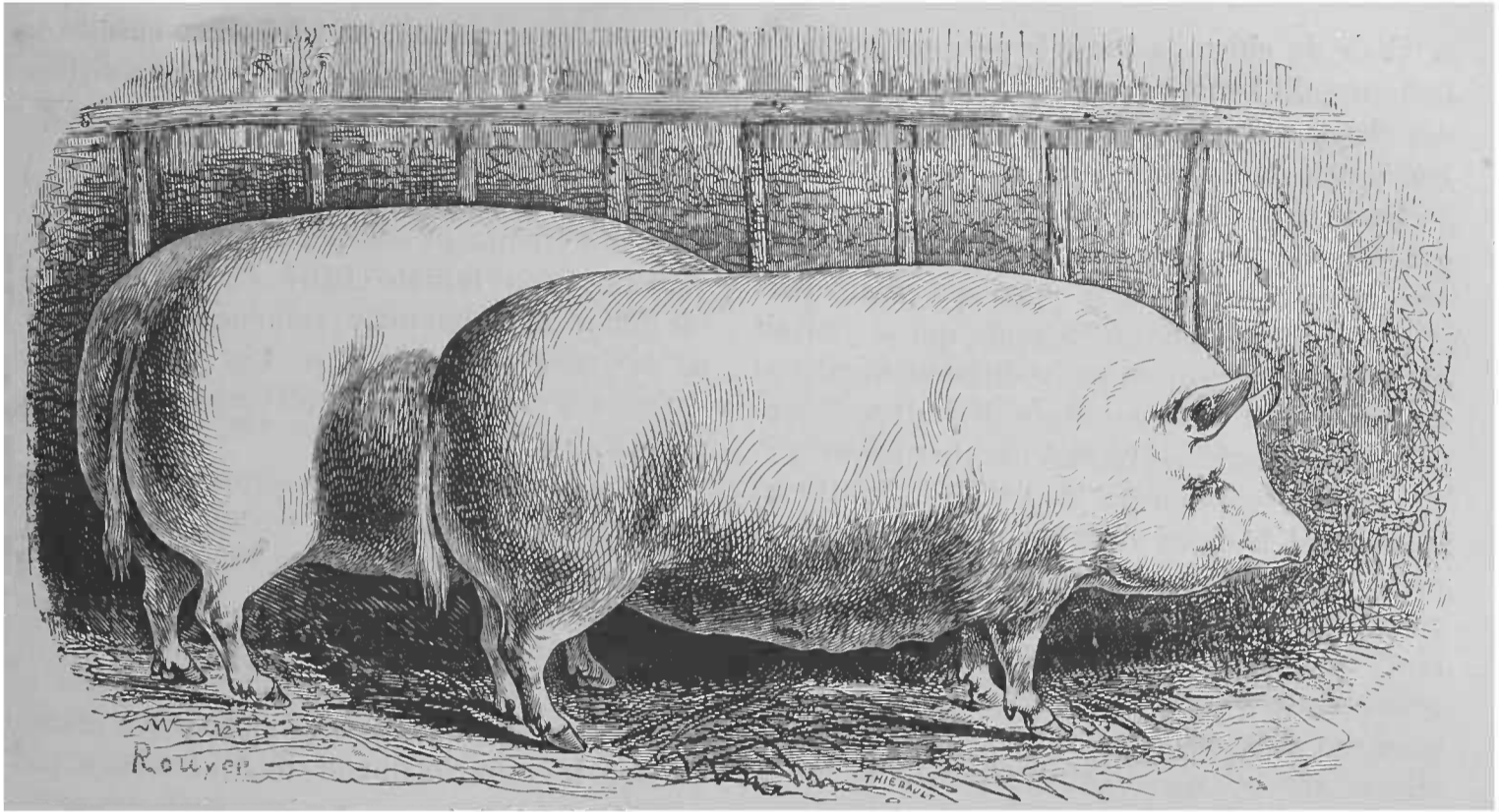


Fig. 349. Le Cochon du Hampshire-Augeron.

s'évertuaient par tous les moyens possibles à dissiper sa mélancolie. La plupart de leurs tentatives n'eurent aucun succès; mais un quidam trouva enfin le moyen d'amuser le roi. Il lui vint à l'idée de faire danser au son de la musette de petits cochons qu'il habilla des pieds à la tête, auxquels il mit de riches vêtements, des chapeaux, des épées, des écharpes, tout l'attirail enfin d'un homme de qualité. Admirablement dressés, ces petits cochons sautaient et dansaient au commandement, faisaient la révérence; une seule chose leur était impossible, c'était de se tenir debout. A peine se soulevaient-ils sur deux pattes de derrière, qu'ils retombaient en grognant, et toute la bande faisait entendre des cris et des grognements si comiques que le roi ne put s'empêcher de rire.

On vit d'autres cochons dressés à la foire de Saint-Germain et au théâtre d'Astley, à Paris. A Londres on montra un cochon savant, qui savait lire: on étendait deux alphabets sur le sol; quelqu'un de la société était prié de prononcer un mot; le propriétaire le répétait à son élève, et celui-ci prenait aussitôt avec les dents les lettres convenables, et les disposait dans l'ordre voulu. Il savait aussi indiquer l'heure que marquait une montre.

On dressa même, en Angleterre, un porc à la chasse, et d'après Wood, il rendit d'excellents services. *Slud*, comme on l'appelait, était un grand ami de la chasse, et il suivait aussitôt quiconque avait un fusil. On pouvait l'employer à toute espèce de gibier, le lièvre excepté, auquel

il ne semblait nullement prendre garde. Il se conduisait bien avec les chiens; mais ceux-ci étaient tellement outrés d'avoir un tel compagnon de chasse, qu'ils refusaient leurs services, quand *Slud*, le premier, avait découvert une piste; aussi fut-on bientôt contraint d'employer cet animal tout seul. Son nez était si fin qu'il sentait un oiseau à une distance de plus de 20 mètres. Lorsque celui-ci s'envolait, *Slud* allait à l'endroit d'où il était parti et retournait la terre, pour bien indiquer la place au chasseur. Si l'oiseau s'éloignait sans prendre son vol, *Slud* le suivait lentement et l'arrêtait, à la façon d'un bon chien d'arrêt. On employa ce cochon plusieurs années, mais il fallut le tuer, car il ne pouvait souffrir les moutons, et causait à leurs troupeaux de terribles paniques.

On a dressé d'autres cochons à tirer des voitures. Un paysan des environs de Saint-Alban arrivait souvent dans une voiture traînée par quatre porcs; il faisait une ou deux fois le tour de la place du marché, fourrageait son attelage, et quelques heures après retournait chez lui.

Un autre paysan gagea d'aller en une heure de chez lui à Norfolk, qui en était distant de quatre milles, monté sur son porc, et il gagna son pari.

Ces faits prouvent que le cochon est susceptible d'éducation.

Les cochons montrent une horreur particulière pour le chien. Sauvages ou domestiques, ils ne se font aucun scrupule de manger des charognes, et cependant jamais ils ne touchent à de

la chair de chien. « Dans le parc de porcs de Cobourg, dit Lenz, on jette souvent aux animaux des chevaux morts, qu'ils dévorent avec avidité; leur jette-t-on un chien, aucun n'y touche.

« Beaucoup de troupeaux de porcs hongrois sont gardés par les bergers, mais sans chiens, par la raison qu'ils déchirent tout chien qui arrive près d'eux. En 1848, un de mes parents, qui se trouvait à Pusta Also' Besnyo, propriété du baron Sina, près d'Erczin, avait un chien dont il désirait se débarrasser, mais qu'il ne voulait pas tuer lui-même. Le porcher se chargea de l'affaire. Il attacha solidement le chien et le conduisit à son troupeau. Les cochons se précipitèrent sur lui en grondant, le renversèrent, le mordirent, le tuèrent, mais aucun n'en mangea la plus petite bouchée. On les éloigna; une heure après, ils repassaient à la même place, ils se précipitèrent encore sur le cadavre du chien avec la même rage, mais sans en rien manger. »

En somme, le cochon domestique est un parfait omnivore. Il n'y a à peu près rien qu'il laisse. Cependant, il est certaines plantes auxquelles il ne touche pas, et certaines racines toxiques peuvent l'empoisonner. A part cela, il mange tout ce que mange l'homme, et bien d'autres choses encore. Son régime est aussi bien végétal qu'animal. Il est très-utile dans les chaumes et les jachères; où il détruit les petits rongeurs, les vers blancs, les limaces, les vers de terre, les sauterelles, les chrysalides, toute la vermine en un mot; en même temps qu'il engraisse, il retourne le sol une seconde fois. Lorsque le cochon se meut très-peu, il a rapidement le dos raide, et il devient finalement si maladroit, si gras et, par suite, si insensible, que les rats creusent de grands trous sur son dos sans qu'il le sente. On a vu des porcs atteindre le poids énorme de 630 kilogrammes.

Tandis que l'on empêche les porcs qu'on engraisse de se mouvoir, il faut donner beaucoup de place à ceux que l'on destine à la reproduction. Ils ont besoin d'étables chaudes et propres. L'accouplement a lieu d'ordinaire deux fois l'an, en avril et en septembre. Après une gestation de 16 à 18 semaines, ou de 115 à 118 jours, la truie met bas de quatre à six petits, quelquefois de douze à quinze, et dans des cas exceptionnels de vingt à vingt-quatre. Souvent, quand sa nombreuse progéniture lui devient à charge, elle mange quelques-uns de ses petits, d'ordinaire après les avoir écrasés. Il est des truies qu'il faut surveiller et priver de toute nourriture animale avant la mise bas. On laisse les petits teter pen-

dant quatre semaines; on les éloigne ensuite de leur mère, et on leur donne une nourriture légère. Ils croissent très-rapidement; à huit mois, ils sont capables de se reproduire.

La dénomination de *cochon domestique* s'applique indifféremment aux deux sexes, quoique désignant surtout le mâle châtré. Le nom de *verrat* est donné à l'étalon mâle; celui de *truie*, de *coche* ou de *gore* à la femelle mère. Les petits sont des *gorets*, des *cochons de lait*, des *cochonnets*, ou des *pourceaux*.

Usages et produits. — Vivant, le cochon est employé à la recherche des truffes, à fonger autour des pommiers en Normandie, à détruire des bêtes venimeuses en Amérique, à labourer en Écosse, à fournir des soies, de l'engrais, etc.

Une fois tué, le cochon est un aliment que le charcutier façonne de mille façons. La graisse est appelée *axonge*; quand elle est fondue et purifiée, *saindoux*; *vieux oing*, quand elle est devenue rance: sous le premier état, elle est très-employée en pharmacie et sous le second, pour le graissage des voitures.

Chacun sait qu'il n'est pas une partie de son corps qui ne soit utilisée.

1° Les races européennes.

La plus grande partie des races que nous trouvons en Europe descendent probablement du sanglier. Fitzinger les rapporte toutes à deux grands groupes: les *cochons crépus* et les *cochons à grandes oreilles*. Au premier groupe appartiendraient les races que l'on trouve dans le sud de l'Europe; au second, celles qu'on rencontre dans le nord. Le premier comprendrait les races mongole ou turque, hongroise, sirmienne, polonaise, naine et espagnole; le second renfermerait les races moravienne, allemande, à longues soies, bavaroise, jutlandaise, française et anglaise. Chacune de ces races se divise en un grand nombre de sous-races.

Les plus importantes sont les races hongroise et polonaise, allemande et anglaise. On sait que des animaux de cette dernière race peuvent peser jusqu'à 5 et 600 kilogr., et mettre bas jusqu'à dix neuf petits. Les Anglais sont de très-grands éleveurs de bétail et ont fait plus de progrès que les autres nations pour l'amélioration des races de cochons. Aussi est-ce en Angleterre que l'on rencontre le plus grand nombre de variétés, et que l'on voit de ces animaux qui, au premier abord, ne ressemblent en rien au cochon proprement dit, tant leur corps est déformé.

On peut diviser les porcs anglais en deux catégories : les races qui sont le plus ordinairement *noires*, et les races qui sont le plus ordinairement *blanches*. Dans chacune de ces deux catégories, il faut encore établir deux divisions qui comprennent chacune les *grandes* et les *petites* races.

La plus connue des grandes races noires est la race *Berkshire*, qui se distingue par un corps massif, le museau très-court, le tout noir, excepté l'extrémité des quatre pattes et une marque au front.

Le porc du *Hampshire* a beaucoup d'analogie avec le précédent; seulement, il a les formes plus grossières, et sous le rapport de la robe, il a beaucoup de roux. La figure 349 représente un métis anglo-français, connu sous le nom de *Hampshire-Augeron*.

La grande race d'*York* constitue le type des grands porcs anglais. Elle est le résultat de l'ancienne race indigène améliorée par le porc indien. Le porc du *Yorkshire* est généralement blanc (fig. 350). Il a été beaucoup importé sur le continent.

Les porcs de *Coleshill* et de *Windsor* sont des races artificielles blanches, qui appartiennent à la catégorie des petites races. Il en est de même des porcs de *New-Leicester*.

Le porc d'*Essex* est le type des petits porcs noirs améliorés de l'Angleterre. Il a été importé dans beaucoup de pays, où il est très-estimé pour sa fécondité. Il a été produit par les croisements avec le porc napolitain, auquel il ressemble beaucoup. C'est par l'amélioration de cette race que lord Western et M. Fisher-Hobbs se sont acquis une très-grande renommée parmi les éleveurs.

Toutes ces races offrent entre elles beaucoup d'analogies. Les animaux ont les os minces, la tête petite, les oreilles pointues et dressées, les jambes courtes et le corps aussi cylindrique que possible. Ils sont très-précoces, et ils ont une grande aptitude à s'engraisser. Les différentes races anglaises perfectionnées tendent à se fusionner; les extrêmes entre les grandes et les petites races tendent à se rapprocher, et la couleur ne reste plus qu'une affaire de mode, ou qu'un cachet dont se sert un éleveur en renom pour se défaire plus avantageusement de sa marchandise. Beaucoup de ces caractères ne sont qu'éphémères, et nous avons la conviction que ce qui est vrai aujourd'hui ne le sera plus dans quelques années d'ici, pour la caractéristique de ces prétendues races, qui réellement ne sont que des familles métisses. On a vu des auteurs placer dans la catégorie des petites races ce que d'autres mettent dans celle des grandes races.

2° Les races asiatiques.

LE COCHON DOMESTIQUE DE LA CHINE.

Le cochon de la Chine doit descendre du sanglier du Japon ou sanglier à barbe blanche, que l'on a croisé dans ces derniers temps avec les autres races, pour obtenir nombre de variétés.

Caractères. — L'espèce-souche, comme nous l'avons dit, vit sauvage dans les forêts du Japon, et diffère du sanglier ordinaire par sa taille plus faible, ses jambes plus courtes, par ses petites oreilles, la forme de sa tête et sa couleur.

Aptitudes et emploi. — Le véritable cochon de Chine est un nain, qui a beaucoup de tendance à engraisser et qui est extrêmement fécond. Les Chinois l'élèvent sur une vaste échelle. Pour l'engraisser, ils veillent à ce qu'il ne se donne pas de mouvement; aussi, pour les transporter d'un lieu à un autre, portent-ils ces animaux sur une sorte de civière. Les Européens déclarent que la chair des cochons chinois et tués en Chine n'est pas mangeable; elle ne peut convenir à notre palais que lorsqu'elle a été coupée en longues lanières et séchée au soleil.

Le cochon domestique portugais doit provenir aussi de la même espèce.

LE COCHON DOMESTIQUE DE SIAM.

On regarde comme descendant du sanglier de l'Inde, le cochon de Siam, que l'on trouve dans tout le sud de l'Asie, dans les îles de la mer des Indes, et qui a été introduit depuis des temps immémoriaux dans les îles de la Société et des Amis, où, lors de la découverte de ces archipels, les navigateurs européens rencontrèrent ces cochons en quantités innombrables. Plus tard, on importa la race au cap de Bonne-Espérance, en Guinée, dans l'Amérique du Sud, et plus récemment enfin en Europe, où on l'a croisée avec d'autres cochons domestiques.

Fitzinger admet que le cochon de Sardaigne résulte d'un de ces croisements.

La chair du cochon domestique de Siam est tendre, succulente, de bon goût; la graisse est très-résistante.

3° Les races océaniques.

LE COCHON DOMESTIQUE DES PAPOUS.

Le cochon des Papous se trouve à l'état domestique dans les îles qu'habite le même animal sauvage.

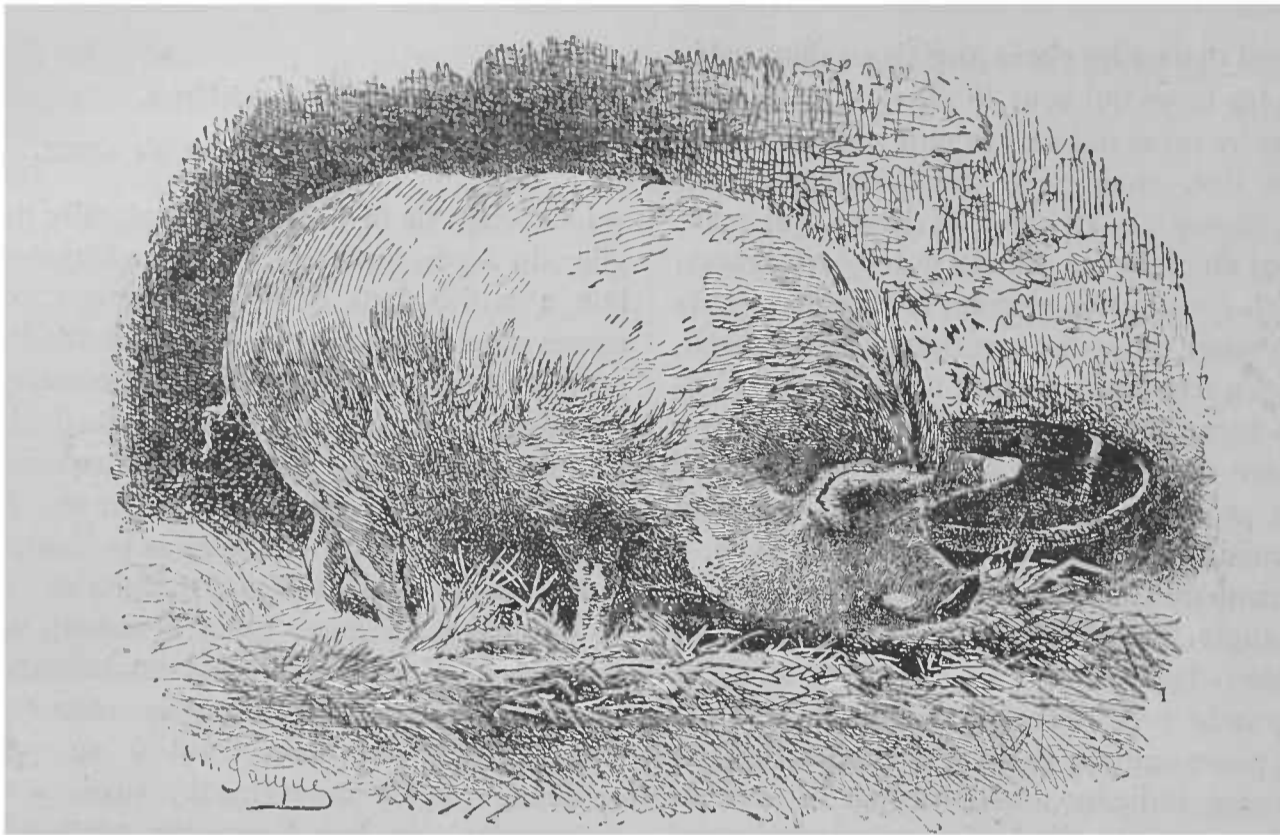


Fig. 350. Le Cochon du Yorkshire.

Aptitudes et emploi. — Encore aujourd'hui, les indigènes de la Nouvelle-Guinée prennent de jeunes cochons vivants pour les engraisser et les tuer ensuite. Ils ne songent nullement à dresser cet animal.

4° Les races africaines.

Peu de peuplades africaines se livrent à l'élevage du cochon ; le Coran défend l'usage de sa chair. On ne trouve donc de cochons que chez les païens et les quelques Européens qui habitent l'Afrique. Dans ces derniers temps seulement, on a amené en Europe des sangliers des buissons et des sangliers à oreilles en pinceaux, et on les a croisés avec d'autres races domestiques.

5° Les races américaines.

Les cochons de l'Amérique du Nord appartiennent à toutes les races des autres parties du monde ; tous sont des animaux acclimatés. On en trouve par-ci par-là qui sont redevenus sauvages, ce qui se conçoit facilement quand on pense à la manière dont on les garde.

Aptitudes et emploi. — Nulle part, peut-être, l'élevage des cochons n'est entreprise sur une aussi vaste échelle, surtout aux environs de Cincinnati ; beaucoup de fermiers n'ont d'autre occupation que d'en engraisser. Au printemps, ils conduisent leurs troupeaux dans les forêts ou dans des champs plantés, à l'intention de ces

animaux, de choux, d'avoine, de pois, de seigle, ou de maïs ; en automne, on achève de les engraisser en leur donnant un mélange de maïs cuit, de fruits, de pommes de terre et de concombres. On conduit ensuite les troupeaux à l'abattoir. Après leur mort, les cochons sont très-échaudés à la vapeur, dépecés, et leur chair est salée, fumée et emballée dans des barils. Leur sang, recueilli dans de grands réservoirs, entre dans la fabrication du bleu de Prusse ; leur graisse, mise à part, sert à faire de l'huile et de la stéarine ; leur peau est tannée, et leurs os sont calcinés pour les raffineries de sucre.

LES PÉCARIS — DICOTYLES.

Die Nabelschweine ou *Pekaris*, *The Peccaries*.

Caractères. — L'Amérique n'est pas riche en suidés, et les espèces qu'on y trouve sont bien plus petites que celles de l'ancien continent. Ces espèces forment le genre des pécaris, qui se caractérise par la présence de trois doigts seulement aux pieds de derrière ; par une queue tout à fait rudimentaire ; par la présence, sur le dos, d'une glande particulière, et par le nombre de dents qui n'est que de trente-huit : deux paires d'incisives à la mâchoire supérieure et trois à la mâchoire inférieure, une paire de canines et six paires de molaires à chaque mâchoire.

Distribution géographique. — Les pécaris sont des animaux propres aux régions chaudes de l'Amérique.

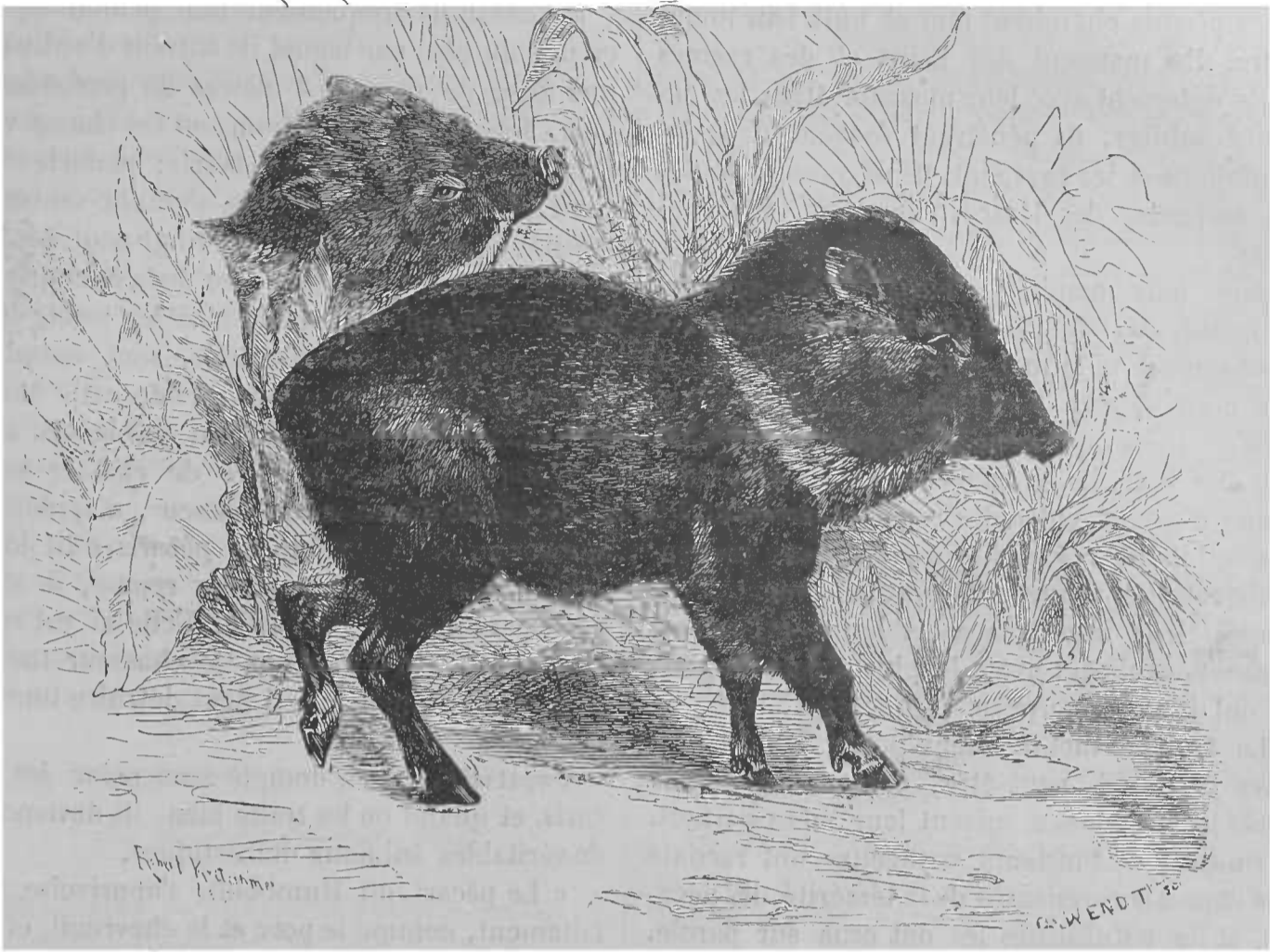


Fig. 351. Le Pécari à collier.

LE PÉCARI A COLLIER — *DICOTYLES TORQUATUS*.*Der Pekari, The Peccary ou Tajacu.*

Caractères. — Le pécar (fig. 351) est un petit suidé de 1^m,45 à 1^m,65 de longueur au plus, et de 33 à 40 cent. de hauteur. Il a des formes assez élancées, la tête haute, le museau obtus, des soies proportionnellement longues et épaisses, d'un brun foncé à la racine et à la pointe, annelées de fauve et de noir dans le milieu. Entre les oreilles et le long du dos, les soies s'allongent, sans former cependant une crinière. La couleur générale de l'animal est un brun noirâtre, passant au brun jaunâtre sur les côtes, et s'y mélangeant de blanc. Le ventre est brun, la poitrine blanche; une bande jaune part de cette dernière région et monte jusqu'au-dessus des épaules. La glande dorsale fournit un liquide à odeur pénétrante, mais qui semble être fort du goût de ces animaux, car on les voit se frotter mutuellement le dos avec leurs museaux.

Distribution géographique. — Le pécar à collier est commun dans toutes les forêts de l'Amérique du Sud, jusqu'à environ 1,000 mètres au-dessus de la mer.

BREHM.

Mœurs, habitudes et régime. — Cette espèce est très-sociable et parcourt les forêts en troupes nombreuses, sous la conduite du mâle le plus fort. Chaque jour elle change de demeure. D'après Rengger, on peut suivre les pécaris des jours entiers, sans les voir. « Dans leurs voyages, dit ce naturaliste, rien ne les arrête, ni les champs découverts, ni les cours d'eau. Arrivent-ils à un champ, ils le traversent au galop; remontent-ils un cours d'eau, ils n'hésitent pas à le franchir à la nage. Je les vis ainsi traverser le fleuve du Paraguay, à un endroit où il avait plus d'une demi-lieue de large. Le troupeau s'avancait serré, les mâles en avant, les femelles suivies de leurs petits. On les entendait et on les reconnaissait de loin, moins à leurs cris sourds et rauques, qu'au bruit qu'ils faisaient en passant à travers les buissons. » Bonpland, dans une de ses excursions botaniques, fut prié un jour par ses guides indiens de se cacher derrière un arbre; ils craignaient qu'il ne fût renversé par un troupeau de pécaris. Les indigènes assurèrent à Humboldt, que le tigre lui-même n'ose se hasarder au milieu d'un troupeau de ces animaux, et que, pour n'en être pas écrasé, il se sauve toujours derrière un arbre.

II — 194

Les pécaris cherchent jour et nuit leur nourriture. Ils mangent des fruits et des racines qu'ils déterrent avec leur museau. Dans les endroits habités, ils pénètrent souvent dans les plantations et les ravagent. Ils dévorent en outre des serpents, des lézards, des vers, des chenilles.

Dans leur manière d'être, ils ressemblent beaucoup aux sangliers ; mais ils n'en ont ni la glotonnerie ni la malpropreté ; ils ne mangent que pour calmer leur faim, et ne se souillent dans les mares que pendant la plus grande chaleur. Le jour, ils se cachent dans le creux des troncs d'arbres, entre des racines ; lorsqu'on les chasse, ils se réfugient toujours dans une pareille retraite. Leurs sens sont faiblement développés, leur intelligence est bornée ; l'ouïe et l'odorat paraissent avoir le plus de perfection ; ils ont la vue mauvaise.

La femelle met bas deux petits, qui, le premier jour déjà peut-être, et assurément peu après leur naissance, suivent leur mère partout.

Chasse. — Plusieurs voyageurs ont raconté des choses surprenantes de la témérité des pécaris, et les naturalistes les ont crus sur parole. « Toujours en colère, toujours furieux, dit Wood, le pécaris est pour l'homme et les carnassiers un des adversaires les plus sérieux ; la peur est un sentiment inconnu à cet animal, peut-être bien parce que son intelligence très-bornée ne peut lui faire apprécier un danger. Quelque inoffensif qu'il paraisse, quelque faibles que soient ses armes, comparées à celles d'autres animaux de la même famille, il sait néanmoins faire bon usage de ses dents aiguës. Aucun animal ne paraît capable de résister à l'attaque des pécaris. Le jaguar lui-même est forcé d'abandonner le combat et de s'enfuir dès qu'il est entouré et attaqué par un de leurs troupeaux. »

Humboldt et Rengger n'ont rien appris de tout cela. « Les pécaris, dit ce dernier, sont souvent chassés, soit à cause de leur chair, soit à cause des dégâts qu'ils causent dans les plantations. On les poursuit d'ordinaire avec des chiens, ou on les tue à coups de fusil ou à coups de lance. Ce n'est nullement une chose aussi dangereuse qu'on l'a dit d'attaquer des bandes de ces animaux. Le chasseur qui, seul et à pied, s'en prend à un grand troupeau, reçoit bien quelques blessures ; mais est-on accompagné de chiens, et surprend-on ces animaux de côté ou par derrière, le chasseur ne court aucun péril ; ils se sauvent, et c'est tout au plus s'ils tiennent tête aux chiens.

« Lorsqu'ils fréquentent une plantation, on creuse du côté par lequel ils entrent d'ordinaire une fosse de près de 3 mètres de profondeur ; puis, lorsqu'ils se montrent, on les chasse vers la forêt en poussant de grands cris ; quand le troupeau est nombreux, la fosse s'emplit souvent à moitié. Je vis ainsi un jour vingt-neuf pécaris tomber dans un trou, et être tués à coups de lance. Ceux qui se cachent dans les forêts vierges, sous les racines d'arbres, sont enfumés. Un jour, nous en tuâmes quinze de cette façon. Les Indiens les prennent dans des lacets. »

Wood décrit une manière de chasser toute particulière. Lorsque le chasseur, d'après lui, a reconnu qu'une bande de pécaris s'est logée dans un tronc d'arbre et s'y repose, il s'approche et tue la sentinelle. Celle-ci est remplacée par une autre, que le chasseur tue encore, et de cette façon, il peut détruire toute la bande.

Captivité. — On dompte sans peine les pécaris, et quand on les traite bien, ils deviennent de véritables animaux domestiques.

« Le pécaris, dit Humboldt, s'apprivoise parfaitement, comme le porc et le chevreuil, et ses mœurs douces rappellent l'analogie anatomique qui existe entre sa structure et celle des ruminants. »

« Son instinct de liberté, dit à son tour Rengger, disparaît complètement en captivité. Il est remplacé par l'attachement à sa nouvelle demeure, aux autres animaux domestiques et à l'homme. Jamais un pécaris qui est seul ne s'éloigne beaucoup de la maison. Il vit en bons rapports avec les autres animaux, joue avec eux, mais il est surtout soumis à l'homme. Il se plaît auprès de lui, il le cherche quand il ne l'a pas vu depuis quelque temps ; lorsqu'il le revoit, il marque son contentement par ses cris et ses gambades ; il entend sa voix, l'accompagne des journées entières dans les champs et les forêts. Il annonce l'approche d'un étranger en grognant et en hérissant son poil. Il fond sur les chiens avec lesquels il n'a pas coutume de vivre, et, à moins qu'ils ne soient trop grands, il les attaque à coups de dents et leur fait de profondes blessures ; il mord avec ses canines, et ne donne pas de coups de boutoirs comme le sanglier. »

On voit souvent en Europe des pécaris vivants. On peut dire qu'il y en a dans tous les jardins zoologiques. Ils supportent assez bien notre climat, et se sont reproduits même en Angleterre. On les conserve longtemps, en leur

donnant la même nourriture qu'aux cochons.

Je n'ai remarqué, jusqu'ici, rien qui pût donner la preuve du grand attachement que le pécari a, dit-on, pour l'homme. Les individus que nous possédons sont colères, méchants même vis-à-vis de leurs gardiens, et aiment à mordre.

Usages et produits. — De la peau du pécari on fait des sacs et des courroies ; la classe pauvre mange sa chair, qui a un goût agréable, mais nullement semblable à celui de la chair du cochon. Le lard, chez lui, n'est représenté que par une mince couche de graisse. Lorsque le pécari a été longtemps poursuivi, sa viande prend l'odeur de la glande dorsale, si l'on n'a le soin d'enlever celle-ci aussitôt. Quand le pécari n'a pas été fatigué, on peut le laisser longtemps sans le dépouiller, cette odeur ne se communiquera pas à la chair.

LES BABIROUSSAS — *BABIRUSSA*.

Die Hirscheber, The Babiroussa.

Caractères. — Aux Célèbes et aux Moluques, vit un suidé singulier, plus élancé, plus haut sur jambes que les autres espèces de la famille, et portant des canines semblables à de véritables cornes. Ces dents, en effet, croissent tellement, et les supérieures se recourbent d'une façon si extraordinaire, qu'on peut les comparer à des cornes. Les Européens lui ont conservé le nom du pays : *babi-roussa*, qui signifie cochon-cerf (1). La forme des dents, comme nous venons de le dire, distingue cet animal de tous les autres suidés ; aussi en a-t-on fait avec juste raison un genre à part.

LE BABIROUSSA ORIENTAL — *BABIRUSSA ORIENTALIS*.

Der Babirusa, The Babiroussa.

Caractères. — Le babiroussa (*fig. 352*) est un animal d'assez grande taille. Des voyageurs assurent en avoir vu qui avaient les dimensions d'un âne ordinaire. En moyenne, un babiroussa adulte a 1 mètre de long et 80 cent. de haut ; la queue mesure 25 cent.

Cet animal ressemble beaucoup aux autres cochons. Il a le corps allongé, rond, gros, un peu comprimé latéralement, le dos faiblement bombé, le cou court et gros, la tête allongée,

(1) Voy. F. Roulin, *Histoire naturelle et Souvenirs de voyage*. Paris, 1865, p. 119.

relativement petite, le front faiblement bombé, le groin mobile, obtus comme chez les sangliers, terminé par une partie cornée, à bord calleux et débordant beaucoup la lèvre inférieure. Les jambes sont fortes, droites, toutes terminées par quatre doigts ; les doigts antérieurs sont plus écartés que chez les autres suidés. Les yeux sont petits, dénués de cils ; les oreilles, de moyenne longueur, minces, étroites, pointues et droites.

Mais ce que l'animal a de plus remarquable, ce sont les canines de la mâchoire supérieure. Minces, pointues, dirigées en haut et en arrière, ces dents deviennent si longues que, chez les vieux animaux, elles pénètrent parfois dans la peau du front, vers lequel elles se recourbent en demi-cercle ; leur face antérieure est arrondie ; leurs faces latérales sont aplaties et inclinées en arrière ; leur bord postérieur est tranchant ; les canines de la mâchoire inférieure sont plus courtes, plus droites, et dirigées en haut. Ces dents ont beaucoup moins de longueur chez la femelle que chez le mâle.

Le corps du babiroussa est couvert de poils assez courts et épars, plus abondants le long de l'épine dorsale, entre les plis de la peau, et au bout de la queue, où ils forment une petite touffe. La peau est dure, épaisse, rugueuse, avec des plis profonds à la face, autour des oreilles et au cou. Le dos et la partie externe des membres sont d'un gris cendré sale, la face interne des membres est rouge rouille. Les pointes des soies forment sur la ligne médiane une ligne claire, d'un jaune brun. Les oreilles sont noires.

Distribution géographique. — Les Célèbes doivent être regardées comme la véritable patrie de cet animal : il y est très-commun. On le trouve encore dans les petites îles de Bourou et de Malado, dans quelques-unes des Xourilles, notamment à Xoulli, Mangli et Bangahi ; il semble manquer dans les Moluques, les grandes îles de l'ouest de l'archipel de la Sonde, et sur le continent asiatique. Il serait possible qu'il habitât aussi la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Irlande ; on y a du moins trouvé des dents de babiroussas entre les mains des indigènes.

Mœurs, habitudes et régime. — Il semble que le babiroussa ait été connu des anciens ; du moins les linguistes se sont-ils efforcés de lui rapporter plusieurs noms incompréhensibles. On possédait en Europe, depuis plusieurs siècles, des crânes de babiroussas ; mais on ne connaissait pas la peau et l'on ne pouvait se faire une idée juste de l'animal par les dessins ou plutôt les caricatures qu'en avaient faites les premiers observa-

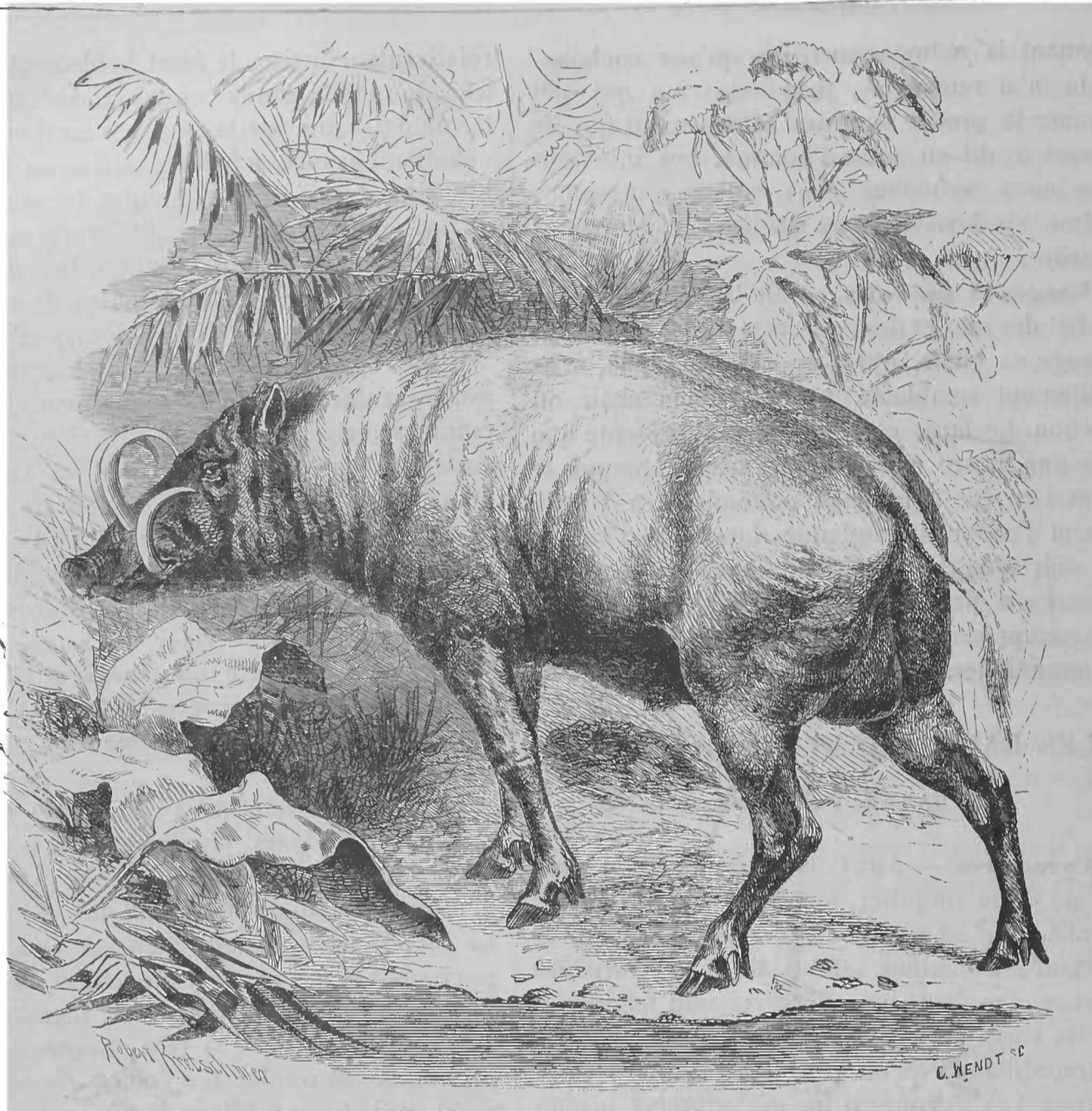


Fig. 352. Le Babiroussa oriental.

teurs. D'un autre côté, son histoire n'était qu'un ramassis de récits extraordinaires, qui ont été en partie rectifiés depuis que l'on a amené des babiroussas vivants en Europe, et qu'on a pu les y étudier. Néanmoins, il y a certainement encore des fables dans ce que l'on raconte de la vie de l'espèce à l'état de liberté.

Le babiroussa a les habitudes des autres suidés, et recherche peut-être encore plus le voisinage de l'eau. Il se tient dans les forêts marécageuses, les roseaux, les ravins, les bords des lacs, les lieux où croissent beaucoup de plantes aquatiques. C'est au milieu de pareilles conditions que les babiroussas se réunissent en troupes plus ou moins nombreux, dormant le jour, rôdant la nuit, mangeant tout ce qu'ils trouvent. Leur marche est un trot rapide; ils sont plus agiles à la course que le sanglier, sans qu'on puisse cependant, comme on l'a fait, les comparer au cerf sous ce rapport.

On s'est vu obligé de chercher la raison de la forme particulière des canines du babiroussa, et l'on a dit qu'elles avaient pour fonction de permettre à l'animal de s'accrocher aux branches, soit pour soutenir sa tête, soit pour se balancer nonchalamment. Malheureusement, les indigènes racontent la même chose du chevrotain porte-musc.

Il est certain que le babiroussa est un parfait nageur; non-seulement il traverse les fleuves, mais encore il franchit les bras de mer à la nage, et passe ainsi d'une île à l'autre.

L'ouïe et l'odorat sont les plus développés de ses sens. Sa voix consiste en un grognement faible et prolongé. Son intelligence est au même niveau que celle des autres suidés.

Le babiroussa évite l'homme; mais, quand il en est serré de près, il se défend avec courage, et ses canines inférieures sont des armes faites pour inspirer des craintes au plus courageux. Un

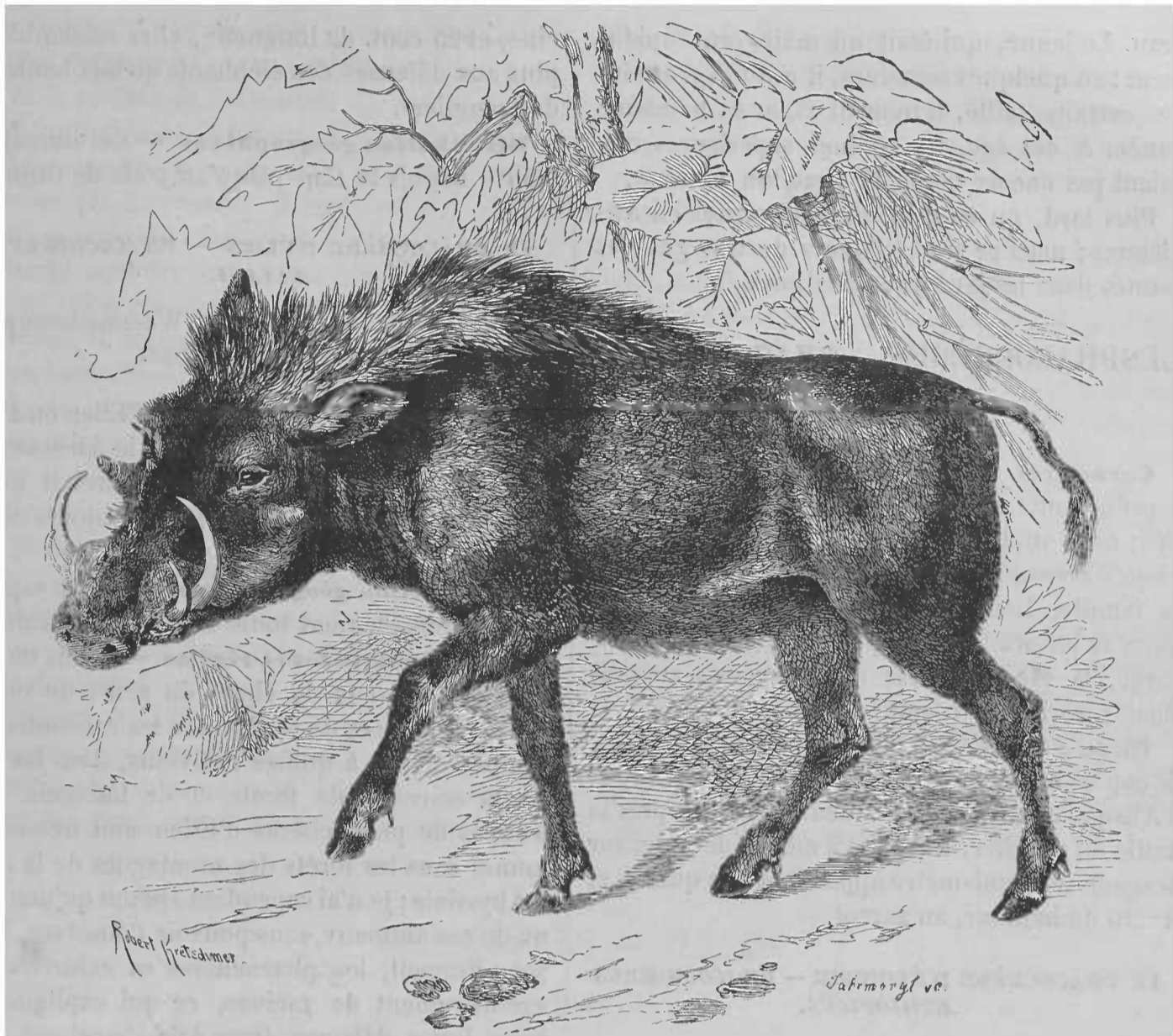


Fig. 353. Le Phacochère d'Éthiopie

officier de marine, qui avait eu plusieurs fois affaire à ces animaux, n'en parlait qu'avec un certain respect, et ne paraissait pas faire volontiers le récit de ses rencontres.

La femelle met bas en février un ou deux marcassins, longs de 16 à 22 cent., les soigne, et les défend avec autant de tendresse et de courage que le font les autres cochons.

Chasse. — Les indigènes tuent le babiroussa à coups de lance : ils le chassent souvent à traque.

Captivité. — Pris jeunes, les babiroussas s'apprivoisent jusqu'à un certain degré ; ils s'habituent à leur maître, le suivent, et témoignent leur reconnaissance en secouant la queue et les oreilles.

Les indigènes eux-mêmes regardent le babiroussa comme un animal très-singulier ; aussi quelques rajahs le tiennent-ils parfois en captivité, par curiosité. Un de ces animaux se vend toujours fort cher, et vaut dans le pays jusqu'à un millier de francs.

Le gouverneur hollandais des Moluques, Mar-

cus, donna aux naturalistes français Quoy et Gaimard, lors de leur voyage autour du monde, une paire de babiroussas, et pour ces animaux le navire fit un détour de plus de cinquante milles. Ce furent les premiers qui arrivèrent vivants en Europe. Ils étaient assez apprivoisés. La femelle avait plus de sauvagerie que le mâle. Quand on voulut prendre les dimensions de celui-ci, elle vint par derrière, et mordit les vêtements des gens occupés à le mesurer. Tous deux étaient très-sensibles au froid. Ils tremblaient continuellement, se tenaient l'un près de l'autre et, même en été, se cachaient sous la paille. En mars, la femelle mit bas un petit, d'un brun foncé, et, à partir de ce moment, elle fut très-méchante. Elle ne permettait à personne de toucher son marcassin ; elle déchira les habits de son gardien, et le mordit même violemment. Malheureusement ces deux animaux ne vécurent pas longtemps : le climat les tua. Ils s'habituaient rapidement à la nourriture des porcs ; ils aimaient beaucoup les pommes de terre et la farine délayée dans

P'eau. Le jeune, qui était un mâle, crût rapidement ; en quelques semaines, il avait déjà atteint une certaine taille. Il mourut avant sa deuxième année. A cet âge, les canines supérieures n'avaient pas encore percé la peau du museau.

Plus tard, on vit d'autres babiroussas en Angleterre ; mais ce sont toujours de très-grandes raretés dans les jardins zoologiques.

LESPHACOCHÈRES — PHACOCHOERUS

Die Warzenschweine.

Caractères. — L'Afrique possède encore des représentants monstrueux de la famille des suidés ; nous voulons parler des *phacochères* ou *cochons à verrues*, espèces les plus lourdes de toute la famille. Leur tête surtout est hideuse. Les yeux et les oreilles sont petits ; le groin est très-large, la face couverte de bourrelets cutanés épais ; les boutoirs sont énormes.

On en connaît deux espèces qui habitent, l'une le cap de Bonne-Espérance, l'autre l'Abyssinie et l'Afrique centrale. Toutes deux ont à peu près la taille du sanglier. Elles ont 2 mètres de long, sur lesquels un demi-mètre appartient à la queue, et 1^m,15 de hauteur, au garrot.

LE PHACOCHÈRE D'ÉTHIOPIE — PHACOCHOERUS ÆTHIOPICUS.

Der Hartläufer ou *Schneelläufer*, *The Vlacke Vark*.

Caractères. — Le phacochère d'Éthiopie (*fig.* 353) (1), le *coureur rapide*, comme l'appellent les colons du Cap, est le plus laid des suidés. Il a le corps gros, le cou court, le dos large, les pieds forts, la tête lourde, le museau large et aplati, le groin épais, les narines très-écartées, la lèvre supérieure épaisse, saillante, les yeux petits, placés très en haut et en arrière, les oreilles courtes, à poils nombreux ; la peau est épaisse, rugueuse, à soies rares ; une crinière, commençant entre les oreilles, se continue le long du dos. L'animal est brun ; la tête et le dos sont plus foncés ; les oreilles sont blanches ; la crinière est d'un brun foncé.

La dentition est particulière : les incisives manquent complètement ; les canines supérieures sont très-grandes ; elles sont obtuses, et présentent des sillons longitudinaux en avant et en arrière ; elles ont 14 cent. de diamètre à la ra-

(1) La figure 353 ne ressemble pas à l'animal vivant. Le corps est trop mince, la tête trop élégante, les pattes sont trop hautes, les boutoirs trop pointus, l'animal est bien plus lourd qu'il n'est représenté. (*Note de Brehm.*)

cine, et 25 cent. de longueur ; elles ressemblent plus aux défenses des éléphants qu'aux boutoirs des sangliers.

Distribution géographique. — Cet animal se trouve depuis le Cap jusqu'au golfe de Guinée.

LE PHACOCHÈRE D'ÉLIEN — PHACOCHOERUS ÆLIANI.

Die Harocha, *das Ælianische Warzenschwein*, *The Halleef* ou *Haroja*.

Caractères. — Le phacochère d'Élien ou à incisives, comme on le nomme aussi, le *harocha* des Abyssins, ressemble à son congénère. Il a les canines plus petites, et il possède toujours deux incisives.

Distribution géographique. — Cette espèce habite probablement toute l'Afrique centrale.

Mœurs, habitudes et régime. — Nous ne savons que très-peu de chose du genre de vie de ces deux espèces de suidés. On les rencontre en troupes de dix à quinze individus, dans les endroits couverts de forêts et de buissons. Les troupes de phacochères d'Élien sont très-communes dans les forêts des montagnes de la côte d'Abyssinie ; je n'ai cependant aperçu qu'une fois un de ces animaux, sans pouvoir l'observer. D'après Rüppell, les phacochères se nourriraient exclusivement de racines, ce qui expliquerait leurs fortes défenses. Quand ils cherchent leur nourriture, ils rampent sur le dos du carpe, qui est fléchi, et déracinent ainsi les plantes. Pour avancer, ils glissent en se poussant avec leurs pieds de derrière, et forment de la sorte de profonds sillons dans les buissons. De là proviennent les callosités qu'ils ont à la face antérieure du carpe.

En Abyssinie, chrétiens et mahométans regardent le phacochère comme un animal impur et ne le chassent pas ; aussi ne peut-on recueillir sur lui que des renseignements très-insuffisants. Ils disent qu'il est méchant ; le vieux Sparrmann exprime la même opinion. « On nomme ces animaux *porcs des forêts*, dit-il. Ils sont jaunes, vivent dans des trous creusés en terre et sont très-dangereux. Ils fondent sur l'homme comme une flèche, et lui déchirent le ventre à coups de boutoirs. On les trouve réunis en troupeaux. Quand ils fuient, chacun prend son petit dans sa gueule. A Kamedo, ils s'accouplent avec les cochons domestiques, et les métis nés de ces unions sont féconds. »

« Je choisais pour ma proie un vieux mâle, raconte Gordon Cumming, et je le séparai du reste

du troupeau. Après avoir galopé environ dix milles derrière lui, nous arrivâmes à une pente, et là je résolus de l'attendre. Au moment où je me tournai pour l'aborder, il s'arrêta et me regarda avec un air menaçant; sa bouche écumait. J'eusse pu facilement le tuer, mais j'attendais qu'il se dirigeât sur moi. Il me surprit par l'opiniâtreté avec laquelle il me tenait tête. J'en fus excité, et je marchai sur lui. A mon grand étonnement, il ne se détourna pas; il marcha derrière mon cheval, me suivant comme un chien. Cela me rendit défiante; je me doutais que ce rusé compagnon ne cherchait qu'une retraite pour y disparaître. Je résolus de mettre pied à terre et de le tuer; mais au moment où je venais de prendre cette décision, je me trouvai au milieu d'une quantité de grandes cavernes, la demeure de ces porcs de terre. Arrivé devant l'une de ces cavernes, mon animal disparut avec rapidité de devant mes yeux. »

D'après Smith, cet animal est aussi téméraire que méchant. Rarement il prend la fuite; d'ordinaire il accepte le combat. Il se loge dans des trous, sous des racines d'arbres, sous

des blocs de rochers. Les chasseurs les plus adroits seuls osent l'attaquer, car il s'élançe brusquement, frappant à droite et à gauche, et sa mort seule met fin à la lutte. Sa chasse est très-périlleuse; aussi les indigènes les plus courageux la pratiquent-ils avec ardeur.

Captivité. — En 1775 on vit en Europe le premier phacochère vivant; il venait du Cap. On le garda longtemps au jardin zoologique de La Haye, et on le croyait très-doux, lorsqu'un jour sa méchanceté éclata; il se précipita sur son gardien et le blessa mortellement d'un coup de boudoir. Il éventra une truie domestique qu'on lui avait donnée, espérant qu'ils'accouplerait avec elle. On le nourrissait comme les autres porcs. Il mangeait des grains, du maïs, du blé, des racines et du pain.

Je vis une paire de ces animaux à Anvers: c'étaient des jeunes qui n'avaient pas encore de boudoirs. On pouvait les voir glissant sur les articulations du carpe, comme Rüppell nous l'a dit. Ils prenaient toujours cette posture pour manger et pour creuser la terre. Ils ne différaient pas d'ailleurs des autres suidés.

LES OBÈSES — OBESA

Die Plumpen.

La dernière famille comprend les pachydermes proprement dits ou obèses. La création actuelle n'en renferme que deux types: les rhinocéros et les hippopotames; mais aux époques antérieures, ce groupe était bien plus richement représenté.

Caractères. — Les obèses se distinguent des familles précédentes par leurs os nasaux courts; par leurs canines petites, ne formant pas de vigoureuses défenses, par la présence de dents incisives, par leur corps lourd et gigantesque, bas sur jambes, couvert d'une peau épaisse, à peu près complètement nue, marquée de forts et nombreux plis, surtout aux articulations. Leurs doigts, dont le nombre varie de trois à quatre, sont enveloppés de sabots incomplets ou inégaux; le nez et les oreilles sont très-développés, les yeux petits.

Le squelette de ces animaux se distingue par ses formes massives. Tous les os sont épais, forts, lourds. La face est allongée, les vertèbres cervicales ont des apophyses très-fortes; les apophyses épineuses dorsales sont longues, les lombaires larges, les sacrées et les caudales faibles. Le

nombre des vertèbres dorsales est considérable et variable dans de grandes limites. Le carpe et le tarse sont très-développés; le doigt du milieu est plus long que les autres.

A ce lourd squelette sont insérés des muscles puissants; ceux qui servent à mouvoir les membres et à fléchir la tête sont surtout vigoureux. La lèvre supérieure est chez quelques-uns prolongée en une petite trompe. Sa langue est lisse et épaisse, l'œsophage large, l'estomac simple ou divisé; l'intestin a dix fois au moins la longueur du corps.

Distribution géographique. — Ces animaux nous paraissent comme des restes des créations antérieures, comme des êtres appartenant encore aux époques fabuleuses. Les genres, qui sont aujourd'hui si pauvres en espèces, étaient autrefois richement représentés, non-seulement dans les contrées tropicales, mais encore dans la zone tempérée, et jusque dans les régions polaires. Aujourd'hui, les deux genres qui forment cette famille sont nettement distincts. Mais considérons les espèces fossiles, recouvrons en imagination de leurs muscles et de leur peau les os

que nous trouvons, et nous aurons une série à peu près continue; nous serions même peut-être obligé de ranger nos deux genres dans deux familles, tant le nombre des genres et des espèces disparus est considérable.

Actuellement, les obèses habitent le sud de l'Asie et quelques-unes des îles, l'Afrique centrale et méridionale.

Mœurs, habitudes et régime. — Comme les éléphants, les obèses aiment le voisinage de l'eau et les lieux marécageux; comme ceux-ci, ils montent depuis la plaine jusque sur les hautes montagnes. Ils se plaisent dans les forêts épaisses et humides, entrecoupées de marais, de lacs, de rivières, de ruisseaux. Les hippopotames sont liés à l'eau, et ne s'en éloignent que quand ils n'y trouvent plus aucune nourriture.

Par plusieurs points, les obèses forment transition entre les mammifères terrestres et les mammifères marins. Ils rappellent ceux-ci par leur masse, leur amour de l'eau, ceux-là par leurs formes et leur manière d'être. Mais l'hippopotame s'avance déjà assez loin dans la mer, et la facilité avec laquelle il nage et se joue dans l'eau montre sa filiation avec les baleines.

Les obèses sont sociables, sans l'être cependant au même degré que les éléphants. Les hippopotames vivent encore à plusieurs; les rhinocéros vivent par paires, ou réunis en petites bandes peu nombreuses.

Les uns sont des animaux nocturnes, les autres ont des habitudes diurnes; cependant, c'est là une distinction peu tranchée, car on voit souvent les animaux nocturnes pendant le jour, les diurnes pendant la nuit. Leur vie se passe à manger et à dormir: leur ventre est leur dieu. Ils surpassent tous les autres mammifères en paresse et en glotonnerie. La faim seule ou la fureur peuvent les faire se mouvoir. En ces quelques mots est décrite toute leur vie intellectuelle. Ils sont aussi massifs au moral, si l'on peut ainsi parler, qu'au physique. Leur marche est lourde, lente; leur course maladroite; mais une fois en mouvement, cette masse avance assez rapidement. Ils sont plus agiles dans l'eau qu'à terre, l'eau supportant une partie de leur poids, et il leur faut une moins grande dépense de force pour avancer. Les obèses sont d'excellents nageurs; quelques-uns vivent même dans l'eau. Ils marchent au fond des fleuves, nagent entre deux eaux aussi bien qu'à la surface; ils plongent, se laissent aller au courant, sans avoir besoin de se mouvoir pour maintenir leur équilibre. L'eau est pour eux un besoin; n'en trou-

vent-ils pas, ils cherchent des mares et de la vase, et s'y vautrent et s'y roulent avec volupté.

Leur force puissante leur permet de se frayer partout un chemin. Ils se meuvent sans peine dans l'eau, dans les marais et dans les forêts. Le fourré le plus touffu ne les arrête pas. Ils marchent, renversant et cassant les branches qui les arrêtent, et après avoir passé quelques fois par un endroit, ils y ont frayé un large chemin uni; ils tracent des sentiers même sur le flanc des montagnes; les pierres résistent à peine à leur poids. Tel chemin que l'on rencontre paraît avoir été établi avec la pelle et la pioche; ce sont des rhinocéros qui ont passé plusieurs fois par là. Dans toutes les forêts vierges, dans les jungles de bambous les plus épais, on voit aussi des sentiers larges et droits, qui semblent avoir été ouverts par des ingénieurs.

Les obèses se nourrissent exclusivement de matières végétales. Ils mangent des plantes aquatiques, des céréales, de l'herbe, des feuilles et des branches d'arbres, des racines, des fruits; mais quand ils peuvent choisir, ils ont des préférences, et l'on se demande si le goût n'est pas, après l'odorat, leur sens le plus développé. Les rhinocéros prennent leur nourriture avec la petite trompe qui prolonge leur lèvre supérieure. Le hideux hippopotame l'enlève avec ses fortes dents: ses lèvres, trop épaisses, ne constituent pas un bon organe de préhension; il ne peut rien cueillir avec elles, tandis que le rhinocéros s'en sert avec presque autant d'adresse que le tapir. On ne peut pas dire que ces animaux soient difficiles pour leur nourriture. Ils avalent des roseaux, des herbes, des branches dépourvues de feuilles, des feuilles sèches, des plantes épineuses, et même, au besoin, les excréments d'autres herbivores.

En général, leurs sens sont encore assez développés, leur peau est très-sensible, leur goût manifeste, leur odorat souvent très-bon, leur ouïe excellente, leur vue faible, leur intelligence plus que médiocre. Owen a trouvé que le rapport du poids du cerveau du rhinocéros au poids total du corps est de 1,164; chez l'homme, ce rapport est de 1,30 ou 1,40.

Les obèses vivent en paix les uns avec les autres. Paisibles et paresseux, ils sont par cela même fort patients mais, une fois excités, leur fureur ne connaît plus de bornes: ils méprisent tout danger, et se précipitent sur l'homme comme sur l'éléphant. Ils peuvent devenir très-dangereux, quoique leur lourdeur les empêche de déployer toute leur force contre des ennemis plus agiles.



Fig. 354. Le Rhinocéros bicorne.

Leur voix est un grognement ou une sorte de hennissement ou de mugissement désagréable.

Tous ces animaux gigantesques ne sont pas très-féconds. La femelle, après une longue gestation, ne met bas qu'un petit, qu'elle aime beaucoup et qu'elle défend avec courage en cas de danger. Sa croissance est très-lente ; par contre il semble atteindre à un âge avancé.

Captivité. — Jeunes, ces animaux se laissent facilement dompter ; on ne peut jamais néanmoins s'y fier entièrement. Ils sont trop stupides pour pouvoir être bien apprivoisés. Beaucoup témoignent à leur maître un certain attachement.

Usages et produits. — Partout où l'homme étend sa domination, ces animaux sont condam-

nés à disparaître ; ils causent trop de ravages pour qu'on puisse les supporter. Ils sont, d'ailleurs, d'une valeur assez grande pour qu'on ne les épargne pas. On utilise leur chair, leur graisse, leur peau, leurs os, leurs cornes et leurs dents.

LES RHINOCÉROS. — RHINOCEROS.

Die Nashörner, The Rhinoceros.

Le premier genre dont cette famille se compose est celui des rhinocéros, dans lequel on compte six, et suivant quelques auteurs sept espèces encore vivantes, et environ autant d'espèces fossiles, pour la plupart très-remarquables.

Considérations historiques. — Les anciens connaissaient parfaitement les rhinocéros. Il n'y a pas de doute que c'est du rhinocéros que parle la Bible sous le nom de *licorne*, et que c'est à lui que fait allusion Job, lorsqu'il dit : « Crois-tu que la licorne te servira et demeurera à ta crèche? Peux-tu l'atteler au joug, et tracer avec elle des sillons? Oses-tu te confier à un animal aussi fort, et te laissera-t-elle travailler? Oses-tu croire qu'elle te rapportera tes grains, et qu'elle remplira tes greniers? » Le texte original nomme cet animal *rem*, et lui donne tantôt une corne, tantôt deux.

Les Romains ont également très-bien connu le rhinocéros, l'unicorne aussi bien que le bicorné. Ils le faisaient figurer dans les jeux du cirque. D'après Pline, ce fut Pompée qui le premier amena à Rome, en 61 avant Jésus-Christ, un rhinocéros unicolore, en même temps qu'un lynx des Gaules et un babouin d'Éthiopie. « Le rhinocéros, dit Pline, est l'ennemi né de l'éléphant. Il aiguise sa corne sur une pierre; dans le combat, il vise au ventre, sachant que c'est l'endroit le plus vulnérable, et tue ainsi l'éléphant. » Il ajoute que l'on trouve des rhinocéros à partir de Méroé, ce qui est exact; on en voit encore quelques-uns aujourd'hui.

« Dans la ville d'Aduleton, le grand marché des Troglodytes et des Éthiopiens, à cinq journées de navigation de Ptolémée, on vend en grande quantité de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, du cuir d'hippopotame et d'autres objets analogues. »

Le premier auteur qui décrit cet animal fut Agatharchides; Strabon, qui en vit un vivant à Alexandrie, en a parlé après lui. Pausanias le mentionne sous le nom de *bœuf d'Éthiopie*. Martial (1) connaissait les deux espèces; il dit de l'une :

C'est pour vous, ô César, qu'exposé dans l'arène,
Ce fier rhinocéros a lutté vaillamment,
Et d'un coup de sa corne a transpercé sans peine,
Comme un vil mannequin, le taureau tout tremblant...

et de l'autre :

Tandis que le piqueur, intimidé, harcèle
Les flancs du monstre informe à s'irriter trop lent,
Tout à coup dans ses yeux la fureur étincelle
Et ranime l'espoir d'un peuple impatient :
Un coup de double corne a lancé dans l'espace
L'ours énorme, enlevé comme un volant qui passe.

Les anciens Égyptiens ne semblent avoir fait aucune attention au rhinocéros. Jusqu'à ce jour

(1) Martial, trad. inédite de M. Ch. Meaux-St.-Marc.

on ne l'a trouvé représenté sur aucun monument. Les prêtres de Méroé, dans la Nubie du Sud, ont dû le bien connaître. Les auteurs arabes parlent de bonne heure de ces animaux et distinguent l'espèce de l'Inde de celle de l'Afrique. Dans leurs légendes, le rhinocéros figure souvent comme un être enchanté.

Puis, durant longues années, il n'en est plus fait mention. Mais au treizième siècle, Marco Polo, cet auteur célèbre et dont les récits sont si importants pour l'histoire naturelle, rompt ce silence. Il parle de plusieurs rhinocéros qu'il avait vus à Sumatra pendant son voyage aux Indes. « Ils ont là, dit-il, beaucoup d'éléphants et de lions à cornes, qui sont plus petits que ceux-là, et ont le poil du buffle; leurs pieds ressemblent à ceux des éléphants. Ils portent une corne au milieu du front, mais n'en blessent jamais personne. Quand ils attaquent quelqu'un, ils le renversent plutôt sous leurs genoux et le frappent de leur langue, qui est munie de longs piquants. Leur tête ressemble à celle du sanglier; ils la portent toujours vers la terre. Ils se tiennent de préférence dans la vase; ce sont des animaux grossiers et malpropres. »

En 1513, le roi Emmanuel reçut enfin un rhinocéros vivant des Indes orientales. La renommée l'apprit bientôt à tous les pays. Albert Dürer en publia une gravure, exécutée d'après un mauvais dessin qui lui avait été envoyé de Lisbonne. Elle représente un animal qu'on dirait vêtu d'une chabraque; il a des écailles aux pieds, analogues à celles d'une cuirasse et une petite corne sur les épaules. Pendant près de deux cents ans, ce fut là la seule image que l'on eût des rhinocéros. Au commencement de ce siècle seulement, Chardin, qui avait vu un rhinocéros à Ispahan, publia un meilleur dessin de l'animal.

Bontius, au milieu du dix-septième siècle, avait déjà parlé des mœurs du rhinocéros. Tous les voyageurs, depuis cette époque, ont décrit l'une ou l'autre espèce, et les rhinocéros du sud de l'Afrique notamment sont maintenant assez bien connus pour que nous puissions donner facilement un aperçu général des caractères et des mœurs de ces animaux.

Caractères. — Les rhinocéros ne sont pas les plus massifs des pachydermes, néanmoins ils n'ont rien d'élégant : ce sont des animaux mal bâtis, de grande taille, à dos lourd, à cou court, à tête allongée, à membres courts et épais, à pieds terminés par trois doigts recouverts de sabots

petits et faibles. Leur peau est épaisse et unie ; celle des espèces fossiles était recouverte d'une abondante toison. La face est allongée, et porte une ou deux cornes d'inégale longueur. Le squelette est caractérisé par des formes massives. Le crâne est long et plus bas que celui des autres pachydermes ; les frontaux forment le quart ou le tiers de cette longueur ; ils se soudent à des os nasaux forts et larges, qui recouvrent les fosses nasales et sont encore soutenus par une cloison médiane. A la base de la corne, ces os sont couverts de rugosités, d'autant plus prononcées que la corne est plus grande. L'os incisif n'est visible que chez les espèces qui ont des incisives persistantes : chez celles qui perdent leurs dents dans leur jeunesse, il s'atrophie complètement. La colonne vertébrale est formée de fortes vertèbres, munies d'apophyses épineuses très-longues ; dix-neuf à vingt portent des côtes faiblement recourbées, larges et épaisses ; le diaphragme est inséré à la quatorzième ou à la dix-septième vertèbre dorsale. Les cinq vertèbres sacrées se soudent de bonne heure. Les vertèbres caudales sont au nombre de vingt-deux à vingt-trois. Tous les autres os se distinguent par leur force et leur poids. Les dents diffèrent notablement de celles des autres membres de cette famille. Les canines manquent toujours, et souvent aussi les quatre incisives. Celles-ci existent bien d'abord, mais ne tardent pas à disparaître, si complètement, qu'on a voulu nier leur présence. Il y a sept molaires à chaque mâchoire ; chacune semble formée de plusieurs lames. La surface de mastication s'use avec le temps, et il en résulte des dessins variés.

Les parties molles méritent aussi que nous leur consacrons quelques lignes. La peau de la lèvre supérieure est mince, très-vasculaire et très-nerveuse. La langue est grande et sensible. L'œsophage a 1^m,60 de long et 8 cent. de diamètre. L'estomac est simple, allongé ; il a 1^m,30 de diamètre longitudinal, et 66 cent. dans son plus grand diamètre transversal. L'intestin grêle a de 16 à 21 mètres de long ; le cœcum, de 66 cent. à 1 mètre, le gros intestin de 6 à 8 mètres ; le rectum, de 1 mètre à 1^m,60. Les yeux sont remarquables par leur petitesse.

Le corps est recouvert d'une peau très-épaisse. Elle a 7 millim. à la face interne des membres, 2 centim. au milieu du ventre, et offre une bien plus grande épaisseur encore sur le dos. Chez certaines espèces, elle est lisse ; chez d'autres, elle forme des plis profonds ; et chez d'autres encore, de véritables écailles séparées par des plis.

La corne est ronde ou anguleuse et creuse, et entièrement formée de fibres cornées parallèles et très-fines, d'inégale longueur, les médianes étant les plus grandes, les externes les plus courtes, et ayant chacune de 115 à 76 millièmes de millimètre de diamètre. Cette corne, qui peut atteindre jusqu'à 1 mètre de long, et qui se recourbe assez fortement en arrière, n'a pas d'axe osseux comme chez les ruminants. Elle repose par une surface large et arrondie sur les rugosités des os nasaux et frontaux, ou, pour mieux dire, sur la peau dont elle est une dépendance. Quand il y a deux cornes, la postérieure est constamment plus courte et plus petite que l'antérieure.

Distribution géographique. — Les rhinocéros ne se trouvent plus aujourd'hui qu'en Asie, sur le continent aussi bien que dans les îles, et en Afrique.

Distribution géologique. — Les rhinocéros étaient bien plus nombreux dans les époques géologiques antérieures : leurs débris fossiles se rapportent, en effet, à un nombre assez considérable d'espèces.

Je ne veux en mentionner qu'une, le rhinocéros à deux cornes, à cloison des fosses nasales osseuse (*rhinoceros tichorhinus*), dont on a découvert non-seulement les os, mais encore la peau et les poils. Dans tout le nord de l'Asie, depuis le Don jusqu'au détroit de Behring, il n'est pas un fleuve dont on ne trouve les rives couvertes d'ossements fossiles, surtout d'éléphants, de buffles et de rhinocéros, et chaque année, au dégel, on y recueille une grande quantité d'ivoire fossile, lequel fait l'objet d'un commerce considérable.

« Lorsque j'arrivai à Iakoutsk en mars 1772, dit Pallas, le gouverneur de la Sibérie orientale me montra le pied de devant et le pied de derrière d'un rhinocéros, encore recouverts de leur peau. On avait trouvé l'animal dans le sable, au bord d'un fleuve. On avait laissé là le tronc. » Pallas recueillit le plus de renseignements qu'il put et rapporta la tête et le pied à Saint-Pétersbourg. Brandt, plus tard, examina ces restes fossiles, et nous savons maintenant qu'à l'époque diluvienne, cette espèce a habité le centre et le nord de l'Europe, le nord de l'Asie, et qu'elle était avec le mammoth un des pachydermes les plus communs de notre continent. On en a encore découvert les os, et souvent en quantité étonnante, en Russie, en Pologne, en Allemagne, en France, en Angleterre.

Cette espèce se distinguait surtout par la pré-

sence d'une cloison nasale osseuse, tandis qu'elle est cartilagineuse chez les autres rhinocéros; cette ossification se trouvait en rapport avec la grande longueur des os nasaux. Sa peau différait aussi de celle des autres rhinocéros. Sèche, elle a une couleur jaune sale; elle n'est point calleuse, à la tête du moins; elle est épaisse, couverte de pores arrondis, disposés en réseaux; celle des lèvres est granuleuse. De chaque pore sort un pinceau de poils. Les uns sont des soies raides, les autres un duvet mou. Pour tous les autres caractères, ce rhinocéros se rapproche tellement des espèces actuellement vivantes, qu'on a pu le ranger dans un sous-genre. Il paraissait se nourrir d'aiguilles et de jeunes pousses de pins; on ne sait cependant rien de certain à ce sujet.

D'autres rhinocéros habitaient la France et le sud de l'Allemagne. L'un avait quatre doigts aux pieds de devant et pas de cornes; on suppose que cette espèce est la première qui ait apparue.

Il y avait encore d'autres animaux voisins des rhinocéros, et qui sont pour nous intéressants, en ce qu'ils établissent une transition entre les espèces si isolées de pachydermes qui existent encore de nos jours.

Les rhinocéros actuellement vivants se divisent en trois groupes principaux: ceux à une corne et à peau plissée ou écailleuse; ceux à deux cornes et à peau plissée; ceux à deux cornes et à peau lisse.

LE RHINOCÉROS DE L'INDE. — *RHINOCEROS INDICUS*

Das einhörnige, ou *indische Nashorn*, *The Indian Rhinoceros*.

Caractères. -- Le rhinocéros de l'Inde (Pl. XXXVII), qu'on nomme aussi *rhinocéros unicorne*, est une des plus grandes espèces. Il a 3 mètres de long; sa queue mesure 66 cent.; sa hauteur, au garrot, est de 1 mètre et demi, et la circonférence du corps dépasse 3 mètres. On a trouvé de vieux mâles qui avaient de 4 mètres à 4^m,30 de long, et de 2 mètres à 2^m,30 de haut. On en évalue le poids à 20 ou 30 quintaux.

Le corps de cet animal est lourd, épais, allongé, bas sur jambes; le cou est court et gros, la tête de grandeur moyenne, du double plus longue que haute, présentant des bosses frontales immédiatement en avant des oreilles, et d'autres au-dessus des yeux; le reste de la tête est fortement comprimé et aplati. Les oreilles, moyennes et très-mobiles, sont relativement longues, minces, pointues, droites, et ressemblent à celles

du cochon. Les yeux sont très-petits, allongés, et enfoncés; rarement l'animal les ouvre complètement. Les narines sont au-dessus de la lèvre supérieure, et parallèles à l'orifice buccal. La corne s'élève sur la partie large du bout du museau, au-dessus des deux narines et entre elles. Elle est conique, un peu recourbée en arrière. La peau la relie aux rugosités osseuses. Elle a jusqu'à 66 centim. de long et 33 centim. de circonférence à la base. La lèvre supérieure, large et aplatie, se prolonge en une trompe pointue, presque digitiforme, qui peut être allongée et retirée, et avoir ainsi une longueur de 16 à 20 cent. La lèvre supérieure ressemble à celle du bœuf. Les pattes, courtes, épaisses, cylindriques et informes, sont recourbées comme celles d'un chien basset; les articulations y sont à peine marquées. Les trois doigts sont enveloppés par la peau; les sabots seuls paraissent à l'extérieur. Ceux-ci sont grands, légèrement bombés en avant, fortement tranchés en arrière, et laissent libre une bonne partie de la plante qui est grande, nue, calleuse, allongée en forme de cœur. La queue, courte et pendante, va en s'amincissant de la racine jusqu'à son milieu. Les organes sexuels sont très-grands. La femelle n'a qu'une paire de mamelles.

Le corps est recouvert d'une peau très-forte, plus dure et plus sèche que celle de l'éléphant; elle repose sur une couche de tissu cellulaire lâche, qui lui permet de glisser facilement; elle forme une cuirasse épaisse, presque cornée, divisée par des plis nombreux et profonds, régulièrement disposés. Ces plis, qui existent même chez le nouveau-né, permettent à l'animal d'exécuter tous les mouvements nécessaires. A leurs bords, la peau est relevée; en leur milieu, elle est très-mince et molle, tandis qu'ailleurs, elle est roide comme une planche épaisse. Chez les vieux animaux, elle est complètement dénudée de poils, si ce n'est à la racine de la corne, au bord des oreilles et au bout de la queue. Le premier grand pli descend verticalement derrière la tête et le long du cou, où il forme une sorte de fanon; derrière lui s'en trouve un second, oblique en haut et en arrière, très-profond en bas, mais allant vers le garrot en s'amincissant; de sa moitié inférieure part un troisième pli, qui remonte obliquement le long du cou. Un quatrième pli profond est derrière le garrot, il remonte le long du dos et se recourbe en arc pour se continuer derrière les épaules; il passe au-dessous, puis en avant du membre supérieur qu'il entoure. Un cinquième pli descend du sacrum,



Paris, J.-B. Baillière et fils, édit.

LE RHINOCEROS UNICORNE.

Corbel, Ed. Crété, imp.

Betschunas, et qui diffère des précédentes par le nombre des cornes.

Les rhinocéros que nous venons de citer sont les seules espèces actuellement vivantes que l'on connaisse. Peut-être en rencontrerait-t-on d'autres en Afrique. Pendant mon séjour dans le Kordofahn, j'entendis parler de plusieurs animaux à une corne, mais sans avoir pu déterminer les espèces. Le long du cours supérieur du Nil Bleu, je trouvai des pistes de rhinocéros, nombreuses, mais jamais je ne pus voir les animaux eux-mêmes. Un voyageur allemand, qui parcourut les mêmes contrées, et vers la même époque, recueillit aussi les récits des indigènes sur les rhinocéros, et il n'hésita pas à les rapporter et à les appliquer à la fabuleuse licorne. Pour mon compte, il me semble résulter des récits des indigènes, qu'il y a plusieurs espèces de rhinocéros dans les parties orientales du Soudan, et surtout au sud du Dar-el-Fouhr et du Wadaï. Quelles sont-elles? On l'ignore. En tout cas, de nouvelles explorations compléteront ce que nous savons de ces animaux, et il est probable que le nombre des espèces s'en accroîtra.

Il en est peut-être de même pour les espèces asiatiques; il n'y a déjà pas si longtemps que le rhinocéros de Sumatra a été distingué comme espèce indépendante.

Mœurs, habitudes et régime. — Tous les rhinocéros se ressemblent beaucoup par leur genre de vie, leurs facultés, leurs allures, leur régime; chaque espèce, cependant, a ses particularités. Parmi les espèces asiatiques, par exemple, le rhinocéros de l'Inde est méchant, celui du Japon est d'un tempérament bien plus doux, et celui de Sumatra ne donne jamais signe de méchanceté. Il en est de même du rhinocéros d'Afrique. Malgré sa petite taille, le rhinocéros bicolore passe pour le plus méchant; le keitloa, aussi est un animal dangereux; le rhinocéros blanc serait au contraire un être parfaitement inoffensif.

En somme, ces gigantesques pachydermes sont plus redoutés que l'éléphant. Les Arabes du Soudan voient dans les *anasa* ou *fertit*, comme ils les nomment, ainsi que dans les hippopotames, des êtres enchantés. Ils croient qu'un méchant sorcier peut prendre la forme de ces animaux, et ils appuient leur dire sur ce que les rhinocéros, comme les hippopotames, ne connaissent aucune barrière dans leur colère aveugle. « L'éléphant, disent-ils, est un animal juste, qui tient en honneur les paroles du prophète Mahomet

(que la voix de Dieu soit avec lui) et qui a égard aux lettres de protection, et aux autres moyens permis de défense. Les hippopotames et les rhinocéros, par contre, ne s'inquiètent nullement de toutes les amulettes que nos prêtres écrivent pour protéger les champs, et ils montrent par là qu'ils méprisent la voix du Tout-Puissant. Ils sont rejetés et maudits dès le commencement. Ce n'est pas le Seigneur, le Créateur, qui les a faits, mais bien le diable, le destructeur; aussi il n'est pas bon pour les croyants de se mettre en contact avec ces animaux, comme le font les païens et les infidèles. Le véritable musulman s'éloigne d'eux tranquillement, afin de ne pas souiller son âme, et de n'être pas rejeté au jour du Seigneur. »

Les cantons riches en eau, les fleuves au lit large, les lacs à bords marécageux et couverts de buissons; les marais, au voisinage desquels se trouvent d'abondants pâturages, sont les lieux qu'habitent les rhinocéros. En Afrique, il arrive assez souvent qu'ils s'écartent de l'eau, pour paître dans les steppes. Dans les Indes, ils s'élèvent parfois dans les montagnes. Mais chaque jour, ils vont au moins une fois à l'eau pour s'y abreuver et se rouler dans la vase. Un bain de vase est un besoin pour tous les pachydermes; leur peau, en effet, est aussi sensible qu'elle est épaisse. En été, les moustiques, les taons, des insectes de toute espèce les tourmentent, et ils cherchent à s'en défendre en se recouvrant d'une couche de fange. Avant de se mettre en route pour chercher leur nourriture, ils courent au bord d'un lac ou d'un cours d'eau, s'y creusent un trou avec leur corne, et s'y vautrent, jusqu'à ce qu'ils soient complètement recouverts de vase. Ils poussent en même temps des soupirs et des grognements de contentement; ils se livrent à cette douce occupation avec une telle volupté qu'ils en oublient leur vigilance habituelle. Cette couche protectrice ne les défend que peu de temps; elle ne tarde pas à tomber, aux jambes d'abord, puis aux cuisses et aux épaules, et ces parties finissent par ne plus être à l'abri des piqûres des mouches. On voit alors les rhinocéros sortir de leur paresse, courir près d'un arbre et s'y frotter, pour alléger un peu leurs souffrances.

Les rhinocéros sont des animaux plutôt nocturnes que diurnes. La grande chaleur leur est insupportable, et aux heures où elle se fait le plus sentir, ils dorment dans des lieux ombragés, couchés sur le ventre ou sur le flanc, la tête étendue; ou bien, ils restent debout et immobiles à un endroit silencieux de la forêt, protégés par

le feuillage des arbres contre les rayons du soleil. Tous les auteurs sont unanimes à dire que leur sommeil est très-profond. On peut à ce moment s'approcher d'eux sans grande précaution : ils ne bougent point. Gordon Cumming raconte que, même les meilleurs amis de ces animaux, plusieurs espèces de petits oiseaux, qui les suivent toujours, s'efforcèrent en vain de réveiller un rhinocéros qu'il voulait tuer ; et les plus anciens auteurs disent que c'est surtout pendant la grande chaleur qu'on surprend et qu'on tue les rhinocéros.

D'ordinaire, en dormant, ils ronflent si fort qu'on les entend à distance, et qu'on est ainsi averti, à temps, de leur présence. Mais il arrive aussi qu'ils respirent silencieusement et qu'on se trouve tout à coup devant le géant, sans s'être douté de son voisinage. Sparrmann raconte que deux de ses Hottentots passèrent tout près d'un rhinocéros endormi, et ne l'aperçurent qu'après l'avoir dépassé de quelques pas. Ils se retournèrent, lui appliquèrent leurs fusils sur la tête et firent feu. L'animal faisant encore quelques mouvements, ils rechargèrent tranquillement leurs armes, et le tuèrent à la seconde décharge.

A la tombée de la nuit, ou même au commencement de la soirée, le rhinocéros se lève, prend son bain de vase, va au pâturage. En Afrique du moins, c'est généralement de la troisième à la sixième heure de la nuit qu'il arrive auprès des sources ou des marais, et il y reste toujours plusieurs heures ; ensuite il se dirige n'importe où. Il trouve à se nourrir dans les forêts épaisses, impénétrables aux autres animaux, comme dans les plaines découvertes, dans l'eau, comme dans les roseaux, dans les montagnes, comme dans les vallées. Il se fraye un passage avec facilité, même dans le fourré le plus impraticable. Il écarte et broie les branches et les arbres trop faibles pour lui résister ; ce n'est qu'autour des troncs gigantesques qu'il se détourne un peu. Là où se trouvent des éléphants, il en suit les sentiers ; ce n'est pas qu'il ne sache aussi en frayer, car, au besoin, il écarte avec sa corne des troncs d'arbres même assez épais et s'ouvre un passage. Dans les jungles, on voit des chemins ouverts en droite ligne, sur les côtés desquels les plantes sont brisées, et dont le sol est battu par les pas de ces énormes pachydermes.

Dans l'intérieur de l'Afrique, on a vu des percées analogues ; dans celles des rhinocéros, les troncs sont cassés et renversés à droite et à gauche ; dans celles des éléphants, tous les arbres qui pouvaient faire obstacle sont arrachés, dé-

pouillés de leurs feuilles et jetés ensuite de côté. Assez souvent, dans les montagnes de l'Inde, on trouve des chemins battus qui conduisent d'une forêt à l'autre, au travers des rochers et des rocailles ; à force d'être parcourus, ils se défoncent peu à peu, et finissent par former de véritables chemins creux.

Relativement à sa nourriture, le rhinocéros est à l'éléphant, ce que l'âne est au cheval. Il mange de préférence des plantes dures, des chardons, des genêts, des roseaux, des joncs, des herbes des steppes. En Afrique, il se nourrit principalement des mimosas épineuses, et surtout de la petite espèce buissonneuse, à laquelle ses épines aiguës et recourbées ont valu de la part des chasseurs le nom significatif de « *Attends un peu.* » Pendant la saison des pluies, il quitte les forêts et pénètre dans les plantations ; s'il est dans le voisinage des cultures, il y produit des dégâts incroyables ; car quelle quantité de nourriture ne lui faut-il pas pour remplir son estomac de 1^m,30 de long et de 80 centimètres de diamètre !

On a vu chez les rhinocéros captifs, qu'un de ces animaux mange en un jour au moins 25 kilogr. de fourrage : en liberté, il doit sans doute manger davantage. Il ne méprise aucune nourriture ; il avale non-seulement les jeunes pousses, les rameaux et les piquants des mimosas et des autres plantes épineuses des tropiques, mais encore des branches de 3 à 6 centim. de diamètre.

Il prend ses aliments en masse avec sa large gueule, et les espèces dont la lèvre supérieure se prolonge en trompe, savent parfaitement faire usage de cet appendice.

J'ai vu un rhinocéros de l'Inde saisir avec sa lèvre de très-petits objets, des morceaux de sucre, et les déposer ensuite sur sa langue. Tous ses aliments, il les mâche aussitôt, mais d'une manière grossière ; son œsophage est assez large pour permettre à de gros morceaux d'y passer. Le rhinocéros de l'Inde peut allonger d'environ 26 centim. sa lèvre supérieure et arracher avec une assez forte touffe d'herbe. Il lui importe peu que les racines entraînent avec elles de la terre : après avoir bien frappé la touffe contre le sol pour en secouer la majeure partie, il la met tranquillement dans sa vaste gueule et l'avale sans difficulté. Quand il est en bonne humeur, son plaisir est de déraciner un petit arbre ou un buisson. Pour ce faire, il balaie avec sa trompe le sol tout autour des racines, jusqu'à ce qu'il puisse en saisir le collet et l'enlever. Il casse ensuite les racines et les mange

L'on a remarqué que les diverses espèces mangent sans inconvénient différentes plantes qui sont nuisibles à d'autres. On croit, par exemple, que le rhinocéros bicolore d'Afrique est empoisonné par une euphorbe, que le rhinocéros blanc avale sans aucun inconvénient.

L'existence du rhinocéros paraît être bien monotone : l'animal mange ou dort, sans s'inquiéter beaucoup du monde extérieur. Contrairement à ce que nous avons vu chez l'éléphant, il vit seul, ou au plus en petites troupes de quatre à dix individus, et, dans ces sociétés, il n'y a aucun lien ; chacun vit pour soi, fait ce que bon lui semble.

Tous les mouvements de cet animal sont lourds, mais moins cependant qu'on ne le croit généralement. Le rhinocéros ne peut, il est vrai, se retourner et se détourner avec agilité, et dans la montagne, il ne saute pas avec la légèreté du chamois ; cependant en plaine, il court très-vite. Il ne marche pas l'amble comme les autres pachydermes, mais il avance à la fois la jambe de devant et la jambe de derrière qui sont opposées. En courant, il tient sa tête penchée à terre ; en colère, il l'agite à droite et à gauche, et avec sa corne trace de profonds sillons. Lorsqu'il est en furie, il saute de côté et d'autre, en levant la queue. Son trot est rapide et longtemps soutenu ; il peut devenir dangereux même pour un cavalier, surtout dans les endroits buissonneux, où la course du cheval est arrêtée, tandis que le rhinocéros renverse tous les obstacles. Le rhinocéros est un parfait nageur, mais il ne plonge jamais sans nécessité ; quelques auteurs disent cependant l'avoir vu descendre jusqu'au fond des cours d'eau, enlever là, avec sa corne, les racines et les tiges des plantes aquatiques, qu'il venait ensuite manger à la surface.

De tous ses sens, l'ouïe est le plus parfait ; après vient l'odorat, et en troisième lieu le toucher. La vue est peu développée. On a dit et répété que le rhinocéros ne voyait que droit devant lui, et ne pouvait apercevoir un homme qui l'approcherait de côté. Je mets cette assertion fort en doute, car je crois avoir observé le contraire chez des rhinocéros apprivoisés. Dans la poursuite d'un ennemi, le rhinocéros se guide par l'ouïe et l'odorat. Il prend la piste de son adversaire et la suit, conduit plus par son nez que par son œil. Son ouïe est très-fine ; l'animal perçoit de loin le plus léger bruit, le goût paraît aussi avoir un certain développement, car j'ai vu des rhinocéros captifs aimer beaucoup le sucre,

et le manger avec un sensible plaisir. Sa voix est un sourd grognement ; l'animal souffle avec bruit quand il est en colère.

Il est très-facile d'irriter un rhinocéros. Son apathie peut aisément se transformer en rage. D'après Raffle, le rhinocéros de Sumatra prend la fuite devant un chien, et d'autres voyageurs l'ont vu s'éloigner à leur approche ; mais s'il est excité, il en est tout autrement. Il ne considère ni le nombre ni la puissance de ses ennemis ; il fond sur eux en droite ligne. Il ne semble pas considérer si l'objet de sa colère est un être purement inoffensif, ou s'il a en face de lui des adversaires nombreux et bien armés. La couleur rouge lui est insupportable, et souvent on l'a vu se précipiter sur des gens vêtus de couleurs voyantes, sans que ceux-ci l'eussent provoqué. Sa fureur dépasse toutes les bornes. Il se venge non-seulement sur celui qui l'a irrité, mais encore sur tout ce qu'il rencontre, sur les pieux et sur les arbres, et s'il ne trouve rien autre, il creuse dans la terre des trous de plus de 2 mètres de profondeur.

Heureusement qu'il n'est pas très-difficile d'échapper à un rhinocéros furieux. Le chasseur n'a qu'à le laisser approcher jusqu'à dix ou quinze pas, puis à faire un saut de côté. L'animal furieux passe outre, perd la piste, et se précipite en avant, faisant sentir les effets de sa colère à un être souvent inoffensif. Lichtenstein parle d'un rhinocéros qui, la nuit, tomba avec une force incroyable sur une voiture et sur le bœuf qui y était attelé, enleva tout, et mit tout en pièces. Pour les caravanes, le rhinocéros est l'animal le plus dangereux, car il se précipite fréquemment sans motif sur les voyageurs, et tue des gens qui étaient loin de le provoquer.

Les rhinocéros bruns d'Afrique, surtout, sont très-redoutés. Ils se ruent sur tout ce qui attire leur attention. Souvent, on voit un de ces animaux s'acharner des heures entières après un buisson, fouiller la terre tout autour, jusqu'à ce qu'il l'ait enlevé avec ses racines, puis se coucher, sans plus songer à son action. Le rhinocéros blanc d'Afrique est beaucoup plus doux et moins agile que son congénère. Même blessé, il est rare qu'il attaque l'homme.

Nous manquons de détails sur la reproduction du rhinocéros. On sait que, pour les espèces de l'Inde, l'accouplement se fait en novembre et en décembre ; la mise bas a lieu en avril ou en mai ; la durée de la gestation est donc de dix-sept à dix-huit mois. Avant l'accouplement, les mâles se livrent de violents combats. Anderson assista

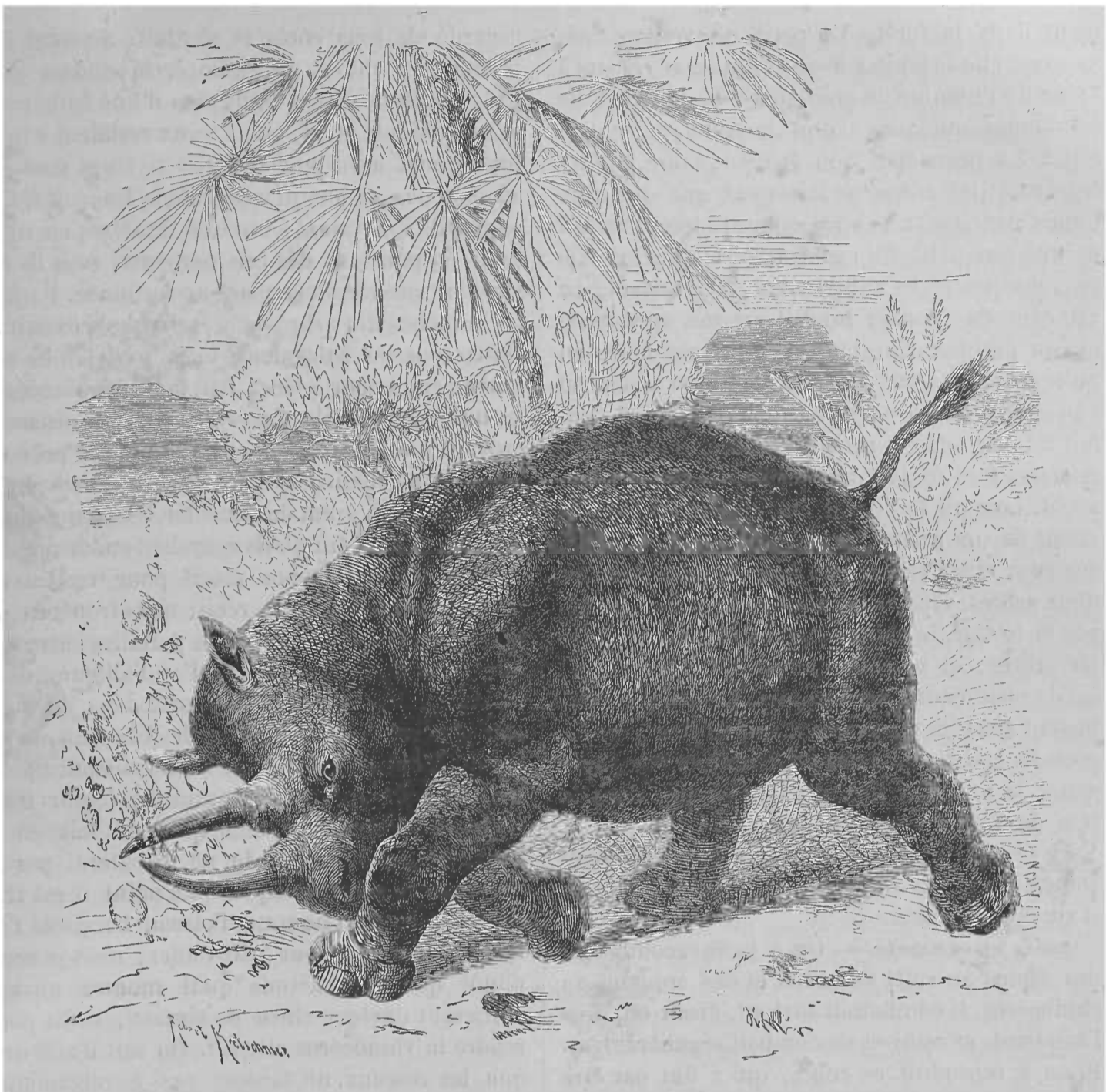


Fig. 355. Le Rhinocéros keitloa.

à une lutte entre quatre rhinocéros mâles; il en tua deux, et les trouva couverts de blessures.

La femelle est unipare, et met bas au plus épais d'un fourré. Le petit rhinocéros est un animal lourd, de la grandeur d'un chien de forte taille. Il naît les yeux ouverts, sa peau est rousse et sans plis, et sa corne est déjà indiquée; sa croissance, dans les premiers mois, est rapide. Un petit rhinocéros, qui, au troisième jour, avait environ 66 cent. de haut et 1^m,15 de long, crût en un mois de 13 cent. en hauteur, de 16 cent. en longueur et d'autant en circonférence. A treize mois, il avait 1^m,20 de haut, 2 mètres de long et près de 2^m,30 de circonférence. Dans les premiers mois, la peau est d'un roux foncé; plus tard, elle présente des parties foncées sur un fond clair. Jusqu'à quatorze

BREM.

mois, il n'y a pas traces des plis; mais à partir de cet âge, ils se forment si rapidement, qu'au bout de quelques mois, il n'y a plus aucune différence entre les vieux et les jeunes individus. Ce n'est qu'à huit ans que le rhinocéros a une taille moyenne. A force d'être aiguisée, la corne se courbe davantage en arrière; chez plusieurs, et régulièrement chez les rhinocéros captifs, elle en est réduite à un court tronçon.

La mère témoigne à son petit beaucoup de tendresse; en cas de danger, elle le défend contre l'ennemi. Elle l'allaita pendant deux ans, et veille sur lui avec sollicitude pendant tout ce temps. Bontius raconte qu'un Européen, dans un voyage à cheval, découvrit une femelle de rhinocéros avec son petit. A peine celle-ci l'aperçut-elle, qu'elle se leva, et s'enfonça lente-

II — 196

ment dans la forêt. Le petit ne voulant pas avancer, elle le poussa avec son museau. Il vint à l'idée de l'homme de poursuivre la mère, et de lui donner quelques coups de sabre sur le derrière. La peau était trop épaisse, pour en être traversée; les coups ne laissaient que quelques lignes blanches. L'animal supporta tout, jusqu'à ce que son petit fût caché dans le fourré; elle se retourna alors subitement en grondant, en grinçant des dents; fondit sur son agresseur, et, du premier coup, lui déchira une botte en morceaux. C'en eût été fait de lui, si le cheval n'avait été plus prudent que son cavalier. Il s'enfuit à toute vitesse, mais le rhinocéros le suivait, renversant et foulant aux pieds tout ce qui l'arrêtait. Lorsque le cheval eut rejoint les compagnons de son maître; le rhinocéros se précipita sur eux, et les contraignit à se réfugier derrière deux arbres, rapprochés l'un de l'autre. Aveuglé par la fureur, le rhinocéros voulut passer entre les arbres, et sa colère redoubla lorsqu'il vit qu'ils résistaient à ses attaques. Les troncs tremblaient sous les coups que l'animal leur portait, mais ils résistèrent assez pour donner aux voyageurs le temps de tirer quelques balles dans la tête du rhinocéros et de le tuer.

On ne sait jusqu'à quel âge le jeune rhinocéros reste avec sa mère, ni dans quels rapports il vit avec son père.

Amis et ennemis. — On a jadis raconté bien des fables au sujet des amis et des ennemis du rhinocéros. Il combattait surtout, disait-on, avec l'éléphant, et celui-ci succombait régulièrement. Pline a reproduit ce conte, qui a fini par être mis au nombre des choses fabuleuses. Les voyageurs anciens n'ont rien appris de cette inimitié; mais, par contre, tous parlent de l'amitié qui règne entre les rhinocéros et d'autres êtres.

Anderson, Gordon Cumming, et d'autres encore ont trouvé presque toujours en société du rhinocéros un oiseau, un ani (*buphaga*), qui tout le jour l'accompagne, et lui sert en quelque sorte de sentinelle. « Cet oiseau, dit Cumming, est le compagnon inséparable de l'hippopotame et des quatre espèces de rhinocéros. Il se nourrit de la vermine qui pullule sur ces animaux; aussi se tient-il toujours dans leur voisinage, ou même sur leur dos. Souvent cet oiseau, toujours vigilant, m'a fait perdre l'espérance de m'approcher d'un pachyderme et a rendu vaines toutes mes tentatives à ce sujet. Les amis sont les meilleurs amis du rhinocéros, et rarement ils manquent de le réveiller de son profond sommeil. Celui-ci comprend leurs avertissements, se lève,

regarde de tous côtés et s'enfuit. Souvent j'ai poursuivi à cheval un rhinocéros pendant plusieurs milles, et il a fallu plus d'une balle pour le tuer. Même alors, ces oiseaux restaient continuellement avec leur nourricier. Ils se tenaient sur son dos, et lorsqu'une balle le frappait à l'épaule, ils s'élevaient à environ 2 mètres en volant, en poussant des cris perçants, puis ils revenaient prendre leur place accoutumée. Parfois les branches des arbres auprès desquels passait le rhinocéros les balayaient; mais toujours ils retournaient à leur place. J'ai tué des rhinocéros la nuit, quand ils s'abreuvaient. Les oiseaux, croyant que l'animal dormait, restaient près de lui jusqu'au matin, et quand je m'approchais, je remarquais qu'avant de s'envoler, ils faisaient tout pour réveiller celui qu'ils croyaient endormi. »

Nous n'avons aucun motif pour mettre en doute la véracité de ce récit; nous trouvons de nombreux exemples d'amitiés pareilles entre des oiseaux et des mammifères. J'ai d'ailleurs, dans l'Habesch, eu de fréquentes occasions de pouvoir observer cet animal sur les chevaux et les bœufs. L'oiseau est payé de reconnaissance pour ses fidèles services, et le mammifère le plus intelligent reconnaît le bien qu'il lui fait en le délivrant des insectes. Je ne discuterai pas la question de savoir jusqu'à quel point il est vrai qu'à l'approche l'homme, l'oiseau becquète l'oreille de son ami pour le réveiller; mais je crois plutôt que l'inquiétude qu'il montre en apercevant quelque chose de suspect, suffit pour rendre le rhinocéros attentif. On sait d'ailleurs, que les oiseaux ne tardent pas à reconnaître ceux d'entre eux qui sont les plus prudents; qu'ils les observent continuellement, et s'en servent comme de sentinelles.

L'homme excepté, le rhinocéros n'a guère d'ennemis. Le lion et le tigre ne se hasardent pas à l'attaquer; ils savent que leurs ongles sont trop faibles pour déchirer son épaisse cuirasse. Le coup de patte du lion qui renverse un taureau ne ferait rien à un rhinocéros; il est habitué à d'autres coups, quand il combat avec ses semblables. Les rhinocéros femelles ne laissent jamais un tigre ou un lion approcher de leur petit, car ces carnassiers pourraient bien lui être dangereux. « En me promenant un jour hors de la ville, le long du fleuve, dit Bontius, je trouvai un jeune rhinocéros encore en vie et poussant des gémissements plaintifs; il avait la cuisse mordue, et le coupable était sans aucun doute un tigre. »

Ce qu'on raconte de l'amitié du rhinocéros et du tigre me semble une fable; car lorsque ces deux

animaux passent l'un à côté de l'autre, ils se regardent de travers, grondent et grincent des dents, et ce ne sont certes pas là des témoignages d'amitié.

Il est de petits animaux que le rhinocéros redoute bien plus que les grands carnassiers; les taons, les mouches sont pour lui des ennemis contre lesquels il se trouve sans défense. C'est pour s'en protéger qu'il se roule dans la vase, et c'est à la suite de leurs piqûres qu'il se frotte contre les troncs, jusqu'à produire sur la peau des ulcères et des croûtes, auxquels se fixent d'autres insectes. Dans la vase se trouvent nombre d'animaux, des sangsues notamment, qui le tourmentent aussi cruellement. Mais le petit oiseau dont nous avons parlé contribue puissamment à le débarrasser de ce parasite.

Chasse. — L'homme est l'ennemi le plus terrible de notre pachyderme. Toutes les peuplades sur le territoire desquelles il se trouve le poursuivent avec ardeur, et les Européens pratiquent cette chasse avec une véritable passion. On a raconté que la peau du rhinocéros était impénétrable à une balle, mais déjà d'anciens voyageurs ont avoué qu'une lance ou une flèche bien dirigée pouvaient la percer. Cette chasse est dangereuse, et pour que le colosse tombe du premier coup, il faut frapper au bon endroit. S'il n'est que blessé, il accepte aussitôt le combat, et peut devenir fort dangereux. Les chasseurs indigènes cherchent à surprendre le rhinocéros pendant son sommeil, et le tuent à coups de lance, ou le tirent à bout portant. Les Abyssins le tuent à coups de javalots, et en lancent souvent cinquante ou soixante à un seul animal. Lorsque celui-ci est épuisé par la perte de son sang, celui des chasseurs qui est le plus hardi s'approche de la bête et cherche à lui trancher le tendon d'Achille d'un coup de sabre, pour paralyser ses mouvements et l'empêcher de résister.

Dans les Indes, on chasse le rhinocéros, monté sur un éléphant, mais ceux-ci sont souvent blessés par l'animal furieux. Borri, qui a assisté à une de ces chasses, dit que lorsque le rhinocéros fut levé, il s'élança sur ses ennemis, sans être arrêté par leur nombre; ceux-ci s'étant écartés à droite et à gauche, il courut droit devant lui, entre leurs rangs, et arriva à l'extrémité de la ligne où était le gouverneur, monté sur un éléphant. Le rhinocéros se dirigea aussitôt sur lui, cherchant à le blesser d'un coup de corne; l'éléphant de son côté s'efforçait de saisir son agresseur avec sa trompe; le gouverneur profita enfin d'une occasion favorable pour frapper le rhinocéros d'une balle, au bon endroit.

Rarement on chasse les espèces africaine, en plein champ; le chasseur se glisse dans les buissons et fait feu à courte portée. Manque-t-il, l'animal se précipite en fureur vers l'endroit d'où est parti le coup, et cherche son ennemi. Dès qu'il le voit ou qu'il le sent, il baisse la tête, ferme les yeux, et s'élançe en avant, labourant la terre avec sa corne. Mais il est facile de l'arrêter. Des chasseurs adroits ont tenu tête pendant des heures à un rhinocéros; ils faisaient un saut de côté dès qu'il arrivait sur eux, le laissaient passer, et le tuaient, après l'avoir ainsi fatigué.

Le voyageur Anderson a été plusieurs fois mis en grand danger par des rhinocéros blessés. Un, entre autres, se précipita avec rage sur lui, le renversa, mais sans l'atteindre avec sa corne; néanmoins il le traîna un bout du chemin avec ses pieds de derrière. A peine l'animal l'eut-il dépassé, qu'il se retourna, l'attaqua de nouveau, et le blessa grièvement à la cuisse. Heureusement le rhinocéros borna là sa vengeance. Il gagna un fourré voisin, et Anderson fut sauvé.

Le même voyageur raconte dans les termes suivants une rencontre avec un rhinocéros blanc: « Au retour d'une chasse à l'éléphant, je vis à une faible distance un grand rhinocéros blanc. Je montais un excellent cheval de chasse, le meilleur que j'aie jamais possédé. J'avais l'habitude de ne point chasser le rhinocéros à cheval, car on peut bien plus facilement l'approcher lorsqu'on est à pied. Cette fois, cependant, il me semblait que le sort en décidait autrement. Me tournant vers mes compagnons: « Par le ciel, m'écriai-je, le camarade a une bien belle corne; je veux le tuer. » Aussitôt, j'éperonnai mon cheval, j'eus bientôt rejoint l'animal et lui logeai une balle dans le corps, mais sans le blesser mortellement. Au lieu de prendre la fuite comme d'ordinaire, le rhinocéros resta immobile, à ma grande stupéfaction; puis tout à coup se retourna, et après m'avoir considéré un moment, s'avança lentement vers moi. Je ne pensais pas à prendre fuite, néanmoins je cherchai à éloigner mon cheval. Mais lui, d'ordinaire si docile, qui obéissait à la plus légère secousse des rênes, refusa de bouger, et quand il le fit, il était trop tard; le rhinocéros était tout près; une rencontre était inévitable. Je le vis baisser la tête, puis la relever brusquement, en enfonçant sa corne entre les côtes de mon cheval, et avec une telle violence qu'elle lui transperça le corps, la selle avec, et que j'en sentis la pointe acérée pénétrer ma jambe. La force de ce coup fut telle, que le cheval fit une véritable culbute, les

jambes en l'air, et tomba sur le dos. Pour moi, je fus violemment lancé à terre, et à peine étais-je tombé que je voyais près de moi la corne de l'animal; mais sa fureur était calmée, sa vengeance assouvie. Il quitta au petit galop le théâtre de ses exploits. Mes compagnons étaient arrivés sur ces entrefaites. Courant à l'un d'eux, je pris son cheval, je sautai en selle, et sans chapeau, le visage plein de sang, je m'élançai à la poursuite de l'animal. Quelques instants après, je le voyais, à ma grande joie, étendu à mes pieds. »

Gordon Cumming rapporte aussi qu'un rhinocéros blanc, qu'on regarde généralement comme un animal fort doux, étant poursuivi de très-près se retourna brusquement en menaçant le chasseur. Il dit aussi qu'un rhinocéros noir fondit sur lui, sans qu'il le chassât, et le poursuivit longtemps autour d'un buisson. « S'il avait été, ajoute-t-il, aussi lesté qu'il était laid, c'eût été sans doute la fin de mes voyages; mais mon agilité me donnait l'avantage. Après m'avoir longtemps poursuivi autour du buisson, il poussa tout à coup un cri, se retourna, et me laissa maître du champ de bataille. »

Le Vaillant (1) décrit dans son style imagé une chasse au rhinocéros, dans laquelle toute la ruse et la patience des indigènes se trouvent en jeu.

« Au milieu de cette immense ménagerie, dont la variété me tenait dans un enchantement continu, dit-il, j'étais surpris de ne pas voir cette quantité de rhinocéros que m'avaient annoncée les gens de la horde de Haripa. Cependant un jour, Klaas (2), qui sans cesse était à l'affût des bonnes aventures, pour avoir la satisfaction d'être le premier à me les annoncer, vint en grande hâte dans ma tente me dire qu'à quelque distance du camp il avait aperçu deux de ces animaux, arrêtés et tranquilles à côté l'un de l'autre au milieu de la plaine, et qu'il ne tenait qu'à moi de me procurer le plaisir de la plus belle chasse que j'eusse encore faite.

« A la vérité, la chasse pouvait être très-amusante; mais indépendamment du danger qu'elle présentait, j'y voyais de grandes difficultés. Pour attaquer deux ennemis aussi redoutables, il nous fallait de grandes précautions, et les approcher sans en être vus ni éventés, ce qui est toujours très-difficile. Je m'étais d'abord proposé de les cerner par un cordon, qui les envelopperait de toutes parts et d'avancer ensuite

(1) Le Vaillant, *Second Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*. Paris, 1803, t. II, p. 380.

(2) Jeune Hottentot, compagnon de voyage de l'auteur.

sur eux en rétrécissant peu à peu le cercle, et en nous réunissant tous au moment de l'attaque; mais les sauvages m'assurèrent que ce plan était impraticable avec les animaux dont il est question. En conséquence, je m'abandonnai entièrement à leurs conseils, et nous partîmes armés de tout le courage nécessaire et chacun d'un bon fusil. Tous mes chasseurs voulurent être de la partie, et chacun se proposait les plus grandes prouesses. Je fis mener en laisse deux de mes forts chiens pour les lâcher au besoin sur les rhinocéros. Nous fûmes obligés de faire un très-grand détour, afin de prendre le dessous du vent, de peur d'en être éventés, et nous gagnâmes la rivière dont nous suivîmes le cours à l'abri des grands arbres qui la bordaient, et bientôt Klaas nous fit apercevoir, à un demi-quart de lieue dans la plaine, les deux animaux.

« L'un d'eux était beaucoup plus gros que l'autre; je les crus mâle et femelle. Du reste, immobiles l'un à côté de l'autre, ils gardaient encore la même posture que quand Klaas les avait aperçus pour la première fois; mais ils portaient le nez au vent, et par conséquent nous présentaient la croupe. C'est la coutume de ces quadrupèdes, quand ils sont ainsi arrêtés, de se placer dans la direction du vent, afin d'être avertis, par l'odorat, des ennemis qu'ils ont à craindre. Seulement alors ils détournent de temps en temps la tête, pour jeter un coup d'œil en arrière et veiller de toutes parts à leur sûreté; mais ce n'est vraiment qu'un coup d'œil et l'affaire d'un instant.

« Déjà nous raisonnions sur les dispositions à faire pour notre attaque, et je donnais en conséquence quelques ordres à ma troupe, quand Jonker, l'un de mes Hottentots, me demanda de le laisser seul attaquer les deux bêtes, comme *bekruyper*.

« J'ai déjà dit que la chasse en Afrique ne ressemble point à celle d'Europe; que pour se mettre à portée de tirer certains animaux farouches, il faut en approcher sans être aperçu, et qu'on ne peut les approcher qu'en se traînant sur le ventre jusqu'à eux. Les gens qui ont ce talent s'appellent *bekruypers* (traîneurs); et c'est en cette qualité que Jonker me demandait d'aller attaquer seul les deux rhinocéros, m'assurant qu'il s'en tirerait à ma satisfaction.

« Comme son offre ne nous empêchait pas d'exécuter nos projets, et que dans le cas où son attaque particulière ne réussirait pas, elle ne nuisait nullement à notre attaque générale, je le laissai faire. Il se mit tout nu et partit, en em

portant son fusil et rampant sur le ventre comme un serpent. Pendant ce temps, j'indiquai à mes chasseurs les différents postes qu'ils devaient occuper. Ils s'y rendirent par des détours ; chacun d'eux ayant deux hommes avec lui. Moi, je restai au lieu où je me trouvais, avec deux Hottentots, dont l'un gardait mon cheval, tandis que l'autre tenait les chiens ; mais pour n'être point en vue, nous nous cachâmes derrière un buisson.

« J'avais en main une de ces lorgnettes de spectacle, qui souvent m'avait servi à étudier le jeu des machines et l'effet de nos décorations de théâtre. Que les objets étaient changés ! en ce moment elle rapprochait de moi deux monstres épouvantables, qui parfois tournaient de mon côté leur tête hideuse. Bientôt leurs mouvements d'observation et de crainte commencèrent à devenir plus fréquents ; et je craignais qu'ils n'eussent entendu l'agitation de mes chiens, qui, les ayant aperçus, faisaient tous leurs efforts pour échapper à leur gardien et s'élancer contre eux.

« Jonker, de son côté, avançait toujours, quoique lentement ; mais toujours il avait les yeux fixés sur les deux animaux. Leur voyait-il tourner la tête, à l'instant il restait immobile et sans mouvement. On eût dit un éclat de roche ; et moi-même j'y étais trompé.

« Son trainage, avec toutes ses interruptions, dura plus d'une heure. Enfin, je le vis se diriger vers une grosse touffe d'euphorbe qui formait un buisson et qui se trouvait à deux cents pas au plus des rhinocéros. Arrivé là, et sûr de pouvoir se cacher sans être vu d'eux, il se releva, et après avoir jeté les yeux de tous côtés pour voir si ses camarades étaient tous arrivés à leur poste, il se prépara à tirer.

« Pendant tout le temps de sa marche rampante je l'avais suivi de l'œil ; et à mesure qu'il avançait j'avais senti mon cœur palpiter involontairement. Mais les palpitations redoublèrent, quand je le vis si près des animaux, et au moment de tirer sur l'un d'eux ; que n'aurais-je pas donné dans cet instant pour être à la place de Jonker, ou tout au moins à côté de lui, afin d'abattre aussi l'un de ces farouches animaux ! J'attendais dans la plus vive impatience que le coup de Jonker partit, et je ne concevais pas ce qui l'empêchait de tirer ; mais le Hottentot qui était à mes côtés, et qui, à la vue simple, le distinguait aussi parfaitement que moi avec ma lorgnette, m'avertit de son projet. Il me dit que si Jonker ne tirait point, c'est qu'il attendait qu'un des rhinocéros se détournât, pour l'ajuster à la tête,

s'il était possible ; et qu'au premier mouvement qu'ils feraient, j'entendrais le coup.

« En effet, le plus gros des deux ayant regardé de mon côté, il fut tiré aussitôt. Blessé du coup, il poussa un cri effroyable, et suivi de sa femelle, courut avec fureur vers le lieu d'où le bruit était parti. Ce fut alors que je sentis mon cœur tressaillir et que mes craintes furent portées à leur comble. Une sueur froide se répandait sur tout mon corps ; mon cœur battait si fort que cela m'ôtait la respiration. Je m'attendais à voir les deux monstres renverser le buisson, écraser sous leurs pieds le malheureux Jonker et le mettre en pièces ; mais il s'était couché le ventre contre terre. La ruse lui réussit parfaitement : ils passèrent près de lui sans l'apercevoir, et vinrent droit à moi.

« Alors à mon angoisse succéda la joie, et je m'apprêtais à les recevoir. Mais mes chiens, animés déjà par le coup de fusil qu'ils avaient entendu, se démenèrent tellement à leur approche que, ne pouvant plus les contenir, je les détachai et les lâchai contre eux.

« A cette vue ils firent un crochet, et allèrent donner dans une des embuscades où ils essayèrent un nouveau coup de feu d'un des chasseurs ; puis un troisième, où ils reçurent un nouveau coup. Mes chiens, de leur côté, les harcelaient à outrance ; ce qui accroissait encore leur rage. Ils détachaient contre eux des ruades terribles ; ils labouraient la plaine avec leur corne, et y creusaient des sillons de sept à huit pouces de profondeur, lançaient autour d'eux une grêle de pierres et de cailloux.

« Pendant ce temps, nous nous rapprochâmes tous, afin de les cerner de plus près et de réunir contre eux toutes nos forces. Cette multitude d'ennemis, dont ils se voyaient entourés, les mit dans une fureur inexprimable. Tout à coup, le mâle s'arrêta, et, cessant de fuir devant les chiens, il leur fit face et se tourna contre eux pour les attaquer et les éventrer. Mais tandis qu'il les poursuivait, la femelle se détacha de lui et gagna au large.

« Je m'applaudis beaucoup de cette fuite, qui nous devenait très-favorable. Il est certain que malgré notre nombre et nos armes, deux adversaires aussi formidables nous eussent fort embarrassés. J'avoue même que sans mes chiens, nous n'eussions pu combattre qu'avec risques et dangers celui qui restait. Les traces de sang qu'il laissait sur son passage nous annonçaient qu'il avait reçu plus d'une blessure ; et il n'en mettait que plus de rage à se défendre.

« Cependant, après quelque temps d'une attaque forcenée, il battit en retraite et parut vouloir gagner quelques buissons; apparemment pour s'y appuyer et ne pouvoir plus être harcelé que par devant. Je devinai sa ruse; et dans le dessein de le prévenir, je me jetai vers les buissons, en faisant signe aux deux chasseurs les moins éloignés de moi de s'y porter aussi. Il n'était plus qu'à trente pas de nous, lorsque nous nous emparâmes du poste. Puis, le visant tous trois en même temps, nous lui lâchâmes nos trois coups à la fois, et il tomba sans pouvoir plus se relever.

« Sa chute fut pour moi une jouissance délicate. Comme chasseur et comme naturaliste, je goûtais un double triomphe.

« Quoique blessé à mort, l'animal se débattait encore couché à terre, comme il l'avait fait lorsqu'il était debout. Ses pieds lançaient autour de lui des monceaux de pierres, et ni nous ni nos chiens n'osions en approcher. J'eusse pu lui épargner les tourments de l'agonie, en lui tirant une dernière balle; et c'est ce que je m'apprêtais à faire, si mes gens, par leurs prières, ne m'en eussent détourné. Je ne pouvais attribuer leur demande à un sentiment de pitié; mais je n'en concevais pas le motif.

« J'ai déjà dit que dans toutes les peuplades sauvages, ainsi qu'au Cap et dans les colonies, on fait un grand cas du sang desséché de rhinocéros; que le préjugé lui attribue beaucoup de vertu pour la guérison de certaines maladies, et qu'on le regarde comme un remède souverain contre les obstructions. On se rappelle que quand Swanepoel, enivré par Pinard, tomba sous une des roues de mon chariot et qu'il eut une côte démise et cassée, il me demanda du sang de rhinocéros. Au défaut de sang, le malheureux continua de boire de l'eau-de-vie. Il guérit par les seules forces de la nature, et il avouait que ce dernier remède, également bon, disait-il, et pour l'homme sain et pour l'homme malade, était préférable à l'autre. Mais ses camarades avaient conservé leurs préventions, et ils voulaient du sang de rhinocéros. Celui-ci en perdait beaucoup par ses blessures. Ce n'était pas sans un très-grand chagrin qu'ils voyaient la terre rougir autour de lui, et ils craignaient qu'un nouveau coup de fusil n'augmentât encore cette perte.

« A peine l'animal eut-il rendu le dernier soupir que tous, tant anciens que nouveaux, s'approchèrent de lui avec ardeur, dans le dessein de faire leur provision. Pour cela ils lui ouvrirent le ventre, prirent sa vessie qu'ils vi-

dèrent; puis, tandis que l'un d'eux en appliquait l'ouverture à l'une des plaies, les autres remuaient et agitaient une cuisse et une jambe du mort, afin de faciliter par ce mouvement la sortie du sang. Bientôt, à leur grande joie, la vessie fut pleine; et je suis persuadé qu'avec tout ce qui fut perdu ils auraient pu en remplir vingt. »

Voici un autre procédé de chasse extrêmement curieux que nous trouvons dans un recueil étranger (1).

Les habitants de Sumatra s'approcheraient lentement du rhinocéros pendant qu'il se roule dans la vase, et lanceraient subitement sur lui une quantité considérable de substances très-combustibles, auxquelles ils mettraient le feu; cette simple opération aurait à la fois pour résultat et d'étouffer l'animal et de le faire rôtir. Il faut une forte dose de crédulité pour accepter comme vrai un pareil conte. Je n'en parle que pour montrer quelles fables ont encore cours aujourd'hui au sujet de ce singulier animal.

Captivité. — Malgré sa grande irritabilité, le rhinocéros est facile à dompter. Ceux qui sont sur les navires, témoignent une grande indifférence, et les agaceries les plus incessantes ne peuvent les mettre en fureur. On sait que tous les animaux qui se voient entourés par la pleine mer, sont très-doux et paraissent très-privés: ils ont probablement alors le sentiment de leur faiblesse temporaire, et il n'est nullement étonnant que, dans ces circonstances, le rhinocéros se montre tel; mais nous avons d'autres exemples de sa docilité.

Horsfield parle du rhinocéros de Sumatra comme d'un être très-doux. Un jeune de cette espèce fut charmant: il se laissa emmener dans une grande voiture, et une fois arrivé à destination, se montra très-sociable. On lui avait préparé une place dans la cour du château de Surar-Karta; on l'avait entouré d'un fossé d'environ 3 mètres de large; l'animal resta là pendant plusieurs années, sans jamais songer à franchir les limites de son enclos. Il paraissait très-heureux dans sa situation, et jamais il ne se mit en colère, quoique souvent il fût fortement tourmenté. On lui donnait des branches d'arbres, des lianes de diverses espèces; mais il préférait à tout les bananes, et les nombreux visiteurs, qui furent bientôt au courant de cette préférence, veillèrent à ce qu'il en eût toujours. Il se laissait toucher et examiner de tous les côtés; les plus

(1) *Journal of the Indian Archipel.*

hardis des spectateurs se hasardaient même à monter sur son dos. Il avait besoin d'eau. Quand il ne mangeait pas, et que les indigènes ne le dérangent pas, il se couchait dans des trous profonds, qu'il s'était creusés lui-même. Une fois adulte, le fossé d'un mètre de largeur fut insuffisant pour le retenir ; il lui arriva souvent de rendre visite aux demeures des indigènes, et il causait alors des dégâts considérables dans les jardins qui entourent toutes les maisons. Ceux qui ne connaissaient point l'animal, étaient ou ne peut plus effrayés de son apparition. Les plus courageux le faisaient rentrer sans peine dans son enclos. Ses excursions devenant plus fréquentes, les dégâts causés dans les plantations et les jardins étant plus considérables, on fut forcé de le conduire à un village voisin, où il se noya dans une petite rivière.

D'autres rhinocéros, amenés en Europe, se sont montrés aussi très-doux et très-privés. Ils se laissent toucher et conduire, sans jamais résister. Une seule fois, un rhinocéros attaqua et tua deux personnes, mais qui l'avaient sans doute excité auparavant.

Je vis un rhinocéros de l'Inde presque adulte à Anvers : il était aussi d'un naturel très-accommodant, et se laissait conduire partout. M. Kretschmer, auquel nous devons la plupart des figures de cet ouvrage, put entrer dans sa demeure pour le dessiner sous toutes ses faces. Chaque jour, on le lâchait dans un enclos qui était en avant de son écurie ; son gardien en faisait ce qu'il voulait. Un simple fouet suffisait pour lui inspirer une terreur salutaire. Un seul claquement lui faisait prendre le galop. Les spectateurs avaient l'habitude de le nourrir, et dès qu'un étranger approchait de la grille, il allongeait son museau au travers des barreaux, mendiant ainsi quelque friandise. L'obtenait-il, il fermait les yeux, et broyait d'un coup de dent l'aliment qu'il venait de recevoir.

Usages et produits. — Toute l'utilité dont peut être un rhinocéros lorsqu'il est tué, compense à peine les dégâts qu'il cause pendant sa vie. Dans les endroits cultivés, cet animal ne peut être souffert : il ne doit habiter que le désert.

On emploie toutes les parties du rhinocéros. Dans le Levant, on trouve chez les grands personnages des coupes, des vases en corne de rhinocéros ; on attribue à ces ustensiles la propriété de faire effervescence, quand on y verse un liquide empoisonné, et l'on croit posséder là un excellent moyen de prévenir les empoisonnements.

Les Turcs de haut rang ont toujours sur eux une petite tasse en corne de rhinocéros, et, en cas douteux, la font remplir de café. Lorsqu'un Turc rend une visite à un autre Turc dont il peut avoir des raisons de se méfier, il arrive souvent que le premier fait emplir par son domestique sa tasse de corne de rhinocéros du café que l'on a l'habitude d'offrir en signe d'amitié. L'hôte ne prend pas en mal une telle incivilité. On emploie surtout la corne à faire des poignées de sabres. Bien polie, elle a une couleur jaune-rouge, et c'est un des plus beaux ornements de l'arme.

Avec la peau, les indigènes font des boucliers, des cuirasses, des vases et d'autres ustensiles.

On mange la chair ; la graisse est très-estimée ; mais ni l'une ni l'autre ne sont cependant du goût des Européens.

Dans certains pays on fait des pommades avec la graisse ; la moelle des os passe aussi pour un remède.

LES HIPPOPOTAMES

HIPPOPOTAMUS.

Die Flusspferde, The Hippopotami.

Caractères. — Les hippopotames sont les plus lourds et les plus massifs des mammifères terrestres. Leur corps est porté sur des jambes très-courtes. Ils ont quatre sabots à chaque pied ; un museau large, obtus, non prolongé en forme de trompe ; la peau nue. Sa dentition comprend deux ou trois incisives, une canine et sept molaires. Le squelette est massif. Le crâne est presque quadrilatère, plat, comprimé ; la cavité cérébrale est très-petite ; les autres os sont lourds et gros. Les dents diffèrent de celles de tous les autres pachydermes connus, et ne rappellent que de loin celles des suidés. Les grandes canines inférieures sont surtout remarquables : elles sont recourbées en demi-cercle, et peuvent, chez le mâle, atteindre jusqu'à 1 mètre de long. Les canines supérieures n'ont pas un aussi grand développement ; elles sont également recourbées, et mousses à l'extrémité. Les unes et les autres, malgré leur grandeur, ne font pas saillie hors du museau.

Distribution géographique. — Diverses espèces d'hippopotames ont existé dans les époques antérieures ; tels sont les *Anoplotherium*, dont la queue était longue, composée de vertèbres fortes et épaisses (*fig.* 356 et 357), ce qui a fait penser à Cuvier que ces animaux étaient plou-

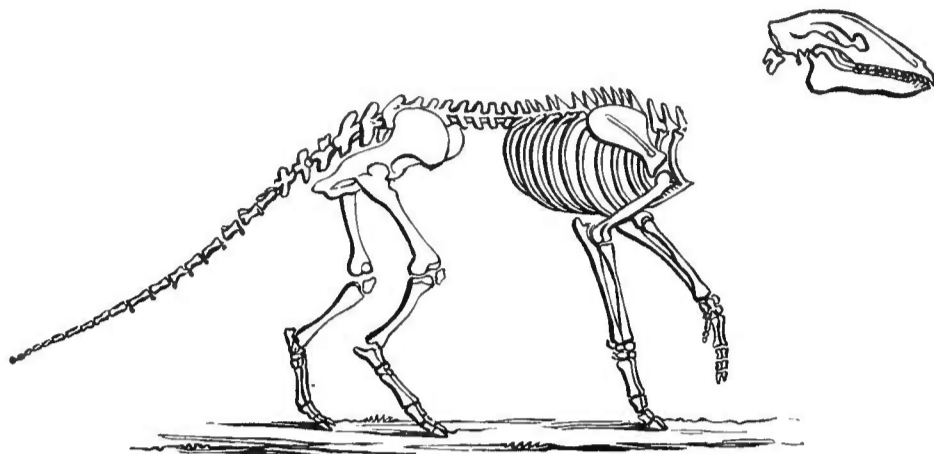


Fig. 356. Squelette de l'*Anoplotherium commune*, d'après Cuvier.

geurs et vivaient à peu près comme l'hippopotame (1).

Aujourd'hui le genre est réduit à une seule

espèce. A la vérité, il a été question dans ces derniers temps d'un petit hippopotame de l'ouest de l'Afrique, l'hippopotame de Libéria (*Hippopotamus*

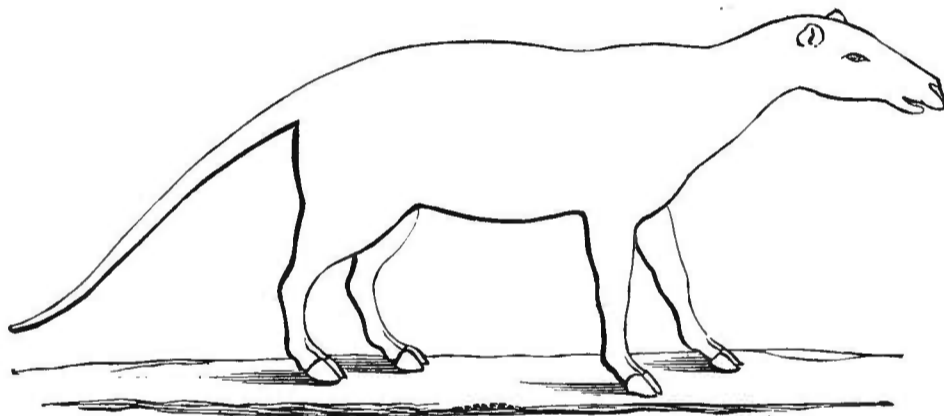


Fig. 357. Forme probable de l'*Anoplotherium commune*, d'après Cuvier.

liberiensis), qui ne serait pas plus grand qu'un porc, et qui différerait encore de l'hippopotame proprement dit par la conformation de sa tête; mais il nous faut attendre de nouveaux renseignements avant de pouvoir en parler.

L'HIPPOPOTAME AMPHIBIE — HIPPOPOTAMUS AMPHIBIUS.

Das Flusspferd, Das Nilpferd, The Hippopotamus ou Zeekoe.

Considérations historiques. — Les Romains ont parfaitement connu l'hippopotame, mais on ne sait quels sont les moyens qu'ils employaient pour le prendre. Ils firent figurer dans les jeux du cirque et dans leurs triomphes, non-seulement des jeunes, mais encore de vieux individus.

(1) Voyez Pictet, *Traité de Paléontologie*, 2^e édition. Paris, 1853, t. I, p. 335.

L'édile Scaurus, l'an 58 avant Jésus-Christ, fit voir à Rome un grand hippopotame et cinq crocodiles; Auguste en avait un lorsqu'il triompha de Cléopâtre; Commode en fit tuer cinq dans le cirque; l'on en vit plusieurs sous les règnes d'Antonin le Pieux et de Gordien. Du troisième siècle jusqu'en 1850, il ne vint plus un seul hippopotame en Europe.

Le nom d'hippopotame ou *cheval de rivière*, que les Grecs ont donné à cette espèce, ne caractérise que très-mal cette massive créature; elle ressemble plus à un porc engraisé, qu'à tout autre animal. Le nom arabe de *djamouhs el bahhr*, c'est-à-dire, *buffle de rivière*, est meilleur, quoiqu'il n'y ait aussi que peu de ressemblance entre le buffle et l'hippopotame.

Caractères. — A part la dentition, c'est la tête surtout qui sépare l'hippopotame des autres mammifères (fig. 358). Elle est quadrangulaire, et ca-



Fig. 358. L'Hippopotame amphibie.

ractérisée par un museau haut, allongé, d'une largeur extraordinaire. Celui-ci est informe, comme l'est tout l'animal; il a de plus un aspect singulier. La face supérieure en est plate; assez mince en arrière, elle s'élargit en avant; la lèvre supérieure est pendante et recouvre complètement la bouche. Les narines sont obliques et placées très en arrière, un peu au-dessous et en avant des oreilles. Le corps est gros et lourd, allongé, presque cylindrique, un peu épaissi en son milieu. Le sacrum est plus élevé que le garrot. Le ventre est pendant; il touche le sol quand l'animal marche. Même chez l'hippopotame adulte, les pattes n'ont pas plus de 66 centimètres de haut. La queue est courte et mince, comprimée latéralement, couverte à son extrémité

BREHM.

de soies courtes et roides comme des fils de fer. Le reste du corps est à peu près nu. La peau a plus de 3 cent. d'épaisseur; elle forme quelques plis profonds au cou et à la partie antérieure de la poitrine, et n'est couverte que de quelques soies courtes et éparses. Des sillons entre-croisés forment sur la peau comme autant d'écailles, tantôt grandes, tantôt petites. Elles sont d'un brun cuivré particulier, passant sur le dos au brun sale foncé, et sous le ventre au brun pourpre clair. Des taches brunâtres et bleuâtres, disposées assez régulièrement, donnent une certaine variété à cette masse. La couleur change, d'ailleurs, suivant que l'animal est sec ou mouillé. Quand il sort de l'eau, il a le dos brun-bleuâtre, et le ventre presque couleur de chair; tandis que

quand sa peau est sèche, il est d'un brun noir ou couleur d'ardoise. Sous la peau est une couche de graisse de 8 à 16 cent. d'épaisseur. Un hippopotame adulte peut atteindre une longueur de près de 5 mètres, sur lesquels un demi-mètre seulement appartient à la queue. Il a, au plus, 1^m,80 de hauteur au garrot; sa circonférence est de 4 mètres à 4^m,30; son poids de 25 à 35 quintaux; la peau seule d'un hippopotame de moyenne taille pèse de 4 à 5 quintaux.

Distribution géographique. — Il faut aujourd'hui pénétrer assez loin dans l'intérieur de l'Afrique avant de rencontrer ces animaux, que j'ai appelés des restes des temps fabuleux. Des bords du fleuve sacré notamment, ils ont gagné le centre du continent, et se sont retirés vers les pays d'où vient le fleuve qui cache ses sources. Ce n'est qu'en pénétrant dans l'intérieur des terres qu'on voit vivants les êtres peints il y a quatre mille ans dans les temples d'Égypte; c'est là qu'on retrouve ces mêmes animaux, au milieu d'hommes semblables à ce qu'ils étaient il y a des milliers d'années; c'est là qu'avec le babouin, le crocodile, l'ibis sacré et le tantale, on rencontre ces êtres oubliés des époques antérieures, l'éléphant, le rhinocéros et l'hippopotame.

Partout où l'homme a étendu sa domination, ces derniers ont succombé sous les coups des armes à feu; on ne trouve plus l'animal en face de soi que là où la lance et l'arc sont les seules armes en usage. Pendant l'été de 1600, le médecin napolitain Zerenghi put encore prendre dans des fosses deux hippopotames, à Damiette, par conséquent à l'embouchure de l'un des bras du Nil; il en rapporta les peaux à Rome. Aujourd'hui, ces animaux ont disparu de toute l'Égypte et de la Nubie, où, d'après Rüppell, ils étaient encore assez nombreux au commencement du siècle. Ce n'est que très-rarement qu'on en voit descendre le fleuve, au delà de la chaîne des Rheris. Il en est autrement dans le Soudan oriental, où l'Afrique se montre sous son véritable aspect. Là les forêts et les fleuves sont habités par ces êtres singuliers. Encore aujourd'hui, l'hippopotame est commun dans tous les grands fleuves et les lacs de l'intérieur de l'Afrique.

Vis-à-vis de Kharthoum, au confluent du Nil Bleu et du Nil Blanc, se trouve une petite île couverte d'arbres: en 1851, j'y vis encore la célèbre paire d'hippopotames, qui tous les ans descend avec les grandes eaux des forêts vierges du cours supérieur du Nil. Plus au sud, les hippopotames sont très-communs. et dans

presque tous les fleuves. Pour ce qui est du Nil, le 15° de latitude nord forme leur extrême limite septentrionale. Il en est autrement des autres fleuves de l'Afrique. Lander en vit des quantités considérables sur les bords du Niger; le major Denham en rencontra un grand nombre sur la rivière Méhabié; Ladislas Magiar les observa près de la côte; Anderson, dans le sud de l'Afrique, sur la rivière Tumbi; Gordon Cumming les trouva en Cafrerie; et, une fois, il en vit soixante et dix sur une grande presque île formée par le fleuve Limpoppo. Dans le sud et dans l'ouest, ils s'approchent bien plus des côtes que dans le nord. Ils arrivent jusque dans la mer, et cela me paraît parfaitement plausible. Depuis Von der Decken m'a assuré qu'on a vu une fois trois hippopotames à Zanzibar; ils ne pouvaient provenir que de la côte voisine, et avaient dû traverser à la nage un bras de mer de 37 milles anglais de largeur.

Mœurs, habitudes et régime. — J'ai eu plusieurs fois l'occasion de voir l'hippopotame; je puis donc faire l'histoire de ses mœurs d'après mes propres observations.

Plus que tous les autres pachydermes, l'hippopotame ne peut se passer de l'eau. Ce n'est que par exception qu'il va du fleuve sur la terre ferme; la nuit pour y paître, lorsque le fleuve n'est pas riche en plantes; le jour pour se chauffer au soleil sur les bancs de sable. A quelques milles au-dessus de la capitale de l'enfer, comme les voyageurs ont l'habitude de désigner Kharthoum, on voit sur les rives vaseuses de nombreuses traces de ces animaux; ce sont des trous d'environ 60 centimètres de profondeur, de la grosseur d'un tronc d'arbre, et disposés de chaque côté d'un sillon évasé. Il laisse ces pistes, lorsque dans ses excursions nocturnes il quitte le fleuve pour aller paître dans les forêts vierges ou dans les champs voisins. Les trous sont formés par les pieds, le sillon par le ventre, car l'animal enfonce à ce point dans ce sol peu solide. Aux bords à peine inclinés de l'Abiad ou Nil Blanc, qui, pendant la saison des pluies, déborde sur une étendue de plusieurs lieues, et met sous l'eau des forêts entières, on peut suivre ces pistes pendant près d'une lieue. Là où les rives de l'Abiad sont plus escarpées, on reconnaît l'habitation de l'hippopotame aux débarcadères qu'il forme quand il sort du fleuve. Ceux-ci ne sont nullement en rapport avec la lourdeur de l'animal; ils sont tellement inclinés, qu'un homme ne peut les gravir qu'en se cramponnant aux branches qui se trouvent à droite et à gauche. On

ne comprend pas comment le pachyderme peut grimper après. De ces débarcadères, il part un court sentier qui s'enfonce dans la forêt. Ce sentier se distingue facilement des chemins que laissent les éléphants ; les arbustes n'y sont que foulés aux pieds, au milieu et sur les côtés, sans être cassés et rejetés à droite et à gauche.

On ne tarde pas à apercevoir l'animal dans les endroits bordés de champs ou de riches forêts, et de préférence sur les points où le lit même est couvert de plantes aquatiques qui forment de vastes pâturages.

Au bout de trois ou quatre minutes, on aperçoit de l'eau qui s'élève en éventail à environ un mètre au-dessus de la surface du fleuve ; on entend un soupir particulier, quelquefois un sourd grognement : un hippopotame vient de paraître pour respirer. Est-on assez près, on peut voir sa tête hideuse, masse informe d'un brun roux, ayant deux pointes, les oreilles, et quatre éminences, les yeux et les narines. Il est rare qu'un hippopotame dans l'eau montre au delà de la tête, et on peut facilement la méconnaître la première fois qu'on la voit. Est-on sous le vent, se tient-on silencieux, caché derrière un buisson, l'on peut alors observer comment l'animal monte, descend, se joue dans l'eau. On constate que lorsqu'il apparaît à la surface, il a entre l'œil et l'oreille, sur son front aplati, un petit enfoncement, assez grand pour qu'un cyprin doré ou quelques ablettes y puissent vivre. Avec un grand bateau, on peut se hasarder à passer sur ces têtes ; car là où l'animal n'est pas chassé, il ne s'effraye pas des barques ; il les regarde avec étonnement, mais sans interrompre ses plongeon. Il est rare qu'il reste plusieurs minutes sous l'eau, et les voyageurs qui parlent de dix minutes ou d'un quart d'heure sont dans une étrange erreur. Un hippopotame qui n'est pas blessé reste au plus quatre minutes submergé, mais souvent il ne montre à la surface que ses narines, ne fait qu'une inspiration et redescend. Je doute qu'il puisse plonger pendant plus de cinq minutes.

Comme la plupart des pachydermes, l'hippopotame est un animal sociable. Très-rarement on le rencontre seul. J'en vis une fois quatre sur un banc de sable ; une autre fois, j'en aperçus six, dans un étang, près du Nil Bleu. Pour mon compte, je ne vis jamais de plus grandes réunions ; mais d'autres voyageurs disent avoir rencontré des troupes bien plus nombreuses. Chaque troupe se cantonnant toujours dans le voisinage de grands pâturages et n'y occupant pas un grand

espace, il en résulte qu'un grand étang peut loger plusieurs groupes d'hippopotames. L'étang dans lequel j'en vis six, avait au plus une demi-lieue de tour. Quand un endroit est épuisé, ces animaux se retirent lentement dans un autre. Pendant la saison des pluies, ils semblent entreprendre de plus grands voyages.

Ce n'est que dans les lieux complètement déserts que les hippopotames quittent l'eau pendant le jour, pour se livrer à un demi-sommeil, sur la rive, ou dans les basses eaux. Ils s'étendent à leur aise, avec la même volupté que les sangliers qui se souillent, ou que les buffles qui se baignent. De temps à autre, un mâle pousse un grognement, ou lève la tête pour inspecter les alentours. Plusieurs oiseaux s'agitent au milieu d'eux. L'oiseau des pluies (*Hyas ægyptiacus*) rôde sans cesse autour d'eux, et enlève de leur peau les sangsues et les insectes qui y adhèrent. Un petit héron se promène à grands pas sur leur dos, et les débarrasse également des vermines. Dans le sud de l'Afrique, l'ani les remplace. Les Arabes du Soudan oriental croient que l'oiseau des pluies avertit l'hippopotame de l'approche du danger, et, en réalité, le pachyderme fait attention aux cris de son petit et vigilant ami, et va à l'eau dès que l'oiseau se montre inquiet. A part cela, les hippopotames ne prêtent que peu d'attention au monde extérieur. C'est seulement dans les localités où ils ont appris à connaître l'homme et ses armes à feu, qu'ils se tiennent en garde contre leur principal, je dirais même leur seul ennemi. Dans l'est et l'ouest de l'Afrique, ils ne s'inquiètent de rien. Ils passent le jour dans un état intermédiaire au sommeil et à la veille. Probablement, il dorment aussi dans l'eau, à la manière des buffles. Ils se maintiennent en équilibre à la surface, à l'aide de mouvements réguliers de leurs pieds, de telle façon que leurs narines, leurs yeux, et leurs oreilles émergent.

Vers le soir, la société commence à vivre : les grognements des mâles deviennent de vrais hurlements, et l'on voit tous ces animaux plonger, et reparaitre à la surface ; ils se chassent et se poursuivent. Ils semblent prendre plaisir à se montrer près des bateaux. J'ai remarqué qu'ils suivaient notre canot pendant bien longtemps, dans nos promenades du soir. Ils nagent avec une légèreté étonnante à toutes les profondeurs, plongent et remontent, vont en avant, en arrière, se retournent avec une agilité incroyable, et rivalisent de vitesse avec le meilleur canot à rames. Leur épaisse couche de graisse allège tel-

lement leur poids, qu'il devient à peu près égal à celui de l'eau déplacée; il est donc facile à ces animaux de se tenir à n'importe quelle profondeur. Quand on calcule leur volume énorme, on trouve qu'ils déplacent un poids d'eau de 1200 à 1500 kilogrammes.

Lorsque l'hippopotame nage tranquillement, je n'ai jamais pu remarquer qu'il agitât ses pattes, comme des rames; l'eau reste tout autour de lui lisse et immobile. Il en est autrement quand il s'élançe avec fureur sur un ennemi, ou qu'il est blessé. Il jette alors ses pattes postérieures en arrière, s'avance par bonds, agite l'eau, en produisant de fortes vagues, et sa force est telle, qu'il peut soulever et mettre en pièces des bateaux de moyenne grandeur. Des voyageurs, qui descendaient le fleuve en canots, ont souvent été mis en grand danger par des hippopotames furieux, et dans le Soudan oriental, les bateliers évitent toujours ces animaux et montrent la plus grande terreur lors qu'on les tire en canot.

Dans les endroits larges et riches en plantes du cours de l'Abiad, l'hippopotame ne quitte le fleuve que très-rarement, même la nuit. Il y trouve à toute heure des plantes aquatiques. Là encore, le tendre et le gracieux est destiné au rude et au grossier. La plante sacrée des anciens peuples, l'image de la Divinité, le *lotos*, le frère majestueux et royal de notre gracieux nénuphar, est la nourriture principale de l'hippopotame. Cette plante, dont la vue inspire les poètes, dont les fleurs sont aussi remarquables par leur odeur que par leurs couleurs, est mangée par le plus hideux de tous les mammifères terrestres. L'hippopotame se nourrit en outre d'autres plantes aquatiques, et, au besoin même, de joncs et de roseaux. Entre les îles qui parsèment son cours, l'Abiad tantôt s'élargit en forme de lac, tantôt se réduit à un marais infect, tantôt se montre couvert d'une végétation élyséenne; rarement il apparaît comme un fleuve au cours lent et majestueux; là vivent par centaines crocodiles et hippopotames, sans s'inquiéter du reste de la création; là le papyrus, le *lotos*, l'*ombak* si légère qu'on dirait du duvet, les nénuphars et cent autres plantes fournissent à ces pachydermes de la nourriture en abondance. On les y voit tantôt paraître à la surface, tantôt plonger pour arracher une racine. Leurs canines leur rendent alors les plus grands services.

Un hippopotame en train de manger est un spectacle réellement horrible; à près d'un kilomètre, on peut voir à l'œil nu sa gueule s'ouvrir;

à quelques cents pas, on compte tous ses mouvements masticateurs. Cette tête informe disparaît sous les plantes; l'eau se trouble au loin; l'animal reparait avec un gros faisceau de végétaux, le dépose à la surface de l'eau, puis le mâche et l'avale lentement et avec délices. Des deux côtés de sa bouche pendent les tiges des plantes; le suc verdâtre mêlé à la salive découle continuellement de ses lèvres; quelques pelotes d'herbes à moitié mâchées sont crachées et avalées de nouveau. Pendant cette opération, les yeux sont fixes, immobiles, sans expression; les dents se montrent dans toute leur longueur.

Il en est autrement dans les endroits où le fleuve est compris entre des rives escarpées, sur l'Asrak, par exemple, dont le cours rapide ne permet pas la formation des lacs. Là, l'hippopotame doit aller à terre pour y paître. Une heure après le coucher du soleil, il sort lentement du fleuve, écoutant et regardant tout autour de lui. On voit partout ses chemins dans les forêts vierges où la richesse de la végétation lui promet une proie abondante. Au voisinage des endroits habités, ses pistes conduisent vers les plantations. Là, dans une seule nuit, il détruit complètement la récolte d'un champ. La voracité de ces animaux est très-grande, et quelque fertile que soit leur patrie, ils deviennent de véritables fléaux quand ils sont nombreux. Ils foulent sous leurs pieds plus encore qu'ils ne mangent, et, rassasiés, ils se roulent dans les moissons, à la manière des cochons. Ce n'est pas seulement aux cultures que l'hippopotame est nuisible; il peut être un danger pour l'homme et les animaux. Dans ses excursions, il se précipite aveuglément sur tout ce qui bouge. Là surtout où il a déjà eu affaire à l'homme, il devient très-dangereux. Ses fortes incisives sont des armes terribles; avec elles il broie un bœuf. Dans les localités où les hippopotames abondent, il faut veiller soigneusement sur les troupeaux, car ceux-ci irritent au plus haut point le gigantesque pachyderme. Rüppell rapporte qu'un hippopotame mit en pièces quatre bœufs de trait tranquillement arrêtés près d'une roue d'irrigation. J'ai entendu raconter beaucoup d'histoires pareilles. Les indigènes disent que l'hippopotame commence par mordre son ennemi, et l'achève en le foulant aux pieds. Très-rarement, un hippopotame prend la fuite devant l'homme; et, quand il est irrité, il ne le fait jamais. Il semble qu'il garde longtemps le souvenir des injures.

Les malheureux habitants de l'intérieur de

l'Afrique, qui ne possèdent pas d'armes à feu, sont à peu près sans défense contre l'hippopotame, dont ils sont cependant le seul ennemi dangereux. A part les sangsues, les mouches et les vers intestinaux, aucun animal ne s'en prend à l'hippopotame, et tout ce qu'on a raconté de ses combats avec le crocodile, l'éléphant, le rhinocéros et le lion, doit être rejeté, sans exception, dans le domaine des fables.

L'homme cherche de diverses manières à se protéger contre ces animaux. Au temps de la moisson, on voit des feux allumés tout le long du fleuve. Ces feux sont des épouvantails pour les hippopotames, et on les entretient soigneusement toute la nuit. A d'autres endroits, on fait avec les tambours un bruit continu, pour effrayer les pachydermes, qui souvent ne retournent au fleuve que lorsqu'ils voient s'avancer une troupe nombreuse de gens, criant, battant du tambour, agitant des torches. Aux yeux des indigènes, un moyen, excellent pour les autres animaux, mais qui ne peut malheureusement rien contre l'hippopotame, — ce qui témoigne bien de la nature infernale de cet animal, — c'est l'emploi des amulettes ! La parole du prophète de Mahomet (*que la paix soit avec lui !*) est assez forte pour détourner presque tous les animaux des champs. L'hippopotame et les autres animaux qui méprisent la justice ne font aucun cas des meilleures amulettes, même quand elles ont été écrites par le Scheich el Islahm de la Mecque. Le malheureux croyant n'a donc plus que le feu à sa disposition : contre l'animal diabolique il emploie les moyens infernaux.

L'hippopotame est plus dangereux encore, quand il est avec son petit. On a pu faire dans ces derniers temps, chez des hippopotames captifs des observations sur leur mode de reproduction. Quant aux hippopotames en liberté, tout ce que l'on sait, c'est que la femelle est unipare et met bas dans le premier tiers de la saison des pluies, à l'époque, par conséquent où la nourriture est le plus abondante et le plus succulente. Cette mise bas a lieu à divers mois, suivant les divers pays.

Inquiète pour son petit, la mère voit partout un danger et se précipite sur ce qu'elle croit un ennemi. Il semble qu'elle le garde longtemps avec elle. Livingstone vit des petits qui n'étaient guère plus gros qu'un basset, tandis que les plus petits que je rencontrai avaient la taille d'un sanglier adulte. Le même voyageur dit que la mère porte d'abord son nourrisson sur le cou, et plus tard sur le garrot. Je n'ai jamais vu chose pareille, et il me semble qu'il y a là une erreur

d'observation. Mais, en tout cas, la mère témoigne à son petit une grande tendresse ; je crois même que le père prend aussi la défense de sa progéniture ; je vis, du moins, presque constamment deux animaux adultes avec un petit. La mère est facile à reconnaître : elle ne perd jamais son petit des yeux, et veille sur tous ses mouvements avec une joie et une tendresse maternelles ; souvent elle joue avec lui, et on les voit alors plonger l'un après l'autre. Le jeune tette dans l'eau. Je vis souvent un hippopotame adulte couché tranquillement à une même place, élevant seulement un peu la tête au-dessus de l'eau, tandis que le petit plongeait et réapparaissait autour de lui, sans doute pour venir respirer.

Tous les observateurs s'accordent à dire qu'il n'est pas prudent de s'approcher d'une femelle d'hippopotame qui est avec son nourrisson. Quand elle craint un danger pour lui, elle attaque, même de jour, les hommes et les barques. Le canot de Livingstone fut à moitié soulevé hors de l'eau par une femelle dont on avait tué le petit quelques jours auparavant ; un des hommes tomba à l'eau, et personne de l'équipage n'avait cependant excité l'animal.

Aux bords du Nil, on cite plusieurs faits analogues, et les hippopotames y ont causé déjà bien des malheurs. Moi-même, j'ai dû expier un jour d'avoir irrité un hippopotame et son petit.

Non loin de la rive gauche de l'Azrak, nous avons trouvé un étang, que le fleuve avait rempli lors de son débordement, et qui à notre arrivée, en février, avait encore assez d'eau. Il était habité par des oiseaux nombreux par des crocodiles et des hippopotames ayant leurs petits. Ceux-ci étaient probablement nés là — du moins cet étang tranquille, entouré de forêts, et d'un côté touchant aux cultures, me semblait un lieu tout à fait approprié pour les couches d'un hippopotame. Notre attention était surtout attirée par les admirables oiseaux au cou de serpent, et pour pouvoir tirer ces adroits plongeurs, il nous fallait souvent entrer dans l'eau jusqu'à la poitrine, sans nous inquiéter des crocodiles et des hippopotames. Mon chasseur Tomboldo, qui chassait dans le costume primitif de notre premier père, avait tué son quatrième oiseau, lui avait logé une balle dans le cou, la seule partie qu'on en pouvait voir et s'avançait pour le prendre. Tout à coup, un Soudanais qui se trouvait sur l'autre rive pousse des cris, et fait des signaux ; Tomboldo se retourne et voit un hippopotame se précipiter sur lui. L'animal avait pied, et filait comme

un sanglier à travers les flots ; Tomboldo prend la fuite, et atteint heureusement la forêt, suivi jusqu'à la rive par son terrible ennemi. J'étais armé d'une excellente carabine, malheureusement chargée d'une balle trop légère ; j'accours à l'aide de mon fidèle serviteur, et je le trouve prosterné, en prières :

« *La Allah, laïla Allah, ou Mohammed ghassoul Allah!* — Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète. Par Allah seul, le Tout-Puissant, est la force ; par Dieu seul, le secourable, vient le secours ! — Garde, ô Seigneur, tes fidèles contre les diables que tu as précipités de ton ciel dans l'enfer ! — Chien, fils d'un chien, petit-fils d'un chien et arrière-petit-fils d'un chien, toi engendré par un chien et allaité par une chienne, tu veux manger un musulman ! Que le Tout-Puissant te damne et te précipite dans l'enfer ! » — Ces prières, ces imprécations s'échappaient de ses lèvres tremblantes. Puis il se lève, charge son fusil et tire sur l'hippopotame, qui s'agite furieux devant nous. La balle ricoche sur l'eau, sans atteindre le monstre.

« Par la barbe du Prophète, par la tête de ton père, Effendi, me dit-il, envoie une balle de ta carabine à ce misérable renégat de Dieu ; il m'a déjà fait perdre mon oiseau ! »

J'accède à sa demande, je fais feu, j'entends la balle frapper le crâne de l'animal. Celui-ci rugit, plonge quelquefois et nage vers le milieu de l'étang, sans paraître bien incommodé de cette blessure. Mais sa fureur ne fait qu'augmenter. Pour nous, dans notre ardeur de vengeance, nous prenons sa tête pour cible, et chaque fois qu'elle apparaît nous lui envoyons une décharge. Je savais que mes balles étaient trop légères, et qu'à quarante pas, elles ne traverseraient pas la peau de la tête ; mais je ne voulais pas me refuser le plaisir de faire sentir ma colère à cet envoyé de l'enfer.

Quelques jours après nous revînmes au même endroit, et, pendant la chasse, nous nous amusâmes encore à tirer sur les têtes d'hippopotame. Nous n'osions plus nous hasarder dans l'eau ; de leur côté, les hippopotames paraissaient s'éloigner du rivage, et nous restâmes ainsi chacun sur notre terrain, nous à terre, eux dans l'eau. Après une chasse très-fructueuse, nous retournions à notre canot, avec l'intention de recommencer le lendemain matin. Vers le coucher du soleil, nous apprîmes qu'une bande nombreuse de pélicans s'était abattue sur l'étang, pour y passer la nuit. Nous nous hâtâmes de nous y rendre, et nous commençâmes à chasser ces oiseaux, qui

aux derniers rayons du soleil couchant se montraient comme de grands et blancs nénuphars sur la surface dorée des eaux. En quelques minutes, j'en avais tué deux ; Tomboldo, de l'autre côté, tirait avec activité. Je restai à ma place pour l'attendre jusqu'au coucher du soleil ; il ne parut pas, je m'en retournai alors, avec un Nubien qui portait mon gibier. Nous traversions un champ de cotonniers, dont la forêt vierge reprenait possession ; il était tout rempli de plantes épineuses. Contents de notre proie, de la fraîcheur de la nuit qui succédait à la chaleur du jour, nous suivions notre chemin.

« Effendi, qu'est-ce que cela ? demande tout à coup le Nubien, et il me montre trois masses foncées, comme des rochers, que je ne me rappelle pas avoir vues le jour ; je m'arrête et regarde ; mais une de ces masses se met à se mouvoir, le grognement furieux d'un hippopotame frappe nos oreilles : l'animal se dirige sur nous. Le Nubien jette aussitôt les armes, et notre gibier. « *Aouenna allahou, ia rabbi!* Aide-nous, ô seigneur du ciel ! » s'écrie-t-il ; « fuis, Effendi, par la grâce de Dieu, ou nous sommes perdus ! » Et il disparaît dans les buissons. Je sais que mes habits clairs vont attirer sur moi toute la fureur du monstre ; sans armes, car les miennes étaient trop faibles contre ce colosse si fortement cuirassé, je me précipite dans le fourré. Derrière moi l'animal rugit, frappe le sol ; devant moi, à droite et à gauche, les lianes et les épines forment un lacis inextricable ; les piquants des mimosas me blessent, les crochets recourbés des nabakhs mettent mes habits en lambeaux, et je cours toujours, dégouttant de sang et de sueur, toujours droit devant moi, sans but, sans direction, poursuivi par la mort sous la forme de ce hideux animal. Pour moi, il n'y a pas d'obstacle. Les épines me blessent douloureusement, je ne les sens pas ; je vais en avant, en avant, toujours en avant. J'ignore combien cette fuite a pu durer : certes elle n'a pas dû être longue, car j'aurais fini par être atteint ; et cependant il me sembla que plusieurs siècles s'étaient écoulés depuis le moment de la poursuite. J'avais devant moi la sombre nuit, derrière moi un ennemi furieux. Je ne sais où je suis. Tout à coup je tombe, je fais une chute profonde ; mais heureusement c'est dans le fleuve. En revenant à la surface de l'eau, je vois l'hippopotame au haut de la rive d'où je me suis précipité, et de l'autre côté, les feux de notre barque. Je traverse à la nage un petit bras ; enfin, je suis sauvé. Pendant plusieurs jours, je me ressentis des suites

de cette fuite, et mes vêtements étaient réduits en lambeaux.

Tomboldo avait couru le même danger; il avait aussi été poursuivi par l'hippopotame jusqu'à l'endroit où j'étais tombé à l'eau, et il accourait très-excité, en nous criant d'assez loin : « Frères, ô mes frères, louez le Prophète, l'envoyé de Dieu ! Priez deux Rakhaat pour le bien de mon âme ! Le fils de l'enfer et du diable était près de moi ; le bras de la mort était étendu vers moi ; mais Dieu, le Seigneur, est miséricordieux, et sa grâce sans limites ! Louez le Prophète, mes frères. Je veux, puisque j'ai échappé au danger, offrir tout un sac de dattes. »

Cela prouve, je crois, quelle est la fureur d'un hippopotame lorsqu'il est irrité ; cela montre aussi qu'attaquer la bête sans armes à feu de fort calibre, est une imprudence. Une balle de carabine légère, même à faible portée, ne fait aucun effet. Elle traverse la cuirasse du crocodile, mais elle est trop faible pour percer l'épaisse peau de l'hippopotame, et la couche de graisse plus épaisse encore.

« Nous combattîmes quatre heures durant, dit Rüppell, avec un des hippopotames que nous abattîmes. Peu s'en fallut qu'il ne détruisît notre barque et ne nous tuât. Vingt-cinq balles, tirées sur sa tête à une distance d'environ cinq pieds, n'avaient percé que la peau et les os du nez. Toutes les autres balles étaient restées dans la peau. A chaque expiration, il lançait des flots de sang sur la barque. Nous nous servîmes enfin d'une caronade, et il en fallut cinq décharges, qui produisirent les plus grands dégâts dans la tête et le corps du monstre, avant qu'il expirât. L'obscurité de la nuit augmentait encore l'atrocité de ce combat. » L'animal, harponné auparavant, entraîna un petit canot au fond de l'eau, le mit en pièces, et promena le grand canot à droite et à gauche, en tirant sur la corde du harpon. C'était un de ces grands mâles, qui, au dire des habitants du Soudan, ont été chassés par les autres hippopotames, ce qui les met dans une belle fureur.

Pour mon compte, j'ai vu souvent des hippopotames qui vivaient solitaires, et ils étaient les plus dangereux ; les plus hardis chasseurs n'osaient les attaquer.

Chasse. — La chasse de l'hippopotame donne d'assez grands bénéfices pour que indigènes et européens la fassent activement. Ceux-ci n'attaquent l'animal qu'avec un bon fusil ou une bonne carabine ; ceux-là emploient contre lui d'autres moyens. Le harpon et la lance sont en-

core aujourd'hui les seules armes avec lesquelles les indigènes du Soudan chassent l'hippopotame. Dans le nord de l'Afrique on ne connaît que les pièges placés aux arbres, où s'enferment eux-mêmes les hippopotames, et les nègres des bords de l'Abiad seuls creusent des fosses dans lesquelles de temps à autre tombe un hippopotame.

Le javelot des Soudanais est composé d'une pointe de fer, d'une gaine de corne, d'une corde et d'un bois. Le fer est pointu, ou à deux tranchants et muni d'un fort crochet. Il est fortement enfoncé dans une gaine de corne, plus mince à ses extrémités, et y est encore maintenu par une corde solidement entrelacée. A un bout du bois se trouve une cavité, dans laquelle on introduit la gaine ; à l'autre bout, on fixe la corde. La pointe pénètre avec sa gaine jusqu'au bois, celui-ci tombe par la violence du coup, et est retenu par la corde qui est attachée à la pointe ou harpon. D'autres chasseurs attachent une extrémité de la corde au harpon, l'autre à un léger morceau de bois. C'est avec cette arme et une lance ordinaire que l'habitant du Soudan se met en chasse, pour surprendre son gibier quand il fait sa sieste, ou pour le guetter. Cette entreprise exige de la force, de la ruse, de la résolution et de l'agilité.

Vers minuit, et dans les endroits déserts le jour, le chasseur se glisse le long de la rive jusqu'à une des sorties des hippopotames, et s'y cache dans les buissons en se tenant sous le vent. L'hippopotame ne sort qu'après l'arrivée du chasseur, celui-ci le laisse passer et l'attend à son retour ; jamais il ne l'attaque quand l'animal se dirige à terre, il ne le fait que lorsqu'il est à moitié dans le fleuve. Il lui lance alors le harpon dans le corps, et fuit dans l'espérance que l'animal, effrayé, sautera à l'eau. C'est ce qui arrive d'ordinaire ; tandis que s'il est harponné au moment où il sort du fleuve, l'hippopotame poursuit son adversaire sur terre. Le chasseur rejoint ses compagnons, et immédiatement ou le lendemain matin, tous montent en canot, et cherchent l'animal blessé, que l'on reconnaît au bois du harpon flottant sur l'eau. Avançant alors avec prudence, la lance et le harpon en arrêt, l'un des chasseurs saisit la corde. Aussitôt l'hippopotame arrive à la surface et se précipite avec rage sur le canot ; mais reçu par une grêle de lances et de harpons, qui finissent par le faire ressembler à un porc-épic, il est forcé à la retraite. Souvent il atteint la barque et la broie entre ses dents. Les chasseurs courent alors un grand danger, et doivent chercher à se sauver en plon-

geant et en nageant. Livingstone dit que dans ces cas, le mieux est de plonger et de rester quelques moments sous l'eau ; car l'hippopotame, après avoir broyé le canot, regarde de tous côtés pour voir les hommes ; n'en aperçoit-il aucun, il s'en va. On m'a raconté une chose semblable.

Dans les cas heureux, quelques-uns des chasseurs montent un second canot, et pêchent de même un autre hippopotame harponné. Ce n'est qu'avec des armes à feu qu'on peut en finir en une fois avec l'hippopotame ; autrement on le laisse s'épuiser par la perte de son sang, et le lendemain, on reprend la chasse, les bois flottants indiquent toujours l'endroit où se trouve l'animal, qu'un bon coup de lance dans la moelle ou dans la poitrine achève. On traîne le cadavre jusqu'à un banc de sable, on l'amène sur la rive et on le dépèce.

Captivité. — Les hippopotames que nous voyons maintenant en Europe, ont été harponnés tout jeunes. Il va sans dire que la mère doit être tuée avant qu'on puisse s'emparer de son petit, sans quoi il serait impossible de s'en rendre maître. L'attachement aveugle que celui-ci a pour sa mère facilite l'entreprise. Il la suit partout quand elle a été harponnée, et n'abandonne même pas son cadavre. On lui jette alors un harpon à un endroit peu sensible, et on le tire sur la rive. Il cherche d'abord à s'enfuir, pousse des cris perçants, comme ceux d'un cochon qu'on égorge ; mais il finit par s'habituer à l'homme. Les Hottentots, au dire de Sparrmann, lui passent à plusieurs reprises les mains sur le museau, pour l'habituer à leur odeur, et il s'attache à eux à partir de ce moment, comme auparavant à sa mère. Le jeune hippopotame prend volontiers le pis d'une vache ; mais une seule nourrice ne lui suffit pas, et il a besoin du lait de deux, trois et même quatre vaches.

D'après toutes les observations faites jusqu'à ce jour, les hippopotames supportent facilement et longtemps la captivité, même en Europe. Si l'on en met une paire en un lieu convenable, dans lequel il leur soit facultatif d'être tantôt dans l'eau, tantôt à terre, on peut espérer d'en obtenir des petits. Leur nourriture en captivité est la même que celle des cochons.

Je vis au Caire le premier hippopotame qui ait été amené en Europe ; il s'était habitué à son gardien ; il le suivait partout comme un chien, et se laissait facilement gouverner. On le nourrissait avec un mélange de lait, de riz et de son. Plus tard, il préféra des plantes fraîches. Pour l'embarquer, on construisit une cage spéciale, et

l'on chargea sur le navire plusieurs grands tonneaux plein d'eau du Nil, afin de pouvoir lui donner plusieurs bains chaque jour. A son arrivée à Londres, il avait 2^m,30 de longueur ; aujourd'hui, il a à peu près toute sa taille, et il s'est reproduit avec un autre individu que l'on amena quelque temps après.

Plus tard, deux hippopotames arrivèrent à Paris, et en 1859, on en vit deux autres en Allemagne, où on les montra dans différentes villes. Ceux-ci étaient très-doux, et se faisaient remarquer par leur lourde gaieté. Ils jouaient avec leurs gardiens, et avec un chien des steppes, qui s'efforçait en vain de les mettre en colère. Ces animaux se trouvent maintenant à Amsterdam. Ils ont beaucoup perdu de leur gaieté primitive, et sans être sauvages, ils n'ont pas, il s'en faut, la douceur qu'ils montraient auparavant. En septembre 1861, ils entrèrent en rut, et s'accouplèrent vers le milieu du mois. La femelle mit bas le 16 juillet 1862, après une gestation de dix mois. Le petit, parfaitement développé, fut maltraité par sa mère dès les premières heures. Elle ne le laissait pas têter, et lorsqu'on la sépara du mâle elle se montra très-excitée. Le petit mourut au bout de deux jours, malgré les essais que l'on fit pour l'élever artificiellement.

Quelques jours après, la femelle conçut de nouveau. Elle s'était bien plus inquiétée de son mâle, que la vue du jeune avait rendu furieux, que de son petit.

Westermann, le directeur du jardin zoologique d'Amsterdam, m'a dit plus tard qu'elle avait mis bas une seconde fois, après une gestation de sept mois. La durée de celle-ci est donc indéterminée, mais, en tout cas, elle est très-courte. Ce petit fut maltraité comme le premier. Le père en paraissait jaloux ; il se montrait furieux et tourmentait la femelle. On fut donc forcé d'enlever le nouveau-né, dont la mort survint quelques jours après. La nourriture qu'on lui donnait était sans doute insuffisante.

Usages et produits. — Bien des parties de l'hippopotame sont utilisées. La chair et la graisse sont très-estimées, et au bon vieux temps, il n'y avait pas pour les colons du Cap de plus grand régal. L'animal dépecé sur place était transporté par quartiers à la maison ; l'on n'en vendait aux amis que par complaisance, et encore le leur faisait-on payer très-cher. Les jeunes hippopotames sont notamment un mets délicieux, même pour des Européens. La langue, fumée, passe pour être excellente. Le lard est préféré à celui du cochon domestique ; la graisse fondue

est employée dans la préparation de différents plats, on la mange aussi avec du pain. Les Hottentots la boivent comme nous, nous buvons du bouillon. Dans l'est de l'Afrique, on s'en sert pour former une pommade très-renommée, qu'on nomme *Delka*, et dont tous les Nègres aiment à s'oindre les cheveux et le corps. Les colons du Cap font des fouets avec la peau d'hippopotame. Quant aux dents de cet animal, elles sont pour les Européens un assez grand objet de trafic, ces dents étant employées à faire des dentiers qui conservent leur blancheur. En un mot, si le chasseur sait utiliser sa proie, il peut faire un joli profit.

Préjugés. — L'hippopotame est évidemment le *Béhémoth* de la Bible, duquel il est dit que ses os sont solides comme l'airain, et ses jambes comme des barres de fer ; qu'il se tient couché à l'ombre dans les roseaux et dans la vase, recouvert par les saules des ruisseaux ; qu'il avale l'eau du fleuve, et qu'il semble vouloir épuiser le Jourdain avec sa gueule. Pour les Israélites, l'hippopotame était donc un véritable monstre ; et telle est encore l'opinion des Arabes.

Les indigènes du Soudan ne le regardent pas comme un être naturel, mais bien comme un envoyé de l'enfer. Le nom *d'Acésint* qu'ils lui donnent, et que personne ne comprend, indique déjà quelque chose d'extraordinaire. Ils sont frappés du mépris qu'il fait de toutes les amulettes, même des plus puissantes. « Que Dieu damne les singes dans sa colère, me disait l'un d'eux, ce sont des hommes métamorphosés et des voleurs, fils, petits-fils et descendants de voleurs, mais qu'il nous garde des enfants de l'enfer, des hippopotames ! Pour eux, les choses les plus sacrées ne sont que du vent, et la parole de l'envoyé de Dieu un son creux ; ils foulent aux pieds les lettres de Dieu ! » Ce monstre

n'est donc pas pour les indigènes un être créé par Allah, ce n'est que le masque d'un sorcier maudit, appartenant au diable (que le Tout-Puissant en garde les croyants !) de corps et d'âme ; il ne prend que de fois à autre cet aspect satanique ; le reste du temps, il apparaît sous la forme humaine, pour détourner d'autres fils d'Adam des voies du salut. En d'autres termes : « L'hippopotame est le diable lui-même, avec des pieds de cheval fort peu gracieux, et une queue. »

« Et les preuves s'en comptent par centaines. Ce fils de l'enfer a fait perdre la vie à plusieurs hommes, et leur âme est sortie de leur corps, sans que celui-ci ait été dévoré ; et parmi les morts se trouvait un fakir ou un interprète du Coran. Le gouverneur du Soudan oriental, Churschid-Pacha, arrivant aux bords du fleuve avec un détachement de ses soldats, employa ceux-ci à la chasse d'un hippopotame ; et cependant, un sage cheik l'en avait fortement dissuadé : il savait que cet hippopotame n'était que la forme d'un homme malfaisant. Ce sorcier, damné depuis le commencement, fut tué, et son âme noire chassée dans l'enfer, mais Churschid-Pacha n'échappa pas à son sort. Il ne cessa pas de poursuivre les sorciers du pays ; aussi le frappèrent-ils de leur mauvais œil. Son corps maigrit, ses entrailles se desséchèrent, et même malade, il ne voulut pas croire aux cadis et aux ulémas ; au lieu d'appeler un dépositaire de la parole de Dieu, et de faire chasser le sort par celui-ci, il se confia aux médecins infidèles du Frankistan, il dépérit et finit par mourir. Que son corps repose en paix et que son âme soit pardonnée ! Mais que le gardien nous garde, que le protecteur nous protège contre les sorcelleries et les artifices de l'enfer ! »

LES PINNÉS — PINNATA.

Die Seesäuethiere.

Caractères. — A l'inverse des chauves-souris et des taupes sont les phoques, les sirènes et les baleines, les plus grands de tous les mammifères qui habitent dans l'eau.

Ils diffèrent de tous les autres par leur taille et leur force ; chez eux, les membres sont réduits à des moignons, qui font à peine saillie, et sont cachés en grande partie par l'enveloppe générale du corps ; ceux du premier ordre seul possèdent encore quatre membres, à doigts plutôt indiqués que séparés ; les autres ont des pattes-nageoires, à doigts immobiles et enveloppés entièrement par la peau du corps. Plus ces organes locomoteurs ressemblent aux nageoires, plus aussi le corps est grand et massif. L'eau favorise le déplacement de ces lourdes masses ; aussi des membres courts, en forme de rames, suffisent-ils pour faire avancer une baleine ; la couche épaisse de graisse qui se trouve dans la peau concourt encore à faciliter les mouvements en allégeant l'animal, et une peau visqueuse, nue

ou couverte de poils courts, raides et lisses est en harmonie avec le milieu où vivent ces mammifères. Leur corps est arrondi et cylindrique ; toutes les parties saillantes disparaissent. Chez les plus élevés, on trouve encore une trace d'oreille externe et une queue rudimentaire ; chez les autres, le pavillon de l'oreille a disparu, la queue remplace les membres postérieurs et constitue une nageoire.

Tous les mammifères marins ont entre eux une grande ressemblance. On reconnaît chez eux la loi fondamentale suivie par la nature ; c'est-à-dire des variations nombreuses d'un même type primitif.

On peut néanmoins diviser les mammifères marins en trois groupes naturels : les *Pinnipèdes*, les *Sirènes* et les *Cétacés*.

On a attribué à ces groupes des valeurs différentes ; quant à nous, nous croyons pouvoir les considérer comme formant autant d'ordres distincts.

LES PINNIPÈDES — PINNIPEDIA.

Die Flossenfüßer.

Caractères. — Ce premier ordre comprend des animaux dans lesquels le vulgaire lui-même reconnaît encore des mammifères. Les quatre membres existent ; ils sont trainants, à la vérité, mais ils peuvent être écartés du corps, et l'on y reconnaît manifestement la division des doigts. Ceux-ci sont mobiles dans plusieurs espèces, et simplement réunis par une membrane natatoire ; chez quelques-uns, ils sont immobiles, complètement enveloppés par la peau, mais ils sont encore évidemment indiqués par des ongles. Ceux-ci existent toujours aux pattes de devant, et généralement aussi aux pattes de derrière. La queue ne forme pas une nageoire. Les mamelles sont libres, et ventrales. La tête est petite, et séparée du corps, qui est conique ; les yeux sont grands, vifs, à expression intelligente. Les pattes seules présentent des caractères que nous n'avons pas encore rencontrés ; le doigt du milieu n'est plus le plus long et le plus fort ; tous sont égaux et placés sur un même plan.

Dans le squelette, nous voyons tous les membres bien développés, et les différences disparaissent.

Les vertèbres cervicales sont nettement séparées, munies de fortes apophyses ; il y a 14 ou 15 vertèbres dorsales, 5 ou 6 lombaires, 2 ou 4 sacrées, généralement soudées entre elles, 9 ou 15 caudales. Les cartilages costaux sont ossifiés. L'omoplate est forte et large, l'avant-bras bien indiqué, le membre de derrière faible.

La dentition est celle des carnassiers ; aussi quelques naturalistes ont voulu placer les pinnipèdes immédiatement à la suite des carnassiers.

Les oreilles et les narines sont organisées de telle sorte que l'animal peut les fermer à volonté. La structure de l'œil est particulière, comme on pouvait s'y attendre chez des animaux aquatiques.

On a divisé cet ordre en deux familles : les phocidés et les morses.

LES PHOCIDÉS — PHOCÆ.

Die Seehunde, The Seals.

Caractères. — Les phocidés ont la dentition des carnassiers. Tous ont des incisives aux deux mâchoires et leurs canines ne s'allongent pas en défenses. Ils manquent d'oreilles externes.

Distribution géographique. — Les phocidés, qui forment la famille la plus nombreuse, se trouvent dans presque toutes les grandes mers, et ont des représentants dans celles du Sud, comme dans celles du Nord. On en trouve même dans les grands lacs intérieurs de l'Asie, où ils sont arrivés en remontant les fleuves; peut-être aussi y sont-ils restés, après que ces lacs ont cessé de communiquer avec l'Océan. La plupart habitent le Nord, les plus singuliers le Sud. Plusieurs genres se trouvent au voisinage des deux pôles, mais il n'y a que quelques espèces que l'on puisse considérer comme cosmopolites.

Mœurs, habitudes et régime. — Tous vivent dans la mer, et remontent un peu les fleuves, ou font de petites excursions sur la terre, pour arriver à des eaux intérieures. La plupart sont au voisinage des côtes; quelques-uns préfèrent la pleine mer. Ils ne se tiennent à terre que dans certaines circonstances, à l'époque du rut, et quand ils sont très-jeunes. L'eau est et reste leur véritable élément. Sur terre, ils sont étrangers et maladroits; dans l'eau, ils se meuvent avec la plus grande rapidité. Ils se traînent avec peine sur les falaises et sur les glaçons flottants, et s'y étendent nonchalamment, pour se chauffer au soleil; au premier danger, ils se hâtent de chercher un refuge dans l'eau. Ils plongent et nagent avec la plus grande habileté, sur le dos comme sur le ventre, en avant comme en arrière. Dans l'eau, ils vont, viennent, tournent, se retournent avec facilité; sur terre, ils n'ont qu'un moyen d'avancer: ils rampent en quelque sorte, comme le font certaines chenilles. Ils se courbent à la façon d'un chat qui fait le gros dos, s'appuient sur le ventre, puis allongent rapidement le corps. Cet acte répété les fait progresser assez vite. Les pattes ne leur servent que quand ils gravissent une pente. Sur un sol plat, ils s'appuient dessus, mais si faiblement que l'aide qu'ils en retirent est plus apparente que réelle. J'ai examiné attentivement les traces de ces animaux sur de grandes étendues, et je n'ai jamais trouvé l'empreinte de leurs pattes de devant, ce qui

aurait dû être, s'ils s'en étaient servis. Parfois, les phocidés mettent les deux pattes sur le dos, et avancent tout aussi rapidement. En un mot, leurs pattes-nageoires ne leur servent nullement à la marche. Par contre, ils les emploient à la façon des chats et des singes pour se nettoyer, se gratter, se lisser, pour tenir des objets, presser leurs petits contre leur poitrine.

Tous les phocidés sont des animaux sociables; jamais on ne les voit seuls. Plus un endroit est désert, plus ils y sont nombreux. Moins ils ont affaire à l'homme, plus ils se montrent confiants, gentils, dirais-je même; dans les lieux habités, ils sont très-craintifs. L'homme est leur ennemi le plus redoutable et le plus acharné; tous les carnassiers qui peuvent être dangereux pour eux, se montrent à leur égard plus humains que le seigneur de la terre; aussi, dans les endroits habités, ne peut-on bien les observer que de loin.

Les phocidés ne restent pas toujours dans la même contrée: beaucoup entreprennent de grands voyages. Ils sont alors en mouvement nuit et jour, et se reposent quelque temps sur des îles favorables, avant de continuer leurs pérégrinations.

Ces animaux ont des habitudes nocturnes. Le jour, ils se rendent ordinairement à terre pour dormir ou se chauffer au soleil, et leurs allures n'y sont pas ce qu'elles sont dans l'eau. Ils ne montrent plus cette vivacité et cette agilité qu'ils déploient dans leur élément naturel; on les prendrait plutôt pour la véritable image de la paresse. Ils n'aiment pas à changer de position; on ne peut même leur faire prendre la fuite. Ils s'étendent avec volupté, exposant aux rayons bien-faisants du soleil, tantôt le dos, tantôt le ventre, tantôt l'un ou l'autre côté; ils ferment les yeux, bâillent, et ressemblent à une masse de chair morte plutôt qu'à un animal vivant; leurs narines, qui s'ouvrent et se ferment alternativement, indiquent seules qu'ils ne font que dormir. Quand ils se trouvent très à leur aise, ils oublient pendant des jours, des semaines, de boire et de manger; plusieurs ont une sorte de sommeil hibernale. Mais, finalement, la faim les chasse de nouveau dans la mer, et bientôt leur corps amaigri redevient rond, lisse, rembourré de graisse.

Plus ils sont âgés, plus aussi leur paresse est grande. Les jeunes sont des êtres vifs, gais, joueurs ; les vieux, par contre, sont maussades et complètement enfoncés dans leur paresse. Il faut dire à leur décharge que leur maladresse à terre les fait paraître plus paresseux encore qu'ils ne le sont réellement. En cas de danger, ils se précipitent rapidement dans l'eau. Le péril les surprend-il, leur terreur est telle qu'ils soupirent, tremblent de tous leurs membres, et font tous leurs efforts pour échapper à leur perte. Quand il s'agit de défendre leurs femelles et leurs petits, ils montrent un grand courage. Dans les îles désertes, il en est quelques-uns, les *arctocéphales* et les *macrorhines*, qui sont tellement indifférents pour les étrangers, qu'ils s'en laissent approcher, sans chercher à fuir ; ils sont tout autres une fois qu'ils ont appris à connaître l'homme, destructeur de tous les animaux.

Parmi leurs sens, l'ouïe est excellente, quoique le pavillon de l'oreille soit à peine indiqué ; la vue et l'odorat sont moins parfaits ; leur voix est rauque ; elle rappelle tantôt l'aboïement du chien, tantôt le bêlement du veau ou le beuglement du bœuf.

Chaque société de phocidés forme une famille. Le mâle a toujours plusieurs femelles, et nombre de ces sultans ont un harem de trente à quarante beautés. Il se montre très-jaloux vis-à-vis des autres mâles, et il combattrait pour ses femelles jusqu'à la mort, si cela lui était possible. Mais sa peau épaisse, et la couche de graisse qui la double sont un sûr bouclier contre les morsures qu'il peut recevoir ou faire.

Huit ou dix mois après l'accouplement (les données plus précises font défaut), la femelle met bas un ou rarement deux petits. Ceux-ci sont gais et gracieux. Les voyageurs disent que leur pelage épais ne leur permet pas de nager et de plonger, et qu'ils restent à terre avec leur mère, jusqu'à leur première mue. Cette assertion me semble avoir besoin de confirmation ; elle n'est pas en accord avec ce que j'ai eu occasion d'observer.

Petits et parents se témoignent le plus vif amour ; la mère défend sa progéniture au péril de sa vie ; le père se complait à en voir les joyeux ébats, et marque son plaisir par des grognements de satisfaction ; son poids l'empêche d'y prendre part, mais il suit des yeux son petit, qui nage çà et là, faisant des culbutes. A deux mois, les jeunes phocidés sont assez développés pour pouvoir être sevrés. Leur croissance est très-rapide : à un an, ils ont la moitié de la taille de leurs parents ; à l'âge de deux à six ans, ils sont adultes. La

durée de leur vie est de vingt-cinq à quarante ans.

Ils se nourrissent de substances animales de toute espèce, principalement de poissons, de crustacés, de mollusques et de zoophytes. Quelques-uns avalent des pierres pour exciter leur appétit, comme le font les oiseaux. D'autres, en cas de disette, trompent leur faim en mangeant des feuilles.

Chasse. — L'animal le plus dangereux pour les phocidés est l'ours blanc, et encore ne l'est-il que pour les petites espèces. L'homme se montre à leur égard encore plus cruel ; il leur fait une guerre de destruction aussi inintelligente que barbare. Peut-être ne devrais-je pas la qualifier de chasse ; c'est un carnage, une boucherie, et non un noble exercice. Une soif de sang inextinguible passionne les matelots, et les pousse à tout égorger, jeunes et vieux, petits et grands. Aussi, ces animaux ont-ils diminué rapidement, et approchent-ils de leur disparition complète. Des troupeaux nombreux, qui au siècle dernier couvraient les îles solitaires, on ne voit plus que les derniers représentants, et il faut pénétrer toujours plus loin, pour pouvoir faire une bonne campagne.

Captivité. — Tous les phocidés peuvent être dressés ; plusieurs deviennent même des animaux domestiques. Ils vont et viennent en liberté, pêchent dans la mer, retournent à la demeure de leur maître, apprennent à le connaître et le suivent comme un chien. Il en est même que l'on peut dresser à la pêche.

Usages et produits. — L'huile, la graisse, les dents et la peau des phocidés sont très-recherchés ; c'est ce qui explique l'ardeur avec laquelle on les chasse.

LES ARCTOCÉPHALES — *ARCTOCEPHALUS.*

Die Bärenrobber, The Sea Bears.

A la tête des phocidés se placent les espèces qui ont une ressemblance éloignée avec les ours, ce qui leur a valu le nom vulgaire d'*ours de mer*.

Caractères. — Ce qui caractérise essentiellement ce genre, c'est la présence du pavillon auditif, un cou long et des membres saillants.

Quelques naturalistes ne reconnaissent qu'une espèce d'arctocéphale, d'autres sont disposés à en admettre plusieurs.

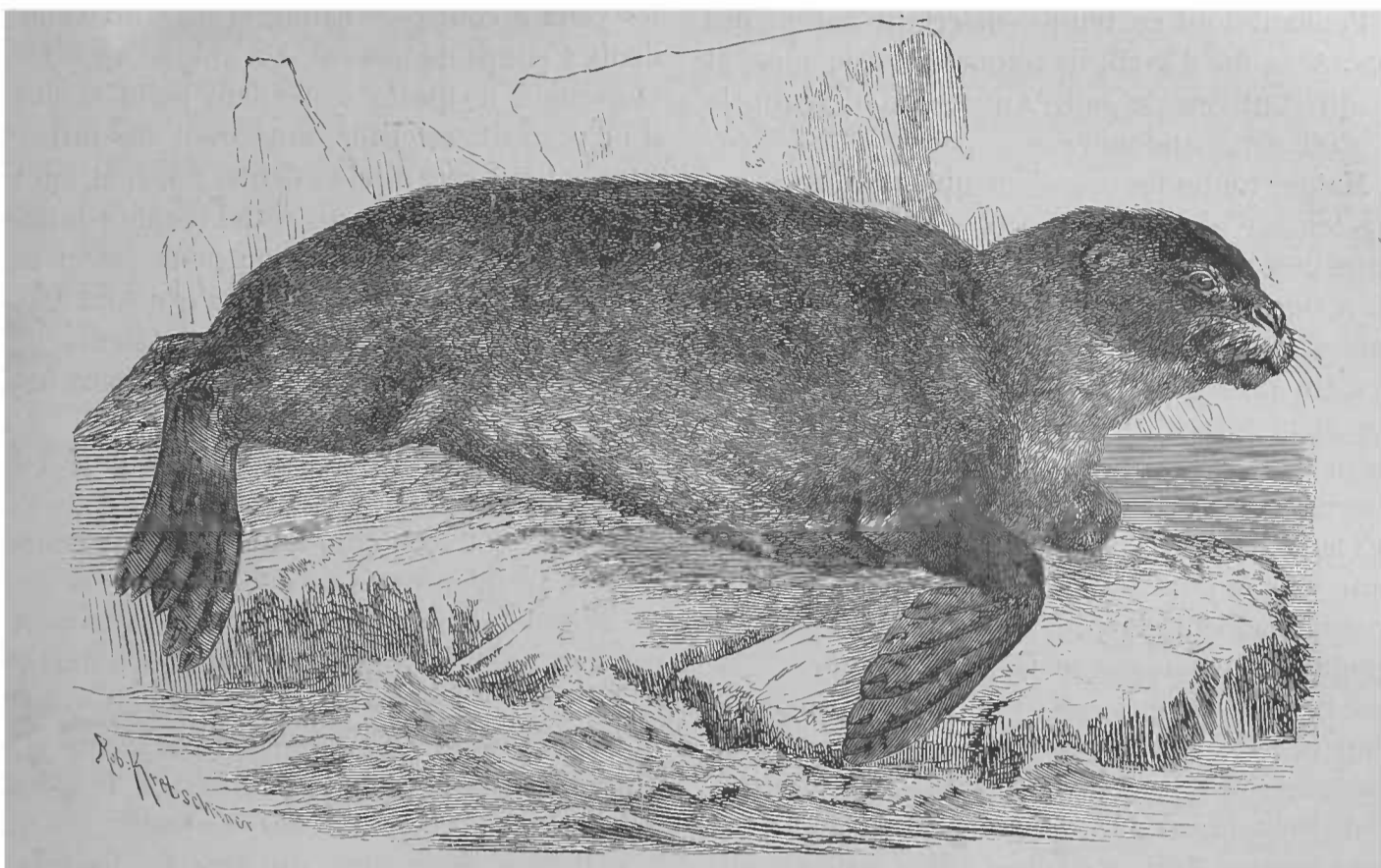


Fig. 359. L'Arctocéphale de Falkland.

L'ARCTOCÉPHALE DES FALKLAND —
ARCTOCEPHALUS FALKLANDICUS.

Der Seebär, The Sea Bear ou Ursine Seal.

Caractères. — Cette espèce (fig. 359) a de 2 mètres à 2^m,60 ou même 3 mètres de long; les mâles, cependant, qui dépassent plus de 2 mètres sont rares. Les femelles ont de 1 mètre à 1^m,30. Les voyageurs qui parlent d'animaux ayant de 5 à 6 mètres de long, sont certainement tombés dans l'exagération.

Le nom d'*ours marin* qui a encore été donné à cet animal n'est pas mal choisi; la partie antérieure de son corps a effectivement quelque chose de l'ours. Les membres exceptés, tout le corps est couvert de poils assez longs, grossiers, faiblement luisants, et cachant un duvet soyeux et crépu. Les bras et les cuisses ont des poils courts et roides; les avant-bras, les mains et la face inférieure des membres sont nus. Chez les jeunes individus, les poils sont couchés et très-luisants.

La couleur varie suivant l'âge et le sexe. Les mâles adultes sont d'un noir foncé ou gris de fer, avec la tête et la partie antérieure du dos un peu plus claires, les poils de ces parties se terminant par des extrémités gris d'argent. Le ventre est jaunâtre ou gris roux. Une large bande noire s'étend en travers de la poitrine. Les pieds sont d'un brun foncé, les moustaches d'un brun

noir; le duvet a des reflets roux ou brun châtain. Les vieilles femelles ont le dos gris clair, le ventre blanc-roux. Les jeunes individus sont d'abord noirs, puis gris au bout de quelques semaines.

Distribution géographique. — Si tous les arctocéphales ne forment qu'une espèce, celle-ci a une aire de dispersion très-étendue. On la trouve à l'extrême sud comme à l'extrême nord.

Pour préciser davantage, je dirai qu'on rencontre ces animaux, au sud, sur les îles Falkland, la côte occidentale de l'Amérique du Sud, et au cap de Bonne-Espérance; au nord, sur les îles et les côtes les plus septentrionales du Grand Océan, sur les Kouriles et les îles Aléoutiennes.

Mœurs, habitudes et régime. — L'arctocéphale ou l'ours marin de Falkland, ne reste pas toujours au même endroit. Dans le Sud notamment, il entreprend régulièrement de grands voyages. A l'entrée des froids, il se rapproche des zones tempérées, et pendant les chaleurs, il se dirige vers le pôle.

Dans les Shetlands du Sud et dans les îles voisines, les plus vieux et les plus gros mâles arrivent vers le milieu de novembre; ils gagnent la terre et s'y étendent en longues files. En décembre arrivent les femelles, et, à ce moment, les premiers se livrent de violents combats. Quelques mois plus tard viennent seulement les individus d'un ou deux ans, et les vieux épuisés par l'âge.

Pendant tout ce temps, ils errent autour des îles. A la fin d'avril, ils retournent à la mer, et se dirigent vers le sud. Au milieu de juin, la contrée est abandonnée.

Malgré toutes les occasions qu'ont eues les navigateurs d'observer les arctocéphales, aucune description n'est supérieure à celle que Steller en a donnée, il y a plus d'un siècle ; aussi me contenterai-je de la rapporter.

« On prend les ours de mer, que les Russes appellent *kot*, entre le 50° et le 56° parallèle, sur les îles, et non sur le continent, où ils n'arrivent que rarement. Au printemps, on ne trouve que des femelles avec leurs petits. Ils se dirigent ensuite vers le nord, et on n'en voit plus aucun du commencement de juin à la fin d'août ; à cette époque ils reviennent maigres et épuisés.

« Les petits sont couverts d'un duvet fin et d'un beau noir brillant. Les femelles sont couchées avec eux sur la plage, et passent presque tout leur temps à dormir. Les petits jouent entre eux, comme de jeunes chiens. Le mâle est auprès et les regarde. Se battent-ils, il arrive en grondant, les sépare, embrasse et lèche le vainqueur, le renverse avec son museau, et prend plaisir à le voir résister. Il ne s'inquiète pas de ceux qui sont paresseux ; aussi voit-on les uns toujours avec leur mère, les autres avec leur père.

« Un mâle a de huit à quinze femelles et veille sur elles avec soin. Quoique plusieurs milliers de ces animaux soient réunis sur la même plage, on les voit toujours formant divers troupeaux. Chaque troupeau est une famille. Le mâle reste avec ses femelles, ses fils et ses filles, même avec ceux d'un an, et qui ne se sont pas encore accouplés ; une famille peut ainsi compter jusqu'à cent vingt individus. Dans la mer, ils nagent aussi réunis en famille.

« Les vieux mâles se séparent du troupeau, et viennent sur les îles ; ils sont d'ordinaire très-gras. Ils y restent un mois entier, couchés, sans manger, dormant continuellement ; ils sont méchants et grognons. Ils attaquent avec fureur tout ce qui passe près d'eux ; ils sont têtus et orgueilleux, et meurent plutôt que de quitter la place qu'ils occupent. Aperçoivent-ils des hommes, ils vont vers eux, les arrêtent, et se préparent au combat. Dans un voyage, nous ne pûmes les tourner, et nous dûmes accepter la lutte. Nous leur jetâmes des pierres qu'ils mordirent, comme le font les chiens, et remplirent l'air de leurs hurlements ; ils nous menacèrent toujours davantage. Nous leur crevâmes alors

les yeux à coups de bâton, et leur brisâmes les dents à coups de pierres. Un animal ainsi blessé et aveuglé ne quitta cependant point sa place : il ne pouvait se retirer, sans quoi les autres lui auraient fait sentir leurs dents. Souvent, on voit sur une vaste étendue un grand nombre de duels. Pendant qu'ils se battent, on peut passer tranquillement à côté d'eux. Ceux qui sont dans la mer restent quelque temps spectateurs de la lutte ; mais bientôt ils deviennent furieux à leur tour, et prennent part au combat.

« Souvent, avec mon Cosaque, j'en ai attaqué un et lui ai crevé les yeux ; puis je jetais des pierres à quatre ou cinq autres, qui me poursuivaient. Je m'enfuyais vers le premier, et celui-ci, ne sachant si ses camarades fuyaient aussi, se mordait avec eux ; j'assistais à cette scène d'un lieu élevé. Se sauvait-il dans l'eau, il en était retiré et mordu jusqu'à en mourir. Souvent les renards bleus commençaient déjà à le manger pendant ses dernières allées et venues.

« Parfois deux ours de mer se livrent un combat pendant une heure entière ; puis, ils se couchent, se reposent, et de nouveau se relèvent, se mettent en face l'un de l'autre, penchent la tête, se donnent des coups de dents à la façon des sangliers. Tant qu'ils en ont la force, ils se frappent avec leurs pattes ; puis le plus fort mord son adversaire au ventre et le renverse. A ce moment, les spectateurs accourent pour prêter secours au vaincu. Après le combat, ils vont à l'eau pour se laver et se rafraîchir. A la fin de juillet, il est rare de trouver un de ces animaux qui ne soit couvert de blessures.

« Leurs combats reconnaissent trois causes : la possession des femelles (et ce sont les plus violents), l'occupation d'une place de repos, l'établissement de la paix.

« Les femelles portent leurs petits dans leur gueule ; et si elles les abandonnent en cas d'attaque, les mâles les jettent en l'air, et contre les rochers, jusqu'à ce qu'elles en soient à demi mortes. Quand elles reviennent à elles, elles se traînent humblement aux pieds du mâle, l'embrassent, versent des larmes en telle abondance que leur poitrine en est toute mouillée. Le mâle, pendant ce temps, va en grondant à droite et à gauche, jetant sa tête tantôt sur une épaule, tantôt sur l'autre, à la façon des ours terrestres. Le mâle pleure comme la femelle, quand on lui enlève ses petits. Blessés ou offensés, ils pleurent de même, quand ils ne peuvent assouvir leur vengeance.

« Ils ont trois sortes de cris. A terre, ils

glent pour passer le temps, comme la vache à qui on a enlevé son veau ; en combattant, ils grondent comme le font les ours ; victorieux, ils poussent un cri perçant, à la façon des grillons. Blessés, succombant devant leur ennemi, ils soupirent et soufflent comme un chat ou une loutre marine.

« Lorsqu'ils sortent de la mer, ils agitent leur corps, se caressent avec leurs pattes de derrière et se lissent le poil. Le mâle pose ses lèvres sur celles de la femelle, comme pour l'embrasser.

« Lorsque le soleil luit, ils s'exposent à ses rayons, lèvent les pattes en l'air, et les agitent : ils sont couchés tantôt sur le ventre, tantôt sur le dos, tantôt sur le côté, et parfois enroulés sur eux-mêmes. Pendant les mois de juin, juillet et août, ils restent au même endroit immobiles comme un bloc de pierre, ils se regardent, dorment, bâillent, s'étendent et hurlent sans rien manger. Ils deviennent tellement maigres que leur peau pend tout autour d'eux comme un sac.

« Les jeunes s'accouplent en juillet ; ils sont très-gais.

« D'ordinaire, les vieux ne s'enfuient pas quand un homme s'approche ; tout au contraire, ils se disposent au combat. J'ai cependant vu des troupes entières prendre la fuite. Quand on siffle, les femelles se sauvent aussitôt, et si l'on surprend tout à coup ces animaux, en poussant de grands cris, ils s'élancent tous dans la mer ; ils nagent alors le long de la rive, regardant curieusement le nouvel arrivant.

« Les loutres marines et les phoques les craignent ; aussi ne les voit-on pas souvent dans leur voisinage. De grands troupes de lions de mer habitent au milieu des ours de mer ; ils occupent les meilleures places, et les ours de mer ne se battent pas souvent en leur présence ; ils craignent d'avoir en eux des juges trop sévères.

« Les ours de mer sont plus lestes dans leurs mouvements que les autres phoques ; en une heure, ils parcourent deux milles d'Allemagne à la nage. Sur terre, ils sont les plus agiles ; on ne leur échappe qu'en gravissant une pente. J'en fus un jour poursuivi pendant plus de six heures, et finalement forcé de grimper une falaise escarpée, au péril de ma vie ; souvent ils nous obligèrent, mon cosaque et moi, de quitter la plage.

« Ils ont la vie très-dure ; il faut leur donner plus de deux cents coups de bâton sur la tête pour les tuer ; on est obligé, même à plusieurs, de s'arrêter deux ou trois fois pour reprendre des forces. Toutes ses dents sont brisés, le crâne est

en morceaux, le cerveau presque entièrement détruit, et cependant l'animal reste debout à se défendre. Il en fut un auquel je fendis le crâne en deux, auquel j'arrachai les yeux, et cependant il resta plus de quinze jours encore en vie, immobile comme une statue.

« Au Kamtschatka, les ours de mer vont rarement à terre ; on les harponne dans l'eau. Ils s'élancent alors comme une flèche, en entraînant le canot derrière eux, et si le pilote ne sait pas bien gouverner, ils renversent l'embarcation. Cela va ainsi, jusqu'à ce que l'animal ait perdu tout son sang. On l'attire ensuite, on le transperce de coups de lance et on le traîne à terre. Ce ne sont que les mâles adultes et des femelles pleines que l'on prend de la sorte ; on n'ose se hasarder à chasser les vieux mâles. Chaque année, une énorme quantité d'ours de mer périssent de vieillesse ou de blessures, et en certains endroits les plages sont couvertes de tant d'ossements, qu'on dirait qu'on y a livré une bataille. »

Il en est aujourd'hui bien autrement qu'au temps de Steller. Les arctocéphales ont aussi été victimes des tueurs de phoques, et ils ont complètement disparu.

LES OTARIES — OTARIA.

Die Seelöwen ou Löwenrobben, The Sea Lions.

Caractères. — Certains naturalistes font des otaries ou *lions de mer* un genre à part ; d'autres les réunissent aux arctocéphales, à cause de leur petite oreille externe ; mais ils se distinguent de ceux-ci par leurs grandes pattes de devant, leur poil plus court, sauf sur le cou du mâle où il forme une sorte de crinière. Ils ont des incisives pointues ; des molaires pourvues d'une saillie épineuse en avant de la pointe principale ; la région cérébrale assez élevée, et un museau élargi.

Ils portent aussi bien le nom de *lions* que les espèces précédentes celui d'*ours*. Leur couleur est d'un jaune fauve, à peine plus foncé que le jaune fauve du lion ; leur face a, comme celle de tous les phocidés, quelque ressemblance éloignée avec celle du chat.

On en connaît diverses espèces.

L'OTARIE A CRINIÈRE — OTARIA JUBATA.

Der Sudliche Seelöwe, The Sea Lion.

L'OTARIE DE STELLER — OTARIA STELLERI.

Der nordliche Seelöwe.

Quoique notre figure 360 représente l'otarie à crinière ou lion marin du Sud, nous ferons l'his-

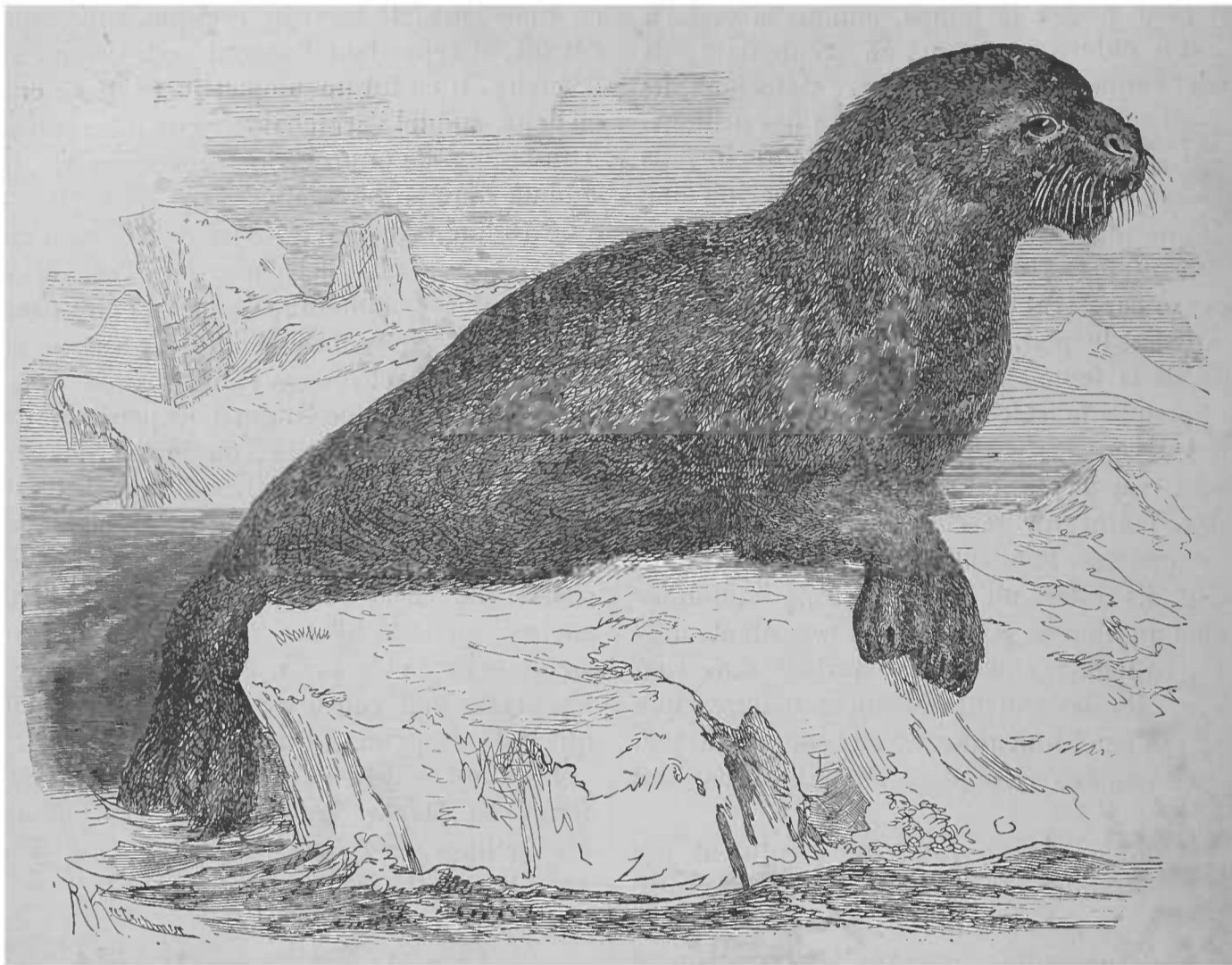


Fig. 360. L'otarie à crinière.

toire des mœurs et habitudes de l'espèce du Nord, ou otarie de Steller, espèce toujours plus petite, et dont la crinière est à peine apparente.

Du reste, l'un et l'autre sont d'un blanc jaune ou brun jaune plus ou moins foncé, avec le ventre et les pattes plus sombres; la membrane natatoire paraît faite de cuir noir, avec de petites saillies noires; celle des pattes de derrière est lobée. Leur œil a un aspect particulier, dû à ses diverses couleurs. Il est blanc, avec l'iris vert-émeraude brillant, et l'angle interne rouge de cinabre.

Distribution géographique. — L'otarie à crinière se trouve à l'extrême sud de l'Amérique, au sud de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Zélande; l'otarie de Steller habite la partie septentrionale du Grand Océan, depuis le détroit de Behring jusqu'aux côtes du Japon et de la Californie.

Mœurs, habitudes et régime. — Les otaries ont à peu près le même genre de vie que les arctocéphales. « Le lion de mer paraît méchant et féroce, dit Steller, et il est bien plus fort que l'ours de mer; il est plus difficile à vaincre, et, au besoin, il combat avec acharnement; sa res-

semblance avec le lion lui donne l'aspect terrible; cependant, il craint l'homme au point de prendre aussitôt la fuite à son aspect et de se réfugier dans la mer. Lorsqu'on l'effraye en poussant des cris, ou en frappant avec un bâton, son épouvante est telle qu'il pousse en fuyant de profonds soupirs, et tombe à plusieurs reprises, tant il tremble de tous ses membres. Mais le serre-t-on de trop près, lui ferme-t-on toute issue, alors il se retourne sur son ennemi, jette la tête à droite et à gauche, hurle et mugit, et met en fuite l'homme le plus courageux. J'en ai fait l'expérience à mes dépens. Les Kamtschadales ne le poursuivent jamais dans l'eau, car il renverse leurs canots, et tue ceux qui les montent. Ils n'osent pas non plus l'attaquer en face, sur terre; mais ils le surprennent par ruse. Pendant qu'il dort, un homme, se confiant en sa force et son agilité, avance silencieusement contre le vent, armé d'une pique, et l'enfonce dans une des pattes de devant de l'animal. Ses camarades tiennent solidement la courroie qui est attachée à la pique, et l'entourent autour d'une pierre ou d'un poteau. Le lion de mer blessé veut s'enfuir; mais les chasseurs lui lancent des flèches

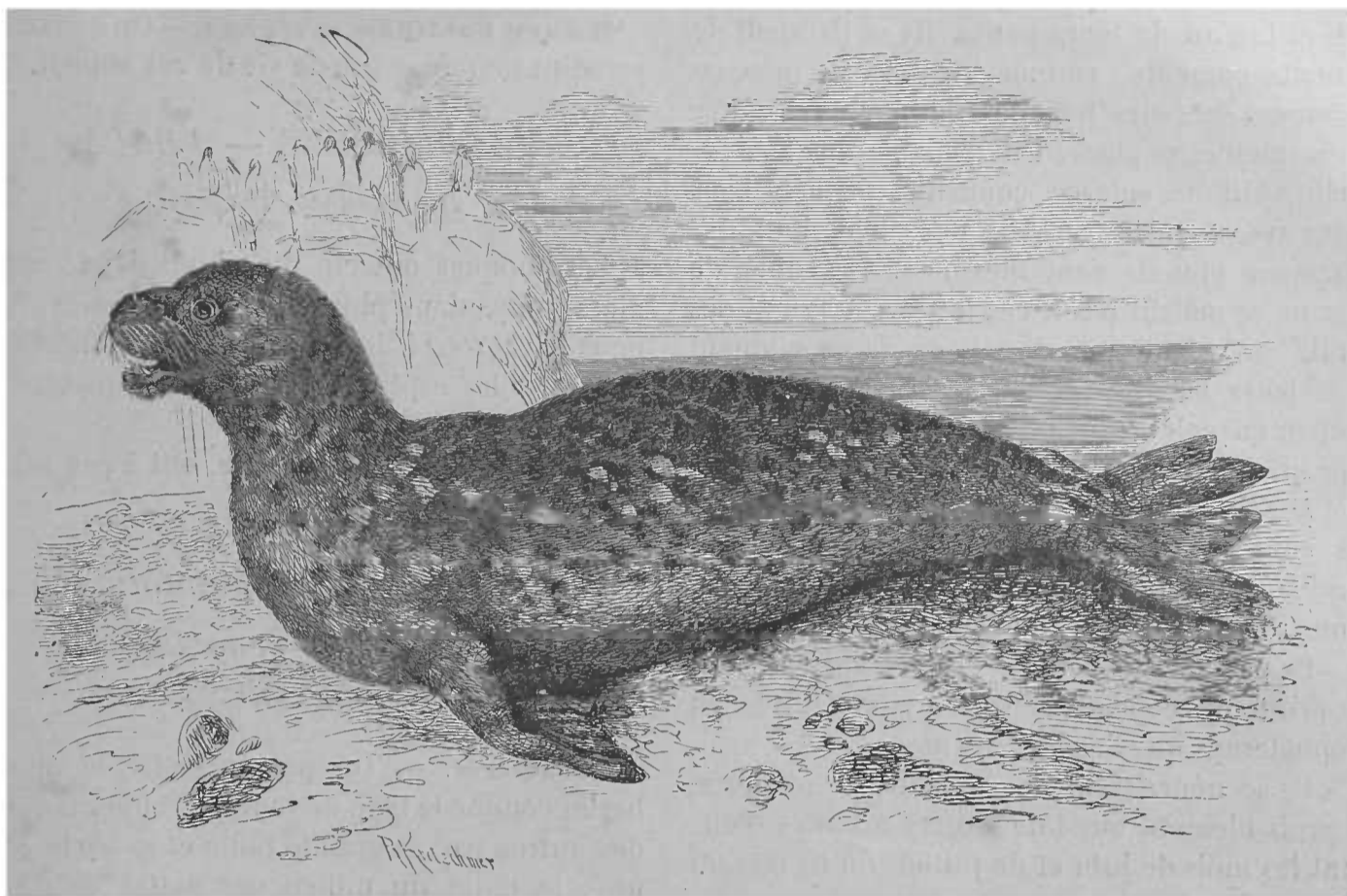


Fig. 361. Le Leptonyx de Weddel.

et des javelots, et finissent par le tuer à coups de massue.

« Les Kamtschadales rencontrent-ils un de ces animaux quand ils sont seuls dans leurs canots, ils le tirent avec des flèches empoisonnées. Aussitôt atteint, le lion marin sort de l'eau, qui augmente sa douleur, et, arrivé à terre, on l'achève; ou bien, il meurt dans les vingt-quatre heures.

« Celui qui ose tuer le lion marin est en grande estime auprès de ses concitoyens; aussi les Kamtschadales se livrent-ils à cette chasse, non-seulement pour se procurer une viande excellente, mais encore et surtout pour conquérir de la gloire. Ils se hasardent dans leurs canots d'écorces d'arbres ou de peaux d'animaux jusqu'à quatre ou cinq milles en mer, pour arriver à des îles isolées; et ils reviennent avec deux ou trois de ces animaux; le poids est tel que leur canot en est presque submergé; mais ils auraient honte de laisser là leur proie, par crainte d'un accident.

« La viande et la graisse, celles surtout des jeunes individus, sont très-bonnes. Une gelée de pieds de lions de mer est un mets excellent.

« Un mâle a trois ou quatre femelles: celles-ci mettent bas en juillet, août et septembre. Les mâles sont plus doux à l'égard des femelles que ne le sont les ours de mer; ils leur rendent leurs

caresses. Mais les parents ne s'inquiètent pas beaucoup de leurs petits; j'en ai souvent vu que la mère avait écrasés dans son sommeil. Ils voient avec indifférence enlever leurs petits sous leurs yeux.

« Ces petits ne sont ni aussi vifs ni aussi gais que ceux des ours de mer; ils dorment presque continuellement; même en jouant, ils ont l'air endormi. Vers le soir, la mère va avec eux à l'eau, et tous nagent tranquillement près de la rive. Sont-ils fatigués, ils se mettent sur le dos de leur mère pour s'y reposer; mais celle-ci se retourne, et force ainsi le petit paresseux à s'habituer à nager. J'ai jeté à la mer des jeunes tout nouvellement nés; ils ne savaient pas nager: ils frappaient l'eau de leurs nageoires, mais sans régularité et cherchaient à gagner la terre.

« Quoique ces animaux craignent beaucoup l'homme, j'ai pu cependant remarquer qu'ils s'habituèrent à lui lorsqu'on passe souvent tranquillement près d'eux, et cela surtout quand leurs petits ne savaient pas encore nager. Je suis resté une fois six jours au milieu d'un de leurs troupeaux, c'est-à-dire dans une hutte et sur un endroit un peu plus élevé; et j'ai parfaitement observé leur genre de vie. Ils étaient couchés autour de moi, regardaient mon feu, observaient tous mes mouvements. Ils ne prirent pas la fuite, quoique j'eusse descendu vers eux, et que j'eusse

pris et tué un de leurs petits. Ils se livraient de violents combats, comme les ours de mer, en l'honneur de leurs femelles ou pour s'emparer de la meilleure place. Un d'eux, auquel sa femelle avait été enlevée, combattit pendant trois jours avec tous les autres; son corps était déchiré par plus de cent blessures. Les ours de mer ne se mêlent pas à ces luttes, et fuient dès qu'ils en voient une. Les lions de mer jouent avec leurs femelles et leurs petits, et sans se mettre en colère; mais ils évitent leur société tant qu'ils peuvent.

« Les lions de mer beuglent comme les bœufs; les jeunes bêlent comme les moutons. Il me sembla souvent que je me trouvais le berger d'un troupeau.

« Ils passent sur ces îles l'été et l'hiver. Tous les printemps cependant, il en arrive d'autres, en même temps que des ours de mer.

« Ils se nourrissent de poissons, de phoques, et probablement aussi de loutres marines. Pendant les mois de juin et de juillet, où ils élèvent leurs petits, ils ne mangent à peu près rien, deviennent très-maigres et dorment continuellement. Ils paraissent devenir très-vieux, et, en vieillissant, leur tête blanchit. »

LES LEPTONYX — LEPTONYX.

Die Seeleoparden, The Sea Leopards.

Caractères. — Entre les espèces que nous venons de passer en revue et les phoques proprement dits, la transition s'établit par les leptonyx ou *léopards de mer*, ainsi nommés à cause de leur robe tachetée. Les leptonyx sont surtout caractérisés par la forme de leurs molaires et de leur main.

Distribution géographique. — Les leptonyx habitent les mers du Sud.

LE LEPTONYX DE WEDDEL — LEPTONYX WEDDELI.

Der Seeleopard, The Sea Leopard.

Caractères. — Le leptonyx de Weddel (*fig. 361*) est une grande espèce de 2^m,60 à 3 mètres de long, de couleur fauve, avec la partie antérieure du dos et une ligne dorsale d'un gris noir. Il diffère des autres phocidés par son long cou et sa large gueule. Les doigts des pattes de devant vont en diminuant, du pouce au petit doigt. Les pattes de derrière sont dépourvues d'ongles, et ressemblent à une queue de poisson. L'oreille externe fait défaut.

Mœurs, habitudes et régime. — On ne connaît presque rien du genre de vie de cet animal.

LES PHOQUES — PHOCA.

Die Seehunde, The Seals.

Les phoques ont été distribués dans ces derniers temps dans plusieurs sous-divisions. Nous nous bornerons à indiquer les plus importantes et à citer les espèces les plus remarquables qui entrent dans ces sous-genres.

Tous les phoques, d'ailleurs, ont à peu près le même genre de vie.

1° Les Phoques proprement dits.

LE PHOQUE BARBU — PHOCA BARBATA.

Der bärtige Seehund.

Caractères. — On peut prendre le phoque barbu comme le type de tout le groupe. Il diffère des autres par sa grande taille et sa barbe fournie; le doigt du milieu des pattes de devant surpasse les autres en longueur; la membrane natatoire des pattes de derrière est arrondie. L'espèce peut atteindre une longueur de plus de 3 mètres. Son pelage est, comme celui de la plupart des phoques, tacheté sur le dos de gris clair et de jaune, sans que ces taches soient nettement tranchées. Les flancs et le ventre sont d'un blanc sale; une raie noirâtre part de la tête et descend sur le dos.

Les jeunes ont le dos bleuâtre, le ventre blanc; une large bande blanche descend des épaules jusqu'aux reins.

On reconnaît facilement cette espèce à sa taille et aux soies longues, roides et nombreuses, disposées sur plusieurs rangs, qui couvrent sa lèvre supérieure.

Distribution géographique. — Le phoque barbu habite les mers du nord de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique; on le trouve dans l'Océan Glacial et la partie nord du Grand Océan; il évite la terre, et se tient surtout sur des glaçons flottants.

LE PHOQUE DU GROENLAND — PHOCA (*Pagophila*) GROENLANDICA.

Der grönländische Seehund, die Sattelrobbe, The Harp Seal ou Atak.

Caractères. — Le phoque du Groënland (*fig. 362*) ou *phoque stellé* est devenu pour quelques auteurs le type d'un genre particulier (*pagophila*), que caractérise la tête plus longue et plus mince



Red. d'après G. Zedler, R. LILLINE.

Paris, J.-B. Baillière et fils, édit.

LE CALLOCEPHALE. — VEAU MARIN.

Cochet, Éd. Créte, imp.

que chez les phoques proprement dits, le front plat, le museau court, le corps allongé, la structure particulière de la main, le deuxième doigt des pattes de devant surpassant les autres en longueur, tandis que chez les autres phoques c'est le premier qui est le plus long. Le phoque du Groënland n'a pas de duvet, ni de plante nue. Ses moustaches sont ondulées.

Sa couleur varie suivant l'âge et le sexe. Le nouveau-né a un pelage mou, brillant, blanc de neige; mais il en change après une semaine. Pendant sa première année, il est d'un gris pâle uniforme, le dos étant un peu plus foncé que le ventre. Dans la seconde année, des taches apparaissent sur le dos; elles augmentent pendant les deux années suivantes. L'individu adulte a la tête noire, le corps blanc ou d'un blanc jaunâtre, sur lequel tranchent de grandes taches d'un noir foncé, larges, allongées, courbées en demi-cercle et descendant le long des flancs, depuis l'épaule jusque vers la queue; souvent ces taches se confondent l'une avec l'autre. On rencontre des individus qui n'ont que la queue et le front noirs; quelques-uns sont entièrement noirs. La couleur du pelage est d'ailleurs très-variable; les poils deviennent clairs en vieillissant, et cela au point que l'on ne reconnaît plus l'ancien pelage. C'est ce qui se voit très-bien chez les phoques des jardins zoologiques.

Distribution géographique. — Cette espèce habite tout l'océan Glacial arctique, ainsi que les mers et les détroits avoisinants. On la trouve au Kamtschatka aussi bien qu'au Groënland, au Labrador et en Islande.

Ces phoques se tiennent plus sur les glaçons que sur la terre ferme.

2° Les Halichères. — *Halichoerus*.

Die Regelrobber.

Caractères. — Ces phocidés se distinguent par une tête renflée à la région frontale, un museau élargi, des dents assez fortes, des molaires à couronnes aiguës et à racine unique, sauf aux deux dernières paires supérieures et à la dernière paire inférieure.

Distribution géographique. — Les halichères habitent nos côtes septentrionales.

L'HALICHÈRE GRIS — *HALYCHOERUS GRYPHUS*.

Der Urtzel, der graue Seehund.

Caractères. — L'halichère gris a le pelage ordinaire des phoques: un fond blanc d'argent,

gris cendré clair, gris de fer ou gris noir, avec des taches noires ou noirâtres, irrégulières, plus confluentes chez le mâle que chez la femelle. Les nouveau-nés ont une fourrure molle et jaunâtre qui ne tarde pas à tomber. Les moustaches sont blanches; la membrane natale est presque nue. Ces animaux ont de 1^m,30 à 2^m,60 de long.

3° Les Calocéphales. — *Calocephalus*.

Die Seekalber.

Caractères. — Les calocéphales ou *veaux marins* ont la tête subarrondie; des dents de grandeur moyenne; des molaires, sauf celles de la première paire, à double racine et découpées à la base par plusieurs dents en feston; leurs membranes interdigitales ne dépassant pas les ongles.

Distribution géographique. — Les calocéphales sont propres aux régions boréales, à l'océan Atlantique et à l'océan Glacial arctique. Une espèce habite la mer Caspienne.

LE CALLOCÉPHALE VEAU-MARIN — *CALOCEPHALUS VITULINUS*.

Der gemeine Seehund, The common Seal.

Caractères. — Le callocéphale veau-marin (Pl. XXXVIII) ou simplement *veau marin*, *chien de mer*, *phoque commun*, est l'espèce la plus connue. Il a 1^m,50, 1^m,80, rarement 2 mètres de long. Il est nuancé de noir, de blanc et de gris brun ou de jaune brun; le dos est généralement de couleur uniforme; le ventre est blanchâtre; les yeux sont entourés d'un cercle pâle; les moustaches sont courtes, blanches et marquées de brun. Sa couleur varie beaucoup, comme celle des autres espèces.

LE CALOCÉPHALE DE LA CASPIENNE — *CALOCEPHALUS CASPICUS*.

Der kaspische Seehund.

Caractères. — Cette espèce a à peu près la taille de la précédente. Son dos est gris-brun, avec des anneaux jaunâtres, irréguliers, assez larges, qui deviennent plus pâles sur le ventre. Entre eux, sont des taches ponctuées, noirâtres. Tout le ventre est jaune clair; les poils du dos sont les uns jaunâtres, les autres uniformément noirs ou noirs à pointe jaunâtre. Les jeunes ont un pelage mou et blanc.

Distribution géographique. — Ce calocé-

phale, comme son nom l'indique, habite les grands lacs et les mers de l'intérieur de l'Asie, la Caspienne, la mer d'Aral, le lac Baïkal et le lac Oron. C'est la seule espèce qu'on ne trouve point dans la mer.

Mœurs, habitudes et régime. — Toutes les espèces des divers genres ou sous-genres qui viennent d'être énumérés, et qui comprennent les phoques proprement dits, les halichères et les calocéphales, ont à peu près le même genre de vie. Je crois aussi pouvoir traiter de leurs mœurs en général, en prenant pour type de ma description le phoque commun, que j'ai eu longuement occasion d'observer, en liberté comme en captivité.

Tous les phoques habitent les côtes. Il en est peu qui s'éloignent autant de la terre que le phoque du Groënland; la plupart cherchent sur la côte des endroits déserts, et s'y montrent tantôt dans l'eau, tantôt sur la terre. On peut admettre, en général, qu'on est au plus à trente milles marins de la côte, lorsqu'on observe des phoques. Dans plusieurs endroits, ces animaux sont encore très-communs; on ne peut cependant méconnaître qu'ils n'aillent continuellement en diminuant de nombre.

Ils ressemblent beaucoup dans tout leur être aux arctocéphales et aux otaries. Ce n'est que dans l'eau qu'ils déploient toute leur agilité; ils s'y montrent lestes et gais. Ils nagent et ils plongent à merveille. Ils se servent de leurs pattes de devant comme le poisson de ses nageoires; quant aux pattes de derrière, tantôt ils les rapprochent, et se poussent ainsi en avant en refoulant l'eau qui se trouve entre elles; tantôt ils les écartent, pour conserver leur équilibre. Ils nagent indifféremment sur le dos ou sur le ventre, à la surface ou au fond de l'eau; ils avancent avec autant de rapidité qu'un poisson carnassier, se retournent avec la vivacité de l'éclair, restent immobiles volontairement et longtemps à la même place. A cet effet, ils ramènent leurs pattes de devant contre leur corps, se recourbent, de telle façon que leur arrière-train soit presque vertical, tandis que l'avant-train et la tête gardent la position horizontale; ils peuvent rester ainsi près d'une heure, immobiles, endormis même, la moitié de la tête et une petite portion du dos étant seuls au-dessus de la surface de l'eau.

Ils plongent très-bien, mais ne restent pas longtemps immergés. Quand ils ne sont pas poursuivis, ils se montrent environ toutes les

minutes à la surface. Sur terre, ils respirent toutes les 5 ou 8 secondes; dans l'eau, à des intervalles de 15, 30, 45, 75, 90, 92, 100, 104 et 125 secondes. Il se pourrait cependant que l'animal poursuivi puisse rester trois ou quatre fois plus longtemps submergé; mais jamais un phoque n'y demeure un quart d'heure ou une demi-heure, comme l'ont dit les anciens naturalistes. Fabricius, qui a parfaitement décrit les phoques des côtes du Groënland, ne croit pas qu'ils puissent rester plus de 7 minutes et demie sous l'eau. J'ai fait de nombreuses observations sur des phoques captifs; jamais ils ne sont restés plus de 5 minutes et demie, et encore dormaient-ils.

Les phoques dorment dans l'eau, mais d'ordinaire dans des eaux basses. De temps en temps, ils arrivent à la surface les yeux fermés, en donnant quelques coups de pattes; ils respirent, s'enfoncent de nouveau, pour réapparaître de même au bout de quelques instants. Ces mouvements paraissent inconscients.

Ils peuvent également dormir à la surface de l'eau, comme l'ont observé des Groënländais. Ces peuples ont tout intérêt à connaître parfaitement les habitudes d'un animal si important pour eux. Ils ont donné des noms à chacune des positions qu'il prend, et jugent d'après ces positions s'ils peuvent s'en approcher ou non. Quand le phoque se montre simplement à la surface pour respirer, qu'il est sans inquiétude, il sort de l'eau jusqu'aux pattes de devant; il fait une profonde inspiration, ouvre largement ses narines, puis s'enfonce lentement, sans que l'eau s'agite: c'est un *phoque dressé*. Il est dit *renversant* quand il plonge avec bruit. Quand il poursuit des poissons, il nage la tête élevée au-dessus de l'eau, regarde droit devant lui, soupire, agite ses pattes de devant et plonge avec un grand bruit; c'est un *phoque barbottant*. Le chasseur peut facilement alors le surprendre, tandis que le phoque dressé est un phoque *regardant, écoutant*, qui n'est guère à chasser. Lorsque le phoque mange sous l'eau, il change à peine de place, il sort à peine de l'eau le bout du museau, respire et ferme ses narines. Dans d'autres moments, il est courbé sur le dos, la tête et les pattes fléchies; dans cette posture, il dort ou se repose; le chasseur peut alors l'approcher d'assez près pour le prendre avec les mains. Parfois il joue dans l'eau comme s'il était soulé; il montre à la surface tantôt le dos et tantôt le ventre, nage sur le dos, se tourne, se retourne; il *se jette*, disent les Groënländais, et c'est alors qu'il est le plus facile à surprendre.

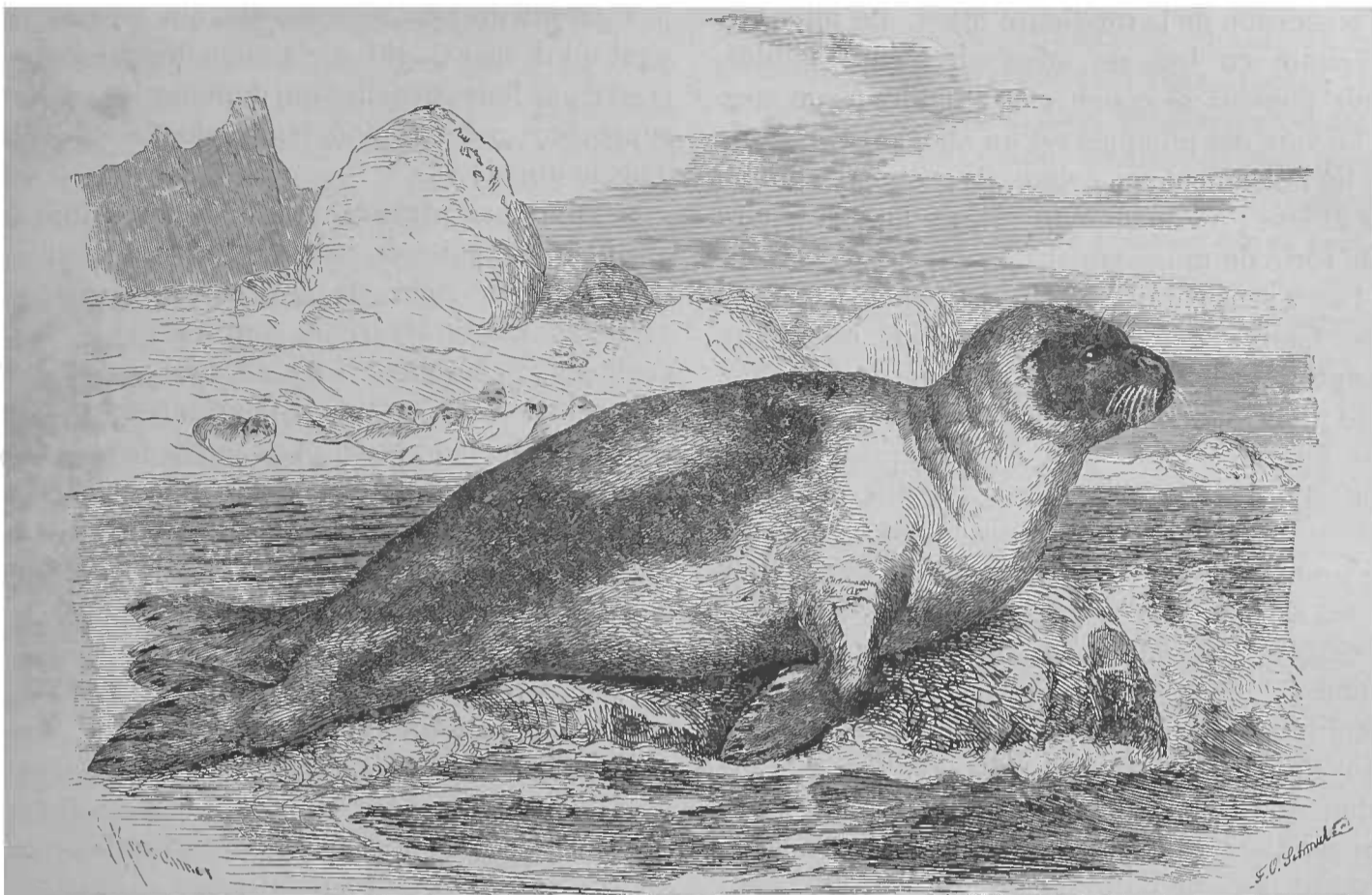


Fig. 362. Le Phoque du Groënland.

Les phoques restent des jours, des semaines entières dans la mer; ils peuvent y vaquer à toutes leurs fonctions; ils vont cependant à la côte pour se reposer, dormir, se chauffer au soleil. J'ai déjà décrit leur marche; cependant j'en dirai encore quelques mots. Le phoque, s'il se sert de ses pattes de devant, s'appuie sur elles, et lance son corps en avant; il retire ensuite ses pattes de devant, les applique contre sa poitrine, courbe le dos, ramène son train de derrière, s'appuie dessus et se rejette de nouveau en avant. Il s'élanche hors de l'eau sur la rive, d'un bond, en ramenant brusquement ses pattes de derrière écartées. Sur la piste de quelques espèces, on trouve une légère empreinte des pattes de devant; cesont, de chaque côté du sillon creusé par le ventre de l'animal, quatre petits trous disposés sur une ligne oblique en dehors et en arrière. Lorsqu'ils sont effrayés, tous les phoques crachent continuellement de l'eau, pour rendre, dit-on, leur chemin plus glissant. Leur marche est aussi rapide qu'elle semble lourde. Un homme à la course a de la peine à atteindre un phoque. Celui-ci a l'arrière-train aussi mobile que le cou; il peut se tourner au point de reposer en avant sur le dos, en arrière sur le ventre, ou inversement, et il est ainsi en état de tourner la tête de tous les côtés.

Un phoque au repos est l'image la plus parfaite de la paresse. Lorsque le soleil luit, il est couché étendu et immobile sur le rivage. Il semble trop paresseux pour exécuter un seul mouvement. Comme il s'est couché, il demeure. Il expose au soleil le dos, le ventre, l'un ou l'autre flanc; les pattes de devant sont ramassées, ou pendent des deux côtés du corps. Il ouvre et ferme les yeux, il cligne, ou regarde dans le lointain; de temps à autre, il ouvre les narines et les oreilles; il n'a d'autres mouvements que ceux de la respiration. Il reste ainsi des heures entières, insensible à tout, absorbé dans sa paresse. Il n'aime pas à être troublé dans cet état de béatitude; il faut que le danger soit bien proche, pour qu'il se décide à se mouvoir. J'ai chatouillé le nez à des phoques captifs avec un brin de paille, je les ai tourmentés de mille manières, sans pouvoir les faire changer de position. Ils étaient très-désagréablement troublés; ils poussaient des grognements de mauvaise humeur; ils cherchaient à mordre le brin de paille, mais restaient cependant immobiles. Il en est autrement, quand ils ont à supporter de trop fortes et trop fréquentes agaceries: ils se réfugient alors dans l'eau, où ils savent trouver une sûre retraite.

Sur les falaises bien exposées, il s'élève souvent entre les phoques de vives disputes, pour

la possession de la meilleure place. Le plus fort précipite en bas ses adversaires plus faibles, pour pouvoir se coucher et attendre à son aise.

La voix des phoques est un aboiement rauque ou un hurlement; en colère, ils grognent comme les chiens; à l'époque du rut, ils font entendre une sorte de mugissement.

Leurs sens paraissent être également développés. Leur vue est excellente; leur ouïe fine, malgré la petite ouverture de leur conduit auditif; leur odorat est relativement subtil, quoique leur nez serve plus à la respiration qu'à l'olfaction. Les narines et les oreilles peuvent être fermées; elles se montrent tantôt sous forme de trous arrondis ou triangulaires, tantôt sous forme de fentes étroites. Les narines s'ouvrent à chaque inspiration, et se ferment ensuite, même à terre, jusqu'au prochain mouvement respiratoire. Les oreilles ne sont fermées que dans l'eau et restent ainsi tant que l'animal est submergé. L'œil est grand et peu bombé; l'iris, qui est d'un brun clair ou d'un brun foncé, le remplit presque entièrement; on voit rarement la sclérotique. La pupille est particulière: elle n'est ni ronde, ni allongée, mais présente la forme d'une étoile à quatre branches. Fabricius, seul, a bien vu cette disposition, qui semble avoir échappé aux autres naturalistes; du moins, ne l'ai-je trouvée mentionnée nulle part. Pour la voir, il faut, il est vrai, se mettre dans un jour favorable, et regarder l'œil de près.

Toute émotion fait verser aux phoques d'abondantes larmes.

Les anciens ont décrit les phoques comme des êtres très-intelligents, mais il est difficile de se prononcer à ce sujet. Ils sont très-prudents, on ne pourrait en douter; cependant, dans d'autres moments, ils se montrent si stupides et si maladroits, qu'on est à se demander s'ils ont réellement une lueur d'intelligence. Ils sont téméraires dans les endroits déserts; mais là où ils ont appris à connaître l'homme, ils sont devenus extrêmement méfiants. Les jeunes écoutent et suivent les avertissements des vieux.

Les phoques captifs ne tardent pas à s'habituer à la personne qui en prend soin, et quelques-uns deviennent très-privés. Ils répondent à leur nom, sortent de leur bassin, prennent des poissons de la main de leur maître, auquel ils témoignent un grand attachement. On a raconté que l'on a pu habituer des phoques à aller et à venir librement, à pêcher pour leur maître, à le défendre même en cas de danger. Sans vouloir mettre ces récits en doute, je ne me porte

pas garant de leur véracité. Ce qui est certain, c'est qu'il en est qui se laissent toucher et caresser par leur gardien; qui donnent la patte, et supportent même qu'on leur enfonce le poing dans la gueule.

Les phoques paraissent indifférents à tout ce qui n'est pas poisson; mais on se tromperait en voyant là un signe de douceur. Les phoques captifs sont toujours irrités contre les chiens; ils soufflent et cherchent à les effrayer en grinçant des dents. Ce n'est point là un indice de courage, mais bien de peur, et quand ils le peuvent, ils se soustraient par la fuite à une telle rencontre. Les phoques du Jardin zoologique de Hambourg étaient toujours excités au plus haut point lorsque nos jeunes ours se baignaient dans leur bassin; ils soufflaient, grondaient, claquaient des dents, frappaient l'eau de leurs pattes, mais jamais ils ne tentèrent aucune attaque.

On peut les laisser nager au milieu des oiseaux aquatiques; ils laissent tranquilles ceux qui ne leur font rien; ils vivent en paix avec les oies, les canards et autres dentirostres, et se montrent plus hostiles vis-à-vis des oiseaux piscivores. Ainsi, un héron voulut enlever un poisson à un phoque; celui-ci, furieux, lui coupa la patte d'un coup de dents.

Ils se montrent très-tendres pour leurs petits; ils jouent avec eux et, en cas de danger, les défendent courageusement, même contre des ennemis bien plus forts qu'eux.

L'époque du rut varie suivant les endroits où vivent les phoques. C'est en automne, dans le nord; d'avril à juin, dans le sud. Les vieux mâles sont à ce moment très-excités; ils se livrent de violents combats, et ne songent qu'à l'amour. Ils en oublient même, dit-on, leur timidité innée. La jalousie les aveugle, et on les attire sûrement, à ce que l'on raconte, en imitant leurs cris et leurs grognements.

« Me trouvant avec un compagnon de chasse, rapporte Schilling, je rencontrai sur une petite île déserte dix ou douze phoques en rut, grondant et hurlant. A notre arrivée, ces animaux, contre leur habitude, n'allèrent que lentement à l'eau; je croyais voir une autre espèce. Nous résolûmes de les attendre, et nous creusâmes, pour nous y cacher, un trou dans le sable. Notre canot ne s'était pas éloigné de cinquante pas, que les phoques apparurent dans l'eau à une courte distance, écoutant avec curiosité et un certain plaisir les cris imitatifs que nous poussions. Ils se dressaient ayant la moitié du corps hors de l'eau, et ils approchèrent ainsi de la

rive. Aux cris des mâles, que nous imitâmes, les femelles arrivèrent les premières à terre, et, quoiqu'elles dussent apercevoir nos têtes, se dirigèrent vers nous, attirées par notre appel. Nous choisîmes chacun une proie, nous la visâmes et fîmes feu en même temps. A peine la fumée fut-elle dissipée, que nous voyions nos victimes immobiles. Mais tous les autres phoques, qui avaient également atterré, se comportèrent comme s'ils avaient été atteints. Si nous avions été plus calmes et mieux préparés, nous eussions pu faire sur eux une deuxième décharge. Ce ne fut que lorsque nous nous levâmes qu'ils se mirent en mouvement.

« Huit mois environ après l'accouplement, en mai, juin ou juillet, la femelle met bas dans une île déserte, sur une plage sablonneuse, dans une caverne, ou bien même sur un rocher ou un glaçon ; chaque portée est d'un, au plus de deux petits. Ceux-ci naissent parfaitement développés ; ils sont couverts d'une toison épaisse, molle, blanche, qui les empêche de nager et surtout de plonger ; ils ne tardent pas à la perdre, pour prendre un poil roide et couché. Jusqu'à ce moment, les femelles restent à terre avec eux. Elles ne les allaitent que peu de temps, sur la plage ou même dans les eaux basses. Si un danger les menace, elles les cachent, et les emportent dans un lieu sûr, en les tenant entre leurs pattes de devant. Les petits croissent très-rapidement ; à un an, ils ont déjà plus de la moitié de leur taille définitive. »

Voilà ce que nous rapportent les naturalistes qui ont pu observer les phoques en liberté. J'ai tenu à reproduire leurs récits, que je compléterai et que je rectifierai sur quelques points, d'après les observations que j'ai faites moi-même sur un jeune phoque vivant dans le Jardin zoologique de Hambourg.

Dans une visite que je faisais à un marchand d'animaux de Hambourg, je vis un phoque femelle, dont le volume indiquait la prochaine mise bas. Quoique l'animal fût estropié par deux blessures qu'il avait reçues lorsqu'on le prit, et qu'il n'eût aucun attrait pour les spectateurs, je l'achetai néanmoins, dans l'espoir de pouvoir faire sur lui quelques observations intéressantes. Je savais que des femelles de phoques pleines avaient mis bas déjà plusieurs fois en captivité ; mais toujours les petits étaient morts peu après leur naissance. Nous devons être plus heureux, par cela seul, peut-être, que nous assignâmes comme demeure à l'animal un petit étang du jardin.

Le petit naquit le 30 juin, de bon matin, avant l'arrivée des gardiens ; ceux-ci, en entrant dans le jardin, virent le jeune dans l'eau, jouant avec sa mère. Sur le bord, nous trouvâmes du sang, le placenta et une grande quantité de poils mous, soyeux, courts et ondulés, provenant du nouveau-né. Ils étaient tous sur un petit espace et paraissaient être déjà tombés dans le sein de la mère. Le petit n'avait plus trace de ce pelage laineux. Sa couleur était tout à fait celle de sa mère, la teinte seulement en était plus fraîche et plus vive. Ses yeux étaient ouverts, limpides, à expression joyeuse. Ses mouvements ressemblaient tout à fait à ceux de ses parents ; il était aussi agile dans l'eau, aussi maladroit à terre. Il paraissait dans les premières heures de sa vie avoir acquis toutes les qualités de son espèce. Il nageait sur le dos comme sur le ventre, plongeait, prenait les postures les plus diverses. Il était né parfaitement développé et assez grand ; le jour de sa naissance, il pesait 8,525 grammes, et avait 88 cent. de long.

Le spectacle de ces deux animaux était des plus attrayants. La mère semblait enchantée de son petit ; dès les premiers jours, elle jouait avec lui dans l'eau et à terre. Tous deux glissaient sur le sol, et la mère appelait son nourrisson par un léger grognement, ou le caressait doucement avec ses pattes de devant. Elle lui témoignait la plus grande tendresse, et celui-ci répondait à ses caresses. Leur attachement mutuel se montrait dans tous leurs jeux. De temps à autre, les deux têtes sortaient de l'eau, l'une près de l'autre, les deux museaux se touchant comme pour s'embrasser. La mère faisait nager son petit devant elle, le suivait, le contraignait à changer de direction par quelques légers coups. Ce n'est qu'à terre qu'elle le précédait.

Le soir, le petit teta vigoureusement sa mère. Celle-ci l'avait appelé par des grognements, et s'était couchée sur le côté pour rendre l'allaitement plus facile. Plus tard, le jeune phoque vint huit ou dix fois par jour demander du lait à sa nourrice. Jamais elle ne l'allaita dans l'eau ; du moins, nous ne nous en sommes point aperçus.

Le nouveau-né grandit rapidement, sa taille croissait à vue d'œil ; ses mouvements devenaient de jour en jour plus libres et plus hardis ; son intelligence se développait. A huit jours, il prenait à terre toutes les positions des phoques, leur couler paresseux sur le flanc ou sur le dos ; il levait en l'air les pattes de derrière et jouait avec elles. A trois semaines, il était déjà un véritable phoque. Le gardien lui inspirait de la crainte.

Ce ne fut qu'à six semaines que nous pûmes le peser pour la seconde fois. Il avait à ce moment doublé de poids; jusqu'alors, il n'avait été qu'allaité par sa mère, et n'avait pris aucune autre nourriture.

Malheureusement, ce charmant animal mourut à huit semaines : sa mère avait perdu peu à peu son lait, et il ne nous avait pas été possible de le remplacer par une nourriture convenable. Il mangea bien les poissons qu'on lui jeta; mais le régime parut lui être nuisible : il maigrit, et, un matin, nous le trouvâmes mort à sa place de repos favorite.

Il est possible que les jeunes phoques, au lieu de poissons, ne mangent que des crabes et d'autres animaux inférieurs, dont les vieux sont assez friands; néanmoins ceux-ci préfèrent de beaucoup les poissons, et notamment les merluches, les bars, les harengs, et surtout les saumons; ils refusent obstinément, par contre, la chair des oiseaux et des petits mammifères, du moins en captivité. Je n'ai vu qu'un phoque qu'on avait pu habituer à manger de la viande de cheval.

Chasse. — Le phoque est pour plusieurs peuplades du Nord l'animal le plus utile. C'est lui qui permet au Groënlandais de vivre, car il lui fournit toutes les parties de son corps. Les Européens estiment aussi sa belle fourrure lisse, imperméable, et utilisent son huile et même sa chair. Aussi le phoque est-il chassé par toute la terre. Mais cette chasse se fait de la manière la plus barbare : elle est plutôt une guerre d'extermination, une ignoble boucherie, comme je l'ai déjà dit, et les peuplades les plus sauvages s'y montrent encore plus humaines que les Européens civilisés.

Il est rare que l'on se serve des armes à feu pour tuer les phoques; on use contre eux d'autres moyens. D'un autre côté, chasser ces animaux dans l'eau réussit peu, car le phoque mort coule à fond comme un plomb; il vaut donc mieux les surprendre à terre, à leurs endroits favoris.

Sur la côte orientale de l'île de Rügen, en mer, à plusieurs centaines de pas de la pointe la plus avancée de la terre, se trouvent, d'après Schilling, plusieurs blocs de granit, qui surpassent de quelques mètres le niveau des eaux. Une troupe de quarante à cinquante phoques se tient sur ces récifs; mais ces animaux sont trop prudents pour laisser arriver un canot.

« Un de mes amis, raconte ce naturaliste, voulant me donner l'occasion d'observer les phoques de près et en même temps d'en tuer, fit attacher un tonneau sur ce récif, de manière qu'un

homme pût s'y mettre. Au bout de huit jours, on savait que les phoques n'étaient plus inquiets de la présence du tonneau, et revenaient sur le récif comme auparavant. Munis de vivres pour une huitaine, nous fîmes voile vers cette côte déserte et y bâtimmes une cabane. Un de nous était continuellement dans le tonneau, les autres se tenaient en face, sur le rivage, et le canot restait toujours au loin.

« Cet affût était très-attrayant, et très-particulier. On se sentait complètement isolé dans le petit espace qu'offrait le tonneau, et l'on entendait avec un sentiment désagréable les flots de la mer mugir autour de soi. Il me fallut quelque temps pour me rassurer.

« Mais bientôt un spectacle tout nouveau s'offrit à mes yeux. A quatre cents pas environ se montra une tête de phoque, puis une autre; de minute en minute, leur nombre croissait; tous se dirigèrent vers mon récif. Je craignais d'abord qu'en approchant, ils ne fussent effrayés par ma tête qui sortait du tonneau, et que nous n'eussions travaillé en pure perte. Ma crainte ne fit qu'augmenter lorsque je les vis se dresser verticalement devant le rocher, tendre le cou, et regarder avec attention le récif, le tonneau et moi. Mais bientôt ils se pressèrent les uns contre les autres, se mordirent et s'efforcèrent d'arriver en toute hâte sur le récif. Le droit du plus fort paraît être reconnu chez eux; les plus grands mordaient et poussaient les plus petits qui étaient arrivés avant eux sur la roche, pour prendre possession de la place qu'ils occupaient. En poussant des cris affreux, ils finirent par se loger tous sur le plus grand bloc de granit. De nouveaux arrivants sortaient continuellement de l'eau; les premiers les repoussaient, et ils étaient obligés d'aborder le récif de côté. Quelques-uns vinrent se coucher tout près de mon tonneau.

« Ma position était fort singulière. J'étais obligé de rester tranquille, immobile comme une statue, si je ne voulais trahir ma présence. Ce spectacle était si nouveau pour moi et si grandiose, que je n'étais pas à même de viser. Le bruit des flots agités, les cris discordants des phoques m'assourdisaient; leurs mouvements inquiets, leurs postures des plus extraordinaires me remplissaient d'étonnement. J'étais comme frappé par un enchantement; un sentiment singulier ne me laissait pas prendre de résolution, et de plus, je tenais trop à pouvoir observer ainsi ces animaux dans leur état de nature, pour me priver de ce spectacle par trop de précipitation. Ce ne fut qu'après en

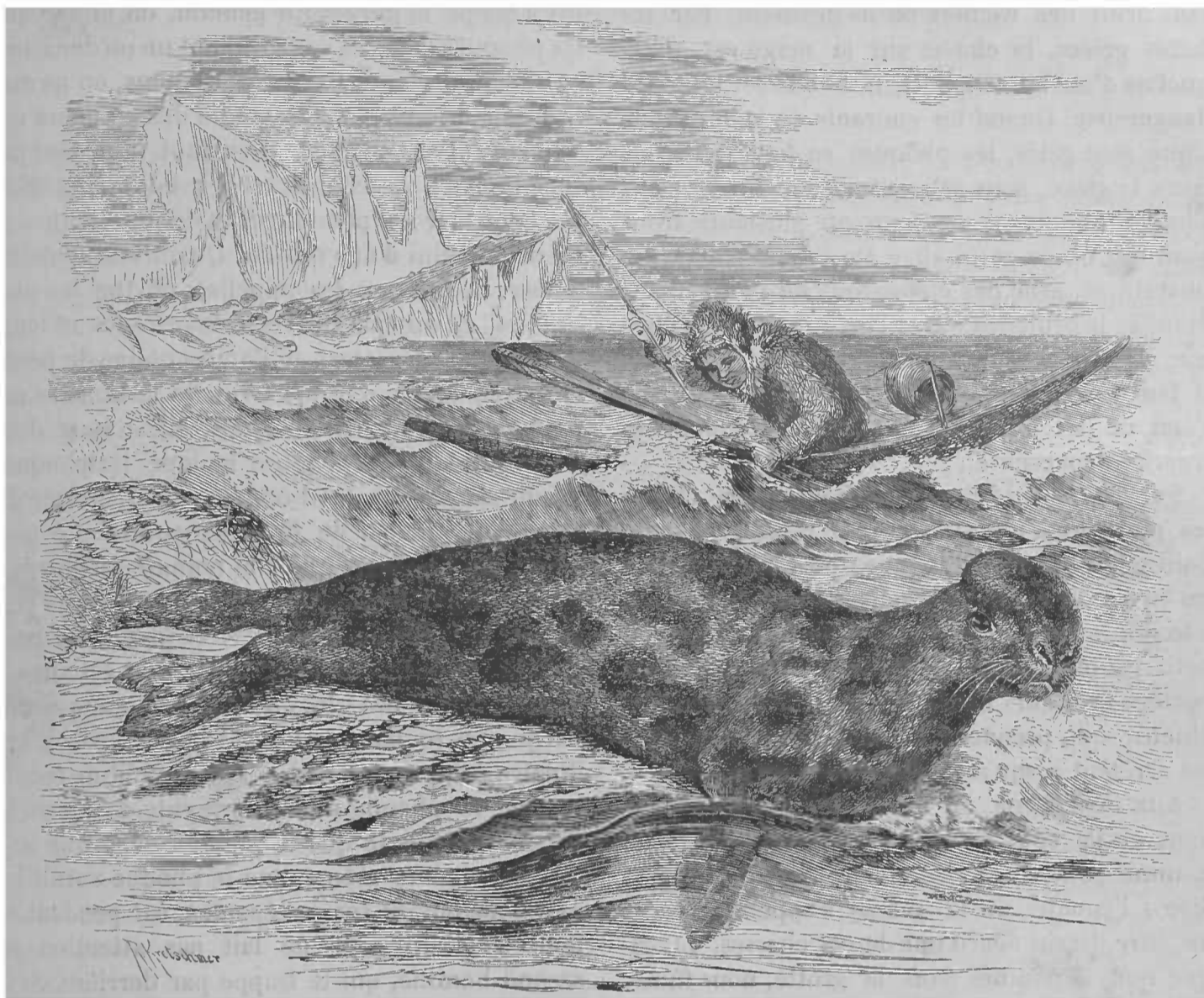


Fig. 363. Le Stenmatopos à casque.

avoir joui longtemps qu'il me vint à l'idée que mon ami, qui de la rive opposée devait avec sa lunette apercevoir les phoques, pouvait donner un signal d'alarme, et effrayer toute la bande, en croyant qu'il m'était arrivé malheur. Je me décidai à mettre fin à la situation. Les animaux qui m'entouraient étaient devenus plus calmes ; ils ne faisaient plus que hurler ; quelques-uns seulement luttèrent encore entre eux. Je ne puis dire si s'était par passe-temps ou par inimitié. Je choisis alors un des plus grands phoques, qui se trouvait devant moi étendu sur un grand bloc de granit ; ma balle le frappa à la tête, il resta sur le coup sans pouvoir sauter à l'eau. Ma seconde balle atteignit son voisin, qui n'eut que quelques convulsions.

« Ce ne fut qu'à la seconde décharge que les autres phoques se mirent à se mouvoir ; ils se précipitèrent rapidement dans l'eau. La première détonation semblait n'avoir eu pour résultat que de les étonner. Pendant que le canot

approchait, j'eus tout le temps d'observer leur fuite. Ils ne se sauvèrent qu'à quelques centaines de pas seulement ; ils se montrèrent plusieurs fois à la surface de l'eau, et s'approchèrent du récif, comme pour y atterrir de nouveau ; mais l'arrivée du canot les effraya, et ils gagnèrent le large. Mon ami me remplaça dans le tonneau, et je rentrai dans notre cachette avec ma proie. Deux heures se passèrent, avant que les phoques apparussent de nouveau ; à ce moment, je pus, avec ma lunette, les voir réunis en assez grand nombre sur le rocher. Peu après, deux coups de feu se firent entendre l'un après l'autre ; nous retournâmes au récif, et vîmes un des plus grands phoques étendu mort sur un rocher ; un autre également atteint avait encore pu se sauver dans l'eau ; nous trouvâmes le lendemain son cadavre sur la plage où les flots l'avaient rejeté. »

Souvent, d'après Schilling, on peut tuer des phoques du bateau, lorsqu'avec une légère em-

barcation et par un vent faible, on approche sans bruit des rochers où ils dorment. Par les fortes gelées, la chasse sur la neige est quelquefois d'un bon rapport, mais elle est toujours dangereuse. Quand les courants de la mer Baltique sont gelés, les phoques se font des trous dans la glace, pour y respirer et sortir de l'eau. Chaque phoque a aussi un ou plusieurs trous pour son usage particulier. On s'approche de ces ouvertures, avec des chaussures de feutre, pour étouffer le bruit des pas et l'on attend qu'un phoque vienne se montrer pour le tuer; seulement il faut avoir égard à la direction du vent et à l'état de la température qui rend toujours l'entreprise dangereuse.

Sur la côte suédoise de la Baltique, on chasse les phoques d'une façon plus régulière; ordinairement on les harponne; plus rarement on les tire à la carabine. Dans ce dernier cas on a toujours deux armes à sa disposition, l'une de petit calibre, l'autre de fort calibre et de longue portée. Plusieurs chasseurs suédois dressent des chiens, qui prennent la piste des phoques et les arrêtent jusqu'à l'arrivée de leurs maîtres.

Aux îles Féroë, on chasse les phoques pendant qu'ils sont à terre avec leurs petits. On nomme l'endroit où les femelles mettent bas, le *later*; l'époque de la chasse s'appelle l'époque du *later*. Graba décrit une de ces chasses. « Lorsque nous arrivâmes dans la grotte, nous fûmes entourés d'une quantité innombrable de phoques, qui nous regardaient curieusement. Nous ne fîmes pas feu, pour ne pas réveiller ceux qui dormaient sur les falaises. Nous débarquâmes, et nous approchâmes d'un tas de phoques tellement serrés les uns contre les autres, que nous ne pouvions distinguer la tête et la queue de chaque animal. A la première décharge, tous se précipitèrent dans la mer. Nous nous embarquâmes, et pénétrâmes lentement dans la grotte. Les phoques, au nombre de cinquante environ, nous suivaient comme s'ils avaient été curieux de savoir ce qui allait arriver. Tantôt ils plongeaient, tantôt ils se montraient à la surface; un d'eux s'approchait-il du canot et le mettait-on en joue, il se hâtait de disparaître sous l'eau, avec grand bruit. Dès qu'un coup de feu était tiré, tous disparaissaient, mais pour reparaitre un instant après.

« Lorsque le phoque a reçu une balle dans la tête, il reste quelquefois à la surface, mais d'ordinaire il s'enfonce dans l'eau et il est perdu. Jamais il n'est tué roide; des coups de bâton sur la tête ne font que l'étourdir. Il se défend en-

core longtemps avec ses dents, même quand on lui a coupé la gorge. En général, on ne tue que les phoques vieux et ceux qui ont un ou deux ans.

« D'après d'anciennes observations, on ne doit pas détruire plus de la moitié des animaux qui se trouvent sur le *later*, et surtout il ne faut pas tuer tous les vieux mâles. Y a-t-il trois mâles, on peut tuer le plus vieux et le plus jeune, et ménager celui d'âge moyen. Quant aux femelles (*apner*, comme on les appelle), on tue les plus grasses, et on épargne les nouveau-nés et leurs mères. Dans les *laters* où l'on est obligé de pénétrer avec une lanterne, la vue de la lumière artificielle éblouit les phoques; dans ceux dont l'ouverture laisse pénétrer le jour, les phoques voient mieux que les hommes, et à l'arrivée du canot, on entend de forts murmures. Le plus grand des phoques, que l'on nomme *latu-verjar*, c'est-à-dire défenseur du *later*, se lève, veut empêcher les gens de s'avancer, et fond sur eux la bouche ouverte. Comme le phoque est sur un endroit plus élevé, le premier homme qui débarque est toujours surpris et ne peut pas d'ordinaire frapper l'animal, à moins qu'il ne recule ou que le phoque ne lui présente le dos ou le flanc. Il faut donc que le premier débarqué lève sa massue, lors même que le phoque aurait les pattes de devant sur les épaules, car pendant ce temps, le *latu-verjar* ne fait pas attention au second homme, qui le frappe par derrière. Si le phoque peut prendre la massue entre ses dents, il est impossible de la lui arracher. Si le *latu-verjar* échappe malgré ses blessures, il quitte le *later*, et se rend dans une autre grotte; telle est la cause pour laquelle tant de *laters* sont abandonnés. Des gens vigoureux et courageux disent qu'ils aiment autant combattre un taureau furieux qu'un *latu-verjar*, surtout si le second homme n'arrive rapidement à leur secours.

« Les phoques de moyenne taille paraissent être les rivaux du *latu-verjar*; quand ils ont pu échapper, ils reviennent dans le *later*, avec des femelles étrangères. A l'arrivée du canot, la mère jette dans l'eau son petit, s'il est assez grand, et cherche à l'entraîner dans sa fuite. Sinon, elle reste avec lui, ou ne tarde pas à le rejoindre si elle a été forcée de le quitter au premier moment. On peut tâter le petit pour voir s'il est gras, sans qu'elle s'éloigne. »

La viande du phoque ne plairait guère à notre palais; mais les Suédois, déjà, la trouvent très-bonne, et pour tous les peuples du Nord, elle est indispensable. Les Groënlais paraissent de toutes ces peuplades celles qui chassent le



Fig. 364. Harpon d'os des habitants de la Terre de Feu (demi-nat.).

mieux les phoques, et qui savent les employer au plus grand nombre d'usages. Ils poursuivent leur proie souvent à plusieurs milles au large.

« Les Groënlandais, dit Fabricius, sont passés maîtres dans la manière de se servir de l'aviron, sans faire le moindre bruit. Quand un phoque sort de l'eau, on fait attention à la manière dont il se comporte, pour savoir comment l'attaquer. Est-il rassuré, on s'efforce de l'approcher le plus possible, pour ne pas le manquer. On n'a qu'à se garder de faire du bruit, qui troublerait le repos du phoque. A cet effet, il faut une grande dextérité et beaucoup d'expérience pour donner au canot, à l'aide de l'aviron et des mouvements du corps, l'impulsion nécessaire. Beaucoup sont assez adroits pour arriver tout à côté du phoque, sans que celui-ci s'en aperçoive.

« Le phoque est-il prudent, la chose est plus difficile; on ne perd cependant pas tout espoir; on fait attention au moment où il plonge, et l'on pousse alors de l'avant. Quand il a la tête hors de l'eau, on reste tranquille, on se courbe, on se couche sur le canot, pour ressembler à quelque objet mort, et flottant sur l'eau.

« Si le phoque barbotte, et si, au milieu de ses jeux, il aperçoit le chasseur, celui-ci siffle pour le rassurer. Si, néanmoins, l'animal plonge, on gouverne dans la direction qu'il a prise et on l'attend au moment où il reparaitra à la surface. Il serait trop long de décrire toutes les circonstances qui peuvent se rencontrer.

« Lorsqu'on est arrivé à portée du phoque, on lui lance un harpon à crochets, auquel est attachée une bouée (1). On voit de suite si le phoque a été atteint, ou non. Dans le premier cas, il n'y a pas de temps à perdre : dès que le phoque est blessé, le chasseur doit jeter la bouée hors du canot, sans quoi, quand la corde aurait été dévidée, le phoque tirerait avec violence sur l'embarcation, et la ferait facilement chavirer. C'est là une des causes fréquentes de la mort de beaucoup de Groënlandais : le phoque entraîne l'homme avec lui, et s'il n'y a dans le voisinage aucun autre chasseur qui puisse venir à son secours, il est perdu. Mais s'il parvient à se dégager de la bouée, le plus grand danger est

(1) Les habitants de la Terre de Feu, qui se livrent aussi à la chasse du phoque, se servent de harpons d'os (fig. 364).

passé. Il se rencontre néanmoins parfois un phoque courageux, qui attaque le mince canot fait de peaux, le perce, et le chasseur est menacé de se noyer. Aussi peut-on bien taxer cette chasse de périlleuse. Le phoque entraîne-t-il la bouée, il lui est difficile de la faire disparaître sous l'eau, et elle est toujours un moyen de faire reconnaître la direction que l'animal prend; on peut donc le suivre et l'achever. Du reste, le phoque est bientôt épuisé soit par les blessures qu'il a reçues, soit par la lourde bouée qu'il traîne après lui. Quand on l'a sous la main, un violent coup de poing sur le nez l'étourdit, après quoi on le perce à coups de couteau, et on l'affourche pour le traîner à la côte. Si le phoque est petit, on le met à l'arrière du canot, après lui avoir attaché une petite bouée, afin qu'il flotte, au cas où il tendrait à tomber au fond. Est-il grand, on le traîne aux côtés du canot; on lui attache une grande bouée, afin de pouvoir l'abandonner sans danger, si une autre proie se montrait. En prend-on plusieurs, on les réunit au premier. Un heureux chasseur peut ainsi rapporter à la fois quatre ou cinq phoques.»

Outre l'homme, le phoque a encore un ennemi bien dangereux dans l'orque ou épaular, que les Groënlandais et les Normands appellent le *maître des phoques*. On voit souvent les phoques fuir en grand nombre devant ce cétacé, cherchant à gagner d'étroits bras de mer; ils courent même à terre en cas de danger. L'épaular leur inspire plus de terreur que l'homme; car on a vu des phoques poursuivis par leur terrible ennemi arriver sur des chasseurs. Les Groënlandais détestent naturellement l'orque, parce qu'il éloigne les phoques. L'ours blanc fait aussi la chasse aux phoques, et sait parfaitement s'en rendre maître. Enfin, les grands poissons carnassiers peuvent aussi devenir dangereux pour les jeunes phoques.

Usages et produits. — Les peuplades du Nord utilisent le phoque tout entier, et non-seulement son huile et sa peau, comme nous, ou sa viande, comme les Suédois et les Norvégiens, mais encore ses boyaux, qu'ils mangent ou dont ils font des vitres, des habits et des rideaux, après les avoir soigneusement nettoyés et lissés. Un pardessus de cette substance, le *capisad* ou

fouurrure d'intestin, est très-estimé des Groënlandais, car il est imperméable. Le sang de l'animal, mêlé à de l'eau de mer, sert à faire de la soupe ; d'autres fois, on le laisse geler, et il passe alors pour une friandise ; ou bien encore, après l'avoir cuit, on en confectionne des gâteaux ronds, que l'on fait sécher au soleil, et que l'on garde pour les manger en temps de disette.

Les côtes servent pour étendre les peaux, ou sont converties en clous ; les omoplates deviennent des bèches, et les tendons, des cordes d'arc.

La viande, l'huile et la peau des phoques sont aussi pour les Groënlandais le plus clair du profit de leur chasse.

LES STEMMATOPES—*STEMMATOPUS*,

Die Mützenrobbe.

Caractères. — Les stemmatopes sont remarquables par l'organe que porte le mâle au-dessus du nez, organe qui consiste en une grosse ampoule en forme de crête ou de casque, et dont le développement est surtout considérable pendant l'époque des amours. Leurs membranes interdigitales s'étendent au delà des ongles, sous forme de lobes arrondis.

LE STEMMATOPE A CASQUE — *STEMMATOPUS CRISTATUS.*

Die Klappmütze ou *Mützenrobbe*, *The Crested Seal.*

Caractères. — C'est avec raison qu'on a séparé ce phoque des espèces précédentes, car l'un de ses caractères en fait l'être le plus singulier de la famille. Le mâle peut à volonté gonfler la peau de sa tête, de manière à en former une vessie saillante, marquée d'un sillon médian. Quand cette vessie est pleine d'air, elle forme depuis le bout du museau jusqu'au delà des yeux un sac de 33 cent. de long et de 25 cent. de haut, qui recouvre en avant les narines et s'étend sur la partie antérieure de la tête comme un casque. Lorsque cette vessie est vide, on ne voit à sa place qu'un sillon, qui partage le nez en deux parties.

Le stemmatope à casque est long de 2^m,30 à 2^m,60. Il a la tête grande, le museau gros et obtus ; son corps ressemble à celui des autres phoques. Les mains paraissent obliquement tronquées, ce qui tient à ce que les doigts vont en diminuant de longueur à partir du premier ; les pattes postérieures sont comme échancrées, les trois doigts du milieu étant plus courts que les deux plus externes. Les ongles des membres antérieurs sont forts, recourbés, acérés, concaves

sur leur face inférieure ; ceux des membres postérieurs sont droits, mousses, et comprimés latéralement. La queue est courte et large.

Par sa dentition, le stemmatope ou phoque à casque se rapproche des macrorhines ou *éléphants marins*. Ces deux espèces sont de tous les phocidés celles qui ont le moins grand nombre d'incisives ; l'éléphant marin peut aussi gonfler à volonté certaines parties de sa tête : aussi plusieurs naturalistes les ont-ils tous deux réunis en un même groupe. Le stemmatope à casque a quatre incisives à la mâchoire supérieure, deux à la mâchoire inférieure, une canine et cinq molaires. Les incisives sont courtes, mousses, écartées les unes des autres ; les canines sont très-fortes ; les molaires vont en augmentant de grandeur d'avant en arrière.

L'âge influe un peu sur la couleur du pelage ; mais les variations sont très-bornées. Les animaux adultes sont d'un blanc sale ou d'un blanc gris, avec des taches brun foncé et brun fauve, plus serrées sur le dos que sous le ventre. Le front et le museau sont noirs ; la nuque est d'un brun noir, avec des taches blanc grisâtre ; les pattes et la queue sont d'un brun noir sans taches. Les jeunes individus ont des teintes plus claires, et les taches foncées sont plus petites. Ceux de deux ans sont presque entièrement blancs jusqu'au milieu du dos.

Distribution géographique. — L'on peut regarder le stemmatope à casque comme représentant, dans les mers du Nord, le gigantesque macrorhine ou éléphant marin des régions australes. Il est commun au Groënland et à Terre-Neuve ; plus rare sur les côtes occidentales d'Islande, et sur les côtes septentrionales de la Norvège : on ne le trouve pas sur les côtes sud de la mer du Nord.

Mœurs, habitudes et régime. — Ce n'est que pendant les mois d'avril, de mai et de juin que cet animal s'approche du rivage pour y mettre bas ; le reste de l'année, il le passe en pleine mer, de préférence au voisinage des banquises et des montagnes de glaces, sur lesquelles il aime à se reposer. Du mois de septembre au mois de mars, il est abondant dans le détroit de Davis ; puis, il se dirige vers le sud, et y revient en juillet.

Le stemmatope à casque est sociable comme tous les phocidés. Chaque mâle a avec lui plusieurs femelles ; et cependant, au moment du rut, il livre aux autres mâles des combats acharnés. On ne connaît ni l'époque du rut, ni la durée de la gestation ; on sait seulement que la femelle met bas en avril sur un glaçon flottant ;

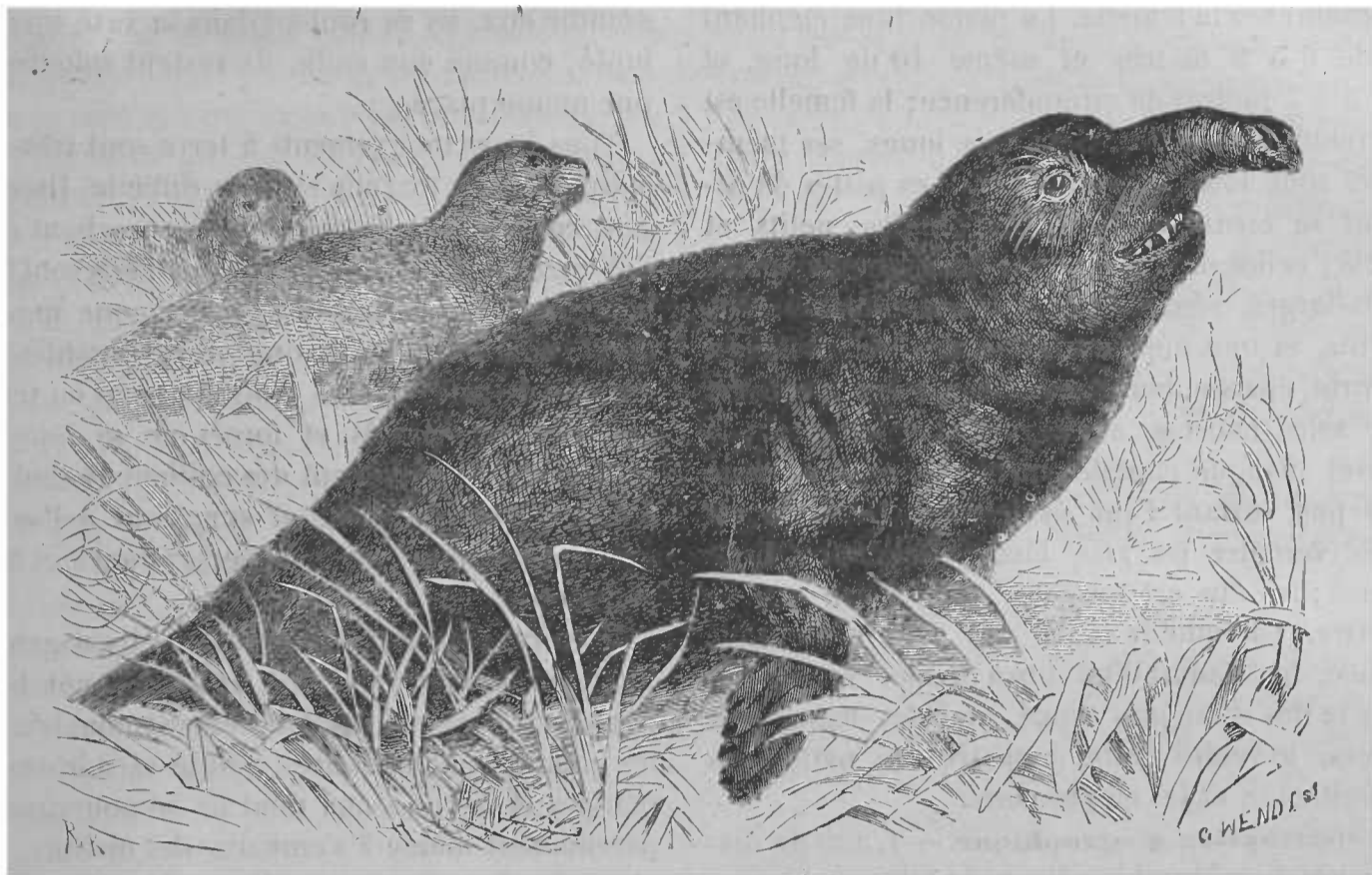


Fig. 365. Le Macrorhine éléphant.

qu'elle n'a qu'un petit par portée, que celui-ci naît déjà très-développé, et les yeux ouverts; et que la mère reste avec lui, sur la terre, jusque vers le mois de juin.

Le stemmatope à casque ressemble aux autres phoques par sa manière de vivre; il en a le régime, les mœurs, les habitudes, et il a les mêmes ennemis à craindre.

Chasse. — Comme on le comprendra facilement, cet animal est surtout poursuivi par les peuplades dans le voisinage desquelles il habite; les pêcheurs de baleines ne le chassent que très-rarement. Les Groënländais distinguent parfaitement le mâle de la femelle; ils appellent le premier *nesaursalik* ou *neitsersoak*, c'est-à-dire sac au nez; ils nomment les femelles et les jeunes *kakordak*.

Usages et produits. — La chair de cette espèce, son lard et ses tendons sont utilisés. Les Groënländais s'habillent avec sa peau. Ses membranes et ses intestins servent à fabriquer des vitres, et des cordages pour les pirogues.

LES MACRORHINES — *MACRORHINUS*.

Die Rüsselrobbe, The Sea Elephants.

Caractères. — Les macrorhines ou *phoques à trompe*, éléphants marins, comme on les a quelquefois nommés, ont la dentition des stemmatopes, à peu près la même forme de pieds, mais ils

en diffèrent en ce que les narines se prolongent et forment une sorte de petite trompe mobile.

Ce genre, comme le précédent, ne repose que sur une espèce.

LE MACRORHINE ÉLÉPHANT — *MACRORHINUS ELEPHANTINUS*.

Der See Elephant, die Rüsselrobbe, The Sea Elephant.

Dampier est le premier qui, au commencement du siècle dernier, fit connaître cette espèce. Après lui, l'amiral Anson, Pernetty, Molina et surtout Péron en ont donné de bonnes descriptions. Les premiers navigateurs le nomment *lion de mer*, les autres *loup de mer*, *phoque-éléphant*, *phoque à trompe*. Les Chinois l'appellent *lame*, les insulaires de la mer du Sud *morunga*.

Caractères. — Le macrorhine éléphant ou éléphant marin, est le géant de la famille des phocidés. La plupart des noms qui lui ont été donnés, sont parfaitement choisis; son nez se prolonge en une trompe d'environ 30 cent. de long, qui rappelle tout à fait celle de son homonyme terrestre, mais cet attribut distinctif n'existe que chez le mâle qui a dépassé sa troisième année, et ne se montre que quand l'animal est excité. Au repos, la trompe est flasque et pendante en avant de la lèvre supérieure; les narines, qui se trouvent à son extrémité, paraissent comprimées, et placées sur le museau,

comme chez la femelle. Le macrorhine éléphant a de 6 à 8 mètres et même 10 de long, et de 5 à 7 mètres de circonférence; la femelle est toujours plus petite. Sans être longs, ses membres sont forts et vigoureux. Les pattes de devant se terminent par cinq ongles, petits et forts; celles de derrière par deux grands lobes, très-larges, séparés par trois autres lobes plus petits, et tous dépourvus d'ongles. La queue est courte, épaisse, conique. Le corps est recouvert de soies courtes, assez roides et luisantes; le duvet manque complètement. La couleur varie un peu suivant l'âge et le sexe. Le mâle est gris verdâtre ou gris bleu, quelquefois brun foncé; le dos est toujours plus foncé que le ventre. La femelle a le dos d'un brun olive foncé, les flancs d'un brun jaune. Les jeunes ont le dos d'un gris foncé, avec les flancs plus clairs, le ventre blanc jaunâtre, les pattes, les moustaches et les ongles noirs.

Distribution géographique. — L'aire de dispersion du macrorhine éléphant est comprise entre le 35° et le 62° de latitude australe. Il n'est rare nulle part, dans toute l'étendue de cette zone. On le trouve à la pointe méridionale de l'Amérique, comme aux îles Sandwich, à l'île de Van Diemen, à la Nouvelle-Zélande, et dans les îles de l'océan Pacifique. Il est surtout abondant à Kingshunters et dans les autres îles du détroit de Bass. Il descend vers le sud jusqu'à la Terre du roi Georges.

Mœurs, habitudes et régime. — Le macrorhine à trompe a les mêmes mœurs que les otaries et les arctocéphales. Chaque année, il entreprend des voyages: il descend vers le sud, ou remonte vers le nord, suivant les saisons. Les individus faibles ou malades restent en arrière; les autres voyagent en commun. Ils arrivent en Patagonie en septembre et en octobre, quelquefois déjà en juin, et partent pour le sud à la fin de décembre. En été, ils se tiennent dans la mer; en hiver, ils se rendent sur la terre ferme, où ils vont à la recherche des lieux vaseux et marécageux ou des eaux douces.

Leurs grands troupeaux se divisent en familles, chacune de deux à cinq individus. Ceux-ci sont toujours les uns près des autres, et on les rencontre souvent dormant ensemble dans la vase ou dans les roseaux.

Quand la chaleur est forte, ils se rafraîchissent en se jetant sur le dos du sable mouillé, et ils finissent par ressembler à des tas de terre, bien plus qu'à des animaux vivants. Ils rappellent par beaucoup de points les pachydermes; comme eux, ils aiment l'eau douce d'une façon extrême;

comme eux, ils se roulent dans la vase avec volupté; comme eux enfin, ils restent volontiers à une même place.

Tous leurs mouvements à terre sont très-maladroits. Leur marche est très-difficile. Ils avancent, comme les phoques, en se recourbant et en s'allongeant alternativement. Quand ils sont bien gras, leur corps tremblotte à chaque mouvement, comme le ferait une vessie gigantesque, remplie de gelée. Après avoir fait vingt ou trente pas, ils sont épuisés et forcés de se reposer; cependant, ils gravissent des collines de sable de 5 à 7 mètres de haut, et suppléent à l'agilité qui leur manque par de la persévérance et de la patience.

Il en est autrement dans l'eau: ils nagent et plongent à merveille; ils se retournent brusquement; dorment tranquillement couchés sur les coudes; chassent avec agilité et adresse les poulpes et les poissons dont ils se nourrissent; parviennent même à s'emparer des oiseaux, par exemple des pingouins. Ils avalent aussi des pierres. Foerster trouva dans l'estomac d'un de ces animaux douze galets ronds, ayant chacun le volume des deux poings, et si lourds qu'il ne pouvait comprendre comment les parois du viscère avaient pu supporter un pareil fardeau.

L'éléphant marin est mal partagé sous le rapport des sens. A terre il ne voit bien que de près; son ouïe est mauvaise; son toucher est rendu obtus par l'épaisse couche de graisse qui enveloppe son corps; son odorat n'est que très-peu développé. C'est un animal stupide, qu'il est très-difficile de faire sortir de son repos. On le dit doux et pacifique, car on ne l'a jamais vu fondre sur un homme, sans avoir été longtemps excité. On peut se baigner au milieu de ces animaux, et d'autres petits phoques nagent en sûreté parmi eux. Pernetty assure que ses matelots montaient sur les éléphants marins comme sur des chevaux et qu'ils les aiguillonnaient à coups de couteau lorsqu'ils allaient trop lentement. Il raconte qu'un pêcheur anglais avait pris un macrorhine éléphant en affection et l'avait protégé contre ses camarades de pêche. Cet individu vécut en paix, pendant qu'on tuait les autres à ses côtés. Le pêcheur s'approchait de lui chaque jour, le caressait, et, en quelques mois, il l'avait assez apprivoisé pour qu'il le vît accourir à son appel, qu'il pût lui caresser le dos, et lui fourrer le bras dans la gueule. Malheureusement, le pêcheur se prit de querelle avec ses compagnons, et ceux-ci se vengèrent en égorgeant son favori.

La saison des amours, qui dure du mois de

septembre au mois de janvier, apporte un peu d'animation parmi ces animaux. Les mâles combattent avec acharnement pour la possession des femelles, bien que celles-ci soient de beaucoup plus nombreuses. Ils fondent l'un sur l'autre, en faisant entendre des grognements et une sorte de roucoulement. Ils gonflent leur trompe, ouvrent la gueule, et se mordent. Ils font preuve d'une très-grande insensibilité ; car, quoique gravement blessés, quoiqu'ils aient perdu un œil dans la lutte, ils continuent à combattre, et ne s'arrêtent qu'épuisés. Leurs blessures, du reste, guérissent avec une rapidité incroyable. Il est très-rare aussi qu'un des combattants succombe dans un de ces duels. Tous les vieux mâles ont le corps couvert de cicatrices, et l'on n'en trouve pas un sur mille dont la peau n'ait été déchirée. Les femelles assistent en spectatrices intéressées à ces batailles. Elles suivent, sans résistance, le vainqueur dans la mer, et y reçoivent ses caresses.

Dix mois après l'accouplement, ordinairement en juillet ou en août, la femelle met bas : en Patagonie, c'est au commencement de novembre, un mois environ après l'arrivée de l'espèce dans ces parages. Les nouveau-nés ont de 1^m,30 à 1^m,60 de long, et pèsent environ 35 kilogr. ; leur mère ne les allaite que pendant huit semaines. Durant tout ce temps, la femelle reste à terre, sans rien manger. A huit jours, le petit a crû de plus d'un mètre ; son poids a augmenté de moitié. A quinze jours, les premières dents apparaissent ; à quatre mois, la dentition est complète. Plus le petit grandit, plus la mère maigrit, car elle ne se nourrit que de sa graisse.

A six ou sept semaines, le petit est mené à l'eau. Toute la troupe s'éloigne lentement du rivage, et s'avance un peu plus chaque jour vers la pleine mer. Le macrorhine éléphant reste là jusqu'à la saison du rut, pour commencer alors un nouveau voyage. Les jeunes suivent le grand troupeau, mais au bout de quelques mois, les vieux les chassent.

A trois ans, la trompe apparaît chez le mâle ; elle s'accroît plus en épaisseur qu'en longueur. A vingt ou vingt-cinq ans, ces animaux sont dans la vieillesse. Les pêcheurs ne croient pas qu'on en trouve qui aient plus de trente ans.

Chasse. — L'homme poursuit cette espèce partout où il la trouve. Autrefois, ces phoques vivaient en sûreté dans leurs îles désertes, mais maintenant, ils y sont chassés régulièrement, et leur nombre va tous les jours en décroissant. Les sauvages ne pouvaient s'emparer que de

ceux que la tempête faisait s'échouer sur le rivage. Ils accouraient vers le malheureux animal, une torche allumée à la main, et la lui introduisaient dans la gueule, jusqu'à ce qu'il mourût asphyxié. Chacun alors arrachait un morceau ; et la bande restait là, mangeant et dormant, tant qu'il y avait encore quelque chose à dévorer. Les peuplades les plus ennemies vivaient en paix auprès d'une telle charogne ; mais le festin fini, les guerres et les meurtres recommençaient leur cours.

Les pêcheurs européens tuent les éléphants marins avec des lances longues d'environ 5 mètres : ils saisissent l'instant où l'animal lève le pied gauche, pour lui en percer le cœur. Cette chasse n'est pas tout à fait sans danger. Quelques pacifiques que soient ces enfants de la mer, parfois ils se défendent. Les femelles ne résistent jamais, elles fuient, et, lorsque la retraite leur est coupée, elles regardent tout autour d'elles avec désespoir et pleurent : « J'ai vu, dit Peron, une jeune femelle verser des larmes abondantes : un grossier matelot s'amusa à lui casser les dents à coups de rame. Je fus pris de compassion pour cette malheureuse bête ; sa bouche était pleine de sang, et les larmes coulaient de ses yeux. »

Les macrorhines à trompe ne se défendent pas l'un l'autre en cas de danger ; ils témoignent de la plus parfaite indifférence, et ne s'aperçoivent pas, dirait-on, de ce qui se passe autour d'eux. Ceux qui sont fortement blessés ne se sauvent pas à la mer ; ils s'enfoncent plutôt dans l'intérieur des terres, se couchent contre un rocher ou un tronc d'arbre, et y attendent la mort. Ils font de même lorsqu'ils sont vieux ou malades.

Un chasseur prudent peut être effrayé en voyant les éléphants marins ouvrir la gueule, le menacer de leurs dents ; mais ces animaux sont trop lourds pour pouvoir être dangereux. Peron dit que les Anglais les transpercent, afin que leur sang s'écoule, car l'huile en est alors meilleure. On peut les tuer d'un seul coup de bâton sur le nez. Des matelots grossiers, habitués au sang et au massacre, courent au milieu du troupeau, et assomment un animal après l'autre.

Les chasseurs de phoques font aussi des carnages sans nom de ces créatures sans défense. « A midi, dit Coréal, je me rendis à terre avec quarante hommes. Nous entourâmes les loups de mer, et en une demi-heure nous en avons assommé quatre cents. » Les gens de Mortimer tuèrent en huit jours douze cents de ces animaux ; ils auraient atteint facilement le chiffre de plusieurs mille, s'ils avaient continué leur

chasse. Cela se passait au commencement du siècle. Aujourd'hui, les macrorhines à trompe ont tellement diminué, qu'un équipage est heureux quand, dans une campagne, il peut en tuer cent ou deux cents.

Usages et produits. — Le macrorhine éléphant est pour l'homme d'une utilité assez considérable. Sa chair cependant n'a pas grande valeur ; elle est noire, huileuse, immangeable. Le cœur, quoique dur et indigeste, est assez du goût des pêcheurs ; mais ce que ces hommes peu délicats estiment surtout, c'est le foie, bien que ce mets, à ce que l'on prétend, les plonge pour plusieurs heures dans une somnolence invincible. La langue salée est le meilleur morceau de la bête.

La graisse fraîche passe aux yeux des pêcheurs pour un excellent remède, et, comme les plaies des macrorhines guérissent très-rapidement, ils l'emploient pour guérir les blessures.

La peau, avec ses poils roides et courts, ne peut servir de fourrure ; mais on l'emploie à recouvrir des caisses, à faire des hamacs ; on l'utiliserait mieux encore dans les grandes peaux n'étaient pas si nombreuses par suite des nombreuses

couvertes. Mais la chair et la peau sont peu de chose relativement à la graisse ; celle-ci est très-abondante, et il est facile d'en extraire de l'huile. Un fort individu en fournit de 700 à 750 kilogr. ; la couche graisseuse sous-cutanée a près de 30 cent. d'épaisseur.

Dès que les animaux sont morts, les matelots les dépouillent, détaillent la graisse en longues lanières, coupent celles-ci en plus petits morceaux, qu'ils jettent dans une énorme chaudière, placée sur un feu doux, et recueillent dans des barils préparés à cet effet l'huile claire, inodore, excellente à tous les points de vue, que produit la graisse. Ce travail s'effectue si rapidement, que dix hommes peuvent recueillir par jour 15 quintaux d'huile. En Angleterre, un gallon, c'est-à-dire environ 4 kilogr. de cette substance, vaut 7 fr. 50 de notre monnaie. Ce gain, qui n'est point en rapport avec la difficulté de la chasse, est la cause de la disparition des éléphants marins. Ces malheureux animaux ne peuvent, comme les baleines, se réfugier dans les parties inabordables de la mer ; ils ne peuvent fuir leur sort, ; ils sont condamnés à attendre que le dernier d'entre eux ait succombé sous les coups de l'homme.

LES TRICHÉCHIDES — TRICHECHI.

Die Morsen, The Morses.

Caractères. — Avec la forme générale des phoques, les trichéchidés ou *morses* ont des caractères qui justifient pleinement leur séparation en famille. Leur face est plus courte que celle des phocidés ; leur museau est plus élargi, et leurs molaires ont une tout autre conformation. Ils manquent d'incisives inférieures à l'état adulte, et leurs canines supérieures sont fortes, allongées, et sortent de la bouche comme deux puissantes défenses.

Cette famille ne comprend qu'un genre.

LES MORSES — *TRICHECHUS*.

Die Morsen, The Morses.

Caractères. — Les morses ont le corps allongé, épais ; le cou très-court ; les membres courts, saillants en bas et en dehors ; cinq doigts aux pattes, munis d'ongles courts et obtus ; une queue réduite à un lobe cutané, insignifiant. Leur tête est surtout caractéristique :

elle est relativement peu ronde et épaissie. Le museau est très-court, large et obtus ; la lèvre supérieure, charnue et échancrée, porte des moustaches, formées de poils ronds, aplatis, cornés, disposés sur onze ou douze rangs, dont les plus forts ont l'épaisseur d'une plume de corbeau, et sont longs de 5 à 8 cent. Ces poils vont en augmentant d'avant en arrière. Ils ont les narines semi-circulaires ; de petits yeux brillants, à pupille ronde, placés très en arrière ; et des oreilles sans pavillon, s'ouvrant à la partie postérieure de la tête.

La dentition est également remarquable : deux énormes canines, de 60 à 80 cent. de long, font saillie hors de la bouche chez les adultes, et remplacent les six incisives et les deux canines que l'on voit chez les tout jeunes morses. Les incisives inférieures tombent dans les premiers jours de la vie, puis les supérieures, et seulement alors les canines se développent. A la mâchoire inférieure, la première dent persis-

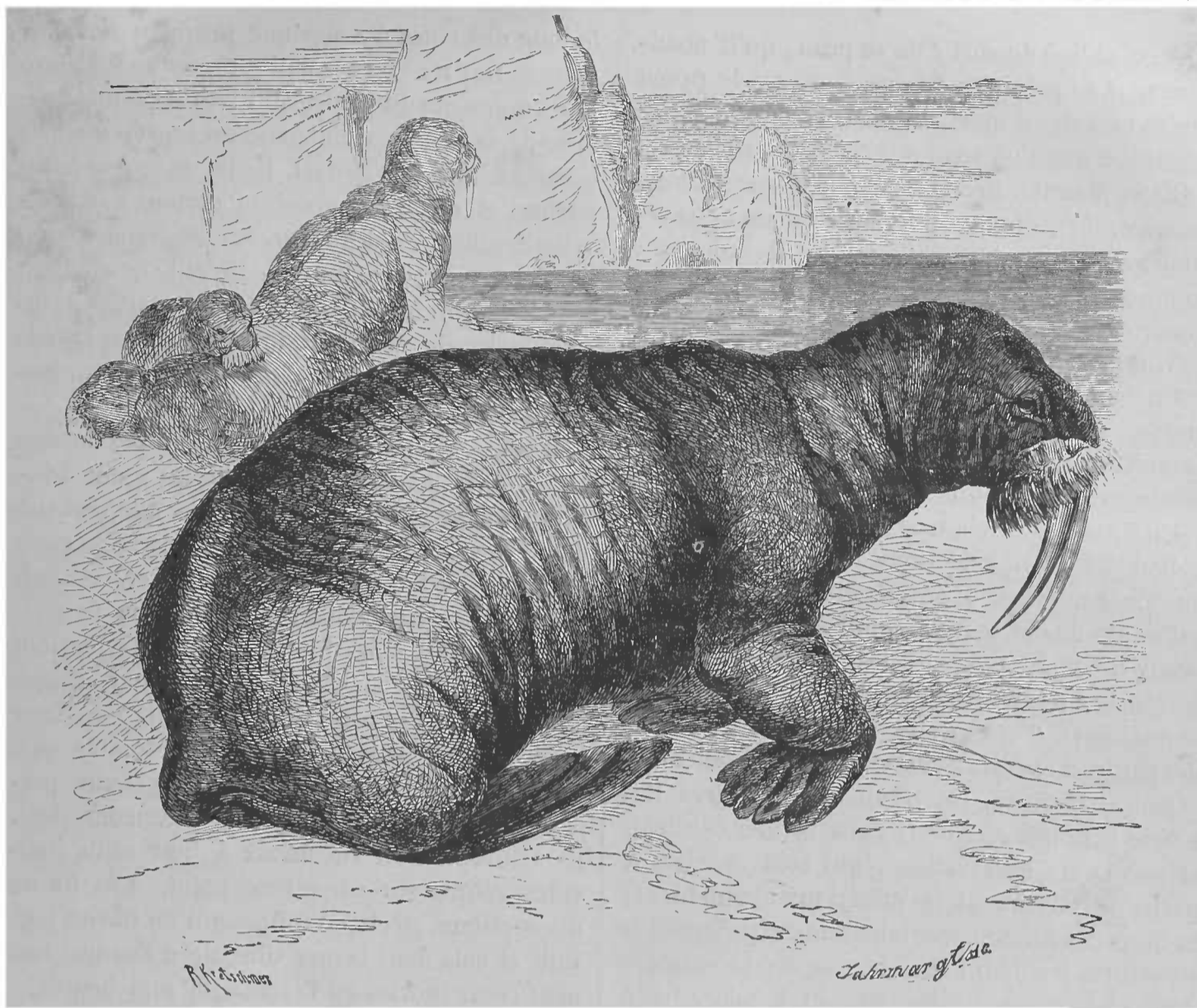


Fig. 366. Le Morse cheval marin.

tante est aussi considérée comme canine, car elle diffère des molaires. Celles-ci sont au nombre de cinq chez le jeune morse, à la mâchoire supérieure ; mais les molaires postérieures tombent de bonne heure, et chez les individus très-âgés, on ne trouve à côté de la défense que deux véritables molaires. A la mâchoire inférieure, il y a quatre molaires, dont la dernière, la plus petite, tombe aussi de bonne heure. Les défenses sont d'abord creuses ; mais elles deviennent complètement massives en vieillissant. Elles sont recourbées en dehors et un peu en dedans.

La colonne vertébrale comprend 7 vertèbres cervicales mobiles, 14 dorsales, 6 lombaires, 4 sacrées et 8 ou 9 caudales. Il y a 9 paires de côtes vraies, et 5 de côtes fausses. L'omoplate est mince ; l'humérus et le fémur sont courts et forts.

La femelle a quatre mamelles inguinales.

L'espèce type de ce genre est :

**LE MORSE CHEVAL MARIN — TRICHECHUS
ROSMARINUS.**

Das Walross.

Considérations historiques. — Nous avons des documents assez nombreux sur l'histoire du morse ; les anciens naturalistes déjà en font mention. Albert le Grand en donna une description, à laquelle, trente ans plus tard, le célèbre évêque norvégien, Olaüs Magnus, n'avait presque rien à ajouter ; mais la fable se trouve fréquemment mêlée à leurs récits.

Albert le Grand dit qu'il existe dans les mers du Nord un grand *éléphant-baleine*, de 2 à 3 pieds de long, qui a des défenses dirigées en bas, et dont il se sert pour se suspendre aux rochers et pour combattre. Les pêcheurs s'approchent de l'animal quand il est endormi, lui détachent la peau de la queue, y passent une corde, qu'ils attachent solidement à un rocher, et lancent alors des pierres à l'animal. Celui-ci pour s'en-

fuir est obligé de sortir de sa peau, qu'il abandonne, et se précipite à la mer, où on le prend épuisé et à demi mort. De son cuir, on fait des courroies, que l'on vend à la foire de Cologne.

Olaüs Magnus décrit cet animal sous le nom de *mors*; il raconte qu'il se sert de ses défenses pour grimper le long des saillies de rochers, comme le long d'une échelle; qu'il se laisse rouler du haut des falaises dans la mer, à moins qu'il ne s'endorme suspendu à un rocher.

Un évêque de Drontheim fit saler la tête d'un morse, et l'envoya à Rome, en 1520, au pape Léon X. Cette tête fut dessinée à Strasbourg, et Gessner en donna une description assez exacte.

Un Russe, et le seigneur d'Herberstein, ambassadeur impérial à Moscou, au commencement du seizième siècle, publièrent une description suffisante de cet animal. Ils disent que les troupeaux de morses posent des sentinelles; qu'on les chasse pour se procurer leurs dents, avec lesquelles les Turcs, les Tartares et les Russes font des gardes d'épées et de poignards très-précieuses.

Enfin, Martens, de Hambourg, observa lui-même le morse en liberté dans la mer Glaciale, et publia ses observations, qui sont exactes. A partir de ce moment, les matériaux augmentent; et nous connaissons parfaitement maintenant la structure, les habitudes du morse, la manière dont on le chasse, grâce surtout à Scoresby, à Cook, à Parry et à Kane. C'est à leurs observations que nous emprunterons en partie ce que nous avons à dire de cette espèce.

Caractères. — Un morse adulte a de 6 à 7 mètres de long, de 3^m,30 à 4 mètres de circonférence au niveau des épaules, et pèse de 750 à 1,500 kilogr. De tels morses cependant sont rares aujourd'hui; et l'on n'en trouve plus ordinairement que de 3^m,30 à 4 mètres de long.

Le corps du morse est recouvert d'une peau épaisse d'environ 3 cent.; son épaisseur au cou est encore plus grande. Les jeunes animaux sont entièrement couverts de poils soyeux, plus courts, plus roides, plus grossiers sur le dos que sous le ventre; ils n'ont pas de duvet, et la plus grande partie des soies tombe encore avec l'âge. Les jeunes individus sont noirs; mais, à mesure qu'ils vieillissent, ils deviennent bruns, roux, jaunâtres, grisâtres, et enfin presque blancs.

Distribution géographique. — Le morse, ou cheval marin, habite encore aujourd'hui une grande partie de l'océan Glacial arctique. Son aire de dispersion comprend deux moitiés, l'une orientale, l'autre occidentale. A l'est, on le rencontre surtout dans la mer de Behring et

le long des côtes d'Amérique jusqu'au *Banc des Morses*. Sur les côtes asiatiques, on ne le trouve plus au-dessous du 60° degré de latitude nord. La limite de sa station occidentale est représentée par l'embouchure de l'Iéniséi. De là, on le rencontre partout et en grand nombre, surtout à la Nouvelle-Zemble, au Spitzberg, sur les grands bancs de glace qui sont entre cette île et le Groënland, tout le long de la côte orientale de la partie la plus septentrionale de l'Amérique, dans les grands golfes, dans les baies de Baffin et d'Hudson, jusqu'au Labrador.

Mœurs, habitudes et régime. — Les morses recherchent les endroits où l'eau est à une très-faible température, et évitent ceux que réchauffent les eaux du Gulf-Stream. Lorsque la glace commence à fondre, ils se retirent vers le nord.

Jadis, ils descendaient plus au sud; ils arrivaient même jusqu'aux côtes d'Europe, surtout de la Finnmark et des îles d'Orkney; mais, depuis plusieurs siècles, on ne les y a plus vus. Leur nombre était aussi bien plus considérable qu'il n'est aujourd'hui. Les anciens navigateurs parlent de troupeaux immenses qu'ils rencontraient. Ils assurent avoir vu de six à huit mille individus réunis sur un même point. A la fin du dix-septième siècle, l'équipage d'un navire pouvait, et cela dans la mer Glaciale d'Europe, tuer neuf cents morses en l'espace de sept heures.

Les morses ont beaucoup du genre de vie des phoques. Comme ceux-ci, ils sont sociables, et se réunissent souvent en bandes innombrables. Ils passent tout leur temps dans l'eau lorsqu'ils sont éveillés; mais, pour se reposer et pour dormir, ils abordent sur les plages plates ou sur les glaçons flottants; ils y demeurent plusieurs jours de suite à l'époque du rut et de la mise bas. Sur les banquises, on voit parfois des troupeaux de deux cents morses, couchés sur le flanc, ou assis et appuyés sur leurs pattes de devant.

Dans la mer, le morse nage avec une très-grande agilité; sur terre, il est lourd et fort maladroit. Il avance en ramassant et en allongeant alternativement son corps, ou bien en se tournant d'un côté, puis d'un autre. Ses défenses lui sont alors d'un grand secours; elles lui servent à gravir les collines et les montagnes de glace. C'est à l'aide des défenses qu'il se cramponne aux fentes et aux crevasses; il les fixe solidement, puis contracte son corps sur un point d'appui; il enfonce de nouveau ses dents un peu plus loin, se ramasse encore, et arrive ainsi à l'endroit qu'il a choisi pour se reposer. Souvent, il se fraye avec ses défenses un che-

min au travers des glaces, mais il les use à ce travail; en sorte qu'elles perdent toute leur beauté, lorsqu'elles ne sont pas complètement détruites. Lorsque la faim le pousse, il se laisse rouler des hauteurs dans la mer; lorsque la plage est en pente douce, il rampe lentement. On a dit que les morses restaient parfois une quinzaine de jours sur terre, immobiles, se reposant paresseusement, sans prendre une miette de nourriture. Cela mérite confirmation; mais il est certain que leur sommeil est très-profond. Souvent, on en a cru morts, qui n'étaient qu'endormis. On entend généralement de loin les ronflements du troupeau.

Les morses se nourrissent de petits animaux marins de toute espèce, surtout de crabes, de crustacés, de mollusques. Avec leurs défenses, ils arrachent des rochers les coquillages qui y adhèrent et les avalent. Scoresby a trouvé dans leur estomac des crabes, des homards et des débris de jeunes phoques; d'autres naturalistes ont rencontré parmi les substances ingérées des pierres et des galets. Leurs crottiâs ressemblent à ceux des chevaux.

Tant que le morse n'est pas excité, il est paresseux et indifférent. Là où il n'a pas encore appris à connaître l'homme, il laisse arriver les canots sans bouger. Mais toujours quelques-uns des membres du troupeau sont en sentinelle, et par leurs hurlements avertissent leurs compagnons de l'approche d'un danger. Leur voix rappelle tantôt le mugissement de la vache, tantôt l'aboïement du chien; parfois c'est une sorte de hurlement terrible, qui a quelque ressemblance avec le hennissement du cheval. On les entend d'assez loin pour que le capitaine Cook et ses gens fussent avertis à temps, au milieu de la nuit et du brouillard, de la proximité des glaces. Tire-t-on des morses, qui n'ont pas encore été chassés, ils regardent avec surprise tout autour d'eux, mais reprennent bientôt leur quiétude. Le bruit du canon même ne les trouble pas; ils sont habitués à des sons pareils, à entendre le bruit, analogue à celui du tonnerre, que fait la glace en se fendant sur une grande étendue. Tant qu'aucun d'eux n'est blessé, ils ne font nulle attention aux vaisseaux qui sont dans le loin. Il en est cependant autrement là où ils ont appris à connaître l'homme. « Le morse, dit Scoresby, n'est nullement craintif. Un canot s'approche de lui; il le regarde avec curiosité, mais sans peur. Il y a quelquefois du danger à le prendre dans l'eau. Si l'on en attaque un, les autres accourent aussitôt le défendre. Ils entou-

rent le canot, en percent les flancs avec leurs canines, se soulèvent jusqu'au bord du canot, menacent de le renverser. Le meilleur moyen de s'en défendre, est de leur jeter du sable dans les yeux; on les force ainsi sûrement à s'éloigner, tandis que les armes à feu sont souvent vainement employées dans ces circonstances. Mon père tua un jour, d'un coup de lance, un morse qu'il avait auparavant atteint d'une balle à la tête. Il se trouva que la balle s'était aplatie contre les os du crâne. »

Martens avait déjà parlé de la fureur des morses, et du secours qu'ils se portaient les uns aux autres. L'un est-il pris, aussitôt les autres veulent arriver, chacun le premier, auprès de la chaloupe pour le sauver; ce sont des morsures, des clapotements, des hurlements sans fin. Ils ne se retirent pas tant que le captif est en vie; ils suivent la chaloupe jusqu'à ce qu'ils l'aient perdue de vue; car, par leur nombre, ils s'empêchent mutuellement d'avancer, ils se mordent et finissent par rester en arrière.

Tous les navigateurs assurent que chaque mâle vit avec une femelle, et l'accompagne fidèlement. C'est en juin et en juillet que l'accouplement a lieu. A cette époque, les mâles se livrent de violents combats, et se font avec leurs dents canines de profondes blessures; aussi est-il rare d'en trouver qui n'aient le corps couvert de cicatrices. Tant qu'ils sont en rut, ils hurlent continuellement.

Neuf mois après, en avril ou en mai, la femelle met bas un petit; les observateurs les plus récents n'ont du moins jamais vu deux ou trois petits accompagnant une femelle, comme l'ont raconté des auteurs plus anciens. Mais tous sont d'accord au sujet de l'amour que la mère témoigne à sa progéniture, du courage avec lequel elle la défend, dans l'eau comme sur terre. Dès qu'il y a apparence de danger, elle s'élançe avec son petit dans la mer. Elle le tient entre ses pattes de devant ou le porte sur son dos. La tue-t-on, le petit se rend à ses ennemis sans résistance; mais est-ce lui qui est tué le premier, on a de rudes combats à soutenir. Même quand le troupeau est en fuite, les femelles arrivent de temps à autre à la surface de la mer, en poussant des rugissements terribles, s'approchent des cadavres de leurs petits qui flottent sur l'eau, les prennent et plongent avec eux; on en a vu les enlever aux matelots, tandis que ceux-ci étaient occupés à les hisser dans les chaloupes. Ainsi enlevé aux pêcheurs, le jeune morse est perdu pour eux, s'ils ne tuent la mère; sinon celle-ci

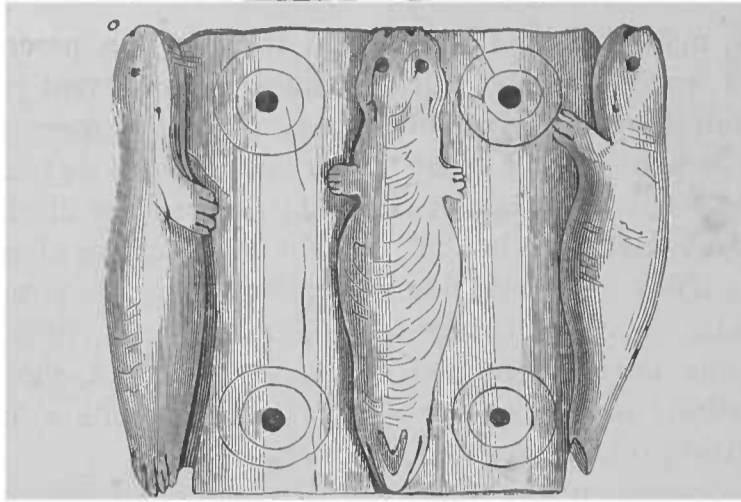


Fig. 367. Ornement, en défense de morse, dit porte-hameçon d'un chef de Tchouktchis modernes (1).

l'emporte à une grande distance, même par-dessus la glace.

Les individus blessés sont soutenus et emportés par leurs compagnons ; ces derniers montrent dans ces circonstances une grande intelligence ; ils amènent de temps à autre leur camarade à la surface de l'eau pour le faire respirer, puis plongent de nouveau avec lui.

Chasse. — Malgré tous les dangers attachés à la chasse des morses, l'homme poursuit ces animaux avec acharnement, et leur nombre va continuellement en diminuant.

A terre, on tue les morses à coups de lance ou de massue ; en mer, on les harponne. Les Esquimaux surtout font preuve dans cette chasse de courage et d'adresse. Ils s'approchent de l'endroit où le morse a plongé, saisissent le moment où il revient à la surface de l'eau pour lui lancer le harpon, et attachent l'extrémité de la corde à un pieu, fixé solidement à leur canot ou à un glaçon ; ils achèvent ensuite l'animal à coups de lance. A certains endroits, on dresse les chiens à cette chasse ; on leur fait séparer des morses du reste du troupeau, et on les tue. Mais souvent le harpon glisse sur la peau lisse de l'animal ; et souvent aussi les armes à feu sont sans effet.

Les Aléoutiens se rendent chaque année en grand nombre sur la côte nord de la presqu'île Aliaska ; armés de lances et de haches, ils entourent les morses au repos, puis s'élancent en jetant de grands cris, et cherchent à les pousser dans l'intérieur des terres. Un morse réussit-il à franchir la ligne des chasseurs et à arriver à l'eau, tous les autres se précipitent à sa suite, et la chasse est perdue.

Mais c'est toujours chose périlleuse que de s'attaquer à une troupe de ces animaux ; le danger augmente leur courage, et plus d'un chasseur a perdu la vie à leur poursuite. Le

(1) Hamy, *Précis de paléontologie humaine*. Paris, 1870, d'après le Musée ethnographique de Boulogne-sur-mer.

capitaine Beechey raconte qu'un troupeau de morses, assailli par ses gens, dans la mer, se retourna subitement contre les canots, méprisant les coups de hache et de pique, et ne lâcha prise qu'après que son guide eut été tué d'une balle dans la gueule. Un morse furieux a un aspect terrible. La roideur de son cou l'empêchant de voir facilement tout autour de lui, il cherche à y suppléer en remuant les yeux, et cela donne à son regard une expression effrayante. Lorsqu'il s'irrite, le morse se dresse, s'appuie sur ses pattes de devant, hurle, et frappe furieux la glace avec ses dents. Les harpons dont on se sert pour le prendre doivent être beaucoup plus forts que ceux que l'on emploie à la pêche de la baleine.

On coupe la tête des morses que l'on vient de tuer, et on en extrait les défenses. Quant au reste du corps, il est généralement abandonné. Rarement on enlève la peau, et ce n'est que depuis ces dernières années que l'on utilise leur graisse. Pendant le temps de la pêche à la baleine, on ne chasse jamais les morses ; on ne se met à les poursuivre que lorsqu'on n'a plus d'espoir de rencontrer de cétacés. En somme, le produit de cette chasse est faible, et nullement en rapport avec les dangers que l'on a à courir.

Le nom de morse est d'origine laponne. Les Groënlandais appellent cet animal *auack* ou *auack* ; les Russes, à l'embouchure de l'Ob, *dioub* ; les marins anglais, *walruss*, *horsewhale* ou *sea-horse*. Les Anglo-Saxons l'appelaient *horsewhal*, et les anciens Norwégiens *rossmar*.

Captivité. — A ma connaissance, on n'a vu qu'une fois un morse vivant en Europe. Le capitaine Henry commandait, en 1853, un navire envoyé à la chasse des phoques au Spitzberg et dans les mers avoisinantes, et put s'emparer d'un jeune morse. Quelque insuffisante que fût la nourriture qu'on pouvait lui donner, il supporta la captivité pendant près de neuf semaines. A l'arrivée du navire à Londres, il était sur le

point d'expirer, et il périt effectivement trois jours après son entrée au Jardin zoologique. C'est ce morse qui servit de modèle à un artiste de talent, J. Wolf, que nous avons eu déjà plusieurs fois occasion de citer; et c'est d'après ses dessins, que nous avons été à même de donner une figure exacte de cet animal (*fig. 366*).

Usages et produits. — Un morse tué est d'un grand profit. On recouvre avec la peau les vergues et les câbles, ou bien on la coupe en lanières et on en fait des cordes. Autrefois, on en tirait les seuls cordages dont on se servait dans tous les pays du Nord. Quand elle est tannée, la peau donne un cuir mou, poreux, mais bien moins durable que quand elle est brute. D'après Steller, les Korakes font avec la peau des filets pour prendre les baleines; les Tschouktschis en

couvrent leurs demeures d'été, ou en calfeutrent la carcasse de leurs canots.

Sa chair, pour les personnes du moins qui ont pu surmonter la répugnance qu'inspire sa couleur noire, n'est pas dédaignée. Le cœur et le foie sont réellement très-bons. La graisse peut servir à la préparation des aliments; ou bien on l'emploie comme huile d'éclairage. Les Groënlais se servent des tendons en guise de fil, etc.

Mais les défenses sont toujours la partie la plus précieuse; à elles seules, elles ont autant de valeur que la peau et la graisse ensemble. Elles sont dures, blanches, aussi épaisses que l'ivoire, et on en fait des ornements chez les peuples sauvages (*fig. 367*); chez les peuples civilisés, on en fait de fausses dents, qui sont très-recherchées.

LES SIRÈNES — SIRENIA.

Die Sirenen.

On se tromperait fort en croyant retrouver dans ce que les naturalistes nomment sirènes ces êtres fantastiques de l'ancienne mythologie, qui, moitié femmes, moitié poissons, habitaient les eaux limpides de la mer, et dont les chants enchanteurs, les gestes singuliers, les inclinaisons de tête, les coups d'œil brûlants, invitaient les malheureux mortels à s'approcher, à jouer avec elles, à les caresser et à se perdre. En faisant usage du mot sirène, les naturalistes ont montré leur goût pour les noms poétiques, sans s'inquiéter si la poésie les y autorisait. Le nom de sirène convient aussi bien aux animaux auxquels on l'a appliqué, que celui d'hamadryade, qui, au lieu des gracieuses nymphes des bois rêvées par l'imagination des Grecs, sert à désigner une des espèces de singes les plus singulières, n'offrant de beauté qu'à l'œil du naturaliste. Dire que le synonyme de sirène est vache de mer, ce sera déjà, je crois, refroidir l'imagination du lecteur, et il suffira de jeter un regard sur la figure suivante pour savoir à quoi s'en tenir à ce sujet.

Il a certes fallu une imagination bien vive et bien effrénée pour faire de ces animaux, même vus de loin, les charmantes vierges de l'Océan. Et cependant, on ne peut douter que ce ne soit l'un d'eux, et probablement le dugong de l'Inde, qui ait donné naissance à cette fable. Les anciens devaient en tout cas le mieux connaître que le

phoque, dans lequel on s'accorde aussi à voir l'être fantastique des poètes de l'antiquité.

Caractères. — Les sirènes ou *vaches de mer* forment la transition des phoques aux baleines, le lien qui réunit les uns aux autres. Quelques naturalistes en ont fait une simple famille de l'ordre des cétacés; mais ils diffèrent assez de ceux-ci, pour que nous soyons en droit de les séparer complètement.

Ainsi conçu, cet ordre est pauvre en espèces; on n'en connaît, en effet, que cinq. Dans toutes, le type du poisson semble lutter avec celui des pachydermes, et surtout de l'hippopotame. Les membres antérieurs existent seuls, et sont devenus de véritables nageoires. Leurs doigts sont complètement entourés par la peau du corps; ils ont perdu toute mobilité. Chez quelques-uns seulement, des traces d'ongles indiquent la division primordiale de la main. La queue, qui représente les membres postérieurs, s'élargit en une forte rame natatoire. La tête est petite, le museau épais et cylindrique; les poils sont rares, courts, soyeux. La seule ressemblance que ces êtres lourds et massifs puissent avoir avec le corps si beau de la femme, consiste dans la présence de deux mamelles pectorales, saillantes et situées entre les deux nageoires antérieures.

L'ordre des sirènes ne comprend que deux familles: celle des manatidés ou lamantins, et les rhytipidés

LES MANATIDÉS — *MANATI*.*Die Lamantine.*

Caractères. — Les manatidés ou lamantins ont les mâchoires garnies de dents, mais ils manquent de canines, quelquefois d'incisives, et leurs molaires sont de formes variables ; en général, elles sont simples et mousses. Leur squelette rappelle toujours celui des mammifères élevés en organisation : ils ont sept vertèbres cervicales mobiles, dix-sept ou dix-huit dorsales, trois lombaires et plus de vingt caudales. L'omoplate est forte ; le bras et la main sont parfaitement développés.

Distribution géographique. — Les manatidés sont propres, les uns, au Grand Océan et aux mers qui en dépendent, les autres, à l'Océan Atlantique.

Mœurs, habitudes et régime. — Ils habitent les côtes plates, les golfes, les embouchures des fleuves et même les endroits peu profonds de leur cours. Ils semblent ne se trouver qu'exceptionnellement dans la zone tempérée ; on ne peut cependant rien affirmer, car ils échappent facilement à l'observation. Du reste, ils ne sont point sédentaires ; ils s'avancent à de grandes distances dans l'intérieur des terres, et arrivent même jusqu'aux lacs intérieurs, qui communiquent avec les grands fleuves.

On les rencontre par paires ou par petites bandes, et on croit que le mâle vit toujours avec sa femelle.

Les manatidés sont des animaux encore plus aquatiques que les phocidés : ce n'est que rarement qu'on les voit sortir de l'eau. Ils sont moins agiles que les autres mammifères marins ; ils nagent et plongent à merveille, mais ils évitent les eaux très-profondes, probablement parce qu'ils ne peuvent pas bien monter et descendre à diverses profondeurs. En nageant, ils élèvent au-dessus de l'eau leur tête et une partie de leur dos, comme le faisaient jadis les prétendues *vierges marines*.

A terre, ils ne parviennent qu'avec les plus grands efforts à parcourir un faible chemin ; leurs pattes-nageoires sont trop faibles pour mouvoir leur lourde masse, et leur corps est loin d'être aussi flexible que celui des phoques.

Les manatidés se nourrissent exclusivement des plantes marines et des herbes qui croissent dans l'eau ou sur les rives ; ils sont, avec les

rhytipidés, les seuls mammifères marins herbivores. Ils arrachent les plantes avec leurs lèvres épaisses, et à chaque fois en avalent une énorme quantité, comme le fait l'hippopotame. Leur voracité est sans bornes. Partout où se trouvent ces animaux, leurs excréments, analogues à la bouse de vache, couvrent toute la surface de l'eau, ce qui souvent les trahit.

Comme tous les animaux voraces, les manatidés sont lourds, paresseux et stupides. On les dit pacifiques et inoffensifs ; on pourrait tout aussi bien dire qu'ils ne font que manger et dormir. Sans crainte comme sans courage, ils vivent en paix avec tous les autres animaux, ils ne s'inquiètent que de leur nourriture. Leur intelligence est on ne peut plus bornée.

Les individus des deux sexes se témoignent un grand attachement, et se défendent réciproquement en cas de danger. Les femelles soignent leurs petits avec tendresse, et, ce qui peut paraître incroyable, les portent à leur sein pour les allaiter, comme une femme le fait de son nourrisson. Une de leurs nageoires leur sert de bras ; c'est avec elle que la femelle presse son petit contre le corps.

Lorsqu'ils souffrent ou qu'ils sont en danger, les manatidés versent des larmes ; il serait cependant téméraire de prétendre que ces larmes traduisent une émotion particulière. Les pleurs des manatidés n'ont rien de commun avec celles des héroïnes légendaires. Leur voix ne rappelle en rien, non plus, le chant de ces êtres marins fantastiques ; elle consiste simplement en des sons faibles et sourds. En dormant, les manatidés font entendre de grands soupirs.

Captivité. — Il est fort singulier que ces animaux supportent la captivité : on peut même les apprivoiser assez bien.

Usages et produits. — On utilise leur chair, leur graisse, leur peau et leurs dents.

LES DUGONGS — *HALICORE*.*Die Dugong.*

Caractères. — Les dugongs ont un museau obtus, aplati et garni d'un grand nombre de soies courtes et rudes ; leur bouche est presque

inférieure, et leur crâne est remarquable par le grand développement des intermaxillaires. Ils ont de trente à trente-deux dents, dont quatre incisives supérieures, six ou huit inférieures, pas de canines, et cinq molaires de chaque côté aux deux mâchoires; toutes ces dents n'ont pas de racines. Leurs nageoires pectorales sont dépourvues d'ongles; leur nageoire caudale est semblable à celle des dauphins et des baleines, et leur peau est fort épaisse et sans poils.

LE DUGONG VULGAIRE — *HALICORE CETACEA*.

Der Dugong.

Considérations historiques. — Le dugong (*fig. 368*) est bien évidemment l'animal qui a donné naissance à la fable des sirènes. Les anciens parcouraient les mers qu'il habite, et c'est lui seul qu'ils ont pu connaître. Il est possible que le *tachasch* de la Bible, de la peau duquel les Israélites avaient reconvert l'arche d'alliance, fût le dugong; cependant il reste à expliquer comment les linguistes en sont venus à penser à un animal dont la peau ne convient que fort peu à un tel usage. Luther traduit le mot *tachasch* par *blaureau*, d'autres par *phoque*; mais lequel a raison? La chose, je l'avoue, importe peu. Il n'est pas moins étrange que, de tous les anciens auteurs, aucun n'ait donné une description suffisante de l'animal qui a servi de base à tant de fables.

Les Chinois et les Arabes connaissent le dugong depuis plusieurs siècles; ceux-ci le nomment *naqua*. Mais les premières données que nous avons possédées, nous Européens, sur cet animal, ne datent que du commencement du siècle dernier. Dans le récit de ses voyages, publié en 1702, Dampier dit avoir vu des *lamantins*, non-seulement en Amérique, mais encore dans le voisinage des Philippines, et Kolbe parle d'un *lion de mer*, qui était probablement un de ces animaux.

« Dans tous mes voyages sur mer, dit-il, je n'avais pas encore eu le bonheur de voir un lion de mer. Mais vers la fin de 1707, il en arriva un dans la baie de la Table; après avoir longtemps joué dans l'eau, il se coucha sur un rocher pour s'y chauffer au soleil. Tant qu'il était resté dans l'eau, personne n'avait été assez hardi pour l'approcher; on craignait que d'un coup de dent il n'enlevât à un homme un bras ou une jambe, ou que de sa queue il ne renversât les embarcations; on voulait, de plus, laisser au gouverneur l'honneur de le tuer, ce qui arriva en effet. On lui

tira trois coups de fusil du bord d'une chaloupe. Il s'agita encore longtemps avant de mourir.

« Ce lion de mer ressemble à un lion, si ce n'est qu'il n'a pas de poils; dans les autres parties, on ne trouverait aucune ressemblance. Ce lion de mer est bien jaune foncé, mais sa peau est dépourvue de poils et même d'écaillés. Ses deux pattes sont très-courtes et si massives qu'elles lui servent certes mieux pour nager que pour marcher. Elles n'ont ni ongles, ni doigts; elles se terminent par une extrémité large comme une pelle, ou plutôt comme une patte de canard. Les pieds de derrière sont remplacés par une nageoire large et épaisse. Son dos est bombé, en forme de bosse; ce qui résulte sans doute de ce qu'il se couche d'ordinaire sur son ventre. L'animal se termine en pointe, comme les poissons; il a une queue très-large, en demi-cercle. Il a plus de quinze pieds de long, et au moins autant de circonférence. De sa graisse, on fait plusieurs tonnes d'huile. Sa langue n'est que graisse; elle pèse plus de cinquante livres. »

Cette description ne peut s'appliquer aux véritables otaries; la peau dégarnie de poils et la queue demi-circulaire sont des caractères qui se rapportent plutôt au dugong.

Barchewitz, cité par Kolbe, rapporte que l'on voit souvent de sa maison, aux Philippines, des *vaches de mer* qui paissent l'herbe sur la plage. On tua une femelle sur son ordre; le mâle arriva pour la chercher, il fut tué également; chacun de ces *poissons* avait plus de six aunes de long.

Il était réservé aux naturalistes de ce siècle de donner une description exacte de cet animal. Les Français Diard et Duvaucel furent les premiers qui disséquèrent un dugong; Quoy et Gaimard en publièrent un bon dessin, et Rüppell, qui en observa quelques-uns dans la mer Rouge, fit connaître leur genre de vie. Nous sommes ainsi à même d'en faire l'histoire.

Caractères. — La nageoire caudale du dugong est horizontale et échancrée demi-circulairement; ce caractère empêche de la confondre avec celle des lamantins.

Sauf la tête, qui ressemble à celle d'un hippopotame ou d'un bœuf, le dugong a tout à fait l'apparence d'un poisson; il a de 3 à 5 mètres de long; le dos est brunâtre, bleuâtre ou gris blanc, le ventre blanchâtre. Le cou est court et gros, nettement séparé de la tête, et se confond insensiblement avec le tronc, qui est arrondi, et va en s'amincissant depuis le cou jusqu'à la queue. Les nageoires pectorales, c'est-à-dire

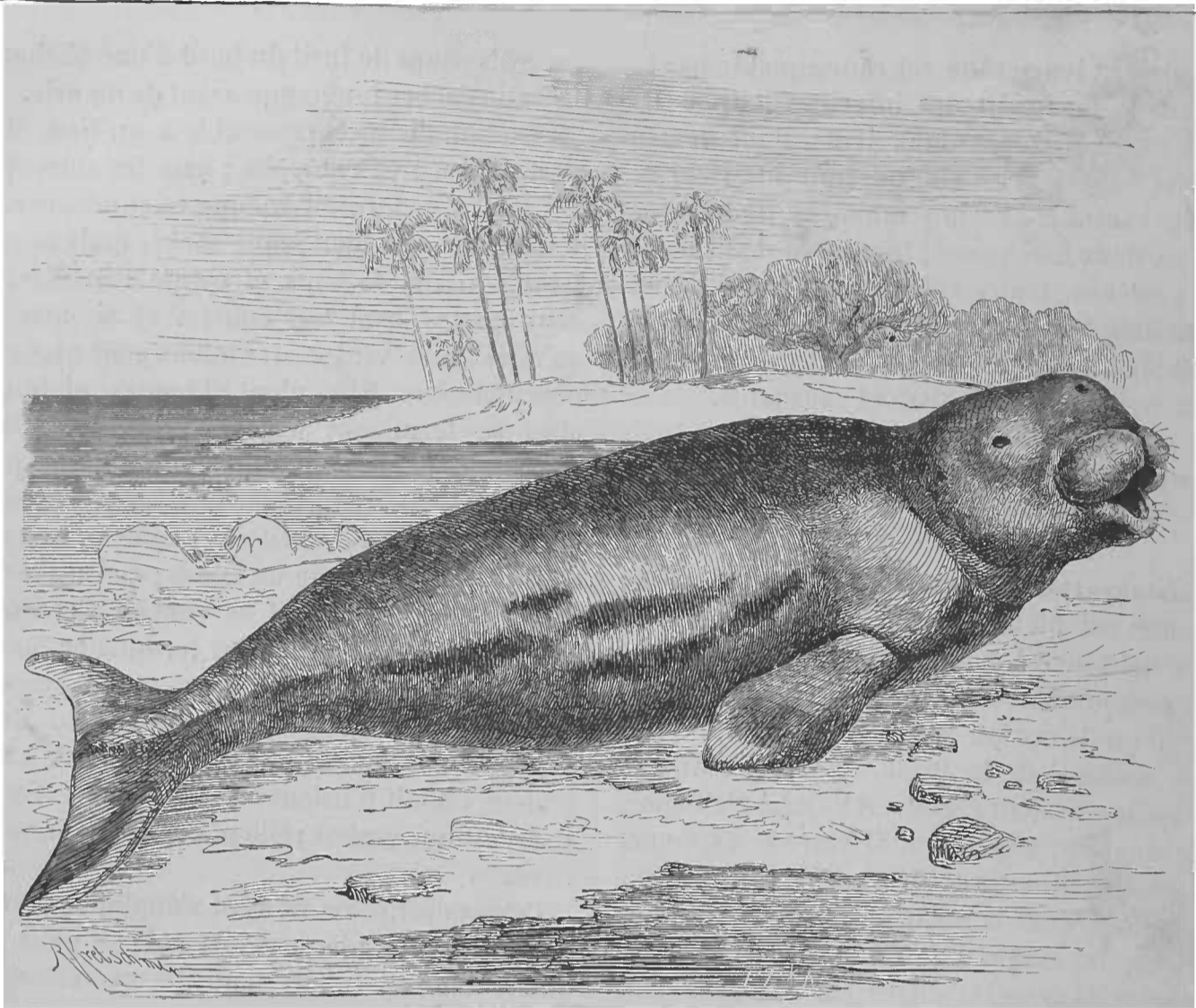


Fig. 368. Le Dugong vulgaire.

les bras, sont insérées un peu en arrière des oreilles, dans le tiers inférieur de la hauteur du corps ; elles sont larges, sans être trop grandes, arrondies sur leur bord antérieur, tranchantes en arrière. On ne peut reconnaître les doigts qu'au toucher. La queue forme une nageoire aplatie. La lèvre supérieure est très-grande, forte, verruqueuse, mobile, découpée en cœur en avant ; la lèvre inférieure est séparée du cou par un repli cutané profond. Les narines se trouvent à la partie supérieure du museau, elles sont très-rapprochées et simulent deux fentes demi-circulaires. Les yeux sont petits, ovales, fortement bombés et saillants, pourvus d'une membrane clignotante, et leur bord supérieur est garni d'une rangée de cils. L'animal peut les fermer en contractant sa peau. Ses oreilles ne sont représentées que par de petites ouvertures arrondies. La peau est couleur de plomb mat ou gris bleuâtre ; sur le dos et sur la tête, elle tire sur le vert jaunâtre ; sous le ventre, elle tend au bleuâtre et à la couleur de chair ; elle est marquée de quelques taches foncées, allongées, et porte quelques soies courtes, minces, roides, qui, sur la mâchoire supérieure, sont pres-

que épineuses. Les nageoires sont entièrement nues.

Des organes internes, la dentition offre le plus de particularités curieuses. Les incisives sont, chez la femelle, courtes, obtuses et pointues ; chez le mâle, elles sont fortes, triangulaires et en biseau. Les molaires, au nombre de cinq, vont en augmentant d'avant en arrière. Toutes ces dents, comme nous l'avons dit en exposant les caractères du genre, sont dépourvues de racines, et elles tombent souvent avec l'âge. Chez le mâle, deux incisives atteignent une longueur de 20 à 33 cent. et une épaisseur de 3 cent. ; elles représentent deux défenses qui sont recouvertes dans les sept huitièmes de leur longueur par la mâchoire et par la gencive.

Distribution géographique. — Il semble que le dugong habite toutes les parties de l'océan Indien. On dit qu'il était autrefois plus répandu qu'aujourd'hui, mais on ne peut ni l'affirmer, ni le nier. Vers le nord, il remonte jusqu'au milieu de la mer Rouge, où il est très-bien connu. Tous les navigateurs l'y ont vu, et il en est peu qui ne puissent donner des renseignements sur le *naekhe el bahhr* (la chamelle de

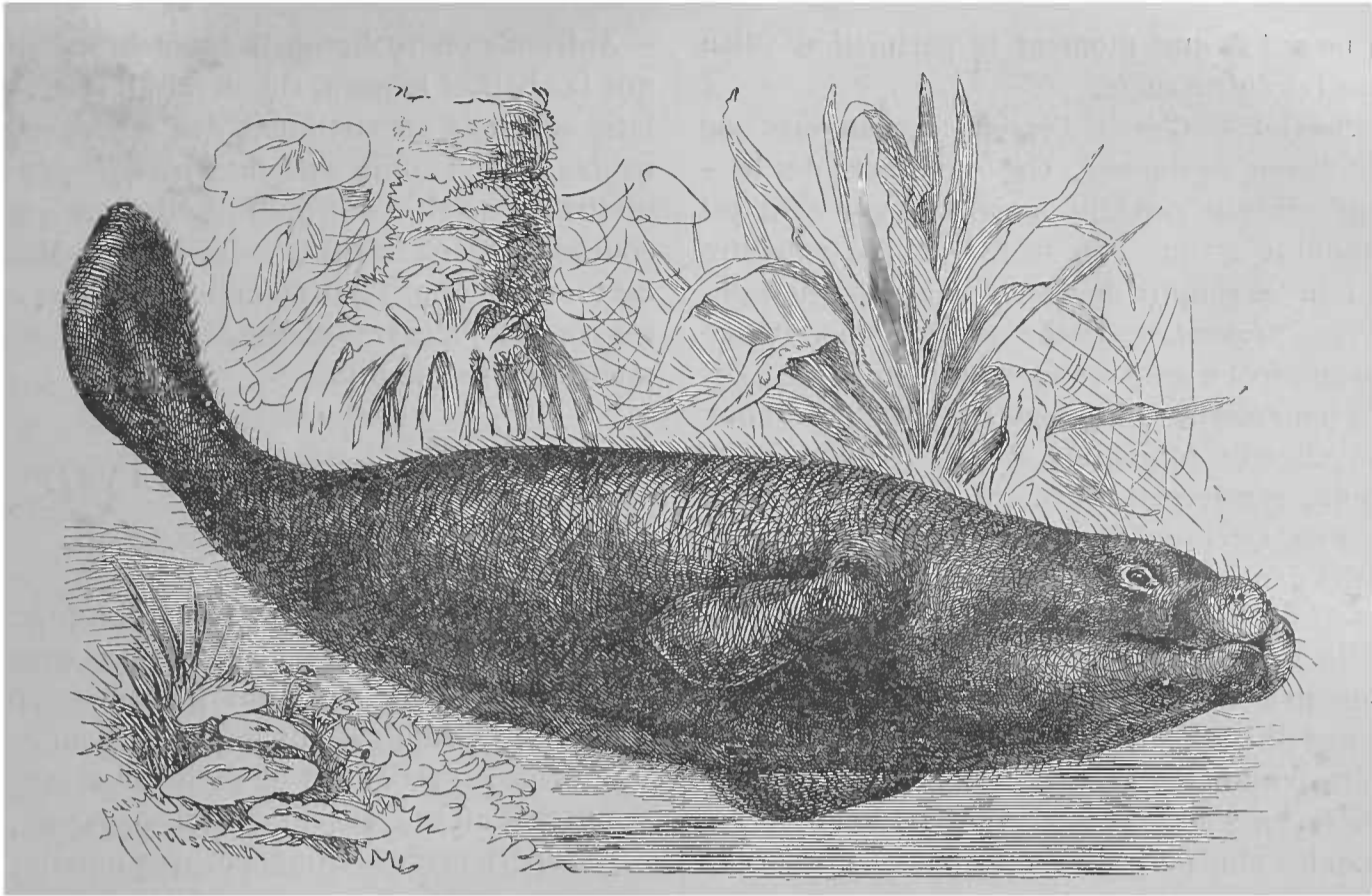


Fig. 369. Le Lamantin austral.

la mer) ; ou le *djilid*, le *daouile* ou *ouroum*, comme on dit au sud.

Mœurs, habitudes et régime. — De tous les récits, il résulte que le dugong habite la mer ; on ne le trouve que rarement aux embouchures des fleuves et jamais dans les fleuves mêmes. Il recherche le voisinage des côtes, et ne s'avance au large que jusqu'à la limite extrême de la végétation. Il se tient de préférence dans les baies peu profondes et tranquilles, dont les eaux sont facilement chauffées par le soleil, et où les végétaux marins peuvent prendre un grand développement. Jamais, probablement, il ne vient volontairement à terre, et il n'est pas douteux non plus que ceux que l'on voit sur le rivage n'y aient été portés par le flux. Trop paresseux pour se traîner à la mer, ils attendent là que le flot vienne leur permettre de gagner leur élément. Le dugong se montre à la surface de l'eau environ une fois par minute ; il sort des ondes le museau et quelquefois même la moitié du corps, respire et plonge de nouveau.

Les pêcheurs disent que les dugongs vivent par paires, et rarement en petites familles. Cela ne peut s'appliquer qu'à ceux que l'on trouve sur les côtes d'Arabie, car on en a rencontré de grands troupeaux dans l'océan Indien.

Les mouvements du dugong sont très-lents et très-lourds ; sa queue néanmoins est très-forte. On l'a observé souvent couché paresseusement

au fond de la mer, arrachant de ses grosses lèvres les algues qui forment la base de son régime et les mangeant tranquillement. Il ne quitte pas une localité tant qu'il y trouve de la nourriture ; mais lorsque la prairie sous-marine qu'il exploite est épuisée, il émigre lentement vers un autre point.

Les violentes tempêtes qui règnent à des saisons déterminées dans la mer des Indes, ont une influence sur les migrations du dugong. L'agitation des flots le force à chercher des baies et des détroits, où sa paresse ne sera plus troublée. Ce qui fait conclure à l'existence de cette cause, c'est son apparition périodique à certains endroits où on ne le trouve jamais hors de l'époque des tempêtes.

L'intelligence du dugong semble être en parfaite harmonie avec sa lourdeur et sa massivité. Ses sens sont peu développés ; sa voix se réduit à des soupirs et à de sourds gémissements. Les jeunes font entendre, dit-on, des sons plus aigus.

Ce n'est qu'à l'époque du rut que ces êtres stupides montrent quelque vivacité. Les mâles se livrent des combats acharnés pour la possession des femelles ; à cette époque, la passion les aveugle, ils ne voient plus rien ; aussi les pêcheurs peuvent-ils alors s'en rendre aisément maîtres.

Dans la mer Rouge, la femelle met bas un seul petit, au mois de novembre ou de décembre ;

on ne sait à quel moment la parturition a lieu dans les autres mers.

Chasse. — C'est à l'époque des amours que l'on chasse le dugong. On le tue avec des harpons, surtout pendant la nuit, quand tout est tranquille et que l'on peut le mieux entendre de loin les soupirs de ces animaux. Les harpons dont se servent les pêcheurs de la mer Rouge ressemblent à ceux qu'on emploie dans le Soudan pour chasser l'hippopotame. Raffles dit que l'on cherche toujours à frapper l'animal à la queue; car de cette manière on paralyse toute sa force. Quelque lourd que paraisse le dugong, il met dans ses mouvements une énergie et une vivacité incroyables, lorsqu'il est blessé par le fer du harpon. Un négociant allemand de Massoua m'a raconté qu'un dugong, harponné par un matelot, entraîna la chaloupe pendant plus d'une demi-heure, et mit l'équipage en grand danger, en s'engageant au milieu des récifs de corail les plus périlleux. Lorsque de pareils cas se présentent, les pêcheurs lancent au dugong plusieurs harpons pour l'épuiser au plus tôt par la perte de son sang.

On dit que les dugongs se prêtent mutuellement secours en cas de danger. L'on a vu le mâle suivre sa femelle blessée, et chercher à l'enlever aux pêcheurs par les coups vigoureux de sa queue. Un des deux est-il tué pendant que l'autre est absent, celui-ci retourne aux lieux où son compagnon se tenait, les parcourt en tous sens, et ne les quitte que quand il a perdu tout espoir de le retrouver.

Usages et produits. — Le dugong est d'un bon rapport : sa chair, ses dents, sa graisse sont recherchés. Les Malais, les Arabes et les Abyssins le mangent. Pour ces derniers, cependant, sa chair n'est nullement un mets délicieux; ils disent qu'avant de la manger, il faut la laisser exposée quelques jours au soleil, la saler, la faire cuire longtemps; autrement, elle peut causer des indispositions et même des maladies. Les jeunes animaux sont bien plus estimés que les vieux; leur viande est maigre et très-tendre.

Un vieux dugong fournit plus de 25 kilogr. de graisse.

Sur les côtes d'Abyssinie, au rapport de Rüppell, on emploie la peau du dugong, mais sans la tanner. On se borne à la laisser sécher à l'air, après quoi on en fait des sandales. L'humidité la gonfle, aussi ne peut-on l'employer que dans les endroits secs. Lorsqu'elle est mouillée, elle devient molle et spongieuse.

Autrefois on recherchait les dents bien plus que la chair et la peau. On en faisait des chapelets, auxquels on attribuait des vertus surprenantes; une femme enceinte n'avait qu'à s'en mettre un au cou, elle pouvait être sûre que ses couches se passeraient très-facilement. Mais on est revenu aujourd'hui de cette croyance; aussi ces dents, jadis très-chères, ont considérablement diminué de prix.

LES LAMANTINS — *MANAIT*

Die Manate.

Caractères. — Les lamantins proprement dits ont la nageoire caudale verticale, arrondie et non échancrée; pour tous les autres caractères, ils ressemblent aux dugongs. Leur corps pisciforme est recouvert de poils rares, sauf sur le museau, où se trouvent des soies épaisses. La lèvre supérieure est tronquée, très-mobile; les nageoires pectorales sont arrondies, et munies parfois d'ongles plats. Il semble qu'il n'y ait que 6 vertèbres cervicales, de 15 à 17 dorsales et 23 caudales. Les jeunes individus seuls ont des incisives qui tombent de bonne heure; les individus âgés n'ont que des molaires; comme chez l'éléphant, ces dents s'usent, tombent et sont remplacées par de nouvelles dents placées plus en arrière; la série peut ainsi être de 10 à 12 dents.

Distribution géographique. — Ce genre comprend trois espèces bien connues, qui habitent l'océan Atlantique, entre le 15° de latitude sud et le 25° de latitude nord.

LE LAMANTIN AUSTRAL — *MANATUS AUSTRALIS*.

Der schmalschnauzige Lamantin.

Caractères. — Le lamantin austral ou *lamantin d'Amérique*, *lamantin à museau étroit* (fig. 369) est l'espèce la mieux connue. Il a de 3 mètres à 3^m,30 de long, de 66 à 80 cent. de large, plus de 50 cent. de haut, et il pèse de 250 à 400 kilogr. Les Américains disent en avoir vu qui avaient jusqu'à 5 et 7 mètres de long, et de 1 mètre et demi à 2 mètres de large. La peau est presque complètement nue; elle ne porte que des soies courtes et roides, distantes d'environ 2 cent. Elle est d'un gris bleuâtre assez uniforme, avec le dos et les côtés un peu plus foncés que le ventre. Les soies sont jaunâtres.

C'est à Alexandre de Humboldt que l'on doit les premières données précises sur cet animal. Il en disséqua un à Carrichana, mission sur les

bords de l'Orénoque, qui avait près de 3 mètres de long; la lèvre supérieure de ce lamantin, très-saillante, recouverte d'une peau très-mince, fait fonction de trompe, et l'animal l'emploie comme organe de toucher. La cavité buccale, qui chez les individus fraîchement tués a une température exceptionnellement élevée, présente une structure particulière. La langue est presque immobile; en avant d'elle, se trouvent à chaque mâchoire un bourgeon charnu, et une cavité tapissée par une membrane très-dure, qui se correspondent réciproquement.

Les poumons de ces animaux sont remarquables par leur structure et leurs dimensions; ils ont 1 mètre de long; sont formés de cellules très-grandes, et ressemblent à une énorme vessie natatoire. Ils peuvent contenir une très-grande quantité d'air. L'estomac est cloisonné; l'intestin a plus de 30 mètres de long.

Distribution géographique. — L'Amérique du Sud et l'Amérique centrale sont la véritable patrie de ces animaux. Ils y sont aujourd'hui bien plus rares qu'autrefois; l'homme les y poursuit sans cesse depuis plusieurs siècles.

Ils habitent surtout les côtes de l'océan Atlantique, et notamment les baies, aux environs des Antilles et de Cayenne. Ils sont rares à Surinam.

Mœurs, habitudes et régime. — Humboldt a observé que les lamantins se tenaient de préférence dans la mer, là où il y a des sources d'eau douce, par exemple à quelque distance de l'île de Cuba, au sud du golfe de Jagua, sur le point où les sources d'eau douce sont en telle abondance, que les marins y font provision d'eau. Ils remontent souvent fort loin le cours des fleuves, et, à l'époque des inondations, arrivent jusque dans les lacs et les marais.

Aujourd'hui, les lamantins se trouvent principalement dans le fleuve des Amazones, dans l'Orénoque et dans ses affluents. « Le soir, raconte Alexandre de Humboldt, nous arrivâmes à l'embouchure du Caño del Manati, ainsi nommé à cause du grand nombre de lamantins, ou *manati*, qui y sont pris chaque année. L'eau était recouverte de leurs excréments. Ces animaux sont très-communs dans l'Orénoque, au-dessous des cataractes, dans le Meta et l'Apure. »

Le lamantin austral a à peu près les mêmes mœurs que le dugong. Quelques voyageurs ont dit qu'il sortait parfois de l'eau pour paître à terre; mais, au siècle dernier déjà, on a démontré l'inexactitude de ces assertions. Le lamantin ne paît que les plantes qui croissent dans l'eau, et il en a suffisamment, tant est riche la végéta-

tion de tous les cours d'eau de l'Amérique du Sud. Il mange jusqu'à remplir complètement son estomac et ses intestins. Quand il est rassasié, il se couche à un endroit peu profond, le museau hors de l'eau, pour n'avoir pas continuellement à monter à la surface et à plonger. Dans les autres moments, il n'arrive hors de l'eau que pour respirer, et il en sent fréquemment le besoin, quelque grands que soient ses réservoirs aériens; aussi préfère-t-il les endroits peu profonds des rivières.

On ne sait encore quelle est l'époque des amours; on n'est pas même fixé au sujet du nombre des petits de chaque portée. Quelques-uns disent qu'elle est de deux, et les autres d'un seul. Mais tous parlent du grand attachement que la mère leur témoigne.

Chasse. — La chasse du lamantin est des plus simples. On s'approche en bateau de l'endroit où se tiennent ces animaux, et quand l'un d'eux apparaît à la surface pour respirer, on lui lance une flèche, à laquelle sont attachés une corde et un morceau de bois: celui-ci, en flottant, indique l'endroit où se trouve l'animal; ou bien on le harponne, et on le tire auprès de l'embarcation pour l'achever.

L'époque la plus favorable pour la chasse, est celle de la fin des grandes inondations, alors que les lamantins sont dans les lacs, dans les marais, et que l'eau s'en écoule.

Captivité. — D'après les récits de deux auteurs anciens, le lamantin peut s'apprivoiser. Martyr, un voyageur qui mourut au commencement du seizième siècle, raconte qu'un cacique de l'île Saint-Domingue fit mettre dans un lac, et nourrir chaque jour avec du pain de maïs, un jeune poisson qui s'appelait *manato*, et qui avait été pris dans la mer. « Il était si apprivoisé, qu'il venait chaque fois qu'on l'appelait; mangeait le pain dans la main, se laissait caresser, et portait même les gens sur son dos, les conduisant à l'autre rive, partout où ils voulaient. Mais il survint un jour un fort orage; une grande masse d'eau tomba des montagnes dans le lac, celui-ci déborda et le manato retourna à la mer, où on ne le vit plus. » Gomara, dont le récit se rapporte certainement au même fait, ajoute que le manato vécut vingt-six ans dans le lac de Guaynabo, et avait atteint la taille d'un dauphin. Il arrivait quand on l'appelait *Mato*; il sortait de l'eau, rampait à terre jusqu'à la maison, pour y recevoir sa nourriture, et retournait ensuite à son lac, accompagné de jeunes garçons dont les chants le charmaient.

Une fois il en prit dix sur son dos, et les transporta à l'autre rive, sans plonger. Un Espagnol voulut un jour s'assurer si sa peau était aussi dure qu'on le disait; il l'appela et lui lança une flèche de la rive : l'animal, quoiqu'il n'eût pas été blessé, n'arriva plus jamais, quand des gens en costume européen l'appelaient. Nous ne chercherons pas ici jusqu'à quel point cette histoire est véridique; nous dirons seulement qu'on ne saurait douter, d'après la description qui est faite du *poisson apprivoisé*, qu'il ne s'agisse d'un lamantin.

Le nom espagnol de *manato* signifie animal qui a des mains. Les Indiens appellent le lamantin *apcia* ou *apia*, les Portugais *peixe-buey* ou bœuf-poisson.

Usages et produits. — Beaucoup des parties du lamantin sont utilisées, sa viande passe pour être malsaine, pour donner la fièvre; mais elle a beaucoup de goût. D'après Humboldt, elle se rapproche plus de celle du porc que de celle du bœuf. Salée et séchée au soleil, elle se conserve toute l'année.

On la mange pendant le carême et les jours de jeûne en guise de chair de poisson: Gonzalo Oviédo vante déjà cette viande; il dit en avoir importé en Espagne en 1531, et l'avoir of-

ferte à l'impératrice. « Elle sembla si bonne à tous, dit-il, qu'ils croyaient manger de la viande d'Angleterre. »

Les Guamos et les Otomakos ne connaissent pas de mets meilleur que la chair du lamantin; aussi s'adonnent-ils presque exclusivement à la chasse de cet animal. Les Parāos, par contre, ont horreur du lamantin; c'est au point que Bonpland en ayant tué un, ils se cachèrent pour ne pas être obligés de le toucher. Ils croient que ceux d'entre eux qui en mangent meurent infailliblement.

Alors que les jésuites étaient à la tête des missions du cours inférieur de l'Orénoque, ils se réunissaient chaque année sur l'Apure, avec les Indiens de leurs paroisses, pour chasser les lamantins.

La graisse de ces animaux servait à l'alimentation des lampes des églises et à la préparation des mets. Elle n'a pas l'odeur désagréable de l'huile de baleine, ou de la graisse des autres mammifères marins souffleurs.

La peau à 4 centimètres d'épaisseur, on la coupe en lanières, dont on se sert comme de courroies, mais elle se gâte dans l'eau.

Dans les colonies espagnoles, on en faisait des fouets, qui servaient à punir les esclaves.

LES RHYTINÉDÉS — *RHYTINAE*.

Die Borkenthier.

Caractères. — Les rhytinédés diffèrent des manatidés en ce qu'ils manquent complètement de dents, du moins chez les adultes, ces organes étant remplacés par une plaque cornée au palais, correspondant à une plaque analogue à la mâchoire inférieure.

Cette famille repose sur le genre suivant.

LES RHYTINES — *RHYTINÆ*.

Caractères. — Les rhytines, aussi nommés *stellères*, du nom de Steller qui a le premier fait connaître l'espèce type, ont le corps allongé, la queue fortement échancrée, des nageoires petites, sans trace d'ongles ni de phalanges; une tête relativement très-petite; des lèvres doubles, garnies de soies courtes et grossières.

LE RHYTINE BORÉAL — *RHYTINA BOREALIS*.

Die Seekuh ou *das Borkenthier*.

« Sur tout le rivage de l'île, et surtout à l'embouchure des cours d'eau, se trouvent les trou-

peaux très-nombreux des vaches de mer, ou *morskaja-korowa*, comme les Russes les appellent. Les phoques effrayés ayant quitté la côte, nous commençons à souffrir du manque de nourriture; nous cherchâmes à nous rendre maîtres de ces animaux, et à trouver un moyen facile de subvenir à notre entretien. Le 21 mai, je fis la première tentative; j'essayai de tirer un de ces grands animaux marins à terre, au moyen d'un grand et fort crochet en fer, auquel était attachée une forte et longue corde; mais ce fut en vain, la peau était trop dure, le crochet trop peu acéré. On le changea plusieurs fois, mais toujours inutilement; les animaux fuyaient dans la mer, emportant le crochet et la corde. La nécessité nous força à les harponner. A la fin de juin, on raccommoda la yole, qui avait été fortement avariée contre les rochers; elle fut montée par un pilote, quatre rameurs et un harponneur qui avait à la main un long harpon attaché à une corde, comme pour la pêche de la ba-

leine ; les quarante hommes de l'équipage restés sur le rivage tenaient l'autre bout de la corde. On s'avança lentement vers les animaux, qui paissaient tranquillement. Dès que le harponneur en eut atteint un, les hommes restés à terre le tirèrent vers le rivage ; ceux qui étaient dans la yole le harcelèrent, le fatiguèrent, le percèrent de coups de couteau et de baïonnette ; l'animal, épuisé par la perte de son sang, fut tiré au rivage et attaché pendant la marée haute. La marée basse le laissa à sec ; on le dépeça, on porta la viande et la graisse à la maison ; on mit la viande dans de grands tonneaux, on suspendit la graisse à des échafaudages élevés. Nous nous trouvâmes ainsi ayant de la nourriture en abondance, et nous pûmes continuer la construction du navire qui devait nous sauver. »

C'est ainsi que Steller, qui, en novembre 1741, avait échoué sur l'île encore inconnue de Behring, et y avait passé dix tristes mois, commença sa description du rhytine boréal ou *vache de mer*, comme le nomme l'illustre voyageur. Ce curieux mammifère marin semble avoir complètement disparu. Vingt-sept ans après Steller, on tua le dernier. Depuis, à la vérité, on a bien encore trouvé soit un crâne, soit une plaque palatine, ou quelques os du squelette, mais on n'a plus vu d'individu vivant.

Alléchés par les promesses lucratives de la société russe de découvertes, les pêcheurs de baleines et les aventuriers se lancèrent en masse dans la mer de Behring, et firent un tel carnage de ces paisibles habitants de la mer, qu'ils disparurent du nombre des êtres vivants. Depuis, on s'efforça vainement de retrouver un de ces animaux. Tous les navires qui firent voile vers ces parages en furent prévenus ; aucun n'en rapporta de nouvelles.

Caractères. — Steller regarde l'espèce qu'il décrit sous le nom de *vache de mer* comme le lamantin découvert par Hernandez. Mais il résulte évidemment de sa description que c'est un animal tout à fait différent des sirènes connues jusque-là. Au lieu de dents, comme nous l'avons dit, la mâchoire portait quatre plaques qui n'adhéraient qu'aux gencives, caractère suffisant pour faire reconnaître l'animal. Mais nous laissons la parole au seul naturaliste qui l'ait décrit, à Steller.

« Les plus grands de ces animaux, dit-il, ont de 4 à 5 brasses, soit de 28 à 35 pieds anglais de long, et un quart de brasse de circonférence, dans leur point le plus épais, au voisinage de l'ombilic. La partie antérieure de leur

corps, jusqu'à l'ombilic, rappelle les phoques ; la partie postérieure est celle des poissons. Le squelette de la tête ne diffère que peu de celui d'une tête de cheval ; mais quand la peau et les chairs y sont encore, c'est une tête de buffle. Dans la bouche, se trouvent, au lieu de dents, deux os larges, allongés, lisses, lâches, attachés l'un au palais, l'autre à la mâchoire inférieure. Tous deux sont marqués de sillons et de saillies nombreuses, entrecoupées ; l'animal s'en sert pour broyer les plantes dont il se nourrit. Les lèvres sont couvertes de soies fortes et nombreuses ; celles de la mâchoire inférieure ont l'épaisseur d'une plume de poule ; à leur cavité centrale, on reconnaît facilement la structure des poils. Les yeux ne sont pas plus grands que des yeux de mouton ; ils n'ont pas de paupières. L'ouverture du conduit auditif est petite et cachée ; on ne peut la trouver au milieu des plis et des saillies de la peau ; il faut dépouiller la tête, et on la reconnaît alors à sa couleur noire, brillante : elle n'a que le diamètre d'un pois. Il n'y a nul vestige d'oreille externe.

« La tête est rattachée au corps par un cou court, mal limité. Les pattes de devant ont deux articulations ; leur extrémité ressemble un peu à un pied de cheval ; elles sont munies à leur face inférieure de poils nombreux, roides et serrés comme ceux d'une brosse. On n'y peut reconnaître ni doigts ni ongles. L'animal se sert de ses pattes pour nager et pour cueillir les plantes marines. Au-dessous des pattes, sont les mamelles, en forme de seins, munies de mamelons noirs, rugueux, de 5 centimètres de long, et auxquels aboutissent des conduits galactophores innombrables. Quand on presse fortement les mamelons, il en sort une grande quantité d'un lait, plus doux et plus crémeux que celui des mammifères terrestres. Le dos de ces animaux ressemble à celui du bœuf : les flancs sont ronds et allongés, le ventre arrondi et tendu, de telle sorte qu'à la moindre blessure les intestins s'en échappent en produisant un sifflement. A partir des organes génitaux, l'animal va en décroissant rapidement ; la queue se termine par une nageoire, remplaçant les pattes de derrière ; très-mince relativement au reste du corps, elle a néanmoins encore deux pieds (0^m, 66) de large, à la naissance de la nageoire. Cet animal n'a pas de nageoire dorsale, ce qui le distingue des baleines. La nageoire caudale est horizontale, comme celle des dauphins et des baleines.

Mœurs, habitudes et régime. — « Ces animaux vivent dans la mer, réunis en troupeaux, comme

les bœufs. Le mâle et la femelle sont l'un près de l'autre; les petits jouent devant eux, près du rivage. Ils ne s'inquiètent de rien que de leur nourriture. Ils ont continuellement le dos et la moitié du corps hors de l'eau. Comme les mammifères terrestres, ils mangent en se mouvant lentement; à l'aide de leurs pattes, ils détachent les herbes des pierres sur lesquelles elles croissent et les mâchent sans cesse; la structure de leur estomac m'a cependant montré qu'ils ne ruminent pas, comme je l'avais d'abord cru. En mangeant, ils remuent le cou et la tête, comme le font les bœufs; toutes les minutes, ils sortent la tête de l'eau, et font une inspiration bruyante, à la manière des chevaux. Lorsque l'eau baisse, ils s'éloignent de la terre; quand elle monte, ils se rapprochent du rivage, et assez près pour que nous puissions les frapper depuis la terre avec nos bâtons.

« Ils n'ont nulle crainte de l'homme; ils ne paraissent pas non plus avoir l'ouïe très-fine, comme l'a dit Hernandez. Je ne pus, comme cet auteur, voir chez eux la moindre trace d'une intelligence remarquable; par contre, ils se témoignent l'un à l'autre beaucoup d'attachement. Quand un était blessé, tous les autres s'efforçaient de le sauver. Les uns formaient un cercle, pour empêcher leur camarade blessé d'être entraîné au rivage; les autres cherchaient à renverser la yole; d'autres encore se couchaient sur le flanc, et cherchaient à écarter le harpon, ce à quoi ils réussirent plusieurs fois. Ce ne fut pas sans étonnement que nous vîmes un mâle revenir deux jours de suite auprès du cadavre de sa femelle, comme pour s'assurer de son état. Quoique nous en eussions blessé et tué un grand nombre, ils restèrent toujours au même endroit.

« L'accouplement avait lieu au mois de juin; la femelle fuyait lentement, se retournant continuellement, et le mâle ne se lassait pas de la poursuivre, jusqu'à ce qu'il en fût venu à ses fins.

« Lorsque ces animaux veulent se reposer à terre, ils se couchent sur l'eau et se laissent porter par les flots comme des morceaux de bois.

Usages et produits. — « Ces animaux se trouvent toute l'année dans l'île en très-grande abondance; aussi les habitants de la côte orientale du Kamtschatka peuvent-ils toujours en avoir de la graisse et de la viande en abondance.

« La peau est composée de deux couches; la couche externe est noire ou brun noir, épaisse

d'un pouce (0^m,027), presque aussi solide que du liège, rugueuse et percée de trous. Elle est formée de fibres verticales, serrées l'une près de l'autre, comme le gypse rayonné. Cette couche externe, qui s'enlève facilement, est à regarder, je crois, comme résultant d'une transformation des poils, de même que celle qu'on observe chez la baleine.

« La seconde couche est un peu plus épaisse qu'une peau de bœuf; elle est forte et blanche. Au-dessous est une couche de graisse de quatre doigts d'épaisseur, puis viennent seulement les chairs. J'estime le poids de l'animal, la peau, la graisse, les os et les intestins y compris, à 480 quintaux. La graisse n'est pas molle et huileuse; elle est dure, d'un blanc de neige, et, exposée quelques jours à l'air, elle prend une couleur jaune, comme de bon beurre de Hollande. Cuite, elle est bien meilleure que la meilleure graisse de bœuf. Fondue, elle a la couleur et la fraîcheur de l'huile d'olive, le goût de l'huile d'amandes douces; nous en buvions à tasse pleine, sans en être nullement dégoûtés. La queue n'est presque que de la graisse, qui est plus délicate que celle des autres parties du corps. La graisse des jeunes individus rappelle le lard de porc, et leur viande celle du veau. Elle gonfle de manière à doubler de volume; elle est cuite en une demi-heure. On ne peut distinguer la viande des vieux animaux de celle du bœuf. On peut, même en été, la laisser à l'air deux semaines et plus, sans qu'elle se gâte, bien que souillée par les mouches et couverte de vers. Elle est plus rouge que celle des autres animaux; on dirait, à la voir, qu'elle a été salée avec du salpêtre.

« Son usage est très-sain; nous en fîmes tous l'expérience; nous nous trouvâmes plus forts et mieux portants. Cela se fit surtout sentir chez les matelots, qui jusque-là avaient souffert du scorbut, sans pouvoir s'en guérir. Nous fîmes des provisions pour notre départ. Si nous n'avions pas eu ces animaux, notre retour ne se serait peut-être jamais effectué.

« Je n'ai pas été peu étonné de n'avoir rien pu apprendre au Kamtschatka, avant mon voyage, au sujet de la vache de mer; mais à mon retour, j'entendis dire qu'on trouvait ces animaux depuis le cap de Kronotsk jusqu'au golfe d'Awatscha, et que parfois les cadavres en sont rejetés sur rivage. Les Kamtschadales, à défaut d'autres noms, les appellent les *mangeurs d'herbes*. »

LES CÉTACÉS — CETACEA.

Die Walthiere, The Whales.

Caractères. — Les cétacés sont parmi les mammifères ce que les poissons sont parmi les vertébrés, c'est-à-dire des êtres conformés pour une vie exclusivement aquatique. Les phoques passent un tiers environ de leur existence à terre; ils y naissent, ils y dorment et s'y chauffent aux rayons du soleil. Les sirènes peuvent aussi y vivre; les cétacés ne sauraient exister que dans l'eau. Leur taille gigantesque indique déjà que ce n'est qu'au milieu de cet élément qu'il leur est possible de se mouvoir; d'un autre côté, la mer avec ses richesses infinies peut seule leur fournir de la nourriture en quantité suffisante.

Sang chaud et respiration pulmonaire, viviparité et lactation, développement parfait du cerveau et des nerfs: tels sont les caractères essentiels des mammifères. Les cétacés partagent ces caractères avec les ordres que nous avons déjà passés en revue. Mais pour tous les autres points de l'organisation, ils s'éloignent des mammifères terrestres plus encore que les espèces de l'ordre précédent.

Les cétacés ont un corps lourd et massif, sans membres extérieurs. Leur tête énorme et monstrueuse n'est pas nettement séparée du corps; celui-ci va en s'amincissant d'avant en arrière, et se termine par une nageoire caudale large et horizontale. Les membres postérieurs, que nous avons vus exister chez tous les mammifères, les sirènes exceptées, font complètement défaut; les pieds de devant sont devenus de véritables nageoires, et il faut le scalpel pour y reconnaître des mains. Une nageoire dorsale, formée de tissu adipeux, mais n'existant pas toujours, augmente encore leur ressemblance avec les poissons. Leur bouche est largement fendue, dépourvue de lèvres; elle renferme un nombre considérable de dents, ou bien des fanons; il n'y a pas de paupière interne, et les mamelles sont placées près des organes génitaux.

La structure interne offre aussi plusieurs particularités. Les os sont formés de cellules spongieuses, remplies d'une graisse liquide qui les pénètre tellement, qu'ils paraissent gras lors même qu'on les expose longtemps à l'air; ils

sont dépourvus de canal médullaire. Le crâne est énorme, et, dans peu d'espèces, il est proportionné au volume du reste du corps. Les os en sont reliés d'une manière toute spéciale; ils sont lâchement imbriqués les uns sur les autres, ou ne sont unis entre eux que par des parties molles; quelques-uns sont rudimentaires, les autres extraordinairement développés.

Dans la colonne vertébrale, la partie cervicale est surtout à considérer. Les vertèbres y sont encore au nombre de sept; mais ce ne sont plus que des anneaux minces, aplatis, très-peu mobiles, et souvent soudés entre eux de telle façon que leur nombre primitif n'est indiqué que par les trous de conjugaison qui livrent passage aux nerfs. Ce sont généralement les premières vertèbres qui sont soudées; parfois, la dernière seule est libre; mais elle peut être confondue avec les autres. Les cétacés ont de 11 à 19 vertèbres dorsales, de 10 à 24 lombaires, plus, par conséquent, que tous les autres mammifères, et de 22 à 24 caudales. Le nombre des vraies côtes est toujours restreint; les véritables baleines n'en ont qu'une paire; et jamais on n'en compte plus de six. Les fausses côtes sont toujours bien plus nombreuses.

Les membres antérieurs sont remarquables par la forme courte et plate de leurs os et le nombre considérable des phalanges; tandis qu'il n'y en a que trois chez les autres mammifères, on en trouve chez quelques cétacés six, neuf et même douze.

Les dents ont une structure toute spéciale. D'ordinaire, chaque mâchoire porte des dents toutes semblables, et en très-grand nombre.

Les muscles ont une disposition fort simple; ils sont très-vigoureux, et proportionnés à la taille de l'animal. La masse nerveuse est relativement très-faible; chez une baleine qui pèse 5,500 kilogrammes et qui est longue de 6 mètres, le cerveau ne pèse pas 2 kilogrammes, pas plus que celui d'un homme, lequel n'atteint que rarement un poids de plus de 100 kilogrammes.

Tous les organes ont un médiocre développement. Les yeux sont petits, les oreilles ne sont qu'indiquées. Le nez a perdu ses fonctions, et

n'est plus qu'un conduit aérien : on n'a trouvé de nerfs olfactifs chez aucun cétacé. Il n'y a donc rien à dire sur l'odorat, et quant au toucher, il existe, mais faible.

Comme on peut s'y attendre, les organes respiratoires de ces animaux sont en harmonie avec le milieu où ils vivent. Le larynx n'est plus destiné à être un organe phonateur ; il doit seulement laisser passer une grande quantité d'air à la fois ; les conduits aériens sont donc très-grands ; les poumons ont un volume considérable ; les bronches sont anastomosées entre elles. D'autres dispositions concourent à faciliter la respiration. Les artères aortes et pulmonaires ont des diverticulums très-spacieux, où peut s'accumuler le sang oxygéné ou vicié.

Les glandes salivaires manquent. La langue est très-grande, l'estomac généralement divisé, le foie petit, l'intestin de longueur variable.

Le corps est recouvert d'une peau lisse, et n'ayant sur quelques points restreints que des soies rares. Elle est molle, veloutée au toucher, grasse. Son épaisseur est médiocre, mais au-dessous d'elle se trouve une forte couche de graisse.

Il est presque inutile de faire remarquer combien cette structure est appropriée à la vie aquatique des baleines. La peau lisse facilite les mouvements de ces animaux ; la couche de graisse en diminue le poids, remplace les poils comme organes de protection contre le froid, et permet aux cétacés de résister à l'énorme pression qu'ils supportent quand ils plongent au fond de la mer. Leurs vastes poumons peuvent emmagasiner des quantités considérables d'air, et les artères énormément dilatées qui relient le cœur et les poumons peuvent renfermer assez de sang artérialisé, pour que ces animaux puissent rester longtemps sans respirer.

Distribution géographique. — On trouve des cétacés dans toutes les mers du globe ; mais tandis que les uns ont une aire de dispersion assez étendue, les autres sont confinés dans les régions les plus froides ; quelques-uns sont cosmopolites.

Mœurs, habitudes et régime. — Tous les cétacés évitent le voisinage des côtes, la terre leur étant funeste. Les représentants d'une seule famille de cet ordre remontent les fleuves assez loin, sans aller toutefois au delà du point où la marée se fait sentir. Les autres ne quittent pas l'eau salée. Aucun cétacé ne peut se mouvoir hors de l'eau, et quand une tempête les

fait échouer sur le rivage, ils sont perdus sans ressource.

A certaines saisons, ils émigrent et parcourent la mer, suivant un trajet déterminé. Tous les cétacés nagent avec la plus grande facilité, sans efforts visibles, et plusieurs avec une incroyable rapidité. D'ordinaire, ils se tiennent à la surface de l'eau ; il est même probable qu'ils ne descendent dans les grandes profondeurs que lorsqu'ils sont blessés. La couche supérieure de l'eau est leur véritable domaine.

Ils sortent la tête et une partie du dos pour respirer. Leur respiration est singulière. Arrivé à la surface, le cétacé souffle bruyamment l'eau qui a pénétré dans ses narines incomplètement fermées, et cela avec une telle force, que cette colonne d'eau, réduite en poussière, s'élève à 5 ou 6 mètres. On dirait un jet de vapeur s'échappant d'un tuyau étroit ; le bruit qu'elle fait ressemble aussi à celui de la vapeur. Ce n'est donc pas un jet d'eau, semblable à celui d'une fontaine, et tel que le représentent les dessinateurs, ou que l'ont décrit quelques naturalistes. A cette expiration succède une inspiration bruyante et rapide ; souvent l'animal en fait quatre ou cinq dans une minute, mais la première seule est précédée de l'évacuation du liquide. Les narines sont disposées de telle sorte que c'est toujours la première partie du corps qui arrive hors de l'eau. Une baleine qui nage tranquillement respire environ une fois chaque minute et demie ; mais son immersion peut être bien plus longue. Scoresby dit qu'une baleine blessée peut rester jusqu'à vingt minutes sans respirer. Dans ce cas, le sang oxygéné, en réserve dans les poches artérielles, concourt à diminuer le besoin de respiration ; mais à la fin ce besoin se faisant violemment sentir, l'animal doit paraître à la surface, sous peine d'asphyxie. Quand un cétacé manque d'air, il meurt asphyxié, comme tout autre mammifère, et dans un très-court espace de temps : une baleine qui s'était prise dans les câbles avec lesquels on avait attaché une autre baleine, mourut en quelques minutes. Il est difficile de comprendre comment ces animaux, dont la respiration est cependant aérienne, meurent rapidement lorsqu'ils sont à sec. Ce n'est certes pas l'air qui leur manque, et d'un autre côté ce ne peut être la faim qui les tue en si peu de temps. Toujours est-il qu'un cétacé échoué sur la côte est destiné à périr.

Tous les cétacés sont carnassiers, et ils ne mangent de végétaux que par hasard. On n'a pas encore la preuve qu'une baleine (*Balæno-*

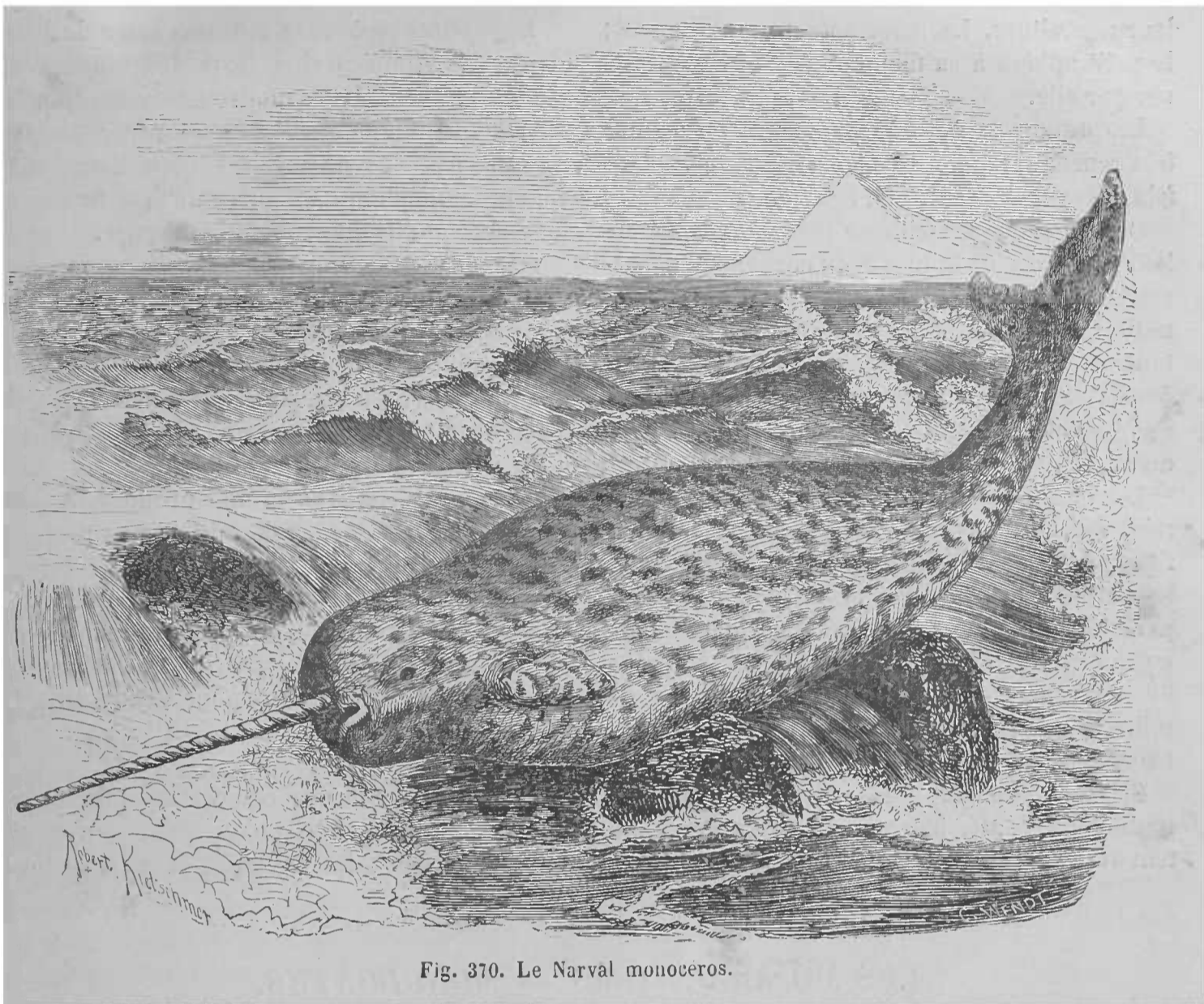


Fig. 370. Le Narval monoceros.

tera boops), paise les algues, dont on trouve souvent son estomac rempli, ou qu'un dauphin mange les fruits tombés dans l'eau du fleuve. Les animaux marins, petits ou grands, à quelque classe qu'ils appartiennent, composent leur régime. Les plus grands cétacés se nourrissent de ceux dont la taille est la plus exiguë, et inversement. Les narvals et les dauphins sont de véritables carnassiers, qui ne respectent même pas leurs semblables lorsqu'ils sont plus faibles; les baleines, au contraire, ne mangent que de petits animaux, de petits poissons, des crustacés, des mollusques nus, des annélides, etc. On peut se figurer quelle quantité il en faut pour nourrir un de ces géants; une seule baleine avale chaque jour des millions et des milliards de ces petits êtres.

Tous les cétacés sont sociables. Là où l'homme n'a pas encore troublé leur repos, ils vivent en troupes nombreuses. Tous montrent les uns pour les autres un grand attachement; le mâle et la femelle surtout se témoignent beaucoup d'affection.

BREHM.

On manque de données précises sur l'époque de l'accouplement. Peut-être, a-t-il lieu toute l'année, mais surtout à la fin de l'été. Les troupes, à ce moment, se divisent en couples, qui restent ensemble pendant longtemps. Le mâle témoigne son ardeur en frappant la mer de ses fortes nageoires et en agitant les ondes autour de lui. Il se couche sur le dos, dresse la tête, saute au-dessus de l'eau, plonge, reparait de nouveau à la surface, cherchant par ces jeux à charmer sa femelle. On ne connaît pas la durée de la gestation. On admet qu'elle n'est que de neuf ou dix mois, mais les preuves manquent. Il est probable que les petites espèces ne portent que neuf mois; mais, chez les grandes, la gestation peut tout aussi bien être de vingt et un ou vingt-deux mois que de neuf ou dix.

C'est de février en avril que l'on voit des femelles avec des petits nouveau-nés: ils sont déjà assez grands, mais ils ont encore longtemps besoin des soins de leurs mères. C'est du moins ce qui arrive pour les baleines qui, à un an seulement, sont capables de chercher elles-mêmes

leur nourriture. La mère nage tranquillement; le petit adhère à sa mamelle, et se laisse traîner par elle.

Les grandes espèces ne paraissent être aptes à la reproduction qu'à l'âge de vingt ans. Quant à la durée de leur vie, on l'ignore.

On admet que la vieillesse se trahit par la couleur plus grise de la tête et du corps; par le passage au jaune des parties blanches; par la diminution de l'huile, la dureté de la graisse, et la ténacité des parties tendineuses; mais on n'a pas de données pour déterminer à quelle époque ces changements commencent à se produire.

Les cétacés sont la proie de plusieurs ennemis, surtout dans leur jeune âge. Le requin et l'orque ou épaular poursuivent les jeunes baleines, attaquent même les vieilles, et se repaissent pendant plusieurs jours de leur gigantesque cadavre. Mais l'homme est pour ces animaux l'ennemi le plus destructeur. Voici plus de mille ans qu'il les poursuit; aussi quelques espèces sont elles sur le point de disparaître.

En cas de danger, les cétacés se défendent mutuellement; les mères, notamment, combattent avec courage pour leur progéniture.

Les petites espèces se font une arme de leurs dents; les grandes cherchent des moyens de protection dans leurs mouvements continuels. Relativement à leur taille, ces lourds animaux ne sont pas des adversaires bien dangereux. L'homme ne s'inquiète guère de leur fureur et des efforts qu'ils font pour lui échapper.

Pêche. — Dans le principe, l'homme s'est contenté des cétacés que la mer elle-même lui fournissait, c'est-à-dire de ceux que la tempête faisait échouer sur les rivages. Plus tard, il songea à se mesurer avec ces géants des mers.

Aujourd'hui, la plupart des cétacés sont l'objet de pêches lucratives.

Usages et produits. — Les produits les plus abondants et les plus recherchés sont retirés de la graisse. Quelques-uns fournissent la *baleine* et d'autres le *spermacetti*, l'ambre gris, etc.

Les petites espèces sont vidées, coupées en morceaux, et toutes les parties de leur corps sont soumises à la cuisson pour l'extraction de l'huile.

L'on peut diviser les cétacés en deux ou en quatre familles, selon qu'on sépare ou qu'on réunit les narvals, les dauphins et les cachalots.

LES MONODONTIDÉS — *MONODONTES*.

Die Narwale.

Caractères. — Cette famille est essentiellement caractérisée par une très-grande dent, droite, à surface cannelée en spirale et qui s'implante dans un alvéole commun à la partie extérieure de l'os maxillaire et de l'incisif de l'un des deux côtés. La dent correspondante est beaucoup plus petite et reste le plus souvent cachée dans la partie osseuse de la mâchoire. Ces dents, chez la femelle, restent rudimentaires, ou ne prennent pas un grand développement.

Cette famille repose exclusivement sur le genre suivant.

LES NARVALS — *MONODON*.

Die Narwale.

Caractères. — Indépendamment de l'attribut remarquable dont nous venons de faire un caractère de famille, les narvals se distinguent encore par leur tête sphérique, courte; leur corps épais, et par l'absence de nageoire dorsale.

Distribution géographique. — Les narvals se rencontrent principalement dans les mers polaires.

On n'en connaît qu'une espèce.

LE NARVAL MONOCÉROS — *MONODON MONOCEROS*.

Der Narwal.

Caractères. — Par tous ses caractères, le narval (*fig. 370*) établit un lien entre les lamantins et les dauphins. Il a la tête relativement petite, le cou court et gros, le corps allongé, fusiforme, la nageoire caudale très-grande, assez profondément échancrée en son milieu, lisse sur ses deux faces; un pli cutané indique seulement la nageoire dorsale. La peau est nue, lisse, veloutée, molle, luisante, et relativement mince; l'épiderme n'a que l'épaisseur d'une feuille de papier; le corps muqueux n'a pas deux centimètres d'épaisseur; le derme est mince, bien que solide. La couleur varie suivant l'âge et suivant le

sexe. Le mâle est blanc ou blanc-jaunâtre, avec des taches nombreuses, allongées, irrégulières, blanches ou brunes ; chez la femelle, les taches tirent plus sur le brun. Elles sont dans les deux sexe plus serrées sur le dos que sous le ventre, et sont souvent confluentes sur la tête. Les jeunes animaux sont d'un gris bleuâtre ou ardoisés, mais sans taches ; les animaux d'âge moyen ont des taches plus serrées et plus foncées que les vieux. La défense, longue de deux à trois mètres, qui, chez le mâle, sort horizontalement de la mâchoire supérieure, est, quand elle a été nettoyée, d'un blanc jaunâtre, avec la pointe d'un blanc pur ; pendant la vie de l'animal, elle est toujours sale.

La taille du narval est de 4 à 5 mètres ; elle peut même atteindre 6^m,60.

Distribution géographique. — Le narval habite les mers du Nord ; on le trouve surtout entre le 70° et le 80° de latitude nord, dans le détroit de Davis et la mer de Baffin. Il est commun dans le détroit du Prince-Régent, dans la mer Glaciale, entre le Groënland et l'Islande, à la Nouvelle-Zemble et sur les côtes septentrionales de la Sibérie. Il ne descend que rarement au sud du cercle polaire. Son apparition a été constatée quatre fois sur les côtes d'Angleterre, et deux fois sur les côtes d'Allemagne. Ces deux échouages ont eu lieu en 1736.

Mœurs, habitudes et régime. — Nous ne devons pas nous étonner si les anciens ont raconté mille fables au sujet du narval. Un animal aussi singulier a dû provoquer l'étonnement de l'homme, et tant que la science n'est pas venue apporter ses observations, l'imagination a pu se donner beau jeu. La défense, surtout, a été le sujet de bien des contes, et avouons-le, ces contes ne sont pas encore répudiés par le vulgaire.

Strabon, déjà, parle d'une licorne marine de très-grande taille, et que l'on trouve fréquemment sur les côtes d'Espagne avec la baleine. Albert le Grand, un peu plus explicite, dit que cet animal est un poisson ; qu'il porte sur le front une corne, avec laquelle il peut percer les autres poissons et même les navires ; mais qu'il est si lent, que ceux auxquels il s'attaque l'évitent facilement. Un auteur inconnu dit que ce monstre marin a le pouvoir de percer même de grands navires, de les détruire, et de causer ainsi la mort d'un grand nombre de personnes ; mais que le Créateur, dans sa bonté, a fait cet animal si lent que les navires auxquels il est signalé ont tout le temps de s'enfuir. Roggefort

en donna le premier dessin exact. D'après lui, le narval se sert de sa corne pour combattre les baleines, et pour briser la glace ; aussi en voit-on souvent dont cet organe est cassé. Fabricius mit en doute que le narval attaquât, comme on le croyait, avec sa défense, les soles et les autres poissons dont il se nourrit, et qu'il la tint relevée jusqu'à ce que sa proie arrivât à sa bouche, de façon à ce qu'il pût la saisir avec sa langue. Scoresby est de l'avis de ceux qui voient dans cette dent un organe nécessaire pour casser la glace. Pour nous, nous ne la considérons que comme une de ces armes que portent souvent les individus mâles d'une espèce ; nous ne comprendrions pas, autrement, comment pourrait vivre la malheureuse femelle, si cet organe était si indispensable à la vie du narval, puisqu'elle en est privée. Du reste, ce que nous connaissons des mœurs et du genre de vie de ce monstre marin laisse encore beaucoup à désirer.

Le narval évite la terre, et recherche la pleine mer. Peut-être, comme nombre de cétacés, émigre-t-il de l'est à l'ouest et de l'ouest à l'est : on n'a pour se fixer à ce sujet que les récits des Groënländais.

Rarement, on voit le narval seul. Les navigateurs ont rencontré généralement des troupes de 15 à 20 individus, toujours du même sexe. Dans le Nord, surtout là où les glaces laissent une grande étendue de mer libre, on les trouve réunis par centaines.

Autant qu'on a pu le constater, les narvals sont des animaux paisibles et inoffensifs, ne cherchant querelle ni à leurs semblables, ni aux baleines. Ils nagent serrés les uns contre les autres, l'un appuyant sa dent sur le dos de celui qui le précède. Souvent deux ou trois dents se croisent. Quant à la lenteur de mouvements que les premiers observateurs leur ont reconnue, les récents navigateurs la nient. D'après eux, au contraire, le narval serait très-vif, et nagerait avec une incroyable rapidité. D'un seul coup de sa queue, il tourne habilement à droite ou à gauche ; mais il lui est difficile de se mouvoir dans un cercle étroit. Chaque fois qu'il arrive à la surface de la mer, il lance de l'eau par ses naseaux avec un grand bruit. Quand un troupeau est réuni, on entend comme un gargouillement, produit par le passage simultané de l'air et de l'eau.

Le narval se nourrit de mollusques et de poissons. Scoresby trouva dans l'estomac d'un individu qu'il ouvrit des pleuronectes, qui

avaient presque trois fois la largeur de sa cavité buccale, et il se demande comment il lui était possible, avec sa bouche édentée, de saisir et d'avalier de pareilles proies ; il croit qu'il les avait auparavant transpercés de sa dent, et les avait avalés après les avoir ainsi tués. Mais ce navigateur oublie la malheureuse femelle, qui, elle aussi, a besoin de vivre. Il est probable que le narval atteint sa proie à la nage, et la comprime dans sa bouche pour pouvoir l'avalier. Nous voyons d'ailleurs nos phoques captifs rouler les soles, avant de les déglutir, avec autant d'habileté qu'une cuisinière roule une omelette.

Nous ne savons à peu près rien sur la reproduction de cet animal. On ignore et le temps de l'accouplement, et celui de la mise bas, et la durée de la gestation. Au mois de juin, on trouva une fois un petit presque complètement développé dans le corps d'une femelle.

Pêche. — On pêche le narval depuis longtemps. L'homme n'est cependant pas pour lui l'ennemi le plus redoutable ; l'épaular et le requin le poursuivent ; mais c'est la mer elle-même qui lui est souvent fatale. Il n'est pas de cétacés dont on trouve plus de débris. Dans plusieurs endroits, où cependant ils sont rares, l'on voit des dents de narvals flotter sur la mer ; souvent des cadavres sont rejetés, sans blessures, sur les côtes du nord. Un grand nombre semblent donc périr dans les tempêtes.

Les pêcheurs de baleines ne poursuivent pas toujours les narvals. D'ailleurs, ils sont difficiles à tuer, car ils ne reviennent pas pour respirer à la même place où ils ont plongé. On en harponne parfois, mais ils ne sont nulle part l'objet d'une pêche importante.

Usages et produits. — Les Groënländais mangent la chair du narval après l'avoir fait cuire et sécher ; ils en avalent crues la peau et la graisse ; de l'huile, ils alimentent leurs lampes ; des tendons, ils fabriquent du fil ; avec l'œsophage et même avec les intestins, ils font des vessies, qu'ils emploient à la pêche.

Les pêcheurs de baleines en fondent la graisse ; mais ce sont les défenses surtout qui sont le produit le plus rémunérateur de cette pêche.

Autrefois, ces défenses valaient des sommes considérables. On leur attribuait des vertus thérapeutiques singulières ; pour nous, nous n'y voyons plus qu'une substance supérieure à l'ivoire. Il y a deux cent cinquante ans, les défenses de narval étaient rares en Europe ; et celles que les navigateurs trouvaient parfois dans la mer, étaient d'une vente facile. On les

regardait comme les cornes de la licorne de la Bible ; aussi les Anglais ont-ils dans leurs armes une licorne, munie d'une défense pareille.

« L'empereur et les rois, dit Fitzinger, en faisaient faire des sceptres richement ornés ; c'était avec ces dents que l'on fabriquait les crosses d'évêques les plus précieuses. Au seizième siècle, on conservait dans les archives de Bayreuth, à Plassenburg, quatre dents de narval, comme une très-grande rareté. Deux d'entre elles avaient été données pour paiement d'une veste, par l'empereur Charles V, aux deux margraves de Bayreuth ; en 1559, les Vénitiens offrirent pour la plus grande, la somme colossale de 30,000 sequins, mais ce fut vainement. La troisième servait de remède pour les membres de la maison princière ; on la regardait comme une chose tellement précieuse, que l'on n'en pouvait couper un morceau qu'en présence des délégués des deux princes. Dans la collection de l'électeur de Saxe, à Dresde, se trouvait une dent pendue à une chaîne d'or : on l'estimait 100,000 écus. »

Cependant, à mesure que les expéditions dans les mers du Nord devinrent plus fréquentes, ces dents perdirent de leur valeur. Au commencement du dix-huitième siècle, la compagnie du Groënländ envoya à Moscou, pour être vendues au czar, plusieurs dents de narval ; mais le médecin de l'empereur en empêcha la vente, alléguant que ce n'étaient que des dents de poissons, et nullement des cornes de licornes. L'envoyé dut retourner à Copenhague avec sa marchandise, et là encore, il eut la douleur d'y être tourné en dérision. « Comment avez-vous eu aussi peu de tact et d'expérience ? lui dit un vieux négociant ; vous deviez donner au médecin deux ou trois cents ducats, et nos dents auraient passé certainement pour provenir de licornes. »

Une fois qu'on connut leur origine, ces dents perdirent toute leur vertu fabuleuse. Cependant, à la fin du siècle dernier, on les trouvait encore dans les pharmacies, et les médecins couvraient leur ignorance en prescrivant toujours de la poudre de narval.

Aujourd'hui, les Hollandais seuls trompent encore avec cette marchandise les Chinois et les Japonais. Chez nous, le prix de ces dents n'est plus que de 30 à 75 francs la pièce.

Le nom de *narval* signifie baleine de charogne. Les Groënländais appellent cet animal *tauwar*, *killnag*, *kernektog* et *toukallik* ; les Islandais, *illevable* et *detkamp* ; les Norwégiens, *lughtal*.

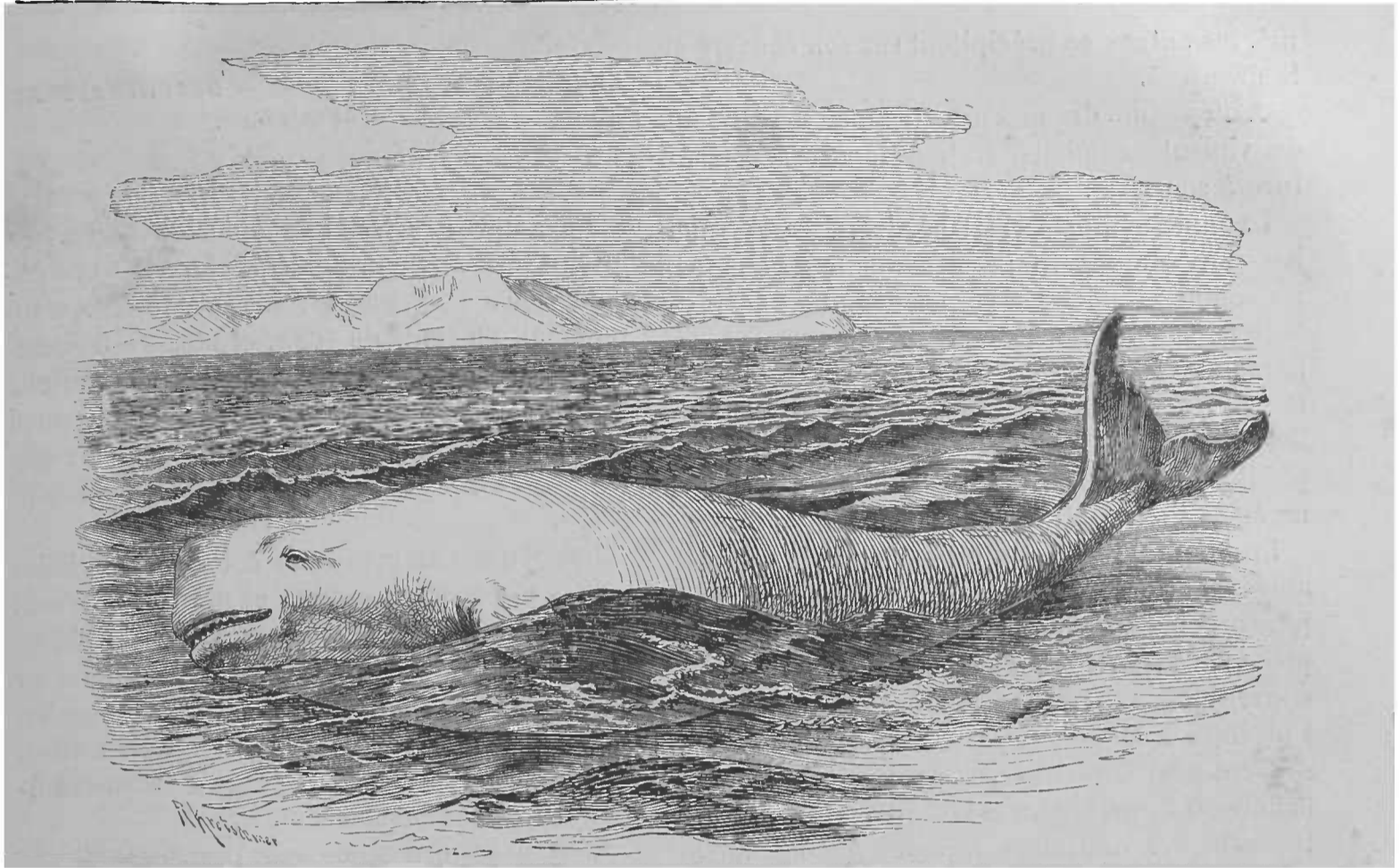


Fig. 371. Le Delphinaptère blanc.

LES DELPHINIDÉS — *DELPHINI*.*Die Delfine.*

Caractères. — La famille des delphinidés ou dauphins est la plus nombreuse en espèces de l'ordre des cétacés. Elle relie le narval au cachalot; plusieurs naturalistes ont réuni ces trois formes en un seul groupe.

Les delphinidés ont des mâchoires souvent prolongées en forme de bec, et munies d'un grand nombre de dents, une tête relativement petite, un seul évent, un corps mince, allongé, les nageoires caudale et pectorales petites. La nageoire dorsale manque chez plusieurs. Les dents ont toutes la même apparence; on n'y peut reconnaître ni incisives, ni canines, ni molaires. L'œsophage est énorme; l'intestin a environ douze fois la longueur du corps.

Distribution géographique. — Les delphinidés habitent toutes les mers, celles des tropiques, comme celles des zones polaires et tempérées.

Mœurs, habitudes et régime. — Ce sont les seuls cétacés qui remontent le cours des fleuves, qui y vivent même entièrement, ainsi que dans les lacs avec lesquels ces fleuves communiquent.

Comme les baleines, ils émigrent du nord au sud, ou de l'ouest à l'est.

Tous sont très-sociables, beaucoup se réunissent en troupes nombreuses; leur grande vivacité, leur peu de frayeur de l'homme, leurs jeux ont fixé depuis les temps les plus reculés l'attention des marins et même des poètes.

Presque tous les delphinidés nagent avec une incroyable rapidité, et attrapent très-facilement les poissons. Ils sont au nombre des carnassiers marins les plus terribles; ils attaquent même les baleines, et, grâce à leur persévérance, finissent par les vaincre. Ils se nourrissent, en outre, de céphalopodes, de mollusques, de crustacés, de zoophytes. Quelques-uns mangent des algues et des fruits qu'ils cueillent même, dit-on, aux branches d'arbres pendantes sur l'eau. Tous sont voraces et rapaces. Tout ce qui peut entrer dans leur alimentation, leur semble une proie désirable; ils ne ménagent même pas leurs petits et leurs semblables.

Ils témoignent les uns pour les autres beaucoup d'attachement; mais dès que l'un d'eux est

tué, les autres se précipitent sur son cadavre et le dévorent.

A l'époque des amours, les mâles se livrent de violents combats, et le vaincu sert de pâture à son rival.

La femelle porte environ dix mois; elle met bas un ou deux petits; elle les allaite longtemps, les soigne avec tendresse, les défend et les protège en cas de danger. Dans quelques espèces, le mâle l'aide dans l'accomplissement de cette tâche; un petit est-il blessé, les deux parents l'emportent sur leur dos. On admet que les delphinidés croissent lentement, mais atteignent un âge très-avancé.

Les delphinidés sont moins exposés que les autres cétacés aux poursuites de l'homme. Leurs plus cruels ennemis sont toujours les autres espèces de la famille; mais leur ardeur leur est encore plus nuisible qu'aux autres carnassiers. Entraînés à la poursuite d'une proie, ils sont souvent attirés vers la terre, et arrivent ainsi à la côte où ils périssent. Souvent les pêcheurs en trouvent des douzaines qui ont échoué de la sorte sur le rivage. Dans leur agonie, ils font entendre leur voix, consistant en des soupirs et de tristes gémissements; quelques-uns versent des pleurs.

Usages et produits. — Les delphinidés sont pour l'homme d'un certain rapport. On en mange la chair, le foie, les poumons; on utilise leur peau, et de leur graisse on fait une huile très-recherchée.

LES DELPHINAPTÈRES — *DELPHINAPTERUS.*

Caractères. — Les delphinaptères sont faciles à distinguer de tous les autres groupes de la famille par l'absence de nageoire dorsale. Leur museau est court et leur corps massif. Les uns ont trente-huit ou quarante paires de dents persistantes à chaque mâchoire, et le rostre séparé du crâne par un sillon; les autres n'offrent pas ce dernier caractère, et ont un moins grand nombre de dents, la plupart caduques. Eu égard à ces différences, on a cru devoir admettre pour les delphinaptères deux subdivisions, que nous ne saurions adopter.

Le médecin Mertens, qui fit partie, en 1671, d'une expédition envoyée en Groënland pour la pêche de la baleine, est le premier auteur qui décrivit, sous le nom de *dauphin blanc* ou *belouga*, une des plus curieuses espèces de cette famille.

LE DELPHINAPTÈRE BLANC — *DELPHINAPTERUS LEUCAS.*

Der Weissfisch ou *die Beluga.*

Caractères. — Le delphinaptère blanc (*fig. 371*) atteint une longueur de 4 à 7 mètres, et une circonférence de 3 mètres. Les nageoires pectorales ont 60 cent. de long, et plus de 33 cent. de large; la nageoire caudale est très-forte; elle a 1 mètre de large. Des individus d'une aussi grande taille sont cependant rares; ceux que l'on rencontre sont généralement bien plus petits.

Les jeunes animaux ont à chaque mâchoire neuf dents courtes, droites et obtuses; ils sont brunâtres ou gris bleuâtre; les vieux sont blanc de lait, tirant un peu sur le rose jaunâtre ou sur l'orangé. Le ventre devient blanc le premier, puis, sur le dos, se montrent des taches claires, qui vont en s'agrandissant jusqu'à ce que l'animal soit entièrement blanc.

C'est à cette couleur que l'espèce doit son nom dans toutes les langues: les Groënlandais l'appellent *hjudisk*, les Islandais *witfisk*, les Russes *morskujâ beljuge*, les Samoïèdes *biborga*, les Kourakes *ghik*, les Kamtschadales *satscha*, les Kouriles *petschuga*, les baleiniers *whitefish* ou *hirtfisch*, d'où est venu le nom allemand de *weissfisch*. Comme le dit Faber, ce doit être un spectacle splendide que celui d'un troupeau de ces animaux, éclatants de blancheur, sortant à demi du milieu des vagues, et lançant des gerbes d'eau en l'air. La couleur sombre du fond fait encore ressortir leur blancheur.

Distribution géographique. — Le delphinaptère blanc habite toutes les mers polaires, à partir du 56° de latitude nord. On l'a trouvé dans toute l'étendue de la mer Glaciale, depuis la baie d'Hudson et le détroit de Davis jusqu'au détroit de Behring. Nulle part il n'est rare; sa couleur blanche le fait partout remarquer des matelots. Quelquefois, on l'a vu plus au sud; ainsi, en 1793, on rencontra deux jeunes delphinaptères blancs, de 2^m,30 à 2^m,60 de long sur le rivage de Pentland-Frith; en 1815, on vit pendant plusieurs mois dans le golfe d'Édimbourg un de ces animaux errer dans la mer, arriver à la marée haute et s'en retourner à la marée basse. Les habitants d'Édimbourg se rendaient au bord de la mer pour le voir. Malheureusement, les pêcheurs crurent, et peut-être avec raison, que cet hôte nouveau écartait les saumons et le poursuivirent activement. Long-

temps, il leur échappa, grâce à son agilité et à sa rapidité, mais une balle vint mettre fin à sa vie. Il ne fut cependant pas perdu pour la science; des anatomistes éminents le disséquèrent et, grâce à eux, nous connaissons sa structure aussi bien, si ce n'est mieux, que celle de beaucoup d'autres animaux marins.

Sur les côtes de la Sibérie, le delphinaptère blanc est très-commun.

Mœurs, habitudes et régime. — Depuis Merten, plusieurs naturalistes dignes de foi, Steller, Pallas, Fabricius et d'autres ont décrit le delphinaptère blanc; aussi connaissons-nous son histoire assez exactement.

Le delphinaptère est le plus ardent chasseur de certains poissons, très-estimés de l'homme, et surtout de la merluche, de l'aigrefin, de la sole, du saumon. Ses nageoires grandes et vigoureuses lui permettent de glisser avec la rapidité de la flèche dans les eaux les plus rapides, et de poursuivre sa proie jusque dans les fleuves. Lorsque les saumons et les autres poissons remontent dans les eaux douces pour y frayer, il les y suit à plusieurs lieues du rivage, et les habitants peuvent le prendre alors.

Le delphinaptère blanc n'est pas craintif; il suit l'homme souvent de très-près, comme s'il était apprivoisé; il joue, il s'amuse, sans s'inquiéter de la présence de son ennemi.

Par sa manière de vivre, il ressemble beaucoup au narval. Il est sociable, et parcourt souvent la mer, en grandes bandes. En été, il s'éloigne des côtes, pour y revenir à l'entrée des froids. Il n'émigre cependant pas régulièrement comme le font les autres cétacés.

Steller seul parle de son mode de reproduction. « La femelle, dit-il, porte son petit sur son dos, et en cas de danger, le jette à l'eau. » C'est là tout ce que nous en savons.

Les baleiniers voient les delphinaptères blancs avec plaisir; car ils leur annoncent l'approche des baleines. Ils naviguent des jours entiers dans leur société sans les inquiéter.

Pêche. — D'après Steller, les Kamtschadales disposent à l'embouchure des fleuves de grands filets, faits avec la peau de ce dauphin, et en prennent ainsi un grand nombre chaque année.

Mais la pêche de cet animal en pleine mer n'est guère fructueuse. Il est trop vif, trop agile; il faut faire force de rames pour l'approcher d'assez près, pour pouvoir le harponner; et même si le harpon l'atteint, sa graisse est si molle que le fer s'en détache facilement.

Usages et produits. — Plusieurs peuplades

tirent profit de ces animaux; les Samoïèdes plantent des crânes de delphinaptères sur des pieux, et les offrent à leurs divinités; quant au corps, ils le mangent.

Tous les peuples du Nord trouvent dans la chair et la graisse de cet animal un mets délicieux, et Steller est de leur avis. Les nageoires surtout, quand elles sont bien préparées, passent pour être excellentes.

On sèche et l'on tanne la peau du delphinaptère, et l'on s'en sert pour divers usages. Au Kamtschatka, on en fait des courroies très-molles et très-solides à la fois. L'huile et la graisse sont excellentes; mais l'animal en a si peu, que la petite pêche même n'y trouve pas son profit.

LES GLOBICÉPHALES — *GLOBICEPHALUS.*

Die Kugelköpfe.

Les contrées polaires du Nord sont aussi pauvres qu'inhospitalières: l'homme même n'y trouve pas de quoi se nourrir et s'entretenir. De moissons, il n'en est pas question; le pain doit y être apporté des contrées plus riches du Sud. Mais la nature est cependant une marâtre moins cruelle qu'elle n'en a l'air; ce que la terre refuse, la mer le fournit. Aussi est-elle le champ que cultive l'habitant de ces contrées; c'est là que sont ses trésors. Nulle part, l'homme n'est aussi lié à la mer; nulle part la disette n'est telle, lorsque la mer refuse ses richesses. La chasse des oiseaux et la pêche nourrissent seules ces habitants malheureux. Chacun s'y livre, chacun partage les peines, les soucis, les joies et les gains qu'elles apportent.

Mais de tous les présents que leur fait la mer, il n'en est pas de plus précieux pour les habitants des Féroë, de l'Islande, de l'île d'Orkney, qu'un des animaux de la famille des delphinidés, que le *dauphin noir*, le *grind* des habitants des îles Féroë, le *kaing* des Écossais, le *putzkopper* des Groënländais, qui est le type du genre globicéphale.

Caractères. — Ce genre est caractérisé par un front fortement bombé, tombant en ligne droite jusqu'au bout du museau; une bouche armée de peu de dents; des nageoires pectorales longues et minces.

LE GLOBICÉPHALE NOIR—GLOBICEPHALUS MELAS*Der Grindwal, der schwarze Delfin.*

Caractères. — Le globicéphale noir (*fig. 372*) a de 5^m,30 à 6^m,60 de long, et 3^m,90 de circonférence derrière les nageoires; il pèse jusqu'à 25 quintaux; les nageoires pectorales ont 50 cent. de large; il a une petite nageoire dorsale. Le corps est entièrement d'un noir luisant, sauf une tache blanche, en forme de cœur, placée sur les nageoires pectorales, et se prolongeant par une raie jusque vers l'anus. Chaque mâchoire porte de 9 à 13 dents, très-distantes l'une de l'autre, et s'engrenant mutuellement. Ces dents sont fortes, assez longues et terminées par une pointe acérée, légèrement tournée en dedans et en dehors. Elles vont en augmentant de longueur d'avant en arrière; cependant, c'est à peine si elles dépassent de 2 centimètres le niveau de la gencive. Les jeunes animaux en manquent, de même que les vieux; elles apparaissent assez tard, et tombent de bonne heure.

Description géographique. — D'après Scoresby, le globicéphale noir est l'espèce la plus répandue. On le trouve dans toute l'étendue de la mer Glaciale; de là, il descend vers l'Océan, arrive dans l'océan Atlantique et même dans la Méditerranée.

Mœurs, habitudes et régime. — Il est encore plus sociable que les autres delphinidés; on en rencontre des troupes de plusieurs centaines d'individus, conduits par quelques vieux mâles expérimentés. Les autres les suivent avec autant d'indifférence, ou même de stupidité que les moutons leur bélier; ils les suivent même lorsque leur perte est évidente. Il n'est point de cétacés qui échouent en aussi grand nombre que les globicéphales noirs. En 1799, deux cents s'échouèrent sur les îles Shetland, trois cents en 1805; en 1809 et en 1810, on trouva onze cents de ces animaux jetés sur la plage, dans une anse des côtes d'Islande, nommée Walfjord. Le 7 janvier 1812, une troupe de soixante-dix globicéphales vint échouer sur la côte de Bretagne, un témoin en fit un rapport à Cuvier.

D'après ce rapport, douze pêcheurs, montés dans six canots, aperçurent une grande quantité de cétacés, à une lieue environ au large. Ils allèrent chercher du renfort et des armes, poursuivirent ces animaux et parvinrent à pousser un jeune au rivage. Aux cris de celui-ci les autres accoururent, et bientôt toute la bande échoua. Beaucoup de personnes se portèrent

sur les lieux pour voir des animaux aussi rares, et parmi elles le correspondant de Cuvier. La troupe était formée de sept mâles et de douze jeunes; tous les autres étaient des femelles. Plusieurs de celles-ci avaient des petits, car leurs mamelles étaient gonflées de lait. Chez celles qui n'allaitaient plus, les mamelons étaient cachés dans un pli de la mamelle. Ces animaux échoués restèrent vivants pendant quelque temps; mais ils s'affaiblirent peu à peu; ils gémissaient, cherchaient à s'échapper, et finirent par se résigner. Un mâle n'expira qu'au bout de cinq jours. Leur estomac renfermait des restes de cabliaux et de divers céphalopodes. Dans quelques-uns, on trouva des merluches, des barbues, des harengs et des mollusques. L'estomac des dauphins échoués est ordinairement vide; peut-être que la peur les fait vomir.

On rencontre dans toute saison des femelles pleines et d'autres allaitant leurs petits; aussi suppose-t-on qu'il n'y a pas une époque de rut déterminée. Le nouveau-né a déjà près de 2^m,30 de long, et il est si lourd qu'un homme a de la peine à le porter. La mère lui témoigne un grand amour; échouée sur le rivage, et près de mourir, elle continue encore à l'allaiter.

Pêche. — Depuis les temps les plus reculés les habitants des pays du Nord sont adonnés à la pêche du globicéphale noir, et du profit de cette pêche, dépend toute leur prospérité. Un naturaliste très-consciencieux, Graba, a décrit dans un récit à la fois attrayant et précis, la pêche du dauphin noir aux Feroë.

« Le 2 juillet, raconte-t-il, éclata tout à coup de toutes parts, le mot de *grindabud*. Une bande de dauphins noirs avait été découverte par un canot; en un instant, tout Thorshaven était en émoi; de toutes les bouches sortait ce cri de *grindabud*; sur tous ces visages rayonnaient la joie et l'espérance de faire bientôt un bon repas de cette chair. Les gens couraient dans les rues, comme si l'on avait eu à redouter un débarquement des Sarrasins. Les uns mettaient les canots à la mer, les autres s'armaient de couteaux de baleiniers; là, une femme courait après son mari, lui portant un morceau de viande salée, pour qu'il n'eût pas à souffrir de la faim; un homme, dans son empressement, tombait de son canot dans la mer. En dix minutes, onze canots ayant huit hommes d'équipage étaient à la mer; les rameurs avaient mis habit bas, et faisaient force d'avirons; les canots glissaient sur l'eau comme des flèches. Nous nous rendîmes chez le gouverneur, dont on préparait le

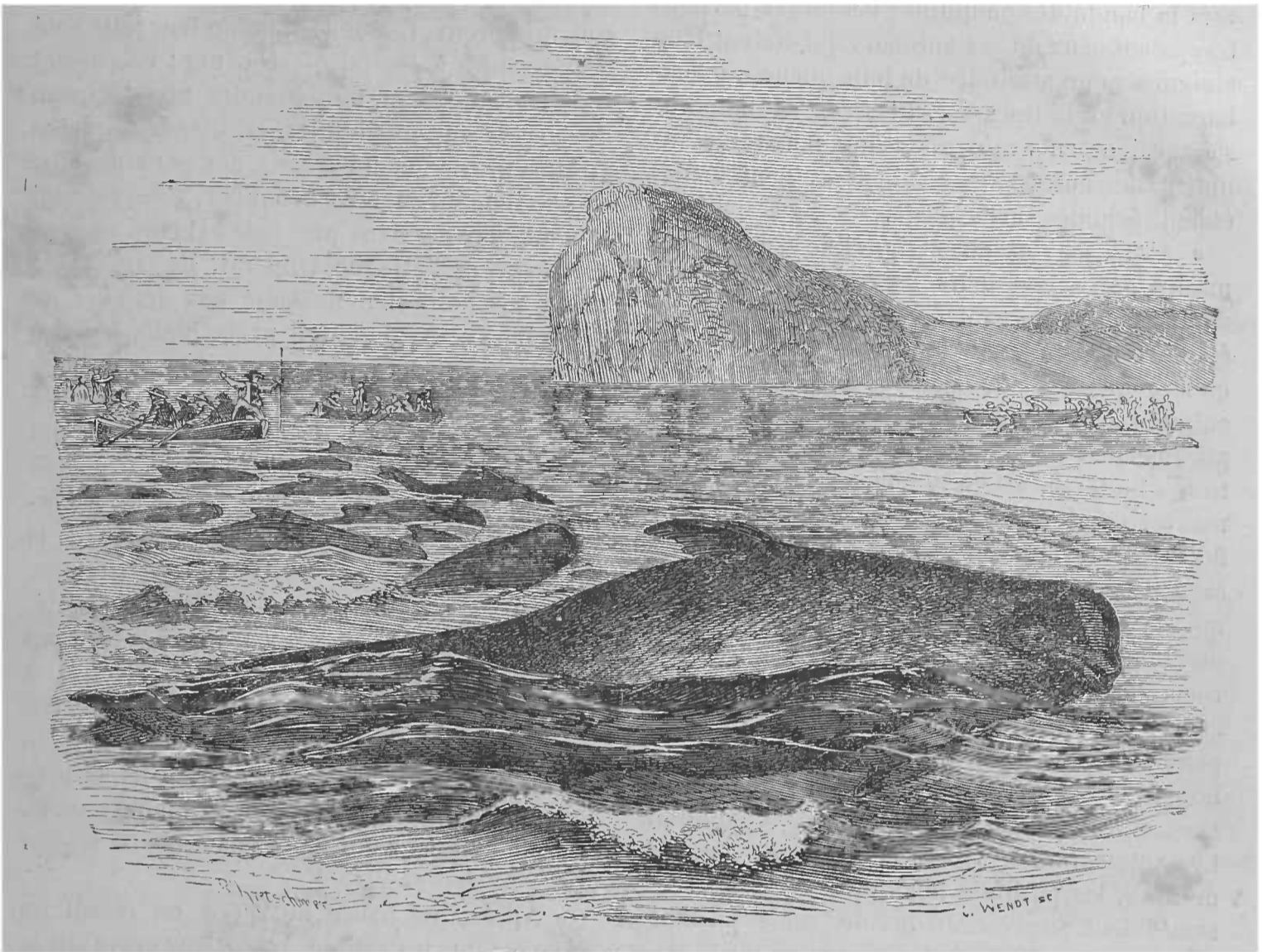


Fig. 372. Le Globicéphale noir.

bateau ; en attendant, nous montâmes avec lui sur le fort, pour voir où se tenaient les dauphins. Notre longue-vue nous fit reconnaître deux canots qui les indiquaient. Au même instant, une haute colonne de fumée s'élevait au-dessus du village voisin, et puis un autre, sur une montagne voisine ; de tous côtés, les signaux s'allumaient ; tout le fjord était rempli d'embarcations. Nous montâmes le yacht du gouverneur, et bientôt nous eûmes rejoint la pêche. Nous vîmes alors les cétacés, autour desquels les canots de pêche décrivaient un vaste demi-cercle, au nombre de vingt ou trente ; espacés d'environ cent pas, ils entouraient les dauphins, et les poussaient vers la baie de Thorshaven. On apercevait environ un quart de ces animaux : tantôt c'était une tête qui apparaissait et lançait en l'air une colonne d'eau, tantôt une nageoire dorsale, tantôt tout le dos d'un dauphin ; cherchaient-ils à passer entre les canots, on leur jetait des pierres, des morceaux de plomb attachés à des cordes ; se dirigeaient-ils en avant, on les suivait avec une telle rapidité, que les rames s'en

BREHM.

brisaient. Là où le moindre désordre se montrait, là où deux canots s'écartaient trop, le gouverneur s'y portait, et son yacht l'aurait emporté en vitesse sur un cheval lancé au galop.

« Lorsque les dauphins furent près du port, de façon à ne plus pouvoir s'échapper, nous nous hâtâmes de rentrer. La plage était couverte de gens désireux d'assister à ce charmant spectacle du massacre. Nous, nous choisîmes une bonne place, d'où nous pouvions tout voir et de près.

« En approchant de terre, les dauphins devenaient inquiets ; ils se serraient les uns contre les autres ; ne faisaient plus attention aux coups de pierres et d'avirons. Mais les bateaux avançaient toujours, leur cercle se resserrait, et, prévoyant le danger, les malheureuses victimes entraient lentement dans le port. Arrivées dans le Westervaag, elles refusèrent de se laisser ainsi conduire comme un troupeau de moutons, et firent mine de se retourner. C'était l'instant décisif. L'inquiétude, l'espérance, la soif de carnage se peignaient sur tous les traits ; un cri sauvage remplit l'air ; les canots s'élançèrent

vers la bande des dauphins ; les larges harpons frappaient ceux de ces animaux qui étaient trop éloignés pour atteindre de leur queue une embarcation et la fracasser. Blessés, les dauphins s'élançaient en avant avec une incroyable rapidité, les autres les suivaient, et bientôt tous étaient échoués sur la plage.

« Alors, ce fut chose horrible à voir. Les marins poussaient leurs canots au milieu des dauphins, les perçant de coups. Les gens qui étaient restés à terre entraient dans l'eau jusqu'aux épaules, enfonçaient dans le corps des animaux blessés des crochets attachés à de longues cordes, puis trois ou quatre hommes les tiraient à terre et leur coupaient le cou. L'animal à l'agonie fouettait l'eau de sa queue ; les flots du port étaient rouges de sang ; des jets de sang s'élançaient des évents. Comme le soldat qui dans l'ardeur du combat perd tout sentiment humain et devient une véritable bête féroce, la vue du sang rendait les pêcheurs fous et téméraires. Dans un espace de quelques arpents, se pressaient trente canots, trois cents hommes, quatre-vingts dauphins tués ou vivants encore. C'en'était partout que cris et agitation. Les vêtements, le visage et les mains couverts de sang, les paisibles habitants de ces îles ressemblaient aux cannibales des mers du Sud ; chez eux, pas le moindre signe de pitié. Mais un dauphin, d'un coup de queue, avait assommé un homme et brisé un canot ; ils mirent alors un peu plus de prudence dans la poursuite du carnage. Quatre-vingts cadavres couvraient le rivage ; pas un n'avait échappé. Quand l'eau est teinte de sang, que les coups de queue des agonisants la troublent, les autres en sont aveuglés, ils errent alors en cercle. Si même l'un s'échappe, il ne tarde pas à revenir près de ses compagnons.

« Au grand étonnement de tous les insulaires, la pêche fut heureuse, bien que le pasteur Gad et plusieurs femmes enceintes y assistassent. Ils sont en effet persuadés que les dauphins s'en retournent, dès qu'ils aperçoivent un pasteur, aussi prie-t-on toujours celui-ci de rester en arrière. Dans leurs croyances, les dauphins ne peuvent non plus souffrir les femmes enceintes, ce qui porta plusieurs pêcheurs à venir demander au gouverneur de faire retirer celles qui étaient présentes. Mais, malgré pasteur et femmes enceintes, aucun dauphin n'échappa. D'ordinaire, on en laisse un s'enfuir, afin qu'il en ramène d'autres.

« Il arrive souvent que les dauphins ne se

laissent pas ainsi chasser, surtout lorsqu'ils sont très-nombreux. Les pierres qu'on leur jette sont impuissantes à les faire retourner ; ils passent sous les canots, et font prendre aux pêcheurs des peines souvent inutiles. D'autres fois, grâce à l'imprudence et à l'ardeur des poursuivants, ils parviennent encore à échapper, même quand ils sont poussés dans une baie. Quand ceux-ci commencent l'attaque trop tôt, de façon à ce qu'un premier élan ne fasse pas échouer les dauphins, ceux-ci regagnent la pleine mer et ne se laissent plus chasser au rivage ; ou bien, lorsque les dauphins n'ont pas la tête tournée vers la plage, ceux qui sont blessés s'enfuient vers la pleine mer, et les autres les y suivent. Si la nuit tombe avant la fin de la pêche, les canots forment un demi-cercle à l'entrée de la baie, et l'on y allume des feux. Les dauphins, croyant que c'est la lune, se dirigent de ce côté, et restent tranquilles jusqu'au matin, où le carnage reprend son cours.

« Parfois ils échappent, parce que l'on n'était pas prêt pour la pêche ; aussi, maintenant, le gouverneur et les syndics passent-ils chaque année, au mois de juin, l'inspection des canots, et l'on punit ceux qui n'ont pas les leurs en bon état.

« Après une heure de repos, on réunit les cadavres, on les estime, et on leur grave sur la peau leur valeur en chiffres romains. La répartition en est faite proportionnellement à l'étendue de terre que chacun possède, comme cela se passait dans les temps reculés. Après avoir mesuré et estimé chaque dauphin, on prélève la dîme, le *findlingswal*, ou dauphin de découverte, le *madwal*, ou dauphin à manger, le *schadenwal*, ou dauphin des dégâts, la solde des gardes, les frais à partager et la part des pauvres.

« La dîme se divise en trois parties, qui reviennent l'une à l'église, l'autre au pasteur, la troisième au roi ou à son représentant. Le *findlingswal* appartient au canot qui a découvert les dauphins ; sa valeur est variable ; la tête revient à celui des matelots qui a le premier aperçu les animaux. Le *madwal*, ou dauphin à manger, est un petit dauphin, qui fait immédiatement les frais du repas des assistants. Le *schadenwal*, ou dauphin des dégâts, est vendu, et le prix de cette vente sert à payer les avaries qui se sont produites pendant la chasse. La solde des gardes sert à payer les gens qui ont veillé pendant la nuit et qui ont gardé les dauphins jusqu'à la distribution. Le reste est di-

visé en deux parts, revenant l'une aux gens de la paroisse sur le terrain de laquelle la pêche s'est faite, l'autre aux habitants du pays. Chaque village a un certain nombre de canots, et chaque canot a son équipage. Le butin est divisé par canots. Dès que le cri de *grindabud* a retenti, on dépêche des messagers à tous les villages qui ont droit à la distribution. Ceux-ci doivent envoyer leurs canots, et s'ils ne sont pas arrivés vingt-quatre ou quarante-huit heures au plus après la répartition, on vend leur part à l'enchère, et l'argent qui en résulte est versé dans la caisse des pauvres. La raison en est que les dauphins se décomposent en deux jours, deviennent rances et immangeables.

« La répartition faite, on dépèce les animaux. On commence par leur enlever les nageoires, puis on coupe le corps par le milieu. On détache la graisse en lanières d'environ un pied et demi de large, puis on divise la chair en morceaux de quarante à cinquante livres; on enlève le foie, le cœur, les reins, les parties les plus délicates au goût des insulaires.

Usages et produits. — « Cet animal est pour ce pays d'une très-grande utilité. En moyenne, un dauphin fournit une quantité d'huile qui représente environ 40 francs. On mange la graisse et la chair, fraîches ou salées et séchées. Plus la chair est fraîche, meilleure elle est. J'en ai mangé avec plaisir; elle a à peu près le goût de la viande de bœuf. La graisse m'a paru très-désagréable. Quand les habitants des Feroës ont mangé pendant quinze jours de la chair fraîche de dauphin, leur visage, leurs mains, leurs cheveux sont luisants de graisse. Après quarante-huit heures, on ne peut manger cette viande; elle provoque des vomissements.

« De la peau des nageoires, on fait des courroies pour les rames. Avec l'estomac, on confectionne des outres pour conserver l'huile. Le squelette sert à divers usages. Quant aux intestins (la seule partie de l'animal qui ne soit pas employée), on les charge sur des canots et on les jette à la mer, pour qu'ils ne se putréfient pas sur le rivage. »

LES ORQUES — *ORCINUS*.

Die Schwertfische.

Au voisinage des globicéphales se placent les orques, qu'on nomme aussi *poissons-épées*. Ils doivent leur nom à leur nageoire dorsale, longue de plus de 30 cent., large à la base, amincie du

bout, recourbée vers la queue, et ressemblant à une épée ou mieux à un sabre.

L'ORQUE ÉPAULAR — *ORCINUS ORCA*.

Der gemeine Schwertfisch, der Butskopf.

Une des espèces de ce genre, l'orque épaular, est connue depuis longtemps; on vantait sa méchanceté, et, chose remarquable, tous les observateurs modernes sont d'accord sur ce point avec les écrivains de l'ancien temps.

Caractères. — L'orque est un dauphin vigoureux, trapu; il a la tête petite, le dos élevé, les nageoires latérales longues, la nageoire caudale forte, large, se terminant par une courbe en forme de S; il a de 11 à 13 dents solides, carnassières; le dos est d'un noir brillant, le ventre est blanc de porcelaine, à reflets jaunâtres. Au-dessus et en arrière de l'œil se trouve une tache blanche, allongée, qui avait fait donner à cet animal, par les anciens, le nom de faux dauphin. Le noir du dos est séparé du blanc du ventre par une ligne nettement, mais irrégulièrement tracée. Du pourtour de l'anus part une large bande blanche, qui se dirige en avant, envoyant deux autres bandes blanches assez larges vers la partie postérieure du tronc, se continuant ensuite jusqu'à la nageoire pectorale, remontant en se recourbant vers l'angle de la bouche, et se terminant par un mince liséré blanc autour de la mâchoire supérieure. Une bande bleu sale ou pourpre se dirige en bas et en avant, depuis la partie postérieure de la base de la nageoire dorsale.

L'orque épaular a la taille du *globicephalus globiceps*. On en a trouvé qui avaient jusqu'à 10 mètres de long. Chez l'un d'eux, qui mesurait plus de 5 mètres, la hauteur du corps jusqu'au bord antérieur de la nageoire dorsale était de 1^m,25; la longueur de la nageoire pectorale de 66 cent., sa plus grande largeur de 1^m,48; la longueur de la nageoire dorsale de 63 cent., et la largeur de la nageoire caudale de 1^m,52.

Distribution géographique. — L'orque paraît avoir été autrefois plus répandu qu'il ne l'est actuellement. Les naturalistes romains le connaissaient, et lui assignent la Méditerranée comme patrie. Sous le règne de Tibère, au dire de Pline, échouèrent une fois sur le rivage environ trois cents baleines (*baleines-éléphants* et *fausses baleines*), dont les taches blanches paraissaient comme des cornes. Elien ajoute que la fausse baleine a le front orné d'une bande blan-

che, comme le diadème des rois de Macédoine. Ces animaux étaient nombreux sur les côtes de la Corse et de la Sardaigne.

Dans les temps modernes, on n'a plus vu l'épaular dans la Méditerranée. Il habite le nord de l'Atlantique, la mer Glaciale et le nord de l'Océan Pacifique, d'où il descend jusque sur les côtes de France, d'un côté, du Japon, de l'autre.

Mœurs, habitudes et régime. — D'après Tilésius, on voit les épaulars dans les mers du Nord, réunis généralement cinq à cinq, comme des soldats, la tête et la queue recourbées en bas, la nageoire dorsale sortant de la mer, comme un sabre. Ils passent avec rapidité, et de leurs yeux vigilants parcourent la mer.

L'orque épaular ne se contente pas de petits poissons; il s'attaque aux géants des mers; il est à la fois et le plus grand, le plus courageux, le plus carnassier, et par cela même le plus redouté de tous les dauphins.

Pline dit: « La fausse baleine se comporte comme un brigand; tantôt cachée dans l'ombre d'un navire à l'ancre, elle guette le matelot auquel il prend fantaisie de se baigner; tantôt, elle lève la tête hors de l'eau, s'élance sur les barques de pêcheurs et les renverse. » Comme nous l'avons déjà dit, les observateurs modernes n'ont fait que confirmer ces récits. Rondelet avance que l'orque poursuit les baleines, et les mord, jusqu'à ce « qu'elles mugissent, comme un taureau pourchassé. »

Les Indiens prient les pêcheurs qui font voile vers le Nouveau Monde, de ne pas inquiéter les orques; car, grâce à eux, ils peuvent capturer plus facilement les baleines et les phoques. « Les orques, en effet, forcent ces animaux à quitter les profondeurs de la mer, et à se régaler près du rivage, où il devient facile de les tuer à coups de flèches ou de harpons. » Anderson nous apprend que dans la Nouvelle-Angleterre, on appelle l'épaular l'*assassin des baleines*. Les navigateurs qui se rendent au Groënland rencontrent souvent ces cétacés près du Spitzberg et dans le détroit de Davis; on les aperçoit parfois même au voisinage d'Helgoland, à l'embouchure de l'Elbe. Leur grande rapidité fait qu'on ne peut les capturer; au plus, peut-on les tirer à coups de carabine.

Les orques se mettent à plusieurs pour attaquer une baleine, la mordent, lui enlèvent des morceaux entiers de chair; la baleine, fatiguée, harassée, ouvre sa gueule, et tire la langue; à ce moment les orques se précipitent dessus et la

lui arrachent. C'est pourquoi de temps à autre les baleiniers trouvent le cadavre d'une baleine dont la langue est perdue.

Pontoppidan, cet évêque norvégien que nous avons déjà eu plus d'une fois l'occasion de citer, décrit l'orque épaular sous le nom de *arrache-graisse*. Dix ou plus de ces animaux s'attachent, dit-il, aux flancs d'une baleine, la mordent et ne lâchent prise qu'en arrachant un morceau de peau et de graisse de la longueur d'une brassée. La baleine pousse des mugissements de douleur, elle bondit hors de l'eau, et l'on voit que d'autres de ses ennemis l'ont attaquée au ventre. Parfois ceux-ci n'abandonnent leur victime qu'après l'avoir presque entièrement dépouillée. Les pêcheurs trouvent alors une grande quantité de graisse dans la mer, car les *arrache-graisse* ne mangent pas la baleine, et se contentent de la torturer.

« Cet animal, dit le consciencieux Steller, est l'ennemi déclaré des baleines et les poursuit jour et nuit. Une baleine se retire-t-elle dans une anse de mer, près du rivage, les orques arrivent à plusieurs, l'entourent, la font prisonnière en quelque sorte, la poussent vers la haute mer, et l'attaquent alors avec leurs terribles mâchoires. Et, chose curieuse, l'examen du cadavre des baleines ainsi tuées n'a jamais fait reconnaître qu'aucune partie avait été mangée: c'est donc bien là une haine de nature. »

Jusqu'à Steller, on croyait que la nageoire dorsale de l'épaular était son arme principale; « mais, dit cet auteur, cela est faux; car, bien que cette nageoire ait environ 2 aunes de long et soit très-pointue, qu'elle paraisse être comme une corne ou un os tranchant, elle est molle, formée exclusivement de graisse, et, chose étonnante, ne contient pas un seul os. »

Steller confirme encore en ces termes les paroles de Pline: « Tous les pêcheurs, dit-il, craignent énormément cet animal; car, lorsqu'on l'approche de trop près, ou qu'on le blesse, il renverse les canots. Aussi, quand on le rencontre, lui jette-t-on des présents, et le persuade-t-on par des paroles appropriées à la circonstance, qu'on veut vivre avec lui en bonne amitié et ne lui faire aucun tort. »

Ces témoignages sont si nombreux et si concordants, que nous ne pouvons les taxer de fables. Ainsi affirmé, l'invraisemblable doit être vrai.

On ne sait absolument rien au sujet de la reproduction de l'orque épaular. On ignore même quel est le nombre de petits d'une portée.

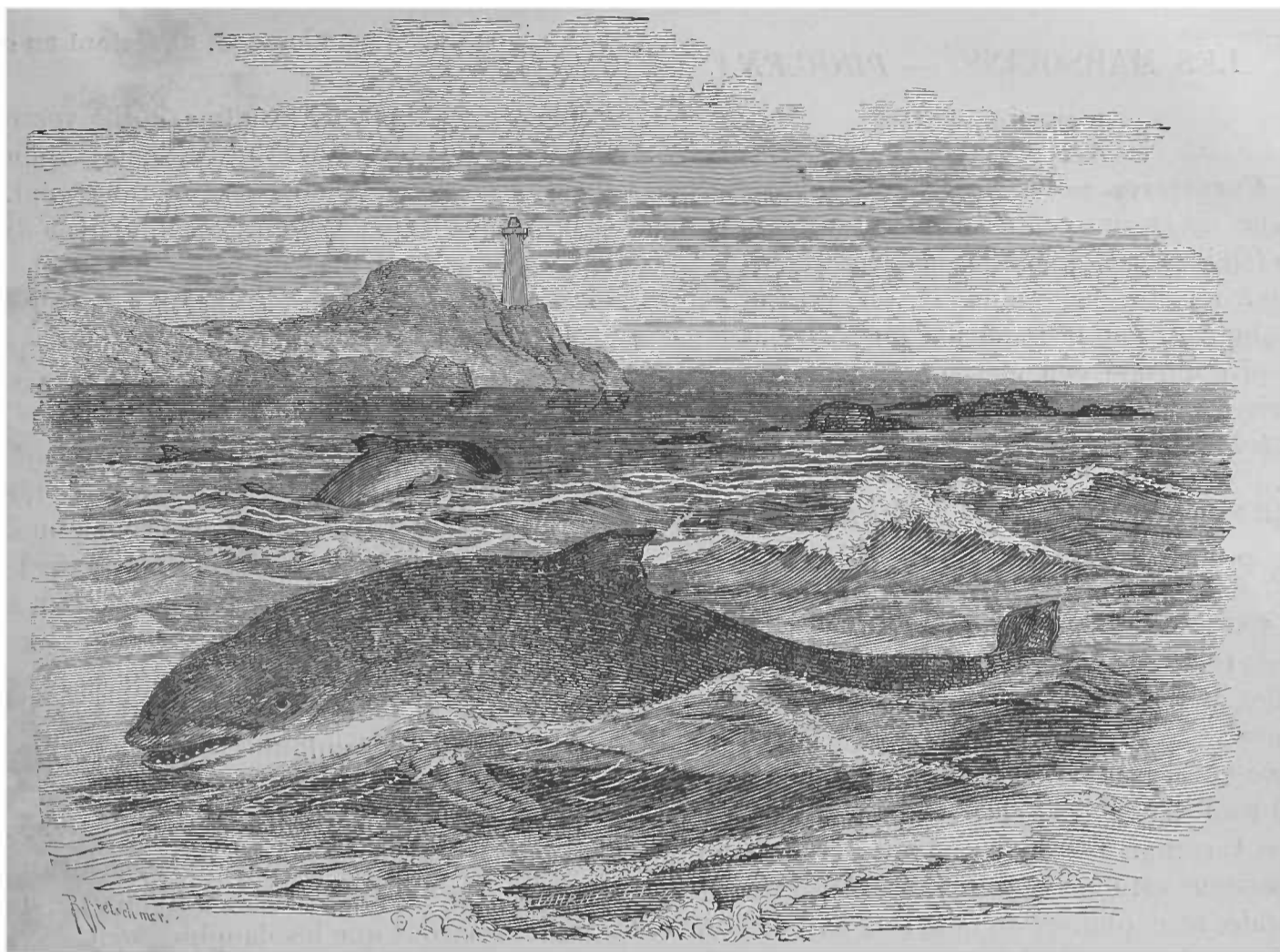


Fig. 373. Le Marsouin commun.

Chasse. — Bien que l'orque ne soit à peu près qu'une masse de graisse, cependant nulle part on ne lui fait une chasse réglée. On en prend quelquefois dans les fleuves : ainsi, l'on en a harponné trois dans la Tamise. Banks, qui a assisté à la prise de l'un d'eux rapporte que cet orque, quoique frappé par trois harpons, entraîna deux fois le canot avec lui, depuis Blackwall jusqu'à Greenwich, et un autre jusqu'à sept fois. Grièvement blessé, il traversa encore le fleuve avec une rapidité de 8 milles à l'heure, et resta longtemps avec toute sa force, bien que frappé de nouveau à chaque fois qu'il reparessait à la surface. Tant que l'animal fut en vie, personne ne fut assez hardi pour l'approcher. Un autre orque échoua sur le rivage ; les pêcheurs, rapporte-t-on, eurent mille peines à le tuer à coups de couteaux et de gaffes. A l'agonie, l'orque épaular trahit sa douleur par des soupirs et des gémissements.

Ce n'est que depuis 1841 que l'on possède une description exacte de l'espèce. Une femelle, de 5^m,50 de long, vint échouer sur la plage près d'un village hollandais, Wyk-op-zee, et un bon naturaliste eut occasion de l'observer. Lorsqu'il vit l'animal pour la première fois, ses couleurs

avaient encore tout leur éclat ; le noir présentait des reflets irisés magnifiques, le blanc était aussi net et brillant que de la porcelaine. Mais au bout de peu de jours, ces couleurs se ternirent ; la peau se détacha, et après une semaine, le cadavre était complètement putréfié. A ce moment, on le mit aux enchères ; il y eut plusieurs amateurs, et le prix monta à 140 florins (350 francs) ; l'acheteur s'était fait des illusions ; il ne put vendre la graisse que 40 florins (100 francs) ; il vendit pour le même prix le squelette au Musée de Leyde, dont il est un des plus précieux ornements.

L'orque épaular est un être tellement remarquable, que tous les peuples qui le connaissent lui ont donné un nom spécial. La plupart de ces noms signifient *bourreau* ou *assassin*. Les Américains du Nord l'appellent *killer*, les Anglais *thrasher*, les Norvégiens *speckhugger*, *hvalhund* ou *springer*, les Suédois *opara*, les Danois *ornswin*, les Allemands *butskopf* ou *schwertfisch*, les Russes *kossakta*, les Espagnols et les Portugais *orca*.

LES MARSOUINS — *PHOCÆNA*.*Die Meerschweine.*

Caractères. — Les marsouins, dont l'espèce-type est la plus commune et la plus connue de la famille des delphinidés, sont caractérisés par un front doucement incliné, un museau court et bombé, non terminé par un rostre, une nageoire dorsale peu élevée, des dents très-nombreuses, et irrégulièrement placées sur chaque mâchoire.

LE MARSOUIN COMMUN — *PHOCÆNA COMMUNIS*.*Der Braunfisch.*

Caractères. — Le marsouin commun (*fig. 373*) a de 1^m,30 à 2 mètres, rarement 2^m,60 de long. Chez un individu de 1^m,50, les nageoires pectorales avaient 19 cent. de long, la nageoire caudale 14 cent. de large, et la nageoire dorsale 10 cent. de haut. Le corps est fusiforme, faiblement comprimé en arrière; sa plus grande épaisseur est en son milieu. Les nageoires pectorales sont obtuses du bout; la nageoire dorsale est presque régulièrement triangulaire. La peau est luisante; le dos est d'un brun noir foncé ou noir, avec des reflets violets ou verdâtres; le ventre est blanc, l'iris jaunâtre. Chaque mâchoire a de 23 à 25 dents, ce qui en porte le nombre total à 92 ou 100. On trouve cependant des individus qui n'ont que de 20 à 22 dents; probablement que, chez eux, la dentition n'a pas encore complètement atteint son développement. Toutes les dents sont à égale distance l'une de l'autre et sont disposées de manière à s'engrener.

Distribution géographique. — Aucune espèce de delphinidé n'est plus connue que le marsouin. C'est lui que l'on rencontre à chaque voyage dans les mers du Nord; c'est lui qui se trouve en quantité aux embouchures des fleuves; qui les remonte loin dans l'intérieur des terres. On en a pris plusieurs dans le Rhin et dans l'Elbe, en amont de Magdebourg; on en a tiré près de Paris et près de Londres.

Le nord de l'océan Atlantique est la véritable patrie du marsouin commun. Il préfère les côtes à la pleine mer; on le trouve partout au voisinage de la terre; vers le sud, il arrive jusqu'à la Méditerranée. Il traverse le détroit de Behring, et arrive dans l'océan Pacifique, jusqu'au voisinage du Japon. Il semble entreprendre des migrations régulières; à l'entrée de

l'été, il se dirige vers le nord, et revient au sud vers l'hiver.

Mœurs, habitudes et régime. — La voracité du marsouin commun est proverbiale; l'animal digère très-vite, et mange considérablement.

Les pêcheurs le détestent, car il les gêne dans leurs campagnes, et leur cause beaucoup de torts. Il n'a pas de peine à déchirer leurs filets, et il dévore tous les poissons qui y sont pris. Mais quand les filets sont plus forts, il s'y prend et s'y tue.

Le marsouin est sociable comme les autres dauphins. On en rencontre parfois de très-nombreux troupeaux. Quand il nage, ce à quoi il excelle, il abaisse et élève alternativement la tête et la queue, et recourbe son corps en arc tantôt en haut, tantôt en arrière. Il file avec la vitesse de la flèche. Lorsqu'il est près de la surface de l'eau, il semble rouler avec les vagues, ou ne faire que des culbutes.

Parfois il folâtre avec ses semblables; ses jeux sont des plus amusants et des plus singuliers. Il se tourne et retourne dans l'eau; il saute et bondit dans l'air. Les anciens déjà avaient remarqué que les dauphins sont surtout vifs à l'approche d'un orage, et sautent plus haut hors de l'eau.

Avant les bateaux à vapeur, il était plus facile qu'aujourd'hui de les observer. Ce n'est pas qu'ils ne suivent aussi les bateaux à vapeur, mais ils n'en approchent pas de si près ni avec la même confiance que des navires à voiles, dont la marche est plus lente.

Ils accompagnent d'ordinaire les caboteurs, tant qu'ils restent dans le voisinage des côtes. Dès qu'un navire apparaît, des marsouins, au nombre de 3 à 10, apparaissent aussi, se montrent à dix ou quinze mètres du bord et suivent le navire pendant près d'une lieue; de temps à autre on les voit arriver à la surface de l'eau, comme pour considérer les matelots et l'embarcation; ils plongent, ils nagent dans leillage, s'éloignent, décrivent une courbe, et reviennent de nouveau.

Les marsouins pendant l'apparition du hareng se nourrissent exclusivement de sa chair; ils mangent en outre des maquereaux, des saumons, d'autres poissons, et même des algues; du moins, en trouve-t-on fréquemment dans leur estomac. Ils remontent loin dans les fleuves, en poursuivant les saumons, et ils en gênent considérablement la pêche.

Le rut commence avec l'été, et dure du mois de juin au mois d'août. A ce moment, ils sont

très-excités; ils fendent les flots avec rapidité; les mâles se poursuivent avec fureur, et s'élancent après les femelles. A ce moment aussi, ils ne connaissent plus aucun danger.

Dans leur excitation, ils viennent s'échouer sur le rivage; ils frappent de leur tête les flancs des navires, et se tuent parfois.

La femelle porte neuf ou dix mois; elle met bas en mai un ou deux petits, longs de 55 cent. et lourds de 5 kilogrammes, auxquels elle témoigne autant d'amour et de tendresse que les autres cétacés; elle les défend en cas de danger, les allaite, les conduit jusqu'à l'âge d'un an. A ce moment, ils sont presque adultes.

Pêche. — On poursuit activement le marsouin et parce qu'il nuit aux pêches, et parce que sa chair et sa graisse sont d'un bon rapport. A l'époque de l'arrivée des bancs de harengs, qu'il poursuit avec ardeur, on place dans les fleuves des filets forts, à grandes mailles, que les harengs traversent, mais où les marsouins ne peuvent passer.

Les Islandais, disposent leurs filets à l'époque du rut, époque durant laquelle le marsouin est tellement surexcité, qu'il en devient aveugle, disent les gens. A certains endroits, on les tire à balle, plus pour faire preuve d'adresse, que pour s'en emparer facilement.

Captivité. — Le marsouin est le seul cétacé que l'on ait jusqu'ici tenu en captivité. On m'a raconté qu'un Américain a eu la chance d'en garder un en vie pendant longtemps; cependant, rien, à ma connaissance, n'a encore été publié à ce sujet.

Au Jardin zoologique de Londres, on a essayé plusieurs fois d'élever des marsouins et d'autres dauphins; mais, jusqu'ici, on n'a obtenu aucun résultat satisfaisant. Il en a été de même d'un individu, dont je peux parler par expérience. Cet animal nous fut amené au mois d'août par un pêcheur qui l'avait pris la veille au soir, et lui avait fait passer la nuit dans un vivier. Il paraissait bien portant, très-vif, et j'espérais pouvoir le garder au moins quelques jours. Nous le plaçâmes dans un fossé profond: il se mit à y nager avec rapidité. La surface du fossé étant recouverte de lentilles d'eau qui le gênaient quand il venait pour respirer, je crus nécessaire de le mettre dans le grand étang du jardin, qui lui offrait assez d'espace. Il y nagea dans toutes les directions; et au bout d'une heure, il parut être parfaitement habitué à sa nouvelle demeure. Il se montrait à intervalles réguliers pour respirer, tantôt ici, tantôt là: je ne puis

dire s'il poursuivait les poissons qui étaient dans l'étang; il semblait cependant faire une chasse quelconque. Il ne s'inquiétait nullement des oiseaux aquatiques; ceux-ci, par contre, paraissaient s'en méfier. Sur tous les points par où ce nouvel hôte sortait de l'eau, c'était une agitation considérable. Les cygnes levaient leur long cou, regardaient inquiets et stupéfaits; les oies et les canards se réfugiaient à terre, d'où ils suivaient de l'œil les mouvements de l'animal. Il en fut ainsi toute la journée.

Le marsouin nageait tranquillement, évitant les bas-fonds, et se tenant de préférence au milieu de l'étang. Il arrivait régulièrement à la surface, et lançait en l'air son jet d'eau. Il ne nous était possible de l'observer qu'un instant, l'eau étant trop trouble, et nous empêchant de le voir dans la profondeur. Malheureusement nous ne pûmes faire de longues observations sur notre marsouin: le lendemain, il était mort.

Cette fin si prompte est toujours restée une énigme pour moi. Je n'ai pas de raisons pour croire que l'eau douce soit aussi rapidement mortelle pour un animal marin. Je ne puis admettre non plus qu'un animal de la taille du marsouin puisse mourir de faim en vingt-quatre heures, et nous ne pouvons cependant invoquer d'autre cause: notre captif n'avait aucune blessure.

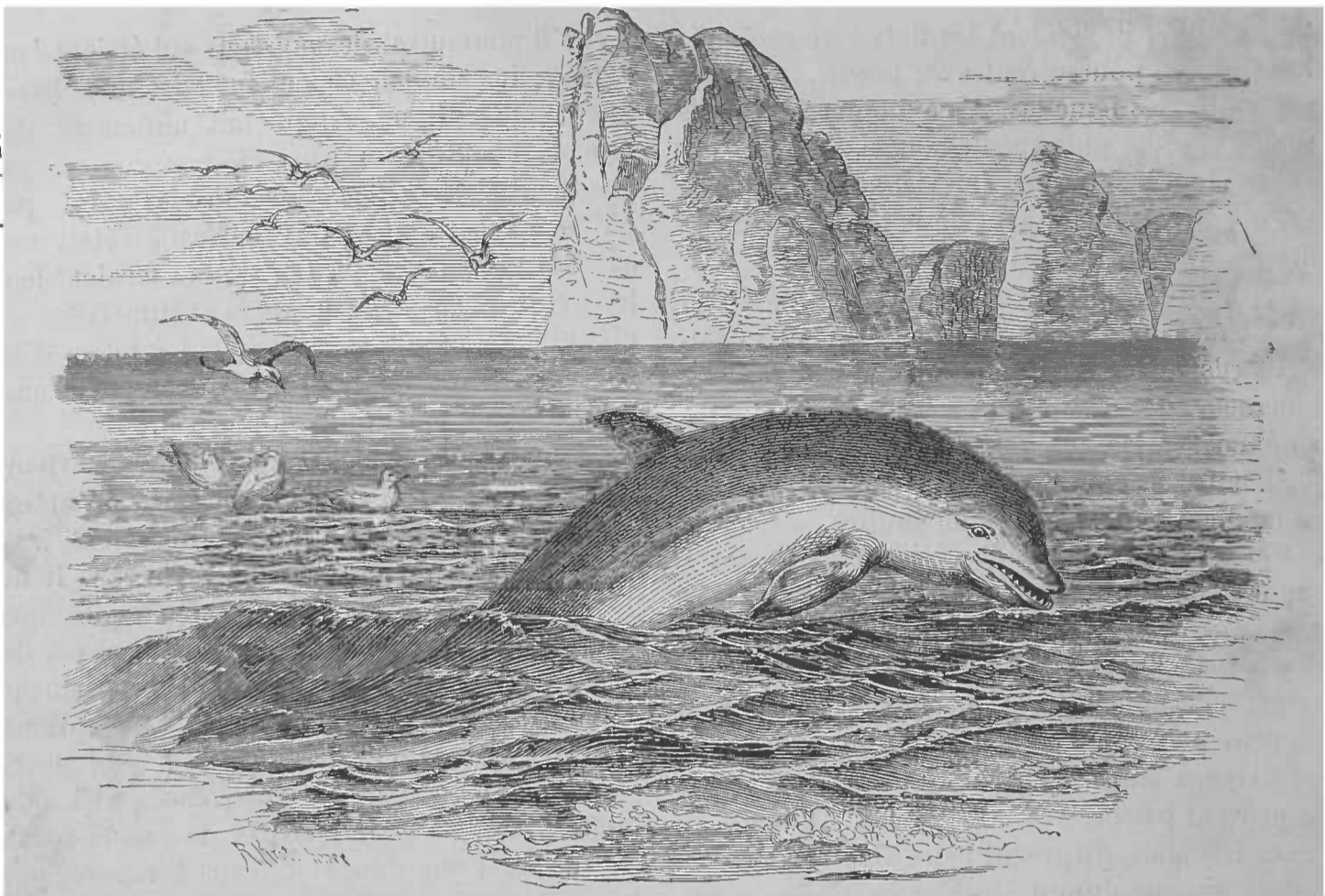
Le marsouin semble donc, comme la taupe, avoir besoin pour vivre de satisfaire toute sa voracité.

On ignore quel âge peut atteindre un marsouin. On sait seulement qu'à l'agonie, il pousse des cris de douleur, et que, comme bien d'autres cétacés, il verse des pleurs.

Dès qu'il est mort, son cadavre arrive à la surface de l'eau, aussi la chasse à la carabine n'est pas sans succès.

Les Groënlandais appellent le marsouin *niza*, les Islandais *brunskop*, *hundfiskar* et *svinehval*, les Danois *tumler*, les Allemands *braunfisch*, les Anglais *porpoise*, les Portugais *toninas*.

Usages et produits. — Autrefois, sa chair était très-estimée. Les anciens Romains savaient parfaitement en préparer d'excellentes saucisses; plus tard, on servait des marsouins, surtout en Angleterre, à la table des rois et des seigneurs. Aujourd'hui, la chair du marsouin est toujours un mets délicieux pour les pauvres habitants des côtes, et pour les marins privés depuis longtemps de toute viande fraîche. La chair des vieux marsouins est noire, dure, filamenteuse, grasse et huileuse, par conséquent



Ftg. 374. Le Souffleur vulgaire.

très-indigeste ; celle des jeunes est très-délicate et très-bonne ; salée et fumée, elle paraît excellente aux habitants peu gâtés des pays du Nord.

L'huile ressemble à celle de la baleine, mais elle est plus fine ; aussi est-elle plus estimée.

Les Groënlandais s'en servent pour graisser leurs aliments, et la boivent avec autant de plaisir que nous un bon verre de vin.

La peau, quand elle est tannée, donne un bon cuir.

On voit que l'utilité dont est le marsouin dépasse les dégâts qu'il peut causer.

LES SOUFFLEURS — *TURSIOPS*

Die Tümmler.

Caractères. — Les souffleurs ou *tursiops* sont des dauphins grands et forts, à museau prolongé en forme de bec, pointu, nettement séparé du front ; ils ont aussi une forte nageoire dorsale, des dents nombreuses, fortes, coniques et lisses.

LE SOUFFLEUR VULGAIRE — *TURSIOPS VULGARIS.*

Der gemeine Tümmler.

Caractères. — Le souffleur vulgaire (fig. 374) est un grand animal de 3 à 5 mètres de long ;

il est fort et vigoureux ; ses nageoires pectorales sont courtes, échancrées sur leur bord supérieur, terminées par une extrémité obtuse ; la nageoire caudale est de grandeur moyenne ; il a à chaque mâchoire de 21 à 24 dents ; le dos et les flancs sont noirs ou d'un brun noir, le ventre est d'un blanc pur.

Distribution géographique. — Ce souffleur se trouve partout, depuis l'océan Glacial jusqu'à la Méditerranée. Il n'est abondant nulle part, et on ne le voit que par petites troupes de six à huit individus.

Dans la mer des Indes et la mer Rouge, il est remplacé par une espèce voisine, l'*bousalam* (*tursiops aduncus*).

Mœurs, habitudes et régime. — Comme les marsouins, les souffleurs arrivent près des pêcheurs, et les entourent. Leur vitesse et leur agilité sont considérables ; ils font tout le tour d'un bateau à vapeur, dont la marche est de quatorze milles anglais à l'heure. A l'approche de l'orage et de la tempête, on les voit bondir comme le marsouin, et à l'époque du rut, ils s'élancent au-dessus de la surface de l'eau. Leurs mœurs, d'ailleurs, sont peu connues. On ignore quelle est l'époque de l'accouplement, la durée de la gestation ; on sait seulement que la femelle met bas en hiver un ou deux petits, et

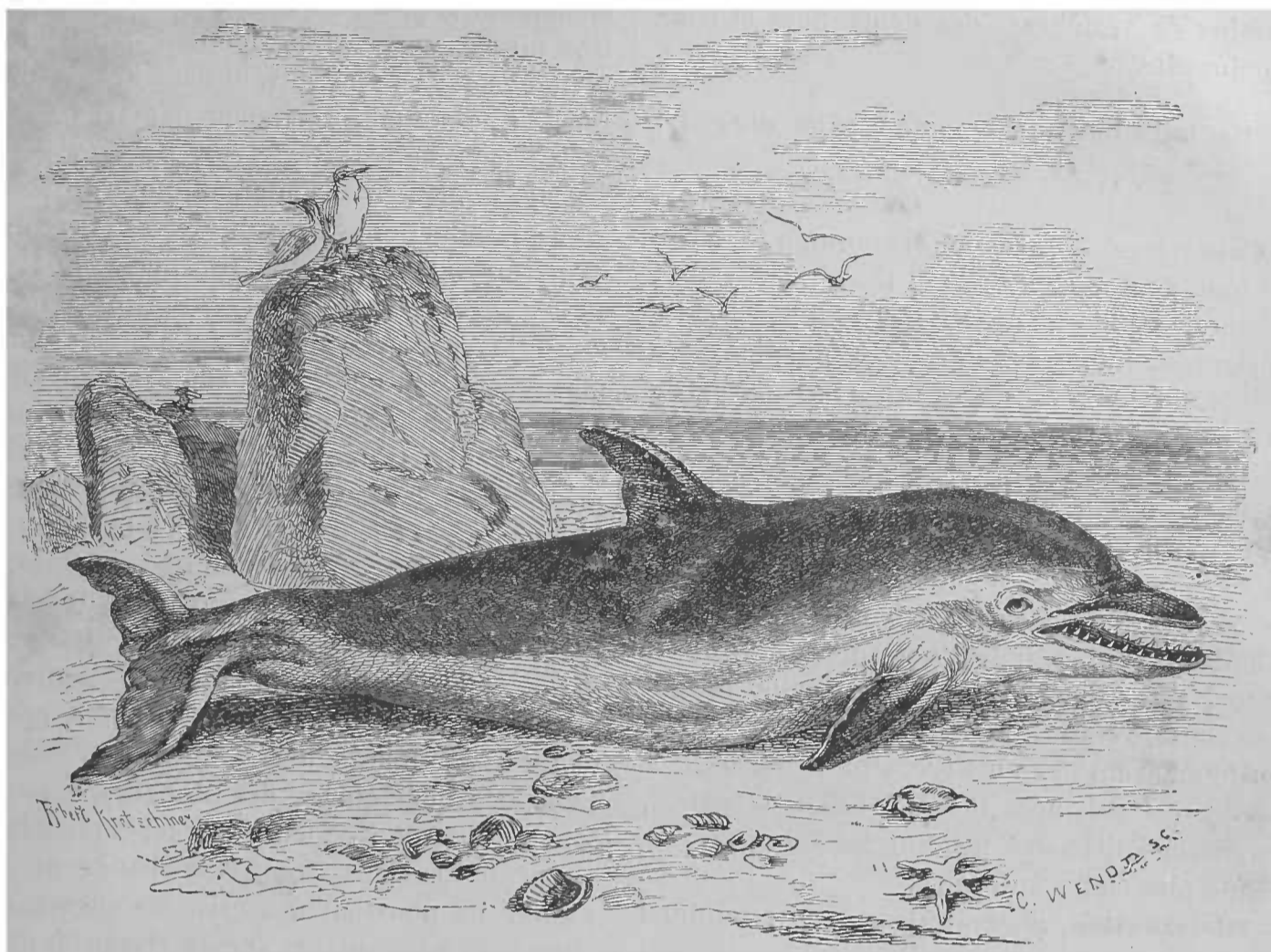


Fig. 375. Le Dauphin commun.

qu'elle les soigne comme le font les autres delphinidés.

Pêche. — On prend les souffleurs avec le harpon, ou encore on les tue à la carabine. Dans ma dernière excursion de chasse en Abyssinie, le duc de Cobourg tira quelques abousalems, qui entouraient notre navire. L'eau se teignit de sang ; l'animal blessé se retourna plusieurs fois, et arriva lentement à la surface. Tous les autres restèrent près du cadavre, dans le noble dessein, nous dirent les matelots, de le dévorer.

LES DAUPHINS — *DELPHINUS*.

Die Delfine, The Dolphins.

Considérations historiques. — Nous voici arrivés au genre qui a donné son nom à la famille, aux dauphins proprement dits, animaux que fables et légendes ont célébrés à l'envi. C'est un dauphin qui, charmé par les chants divins d'Arion, reçut sur son dos le poète, et le déroba à la fureur des matelots, en le transportant au cap Ténare.

Qui n'a lu, dans Pline, l'histoire de ce dauphin qui, reconnaissant de ce que, chaque jour, un jeune garçon venait lui donner du pain, por-

BREHM.

tait l'enfant sur son dos à travers le lac Lucrin jusqu'à son école, et le ramenait chez lui de la même façon. « Lorsque le jeune garçon mourut, dit l'auteur latin, le dauphin revint tous les jours au même endroit, et bientôt mourut aussi du chagrin d'avoir perdu son ami. » Les dauphins, dans l'opinion des anciens, chassaient les barbues dans les filets des pêcheurs, et ceux-ci, par reconnaissance, leur donnaient du pain trempé dans du vin. Un roi de Carie ayant fait enchaîner un dauphin dans le port, un grand nombre de ces animaux survinrent qui, par leurs signes, priaient le roi de délivrer leur compagnon : on ne put le leur refuser. Pline raconte encore très-sérieusement que les jeunes dauphins sont toujours accompagnés par un vieux, qui leur sert de maître. On a vu des dauphins, raconte-t-on, emporter le cadavre d'un des leurs, afin qu'il ne soit pas mangé par d'autres habitants des mers.

Malheureusement, à tous ces beaux récits, il ne manque qu'une chose, la véracité.

Caractères. — Les dauphins sont caractérisés par une taille moyenne, un corps bien proportionné, un museau étroit et allongé, séparé du crâne par une dépression marquée, un grand

nombre de vertèbres, des dents fines et très-nombreuses.

LE DAUPHIN COMMUN — DELPHINUS DELPHIS.

Der gemeine Delfin, The Dolphin.

Caractères. — Le dauphin commun (*fig. 375*) est long de 2 mètres à 2^m,60. Il a des nageoires pectorales allongées, découpées sur leur bord supérieur, amincies, et en forme de faucille vers la pointe ; la nageoire caudale est demi-circulaire. Le nombre des dents varie beaucoup : d'ordinaire, on en trouve de 32 à 47 à chaque mâchoire ; on a même tué des dauphins qui en avaient 53, soit en tout 212. Les dents sont implantées à des distances égales, séparées par de courts intervalles, de façon à s'engrener mutuellement. Elles sont allongées, coniques, très-pointues, légèrement recourbées de dehors en dedans ; celles du milieu sont les plus longues ; elles vont en diminuant en avant et en arrière, à partir du milieu. Le dos est gris-noir foncé, à reflets verdâtres, se confondant peu à peu sur les flancs avec la teinte plus claire du ventre.

Distribution géographique. — Cet animal habite toutes les mers de l'hémisphère septentrional.

Mœurs, habitudes et régime. — Par son genre de vie, le dauphin rappelle tout à fait les cétacés que nous avons déjà passés en revue ; mais il est encore plus enclin à jouer, plus capricieux. Tantôt il est en pleine mer, loin de toutes les côtes ; tantôt, il remonte les fleuves. On le trouve partout.

Le plus souvent, on rencontre les dauphins en troupes de six à dix individus. Ils arrivent auprès des navires, et folâtraient longtemps autour d'eux, avant de prendre une autre direction. Ils plongent et remontent sans cesse, et chaque fois que l'on aperçoit à la surface des ondes leur dos foncé, on entend un bruit de soufflet, et l'on voit un jet d'eau s'élever dans l'air.

Le seul aspect de la dentition indique déjà que le dauphin commun est un des carnassiers marins les plus terribles. Il se nourrit exclusivement de poissons, de crustacés, de céphalopodes et d'autres animaux de mer. Il poursuit surtout les sardines, les harengs et les poissons volants. C'est lui qui fait s'élancer hors de l'eau ces derniers ; souvent on le voit lui-même bondir après eux, et les suivre à toute vitesse. Après qu'ils ont pris trois ou quatre fois leur essor, les poissons volants sont épuisés, et ils deviennent

facilement la proie du dauphin. Les fous et autres oiseaux marins lui viennent en aide dans cette chasse ; ils poursuivent dans l'air les poissons, et les forcent à plonger dans l'eau, où le carnassier les attend.

L'accouplement a lieu en automne ; dix mois après, la femelle met bas un ou rarement deux petits, de 50 à 66 centimètres de long, qu'elle soigne avec tendresse jusqu'à ce qu'ils soient gros. Ce n'est qu'à dix ans que les jeunes dauphins sont complètement adultes. S'il faut en croire un vieil auteur grec, ils atteindraient l'âge de cent trente ans. Des pêcheurs, qui avaient pris des dauphins et les avaient ensuite relâchés après leur avoir fait une entaille à la queue, disent qu'ils vivent de vingt-cinq à trente ans.

Pêche. — L'orque est pour le dauphin un ennemi plus dangereux que l'homme. Celui-ci ne le poursuit que quand il manque de nourriture fraîche. Aujourd'hui, comme dans les temps anciens, le dauphin jouit de l'amitié de l'homme. Cependant, quelquefois des pêcheurs, se réunissant, entourent avec leurs canots, comme le faisaient les anciens Grecs, une bande de dauphins ; ils poussent des cris, les effrayent, et cherchent à les amener vers le rivage où ils s'échouent. Ces animaux, dans leur angoisse, font entendre de profonds soupirs.

Usages et produits. — Jadis on mangeait la chair et la graisse du dauphin, surtout pendant le carême. Les Anglais et les Français appréhendent cette chair avec soin, et en font un mets assez goûté. Cependant l'usage en est presque perdu aujourd'hui.

Chez les Romains, le dauphin jouait un rôle en médecine. Son foie passait pour excellent contre les attaques de fièvres intermittentes ; avec l'huile de foie de dauphin, on guérissait les ulcères ; avec des fumigations de graisse de dauphin, les affections du bas-ventre. On brûlait les dauphins en entier ; on en mélangeait les cendres avec du miel, et on en faisait divers onguents. Mais tout cela, depuis bien longtemps, ne figure plus dans nos pharmacopées.

**LES DELPHINORHYNQUES —
DELPHINORHYNCHUS.**

Die Döglinge.

Caractères. — Les delphinorhynques se rapprochent beaucoup des dauphins proprement dits. Ils sont surtout caractérisés par un museau allongé en forme de bec, et sillonné dans sa

partie osseuse. Ils ont encore une nageoire dorsale, mais très-petite; leur nageoire caudale est demi-circulaire, et leurs nageoires pectorales sont grandes; leurs dents sont moins nombreuses et plus petites que celles des dauphins. L'animal, en vieillissant, les perd quelquefois toutes.

Distribution géographique. — Les delphinorhynques habitent les uns l'Océan, les autres les grands fleuves.

LE DELPHINORHYNQUE A LONG BEC —
DELPHINORHYNCHUS ROSTRATUS.

Der Dögling.

Caractères. — Cette espèce, la plus connue des deux que renferme ce genre, a de 6 à 9 mètres de long, et une circonférence de 4 à 5 mètres. Tout son corps est noir.

Distribution géographique. — Il habite le nord de l'océan Atlantique et la mer Glaciale; on ne l'a pas encore rencontré dans l'océan Pacifique. Il semble être commun dans le nord de la Laponie et au Spitzberg.

Des delphinorhynques sont venus s'échouer plusieurs fois sur les côtes d'Angleterre, de France, de Hollande, d'Allemagne, de Suède, de Russie, et même d'Italie. En 1788, une femelle avec son petit se montra aux environs de Honfleur. Elle fit de longs efforts pour sauver son petit, ce qui causa sa perte. Des pêcheurs tirèrent le jeune sur le rivage et blessèrent la mère; elle put encore gagner la haute mer, mais le lendemain on trouvait à quelques lieues de là son cadavre jeté sur la plage.

Mœurs, habitudes et régime. — Le genre de vie du delphinorhynque à long bec est très-peu connu; mais tout porte à croire qu'il ne diffère pas de celui des autres delphinidés.

Le delphinorhynque à long bec est un carnassier terrible, qui n'ose cependant pas s'attaquer aux grands animaux. Les céphalopodes, les mollusques, les petits poissons, composent sa nourriture; et il en mange des quantités considérables. On trouve dans son estomac les restes d'un millier de ces petits êtres.

LES INIAS — *INIA.*

Die Schnauzendelfine.

Caractères. — Les inias rappellent les dauphins proprement dits par l'ensemble des formes extérieures; mais leur museau est plus allongé, leurs nageoires pectorales sont plus

larges, la nageoire dorsale n'est représentée que par une simple élévation de la peau, et leurs dents sont épaisses, grenues à leur surface et pourvues, pour la plupart, d'un gros talon externe.

L'INIA DE L'AMAZONE — *INIA AMAZONICA.*

Die Bote, die Inia.

En 1819, Humboldt parla d'un dauphin qui habitait les eaux douces de l'Amérique du Sud, sans toutefois en donner une bonne description. Desmarest, l'année suivante, vit un de ces animaux au musée de Lisbonne, et le décrivit, mais très-succinctement et très-incomplètement. En 1831, deux naturalistes de mérite, Spix et Martius, en indiquèrent mieux les caractères; ce n'est cependant qu'à Alc. d'Orbigny que nous devons de le bien connaître. Cet éminent naturaliste, qui parcourut le Pérou, peu après Spix et Martius, et qui ne connaissait pas les travaux des deux auteurs allemands, fut assez heureux pour voir l'animal lui-même. Il apprit, à son grand étonnement, que dans l'intérieur du continent américain, à plus de 3,000 kilomètres de l'océan Atlantique, vivait un grand poisson, un dauphin probablement, d'après la description qu'on lui en faisait. Il désirait vivement s'en procurer un; mais les Indiens étaient trop peu habitués au maniement du harpon pour pouvoir le satisfaire. Enfin, il vit son désir s'accomplir à Principe Dobeira, poste-frontière du Brésil, où les soldats s'amusaient à pêcher cet animal.

Caractères. — L'inia ou le *bote*, comme l'appellent les Brésiliens, l'*inia* des Guarayos, le *bufeo* des Espagnols (*fig. 376*) est un delphinidé à museau encore plus allongé que celui des delphinorhynques. Il représente une sorte de bec étroit, arrondi, obtus, à poils roides, et portant à chaque mâchoire 66 ou 68 dents pointues, à couronnes fortes et recourbées. Le corps est élancé; les nageoires pectorales sont longues, échancrées au bord supérieur, amincies et recourbées en faucille à leur extrémité; la nageoire caudale n'est pas lobée; la nageoire dorsale est très-petite. La longueur du corps varie de 2^m,30 à 3^m,30; chez un individu de 1^m,15, la nageoire dorsale avait 40 cent. de long et près de 6 cent. de haut; les nageoires pectorales, 41 cent. de long et 16 cent. de large; la nageoire caudale, 50 cent. de large. La femelle n'a que la moitié de cette taille. Le dos de l'animal est bleuâtre clair, le ventre rosé.

L'espèce offre des variations nombreuses; on

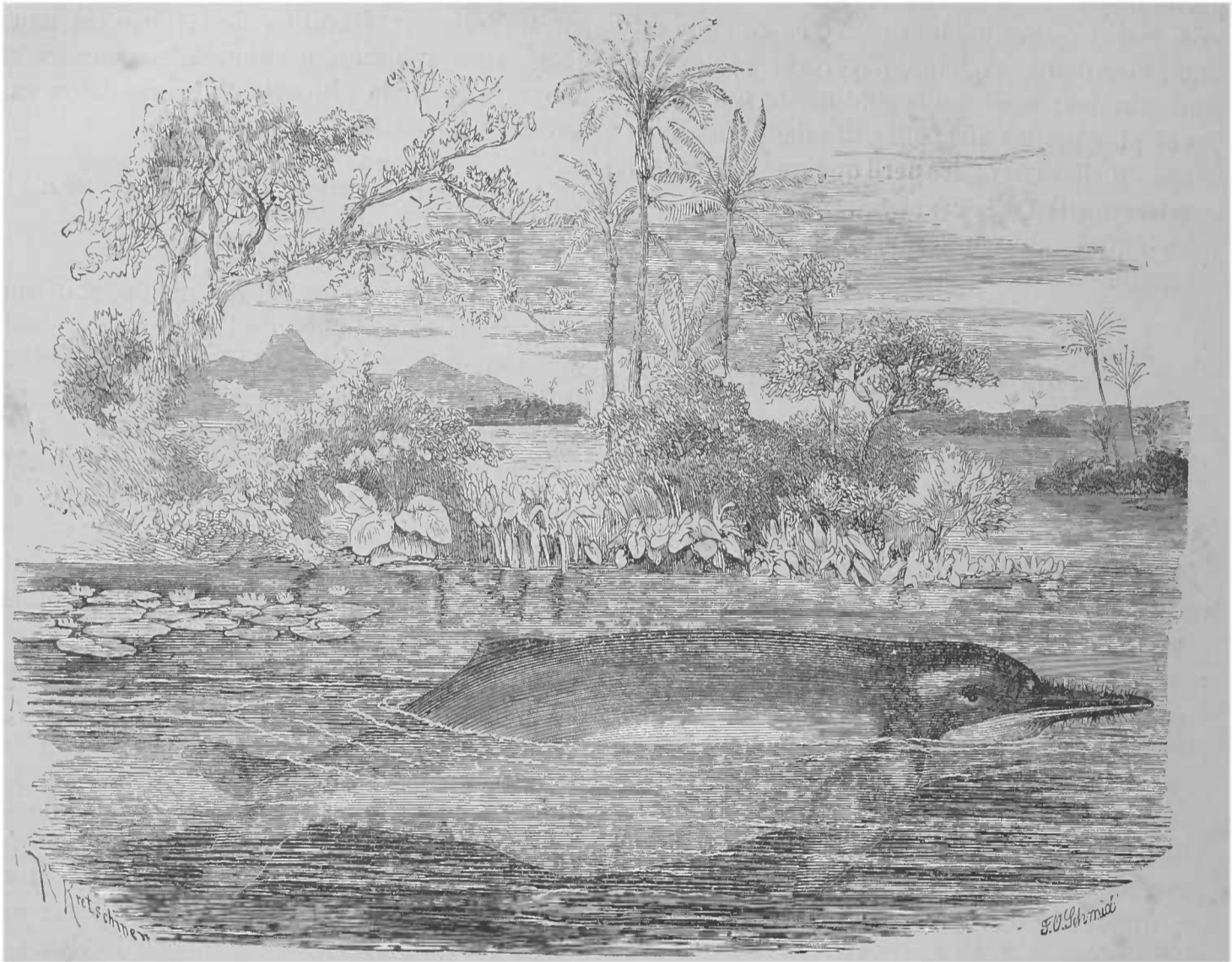


Fig. 376. L'Inia de l'Amazone.

rencontre des individus roux et d'autres noirâtres.

Distribution géographique. — Ce curieux animal semble habiter presque tous les fleuves de l'Amérique du Sud, entre le 10° et le 17° de latitude méridionale. Il est commun dans le fleuve de l'Amazone, dans ses affluents et dans l'Orénoque.

Mœurs, habitudes et régime. — Ses mouvements sont plus lents et bien moins vifs que ceux des autres delphinidés; il nage plus tranquillement et vient souvent à la surface de l'eau pour respirer. On le rencontre d'ordinaire en petites bandes; Humboldt, cependant, en vit un grand nombre à la fois.

« L'air, dit-il, redevint silencieux, et aussitôt de grands cétacés, de la famille des souffleurs, et ressemblant aux dauphins de nos mers, commencèrent à s'agiter nombreux, à la surface de l'eau. Lents et paresseux, les crocodiles semblaient craindre la présence de ces êtres bruyants; nous les voyions plonger, quand les souffleurs s'en approchaient. Il est fort singulier de trouver des cétacés aussi loin des côtes;

on les rencontre dans toutes les saisons, et rien ne semble faire croire qu'ils émigrent, comme les saumons. Les Espagnols les appellent *toninas*, du même nom qu'ils donnent aux dauphins marins; leur nom indien est *orinocoua*. »

Dans un autre passage: « Au plus épais de la forêt, nous entendîmes tout à coup un bruit singulier. Nous armâmes nos carabines, lorsque parut une bande de toninas, de quatre pieds de long, qui entourèrent notre embarcation. Ces animaux étaient cachés sous les branches d'un arbre; ils traversaient la forêt aquatique, et jetaient en l'air leurs jets d'eau, qui leur ont valu dans toutes les langues le nom de souffleurs. C'était un aspect singulier de voir tous ces cétacés, au milieu des terres, à trois ou quatre cents milles de l'embouchure de l'Orénoque et du fleuve de l'Amazone. »

C'est là à peu près tout ce que nous connaissons du genre de vie de l'inia. D'autres voyageurs nous apprennent que cet animal se tient toujours près de la surface; qu'il sort souvent son museau allongé en forme de bec, et qu'il

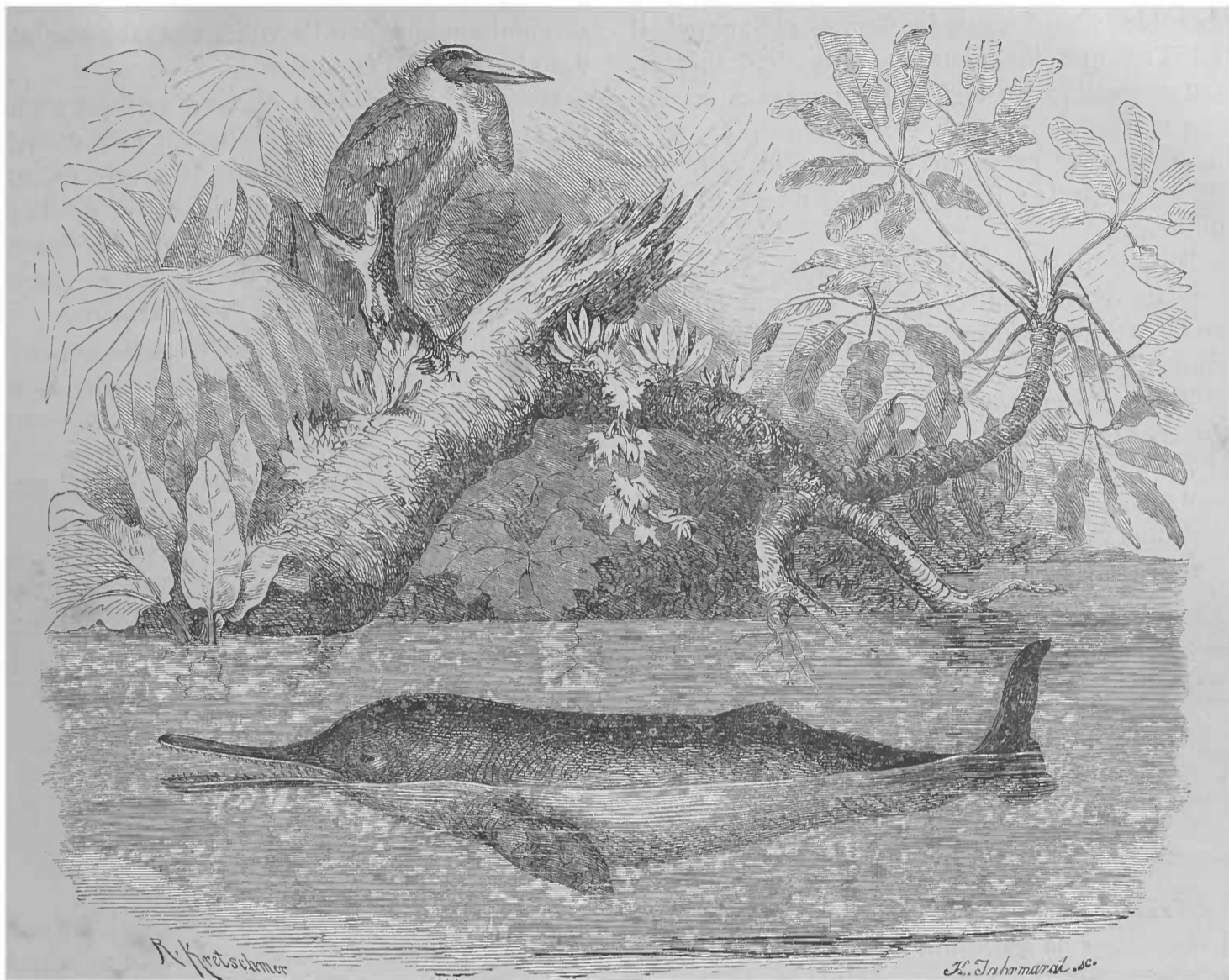


Fig. 377. Le Plataniste du Gango.

avale au-dessus de l'eau la proie qu'il a saisie.

Il se nourrit principalement de petits poissons; il mange aussi les fruits de toute espèce, qui, des arbres, tombent dans l'eau.

Les inias recherchent de préférence les anses profondes et à eau limpide, surtout les endroits où la rive est rocheuse. Ils font beaucoup de bruit, et en deviennent souvent incommodés pour les voyageurs. On a remarqué que le feu les attirait et en telle quantité, que les voyageurs campés sur la rive sont forcés d'éteindre toute lumière, pour pouvoir dormir tranquillement.

On ne connaît pas l'époque du rut, ni la durée de la gestation.

Une femelle, qui fut le sujet des observations d'Alc. d'Orbigny mit bas un petit, dans les six dernières heures de sa vie.

On sait, de plus, que la mère soigne ses petits avec amour, comme le font tous les autres delphinidés.

Usages et produits. — Le besoin seul pousse l'homme à poursuivre cet animal inoffensif. Sa viande est dure, sa graisse peu abondante, sa

peau ne se prête à aucun service; à certains endroits, on en fait des boucliers, et c'est là la seule utilité dont puisse être l'inia.

LES PLATANISTES — *PLATANISTA*.

Die Schnabeldelfine.

Caractères. — Les platanistes, qu'on a quelquefois appelés *sousous*, se distinguent par la forme allongée et comprimée du museau, qui s'infléchit dans une partie de son étendue, et dont les dents sont comprimées et implantées dans les mâchoires par des racines très-développées d'avant en arrière. Ils ont à la région frontale une grande cavité qui protège un amas considérable de substance huileuse.

L'on n'en connaît qu'une espèce.

LE PLATANISTE DU GANGE — *PLATANISTA GANGETICUS*,

Der Schnabeldelfin.

Caractères. — Plinè appelle *platanista* un

dauphin vivant dans le Gange, et auquel il attribue une longueur de plus de 7 mètres. Cet animal existe : c'est le *dauphin à bec* des Européens, le *sousouk* des Indiens (fig. 377); mais sa taille est bien moindre que celle que Pline lui prête; il n'a pas plus de 2^m,30 cent. de long.

Il diffère des autres delphinidés par sa nageoire caudale demi-circulaire et divisée, son museau épais et relevé en haut, ses éventails contournés en forme de S. Il a de trente à trente-deux dents, pointues, fortes, coniques, un peu recourbées en arrière; celles de devant sont les plus longues et les plus minces. Un repli graisseux indique seulement la nageoire dorsale. Le dos est noir, le ventre gris-blanc.

Distribution géographique. — Cet animal n'a encore été rencontré que dans le Gange et dans ses divers bras : il se trouve surtout près de

son embouchure; on l'a vu cependant assez loin dans l'intérieur des terres.

Mœurs, habitudes et régime. — Il est social comme les autres delphinidés; il se nourrit de poissons, de mollusques, de crustacés, et, dit-on, de fruits et d'épis de riz, qu'il cueille là où les champs arrivent jusqu'au lit du fleuve. Son long bec lui permet de fouiller la vase et les roseaux pour y trouver sa nourriture.

D'ordinaire, il nage lentement; mais lorsqu'il poursuit les poissons, il se montre aussi agile que les autres delphinidés, et fend les eaux avec rapidité.

Usages et produits. — Les Indiens le pêchent, pour se procurer sa graisse, qu'ils regardent comme un remède souverain contre les paralysies, les douleurs et autres maladies. Sa chair ne sert qu'à faire des appâts pour prendre les autres habitants du Gange.

LES PHYSÉTÉRIDÉS — *PHYSETERES*.

Die Pottwale.

Caractères. — Les naturalistes ne sont pas d'accord sur la question de savoir si l'un des animaux marins les plus gigantesques, le cachalot, doit être regardé comme le type d'une famille, ou comme celui d'un simple genre de la famille des delphinidés. Sa taille colossale, sa tête énorme, qui a environ un tiers de la longueur du corps l'éloignent plus des dauphins que des baleines; mais, d'un autre côté, la structure de son crâne, les dents qui arment ses mâchoires le rapprochent des premiers, et comme ces caractères surtout sont employés en zoologie, il ne faut pas nous étonner, si, pour beaucoup, le cachalot n'est qu'un delphinidé. Quant à nous, nous trouvons les différences qui le séparent de ceux-ci plus considérables que celles qui séparent entre eux d'autres mammifères, appartenant à des familles diverses. S'il est vrai que cet adage : « Ouvre la bouche, que je te connaisse, » soit excellent en zoologie, d'un autre côté, il est tout aussi vrai que la dentition ne peut servir à elle seule à déterminer la place d'un mammifère. C'est l'ensemble des caractères, seul, qui permet au naturaliste de réunir ou de séparer divers animaux; et c'est en nous appuyant sur cette loi que nous faisons du cachalot une famille à part, essentiellement caractérisée par une mâchoire inférieure étroite

en avant et portant des dents; une mâchoire supérieure dépourvue de fanons et souvent de dents.

Cette famille repose sur un genre unique.

LES CACHALOTS — *PHYSETER*.

Die Potwale, The Cachalots.

Caractères. — Les cachalots ont pour caractères génériques des dents en nombre variable et très-fortes à la mâchoire inférieure, dont la symphyse est très-allongée.

On n'est nullement fixé sur le nombre d'espèces que renferme ce genre : les uns en admettent plusieurs, les autres n'en reconnaissent qu'une. Cette divergence d'opinions paraît due, surtout, à ce que ces animaux, comme Pœppig l'a parfaitement fait remarquer, ne sont pas facilement accessibles à l'observation.

« On a rarement l'occasion, dit-il, de bien voir un cachalot; cette occasion n'est donnée que lorsqu'une tempête vient en jeter un sur les côtes d'Europe, et même alors, les résultats de l'observation ne s'accordent pas complètement avec la vérité; le dessinateur ne peut reproduire le véritable aspect de l'animal, car cette masse énorme s'affaisse sous son propre poids et s'enfouit dans le sable. Les baleiniers seuls peuvent avoir la chance d'apercevoir un

cachalot au repos dans l'eau; mais alors, ils ont bien autre chose à faire qu'à en prendre le dessin. Aussi, n'avons-nous aucune bonne figure du cachalot, aucune qui ait été faite sans idée préconçue, aucune qui ait une valeur scientifique. On n'a même pu déterminer s'il y avait une différence spécifique entre les cachalots des mers du Nord et ceux des mers du Sud. Les deux Cuvier inclinent à la nier, Bennett et plusieurs autres font du cachalot du Sud une espèce distincte. » Quoi qu'il en soit, tous les cachalots ont les mêmes habitudes, et nous pouvons attribuer à l'espèce suivante tout ce que l'on connaît de ces animaux.

LE CACHALOT MACROCÉPHALE — *PHYSETER*
MACROCEPHALUS.

Der Pottfisch, The Spermaceti Whale.

Caractères. — Le cachalot macrocéphale (*fig. 378*) le cède à peine à la baleine en grandeur; un mâle adulte peut atteindre une longueur de 20 à 23 mètres, et une circonférence de 9 mètres. La femelle n'a que la moitié de cette taille. Les nageoires pectorales sont relativement très-petites; elles n'ont que 1 mètre de long et 66 cent. de large, chez un mâle de 20 mètres de long; la nageoire caudale, par contre, a 6^m,30 de large. Les deux sexes se ressemblent; quelques baleiniers ont cru cependant reconnaître une différence dans la forme du museau, qui serait droit et tronqué chez la femelle, arrondi chez le mâle.

Le cachalot macrocéphale est bien le plus massif de tous les animaux. Sa tête est très-longue, large, presque quadrangulaire; elle est aussi haute et aussi large que le corps, dont elle n'est pas nettement séparée. Le corps est cylindrique; ses deux tiers antérieurs sont très-larges et plats; le tiers postérieur est arrondi et va en s'amincissant d'avant en arrière. Il porte une petite nageoire dorsale, formée d'un amas de graisse, paraissant comme tronquée en arrière, et se confondant insensiblement avec le reste du corps. Les nageoires pectorales sont courtes, larges, épaisses, placées immédiatement en arrière des yeux; elles présentent sur leur face supérieure cinq sillons allongés, correspondant aux doigts; leur face supérieure est lisse. La nageoire caudale est profondément fendue et bilobée; chez les jeunes animaux, son bord est entaillé; il est lisse chez les vieux individus. De petites saillies en forme de bosse se trouvent sur le dos, depuis la nageoire dorsale

jusqu'à la nageoire caudale. La femelle a deux mamelles au voisinage de l'ombilic.

La face antérieure de la tête est verticale. L'évent est une fente recourbée en S, longue de 22 à 27 cent. et située à l'extrémité du museau, à la place qu'occupe le nez chez les autres mammifères. Les yeux sont petits, placés très en arrière; les paupières, dépourvues de cils; les oreilles un peu au-dessous des yeux, et s'ouvrant par une petite fente longitudinale; la bouche est grande, fendue presque jusqu'au niveau des yeux; la mâchoire inférieure plus étroite et plus courte que la mâchoire supérieure, qui la recouvre quand la bouche est fermée. Les deux mâchoires sont munies de dents coniques et sans racines. Plusieurs de ces dents tombent à mesure que l'animal vieillit; d'autres sont presque entièrement recouvertes par les gencives. Celles de la mâchoire inférieure seules sont grandes; quelques-unes d'entre elles atteignent même une longueur de 33 cent. Le nombre des dents varie de 39 à 50; il y en a plus à une mâchoire qu'à l'autre. Chez les jeunes cachalots, elles sont très-pointues, mais elles s'émousent avec l'âge, et chez les vieux, ce ne sont plus que des cônes d'ivoire creusés, et remplis de substance osseuse. Le crâne est remarquable par sa disproportion; la tête est énorme, et conserve partout la même épaisseur.

Sous une couche de graisse de plusieurs centimètres d'épaisseur, s'étend une couche aponévrotique, enveloppant un espace qu'une cloison horizontale divise en deux loges, communiquant par plusieurs ouvertures. Tout cet espace est rempli d'une matière transparente, huileuse, le *spermaceti*, que l'on trouve aussi dans un canal allant de la tête à la queue, et dans diverses petites poches, disséminées au milieu de la graisse et des muscles.

Six des vertèbres cervicales sont soudées: l'atlas seul est libre. Il y a quatorze vertèbres dorsales, vingt lombaires, et dix-neuf caudales. L'omoplate est relativement mince, l'humérus court et gros, soudé aux os de l'avant-bras, qui sont encore plus courts.

Les muscles sont durs, à fibres épaisses, parcourues par des tendons très-nombreux. Par-dessus se trouve une couche de graisse de plusieurs centimètres d'épaisseur, puis vient la peau qui est lisse, luisante, d'une couleur noir foncé, plus claire par places au ventre, à la queue et à la mâchoire inférieure.

La langue adhère par toute sa face inférieure à la base du maxillaire. L'estomac est divisé en

quatre compartiments, et l'intestin a quinze fois la longueur du corps. La trachée est divisée en trois bronches principales.

La vessie urinaire est remplie d'un liquide huileux, de couleur orange, dans lequel flottent parfois de petits corps de 8 à 33 cent. de diamètre, et pesant, dans leur ensemble, de 6 à 10 kilogrammes ; ce sont probablement des concrétions pathologiques, analogues aux calculs urinaires des autres animaux. Ces concrétions constituent le fameux ambre gris.

Distribution géographique. — Le cachalot macrocéphale est un animal cosmopolite : il habite toutes les mers du globe. On le rencontre, quoique rarement, dans les mers polaires, au delà du 60° de latitude sud et nord. Mais ce sont surtout les mers de l'hémisphère sud qu'il fréquente, et c'est là que vont le chercher les navires destinés à la pêche de ce géant des mers ; c'est de là que l'on admet qu'il s'est répandu dans les autres parties de l'Océan. Sur les côtes d'Europe même, il n'est pas excessivement rare. Toutes les chroniques, anciennes et modernes, parlent de cachalots échoués sur les rivages.

Mœurs, habitudes et régime. — Les cachalots parcourent les mers en troupes nombreuses, comme les dauphins ; ils en recherchent les endroits les plus profonds ; aiment à se tenir près des côtes escarpées ; évitent soigneusement les plages en pente douce. Les baleiniers disent que chaque troupe a à sa tête un mâle vigoureux, qui défend les femelles et les jeunes contre les attaques des autres animaux. Les vieux mâles sont solitaires, ou forment entre eux de petites bandes. A certains moments, plusieurs troupes se réunissent en un seul, composé alors de centaines d'individu.

Par ses mouvements, le cachalot rappelle plus les dauphins que les baleines. Il le cède à peine en vitesse aux cétacés les plus rapides. En nageant tranquillement, il parcourt de trois à quatre milles anglais à l'heure ; quand il se hâte, il fend les flots avec une telle rapidité que l'eau en bouillonne, et forme des vagues qui s'étendent au loin. Il rivalise alors de rapidité avec tous les navires. De loin, déjà, on peut reconnaître un cachalot à ses mouvements. N'est-il pas inquiet, il glisse à la surface sans trop s'enfoncer ; se hâte-t-il, il frappe de tels coups avec sa queue, que sa tête tantôt s'élève bien au-dessus de l'eau, tantôt s'enfonce très-profondément. Souvent il se tient dans une position verticale,

la tête ou la queue en l'air ; il fait même parfois deux ou trois bonds au-dessus des flots, puis il plonge pour longtemps. D'ordinaire, les membres d'une même troupe se rangent en une longue file, l'un derrière l'autre, plongent en même temps, lancent tous à la fois leurs jets d'eau, et disparaissent de nouveau presque au même moment. Rarement ils sont immobiles ; ce n'est que quand ils dorment qu'ils restent étendus, à peu près sans mouvement, à la surface des eaux.

Un cachalot peut rester vingt minutes submergé ; mais après ce temps, il a besoin de venir respirer à l'air libre. Il fait de 30 à 60 inspirations en 10 ou 15 secondes ; et après avoir débarrassé son sang d'acide carbonique, il peut de nouveau plonger pendant longtemps. Se ment-il beaucoup, il respire alors rapidement et continuellement. Les baleiniers disent qu'ils distinguent un cachalot au bruit qu'il fait en soufflant ; bruit si particulier, qu'on peut à peine le confondre avec celui des autres cétacés.

Le toucher est, à ce que l'on croit, le sens le plus parfait du cachalot. Sa peau est couverte de papilles nerveuses très-déliées et capables de percevoir les impressions les plus légères. La vue est assez bonne ; l'ouïe par contre, est mauvaise.

Quant à son intelligence, le cachalot se rapproche plus des dauphins que des baleines. Il évite cependant l'homme, et paraît le craindre plus que les dauphins, ces amis des matelots. Mais, s'il est attaqué, sa timidité fait place à une fureur, à une soif de combat et de vengeance, sans égale parmi les autres cétacés. On a vu un troupeau de dauphins effrayer une bande de cachalots, au point de leur faire prendre la fuite ; on sait que la présence d'un navire, fait s'éloigner à toute vitesse les cachalots ; on en a vu montrer une telle épouvante à l'approche d'un ennemi, qu'ils restaient immobiles, tremblant de tout leur corps, s'agitant en désordre, et donnant ainsi à l'homme tout le loisir de s'en rendre maître. D'après les baleiniers, c'est ce qui arrive quand une femelle est blessée la première ; mais si c'est le mâle qui est tué, tout le troupeau prend la fuite.

Les cachalots se nourrissent principalement de céphalopodes de diverses espèces. Naturellement ils avalent aussi les petits poissons qui viennent s'égarer dans leur vaste gueule, mais jamais le cachalot ne les chasse. D'après les anciens navigateurs, les cachalots attaqueraient les

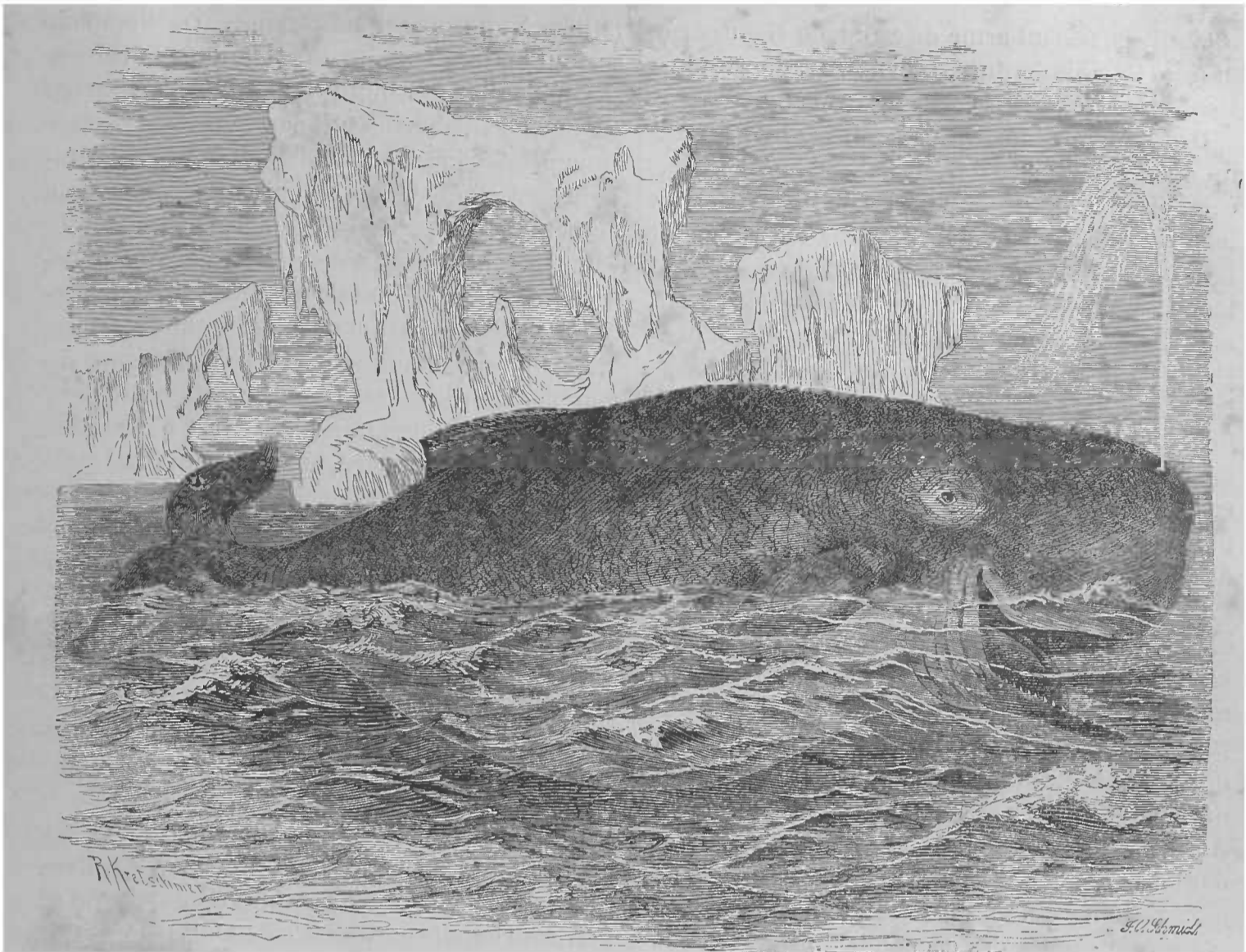


Fig. 378. Le Cachalot macrocéphale.

requins, les phoques, les dauphins et même les baleines ; les observateurs les plus modernes et les plus véridiques n'en savent rien. D'après eux, au contraire, les cachalots mangeraient parfois des végétaux ; on a du moins trouvé dans leur estomac des fruits de diverses espèces, que les fleuves avaient charriés dans la mer.

Dans toutes les saisons de l'année, on a trouvé des femelles allaitant leurs petits. Bennett, auquel nous devons les données les plus exactes au sujet de ces animaux, n'a vu des petits tétant leur mère que dans les mois de mars, avril, octobre et novembre ; cela ne prouve cependant pas qu'ils fussent nés à cette époque. La portée n'est généralement que d'un seul petit : on dit cependant en avoir vu deux avec une seule femelle. Les nouveau-nés ont de 4 à 5 mètres de long, ils nagent joyeusement autour de leur mère, l'accompagnent dans toutes ses excursions. Pour les allaiter, la femelle se penche sur le côté ; le petit saisit le mamelon, non avec la pointe, mais avec l'angle des mâchoires.

Pêche. — Depuis longtemps les baleiniers

BREHM.

poursuivent le cachalot ; mais ce n'est que depuis la fin du dix-septième siècle que cet animal est devenu l'objet d'une pêche régulière. En 1677, les Américains armèrent des navires pour cette pêche ; les Anglais ne suivirent leur exemple que cent ans plus tard. Depuis le commencement de ce siècle, la mer du Sud est l'endroit le plus fréquenté par les pêcheurs, presque tous Anglais ou Américains du Nord. De 1820 à 1830, les baleiniers anglais recueillirent 45,933 tonnes de sperma ceti, soit en moyenne 4,600 par an. En 1831 et 1832, la quantité monta à 7,605 et 7,165 tonnes. Depuis, elle a diminué, car les frais d'armement sont trop élevés, et le succès de cette pêche est trop incertain. Le gain cependant est toujours considérable, une tonne de sperma ceti valant au moins 18 livres sterling (450 francs).

La pêche du cachalot est bien plus dangereuse que celle de la baleine. Il est rare que celle-ci tienne tête à ses ennemis ; celui-là, au contraire, quand il est attaqué, non-seulement se défend, mais encore s'élance courageusement sur ses

agresseurs, faisant arme de sa queue vigoureuse et de sa terrible denture. L'histoire rapporte plusieurs sinistres causés par les cachalots.

Des matelots de l'*Essex*, qui avaient blessé un de ces animaux, durent gagner leur navire, car l'animal, d'un coup de queue, avait avarié leur canot. Tandis qu'on cherchait à le radouber, un autre cachalot apparut à peu de distance du navire, le considéra pendant environ une demi-minute, et s'enfonça dans les flots. Un instant après, il reparut à la surface, s'élança contre le bâtiment, le frappa d'un tel coup de tête, que les matelots crurent avoir touché à un récif. L'animal furieux se dégagea, se retourna, et fit une seconde attaque, enfonça la proue et fit sombrer le navire : une partie de l'équipage fut seule sauvée. Un autre bâtiment américain, l'*Alexander*, fut de même coulé bas par un cachalot ; un troisième, la barque *Cook*, ne dut son salut qu'à un coup de canon bien pointé. Quatre mois après le naufrage de l'*Alexander*, l'équipage de la *Rebecca* captura un énorme cachalot, qui se laissa prendre sans résistance. On trouva dans son corps deux harpons, avec le nom *Alexander* ; sa tête était fortement blessée, et dans ses plaies horribles étaient enfoncés de grands morceaux de planches de navire.

On cite même des cachalots qui ont attaqué des navires sans cause aucune. Un bâtiment anglais chargé de fruits, le *Waterloo*, fut ainsi coulé bas par un cachalot dans la mer du Nord. Il serait difficile d'énumérer tous les navires dont ces terribles animaux ont causé la perte.

Usages et produits. — Les bénéfices que peut produire la pêche du cachalot sont balancés par les dangers qu'offre cette pêche, et cependant ces bénéfices sont loin d'être petits. La graisse fournit une huile excellente ; le *sperma ceti* et l'ambre gris sont deux produits d'un très-grand prix. A l'état frais, le *sperma ceti* est liquide, transparent, presque incolore ; il se fige à une température basse et prend une couleur blanche. Plus il est purifié, plus il devient blanc et sec, et finit par se convertir en une substance farineuse au toucher, et formée de petites écailles nacrées. On l'emploie en médecine ; et l'on en fait des bougies très-estimées.

L'ambre gris, qui a été le sujet de bien des fables depuis les temps les plus reculés, a bien plus de valeur encore. C'est un corps léger, ressemblant à de la cire, de couleur variable, gras au toucher et d'une odeur très-agréable. Il se ramollit à la chaleur, se transforme en un liquide huileux dans l'eau bouillante, et se vo-

latilise à une haute température. On l'emploie surtout en fumigations. Il entre dans la composition de diverses huiles et de plusieurs savons parfumés. Les anciens Romains et les Arabes le connaissaient déjà et l'estimaient ; les Grecs l'employaient en médecine comme un calmant et un antispasmodique ; au siècle dernier, on le trouvait dans toutes les pharmacies. Il a encore aujourd'hui une très-grande valeur, l'ambre gris de première qualité se payant 22 francs les 30 grammes.

L'origine de l'ambre gris a été longtemps inconnue. Les Grecs regardaient cette substance, et avec raison, comme le produit d'excrétion d'un animal ; plus tard, d'autres opinions prévalurent. Tantôt, on le considérait comme excrément d'un oiseau fabuleux, qui ne se nourrissait que de plantes aromatiques ; tantôt comme une plante marine analogue à l'éponge ; d'autres fois comme une résine, ou comme une concrétion de l'écume de la mer. Enfin, en 1724, Boylston en reconnut par hasard la véritable nature. Il est admis aujourd'hui que cette substance est une sorte de calcul intestinal rejeté par le cachalot.

Guibourt (1) a fait voir que l'ambre prenait son odeur agréable en s'oxydant au contact de l'air.

L'on pêche l'ambre gris, plus encore qu'on ne le trouve dans le corps des cachalots. On raconte que des pêcheurs heureux ont trouvé dans de grands cachalots des morceaux de cette substance du poids de 25 kilogrammes, et l'on croyait autrefois que dans le liquide huileux de la vessie nageaient des morceaux pesant de 65 à 75 kilogrammes. Il n'est pas douteux que l'on a rencontré des masses d'ambre gris, du poids de 90 kilogrammes, ayant plus de 1^m,60 de long et de 66 cent. de diamètre ; mais ces masses résultaient probablement de la fusion de plusieurs morceaux que les vagues avaient poussés les uns contre les autres et qui s'étaient accolés, par suite d'une fusion produite par la chaleur solaire.

« En brisant de bons échantillons d'ambre gris, dit S. Piesse (2), j'ai invariablement trouvé des becs dans un état parfait de conservation, qui semblent ou avoir échappé à la digestion, ou ne pouvoir être digérés et qui sont ainsi évacués avec de la matière biliaire. »

Les dents du cachalot trouvent aussi leur emploi dans les arts : elles sont dures, lourdes, faciles à polir et à travailler, et elles auraient la valeur de l'ivoire, si elles en avaient la belle couleur.

(1) Guibourt, *Hist. nat. des drogues simples*, 6^e édition, par G. Planchon. Paris, 1870, t. IV, p. 121.

(2) Piesse, *Des odeurs, des parfums et des cosmétiques*, édition française par O. Réveil. Paris, 1865, p. 198.

LES BALÉNIDÉS — *BALÆNÆ*.*Die Bartenwale, The Whales.*

Caractères. — La quatrième et dernière famille, celle des balénidés, renferme les cétacés dont la bouche, au lieu de dents, est munie de fanons. Ces appendices cornés sont l'attribut le plus caractéristique de la famille.

On dit généralement que les fanons représentent les dents : cela a besoin d'explication. Les fanons n'occupent pas la place des dents ; ils n'en ont ni la forme, ni le mode d'implantation aux mâchoires. Chez les jeunes baleines, on a trouvé dans les mâchoires de petits corps osseux, que l'on peut regarder comme des germes dentaires ; les fanons, qui apparaissent plus tard, sont implantés non sur les mâchoires, mais sur le palais, et ne sont pas directement articulés avec les os de la tête. Par leur siège, ils rappellent les dents palatines des poissons. Les fanons sont des formations cornées, épidermiques ; ils sont composés chacun d'une lame cornée, quadrangulaire ou triangulaire, à laquelle on peut distinguer une partie médullaire et une partie corticale. Celle-ci est constituée par des lamelles cornées, minces et imbriquées ; celle-là est formée de tubes parallèles, qui se terminent à l'extrémité inférieure de la lamelle, sous forme de fibres semblables à des soies de brosse. A leur racine, les fanons sont réunis par des lamelles cornées, recourbées ; ils reposent sur une membrane très-vasculaire, de 2 cent. d'épaisseur, où ils puisent les matériaux de leur nutrition. La voûte palatine est divisée en deux parties par une saillie longitudinale ; dans ces deux parties, se trouvent les fanons disposés transversalement et serrés les uns contre les autres ; ils sont plus espacés en arrière. Leurs extrémités apparaissent au bord externe des mâchoires comme les dents d'un peigne ; vers le milieu de la surface de mastication, ils deviennent plus étroits et pointus. Leur nombre varie de 300 à 1,000.

Les balénidés sont des animaux gigantesques, à tête énorme, à bouche largement fendue, à évents doubles, à oreilles cachées, à yeux très-petits. Leur colonne vertébrale est formée de 7 vertèbres cervicales, 14 ou 15 dorsales, 11 ou 15 lombaires et 21 caudales ou plus. Une seule paire de côtes s'articule directement avec le sternum ; toutes les autres ne sont que des

fausses côtes. Les mâchoires sont recourbées en forme d'arc, et allongées en forme de bec ; elles sont très-grandes relativement à la boîte cérébrale, qui est très-petite. L'omoplate est large, le nombre des doigts de la main varie. La langue est grande, immobile, soudée à la bouche dans toute sa circonférence. L'œsophage est très-étroit, et l'estomac à trois compartiments.

Une baleine adulte peut atteindre une longueur de 26 à 33 mètres et plus, et peser jusqu'à 1,250 quintaux. Ce sont les plus grands animaux qui vivent à la surface du globe.

Distribution géographique. — La plupart des balénidés habitent les mers glaciales et ne s'éloignent pas souvent des anses limitées par des bancs de glaces ; d'autres vivent dans les mers plus chaudes.

Mœurs, habitudes et régime. — Les balénidés sont généralement solitaires ; ce n'est que par hasard qu'on les rencontre en bandes nombreuses ; ils ne sont point sédentaires, et semblent entreprendre des migrations régulières, du pôle vers l'équateur ou de l'est à l'ouest. En été, quelques espèces se tiennent dans la pleine mer ; en automne et en hiver, elles se rapprochent des côtes.

Malgré leur structure massive, les balénidés sont agiles et rapides ; la plupart fendent les flots avec la même vitesse qu'un bateau à vapeur. Ils nagent en ligne droite, ou en décrivant des courbes, tantôt à la surface de l'eau, tantôt dans la profondeur. Lorsqu'ils ne sont pas troublés, on voit toutes les quarante secondes, en moyenne, leur tête massive et une partie de leur dos se montrer à la surface de la mer. Ils lancent avec force et un bruit qu'on entend de loin l'eau qui a pénétré dans leurs évents. En cas de danger, ils plongent et restent longtemps submergés, une demi-heure, une heure entière, a-t-on dit ; mais ces estimations sont sans doute exagérées.

Quand rien ne les trouble, les balénidés restent près de la surface, se couchent sur le dos, sur le flanc, se retournent, se dressent, se livrent à mille jeux. Parfois ils sortent de l'eau la moitié de leur corps. Si la mer est tranquille, ils s'endorment ballottés par les vagues,

Ces gigantesques animaux se nourrissent de petits êtres marins, de céphalopodes, de zoophytes, de mollusques, d'annélides, dont plusieurs sont à peine visibles à l'œil nu. Il est vrai qu'ils en avalent des millions d'une seule bouchée; qu'un petit poisson s'égaré dans leur vaste gueule, il sera aussi avalé; quant aux grands, leur œsophage est trop étroit pour les laisser passer. Les balénidés mangent aussi les algues qui s'engouffrent dans leur gueule.

Quant au développement des sens, les balénidés sont à peu près sur le même rang que les cétacés dont nous venons de faire l'histoire. La vue et le toucher sont les plus parfaits. Leur intelligence est moindre que celle des cachalots. Tous les balénidés sont doux et craintifs; ils vivent en paix entre eux et avec la plupart des autres animaux marins. Ce n'est que lorsqu'ils sont attaqués qu'ils font preuve de courage; ils se défendent alors vigoureusement, et parfois avec succès. Leur queue est leur arme principale, et l'on peut se figurer quelle doit être sa force, en pensant que c'est avec elle que la baleine franche, par exemple, meut son énorme masse au travers des flots. Un seul coup de cette queue suffit pour mettre un canot en pièces ou le lancer en l'air; un seul coup suffit pour assommer et tuer un fort animal, et l'homme même.

On n'est pas encore bien fixé sur le mode de reproduction des balénidés. On sait que la femelle, la *vache*, comme disent les Groënländais, met bas un seul petit, quelques-uns disent deux; qu'elle l'allait longtemps, lui témoigne beaucoup d'amour, le défend avec courage, le cache entre ses nageoires en cas de danger, le conduit jusqu'à ce qu'il soit devenu capable de se suffire à lui-même.

On ne connaît pas précisément la durée de la gestation. Il est probable que les balénidés croissent rapidement; il faut cependant plusieurs années, pour qu'ils atteignent leur complet développement. Aujourd'hui, l'on rencontre bien peu d'individus complètement adultes; l'huile, la graisse, les fanons sont choses si recherchées, que l'homme ne laisse plus un seul de ces animaux atteindre toute sa taille; aucun ne meurt plus de vieillesse, l'on peut dire que celui qui entre dans la vie a déjà son harpon forgé.

Usages et produits. — L'huile et les fanons que fournissent ces animaux sont cause de leur destruction. C'est pour ces deux produits que les Européens les poursuivent avec acharne-

ment. Quelques peuplades mangent leur chair et utilisent leur peau et leurs os.

LES RORQUALS — *BALÆNOPTERA*.

Die Finnfische ou *Schnabelwale*.

Caractères. — Les rorquals, connus aussi sous le nom de *balénoptères*, sont des animaux longs, relativement élancés, ayant une nageoire dorsale située vers le tiers postérieur du corps, une nageoire caudale petite, des nageoires pectorales minces, un museau presque droit, et des sillons nombreux et profonds sous le corps, allant de la mâchoire à l'ombilic. La colonne vertébrale est formée de 7 vertèbres cervicales, soudées souvent les unes aux autres, de 15 dorsales, de 14 lombaires et de 24 caudales.

LE RORQUAL BOOPS — *BALÆNOPTERA BOOPS*.

Die Finnfisch, *The Rorqual*.

Caractères. — Ce rorqual (*fig. 379*), appelé aussi *Baleine à bec* du Nord, *Rorqual*, *Jubarte*, *Gibbar* ou *Poisson de Jupiter*, est le plus élancé de tous les balénidés et le plus long de tous les animaux; il peut atteindre plus de 33 mètres. Deux rorquals qui échouèrent sur la côte orientale de l'Amérique du Nord, près de l'embouchure de la rivière Colombie, mesuraient 34^m,60 de long.

La tête, de forme conique, représente à peu près le quart de la longueur du corps, avec lequel elle se continue insensiblement. Au-dessous des nageoires pectorales, le corps présente son maximum d'épaisseur; il n'est pas aussi épais en avant, et en arrière; il va en s'aminçissant jusqu'à la nageoire caudale, qui est relativement très-faible; il se comprime latéralement en avant de cet organe.

Les nageoires pectorales, placées immédiatement derrière la tête, ont à peu près un dixième de la longueur du corps: la nageoire dorsale, formée par du tissu adipeux, s'élève environ à la naissance du dernier cinquième du corps; elle est conique; sa pointe obtuse est rejetée en arrière, et son bord postérieur est échancré. La nageoire caudale est aplatie, profondément échancrée en son milieu, divisée en deux lobes; sa largeur égale environ le cinquième de la longueur du corps.

Les yeux se montrent immédiatement en arrière et au-dessus de l'angle de la bouche; les oreilles, extrêmement petites, sont entre l'œil et la nageoire pectorale; les événements s'ouvrent à

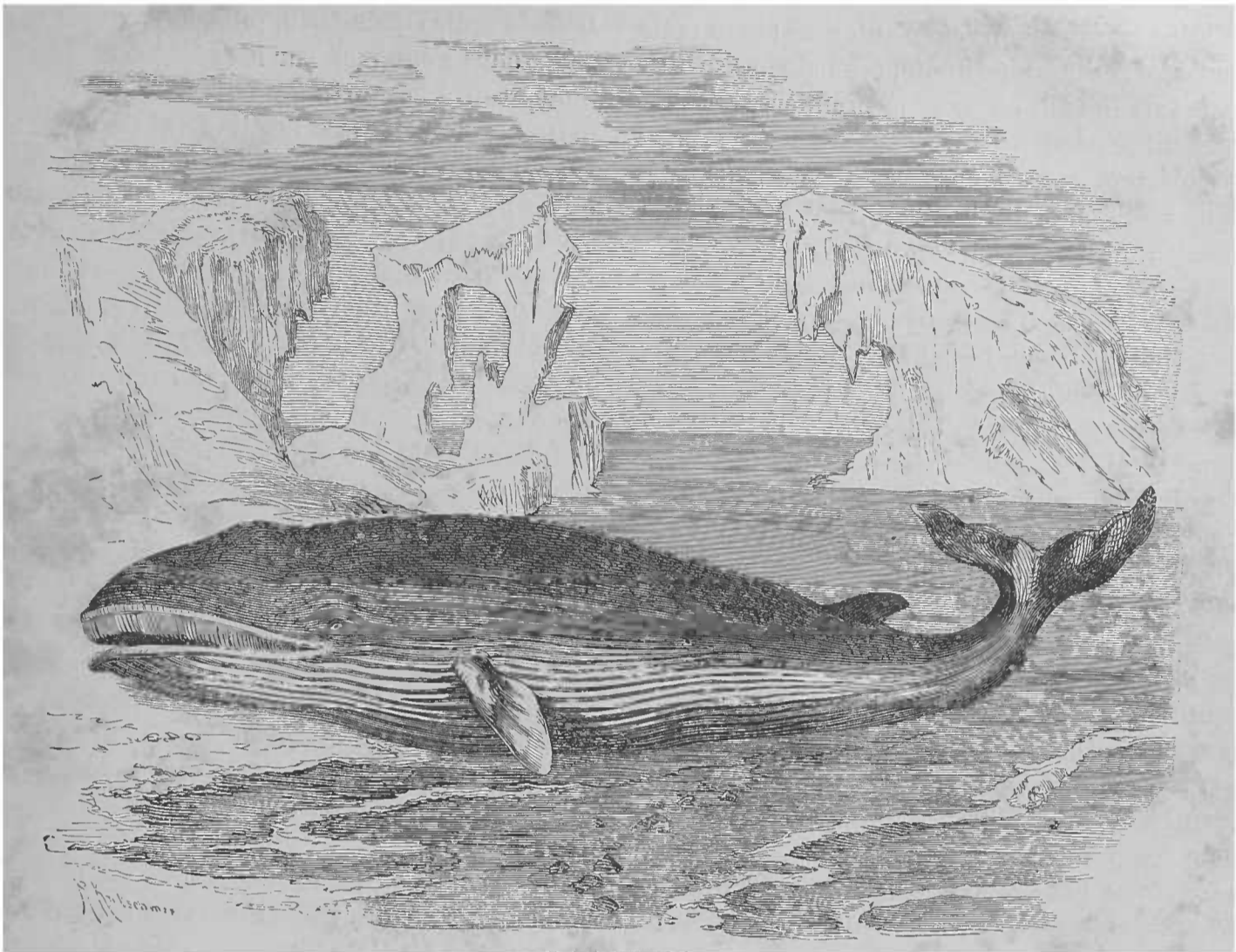


Fig. 379. Le Rorqual Boops.

la partie supérieure du museau, sur une saillie qui est en avant de l'œil ; une cloison les divise en deux ouvertures recourbées et dirigées obliquement ; leur extrémité antérieure est plus élevée que la postérieure. Une saillie arrondie les entoure, et forme le bord d'une légère cavité creusée dans cette saillie.

Le corps serait complètement nu, sans quelques poils, ou, pour mieux dire, quelques filaments cornés, grossiers, réunis en faisceaux, effilés à leur pointe, qui se trouvent à la partie supérieure de la mâchoire inférieure et peuvent atteindre jusqu'à un mètre de long.

La peau du dos est d'un noir foncé ; celle du ventre est d'un blanc de porcelaine, et d'un noir bleuâtre au fond des sillons. Ceux-ci commencent au bord de la mâchoire inférieure, et vont de là jusqu'à l'ombilic. Les plus inférieurs sont les plus longs, les plus supérieurs les plus courts. Les plis qui en résultent ont environ 2 centimètres de large. Les sillons profonds qui les séparent disparaissent à certains endroits, de sorte que cette disposition n'est pas tout à fait régulière.

Les mâchoires, dépourvues de dents, portent

de 350 à 375 rangées de fanons, serrés en avant, écartés en arrière. Le bord de la mâchoire supérieure est légèrement creusé en bas ; en arrière, il se recourbe en arc, en se dirigeant vers l'œil.

La mâchoire inférieure est moins recourbée ; aussi les deux mâchoires s'écartent-elles un peu l'une de l'autre. La lèvre inférieure sert à fermer la bouche, et recouvre complètement les fanons.

Distribution géographique. — La partie la plus septentrionale de l'océan Atlantique et la mer Glaciale sont la patrie du rorqual boops. Il est surtout abondant dans le voisinage de l'île des Ours, de la Nouvelle-Zemble et du Spitzberg, et n'est pas rare dans les parages du cap Nord.

Pendant les trois jours de mon voyage de Badduö à Hammerfest, je vis cinq rorquals, parmi lesquels un énorme, qui nageait dans le Porsangerfjord.

A certaines saisons, cet animal descend plus au sud, arrive dans les mers des régions tempérées et tropicales, et même, dit-on, dans celles de la mer Glaciale antarctique. Ces migrations

ont lieu au printemps et en automne ; dans cette dernière saison, sans doute, ces baleines se dirigent vers le sud, et, dans la première, elles regagnent le nord.

Autrefois on les trouvait en grandes quantités dans les parages des îles Falkland ; maintenant, elles y sont devenues rares.

Mœurs, habitudes et régime. — Comme le fait prévoir la forme allongée de son corps, le rorqual boops est un animal leste et agile. C'est de tous les balénidés le plus rapide ; il laisse tous les bateaux à vapeur loin derrière lui ; il nage en ligne droite, et apparaît souvent à la surface de l'eau pour respirer.

D'après mes observations, il s'y montrerait toutes les 90 secondes en moyenne. A une demi-lieue de distance, nous entendions déjà le bruit qu'il fait en soufflant. Quant à la fétidité de l'eau qu'il rejette par ses évènements, nous n'en avons rien senti. Parfois il se couche sur le flanc à la surface des vagues, et en frappant l'eau de ses nageoires pectorales, il se tourne et se retourne, se met sur le dos, plonge, joue, et même, d'un seul coup de sa formidable queue, il s'élançe tout entier hors de l'eau, et y retombe avec un bruit comparable au roulement du tonnerre. Il est très-courageux et surpasse de beaucoup la baleine franche en intelligence. Tous les navigateurs s'accordent à dire qu'il le cède à peine en témérité et en méchanceté aux cétacés les plus redoutés.

Il aime non-seulement ses petits, mais encore ses semblables, et, en cas de danger, les défend avec la plus grande énergie.

Le rorqual a besoin d'une nourriture plus substantielle que la baleine. Il mange de petits poissons, dont il chasse les bandes devant lui, et dont il avale des centaines à la fois ; il se nourrit en outre de mollusques et d'autres petits animaux marins, et même d'algues ; non-seulement il avale celles qui s'engouffrent par hasard dans sa bouche, mais encore il paît celles qui croissent dans la mer. Un fait bien constaté, c'est qu'il ne reste dans un endroit que tant qu'il s'y trouve des algues ; ce sont les algues, il est vrai, qui attirent aussi les animaux dont il se nourrit, et il n'est pas prouvé par cela que ce soient elles qui servent surtout à son entretien.

Il n'y a pas de balénidés qui s'approchent autant des côtes que le rorqual ; c'est la seule espèce que l'on trouve dans les fjords étroits de la Norvège, dans les passages, les anses resserrées ; c'est celle aussi qui échoue le plus souvent.

Dans la seule année 1819, plus de vingt rorquals sont venus s'échouer sur les côtes d'Europe, et y ont trouvé la mort.

On ne connaît avec certitude ni l'époque du rut, ni la durée de la gestation. On sait seulement que la première tombe en été, et que la gestation est de neuf ou dix mois. On n'est même pas fixé sur le nombre des petits ; la plupart admettent qu'il n'est que d'un par portée ; d'autres disent qu'il est de deux. La mère témoigne à sa progéniture la plus grande affection. Le petit nage toujours à ses côtés ; pour teter, il saisit le mamelon et se laisse emporter par sa mère. En cas de danger, celle-ci le défend avec courage. Elle plonge sous le canot des pêcheurs, frappe de sa queue et de ses nageoires pectorales, méprisant toutes les blessures quand il s'agit de sauver ce qu'elle a de plus cher.

L'orque est, avec l'homme, l'ennemi le plus terrible du rorqual. On dit que, réunis à plusieurs, les orques le poursuivent, l'attaquent avec leur terrible denture, et ne le laissent qu'après l'avoir tué, ou l'avoir fait s'échouer sur le rivage.

Pêche. — La pêche du rorqual est plus difficile que celle de la baleine franche, à cause de la rapidité et de la force de l'animal ; d'un autre côté, le produit en est moindre ; aussi cette pêche n'est-elle pas réglée comme celle de la baleine. Quand un baleinier rencontre un rorqual, il ne cherche à le capturer que dans le cas où il n'y a pas de baleines dans les environs.

Outre qu'elle est plus difficile et moins fructueuse, la pêche offre aussi bien plus de dangers. Lorsqu'il est harponné, le rorqual plonge avec une telle rapidité qu'il entraîne souvent le canot sous l'eau. S'il reste à la surface, et qu'il ne fasse parcourir aux pêcheurs que sept ou huit milles, ceux-ci s'estiment très-heureux. Parfois il se retourne contre ses agresseurs, et d'un seul coup de queue détruit l'embarcation.

Anderson dit que les rorquals accourent à l'aide de leur compagnon blessé ; un vieux marin raconte que, lorsque ce balénidé est harponné, il pousse un rugissement terrible, qui attire ses semblables. Les rorquals paraissent donc avoir beaucoup d'attachement les uns pour les autres.

Comme tous les balénidés, le rorqual périt vite si le harpon a été assez bien lancé pour percer la couche de graisse et pénétrer dans les muscles ; un organe noble n'a pas besoin d'être atteint ; la suppuration, qui se produit très-rapidement, ne tarde pas à amener la mort.

J'ai vu à Badsö chez un marchand et naturaliste norvégien, le squelette d'un rorqual qui avait été tué d'une manière singulière. Il avait pénétré dans le Varangerfjord, et s'était engagé entre des rochers, de manière à ne pouvoir plus ni avancer ni reculer. Quelques pêcheurs lapons l'aperçurent et cherchèrent à s'en rendre maîtres. Ils n'avaient pour toutes armes que leurs grands couteaux, mais ils n'hésitèrent pas à attaquer l'animal. Ils grimpèrent péniblement sur son dos, et le lardèrent de coups, jusqu'à ce qu'il fût mort. Le marchand Nordvi l'acheta pour trente thalers; mais l'huile seule lui rapporta quatre fois plus, et il conserva soigneusement le squelette, dans le dessein de le vendre à un musée.

Usages et produits. — D'ordinaire, le rorqual ne produit que peu d'huile; un animal de 28 mètres de long n'en fournit que 4 ou 5 tonnes. Le lard est mince, aqueux. Chez les jeunes individus, la couche graisseuse est gélatineuse, et ne renferme presque pas d'huile. Les fanons sont courts et fragiles; la chair et les os ne sont ordinairement pas utilisés; on les abandonne aux animaux marins.

LE RORQUAL ROSTRÉ—*BALÆNOPTERA ROSTRATA.*

Der Sild ou *Sommerwal*, *Zwergwal*, *The Pike Whale.*

Caractères. — Le rorqual rostré ou *baleine d'été* (fig. 380) n'est qu'un nain à côté des autres animaux de cette famille; aussi l'appelle-t-on quelquefois *baleine-naine*. Il n'a que 10 mètres de long, et ressemble tellement au rorqual boops qu'on le regarde souvent comme n'en étant qu'un jeune. Le dos est foncé, presque noir; le ventre est clair, tirant sur le roux; la gorge et le ventre ont un reflet rosé. Le nombre des vertèbres diffère de celui du précédent. Le rorqual rostré n'a que 7 cervicales, 11 dorsales et 18 caudales, en tout 48 vertèbres. Les fanons, au nombre de 320 de chaque côté, sont d'un jaune blanchâtre.

Distribution géographique. — Ce rorqual habite la partie nord de l'océan Atlantique, et arrive peut-être, à travers le détroit de Behring, jusque dans le Grand Océan. Il n'est pas rare; on ne le rencontre cependant qu'isolé, ou au plus en petites bandes.

Mœurs, habitudes et régime. — Les deux sexes paraissent vivre séparément en été; ils ne se réunissent qu'à l'époque des amours, qui tombe en novembre. Après une gestation de 11 à 12 mois, la femelle met bas un petit de 3 mètres

environ de long, qui grandit rapidement, et croît déjà, dans sa première année, de 1 mètre à 1^m,30.

Le rorqual rostré se nourrit de poissons, et même de ceux de la taille du saumon. On ne trouve dans son estomac ni mollusques, ni céphalopodes, ni algues.

Pêche. — On ne pêche ce baléniidé que quand il s'approche des côtes. Les pêcheurs se réunissant alors, forment un demi-cercle autour de lui, cherchent à l'effrayer par leurs cris, à le pousser dans une anse étroite; l'animal finit par se jeter sur le rivage, où on le tue facilement.

Usages et produits. — Sa graisse passe pour très-bonne: salée, elle se conserve longtemps. L'huile en est renommée; les habitants des pays du Nord mangent sa chair.

LE RORQUAL LONGIMANE — *BALÆNOPTERA LONGIMANA.*

Der Keporkak, *The Humpback* ou *Bunsch*, *the Hump-backed Whale.*

Caractères. — Une troisième espèce du même genre est le *keporkak* des Groënländais, le *humpback* ou *bunsch* des Anglais. Ce rorqual a de 26 à 30 mètres de long; sa tête est relativement très-grande; ses nageoires pectorales, arrondies du bout, échancrées en avant et en arrière, ont plus du quart de la longueur du corps; elles atteignent jusqu'à 8 mètres et demi de long. Le dos est noir, le ventre blanc-gris; les nageoires pectorales sont blanchâtres; les sillons principaux sont roux clair au cou et à la poitrine.

Distribution géographique. — Cette espèce est cosmopolite. On l'a rencontrée dans toutes les mers, moins près du pôle cependant que ses congénères. Elle semble émigrer; car, du mois de mai au mois de novembre, on la trouve dans le détroit de Davis; en mars et en avril, aux Bermudes; en hiver, loin des côtes, dans la pleine mer, et cela dans le Nord comme dans le Sud.

Mœurs, habitudes et régime. — Le rorqual longimane nage avec une très-grande rapidité, il aime à folâtrer, à bondir au-dessus des flots. Il se nourrit de poissons et de mollusques.

On ne connaît ni l'époque de l'accouplement, ni la durée de la gestation. La femelle met bas au printemps un petit d'environ 4 mètres et demi de long, qui reste avec sa mère jusqu'à ce qu'il ait atteint la taille de 10 mètres. La mère le défend avec courage, mais elle prend la fuite quand elle est blessée.

L'homme et l'orque sont les plus grands ennemis du rorqual longimane. D'un autre côté, divers parasites le tourmentent; c'est même un

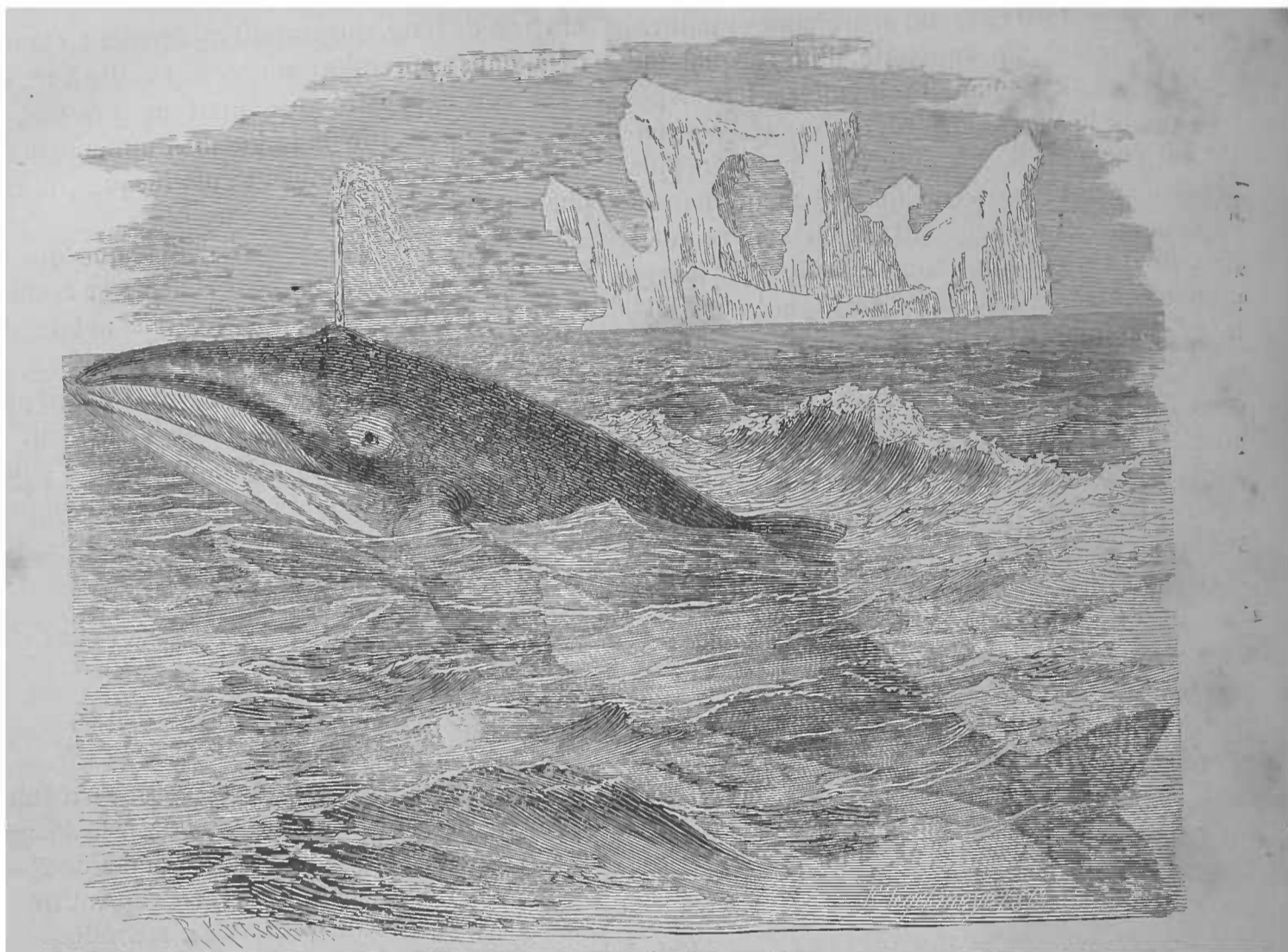


Fig. 380. Le Rorqual rostré.

des caractères de ce cétacé de porter diverses espèces de cirrhipèdes, que l'on ne rencontre jamais sur le rorqual boops.

Usages et produits. — Les Groënländais poursuivent activement ce rorqual; ils savent en utiliser toutes les parties. La graisse et l'huile valent à peu près celles de l'espèce précédente. Des intestins, ils font des vitres, et les os entrent dans la construction de leurs canots.

LES BALEINES — *BALÆNA*.

Die Wale, The Whale.

Caractères. — Le second genre de la famille est celui que forment les baleines proprement dites. Elles diffèrent des espèces du genre précédent par leur corps lourd, ramassé, ayant au plus 23 mètres de long; par l'absence de nageoire dorsale et de sillons ventraux; leur museau est aminci en avant, recourbé en bas; les fanons sont très-longs, les nageoires pectorales courtes et larges; la nageoire caudale est grande et profondément échancrée.

A ce genre n'appartiennent que deux espèces bien définies : la baleine boréale et la baleine

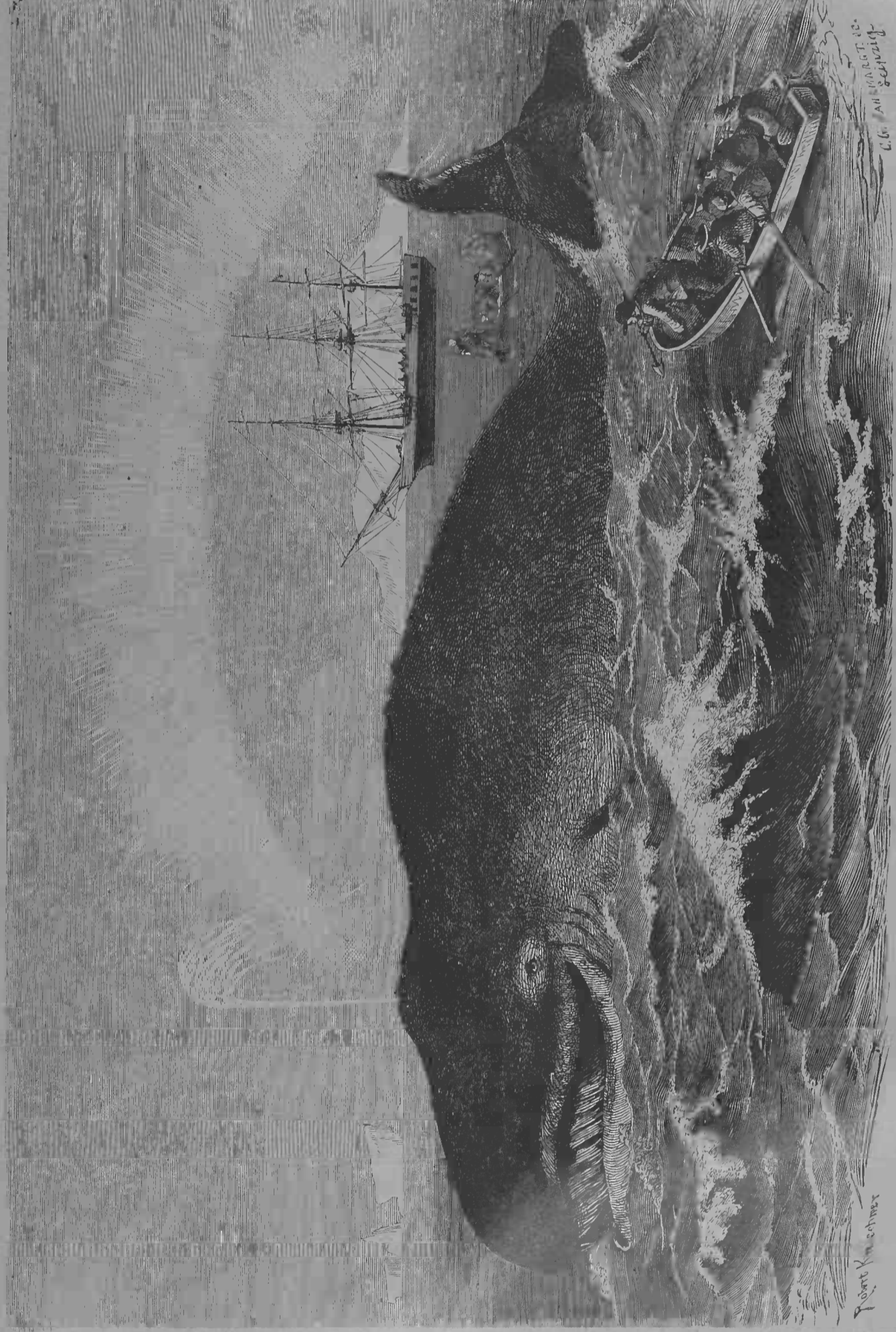
australe. Toutes deux se ressemblent beaucoup; celle du Sud, cependant, est moins grande que sa congénère; sa tête est plus petite, son museau plus large, ses fanons sont plus courts, ses nageoires pectorales plus grandes, sa nageoire caudale est moins profondément fendue, et sa couleur est plus foncée; l'on constate, en outre, des différences dans le squelette : ainsi, la baleine australe a deux paires de côtes de plus.

L'histoire de l'une sera d'ailleurs celle de l'autre, les deux espèces ayant les mêmes mœurs.

LA BALEINE BORÉALE OU FRANCHE — *BALÆNA MYSTICETUS*.

Der Walfisch, The Greenland Whale.

Des navigateurs et des écrivains nombreux nous ont parlé de cet animal, aussi singulier qu'utile, mais c'est à l'Anglais Scoresby que nous devons la description la plus exacte et la plus complète. Le penchant inné qu'a tout homme à exagérer encore les choses extraordinaires a pu se donner un libre cours au sujet de la baleine. Dans plusieurs ouvrages anciens, et même



Paris, J. B. Baillière et fils, edit.

LA BALEINE BORÉALE.

Corbeil, F. d. C. eté, imp.

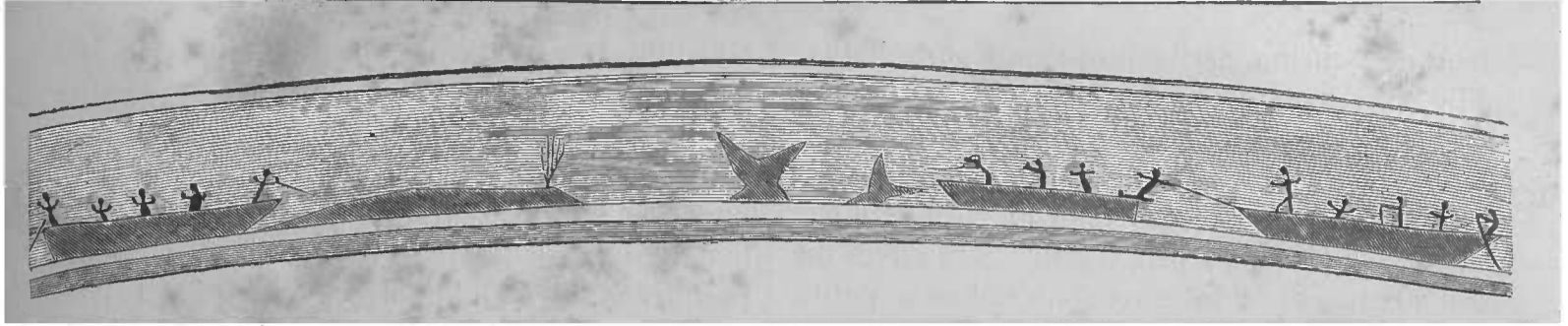


Fig. 381. Pêche à la baleine au Kamschatka.

dans des compilations modernes, il est parlé de baleines de 50 à 60 mètres de long, qui auraient existé autrefois, et l'on va jusqu'à dire que si l'on ne trouve plus aujourd'hui que des individus de 26 à 30 mètres, la cause en est à la pêche active que fait l'homme de ces animaux. Ce sont là de pures fantaisies. Scoresby, qui a assisté à la capture de trois cent vingt-deux baleines, n'en vit jamais qui eussent plus de 20 mètres de long ; la plus grande n'en mesurait que 19. Karl Gisecke, seul, parle d'une baleine, pêchée en 1813, dont la taille était de 22 mètres, et au commencement du siècle on en harponna une, au Spitzberg, qui avait environ la même longueur, et dont les fanons mesuraient 5 mètres de long. Ce sont là les plus grands individus qu'on ait jamais vus ; les baleiniers, depuis plus de trois ou quatre siècles, ne parlent que de baleines de 20 mètres, ce qui est déjà bien raisonnable. Un être de cette taille est toujours une apparition stupéfiante. Avec cette longueur, la circonférence, derrière les nageoires pectorales, est de 10 à 13 mètres ; le poids est d'environ 150,000 kilogrammes, celui que représenteraient environ trente éléphants, quarante rhinocéros ou hippopotames, deux cents taureaux.

Caractères. — La baleine (Pl. XXXIX) est un animal massif et informe, tout à fait mal proportionné. Sa tête gigantesque représente environ le tiers de sa longueur totale. La bouche a de 5 à 6 mètres de long, et de 3 à 4 mètres de large ; un canot et son équipage pourraient y tenir. Le corps est cylindrique, et se continue insensiblement avec la tête ; les nageoires pectorales sont longues de 2 à 3 mètres, larges de 1^m,30 à 1^m,60 ; elles sont allongées, ovales, très-flexibles et mobiles ; la nageoire caudale est énorme ; elle a de 1^m,60 à 2 mètres de long et de 6 à 8 mètres de large ; c'est une rame ou un gouvernail d'une superficie de plusieurs mètres carrés. Chez l'animal adulte, les événements sont à environ 3 mètres du bout du museau, à la partie la plus élevée de la tête, et consistent en deux fentes en forme de S, ayant environ 50 cent. de long.

BREHM.

Les yeux ne sont pas plus grands que ceux du bœuf, et s'ouvrent sur les faces latérales de la tête, au-dessus et en arrière de l'angle buccal. Le conduit auditif est si étroit que l'on peut à peine y introduire le petit doigt ; il est impénétrable à l'eau, l'animal pouvant le fermer à volonté. La baleine a de chaque côté de 316 à 350 fanons. Les plus longs sont ceux du milieu. On en trouve rarement qui aient 5 mètres. Leur longueur, chez une baleine de 16 mètres, est de 3^m,30, à 3^m,60, et leur largeur de 27 à 30 cent. La langue est immobile ; elle adhère à la mâchoire par toute sa face inférieure ; elle est très-grande et très-molle ; la plus faible pression y produit un trou profond ; un homme qui se coucherait dessus, s'y enfoncerait. Elle n'est formée que d'un tissu cellulaire rempli d'huile.

La peau est relativement mince ; elle recouvre une couche de graisse de 20 à 50 cent. d'épaisseur, qui entoure tout le corps ; au-dessous se trouvent les muscles, qui sont rouges et tendres chez les jeunes sujets, presque noirs et à fibres grossières chez les vieux. Sur les flancs, la peau est grasse comme du crin imbibé d'huile, et a la mollesse du velours. Le dos et les flancs, les nageoires pectorales et caudale sont ordinairement d'un noir foncé ; les lèvres, la mâchoire inférieure, la plus grande partie du ventre sont blancs, à faibles reflets jaunâtres. La partie postérieure du corps, en avant de la nageoire caudale, une partie de la cavité articulaire au-dessous des nageoires pectorales et les paupières sont grises ; on trouve des baleines qui sont noires sur le dos, d'un blanc clair sous le ventre ; il en est qui sont tachetées ou entièrement blanches. Quelques soies se montrent à la partie antérieure des lèvres ; le reste du corps est complètement nu.

Distribution géographique. — Les mers les plus septentrionales sont les seules qu'habite la baleine franche. On la trouve jusqu'au pôle, aussi loin que la mer est libre ; vers le sud, elle descend jusqu'au 60° de latitude nord. Elle voyage le long des côtes septentrionales d'Europe, d'Asie et d'Amérique, et, traversant le dé-

troit de Behring, arrive jusqu'au Kamtschatka. Elle est surtout abondante dans les eaux du Groënland, dans le détroit de Davis et la mer de Behring. Elle se tient de préférence dans les endroits connus sous le nom de *parages à baleines*, où se font sentir les derniers effets du Gulfstream, et où les eaux sont riches en petits animaux marins qui entrent dans son régime.

Mœurs, habitudes et régime. — Dans les parages où la nourriture abonde, on rencontre parfois des bandes nombreuses de baleines. On ne peut cependant pas dire que l'espèce soit sociable. Il semble qu'il existe plus de mâles que de femelles ; mais la chose est encore incertaine.

Malgré sa taille colossale, la baleine est un animal très-vif ; sa force énorme l'emporte sur son poids. Sa queue est son organe essentiel de locomotion, les nageoires pectorales ne lui servant qu'à se maintenir en équilibre. On voit bien quelle est la fonction de ces pectorales lorsque l'animal meurt ; après le dernier soupir, ces organes cessant d'agir, l'animal tombe aussitôt sur le dos ou sur le flanc. Quant à la force de sa queue, on peut s'en faire une idée, en pensant qu'elle a autant de surface que l'hélice d'un navire de moyenne grandeur.

« Autant la baleine est lourde, dit Scoresby, autant ses mouvements sont adroits et rapides. En cinq ou six secondes, elle peut être hors de l'atteinte de ceux qui la poursuivent. Mais elle ne peut conserver une telle vitesse que pendant quelques minutes. Parfois elle s'élançe avec tant de force qu'elle bondit hors de l'eau ; d'autres fois elle se tient la tête en bas, lève la queue en l'air, et frappe l'eau avec une force étonnante. Le bruit en est entendu au loin, et le remous s'en fait sentir à une assez grande distance. Harponnée, elle file comme une flèche, et avec une telle vitesse, qu'elle se brise parfois les mâchoires en frappant le sol. »

En nageant tranquillement à la surface de l'eau, une baleine franchit en une heure un espace de neuf milles anglais ; lorsqu'elle est blessée, elle parcourt de douze à seize milles, et alors un vapeur ne pourrait la suivre. « Si les baleines, dit Poëppig, étaient aussi intelligentes qu'elles sont fortes et grandes, pas un canot, pas un navire ne pourraient leur résister ; elles seraient les véritables souveraines de l'Océan. »

Mais les baleines sont des animaux stupides et lâches. La vue et le toucher sont les seuls de leurs sens qui paraissent atteindre un certain degré de développement. Dans une eau claire, une baleine peut apercevoir ses semblables de

très-loin. Hors de l'eau, leur vue ne paraît avoir qu'une faible portée. Leur ouïe est très-mauvaise ; elles n'entendent pas un cri perçant à la distance d'une longueur de vaisseau. Par contre, quand le temps est tranquille, un léger ébranlement de l'eau les rend attentives et leur fait prendre la fuite. Qu'un oiseau se perche sur leur dos, elles en sont effrayées et plongent rapidement. Les oiseaux ne s'abattent sur les baleines que pour manger les nombreux parasites qui se sont attachés à leur peau, et les coups de bec qu'ils donnent ne semblent pas chatouiller agréablement la baleine.

L'animal pressent à l'avance les changements de temps ; il se montre très-inquiet à l'approche d'un orage, et frappe fortement les flots.

Quant à son intelligence, elle est à peu près nulle ; elle ne se manifeste que par l'attachement que la baleine a pour ses semblables et par l'amour de la mère pour ses petits.

La baleine franche se nourrit de mollusques, de crustacés, et surtout des clios qui sont en quantités innombrables dans les mers polaires. Elle mange aussi des annélides errants et ne prend des poissons que par hasard ; encore faut-il que ceux-ci soient de petite taille, pour qu'elle puisse les avaler, son œsophage étant très-étroit.

Lorsque la baleine n'est pas inquiétée, elle arrive à peu près toutes les deux ou trois minutes à la surface de l'eau pour respirer, et fait alors trois ou six aspirations fréquentes. Le jet d'eau qu'elle jette monte souvent à une hauteur de 13 mètres, et peut être aperçu de plus d'un mille marin de distance. Des navigateurs comparent les jets d'eau d'une troupe de baleines aux cheminées fumantes d'une ville manufacturière ; mais il est à croire qu'en cela ils s'abandonnent trop à leur imagination.

Scoresby dit qu'une baleine peut rester de 15 à 20 minutes sous l'eau, et même une demi-heure ou une heure, quand elle est blessée. Cette donnée me semble cependant exagérée. Cet auteur ajoute qu'une baleine, qui reste quarante minutes sous l'eau, revient à la surface tout à fait épuisée, par suite sans doute de l'énorme pression qu'elle a eu à subir dans la profondeur de la mer.

On n'a jamais entendu la voix de la baleine : Scoresby croit que l'animal n'est pas capable de produire des sons. Nous ne pouvons le lui accorder ; la baleine a un larynx comme le rorqual boops, et l'on a plusieurs fois entendu celui-ci pousser des rugissements

Par les temps calmes, on a pu voir la baleine franche dormir. Elle est alors couchée à la surface de l'eau comme un cadavre, et dans une immobilité complète, mais ses nageoires pectorales maintiennent son équilibre.

Dans les mers du Nord, les baleines s'accouplent en juin et en juillet. A ce moment, elles sont très-excitées, et se livrent à mille jeux dans la mer.

Dix mois plus tard (ou peut-être vingt-deux ou vingt-quatre mois), en mars ou en avril, la femelle met bas un petit, très-rarement deux. Le nouveau-né a environ 6 mètres de long, 5 mètres de circonférence, et il pèse 5 tonnes ou 5,600 kilogrammes. Les jeunes baleines restent avec leur mère jusqu'à ce que leurs fanons soient assez grands pour qu'elles puissent se nourrir elles-mêmes.

« Quelle que soit la stupidité habituelle de la baleine, dit Scoresby, l'amour maternel est chez elle très-développé. On prend facilement les petits, qui ne connaissent pas le danger, dans le but d'attirer la mère. Celle-ci arrive, en effet, au secours de sa progéniture, monte avec elle à la surface pour respirer, la force à fuir, la prend dans ses nageoires, et ne l'abandonne que lorsqu'elle est morte.

« Il est alors dangereux d'approcher la femelle; elle a perdu toute crainte, elle s'élançe sur ses ennemis, et reste avec son petit, lors même qu'elle est frappée de plusieurs harpons. »

Fitzinger rapporte une observation très-intéressante, mais de source inconnue : « Une jeune baleine avait été harponnée; la mère apparut aussitôt; quoique l'embarcation fût proche, elle prit son petit entre ses nageoires et l'entraîna avec rapidité. Bientôt elle revint furieuse à fleur d'eau, s'agitant de tous côtés, donnant tous les signes de la plus profonde angoisse. Les canots la poursuivaient; de l'un d'eux, on lança un harpon, qui la frappa, mais ne la fixa point; un second harpon ne pénétra pas davantage; le troisième seul lui resta dans le corps. Malgré toutes ses blessures, elle ne chercha pas à fuir, et laissa les autres embarcations approcher assez près pour qu'on pût la harponner encore trois fois. Une heure après, elle était morte. »

De pareils exemples d'amour maternel n'arrêtent pas les baleiniers; aussi cruels que les chasseurs de phoques, ils dépouillent tout sentiment humain, pour ne considérer que leurs intérêts.

La baleine a des ennemis qui l'incommodent plus qu'ils ne lui nuisent à proprement parler.

Le requin des mers du Nord la poursuit, et lui enlève des morceaux de chair. On raconte que ces poissons suivent en troupe une baleine, et que lorsque celle-ci montre son dos hors de l'eau, ils sautent en l'air, et en retombant la frappent de leur queue. On dit en avoir vu chasser une baleine en société d'une bande d'orques.

De nombreux parasites viennent élire domicile sur le corps de la baleine. Les poux des baleines s'y trouvent par centaines de mille, et rongent le dos de ce malheureux animal; des cirrhipèdes s'y fixent aussi en grand nombre; il en est de même de diverses plantes marines. L'on voit des baleines qui portent sur leur dos tout un monde de végétaux et d'animaux.

Pêche. — C'est aux Basques que revient l'honneur d'avoir, au quatorzième et au quinzième siècle, équipé les premiers navires pour la pêche de la baleine. Ils se bornèrent d'abord à les poursuivre non loin de leurs rivages; mais en 1372, peu après la découverte de la boussole, ces hardis navigateurs firent voile vers le Nord, et arrivèrent sur le véritable terrain de pêche de la baleine. Malgré tous les dangers auxquels ils étaient exposés et la rigueur du climat, ils s'avancèrent jusqu'à l'embouchure du Saint-Laurent et aux côtes du Labrador. En 1450, les Bordelais prirent part à cette pêche, et la firent dans la partie orientale de l'océan Glacial. La guerre civile vint paralyser le commerce et la marine des Basques, et l'établissement, dans leur pays, de la domination espagnole en 1633, vint mettre un terme pour toujours à leurs pêches. Mais leurs succès avaient excité d'autres peuples; au seizième siècle, les Anglais et peu après les Hollandais se montrèrent dans les mers du Groënland; on dit que ce furent des marins basques qui apprirent à ces deux peuples du Nord la manière de pêcher la baleine.

En 1598, la ville de Hull arma les premiers navires; en 1611, il se fonda à Amsterdam une compagnie pour l'exploitation des pêcheries dans les mers du Spitzberg et de la Nouvelle-Zemble. Bientôt, cette branche de la marine prit un accroissement notable. Soixante ans plus tard, 113 navires quittaient les ports de la Hollande; et plus tard encore, ce fut le beau temps de la pêche de la baleine. De 1676 à 1722, les Hollandais équipaient 5,886 navires, qui rapportèrent 32,907 baleines. A la fin du siècle dernier, on se livrait encore activement à cette pêche.

Frédéric le Grand fit armer des baleinières en 1768. A cette époque, les Anglais avaient 222 navires dans les mers du Nord.

Aujourd'hui, ce sont les Américains surtout qui s'adonnent à cette pêche. En 1841, ils avaient pour la faire, dans les mers du Sud, 600 voiles et 13,500 hommes.

Avec la grande extension qu'a prise cette branche de l'industrie maritime, nous ne nous étonnerons pas que toutes les mers polaires qui n'opposent pas aux navigateurs des obstacles insurmontables soient parcourues par les baleiniers.

Au Kamtschatka, les Tchouktchis, ou habitants du golfe de Kotzebue, se livrent à la pêche de la baleine, si nous en jugeons par les dessins (*fig. 381*) grossièrement tracés par eux sur des morceaux de dents de morse qui ont été figurés par Choris (1).

Les navires quittent le port en mars ou en septembre, selon qu'ils font voile vers les mers polaires arctiques ou antarctiques; dans celles-là, les pêcheurs restent quelquefois jusqu'en septembre, d'autres fois jusqu'en octobre; dans celles-ci jusqu'en mars ou avril au plus tard. La navigation est dangereuse, si la pêche ne l'est pas. Chaque année, les baleiniers éprouvent des pertes considérables.

En 1819, sur soixante-trois navires il s'en perdit dix; en 1821, sur soixante et dix-neuf, onze; en 1830, sur quatre-vingts, vingt et un. La côte occidentale de la baie de Baffin est surtout périlleuse, car il faut traverser le banc de glaces qui y couvre la mer presque en entier.

« Si dans ce passage étroit et dangereux, dit Hailwig, le navire est poussé par les glaces flottantes contre la masse de glaces solides, il est perdu, à moins que, chose très-rare, la pression le soulevant hors de l'eau, il ne se remette à flot, lorsque les glaces se séparent. Heureusement, on n'a d'ordinaire pas mort d'homme à déplorer; la mer est presque toujours tranquille, et l'équipage a le temps de se sauver sur d'autres navires. La pêche à la baleine est non-seulement pénible et dangereuse, mais encore très-incertaine, et le proverbe: « pêcherie, loterie, » peut bien s'y appliquer.

Parfois, en peu de temps, le navire a pleine cargaison d'huile et de fanons; c'est là une bonne fortune pour l'armateur, et l'équipage est richement payé. Mais d'autres fois la campagne est finie sans qu'on ait pu capturer une seule

baleine; l'équipage, qui a pour salaire une partie des prises, a supporté en vain les fatigues et les peines du voyage, et l'armateur a perdu de fortes avances.

« Les relevés officiels suivants montrent bien quelle est l'influence du hasard dans la pêche à la baleine. En 1718, les 108 navires de la flotte hollandaise du Groënland capturèrent 1,291 baleines, ce qui représente une valeur d'environ 15 millions de francs, soit à peu près 140,000 francs par navire; l'année suivante 137 navires ne prirent que 22 baleines. Ce résultat décourageant ne fit équiper l'an d'après que 117 bâtiments, mais ceux-ci captivèrent 631 baleines, et les pertes des armateurs furent ainsi compensées jusqu'à un certain point.

« La pêche de la baleine a été tant et tant de fois décrite qu'il nous suffira d'en dire quelques mots. Quand les navires sont arrivés dans les parages que fréquentent les baleines, ils croisent ou se mettent à l'ancre, explorant continuellement l'horizon tout autour d'eux. Le cri de la vigie « un souffleur! » émeut tout l'équipage. On met à la mer des canots parfaitement équipés, montés par six ou huit vigoureux rameurs, un pilote et un harponneur, et tous se dirigent rapidement et silencieusement vers la baleine (Pl. XXXIX). Le harpon est un fer acéré, très-pointu, muni d'un crochet et attaché à une corde très-longue et très-flexible; celle-ci est enroulée à une bobine placée à l'avant du canot. En approchant de l'animal, on redouble de prudence, et lorsqu'on est arrivé tout auprès, le harponneur lance son harpon sur le colosse. Au même instant, les rameurs se penchent sur leurs avirons, pour éloigner le plus rapidement possible le canot du voisinage de l'animal blessé. Ordinairement, la baleine plonge au fond de l'eau, en dévidant la corde avec une telle rapidité qu'on est obligé de la mouiller, pour qu'elle ne prenne point feu. Mais bientôt sa fuite est moins rapide, elle nage plus lentement, et les pêcheurs peuvent la suivre. Souvent aussi ils sont entraînés loin de leur navire, par une baleine harponnée, à plusieurs heures, à une demi-journée même. Cependant le colosse, après la première attaque, n'est jamais plus d'un quart d'heure à reparaitre à la surface de l'eau pour respirer. Abordée de nouveau, elle reçoit un second harpon. On ne pourrait, dit un témoin oculaire, imaginer un spectacle plus horrible. La baleine effrayée se roule dans les vagues; dans son agonie, elle bondit hors de l'eau; la mer est couverte de sang et d'écume. L'animal disparaît (*fig. 382*), un tour-

(1) Louis Choris, *Voyage pittoresque autour du monde, offrant des portraits de sauvages d'Amérique, d'Asie, d'Afrique et du Grand Océan*. Paris, 1821-1823, in-folio avec 113 planches.

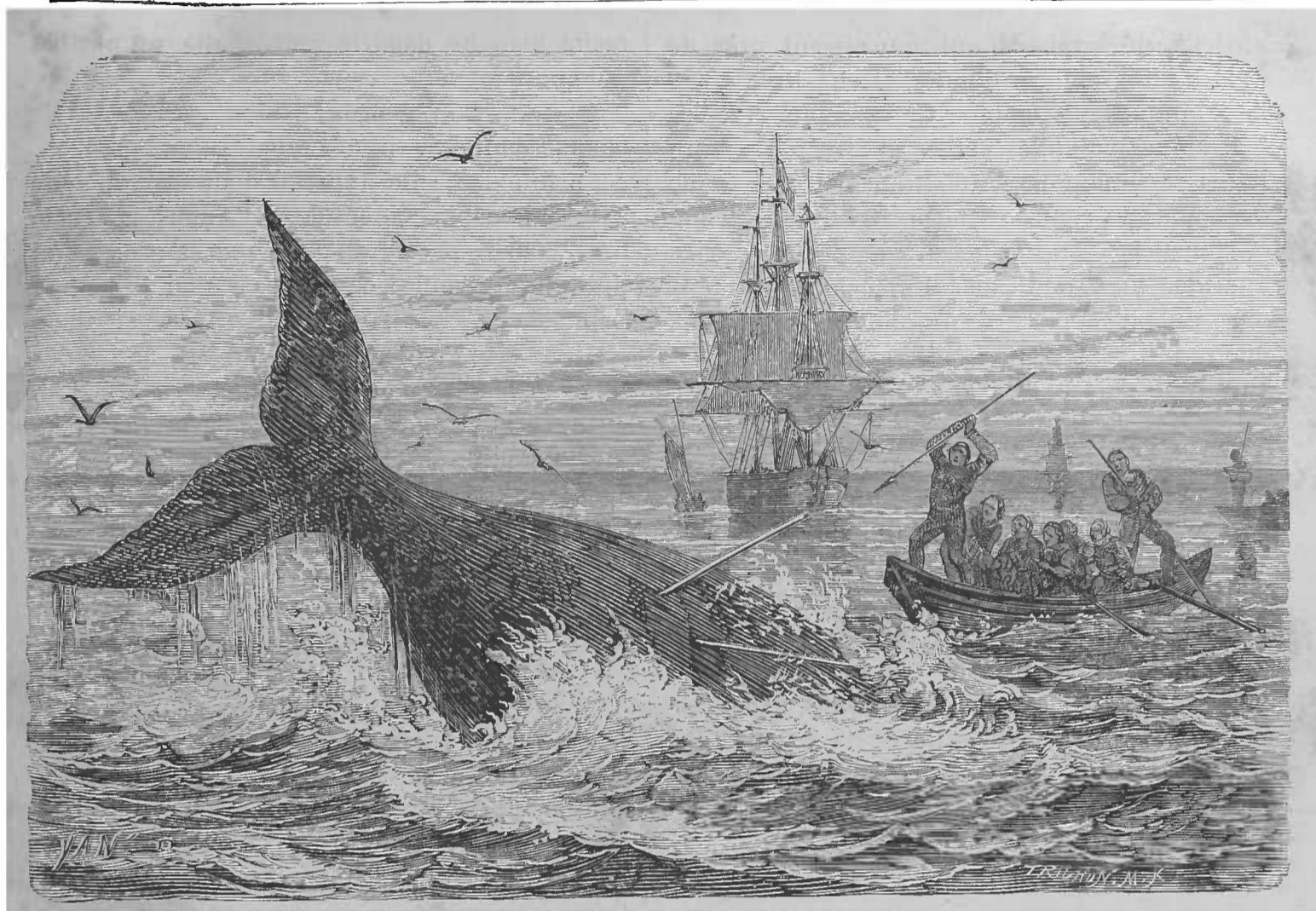


Fig. 382. Pêche à la baleine. — L'animal disparaît....

billon indique la place où il a plongé ; il revient à la surface, mais c'est pour recevoir une nouvelle blessure mortelle ; de quelque côté qu'il se dirige, un nouveau fer s'enfonce dans son corps. En vain redouble-t-il d'énergie, en vain fait-il bouillonner l'eau autour de lui ; un tremblement a saisi son corps monstrueux ; on dirait Vulcain ébranlant les montagnes. Il a perdu tout son sang, il se couche sur le flanc, ballotté par les vagues ; des milliers d'oiseaux accourent, pressés de se repaître de ce gigantesque cadavre. »

La baleine, morte, se putréfie très-rapidement. Quelques jours après qu'elle a cessé de vivre, ce n'est qu'une masse spongieuse ; les gaz qui se développent gonflent le corps de telle sorte que la peau éclate avec détonation, et une odeur pestilentielle se répand partout. Mais, d'ordinaire, les pêcheurs ont fini leur travail avant ce moment.

Une fois morte, la baleine est attachée à une forte corde, et plusieurs canots la tirent vers le navire. Au grand mât sont fixées deux solides poulies, sur lesquelles s'enroulent de forts câbles, dont une extrémité est fixée au cabestan ; à l'autre est attachée la baleine. Sa tête, que l'on détache du reste du corps, et dont on

retirera plus tard les fanons, et le *sperma ceti*, si l'on a affaire à un cachalot, est hissée sur le pont, et le corps est suspendu contre les flancs du navire, auxquels sont fixés de petits échafaudages, sur lesquels se tiennent les hommes. Ceux-ci, pendant que d'autres hommes mettent le cabestan en mouvement, coupent avec de forts couteaux, tout autour du corps, des lanières de graisse d'un mètre de long, et continuent cette besogne jusqu'à ce que l'animal soit complètement dépouillé de son lard. Le reste est abandonné aux animaux marins.

La graisse, portée dans l'entrepôt, y est coupée en morceaux, d'abord à la main, puis à la machine, et mise ensuite, pour être fondue, dans une chaudière fixée sur le pont et entourée d'eau. Au commencement de l'opération, l'on chauffe avec du charbon ; plus tard, le feu est entretenu avec des restes de graisse. On refroidit l'huile dans un appareil réfrigérant, et on en remplit des tonneaux, que l'on charge à fond de cale.

Usages et produits. — De tous les mammifères marins, ce sont les baleines dont la pêche est la plus fructueuse et la plus productive. Une baleine de 20 mètres de long et pesant 78,400 kilogrammes, a 33,600 kilogrammes

environ de graisse, qui fournissent près de 27,000 kilogrammes d'huile, et elle livre 1,680 kilogrammes de fanons. Une tonne (1,120 kilogrammes) d'huile coûte de trois à quatre livres sterling (75 à 100 francs); une tonne de fanons se vend de 160 à 180 livres sterling (4,000 à 4,500 francs). On peut par là se faire une idée du produit de cette pêche. Des baleiniers ont pu gagner près de 300,000 francs dans une seule campagne; d'autres, par contre, en ont perdu plus de 50,000.

Les Européens n'emploient que la graisse et les fanons; les peuplades du Nord font usage de la viande. Ils mangent la graisse, et boivent l'huile avec autant de plaisir qu'un ivrogne boit un verre de vin. Pour les Esquimaux, la peau crue est un régal. Les baleiniers emportent quelquefois les mâchoires inférieures de la baleine, et dans les villages hollandais, on voit souvent des portes qui sont faites avec ces mâchoires. Mais le squelette de la baleine est surtout précieux pour les peuples du Nord; ils en font des canots ou l'emploient pour construire leurs cabanes.

LA BALEINE AUSTRALE — *BALÆNA AUSTRALIS*.

Der südliche Wal, The Southern Whale.

Caractères. — La baleine des mers du Sud est plus petite, avons-nous dit, que sa congénère; elle a la tête moins grande, le museau plus étroit. Ses nageoires sont plus grandes et plus pointues, ses fanons plus courts; sauf une petite

tache blanche dans le ventre, elle est partout d'un noir foncé.

Distribution géographique. — Elle habite la zone tempérée, plutôt que les mers polaires. Au printemps, elle apparaît dans les golfes, le long de la côte occidentale de l'Amérique. On la trouve aussi au sud de l'Afrique et près de la Nouvelle-Hollande; on en a pris au Japon, au Kamtschatka, et même dans l'océan Glacial arctique. Elle n'est pas rare au sud de l'Amérique et de la Nouvelle-Hollande, et abonde surtout dans l'océan Glacial antarctique.

Elle semble émigrer à époques fixes, et en sociétés nombreuses. Un voyageur dit en avoir vu près de huit cents réunies dans la mer d'Ochotz.

Mœurs et habitudes. — Cette baleine recherche les eaux peu profondes pour y mettre bas; on n'y trouve du moins que des jeunes et des femelles, jamais de mâles. Au cap de Bonne-Espérance, les femelles pleines arrivent en juin ou juillet, restent dans le voisinage de la côte jusqu'en septembre, et retournent alors dans la pleine mer, avec leurs petits.

Pêche. — La pêche de la baleine australe est d'un bon rapport; mais elle a beaucoup diminué. Dans ces dernières années, les Anglais l'ont abandonnée entièrement aux Américains. Les Japonais poursuivent cette baleine quand elle arrive dans le voisinage de leurs côtes.

Cette espèce subira le sort de la baleine du Nord: elle sera repoussée dans les mers les plus éloignées et les plus inhospitalières, et finira par disparaître de la surface du globe.



Manche ou poignée d'un poignard ou sorte d'épée détachée, tout d'une pièce, du merrain d'un bois de renne, et sculptée en corps d'animal.

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

Pl. XIX. Le grand Kanguroo.....	40	Pl. XXIX. La Girafe.	523
XX. La Souris naine.....	117	XXX. La Gazelle.	533
XXI. Le Castor.....	153	XXXI. L'Egocère noire ou Antilope noire	568
XXII. Le Viscache.....	180	XXXII. Le Mouton à cornes pointues....	622
XXIII. Le Paresseux....	253	XXXIII. Le Bison d'Europe.....	648
XXIV. Le Poney du Shetland.....	324	XXXIV. Le Taureau.....	683
XXV. L'Ane domestique.....	412	XXXV. L'Éléphant des Indes... ..	708
XXVI. Le Zèbre.....	428	XXXVI. Le Sanglier.	743
XXVII. Le Dromadaire.	435	XXXVII. Le Rhinocéros de l'Inde.	764
XXVIII. L'Élan.....	472	XXXVIII. Le Callocéphale veau marin.....	795
		Pl. XXXIX. La Baleine boréale ou franche... ..	856



Bois de l'Élan.

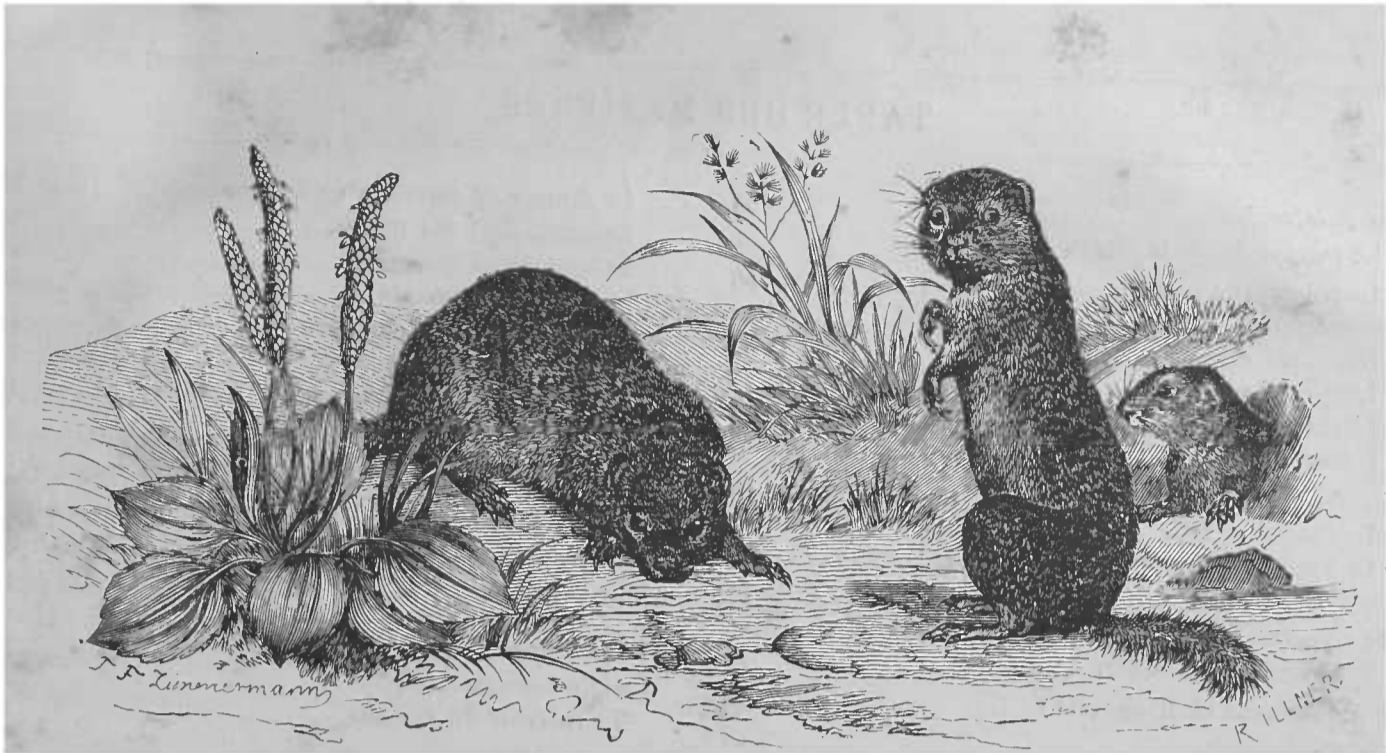


Fig. 34 bis. Le Spermophile Souslik (p. 69).

TABLE DES MATIÈRES

LES MARSUPIAUX.....	4	Le pétauriste taguanoïde ou taguan.....	29
LES DASYURIDÉS.....	3	3 ^o Les <i>Acrobates</i>	30
<i>Les Thylacines</i>	4	L'acrobate pygmée.....	30
Le thylacine cynocéphale.....	4	<i>Les Couscous</i>	31
<i>Les Sarcophiles ou Diables</i>	6	Le couscous tacheté.....	31
Le sarcophile ursien.....	6	<i>Les Phalangers</i>	33
<i>Les Dasyures</i>	7	Le phalanger renard.....	34
Le dasyure de Maugé.....	7	<i>Les Koalas</i>	35
<i>Les Phascogales</i>	8	Le koala cendré.....	35
Le phascogale Tafa.....	9	LES MACROPODIDÉS OU KANGUROOS.....	36
<i>Les Antéchines</i>	10	<i>Les Kanguroos</i>	40
L'antéchine à pattes jaunes.....	10	Le kanguroo géant.....	40
<i>Les Myrmécobies</i>	10	<i>Les Halmatures</i>	42
Le myrmécobie à bandes.....	10	L'halmature thétis.....	42
LES DIDELPHIDÉS.....	12	<i>Les Lagorchestes</i>	42
<i>Les Sarigues</i>	13	Le lagorcheste léporoïde.....	42
Le sarigue opossum.....	14	<i>Les Pétrogales</i>	43
<i>Les Philanders</i>	18	Le pétrogale pénicillé.....	43
Le philander cancrivore.....	18	<i>Les Dendrolagues</i>	44
Le philander Enée.....	19	Le dendrolague ursien.....	44
<i>Les Chironectes</i>	20	LES POTOROOS.....	45
Le chironecte varié.....	20	<i>Les Bettongies</i>	45
LES PÉRAMELIDÉS.....	21	Le bettongie pénicillé.....	45
<i>Les Péramèles</i>	22	<i>Les Potoroos proprement dits</i>	46
Le péramèle nasique.....	22	Le potoroos rat.....	46
Le péramèle rayé.....	24	LES PHASCOLOMIDÉS.....	48
<i>Les Chéropes</i>	24	<i>Les Phascolomes ou Wombats</i>	48
Le chérope sans queue ou châtain.....	24	Le phascolome mineur ou wombat.....	48
LES PHALANGISTIDÉS.....	26	LES RONGEURS.....	50
<i>Les Pétauristes</i>	26	LES SCIURIDÉS OU ÉCUREUILS.....	52
1 ^o <i>Les Béliés</i>	27	<i>Les Ptéromys</i>	53
Le bélié sciurien.....	27	Le ptéromys pétauriste ou taguan.....	54
2 ^o <i>Les Pétauristes vrais</i>	29		

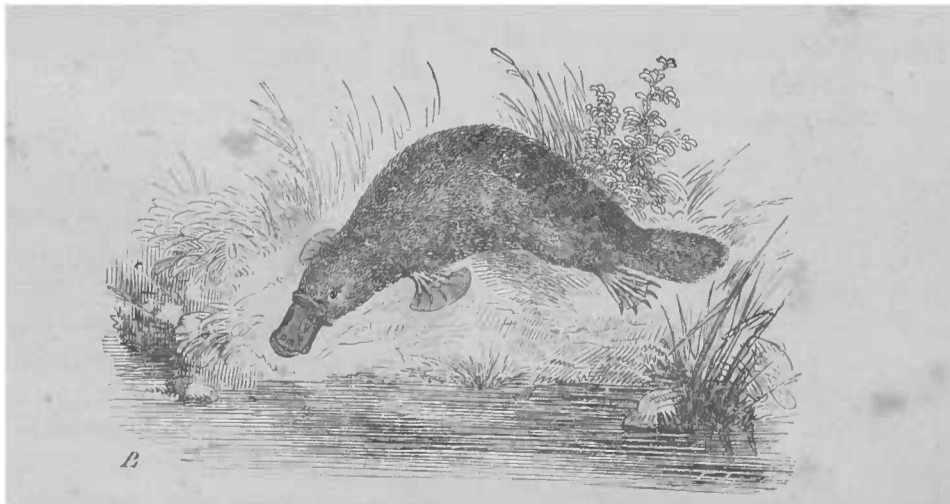
<i>Les Polatouches</i>	55	Le campagnol terrestre ou schermaus.....	138
Le polatouche de la Sibérie.....	55	Le campagnol des neiges.....	140
Le polatouche assapan.....	56	Le campagnol des grèves.....	142
<i>Les écureuils</i>	56	Le campagnol agreste.....	143
L'écureuil commun.....	57	Le campagnol des champs.. .	143
L'écureuil noir ..	62	Le campagnol économe	146
L'écureuil roi.....	63	Le campagnol souterrain.....	147
L'écureuil nain.....	64	<i>Les Lemmings</i>	147
<i>Les Tamias</i>	64	Le lemming de Norwége.....	148
Le tamias strié.....	65	LES CASTORIDÉS.....	152
Le tamias de Lyster.....	65	<i>Les Castors</i>	152
<i>Les Spermosciures</i>	67	Le castor fiber.....	153
Le spermosciure roux.....	67	LES DIPOPIDÉS.....	162
Le spermosciure sabéra.....	67	<i>Les Mériones</i>	163
LES ARCTOMYDÉS OU MARMOTTES.....	68	La mérione du Canada.....	163
<i>Les Spermophiles</i>	69	<i>Les Gerboises</i>	165
Le spermophile souslik.....	69	La gerboise d'Égypte.....	166
Le spermophile de Hood.....	71	<i>Les Alactagas</i>	170
<i>Les Cynomys ou Chiens rats</i>	72	L'alactaga flèche.....	171
Le cynomys de la Louisiane ou social.....	72	<i>Les Hélamys</i>	173
<i>Les Marmottes</i>	75	L'hélamys cafre.....	174
La marmotte bobac.....	75	LES ÉRIOMYDÉS OU CHINCHILLAS.....	175
La marmotte vulgaire.....	76	<i>Les Chinchillas</i>	175
LES GÉOMYDÉS.....	84	Le chinchilla vulgaire.....	175
<i>Les Géomys</i>	84	Le chinchilla laineux... ..	178
Le géomys à poches ou cendré.....	84	<i>Les Lagotis</i>	179
<i>Les Bathyergues</i>	86	Le lagotis de Cuvier.....	180
Le bathyergue maritime.....	87	<i>Les Lagostomes</i> ..	180
<i>Les Spalax</i>	88	Le lagostome viscacha.....	180
Le spalax zemmi.....	88	LES CTÉNOMYDÉS OU MURIFORMES.....	183
LES MYOXIDÉS.....	90	<i>Les Octodons</i>	183
<i>Les Loirs</i>	90	L'octodon de Cumming.....	184
Le loir vulgaire.....	90	<i>Les Cténomes</i>	185
<i>Les Lérots</i>	92	Le cténome magellanique.....	185
Le lérot commun.....	92	<i>Les Cercomys</i>	186
<i>Les Muscardins</i>	94	Le cercomys mineur	186
Le muscardin des noisetiers.....	94	<i>Les Échimys</i>	187
LES MURIDÉS.....	97	L'échimys épineux.....	187
<i>Les Psammomys</i>	99	<i>Les Capromys</i>	187
Le psammomys obèse.....	99	Le capromys de Fournier.....	187
<i>Les Rats</i>	101	<i>Les Myopotames</i>	188
1° <i>Les Rats proprement dits</i>	102	Le myopotame Coypou... ..	189
Le rat ordinaire ou rat noir ..	103	<i>Les Aulacodes</i>	191
Le rat surmulot	103	L'aulacode Swindérien.....	191
2° <i>Les Souris</i>	112	LES HYSTRICIDÉS.....	192
La souris domestique.....	112	1° <i>Les Hystricidés grimpeurs</i>	193
La souris des bois ou mulot.....	115	<i>Les Sphiggures</i>	193
La souris agraire.....	116	Le sphiggure mexicain... ..	193
La souris naine.....	117	<i>Les Chétomys</i>	196
La souris de Barbarie.....	118	Le chétomys sub-épineux.....	197
<i>Les Hamsters</i>	120	<i>Les Coendous</i>	197
Le hamster commun	120	Le coendou à queue presante	197
<i>Les Hydromys</i>	125	<i>Les Ursons</i>	198
L'hydromys à ventre jaune.....	125	L'urson coquau... ..	198
LES ARVICOLIDÉS.....	126	2° <i>Les Hystricidés terrestres</i>	200
<i>Les Ondatras</i>	126	<i>Les Athérures</i>	200
L'ondatra musqué.....	127	L'athérure africain.....	200
<i>Les Campagnols</i>	129	LES PORCS-ÉPICS.....	201
Le campagnol amphibie.....	137	1° <i>Les Acanthion</i>	201
Le campagnol de Musignano ou destructeur.....	137		

L'acanthion de Java.....	201	LES MONOTRÈMES.....	283
2° Les Porcs-épics proprement dits.....	202	LES ÉCHIDNIDÉS.....	284
Le porc-épic à crête ..	202	<i>Les Échidnides</i>	284
LES CAVIDÉS.....	205	L'échidnidé épineux.....	285
<i>Les Cobayes</i>	205	LES ORNITHORHYNCHIDÉS.....	287
Le cobaye ou cochon d'Inde domestique.....	206	<i>Les Ornithorhynques</i>	287
Le cobaye apéréa.....	206	L'ornithorhynque paradoxal.....	288
<i>Les Dolichotis</i>	209	LES ONGULÉS.....	295
Le dolichotis patagonien.....	210	LES SOLIPÈDES.....	296
<i>Les Agoutis</i>	211	LES EQUIDÉS.....	297
L'agouti commun.....	212	<i>Les Chevaux</i>	304
<i>Les Hydrochères</i>	215	1° <i>Les Chevaux sauvages ou errants</i>	306
L'hydrochère capybara.....	215	1° <i>Les Chevaux errants asiatiques</i>	307
<i>Les Pacas</i>	217	Le tarpan	307
Le paca brun.....	218	Les Muzins.....	308
LES LÉPORIDÉS.....	219	Les chevaux des steppes ou tartares.....	309
<i>Les Lièvres</i>	220	Le cheval nu.....	310
1° <i>Les Lièvres proprement dits</i>	220	2° <i>Les Chevaux errants d'Afrique</i>	311
Le lièvre commun ou timide	221	Le kumrah.....	311
Le lièvre variable.....	226	3° <i>Les Chevaux errants de l'Amérique du Sud</i>	312
Le lièvre d'Éthiopie.....	230	Les simarrones.....	312
2° <i>Les Lapins</i>	231	Les mustangs.....	314
Le lapin de garenne.....	232	4° <i>Les Chevaux errants de l'Amérique du Nord</i>	319
<i>Les Lagomys</i>	242	5° <i>Les Chevaux errants de l'Océanie</i>	322
Le lagomys alpin.....	243	6° <i>Les Chevaux errants d'Europe</i>	322
LES ÉDENTÉS.....	245	1° <i>Les Chevaux errants français</i>	322
LES TARDIGRADES.....	246	Les chevaux camargues.....	322
LES BRADYPIDÉS OU PARESSEUX.....	246	Les chevaux des dunes de Gascogne.....	323
<i>Les Cholèpes</i>	253	2° <i>Les Chevaux errants de la Russie méridionale</i>	324
Le cholèpe unau.....	253	3° <i>Les Chevaux errants des Iles-Britanniques</i>	324
<i>Les Bradypes</i>	253	Le poney du Shetland.....	324
Le bradype aï.....	254	4° <i>Les Chevaux errants de Norvège, de Laponie, d'Islande</i>	325
LES FOUISSEURS.....	254	2° <i>Les Chevaux domestiques</i>	326
LES DASYPOPIDÉS.....	254	1° <i>Les Races asiatiques</i>	359
<i>Les Tatous ou Armadilles</i>	256	1° <i>Les Races arabes</i>	359
Le tatou poyou.....	259	Les chevaux de l'Irak.....	366
<i>Les Apars</i>	259	Les chevaux du Nedjed.....	366
L'apar mataco.....	259	Les chevaux de l'Yémen	367
<i>Les Priodontes</i>	262	Les chevaux de l'Oman.....	367
Le priodonte géant.....	262	Les chevaux de l'Hedjaz	367
<i>Les Chlamydophores</i>	263	Les chevaux de Barheim.....	367
Le chlamydophore tronqué.....	264	Les chevaux de Mésopotamie.....	367
Les chevaux de Syrie.....	367	Les chevaux de Persie.....	367
LES MYRMÉCOPHAGIDÉS OU FOURMILIERS.....	266	2° <i>Les Races persanes</i>	368
<i>Les Oryctéropes</i>	268	3° <i>Les Races turques</i>	368
L'oryctérope du Cap.....	268	2° <i>Les Races africaines</i>	368
L'oryctérope d'Éthiopie.....	268	Le cheval de Nubie.....	368
<i>Les Tamanoirs</i>	270	Les chevaux d'Égypte.....	368
Le tamanoir à crinière.....	270	Le cheval barbe ou numide.....	368
<i>Les Tamanduas</i>	275	3° <i>Les Races européennes</i>	369
Le tamandua tridactyle	275	1° <i>Les Races espagnoles ou andalouses</i>	369
<i>Les Cyclothures</i>	277	Le cheval andalou.....	369
Le cyclothure à deux doigts..	277	2° <i>Les Races anglaises</i>	370
Le cheval de course anglais.....	370	Le cheval de chasse anglais.....	377
Le cheval de chasse anglais.....	377	Le cheval noir d'Angleterre.....	377
Le cheval noir d'Angleterre.....	377	Le bai de Cleveland.....	378
Le bai de Cleveland.....	378	Le cheval trapu du Suffolk.....	379
Le cheval trapu du Suffolk.....	379	Le clydesdale.....	379
Le clydesdale.....	379	Le cheval du Lincolnshire	379
Le cheval du Lincolnshire	379	3° <i>Les Races suisses</i>	380
Le pangolin tétradactyle.....	279		
Le pangolin pentadactyle..	281		
Le pangolin de Temminck	282		

4° <i>Les Races françaises</i>	382	<i>Le cerf de Barbarie</i>	500
<i>Les chevaux des Pyrénées</i>	383	<i>Le cerf de Wallich</i>	500
<i>Les chevaux de l'Auvergne</i>	385	<i>Le cerf Wapiti</i>	500
<i>Les chevaux bourguignons ou nivernais</i> ..	385	<i>Les Récurves</i>	500
<i>Les chevaux limousins</i>	385	<i>Le récurve de Duvaucel</i>	500
<i>Les chevaux anglo-normands</i>	386	<i>Les Axis</i>	501
<i>Le cheval corse</i>	389	<i>L'axis tacheté</i>	502
<i>Les chevaux du Morbihan et de la Cornouailles</i>	389	<i>L'axis cochon</i>	502
<i>Les chevaux du Poitou</i>	390	<i>Les Rusus</i>	503
<i>Les chevaux du Perche</i>	391	<i>Le rusa d'Aristote</i>	504
<i>Les chevaux du Boulonnais</i>	393	<i>Le rusa caballin</i>	504
<i>Les chevaux flamands</i>	394	<i>Le rusa hippélaphe</i>	505
<i>Les chevaux ardennais</i>	394	<i>Les Cariacous</i>	507
<i>Les chevaux franc-comtois</i>	395	<i>Le cariacou de Virginie</i>	507
5° <i>Les Races hollandaises</i>	395	<i>Le cariacou à queue blanche</i>	511
<i>Le cheval hollandais</i>	396	<i>Les Blatocères</i>	512
<i>Le cheval frison</i>	396	<i>Le blatocère des pampas</i> ..	512
6° <i>Les Races allemandes</i>	396	<i>Les Chevreuils</i>	514
<i>Le cheval moldave et hongrois</i>	396	<i>Le chevreuil vulgaire</i>	514
<i>Le cheval bavarois</i>	396	<i>Les Daguet</i>	518
<i>Le cheval hanovrien</i>	396	<i>Le daguet brun</i>	518
<i>Le cheval du Holstein et du Mecklembourg</i> ..	397	<i>Les Cervules</i>	519
7° <i>Les Races danoises</i>	398	<i>Le cervule Muntjac ou Kidang</i> ..	520
8° <i>Les Races russes</i>	402	LES CAMÉLÉOPARDALIDÉS OU GIRAFES..	522
<i>Les Anes</i>	404	<i>Les Girafes</i>	522
<i>L'âne hémione</i>	405	<i>La girafe d'Afrique</i>	523
<i>L'âne kiang</i>	407	LES ANTILOPIDÉS.....	527
<i>L'âne onagre</i>	408	<i>Les Capricornes</i>	528
<i>L'âne d'Afrique</i>	410	<i>Le capricorne à bézoard</i>	528
<i>L'âne domestique</i>	411	<i>Le capricorne saïga</i>	530
<i>Les Mulets</i>	422	<i>Le capricorne à pieds noirs ou Pallah</i>	531
<i>Le mulet proprement dit</i>	422	<i>Les Gazelles</i>	532
<i>Le bardeau</i>	422	<i>La gazelle dorcas</i>	533
<i>Les Zèbres</i>	427	<i>Les Springbocks</i>	537
<i>Le zèbre couagga</i>	427	<i>Le springbock euchore</i>	537
<i>Le zèbre Dauw</i>	428	<i>Les Éléotragues</i>	540
<i>Le zèbre proprement dit</i>	428	<i>L'éléotrague des roseaux</i>	540
LES RUMINANTS.....	432	<i>Les Céphalophes</i>	541
LES CAMÉLIDÉS.....	434	<i>Le céphalophe raseur</i>	542
<i>Les Chameaux</i>	435	<i>Le céphalophe de Hemprich</i>	542
<i>Le chameau dromadaire</i>	435	<i>Les Scopophores</i>	546
<i>Le chameau de la Bactriane</i>	449	<i>Le scopophore ourébi</i>	546
<i>Les Lamas</i>	450	<i>Les Oréotragues</i>	547
<i>Le lama guanaco</i>	452	<i>L'oréotrague sauteur</i>	547
<i>Le lama proprement dit</i>	454	<i>Les Némorhèdes</i>	550
<i>Le lama alpaca</i>	457	<i>Le némorhède goral</i>	550
<i>Le lama vigogne</i>	458	<i>Les Chamois</i>	551
LES MOSCHIDÉS.....	461	<i>Le chamois d'Europe</i>	551
<i>Les Chevrotains</i>	462	<i>Les Dicranocères ou Antilocapres</i>	560
<i>Le chevrotain porte-musc</i>	462	<i>Le dicranocère à cornes fourchues</i>	560
<i>Les Tragules</i>	467	<i>Les Strepsicères</i>	563
<i>Le tragule nain</i>	467	<i>Le strepsicère coudou</i>	563
LES CERVIDÉS.....	469	<i>Les Égocères</i>	566
<i>Les Élans</i>	471	<i>L'égocère bleu</i>	566
<i>L'élan à crinière</i>	471	<i>L'égocère noir ou antilope noire</i>	568
<i>L'élan orignal</i>	477	<i>L'égocère chevalin</i>	568
<i>Les Rennes</i>	477	<i>Les Kobes ou Sings-sings</i>	568
<i>Le renne caribu</i>	477	<i>Le kobe à croissant</i>	568
<i>Le renne rangifer</i>	478	<i>Les Oryx</i>	569
<i>Les Daims</i>	491	<i>L'oryx leucoryx</i>	570
<i>Le daim platycerque</i>	491		
<i>Les Cerfs</i>	493		
<i>Le cerf élaphe</i>	494		

L'oryx pasan	570	Les bœufs de la Maremme.....	665
L'oryx beisa.....	570	Les bœufs camargues.....	665
<i>Les Addax</i>	573	Les bœufs d'Écosse.....	667
L'addax à nez taché.....	573	Les taureaux d'Espagne.....	669
<i>Les Bosélaphe</i>	575	2° <i>Les Bœufs errants de l'Amérique du Sud.</i>	676
Le bosélaphe canna.....	575	3° <i>Les Bœufs domestiques</i>	678
<i>Les Portax</i>	576	1° <i>Les Races asiatiques</i>	689
Le portax nilgau.....	577	Les bœufs zébus.....	689
<i>Les Tétracères</i>	578	2° <i>Les Races africaines</i>	690
Le tétracère tchickara.....	578	Les bœufs à bosse d'Afrique.....	690
<i>Les Acronotes</i>	579	3° <i>Les Races européennes</i>	692
L'acronote caama.....	579	1° <i>Les Races françaises</i>	693
<i>Les Catoblépas</i>	580	Les bœufs normands.....	693
Le catoblépas gnou.....	581	Les bœufs d'Auvergne.....	693
LES CAPRIDÉS.....	583	Les bœufs de la Tarantaise.....	693
<i>Les Bouquetins</i>	584	2° <i>Les Races suisses</i>	694
Le bouquetin des Alpes.....	585	Les bœufs des Alpes.....	694
Le bouquetin d'Espagne.....	591	Les bœufs des vallées.....	700
<i>Les Chèvres</i>	592	3° <i>Les Races italiennes</i>	701
La chèvre égagre.....	592	4° <i>Les Races allemandes</i>	701
La chèvre naine.....	594	Les bœufs de la Thuringe.....	701
La chèvre angora.....	595	5° <i>Les Races hollandaises</i>	701
La chèvre de Cachemire.....	598	Les bœufs de la Manche.....	701
La chèvre mambrine.....	599	6° <i>Les Races danoises, norwégiennes et russes</i> ..	702
La chèvre de la Thébaïde.....	599	Les bœufs de Norwège.....	702
La chèvre domestique ou vulgaire.....	600	Les bœufs de la Laponie.....	702
<i>Les Kémas</i>	606	7° <i>Races anglaises</i>	702
Le kéma thar ou tahir.....	607	LES MULTIONGULÉS OU PACHYDERMES.....	703
LES OVIDÉS OU MOUTONS.....	608	LES PROBOSCIDIÉS.....	703
<i>Les Mouflons</i>	610	<i>Les Mastodontes</i>	704
Le mouflon à manchettes.....	610	<i>Les Éléphants</i>	704
Le mouflon d'Europe.....	612	L'éléphant mammoth.....	705
Le mouflon argali.....	614	Le dinotherium.....	707
Le mouflon des montagnes.....	616	L'éléphant d'Afrique.....	708
<i>Les Moutons</i>	618	L'éléphant des Indes.....	708
Le mouton mérinos.....	619	LES TAPIRIDÉS.....	726
Le mouton à cornes pointues.....	621	<i>Les Tapirs</i>	726
Le mouton à grosses fesses.....	622	Le tapir à dos blanc.....	727
1° <i>Races françaises</i>	625	Le tapir d'Amérique.....	730
2° <i>Races anglaises</i>	628	Le tapir pinchague.....	734
LES BOVIDÉS.....	628	LES HYRACIDÉS.....	735
<i>Les Ovibos</i>	630	<i>Les Damans</i>	735
L'ovibos musqué.....	630	Le daman d'Abyssinie.....	735
<i>Les Yacks</i>	632	LES SUIDÉS.....	739
L'yack grognant.....	632	<i>Les Sangliers ou Cochons</i>	741
<i>Les Buffles</i>	636	1° <i>Les Sangliers proprement dits</i>	741
Le buffle de la Cafrerie.....	636	Le sanglier ordinaire.....	741
Le buffle arni.....	639	Le sanglier du Japon.....	746
Le buffle bhain.....	639	Le sanglier de l'Inde.....	746
Le buffle ordinaire.....	639	Le sanglier des Papous.....	746
Le buffle kérabau.....	643	Le sanglier à oreilles en pinceau.....	746
Le buffle des Célèbes.....	644	Le sanglier des buissons.....	746
<i>Les Bisons</i>	645	Le sanglier à masque.....	747
Le bison d'Europe.....	648	2° <i>Les Cochons domestiques</i>	747
Le bison d'Amérique.....	654	1° <i>Les Races européennes</i>	750
<i>Les Bœufs</i>	660	2° <i>Les Races asiatiques</i>	751
1° <i>Les Bœufs sauvages</i>	660	Le cochon domestique de la Chine.....	751
Le bœuf gayal.....	660	Le cochon domestique de Siam.....	751
Le bœuf gaur.....	662	3° <i>Les Races océaniques</i>	751
Le bœuf banteng.....	663	Le cochon domestique des Papous.....	751
2° <i>Les Bœufs errants ou redevenus sauvages</i>	663	4° <i>Les Races africaines</i>	752
1° <i>Les Bœufs errants de l'Europe</i>	663	5° <i>Les Races américaines</i>	752
Les bœufs des steppes.....	663		
Les bœufs de Hongrie, de Valachie, etc... ..	665		

<i>Les Pécaris</i>	752	LES SIRÈNES.....	813
Le pécarî à collier.....	753	LES MANATIDÉS.....	814
<i>Les Babirossas</i>	755	<i>Les Dugongs</i>	814
Le babiloussa oriental.....	755	Le dugong vulgaire.....	815
<i>Les Phacochères</i>	758	<i>Les Lamantins</i>	818
Le phacochère d'Éthiopie.....	758	Le lamantin austral.....	818
Le phacochère d'Élien.....	758	LES RHYTINÉDÉS.....	820
LES OBÈSES.....	759	<i>Les Rhytines</i>	820
<i>Les Rhinocéros</i>	761	Le rhytine boréal.....	820
Le rhinocéros de l'Inde.....	764	LES CÉTACÉS.....	823
Le rhinocéros de Java.....	765	LES MONODONTIDÉS.....	826
Le rhinocéros de Sumatra.....	765	<i>Les Narvals</i>	826
Le rhinocéros bicolore.....	765	Le narval monocéros.....	826
Le rhinocéros à capuchon.....	765	LES DELPHINIDÉS.....	829
Le rhinocéros keitloa.....	765	<i>Les Delphinaptères</i>	830
Le rhinocéros camus.....	765	Le delphinaptère blanc.....	830
<i>Les Hippopotames</i>	775	<i>Les Globicéphales</i>	831
L'hippopotame amphibie.....	776	Le globicéphale noir.....	832
LES PINNÉS.....	786	<i>Les Orques</i>	835
LES PINNIPÈDES.....	786	L'orque épaular.....	835
LES PHOCIDÉS.....	787	<i>Les Marsouins</i>	838
<i>Les Arctocéphales</i>	788	Le marsouin commun.....	838
L'arctocéphale de Falkland.....	789	<i>Les Souffleurs</i>	840
<i>Les Otaries</i>	791	Le souffleur vulgaire.....	840
L'otarie à crinière.....	791	<i>Les Dauphins</i>	841
L'otarie de Steller.....	791	Le dauphin commun.....	842
<i>Les Leptonyx</i>	794	<i>Les Delphinorhynques</i>	842
Le leptonyx de Weddel... ..	794	Le delphinorhynque à long bec.....	843
<i>Les Phoques</i>	794	<i>Les Inias</i>	843
1° <i>Les Phoques proprement dits</i>	794	L'inia de l'Amazone.....	843
Le phoque barbu.....	794	<i>Les Platanistes</i>	845
Le phoque du Groënland.....	794	Le plataniste du Gange.....	845
2° <i>Les Halichères</i>	795	LES PHYSETÉRIDÉS.....	846
L'halichère gris.....	795	<i>Les Cachalots</i>	846
3° <i>Les Callocéphales</i>	795	Le cachalot macrocéphale.....	847
Le callocéphale veau marin.....	795	LES BALÉNIDÉS.....	851
Le callocéphale de la Caspienne.. ..	795	<i>Les Rorquals</i>	852
<i>Les Stenmatopés</i>	804	Le rorqual Boops.....	852
Le stenmatope à casque.....	804	Le rorqual rostré.....	855
<i>Les Macrorhines</i>	805	Le rorqual longimane.....	855
Le macrorhine éléphant.....	805	<i>Les Baleines</i>	856
LES TRICHECHIDÉS.....	808	La baleine boréale ou franche.....	856
<i>Les Morses</i>	808	La baleine australe.....	862
Le morse cheval marin.....	809	Table des planches hors texte.....	863



L'Ornithorhynque paradoxal.

55/59 Les merveilles de la
M576 nature.
s.1
v.2.2

8868

SAÍDA

ENTRADA

55/59
M576
s.1
v.2.2

